Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/musedesfamille222318541856pari

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXII^e^ ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF . M. PITRE-CHEVALIER.

ACHARD (Amedée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Augustin).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORCHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ETIENNEZ (Hippolyte).
FEVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALEVY (Léon)
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JURINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KERATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAYOLLEE.
LEROY (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MERY.
MONNAIS (Edouard).
MONNIER (Henry).
ORSINI (l'abbé).
PECONTAL (Simeon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
SEGALAS (Anais).
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SEGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZE (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Edouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
H. VALENTIN.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

BEST, BREVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1855-1856 (23e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris,
6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Allemagne et Angleterre, 7 fr. 50; Italie, Suisse et Belgique, 8 fr. 10; Espagne et Hollande, 9 fr. 50.

Pour les départements,
7 FRANCS 50 CENTIMES PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 francs 70 centimes.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Allemagne et Angleterre, 13 fr. 70; Italie, Suisse et Belgique, 15 fr. 50; Espagne et Hollande, 19 fr. 10.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes *vraies réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-postes pour prix d'abonnement.*

VINGT-DEUX VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr. } (Voyez les prix ci-dessus pour
{ Relié . . . . . 7 fr. 50 c. } l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c.

Les 15 premiers volumes de la collection (réduction de 30 pour cent) : 45 fr. pour Paris, au lieu de 90 fr.; 50 fr. pour les départements, au lieu de 112 fr. (Rendus, *franco*, à domicile.)

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD, BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

1854-1855.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.

AVERTISSEMENT.

Nous terminons avec ce numéro notre vingt-deuxième volume, et, cette année encore, nous avons la conscience d'avoir rempli fidèlement nos promesses.

Nous avions promis de faire du *Musée des Familles* une encyclopédie des sciences, des lettres et des arts, tout en restant fidèles à notre maxime : *Instruire en amusant.* — Aujourd'hui, nous pouvons le dire avec orgueil, notre recueil forme une bibliothèque complète où toutes les questions sont traitées et beaucoup de problèmes résolus, où la science emprunte les prestiges du style pour déguiser sa sécheresse, où les lettres et les arts sont représentés par des noms qui portent avec eux leur éloge.

Nous avions promis de joindre à cette première partie du journal une histoire anecdotique de l'année, ce qu'on appelle l'*actualité.* — Il n'est pas un fait marquant, pas un personnage célèbre, pas une découverte intéressante qui n'ait trouvé sa place dans nos colonnes.

Nous avions promis enfin de ne rien négliger pour que le mérite du livre répondît à son succès. — Les noms nouveaux dont nos listes de collaborateurs se sont enrichies nous dispensent de toute réponse.

Et maintenant que notre public sait ce que valent nos promesses, nous prenons de nouveau l'engagement de ne jamais nous écarter de la route que nous nous sommes tracée, de faire mieux encore, si nous pouvons, et nous disons : — Ayez confiance, *le passé répond de l'avenir.*

Encore un mot, chers lecteurs, un mot de votre vieil ami. Beaucoup d'entre vous lui reprochent son silence depuis plusieurs mois, et réclament le *Voyage* annoncé, le *Roman* promis, le *Proverbe* sous presse. On abuse de tout ici-bas, même de son zèle. Notre santé, fatiguée à votre service, a exigé le repos et la fontaine de Jouvence, qui coule aujourd'hui à Plombières. Encore quelques semaines de patience, et vous verrez se succéder, dans le tome vingt-troisième du *Musée des Familles*, tout ce qui vous a été promis en notre nom et au nom de nos plus illustres collaborateurs. Vous verrez même paraître en 1855 cette *Table générale* des vingt premiers volumes de notre recueil, qui sera la clef de notre bibliothèque et la lumière de notre collection.

Plombières, septembre 1855.

PITRE-CHEVALIER.

MUSÉE DES FAMILLES.

LE NOUVEAU PARIS. — LES PLAISIRS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Vue perspective des Champs-Élysées, prise de la place de la Concorde.

Aspect général.— Charles Nodier et Guignol.— Physiologie des marionnettes. — Guignol et le théâtre grec. — Guignol et Shakspeare.— Procédé, répertoire et personnages de Guignol. — Polichinelle et don Juan. — Les atellanes et la farce italienne. — Comédie *a soggetto*. — Le juge, Polichinelle et le chat.— Pièces nouvelles.— La dame au long cou.— Le public de Guignol.— Les chiens des Champs-Élysées.—Mina, Pacha, Récillet, Moutard et Moustapha. — Conseil de guerre des chiens. — Scène du chien déserteur.— Le carré Marigny.— Les Champs-Élysées le soir.— Les cafés-chantants.

Ah! si l'on entrait à Paris par la barrière de l'Etoile le jour solennel où, pour la première fois, le diable vous at-

tire dans cette immense capitale! Mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe. Il y a des mortels aimés des dieux, et des gens assez favorisés du sort pour naître à Nanterre ou à Puteaux.

Ceux-là entrent à Paris par la bonne porte. En traversant les Champs-Élysées, il leur est un moment permis de croire aux Mille et une Nuits, et aux rêves d'une imagination de seize ans, qui erre encore parmi les vertes solitudes du pays natal. L'hyperbole cesse d'en être une. Cela est vraiment beau, grand, gai, éclatant et aimable, riche et élégant, populaire et aristocratique. Je ne sache pas de meilleur endroit où puisse s'ébattre la joyeuse nation française. Chacun y agit en conscience et pour son compte, sans s'inquiéter des disparates. Les uns y vont pour être vus; les autres pour voir. On s'y promène et l'on s'y assied. On y joue, on y rit surtout. Il y a même des endroits où l'on peut y rêver au bruit lointain de l'océan parisien. C'est le pays grave des beaux fils et des coquettes; l'empire des marchands de chevaux et des saltimbanques. Pour tous, le véritable Champ élyséen,—non celui où nous entrevoyons, à travers les brumes de l'antiquité, de pâles héros promenant sous des ombres de bocages l'ombre mélancolique de leur grandeur passée; — mais les Champs-Elysées positifs, où l'on boit du coco en plein air, ou du champagne au *pavillon des Ambassadeurs;* un Eldorado où l'on voit des chevaux de bois et des chevaux vivants, au choix; quelque chose de prosaïque et de poétique à la fois; mais, avant tout, quelque chose de vivant, de leste, d'élégant, de bouffon; un salmigondis d'esprit et de satire essentiellement parisien. A vol d'oiseau, tels sont les Champs-Elysées.

Ce qui ne veut pas dire, jeunes amis inconnus qui nous lisez là-bas, et qui jamais encore n'avez perdu de vue le toit béni de votre village, ce qui ne veut pas dire qu'il soit désirable et pressant de venir ici. Hélas! c'est l'endroit où Paris ment le mieux. Et Dieu sait si ville du monde connaît aussi bien l'art de farder ses plaies hideuses et invétérées! Paris, il faut y prendre garde, a son poignard à la jarretière, comme une Andalouse de roman, ou son couteau dans la manche, à l'instar des coquins de tous pays.

Ne nous occupons présentement que des choses aimables. « *Il est quelquefois temps de rire,* » dit un joyeux Gaulois. Or, il suffit d'entrer dans le détail des jeux et des plaisirs des Champs-Elysées pour trouver ample matière à narguer la mélancolie. La belle distribution des arbres, des pavillons, des fontaines, dont on aperçoit les brunes naïades à travers la feuillée; l'éclat des toilettes, *l'endimanchement* général, sans distinction de classe, l'élégance des équipages, le bruit des voitures, frappent d'abord ou plutôt éblouissent le promeneur. Par la fréquentation, l'on arrive à jouir isolément des objets qui concourent à ce merveilleux ensemble. Ce n'est pas alors un médiocre agrément de pénétrer dans les mœurs intimes de ce microcosme taillé sur le patron de défunt Cocagne.

Au gré du badaud, du philosophe oisil qui promène un peu partout sa constante flânerie, du poëte sans le savoir, qui se plaît à fainéanter au soleil, les spectacles occupent gracieusement la curiosité qui aime à voir voler les mouches, et laissent fuir d'un talon moins pesant les heures béquillardes. Or, de tous les spectacles des Champs-Elysées... que dis-je? de Paris tout entier, en est-il un qui vaille le théâtre de l'illustre Guignol, ou celui de son disciple Bambochinet, voire celui du moderne Gringalet? Cela ne souffre pas de discussion. Tel fut du moins l'avis d'un académicien, et, ce qui vaut mieux, d'un grand écrivain, dont la république des lettres pleure encore la perte, le bon Charles Nodier.

Il ne dédaignait pas, lui, le bonhomme, le grand homme d'esprit, le sentimental fantaisiste; il ne dédaignait pas le spectacle des petits enfants, le théâtre de Guignol. De la part de l'auteur de *la Fée aux miettes,* cette passion pour les marionnettes n'a rien qui me surprenne: Hoffman dut les aimer aussi. Souvenez-vous de ce terrible conte, dont une poupée est l'héroïne. La sombre imagination d'Edgard Poë a-t-elle rien créé de plus lugubre? Ces petits êtres de bois peint ne durent pas non plus passer indifférents dans l'imagination du bon Perrault et du goguenard Muséus.

Je ne sais, en effet, rien de bizarre, de grotesque et de grave comme l'aspect d'une boutique de jouets d'enfants. Toutes ces petites figures vêtues d'étoffes criantes, immobilisées chacune dans leur expression, retiennent le regard bon gré, mal gré, exercent sur lui une sorte de fascination qui, peu à peu, plonge l'esprit de l'imprudent contemplateur dans une rêverie infinie, l'entraînent dans un monde chimérique où l'humanité apparaît encore, mais avec des saillies de caractère si accentuées, qu'elle vous fait passer tour à tour de la haine à l'amour, de l'horreur à l'hilarité.

Supposez maintenant que l'art touche de son doigt ce peuple de petits êtres vêtus comme des princes du vieux temps, qu'il leur communique le mouvement, l'âme; que ces petites individualités, florissantes de santé, tonifiées jusqu'à l'exaltation, et pourtant — le conçoit-on? — pourtant immobiles, sortent soudain de cette léthargie; qu'au lieu d'une boutique de jouets d'enfants nous nous trouvions devant un théâtre de marionnettes. Tout à coup, les bras, les jambes s'agitent, les yeux roulent, la bouche s'ouvre, et de cette bouche s'échappent des paroles gutturales, articulées d'une voix dont la grosseur contraste avec l'exiguïté des interlocuteurs! Humanité, pauvre humanité! te voici devant la barre de la gaieté enfantine. Et tu n'auras pas la finesse d'y paraître avec avantage. Ce que tu ne tolérerais point de la bouche d'un acteur (car cet acteur est un homme, et tu crains de te ravaler en toi-même, tu te respectes dans la chair et les os d'autrui), tu l'applaudiras dans ces petits godenots. Insensé! ne t'aperçois-tu pas que ton cœur palpite sous ce bois peint, et que ta flagrante humanité s'est logée dans cette marionnette d'un pied!

Que sera-ce donc lorsque, par un mécanisme à la fois plus simple et plus savant — caractère des découvertes primitives de la mécanique; — que sera-ce donc lorsque l'homme aura trouvé moyen de s'insinuer plus profondément dans la marionnette? Alors nous obtiendrons des résultats incalculables. Pour peu que le sujet de la pièce y prête, nous touchons presque à la représentation d'un drame de Sophocle, et nous reconstruisons en miniature l'idéal du théâtre antique.

Afin de mieux saisir ce raisonnement, examinons le nouveau mécanisme que je nommerai, si vous le voulez bien, le mécanisme Guignol. Faisons-en la description, l'autopsie. Vous savez que, dans l'espèce, il ne s'agit plus de fils d'archal: la main, la main immédiate est devenue le seul agent qui va faire circuler la vie dans le bonhomme. Il vous est facile de vous en rendre un compte exact en opérant vous-même. Daignez prendre votre mouchoir. De l'un des coins faites un nœud peu serré et laissez passer le bout. Vous verrez tout à l'heure l'utilité de ce bout. Ce bout devient une aigrette et le nœud un turban. Fermez incontinent les deux derniers doigts de la main, et coiffez votre index du bonnet à la turque. Il ne vous reste plus

qu'à ramener les plis du mouchoir afin de cacher votre main, et vous avez devant les yeux un grand empereur d'Orient, un roi mage, couvert de son manteau.

Ce n'est pas tout encore. Habillez de la même façon votre autre main, mettez-les toutes deux en face l'une de l'autre. Inclinez en même temps l'index de chaque main. Les deux grands empereurs viennent de se saluer. Que de noblesse! que de majesté! Il ne tient qu'à vous d'ajouter la parole à cette puissante pantomime, et de l'accentuer du geste en remuant le médium et le pouce, qui forment les deux bras du personnage. Et quels bras vigoureux! Les deux plus forts doigts de la main. Ce qui, en passant, explique la violence des coups de bâton dont ce débauché de Polichinelle accommode la tête du juge.

Il ne tient qu'à vous maintenant de vous donner la comédie à vous-même. Ou, si mieux encore, vous voulez la donner aux autres, dissimulez votre personne derrière un paravent, et laissez seulement dépasser à mi-corps vos deux acteurs improvisés. Allez maintenant; les vastes champs de la poésie vous appartiennent! vous tenez dans vos six doigts la source du rire et des larmes! Quand apparut-il jamais sur la scène française des sujets à la fois plus tragiques, plus graves et plus bouffons? Où l'art trouva-t-il de pareils interprètes? O Molière! ô toi surtout, divin Shakspeare! que de fois j'ai regretté de ne pas voir tes drames immortels joués par des marionnettes! Les *Richard III*, *Macbeth*, et toi aussi aimable *Juliette:* c'est alors que vous apparaîtriez sous un aspect enchanteur auquel n'atteindront jamais Rouvière et Mecready.

Nous voici bien près de Guignol. Aux mouchoirs, substituez des petites poupées avec divers costumes, et pourvues de bras où se logent le pouce et l'index; nous avons des acteurs complets. La richesse des décors, machinés comme à l'Opéra pour des changements à vue, ne laisse rien à désirer à l'illusion. Les palais, les tavernes, les forêts, les places publiques surtout; — à l'instar de Molière, Guignol se plaît à choisir la place publique pour lieu de scène; — en un mot, toutes les merveilles naturelles et architecturales apparaissent à vos regards enthousiasmés. Dans ce cadre se meuvent d'incomparables acteurs. A leurs gestes vifs et brusques, à l'extase de leur expressive physionomie, il vous est facile de voir que la muse les a saisis aux cheveux. Remarquez les mouvements de la tête. Ils viennent de l'index, le plus expressif de tous les doigts. C'est ainsi que le génie trouve de secrètes ressources pour s'insinuer dans les cœurs. Peu à peu le drame s'anime, une sorte de brio, d'entrain, de *furia francese* s'empare des acteurs. Ils vont, viennent, virent, valsent, passent, se heurtent, s'accrochent, se quittent, s'attaquent à faire frémir. Un homme rouge a surgi, un être terrible et brillant, magnifique et monstrueux, féroce et grotesque, Polichinelle paraît. Malheur à qui l'approche! Il se démène à tort et à travers, plein de flegme et de fureur; c'est don Juan poursuivant les spectres, ou Hamlet fatal tuant tout ce qu'il touche. Le cœur palpite, la vue se trouble, nous touchons à la crise finale; la toile tombe au milieu d'une grêle de coups de bâton. Comme dit un poëte,

C'est la moralité de cette comédie.

Il est bon de noter, en passant, que le théâtre de Guignol ne peut communément avoir plus de deux acteurs en scène à la fois. C'est une difficulté pour l'art dramatique; mais Guignol se joue de ce qui ferait le désespoir de nos plus habiles charpentiers du boulevard, et il pourrait nous répondre qu'il ne faut pas plus de deux acteurs pour jouer la grande scène du *Cid :*

DON DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

DON RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

Ce qui donne au théâtre de Guignol un caractère d'entrain et de vie, qui manque à la scène moderne, c'est son procédé. A l'exemple des improvisateurs italiens, Guignol dédaigne les froides conceptions alignées sur le papier par quelques *rimatori* faméliques; je veux dire qu'il se confie à son inspiration et que ses pièces ne sont que de simples canevas, des comédies *a soggetto*, où le génie introduit tontes les variantes que lui souffle la fantaisie.

Comme dans la comédie italienne, les personnages du théâtre Guignol furent d'abord invariables. Qui ne se souvient de la grande scène de Polichinelle, du juge et du chat? Scène modèle, scène éternellement comique, qui menace de disparaître sous l'envahissement du goût moderne. Là, certes, il fallait bien improviser. Le chat n'était point complice des inventions de l'art; il ne répétait point son coup de griffe; il le donnait en conscience, jouant son rôle au sérieux, car ce rôle faisait partie de sa vie. Saura-t-on jamais la haine lentement amassée dans son cœur? Chaque jour il se ruait sur son infatigable ennemi, il lui faisait sentir la morsure de ses griffes d'acier; mais, chaque jour, reparaissait l'éternelle perruque du juge, cette indestructible perruque, toujours jeune comme un remords. Amère raillerie de la destinée du chat! s'il ne devient pas fou, c'est que sa raison est plus inébranlable que la raison humaine.

Aux jours du printemps, quand avril, le doux germinal, montre ses bourgeons naissants, nous revîmes encore une fois cette scène typique, qui excita les premiers éclats de rire de notre enfance. Le soleil souriait à peine, comme un pâle poitrinaire. Les promeneurs passaient rares et fugitifs. Je me trouvai seul vis-à-vis du vieux théâtre de Guignol. Le chat était à son poste. Maigre, le poil en désordre, la queue agitée de mouvements convulsifs, les yeux demi-fermés, il attendait son immortel ennemi, le juge. Bientôt le juge parut.

Quantum mutatus ab illo!

Tandis qu'il s'avançait en saluant le chat avec cette politesse magistrale dont la tradition remonte aux anciens parlements, j'eus peine à le reconnaître. Sa blanche perruque était devenue presque chauve; sa robe noire, plus terne et plus usée que celle d'un vieil avocat de police correctionnelle, tenait à peine à ses épaules. Lui, autrefois si florissant, comme tout bon juge ami de la dive bouteille, il était maintenant pâle et meurtri comme un cénobite. Le chat, épuisé, se jeta sur lui, et je vis le juge, autrefois si gaillard, se dégager avec effort de ses griffes affaiblies. Il me fit peine à regarder. Je me sentis porté à la mélancolie.

Ce fut bien pis quand apparut Polichinelle! O magnifique Pulcinello! qu'étaient devenus ces habits d'un rouge éclatant, couverts de paillettes d'or; ces bosses menaçantes, ce chapeau gigantesque, cette fraise éblouissante, sur laquelle se détachait si bien la face goguenarde, couverte d'un uniforme vermillon? Qu'il me parut navrant cet éclat de rire d'oiseau moqueur, et jadis si réjouissant, brrikikiki! qui précédait ton entrée en scène! Il y avait

toujours la même violence dans les coups de bâton; mais où étaient la verve et la gaieté dont tu les assaisonnais?

Et tandis que j'assistais solitaire à cette funèbre résurrection d'une gloire éclipsée, tandis que je contemplais en quelque sorte les ruines du vieux Guignol, à deux pas de là Gringalet et Bambochinet, entourés d'un public nombreux, joignant la pompe d'un violon à la magnificence des décors, étalaient aux yeux d'un public idolâtre et stupide les mièvreries du répertoire moderne. Dérision! C'est ainsi qu'un soir j'entendis ronfler à mes côtés, tandis qu'Hamlet, jouant avec l'éventail d'Ophélie, attendait l'instant terrible où il va reconnaître l'assassin de son père. Douloureuse inanité des œuvres du génie! Je déposai religieusement mon sou dans l'écuelle de fer-blanc que tendait à l'unique spectateur une petite fille pâle, et je m'éloignai tristement.

A ces fâcheux pronostics, il est aisé de voir que la grande scène du juge, de Polichinelle et du chat, ne tardera pas à disparaître du théâtre Guignol. Là, comme ailleurs, le goût public se transforme. L'influence de MM. Scribe et Alexandre Dumas s'y fait déjà sentir. Le fameux Polichinelle lui-même a disparu, ainsi que le juge et le chat, des pièces modernes. Polichinelle ne paraît plus qu'à la fin pour annoncer au public que la représentation est terminée. De maître, il est devenu laquais; de premier sujet, modeste appariteur. Je n'ai pu néanmoins m'empêcher de remarquer, sans une certaine satisfaction, que Polichinelle, malgré sa déchéance, faisait toujours plaisir. Tel que ces grands acteurs, à qui l'âge ne permet plus de se montrer qu'à de rares intervalles, dès qu'il paraît, un frémissement de joie, un petit rire en *tremolo* parcourt le jeune public des avant-scène. Tant est puissante la tradition, tant sont indestructibles les vieux souvenirs! L'enfance prouve, par l'accueil qu'elle fait à Polichinelle, la sûreté de son goût, non encore corrompu par l'abus des productions à la mode. Dors en paix, Polichinelle! la poussière des siècles peut recouvrir ta cendre, l'herbe croître sur ta tombe, tu es désormais immortel, comme Don Juan et Faust!

Ce n'est pas que Bambochinet et Gringalet n'aient aussi leur mérite; mais ils ne tiennent au passé que par le procédé *a soggetto*. Pièces et personnages ont changé et se sont multipliés à l'infini. Les coups de bâton forment toujours le fond de l'intrigue, mais le costume, le dialogue, les incidents, les mœurs, sont le plus souvent empruntés à l'époque actuelle. Exemple: Guignol est le fils d'une vieille fruitière, à laquelle il cause mille chagrins, mille terreurs, par ses nombreux déportements. Il hante les cabarets, se grise et se bat. Entre autres méfaits, il a abusé de la confiance d'un cuisinier, qui nourrit dans son cœur mille projets de vengeance. Sur ces entrefaites, arrive le frère du cuisinier, militaire de la ligne. Reconnaissance et embrassades des deux frères. Le cuisinier raconte sa peine au soldat. Celui-ci promet d'avoir raison de Guignol; il le cherche, le rencontre et s'explique. Guignol n'a pas d'argent; il s'agit d'en tirer à sa mère la fruitière. Il feindra de s'être engagé. Le militaire prête son sac, à la condition que Guignol payera à déjeuner. Cependant Mme Guignol cherche partout son fils, qui a disparu. Elle se lamente, elle verse des larmes; quand revient Guignol, le sac au dos, muni de toutes les marmites, bidons et autres objets de l'équipement de campagne. — Ah! mon fils! où vas-tu ainsi? s'écrie la malheureuse fruitière. Guignol répond qu'il s'est engagé. Il lui faut mille francs pour se faire remplacer. La tendre mère s'exécute. Guignol retourne aux bombances; mais, quand le soldat réclame le payement de son frère le cuisinier, ainsi que le déjeuner promis, Guignol lui répond par une magnifique volée de coups de bâton. Le soldat parvient à se saisir de l'arme et veut riposter. Guignol disparaît, le soldat frappe le vide. Guignol revient; mais cette fois il revient armé d'un énorme battoir, à l'aide duquel il aplatit le militaire, et la toile tombe. Conclusion pleine d'audace dans le temps où nous vivons, et qui témoigne d'un étrange oubli de la censure.

Si nous passons de Guignol à Gringalet, nous quitterons le vaudeville pour le drame. Un homme, Gringalet, est en prison auprès d'un pont. Il a donné des coups de bâton à une vieille femme, laquelle a porté plainte et l'a fait incarcérer. Cependant la femme du détenu s'en va par la ville, pleurant l'absence de son mari. Elle arrive sous les murs de la prison. Le mari, en entendant les sanglots, reconnaît la voix de sa femme. Il colle son visage aux barreaux. — Ma biche! ma biche! — Qui m'appelle? — Moi, Gringalet, ton mari! — Ah! mon ami!... Bref, Gringalet explique qu'il va s'évader par une fenêtre qui donne sur la rivière. Il ne tarde pas, en effet, à s'échapper, se jette à la nage, grimpe dans une nacelle et traverse la rivière. Il rentre ensuite chez lui, et, de crainte d'être repris par la garde, il part avec sa femme sous le bras, et le berceau de son enfant sur l'épaule. Cependant la vieille femme, qui ne peut digérer ses coups de bâton, revient sous les murs de la prison. Elle accable d'injures son ennemi, qu'elle croit toujours enfermé, et songe à regagner enfin le village où elle réside. Mais il y a loin: à son âge, il est dur de faire une pareille course. Tout à coup arrive sur le pont un paysan à cheval. Il offre à la vieille de monter en croupe. Elle accepte avec joie. Le paysan l'aide à monter. — Tenez-vous bien à moi, lui dit-il. Mais à peine a-t-elle pris place sur le cheval, qu'il se met à ruer. La vieille pousse des cris; le paysan cherche en vain à calmer sa monture, qui, d'une dernière ruade, envoie la vieille dans la rivière. Le paysan continue alors sa route, et Polichinelle annonce au public, — on pourrait l'ignorer, — que la pièce est finie. Ce drame, dont le mouvement et la variété rappellent les grandes pièces de M. Alexandre Dumas, obtient généralement beaucoup de succès.

Si nous voulions raconter ce répertoire, plus riche que celui du théâtre de la rue Richelieu, nous en aurions pour jusqu'à la fin de nos jours et des vôtres. Il nous suffira de dire que la société entière, avec ses diverses classes, ses types innombrables, depuis l'invalide jusqu'au conscrit, depuis la bonne d'enfants jusqu'à la grande dame, défile devant la rampe de Guignol et de Gringalet.

Parmi les pièces fantastiques, trop rares, à notre avis, — le jeune public de Guignol partage sans doute cette opinion, — nous en avons remarqué une d'un comique terrible. La situation principale et l'effet se gravent vivement dans la mémoire. Un grand seigneur veut épouser une belle dame. Après avoir exposé l'état de son cœur, il demande à la dame la permission de l'embrasser. La dame consent à laisser prendre un baiser sur son visage, plus vermeil que la rose. Mais, ô déception! quand le fiancé croit poser ses lèvres sur cette joue riante, la joue fuit, ou plutôt le cou de la dame s'allonge, s'allonge et devient bientôt aussi long que toute sa personne. Le grand seigneur recule épouvanté. Il n'en peut croire ses yeux. Il se les frotte. La dame profite de ce moment pour reprendre les gracieuses et naturelles proportions dont elle est ordinairement douée. Le fiancé, en rouvrant les yeux et en retrouvant la dame de ses pensées telle qu'elle apparut à ses regards charmés,

le jour où elle conquit son cœur, s'imagine avoir fait un mauvais rêve. Il en revient à ce fatal baiser et veut contenter son désir. Non moins complaisante que la première fois, la dame tend son joli visage; mais, avant que la bouche du fiancé ait pu l'atteindre, il s'élève de nouveau, railleur comme la treille dorée trop verte pour maître renard.

Est-ce un symbole? Illusions de l'amour, est-ce vous qui montez au ciel, portées sur cet horrible cou de cigogne? Qu'importe, au surplus, le but du naïf impresario? Pour moi, je sais bien qu'en voyant ce cou s'allonger, s'allonger, je ne fus pas moins frappé qu'à l'aspect de la tête de chameau du roman de Cazotte et de son formidable : *Che vuoi?*

Nous ne dirons rien de Bambochinet. Il vient d'abandonner ce genre modeste mais artistique, expressif, et qui doit

Les chiens savants au Champs-Élysées. Le conseil de guerre.

être tout une science, comme la chirognomonie. Plus ambitieux que ses voisins, il a réuni une troupe de marionnettes et se lance dans la haute comédie.

Maintenant que nous avons examiné la scène, avant de quitter Guignol et Gringalet, un coup d'œil, s'il vous plaît, du côté des spectateurs. Contemplez un moment ces babys roses et blancs, ces poupons épanouis, ces fillettes au museau fin et coquet, *bambins* et *bambines*, comme dirait un étrange classificateur qui fit école. Ecoutez leurs rires argentins aux endroits comiques; voyez leurs petites mines sérieuses aux passages graves. Mais voici les coups de bâton de la fin, alors le rire ne suffit plus à l'expansion de ce public enfantin. On frappe dans les mains, on s'agite sur le banc, on se tord; et quand on a bien ri, on tourne instinctivement vers la bonne ou la maman un grand œil animé, afin de voir si cette joie a été partagée.

Après Guignol et consorts, je ne sais rien de plus intéressant que les chiens des Champs-Elysées. On peut dire de ces animaux qu'ils font les délices d'un public idolâtre. Des aboiements retentissent. Place ! place ! Bêtes et gens, écartez-vous ! Équipages et piétons, respectez cet attelage digne du Kamtschatka. L'homme aux chiens, assis sur sa voiture, traîné par une meute, descend des hauteurs de l'Etoile. Danois, braques, lévriers, chiens-loups, chiens de tout poil et de toute race, traînent ce char inusité. Bientôt vous verrez ces dociles animaux jouer aux cartes, aux dominos, se livrer aux mathématiques, sauter pour le roi de Prusse, danser, valser, faire la révérence à la société, et exécuter tous les tours de force que demanderont messieurs les amateurs.

Mais quittons cette troupe composée d'éléments disparates, pour cette compagnie de purs caniches. J'avoue mon faible pour ce chien spirituel par excellence. Le caniche, avec son poil frisé, son museau éveillé, son caractère cordial, la prestesse de son allure et l'air de jovialité réandu sur toute sa personne, réjouit l'œil du passant. J'aime à voir un caniche bien savonné, bien tondu, auquel on a laissé les bottines, les moustaches, la coiffure et quelques agréments... postérieurs, trotter galement au soleil. Dans ce galant équipage, c'est l'Arlequin, le Figaro des chiens.

Pour être juste, je ne sais pourtant ce qu'il faut le plus admirer, du chien ou de l'homme. En contemplant les caniches des Champs-Elysées et leur maître, je ne puis m'empêcher de les confondre les uns et l'autre dans une même admiration. Sans doute, le chien déploie une intelligence véritablement au-dessus de son espèce; mais l'homme, quel miracle n'accomplit-il pas chaque jour sous l'œil des passants, qui ne semblent seulement pas s'en étonner ! Je veux parler du *boniment* et de ses conséquences. Or, le *boniment* débité sur les planches des théâtres forains n'approche pas, sous le rapport de la difficulté, de celui de l'impresario d'une troupe de chiens qui exerce en plein vent. Quand le public est entré dans la baraque, on le tient. Et quoiqu'on lui laisse la consolation de ne payer qu'en sortant, il n'en faut pas moins qu'il paye. Mais, en plein vent, où est la garantie contre l'avarice du passant, qui ne demande pas mieux que d'assister au spectacle sans bourse délier ?

L'homme aux chiens a choisi sa place. Il a étendu son tapis sur le sol. Le cercle des curieux, des badauds, des flâneurs, — l'espèce en est nombreuse, — se forme autour de lui. Aussitôt le duel s'engage. L'homme est résolu à faire recette. La plupart des spectateurs sont décidés à ne pas le faire plus léger sacrifice. Il s'agit de résoudre le problème. Par quelle mystérieuse attraction, le sou caché dans le fond de votre poche, et que vous réserviez, j'aime à le croire, pour un usage plus important, va-t-il aller se loger dans celle de l'homme aux chiens ? Cela est peut-être plus inexplicable que le magnétisme. Telle est pourtant la magie du verbe. Quelle que soit votre répulsion, à moins que vous n'ayez un cœur de bronze ou l'âme d'Harpagon, je vous défie de vous mêler au cercle sans subir l'influence atmosphérique. Rien ne pourra vous soustraire à la *nécessité* de jeter votre sou.

C'est que, sans en avoir l'air, l'homme aux chiens ne s'est pas seulement livré à l'étude de la race canine. Il connaît l'espèce humaine aussi bien que celle des caniches. Il a observé, et il a retiré, pour fruit de ses observations, de profonds et pratiques enseignements. Vous n'avez point de ressort au cœur si bien caché qu'il ne le découvre, et ne trouve occasion de le faire jouer. Rien de plus docile que l'homme, c'est à décourager le caniche ! Poussez le petit ressort, il joue aussitôt. C'est de la pure mécanique passionnelle. Le moyen est infaillible. Il y a la vanité, la pitié, l'admiration, et surtout la curiosité ; c'est trois fois plus qu'il n'en faut pour faire pendre son prochain, si l'on était méchant. L'homme aux chiens se bornera à vous débarrasser d'un sou malpropre, qui déshonore votre bourse.

Il préludera par quelques petits exercices qui serviront à grossir son public et à le mettre en goût. Ce serait une faute grossière que de l'effrayer tout d'abord par d'indiscrètes sollicitations. Lui, demander; fi donc ! Pour être un modeste savant, un humble expérimentateur, en brûle-t-il d'une flamme moins pure pour la science et pour l'art ? Il y a bien sur le tapis une sébile en fer-blanc, mais elle a l'air d'être là pour la forme. Après avoir débuté par de légères escarmouches, il annonce enfin une grande scène, quelque chose comme la scène du *Chien déserteur*, par exemple. Mais, avant de commencer, il sollicite de messieurs les amateurs une bagatelle, un rien, la modique somme de vingt sous, simplement à titre d'*encouragement*. Remarquez, en passant, combien le mot est délicatement choisi. Cherchez, vous verrez qu'il s'adresse à la plus noble partie du cœur. Ce n'est point une aumône, oh ! monsieur ! ce n'est point un salaire, nous sommes virtuose et non pas artisan. Un don, une récompense ? pas davantage. Quel royal parfum de belles-lettres et de beaux-arts dans ce mot : *encouragement* ! Allons ! soyons Louis XIV pour un instant, jetons un sou à ce galant homme.

Avant d'en venir là, car c'est le premier sou qui coûte, remarquez l'attitude modeste du cercle et la mine grave des spectateurs. Ne se croirait-on pas à l'enterrement ? Vingt sous sur tant de monde ! ô mines de la Californie, où êtes-vous ? Vous croyez que l'homme aux chiens, transporté d'une amère ironie, va s'écrier :

— Peuple français, peuple de rats !...

Oh ! que non pas ; il est moins inquiet que vous, soyez-en sûr. Il connaît son monde, il a conscience du despotisme de sa volonté, de la puissance de son verbe. Il se borne à donner une légère pression au ressort.

— Un peu de courage, messieurs ! nous allons commencer la grande scène du *chien déserteur*. On y verra les chiens, *chacun dans son travail*, et parlant avec *sa voix naturelle*.

Et voyez qu'il ne s'est pas trompé. Un sou timide décrit un quart de cercle et vient tomber à ses pieds. Il s'incline et salue gracieusement.

— En voilà un, dit-il.

Charme de la politesse, contagion de l'exemple ! Ce sou en attire d'autres : un, deux, trois, quatre, cinq, six... L'homme ne sait plus où ramasser.

— Par ici ! lui dit-on ; par là ! à droite ! à gauche ! derrière vous !

Le malin compère cherche, va, vient, feignant quelquefois un pudique embarras de richesse, qui augmente et porte à son comble l'élan de générosité de ce public, tout à l'heure si parcimonieux.

Quand cette bénigne pluie a cessé, notre homme fait le compte. Il a demandé vingt sous, il en est tombé plus de trente ; il n'en trouve pourtant que quinze ou seize.

— Allons, messieurs, nous allons bientôt commencer la grande scène, etc. Il ne manque plus que quatre sous ! L'honorable société veut-elle me prêter quatre sous ?

L'assemblée, épuisée par son premier effort, redevient morne ; mais notre homme sait le moyen d'égayer les fronts les plus sombres. Un geste, un mot, un lazzi ramène la bonne humeur, ravive la curiosité et entraîne

les quatre sous demandés. Ce qui ne l'empêchera pas, chemin faisant, à propos de ceci ou de cela, de faire faire la quête autour du cercle par un de ses chiens, marchant debout sur deux pattes, le panier à la gueule, et faisant la révérence à monsieur l'amateur qui aura bien voulu l'honorer de la somme de cinq centimes. Or, comment refuser à un chien?

Cependant, l'homme aux chiens ayant fait son tour, car pour lui le tour est fait, se décide à expédier celui de messieurs les amateurs.

— Mina, Mustapha, Pacha, Moutard, Recillet, en place! s'il vous plaît, s'écrie-t-il.

Et les chiens de se ranger.

— Allons, serrez les rangs! Vous, chien Mina, prenez la peine de vous asseoir à deux pas en avant, sur la droite du peloton. Vous, chien Recillet, debout, en face de votre maître.

Les caniches rangés, il continue :

— Nous voici, messieurs et mesdames, devant un Conseil de guerre, assemblé pour juger le chien Recillet, qui a déserté et passé à l'ennemi... Chien Recillet, saluez la société! Fort bien. Remarquez, messieurs les amateurs, la contenance du malheureux chien Recillet, qui ne prévoit que trop le sort qui lui est réservé. A côté de l'accusé, voici ses trois fidèles compagnons, Mustapha, Moutard et Pacha, qui n'ont pas voulu l'abandonner dans ses derniers instants... Chien Pacha, voulez-vous rester assis!... En face de l'accusé, remarquez le chien Mina... le célèbre défenseur de l'accusé... Tout à l'heure, vous l'entendrez défendre le malheureux Recillet avec opiniâtreté.

Il s'arme d'un bâton, et prenant une pose magistrale ;

— Chien Recillet! s'écrie-t-il d'une voix terrible, vous êtes accusé d'avoir déserté et passé à l'ennemi... Chien Mina! vous avez la parole pour défendre l'accusé.

Aussitôt le chien Mina se lève et aboie à faire envie au meilleur avocat de Cour d'assises. Il agite les pattes, accentuant du geste son éclatant plaidoyer.

Le Conseil reste inexorable.

— Chien Recillet! le Conseil vous condamne à être fusillé!

En entendant prononcer la condamnation de leur ami Recillet, Mustapha, Moutard et Pacha, ces trois fidèles compagnons, poussent de lamentables gémissements.

— Pan! pan! pan! fait l'homme aux chiens.

Recillet tombe mort. Ses trois compagnons remplissent l'air de leurs cris. C'est à fendre l'âme! Jamais plus douloureux aboiements ne sortirent de la gueule d'un chien. Cette sensibilité ferait honte à messieurs les militaires.

Mais si vous aimez les saltimbanques, c'est au carré Marigny (1) qu'il faut aller, un jour de fête, par un soleil de quarante degrés. Le carré Marigny est le forum de tous les paillasses du royaume. Bilboquet en est le tribun. Si vous n'avez pas vu ce grand homme, c'est là que vous le retrouverez, au sein de son illustre famille. Il arrache toujours des dents, sans mal ni douleur, et donne des représentations dignes de conquérir les suffrages de M. et Mme le maire de la ville de Meaux. Nous verrons périr autour de nous mœurs, croyances, institutions; nous verrons disparaître les types qui charmaient notre jeunesse; il n'y a pas de révolution capable de supprimer Bilboquet. Cette royauté de l'antique Bohême est à l'abri de tous les orages.

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, le Palais de cristal a envahi le carré Marigny. Mais le palais laissera sans doute quelque marge aux baraques, et l'histoire de notre collaborateur ne sera pas de l'histoire ancienne.

On retrouve encore au carré Marigny la Jeune Géante, le Crocodile vivant, la Syrène, ou la femme-poisson, sans compter toutes sortes d'animaux à deux têtes, à trois ou à cinq pattes, de physiciens, de magnétiseurs, d'hercules et d'acrobates. N'oublions pas la belle Normande, qui pèse trois cents livres et n'est âgée que de dix-sept ans, et son compagnon, l'homme-squelette, lequel consomme quelques grammes de pain par jour; ce qui prouve que la profession de ce malheureux est de mourir de faim pour vivre.

Le carré Marigny offre ceci de particulier, qu'à deux pas de cette élégante et charmante chaussée où, sur le gravier, doucement arrosé et coupé d'ombres, défile, de trois à cinq heures, Paris élégant, les équipages armoriés, les carrosses diplomatiques, et ces chars légers suspendus par le plaisir et la galanterie, il étale dans tout leur luxe de haillons jaunes et rouges, de guenilles pailletées, les histrions de la multitude, mêlant ainsi les joies populaires aux plaisirs de la belle compagnie. Au point de vue du coup d'œil, ce contraste est au moins original.

Cet emplacement, dégagé d'arbres et dépouillé de toute verdure, aussi le privilége des exhibitions militaires. C'est là qu'on passe en revue les bataillons de la garde nationale : autre spectacle. Pour peu que vous ayez de bons yeux, il ne vous sera pas difficile de retrouver, parmi les rangs de cette milice bourgeoise, notre ancienne connaissance Gringalet, succombant sous le poids du fourniment, mais conservant l'expression farouche d'un redoutable guerrier. Près de lui, à demi enterré sous un bonnet à poil, je remarque aussi Bambochinet, qui fait de nobles efforts pour conserver l'équilibre. Pour Bambochinet, les jours de revues et de faction sont des jours de fêtes. Ces jours-là il n'est point battu par sa femme, et il se grise impunément.

Après avoir parcouru cette promenade, semée d'incidents, vous sentez-vous le besoin de dîner? Voici d'élégants pavillons, où, tout en dégustant les merveilles de la cuisine parisienne, vous entendrez chanter les oiseaux et rouler les voitures, vous verrez circuler la foule sous les arbres et jaillir l'eau des fontaines.

Mais à peine les constellations nocturnes commencent-elles à s'allumer au ciel, que de toutes parts les Champs-Elysées s'étoilent des feux du gaz. « *Ave, Maria;* bénie soit cette heure charmante! (1) » Est-ce le vent qui frémit et vibre dans les feuilles? Non; ce sont les premiers bruissements des orchestres qui préludent sous la feuillée. La nuit descend sur la terre. Dans les avenues les plus sombres passent, en susurrant, des couples, des familles entières. Douces causeries du soir, pas harmonieux des dernières promenades, frôlement des robes dont la soie effleure la terre, vous toutes impressions aimables et fugitives, n'êtes-vous pas ce que l'on cherche si loin et avec tant de peines inutiles : le bonheur?

Choisissez maintenant votre spectacle, et si vous préférez rester en plein air, allez vous asseoir à l'un de ces jolis cafés qui peuplent les Champs-Elysées. En savourant votre café, la spirituelle liqueur du Turc et du Français, vous goûterez les plaisirs du théâtre. Sous vos yeux s'élèvent des pavillons disposés en manière de scène. Le luxe et l'élégance ont présidé à leur construction. Les peintures, l'or, le velours, les fleurs et la lumière y sont distribués avec art. Un orchestre entier occupe le fond du pavillon. Sur le devant, sur des fauteuils rangés en cercle, sont assises de jolies chanteuses en robes blanches et en gants longs.

(1) Byron.

Sans doute les chants et la musique ne valent pas ceux des Italiens, mais vous serez étonné que l'on puisse autant faire pour si peu. La générosité du consommateur doit subvenir à tous ces frais. Vous serez surtout surpris d'entendre souvent chanter juste, et avec goût, des morceaux difficiles, qui demandent au moins quelques connaissances musicales. Hélas ! c'est que parmi ces chanteurs en plein vent il se trouve de malheureux artistes que les sévices de la fortune réduisent aux plus dures extrémités. C'est ainsi qu'à tous les degrés Paris farde ses hontes et ses douleurs. Il n'est pas même besoin d'avoir un cœur de dilettante, pour gémir de ces anomalies.

Mais voici l'heure fatale. Minuit sonne. Le dernier coup d'archet fuit sous les arcades de verdure emporté par le

Un café chantant aux Champs-Élysées. Dessin de G. Janet.

vent plus frais. Mais les voitures roulent encore. Les piétons circulent. Vainement, la lune attend l'heure des invocations. Place aux spectres, vivants acharnés !

C'est la grande revue
Qu'à l'heure de minuit,
Dans les Champs-Élysées,
Tient César décédé.

Mais la nuit se sera écoulée, l'étoile du matin aura jeté sa mourante lueur sur les pâles humains, avant que les passants aient cessé de sillonner la voie Appienne de cette seconde ville éternelle.

HIPPOLYTE CASTILLE.

LA SCIENCE EN FAMILLE.—EMPLOI DU VERRE [1].

LES LUNETTES ET LES TÉLESCOPES.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE SEPTEMBRE.)

Les deux bourgeois de Middelbourg. Les besicles. Salvino Armati. Zacharie Jansen. La trouvaille d'un enfant. Les lunettes d'approche. Galilée à Venise. Lunette et microscope. Découvertes merveilleuses. Objections ridicules. François Sizzi. Le père Rheita. Newton et ses miroirs. Télescopes. Histoire d'un jeune musicien de Hanovre. William Herschell et sa sœur. Travail et dévouement. Le télescope-monstre de Slough. Son petit inconvénient. Monument original. Anecdotes fabuleuses. Euler et Dollond. Lerchours. Un objectif de 25,000 francs. Un *puff* américain.

La découverte du télescope; Jansen, son voisin et son fils. Dessin de G. Janet.

En l'an de grâce 1600, et le premier dimanche du carême, deux bons bourgeois de Middelbourg, accoudés sur une table de chêne, au rez-de-chaussée d'une vieille maison, causaient amicalement, tout en vidant un pot de bière. L'un d'eux (c'était le maître du logis) avait le chef couvert d'une espèce de béret noir, qui faisait ressortir sa chevelure et sa barbe blanche. Il était enveloppé d'une ample pelisse bordée de fourrure, et l'on ne pouvait s'empêcher de remarquer dans toute sa personne quelque chose de distingué, de paisible et de réfléchi. L'autre individu avait, enfoncé sur sa tête, un chapeau pointu, tout bossué; il avait une jaquette marron, avec un manteau gris-noir. Ses joues bouffies et rougeaudes, son nez aviné, ses gros yeux clignotants, donnaient à sa figure une expression de hâbleuse ribauderie, malgré ses cheveux gris et sa moustache blanche. Enfin, quoique fort replet, il ne restait pas un seul instant tranquille sur sa chaise.

Une servante blonde et rebondie, mais qui aurait eu besoin d'être passée au grès et à l'éponge, avec autant de

(1) Voyez le tome XX, page 65.

soin que sa cuisine, venait de poser sur la table une seconde *schoppen*, lorsque le petit homme s'écria d'une voix aiguë :

— Vous avez beau dire, meinherr Jansen, vous ne me persuaderez jamais que ce soit par son mérite que notre confrère Van Hoek ait fait fortune. La destinée, voisin, la destinée ! tout est là !

— C'est le raisonnement des Turcs, que Notre-Seigneur confonde ! répliqua l'homme paisible, en laissant retomber le couvercle de son verre, et c'est pour cela qu'ils n'ont jamais rien inventé. C'était écrit ! Avec cette phrase-là, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de se croiser les bras et de fumer de l'opium.

— Mais n'avez-vous pas reconnu cent fois, dans le cours de votre vie, que telle ou telle chose, bonne ou mauvaise, vous était arrivée, quoique vous n'eussiez rien fait pour le mériter ? Et comment expliquez-vous ces coups du sort, si ce n'est par la puissance invincible de la fatalité ?

— Eh ! sans doute, je ne puis pas empêcher la rivière de couler ; mais je puis la traverser à gué quand elle est basse, et sur le pont, quand elle est trop haute. Celui qui s'y noie est un maladroit. Vous-même, à chaque instant du jour, ne sentez-vous pas que vous êtes parfaitement libre d'agir de différentes manières ? de me quitter en ce moment, par exemple, et de vous en aller aux Grandes-Indes, tout comme notre confrère, dont la fortune excite votre bile. Si vous niez cela, vous vous refusez à l'évidence de vos propres sens. Croyez-moi, meinherr, les paresseux et les sots ont beau dire, nous sommes les maîtres de notre destinée. Il y a du hasard dans tel ou tel événement ; il n'y en a pas dans la conduite de la vie entière.

— Vous me faites bouillir, avec vos sentences. Est-ce que je n'en vois pas tous les jours, de ces coups du sort ? Et, sans sortir de notre état, ces besicles, dont la fabrication nous fait vivre à grand' peine, vous et moi ; ces besicles si utiles, si merveilleuses, comment les a-t-on inventées ? Par hasard.

— Par hasard ! par hasard ! cela vous plaît à dire. Le signor Salvino Armati, qui vivait à Florence, il y a environ trois siècles, et qui a fait cette superbe découverte, était un gentilhomme fort savant. Si quelquefois le hasard soulève une idée, comme le vent transporte une graine, il faut qu'elle tombe, pour germer, dans une terre féconde et bien préparée. Non, non, maître Johann, il n'y a point de hasard ; il n'y a que du bien jouer.

— Par Mahom ! c'est de plus en plus fort ! A votre compte, il ne tiendrait qu'à moi de faire les plus belles découvertes qui aient jamais enrichi un chrétien ?

— Sans doute ; si vous y pensiez toujours.

— Vous me feriez renier Dieu ! Et qui vous empêche donc, mon bon ami, de devenir riche et illustre ?

L'honnête Zacharie Jansen se recueillait pour répondre à cette question *ad hominem*, lorsque son fils, qui jouait sur le pas de la porte avec des verres de rebut, accourut en criant :

— Papa ! papa ! je viens de voir le Jaquemart frapper du marteau sur la cloche de l'église !

— Petit imbécile ! dit le voisin, laisse-nous tranquilles avec tes sornettes. A peine si l'on voit d'ici le Jaquemart ; comment pourrait-on voir son marteau ?

— Je l'ai vu pourtant, meinherr Johann, avec ces deux verres-là.

— Voilà qui est singulier, fit Jansen d'un air pensif.

— Bah ! ne voyez-vous pas qu'il veut s'amuser à nos dépens ? Poursuivons notre propos, voisin Zacharie. J'aime, après boire, à pousser hardiment un argument philosophique.

— Et comment as-tu fait pour voir cela ? dit le lunetier à son enfant, sans songer davantage au voisin.

— Bon ! s'écria celui-ci, voilà notre ami qui s'embarque pour le royaume des découvertes. Je parie qu'il ne m'entend pas. Voisin Zacharie ! meinherr Jansen ! buvez votre bière, et jasons comme deux êtres raisonnables.

— Pardonnez-moi, meinherr ; mais ce qu'a dit l'enfant me tourmente l'esprit. Il y a tant de choses que nous ne savons pas, et qu'il serait possible d'apprendre.

— Bon ! bon ! ce n'est pas avec une barbe grise qu'on apprend, père Zacharie : les jouvenceaux de notre espèce ne vont plus guère à l'école. Quant à moi, je suis votre serviteur. Courez après vos billevesées, je vais chercher un compagnon plus joyeux.

— Excusez-moi, voisin ; il faut que je tire cela à clair.

Le voisin parti, Jansen apprit de son fils qu'en mettant près de son œil un verre concave, et en tenant à une certaine distance un verre convexe, il avait aperçu distinctement le Jaquemart lever son bras et frapper sur la cloche avec son marteau. Le lunetier répéta l'expérience, et vit, avec autant de joie que de surprise, qu'elle était exacte. Il plaça deux verres de cette espèce dans un tube, et en obtint un résultat encore plus satisfaisant. Les lunettes d'approche étaient inventées.

Au mois de mai 1609, le professeur de mathématiques de Padoue, nommé à ce poste par la sérénissime république de Venise, était venu passer quelques jours dans la ville des lagunes. Il y entendit dire qu'un certain Hollandais avait présenté au comte Maurice de Nassau des verres lenticulaires, au moyen desquels les objets lointains apparaissaient comme s'ils étaient proches. Avec ce seul renseignement, notre professeur (c'était Galilée) retourna à Padoue, réfléchit toute la nuit, et, le lendemain, ayant disposé dans un tube de plomb les verres imparfaits qu'il avait sous la main, parvint à composer un instrument qui produisait cet effet miraculeux. Sept jours après, en ayant confectionné un meilleur, il le porta à Venise, et, des différentes hauteurs de la ville, il fit voir, aux premiers personnages de la république, divers objets, dont l'apparence les plongea dans le plus grand étonnement. Avec une libéralité peu ordinaire alors, il offrit au doge sa longue-vue, en y joignant un Mémoire, dans lequel il exposait la manière d'en construire de semblables et de s'en servir utilement sur terre et sur mer. On conçoit, en effet, quels avantages des lunettes d'approche pouvaient assurer aux nombreux vaisseaux des Vénitiens, surtout en temps de guerre, lorsqu'il leur serait possible de reconnaître les navires ennemis, avant même d'en être aperçus. Disons tout de suite que, par une singulière fatalité, attachée à la plupart des grandes inventions, cette application si simple et si facile fut très-longtemps à se vulgariser.

Peu de temps après cette première invention, Galilée imagina qu'il serait possible de faire pour les objets difficiles à distinguer, à cause de leur petitesse, quelque chose d'analogue à ce qu'il avait fait pour les objets rapetissés par l'éloignement. Cette pensée donna naissance au microscope. Nous avons indiqué, dans un précédent article, quelques-unes des singulières observations auxquelles cet instrument a donné lieu de notre temps ; mais le dix-septième siècle n'était pas mûr pour attacher, aux choses qui sont sous notre main et sous nos yeux, toute l'importance qu'elles méritent. La grandeur des espaces célestes, l'influence qu'on attribuait aux astres sur notre destinée, entraînèrent bientôt l'esprit de Galilée vers les recherches

astronomiques. Parcourant le ciel avec sa lunette, il reconnut, le premier, que la surface de la lune était, comme celle de la terre, couverte de cavités et d'éminences ; il trouva que la voie lactée et les nébuleuses n'étaient pas autre chose qu'un amas d'etoiles fixes, trop lointaines ou trop petites pour être distinctement perceptibles à la simple vue ; il découvrit, éparses dans le ciel, une multitude d'autres étoiles fixes, qui étaient demeurées inconnues à l'antiquité ; il s'aperçut que Jupiter était escorté de quatre petits astres, qu'il nomma planètes de Médicis. Ces découvertes si variées, si nombreuses, si inattendues, furent toutes accomplies en quelques jours et avec un instrument qui grossissait à peine sept à huit fois, c'est-à-dire un peu plus que nos lorgnettes de spectacle.

Des nouveautés si merveilleuses attirèrent immédiatement l'attention du monde civilisé ; mais il ne faut pas croire qu'elles furent acceptées facilement comme des vérités. Il y avait alors beaucoup de gens qui juraient par Aristote, et qui se fiaient à ses écrits, bien plus qu'au grand livre de la nature elle-même. Pour eux, Galilée était un charlatan, un imposteur, ou tout au moins il était trompé par les fausses apparences qui résultaient de l'emploi de ses verres. Mais, dira-t-on, comment ces gens-là pouvaient-ils résister à l'évidence de leurs yeux? Mon Dieu ! ils avaient pris pour cela un moyen bien simple, c'était de refuser obstinément de regarder dans la lunette de Galilée.

Voici comment un certain astronome florentin, François Sizzi, argumentait, contre l'existence des satellites de Jupiter :

« Les animaux ont 7 croisées au domicile de la tête, par lesquelles l'air s'introduit dans le reste du tabernacle du corps, pour l'éclairer, le chauffer et le nourrir, et qui sont les principales parties du μικροκοσμος (petit monde) ; 2 narines, 2 yeux, 2 oreilles et 1 bouche. De même dans le ciel, comme dans un μακροκοσμος (grand monde), il y a 2 astres favorables, 2 d'une maligne influence, 2 luminaires, et Mercure, seul indécis et indifférent. De tout cela, et d'une foule d'autres phénomènes semblables de la même nature, tels que les 7 métaux, etc., qu'il serait ennuyeux d'énumérer, nous recueillons que le nombre des planètes est nécessairement de 7. Du reste, les satellites sont invisibles à l'œil nu : donc ils n'exercent aucune influence sur la terre, donc ils sont inutiles, donc ils n'existent pas. De plus, comme les Juifs et les autres anciennes nations, aussi bien que les Européens modernes ont adopté la division de la semaine en 7 jours, et qu'ils les ont appelés du nom des 7 planètes, si nous augmentons le nombre des planètes, tout le système s'écroule. »

Voilà les gens contre lesquels on était alors obligé de discuter. En vérité, jusqu'au bûcher exclusivement, l'inquisition était encore plus accommodante. « Cette espèce d'hommes (écrivait Galilée lui-même à Kepler) s'imaginait qu'on devait étudier la philosophie, comme l'*Enéide* ou l'*Odyssée*, et qu'il fallait chercher la véritable explication de la nature dans la collation des textes. »

Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de les laisser dire, et c'est sans doute ce que fit Galilée. Il continua ses observations, et s'occupa de la configuration de Saturne ; puis il vit des taches sur le soleil, et, du mouvement de ces taches, il conclut que l'astre lui-même devait tourner sur son axe. Enfin, il reconnut les phases de Vénus, et se convainquit ainsi qu'elle circulait autour du soleil. Ayant vu tant de choses, que nul n'avait vues avant lui, il était bien juste, comme dit Viviani, qu'il fût inscrit dans l'Académie des *Lynx*, fondée peu avant par le marquis de Monticelli. Cet honneur ne lui manqua pas, non plus que beaucoup d'autres, y compris les persécutions de l'ignorance.

Dans la simplicité première de la longue-vue, les images sont renversées, ce qui, du reste, n'a guère d'inconvénient pour les observations astronomiques. Au commencement du dix-septième siècle, le Père Rheita trouva moyen de redresser l'image par une combinaison de verres convexes placés entre l'objectif et l'oculaire ; mais ses lunettes avaient, comme les autres, le défaut de donner aux objets une teinte irisée. Pour éviter cet inconvénient, Newton (1) imagina de regarder les objets, non plus directement au travers des verres, mais par la réflexion de l'image sur des miroirs. L'instrument qu'il fabriqua dans ces conditions, a seul conservé de nos jours le nom de *télescope*, tandis que le nom de *lunette* est resté attaché à l'ancien télescope de Jansen et de Galilée.

Un télescope newtonien est composé d'un tube, au fond duquel se trouve un miroir de métal parfaitement poli. Ce miroir reçoit l'image et la réfléchit. Elle est recueillie par un autre miroir, beaucoup plus petit, placé vers le milieu du tube, et qui, à son tour, renvoie l'image vers l'observateur. Celui-ci la regarde par un trou percé au centre du grand miroir, et lui fait subir l'amplification qu'il veut, au moyen d'une lentille convexe ; car tout télescope, comme toute lunette, se compose de deux parties principales : la partie qui engendre les images aériennes des objets éloignés, et la petite loupe qui grossit ces images. Ce qui fait le mérite d'un télescope et ce qui est très-difficile à obtenir, c'est de donner à son grand miroir une certaine forme *parabolique*, nous dirions volontiers diabolique, qui n'avait été obtenue que par hasard jusqu'aux travaux de sir William Herschel.

En 1759, un jeune musicien hanovrien, étant venu chercher fortune en Angleterre, devint instructeur du corps de musique d'un régiment anglais qui tenait garnison sur les frontières de l'Écosse. Dans ses loisirs il apprit, sans maîtres, l'italien, le latin, un peu de grec, et surtout les mathémathiques. Ayant obtenu l'emploi d'organiste de la chapelle octogone de Bath, il vit bientôt s'améliorer sa position, car il se faisait entendre dans toutes les réunions de ces bains à la mode, et trouvait à donner autant de leçons qu'il le voulait. Mais la musique n'était plus son occupation favorite. Un petit télescope de deux pieds de foyer étant tombé entre ses mains, il s'en était servi pour examiner le ciel, et s'était senti plein d'enthousiasme à l'aspect de son immensité. Il voulut posséder un instrument plus fort, et écrivit à Londres pour en demander le prix. O désespoir ! ce prix était infiniment au-dessus de ses ressources ! Que faire ? Le pauvre organiste se décide à construire lui-même son télescope. Il se lance aussitôt dans une multitude d'essais sur les alliages métalliques qui réfléchissent la lumière avec le plus d'intensité ; sur les moyens de donner aux miroirs une figure parabolique, etc. Enfin, en 1774, William Herschel a le bonheur d'examiner le ciel avec un télescope newtownien de cinq pieds, exécuté tout entier de ses mains. Des télescopes de sept, de dix et même de vingt pieds, succèdent à celui-là. Mais quel labeur ne lui faut-il pas pour fondre et façonner ces miroirs ? Chaque fois qu'il entreprend d'en polir un, il y passe dix, douze, quatorze heures d'un travail continu. Il ne le

(1) L'honneur d'avoir *inventé* le télescope à réflexion est réclamé en faveur d'un de nos compatriotes, le Père Mersenne, qui vivait au commencement du dix-septième siècle. Mais il n'en faut pas moins reconnaître que c'est Newton qui a réalisé l'invention.

quitte pas un instant, même pour manger, et reçoit des mains de sa sœur (1) les aliments sans lesquels on ne pourrait supporter une si longue fatigue. Pour rien au monde il n'abandonnerait son travail, car, suivant lui, ce serait tout gâter. Mais enfin, tant de persévérance et de courage obtinrent leur récompense : le 13 mars 1781, William Herschel reconnut une nouvelle planète (Uranus), située aux confins de notre système; et depuis lors sa carrière n'est plus qu'une longue suite de découvertes et de triomphes.

Le roi George III, grand protecteur des savants et surtout des Hanovriens, lui accorda une pension et une habitation près du château de Windsor. Il fit plus : il voulut se charger de la dépense d'un télescope-monstre. Ce télescope fut effectivement installé dans le jardin de la petite maison d'Herschel, à Slough; le tube avait trente-neuf pieds de long et quatre pieds dix pouces de diamètre; il pesait plus de vingt quintaux; il fallait, pour le faire mouvoir, deux hommes de peine agissant sur une combinaison de mâts, de cordages et de poulies (2). On voit que les petites lunettes de Galilée se trouvaient alors singulièrement distancées.

Malheureusement, la difficulté de se servir d'une aussi vaste machine, ainsi que diverses autres causes, l'ont rendue beaucoup moins utile qu'on ne l'avait supposé. Herschel calcula que pour faire une revue du ciel avec ce grand instrument, de manière à ce que son ouverture fût dirigée un seul instant vers chaque point de l'espace, il ne faudrait pas moins de huit cents ans. Aussi l'énorme télescope était-il déjà hors de service lorsque sir William Herschel mourut, le 23 août 1822, comblé d'honneurs et d'années.

Son fils et son successeur dans la carrière des découvertes astronomiques, sir John Herschel, voulut conserver les restes du télescope de Slough, comme le plus beau monument qu'on pût élever à la mémoire de celui qui l'avait construit. Au lieu même où il avait fonctionné, le tube en bronze, portant à son extrémité le miroir de quatre pieds dix pouces, fut placé horizontalement sur de solides piliers en maçonnerie. Les membres présents de la famille du grand astronome, au nombre de sept personnes, firent processionnellement le tour du monument, s'introduisirent dans le tube, s'y assirent sur des banquettes et entonnèrent un *Requiem* en l'honneur du défunt. Après leur sortie du tube, l'ouverture en fut scellée hermétiquement.

Il paraît que l'imagination de certaines personnes, capables des plus belles amplifications, ne s'est point contentée de cette petite cérémonie, pourtant assez bizarre. Quelques journaux anglais ont été jusqu'à dire qu'un bal avait été donné dans le tube du télescope. C'est ce qui se fait souvent à Londres, pour inaugurer les tonnes des brasseurs, et sans doute il y a chez nos voisins d'outre-mer beaucoup de gens plus familiers avec la tonne qu'avec les télescopes.

Le *Requiem* chanté dans le gigantesque instrument de sir William semble avoir porté malheur à toute la race des télescopes, car ils sont, à leur tour, abandonnés pour les lunettes. Le grand défaut de celles-ci était de donner aux objets des teintes irisées; ce défaut a disparu depuis l'invention des verres achromatiques, par Euler et Dollond. Or, les lunettes ont sur les télescopes l'avantage de faire perdre moins de lumière aux objets qu'on observe. Elles laissent passer presque tous les rayons lumineux, tandis qu'une partie notable de ces rayons est absorbée par la double réflexion des miroirs métalliques. Seulement, pour en tirer de véritables avantages, il fallait parvenir à fabriquer de larges pièces de *crown glass* et de *flint glass*, exemptes de défauts; c'est ce que fait maintenant la cristallerie française, et notamment celle de Clichy, dont nous avons parlé dans un précédent numéro (1). On comprendra l'importance de cette fabrication, lorsqu'on saura qu'un objectif de quatorze pouces de diamètre, exécuté par Lerebours, vient d'être payé 25,000 francs par l'Observatoire de Paris. Il doit servir à la construction d'une lunette qui supportera des amplifications de deux à trois mille fois. Du reste, la difficulté n'est point d'obtenir de forts grossissements; William Herschel en a employé de six mille fois; mais comme la quantité de lumière de l'objet qu'on examine reste toujours la même, il devient plus obscur à mesure que ses dimensions apparentes s'amplifient, de sorte que l'observateur n'en est guère plus avancé.

A ce propos, voici une histoire qui, pendant près d'un mois, en 1836, tint en haleine tous les organes de la presse du nouveau comme de l'ancien continent.

Sir John Herschel s'était rendu au cap de Bonne-Espérance, pour y faire des observations astronomiques. Tout à coup parut à New-York, et bientôt après dans l'Europe entière, une brochure qui racontait les difficultés que l'illustre astronome avait eu à surmonter, décrivait les perfectionnements apportés par lui dans l'usage des lunettes, exposait enfin les découvertes prodigieuses qu'il avait déjà accomplies.

Le principal de ces perfectionnements consistait, suivant la brochure, en ce que sir John avait trouvé le moyen d'éclairer artificiellement l'image fournie par la lunette, ce qui lui permettait d'amplifier cette image autant qu'il le voulait. Ayant dirigé son instrument, ainsi disposé, vers notre satellite, il avait aperçu, à sa grande surprise, dans des champs de saphirs, d'émeraudes et de rubis, des êtres animés, des oiseaux, des quadrupèdes, et même des espèces d'hommes, qui voltigeaient, portés par de vastes ailes.

Le savant avait pris la nature sur le fait, et racontait les amours, les guerres, les funérailles de ce peuple aérien.

Tous les journaux s'occupèrent de ces récits miraculeux; les uns prirent parti pour les habitants de la lune et ne jurèrent plus que par leurs ailes; les autres nièrent leur existence, aussi obstinément que les savants du temps de Galilée niaient l'existence des satellites de Jupiter. On leur disait de même : Allez-y voir; mais le cas était évidemment plus grave, car il fallait commencer par s'embarquer pour le cap de Bonne-Espérance. Nous ne savons si quelqu'un des plus enthousiastes en eut l'idée; mais cependant la brochure se vendait par centaines, par milliers.

Elle se vendait si bien, qu'au moment où les véritables savants parvinrent à se faire entendre, pour démontrer l'absurdité de cette audacieuse imposture, son auteur en avait retiré plus de 100,000 francs. Quelle hu-

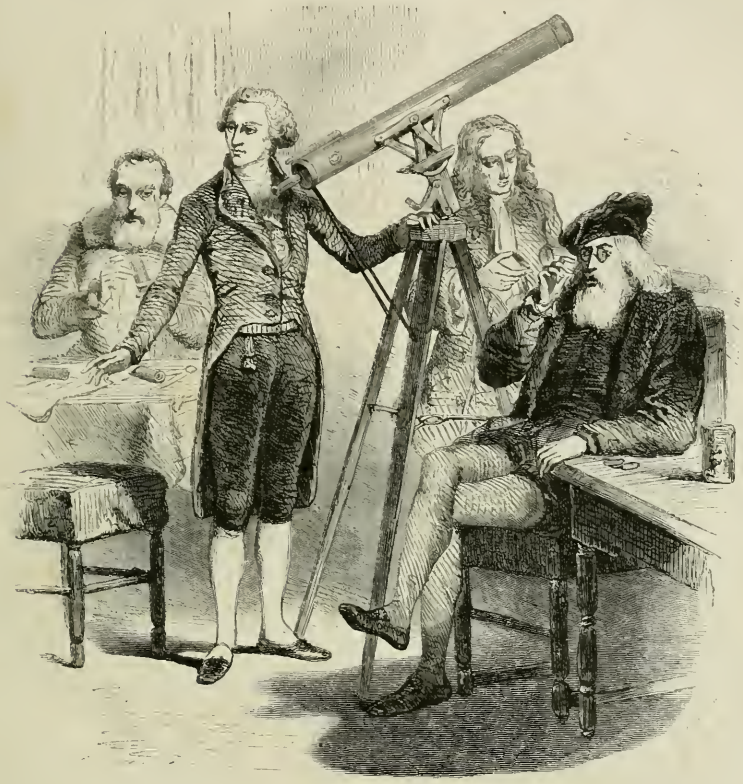
(1) Mlle Caroline Herschel était venue rejoindre William Herschel en Angleterre. Elle y reçut le titre et les appointements d'*astronome assistant du roi*. Elle partagea toutes les veilles de son frère; fit pour lui tous les calculs que nécessitaient ses recherches; copia, classa, analysa toutes ses observations, et lui donna enfin, par son laborieux dévouement, la possibilité de multiplier ses publications scientifiques avec une rapidité à laquelle les autres savants ne pouvaient rien comprendre.

(2) Voyez le dessin du télescope d'Herschel, t. VII, p. 156.

(1) Voyez les *Usages du verre*, t. XX, p. 65.

miliante dîme assise sur l'ignorance et sur la crédulité publique ! et quelle petite dose d'instruction réelle se trouve chez ceux-là mêmes qui se piquent d'être comme des flambeaux, au sein de la nation la plus éclairée du monde entier!

P. GROLIER.



Jansen et ses besicles, Galilée et sa lunette, Newton, Herschel et leurs telescopes. Dessin de G. Janet.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

UNE VISITE A L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR, EN 1806 (1).

Par une froide matinée de février, une cinquantaine d'élèves de l'Ecole militaire de Saint-Cyr étaient groupés autour d'un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, et dont l'uniforme, à la coupe un peu antique, était orné des galons de sergent sur les manches. On disait, à l'Ecole, que cet habit datait de Marengo, et le sergent ne s'offensait nullement de cette accusation de vétérance qui, certes, valait bien la nouveauté des uniformes qui sortaient des ateliers de Thomassin ou de Walter. Ce sous-officier, dont la physionomie un peu dure annonçait à la fois la sévérité dans le commandement et les fatigues de la vie militaire, était chargé d'enseigner aux élèves qui se destinaient à l'arme de l'artillerie la théorie du pointage, cette théorie sans laquelle le canon n'est qu'un inutile et bruyant épouvantail.

Le sergent-instructeur, l'un des plus adroits pointeurs de l'artillerie de la garde à pied, où il avait servi avant de passer à l'Ecole, venait d'expliquer à ses auditeurs le moyen de faire arriver le plus sûrement possible un boulet à destination, c'est-à-dire de tuer le plus de monde à l'ennemi ; il avait interrompu pour un instant la démonstration de cet art, qu'il plaçait bien au-dessus de tous les autres, et se reposait en racontant quelques épisodes

(1) La reproduction de cet article est formellement interdite.

de ses canonnades historiques, dont le récit ne faisait qu'appuyer davantage l'excellence de ses doctrines en fait de boulets de canon : c'était l'exemple après le précepte. Les élèves l'écoutaient avec intérêt, bien que le sergent ne fût pas en garde contre le danger des redites; mais ceux-ci lui pardonnaient volontiers de parler souvent de lui, car ses services étaient honorables, et on lui passait facilement ses petits mouvements d'orgueil, en mémoire de l'excellence de son caractère.

Le vieux sergent était donc en train de tracer en gestes et en paroles l'histoire de son dernier coup de canon, celui qu'il avait tiré à Friedland, ce dernier adieu aux Russes, et, à l'en croire, il leur avait coûté cher; mais, comme il ne s'était pas aperçu que la neige commençait à tomber, il n'en continuait pas moins son récit, lorsque les élèves qui l'écoutaient l'avertirent que la position n'était plus tenable. Quelques-uns d'entre eux cherchaient même à réchauffer de leur haleine leurs doigts engourdis; d'autres, pour nous servir de l'expression consacrée, *battaient la semelle*, afin de combattre l'influence d'une atmosphère glaciale. Cela n'était pas du goût du sergent; celui-ci interrompit tout à coup sa narration, et, blessé dans son amour-propre d'historien, sa susceptibilité s'exhala en interpellations un peu brusques.

— Qu'est-ce que cela, messieurs? leur cria-t-il : est-ce là la tenue d'officiers d'artillerie?

— Eh! mon Dieu! sergent, nous ne le sommes pas encore, répondit un élève.

— Mais vous le serez bientôt et, d'après ce que je vois, il ne vous faudra que des campagnes de printemps, à moins que l'Empereur ne vous permette l'usage des chaufferettes. Est-ce qu'il fait froid?

— Mais, sergent, il ne fait pas chaud, et en restant ainsi à la même place et sans remuer...

— On court risque de s'enrhumer, n'est-ce pas? interrompit le sergent. Si vous aviez fait, comme moi, la guerre en Pologne, je ne sais pas trop comment vous vous en seriez tirés.

— Quand on est devant l'ennemi on n'a jamais froid, dit un élève qui s'était rapproché davantage du sergent, pour mieux plaider la cause de ses camarades.

— C'est vrai, répondit celui-ci, l'observation est juste; mais enfin il faut s'accoutumer de bonne heure au froid, au chaud, à la pluie, à la neige et, pire que tout cela, à la faim et à la soif, parce qu'avant tout, un officier d'artillerie ne doit pas souffler dans ses doigts.

Cet avis, accompagné de quelques-uns de ces mots qui n'appartiennent qu'au dictionnaire des casernes, fit une vive impression sur les élèves. Les jeux cessèrent, et chacun vint reprendre, calme et silencieux, sa place autour du sergent.

— Allons, messieurs, dit-il, pour nous réchauffer, encore une petite leçon de pointage, en attendant le dîner.

Et se mettant en devoir de recommencer ses démonstrations, il secoua légèrement la neige qui couvrait sa poitrine et son bonnet de police, puis il se plaça devant la pièce qui était là pour l'instruction des élèves. Mais à peine était-il dans cette position, que le capitaine Davillée survint, et lui dit quelques mots à l'oreille; le sergent parut frappé de la communication; il allait la divulguer, lorsqu'un geste du capitaine l'en empêcha. Au même instant le tambour rappela les élèves dans leurs quartiers; ce signal, qui devançait l'heure accoutumée, devait donner lieu aux conjectures.

— Messieurs, dit enfin le sergent, qui avait suivi la compagnie jusqu'à l'escalier qui conduisait aux salles d'étude, songez bien qu'aujourd'hui surtout il ne faut point avoir froid. Tant pis pour ceux qui oublieront la consigne!

Cette simple recommandation, adressée sous forme d'avis, annonçait aux élèves qu'ils devaient se préparer à une inspection extraordinaire; mais était-ce le commandant de l'Ecole qui allait les passer en revue? Etait-ce un inspecteur choisi par le ministre de la guerre, pour juger de l'état de l'Ecole et lui faire un rapport sur ceux qui méritaient l'épaulette? La question se compliquait singulièrement; on aurait bien voulu interroger le sergent, et même le capitaine Davillée, sur le sens de ses dernières paroles, qui étaient une énigme; mais le temps manquait, et d'ailleurs le sergent était sur ses gardes. Il fallut donc se résigner à attendre les événements.

Les élèves remontèrent dans leurs quartiers, et le sergent, un peu inquiet, prit le chemin de sa chambre pour se mettre en grande tenue; car il connaissait, lui, le nom de l'inspecteur dont l'arrivée prochaine mettait en émoi tout l'état-major de l'Ecole.

Les compagnies étaient sous les armes; les capitaines adjudants-majors jetaient de temps en temps autour d'eux des regards inquiets, pour s'assurer si quelques pieds aventureux ne dépassaient pas l'alignement, ou si un fusil trop incliné en avant ou en arrière n'annonçait pas la maladresse ou l'inexpérience d'un *nouveau*. Mais anciens et nouveaux luttaient, en quelque sorte, d'aplomb et de précision. Le capitaine Saget, lui-même, si exigeant, paraissait content; sa physionomie avait dépouillé cette sévérité de l'instructeur morose, qui bien des fois avait lassé la patience des élèves, en les faisant désespérer d'atteindre jamais à la perfection du port d'armes. Le général Bellavène, au milieu de son état-major, semblait méditer la harangue qu'il allait adresser au visiteur mystérieux dont on attendait l'arrivée. A quelque distance du commandant de l'Ecole se tenait le vieux sergent, paré d'un uniforme neuf; il avait les yeux fixés sur les compagnies, comme pour rappeler aux artilleurs la leçon qu'il leur avait donnée touchant la température : et une telle préoccupation de la part du vétéran se concevra facilement, car la neige, qui d'abord avait été pour lui l'occasion d'une admonition sévère, menaçait de tomber de manière à causer de certaines inquiétudes au professeur de pointage. A peine même fut-il distrait de cette préoccupation par le bruit des tambours, qui tout à coup battirent aux champs, et déjà Napoléon avait paru, que le sergent regardait encore ses élèves. Enfin il se décida à suivre l'état-major, qui s'avança au-devant de l'Empereur. Ce dernier n'était accompagné que du prince de Neufchâtel et d'un aide-de-camp. Il ne laissa pas le temps au général Bellavène de lui adresser la parole.

—Avez-vous des officiers à me donner? lui demanda-t-il un peu brusquement.

— Sire, tous les jeunes gens qui sont ici ne demandent pas mieux que de servir Votre Majesté!...

— Je le sais, général; mais ce sont des officiers instruits que je veux. Combien en avez-vous?

Le général hésita à répondre : la question l'avait un peu embarrassé.

L'Empereur apprécia le motif de cette hésitation, et vint en aide au commandant.

— Ah! ah! fit-il en souriant, je vois, général, que vous voulez me laisser juger par moi-même de l'instruction de vos élèves: eh bien! soit. Il y a d'ailleurs longtemps que je devais venir les visiter. Mais êtes-vous content? Vos jeunes gens sont-ils dociles, studieux?

— Sire, j'ai bien ici quelques tapageurs, mais le plus grand nombre ne mérite que des éloges; ils savent qu'en sortant de l'Ecole ils doivent commander.

— Et qu'ils doivent commencer par apprendre à obéir, n'est-ce pas? avait interrompu Napoléon. C'est fort bien. Combien y a-t-il en ce moment d'élèves aux arrêts?

— Deux seulement, Sire.

— Deux! mais c'est exemplaire: quelle faute ont-ils commise?

— Ces deux élèves s'ennuyaient ici; ils trouvaient le temps du noviciat trop long, et, un beau matin, ces deux messieurs ont quitté l'Ecole sans permission: j'ai fait courir après eux, et on les a ramenés ici.

— C'est-à-dire qu'ils ont déserté, répliqua l'Empereur. Mais, monsieur le commandant, ceci est très-grave; ces deux jeunes gens avaient-ils expliqué une telle conduite par de fâcheux antécédents?

— Sire, ils avaient été cités jusqu'alors parmi les meilleurs élèves de l'Ecole.

Napoléon garda le silence; puis, s'avançant rapidement vers le front des compagnies, il passa devant elles en les examinant avec attention: c'était un moment critique pour les capitaines. Toutefois, l'auguste inspecteur ne leur adressa aucune observation; puis, faisant signe au commandant Coteau de faire exécuter les manœuvres, il se plaça un peu en arrière, afin de mieux juger de l'ensemble des mouvements.

Le maniement d'armes ne laissa rien à désirer; seulement on manqua un peu de précision dans la deuxième compagnie, et ce défaut d'ensemble arracha à l'Empereur un petit geste d'impatience; mais les élèves de cette compagnie eurent bientôt fait oublier leur faute, et Napoléon dit assez haut pour être entendu de tous:

— A la bonne heure! c'est comme cela.

Après la manœuvre, il y eut un repos; alors le général et les officiers qui composaient l'état-major de l'Ecole firent cercle autour de Napoléon, qui leur parla avec éloge de la bonne tenue et de l'instruction de leurs élèves.

— Allons, messieurs, ajouta-t-il, je vois qu'on ne perd pas son temps avec vous; avez-vous beaucoup d'*anciens?*

— Sire, répondit le général Bellavène, il y en a fort peu qui comptent plus de quatorze ou quinze mois d'études.

— Je vous en fais mon compliment, général, à vous et à messieurs les officiers qui vous secondent. Vous direz à vos élèves que je suis très-satisfait d'eux, sans exception. Maintenant, faites défiler.

Au roulement du tambour, chacun s'aligna. Le défilé s'exécuta, et toutes les compagnies, en passant devant l'Empereur, le saluèrent des plus vives acclamations, et rentrèrent dans leurs quartiers respectifs. Il ne restait plus auprès de Napoléon que l'état-major de l'Ecole: les derniers cris des élèves venaient de se faire entendre, lorsque le vieux sergent se présenta devant l'Empereur.

— Ah! c'est toi, mon vieux camarade, lui dit Napoléon, qui le connaissait de longue date, car il l'avait remarqué au siége de Toulon; est-ce que tu as quelque chose à me demander? Ton fils n'est-il pas placé dans un lycée?

— Sire, je viens d'abord vous en remercier; mais Votre Majesté me permettra-elle de lui rappeler qu'il y a ici des canons et des canonniers?...

— Je le sais aussi bien que toi. Après?

— Votre Majesté ne veut donc pas savoir si les élèves de l'Ecole entendent aussi bien la manœuvre de l'artilleur que celle du fantassin?

— Ah! je comprends; ce sera pour un autre jour, mon vieux brave. Allons, ne te fâche pas; le temps me manque aujourd'hui. Mais, voyons, je m'en rapporte à toi; dis-moi franchement si je puis prendre vingt-cinq officiers d'artillerie parmi tes élèves?

— Cinquante, Sire. Peut-être auraient-ils encore besoin de quelques leçons de pointage; mais enfin ils savent leur affaire; je vous le garantis, foi d'instructeur.

Et, en disant ces mots, le vieux canonnier appliqua sa large main sur la décoration qui brillait sur sa poitrine.

— Eh bien! je les prendrai.

— Sire, est-ce que je ne pourrais pas aller avec eux? Je commence à m'ennuyer un peu ici; c'est toujours la même chose.

— Est-ce que tu plaisantes? crois-tu donc que je m'amuse, moi? Tu resteras, parce que tu m'es beaucoup plus utile à Saint-Cyr que... là où tu voudrais aller. Continue à me former de bons officiers, et tes services seront ici aussi glorieux que... partout ailleurs.

— J'y resterai, Sire; cependant j'aurais bien voulu envoyer encore quelques boulets aux Russes ou aux Prussiens: à votre choix.

— Je n'ai pas de peine à te croire, mon vieux camarade; mais, vois-tu, chacun son tour. Et puis, les élèves apprendront à l'ennemi le nom de leur maître, et il me semble que ce sera un peu flatteur...

— Pour eux, Sire, et non pas pour moi.

Et le vieux sergent, après avoir salué militairement, se retira. Il n'était pas du tout satisfait, mais il fit semblant de l'être.

Le général Bellavène, voyant l'Empereur se disposer à quitter Saint-Cyr, lui demanda quel était le chiffre des officiers qu'il voulait prendre dans l'Ecole, en lui disant:

— Sire, puisque Votre Majesté a daigné me témoigner sa satisfaction, elle excusera la question que je me permets de lui adresser.

— C'est juste, général; on attend chez vous avec impatience le résultat de la revue.

Et il regardait les fenêtres, à travers lesquelles on distinguait des têtes dont les regards étaient attachés à ses moindres gestes, que chaque élève interprétait à sa façon.

— Général, reprit Napoléon, mon école de Saint-Cyr fournira à l'armée deux cents officiers, dont cinquante pour l'artillerie. Vous vous entendrez avec le ministre de la guerre pour dresser la liste de ceux qui méritent l'épaulette. Mais, à propos, vous m'avez parlé de deux prisonniers qui expient aux arrêts leur escapade; je crois qu'ils ont été assez punis. Si nous usions de clémence envers eux... Ma foi! je ne serais pas fâché de les voir, car j'aime à croire qu'ils n'ont été qu'étourdis. Faites-les appeler.

Aussitôt le général fit un signe au commandant Coteau, et, quelques minutes après, celui-ci revint, suivi des deux prisonniers, qui s'approchèrent en faisant bonne contenance. Quand ils furent devant l'Empereur:

— Ah! ah! messieurs, leur dit-il, en donnant à sa voix l'expression de la sévérité, c'est donc vous qui avez déserté l'Ecole, qui avez oublié le premier devoir d'un soldat? Répondez: pourquoi avez-vous abandonné votre drapeau?

— Sire, nous ne sommes pas des déserteurs! dit l'un des délinquants, dont la vive rougeur colorait le visage.

— Vous n'êtes pas des déserteurs! Alors, où alliez-vous donc en sortant d'ici? Courir la prétantaine sans doute?

— Non, Sire; nous voulions aller à l'armée pour prendre notre place comme simples soldats.

Et l'élève qui avait ainsi répondu à Napoléon avait pris,

en prononçant ces paroles, la main de son camarade, pour témoigner de la solidarité fraternelle qui les unissait.

Napoléon fut frappé de cette réponse ; mais il ne pouvait ostensiblement l'accepter pour excuse. Toutefois, radoucissant un peu le ton :

— Et vous croyez, répliqua-t-il, vous justifier ainsi ?

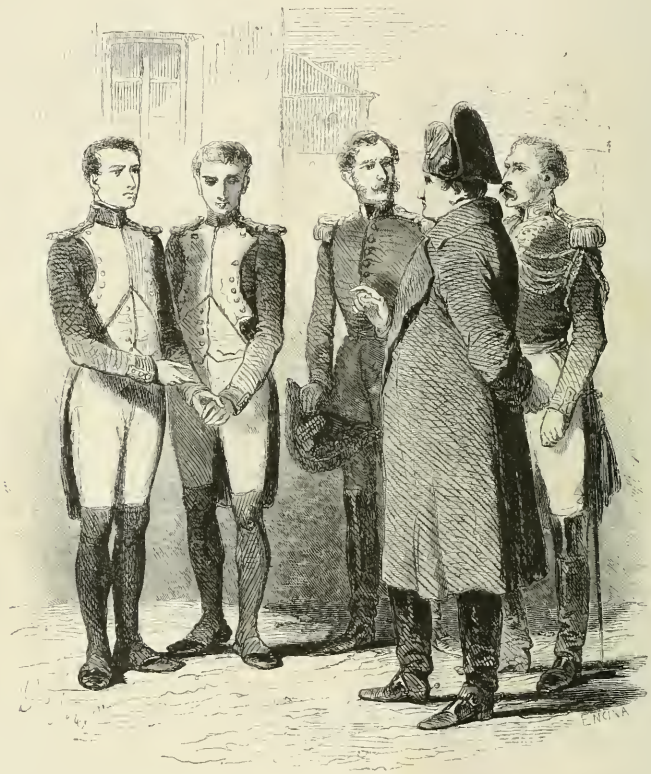
— Sire, nous sommes coupables, mais nous avons espoir dans la clémence de Votre Majesté. Qu'elle daigne nous permettre de prendre un fusil et de nous faire ainsi pardonner de n'avoir pu attendre davantage... car, nous aussi, nous avons, mon camarade et moi, un père à venger.

— Vous êtes donc fils de militaires ?

— Ils étaient sous-officiers dans la garde ; tous deux ont été tués sur le champ de bataille.

Napoléon se tourna vers le commandant de l'Ecole ; puis, s'adressant aux deux élèves :

— Je veux bien vous pardonner, jeunes gens ; mais c'est



Napoléon à l'école de Saint-Cyr. Le pardon. Dessin de G. Jannet.

en considération des services de vos pères... Retournez auprès de vos camarades, et donnez-leur, à l'avenir, l'exemple de la soumission... Vous resterez trois mois de plus à l'Ecole, pour y apprendre à avoir de la patience. Allez.

Les deux jeunes gens saluèrent militairement et prirent le chemin de leurs quartiers.

A ce moment, des cris de *Vive l'Empereur !* poussés par tous les élèves, partirent des fenêtres. Ces braves jeunes gens remerciaient ainsi leur protecteur de sa clémence et l'étaient le retour de leurs camarades.

— Général, dit Napoléon en se retirant, trois mois d'attente pour deux gaillards de cette trempe sont beaucoup trop, en vérité ; il ne faut pas faire les choses à demi : je les comprends dans la promotion.

Telles furent les dernières paroles de l'Empereur avant de quitter l'Ecole.

Huit jours après cette visite, deux cents officiers sortaient de Saint-Cyr pour se rendre en Allemagne. Parmi eux se trouvaient les deux élèves dont l'imprudence avait si gravement compromis l'avenir ; et, deux ans plus tard, tous deux étaient faits capitaines, le même jour, sur le même champ de bataille.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LES RESSOURCES D'OCTAVE.

Les trois étudiants. Le chapeau omnibus. M. Shoemaker (chap. 1er). Dessin de G. Janet.

I. — LA COMÉDIE DANS LA MANSARDE.

Dans une chambre d'étudiants, située au cinquième étage d'une maison de belle apparence, deux jeunes gens se trouvaient réunis.

L'un d'eux, Albert, était assis devant un volumineux cahier couvert de ratures ; l'autre, Frédéric, se tenait debout, un cahier à peu près semblable à la main.

— Si cette thèse-là ne me fait pas honneur ! s'écria tout d'un coup ce dernier, je veux... Albert, écoute cela...

Hein ? tu dors, Brutus, et j'achève ma thèse ! ô amitié !... Il se sera endormi sur la sienne, dit, par manière de palliatif, le futur Esculape, en s'approchant de son ami.

— Des vers, ajouta-t-il, en jetant les yeux sur le cahier d'Albert ; une thèse en vers ! allons donc, on n'est pas si poète que cela à la Faculté. — Troisième acte ; scène première. — Ce n'est pas sa thèse ; c'est son drame !

Et Frédéric allait s'emparer des papiers d'une façon peu révérencieuse, lorsqu'Albert se redressa et lui dit avec douceur :

— Ne touche pas à cela !
— Tiens, tu ne dors pas, sournois !
— Tu m'as parlé ; que me veux-tu ?
— Te lire ma thèse.
— Tantôt.
— Traduction libre : Va te promener !
— Tu vois bien que je travaille.
— A ta thèse ?
— Oui, à ma thèse, répondit Albert avec un certain embarras.
— Et elle en est au troisième acte, ta thèse ?
— C'est bon, dit Albert, rougissant malgré lui.
— C'est donc une monomanie, mon pauvre garçon ?
— Cela ne te regarde pas.
— Prends garde, mon camarade, tu fais fausse route !
— Ah ! fit Albert en se levant, tu les as lus ; tu les trouves mauvais !
— Lire tes vers, que non pas !
— Tu es comme moi, alors, ajouta le jeune homme accablé, la foi te manque.
— Eh non, reprit Frédéric ; je crois, très-fermement même, à l'avenir que le travail nous prépare ; mais que tu grimpes jamais sur le sommet de l'Hélicon, comme vous dites dans votre pathos ; que tu sois jamais un auteur ayant rentes au Grand-Livre et pignon sur rue, voilà ce que je ne crois point. Reprends ta thèse, vieux, et jette au feu toutes ces rimailleries.

Albert soupira, et Frédéric se saisissait déjà des cahiers du jeune homme, lorsque le commis d'un papetier, leur voisin, chez lequel on se fournissait depuis trois mois, vint leur présenter une note, montant à cinquante-sept francs soixante-quinze centimes.

Le papetier avait des obligations à remplir ; il priait ces messieurs de mettre à jour ce modeste petit compte.

— On passera chez vous, dit Frédéric, en parcourant rapidement la facture du papetier. Quatre rames de papier en trois mois ! s'écria-t-il, dès que le commis se fut retiré ; et de l'encre et des plumes à l'avenant ! Mais c'est abominable, ça ! Qu'est-ce que nous avons usé, Octave et moi ? dix mains, tout au plus, pour nos thèses ; c'est toi, toi seul, qui as dévoré le reste ! Mais, malheureux ! tu veux donc mourir à la peine ? mais tu es donc plus fécond que M. Dumas ? Avoir, en trois mois, noirci mille sept cent cinquante feuilles de papier, grand format ! Avoir dépensé 57 francs 75 centimes, sans boire ni manger ; nous qui avons si grand besoin de bottes... et d'autres choses ! Octave, notre factotum, que va-t-il dire ? 57 francs 75 centimes ! Mais ta cervelle doit craquer de toutes parts ; mais tu te rendras fou. Non, décidément ; aux grand maux les grands remèdes !

Et, une seconde fois, il reprit les cahiers d'Albert, les menaçant de trois ou quatre allumettes chimiques, qu'il ne pouvait parvenir à faire prendre, quand un nouveau personnage vint interposer son autorité, et sauver les innocents feuillets de la destruction.

C'était Octave.

Octave, Frédéric et Albert, tous trois différents d'humeur, mais braves et bons garçons, vivaient en commun, autant par affection que par économie, et édifiaient le voisinage par la régularité de leur conduite.

Ce n'étaient point de ces étudiants qui prennent leurs degrés au billard, c'étaient des piocheurs ; Frédéric, surtout, promettait de devenir un médecin distingué.

— Que veut-il faire ? s'écria le nouveau venu, en s'emparant des cahiers d'Albert ; perd-il l'esprit ? est-il donc passé exécuteur des hautes œuvres ?

— 57 francs 75 centimes de papier en trois mois, reprit Frédéric ; vois la note plutôt !

— Et toi, Albert, continua Octave, prenant la note, mais sans remarquer autrement l'interruption de Frédéric, à quoi penses-tu de laisser agir ce brutal ?

— Il est dans le vrai, mon pauvre Octave, reprit Albert avec tristesse ; il m'a jugé ; pourquoi perdre mon temps et user ma vie en d'infructueux essais ? Le génie, cette inspiration céleste, me manque, sans doute ; autrement, ne serais-je pas arrivé déjà ?

— Parbleu ! dit Frédéric, avec une conviction profonde.

— Arrivé ! s'écria Octave ; comme vous y allez, mes maîtres ! Vous n'avez pas le pied dans la carrière, que vous en voudriez toucher le but. On n'arrive pas comme cela ; demandez aux illustres. Rends-moi ces feuilles, profane, et déjeunons. Je crois que, à tous deux, le vide de l'estomac vous dérangeait la cervelle. Docteur, dissèque-nous ce jambon ; poëte, coupe le pain ; moi, je vais à la cave.

Et il se dirigea vers la fontaine.

— Du jambon ! dit Frédéric, s'empressant de se rendre au désir d'Octave ; l'excellente idée !

— Ce n'est pas toi qui en aurais de semblables, moraliste manqué, reprit Octave. Voyons, l'animal est-il repu ? demanda-t-il à Frédéric, lorsqu'il n'y eut plus sur la table ni une miette de pain, ni une parcelle de jambon.

— Encore un verre de cette eau limpide, et c'est fait.

— A quoi te disposes-tu ?

— A porter ma thèse chez l'imprimeur.

— Fort bien ; à toi le chapeau. Est-il heureux que nous ayons tous trois la même tête ! ajouta le jeune homme, en face de Frédéric, coiffé jusqu'au yeux du chapeau commun.

— La même, la même, murmurait celui-ci, le reculant en arrière d'un mouvement plein d'adresse ; ça pourrait se rapprocher davantage. Diantre ! ajouta-t-il, en remarquant les bottes plus qu'humides d'Octave, il a plu !

— Cette nouvelle !

— Les pavés sont mouillés.

— Ce que c'est que d'avoir été fort en logique.

— Si les pavés sont mouillés, je ne peux pas sortir.

— Aurait-il été échaudé ?

— Mes bottes réclament le beau temps.

— Oh ! oh ! lit Octave, en souriant aux jours nombreux et non moins tristes qui, à la longue, s'étaient pratiqués dans les chaussures de son ami.

— Est-ce clair ? demanda Frédéric.

— Trop, répondit Octave.

— Messieurs, fit à cet instant un bon gros homme, avançant sa tête dans la chambre des jeunes gens, peut-on entrer ?

— C'est monsieur Shoemaker, le bien nommé, dit Octave. Entrez, monsieur Shoemaker.

Frédéric sentit un léger frisson dans la moelle épinière ; il se rappela soudain que les malheureuses bottes, convenables seulement au beau fixe, il les devait encore, lui qui en aurait tant eu besoin de nouvelles.

M. Shoemaker entra, le sourire aux lèvres, défit une grande serge verte, et, toujours souriant, en tira une bonne et belle paire de bottes, à doubles semelles, qu'il posa devant Frédéric.

— Monsieur veut-il essayer ? demanda-t-il.

— Vous dites ? fit le jeune homme, qui contemplait les bottes avec ravissement, et n'en pouvait croire ses yeux.

— Je demande si monsieur essaye ?

Mais la phrase n'était pas achevée, que Frédéric, chaussé de ses bottes neuves, les faisait craquer, arpentait la chambre, frappait du pied, s'abandonnant au bien-être qu'on éprouve lorsque succède, à un objet dont on se sent rougir, quelque chose qu'on sait n'avoir plus besoin de dissimuler aux regards.

S'il n'est pas honteux d'être pauvre, il faut avouer que les pauvres vêtements sont difficiles à porter.

Et puis M. Shoemaker ne parlait pas de note, comme le malencontreux papetier; il repliait sa serge verte, et sortait en saluant poliment, ainsi que font les gens auxquels on ne doit rien : c'était un bonheur d'enfant, un bonheur complet !

— Maintenant, va chez ton imprimeur, et reviens vite, dit Octave à Frédéric.

— L'un de vous deux sort-il? demanda celui-ci.

— Oui, Albert.

— C'est égal, ce Shoemaker est un bien brave homme! pensait Frédéric, en descendant, quatre à quatre, les marches de leurs cinq étages.

— Je sors! fit Albert étonné.

— Tu sors.

— Pas de plaisanterie; où veux-tu que j'aille? où ai-je besoin d'aller?

— Avec toi, je ne plaisante jamais, cher Albert, répondit Octave, d'un ton sérieux et doux; avec notre excellent Frédéric, c'est autre chose; mais, toi, mon poëte, dont l'esprit ardent est toujours en travail, tu m'imposes presque du respect!

— Cher Octave! dit Albert, en lui serrant les mains. Quelle bonne chose, que notre amitié! continua Octave. Combien ton caractère doux et mélancolique a pour moi de charme, après les boutades de notre Frédéric; et comme, ensuite, je reviens avec bonheur à son imperturbable bon sens ! Quand et comment nous sommes-nous rencontrés? je ne m'en souviens plus; ce que je sais, c'est que, depuis lors, tout est devenu commun entre nous; cœur, bourse, logement, et chapeau, ajouta-t-il en riant; chacun apporte à la masse son contingent d'affection, de travail et de monnaie, aux bons jours.

— De monnaie, fit Albert; il me semble qu'il y a longtemps qu'un de ces jours n'a lui.

— C'est mon affaire, ne t'en inquiète pas, reprit Octave; tu sais bien que, à l'unanimité, vous m'avez élu ministre des finances?

— Oui, et j'admire la multiplicité de tes ressources. Trop souvent, nous deux Frédéric, absorbés chacun par une idée fixe, nous ne nous arrêtons point assez à l'admirable prudence qui préside à notre petit ménage; tu couvres tout cela de tant de bonne grâce et de bonne humeur, que nous jouissons des effets sans remonter à la cause, et sans réclamer notre part de soucis.

— Des soucis ! fit Octave, allons donc!

— Tu en dois avoir, poursuivit Albert; ne sais-je pas bien que ce que font nos pauvres familles ne peut suffire à notre pain quotidien, au loyer de cette chambre, à nos inscriptions, à ces mille nécessités qui te trouvent toujours prêt, sans que je puisse comprendre par quels moyens tu y sais parvenir; ces bottes de Frédéric, venues si à point; ce cordonnier qui ne parle jamais d'argent: ne devine-je pas d'où cela part?

— J'ai les cinq sous du juif errant, dit gaiement Octave.

— Sais-tu que parfois il m'est venu à l'esprit une idée terrible, fit Albert avec émotion.

— Bah !

— Il m'est venu à l'idée qu'en dehors de tes études, tu travaillais pour nous de quelque métier.

— En vaudrais-je moins à tes yeux?

— Dieu me garde de cette pensée ! mais, alors, quelle honte pour moi d'user mes jours en d'inutiles rêveries; quelle honte de vivre de ton labeur, sans essayer de hâter l'instant où je pourrai travailler à mon tour !

— Eh! que fais-tu donc? s'écria Octave, la main fraternellement appuyée sur l'épaule de son ami. Crois-tu que je ne te voie point quand, aux heures du silence et du repos, tu te lèves et, le front courbé, tu travailles? Sont-ce là ce que tu appelles d'inutiles rêveries?

— Hélas ! reprit Albert, quelle est la fin de ces efforts?

— Patience! fit Octave.

— Non, c'en est fait; je dois, je veux, cette fois, prendre une résolution irrévocable !

— Cette fois, comme les autres, mon vieil Albert; souvent déjà n'as-tu pas repoussé avec colère ces feuilles où tu avais mis toute ton âme, et n'y es-tu pas revenu, attiré par une invincible puissance? Frère, à chacun sa mission en ce monde : tu as en toi les voix qui se font entendre des hommes; tu es né poëte, comme Frédéric est né médecin;... et moi..., votre ami à tous deux. On ne peut mentir à sa vocation.

— Où est ton dernier travail?

— Là où l'on m'a écrit de l'aller prendre.

— Et si cela se trouvait ailleurs? Et si, ailleurs, il s'était rencontré des gens qui l'eussent jugé digne d'une audition en comité?

— Octave, prends garde à ce que tu dis! fit Albert, pâle et tremblant.

— Et si cette lecture devait avoir lieu aujourd'hui même, et si c'était pour cela que tu dusses sortir?

— Tu aurais fait cela? s'écria Albert; tu m'aurais fait pénétrer dans ce sanctuaire, dont je ne connais que le seuil? En vérité, il me semble parfois que nous sommes encore au temps où les anges venaient aider les mortels à vivre, et que tu es l'un d'eux !

— Va, va, mon poëte, reprit Octave, en riant, revêts-moi de blanches ailes et d'une draperie d'azur; mais, en même temps, brosse ton pauvre habit noir, et fais provision de voix et de courage, en attendant que Frédéric rapporte le chapeau.

Albert, qu'un bonheur aussi inattendu accablait, eut besoin, pour y croire, que son ami lui répétât de nouveau tout ce qui précède; puis, une fois convaincu, il ne tint plus en place, allant de la fenêtre à la porte, épiant le retour de Frédéric, regardant l'heure à la Sorbonne, rebrossant son habit, serrant dans les siennes les mains d'Octave, et pris de fièvre par avance, à l'idée de la terrible épreuve du Comité.

Cependant Frédéric ne rentrait point, et l'on agitait la question de savoir si, à la rigueur, un honnête homme ne pouvait pas avoir oublié son chapeau; lorsqu'un coup discret fut frappé à la poste, et que parut un monsieur coiffé d'un feutre superbe, dont, sur-le-champ, les yeux d'Octave se trouvèrent éblouis.

— Messieurs, je suis Arthur de Beauséjour, fit le nouveau venu, avec un aimable sourire.

— Arthur de Beauséjour? se dit Octave, en cherchant... N'importe, Arthur ou non, tu vas nous prêter ton chapeau.

Faire asseoir M. Arthur, l'obliger courtoisement à se débarrasser de son chapeau, passer ledit chapeau à Albert et le pousser dehors; cela se fit en moins de temps que nous n'en mettons à le dire. M. de Beauséjour n'y vit que du

feu, et Octave n'eut plus qu'une préoccupation, celle de prolonger assez cette visite, pour qu'Albert eût le temps de revenir.

M. Arthur de Beauséjour, qui, malgré la physionomie juvénile de son nom, était bien de la troisième ou quatrième jeunesse, toussa, prisa, se moucha, et reprit son discours au point où Octave l'avait interrompu pour l'obliger à s'asseoir.

— Monsieur, je suis Arthur de Beauséjour, propriétaire de la maison sise rue de Cluny, n° 4, au cinquième étage de laquelle une chambre a été louée et livrée en bon état à MM. Albert Rude, Frédéric Allan et Octave Dartois.

— Aïe! c'est le 8, et je l'avais oublié, pensa Octave.

— C'est à ce titre, continua M. de Beauséjour, que j'ai l'honneur de venir, en personne, apporter...

Et il tira de son portefeuille un petit papier blanc, plié en quatre.

— Ah! monsieur est notre propriétaire, fit Octave, qui avait ses raisons, on le sait, afin de prolonger la séance; je suis vraiment ravi de faire votre connaissance, monsieur.

— Vous êtes bien bon, monsieur... Je venais donc...

— Chaque jour, monsieur, s'empressa d'ajouter Octave, en passant devant la porte du premier étage de votre maison, car c'est le premier étage que vous occupez, monsieur?

— Oui, monsieur, oui; c'est une faiblesse que j'ai, répliqua M. de Beauséjour, avec un sourire de satisfaction; au lieu d'imiter ces propriétaires absurdes, j'ose le dire, qui se reléguent dans leurs greniers ou dans leurs caves, par la seule raison qu'ils sont à même de choisir, je me suis dit: Où et quand auras-tu un local à ton gré, si ce n'est chez toi? J'ai donc pris un local à mon gré.

— Et vous avez bien fait, s'écria Octave, enchanté qu'on lui donnât la réplique; comment! monsieur, pour quelques misérables écus de plus ou de moins, on se contiuerait dans un logis malsain ou triste; on y risquerait sa santé et sa vie! ah! monsieur, vous avez trop le respect de vous-même pour agir ainsi.

— Oui, monsieur. C'était donc...

Et le malheureux papier de se produire derechef.

Mais Octave avait, au service de son esprit inventif, une langue fort déliée; il reprit pomptement la parole, entra dans des considérations à perte de vue, sur l'inconvénient des logements ou trop petits, ou trop vastes, ou mal aérés, ou trop aérés; et comme le pauvre M. de Beauséjour ne pouvait plus placer un mot, et se contentait de faire flotter la quittance entre son pouce et son index, Octave, emporté par le feu du discours, la prit, la mit dans sa poche et continua:

— Oui, monsieur, oui, vous avez bien fait de vous être tout carrément établi à votre premier étage; je vous en applaudis sincèrement; je ne le pourrais regretter que sous un seul point de vue, c'est que notre ami et coassocié, M. Frédéric Allan, devant être reçu docteur, d'ici à très-peu de jours, ne pourra continuer de partager notre modeste chambre; il va lui falloir quelque chose de bien, où il puisse recevoir les nombreux clients qui ne manqueront point d'assiéger sa porte; ce premier étage lui eût convenu... enfin, votre second est vacant, je crois?

— Oui, monsieur, oui, fit M. de Beauséjour; un intérêt en faisant taire un autre.

— Eh bien, comme votre maison est respectable et fort convenablement habitée, nous nous contenterons de votre second étage pour le terme prochain; mais, monsieur, avec de doubles portes et de doubles fenêtres.

— Comment! monsieur, s'écria le propriétaire alarmé, que me demandez-vous donc là?

— De doubles portes et de doubles fenêtres.

— Parbleu! j'ai bien entendu.

— Alors, monsieur?

— Je refuse.

— Affaire rompue; je le regrette, monsieur.

— Cette demande est incroyable, exorbitante, monsieur; si je mettais des doubles portes à mon second étage, il m'en faudrait mettre partout.

— C'est notre ultimatum, fit Octave, en s'inclinant.

— Certainement, j'ai grande envie de louer, fit M. de Beauséjour, qui avait peine à voir s'échapper la perspective possible de se débarrasser d'un appartement.

— A un homme qui ne saurait manquer d'être une illustration de l'époque, monsieur, reprit l'imperturbable Octave; je parle du docteur Frédéric Allan.

— J'entends bien, monsieur... Feriez-vous un bail? c'est une faiblesse que j'ai, je tiens au bail.

— On ferait un bail, monsieur.

— C'est égal, de doubles portes et de doubles fenêtres, c'est dur; je ne puis m'y engager.

Octave riait sous cap du feu que mettait M. de Beauséjour à la discussion, lorsque Frédéric revint.

— C'est fait, dit-il, n'apercevant pas, tout d'abord, M. de Beauséjour; on me tirera cela à deux cents exemplaires; ça coûtera 350 francs, beau papier, couverture jaune, vignettes aux quatre coins.

— Monsieur doit être M. Frédéric Allan? dit, en s'avançant, M. de Beauséjour.

— Notre propriétaire! fit le jeune homme.

— Tiens! il le connaît, lui, pensa Octave.

On se salua, et M. de Beauséjour reprit la parole en ces termes.

— Monsieur, je suis on ne peut pas plus heureux que ma maison vous agrée. Mais, continua-t-il, ne voulez-vous point rabattre un peu de vos prétentions?

Frédéric, les yeux ouverts et la bouche béante, écoutait et cherchait à comprendre.

— Je sais, reprit M. de Beauséjour, qu'un praticien de votre force tient d'autant plus à ses idées, qu'il ne s'y attache qu'après les avoir longuement mûries; l'hygiène vous semble l'exiger, je le conçois, et ce n'est point avec une personne de votre mérite que je discuterai la question; mais, au moins, monsieur, si nous partagions les frais?

— Les frais! s'écria Frédéric.

— Oui, monsieur; de cette façon, monsieur, je ne donnerais aucun droit à mes autres locataires: vous seriez satisfait, et je garderais sous mon modeste toit l'homme célèbre qui en ferait la gloire.

— Pardon, monsieur, mais?...

— C'est dit, n'est-ce pas, monsieur? interrompit M. Arthur; les frais seront partagés, et, selon les us et coutumes de la propriété, les objets me resteront. A présent, que cette affaire est réglée, vous plairait-il de mettre l'autre à jour?

— L'autre, monsieur? Ah çà, se dit Frédéric, ce vieillard est une charade!

— Celle-ci me regarde, fit Octave, très-sérieux pendant toute cette scène. Voici le papier en question, ajouta-t-il, en restituant la quittance; j'aurai l'honneur de descendre moi-même à ce sujet.

— J'aurais voulu vous en éviter la peine, fit M. de Beauséjour, avec une certaine grimace de désappointement.

— Ce ne sera point une peine, riposta Octave, mais un plaisir que je tiens à me procurer.

Monsieur, ajouta M. de Beauséjour, reprenant son gracieux sourire, je dois vous faire observer que j'ai encore une autre faiblesse ; c'est de ne point garder chez moi les personnes...

— N'achevez pas, monsieur, s'écria Octave, je vous comprends et vous approuve ; c'est tout dire !

— Je vous attends donc avant midi, monsieur ; il est dix heures trois quarts.

On se resalua, et M. Arthur de Beauséjour sortit, emportant le chapeau des jeunes gens.

— Me feras-tu le plaisir de m'expliquer ce qui se passe, ou plutôt ce qui s'est dit? demanda Frédéric, avec un léger mouvement d'humeur.

— Tiens ! fit Octave sans répondre, il a pris notre chapeau, la revanche est bonne ; mais il me le faut ; il faut que je sorte. Diable ! presque onze heures, et je n'ai que jusqu'à midi !... Au revoir, vieux.

— Octave ! s'écria Frédéric, essayant de retenir son ami.

Mais Octave était déjà loin.

— Et je garderais sous mon toit l'homme célèbre qui... C'était bien à moi que cela s'adressait, se dit Frédéric... Se moquait-il de moi, ce vieillard?... Et cet étourneau qui file sans me rien dire ; c'est absurde ! Bah ! il n'est pas nécessaire que je comprenne, à ce qu'il paraît. Travaillons.

A peine était-il installé au milieu de livres, de paperasses, de tibias et de crânes de tous les sexes et de tous les âges, qu'on frappa de nouveau.

— C'est le jour aux visites, pensa-t-il en allant ouvrir.

C'était un jeune homme de dix-huit ans environ, aux grands yeux bien ouverts, dont l'expression prévenait en sa faveur. Il était orphelin, petit-fils de M. et Mme de Beauséjour, auprès desquels il demeurait, avec Mlle Anaïs, sa sœur, de deux ans plus jeune que lui.

L'installation des étudiants dans la maison de la rue de Cluny avait causé une espèce de rumeur dans la famille de M. de Beauséjour. Mme de Beauséjour, excellente vieille femme, mais particulièrement amie de la paix et de l'ordre, avait grandement redouté de trouver en eux de ces jeunes gens bruyants, fléaux des maisons tranquilles, tandis que M. de Beauséjour n'avait voulu rien entendre, et s'était obstiné à ne voir dans nos amis que des locataires de plus.

Du reste, la vie régulière des trois jeunes gens, leur douce amitié, l'âpre travail qu'on devinait à leurs veilles prolongées, tout cela avait promptement modifié l'opinion de Mme de Beauséjour ; peu à peu, même, on était passé de la bonne opinion à l'enthousiasme ; et les louanges des trois étudiants étaient devenues le thème favori des conversations du premier étage ; M. Henri et Mlle Anaïs, surtout, semblaient y prendre un vif plaisir.

Une seule chose devait trouver M. de Beauséjour inexorable ; c'était, ainsi que nous l'avons vu, l'époque du terme.

Lorsqu'il était redescendu, il avait témoigné son déplaisir de n'avoir point été payé immédiatement, ses craintes de ne l'être pas, et la ferme résolution où il était de ne point garder chez lui ce qu'il appelait des locataires verreux.

— Les pauvres jeunes gens ! s'étaient dit tout bas Anaïs et son frère.

Et alors, mus par une même et généreuse pensée, ils avaient été chercher jusqu'à leur dernière pièce d'or ; et, le cœur palpitant, sans autres réflexion ni préambule, Henri était venu frapper à la porte de la mansarde. Mais ce qui, en bas, avait paru tout simple, offrir aux jeunes gens sa bourse et sa bonne amitié, devint terriblement difficile, dès qu'il fallut trouver des mots pour exprimer la chose. Henri restait debout devant Frédéric, ne remarquant point le siége qui lui était offert, ne répondant rien aux quelques paroles banales que la politesse inspirait à l'étudiant ; de ses mains tourmentant la jolie petite bourse qui, selon Anaïs, devait servir de passe-port au reste, et le visage empourpré par les vains efforts qu'il faisait pour trouver le moyen d'entrer en matière.

— Monsieur, dit-il enfin, comme jetant son bonnet par-dessus les moulins, vous ne savez pas ce qui m'amène?

— Non, monsieur, dit Frédéric, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Savez-vous qui je suis, seulement, monsieur ?

— Monsieur Henri de Beauséjour, si je ne me trompe.

M. Arthur de Beauséjour. Dessin de G. Janet.

— Vous ne vous trompez pas. Eh bien, monsieur, ce qui m'amène, c'est la petite conversation que vous venez d'avoir avec mon grand-père.

— Ça se complique, pensa le jeune homme.

— Y êtes-vous? demanda Henri.

— Non.

Henri se gratta l'oreille.

— Monsieur, mon grand-père vous a présenté sa quittance, et...

L'attention de Frédéric s'éveilla ; quelque chose de douloureux le fit tressaillir.

— Et ?... fit-il.

— Et, reprit Henri avec volubilité, comme s'il n'eût que faiblement compté sur son courage, il l'a remportée..... Alors, Anaïs et moi, nous avons pensé que vous seriez

assez aimables, vous et ces messieurs, pour vouloir bien nous compter au nombre de vos amis ; et quand on est amis, tout est commun, n'est-ce pas ? Aussi, puisque tout est commun...

Et la petite bourse allait se produire, lorsqu'un geste de Frédéric la fit se dissimuler bien vite dans la main d'Henri.

— Je comprends tout, enfin, s'écria le jeune homme accablé et tombant sur un siége.

— Quoi ! vous ignoriez ?

— L'étendue de notre détresse; oui, monsieur.

— Ce n'est donc point à vous que mon grand-père a présenté sa quittance ?

— Hélas ! non, c'est à Octave ; c'est lui qui est chargé de ces détails; et, pour m'éviter un chagrin, sa générosité m'a caché une partie de notre misère... Et moi, qui ne songeais à rien; qui, ce matin encore, ai mangé comme quatre !

A ce remords burlesque, Henri, à son tour, ne put s'empêcher de sourire.

— Moi, qui ai commandé le plus beau papier pour ma thèse, continua Frédéric, double brute que je suis !..., Mais, j'ai ma montre, une belle montre, ma foi !... Ah ! tu gardes pour toi tous les tourments et toutes les angoisses; attends, attends !

Et Frédéric, oubliant et Henri et l'absence d'un chapeau quelconque, allait sortir, lorsque le jeune de Beauséjour le retint.

— Qu'allez-vous faire ? lui demanda-t-il.

— Mon devoir ; le Mont-de-Piété est proche.

— Vous ne voulez donc point nous permettre ?...

— N'insistez pas, répliqua le jeune homme, la rougeur au front.

Et comme une larme vint se balancer aux bords des longs cils d'Henri :

— Ah ! s'écria Frédéric en lui prenant les mains, vous pleurez !... Douces larmes de la jeune fraternité, vous êtes les diamants du Seigneur !

Ils étaient là, l'un devant l'autre, profondément émus tous les deux, lorsqu'Octave rentra, avec les deux quittances du propriétaire et du papetier.

— Affaires bâclées, dit-il à Frédéric, tout en saluant Henri de Beauséjour.

— Il a sa quittance ! s'écria Henri stupéfait.

Octave le regarda quelque peu de travers, l'accusant, à part lui, d'indiscrétion, pour le moins.

— Tu as payé ! dit Frédéric également surpris ; et le papetier aussi ! ajouta-t-il, en voyant la facture acquittée.

— Ah çà, n'est-ce pas notre habitude ? répondit Octave, non sans un peu de brusquerie. Tes ébahissements sont stupides.

— Tu es notre bon génie, ajouta Frédéric, en lui serrant la main.

— Je me retire en emportant un regret, monsieur, dit tout bas Henri à Frédéric.

— Mais vous vous êtes acquis des amis sincères, répliqua le jeune homme sur le même ton.

— Comment as-tu fait pour te procurer de l'argent ? fit-il, en revenant auprès de son ami.

— De l'argent ! Est-ce qu'il n'y en a pas toujours ? Qui en veut ? qui en manque ? dit Octave en tirant de sa poche une vingtaine de pièces d'or.

Frédéric se frottait les yeux.

— Voilà pour la thèse, continua Octave, et voilà pour vivre un grand mois; par exemple, sans perdreaux truffés ni champagne.

— Ferait-il de la fausse monnaie ! s'écria Frédéric, ses yeux allant alternativement de l'or à son ami, et de son ami au trésor.

Octave lui rit au nez, et, sans lui répondre, serra le tout, et procéda à la confection d'une cigarette.

II. — LE DRAME AU PREMIER ÉTAGE.

A un mois de là, une autre scène avait lieu, au premier étage de la maison, sise rue de Cluny, n° 4.

Dans un petit salon rouge, Anaïs était languissamment couchée sur une chaise longue ; son grand-père, d'un côté, sa grand-mère de l'autre, et Henri allant et venant autour d'eux. Sans qu'on en pût deviner la cause, Anaïs avait tout d'un coup perdu la gaieté, le sommeil, l'appétit. Des médecins avaient été appelés, et, ne trouvant pas le cas alarmant, s'étaient contentés d'ordonner le grand air et la distraction. Mme de Beauséjour partageait assez leur avis; mais M. de Beauséjour les accablait de son indignation, les traitait d'ignares et de brutissimes, en disant que, sans le sommeil et l'appétit, on devait s'acheminer tout doucement vers la tombe.

Cependant ses colères n'y faisaient rien ; le mal d'Anaïs s'aggravait ; on ne savait plus à quel saint se vouer, lorsque Henri vint à parler d'une cure merveilleuse opérée par les jeunes gens du cinquième sur le fils de la concierge.

M. et Mme de Beauséjour ne prêtèrent pas une grande attention à cette ouverture; mais Anaïs tressaillit, regarda anxieusement son frère, comme pour l'engager à insister ; et Henri insista, non pas qu'il y mît de finesse, mais parce qu'en effet, il avait foi dans ces jeunes talents.

Depuis cette première entrevue, où Frédéric avait pu apprécier la délicatesse et la générosité de Henri, les jeunes gens s'étaient vus fréquemment, et Mlle Anaïs, passablement curieuse, à ce qu'il paraît, ne laissait son frère en paix qu'alors qu'elle était à bout de questions sur le compte des trois jeunes gens, et particulièrement de Frédéric.

Le travail de cette petite cervelle, un peu romanesque, était l'unique cause de la désorganisation dont on s'affligeait.

Anaïs ayant appuyé la motion de son frère, Henri fut dépêché là-haut; puis, sous le prétexte que la chaleur était grande, la jeune fille se débarrassa de son bonnet de nuit et rajusta son peignoir.

Peu après, Henri redescendit, accompagné d'Octave; c'était le seul qui se fût trouvé au logis commun.

Le cœur d'Anaïs, qui avait battu la campagne, se calma aussitôt, et sa tête retomba sur le dossier de sa chaise.

Après un renouvellement de connaissance, après qu'on eut rappelé la substitution des chapeaux, le jour du terme, et qu'on en eut ri suffisamment, Octave prit le pouls d'Anaïs et l'examina attentivement.

— Depuis quand mademoiselle est-elle ainsi ? demanda-t-il.

— Depuis trois ou quatre semaines, répliqua le grand-père.

— Depuis que vous m'avez admis en quatrième dans votre intimité, ajouta plus bas Henri, qui soupçonnait vaguement la cause de l'indisposition de sa sœur.

— Ah ! ah ! fit Octave qui devina sa pensée.

Et il se prit à réfléchir.

— Cela s'est vu, pensa-t-il; le désœuvrement, quelques idées romanesques, un jeune homme poétisé par une apparence de misère décente, c'est tout ce qu'il en faut pour tourner une tête de seize ans ; cela s'est vu; mais, pas de sottise; assurons-nous du fait.

— Mademoiselle est atteinte d'une affection assez com-

mune de nos jours, dit-il d'un ton doctoral, il se pourrait que cela passât en peu de temps, comme aussi que cela prît des proportions alarmantes; je voudrais que mon savant ami, le docteur Frédéric Allan, m'aidât de ses lumières.

— Son pouls a doublé de vitesse, pensa-t-il; c'est Frédéric qui l'occupe.

— Qu'à cela ne tienne, reprit M. de Beauséjour, appelons votre ami.

— S'il est rentré, je vous l'amène, fit Octave, en laissant aller la main de la jeune fille.

— Bonne mère, voyez donc comme Anaïs pâlit et rougit coup sur coup, fit observer Henri, dès que la porte se fut refermée sur Octave.

— Te sentirais-tu plus mal, mon enfant? demanda la bonne grand'mère.

— Mais non, répondit Anaïs, en rougissant plus fort et en tournant le dos à son frère; cet Henri prend plaisir à me tourmenter.

— Je ne crois pas rêver, pourtant, se dit Henri.

Cette petite scène avait à peine eu lieu, qu'Octave reparut, suivi de Frédéric, un peu plus émotionné qu'on ne l'est d'habitude en se rendant près d'un malade. Plus d'une fois, à travers un rideau de tulle brodé, ses yeux avaient rencontré ceux de la jeune fille. Il s'approcha d'elle avec empressement, l'interrogea, la regarda, ainsi que l'avait fait Octave; et cet examen, rempli d'intérêt pour tous deux, sans doute, se prolongea et tourna bientôt en une conversation vive et enjouée.

— Eh bien, dit Octave aux grands parents, un peu éloignés du groupe, la voilà qui sourit, qui parle, qui s'anime; que dites-vous du savoir de mon ami? Monsieur de Beauséjour, vous en avais-je exagéré la puissance?

— C'est merveilleux!... Mais, puisqu'il est en si beau chemin, s'il l'engageait à manger?

— Mieux que cela, qu'il lui présente quelques fruits, et j'affirme qu'elle les mange, séance tenante.

— Je suis curieux de le voir, fit Beauséjour, se rendant lui-même à l'office.

— Monsieur Octave, dit en *à parte* la bonne maman au jeune homme, je m'aperçois d'une chose, c'est que ma petite fille a du penchant pour votre ami, mais un penchant très-vif.

Octave ne sourcilla point.

— Je m'en suis doutée, ajouta la bonne vieille dame, quand, au nom de M. Frédéric, elle a changé de couleur et tressailli; depuis qu'il est près d'elle, j'en suis sûre.

Octave s'inclina.

— Mais, cher monsieur, je crois devoir vous le dire bien vite, rien d'heureux ne pourrait advenir de tout ceci. Ma petite fille n'a plus que nous; son grand-père se regarde comme le maître absolu de sa destinée, et ne consultera point son cœur, quand il s'agira de l'établir. Il n'y a pas longtemps qu'il le disait encore à elle et à moi; son rêve est de l'unir à un commerçant et de voir s'accroître la fortune qu'elle apportera en dot. Si les choses ne dépendaient que de moi, il en tournerait autrement peut-être; mais, cher monsieur, je n'ai point voix délibérative au conseil, ajouta la bonne dame avec un soupir de résignation, sinon de regret.

Octave, remué par cet accent mélancolique et doux, oubliait les jeunes gens et s'abandonnait à toutes sortes de réflexions philosophiques sur les mariages plus ou moins bien assortis, lorsqu'un frais éclat de rire le rappela à la situation présente.

— Oh! monsieur Frédéric, disait Anaïs, je ne vous crois pas encore assez sorcier pour cela.

— De quoi s'agit-il? demanda la grand'mère, en se rapprochant.

— Figure-toi, bonne maman, reprit Anaïs, que M. Frédéric, qui déjà a trouvé le moyen, par la sorcellerie, je pense, de dissiper mon abattement, prétend que je me lève, et qu'appuyée sur son bras je marche! N'est-ce pas que c'est impossible, et que, ce matin, je me suis trouvée mal en l'essayant?

— Ce matin, tu t'es trouvée mal en l'essayant; mais il se pourrait qu'à présent...

— Toi aussi!

— Essayez de nouveau, mademoiselle, dit Octave; madame votre mère vous soutiendra, d'un côté, et mon ami, de l'autre; dès que vous vous sentirez faiblir, ils s'arrêteront.

— Vous m'en donnez l'envie.

Et la jeune fille, soutenue par Frédéric et sa mère, fit quelques pas dans le salon.

— Debout! s'écria M. de Beauséjour, en rentrant.

Et l'assiettée de fruits qu'il tenait lui échappa des mains.

— Quel dommage! les belles fraises! fit Anaïs avec un soupir de regret.

— En voici qui n'ont touché que le bas de votre robe, dit Frédéric en les offrant à la jeune fille.

Elle s'en saisit et les porta à ses lèvres.

— Elles sont exquises! dit-elle.

— Bravo! reprit M. de Beauséjour; tu manges, tu marches, tu parles... Elle est sauvée!... Jeune homme, dit-il en s'adressant à Frédéric, je vous promets les doubles portes et les doubles fenêtres à mes frais; seulement vous n'en direz rien aux autres locataires.

Frédéric s'inclina et sourit.

— Quelles doubles portes? demanda la curieuse Anaïs.

— Celles que l'on doit poser au second étage de cette maison, répondit Octave, appartement destiné au docteur.

— Je l'ignorais; tu ne m'avais pas dit cela, grand-père..., fit la jeune fille, l'œil brillant et le sourire aux lèvres. Savez-vous, monsieur Frédéric, ajouta-t-elle, que quatre fenêtres de cet appartement donnent sur notre jardin? Mais venez, venez, je vais vous les montrer!

— Tu veux descendre? demanda la grand'mère étonnée.

— Oui, avec mes deux appuis tutélaires, ajouta-t-elle.

Et, en effet, soutenue par Frédéric et la bonne maman, et suivie de Henri, Anaïs qui, depuis quinze jours, prétendait ne pouvoir quitter sa chaise longue, se dirigea vers le jardin, au grand ébahissement de son aïeul.

— Ma parole d'honneur! moi, Arthur de Beauséjour; je suis abasourdi! fit le grand-père, se laissant aller dans son fauteuil, et, du geste, invitant Octave à s'asseoir; cela tient du prodige!

— Oh! Frédéric ira loin!

— Je le crois bien; faire, en un quart d'heure, marcher et manger ma fille!

— Et parler! monsieur de Beauséjour.

— Et parler..., quoique ça semble moins extraordinaire, au premier abord.

— Je ne donne pas dix ans à Frédéric pour être connu du monde entier. Pour ma part, je ne me ferai point faute de proclamer ce dont je viens d'être témoin; et l'on n'est pas sans influence dans son petit cercle, ajouta-t-il; le commerce des laines me connaît, monsieur...

— Monsieur était dans les laines? fit Octave, son esprit chevauchant pour trouver s'il n'y aurait pas moyen de procurer à Frédéric cette riche alliance.

— Oui, monsieur, c'est à la laine que je dois ce que j'ai, et c'est dans la laine que je me choisirai un gendre.

Cette espèce de gant que, sans le savoir, lui jetait M. de Beauséjour, aviva l'imagination du jeune homme.

— Ah ! c'est dans la laine que tu te choisiras un gendre, pensa-t-il, et cela, sans t'inquiéter du bonheur de ton enfant! Voyons donc un peu... Vous ferez bien, monsieur, reprit-il, vous ferez très-bien ; le commerce, c'est la prospérité des nations ; c'est la source de l'or!

Beauséjour se frottait les mains.

— Il est vrai que le commerce a ses chances ; il y faut un tact que tout le monde n'a pas; là où vous avez réussi, d'autres auraient pu échouer ; un gendre peut être entraîné dans quelque combinaison malheureuse, d'où vous le tirerez pour l'honneur de votre petite-fille, mais à vos risques et périls... C'est à considérer, monsieur.

— Vous penseriez que je ferais mieux de ne la point marier ?

— Pardon ; mais de la marier à quelque autre qu'à un commerçant.

— Allons donc ! si le commerçant m'offre de légères craintes, quel autre pourrait m'offrir d'aussi nombreuses chances de succès ?

— Je ne sais ; la question demanderait à être creusée.

Et les deux interlocuteurs se mirent à passer en revue toutes les classes de la société ; l'un, dénigrant ouverte-

Anaïs ne l'écoutait plus... Couchée à demi sur les coussins, etc. (chap. II). Dessin de G. Janet.

ment tout ce qui ne tenait point au commerce ; l'autre, faisant adroitement ressortir les mauvais côtés de chaque état, tout en se gardant de toucher à la médecine.

Octave avait de l'esprit, l'élocution facile, comme on sait, l'ardent désir de servir Frédéric, reçu docteur depuis quinze jours, et, en réalité, garçon de beaucoup d'avenir ; il savait d'ailleurs où il allait, de sorte qu'au bout de trois quarts d'heure il avait presque prouvé à M. de Beauséjour que Frédéric était le seul mari qui convînt à sa petite-fille, et que l'existence de celle-ci ne dépendait de rien moins que de ce mariage ; ce qu'il déplorait, parce que, disait-il, on ne peut se dissimuler que, pour un très-jeune homme, le mariage soit une entrave.

— Mais cependant, fit le bon grand-père, battu en brèche sur tous les points, ma petite-fille voit votre ami pour la première fois, il me semble...

— Pour la seconde !

— Diable !...

— Aussi, monsieur, dans l'intérêt commun et de mon ami et de vos désirs, puisque vous avez un penchant décidé pour le commerce, suivez l'avis que je vais émettre tout à l'heure, lorsqu'ils remonteront : allez aux bains de mer ; pendant l'absence, il n'est pas d'impression qui ne s'amoindrisse et ne s'efface ; Mlle Anaïs en pourra faire une autre petite maladie de langueur ; mais toutes les jeunes filles n'en meurent point.

— Plaît-il ?... Il en est qui en meurent ? demanda le grand-père alarmé,

— Celles chez lesquelles cela dégénère en maladie de poitrine.

— Ah çà, fit M. de Beauséjour, à quels symptômes reconnaître la propension du mal? Vous saurez, monsieur, que j'ai la faiblesse d'aimer beaucoup ma petite-fille.

— Allons donc! se dit Octave à part lui. Monsieur, reprit-il tout haut, il faudrait savoir où en est le mal; il faudrait sonder le cœur de votre petite-fille.

— Diable!

— Lorsque je vais conseiller les bains de mer, observez l'impression qui se peindra sur ses traits ingénus.

— Sapristi! monsieur, cela sort du commerce des laines!

— Ah! bon papa, fit Anaïs, qui remontait accompagnée de ses deux soutiens, quelle délicieuse promenade! comme le ciel est pur! comme les arbres sont beaux!

Les ressources d'Octave... Sa perruque et sa barbe tombèrent, etc. (chap. III). Dessin de G. Janet.

— Je vois avec plaisir, mademoiselle, dit Octave en s'avançant, qu'un changement notable s'est opéré dans votre santé, depuis quelques heures.

— Je le crois bien, répondit la jeune fille, les yeux humides et les joues rosées; c'est comme un rêve!

— Allons, on peut faire vos malles...

— Mes malles!

— Observez, dit tout bas Octave au grand-père Oui, continua-t-il en s'adressant à Mlle Anaïs, les bains de mer vous rendront, en quinze jours, votre belle santé d'autrefois; ce soir M. de Beauséjour vous emmène à Saint-Malo: c'est la plage la plus pittoresque que l'on puisse choisir.

Mais Anaïs ne l'écoutait plus; couchée à demi sur des coussins, de grosses larmes roulaient silencieusement sur ses joues.

— Mademoiselle! mademoiselle Anaïs! s'écria Frédé-

ric, s'agenouillant auprès d'elle, pendant que la bonne grand'mère passait son mouchoir de batiste sur le visage de sa trop sensible petite-fille.

— Elle s'évanouit ! dit Beauséjour à Octave.

— Non ; c'est plus grave, elle pleure.

— Vous en augurez...

— Que quelque démon s'en mêle, répliqua le jeune homme avec un dépit fort bien joué, et que cela semble on ne peut plus sérieux.

— Sapristi ! que faire ? demanda M. de Beauséjour.

— Brusquer l'événement, et l'emmener quand même !

— Mais, monsieur, si cela dégénérait en maladie de poitrine ?...

— Mariez-les alors ; que voulez-vous que je vous dise?

— On ne peut pas laisser mourir cette enfant, pensa le grand-père ; et après tout, en effet, un médecin de talent, qui demain sera célèbre, et riche après-demain, est un parti fort convenable. C'est gentil à dire : Mon gendre le médecin! et puis, avec un médecin, il n'y a point de mise de fonds à risquer ; c'est quelque chose... Il raisonne bien, ce jeune homme!

Ceci s'adressait à Octave.

— Mademoiselle Anaïs de Beauséjour, fit tout à coup le grand-père avec une certaine emphase, et agissant sous l'impulsion d'une résolution subite ; relevez ce beau front, essuyez vos larmes. Vous avez peur de vous ennuyer aux bains de mer, à ce qu'il paraît ; demandez donc à M. Frédéric Allan de vouloir bien vous y accompagner.

— Mais, mon ami... fit Mme de Beauséjour.

— Mais, ma chère femme, laissez-moi parler ; je sais ce que je dis... Et comme il faut être père, frère ou... mari, pour accompagner une dame aux bains, ajouta-t-il, demandez à M. Frédéric lequel de ces titres lui pourrait convenir.

— Monsieur, que dites-vous? s'écria le jeune homme, qui n'aurait point osé rêver un tel bonheur.

— Me serais-je trompé, monsieur, et ne voudriez-vous point de ma petite-fille pour femme?

— Pour femme !

Ce fut l'exclamation qui partit, avec une indicible expression de bonheur, de la bouche des deux intéressés.

— Pour femme, répéta le grand-père, avec une dot de...

— Pas un mot de plus, monsieur ! interrompit Frédéric, étourdi de cette incroyable aventure.

— O logique ! pensa Octave, admirant avec complaisance l'air heureux de Frédéric et d'Anaïs. Mais, ce n'est pas le tout ; à jolie fiancée, jolie corbeille : on ne peut faire les choses à demi.

Et pendant que le jeune couple baisait de toutes ses forces les mains des grands parents, lui se mit à supputer le chiffre auquel peut monter une corbeille de noces.

III — LE DÉNOUMENT SUR LES TRÉTEAUX.

Il y avait quinze jours que s'étaient passés les événements qui précèdent, et plus M. et Mme de Beauséjour voyaient de près leur gendre, plus ils s'applaudissaient d'une détermination, étrange dans sa rapidité, mais parfaitement justifiée par le brave cœur, le talent et l'aimable caractère de Frédéric ; caractère moins enjoué cependant que jadis, ce qui pouvait s'expliquer par l'excès même de son bonheur.

Le joli appartement du second étage était prêt ; le trousseau s'achevait ; Mlle Anaïs était florissante de santé et de gaieté ; Henri était aux anges; Mme de Beauséjour souriait à leur frais sourire ; M. de Beauséjour commençait à prendre un vif plaisir à causer médecine, et se faisait faire par Octave un cours de physiologie et d'anatomie comparée. Albert rayonnait ; sa pièce était reçue et allait être jouée. Frédéric, lorsqu'il s'abandonnait au courant de choses heureuses qui l'entraînait, sentait son cœur inondé de joie, de tendresse et de reconnaissance ; seulement il était rare qu'une inquiétude vague ne se mêlât pas à ses impressions les meilleures.

Les choses en étaient à ce point, lorsque la fantaisie vint à Mlle Anaïs d'aller à la fête de Montrouge, où M. de Beauséjour avait un jardin.

On part, on arrive : on goûte d'un mauvais pain d'épice, on pénètre dans quelques baraques, on essaye même du jeu de bague ; on se mêle à la foule, on se perd, on se retrouve pour se reperdre encore ; enfin on s'enivre de poussière, de tumulte et de bruit.

Pendant l'un de ces instants où Mlle Anaïs, au bras de son fiancé, se trouvait un peu éloignée de sa mère, elle s'arrêta court, regarda le jeune homme bien en face, et lui dit, avec un geste charmant de mutinerie et de menace :

— Il faut que je vous gronde !

— De trop vous aimer ? fit le jeune homme.

— Non, reprit-elle, heureuse et rougissante, mais de vos dépenses folles. Avant que de sortir, j'ai ouvert votre corbeille, monsieur ; comment ! un cachemire ; des émeraudes, moi qui en rafiole ! des robes de satin ; une profusion de riens charmants, qui coûtent plus d'or qu'ils ne sont gros ; c'est mal ! Vous me traitez en femme qui n'est point aimée et qu'on dédommage par des présents. D'ailleurs, monsieur, ne sais-je point que vous n'êtes pas riche?

— Chère Anaïs, combien votre voix plaît à mon cœur !

— Monsieur, reprit Mlle Anaïs avec un charmant sourire, ceci n'est point répondre.

— Que vous dirai-je? fit le jeune homme, son visage reprenant une expression soucieuse. Depuis les événements trois fois heureux qui se sont succédé, je ne suis pas bien sûr de posséder toute ma raison. Je me laisse aller au bonheur qui me transporte, mais sans le pouvoir comprendre. Comment, à moi, pauvre docteur, qui n'ai point encore édifié le premier échelon de ma fortune, votre grand-père, homme excellent mais positif, vient de lui-même me donner un trésor vers lequel je m'étais interdit de lever les yeux ! Et, non-seulement il nous marie, mais encore il ajoute, à un fait déjà incroyable, une dot magnifique, un appartement luxueux, des tendresses infinies ; cela ne doit-il pas confondre ? Aussi, je vous le répète, je ne sais où j'en suis ; je perds la notion exacte des choses ; je regarde marcher les événements, craignant de dire un mot, de faire un geste, qui détruise mon délicieux rêve ! Quand, ce matin, Octave m'a apporté votre corbeille et les factures acquittées à mon nom, je m'en suis saisi et vous l'ai descendue bien vite, craignant quelque ignoble métamorphose, comme dans les contes de Perrault.

— C'est ainsi que la chose s'est passée?

— Oui, et je ne serais pas absolument surpris qu'à notre retour, bijoux et cachemires, tout eût disparu.

— Vous me donneriez peur de M. Octave, fit Anaïs ; la première fois que je le verrai, je m'en vais regarder s'il n'a point le pied fourchu.

— Ça ne m'étonnerait pas, reprit Frédéric, très-sérieux. Ecoutez donc, réussir à tout ce qu'on entreprend, ce n'est pas naturel. Il se mêle des affaires d'Albert : Albert est reçu. Nous manquons d'argent : il revient avec de l'or. Il cause avec M. de Beauséjour ; et M. de Beau-

séjour m'accepte pour gendre? Vrai, ce n'est pas naturel!

— Où est-il aujourd'hui, M. Octave? demanda Anaïs.

— A Saint-Germain, à ce qu'il dit, reprit le jeune homme; mais, voyez-vous, maintenant tout me semble mystère chez Octave, et il pourrait aussi bien être à Pampelune qu'à Saint-Germain.

— Cher monsieur Frédéric, vous avez l'esprit frappé, dit la jeune fille avec douceur.

— Oui, en vérité, oui! Aussi, ne croirai-je à la réalité de mon bonheur qu'alors que vous serez ma femme; et encore!...

— Mademoiselle Anaïs, dit Albert, lorsqu'on se fut rejoint une fois de plus, vous qui aimez les charlatans et leurs annonces, il y en a un là-bas des plus curieux et des plus réjouissants; la foule abonde autour de lui; il est barnaché d'une façon aussi grotesque qu'originale, et semble avoir du vif argent dans les veines; il apostrophe les uns, répond aux autres, sert tout le monde, et parle bien et parle du français d'école, et non du français de barrière.

Il n'en fallait pas tant pour décider Anaïs. On se rendit auprès du charlatan, et on lui demanda de cette eau miri-fique, unique et magique, qu'il débitait pour rien, disait-il, ne faisant payer que le verre.

A la voix d'Anaïs, cet homme porta rapidement la main à sa vaste perruque, et un sourire étrange glissa dans la barbe épaisse qui lui cachait tout le bas du visage.

Comme la jeune fille s'impatientait de n'être point servie, et que Frédéric pressait le charlatan de se hâter.

— Un moment, lui répondit celui-ci, un moment, *docteur*; avec moi, point de privilége; chacun son tour.

— Docteur! répéta Frédéric étonné.

— Il a dit docteur, comme il aurait dit prince, fit observer Anaïs.

— Non pas, non pas, *Mlle Anaïs de Beauséjour*, reprit le marchand d'orviétan; je ne parle qu'avec connaissance de cause.

— Il sait mon nom! s'écria la jeune fille.

— Et bien d'autres choses encore, reprit le charlatan, s'approchant d'Anaïs alors que la foule se faisait moins compacte autour d'eux. Oh! jeune fille privilégiée, fit-il avec emphase; l'esprit révélateur m'agite et me montre tous vos jours tissés d'or et de soie, auprès de bons parents qui vivront cent ans, pour jouir de leur ouvrage et de votre bonheur! Monsieur Arthur de Beauséjour, ajouta-t-il après une pause, se donnant à lui-même un spectacle réjouissant; monsieur Arthur de Beauséjour, propriétaire de la maison sise rue de Cluny, n° 4; et vous, aimable Henri, pourquoi me regardez-vous de cet air ébahi? Pourquoi la frayeur se peint-elle sur vos jolis traits, mademoiselle Anaïs? Docteur, pourquoi vous abîmer dans un océan de stupéfactions? Et vous, poëte, fit-il en s'adressant à Albert, pourquoi votre regard cherche-t-il à me pénétrer jusqu'à l'âme? Monsieur Frédéric n'a-t-il point assez de la préoccupation de son bonheur, et vous de celle des lauriers qui vous attendent, sans que d'autres pensées vous agitent? O hommes de peu de foi! que cherchez-vous à comprendre? Répondez. Interrogez-moi; profitez de ce que l'esprit m'éclaire.

— Vous vous prétendez sorcier? demanda tout d'un coup Frédéric, en saisissant le bras du charlatan.

— Quelle poigne! se dit celui-ci tout bas. Oui, docteur, répondit-il.

— Et c'est parce que vous êtes sorcier que vous savez nos noms à tous, et nos pensées les plus secrètes?

— Comment serait-ce?

— Alors, puisque vous êtes sorcier, dites-moi donc un peu quelle est, en ce moment même, ma préoccupation la plus vive?

— Pénétrer l'âme de votre ami Octave, et savoir s'il est homme ou démon.

— C'est trop fort, fit le pauvre garçon, dont la cervelle déménageait. Qui êtes-vous? Nous ne sommes plus au temps des contes et de la fantasmagorie; qui êtes-vous? Depuis quelques jours, voyez-vous, je roule dans un cercle de choses étranges, incompréhensibles, qui m'étreignent le cerveau, et finiraient par me rendre fou. A présent, vous voilà, vous, dont il y a une heure je ne soupçonnais pas l'existence, qui arrivez avec la connaissance exacte de ce qui nous concerne; et je ne saurais pas qui vous êtes? Et je laisserais ce fait passer comme les autres, sans essayer de m'en rendre compte? Non pas. Qui êtes-vous?

— L'inventeur de ce baume unique et sans pareil, mon cher monsieur, répondit l'homme à la barbe, de son ton d'empirique; venez, voyez, mesdames, dix centimes, deux sous; rien que deux sous: je ne travaille que pour la gloire!

— Je ne plaisante pas, mon petit monsieur! dit Frédéric avec une sourde colère.

— Qui plaisante, ici, mon grand monsieur? reprit l'autre. Qui? celui-ci? celui-là? Mais qui donc plaisante, je vous prie?

— Quittez ce ton; ne me poussez pas à bout!

— Calme-toi, dit Albert à son ami; rentrons, tu es malade.

— Monsieur Frédéric! fit Anaïs avec prière.

— Il faut que je sache ce qu'est cet homme, cria celui-ci. Je ne veux pas vivre avec cette idée qu'un œil est sans cesse ouvert sur vous, sur moi, sans que nous puissions nous dérober à son regard fatal. On ne peut vivre ainsi que sous le regard de Dieu. Quant à l'homme qui, sans mon aveu, pénètre dans ma vie, je le chasse ou je le tue!

Cependant le charlatan pliait bagage, commençant à craindre d'avoir été trop loin; mais Frédéric l'arrêta.

— Halte-là! fit-il, vous ne bougerez pas que vous ne vous soyez expliqué, ou je vous conduis au poste. Il ne sera pas dit que vous vous serez joué impunément de la tranquillité et peut-être de la raison d'un homme, et que vous vous en irez ensuite, vous raillant et vous gaussant de cet homme. Qui êtes-vous? où et comment avez-vous appris ce que vous savez? Parlez! vous en avez trop dit pour vous taire désormais; parlez, je le veux!

— Voilà un mot qui, à lui tout seul, me clôt les lèvres, riposta l'empirique avec un grand sang-froid.

Ce calme railleur exaspéra Frédéric.

— Parleras-tu? cria-t-il, levant une main, repoussée et contenue par un mouvement si rapide de la part du charlatan, que sa perruque et sa barbe tombèrent, et laissèrent voir le visage rieur et jovial d'Octave Dartois.

— Monsieur Octave! dit Anaïs, au comble de la surprise.

— Lui! firent Albert et Henri.

— Toi! dit Frédéric; et, s'il n'eût été soutenu, il serait infailliblement tombé.

— Voilà le mystère, fit M. de Beauséjour; charmant, charmant; bonne plaisanterie. J'ai la faiblesse d'aimer les plaisanteries.

— Mais, monsieur Octave, demanda Anaïs, pourquoi ce costume?

— C'était une gageure, mademoiselle.

— Ce ne pouvait être qu'une gageure, ajouta le grand-père.

— Je devine tout, dit Albert, à l'oreille du jeune homme ; tu es sublime !

— C'était mon Pactole, lui répondit Octave, sur le même ton.

— Mais que ce soit la dernière fois que tu revêtes cet habit.

— Pourquoi donc ? est-ce qu'il me va mal ?

— La dernière fois, ou je ne te revois de ma vie !

— Après tout, pensa Octave, les voilà en route.

Frédéric, les joues couvertes de larmes, s'approcha de son ami, et lui serrant les mains avec effusion :

— Dire que je l'ai pris pour le diable, murmura-t-il.

— Me pardonnes-tu ? lui demanda Octave ?

— Quoi ! Mon bonheur et ton dévouement ?

— Maintenant que j'ai gagné mon pari, dit gaiement Octave, j'avoue qu'il me tarde de reprendre mon pantalon à carreaux et mon paletot ventre de biche.

Ce fut le signal du retour.

— Oui, disait Octave à ses amis, le lendemain du mariage de Frédéric et de Mlle Anaïs, pour arriver à faire d'Albert un auteur reçu, et de toi un homme grave, un homme casé, il ne m'a fallu qu'un peu d'imaginative, quelque audace, et beaucoup, mais beaucoup de persévérance. Telles étaient mes ressources.

FIN.

ADAM BOISGONTIER.

LES DÉMOLITIONS DE PARIS.

Quel est ce conquérant indomptable, superbe,
Qui renverse nos murs, les fauche comme l'herbe?...
Ce vainqueur, ce César, cet Attila nouveau,
C'est le maçon... Il monte à l'assaut, et tout penche,
Croule. Il a pour armure une tunique blanche,
Il a pour glaive un lourd marteau.

Éloignez-vous, passants, que le Ciel vous protége!
Les pierres, sur vos fronts, volent comme la neige.
La chanson des marteaux jamais ne finira :
Passants, si votre oreille est délicate et tendre,
Fuyez! C'est un tel bruit, que l'on croirait entendre
L'orchestre du Grand-Opéra.

Voyez-vous ces maisons, ces anciennes compagnes,
Si hautes qu'on dirait des chaînes de montagnes?
L'ouvrière, habitant ces Alpes des cités,
Ainsi qu'un daim léger, grimpait jusqu'à leurs faîtes:
Mais prenez garde! ils vont s'écrouler sur vos têtes,
Tous ces Monts-Blancs numérotés!

Chacun a son asile, et le pauvre et le riche.
Le lion a son antre et le saint a sa niche,
L'Arabe sous la tente arrête son essor,
Comme un léger hamac l'araignée a sa toile ;
Nous n'aurons plus rien, nous... rien que la belle étoile
Qui nous offrira son toit d'or.

Si nous voulons rentrer au foyer de famille,
Comme le chérubin au seuil du paradis,
Le terrible maçon nous dit : « Sortez, maudits! »
Faut-il vivre en oiseaux, sur l'arbre ou la charmille?
Bonnes gens de Paris, victimes du maçon,
Enviez la tortue et l'humble limaçon,
Qui du moins gardent leur coquille.

Sous ce toit, votre aïeul, votre enfant,—double orgueil,—
Avaient, l'un son berceau, l'autre son grand fauteuil
Tout votre cœur peupla ces ruines désertes.
Mais vos chers souvenirs partent sous les marteaux;
Ils vont tous s'envoler, ainsi que des oiseaux
Lorsque leurs cages sont ouvertes.

Votre papier coquet, à fleurs, au fond d'azur,
Est resté par lambeaux sur ce vieux pan de mur.
De votre vie encor vous lisez des passages
Sur ces feuillets de Perse, où tout semble imprimé:
Ce papier du logis, c'est comme un livre aimé
Dont on a déchiré les pages.

Vers un foyer nouveau chacun s'est envolé :
Chez les Parisiens, jeu de cartes mêlé,
On ne retrouve plus ses amis, ses fidèles.
Le facteur même, hélas! cherche en vain leurs abris,
Lui, le grand messager, colombe de Paris,
Portant nos billets sur ses ailes.

Dans ces murs écroulés, d'anciens rois glorieux,
Saint Louis, Charles cinq, ont gravé leur mémoire.
En longeant une rue on feuilletait l'histoire :
Là, Racine chanta comme un oiseau des cieux,
Là, Coligni mourut, aigle pris dans son aire :
Tous ces bons vieux logis étaient pour l'antiquaire
Des urnes qu'emplissaient les cendres des aïeux.

Pourtant ce vieux Paris n'était pas l'arche sainte :
C'étaient de noirs sentiers, un étroit labyrinthe,
Où, comme dans un bois, pour mieux porter leurs coups,
S'abritaient ces Mandrins que nul pouvoir ne règle.
Si l'on abat la branche où se posait un aigle,
On détruit le taillis où se cachaient les loups.

Veuve de Charlemagne et de Philippe-Auguste,
Notre vieille cité rajeunit, se rajuste :
L'arabesque, qui court sur ses murs neufs et blancs,
Lui met une guirlande au front; chacun l'admire.
A ses balcons tout frais elle semble sourire ;
La voilà transformée en fille de quinze ans.

Tour Saint-Jacques, vois-tu, célèbre douairière,
Des maisons, dans la fleur de leur beauté première,
Auprès de tes vieux ans grouper leurs jeunes toits?
Et, comme des enfants au cercle d'une aïeule,
Te dire, en se pressant : « Vous qui survivez seule,
Grand'mère, contez-nous des contes d'autrefois? »

Dans la noire cité, maintenant disparue,
Un illustre exilé, par une large rue,
Rentre enfin en triomphe... Il faudrait l'encenser!
Cet exilé, c'est l'air. Tout un peuple malade,
Se dit, en renaissant sous sa fraîche accolade :
« Quel est cet étranger qui vient nous embrasser? »

Corbeille des vieux lis, puis ruche des abeilles,
Le Louvre s'agrandit ; la beauté, les merveilles,
L'air entrent dans Paris. Oublions l'ancien temps.
Devant ces palais neufs la plainte est étouffée :
Aujourd'hui le maçon est la dernière fée,
Et Paris rajeunit comme un bois au printemps.

ANAÏS SÉGALAS.

CHRONIQUE DU MOIS.

La marquise de P..., d'après le *Retour de chasse*, de Watteau. Gravure de J. Fagnion (page suivante.

UNE AVENTURE DE CHASSE.

Il y a une guerre qui, depuis un mois, balance l'intérêt de la guerre d'Orient : c'est la guerre aux perdrix et aux lièvres. La chasse est ouverte dans les quatre-vingt-six départements, et jamais elle n'avait été poursuivie avec plus d'éclat et d'ardeur que cette année. Le courage de nos soldats a réagi sur nos chasseurs. L'odeur de la poudre a exalté les têtes les plus pacifiques. Le champ de brous-sailles fait concurrence au champ de bataille. Nos veneurs ont abandonné les eaux, les bains de mer, le sport, l'Opéra, le bois de Boulogne, pour les rendez-vous de chasse. Aux quatre points cardinaux, on fusille la petite bête dans la plaine; on force la grande bête dans la forêt, car la chasse à courre, la belle chasse, la vraie chasse, est ressuscitée en France depuis quelques années. Les braves gentilshommes de l'Ouest attaquent les sangliers comme au temps du roi Arthur. Ils en ont tué, l'autre jour, dix en une seule battue, aux environs de la Loire.

L'entente cordiale ayant amené en France une armée de gentlemens, la chasse anglaise et la chasse française sont en présence et en rivalité : « La chasse anglaise, avec ses daims ou ses renards privés, presque caressants, pauvres animaux qui, renfermés toute la semaine dans leur *box*, considèrent les poursuites qu'on leur fait de temps en temps comme une distraction qu'on leur donne, et la prennent fort à leur aise; — et la chasse française, avec ses braves cerfs bien sauvages, ses noirs sangliers bien terribles, qu'elle attaque dans la vaste forêt, au bruit sonore de la trompe, et qu'elle poursuit ensuite par monts et par vaux, avec un art qui défierait les subtilités de ces Indiens dont parle Cooper. Tout en reconnaissant l'élégance, la facilité, la hardiesse de la chasse anglaise, de cette course rapide et *dévorante* qui dure une heure; tout en avouant que rien n'est plus joli que les grandes plaines de vert gazon, émaillées d'habits rouges que le vent semble emporter, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de partialité pour cette belle et antique vénerie française, pour sa science, et même pour ses fatigues, ses dangers, lorsqu'il s'agit de tuer à cinq pas un sanglier furieux ou un cerf aux abois. Oui, nous aimons à entendre résonner ces nobles fanfares dans la solitude des grands bois; nous aimons ce costume tout national, tout français, des piqueurs et des chasseurs, aux jours solennels; et puis, c'est un dernier legs du temps passé, le seul débris qui reste de cette existence de grands seigneurs, qui nous fait honte aujourd'hui. » Ainsi parlait le vicomte de Launay, quand la chasse en France ne battait plus que d'une aile. Que dirait-il, aujourd'hui, devant les brillants costumes Louis XV, les uniformes complets, et les meutes ardentes de la vénerie impériale, rétablie partout sur le même pied qu'au temps de Napoléon le Grand et de Charles X, le dernier Nemrod?

L'exemple donné à Compiègne, à Fontainebleau, à Saint-Germain et à Marly-le-Roi, a gagné les châteaux et les forêts de nos derniers grands propriétaires. Témoin la marquise de P..., chez laquelle il y avait, la semaine dernière, une chasse suivie par quarante veneurs en habit vert galonné d'or, trente-deux amazones en chasseresses de Watteau, avec la casaque de velours à revers et à parements, le petit chapeau en triangle et le nœud de rubans sur l'oreille, cinquante piqueurs et valets en uniforme, et deux cent quarante chiens de race irréprochable.

Après la chasse à courre avec meute, ces dames se sont passé la fantaisie de la chasse à tir, au chien d'arrêt. La marquise portait un habit exactement copié sur le fameux tableau du *Retour de chasse*, de Watteau, — reproduit ci-dessus dans toute son élégance par un de nos plus habiles dessinateurs. Cette toilette irrésistible n'a pu garantir la châtelaine d'une mystification qui a égayé tous les veneurs de France.

La marquise est une charmante veuve, de trente-deux ans, qui attend un second mari, et qui possède une nièce également charmante, dont elle se sert comme bouclier pour écarter les prétendants désagréables, auxquels elle répond invariablement : « Je ne me remarierai que quand j'aurai marié Thérèse. »

Or, Thérèse était aussi de la chasse, et son père, le frère de la marquise, chasseur adroit et madré, eut soin de donner à sa sœur un chien gâté par sa fille, et dressé à la servir en toutes choses.

Chaque fois que la marquise tuait un lapin ou un perdreau, Finaud l'apportait à Thérèse, qui eut ainsi, sans brûler une amorce, tous les honneurs de la journée.

Mais il y avait là un gibier d'une autre importance que celui qui porte poil ou plume; c'était un riche et brillant parti, le jeune lord Clév..., que la nièce et la tante se disputaient en tapinois, et qui hésitait entre le printemps de l'une et l'été de l'autre. Romanesque et original comme tout héros anglais, lord Clév... imagina de lancer enfin sa déclaration et sa demande écrite, et de l'envoyer à la marquise de P... par la discrète entremise de son chien. Finaud saisit le poulet d'une dent habituée aux tours de force, et disparut à travers champs, dans la direction des chasseresses.

Le soir venu, le jeune lord, convaincu que sa lettre est parvenue à la marquise, et la jugeant fort bien accueillie par les sourires dont il était l'objet, amène doucement la conversation sur le bonheur du mariage, et parle devant la tante, le père et la fille, en aspirant qui attend une réponse d'où dépend sa destinée.

La marquise, le comprenant à demi-mot, allait lui tendre la main, lorsque le père, tirant de sa poche la demande écrite, déclare au lord, en son nom et au nom de sa fille, qu'ils sont aussi fiers qu'heureux de sa proposition, et qu'il sera le mari de Thérèse quand il lui plaira.

Lord Clév... comprit enfin le chef-d'œuvre de Finaud. Le drôle avait remis à la nièce la lettre destinée à la tante.

L'animal, toutefois, n'en eut pas le démenti... L'Anglais était superstitieux et timide. — Après tout, se dit-il, Thérèse est accomplie, et l'homme ne peut se flatter d'avoir meilleur nez que le chien!

LE CARNET DE RESCHID-PACHA.

Voici le pendant de la curieuse histoire des gants d'Omer-Pacha (1), c'est l'anecdote du carnet de Reschid-Pacha, premier ministre du sultan, et qui occupe le monde à cette heure aussi vivement que le général des armées turques.

Reschid, fils de Reschid-Ali, gouverneur de la Morée, avait pour protecteur, sous le règne de Mahmoud, le vieux Pertew-Pacha, grand-visir. Celui-ci fit donner par le sultan l'ambassade de Paris au jeune Reschid. Il vint dans notre capitale, où il se fit aimer de tout le monde, et acquit cette haute connaissance des affaires de l'Europe et des lois de la civilisation, qui ont fait de lui le premier homme d'État de Constantinople.

Tandis qu'il se livrait à l'étude de nos mœurs et des progrès possibles en Turquie, il reçut de Pertew-Pacha la lettre suivante, — poétique échantillon de la langue des affaires en Orient :

« La fleur de mon amitié s'épanouira à la nouvelle que je lui envoie.

« Allah m'a donné la force (que sa volonté soit faite en toutes choses!) d'arracher une branche remplie d'épines au rosier du padishah.

« Khosrew fume son narghilé dans son palais solitaire d'Istamboul, et je m'asseois sur les coussins où il dormait la veille.

« Je suis grand-visir, et mon fils Reschid est ministre des affaires étrangères. Qu'il se hâte donc de quitter Paris et de venir me rejoindre.

« Que les roses et les jasmins de notre amitié soient toujours fleurissants! « PERTEW-PACHA. »

Reschid-Pacha fit donc promptement tous ses préparatifs, et, le lendemain de son audience de congé, il partait pour Constantinople.

Dans le trajet, raconte M. Texier, Reschid apprit « que

(1) Voyez tome XXI du *Musée*, page 299.

les ennemis de Pertew, Akif et Halil-Pacha, avaient surpris à l'ivresse du sultan une signature qui frappait de mort son protecteur. Pertew avait été exilé à Andrinople; là il avait reçu le cordon, et ses ennemis avaient fait accroire au sultan qu'il était mort d'apoplexie.

Reschid continua sa route vers Constantinople, fort incertain du sort qui l'attendait dans cette capitale. Les ennemis de Pertew, et les siens par conséquent, étaient tout-puissants. N'allait-on pas lui faire partager la disgrâce, et peut-être même le sort de Pertew-Pacha?

En arrivant, il eut tout de suite une audience du sultan, qui se montra plein de bienveillance.

— Nous avons fait tous les deux, lui dit-il, une grande perte pendant ton absence. Pertew était un vieil ami pour toi, et pour moi un serviteur fidèle et intelligent; et ces serviteurs-là, ajouta tristement Mahmoud, deviennent rares.

— Quels motifs si puissants, Majesté, ont donc pu vous forcer à vous priver si brusquement de celui-là?

— J'étais las de ses querelles avec Khosrew; mais je l'aurais rappelé sans cette attaque d'apoplexie.

Reschid regarda le sultan avec étonnement.

— Votre Majesté a parlé d'apoplexie: que veut-elle dire?

— Que Pertew est mort frappé par cette maladie.

— Qui a osé dire cela à Votre Majesté?

— Akif et Halil.

— Ils en ont menti, Majesté, et je vois bien maintenant que ce sont eux qui l'ont assassiné.

Reschid montra alors au sultan l'ordre de mort signé de sa main.

— Il a reçu le firman, reprit-il, et tout de suite il a obéi, sujet fidèle jusqu'à son dernier jour. Voici les vers qu'il écrivait une heure avant de mourir; ils sont là sur ce carnet qu'il m'a légué en souvenir de son amitié.

Et Reschid lut, en pleurant, les vers suivants:

« Allah fait bien toutes choses; qu'Allah soit toujours loué!

« La fleur sert de nourriture au papillon et à l'abeille; en même temps, elle console l'homme.

« Il me semble que ce matin la rose me disait: Ami Pertew, ne vaut-il pas mieux respirer mes parfums que de vivre assiégé des noirs soucis de la politique?

« J'ai cru entendre le liseron qui me félicitait de ma disgrâce.

« Fleurs, je ne veux plus vous quitter; c'est au milieu de vous que j'attendrai que l'ange vienne me chercher.

« Longs ou courts, c'est Allah qui tient ses jours en notre main. Allah a bien fait toutes choses; qu'Allah soit toujours béni! »

Peu à peu la mémoire revint à Mahmoud. Il se souvint vaguement qu'on lui avait fait mettre sa signature au bas d'un papier, et il pleura avec Reschid.

Le lendemain Akif, et Halil-Pacha, malgré son titre de gendre du sultan, étaient disgraciés et envoyés en exil. » Et, depuis cette époque jusqu'au célèbre hatti-chérif de Gulhané, qui a réformé l'Orient, la faveur et la puissance de Reschid-Pacha n'ont eu que de rares et courtes éclipses.

Le 7 août dernier, un éblouissant cortége traversait le golfe de Constantinople. En tête glissait le caïque à dix rames du trésorier de la Porte. Puis venait celui de la trésorière; puis trente autres barques chargées d'esclaves et de richesses: boîtes et coffrets d'or, d'argent et d'écaille, remplis de diamants; chibouques et tasses ornées de pierreries, argenterie ciselée, candélabres, petits meubles, bijoux incrustés; robes et parures de toute sorte, *feredjès*, *yachmags*, *papouch*, etc., pliés ou enveloppés dans les plus splendides tissus de soie, d'or, de gaze et d'argent; tout cela chatoyant aux rayons du soleil, et flottant au souffle de la brise de mer. Les femmes de Stamboul, accroupies le long des quais, contemplaient ces merveilles avec une admiration pleine d'envie. L'escorte était fermée par vingt-huit caïques montés par les eunuques du palais, en grand uniforme, et par les femmes du sérail de la nouvelle sultane.

C'était une sultane, en effet, dont on portait le trousseau à son mari, — trousseau évalué à soixante millions; et ce mari était S. A. Ali-Ghalib-Pacha, le troisième fils de Reschid, auquel l'empereur Abdul-Medjid accordait la main de sa propre fille, Fatma-Sultane.

On assure que, parmi les cadeaux offerts en retour aux mariés par Reschid-Pacha, se trouvait le carnet du vieux Pertew, symbole touchant de la vanité des grandeurs.

Comme son ancien protecteur, Reschid-Pacha est poëte, et ses vers font l'admiration des lettrés turcs et arméniens.

SÉBASTOPOL.

Cette ville, ce port, cette forteresse sur laquelle le monde entier suit des yeux nos soldats et nos marins, appartient au gouvernement russe de Tauride, sur la mer Noire. Son nom signifie : ville d'Auguste ou de l'Empereur. Les indigènes l'appellent : Ak-Thyar (la Roche blanche), et les Orientaux : Sarou-Kermôn (le Marché jaune). La cité s'élève en amphithéâtre au-dessus du port, sur un terrain de craie dont la stérilité s'étend fort loin aux environs, comme à Odessa. On y compte une population de 40,000 âmes, dont les trois quarts sont des soldats, des marins et des employés. La ville est montueuse et d'un pénible accès. « Les hautes collines qui protégent la rade présentent, aussi loin que la vue peut s'étendre, l'aspect d'une éternelle désolation, dit M. Demidoff, dans son intéressant voyage. La ville même, dont les rues symétriques attaquent de front les difficultés du terrain, circule à grand'peine sur les reliefs escarpés du promontoire. Le voyageur qui découvre cette ville groupée sur ses roches blanches et brûlantes est tenté de reculer devant tant d'obstacles, et il cherche avec anxiété quelque voie plus facile et moins brûlée. Une seule rue, un peu plus supportable que les autres, s'étend parallèlement au grand port sur un plan déjà élevé, et elle réunit sur ses deux côtés tous les édifices remarquables. Si vous portez vos pas au sommet de la ville, vous trouvez quelques petites maisons assez propres; mais cette partie de la cité est la proie des vents du steppe, qui soulèvent en été des orages de sable. Cependant, à la vue de la rade, vous êtes dédommagé, par la beauté de la perspective, des fatigues d'une pénible ascension. »

Sébastopol, comme on voit, est un détestable séjour. Le même auteur nous apprend encore que les habitants y sont exposés à l'ophthalmie égyptienne, causée par la prodigieuse quantité de poussière que les vents font tourbillonner sur les coteaux qui dominent la ville, coteaux dépouillés par des travaux de nivellement. Trente mille soldats ou matelots russes, employés à ce rude travail, ont été victimes de cette épidémie, qui exerçait d'affreux ravages. En peu de jours, l'œil se corrompait et se détruisait dans son orbite.

L'enceinte de rochers qui forment le golfe de Sébastopol est criblée de cavernes d'un aspect formidable; et, en suivant de là la route de Balaklava, on visite les ruines de l'antique ville de Chersonnesus, et l'emplacement du fameux temple de la Diane de Tauride, au promontoire Parthénion.

ANCELOT. LE CHANOINE SCHMID.

M. Ancelot, que les lettres et l'Académie française viennent de perdre, était né au Havre, comme Casimir Delavigne. Il avait eu, à l'époque où les *Vêpres siciliennes* et le *Paria* parurent sur la scène, plusieurs ouvrages représentés avec succès soit à l'Odéon, soit au Théâtre-Français: *Louis IX*, son premier ouvrage, *Fiesque*, *Olga*, *Maria Padilla*, etc. Sur ce dernier théâtre, il fit jouer aussi un drame en prose, *lord Byron à Venise*. Plus tard, il eut des succès sur les scènes secondaires, où l'on représenta la *Comtesse d'Egmont*, *Madame Dubarry*, la *Laide*, etc. Il dirigea même, pendant quelque temps, le théâtre du Vaudeville.

En 1826, M. Ancelot suivit en Russie le maréchal duc

de Raguse, nommé ambassadeur extraordinaire pour représenter Charles X au couronnement de l'empereur Nicolas. Il a publié, à la suite de ce voyage, un livre sur le pays où il venait de séjourner.

Indépendamment de ses ouvrages dramatiques, M. Ancelot a écrit un poëme en six chants, intitulé : *Marie de Brabant*, et d'autres vers détachés. Il était entré, en 1841, à l'Académie française, où il remplaça M. de Bonald.

C'était un esprit charmant dans le monde, où il était vivement apprécié, et où il laisse un vide plus grand encore que dans la littérature. Heureusement, il n'est pas mort tout entier. Mme Ancelot, l'auteur de *Marie* et de *Marguerite*, reste aux lettres et aux salons de Paris, avec un talent qu'on a justement placé à la hauteur de son mari.

— Le chanoine Christophe Schmid, si connu par ses écrits destinés au jeune âge, est mort à Augsbourg, le 3 septembre. Né à Dinkelsbühl, le 15 août 1768, il était prêtre depuis 1791, et chanoine d'Augsbourg depuis 1827.

Les enfants *liseurs* vont prendre le deuil. Qui leur fera des *Œufs de Pâques* aussi amusants que ceux du bon chanoine? PITRE-CHEVALIER.

DEUX TRAITS DE BALZAC.

Un très-joli petit livre, *Paris-Bohême*, qui vient de paraître chez Tarride, à l'Odéon, révèle deux anecdotes curieuses sur le fameux Balzac, notre ancien collaborateur.

Balzac était bohème par caractère.

Personne ne payait mieux ses dettes que lui, quand l'argent lui arrivait; mais personne aussi n'avait des dettes plus singulières.

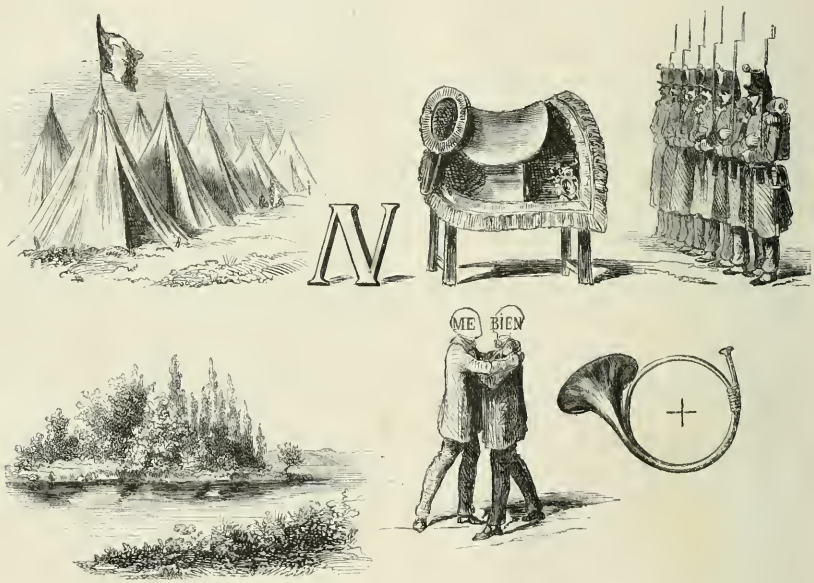
Un ami le rencontre à Ville-d'Avray, et veut l'emmener déjeuner au restaurant de la Grille.

— Je suis brouillé avec l'établissement, répondit Balzac.

— Pourquoi cela?

RÉBUS SUR HENRI IV.

(VOYEZ TOUS LES RÉBUS DU DERNIER VOLUME.)



— Parce que je lui dois en ce moment pour huit cents francs de côtelettes.

Un beau matin, un jeune littérateur passait dans la rue Richelieu, lorsqu'il rencontre Balzac donnant le bras à un second personnage. Il le salue, et s'arrête un instant pour causer avec le grand écrivain :

— Prince, dit aussitôt l'auteur de la *Comédie humaine*, en se retournant vers la personne qui l'accompagnait, permettez-moi de vous présenter M. X..., secrétaire d'ambassade.

Qui fut étonné de ce titre? Ce fut notre jeune homme; mais il ne dit mot et s'en alla.

A quelques jours de là, se retrouvant avec Balzac :

— Pourquoi donc m'avez-vous fait secrétaire d'ambassade? demanda-t-il.

— J'avais déjà rencontré trois hommes de lettres, et, comme j'étais avec un prince étranger, je ne voulais pas qu'il crût que je ne connaissais que des bohêmes.

— Mais, reprit vivement le jeune homme, votre prince de l'autre jour, je le connais de vue, c'est un notaire de Versailles.

— Et lui, s'écria Balzac, vous connaît-il?

— Parbleu!

— Allons, répondit le grand homme, j'ai eu du malheur ce jour-là; mais je choisirai mieux mon monde une autre fois.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE.

« *Comme on fait son lit, on se couche.* » Paroles prononcées par Henri IV, le soir de son entrée triomphante à Paris, en se couchant dans le lit royal du Louvre.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.

L'OCÉAN DESSINATEUR.

M. AUGUSTIN BALLEYDIER DE HELL.

Portrait de M. Augustin Balleydier de Hell. Encadrement de plantes marines. Dessin de David. Gravure de Gérard.

La belle et noble tête que vous voyez ici est celle d'un révolutionnaire.

Entendons-nous cependant. M. Balleydier de Hell est un révolutionnaire pacifique. Il ne prêche aucune révolte; il ne soulève aucun peuple; il ne dresse aucune barricade; il n'a renversé qu'un trône, celui de la routine dans l'art et l'industrie.

Par sa naissance et son caractere, par ses antécédents

et sa position, il est essentiellement conservateur, et même aristocrate, ajouteraient quelques-uns; excellente condition pour faire une œuvre populaire. Plus on vise de haut, mieux on voit au large et plus on atteint le but.

L'aïeule maternelle de M. de Hell était une Fontanille, alliée aux Beaumont, qui ont donné à Paris son illustre archevêque. Sa grande-tante, Mme de Rollin, sœur de Casimir Périer, a mérité le nom de *Sainte de Grenoble*. Son grand-père, le baron de Hell, a eu l'honneur de mourir, en 1793, le même jour que M. de Malesherbes, son glorieux ami, lequel était, en outre, le parrain du contre-amiral de Hell, oncle de notre... révolutionnaire.

Un autre de ses aïeux, le baron Savoie de Rollin, fut l'otage courageux et spontané de Pie VI, à Valence. On a longtemps gardé, comme une relique, dans la famille de Hell, une soutane et une calotte de Sa Sainteté, qui ont été donnés depuis à un couvent.

Ce même baron de Rollin, avocat général au Parlement de Grenoble, avait égalé, dès ses débuts, le fameux orateur Servant. Sa première plaidoirie sur le divorce figure parmi les causes célèbres. C'est à ce magistrat que les Montalivet durent leur élévation sous l'Empire. —Trouvez-moi, lui demandait Napoléon, un homme capable de remplir les fonctions les plus délicates et les plus épineuses. Rollin désigna le comte de Montalivet, père du ministre de Louis-Philippe, le même qui, après une vie donnée à l'ambition et aux grandeurs, disait à son confesseur au lit de mort : —Ne m'appelez plus monsieur le comte, appelez-moi mon frère; et plût à Dieu que j'eusse toujours mérité ce titre!

Chargé par la confiance de l'Empereur d'administrer Anvers, pendant le siége de cette ville, le baron de Rollin fut honoré jusqu'à son dernier jour et même sur sa tombe, au Père-Lachaise, où le général Foy prononça son oraison funèbre.

Le propre frère de M. Balleydier de Hell est un de nos écrivains les plus honorables par le caractère et le talent, l'historien de Charles-Albert, du siége de Lyon, de l'Autriche en 1848, et des veillées militaires.

Enfin M. de Hell lui-même, par son mariage avec la fille de sir Jones of Bridgend, colonel des *life guards* (gardes du corps) de la reine d'Angleterre, et fondateur de la navigation à vapeur continentale, est entré dans une des plus notables maisons des Trois-Royaumes, une maison qui compte parmi ses membres lord Heath Field, le défenseur de Gibraltar, sir Francis Drake, le premier navigateur du tour du monde, et les Montagu, qui donnaient à la fois aux Indes des gouverneurs généraux, et à la littérature une rivale des Staël et des Sévigné.

A propos de Sévigné, il faudrait citer encore la mère de notre... réformateur, connue et admirée dans le Midi pour sa supériorité d'esprit et de cœur, de conversation et de style, fleurs d'un autre temps, qui percent la neige des années.

Mais alors quelle révolution a donc opérée M. de Hell? En voici l'histoire en quelques mots. Elle a fait déjà trop de bruit et de besogne pour qu'on ait la prétention de vous la révéler. Mais l'importance qu'elle acquiert dans votre vie, dans vos meubles, dans vos habits et vos toilettes vous en fera lire avec intérêt l'origine, les détails et les conséquences.

Depuis des siècles qu'on fabrique des étoffes et des papiers de tenture, de la porcelaine et de la faïence, des tapisseries et des châles, des dentelles et des rubans, des bronzes et des cristaux, les dessinateurs ne savaient à quelles fleurs et à quelles arabesques se vouer pour renouveler, rajeunir et varier leurs créations, au gré de la mode toujours changeante et du luxe toujours affamé de nouveau. On avait épuisé les jardins réels et les jardins fantastiques, les ornements anciens et modernes, les caprices de l'Orient et de l'Occident, les rêves des Mille et une Nuits et les découvertes des Mille et un Jours. Aussi, avait-on beau chercher et beau faire, on n'inventait plus rien; on faisait du neuf avec du vieux; on se répétait à satiété; on était à bout d'imagination.

Tout à coup, il y a quelques années, un cri d'étonnement et d'admiration retentit dans les ateliers et les manufactures, depuis Sèvres, les Gobelins et Beauvais, jusqu'à Paris, Mulhouse, Lyon et Saint-Etienne. Les dessinateurs voyaient s'ouvrir à leurs yeux enchantés et à leurs crayons frémissants une Amérique de sujets inconnus, une immensité de fleurs et de plantes variées, un océan de formes, de nuances et de créations intarissables.

Océan est le mot; car c'était l'Océan même qui venait au secours de la terre; c'était la mer qui se faisait artiste industriel.

Cette grande révélation sortait de petits albums adressés par M. de Hell aux manufactures impériales, aux ateliers célèbres, aux dessinateurs des maisons Dolfus, Repiquet et Silvent, Couder, Fraisse-Merley, Mathevon-Bouvart, etc., etc., à tous les potentats de l'art et de la fabrique française; — albums formés de plantes marines collées simplement sur du papier.

Comme toutes les belles découvertes et toutes les heureuses applications, celle-ci n'était rien en apparence, et elle était tout en réalité. Le basard, y jouant son rôle habituel, dépassait d'un seul coup et sans effort les combinaisons les plus laborieuses et les plus hardies.

Les fucus, les algues, les polypiers, les ulras, les goëmons les plus vulgaires, les varechs les plus méprisés, les étoiles que la mer jette à ses bords, les végétaux ignorés qui se cachent dans ses abîmes, ses coquillages aux cent mille formes et aux cent mille nuances, tout, jusqu'aux choses sans nom que roule, taille et polit la vague, jusqu'aux écailles des poissons, si étincelantes de couleurs et si merveilleuses de travail, tout cela combiné, étalé, analysé à la loupe, disposé à la presse, — se mêlait ou se détachait, s'enroulait ou s'opposait dans les albums de M. de Hell, avec des harmonies ou des contrastes, des effets de grâce et de vigueur, des surprises d'audace et d'imprévu, des perfections de noblesse, d'élégance et de légèreté, qui confondaient les artistes les plus experts et exaltaient les spectateurs les plus indifférents.

Chaque page formait un tableau complet, une bordure charmante, un détail exquis; et on sentait qu'après le goût de l'inventeur lui-même le caprice de chacun pouvait encore modifier l'œuvre à l'infini.

En un mot, c'était la plus vaste et la plus riche galerie du musée de la nature, qui s'ouvrait à l'art et à l'industrie dans les transparences sans fond de l'Océan (1).

L'enthousiasme et la reconnaissance furent d'autant plus vifs chez les artistes, les dessinateurs et les fabricants, que M. de Hell, tout en les comblant de ses précieux envois, tout en adressant près de cent mille plantes aux cent maisons capitales de France, leur faisait cadeau de ces trésors en vrai gentleman, et ne réclamait, avec le plaisir de les obliger, que l'honneur de rajeunir leurs chefs-d'œuvre.

(1) Deux botanistes maritimes avaient précédé M. de Hell : le célèbre Turner, de Londres, et le Français Gaillon, dont la veuve a enseigné l'histoire naturelle à notre inventeur; mais personne n'avait eu l'idée d'appliquer en grand et de donner en masse les plantes marines à l'art et à l'industrie.

M. Gravollet, le premier dessinateur de la maison Dolfus, le grand maître du dessin industriel (1); M. Peyot, l'habile professeur et l'oracle aimé des fabriques de Lyon; M. Amédée Couder, l'arbitre de la mode parisienne; MM. Ponçan, Grangier frères, Robichon, Fraisse-Merley (2), Furnion, Soiderquelk, Repiquet et Silvent, Bietry, Lemire, Mathevon-Bouvart, Godmar et Ménier, Lancestre, le potier sans rival, etc., etc., etc., tous ces hommes qui élèvent, à force de goût, l'industrie à la hauteur de l'art, apprécièrent vivement et popularisèrent aussitôt les plantes marines de M. de Hell.

M. Ponçan, dessinateur émérite des féeries lyonnaises, écrivait, le 26 juillet dernier, à l'infatigable collecteur : « Dans votre mine féconde et charmante, la fabrique de Lyon a puisé et puisera les plus gracieux motifs; ils sont intarissables et s'appliquent à tous les produits. L'Alsace aussi en a tiré d'immenses résultats. Honneur vous en soit rendu ! Les industriels, les artistes et les gens de goût ne prononceront votre nom qu'avec reconnaissance. Vous avez fait, après Dieu, une œuvre belle et sublime, utile et durable, etc. »

M. Amédée Couder, 23 juin 1853 : « Le goût, tout empreint de sentiment, avec lequel vous disposez vos précieux végétaux, leur fait acquérir une valeur vraiment artistique; vos riches collections, reproduites par la photographie, deviendront pour l'artiste industriel une source d'inspirations, à laquelle votre nom demeurera attaché. Elles pourraient s'intituler : Herbier du dessinateur de fabrique, etc. »

M. Furnion jeune, cette vieille renommée, 20 septembre 1850 : « Vos plantes marines m'ont déjà beaucoup servi, et me serviront longtemps encore. J'y ai trouvé des dessins que je n'ai eu qu'à copier, et qui ont été très-heureux. Envoyez-m'en toujours. »

M. Sauzay, ancien fabricant, 3 juillet 1850 : « Vos inspirations maintiendront à la fabrique lyonnaise sa haute réputation. Elles nous sortent enfin des sentiers tant rebattus. Les fleurs de nos jardins, moins prodiguées, n'en garderont que plus de mérite, et ne seront pas jalouses de se marier à vos fleurs des mers (3). Confiance ! ne tirez pas les marrons du feu comme le singe de la Fable, et ayez plus de chance que notre infortuné Jacquart. »

M. Robert, de la manufacture impériale de Sèvres, au directeur du Jardin-des-Plantes : « Je vous adresse M. de Hell; sa méthode peut vous être d'un grand intérêt, et je crois vous être agréable et utile à tous deux. »

M. A. Gravollet, de la maison Dolfus, 31 mars 1854 : « Je me fais un plaisir de vous envoyer quelques échantillons des dessins que j'ai faits d'après vos jolies plantes marines. Vous m'avez rendu un véritable service, et vous en rendez un très-grand à l'industrie et aux artistes. Je ne saurais trop vous remercier de la sollicitude et du désintéressement avec lesquels vous nous avez mis à même de posséder des plantes précieuses que l'on n'avait pas songé à reproduire jusqu'au jour de votre initiative. Y eussions-nous pensé, d'ailleurs, il eût fallu les connaissances toutes spéciales que vous avez acquises dans vos laborieux et pénibles voyages. »

Le grand art tenait le même langage par l'organe de Saint-Jean, le célèbre peintre de fleurs; de Lays, son élève et son émule; de Gudin, le pinceau-roi de l'Océan.

Et ces nobles témoignages se traduisaient en même temps, et en action, et en public, et à tous les yeux, par des millions de robes, de châles, de rubans, de tentures, d'étoffes, de papiers, de bronzes, de faïences, de cristaux et de produits de mille sortes, qui, sous l'inspiration des albums de Hell, sortant à flots de toutes les manufactures de Paris, de Lyon, de Saint-Étienne, de Saint-Chamont, de Mulhouse, etc., revêtaient la grande dame, la paysanne et la grisette, meublaient et tapissaient l'hôtel, la mansarde et la chaumière, ornaient le sanctuaire et décoraient le prêtre lui-même, car l'inventeur n'avait pas oublié Dieu dans ses hommages et ses offrandes.

Mais rendons à César ce qui appartient à César. Un regard auquel rien n'échappe, une voix qui parle au monde, une volonté qui peut tout, avaient dès le premier jour saisi, annoncé et préparé la révolution qu'allait accomplir M. de Hell.

C'était au mois de mai, à l'exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture, sous cette gracieuse tente des Champs-Elysées, dont Paris admire deux fois par an les merveilles.

Le jury et la cour, les patronnesses et les commissaires inauguraient l'exhibition printanière, avec une foule d'élite et privilégiée. Tout le monde, ébloui par l'éclat des fleurs nouvelles, coudoyait, sans y prendre garde, une collection de fleurs mortes étalées sur du papier blanc. Soudain, un homme s'arrête, étonné, regarde, observe, contemple longtemps, et demande le nom de l'exposant inconnu. On lui présente M. Balleydier de Hell, qui raconte avec un trouble modeste comment il a recueilli ces plantes marines, depuis dix ans, sur les côtes de la Méditerranée, de l'Atlantique, de la Manche et de la mer du Nord. — Monsieur, reprend alors le visiteur qui l'avait écouté avec attention, continuez votre œuvre; elle est du plus grand intérêt : on tirera certainement de vos belles plantes une infinité d'utiles applications.

Et chacun alors de comprendre enfin et d'admirer l'exposition de M. de Hell, car l'homme qui le félicitait du passé et lui prédisait l'avenir était l'empereur Napoléon III.

Quelques semaines après, M. de Hell recevait solennellement du jury la grande médaille de 1re classe.

L'Empereur a pu juger depuis combien il avait prédit juste, en voyant arriver dans ses palais et ses châteaux, sur ses propres vêtements et sur ses meubles, sur les robes et les toilettes de l'Impératrice, sur la soie, le velours, le brocard, les tapisseries et les porcelaines, les humbles plantes marines qu'il avait signalées à l'art et à l'industrie.

M. de Hell, qui n'est pas courtisan, et qui ne songe qu'à son idée fixe, a répondu, toutefois, à cette faveur napoléonienne par un hommage que l'Empereur ignore sans doute.

En visitant le tombeau de Napoléon aux Invalides, M. de Hell remarqua la couronne de lauriers, figurée en émaux sur les dalles de la crypte. Il recueillit et emporta quelques débris de ces émaux funèbres, les appliqua sur du papier et les envoya, comme motifs d'un dessin nouveau, à la maison Repiquet et Silvent, de Lyon. M. Silvent, dessinateur du goût le plus fin, en tira aussitôt parti pour ses belles étoffes, et toute l'Europe, inondée de

(1) La maison Dolfus est d'autant plus compétente en matière de désintéressement, qu'en 1812 elle donnait, avec une magnanimité dont on se souvient, six mille francs aux victimes de la célèbre catastrophe de Beaujonc.

(2) M. Fraisse-Merley a donné, à Saint-Étienne, au Val-Joly, à M. de Hell, un banquet de cent couverts, où figuraient toutes les notabilités du pays.

(3) Rien de plus heureux, en effet, que la combinaison des plantes marines et des fleurs terrestres. Les unes font valoir les autres, et leur ensemble dépasse toute idée.

soie et de velours sablés d'émail sur fond noir, porte aujourd'hui, grâce à M. de Hell, le deuil de Napoléon Ier.

Savez-vous rien de plus délicat et de plus ingénieux qu'un pareil témoignage de reconnaissance?

Notre inventeur, au reste, n'a pas borné ses recherches aux eaux de l'Océan. Il a réuni les plantes des lagunes, les liserons du sable marin, les végétaux des dunes et des falaises, ceux qui percent la neige ou le roc, au sommet des montagnes. Enfin, il a plongé dans la terre jusqu'au fond des mines, à deux mille pieds au-dessous du sol (1), et il y a découvert, gravées sur la houille ou enfouies dans le chaos du déluge, des fougères et des palmes étranges, des mousses blanches comme la neige au milieu de cet enfer de charbon, des pétrifications séculaires, dont il a enrichi encore la palette industrielle.

La vocation, le destin, le génie de M. de Hell sont de trouver des plantes, d'en faire des tableaux et de les répandre en tout lieu. Il ne songe qu'à cela, ne voyage que pour cela, ne vit que pour cela. Il a dépensé à cette œuvre dix ans de sa vie, cent mille francs de sa fortune et la fleur de sa belle santé. Comme La Fontaine disait à chacun : — Avez-vous lu Baruch? M. de Hell dit à tout le monde : — Voulez-vous des albums de plantes? Ce généreux dévouement, outre sa science réelle et le bonheur de ses idées, lui eût fait une supériorité et une originalité incontestables, en ce siècle où si peu de gens sont prêts à donner et où tant de gens sont disposés à recevoir.

La passion botanique de M. de Hell date de son enfance. Au collége de Fribourg, où il fut élevé, toutes les fleurs de la rhétorique ne pouvaient lui faire oublier les fleurs de son jardin. Et cependant, sa famille et ses premiers travaux semblaient le vouer à la carrière la moins fleurie du monde, à la carrière des finances. Heureusement pour ses goûts, il débuta dans la maison B..., qui faisait alors d'immenses affaires à Lyon; mais qui, par une anomalie singulière, produisait à la fois des banquiers et des philosophes, des négociants et des poëtes.

C'est là qu'au commencement de ce siècle, travaillait un pauvre commis qui refaisait le monde dans sa tête, en alignant des chiffres sur le papier. Fils d'un marchand de draps de Besançon, il s'était brouillé avec son père pour avoir déclaré aux chalands « que le commerce est l'art d'acheter 3 fr. ce qui en vaut 6, et de vendre 6 fr. ce qui en vaut 3. » Plus tard, à Marseille, il avait vu son patron, épicier accapareur, obligé de jeter en secret à la mer le riz gâté qu'il avait enfoui pour bénéficier de la disette publique. A Rouen, il avait auné des étoffes avec la même répugnance; et, chez le banquier de Lyon, où l'honnêteté du moins présidait aux affaires, notre commis rédigeait des plans de société nouvelle et des articles sur la politique du jour. Un beau matin, il en publia un dans le *Bulletin de Lyon* (2), sous ce titre : *Du triumvirat continental ou de la paix perpetuelle sous* 30 *ans*. Dans cet écrit, qui ferait sensation aujourd'hui plus que jamais, l'auteur prédisait un bouleversement de l'Europe, un triumvirat de la France, de la Russie et de l'Autriche, puis une lutte suprême entre la Russie d'une part et la France avec l'Europe de l'autre. Napoléon, frappé des grandes vues de l'écrivain, en demanda le nom à Dubois, préfet de police de Lyon. Dubois répondit que c'était un simple employé marchand, étranger à la politique, et qui rêvait le *phalanstère universel*, la mer convertie en limonade, l'homme avec une queue et un œil au bout, etc., etc. Il se nommait Charles Fourier; et vous reconnaissez le père du fouriérisme, devenu depuis si gravement et à la fois si drôlement fameux.

Trente ans plus tard, dans la même maison B..., le jeune de Hell avait pour camarade un commis d'une autre espèce : celui-ci, tout en cotant le Hambourg et l'Amsterdam, rimait des élégies et des chansons, qui devaient avoir leur tour de célébrité. Ce négociant manqué était Pierre Dupont, l'auteur maintenant populaire des *Bœufs*, du *Chien de berger*, de la *Mère Jeanne*, etc. (1).

Ces antécédents et ces exemples n'étaient pas faits pour détourner M. de Hell de son amour des fleurs. Il ne parvenait à terminer ses calculs et ses écritures qu'en s'entourant et en se parfumant de bouquets. On trouvait des collections de simples dans ses livres en partie double. Les plantes lui servaient de signets pour aller du doit à l'avoir, du passif à l'actif. Bref, il faisait une grande dépense d'histoire naturelle, et sa recette d'expérience commerciale était à peu près nulle.

Affranchi enfin par son noble mariage, il se livra entièrement à ses goûts, et marcha sur les traces de son grand-père, de Hell, un de nos botanistes les plus distingués.

Quant à sa prédilection pour les plantes marines, d'où lui vint-elle? Nous l'ignorons. Peut-être séduisirent-elles son cœur, parce qu'elles sont les plus dédaignées et les moins connues; ou son goût, parce qu'il n'y en a pas d'aussi curieuses ni d'aussi variées; ou son courage, parce qu'il faut les disputer aux colères et aux périls de l'Océan.

Peut-être aussi fut-il inspiré par une touchante aventure arrivée à une aïeule de Mme de Hell, à cette lady Montagu, dont le peintre Reynolds a laissé un portrait illustre en Angleterre. Si M. Balleydier ignore par hasard cette anecdote, nous serons heureux de la lui révéler,— comme un nouveau signe de prédestination.

Milady Montagu s'appelait alors miss Anna ***. Au lieu de la fière et grave matrone que devait poser Reynolds, c'était une jeune fille élancée, charmante, spirituelle, la perle de la fashion britannique, l'idole de la cour et de la ville de Londres.

Elle n'avait encore que deux passions : les fleurs et le menuet. Son appartement était un parterre en miniature. Elle vivait dans les roses, les œillets et les tulipes, comme le papillon. Elle se parfumait, comme l'abeille, de toutes les plantes de l'Europe; elle dormait, comme le colibri, dans les arbustes de l'Inde et de l'Amérique... Quant à sa danse, on accourait la voir des Trois-Royaumes, on montait, pour la suivre des yeux, sur les banquettes et les fauteuils.

Or, un jour, deux colonels et un commodore, les trois plus brillants officiers de l'armée et de la flotte, se disputaient l'honneur de danser le premier menuet avec miss Anna, au bal qui aurait lieu le surlendemain à l'ambassade de France.

— Je donnerai la préférence, déclara la belle miss, avec cette liberté des jeunes filles anglaises, à celui qui me présentera, en entrant au bal, le bouquet le plus nouveau et le plus à mon gré.

Un quart d'heure après, les trois rivaux s'élançaient à la recherche des plus habiles fleuristes de Londres. Mais jugez du désespoir de lord Henri Wall***, le commodore, lorsqu'il reçoit, à la porte même de l'hôtel, l'ordre de se rendre immédiatement à bord de son vaisseau, pour une expédition de deux jours!

(1) Notamment dans la grande mine du Solcil, à Saint-Étienne.

(2) Imprimé alors par Ballanche, depuis l'ami de Chateaubriand, et le philosophe de la *Palingénésie humaine*. *Habent sua fata libelli.*

(1) Voyez sa notice et son portrait, t. XIX, p. 220.

Le moyen de trouver un bouquet de danseuse en louvoyant sur les rivages d'Angleterre?

Et cependant lord Henri ne se tint pas pour battu. Il entreprit l'impossible..., et il en vint à bout!

Quelques minutes avant l'heure de la fête, il débarquait, en grand uniforme, sur le quai de Londres, et allant tout droit à l'ambassade, sans avoir mis le pied chez un fleuriste ou dans un jardin, il présentait à miss Anna un bouquet dont la vue excita un cri d'admiration.

C'était une réunion de plantes marines et de coquillages, arrachés par le commodore aux vagues de la Manche, aux dunes, aux rochers, aux sables de la côte, et

Milady Montagu, d'après le portrait de Reynolds.

dont les couleurs éclatantes ou sombres, délicates ou vigoureuses, dont les formes inconnues, originales, vaporeuses, fantasques, inattendues, composaient l'ensemble le plus riche, le plus varié, le plus étonnant, le plus magnifique et le plus délicieux qu'on pût imaginer.

Malgré l'éblouissant contraste de leurs bouquets, résumé de toute la flore terrestre, les deux rivaux se déclarèrent vaincus; miss Anna *** donna la main à lord Wall***, accepta ses fleurs océaniques et dansa avec lui le premier menuet.

Le lendemain, lord Henri était le lion de la cour et de la ville ; et l'amour... des plantes marines s'étant emparé d'Anna ***, le commodore résolut de lui en former une collection.

Au bout de quatre mois, il n'y manquait plus qu'une certaine étoile rose et noire, et cette étoile allait compléter la corbeille de noces de lady Henri Wall***, lorsqu'elle la reçut un jour enveloppée d'un crêpe, avec ces mots de lord Henri Montagu, ancien rival et ami du commodore :

« Noble miss, voici le dernier présent et le dernier soupir de votre fiancé. Lord Henri s'est tué hier, en tombant d'une falaise de deux cents pieds, qu'il avait gravie pour cueillir cette fleur de la mer. Sa parole suprême a été le nom d'Anna ***, et l'ordre de lui envoyer l'étoile qui devait couronner leur bonheur. Elle a été noire pour lui ; qu'elle soit toujours rose pour elle! »

Miss Anna*** faillit mourir de douleur. Elle renonça aux fleurs et à la danse. Elle n'épousa qu'après cinq ans lord Montagu, qui lui rappelait le mieux lord Henri, et elle adopta pour cachet, — pour *armes pleurantes*, disait-elle, l'étoile rose et noire du commodore.

Plus heureux que l'aïeule de sa femme, M. de Hell n'a point eu à payer d'un deuil ses conquêtes maritimes ; mais que de soins, d'efforts et de sacrifices elles ont coûté à sa persévérance, à son courage et à sa santé !

Fixé d'abord, seul Français, sur un rivage d'Angleterre, il est frappé des trésors botaniques de l'Océan, et il en conçoit l'application infinie à tous les métiers et à tous les arts. A l'instant il se met en quête, en chasse, en guerre, à travers les rochers et les dunes, les sables et les flots... Il passe des jours entiers dans l'eau, jusqu'à la ceinture, arrachant à la mer sa chevelure d'algues, aux pierres leur cuirasse de coquillages, aux recoins des lagunes leurs végétaux les plus ignorés. Il explore ainsi Hasting, Brighton, Wating, Schoram, les côtes d'Irlande, etc.

— Vous voulez donc habiller de fucus les Trois-Royaumes ? lui disaient ses amis.

— Mieux que cela, répondait-il, j'en veux habiller le monde entier !

Il passe en France, en Algérie, en Italie, fouille la Méditerranée comme l'Océan, gagne l'Allemagne et la mer du Nord, joue mille fois sa vie contre les surprises des marées, les précipices du rivage, les tempêtes et les écueils.

Les marins de Boulogne en savent quelque chose, et surtout le marin par excellence, le bon Jean-Baptiste Verdière, le matelot sans peur et sans reproche, le sauveteur médaillé d'or, qui compte ses jours et ses nuits par des navires arrachés à l'ouragan, par des existences arrachées à l'abîme ! — le pilote du bateau *l'Espérance*, — l'espérance des naufragés ! le héros sans le savoir, que M. de Maupas embrassait devant tous, dans sa casaque ruisselante, en lui disant avec larmes : — Mon cher Verdière, vous êtes de ces hommes qu'on n'oublie jamais (1) !

M. de Hell doit à ce compagnon toujours prêt, à son bateau toujours alerte, ses plus abondantes et ses plus précieuses récoltes. Oui, mesdames, les étoiles élégantes, les polypiers aériens, les gracieux coccineas qui se jouent sur vos robes et vos rubans, ont été cueillis dans la tempête par cette main vaillante, habituée à lui disputer des vies humaines.

A mesure que M. de Hell grossissait sa moisson, il la prodiguait aux ateliers et aux fabriques, d'où elle lui revenait en dessins et en échantillons nombreux et charmants.

Nous l'avons dit et nous le répétons (et c'est pour cela que le portrait et la notice de M. de Hell figurent ici), cet ami modeste et désintéressé de la science, de l'art et de l'industrie, n'a jamais voulu faire une spéculation de son œuvre, qui eût triplé sa fortune, s'il l'eût exploitée comme tant d'autres.

Sa récompense est dans le sentiment du bien qu'il a fait, des services qu'il a rendus, des progrès qu'il a accomplis.

Sa récompense, elle est chez vous, chez moi, chez tout le monde ; elle court les rues, elle brille dans les magasins, elle traverse l'Europe ; elle éclate sur la robe de la paysanne et de l'ouvrière, dans les parures des reines et des grandes dames, sur les tapis que foulent vos pieds, sur les châles qui parent vos épaules, sur les fleurs qui décorent vos chapeaux et vos bonnets, sur le papier qui garnit votre salon et votre chambre, dans les porcelaines et les bronzes de votre cheminée, de votre étagère et de votre table ; dans les ciselures de vos meubles, de vos pendules, de vos chenets et de vos candélabres !

Quelle jouissance, en effet, pour M. de Hell, à chaque pas dans la vie, sur nos places et nos boulevards, dans nos appartements et nos fêtes, dans la foule et dans l'intimité, devant nos bazars et nos étalages, depuis la rue Vivienne jusqu'à la dernière foire de village ! — Voilà, peut-il se dire, des étoffes, des habits et des toilettes de ma façon... C'est en ornant ce riche manteau que j'ai gagné un rhumatisme ! J'ai découvert à Brighton la disposition de ce cachemire ; à Venise, l'enroulement de cette coupe et de ces flambeaux ; à Boulogne, avec Verdière, la bordure de cette tasse de porcelaine ; au fond des mines de Saint-Etienne, la mousse et la fougère de ce ruban, destiné au sérail de Mahmoud ; aux sommets du Dauphiné, les arabesques de cette chasuble et de cette étole ! Tout ce monde est vêtu, meublé, paré, luxueux, réjoui, fier et triomphant, grâce à mes courses, à mes fatigues, à mes périls et à mes découvertes !

Sa récompense, elle s'inscrira bientôt au front des bâtiments publics, des palais, des hôtels, des fontaines, dont les plantes marines renouvelleront la sculpture épuisée. On a déjà admiré à l'Exposition d'horticulture un simple jet d'eau converti, par les ornements de M. de Hell, en monument original.

Sa récompense, il la trouvera dans les galeries de toutes les expositions du monde ; il l'a déjà trouvée à Genève dans un groupe de fucus et de polypiers, chef-d'œuvre du pinceau de Lays ; au Musée de Bagnères de Bigorre, noble création de notre ancien collaborateur M. Achille Jubinal, aujourd'hui député de ce pays, — où, à côté d'une éblouissante montre d'étoffes de velours, de soie et d'or, tissées d'après les albums de M. de Hell, figurent 150 portraits, encadrés par lui-même, de plantes marines, avec une richesse, une majesté, une élégance et une délicatesse incomparables (1).

Sa récompense, il l'a lue dans les premiers organes de l'opinion publique : « La collection de M. de Hell est une des plus belles qui existent. Nos dames vont par lui se transformer en Néréides. Plaisanterie à part, il est impossible de rien voir de plus gracieux, de plus varié, de plus délicat. » (*Gazette de France*, 2 octobre 1853.) « M. de Hell a obtenu des effets de courants et de nuances que nous avons admirés après beaucoup d'amateurs. On ne saurait dire tout ce qu'il y a de soin et de goût dépensés dans cette reproduction. » (*Presse*, 28 septembre 1853.) « Toutes les industries puisent les plus délicieux motifs dans la collection de M. de Hell... Cette grande feuille de papier couverte de plantes sèches et de morceaux de soie bro-

(1) Les sauvetages de Verdière sont une épopée de dévouement et de courage, qui trouvera bientôt sa place dans le *Musée des Familles*. Les annales de l'humanité n'ont pas de plus beau chapitre que la vie de ce digne homme, l'honneur éternel de Boulogne.

(1) Dans cette collection, qui ne déparerait pas un musée de Paris, on admire surtout les portraits de Jeanne d'Arc, de Henri IV, de Louis XIV, de Washington, de Turenne, de Napoleon Ier, de l'Empereur et de l'impératrice, de Pie IX, de la reine Hortense, de Pauline Borghèse, du grand Condé, du général Schramm, de Larochejacquelein, de Chateaubriand. Le cadre de ce dernier forme une lyre d'un effet prodigieux.

chée... qu'est-ce que cela? Mon Dieu, c'est tout simplement une chose admirable! — c'est une mine sans fond, un inépuisable trésor! c'est le fait capital de l'exposition. M. de Hell a reproduit par le dessin les contours microscopiques des algues et des fucus, en les grossissant à la loupe. Il est ainsi parvenu à réaliser toute une série de modèles d'une finesse, d'une originalité sans pareilles. Cette idée aussi féconde que nouvelle, cet immense service rendu à l'industrie assurent à nos fabriques la prépondérance qui fait le désespoir de nos rivaux. » (*Constitutionnel*, 17 mai et 29 septembre 1853.)

La poésie elle-même et la poésie la plus illustre et la plus retentissante salue avec enthousiasme l'œuvre éminente et populaire de M. de Hell. Jugez-en par les vers magnifiques que vient de lui adresser M. John-Edmund Reade, le Lamartine anglais, et dont voici la très-insuffisante traduction :

« Balleydier de Hell ! ce n'est pas en vain que le solennel présent de l'existence t'a été donné; tu ne l'es pas assis paresseusement au grand festin, tu n'as pas oublié, à la table de la vie, que ces guirlandes de fêtes qui couronnent le front du sage ne sont que des hochets; l'homme a été créé pour un but plus élevé, pour la pensée et les nobles luttes de l'émulation. Tu as plané sur les ailes de l'ambition la plus sainte; la nature t'a ordonné son prêtre, ton lot est d'officier dans son temple; tu as pénétré les secrets les plus cachés de son cœur. Des profondeurs de l'Océan tu as fait surgir les algues aux brillantes couleurs qui ornent sa chevelure flottante; dans les obscures cavernes de la terre, où jamais n'a pénétré le soleil, tu as observé la fleur cachée et tu l'as fait naître à la lumière; de l'abîme sans fond tu as fait sortir la plante qui s'épanouissait dans la vie préadamite. Quel est le prix de tes travaux? La conscience d'avoir révélé aux yeux des mortels étonnés des beautés nouvelles, des formes inconnues, dans ce vaste monde qui vit en dehors des limites de notre science. Poursuis ton œuvre, silencieux poëte! le front et le cœur animés par la conscience d'une douce joie. Cherche dans les profondeurs de l'Océan, cherche dans la mine, cherche dans la plante, et déploie devant nous la beauté qui découle d'une vie pure dont l'origine est en Dieu (1)! John-Edmund Reade. »

(1) Nous joignons ici la pièce originale de M. Reade, pour ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier cette belle poésie en elle-même.

Balleydier de Hell! — not in vain the gift of life
Was given to thee : thou hast not idly sate
At the great feast, forgetful at the board,
That festal wreaths upon the brow sedate
Are toys, for higher aims was Man create;
For thought, and emulation's noble strife.
Thou on ambition's holiest wing hast sowed,
Thou, Priest of Nature wast ordained, thy part
To walk through Nature's temple, thou hast gazed
Into the secrets of her inmost heart.
Thou from the depths of Ocean hast drawn firth
The brightned weeds that braid her wavy hair!
Thou in the sunless caverns of the earth
Hast watched the flower and borne it into light,
And from the fathomless mine the plant hast raised
That opened on the life Pre-Adamite!
What thy reward? — the consciousness that thou
Hast opened to the eyes of wondering men
Fresh forms of beauty; unimagined things
In the great world that lives beyond our ken :
Walk on, thou silent Poet! — with the brow
And bosom that doth conscious joy avow;
Search on the Ocean's depth, the mine, the sod;
Unfold to us the beautiful that springs
From the pure life whose origin is God.

John Edmund READE.

Nous renvoyons et nous attendons à l'Exposition universelle de Paris M. Balleydier de Hell et tous ceux qu'auront inspirés ses découvertes.

PITRE-CHEVALIER.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — AGRICULTURE.

HISTOIRE D'UN GRAIN DE BLÉ.

I. — UN COLON.

— Savez-vous quel est le véritable *oïdium Tuckeri* de l'agriculture? me disait, avant 1848, Georges de M... C'est l'*absentéisme!*

— Que signifie ce mot barbare? demandai-je.

— N'avez-vous pas observé, continua Georges, avec quel entraînement les propriétaires abandonnent les champs pour les villes, et surtout pour la capitale? Qu'en adviendra-t-il, grand Dieu! si, le mal empirant, tout agriculteur riche ou intelligent se transforme en citadin?...

Deux mois après, Paris appliquait au mal l'antidote que nous savons. La tempête de Février gronda, on frémit, et, sauf quelques retardataires incorrigibles, on regagna le manoir et la ferme. L'agriculture, cette mère généreuse, recueillit ses enfants prodigues.

Nous restâmes seuls, nous autres, qui n'étions pas absents de nos terres..., et pour cause. Ces joyeux amis qui égayaient notre existence, ces amateurs de la fashion étaient tous partis pour les champs : M. B..., à sa terre de Bretagne; M. D..., à sa terre de Normandie; enfin M. Georges de M..., en Afrique.

— Georges se serait-il fait colon, par aventure?

— Justement.

— Impossible : je le sais à Montjalin, délicieuse propriété que son oncle faisait valoir en Bourgogne.

J'étais assez lié avec Georges pour m'en assurer sans indiscrétion. Les premiers rayons du soleil de mai m'y invitaient. Je partis pour Montjalin. C'était l'exacte vérité : Georges exploitait une ferme dans les environs d'Arzew, en Algérie. Une fois en chemin, pourquoi s'arrêter? Je descendis la Saône et le Rhône grondeur, je traversai la Méditerranée. Huit jours après, je débarquais au port d'Arzew.

Je demandai M. Georges de M...

— Suivez le cours du soleil, me répondit l'interprète

arabe, vous arriverez dans peu à la ferme du *Grain-de-Blé*, c'est sa terre.

Par un heureux hasard, je rencontrai mon ami dans la plaine. J'eus peine à reconnaître le *gentleman rider* du Jockey-club, sous l'accoutrement du colon africain. Un chapeau de paille, à larges bords, couvrait sa tête. Il portait à la main une corbeille également en paille et pleine de grains de différentes qualités.

— Il est agronome ! murmurai-je, à part.

Après les étreintes ordinaires en pareille rencontre :

— Mon cher, me dit Georges, puisque je vous tiens, nous ferons de l'agriculture ensemble. Vous oublierez votre vilain Paris à la ferme du *Grain-de-Blé*.

— Singulier nom ! interrompis-je. A en juger par ces champs, qui ondoient sous la brise, et par ces meules pyramidales, il y a sans doute plus d'un grain au grenier.

— Ah ! ce nom est toute une histoire, reprit Georges. Dirigeons-nous du côté des bâtiments, je vous la conterai.

La moisson.

II. — LA TABATIÈRE DE L'ONCLE. — LA PRISE. — LA SALADE DE SAINT-CLOUD. — LE JEU DES ÉCHECS. — L'ÉPITAPHE DE L'ARABE. — LA CHAUX DE FRANKLIN. — DEUX AGRONOMES.

— Quand je reçus la concession de cette terre, dit Georges, j'étais à Montjalin. Mon oncle, cultivateur habile et diligent, est cependant de la trempe de ces hommes qui pensent que tout essai, toute nouveauté en agriculture, est la ruine. Aussi fut-il peu partisan de mon entreprise. En prenant congé de lui, je le trouvai dans son grenier, entouré d'énormes tas de blé.

— Bonne chance ! jeune colon, me dit-il avec un sourire sceptique et railleur. Puis, tirant de sa poche sa tabatière d'or : Mon garçon, si tu veux être agriculteur, remplace le porte-cigares par ceci ; et il me laissa la tabatière en cadeau. Que comptes-tu cultiver, dans ton désert de l'Algérie ? Des palmiers nains ! Tiens ! fit-il en ramassant un grain de blé sur le plancher, donne-moi une prise, et va voir si cela pousse en Afrique.

Le grain se glissa dans la poudre de la tabatière, je partis et n'y pensai plus.

La vieille expérience de l'oncle l'emporta... pour ce qui est des cigares. J'ai dit adieu aux pressados, aux puros... En revanche, mon nez est un fourneau tabachique. Or donc, en humant la prise, un certain soir d'automne, à travers champs, mes doigts rencontrèrent le fameux grain. La prise était forte, même pour un gros nez. J'éternuai comme Jupiter olympien : ce fut la semaille.

Ce simple grain de froment donna un démenti formel aux préjugés des agriculteurs européens contre le territoire de l'Algérie. Vous en jugerez par vous-même, ami. Mais j'oublie que vous êtes Parisien. Vous êtes-vous jamais arrêté à réfléchir au pain que l'on vous sert journellement à vos repas? Savez-vous d'où il vient? quelles métamorphoses il subit, par combien de mains il passe avant d'arriver sur votre table? Je doute que vous vous soyez posé ces questions. Le blé fait le pain, on n'en sait pas davantage; et l'on prendra n'importe quelle graminée pour le froment, comme ce voyageur de Saint-Cloud,

Les usages du blé. Dessin de J. Gagniet.

qui prenait une chènevière pour un carré de salade.

— Salade pour te pendre! lui répondit un campagnard, irrité de cette balourdise bourgeoise.

Entre le chanvre et la laitue il y a un abîme : la corde des pendus. Entre le blé et le stérile gazon des prairies il y a une immensité : l'existence humaine!

Je n'étais pas moins ignorant, et c'est ce grain, sorti d'une tabatière, qui m'a révélé toutes les merveilles, toutes les incalculables ressources que la nature a renfermées dans le froment.

Je compris, à cette chaleureuse tirade, que je ne possédais plus seul le cœur de mon ami. Un rival invincible, le blé, en avait fait presque exclusivement la conquête.

— Et que devint-il, votre grain? demandai-je.

— Une fois en terre, Dieu fit le reste. Le grain germa et poussa. Sa tige verte et élancée s'éleva au-dessus des herbes environnantes. Quand je reconnus ce compatriote, comme moi transplanté, je l'entourai de soins et d'assiduité. Je vis, avec le printemps, sortir de son sein un vigoureux épi. Bientôt le soleil de juillet vint dorer la plante

et courber sa blonde tête vers le sol. Il fallut moissonner; je fis la moisson. Je récoltai quarante grains, ou, pour être plus exact, continua Georges après un long soupir..., trente-neuf grains!

— C'est un quarantième de déficit, observai-je. Il paraît que la récolte essuya des avaries?

— Non, mon ami, répondit Georges, avec une larme dans les yeux : ce quarantième fut la part des glaneurs, ces passereaux du bon Dieu, qui cherchent leur pâture dans les champs du riche!... Pauvre Edjir!... Un grain de blé!...

Mais continuons : autour de ce cruel souvenir rayonne pour moi le plus doux, le plus consolant espoir.

Vous connaissez l'anecdote de l'inventeur du jeu des échecs, auquel un souverain voulait donner une récompense. Il se borna à demander un grain de blé pour la première case de l'échiquier, deux grains pour la seconde case, quatre grains pour la troisième, et ainsi de suite, doublant toujours le nombre des grains. L'échiquier ayant soixante-quatre cases, la progression devint effrayante (1). Eh bien! par une multiplication analogue, en quelques récoltes, mes trente-neuf grains ensemencèrent mes champs. Vous commencez à vous expliquer le nom étrange de la ferme du *Grain-de-Blé*.

Il est certain que, sans ce grain, caché dans la poudre d'une tabatière, je n'eusse pas songé à cultiver cette céréale sur une aussi vaste échelle. J'en serais encore au riz, au maïs, tandis qu'aujourd'hui mes terres sont cultivées en blé. Nous foulons le blé sous nos pas; il nous environne de toutes parts; je le porte sur la tête (nous fabriquons ici nos chapeaux); je le tiens à la main (cette corbeille est tressée avec de la paille, et elle contient des échantillons pour les prochaines semailles); c'est le blé qui nous nourrit, qui nous vêtit en partie, qui couvre nos toits, dont vous apercevez d'ici le chaume. Le blé est ce que Dieu a créé de plus utile à l'homme. Quand les récoltes sont mauvaises et qu'il devient rare, les peuples souffrent de la famine. Il n'est pas jusqu'à sa cendre qui ne soit précieuse pour sa culture. Je vais vous en donner une preuve éloquente. Nous voici précisément arrivés devant le coteau où mon premier grain fut semé. Tournez ce sentier et regardez!

Je m'arrêtai, confondu de surprise.

Sur le vert tapis de la colline, des gerbes élancées s'élevaient en relief au-dessus des autres blés, et formaient par leurs contours des lettres colossales. Je lus sur ce livre de la nature les mots suivants :

LE GRAIN DE BLÉ.

— C'est mon triomphe agronomique, fit Georges en souriant.

Puis, d'un ton rêveur :

— C'est l'épitaphe de l'aïeul d'Edjir! ajouta-t-il. Ami, rendez-vous au pied de la colline; demain, au lever du jour, j'achèverai de vous dévoiler l'origine mystérieuse du nom de la ferme.

Je compris qu'il y avait des larmes au fond de ce nom; je n'insistai pas.

— Cher Georges, dis-je en l'embrassant, vous étiez né agriculteur; vous auriez rendu des points à feu l'Institut de Versailles, et c'est sans doute ce qui l'a tué.

(1) En effectuant les calculs, on trouve que le nombre total des grains de blé que demandait l'inventeur du jeu des échecs, est de 18,446,744,073,709,551,615 : ce qui représente, en admettant qu'il y a 25,000,000 de grains de blé par mètre cube, un volume de 737,869,762,948 mètres cubes.

— Mes cendres, reprit le colon, rappellent la chaux de Franklin aux Etats-Unis. L'illustre savant, pour prouver à ses compatriotes l'efficacité de cet engrais, avait imaginé de disposer la chaux, dans certaines parties de son champ, en forme de lettres gigantesques; puis il sema la pièce entière. Avec le printemps la trace des lettres se couvrit d'une luxuriante verdure, tandis que le reste du champ n'offrit qu'une maigre végétation. Les Américains, qui ne croient que ce qu'ils voient, lurent, durant toute une saison, à deux milles de Philadelphie, ces mots irréfutables, écrits en blé :

LA CHAUX DE FRANKLIN.

— Georges! m'écriai-je, votre science m'exalte. Fi de Paris, de ses fêtes et... de ses révolutions! Je resterai avec vous jusqu'à la moisson. Quelle est la patrie du blé? Quels en furent les premiers cultivateurs? Comment se sème-t-il! se moissonne-t-il?... Je veux devenir un Cincinnatus.

— Eh bien! mon cher Cincinnatus, vous satisferez votre curiosité. J'ai pour hôtes deux savants, deux agronomes fieffés: un Anglais et un Allemand. Milord Corn voue sa vie à la recherche d'un prétendu *blé universel*. Le nom de ma ferme est allé jusqu'à lui; il y est accouru. Il croit déjà tenir la pierre philosophale, pour laquelle il voyage depuis quelque quarante ans. L'autre, le docteur Agricola, est un philosophe des champs. Il visite tour à tour les contrées agricoles et stériles, afin d'universaliser la culture. C'est un puits de science agronomique.

— Pourvu que la vérité ne reste pas au fond du puits! observai-je.

— Mais rentrons plutôt, continua, mon ami, et commençons par le principal usage de notre précieuse céréale.

III. — PATES D'AFRIQUE. — UN BLÉ UNIVERSEL. — L'EMPEREUR CHIN-NONG. — NÈGRE MEXICAIN. — VARIÉTÉS DE FROMENT. — LE BLÉ MIRACLE. — PATRIE DU BLÉ.

Je trouvai un repas qui eût assouvi Énée et ses compagnons; vrai festin de Gargantua, où la boulangerie et la pâtisserie s'étaient surpassées pour donner à la farine de froment ses nombreuses variétés gastronomiques.

— Potages au choix! fit Georges, imitant avec gaieté l'accent des restaurateurs de Paris; vermicelle! semoule! toutes les pâtes d'Afrique!

— D'Italie! repris-je.

— D'Afrique! Nous n'admettons à notre table que les produits de la ferme. N'en déplaise aux lazzaroni de Naples, ce macaroni est africain; n'en déplaise à Reims, à Nanterre, ces biscuits, ces gâteaux sont africains; tout cela provient du grain de blé.

— Oh *yes!* du blé multiplicateur, propagateur, universel! s'écria lord Corn.

— Quel est ce blé? hasardai-je.

Les yeux gris de l'Anglais s'animèrent à cette question, qui lui permettait de développer sa thèse favorite.

— Le *blé* ou *froment*, dit-il, en latin *triticum*, appartient à la famille la plus naturelle et la plus nombreuse du règne végétal, celle des graminées. Depuis l'herbe imperceptible des champs jusqu'à la canne à sucre, jusqu'au bambou gigantesque de l'Inde, toujours le même port, la même disposition des organes : tige de chaume, séparée, de distance à distance, par des nœuds; feuilles herbacées en forme de lames à deux tranchants, fleurs en épi. Du nord au midi, de l'orient au couchant, il n'est pas un

coin de la terre où ne végète quelque graminée. Or, le blé est le type de la famille : pourquoi ne serait-il pas universel ? Le blé est de toutes les plantes la plus appropriée aux usages de l'homme, et un tiers seulement du globe le produit. Moi, je veux propager le froment sur le reste de la terre. On l'a tenté sans succès dans certaines contrées ; les grains semés n'étaient pas primitifs, ils étaient trop acclimatés au sol d'où on les tirait. Moi, je trouverai le blé pur, le blé reproducteur par excellence.

J'interrogeai du regard mon ami.

— Rêverie ! me dit-il tout bas ; chaque science a son mirage, qui séduit les souge-creux. Le géomètre monomane cherche la quadrature du cercle ; le mécanicien monomane le mouvement perpétuel : cet agronome poursuit un blé imaginaire, universel, se reproduisant sous toutes les zones.

— J'ai parcouru vingt ans la Chine, continua lord Corn. Les mandarins m'assuraient que l'empereur Chin-Nong avait découvert le blé ; et ils me mirent sur la trace du froment primitif. J'emportai des grains en Australie ; je semai. Des roseaux sans épi sortirent du sol : ce n'était pas le véritable.

Je fis voile pour le Mexique. Un esclave nègre de Fernand Cortez est le premier qui cultiva le froment au Mexique. Il avait trouvé trois grains dans les sacs de riz que son maître avait apportés d'Espagne pour l'approvisionnement de l'armée.

— C'étaient deux grains de plus que n'en contenait la tabatière de mon oncle, remarqua Georges, et ce fut assez pour ensemencer un empire.

— Oh *yes !* un monde ! poursuivit le lord. Je pris des grains, et je m'embarquai pour le Congo. J'emmenai avec moi deux animaux délicieux, une perruche et... un tigre. La perruche, en jouant un jour dans ma cabine, avala mes grains. Je me précipitai sur elle pour l'étrangler ; elle vola dans la cage du tigre, qui n'en fit qu'une bouchée. Il fallait sauver mes grains : je me résignai à sacrifier mon tigre ; je tuai mon joli tigre ; je l'ouvris et retrouvai le grain. Je semai ; rien : ce n'était plus le véritable.

Alors je suis accouru ici. Le blé multiplicateur est ici ! oh *yes!*

— *Errare humanum est !* dit sentencieusement le docteur Agricola. Milord, je connais toutes les variétés de froment, et je crains fort que la vôtre n'ait d'existence que dans votre imagination.

Est-ce le *blé blanc de Flandre*, un des plus productifs qui se récoltent en France, ou le *blé blanc de Hongrie*, remarquable par la forme arrondie de son grain ?

Est-ce le *blé de Talavera* ou le *blé de Haie* (*hedge wheat*), que l'Angleterre multiplie depuis quelques années, à cause de la beauté du grain ?

Est-ce le *blé Lammas*, rouge, précoce, productif ?

Est-ce le *blé du Caucase*, aux épis allongés, au grain dur et pesant, remarquable par sa grande précocité ?

Est-ce le *blé blanc poulard* ou le *blé bleu conique* (*triticum turgidum*) ?

Est-ce le *blé de Pologne* (*titricum polonicum*), qui se distingue de tous les froments par la dimension extraordinaire de ses épis ?

Est-ce le *blé de Mars* (*triticum sativum vernum*), qui se sème au mois de mars, afin de remplir le déficit qu'occasionnent souvent les intempéries de l'automne et de l'hiver ?

Est-ce le *carré de Sicile ?* le *trimenia barbu de Sicile ?* le *blé Fellemberg ?* les *blés d'Odessa* et de *Taganrock*, ou bien celui du *Cap ?*

Est-ce l'*épeautre* (*triticum spelta*), ce froment rustique, dont la farine est supérieure à toutes les autres ?

— *Nó, nó !* fit l'Anglais.

— Est-ce enfin le *blé miracle* ou *de Smyrne* (*triticum compositum*), remarquable par son produit abondant ?

— Oh *yes !* le *blé miracle*, universel...

— Ne vous laissez pas prendre au mot, répartit le docteur ; le miracle de ce froment est son grand produit. Changez-le de latitude, il dégénère comme les autres, reprend son épi simple, et ne tarde pas même à devenir stérile.

— Ainsi, cria lord Corn, hors de lui, le blé serait circonscrit en deçà d'une certaine latitude qu'il ne peut franchir !

— Milord, je pense comme vous, que le froment peut être une plante universelle ; mais il faut comprendre cette universalité. A chaque zone son espèce : au climat chaud, le maïs ou blé de Turquie, le riz ; au climat tempéré, les différentes variétés du blé proprement dit ; au climat froid, le seigle, l'orge. Mais vouloir universaliser une espèce déterminée, c'est un rêve.

— Le blé n'a point de patrie, reprit le lord, il est cosmopolite. Observez, avec l'attention d'un botaniste, la composition de l'épi, vous conviendrez que la plante est destinée au monde entier. A la base de chaque *épillet*, vous trouvez deux écailles vides ou *balles*, en forme de carène, surmontées d'une *panicule*. Ce petit navire à voiles, grâce à sa merveilleuse légèreté, peut voguer sur les deux éléments : aérostat dans l'air, esquif sur les flots. Ainsi, lorsque le blé est mûr et que les tempêtes d'automne commencent à souffler, si la main de l'homme ne moissonne pas pour semer ensuite, le vent remplit le rôle de moissonneur ; il enlève les épillets et les pousse à des distances incalculables. Ces nacelles abordent sur les rives lointaines, y déposent leur cargaison, et la semaille est faite.

— Magnifique théorie ! cher milord, répondit le docteur Agricola. Mais il faut bien que le blé croisse d'abord quelque part ; il faut bien qu'une première tige se soit élevée avant que les vents et les flots aient emporté, comme vous dites, ces épis voyageurs. Eh bien ! quelle est la première terre qui fit naître cette tige ? *That is the question.*

Les uns soutiennent que c'est l'Egypte, d'autres la Perse, d'autres la Sicile. Plusieurs savants assurent avoir observé l'épeautre sauvage près d'Hamadan, et en avoir trouvé des pailles dans l'argile de la tour dite de Nembrod. Un juif m'a affirmé que le blé venait de lui-même en Mésopotamie, comme les pommes, les poires sauvages, les nèfles dans l'Occident. L'assertion du juif est confirmée par un fragment de Bérose, qui place la patrie du blé, de l'orge et du sésame, entre le Tigre et l'Euphrate. Cette opinion est assurément la plus conforme à la vérité ; car le blé est si indispensable à l'homme, que son origine doit tenir au berceau même du genre humain.

— S'il en était ainsi, répliqua l'Anglais, l'histoire suivrait du moins la propagation du froment, tandis qu'elle nous laisse dans l'incertitude. Au temps de César, par exemple, les Gaulois et les Teutons avaient du blé. Où donc les Gaulois et les Teutons avaient-ils trouvé du blé pour le semer ?

— Les Tyriens en avaient apporté en Espagne, les Espagnols en Gaule, et les Gaulois en Germanie, répartit le docteur.

— Et où les Tyriens avaient-ils pris ce blé ?

— Chez les Grecs, dont ils l'avaient reçu en échange de leur alphabet.

— Qui avait fait ce présent aux Grecs?

— Cérès...

— Quand on a remonté à Cérès, on ne peut guère aller plus haut, interrompit lord Corn; mais comme le crédit de la blonde déesse est fort déchu de nos jours, nous n'en restons pas moins dans les ténèbres.

L'Allemand et l'Anglais débitaient cette monographie du froment, sans s'inquiéter de leurs convives, et, dans la chaleur de la discussion, ils en seraient sans doute venus au fâcheux dénoûment du repas de Boileau, quand Georges les interrompit brusquement :

— Trêve! messieurs les savants, s'écria-t-il en remplissant nos verres d'un généreux vin d'Espagne. Assez de la création, passons au déluge. Au moins savons-nous tous l'origine du vin : nous devons ce nectar à Noé.

— Passons plutôt dans nos lits, ajoutai-je. Il se fait tard, le voyageur a besoin de repos.

Georges nous conduisit à nos hamacs, tressés avec la plus fine paille.

O rus! répétait, en se drapant dans les plis du chaume, le philosophe champêtre.

O fortunatos nimium, sua si bona norint...

— *Agricolas!* acheva lord Corn.

— Comment? fit le docteur, croyant s'entendre appeler.

— Bonsoir! répondis-je.

IV. — UNE MAISON ARABE. — EDJIR ET LE GRAIN DE BLÉ. — GÉNÉREUSE RÉPARATION. — LA FAMILLE DU BLÉ NOIR. — LABOURAGE. — SEMAILLE. — BATTEURS ET VANNEURS.

Le jour brillait quand je me réveillai. Un riant soleil entrait à pleins rayons dans ma chambre. J'entendais au dehors ces mille bruits, ces mélodies agrestes qui s'élèvent, le matin, autour des habitations rustiques, et que la brise imprégnée de la senteur des champs m'apportait par la fenêtre entr'ouverte. C'était le chant des laboureurs, le eaquetage du moulin, le roucoulement des pigeons, le babillage des poules et des canards, auxquels la fille de basse-cour jetait des poignées de grains. Je me dépêchai de rejoindre Georges.

Sur le revers opposé de la colline du *Grain de blé* est une masure délabrée qui sert d'asile aux pâtres pendant l'orage. Quelques chétifs palmiers ombragent l'abord de ce réduit, qu'envahissent des milliers de plantes pariétaires. C'est là que je trouvai mon ami.

— Tout n'est pas heur et bonheur, me dit-il avec tristesse, même dans la plus favorable des aventures. Je suis parti de Bourgogne avec un grain de blé; je me suis établi sur une terre inculte; aujourd'hui, je suis le plus riche colon de la province: mais je dois une larme à la pauvre famille arabe qui habitait cette ruine.

Quand je pris possession de la ferme, la famille décimée ne se composait plus que du chef, vieillard octogénaire, et de sa petite-fille, enfant de seize ans. Le père d'Edjir avait péri dans les guerres contre nos armées, et sa mère en était morte de chagrin. Les deux infortunés n'avaient d'autre pain que les épis de maïs qu'ils glanaient dans mes champs. Une fois, je m'absentai pour affaires. Edjir, témoin chaque jour des soins dont on environnait mon épi de blé déjà mûr, cueillit un grain pour le semer auprès de sa case. Mes gardes la surprirent et la retinrent captive jusqu'à mon retour.

Lorsqu'on la conduisit devant moi, elle se prosterna à mes pieds : « Pitié! pitié! criait-elle, ne faites pas mourir mon aïeul pour un grain de blé. »

Le désespoir et la tendresse de cette enfant me touchèrent. Je me rendis avec elle à la hutte, hélas! trop tard. Le vieil Arabe avait cessé de vivre. Il était mort de douleur d'avoir perdu sa petite-fille, ou peut-être... faute d'un grain de blé. Je recueillis l'orpheline désolée. Elle est à Arzew, dans une maison d'éducation tenue par des dames françaises. Dieu a doué cette créature primitive d'une rare intelligence. Elle a fait des progrès rapides, et elle vient d'embrasser, avec une foi ardente, le christianisme.

— C'est réparer généreusement un malheur dont vous n'avez été que l'occasion involontaire, dis-je en serrant la main de mon ami.

— Eh bien! ce n'est pas assez, reprit Georges. J'aime Edjir plus qu'une sœur, plus qu'une fille; elle m'aime. Pourquoi n'irions-nous pas ensemble, au pied du même autel, recevoir la bénédiction nuptiale de notre Dieu?...

— Je comprends à présent le triple mystère renfermé dans le nom de la ferme, interrompis-je. Il y a dans ces mots, *le Grain-de-Blé*, une fortune, un deuil, un amour.

Nous fûmes soudain distraits par des voix qui grossissaient de l'autre côté de la colline.

— *Nó, nó*, la charrue n'a pas été inventée dans la vallée du Tigre. Elle a été inventée en Chine.

— Et moi j'affirme que le sol où naquit le blé fut le premier labouré. Or, la patrie du blé étant près du berceau de l'homme, j'y attache l'invention de la charrue.

— *Nó, nó*, voyagez en Chine, vous verrez. Les Chinois célèbrent encore dans leurs coutumes la découverte de leur empereur Chin-Nong. Au jour fixé, le souverain se rend processionnellement aux champs. Là, il prend de ses propres mains la charrue, et trace lui-même un sillon, en souvenir du monarque laboureur.

— Eh bien! traversez les gorges du Liban, où le blé a remplacé les cèdres majestueux de l'Ecriture, vous y verrez fonctionner encore la charrue primitive, nommée en arabe *meharrat*. Elle est tirée par un chameau. Ce n'est qu'une branche d'arbre coupée sans une bifureation, et conduite sans roues; ou bien encore deux pièces de bois réunies à leurs extrémités. La pièce la plus longue sert de timon. Le joug est posé sur le cou du chameau, et retenu par des cordes de palmier. Le soc est une bèche adaptée à la base de la plus courte pièce. Le laboureur tient l'aiguillon de la main droite, et de la gauche la branche supérieure de la fourche. C'est l'enfance de l'art.

— *Nó, nó!*...

— Voilà nos deux agromanes, me dit Georges. Ils ont changé de thèse; mais ils ne s'entendent pas mieux.

— A merveille, répondis-je; vous avez là, ma foi, deux types précieux. Ils compléteront, sans qu'ils s'en doutent, mon instruction agronomique. Allons les faire disserter. Messieurs, dis-je en saluant, il ne paraît pas que la nuit vous ait porté conseil. Vous êtes montés au diapason des héros querelleurs d'Homère.

— Lord Corn est *de la famille du blé noir!* répondit l'Allemand.

— *Haó!* fit l'Anglais, moi!... blé noir!... expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous.

— Qui ne connaît la légende? Je veux dire que milord tient à ses idées.

— Expliquez-vous!... Expliquez-vous!...

— Eh bien! savez-vous pourquoi, après l'orage, si vous passez à côté d'un champ de blé noir, vous pouvez remarquer que la tige est penchée et flétrie, comme si la flamme

l'avait touchée ? Ecoutez ce que l'on raconte dans les villages d'Allemagne :

« Un jour le froment, le saule, la marguerite, l'hirondelle et le blé noir se trouvèrent réunis dans un même champ, au moment où de gros nuages s'amoncelaient sur la montagne. L'hirondelle, effrayée, se cacha dans le feuillage du vieux saule. L'arbre, que l'âge avait rendu prudent, abaissa ses feuilles ; la marguerite referma sa blanche corolle, et le froment inclina sa tête appesantie. Le blé noir seul garda le front haut, tandis que le tonnerre commençait à gronder.

« — Courbe la tête ! ferme tes fleurs ! répétaient ses voisines ; l'homme, qui est plus puissant que nous, tremble et n'ose affronter l'orage.

« — L'homme plus puissant que nous ! s'écria le blé noir indigné. Je vous prouverai, en regardant l'éclair, que nul n'est au-dessus de moi.

« A ces mots, la foudre éclate, la flamme et la pluie jaillissent des nuages ; la tempête passe furieuse sur la vallée.

« Quand son souffle se fut apaisé, l'hirondelle sortit du vieux saule en secouant ses ailes, l'arbre se redressa plus vert, la marguerite rouvrit ses pétales, et le froment releva la tête. Noirci par l'éclair, le blé noir, seul, penchait sa tige flétrie. »

— D'où le proverbe, appliqué aux opiniâtres que l'évidence ne peut guérir : *Il est de la famille du blé noir.*

— Oh *yes* ! docteur, vous êtes de la famille ; la charrue a été inventée en Chine.

— Messieurs, dis-je, pour couper court à la discussion, passons du labourage à la semaille. En lisant les anciens poëtes, Homère, Hésiode, Virgile, et les agronomes tels que Varron, Caton le Censeur, Aulu-Gelle..., il semble que le labourage et les semailles soient encore ce qu'ils étaient primitivement. On labourait en automne, on passait la herse, afin d'arracher les racines et les mauvaises plantes, et l'on semait la graine à la volée.

— Rien n'est changé, en effet, répondit le docteur Agricola, sinon que l'industrie, ingénieuse à substituer les machines à la main-d'œuvre, a créé un *semoir* pour remplacer le semeur ; comme bientôt vous verrez la vapeur remplacer nos bœufs de labour (1). Figurez-vous, au lieu de ce travailleur diligent, qui marche à pas égaux, jetant avec mesure les grains qu'il puise dans son tablier, un appareil à roues et à engrenages, traîné par un cheval : voilà le *semoir*.

— La supériorité des cultivateurs anglais tient à l'usage du semoir, ajouta lord Corn, devenu plus calme, après quelques instants de silence. Le semoir prépare mieux la récolte future et économise la précédente. Car il fait plus que répartir d'une manière avantageuse la semence dans le champ, il la recouvre en même temps ; de sorte que les oiseaux pillards ne peuvent en dévorer une portion, ce qui ne manque pas d'arriver dans les procédés ordinaires, avant que la herse ait eu le temps de recouvrir le semis.

Ces conversations nous conduisirent jusqu'aux bâtiments. Nous rentrâmes à la grange. Les *batteurs* frappaient en cadence avec leurs fléaux, afin de dégager la graine de son enveloppe. A côté, une *machine à battre*, mue par des chevaux, remplissait le même but, avec une grande économie de temps et de bras. Enfin des *vanneurs* débarrassaient le grain de la *balle*, en l'agitant dans l'air, puis le passaient au *crible* pour le séparer des graines étrangères.

Nous regagnâmes la maison en fredonnant, Georges et moi, ce couplet de notre vieux Du Bellay :

De vostre doulce haleine
Esventez ceste plaine,
Esventez ce séjour,
Cependant que j'ahane
A mon blé que je vanne
En la chaleur du jour...

(1) On sait que M. Barrat a réalisé ce progrès immense. Une Commission, nommée par le ministre de l'agriculture et du commerce, a vu fonctionner la machine à labourer. L'expérience a réussi.

V. — LES CHAPEAUX DE FLORENCE. — MOULINS. — STATISTIQUE ET ÉCONOMIE. — LA BOULANGÈRE DE SALZBOURG. — PAINS DE PIERRE ET PAINS DE BOIS. — LE DIEU PAN.

L'été s'écoulait, délicieux et fugitif, au milieu des loisirs les plus variés. Le dur *siroco* était tempéré par une

Le goûter de pâtisseries. Dessin de G. Janet.

fraîche brise, qui soufflait régulièrement de la Méditerranée, vers l'après-midi. J'adoptai, comme Georges, le chapeau de paille du colon.

Les femmes qui tressaient ces chapeaux, assises dans la cour de la ferme, sous ce ciel bleu, représentaient le coup d'œil des faubourgs de Florence. Une d'elles chantait une chanson italienne. Je l'interrogeai : elle était Toscane et avait exercé son métier à Florence. Mais, ayant su qu'elle gagnerait davantage en l'enseignant aux colons de l'Algérie, elle s'était embarquée à Livourne pour Arzew.

— Si nous avions ici les rives de l'Arno pour exposer la paille et la faire blanchir, je ne regretterais pas mon pays, disait-elle. Le maître est bon, je travaille en chantant. Quand j'ai natté ma paille, brin par brin, et que j'ai as-

semblé ma natte en spirale, je suis fière de faire sortir de mes mains des chapeaux aussi fins que ceux de Florence.

Je passais les heures les plus chaudes sous l'ombre, à lire les vieux Romains, ces dieux de l'agriculture, ou bien à suivre des yeux les abeilles, butinant autour de leurs petits toits de chaume. Souvent, à l'approche du crépuscule, je me laissais attirer par le fracas des écluses; j'allais au moulin voir travailler les meuniers, voir le grain s'écraser sous les meules et se réduire en farine, puis cette farine passer à travers le *blutoir*, qui la sépare du *son*.

Je réfléchissais, devant ce mécanisme, aux progrès incessants des sociétés. Du sauvage, qui broie grossièrement son grain entre deux pierres, à la vapeur, qui meut nos énormes meules, quelle distance! Il a fallu d'abord passer par le moulin à bras, qui substitua un mouvement de rotation régulier et continu à l'action inégale d'un écrasement à la main; puis au moulin à eau; puis au moulin à vent.

L'usage du moulin à bras remonte à une haute antiquité : « Depuis le premier-né de Pharaon, qui est assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la servante, qui tourne la meule du moulin », dit l'Exode. Il est aussi question des moulins à bras dans l'Odyssée. Les Romains les employèrent fort longtemps : c'étaient leurs esclaves et leurs condamnés qui tournaient les meules. Ce ne fut guère qu'au siècle d'Auguste que la force de l'eau fut substituée à celle de l'homme et des animaux. Vitruve, dans son dixième livre, donne une description des moulins à eau. Pline, qui écrivait son histoire naturelle soixante ans après Vitruve, en parle comme de machines curieuses et peu usitées. Antipater de Thessalonique, contemporain d'Auguste, célèbre, dans une gracieuse épigramme, l'invention nouvelle des moulins à eau :

« Femmes, dont les beaux bras se fatiguaient à moudre le blé, reposez-vous! Laissez le coq vigilant chanter au lever de l'aurore : dormez tout votre sommeil. Les naïades feront votre ouvrage, Cérès l'ordonne. Déjà elles s'élancent au haut d'une roue, et font tourner un essieu. L'essieu, par les rayons qui l'entourent, fait mouvoir la masse pesante des meules. Vous voilà revenues à la vie heureuse, aux doux loisirs de l'âge d'or. Plus de soucis! Vous jouirez sans fatigue des présents de Cérès. »

Mon ami venait me reprendre pour le dîner. Alors c'était entre nous des dissertations à perte de vue sur les rapports de la population avec les produits du territoire, sur la prospérité ou la chute des gouvernements, selon les époques d'abondance ou de disette. Nos deux agronomes étaient versés dans ces questions capitales.

C'est un préjugé répandu en France, soutenait le philosophe allemand, que le territoire produit assez de grains en une récolte pour nourrir ses habitants pendant deux ou trois ans. Ce préjugé tomberait de lui-même si l'on remarquait qu'une telle abondance donnerait en deux ans un excédant de quatre années sur la consommation. Car, à la suite d'un certain temps de fertilité, le prix des grains serait tellement avili, qu'il faudrait renoncer à leur culture. Cette erreur est d'autant plus fâcheuse, que, dans les temps de cherté, le peuple accuse les fermiers, les blatiers et les boulangers de produire, par leurs manœuvres, la hausse qui se manifeste dans les marchés. Alors ont lieu ces scènes de désordre qui entravent les transactions; le producteur conserve son blé, et une simple cherté se change en disette. La crainte a des effets si rapides, que, si la récolte manque d'un dixième, le prix des blés augmente de trois dixièmes; pour deux dixièmes, de huit dixièmes; pour trois dixièmes, de seize dixièmes...

En moyenne, dans votre pays, l'agriculture doit fournir 85 à 90 millions d'hectolitres de blé par an, sans compter 15 à 20 millions d'hectolitres pour les semences, la nourriture des animaux et les avaries. Toutefois, il faut conclure des calculs de Turgot, de Lavoisier, de Chaptal et des statistiques contemporaines, que le territoire français ne récolte de blé au delà de la nourriture de ses habitants que pour quinze jours dans les années ordinaires, pour vingt-sept dans les bonnes et cinquante-six dans les années très-bonnes.

« La France, écrivait Turgot à l'abbé Terray, rapporte du blé pour 380 jours en temps ordinaire, pour 304 jours dans les années faibles, dans les bonnes pour 456 jours. » Depuis Turgot, le rendement du sol s'est sensiblement accru; mais il ne reste pas moins établi que, sur dix récoltes, on en compte ordinairement une bonne, trois mauvaises et six médiocres.

Jugez de l'importance du commerce des céréales en France! La valeur moyenne des ventes annuelles est de 1 milliard 6 millions de francs. La plus grande disette de nos jours, qui est celle de 1817, fut l'année la plus favorable aux producteurs. Ils vendirent pour 1 milliard 995 millions 554 mille francs de grains, le froment ayant atteint le prix moyen de 36 fr. 16 c. l'hectolitre, taux tout à fait exceptionnel. En 1847, de funeste mémoire, le taux fut de même exorbitant : vous savez ce qu'il en a coûté à votre pays!

Lord Corn prit à son tour la parole :

— Ces considérations vous démontrent avec évidence le rôle immense de la culture du blé. Sans blé, pas de subsistances; or, les subsistances, dans un Etat, c'est tout. Ce n'est pas seulement la nourriture, c'est aussi la force, l'industrie, la défense, la tranquillité du pays.

— Il ne faudrait pas, observai-je que les saints fissent subir à la France la punition de la boulangère de Salzbourg : le pain nous est trop indispensable.

En entrant dans l'abbaye de Saint-Pierre, à Salzbourg, on voit, suspendue au portail, une pierre ronde et plate, de la couleur et de la grosseur d'un pain de quatre livres. On raconte qu'une femme de la ville ayant pétri le jour de la fête de saint Fidèle, une voisine lui reprocha de ne point chômer. La ménagère s'excusa, en disant qu'un si bon saint ne s'en fâcherait point. Mais elle fut bien étonnée, lorsque, voulant retirer son pain du four, elle ne trouva que des pierres, dont une seule fut conservée et portée à l'église, en mémoire de cette punition miraculeuse.

— Eh! mon Dieu! répliqua le docteur, les pains de pierre se mangent. Les Lapons, dans les grandes famines, mêlent une substance minérale, connue sous le nom de *bergmehl* (farine des montagnes), à leur farine de céréales, pour en faire du pain; et ils la regardent comme un don du Grand Esprit des forêts. Cette *farine fossile*, analysée par Berzélius, renferme, outre une matière animale, une quantité notable de silice. En l'examinant au microscope, on y a découvert dix-neuf espèces d'infusoires à carapaces siliceuses. Il est vrai que M. de Humboldt écrivait, au sujet du pain fabriqué avec la farine des montagnes : « On en a *mangé* dans la petite commune de Degerfors, sur les frontières de Laponie, mais je ne dis pas qu'on s'en est *nourri*. »

Le pain que j'ai vu en Suède n'est pas de la pierre, mais il n'est guère plus tendre que la pierre : c'est du bois. Dans le nord de la Dalécarlie, les classes pauvres ne pétrissent du pain qu'une ou deux fois par an. Ce pain est un mélange de seigle, d'avoine et d'écorce de bouleau,

bien macérée, ce qui le rend si dur, qu'il faut véritablement des dents dalécarliennes pour le manger.

Nous sommes loin de ces usages, nous autres. Notre pain est riche en propriétés alimentaires. Le gluten et autres principes azotés y abondent. Des chimistes en ont retiré 12 pour 100 de la farine qu'ils ont analysée; d'autres, jusqu'à 24 pour 100 de gluten non desséché. Le blé contient, en outre, de 68 à 74 pour 100 d'amidon, et 10 à 12 d'extrait gommeux sucré. Toutes ces substances sont nutritives; mais le gluten, comme matière végéto-animale, et par conséquent plus assimilable aux principes animaux que les autres, constitue, par son abondance, la bonne qualité de la farine, ce que les boulangers savent fort bien : plus la pâte est *tirante*, disent-ils, meilleur est le pain.

— Oh! le pain! s'écria lord Corn avec enthousiasme, c'est tout! c'est la nourriture essentielle de l'homme. Le pain représente la vie; nous disons gagner son pain, avoir son pain. Aussi, porte-t-il le nom antique du Grand Tout, du dieu Pan, du dieu de l'universalité.

VI. — LA MOISSON ET LES NOCES. — LA DOT DE LA MARIÉE. — LES PROVENÇAUX. — LES MAREMMES. — LÉOPOLD ROBERT. — LA NOEL DES OISEAUX ET LA NOEL DES GLANEURS.

Juillet arriva et avec juillet la moisson. Un soleil plus chaud brilla dans le ciel et mûrit les derniers épis de froment, dont les têtes chargées de grains s'inclinaient mollement vers la terre, mariant leur blonde chevelure aux coquelicots de pourpre et à l'azur des bluets. Je m'éveillai dès l'aurore. Ce n'était pas le chant du coq, le gazouillement des oiseaux, le bourdonnement de l'abeille, qui m'annonçaient le jour. C'était la voix de l'Eté lui-même, c'était la chanson des moissonneurs :

Gais moissonneurs et moissonneuses,
Le jour se lève à l'horizon,
Garçons et fillettes rieuses,
Préparez-vous pour la moisson.

Au ciel déjà le soleil brille
Et sur nous darde ses rayons.
Allons avec notre faucille
Couper les blés dans les sillons!

Georges était parti la veille pour Arzew. Il nous avait donné rendez-vous à la colline du Grain-de-Blé au lever du jour, pour ouvrir solennellement la moisson. A notre arrivée, une troupe joyeuse et riante chantait et dansait sans mesure, agitait en l'air des branches de palmiers, jetait des bouquets de fleurs en saluant le nom du maître. Au milieu de la foule bruyante, nous reconnûmes Georges. Il tenait par la main une jeune Arabe, vêtue avec simplicité, mais d'une beauté rare. Une couronne de blonds épis s'entrelaçait avec ses cheveux de jais autour de son front bruni, et formait le plus ravissant contraste. On n'eût pas mieux imaginé la Cérès africaine : c'était Edjir. Le prêtre de la paroisse avait uni le matin ces deux êtres créés l'un pour l'autre, nés sous des climats et dans des conditions si divers, et qu'un caprice du sort avait rapprochés.

Après que nous eûmes offert nos compliments au couple heureux :

— Messieurs, dit Edjir de l'accent français le plus pur, voici la dot de la mariée.

Elle ôta de son sein un petit étui de paille artistement tressé, et de l'étui... le même grain de blé qu'elle avait cueilli en l'absence de Georges, et qui lui avait coûté tant de larmes.

— Un pareil grain, continua-t-elle, a enrichi cette terre; celui-ci, après avoir fait mon malheur et mon bonheur, enrichira un monde : allez le semer!

Elle n'avait pas terminé, que l'étui était arraché de ses doigts.

— Oh yes! oh yes! criait lord Corn, je le tiens, le blé pur, le blé universel!...

Et ce disant, il fuyait plus vite qu'Achille aux pieds légers, emportant sa conquête.

— Milord! milord! où courez-vous donc? criait toute la troupe.

— A Tombouctou, et de Tombouctou dans le Monomotapa!

Ce furent ses derniers mots.

— Il est de la famille du blé noir! murmura le docteur Agricola.

Cependant la reine de la fête avait inauguré les travaux en sciant de sa main plusieurs épis. Les moissonneurs entamèrent les pièces avec leurs faux, aux chants mille fois répétés des fabliaux et des poëtes provençaux :

Lou printen douno la verduro,
L'estiou remplis leis magasins...
. . . . . .

La moisson, sur la côte de l'Algérie, rappelle les coutumes des provinces méridionales de la France. La plupart même des moissonneurs y arrivent de la Provence. Qui ne connaît le joyeux pèlerinage du Midi? Depuis la côte de Grasse jusqu'à Digne et Draguignan, dès que vient la belle saison, on se réunit dans les villages et dans les marchés. Chacun aiguise sa faux : les jeunes filles choisissent les jeunes garçons avec lesquels elles liéront les gerbes. Au jour marqué, paysans, ouvriers, jeunes gens, tous s'assemblent sur la place de l'église. On entend la messe en commun, et, la bénédiction donnée, le plus jeune frappe à tour de bras sur un tambourin. C'est le signal : aussitôt chaque moissonneur se met en marche, son paquet sur l'épaule et sa faucille pendue près de sa gourde.

Ces troupes de travailleurs passent des plaines de la Napoule à celles de Fréjus et de Brignolles, remontent à la Verdière, redescendent aux plaines de Tarascon, et finissent par Arles et la Camargue. Ils fauchent et moissonnent toute la contrée. Le soir, après le souper, ils dansent, en chantant, les gais refrains de leurs chansonniers :

Lou printen douno la verduro,
L'estiou remplis leis magasins...
. . . . . .

Quel contraste de l'autre côté des Alpes! Dans la campagne romaine, la moisson est un deuil. Le séjour heureux de Saturne dans l'antique Ausonie n'a pas laissé de traces. Plus vestige des traditions chantées par Virgile et Ovide!... Les pauvres jeunes filles qui, chaque année, descendent avec leurs frères et leurs promis (*promessi*) des montagnes de la Sabine, de Lucques et des Abruzzes, pour moissonner la plaine romaine, ont rarement le cœur aux chansons. Pour un médiocre salaire, elles viennent sans gaieté, et contre leur gré, exposer leur jeunesse à la maligne influence de l'*aria cattiva*, et travailler péniblement sous une discipline rigoureuse. On rencontre les moissonneurs romains par bandes immenses, rangés sur une seule ligne, s'avançant lentement et par mouvements réguliers au commandement des *corporali* armés de bâtons. Un triste silence pèse sur cette multitude laborieuse. On

n'entend que le bruit du fer qui tranche et de l'épi qui tombe. Le soir, il est rare que tous répondent à l'appel. Tel est l'état des Maremmes. Léopold Robert s'en est inspiré. Qu'on s'étonne après cela de la désolante mélancolie dont est empreint son tableau des *Moissonneurs!* Son génie, s'il eût plané au-dessus de nous de la colline du *Grain-de-Blé*, eût enfanté la vraie fête de la moisson.

Le repas des noces était dressé au pied même de la colline, sur les épis et les gerbes abattus par les faucheurs. La joie, les rires, les doux propos et les chansons joyeuses couronnèrent le festin des époux et des moissonneurs. Lorsque les rayons du soleil furent près de disparaître derrière les hautes cimes de l'Atlas, nous regagnâmes la maison, montés sur les chariots chargés de froment.

Georges avait laissé la clef des champs à tous les glaneurs.

— C'est aujourd'hui la Noël des oiseaux, avait-il dit.

Nous demandâmes l'explication de ces mots.

— Il y a, répondit-il, dans les provinces septentrionales de la Suède, un usage qui consiste à exposer, pour le jour de Noël, quelques gerbes de blé, conservées exprès, sur des pieux plantés en terre dans le voisinage des habitations. Chaque paysan accomplit religieusement ce devoir. Les petits oiseaux ont donc encore quelques grains à becqueter çà et là; et, dans cette saison, si rigoureuse sous les hautes latitudes, c'est pour eux une trouvaille inestimable. Si l'on demande aux habitants l'explication de cette coutume villageoise, « Il faut bien, répondent-ils, que

Les usages de la paille. Dessin de G. Janet.

toutes les créatures vivent et se réjouissent en célébrant l'anniversaire de la venue du Seigneur. »

Aujourd'hui, c'est la Noël des glaneurs. Qu'ils vivent et se réjouissent en célébrant la venue d'Edjir!

VII. — LES ADIEUX.

Tout fuit en ce monde ; mais, plus vite que tout le reste, fuit le temps heureux que nous passons près d'un ami!

Il fallut se dire adieu!

J'embrassai Georges avec émotion, non sans le remercier mille fois d'avoir régénéré mon être par une vie active.

— Vous avez réalisé, lui dis-je, ce que je croyais une chimère : la véritable *ferme-modèle*.

— Et que direz-vous donc, répliqua l'intrépide colon en humant sa prise, lorsque j'aurai établi le *drainage* dans mes champs pour les préserver des inondations de l'hivernage? Docteur, vous m'aiderez à poser mes *drains* ou conduits souterrains, n'est-ce pas?

— Hélas! répondit le philosophe, le cœur accepte, mais la volonté refuse. Je me suis inspiré de votre oasis, il faut que je traverse les déserts pour aller prêcher mes inspirations. Recevez mes adieux et mes vœux!

Je partis sans oser me retourner pour regarder les lieux que je quittais. Je n'aurais pas eu la force de m'en arracher en lisant sur la colline, que la faux épargnait encore, les mots sacrés écrits en lettres d'or:

LE GRAIN DE BLÉ.

CHARLES BEAUFRAND.

VOYAGE EN FRANCE. — NORMANDIE (1).

HUIT JOURS A DIVES.

Le chemin. Les colis du Havre. Les émigrants. Trouville. Bonnets de coton. Dives. La famille Moisy. Une fameuse armoire! Collin-Lenôtre et Collin-Colbert. Châteaux... sur le sable. Cabourg. Portraits et anecdotes. La mère Lermois. La foire de Dozule. Herbagers et aubergistes. Les demoiselles du Calvados. Bruc**t. L'art de faire dix lieues par jour. Légende du Christ et du vitrier. Un exilé de Paris. Chasses normandes. Les canards. Les falaises. Paysages. Le vent de Dives. La noblesse aux champs. La dentelle. L'avenir de la vallée d'Auge.

Une vue de la vallée d'Auge. Dessin de Louis Marvy (2).

Je n'ai pas la prétention d'avoir découvert Dives, pas plus que je n'aurai celle d'en écrire l'histoire. Cependant j'y suis allé, véritablement allé, et l'on sait bien des gens qui n'en veulent pas davantage pour inscrire une Amérique nouvelle au catalogue de leurs découvertes.

En conséquence, on me permettra bien de dire que Dives est situé en Normandie, à quelques lieues de Trouville, département du Calvados, arrondissement de Pont-l'Evêque, canton de Dézulé. Quand on parle d'un pays, encore faut-il bien dire où il habite.

On arrive à Dives par terre ou par mer, ce qui permet aux touristes de voyager au gré de leur fantaisie. Ceux-là prennent la diligence de Caen, qui se sépare du chemin de fer de Rouen à Saint-Pierre-de-Louviers, et dépose les

(1) Voyez la Table générale et les tables particulières.

(2) Louis Marvy, enlevé aux arts par une mort prématurée, a laissé plusieurs petits chefs-d'œuvre de dessin. Celui-ci et le suivant, choisis parmi les plus fines perles de son crayon, ont été acquis par le *Musée des Familles*, déjà illustré quelquefois par cet admirable talent.

touristes au carrefour Saint-Jean, où il est toujours facile de gagner Dives, à pied ou en voiture ; ceux-ci continuent leur course en wagon jusqu'au Havre, sautent sur le bateau à vapeur de Trouville, prennent un cabriolet chez M. Lelièvre, et entrent avec fracas à Dives, deux heures après.

Voilà pour le passé et le présent. L'avenir promet un service régulier et quotidien du Havre à Dives, quand l'établissement de bains que la spéculation projette aura bâti son casino sur les dunes de Cabourg.

Les douceurs d'un voyage nocturne en diligence peuvent ne pas séduire toutes les imaginations, et peut-être est-il permis de n'en pas aimer les délices, sans passer pour un fantaisiste exagéré. Je sais bien qu'on traverse par la voie terrestre une contrée magnifique, où paissent ces grands troupeaux de bœufs, chers à la Normandie ; mais les ténèbres dérobent les herbages à tout regard indiscret, et fallût-il braver les caprices du perfide élément, si redoutable aux cœurs parisiens, on en connaît qui préfèrent les aventures d'une navigation aux beautés d'un paysage qu'on ne voit pas.

Quand j'arrivai au Havre, la ville était pleine de ces barriques de sucre et de ces balles de coton qu'on voit éternellement se promener par les rues et sur les quais en conquérants. Le Havre est une ville peuplée de marchandises ; les hommes y sont à l'état d'accessoire. On en voit bien un certain nombre qui marchent avec une certaine apparence de liberté, mais ceux-là sont accompagnés de colis qui les surveillent. Ces balles de coton et ces barriques de sucre, qu'on rencontre partout, ont des maisons de campagne à Ingouville et à Sainte-Adresse, où elles passent l'été. Elles sont généralement très-riches, et vivent honnêtement en famille. Quelques-unes cependant soupent chez Lether, qui remplit au Havre les fonctions du café Anglais et de la maison d'Or, à Paris.

Les rues du Havre étaient, en outre, sillonnées de bandes d'Allemands de tout sexe et de tout âge, qui attendaient le jour du départ, et trompaient leur oisiveté par des promenades sans fin sur les quais et le môle, où leurs yeux cherchaient la mer. Quelques-uns de ces émigrants conservaient encore le costume de leurs forêts natales, le gilet d'écarlate, la culotte de velours noir, serrée aux genoux par de grandes guêtres de cuir, la veste à boutons d'acier, le chapeau de feutre avec un rameau vert ; les hommes avaient la grande pipe à tuyau flexible, les femmes portaient autour de leur tête nue les longues tresses nattées de leurs cheveux blonds. De petits enfants trottinaient sur leurs pas, regardant partout d'un air à la fois craintif et curieux.

On a remarqué que les jeunes soldats, — ceux-là qu'Alcide Tousez appelait des tourlourous, — marchaient en se tenant accrochés par le petit doigt. Pourquoi le petit doigt? Aucun philosophe ne l'a jamais su. Les Allemands et leurs Allemandes se promènent plus simplement, aux bras les uns des autres ; mais les Allemands d'une part et les Allemandes de l'autre, et tous sur une même ligne, comme des grenadiers à la parade, sans que les deux sexes se mêlent jamais...

Chaque âge a ses plaisirs,

dit le poëte.

Ces rangs inflexibles ne s'ouvrent que devant les barriques de sucre et les balles de coton. A tout seigneur tout honneur.

Le *Castor*, sur lequel une douzaine de voyageurs avaient pris passage, agita ses nageoires vers neuf heures du matin, et mit le cap sur Trouville. Malgré son nom amphibie, le *Castor* est quelque peu paresseux. Il navigue comme un bateau qui n'est pas pressé et qui sait que personne ne l'attend. A cette époque-là, — on était au mois d'avril, — Trouville se repose. Trouville n'a pas alors d'autres habitants que ses habitants, c'est-à-dire personne, ou peu s'en faut. Les pêcheurs sont en mer et ne rentrent chez eux que pour embrasser leurs femmes, et voir si leurs enfants grandissent, ces enfants qui multiplient autour des cabanes les plus pauvres. Quelques marchands se promènent, regardant leurs voisins. Les plus actifs, ne voulant pas perdre les douces habitudes du négoce, se dégnisent en clients, et s'achètent à eux-mêmes quelques marchandises, qu'ils replacent secrètement dans les tiroirs. Un douanier dort sur le quai.

Cependant la ville semblait se réveiller ; Trouville sommeillait depuis cinq mois. Quelques aubergistes, debout sur le seuil de leurs établissements vides, regardaient le ciel d'un air joyeux. Ceux-là ouvraient les fenêtres closes, d'autres chassaient le sable apporté par le vent de la mer sur leur porte abandonnée. Tous se frottaient les yeux. Le printemps était venu,—le printemps, ce courrier des baigneurs.

Un commissionnaire, médaillé par la municipalité de Trouville, et engraissé par un long repos, sauta sur mes bagages.

— Où va monsieur? dit-il de l'air majestueux d'un administrateur dans l'exercice de ses fonctions.

— Monsieur va chez Lelièvre.

— Quel Lelièvre ?

— Il y en a donc plusieurs?

— Il y en a deux : Lelièvre de l'*Hôtel de Dieppe*, et Lelièvre de l'*Hôtel de France*.

— Je vais chez Lelièvre qui a des voitures

— Alors suivez-moi... Lelièvre est un fameux lapin !

O déplorable effet de la littérature ! où l'on cherche la sainte hospitalité, c'est un calembour qui vous accueille !

Lelièvre donnait à déjeuner à deux ou trois de ses amis ; il achevait un plat d'anguilles, et commençait un plat de tripes à la mode de Caen : en Normandie, on déjeune toujours... Cependant il consentit à boucler les harnais d'un cheval blanc aux brancards d'un tilbury jaune, et nous partîmes.

La route suit quelque temps les bords de la Touque, et traverse le village de ce nom. Le village et le paysage étaient constellés de bonnets de coton blanc : bonnets dans les herbages, bonnets aux fenêtres, bonnets sur terre, bonnets sur mer ; tous en coton et tous blancs. Il serait plus facile de rencontrer un bonnet de coton blanc sans mèche qu'un Normand sans bonnet de coton. Le bonnet est du féminin et du masculin ; c'est le chapeau des hommes et la coiffe des femmes. C'est laid, mais universel. On se souvient de ce roi d'Yvetot et de la chanson qui en raconte l'histoire :

Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.

Pour couronner son roi, Jeanneton s'était retiré le bonnet de la tête.

Eh bien ! le croirait-on ? malgré le bonnet de coton blanc, il y a des Normandes qui réussissent à rester jolies.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

a dit un poëte.

On a vu des Normands sans souliers ; on n'en a jamais vu sans bonnet de coton.

La route qui conduit de Trouville à Dives traverse un pays magnifique, semé de maisons rustiques, autour desquelles les pommiers ouvrent leurs petites fleurs, neige odorante du printemps. Les bœufs dorment dans les prés, et quelque bonne femme file au seuil de son jardin. Quand on monte sur les hauteurs, on voit à l'horizon les nappes vertes de l'Océan. Quelques hameaux, trahis par des volées de pigeons blancs, sont tapis dans le creux des vallons, au milieu des haies, d'où sort un léger bruit de source, babillant sur le gravier.

Il faisait chaud, et la route était déserte. Tout à coup, au détour d'une colline, le cocher me poussa du coude.

— Monsieur, dit cet Automédon, voilà Dives.

Je regardai. Un paysage éblouissant se déroulait sous mes yeux. La vallée d'Auge s'ouvrait à mes pieds, comme une immense coupe, faite d'une seule émeraude. Des îles de pommiers en fleurs et de gros poiriers piquaient cet océan de verdure, qui fuyait de plaine en plaine, jusqu'aux falaises de Lion-sur-mer. Le lourd clocher de Dives montrait l'emplacement du village, séparé de Cabourg par la rivière aux plis d'argent, et, par-dessus les dunes, les lames blanches de l'Océan se courbaient en croissant. Une lumière blonde couvrait cette terre enchantée; des bœufs fauves, pareils à des insectes, erraient dans les vastes prairies, çà et là, dorés par le soleil; de minces filets de fumée ondulaient entre les feuilles des arbres, et l'on entendait, sous l'ombre des bosquets, groupés autour d'invisibles chaumières, un doux bruit, des chants d'oiseaux mêlés à des petits cris d'enfants.

Un quart d'heure après, le tilbury de M. Lelièvre roulait avec orgueil sur les galets de Dives. Au bout de la rue, et presqu'en face l'une de l'autre, s'ouvraient les portes rivales des hôtels de *Londres* et de l'*Epée royale*. Les deux hôtelières étaient en présence, s'observant du bonnet; celle-ci grasse, celle-là maigre. Tels autrefois les Montaigu et les Capulet se mesuraient du regard.

— M. Collin? demandai-je à ma voisine de droite.

— M. Collin?... Attendez donc... Un monsieur de Paris?

— Oui, madame.

— Il mange chez nous.

— Très-bien. Et il demeure?

— Chez la mère Moisy.

— C'est parfait. Et la mère Moisy, où loge-t-elle, s'il vous plaît?

— Là-bas, sur la route, à droite, la première grande ferme à gauche.

Un coup de fouet et un temps de galop conduisirent le tilbury à la ferme de la mère Moisy, qui éplucha ses épinards, en compagnie du père Moisy et du fils Moisy. Une chienne noire et folâtre trottait à travers des plants de légumes, et vint à la rencontre du tilbury, en remuant la queue.

— M. Collin? madame...

— M. Collin? il est sur les dunes.

— Y a-t-il une chambre par ici?

— Il y en a cinq.

— J'en prends une.

— Entrez, monsieur... Monsieur choisira.

Je poussai la porte à claire-voie, et je me trouvai au milieu de la famille Moisy. — La chienne sauta sur mes jambes, l'enfant grimpa sur mes genoux : la connaissance était faite.

— Quelle magnificence ! me disais-je, en suivant la mère Moisy, de pièce en pièce, dans la ferme. Un cabinet de travail, orné d'une table en bois de sapin, cinq chambres à coucher, une salle à manger tapissée de lithographies : les prodigalités de Sardanapale sont dépassées !

La première chambre où m'introduisit la mère Moisy était meublée d'une armoire dont les deux battants, en bois du nord, fermaient l'une des extrémités; d'un lit à rideaux de camaïeu, d'une petite table surmontée d'une petite glace et de deux chaises en paille. Une lucarne, ménagée en face de la porte, ouvrait sur un jardin, où quelques poules faisaient l'école buissonnière. Les malles posées à terre, on avait trois pieds carrés de dalles pour la promenade. Un portrait de l'Amérique, coiffée de plumes de perroquet et armée d'un arc, décorait le mur. Au pied du lit, on voyait un crucifix avec un rameau de buis bénit.

Les rideaux du lit représentaient une fête de village à la manière de Téniers. Ces pastorales et la commodité de l'armoire, où l'on pouvait serrer les hardes, me séduisirent.

— Je reste ici, dis-je à la mère Moisy.

La mère Moisy s'en alla. La mère Moisy, je m'en aperçus plus tard, était, à sa manière, une personne d'un grand sens. Solide comme une cariatide, avec des traits dont la pureté sculpturale augmentait encore l'expression calme et placide de sa physionomie, elle parlait peu, agissait beaucoup, et se montrait toujours de bonne humeur. La formule constitutionnelle du régime représentatif était en complet désarroi chez elle : la mère Moisy régnait et gouvernait. Quand elle avait dit : — Il fait beau, le père Moisy se hâtait de répondre : — Très-beau. Mais si elle reprenait : — Il fait froid, le père Moisy ajoutait immédiatement : — Très-froid.

Le fils Moisy, petit bonhomme de quatre ou cinq ans, imitait le silence maternel. Quand il s'amusait à décapiter des fleurs, c'était, comme Tarquin, sans parler. Il riait tout seul, et, comme le trappeur de Cooper, sans bruit. On ne l'entendait jamais que le matin, quand on le débarbouillait; mais alors il criait en une seule fois pour vingt-quatre heures. Au premier cri, Collin sautait à bas du lit.

— Bon ! il fait jour, disait-il, on débarbouille Pierrot.

Le caractère de la chienne, — Diane, — était d'avoir faim. Elle abusait de son caractère. Pierrot ne se rappelait pas avoir mangé une tartine tout entière.

Aussitôt que mon hôtesse se fut retirée pour vaquer aux soins du ménage, je débouclai ma valise pour changer de costume et serrer le linge et les vêtements dans l'armoire.

— Fameuse armoire ! murmurai-je... Voilà qui est plus commode qu'une commode : on y mettrait un trousseau.

La malle vidée, j'ouvris l'armoire.

L'armoire ouvrait sur une échelle.

Pas de rayons, pas de planches, mais une échelle qui conduisait dans un galetas.

— Où diable la trahison va-t-elle se nicher ! m'écriai-je en refermant l'armoire.

Le lit n'imitait pas l'armoire; sous la courte-pointe à personnages, il y avait de vraies couvertures, de vrais draps et de vrais matelas.

La table non plus ne mentait pas; elle n'avait pas de tiroir, et le faisait voir.

Mon ami Collin était sur les dunes. Pour arriver aux dunes, il faut traverser la Dives sur un affreux pont de bois, passer devant Cabourg et s'enfoncer dans la plaine à droite. La chaîne des dunes sépare l'Océan de la vallée.

Du sommet de ces dunes, la vue embrasse une immense étendue de mer. Des voiles et des panaches de vapeur passent à l'horizon. La côte, formée de dunes et de falai-

ses, se courbe en croissant, que terminent les caps d'Antifer et de Honfleur. Si l'on se tourne du côté de la terre, le regard plonge jusque dans les perspectives lointaines de la vallée d'Auge, que protége un cercle de collines vertes, évasées comme les lèvres d'une coupe. Sur le premier plan, et couchés dans l'herbe, voilà Dives et Cabourg : là, le vieux clocher et l'église gothique, crénelée comme une forteresse, avec ses trois nefs et ses portails où l'ogive fait courir ses rinceaux de feuillage ; là, l'église neuve et le clocher blanc. La rivière glisse entre ses rives plates et limoneuses, et cherche la mer. Derrière un pan de collines, là-bas sur la côte, entre Viller et Dives, cette pointe verte, c'est la pointe d'Herdgatt, d'où Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, regardait le départ de la flotte qui allait à la conquête de l'Angleterre.

La magnificence de ce spectacle au soleil couchant défie tous les pinceaux. L'œil en perçoit les beautés, mais le plume ne peut en rendre les suavités et les délicatesses. La mer est rayée de bandes d'or, où frissonnent des lames de feu ; une lumière plus douce couvre la vallée, et rit sur les briques rouges et les ardoises aux tons gris. Des nuages couleur de pourpre s'enflamment dans le ciel, lavé de tons verts et orangés ; l'ombre des dunes s'allonge dans la plaine et descend vers la rivière, dont les eaux tranquilles ont l'éclat métallique de l'acier fondu. Le faîte des peupliers et des collines baigne dans la lumière, tandis que déjà la clarté s'efface des prairies, où la silhouette errante des troupeaux disparaît dans la naissante obscurité du soir.

Les chariots crient dans les chemins, les paysans suivent à pas lourds les sentiers amis qui mènent au village ; les pêcheuses de crevettes, jambes et pieds nus, la perche sur l'épaule, abandonnent la plage où le flot monte, et regagnent les dunes lestement. La chaleur du jour tombe, et le vent de la nuit se lève. On n'entend plus dans le chaume que les alouettes qui gazouillent et s'appellent. Une sérénité profonde s'étend sur la campagne, qui semble saluer d'un sourire l'heure tardive du repos.

D'un de ces sommets déserts, la vallée se présente aux yeux ravis comme un décor d'opéra. On dirait que la main capricieuse d'un artiste a posé là ces deux clochers, et dessiné à leur ombre les massifs de maisonnettes qui éparpillent leurs toits dans la prairie.

Entre la Dives et la mer s'amincit une langue de terre, couverte de bruyères, d'épines et d'ajoncs, et que peuplent des tribus vagabondes de lapins ; reliée aux dunes par un isthme étroit, cette presqu'île offre, dans toutes ses parties désertes, des points de vue qui séduisent tour à tour. Devant, c'est la mer ; derrière, c'est le panorama de la vallée, avec ses villages. On ne se lasse pas de voir et d'admirer. Quel spectacle pour un peintre ! quelle solitude pour un rêveur !

Vous souvient-il de cette promenade fantastique qu'un hôtelier de Bouc, en Provence, fit faire à Méry au travers des monuments invisibles de sa ville imaginaire ? Eh bien ! cette promenade, je l'ai faite sur les dunes de Dives, en compagnie de mon ami Collin.

Au moment de mon arrivée, il traçait du bout de sa canne un jardin anglais dans les plis du sable. Un bonhomme le suivait, plantant des piquets. Collin jeta sa canne et vint à moi.

— Pardieu ! dit-il, vous arrivez à propos ; je vais vous faire voir le casino.

Et grimpant comme un chamois sur les dunes, il s'arrêta au centre d'un plateau.

— Voilà ! reprit-il.

J'étais au pied d'une bigue, portant un chiffon de cotonnade rouge, effilé par le vent.

— Là, sont les ailes ; ici, la porte d'entrée ; à droite, les salles de jeu ; plus loin, la salle de bal ; à gauche, le restaurant, ajouta-t-il : tout a été prévu, les dégagements sont nombreux et les ornements du meilleur goût. Voici la terrasse qui descend sur le rivage par un plan incliné. Nous avons un manége : voulez-vous le voir?... il est superbe.

Et Collin se met à courir... Je le suis, et je me trouve sur les bords d'une immense excavation, fermée par un cercle de dunes.

— Regardez quelle étendue... les écuries sont là, les gradins tournent autour du manége ; on retourne au casino par cette avenue de sapins, une autre mène à la laiterie. Elle est charmante, cette laiterie ; quelque chose comme un châlet avec des sofas, un souvenir de Trianon. Venez.

Et Collin reprend sa canne. Je cours avec lui et j'atteins une éminence sur laquelle flotte un drapeau jaune.

Tandis que je cherche la laiterie, Collin se retourne.

— Là-bas, sur ce sommet, vous voyez l'observatoire, dit-il

Je voyais une banderole bleue.

— A côté est le gymnase pour les enfants ; il est admirablement situé, dans un creux à l'abri du vent. Un pavillon est auprès pour les grands parents, un pavillon chinois du plus joli modèle. Il faut que je vous montre ça.

Et Colin me montre un ravin circulaire avec un monticule à côté.

— Sur la même ligne, mais à quelques centaines de pas du casino, ce grand bâtiment dont vous admirez les vastes proportions, c'est l'hôtel ; il est ménagé pour donner du logement à cinq cents personnes. De la terrasse qui tourne autour de ce magnifique édifice, le plus beau qu'on ait encore élevé en France, la vue s'étend sur la mer et sur la vallée. Admirez, mon ami, admirez l'élégance de son architecture.

J'admirais, dans ce moment, les jeux de quelques lapins folâtres qui se divertissaient dans la bruyère.

— Cet immense bassin est préparé pour les baigneurs à qui le choc des lames ne convient pas ; la mer y entre et en sort par un chenal ; on y descend par des gradins en pente douce.

Le doigt de Collin me faisait remarquer un trou circulaire rempli d'épines.

— Et tout autour de ces aménagements si commodes, voyez avec quel art on a su distribuer les quinconces, les boulingrins, les avenues, les pelouses, les bosquets. Que d'ombrage et quels frais jardins ! Ce n'est pas tout, reprit-il, nous avons des écuries pour cent chevaux et des remises pour cinquante voitures, tilburys, calèches, briskas, chars-à-bancs, phaétons. La salle de théâtre, une bonbonnière, occupe ce pavillon, à l'extrémité de ce corps de logis... ; les cabinets de lecture sont derrière... ; là est la bibliothèque. Remarquez comme elle est bien située..., tout à l'extrémité de la galerie qui conduit à la salle de concert.

Et Collin, se croisant les bras, regardait la plaine et les dunes où le vent du soir frissonnait parmi les épines.

Je m'assis par terre.

— Çà, mon cher, lui dis-je, on montre aux voyageurs, en Egypte, les ruines de villes fameuses qui n'existent plus ; vous, ami du progrès, vous faites voir aux touristes les magnificences de cités qui n'existent pas encore ! c'est mieux !

— Comment, qui n'existent pas ! s'écria Collin dans un vif mouvement d'indignation. Qu'est-ce donc que cela, s'il vous plaît ?

Et tirant un plan de sa poche, il l'étala sur le sable.

— Homme de peu de foi, reprit-il, vous avez regardé avec les yeux de la chair, regardez avec les yeux de l'esprit.

Et, du doigt indicateur, il me montrait des dessins rouges sur un papier blanc, coupé de lignes vertes. C'était le plan du futur établissement de bains et du casino de Dives, tel que l'a conçu la Société thermale.

Tout y était : l'hôtel, l'observatoire, le jardin anglais, les pavillons, le gymnase, la laiterie, les kiosques, le manége, le restaurant, les avenues. L'établissement était admirablement conçu dans son ensemble et ses détails, et, pour être sans rival en Europe, il ne lui manquait que d'exister.

— Avant deux mois le casino sera debout, dans un an l'établissement existera ! s'écria Collin avec l'enthousiasme de la conviction.

Des bandes d'ouvriers qui travaillaient sur les dunes semblaient donner raison à cet enthousiasme ; sous l'effort de leur pioche, on voyait se dessiner les avenues et courir les lignes du casino.

D'après ce qu'on raconte dans le pays, la Société thermale dispose d'assez de ressources pour faire promptement des réalités de toutes ces chimères. Elle a fait l'acquisition de la presque totalité des dunes ; les travaux sont poussés avec une grande activité, et, avant trois mois, le casino sera fondé. Le temps et les baigneurs feront le reste.

Cependant la nuit se faisait. Il fallait songer à regagner Dives.

—Vous avez vu Lenôtre, me dit Collin, vous allez voir Colbert.

Et, reprenant la canne savante avec laquelle il dessinait les jardins sur le sable fin des dunes, il entra dans une baraque, où il procéda avec la gravité d'un ministre des finances à la paye des ouvriers.

Quand nous passâmes devant Cabourg, le village prenait le frais sur la route qui va de Dives à Troarn par Varaville. On voyait là beaucoup de femmes et beaucoup d'enfants, mais peu d'hommes et presque tous vieux. Les frères et les maris naviguaient dans la mer Noire et la mer Baltique, à bord des navires de l'État. Une pauvre vieille passa près de nous, tremblant de fièvre et traînant par la main une enfant de cinq ans. Elle portait sur l'épaule un paquet d'épines avec lesquelles elle allait faire cuire quelques petits poissons, des équilles, ramassées dans le sable. La mer fournit le dîner quotidien de toutes ces misères. Quand la mer ne fournit rien, on ne dîne pas. L'enfant pleure, la vieille mendie.

Une fille sortit d'une cabane, un pot de grès à la main. Elle allait puiser de l'eau à la fontaine, comme une nymphe dans la poésie antique. Elle était jeune et jolie, et marchait lestement. Deux petites filles couraient pieds nus sur ses pas. Le père était mort ; la vieille mère était infirme, et la fille aînée, elle avait dix-sept ans, restait seule à la maison pour nourrir quatre enfants et sa mère.

Les enfants étaient roses. La sœur aînée était maigre.

C'est qu'il fallait travailler beaucoup et manger peu, se lever avant le jour et se coucher tard ; ce pain quotidien que l'homme demande à Dieu dans ses prières, elle ne l'avait pas toujours, et quand la pêche ne le lui donnait pas, la charité ne le lui prêtait guère.

Un paysan portant sa bêche s'assit sur une borne. Avait-il quarante ans, en avait-il soixante ? c'est ce qu'il était impossible de deviner sous l'inextricable réseau de rides qui mêlaient leurs sillons sur sa peau couleur d'acajou.

— Eh ! bonjour, père Giraud, lui dit un voisin ; la clôture est-elle finie ?

— Elle va l'être ; encore quatre coups de pioche et les bœufs ne passeront plus.

— Ça vous fera une belle pièce de terre, père Giraud.

— Eh, dame ! je ne la donnerais pas pour dix mille francs, foi d'honnête homme !

Le père Giraud avait eu un lopin de sable dans le partage des biens communaux. Il l'avait tant remué, tant lumé, tant bêché, tant retourné, que de ce lopin de sable il avait fait un herbage.

Le père Giraud avait six mille livres de rentes en terres. Il dépensait cent écus par an.

— Prodigue ! disaient les sages de l'endroit.

Un homme célèbre, M. de Balzac, a écrit l'histoire des paysans dans un livre fameux. Mais combien de traits en-

Bonnets normands. Vallée d'Auge. Dessin de V. Foulquier.

core n'ont pas pu trouver place dans les œuvres de ce vif et profond observateur, qui savait mettre à nu le cœur humain ! Ce n'est pas lui qui eût chanté les vertus champêtres de convention et la candeur idéale des villageois !

Entre autres historiettes où cette candeur et ces vertus éclatent dans tout leur jour, en voici deux qui portent avec elles leur enseignement.

Un paysan riche de Cabourg vendait du lait ; une pauvre femme de l'endroit, qui nourrissait quatre personnes du produit de sa pêche, en achetait tous les matins pour un sou. C'était le seul aliment que sa fille malade pût avaler. Depuis dix mois, chaque matin, elle donnait le sou, terrible dépense pour sa pauvreté.

Un jour, elle arrive avec son écuelle ; le paysan la remplit de lait et tend la main.

— C'est que... je n'ai pas mon sou, dit la pauvre femme.

— Hein ! murmure le paysan, qui lève la tête.

— Le temps était mauvais, je n'ai rien pêché, répond la pauvre femme ; demain je vous donnerai le sou.

— Alors, demain je vous donnerai le lait, répond le paysan.

Et retirant l'écuelle des mains de la pauvresse, il en verse le contenu dans la jatte.

Autre trait, même avarice.

Une marchande de crevettes s'arrête à la porte d'une auberge du pays. La maîtresse de l'auberge sort.

— Combien toutes ces crevettes? dit-elle.

— Six sous, madame, répond la femme.

— Six sous ! c'est pour rien ! vous faites là un terrible métier... Travailler toute la matinée, quelque temps qu'il fasse... ; marcher les jambes dans l'eau et la pluie ou le vent sur la tête, et gagner six sous, c'est dur !

— Il faut bien vivre, ma bonne dame, et puis on a un enfant à nourrir..., ça donne du cœur.

— De belles crevettes comme ça pour six sous! Vous allez donc à la mer tous les jours ?

— Oui, madame, tous les jours, deux fois.

— Été comme hiver ?

— Dame! oui, on mange en toutes saisons.

— Pauvre femme! s'exposer au froid, à la neige, aux bourrasques, pour six sous! quelle misère.

— Ah! quand la pêche donne, on ne se plaint pas.

— Il est certain que vous avez là de jolies crevettes. Tenez, ma brave femme, je les prends toutes. Voilà votre argent.

— Merci, madame.

La pêcheuse compte l'argent.

— Madame, reprend-elle, vous vous êtes trompée; il me faut six sous et il n'y en a que cinq.

— Eh bien! cinq sous, c'est assez... vos crevettes ne valent pas davantage ! Six sous! comme vous y allez! Il faut donc se ruiner, à présent... Partez, ma bonne, vous n'aurez rien de plus !

Et l'hôtelière emporte les crevettes en grondant.

Voilà pour l'avarice, voici pour la cupidité.

Un habitant du pays avait loué à la commune un lot de terrain, une *bannée*, comme on dit en Normandie, pour s'y livrer au plaisir nocturne de la chasse. Cette bannée lui avait été adjugée pour trois ans, au prix d'un franc par an, vingt sous! L'homme avait creusé une mare et bâti une cahute sur sa bannée, et, pendant les rudes nuits d'hiver, il venait y tuer des canards.

Il arriva que, pour faciliter les travaux en cours d'exécution, les entrepreneurs du casino se servirent d'un petit coin de ce lopin de terre. Le propriétaire laissa faire, puis un matin il se présenta, son bonnet de coton blanc sur l'oreille et la pipe à la bouche.

— Voilà de beaux travaux, dit-il ; ah! pour être beaux, ils sont beaux et bien construits, et bien entendus.

— Ajoutez, père Pacot, répondit l'entrepreneur, qu'ils seront très-utiles au pays.

— Ah! pour ça, oui ; mais ça n'empêche pas que vous n'ayez empiété sur ma bannée.

— Un petit coin, pour y jeter quelques charretées de sable.

— Petit coin tant que vous voudrez, mon bon monsieur; mais vous me devez une indemnité.

— Pour cette bannée que vous payez un franc par an?

— Qu'importe le prix. Elle est à moi, c'est mon bien.

— Voyons, ne chicanez pas, vous aurez vingt-cinq francs.

— Je n'ai pas donné mon consentement, moi. Vous êtes sur ma terre.

— C'est bon, on vous donnera quatre pistoles.

— Je ne dis pas ; mais c'est tout de même vexant de voir des charrettes qui défoncent une pièce de terre qu'on a payée de son argent.

— Oh! père Pacot, trois francs en trois ans!

— Et les canards! voilà deux ans que j'y tire des coups de fusil ; quatre cent cinquante pauvres bêtes à un franc pièce, ça fait quatre cent cinquante francs, une jolie somme, mon bon monsieur, et qui fait vivre toute une honnête famille.

— Vous chasserez toujours, père Pacot; voyez, on ne touche ni à la mare ni à la cahute.

— C'est vrai comme il n'y a qu'un Dieu, mais le reste est à moi aussi et ça me donne droit à une indemnité.

Indemnité ! indemnité ! c'était le cheval de bataille du père Pacot. A tout ce qu'on lui disait, il répondait : Indemnité ! Peut-être aurait-il accepté comme une indemnité suffisante la valeur de sa bannée, calculée sur le prix des herbages.

L'auberge de la mère Lermois, à l'enseigne de l'*Epée royale*, est une de ces auberges comme on n'en rencontre plus que dans les chapitres des vieux romans. Les armoires et les buffets sont en bois de chêne ou de noyer bien luisant; la cheminée est ample, large, et propre à cacher une compagnie de chasseurs sous son manteau hospitalier ; de longues poutres noires soutiennent le plafond ; la vaisselle, bien frottée, pend accrochée le long des murailles; la broche tourne devant un grand feu. Une ravissante fontaine en faience de Rouen est dans sa niche, entre deux bahuts ; près de cette fontaine, et sur une planchette, la vue est égayée par quelques pots et des figurines en faïence du plus joli modèle. Les casseroles mijotent, le feu flambe, et la mère Lermois va, vient, circule et gourmande la maison; elle a un mot pour tout le monde, et sa langue est prompte à la réplique. Une cour intérieure sépare la cuisine et la salle à manger des communs ; une galerie à jour avec son escalier de bois occupe un des côtés de cette cour. Sur cette galerie ouvrent les chambres des voyageurs. Les poules glousent dans la cour ; les canards, insoucieux de la broche qui les attend, barbotent dans un ruisseau ; un cabriolet est dans un coin, un char-à-bancs sous le hangar; des bâts et des harnais sont suspendus aux piliers ; quelques outils gisent au pied d'un mur ; des plantes parasites fleurissent sur la margelle des toits, l'herbe encadre les pavés raboteux. Quand un coup de soleil éclaire cette cour d'un vif rayon, elle arrête et séduit l'œil ; il y retrouve tout ensemble la vie et la couleur.

L'enseigne orgueilleuse de l'auberge est chère au cœur de la mère Lermois. Les archives de l'*Epée royale* conservent la signature de Louis XV; de grands seigneurs ont dormi sous son toit. Au temps où les eaux de Brucourt attiraient la noblesse de Normandie, les gentilshommes avaient leur logement à l'*Epée royale*. C'était encore en automne un rendez-vous de chasse. Les dames de la cour y venaient chercher un air pur, pour réparer leur santé altérée par les veilles et les soupers de Versailles. A cette époque-là, la science médicale regardait les eaux de Brucourt comme le complément obligé des bains de mer. Le matin on s'exerçait aux coups de la lame, l'après-midi on avalait quelques verres de la source de Brucourt, dont les eaux ont la saveur et, dit-on, la vertu, des eaux ferrugineuses de Vichy.

Les splendeurs royales de Versailles sont mortes, les splendeurs de Brucourt sont passées : cependant la source coule toujours.

L'église de Dives, avec ses trois nefs du style ogival le plus pur, ses portails couronnés de rosaces, son clocher carré et ses larges proportions, indique assez quelle importance avait jadis le bourg de Dives. Elle appartient, par sa construction, à l'architecture du treizième siècle, et peut être classée parmi les monuments les plus curieux de la Normandie, si riche cependant en monuments de toutes sortes. Mais les dalles de l'église sont effondrées, les voûtes, abîmées par le temps et l'humidité, s'écaillent par places et laissent voir à nu leurs ossements de briques disjointes. Les fines sculptures des portails et des rinceaux, les nervures des chapiteaux et des croisillons, les gargouilles attachées aux combles sont ébréchées. La ruine envahit l'église et la menace.

Le lendemain de mon arrivée à Dives, c'était jour de foire à Dézulé, chef-lieu de canton. Toutes les voitures du pays étaient retenues. On eut grand' peine à nous procurer un méchant cabriolet à quatre places; mais Normand était là, et quand Normand se mêle d'une chose, il faut qu'elle se fasse.

Normand est le vétérinaire de l'endroit; il sort des lanciers de la garde royale. Normand a accompagné Charles X à Cherbourg. Quand la troupe fidèle de ces vieux serviteurs de la royauté fut licenciée, le vétérinaire vendit son fourniment et son cheval, ramassa tout ce qu'il avait d'argent, convertit la somme en or (six mille francs, à peu près), prit avec lui un camarade, rentra dans Paris et mangea bravement sa fortune en trois jours.

— Il fallait voir comme ça roulait! nous disait-il.

Normand était à la pointe du jour à la porte de la mère Moisy. Le cabriolet jaune était attelé d'une jument brune et boiteuse, qu'il appelait la Biche. Le harnais, tout cassé, tenait çà et là par des bouts de ficelle. La Biche avait la tête brune, la crinière ébouriffée, le flanc maigre, la queue pelée, l'œil à demi-clos.

— Hum! fit Collin en la regardant.

— Ah! vous croyez! s'écria Normand, qui comprit la signification de ce coup d'œil; eh bien! vous allez voir... Montez seulement.

Nous montâmes.

— Eh! la Biche! reprit Normand.

La jument se redressa et secoua la tête; elle avait alors dans le mouvement et la pose quelque chose de vif qui nous étonna.

— Eh! sauvons-nous! ajouta Normand en lâchant les rênes.

La Biche partit au grand trot.

En dix minutes elle avait fait une lieue.

— Voilà la Biche! reprit Normand, en posant de côté son feutre gris. Que dites-vous de ces allures? Et c'est toujours comme ça.

— Quel âge a-t-elle?

— On n'en sait rien! mais ces bêtes-là, voyez-vous, ça a du sang dans les veines! quand ça s'arrête, c'est que c'est mort. Elle fait ses petites douze lieues par jour, quelquefois plus! Dame! il faut vivre! Eh! sauvons-nous!

Lorsque Normand avait dit : *Sauvons-nous!* il fallait courir. La bête le savait et partait comme une flèche.

En sa qualité de vétérinaire, Normand connaissait tout le monde et toutes les maisons; il connaissait aussi tous les chevaux et tous les bœufs. Bipèdes et quadrupèdes ne passaient pas sans attraper un salut ou un mot.

— Eh! bonjour, père Loriot; ça va bien chez vous?

— Voilà la jument du gros Pierre!... Mauvaise bête, ça mange plus que ça ne vaut.

— Mes compliments à votre homme, m'ame Lambert... Le petit pousse-t-il bien?

— Oh! oh! le cheval du vieux Grignon!... voilà quinze ans que je le connais. C'est du fer que cette bête-là.

— Tiens! il n'y a plus de bœufs dans les herbages du père Futant?... Faut croire qu'ils étaient *graissés*.

Le verbe *graisser* est certainement le verbe dont on se sert le plus fréquemment dans toute la vallée d'Auge et dans le Cotentin. Il fait le fond de la langue. Tout y *graisse*, bêtes et gens. Toute l'industrie du pays et toute son agriculture se réduisent à *graisser* les bœufs. Le métier ne demande pas une forte tête, mais il exige un vigoureux estomac.

On a un champ, c'est-à-dire un herbage; il a une superficie de tant de bœufs. On calcule en vallée d'Auge, non pas en hectares ou en arpents, mais bien par la quantité de têtes de bétail qu'une pièce de terre peut nourrir. Il y a, par conséquent, des terres de trois bœufs, de dix bœufs, de cent bœufs. La quantité n'implique pas toujours l'étendue. C'est aussi une question de fertilité. Le propriétaire achète des bœufs maigres, et les met dans son herbage. L'herbe du bon Dieu pousse, la pluie et le soleil aidant; les bœufs mangent et *graissent*, et le propriétaire attend au cabaret qu'ils aient assez d'embonpoint pour les vendre au marché.

Ce n'est pas plus difficile que ça : on ne touche jamais aux prairies, et la saison se charge de les faire fructifier; mais encore faut-il bien tuer le temps et employer ses loisirs! En conséquence, on fait élection de domicile au cabaret; on déjeune longtemps, on dîne beaucoup; on avale par-ci par-là quelques morceaux sur le pouce entre les repas pour entretenir l'appétit; et, dans les intervalles, on boit souvent.

Quand on n'est pas herbager en Normandie, il faut être aubergiste. La cuisine est en permanence. On ne vide les verres que pour remplir les brocs. Si l'on vend des bœufs, c'est au cabaret; si l'on achète des bœufs, c'est au cabaret. Le cabaret est la Bourse. Si l'on se rencontre, c'est pour entrer au cabaret; si l'on part, on entre au cabaret; si l'on discute, on entre au cabaret; si l'on arrive, on s'embrasse au cabaret; si l'on pleure, on se console au cabaret. Le cabaret consomme ce que l'herbage produit. On ne saurait parler sans boire. Comme en Belgique on offre une choppe de bière à son voisin, en Normandie on offre une tasse de café au passant. Le café coule comme de l'eau. Un jour de marché, il n'est pas rare de voir les fermiers et les maquignons avaler quinze ou seize tasses de café. On en connaît même qui, dans les grandes occasions, en absorbent vingt-cinq ou trente. Le café aide aux transactions; mais ces sortes d'opérations commerciales sont encouragées par les demoiselles du Calvados.

Honni soit qui mal y pense! Il ne s'agit ici ni de Paphos, ni de Cythère: les demoiselles du Calvados sont des petits verres très-grands, qui contiennent à peu près la valeur de deux ou trois verres à liqueur ordinaires. On ne saurait se souhaiter le bonjour, ou conclure un marché, sans prendre une demoiselle du Calvados, pleine jusqu'au bord de cognac ou d'eau-de-vie de cidre. Les vingt tasses de café ont donc pour compagnes sept ou huit demoiselles du Calvados.

En Normandie, les estomacs sont doublés de zinc, et les gosiers à l'épreuve du feu. A la fin d'un repas, l'usage veut que les convives prennent le café, le pousse-café, la poussette, la rincette et la sur-rincette. On parle ici des gens sobres. Les autres ne comptent pas.

Le chemin qui va de Dives à Dézulé passe par Brucourt.

La fontaine est sur la gauche, à quelques centaines de pas, dans un creux voilé de grands arbres. On y arrive par une avenue bordée de frênes et d'ormeaux. Ce petit coin de terre est vert et frais comme un paysage de Troyon. La source sort du rocher et tombe dans une auge, d'où elle se perd le long des haies. Elle ne diminue et n'augmente jamais, quel que soit le temps, pluie ou sécheresse. Son volume est à peu près de la grosseur d'un pouce. Une colline domine la source; un gros arbre en occupe le sommet, et, du haut de ces pentes vertes, l'œil découvre une immense étendue de pays, fermée par la mer. Il serait aisé, si la mode ramenait la foule à Brucourt, d'établir là un pavillon charmant. Quelques chaumières cachées sous les pommiers, et de jolis chemins creux augmentent la grâce de ce site agreste. Avec les splendeurs promises aux bains de Dives, Brucourt sortira de son oubli.

Types normands. Vallée d'Auge. Dessin de V. Foulquier.

La source de Brucourt appartient à Mme Hope. L'herbage qui l'entoure appartient aussi à Mme Hope, et la métairie aussi, et la colline aussi, et le vallon aussi. Le nom de Mme Hope revenait dans la conversation de Normand comme le nom du marquis de Carabas dans la fameuse chanson. Mme Hope ici et Mme Hope plus loin. A vue d'herbages, on estime qu'elle a trois cent mille francs de rentes dans le pays.

Le chemin sur lequel trottait la jument boiteuse de Normand est une allée de parc anglais. On traverse un pays coquet comme un jardin : chaque coude du chemin découvre des paysages qui semblent copiés d'après les tableaux de Jules Dupré, de Rousseau, de Français, de Corot. Les eaux vives coulent dans les herbes; des haies en fleurs tournent autour des prés; de grands arbres ombragent le sentier; de jolis ponts sautent par-dessus le ruisseau; des moulins babillent sur leurs rives; des forêts de pommiers couvrent la campagne, et des bœufs énormes, errant dans le paysage, lui donnent la vie et le mouvement.

Dézulé est un bourg comme on en trouve dans les opéras-comiques, coquet, joli, charmant, et ouvert de tous côtés sur la campagne. Quand nous y entrâmes, il était tout rempli d'une foule grouillante et bruyante, au travers de laquelle les voitures avaient grand'peine à circuler. Les fermiers et les maquignons arrivaient sur leurs vigoureux chevaux. La longue rue du bourg était pleine de marchands de toile, de rouenneries, de rubans, de bonnets, d'outils de toutes sortes, d'ustensiles de toute espèce, au milieu desquels allaient et venaient les Normandes, en grands atours. Les coiffes prodigieuses avaient, pour un jour, détrôné le bonnet de coton blanc. On criait à étourdir des cloches.

A côté du champ de foire, un charlatan, grimpé sur une carriole, faisait rage, battait du tambour, sonnait de la trompette, et arrachait les dents gâtées du Calvados à la pointe du sabre. Des bandes de porcs attachés par les pattes, des troupeaux de vaches attachées par les cornes, des escadrons de chevaux attachés par le cou, mêlaient leurs grognements, leurs beuglements et leurs hennissements. Les coups de fouet claquaient partout. Les commères par douzaine, en jupons de cotonnade rouge, bavardaient dans une boucherie voisine où l'on débitait des quartiers de viande. Le cliquetis des verres et des tasses sonnait dans une grande auberge, où l'on entendait un grand bruit de faïence, interrompu par des chansons. On marchait sur les poules, on coudoyait les veaux. Le tapage durait depuis quatre heures et ne s'arrêtait pas.

Un torrent de café ruisselait dans le bourg; les demoiselles du Calvados ne savaient auquel entendre. Les rôtissoires flambaient. Ce n'étaient que poulardes embrochées et canards rôtis. On assistait aux fameuses noces de Gamache, où Sancho Pança ne se tenait pas d'aise. Les dix auberges de Dézulé regorgeaient de monde : et il fallait voir comme on mangeait!

Les transactions commerciales se traitent encore à Dézulé, comme dans toute la vallée d'Auge, en pistoles et en louis. La pistole vaut dix francs, le louis vingt-quatre francs. Cet usage étonne et embrouille un peu les Parisiens. Un cheval qu'on leur vend cinquante louis leur coûte, en réalité, non pas mille francs, mais douze cents francs. C'est un bénéfice au profit de la Normandie.

Nous reçûmes l'hospitalité chez M. L..., notaire à Dézulé. On aurait dîné quatre fois à Paris avec le déjeuner improvisé qu'il nous offrit. Mais M. L... a dans sa cuisine un cordon-bleu, et il ne resta rien du déjeuner.

Quand M. L... acheta une étude à Dézulé, il n'y connaissait personne, et trouva devant lui cette froideur et cette réserve qui accueillent toujours l'étranger en province. Il est aujourd'hui maire de Dézulé, et membre du Conseil général du Calvados, pour le même canton. Son étude est la plus achalandée du pays; fermiers, propriétaires, industriels, tout le monde veut avoir affaire à lui, et rien de considérable ne se fait dans le canton sans qu'il soit consulté. Tout l'homme est dans ce résultat.

Le haras de Dives avait envoyé trois étalons pour la remonte à Dézulé : *Ramsay*, *Parfait* et *Quia. Ramsay* est un cheval de selle; les deux autres sont des chevaux de trait. Tous trois étaient admirables de formes. Il est impossible que de tels producteurs ne finissent pas par améliorer la race chevaline, déjà si belle en Normandie. De

pareils dépôts existent aussi à Troarn, à Beuvron, et dans d'autres localités, où deux fois par an le haras de Dives envoie des étalons.

Le soir, en rentrant à Dives, nous trouvâmes un de nos amis, M. D... M..., installé chez la mère Moisy, avec ses deux fils, Georges et Henri. Georges et Henri profitaient des vacances de Pâques pour faire une excursion en Normandie. Ils avaient fait dix lieues dans la journée : c'était leur étape de début.

Ces deux jeunes écoliers marchent comme le Juif errant : c'est une habitude que leur père leur a donnée. Ils ont déjà fait à pied, en suivant la côte, le voyage de Dunkerque à Dieppe. Cette année, ils iront du Havre à Cherbourg. Le vent, la pluie et les coups de soleil n'y font rien ; quand le sommeil s'en mêle, ils marchent en dormant ; mais, à l'heure du dîner, ils se réveillent toujours.

Pour tromper la fatigue et charmer les ennuis des longues étapes, M. D... M... imite le moyen que la sultane Sheerazade employait pour sauver sa tête : il raconte des histoires à ses fils. Il a remplacé les *Mille et une Nuits* par les mille et un jours. Légendes, contes, fabliaux, chroniques, aventures, il emploie tout ; mêlant le fantastique au réel, la chimère à l'histoire, et puisant dans son imagination quand la mémoire ne suffit plus. La longue étape de la journée, — M. D... M... s'était égaré dans les herbages, — avait nécessité l'emploi des histoires les plus in-

Le chasseur normand à l'affût. Dessin de Louis Marvy.

vraisemblables. Au moment de son arrivée chez la mère Moisy, la petite caravane était en plein dans les aventures étonnantes d'une servante, nommée Louison, qui, voyageant en Espagne, était tombée aux mains d'une troupe de brigands. Il était question de savoir comment elle sortirait de la caverne épouvantable, où elle avait été conduite par le terrible Rolandino Rolandini. Le dîner mit fin aux perplexités de Georges et d'Henri.

M. D... M... a souvent cinq ou six histoires en train. On les interrompt et on les reprend tour à tour. Cela varie l'intérêt. C'est *la suite au prochain numéro* des feuilletons, appliquée à la promenade.

L'un des fils de M. D... M..., Henri, d'auditeur qu'il est le plus souvent, devient quelquefois narrateur. Il invente alors des histoires, qu'il raconte ensuite à son père et à son frère aîné.

Un jour il commença son récit par ces mots :

« Il était une fois une grande calande, qui avait une petite calande... »

— Qu'est-ce que c'est qu'une calande? lui demanda-t-on.

— Je n'en sais rien, répondit Henri.

Et il continua.

Parmi ces récits, il en est un qui rappelle, par sa naïveté,

les légendes qui sont populaires en Flandre. Le voici dans toute sa fidélité. Cette légende est intitulée *le Christ et le vitrier*.

« Un soir le Christ, sous la forme d'un pauvre, sortant d'une ville située bien loin, suivait un chemin poudreux. Il faisait grand chaud et il avait soif. Il avisa un fermier qui regardait, assis sur le pas de sa porte, les charges de blé qu'on versait dans son grenier.

« — Donnez-moi un verre d'eau, lui demanda le Christ.

« — Passe ton chemin, mendiant, répondit le fermier.

« — Ayez pitié de moi, reprit le Christ; je marche dans le sable depuis ce matin et je suis altéré.

« — Si tu ne t'en vas pas, poursuivit le fermier, j'appellerai mes valets et ils te battront.

« Le Christ étendit la main, et aussitôt une quantité extraordinaire de rats accourut de tous les points de l'horizon, et se précipita dans les greniers, où tout le blé fut mangé en un instant.

« Un peu plus loin, le Christ rencontra un vitrier qui s'en allait par les chemins, vendant ses vitres.

« Le Christ l'arrêta.

« — Je suis las, lui dit-il; une source est là-bas, allez m'y chercher un peu d'eau, je vous prie.

« Le vitrier laissa là ses vitres et courut à la source.

« Un moment après, il revint portant son chapeau plein d'eau.

« — Voilà de l'eau. Buvez, brave homme, dit-il. J'ai là dans ma poche un morceau de pain; c'est tout ce que j'ai. Prenez-le et mangez.

« Le Christ but et mangea.

« Après qu'il eut fini, il prit dans son manteau un violon, et le donna au vitrier.

« — Allez, dit-il, et soyez béni au nom de notre Père, qui est au ciel.

« Le vitrier s'en alla tout joyeux avec son violon, car c'était un homme gai, et qui aimait à rire quand il avait travaillé.

« Comme il entrait dans un bourg, il rencontra le gouverneur du pays qui revenait de la chasse avec une grande suite de pages et d'officiers.

« Le vitrier mit le violon sur son épaule, et se mit à en jouer pour faire fête au gouverneur.

« Voilà que tout aussitôt les chevaux se mirent à danser, et le gouverneur fut jeté par terre avec toute sa suite.

« Le vitrier accourut pour le relever; mais le gouverneur, furieux, le fit arrêter par ses soldats et jeter en prison.

« Il y avait dans la prison un peu de paille, un morceau de pain noir et une cruche d'eau.

« Le vitrier se souvint du voyageur qui lui avait donné le violon.

« — Il ne peut pas m'avoir rendu le mal pour le bien, dit-il.

« Et il s'endormit.

« Le lendemain, les soldats du gouverneur le menèrent devant le juge.

« Le vitrier était accusé d'avoir voulu faire mourir le gouverneur en effrayant le cheval.

« — Quel est votre état? lui demanda le juge.

« — Je suis vitrier, répondit le prisonnier.

« — Alors vous voyez bien que vous ne pouviez pas avoir de violon, si ce n'est dans de mauvaises intentions.

« Et on condamna le vitrier à mort.

« Quand le bourreau vint le prendre pour le mener au lieu du supplice, une grande foule de peuple remplissait les rues de la ville. On se mettait aux fenêtres pour regarder l'homme qui avait voulu tuer le gouverneur, et les femmes le faisaient voir aux petits enfants. Les soldats, armés de hallebardes, marchaient autour du vitrier.

« Etant au pied de la potence, le vitrier se tourna vers le bourreau qui apprêtait la corde.

« — Si tu veux me rendre un service, je te donnerai toutes les vitres qu'il y a dans ma hotte, lui dit-il.

« — Parle donc, répartit le bourreau, qui était un nègre.

« — Donne-moi mon violon, afin que je l'embrasse une dernière fois.

« Le bourreau donna le violon au vitrier.

» Aussitôt que le vitrier l'eut dans ses mains, il se mit à en jouer.

« Alors on vit sur la place tout le monde danser. Le juge dansait avec sa robe; les soldats dansaient avec leurs hallebardes; les femmes dansaient avec leurs petits enfants, et le bourreau dansait sur la potence.

« Le gouverneur lui-même, qui était sur un balcon avec toute sa cour, dansait au milieu de ses pages, qui dansaient aussi.

« Le vitrier seul ne dansait pas.

« Et, comme il jouait toujours, on dansait toujours. Et il joua tant, que tout le monde finit par tomber par terre d'épuisement.

« Alors le vitrier mit le violon sous son bras, et s'en alla.

« Mais il laissa ses vitres dans sa hotte comme il l'avait promis au bourreau.

« Comme il marchait à grands pas, craignant d'être poursuivi, le vitrier rencontra le Christ, qui voyageait un bâton à la main.

« Au bout de son bâton, le Christ lui montra une rivière qui sortait d'un bois.

« — Tu suivras cette rivière, lui dit-il, jusqu'à ce que tu trouves une grande maison devant laquelle il y aura des gens qui boiront et mangeront. Va, ta foi t'a sauvé.

« Le Christ disparut, et le vitrier suivit la rivière.

« Au bout d'une heure, le vitrier avait fait cinquante lieues; si bien que les cavaliers du gouverneur, qui le cherchaient partout, ne purent pas le joindre.

« Il se trouvait alors devant une grande maison, dont les habitants buvaient et mangeaient autour de la porte.

« Le vitrier ajusta son violon et se mit à jouer.

« On se leva de table, et les filles, prenant les garçons par la main, se mirent à danser.

« Et la fille d'un meunier du pays ayant vu le vitrier, et ayant dansé aux sons de son violon, se prit à l'aimer tout de suite, et l'épousa.

« Et comme elle avait de grands biens, il resta dans le pays, où il vécut très-heureux, et il eut beaucoup d'enfants. »

Ici finit l'histoire du vitrier et de Jésus-Christ.

A qui n'est-il pas arrivé de rencontrer des visages qui rappellent des souvenirs confus? Il semble qu'on les connaisse, et l'on ne peut dire cependant où on les a vus, ni dans quelles circonstances. Cette sensation, je l'éprouvai chez la mère Moisy. Il y avait dans la grande salle, — la salle des banquets, — au coin du feu, un grand jeune homme, dont la haute taille et la tête expressive et mâle parlaient à mon souvenir. C'était à Paris certainement que je l'avais vu, et sur ce boulevard où je ne sais quelle franc-maçonnerie du regard relie magnétiquement les habitués de l'asphalte.

Je ne me trompais pas, M. G.... est un exilé de Paris, un transfuge du boulevard. Après avoir été un des hôtes accoutumés des premières représentations des ateliers et

des courses, il a tout à coup rompu avec ses habitudes et brusquement échangé le mouvement et le tumulte contre le calme et l'isolement. Il a sauté de Paris à Dives, sans transition.

Je ne sais quel hasard le conduisit à Dives. Cette solitude profonde, cette petite rivière, ces longues dunes, cet Océan, séparé des prairies par une langue de sable, ce spectacle de la mer dans sa magnificence éternelle, ces hautes falaises qui semblent un rempart bâti par des mains de géant, toute cette nature à la fois sauvage et souriante le séduisit. Il s'y arrêta et y acheta un coin de terre, sur lequel il a fait bâtir une maison coquette au regard et commode à l'intérieur.

Du sommet des collines qui bornent ce petit domaine, on jouit d'une vue admirable, la Dives coule à quelques pas de la maison ; au delà des dunes, c'est la mer.

Le café nous attendait chez M. G..., dans un salon qu'il a fait arranger et distribuer comme un atelier. De grandes armoires vitrées sont remplies d'oiseaux aquatiques tués à Dives, et empaillés par lui. Grues, hérons, canards de vingt espèces, pluviers, spatules, courlis, plongeons, macreuses, grèbes, oies, mouettes, bécassines, mêlaient leurs becs et leurs plumages dans ce musée ornithologique, qui prouvait tout ensemble la variété des espèces qui hantent ces côtes et l'adresse du propriétaire. Un quart d'heure de conversation avait fait jaillir vingt noms, qui étaient entre nous comme des points de contact. M. G... connaissait presque tous les artistes de Paris, et l'on voyait pendues aux murs les œuvres signées de plusieurs d'entre eux, et, parmi ces œuvres, de très-beaux portraits de M. Tissié.

M. G... est devenu l'un des propriétaires les plus considérables du bourg de Dives, où il demeure toute l'année. Sa maison est la plus confortable et la plus jolie. Les pauvres du pays en connaissent tous le chemin.

Les campagnes de Dives sont très-giboyeuses, les côtes surtout, où, pendant l'hiver, abondent toutes les races de palmipèdes et d'échassiers. M. G .. est devenu un terrible Nemrod, presque sans y penser. Pendant les nuits glaciales de décembre, de janvier et de février, il reste patiemment couché au bord de l'eau, attendant le passage du gibier.

Les chasseurs silencieux ont devant eux une mare étroite, sous eux un peu de paille, sur eux et autour d'eux le toit conique d'une cahute sous laquelle un chien est blotti.

Quelques canards privés, attachés par la patte, nagent dans la mare. On les distingue au clair de lune, qui jouent et barbotent de l'air le plus innocent. Le silence est profond. La bise souffle. Tout à coup les canards privés s'agitent, ils crient et battent de l'aile, d'autres cris lointains leur répondent, et des vols de canards sauvages, attirés par l'appel de leurs camarades, s'abattent à grand bruit dans la mare.

Tandis qu'ils lissent leurs plumes et causent entre eux des épisodes de leur voyage, les canards privés s'écartent prudemment et se retirent vers les bords de la mare. Les voyageurs restent seuls ; un coup de fusil part, et la bande effarouchée fuit à tire d'aile, laissant sur l'eau quelques victimes de cette trahison. Le chien bondit hors de sa niche et va ramasser les morts et les blessés.

Toutes les nuits, pendant la saison froide, les bords de la Dives sont sillonnés d'éclairs et troublés par de brusques détonations. Quand le vent du nord souffle, c'est un massacre. Les victimes vont au Havre, à Caen, à Rouen, à Paris. Le canard est l'un des produits les plus abondants de Dives.

M. G... entretient chez lui une bande de ces volatiles civilisés. Ils vivent à l'état libre, et nichent patriarchalement dans les collines d'alentour. Chaque matin et chaque soir, à l'appel de leurs maîtres, ils accourent de tous côtés et viennent se ranger sous sa main. Mais, vagabonds et folâtres au temps chaud, dès les premières neiges ils reprennent leurs fonctions traîtresses.

Un jour, nous avions poussé dans l'intérieur des terres, un autre jour nous avions suivi le rivage, dans la direction de Trouville : les falaises après les herbages. Cette promenade de six lieues est une des plus intéressantes qui se puissent faire ; aux heures où la marée basse laisse la plage à nu, il est facile de suivre la côte, dont les ondulations pittoresques découvrent mille sites variés. Partout le pied foule un sable fin et compacte, aussi doux que le velours. Quelques postes de douaniers, échelonnés à de longues distances, veillent sur le rivage, tout constellé de coquillages abandonnés par la mer. De grandes masses de glaise, pareille à celle dont se servent les sculpteurs pour leurs maquettes, hérissent la côte et s'éboulent avec la pluie ; de leurs flancs nuancés de tons bleus et violets s'échappent des ammonites et une foule d'autres coquilles pétrifiées, contemporaines du déluge. Quelquefois la campagne s'ouvre une baie étroite, et, par cette échancrure ménagée entre deux rampes, l'œil découvre un paysage vert où file un petit ruisseau sous le dôme épais des arbres. Des chaumières, autour desquelles jouent des enfants, égayent de leurs bruits ces petits coins de terre.

Après les *Vaches-Noires*, groupe sombre de rochers que la mer attaque dans les marées hautes, on approche des falaises. Elles tombent à pic sur la plage, sillonnées partout de larges fissures creusées par les pluies. Leurs flancs escarpés se dressent à d'énormes hauteurs, et sur leurs crêtes tournoient sans cesse de sinistres corbeaux. Aperçues du rivage, ces falaises affectent toute espèce de formes, où il semble que la main des hommes ait passé. Là, ce sont des tourelles et des clochers, des buffets d'orgue et de larges piliers d'église ; ici, des remparts bastionnés et de sombres donjons. Des masses déchiquetées, pareilles à des pendentifs, surplombent çà et là les pentes raides des falaises ; attaquées par les pluies et lézardées de toutes parts, un jour elles s'éboulent et roulent avec un fracas sourd jusqu'aux rochers qui bordent leurs pieds. On ne voit rien que la mer, le ciel et la falaise. Quand le ciel est obscur et la mer houleuse, rien n'est plus imposant que l'aspect sauvage de cette côte. Malheur aux voyageurs que la marée surprend sur la plage. La falaise est infranchissable, et le flot qui monte en battra bien vite les flancs abruptes. Aucune fissure, aucun sentier n'en perce la muraille inflexible, et l'argile glisse sous le pied qui en veut tenter l'escalade.

De gros rochers tapissés de moules hérissent la plage çà et là, comme d'informes verrues noires. On dirait de loin des monstres marins oubliés par le flot. Autour de ces rochers, de pauvres femmes et des enfants cueillent avec des couteaux les coquillages qu'attend l'heure du dîner ; d'autres femmes, armées de légers filets, pêchent les crevettes. Ces femmes, quelle que soit la saison, vivent dans l'eau ; leur peau rouge est à l'épreuve du froid.

Des voiles qui viennent de traverser l'Océan passent à l'horizon ; les barques de pêcheurs rasent la côte, et l'on voit au loin la longue colonne de fumée des bateaux à vapeur qui vont du Havre à Trouville, ou de Caen au Havre. Quelques douaniers, la carabine sur l'épaule, longent le rivage d'un pas rapide, le pied leste et l'œil au guet. Des étoiles de mer, des crabes, mille coquillages jonchent le sable brillant, où le flot qui recule laisse des flaques d'eau

qu'il faut sauter. On tourne la pointe d'Herdgalt, où la Société linéenne de Caen veut élever un monument à la mémoire de Guillaume le Bâtard qui fut Guillaume le Conquérant, et, après deux ou trois heures de marche, on arrive au château de Viller.

Le village qui est au bord même de la côte, dans un pli de terrain, se compose de quelques chaumières et d'une église, enfouies dans un taillis de pommiers. Un banc de sable sépare à peine la prairie de l'Océan. Ici la source qui murmure, là le flot qui gronde.

La vallée de Beuzeval, qui s'ouvre à Viller, vous invite à la suivre dans ses détours ombreux et frais. On s'avance sous le couvert des arbres, et, dès les premiers pas, on trouve pour chemin vicinal le lit même d'un ruisseau.

Les talus, quelquefois profondément encaissés, comme ceux des *traines* dans le Bocage vendéen, ou évasés comme les bords d'une coupe, sont tapissés d'herbes où brillent la violette et la primevère; l'églantine et l'aubépine y mêlent leur léger feuillage, et sur les deux rives du ruisseau paissent les troupeaux errants.

Ce ruisseau est le seul chemin de la commune; les charrettes le suivent et rayent le gravier de profondes ornières. Quand il a plu, les chevaux enfoncent jusqu'aux jarrets; quand il fait sec, ils barbotent dans un mince filet d'eau. Les piétons suivent la berge et passent en sautant d'un bord à l'autre.

On côtoie ainsi de petites cascades qui se couvrent d'écume en heurtant quelques pierres, colères d'enfants voisines du rire. On franchit de jolis ponts, délices des payagistes, faits de deux ou trois poutrelles que la mousse tapisse de son velours vert; on tourne autour de bassins ménagés dans le creux de rochers où la truite se joue; on marche à fleur d'eau sur la tête de grosses pierres roulées au milieu du ruisseau; on coupe à travers prés pour éviter un coude fait par le chemin, et l'on arrive ainsi au moulin de Beuzeval, où M. Alphonse Karr a placé la scène d'un de ses plus charmants volumes : *la Famille Alain*. Que de toits de chaume et que d'iris bleus sur ces toits!

Le vent nous attendait à Dives. Quel vent! Le soir venu, quand le soleil, dans sa pourpre, eut disparu derrière les flots, on aurait pu croire que le vieil Éole avait ouvert ses outres classiques. Le vent soufflait, sifflait, mugissait, hurlait, pleurait; tout le ciel était en rumeur, et l'on entendait le grondement sourd de la mer qui déferlait au pied des dunes. On ne sait pas ce que c'est que le vent à Paris : le vent est un provincial.

Si les baigneurs n'ont pas assez de quatre lieues de plages sans cailloux, il n'ont qu'à choisir leurs promenades dans cet immense parc anglais qui sert de campagne à Dives. Là Beuzeval, ici Viller, plus loin Troarn ou Dézulé, Varaville ou Benvron, des dunes ou des herbages, des chemins sablés, et la rivière qui promène sa course indolente au travers des pommiers et des prairies, comme un ruban d'argent sur un émail vert.

Cette campagne normande est pleine de surprises: de charmants presbytères qui invitent au repos, ceux-là assis au penchant des coteaux, ceux-ci cachés au creux de la vallée; de jolies églises où l'art a laissé son empreinte, à l'une un porche, à l'autre un clocher, des rosaces ou quelque fenêtre ogivale fouillée comme un bijou; des châteaux coquets avec leurs tourelles en poivrière et leurs toits pointus en ardoises; des villages pittoresquement éparpillés dans les prés avec leurs enclos de verdure, et partout de l'eau, canal ou ruisseau, sur lesquels naviguent des flottilles de canards.

Maintenant prenez garde aux personnes que vous rencontrez, coiffées du chapeau ciré des maquignons, ou vêtues de la blouse bleue du laboureur. Ce paysan dont les gros souliers ferrés incrustent leurs clous dans la poudre du sentier, c'est un capitaliste, il a cinquante mille francs de rentes en terres; cet autre qui conduit là-bas la charrue et harcèle les lourds chevaux du bout de son fouet, c'est M. le comte de X.... Dans tout le pays autour de Dives, la noblesse habite la terre et la cultive de ses mains.

Dans toutes les maisons, derrière la vitre s'il pleut, au coin de la fenêtre ouverte si le soleil rit, le regard du touriste rencontre les profils inclinés des jeunes filles qui font de la dentelle. Leurs mains agiles chassent les bobines et croisent les mille fils de soie dont le réseau noir tapisse le coussin vert qui repose sur leurs genoux patients. Rien ne peut les détourner de ce travail, qui les absorbe et les fascine. Il paraît qu'on ne saurait expliquer, à moins de l'avoir éprouvée, l'influence de ces petits fils mêlés en tous sens. Ils vous commandent, ils sont les maîtres; une fois la dentelle commencée, rien ne délasse qu'elle ne soit terminée. Le voyageur peut regarder l'active ouvrière, elle ne relève pas la tête; s'il lui parle, elle répond sans arrêter le mouvement de ses doigts. Toute cette activité, toute cette patience, rapporteut vingt sous par jour.

Après huit jours de promenades à travers champs, durant lesquelles Henri avait embrouillé l'histoire de la grande Calande et de la petite Calande, notre ami Collin, tout fier de ses succès, nous fit voir son jardin anglais tracé entre les plis des dunes, et le plateau, sur lequel doit être assis le casino de Dives, entièrement déblayé. On avait commandé le bâtiment aux constructeurs de Caen, et des curieux, attirés de tous les pays voisins, accouraient sur les dunes, pour voir l'état des travaux (1).

A ce pays de production, où toutes les denrées abondent, les consommateurs seuls font défaut; vienne encore une saison, et ils ne manqueront plus.

J'étais arrivé à Dives par Trouville, je m'en allai par Caen. La route n'est pas moins jolie, et on trouve, en la suivant, l'occasion de donner un coup d'œil à la capitale du Calvados. Les bateaux à vapeur, qui font un service régulier et quotidien entre le Havre et Caen, rendent le voyage facile et rapide. Si la promenade du Havre à Trouville rappelle, dans les beaux jours de l'été, la promenade de Paris à Saint-Cloud, chère aux canotiers, celle de Caen au Havre est presque une navigation. La descente de Clerne et la traversée en mer durent à peu près trois heures et demie, deux fois plus de temps qu'il n'en faut pour aller de Calais à Douvres. L'Orne coupe de ravissantes campagnes, semées de villages et de châteaux; le chenal étroit est indiqué par des balises, et l'embouchure du fleuve dans la mer ensablée çà et là exige du navire des détours longs et patients dans lesquels il doit montrer à la fois la prudence du renard et la légèreté de l'oiseau.

Mais viennent quelques mois encore, et deux chaudières mettront Dives en communication directe avec Paris. La vallée d'Auge ne sera plus qu'à la distance de quatre cigares du boulevard des Italiens.

AMÉDÉE ACHARD.

(1) Ils sont aujourd'hui très-avancés. Ils seront terminés à la saison prochaine, et Cabourg-Dives, réalisant la prophétie de notre collaborateur, offrira, en 1855, le plus bel établissement de bains de mer de France.

(*Note de la rédaction*).

CHRONIQUE DU MOIS.

Types et costumes turcs. Dessin de V. Foulquier.

LA TURQUIE CONTEMPORAINE,

Par M. Charles Rolland, ancien représentant (1).

Si l'à-propos fait le succès, voici un livre qui sera reçu en triomphe. C'est la *Turquie contemporaine, hommes et choses, études sur l'Orient*, par M. Charles Rolland, ancien membre de nos Assemblées législatives, ami et compagnon de M. de Lamartine, et représentant des intérêts du grand poète à Constantinople. On sait qu'un vaste domaine oriental, Burgas-Ova, a été donné par le sultan à l'auteur de *Jocelyn*. Il y a deux ans, M. Rolland se chargea d'aller en faciliter l'exploitation, avec le même zèle qu'il avait déjà mis à en négocier l'investiture. Ce second voyage acheva de lui révéler la *Turquie*, et il la révèle à son tour au public avec une sincérité de jugement, une hauteur de vues, une variété de détails, un charme de récit, qui font de son ouvrage la plus curieuse actualité du moment. Nous le recommandons à tous ceux qui veulent faire leur tour d'Orient au coin du feu, sur la trace victorieuse de nos marins et de nos soldats; et, en attendant une analyse plus détaillée, nous citerons deux chapitres où l'auteur nous

(1) Un beau volume in-8°. Paris. Librairie de Pagnerre.

présente les premiers personnages de la Turquie : Abdul-Medgid et Reschid-Pacha. On ne saurait mieux louer M. Rolland qu'en lui laissant la parole.

LE MUAYÉDÉ. — RESCHID-PACHA.

« Je me trouvai avec Vivier et Théophile Gautier dans la cour réservée du Seraï, à la cérémonie de réception impériale qui termine la fête du Bairam (Pâque ottomane), et qu'on nomme ici *Muayédé*.

« Les Turcs sont essentiellement un peuple de tradition. Il n'est pas de race chez qui le passé se perpétue par plus de vestiges dans la mémoire des générations, les habitudes et les mœurs. Jusqu'au milieu des fastes de l'étiquette qu'ils ont héritée des anciens dominateurs de l'Asie, on dirait qu'ils aiment à rappeler encore les lointaines origines de la tribu cancasienne dormant sous la tente et vivant sous le ciel. Ainsi c'est en plein air que le sultan reçoit les hommages des chefs de la nation. Cette espèce de champ de mai a pour théâtre une vaste enceinte plantée çà et là de platanes et de cyprès gigantesques. Le mur crénelé qui l'environne en fait comme l'esplanade d'une forteresse ; et de grands portiques d'un style moitié moresque, moitié tartare, peints en larges bandes horizontales noires et blanches, reportent l'esprit vers les décorations guerrières des camps de bois qu'habitaient les descendants des Huns. L'un de ces porches, flanqué de deux tourelles et surmonté d'un clocheton, donne entrée dans la partie réservée du Seraï. C'est la *Sublime-Porte* du palais des sultans, et sur le seuil avait été préparé le trône d'Abdul-Medgid.

« Dès le lever du soleil, accompagné de Vivier, car j'avais reçu l'une de ces invitations dont la formule admet un nombre indéterminé de noms, j'arrivai sur le lieu de la cérémonie. L'empereur était encore à la mosquée : en tout loisir nous choisîmes des places à l'ombre d'un cyprès, à côté de celles retenues par l'ambassade française ; et, certains que ses cawass qui me connaissent nous en maintiendraient la possession, nous essayâmes, selon l'engagement de la veille, de découvrir M. et Mme L..., Mrs W... et miss Emma. Reconnaissant bientôt qu'ils n'étaient pas dans l'enceinte privilégiée, l'idée nous vint de les chercher hors du Seraï ; et il nous fut aisé de voir, en approchant de Sainte-Sophie, que le spectacle des spectateurs était, comme à l'ordinaire, plus intéressant que la fête elle-même. Une foule compacte se pressait entre les haies de tartassins et l'échafaudage de tréteaux élevé le long de maisons. Ces postes enviés, disposés par une spéculation qui les faisait payer trois ou quatre piastres, étaient encombrés de curieux. Des milliers d'enfants avaient grimpé plus haut encore, et, couronnant les murs inachevés de l'Université, les larges assises de la mosquée, les chapiteaux dentelés d'une fontaine, ils épouvantaient les passants par leur audace et les miracles de douteux équilibre auquel ils se confiaient.

« En raison de la fraîcheur de la matinée, on avait généralement pris des vêtements d'hiver. Les soldats portaient sur leurs épaules de grands manteaux de drap gris ; les Osmanlis s'enveloppaient de caftans de couleur claire, bordés de riches fourrures ; les rayas, de vastes houppelandes de laine brune. Par-dessus leurs petites vestes, les Grecques avaient endossé des surtouts collants de velours ou de satin, tandis que les Arméniennes, drapées dans leurs longs châles bariolés, se tenaient immobiles en des attitudes de magistrale austérité. Je remarquai entre autres une fille de quatorze ou quinze ans, dont un touriste européen s'efforçait de crayonner la silhouette. Les traits impassibles, les yeux fixes et mornes, la figure jaune comme un citron qui mûrit, les jambes incompréhensiblement repliées sous elle, la tête et les cheveux bizarrement emmaillottés dans une étoffe à raies vertes et rouges, elle figurait à s'y méprendre le vivant modèle des vieux sphynx égyptiens. — Toute cette population gardait d'ailleurs un calme surprenant ; si l'on causait, c'était à voix basse, et l'on n'entendait pas même des rixes d'enfants. Le caractère religieux de la fête pour les Ottomans imposait, à ce que j'appris plus tard, cette parfaite bienséance. Il paraît qu'on s'en dédommage largement aux solennités d'autre nature et notamment à celle de la veille, la clôture du Ramazan.

« Cependant nous ne négligions pas nos recherches, et nous finîmes par rejoindre nos amis qui, faute de l'invitation promise, s'étaient hissés sur une estrade de louage. Mais il n'était plus temps alors d'user de mon *laissez passer* en leur faveur. La retraite nous était momentanément coupée à nous-mêmes pour rentrer au Seraï : le défilé commençait.

« En premier lieu, marchaient des musiques militaires, organisées par M. Donizetti, frère de l'illustre compositeur. Elles jouaient avec une verve, un entrain, une précision remarquables des airs turcs, orchestrés par une main européenne, et des fragments de *Lucie*, de la *Favorite*, de l'*Elisire d'amore*. Venaient ensuite les bataillons de l'armée de terre en pantalons blancs et vestes bleues ; les détachements de l'armée de mer en pantalons blancs et vestes rouges ; quelques compagnies d'artillerie avec leurs pièces, et un escadron de cavaliers. Des escouades de tambours coupaient de temps en temps le cortége, exécutant des batteries formidables auxquelles l'aigre sifflet des fifres ajoutait une sauvage énergie. Puis deux pelotons des gardes du corps du sultan ouvraient la route à sa maison impériale. Ils précédaient douze chevaux de la haute race nedji, tenus et entourés par leurs saïs. Les nobles bêtes avaient la tête ornée de plumes ; leur harnais de velours et de maroquin, disparaissant sous le luxe compliqué de la passementerie orientale, se rehaussait encore de pierres précieuses. Les arabesques des housses étaient dessinées par des turquoises, des grenats, des rubis, des émeraudes, des perles ou des diamants. Après un intervalle, s'avançaient les bas officiers du palais, les icoglans, les kodjeghuians et derrière eux les fonctionnaires civils, à pied, classés selon leurs cinq grades hiérarchiques. Les pachas des emplois de la plume et ceux des emplois de l'épée leur succédaient sans distinction de préséance, tous à cheval et escortés de serviteurs. L'étiquette appelait immédiatement à leur suite les hauts directeurs des grandes administrations, les dignitaires supérieurs du harem, l'iman particulier, le chef des eunuques blancs et celui des eunuques noirs, l'une des créatures les plus laides qui existent sous le soleil. Enfin, on apercevait les ministres, et, parmi eux, le scheik-ul-islam, avec son turban blanc ; Reschid-Pacha, revêtu du grand cordon de la Légion-d'Honneur et portant à son fez une décoration en brillants, distinction unique en sa forme, que créa pour lui la reconnaissance du sultan Mahmoud.

« A une légère distance de cette fastueuse escorte, Abdul-Medgid, le regard vague et doux, la figure majestueuse et bienveillante, apparaissait imperceptiblement balancé au pas d'un magnifique cheval bai-brun. Sa tenue, quoique nonchalante, respirait la dignité. Bien qu'il fût censé, d'après le programme officiel, venir de pleurer ses fautes à la mosquée, sa physionomie portait l'empreinte d'un contentement intérieur où la malice européenne cherchait la trace de ses plaisirs de la veille. Rangées autour de sa personne et du groupe de ses aides de camp, ses compagnies de gardes du corps étalaient la splendeur de leurs armes d'apparat, de leurs vestes et de leurs shakos de velours rouge galonné d'or. Surmontée de gigantesques plumes d'oiseaux de paradis blanches et vertes, disposées en éventail, cette coiffure extravagante et d'un périlleux équilibre offre la dernière trace de l'antique bizarrerie. La haie des régiments de ligne se replia comme arrière-garde. Derrière eux et entre leurs pelotons se pressaient un peu pêle-mêle les personnes de distinction, soit en fez, soit en turban, qui, sans être fonctionnaires, devaient à leur importance le droit d'assister en qualité de témoins à la réception impériale. Nous nous glissâmes parmi ceux-là, au nombre desquels j'avais distingué Emin-Efendi, l'une de mes anciennes connaissances. Quelques instants après, nous avions tous pris place au pied de notre cyprès

et nous voyions se dérouler les cérémonies inconnues pour nous du Muyédé.

« Cette solennité appartient au genre des *baise-mains* espagnols ; mais elle est autrement humiliante pour la dignité humaine, le chef de l'islamisme fait embrasser sa sandale aux croyants. — Il est vrai que devers l'Inde, un soi-disant représentant du Très-Haut sommet encore ses fidèles à de pires désagréments. — En descendant de cheval, Abdul-Medgid alla se placer dans le fauteuil doré, préparé sur une estrade recouverte d'un tapis noir, couleur des khans de Tartarie dont les sultans se proclament héritiers. Tout le monde avait mis pied à terre et formait autour du trône un immense demi-cercle : le grand visir s'en détacha le premier pour se prosterner et poser ses lèvres sur la botte vernie du souverain. Puis vint le tour du scheik-ul islam, celui du séraskier, celui du capitan pacha et de tous les autres ministres ; enfin des divers fonctionnaires, selon la hiérarchie de leur rang. Seulement, à partir d'un certain degré, ce ne fut plus la chaussure, mais le manteau de l'empereur, et ensuite les franges de sa ceinture que les serviteurs obtinrent de baiser à genoux. J'eusse vu, pour ma part, une marque d'importance plus haute à rendre un hommage moins humble ; c'est précisément le contraire qui est vrai. Le servilisme a son étiquette, et, pour y comprendre quelque chose, il faut avoir été spécialement doué par la nature ou l'éducation.

« Le spectacle se prolongeant longuement, sans intérêt nouveau ni péripétie, nous avons occupé notre temps à en bien considérer les acteurs. Une chose m'a frappé par-dessus toutes les autres, l'obésité presque générale des dignitaires ottomans. Cette horrible maladie les envahit, les transforme et les déligure aussitôt qu'ils approchent de la vieillesse. Pour tout dire aussi, le costume nouveau met la grosseur dans un singulier relief. La redingote boutonnée, avec des broderies d'or aux parements, au collet, sur la poitrine, n'est pas sans grâce pour les jeunes gens, malgré sa sévérité, par cela même qu'elle marque exactement leur taille ; mais lorsqu'elle doit revêtir les protubérances de torses élargis et boursouflés, lorsqu'il lui faut se modeler sur des abdomens rappelant celui de Falstaff, sa fidélité même de reproduction devient un vice capital. On se prend à regretter d'autant plus l'ampleur étoffée de l'ancienne robe, qui dissimulait avec tant d'indulgence les défectuosités physiques. — Si Mahmoud a voulu prendre le moyen, détourné mais puissant, de la coquetterie, pour faire la guerre au funeste régime hygiénique qui alourdissait de corps et d'esprit les classes supérieures de sa nation, il a atteint son but, et peut-être même l'a-t-il dépassé. Quelque partisan que je sois de la réforme, j'avoue qu'elle mérite non-seulement les indignations des amateurs du pittoresque pour ce qu'elle a détruit de l'antique vêtement oriental, mais qu'elle prête encore aux railleries des gens de goût par ce qu'elle y a substitué. Le fez, incapable de protéger contre l'atteinte d'une arme, impuissant à garantir les yeux du soleil ou la tête de la chaleur, n'est pas une coiffure suffisante. L'on eût dû trouver aussi quelque chose de mieux pour succéder à la vieille magnificence des Osmanlis que la redingote droite et le pantalon à sous-pieds !

« Pendant que nous discutions ces points de toilette nationale, l'empereur continuait, et avec l'apparence d'un profond ennui, à recevoir l'hommage que l'usage le force à subir en même temps qu'il contraint ses sujets à le lui rendre. En y réfléchissant, je trouvai là un saisissant exemple de la compensation des destinées. Ce jeune prince est vénéré par des milliers de croyants comme le lieutenant terrestre du Prophète, il a des ministres habiles pour ne lui laisser que les jouissances du gouvernement, et des armées pour exécuter ses fantaisies. Sa fortune est celle de dix royaumes : le harnais de ses chevaux ruisselle d'un écrin que plus d'un monarque envierait ; et l'on remplace dans son costume les broderies d'or par des broderies de perles ou de diamants. Hier encore, tout un empire s'émouvait pour lui offrir une joie nouvelle en dotant son harem d'une beauté de plus. Enfin, de toutes les têtes qui se prosternaient devant lui, pas une seule qu'il n'eût pu faire abattre à son caprice. — Eh bien ! avec toute cette splendeur, toute cette richesse, toute cette puissance, il n'était pas libre de faire alors ce qu'il semblait désirer le plus ardemment, ce que nous-même nous pouvions et ce que nous exécutâmes à notre gré ; — il n'était pas libre de se retirer avant la fin de cette monotone série de baisers sans chaleur, déposés sur sa ceinture, au nom de l'étiquette, par des gens qu'il ne connaît même pas ! »

Voici comment l'auteur fait le portrait de Reschid-Pacha, et raconte sa réception par le célèbre réformateur de l'Orient.

« Le salon de réception du grand visir, où nous fûmes introduits par un muet, est une immense pièce en carré long, meublée tout à la fois à l'européenne et à la turque. On y voit des divans et des fauteuils ; une cheminée, et sur un côté du salon un vitrage pour toute paroi ; des versets du Koran dans des cadres d'or font pendant à de belles glaces des manufactures de France. Quand nous entrâmes, le pacha était assis sur un canapé encombré de livres et de papiers : il se leva, et, employant le français avec une facilité remarquable, nous fit le plus gracieux accueil. Des tchibouk djis avaient apporté, avant même que nous fussions installés sur nos sièges, de magnifiques pipes à tuyaux de jasmin, à énormes bouquins d'ambre, avec colliers de perles et de brillants. La pipe étant chez les Orientaux un des rares meubles où l'élégance se déploie, chacune valait deux ou trois mille francs peut-être. Derrière ces domestiques, un autre tenait sur un plateau d'argent trois tasses de café dans leurs supports de vermeil, incrustés de turquoises : un surtout tressé de fils d'or et de soie les recouvrait. Quiconque veut fréquenter les Turcs doit se faire, on le voit, à l'usage habituel du tabac et du moka. Les refuser serait, en effet, de la dernière inconvenance. Cette fois, la liqueur était exceptionnellement sucrée et dégagée de son marc, par égard sans doute pour mes habitudes européennes. Reschid cilleura de ses lèvres sa tasse et son tchibouk : c'était nous engager à fumer et à boire, ce que la politesse nous interdisait de faire avant que le maître de la maison nous en eût donné le signal.

« Selon les mœurs ottomanes, nous ne pouvions décemment entrer en conversation sans nous être recueillis quelques instants dans la jouissance des soins de l'hospitalité. Pendant ce temps, je contemplais avec respect ce régénérateur d'un peuple que trois races d'hommes dans l'empire appellent également l'apôtre de la Turquie. Son apparence n'a rien qui désillusionne du portrait que l'imagination se fait d'une nature supérieure. Petit et replet déjà, sinon atteint de l'obésité qui gagne presque tous les Turcs à l'approche de la vieillesse, Reschid a néanmoins dans sa personne une incontestable majesté. Les travaux plus que l'âge, — il ne dépasse qu'à peine cinquante ans, — ont argenté sa barbe et ses cheveux : mais la vie comme la volonté respirent dans l'éclat juvénile de ses yeux noirs, dans l'énergique fierté des lignes de sa tête puissante, dans le fin et bienveillant sourire qui vient en tempérer la dignité. A le regarder seulement, on devine en lui la conscience de sa force et la confiance du succès. La figure de ce politique, toujours menacé dans son œuvre, respire une sérénité qui frappe. Il lui semble, dit-on, avoir toute sa vie senti sous sa main celle de Dieu accomplissant son rude labeur, et il croit invinciblement que Dieu ne se lassera point avant d'avoir terminé. Faut-il appeler *fatalisme* cette foi intelligente en la Providence ? — Par son passé, du reste, Reschid a droit d'être fataliste ainsi. Il est du bien petit nombre des heureux semeurs d'idées à qui il est accordé de les voir éclore. Son aspiration, c'était la régénération de sa patrie par l'égalité des races et la liberté des cultes ; c'était le rapprochement par la civilisation de l'Orient et de l'Occident ; c'était l'admission au rang des puissances européennes de l'empire ottoman rajeuni. — Ce rêve, cette utopie, Mahmoud, il y a vingt ans, a jeté le

germe de sa réalisation dans le sang des luttes civiles ; Reschid la féconde depuis par leur apaisement ; et voici qu'Abdul-Medgid achève de l'accomplir par sa justice et sa fermeté ! »

Après s'être assuré de la bienveillance de Reschid, au sujet de la concession faite par le sultan à M. de Lamartine, M. Rolland voit son grave entretien interrompu par un curieux épisode des mœurs orientales :

« Ma négociation en était là, lorsqu'un nouveau venu se précipita plutôt qu'il n'entra dans le salon. C'était un petit vieillard sec et maigre, enveloppé d'une ample douillette de drap marron. Il courut au pacha et, suivant l'ancien cérémonial, il s'inclina comme pour saisir le bas de la robe, maintenant absente, le baiser et le poser sur sa tête en signe de respect. Reschid s'efforçait de lui retenir les mains et de l'engager à s'asseoir. Le petit vieillard à la fin se laissa faire et se contenta de porter plusieurs fois ses doigts de sa bouche à son front. Puis il se mit à fumer sitôt que le vizir lui en eut donné l'exemple, et en même temps il commença une conversation à voix basse et en turc.

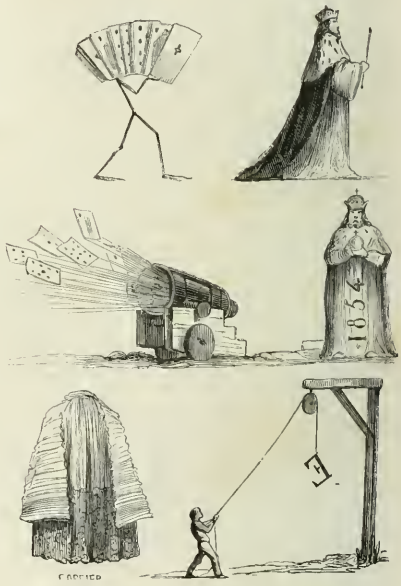
« Pendant cet assaut de politesse, Achmet m'avait renseigné sur ce visiteur impétueux. C'est un Phanariote nommé Vogoridès. Il porte le titre de prince de Samos, comme gouverneur de cette île grecque, sous la surveillance du sultan. M. Vogoridès passe à Constantinople pour un homme très-fin, dont les avis ont eu jadis et ont encore du poids sur le Divan. Ses sympathies sont, dit-on, acquises à l'Angleterre, et sa présence fit supposer à Achmet qu'elle avait quelque avis indirect à faire tenir relativement aux questions soulevées par la France et la Russie.

« Quoi qu'il en soit, l'entretien s'animant de plus en plus entre le prince et Reschid, je me levai pour me retirer. Le pacha me retint ; il me présenta même à son interlocuteur, en rappelant mes anciennes fonctions. Sur cela, le vieux Phanariote me demanda si j'étais de la famille du ministre girondin, puis il tâcha de reprendre son *à parte* diplomatique. Mais, en ce moment, intervint le muet, jusqu'alors demeuré immobile, soit qu'il cédât à sa propre fantaisie, soit plutôt qu'il devinât que le causeur se faisait gêner et qu'une diversion serait bien accueillie. Il s'approcha donc de son maître de l'air à la fois câlin et dolent d'un bouffon favori à qui l'on passe ses caprices, montra à sa redingote un large trou, et exposa, — à ce que me traduisit Achmet, — que les jeunes beys, les enfants du vizir, l'avaient lutiné la veille de telle sorte qu'il en était résulté cette déchirure, déshonorante pour le muet d'un si grand seigneur. Reschid lui permit en souriant de se faire délivrer par le kiaya le prix d'un habit nouveau ; et l'esclave partit enchanté, entraînant après lui M. Vogoridès, forcé de comprendre enfin qu'on voulait lui donner congé. L'excellence grecque s'en alla impétueusement, comme elle était venue, mais en m'offrant ses services, et après avoir renouvelé ses efforts à l'ancienne mode pour baiser les pans d'une robe qui n'existe pas.

« Reschid désirait me faire causer sur les récents événements de France. Je m'efforçai de le ramener le plus promptement que je pus sur la Turquie. Nous reprîmes cette question des Lieux-Saints que j'ai vu commencer il y a trois ans. Le ministre ottoman s'est informé si l'on ignore chez nous que Jésus-Christ est honoré par l'islamisme comme l'un des grands prophètes ; ce qui, en dehors de l'esprit de tolérance des musulmans, suffirait à garantir leur respect pour son tombeau et ses pèlerins.

« En quittant le palais, après cette visite prolongée au delà des bornes ordinaires par les interrogations de Reschid et son excellent accueil, nous retombâmes dans une scène de vieilles mœurs. Dix domestiques peut-être, chacun de ceux qui nous avaient approché à propos de notre introduction chez le vizir, de la présentation du café ou des pipes, vinrent réclamer le bakchis. Parmi eux, le muet se montrait encore empressé au milieu des plus ardents. Tous d'ailleurs étaient en gaieté, et mon compagnon m'en communiqua la cause. Avec son inimitable jeu de physionomie narquoise, le silencieux bouffon expliquait qu'il avait bien reçu de quoi s'acheter une redingote ; mais que ce serait dommage d'exposer un beau vêtement neuf aux retours de taquineries des jeunes beys. L'ancien convenablement réparé devant lui suffire, il destinait son argent à un plus agréable emploi. Et son geste expressif donnait en même temps à croire qu'il n'attendrait pas le Baïram pour faire largement fête au raki et au mastic. »

RÉBUS SUR HENRI IV.



EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE.

L'ambassadeur d'Espagne s'étonnait de voir Henri IV entouré, assiégé d'une foule de gentilshommes ; le roi lui répondit en souriant : « *Quand nous sommes en bataille, ils me serrent bien plus encore.* » (Camp — *n* housse — hommes en bataille — île — *me* serre *bien* — *plus* en cor.)

N. B. Au prochain numéro la réponse à l'énigme historique de septembre dernier.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7 BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

VOYAGE EN FRANCE. — TROYES EN CHAMPAGNE.

VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER (1).

Le péage romain. Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois... Dessin de M. A. de Bar.

I. — OU L'ON PROUVE QUE QUATRE-VINGT-DIX-NEUF CHAMPENOIS ET L'AUTEUR FONT... CENT CHAMPENOIS.

Parmi les vérités *vraies* de ce monde (pour parler comme Figaro), il en est une dont l'authenticité banale me dispensera de commentaires ; c'est celle-ci : « Le pays que l'on connaît le moins est presque toujours celui que l'on pouvait connaître le plus. » En effet, nous ne nous inquiétons guère que des choses qui ne nous sont pas familières ; et la Chine, à ce titre, nous intéresse plus que la France.

Montaigne disait : *Chacun choisit plutôt à discourir du métier d'un autre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle réputation acquise.* A la place de métier, mettez *pays*, et l'observation ne perdra rien de sa

(1) Voyez la Table générale et celles des dix derniers volumes.

justesse. Dans cette époque de locomotion, la vie, pour nous, est partout, excepté où nous sommes; si bien qu'il faudrait peut-être voir un avertissement sérieux dans cette prédiction bizarre d'un visionnaire moderne, lequel annonçait, comme dernier terme du progrès, une génération d'hommes portant une queue de quinze pieds, avec un œil télescopique au bout.

Le télescope est, en effet, l'instrument symbolique des penseurs de notre époque. Tous observent un peu à la façon des astrologues; seulement ils ne se défient pas assez du puits, et plus d'un s'y laisse choir... Mais ne faisons pas comme eux, en poursuivant nos théories, et, pour plus de sûreté, venons à nos moutons, puisqu'aussi bien il s'agit de la Champagne et des Champenois.

Je me promenais, à la clarté élégiaque d'une des plus éclatantes lunes d'un de ces étés derniers, autour des murs de la ville des *Tricasses*, de la capitale de l'ancien comté de Champagne, qui s'appelait *Augustobona*, du temps de *Lutèce*, et qui se nomme Troyes, depuis que Lutèce se nomme Paris, quand les réflexions qui précèdent me vinrent à l'esprit avec la soudaineté de la révélation.

Ce n'était pas la première fois que j'errais ainsi dans ce lieu, à pareille heure et par un temps pareil; mais ce fut la première fois que j'y ressentis quelque velléité de cet amour du clocher, dont on a dit trop de mal, depuis qu'on a inventé l'amour de l'humanité, le cosmopolitisme, en un mot. Jusque-là, je me reconnaissais bien, *in petto*, d'origine champenoise; mais Dieu sait que, loin de me targuer de ce titre, je le subissais en toute humilité, ne reculant pas, au besoin, devant l'occasion de porter quelque botte sournoise à ma prosaïque patrie, et de m'escrimer contre elle, à l'aide du fameux proverbe que chacun sait.

Je ne fus donc pas médiocrement surpris, en côtoyant les remparts de Troyes, de sentir tout à coup sourdre en moi comme un sentiment d'admiration tendre. C'est qu'aussi, ce soir-là, la lune baignait d'une lueur vraiment idéale les toits et les arbres. Le chétif et le mesquin s'estompaient majestueusement; et les clochers des églises, se découpant dans le vague, m'apparaissaient, comme les bonnets monstrueux de magiciens cachés derrière les murs. Je les avais toujours comparés, hélas! aux triviales coiffures de coton, qui constituent la grande industrie champenoise.

Ce fut toute une transfiguration. En rentrant dans la ville, je me découvris, avec la componction d'un néophyte. Je faillis adresser à l'humble fonctionnaire de l'octroi, qui regardait aussi la lune en guettant la contrebande, une invocation poétique, qui me bourdonna tout à coup dans la tête, et j'allai me coucher, bien résolu de commencer le lendemain au matin mon initiation.

Ce fut ainsi qu'après les folles années d'une adolescence oublieuse, *per amica silentia lunæ*, je renaquis Troyen et Champenois fieffé, comme ces pages, d'ailleurs, vont le prouver suffisamment.

II.— OU L'AUTEUR EST TRÈS-ÉTONNÉ DE RENCONTRER UN SECOND CHAMPENOIS EN CHAMPAGNE.

Mon réveil fut un hymne, si mon coucher avait été une adoration. J'ouvris ma fenêtre, et, à travers mes girollées, j'aspirai l'air natal, qui me parut plein de senteurs nouvelles. Mon enthousiasme aigu se faisait chronique.

Descendu dans la rue, j'étreignis joyeusement du pied les pavés anguleux, me désistant, ce jour-là, de la comparaison injurieuse que j'en avais toujours faite avec les dents mythologiques du dragon, lesquelles, dit la Fable, furent semées en terre, et produisirent une effroyable moisson de guerriers: seulement, à Troyes, les dents n'ont pas germé; elles sont comme on les a plantées, confondues, pêle-mêle, canines et molaires, mais toutes, longues et menaçantes. Ce jour-là, je n'y pris pas garde.

Mais ce n'était pas assez de me sentir animé d'une foi nouvelle; je voulus immédiatement m'organiser un culte. Mon ignorance des chroniques et de l'histoire de ma ville me laissait dans un grand embarras. Je courus à la Bibliothèque, comme à un sanctuaire où devait m'attendre la Muse espérée.

Hélas! les Bibliothèques en général, et celles des départements en particulier, sont de vastes catacombes où le silence est de plomb, où la vie se fige tout à coup. Les livres semblent vous souffler leur poussière aux yeux, et le premier hommage rendu à la science consiste dans une dilatation des os maxillaires.

Je fus héroïque, et je m'attaquai bravement à tous les historiens indigènes. Mais, à mesure que je feuilletais, je me sentais vaincre et désarmer. Je ressentis tout à coup une profonde horreur pour cette nécropole, et j'eus hâte de regagner au plus tôt les rues et le grand jour, espérant rattraper par là mes illusions, qui ne devaient pas avoir eu le temps de s'envoler bien loin.

Comme j'allais sortir, le garçon de la bibliothèque, génie familier de cette demeure sombre, me demanda, en articulant son plus gracieux sourire, si je n'avais pas trouvé ce que je cherchais.

— Non, lui répondis-je assez brusquement; et j'ouvris la porte.

— Si monsieur voulait consulter M. Columbat, murmura le gardien des in-folios.

Je m'arrêtai surpris, et demandai quel historien c'était que ce monsieur Columbat, fort inconnu parmi les Troyens célèbres.

Pour toute réponse, le garçon me montra du doigt un vieillard studieusement penché sur une table, et semblant absorbé dans un travail de traduction; puis, comme je me dirigeais, sans trop savoir pourquoi, vers ce studieux personnage, mon guide me dit en chemin:

— M. Columbat est, à lui seul, toute la bibliothèque. Il a tout lu, tout retenu; quand il mourra, il faudra l'ensevelir dans un manuscrit. Il n'écrit pas une page; il prend de petites notes; c'est un bien brave homme, monsieur, mais bien original; il ne sait jamais dans quel mois, dans quelle année il vit; il oublie quelquefois son propre nom, et, quand on lui parle de lui à lui-même, il creuse ses souvenirs pour chercher à quelle légende du temps passé ce nom se rattache. Si monsieur a besoin de quelque renseignement, M. Columbat sera très-heureux de le lui donner.

Je ne répondis point; j'étais à dix pas de l'inconnu, et je le contemplais. Jamais je n'avais rencontré dans les rues ce petit homme si maigre, si jaune, si sérieux et si doux. Il avait d'ailleurs un de ces costumes participant de la douillette et de la robe de chambre, qui eussent provoqué les rires irrévérencieux des passants. Ses mains avaient la couleur des livres qu'elles remuaient. Une perruque de couleur roussâtre, qui avait eu autrefois la la folle prétention d'imiter des cheveux blonds disparus, était posée naïvement sur sa tête.

Le visage avait à la fois cette bonhomie et cette finesse qu'on remarque dans la physionomie de quelques Champenois illustres, de La Fontaine, par exemple. M. Columbat avait des yeux gris couverts, dont la flamme cares-

sante promettait un peu de raillerie sans méchanceté. De ses deux bras, il entourait un livre, dans lequel il lisait en remuant les lèvres. Le mouchoir, la tabatière et le chapeau, espacés sur la table, à leur place accoutumée, semblaient des sentinelles posées là, pour tenir en respect les voisins trop envahisseurs.

Ce dernier vestige d'une race disparue (celle des savants naïfs qui circonscrivaient leur ambition à l'étude de l'histoire de leur province), ce spectre mélancolique du patriotisme de clocher, m'émut profondément; et ce fut avec un respect religieux que je l'abordai.

— Ainsi, me disais-je tout bas, il y a encore un Troyen dans Troyes, un Champenois en Champagne ! Je ne suis pas le seul ! Qui sait si la Providence ne m'a pas choisi pour continuer le culte solitaire dont M. Columbat est à la fois le grand-prêtre, l'autel et l'assistance !...

Tout en faisant décrire à mon chapeau ce quart de cercle majestueux qui est la plus grande preuve d'estime dans nos sociétés modernes, je murmurai ce vers des *Burgraves* :

« Il est en Allemagne encor deux Allemands. »

M. Columbat n'entendit pas. Eût-il entendu d'ailleurs, il n'aurait pas compris, les *Burgraves* étant une épopée contemporaine; qu'il devait par conséquent ignorer.

III. — OU L'AUTEUR PROUVE QUE LES MOUTONS NE SONT PAS DES BÊTES.

M. Columbat, absorbé dans son travail, ne m'avait pas aperçu. Le garçon de la bibliothèque lui toucha légèrement l'épaule et le fit se retourner. Je lus alors dans le regard agrandi du vieux savant une stupéfaction profonde et une sorte de défiance.

J'exposai en deux mots l'objet de ma démarche, mon désir, mon désappointement. Un éclair jaillit aussitôt des yeux du bibliothécaire et déposa le long des cils une grosse larme. Une rougeur toute pudique colora d'une teinte orangée la peau jaune et flétrie de son visage. Je devinai sa joie, son orgueil, sa confusion. C'était la première fois qu'on lui rendait hommage. Il se redressa par un geste de Sixte-Quint, voulant faire preuve de jeunesse et de verdeur; et ramassant sa tabatière, son mouchoir et son chapeau, qu'il distribua aux divers étages de sa chétive personne :

— Vous n'êtes pas Troyen, n'est-ce pas, monsieur? dit-il, puisque vous vous inquiétez de cette ville.

Je déclinai mon nom, et j'affirmai ma nationalité champenoise.

— C'est bien, alors, reprit M. Columbat, en fêtant sa découverte par une large prise de tabac. La jeunesse maintenant n'a plus de patrie. Autrefois, monsieur, de mon temps, on aimait tout de même la France; on allait la défendre ou la venger à la frontière; mais on se rappelait toujours avec joie ces coteaux gris, ces mornes vallées de la vieille province. On lisait les livres champenois et on en faisait. Mais, aujourd'hui, tous nos enfants partent avant leurs vingt ans pour je ne sais quelle éternelle expédition qui ne finit jamais. On dirait qu'il faut à chacun d'eux une Amérique pour lui tout seul; pas un ne revient au pays.

— Au bercail, murmurai-je doucement.

— Ah! ah! reprit M. Columbat en me regardant d'un air narquois, est-ce que vous aussi vous auriez peur du proverbe des moutons?

— Ma foi ! répliquai-je en riant, je vous avoue qu'il me paraît d'une impertinence rare; et, puisque vous voulez bien me servir d'introducteur dans l'histoire inconnue de mon pays natal, il me semble logique de vous demander votre avis sur ce dicton féroce.

M. Columbat haussa les épaules, m'attira de l'œil dans l'embrasure d'une des grandes fenêtres de la bibliothèque, et me parla ainsi :

— Je vous avoue, monsieur, que j'ai passé plus de vingt années de patientes études à chercher le nom du mauvais plaisant qui nous a gratifiés de cet insolent proverbe. Je l'ai bien haï cet homme; je crois que, si je l'avais découvert il y a vingt ans, j'aurais imaginé quelque vengeance féroce et rétrospective. Mais aujourd'hui, je me suis vaincu. Cet Érostrate inconnu ne m'inspire plus que la pitié. Hélas! j'ai d'autant plus de raison, selon mon cœur, que, d'après toutes les vraisemblances, ce criminel est un Champenois : il n'y a qu'un fils dénaturé pour arriver du premier coup à cette perfection machiavélique. On n'est jamais plus cruellement frappé que par ses enfants, et le butor qui osa dire des hommes de son pays que *quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois faisaient cent bêtes*, devait avoir beaucoup souffert de ses contemporains pour arriver à ce blasphème. Que Dieu lui ait fait miséricorde!

Je regardai M. Columbat en souriant; mais je constatai avec étonnement que lui ne riait pas. C'était du fond du cœur qu'il remettait les offenses faites à son pays, comme il eût remis des offenses personnelles. J'admirai cette candeur; et voulant lui venir en aide :

— Après tout, dis-je d'un ton dégagé, il y a une légende sur ce proverbe, qui en détruit l'intention malveillante.

— L'histoire du péage, n'est-ce pas? répliqua M. Columbat avec mélancolie. Oui, c'est vrai. Une ordonnance, c'était sous César, assure-t-on, avait déclaré que tout troupeau de cent bêtes payerait un droit à l'entrée de la ville. Un berger (ô l'imprudent, si l'histoire est vraie!) voulut se soustraire au tarif. Il amena quatre-vingt-dix-neuf moutons. C'était bien fin. Mais il paraît que dans ce temps-là l'octroi avait beaucoup d'esprit. Le péager objecta que les quatre-vingt-dix-neuf têtes de bétail et le berger faisaient cent bêtes, que le compte y était, et qu'il fallait payer.

— Le berger paya-t-il? Toute la question est là, répliquai-je. Si le Champenois s'est rendu au raisonnement, il méritait le proverbe.

— Il le méritait, certes, pour son imprudence, qu'il ait ou qu'il n'ait pas payé. Mais, nous, monsieur, le méritions-nous ce châtiment, qui pèse sur cette province? Au surplus, je veux croire que ce métayer, s'il a existé, fut un Normand, un Lorrain, un Picard; mais ne fut pas un Champenois. Dans notre pays, depuis un temps immémorial, on paye quoi que ce soit, et l'on ne cherche jamais à frauder. D'ailleurs, à moins de supposer les fonctionnaires de César fort différents de ceux d'aujourd'hui, une raillerie si cruellement spirituelle est bien invraisemblable dans la bouche de l'un d'eux. Ce douanier-là se fût fait destituer.

— Espérons qu'il le fut, m'écriai-je.

— Ah! monsieur, reprit en clignant de l'œil M. Columbat, nous avons d'autres consolations à chercher. D'abord, il n'est pas certain que ce dicton implique nécessairement l'idée de bêtise accolée à l'idée de Champenois. Si l'on avait dit : « Un mouton et un Champenois font deux bêtes », nous n'aurions qu'à nous incliner et qu'à gémir. Mais le proverbe dit : quatre-vingt-dix-neuf

moutons ! c'est-à-dire qu'il ne faut rien moins que quatre-vingt-dix-neuf moutons pour entrer en balance avec un Champenois. Celui-ci est donc quatre-vingt-dix-neuf fois plus fort qu'une bête.

— Mais, à ce compte-là, interrompis-je, le proverbe est cent fois plus injurieux. Panurge, dans le *Pantagruel*, n'est bête que comme un mouton. Un Champenois l'est quatre-vingt-dix-huit fois plus !

M. Columbat ne fut point ébranlé par mon objection. Il s'emplit le nez de tabac, comme s'il se fût agi de bourrer un canon à mitraille, et, me regardant en face avec une physionomie animée :

— Qui vous assure, d'ailleurs, monsieur, que les moutons soient des bêtes ?

J'avoue que je restai un peu étourdi de la violence de la question. Je regardai mon interlocuteur, la bouche ouverte, comme un homme qui n'ose refermer les lèvres sur une cuillerée trop forte qu'on lui présente. Mais M. Columbat, cambré, casqué, armé, me contemplait dans l'attitude d'un paladin.

— Ainsi les moutons ne sont pas des bêtes ?

— Non, monsieur ; ou bien, ils le sont si peu, que la comparaison devient une sorte de flatterie. Suivez d'ailleurs mon raisonnement.

Et, après une petite toux préparatoire, M. Columbat reprit en ces termes :

— Un être animé est-il une bête parce qu'il ne jouit pas du singulier et fatigant privilége de marcher, comme l'homme, sur les pattes de derrière ! A ce compte-là, l'ours, le plus obtus, le plus féroce des animaux, serait une espèce d'homme ; et combien de gens sont d'aplomb sur deux pieds qui mériteraient de galoper à quatre pattes !

Rabelais, qui n'a rien respecté, dit, d'après Aristote, que le mouton « *est le plus sot et inepte des animants du monde.* » Ce témoignage est grave contre les Champenois. Mais Rabelais n'a-t-il pas mis cette aigreur dans sa critique, précisément en raison de la supériorité qu'il sentait dans le mouton ? On n'attaque ainsi que ce qui peut résister à l'offense. Ah ! que je préfère cent fois l'opinion de Plutarque. Celui-là était un esprit sage, mesuré, qui n'avançait rien à la légère. Il dit, en parlant de Fabius Maximus, qu'il était si brave, si circonspect dans sa jeunesse, qu'on l'avait surnommé *Ovicula* (brebis).

Mais laissons les livres, qui sont faits par les hommes, et voyons le mouton, ce feuillet vivant du livre éternel. Quoi de plus doux, de plus inoffensif, de meilleur, et par conséquent de plus rapproché de l'humanité ? Le mouton est peut-être le seul animal qui ne sache pas se défendre, qui ne résiste pas. Dans sa faiblesse même, dans son innocence, la nature a mis le secret de son intimité avec l'homme. Il ne peut se passer de nous, il sait vivre avec nous, chez nous. Chéri des enfants et des femmes, aimé, estimé des hommes, que ne donne-t-il pas, en retour de cette protection ? Il nous revêt, nous réchauffe, nous abrite du vent, comme nous l'abritons du loup, et on ne saurait pas plus se passer de sa laine qu'il ne saurait se passer du berger. On peut se passer de chiens, on remplace les chevaux, les volatiles sont superflus. Mais le mouton, qui osera jamais songer à le remplacer ?

— Les côtelettes, murmurai-je, me semblent, en effet, un élément constitutionnel de l'existence.

— Vous voilà bien ! s'écria mon interlocuteur d'un air si animé que je ne sus pas, en vérité, s'il plaisantait ; cannibale ! vous diriez volontiers du mouton ce que l'antropophage disait du missionnaire : qu'il était tendre ! parce qu'il en avait mangé.

— Parbleu ! interrompis-je, vous me rappelez que, dans ses *Confidences*, M. de Lamartine proteste contre le préjugé qui veut que l'homme continue à se nourrir de chair. Il affirme que, jusqu'à son entrée au collége, il n'avait point profané ses lèvres de ces affreuses libations. Il raconte même, en termes fort touchants, ses amours pour un pauvre petit mouton, qu'il défendit, par ses prières, des menaces du boucher.

— Ah ! M. de Lamartine a dit cela, reprit d'un air de triomphe M. Columbat. Qu'est-ce que c'est que ce M. de Lamartine qui a tant de logique et de raison ?

Je ne fus pas trop surpris de la question, et je ne me livrai à aucun dithyrambe sur l'inutilité de la gloire.

— M. de Lamartine, dis-je, est un des plus grands poëtes de la France ; c'est un des génies les plus essentiellement lyriques ; c'est...

— Et il ne mange pas de viande ! interrompit M. Columbat.

— Je crois, à vrai dire, qu'il en a mangé depuis, dans les banquets politiques, par exemple, avec de la salade !...

Mon interlocuteur ne fit aucune attention à cette remarque, que je croyais cependant fort ironique.

— Quel malheur, dit-il en soupirant, qu'un pareil homme ne soit pas Champenois !

— Il est Bourguignon, repartis-je.

— Bourgogne et Champagne ont confondu souvent leurs blasons ; leurs vins sont unis, leurs verres doivent se choquer. Vous me donnerez par écrit le nom de ce grand poëte ; je le lirai, et je l'aime déjà.

C'est ainsi que M. Columbat ouvrit son cœur et sa mémoire à M. de Lamartine, non par amour de la poésie lyrique, mais par amour des moutons. A quoi tiennent les renommées !

IV. — OU L'ON DÉMONTRE QUE LES HOMMES SONT DES MOUTONS.

Cette discussion m'amusait trop, pour que je songeasse à l'interrompre.

— Ainsi, dis-je en ouvrant la lice, le mouton est pour vous un animal supérieur à la bête ?

— Sans contredit ; mais voulez-vous savoir mon opinion tout entière ? L'homme n'a dit tant de mal des moutons que par une haine de plagiaire : que parce qu'il leur doit tout, non-seulement ses aliments, ses habits, les chandelles qui l'éclairent, les cordes de la lyre ou du violon qui le font rêver ; mais ses mœurs, ses coutumes, ses habitudes, ses institutions !

— Oh ! oh ! voilà une proposition bien hardie, M. Columbat !

— Il n'y a rien de plus audacieux que la vérité, mon cher monsieur, dans un siècle d'hypocrisie. Oui, l'homme, je l'affirme, n'est qu'un mouton sans laine. Quel est, en effet, le caractère distinctif des hommes au premier aspect ? La sociabilité. Ils vivent en réunion, en groupes, en troupeaux, en un mot, et vous conviendrez que, sous ce rapport, la supériorité reste aux moutons. Ils sont logiques, et ne s'avisent jamais de se tuer ou de se blesser entre eux, sous le prétexte qu'ils sont faits pour vivre ensemble. Comment Homère appelle-t-il les chefs des peuples ? Des pasteurs d'hommes. Ne faisons-nous pas comme les moutons, quand nous nous précipitons tous par le sentier frayé ? D'où vient cette expression « se laisser tondre », sinon de la similitude qui existe entre l'homme et le mouton ? Que veut dire le symbole antique de Jason allant chercher une dépouille de brebis à Cholcos ? Et pourquoi

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, instituait-il, en 1430, l'ordre de la Toison d'Or, à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal, si vous ne voulez pas admettre que l'homme a besoin d'emprunter ses comparaisons, ses hyperboles, ses distinctions même, aux troupeaux qu'il imite, qu'il s'assimile par la nourriture, par l'habillement? Quel est le premier cri d'un enfant, sinon un bêlement? Bé! bé! Nous autres moutons, nous répétons, d'après tout le monde, que la voix du sang, que le sentiment de la famille est un de nos plus glorieux apanages. Ouvrez M. de Buffon, et vous y lirez « que le jeune agneau cherche lui-même, dans un nombreux troupeau, trouve et saisit les mamelles de sa mère, sans jamais se méprendre. » Est-ce là le fait d'un idiot, et ne vit-on jamais, au contraire, mouton à deux pattes dédaigner, oublier le sein qui l'avait nourri? Jean-Jacques Rousseau a écrit des pages éloquentes pour persuader aux femelles des hommes que c'était un devoir sacré d'allaiter leurs enfants. Les moutons eurent-ils jamais besoin qu'on leur prêchât cette vertu?

Mais le mouton n'est pas seulement un être passif, il aime et il comprend les arts. Pourquoi les bergers sont-ils musiciens pour la plupart? Pourquoi ces flûtes, ces pipeaux, ces chalumeaux, ces cornemuses tant célébrées, sinon, parce que les moutons sont sensibles à la musique? N'est-ce pas à la nécessité de faire paître les troupeaux aux sons de l'harmonie qu'est due l'invention, le perfectionnement de cet art sublime; et dites-moi si les moutons qui parlent ont de ces délicatesses, de ces raffinements, et s'il conviendrait au plus grand nombre de n'engraisser et de ne se conduire qu'aux accents de la flûte?

Je ne vous parle pas de l'innocence reconnue des mœurs pastorales. Il s'exhale des brebis un parfum de bonté. Quand Dieu daigne se manifester à des créatures, il va souvent les chercher au milieu des troupeaux. Les deux grandes héroïnes de la France, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc, gardaient et aimaient les moutons; elles en recevaient de patriotiques inspirations. Aussi Jeanne d'Arc vint-elle s'agenouiller à Troyes, dans notre cathédrale, et le principal objet de sa mission fut-il de déblayer la Champagne jusqu'à Reims, pour le sacre de son roi. Elle devait bien cela au pays des moutons! Pauvre Jeanne d'Arc! quand elle mourut, ce fut en face d'un mouton, qui constitue les armoiries de Rouen!

Pourquoi s'imaginait-on, au moyen âge, et pourquoi pense-t-on encore, dans certaines provinces, que les bergers sont des sorciers, sinon par la conviction intime que les moutons ont un esprit qui leur permet d'inspirer celui de l'homme? Pourquoi dit-on d'un homme méchant que c'est « une brebis galeuse »? N'est ce pas encore là un aveu échappé, en dépit de nous, à notre orgueil? Oui, nous sommes des moutons; la seule différence, c'est que nous mangeons parfois le berger: pourtant nous ne saurions non plus nous en passer. Mais les vrais moutons ont l'art de désarmer leurs dominateurs et de leur imposer. L'homme, au contraire, sait si peu se faire aimer de ses bergers, qu'il s'en délie perpétuellement, et qu'il croit avoir besoin de leur faire peur de temps en temps par des ruades, qu'il expie ensuite. En vérité, je vous le dis, les plus bêtes ne sont pas ceux qu'on pense, et le proverbe champenois aurait quelque chance d'être exact, s'il s'appliquait à l'humanité en général.

— Vous raisonnez comme Pythagore, dis-je à M. Columbat qui s'essuyait le front, et puisait dans sa tabatière un formidable renfort d'arguments.

— Oui, je vous ai parlé en philosophe, reprit M. Columbat avec une figure si sérieuse et si solennelle, que je faillis manquer de courage et lui rire au nez; mais ne pouvais-je pas vous opposer des autorités respectables qui vous eussent courbé sans examen? Que dit Moïse, au livre XXIX de l'Exode: « Immolez par jour deux agneaux au Seigneur, c'est l'offrande la plus agréable! » Offre-t-on à Dieu les derniers des animaux? Et l'agneau n'est-il pas là comme la première des holocaustes dignes de la souveraine intelligence? Comment s'appellent nos prêtres? Des

M. Columbat.

pasteurs. Comment nous traitent-ils? De troupeaux. Et n'y a-t-il pas dans nos temples des images sublimes qui représentent le Rédempteur portant une brebis sur les épaules?

Je n'osai faire remarquer à mon chaleureux interlocuteur que son zèle devenait sacrilége, et qu'il faisait intervenir un peu inutilement des autorités trop formidables pour la défense de sa cause. Il y avait une si malicieuse

et si franche candeur dans ce brave homme, que Dieu lui-même eût pu sourire à ces innocents blasphèmes.

Je parus entièrement convaincu, je m'inclinai; et M. Columbat, ravi de ce premier succès, continua en ces termes :

V. — DE LA FESTE AUX FOLS.

— Le proverbe dont nous venons de parler accrédita pendant bien des siècles la calomnie qui fait dire à Diderot, dans l'*Encyclopédie*, que la Champagne est en France ce que la Béotie était en Grèce. La reine de Navarre dans ses *Contes*, le roi Louis XI dans ses *Nouvelles*, traitent les Champenois de *sots* et de *lourdiers* ; mais j'espère bien qu'il ne vous reste aucun doute désormais sur le peu de fondement de ce dicton.

La preuve que Troyes n'a jamais été considérée comme une ville prédestinée à la sottise, c'est qu'un historien, M. *Dreux du Radier* affirme, dans ses *Récréations historiques*, que l'on voyait, dans les archives de Troyes, une lettre du roi Charles V, dans laquelle ce prince marquait au maire et aux échevins la mort de son fou, leur ordonnant de lui en envoyer un autre, *suivant la coutume*. Mais cette assertion semble bien erronée. On ne trouve nulle trace de cet usage supposé. Je le regrette presque. Les bouffons de nos rois n'étaient point des baladins, et s'ils prenaient un étrange moyen pour débiter la sagesse, encore savaient-ils entortiller souvent une bonne vérité dans une bouffonnerie. N'est pas fou qui veut, et pour dérider, tenir en joyeuse humeur ces pasteurs humains, dont les houlettes étaient parfois bien lourdes, il fallait une prodigieuse ressource de verve et d'imagination. Ce qui a donné lieu à cette erreur flatteuse, consignée dans le livre de M. Dreux du Radier, c'est sans doute la lettre-patente du roi Charles VII, en date du 29 avril 1445, qui règle les formalités de la fête des Fous.

— Parbleu! m'écriai-je en interrompant M. Columbat, j'ai toujours aimé les parenthèses; permettez-moi d'en ouvrir une, et de vous demander quelques détails sur ces joyeuses journées, qui travestissaient les églises en lieux de spectacle.

— Volontiers, monsieur, répondit l'aimable savant. La religion de nos pères n'était pas aussi lugubre que notre mélancolie moderne l'a faite. Elle admettait, à certains jours, à certaines heures, des épanchements extraordinaires, des épanouissements subits et violents de la gaieté humaine. Parfois ces drôleries allaient un peu loin, j'en conviens. Mais n'y a-t-il pas, pour la philosophie, matière à réflexions dans ces coutumes qui inspiraient, à certains jours, les extravagances de la folie aux maisons du Seigneur, et qui faisaient rire et s'ébattre toute une population dont la mission était d'ordinaire de prier et de se mortifier? Je ne demande pas qu'on rétablisse ces usages étranges; mais il est curieux de les étudier dans le passé. Troyes paraît avoir été tout particulièrement disposée à ces fêtes. Il existait dans la cathédrale une cérémonie, qui fut abrogée en 1543, et qui consistait en une sorte de représentation scénique de la recherche de Notre-Seigneur par les trois Maries. Ces saintes femmes étaient figurées par trois chantres, et je vous laisse à juger la gaieté que ces travestissements répandaient dans l'auditoire. Pourtant, cette parodie des plus solennelles émotions de l'Évangile n'éveillait aucune impiété. En 1566, le chapitre de l'église de Saint-Urbain accordait aux chantres la permission de s'habiller en bergers et de faire quelques réjouissances aux matines de Noël; mais à la condition qu'il n'y eût point de scandale. Au jour des Saints-Innocents, on prenait, à vêpres, un enfant qu'on sacrait évêque. La veille de la Saint-Martin d'hiver, le curé était tenu, par obligation précise, de faire chez lui du feu pour les chanoines, de leur donner à chacun trois coups à boire : le premier de rouge, le deuxième de blanc, le troisième de clairet; de livrer six chandelles de cire à chacun des officiants, et de distribuer aux enfants de chœur du pain, de la viande et des oignons ou des harengs avec la moutarde. Le jour de Pâques, on voulait consacrer par des réjouissances insolites la joie d'une résurrection bienheureuse; aussi, après les premières vêpres, tout le chapitre venait s'installer sous de beaux arbres, ou, s'il pleuvait, dans le chœur de la cathédrale, et là, le doyen apportait une balle et une toupie; et toute l'assistance de jouer à la balle et à la toupie, en entremêlant ce jeu bruyant, mais fort innocent, de collations. Quelquefois une poésie touchante se mêlait à ces singuliers usages. Le jour de la Pentecôte, par exemple, on faisait descendre dans le chœur un pigeon orné de guirlandes de fleurs, on lâchait dans l'église des bandes d'oiseaux, qu'on poursuivait avec des poignées de fleurs; et l'on symbolisait ainsi, avec une sorte de grâce naïve, les diffusions des langues. Au milieu du dix-septième siècle, c'est-à-dire, monsieur, à l'époque la plus grave, la plus digne, on jouait encore des mystères dans l'intérieur de la cathédrale. Au 1er mai, on représentait *la Diablerie ou Vengeance de Jésus-Christ*. Au 28 août, on *dansait* le jeu de Saint-Loup. Quant à cette fête des Fous, si célèbre au moyen âge, elle était à la fois très-discutée et très-désirée; on la supprimait, on la condamnait, et puis tout à coup elle reparaissait plus joyeuse, plus bruyante, plus folle que jamais. Elle commençait avant Noël, continuait pendant les fêtes des Innocents, de la Circoncision, des Rois. Les vicaires de la cathédrale faisaient choix de l'un d'entre eux, comme archevêque des fous. L'élu était porté sur l'autel des reliques, au chant du *Te Deum*, orné de sa mitre, de sa crosse, et donnait sa bénédiction. On sonnait les cloches; les enfants de chœur chantaient l'office. L'archevêque des fous devait recevoir, comme salaire, un jambon et une pinte de vin. En 1415, les religieux de Saint-Loup, ayant refusé d'acquitter ce singulier tribut, furent condamnés bien et dûment à le payer. Le concile de Bâle proscrivit, en 1435, ces coutumes sacrilèges; mais le préjugé populaire, plus fort que la foi, les rétablit, et, en 1443, la fête des Fous était célébrée avec un tel excès de gaieté, avec une licence si franche, que l'évêque rendait une ordonnance sanctionnée par l'autorité royale. Sans doute, monsieur, que ces farces étranges vous semblent impies. Cependant elles étaient jouées par des hommes naïfs, qui n'y voyaient rien de scandaleux. Nous ne séparons plus aujourd'hui l'idée de prière et de respect de l'idée de Dieu; mais nos pères avaient besoin de prendre, à certains moments, leurs revanches de leur soumission. Le lendemain de ces saturnales, ils étaient dévots et pleins de componction; mais, ce jour-là, ils se croyaient obligés à un dévergondage qui symbolisait l'infatuation de la raison humaine. Ce n'était pas une satire de la religion, c'était la satire de l'intelligence, usurpant le domaine de Dieu; voilà pourquoi il faut, tout en se félicitant de la fin de ces usages grossiers, ne point trop s'en moquer, ni s'en scandaliser. Nous sommes plus graves; sommes-nous plus fervents? Sans doute, en offensait alors la morale par ces jeux puériles; mais où fait-on aujourd'hui les grandes choses religieuses qu'on entreprenait alors?

— Vous savez expliquer les événements à un point de

vue édifiant, repartis-je en serrant les mains de M. Columbat, et je sens qu'il y a un merveilleux profit à fouiller les légendes, en compagnie d'une âme droite et lumineuse comme la vôtre. Mais, puisque nous sommes sur le chapitre des aberrations réelles ou feintes des peuples, ne pourriez-vous me donner quelques détails relativement à cette célèbre légende locale, *La chair salée?*

— De grand cœur, répondit en riant M. Columbat. Je me sens tout rajeuni par vos questions. Ah! monsieur, nous n'épuiserons pas aujourd'hui tout le trésor de nos légendes, et vous me promettez bien des joies par votre curiosité. Vous m'avez ressuscité pour quelques jours; peut-être ne sentirai-je que plus vivement la froideur de mon tombeau, quand votre curiosité bienveillante m'aura retiré la chaleur de son regard.

En achevant ces mots, M. Columbat faisait des efforts inouïs pour retenir entre ses paupières de vraies et belles larmes, qui se tordaient et voulaient tomber. Je me sentais pris d'une sympathie toute filiale pour ce brave homme. Je le rassurai, et je lui promis une de ces amitiés vivantes et continues qui ne laissent jamais chômer le cœur; et, après avoir rajusté sa perruque, recroisé sa douillette, il reprit de cette façon :

VI. — QUI TRAITE DE LA CHARCUTERIE COMME ÉLÉMENT POÉTIQUE.

— Vous voulez savoir ce que c'est que cette chair salée, dont on a découpé l'image en girouettes, et qui n'existe plus que sur nos toits, pour attester les variabilités des saisons et des engouements humains? Soyez satisfait. Je vous dois d'abord une description du monstre; ou plutôt rappelez-vous les vers de M. Racine, dans le fameux récit de Théramène.

Imaginez donc une bête hideuse, dont *la croupe se recourbe en replis tortueux*; un dragon ailé, ayant le corps *couvert d'écailles jaunissantes*, porté, le jour des Rogations, sur les épaules des religieux de Saint-Loup. Tenez, monsieur, me dit M. Columbat, avec un geste effaré, en me montrant par la fenêtre le jardin de la bibliothèque, nous sommes, ici même, dans le cloître de Saint-Loup. C'est peut-être dans cette salle paisible qu'on cachait, pendant les autres mois de l'année, ce monstre terrible. C'était par ce jardin que la procession commençait... Le voyez vous qui passe là-bas? il est en bronze; à chaque pas, le porteur qui le soulève *recule épouvanté*. Un ingénieux mécanisme fait mouvoir ses yeux, sa langue et ses ailes, et, quand il ouvre sa gueule, ornée de dents menaçantes, on ne voit pas sortir de flammes; mais de jeunes enfants jettent, dans ce gouffre, des échaudés, des gâteaux de toutes sortes. Le dragon troyen n'a pas la structure intérieure que Vaucanson donna depuis à ses automates; si bien que la nourriture engloutie est reçue intacte par les porteurs du monstre, et leur tient lieu de gratification. Le premier jour, le dragon se fiançait : on lui mettait des couronnes de fleurs; le second jour, il se mariait, et, pour cette solennité, on l'ajustait avec des rubans et des pompons. Rien de plus bizarre et de plus sinistrement joyeux que ces colifichets servant de parure à la bête infernale! Le troisième jour, le dragon ne survivait pas à ses noces; en marié bien appris, il mourait, et on le reportait, la queue en avant, les yeux, les ailes immobiles, sans fleurs ni pompons, comme il convient à un être qui prend la route du tombeau.

Un jour, le dragon faillit devenir une hydre d'anarchie; comme on le portait à l'église Saint-Pantaléon, c'était en 1727, le second jour des Rogations, le curé de cette paroisse ne voulut pas recevoir dans l'enceinte sacrée ce symbole d'hérésie; il le fit mettre dans un charnier, estimant que c'était une retraite suffisante. Mais les religieux de Saint-Loup résistèrent; une lutte parut imminente, et il ne fallut rien moins que l'autorité de l'évêque pour étouffer ce symptôme de discorde. L'année suivante, le dragon fut officiellement condamné à la destruction. Il n'y eut là ni paladin, ni chevalier, pour le pourfendre; mais on fit venir un chaudronnier, et on lui vendit en détail les débris du monstre. La tête horrifique, la queue gigantesque, les yeux fascinateurs servirent à des marmites et à la fabrication des huguenotes. C'est ainsi que finit ce personnage, qui a joué un grand rôle dans les légendes champenoises. La tradition voulait que ce fût la figure d'un dragon véritable dont saint Loup avait délivré le pays, et dont on avait salé la carcasse, d'où lui serait venu le nom de chair salée. Il représentait, à coup sûr, l'hérésie, vaincue par saint Loup; et si on disait qu'il était salé, c'est qu'à Troyes la salaison est en grand honneur, et que, quand on allait l'enfermer, le peuple, sans doute, qui se souvient de l'industrie locale, disait: — Il va être salé jusqu'à l'année prochaine! — c'est-à-dire précieusement conservé, comme on l'est généralement dans le sel. Voilà, monsieur, tout ce qu'on sait de cet emblème. C'est peut-être à quelque chose d'analogue à ce monstre qu'on doit la locution, si pittoresque et si usitée, de l'hydre de l'anarchie; et, si je ne craignais de vous paraître un peu caustique, je vous dirais que l'hydre de l'anarchie me semble aussi de la chair salée. On ne tue jamais suffisamment le monstre en France; mais, quand on le croit bien mort et bien enfermé dans son tombeau, il n'est, pour la plupart du temps, que salé, et, un beau jour, on le voit ressortir frétillant, remuant la queue, les yeux, tirant une horrible langue rouge, et porté, Dieu me pardonne! par des gamins!

En achevant cette raillerie fort apprêtée, M. Columbat me regarda d'un air profond; je m'inclinai pour lui cacher mon sourire, et je lui demandai s'il ne pensait pas que cette chair salée fût simplement un étendard de la confrérie des charcutiers, si honorés à Troyes.

— La chair salée, me dit-il, emprunta son nom aux charcutiers, mais ne leur servit jamais d'enseigne. On l'appela ainsi, par suite de cette tendance locale à tout parfumer des émanations nutritives de la chair à saucisse. En cherchant au fond des habitudes et des noms champenois, vous retrouverez toujours un peu de viande. Nos plus jolies promenades, vous le savez, s'appellent tout simplement *le Pied de cochon*, *la Vacherie*; la rue principale est la rue de *l'Epicerie*. A Provins, le pays des roses, on eût nommé ces sentiers si verts et si couverts de noms charmants, comme la *Voulzie*, *Fontaine-Riante*, *Saint-Brice*; à Troyes, on appelle les choses de la façon qu'on aime; et la poésie locale n'est point de la poésie creuse: elle est bien nourrie et sait digérer les aliments robustes. Si l'on n'est pas mouton par l'esprit, on l'est par le goût du bon pâturage.

M. Colombat se permit un petit rire, à la fin de cette tirade humoristique; j'en pris texte pour lui offrir de se reposer, et de venir consacrer notre jeune amitié par un déjeuner simple et franc, comme ceux devant lesquels s'attablaient probablement nos pères. Le brave homme y consentit, et, une heure après, nous étions assis côte à côte, devisant toujours de la Champagne, et nous congratulant réciproquement des libres champenoises que nous faisions

si harmonieusement résonner en nous. Je dois ajouter que M. Columbat, par une contradiction heureuse, ne parut point scandalisé des côtelettes de mouton que je fis passer sur son assiette ; il donna un éclatant démenti à ses théories, et je ne l'en estimai que davantage. Je trouvais en lui une candeur qui me ravissait. M. Columbat philosophait à propos, et il ne considéra point comme un repas d'Atrides le petit déjeuner que je lui offris.

Le mariage de la chair salée, à Troyes. Dessin de V. Foulquier.

On verra, à la suite de ce récit, les surprenantes excursions qui advinrent de ce tête-à-tête, et comment, M. Columbat faisant de sa perruque ce que le Diable boiteux faisait de son manteau, nous pûmes voyager tous deux à travers les régions les plus ardues et les plus charmantes du rêve, de la fantaisie et de l'histoire. Puissent nos lecteurs avoir conçu le désir de nous y suivre !

Louis ULBACH.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'ANGE DE LA HOUILLÈRE.

MYSTÈRES DES MINES.

Yvard, Anna et Jenny. Dessin de V. Foulquier.

Quand vous jetez un morceau de charbon de terre sur la grille de votre foyer, avez-vous jamais réfléchi à l'histoire de ce minerai si brut et si précieux ? Savez-vous au prix de combien de misères et de souffrances il est venu, des entrailles de la terre, apporter à vos membres glacés le bien-être de la chaleur ? Si vous l'ignorez, cette histoire va vous l'apprendre. Elle résume, sous la plus simple fiction, les mystères des mines dans toute leur vérité. Elle ne contient pas un fait qui ne soit puisé aux sources authentiques, et qui ne soit arrivé mille fois dans les houillères de Belgique, d'Angleterre et de France.

I. — UN ANGE SAUVEUR ET UN ANGE GARDIEN.

Quelques années avant l'époque où se passèrent les événements que nous allons raconter, il existait en Angleterre, près de la ville de ***, un des plus charmants

paysages que l'imagination puisse se représenter. Ce n'était pas un site pittoresque à la manière de la Suisse et de l'Italie. Ici, point de rochers escarpés, point de précipices effrayants; mais de riantes collines, couvertes d'arbres au feuillage velouté par mille nuances; des gazons épais et moelleux, de larges ruisseaux, dont l'eau pure et transparente tournait autour des prés, et formait une brillante bordure à ces riches tapis. De jolies habitations étaient répandues çà et là dans la campagne. L'aisance régnait dans les villages voisins, et le chant des laboureurs se mêlait souvent au gazouillement des oiseaux.

Vers le commencement du dix-neuvième siècle, une houillère s'ouvrit à peu de distance de ces lieux si remplis de verdure et de fraîcheur. Aussitôt la face du pays changea d'aspect. Des nuages de fumée s'étendirent dans l'atmosphère, comme un voile funèbre, leur vapeur délétère remplaça les parfums des fleurs; les échos ne retentirent plus que du bruit assourdissant des chaînes et des fers apportés pour les machines; les chemins se couvrirent d'hommes d'un aspect farouche, d'une laideur formidable; un costume fantasque, un langage inconnu, qu'ils s'étaient créé et qu'ils parlaient entre eux, achevaient d'en faire des créatures extraordinaires : ces êtres étranges, c'étaient les mineurs.

Les paysans regardaient avec crainte ces espèces de sauvages; et, répugnant à vivre près d'eux, ils leur cédaient peu à peu le pays. Avant de s'éloigner, quelques-uns, mus par cette singulière attraction qu'inspire un objet de terreur, s'avancèrent jusqu'au bord du puits qui formait l'entrée de la houillère. Nul d'entre eux ne songeait à visiter cet abîme; mais ils adressèrent quelques questions à ceux qui osaient y plonger chaque jour, et restèrent confondus en apprenant quels dangers multipliés bravaient incessamment ces hommes en lutte avec la terre, l'eau, l'air et le feu, qui semblent combiner leurs efforts pour les anéantir.

Du moment où le mineur se place sur la *benne*, ou corbeille suspendue, qui le descend dans les entrailles de la terre, sa vie est dans un péril continuel. Durant le voyage, il a lieu de craindre d'abord la rencontre et le contact dangereux du panier qui sert de contre-poids à celui dans lequel il se trouve. Ou le repousse du pied; mais si ce mouvement fait chanceler celui qui s'y livre, s'il appuie, pour se soutenir, sa main contre les parois humides du puits, la main glisse, le vaisseau aérien tournoie, et l'imprudent voyageur est précipité. A-t-il la force et la prudence de garder une attitude convenable? sa vie n'est pas encore en sûreté : la corde se casse, le panier crève. Les puits, qui devraient être solidement garnis à l'intérieur, demeurent souvent en mauvais état. Alors une petite pierre qui se détache, entraînée de plus en plus rapidement dans sa chute, suffit pour tuer un homme.

Dans la mine, d'autres dangers succèdent à ceux-ci. Les éboulements des voûtes, la chute des blocs de charbon, les gaz foudroyants, les inondations irrésistibles assaillent de toutes parts l'existence de ces malheureux ouvriers. Privés d'air et de lumière, les pieds dans la fange, le corps plié en deux, sous des voûtes basses où il leur est impossible de se dresser, ils travaillent souvent dans des attitudes dignes d'être imposées comme un supplice à des criminels.

Frappés de ces tristes tableaux, les paysans s'éloignaient, l'âme remplie de pitié, et la comparaison leur laisait trouver leur destinée bien douce et bien heureuse.

Pourrait-on le croire? De tous ceux auxquels la misérable condition des mineurs était connue, la seule personne qui désirât la partager était une enfant de quatorze ans. Mais cette enfant avait un père adoré; elle le voyait souffrir et voulait le soulager.

John Ivard avait jadis vécu dans l'opulence. La faillite d'un banquier, un procès injuste le dépouillèrent en peu de temps de tout ce qu'il possédait au monde. Il se retira à la campagne avec ses deux filles, Jenny et Anna. Tant qu'il lui fut possible de travailler, sa pauvreté n'alla pas jusqu'à la misère; mais bientôt, saisi d'une maladie aiguë, cloué sur un lit de douleur, il ne tarda pas à deviner qu'autour de lui on manquait de pain, puisqu'il manquait lui-même des médicaments qui pouvaient soulager ses maux.

Jenny priait Dieu, versait des larmes, travaillait sans relâche (hélas! quand elle trouvait du travail!), et donnait à son père tous les soins dont elle était capable; mais, résignée au malheur, elle n'avait point cette énergie qui fait lutter contre le sort ennemi et apprend à en triompher.

Anna, sa jeune sœur, était d'un caractère bien différent. Il est des êtres, dit-on, qui ne passent point par l'enfance, et chez lesquels l'intelligence et le sentiment prennent, dès les premiers jours de la vie, un développement presque complet. Anna était du nombre de ces êtres extraordinaires. Déjà elle réfléchissait profondément, et la pensée avait mûri son cœur. A l'âge où l'on connaît à peine le prix de l'amour paternel, elle sentait déjà toute la reconnaissance dont il pénètre ceux qui l'ont comparé à l'indifférence du monde.

D'ailleurs, il existait entre Ivard et Anna de ces rapports de caractère qui font naître l'affection, même en l'absence des liens du sang. Jenny aimait son père; mais elle l'aimait sans apercevoir sa supériorité, sans remarquer qu'il était élevé au-dessus du commun des hommes par la bonté de son cœur, sa probité sévère, sa sensibilité, son courage, que rien n'étonnait. Toutes ces qualités, Anna savait les reconnaître, elle savait aussi les apprécier, et l'enthousiasme de l'admiration se joignait, en elle, à la piété filiale.

Qu'on juge de ce que la malheureuse enfant devait éprouver en voyant l'objet d'une affection si exaltée assujetti à des souffrances horribles, dont, malgré tout son empire sur lui-même, il ne parvenait pas toujours à cacher l'excès. S'il lui échappait une plainte, Anna sentait son cœur défaillir et sa raison prête à l'abandonner, car elle comprenait qu'il endurait des tourments au-dessus de l'humanité. Alors, en songeant que trois ou quatre pièces de monnaie suffiraient pour acheter ce qui pouvait soulager, guérir peut-être de si intolérables douleurs, il lui semblait que, pour l'acquérir, cet argent, il n'était sorte de travail qu'elle n'eût la force d'exécuter. Mais qui voudrait donner du travail à une enfant si petite pour son âge et si frêle en apparence?

Un jour, enfin, elle crut avoir trouvé le moyen d'en obtenir.

Depuis l'ouverture de la houillère, il s'était établi aux environs une multitude d'affreux cottages, bas, mal enduits de plâtre, qui servaient d'habitations aux mineurs et à leurs familles. Le bruit des querelles, des batteries, faisait souvent retentir ces lieux; néanmoins leurs grossiers et farouches habitants n'étaient pas dépourvus d'humanité, et les pauvres d'alentour n'avaient pas tardé à s'apercevoir qu'ils étaient même capables de bienfaisance.

Anna, instruite de ces particularités, apprit encore qu'on employait des enfants dans la mine : dès ce moment, sa résolution fut prise.

Un peu avant l'heure du retour des ouvriers, elle entra dans l'espèce de rue formée par les deux rangs de cottages. En s'avançant, elle regardait à toutes les portes, à toutes les fenêtres ouvertes, pour découvrir une figure qui lui inspirât un peu de confiance. Elle s'arrêta devant une maison où l'on apercevait une femme occupée à préparer un repas.

Tandis qu'Anna cherchait un prétexte pour entrer en conversation, un enfant de sept à huit ans, d'une physionomie triste et maladive, arrivait de l'extrémité du village. Il marchait avec peine, comme s'il eût été accablé de fatigue. A une petite distance, il parut se ranimer, et se mit à courir. Cette hâte lui devint fatale, il tomba, et sa tête frappa sur une pierre. A l'instant il eut le visage couvert de sang. Anna s'élança vers lui pour le secourir. Le blessé ne se plaignait pas; mais elle jetait des cris d'effroi. A ce bruit, la ménagère regarda par la fenêtre, et, reconnaissant son fils, elle accourut. Son premier mouvement fut de s'en prendre à celle qui se trouvait avec lui du mal qui venait d'arriver. La pauvre petite fut étourdie d'un coup violent et d'une injure ignoble, avant qu'un mot d'explication eût été prononcé. Mais aussitôt que le jeune garçon eut raconté ce qui s'était passé à sa mère, elle se tourna vers Anna, en disant :

— Oh ! je suis bien fâchée de t'avoir battue... Viens chez nous; je veux te donner un bon souper, pour te faire oublier cela.

Et, la prenant par la main, elle la poussa dans l'intérieur de sa maison, sans vouloir rien écouter avant d'avoir servi le souper de son fils.

L'intérieur de cette habitation ne manquait pas de propreté, et annonçait même un peu d'aisance. On y voyait une de ces horloges qui vont pendant toute la semaine, une armoire à tiroirs montant du sol au plafond, un lit à colonnes, couvert d'un large couvre-pieds en calicot de couleur. Des ustensiles de ménage, des vases de cuivre bien luisants étaient disposés, avec une certaine symétrie, le long des murailles. Du côté opposé à la rue, les fenêtres donnaient sur un petit lot de terrain, dont le maître du cottage avait fait un véritable parterre, en y cultivant de belles fleurs, que les mineurs, en général, aiment singulièrement, et auxquelles ils donnent tant de soins, qu'on les a vus, dans des concours d'horticulture, l'emporter sur des jardiniers de profession.

Anna, par obéissance, s'était assise, et prenait part au souper assez substantiel du jeune garçon, qui mangeait avec une avidité dont elle était surprise, et presque choquée. Cette impression n'échappa pas à la mère; elle dit avec un peu d'aigreur :

— Voyez donc comme c'est étonnant qu'il ait grand' faim, cet enfant ! Depuis douze heures, il a pris, pour toute nourriture, un peu de pain et de café au lait !

— Eh ! madame, pourquoi donc le laisser jeûner ainsi? dit Anna; car elle voyait bien que ce ne pouvait être par excès de pauvreté.

— Ah ! pourquoi? dit la mère en soupirant : c'est qu'il est trappeur dans la mine, et ses fonctions ne lui permettent pas d'en sortir avant l'heure qu'il est à présent.

— Trappeur ? qu'est-ce que cela? Est-ce un métier fort difficile ?

— Non, dit l'enfant, mais c'est bien ennuyeux. Je reste douze heures accroupi dans une niche grande comme une cheminée, tenant le cordon d'une porte, que je suis chargé d'ouvrir quand j'entends venir le traîneau des putters (1). Personne ne me parle, je suis dans l'obscurité...

— Vous pourriez avoir de la lumière et un livre...

— Est-ce qu'il sait lire? est-ce qu'il y a des livres chez nous? Quant à la lumière, je lui en aurais bien donné; mais son père dit que c'est une dépense inutile.

— Douze heures seul dans l'obscurité ! que cela est triste! Ne pourrait-il trouver, dans la houillère, un emploi moins pénible?

— Lequel, à son âge? Il ne pourrait être employé qu'à porter le charbon, ou bien à pousser les traîneaux; et c'est encore pis; car alors il faut presque toujours ramper sur les genoux et sur les mains sous des voûtes rocailleuses, qui souvent n'ont pas deux pieds de haut; puis la ceinture et la chaîne qui vous attachent blessent souvent jusqu'à faire couler le sang...

— Au lieu que moi, dit Jack, je n'ai à redouter que les coups de baguette du deputy-overman, s'il me trouvait endormi; ou bien quelques coups de marteau, si je laissais attendre le putter à la porte...

— Des coups de marteau ! vous appelez cela peu de chose?

— Oui, en comparaison de ce que d'autres ont à souffrir; car on les frappe à coups de pic, on leur jette de gros morceaux de charbon à la tête, on les bat avec un bâton pliant, gros comme le pouce. Allez, j'ai des camarades dont les uns ont un œil crevé, les autres le crâne ouvert, les côtes enfoncées...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Anna en pleurant de compassion; madame, comment envoyez-vous là votre enfant?

— Ah ! ma pauvre petite, c'est qu'il faut vivre; et, tout jeune qu'il est, il gagne déjà dix pence par jour.

— Dix pence par jour ! dix pence ! Ah ! c'est plus qu'il ne me faudrait... Dites-moi, je vous en conjure, s'il est vrai qu'on emploie des femmes, et même de petites filles dans la houillère?

— C'est très-vrai; et les pauvres créatures acceptent l'ouvrage le plus pénible.

— Oh ! madame, reprit Anna avec l'accent de la plus ardente supplication, obtenez pour moi de ce travail-là, fût-ce à moitié du prix qu'on donne aux autres !

A ces paroles, un jeune ouvrier qui venait d'entrer dans le cottage, et à qui la ménagère avait dit : « Bonsoir, monsieur Francis », tressaillit d'étonnement et d'admiration, et prêta, sans en avoir l'air, l'attention la plus vive à la suite de l'entretien.

Lucy (ainsi se nommait la mère de Jack) ne fut pas moins surprise de la proposition d'Anna.

— A toi du travail dans une houillère ! répondit-elle. Mais tu n'y songes pas ! tu as l'air d'une petite lady; tu es frêle, timide. Tu mourrais de fatigue dans la mine, si tu n'étais pas morte de frayeur en y descendant. Cherche quelque autre occupation.

— J'en ai déjà cherché partout inutilement.

— Mais tu ne sais donc pas que les mineurs sont exposés aux plus grands dangers?

— Si ! si ! je le sais; et c'est sur ces périls mêmes que mon espérance est fondée. Mon temps, mes forces, mon adresse, seraient estimés trop peu de choses; ma vie seule peut valoir le prix auquel je prétends, et qu'il me faut obtenir. Oui, il le faut absolument. Ah ! si vous saviez ce que souffre mon père ! s'il vous était possible de vous faire une idée de ses douleurs ! Dans un moment où il se

(1) C'est l'ouvrier qui traîne les cuves dans lesquelles se trouve le charbon.

croyait seul, j'ai vu des larmes couler sur sa joue. Lui! lui! si fort, si courageux! Et quelques schellings, que je n'ai pas suffiraient pour acheter ce qu'a prescrit le médecin, dont il a reçu la visite une fois, une seule fois, hélas!... Accordez-moi la grâce que je vous demande, et bientôt je verrai s'apaiser les souffrances de mon père; je le verrai dormir d'un sommeil tranquille. Ah! ne serai-je pas bien dédommagée, par ce bonheur, de tous les périls auxquels j'aurai dû m'exposer?

En parlant ainsi avec une véhémence extraordinaire, elle joignait ses petites mains, et son visage était inondé de larmes.

Anna était la plus charmante enfant que l'on pût voir; son teint d'une blancheur éblouissante, l'élégance de sa taille, la délicatesse de ses bras, de ses pieds, attestaient, malgré l'extrême pauvreté de ses vêtements, qu'elle n'était pas née pour le métier qu'elle voulait embrasser.

Lucy la regardait avec un mélange de respect et de pitié.

— Pauvre enfant! lui dit-elle; ce que tu me demandes ne dépend pas de moi. Tout ce que je puis faire, c'est de parler en ta faveur. Reviens demain soir, mon mari aura présenté ta requête à ses chefs et te fera connaître leur réponse.

Anna remercia vivement, et sortit du cottage chargée d'un gros bouquet que Lucy lui cueillit dans son jardin, et la contraignit à emporter.

Le jeune ouvrier, qui était sorti un peu avant elle, courut lui prendre la main, dès qu'il la vit seule, et lui dit avec un accent pénétré :

— Courage, enfant sublime! courage! la Providence veillera sur vous.

Anna, en s'éloignant, réfléchit à la nécessité de cacher à son père quel parti extrême elle avait adopté, et de trouver un prétexte pour expliquer sa disparition pendant des journées entières. Lorsqu'à son retour il lui demanda la cause de son absence, elle répondit, en rougissant un peu et en montrant les fleurs qui lui avaient inspiré l'idée de ce détour:

— Mon père, j'ai été chez une jardinière, une bien bonne personne qui m'a fait espérer de l'occupation.

— A toi, ma fille?

— Ne suis-je pas d'âge à travailler?

— Hélas! non; pas encore de longtemps.

— Eh bien! quand je devrais endurer un peu de fatigue, ce léger inconvénient ne sera-t-il pas bien compensé par le plaisir de me voir en état d'appeler auprès de vous un médecin?

— Ma fille! ma fille! que cet espoir ne te fasse pas entreprendre un travail au-dessus de tes forces.

— Ne craignez pas cela.

— Notre situation est telle, que, dans notre intérêt même, je n'ose m'opposer à ce projet. Puisses-tu te créer des moyens d'existence! Et si je succombe enfin...

— Mon père, je parle de guérison et vous parlez de mort!

— Ah! ma guérison... j'en désespère. C'est pour toi que je te laisse agir. Si je n'écoutais ma raison plus que mon cœur, je préférerais à tout autre avantage celui de te voir demeurer sans cesse auprès de ton père.

Anna l'embrassa, en disant au fond de l'âme: « Mon Dieu! pardonnez-moi de le tromper; mais, pour le servir, je dois le laisser dans l'erreur. »

Le lendemain soir, elle s'échappa et courut au cottage, où elle apprit avec joie que sa demande était accueillie. La bonne Lucy lui donna quelques instructions, relativement à sa profession nouvelle, et lui avança même, sans avouer qu'elle le tenait de Francis, l'argent nécessaire pour acheter le panier dans lequel on placerait le charbon sur ses épaules (les ouvriers doivent fournir ce panier à leurs frais). Il fut convenu qu'à l'approche du jour Anna se trouverait au cottage, pour faire sa première descente dans la mine, en compagnie de Tom, le mari de Lucy, qui avait promis de la prendre sous sa protection.

Pauvre Anna! quelles furent les émotions qui l'agitèrent lorsque, avant l'aurore, elle quitta le toit paternel pour confier à des inconnus le soin de la plonger dans les entrailles de la terre! Par bonheur, Ivard était alors livré à l'un de ces courts accès de sommeil dont il jouissait si rarement. Sa fille se garda bien de s'exposer à l'éveiller; mais elle embrassa Jenny avec effusion, et sortit de la maison, l'âme aussi consternée que si elle ne devait jamais y rentrer.

Chez Lucy, on l'attendait déjà. Dès qu'elle parut, on se mit en route, et bientôt on fut sur le bord du puits qui servait d'entrée à la mine.

II. — DANS LA MINE. SCÈNES ET RÉCITS.

Afin de faire comprendre ce que devait paraître à une enfant de quatorze ans l'entreprise qu'Anna allait tenter, nous allons citer le passage suivant de *l'Europe industrielle* :

« Pour imaginer ce que doit être une descente dans une mine de houille, il faut se croire au sommet des tours de Notre-Dame. Un petit vaisseau de forme circulaire, appelé *benne*, n'ayant guère que deux pieds de profondeur, va descendre devant vous en se balançant à l'extrémité d'une corde, et éloigné de la muraille de toute la longueur du bras. L'instant de vous embarquer est venu. On salue le ciel et les nuages; on se penche en avant sur le gouffre, de manière à perdre l'équilibre. C'est une minute horrible. Il faut que vous mettiez un pied dans la benne, rien qu'un! Mettez-le vite; et voilà que vous plongez, en tournoyant, dans l'abîme. »

Anna sentit la tête lui tourner et le cœur lui faillir, quand il fallut traverser le vide pour entrer dans le vaisseau aérien. Jusqu'à ce moment elle avait contenu ses impressions, mais alors elle fut obligée de s'écrier :

— Ah! soutenez-moi, ou je vais tomber.

— Courage! lui dit au même instant une voix qu'elle reconnut.

Et, en se retournant, elle aperçut Francis, l'ouvrier de la veille, qui lui répéta :

— Courage! Dieu vous garde et vous protége!

D'ailleurs, la main rude et ferme de Tom l'avait déjà saisie, et l'enlevait avec d'autant moins de difficulté que, pour les téméraires mineurs, la position où ils se trouvent durant la descente paraît d'une sécurité au-dessous de leur courage, et qu'on en voit qui, par bravade, se tiennent seulement cramponnés à la corde, sans aucun point d'appui sous les pieds.

Etourdie, saisie de vertiges, Anna se tenait fortement à l'espèce de câble qui traversait le panier, où, par bonheur, ses deux petits pieds trouvaient place. A mesure qu'elle s'enfonçait sous la terre, son angoisse augmentait. Elle voyait l'horizon se rétrécir, le jour baisser; l'air devenait plus rare, la température plus élevée. Il y eut un moment durant lequel des chutes d'eau bruirent à ses oreilles, comme si de hautes cascades allaient se précipiter sur elle; plus tard, ses yeux furent blessés par l'éclat et la

chaleur de grands feux, près desquels il lui fallut glisser (1). Son esprit était absolument troublé ; toutes ses sensations ressemblaient à celles que donne un affreux cauchemar, et même elle se demandait parfois si elle existait encore, ou si son âme ne roulait pas vers un lieu d'expiation. Enfin, des bruits nouveaux, des sons de voix humaine commencèrent à monter du fond de l'abîme; ils augmentèrent de moment en moment, et Anna, reprenant la conscience de sa situation, devina qu'elle touchait au terme de son dangereux voyage. En effet, bientôt elle fut déposée sur une planche étroite qui recouvrait, en forme de pont, le fond du puits, bassin profond rempli d'une eau épaisse et fangeuse.

La malheureuse enfant n'osa d'abord faire un mouvement. Ses regards se levèrent avec épouvante vers l'espace qu'elle venait de parcourir, et qu'il lui faudrait parcourir encore pour sortir de ce lieu d'horreur. Elle ne distingua qu'un point brillant : c'était l'espace visible du ciel. Tremblante, prête à se trouver mal, elle eut peine à s'avancer vers un quartier de roc, où elle tomba assise.

Des objets étranges, bruyants, passaient, repassaient, circulaient autour d'elle, allaient et revenaient dans un pandémonium de galeries, de corridors étroits, ténébreux, humides, qui aboutissaient au point où se trouvait l'entrée de la mine, ou s'embrouillaient comme les détours d'un labyrinthe. Des cris, des chants bizarres retentissaient sous ces voûtes, ébranlées quelquefois par des détonations semblables à celles du canon (2). A la lueur rougeâtre des réverbères placés de loin en loin, Anna reconnut enfin que cette masse vivante qui l'entourait se composait d'hommes, de femmes, d'enfants, marchant pliés en deux, un sac de charbon sur le dos; de chevaux, de mulets attelés à de lourdes charrettes, de chats, de chiens, et même de ces animaux immondes qui pullulent dans les maisons insalubres.

L'entrée d'Anna dans la mine. Dessin de V. Foulquier.

La nouvelle habitante de la mine, tout effarée, se demandait ce qu'elle avait à faire, lorsqu'elle vit revenir le mari de Lucy. Il tenait une espèce de hotte.

— Tiens, lui dit-il, mets cela sur tes épaules, et suis-moi. Je vais te conduire à l'endroit où tu dois travailler.

Tom s'enfonça dans une galerie d'abord assez haute pour qu'il s'y tînt facilement debout, assez large pour qu'Anna pût rester à ses côtés, mais qui devint de plus en plus basse et étroite ; enfin, il se trouva forcé de s'arrêter, non pas qu'il n'eût été disposé à se traîner sur les genoux et sur les mains, exercice familier aux mineurs, mais

(1) « Lorsqu'une mine est profonde, on divise le puits qui sert d'entrée en deux ou trois segments perpendiculaires, dans l'un desquels on entretient un grand feu qui attire l'air froid fourni par les autres; on le distribue ensuite, à l'aide de portes, dans toutes les parties de la mine. »

(2) On emploie la poudre pour détacher les rochers.

parce que le couloir était devenu non-seulement trop bas, mais encore trop étroit pour qu'il y glissât.

— Tu vois que je ne puis aller plus loin, dit-il ; mais, pour une créature de ta taille, le chemin est praticable jusqu'au coupeur (1). Là, on remplira ton panier ; tu reviendras par ici, et tu porteras ton charbon à l'endroit que je t'ai désigné en passant.

Et Tom revint sur ses pas, laissant Anna seule, au milieu du noir souterrain.

Pressée, presque étouffée sous cette voûte de terre et de roches, Anna se demandait comment il lui serait possible d'y repasser avec une charge sur les épaules. Mais un argument qu'elle avait déjà employé bien des fois lui revint à l'esprit : « D'autres le font, pourquoi ne le ferais-je pas? » Et, malgré l'oppression que lui faisaient ressentir ces parois, qui semblaient prêtes à l'écraser, elle continua sa route. Tout à coup, un grand espace éclairé s'ouvrit devant ses yeux : elle était arrivée à l'endroit où le coupeur travaillait. Plusieurs routes aboutissaient à ce lieu ; une grande quantité de charbon y était amoncelée, et formait un tas autour duquel des enfants de huit à douze ans étaient rassemblés en assez grand nombre. C'était le moment où l'enlevage allait commencer. Anna, imitant ce qu'elle voyait faire à ses compagnons, déposa son panier, que l'on remplit de houille. Ce panier, appelé *creel*, ressemble à une coquille de pétoncle ; il s'aplatit vers le cou, de manière à ce qu'on y puisse poser, ainsi que sur les épaules, de gros morceaux de charbon. A la vue de l'énorme fardeau dont on se disposait à la charger, Anna crut qu'un invincible obstacle allait s'opposer à ses desseins. Elle avait su vaincre ses terreurs, exposer sa vie; mais la force ! la force ! comment se la donner?

Eh bien ! cette force elle la trouva. Ce poids, qu'on eut peine à ébranler pour le mettre sur ses épaules, elle le soutint; et, pliée en deux, haletante, elle repassa par la galerie basse, non sans se heurter et se déchirer aux aspérités des rochers; mais enfin elle arriva, et ce fut avec un sentiment de triomphe et de joie inexprimable qu'elle s'écria : « Dieu soit loué ! j'ai atteint mon but! Mon père guérira (2). »

(1) En anglais *hewer*.

(2) Comme on pourrait nous accuser de dépasser toute vraisemblance, en attribuant à une enfant de quatorze ans la possibilité d'accomplir de semblables travaux, nous allons citer le passage d'un écrit spécial, qui nous a donné l'idée du personnage d'Anna.

Après avoir parlé des occupations de plusieurs autres enfants, l'auteur ajoute : « Tout ceci n'est rien auprès des exploits d'Elisson Jack, petite fille âgée de onze ans, et porteuse de charbon à Léon-Head. Elle a premièrement à monter jusqu'au bord d'un trou de neuf échelles, au niveau duquel on a creusé un puits. Elle prend son *creel*, et arrive ainsi à la chambre du travail (*rom of wark*). Elle dépose alors son panier, que l'on remplit de houille et que *deux hommes peuvent à peine placer sur ses épaules*. Les *tugs* ou courroies sont attachés sur son front, et son corps littéralement plié en demi-cercle, afin que son fardeau soit suffisamment maintenu. On ajoute deux ou trois morceaux de charbon, tant bien que mal équilibrés sur son cou, et, accrochant sa lampe au linge dont elle a la tête entourée, elle commence son voyage. Ce voyage consiste à monter une série d'échelles, dont chacune a dix-huit pieds de haut, et qui la conduisent, de gisement en gisement, jusqu'au bas du premier puits, où elle va déposer son fardeau. On a calculé que la hauteur ainsi franchie, en y ajoutant le chemin fait à pied, équivaut à celle des tours de Saint-Paul. Plusieurs femmes montent ensemble, et il arrive assez fréquemment que, les courroies venant à se rompre, le charbon porté par la première d'entre elles tombe, souvent de très-haut, sur celles qui suivent. »

Après de longues heures de travail, un cri : « *Loose! Loose!* » retentit sous les voûtes. Le moment était venu pour les ouvriers de prendre, avec leur repas du milieu du jour, une heure de ce repos dont ils avaient si grand besoin. Aussitôt, tous les bras s'arrêtèrent à la fois ; les pics restèrent cloués aux blocs prêts à se détacher. Les chargements, déposés à la hâte, gisèrent à moitié chemin. Tout le monde s'ébranlait ; en deux minutes il y eut foule dans les galeries aboutissant à un endroit appelé la chambre par les mineurs. « Chambre magnifique, en effet, avec ses colonnes polies, où l'or et l'azur se mariaient à l'ébène ; avec ses voûtes tapissées de gouttes d'eau, semblables aux perles de la rosée ; avec ses mille flambeaux, qui jetaient sur cette scène une lumière aussi éclatante que celle des lustres de l'Opéra. Tous les mineurs s'assirent en cercle sur le sol humide, suspendirent leur lampe à la voûte, et tirèrent leurs provisions de leurs sacs (1).» Anna jetait des regards surpris sur les lambris étincelants de cette singulière salle de festin. Son étonnement fut remarqué par un des mineurs, dans lequel elle retrouva Francis.

— Voilà, dit-il, une petite nouvelle venue qui ne s'attendait pas à trouver ici une si belle salle à manger. N'est-il pas vrai qu'à l'heure où nous nous réunissons dans cette chambre, nous formons un beau spectacle?

— Bon ! dit un autre, c'est bien peu de chose. Si vous aviez vu les mines de sel de la Pologne, voilà qui est digne d'admiration. « De véritables villes souterraines, des rues alignées au cordeau, éblouissantes d'une clarté toujours égale; une population radieuse de contentement, qui se presse en tout sens, à l'heure du repos, sur les places et dans les maisons. Enfin, le croiriez-vous? dans la mine de Wieliczka, il se trouve un lac d'eau douce, sur lequel on tira un feu d'artifice le jour où les empereurs d'Autriche et de Russie vinrent nous y visiter. Et, jugez de la hauteur de la voûte qui recouvre ce lac, les plus hautes fusées n'y atteignaient pas ! Il fallait voir les murs, les colonnes des palais de sel, briller comme des rubis, des émeraudes, des saphirs, à la lumière du feu d'artifice et à celle des lustres de toutes couleurs dont on avait orné la salle de bal. Il y avait, dans cette salle, des hommes tout chamarrés d'or, de belles femmes couvertes de fleurs, de diamants, une musique délicieuse. C'était un palais enchanté, la réalisation d'un conte de fée. »

— Eh bien ! pourquoi n'es-tu pas resté dans cette mine-là?

— Je voulais revoir mon pays; puis cet air imprégné de sel, qu'il fallait respirer, me causait des maladies qui m'auraient tué encore plus vite que la poussière de charbon ne me tuera.

— Ah ! dit avec tristesse un autre ouvrier, d'une façon ou d'une autre, lentement ou à l'improviste, il faut toujours que la mine finisse par tuer le mineur.

— Oui, c'est presque inévitable ; et ce que tu dis me rappelle un fait que je veux vous raconter.

Je travaillais alors en France ; nous étions occupés à enlever un quartier de roc. A peine fut-il dérangé, qu'une couche de sable glissa sur nous, et, avec elle, le corps d'un jeune homme en habit de fête. Il avait été si bien conservé dans ce lieu, ses traits étaient si peu altérés, qu'on l'aurait cru endormi. Nous fûmes d'abord effrayés de cette apparition étrange, mais bientôt nous comprîmes que nous avions sous les yeux la victime d'un ancien éboulement. Aux vêtements que portait ce jeune homme, on

(1) *Europe industrielle*

voyait qu'il avait dû vivre au moins un demi-siècle avant le temps où nous nous trouvions. On le tira de la mine, et les habitants des environs se rassemblèrent autour de lui. Personne ne le reconnaissait. Cependant, lorsqu'on se fut aperçu qu'il tenait à la main une boîte remplie de bijoux de femme, les gens âgés commencèrent à se souvenir de l'histoire d'un jeune mineur, disparu la veille de la fête de sa mère, sans qu'on eût jamais su ce qu'il était devenu.

Dans ce moment, on vit accourir une femme de plus de quatre-vingts ans; elle perça la foule, s'approcha du cadavre et s'écria aussitôt :

— Pierre! mon bon Pierre! c'est toi! Je devais donc te revoir encore! te revoir tel que je t'avais vu le matin du jour où j'ai cru t'avoir perdu pour jamais! Qui m'aurait dit qu'après cinquante ans je goûterais cette consolation? Ah! je le sentais bien, moi, que tu étais mort, que tu ne m'avais pas abandonnée! Hélas! tandis qu'on te soupçonnait ainsi, tu périssais d'une manière cruelle, en songeant à ta pauvre mère! Oh! mon bon Pierre, elle a traîné une existence bien malheureuse, bien différente de celle que tu lui aurais faite; mais tu lui apparais dans ses derniers jours pour lui annoncer une meilleure vie, comme tu lui es apparu dans sa jeunesse pour lui faire espérer de longues années de bonheur.

Le saisissement de cette infortunée était si grand, que l'on crut devoir l'éloigner de ce lieu. Hélas! on eut tort, car elle mourut au moment où on l'entraîna.

Cette histoire arracha quelques marques de compassion aux auditeurs. Un d'eux dit alors :

— Quand un seul de nous succombe, c'est le moindre des accidents, puisque souvent nous périssons vingt, trente, cinquante, cent à la fois; voilà, par exemple, ce qui est arrivé dans la houillère sous-marine de Workington. « Le filtrage des eaux détruisait peu à peu, depuis longtemps, les couches supérieures. Quelques ouvriers (et je fus de ceux-là) s'aperçurent que les parois suintaient l'eau d'une manière extraordinaire; ils prirent le parti de se retirer. Le plus grand nombre resta; et, dans une nuit, dans une seule nuit, la mer, se faisant brusquement un passage à travers les obstacles, s'empara de cette immense caverne. Les détails de cette catastrophe furent et seront toujours ignorés; nul n'a vécu pour les raconter; on n'a pas même retrouvé un seul des cadavres qu'englotit, *cette nuit-là*, l'Océan, et la prière des morts fut dite sur le puits béant et silencieux. L'air enfermé dans les galeries de la mine se trouva tellement comprimé entre les eaux et le sol supérieur, qu'après avoir communiqué à ce dernier un mouvement pareil à celui de l'eau qui bout, il finit par l'entr'ouvrir avec un bruit des plus sinistres. L'eau, mêlée de sable, était lancée par masses énormes à de très-grandes hauteurs, et retomba, pendant cinq heures, en pluie fangeuse. La houillère se trouva tellement détériorée, qu'il fallut renoncer à la rétablir. »

Cette conversation lugubre, ces récits sombres, comme les lieux où ils étaient écoutés, furent interrompus par le signal du retour au travail.

Anna, l'esprit rempli de ce qu'elle venait d'entendre, eut à vaincre un redoublement d'effroi; mais tout inquiète, toute frémissante, elle travaillait sans relâche et la journée s'écoulait. Enfin il arriva cet instant qu'elle avait cru ne jamais atteindre. Elle sortit de la mine et revit le jour.

Oh! que la surface de la terre lui parut belle! L'air, la lumière, la campagne, les arbres, les oiseaux, les fleurs, tout excitait son ravissement.

Haletante d'impatience, à peine prit-elle le temps, chez Lucy, de faire disparaître les traces de son séjour dans la houillère; et courant vers ce toit dont son absence avait redoublé la tristesse :

— Me voilà! me voilà de retour! s'écria-t-elle dès le seuil de la porte; je devais vous revoir, vous embrasser!

Jenny, étonnée de ses transports, lui dit, en riant :

— En vérité, ma sœur, on dirait que vous sortez d'un gouffre.

Anna tressaillit, et se modéra pour ne pas se trahir. Mais combien elle fut affectueuse et caressante ce soir-là pour son père et pour sa sœur! Après avoir passé une journée si pénible avec des indifférents, dont les habitudes, le langage lui étaient étrangers, à quel point sa famille lui semblait aimable et chère! Comme elle saveura le plaisir de voir les êtres chéris qu'elle allait être forcée, à l'avenir, de quitter si souvent!

Pendant la nuit, au milieu des rêves qui lui représentèrent les horreurs de la mine, elle vit se dégager d'un nuage la tête de l'ouvrier Francis. Il lui répéta les paroles qu'il lui avait déjà dites, et ajouta d'une voix plus douce : — Retourne sans peur à la houillère: ton ange gardien t'y accompagnera!

Anna se réveilla, tout émue de cette vision, et se rappela la réponse de Lucy aux questions qu'elle lui avait adressées sur Francis :

— Personne ne sait ce qu'il est, ni d'où il vient. Les uns le détestent, les autres l'adorent. Je ne sais que penser de tous les contes que l'on fait sur lui: mais je le crois bon ouvrier, homme de cœur, et je n'en demande pas davantage.

III. — LE PRIX DU DÉVOUEMENT.

Le lendemain, Anna dut subir de nouveau toutes les angoisses qu'elle avait éprouvées la veille; elle les ressentit cependant avec moins d'intensité, et, par le conseil de Lucy, elle modéra son zèle durant les heures de travail, pour ne pas succomber à l'excès de la fatigue. Enfin, au bout de quinze jours, elle reçut sa paye : cinq schellings! C'était bien peu; mais cette faible somme suffisait à l'emploi qui lui était destiné. Ce jour-là Anna bondit de joie en sortant de la mine. Après avoir rendu à sa protectrice l'argent que celle-ci lui avait avancé, elle courut, l'ordonnance du docteur à la main, jusqu'à la ville voisine; puis elle rentra, fière, heureuse, croyant posséder les richesses de l'univers; car, à ses yeux, les richesses de l'univers, c'étaient les bannes et les sucs bienfaisants qui pouvaient rendre la santé à son père.

L'espérance qui l'animait ne fut point illusoire. Ivard ne tarda pas à éprouver un soulagement sensible, et dès lors sa fille trouva le dévouement dont elle faisait preuve au-dessous de la récompense qu'elle en recevait.

D'ailleurs, après quelque temps de séjour dans la mine, l'habitude avait produit sur Anna son effet ordinaire. Ses émotions, ses terreurs s'étaient calmées; elle en était venue même à songer aux moyens d'obvier aux plus grands inconvénients de sa situation, de se créer une sorte de bien-être relatif. Ses instincts féminins lui inspirèrent d'abord le désir de se garantir de l'altération que fait éprouver à la peau la poussière du charbon; elle y réussit complétement. Un vêtement semblable à celui des pénitents italiens, une espèce de sac jeté sur la tête, descendant jusqu'aux pieds, n'ayant d'ouvertures qu'aux yeux, et des manches terminées par des gants, dont les adroites mains de la jeune fille étaient entièrement recouvertes, la préserva du contact de la noire atmosphère dont elle était

environnée. Un tel soin, inspiré par la crainte de contracter le stigmate de leur condition, aurait pu choquer les compagnes d'Anna, si elles n'eussent été instruites de sa pieuse dissimulation envers son père. On lui laissa porter son singulier costume; il n'excita que quelques plaisanteries, qui furent même peu répétées, car une étrange superstition, — exploitée adroitement par un mineur, — rendit bientôt Anna l'objet d'une considération particulière.

Tous les dangers qui les menacent, tous les accidents dont ils périssent victimes en exécutant leurs travaux, sont, aux yeux des mineurs, un effet de la colère des esprits habitant au sein de la terre et possesseurs des trésors que ces ouvriers viennent leur y disputer. C'est là un des motifs de leur négligence à prendre des précautions, qu'ils jugent inutiles contre des dangers suscités par des ennemis si puissants. Mais, comme les hommes sont disposés à prêter aux êtres surnaturels les sentiments dont ils sont eux-mêmes susceptibles, les compagnons d'Anna s'imaginèrent que cette enfant, par sa beauté, par la sainteté du motif qui l'avait amenée dans l'empire des gnomes et semblait la placer sous la protection du Ciel, devait tout à la

Anna dans sa grotte. Le repas des mineurs. Dessin de V. Foulquier.

fois attendrir les esprits malfaisants et leur imposer. Cette idée fit regarder la fille d'Ivard comme le bon génie de la mine, et lui attira des égards que nul autre n'obtenait.

A l'heure de la réunion, on remarqua qu'elle s'asseyait de préférence dans un petit renfoncement assez semblable à ceux où l'on place des statues, mais plus large et plus profond. Par un accord tacite, on lui abandonna entièrement cette petite grotte. Alors, avec l'enfantillage de son âge, Anna se plut à l'enjoliver des seuls ornements que lui fournit le séjour où elle vivait. Recueillant tous les éclats de houille sur lesquels se trouvaient ces espèces de paillettes bleues et couleur d'or qu'on y voit souvent briller, elle les fixa sur les parois de ce qu'elle appelait son pavillon de plaisance, de manière à former mille arabesques capricieuses, qui étincelaient aux lueurs des lampes. Et lorsqu'au moment des repas, Anna, jetant l'espèce de capuce qui la cachait, apparaissait si blanche, si blonde, si mignonne et si belle, parmi ses farouches compagnons; lorsqu'elle se plaçait sous cette voûte basse, dont les feux dorés et bleuâtres l'entouraient comme une auréole, on

aurait cru voir, dans un recoin de son palais magique, la petite fée Titiana donnant ses ordres à une troupe de démons.

La toilette singulière qu'elle portait alors n'aurait pas fait évanouir cette illusion. Nous ne savons quelle avait été la profession de Lucy avant son mariage avec Tom; mais elle avait pour les parures théâtrales un goût très-prononcé. Coupant, taillant de vieilles et belles robes, qu'elle avait conservées jusqu'alors comme un souvenir du temps brillant de sa vie, elle en faisait, pour Anna qu'elle avait tout à fait prise en amitié, des costumes très-élégants, très-pittoresques à la vérité, mais si différents de ceux qui sont en usage dans notre siècle, que la pauvre enfant n'aurait jamais voulu les porter au grand jour, de peur d'être prise pour une bohémienne. Cependant, pour ne pas offenser Lucy, force lui était de s'en servir au

Le feu d'artifice tiré, dans la mine de Wieliczka, devant les empereurs (Pages précédentes). Dessin de M. A. de Par.

moins dans la mine ; et, déposés chaque soir dans le cottage, ils avaient cette utilité, qu'ils dispensaient Anna d'exposer à la poussière dévastatrice de la houille les vêtements que son père lui connaissait et sous lesquels elle se montrait à ses yeux.

Est-il nécessaire d'ajouter que c'était l'ouvrier Francis qui, en éveillant aussi à propos les préjugés de ses camarades, avait fait et assuré à Anna cette position d'*ange de la houillère?*

Pour que rien ne compromît son ouvrage, il ne s'en vantait ni aux mineurs ni à la jeune fille. Chacun croyait avoir eu de lui-même la bonne idée, et Anna croyait la devoir à tout le monde, sans pouvoir l'attribuer à personne.

La seule récompense de Francis (mais elle lui suffisait) était donc de contempler la petite fée dans sa grotte, — avec une admiration et un bonheur qui n'avaient point d'égal.

Nous venons de dire que Lucy elle-même avait pris une affection de plus en plus vive pour Anna. Voici la source de la faveur dont la fille d'Ivard jouissait auprès d'elle.

Jack, comme tous les enfants condamnés à l'état de mineur, ne recevait aucun genre d'instruction. Ce n'était pas la pauvreté qui contraignait ses parents à le laisser dans une ignorance dont souffrait beaucoup l'amour-propre maternel de Lucy, c'était la difficulté de trouver un moment favorable pour lui faire prendre des leçons. Jack descendait dans la houillère avant le jour ; à la nuit tombante il en sortait, mourant de faim, accablé de fatigue : comment se résoudre à le priver d'un repos dont il avait alors si grand besoin? Il aurait fallu, pour lui faire acquérir quelques connaissances élémentaires, qu'un maître consentît à le suivre dans la mine, et à profiter, pour instruire cet enfant, de l'heure de liberté accordée chaque jour aux ouvriers. Un tel maître était introuvable. Anna comprit qu'elle pouvait le remplacer, et sa joie fut extrême en découvrant ce moyen de satisfaire son cœur reconnaissant, qui aurait voulu rendre cent fois à Lucy les services qu'elle en avait reçus ! Combien alors elle se félicita d'avoir mis à profit l'éducation que son père s'était hâté de lui faire donner avant leurs malheurs !

La bonne volonté d'Anna ne lui suffisait pas pour réussir dans son projet, il fallait que Jack voulût bien s'y prêter, et Jack était borné, apathique, tout à fait incapable de l'application nécessaire pour profiter d'un enseignement dont la durée n'excédait jamais trois quarts-d'heure. Mais rien ne rebuta la jeune institutrice, elle trouva même le moyen de rendre son élève plus attentif. Comme tous les enfants, il aimait passionnément les contes : Anna promit de lui en raconter pour récompenser son zèle à l'étude, et, dès ce moment, ses progrès devinrent plus sensibles. Ces contes, que parfois elle inventait, que plus souvent encore elle tirait des *Mille et une Nuits*, n'eurent d'abord que Jack pour auditeur ; mais bientôt ses voisins prêtèrent l'oreille, et peu à peu l'attention gagna l'assemblée entière. Dès qu'Anna commençait ses récits, tout le monde faisait silence, et, pendant douze ou quinze minutes, la nouvelle Shéhérazade élalait à l'imagination de son étrange auditoire toutes les merveilles de l'Orient.

Le plaisir causé par ces récits augmenta la bienveillance dont l'aimable conteuse était l'objet. Chacun songeait à ce qui pouvait lui être offert en retour de l'amusement dont on lui était redevable. Sans parler des fleurs qu'elle emportait chaque soir, et dont la vue entretenait l'erreur où était Ivard relativement aux occupations de sa fille, on la contraignait à accepter de petits présents, qui, si légers qu'ils fussent, répandaient pourtant un peu de bien-être dans sa famille. C'étaient un vase de bon lait, un panier d'œufs, un sac de pommes de terre, quelques fruits même dans la saison, et cent autres bagatelles auxquelles la longue privation qu'en avaient soufferte le père et les enfants donnait un nouveau prix.

Il va sans dire encore que le plus discret, mais le plus généreux de ces donateurs, était toujours l'ouvrier Francis.

Ce ne fut pas tout : par les soins et l'entremise de la femme de Tom, Jenny devint la couturière et la lingère du village entier. Dès ce moment, elle eut peine à suffire aux travaux dont elle fut chargée, car le dimanche les mineurs aiment à étaler quelque luxe de lingerie ; ils portent des cols bien empesés, des manchettes même, et leurs femmes s'habillent avec une certaine coquetterie. Enfin, ce qui acheva de tirer la famille Ivard de la misère où elle avait langui, c'est qu'un des curieux qui venaient de temps en temps visiter la mine, surpris d'y trouver une enfant telle qu'Anna, intéressé au dernier point par ce que Francis lui dit d'elle, laissa une somme assez forte au payeur des ouvriers, avec prière de la remettre peu à peu, sous forme de gratification ou d'augmentation de paye, à la petite porteuse de charbon, qui, malgré le secret qu'on lui recommandait de garder envers ses compagnes, n'eut aucun soupçon de la vérité.

La situation où se trouvait maintenant Ivard, comparée à celle dont il venait de sortir, pouvait donc passer pour une grande aisance. Il avait reçu plusieurs visites d'un médecin ; sa guérison aurait été presque complète, si ses jambes n'eussent conservé une faiblesse qui lui permettait à peine de faire quelques pas ; mais, depuis que l'accablement où le plongeait la maladie était dissipé, depuis que son esprit avait repris sa lucidité, il commençait à s'inquiéter pour Anna.

Pauvre jeune plante ! privée d'air et de lumière pendant la moitié de sa vie, comment ne se serait-elle pas étiolée? Elle avait maigri ; les couleurs de son teint s'étaient effacées. Un travail qui n'exerçait pas ses forces, mais qui les épuisait, ruinait sa constitution.

— Je suis inquiet de ta sœur, dit Ivard à Jenny. Quand je l'interroge sur ses occupations, elle me répond toujours avec embarras et cherche à détourner la conversation. Je suis certain que, pour me venir en aide, elle s'est chargée de plus d'ouvrage qu'elle n'en peut raisonnablement entreprendre. Vois donc la jardinière qui l'emploie, et dis à cette femme de moins surcharger ta sœur. Peu m'importe si sa paye en souffre une grande diminution. Comme la chère enfant ne songe qu'à mon intérêt, elle serait sans doute contrariée de cet ordre. Agis donc sans la prévenir.

Il existait un grand nombre de jardins autour du village des mineurs. Nous avons déjà dit que ces hommes ont pour les fleurs un goût singulier. Les jours de fête on les voit separer, avec plaisir, de bouquets provenant de leurs propres parterres. Jenny avait toujours cru que sa sœur travaillait sous les ordres d'une jardinière chargée d'entretenir les plates-bandes dont les possesseurs ne pouvaient pas vraisemblablement s'occuper. Ignorant où elle pourrait trouver cette jardinière, elle eut l'idée de s'en informer à la femme de Tom.

— Que voulez-vous dire? mademoiselle, lui répondit celle-ci. Chacun de nous soigne lui-même son jardin, et nous ne prenons personne pour nous aider.

— Cependant, madame, ma sœur travaille depuis neuf mois dans votre village, sous la direction d'une jardinière qui se fait seconder par elle.

— Ah ! ah !... je me rappelle, en effet, qu'elle m'a prévenue de cela... Dame ! c'est possible... Il faudrait voir... Près d'ici..., peut-être... Je crains pourtant que vous ne soyez obligée de chercher longtemps... Tenez, mademoiselle, demandez à votre sœur de vous indiquer la personne dont vous me parlez ; quant à moi, je ne la connais pas.

— Mon Dieu ! madame, que signifie cet air mystérieux, dit Jenny, frappée de l'embarras avec lequel Lucy lui répondait ; à vous entendre, on croirait que ma sœur nous a trompés?

— Mademoiselle, tout ce que je puis vous certifier, c'est qu'Anna est une excellente enfant qui a fait pour

son père des choses incroyables, et pour laquelle tout le monde, ici, a autant d'estime que d'amitié.

Jenny, de plus en plus étonnée de cette réserve, multiplia ses questions, et la longue discrétion de la confidente d'Anna ne put résister à cette épreuve : Lucy révéla tout.

La surprise et l'émotion de Jenny étaient inexprimables. Elle ne comprenait pas comment une enfant élevée avec tant de délicatesse et si loin de tout danger avait pu trouver tant de force et de courage. Impatiente de la revoir, de l'interroger, de lui exprimer son admiration, Jenny se dirigea rapidement vers l'entrée de la mine. C'était l'heure où l'on remontait les ouvriers. La jeune fille, avec un tremblement que lui causait l'idée du gouffre au-dessus duquel Anna était suspendue, la vit de loin sortir de la benne, secouer gaiement la poussière dont son vêtement de dessus était couvert, l'ôter, le prendre sous son bras, et s'acheminer vers le village des mineurs. Jenny, toute en larmes, courut se jeter au cou de sa sœur, en s'écriant :

— Ma pauvre Anna ! ma chère amie ! quelle existence est la tienne depuis neuf mois ! Oh ! mon père a raison de te préférer à moi ! Tous les soins que je lui ai donnés depuis ma naissance équivalent-ils à un des jours que tu as passés pour lui dans cet affreux abîme !

Anna, stupéfaite et alarmée de l'apparition inattendue de sa sœur, ne songeait qu'à lui imposer silence.

— Tais-toi, tais-toi ! disait-elle. Hélas ! je touchais au moment de recevoir le prix de toutes mes peines : mon père était presque guéri ! Si tu me trahis auprès de lui, il me défendra de continuer mon travail, et, privé des secours qu'il en tire, il retombera dans l'état dont je l'avais su tirer ! Garde-moi le secret, ma bonne Jenny ; garde-moi le secret, si tu m'aimes.

— Mais tu mourras si tu continues à exercer un tel métier. Puisque j'ai maintenant des ouvrages de femme, auxquels j'ai peine à suffire, pourquoi ne viens-tu pas me seconder, au lieu de mettre ta vie dans un péril continuel ?

— Eh ! ces travaux, dont tu veux faire notre unique ressource, ce sont mes compagnes qui te les donnent. Si elles ne se croyaient plus obligées envers moi à quelques témoignages de bienveillance, si je cessais de rendre à Lucy un petit service auquel elle attache une importance extrême, ni l'une ni les autres n'auraient plus aucun motif pour te préférer à toute autre ouvrière.

— Essaye pendant quelques jours...

— Pourrais-je reprendre à volonté mon emploi dans la mine, si je l'avais quitté ? D'ailleurs, c'est peut-être une superstition, mais il me semble que renoncer volontairement à un travail au fruit duquel je dois la guérison de mon père serait envers le Ciel une sorte d'ingratitude, qui me porterait malheur. Prends patience, Jenny ; bientôt, selon toute apparence, j'abandonnerai, malgré moi, ce métier dont tu t'effrayes. Un ouvrier reçu peu de temps avant moi dans la mine, celui que tout le monde y appelle M. Francis, et qui cache, en effet, le savoir et l'influence d'un gentleman sous ses modestes vêtements, ne cesse de déclarer qu'il y a de la barbarie à laisser les femmes travailler dans les houillères ; il voudrait nous faire exclure de celle-ci, et prétend qu'avant trois mois il aura fait adopter cette mesure au propriétaire. Laisse-moi donc persévérer jusque-là dans une résolution que le Ciel semble avoir bénie.

Jenny avait bien de la peine à céder ; mais à force de caresses, de supplications, de larmes même, Anna finit par lui arracher la promesse de garder le silence. Il fut convenu seulement que la petite porteuse de charbon, malgré la diminution que sa paye en pourrait souffrir, ferait désormais des journées plus courtes, afin d'alléger ses fatigues, et de se conformer, au moins sous ce rapport, à la volonté de son père.

Le bruit qu'on allait exclure les femmes de la houillère avait été, en effet, répandu par le mystérieux Francis, qu'il est temps de faire connaître aux lecteurs de ce récit.

C. SURMILLI.

(*La fin au prochain numéro.*)

L'ART ET LES ARTISTES CONTEMPORAINS (1).

M. GUSTAVE NADAUD.

I. L'œuvre et l'auteur. Une aventure en chemin de fer. Trois voyageurs. Une voix qui passe. Le *Voyage aérien*. Le lycéen amateur. Une leçon de chant. Arrivée. Surprise incognito. Les lunettes dangereuses. Un ami intime de Nadaud... ravi de faire sa connaissance.

Si vous allez dans le monde, si vous recevez chez vous, si vous avez un piano, si vous fredonnez quelquefois, ne fût-ce qu'en vous rasant ; si votre femme ou votre fille, votre nièce ou votre neveu chantent en public ou en particulier, si vous écoutez l'orgue de Barbarie sous vos fenêtres ou le refrain du passant dans la rue, si enfin vous lisez le *Musée des Familles* depuis trois ans, vous connaissez et vous aimez les chansons de M. Nadaud : *le Message*, *Bonhomme*, *le Voyage aérien*, *l'Héritage*, *les Mémoires*, etc., ces perles de poésie et de musique, de sentiment et de malice, et surtout le *Gendarme Pandore*, cet éclat de rire universel et inextinguible :

Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson !

(1) Voyez, pour la série, la table générale du *Musée*.

Or, pour vous faire apprécier l'auteur comme vous appréciez ses œuvres, voici ce qui se passait, il y a quelques mois, sur un de nos chemins de fer de l'ouest:

Trois voyageurs se trouvaient dans la même caisse : un adolescent qui sortait du collége pour viser à Saint-Cyr, et qui ne doutait de rien, pas même de sa future moustache, annoncée par quelques poils follets; — un grand monsieur de cinquante ans, cravate blanche, habit noir, menton savonné de frais, lunettes et tabatière d'or, le conseiller de préfecture en chair et en os ; — et un jeune homme de trente et quelques années, — figure d'artiste et de gentleman, mise simple et de bon goût, attitude modeste et réfléchie, physionomie avenante et douce, regard tendre et vif sous des paupières saillantes, les cheveux presque ras et la barbe entière, le nez fort, un peu au vent, la bouche entr'ouverte par un fin sourire, — quelque chose de Rabelais, le joyeux curé de Meudon.

Le premier parlait beaucoup sans rien dire ; le second disait peu de chose et n'en pensait pas davantage ; le troisième écoutait et observait discrètement.

Tout à coup, une voix qui passait jeta à l'écho cette mélodie, rapide comme le vol du ballon :

J'ai rompu le dernier lien
Qui me rattachait à la terre:
Sur mon navire aérien,
Je m'élance dans l'atmosphè-ère...

— C'est faux! Vous ne savez pas l'air ! cria le lycéen au chanteur inconnu.

Et il poursuivit le couplet, avec l'aplomb d'un amateur applaudi en famille :

Le tissu flexible et léger,
Que gonfle le subtil fluide,
Part sans secousse et sans danger
Au hasard du vent qui le gui-i-i-de.

Il s'interrompit, en voyant le sourire de l'artiste passer du grave au plaisant.

— Vous connaissez le *Voyage aérien*, monsieur? demanda l'écolier, empressé de lier conversation.

— Mais... oui... un peu, répondit l'homme discret.

— Qui ne sait par cœur les chansons de Nadaud? ajouta le conseiller, en provincial revenant de... Pontoise et se montrant, par la suppression du *monsieur*, très-familier avec les hommes de l'art.

— Sans doute, reprit le lycéen, tout le monde les sait, mais beaucoup les disent fort mal.

— C'est que chacun veut, comme vous et comme ce passant... les dire à sa manière et non à celle de l'auteur.

— Vous trouvez que j'altère la musique de Nadaud?

— Je le crains.

— Par exemple! s'écria le jeune homme piqué au jeu.

Et il déploya tous ses moyens dans les vers suivants :

La terre s'éloigne de moi,
Je glisse dans l'air diaphane;
Je vois l'abîme sans effroi,
Et dans l'immensité je plane!

— Comment trouvez-vous cette fin? conclut-il, enchanté de lui-même.

— Voulez-vous un avis ou un compliment?

— Un avis sincère et sans restriction.

— Eh bien! adoptez cette variante :

La note s'éloigne de moi,
Je glisse dans l'air *en profane*,
Je vois *mon erreur* sans effroi,
Et dans la *fausseté* je plane!...

Ceci fut plutôt murmuré que chanté, mais avec une justesse étonnante. La pointe de l'épigramme était d'ailleurs émoussée par tout ce que la franchise peut avoir de gracieux.

Notre amateur néanmoins fut *touché* (style d'escrime) plus encore de la supériorité du maître que de la vivacité de la leçon.

— Vous avez l'impromptu facile, monsieur, reprit-il en rougissant comme un coquelicot; mais, j'en suis fâché pour votre avis, j'ai la tradition de Nadaud lui-même pour interpréter ses chants.

— De Nadaud lui-même! pas possible?

— C'est un charmant garçon! poursuivit le lycéen, décidé à mentir plutôt que de céder. C'est lui qui m'a seriné l'air du *Voyage*. Enfin, j'ai l'honneur d'être de ses amis!

— Intimes, sans doute? fit l'artiste, qui eut peine a retenir un éclat de rire.

Bref, la discussion s'échauffa si bien que, forcé de joindre l'exemple au précepte, et excité par le monsieur aux lunettes d'or à venger Nadaud d'une mutilation, l'homme discret se mit à chanter lui-même le *Voyage aérien*, avec une expression, une verve et un charme irrésistibles :

La terre s'éloigne de moi,
Je glisse dans l'air diaphane;
Je vois l'abîme sans effroi
Et dans l'immensité je plane!
Les champs dorés et les prés verts,
Les eaux d'argent, les toits de brique,
Forment, avec leurs tons divers,
Une éclatante mosaïque.

Sous un brouillard épais et lourd
Les villes grisâtres pâlissent;
Leur aspect sombre et leur bruit sourd
Dans le néant s'ensevelissent.
O les humaines passions,
Les espérances mensongères,
O les basses ambitions
Qui grouillent dans ces fourmilières!

Adieu, terre! j'ai pris mon vol
Au delà des zones connues;
Mes pieds ne tiennent plus au sol,
Je sonde l'infini des nues.
Voici le zénith étoilé!
L'horizon disparaît — immense...
Il semble que Dieu m'ait parlé,
Et que l'éternité commence!

Mais l'air plus rare a, dans les cieux,
Ralenti mon élan rapide.
Le froid me saisit, et mes yeux
Se sont couverts d'un voile humide.
Ah! c'en est fait! l'immensité
Ne sied qu'à l'essence divine;
Je sens bien que l'humanité
Frémit encore en ma poitrine.

Sur le sol qui soutint mes pas
Est une famille que j'aime;
Des amis m'attendent là-bas,
Qui me sont plus chers que moi-même!
Oh! que le soleil était beau!

Je veux, je veux fouler la terre,
La terre qui fut mon berceau,
Et qui couvrira ma poussière.
Terre! terre! je te revois!
Salut, ma maison sédentaire!
Gaîté des champs! calme des bois!
Salut, mes sœurs! salut, ma mère!

L'effet de ces derniers vers, si simples et si touchants, fut doublé par la circonstance. Le train du chemin de fer arrivait justement à X... Les familles et les amis se saluaient et se rejoignaient dans la gare. Les voyageurs de la caisse voisine, que l'artiste avait enchantés, s'élançaient du wagon pour l'applaudir. Deux d'entre eux le reconnurent et lui tendirent la main en criant :

— Ah! Nadaud! bonjour Nadaud!

— Chut! leur répliqua celui-ci, en posant un doigt sur sa bouche.

Mais il était trop tard! l'incognito n'existait plus. Le conseiller lui-même avait saisi le nom du poëte au vol, et s'était dit avec la logique de M. Prudhomme : — Nadaud? ce ne peut être que Nadaud.

En vous voyant sous l'habit militaire,
J'ai deviné que vous étiez soldat! (*Bis.*)

Portrait de M. Gustave Nadaud.

Le monsieur aux lunettes ne reconnaissait jamais autrement.

Il salua d'un air fin *l'auteur des délicieuses chansons*, et le quitta en lui disant :

— *Au revoir*, monsieur; j'espère qu'on vous entendra à X...

Effrayé de ces paroles, Nadaud voulut le retenir, mais il n'était plus temps... L'administrateur courait après sa femme, qui courait après sa malle, qui courait après le douanier, qui courait après... les droits de l'Etat.

D'ailleurs, Nadaud lui-même n'était plus libre. Le lycéen confondu, puis enthousiasmé, digérait bravement son mensonge, et menaçait d'avaler l'artiste en personne. Enchanté de faire la connaissance... de son ami intime, il lui pressait les mains avec effusion, il voulait l'emporter chez lui en triomphe, à travers les rues de sa patrie!

— Calmez-vous, et recevez mes remercîments, lui dit Nadaud. Je suis très-pressé ; je ne fais que passer à X..., et j'y garde *l'incognito* pour des raisons majeures.

Consolé par un serrement de main, l'amateur daigna lâcher sa proie ; et, se jetant dans un fiacre avec son sac de nuit, l'artiste gagna un petit hôtel, où il s'inscrivit sous le nom de Martin.

II. Pourquoi Nadaud s'intitulait Martin. *Pandore* en chair et — en sabre. Dialogue en chanson. A la police. Des fers et des menottes! La prison du préfet. L'heureux captif. *Pandore* applaudi par lui-même.

Nadaud comptait réellement échapper à ses amis intimes (il a le terrible honneur d'en posséder partout), et s'embarquer le soir même sur un vapeur, qui le conduirait au but de son voyage.

Cela était si vrai qu'il avait refusé d'avance l'hospitalité du préfet de X..., son ami fort sérieux, ancien homme de lettres, toujours homme d'esprit, et que l'artiste eût été heureux d'embrasser au passage. Mais, sachant que l'embrassade entraînerait un dîner, puis une soirée, puis une revue de tous ses chants, il avait répondu à l'administrateur : « Désolé, mon très-cher ; mais, forcé de couper au plus court, je ne traverserai votre chef-lieu qu'en revenant de Bretagne, par le chemin des écoliers. »

Nadaud comptait sans son imprudence d'auteur, — et sans les lunettes du conseiller.

A peine était-il installé dans sa chambre, fredonnant un couplet de *Pandore* :

La gloire, c'est une couronne
Faite de rose et de laurier;
J'ai servi Vénus et Bellone,
Je suis époux et brigadier.

qu'il vit entrer *Pandore* en chair et — en sabre, — sous la forme du plus beau gendarme de X...

— Monsieur, votre nom ?

— Martin.

— Votre passe-port ?

— Je n'en ai pas.

— Vos papiers quelconques ?

Nadaud allait produire ses lettres, mais il réfléchit qu'elles convaincraient Martin de mensonge ; et il se borna à déclarer devant Dieu et devant les hommes qu'il n'était pas un espion de l'autocrate.

Cette patriotique affirmation laissa le gendarme insensible.

— Monsieur, reprit-il, de sa basse-taille la plus imposante, veuillez me suivre au bureau de la police.

Nadaud eut beau protester, conjurer, invoquer l'heure du paquebot, son rendez-vous du lendemain.

— Je m'importe peu de vos rendez-vous ! répliqua la loi en bottes fortes, vos papiers, ou marchons !

Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson !

fredonna l'artiste vaincu... et entraîné par la rime.

— Ne m'insultez pas, corbleu ! Vous vous en repentiriez !

— Moi ! insulter les gendarmes ! Moi qui leur dois les plus belles soirées de ma vie! Seulement, j'avais l'habitude de les mener au violon, et je m'étonne de m'y voir mené par eux.

Le gendarme ne comprit pas, mais il daigna rire, et Nadaud le suivit en murmurant :

Dans la gendarmerie
Quand un gendarme rit,
Tous les gendarmes rient
Dans la gendarmerie !

Arrivé au bureau de police à la préfecture, Nadaud comparut devant le commissaire, et persista à se nommer Martin, — Martin sans papiers. Il acceptait sa brouille avec la loi, mais il ne voulait pas se brouiller avec le préfet. — Ce cher ami ne me pardonnera jamais, se disait-il, si je suis reconnu à X... ; mieux vaut que tous les Pandores de France ramènent Martin de brigade en brigade jusqu'à Paris ! Et il débita sur son pseudonyme un roman qui n'avait ni queue ni tête. Le commissaire n'en fut pas dupe, et se levant avec la majesté d'un juge :

— Monsieur, dit-il, on n'en conte pas ainsi à la police ; vous allez suivre ce gendarme à la prison, où vous tâcherez de mettre vos idées en ordre.

Nadaud ne fredonnait plus... Il n'avait que deux mots à lâcher cependant, son nom et celui du préfet, dont l'invitation était dans sa poche. Quelle tentation ! — Mais non, pensa-t-il stoïquement, des fers et des menottes, plutôt que d'avouer le crime de mon amitié !

Et il se remit à la suite du gendarme, en lui disant :

— Prenez ma tête et sortons d'ici !

Ils sortirent, en effet, mais par un chemin si long, si long qu'ils traversèrent toute la préfecture, et que, de corridors en escaliers, — la nuit étant tombée dans l'intervalle, — ils aboutirent — à la salle à manger du palais officiel, toute resplendissante de lumières, toute fumante d'un dîner succulent, toute remplie de convives, qui accueillirent l'artiste avec des cris de joie.

— Homme sans foi, vous êtes mon prisonnier, et voici votre écrou ! lui dit le préfet, en lui tendant la main et en lui montrant la place à sa droite. Ah ! vous m'écrivez que vous ne pouvez venir à X..., et vous y entrez en chantant *le Voyage aérien*, et vous y descendez sans passe-port sous un nom en l'air, et vous croyez échapper ainsi au chef du département, aux yeux de sa police, au sabre de ses gendarmes, — et aux lunettes de ses conseillers!

Nadaud comprit tout enfin, en reconnaissant parmi les convives le grand monsieur aux besicles d'or.

Celui-ci avait annoncé l'arrivée de l'artiste au chef-lieu ; et le préfet avait puni l'ami réfractaire, en le saisissant au nom de la loi.

— Prikatier, chanta joyeusement Nadaud, au gendarme qui était encore derrière lui,

Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson !

— Ah çà ! qu'est-ce donc que *Pandore* ? demanda le soldat de l'ordre, curieux pour la première fois de sa vie.

— Trouvez-vous à dix heures à la porte des salons, — et vous saurez à quoi vous en tenir, dit l'amphytrion, en se mettant à table.

— Vivent le préfet, la police et la gendarmerie de X... pour jouer la comédie ! s'écria Nadaud, j'accepte mon rôle à mon tour, et je m'en acquitterai de mon mieux.

Vous imaginez la gaieté du repas ! Jamais captif ne porta et ne rendit des toasts plus aimables à son geôlier et à ses gardes.

— Et jamais ami ne gagna mieux son pardon, dit le préfet à l'artiste, en le conduisant dans les salons illumi-

nés, où toute la ville de X... était réunie pour l'entendre.

Ce fut alors que le gendarme apprit enfin ce qu'était Pandore, en écoutant d'une oreille ébahie cette sublime charge municipale :

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long d'un sentier,
L'un portant la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier.
Le premier dit, d'un ton sonore :
— Lé temps est beau pour la saison.
— Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson (1).

Phébus, au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir :
Le brigadier, de sa voix fière,
Troubla le silence du soir :
— Vois, dit-il, lé soleil qui dore
Les nuagés à l'horizon.
— Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

— Ah! c'est un métier difficile,
Garantir la propriété,
Defendré les champs et la ville
Du vol et dé l'iniquité!
Pourtant l'epousé qui m'adore
Réposé seule à la maison.
— Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson

— Il mé souvient dé ma jeunesse;
Lé temps passé né revient pas :
J'avais uné follé *déesse*
Pleiné dé merrite et d'appas.
Mais lé cœur... pourquoi ? jé l'ignore...
Aime à changer dé garnison.
— Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

— La gloiré, c'est uné couronne
Faité dé rose et dé laurier;
J'ai servi Venus et Belone :
Jé suis époux et brigadier.
Mais jé poursuis cé météore
Qui vers Colchos guidait Jason.
— Prikatier, répondit Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson.

Puis ils rêvèrent en silence,
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son :
— Prikatier, répondait Pandore,
Prikatier, fouss afez raisson...

Vous riez, ami lecteur? Que serait-ce donc, si vous entendiez Nadaud chanter ces couplets, avec sa verve, sa bonhomie, sa malice, ses hésitations et ses poses, son chic troupier et son accent alsacien? C'est littéralement à se tordre les côtes. L'Empereur lui-même a perdu son inébranlable sang-froid, en écoutant *Pandore*, l'hiver dernier, chez la princesse Mathilde.

Quant aux salons de la préfecture de X..., ses échos tremblent encore des bravos qu'y souleva le *Prikatier*, et de l'éclat de rire cyclopéen du gendarme qui avait arrêté l'artiste.

(1) Le brigadier a l'accent gascon, Pandore l'accent alsacien.

— Corbleu! dit-il en s'en allant, ce n'est pas moi qui l'a pincé; c'est nous qu'est pincé par lui!

Tel est Nadaud, et telle est sa vogue, jusqu'à cent lieues de Paris.

A Paris, c'est plus que de la vogue, c'est de la fureur; — ou plutôt c'est un succès réel, solide et durable, et toujours renaissant avec les nouvelles chansons de l'auteur.

III. Comment un mauvais négociant peut devenir un bon poëte, et comment un bon poëte reste mauvais négociant. Les débuts de Nadaud. Ses amis. Ses succès. Le *Docteur Vieux-Temps* à la Cour. Mot sublime d'un excellent général. Nadaud chansonnier, musicien, chanteur, homme du monde. Les servitudes de la vogue. Mme N... Le marquis de X... Annonces et promesses.

— Mais comment, se demande chacun, comment cet homme du monde, si simple et si modeste, comment ce négociant arraché à ses livres en partie double (car Nadaud est né et a grandi dans le commerce, et son nom brille encore en grosses lettres sur la plus belle enseigne de la place des Victoires), comment est-il devenu poëte, musicien et chanteur si bien inspirés?

— Comment? ma foi! il n'en sait trop rien lui-même. Demandez à la brise pourquoi elle souffle d'ici ou de là? à la harpe éolienne pourquoi elle résonne dans la tempête, à la fleur sauvage pourquoi elle éclôt sur les ruines?

Nadaud avait le feu sacré, et ce feu couve partout, jusque sous les ballots de marchandises.

Tout jeune encore, il mesurait un couplet, en aunant une pièce d'étoffe; il traçait des vers à la marge d'une facture; il les fredonnait en endossant un mandat.

Et puis il avait quitté, dès l'enfance, Roubaix pour Paris; il avait fait d'excellentes études au collége Rollin; il y avait goûté Virgile, Horace et Catulle; il y avait chanté la messe le dimanche; il y avait assisté aux soirées de M. de Fauconpret; il y avait rimé en cachette depuis la troisième jusqu'à la rhétorique.

Si bien, qu'après neuf ans de commerce, — de 1840 à 1849, — lorsque le marasme des affaires émancipa sa triple muse, il lui trouva des ailes assez fortes, — c'est-à-dire des chansons assez jolies, pour prendre son vol à travers les salons.

Le premier qui s'ouvrit à lui fut celui du père de M. Jules Barbier, l'auteur du *Poëte*, puis celui de M. Emile Augier qui le présenta à Mlle Rachel, puis il charma le joyeux cabinet de M. Alfred Arago, le cénacle de M. Alfred de Musset, l'atelier de M. Eugène Giraud, etc., etc.; puis, son talent et son succès grandissant toujours, les amateurs le disputèrent aux artistes et les gens du monde aux littérateurs. Enfin, les grands seigneurs trouvèrent leurs fêtes sans éclat, si Nadaud ne les amusait de sa poésie, de sa musique et de son chant.

Il est le boute-en-train favori des soirées intimes de S. A. I. la princesse Mathilde, qui applaudit, comme une simple femme d'esprit et de goût, *les Rats*, *le Pêcheur à la ligne*, *Rose Claire*, *Marie*, *les Dieux*, *l'Histoire du mendiant*, *les Mémoires*, *mon Héritage*, *Bonhomme*, *Paris*, *le Quartier latin*, *la Valse des adieux*, *le Message*, *etc.*

Lorsque, s'élevant de la romance à la partition, Nadaud créa, l'an dernier, l'opéra de salon, par le petit chef-d'œuvre du *Docteur Vieux-Temps*, qui trouva de si brillants interprètes en MM. A. Jal, Monnier, Leroi, et MMlles de Jolly (1), la princesse Mathilde fit une surprise

(1) Voyez le numéro d'avril dernier, tome XXI, p. 225.

vraiment royale à l'auteur. Elle réclama sa pièce et sa troupe pour un petit comité, — et ce petit comité se composa de l'Empereur, de la Cour, des ministres, de toutes les grandeurs et de toutes les beautés du jour. Nadaud gagna cette bataille d'Austerlitz avec l'arme qui est son infaillible talisman, avec sa simplicité charmante et son inaltérable modestie. C'est là que *Pandore* triompha de l'impassibilité napoléonienne, — et qu'un illustre général s'écria en l'applaudissant : — Pourquoi interdire cette chanson dans les concerts? Moi! je la mettrais à l'ordre du jour de l'armée, comme haute leçon d'obéissance passive! — Excellent général!

Comme chansonnier, Nadaud a mêlé à ses heureux débuts quelques erreurs de jeunesse, un peu de faux patriotisme et certaines légèretés condamnables. Mais avec quelle noblesse et quelle grâce le poëte du *Voyage aérien* et du *Message* a bientôt quitté cette ornière où son inexpérience avait à peine mis le pied! Aujourd'hui, Nadaud plane à grands coups d'aile et s'élève de jour en jour dans la sphère des bonnes pensées et des beaux sentiments, de l'originalité réelle et de la vraie comédie. Qu'il se gare des bas-fonds du lieu commun et de la philosophie bourgeoise, que sa forme atteigne la précision complète, l'image nette et vive, la simplicité pure des lignes, et son petit livre chassera de nos bibliothèques les flonsflons du Caveau.

Comme musicien, Nadaud n'a pas la science, sans doute; mais il a l'inspiration et la mélodie que la science ne donne ni ne remplace. Il a de plus, et d'instinct, l'allure aisée, sincère, française, magistrale, de nos anciens compositeurs d'opéras-comiques. On entend l'écho de Grétry dans le docteur *Vieux-Temps:* C'est une qualité qui en vaut bien d'autres, — et que plus d'un renard dédaigne aujourd'hui, — à la façon des raisins de la fable.

Comme chanteur, en général, Nadaud serait un amateur agréable. Comme interprète de ses œuvres, c'est un artiste de premier ordre. On ne saurait concevoir une harmonie plus parfaite et plus séduisante entre la poésie, la musique et l'exécution; — naturel et immense avantage d'un auteur qui conçoit, écrit, note, chante et accompagne tout lui-même et lui seul!

Comme homme, c'est la distinction, la simplicité, la convenance, la bonne humeur, le dévouement et surtout la modestie incarnés; aussi a-t-il des amis partout, et n'a-t-il d'ennemis nulle part. Sa gracieuse popularité se mêle en souriant à toutes les gloires, sans porter ombrage à aucun amour-propre rival.

Depuis les salons royaux jusqu'aux ateliers d'artistes, depuis les châteaux jusqu'aux chaumières, on s'arrache littéralement Nadaud. Quand vous pouvez dire : — J'aurai Nadaud, vous êtes sûr d'avoir tout Paris. Cette concurrence le met dans les situations les plus étranges. C'est l'homme du monde qui dîne le moins chez lui. Il refuse par mois trente festins et cinquante raouts. Après avoir traversé dix salons chaque nuit, il rentre à sa chambrette entre le clair de lune et l'aurore. C'est alors que les idées lui viennent, à travers la fumée de son cigare. De ses anciens livres de commerce, il ne lui en reste qu'un, mais très-compliqué et très-difficile à tenir, l'agenda où il inscrit quinze jours d'avance, en partie double, ses invitations et ses promesses de soirées. Les grands et les petits sont égaux devant cette charte, et il n'y a de tour de faveur que pour les amis.

Poëte et gentleman indépendant, Nadaud se donne ou se refuse, mais ne se vend jamais. Lui proposer de l'argent, ce serait le mettre à la porte. Ce désintéressement fait le désespoir des imbéciles qui n'ont d'autre valeur et d'autre charme que leurs écus. Pour obtenir Nadaud, ils le font assiéger et harceler par ses amis, — ou ils se posent eux-mêmes en intimes de l'artiste.

Dernièrement, dans un salon, il se trouvait près d'une dame qu'il n'avait jamais vue.

— Comment, lui demande un voisin, vous ne saluez pas Mme N...?

— Je ne la connais pas.

— Bah! pas possible? Elle se dit au mieux avec vous, et vous a promis à ses invités pour jeudi prochain!

Nadaud a de ces surprises-là tous les soirs.

Un millionnaire, le marquis de X..., voulant absolument l'avoir et ne sachant dans quel filet le pêcher, va tout droit chez lui et l'apostrophe carrément :

— Monsieur, je désire vous posséder; comment faut-il que je m'y prenne?

— Me dire votre jour et me donner votre adresse, — comme on vous a donné la mienne, c'est encore la plus grande habileté, répond en souriant Nadaud, pour qui l'esprit a toujours raison.

Au jour indiqué, il va chez le grand seigneur, et attend qu'on l'invite à chanter; mais, au lieu de le conduire au piano, l'amphytrion impatient l'observe avec inquiétude, et ne lui adresse pas même la parole. A minuit, heureux après tout d'une soirée de repos, Nadaud quitte la réunion, désespérée de son silence. Alors enfin, le maître du lieu demande à ses amis :

— Quel est donc ce monsieur qui vient de sortir?

— C'est Nadaud!

— Ah! mon Dieu! moi qui le guettais depuis deux heures, et je ne l'ai pas reconnu! Je l'ai pris pour un intrus chez moi!

Le millionnaire avait la vue basse!

Il courut après l'artiste jusque sur l'escalier, mais il ne saisit que sa voix, qui fredonnait dans la rue :

> Non! nous partirons tous les deux!
> Je veux le lui dire moi-même!

C'est ce que fit le marquis de X..., en courant dès le lendemain chez le poëte, qui rit de bon cœur, — et lui accorda sa revanche.

Nadaud, avons-nous dit, a été négociant. Jugez s'il a bien fait de quitter le commerce : ses premiers chants lui ont rapporté quatre-vingt-quatre francs en trois années, et il les a rachetés cinq cents francs, il y a dix mois. Quel habile traitant! Il est vrai que ses œuvres l'enrichiraient maintenant, s'il en avait besoin! Tous les éditeurs sont à ses pieds.

Il a eu du moins le tact de choisir le plus digne de le comprendre et le plus capable de le lancer : M. Heugel, le puissant et heureux directeur du *Ménestrel*. C'est chez lui, rue Vivienne, qu'on trouve désormais tous les bijoux de l'écrin Nadaud. Il va s'enrichir encore de six perles et d'un diamant. Les six perles se nomment, — notez-les : *l'Insomnie, les Souvenirs de voyage, Ma Philosophie, Il faut aimer, la Vieille servante, les Deux notaires*. Le diamant est un nouvel opéra de salon, *la Volière*, que tous les amateurs se disputent d'avance.

N. B. Nadaud, qui aime le *Musée des Familles*, lui réserve une surprise. Patience, amis lecteurs, vous n'aurez rien perdu pour attendre.

PITRE-CHEVALIER.

REVUE DE L'ANNÉE 1854.

Personnages de 1854 : Au centre, le maréchal de Saint-Arnaud. En haut, le sultan Abdul-Medjid, le prince Gortschakoff. En bas, Fatma-Sultane, Kara-Fatima. A gauche, Schamyl, la sultane Validé. A droite, l'amiral Napier, l'amiral Hamelin.

LA GUERRE.

Cette fois, notre revue de l'année s'ouvrira militairement. Nous la commencerons au roulement du tambour et aux éclats de l'artillerie.

1854, en effet, c'est avant tout la campagne du Danube, c'est Gallipoli, Varna, Bomarsund; c'est l'expédition de Crimée, la bataille de l'Alma, la journée d'Inkermann, le siége de Sébastopol; c'est, d'une part, la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Turquie, Abdul-Medjid, Schamyl, Omer-Pacha, Saint-Arnaud, Canrobert, Parseval, Hamelin, Napier, Dundas, etc.; et d'autre part, la Russie seule comme la Médée antique «moi seule, et c'est assez,» Menschikoff, Paskiewisch, Osten-Saken, Gortschakoff, Liprandi, etc.

Spectacle terrible et douloureux, mais héroïque et grandiose! Crise suprême et providentielle qui réveille et relève notre époque et notre société, en les arrachant au culte du veau d'or et au sommeil de l'égoïsme, pour les retourner vers la loi de la souffrance et de la mort, vers les sacrifices du dévouement et les prestiges de la gloire. C'est peut-être le cas de répéter avec Joseph de Maistre: La guerre est inhumaine, mais elle est divine! Inhumaine en ses procédés, divine en ses résultats!

Et puis, avant de s'amollir aux jeux féminins de la paix, notre génération blême et nerveuse avait reçu l'éducation d'Achille, et elle se retrouve elle-même comme le héros grec, en reconnaissant une épée dans sa corbeille de parures.

Nos aînés et nos chefs en effet sont tous nés aux jours glorieux ou aux lendemains funèbres de l'Empire, sous le soleil d'Austerlitz ou dans la fumée de Waterloo. Tandis que leurs mères se penchaient désolées sur les remparts des villes en feu, leurs pères les élevaient au bruit des fanfares de la victoire. Ils leur apparaissaient tout sanglants entre deux batailles, les soulevaient sur leurs poitrines constellées de croix, et les remettaient dans leurs berceaux pour remonter à cheval. Au collége, les bulletins de la grande armée interrompaient leurs thèmes et leurs versions. La mort portait à leurs yeux un manteau de pourpre et fauchait des épis verts comme l'espérance. Quand la France épuisée se coucha enfin dans le lit maternel de la Restauration, nous, les cadets, qui avions été bercés par ces récits, nous fûmes tout surpris de ne plus entendre le roulement des tambours, de voir les géants de Wagram incliner sur des livres leurs cheveux blanchis à Moscou, et de ne plus trouver César qu'en peinture dans les palais et les chaumières. Alors nous passâmes de la fièvre de la gloire au délire de la liberté, des élans de la foi aux tourments du doute. Gœthe écrivit *Werther*, Byron *Don Juan*, Victor Hugo *Notre-Dame*, Alex. Dumas *Antony*. Les nobles se ruinèrent, les bourgeois s'enrichirent, les grands se lirent débauchés et les petits envieux. Notre virilité tomba pièce à pièce avec nos cuirasses, et nos illusions fleur à fleur avec nos broderies. Les hommes allèrent d'un côté, pâles et vêtus de noir; les femmes de l'autre, maigres et vêtues de blanc: ceux-là à la Bourse, au sport, au tapis vert; celles-ci au spectacle, au bois de Boulogne, au roman-feuilleton... Les lycéens calculateurs jouèrent au trois pour cent et au wisth avec leurs dignes pères, en caressant l'espérance de l'héritage; les femmes de chambre dévorèrent George Sand et Paul de Kock avec leurs maîtresses, entre une polka et un rendez-vous. Edupé par les tribuns poltrons qui avaient besoin de son courage, le peuple examina de près le trône et l'autel, et, reconnaissant le bois un sous l'or et le velours, il y mit le feu dans quelques journées de saturnales. Puis, ne découvrant rien au fond de ses rêves que la misère et l'anarchie, rien sous ses pieds qu'un abîme sans fond, rien sur sa tête qu'un ciel vide, rien dans le passé que des remords, rien dans le présent que des ruines, rien dans l'avenir que des mages, il renversa ceux qui lui avaient promis l'impossible, reprit le travail et un maître, la discipline et l'obéissance, et enfin le sabre retrempé qui avait chargé les Cosaques! Alors la nation entière rougit d'elle-même et se leva comme un seul homme au bruit du clairon. Sa main, qui chancelait en tenant la coupe des festins, recouvra la force en saisissant le glaive des combats. Les plus dégénérés se souvinrent de leurs pères et de leur enfance, et s'élancèrent de la fête à la victoire,—comme ces anciens mignons de Henri III, qui devinrent les compagnons de Henri IV.

Ne craignons donc pas la guerre et ne la maudissons pas, si elle est après tout la régénération de la France.

N'avez-vous pas reconnu déjà les Français des Croisades, de Philippe-Auguste, de Louis XIV et de Napoléon, dans les héros d'Alma, d'Inkermann et de Sébastopol?

LE PROLOGUE DU DRAME.

Le prologue du drame s'est ouvert aux camps du Nord et du Midi, — ces pépinières fécondes des champs de bataille de l'Orient.

De là, la scène a émigré à Gallipoli et à Varna, où le choléra attendait les petits-fils des soldats de saint Louis. Ils l'ont combattu comme leurs aïeux combattaient la peste à Damiette et à Tunis, par la résignation stoïque, par le dévouement fraternel, par la charité chrétienne. Ils avaient de plus que les croisés, il est vrai, les docteurs infatigables de la science et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, ces anges gardiens de la douleur.

LE PREMIER ACTE. L'ALMA.

Enfin, le véritable ennemi est apparu, la tragédie s'est développée tout entière sur le formidable théâtre de l'Alma. Nous devons laisser cette grande page à l'histoire, mais les épisodes nous appartiennent, et nous glanerons les plus intéressants.

Le génie opposé des Français et des Anglais s'est manifesté d'une manière frappante à la bataille de l'Alma. Pendant que nos zouaves, nos chasseurs, notre artillerie, couraient sus à l'ennemi et grimpaient à la course, nos alliés, en admirables lignes, marchaient leur pas habituel, essuyant le feu des positions russes sans sourciller, sans ralentir ni accélérer leur mouvement, comme à une parade de Hyde-Park ou de Windsor.

Les pentes graves par les zouaves avec armes et bagages étaient sur quelques points de trois cents mètres à pic. Le lendemain de la victoire, ceux-là mêmes qui avaient opéré cette escalade gigantesque ont essayé en vain de la recommencer sans sacs ni fusils. L'élan du combat avait enfanté un miracle! Aussi le prince Menschikoff n'y pouvait croire; il répondit: —Tu rêves, à la première estafette; et il donna, assure-t-on, un soufflet à la seconde qui lui annonça l'arrivée des Français sur les plateaux. Puis, quand il les vit de ses yeux, il jeta son chapeau en l'air en criant: — Mais ces zouaves ne sont donc pas des hommes!

Le succès, assuré par la division Bosquet, fut consommé par les highlanders de sir Campbell. A ce dernier moment, dit le correspondant du *Times*, le carnage a été horrible. Les plus vieux généraux déclarent que jamais encore, dans aucune bataille, ils n'ont vu autant de morts amoncelés au même endroit. C'est là que sont tombés la plupart des Anglais tués ou blessés dans cette journée, et, pour un Anglais, il restait au moins cinq Russes sur le champ de bataille. Il était impossible de se mouvoir sans marcher sur des cadavres. Les corps sanglants, livides et mutilés de manière à défier l'imagination la plus familière avec de pareilles horreurs, les gémissements des blessés, les sacs, les casques, les armes, les uniformes épars de tous côtés, tout cela formait un de ces spectacles qu'on n'oublie jamais.

Les trois nations rivalisaient d'héroïsme. Lord Raglan, dit Saint-Arnaud dans son rapport, est d'une bravoure antique. Au milieu des boulets et des balles, c'est le même calme qui ne l'abandonne jamais.

En voyant les positions enlevées par les highlanders, Canrobert s'écriait: « Je voudrais commander trois semaines de telles troupes, je mourrais content! »

De leur côté, les Anglais écrivent: « On ne peut com-

parer l'attitude de Canrobert au feu qu'à celle de Murat: seulement, il a six pouces de moins. Blessé à l'épaule, et renversé de cheval, il a continué de donner ses ordres, comme à une revue de fête, sous une pluie d'obus qui enlevaient des files entières. »

Le sous-lieutenant Poitevin, du 39e régiment, vient se poser *superbe* avec son drapeau au milieu d'une nuée de tirailleurs russes, sur un fort qu'ils n'avaient pas eu le temps d'achever. Il tombe foudroyé quelques instants après, en criant à ses camarades : « A votre tour, et qui m'aime me remplace! »

Un sous-officier anglais plante un guidon sous le feu de l'ennemi pour indiquer à la division qui arrive la position qu'elle doit prendre. Un soldat russe sort des rangs, court à l'Anglais, le tue et enlève le guidon. Mais un autre Anglais surveillait ses mouvements; il s'élance à la poursuite du Russe, en s'effaçant de façon à être garanti du coup de fusil par celui-là même qu'il veut atteindre. Il gagne du terrain, il abat le Russe d'un coup double de son revolver, enlève le guidon et retourne à son rang de toute la vitesse de ses jambes, au milieu d'un feu terrible; il arrive à sa place et tombe mort: il avait été frappé de sept balles, mais il avait sauvé un guidon de son régiment.

— Les cadavres ennemis que j'ai rencontrés, écrit un officier de l'expédition, étaient presque tous couchés sur leurs fusils. Chose remarquable! Les prisonniers russes sont, en général, des hommes grossiers, lourds, et qui semblent sans intelligence. La mort, au contraire, avait ennobli ceux qui jonchaient le champ de bataille, et l'expression de leurs visages était très-différente. Les blessés pouvaient envier ceux dont la fin avait été si douce. J'ai vu un mourant, les mains jointes, priant avec une ferveur qui me lit venir une larme aux paupières. Le malheureux entrevoyait sans doute la palme du martyre. Pauvre victime! elle priait son père le czar de lui ouvrir le ciel. Les yeux des blessés n'exprimaient l'effroi que lorsque nous les approchions, et ils ne se remettaient qu'au bout de quelques minutes, quand nous leur offrions à boire. Je n'en entendis qu'un seul se plaindre. La plupart expiraient sans dire mot. A l'un d'eux, qui comprenait ma pitié pour lui, j'ai rendu ma pensée par un seul nom : Nicolas! Aussitôt, il a levé les regards au ciel, a fait le signe de la croix, puis est retombé. Il avait le genou fracassé par la mitraille. Des cacolets et des fourgons pleins traversaient le camp. C'était un spectacle touchant de voir dans la même voiture un soldat français au milieu de cinq ou six soldats russes. Ceux-ci sont stupéfaits de notre bienveillance, et répondent avec une sorte d'extase au sourire de leur ennemi blessé comme eux. Un grand nombre de Russes portaient autour de leur cou de petites croix ou des chaînes. Les officiers avaient dans leur poche intérieure des portraits de leurs mères, de leurs femmes, de leurs sœurs ou de leurs fiancées. Les Cosaques gardaient leur argent dans des bourses attachées à leur jarretière gauche. —

Le lendemain et le surlendemain de l'affaire de l'Alma furent marqués par des coups de théâtre plus émouvants que l'affaire elle-même. Le lendemain, c'était la prise de Sébastopol, annoncée par un Tartare, nouveau soldat de Marathon! Les forts avaient capitulé avant d'être battus en brèche! Les vainqueurs y étaient entrés pêle-mêle avec les vaincus. La ville était en poudre et la flotte en cendres. Les remparts de granit avaient sauté en l'air. La garnison était morte en combattant. Les drapeaux français et anglais flottaient sur la capitale de la Crimée. Et toutes les oreilles tendues d'écouter si le canon des Invalides n'annonçait point ce miracle! Et la Bourse elle-même, cette église sans Dieu, cette foule sans entrailles, de tressaillir et de crier dans un accès de fièvre patriotique.

Or, le canon des Invalides se taisait; — et, le surlendemain, Sébastopol restait à prendre, mais se trouvait assiégé après une série de triomphes; et c'était le maréchal de Saint-Arnaud qui gisait enseveli dans son drapeau victorieux. Mort admirable, s'il en fut, et véritable mort de soldat français et chrétien!

LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD.

En s'installant dans la tente conquise du prince Menschikoff, le maréchal avait écrit au ministre de la guerre : « Ma santé est toujours la même; elle se soutient entre les souffrances, les crises et le devoir. Tout cela ne m'empêche pas de rester douze heures à cheval les jours de bataille; mais les forces ne me trahiront-elles pas? »

Triste pressentiment, qui datait de l'entrée en campagne du général. Il savait, en quittant la France, qu'il n'y reviendrait pas. Depuis près d'un an, son existence n'était qu'une longue douleur. Il avait demandé, comme faveur suprême, d'aller échanger la vie contre la gloire. Ni les prières de ses amis, ni les angoisses de sa famille, ni les ordres de la science ne purent le retenir. Devant une telle énergie, le mal sembla d'abord reculer. Pendant que l'épidémie décimait nos soldats, le maréchal, qui la bravait, allait et venait des lits de mort aux lits d'agonie, veillant sur tous et sur chacun. Enfin, malgré des obstacles inouïs, il parvint à embarquer la plus formidable expédition des temps modernes. A peine en mer, sa maladie se réveilla terrible, et la mort vint le saisir au cœur et aux entrailles. Il la refoula encore, en lui disant : — Quand j'aurai vaincu, tu me prendras! Un seul fait montrera son incroyable courage. Depuis des mois entiers, il ne retrouvait de répit le jour qu'en se soumettant la nuit aux révulsifs les plus atroces; de sorte que tout son corps n'était qu'une plaie vive et saignante, quand il montait à cheval le matin pour y rester jusqu'au soir. Ainsi fit-il à la journée de l'Alma. Il parcourut dix fois les deux lieues du front de bataille; il donna ses ordres avec calme, vigueur et lucidité. Il vit tout, combina tout, fut partout, spécialement aux postes du danger. Tant que la victoire parut indécise, il se multiplia, soutenu par deux cavaliers, lorsque ses forces le trahissaient. Il ne s'arrêta qu'en voyant fuir l'ennemi, et alors seulement sentant la fièvre qui le dévorait : — Est-ce qu'il n'y aura pas un boulet pour moi aujourd'hui? dit-il à son aide de camp. Les deux jours suivants, par un prodige de volonté, il mena ses troupes jusqu'à Balaclava, devant Sébastopol. Là, en face de sa conquête, comme Moïse en face de Chanaan, comme les croisés en face de Jérusalem, il tomba enfin terrassé, et remit le commandement au général Canrobert.

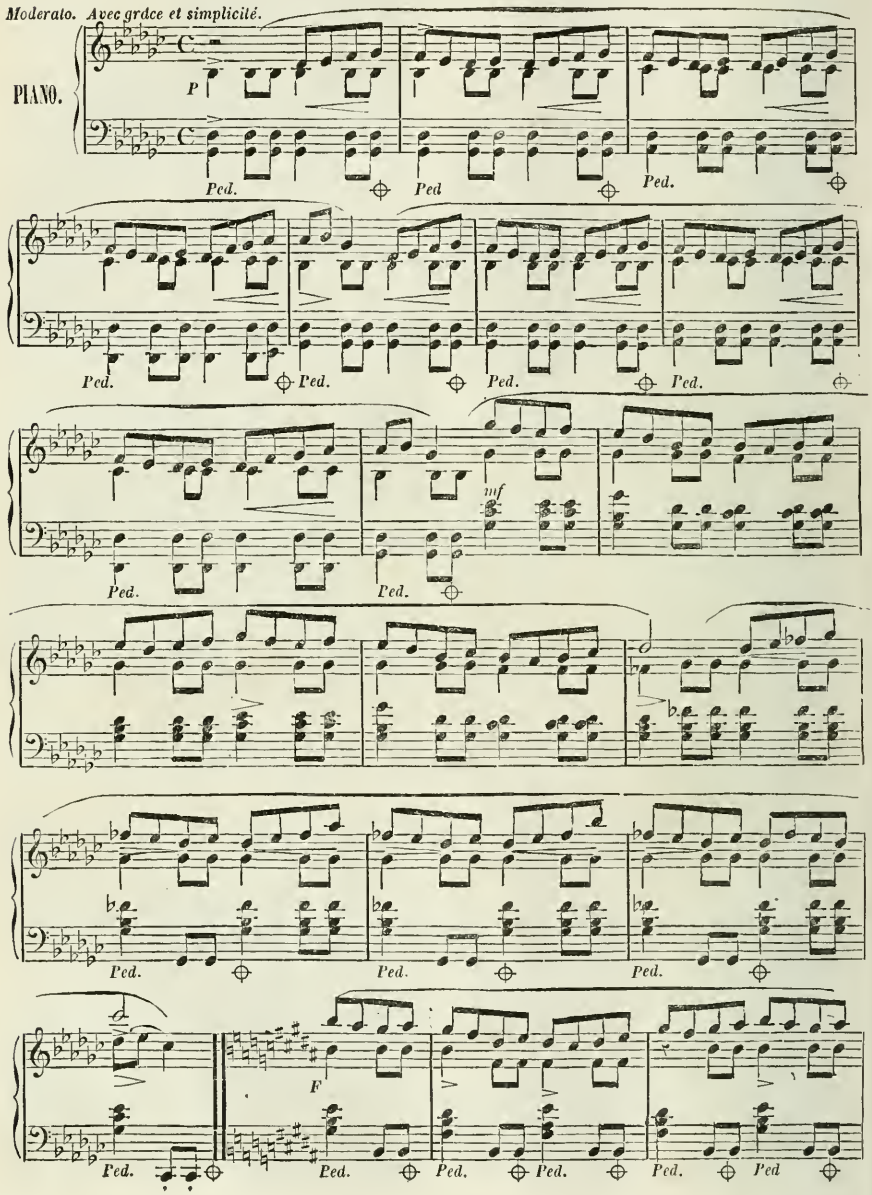
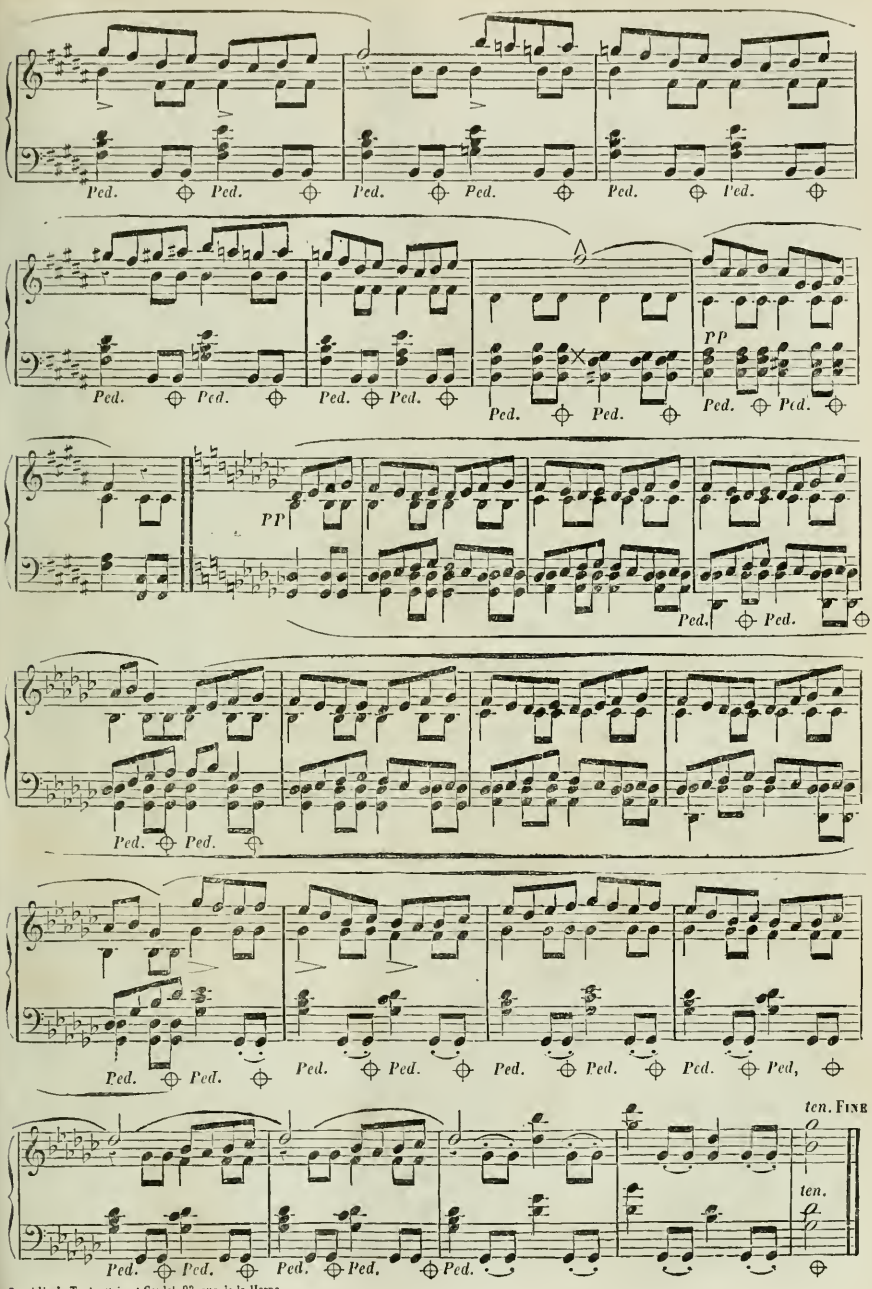
« Soldats, écrivait-il de sa main défaillante à son armée en larmes, la Providence me refuse de vous conduire plus loin. Vous me plaindrez, car mon malheur est immense, irréparable et sans exemple. Je me console en déposant le drapeau de la France en de si dignes mains. Entourez de vos respects et de votre confiance le chef qui aura le bonheur que j'avais rêvé d'entrer à votre tête à Sébastopol. »

Le surlendemain, embarqué sur *le Berthollet* pour Constantinople, à midi, il recouvra ses sens après un délire et une prostration complète; il causa jusqu'à quatre heures avec toute sa présence d'esprit, et, à quatre heures un quart, il se retourna dans son lit et expira.

Ainsi finit le vainqueur de l'Alma, non-seulement en héros, mais encore en chrétien. Revenu depuis plus d'un an à la foi et à ses œuvres, il était un modèle de piété en même temps que de courage. Il écrivait, le 6 mars, à un illustre religieux : « J'entoure mes braves soldats de tous les secours de la religion. Il y a un aumônier par division, par hôpital, et deux aumôniers en chef à mon quartier. J'aurai bien besoin de vos prières. Sans l'aide de Dieu, on ne fait rien. J'ai confiance en sa miséricorde et en sa protection pour la France. Je compte avant mon départ remplir mes devoirs de chrétien. » Et le 18 octobre, en Crimée : « Je suis débarqué heureusement, toute mon armée est superbe. Elle sera le 23 sous Sébastopol. Je prie Dieu de me donner des forces jusqu'au bout. Priez aussi pour nous, mon père, et croyez à ma respectueuse affection. »

Les hommes ne sont jamais plus forts et plus grands que lorsqu'ils s'agenouillent ainsi devant l'auteur de toute force et de toute grandeur.

SOUVENIR, MÉLODIE DE M. LOUIS LACOMBE,

DÉDIÉE A Mlle CÉLINE KESTNER.


Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.
Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. PP Ped. Ped.
PP Ped. Ped.
Ped. Ped.
Ped. Ped. Ped. Ped. Ped. Ped.

Armand-Jacques Leroy de Saint-Arnaud était né à Paris en 1796, au milieu des orages de la Révolution. Son enfance et sa jeunesse virent passer la République, le Directoire, le Consulat et l'Empire. En 1816, à vingt ans, il entra au service dans la compagnie Grammont des gardes du corps. En 1831, après un repos de quatre ans, il se lança dans les conquêtes de l'Afrique, ce legs glorieux de la Restauration. Capitaine dans la légion étrangère, il gagna tous ses grades à la pointe de l'épée, sur l'Atlas, à Mouzaïa, à Milianah, dans l'Oued-Baboul, etc., et le maréchal Bugeaud signala son activité d'esprit, son énergie de volonté, son audace de caractère, sa promptitude de décision, sa séduction de paroles et de manières, son calme dans le danger et son ardeur au combat. Il commanda Orléansville, Mostaganem, Constantine, prit Bou-Maza, soumit les Kabyles de Bougie et les Arabes de l'Ourés. En 1851, il gagna l'épée de général de division par les vingt-six combats de sa belle expédition de la grande Kabylie. C'était le prélude de la campagne de Crimée. On sait son rôle décisif, comme ministre, dans les événements de 1851. Il en sortit maréchal de France et grand'croix de la Légion d'honneur. Arrivé au sommet des grandeurs terrestres, il n'aspirait plus qu'à une mort glorieuse, et nous venons de dire comment il la trouva dans son plus beau triomphe.

C'est le premier général dans l'histoire qui ait reçu pour linceul les drapeaux réunis de la France et de l'Angleterre.

Le maréchal de Saint-Arnaud était grand, découplé, un peu voûté par la fatigue du cabinet et de la guerre. Sa figure était gracieuse jusqu'à la séduction; son regard, vif comme l'éclair et pénétrant comme la flèche, rendait à merveille l'étonnante agilité de sa pensée, et l'énergie plus étonnante encore de ses sentiments. Spirituel, éloquent, prompt à la réplique, saisissant à la fois la surface et le détail des choses, il concevait et parlait juste et vite, et doublait l'effet saisissant de son langage par l'impatiente animation de ses gestes.

Tout le monde a remarqué la simplicité grandiose, la concision parfaite et l'éclat poétique de ses discours, de ses lettres et de ses bulletins.

INTERMÈDES: LES ZOUAVES, LES FRANCS-TIREURS, ETC.

Après la bataille de l'Alma, sont venus les travaux du siége, qui ont aussi leurs épisodes terribles ou piquants.

— Vous qui marchandez à l'Etat quelques minces services, écrit un officier du génie, quelques veilles quand il vous faut aller jusque-là, et qui vous plaignez sans cesse des élans de zèle qui vous ont peut-être coûté un cheveu blanc, venez ici, voyez ce mineur accroupi sur cette roche qu'il creuse et arrose de sa sueur. L'Etat lui a donné ce matin un biscuit et un morceau de lard, et en échange il donne à l'Etat sa vie : une bombe vient de l'écraser et d'éclater sur son corps, dont il ne reste plus que des lambeaux. Ses camarades ramassent ici un bras, là une jambe, plus loin quelque chose qui ressemble à une tête ; ils déposent ces chairs sanglantes dans la couverture du mort, et ils se remettent au travail. Sera-ce la gloire qui récompensera cette obscure victime? Ce matin je savais son nom, que m'ont jeté en passant ceux qui portaient ses restes, et ce soir, au moment où j'écris ces lignes, je l'ai déjà oublié. —

Tels sont les efforts et les dévouements inouïs qu'a coûté aux assiégeants la tranchée de Sébastopol, creusée dans le roc vif sous une telle pluie de boulets, « qu'on en paverait la ville de Marseille, » au dire d'un témoin oculaire.

— Savez-vous, écrit un zouave à sa famille, que me voilà devenu presque braconnier! Je vais tous les jours à l'affût des Russes. Voici comment : une compagnie de *francs-tireurs* vient d'être formée, et j'en fais partie. Notre mission est de démonter les artilleurs russes et de protéger les nôtres, qui sont jusqu'à présent assez contents de nous. Dès deux heures du matin, notre toilette faite (celle d'un zouave n'est pas longue), nous partons, emportant des munitions et deux biscuits. Arrivés dans les tranchées, nous prenons des sacs, une pelle et une pioche, puis, à un signal convenu, nous franchissons les parapets avec la légèreté des chevreuils, et nous allons établir notre domicile jusque sous les forts. Là, nous nous creusons un trou, une espèce de garenne pour nous cacher. Nous plaçons nos sacs pour nous servir de créneaux, et notre demeure est achevée. Nous restons dans ce tombeau anticipé tout le jour, et ce n'est qu'au soir, à la nuit fermée, qu'il nous est permis d'en sortir, souvent à travers une grêle de mitraille. Vous me demanderez, mon bon père, ce que nous pouvons faire là toute la journée? De bonne besogne, je vous assure. Nous chargeons, nous tirons, et un coup n'attend pas l'autre; à chaque coup nous démolissons un artilleur russe. L'autre jour, deux officiers étaient montés sur une grande perche, placée au sommet d'une tour en face de mon logis ; ils se penchaient de là pour découvrir nos travaux. De mes deux coups je fis descendre ces messieurs qui faisaient ainsi les singes. Alors une grêle de boulets, de bombes et de mitraille nous arrive de toutes parts ; heureusement, personne ne fut atteint. Nous étions si près des murailles que tout cet épouvantable orage nous passa par-dessus la tête. Si je n'avais pas peur de vous trop effrayer, ma bonne mère, je vous parlerais d'une visite que j'ai reçue dans mon palais souterrain, l'un de ces jours. Une grosse bombe est venue m'y trouver. D'abord, je la pris pour un boulet; mais, en l'examinant avec attention, j'aperçus ses deux oreilles et la mèche qui fumait. Pour le coup, je me crus f...lambé. Pardon, j'allais dire une grosse chose. D'un bond, je m'élançai de ma cachette, et, me jetant à plat-ventre sur le sol, j'attendis l'explosion, qui ne se fit pas attendre, et je fus couvert de poussière et de gravier. Je me relevai lestement, et, prenant ma calotte à la main, je me découvris en remerciant respectueusement madame la bombe de m'avoir épargné. —

Ces francs-tireurs ont l'œil et la main si sûrs, que les assiégés ont imaginé de se garantir de leurs coups par des trappes, entr'ouvertes seulement à la minute où le canon part... Eh bien! cette minute suffit encore à nos tirailleurs. — Le cordon, s'il vous plaît! crient-ils aux Russes; et la balle arrive au but à l'instant même où la trappe se soulève.

Ainsi, le Français rit du péril et joue avec la mort.

LE SECOND ACTE. INKERMANN.

Là-dessus, un beau matin, par un brouillard intense arrive la bataille d'Inkermann, ce combat de géants, gagné par 14,000 Anglais et Français contre 100,000 Russes. Un artiste attaché à l'état-major, et qui a assisté à cette terrible affaire, écrit que — jamais, depuis la bataille d'Eylau, on n'avait vu une si épouvantable mêlée. Trois fois les régiments français et anglais se sont précipités sur les masses ennemies sans parvenir à les entamer. On a vu des bataillons entiers, ne pouvant plus faire usage de leurs baïonnettes qui s'étaient faussées dans le choc, combattre avec la crosse de leurs fusils. —

Lord Raglan et son état-major avaient pris position sur une éminence. Un obus vint éclater au milieu du groupe, dans le ventre du cheval du capitaine Somerset ; un des éclats alla tuer le cheval du capitaine Gardon et ensuite fracasser la jambe du vieux général Strangways ; elle ne tenait plus au tronc que par un lambeau de chair. La figure du héros en cheveux blancs resta impassible ; il dit seulement à voix basse et d'un ton calme : « Qui est-ce qui sera assez bon pour m'aider à descendre de cheval? » On lui rendit ce triste service, et on le porta à l'ambulance, où ce vieil Achille rendit l'âme au bout de deux heures.

Arrivé, dans le feu de la poursuite, jusqu'aux remparts de Sébastopol, le général de Lourmel s'y élance avec les Russes, reçoit une balle en pleine poitrine, reste vingt minutes à cheval sans sourciller ni faiblir, rallie et

ranime ses braves jusqu'au dernier, et meurt en embrassant la croix de son épée, comme Bayard dont l'armée lui avait décerné le nom.

— Le soir, continue l'artiste, après notre sanglant et prodigieux triomphe, j'ai voulu, surmontant l'espèce d'effroi que j'éprouvais, parcourir le champ de bataille avant que la nuit fût tout à fait venue, pour prendre un croquis de cette lugubre scène. J'avais pour compagnon de promenade, à travers cette vallée de Josaphat, un officier d'état-major déjà familiarisé avec toutes les horreurs de la guerre. Il nous était impossible de nous frayer un sentier sans nous heurter à des cadavres russes. Après avoir fait tout au plus deux cents pas, cherchant du regard la place où mettre le pied, nous fûmes contraints de nous arrêter pour ne pas franchir des monticules de corps. Dans le feu de l'action, on piétine en chargeant un cadavre; après le combat, pas un soldat ne poserait le talon sur un ennemi mort. Pendant que nous retournions silencieusement vers notre point de départ, nous rencontrâmes deux zouaves qui venaient de ramasser un jeune officier russe, un enfant âgé de quinze ou seize ans au plus. Frappé à la tête d'un coup de baïonnette, il était tombé sans connaissance, et le bruit de ses gémissements avait attiré les deux soldats qui le transportaient à l'ambulance. Le jeune officier avait les bras passés autour du cou de ses deux ennemis. Je soutins sa tête qui vacillait et d'où le sang dégouttait sur ses habits. Il était très-pâle et avait une charmante figure. Pauvre garçon! il prononçait quelques mots que nous ne comprenions pas, et nous remerciait du regard. Sa blessure n'est pas mortelle; je l'ai revu le lendemain. Le chirurgien assure qu'il sera guéri avant quinze jours. —

Le correspondant cite d'autres traits qui prouvent que l'énergie de l'action, les souffrances de la lutte et la vue du sang ne détruisent pas la sensibilité dans le cœur de nos soldats. — L'Anglais, dit-il, plus régulier en toute chose, fait méthodiquement relever les blessés après le combat. Chez nous, on n'attend pas toujours que la victoire ramène les sentiments naturels d'humanité envers un ennemi devenu impuissant. J'ai vu un volligeur qui rapportait sur ses épaules un Russe à qui il avait logé une balle dans la cuisse; j'ai vu aussi un chasseur d'Afrique déchirer sa chemise et bander le bras d'un officier ennemi, percé d'un coup de baïonnette. Dans l'ennemi blessé, ces braves gens ne voient plus qu'un frère malheureux, et ils partagent avec lui leur morceau de biscuit et leur goutte d'eau-de-vie. — Croirait-on que jusqu'au milieu de ces chocs sanglants, de ces luttes acharnées, il y a place aussi pour des épisodes presque plaisants? Les zouaves se distinguent entre tous nos soldats par une manie étrange dont on ne connaît pas l'origine. Ils ont une espèce de ménagerie. Celui-ci a un chat, celui-là un chien, mais ce sont les chats qui dominent. Ces animaux domestiques, qui ne peuvent demeurer ordinairement que dans la maison dont ils connaissent de longue date tous les coins et recoins, passent leur vie sur le havresac des zouaves, qui montent la garde avec leurs chats, qui manœuvrent avec leurs chats et qui combattent avec eux. Familiarisés avec les soubresauts de leur maison sans cesse vacillante, ces chats exécutent aussi tranquillement leur *ron ron* au milieu du bruit du canon et des décharges de la mousqueterie que s'ils étaient couchés sur un tapis devant le foyer brûlant d'un salon. L'intimité qui existe entre ces animaux et les zouaves est, à ce qu'il paraît, un grand sujet d'étonnement pour les prisonniers russes. La première pensée qui leur vient, en voyant ces chats couchés sur les havresacs, c'est que les zouaves veulent se réserver des vivres frais, et manger un jour ou l'autre leurs amis en gibelotte. Les barbares! Je parle des Cosaques. —

LA FLOTTE. L'AMIRAL HAMELIN, ETC.

Les marins aussi ont eu leurs bonnes fortunes héroïques dans le bombardement du 17 octobre, et dans la tempête du 14 novembre.

Et d'abord, le 17, au signal lancé du haut des mâts : *La France vous regarde!* c'est *le Montebello*, monté par l'amiral Bruat, qui reçoit l'étrenne des boulets ennemis; l'un d'eux, emportant la tête de l'aspirant de La Bourdonnais, nom cher à la marine depuis des siècles, tranche d'un seul coup *cette jeune vie sans peur et sans reproche*, comme a dit une voix du cœur si éloquente. Blessé du même éclat, son ami d'enfance et d'école, Robert de Fitz-James, se relève baptisé par la gloire, cette vieille patronne de ses aïeux. C'est la dunette de *la Ville-de-Paris* qui saute tout entière, fracassée par un obus; l'amiral Hamelin, enlevé à dix pieds en l'air, retombe miraculeusement sain et sauf, et voit ses aides de camp renversés par la mitraille, M. Soimelier coupé en quatre, et M. Zédé broyé aux deux jambes. « Pauvres enfants! » soupire le noble chef; et il continue de donner ses ordres avec calme, tandis que M. Zédé dit aux hommes qui le recueillent: « Quel bonheur que cet obus m'ait choisi au lieu de notre commandant! (1)

Le 14 novembre, nouvelle fête à bord; celle-là sans autre lumière que la foudre. — De neuf heures à midi, raconte un officier du *Montebello*, le vent était si fort qu'il volatilisait la mer et rendait sa surface blanche comme la neige. A plusieurs reprises, la poussière de la vague soulevée inonda l'atmosphère à une hauteur énorme, entoura le vaisseau qui paraissait plongé dans un nuage, lui déroba la vue du ciel et de la mer, et s'abattit sur lui en trombe furieuse. Pendant ce temps, la tourmente a été si effroyable qu'elle a couché par terre toutes les personnes qui se trouvaient sur la dunette, et qu'elle a soulevé du sol des officiers obligés de se faire amarrer pour continuer leur service. Vers midi et demi eut lieu une de ces scènes qu'on n'oublie jamais : un brick-transport, ayant sa grande vergue cassée, passa à raser le beaupré du vaisseau et parvint à mouiller : mais ses ancres ne tinrent pas, il chassa en travers à la lame; sa position était désespérée. Il avait à bord des soldats français; c'étaient des artilleurs. Ces braves gens, qui arrivaient de France, comprirent de suite la grandeur du péril; leur mâle figure ne pâlit pas, et, sur le point d'être engloutis, lorsqu'ils dépassèrent *le Napoléon*, ils se mirent à crier tous ensemble : *Vive l'Empereur!* L'état de la mer rendait tout secours impossible. Nous les suivions avec angoisse, la larme à l'œil, le cœur plein d'admiration. Le pauvre navire s'éloignait, la distance nous dérobait la voix des soldats; mais, à leurs gestes, nous comprenions qu'ils criaient toujours. Bref, l'état de la mer et l'espace nous firent perdre de vue le brick, et, comme aucun débris ne paraissait sur l'eau, nous conservions une lueur d'espérance. Enfin, un matelot, qui était monté dans la mâture pour voir plus loin, s'écria : « Ils sont sauvés! » Rien ne peut dépeindre la joie qu'on éprouva à bord du vaisseau lorsque ces paroles retentirent. Le matelot nous apprit qu'une frégate à vapeur française, mouillée à deux milles au large, avait pu recueillir les soldats et l'équipage du brick au moment où il allait sombrer. —

LES PERSONNAGES. ABDUL-MEDJID. GORTSCHAKOFF. SCHAMYL. LA SULTANE VALIDÉ. FATMA-SULTANE. KARA-FATIMA. NAPIER.

Mais suspendons cette revue que nous reprendrons, pour expliquer les portraits qui accompagnent dans notre gravure ceux du maréchal de Saint-Arnaud et de l'amiral Hamelin. Sauf le prince Gortschakoff, le général diplomate en lunettes, dont l'histoire ne nous a rien dit encore, si ce n'est qu'il joue un grand rôle en Russie, ces divers personnages appartiennent à l'Orient par la naissance ou par les exploits.

A tout seigneur tout honneur, à plus forte raison au Grand Seigneur. Voici donc le sultan Abdul-Medjid que vous avez déjà vu passer dans notre dernière livraison

(1) L'amiral Hamelin ne payait pas seulement de sa personne en ce combat formidable. Il avait près de lui ses deux jeunes fils, l'enseigne Emmanuel, culbuté avec son père sur les débris de la dunette, et l'aspirant Alphonse, exposé dans les batteries de terre avec sa compagnie de débarquement.

sous la plume éloquente de M. Roland. Ce prince gouverne la Turquie depuis le 1er juillet 1839, — jour où *le chameau noir qui va s'agenouillant* de porte en porte enleva l'âme du padischah Mahmoud II, frappé à cinquante-quatre ans du *delirium tremens*. Né à Constantinople le 19 octobre 1823, Abdul-Medjid n'avait alors que seize ans et ne connaissait que les jeux du sérail avec ses esclaves circassiennes. Après avoir fait baiser sa babouche à ses premiers ministres Khosrew et Halil-Pacha, il alla voir laver le corps de son père dans le kiosque funèbre, puis une calèche à huit chevaux et un bateau de parade le menèrent jusqu'à son trône, au palais de Top-Kapou, tandis que l'artillerie et les crieurs publics annonçaient son avénement impérial. La Turquie allait périr étouffée par l'Egypte; Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha la tenaient entre leurs canons et ceux de la Russie. Le jeune sultan appela l'Europe à son secours et fut sauvé par nos diplomates. Dans sa reconnaissance, il jura de civiliser ses Etats, alla, sous le fez, le pantalon et la tunique franque, ceindre le sabre d'Othman à la mosquée d'Eyoub, — et calma les vieux turbans en faisant, selon le précepte de Mahomet, enlever les sculptures de ses pendules, et jeter dans le Bosphore les milliers de bouteilles de vin et de liqueur amassés au Seraï par son père. Mince, pâle, élancé, faible et délicat d'apparence, il montra bientôt un grand courage dans sa petite enveloppe: *Ingens animus in corpore parvo*. L'élévation de Reschid-Pacha, le hatti-schérif de Gul-Hané, la réforme des lois et des mœurs ottomanes, l'émancipation progressive des chrétiens, ont mérité à Abdul-Medjid l'appui des nations civilisées, et assuré dans l'avenir une place glorieuse à sa mémoire.

Au-dessous de lui, vous reconnaissez Schamyl, le célèbre prophète du Caucase, dont nous vous donnerons bientôt la curieuse et complète biographie. Né à Himri en 1797, élevé par le mollah Dschelal-Eddin, marqué du sceau de Dieu dès l'enfance aux yeux de ses compatriotes, échappé par miracle à deux massacres des Tcherkesses par les Russes, Schamyl remplaça à trente-sept ans Hamsad-Bey, comme iman des Circassiens, et, depuis cette époque, Abd el-Kader du Caucase, il a brisé, comme un roc assailli par l'Océan, des flots de Russes à la suite de leurs meilleurs généraux: Grabbe, Dolgoroucki, Klugenau, Woronzoff, etc.

Schamyl est de moyenne taille, a les cheveux blond ardent, les sourcils noirs et épais, la barbe presque blanche; il vit à cheval d'une poignée de riz, d'un peu d'eau, et ne dort que deux ou trois heures par nuit. Un poëte oriental a dit de son éloquence et de sa majesté: « Il a tous les éclairs du ciel dans les yeux et toutes les fleurs de la terre sur les lèvres. »

Ces trois femmes sont: 1° la sultane Validé, grand'mère d'Abdul-Medjid, créole française née à la Martinique, et devenue femme de l'empereur Abdul-Hamed par une suite d'aventures qui auront une place à part dans nos colonnes; 2° Fatma-Sultane, la fille du padischa actuel, et la bru de Reschid-Pacha, dont nous vous avons naguère conté l'histoire, digne des Mille et une Nuits (1); 3° la vaillante Kara-Fatima, la Jeanne-d'Arc de Marasch, l'héroïne du Kurdistan, qui, à soixante ans, commande, dans les troupes turques, cinq cents cavaliers plus braves, plus pittoresques et plus soumis les uns que les autres. Lorsqu'ils ont quitté Stamboul au printemps pour aller en guerre, à la suite de leur *colonelle* intrépide, ils ont emporté les acclamations enthousiastes du peuple et surtout des femmes, glorieuses de cette réhabilitation publique de leur sexe. Le fait est qu'il y a un abîme du harem au champ de bataille; Kara-Fatima l'a franchi d'un bond de son cheval, que rien n'arrête.

Reste l'amiral Napier, le vainqueur de Bomarsund avec notre amiral Parseval-Deschênes. C'est cette bonne grosse tête qui, au premier abord, rappelle un *gentleman fermer* de Marylebonne plutôt que le commandant en chef d'une flotte. Sir Charles Napier, à la vérité, né le 6 mai 1766, s'est fort distingué comme horticulteur, notamment dans la culture du navet, en même temps qu'à titre de commodore intrépide, puis de *gallant admiral*, il combattait la *Diligente* en 1807, capturait le *d'Hautpoul* en 1809, prenait l'île de Ponza en 1813, battait la flotte de Don Miguel au cap Saint-Vincent en 1833 et devenait le brûlot de la Méditerranée dans la campagne de 1840.

Ce n'est pas une des moindres curiosités de l'année 1854 que de voir sir Napier, dont la France était la bête noire, donner la main à la France sur les eaux orageuses de la Baltique.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) Voyez le numéro d'octobre dernier : *Le carnet de Reschid-Pacha.*

(Au prochain numéro la fin de la Revue de 1854 : Nécrologie, Sciences, Littérature, Beaux-arts, Académies, Théâtres, Salons, etc.)

RÉBUS SUR HENRI IV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE.

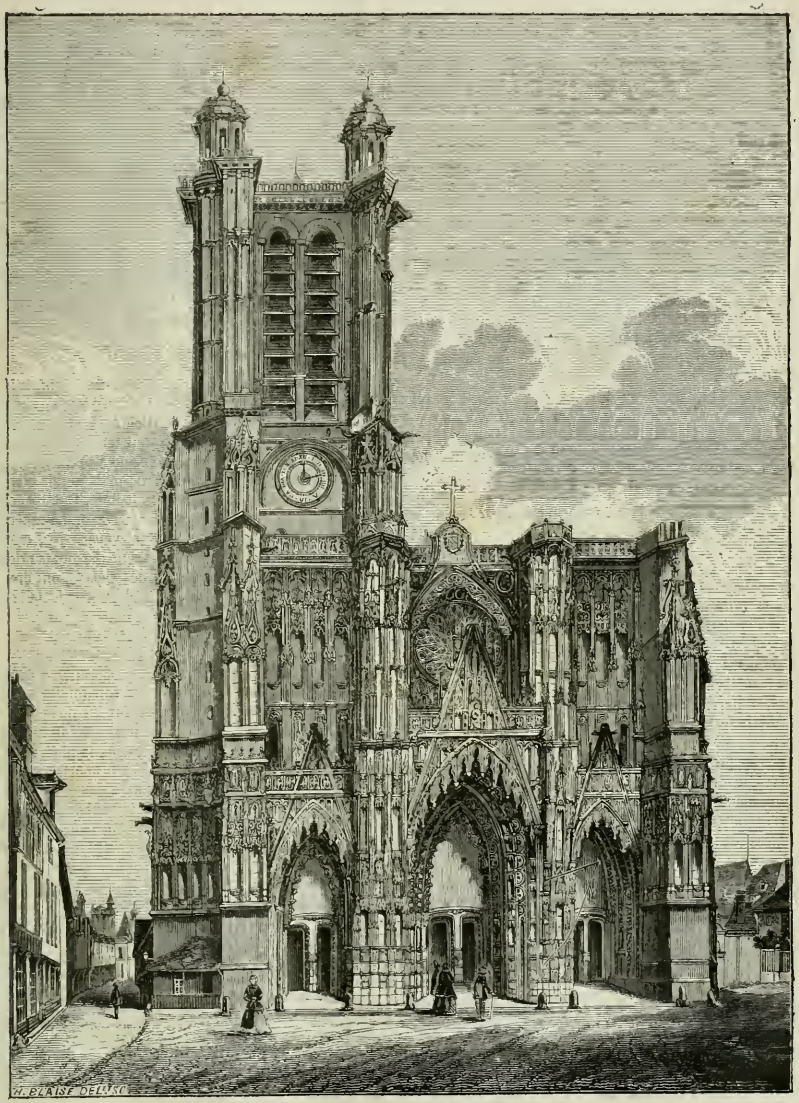
Le Parlement de Paris, refusant d'enregistrer l'édit de Nantes, Henri IV l'y força, en disant : « *Je suis roi, je parle en roi; obéissez !* » (Jeu suit roi-jeu part-l'an roi-aube-E hissé.)

N. B. La Revue de l'année 1854 nous force à remettre la réponse à l'énigme historique de septembre dernier.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

VOYAGE EN FRANCE (1). — TROYES EN CHAMPAGNE.

VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER.



Vue de la cathédrale de Troyes. (1) Voyez la première partie, au précédent numéro.

VI. — M. COLUMBAT S'EN VA-T-EN GUERRE!

Le lendemain, je trouvai M. Columbat au rendez-vous fixé. Je fus étonné du changement opéré dans sa physionomie : le brave homme était en pleine résurrection. Sa perruque me parut mieux frisée, sa douillette moins râpée. Il m'attendait, brossé, ciré, rasé, martialement appuyé sur un de ces énormes parapluies de coton bleu à large bordure. Je fus un peu surpris de cette précaution, car le ciel, pour n'être pas d'un azur aussi profond que le parapluie, était cependant d'une couleur parfaitement rassurante; mais j'eus de nombreuses occasions de comprendre depuis que ce meuble n'avait, dans la main de M. Columbat, d'autre intention que celle de servir en quelque sorte de bâton augural. C'était l'instrument magique avec lequel il frappait les ruines, désignait les monuments; naïf et touchant emblème, qui nous avertissait de nous défier de notre présomption autant que de la sérénité du ciel.

Après quelques minutes, j'abordai l'objet de notre rendez-vous. M. Columbat, qui n'avait besoin que de sentir l'étrier à portée de son pied, enfourcha son dada, et partit pour son excursion à travers l'histoire de la Champagne.

Je ferai grâce à mes lecteurs des détails savants et minutieux que, pendant plusieurs jours, je ne cessai de recueillir, et m'en tiendrai aux principales circonstances de notre pèlerinage, heureux si ce résumé ne semble pas encore trop long!

Troyes est une des villes les plus anciennes et les plus modernisées; c'est-à-dire qu'il en est peu où, sous le prétexte d'hygiène et d'embellissement municipal, le marteau et le pic se soient exercés avec le plus de bonne volonté, et Dieu sait par quels spécimens d'architecture contemporaine la fatuité des démolisseurs s'est manifestée! M. Columbat voulut me reconstruire, par la pensée, toute la vieille cité du moyen âge. Il évoqua les trois châteaux emportés, les couvents, les murailles; il me rendit visible et palpable cette ville qui méritait, en 1521, des lettres patentes de François Ier, dans lesquelles on lisait : « *que la ville de Troyes est des villes du royaume la* « *plus requise, dans l'occurence, à être tenue en bonne* « *garde, sûreté, fortifications et munitions.* » La vieille armure s'est ébréchée; puis, un beau jour, on en a dispersé les débris. La ligne des remparts s'est abaissée, les arbres, le lierre, la mousse, les haies des jardins ont pris d'assaut la forteresse et ont fait flotter la verte bannière (l'étendard éternel de Dieu) sur les tourelles démantelées. Les fossés, presque remplis, sont des rigoles où de petits filets d'eau moussue et insalubre réjouissent les grenouilles et mécontentent les laveuses; les farouches boulevards sont d'innocentes promenades.

Troyes est assise au milieu d'une plaine fertile et ombreuse. Une infinité de canaux la traversent, qui, sous prétexte de servir à différents métiers, se font parfois les véhicules des choses les plus incongrues et affectent les couleurs les plus équivoques, les saveurs les moins rassurantes; mais cet inconvénient commence au seuil de la cité industrieuse; au dehors, l'homme n'a plus de droit, et l'eau serpente fort joyeusement et fort proprement. La Seine passe au chevet de la ville, mais la Seine toute petite, humble, résignée, n'osant porter de gros bateaux et se laissant fouiller par des enfants, mouillés jusqu'aux genoux, qui viennent lui prendre, en jouant, les écrevisses et les poissons. Troyes, *extrà-muros*, est une oasis dans le sable et la craie; rien de plus joli, de plus gracieux, et j'oserais presque dire de plus spirituel, que ses environs. Malheureusement, tous ces avantages ne pénètrent pas en ville et sont consignés à l'octroi.

Les seuls vestiges importants de l'ancienne Troyes sont les églises. De toute cette dentelle de pierre, qui festonnait la robe armoriée de la vieille ville, il ne reste plus que le fragment béni. L'abbaye de Saint-Loup, qui renferme la bibliothèque, est, à l'heure où je la visite avec M. Columbat, une sorte de caserne, vaste, haute et branlante, où les livres se flétrissent dans l'abandon au premier étage, et où des tableaux se moisissent au rez-de-chaussée.

La cathédrale, à quelques pas de là, domine cette grande masure, et couvre de son ombre imposante les monuments chétifs que l'on a entassés à ses pieds. Ce fut vers la cathédrale que nous nous dirigeâmes; et, avant d'y pénétrer, nous nous arrêtâmes en contemplation, ou plutôt en admiration, devant une des œuvres les plus imposantes de ce génie anonyme qui a couvert la France du moyen âge de ces immortelles basiliques.

M. Columbat était plus que sérieux, une sorte de majesté enlevait à ses traits leur grimace habituelle; il était presque beau, tant il y avait de foi recueillie, d'admiration sincère sur son visage; il avait le doigt levé vers la tour, et son geste muet semblait me dire : Inclinez-vous, fils d'une époque impie, devant cette manifestation du génie religieux de vos ancêtres.

VII. — LA LÉGENDE DE SAINT-PIERRE.

J'ai entendu dire, commença en soupirant M. Columbat, que le diable avait été pour quelque chose dans le plan de la cathédrale de Cologne, et que, par cette raison, l'œuvre restait et resterait toujours inachevée. Je ne crois pas qu'aucun pacte infernal ait présidé à la construction de l'église Saint-Pierre; mais je sais bien qu'on répare les ruines avant qu'elle soit finie. Que d'accidents, que d'incendies, que de malheurs de toute espèce l'ont assaillie! Elle n'a qu'une tour, et vous voyez, monsieur, qu'on l'étaye pour reprendre les soubassements; des gouttes d'eau, en tombant pendant des siècles, ont creusé un abîme sous les pieds du géant de pierre; mais, telle qu'elle est, mutilée, crevassée, réparée, notre cathédrale est encore un des beaux monuments de la France.

Elle date de la fin du douzième siècle, du commencement du treizième. Hervée, le soixantième évêque de Troyes, passe généralement pour son fondateur. Ce fut lui-même qui dressa le plan, ce fut lui qui présida aux premières constructions, et la légende lui attribue les chapelles absidales, et le sanctuaire, la plus pure et la plus harmonieuse des parties. Les proportions de l'édifice sont gigantesques. — Vous avez des yeux pour voir, monsieur, me dit avec un redoublement de gravité M. Columbat; vous avez, je crois, une âme pour comprendre : voyez donc et comprenez! Je bornerai les notions essentielles à ce renseignement : du sol jusqu'au sommet de la tour, Saint-Pierre a 222 pieds de hauteur; la longueur intérieure de l'église est de 117 mètres; sa largeur est de 51 mètres 33 centimètres; la hauteur des voûtes de la grande nef est de 30 mètres, et cinq nefs partagent le monument, qu'éclairent 182 verrières. Est-ce assez d'espace pour y enfermer votre pensée?

Notre-Dame de Paris a deux tours. C'est là un avantage, assurément; mais elle n'a pas, je l'en défie, cette profusion de vitraux splendides, cette légèreté des piliers, cette multiplicité d'arceaux, qui font de notre cathédrale un chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre.

Après ce préambule, M. Columbat me fit admirer en détail la tour, le portail, la façade de l'édifice. Je déplo-

rai avec lui les mutilations que le temps et la sottise des révolutions avaient infligées à ce vénérable sanctuaire, et j'entrai enfin, plein de componction, dans cette nef mystérieuse.

La première impression est celle de la nuit. Le jour des vivants éblouit les yeux; mais quand on pénètre dans la maison du Seigneur, le jour devient mélancolique et sombre; peu à peu cependant, on se reconnaît, on s'habitue. Les vitraux se détachent; cette merveilleuse imagerie, qui s'étale dans les ogives, laisse pénétrer quelques rayons; on admire, on prie, on se courbe sous la formidable poésie de ces sanctuaires.

Pendant que je me sentais pénétré jusqu'à l'âme de la fraîcheur des abris mystiques, M. Columbat accomplissait en conscience son devoir de cicerone; il m'expliquait la date des diverses constructions, comme quoi les vitraux, uniques en France, reproduisaient saint Louis et la reine Blanche, Adam et Ève, l'histoire de saint Savinien, des saints, des saintes, des rois, des princes, des empereurs, des figures diaboliques, etc. Je fais grâce des noms des artistes, des détails dont m'accablait l'érudition patriotique de M. Columbat. D'ailleurs, je n'écoutai réellement et je ne voulus comprendre que quand il toucha à l'histoire et à la légende.

La cathédrale avait autrefois un clocher. M. Columbat me fit le récit de sa fondation. En 1413, on fit marché avec Jean de Nantes, moyennant 9 sols par jour pour lui et 2 sols pour chacun de ses ouvriers; l'abbé de Saint-Loup donna six chênes de choix, et on se mit à l'œuvre. Par malheur, les Anglais vinrent en Champagne; le clocher resta interrompu; on jeta les morceaux de bois dans la rivière, et on attendit. Jeanne d'Arc, en 1429, chassa les Anglais de la Champagne, vint s'agenouiller dans la cathédrale, et dit en sortant :

— Faites votre clocher, ils n'y reviendront plus.

On retira les madriers de la rivière; le fils de Jean de Nantes reprit le plan de son père, et, le 20 mars 1430, un beau coq doré, éveillé, bec ouvert, ne manquant que de langage, juché au sommet, apprit aux Troyens que l'œuvre était à terme.

On prodigua les récompenses et les réjouissances, c'est-à-dire qu'on donna 31 sols aux ouvriers, et que le dîner épiscopal ne coûta pas moins de 4 livres 12 sols 6 deniers, sans compter un muids de vin donné en cadeau par un chanoine.

En 1506, c'est-à-dire l'année même où fut posée la première pierre des fondements de Saint-Pierre de Rome, on commença la tour, qui est achevée, et, pour en conduire l'ouvrage, le chapitre traita avec Martin Cambiche, maçon de Beauvais, à raison de 40 sols par semaine, un pain de prébende chaque jour et le payement du loyer de sa chambre. Artistes naïfs, qui ne songeaient guère à la gloire, ces tailleurs de pierre faisaient leur besogne en escomptant leur salut. Une cathédrale sans deux tours est estropiée, et l'on voulait que la belle église fût complète. Aussi, en 1511, on décida qu'on commencerait les travaux de la seconde tour. Jean de Soissons succéda à Martin Cambiche, et le traité, bien et dûment signé, porta qu'il n'abandonnerait point les ouvrages avant qu'ils fussent achevés, *hors le cas de mort*. Il paraît que le seul empêchement prévu se rencontra, car la tour ne fut jamais terminée, et, à l'heure qu'il est, elle attend encore les échafaudages de Jean de Soissons.

— Hélas! me dit M. Columbat, le beau clocher dont l'église était si fière, trop fière peut-être! attira la colère du Ciel. Dans la nuit du 7 au 8 octobre 1700, à une heure après minuit, la foudre gronda; on vit un trait de feu toucher l'extrémité de la flèche. Pendant plus d'une heure, il sembla qu'une lumière, qu'un flambeau, brûlait sans se communiquer. Quelques-uns criaient au miracle, quelques sceptiques criaient au feu! Les sceptiques eurent raison. On ne connaissait point alors les pompes; mais, à l'extrémité de longues perches, on élevait des éponges imbibées d'eau, ou bien l'on avait recours à d'énormes instruments, qui étaient inventés avant M. de Pourceaugnac. Près de trois heures s'écoulèrent ainsi, et le follet ironique brillait, se balançait, sautillait à l'extrémité de la flèche, narguant les éteigneurs. Peu à peu cependant, et à l'intérieur, il descendait, sans qu'on le vît. Tout à coup il éclata formidable, insensé; il brisait son couvercle et léchait avec une large et affreuse langue la pauvre tour voisine, que la réverbération vacillante semblait faire trembler de peur. Le plomb fondit, les cloches elles-mêmes se liquéfièrent, et alors une pluie, qui écrasait des hommes, déborda et se répandit sur la foule. Ce fut horrible. Ce beau coq, qui déployait ses ailes à 324 pieds au-dessus du sol, tomba et disparut dans le brasier. Ce désastre fut réparé promptement par les secours de Louis XIV et par le zèle des paroissiens; mais l'on ne s'avisa plus de relever le clocher; il attirait trop souvent le tonnerre; et l'on ne prévoyait pas alors l'aiguille aimantée de Franklin. Un poëte champenois, Maugard, inspiré par un si grand événement, conçut, après une laborieuse méditation, ces deux vers, qu'il adressa à Louis XIV, et qu'il voulait faire graver sur le marbre, au front de l'église réparée :

> Ce temple, à qui le feu causa de grands dégâts,
> A trouvé dans Louis un second Josias.

Il paraît que les Troyens n'apprécièrent pas ce distique, car il ne fut jamais inscrit que dans l'histoire locale.

Maugard fut désespéré, toute sa vie, d'une si poignante ingratitude.

Le lendemain de l'incendie, des ouvriers, appelés pour les travaux les plus urgents, prenaient leur repas de midi dans l'intérieur de la cathédrale. Ils n'avaient pas pour ce lieu tout le respect qu'il exige, et, tout en buvant le petit vin du pays, ils s'égayaient outre mesure, se moquant du clocher incendié comme d'un nigaud; ils apostrophèrent même à ce sujet une statue colossale de saint Michel, élevée sur le pignon de l'église, et qui, sans faire un geste, avait laissé brûler sous ses yeux le plus beau clocher qu'il y eût en France. N'était-il pas aussi facile d'éteindre le feu que de tuer un dragon? Nos hommes rirent beaucoup de l'impuissance de ce gros saint immobile; mais voilà que leur rire fut répété par un écho si formidable, qu'il leur sembla que c'était saint Michel lui-même qui riait sur son pignon. Quelques-uns tremblèrent et parlèrent de se retirer ou de causer avec plus de dévotion. Mais, trois ouvriers, trois impies, excités par le vin, raillèrent les peureux, emplirent leurs tasses et, les élevant au-dessus de leur tête, défièrent saint Michel de descendre et de venir boire un coup de vin de *Villery*, pour le guérir de la grande peur qu'il avait eue dans la nuit précédente.

On entendit alors comme un grondement.

— Saint Michel consent, s'écria l'un des sacrilèges.

— Le voici qui se chausse pour descendre, ajouta un second.

— Mais il frappe un peu trop fort de son talon, murmura le troisième.

En effet, on entendait dans la voûte des craquements

terribles. Tout à coup, avant qu'aucun des trois ouvriers eût eu le temps ou seulement la pensée de fuir, la gigantesque statue, perçant, déchirant, broyant tout sous sa masse, était descendue et tombée sur eux, qu'elle écrasa. Et saint Michel les tua si bien, qu'il les enterra du même coup, et que, quand on voulut retrouver les cadavres des trois imprudents, il fallut creuser le sol dans lequel ils étaient enfouis sous la masse énorme qui les avait accablés.

— Que dites-vous de la légende ?

Et M. Columbat s'appuyait, d'un air triomphant, sur son parapluie, en me regardant du coin de l'œil.

— Je dis qu'elle ressemble au *Festin de Pierre*, et que Molière l'a racontée.

— J'en ai une autre à vous confier, qui, pour appartenir, selon la tradition, à notre cathédrale, n'en est pas moins assez répandue dans le monde Vous voyez cette belle rosace : elle fut la cause d'un drame touchant. Elle est due au talent d'un artiste de génie inconnu, qui possédait une fille aussi gracieuse, aussi svelte que ces ogives, aussi vénérée que ce sanctuaire. Un jeune ouvrier de son père demanda sa main.

— Je consens au mariage, dit l'artiste, mais à une condition: c'est que l'époux de ma fille pourra prétendre à l'honneur de continuer ma tâche. Qu'il s'essaye dans une œuvre difficile, je lui promets la récompense. J'ai fait ma rosace, qu'il fasse la sienne.

Le pauvre jeune homme ne se le fit pas répéter. Il attendrit la pierre, il l'anima du feu de ses rêves, il pâlit, maigrit sur son échafaudage; et, quand enfin il crut avoir accompli sa tâche, c'est-à-dire avoir vaincu, il descendit tout tremblant de son échelle, alla chercher son maître et sa fille, et les amena en présence de sa rosace. Le maître sourit, la jeune fille rougit; mais, après un examen sérieux :

— Il y a là un défaut, dit le père, on s'est trop pressé.

Et de son doigt il fit voir une infraction aux règles du métier. La faute était peu visible, mais elle était réelle. Le jeune artiste pleura.

— Après tout, reprit le père, tu as du génie et je te donne ma fille! tu étudieras et tu feras mieux ; pour cette fois, je pardonne.

— Je ne veux point de pitié ! s'écria le jeune homme: je suis vaincu, je n'ai pas droit à la récompense !

Et, s'élançant au sommet de ses échafaudages, il se précipita, tête baissée, sur le pavé de l'église.

— Pauvre fou! murmurai-je.

— N'est-ce pas? continua tristement M. Columbat; mais n'y a-t-il pas pourtant je ne sais quel respect de l'amour dans cet orgueil intraitable? Il ne voulait pas obtenir par pitié ce qui ne devait être acquis que par le triomphe.

— Oui; mais, au lieu de se punir, il frappa sa fiancée innocente.

— La rosace du jeune artiste manquait de solidité. Il y a quelques années qu'après plusieurs siècles de réparations renaissantes et inutiles on la démolit, pour la remplacer par la rosace de fonte que vous voyez maintenant.

Je fus étonné de l'accent triste avec lequel M. Columbat débita ces paroles ; mais je compris sa mélancolie en jetant un regard sur cette rosace moderne. Légère et gracieuse, mais mesquine, elle étalait insolemment ses découpures faciles, et semblait narguer la rosace de pierre, qui la regardait doucement de tous ses yeux verts ou roses. Ajoutez à ce défaut des peintures criardes et farouches, incapables d'opposer au soleil ce réseau opaque qui en tamise la lumière, et vous approuverez la juste douleur de M. Columbat. Les réparations entreprises à la cathédrale de Troyes sont, en général, assez heureuses; mais celle-ci est une cacophonie qui brise le chœur mélodieux du monument.

Une belle statue de la Vierge, par M. Simart, est une des rares offrandes déposées par le génie moderne dans l'antique église; mais si la pureté des lignes et la correction du ciseau ne suffisent pas à faire un chef-d'œuvre, la statue manque de cette inspiration suprême qui consacre définitivement les créations humaines. Point de tableaux, peu d'ornements; une chaire travaillée au couteau, comme les joujoux de la Suisse, et remplaçant une chaire vermoulue dans laquelle saint Bernard avait prêché; un magnifique buffet d'orgue, enlevé autrefois au monastère de Clairvaux: voilà, en résumé, le bilan artistique de Saint-Pierre. C'est une magnifique châsse, mais dans laquelle il y a peu de choses.

M. Columbat, après m'avoir promené à tous les étages de l'église, me fit passer devant les yeux, dans un récit naïf et coloré, tous les hommes qui vinrent s'agenouiller et prier dans cette nef austère. Saint Bernard y a prêché la Croisade ; Abeilard y a gémi, peut-être en allant au Paraclet; Jeanne d'Arc y a fait bénir un drapeau. C'était dans le chœur que se célébraient ces mystères, ces folies dont nous avons parlé ; c'était devant la porte principale qu'avaient lieu les abjurations, les excommunications, les amendes honorables. En 1377, un prévôt de Troyes, nommé Jean de Rien-Val, fut conduit processionnellement dans toute l'église, portant un plat *d'argent du poids de quatre marcs, et un cierge ardent du poids de quatre livres de cire*; et, en présence de l'évêque, ledit prévôt vint déclarer qu'il avait fait appliquer injustement à la question deux clercs et un laïque. Et, après amende honorable, on suspendit en offrande le plat d'argent à l'autel. C'était dans la cathédrale qu'avait lieu la cérémonie par laquelle on mettait le lépreux, le *ladre*, hors du seuil. On lui couvrait la tête; il baisait le pied du curé, et celui-ci, lui jetant par trois fois de la terre avec une pelle, lui disait : « Mon ami, c'est signe que tu es mort quant au monde, et, pour ce, ayes patience en toi. » Puis, la messe dite, on allait enfermer le ladre dans sa maison Et alors, on lui intimait défense de boire à aucun puits; on lui ordonnait de mettre des gants pour s'appuyer au parapet d'un pont, de ne parler à personne, sans s'être mis *au-dessous* du vent.

VIII. — HISTOIRE DES DIVERSES ÉGLISES.

Nous visitâmes dans la même journée toutes les églises. Saint-Nizier est peut-être la plus ancienne. Mais, à part ce titre respectable, elle n'a rien qui puisse intéresser. Pauvre, nue, elle n'offre, pour toute particularité curieuse, qu'une toiture de briques vernissées. M. Columbat avait beau m'affirmer que Vauban admirait par-dessus tout cette simple et naïve basilique, je ne pus qu'avouer ma froideur. Peut-être bien aussi Vauban ne voyait-il dans cette église qu'un local merveilleux pour une caserne ou un grenier à munitions.

L'ancien couvent des Cordeliers, aujourd'hui transformé en maison d'arrêt, avait autrefois une chapelle, dont il ne reste aucun vestige. M. Columbat se borna à me citer l'épitaphe humoristique qui se lisait dans un des coins du monument. Je l'ai copiée et je la transmets religieusement : « Cy repose et gist Louis Duval, écuyer, en

« son vivant seigneur haut justicier, moyen et bas, de la « terre et seigneurie de Fay, des bois de Pompée et « Sainte-Colombe, près Nogent-sur-Seine, lequel décéda « en cette ville de Troyes, le dernier jour d'octobre, « l'an 1602, et qui, de son vivant, avait donné tous ses « biens à son fils, réservant les usufruits pour lui, sa vie « durant. Il prie tous ceux qui liront cette mémoire de « prier Dieu pour lui, et qu'ils ne fassent pas comme lui, « car il s'en est mal trouvé. »

Cette raillerie posthume, cette vengeance paternelle me fit sourire; j'y reconnus bien la malice naïve des Champenois, et ce me fut un trait de plus pour graver leur physionomie dans mon esprit.

Le couvent de Saint-Loup, qui sert de bibliothèque et de musée, n'avait non plus, ainsi que je l'ai déjà dit, rien de curieux à nous offrir. M. Columbat se rappela seulement que le roi Charles le Chauve, dont le vestiaire n'était pas abondamment pourvu, se trouva, un jour qu'il passait par Troyes, dans une position bien délicate. Son haut-de-chausse faisait défaut à Sa Majesté, et lui manquait de respect en s'éraillant, en se déchirant. Le monarque, désespéré, n'avait pas même la ressource de Dagobert; car l'envers ne valait pas mieux que l'endroit. Alors il convoqua les savetiers troyens, et, grâce à leur fil le plus serré, à leur alène la plus fine, Sa Majesté put continuer sa route dans un appareil beaucoup plus décent.

Charles le Chauve et les savetiers de Troyes.

Cette reprise ne fut pas perdue; car elle valut aux savetiers une belle page sur parchemin, dans laquelle le bon roi déclarait qu'en mémoire de cet événement il autorisait la confrérie à célébrer la fête patronale dans l'église de Saint-Loup.

L'église Saint-Remi est une masure sans style, sans caractère; elle est coiffée d'un immense clocher, et, si l'on veut absolument s'émouvoir, il faut accorder une admiration très-complaisante à ce gigantesque éteignoir. Au pied de la tour qui supporte cette pyramide, on lit cette inscription, que M. Columbat déchiffra sans la regarder:

L'AN DE GRACE MILLE TROIS CENS
QUATRE-VINGT-SIX, DE LEAL CENS,
DIEX JOUR D'AVRIL FUT COMMENCEE
CETTE JOLIE TOUR CARRÉE
PAR LES MARGUILLIERS DE L'ÉGLISE.
DIEU LEUR DOINT GRACE ET FRANCHISE.

Un Christ en bronze, de Girardon, et une plaque de marbre sur laquelle le célèbre sculpteur a gravé les titres d'une fondation pieuse, tels sont les seuls ornements de cette pauvre église. Elle avait autrefois de beaux vitraux,

des tableaux renommés : tout a disparu. Une anecdote se rattache à une statue autrefois célèbre, et depuis longtemps émiettée. Voici en quels termes M. Columbat me transmit cette légende.

— Vous avez sans doute entendu plaisanter les Troyens sur leur façon toute particulière de parler et de changer les terminaisons des mots. Autrefois surtout, cette manie était poussée à un point extrême. C'était ainsi qu'au lieu de dire : « le chemin de Saint-Remi », on disait, et on dit encore dans quelques campagnes des environs : « *le chemi de Saint-Remin.* » Depuis qu'on met moins de cinq jours pour faire les quarante lieues qui nous séparent de Paris, on a perdu ces marques touchantes d'originalité, et je ne désespère pas, monsieur, d'entendre nos compatriotes parler aussi bien qu'à l'Académie, s'il est vrai que l'on parle à l'Académie... Eh bien ! vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'il y avait autrefois à l'extérieur de l'église une grosse et robuste statue, qu'on appelait le *Gros-Dieu de Saint-Remin.* On y faisait des dévotions perpétuelles, et les tisserands du quartier ne manquaient jamais de dire bonjour au *Gros-Dieu.* Un jour, le bruit se répandit que, dans la nuit, le *Gros-Dieu* s'était retourné et qu'il ne présentait plus exclusivement son visage aux passants. On cria au miracle, et un marchand de vin, dont la boutique était précisément située vis-à-vis la statue, cria plus fort que les autres. On accourut placer des cierges autour du piédestal, et chacun de se demander quel avertissement se cachait dans ce prodige. Le clergé seul ne crut pas au miracle; il avertit la justice. On manda le cabaretier fanatique, et, en acculant un peu sa dévotion, on finit par lui faire avouer que c'était lui qui avait opéré le prodige, pour faciliter le débit de deux muids de vin qui étaient sur le point de se gâter; et il ajoutait en pleurant qu'il était d'autant plus contrit et repentant, que sa ruse avait eu un plein succès, et qu'il avait vendu trois muids au lieu de deux, tant son miracle avait attiré de visiteurs et altéré de gosiers. On rit de la supercherie, et on remit le *Gros-Dieu* en place. Depuis, il n'a plus bougé.

Comme nous allions quitter Saint-Remi, je saluai, devant l'entrée de l'église, une porte croulante, au-dessus de laquelle se lit une inscription grecque.

— Ne me parlez pas de ce monument, dis-je à M. Columbat, je le connais.

C'était le collége. Fondé par les frères Pithou, dont l'un fut l'illustre collaborateur de la satire Ménippée, et qui dotèrent la jeunesse studieuse des *Fables de Phèdre*, ce collége, autrefois dirigé par des oratoriens, est aujourd'hui un établissement laïque important; mais il n'offre rien de remarquable à la meilleure volonté.

Nous allâmes faire une station à la ravissante église de Saint-Urbain. Là, nous fûmes saisis de ce transport religieux que les chefs-d'œuvre de l'art gothique sont si puissants à évoquer. Rien de plus léger que ces flèches, ces clochetons, ces dentelles, ces arcs élancés, qui sont des prières visibles et des pétrifications de l'extase. Je fus de l'avis de M. Columbat, quand ce dernier m'assura que l'église de Saint-Urbain l'emportait sur ce délicieux bijou de Paris qu'on nomme la Sainte-Chapelle. Par malheur, ce monument sublime n'est pas achevé, et le goût des marguilliers a déshonoré l'intérieur par un autel en carton-plâtre, dû au talent d'un décorateur de cafés parisiens. C'est l'anachronisme le plus honteux et le plus prétentieux qu'il soit possible d'imaginer.

Jacques Pantaléon, patriarche de Jérusalem, fils d'un cordonnier de Troyes, devint pape en 1262. Il se souvint alors de l'échoppe paternelle, et, sur son emplacement, voulut faire construire un temple au Seigneur, qui l'avait appelé à lui.

L'œuvre, inspirée par une double piété, fut entreprise avec vigueur; aussi est-elle remarquable par l'unité de style; on sent qu'aucune préoccupation n'est venue distraire l'artiste. Quand achèvera-t-on l'œuvre laissée incomplète par la mort du pape Urbain ?

De Saint-Urbain, M. Columbat me dirigea vers l'église de Saint-Jean-au-Marché.

Nous n'avions plus, cette fois, à admirer l'unité de l'architecture. Saint-Jean a deux parties : l'une pesante, lourde, massive; l'autre lière, imposante et ornée. Cette vieille église a beaucoup souffert : il ne lui reste, comme richesse artistique, que deux tableaux de Mignard, le *Baptême du Christ* et le *Père éternel*; une fort belle verrière, reproduisant le sacre de Louis le Bègue, couronné roi d'Aquitaine, le 7 septembre 878, au concile de Troyes par le pape Jean VIII; quelques médaillons de Girardon, des débris de vitraux assez curieux.

Saint-Jean a joué un grand rôle dans l'histoire locale. Ce fut là que s'accomplit, le 2 juin 1220, le mariage d'Henri V d'Angleterre avec Catherine de France, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière. Ce mariage complétait le triste traité de Troyes qui promettait le trône de France au roi d'Angleterre. Une couronne de plomb fut placée autour du clocher, pour consacrer le souvenir de cet événement. Henri V laissa sa couronne, dont on fit un reliquaire, et son manteau de brocard, dont on fit une chappe. Ces différentes marques de munificences ont disparu.

L'église Sainte-Madeleine est la seule qui ait conservé des échantillons complets du style romano-byzantin. Elle ne mériterait pas un regard, sans un magnifique jubé qui s'épanouit entre les piliers massifs de ces constructions épaisses. Ce jubé est une merveille de grâce, de fantaisie, et c'est aussi un tour de force : les deux faces présentent chacune trois archivoltes dont les festons se nouent à des pommes de pin. La double retombée des arcs s'attache à des culs-de-lampe supportant des statues, qui ont disparu.

La rampe est composée de fleurs de lis et de trèfles découpés. L'auteur de ce monument incomparable est enterré dessous; il se nommait *Jean Gualdo*, *maçon*. Son épitaphe, pleine d'un légitime orgueil, disait qu'il *attendait la résurrection bienheureuse, sans crainte d'être écrasé.* Sainte-Madeleine possède aussi de belles verrières. Une statue de sainte Marthe, due au ciseau de Dominique et de Gentil, fut élevée contre un pilier, aux frais des servantes de la paroisse. Le temps, qui a ébréché, mutilé, détruit les tombeaux des puissants, les offrandes des superbes, a respecté ces offrandes de la piété des pauvres servantes.

Il ne nous restait plus que deux églises à visiter, Saint-Pantaléon et Saint-Nicolas. La première est remarquable par la multitude de statues plus ou moins heureuses, dues au ciseau de Gentil et de Dominique, et par les tableaux médiocres que l'admiration locale inflige à tous les visiteurs.

L'église Saint-Nicolas est adossée au rempart; si bien qu'une des portes d'entrée est à la hauteur d'une rosace, et qu'on descend dans l'église par un grand escalier, à la moitié duquel on rencontre une tribune arrangée en calvaire. La tradition raconte qu'en 1531 un riche paroissien, nommé Michel Oudin, fit établir à ses frais ce calvaire, ainsi qu'un sépulcre placé au-dessous, sur des plans rapportés par lui de Jérusalem. Le manteau et le chapeau

portés en pèlerinage furent suspendus en offrande par le donateur lui-même à un des piliers du calvaire, et, quand le sonneur s'avisait de déplacer ces objets, leur ancien propriétaire revenait la nuit le frapper de coups de bâton. M. Columbat ne sut me dire dans quel siècle le chapeau et le manteau disparurent définitivement ; mais il paraît qu'un sonneur un peu plus déterminé anéantit le dangereux *ex-voto*, pour couper court aux bastonnades.

— Nous avons visité toutes les églises, me dit, en sortant, M. Columbat. Vous avez vu tout ce que Troyes possède de reliques, de vestiges des temps d'inspiration et de foi. Il ne reste plus un monument complet ; et, depuis vingt ans, on s'est bien exercé à démolir. Demain, nous parcourrons les rues, et, au hasard des découvertes, nous interrogerons l'histoire, la chronique, la légende ; mais la plus belle page, vous l'avez vue, c'est celle qui porte une croix. Combien de temps la garderons-nous encore cette page bénie ? Mon cœur, ma religion me disent : Toujours ! L'homme se lassera de détruire des croyances et des chefs-d'œuvre, pour y substituer des doutes et des masures. Mais, d'un autre côté, ma vieille expérience s'alarme ; j'ai peur que l'activité moderne ne s'offusque, un beau matin, de ces vieilles maisons du Seigneur, immobiles et silencieuses, et qu'on ne donne un coup de marteau à ces fleurons illustres de la vieille couronne, pour ménager un emplacement de débarcadère, ou faciliter l'établissement des rails. O le progrès ! le progrès ! quelle terrible maladie de croissance, elle donne la fièvre et quelquefois le délire !

M. Columbat était dans un accès de mélancolie, que je respectai. Nous sortîmes de la ville, et nous allâmes par les promenades faire une visite au cimetière. Là, nous ne demandâmes pas au fossoyeur de nous donner, comme à Hamlet, l'occasion de débiter quelque amère et touchante boutade, mais nous saluâmes avec tendresse cette terre imprégnée des aïeux. En sortant de ce jardin céleste, où l'on dort d'un si merveilleux sommeil, M. Columbat me rappela l'inscription bizarre qui surmontait autrefois la porte. On lisait en effet, il y a quelques années, cette allocution de la mort :

« PASSANT, PAR OU TU PASSES, J'AI PASSÉ.
PAR OU J'AI PASSÉ, TU PASSERAS.
COMME TOI VIVANT J'AI ÉTÉ.
COMME MOI MORT BIENTOT TU SERAS. »

— Le bon goût moderne, me dit, en souriant de son sourire le plus fin, mon aimable compagnon, s'offusqua de cette inscription naïve : on l'effaça. Depuis, on ne sut jamais en trouver une autre, et la porte reste nue. Mais, après tout, ajouta le vieillard avec un hochement de tête, ce lieu n'a pas besoin d'enseigne : les morts y vont sans s'informer, et, quand on frappe, le portier ouvre toujours, certain qu'on ne demandera pas à s'en aller.

Nous nous quittâmes sur ce propos humoristique, et nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

IX. — LES MAISONS DE PIERRE ET LES MAISONS DE BOIS.

Il est bien convenu que je ne donne ici qu'un résumé de mes courses avec M. Columbat. Aussi, je ne songe point à entrer dans le détail des visites et des explorations prolongées auxquelles nous nous livrâmes les jours suivants.

Quand on a vu les églises, on a vu Troyes monumental. A part l'Hôtel-de-Ville, le reste ne vaut pas un regard. Sur l'emplacement du Palais des Comtes on a creusé un bassin pour le canal.

— Ah ! me dit au milieu de sa narration l'excellent M. Columbat, on ne fera jamais passer assez d'eau sur cette place pour effacer le sang qu'on y a versé. Ce fut là, dans des prisons démolies depuis, que l'on massacra les huguenots, vers la Saint-Barthélemy. Les cachots regorgeaient ; le sang baignait les pieds des travailleurs : on creusa une rigole qui allait à la rivière, et qui mêla, pendant toute une journée, des flots rouges à l'eau verdâtre. Ce crime, que la politique essaya de prêter à la religion, fut d'autant plus odieux à Troyes que Charles IX, mû par une sorte de remords, avait écrit qu'il faisait grâce, et que la ville de Troyes ne devait pas suivre l'exemple de Paris. Malheureusement le bailli de Troyes, Anne de Vaudrey, était un de ces monstres pour qui toute bonne action à faire est un désappointement : il dissimula la lettre, et ne feignit de l'ouvrir qu'après le massacre. Ce fut dans le château des Comtes qu'en 1629 le roi Louis XIII, allant rejoindre son armée dans le Dauphiné, reçut une hospitalité splendide. Le récit en est imprimé, et vous avez pu voir, sur des vitraux enlevés autrefois à l'établissement de l'Arquebuse, et transportés dans la Bibliothèque, le tableau exact et naïf des somptuosités troyennes. Les maisons étaient pavoisées. Louis XIII vit venir au-devant de lui *un chariot enrichi de peintures et de dorures, qui paraissait flotter sur la mer, d'où sortaient des sirènes, des tritons et des dauphins.* Il paraît que Sa Majesté fut émerveillée ; elle partageait le préjugé commun, et ne croyait pas les Champenois susceptibles de cette imagination. Sur ce char, une magnifique jeune fille se tenait debout, offrant au roi *un cœur d'or pur, qu'un ressort faisait ouvrir, et à l'ouverture duquel on apercevait une fleur de lis du même métal, couronnée, émaillée et portée sur une double L*, qu'entouraient deux *branches de laurier en or émaillé.* Le château des Comtes, poursuivit M. Columbat, communiquait avec l'hospice dont vous avez pu admirer la grille. La maison des princes a disparu, la maison des pauvres est restée : c'est la seule dynastie qui ne périsse pas. L'hospice de Troyes est un grand et vaste édifice bien aéré, bien distribué, riche de donations successives, possédant de belles fermes, d'excellentes prairies, mais n'ayant à offrir, sous le rapport artistique, que sa grille armoriée, qui est un merveilleux échantillon de la serrurerie la plus délicate et la plus savante du dix-huitième siècle. Il ne reste rien de la célèbre abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains. — Sur son emplacement, on a élevé une très-lourde, très-vilaine et très-triste caserne, qu'on a appelée l'hôtel de la Préfecture, sous le prétexte qu'on y logeait le préfet. Ce monument, dressé presque en face de la flamboyante église du pape Urbain, semblait tout honteux, tout penaud ; la commisération municipale lui vint en aide d'une étrange façon. Au lieu de le démolir, on lui donna un compagnon : on bâtit à côté de lui une effroyable halle aux grains, qui a l'incontestable avantage de remplir la seule belle place de la ville, de barrer la seule belle rue, et de former le plus choquant contraste avec la plus belle église gothique. Mais, à ceux qui se plaignent de ce manque de goût, on raconte que le Conseil municipal faisait jadis de l'opposition, et qu'en posant cette halle sur le pied de la préfecture, on voulait jouer un bon tour à M. le préfet. Le préfet est parti, le monument est resté : qui donc est attrapé ?

A quelque distance de l'Hôtel-de-Ville, M. Columbat m'arrêta sur une place, et, évoquant les souvenirs de mon enfance, me rappela que j'avais vu autrefois dans ce lieu d'ignobles et puantes masures, à la vieillesse desquelles le marteau vint un jour en aide, et qu'on démolit parce qu'elles ne finissaient pas de crouler : c'étaient les bou

cheries de Troyes. Elles furent célèbres par le précieux privilége dont elles jouissaient, de n'être jamais obsédées par les mouches. Le peuple attribuait cet avantage à un buste de saint Loup qui dominait l'édifice. Les savants hochaient la tête, et alléguaient l'essence du bois qui avait servi à la construction des étaux. Quoi qu'il en fût, maintenant les bouchers débitent la viande chez eux.

L'évocation des vieilles boucheries amena la conversation sur les maisons de bois. Troyes possédait, il y a quelques années encore, dans ce genre, d'assez nombreux échantillons de l'architecture du seizième siècle. On a démoli, modernisé ces vieux abris de nos pères, et il en reste tout au plus deux ou trois qui puissent offrir un spécimen de quelque importance. Çà et là, à l'angle des rues, on rencontre pourtant des pignons sculptés, historiés; mais l'affreux badigeon, et les soi-disant embellissements modernes, font gémir ces vestiges égarés. La maison de *l'Election* est la seule qui n'ait pas trop perdu sa physionomie ancienne. Des pilastres cannelés encadrent le rez-de-chaussée, au-devant duquel est un entre-sol avec

Louis XIII reçu à Troyes. Dessin de V. Foulquier.

corniche. Une fausse galerie, à plein-cintre, appliquée, sert d'appui aux fenêtres du premier étage. Une tourelle située en retraite accompagne la maison. Une belle girouette en plomb, formée de figures de salamandres et de couronnes combinées, termine la toiture.

Après avoir salué encore l'hôpital de la Trinité, grande et vieille maison du seizième siècle; l'hôtel des Chapelaines, où Louis XIII coucha en 1629, et où, en 1814, après l'affaire de Montereau, l'empereur de Russie et le roi de Prusse décidèrent, avec l'empereur d'Autriche, qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon; l'hôtel de Juvenal des Ursins, qui reçut Isabeau de Bavière lors du fatal mariage célébré à Saint-Jean; et, enfin, l'hôtel de Vauluisant, l'échantillon le plus remarquable de l'architecture civile de Troyes au seizième siècle, il ne nous restait plus qu'à visiter l'Hôtel-de-Ville.

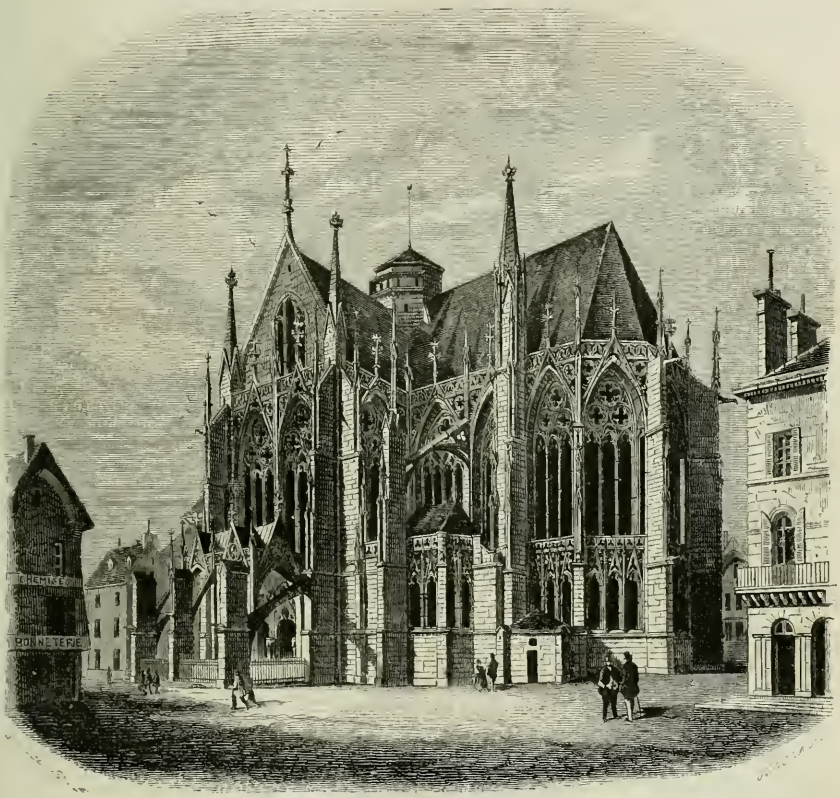
L'Hôtel-de-Ville: c'est là le centre, le cœur de la cité; c'est là que les artères battent violemment et se rompent

quelquefois aux jours de crise. C'est là qu'on vient à la naissance, à la mort, et que s'accomplissent tous les actes importants : le mariage qui fait l'homme, l'élection qui fait le citoyen. L'Hôtel-de-Ville de Troyes n'aurait besoin que de quelques réparations intelligentes pour être un charmant et coquet édifice.

Une statue de Louis XIV occupait la niche de la façade principale. En 1793, on changea la tête et le sexe de la statue, et on en fit une Liberté. La Restauration lui mit un casque et un bouclier, ce qui la convertit en Minerve. Espérons qu'on en restera là !

Au premier étage, la grande salle est ornée d'un grand médaillon de Girardon, représentant Louis XIV. Le sculpteur troyen fit de ce délicieux morceau une offrande à la patrie.

Des bustes des principaux Troyens célèbres sont rangés au fond de la salle, et ont pour principal usage celui de servir à placer les chapeaux de MM. les musiciens,



Eglise de Saint-Urbain de Troyes, façade du sud dégagée. Dessin de Sauvestre.

quand la ville de Troyes se donne des concerts dans son Hôtel-de-Ville.

Un petit beffroi domine l'édifice; sa cloche sonne le tocsin dans les incendies et les révolutions ; et, hélas! elle ne chôme pas souvent.

Enfin, nous avions à peu près tout visité. Je connaissais maintenant ma ville natale. Je remerciai avec effusion mon cicerone, qui semblait triste de l'achèvement de sa tâche. Mais je répétai si souvent que Troyes s'était transfigurée à mes yeux, grâce aux évocations puissantes de M. Columbat ; je parus si vivement pénétré des beautés du sol troyen, que le brave savant s'épanouit, et fut d'une vivacité presque enfantine dans ses dernières paroles.

X. — OU L'ON DÉMONTRE QUE VOLTAIRE N'ÉTAIT QU'UN SOT.

— Ah ! mon ami, me dit-il, ne perdez pas cette foi précieuse que vous paraissez avoir désormais dans la beau-

té de la muse champenoise! Vous avez vu des débris illustres; ouvrez l'histoire, vous verrez des faits éclatants. Les Champenois sont fidèles, et leur placidité fait la constance de leurs opinions. Soyez Champenois, vous méritez bien de l'être!

— J'ai vu les monuments, répondis-je avec un sourire; vous m'avez expliqué les légendes; mais les hommes, les vivants me paraissent, en dépit de vos illusions, prendre à tâche d'oublier leurs traditions et de démolir leurs monuments.

— Ah! vous voilà retombé dans vos défiances, répliqua avec un peu d'aigreur mon aimable compagnon, vous pensez encore à la Béotie. Mais songez donc que la Béotie eut Pindare, et que la Champagne eut La Fontaine.

— Oui, celui que Mme de la Sablière appelait *sa bête*, comme si elle eût dit son Champenois, La Fontaine, le Pindare des animaux!

— Hélas! vous avez le mal de votre temps, me dit avec une effusion douloureuse l'excellent M. Columbat, vous aussi vous êtes atteint de Voltaire.

Je souris encore.

— Est-ce que vous en voulez au philosophe de Ferney d'un mot qui lui échappa un jour? « La preuve que les Troyens descendent des guerriers de l'ancienne Troie, dit-il, c'est qu'ils ne savent pas le grec. »

— Voltaire est un impie et un sot, s'écria M. Columbat avec une généreuse colère.

—Permettez-moi, répliquai-je, de trouver votre second terme au moins exagéré.

— Je le maintiens pourtant! Est-on forcément bête parce qu'on ne sait pas le grec? Qu'est-ce donc d'ailleurs que la bêtise? Si c'est la conscience, l'honnêteté, la douceur, la bonté, en un mot, les Champenois sont bêtes; j'en conviens, et tous les méchants, les traîtres, les intrigants sont gens d'esprit. Mais n'est-il pas plus conforme aux destinées humaines, n'est-il pas plus naturel de trouver l'esprit, le véritable esprit, l'inspiration saine et droite dans le dévouement, dans l'égalité d'humeur, dans la bonhomie? Etre méchant, c'est nuire aux autres et à soi-même. Je ne vois pas, pour ma part, que ce soit si spirituel!

— Ainsi, interrompis-je, vous persistez à conclure que Voltaire, ce chef-d'œuvre de malice, est un sot?

— Pourquoi pas? continua M. Columbat. Il y a des sots de génie, et beaucoup de grands hommes n'ont jamais eu le sens commun. Au surplus, je dis cela sans colère; j'ai pardonné au démon de Ferney.

— C'est fort heureux, murmurai-je, et vous mettez ma conscience bien à l'aise.

— Oui, je lui pardonne; car il a dû faire, au delà du tombeau, une pitoyable grimace en voyant les singuliers honneurs rendus à sa mémoire. Il semble que la bonhomie champenoise, dont il avait pu se moquer, ait été chargée de quelque sublime vengeance. Voltaire meurt le 30 mai 1778. Où va-t-on l'enterrer, ce dieu défunt de l'esprit, de la malice, de la satire? On prendra, n'est-ce pas? la terre la plus chaude, la plus imprégnée de vie, pour lui faire un tiède oreiller, qui l'inspire encore? Point; et remarquez bien ceci: c'est en Champagne, dans cette pauvre et froide argile sur laquelle paissent les moutons, qu'il vient chercher le repos; c'est à l'abbaye de Scellières, près de Nogent, qu'il va demander aux innocents Champenois le gîte, l'abri qu'il ne peut trouver ailleurs. Voltaire enterré en Champagne! n'est-ce pas un enseignement, un triomphe de la justice, une réparation éclatante? L'auteur de *Candide* se délassant de son sourire sarcastique à l'ombre du fameux proverbe des 99 moutons, n'est-ce pas le comble du sublime dans l'ironie? Eh bien! ce n'est pas tout encore. J'ai vu, monsieur, moi qui vous parle, j'ai vu en 1791 (j'étais un enfant), j'ai vu paraître au soleil ce masque grimaçant et à jamais refroidi; on le retirait de sa retraite pour le ramener en triomphe à Paris. Mais la Champagne avait des droits qu'elle ne voulait pas perdre entièrement. Voltaire était son otage. Comme on l'exhumait, ce vieux cadavre tomba en lambeaux, et des Champenois gardèrent, comme des témoignages, comme des trophées, l'un, un calcanéum, qui est resté dans la possession d'une famille troyenne; un autre, deux dents de cette mâchoire qui avait tant mordu. On avait déjà expédié son cœur à Ferney, et M. Mitouart, pharmacien à Paris, gardait son cervelet dans de l'esprit-de-vin; si bien que ce pauvre grand génie fut dépecé et débité en reliques. Mais il y avait encore tant de malice dans une seule de ses dents, que le possesseur de ce débris, Antoine-François Lemaire, depuis rédacteur du journal *le Citoyen français*, ayant commis l'imprudence de porter toujours sur lui cette dent incrustée dans un médaillon, finit par mourir fou à Bicêtre. Depuis, cette dent glorieuse et dangereuse est tombée entre les mains d'un dentiste. Mais le supplice de cet homme, qui a osé s'attaquer à la plus sublime bergère et aux moutons, dure encore pour l'enseignement de l'avenir, et Voltaire, l'auteur du poëme que vous savez, n'a quitté la Champagne que pour être enterré dans les caveaux de Sainte-Geneviève, d'une église consacrée à une humble gardienne de moutons! C'est ainsi que les Champenois sont vengés!

En achevant cette triomphante démonstration, M. Columbat soulevа son chapeau auquel sa perruque adhérait, et un rayon de soleil enveloppa d'une chaude auréole le crâne dénudé de ce naïf savant; une sorte de rire béat éclairait ses lèvres; j'admirai ce patriotisme ingénieux jusqu'au paradoxe le plus insensé, et ardent jusqu'à la superstition la plus comique. Hélas! combien de gens encore en France sont susceptibles d'éprouver ces infirmités sublimes! Pour moi, je prenais un grand plaisir à ce dialogue; et, craignant qu'il ne fût épuisé, je m'empressai de lui susciter un nouvel aliment.

VI. — QUI TRAITE DE LA MÉTAMORPHOSE DES MOUTONS EN HIPPOGRIFFES.

— Ainsi donc, mon cher monsieur Columbat, les Champenois sont des gens d'esprit?

— Je n'ai pas dit tout à fait cela, répondit le Troyen modeste en rougissant (comme si sa réponse affirmative eût pu constituer une fatuité personnelle); mais il y a esprit et esprit. Sans doute, nous ne brillons pas par cette fine fleur d'éloquence, par cette vive répartie, qui n'est que l'épanouissement de la frivolité. Une de nos illustrations les plus sérieuses, un grand homme véritable, qu'on ne connaît pas à Paris, et qui a été dans son genre une sorte de petit Voltaire provincial, M. Grosley, a tracé en ces termes, dans unes de ses excellentes études sur son pays, le caractère du Troyen: « Le vrai Troyen est franc, peu souple, arrêté dans ses sentiments, opiniâtre dans ses desseins et dans ses goûts. Son esprit plus ingénu que délié, moins brillant que solide, est capable de tout ce qui demande une certaine application. Naïf, aisé, sans apprêt dans le commerce de la société, il aime la plai-

santerie, la raillerie et les plaisirs bruyants... Économe, attentif à ses intérêts, il sait allier le faste même avec l'économie... L'ambition, des vues de fortune l'ont-elles dépouillé de son caractère, il devient laborieux, actif, infatigable ; il sait flatter, s'insinuer, s'impatroniser ; on le prendrait pour un Gascon, s'il n'ouvrait jamais la bouche. Au reste, il est rare qu'un Troyen ait quitté son pays avec le ferme propos de parvenir et qu'il ne soit pas parvenu... Par la force de ce même caractère, un Troyen qui a le malheur d'être sot, l'est plus qu'un autre, il l'est à perpétuité. » Voilà, au vrai, notre caractère. Le dernier trait est le plus dangereux, c'est celui qui a pu nous faire soupçonner de sottise. Il ne faudrait pas vous imaginer qu'en luttant avec tant d'âpreté contre le fameux proverbe, j'aie voulu ériger notre province en académie de bel esprit. Ce n'est point une quintessence ; et je vous avouerai, monsieur, qu'on y fait et qu'on y débite des sottises, comme partout ailleurs et aussi bien que partout. Mais cette denrée, pour ne pas nous être étrangère, ne nous est cependant pas exclusivement réservée. Seulement, quand on est bête en Champagne, on l'est naïvement, et j'ai entendu dire qu'à Paris on l'était avec outrecuidance et prétention. Le révérend père Binet, dans la *Vie de saint Aldérald*, fait dire à son saint que la ville de Troyes est pleine *de beaux esprits et de langues bien pendues*; et Amadis Jamyn, défendant nos compatriotes du reproche de douceur excessive, disait, dans un sonnet:

S'ils n'aiment les procès que la fraude accompagne,
C'est faute de malice et non d'entendement.

Bref, monsieur, si vous voulez étudier l'histoire de Troyes, vous trouverez partout des traces d'une naïveté parfois ingénieuse, qui rachète bien des balourdises. La Fontaine est un Champenois assez complet ; il aimait les moutons, celui-là, et les moutons ne furent pas ingrats. C'est grâce à eux, à leurs inspirations que l'on a pu le comparer à Pindare !

— Sans compter, repris-je, que la Béotie n'a pas seulement produit Pindare, elle eut aussi Épaminondas; et, à ce compte, la Champagne sut évoquer de ses sillons toute une légion d'Épaminondas, quand l'ennemi eut passé nos frontières.

— C'est vrai ! s'écria M. Columbat, ravi de mon élan patriotique; cette pauvre vieille province si ridicule, si dénigrée, si bafouée, se fit prendre au sérieux en combattant à chaque étape de l'invasion. S'il n'eût dépendu que d'elle d'empêcher l'ennemi d'arriver à Paris, Paris était sauf. Mais les temps étaient venus, et nos laboureurs n'eurent plus qu'à se coucher tout sanglants au seuil de leurs cabanes incendiées par les Cosaques. Ah ! ce fut une terrible épopée. J'ai vu passer l'Empereur ; il était bien pâle, monsieur, en traversant les rues de Troyes. Il venait de Brienne, son second berceau. Il pleurait en dedans; et nous pleurions tous nos plus grosses larmes; car il nous aimait, et nous l'aimions. Il était un peu Champenois par ses premières années ; il savait qu'on élève autre chose que des moutons dans nos plaines, et il gémissait sur les tas de héros qu'il laissait amoncelés aux revers des routes.

M. Columbat, absorbé dans ses souvenirs, s'interrompit tout à coup. En regardant son front, il me semblait voir défiler dans sa pensée ce cortége sinistre, cette cohue effarée, qui poussait Napoléon à la déroute, à l'exil. Je compris sa douleur, et j'essayai non de l'apaiser, mais de lui ouvrir une issue. Je lui dis, en lui prenant les mains :

— Je vous ai parlé d'un grand poëte, qui ne mangeait pas de mouton et qui ne voulait pas en voir tuer. Il y en a encore un autre qui mérite une place dans votre estime littéraire. Celui-là a tout particulièrement vengé la Champagne. Il lui a consacré de nobles pages ; il a très-bien établi que la patrie de Danton avait une énergie formidable au besoin, et qu'en l'appliquant à cette province, le mot de *bête* changeait de sens : « Il signifie alors seulement, dit-il, naïf, simple, rude, primitif; au besoin, redoutable. La bête peut fort bien être aigle ou lion : c'est ce que la Champagne a été en 1814. »

— Bravo ! bravo ! s'écria M. Columbat, en ôtant d'une main son chapeau, et de l'autre sa perruque dans un paroxysme d'enthousiasme. Cela est bien dit ! Se peut-il qu'il y ait des poëtes qui s'occupent de la Champagne, et que je les ignore ? Le nom de celui-là, monsieur, s'il vous plaît ?

— Victor Hugo !

— J'inscrirai ce nom à côté de l'autre, de Lamartine, et je lui enverrai de mes nouvelles. Ce Victor Hugo est-il aussi Bourguignon ?

— C'est un Franc-Comtois !

— Je ne m'étonne pas alors de n'en avoir point entendu parler ; je ne connais personne en Franche-Comté. Vous me prêterez ses œuvres ; je les lirai. Il a raison, monsieur. En 1814, la Champagne fut à la fois aigle et lion. Pauvre pays, si bien dévasté, qu'en 1813, la Marne comptait 311,000 habitants, et qu'elle n'en avait encore que 309,000 en 1830. Quinze années n'avaient pas suffi pour faire rentrer dans les chaumières autant de berceaux qu'il était sorti de cercueils.

— M. Victor Hugo donne précisément aussi ce détail de statistique, ajoutai-je.

— Qu'il soit béni alors, ainsi que tous ceux qui ont jeté des larmes et des fleurs dans cette fosse sanglante qui a failli engloutir la France !

Je vis que la conversation prenait un tour attendrissant. Voulant maintenir mon respectable cicerone dans une parfaite liberté d'esprit, et écarter les pensées lugubres, je lui demandai si l'on pouvait substituer la formule : « Les Champenois sont des aigles » à la formule : « Les Champenois sont des moutons ! »

— Taisez-vous, répondit-il en souriant. Mais je vous le répète, en 1814, ce pays a été l'aigle et le lion de la France.

— Savez-vous, repartis-je, que s'il fallait symboliser par une peinture, par un dessin, la Champagne, d'après nos conversations, nous arriverions à ce résultat de représenter un mouton avec des griffes de lion et une tête d'aigle ?

— Eh bien, où serait le mal ?

— Il ne manquerait plus alors que des ailes pour avoir fait un hippogriffe, comme dans l'Arioste !

— Alors, soyez pour vous-même le sorcier Atlant, me dit avec un charmant sourire mon nouvel et vieil ami ; et, quand vous vous ennuierez dans le présent, enfourchez cet hippogriffe, qui vous emportera dans le passé, dans l'histoire, dans les régions éthérées et sublimes.

— Je vous le promets, repartis-je solennellement.

Ai-je tenu parole à M. Columbat ? ai-je fait preuve suffisante de repentir à l'égard de la Champagne ? et ne dira-t-on pas, après m'avoir lu, que je suis digne d'appartenir au pays illustré par le proverbe dont il s'est agi ! C'est ce que j'ignore, et c'est là pourtant toute mon ambition !

Louis ULBACH.

FIN.

LE THÉATRE ET LES ACTEURS DE LA GUERRE D'ORIENT.

LA TURQUIE ET LES TURCS. LA RUSSIE ET LES RUSSES.

Poste de Palikares, milice grecque au service de la Turquie. Dessin de M. Bida.

I Quatre guides fidèles. Turquie. Tolérance et égalité chez les Turcs. Le régal du Baïram. Le raisin des quatre nations. Les jardiniers grands vizirs. Le grand bazar. Les marchands turcs. Une écritoire pour rien. L'art des siéges. Le fatalisme. Le forgeron ressuscité. Comment on se chauffe à sa maison qui brûle. Les images reviennent et la polygamie s'en va.

Nos lecteurs nous demandent avec instance de soulever le rideau de ce grand théâtre d'Orient où se débat et se décide à coups de canon le sort de l'Europe. Nous ne pouvons et ne voulons les satisfaire qu'au point de vue moral, anecdotique et pittoresque, — le plus élevé, le plus précieux et le plus intéressant à la vérité ; — et nous allons remplir ce devoir et nous donner ce plaisir, en suivant quatre guides fidèles, autorisés et éloquents : nos deux collaborateurs, M. Méry et M. Charles de Saint-Julien,

celui-ci auteur du *Voyage en Russie et en Sibérie* (1), celui-là auteur de *Constantinople et la mer Noire* (2) ; et MM. Joubert et Mornand, auteurs du *Tableau de la Turquie et de la Russie* (3).

Ces trois ouvrages viennent justement de paraître, avec tous les attraits de l'à-propos qui saisit l'attention, avec tous les mérites de l'exactitude qui instruit la curiosité, avec tous les charmes de l'*illustration* qui parle aux yeux. Ils composent à eux trois l'histoire la plus complète et la description la plus attachante des contrées et des nations qui fixent les regards du monde ; et dans la récolte de ces moissonneurs habiles et généreux, nous formerons une gerbe choisie et variée, suffisante pour la première impatience de nos lecteurs, en attendant le travail spécial et

Le grand bazar de Constantinople. Dessin de Karl Girardet.

détaillé que nous préparons, et la suite des articles de notre collaborateur M. Léouzon Le Duc.

Quant à ceux qui voudront recourir à la récolte elle même, ils n'auront rien de mieux à faire, et ils trouveront ci-dessous l'adresse des éditeurs.

M. Mornand sape tout d'abord le grand préjugé de l'Europe sur les Turcs, en établissant par des faits leur tolérance religieuse et leur sentiment de l'égalité.

(1) Un beau volume grand in-8°, illustré par MM. Rouargue, Outhwaith et Kernot (La Sibérie est décrite par M. R. Bourdier). Paris, chez Belin-Leprieur et Morizot, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, 3.

(2) Même format, mêmes illustrateurs et mêmes éditeurs que ci-dessus. Ces deux ouvrages forment pendants.

(3) Un grand volume in-4°, avec 200 gravures sur bois. Prix 7 fr. 50. ; 9 fr., par la poste. Paris, chez Paulin et Lechevalier, rue de Richelieu, 60.

Pendant les fêtes du Baïram (clôture du jeûne) tout venant, riche, pauvre, ami ou inconnu, chrétien ou musulman, peut se présenter à la porte de toute maison où l'on fait bombance, et prendre part au régal. De plus, les galettes et les crèmes sucrées sont distribuées sur la place publique à quiconque en demande, sans nulle distinction de religion ou d'état. On reconnaît là le peuple généreux qui, sauf quelques pachas fanatiques, vit depuis des siècles avec tant de communions différentes, chez qui les *furibonds* derviches vont à la messe, en disant qu'il est toujours bon d'honorer Dieu, et qui a trouvé cette légende pour résumer son histoire : Quatre compagnons de route, un Turc, un Arabe, un Persan et un Grec, voulurent faire un goûter ensemble. Ils se cotisèrent de dix paras chacun, mais il s'agissait de savoir ce qu'on achèterait. — *Uzum*, dit le Turc ; — *Incb*, dit l'Arabe ; — *Inghur*, dit le Persan ; — *Stafilion*, dit le Grec. Chacun voulant faire prévaloir son goût sur celui des autres, ils en étaient venus aux coups, lorsqu'un derviche, qui savait les quatre langues, appela un marchand de raisin, et il se trouva que c'était ce que chacun avait demandé. Piquante allégorie des malentendus qui causent la plupart des guerres et des dissensions humaines !

Les preuves du sentiment d'égalité ne sont pas moins frappantes. Dans un pays où le sultan lui-même est le fils d'une esclave, il ne peut y avoir ni aristocratie, ni distinction sociale, sauf la différence transitoire des fortunes. Il n'y a pas même de noms de famille. On est un tel, fils d'un tel ; la généalogie ne va pas au delà. Chez les Ottomans, tout commence et finit à l'individu. Quelle ample carrière assurée au mérite ! Si vous dites à un caïdji (batelier du Bosphore) « Dieu te fasse grand vizir ! » il recevra le compliment sans sourciller, et répondra « Si Dieu le veut ! » Et Dieu l'a voulu fort souvent. Beaucoup de grands vizirs ont commencé par être jardiniers ou fendeurs de bois ; ils en gardaient le surnom et n'en étaient pas moins fiers.

La loyauté et la munificence des Turcs sont proverbiales. Quand deux Grecs font un traité ou ont un procès, ils prennent toujours un Turc pour garant ou pour arbitre. S'il arrive à Constantinople qu'un marchand vous surfasse, il vous suffit de lui dire : « Tu ne crains donc pas Dieu ! » Aussitôt il change de visage, donne à l'objet marchandé sa véritable valeur, et ce serait l'offenser gravement que de ne pas le croire. M. Alexis de Valon raconte qu'il s'arrêta un jour, au grand bazar (1), devant l'échoppe d'un riche brocanteur persan. Ayant demandé le prix d'une de ces jolies écritoires enluminées, à personnages, que l'on fabrique à Tiflis, il se trouva que le marchand en désirait deux cents piastres. Le voyageur en offrit cent. Le marchand se borna à répondre qu'il ne vendrait pas son écritoire un para de moins, mais que si elle pouvait être agréable à l'étranger, il se ferait un plaisir de la lui offrir. Allez donc chercher un négociant dans ce goût au Palais-Royal ou au Temple !

Quant aux vertus militaires, la Turquie, fidèle à son histoire, est encore une pépinière de bons soldats. S'il est facile d'enlever un poste de palikares (milice grecque au service de la Porte, et qui monte la garde avec des femmes et des enfants), il est moins aisé d'arracher une simple redoute en terre à des réguliers ottomans. Le siége de Silistrie l'a glorieusement prouvé. Comme artilleurs, les Turcs ont un excellent coup d'œil, pointent avec précision et sang-froid ; comme soldats de ligne, ils ont de la tenue et de la fougue ; comme ingénieurs, sans grandes connaissances acquises, ils ont l'instinct de la fortification, de l'attaque et de la défense des places. « On raconte que Suliman II tenait conseil avec ses généraux sur la manière d'assiéger Rhodes ; l'un d'entre eux, homme d'expérience, expliquait les difficultés de l'entreprise, le sultan, pour toute réponse, lui dit : « Avance jusqu'à moi ; « mais songe bien que, si tu poses seulement la pointe du « pied sur le tapis où je suis assis, ta tête tombera. » Après quelque hésitation, le général ottoman s'avisa de soulever la redoutable draperie et de la rouler sur elle-même à mesure qu'il avançait ; il parvint ainsi, sain et sauf, jusqu'à son maître. « Je n'ai plus rien à t'apprendre, s'écria « ce dernier, tu connais maintenant l'art des siéges ! »

Le grand vice, le seul vice peut-être des Ottomans, est leur fatalisme, — c'était écrit, disent-ils, et ils se soumettent à tout. Le prophète leur a enseigné, cependant, que *la guerre est au plus fin*. Dans les temps de peste, ils couvrent à peine leurs morts d'un pouce de terre, en laissant un intervalle entre le cadavre et la planche, afin, croient-ils, que l'ange de la mort puisse s'y asseoir pour causer avec le défunt. Or, cet intervalle donne justement passage aux miasmes les plus méphitiques. Un voyageur raconte qu'en plein choléra, un forgeron de Constantinople, enseveli le matin, était revenu chez lui dans la journée, enveloppé de son suaire. Comme c'était un homme très-taciturne, au grand effroi des assistants il se dirigea vers son enclume, et, sans rien dire, reprit tranquillement son travail au point où il l'avait laissé la veille.

Quand l'incendie dévore la maison d'un Turc, il fume tranquillement son café devant sa porte, et répond à ceux qui s'en étonnent : « N'est-il pas permis à un honnête homme de boire un coup près de *son* feu ? » Le lendemain, à la vérité, grâce au progrès moderne, il se mettra au travail pour se refaire un toit et une industrie.

Le progrès triomphe aussi peu à peu de l'iconoclastie musulmane. On a restauré les mosaïques de Sainte-Sophie. On sculpte des bas-reliefs sur l'obélisque d'At-Meïdan. Le célèbre café de la Fontaine s'enjolive de fresques byzantines. Enfin, Reschid et Suliman-Pacha se sont fait peindre par notre miniaturiste Maxime David, qui a reçu de leur auguste maître l'ordre diamanté du Nicham.

La polygamie elle-même s'en va. Le marché aux femmes est supprimé. Les pachas deviennent des papas ; le sérail et le harem tournent au mythe. Au lieu de mener publiquement des Circassiennes à l'empereur, après le ramazan, on les lui présente en secret, pour la forme, et, entrées esclaves par une porte, elles sortent libres par une autre. « Que le prochain sultan épouse une seule femme, conclut M. Mornand, la fille du schah de Perse ou du pacha d'Égypte ; qu'il ne l'enferme point au sérail, mais la montre en cérémonie à son peuple, et c'en est fait en Orient de la polygamie, du feredjé (1) et de la séquestration des femmes. »

II. Tableau de Constantinople. Le harem et la guerre. Souvenir des croisades. L'arbre de Godefroy. Angleterre et France. Une impératrice mendiante. Saint Louis et Canrobert. Lord Salisbury et lord Raglan. Russie. Le beau côté. Anecdote sur Pierre le Grand. L'art de boire le champagne sans le payer. Après vous, messieurs les ennemis !

Passer de M. Mornand à M. Méry, c'est passer de la sobriété à l'abondance, de la ligne sévère à la couleur

(1) Le grand bazar de Constantinople est l'abrégé moral et matériel de l'Orient. Notre collaborateur M. Mazas l'a esquissé dans notre t. XVI, p. 41. Nous en donnerons bientôt la description détaillée.

(1) *Feredjé*, voile imposé à toute honnête femme turque.

splendide. Aussi, notre collaborateur excelle-t-il dans la peinture des lieux, dans la mise en scène des caractères, et dans la résurrection des souvenirs.

Il faut lire son tableau de Constantinople : « Le 7 octobre 1802, deux Anglais s'élevèrent en aérostat dans la plaine de Dolma-Bagtché ; ils planèrent sur l'ancienne et la nouvelle Byzance, descendirent à Galata, et le sultan Sélim les ayant mandés auprès de lui, ils dirent à Sa Hautesse : « Jamais les hommes n'ont rien vu de plus beau entre la terre et le ciel! etc., etc. »

Il faut lire sa brillante page sur les contrastes de la vie musulmane. « S'endormir dans une indolence suave, au son de la musique et dans l'ivresse des parfums; sourire à des rêves de tendresse et de famille, contempler silencieusement la mer, spectacle toujours nouveau, qui donne le calme et inspire la méditation, et tout à coup se réveiller au premier cri de guerre, hennir comme l'étalon arabe, arracher les armes aux clous des panoplies, brusquer des adieux aux femmes et aux enfants, et courir à l'horizon de la bataille, en répétant le cri : Allah kherim! telle est la vie de ces hommes merveilleux, qui n'ont encore rien perdu de leurs vertus de guerre et de leur indolence de harem. »

Il faut lire enfin ce noble souvenir des Croisades, rappelé si à-propos aujourd'hui : « Après la tour de Léandre, nous arrivons au platane de Godefroy, qui compose à lui seul une forêt d'arbres de fer. » C'est là que Louis IX et ses preux s'arrêtèrent, il y a six siècles, comme hier les Anglais et les Français dans leur halte de Beïcos. La France rencontre toujours en Orient les traces de ses aïeux. Jadis aussi, la bannière de la Grande-Bretagne se mêla sur cette côte au drapeau de saint Louis. Pendant l'hivernage de ce prince à Chypre, ses chevaliers virent débarquer au môle un jeune et superbe guerrier d'Angleterre, le comte Guillaume de Salisbury, qui courut ployer le genou devant le roi de France. Saint Louis le releva, et lui dit en lui montrant un crucifix :

— Il n'y a ici d'autre royauté que celle-là !

— Sire, j'ai une grande émotion que vous m'ayez reconnu ; nous ne nous sommes vus qu'une fois.

— Oui, à Taillebourg ; mon épée brisa votre casque, et je vis la figure d'un rude batailleur. Béni soit Dieu qui amène à Chypre un ennemi si vaillant, aujourd'hui croisé et notre ami !

Ce même jour, une clameur immense s'éleva du port et courut sur les navires. La foule qui couvrait les quais s'ouvrit soudainement, et on vit le sire de Joinville, tête nue, précédant une femme vêtue de haillons, descendre au milieu des acclamations populaires, et glisser un nom à l'oreille du comte de Salisbury. A ce nom, le jeune Anglais s'inclina de respect devant la pauvre femme, mit la main sur la garde de son épée, et dit :

— Allons prendre les ordres du roi!

Cette femme en haillons était l'impératrice Marie ; elle venait de Byzance réclamer la protection française au nom de l'empereur Baudouin II. A ce cri de détresse, Guillaume des Barres, l'Ajax chrétien, dit avec feu, sa flamberge au vent :

— C'est la France qui a fondé le trône de Baudouin; c'est la France qui le maintiendra!

La foule applaudit avec force, et toutes les épées nues s'agitèrent autour de l'auguste mendiante, qui venait implorer saint Louis à travers tant de périls. Joinville conduisit l'impératrice au palais, *lui remit drap et cendal pour fourrer sa robe*, et la présenta au roi Louis IX, qui la reçut comme une sœur, et lui promit le secours de son épée. Quelques jours avant la Pentecôte, en effet, le roi monta le vaisseau amiral avec Guillaume de Salisbury, dit *Longue-Épée*, qui commandait deux cents chevaliers d'Angleterre. « Toute la mer, dit Joinville, tant qu'on pouvait voir à l'œil, était couverte de voiles de navires, qui furent nombrés à mille huit cents, tant grands que petits.»

Et les fils des croisés de Louis IX et de Salisbury, conclut l'auteur, les soldats du général Canrobert et de lord Raglan, viennent encore de saluer en passant l'arbre des Croisades, — et cela leur portera bonheur.

La collaboration de M. de Saint-Julien au *Musée des Familles* nous dispense d'analyser son beau *Voyage en Russie*. Nos lecteurs ont eu, ici même, l'avant-goût des deux principaux et des deux plus éclatants chapitres de ce livre (1). L'auteur y a joint cinq parties écrites de ce style poétique et chaleureux que vous lui savez : la Finlande, Moscou et sa route, Nijni-Novgorod et le Caucase.

M. de Saint-Julien voit la Russie de son beau côté. Il en peint avec enthousiasme la grandeur, la richesse et la puissance ; il en rappelle les souvenirs héroïques et les grands hommes, — depuis Pierre jusqu'à Nicolas. Voici une de ses anecdotes sur le fondateur de l'empire moscovite :

Dès son enfance, Pierre Ier avait la passion des exercices militaires, au grand regret de ses boyards, qui cherchèrent à l'attirer de la guerre à la chasse. Le czar les devina et leur donna cette leçon. Il les invita à une chasse à courre, à Moscou, dans les bois de Sokolniki. Ils y arrivèrent avec une foule de serfs et de valets.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Pierre, la chasse, m'avez-vous dit, est plaisir de grands seigneurs. Renvoyez donc toute cette plèbe, et conduisons nous-mêmes nos chevaux et nos chiens.

Les boyards se soumirent ; mais, inhabiles à guider les meutes, ils ne firent que des sottises. Les coursiers, effrayés par les aboiements, s'emportèrent, — et les chasseurs culbutés, traînés en laisse, revinrent écloppés et meurtris. Le lendemain, seconde chasse ordonnée par le czar. Déjà la moitié des boyards manque au rendez-vous; l'autre moitié y arrive confuse et récalcitrante : nouveaux accidents et nouvelle mystification. Le surlendemain, troisième chasse ; — mais cette fois les boyards crièrent merci ! Alors Pierre leur adressa ces paroles :

— La guerre ne nous sied-elle pas mieux que ce vain exercice ? Là, du moins, nos meutes sont des régiments; nos succès, des conquêtes ; et nos blessures, un honneur ! Ne me détournez donc plus des affaires de l'Etat pour la chasse, et cherchez avec moi la gloire où elle est ! Je suis empereur, et il me convient d'être guerrier. La chasse est le plaisir des serfs et des chasseurs!

M. de Saint-Julien a plus d'éloges pour la Russie que les Russes eux-mêmes. Ce n'est pas lui qui répéterait sur l'administration moscovite cette mordante satire de Gogol, — extraite de sa comédie du *Revizor*, — interdite par la censure impériale, mais autorisée par le czar lui-même, comme autrefois *le Tartufe* par Louis XIV. Un Français marchand de vin, qui se croit quitte avec la poste, après lui avoir payé 2 000 roubles, voit entrer chez lui un employé de cette poste, décoré de plusieurs ordres.

— Monsieur, vous avez du vin de Champagne ?

— Oui, monsieur, à votre service.

— Je viens justement vous prier de m'en *donner* quelques bouteilles (chacune vaut en Russie 12 à 15 roubles).

(1) *Saint-Pétersbourg l'hiver et Saint-Pétersbourg l'été*, t. XIX, p. 17, 151.

— Mais, monsieur, je croyais avoir satisfait aux exigences...

— Une douzaine de bouteilles me suffira... Je reçois tantôt quelques amis... nous boirons à votre santé.

— Mais, monsieur...

— Je suis pressé ; j'ai en bas mon domestique et une voiture... Terminons tout de suite, s'il vous plaît.

Et, voyant déjà ses lettres interceptées, le marchand s'exécute de bonne ou de mauvaise grâce ; après quoi, l'employé va continuer sa récolte de provisions chez les autres négociants européens.

En somme, à l'heure d'une guerre avec la Russie, le *Voyage* admiratif de M. de Saint-Julien est très-curieux à lire. Il est d'une galanterie toute chevaleresque, et rappelle le fameux mot des Français à la bataille de Fontenoy : « Tirez, messieurs les ennemis, nous ne tirerons qu'après vous! »

Portrait du général Canrobert, commandant en chef de l'armée française en Orient.

Ajoutons que le libraire n'a pas été moins galant que l'auteur. Le *Voyage en Russie* est, ainsi que *Constantinople et la mer Noire*, une merveille de luxe typographique, de gravures sur acier, de costumes en couleur, etc. Il mérite tout à fait la reliure parfumée en cuir — moscovite.

PITRE-CHEVALIER.

N. B. Au prochain numéro un article sur la Crimée.

L'ANGE DE LA HOUILLÈRE [1].

MYSTÈRES DES MINES.

Le supplice du chat. Francis, Anna, les mineurs. Dessin de V. Foulquier.

IV. — L'OUVRIER FRANCIS. — LE SUPPLICE DU CHAT.

Francis était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, très-gai, très-original, rêveur par moment, peu travailleur, excessivement indocile, et qu'on aurait renvoyé dès le premier jour, s'il n'eût été recommandé d'une manière particulière, à l'entrepreneur de la mine, par le propriétaire lui-même. On gardait Francis; mais il était insupportable à ses chefs par ses plaintes éternelles sur la dureté avec laquelle ses camarades étaient traités, sur les travaux excessifs qu'on exigeait des femmes et des enfants, sur la manière peu convenable dont la mine était entretenue. Il raillait, murmurait, s'emportait à propos de tout ce qui se passait autour de lui, et répondait aux menaces par des éclats de rire. Cette conduite, dont ses chefs s'offensaient

[1] Voyez la première partie, au précédent numéro.

vivement, lui aurait, par compensation, attiré la bienveillance de ses compagnons, s'ils ne l'eussent accusé de montrer de la hauteur à leur égard. En effet, jamais Francis ne se familiarisait avec eux. S'il leur adressait la parole, ce n'était pas pour ce qui s'appelle causer, c'était pour les interroger d'un ton impératif sur les plaintes qu'ils avaient à faire contre l'entrepreneur de la mine et les améliorations dont leur sort paraissait susceptible.

Les jours de fête, Francis se montrait aussi peu sociable que pendant le travail. Jeux de boules, de cartes, combats de coqs et de chiens, pour lesquels les mineurs anglais ont une passion qui les ruine, rien ne l'attirait près de ses camarades. Une fois ou deux seulement, quand le violon et la vielle les appelèrent à la danse, il parut au milieu d'eux, le bouquet au côté, selon l'usage ; mais on jugea qu'il cherchait à satisfaire sa curiosité plutôt que son goût, et bientôt il cessa de paraître à ces réunions. Enfin son plus grand tort, aux yeux des mineurs, c'est que jamais il ne se joignait à eux dans ces tavernes où ils vont s'enivrer depuis le samedi soir jusqu'au dimanche à la même heure, et dépenser en un jour ce qu'ils ont gagné en quinze (1). Francis exprimait tout haut le dégoût que lui inspiraient ces mœurs ignobles, et vingt fois il fut sur le point de payer cher ses remontrances et ses sarcasmes; mais alors un bon mot, une plaisanterie aussi originale qu'imprévue, éteignait la colère dans les éclats de rire, et l'insupportable Francis n'avait pas encore porté la peine de son étrange conduite.

Comme nous l'avons laissé voir, parmi les enfants employés dans la mine, Anna était celui qui avait le plus attiré l'attention de ce singulier ouvrier. Après quelques semaines de discrétion exemplaire, il désirait beaucoup obtenir enfin de sa bouche des détails sur sa situation et celle de son père, et guettait toutes les occasions de lui en parler particulièrement; mais ce n'était pas facile. Durant les heures de travail, elle était occupée loin de lui ; au moment du repos, retirée au fond de sa petite grotte, elle donnait, tout en déjeunant, sa leçon à son écolier. Francis ne pouvait profiter de ce moment sans compromettre son propre ouvrage, car le droit de propriété d'Anna sur cette grotte était maintenant si bien établi, grâce à Francis lui-même, que celui qui ne l'y aurait pas laissée souveraine maîtresse aurait été rudement repoussé par les autres ouvriers. D'ailleurs, Anna travaillait depuis neuf mois dans la mine, elle approchait de sa quinzième année, bien que l'exiguïté de sa taille ne lui eût pas fait donner cet âge. L'attention que lui accordait M. Francis l'inquiétait, en lui remuant le cœur. Elle voyait clairement qu'il y avait dans ce personnage quelque chose de mystérieux, et par conséquent de suspect; de suspect jusque dans ses bontés pour elle, — surtout même dans ses bontés pour elle. Son éducation n'était nullement en rapport avec le métier qu'il exerçait. Il parlait bon anglais, savait lire et écrire, connaissait toutes les histoires et les contes d'Anna, la soufflait quand par hasard la mémoire venait à lui manquer. Il avait été même jusqu'à lui offrir de lui prêter des livres, pour y puiser de nouveaux récits. La défiance d'Anna l'empêchait de céder à l'attrait qu'aurait eu pour elle la société d'une personne qui semblait sortir de la classe où elle était née. Toutes les prévenances de M. Francis étaient donc repoussées avec une sorte de brusquerie qu'Anna ne témoignait à nul autre; et, pour se cacher sans doute à elle-même la réalité de ses impressions, elle saisissait toujours avec empressement l'occasion de lui faire quelque incartade.

Par exemple, un jour où chacun des ouvriers venait d'énumérer le nombre d'années depuis lequel il exerçait son métier, Francis, s'adressant à Anna, lui dit, du ton de supériorité dont il avait l'habitude :

— Et vous, mon enfant, depuis combien de temps déjà travaillez-vous ici? Quel âge avez-vous?

— Monsieur, on ne demande jamais l'âge d'une femme, répondit sèchement Anna, en tournant le dos au questionneur.

Toute l'assemblée éclata de rire et applaudit à une leçon donnée si à propos. Francis, avec un sérieux et une humilité comiques, se leva, fit un profond salut, et reprit :

— Veuillez excuser mon indiscrétion, mademoiselle. Soit dit sans vous offenser cette fois, je vous croyais encore à l'âge où *les femmes* sont plutôt disposées à exagérer le nombre de leurs années qu'à vouloir en retrancher rien.

Anna se sentit traitée de petite fille; elle en rougit de dépit, et Francis se joignit aux rieurs.

Quelques jours après cette scène, le plus étrange incident mit en rumeur toute la mine. On surprit entre les mains de Francis une belle montre absolument semblable à celle d'un voyageur qui, la veille, avait visité la houillère et s'y était trouvé incommodé au point que, pour le secourir, on avait été obligé de lui ôter une partie de ses vêtements et de mettre en évidence sa montre, enrichie de diamants. Il était réellement hors de toute vraisemblance qu'un ouvrier eût pu se procurer un tel bijou par des moyens légitimes, et la ressemblance de la montre de Francis avec celle du voyageur donnait lieu de croire qu'il la lui avait dérobée. Avant d'avoir donné un mot d'explication, Francis fut saisi, bâillonné, garrotté et condamné, selon l'usage des mineurs d'Angleterre, à recevoir de la main de chacun des enfants employés parmi eux douze coups de chat. De chat! direz-vous. L'expression est ici tout à fait littérale. En guise de fouet, on se sert d'un chat, d'abord vivant, mais bientôt victime lui-même du châtiment qu'il inflige. C'est une punition généralement imposée aux voleurs, et le témoignage des mineurs les plus vieux prouve que l'usage en remonte aussi haut que la tradition peut aller (1).

Francis, le visage couvert d'une pâleur effrayante et les yeux étincelants de rage et d'indignation, faisait d'inutiles efforts pour parler et se délivrer de ses liens. Il pouvait lire sur tous les visages la satisfaction secrète que chefs et subordonnés trouvaient à humilier et à punir celui dont les reproches les avaient si vivement blessés. Déjà les ouvriers étaient rassemblés, et l'on se préparait à traîner le coupable vers celui qui devait lui soutenir la tête sur ses genoux, pendant la durée du supplice, quand Anna, s'élançant au milieu du cercle formé pour assister au cruel spectacle qui se préparait, demanda avec supplication d'être écoutée un instant.

La vue du malheureux Francis conduit à un supplice ignominieux et barbare avait fait oublier à Anna ses défiances, ses préventions, ses légers ressentiments personnels, pour ne lui laisser songer qu'à l'horrible situation d'un être innocent, voué à tant de honte et de souffrance, car elle ne doutait pas de l'innocence de Francis. La dé-

(1) Le penchant des mineurs anglais à ce vice est porté à un tel point, que l'un d'eux disait à un commissaire chargé de faire une enquête sur leur situation : « Nous avons bien dans le village quelques *tea-totallers*, mais pas un d'eux n'est mineur. Si quelques-uns de ces partisans de l'abstinence venaient se mêler parmi nous, ils iraient bientôt faire un tour au fond du canal.

(1) Le docteur ***, qui rapporte ce fait, ne pensait pas qu'on survécût à un tel supplice. Il put se convaincre du contraire.

couverte de la montre ne prouvait rien, aux yeux de la jeune fille, sinon qu'elle ne s'était pas trompée en jugeant qu'il n'appartenait pas à la classe dont il avait momentanément adopté l'habit et les occupations. Elle songeait à la douleur qu'éprouverait son père, si elle était victime d'une semblable méprise, et frémissait pour les parents de Francis. D'ailleurs, il faut le reconnaître, les murmures de ce jeune homme, ses reproches aux entrepreneurs de la mine, ses colères à propos de l'état d'insalubrité où ils la laissaient tomber, prouvaient qu'il existait en lui un fonds de bonté. C'était des souffrances de ses compagnons qu'il se plaignait; c'était à leur devoir qu'il rappelait les chefs : la mine où il se trouvait était réellement une des plus mal entretenues qui fussent en Angleterre. D'une autre part, le dégoût qu'il témoignait pour les vices ordinaires aux mineurs devait offenser ceux-ci, mais lui faisait honneur auprès d'Anna. Elle trouva tout à coup dans son âme un intérêt fraternel pour le malheureux condamné, et voulut essayer si, grâce à l'ascendant qu'elle se connaissait sur l'esprit de ses compagnons, elle parviendrait à le sauver. La certitude de faire une bonne action, et même de remplir un devoir en employant tout ce qu'elle avait de puissance pour empêcher une injuste cruauté; un autre sentiment, peut-être, dont elle ne se rendait pas compte, lui défendaient de céder à la timidité qu'elle éprouvait à l'idée de s'opposer à la volonté de tous et de lutter de paroles contre une foule grossière.

En voyant Anna s'avancer, les mains jointes et les larmes aux yeux, on lui cria de tous côtés :

— Que veux-tu nous dire ? Vas-tu demander le pardon de Francis? Point de grâce ! point de grâce ! Il a mérité sa punition.

— Oui, s'il est coupable, dit Anna ; mais comment en auriez-vous la conviction ? vous ne voulez pas seulement le laisser parler...

— Parce qu'il a refusé de se justifier, et n'a répondu à nos questions que par des insolences...

— S'il est accusé à tort, n'a-t-il pas le droit de se montrer offensé ? Où donc est la preuve de son crime ? Est-il impossible qu'il existe deux montres semblables ? Celle-ci est bien riche pour appartenir à un ouvrier, c'est vrai ; mais elle est peut-être le débris d'une ancienne fortune. Francis était sans doute autrefois dans une situation toute différente de celle où il se trouve aujourd'hui. Ne vous ai-je pas entendu dire à vous-mêmes qu'il avait l'air d'un lord déguisé ? Après tout, quand cette montre serait celle du voyageur d'hier, n'a-t-elle pu passer que par un vol dans les mains de Francis ? Ici, où l'on est exposé à tant de périls, est-il impossible qu'il ait trouvé l'occasion de rendre un service digne d'une telle récompense ? Avez-vous interrogé ce voyageur ? Savez-vous s'il croit avoir à se plaindre ?... Mon Dieu ! faut-il juger si promptement sur l'apparence ?... Rappelez-vous, parmi les histoires que je vous ai racontées, celle de cet homme qui mourut sur l'échafaud, pour un crime qu'il n'avait pas commis. Jusqu'au moment où les éclaircissements sont venus, vous le croyiez coupable, et cependant son innocence a été reconnue. Ne comprenez-vous pas tous les regrets, tout le repentir que vous éprouveriez, si, après avoir infligé à Francis ce traitement, assez cruel pour qu'on en puisse mourir, m'a-t-on dit, son père, sa mère venaient le lendemain vous dire en pleurant :

Vous avez tué mon enfant, il n'était pas coupable. Cette fatale montre, qui causa sa perte, était un gage de la reconnaissance du voyageur, dont Francis avait sauvé la vie au péril de la sienne !

A ces paroles, elle en joignit beaucoup d'autres bien plus persuasives. Cependant, malgré les efforts du *bon génie* de la mine et son ascendant sur l'esprit des ouvriers, il est douteux qu'Anna seule eût réussi à sauver Francis. Mais, tandis qu'elle parlait, les chefs faisaient quelques réflexions. L'entrepreneur surtout, se rappelant en quels termes ce jeune homme lui avait été recommandé, vint à songer que lui laisser subir un traitement semblable à celui dont il était menacé, c'était non-seulement vouloir se brouiller avec le propriétaire de la mine, mais encore s'exposer à une affaire très-grave, si, comme il l'avait lui-même plusieurs fois soupçonné, Francis appartenait à une classe supérieure. Le châtiment qu'on voulait lui imposer était un acte aussi illégal qu'odieux. Enfin, grâce à l'autorité des chefs, grâce à l'approbation des femmes, et de quelques ouvriers sur l'esprit desquels le plaidoyer d'Anna avait fait impression, on parvint à tirer Francis des mains de ses camarades, en promettant de le leur rendre et de l'abandonner à leur justice expéditive, si, informations prises, il était reconnu coupable.

Au moment où on allait l'emmener, Francis témoigna le désir qu'on lui ôtât son bâillon. Son exaspération semblait calmée ; on lui accorda ce qu'il demandait. Alors, faisant un grand effort, car sa langue, desséchée par la fièvre, se refusait à former un son, il dit à Anna :

— Mon enfant..., à cause de vous..., je consens à expliquer...

Mais, tandis qu'il parlait, ses traits s'altérèrent d'une manière frappante, son visage devint pourpre ; il porta vivement la main à sa tête, comme s'il y eût éprouvé une violente douleur, et tomba à la renverse, privé de sentiment. Anna jeta un cri d'effroi ; les ouvriers, interdits, se regardèrent avec inquiétude ; et l'entrepreneur, le plus alarmé de tous, se hâta de faire transporter Francis hors de la houillère.

La suite prouva que la raison s'était trouvée du côté de l'enfance. Le lendemain, les chefs annoncèrent que la montre du voyageur n'était point sortie de ses mains. Francis, rappelé à la vie avec beaucoup de peine, était pleinement justifié ; mais, indigné de la conduite de ses camarades à son égard, il n'avait pas voulu revenir parmi eux.

Anna fut la seule qui reçut ses adieux, le jour de son départ.

— Courage ! lui dit-il encore, courage, enfant héroïque ; vous touchez au but, et moi aussi. Vous saurez bientôt qui je suis, et comment je m'acquitte !

V. — CATASTROPHE. — RETOUR DE FRANCIS.

Nous avons lieu de croire que Francis exécuta sa menace, plusieurs fois réitérée, d'instruire le propriétaire de la mine des abus dont il avait été témoin ; car, peu de temps après son départ, on vit arriver des commissaires, chargés d'une inspection. Leur mission était un acte de bienveillance : ils venaient s'informer des améliorations à opérer dans ces noirs souterrains, des moyens de diminuer les périls de leurs habitants ; et cependant leur présence y excita un mécontentement général. Le mineur se trouve tyrannisé si on le contraint à prendre des précautions qui lui coûtent quelque dérangement. Il aime mieux rester, entre la vie et la mort, sous un bloc énorme, dont la chute pourrait le broyer, que de s'importuner du soin de dresser les étais dont il est pourvu, et qui le mettraient à l'abri d'un danger avec lequel il est devenu familier jusqu'à l'insolence.

Les commissaires reçurent un accueil propre à leur faire comprendre qu'on se soumettait peu volontiers à leur inspection, et cette inspection dut leur paraître un devoir bien pénible à remplir, non-seulement à cause des maux dont ils furent témoins, mais encore des périls auxquels leurs fonctions les exposaient. Un d'eux a dit dans son rapport :

« J'eus à me glisser, sur les mains et sur les genoux, dans des couloirs étroits, qui avaient tout au plus vingt pouces de hauteur. Dans certains endroits, ma poitrine touchait la terre, et je rampais littéralement comme une tortue, pour arriver à la tête des travaux. Dans un de ces passages, il fallut me traîner ainsi pendant dix-huit cents verges. Ailleurs, j'étais traîné par un mineur sur une espèce de table plate, montée sur quatre roues ; ma tête dépassant d'un côté, mes pieds de l'autre, et poursuivi par la pensée qu'un des rochers qui surplombaient notre périlleuse route pouvait me scalper d'un instant à l'autre ou me briser les jambes. Il fallait bien se garder pourtant de laisser voir la moindre appréhension, car alors les mineurs s'amusaient d'une crainte qu'ils ne partageaient pas, et augmentaient le péril par leurs dangereuses plaisanteries. Ainsi, je fus obligé d'arracher des mains de mon guide la lampe de Davy, au moment où ce guide, dans un endroit très-suspect, se préparait à l'ouvrir et à mettre la flamme en contact immédiat avec le gaz.

« Un autre de mes collègues reçut l'avis de tenir sa chandelle exactement à la hauteur de sa poitrine. Au-dessus de sa tête se trouvait une couche de flammeroles, et à ses pieds une autre de mofettes gazeuses ; la couche intermédiaire était seule respirable.

« Enfin, un troisième, qui sans doute avait laissé voir quelque crainte, fut l'objet d'une plaisanterie très-usitée parmi les noirs bouffons des houillères. Elle consiste à remplir sa bouche par une forte aspiration de gaz inflammable, qu'on souffle ensuite en y mettant le feu. Les spectateurs de cette charmante facétie riaient à en étouffer. »

Les commissaires eurent donc à se féliciter, lorsqu'ils se virent hors de la mine, d'avoir échappé tout à la fois aux dangers inévitables qui s'y présentent et à ceux qu'on leur créait à plaisir ; mais ils devaient bientôt savoir combien leur salut avait tenu à peu de chose.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis leur arrivée à la hauteur du sol, que, soit un accident produit par une cause naturelle, soit un résultat des imprudences qui venaient d'être commises, voici ce qui arriva.

La mine était encore pleine de mouvement et de bruit ; on parlait des importuns visiteurs, on riait des frayeurs qu'ils venaient d'éprouver, quand tout à coup, dans plusieurs des galeries, il se répandit une odeur embaumée ; on aurait dit le parfum des fleurs les plus rares. Les jeunes ouvriers, étonnés, respiraient avec délices cette brise doucement odorante.

— Quoi donc ! dit l'un d'eux, ces messieurs ont-ils perdu ici un flacon de quelque précieuse essence ?

Tandis qu'il parlait, deux mineurs, plus expérimentés, pâlissent, se regardent, laissent tomber leurs outils. Un des deux va s'écrier, l'autre lui impose vivement silence.

— Tais-toi ! fuyons ! lui dit-il tout bas ; n'avertissons pas ceux qui viendraient nous disputer nos moyens de salut.

Et tous deux, avec cet égoïsme inspiré par la terreur, s'éloignent précipitamment sans révéler le danger, se hâtent de gagner le puits de la mine et se font remonter ; tandis que ceux qu'ils abandonnent, ignorant le péril dont les menacent ces parfums empoisonnés, tombent frappés d'une mort subite.

Au même moment, mais dans une autre partie de la mine, un enfant voyait venir à lui un globe d'air lumineux, enveloppé d'une espèce de filet. Il regarde avec admiration ce mystérieux phénomène, étend la main pour saisir cette forme brillante, qui erre autour de lui dans l'obscurité. Soudain elle éclate, dégage les foudres qu'elle recèle, anéantit d'un seul coup l'imprudent et tous ceux qui l'environnent. « D'épouvantables éclairs remplissent alors la mine. Le fluide épandu pousse devant lui de bruyants tourbillons d'air enflammé, qui enveloppent, déchirent, brûlent tout ce qu'ils rencontrent, ébranlent les rochers, détachent, des voûtes, d'énormes fragments granitiques, et enfin, arrivant au puits, se dégagent comme par la bouche d'un volcan, et vomissent un affreux mélange de poussière, de pierres, d'hommes et d'animaux mis en pièces.

« Cette terrible explosion causa une sorte de tremblement de terre, et agita le sol à plus d'un mille de distance. Un nuage de poussière s'éleva dans les airs, et produisit une obscurité semblable à celle du crépuscule.

« Dès que l'explosion eut retenti, les parents des mineurs accoururent en foule vers l'entrée de la houillère. La grue, manœuvrée avec une hâte et une précision merveilleuses, ramena trente-deux personnes, parmi lesquelles trois enfants, dont deux moururent peu d'heures après. Les cris, les gestes convulsifs, les plaintes des assistants ne sauraient se décrire. Ceux à qui on avait rendu sains et saufs leurs parents et leurs amis paraissaient souffrir autant de leur joie excessive que du violent chagrin auquel on venait de les arracher. Mais ceux-là étaient en petit nombre. »

Un nouvel épisode vint augmenter le désordre et l'horreur de cet épouvantable drame.

Ivard parut au milieu de cette foule, hors de sens ; Ivard auquel l'effroi et les pleurs de la faible Jenny avaient révélé tout à la fois le dévouement de son enfant de prédilection et le péril affreux où elle était exposée. Il avait trouvé assez de force pour se traîner jusque sur le lieu du sinistre. Ivre de douleur, à demi fou, il cherche des yeux sa fille, et la demande à tout ce qui l'entoure.

Anna n'est pas au nombre de ceux qu'on a sauvés ; nul ne sait ce qu'elle est devenue.

Le père demande alors avec force, ou plutôt avec fureur, à être descendu dans la mine. Il repousse, presque en la maudissant, Jenny, qui veut s'opposer à ce périlleux dessein. On cède à la prière d'Ivard. Tant de personnes sont intéressées à savoir si les malheureux ensevelis vivants peuvent encore être secourus. Ivard descend.

Il se trouve dans une obscurité totale ; une odeur affreuse se répand autour de lui. Il s'avance à tâtons, appelle aussi haut que la suffocation qu'il éprouve lui laisse de voix. Enfin, il aperçoit de loin de la clarté, des flammes. Il reconnaît que ce qui l'aveugle et l'étouffe, c'est une fumée épaisse. La mine en feu n'est plus sans doute qu'un immense brasier. N'importe ! il veut pénétrer dans cet enfer ; mais il tombe enfin, accablé par tous les tourments de l'âme et du corps, auxquels il est en proie. C'était fait de sa vie si deux ouvriers, cédant aux supplications de Jenny, n'étaient descendus quelques instants après lui. Ils le remontèrent privé de sentiment, et apportèrent en même temps la terrible nouvelle que toute espérance était perdue de secourir ceux qu'on n'avait pas déjà sauvés, et que la seule chose à tenter était d'éteindre le charbon en fermant l'entrée de la mine.

Des imprécations, des cris de meurtre, et les symptômes de la résistance la plus désespérée, accueillirent cette proposition. Les veuves, les orphelins, les pères des malheureuses victimes, voulaient rester près des puits fumants, dans l'espérance qu'un appel viendrait frapper leurs oreilles...

Mais un silence de mort régnait dans le gouffre.

Malgré toute résistance, on allait cependant boucher ces espèces de soufflets ouverts sur l'incendie, quand une apparition inattendue vint suspendre cette disposition, et ramener un peu d'espérance dans les âmes.

Francis se montra à l'improviste sur le lieu du désastre. Il ne portait plus l'habit d'ouvrier, il parlait en maître, et l'on apprit bientôt qu'on voyait en lui le fils du propriétaire de la mine.

Cette fois, sa présence fut saluée par des acclamations générales, qui redoublèrent lorsqu'on l'entendit exprimer la résolution de laisser consumer toute la houille de la mine, plutôt que de permettre qu'on fermât les puits d'entrée, tant qu'il resterait la plus légère espérance de sauver un seul des ouvriers.

Une troupe d'hommes, munis de l'appareil nécessaire pour venir au secours de ces malheureux, accompagnait Francis. Il leur donne l'exemple du dévouement et descend dans la mine, où il s'occupe de faire circonscrire le feu (1), et déblayer les éboulements qui obstruaient l'entrée des galeries où ceux qu'on cherchait avaient pu trouver un asile.

Francis rapportant Anna au bord de la mine. Dessin de V. Foulquier.

L'incendie était beaucoup moins étendu qu'on ne l'avait supposé, mais les éboulements étaient énormes. Après des peines inouïes, et seulement grâce au hasard qui guida heureusement les recherches, on parvint jusqu'à ceux qu'on voulait soustraire à la mort.

Un grand nombre d'entre eux avaient succombé, plusieurs ne devaient pas survivre à leurs blessures; mais le sort de tous était enfin connu, une seule personne exceptée...

C'était Anna!

VI. — ANNA ET FRANCIS.

Nul ne peut dire ce qu'elle est devenue, et c'est inutilement que Francis s'informe de l'infortunée, à laquelle il a voué tant d'intérêt et de reconnaissance. D'abord il se flatte qu'elle n'était pas dans la mine au moment de l'explosion, mais c'est une erreur qu'il ne peut garder longtemps. On a la certitude qu'Anna travaillait alors dans une des galeries réservées aux enfants. La supposition qu'elle

(1) « Lorsqu'un incendie de ce genre s'est déclaré, il faut le circonscrire avec des murs dits corroi; murs construits en déblais avec un mortier d'argile. »

a péri dans les flammes est rejetée par Francis avec tant d'horreur, qu'on n'ose plus l'exprimer devant lui, et l'on continue les recherches, auxquelles il prend part lui-même avec la plus grande activité.

Cependant, au bout de quatre jours, les travailleurs commencent à se décourager, et Francis lui-même sent l'espérance prête à lui échapper. Quand l'incendie aurait épargné Anna, n'a-t-elle pas dû succomber aux angoisses de la faim? Ah! si du moins on savait de quel côté diriger les recherches! Mais on avance au hasard.

La pensée que le fils de Tom pourra donner d'utiles renseignements se présente enfin à Francis. Il court interroger Jack, relativement au lieu où celui-ci a laissé Anna la dernière fois qu'il l'a quittée. La réponse de Jack n'est pas satisfaisante, car il indique un lieu déjà exploré sans succès; mais il révèle une importante circonstance:

Anna, ainsi que plusieurs de ses compagnes, avait l'habitude de déposer le panier dans lequel elle apportait ses petites provisions, pour le repas du milieu du jour, sous un rocher situé dans une galerie abandonnée. Elle a pu se diriger vers ce lieu, où elle était sûre de trouver quelque nourriture et même un léger filet d'eau.

Francis adopte avec la plus vive joie l'espérance que lui fait entrevoir cette révélation, et il obtient de Lucy, non sans peine, qu'elle permette à son fils de redescendre dans la houillère, pour servir de guide aux travailleurs.

Jack ne se trompe pas et sait bien désigner le lieu dont il a parlé. Sans lui, on n'aurait point songé à diriger les recherches de ce côté, assez éloigné des couloirs qui servaient de routes aux enfants.

Enfin on approche du but, et déjà, sous les masses de granit, on aperçoit une ouverture qui donne peut-être passage jusqu'au lieu où la malheureuse Anna expire dans des tourments cruels. Les instants sont sans prix : les secours qui peuvent maintenant lui sauver la vie seront peut-être inutiles dans un quart-d'heure, dans cinq minutes! Jack est prié, supplié par Francis, de se hasarder dans ce couloir, où il semble qu'un enfant seul puisse se glisser. Jack hésite; il pleure quand on lui parle du malheur de sa petite compagne; mais, l'esprit encore frappé de la terreur qu'il a récemment éprouvée, il n'ose s'exposer à un nouveau danger, et repousse l'or et les promesses qui lui sont prodigués.

— Eh bien! s'écrie Francis, irrité de cette conduite qu'il appelle de la lâcheté, j'essayerai d'exécuter moi-même ce qu'il refuse d'entreprendre.

Et, sans vouloir écouter aucune représentation, il se munit des outils nécessaires pour élargir, lorsqu'il le faudra, l'étroit couloir dans lequel il lui faut ramper, et commence sa dangereuse entreprise.

Vingt fois, durant ce trajet, il se sentit prêt à étouffer et à mourir dans des situations où il ne pouvait plus ni avancer ni reculer; vingt fois il fut obligé d'appuyer sa poitrine contre la terre, tandis que les rocs sous lesquels il glissait lui déchiraient les épaules; mais, à force de courage et d'adresse à se servir des outils dont il était pourvu, il arriva jusqu'à une large cavité.

Le bruit d'un petit filet d'eau le fit tressaillir en lui apprenant qu'il était parvenu à l'endroit désigné.

Mais c'était le moment décisif: si Anna n'était pas en ce lieu, il fallait renoncer à toute espérance de la sauver.

Francis l'appelle à plusieurs reprises, puis il demeure immobile et silencieux; il écoute si, de près ou de loin, une voix ne répondra pas à la sienne... Il n'entend que le bruit affaibli des coups qui écartent les rochers au milieu desquels il vient de passer.

Un tremblement le saisit, il est frappé d'un sombre pressentiment; cependant Anna peut être évanouie... Il se hâte d'allumer la lampe qu'il a emportée; alors, avec une inexprimable angoisse d'inquiétude, il jette les yeux autour de lui...

Un cri de joie fait retentir ces sombres voûtes.

Francis aperçoit Anna et court à elle.

Mais, hélas! l'infortunée, privée de connaissance, est étendue sur la terre; auprès d'elle se trouve sa lampe, maintenant éteinte, et un livre, sur la couverture duquel elle avait écrit ces mots au crayon :

« Ne vous affligez pas, mon bon père; j'emploie le temps qui me reste à chanter les louanges de Dieu. Pensez à lui plus que je ne l'ai fait, Jenny, et n'abandonnez jamais notre malheureux père (1)!

Francis, les yeux mouillés de larmes, s'efforça de ranimer la malheureuse enfant, en lui faisant avaler quelques gouttes d'un breuvage salutaire; ce soin ne fut pas sans effet. Grâce aux provisions déposées dans ce lieu par elle et ses compagnes, Anna avait beaucoup moins souffert durant ces quatre jours qu'on n'aurait pu le redouter.

— Mon père! ma pauvre Jenny! Francis!... où sont-ils? Ce furent les premiers mots qu'elle parvint à murmurer.

— Vous les reverrez, mon enfant; et me voici moi-même, dit Francis, payé de son dévouement en entendant prononcer son nom. Courage! courage! reprit-il comme autrefois, vous êtes sauvée. Seul, j'ai pu parvenir jusqu'à vous; mais on s'avance à votre secours, et dans quelques heures vous reverrez la lumière. Ne vous avais-je pas dit que Dieu veillait sur vous!

Les travaux continuaient réellement avec d'autant plus d'ardeur, que Francis avait donné le signal qui devait annoncer le succès de son entreprise.

Enfin, la dernière barrière qui se trouvait entre Anna et le monde, entre la mort et la vie, fut abattue. On tira la jeune fille de son affreux sépulcre, et Francis la fit déposer chez Lucy, qui la soigna comme sa propre fille.

Pendant ce temps, Ivard, auquel une fièvre accompagnée de délire, avait sauvé quatre jours de torture, était doucement préparé par Jenny à une joie dont l'excès pouvait devenir funeste.

Le propriétaire de la mine, M. Latesby, ne tarda pas à arriver. L'événement qui venait de se passer portait un grand préjudice à sa fortune, mais elle était encore assez considérable pour lui permettre de donner des secours à tous les ouvriers blessés et aux familles de ceux qui avaient succombé.

Lorsqu'à son tour, Ivard reçut sa visite, ils se reconnurent l'un l'autre pour d'anciens camarades de collége; et l'étonnement de M. Latesby fut extrême, car il était loin de se douter qu'Ivard pût jamais être réduit à la pauvreté dans laquelle il le trouvait.

Il se promit d'autant plus fermement de l'aider à rétablir ses affaires, que son fils n'avait pas négligé de lui faire savoir l'important service dont il était redevable à Anna.

En l'en remerciant avec effusion, M. Latesby donna l'explication du séjour de son fils parmi les mineurs.

— Après avoir fini ses études, dit-il, Francis en passant ici, eut la curiosité de visiter incognito notre houillère. Quand il me revit, il ne me parla que des abus dont il prétendait qu'on avait à s'y plaindre. Comme on niait la

(1) Un pauvre enfant, qui périt dans des circonstances analogues à celles où nous plaçons Anna, avait, en effet, écrit de semblables adieux à sa mère et à son frère.

possibilité de vérifier si ces plaintes étaient fondées, il paria que, pour s'en assurer, il passerait un an dans la houillère, déguisé en ouvrier. Sans la manière dont vous l'avez défendu, il aurait payé bien cher cette folie, et il était encore près d'ici, souffrant des suites de l'impression qu'avaient produite sur lui les soupçons dont il s'était vu l'objet, lorsqu'a eu lieu la terrible catastrophe qui vient de causer tant de malheurs.

M. Latesby engagea bientôt Ivard à en appeler du jugement de son procès, et lui prêta l'argent nécessaire pour le soutenir. Cette fois Ivard gagna sa cause, et grâce à son intelligence, à son activité, en peu d'années il rétablit complétement sa fortune.

La famille de M. Latesby et la sienne restèrent toujours amies, et, cinq ou six ans plus tard, s'unirent par le mariage de Francis et d'Anna, devenue la plus belle personne du comté.

— N'avais-je pas raison de vous dire : *Courage!* ô bon ange de la houillère? soupira le jeune homme en condoisant sa fiancée à l'autel.

— Dieu veillait sur moi, en effet, répondit celle-ci, et c'est vous qui étiez l'envoyé de Dieu!

Jack, le fils de la bonne Lucy, élevé au rang de contremaître, grâce aux leçons d'Anna, fut chargé de réaliser dans la mine toutes les améliorations promises par Francis.

C. SURVILLI.

FIN.

REVUE DE L'ANNÉE 1854[1].

NÉCROLOGIE DE 1854.

Abbas-Pacha. Un mystère. Roux. Lallemand. Villèle. Peyronnet. Roussin. Baudin. Jacob. Beautemps-Beaupré. Thibaudeau. Mauguin. Vivien. Blanqui. Faucher. F.-R. Lamennais; son génie et ses erreurs; sa vie et sa mort; son mobilier. S. Pellico. Touchant exemple. Visconti. Les artistes Martyn, Rubini, etc. Dix sous par jour. 500 francs par soirée. Les écrivains. Les morts de l'Académie : Tissot, Jay, etc. Monseigneur Dupanloup. L'Eglise et les Lettres. Armand Bertin. Les deuils du monde : La marquise de Malestroit, Mme Houssaye, le comte de Raousset Boulbon, etc.

Les noces de Bretagne commencent par le service funèbre des parents défunts. Nous ouvrirons de même notre mariage avec l'année 1855 par la commémoration des morts de 1854.

Nous avons près de deux cents noms illustres, honorables ou gracieux à joindre à celui de Saint-Arnaud, qui occupait notre dernière livraison, et à ceux de Lamennais, Pellico, Visconti, A. Bertin, Ancelot, etc., mentionnés dans nos *Chroniques du mois*.

Abbas-Pacha. — Le trône a perdu, en 1854, Abbas, pacha d'Egypte, petit-fils de Méhémet-Ali, et auquel a succédé Said-Pacha, son oncle, fils aîné d'Ibrahim, selon la loi musulmane qui élève toujours l'aîné des mâles de la famille. La mort d'Abbas a été subite, inexplicable et inexpliquée, dernier mystère de l'Orient, perdu dans la nuit du sérail. Notre mission n'est pas de l'éclaircir.

Le docteur Roux. — C'eût été plutôt l'affaire des docteurs Roux et Lallemand, ces deux lumières de la Faculté de médecine, éteintes au nord et au midi.

Ami et élève de Bichat, Roux l'avait secondé dans son *Anatomie descriptive*, et l'avait remplacé, à vingt-deux ans, comme professeur. Chirurgien en chef de la Charité depuis 1810, et successeur de Pierry dans la chaire de pathologie externe, Roux a laissé un grand et double vide dans l'enseignement et dans la clinique.

Le docteur Lallemand était, comme Récamier, un des artistes de la science. Né à Metz en 1790, élève en peinture, arraché à l'atelier par l'hôpital ou plutôt par l'ambulance, il étudia sur les champs de bataille de l'Empire, devint professeur à Montpellier, fut suspendu comme républicain par la Restauration, et appelé en revanche par Zumalacarreguy, qui le combla d'honneurs en Espagne. Il s'établit enfin à Paris d'où il alla mourir à Marseille en juillet dernier. Lallemand était un génie et un caractère original, exalté, hardi, rude de manières, excellent au fond, et digne de l'immense réputation qui en faisait un oracle universel.

Villèle et Peyronnet, deux anciens ministres illustres qui s'en sont allés de ce monde ensemble. Joseph de Villèle était né à Toulouse en 1773. Il servit d'abord la France comme marin, émigra aux colonies, épousa la fille de M. Desbassyns de Richemont, dont il régissait les domaines, revint à Toulouse en 1807, fut député en 1817, ministre des finances en 1821, créateur de la rente 3 pour 100, président du conseil en 1822, pair de France au sortir du pouvoir; toujours intègre, habile, clairvoyant, mais entier, absolu et difficile, prophète de la Révolution de 1830, méconnu par Charles X et Polignac, silencieux et retiré depuis jusqu'à l'heure de sa mort.

Enfant de la Gironde, le comte de Peyronnet y naquit, en 1778, d'une famille parlementaire. Il vit en 93 son père monter sur l'échafaud. Après la Terreur, il eut de grands succès comme avocat, près des Lainé, des Ravez et des Martignac, se vit porter en triomphe par le peuple et arracher des mèches de ses cheveux par les femmes. En 1814, il brilla au premier rang des royalistes, s'éleva bientôt aux sommets de la magistrature, puis à la députation, puis aux ministères de la justice en 1821 et de l'intérieur en 1830. Ce dernier honneur lui coûta sept ans de détention, qu'il supporta avec la noblesse et la logique de toute sa vie. Il a donné à la littérature trois ouvrages remarquables : les *Pensées d'un prisonnier*, l'*Histoire des Francs* et la traduction de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay. Homme d'honneur et de talent, fidèle à ses opinions jusqu'au bout, simple et digne de son premier à son dernier pas, Peyronnet a emporté l'estime et l'affection de ses ennemis eux-mêmes, si un tel homme avait des ennemis.

Les amiraux Roussin, Baudin et Jacob. — Deux gloires et une notabilité de notre marine. Né à Dijon, en 1781, le baron Roussin est un admirable exemple du mérite élevé par lui-même. Il débuta comme mousse, gagna ses premiers grades au tranchant du sabre, fut reçu aspirant dans un concours public, se distingua sur les mers de l'Inde, de 1802 à 1810, commanda *la Gloire* dont il justifia le nom, exécuta d'utiles et grands travaux hydrographiques, s'immortalisa en forçant les passes du Tage, en 1831, représenta noblement son pays comme ambassadeur à Constantinople, fut pair et deux fois ministre actif et éclairé, et mourut enfin amiral de France, membre de l'Institut et du Bureau des longitudes. Son fils porte dignement son nom, et promet de continuer son œuvre.

Changez les dates et les lieux, passez de Lisbonne à

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

Naples, de Rio-Janeiro à Saint-Jean-d'Ulloa, et vous aurez la vie, moins habile, plus indépendante, mais non moins glorieuse de Baudin, enlevé par la mort à l'heure même où il recevait le bâton d'amiral.

Le comte Jacob, amiral aussi, avait gagné ce titre par des services moins illustres mais fort actifs, depuis 1794 jusqu'à 1834.

Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe éminent, entra à l'Institut, sous l'Empire, avec son livre *le Pilote français*, chef-d'œuvre aussi honorable pour la France que pour son auteur. Il avait accompagné d'Entrecasteaux à la recherche de La Peyrouse. L'Angleterre lui doit la terre de Van-Diemen, découverte d'après ses cartes et ses plans, saisis sur l'officier qui en était porteur. Beautemps-Beaupré a laissé une masse de notes inestimables pour la science, dont il était comme le phare lumineux.

Thibaudeau, Mauguin, Vivien, Blanqui (de l'Institut), Léon Faucher. — Cinq législateurs célèbres hier, oubliés aujourd'hui. Ainsi passent les gloires de Parlement. Thibaudeau était le dernier conventionnel de la première République: il est mort sénateur du second Empire; c'est dire assez qu'il s'était largement converti. Mauguin remplissait le monde de ses discours, après 1830. Il avait l'esprit, le savoir, la séduction, tout, sauf le jugement. Vivien joignait le fond à la forme, la raison à l'éloquence, le style à la parole; de plus, c'était un homme irréprochable. Aussi, a-t-il fait moins de bruit et plus de besogne que Mauguin. Blanqui (de l'Institut) était un économiste et un écrivain de premier ordre. Son Ecole du commerce et ses écrits assurent l'avenir de son nom. Il en faut dire autant de Léon Faucher, qui n'exila jamais les belles-lettres de son portefeuille de ministre.

F.-R. Lamennais. — Apôtre et blasphémateur de l'Eglise, flambeau et torche de notre siècle, colonne de l'autorité et drapeau de l'anarchie; on pourrait lui appliquer les vers de Corneille sur Richelieu :

> Il a fait trop de bien pour en dire du mal,
> Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

Silence donc sur ce génie égaré et sur cette gloire fatale. Respect à cette tombe scellée du jugement de Dieu. Voici les simples faits de sa vie; — *ad narrandum, non ad probandum.*

François (ou Félicité) Robert de Lamennais naquit, en 1781 ou 1782, à Saint-Malo, à quelques pas de Broussais et de Chateaubriand, d'une famille de négociants armateurs, anoblie par Louis XVI pour avoir nourri le peuple dans la disette. Fougueux et indocile, dès l'enfance, privé de la douce influence d'une mère, il ne se calma qu'en se jetant dans l'étude et la piété. Son frère aîné, aujourd'hui chef de la doctrine chrétienne, en Bretagne, lui enseigna le latin; mais il se forma bientôt lui-même chez un oncle, qui livra à son ardeur une bibliothèque de campagne. Il y dévora surtout Nicole et J.-J. Rousseau. Il reçut la tonsure à vingt-neuf ans et le sacerdoce à trente-cinq, en 1817. Il avait déjà publié, à la Restauration, des lettres où il regrettait de voir « un despotisme faible succéder à un despotique fort. » Son premier, son vrai chef-d'œuvre, fut l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.* « La société, y disait-il, n'est plus qu'un doute immense. L'Europe va devenir un cadavre. Rendons-lui la vie en lui rendant la foi. » Et, avec une force de logique, d'éloquence et de style qu'il n'a jamais dépassée, il ramenait les esprits à l'autorité religieuse et politique, en allant jusqu'à traiter de schismatique l'Eglise gallicane. En 1829, il prédit la révolution de 1830 : « Cette révolution éclatera parce qu'il faut que les peuples soient à la fois instruits et châtiés. Elle s'étendra de la France à toutes les nations où domine le libéralisme comme sentiment, et, sous ce rapport, il est universel. Le despotisme et l'anarchie se disputeront longtemps l'empire jusqu'à ce que les vérités, d'où dépendent le salut du monde, aient pénétré dans les esprits et disposé toutes choses pour la fin voulue de Dieu. » Et pourtant, le vertige saisit le prophète lui-même en 1831. Grégoire XVI dut frapper son hardi journal *l'Avenir.* Il se soumit en rongeant le frein, et se révolta bientôt dans les *Paroles d'un croyant*, puis dans les *Affaires de Rome.* Déjà les abbés Lacordaire et Gerbet, ses disciples, l'avaient abandonné. Le théologien devenait tribun, et le prêtre hérétique. Ce fut peut-être une erreur de ne pas endormir alors cet ambitieux sous la pourpre. En 1848, *le Peuple constituant* mit le comble aux violences de Lamennais. Le pouvoir temporel lui-même dut lui imposer silence, — et, retiré dès lors rue du Grand-Chantier, dans l'obscure étude de l'*Enfer* du Dante, on n'eut plus de ses nouvelles que pour apprendre sa mort. Elle fut conforme à la seconde moitié de sa vie. Le tableau qu'en a tracé M. Pelletan est celui de la fin d'un panthéiste (1).

Un témoin de la vente du mobilier de Lamennais a donné de curieux et tristes détails sur sa dernière habitation. La rue du Grand-Chantier est parallèle à la rue du Temple. La maison où mourut l'auteur des *Paroles d'un Croyant* est tout en pierres de taille, à peu de distance de l'hôtel Carnavalet, qui fut la propriété de Mme de Sévigné. La porte cochère, large, mais noire et basse, est surmontée d'un grand médaillon. Une sorte de casque phrygien vient s'y adapter et lui donne un aspect étrange. On dirait un reste du jacobinisme de 93. Les conventionnels devaient habiter de ces maisons-là. Vous montez au troisième étage, qui n'est séparé du toit que par les mansardes. C'est là qu'était retiré le philosophe de l'*Essai sur l'Indifférence.* Le logement rappelle par sa distribution et sa retraite sur une cour, dans le quartier si calme du Marais, la maison que J.-J. Rousseau habitait près de la Halle au blé. En entrant dans la cuisine de Lamennais, on pense à celle de Thérèse, la gouvernante de Jean Jacques. Cependant, si modeste qu'il fût, cet appartement était orné de meubles

(1) « Il avait prévu depuis longtemps la funèbre entrevue. Il était prêt. Il avait choisi la place de son tombeau. *Je veux être enterré*, avait-il écrit, *au milieu des pauvres et comme les pauvres; on ne mettra rien sur ma fosse, pas même une simple pierre.* (Et il avait ajouté, dit-on : ni prêtre, ni église, ni prières catholiques.) Un jour, une longue larme, montée du cœur, coula en silence sur sa joue, mais elle sécha aussitôt dévorée par le feu de la douleur. Ce fut tout. Il ne chercha pas à la retenir et encore moins à l'expliquer. Les ombres du passé vinrent errer autour de son chevet; il les écarta du geste pour reprendre sa méditation du grand inconnu. Enfin, l'heure suprême approchait. Sa paupière tomba, une voile passa sur sa figure. Un disciple l'appela à haute voix pour s'assurer si la mort avait porté le coup. A cet appel, il rouvrit les yeux, et dit en souriant, le regard levé : Quel beau moment! Vers trois heures du matin, il murmura : Six heures encore! Il voulait voir le jour une dernière fois, et, comme Gœthe mourant, il avait soif de la lumière. Son vœu fut exaucé. Le soleil entrant à plein flot par sa fenêtre alla inonder son chevet. La main d'un assistant cherchait à l'écarter de sa figure. Laissez, dit-il, il vient me chercher. Le rayon matinal jouait dans ses cheveux blancs. Le rhythme régulier de sa respiration soutenait à peine sa poitrine. Il dormait; non, il mourait. Et, en effet, à neuf heures, au terme qu'il avait assigné, il rendait le dernier soupir. Une heure auparavant il avait demandé à changer de linge pour comparaître dignement devant l'hôte mystérieux. » (Eug. Pelletan, journal *le Siècle.*)

et de tapis d'une grande élégance. L'abbé de Lamennais avait des goûts d'artiste ; outre sa bibliothèque, qui était choisie, il a laissé des tableaux, des objets d'art, des meubles de Boule, etc. J'ai été surpris de ne voir, ni dans le cabinet ni dans la chambre, aucun Christ, aucune Vierge, aucun de ces bénitiers qu'on trouve dans les chaumières

Morts de 1851 : Au centre, Bomarsund incendié ; en haut, Lallemand, Visconti ; en bas, Villèle, Ronssin ; à gauche, Armand Bertin, Silvio Pellico ; à droite, Lamennais, Rubini.

comme dans les manoirs de la Bretagne. Rien n'annonçait le prêtre ni même le chrétien, dans cette demeure solitaire. J'ai éprouvé un vague saisissement quand j'ai vu la cohue des marchandes à la toilette se disputer des gilets de flanelle, des robes de chambre, des pantalons, des draps de l'illustre penseur. La vente des livres a donné des résultats significatifs. Les œuvres de Châteaubriand, avec des annotations de l'auteur et des réflexions de La-

mennais, ont dépassé 400 francs. Les collections richement reliées de l'*Avenir* et du *Peuple constituant* ne se sont vendues que 40 francs et quelques centimes.

Lamennais avait écrit dans ses dernières années: «Nous n'avons à désavouer aucune de nos paroles en tant que sincères; mais nous nous sommes souvent trompé, et même gravement.»

Silvio Pellico naquit à Saluce (Piémont) en 1789. Le malheur le rendit poëte dès l'enfance. Il chanta l'exil de son père, fonctionnaire banni par la révolution, et obligé de se réfugier dans les Alpes, où il vécut errant et misérable avec sa famille. Revenu à Turin après l'orage, Pellico y trouva les idées françaises, et bientôt la France elle-même avec Napoléon. Il oubliait Dante pour Corneille, lorsque les *Tombes* d'Ugo Foscolo lui arrivèrent sous la main. L'Italien se réveilla et fit jouer *Francesca di Rimini*. Cette tragédie eut un beau succès et fut suivie d'une traduction de *Manfred*. Lord Byron en fut si touché qu'il traduisit son traducteur. Alors, en 1820, Pellico s'attira la censure autrichienne pour ses articles au *Conciliateur*, articles inoffensifs cependant, comme le journal qui les publiait. « Rien que la mort n'étant capable d'expier ce forfait,» Silvio reçut la grâce de la vie, et fut envoyé au *carcere duro* du Spielberg. On sait, par ses propres Mémoires, son admirable résignation chrétienne. Le captif abandonna sans murmure à ses juges plus que sa liberté : il leur abandonna son chef-d'œuvre poétique, les quatre premiers chants de *Rienzi*, qu'il n'a jamais achevé. Après dix ans de cachot, il rentra épuisé à Turin, où il écrivit ses *Prisons*, et s'éteignit lentement dans les œuvres pieuses. Rare et touchant exemple de la force de la vertu, Pellico n'a qu'un talent de second ordre, et le livre, dicté à son cœur par la foi, sera immortel comme la foi elle-même.

Visconti. Grand architecte, fils d'un grand archéologue, Louis-Tullius-Joachim Visconti naquit à Rome en 1791, et a été naturalisé Français en 1799. Sous la direction de M. Percier, il obtint à l'école d'architecture trois prix coup sur coup. En 1825, il fut nommé architecte de la bibliothèque royale, et il fit jusqu'à vingt-neuf projets pour la reconstruire. Dans cette création indépendante, il eût pu inscrire sans entraves sa pensée et manifester son intention et son goût, tandis que dans l'achèvement du Louvre, il a dû faire « abnégation de tout amour-propre pour conserver à ce monument le caractère que ses devanciers lui ont imprimé. » La mort ne lui a pas permis de couronner son œuvre, mais le plan qu'il a tracé est suivi par M. Lefuel, son digne continuateur. Ce plan a le mérite de la simplicité et de la sagesse dans un sujet qui a enfanté tant de projets aventureux.

Les autres grands travaux de Visconti sont : le Tombeau de Napoléon, qui aura ici son histoire à part, les mausolées de Soult, de Lauriston, de Suchet, de Saint-Cyr, etc., de nombreux hôtels et de riches palais, et les quatre fontaines Gaillon, Molière, Louvois et Saint-Sulpice.

— Les peintres John Martyn, Duval Lecamus, Vanderburch, Ach. Giroux, J. Joyant, Goyet, etc.; les chanteurs Rubini, Laurent et Henriette Sontag (1); les acteurs Sauville, Lepeintre aîné, Rébecca Félix, sœur de Mlle Rachel, miss Smithson (Mme Berlioz), Desmonssaux, Serre, le fameux Charles Kemble (2), Mlle Rimblot doivent s'inscrire encore au nécrologe annuel de l'art.

(1) Voyez son portrait et sa notice, tome XVII, p. 225.
(2) Voyez l'histoire de sa jeunesse, t. XVII, p. 254.

Martyn est l'auteur des grandes toiles de *Ninive* et de *Babylone*, si souvent reproduites par le burin.

Duval Lecamus est connu du *Musée des Familles* par ses meilleurs tableaux de genre gravés dans nos colonnes. Il avait autant d'esprit au bout de la langue qu'au bout du pinceau, et il était assez bien posé comme homme du monde et comme maire de Saint-Cloud. Son fils porte dignement son nom.

Giam-Battista Rubini est le plus heureux et le plus illustre parvenu de l'art du chant. Il naquit en 1793 (la même année que Rossini), au village de Romano, près de Bergame, cette ville que les Italiens n'appellent plus la patrie d'Arlequin, mais la *cilta dei tenori*, depuis qu'elle a vu naître tous les ténors fameux qu'a produits l'Italie pendant un demi-siècle : Viganoni, Bianchi, Nozzari, Bordogni, Donzelli, les deux Davide, père et fils, et les trois frères Rubini.

Le père de l'illustre ténor, dit un de ses biographes, était un petit messager de village, entre Romano et Bergame. Il eut l'ambition de faire de son fils Giam-Battista un tailleur, et il le mit en apprentissage dans cette ville. Un jour que le jeune Rubini, assis sur son établi, les jambes pliées, contre une fenêtre ouverte, chantait à tue-tête, un amateur, qui passait dans la rue, étonné d'entendre cette belle voix, lui conseilla d'en tirer parti et de laisser là l'aiguille. Rubini fut mis dans une maîtrise ; il en sortit à dix-huit ans pour se donner au théâtre.

Dans le splendide château qu'il avait fait bâtir au village même où il était né, et où il est mort ce dernier printemps, une pièce était consacrée à renfermer les plus riches trophées de son art : couronnes d'or, bijoux de toutes sortes, odes et dithyrambes. Le premier et le plus précieux pour lui de ces titres de noblesse était une vieille affiche, encadrée sous glace, dans laquelle l'*impresario* du théâtre de la *Scala*, à Milan, annoncait, en 1812, à l'ouverture de la saison théâtrale, la composition de sa troupe. Le dernier nom porté sur la liste des *seconds ténors du chœur* est celui de Giam-Battista Rubini. Il gagnait alors dix sous par soirée! Deux ans après, il s'engagea dans une troupe ambulante, et son premier rôle fut celui d'Argirio de *Tancredi*. Il se trouvait, à vingt ans, le père d'une Aménaïde qui en avait plus de cinquante. Les affaires de cette troupe allaient si mal, que l'*impresario* imagina de changer ses chanteurs en danseurs, et son opéra en ballet. Il leur fit apprendre un ballet en vogue alors, qui s'appelait *I Molinari* (*les Meuniers*). La répétition se fit dans un pré, au coin d'un bois, puis on alla jouer ce ballet dans je ne sais quelle bourgade. La chose tourna au tragique, et le public, furieux, voulait faire un mauvais parti aux danseurs improvisés, qui durent passer la nuit enfermés dans le théâtre, et réduits à manger les pommes qu'on leur avait jetées. Rubini aimait à rappeler ce premier épisode de sa vie d'artiste.

Vingt ans plus tard, cet homme, qui chantait à dix sous par jour, gagnait 500 fr. par soirée, — et se trouvait à la tête d'une fortune de quatre millions.

Rubini débuta à Paris en 1825, et personne n'a oublié ses succès. En 1827, il épousa, à Milan, une cantatrice française, Mlle Chomel, appelée la Comelli. Leur contrat fut signé sur la scène de la *Scala*, au dénoûment du *Barbier de Séville*, avec le public entier pour témoin de noces, et applaudissant les nouveaux mariés.

Rubini revint à Paris en 1828, et ne quitta plus notre scène italienne, jusqu'à sa retraite en 1842.

En quittant Paris, il alla fonder le nouveau théâtre italien de Saint-Pétersbourg, avec Tamburini et Mme Pauline

Viardot. Enfin, il dit adieu au théâtre, en 1845, ayant cinquante-trois ans, pour se retirer dans son *palazzo* de Romano, et jouir en paix de sa grande fortune. Il a légué à la ville de Bergame un conservatoire de chant et de musique.

— 1854 a enlevé à la littérature et à la presse une centaine d'écrivains et de journalistes plus ou moins importants, dont cinq membres de l'Académie française : Tissot et Jay remplacés par monseigneur Dupanloup et M. de Sacy, et le comte de Saint-Aulaire, Ancelot, Baour-Lormian, qui attendent encore des successeurs.

Tissot, traducteur des *Églogues* de Virgile, successeur de Delille dans la chaire de poésie latine, auteur de plusieurs écrits montagnards et voltairiens, n'a laissé qu'un ouvrage remarquable, et cet ouvrage n'est pas de lui. Ce sont les *Leçons et modèles de littérature française, du neuvième au dix-neuvième siècle*, que vient de réimprimer fort à propos M. Didier (1), — le meilleur recueil, sans contredit, des chefs-d'œuvre de notre langue. Le nom de Tissot vivra par cette compilation digne de toutes les bibliothèques, et aussi par l'éloge indulgent qu'a daigné faire de ses travaux, en mettant de côté ses opinions, son illustre successeur monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans.

La réception et le discours de ce dernier ont été l'événement académique de 1854 ; ils ont renouvelé l'antique alliance de l'Eglise et des lettres, de l'épiscopat et de l'Académie française, comme l'orateur l'a expliqué avec tant d'éloquence (2).

Jay avait été fondateur du *Constitutionnel*, et n'avait pas suivi ce journal dans sa conversion. Il était devenu si obscur depuis, que nous avouons ignorer ses titres littérai-

(1) Deux volumes, grand in-8° jésus, illustrés, 20 fr.

(2) « C'est un évêque, a-t-il dit, plutôt qu'un littérateur qui a été l'objet de votre choix, et il ne vous en doit que plus de reconnaissance.

« Non pas que le littérateur n'ait ici une haute mission à remplir, et que je n'en accepte avec empressement tous les devoirs. L'accord est facile entre l'honneur que je reçois de vous, les goûts naturels de mon âme, et les obligations les plus saintes de ma vie.

« Je n'ai jamais pensé, en effet, que les lettres ne fussent qu'une vaine parure, un ornement de convention pour les sociétés humaines; non, les lettres, dont vous ouvrez aujourd'hui devant moi la plus illustre demeure, ont une gravité, une grandeur, une utilité supérieure, qui leur sont propres, et que l'Eglise n'a jamais méconnues.

« Sans doute, l'Eglise cultive avant tout les lettres divines; mais elle a des lois qui défendent l'entrée de son sanctuaire à ceux qui sont étrangers aux lettres humaines : elle a même de hautes révélations qui lui font découvrir dans les lettres humaines un rayon de splendeur divine.

« Que sont, en effet, les lettres? Simplement la pensée et la parole de l'homme sur la terre ; mais, après la pensée et la parole de Dieu, rien n'est plus grand !

« Dans leur expression la plus élevée et la plus brillante, les lettres sont la splendeur du vrai, du beau, du bien, qui sont choses divines, et voilà pourquoi ce n'est pas seulement par une vaine figure de langage qu'on dit le sanctuaire des lettres.

« Dans leur expression la plus vulgaire et la plus simple, elles renferment encore la puissante harmonie des mots, des idées et des choses, c'est-à-dire la paix du monde. *Les troubles sont mauvais grammairiens*, disait autrefois Montaigne, et avec vérité. Oui, quelque étrange que cette assertion puisse paraître, je ne crains pas d'affirmer que la grammaire et le dictionnaire sont deux colonnes de la raison et de la société humaines ; et si je pouvais être accusé d'émettre ici un paradoxe, ce ne serait pas devant vous, messieurs, défenseurs et gardiens de ces grandes choses, et qui en faites un de vos plus beaux titres de gloire. »

res. M. de Sacy, des *Débats*, son remplaçant, nous les révélera sans doute avec l'érudition et l'urbanité qui le caractérisent.

Nous attendrons aussi les prochaines élections pour écrire les notices du comte de Saint-Aulaire, de Baour-Lormian et d'Ancelot. (Voir pour celui-ci notre chronique d'octobre dernier.)

Le nécrologe littéraire de 1854 comprend encore : En Allemagne : Jean-Renaud Lenz, auteur et artiste dramatique ; Ch.-Fréd. Eichhorn, historien jurisconsulte ; Schelling, philosophe. — En Angleterre : John Wilson (Christopher North), James Montgomery, poëtes; Lockart, gendre de Walter Scott, directeur du *Quarterly-Review*. — En Italie : Angelo Canova, artiste et auteur dramatique ; Gabriel Rossetti, poëte et critique. — En France : *Poëtes* : O. Seurre, Denne-Baron, E. Dupré de Saint-Maur. — *Romanciers* : Emile Souvestre, Loëve-Weimars. — *Auteurs dramatiques* : A. Arnould, E. Alboize, Cordelier-Delanoue. — *Orientalistes* : Ducaurroy, Alix Desgranges. — *Journalistes* : Armand Bertin, rédacteur en chef du journal des *Débats*; A. Jullien, J. Maurel, Horace Raisson, Léon Thiessé, Virmaître, du *Corsaire*; Loëve-Weimars, Léon Paillet, Albert Clerc, etc.

On trouvera dans un de nos prochains numéros des notices sur les trois plus importants écrivains de cette liste : Emile Souvestre, Aug. Arnould et Loëve-Weimars.

Armand Bertin, rédacteur en chef du *Journal des Débats*, continuait les fortes et habiles traditions de son père et de son oncle, les vrais fondateurs du journalisme moderne. Sous sa direction souveraine, aimable, laborieuse (1), et grâce à ce respect de si bon goût pour ce qu'il appelait : *la profession*, il avait su traverser les révolutions en défendant l'autorité, sans rien perdre de son influence sur le public. Son pouvoir se maintenait et s'accroissait encore par son désintéressement. Cet homme qui disposait de tant de faveurs n'était pas même décoré, et n'avait d'autres trésors que des objets d'art et une bibliothèque. Il est vrai que, grâce à la patience et au goût du maître, cette bibliothèque était digne d'un roi. Hélas! elle s'est dispersée au feu des enchères, et il ne reste plus de M. Armand Bertin que le souvenir du premier journaliste de ce siècle, et le *Journal des Débats* continué par son digne frère et ses illustres collaborateurs.

Tholozan. Un souvenir à cet homme du monde et à cet homme d'esprit, qui était notre collaborateur élégant entre deux causeries et deux voyages. Relisez sa prose et ses vers dans nos derniers volumes : les *Types perdus*, les *Trois châtelaines*, le *Souvenir des Ardennes*, etc., et vous lui donnerez un regret sincère comme tous ses amis, c'est-à-dire comme tous ceux qui le connaissaient.

Pagnerre, libraire-éditeur intelligent et dévoué, mérite une place dans l'annuaire des lettres françaises, qu'il a contribué plus que personne à sauver de la contrefaçon étrangère. Cette œuvre excellente et la fondation du Comptoir d'escompte doivent consoler sa mémoire de l'avortement de ses rêves politiques.

— Le monde aussi a eu ses deuils en 1854.

La marquise de Malestroit de Bruc (née de Brissac) a rejoint là-haut son mari, dont nous parlions ici même, il y a deux ans. C'est à elle que nous adressions en 1845 nos lettres sur la *Trappe de Belle-Fontaine* (2).

La grandeur de la naissance et de la position formait

(1) Jamais un seul numéro des *Débats* n'était tiré sans que M. Bertin n'en eût revu lui-même, chaque nuit, toutes les épreuves, depuis le titre jusqu'à la signature.

(2) Voyez le tome XIII du *Musée*, pages 90, 119.

la moindre qualité de la marquise de Malestroit. C'était un de ces anges de bonté, de douceur, de dévouement et de charité, que Dieu envoie de loin en loin sur la terre pour y donner l'exemple de toutes les grâces et de toutes les vertus. Comme fille, comme sœur, comme épouse, comme amie, comme chrétienne, comme mère des pauvres, comme modèle d'une société qui s'en va, comme châtelaine adorée de ses Vendéens, qui étaient ses enfants, la marquise sera suppléée ici-bas, — ne fût-ce que par sa famille ; — mais, hélas ! elle ne sera jamais remplacée. Sa mort a été douce, édifiante, admirable, à l'égal de sa vie, dans ce beau château de la Noë, qui domine Valet de ses terrasses italiennes, et où le voyageur, le poëte et l'indigent recevaient une hospitalité si noble et si cordiale.

Mme Arsène Houssaye. — Rouvrez le tome XX du *Musée des Familles*, à la page 333, et revoyez-y cet hôtel délicieux qui pare le naissant quartier Beaujon. Dans cette demeure princière de M. Arsène Houssaye, notre collaborateur et le directeur de la Comédie-Française, vivait, parmi les fleurs, les ombrages et les eaux jaillissantes, à côté d'un enfant unique, heureux et adoré, une femme toute charmante de jeunesse, de beauté, de grâce et d'esprit, étoile douce, modeste et souriante de la littérature, des arts et des salons. Lehman, Vidal et Jouffroy avaient peint et sculpté son image. Toutes les célébrités de l'intelligence et du monde se groupaient autour d'elle et lui composaient une famille glorieuse et chérie. Eh bien, le 13 décembre dernier, nous portions en terre cette autre Ophélia, noyée aussi, en cueillant des doigts de mort, dans sa vingt-huitième année. L'église de la Madeleine ne suffisait pas au cortége de deuil, où trois cents poëtes, artistes, hommes d'État, philosophes, comédiens, réfléchissaient aux vanités d'ici-bas. Le cercueil croisait sous le porche une robe de mariée. Le drap noir disait au bouquet blanc : Voilà où tu marches ! Notre premier théâtre avait fait relâche, et était là tout entier dans la nef. Les reines de Corneille et de Molière pleuraient sous le crêpe, à l'ombre d'un pilier ; et les huit jours suivants, chacun regardait, avec un frisson la loge directoriale vide, où Mme Houssaye penchait nagnère sa jolie tête couronnée de fleurs.

La pauvre jeune femme, dit M. Jules Lecomte, a vu tomber les dernières feuilles de ce jardin où elle aimait le soleil, et qu'elle peuplait de plantes rares, les montrant avec une joie moins sérieuse que son grave esprit. Il n'y a pas six mois qu'elle nous faisait ainsi contempler quelques rosiers nouveaux dont elle attendait les éclosions pleines d'éclat et de senteur. Hélas ! si désormais ces roses fleurissent pour elle, c'est qu'on les portera sur son tombeau.

Mme Arsène Houssaye était fille de Mme Edmée Brucy, élève de Prudhon, qui a laissé d'admirables portraits, supérieurs par le dessin à ceux de Mme Vigée Lebrun et de Mlle Mayer.

Le comte de Raousset-Boulbon. — Ancien lion du café de Paris, colonisateur en Afrique, orateur des clubs en 1848, capitaine de condottieri au Mexique, où il a été fusillé, à trente-six ans, après des miracles d'audace. Beau, spirituel, ardent, passionné, d'une haute naissance, d'une intelligence supérieure, d'une force physique et morale digne des temps chevaleresques, ce gentilhomme était de la race des grands aventuriers, et se fût nommé Pizarre ou Cortez trois siècles plus tôt. — Il y a quelque chose là ! se disait-il en se frappant le front comme Chénier. Dédaigneux d'une fortune vulgaire, il avait entrepris de conquérir à la France une province de la Californie. Les balles de Santa-Anna ont tué ce noble projet, en brisant le cœur du héros sans briser son courage. Sa mort a été sublime de calme et de résignation chrétienne (1).

(1) On en jugera par ses dernières lettres : — « Guaymas, 10 août. — Cher et bon frère, quand tu recevras ces lignes, je ne serai plus de ce monde. J'ai une foi profonde dans l'immortalité de l'âme, je crois fermement que la mort est l'heure de la liberté, je crois fermement à la mansuétude infinie du Créateur envers sa créature. Lorsque je demeure quelque temps à suivre cet ordre d'idées, j'arrive à une exaltation qui me fait considérer la mort comme l'heure la plus fortunée de ma vie... Tu donneras la petite médaille que je portais au cou à ma nièce en souvenir de moi, et tu lui diras de se rappeler toujours, en la regardant, que la plus grande beauté de la femme c'est la sagesse ; qu'une femme doit avoir une vie sérieuse, et penser à son ménage, au lieu de rêver bals et colifichets : tout ce que tu feras pour faire de ta fille une femme de cette nature, dans le genre de sa mère, tu le feras pour son bonheur. Quant à tes garçons, donne à leur vie une occupation et un but, sinon tremble pour leur avenir. Tu le sais comme moi, par expérience, les neuf dixièmes des élèves sortent du collége sans avoir rien appris ; que tes enfants étudient beaucoup et surtout les choses pratiques ; le duc d'Aumale me disait : « Je ferai certainement enseigner à mon fils un état « manuel, pour qu'il puisse gagner sa vie. » Médite cette parole, et n'oublie pas qu'elle vient d'un fils de roi. Je te parle ainsi de tes enfants et de toi, parce qu'après une séparation de quelques années nous sommes destinés à nous revoir. La mort, c'est la réunion de ceux qui se sont aimés. Notre père était un homme qui n'avait guère l'habitude de dérider devant nous son visage sévère, comment se fait-il que depuis des années je le vois en rêve, toujours souriant et bon ! Comment se fait-il que j'ai conservé pour ma mère un culte et une affection, et de continuelles aspirations vers elle, moi qui ne l'ai jamais connue ?... C'est qu'il y a entre nous une chaîne mystérieuse qui commence avant le berceau, s'étend au delà de la tombe, et dont la vie n'est qu'un chaînon. Oui, nous nous reverrons. Il ne faut pas regretter ceux qui meurent, ils vont rejoindre ceux qui les ont aimés, et attendre ceux qui les aiment. Lorsque tu réfléchiras à ma vie, pense qu'il est des natures exceptionnelles que leurs qualités et leurs défauts emportent dans des voies étranges. Il ne faut les juger qu'avec une grande modération. » Et quelques heures après : « Mon bon frère, M. Calvo te donnera sur ma mort les détails que tu désireras connaître, et il pourra t'assurer, *de visu*, que j'ai franchi ce pas suprême comme il convient à un gentilhomme. Le curé de Guaymas sort d'ici. Mes dernières heures ne devaient être que calmes ; grâce à cet excellent prêtre, je sens qu'elles vont être douces. Je vais à la mort comme à une fête. Si tes enfants tombaient quelque jour dans les idées ridiculement irréligieuses où je me suis trouvé quelquefois moi-même, fais-leur lire cette lettre et dis-leur que leur oncle Gaston, qui, plein de vie, de force et de raison, est mort entre les mains d'un prêtre, était cependant un homme intrépide ; certes ce n'est pas la peur qui me fait agir ainsi. Je ne vois pas en Dieu un être terrible ; je le vois infiniment bon et miséricordieux, et, si je vais à lui, c'est que j'y suis poussé par le sentiment et le besoin d'aimer. »

« Gaston de Raousset Boulbon. »

Le comte de Raousset-Boulbon laisse plusieurs ouvrages qu'on va publier, et qui, sortant d'une telle âme et d'une telle plume, pourraient bien être des chefs-d'œuvre. Nous en rendrons compte.

LE GÉNÉRAL BOSQUET.

Mais voici, pour compenser tant de morts et de deuils, la tête d'un vivant illustre, en train de devenir immortel, le général Bosquet, commandant de division à l'armée d'Orient, le héros savant et intrépide qui conduisait les zouaves sur les hauteurs de l'Alma, qui sauvait miraculeusement les Anglais dans la plaine d'Inkermann et qui s'élancera un de ces beaux jours à l'assaut de Sébastopol. Son portrait, dessiné pour l'*Illustration*, d'après nature, et frappant de ressemblance, est le digne pendant de celui du général Canrobert qui figure quelques pages plus haut.

L'ANNÉE DRAMATIQUE.

Théatre-Français. — Le grand événement de l'année, à la Comédie-Française, a été une petite pièce en un acte, *La Joie fait peur*, de Mme Emile de Girardin, — ce fin sourire trempé de douces larmes, ce bijou de simplicité poétique, chaste, naïve, édifiante, dont nous avons signalé et encouragé le succès. Il dure encore en 1855, aux applaudissements des familles, sur les ruines de la *Niaise* et de *Rosemonde*, après avoir comblé les *absences* de Mlle Rachel, élevé M. Regnier au niveau de Talma dans l'attendrissement (1), et fait gagner à Mlle Dubois son diplôme de sociétaire. On a repris au même théâtre, fort justement et fort heureusement, les *Ennemis de la maison*,

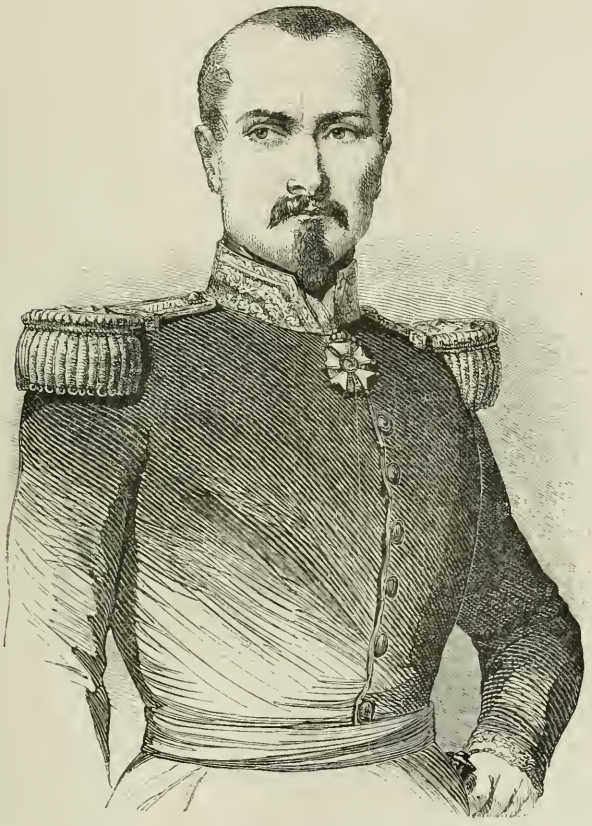
(1) M. Regnier a été nommé professeur de déclamation au

comédie spirituelle, alerte et mordante, de M. Camillo Doucet, qui restera au répertoire de notre première scène.

Odéon. — A l'Odéon, la *Conscience*, d'Alex. Dumas, prouve chaque soir à deux mille spectateurs, que le talent qui épouse la morale fait un mariage d'inclination et d'argent tout ensemble.

Opéra. — A l'Académie impériale de musique, les caprices de Mlle Cruvelli et les ronds de jambe des danseuses ont eu malheureusement plus de succès que les grands airs de la *Nonne sanglante* de M. Gounod.

Italiens. — Aux Italiens, l'ensemble des talents a ramené l'ensemble des bravos. Depuis Rubini, Mario, Lablache, Mmes Grisi, Persiani et Viardot, on n'avait rien applaudi de plus parfait que la *Mathilda* et le *Barbiere* de Rossini, et le *Trovatore* de Verdi, chantés par Lucchesi, Graziani, Bancardé, Rossi, Gassier, et Mmes Bosio, Frezzolini, Borghi-Mamo, etc.



Portrait du général Bosquet, commandant de division à l'armée d'Orient.

Opéra-Comique. — A l'Opéra-Comique, l'*Etoile du Nord*, maintenue au zénith par Battaille et Mlle Duprez, n'a laissé briller que les jolis *Sabots de la marquise*, éclat de rire de Sainte-Foy, le *Pré aux clercs*, verdoyant comme au premier jour, et la statue de *Galatée*, ressuscitée par Mme Ugalde.

Conservatoire, à la place de M. Samson, qui a reçu, pour la *Dot de sa fille*, la nouvelle chaire d'histoire et de littérature créée dans cet établissement.

Théâtre-Lyrique. — Ce théâtre s'est élevé du second rang au premier, sous le sceptre de M. Perrin, et grâce aux prodiges de Mme Cabel, qui s'est surpassée elle-même dans le *Muletier de Tolède*. Admirablement placée au boulevard, cette chanteuse entraînante y devient la fée de la musique populaire.

Gymnase. — Le Gymnase a volé deux perles littéraires au Théâtre-Français : le *Gendre de M. Poirier*, de notre collaborateur J. Sandeau (voir notre livraison de juillet dernier), et le *Chapeau d'un horloger*, audacieuse fantai-

sie de Mme de Girardin, dont le jeu de Lesueur a fait un éclat de rire homérique (1).

Boulevard. — A la Porte-Saint-Martin, le *Comte de Lavernie*, de M. Maquet; à la Gaîté, la féerie des 500 *Diables*; au Cirque-Napoléon, le *Nouveau Tom Pouce*, le *Tourniquet d'Halbing*, et les *lions dompt*és par Mlle Borelly, ont amusé et amusent encore sans danger les enfants de tout âge.

Ambigu-Comique. — A l'Ambigu-Comique, le Kean français, le terrible et déchirant Frédérick Lemaître a reparu dans le drame de *Paillasse*, plus alerte, plus puissant et plus fin que jamais. Les vrais talents sont comme les bons chevaux, excellents jusqu'à la vieillesse.

Vaudeville. — Au Vaudeville, enfin, la nouvelle direction de M. Boyer, après quelques tâtonnements inévitables, est sortie de l'ornière des inconvenances, et a frappé un coup de maître avec les *Parisiens*, de M. Barrière, comédie franche, courageuse, hardie, trop hardie même en certains détails; mais où étincelle le plus vif esprit, où bat le cœur le plus généreux, d'où jaillit la morale la plus sévère. Notre siècle mériterait cette verte leçon, et Dieu veuille qu'il en profite en l'applaudissant! A côté des scènes les plus émouvantes, fort bien rendues par Félix, Delannoy, Laba. Mmes Miroy, Luther et Saint-Marc, on trouve dans les *Parisiens* des tableaux d'une simplicité exquise, tels que celui-ci, que nous reproduisons de mémoire. Desgenais, rebuté des vices qu'il combat dans le monde, interroge au milieu d'un bal sa pupille Marie, ange de dévouement, égaré dans un enfer d'égoïsme.

Desgenais. Viens, Marie, j'ai besoin de me rafraîchir le cœur; car voilà deux jours que je n'ai causé avec toi... Depuis ce temps, qu'as-tu fait?... qu'as-tu pensé?...

Marie. J'ai pensé à vous comme toujours, en m'éveillant. (*Riant.*) Et ce matin, j'ai été réveillée de bonne heure... les oiseaux du dehors faisaient un tapage... ils ont demandé leur déjeuner plus tôt que d'habitude.

Desgenais. Ils allaient peut-être au château!... les intrigants!

Marie. La petite fille de l'aveugle est venue, c'était sa semaine aujourd'hui... je lui ai donné ses trente sous... (*Continuant.*) Et puis après, j'ai arrangé ma robe de bal... Me trouvez-vous bien?...

Desgenais. Tu es belle comme la vertu, Marie... Et hier, qu'as-tu fait?...

Marie. Hier!... nous sommes allées à l'église... (*A demi-voix.*) J'ai fait brûler un cierge pour vous.

Desgenais. Parle tout haut, chère fille, il n'y a que Dieu qui t'entende... Après?

Marie. Après, nous sommes allées au tombeau de Mme Didier et de Raphaël... Les dernières fleurs que nous avions portées étaient toutes mortes; mais, par exemple, les ifs sont bien beaux!... Il n'y avait personne dans le cimetière, parce qu'il faisait froid. Nous étions toutes seules; j'étais bien heureuse... Vous pleurez?

Desgenais. Marie, parle!... oh! parle encore. Après?

Marie. Après?... Nous sommes revenues en voiture, parce que ma tante était fatiguée. Nous avons rencontré l'abbé Pascal; l'abbé est monté dans notre voiture et il est venu dîner avec nous. Il n'y avait rien, mais il a bien dîné tout de même. Le soir, il a joué au piquet avec ma tante, et puis après elle m'a tiré les cartes, pour voir si je serais heureuse. L'abbé a un peu grondé, puis beaucoup ri; ma tante lui a fait aussi les cartes, à lui, afin de savoir si la quête de demain, pour les pauvres, serait bonne. Les cartes ont dit que non. Alors j'ai donné cent sous (2).

(1) Une lettre du ministre d'Etat vient de féliciter M. Montigny sur ses efforts pour élever le niveau de l'art, et de l'autoriser à monter au Gymnase des comédies en cinq actes.

(2) *Les Parisiens* sont en vente chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 *bis*, ainsi que toutes les pièces jouées sur tous les théâtres de Paris.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

Cedant arma togæ! disaient les anciens. 1854 n'a pas été de cet avis. Cependant Apollon a lutté de son mieux contre Mars, et la librairie a eu ses exploits comme l'armée d'Orient. Ils doivent trouver leurs bulletins dans le *Musée des Familles*, et nous allons satisfaire les nombreux lecteurs qui nous reprochent de ne pas les tenir assez au courant des bonnes publications.

— L'éditeur de MM. Guizot, Villemain, Cousin et de Barante, M. Didier, a lancé cinq nouveaux livres de ces maîtres illustres : *Monck, Chute de la République*, et *Méditations et études morales* par le premier;—*Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature*, par le second, — révélations qui ont fait autant de bruit que les canons de Sébastopol; — *Madame de Sablé*, ou *les Femmes et la Société du dix-septième siècle*, esquisse savante et délicate du troisième; du quatrième enfin, *l'Histoire de la Convention*, qui sera suivie de celle du *Directoire*, et qui rejoindra dans les bibliothèques celle des *Ducs de Bourgogne*. M. Didier a réimprimé en outre, avec un goût exquis, les œuvres complètes de Casimir Delavigne, dans le portatif et joli format elzévirien, en 4 volumes à 3 fr., 3 vol. pour le *Théâtre* et 1 vol. pour les *Poésies*, y compris les *Derniers chants*. Il a perfectionné encore l'*Éducation maternelle*, de Mme Tastu, ce bréviaire des mères de famille. Il a fait illustrer par Philipoteaux, de 25 portraits en pied, le *Siècle de Napoléon*, rédigé par Marco de Saint-Hilaire, Soulié, Gozlan, Blanqui, etc. — Il a concentré en un volume à 3 fr. les *Lettres choisies de Mme de Sévigné*, avec l'*Éloge* de Mme Tastu, couronné par l'Académie. Il a réuni, pour les jeunes personnes, grâce à Mlle Ulliac Trémadeure, un cours instructif et attachant d'astronomie, de minéralogie, d'histoire naturelle, etc., enrichi de gravures qui parlent vivement aux yeux. Chaque partie de ce cours forme un beau volume grand in-8°, à 6 fr.

— Le puissant libraire de l'Université, M. Hachette, a réalisé le problème de la lecture à la vapeur, par sa *Bibliothèque des chemins de fer*, déjà si riche et si variée. Elle se composera d'environ cinq cents ouvrages, dont cent cinquante ont paru et plus de deux cents sont sous presse. Occuper agréablement les loisirs forcés des voyageurs, leur fournir des renseignements exacts et complets sur tout ce qui peut les intéresser en route; les AMUSER HONNÊTEMENT et leur ÊTRE UTILE, voilà le but et la devise de cette collection. Ses nombreux volumes sont rédigés exprès, ou tirés des meilleurs auteurs. Chacun d'eux forme un ensemble à part, et peut s'acheter isolément. Ils sont tous imprimés dans un format portatif et commode, en caractères très-lisibles, même pour les yeux les plus délicats. Le touriste les place facilement dans sa poche ou dans son sac de voyage. Enfin, pour lui éviter tout embarras, les feuilles sont coupées d'avance, raffinement de prévenance inouï.

La Bibliothèque comprend 7 séries : guides-cicerone, — histoire et voyages; — littérature française,— *id.* ancienne et étrangère;— agriculture et industrie,—livres illustrés pour les enfants (les enfants voyagent aussi), et ouvrages divers. Nous avons remarqué : parmi les *Guides*, ceux de Strasbourg et du Rhin par M. Fréd. Bernard, de Nantes, par Moléri; du centre de la France, par A. Achard; de la Belgique, par Mornand; de Londres, illustré par Daubigny; — parmi les *Histoires et voyages*, *Jeanne-d'Arc* et *Louis XI*, par Michelet; *Fénelon*, *Guttemberg*, *Christophe Colomb*, etc., par Lamartine; *Richelieu* et *Mazarin*, par H. Corne; *Pie IX*, par Saint-Hermel; *Louis XII*, par Saint-Simon; *Guillaume le Conquérant*, par Guizot; *Napoleon Ier*, par Las-Cases; l'*Algérie*, par le général Daumas; la *Russie*, par Léouzon-Leduc, notre collaborateur; la *Californie*, par Auger: le *Spitzberg*, par Mme d'Aulnet (voyage extrêmement curieux); — parmi les *Littératures française et étrangère*, les chefs-d'œuvre de Chateaubriand, de Lamartine, de Balzac, de Soulié, de Bernardin

de Saint-Pierre, de Regnard, de Florian, de Beaumarchais, de Zschokke, de Dickens, de Walter Scott, de Sterne, de Gogol, etc.; — parmi les livres d'*agriculture* et d'*industrie*, des *Substances alimentaires* par Payen; la *Médecine domestique*, par Beaugrand; la *Télégraphie électrique*, le *Jardinage*, les *Chemins de fer*, etc.; — parmi les *livres d'enfants*, Berquin, Perrault, d'Audnoy, Genlis, Edgeworth, Fénelon, Swift, etc.; — parmi les ouvrages divers, les *Anecdotes* des faiseurs de mémoires; la *Chasse*, par Lavallée; les *Cartes*, par P. Boiteau; le *Sport* et le *Turf*, par Chapus, etc.

Il va sans dire que toutes ces publications sont à un bon marché extrême pour leur élégance, à 1, 2 et 3 fr. au plus. C'est l'application matérielle de la parole de Cicéron : « Les belles-lettres nous suivent partout, à la ville, à la campagne, à l'étranger. » Le libraire de l'Université ne devait pas moins à son siècle,—mais il a oublié Cicéron dans sa Bibliothèque. C'est une réparation à faire au plus tôt. Nous signalons même à M. Hachette les mots ci-dessus comme épigraphe de sa collection.

L'auteur du *Dictionnaire universel de géographie et d'histoire*, si justement populaire, M. Bouillet, vient de compléter ce grand ouvrage et ce grand service, à la même librairie, par le *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, digne et parfait pendant de son aîné, tout aussi indispensable et commode, et qui résume l'ensemble des connaissances humaines en un volume, à l'usage de tous les âges, de toutes les classes et de toutes les positions. De tels livres sont mieux que des chefs-d'œuvre, ils sont des bienfaits publics.

M. Hachette a continué aussi l'*Histoire universelle*, exécutée par séries chronologiques sous la direction de M. Duruy, le savant professeur. Aux histoires sainte, grecque, romaine, il a joint celles de France, d'Angleterre, d'Italie, des littératures et des mœurs anciennes et modernes, le tout signé par des notabilités spéciales et concentré en petits volumes qui tiennent sur l'étagère d'un boudoir comme dans la poche d'un écolier. Ce ne sera pas la faute de M. Duruy si l'ignorance trouve encore un refuge et la paresse un prétexte ici-bas.

— Outre l'*Histoire du tiers Etat* d'Augustin Thierry, que nous avons analysée en donnant la vie et le portrait de l'auteur (voir notre tome XXI, p. 233), M. Furne a mené à fin *Rome ancienne et moderne*, de notre collaborateur Mary Lafon (voir notre tome XX, p. 175); l'*Histoire de France*, d'Henri Martin, deux fois couronnée du prix Gobert par l'Académie, et dont nous rendrons un compte spécial; l'histoire fort intéressante de la *Maison royale de Saint-Cyr*, qui sera suivie de celle de l'*Ecole militaire*, par Th. Lavallée; et enfin la splendide collection des *Vierges* de Raphaël, dédiée à S. S. Pie IX, gravée sur acier, avec un fini étonnant, par les premiers artistes du genre, et composant une série de tableaux à faire envie aux cathédrales et aux musées. Il faudrait n'avoir pas cinq cents francs dans sa poche pour se refuser ces douze merveilles sur papier de Chine avant la lettre. L'éditeur, il faut le dire, a mis à la portée des amateurs deux tirages moins chers, à 7 fr. 50 c. la planche, sur papier blanc, et à 10 fr. sur papier de Chine. Nous garantissons aux plus difficiles qu'ils peuvent s'en contenter.

— La *Vie des peintres*, dont nous avons parlé et dont nous reparlerons plus d'une fois (voir notre tome XXI, p. 65), s'est poursuivie chez MM. Renouard, avec la constance et le progrès qui caractérisent cette maison. Les maîtres se succèdent et les écoles se complètent avec leurs plus illustres toiles, reproduites dans le texte qui les décrit, par nos graveurs les plus habiles... Le dernier des amateurs réunit de la sorte, franc par franc (au prix de deux cigares!) le musée le plus universel qui ait jamais paru. Nous vous dirons au premier jour où il en est, en vous offrant quelque nouveau chef-d'œuvre de ses galeries.

— Où en est aussi la belle publication de MM. Gide et Baudry : *l'Architecture et les arts qui en dépendent*, par M. Jules Gailhabaud? (Voir notre tome XIX, p. 215.) Elle en est à sa 80e livraison, c'est-à-dire à près de moitié chemin, et les miracles de la gravure en couleur s'y succèdent comme des éblouissements. Pour se figurer les tours de force de cet art prestigieux, il faut voir la travée de la cathédrale de Cologne, le plafond du palais Chiaramonte de Palerme, la cour du Palais-vieux de Florence, les vitraux de Chartres et de Vendôme, etc. C'est à faire douter que les modèles soient aussi riches et aussi brillants que les copies.

Les mêmes libraires, à l'affut de tous les progrès, vont nous donner le dernier mot de la photographie dans l'*Œuvre de Rembrandt*, reproduite par le soleil, ce maître infaillible, sur les meilleures épreuves originales; de sorte que les eaux-fortes du roi de la gravure, devenues si rares, si chères et si introuvables, vont rentrer chez tous les amateurs, au prix de 20 fr. la livraison in-folio, 100 fr. l'œuvre entière, qu'on n'aurait pas réunie pour 20,000 fr.

MM. Gide et Baudry sont aussi les éditeurs de la seule publication qui dût consoler la science et le monde de l'irréparable mort d'Arago. Les *Œuvres complètes* de ce grand vulgarisateur des conquêtes du génie humain, qui était en même temps le professeur le plus attachant qu'on pût entendre, et qui restera l'un des écrivains les plus distingués qu'on puisse lire (voir la Notice sur Arago, dans notre tome XV, p. 217), rendront autant que possible à chacun sa parole inimitable de précision et de clarté, son initiative si féconde et si entraînante, ses leçons qui mettaient le ciel même à la portée de la terre, en rendant la science visible à l'œil nu comme le soleil en plein midi. Les *Œuvres d'Arago* formeront douze volumes in-8 de 600 pages, à 7 fr. 50 c., presque tous inédits. Quatre ont déjà paru : les *Notices biographiques*, deux volumes (ces fameux éloges de Volta, de Watt, de Carnot, d'Ampère, de Monge, etc., qui éclairèrent et passionnèrent si fortement les esprits); les *Notices scientifiques*, un volume (ces traités merveilleux du tonnerre, de l'électricité, du magnétisme, des aurores boréales, etc.), et l'*Astronomie populaire*, c'est-à-dire le résumé des leçons et des découvertes de l'Observatoire et de l'Institut, la quintessence des travaux herculéens de l'auteur, le dernier mot de la science contemporaine. Et ce mot est toujours dit de manière à être non-seulement compris mais encore aimé de tous et de chacun, de l'ignorant comme de l'érudit, de l'homme du monde et de la femme elle-même; car personne, nous le répétons, et nous le savons par expérience, personne n'a possédé comme Arago le don de plaire et d'attacher en instruisant, et de se jouer pour ainsi dire avec les sphères et les planètes. Nous reviendrons en détail sur cette publication, qui semble faite exprès pour la masse de nos lecteurs.

— En fait d'ouvrages d'imagination, on a plus réimprimé qu'imprimé en 1854; on a relu plutôt que lu, comme faisait Royer-Collard. MM. Michel-Lévy eux-mêmes, ces éditeurs si actifs et si féconds, n'ont publié rien de mieux, comme nouveautés, que deux choses anciennes, trop oubliées, il est vrai, et assurées de renaître avec éclat : les *Œuvres de Stendhal* (Henri Beyle) et celles de *Charles de Bernard*. Depuis la mort de Balzac, pas un moraliste n'a égalé ces deux disciples du maître, si opposés toutefois l'un à l'autre. C'est donc un vrai service que leurs libraires posthumes rendent aux lettres en réunissant enfin leurs ouvrages égarés dans les cabinets de lecture, et si dignes des bibliothèques.

L'auteur de la *Comédie humaine* appelait Stendhal « un des esprits les plus remarquables de ce temps-ci. » C'est la vérité à plusieurs égards. Le *Rouge et le noir*, la *Chartreuse de Parme*, les *Chroniques italiennes*, les *Mémoires d'un touriste*, etc., sont des mets de roi pour les gourmets littéraires. Mais ceux-ci étant le petit nombre, les livres de Stendhal restaient inconnus de la masse. Grâce à MM. Lévy, chacun pourra lire ce touriste original, ce railleur sans illusion, ce subtil anatomiste du cœur,—cette histoire effrayante des excès de l'orgueil impuissant, qui

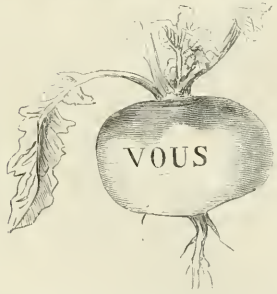
s'intitule le *Rouge et le noir*, cette *Chartreuse* digne de Machiavel, où les passions et les gloires humaines, y compris la gloire des Alexandre et des César, sont toisées d'un œil si glacial et réduites d'une main si infaillible ; ces tournées d'artiste en Italie, ces vies de Mozart, de Rossini et de Haydn ; ces mémoires, enfin, et cette correspondance d'une finesse achevée, d'une franchise sans égale, d'une touche qui rappelle Voltaire et Beaumarchais. Nous disons : chacun pourra lire, et non : chacun devra lire ; car Stendhal ne convient pas à tout le monde. Il déplaira aux esprits poétiques et aux âmes confiantes. Il blessera au cœur les jeunes gens et les femmes, et il les égarerait cruellement s'ils le prenaient pour guide. Nous les en avertissons au nom de leur repos et de la morale ; mais, cette réserve faite, nous sommes de l'avis de Balzac : Pour les têtes solides, pour ceux qui ont vécu et qui savent, pour ceux qui placent les choses au-dessus des mots, Stendhal est un observateur et un écrivain de premier ordre, le Saint-Simon du roman contemporain.

Moins profond et moins hardi, mais aussi délicat et plus gracieux que l'auteur de la *Chartreuse*, plus consolant, plus varié, plus attachant et plus habile, Charles de Bernard sied et plaît à tous, sans exception et sans danger. Le *Nœud gordien*, où Balzac eût signé la *Femme de 40 ans*, la *Peau du lion*, *Gerfaut*, le *Paravent*, les *Ailes d'Icare*, le *Beau-père*, l'*Homme sérieux*, le *Gentilhomme campagnard*, l'*Ecueil* et le *Veau d'or* inachevé, sont des perles d'analyse mondaine, des études charmantes de la vie, des tableaux délicieux et des récits entraînants, où la morale domine jusqu'à la tendresse, où la chute elle-même édifie par la leçon. Aussi, hors quelques restrictions exigées par le caractère et l'âge de certains lecteurs, nous pouvons recommander à tout le monde les œuvres de Charles de Bernard. La solitude, la rêverie, le coin du feu, la veillée en commun ne sauraient trouver un compagnon plus utile et plus agréable (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Les *Œuvres complètes de Stendhal* forment 18 vol. grand in-18, dont 15 ont paru ; et les *Œuvres de Charles de Bernard* 12 vol., dont 10 sont publiés, rue Vivienne, 2 *bis*. Cette édition, d'une élégance parfaite, est précédée de notices remarquables de MM. P. Mérimée et A. de Pontmartin, et comprend les ouvrages inédits et posthumes des deux auteurs. Les poésies de Ch. de Bernard, entre autres, sont une révélation curieuse. Chaque volume se vend à part 3 fr.

RÉBUS SUR HENRI IV.



EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE.

Un ambassadeur surprit Henri IV au moment où il marchait à quatre pattes, portant son fils à cheval sur son dos. Le bon roi continua en disant : « *Monsieur est pere? Alors je fais un second tour.* » (Monsieur — haie — père — halle — orge — fez — 1 second — tour.)

N. B. — Nous recommandons aux abonnés qui n'ont pas encore complété leur collection l'avis imprimé à la quatrième page de notre couverture de décembre dernier.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ANECDOTES HISTORIQUES.

FRÉDÉRIC LE GRAND (1).

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE SEPTEMBRE DERNIER.)

Frédéric-Guillaume apparaissant à son fils, qui le croyait mort. Dessin de G. Janet.

L'histoire s'empare de droit de la vie des grands hommes; mais, après l'histoire, l'anecdote se plaît à les présenter sous un jour non moins curieux peut-être. La vie du roi de Prusse, Frédéric II, surnommé le Grand, fournit autant à l'anecdote qu'à l'histoire. Nous avons puisé aux meilleures sources tous les détails sur ce prince qui peuvent à la fois intéresser et amuser.

(1) Voyez son portrait, tome XX, page 369.

Une aventure comique, et qui rappelle certaine scène du *Légataire* de notre joyeux Regnard, vient clore en quelque sorte l'histoire, assez triste, des continuels débats survenus entre Frédéric-Guillaume et son fils le prince royal.

Vers la fin de mai 1740, le vieux monarque eut, à Postdam, une si longue faiblesse ou léthargie, qu'un officier, trompé par les apparences, envoie vite et incognito un exprès à Rheinsberg, pour annoncer au fils la mort du roi. L'exprès arrive de nuit. — Nous sommes souverain ! nous partons ! Tel est le cri soudain qui retentit dans le château. On s'empresse de se lever, on s'habille sans lumière; on part avant le jour, on arrive à Postdam. Frédéric-Guillaume (qu'on appelait vulgairement le gros Guillaume) vivait encore; il était revenu de sa léthargie, et avait même voulu qu'on le levât et qu'on le promenât dans les corridors du château. Il avait son uniforme, ses bottes, son écharpe, son épée et son chapeau d'ordonnance. On juge de l'émoi de son fils devant une telle apparition ! Lorsque, le lendemain, 31 mai, Frédéric-Guillaume mourut véritablement, le prince royal craignit encore, pendant quelques heures, que ce ne fût une nouvelle léthargie, ce qui l'eût compromis gravement, tant il connaissait par expérience le caractère emporté du vieux roi !

N'étant encore que prince royal, Frédéric avait admis le comte de Wartensleben à l'honneur de vivre avec lui dans une intime familiarité. Croyant découvrir l'avarice au nombre des défauts de son jeune ami :

— Mon cher comte, lui dit-il un jour (il était devenu roi), mes devoirs et mes charges s'accroissent avec mon nouveau titre; sur le trône de Prusse, je dois m'astreindre aux lois d'une sévère économie.

Le visage du comte devint sombre.

— Cependant, ajoute le roi, après une légère pause, il se rencontre des exceptions: vous, par exemple, vous, vous...

A chacun de ces *vous* le calme renaissait sur les traits d'abord assombris de Wartensleben; la joie même y brille. Le voyant parvenu à cette ivresse d'espérance, Frédéric ouvre des yeux perçants; un rire sardonique domine ses lèvres, et il s'écrie d'une voix tonnante:

— J'espère que *vous*, qui êtes riche et plus qu'économe, vous ne croyez pas avoir part à mes libéralités. Vous ne recevrez donc point de moi un seul écu.

— Si jamais vérité sortit de sa bouche, ce fut bien celle-là ! répétait dans sa vieillesse, avec un rire jaune, le général comte de Wartensleben.

Parvenu au trône, chez lui, le roi de Prusse oublia les injures du prince royal. Il connaissait tous les membres de la Commission qui l'avait jugé par ordre de son père; il savait comment chacun d'eux avait opiné, et il ne leur en témoigna jamais le moindre ressentiment. Après quinze ans de règne, on lui entendit dire :

— Il existe cependant, à Berlin, un homme qui m'a condamné à avoir la tête tranchée; et cet homme, que je connais, dîne tranquillement chez lui !

Mais, si son père poussa la cruauté envers lui jusqu'à le faire condamner à mort par une Commission, il fut, en revanche, tendrement chéri de sa mère, la reine Sophie-Dorothée; et jamais souverain ne se montra meilleur fils. Il venait, tous les mercredis, lui rendre assidûment ses devoirs, à moins qu'il ne fût occupé à la guerre ou à passer ses revues. Il avait toujours alors son chapeau à la main. S'il arrivait quand la reine douairière était au jeu, il se tenait debout derrière son fauteuil, et ne s'asseyait qu'après qu'elle le lui eût permis par ces mots:

— Mon fils, asseyez-vous.

Un jour, il entra chez elle quand on s'y attendait le moins. On jouait au pharaon. Les joueurs ne songent qu'à lui cacher leurs cartes. Frédéric voyant leur trouble :

— Vous savez bien, dit-il, qu'il n'y a jamais de roi chez Sa Majesté; tout ce que ma mère juge à propos de permettre chez elle est à l'abri des censures.

On reprend le jeu; il demande qu'on le lui explique. On lui remet un jeu de cartes, il en tire une, et la charge d'un frédéric d'or. Toutes les chances lui sont favorables, il gagne toujours. Enfin le banquier lui annonce que toute la banque lui appartient. Alors le roi jette le jeu sur la table :

— Vous vous trompez, répondit-il, rien ne peut m'appartenir; je ne jouais pas, j'apprenais seulement à connaître le jeu; je vous remercie de votre complaisance.

Là-dessus il entre chez sa mère. C'est la seule fois de sa vie qu'il ait joué aux cartes.

La soumission de Frédéric aux désirs de sa mère n'allait pas néanmoins jusqu'à la faiblesse : l'anecdote suivante le prouvera. La reine mère avait refusé au riche M. de Néal l'honneur d'être admis à sa cour et de lui être présenté. Peu de temps après, ayant elle-même une grâce à obtenir du roi, elle se hâte de lui faire sa demande.

— Mon fils, lui dit-elle, j'ai besoin que vous m'accordiez une faveur.

— Comment ! madame; tous vos désirs sont des ordres pour moi.

— Eh bien ! daignez ordonner que la comtesse de Roderer, femme de mon maréchal de cour, soit présentée.

— Madame, vous savez bien que je ne puis rien vous refuser; mais, à titre de faveur pour faveur, vous me permettrez aussi de recevoir à votre cour mon *confrère* le vice-roi de Surinam.

Ce surnom de *confrère* était donné, par ironie, au riche M. de Néal, qui assurait avoir eu autant d'autorité dans son gouvernement de Surinam que Frédéric lui-même dans son royaume de Prusse.

Il n'était pas moins bon mari que bon fils, bien que le despotisme de son père l'eût réduit, dès son jeune âge, à épouser, contre son inclination, une princesse de Brunswick. La cour était plutôt chez la reine de Prusse que chez le roi, qui la comblait d'égards, et personne n'en était plus digne; car c'était la plus charitable des reines. Dans une grave maladie dont elle fut attaquée, Frédéric éprouva de mortelles inquiétudes. Rien ne le prouva mieux que sa lettre au médecin de la cour :

« Joignez-vous à vos autres confrères, consultez les plus habiles; songez à mes angoisses personnelles, aux vertus de ma femme, et surtout aux pauvres, qui perdraient tout avec elle. »

Aussi avait-il le plus grand respect pour l'institution sacrée du mariage (1). Un de ses meilleurs généraux, marié à l'une des plus belles femmes d'une famille très-ancienne de Berlin, était devenu, dans son ménage, le plus malheureux des hommes. Il demanda au roi la permission de divorcer.

— Non, mille fois non ! répondit le prince; je suis loin de penser comme mon frère Joseph II, qui a rétabli le divorce. Votre femme est d'ailleurs de trop bonne maison pour que vous vous sépariez d'elle. C'est vous qui l'avez choisie pour épouse, gardez-la.

Il fut également excellent frère, surtout avec ses sœurs.

(1) Respect poussé jusqu'au despotisme le plus bizarre, selon l'anecdote authentique qui a fourni le sujet de notre dernier proverbe : *Pour le roi de Prusse*, tome XX du *Musée*, page 569

Mme de Staël lui refuse la sensibilité. Cependant les regrets que lui causa la mort de sa sœur chérie, la margrave de Bareith, traverseront les siècles. S'il fut dur et sévère avec le premier prince royal, pour son incapacité sur le champ de bataille, autant il se montra gracieux à l'égard du prince Henri, son second frère, qui venait de se couvrir de gloire dans une campagne contre Laudon, feld-maréchal autrichien, généralissime des armées de l'Empire. Dans un grand repas donné à ses généraux, ayant énuméré toutes les fautes commises de part et d'autre, sans se faire grâce à lui-même, Prussiens, Autrichiens, Russes, Anglais, Suédois, Brunswickois et Français, tous furent passés en revue, puis jugés de la manière la plus impartiale.

— Allons, messieurs, dit-il en terminant : A la santé du seul général qui, durant toute cette guerre (celle de Sept-Ans), n'a pas fait une faute ! Mon frère, c'est vous !

Le second prince royal, Guillaume-Auguste, s'étant montré grand capitaine dans l'affaire de Breslaw, lorsqu'il se présenta devant son oncle :

— Monsieur, lui dit Frédéric d'un ton grave et sérieux, en présence des généraux, vous n'êtes plus mon neveu...

Et puis, l'embrassant :

— Vous êtes mon fils ! ajouta-t-il. Il est possible que je meure, dit-il, dans un violent accès de goutte, mais on n'y gagnera rien : je laisse après moi un neveu qui me recommencera.

Si nous passons de la famille royale aux généraux de Frédéric, et même à ses simples lieutenants et soldats, combien rencontrerons-nous de traits de bonté, de politesse et d'inépuisable bienfaisance ! Les vieux militaires étaient surtout l'objet de ses plus tendres affections. Lorsqu'il les abordait sous les armes, il avait toujours le chapeau à la main. C'était de cette manière qu'ayant près de soixante-quinze ans il s'entretenait avec le célèbre général Ziethen, plus que nonagénaire.

Il n'était point seulement poli, mais il était encore noble et généreux.

Un colonel de sa suite, chargé de famille, fit des dettes. Frédéric l'ayant trouvé, un jour, triste et pensif :

— Vous êtes toujours chagrin, lui dit-il, qu'avez-vous? Entre amis, il faut se confier ses peines...

Et sans lui laisser le temps de répondre :

— J'ai appris, ajouta-t-il, que vous deviez deux mille écus...

Il se tourne vers une table, y prend quelques rouleaux de louis, et les donnant au colonel :

— Tenez, dit-il, voilà de quoi payer vos dettes...

Puis, lui en donnant encore autant :

— Et voici de quoi vous mettre en état de n'en plus faire.

Un caporal des gardes du corps, aussi vaniteux que brave, portait une chaîne de montre à laquelle, faute de mieux, il avait attaché une balle de fusil. Le roi en fut informé.

— A propos, caporal, lui dit-il un jour, il faut que tu sois bien économe pour avoir pu acheter une montre... Il est six heures à la mienne; voyons, quelle heure as-tu, toi?

— Sire, répond le caporal en tirant la balle de son gousset, ma montre ne marque ni cinq ni six heures; mais elle m'avertit à chaque instant que je dois être toujours prêt à mourir pour Votre Majesté.

— Tiens, mon ami, lui répond Frédéric attendri, prends cette montre, afin que tu puisses voir aussi l'heure où tu mourras pour moi.

La montre était enrichie de diamants.

Frédéric avait envoyé la croix du mérite à un capitaine qui avait toujours fait preuve de zèle et de bravoure, mais qui n'était pas moins pauvre que le caporal à la montre... en balle de fusil.

— Mon ami, dit le capitaine au page qui lui apportait cette décoration, l'usage est de vous donner en échange onze ducats, et j'en ai fort peu au-delà de ce nombre ; ces ducats me sont plus nécessaires que la croix du mérite, car il me les faut pour vivre. Reportez donc cette croix à Sa Majesté, et dites-lui ce que vous venez d'entendre.

Le page rend compte de sa mission, et Frédéric renvoie, le lendemain, par le même page, au même capitaine la croix du mérite, avec un billet où il lui disait :

« Mon cher capitaine, j'avais oublié que je vous devais cent ducats, et je vous les envoie avec la croix du mérite, qui vous est due si légitimement. »

— Ah ! dit le capitaine au page, ceci change la thèse : au lieu de onze ducats, recevez-en vingt-deux, et dites au roi que, puisqu'il paye ainsi ses dettes, je payerai aussi les miennes.

Si Frédéric avait des mouvements de vivacité, souvent il ne fallait qu'un mot pour le rappeler à sa bonté naturelle. Un de ses cochers le versa ; par bonheur, il ne fut pas blessé ; mais il se mit dans une grande colère contre son vieux serviteur, et il venait même à lui, la canne levée, lorsque celui-ci lui dit :

— Sire, n'avez-vous jamais perdu de bataille, vous qui êtes pourtant le plus grand général du monde ? Eh bien ! c'est une bataille que j'ai perdue, et c'est la première depuis trente ans ! Croyez-vous que je n'en sois pas plus fâché que vous-même ?

Le roi ne put s'empêcher de rire, et son courroux s'apaisa.

Convenons toutefois qu'au milieu des camps et dans certaines circonstances il était d'une rigueur inflexible, lorsqu'il s'agissait de la discipline militaire. A l'époque de l'invasion de la Silésie, Frédéric, voulant faire dans le plus grand secret quelques changements à la disposition de son camp, avait ordonné, sous peine de mort, d'éteindre toutes les lumières, passé une certaine heure de la nuit. Pour être plus sûr de l'exécution de sa volonté, lui-même il fait la ronde, inspecte les différents quartiers qu'occupent ses troupes, visite attentivement chaque tente, l'une après l'autre ; partout règne une obscurité profonde. La bataille devait se livrer le lendemain, et déjà Frédéric se félicitait d'une mesure qui allait lui assurer la victoire, lorsque, en passant près de la tente du capitaine Zietern, il croit entrevoir une faible lueur, dont l'ombre presque imperceptible se projette au dehors. Furieux que l'on ose ainsi braver sa consigne, il entre brusquement... Malheur au téméraire qu'il surprend en flagrant délit ! Dans ce moment, le capitaine cachetait une lettre qu'il venait de terminer pour sa mère, et à la clarté d'une lampe expirante que, par des précautions bien inutiles, hélas ! il tenait cachée sous son chevet, en la couvrant de la main qui lui restait libre. Le malheureux ! aux louanges maternelles il voulait joindre l'éloge d'un prince qu'il admirait ; et c'est ce fatal retard de quelques lignes qui va lui donner la mort.

— Que faites-vous? dit le roi d'un ton sévère au coupable; ne connaissez-vous point l'ordre ? Vous l'avez enfreint ; vous devez vous attendre à toute la rigueur des lois. Il faut un exemple !

— Sire, grâce ! grâce ! s'écrie l'infortuné capitaine, en se jetant aux genoux de Frédéric.

Il ne cherche même pas à excuser sa faute.

— Je ne crains pas de mourir, reprend-il d'une voix ferme ; mais que deviendra ma mère ? c'est à cette mère chérie que j'écrivais en oubliant votre défense ; elle est toujours inquiète et alarmée depuis mon départ, et je m'efforçais de la rassurer sur le sort de son fils. Ma mère seule pouvait me rendre coupable de désobéissance envers mon souverain.

— Relevez-vous, monsieur, et ajoutez ces mots au bas de votre lettre : *Je mourrai demain sur un échafaud.*

L'intrépide capitaine obéit à l'injonction royale ; il reprend la plume et signe, sans pâlir, sous la dictée du roi, l'inexorable arrêt de mort, annoncé en forme de *post-scriptum* à sa malheureuse mère.

Le lendemain la sentence avait reçu son exécution.

Est-ce bien là ce même prince dont nos théâtres ont célébré tant de fois les aimables et bienfaisantes familiarités avec ses pages ? Il n'était pas moins sensible à leurs traits d'esprit qu'à la bonté de leur cœur.

Venant appeler lui-même un de ses pages, il le trouve endormi dans sa chambre ; le jeune homme avait sur ses genoux une lettre, dans laquelle sa mère le remerciait des secours qu'elle en avait reçus. Le roi prend la lettre et la lit. Touché des vertus du fils et des besoins de la mère, il met un rouleau de cent ducats dans la poche de son page, et se retire. L'honnêteté du page ne lui permet pas de se taire ; le roi se découvre et finit par ordonner au page d'envoyer cette somme à sa mère.

Il riait assez souvent des espiègleries de ses pages. Un jour qu'il regardait par la fenêtre, une glace lui dénonça l'un d'eux puisant, derrière lui, une prise de tabac dans sa boîte placée sur une table. Le roi le laissa faire ; mais, de retour à son fauteuil :

— Cette tabatière, lui demanda-t-il, est-elle de ton goût ?

Fort embarrassé, le prisonnier ne savait que répondre.

— Voyons, parle !

Enfin, le page ayant avoué qu'il la trouvait très-belle :

— Eh bien ! lui dit Frédéric, prends-la ; elle est trop petite pour deux.

Il pouvait, après tout, se montrer libéral et même prodigue, en fait de tabatières ; c'était le seul objet de luxe qu'il se fût permis. Il en possédait, dit-on, jusqu'à quinze cents, fort riches pour la plupart. Sa mère lui en laissa six cents ; il en avait presque toujours quatre, cinq, ou six, tant dans ses poches que sur sa table. Il ne prenait que du tabac d'Espagne.

Quant à ses ameublements, ils étaient antiques et fort simples ; mais ils rappelaient qu'il avait préféré les couleurs tendres et douces, le rose surtout. Ces meubles si modestes étaient de plus rongés par ses levrettes, qu'il aimait beaucoup, et il se contentait de plaisanter du ravage que faisaient ses favorites.

— Mes chiens, disait-il un jour, déchirent mes fauteuils, mais qu'y faire ? Si je les faisais raccommoder aujourd'hui, ce serait à recommencer demain ; il faut bien prendre patience.

Il se prévenait contre tous ceux que ses chiens accueillaient mal, s'imaginant que l'odorat et l'instinct de ces animaux pouvaient leur faire sentir si ceux qui l'approchaient avaient ou non avec lui quelque sorte de sympathie.

Dans ses voyages, et même dans ses guerres, il prenait habituellement une de ses levrettes avec lui, et la portait sur sa poitrine et sous sa veste. On raconte que, dans une de ses campagnes, étant allé reconnaître l'armée ennemie, et se trouvant poursuivi par les Autrichiens, de manière à risquer d'être pris, il avait trouvé, dans un détour et en descendant une colline, un pont sous lequel il s'était caché ; les ennemis avaient passé et repassé sur sa tête, sans avoir eu l'idée de regarder sous le pont, et, en cette circonstance, sa petite chienne, qui, en général, était fort hargneuse, n'avait respiré qu'à peine ; ce qu'il avait remarqué d'autant mieux, qu'il craignait surtout alors qu'elle ne le décelât en aboyant. Aussi lui devint-elle de plus en plus chère, et, lorsqu'elle fut morte, il lui fit ériger, dans les jardins de Sans-Souci, un tombeau en marbre avec une honorable épitaphe.

Une de ses levrettes sauva sa liberté ; le dévouement d'un domestique lui sauva la vie.

Dans un régiment de hussards, de garnison en Silésie, se trouvait un brave soldat, ponctuel à tous ses devoirs, mais qui, ayant plus de soixante-dix ans, déplaisait au général ; ses rides et ses cheveux blancs lui paraissant, disait-il, déparer le corps et sa compagnie. Longtemps donc il le tourmenta pour le décider à entrer aux invalides : le vieux hussard résistait ; il était marié ; sa femme n'était guère moins vieille que lui, et tous deux auraient perdu l'adoucissement qu'ils recevaient de la paye de leur fils, brave garçon qui, selon les lois prussiennes, appartenait au même corps, y était soldat et faisait chambrée avec eux.

N'ayant aucun reproche à faire au vieux soldat, et ne pouvant, dès lors, le faire déclarer invalide de son autorité privée, le général résolut de le priver de son fils, espérant ainsi se délivrer du père, soit par la misère, soit par le chagrin et le désespoir. Dans ce dessein, il écrit au roi qu'il a dans son régiment un jeune homme, bon sujet, mais trop grand pour être hussard, et qu'il le propose à Sa Majesté pour le régiment des gardes, où il conviendrait beaucoup mieux. Le roi accepte l'offre, et le jeune homme part pour Postdam, laissant ses parents dans une désolation inexprimable.

A l'arrivée de l'ex-hussard, le roi veut le voir. Etait-il instruit de la malveillance du général, ou tout fut-il conduit par une heureuse destinée ? Quoi qu'il en soit, Frédéric, au lieu de se faire présenter le soldat à la parade, le fait appeler dans son appartement, et, après l'avoir examiné, il lui ordonne d'essayer un habit de livrée. Quand le hussard reparaît dans ce costume, si nouveau pour lui, le roi lui demande s'il se trouve bien ainsi.

— Je me trouverai toujours parfaitement bien, réplique le pauvre jeune homme, si j'ai le bonheur de plaire à mon maître.

— Eh bien, lui dit Frédéric, garde cet habit, reste auprès de moi, fais bien ton devoir, et j'aurai soin de toi ; tes camarades te diront ce que tu auras à faire. Mais, mon enfant, il faut être exact à la minute ici, et pour cela il te faut une bonne montre. Va-t-en chez tel horloger, dis-lui que tu me sers, et il t'en donnera une en argent, dont il te demandera quarante écus. Il te faut, outre cela, et indépendamment de hardes et de souliers, six chemises, six cravates, six paires de bas et douze mouchoirs, ce qui te coûtera encore tant d'écus ; voilà la somme nécessaire à ces emplettes ; va les faire, et sois auprès de moi exact, fidèle et discret. Quant à ton entretien, tu recevras tant par mois, plus dix écus (trente-six francs), avec lesquels tu pourras subvenir à ta nourriture et à tes menues dépenses.

Dans l'extrême joie qu'éprouve le jeune homme, la première chose qu'il fait est de songer à ses parents.

— Que d'argent ! se disait-il, et mon père et ma mère ont des besoins ! Ne pourrai-je donc pas leur envoyer les

quarante écus de la montre, emprunter à mes camarades de quoi la payer, sous condition de leur rembourser cinq écus par mois?

Tourmenté de cette idée, il la communique à ses camarades, qui lui prêtent quarante écus. Il eut la montre et secourut ses parents. Mais Frédéric savait déjà tout.

— Je t'ai donné, dit-il le lendemain à son nouveau domestique, de l'argent pour acheter une montre, et tu l'as envoyé à tes parents. Tu as cru faire une belle action, et tu n'as pas senti que tu commettais une infidélité. Il est juste de secourir ses parents, quand ils sont dans le besoin, et surtout quand ils sont vieux ou infirmes; mais nous ne devons employer à cela que ce qui est à nous; or, l'argent que je t'avais donné n'était pas à toi; tu ne l'avais qu'à condition d'en faire l'usage que je t'avais indiqué. Je te pardonne pour cette fois, parce qu'un sentiment pur l'égarait, et que tu obéissais à ton bon naturel. Je te donne en ce moment de quoi t'acquitter envers tes camarades; mais songe que je te défends de faire de nouvelles dettes.

Frédéric reçut bientôt le prix de ses bienfaits envers ce brave domestique. Attaqué d'un violent accès de goutte, il fait appeler son médecin, qui, lui trouvant une fièvre ardente et une grande sécheresse, jugea qu'il était urgent de provoquer la transpiration, et voulut prescrire un remède propre à produire cet effet. Mais le roi veut savoir ce qu'on lui ordonne, rejette tout ce que lui propose le médecin, et finit même par le renvoyer en le traitant d'âne. Arrivé à l'antichambre, le docteur déclare aux valets que le prince est très-mal; qu'il est important de le faire transpirer, qu'il faut à tout prix empêcher le malade de se découvrir, et l'envelopper de couvertures jusqu'à ce qu'il ait sué abondamment.

Les domestiques jugèrent que le jeune hussard était celui qui pourrait plus facilement le fléchir. Il est donc chargé de le veiller la nuit suivante, commission qu'il accepte, non sans crainte, mais avec dévouement. On apporte la potion à dix heures du soir; aussitôt le jeune homme entre dans la chambre à coucher du roi, tenant à la main le breuvage.

— Qu'avez-vous là? lui dit Frédéric.

— Sire, c'est une potion prescrite par le médecin.

— Jetez-la au feu.

— Mais, sire, si elle est nécessaire?

— Je n'en veux point.

— Sire, le médecin nous a ordonné de vous la présenter.

— Le médecin est un âne.

— Hélas! sire, il a déclaré qu'il était indispensable que vous la prissiez.

— Je ne la prendrai point.

— Il a dit que, sans cela, vous n'auriez point la transpiration qu'il faut pour vous guérir.

— Il ne sait ce qu'il dit.

— Pourtant il nous a bien recommandé de prier Votre Majesté de la prendre.

— Mon enfant, vous me fatiguez inutilement; retirez-vous.

— Mais, sire, celui qui a ordonné ce remède n'est-il pas médecin, et attaché à Votre Majesté?

— Vous m'ennuyez.

— Sire, il a dit qu'il y allait de votre conservation.

— Je vous ordonne de vous retirer.

— Et notre devoir ne nous oblige-t-il pas de supplier Votre Majesté de prendre un remède qui doit la guérir?

Le roi se met en colère; il jure, ordonne et menace. Le jeune homme, de son côté, ayant toujours la potion à la main, prie, sollicite, conjure, se met à genoux, pleure à chaudes larmes, déclare se soumettre à tout, pourvu qu'il puisse contribuer à sauver Sa Majesté, et reste enfin inébranlable. Cette lutte dura jusqu'après minuit; alors le roi fatigué, comme épuisé, se détermine à prendre la potion pour s'affranchir de tant d'importunité, et pour jouir de quelque repos. Mais bientôt s'élève un nouveau combat entre le maître et le serviteur. Le remède agit, il excite dans tout le corps du monarque une chaleur brûlante et difficile à supporter. Le roi veut se découvrir, et le valet de pied s'y oppose : le prince rejette une couverture, le gardien se hâte de la replacer; le premier cherche-t-il seulement à sortir un bras du lit, le second s'empresse de l'envelopper le mieux qu'il peut; toujours priant, conjurant, demandant pardon, et se cramponnant en quelque sorte au lit du malade, qui se fâche, crie et menace en vain. Ce nouveau combat dura jusqu'à trois heures du

Frédéric et le hussard en livrée. Dessin de G. Janet.

matin environ, moment où enfin la transpiration s'établit. Moins tourmenté, le roi redevint plus calme, et sentit que le médecin et le serviteur avaient eu raison; aussi dit-il alors au dernier :

— Mon enfant, je n'ai plus besoin de vous. La transpiration est venue, je ne sens plus cette chaleur violente qui m'agitait; je vous promets que je ne me découvrirai plus, soyez-en sûr, et allez prendre du repos, car vous devez être bien fatigué.

Le domestique fit semblant d'obéir, et se retira dans un coin, d'où, sans être aperçu, il continua de surveiller son maître jusqu'à ce qu'il se fût endormi. Le lendemain, le roi se trouve beaucoup mieux; il se lève et fait entrer son jeune garde-malade :

— Mon enfant, lui dit-il, vous êtes un brave garçon; vous faites bien votre devoir, et je suis fort content de vous; vous m'avez servi, cette nuit, avec beaucoup de zèle.

Tenez, voilà cinquante ducats que je vous donne pour les envoyer à vos parents.

Le général qui avait persécuté avec un si lâche acharnement le vieux hussard eut la bassesse de venir féliciter Frédéric du choix qu'il venait de faire du fils de sa victime.

— Retirez-vous, monsieur, lui dit rudement le roi; vous êtes brave, mais vous n'avez pas d'entrailles : ayez désormais plus d'égards pour mes vieux soldats.

Cette aventure rendit Frédéric trop sévère peut-être avec un autre général, qui venait de permettre aux capitaines de ses régiments de faire, pendant la paix, le commerce de bière. Les pauvres brasseurs par état, souffrant d'une pareille concurrence, vinrent s'en plaindre au roi. Celui-ci accourt indigné vers le quartier du général en question, qu'il rencontre à cheval.

— Quelle pose vous avez là, monsieur, lui dit-il sèchement; vous ressemblez à un garçon brasseur.

— Sire, lui réplique le général piqué au vif, ce n'est point comme débitant de bière, c'est comme officier que je vous ai longtemps servi; mais, puisque vous m'injuriez, vous refusez mes services : ainsi, je vous donne ma démission.

Frédéric l'accepte; puis le met préalablement aux arrêts pour cause d'insubordination militaire. Quant aux capitaines, ils furent envoyés à Spandau. Le sobriquet de général-brasseur resta au vieil officier, à qui cependant le roi fit grâce, en raison de ses anciens services. On peut dire aussi qu'il l'avait cruellement molesté de sa caustique parole.

Mais n'aurait-on pas eu aussi quelque motif de le railler lui-même d'avoir confié une partie de ses finances à des Français? Ses soldats n'en laissèrent point échapper l'occasion. Il s'était fait faire un manteau neuf bordé d'un galon d'or au collet; car il avait besoin, en conscience, d'un nouveau costume après la guerre de Sept-Ans, comme on le verra plus bas. Ce n'en était pas moins du luxe, de la part d'un roi toujours si simplement vêtu : le galon d'or surtout devait étonner. La première fois que, couvert de ce manteau, Frédéric passa en revue son régiment :

— On voit bien, dirent assez haut les soldats, que notre Fritz (diminutif allemand du mot Frédéric, surnom qu'ils lui donnaient par attachement), on voit bien que notre Fritz est devenu financier français, car le voilà qui prend du galon.

Frédéric trouva le mot plaisant, et se détourna pour en rire.

Aussi n'oublia-t-il pas cette plaisanterie, lorsque, le 4 juin 1745, vainqueur de l'Autriche et de la Russie à la bataille de Nohenfriedberg, il écrivit à Louis XV, son allié alors, et qui venait de battre à Fontenoi l'armée anglaise : « Je viens d'acquitter la lettre de change que Votre Majesté a tirée sur moi à Fontenoi. »

Il s'entendait néanmoins parfaitement en finances, car il était grand politique. Un jour qu'on lui reprochait de tenir accumulé dans ses coffres un trésor considérable :

— C'est, dit-il, une épée hors du fourreau qui empêche les autres d'en sortir.

Il se connaissait également en peinture, et il eut pour peintre Amédée Vanloo, qui s'occupa de peindre les plafonds du nouveau Sans-Souci. Un architecte français, nommé Léger, s'étant brouillé avec le roi, à l'occasion de ce bâtiment, dans leur dispute ils furent aussi vifs et aussi entêtés l'un que l'autre.

— Je suis le maître! disait Frédéric, et je veux, j'ordonne que ce dessin soit refait, exécuté selon mes idées.

— Mon honneur y est intéressé, répondit l'architecte. Léger ne dira pas lui-même à ses successeurs qu'il n'a eu qu'un goût baroque et barbare, qu'il a entièrement ignoré son art, ou qu'il a eu la lâcheté d'en violer toutes les règles par une fausse complaisance.

On prétendit même que, dans l'excès d'agitation à laquelle ils s'abandonnèrent tous deux, l'architecte, vraisemblablement menacé de la canne royale, porta la main sur la garde de son épée. Quoi qu'il en soit, ils ne se revirent plus. Léger partit, et le nouveau Sans-Souci fut construit suivant les intentions du roi.

Sa querelle avec un architecte, qui osait avoir d'autres idées que lui en fait d'art, est d'autant plus surprenante, qu'il laissait assez volontiers à chacun son franc-parler. La liberté de la presse fut même poussée, sous son règne, jusqu'à la licence; et jamais souverain n'essuya plus de libelles, sans en punir un seul. Voyant, un jour, de sa fenêtre, beaucoup de monde assemblé auprès d'une affiche satirique contre sa personne, il la fit placer plus bas, afin qu'on pût mieux la lire.

Ce qu'il ne pardonnait pas facilement, c'était la plus faible négligence dans tout ce qui regarde le service et la tenue militaires.

Dix-huit officiers français ayant été présentés tous à la fois à Frédéric, on leur recommanda surtout l'uniforme complet. Cependant le marquis de B***, colonel d'infanterie, se croyant à Versailles, ne tint nul compte de l'avis, et parut en bas de soie, au lieu d'être en bottes.

— Dans quel régiment commandez-vous? lui demande le prince.

— Sire, dans le régiment de Champagne.

— Ah! réplique le roi, reculant d'un pas, et l'œil fixé sur les jambes de l'officier, nous connaissons le proverbe : « Champagne se moque de l'ordre! »

Il n'était pas moins sensible aux traits d'impolitesse que se permettaient les militaires étrangers admis à sa cour.

Trois cents officiers français, prisonniers à Rosbach, eurent Berlin pour prison et furent traités, d'après les ordres de Frédéric, avec la plus exquise urbanité. Ils en abusèrent à un tel point que, dans les appartements de la reine, où ils avaient la liberté d'entrer à toute heure du jour, ils cassaient des noisettes derrière le fauteuil royal, et parlaient sur toutes choses avec une extrême légèreté. On en fit des plaintes au roi, qui, se fâchant, surtout à cause de la reine, s'écria d'un ton sardonique :

— Ils en feront tant, ces beaux messieurs, qu'on les prendra bientôt pour les vainqueurs et les maîtres de la ville.

Cet homme si fin, d'un esprit si subtil, d'une si vive pénétration politique, et qui avait deviné la révolution française, se trompa complétement d'abord sur le génie militaire de Laudon. Ainsi Louis XIV ne put pressentir le prince Eugène. Laudon ayant demandé une compagnie à Frédéric, ce monarque lui tourna le dos en disant :

— La physionomie de cet homme ne me plaît pas.

Plus tard, il lui fit une réparation toute gracieuse. Laudon, récemment nommé major-général, ayant perdu son brevet dans une affaire très-chaude, Frédéric le lui renvoya par un trompette, avec ces mots : — Dites au général de Laudon combien je m'estime heureux d'être pour quelque chose dans l'avancement d'un si brave officier. Et, plus tard encore, après la guerre, dans un dîner que lui donna Joseph II, à son camp de Moravie, Laudon s'étant placé avec modestie au dernier rang, Frédéric l'aperçoit et lui dit :

— Mettez-vous auprès de moi, maréchal ; j'aime mieux vous avoir à mes côtés qu'en face.

De même, et par une contradiction non moins étrange, malgré tout son esprit, qui était très-fin, même en littérature comme dans les arts, jamais Frédéric ne sentit le rare mérite de notre La Fontaine. Un auteur français lui soutenant un jour que le *Bonhomme* était un des plus beaux génies qui eussent jamais existé:

— Fort beau génie, sans doute, répondit Frédéric avec dédain, mais seulement dans les petites choses. Il n'a fait que des fables; il n'a pas eu assez d'haleine pour s'élever au-dessus de ce genre borné et enfantin : on ne doit pas le citer quand on parle des grands hommes.

Et pourtant, toujours par une singulière contradiction d'esprit, le même Frédéric faisait le plus grand cas du fabuliste Gellert, ami de Laudon. Ayant eu une longue conversation avec lui, cet auteur célèbre lui récita la fable du peintre, et le roi fut charmé.

— C'est, dit-il, le plus raisonnable de tous les savants allemands.

Cette bizarrerie de goût méritait une mystification. Ne pouvant se consoler, passionné comme il était pour la littérature française, du départ de Voltaire, il crut retrouver quelque reflet du génie de ce grand destructeur dans un certain M. Masson, qu'on lui représenta sous les couleurs les plus flatteuses. Ce M. Masson, auteur d'un poëme sur les Helvétiens, poëme qui ne manquait pas d'énergie, et qui était plein de notes savantes, fut donc engagé, sur sa réputation, au service du roi de Prusse, dont il devait être le lecteur. Toujours avide de questionner les nouveaux débarqués à sa cour:

— Quel est, selon vous, monsieur, lui demanda-t-il brusquement, lorsqu'il se présenta devant lui, quel est, à votre idée, le plus grand capitaine d'entre les rois ?

— Sire, c'est Henri IV, lui répondit Masson qui n'avait d'admiration que pour ce prince.

— Peste soit de l'anachronisme ! murmura tout bas Frédéric, qui pensa peut-être que le poëte-courtisan allait le nommer lui-même. Il venait de vaincre à Lissa. Mais votre Henri IV, reprit-il avec humeur, n'était qu'un bon soldat, voilà tout. Il ignorait tout à fait l'art de faire mouvoir de grandes armées.

— Sire, n'a-t-il pas conquis sa couronne avec une poignée de braves?

— Et moi, fut tenté de répondre Frédéric, est-ce que je ne viens pas de reconquérir Berlin sur mes ennemis?

La discussion s'échauffant, comme l'opiniâtre auteur des *Helvétiens* opposait sans cesse le nom de Henri IV à toutes les objections de son royal interlocuteur, Frédéric impatienté le congédia, et ne le questionna plus depuis cette époque.

Masson, qui était un original, mais qui, après tout, avait de l'esprit, ne tarda pas à prendre son parti en homme de bon sens. Bien qu'il eût de faibles émoluments pour sa chaire de professeur d'histoire à Berlin, il fit de telles économies, (il ne dépensait, dit Thiébault, que dix sous par jour, argent de France, et il porta le même habit pendant trente ans), qu'au bout de ces trente années consécutives d'enseignement à l'étranger, il revint mourir à Paris, dans une honnête aisance, le nom du bon roi toujours à la bouche.

Homme éminemment spirituel, Frédéric se laissa souvent désarmer par une saillie et une heureuse réponse, comme on peut le voir au sujet du meunier de Sans-Souci. Ce meunier refusait de lui vendre son moulin :

— Sais-tu bien, lui dit-il, que je pourrais prendre ton moulin sans t'en donner un sou?

— Oui, reprit le meunier ; mais il y a des juges à Berlin.

Dans une de ses courses, Frédéric reçut d'un meunier de Poméranie un placet conçu en ces termes : « Je vous paye, sire, trois cents reisdalers (1,100 livres environ) pour le moulin que vous avez au village où je demeure ; mais le comte de N. détourne les eaux qui font aller ce moulin; ce qui fait que je n'ai plus moyen ni de vous payer, ni de vivre. » Frédéric renvoie le placet au chancelier avec cette apostille : « Qu'on rende justice à ce meunier. » On plaide la cause, on condamne le meunier. L'année suivante, nouveau placet, nouveau renvoi avec l'apostille : « Portez la cause au second tribunal, et qu'on ait soin de rendre justice au plaignant. » Le meunier est condamné une seconde fois; troisième placet où le désespoir succède à la plainte. Convaincu à la fin que le pauvre meunier a raison, Frédéric fait appeler son chancelier et les trois magistrats siégeant au tribunal d'appel, les traite de juges iniques, prend la plume et écrit de la main gauche, à cause de la goutte, une sentence qui condamne le comte de N. à rendre au meunier toute l'eau que le ruisseau pouvait fournir et à payer tous les frais du procès, ainsi qu'un dédommagement convenable. Puis, reprenant le ton dur et colère, il tance vertement son chancelier, lui signifie qu'il n'a plus besoin de ses services, et fait conduire à Spandau les trois juges, qu'il chasse ignominieusement de son cabinet.

Il ne fut pas toujours aussi juste qu'il l'avait été envers le meunier de Sans-Souci et celui de Poméranie. Ayant résolu de placer son école civile et militaire en face du château, le long du quai de la Sprée, il crut devoir y joindre une petite maison bourgeoise voisine, et qui appartenait à un vieux médecin. Or, ce médecin y était né; il déclara vouloir y mourir, comme ses pères. Ce fut en vain que le roi offrit de lui payer la maison quatre fois sa valeur ; il ne put rien obtenir. Que fait-il alors? il ordonne de bâtir à côté, masque entièrement le petit jardin du vieux docteur ; le soleil lui manque, ses arbres périssent. Il s'en dégoûte, offre sa maison au roi, qui lui répond froidement :

— J'ai réussi à m'en passer, je n'en ai plus besoin.

Mais, comme s'il eût été honteux d'un tel acte, il revint bientôt à sa bonté naturelle et à son amour pour la justice. Une pauvre veuve d'officier, âgée et infirme, lui ayant demandé un secours :

— Je suis sensible à vos infirmités et à votre indigence, reprit-il. Pourquoi ne vous êtes-vous pas plus tôt adressée à moi ? Actuellement, il n'y a pas de pension vacante ; mais il faut que je vous secoure, car votre mari était un brave homme, que je regrette beaucoup. Je retrancherai tous les jours un plat de ma table; cela épargnera trois cent soixante-cinq écus ; et cette petite somme, sur laquelle vous pouvez compter, vous sera payée le 1er du mois prochain, jusqu'à ce qu'il se trouve une pension : j'ai donné ordre que la première vous fût accordée.

Frédéric avait, dans cette occasion, d'autant plus de mérite à retrancher un plat de sa table pour secourir la pauvre veuve, qu'il était né gourmand ; il se piquait même d'un certain éclectisme culinaire. Il avait douze cuisiniers, assez bien payés, les uns allemands, les autres français, et quelques-uns italiens, anglais ou russes. Tous étaient occupés, attendu que jamais les plats assignés à l'un n'étaient préparés par d'autres ; à chacun sa tâche. Tous ces cuisiniers étaient sous la direction de deux maîtres d'hôtel ou chefs de cuisine, et cuisiniers eux-mêmes, l'un nommé Joyard, de Lyon; et l'autre, Noël, de Périgueux. Ces deux chefs dirigeaient le service de la table, et ne se montraient qu'en habits galonnés. Souvent le roi les réu-

nissait tous ensemble pour leur donner lui-même ses ordres. Pendant bien des années, Frédéric avait donné à chacun une bouteille de vin par repas ; mais, à la fin, il supprima cet article, persuadé qu'ils avaient assez de vin de ce que la desserte pourrait leur en fournir. Le pauvre Noël fut très-scandalisé de se voir ainsi mis à l'eau sur ses vieux jours; car Noël, très-brave homme d'ailleurs, était fort attentif à tout ce qui tient à l'économie.

Frédéric avait d'abord payé à ses deux chefs de cuisine un reisdaler par plat; ensuite il était descendu à vingt groschen, puis à seize ou à un florin, et enfin à douze groschen, ou à un demi-reisdaler, c'est-à-dire un franc quatre-vingts centimes d'aujourd'hui. Cette manière de payer les frais de sa table le dispensait d'entrer dans les comptes de tout ce qu'il faut pour l'assaisonnement ; il ne payait en un mot que les plats. Ce qu'il y avait d'ailleurs de vraiment triste pour ses officiers de bouche, c'est que plus il rognait leurs appointements, plus il redoublait d'appétit. Il mangea, la veille de sa mort, un homard tout entier.

Citons maintenant un trait qui aurait pu avoir des conséquences funestes pour Frédéric, sans sa rare pénétra-

Frédéric donnant ses ordres à ses deux maîtres-d'hôtel et à ses douze cuisiniers. Dessin de G. Janet.

tion d'esprit. Durant la guerre de Sept-Ans, lorsqu'il était à Dresde, il vit, un matin, pâlir et trembler le domestique qui lui apportait son déjeuner.

— Qu'est-ce qui vous fait trembler ainsi? lui dit-il, d'un air et d'un ton sévères.

Le domestique croit son crime découvert, et se jette à ses genoux pour demander grâce. On fait l'essai du chocolat et du café qu'apportait ce malheureux ; on en fait avaler à quelques animaux, qui périssent aussitôt. Longtemps on cita cette histoire ; mais il n'y eut aucune procédure, et le roi couvrit l'affaire d'un silence absolu. D'où l'on peut juger que, s'il admirait le courage d'Alexandre, il eût rougi de l'imiter dans les sanglantes procédures qui punissaient de mort les attentats et même les complots imaginaires contre sa personne. Ce n'est pas qu'il n'y eût des juges à Berlin (pour répéter le mot du meunier de Sans-Souci), mais Frédéric tenait pour tous à la rigoureuse exécution des lois prussiennes, excepté pour lui-même.

Le fameux Schuwaroff ayant été chargé par l'impératrice de Russie de dépêches pour Frédéric, tout dépen-

dait de la promptitude avec laquelle il remplirait sa mission, et les postillons prussiens semblaient rivaliser entre eux de lenteur : le dernier fut même insolent dans ses répliques au général. Celui-ci, impatienté, lui applique, dans sa colère, une demi-douzaine de coups de canne. Enfin, arrivé, le postillon fait sa plainte aux magistrats : les lois du pays défendant, sous des peines graves, de frapper les postillons, Schuwaroff montre ses dépêches aux armes impériales et destinées à Frédéric ; les magistrats intimidés le laissent partir. Comme il avait l'avance sur leur courrier, il arrive à Breslaw ; le roi lui témoigne le plus vif intérêt. Alors il croit pouvoir lui faire le récit de sa mésaventure, ou plutôt de celle du postillon bâtonné. Dès les premiers mots, Frédéric devient attentif, froid et sévère ; il écoute jusqu'au bout, reste immobile, et répond d'un air glacial à son interlocuteur :

— Monsieur le général, vous avez été fort heureux.

Cette anecdote pourrait faire croire qu'il avait une règle fixe et invariable dans ses principes. Avouons cependant que le caractère de ce grand monarque offre parfois d'étranges contradictions. On a vu, par exemple, que, prince royal, il avait raillé cruellement le comte de Wartensleben sur son avarice. Devenu roi, il détestait la lésinerie dans ses représentants. Le baron d'Amon, qu'il avait envoyé comme ambassadeur en France, ne tarda pas à être rappelé, parce qu'il s'était montré plus qu'économe dans sa mission. Il poussait même la parcimonie jusqu'à la plus insigne et la plus maladroite avarice.

Frédéric et les paysans de l'Oder. Dessin de G. Janet.

— Je ne sais pourquoi, disait un jour ce baron au prince, on vante tant les poulardes de Paris ; je n'en ai jamais mangé de bonnes, sire, je vous le jure, pendant mon séjour dans cette ville.

— Je le crois bien, répondit Frédéric ; mais c'est que vous n'avez jamais voulu les payer. Vous avez eu grand soin de n'acheter que des poulets étiques : je vous connais.

Après de telles paroles, qui reconnaît Frédéric dans sa conduite mesquine envers le tragédien Aufresne ? Cet artiste dramatique, sans lui plaire autant que Lekain, qu'il avait d'abord mal jugé, lui fit à son tour un sensible plaisir, et ils se quittèrent également enchantés l'un de l'autre. Plusieurs jours s'écoulent ; Frédéric voit Aufresne dans les cours du château.

— Par quel motif, demanda-t-il à son aide de camp, ce Français n'est-il pas sur la route de Saint-Pétersbourg, où il est, je le sais, engagé ?

— C'est, lui répond l'officier, qu'il s'attend, de la part de Votre Majesté, à une marque de bienveillance.

— Comment ! reprit le roi, il a déclamé devant moi, et il m'a plu beaucoup ; à mon tour, j'ai lu plusieurs morceaux, et il m'a paru satisfait : nous voilà quittes. Il ne me reste plus qu'à lui souhaiter un heureux voyage.

L'aide de camp s'acquitta de la commission, peu agréable pour le tragédien. Aufresne reste triste et confus.

— Si, du moins, dit-il, le roi voulait me donner le volume dans lequel je l'ai entendu lire !

Frédéric sourit de cette demande, s'approche de ses tablettes, prend le livre, et le remet à son aide de camp sans proférer un seul mot ; mais ce silence même était un sarcasme trop éloquent contre le pauvre artiste désappointé.

Ce langage du sarcasme fut son continuel défaut, et plus d'une fois il lui coûta cher. Ah ! qu'il est plus beau de le voir, dans ses campagnes si meurtrières contre les Russes, devenir la providence des malheureuses victimes du Cosaque et du Kalmouck ! Au passage de l'Oder, une foule de paysans et des paysannes des montagnes voisines l'entouraient, l'appelant leur père, leur sauveur, et le comblaient de bénédictions. Parmi ces infortunés, les uns avaient été mutilés par le fer ennemi ; les autres étaient à demi morts de faim, tous réduits au désespoir. Frédéric les accueillit avec bonté, leur promit de chasser bientôt ces hordes féroces, et il tint parole.

Ce fut en vain que le feld-maréchal autrichien Daun écrivit au général moscovite Fermor de ne pas se compromettre et de ne point risquer de bataille contre un ennemi rusé qu'il ne connaissait pas encore. Le courrier est enlevé et la lettre portée à Frédéric, qui, après la victoire, répond de sa main au feld-maréchal : « Vous avez eu raison de lui conseiller d'être circonspect avec un ennemi rusé que vous connaissez mieux que lui ; car il a tenu ferme et a été battu. »

Ce fut sans doute après cette victoire qu'un grenadier lui dit, un jour, contre le feu :

— Père Fritz, nous donneras-tu de bons quartiers, cet hiver ?

— Ah ! ah ! répondit Frédéric, il faut auparavant que nous prenions Dresde ; mais après j'aurai soin de vous, et vous serez contents.

Nous venons de le voir victorieux ; le voilà maintenant battu, et il n'en restera pas moins admirable par son intrépidité stoïque. Dans une défaite que lui fit essuyer Laudon, Frédéric allait perdre la vie ou la liberté sans l'héroïque dévouement du major Pritwitz ; on l'arrache de la mêlée, au desespoir, et s'écriant :

— N'y a-t-il donc pas un boulet pour moi ?

Une balle l'ayant frappé à la poitrine, au milieu d'une bataille, on l'engage à s'éloigner :

— Ma vie n'est rien, reprit-il ; remportons la victoire. Et la lutte continue.

Après son mémorable triomphe à Lissa, triomphe qu'admirait surtout Napoléon, et où Frédéric vainquit avec peu de monde une armée considérable, comme on lui racontait mille propos insultants des Autrichiens sur lui-même et sur sa poignée d'hommes :

— Je leur pardonne les sottises qu'ils ont pu dire, reprit-il, en faveur de celle qu'ils viennent de faire.

Après l'action, promenant sur le champ de bataille un triste regard :

— Quand donc finiront tant de maux ? s'écria-t-il, les larmes au yeux.

Ayant appris, sous les murs de Dresde, la perte de Glatz, il en fut d'abord tout troublé ; mais, reprenant aussitôt le calme de la confiance :

— Nous recouvrerons Glatz au traité, dit-il à ses généraux ; marchons en Silésie, pour ne pas tout perdre.

— Ces gens-là sont plus difficiles à tuer qu'à vaincre, disait-il des Russes et de leur opiniâtre acharnement.

C'était par le même motif de son ascendant militaire sur ces hordes hyperboréennes qu'il s'écriait, à propos de la campagne de 1769, dans laquelle Catherine II battit les Turcs avec des troupes qui n'étaient rien moins qu'habiles :

— Je crois voir des borgnes vaincre des aveugles.

Ces continuelles plaisanteries contre tant d'adversaires qui lui étaient si inférieurs égayaient les vieux soldats : ils aimaient à causer avec un roi si grand capitaine, et si familier dans les propos de camp. Aussi ne lui épargnaient-ils point les bouffées de tabac.

— Eloignez-vous donc, leur disait un jour certain officier ; vous voyez bien que vous incommodez Sa Majesté.

— Non, non, reprit Frédéric ; j'aime l'odeur du tabac presque autant que celle de la poudre.

A la bataille de Kolin (bourg de la Bohême, à cinq lieues de Bidschow), où il fut vaincu par Daun, Frédéric, après avoir jusqu'à sept fois ramené son infanterie à la charge, voyant ses soldats hésiter à la dernière de ces attaques, leur cria d'un ton animé :

— Voulez-vous donc toujours vivre ?

A cette funeste bataille, la retraite sur Dresde s'étant effectuée avec des peines infinies et non sans de grandes pertes, le roi reçut très-mal les généraux qui se trouvaient sous les ordres du prince royal Guillaume-Auguste ; à peine s'il leur ôta son chapeau ; il ne prononça pas une seule parole, et leur tourna le dos. Puis, au bout de quelques jours, il chargea le général de Goltz de leur dire qu'à l'exception du seul Winterfeld, il devrait les condamner tous à être fusillés.

Après la perte de cette même bataille de Kolin, il part au galop, avec quelques officiers supérieurs, pour faire lever le blocus de Prague. A la suite d'une longue course, ils arrivent dans un village, à l'entrée duquel ils rencontrent une femme qui avait un panier de cerises. Le roi achète le panier.

— Messieurs, dit-il à ses compagnons, nos chevaux ont besoin de se reposer ; nous pouvons nous-mêmes perdre une heure ou deux sans rien risquer : arrêtons-nous ici.

Ils entrent dans une grange, et tandis qu'on soigne leurs chevaux, ils se font donner de la paille pour leur servir de siége, et se placent autour du panier, qui est bientôt vide.

— Qui de vous a le moins besoin de dormir ? demande alors Frédéric.

— Moi, sire, répond aussitôt son page, le baron Pirch.

— Eh bien ! lui réplique-t-il, regardez l'heure qu'il est à votre montre ; veillez, et réveillez-nous au bout d'une heure. Que tout soit prêt pour partir.

Après ces mots, il se couche sur la paille, en disant :

— Allons, paix ! et que l'on dorme.

Lui-même, en moins d'une minute, est endormi profondément.

C'était une chose curieuse que de voir le costume qu'il fut réduit à quitter après la guerre sanglante de Sept-Ans. Un amateur l'acheta de ses domestiques : c'est-à-dire, le chapeau, l'habit, la veste, la culotte et les bottes ; le tout

bien usé et bien poudreux ; l'habit et le chapeau avaient été criblés de balles.

Son secrétaire Le Catt eut longtemps entre les mains un étui d'or, qui, placé dans le gousset de Frédéric, avait été aplati par une balle, pendant la bataille de Zoundorff, et qui lui avait préservé la cuisse, où il n'eut qu'une assez forte contusion.

Un soir, après une grande bataille, s'étant approché d'un bon feu que venaient d'allumer quelques soldats de ses gardes, ceux-ci lui demandèrent ce qu'il était devenu pendant l'action, lui qui avait l'habitude de se battre au milieu d'eux, et qu'ils n'avaient pas vu de la journée. Non-seulement il leur dit où il s'était tenu, mais encore pour quel motif il l'avait fait ; commençant alors à se réchauffer, il ouvre sa veste, d'où tombe une balle que ses soldats ramassèrent, en s'écriant qu'on voyait bien qu'il se plaçait toujours au poste le plus périlleux. Ils le conjurèrent, les larmes aux yeux, de ne plus tant s'exposer à l'avenir ; mais c'était inutilement qu'ils lui adressaient cette prière.

Et, en effet, il ne fut jamais plus gai que dans les dangers les plus terribles. C'était alors que l'esprit et la poudre semblaient conspirer ensemble pour en faire le plus grand des rois et le plus enjoué des hommes. Il poussait même l'indulgence, dans de telles crises, jusqu'à mépriser les lois impassibles de la discipline militaire.

Un déserteur, qu'on lui amena, lui ayant avoué qu'il n'avait quitté ses drapeaux que parce que ses affaires allaient trop mal :

— Eh bien ! lui répond-il, combats encore un jour pour moi ; et si cela ne va pas mieux, nous déserterons ensemble.

Ce qu'il y avait surtout d'admirable dans ce héros, c'est que les désastres de la guerre ne lui firent jamais oublier l'instruction de ses sujets. Il se faisait remettre la liste détaillée des villages qui n'avaient point de petites écoles, et tous les ans, surtout pendant les loisirs de la paix, il avait soin d'en fonder un certain nombre. Il y eut des époques toutes pacifiques où il en institua jusqu'à soixante à la fois.

Il ne faut pas croire non plus qu'il aimait à voir mourir de faim ses vieux serviteurs, ainsi que la calomnie l'a trop souvent répété. Mille exemples attestent le contraire. Mais comme, avant tout, il était juste, il voulait que l'on pût s'enrichir loyalement et comme incognito à son service.

Un jour qu'on lui peignait la misère d'un de ses anciens employés :

— L'imbécile ! reprit-il, je l'avais mis au râtelier ; que ne tirait-il du foin ?

Il l'eût pris, et avec raison, s'il en eût tiré, car il était d'une équité impartiale.

La bonté fut le caractère primitif de Frédéric, comme l'a dit Mme de Staël ; rien ne le prouve mieux que cette dernière anecdote.

— Comment avez-vous trouvé Louis XVI ? demandait-il à un voyageur qui arrivait de France.

— Je suis convaincu, répondit ce dernier, que partout où la nature aurait placé cette tête, on y aurait trouvé la bonté pour vertu dominante.

— Ah ! monsieur, répliqua Frédéric avec vivacité et avec une sorte d'enthousiasme, « S'il est bon roi, il est grand roi ! »

N.-A. DUBOIS.

NÉCROLOGIE DE 1854 (1).

Henriette Sontag, comtesse de Rossi. Nous vous avons déjà offert le beau portrait, et raconté la noble vie de cette chanteuse-ambassadrice, de cette rivale de la Pasta et de la Malibran (2), qui a brillé du même éclat pur et glorieux dans les cours et sur les théâtres. Le fléau du choléra l'attendait à Mexico, où il l'a brisée en quelques jours, au milieu des ovations populaires. Il nous reste une fleur à jeter sur sa tombe ; c'est un trait de charité révélé par la *France musicale*.

Mme Sontag était fille de pauvres acteurs du théâtre de Darmstadt. Les exilés allemands, que la misère chassait de leur pays, trouvaient chez l'artiste une généreuse hospitalité.

Un jour, à Paris, en sortant d'une répétition de *Don Juan*, Elvire rencontra à la porte du Théâtre Italien trois jeunes filles tremblantes et pleurant la faim. Il faisait froid ; leur mère, à côté d'elles, chantait des hymnes de son pays. Mme Sontag la reconnut ; elle se souvint qu'au théâtre de Darmstadt elle avait été portée dans les bras de ses parents. La cantatrice s'approcha de la mendiante, lui demanda son adresse d'une voix émue, puis elle monta dans la voiture qui l'attendait.

Le soir même un domestique en belle livrée frappait au sixième étage d'une maison du faubourg du Temple :

— Qui vient là ? dit une voix timide.

— C'est une amie qui vous apporte une bonne nouvelle, — et la porte s'ouvrit. Voici une lettre que je suis chargée de vous remettre ; lisez.

La lettre contenait ceci : « Présentez-vous demain, Chaussée-d'Antin, 17, chez M. B..., vous y trouverez une somme de 3,000 francs que je vous donne. Retournez à Darmstadt avec vos trois enfants ; je me charge des frais de leur éducation. »

— Et le nom de la femme qui me fait un tel présent ?

— Je ne puis vous le dire, reprit l'envoyé, vous ne le saurez qu'à Darmstadt.

La mendiante para ses trois filles comme pour une fête ; le lendemain, elle reprenait le chemin de l'Allemagne. Durant sept années, elle reçut une pension qui lui permit de donner à ses filles une brillante éducation. L'une d'elles entra au Conservatoire de Berlin, et devint une artiste distinguée.

Ce fut quelques années après seulement que la mendiante connut le nom de sa bienfaitrice, Henriette Sontag, devenue comtesse de Rossi.

Merel, dit Saxville, né à Paris, fils du maître-d'hôtel de M. François Delessert, d'abord garçon épicier, puis comédien de province, entra au Palais-Royal lors de la fondation de ce théâtre, et en devint bientôt l'un des pre-

(1) Voyez les deux numéros précédents.

(2) Voyez tome XVII du *Musée des Familles*, pages 223-224.

miers comiques. Il excellait dans les rôles de ganaches et d'excentriques, et il avait créé un charabia et des éclats de rire inimitables. Dans les dernières années de sa vie, dit un critique, M. de Fiennes, il était tellement sûr de son public, qu'il débitait tout ce qui lui passait par la tête; il inventait des scènes entières d'une incroyable originalité; il se plaisait à embarrasser son camarade en lui disant, après une grosse bouffonnerie : — Réponds donc à ça, si tu peux! Mais il ne se livrait à de pareilles plaisanteries qu'avec des gens capables de lui répliquer, et dans le but inoffensif d'en rire avec eux dans la coulisse. Les auteurs avaient une telle confiance en lui, que, lorsqu'ils étaient embarrassés pour sortir d'une scène difficile, ils lui disaient : — Vous ajouterez là ce que vous voudrez.

Il était aussi drôle, chose rare, à la ville qu'au théâtre. Voici une de ses aventures racontée par lui-même : — Un soir, au théâtre Montparnasse, on représentait l'*Auberge des Adrets*. Dans la scène où Robert Macaire et Bertrand sont interrogés par les gendarmes, il était convenu entre Alcide Tousez et moi, qui remplissions les deux principaux rôles, que nous adopterions chaque fois une nouvelle profession plus sanguinaire que celle de la veille. Le soir en question, j'avais résolu de m'intituler *marchand de sifflets*, et voici ce dont j'étais convenu avec un ami étranger au théâtre. Je lui avais dit : — Tu iras te placer au paradis; puis, au moment où je proclamerai ma profession, tu me lanceras un vigoureux coup de sifflet. Aussitôt, sans me déconcerter, et avec une présence d'esprit... que tu comprendras facilement, je répliquerai, en désignant le côté où tu seras : — *Eh! parbleu, en voici un, messieurs, que je vous céderai à bon marché.* De là, tonnerre d'applaudissements. — Parfait. — C'est dit. Arrive la scène, arrive le mot; arrive aussi le tant désiré sifflet, qui allait me valoir une petite ovation de supplément. Mais, hélas! autant de fois, hélas! que vous voudrez, pour mon malheureux ami! A peine a-t-il donné la fatale réplique, qu'un cri d'indignation éclate de toutes parts : — A la porte! — A la porte le merle! — A bas le moderne, qui vient insulter notre Sainville! Tapez dessus! — Passez-nous-le! — nous en voulons tous un morceau! Et ceux qui se trouvaient le plus près du pauvre diable se ruent sur lui, en le frappant et en l'injuriant : et vlan, d'un côté, canaille! et pif, paf, de l'autre, brigand! etc. Assurément ils auraient fini par le mettre réellement en pièces, si la garde ne s'était interposée à temps pour empêcher la ruine complète de mon infortuné compère, qui, pour avoir voulu me préparer un *effet*, avait perdu les trois quarts des siens (lesquels étaient en lambeaux), et gagné, par contre-coup (c'est le mot), une foule de horions, le tout accompagné d'une séance de deux heures au poste; car ce fut seulement à la fin du spectacle que je pus aller le réclamer, en expliquant, à ma honte, mon petit stratagème, bien innocent, dans le fond, mais si fâcheux quant à la forme... de mon ami, surtout.—

Sainville est mort à Pau, où l'avait envoyé la médecine. Quelques jours avant sa dernière heure, s'il faut en croire M. de Fiennes, il était à sa fenêtre, aspirant le soleil qui dorait la neige des Pyrénées. Tout à coup il s'écria : — Oh! mais cet homme ne sait pas son métier! Puis on le vit descendre quatre à quatre les escaliers, traverser la rue et entrer chez son voisin l'épicier. — Jeune clerc, dit-il, car c'est ainsi qu'on vous appelle maintenant; de mon temps, nous étions tout bonnement des garçons; jeune clerc, vous ne savez pas votre métier; ce n'est pas ainsi qu'on casse du sucre; vous massacrez ce pain! Puis Sainville s'empare du couperet, et le voilà alignant les morceaux de sucre, au grand ébahissement du clerc et de son patron, qui était accouru. — Oui, monsieur, c'est moi, Sainville, ancien garçon épicier, premier comique du Palais-Royal, pour le moment malade à Pau, qui montre à ce garçon son métier. Si vous voulez me payer des feux, je continuerai son éducation, qui me paraît négligée.

Le docteur Benech.—Un autre original était le docteur Benech, surnommé le docteur Bifteck, qui devint célèbre et riche en prétendant que les malades mouraient de faim, et en les guérissant en effet avec de la viande crue et du vin de Bordeaux! Il avait puisé cette doctrine dans les *Confessions de J.-J. Rousseau* : « J'eus beau dire et beau faire, raconte le philosophe, le médecin (l'illustre Bordeu) triompha, et l'enfant mourut d'inanition. » L'enfant était le petit-fils du duc de Luxembourg.

Voici comment un chroniqueur rend compte des procédés de M. Benech : — On appelle le docteur chez une grande dame du faubourg Saint-Honoré; il trouve une jeune femme pâle, abattue, languissante et l'œil éteint; il l'interroge sur son état et sur le traitement qu'on lui a fait suivre, puis il sonne le maître d'hôtel :

— Faites préparer sur-le-champ et apportez un potage de semoule au bouillon de bœuf, deux côtelettes de mouton à peine cuites et une bouteille de vin de Bordeaux qu'on ira prendre chez moi.

— Pour qui demandez-vous cela? dit d'une voix faible la malade étonnée.

— Pour vous, madame.

— Comment! docteur, vous ordonnez que je mange dans l'état déplorable où je suis? mais c'est impossible!

— Voulez-vous être sauvée ou voulez-vous mourir? telle est la question. Si vous ne renoncez pas immédiatement à l'absurde régime de la diète et des tisanes qui vous a mise dans la triste situation où vous voilà, vous êtes perdue, je vous l'atteste. Allons! continua le docteur lorsque le maître d'hôtel rentra, apportant sur un plateau la collation demandée, allons! madame, vous êtes servie; conformez-vous à mes prescriptions; je ne sortirai d'ici que lorsque vous aurez exécuté l'ordonnance jusqu'à la dernière bouchée.

Subjuguée par l'autorité de ces paroles pleines de force et de conviction, la malade obéit. Le docteur l'encourage, la rassure, la félicite, et, quand son repas est achevé, il lui dit :

— Ce soir, vous prendrez un second potage, un bon bifteck, et vous achèverez cette bouteille de Bordeaux. Vous passerez une excellente nuit. Demain matin, quand je reviendrai vous voir, j'aurai la satisfaction de vous trouver beaucoup mieux, et la semaine prochaine vous irez à l'Opéra.

Les prédictions du docteur se réalisèrent de point en point; au bout de quelques jours, la malade qu'il avait prise mourante était complétement rétablie. —

Il est notoire que le docteur Benech a fait à Paris des milliers de cures dans ce genre, et que les habiles médecins ont adopté son système, — moins l'exagération. Les empiriques ont cela de bon qu'ils redressent la science quand elle penche trop d'un côté.

Le chef-d'œuvre du système Benech, disent les malins, c'est que le docteur était propriétaire du vin de Bordeaux dont il arrosait les biftecks de ses malades. En gagnant cent pour zéro comme médecin, il gagnait mille pour cent comme viticulteur! *E sempre bene!* P. C.

(Voir plus loin la *Chronique du mois.*)

ROME ET SES ENVIRONS EN 1853 (1).

Départ pour Tivoli. Vue de l'ancien Forum romain, aujourd'hui *Campo Vaccino*. La porte Saint-Laurent. Aspect moderne de la voie Tiburtine. *La Torre di Mezza Via*. L'invalide des grands chemins. La *Solfatara*. Paysage du *Ponte-Lucano*. Un tableau de Poussin. Le *Domenichino*. Anna-Maria. Route de Tivoli. L'hôtel de la Sibylle. La chute du Teverone. Grottes de Neptune et des Sirènes. Le guide italien. La villa de Catulle. Aspect des cascatelles. L'eau d'or. *Mariouche*, la belle contadine. Un mariage par souscription. La villa Adriani. Le cicerone et l'antiquaire. Fanatisme des ruines. Un attentat archéologique. Le nez de Cicéron. Frascati. Le bois de châtaigniers. Un gendarme pontifical. Episode de la révolution de 49. Le garde national et le prince de Santa-Croce. La trêve de la *colazione*. Grotta-Ferrata. Un religieux de Saint-Basile. Le *Possédé*, du Dominiquin. Marino. Fête patronale. Le ballon de saint Barnaba, vainqueur du démon. Le *mastro di casa* peint par lui-même. Une soirée d'été à Marino. *La canofiena*. Chant religieux. Castel-Gandolfo. La villa du pape. Allées de Castel-Gandolfo. Le lac. Une histoire de touriste. Le gentleman. L'hôtelier d'Albano. Courage d'une jeune fille. Un sauvetage. La lettre au cachet noir. Lorenzo le *muratore*. Lucrezia. Demande en mariage. Le maçon et le lord. La foi du pauvre. Albano. Le tombeau de Pompée. Celui de Julia, fille de César. *L'infiorata* de Genzano. Je pars seul pour Ostie. La campagne de Rome hors de la porte Portèse. Le désert. Port de Fiumicino. La fièvre. Embouchure du Tibre. L'île sainte. Bac de la rive gauche du fleuve. La cabane du passeur. Ruines d'Ostie. Une cité antique ensevelie sous l'herbe. Le port. Les greniers du peuple romain. Le sarcophage. Une ville abandonnée.

Quatre de ces bons compagnons, qu'on pourrait appeler des *parents de voyage*, car leur souvenir vous reste toujours, m'accompagnaient à Tivoli. Nous avions loué pour la journée un large *carrozza*, dont l'automédon fut d'autant plus exact qu'il s'agissait pour lui d'une *bona mancia* (en français *pourboire*), et, à six heures du matin, deux chevaux vivement sanglés nous emportaient, ventre à terre, à travers le Forum. Le soleil venait de se lever: il éclairait splendidement cette place, l'ancienne cour d'honneur du monde, qui, de tous ses temples, de tous ses monuments, de toutes ses statues, de toutes ses basiliques étincelantes d'argent et d'or, n'a conservé que trois colonnes éraillées et un bassin de marbre, où vont boire les buffles! O néant des efforts de l'homme pour immortaliser son orgueil dans ses œuvres! Où sont maintenant ces rostres, du haut desquels pérorait Cicéron? Où est la curie Hostilia, qui ouvrait au sénat ses huit portes béantes entre neuf colonnes d'ordre dorique?... Où sont le lac de Juturne, le milliaire d'or, la louve d'airain et la statue de la Victoire? Hélas! hélas! nous avions beau regarder, dans le passé, ce coin de terre nu et désert; l'inflexible realité chassait nos rêves, et, à la place de cette foule patricienne à la toge rayée de pourpre, des consuls avec leurs faisceaux ornés de lauriers, des empereurs sur leur char d'ivoire, nous n'apercevions que les charrons de San Lorenzo in Miranda, taillant leur grossières charrues, et les mendiantes de la salita de Marforio, étendant des haillons au pied du Capitole!

Au débouché de l'arc de triomphe de Titus, nous attendait un autre tableau moderne. Autour du squelette de la *Meta sudans* ou borne jaillissante, étaient assis une vingtaine de soldats français, jouant au loto avec des gamins, entre le Colysée et l'arc de Constantin! De petits prémontrés, habillés de blanc, jouaient au palet, à deux pas, sous la garde d'un frère, et, aux cris aigus d'un mendiant à béquilles, une procession d'étudiants anglais, vêtus d'une soutane rouge, se croisait sur la voie sacrée avec l'élégante calèche de deux ladies touristes. Nous saluâmes, en passant, ce magnifique Colysée, le plus imposant monument qu'il y ait au monde, quoique les barbares de

Un brigand romain. Dessin de V. Foulquier.

l'aristocratie romaine en aient démoli la moitié, et, un quart d'heure après, nous arrivions à la porte *San Lorenzo*.

Nommée jadis Tiburtine, parce qu'elle était le point de départ de la voie qui menait à Tibur, aujourd'hui Tivoli, cette porte fut une des belles arcades de l'aqueduc des eaux Marcia, Tepula et Julia. Sur le couronnement, des inscriptions à moitié effacées attestent les réparations que firent successivement à cet aqueduc Auguste, Titus et Caracalla. Tandis qu'un de nos compagnons, antiquaire allemand, s'efforçait de les déchiffrer, mon voisin me poussa

(1) Voyez les trois premières parties, volume précédent.

du coude en me montrant un *contadino*, qui baisait dévotement une croix incisée dans le pilier droit de la voûte.

— Que fait là ce paysan? dis-je au cocher.

— Il gagne des indulgences, signor.

— *Va bene!* En route!

Quatre milles plus loin, on trouve l'Anio, le frais Anio d'Horace et de Tibulle, qui se nomme à présent *Teverone*. Nous le passâmes sur le pont *Mammolo*, bâti par Mammea, la mère d'Alexandre Sévère, ruiné par les barbares, et reconstruit par Narsès. De ce pont historique jusqu'à la tour de *Mezza Via* (moitié chemin), c'est-à-dire pendant huit milles, on traverse un pays sauvage, désert, et d'aspect farouche comme un paysage du Dominiquin. A ces roseaux si gais et si verts, qui ondulaient tout à l'heure en bruissant de chaque côté de la route, ont succédé les ronces et les mauvaises herbes. Plus de traces de culture. De loin en loin, quelques barrières, quelques claies primitives dessinent grossièrement des parcs, où paissent des buffles, des bœufs gris et ces malheureux chevaux de la campagne romaine, condamnés à naître, à vivre et à mourir en plein air. Par intervalles, s'élèvent çà et là d'anciens tombeaux, les ruines d'une station ou d'une tour; des croix, dont chacune rappelle un meurtre, et des débris de murs enveloppés de lierre. Puis, comme dernier témoignage de la grandeur de Rome, les aqueducs du vieil Anio et de l'eau Marcia, Tepula et Julia, déroulent à perte de vue, à droite et à gauche, leurs lignes monumentales et leurs arcades rougies par le soleil.

Conformément à l'usage établi de temps immémorial par les *carrozzieri*, nous nous arrêtâmes, pour laisser rafraîchir nos chevaux dans la personne de leur conducteur, à l'auberge de Mezza Via. Là, un vol de mendiants s'abattit à l'instant sur nous. Chacun, en tendant la main, énumérait avec chaleur les droits qu'il se croyait sur notre bourse; mais le plus importun et le plus bruyant était sans contredit un vieillard que, sur sa bonne mine, devant Dieu et devant les hommes, un jury n'eût pas hésité à fourrer aux galères. J'eus la curiosité de m'informer des titres qu'il alléguait en sollicitant notre pitié :

— Ah! signor, me répondit le cocher d'un air convaincu, jamais vous n'aurez mieux placé vos quatrini. Giovanni est un brave homme, et le plus malheureux de tous!

— Quatre balles, signor, s'écria le vieillard, quatre balles à bout portant, qui m'ont cassé les bras!

— Et il ne peut plus gagner sa vie, hurlèrent les autres en chœur.

— Quel métier faisait-il? dis-je à l'hôte, qui, son chapeau tromblon à la main, applaudissait de la tête et de la voix.

— Il était à la *macchia*, signore.

— Vous voulez dire qu'il était brigand?

— Oui, c'est en effet comme cela que vous les appelez, ces pauvres bannis (*banditi*).

— De telle sorte, dis-je en clignant de l'œil, que ces croix que nous avons vues...

L'aubergiste me répondit, en homme enchanté, par le même geste.

— Il suffit. Messieurs, m'écriai-je, voilà un honnête brigand qui, en gagnant loyalement sa vie sur les grands chemins, a eu le malheur d'avoir les bras rompus. Il ne peut plus dépouiller les voyageurs ni les assassiner; aussi il me semble de toute justice que, pour l'indemniser de la perte de son état, nous lui accordions un secours.

Mon avis fut adopté au milieu des éclats de rire; et, chargés des bénédictions et des remerciements de l'aimable population de Torre di Mezza-Via, nous partîmes au grand galop. Les chevaux brûlaient le pavé antique, composé de gros blocs polygones d'une lave basaltine: nous n'avions aperçu personne ni devant ni derrière notre équipage; jugez donc de la surprise générale, lorsqu'en arrivant au pont de la *Solfatara*, situé à deux milles de distance de la Tour du moitié chemin, nous y trouvâmes tous les solliciteurs dégueniliés de l'auberge, le bandit invalide en tête. Nous crûmes à un guet-apens: c'était une spéculation. Mendiants à la station, ces braves gens étaient marchands au pont du lac des Tartres, et ils nous avaient devancés par des chemins à eux connus, pour nous vendre des herbes, des arbustes, des roseaux pétrifiés par ces eaux, d'un bleu d'azur sombre, que Strabon et Martial appelaient *albulæ*. L'espoir de nos contadini fut malheureusement trompé. Il s'exhale de ces eaux et du lac une odeur si empestée, que, pour toutes les pétrifications de l'univers, nous n'aurions pas séjourné cinq minutes.

Force fut donc au *carrozziere*, qui maugréait comme s'il eût été intéressé dans la spéculation, de pousser jusqu'au *ponte Lucano*, où il avait été convenu qu'on s'arrêterait. M. Duwarnet, l'un de nos compagnons, voulant rapporter cette vue à Evreux, sa patrie, on fit halte sous les peupliers, à côté du tombeau, construit en forme de rotonde, de la famille Plautia; et, pendant que notre jeune amateur dessinait, et qu'un antiquaire allemand, autre Socius, copiait l'éloge mortuaire d'une famille dont l'un des membres, Titus Plautius Silvanus, eut l'honneur d'accompagner l'empereur Claude en Angleterre, la belle lady de R..., qui était de notre partie, avec son frère, me demanda si j'avais vu au palais Doria une vue de ce pont, exécutée par le Poussin.

Je répondis affirmativement.

— Comment trouvez-vous ce tableau? ajouta-t-elle dans le doux dialecte vénitien, qu'elle parle à merveille.

— Admirable, et surtout plein de sentiment!

— Voilà, reprit-elle vivement, le caractère qui me frappa d'abord : il y a dans ce paysage un attrait tendre et triste qui charme le cœur plus que les yeux.

— Savez-vous pourquoi? répondis-je.

— Non. Pourquoi?...

— Parce que ce paysage fut composé dans un de ces moments qui décident du bonheur de la vie.

— Oh! vous allez nous conter cela, dit-elle en regardant son frère, qui, par politesse à coup sûr, appuya sa requête.

Je m'inclinai et pris la parole en ces termes, avec la gravité du professeur de malais de la Bibliothèque, devant ses deux auditeurs:

— Il y a deux cent vingt-quatre ans que, par une matinée semblable, un homme, jeune encore, mais pâli par les soucis, la misère et les veilles, travaillait devant un chevalet, à la place où notre ami dessine maintenant. Après avoir esquissé son tableau avec cette fougue qui faisait dire à Marini : *Ecco un giovane che ha una furia di diavolo*, il se reculait pour en juger l'effet, lorsqu'une sorte de mendiant, drapé dans un manteau fané et tout blanc de poussière, vint à passer, et, s'appuyant sur son bâton, se mit à considérer attentivement cette toile. A mesure qu'il l'examinait, son regard prenait une expression si étrange, et un dédain si amer crispait ses lèvres, que le jeune artiste indigné lui demanda ce qu'il trouvait à reprendre dans son tableau.

— Le don le plus fatal que Dieu puisse donner à un homme, répondit le passant d'une voix sourde, le génie!

— Le génie ! s'écria Poussin, car c'était lui, le front brillant de joie.

— Malheureux ! reprit l'inconnu, cesse de t'applaudir de ce présent funeste ! c'est le fruit de l'arbre maudit, et mieux vaudrait que celui qui le cueille fût mort en venant au monde !...

— A chacun sa tâche ici-bas, dit Poussin d'un ton calme. Je sens que je suis né pour peindre, et je peindrai tant que ma main m'obéira !

— Tu vois ce faucheur courbé sur sa faux et dont le front ruisselle : voilà l'image de ta vie ! Les frelons qui bourdonnent autour de sa tête, les vipères qu'il foule à chaque pas et qui se dressent pour le mordre, ont des aiguillons moins cruels et un venin moins dangereux que les ennemis qu'on voit bourdonner et ramper autour du génie. Tes rivaux te déchireront, tes inférieurs s'efforceront de t'abaisser pour te tenir à leur niveau ; tes contemporains passeront dédaigneux ou envieux devant ta gloire. Si tu fais une œuvre immortelle, on la cachera aussitôt derrière une œuvre médiocre, et la tête en feu, les pieds en sang, la mort au cœur, il faudra, comme le juif de la légende, marcher en avant, marcher toujours jusqu'à la tombe, et tu n'auras pas même, pour prix de tes sueurs et de tes douleurs, le pain noir et le repos que le faucheur trouvera ce soir sous son toit rustique !

— Maître, s'écria Poussin qui pleurait, dites-moi votre nom.

— Mon père, répondit le vieillard d'une voix émue, s'appelait Zampieri ; ma mère m'appelait Domenico, et les Romains me nomment Domenichino...

— Dominiquin ! l'auteur immortel du *saint Jérôme* et de tant de chefs-d'œuvre !...

— Oui, dit tout bas Domenichino, qui vient de Tivoli à pied, parce qu'il n'a pas un sequin pour payer sa place, et qui va rencontrer monseigneur Taddeo, préfet de Rome, dans un carrosse tout doré !

Et, sans attendre la réponse, le grand peintre doubla le pas et disparut derrière ces saules. Poussin était si étonné de cette rencontre, qu'il ne s'aperçut pas de son départ. Quand il revint de cette espèce d'éblouissement, la voix du vieux maître retentissait encore à ses oreilles, et lui soufflait des idées si sombres, qu'il courut à son tableau pour le mettre en pièces.

— J'espère, interrompit lady R..., qu'il se ravisa.

— Par bonheur, mademoiselle, pour le prince Doria et pour nous. Au moment où il s'approchait comme un furieux du chevalet, la jeune fille de son hôte, Anna-Maria, qui avait été sa garde-malade, lui retint le bras et fit entendre de sa voix naïve et religieuse tant de douces paroles, que le front de Poussin s'éclaircit comme les collines brumeuses d'Albano au soleil levant. Il pleura sur l'épaule de cette enfant qui le rattachait à la vie et à l'espérance, et, reprenant ses pinceaux, travailla avec délices jusqu'au soir.

— Anna-Maria, dit Lady R..., fut son ange gardien, et sa bonne action méritait récompense.

— Elle ne l'attendit pas longtemps, mademoiselle.

— Vraiment ?

— Comme Poussin allait plier son chevalet, un peu avant la nuit, car le soleil, à Rome, s'éteint ou plutôt tombe tout à coup dans la mer, le cardinal Francesco Barberini, qui venait de Palestrine, passa sur le pont Lucano. Le jeune peintre français lui avait été vivement recommandé par Marini ; il le reconnut et voulut voir son paysage, qui, aux rayons mourants du soleil, lui parut ravissant. Tout aussitôt il lui commanda un grand tableau, *la Mort de Germanicus*, et lui promit sa protection. Le cardinal Francesco Barberini, neveu du pape Urbain VIII, gouvernait Rome en maître. En commandant donc un tableau à Poussin, il le mettait d'emblée dans le chemin de la renommée et de la fortune.

Dès que le carrosse du cardinal eut disparu dans un nuage de poussière, le peintre religieux des sacrements plia le genou et remercia Dieu ; puis, prenant la main d'Anna-Maria Dughet, qui, née d'une mère italienne et d'un père français, était à moitié sa compatriote :

— Marie, lui dit-il, tu as veillé avec un admirable dévouement à mon chevet, quand j'étais malade ; tu m'as sauvé de ma faiblesse, quand je désespérais, il est juste que le premier rayon de ma fortune brille pour toi. Ce qui, pauvre et inconnu, m'eût toujours effrayé, je l'oserai ce soir. En rentrant, je te demanderai à ton père.

Sur ce récit, nous gagnâmes Tivoli par la nouvelle route. Je dis nouvelle, eu égard à la vieille voie, qui a trois mille cent quarante ans. Taillée au flanc de la montagne, elle s'élève, en serpentant, par une pente assez douce jusqu'à l'ancien Tibur. Cette route est délicieuse. Tantôt nous traversions un bois verdoyant d'oliviers, tantôt nous avions à notre droite l'yeuse de Virgile, aux feuilles vernies et piquantes ; et presqu'à chaque pas, sur la gauche, une vue des plus pittoresques dans la plaine. Un vieux tombeau, qui porte le nom moderne de Temple de la toux, parce qu'il appartint à la famille Tossia, forme pour ainsi dire, avec les ruines de la villa de Salluste, le vestibule du nouveau Tivoli. Nous franchîmes la grille de la porte Sainte-Croix, d'où le coup d'œil sur la campagne de Rome est magnifique, et nous voilà roulant sur un détestable pavé et dans des ruelles tortueuses vers l'hôtel de la Sibylle.

L'entrée n'en est guère plus belle que les avennes. En mettant le pied sous la voûte, une de ces odeurs italiennes, qu'assaisonnent avec vigueur les brocoli et le fromage, vous saisit si brusquement à la gorge, qu'au lieu de monter au salon, comme l'hôte vous y invite en sa langue, vous faites deux pas dans une petite cour ouverte, pour respirer un air plus pur, et alors se déroule à vos yeux un tableau admirable. L'hôtel est bâti au sommet d'un rocher, où s'élèvent, presque bout à bout, le temple de la sibylle Tiburtine et celui de Vesta. Encore entouré de dix colonnes de travertin revêtu de stuc à chapiteaux de feuilles d'olivier, le temple de Vesta est de forme circulaire et d'une architecture qui ravit par son élégance. Entre le temple et l'autel règne une étroite plate-forme, d'où l'on voit, dans la vallée que le rocher domine, le Teverone tomber, en mugissant, de cinquante pieds de hauteur.

Pendant que le cuisinier égorgeait ses polastri, nous prîmes un guide, garçon éveillé, alerte et ami de l'antiquité, car il appelle avec respect son bambin Scipion, et descendimes dans la vallée. Une rampe délicieuse, construite par les Français, en 1810, mène à la grotte de Neptune. C'est là qu'on revoit le Teverone. Après sa chute de cinquante pieds, il se précipite perpendiculairement sous les roches dans cet horrible abîme appelé grotte de Neptune. Le contraste que présentent là les divers accidents de lumière, à travers les arcades naturelles creusées par les flots, et les écueils qu'ils rongent, devient encore plus frappant par la masse d'eau qui tombe avec fureur sur des pointes de rocher où elle se brise et, en rejaillissant, couvre les spectateurs d'une poussière vaporeuse.

En remontant par un sentier bordé d'arbustes, d'oliviers sauvages et de gazon, et redescendant ensuite les marches

périlleuses et humides, à mesure qu'on approche du fond de la vallée, d'un escalier pratiqué dans le travertin, on arrive à la grotte des Sirènes. Figurez-vous une large caverne, aux roes déchirés et béants, ou le Teverone s'engouffre à grand bruit et disparaît pour la troisième fois dans un souterrain sombre. En voyant avec quelle rapidité fut englouti un iris jaune échappé de la main de notre jeune lady, nous reculâmes involontairement et nous éloignâmes, d'un avis unanime, de ce lieu effrayant. Le déjeuner nous attendait dans le temple de Vesta; nous remontâmes par les bains antiques de Mécène, et allâmes livrer bataille aux poulets de notre hôte.

En Italie, et particulièrement dans les Etats romains, le guide, aussitôt que vous lui avez accordé votre confiance, vous considère comme sa propriété. Le nôtre, n'ayant garde de manquer à l'usage, nous servit à table, pour ne pas nous quitter; et, quand vint le dessert, se transformant tout à coup en marchand, il se mit à nous offrir des

Le Poussin et Marie Dughet. Dessin de V. Foulquier.

pétrifications, des minéraux, des médailles et jusqu'à du vieux fer, trouvé dans les bains de Mécène. Ces raretés n'ayant séduit personne :

— Je vois ce que c'est, dit-il avec confiance, vous préférez aux antiquités les objets historiques. J'ai votre affaire : voici les étriers du fameux Garibaldi !

— Il passa ici, en effet, m'écriai-je.

— Le 2 juillet 1849, dit solennellement le guide, et les Napolitains venus pour l'arrêter en savent quelque chose !

— Et combien ces étriers? demanda l'Anglais.

— Vingt-cinq écus, milord !...

— Il veut dire vingt-cinq baïoques, interrompis-je par charité.

Le père de Scipion me lança un regard suppliant et vendit ses étriers, en rabattant, l'un après l'autre, vingt des scudi qu'il demandait; puis il m'offrit la tabatière de Ciceruacchio.

— Grand merci, répondis-je, je ne prise pas.

— Ciceruacchio est un homme célèbre... Les journaux français l'appelaient le tribun de la porte du Peuple !

— Cela peut être; mais tu me proposerais le chapeau

de Mazzini, la robe d'avocat de Manin et le froc deux fois retourné de Ventura, que je ne t'en donnerais pas... une action des ponts du Tibre.

Après cette explication, nous enfourchâmes bravement les ânes du guide pour aller voir les cascatelles. La route tourne, en dessinant un croissant allongé, du sud au nord. Au premier coude, on est dans une situation charmante, car on aperçoit à gauche la ville et les bois; à droite, le prolongement pittoresque de la montagne; à ses pieds, la grande vallée de Tivoli et la mer. Au fond de l'horizon

Cascatelles de Tivoli. Dessin de A. de Bar.

se trouvent les ruines de la villa de Catulle. Elles sont voilées par un vert rideau de myrtes, dont je détachai une feuille, que je mis avec soin dans mon portefeuille.

— Qu'en voulez-vous faire? me dit en souriant la belle Anglaise.

— La porter, pour qu'elle l'ajoute à sa couronne de laurier, à une Parisienne que vous connaissez.

— Moi?

— Vous et toute l'Europe. C'est l'artiste la plus aimable et la plus spirituelle de Paris.

— Mlle Augustine Brohan ?

— Vous l'avez nommée ; et jamais je ne vois Tivoli sans me rappeler son talent si gai, si vif et si brillant.

En achevant ces mots, nous étions devant les cascatelles. Il est impossible d'imaginer rien de plus délicieux. Sur une roche immense, tapissée de verdure et de mousse, et couronnée de sapins, s'épandent, en tombant de plus de cent pieds de haut, cinq cascades blanches et pures comme des nappes de cristal. C'est la dernière chute du Teverone, qui fuit ensuite dans la vallée, grossi par une source d'une admirable limpidité. On l'appelle l'eau d'or (*aquoria*), et nous nous empressâmes de faire halte sur ses bords.

A peine étions-nous assis sous les chênes verts qui l'ombragent, qu'une belle contadine, en costume des dimanches, vint nous offrir des fleurs.

— Achetez, me dit tout bas le guide, c'est une bonne œuvre ; la madone vous en saura gré.

— Pourquoi cela ?

— Mariouche (diminutif romain de Maria) est fiancée à un brave garçon depuis qu'on a cueilli les olives, et ils ne peuvent se marier faute d'argent.

— Vrai ?

— Per Bacco !

— Eh bien ! s'écria le jeune compatriote de Poussin qui venait de terminer la vue des cascatelles, que Maria ou Mariouche pose quelques instants, et nous tâcherons de l'aider.

— *E una grossa somma*, murmura le guide en hochant la tête.

— Dix scudi ?

— Cinq, signor.

M. Duwarnet fit son dessin, nous en promit à chacun une copie, et, en quittant Tivoli, nous donnâmes généreusement de quoi marier Mariouche. Ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, le carrozziere nous attendait au bas de l'ancienne voie Tiburtine, immuable avec ses blocs de lave que les pieds de trente générations ont polis sans pouvoir les user. Nous nous rendîmes donc d'une traite à la *villa Adriani*. Parvenu à l'empire, Adrien conçut l'idée de rassembler dans le même lieu des imitations de tous les monuments et de tous les sites qui l'avaient le plus frappé dans ses voyages. Il construisit en conséquence cette villa à deux milles de Tivoli, y bâtit le Lycée, l'Académie, le Prytanée d'Athènes, le Canope d'Alexandrie, et y fit creuser une vallée de Tempé, reproduisant exactement celle de Thessalie.

L'idée était ingénieuse, mais il est difficile d'en apprécier le mérite aujourd'hui. Le temps et les barbares ont si bien fait, qu'il ne reste plus que des ruines. Munis d'une permission du prince Braschi, nous sonnons à tour de bras. Un vieillard se présente, ouvre un mauvais portail en bois ; et, au bout d'une avenue enclose par une double haie, nous nous trouvons devant une maison moderne, bâtie sur des constructions antiques. A côté de cette maison, est un théâtre qui excita l'enthousiasme de notre antiquaire allemand. Depuis le pont Lucano, où il avait eu la joie de copier une inscription, rien n'avait pu lui faire desserrer les dents. Il était resté froid devant la grotte des Sirènes, et indifférent en face des cascatelles. Mais, à la vue des ruines de la *villa Adriani*, son œil atone s'éclaira, sa langue paresseuse se délia subitement.

— Un théâtre grec ! Voyez, messieurs, s'écria-t-il ; le corridor sous les gradins ; les gradins mêmes, et une partie de la scène !...

— Le Poecile, dit modestement le vieillard qui nous avait introduits.

— Croyez-vous, répliqua l'antiquaire avec feu, que je n'aie pas reconnu l'ancien portique d'Athènes, décoré de peintures ?

Il fallait une perspicacité de membre de l'Institut archéologique de Berlin ou de Rome, car le Poecile d'Adrien ne consiste, en ce moment, que dans un mur tout lézardé et revêtu de lierre.

— Voici l'école, dit l'antiquaire un peu plus loin.

— Vasi et Nibby, observa le cicerone, donnent cet édifice pour un temple.

— Ils se sont trompés.

— Puisque monsieur, dis-je au gardien en lui faisant un signe, connaît la villa mieux que vous, laissez-le s'orienter seul, et conduisez les ignorants.

Tous deux y consentirent de grand cœur : l'Allemand s'enfonça dans les ruines ; et, sur les pas du cicerone, nous visitâmes la caserne des prétoriens, vaste portique à deux et trois étages, auquel la multiplicité des cellules a valu le nom de *Cento camerelle* (les Cent cabinets), le Canope, réduction du temple de Sérapis, et le palais impérial. Je montrais à mes compagnons, dans une chambre de cet édifice, les noms gravés sur le mur par nos peintres et nos sculpteurs, anciens élèves de l'école de Rome, entre autres celui de Dantan, lorsqu'un bruit de marteau, retentissant à coups redoublés sur la pierre, éveilla l'attention du vieillard, qui nous quitta précipitamment.

Bientôt des cris nous attirèrent du côté de la vallée de Tempé, où nous arrivâmes juste à temps pour prévenir une scène de pugilat, digne des temps antiques. Tenant au collet l'antiquaire, notre guide le secouait rudement, et ses yeux flamboyaient de colère. Je les séparai en demandant, tout étonné, de quoi il s'agissait.

— *Mostro, rozzo, seluatico !* rugissait le vieillard.

— Mais qu'a-t-il fait ?

Trop ému pour s'exprimer autrement que par interjections, le cicerone nous montra une tête à laquelle il manquait le nez : la cassure était fraîche et le flagrant délit constant.

— Comment ! dis-je à l'antiquaire, vous avez mutilé ce buste ?

— *Il nazo di Cicerone !* s'écria douloureusement le gardien.

— Ce serait le nez d'un licteur que la profanation ne m'en semblerait pas moins blâmable. C'est une barbarie et un abus criant de l'hospitalité. Rendez-lui donc ce morceau de marbre, et partons.

— Je ne l'ai pas, répondit l'antiquaire.

L'autre, vigoureux encore, le fouilla aussitôt, malgré sa résistance ; et que devinmes-nous, en voyant qu'il avait les poches bourrées de cubes de mosaïque, de fragments de marbre, de plaques de ciment colorié détachées des murs. Il n'y eut qu'une voix pour le condamner à restituer ses larcins, parmi lesquels se retrouva le nez de Cicéron. Nous indemnisâmes largement le gardien et prîmes la route de Frascati. Mais, dans l'espoir de ressaisir sa proie, le fanatique du bric-à-brac romain ne voulut pas nous suivre.

Située à mi-côte d'une colline que pare la plus belle végétation, et qui est ombragée presqu'à chaque pas de frais rideaux d'oliviers, la petite villa de Frascati est d'un aspect charmant. La beauté de sa situation et la salubrité de l'air en font un lieu de délices. Aussi est-elle entourée, comme d'un collier de perles, des somptueuses maisons de campagne de l'aristocratie. C'est d'abord la villa Aldobrandini, dite du Belvédère, dont les allées de platanes, les cascades, les salles où l'eau module dans la flûte de

Pan et frémit dans la trompette des centaures, rappellent les jardins de Bagdad ou de Balsora; puis la Ruffinella, ravissante cassine de Lucien Bonaparte, perchée sur les ruines de la villa Tusculane de Cicéron; la villa Mondragone, décorée par Flaminio Ponzio et Vignole; la villa Taverna, autre retraite magnifique des Borghèse; la villa Conti, où l'on voit les plus splendides jets d'eau de Frascati avec une girandole admirable, et la villa Bracciano, enrichie des peintures de Paul Pannini et des élèves du Dominiquin.

La ville, à part sa situation unique au monde, son église et sa fontaine, n'offrant rien de remarquable, il fut décidé qu'on irait souper à Marino, en passant par Grotta-Ferrata. Las du roulis de la carrozza, nous fîmes à pied les deux milles qui nous séparaient de ce dernier village. C'était trop pour les petits pieds de lady R... Après le premier mille elle demanda grâce, et nous nous arrêtâmes dans un bois taillis de châtaigniers. Là, un d'entre nous ayant dit, en riant, que cet endroit désert serait un excellent domicile pour les honnêtes gens du genre de celui que nous avions secouru le matin, une grosse voix, qui fit tressaillir la belle Anglaise, répondit derrière le feuillage :

— Ne craignez rien, signori, aujourd'hui le bois est sûr.

Nous nous retournâmes à la fois, et aperçûmes, non sans plaisir, le shako à jugulaires noires et l'habit vert d'un gendarme pontifical. Le digne homme nous rassura fort en nous apprenant que, deux touristes ayant été dévalisés la veille, une patrouille était venue battre le bois, sans doute, comme dit le proverbe de la place Navone, pour piler l'eau dans un mortier (*pestar l'acqua nel mortajo*). Il avait un air si débonnaire, que je ne pus résister au désir de m'informer s'il y avait longtemps qu'il était dans la gendarmerie.

— Depuis la révolution, me répondit-il.

— Vous fûtes nommé par les triumvirs?

— Oui et non, signor.

— Oui et non! Je ne te comprends pas!...

— Comme Votre Excellence le sait bien, le champignon naît dans une nuit...

— Et souvent où l'on n'irait pas le chercher : c'est incontestable.

— Eh bien! signor, ma nomination a poussé comme le champignon dans ce bois, sous ce gros chêne que vous voyez.

— A quelle occasion, brave homme?...

— Oh! per Dio! singulièrement. Lorsque la république revint au Capitole, elle ne plut pas à tout le monde : les parleurs des circoli (clubs) criaient si fort, qu'ils firent peur aux riches. Le prince de Santa-Croce, un brave jeune homme pourtant, ne voulut pas rester dans son palais de la place Branca. Le jour où Mazzini entra à Rome par la porte du Peuple, il en sortit, lui, par la porte Pia, et prit la montagne. On craignait qu'il ne donnât de mauvais conseils aux *Villicani*; aussi, comme je tire passablement bien et que j'ai de bonnes jambes, mon capitaine m'envoya de ce côté. J'étais alors dans la garde civique...

— Votre capitaine vous exposait.

— Vous pouvez bien le dire, signor : le jeune prince a le coup d'œil si sûr, qu'à trente pas il toucherait une cerise. J'avais emprunté deux reliques à mon cousin et fait brûler un cierge avant de partir à Saint-Charles des Catinari; mais, malgré cela, *capite*, je n'étais pas tranquille.

— Je le crois.

— Pendant quinze jours je battis le bois de Palestrine à l'Aricia, sans pouvoir rejoindre le prince. Un matin, je m'étais assis pour déjeuner au pied de ce chêne, j'entends craquer à trois pas la batterie d'un fusil de chasse. Vous comprenez, *capito*, si je fus paresseux à me lever! Je m'esface derrière l'arbre et j'entends toujours à trois pas la voix du prince de Santa-Croce.

— Si tu bouges, tu es mort, disait-il.

— Faites un mouvement, pensais-je, et per Dio! le capitaine sera content!

En attendant, nous ne montrions pas un bouton.

— La situation était gênante pour tous deux.

— Per Bacco! j'aurais mieux aimé avoir trois bouteilles à boire à Campo di Fiori!

— Et enfin?...

— Enfin, signor, après être restés longtemps, bien longtemps, à l'affût l'un de l'autre, le prince se mit à me parler.

— Comment t'appelles-tu? me dit-il tout d'un coup.

— Guglielmo, Excellence.

— Ne demeures-tu pas aux Catinari?...

— Oui, Excellence.

— Alors, nous sommes voisins. Ecoute, veux-tu que nous fassions une trêve, pour déjeuner?...

— C'était juste, *capite*. J'accepte. Nous désarmons nos fusils et nous nous asseyons sur l'herbe. Il avait un carnier mieux garni que le mien : mais alors tout était commun, le prince Borghèse se promenait en carrosse avec Ciceruacchio, les généraux fumaient avec les soldats : nous partageâmes les provisions et bûmes à la même gourde.

— Le vin du prince était-il bon?...

— Trop bon, signor, car il me fit voir les choses autrement que la veille. Le prince me disait que la république était perdue, que les Français venaient de débarquer à Civita-Vecchia, et que si je m'engageais avec lui, il me garantissait, après la guerre, un grade dans les carabiniers. Il m'en dit tant, capite, et ce maudit vin était si lourd, que j'oubliai le capitaine.

— Et que te voilà caporal dans la gendarmerie! Adieu, Guglielmo, mon ami; tu as joué innocemment le jeu de tous les ambitieux, tournant le dos au parti qui descend pour suivre le parti qui monte : la seule différence d'eux à toi, c'est que la plupart n'ont pas bu une bouteille d'Orvieto et qu'ils sont sans remords.

Les développements de cette réflexion morale ne prirent fin qu'aux premières maisons de Grotta-Ferrata. Un religieux de Saint-Basile, au froc brun et à la barbe blanche, qui se rencontra sur notre chemin par hasard, ayant eu la bonté de nous conduire dans l'église, nous y vîmes une fresque du Dominiquin, de la plus grande beauté. Elle représente un possédé, que saint Nilée guérit en lui mettant dans la bouche une goutte d'huile de la lampe qui brille devant la Vierge. Pour reconnaître la complaisance du bon père, nous le primes dans notre carrozza et le portâmes à Marino, où il avait affaire. C'était le jour de la fête patronale, aussi tout le village était sur pied. Une foule nombreuse remplissait la place, et les belles contadines au corset brodé, au jupon écarlate, aux couronnes de rubans jaunes ou rouges; les capucins à la tête rase; les villicani, campés comme des ducs sur le pavé, et d'une fière tournure, avec leurs chapeaux pointus, leurs vestes courtes, leurs guêtres de cuir et leurs gros bâtons, donnaient à ce tableau un caractère chaudement italien et plein de couleur.

Tout à coup éclatent les sons d'une musique auprès de laquelle les mélodies de nos orchestres forains sont des sonates de Beethoven. Nous approchâmes, conduits par le moine, et ne tardâmes pas à nous trouver en face d'un ballon à peu près gonflé. Sur un des côtés, où était peint

en traits gigantesques le patron de Marino, se lisait cette légende :

Il beato san Barnaba
Colla Madona vienne in Marino.

(Le bienheureux saint Barnabé
Vient à Marino avec la Madone.)

Du côté opposé, le peintre l'avait représenté terrassant le diable avec un crucifix : l'inscription était ainsi conçue :

E stato vincitore del demone.

(Il a vaincu le diable.)

Nous assistâmes au départ du ballon, qui, après avoir quelque temps hésité, au grand désespoir de la foule, finit par s'enlever majestueusement ; puis le carrozziere lança ses chevaux, sans crier gare, selon son habitude, et nous jeta, comme une trombe, dans la cour d'un hôtel. Nos pieds touchaient le sol à peine, que déjà nous étions cernés par une armée de guides, de voituriers, de mendiants et d'enfants en guenilles. Je repoussai tous ces amis, et m'adressant à l'hôte, grand coquin au nez rouge :

— Que vas-tu nous donner? lui dis-je en italien assez pur pour qu'il devina sur-le-champ que j'étais Français et qu'il essaya, par flatterie, de balbutier ma langue.

— Tutto ce que le signor il voudra.

— C'est-à-dire ce que tu auras. Réponds-moi sans mentir, en bon italien de Marino ; que peux-tu nous servir de suite ?

— Costelle di vitello, mortadella, coscia di capretto, frittata, pesce della Marana (1).

— Après?...

— Tutto ce que le signor il voudra.

— As-tu de l'umido (sorte de bœuf en daube) ?

— Umido? No, signor.

— Du gibier (salvagina)?

— Salvagina? No, signor.

— Des cailles?

— Quaglie? No, signor.

— Qu'as-tu donc?...

— Costelle di vitello, mortadella...

— Voilà, dis-je à mon compagnon, le maître d'hôtel italien, peint par lui-même trait pour trait. Il est mieux fourni que Chevet, à l'entendre, et n'a pourtant jamais que le menu modeste qu'il annonçait d'abord, encore faut-il n'y compter qu'à demi. La vérité m'oblige à déclarer que je me trompais, cette fois. Le mastro di casa tint les promesses de la carte, ce qui fit que je notai l'exception sur mon agenda, lorsque nous sortîmes pour respirer l'air balsamique de Marino.

Ce charmant village, dont les maisons blanches sont rangées à la file comme des cygnes au haut d'une colline, est ravissant à voir au clair de lune. L'éclat des étoiles, la douceur de la lumière nocturne, l'ombre veloutée que projettent les arbres, tout charme, tout sourit, tout pare ce site fortuné ; l'âme se dilate, se baigne avec joie dans cet air pur, et chaque brise qui souffle embaumée de la plaine apporte une pensée tendre, une aspiration de bonheur.

A vingt pas du village, les sons d'un tambour de basque se firent entendre, mais plus sourds, plus lents, plus doux qu'à l'ordinaire. Avançant sur l'herbe, sans bruit, nous fûmes bientôt en présence d'un groupe qui eût fourni le sujet d'un délicieux tableau à Léopold Robert.

Aux branches d'un platane, tout frémissant du vent du soir et que la lune éclairait en plein, se balançait une escarpolette à quatre cordes. Sur la planchette étaient assis un jeune homme et une jeune fille ; puis, de chaque côté de l'escarpolette, se tenaient debout, entre les cordes, une autre contadine et un autre villicano de vingt ans. Deux femmes de moyen âge, les mères des deux jeunes filles probablement, à demi couchées sur le gazon, poussaient de petits cris de frayeur aux écarts de la *canofiena* (escarpolette), et, drapé dans son manteau bleu, le père de famille fumait tranquillement sa pipe contre un fût de colonne, en écoutant ces vers, chantés à demi-voix :

Fanciullino, che passeggi
Sovra l'orlo della rupe,
Guarda il piè che non si scheggi
Il cinghion fra l'ombre cupe.
Non portar discinto e scalzo
I tuoi passi infra l'orror :
Non paventi sovra il balzo
Qualche mostro vorator?

Ruscelletto, che fra sassi
Vai con lene mormorio
Per sentier fangosi e bassi,
Non ti guidi il tuo desio,
Che nel lezzo del terreno
Imbratandosi il tuo umor;
Qual si fuge dal veleno
Fugirà da te il pastor.

Vago angel, che batti il volo
Quando l'alba indora l'etra,
Non t'alletti un vago suolo,
Là t'attende la faretra.
Dove il sol non guida il lume
Quando nasce o quando muor,
La raccogli le tue piume
Per schernire il cacciator.

(Petit enfant, qui te promènes
Sur le bord de ce rocher,
Prends garde de rouler dans l'abîme
Que l'ombre t'empêche de voir.
Va doucement et pas à pas,
Et tremble de tomber, par mégarde,
Sur quelque monstre dévorant.

Petit ruisseau, qui, à travers les roches,
Cours avec un léger murmure,
Que ton désir ne te guide pas
Vers les sentiers bas et fangeux;
Car si dans ce terrain noirâtre
Tu perdais la pureté de tes eaux,
Aussi vite qu'il fuit la vipère,
Le pasteur te fuirait soudain.

Petit oiseau, qui bats des ailes
Quand l'aube colore le ciel,
Crains les terres trop bien aplanies,
Car le piége mortel t'y attend.
Reste plutôt sous les ombrages
Où ne pénètre pas le soleil :
Ce n'est que dans la solitude
Que tu braveras le chasseur.)

Ces vers charmants, qui, ainsi que je l'appris de la chanteuse, de la canofiena elle-même, avaient été faits quel-

(1) Côtelettes de veau, mordatelle, gigot de chevreau, omelette, poisson de la Marana (ancienne eau Crabra, qui coule sous Grotta-Ferrata et va se jeter dans le Tibre, au-dessous du grand cirque).

ques jours auparavant par un jeune poëte, Luigi Basso, pour célébrer la prise de voile de sa sœur, furent pour nous le dernier écho de Marino. Malgré les sinistres prédictions du carrozziere, lesquelles pouvaient toutes se traduire par le mot de Jean de Paris :

Ce logis est fort à mon gré,
J'y suis bien et j'y resterai,

nous allâmes coucher à Castel-Gandolfo. Castel-Gandolfo est la résidence d'automne des papes; ils ne pouvaient mieux choisir pour leur villégiature. Le site est des plus agréables, l'air d'une salubrité parfaite, et du château, bâti à mi-côte au milieu des orangers et des myrtes, on voit à la fois Rome, toute la plaine et la mer. Debout dès le point du jour, nous voulûmes que notre première visite fût pour le lac. Une allée magnifique, couverte d'arbres huit ou dix fois séculaires, dont les racines s'enfoncent partout entre les dalles de lave de la vieille voie, y mène en tournant la montagne. Au bout d'une petite rampe qui monte à un couvent, est une chapelle, et, devant cette chapelle, une esplanade d'une vingtaine de pieds, d'où l'on découvre tout le lac.

Qu'on se figure la bouche immense d'un volcan éteint et à moitié plein d'eau. Ce cratère béant a cinq à six milles de circonférence et quatre cent quatre-vingts pieds de profondeur. Au fond de l'entonnoir formé par les montagnes, semble dormir une eau claire et pure comme l'azur; elle est si belle à voir, qu'involontairement on songe aux nacelles du lac de Côme. Lady R. exprima donc sa pensée, qui nous était venue à tous, en s'écriant :

— Oh ! si nous avions un bateau !

— Oui, répondis-je, nous ferions une bien bonne promenade; mais, par malheur, cet objet d'agrément n'est pas trouvable à Albano.

— Et ne pourrions-nous, reprit-elle, côtoyer le lac au bord de l'eau ?

— Hélas ! non. Les parois volcaniques du cratère ne le permettent pas.

— A-t-on essayé ?...

— Plusieurs fois, miss; et cette audace a failli coûter cher à l'un de vos concitoyens.

— Allez, dit elle en soupirant, au lieu d'une promenade nous aurons une histoire : contez-moi celle de mon compatriote, que je la couche sur mon album.

Nous nous assîmes sur un banc adossé à la chapelle, et d'où l'on domine le lac, et je leur contai ce qui suit :

— Il vint, il y a quelques années, à Albano un jeune étranger qu'à sa taille svelte, à son front découvert, a ses yeux bleus et doux, vous auriez reconnu sur-le-champ pour un fils de la vieille Angleterre. Seulement il semblait avoir oublié au delà de la Manche la gaieté de son âge : des pensées tristes assombrissaient ses traits; il ne parlait à personne, et passait toutes ses journées au bord du lac ou dans les bois déserts de l'Aricia. Le maître d'un hôtel italien n'admet qu'un sujet de chagrin au monde, le manque d'argent. Voyant que son commensal continuait à s'affliger, il en conclut que sa bourse était vide, et lui présenta une note unissant fraternellement dans les mêmes chiffres le passé et l'avenir.

Comme pour confirmer ses prévisions, le jeune gentleman lui demanda un répit, alléguant qu'il attendait précisément de l'argent d'Angleterre. La figure de l'hôtelier se rembrunit à ces mots; il lui accorda néanmoins trois jours, en jurant par la Vierge de l'Etoile, patronne d'Albano, que si, le troisième jour expiré, il n'avait pas payé, le sindaco ou procureur aurait de ses nouvelles. Le soir de ce jour fatal, l'Anglais errait comme de coutume autour du cratère; les menaces de l'hôtelier ayant ajouté sans doute à ses préoccupations, il glissa sur ces roches, et tomba dans le lac.

Soit que sa chute l'eût étourdi, qu'il fût mauvais nageur ou qu'il voulût mourir, il se débattit à peine quelques instants sur l'eau, et l'hôtelier de la Poste allait perdre son débiteur, sans la présence d'esprit et le courage d'une jeune fille.

— Une jeune fille ! interrompit milady.

— Oui, une adolescente de quinze à seize ans.

— Et comment fit-elle pour le sauver ?...

— Vous voyez bien cette crevasse du cratère, hérissée de buissons ?... C'est par là qu'elle descendit en courant.

A moitié asphyxié, le pauvre Anglais coulait à fond. Elle osa se jeter à la nage, et, après de longs efforts, parvint

L'escarpolette de Marino. Dessin de V. Foulquier.

à le ressaisir dans un remous de l'eau et le poussa sur une pointe de rocher.

— Cette intrépidité, dit lady R..., ne me surprend pas chez les femmes d'Albano : leur âme virile se révèle dans leur regard. Mais la jeune fille ?...

— En revenant à lui, le gentleman la sauva à son tour. N'ayant pu aborder et à bout de forces, elle était sur le point de lâcher une poignée de lianes où se retenait sa main dans une étreinte suprême.

— Et puis, quand ils furent tous deux sains et saufs ?

— L'Anglais prit le nom et l'adresse de la jeune fille et regagna son hôtel. Du plus loin qu'il le vit, le mastro di casa accourut à sa rencontre...

— Pour le chasser ? dit lady R...

— Pour lui remettre, avec les plus humbles courbettes,

les inclinations les plus respectueuses, une lettre scellée d'un grand cachet de cire noire, qu'un courrier, expédié par le banquier Torlonia, venait d'apporter de Rome. L'Anglais l'ouvrit en pâlissant; il y vit qu'il était, par l'effet d'une mort subite, héritier de l'un des pairs les plus riches des trois royaumes, mauvais frère qui avait refusé de lui acheter une lieutenance. Puis, lorsqu'il eut vu cela et que l'hôte, madré coquin, qui en savait autant que lui, car il avait pris préalablement connaissance de la lettre d'envoi de Torlonia, lui demanda ses ordres, il loi dit de le conduire chez Lorenzo le *muratore*.

— Chez Lorenzo le maçon? balbutiait l'hôte, croyant que son pensionnaire avait perdu l'esprit.

— Via! dit l'Anglais de son ton flegmatique.

Ce monosyllabe suffit. L'hôte se mit en marche, chapeau bas, et, quelques minutes plus tard, il présentait son client à Lorenzo, qui soupait, selon l'usage italien, dans la rue avec toute sa famille. A cette phrase sacramentelle :

— Lorenzo, voilà un Anglais qui désirerait vous parler, le muratore tourna la tête et dit, sans quitter son assiette:

— Que me veut-il ?...

Le gentleman murmura quelques mots à l'oreille de l'hôte, qui, avant de les répéter, toussa plusieurs fois d'un air d'embarras. Prenant enfin son parti :

— Lorenzo, dit-il, ce seigneur trouve Lucrezia superbe. Et il se hâta d'ajouter tout bas : il est riche comme la mer!

A ces paroles, le maçon bondit de sa chaise; il tenait déjà au collet le malencontreux interprète, lorsque l'Anglais, faisant un signe de dénégation, comme pour répondre à la pensée de Lorenzo, écrivit rapidement quelques mots au crayon, et les remit à l'hôte. Celui-ci ne pouvait en croire ses yeux; il regardait avec une surprise si naïve Lucrezia et le lord, que le maçon s'impatienta :

— Que porte ce papier? s'écria-t-il de sa voix rude; je veux le savoir tout de suite!

— Sainte Vierge de l'Etoile! ce papier porte la fortune, celle de Lucrezia et celle d'Albano. Ce seigneur, trois ou quatre fois millionnaire, veut épouser la fille! il te la demande en mariage!

— Est-ce une raillerie? répondit Lorenzo avec un geste menaçant.

— Non, il est de bonne foi; Lucrezia l'a sauvé ce soir dans le lac où il se noyait.

— N'importe! reprit le maçon, après quelques secondes de réflexion, on dit que tous les Anglais sont hérétiques: ma fille n'épousera qu'un homme qui puisse la suivre à la messe.

— *Capperi!* tu refuserais ce parti?...

— Quand il aurait un palais plein d'or, comme le prince de Piombino!...

— Tu es *matto*, Lorenzo!

— Moins fou que toi, qui, pour de l'argent, perds ton âme. Je ne veux pas damner ma fille.

— Il faut donc lui dire qu'il ne peut obtenir Lucrezia?

— Qu'en se faisant catholique!

— Et le maçon, interrompit en souriant lady R..., persista-t-il dans son refus?

— Malgré sa pauvreté, il persista, et ce scrupule empêcha la plus belle fille d'Albano de devenir pairesse d'Angleterre.

L'histoire achevée, nous descendîmes au village. Otez à Albano son air embaumé, son ciel oriental, ses gracieux paysages, ses chemins ombreux et pailletés de sable volcanique, il ne restera plus, à proprement parler, qu'une rue placée entre deux ruines, le tombeau de Pompée et celui de la fille de César. Le tombeau de Julia, qu'on trouve à droite en sortant du village, consiste dans un énorme massif de blocs calcaires noyés dans le ciment. Des quatre ordres d'architecture qui le décoraient, dit-on, il n'apparaît que des cubes de travertin destinés primitivement à retenir le placage de marbre. Plus maltraité encore par le temps, le mausolée pompéien, que flanquaient jadis cinq pyramides rondes, dont deux seulement sont debout, ressemble à un four de campagne envahi par les ronces.

Devant ce tas de pierres, rongées par les siècles, qui recouvrent peut-être encore les cendres du rival de Lucullus et de César, notre petite caravane se sépara. Lady R... et son frère allèrent à Genzano voir *l'infiorata*, ou procession de l'octave de la Fête-Dieu, qui se fait dans des rues tapissées et armoriées de fleurs; le jeune peintre ébroïcien resta à Albano pour dessiner un pont à trois rangs d'arches, vrai chef-d'œuvre de l'art moderne, auquel le pont du Gard lui-même, sans sa vieille majesté séculaire, ne saurait être comparé, et je partis seul pour Ostie.

L'impression que j'allais chercher, et qui est une de celles qu'on ne ressent que dans les pampas d'Amérique ou sur les ruines des cités égyptiennes, commença deux milles et demi après Rome. A ma grande surprise, durant deux bons milles, à partir de la porte Portèse, j'avais trouvé des champs cultivés, des jardins et des maisons de campagne ornés de madones peintes ou de madones de plâtre, placées dans des niches grillées qu'une lampe éclaire. Je commençais à croire que le désert qui entoure Rome avait été vaincu sur ce point, quand il reparut brusquement avec sa ligne froide et morne de verdure, ses clôtures de bois et ses chevaux errants. Un bâtiment aux grands murs gris, sans fenêtres, et qui ressemble plus à une forteresse qu'à une auberge, est la seule habitation qu'on trouve entre les derniers vergers de la porte Portèse et Fiumicino.

Ce petit port, creusé à l'embouchure du Tibre, un peu plus bas que l'ancien havre de Trajan, dont on voit les ruines à droite et à gauche avant d'arriver dans le village, n'était bordé, il y a quelques années, que par de misérables cabanes de roseaux. Une ligne de maisons assez gaies l'abrite aujourd'hui; mais la fièvre, tyran implacable de ce pays, l'été, en avait chassé tous les habitants. Il n'y avait là que les douaniers qui, retenus le jour par leur service, prennent la fuite au coucher du soleil. Muni d'une carnassière pleine de provisions, et armé jusqu'aux dents, précaution indispensable, car, sur trois personnes qu'on rencontre sur cette plage jadis si prospère, deux ont très-certainement échappé à la corde ou aux galères, je me dirigeai à pied vers Ostie.

A une lieue de son embouchure, le Tibre se divise en deux branches formant une île, qu'on nomme toujours sainte, quoique les temples païens qui lui valurent jadis ce surnom aient disparu sous l'herbe. L'île est complétement déserte. En franchissant les clôtures qui la coupent de loin en loin, je ne trouvai qu'un troupeau de bœufs aussi sauvages que les chevaux libres de la campagne. Deux fois par jour, ces bœufs vont boire au Tibre. Guidé par leurs traces, je tombai droit sur le bras gauche du fleuve et ne tardai pas à découvrir l'habitation du passeur. C'est une cabane en pain de sucre, couverte de roseaux. Un vieux câble, roulé plusieurs fois sur lui-même, en maintient le faîte, un relèvement de gazon formant banquette l'entoure à deux pieds du sol. La porte sert en même temps de fenêtre et de cheminée.

A mes cris, le passeur, vieillard au visage de bronze, sortit

lentement de ses roseaux, descendit vers la barque, et me porta sur l'autre rive sans dire une parole. Je lui offris généreusement cinq baïoques ; mais, sans quitter ses rames :

— Nous compterons quand vous partirez, me dit-il ; en attendant, *buona via!* et à ce soir !

— Prenez toujours, répondis-je ; qui sait si je ne coucherai pas à Ostie ?

— *Chi lo sa?* (qui le sait?) Moi ! Vous serez ici avant le coucher du soleil, et vous ferez aussi bien, per Dio! car il y a dans les ruines quelque chose de plus mauvais encore que le soir et la lièvre.

Je visitai, sur cet avis, les capsules de mon fusil et de mes pistolets, et me remis en marche. Vis-à-vis le bac, s'élève une tour antique, qui servit probablement autrefois de poste avancé. De ce point jusqu'à mille mètres de l'Ostie actuelle, des débris de murs marquent partout la place des anciens greniers. On sait que sous les consuls, et surtout sous les empereurs, Ostie était l'entrepôt des grains envoyés par l'Egypte, la Sicile et l'Afrique, pour nourrir le peuple romain. En quittant l'Italie, Bélisaire la laissa florissante encore. Les invasions des barbares, arrêtant l'importation du blé étranger, commencèrent sa décadence ; les Sarrasins l'achevèrent en 850. Lorsqu'ils eurent passé, il n'y avait plus que deuil et misère à Ostie.

Aujourd'hui tout est plein de ruines. Depuis la tour d'observation jusqu'à l'ancien port, on marche dans les hautes herbes, sur un énorme amas de briques, de morceaux de marbre, de statues décollées et de tombeaux. Des tours démolies, des salles thermales sans colonnes, des voûtes à travers lesquelles perce le vif azur du ciel, apparaissent à chaque pas ombragées de myrtes. Le port, que dessine toujours la courbe du fleuve, est comblé à demi, mais ses grands murs ont résisté ; formant un croissant de cent mètres, ils sont debout, malgré les siècles, sous la terre et les ronces, et repoussent le fleuve.

En traversant toutes ces ruines, je passai à côté de deux tombeaux récemment fouillés. Un sarcophage, orné de charmantes sculptures, était abandonné à côté de la première fosse, et les barbares qui l'en avaient arraché venaient de l'agrandir à coups de ciseau pour en faire une auge. Indigné de cette profanation, je double le pas ; je cours à Ostie. J'arrive hors d'haleine, et jugez de mon étonnement en ne trouvant personne ! — Rebâtie par Grégoire IV et Nicolas Ier, la ville moderne se compose d'une petite citadelle, d'une petite place et d'une petite église fermée par une enceinte triangulaire de petits murs. A gauche de la place, où l'on pénètre par une petite porte, l'unique de la ville, une vingtaine de maisons s'appuient au rempart. Toutes ces maisons étaient fermées, comme l'église et la citadelle. J'eus beau heurter et appeler, personne ne me répondit ; et si les choux verts (*broccoli*) que le gouverneur de la forteresse cultive dans les fossés ne m'avaient dit qu'il y a quelquefois des êtres vivants dans ces masures, j'aurais pu me croire dans une ville morte depuis mille ans.

Telle fut ma dernière excursion dans la campagne romaine. En regagnant le bac avant le soir, comme me l'avait prédit le passeur, je ne pouvais m'empêcher de faire une comparaison navrante : l'Ostie ancienne, avec ses ruines, ses statues mutilées et ses sarcophages, hélas ! c'est la vieille Rome des dictateurs et des Césars ; et la nouvelle Ostie, vide et abandonnée, c'est l'image de Rome moderne.

MARY LAFON.

FIN.

LE THÉATRE ET LES ACTEURS DE LA GUERRE D'ORIENT (1).

VOYAGE EN CRIMÉE, PAR LE PRINCE DE DÉMIDOFF (2).

Ici encore nous prenons, et nous vous conseillons de prendre, à notre exemple, deux guides sûrs, illustres, éloquents : le prince Anatole de Démidoff et Raffet, le grand dessinateur. Les pages de l'un et les dessins de l'autre, qui s'expliquent et se complètent mutuellement, forment l'itinéraire le plus exact et le plus curieux de l'expédition de Crimée. Ce beau livre en main, au coin du feu, à la veillée de famille, vous suivrez pas à pas vos enfants, vos frères et vos amis sur cette terre des souvenirs, des terreurs et des espérances.

Elle a bercé votre jeunesse de ses noms héroïques et harmonieux. C'est là que les Argonautes allèrent chercher la fameuse toison d'or, avant Jésus-Christ, avant le siége de Troie, avant Homère ! C'est là qu'Iphigénie reconnut son frère au moment de le sacrifier dans le temple de Diane. La Crimée d'aujourd'hui s'appelait alors la Tauride, du nom des Tauriens, ses premiers habitants, pillards sauvages, qui attiraient à la côte les navires pour en voler les richesses. Les colons grecs, successeurs de Jason, la nommèrent Chersonèse et y bâtirent Cherson, Théodosie, Panticapée (Kertch) sur le Bosphore cimmérien, Doros (le Sthénos de Strabon), maintenant Inkermann, etc. Le célèbre Mithridate y régna à son tour et médita à Panticapée sa gigantesque invasion de l'Italie. Puis les Alains et les Goths labourèrent le sol où allait germer le christianisme. Justinien chassa les Barbares, qui rentrèrent après sa mort. Ensuite arrivèrent les premiers Russes, conduits par Wladimir, — les Mongols et les Tartars ou Tatars (sous Batou-Khan), qui s'établirent à Crim et en donnèrent le nom à leur conquête ; — les négociants génois, qui achetèrent Kaffa, Balaclava, Soudagh, et s'y fortifièrent en des comptoirs inexpugnables, etc., etc. Mais bientôt maître de Constantinople, Mahomet II, le prophète, livra la Crimée entière à ses lieutenants, et les khans tatars relevèrent de la Turquie jusqu'au jour où Catherine II les soumit à l'empire russe, en restituant à la contrée son antique nom de Tauride.

Depuis Menguy-Guirey, la Chersonèse est peuplée de Tatars musulmans.

Ceux des steppes (les Nogaïs) ont conservé le type mongol, les yeux chinois, la face aplatie, les pommettes saillantes. Ils élèvent et promènent de grands troupeaux dans leurs déserts. Ils font aussi, dit M. Joubert, le service de voituriers, transportant les denrées et notamment le sel sur leurs immenses chariots entourés de claies et recouverts d'un feutre de poil de chameau. Ils sont traînés quelquefois par des buffles, le plus souvent par des dro-

(1) Voyez le numéro de janvier dernier.

(2) Un grand in-8°, illustré par Raffet de vues, costumes, portraits, cartes. Broché, 20 fr. E. Gourdin, édit., rue de Seine, 51.

madaires, dont la race est très-multipliée dans la péninsule. Quelques-uns habitent de misérables cabanes, le plus grand nombre s'abrite sous des tentes coniques, composées d'une charpente très-légère en treillage recouvert d'une étoffe de feutre, la même que celle de leurs voitures. Ce sont encore les ustensiles, les usages, les chariots des Scythes, servant de tente et portant toutes les richesses de la famille, tels qu'ils sont décrits dans Hérodote.

Le seul chauffage de ces demi-nomades consiste dans le fumier de leurs bestiaux, qu'ils pressent fortement, taillent en forme de brique et font sécher au soleil pendant l'été. Des puits leur fournissent une eau rare et saumâtre. —

Les Tatars des montagnes, les chefs surtout, ressemblent aux Turcs, leurs anciens maîtres, dont ils n'ont pas toutefois emprunté l'indolence. — Ils ont la taille haute et dégagée, les mouvements pleins de grâce et de noblesse. La coupe et l'expression de leur figure, la vivacité de leurs grands yeux noirs, leur donnent un aspect à la fois aimable et imposant. Leur esprit est vif, leur imagination poétique. En un mot les voyageurs qui ont le mieux observé cette population ne voient que les Basques qui puissent être comparés aux simples paysans tatars pour l'in-

Cosaques de la ligne du Kouban. Dessin de Raffet. (*Voyage du prince de Démidoff.*)

telligence dans la physionomie, la noblesse du port et des manières.

Ces peuples sont généralement sobres, honnêtes, hospitaliers. Dans l'intérieur des montagnes et hors des grandes routes fréquentées par des aventuriers de toute espèce, l'étranger qui arrive dans un village est nourri gratuitement, pendant son séjour, dans une oda ou caravansérail fondé à cet effet, et entretenu aux frais des mollahs ou des plus riches habitants de l'endroit. Dans les hameaux trop pauvres pour posséder un de ces lieux de réception, l'ombachi ou maire, à l'apparition d'un voyageur, fait retentir un cri d'appel qui convoque les habitants, et l'on se partage le soin de nourrir et de loger l'hôte qu'Allah vous envoie.

Dès qu'on est entouré d'indigènes, on n'a plus besoin de veiller sur ses effets. Il est sans exemple qu'un étranger ait été volé par les paysans tatars. — Admirable contraste avec les mœurs des Cimmériens leurs aïeux!

Les Tatars de la côte méridionale, amollis par la douceur du climat, n'ont rien gardé de la race primitive ; ils sont les plus beaux mais les moins actifs habitants de la Crimée. Ils passent leur vie à causer, assis sur les talons, près d'une mosquée ou d'une source, fumant des pipes et mangeant des pâtes et des fruits.

La nature est si riante dans ces contrées, la terre si fertile, le repos si doux, à l'abri du soleil, que le Tatar ne travaille plus dès que le pain du jour est assuré.

Les habitations de ces paysans sont construites d'une

manière aussi simple que pittoresque. — Ils se placent, toutes les fois qu'ils le peuvent, sur un terrain en pente, qu'ils entaillent à pic, de manière à former le quatrième côté de leur maison. Trois murs et un toit en terrasse, venant aboutir à la montagne, composent tout l'édifice. Sur le toit, qu'il sait rendre imperméable à l'eau, le Tatar fait sécher ses grains, ses fruits, et vient le soir prendre le frais en causant avec ses voisins. Souvent plusieurs étages de maisons sont ainsi superposés, de manière qu'un étroit sentier sépare seul la terrasse du rang subalterne, de la façade de la rangée supérieure.

L'habitude qui rappelle le plus chez ce peuple devenu sédentaire son origine nomade est celle d'être toujours à cheval. Le cheval est l'ami, l'inséparable compagnon du Tatar. Jamais un paysan, un journalier ne fait route à pied, même pour se rendre à son travail. Arrivé dans le

Types et costumes des Grecs de Crimée. Dessin de V. Foulquier.

champ qu'il doit cultiver, il ôte la bride à sa monture et l'abandonne à elle-même. Le cheval pâture sans s'éloigner de son maître, à la voix duquel il revient lorsque celui-ci veut retourner au logis.

Naturellement la mendicité est inconnue parmi les Tatars, et le vol si exceptionnel, que du temps des khans, il n'y avait pas une seule prison dans la Crimée. Une générosité sans limite est une des vertus traditionnelles de la noblesse. Un des khans, à qui l'on adressait quelques observations respectueuses sur les conséquences probables de ses largesses, se contenta de répondre : « Qui a jamais vu un gheraï dans la misère? »

L'industrie tatare est très-restreinte ; elle s'occupe uniquement des objets usuels, dont la fabrication n'exige que le concours d'un petit nombre d'auxiliaires, sans mise de fonds ni outils compliqués. La coutellerie et la maro-

quincrie seules sont arrivées à un degré de perfection remarquable.

Chaque métier forme une corporation n'ayant rien d'exclusif. Les compagnons, pour être reçus maîtres, ne sont astreints qu'à une seule obligation, celle d'avoir travaillé en sous-ordre pendant un temps limité. La réception se fait un jour de fête, en présence d'un mollah, par le plus ancien maître, qui, après avoir dit une prière, passe autour du corps du récipiendaire une ceinture qui en fait trois fois le tour, en lui adressant à voix basse les paroles suivantes : « Ne ferme jamais ta porte; n'ouvre jamais celle de ton prochain, et travaille autant qu'il est nécessaire pour gagner ta vie. » —

Géographiquement, la Crimée forme une presqu'île rattachée à la Russie par l'isthme de Pérékop, entre la mer Noire, la mer d'Azof et le Sivach, ou mer Putride. Au sud, elle est montueuse, accidentée, fertile, couverte de bois, de jardins et de vignes, arrosée des eaux qui descendent du Tchatyr-Dagh, semée de roches pittoresques et de collines verdoyantes, de sites variés, charmants ou grandioses, dignes de la Suisse et de l'Italie. C'est l'oasis et l'Arcadie de la Russie méridionale. Au nord, au contraire, s'étendent des steppes arides, sablonneux, immenses, brûlants l'été, glacés l'hiver, tourmentés par un vent continuel (1).

Pérékop n'est qu'un village à l'entrée de la Crimée par la Russie ; mais il ferme la presqu'île et la dominerait au besoin, grâce au rempart qui coupe l'isthme dans son entier.

Symphéropol, en tatar At-Metchet (*blanche mosquée*), capitale administrative de la Tauride, se compose de deux villes distinctes : la cité neuve, où se trouvent les établissements du gouvernement, et dans laquelle logent tous les Russes, et la vieille cité, habitée par les Tatars. Placée sur le Salghir, le plus grand cours d'eau qui arrose la Crimée, au pied des montagnes, dans une vallée bien plantée : elle compte de huit à neuf mille habitants, dont près de la moitié Tatars. Située sur la limite du steppe, elle est le lieu de réunion des montagnards et des nomades, et son marché offre le spectacle le plus curieux. L'on y voit confondus les légers droskis des Russes, les chariots tatars, traînés par des buffles ou des dromadaires; les voitures allemandes, attelées de forts chevaux aux harnais soignés et brillants. « Douze langues, dit un témoin oculaire, se croisent sur ce rendez-vous de l'Orient et de l'Occident, et sont souvent dominées par les sons traînards de la balaleïka et du tambourin, que fait retentir un chanteur bohémien ou tatar. »

Baghtcheh-Saraï (*palais des jardins*), l'ancienne ville des khans, dont les cendres y reposent encore auprès de leur féerique habitation, est assise dans une position admirable, au fond d'une vallée fertile, entre deux montagnes verdoyantes. — Exclusivement affectée aux Tatars par un décret de Catherine, elle a conservé le type exact d'une cité orientale. Elle se compose d'une seule rue, bordée d'ateliers et de boutiques où l'industrie indigène s'exerce dans sa simplicité. Un ruisseau l'arrose dans toute sa longueur; des rochers à pic ne lui permettent pas de s'étendre au large. Sa population de travailleurs pâtisse, coud, forge, tourne, dans des rez-de-chaussée, sans autre devanture que des volets qui disparaissent le matin, laissant complétement ouverts les ateliers, où le regard du promeneur plonge tout à son aise. Les juifs karaïms ont le monopole du commerce des étoffes, de la mercerie, des denrées exotiques, de tous les articles enfin ne provenant pas de l'industrie locale. Habitant sur un rocher voisin, où ils forment un quartier séparé, aussi curieux que pittoresque, ils descendent le matin ouvrir leurs boutiques, et retournent coucher, chaque soir, sur leur magnifique plateau. —

L'ancien palais des khans, célébré par Pouchkine, est une merveille qui rappelle l'Alhambrah, par ses cours fleuries, ses escaliers de marbre, ses fontaines jaillissantes, ses sculptures aériennes, ses kiosques et ses bosquets, ses jardins de myrthes, de jasmins et de lauriers-roses.

On trouve près de Baghtcheh-Saraï la fameuse vallée do Josaphat, cimetière actuel des juifs karaïms, dont les blancs tombeaux s'étendent sous une forêt de grands chênes (1).

(1) Ces rapides successions de froid et de chaleur, cause des fièvres intermittentes dites *fièvres de Crimée*, ôtent toute régularité aux saisons dans cette région de la péninsule; aussi les Tatars qui l'habitent ont une façon particulière de diviser l'année. Le printemps, qui dure 60 jours, est du 23 avril au 22 juin. Vient ensuite ce qu'ils appellent le long été, commençant le 23 juin pour finir avec le mois de juillet. L'intervalle des 25 jours, du 1er au 25 août, est une saison intermédiaire qu'ils nomment *agostos*. Le 26 août, on entre dans l'automne, qui se prolonge jusqu'au 26 octobre. Les 36 jours suivants n'appartiennent à aucune saison. L'hiver commence le 1er décembre et dure jusqu'au 4 février. Il est suivi de 24 jours appelés Gutschukat; puis des 55 jours, du 1er mars au 25 avril, formant un espace intermédiaire entre l'hiver et le printemps. Dans cette dernière période, les habitants distinguent trois retours de froid, qu'ils désignent par les noms d'hiver des vieilles femmes, des étourneaux, des huppes. Dans leur antipathie pour les Russes, dit M. Joubert, les Tatars prétendent que les hivers sont plus longs et plus froids depuis la domination moscovite. Sans accepter cette assertion dans sa généralité, il est du moins possible que la destruction des bois et des haies, opérée sur une grande échelle par les soldats des czars, ait modifié le climat sur plusieurs points. La dévastation a été telle, que, dans une seule invasion, les Russes ont détruit plus de mille villages de la partie septentrionale.

(1) M. Raffet et le prince de Démidoff y firent une curieuse rencontre. — En suivant, disent-ils, les sentiers tortueux, nous avisâmes tout à coup un petit vieillard caché dans les broussailles, et appliqué à sculpter sur une pierre récente les caractères d'une inscription hébraïque. L'équipage de ce sculpteur à barbe blanche était des plus grotesques : coiffé d'un énorme bonnet bleu en forme de ballon, il protégeait ses yeux contre le soleil et la poussière à l'aide d'une grande paire de lunettes rondes liées derrière la tête au moyen d'un cordon ; un parasol de peintre ombrageait sa petite personne ridée et accroupie dans les herbes, au pied même de la sépulture sur laquelle s'exerçait son art. Nous interrogeâmes cet artiste de la mort : il était là tout entouré de ses œuvres. « Depuis quarante ans, nous dit-il, il ne s'est pas élevé ici une seule tombe dont ce ciseau n'ait creusé l'épitaphe. Tous ceux à qui j'ai rendu ce dernier honneur ont été mes amis, mes parents; aussi ce n'est pas seulement pour la gloire de mon art que je travaille; il y a dans l'exercice du métier qui m'a nourri depuis quarante ans plus qu'une exécution machinale, il y a du souvenir. J'ai connu, j'ai aimé la plupart de ceux qui dorment ici, avant de les enregistrer dans ce grand livre de pierre de Josaphat, dont j'ai seul tracé les caractères. Moi-même j'arrive à mon tour vers la place que je me suis réservée là-bas, sous ces arbres, et je ne sais quelle main, inhabile peut-être, sera chargée de me rendre ce que j'ai fait tant de fois pour les autres. » Pendant la conversation, ou plutôt pendant le monologue philosophique du vieux sculpteur, qu'on nous interprétait par fragment, Raffet traçait sur son album les traits de ce respectable doyen des faiseurs d'oraisons funèbres. Le petit vieillard s'en aperçut, et se prêta de bonne grâce au désir de son *confrère*, comme il voulut bien appeler notre peintre; et, le croquis achevé, il traça lui-même au bas son nom et ses qualités.

Sébastopol est une forteresse plutôt qu'une cité. Bâtie en 1786, à la place d'un village tatar, près des ruines de l'antique Chersone, sa population est exclusivement russe et grecque, mêlée de quelques juifs et étrangers; avec la majorité des fonctionnaires et des marins, elle est évaluée à trente mille âmes.

M. de Démidoff trace un tableau formidable de la position de Sébastopol.

— On trouverait, dit-il, peu de havres en Europe aussi complétement appropriés aux besoins d'une grande flotte. Un bras de mer, d'une largeur imposante, s'est creusé un lit profond sur la côte occidentale de la Tauride; il pénètre dans les terres jusqu'à une distance de deux lieues. Point de rochers dangereux, point d'écueils dans ce magnifique bassin; l'entrée, qui est d'un abord convenable, est défendue par des fortifications dont la puissante artillerie balaye toute la surface du golfe. Une fois dans cette grande baie, en regardant du côté du sud, vous remarquez quatre anses spacieuses, d'un abri sûr et d'un abord si facile, que l'une d'elles, la *Baie des vaisseaux*, permet aux navires de guerre à trois ponts de venir mouiller à quelques toises de la côte. Justement entre deux de ces anses est élevée la ville de Sébastopol, dont le nom grec signifie la ville d'Auguste. Les hautes collines qui défendent la rade présentent, aussi loin que la vue se peut étendre, l'aspect d'une éternelle désolation; cette côte est aride et nue; elle n'a pas usurpé le nom tatar d'Ak-Tiar (*blanc rocher*). La ville même, dont les rues symétriques attaquent de front les difficultés du terrain, circule à grand'peine sur les reliefs escarpés du promontoire. Le voyageur débarqué au bureau de la douane et qui découvre cette cité groupée sur des roches ardentes, est tenté de reculer devant tant d'obstacles; déjà même il cherche avec anxiété quelque voie plus facile et moins brûlée. Une seule rue, un peu plus supportable que les autres, s'étend parallèlement au grand port sur un plan déjà élevé, et elle réunit sur ses deux côtés tous les édifices remarquables. La cathédrale, d'une élégante architecture, attire aussi les yeux et les respects des peuples. Plus loin s'élève la tour de l'Amirauté, un peu trop lière de ses colonnes, qui sont sans proportion avec le reste de l'édifice. Quelques hôtels assez élégants qu'abrite l'ombre des stores, quelques petits jardins où la poussière dévore la verdure, voilà ce qu'on rencontre dans ce beau quartier de Sébastopol. Si vous portez vos pas au sommet de la ville, vous retrouvez encore des jardins qui masquent discrètement de petites maisons assez propres; mais cette partie de la cité est la proie des vents, qui balayent périodiquement les rues exposées aux orages de sable. Cependant, parvenu sur ces hauteurs, vous êtes dédommagé par la beauté de la perspective des fatigues d'une longue ascension. Vous embrassez alors tout l'ensemble du port et de ses établissements, coup d'œil magnifique, surtout lorsque la flotte entière de la mer Noire présente, dans l'admirable bassin de la rade, son imposant alignement (1). —

(1) Au moment où le prince visitait Sébastopol (en 1838), l'amiral Menschikoff y faisait exécuter les travaux que détruisent aujourd'hui nos canons. Et ces travaux, rapprochement curieux, étaient dirigés par M. Hupton, ingénieur anglais! — De toutes parts, dit M. de Démidoff, vous apercevez des casernes destinées à une importante garnison; mais cette abondance de logements militaires était encore insuffisante pour les nombreux soldats occupés aux constructions somptueuses, aux terrassements pénibles qui doivent changer l'aspect de ces rivages. Bientôt, en effet, de vastes ateliers, des esplanades spacieuses et des bassins profonds, prendront la place des collines de calcaire blanchâtre qui naguère dominaient les golfes; déjà même, par un travail patient, ces collines se sont abaissées jusqu'à leur niveau. Trente mille hommes, abrités par les tentes d'un camp, prêtent leurs bras à ces gigantesques métamorphoses, et c'est là un coup d'œil vraiment plein d'intérêt, que cette foule laborieuse, toute vêtue de toile blanche, s'agitant et se croisant dans le nuage de cette poussière qu'ils enlèvent sac par sac, et pour ainsi dire poignée par poignée, aux mamelons abaissés: véritable travail de fourmilière, où la division infinie des forces arrive à la longue au même résultat que l'énergie des moteurs et la puissance des machines. —

Les environs de Sébastopol sont parsemés de ruines historiques: Chersone, capitale des anciens Héracléotes; Inkermann, jadis Sthénos ou Théodosie, avec ses grottes et ses tours croulantes, témoins de notre dernière victoire; le temple de Diane, dont on voit encore l'autel où coulait le sang humain; le rocher sur lequel Oreste venait la nuit conjurer les Euménides; le cap mythologique de Parthénion, nommé cap Fiorente par les Génois, etc., etc.

Balaklava (la Cimbalo de Strabon), aujourd'hui quartier général français, n'est qu'une pauvre bourgade habitée par des marmiers grecs. Son havre, excellent et commode, servait de refuge aux pirates, avant de s'ou-

On ne craignait alors à Sébastopol qu'un ennemi, et devinez lequel? — Un imperceptible petit ver, le *teredo navalis*. Il réduit à huit ans la durée moyenne d'un bâtiment de guerre russe, tandis que la même durée, dans les marines anglaise et française, est évaluée à plus de quinze ans. — Il est vraiment affligeant, s'écrie M. de Démidoff, de penser qu'un si misérable ennemi s'attaque impunément à ces grandes et imposantes masses, si noblement assises sur l'un des plus beaux ports de l'univers; — et d'un port, ajouterons-nous, établi en face de la Turquie, comme celui de Cronstadt en regard de la Finlande.

Une anecdote racontée par Malte-Brun prouve que Sébastopol, même avant sa construction, était pour la Russie le chemin de Constantinople. Lors de l'entrevue de Catherine, conquérante de la Crimée, et de l'empereur Joseph II à Cherson, on dressa hors de cette ville, à la place où s'est élevée depuis Sébastopol, un arc de triomphe en bois et en toile, orné d'une inscription grecque. L'impératrice et son cortége n'y passèrent point, n'importe par quelle raison. Plusieurs étrangers de marque s'y rendirent pourtant par un motif de curiosité; lord Fitzherbert, ambassadeur anglais, était du nombre. On parla de l'inscription grecque. M. Fitzherbert, soit qu'il n'entendît pas bien le grec, soit qu'il ne voulût pas traduire fidèlement, dit à plusieurs personnes: Ces mots signifient: *C'est ici le chemin de Byzance.* Cette traduction passa de bouche en bouche; tous les étrangers l'envoyèrent dans leur pays respectif, et l'Europe entière s'en émut profondément. L'inscription réelle, copiée par un Français, M. Roussel-Vouzème, était ainsi conçue:

Tês d'epi tê paradô hêdê Kaukasia t'ourê,
Kai to tê heptalophon tromeei Byzantion asty.

Traduction exacte:

Elle (Catherine) *ne fait que passer, déjà le Caucase frémit; déjà, sur sept collines, Byzance tremble.*

Autre autorité très-compétente. D'après le duc de Raguse, l'escadre de Sébastopol, conformément aux ordres de l'empereur de Russie, devait être toujours en mesure, soit avec ses moyens propres, soit avec quelques secours, de recevoir à son bord une division de seize mille hommes cantonnés dans la presqu'île, à portée de ce port. L'embarquement pouvant s'opérer en deux fois vingt-quatre heures, et l'escadre appareiller immédiatement, grâce aux vents du nord régnant presque toujours dans la mer Noire, moins de quatre jours après la réception de l'ordre du czar, la flotte et le corps de débarquement pouvaient être à l'entrée du Bosphore.

vrir aux puissants navires de notre escadre. L'uniforme des arnaouts de l'archipel (gardes-côtes au service des czars) s'y mêlait naguère aux jupes courtes et aux corsages ouverts des jolies Hellènes, aux larges culottes et aux bonnets à gland de leurs jeunes maris, qui restent seuls maintenant à contempler avec admiration le mouvement de notre armée, et à s'enrichir en lui fournissant, autant que possible,

Bon souper, bon gîte et le reste.

Nous reviendrons à l'occasion et en détail sur ce théâtre de tant d'événements. — Suivez, en attendant notre dernier comme notre premier conseil : prenez et lisez le *Voyage* du prince de Démidoff, vous y trouverez l'alpha et l'oméga de ce pays, et malgré l'enthousiasme de l'auteur, beaucoup de vérités sur les hommes et les choses, sur les Russes, les Tatars, les juifs, les Turcs, les Grecs et les Bohémiens de la Crimée. Quant aux illustrations de Raffet, costumes, types, vues, scènes, etc., ce sont en un mot des chefs-d'œuvre du genre. Vous en pouvez juger par le spécimen que nous devons à l'obligeance de l'éditeur : les *Cosaques* du Kouban ou de la mer Noire, ceux-là même qui se mesurent à cette heure avec nos zouaves.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

ALBUM DE PIERRE DUPONT (1).

CHANTS ET CHANSONS du même (2).

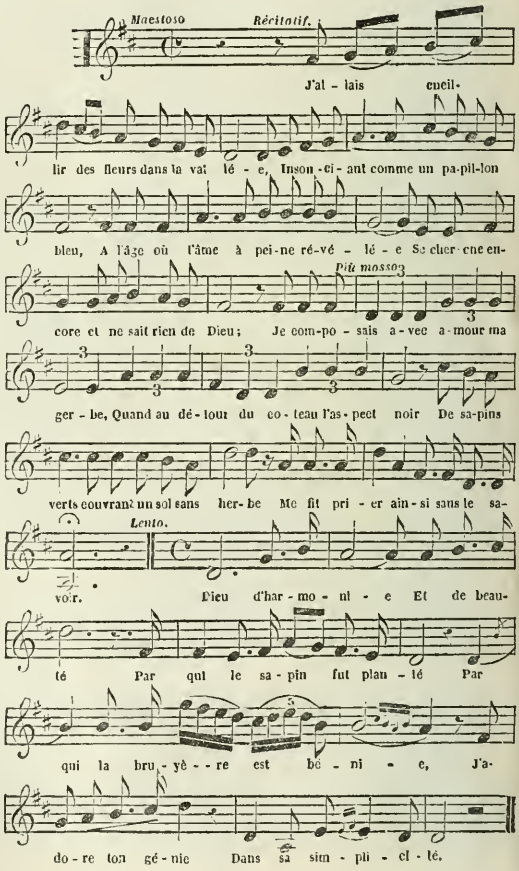
Il pleut des albums, il neige des romances, il grêle des quadrilles. Mais trois noms brillent entre tous dans ce tourbillon musical : Pierre Dupont et Gustave Nadaud, dont vous allez juger sur échantillons les récents ouvrages, et le grand Strauss, le roi des fêtes de l'Opéra et de la cour, dont vous trouverez le dernier coup de baguette dans notre complément de ce mois (3).

Pierre Dupont se taisait ou semblait se taire depuis quelque temps. Il méditait dans les prés, le long des haies, au bord de la mer, devant son bureau, s'il en a un (quant à un piano, il n'en a certes pas), il méditait, disons-nous, les nouveaux chants qu'il vient de réunir dans un splendide album, complété par des accompagnements de Reyer et illustré des dessins de Staal et de David : *le Faucheur*, *la Fille des champs*, *la Blessure* et *le Dernier beau Jour*, chansons rustiques dignes des *Bœufs*, de *la Mère Jeanne* et du *Chien de berger*; *le Peseur d'or* et *l'Auberge du naufragé*, légendes sombres et diaboliques qui continuent *les Louis d'or* et *Belzébuth*; *les Amis*, franche et vive causerie de table d'hôte; *le Secret*, touchante et naïve confidence du cœur; *le Cheval*, air de bravoure qui fera le succès des ténors; et *la Musique*, une des plus belles odes, une des plus larges mélodies de l'auteur.

Jugez-en par quelques couplets :

Langue de l'univers, musique aérienne,
Contraste harmonieux du silence et du bruit,
O puissance nouvelle et cependant ancienne
Comme l'invention du jour et de la nuit!
Tu nais du roulement des sphères dans l'espace,
Par le souffle de Dieu qui jamais ne se lasse
Produite incessamment comme l'air et le feu,
O musique, fille de Dieu!

(1) Paris, Vialat, quai des Grands-Augustins, 21.
(2) Houssiaux, éditeur, rue du Jardinet, 3. Voyez la notice de Pierre Dupont, deux de ses chants et son portrait, t. XV, p. 267 et t. XIX, p. 220.
(3) Voyez la livraison des *Modes vraies*.

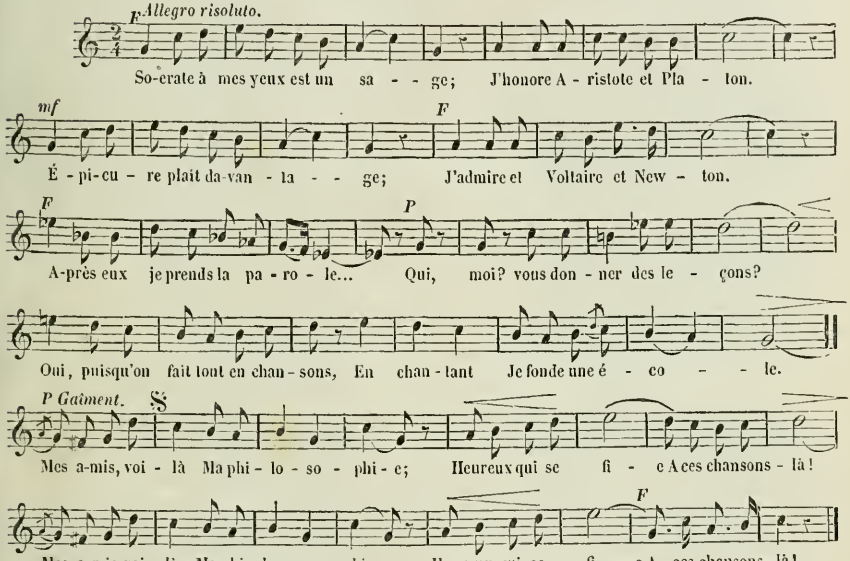
LES SAPINS.

En rhythmant notre joie, en charmant notre peine,
Guide la caravane humaine
Dans le grand chemin bleu,
O musique, fille de Dieu !

Ton pouvoir est si grand, ô musique sublime!
Que Paganini seul, de son archet fiévreux,
Tenait une assemblée, en faisait sa victime,
Et d'un son vous rendait heureux ou malheureux.
On se fait égorger aux durs accents du cuivre,
Mais, ô frêles beautés, on désire de vivre,
Quand les touches d'ivoire, agiles sous vos doigts,
Accompagnent vos douces voix.

Et ces vers du *Dernier beau jour :*

Dans le sol fraîchement creusé
Le laboureur marche en cadence;
On voit jaillir le blé rosé
De ses mains pleines d'espérance...
. . . . . .
Plus d'hirondelles dans l'azur!
Une seule, vraie âme en peine,
Reste en retard, sans abri sûr
Contre la froidure prochaine.
Tes sœurs, cher oiseau du bon Dieu,
Ne reviendront que l'autre année,

MA PHILOSOPHIE, POÉSIE ET MUSIQUE DE G. NADAUD.



Procédés de Tuntenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe, Paris.

Viens, pour attendre, au coin du feu
Te blottir sous ma cheminée.

C'est que l'année a beau finir,
On dirait qu'elle recommence,
Et rien n'étouffe l'avenir,
Herbe, fleurette, oiseau, semence.
Quand sur les arbres dépouillés,
Corbeau des hivers, tu te poses,
A la cime des cornouillers
On voit déjà des bourgeons roses!

Et ce portrait de la *fille des champs :*

Avec l'aube elle se réveille,
Tord vaillamment son chignon lourd,
Et s'en va, diligente abeille,
Vaquer à tous les soins du jour,
Compte les bœufs, court à l'étable,
Trait les vaches, donne le foin,
Et, Providence véritable,
A ses oiseaux jette le grain.

Mais le bonheur de la bergère
Est de veiller sur son troupeau,
Assise à filer, quand il erre,
En répétant un air nouveau.
Les oiseaux chantent avec elle,
Et se plaisent à la charmer.
Aux champs que la bergère est belle!
S'il passe un cœur, il va l'aimer.

Après de telles citations, l'éloge serait un pléonasme.

Outre son nouvel album, Pierre Dupont continue chez Houssiaux l'édition populaire de ses *Chants et Chansons*. Populaire est le mot, car chaque livraison à 15 c. renferme une œuvre entière, poésie, mélodie et gravure sur acier. Il en a déjà paru cent, qui forment trois charmants

volumes. Voici une des plus belles, poésie et musique, dont l'éditeur vous offre l'avant-goût. Son obligeance est de l'habileté, car nous vous défions de lire et de chanter ce morceau sans vouloir posséder tous les autres.

LES SAPINS.

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée,
Insouciant comme un papillon bleu,
A l'âge où l'âme à peine réveillée
Se cherche encore et ne sait rien de Dieu.
Je composais avec amour ma gerbe,
Quand, au détour du coteau, l'aspect noir
Des sapins verts couvrant un sol sans herbe
Me fit prier ainsi sans le savoir :

Dieu d'harmonie et de beauté,
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité!

Le sapin brave et l'hiver et l'orage.
Chaque printemps lui fait un éventail;
Droite est sa flèche et vibrant son feuillage;
L'art grec s'y mêle au gothique travail.
Ses blancs piliers, un souffle les balance
Sans plus d'effort que les simples roseaux :
Chœur végétal, symphonie, orgue immense
Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.

Dieu d'harmonie et de beauté, etc.

Les bûcherons, dont la hache est sonore,
Sapin géant! coupent tes bois légers,
Qui porteront du couchant à l'aurore
Hommes, bestiaux et produits échangés.
De ta résine on enduira tes planches,
Tu doubleras les caps sombres sans peur,
Tantôt vognant au gré des voiles blanches,
Tantôt poussé par l'ardente vapeur.

Dieu d'harmonie et de beauté, etc.

L'archet de Dieu règle votre cadence,
Musiciens rhythmés par l'aquilon;
Un jour des bals vous mènerez la danse,
De l'orme agreste au splendide salon.
Vous traduirez des accents dont la flamme
Cherche des cœurs l'invisible chemin;
Aux violons vous donnerez une âme
Et vibrerez sous un archet humain.

Dieu d'harmonie et de beauté, etc.

Heureux sapins! vos solives légères
Font les châlets, construisent les hameaux;
Dans vos taillis se cachent les bergères,
Et les buveurs dorment sous vos rameaux.
L'humanité par vos soins est servie,
Bois familiers, dans sa joie et son deuil :
Dans un berceau vous accueillez sa vie,
Et vous clouez ses morts dans le cercueil.

Dieu d'harmonie et de beauté, etc.

Arbres divins, respectés des tempêtes,
Vous inspirez le calme et ces douceurs
Qu'aime la foule aux vers de ses poëtes,
Et qu'Apollon enseignait aux neuf Sœurs.
Quand, au hasard, la sagesse infinie
Éclaire un front, c'est à l'ombre des bois.
Reviens, Orphée, y rêver l'harmonie!
Viens, ô Lycurgue, y méditer des lois!

Dieu d'harmonie et de beauté, etc. (1).

(1) Les accompagnements de piano des *Chants* de Pierre Dupont, notamment des *Paysans* et des *Paysannes*, se trouvent chez M. Shonenberger, boulevard Poissonnière, 28.

ALBUM DE NADAUD POUR 1855 (1).

Autre écrin dont nous vous avons promis un diamant. Mais halte-là! vous n'en aurez qu'une facette. Et c'est déjà fort généreux de la part de l'éditeur; car l'album de Gustave Nadaud, à peine offert au public idolâtre, à peine chanté par l'auteur dans les salons, avec cette verve, cette finesse et cette grâce que nous racontions l'autre jour (voyez notre livraison de décembre dernier), a excité des bravos, des applaudissements, une vogue, une fureur, qui dépassent tout ce que nous avons annoncé, et qui soumettent les magasins de M. Heugel à un véritable état de siége. Le merveilleux de l'affaire, c'est qu'il n'y a ici ni exagération, ni réclame, ni charlatanisme; c'est que cette folie est de la raison, et cet engouement de la justice. Toujours modeste et toujours en progrès, Nadaud s'est réellement et simplement surpassé. Son album de 1855 comprend six morceaux : *l'Insomnie*, rêverie tendre et profonde qui éveille les plus doux échos de l'âme; les *Souvenirs de voyage*, poésie vagabonde, cueillie dans la rosée du matin; *la Vieille Servante*, touchant et fin souvenir de la vie intime; *Il faut aimer*, qui serait une belle romance si ce n'était un virelai délicieux; *les Deux Notaires*, scène de véritable comédie qui rappelle le haut éclat de rire de *Pandore* et la franche gaieté de l'ancien opéra-comique; et enfin *Ma Philosophie*, où la vigueur de la forme le dispute à la noblesse du fond. Vous avez le chant ici-contre. Voici quelques fragments des paroles :

Le premier pas dans la sagesse
C'est l'amour d'un Dieu révélé,
C'est le mépris de la richesse. .
On peut l'avoir... puisque je l'ai!
. . . . . .
Bravez l'opinion fragile
Et marchez d'un pas affermi.
Quand vous n'auriez qu'un seul ami,
C'en est assez pour être utile.
. . . . . .
Soit! je vous livre mon système.
Qu'un plus savant l'explique mieux.
Et, s'il n'est pas trop ennuyeux.
Je le prends pour maître et je l'aime.

On ne sait lequel est le plus charmant dans ce dernier trait, de l'esprit ou du cœur qui s'y révèle.

Mais arrêtons-nous, car aller plus loin ce serait voler l'éditeur. Adressez-vous à lui, si vous voulez connaître la *Philosophie* de Nadaud, en cinq couplets avec accompagnement.

THÉATRES.

Malgré le talent et le zèle de Mlles Rachel et Fix, de MM. Beauvalet, Monrose, Geoffroy et Delaunay, *la Czarine*, de M. Scribe, — *Etoile du Nord* sans musique, — a fait long feu à la Comédie-Française. Le sujet était au-dessus des forces de l'auteur. Notre première scène et ses illustres artistes vont prendre leur revanche avec *le Gâteau des reines*, pétri de la plus fine fleur de l'esprit, par notre collaborateur Léon Gozlan.

— L'Opéra-Comique, toujours heureux, — lisez habile, — a trouvé dans *le Chien du jardinier*, de MM. Lockroy et Grisar, un de ces petits actes qui valent de gros opéras, et qui restent au répertoire comme *le Châlet* et *le Tableau parlant*.

— A l'Odéon, *la Conscience*, d'Alexandre Dumas, quitte

(1) Chez Heugel, au *Ménestrel*, rue Vivienne, 2 *bis*.

la foule, sans être quittée par elle, pour céder la place à *la Femme d'un grand homme*, œuvre importante et littéraire dont nous aurons à nous occuper.

— Vivent les chefs-d'œuvre pour réussir ! Témoin le chef-d'œuvre par excellence, le *Robin des Bois* de Weber, qui fait en ce moment du troisième théâtre lyrique le premier de Paris. Une voix magnifique s'y est révélée, celle de Mme Deligne-Lauters, et une voix charmante, celle de M. Lagrave. Les chœurs sont d'un ensemble digne de l'Académie impériale. Celui des chasseurs électrise les oreilles les plus indifférentes. Le décor de la fonte des balles, avec l'apparition de Jouca dans son manteau rouge, est d'un effet de terreur prodigieux.

— L'opéra de Pacini, *Gli Arabi nelle Gallie*, sans passionner comme le *Trovatore* de Verdi, intéresse vivement aux Italiens, grâce à MM. Baucardé et Gassier, à Mmes Bosio et Borghi.

— Deux nouveautés dramatiques émeuvent le boulevard : *Jane Osborn* à la Porte-Saint-Martin et *le Masque de poix* à la Gaîté. Ceux qui cherchent des sensations fortes y sont servis selon leur goût.

Mgneur OLIVIER, AUG. ARNOULD, ÉMILE SOUVESTRE, LOEVE-WEYMAR, GÉRARD DE NERVAL.

Parmi les souverains morts en 1834, nous avions omis Frédéric-Auguste, roi de Saxe.

Nous devons aussi à nos lecteurs les notices d'Auguste Arnould, d'Émile Souvestre et de Loëve-Weymar. Les voici, avec celle de monseigneur Olivier.

Monseigneur Olivier, évêque d'Evreux, prélat éminent, dit un de ses biographes, par les vertus de son cœur, l'élévation de son esprit, l'éclat de son éloquence, l'activité de son zèle et le charme de ses manières, était né à Paris le 20 avril 1798 ; il a succombé à cinquante-six ans, à l'ardeur immodérée des travaux et des veilles. Paris n'a point perdu le souvenir du curé de Saint-Etienne-du-Mont, puis de Saint-Roch. Sa parole onctueuse et puissante groupait autour de sa chaire une foule innombrable de simples curieux, qui devenaient de fervents chrétiens. Sa charité créait et faisait doter de sommes importantes des œuvres destinées au soulagement de toutes les misères. En 1839, il implorait la générosité de ses paroissiens, et, dans une seule quête, trente-sept mille francs venaient au secours de l'infortune. Le curé de Saint-Roch aimait pour Dieu la magnificence du culte, et Saint-Roch égala bientôt par la pompe de ses cérémonies les plus illustres cathédrales. Enfin, Monseigneur de Quélen disait de lui : « L'abbé Olivier n'est pas seulement le premier curé de Paris, mais le premier curé de France. » Ce qu'il avait été pasteur de Saint-Roch, il le fut évêque d'Evreux. Le seul reproche que lui fissent ceux qui étaient effrayés de son zèle, c'est qu'il voulait le bien tout de suite, et sans tenir compte des obstacles. L'abbé Olivier était un de ces orateurs pour lesquels la parole est un don naturel, une inspiration permanente. Il savait dire à tous et partout ce qu'il fallait dire, et réunir à la clarté la plus parfaite la splendeur des images, une grande chaleur de diction et une convenance de langage exquise.

Jamais vie ne fut plus occupée, plus remplie que la sienne. Il prêchait, il confessait, il écrivait, il agissait, et cependant, à toute heure il était accessible à tous, et prêt à aider chacun de ses conseils, de sa bourse, de ses démarches, de son influence. On transmet encore de bouche en bouche, à Evreux, les paroles sublimes de foi qu'il a prononcées, en recevant publiquement les derniers sacrements de l'Église.

Auguste Arnould avait eu un succès de roman, *Struensée*, et un succès de théâtre, *l'Homme au masque de fer*. Il n'écrivait plus guère depuis son mariage avec Mlle Plessis, de la Comédie-Française, qu'il avait suivie à Saint-Pétersbourg, où il est mort, au moment où il se disposait à revenir à Paris.

Émile Souvestre, né à Morlaix, en 1803, fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, élevé au collége de Pontlivy, puis aux Facultés de Paris et de Rennes, obligé par la ruine de sa famille de la soutenir de sa plume et de ses leçons, entra enfin avec éclat dans les lettres par son livre des *Derniers Bretons*, qui mit d'abord l'Armorique en vogue, et qui restera comme portrait physiologique de cette province, à cause de la vérité poétique des détails, et malgré quelques défauts d'ensemble et de style. Sous ce dernier rapport, les autres ouvrages de Souvestre sont fort supérieurs, quoique moins populaires. *Le Foyer breton* est un écrin de légendes délicieuses. *Le Monde tel qu'il sera* est une satire philosophique de la plus haute portée. *La Goutte d'eau*, *le Mât de Cocagne*, *Un Philosophe sous les toits*, *Au coin du feu*, *les derniers paysans*, *les Scènes de la chouannerie*, *Les Chroniques des lacs*, *de la moisson*, *de la prairie*, *de la mer*, *des forêts*, *le Mémorial de famille*, etc., sont des études morales excellentes de conception et d'enseignement, de formé et d'intérêt. Souvestre a fait au théâtre des tentatives nombreuses, mais c'était un écrivain trop littéraire pour la scène.

Il n'y a qu'un reproche sérieux à faire à ses œuvres. Elles excitent quelquefois l'antagonisme du riche et du pauvre, du noble et du roturier. Telle n'était certes point la volonté de l'auteur, homme admirable de loyauté, d'indulgence et de droiture ; mais son intelligence subissait, malgré son cœur, des préjugés de naissance, d'éducation et de parti.

En somme, Émile Souvestre, bien qu'honoré et connu, était au-dessus de sa réputation. Ses livres grandiront après lui devant la postérité.

Cet homme de bien et de talent, qui vivait de son travail en père de famille, et qui prêchait d'exemple l'accomplissement des devoirs, avait quitté la France pour la Suisse depuis quelques années. Il est revenu mourir à Paris, — comme Balzac et Soulié, — d'une hypertrophie du cœur, à l'âge de quarante-huit ans. On l'a trouvé sans vie, un matin, près d'une belle page inachevée (1)...

Loeve-Weymar, traducteur des *Contes* d'Hoffmann, attaché aux grands journaux de Paris, puis consul et baron, n'a pas trouvé dans la diplomatie la gloire que lui promettait la littérature. Il avait de hautes prétentions aristocratiques et juvéniles, qui lui attirèrent une piquante leçon de M. de Jailly, ce petit vicomte de lettres, octogénaire et bossu. Ils étaient tous deux dans un salon, jouant d'esprit et de malice. Le baron se prétendit plus leste que le vicomte, et, franchissant une chaise, il lui dit : — Je vous défie d'en faire autant ! Après la chaise, un fauteuil, puis un canapé, etc. Battu à ce jeu, qu'il avait eu la folie d'accepter et qui tournait à sa confusion, M. de Jailly s'arrête et se ravise enfin. — A votre tour, dit-il à Loëve-Weymar ; je vous défie de faire ce que je vais faire ! Et, arrachant sa perruque, il montre son crâne entièrement nu... Chacun d'éclater de rire, excepté le baron qui portait un faux toupet, chef-d'œuvre de l'art, ignoré de tout le monde. C'est ainsi que son secret fut découvert, et il ne s'en consola jamais.

Gérard de Nerval. Encore un deuil littéraire, un

(1) Tous les bons livres d'Émile Souvestre se trouvent dans la Bibliothèque à 2 fr. de Michel Lévy, rue Vivienne, 2.

deuil d'hier cette fois, et le plus triste de tous. Au milieu de la neige de janvier, au coin de la rue de la Tuerie et de la Vieille-Lanterne, près de l'Hôtel-de-Ville, on a trouvé mort, un matin, Gérard de Nerval, écrivain pur et gracieux, dont nous avons parlé souvent, que nous lisions toujours, et que la folle du logis a mené, d'aventure en aventure, jusqu'à cette déplorable fin.

UN APPEL A NOS LECTEURS.

Vous connaissez, vous aimez tous le patriarche de nos historiens, Amans-Alexis Monteil, l'auteur si érudit, si original et si spirituel de l'*Histoire des Français des divers états* (1). Ce bénédictin moderne, dont l'admirable talent n'avait d'égal que son admirable caractère, est mort à quatre-vingts ans, après avoir tout donné au travail et à la science, sans laisser à sa famille de quoi poser une pierre sur ses cendres immortelles. Ses disciples, ses confrères, ses amis, son digne secrétaire, M. Charguéraud, ont pensé qu'il suffirait, pour réparer une telle injustice du sort, d'en avertir ce peuple français que Monteil a le premier introduit dans l'histoire de France. Ils ont formé une Commission chargée de provoquer et de recueillir des souscriptions au tombeau de Cély (près Fontainebleau), village où repose leur vénéré doyen. Le rédacteur en chef du *Musée des Familles* a l'honneur de siéger dans cette Commission. Il fait donc appel à tous ses lecteurs, à toutes les professions et à toutes les classes, aux *divers états* qui ont reçu de Monteil leurs lettres de noblesse. Il les conjure d'adresser, dans le plus bref délai, au bureau du *Musée*, le denier de Bélisaire, qui sera reçu avec reconnaissance et béni de Dieu au cimetière de Cély. Il espère que la grande famille de nos abonnés sera assez généreuse pour fournir aux illustres sculpteurs, qui se disputent cette gloire le marbre où revivra la noble tête d'Alexis Monteil.

(1) Voyez son portrait et sa notice, t. XVII, p. 219.

Le Comité de souscription se compose de :

M. Champollion-Figeac, conservateur de la bibliothèque du château de Fontainebleau ;

M. de Cussac, ancien conseiller à la Cour impériale de la Martinique ;

M. le colonel de Durazzo ;

M. Jules Duval, ancien magistrat ;

M. Paulin Paris, membre de l'Institut de France ;

M. Pitre-Chevalier, rédacteur en chef du *Musée des Familles*.

La souscription est ouverte chez M. Demanche, notaire, rue de Condé, 5 ;

Chez M. Paulin Pâris, à la Bibliothèque impériale, rue Richelieu ;

Chez M. Pitre-Chevalier, rue Bonaparte, 5 ; et au bureau du *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37.

Souvenez-vous, lecteurs du *Musée*, que vous comptez par cent mille ; et songez qu'avec un bon mouvement de chacun de vous et la plus modeste offrande, vous pourriez à vous seuls donner un tombeau royal à Monteil !

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR HENRI IV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER.

Présentant Crillon à des seigneurs et à des ministres étrangers, Henri IV leur dit : — *Voilà le premier capitaine français ! — Vous en avez menti, sire, c'est vous !* répondit le brave des braves. (Voile à Leu — 1er capitaine français — *vous* en navet — *menti* cire sept *vous*.)

N. B. Nous recommandons aux abonnés qui n'ont pas encore complété leur collection l'avis imprimé à la quatrième page de notre couverture de décembre et de janvier dernier.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

Marie, nièce de J. Cornbutte.

I. — LE PAVILLON NOIR.

Le curé de la vieille église de Dunkerque se réveilla à cinq heures, le 12 mai 18.., pour dire, suivant son habitude, la première basse messe à laquelle assistaient quelques pieux pêcheurs.

Vêtu de ses habits sacerdotaux, il allait se rendre à l'autel, quand un homme entra dans la sacristie, joyeux et effaré à la fois; c'était un marin d'une soixantaine d'années, mais encore vigoureux et solide, avec une bonne et honnête figure.

(1) Après les martyrs de la foi, les plus admirables sont les martyrs de la science, et, parmi ceux-ci, les plus héroïques sont les navigateurs qui suivent aux mers polaires les traces de La Peyrouse, des Franklin, des Bellot, etc. Il n'y a pas, dans l'histoire si intéressante des voyages, d'épisode plus curieux, de ta-

— Monsieur le curé, s'écria-t-il, halte-là! s'il vous plaît.

— Qu'est-ce qui vous prend donc si matin, Jean Cornbutte? répliqua le curé.

— Ce qui me prend..., une fameuse envie de vous sauter au cou, tout de même!

— Eh bien, après la messe à laquelle vous allez assister.

— La messe! répondit en riant le vieux marin; vous croyez bonnement que vous allez dire votre messe maintenant, et que je vous laisserai faire?

— Et pourquoi? Expliquez-vous! le troisième son a tinté...

— Qu'il ait tinté ou non, il en tintera bien d'autres aujourd'hui, monsieur le curé; car vous m'avez promis de bénir de vos propres mains le mariage de mon fils Louis et de ma nièce Marie!

— Il est donc arrivé? s'écria joyeusement le pasteur.

— Il ne s'en faut guère, reprit Cornbutte en se frottant les mains; la vigie nous a signalé, au lever du soleil, notre brick, que vous avez baptisé vous-même du beau nom de *la Jeune-Hardie*.

— Je vous en félicite du fond du cœur, mon vieux Cornbutte, dit le curé en se dépouillant de la chasuble et de l'étole. Je connais nos conventions; le vicaire va me remplacer aujourd'hui, et je me tiendrai à votre disposition pour l'arrivée de votre cher fils.

— Et je vous promets qu'il ne vous fera pas jeûner trop longtemps. Les bans sont déjà publiés par vous-même, vous n'aurez plus qu'à l'absoudre des péchés qu'on peut commettre entre le ciel et l'eau, dans les mers du Nord. Une fameuse idée que j'ai eue là, de vouloir que la noce se fît le jour même de l'arrivée, et que mon fils Louis ne quittât son brick que pour se rendre à l'église!

— Allez donc tout disposer, Cornbutte.

— J'y cours, monsieur le curé. Au revoir.

Le marin revint à grands pas à sa maison, située sur le quai du port marchand, et d'où l'on apercevait non plus la Manche, mais bien la mer du Nord, ce dont il se montrait très-fier. Jean Cornbutte avait amassé quelque bien dans son état; après avoir longtemps commandé les navires d'un riche armateur du Havre, il s'était fixé dans sa ville natale, où il fit construire, pour son propre compte, le brick *la Jeune-Hardie*. Après plusieurs voyages dans le Nord, ce navire revint en vendant, toujours à bon prix, ses chargements de bois, de fer et de goudron. Jean Cornbutte en céda le commandement à son fils Louis, brave marin de trente ans, qui, au dire de tous les capitaines caboteurs, était bien le plus vaillant matelot de Dunkerque.

Louis était parti avec un grand attachement pour Marie, la nièce de son père, qui le lui rendait fort, et trouvait bien longs les jours de l'absence. Marie avait vingt ans à peine; c'était une belle et brave Flamande, avec quelques gouttes de sang hollandais dans les veines. Sa mère l'avait confiée, en mourant, à son frère Jean Cornbutte. Aussi, ce bon marin l'aimait comme sa propre fille, et voyait dans cette union une source de vrai et durable bonheur.

L'arrivée du brick terminait une importante opération commerciale. *La Jeune-Hardie*, partie depuis trois mois, revenait en dernier lieu de Rodoë, sur la côte septentrionale de Norwége; et, suivant le signalement de la vigie, elle avait opéré rapidement son voyage.

En rentrant au logis, Cornbutte trouva toute la maison sur pied. Marie, le front radieux de bonheur, revêtait ses habillements de mariée.

— Pourvu que le brick n'arrive pas avant nous, disait-elle.

— Hâte-toi, petite, car les vents viennent du nord, et *la Jeune-Hardie* doit filer grand largue.

— Nos amis sont-ils prévenus, mon oncle? Et le notaire, et le curé?

— Sois tranquille, il n'y aura que toi à nous faire attendre.

En ce moment entra le compère Clerbaut.

— Eh bien! mon vieux Cornbutte, s'écria-t-il, en voilà de la chance! le navire arrive à l'époque où le gouvernement vient de mettre en adjudication de grandes fournitures de bois pour la marine.

— Qu'est-ce que ça me fait? répondit Cornbutte; il s'agit bien du gouvernement!

— Sans doute, monsieur Clerbaut, dit Marie; il n'y a qu'une chose dans tout ceci : c'est le retour de mon Louis.

— Je ne disconviens pas que... Mais enfin, ces fournitures...

— Et vous serez de la noce, répliqua Cornbutte, en interrompant le négociant, et en lui serrant la main de façon à la briser.

— Sans doute, je serai de la noce...

— Et avec tous nos amis de terre et nos amis de mer. J'ai déjà prévenu mon monde, et j'invite tout l'équipage du brick.

— Et nous irons les attendre sur l'estacade? demanda Marie.

— Je le crois bien. Nous défilerons tous deux par deux, les violons en tête!

Les invités de Cornbutte arrivèrent sans tarder. Bien qu'il fût de grand matin, pas un ne manqua à l'appel. Tous félicitèrent à l'envi le brave marin, qu'ils aimaient. Pendant ce temps, Marie agenouillée transformait devant Dieu ses prières en remercîments. Elle rentra bientôt, belle et parée, dans la salle commune; elle eut la joue embrassée par toutes les commères, la main vigoureusement serrée par tous les hommes, et Cornbutte donna le signal du départ.

Ce fut un spectacle curieux que de voir cette joyeuse troupe prendre le chemin de la mer, au lever du soleil. La nouvelle avait circulé dans le port, et bien des têtes en *calines* et en bonnets de nuit apparurent aux fenêtres et aux portes entrebâillées : de chaque côté arrivait un compliment joyeux ou un salut flatteur.

La noce parvint à l'estacade, au milieu d'un concert de louanges et de bénédictions. Le temps s'était fait magnifique, et le soleil semblait se mettre de la partie; un joli vent du nord faisait écumer les vagues, et quelques chaloupes de pêcheurs, orientées au plus près pour sortir du port, rayaient la mer de leur rapide sillage.

L'estacade de Dunkerque est une longue jetée en bois qui prolonge le quai du port, et s'avance assez loin dans la mer; les gens de la noce en occupaient toute la largeur. Ils atteignirent bientôt une petite maisonnette située à l'extrémité, où veillait la vigie du port.

Le brick de Jean Cornbutte devenait visible de plus en plus; le vent fraîchissait, et il courait rapidement grand largue sous ses huniers, sa misaine et ses perroquets. La

bleau plus saisissant, de drame plus accidenté, qu'un hivernage dans les glaces; c'est le résumé de toutes les luttes, de toutes les surprises, de toutes les émotions, de toutes les péripéties imaginables. Tel est le sujet que notre collaborateur, M. Jules Verne, a essayé de traiter, à la façon de Cooper, dans le cadre d'une nouvelle attachante, après avoir lu et analysé tous les récits des voyageurs, à la recherche du fameux passage du nord-est, trouvé enfin dernièrement par le capitaine anglais Mac-Clure et le lieutenant Bellot, notre vaillant compatriote.

joie devait régner à bord, comme le plaisir à terre. Jean Cornbutte, une longue-vue à la main, répondait gaillardement aux questions de ses amis.

— Voilà bien mon beau brick! s'écriait-il, propre et rangé comme s'il appareillait de Dunkerque. Pas une avarie, pas un cordage de moins!

— Voyez-vous votre fils le capitaine? lui demandait-on.

— Non, pas encore. Ah! c'est qu'il est à son affaire.

— Pourquoi ne hisse-t-il pas son pavillon tricolore? demanda Clerbaut.

— Je ne sais guère, mon vieil ami; mais il a une raison sans doute.

— Votre longue-vue, mon oncle, dit Marie, en lui arrachant l'instrument des mains, je veux être la première à l'apercevoir.

— Mais c'est mon fils, mademoiselle!

— Voilà trente ans qu'il est votre fils, répondit en riant la jeune fille; et c'est la première fois qu'il est mon fiancé!

La Jeune-Hardie était entièrement distincte : déjà l'équipage faisait ses préparatifs de mouillage; les perroquets avaient été cargués, ainsi que la misaine. L'on pouvait reconnaître les matelots qui s'élançaient dans les agrès. Mais ni Marie, ni Jean, n'avaient encore salué de la main le capitaine du brick.

— Ma foi, voici le second, André Vasling! s'écria Clerbaut.

— Voici Fidèle Misonne, le charpentier.

— Et notre ami Penellan! dit une femme, en sautant de joie.

La Jeune-Hardie ne se trouvait plus qu'à trois encâblures du port, lorsqu'un pavillon noir monta tristement à la corne de brigantine.

Un sentiment de terreur courut dans tous les esprits, et dans le cœur de la jeune fiancée. Le brick arrivait tristement au mouillage, et un silence glacial régnait à son bord. Bientôt il dépassa l'extrémité de l'estacade. Marie, Jean, et tous les amis se précipitèrent vers le quai qu'il devait accoster, et bientôt ils se trouvèrent sur le pont de *la Jeune-Hardie*.

— Mon fils! dit Jean Cornbutte, qui put seul articuler quelques mots.

Les marins du brick, la tête découverte, lui montrèrent le pavillon de deuil.

Marie poussa un cri de détresse et tomba dans les bras du vieux Cornbutte, qui pleurait à chaudes larmes.

André Vasling avait ramené le navire; mais Louis Cornbutte, le fiancé de Marie, n'était plus à son bord.

II. — LE CŒUR D'UN PÈRE. UN COMPAGNON SUSPECT.

Dès que la jeune fille eut quitté le brick, confiée aux soins de charitables amis, le second, André, apprit à Jean Cornbutte l'affreux événement, consigné sur le journal, qui l'avait privé de revoir son fils.

« A la hauteur de Malestrom, le navire s'étant mis à la cape par un gros temps et des vents de S.-O., aperçut des signaux de détresse que lui faisait une goëlette sous le vent; elle était démâtée de son mât de misaine, et courait vers le gouffre dangereux, à sec de toiles. Le capitaine Louis Cornbutte, voyant ce navire marcher à une perte imminente, résolut de le sauver et d'aller à son bord. Malgré les représentations de son équipage, il fit mettre la chaloupe à la mer, y descendit avec le matelot Cortrois et Pierre Nouquet le timonier. L'équipage les suivit longtemps des yeux, puis ils disparurent au milieu de la brume. La nuit arriva; la mer devint de plus en plus mauvaise. *La Jeune-Hardie*, attirée par les courants qui avoisinent ces parages, risquait d'aller s'engloutir dans le Malestrom; elle fut obligée de virer, et de s'enfuir vent arrière. En vain croisa-t-elle pendant quelques jours sur le lieu du sinistre : la chaloupe, le navire, le capitaine et les deux matelots ne reparurent pas. André Vasling fit alors assembler l'équipage, prit le commandement du navire, et fit voile vers Dunkerque. »

Jean Cornbutte pleura longtemps; et, s'il passa quelques consolations à travers sa douleur, elles vinrent de cette pensée que son fils était mort en voulant secourir ses semblables. Puis le pauvre père quitta ce brick, dont la vue lui faisait mal, et rentra dans sa maison désolée.

Cette triste nouvelle se répandit dans tout Dunkerque. Les nombreux amis du vieux marin vinrent changer leurs compliments en sincères et vives consolations. Les matelots de *la Jeune-Hardie* donnèrent les détails les plus complets sur cet événement; André Vasling se vit même forcé de raconter à Marie le dévouement de son fiancé.

Jean Cornbutte réfléchit après avoir pleuré; et le lendemain même du mouillage, en voyant entrer André chez lui, il lui dit :

— Etes-vous bien sûr que mon fils ait péri?

— Hélas! oui, monsieur Jean, répondit Vasling.

— Avez-vous bien fait toutes les recherches voulues?

— Sans contredit, monsieur Jean! Mais il est malheureusement certain que ses deux matelots et lui ont été engloutis.

— Vous plairait-il, André, de garder le commandement en second du navire?

— Cela dépendra du capitaine, monsieur Cornbutte.

— Le capitaine, c'est moi. André, je vais rapidement charger mon navire, composer mon équipage, et je cours à la recherche de mon fils!

— Votre fils est mort, répondit André en insistant.

— C'est possible, André; mais la Providence est là. J'irai fouiller tous les ports de la Norwége, où il peut avoir été poussé; et, quand j'aurai la certitude de ne plus le revoir, je reviendrai mourir ici.

André Vasling, comprenant que cette décision était inébranlable, n'insista plus et se retira. Jean Cornbutte instruisit aussitôt sa nièce de son projet, et vit briller quelques lueurs d'espérance à travers ses larmes. Il n'était pas encore venu à l'esprit de la jeune fille que la mort de son fiancé pût être problématique; il lui paraissait à jamais perdu; mais à peine ce nouvel espoir fut-il jeté dans son sein, qu'elle s'y abandonna sans réserve.

Le vieux marin décida que *la Jeune-Hardie* reprendrait aussitôt la mer. Ce brick, solidement construit, n'avait aucune avarie à réparer. Jean Cornbutte fit publier que, s'il plaisait à ses matelots, rien ne serait changé à l'équipage; il remplacerait seulement son fils dans le commandement du navire. Pas un ne manqua à l'appel; et il y avait là de hardis marins : Alain Turquiette, le charpentier Fidèle Misonne, le breton Penellan, le nouveau timonier de *la Jeune-Hardie* qui remplaçait Pierre Nouquet, et puis Gradlin, Aupic, Gervique, matelots courageux et éprouvés.

Jean Cornbutte proposa de nouveau à André Vasling de reprendre le rang de second à bord du brick; c'était un homme précieux, manœuvrier habile, et qui avait fait ses preuves en ramenant *la Jeune-Hardie* à bon port. Cependant, on ne sait pour quel motif, Vasling fit quelques difficultés, et demanda du temps pour réfléchir.

— Comme vous voudrez, Vasling; souvenez-vous seulement que vous serez le bienvenu parmi nous.

Jean Cornbutte possédait un homme dévoué, un ami

sûr, dans le breton Penellan, qui avait été longtemps son compagnon de voyage. La petite Marie passait autrefois les longues soirées d'hiver dans les bras du timonier, pendant qu'il demeurait à terre ; aussi conserva-t-il pour elle une amitié de père, que la jeune fille lui rendait en amour filial. Penellan pressa de tout son pouvoir l'armement du brick, d'autant plus que, selon lui, Vasling n'avait peut-être pas fait toutes les recherches possibles pour retrouver les naufragés, bien qu'il fût excusé par la responsabilité qui pesait sur lui comme capitaine.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que le brick se trouvait prêt à reprendre la mer. Au lieu de marchandises, il fut complétement approvisionné de rhum, de viandes salées, de biscuits, de barils de farine, de pommes de terre, de porc, de vin, d'eau-de-vie, de café, de thé, de tabac.

Le départ fut fixé au 22 mai. La veille au soir, Vasling, qui n'avait pas encore rendu réponse à Cornbutte, se rendit à son logis ; il était tout indécis, et semblait subordonner ses projets à quelque événement incertain. Jean Cornbutte n'était pas chez lui, bien que la porte de sa maison fût ouverte. Vasling entra : il pénétra dans la salle commune, attenante à la chambre de la jeune fille ; le bruit d'une conversation animée frappa son oreille. Il écouta attentivement, et reconnut la voix de Penellan et de Marie.

Sans doute la discussion se prolongeait déjà depuis quelque temps. La jeune fille semblait opposer une inébranlable fermeté aux observations du marin breton.

— Quel âge a mon oncle Cornbutte ? disait Marie.

— Quelque chose comme soixante ans, répondit Penellan.

— Eh bien ! ne va-t-il pas affronter les dangers pour retrouver son fils ?

— Notre capitaine est un homme solide encore, répliqua le marin ; il a un corps de chêne, et des muscles forts comme une barre de rechange. Aussi, je ne suis point effrayé de lui voir reprendre la mer.

— Entendez-moi bien, mon bon Penellan, dit avec exaltation la jeune Marie ; le dévouement donne une grande force à l'âme. Aussi, ai-je pleine confiance dans l'appui du Ciel. Vous me comprenez et vous me viendrez en aide !

— C'est impossible, ma fille Marie ; qui sait où nous dériverons, et quels maux il nous faudra souffrir ! Combien ai-je vu d'hommes vigoureux y laisser leur vie ! Oh ! cette pensée seule me fait frémir !

— Penellan, reprit la jeune fille, il n'en sera ni plus ni moins ; et, si vous me refusez, je croirai que vous ne m'aimez plus.

Vasling parut stupéfait de cette conversation. Il comprit la résolution de la jeune fille. Il réfléchit un instant, et son parti fut pris.

— Jean Cornbutte, dit-il, en s'avançant vers le vieux marin qui entrait, je suis des vôtres ; les causes qui pouvaient m'empêcher d'embarquer ont disparu, et vous pouvez compter sur mon dévouement et mon zèle.

— Je n'avais jamais douté de vous, Vasling, répondit Cornbutte, en lui prenant la main avec force. Marie ! mon enfant ! appela-t-il à voix haute.

Marie et Penellan accoururent aussitôt.

— Nous appareillerons demain au point du jour avec la marée tombante. Ma pauvre Marie, voici la dernière soirée que nous passerons ensemble !

— Mon oncle ! s'écria Marie en tombant dans ses bras.

— Dieu aidant, je te ramènerai ton fiancé.

— Oui, nous retrouverons Louis, ajouta Vasling.

— Vous êtes donc des nôtres ? demanda vivement Penellan.

— Oui, mon vieil ami, répondit Jean avec chaleur.

— Oh ! oh ! fit le Breton d'un air singulier.

— Et ses conseils nous seront bien utiles ; car il est habile, audacieux, entreprenant ; n'est-ce pas Vasling ?

— Mais vous-même, capitaine, répondit Vasling, vous nous en remontrerez à tous ; il y a encore en vous autant de vigueur que de savoir.

— Merci, mon ami ; au revoir. A demain. Veuillez vous rendre à bord, et prendre les dernières dispositions. Au revoir, mon vieux Penellan.

— Au revoir, capitaine.

Le second et le matelot sortirent ensemble. L'oncle et Marie demeurèrent en présence l'un de l'autre. Bien des larmes furent répandues dans ces tristes adieux. Bien des douleurs se confièrent les unes aux autres. Jean Cornbutte, voyant Marie si désolée, résolut de brusquer la séparation, en quittant le lendemain la maison sans la revoir. Aussi, ce soir-là même, lui donna-t-il son dernier baiser d'adieu. Il regagna sa chambre, et à trois heures du matin, il fut sur pied.

La Jeune-Hardie roulait déjà à pic sur ses ancres. Ce triste départ avait attiré sur l'estacade bien des amis du vieux marin. Le curé, qui devait bénir l'union de Marie et de Louis, vint donner une dernière bénédiction au courageux navire. Les rudes poignées de mains furent silencieusement échangées ; et Jean Cornbutte monta à bord. L'équipage était au complet. Vasling donna les derniers ordres : les huniers furent largués, et le navire s'éloigna rapidement par une bonne brise de N.-E., tandis que le curé, debout au milieu des spectateurs agenouillés, remettait ce voyage entre les mains de Dieu.

Où va ce navire ? Il suit la route fatale sur laquelle se sont perdus de pauvres naufragés ! Il n'a pas de destination certaine ; il doit s'attendre à tous les dangers, et savoir les braver sans hésitation. Dieu seul sait où il lui sera donné d'aborder. Dieu le conduise !

III. — LE COEUR D'UNE FIANCÉE. LUEUR D'ESPOIR.

A cette époque de l'année la saison était favorable ; le vent tenait bon, et l'équipage put espérer arriver promptement sur le lieu du naufrage.

Le plan de Jean Cornbutte se trouvait naturellement tracé : il devait relâcher aux îles Setland et Feroë, où le vent du nord pouvait avoir porté les naufragés ; puis, s'il acquérait la certitude qu'ils n'avaient été recueillis dans aucun des ports de ces parages, porter ses recherches au delà de la mer du Nord ; fouiller toute la côte occidentale de la Norwége, et pousser jusqu'à Bodoën, le lieu le plus rapproché du naufrage.

André Vasling pensait, contrairement à l'avis du capitaine, que les côtes de l'Islande devaient plutôt être explorées ; mais Penellan fit observer que, lors du naufrage, la bourrasque venait de l'ouest ; ce qui, tout en donnant l'espoir que les malheureux n'avaient pas été entraînés vers le gouffre du Malestrom, permettait de supposer qu'ils s'étaient jetés à la côte de Norwége.

Il fut donc résolu que l'on suivrait cette côte aussi près que possible, afin de reconnaître quelques traces, quelques vestiges de leur passage.

Le lendemain du départ, Jean Cornbutte, la tête penchée sur une carte du littoral, en pointait avidement les moindres sinuosités.

Il restait abîmé dans ses réflexions, quand une petite

main s'appuya sur son épaule, et une douce voix lui dit à l'oreille :

— Ayez bon courage, mon cher oncle.

Il se retourna et demeura stupéfait. Marie l'entourait de ses bras.

— Marie ! ma fille ! à bord ! s'écria-t-il.

— La femme peut bien aller chercher son mari, quand le père s'embarque pour sauver son enfant !

— Malheureuse Marie ! comment supporteras-tu nos fatigues? comment aborderas-tu nos dangers? Sais-tu bien que ta présence peut nuire à nos recherches?

— Non, mon père ; car je suis forte, croyez-moi.

— Qui sait où nous serons entraînés, Marie ! Vois cette carte : nous approchons d'insurmontables périls, auxquels nous échapperons à peine, nous autres marins endurcis à toutes les fatigues de la mer ! Et toi, faible enfant !...

— Mais voyez donc, mon oncle, je suis d'une famille de marins : je suis faite aux récits de combats et de tempêtes. Je suis près de vous, et de mon vieil ami Penellan !

— Penellan ? c'est lui qui t'a cachée à bord !

— Oui, mon oncle, mais quand il a vu que j'étais décidée à le faire sans son aide.

— Penellan ! fit Jean Cornbutte.

Penellan était aux aguets. Il entra.

— Penellan, il n'y a pas à revenir sur ce qui est fait ; mais, souviens-toi que tu es responsable, aux yeux de mon fils, de l'existence de Marie.

— Soyez tranquille, répondit Penellan avec assurance ; la petite a force et courage. Elle nous servira d'ange pendant le voyage. Et puis, capitaine, vous connaissez mon idée ; ce qui est fait est fait, et tout est pour le mieux dans ce monde.

La jeune fille fut installée dans une cabine, que les matelots disposèrent pour elle en peu d'instants, et qu'ils rendirent aussi confortable que possible.

Huit jours plus tard, *la Jeune-Hardie* relâchait aux Setland, puis à Feroë ; mais les plus minutieuses explorations demeurèrent sans fruit ; aucun naufragé, aucun débris de navire n'avait été recueilli sur les côtes ; la nouvelle même de l'événement s'y trouvait entièrement inconnue. Le brick reprit donc son voyage, après dix jours de relâche, vers le 10 juin. L'état de la mer était bon ; les vents fermes. Le navire fut rapidement poussé vers les côtes de Norwége, qu'il longea, à une proximité dangereuse. Cette exploration dura plus de trois semaines, sans amener de résultat.

Cornbutte résolut de se rendre à Bodoën. Peut-être apprendrait-il là le nom du navire naufragé, au secours duquel s'étaient précipités Louis Cornbutte et ses deux matelots. Le 30 juin, il jetait l'ancre dans ce port.

Là il apprit, qu'au milieu du flux et du reflux du Malestrom, qui conserve éternellement les épaves des navires naufragés, on avait trouvé une bouteille. Un parchemin y était renfermé, et contenait ces quelques lignes :

« Ce 26 avril, à bord du *Westfield*, après avoir été accostés par la chaloupe de *la Jeune-Hardie*, nous sommes entraînés par les courants vers les glaces ! Dieu ait pitié de nous ! »

Le premier mouvement de Jean Cornbutte fut de remercier le Ciel ; il se croyait sur les traces de son fils !... Il résolut de pousser ses recherches jusqu'aux dernières limites dans le Nord.

Le brick *la Jeune-Hardie* fut mis en état d'affronter les immenses périls des mers polaires. Fidèle Misonne le charpentier visita scrupuleusement la coque du navire ; il s'assura que sa construction solide pourrait résister au choc des glaçons ; il fit embarquer le bois nécessaire à la construction de traîneaux pour courir à travers les plaines de glaces.

Par les soins de Penellan, qui avait déjà fait la pêche de la baleine dans les mers arctiques, des couvertures de laine, des vêtements fourrés, de nombreux moccannis en peau de phoque, furent embarqués à bord. — Jean Cornbutte augmenta, sur une grande proportion, ses approvisionnements d'esprit-de-vin, de bois et de charbon de terre, car il était possible que l'on fût forcé d'hiverner sur quelque point de la côte groënlandaise. Il se procura également, à grand prix et à grand' peine, une certaine quantité de citrons, destinés à prévenir ou guérir le scorbut, cette terrible maladie qui décime les équipages, surtout dans les régions glacées. Toutes ses provisions de viandes salées, de biscuits, d'eau-de-vie, augmentées dans une prudente mesure, commencèrent à emplir une partie de

Jean Cornbutte. Dessin de Beaucé.

la cale du brick, car la cambuse n'y pouvait plus suffire. Le capitaine se munit également d'une grande quantité de pemmican, préparation indienne, qui concentre beaucoup d'éléments nutritifs sous un petit volume.

D'après ses ordres, on embarqua à bord de *la Jeune-Hardie* et l'on installa les scies destinées à couper les plaines de glaces, les piques et les coins propres à les séparer ; il se réserva de prendre, sur la côte groënlandaise, les chiens nécessaires pour ses traîneaux.

Tout l'équipage fut employé à ces préparatifs et déploya une grande activité ; les matelots Aupic, Gervique et Gradlin, suivaient avec empressement les conseils du timonier Penellan, qui, dès ce moment, les engageait à ne point s'habituer au feu et aux couvertures de laine, car, bien qu'on fût au mois d'août, la température s'abaissait, sous ces latitudes élevées au-dessus du cercle polaire.

Penellan observait, sans en rien dire, les moindres actions du second, André Vasling ; cet homme, Hollandais

d'origine, venait on ne sait d'où ; il était bon marin du reste, et avait fait deux voyages à bord de *la Jeune-Hardie*. Penellan ne pouvait lui rien reprocher ; le second lui semblait seulement trop affairé auprès de la jeune Marie, et il résolut de le surveiller de près.

Grâce à l'activité de l'équipage, le brick fut appareillé vers le 16 juillet, quinze jours après son arrivée à Bodoën ; c'était heureusement l'époque favorable pour tenter des explorations dans les mers arctiques ; le dégel s'opérait depuis deux mois, et les recherches pouvaient être poussées plus avant. Le brick *la Jeune-Hardie* se dirigea en droite ligne sur le cap Bremster, situé sur la côte orientale du Groënland, par le 70e degré de latitude.

IV. — DANS LES PASSES.

Vers le 23 juillet, une lueur blanche qui s'élevait au-dessus de la mer annonça les premiers bancs de glaces qui, sortant alors du détroit de Davis, sous l'action du dégel, se précipitaient dans l'Océan. A partir de ce moment une surveillance très-active fut recommandée aux hommes de quart, car il importait de ne point se heurter à ces masses énormes.

Déjà les phoques, indolemment couchés sur les glaçons, plongeaient à l'approche de *la Jeune-Hardie*, ou nageaient, le nez à la surface de l'eau, aux alentours du navire ; mais on n'avait ni le temps ni le loisir de leur donner la chasse, car l'équipage ne se trouvait pas assez nombreux pour lui imposer ce surcroît de fatigue ; il fut divisé en deux quarts : le premier fut composé du capitaine, qui ne voulut pas céder sa place, de Fidèle Misonne, de Gradlin, et de Gervique ; le second fut relevé par Vasling, Penellan et Aupic ; ces quarts ne duraient pas plus de trois heures, car sous ces froides régions la force du plus robuste est diminuée de moitié. Bien que *la Jeune-Hardie* ne fût encore que par le 63e degré de latitude, le thermomètre marquait neuf degrés centigrades au-dessous de zéro.

La pluie et souvent la neige tombaient en abondance ; et dans les intervalles de soleil, quand le vent ne soufflait pas trop du nord-ouest, Marie demeurait sur le pont, et laissait surprendre sa douleur par des élans d'admiration. Ses yeux s'émerveillaient à des effets de mirage ou à des apparences de terre et de végétation.

Le 1er août, elle se promenait sur l'arrière, pour faire quelque exercice, et causait avec son oncle, Vasling et Penellan ; le brick entrait dans une passe de trois milles de large, et l'on pouvait voir des trains de glaçons brisés descendre rapidement vers le sud.

— Quand apercevrons-nous la terre ? demanda la jeune fille.

— Dans trois ou quatre jours au plus tard, répondit Jean Cornbutte.

— Mais y trouverons-nous de nouveaux indices ?

— Peut-être, ma fille ; en tout cas, nous serons encore loin d'être au terme de notre voyage, car il est à craindre que nos malheureux naufragés n'aient été entraînés plus au nord.

— Cela est même certain, ajouta Vasling ; cette bourrasque qui nous a séparés d'eux a duré trois jours, et en trois jours un navire fait bien du chemin, quand il est désemparé au point de ne pouvoir résister au vent !

— Permettez-moi de vous dire, monsieur Vasling, riposta Penellan, que c'était au mois d'avril, que le dégel ne donnait pas alors, et que le *Westfield* a dû être arrêté promptement par les glaces.

— Et sans aucun doute brisé en mille pièces, puisque ces malheureux ne pouvaient plus manœuvrer !

— Mais ces plaines de glaces, sans interruption, sans passes et sans mouvement, leur offraient un moyen de sauvetage, riposta froidement Penellan, car il leur était facile de gagner la terre, dont ils ne pouvaient être éloignés.

— Espérons, mes enfants, reprit Jean Cornbutte, en interrompant une discussion qui se renouvelait journellement entre le second et le timonier, je crois que nous suivons la direction vraie, et que nous verrons la terre avant peu.

— La voilà ! s'écria Marie ; voyez ces montagnes.

— Non, mon enfant, ce sont des montagnes de glaces, et les premières que nous rencontrons ; elles nous broieraient comme du verre, si nous nous laissions prendre entre elles : Penellan et Vasling, veillez à la manœuvre.

Ces masses flottantes, dont plus de cinquante surgissaient à l'horizon, se rapprochèrent sensiblement du brick. Penellan prit le gouvernail, et Jean Cornbutte, monté sur les barres du petit perroquet, indiquait la route à suivre.

Vers le soir, le brick fut tout à fait engagé dans ces écueils mouvants, dont la force d'écrasement est irrésistible ; il s'agit alors de traverser cette flotte de montagnes, et la prudence commanda de se porter en avant... Une autre difficulté s'ajoutait à ces périls : on ne pouvait constater utilement la direction du navire, car tous les points environnants se déplaçaient sans cesse, et n'offraient aucune perspective stable. L'obscurité s'augmenta bientôt avec le brouillard. Marie descendit dans sa cabine, sur l'ordre du capitaine, et les huit hommes de l'équipage durent rester sur le pont ; ils étaient armés de longues perches garnies de pointes de fer, pour préserver le navire du choc des glaces. Il entra dans une passe si étroite, que souvent l'extrémité des vergues fut froissée, et que les bouts dehors durent être rentrés ; on fut même obligé de carguer les huniers, afin d'orienter la grande vergue à toucher les haubans, pour ne pas la briser contre les cônes de glaces qui longeaient le navire ; heureusement cette mesure ne fit rien perdre au brick de sa vitesse, car le vent ne pouvait atteindre que les voiles supérieures, et celles-ci suffirent à le pousser rapidement. Grâce à la finesse de sa coque, il s'enfonça silencieusement dans ces vallées effrayantes qu'emplissaient des tourbillons de pluie, tandis que les glaçons se brisaient et s'entrechoquaient avec de sinistres craquements.

Bientôt Jean Cornbutte redescendit sur le pont, ses regards ne pouvaient percer les ténèbres environnantes ; il devint nécessaire de carguer les voiles hautes, car le navire menaçait de s'échouer, et, dans ce cas, l'équipage était perdu !

— Maudit voyage, grommelait Vasling, au milieu des matelots de l'avant, qui, la perche en main, évitaient les chocs les plus proches.

— Le fait est que si nous en réchappons, nous devrons une belle chandelle à Notre-Dame-des-Glaces, répondit Aupic.

— Qui sait ce qu'il y a de montagnes flottantes à traverser ? ajouta le second.

— Et qui se doute de ce que nous trouverons derrière ? reprit le matelot.

— Ne cause donc pas tant, dit Gervique, et veille à ton bord ; quand nous serons passés il sera temps de réfléchir — Gare à ta perche, Aupic !

Un énorme bloc de glace, engagé dans l'étroite vallée que suivait *la Jeune-Hardie*, tilait rapidement à contre-

bord; il parut impossible de l'éviter, sa masse barrait presque toute la largeur de la passe. Le brick se trouvait dans l'impuissance de virer.

— Sens-tu la barre? cria Cornbutte à Penellan.

— Non, capitaine; le navire ne gouverne plus, nous n'avons ni erre, ni vent.

— Nous sommes perdus! dit Jean Cornbutte, à voix basse. Oh! mon pauvre fils; oh! ma pauvre Marie!

— Patience, capitaine! c'est peut-être pour notre bien que cette montagne dérive sur nous... Ohé! les autres! arcboutez vos perches contre le plat-bord!

Le bloc avait soixante pieds de haut à peu près; en dépit des assurances de Penellan, s'il se jetait sur le brick, le brick était broyé. Il y eut un indéfinissable moment d'angoisse, et l'équipage reflua vers l'arrière, abandonnant son poste, malgré les ordres du capitaine.

Mais au moment où cette montagne n'était plus qu'à trois encâblures de *la Jeune-Hardie*, un bruit sourd se fit entendre, une véritable trombe d'eau tomba sur le navire, dont elle brisa la poulaine, et le brick s'éleva sur le dos d'une vague énorme. Un cri de terreur fut jeté par tous les matelots; mais quand les regards se portèrent vers l'avant, la montagne avait disparu, la passe était libre, et au delà, une immense plaine d'eau, éclairée par les derniers rayons du jour, assurait une propice navigation.

— Tout est pour le mieux, s'écria Penellan; orientons nos huniers et notre misaine!

Un phénomène, bien commun dans ces parages, venait de se produire: lorsque ces masses flottantes se détachent les unes des autres, à l'époque du dégel, elles voguent isolées et dans un équilibre parfait; mais en arrivant dans l'Océan, où l'eau est relativement plus chaude, elles ne tardent pas à se miner par la base, qui se fond peu à peu, et qui d'ailleurs est ébranlée par le choc des autres glaçons. Il vient donc un moment où le centre de gravité de ces masses se trouve déplacé, et alors elles se culbutent entièrement. Seulement, si cette montagne se fût retournée deux minutes plus tard, elle se précipitait sur le brick, et l'abîmait dans sa chute.

V. — UNE RENCONTRE.

Le brick voguait alors dans une mer presque entièrement libre; à l'horizon seulement, une lueur blanchâtre, sans mouvement cette fois, indiquait la présence de plaines immobiles.

Jean Cornbutte tenait toujours le cap sur Bremster, par le 70e degré de latitude; il s'approchait déjà des régions où la température devient excessivement froide, car les rayons du soleil n'arrivaient que très-affaiblis par leur obliquité.

Le 3 août, le brick se retrouva en présence de glaces sans mouvements et unies entre elles; les passes n'avaient souvent qu'une encâblure de largeur. Le navire était forcé de faire mille détours qui le présentaient debout au vent.

Penellan s'occupait avec un soin paternel de sa fille Marie; et, malgré le froid, il l'obligeait à venir tous les jours passer deux ou trois heures sur le pont, car l'exercice devenait une des conditions indispensables de la santé.

Le courage de Marie, d'ailleurs, ne faiblissait pas; elle réconfortait même les matelots du brick par ses bonnes paroles, et tous ressentaient pour elle une véritable adoration. André Vasling se montrait plus empressé que jamais, il recherchait toutes les occasions de l'entretenir; mais la jeune fille, sans trop en savoir la raison, n'accueillait ses services qu'avec une certaine froideur; on comprenait aisément que l'avenir, bien plus que le présent, était l'objet des conversations de Vasling; il ne cachait pas le peu de probabilités qu'offrait le sauvetage des naufragés: dans sa pensée, leur perte était maintenant un fait accompli; il pensait donc que la jeune fille devait dès lors accoutumer son cœur à l'oubli, et remettre entre les mains de quelque autre le soin de son existence.

Cependant Marie n'avait pas encore compris les projets d'André Vasling, car, au grand ennui de ce dernier, ses conversations ne pouvaient se prolonger à son gré: Penellan trouvait toujours moyen d'intervenir dans ses entretiens, et de détruire l'effet des paroles d'André par les espérances qu'il rendait à Marie. Celle-ci, d'ailleurs, ne demeurait pas inoccupée; d'après les conseils du timonier, elle prépara les habits de l'hiver; il fallut qu'elle changeât tout à fait son accoutrement: la coupe des vêtements de femme ne convenait pas sous ces latitudes froides; elle se composa une espèce de pantalon fourré, dont les pieds étaient garnis de peau de phoque; ses jupons étroits ne lui vinrent plus qu'à mi-jambe, afin de ne pas être en contact avec les couches épaisses de neige, dont l'hiver couvrirait les plaines de glace; une mante en peau, étroitement fermée à la taille et garnie d'un capuchon, lui protégea le haut du corps. Dans l'intervalle de leurs travaux, les hommes de l'équipage se confectionnèrent aussi des vêtements capables de les abriter du froid; ils firent en grande quantité de hautes bottes fourrées, en peau de phoque, pour traverser impunément les glaces dans leurs voyages d'exploration. Ils travaillèrent ainsi pendant tout le temps que dura cette navigation dans les passes.

André Vasling, très-adroit tireur, abattit plusieurs oiseaux aquatiques, dont les bandes innombrables voltigeaient autour du navire; une espèce d'eider-doks, et des ptarmigans fournirent à l'équipage une chair excellente, qui le reposa des viandes salées et du poisson.

Enfin le brick, après mille détours, arriva en vue du cap Bremster. Une chaloupe fut mise à la mer; Jean Cornbutte et Penellan gagnèrent la côte, qui se trouva absolument déserte

Aussitôt le cap fut mis sur l'île Léopold, découverte, en 1821, par le capitaine Scoresby. L'équipage y aborda heureusement, et Jean Cornbutte poussa des acclamations de joie, en voyant les naturels du pays accourir sur la plage. Les communications s'établirent aussitôt entre eux et l'équipage, grâce à quelques mots de leur langue que possédait Penellan, et à quelques phrases usuelles qu'eux-mêmes avaient apprises des baleiniers qui fréquentaient parfois ces parages.

Ces Goënlandais étaient petits et trapus, leur taille ne dépassait pas quatre pieds dix pouces; ils avaient le teint rougeâtre, la face ronde et le front bas; leurs cheveux, plats et noirs, retombaient sur leur dos; leurs dents étaient gâtées, et ils paraissaient affectés de cette sorte de lèpre particulière aux tribus icthyophages.

En échange de morceaux de fer et de cuivre, dont ils sont extrêmement avides, ils apportaient des fourrures d'ours, des peaux de veaux marins, de chiens marins, de loups de mer et de tous ces animaux généralement compris sous le nom de phoques. Jean Cornbutte obtint à très-bas prix ces objets, qui allaient devenir pour lui d'une si grande utilité.

Il fit comprendre aux naturels qu'il était à la recherche d'un navire naufragé, et leur demanda s'ils n'en avaient pas quelques nouvelles: l'un d'eux traça immédiatement sur la neige une sorte de navire de forme très-compréhensible, et indiqua qu'un bâtiment de cette espèce avait, il y a trois mois, été emporté dans la direction du nord-

est ; il indiqua aussi que le dégel et la rupture des plaines de glaces les avaient empêchés d'aller à sa découverte ; en effet, leurs pirogues fort légères, qu'ils manœuvrent à la pagaye, ne pouvaient tenir la mer au milieu des trains de glace.

Ces nouvelles et ces désignations, quoique imparfaites, ramenèrent l'espérance dans le cœur des matelots, et Jean Cornbutte n'eut pas de peine à les entraîner plus avant dans la mer polaire.

Avant de quitter l'île Léopold, le capitaine fit emplète d'un attelage de six chiens esquimaux, forts et trapus, qui se furent bientôt acclimatés à bord. Le navire leva l'ancre

Penellan. Dessin de Beaucé.

le 10 août au matin, et, par une forte brise, s'enfonça dans les passes du nord-est.

On était alors parvenu aux plus longs jours de l'année, c'est-à-dire que, sous ces latitudes élevées, le soleil, qui ne se couchait pas, était à son plus haut point au-dessus de l'horizon.

Cette absence totale de nuit n'était pourtant pas très-sensible, car la brume, la pluie et la neige entouraient parfois le navire de véritables ténèbres.

Jean Cornbutte, décidé à aller aussi avant que possible, commença à prendre ses mesures d'hygiène ; les cabines et l'entrepont furent parfaitement clos, chaque matin seulement on prit soin d'en renouveler l'air par des courants ; les poêles furent installés, et les tuyaux disposés de façon à donner le plus de chaleur possible : on recommanda aux hommes de l'équipage de ne porter qu'une chemise de laine par-dessus leur chemise de coton, et de fermer hermétiquement leur casaque de peau. Du reste, les feux ne furent pas encore allumés, il importait de ménager les provisions de bois et de charbon de terre pour les grands froids.

Les boissons chaudes, telles que le café et le thé, furent distribuées régulièrement aux matelots matin et soir, et comme il était utile de se nourrir de viandes, on fit une chasse abondante d'une espèce de canards et de sarcelles, qui abondent dans ces parages.

Jean Cornbutte fit installer aussi, au sommet du grand mât, un nid de corneilles, ou tonneau défoncé par un bout, et dans lequel se tint constamment une vigie, pour observer les plaines de glace. Deux jours après que le brick eut perdu de vue l'île Léopold, la température se refroidit subitement, sous l'influence d'un vent sec ; quelques indices de l'hiver furent aperçus. *La Jeune-Hardie* n'avait pas un moment à perdre, car bientôt les passes lui seraient absolument fermées ; elle s'avança donc hardiment à travers ces plaines, qui avaient jusqu'à trente pieds d'épaisseur.

Le 3 septembre, au matin, *la Jeune-Hardie* parvint à la hauteur de la baie de Gael-Hamkes, la terre se trouvait alors à trente milles sous le vent ; ce fut la première fois que le brick s'arrêta devant un banc de glace qui ne lui offrait aucune issue et présentait au moins un mille de largeur... Il fallut donc employer les scies pour couper la glace ; Penellan, Aupic, Gradlin et Turquiette furent préposés à la manœuvre de ces scies, qui furent installées en dehors du navire ; le tracé des lignes à couper fut fait de telle sorte, que le courant pût emporter les glaçons détachés du banc. Tout l'équipage réuni mit près de vingt heures à ce travail, les hommes éprouvaient une peine extrême à se maintenir sur la glace, souvent ils étaient forcés de se mettre dans l'eau jusqu'à mi-corps, et leurs bottes de peau de phoque ne les préservaient que très-imparfaitement de l'humidité.

D'ailleurs, sous ces latitudes élevées, tout travail excessif est bientôt suivi d'une fatigue absolue, la respiration manque promptement, et le plus robuste est forcé de suspendre souvent son opération.

Enfin la navigation devint libre, et le brick fut remorqué au delà du banc qui l'avait si longtemps arrêté.

VI. — LE TREMBLEMENT DE GLACES.

Pendant quelques jours encore, *la Jeune-Hardie* lutta contre d'insurmontables obstacles ; l'équipage eut presque toujours la scie à la main, et souvent même on fut forcé d'employer la poudre, pour faire sauter les énormes blocs de glaces qui coupaient le chemin.

Le 12 septembre, la mer n'offrit plus qu'une plaine immense de glaces, sans issue, sans passe, et qui entourait le navire de tous côtés, de sorte qu'il ne put ni avancer ni reculer. La température se maintenait, en moyenne, à 16 degrés au-dessous de zéro ; le moment de l'hivernage était enfin venu ; la saison d'hiver commençait, avec ses souffrances et ses dangers. *La Jeune-Hardie* se trouvait alors à peu près par le 21e degré de longitude ouest, et le 76e degré de latitude nord, à l'entrée de la baie de Gaël Hamkes.

Jean Cornbutte fit ses premiers préparatifs ; il s'occupa d'abord de reconnaître une crique, dont la position mit son brick à l'abri des coups de vent et des

grandes débâcles de glaces. La proximité de la terre lui offrit de sûrs abris, qu'il résolut d'aller reconnaître. Dès le crépuscule du matin, le 12 septembre, il se mit en marche, accompagné de Vasling, de Penellan, et des deux matelots Gradlin et Turquiette ; chacun d'eux portait des provisions pour deux jours, car il n'était pas probable que leur excursion se prolongeât au delà ; ils s'étaient munis également de peaux de buffle, sur lesquelles ils devaient se coucher.

La neige, qui avait tombé en grande abondance, et dont la surface n'était pas gelée, retardait considérablement leur marche ; ils enfonçaient souvent jusqu'à mi-corps ; ils ne pouvaient, d'ailleurs, s'avancer qu'avec une extrême prudence, afin de ne pas tomber dans les crevasses ; Penellan, qui marchait en tête, sondait soigneusement chaque dépression de terrain avec son bâton ferré.

Le tremblement de glaces. Dessin de Beaucé.

Vers les cinq heures du soir, la brume commença à s'épaissir ; la petite troupe dut s'arrêter. Penellan s'occupa de chercher un glaçon qui pût les abriter du vent, et, après s'être un peu restaurés, tout en regrettant quelque chaude boisson, ils étendirent leur peau de buffle sur le sol, se couchèrent en se serrant les uns près des autres, se recouvrirent d'une autre peau de buffle, et le sommeil l'emporta bientôt sur la fatigue.

Le lendemain matin, ils se réveillèrent ensevelis sous une couche de neige de plus d'un pied d'épaisseur ; heureusement leurs peaux, parfaitement imperméables, les avaient préservés, et cette neige avait même contribué à conserver leur propre chaleur, qu'elle empêchait de rayonner au dehors.

Jean Cornbutte donna aussitôt le signal du départ, et, vers midi, ils aperçurent enfin la côte, qu'ils eurent d'abord quelque peine à distinguer. De hauts blocs de glace, taillés perpendiculairement, se dressaient sur le rivage; leurs sommets variés, de toutes formes et de toutes tailles, reproduisaient en grand les phénomènes de la cristallisation; des myriades d'oiseaux aquatiques s'envolèrent à l'approche des marins, et les phoques, qui s'étendaient paresseusement sur la glace, plongèrent avec précipitation.

— Ma foi ! dit Penellan, nous ne manquerons ni de fourrures ni de gibiers !

— Ces animaux-là, répondit Cornbutte, ont tout l'air d'avoir reçu déjà la visite des hommes; car, dans ces parages entièrement inhabités, ils ne sont pas si sauvages.

— Ce ne peut être que des Groënlendais, répliqua Vasling, car ces côtes ne sont abordables que par des naturels.

— Je ne vois cependant aucune trace de leur passage, pas le moindre campement, pas la moindre hutte ! dit Penellan, en gravissant un pic élevé. — Ohé ! capitaine, s'écria-t-il, venez donc ! j'aperçois une pointe de terre, qui nous préservera joliment des glaces du nord-est.

— Par ici, mes enfants ! dit Cornbutte.

Ses compagnons le suivirent, et rejoignirent bientôt Penellan. Le vieux marin avait dit vrai; une pointe de terre assez élevée s'avançait comme un promontoire, et, en se recourbant vers la côte, formait une petite baie d'un mille de profondeur au plus; quelques glaces mouvantes, brisées par cette pointe, flottaient au milieu, et la mer, abritée contre les vents les plus froids, ne se trouvait pas encore entièrement prise.

Cet hivernage offrait de grandes garanties de sûreté, mais il fallait y conduire le navire; Jean Cornbutte remarqua que la plaine de glace avoisinante était d'une grande épaisseur : il paraissait fort difficile, dès lors, de creuser un canal, pour conduire le navire à sa destination. Il chercha donc quelque autre crique qui pût l'abriter, mais ce fut en vain; la côte restait droite et abrupte sur une grande longueur, et, au delà de la pointe, se trouvait directement exposée aux coups de vent de l'est; on ne pouvait songer à chercher là quelque lieu de refuge. Cette difficulté déconcerta le capitaine, et il la comprit d'autant plus qu'André Vasling la fit valoir, et appuya ses arguments sur des raisons péremptoires. Penellan eut beaucoup de peine à se prouver à lui-même que, dans cette situation, tout fût pour le mieux.

Le brick n'avait donc plus que la chance de chercher un hivernage sur la partie plus méridionale de la côte; c'était revenir sur ses pas, mais il n'y avait pas à hésiter. La petite troupe reprit le chemin du navire, le lendemain matin; les marins marchèrent rapidement, car les vivres commençaient à manquer. Jean Cornbutte chercha vainement, tout le long de la route, quelque passe qui fût praticable, ou au moins quelque fissure qui permît de commencer un travail de séparation à travers la plaine de glace; celle-ci était parfaitement unie, et son épaisseur ôtait toute espérance d'y creuser un canal.

Vers le soir, les marins arrivèrent près du glaçon où ils avaient campé l'autre nuit; la journée s'était passée sans neige, et ils purent encore reconnaître l'empreinte de leurs corps laissée sur la glace; tout était donc disposé pour leur coucher : ils s'étendirent sur leur peau de baffle.

Penellan s'était couché côte à côte auprès du capitaine, quand, dans un moment d'insomnie, son attention fut frappée par un roulement sourd. Il prêta attentivement l'oreille à ce bruit, qui ne l'eût probablement pas réveillé au milieu de son premier sommeil; ce roulement lui parut tellement étrange, qu'il poussa du coude Jean Cornbutte.

— Qu'est-ce que c'est? demanda celui-ci, qui, suivant l'habitude du marin, eut l'intelligence aussi rapidement éveillée que le corps.

— Ecoutez, capitaine ! répondit Penellan.

Le bruit augmentait avec une violence sensible.

— Ce ne peut être le tonnerre dans ce climat, fit Cornbutte en se levant.

— Je crois que nous avons plutôt affaire à une bande d'ours blancs !

— Diable ! nous n'en avons pas encore aperçu cependant !

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, répondit Penellan, nous devons nous attendre à leur visite; commençons donc par les bien recevoir.

Penellan, armé d'un fusil, gravit lestement le pic qui abritait ses compagnons. L'obscurité était fort épaisse et le temps couvert, il ne put rien découvrir; mais un incident nouveau lui prouva bientôt que la cause de ce bruit et le danger ne venaient pas des environs. Jean Cornbutte le rejoignit, et ils remarquèrent avec effroi que ce roulement, dont l'intensité réveilla leurs compagnons, se produisait sous leurs pieds.

Un péril d'une nouvelle sorte venait les menacer! A ce bruit, qui ressembla bientôt aux éclats du tonnerre, se joignit un mouvement d'ondulation très-prononcé sur la plaine de glaces. Plusieurs matelots perdirent l'équilibre et tombèrent.

— Attention ! — Oui ! — Turquiette ! Gradlin ! où êtes-vous? s'écria Penellan.

— Me voici ! répondit Turquiette, secouant la neige dont il était couvert.

— Par ici, Vasling, cria Cornbutte au second, qui avait peine à se tenir; et Gradlin !

— Présent ! capitaine... Mais nous sommes perdus ! s'écria-t-il avec effroi.

— Eh non ! fit Penellan, nous sommes peut-être sauvés !

A peine achevait-il ces mots qu'un craquement effroyable se fit entendre; la plaine de glace se brisait tout entière. Les matelots se cramponnèrent au bloc qui oscillait auprès d'eux; en dépit des paroles du timonier, ils se trouvaient dans une position excessivement périlleuse, car un tremblement de glaces venait de se produire; les glaçons venaient de lever l'ancre, suivant l'expression des marins. Ce mouvement dura près de deux minutes : il était à craindre qu'une crevasse ne s'ouvrit sous les pieds même des malheureux matelots !... Aussi attendaient-ils le jour, au milieu des transes continuelles, car ils ne pouvaient, sous peine de vie, se hasarder à faire un pas, et ils demeurèrent étendus tout de leur long, pour éviter d'être engloutis.

Aux premières lueurs du jour, une scène toute différente s'offrit à leurs yeux : la vaste plaine, unie la veille, se trouvait disjointe en mille endroits; les flots, soulevés par quelque commotion sous-marine, avaient brisé la couche épaisse qui les recouvrait !... La pensée de son brick se présenta à l'esprit de Cornbutte.

— Mon pauvre navire ! s'écria-t-il, il doit être perdu !

Le plus sombre désespoir commença à se peindre sur la figure de ses compagnons; la perte du navire entraînait inévitablement leur mort prochaine.

— Courage ! mes amis, reprit Penellan; songez donc

que le tremblement de cette nuit nous a ouvert un chemin à travers les glaces, pour conduire notre brick à la baie d'hivernage... Eh ! tenez, je ne me trompe pas ! *la Jeune-Hardie*, la voilà, plus rapprochée de nous d'un mille.

Tous se précipitèrent sur ses pas, et si imprudemment, que Turquiette glissa dans une fissure, et eût infailliblement péri, si Jean Cornbutte ne l'eût rattrapé par son capuchon. Il en fut quitte pour un bain un peu froid.

Effectivement, le brick flottait à deux milles au vent ; il avait été rapproché dans le mouvement de la nuit. Après des peines infinies, la petite troupe y parvint. Le brick était en bon état ; seulement son gouvernail, que l'on avait négligé d'enlever, avait été brisé par les glaces.

VII. — L'INSTALLATION D'HIVERNAGE.

Penellan avait encore une fois raison : tout était pour le mieux, et ce tremblement de glaces avait ouvert au navire un chemin possible jusqu'à la baie ; les marins n'eurent plus qu'à disposer habilement des courants pour diriger les glaçons de manière à se frayer une route.

Le 19 septembre, le brick fut enfin établi, à deux encâblures de terre, dans sa baie d'hivernage ; il fut solidement ancré sur un bon fond. Dès le jour suivant, la glace s'était déjà formée autour de sa coque ; bientôt elle devint assez forte pour supporter le poids d'un homme, et la communication put s'établir directement avec la terre.

Suivant l'habitude des navigateurs arctiques, le gréement resta tel qu'il était ; les voiles furent soigneusement repliées sur les vergues et garnies de leur étui ; et le nid de corneilles demeura en place, autant pour permettre d'observer au loin que pour attirer l'attention sur le navire.

Le soleil déjà s'élevait à peine au-dessus de l'horizon ; depuis le solstice de juin, les spirales qu'il avait décrites s'étaient de plus en plus abaissées, et bientôt il devait disparaître tout à fait.

L'équipage se hâta de faire ses préparatifs ; Penellan en fut le grand ordonnateur. La glace se fût bientôt épaissie autour du navire : il était à craindre alors que la pression de ces plaines fût dangereuse ; Penellan attendit que, par suite du va-et-vient des glaçons flottants et de leur adhérence, elle eût atteint une vingtaine de pieds d'épaisseur ; elle dépassait alors la quille du bâtiment ; il fit tailler cette glace en biseau autour de la coque, si bien qu'elle se rejoignit sous le navire, dont elle prit la forme, et qui se trouva enclavé dans un lit. Il n'eut plus à craindre dès lors la pression ; car la glace, se touchant sous le navire, ne pouvait plus faire un mouvement.

Les marins élevèrent ensuite le long des préceintes, et jusqu'à la hauteur des bastingages, une muraille de neige de cinq à six pieds d'épaisseur, qui ne tarda pas à se durcir comme un roc ; cette glace, étant mauvais conducteur, ne permettait pas à la chaleur intérieure de rayonner au dehors ; c'était donc un avantage pour conserver l'atmosphère moins froide du bâtiment, qui fut complétement enseveli de cette façon. Une tente en toile, recouverte de peau et hermétiquement fermée, fut tendue sur toute la longueur du pont, et forma une espèce de promenoir pour l'équipage.

On construisit également à terre un magasin de neige, dans lequel on entassa les objets qui embarrassaient le navire ; les cloisons des cabines furent démontées, de manière à ne plus former qu'une vaste chambre à l'avant comme à l'arrière. Cette pièce unique était plus facile à réchauffer, car la glace et l'humidité ne trouvaient plus autant de coins pour se blottir ; il fut également plus aisé de l'aérer convenablement, au moyen de manches en toile qui s'ouvraient au dehors.

Chacun déploya une grande activité dans ces divers préparatifs, et, vers le 25 septembre, ils furent entièrement terminés. André Vasling ne s'était pas montré le moins habile dans ces divers aménagements ; il déploya surtout un empressement trop remarquable à s'occuper spécialement de la jeune fille, et si celle-ci, toute à la pensée de son pauvre Louis, ne s'en aperçut pas, Jean Cornbutte comprit bientôt ce qui en était. Il en causa avec Penellan ; il se rappela plusieurs circonstances qui l'éclairèrent tout à fait sur les intentions de son second : Vasling aimait Marie, et comptait la demander à son oncle, dès qu'il ne serait plus permis de douter de la mort des naufragés ; on s'en retournerait alors à Dunkerque, et Vasling s'accommoderait très-bien d'épouser une fille jolie et riche, car elle devenait l'unique héritière de Jean Cornbutte.

Seulement, dans son impatience, André avait souvent manqué d'habileté ; il avait plusieurs fois déclaré les recherches inutiles, et souvent un indice nouveau venait lui donner un démenti, que Penellan prenait du plaisir à faire ressortir ; aussi le second détestait-il cordialement le vieux timonier, qui le lui rendait avec du retour. Ce dernier ne craignait qu'une chose, c'était que le second ne parvînt à jeter quelque germe de dissension dans l'équipage ; aussi engagea-t-il Jean Cornbutte à répondre évasivement à Vasling à la première occasion.

Lorsque les préparatifs d'hivernage furent terminés, le capitaine prit diverses mesures propres à conserver la santé de l'équipage ; tous les matins, il eut ordre d'aérer les logements et d'essuyer soigneusement les parois intérieures, pour les débarrasser de l'humidité de la nuit ; les hommes reçurent, matin et soir, du thé ou du café brûlant, ce qui est un des meilleurs cordiaux à employer contre le froid ; puis l'équipage fut divisé en quart de chasseurs, pour obtenir une nourriture fraîche.

Chacun dut prendre aussi, tous les jours, un exercice salutaire, et ne pas s'exposer sans mouvement à la température ; car, par des froids de 30 degrés au-dessous de zéro, il pouvait arriver que quelque partie du corps se gelât subitement ; il fallait, dans ce cas, avoir recours aux frictions avec de la neige, qui parvenaient à sauver la partie malade.

Penellan recommanda fortement aussi l'usage des ablutions froides, chaque matin. Il fallait un certain courage pour se plonger les mains et la figure dans la neige, que l'on faisait dégeler à l'intérieur ; Penellan donna bravement l'exemple, et Marie ne fut pas la dernière à l'imiter.

Cornbutte n'oublia pas non plus les lectures et les prières ; car il s'agissait de ne pas laisser dans le cœur place au désespoir ou à l'ennui : rien n'est plus dangereux que cette terrible maladie dans ces latitudes désolées.

Le ciel, toujours sombre, remplissait l'âme de tristesse ; une neige épaisse, fouettée par des vents violents, ajoutait à l'horreur accoutumée. Le soleil allait disparaître bientôt. Si les nuages n'eussent pas été amoncelés sur la tête des navigateurs, ils auraient pu jouir de la lumière de la lune, qui devenait véritablement leur soleil pendant la longue nuit des pôles ; mais, avec ces vents d'ouest, ils étaient submergés sans cesse par une neige abondante ; chaque matin, il fallait déblayer les abords du navire, et tailler de nouveau dans la glace un escalier qui permît de descendre du pont sur la plaine. On y réussissait faci-

lement avec les couteaux à neige : une fois les marches découpées, on jetait un peu d'eau à leur surface, et elles se durcissaient immédiatement.

Penellan fit aussi creuser un trou dans la glace, non loin du navire ; tous les jours on brisait la nouvelle croûte qui se formait à sa partie supérieure : on obtenait ainsi une sorte de puits : l'eau que l'on y puisait à une certaine profondeur était moins froide qu'à la surface.

Toutes ces mesures durèrent environ trois semaines. Il fut alors question de pousser les recherches plus avant. Le navire était emprisonné ici pour six ou sept mois, le prochain dégel pouvait seul lui ouvrir une nouvelle route à travers les glaces ; on dut donc profiter de cette immobilité forcée pour diriger des explorations dans le nord.

VIII. — PLANS D'EXPLORATIONS.

Le 9 octobre, Jean Cornbutte tint conseil pour dresser le plan de ses opérations ; et, afin que la solidarité augmentât le zèle et le courage de chacun, il y admit tout l'équipage. La carte en main, il exposa nettement la situation présente. La côte orientale du Groënland s'avance perpendiculairement vers le nord ; les découvertes des navigateurs ont donné la limite exacte de ces parages : dans cet espace de cinq cents lieues, qui sépare le Groënland du Spitzberg, aucune terre n'avait encore été reconnue ; une île seule, l'île Shannon, se trouvait à une quarantaine de lieues dans le nord de la baie d'Hamkès, où *la Jeune-Hardie* allait hiverner.

Si donc le navire norwégien, le *Westfield*, suivant les probabilités, a été entraîné dans cette direction, en supposant qu'il n'ait pu atteindre l'île Shannon, c'est là que les naufragés auront dû chercher asile pour l'hiver.

Cet avis prévalut, malgré l'opposition de Vasling, et il fut décidé que l'on dirigerait les explorations du côté de l'île Shannon.

Les dispositions furent immédiatement commencées. On s'était procuré, sur la côte de Norwége, un traîneau fait à la manière des Esquimaux, construit en planches recourbées à l'avant et à l'arrière, et qui fût apte à glisser sur la neige et sur la glace ; il avait douze pieds de long sur quatre de large, et pouvait, en conséquence, porter des provisions pour plusieurs semaines au besoin. Fidèle Misonne l'eut bientôt mis en état, et y travailla dans le magasin de neige, où tous ses outils avaient été transportés. Pour la première fois, on établit un poêle à charbon de terre dans ce magasin, car toute occupation y eût été impossible sans cela ; le tuyau du poêle sortait par un des murs latéraux, au moyen d'un trou percé dans la neige ; mais il résultait un grave inconvénient de cette disposition ; la chaleur du tuyau faisait fondre peu à peu la neige à l'endroit où il était en contact avec elle, et l'ouverture s'agrandissait sensiblement. Cornbutte imagina d'entourer cette portion du tuyau d'une toile métallique, dont la propriété est d'empêcher la chaleur de passer ; ce qui réussit complétement.

Pendant que Misonne travaillait au traîneau, Penellan, aidé de Marie, préparait les vêtements de rechange pour la route ; les bottes de peau de phoque se trouvèrent heureusement en grand nombre. Cornbutte et Vasling s'occupèrent des provisions ; ils choisirent un petit baril d'esprit-de-vin, destiné à chauffer un réchaud portatif ; des quantités de thé et de café furent prises en valeur suffisante ; une petite caisse de biscuits, deux cents livres de pemmican et quelques gourdes d'eau-de-vie complétèrent la partie alimentaire. La chasse devait fournir chaque jour des provisions fraîches : une certaine quantité de poudre fut divisée dans plusieurs sacs. La boussole, le sextant et la longue-vue furent mis à l'abri de tout choc.

Le 11 octobre, le soleil ne reparut pas au-dessus de l'horizon, et la réfraction n'envoya désormais aucune lumière sur ces contrées désolées. On fut obligé d'avoir une lampe continuellement allumée dans le logement de l'équipage. Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait commencer les explorations ; et voici pourquoi :

Au mois de janvier, le froid deviendrait tel qu'il ne serait plus possible de mettre le pied dehors, sans péril pour la vie : pendant deux mois au moins, l'équipage serait condamné au casernement le plus complet ; puis ensuite le dégel commencerait, et se prolongerait jusqu'à l'époque où le navire devrait quitter les glaces. Ce dégel empêcherait forcément toute exploration ; d'un autre côté, si Louis Cornbutte et ses malheureux compagnons existaient encore, il n'était pas probable qu'ils pussent résister aux rigueurs d'un hiver arctique : il fallait donc les sauver auparavant, ou tout espoir serait perdu sans retour.

André Vasling savait tout cela mieux que personne ; aussi résolut-il d'apporter de nombreux obstacles à cette expédition.

Les préparatifs du voyage furent achevés vers le 20 octobre ; il s'agit alors de déterminer les hommes qui en feraient partie. La jeune fille ne devait pas quitter la garde de Jean Cornbutte ou de Penellan ; or, ni l'un ni l'autre ne pouvaient manquer à la caravane.

La question fut donc de savoir si Marie pourrait supporter les fatigues d'un pareil voyage ; jusqu'ici elle avait passé par de rudes épreuves, sans trop en souffrir, car c'était une fille de marin, habituée dès son enfance à l'air et aux fatigues de la mer, et vraiment Penellan ne s'effrayait pas de la voir, au milieu de ces climats affreux, prête à lutter contre les dangers des mers polaires.

On décida donc, après de longues discussions, que la jeune fille accompagnerait l'expédition, et qu'il lui serait, au besoin, réservé une place dans le traîneau, sur lequel on construisit une petite hutte en bois, hermétiquement fermée ; quant à Marie, elle fut au comble de ses vœux, car il lui répugnait d'être éloignée de ses deux protecteurs.

L'expédition fut donc ainsi formée : Marie, Cornbutte, Penellan, Vasling et Aupic ; Alain Turquiette demeura spécialement chargé de la garde du brick, sur lequel restaient Gervique et Gradlin. De nouvelles provisions de toutes sortes furent emportées ; car Cornbutte, afin de pousser l'exploration aussi loin que possible, résolut de faire des dépôts le long de sa route, tous les sept ou huit jours de marche. Dès que le traîneau fut prêt, on le chargea immédiatement, il fut recouvert d'une tente et de peaux de buffle ; le tout formait un poids d'environ sept cents livres, qu'un attelage de cinq chiens pouvait aisément traîner sur la glace.

Le 22 octobre, suivant les prévisions du capitaine, un changement soudain se manifesta dans la température : le ciel s'éclaircit ; les étoiles jetèrent un éclat extrêmement vif sous ces latitudes élevées ; la lune brilla au-dessus de l'horizon, pour ne plus le quitter pendant une quinzaine. Le thermomètre était descendu à 25 degrés au-dessous de zéro.

Le départ de la troupe fut fixé au lendemain.

JULES VERNE.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE PRUDHOMME D'HENRI MONNIER.

(Bibliothèque Nouvelle à 1 fr. le volume.)

Cette création du moraliste-dessinateur-comédien restera parmi les types les mieux caractérisés de notre époque. Jamais les travers solennels, galants, politiques, grammaticaux, etc., du petit bourgeois français n'ont été saisis avec plus de justesse ni rendus avec plus de gaîté.

Henri Monnier lui-même, qui a semé notre collection de tant d'esquisses piquantes, s'étant chargé d'encadrer aujourd'hui son chef-d'œuvre dans nos colonnes, nous

M. Joseph Prudhomme. Dessin d'Henri Monnier. Gravure de Gérard.

joindrons, pour commentaire à cette véritable *illustration*, les traits les plus comiques et les plus heureux de M. Joseph Prudhomme.

Il apparaît d'abord dans les *Scènes populaires*, déclinant, comme Agamemnon, ses titres et qualités : Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et de Saint-Omer; expert assermenté près les cours et tribunaux. Cinquante-sept ans; de belles manières; cheveux rares; lunettes d'argent; d'une politesse recherchée; parlant sa langue avec pureté et élégance; bas blancs; souliers lacés; habit et pantalon noirs; gilet blanc; saluts circulaires et majestueux : Messieurs, je dépose mes civilités; mesdames, je dépose mes devoirs, etc.

— Levez la main, lui dit le président des assises.

— De tout mon cœur! répond-il.

— Êtes-vous parent ou allié du prévenu? (L'assassin Jean Ironx.)

— Je pourrais l'être, je ne le suis pas. Tous les jours on voit, dans les familles les plus respectables, des scélérats, des intrigants, des...

— Au fait! au fait!

— Jean Ironx avait été mon élève à Paris, la moderne Athènes, le centre des arts, cette sultane qui... Je l'avais rendu aux lieux qui l'avaient vu naître... lorsqu'un jour je le rencontrai en me promenant sans savoir où j'allais, et en pensant à tout autre chose. Il se fit reconnaître à moi,

je lui dis qu'oui... et il eut recours à ma bienfaisance. Je lui donnai cinq francs, en lui adressant ces paroles : *S'ils peuvent parvenir à ton bonheur, sois-le!* Voilà tout ce que je dois dire pour éclairer la justice... Et je saisis avec empressement cette occasion, messieurs, pour consacrer à la France entière, à l'Europe et à l'univers, ici rassemblé dans vos membres, mon attachement sans bornes au roi, aux autorités constituées, à la gendarmerie et à son auguste famille ! Je le dirais dans les bras du bourreau : Vive le roi ! la gendarmerie ! etc., etc.

Et, après l'acquittement de l'accusé :

— Honneur à jamais à la magistrature française ! J'ai les yeux baignés de douces larmes...

M. Prudhomme, en voyage, arrive essoufflé à la diligence.

— Ouf ! je suis tout en nage ! Je n'ai pas un fil de sec !

Mme Prudhomme. — Et dire qu'il n'y a pas ici un endroit où tu pourrais changer de chemise !

Il s'élance pour monter sur l'impériale.

Un voyageur, *lui tendant la main.* — Cette dame qui était là est votre épouse, monsieur?

Prudhomme, *suspendu en l'air.* — Oui, monsieur, c'est un modèle...

— Comme taille.

— Sa taille, monsieur, n'est plus ce qu'elle a été. Mais c'est une femme qui, à son âge, est encore à savoir ce que c'est qu'un corset.

Et retombant sur le pied d'un voyageur :

— Je vous demande un million de pardons, monsieur ! C'est par une cause bien indépendante de ma volonté que je vous ai écrasé le pied... Ceci est une leçon pour moi, monsieur, une bien grande leçon.

M. Prudhomme, casé dans l'intérieur de la diligence, lie conversation avec tout le monde :

— Monsieur est avocat?... Monsieur est militaire? .. Vous n'êtes pas de Paris?... Je solliciterai la faveur d'ouvrir de mon côté... Mademoiselle, oserais-je vous demander de croiser nos jambes?... Monsieur est fantassin ou cavalier? Moi qui vous parle, monsieur, j'ai été de la garde nationale sous M. de Lafayette... Quelle mauvaise voiture nous avons là ! je crains bien d'être trois ou quatre jours sans pouvoir m'asseoir... Par une singulière concordance du calendrier, c'est aujourd'hui qu'à deux époques différentes, bien entendu, François Ier et Bonaparte sont passés par cette ville... Conducteur ! je voudrais volontiers descendre... Ça soulage un peu de marcher... Monsieur voyage pour son plaisir?... Ah ! c'est un exquinceaillier à qui j'ai l'avantage de parler?... Quelle heure est-il? (Quatre horloges dans la nuit sonnent, l'une après l'autre, trois heures ; une, deux, trois. Prudhomme fait sonner sa montre : une, deux, trois.) Trois heures?... Ça ne peut être que trois heures du matin !... Je descendrais volontiers... j'éprouve le besoin de prendre l'air... Diables de choux !... je les aime, j'en mange, et puis... va te promener !... Conducteur ! ouvrez-moi la portière, s'il vous plaît !... Conducteur ! ouvrez-moi, que diable ! j'ai besoin de sortir ! (Rentrant dans la voiture, et apercevant un visage inconnu :) Monsieur, je suis enchanté de l'occasion qui me procure l'avantage de faire votre connaissance... Monsieur est avocat?...

Dans *la Famille improvisée*, M. Prudhomme en visite est bel esprit et conteur fécond :

— Je suis d'un caractère léger et facétieux. J'aime rire, mais je ne plaisante jamais avec les matières publiques. Je suis entièrement dévoué à l'ordre de choses. Vive à jamais l'ordre de choses! J'aurais en trois jours plus tôt l'agrément de me trouver en ces lieux sans une circonstance judiciaire : j'étais jury ! Il y avait trois accusés mâles, trois amis intimes ; le fils d'un pair de France, un clerc de notaire et un troisième jeune homme appartenant à une famille peu aisée du Puy-de-Dôme (l'ancienne Auvergne), et exerçant à Paris la profession de marchand de peaux de lapin. Que voulez-vous? tous les mortels sont égaux ! Je pourrais vous citer à cet égard le mot célèbre du fameux... Eh, parbleu ! comment l'appelez-vous? un homme très-connu. On vend son portrait dans les rues. J'y suis ! le mot est de Montesquieu ! Montesquieu... qui tenait des bains. Bref, nous acquittâmes ces trois jeunes gens à l'unanimité... Mais, puisque vous m'offrez de prendre quelque chose, j'accepterais volontiers une aile... de ce que vous voudrez, ou une tranche... de n'importe quoi... avec de la gelée. Feu Dozainville, du théâtre Feydeau, avait une cuisinière qui excellait dans ce genre de préparation... Je me rappelle qu'un jour que nous dînions ensemble (c'était avant son décès), etc., etc.

Dans *Grandeur et Décadence de M. Prudhomme*, le personnage s'élève, en 1848, jusqu'aux régions politiques.

— De quoi se plaint-on? s'écrie-t-il, le 20 février ; est-ce que je ne gagne pas de l'argent sur les fonds et sur les actions? Est-ce que je n'ai pas bonne table et bon gîte? Est-ce que je ne suis pas considéré, porté sur les listes du jury, reçu dans les premiers salons de la Chaussée-d'Antin, désigné pour toutes les fonctions honorifiques, élu au grade de capitaine par mes concitoyens, et sur le point d'être présenté avec mon épouse aux bals du roi? N'est-ce pas là un état prospère? Encore une fois, je vous le demande, de quoi se plaint-on?

Puis il rédige une pétition pour obtenir la croix de la Légion d'honneur : — Je débute en disant à Son Excellence M. le ministre que, si je sollicite la décoration, c'est surtout à cause de ma femme, à qui cela fera le plus grand plaisir. J'ajoute qu'en ne me donnant pas un fils, le ciel ne m'a pas permis d'inculquer à ma demoiselle les doctrines politiques que je me fais gloire de professer. Je dis enfin, en terminant : — J'ose, monsieur le ministre, me croire digne de l'étoile de l'honneur. L'occasion seule m'a toujours manqué pour me distinguer ; sans cela, je n'eusse pas manqué de le faire !

Le jour même où M. et Mme Prudhomme sont invités à un bal de la cour, la révolution éclate, et le digne homme va se cacher à sa maison de campagne, comme Marius dans les roseaux de Minturnes, dit-il, ou Achille offensé sous sa tente.

Puis, le danger passé, il relève la tête, se porte candidat à la députation, et lance sa fameuse profession de foi; — Tous les hommes sont égaux; il n'y a de véritable distinction que la différence qui peut exister entre eux!

Il fonde un journal, et dicte à un secrétaire des tartines politiques : — « L'horizon se rembrunit... le char de l'Etat navigue sur un volcan... » Ah ! effacez *le char de l'Etat.* — J'efface, dit le secrétaire, mais *le volcan?* — Effacez. « Les hommes de bonne foi comprendront qu'il faut choisir un homme... » — Encore un homme? — Effacez-le plus haut. — J'efface. — « Un homme qui le premier a souscrit pour les sables aurifères de la butte Montmartre... » Non ! ce serait trop me désigner ; effacez. — J'efface. — Comment finirai-je?... ah ! « Électeurs, suivez nos conseils, ou la France périt... » Non ! une plume française ne peut écrire ce mot. Effacez ! — J'efface. — Maintenant, relisez.

Or, tout ayant été effacé, il ne reste plus que des ratures, et le secrétaire se charge d'arranger l'article, dont il

fait un dithyrambe incendiaire, que M. Prudhomme, redevenu *jury*, condamne, en vrai Brutus, à 5,000 francs d'amende, payables par lui-même, actionnaire du journal !

Voici le coup de grâce de la décadence du héros.

Il avait reçu, aux jours de sa grandeur, une députation de la garde nationale, dont le chef, un genou en terre, lui avait remis un sabre d'honneur, en lui tenant ce langage : — « Ex-capitaine Prudhomme, pour honorer vos services, les citoyens qui ont eu le bonheur de vous connaître dans votre carrière militaire vous décernent ce sabre de reconnaissance et d'amour. » — Messieurs, avait répondu Prudhomme, en serrant l'arme sacrée sur sa poitrine, ce sabre... est le plus beau jour de ma vie ! et si vous me rappelez à la tête de votre phalange, je jure de soutenir, de défendre nos institutions... et, au besoin, de les combattre ! »

Eh bien ! lors de la réorganisation de la garde nationale, non-seulement M. Prudhomme n'est pas réélu capitaine de sa phalange, mais, au moment où il veut, comme de La Tour d'Auvergne, servir en qualité de simple grenadier, un décret le supprime de la milice citoyenne, sous prétexte qu'il a plus de cinquante ans ! Aussi s'écrie-t-il avec désespoir : — Mort ! mort ! je suis mort !...

Il se console à peine en mariant sa fille à un gendre décoré, et applaudi au Théâtre-Français, « dans le temple de Voltaire et de Marivaux ! »

Cette fine et joyeuse comédie d'Henri Monnier va prendre une dernière forme, attendue depuis longtemps, celle des *Mémoires de M. Joseph Prudhomme*, qui vont paraître à la Librairie Nouvelle du boulevard Italien, 15.

Un tel ouvrage sera certes en bonnes mains chez de tels éditeurs. Appliquant aux livres le principe des grands tirages, de l'élégance typographique et du bon marché, que le *Musée des Familles* a consacré pour les recueils périodiques, ces hardis et habiles propagateurs réunissent, dans le joli format in-16, à 1 fr. le volume, les meilleures productions anciennes et modernes. Ils ont déjà publié, avec le succès populaire qui couronne les idées justes et opportunes : un chef-d'œuvre de Lamartine, *Geneviève ; les Souvenirs d'un Médecin*, révélations curieuses par Philarète Chasles ; *les Heures de Prison*, autre curiosité, de Mme Lafargo ; *une Conversion*, par le comte de Raousset-Boulbon, qui justifie nos prédictions récentes ; *la Robe de Nessus*, bijou de style et d'intérêt, par Amédée Achard ; *les Confidences de Mlle Mars*, par Mme Roger de Beauvoir, c'est-à-dire le charme et la grâce traduits par l'esprit et le cœur. La collection va s'enrichir enfin des plus belles pages de Méry, de Karr, de Gautier, de Sandeau, de Dumas, de Houssaye, et des œuvres de Molière, Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, La Bruyère, La Rochefoucauld, Sévigné, etc. Le passé et l'avenir se donneront la main. Le présent bénira cette union.

P.-C.

LA JEUNE FILLE AUX FRUITS, DE MURILLO.

La Jeune Fille aux fruits, de Murillo, n'est pas seulement un des chefs-d'œuvre de ce maître de l'art, elle fut encore une des meilleures actions de cet homme de bien, selon la biographie espagnole que nous lisions hier.

Un riche négociant conduisit un jour l'illustre peintre à la place de Séville, et lui désignant une marchande de seize ans, de la race des gitanas, charmante au possible, assise près de sa corbeille de fruits et de marée :

— Si vous voulez me faire d'ici à un mois, dit-il, le portrait de cette enfant, telle que la voilà, vous fixerez vous-même le prix du tableau.

Murillo accepta l'offre et demanda cent philippes d'or, qui lui furent promis avec joie.

Puis, quittant son compagnon, il alla traiter avec les parents de la jeune fille, pour la faire poser chez lui.

Ces parents étaient un oncle, homme dur et cupide, et un jeune cousin, qui ne pouvait regarder la gitana sans pleurer.

L'artiste causa longuement avec chacun d'eux, et serra la main du dernier, en lui donnant rendez-vous.

Les séances commencèrent dès le lendemain, et les premiers coups de pinceau annoncèrent un chef-d'œuvre ; mais quand le négociant vint à l'atelier, le peintre lui dit qu'au lieu de cent philippes ce serait six cents.

L'homme d'affaires se récria, trouva la somme exorbitante, déclara le marché rompu, et s'en alla en jetant feu et flamme...

Puis il revint le soir même offrir les six cents philippes, qu'alors Murillo éleva froidement à mille.

Vous croyez que le négociant refusa ? Oui, d'abord, mais pour accepter bientôt, cette fois avec signatures authentiques.

Au bout du mois, le portrait fut achevé. Il était admirable de ressemblance, de dessin, de lumière et de coloris.

Seulement, une surprise attendait l'acquéreur lorsqu'il vint payer et enlever le tableau.

Il trouva chez l'artiste, en face de la copie, l'original en grande toilette, avec son oncle et son cousin, flanqués de deux témoins et d'un magistrat.

Murillo lui expliqua ainsi le mystère, après avoir touché les mille philippes d'or :

— Monsieur, pendant que vous me marchandiez le portrait de cette jeune fille, vous la marchandiez elle-même à son oncle, l'ayant vendue d'avance à un pirate qui la destinait au harem d'un pacha. Il est inutile de protester, je sais tout par le cousin, qui avait tout découvert. L'oncle ayant trouvé mes offres plus sûres que les vôtres, et le cousin et la cousine s'étant donné leur foi, j'ai jugé bon de marier ces jeunes gens, et honnête de les faire doter par vous-même. Ce sera l'emploi de vos mille philippes d'or. Voici les époux, les témoins et le magistrat. Vous figurerez le cortége de noce, et, au défaut du mo-

dèle, il vous restera le portrait. Envoyez-le au pacha, s'il peut lui être agréable.

Le mariage se conclut en effet sur l'heure, et le négociant mystifié revendit le tableau à moitié perte.

La Jeune Fille aux fruits, de Murillo. Dessin de Cabasson.

S'il eût vécu de nos jours, il eût gagné cent pour cent sur son affaire.

Encore le chef-d'œuvre n'eût-il été payé que selon le talent du maître, et non pas selon sa grandeur d'âme, qu'aucun prix ne saurait égaler.

C. DE Cu.

SCÈNES ET MŒURS PARISIENNES.

LES RESTAURANTS DU QUARTIER LATIN.

Qui ne connaît, au moins de renommée, les restaurants du quartier latin? Qui n'a entendu les noms homériques de Rousseau et de Flicoteaux, pour ne parler que des morts? car, si je voulais parler des vivants, j'en pourrais citer de plus illustres peut-être, et qui n'ont certes pas dit encore leur dernier mot pour la postérité. Où s'arrê-

L'étudiant-chimiste procédant à l'analyse du vin. Dessin de G. Janet.

teront, par exemple, Viot, Desforges et Catelain, cette trinité radieuse, les plus purs représentants que puisse offrir aujourd'hui l'art de Vatel, mis à la portée de MM. les étudiants?

Artistes, magistrats, généraux, ambassadeurs, membres de l'Institut, sénateurs et ministres, presque tous ont passé par ces oasis frugales, dont ils ont gardé le plus touchant souvenir. De graves personnages s'égayent volontiers à ce ressouvenir de jeunesse, et les Apicius de la finance se rappellent avec émotion et attendrissement, au dessert, quand une digestion paisible les dispose à la sensibilité, ce beau temps de leurs orgies à vingt-cinq sous par tête. Le sujet est donc plus sérieux qu'on ne croit et vaut la peine qu'on l'étudie.

Il y a deux grandes divisions parmi les restaurants du quartier, comme parmi tous les autres, du reste : les restaurants à prix fixe, et les restaurants à la carte. Sauf de glorieuses exceptions, ceux-ci sont les moins fréquentés, parce qu'ils sont les plus périlleux pour la maigre bourse des indigènes. On n'est jamais sûr, comme dans les pre-

miers, de la somme précise qu'on y dépensera, pour peu qu'on ait la chair faible et l'appétit facile à la tentation. La faim, l'occasion, l'amour-propre, et, je pense, quelque diable aussi les poussant, des imprudents y ont souvent dissipé, à force de se laisser séduire par de modestes hors-d'œuvre et des primeurs à bon marché, jusqu'à la somme qu'ils avaient mise en réserve pour la classique demi-tasse; et ils se sont vus contraints d'aller, en échange, s'abreuver, toute la soirée, du nectar dela poésie à la bibliothèque Sainte-Geneviève. C'est ce que M. Azaïs appellerait le système des compensations.

Il m'est même une fois arrivé pis. Trompé par des calculs maladroits, et croyant être entré dans un restaurant ordinaire, je dépassai presque du double les vingt-cinq sous que j'avais dans ma poche. Je n'osai demander qu'on me fît crédit sur ma bonne mine, de peur de subir la honte d'un refus; il fallut donc laisser mon chapeau en gage, encore ne le reçut-on qu'avec répugnance. Depuis ce jour, j'évite, autant que possible, de dîner à la carte.

J'ai peu de chose à dire des Véfour du quartier : ce sont des paradis terrestres, où j'ai rarement pénétré, non pas faute de bonne volonté, je vous jure, mais parce que, comme dit le proverbe latin, il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. La plupart du temps, je dois me borner à rôder autour des soupiraux, pour saisir à la dérobée quelque fumet bienfaisant, pour voir reluire de loin la croupe dorée d'un poulet rôti, ou pour contempler d'un air béat, à travers les vitraux, les pommes monstrueuses, les gigantesques ananas, les asperges à la taille de tambour major, etc.

Je vois, par les rideaux entr'ouverts, les garçons se glisser silencieusement, comme des ombres, l'échine souple, la jambe arrondie et la bouche en cœur; je vois pétiller le champagne dans les verres; mais je vois aussi présenter *l'addition*, et les convives porter la main à leur gousset avec une grimace significative. Je m'en vais alors, plus résigné et plus philosophe, dépenser quatre-vingt-dix centimes pour dîner, à mon petit restaurant.

Ces établissements luxueux sont, comme on pense, assez clairsemés sur la rive gauche de la Seine.

Il en est jusqu'à six que je pourrais nommer.

Ce sont (et je préviens que je tire les noms au sort, pour éviter toute contestation de préséance) : Magny, Foyot, Dagneaux, Pinson, Duval, Risbec, célébrités toutes locales et qui, je crois, sont fort peu connues de mes lecteurs de province. Je les ai cités pour faire ma cour, autant que possible, aux jeunes gens de famille qui méditent une expédition à Paris, sous prétexte de s'y livrer à l'étude du droit. Ce sont là les rendez-vous habituels des richards qui touchent deux mille francs de pension par mois, des étudiants de première année qui se font initier à tous les enivrements de la capitale, et même des autres, dans leurs grands jours, quand ils viennent de toucher un trimestre, ou de passer glorieusement un examen.

Du reste, ces eldorados-là ne sont pas tout à fait si ruineux qu'on pourrait croire: quand on n'a pas un appétit exigeant, on peut, avec des précautions, s'en tirer pour trois francs; pour cent sous, les plus écervelés y font des folies à rendre des points aux noces de Gamache.

Maintenant que j'ai dit à peu près tout ce que je sais des restaurants somptueux du quartier latin, passons aux petits restaurants, matière plus fertile et plus intéressante, que, du moins, je connais plus à fond. Ceux-là seuls qui ont vécu de cette vie de Bohème, que mènent plus ou moins la plupart des étudiants à Paris, savent quels mets impossibles on fait digérer à cette race, soupçonnée, bien à tort, de scepticisme, et en qui l'on s'obstine à voir le type de l'esprit ironique, de la verve goguenarde et railleuse. Je vous assure qu'elle met une bonne foi étonnante à dévorer ces rosbifs effilanqués, ces canards imaginaires, où les navets dominent; ces bœufs à la mode, où l'on prodigue les carottes; ces poulets fantastiques, où il n'y a que les os et le moins de peau possible; ces côtelettes équivoques, mais accommodées à une sauce provocante, et où les cornichons, semés avec adresse, masquent l'insuffisance du corps de bataille. Il faut voir la sincérité, la conviction sérieuse avec laquelle s'escriment ces couteaux et ces fourchettes; l'énergie avec laquelle toutes ces mâchoires, animées par la faim et l'ardeur naturelle à la jeunesse, s'appliquent à vaincre la résistance passive, mais désespérée, de chaque mets; le recueillement qui préside à ces agapes, considérées comme un des actes les plus importants de la vie. Tous ces convives pourraient chanter, avec la jeune captive d'André Chénier :

L'illusion féconde habite dans mon sein.

Il y aurait aussi des pages bien profondes à écrire sur les prodiges d'industrie qu'opèrent messieurs les cuisiniers, et sur les déguisements ingénieux qu'ils font subir à leurs matières premières pour y introduire la variété dans l'unité, ce but suprême de l'art, suivant tous les professeurs d'esthétique. C'est un chapitre qui manque à la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin.

On a prétendu qu'on mangeait à ces tables toutes sortes d'animaux domestiques, costumés en gibelottes, en ragoûts, en beafsteaks, voire même en côtelettes de mouton ou de porc frais. Des *folliculaires*, gens aux opinions hasardées, qui ne respectent rien, et qui sacrifieraient le monde entier à un bon mot, ce *bon mot* fût-il mauvais, ont raconté je ne sais quelles étranges histoires de bandes, organisées par escouades pour traquer, sur les gouttières, les chats vagabonds, et massacrer, après les avoir séduits par l'appât trompeur des boulettes, de pauvres caniches qui ne se doutent pas de l'attentat dont on va les rendre complices. Je vous épargne le reste de ces récits, qui font frémir la nature. Tout ce que je peux dire, c'est que, depuis que je fréquente ces cuisines économiques, je ne me suis jamais aperçu de rien : il est vrai que je n'y tâche pas.

En général, chaque maison a sa spécialité qui la distingue : les unes sont renommées pour leurs filets aux champignons, d'autres pour leurs soles au gratin; celles-ci, pour la pureté de leur vin, chose rare dans le quartier! celles-là, pour l'excellente qualité de leur Brie et de leur Roquefort; d'autres enfin, et les plus nombreuses, il faut bien le dire, par l'exécrable nature de tout ce qu'on y mange et de tout ce qu'on y boit. Ce ne sont pas les moins fréquentées pourtant. L'étudiant, quoique pour des raisons bien différentes, est de l'avis d'Harpagon : qu'il ne faut pas vivre pour manger, mais manger pour vivre. Il avise donc au bon marché avant tout, et il est consolé d'avance, s'il lui reste de quoi prendre sa demi-tasse, en lisant le *Tintamarre*, au café Voltaire.

Plusieurs de ces restaurants portent des surnoms caractéristiques et ineffaçables, qu'ils donneraient la moitié de leur clientèle pour voir oublier de la génération présente. La dynastie des N... surtout, qui compte aujourd'hui encore trois représentants, est riche en sobriquets de ce genre, qui sont fort peu flatteurs. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de N... *l'empoisonneur* et de N... *l'aquatique*: empoisonneur, je n'en crois rien, puisque je vis encore; aquatique, je voudrais bien savoir qui ne

l'est pas dans le quartier et qui oserait lui jeter la première pierre. Hors les sommités, qui ont la réputation de leur cave à soutenir, les restaurateurs baptisent leur vin avec un cynisme remarquable : la seule différence qu'il y ait d'ordinaire entre le vin et l'eau, c'est que l'un est à peu près rouge, et l'autre à peu près blanche.

Or, écoutez, à ce propos, le châtiment qu'un étudiant effronté fit un jour subir au directeur d'un de ces maigres établissements culinaires, où l'on dîne à prix fixe, depuis quatre-vingts centimes jusqu'à un franc dix. Les habitués s'étaient aperçus, depuis quelque temps, que le baptême de leur vin dépassait les plus larges mesures. Ils avaient beau réclamer près du garçon et du maître du lieu, l'un et l'autre protestaient qu'il était aussi pur que le fond de leurs cœurs. Un jour donc, ils complotèrent entre eux, car ils se connaissaient presque tous, à force de s'être rencontrés aux mêmes tables, une atroce vengeance, qui devait forcer en même temps leur aquatique traiteur aux aveux les plus complets. L'un d'eux, jeune chimiste de la plus longue barbe et de la plus belle espérance, se munit le lendemain de je ne sais quelle prétendue machine chimique, destinée, disait-il, à opérer, par l'analyse, la séparation des deux liquides. A peine eut-on enlevé le potage, qu'il se fit apporter, par le garçon stupéfait, un bol aux flancs larges et profonds. Aussitôt, sur un signe de tête, tous les carafons passèrent de main en main jusqu'à lui. Le garçon regardait toujours, bouche béante; la dame de comptoir regardait de même. Sans s'émouvoir, le jeune chimiste releva proprement ses manches, comme un carabin qui va procéder à une dissection anatomique, saisit le premier carafon en plein ventre et le vida vivement dans le bol. Le garçon poussa un cri d'effroi, la dame de comptoir s'agita sur son siége ; elle cherchait à deviner, et n'en pouvait venir à bout.

Tous les habitués restaient impassibles.

Au troisième carafon, la dame de comptoir s'écria :

— Mais qu'est-ce que vous faites donc, monsieur Prosper?...

— Un punch au vin, madame, répondit le chimiste sans sourciller.

Et il continua son opération.

Un rire sourd et narquois courut sur toutes les lèvres ; mais pas une tête ne bougea. La dame de comptoir eut peur ; elle sentit le vertige lui monter au cerveau, et se leva, épouvantée, pour aller avertir le chef des événements qui se passaient. Le convive le plus voisin du comptoir profita de son absence pour saisir dextrement un biscuit, qu'il mangea en guise de pain avec son fricandeau ; le garçon, abasourdi, fasciné par le spectacle qu'il avait sous les yeux, ne s'aperçut de rien. Encouragé par ce premier succès, l'autre allait redoubler, quand la porte de la cuisine s'entr'ouvrit et livra passage à la tête effarée du restaurateur. Les derniers carafons venaient de s'engouffrer dans les flancs du bol : il y en avait dix-huit.

— Eh bien ! mais... eh bien ! mais... qu'est-ce que c'est que ça? articula le pauvre homme. Qu'est-ce que vous voulez donc faire ?

— M'assurer par moi-même, monsieur Philpot, si votre vin est bien aussi pur que vous le prétendez, répondit l'opérateur, en brandissant son instrument chimique.

— Ah çà ! monsieur Prosper, c'est une plaisanterie sans doute, souffla le restaurateur, en l'arrêtant par le bras.

— Nullement, monsieur Philpot ; seulement, comme ces messieurs conservent des doutes sur la moralité de votre vin, moi, qui suis votre partisan, je tiens à les convaincre par moi-même qu'ils se trompent, qu'ils vous soupçonnent à tort, monsieur Philpot. Ainsi, c'est dans votre intérêt même que j'agis : vous allez sortir de mon opération blanc comme la neige ; on ne pourra plus vous accuser, sans se rendre coupable d'une calomnie évidente.

— Mais c'est une conjuration, un guet-apens ! vociféra l'infortuné, en chancelant et s'essuyant le front, qui ruisselait de sueur. Vous avez fait un instrument exprès pour m'assassiner. Vous voulez ruiner mon établissement.

— Oh ! monsieur Philpot, traiter ainsi un ami, une pratique, au moment qu'elle se dévoue pour vous ! Si je ne vous connaissais, vous me feriez croire que vous êtes coupable.

Et il disposa son instrument d'une façon menaçante.

M. Philpot était en nage. Il plaça derechef la main sur le coude du jeune chimiste et essaya de sourire, en balbutiant quelques mots. On voyait qu'un terrible combat se livrait en lui.

— Enfant ! bégaya-t-il, laissez donc, je vous conterai ça.

— Contez-nous ça, père Philpot, s'écrièrent en chœur les habitués.

— Eh bien, reprit-il, en essayant de se donner un air familier, oui, là, je vous l'avoue, il y a de l'eau ; mais si peu, si peu...

— On croira qu'il y en a beaucoup, si vous ne me laissez pas achever mon opération.

— Ces marchands de vin sont si trompeurs, continua le pauvre homme, en appuyant de toute sa force sur le coude de M. Prosper : il n'y a pas moyen d'être servi par eux en conscience.

Un bruyant éclat de rire accueillit cette déclaration naïve : le chimiste se tordait les côtes. Ce que voyant M. Philpot, il se sentit sauvé ; et, prenant part à l'hilarité générale :

— Tiens, dit-il, vous êtes encore bons, vous autres ! Vous croyez qu'en donnant pour quatre-vingts centimes deux plats, un potage, un dessert et le pain à discrétion, on vous servira un carafon de johannisberg par-dessus le marché. Fareceurs ! D'ailleurs, c'est malsain pour les jeunes gens, le vin pur.

Le rire atteignit alors des proportions homériques. Un tonnerre d'acclamations s'éleva.

— Vive monsieur Philpot ! s'écriaient ces volages jeunes gens.

Le restaurateur se déroba modestement à l'ovation qu'on lui préparait.

— Messieurs, l'accusé avoue, *habemus confitentem reum*, s'écria le chimiste, qui n'était pas fâché de montrer qu'il possédait ses auteurs : il n'y a pas lieu de poursuivre l'enquête. Qu'on m'apporte les verres.

Le garçon s'empressa de les rassembler autour de lui. Saisissant alors une large cuiller, qu'il essuya préalablement avec sa serviette, le jeune et intelligent chimiste puisa dans le bol et remplit chaque verre.

— Voilà votre part, dit-il ; maintenant, soyez sages et pas d'excès.

On acheva de dîner, au milieu de la jubilation universelle. Vers le dessert, M. Philpot reparut mystérieusement ; on voulait le huer, mais on s'aperçut qu'il portait un bocal sous le bras gauche et l'on fut prudent.

— C'est du cassis, murmura-t-il d'une voix pleine de séductions, et du fameux. Je paye un petit verre à tout le monde.

Cette proposition fut accueillie par des hourras d'enthousiasme et d'attendrissement. Au lieu d'un petit verre, il en paya trois et on se laissa faire : le bocal fut vidé jus-

qu'à la lie. Phlipot ouvrit son cœur à ses habitués, assura qu'il ne fallait pas lui en vouloir, qu'il n'y avait pas de sa faute, et leur confia que dès le lendemain il allait quitter son marchand de vin, après lui avoir dit son fait.

Quand le bocal eut disparu, le chimiste prit un air grave et pénétré :

— Monsieur Phlipot, dit-il, votre cassis était si bon, votre conduite a été si franche et si loyale, que je me ferais un vrai scrupule de vous tromper plus longtemps.

Phlipot tressaillit.

— Qu'est-ce que vous faites ici? cria-t-il au garçon, qui écoutait de ses deux oreilles ; allez voir à la cuisine si j'y suis.

— Monsieur Phlipot, reprit le chimiste avec une délicatesse d'intonation dont on ne l'eût pas cru capable, je vous ai joué, comme un gredin. Tout ça, c'était une comédie ; pardonnez-moi.

Et il cherchait à lui prendre la main. L'autre la retira d'abord instinctivement : il sembla flotter une seconde entre la colère et la bonne humeur. Mais il songea à sa clientèle, et la bonne humeur l'emporta.

— Farceur! s'écria-t-il, en lui secouant vigoureusement le poignet.

— Il est toujours comme cela, ajouta gracieusement la dame de comptoir.

Sur ce, les habitués saluèrent et se retirèrent en bon ordre, sans même prendre la peine de se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Le soir, comme on peut bien le penser, on fit des gorges chaudes de l'aventure dans tous les cafés où s'étaient disséminés ces messieurs. Mais cela n'enleva pas au restaurant Phlipot un seul de ses habitués. Il vint même, pendant plusieurs jours, quelques convives de passage, pour contempler de près le théâtre des événements ; et ceux qui y avaient joué un rôle leur expliquaient, sur le terrain même, les diverses péripéties de l'action.

A partir de ce jour-là, le vin du père Phlipot subit une amélioration sensible, quoique bien insuffisante encore. Mais aujourd'hui il est revenu, par degrés, presqu'au même point qu'auparavant, et le chimiste est désolé d'avoir éventé sa ruse. Il en rumine une autre.

Cette histoire, tout extraordinaire qu'elle puisse sembler au premier abord, ne paraîtra nullement invraisemblable à ceux qui connaissent les mœurs du quartier latin. Ce n'est pas la seule de ce genre que je pourrais raconter. Les étudiants sont ingénieux et sans pitié ; rien n'égale leur joie, quand ils peuvent trouver l'occasion de tourmenter un fournisseur quelconque, et de lui faire payer à usure l'argent qu'il leur gagne.

Un d'eux voulait se venger de son restaurateur, près duquel il ne pouvait parvenir à *avoir l'œil*. Il se creusait la tête, sans rien découvrir qui fût digne de lui : en vain, il avait relu *Colomba* et la dernière partie de *Monte-Christo*, tout cela lui paraissait bien froid au prix de la *vendetta* qu'il eût voulu trouver. Enfin, un jour, il découvre un grillon dans je ne sais quel plat, ou dans le pain de son restaurateur (à moins, toutefois, qu'il ne l'eût apporté lui-même, car je l'en crois capable). Aussitôt, une idée lumineuse lui traverse l'esprit : il bâtit rapidement, avec son canif et quelques morceaux de bois, surmontés d'une épingle recourbée, une petite potence, à laquelle il suspend le corps du délit, et y colle, avec sa salive, une bande de papier, sur laquelle il avait inscrit au crayon :

« Cadavre trouvé dans le macaroni du père Morin. Faites circuler, s'il vous plaît. »

La potence fit le tour de la salle, et arriva entre les mains de la dame de comptoir. Le propriétaire, averti, vint faire au grand justicier des excuses, qui furent reçues avec la dignité convenable. Il comprit sans doute l'avertissement, et il s'exécuta de bonne grâce ; car, les jours suivants, je vis le jeune homme en question faire marquer son menu sur le registre, et partir sans payer. *Il avait l'œil.*

Plusieurs de mes lecteurs se demandent sans doute quelle est cette locution monstrueuse, formée en dépit de l'Académie et de Girault-Duvivier? *Avoir l'œil*, dans l'argot des étudiants, veut dire avoir crédit ouvert chez les fournisseurs. Quelques-uns ont des yeux formidables chez le tailleur et le bottier, au café et au restaurant, partout, en un mot, excepté chez le propriétaire, qui se laisse rarement prendre à ce système de séduction ; — et ils en abusent avec impudence, jusqu'au jour où leur victime détrompée, lasse de promesses illusoires, se fâche enfin et menace de fermer sa porte au mauvais payeur, et de lui envoyer l'huissier. Alors, pour conjurer cette double catastrophe, l'étudiant emprunte cent sous à un de ses camarades, plus opulent que lui, et les porte le lendemain en triomphe à son fournisseur qui, affriandé par ce superbe à-compte, lui fait des excuses et demande en grâce à lui continuer ses services.

En général, le prix des mets à la carte, dans les restaurants ordinaires de la rive gauche, est de trente centimes pour les plats de viande, et de quinze pour les légumes, les desserts, les potages. Ce dernier article n'est pas en grande faveur près des étudiants, qui en usent le moins possible. Le bruit court que certaines maisons, des plus huppées du quartier, fabriquent économiquement le bouillon en passant de l'eau chaude dans les assiettes grasses, ce qui finit par produire un liquide d'une pâleur jaunâtre, dont les propriétés savoureuses et nutritives n'ont rien de transcendant.

Je donne ce bruit pour ce qu'il vaut : le monde, en général, et le quartier latin, en particulier, est si malicieux!

Quoi qu'il en soit, entre tous les potages, c'est la julienne qui est le plus demandée, parce que c'est le plus nourrissant : on y trouve de tout, même des légumes. La purée aux croûtons est le partage des délicats et des raffinés. Le tapioca est à peu près inconnu sur ces tables ; le vermicelle suit de près la julienne. Quant au potage au pain, il n'est demandé que par les novices, frais émoulus de province, qui ont conservé les traditions du pot-au-feu domestique, ou par ceux qui professent un dédain superbe pour les pompes de la cuisine moderne.

Cette dernière classe se compose surtout d'étudiants en médecine, qui forment un peuple bien distinct, par ses mœurs et ses goûts, de leurs confrères les étudiants en droit. Autant ceux-ci sont friands et gourmets, autant les autres sont des mangeurs intrépides et sans prévention ; au lieu de se nourrir de vol-au-vent, de pigeons, d'asperges, de meringues à la crème, comme les disciples de Cujas et de Barthole, ils affectionnent le bœuf à la mode, les pieds de veau, le boudin, les rosbifs ; ils vont droit au solide. Oh! l'appétit d'un étudiant en médecine, qui pourra jamais en dire la longueur, la largeur et la profondeur? On parle de l'estomac de l'autruche et du canard sauvage ; le tube digestif de l'étudiant en médecine n'a rien à redouter de la comparaison, et je suis persuadé qu'il lui faudrait à peine un mois d'exercice pour avaler des sabres et pour digérer des cailloux avec la plus souveraine indifférence.

C'est pour eux principalement qu'ont été créés les restaurants au rabais, où l'on paye les mets, cuits à point, nageant dans le beurre et la sauce, moins cher qu'ils ne

coûtent au marché dans leur état naturel. Les ménagères qui me lisent pourront-elles croire qu'à Paris il s'est formé certains établissements culinaires qui, pour écraser leurs rivaux sous une concurrence effrénée, ont résolu le problème de servir pour QUATRE sous tous les plats de viande indistinctement ? Pour quatre sous, des quartiers de volaille, des filets de chevreuil, des beafsteaks par sang, où il y a beaucoup de chair et beaucoup de pommes ! Les légumes sont à deux sous ; il y a même des primeurs, comme aux Frères-Provençaux. J'en ai mangé, je le dis hautement, et je ne m'en repens pas. Ce sont là de tes progrès, ô science ! de tes prodiges, ô civilisation !

Les heureux du monde qui vont dîner tous les soirs à vingt-cinq sous par tête, à plus forte raison, ceux qui vont dîner à deux francs, ne se doutent pas à combien peu de frais on peut vivre à Paris. Il y a tout un peuple d'artistes incompris, de rapins méconnus, de gens de lettres débutants, d'étudiants pauvres, qui dépensent à peine, pour leur nourriture de chaque jour, ce que d'autres mettent à leur demi-tasse. Ce n'est pourtant pas qu'ils aillent manger à *l'Hasard de la Fourchette*, où, pour un sou, on peut, si la chance est favorable, piquer dans la marmite tout un bloc de viande ; ni en plein air, autour de la fontaine des Innocents, à ces tables où l'on a, pour trois sous, un potage, un bon morceau de bœuf et un grand plat de haricots; ni même dans ces gargotes où, moyennant trente centimes, on sert un *ordinaire* aux ouvriers et aux cochers de fiacre. Non, vraiment ; il y a à Paris des misères dorées, et on peut y dîner à douze sous avec des couverts d'argent et de la porcelaine fine.

Mais revenons à nos restaurants. Une des plus curieuses variétés du genre, comme une des moins étudiées, c'est le restaurant, ou plutôt la table bourgeoise où l'on déjeune pour cinquante centimes, prix fixe, sans vin, mais l'eau et le pain *à discrétion* ; j'avoue, si l'on veut bien me passer ce déplorable jeu de mot, qu'on abuse *avec indiscrétion* de ce dernier article : aussi, pour modérer la fougue de ces appétits désordonnés, les chefs de ces établissements servent-ils de préférence du pain rassis à leurs habitués, malgré des réclamations énergiques. Il n'est pas rare d'y entendre souvent des dialogues pareils :

— Garçon, du pain frais?

— Voilà, monsieur, voilà.

Le garçon présente un des morceaux qui se trouvent à l'autre bout de la table, et cherche à s'esquiver.

— Comment, s'écrie l'habitué, vous appelez cela du pain frais! Il l'était peut-être, il y a huit jours. Tâtez vous-même ; il est dur comme une pierre.

— Oh ! monsieur veut rire ; il est d'hier soir.

— Eh bien, donnez-m'en d'aujourd'hui matin.

— Voilà, monsieur, voilà.

Et le garçon disparaît dans la salle voisine.

L'autre attend d'abord quelques minutes, puis, ne le voyant pas revenir, il s'impatiente et frappe contre son verre.

Personne ne répond.

Il frappe encore, et crie en même temps :

— Garçon ! garçon !

Même silence.

Alors, il se résigne et coupe un petit morceau de pain rassis, en attendant.

Au même moment, le garçon rentre, apportant un plat dans la main droite et une carafe dans la main gauche.

— Garçon, et ce pain frais ? s'écrie le chœur des convives. Est-ce pour demain ?

— Voilà, voilà. Je vous demande pardon, j'avais oublié.

Et il disparaît de nouveau.

Au bout de cinq nouvelles minutes d'attente, l'impatience finit par s'emparer des convives ; ils battent la mesure avec leurs couteaux sur la table et leurs pieds sur le plancher, en chantant, sur l'air héroïque des lampions :

— Du pain frais! du pain frais!

Le chef alors se présente lui-même, et vient annoncer d'une voix émue que la boulangère est en retard, et que le pain frais n'est pas encore arrivé.

Force est de se contenter de cette explication : c'est toujours une journée de gagnée.

Mais cette excuse ne peut se renouveler chaque fois, et l'on est obligé, la plupart du temps, de mettre sur la table un morceau de pain frais, perdu et dissimulé entre quatre morceaux de pain rassis ; ce sont ceux-là que, d'après la

Un chef et une dame de comptoir. Dessin de G. Janet.

recommandation formelle du maître, le garçon a soin de présenter aux consommateurs, et il parvient ainsi à tromper parfois quelque nouveau venu, ou les personnes timides qui n'osent réclamer. Mais les habitués ne s'y laissent pas prendre, et le pain frais disparaît avec une rapidité effrayante. Aussi la plupart de ces restaurateurs à bon marché ont-ils imaginé de servir habituellement du pain mi-frais, qui a le double avantage de satisfaire à peu près la sensualité des convives, et de sauvegarder, autant que possible, les intérêts de la maison.

Ce n'est là qu'un échantillon des étranges calculs auxquels doivent se plier les directeurs de ces maigres établissements culinaires, pour mener leur entreprise à bonne fin. On ne se figure pas quel génie inventif, quel caractère adroit et souple il leur faut, pour suppléer à l'insuffisance de leur cuisine et prévenir les désertions de leur

clientèle. J'en ai connu un surtout qui eût été capable de remplacer un plat absent par un bon mot, et de faire digérer ses côtelettes à l'aide de ses plaisanteries. C'était un petit homme, vif, empressé, familier : il était parvenu à savoir les noms de tous ses habitués, et, chaque fois qu'ils entraient, il leur tendait cordialement la main. Puis il engageait la conversation, multipliait les anecdotes et les calembours, et s'efforçait de leur faire passer le temps le plus agréablement du monde. Souvent même ils allaient dans la cuisine, qui n'était séparée de la salle à manger que par une cloison, poursuivre avec lui la causerie commencée. Si l'un d'eux avait manqué un jour, le lendemain c'étaient des reproches amicaux, qui le faisaient rougir de son ingratitude. Les nouveaux venus surtout étaient l'objet de ses plus tendres soins : il les choyait, les enlaçait dans ses sourires les plus attrayants, les fascinait par ses pointes et sa joyeuse humeur, confectionnait pour eux des fricandeaux exceptionnels, puis, à la fin du repas, leur apportait lui-même un anneau dans lequel ils ne manquaient pas de rouler leur serviette.

Le tour était fait.

Dès les jours suivants, ils constataient une décadence notable dans la qualité et la quantité des mets ; mais notre homme avait alors eu le temps de faire tout à fait connaissance et de les mettre en appétit par ses chroniques intimes ; aussi se seraient-ils crus bien méprisables d'abandonner, pour un si futile motif, ce parfait ami, qui leur donnait de si chaleureuses poignées de main. Du reste, ces formes caressantes avaient un double but, car le pauvre diable ne se contentait pas d'exploiter sa clientèle, en la réduisant à un régime austère dont se seraient accommodés les anachorètes de la Thébaïde ; il joignait à ce petit commerce un autre trafic qui l'aidait à vivre : sa salle était décorée, comme un musée, de dessins divers, de statuettes en plâtre, de peintures à l'huile ; tout cela était à vendre, même sa pendule et son portrait : le prix était inscrit au-dessous. Il s'attachait à convaincre ses abonnés que ces objets d'art feraient au mieux pour l'ornement de leurs chambres, et parfois il en venait à bout, non sans mains petits verres d'anisette.

Pour se procurer des garçons à bon marché, il s'était avisé d'un expédient ingénieux, que je recommande à tous ses confrères. Il les prenait pour trois jours à l'épreuve, les faisait relaver, brosser ses habits, refaire son lit, cirer sa chambre et ses bottes entre les heures des repas ; après quoi, il les déclarait totalement incapables et les renvoyait, pour essayer d'un autre, qu'il ne gardait pas plus longtemps. Dans les intervalles, il remplissait à lui seul les fonctions de cuisinier, de garçon de service et de dame de comptoir, ce qui ne l'empêchait pas de trouver encore le temps de raconter ses histoires.

Néanmoins, tant de courage et d'habileté ne trouvèrent pas leur récompense. Le pauvre homme ne parvint jamais à réunir plus de vingt fidèles autour de son étendard ; et, comme il gagnait à peine quelques centimes sur chaque repas, on peut croire qu'il n'amassa point de quoi jouer à la Bourse, ce qui était le but suprême de ses espérances. Maintes fois même il y eut des défections, dont nous gémissions avec lui. J'avais fini par déserter aussi, trouvant que ses bifteeks ne valaient pas ses bons mots. Depuis six mois, je l'avais perdu de vue, quand je l'ai retrouvé, ces jours-ci, l'œil morne, la tête baissée, faisant cuire mélancoliquement des beignets dans une petite loge, au-dessus de laquelle il avait placé cette inscription hardie :

A LA VIEILLE RENOMMÉE !

Sans dire mot, je déposai un sou sur la planche ; il me reconnut, mais ne se permit pas de me tendre la main ; seulement il me raconta en peu de mots l'histoire de ses luttes, de ses angoisses de chaque jour et de sa chute finale. Dans ces derniers temps, quand vint l'augmentation des vivres, il avait essayé d'abord de rogner sournoisement les portions ; on ne s'en plaignit point, mais on se rattrapa sur le pain, et on le fit avec une voracité telle, qu'il fallut bientôt se résoudre à élever le tarif de deux sous, et à mettre les déjeuners à soixante centimes. C'était une vraie révolution ; elle eût pu tout sauver, si elle eût réussi ; malheureusement elle avorta. Tous les habitués eurent la lâcheté de l'abandonner, les uns après les autres, pour un de ses voisins, qui était resté fidèle aux anciens prix.

— Il les empoisonnera, me dit-il d'une voix sombre ; ce sera bien fait.

Et il se mit à servir un gamin, qui lui demandait un beignet de deux liards.

Je saluai cette grandeur déchue, et je m'en allai, la tristesse dans l'âme, plongé dans des réflexions amères sur les vicissitudes des institutions d'ici-bas.

C'est un spectacle curieux que celui des petits restaurants du quartier latin, surtout de cinq à six heures, au moment du dîner ; car, pour le déjeuner, beaucoup d'étudiants restent chez eux et réalisent de notables économies, en mangeant dans leur chambre un petit pain et une saucisse, arrosés d'un verre d'eau sucrée. Mais, quelques minutes avant cinq heures, tous les lieux où l'on mange, aux abords du Panthéon et du Luxembourg, commencent à se remplir d'une foule joyeuse et bariolée, vêtue de redingotes, de cabans, de talmas, de paletots de toutes les coupes ; coiffée de chapeaux de toutes formes, tromblons évasés, calabrais, à larges bords, blancs, noirs, roux, de toutes les couleurs ; sans compter les casquettes, ni même les calottes et les antiques bérets. Ce sont messieurs les étudiants qui viennent prendre possession de leur salle à manger.

A partir de ce moment, jusqu'à ce qu'ils jugent à propos de sortir, le restaurant est leur propriété ; les tables, les chaises, les plats, les garçons, tout leur appartient, et ils se réservent sur ce qui les environne un droit de domination absolue, que personne ne songe à leur contester. Plusieurs amènent avec eux leurs chiens et leurs amis ; ils nourrissent les premiers des débris de chaque plat, et leur jettent sans cesse des morceaux de pain, quand ils en ont à discrétion : les seconds, qui ont dîné ailleurs, viennent lire le journal et commenter avec eux la question d'Orient.

Dans certains restaurants même, on est si bien en famille que, lorsque vient à entrer un visage inconnu, on le regarde d'un mauvais œil, comme un intrus et un usurpateur. Les chats de la maison sont les camarades des habitués ; on les trouve assis et dormant sur les chaises ; il faut les en faire déguerpir avec toute sorte d'égards, pour parvenir à s'asseoir ; ils vont se réfugier quelques pas plus loin, et, pour se venger, vous laissent tout couverts de poils. Ils ne se dérangent que lorsqu'on les y force ; souvent même, ils poussent le sans-façon jusqu'à monter sur les tables, en faisant le gros dos et en miaulant d'une façon lugubre ; et ils lèchent familièrement les assiettes vides, en effrontés parasites. On se contente de rire et on les laisse faire.

Tout le reste s'y passe avec une égale simplicité de mœurs. Les étudiants n'aiment pas l'apparat, et ce qui sent l'étiquette, de près ou de loin, leur cause des nau-

sées. Ils donnent des poignées de main aux garçons, — et aux cuisiniers, quand ils paraissent dans la salle, de petites tapes d'amitié sur le ventre; ils vont eux-mêmes près des fourneaux surveiller les préparatifs de leurs plats, en taquinant les marmitons. Après le repas, il y en a qui s'asseyent une demi-heure au comptoir, à côté de la maîtresse du lieu, pour causer avec elle; mais le plus grand nombre se range autour du poêle, en hiver, et y devise avec bruit. Ces messieurs restent là jusqu'à ce qu'ils aient accompli leur digestion; j'en ai vu qui, lorsque la conversation languissait, trouvaient le moyen d'y faire leur sieste. Bien plus, ils transforment quelquefois la salle en tabagie et fument tranquillement leur cigare, pendant que leurs voisins dînent; cela ne gêne personne, et la dame de comptoir n'ose pas y trouver à redire, peut-être même n'y songe-t-elle point.

Mais il n'y a que les restaurants peu fréquentés qui se prêtent à ces façons pittoresques. Quant aux autres, il n'y faut pas penser, car on y trouve à peine assez de place pour dîner à la hâte. La salle est presque toujours étroite et petite; les tables sont entassées les unes sur les autres, et laissent à peine un étroit passage pour le garçon. Mais comme, en vertu du principe de la fraternité, les étudiants sont toujours prêts aux plus grands sacrifices, pour faire plaisir à leurs voisins, tout le monde se gêne volontiers un peu. On rentre les angles aigus de ses coudes, on dissimule ses jambes, on se place de profil ou de trois-quarts, et il y a toujours moyen de se tirer d'embarras. Les oreilles délicates et les personnes qui ont besoin de manger tranquillement pour bien digérer n'ont pas beau jeu dans ces bruyantes assemblées. C'est un vacarme à tout rompre, vacarme non-seulement d'assiettes, de fourchettes et de couteaux se heurtant, de verres, de bouteilles et de carafes s'entrechoquant les uns les autres, sans compter la sonnette du comptoir et les appels des convives, parmi lesquels dominent les cris des garçons, modulés sur les gammes les plus diverses; mais vacarme de rires vigoureux et de plaisanteries sonores, que pourrait dominer à peine le bruit du canon ou le retentissement du tonnerre. On se reconnaît à travers trois ou quatre rangées de tables, on s'interpelle, on se donne rendez-vous au café du coin, on s'accable de bons mots, on s'inonde de calembours, surtout dans les restaurants hantés par messieurs les étudiants en médecine, qui, outre les qualités que je leur ai déjà reconnues, ont encore celle d'être incontestablement les plus plaisants et les plus tapageurs de tous. Je ne dis pas cela pour chagriner cette classe, envers laquelle je professe un grand respect, car la vie de l'humanité est entre ses mains; mais c'est un fait acquis à l'histoire.

Il faut, en vérité, que les garçons aient des poumons de fer et des lèvres de bronze, pour se faire entendre au milieu de ce concert discordant.

Une des plus précieuses ressources des petits restaurants du quartier latin, c'est la musique qu'on y entend presque tous les soirs. Des artistes ambulants, qui promènent leur orchestre partout où ils espèrent pouvoir récolter quelques sous, viennent bercer les convives dans des flots d'harmonie. Le concert fait une heureuse diversion à la cuisine; en écoutant, on oublie ce qu'on mange; l'enivrement passe du cœur à l'estomac, son voisin, et l'on sort, persuadé qu'on vient de faire un festin succulent, et prenant en pitié les prodigues blasés qui vont dîner à trente-deux sous.

Beaucoup de ces établissements sont les rendez-vous quotidiens de toutes les pincenses de harpe et de guitare, de tous les joueurs de violon, de clarinette et de flageolet, qui errent sur la rive gauche de la Seine. Il y vient des vieillards et de tout petits enfants, dont l'odeur des mets, le parfum qui s'exhale des casseroles, allument la convoitise et font pétiller les regards; ils ont faim, eux aussi, et ils chantent, afin de pouvoir dîner. J'y vis un jour un gamin de huit ans, qui, tout en chantant : *Ma Normandie*, à gorge déployée, regardait avec un tel sentiment d'envie une énorme assiette de choux, fumant devant moi, que, lorsqu'il vint me présenter sa sébile, au lieu d'y mettre un petit sou, je lui montrai d'un geste le mets convoité; il me regarda avec défiance, craignant d'avoir mal compris; mais je lui plaçai la fourchette entre les mains et poussai l'assiette devant lui. Tout son corps tremblait d'aise; il mangea précipitamment et faillit s'étouffer; après quoi, je lui versai ce qui restait de mon carafon. Le gaillard fit claquer sa langue en connaisseur, et se sauva, sans me dire merci; mais j'étais assez récompensé par la conscience de ma bonne action et par la persuasion d'avoir fait un heureux, sans qu'il m'en eût coûté beaucoup; car je confesse que je n'avais plus faim. Pauvre petit bonhomme ! qu'il avait l'air content !

Et ce ne sont pas seulement des chanteurs et des musiciens, ce sont des déclamateurs, ce sont même des poètes qu'on rencontre parfois dans ces lieux de cocagne; j'en ai entendu des uns et des autres, de sorte qu'on peut faire, tout en dînant, les observations les plus curieuses, les études de mœurs les plus variées, et nourrir son cœur et son intelligence, en même temps que son corps.

Je ne désespère pas d'y voir bientôt des montreurs de chiens savants, des équilibristes, qui s'offriront à jongler avec toutes les bouteilles des habitués, à condition de les boire, s'ils réussissent; des alcides qui viendront enlever des pierres de cinquante kilos, à la force des mâchoires, et broyer des cailloux sous leurs dents : on pourra leur fournir en échange les biftecks de l'établissement.

Il s'y glisse souvent aussi des juifs qui viennent offrir mystérieusement leur marchandise à chaque convive, des marchands d'allumettes chimiques, de rubans, de papier à cigarette, de cigares de contrebande; d'autres encore, qui parfois débitent leur annonce à voix haute, sans se laisser déconcerter par les rires et le bruit. J'aime mieux les chanteurs, ou ceux qui déclament des morceaux tirés de *Télémaque* et de *Bélisaire*.

J'ai raconté ailleurs, fort au long, toutes ces expéditions des artistes nomades à travers les restaurants du quartier latin; je ne veux vous parler aujourd'hui que d'un pauvre vieillard que j'y ai rencontré ces jours-ci, pour la première fois. Ce virtuose avait une jambe de bois, et le bras gauche lui manquait presque en entier; néanmoins, il parvenait à jouer du violon, en assujettissant son instrument à l'aide de je ne sais quel mécanisme, et en le soutenant avec son moignon. Quand on vit ce vieux débris, criblé par la mitraille, entrer d'un pas chancelant, et se placer humblement dans le coin le plus obscur, afin de ne gêner personne et de ne pas être renversé par le choc impétueux des garçons, il se fit tout à coup un grand silence, dont il parut plus honteux encore; enfin, il commença. Hélas ! le pauvre invalide jouait d'une étrange façon; il raclait affreusement les cordes, qui rendaient un son aigre, confus et presque imperceptible, comme si on les eût grattées avec une branche de houx. Néanmoins, il paraissait écouter ce bruit avec une volupté secrète, et raclait de plus belle, en penchant la tête et trémoussant sa jambe de bois, qui retentissait sur le pavé. Malgré le respect instinctif qu'on ressentait pour cette mâle figure,

on commençait à sourire, quand il entonna un chant de guerre, d'une voix forte et sonore, qui fit tressaillir tout le monde. Cette fois, on oublia le malencontreux violon, dont cependant la ritournelle se faisait entendre encore entre chaque strophe ; on écoutait les chaudes intonations, les accords vigoureux de cette voix que l'âge n'avait pu détruire, et l'on avait plus envie de battre des mains que de ricaner.

Il allait se mettre en marche pour faire la quête, quand un garçon s'en vint lui prendre son vieux chapeau. — Attendez, mon brave ! dit-il ; et il fit lui-même le tour de la salle. Tout le monde mit dans cette sébile d'un nouveau genre ; et l'invalide, après avoir porté la main à son front, pour saluer à la façon militaire, sortit clopin-clopant, et alla recommencer ailleurs.

Vous le voyez donc, rien ne manque à la béatitude des heureux mortels qui dînent dans les restaurants du quartier latin. Bon marché, solidité, agrément, tout s'y trouve

Les étudiants à table. Les artistes ambulants. Dessin de G. Janet.

réuni à la fois, et ces raffinés d'étudiants en droit et en médecine poussent le sybaritisme jusqu'à digérer voluptueusement aux sons enchanteurs d'une harmonie variée. On se croirait transporté, pour peu qu'on eût d'imagination, au temps des héros homériques, quand la lyre de Phémius charmait, pendant leurs festins gigantesques, les prétendants de Pénélope.

Mais les étudiants n'apprécient pas suffisamment leur bonheur ; ce n'est que plus tard, quand ils sont devenus avocats, notaires, médecins, quand ils sont passés à l'état de viveurs émérites et que leur cordon-bleu les a blasés sur les secrets les plus délicats de la cuisine, sur les jouissances les plus intimes de la gourmandise, qu'ils se prennent à regretter les filets de bœuf du quartier latin, et qu'ils pensent avec mélancolie à tous ces restaurants borgnes de la rue Saint-Jacques, où ils ont fait si joyeusement de si mauvais dîners.

VICTOR FOURNET.

CHRONIQUE DU MOIS.

La comtesse de Carlisle, inventeur de l'étui à porteurs, d'après le portrait de Van-Dyck.

UN PHÉNOMÈNE INQUIÉTANT.

Aux derniers bals du carnaval et de la mi-carême, on a commencé à s'inquiéter d'un phénomène qui menace de troubler sérieusement la vie sociale. Ce phénomène est l'ampleur des robes. De crinolines en baleines, nos belles dames arrivent à dépasser les paniers de leurs grand's mères. Tous les salons sont trop petits désormais pour les toilettes. Il ne tient qu'une femme, ou plutôt qu'une robe, sur le plus vaste canapé. Il faut trois chaises à une merveilleuse qui s'assied, une pour sa personne et deux pour ses volants. Certes, les salons de l'Hôtel-de-Ville sont immenses, et ils avaient toujours paru tels, malgré les éblouissantes colues qui s'y rassemblent. Eh bien, aux dernières fêtes, ils ont semblé trop petits pour les dix mille jupes et les deux cent mille volants qui s'y étaient donné rendez-vous.

Il y a mieux, ou pis, s'il faut en croire un chroniqueur.

— Une élégante en toilette de bal monte dans sa voiture; son mari s'apprête à franchir le marche-pied.

— Eh bien! monsieur, que faites-vous donc? dit-elle.

— Ce que je fais?... Mais il me semble que c'est tout simple : je vais me mettre en voiture.

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas de place.

— Comment! il n'y a pas de place pour deux dans notre coupé?

— Quand je suis en toilette, non. Voulez-vous donc que j'arrive au bal avec une robe chiffonnée, froissée, fripée?

— Mais, pourtant, je veux aller à ce bal, moi aussi.

— Qui vous en empêche? Envoyez chercher une voiture de place.

— Un fiacre!... Mais avant qu'on l'ait trouvé...

— Ou bien montez sur le siége.

— Par exemple!

— Enfin, arrangez-vous comme vous voudrez; mais vous placer ici avec moi, c'est absolument impossible. Fermez la portière, je vous en prie, l'air est glacial, et dites au cocher de partir, il est près de minuit.

Ainsi va le monde conjugal. Point de fête où l'on ne rencontre quelques maris traités de la sorte. La toilette de leur femme, qui leur coûte si cher, a de plus pour eux le désagrément de les mettre à pied lorsqu'ils ont voiture, et de les contraindre à suivre en fiacre le confortable équipage dont leur égoïste moitié leur interdit l'accès. —

On prétend qu'il y a aux tribunaux de la Seine des demandes en séparation de corps, fondées sur l'ampleur des jupes. L'incompatibilité de vêtement va se joindre à l'incompatibilité d'humeur.

Au bal de Vély-Pacha, un Anglais proposait un moyen de concilier la grandeur des parures avec la petitesse des véhicules.

— Mesdames, disait-il à trois... robes qui remplissaient à elles seules un boudoir, imitez la fameuse comtesse de Carlisle, cette coquette britannique d'il y a deux cents ans, qui serait immortelle par ses fantaisies, si elle ne l'était par le portrait de Van-Dyck. C'est elle qui détourna une rivière pour avoir dans son parc une cuvette à laver ses mains. La cuvette était un bassin de marbre de Carrare, et le pot à l'eau un vase antique renversé par une statue. Ce cabinet de toilette coûta deux cent mille livres à la comtesse. Voici l'expédient qu'elle imagina, et que je vous propose, pour éviter de froisser ses parures en se rendant au bal. Elle fit construire une énorme chaise qu'elle nommait un étui à porteurs, et dans laquelle elle se tenait debout, appuyée à un dossier de velours, les mains accrochées à des anneaux pour garder l'équilibre, ses vastes jupes, ses rubans et ses dentelles flottant autour de sa personne, comme autour du mannequin de sa couturière. Elle arrivait ainsi à la cour et dans les salons de l'aristocratie sans le moindre pli à sa robe, sans le moindre dérangement dans ses fanfreluches; aussi, son entrée dans les fêtes causait un éblouissement général.

On nous assure que cette confidence de l'Anglais a eu des résultats, et que plusieurs élégantes ont commandé des voitures sans coussins ni banquettes, avec un siége unique, celui du cocher. Ces voitures s'appellent d'avance des étuis à quatre roues. S'il en paraît quelques-unes à Longchamps, nous les ferons dessiner.

CHANSONS DE FRÉDÉRIC BÉRAT (1).

Aux chansonniers que nous recommandions naguère à nos lecteurs, nous devons ajouter Frédéric Bérat, le doyen des ménestrels de la famille, l'auteur si justement populaire de *ma Normandie*, de *Jean le Postillon*, de *Rien n'est si beau que mon village*, des *Quatre Sous du petit Nicolle*, etc., etc.

Qui n'a entendu ou chanté, qui n'a retenu ces refrains aimables, tendres ou joyeux, vifs sans inconvenance, mélancoliques sans prétention, comiques sans charge ni scandale, — qui, depuis vingt-cinq ans, retentissent du salon à l'atelier, du premier étage à la mansarde, de la barrière des cités au cabaret du village.

Ces petits poëmes dictés par le cœur, ces mélodies inspirées par la nature, étaient éparpillés dans toutes les mémoires, ici un couplet, là un autre, plus loin un troisième, et allaient disparaître dans le fredonnement général, comme la complainte de Marie Stuart et de Marlborough, si un éditeur bien avisé ne les eût recueillis, paroles et musique, en un charmant volume, illustré par Johannot, Raffet, Grenier, Nantenil, etc.

L'idée est excellente, heureuse, opportune, et nous signalons les *Chansons de Bérat* à ceux qui ne rougissent pas de chanter, à la condition de chanter sans rougir.

« Frédéric Bérat, dit M. Guinot, son biographe, est né en Normandie, et il l'a trop bien dit dans un de ses chants les plus célèbres, pour que personne puisse l'ignorer; — il est né dans la capitale de cette province si française et si féconde, à Rouen, la poétique et mélodieuse patrie de Corneille et de Boïeldieu. Sa jeunesse s'est écoulée, recueillie et paisible, dans ce beau pays de Normandie; il y demeura longtemps, retenu par ses affections et par ses goûts, à son âme aimante il fallait les douces joies de la famille; à son esprit rêveur, les calmes contemplations de la campagne; et ce fut à ces deux sources pures et vives que naquit et se développa son double talent. »

Tantôt c'est le vieillard qui, rassemblant autour de lui les enfants du village, leur conseille de vivre et de mourir dans leur humble condition :

> Aucun mortel n'est plus que vous
> Aimé du ciel dans cette vie;
> Les rois, à qui l'on porte envie,
> N'ont pas un sort qui soit plus doux;
> Car, dans sa clémence profonde,
> Dieu, qui confond grands et petits,
> Fit du bonheur pour tout le monde,
> En vérité, je vous le dis.

(1) Un beau vol. grand in-8° avec portrait de l'auteur, musique et illustrations de Johannot, Raffet, Grenier, etc. Prix, 7 fr. Alex. Cormer, éditeur, rue des Marais-Saint-Germain, 17.

Tantôt, c'est *Jean le Postillon* qui raconte son histoire, aux changements de son fouet :

Avant de mourir, mon vieux père
M'a dit : « Ton frère sert le roi.
« C'est assez d'un fils à la guerre;
« Jean, sois postillon comme moi. »
Tandis que Pierre
Se bat bien loin,
De notre mère,
Moi, je prends soin.
Par mes chansons, je berce sa vieillesse,
Comme elle fit, pour moi, dans ma jeunesse.
Je ne suis point un fils ingrat;
Et le produit de mon état,
C'est pour ma mère, et puis pour le pauvre soldat.

Sur la route de Besançon,
Voilà cinq ans que je suis postillon, etc., etc.

Tantôt c'est l'auteur lui-même qui vous dit son amour pour *sa Normandie* :

Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour!

Mais à quoi bon rappeler cette chanson, qui a fait le tour du monde? En voici une preuve admirable, — le plus beau succès que puisse ambitionner un auteur :

— Un des Français qui sont allés chercher fortune en Californie écrivait dernièrement à un ami, et lui faisait une peinture animée des maux soufferts pendant un long séjour dans une partie du pays habitée par des hommes de diverses nations, parmi lesquels il n'avait pas rencontré un seul compatriote. Pour comble de misère, il se trouva un soir, après une course lointaine, égaré dans une contrée sauvage et déserte : « ..... Je marchais au « hasard, dit-il, triste, abattu, souffrant; les plus noires « pensées agitaient mon esprit, et le désespoir s'emparait « de moi, lorsque, tout à coup, j'entendis au loin retentir « une voix qui chantait. Je prêtai l'oreille, et je distinguai « des accents français; c'était cet air si populaire, cette « chanson si connue : *Ma Normandie*. Rien ne saurait « décrire l'effet de ce chant dans ce lieu, dans ce mo- « ment, et dans la situation d'esprit où je me trouvais. « Rien ne saurait exprimer l'émotion qui me saisit en en- « tendant cet air si délicieux, ces paroles si attendris- « santes, et cette voix amie, qui m'apportaient au milieu « du désert le palpitant souvenir de la patrie absente. Je « pleurais et je riais en même temps. Mon premier mou- « vement fut de m'agenouiller, et, dans le délire de ma « joie, je répétai le doux refrain, les mains jointes et les « yeux au ciel. Puis, je me levai et je pressai le pas en « marchant dans la direction d'où la voix était venue. Au « détour d'un coteau qui bordait la route, il y avait un « village : dans ce village, des compatriotes qui m'ac- « cueillirent à bras ouverts, et depuis ce moment, le « pays a changé de face, le courage est revenu, et une « vie nouvelle a commencé pour moi... »

Tantôt c'est le départ du conscrit (*Bonne espérance !*) : scène touchante, qui se renouvelle en ce moment d'un bout de la France à l'autre, et que les pères et les mères ne reliront pas sans laisser tomber une larme :

Adieu, mon fils, adieu!
Bonne espérance!
Ta mère et moi,
Pour toi,
Pour notre France,
Nous prirons Dieu.
Bonne espérance!
Adieu!
. . . . . .
Que l'ardeur qui t'entraîne
T'accompagne au combat!
Tu nous quittes soldat,
Reviens-nous capitaine.
. . . . . .
Alors, sur ton passage
Chacun se pressera.
Ce jour-là, ce sera
Jour de fête au village!

Adieu, mon fils, adieu! etc.

Tantôt c'est *Fanchette* qui fait, sans le savoir, de la poésie, et de la poésie la plus exquise :

On dit qu' c'est un fleuv' que la vie
Où chaqu' mortel, au courant d' l'eau,
Avec du beau temps ou d' la pluie,
Conduit, comme y peut, son bateau.
On navigue à deux dans l' mariage;
Mon Dieu! j' vous l' demande à deux g'noux :
Fait's, pour nous,
Que l' vent soit doux;
Accordez-nous
Des p'tits mat'lots pendant l' voyage,
Qui ram'ront pour l'amour de vous!

Tantôt enfin, pour donner une idée des scènes comiques de Béral, — si franchement et si gaiement normandes, — c'est le *Marié* villageois qui lance l'explosion de son bonheur :

J' sis marié d'puis ç' matin;
J'ai l' cœur cotent, m' n'âme est à s' n'aise.
J' sis marié d'puis ç' matin;
On n' peut plus m' dir' : « T'es t'un ganiu,
« Toi! t'es t'un galopin! »

M' n'oncl' m'avait dit :
« Si t'es ben sage,
« A ton mariage
« J' te frai plaisi. »
Et v'là qui m' donne
Un' mont' qui sonne;
Pauvre oncl chéri,
T'as pas menti!

Quand j'irai à la ville, et pi que l' monde verra man cordon sur la grand' route, y m' diront comm' ça : « Dit's donc, monsieur, quelle heure qu'il est, si vo plaît? »

J' sis marié d'puis ç' matin, etc.

Jean Nicolas, ç' grand bêtas,
Qu'a lé deux jamb's en manch's de veste,
N' voulait-y pas m'enl'ver Céleste.
Tu n' l'auras pas,
Jean Nicolas.

En v'là un drôle de Nigodème!... Je m' souviens toujou qu' dans l' temps d' ma première communion, un soir qu' j'allais a l'examen, j' le rencontris qu'il en v'nait, lu. « Es-tu reçu, Jean Nicolas? que j' l'y dis comm' ça. — Non, qu'y m' dit; mais toi, qui fais l' malin, sais-tu combien qu'y a d' Dieux, seul'ment? — X en a un, que j' iy dis — Eh bien! qu'y m' dit, dit-y, j' vieus d' répondre a monsieur l' curé qu'y en avait trois, y n'est pas encore cotent!... »

J' sis marié d'puis ç' matin, etc.

Quand on d'visait,
L' soir, chez man père,
D' paix ou ben d' guerre,
On m' renvoyait.
On m' faisait taire
D'vant monsieur l' maire.
Chacun m' traitait
En marmouset.

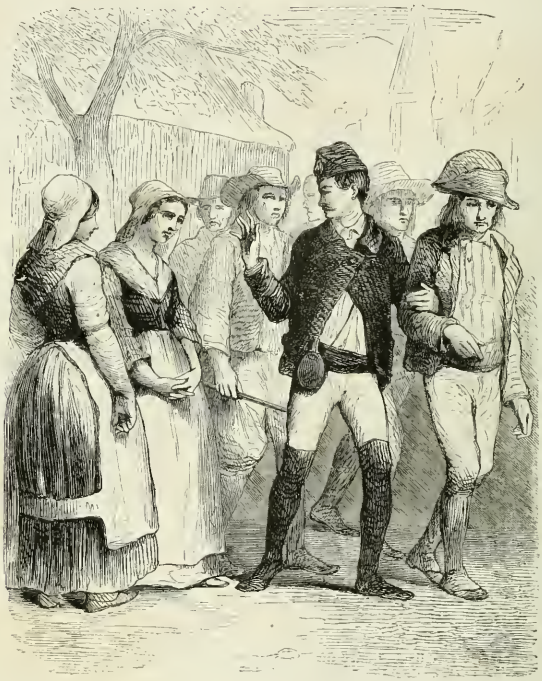
J' sis marié d'puis çu matin, etc.

Tout l' mond', sous l' porch', quand on sortait,
Disait qu' jamais, dans not' village,
On n'avait vu d' si biau mariage.
L' porche en craquait,
Tant qu'on était!

C'était ça un' belle cérémonie! tout l' monde habillé en dimanche! et pi des cierges qui montaient jusqu'au haut d' la nêlle! et pi du bon encens tout neuf qu'on brûlait! sans compter qu' man cousin Joset, qu'est chantre à la ville, était v'nu pour nous chanter en musique. En v'là un rossignol!... Y en avait là un autre grand sec, qu'est v'nu s' mettre à côté l'y, au pipitre. « Dis-donc, m'n' homme, que m' dit comm' ça Céleste, qué qu' c'est que c'ti-là? qué qu'y tient dans se mains? — Mais, qué qu' c'est que c'ti-là? que j' me dis itout, moi; qué qu'y tient là? » Il avait une grosse bête noire qu'y catouillait par-d'ssous l' ventre, et pi é beuglait... ça faisait bou ou, et pi prout, prout, prout... C'était l' serpent d' la paroisse à man cousin Joset!!!

J' sis marié d'puis çu matin, etc.

Que de fois, depuis Bérat, ce genre, mêlé de chant et de *parlé*, a été imité par les *faiseurs*, sans être surpassé!



Le *Départ du conscrit*, de Bérat. Dessin de Bida.

Concluons avec M. Guinot: « Une fleur d'honnêteté, de saine morale, de douce vertu, parfume ces chants et les pare de toutes les grâces de la poésie, de toutes les séductions de la musique. Voilà ce qui complétera le grand succès du livre; et l'auteur, plus complétement jugé par l'ensemble de son œuvre, recueillera, avec la gloire si enivrante du poëte et du compositeur, la gloire non moins précieuse de l'homme de bien. »

LES ANGLAIS A SEBASTOPOL.

Nous racontions dernièrement les distractions de nos soldats en Crimée et leur gaieté jusqu'en face de la mort. Au milieu de ces terribles épreuves, le soldat anglais a aussi ses diversions, et les expose avec *l'humour* britannique.

Il est curieux, écrit un officier highlander, de suivre les nouveaux débarqués à travers les phases de leur acclimatation. J'ai eu la chance d'en rencontrer deux, l'autre jour, au moment où, couvert de neige et de boue, après une rude journée, je galopais sur la route de Kadikoï à Balaclava. Ils m'arrêtèrent; s'ils ne l'avaient pas fait, je les aurais certainement arrêtés moi-même. Ils méritaient bien

qu'on les regardât, et j'allais presque leur demander de m'indiquer un omnibus ou l'heure du départ du train de Woolwich. On aurait juré que quelqu'un les avait emballés avec soin dans une boîte avec de la ouate et du papier de soie, et adressés au quai de Sainte-Catherine, avec ces indications : « Haut ; bas ; très-fragile ; » Ils étaient avec leurs uniformes bleu foncé et leurs parements de velours, sans une goutte de pluie ; l'or de leur broderie brillait d'un éclat qui vous rappelait les boutiques de Pall-Mall. Leurs boutons étaient de petits soleils ; leurs bottes, leurs cols de chemises, les fourreaux de leurs sabres, leurs ceinturons et les pommeaux de leurs épées vierges éblouissaient tellement que c'était pitié de penser que ces jolies choses devaient servir. Leur figure aussi était rose et blanche, et leur menton presque aussi doux que celui d'une lady.

Tout en répondant à leurs premières questions, je les regardais sans déguiser mon étonnement, tandis qu'eux-mêmes, à ma grande satisfaction, avaient le bon ton de ne pas remarquer mes galons ternis, mon sabre rouillé, et souriaient légèrement à la vue de mon havresac qui dansait à mes côtés sur les flancs d'un rude cheval.

J'ai revu depuis, il y a quelques jours, les mêmes officiers ; quelques nuits sous la tente, quelques repas au camp, sur la terre, leur ont enlevé déjà la moitié de leur éclat. Leur uniforme bleu et leur velours portent des traces de fange ; le fourreau de leur sabre est couvert de taches suspectes ; une barbe de deux ou trois jours noircit leur menton. Ils étaient montés, cette fois, sur de petits chevaux de Cosaques horriblement durs, ils pliaient sous le poids de leurs havresacs, et, ce qui est pire, leur figure jaunie trahissait l'indisposition qui attaque les arrivants, et qui, si on la néglige, les renvoie chez eux en congé de maladie ou bien dans un endroit écarté, aux abords du

Le marié villageois, de Bérat. Dessin de F Grenier.

camp, où la terre, nouvellement remuée, forme de petits tertres ; c'est là que nos soldats, usés par la guerre, prennent un repos éternel ; le son de la trompette et du canon d'alarme ne les y réveillera plus. Pauvres gens que ces deux officiers ! Leur initiation commence ; elle n'est pas encore finie.

CONSTANTINOPLE A VOL D'OISEAU.

Dans notre récent article sur le livre de notre collaborateur M. Méry, la place nous a manqué pour citer la page suivante, la plus vraie et la plus belle qui ait été écrite sur Constantinople. Nous la donnons aujourd'hui à nos lecteurs. « Avec ses forêts de mâts de cyprès et de minarets, Constantinople, aperçue confusément du haut des régions supérieures de l'air, doit ressembler à une Venise échevelée qui sort des eaux ; mais si l'aérostat plane sur elle dans son voisinage, et permet à l'œil de tout distinguer, le voyage sera un cours monumental d'histoire sur cette immense carte géographique en relief, inondée d'azur et de soleil. De la tour de Bélisaire à la pointe du sérail, on voit les mosquées de Mahomet II,

de Soliman le Magnifique, d'Achmet et de Bajazet; l'hippodrome, théâtre et tombeau des janissaires; Sainte-Sophie, toujours illuminée par le labarum de Constantin; le sérail, cet enfer et ce paradis du Coran. — Et comme il est charmant à voir, ce sérail! Quelle grâce dans ces coupoles d'arbres! Quel calme dans ces jardins! Quel silence dans ces cours! Comme elle est pure, l'atmosphère qui environne cet Eden des supplices! Comme elle est joyeuse, la mer qui a lavé toutes ces souillures, et qui coule en lames de saphir sous les kiosques où les sultanes passèrent leur vie à pleurer leurs enfants! De la pointe du sérail, le regard suit la rive du long port, des plaines, des collines, des aqueducs, des fermes, des massifs de cyprès, oasis de la mort; puis les coteaux de Scutari, la tour de Léandre, les kiosques et les jardins jusqu'à la mer Euxine; puis, en retour vers la côte européenne, Galata et Péra, une nature où tout est paysage; les blancs palais des ambassadeurs et des sultanes, l'arsenal de Topkané, léché par le Bosphore, etc., etc. — On dirait que ces deux rives d'Asie et d'Europe, poussées par une noble émulation, se sont couvertes de tout le luxe des parures orientales, et se baignent, comme deux sultanes, dans une eau pleine de soleil, pour plaire au maître qui les regarde sous les persiennes du kiosque, à la pointe du sérail... Et les habitants de ce paradis terrestre, ces Ottomans, qui trouvent des plis sur une feuille de rose, qui n'ont pas d'édredon assez doux pour leur sensualisme, qui aiment le toit de jasmin où résonne la mandoline; qui se délectent dans les joies solitaires de la famille; qui ne peuvent vivre sans la feuille de Laodicée, sans la fève de Moka, sans le sorbet du mont Olympe, ces sybarites du Bosphore acceptent la guerre avec toutes ses privations, ses douleurs, ses disettes, ses insomnies; ils se donnent toutes les mâles vertus de l'abstinence; ils vivront de l'air enivrant de la bataille; ils souffriront l'insomnie, la faim, la soif, tant que le canon ennemi retentira au pied de leurs remparts. »

LA RÉCEPTION DE M. BERRYER A L'ACADÉMIE.

Enfin, cette grande séance, attendue depuis trois ans, a eu lieu le 22 février. Il aurait fallu la tenir au Panthéon pour donner place à tous les curieux. Le petit temple de l'Institut s'est rempli jusqu'aux frises des sommités de la politique, des sciences, des lettres, des arts et du monde. La fête a été baptisée par une femme d'esprit : *le mirage de la fusion*. On a parlé de tout en cette solennité littéraire, excepté peut-être de littérature. On a loué la fidélité légitimiste de M. de Saint-Priest, qui n'a servi que le gouvernement de Louis-Philippe. L'ancien ministre de ce dernier a béni son ancien adversaire et glorifié du même coup la Restauration et la dynastie de Juillet. Ceux qui ont fait de la République de 48 le piédestal du second Empire ont foulé aux pieds, comme dédommagement, Napoléon le Grand lui-même, naguère exalté par eux comme le symbole de l'autorité. On a vu s'embrasser Robert le Fort et la Liberté publique, Louis XVI et le fils d'Égalité, M. Guizot et les jésuites, la Russie et la Pologne, saint Louis et les philosophes, la révolution et la monarchie, le droit et l'usurpation, le noir et le blanc, le oui et le non, l'eau et le feu, — tout cela — tant l'éloquence a de prestiges! — en deux discours brillants, spirituels, admirables, applaudis à qui mieux mieux. Il faut dire que les avances chevaleresques et les accolades inopinées sont venues de M. de Salvandy, et que M. Berryer a reçu les honneurs de la séance sans trop incliner son drapeau. Il a même déclaré en terminant que la lutte des principes qu'on voulait *fusionner* durerait autant que le monde, autant que l'Église, qui ne périra jamais; et il a été couvert d'applaudissements unanimes, lorsque le directeur de l'Académie, tout étoilé de décorations, a constaté le dénûment du grand orateur et l'unité de sa vie, en lui adressant ces belles et glorieuses paroles : « Vous seul ici peut-être n'avez d'autres insignes que la palme décernée par nos suffrages et le rayon que vous tenez de Dieu! »

COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE DE M. SAINT-MARC GIRARDIN (1).

Tous les académiciens ne sont pas absorbés par la politique. M. Saint-Marc Girardin, par exemple, est de ceux qui la font alterner avec la littérature; et même le publiciste, tout éminent qu'il soit, cède volontiers le pas à l'écrivain et au professeur. Les lecteurs privés de l'entendre à la Sorbonne, et à qui nous avons essayé de traduire ses leçons, autant qu'on peut traduire l'éloquence du bon sens et de l'esprit (2), apprendront avec joie que M. Saint-Marc Girardin continue la publication de son *Cours de littérature dramatique*. Les deux premiers volumes ont eu quatre éditions, et le troisième va les rejoindre chez tous ceux qui l'attendaient depuis 1849. C'est toujours la même solidité de fond et la même vivacité de forme; c'est toujours le maître qui donne à l'étude la plus sérieuse l'allure entraînante de la causerie, qui fait aimer des contemporains jusqu'à la sévérité de ses jugements, et qui mène de front, avec tant d'autorité et d'aisance, les lettres et la morale, les auteurs et la société. Un des chapitres les plus intéressants de son dernier ouvrage — le croiriez-vous? — c'est l'analyse de la *Clélie!* Le titre seul de ce roman de M^lle^ de Scudéry, si fameux dans son temps, était depuis deux siècles le synonyme de l'ennui. Eh bien! M. Saint-Marc Girardin s'est instruit et amusé en le lisant, et il instruit et amuse en le faisant lire. C'est qu'il y découvre et y met en lumière, avec la sagacité et l'art dont il a le secret, le tableau complet et charmant de la galanterie française au dix-septième siècle. Par ce coup de maître, jugez du reste, et hâtez-vous de lire — la *Clélie?* non, — mais le *Cours de littérature dramatique*.

LA VOLIÈRE, OPÉRA DE SALON, DE NADAUD.

Il y avait une fois un compositeur, directeur de théâtre, qui cherchait un ténor introuvable. — Chante à la fenêtre, dit-il à sa fille, — comme l'oiseau qu'on nomme l'*appelant* dans la volière, — et tu feras peut-être venir le rossignol qui nous manque. La fille obéit; le ténor arrive, et après le ténor un baryton. Or celui-là est un liancé, celui-ci un notaire, et l'*impressario* complète à la fois sa troupe et sa famille en acquérant un premier sujet et un gendre, et en signant un contrat lorsqu'il croit répéter un quatuor. Telle est la pointe d'aiguille sur laquelle Nadaud, l'auteur du *Docteur Vieux-Temps*, vient de bâtir, — paroles et musique, — un nouvel opéra de salon, qui est à la fois une comédie exquise et une partition délicieuse. La première représentation a eu lieu chez M^me^ Orfila, dans cet illustre salon qui est le chef-lieu de l'art depuis trente ans, et où le public se compose de toutes les sommités et de toutes les grâces parisiennes. Nous nous sommes cru à l'Abbaye-

(1) 3 vol. in-18, à 3 fr. 50 c. Charpentier, éditeur.
(2) Voyez le tome XIII^e^ du *Musée des Familles*, page 116.

aux-Bois, chez Mme Récamier, dont Mme Orfila nous a rappelé la dignité souriante, et ce don de recevoir qui s'en va comme toutes les choses d'autrefois. Le succès de *la Volière* a été électrique depuis le premier mot jusqu'au dernier, depuis l'ouverture jusqu'au finale. On ne saurait dire tout ce que le poëte-compositeur a réuni de perles dans ce petit écrin. Il est vrai qu'il a trouvé des interprètes à faire envie aux théâtres lyriques : Mme Gaveaux-Sabatier qui a joué comme elle chante, c'est-à-dire avec un talent naturel et charmant comme sa voix et sa beauté ; M. L..., secrétaire d'un très-haut personnage et ténor sympathique, émouvant, habile au possible ; M. J..., architecte important du matin au soir, et du soir au matin baryton et comédien accompli ; enfin, M. B.... grave fonctionnaire de son état, et, par occasion, trial et notaire... à mourir de rire. Il n'y a pas jusqu'au souffleur, dans cette troupe d'élite, qui ne soit décoré de tous les ordres de l'Europe. *La Volière* a paru le lendemain chez M. Heugel, fort à propos, car on va la jouer, non-seulement chez les grands seigneurs et les grandes dames, mais aussi dans tous les salons qui se piquent de suivre la mode. Il ne faut pour cela que deux portes, une fenêtre, une guitare, un bouquet et quatre chanteurs. Ajoutez-y des auditeurs intelligents, et vous aurez le plus joli spectacle en famille qui se puisse imaginer.

— M. Emile Deschamps, notre éminent et cher collaborateur, ce talent que tout le monde admire et cet homme que chacun aime, vient d'être frappé dans ses affections les plus intimes et les plus profondes. Mme Emile Deschamps est morte avant l'âge, et en quelques jours, à Versailles, où le nom de son mari, qu'elle portait si dignement, et ses propres qualités d'esprit et de cœur avaient transplanté dans son salon tout ce qui est le privilége de Paris. — Presqu'en même temps que la fatale nouvelle, nous recevions de M. Emile Deschamps, pour nos lecteurs, et surtout pour nos lectrices, cette légende de sainte Catherine, patronne des écolières, que toutes vont apprendre et réciter à l'envi. Nous ne pouvions leur adresser un *œuf de Pâques* mieux approprié à leurs goûts.

PITRE-CHEVALIER.

SAINTE CATHERINE.

(LÉGENDE.)

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvents,
Pour les chastes quadrilles
Quittez la robe brune et les livres savants ;
Car, du haut de son trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient, pour sa fête, un jour de paradis.

Mais, dans ce jour riant de vacance intime,
Ayez mémoire encor de sainte Catherine,
Et dites : — Nous aussi, plutôt que de pécher,
Bien jeunes pour la mort, nous irions la chercher.

Or, des chrétiens, captifs sur la rive africaine,
Qui labouraient le sol sous les fouets sarrasins,
Heurtèrent dans le sable une tombe romaine.
Ce qu'elle contenait, leurs dix bras, à grand'peine,
L'allèrent déposer sous trois palmiers voisins.

Et de la mort l'un d'eux ayant ouvert les langes :
« Gardons que ce dépôt, dit-il, ne soit trahi ! »
Et tous cachaient le corps, lorsqu'une troupe d'anges
Descendit, de la sainte entonnant les louanges,
Et l'emporta, bien loin, sur le mont Sinaï.

Là, s'élevaient les murs d'un très-vieux monastère ;
Là, les oiseaux divins s'abattirent, le soir.
L'évêque reçut d'eux ce beau corps, que la terre
Respecta cinq cents ans, et, dans un saint mystère,
Le parfuma trois fois au feu de l'encensoir.

Puis, il baisa le bout des ailes angéliques
Qui balayaient le marbre en glissant sous la nef ;
Puis, la cloche éveilla les frères catholiques,
Qui tous, de Catherine adorant les reliques,
Répondirent : *Amen* aux oraisons du chef.

« Sainte Catherine, la vierge,
Qui résistâtes seule au second Maximin,
Reléguant dans sa pourpre un empereur romain,
Afin de rester pure et chaste sous la serge,
Tendez-nous du ciel votre main !

« Sainte Catherine, savante,
Qui, dans Alexandrie et du sang de ses rois,
Aux rhéteurs de l'école enseignâtes la croix,
Tant vous étiez de Dieu la parole vivante ;
Prêtez-nous là-haut votre voix !

« Sainte Catherine, martyre,
Qui, sur la roue infâme, au plus fort des tourments,
Confessâtes Jésus et ses commandements,
Priant pour vos bourreaux, au lieu de les maudire ;
Priez pour nous à tous moments !

« Sainte Catherine, l'étoile
La plus blanche qui soit dans le septième ciel,
Splendeur, flamme invisible à l'œil matériel,
De votre éclat brûlant, oh ! dépouillez le voile
Pour sourire sur votre autel ! »

Comme l'évêque-abbé cessait la litanie,
Ils placèrent la sainte en une châsse d'or,
Et, pour glorifier sa mémoire bénie,
Lui votèrent la fête et la cérémonie
Que dans tous les clochers on carillonne encor.

Quand, le ciel nous aidant, il nous reprend l'envie
De juger Catherine aux actes de sa vie,
Ce qui frappe surtout, et surtout lui valut,
Son martyre excepté, la palme du salut,

C'est l'ineffable accord, l'harmonique alliance
De tant de modestie et de tant de science,
Comme si le cœur simple et doux de Jésus-Christ
Se mariait en elle au feu du Saint-Esprit.

Elle savait qu'il faut que toutes les lumières
Remontent vers le ciel, à leurs sources premières ;
Que la science humaine, elle seule, est bien peu,
Et que c'est tout savoir que de connaître Dieu.

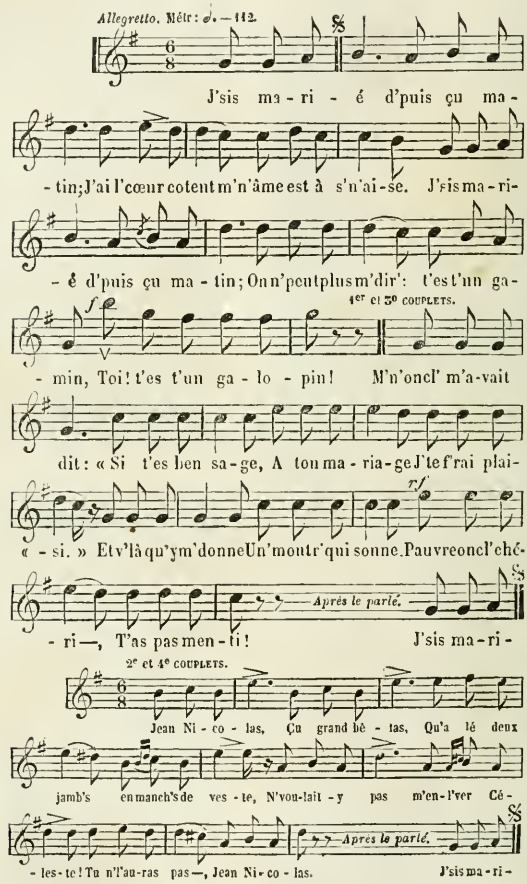
De là vient qu'elle fut, pour l'Église fidèle,
Des enfants de son sexe et patronne et modèle,
Et que la docte sainte, en ses divins loisirs,
Ainsi que leurs travaux ordonne leurs plaisirs.

Écolières gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvents,
Pour les chastes quadrilles
Quittez la robe brune et les livres savants ;
Car, du haut de son trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne
Vous obtient, pour sa fête, un jour de paradis !

ÉMILE DESCHAMPS.

LE MARIÉ, CHANSON DE FRÉDÉRIC BÉRAT.

(Voyez les pages précédentes.)

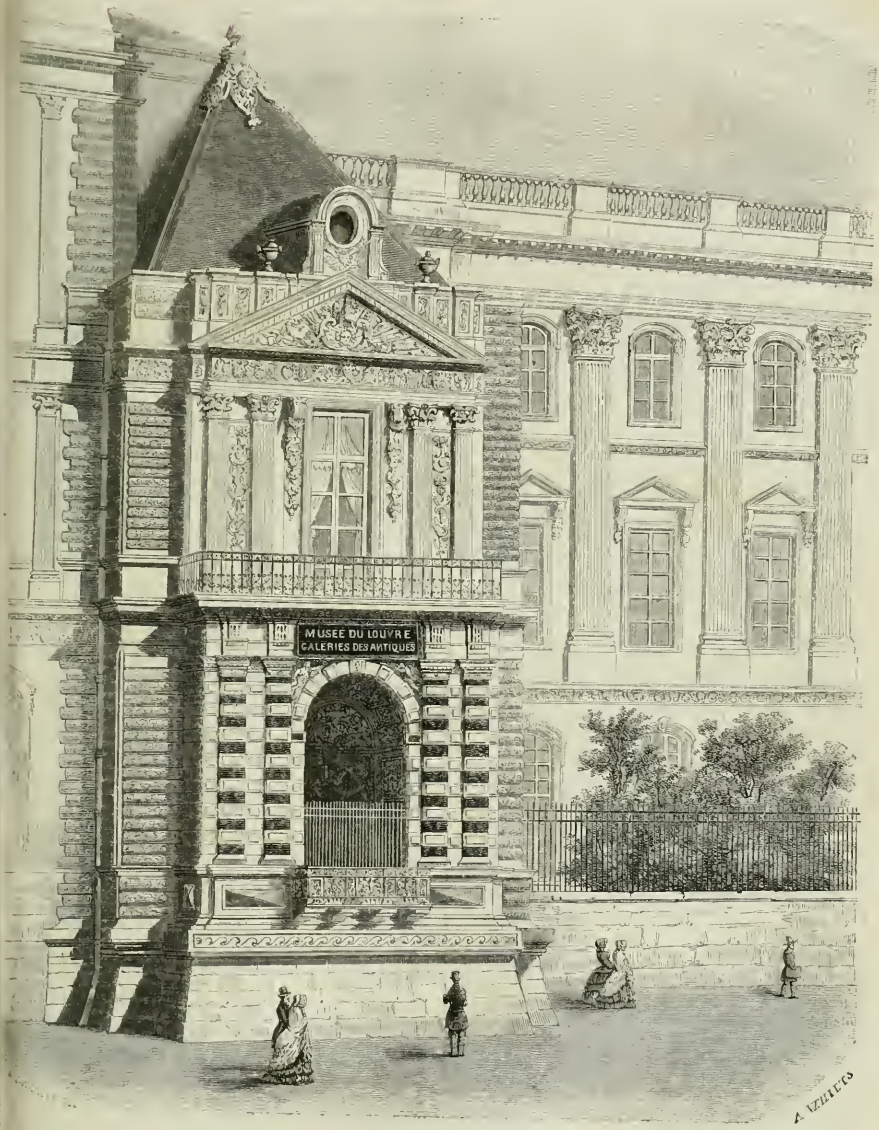


EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER.

Un magistrat, recevant Henri IV à la porte d'une ville, entama une longue harangue par ces mots : « Agésilas, le grand Agésilas, etc. » Henri IV l'interrompit en s'écriant : « *Ventre saint-gris ! Agésilas avait dîné, tandis qu'Henri IV est à jeun.* » (Ventre — cinq grils agés — ZI lace AV — dix nez — temps — disque en ris — quatre & à jeun.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE LOUVRE ANCIEN ET MODERNE.



L'ancien Louvre restauré. Le pavillon des Antiques ou de Charles IX. Dessin de H. Catenacci.

Des différentes manières de comprendre l'histoire. Le Louvre, successivement prison, arsenal, forteresse, palais et musée. Réflexions philosophiques. Fondation du Louvre et étymologie du mot Louvre. Le Louvre emblème de la puissance royale. Captivité de Ferrand, comte de Flandre. Prise du Louvre par Étienne Marcel. Le Louvre restauré par Charles V. Sédition des Maillotins. Les officiers du Châtelet au Louvre. Charles-Quint au Louvre. François Ier. Démolition et reconstruction du Louvre par Pierre Lescot. Les Tuileries. Mort de Louis de Bourbon, prince de Condé. Saint-Barthelemy. Mort de Jean Goujon. Henri IV au Louvre. La Galerie du bord de l'eau. Mort d'Henri IV. Mort de Concino Concini. Louis XIII et Lemercier. Le chevalier de Bernin, Colbert et Claude Perrault. La colonnade du Louvre. Le Louvre abandonné pour Versailles. Le Louvre converti en écuries. Le Louvre devient une école de beaux-arts, puis un musée. Projets de Napoléon Ier. Décret du gouvernement provisoire. Décret du président de la république. Restauration du vieux Louvre. Achèvement du Louvre. La place du Carrousel.

Il est certains monuments dont l'existence se recommande plus particulièrement à la curiosité du savant et du philosophe; le savant y lit parfois une page détachée de l'histoire, le philosophe y découvre souvent l'histoire tout entière d'un pays. Je ne parle pas ici des monuments modernes que la baguette d'un enchanteur semble faire sortir de terre. Aujourd'hui, ne se croirait-on pas dans le pays des féeries, ce beau pays, inconnu des géographes et des astronomes, situé au delà des monts de la réalité, et qui a pour bornes la fantaisie au nord et l'imagination au sud? Je parle de ces vieux monuments, de ces églises gothiques auxquelles plusieurs siècles ont apporté le tribut de leur piété; de ces châteaux dont les pères ont posé les assises, et que les arrière-petits-fils ont achevés. Pendant que le pêle-mêle des architectures enseigne les goûts et les habitudes de chaque âge, les lieux eux-mêmes déroulent les pages de l'histoire, pages illustrées, histoire égayée par la légende et l'anecdote, qui sont la couleur de l'histoire comme les faits et les dates en sont le dessin.

Il est donc deux manières de comprendre la science et l'histoire, deux sortes de savants et d'historiens; c'est souvent une question d'âge et de tempérament. Les uns, — ceux-là portent en général des lunettes et une perruque, quelquefois même des souliers à boucles, — creusent, le dos courbé et le nez plongé dans les volumes poudreux, les vieux textes et les vieux manuscrits pour en exhumer une vieille bataille ou un vieux nom; les autres, — moins jaunes et moins voûtés, — étudient en plein air, par une belle matinée de printemps ou un beau soir d'été, sur le grand livre de la nature ou des souvenirs populaires. Dieu me garde de mal penser des savants, ces obscurs martyrs du travail et des veilles, quels que soient leurs costumes ou leur méthode; mais toujours est-il que ce sont les derniers que la foule suit de préférence et que nous suivrons à notre tour, pour initier le lecteur aux annales du Louvre.

Le Louvre! le monument de notre belle France qui a subi peut-être le plus de réparations, de démolitions, de reconstructions et de changements! tour à tour prison, forteresse, arsenal, palais et musée. Mais déjà ces cinq mots ne sont-ils pas toute une révélation? Ces cinq transformations ne représentent-elles pas les cinq actes du grand drame de la civilisation? Ne marquent-elles pas la marche de l'esprit humain et les progrès d'une société qui pense d'abord à sa défense, qui songera plus tard à ses plaisirs, et qui demandera enfin sa gloire aux nobles jouissances des lettres et des arts?

Mais assez de ce long préambule, plus philosophique qu'amusant, et entrons de suite en matière. Quelle est l'origine du Louvre, et quelle est l'étymologie de ce nom? Deux questions qui ont été bien souvent posées, ce qui ne prouve pas qu'elles aient été résolues, ce qui prouverait plutôt le contraire. Parmi les vieux auteurs, Favyn fait remonter la fondation du Louvre à Childebert; Duchesne, avec moins de prétention, mais aussi sans plus de certitude, la place sous Louis le Gros, qui aurait fait entourer le Louvre de hautes et épaisses murailles; Du Haillan parle enfin de Philippe Auguste, et c'est seulement à partir de ce prince que nous sortons du domaine des conjectures pour entrer dans celui de l'histoire. Quant à l'étymologie du mot, les explications peuvent être aussi nombreuses sans être plus satisfaisantes. *Louvre*, — disent les uns, — vient d'*opus*, l'*ouvre*, le grand œuvre; à cette explication, passablement ambitieuse, on en oppose une autre plus vraisemblable. *Louvre*, prétendent quelques auteurs, tirerait son origine de *lupara*, rendez-vous de chasse, ou de *lupus*, loup. Voilà, pour le coup, une explication peu flatteuse pour le Paris de Philippe Auguste; mais qui a jamais entrepris l'éloge du Paris de Philippe Auguste? A cette époque, l'emplacement compris aujourd'hui entre le pont des Arts et le pont Royal était en effet occupé par quelques métairies assez clairsemées, qu'entouraient des bois d'une réputation douteuse. Cette réputation était due non-seulement aux loups à quatre pattes, mais encore aux truands, tire-laine, coupe-jarrets et autres loups à deux pattes, qui y trouvaient un asile impénétrable aux sergents du prévôt de Paris, et rendaient ce voisinage peu sûr après l'heure du couvre-feu. Enfin, la légende elle-même revendique ses droits à l'occasion de la fondation du Louvre. « Philippe Auguste, dit-elle, étant un jour à la chasse, fut attaqué par des seigneurs qui conspiraient contre lui. Sauvé, comme par miracle, au moment où il allait périr, il résolut d'élever sur ces lieux une forteresse qui mît cette partie de sa capitale à l'abri d'un si terrible voisinage. » L'anecdote peut être vraie, mais la légende n'a-t-elle pas plutôt voulu parler d'une excursion de ces Normands qui remontaient nos fleuves dans leurs barques légères, pillaient nos villes, assiégeaient Paris lui-même, et disparaissaient comme ils étaient venus, laissant après eux le meurtre et l'incendie? Or, ces excursions n'étaient pas encore sans exemple sous Philippe Auguste, et le Louvre, commandant la Seine à l'entrée de Paris, pouvait bien être le rempart destiné à arrêter ces hardis pirates.

Quoi qu'il en soit, l'histoire du Louvre ne date réellement que du règne de Philippe Auguste, qui fit élever, en 1204, une grosse tour ronde sur l'emplacement de la partie est de la cour actuelle. Cette tour formait le centre d'une cour dont les quatre côtés étaient fermés par des constructions importantes, mais destinées seulement à la défense. Dès cette époque, la tour du Louvre se présente comme l'emblème de la puissance royale, et c'est d'elle, — dit un historien auquel nous ferons plus d'un emprunt dans le cours de ce travail, — c'est d'elle que relevèrent les grands fiefs de la couronne, c'est à elle que les hommages furent rendus (1). » L'histoire du Louvre c'est donc presque l'histoire de France, et il est peu de faits qui ne se rattachent à ses vieilles murailles.

La tour du Louvre, disions-nous en commençant, fut d'abord une prison, et Ferrand, comte de Flandre, en fut le premier hôte. Ferrand, fils de Sanche Ier, roi de Portugal, devait son comté de Flandre à la protection de

(1) M. Vitet, LE LOUVRE, *Revue contemporaine*, 15 sept. 1852.

Philippe Augusto, qui l'avait marié à Jeanne de Namur, fille de Beaudoin, empereur de Constantinople. Oubliant cependant les lois de la reconnaissance, Ferrand entra dans la ligue que Othon, empereur d'Allemagne, et Jean sans Terre, roi d'Angleterre, formèrent contre Philippe. Une vieille prédiction n'était peut-être pas étrangère à cette résolution. Une sorcière, consultée sur le résultat de la guerre, avait répondu : « On combattra ; le roi (Philippe) sera renversé, foulé aux pieds des chevaux, ne sera pas enseveli ; et, après la victoire, Ferrand entrera en grande pompe dans la ville de Paris. » Or, cette prédiction était d'autant plus étrange, que Othon, Jean sans Terre et les autres confédérés, avaient promis à Ferrand Paris et l'Ile-de-France. Cependant, à la nouvelle qu'une armée de cent cinquante mille hommes est entrée en Flandre, Philippe réunit à la hâte cinquante mille fantassins et cavaliers, et marche résolûment au-devant d'elle. Les deux armées se rencontrent à Bouvines, sur le bord de la Meuse, non loin de la ville de Lille (24 juillet 1214). Le premier choc est terrible, mais le nombre l'emporte ; Philippe est renversé et foulé aux pieds des chevaux ; en vain les chevaliers qui l'entourent veulent lui faire un rempart de leurs corps, le flot les entraîne, la bataille semble perdue. Tout à coup, Philippe se relève, les rangs se resserrent ; à son tour Othon, saisi par un chevalier français, et délivré à grand'peine par les siens, prend la fuite. Cette défection entraîne la retraite des alliés. Bientôt la bataille se change en déroute, et cent mille Allemands et Flamands sont massacrés. Ferrand est au nombre des prisonniers ; il est conduit à Paris, où il fait son entrée en grande pompe à la suite du roi, mais chargé de chaînes, dans un chariot attelé de quatre chevaux. La prophétie s'était accomplie de point en point... comme toutes les prophéties... Et les Parisiens en perpétuèrent le souvenir dans une chanson qui finissait par ces deux vers :

Et quatre ferrants (1) bien ferrés
Traînent Ferrand bien enferré.

Jeté dans la tour du Louvre, Ferrant devait y mourir après de longues années de souffrances, en s'accusant sans doute d'avoir mal compris le sens des prophéties.

Malgré ses préférences pour Vincennes et son palais de la Cité, saint Louis fit construire dans l'aile occidentale du Louvre une grande salle qui porta longtemps son nom ; mais ses successeurs s'occupèrent peu ou point du monument. C'est cependant au Louvre que les rois recevaient de leurs vassaux les serments d'obéissance ; c'est au Louvre que Philippe le Long fut conduit et reconnu régent par les bourgeois de Paris, après la mort de Louis X, dont la femme, Clémence de Hongrie, allait être mère ; c'est au Louvre que fut jugé le fameux procès qui devait jeter Robert d'Artois dans les rangs des Anglais, et qui fut l'une des causes de la sanglante guerre de Cent ans (1331) ; c'est au Louvre, enfin, que Charles II de Navarre jura fidélité à Jean II, et lui demanda pardon d'avoir fait alliance avec l'Angleterre, et assassiné Charles d'Espagne, connétable de France.

Mais nous voici arrivés à une des époques les plus intéressantes de l'histoire du Louvre.

Jean II le Bon, fait prisonnier à Poitiers, est en Angleterre, attendant la rançon qui doit lui rendre la liberté. Le dauphin, qui sera plus tard Charles V le Sage, est régent du royaume en son absence ; mais les véritables maîtres de Paris sont Etienne Marcel, prévôt des marchands, et ce même Charles le Mauvais, roi de Navarre, l'assassin du connétable de France. Etienne Marcel a organisé un gouvernement révolutionnaire, il a fermé toutes les rues par des chaînes de fer ; il a ouvert aux Cordeliers une assemblée permanente (on ne connaissait pas encore alors le mot de *club*) ; il a arboré sur son chaperon les couleurs bleue, argent et rouge, qui sont un signe de ralliement pour ses partisans ; enfin, il a ouvert des ateliers nationaux, où l'on ne travaille pas, inutile de le dire. Ne croirait-on pas lire une histoire d'hier ; mais, comme l'a dit dans ces colonnes l'auteur des *Révolutions d'autrefois*, les noms peuvent changer, mais les hommes sont toujours les mêmes.

Cependant le dauphin n'est plus en sûreté dans Paris. Un jour, deux de ses conseillers ont été frappés à ses côtés, et leur sang a rejailli sur le prince.

— En voulez-vous à ma vie? demande Charles à Etienne Marcel.

— Non ! répond celui-ci. Et il place, dérision amère, son chaperon sur la tête du dauphin.

Quelques jours après, le régent s'échappe de Paris, et va rassembler une armée avec laquelle il reviendra bientôt mettre le siége devant Charenton.

Charles une fois parti, le champ reste libre aux séditieux ; mais les armes leur manquent encore : or, le Louvre est devenu un arsenal, le Louvre regorge d'armes et de munitions.

— Au Louvre ! s'écrie Etienne Marcel.

Mais le Louvre est défendu par Pierre Gaillard, partisan du dauphin, et ne se rendra pas sans défense. N'importe ! une bataille et un siége n'ont jamais effrayé les Parisiens. En effet, au bout de quelques heures, les portes sont forcées, le gouverneur est chassé, et l'on transporte les munitions à l'Hôtel-de-Ville. Maître du Louvre, c'est là qu'Etienne Marcel installe son gouvernement. Chaque jour se tiennent au Louvre des conférences où l'on discute les questions d'économie sociale, et notamment celle du *droit au travail* ; en même temps, pour accroître les moyens de défense, Etienne fait fermer la principale entrée qui tient au quai de l'Ecole, et ouvrir celle de la rue du Louvre, tandis que les ateliers nationaux creusent un fossé et élèvent un rempart qui entourent le château.

Cependant l'excès appelle toujours la réaction. Le dauphin était à Charenton, arrêtant les convois de vivres ; le peuple des campagnes, poussé à bout par les exactions des seigneurs et des gens de guerre, avait commencé cette insurrection si connue sous le nom de jacquerie, et coupait les routes entre Paris et le Nord. La famine se fit bientôt sentir dans la capitale, et les mécontents accrurent le nombre des partisans du dauphin, qui avaient jusque-là courbé la tête, et qui reprirent courage en se sentant appuyés par l'armée de Charenton.

Leurs premières représailles furent de chasser Charles le Mauvais et les bandes navarroises et anglaises qui l'accompagnaient.

Etienne, réduit à ses propres forces, se soutint encore quelque temps ; puis, quand il se sentit débordé, il résolut de frapper un grand coup, et de se débarrasser à la fois de tous ses ennemis. Il divise donc les bourgeois armés en deux troupes pour les conduire contre les Anglais et les Navarrois qui désolent les environs. La première de ces troupes bat inutilement la campagne sans rencontrer d'ennemis ; la seconde, dans les rangs de laquelle se trouvent tous les adversaires du prévôt, trompée par de criminels avis, tombe dans une embuscade, et c'est à peine si quel-

1 Des *ferrants* étaient des chevaux d'une couleur particulière. (Anquetil.)

ques bourgeois peuvent rentrer dans Paris annoncer leur désastre. Cependant cette trahison n'a pas le succès qu'en attendait Etienne ; et il ne lui reste bientôt plus d'autre parti que de livrer la ville à Charles le Mauvais. En effet, le roi de Navarre s'est rapproché de la capitale, et dans la nuit du 30 au 31 juillet (1358), Etienne Marcel va lui ouvrir la porte Saint-Antoine, quand Simon Maillard, qui a pénétré son dessein, le frappe d'un coup de hache. Etienne tombe, ses complices sont arrêtés, jugés et exécutés, les Anglais qui se présentent sont reçus à coups d'arquebuse, et le lendemain, une députation se rend à Charenton auprès du dauphin, pour lui demander pardon au nom de sa bonne ville de Paris. Quelques jours après, la cour était réinstallée au Louvre.

Ainsi finit cette royauté éphémère d'Etienne Marcel, qui naquit dans le sang et mourut dans le sang. De son côté, le dauphin punit de mort Pierre Caillard, coupable de n'avoir pas défendu sa forteresse.

Jusqu'ici nous n'avons vu dans le Louvre qu'une prison ou qu'un Louvre, c'est à Charles V que le vieux monument doit sa nouvelle transformation en palais. Le terme de *palais* est peut-être encore un peu ambitieux ; ce fut un lieu habitable, voilà tout. Charles V fit exhausser les bâtiments, et construire, sur les plans de Raymond du Temple, contre une des façades intérieures du château, un escalier circulaire tout orné de statues et de fines découpures, dont les mémoires du temps nous font une merveilleuse description. En même temps, il faisait élever, en dehors des fossés, des bâtiments de service reliés au château par des jardins spacieux.

Sous Charles V, la France commença à se reposer des secousses des règnes précédents. La paix fut signée avec l'Angleterre, et Léonor de Clarence, second fils d'Édouard III, vint demander l'hospitalité à Charles, qui le logea au Louvre (1367). Neuf années plus tard, le Louvre devait encore servir d'habitation à Charles IV, empereur d'Allemagne, et à Venceslas, roi des Romains, qui promettaient à Charles V de le soutenir contre tous ses ennemis (1377).

Mais à ces temps heureux vont bientôt succéder des temps d'épreuves et de revers. En 1382, la sédition des maillotins menace de nouveau l'existence du Louvre. Cette sédition avait pris naissance dans des circonstances assez singulières. Le duc d'Anjou, oncle de Charles VI et gouverneur de Paris, avait promis, en réponse aux plaintes des bourgeois, que les impositions ne seraient jamais perçues sans avoir été proclamées à l'avance. Un jour, un huissier se présente à cheval au milieu des halles, et annonce que la vaisselle du roi vient d'être volée ; puis, comme chacun se regarde étonné : « Je vous fais savoir, en outre, ajoute-t-il, que demain l'on percevra les taxes sur les denrées. » Et il pique des deux et disparaît, au grand ébahissement de l'assemblée.

Le lendemain, quand les commis se présentent pour percevoir les taxes, on les reçoit à coups de pierres ; le guet veut intervenir ; le peuple court à l'Hôtel-de-Ville, s'arme de maillets de plomb que Charles V y avait fait déposer, ouvre les prisons, où il trouve de nouveaux auxiliaires, et commence le pillage et le massacre. Telle est la première journée des maillotins. A quelques jours de là, Paris appartient aux séditieux et une voix propose de raser le Louvre ; cette proposition est accueillie avec enthousiasme, lorsqu'un marchand, nommé le Flamand, parvient à arrêter le flot qui va tout renverser. Quelque temps après, Charles VI rentrait dans sa capitale comme dans une ville conquise, et obligeait les bourgeois à apporter leurs armes et leurs chaînes au Louvre et à la Bastille. « Il se trouva de quoi armer huit cent mille hommes, » dit la *Chronique de Saint-Denys*.

Cependant aucun roi de France n'a encore fait du Louvre sa résidence habituelle. Il en est de même des successeurs de Charles VI. L'un habite l'hôtel Saint-Paul, l'autre Plessis-lez-Tours ; un troisième, l'hôtel des Tournelles. Pendant ce temps, le Louvre est abandonné, et l'on n'y fait pas même les réparations d'entretien les plus urgentes, de sorte qu'il tombe dans un tel état de dégradation, que Louis XII permet aux officiers du Châtelet d'y transporter leur auditoire et leurs prisons. Voilà le Louvre rendu à sa destination primitive ; il est vrai que Louis eut bientôt honte de cette profanation et renvoya les officiers au Châtelet.

François Ier, le protecteur des lettres et des arts, ne pouvait laisser subsister un pareil état de choses. Il fit d'abord disparaître la tour ronde de Philippe Auguste, qui conservait au château son apparence primitive de prison ; puis il se disposait à entreprendre la reconstruction entière du Louvre, quand la guerre qu'il soutenait contre Charles-Quint vint le distraire de cette pensée (1527).

Douze ans plus tard, Charles-Quint demandait à François Ier de traverser la France pour aller châtier les Gantois révoltés, et arrivait à Paris, sur la foi de son ancien ennemi. Pour recevoir dignement l'empereur, François avait fait restaurer le Louvre ; il avait fait élargir les fenêtres, disposer des lices pour les tournois, et meubler les appartements avec magnificence ; mais Charles-Quint fut peu sensible aux fêtes qui l'attendaient. Une crainte le préoccupait sans cesse : François Ier ne voudrait-il pas se venger de la captivité de Madrid, en retenant son hôte prisonnier ? Et, de fait, la tentation devait être grande ; Charles-Quint n'y eût certes pas résisté. Le conseil, du reste, en avait été donné au roi. Comme Charles-Quint faisait son entrée dans Paris, le duc d'Orléans, qui n'était encore qu'un enfant, s'était élancé en croupe derrière lui, et, le saisissant entre ses bras, s'était écrié : « Sire, vous êtes mon prisonnier ! » Une autre fois, Triboulet, le fou de François Ier, inscrivait le nom de l'empereur en tête de sa liste des fous ; et comme le roi lui demandait : « Que ferais-tu, si je le laissais passer ? — J'effacerais son nom, répondait Triboulet, et j'y inscrirais le vôtre. » François fronça le sourcil, et laissa passer Charles-Quint. Il fit plus : il avait demandé à l'empereur la cession du Milanais ; il se contenta de sa parole ; de sorte que Charles-Quint, une fois sorti de France, et sommé de tenir sa promesse, put répondre :

« Qu'on me montre un écrit ! »

Mais, pour en revenir au Louvre, après le départ de Charles-Quint, on s'aperçut que toutes les réparations précédentes n'étaient que provisoires, et qu'il serait moins coûteux de démolir et de reconstruire le Louvre que de continuer à le restaurer. François Ier s'arrêta donc au premier parti.

Or, en 1541, on était en pleine renaissance. Le goût de l'architecture antique, déjà universel en Italie, commençait à se répandre en France. On conseilla donc à François Ier de faire venir des artistes d'Italie, et de substituer les ordres grecs aux ordres gothique et ogival. François Ier avait trop le génie du beau pour ne pas admirer les chefs-d'œuvre de l'art antique ; mais il comprit en même temps que l'architecture doit se modifier suivant les pays et les climats, et que les toits plats et les terrasses sont mieux situés sous le ciel toujours pur de la Grèce que sous les brouillards de la Seine. Il résista donc

à toutes les sollicitations. D'ailleurs, n'avait-il pas à sa cour des artistes assez illustres pour n'en pas demander à d'autres pays, Jean Bullant, Philibert Delorme, Jean Goujon, Pierre Lescot? Ce fut sur ce dernier que tomba le choix du prince.

Bien que les plans de Pierre Lescot aient été perdus, on peut, d'après ce qui nous reste, en admirer sans réserve l'élégance et les justes proportions. « Où trouver, dit M. Vitet, cet ensemble harmonieux, cette richesse sans confusion, cette symétrie sans roideur, cette imagination abondante et tempérée, toujours maîtresse d'elle-même, unissant constamment aux plus ingénieuses saillies la finesse du goût et la rectitude du bon sens? C'est là, nous pouvons le dire, le grand secret de cette renaissance française, dont le Louvre est la plus complète expression. »

Les démolitions commencèrent donc en 1541. Pierre Lescot se mit à l'œuvre, et continua ses travaux sous Henri II, après la mort de François Ier. Mais, quand Henri II eut été frappé à mort par Montgommery, au milieu d'un tournoi, Catherine de Médicis, quittant précipitamment les Tournelles, vint s'établir au Louvre. On interrompit la reconstruction, et l'on se borna à mettre en état les parties achevées, c'est-à-dire l'aile occidentale, le pavillon du roi et une portion de l'aile méridionale. Le plan de Lescot fut donc abandonné, et le palais offrit l'étrange spectacle de l'ancienne architecture de Raymond du Temple en regard de l'architecture nouvelle de Lescot. « Au dedans du palais, — c'est toujours M. Vitet que nous citons, — régnait une certaine harmonie apparente; mais, à l'extérieur, quel bizarre spectacle, quel étrange amalgame! deux siècles en présence, deux architectures si différentes, séparées par la largeur d'une cour! D'un côté, des tours et des tourelles, des ponts-levis, tout l'appareil d'une forteresse, des ogives, des clochetons, des aiguilles, des statues dans leurs niches effilées, suspendues à la grande vis de Raymond du Temple; de l'autre, les lignes horizontales, les décorations symétriques, les profils réguliers des ordres corinthien et composite; tout cela juxtaposé tant bien que mal, rattaché par des pierres d'attente et par des soudures en plâtre; du côté du midi, une façade aux deux tiers bâtie, et pour l'autre tiers des décombres. »

Quelques années plus tard, Catherine de Médicis faisait bâtir, perpendiculairement à la Seine, un pavillon sur lequel Henri IV fit élever sa galerie des rois, depuis la galerie d'Apollon; puis elle abandonnait le Louvre pour jeter les fondations des Tuileries, délaissées bientôt elles-mêmes pour l'hôtel de Soissons.

Mais nous sommes en 1567. Autour d'une table, dans une des grandes salles du Louvre, sont assis Charles IX, roi de France, Catherine de Médicis, le maréchal de Montmorency, et quelques conseillers de la couronne. L'attitude prise par les protestants préoccupe les esprits; cependant Charles refuse de croire aux crimes que leur reproche sa mère. A cet instant, entre le vieux connétable Anne de Montmorency.

— Sire, dit-il, vous êtes trahi!

Le visage de Charles IX, naturellement pâle, a encore pâli.

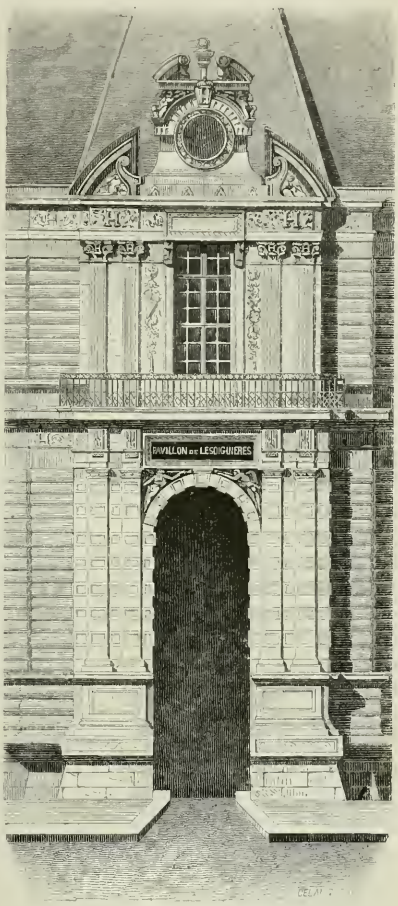
— Connétable, que voulez-vous dire? demande-t-il.

— Regardez! répond le vieux serviteur.

Et il met sous les yeux du roi une monnaie que Louis de Bourbon, prince de Condé, frère d'Antoine de Navarre et oncle de Henri IV, a fait frapper avec son portrait et cette légende :

LOUIS XIII, ROI DE FRANCE.

Deux ans plus tard, se livrait la bataille de Jarnac, et Louis de Bourbon, prince de Condé, vaincu et fait prisonnier, était lâchement assassiné, après le combat, par Montesquiou, capitaine aux gardes du duc d'Anjou. Qui sait si la scène du Louvre n'avait pas été son arrêt de mort?



Le pavillon de Lesdiguières.

Qui sait si le souvenir de cette scène ne se représenta pas aussi à la mémoire de Charles IX, quand sonnèrent les cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans la nuit du 24 août 1572?

Six jours auparavant, le Louvre était tout en fête : des fleurs sur tous les escaliers, des lustres dans toutes les

salles, des sourires sur tous les visages. C'étaient les noces de Henri de Bourbon et de Marguerite de France, la toute belle et toute gracieuse reine. Pauvre reine, pourtant, qui ne connaîtra de la vie que ses déceptions et ses douleurs !

Déjà, depuis que la nuit est tombée, des bruits étranges courent sur Paris. Des troupes d'hommes armés, au pas pesant, parcourent les rues en marquant quelques maisons d'une croix blanche, semblable à celle qu'eux-mêmes portent sur le bras. Des cavaliers se croisent, portant des ordres et se parlant à voix basse. En ce moment, le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois s'est fait entendre, et, comme si un voile immense se déchirait, un vaste éclair a illuminé la ville ! c'est la Saint-Barthélemy qui commence... Mais assez d'autres, avant nous, ont raconté les horreurs de cette odieuse nuit, nous n'en raconterons qu'une scène, parce qu'elle se rattache intimement à notre sujet.

Voyez-vous cet homme qui travaille sur un échafaudage aux décorations du vieux Louvre? La nuit est venue, et cependant son ciseau s'obstine à fouiller la pierre. Assurément cet homme est un artiste, car sa pensée est tout entière à son œuvre, car il ne voit pas les torches qui jettent leurs sinistres lueurs, car il n'entend pas les arquebusades qui font vibrer l'air. Archimède seul devait avoir cette sainte passion de l'art et ce sublime oubli de toutes choses. Tout à coup son ciseau s'échappe de ses mains, sa tête se penche, et il tombe frappé à mort au pied de son échafaudage. Cet homme, c'est Jean Goujon, l'ami de Pierre Lescot, le premier sculpteur français, l'auteur de la fontaine des Innocents.

Quant à la fable absurde qui nous montre Charles IX tirant du haut de son balcon sur les huguenots qui traversent la Seine, malgré l'affirmation de Brantôme et l'inscription accusatrice de la Convention nationale, le bon sens public en a déjà fait justice.

Pendant les guerres de religion, le Louvre fut encore le théâtre de scènes tantôt sanglantes, tantôt grotesques. En 1591, Charles de Lorraine, duc de Mayenne, fait pendre, dans la cour du Louvre, Louchard, Ameline, Aimonnot et Henroux, quarteniers de Paris, pour venger la mort du premier président Brisson. Deux ans plus tard, ces mêmes lieux retentissent des éclats de rire soulevés par la représentation de la farce des *États de la Ligue* (1593). Étrange revirement des idées et des hommes.

Cependant l'abjuration de Henri IV avait renversé les dernières barrières qui séparaient encore ce prince du trône, et, le 22 mars 1594, Paris ouvrait ses portes à l'armée royale. Ce grand événement s'était accompli presque sans effusion de sang. « On vit, dit de Thou, presqu'en un moment les ennemis de l'État chassés de Paris, les factions éteintes, un roi légitime affermi sur son trône, l'autorité du magistrat, la liberté publique et les lois rétablies. » De Notre-Dame, où il était allé remercier Dieu, Henri se rendit au Louvre, et là toutes les autorités de Paris vinrent prêter serment de fidélité et d'obéissance entre ses mains.

Henri IV fixa sa résidence habituelle au Louvre, et entreprit la construction d'une grande galerie qui, longeant les bords de la Seine, devait relier le Louvre aux Tuileries. Il ne faut pas perdre de vue qu'à cette époque Henri IV n'était pas le roi bien-aimé dont le souvenir vit dans tous les cœurs. Autant la postérité fut juste envers sa mémoire, autant ses contemporains furent injustes envers sa personne. Je n'en veux pour preuve que ces nombreuses tentatives d'assassinat qui devaient aboutir au meurtre de la rue de la Ferronnerie. Or, par la construction de la galerie qui passait par-dessus le rempart élevé autour de Paris, le roi était, comme il lui plaisait, dehors et dedans la ville, et ne se voyait pas enfermé dans des murailles où l'honneur et la vie de Henri III avaient presque dépendu du caprice et de la frénésie d'une populace irritée (1). Enfin, pour compléter son œuvre, il fit aussi élever le pavillon de Flore, sur les plans de l'architecte Ducerceau.

Ce fut au Louvre que Henri IV célébra le mariage de Catherine de Bourbon, sa sœur, protestante, avec Henri de Lorraine, fils de Charles de Lorraine, catholique. Ce fut du Louvre qu'il partit, le jour où le poignard de Ravaillac devait le frapper d'un coup mortel. Le matin, la reine Marie de Médicis avait eu de tristes pressentiments ; elle avait, mais inutilement, tenté de retenir son époux.

A cinq heures, on vint lui apprendre que Henri avait été assassiné.

— Le roi est donc mort ! s'écria-t-elle en pleurant.

— Madame, répondit le chancelier de Silleri, les rois ne meurent point en France.

Quelques instants après, on rapportait au Louvre Henri, percé de deux coups de poignard (14 mai 1610).

Le corps ne fut transporté à Notre-Dame, et de là à Saint-Denis, que le 29 juin suivant ; c'est un usage, — usage généralement peu connu, — de ne célébrer les funérailles des rois de France que quarante jours après leur mort. Le corps, embaumé, est enfermé dans un cercueil de plomb sur lequel on place une figurine de cire, représentant les traits du prince aussi exactement que possible. Pendant quarante jours, on habille cette statue comme si elle était vivante ; on dresse devant elle une table dont les viandes sont distribuées aux pauvres, tandis que des prêtres récitent nuit et jour des prières (2).

Le Louvre devait encore être, sous le règne suivant, le témoin d'un tragique événement, l'assassinat de Concino Concini, maréchal d'Ancre, venu en France en 1600, à la suite de Marie de Médicis. Concini et Eléonore Galigaï, sa femme, s'étaient bientôt élevés dans la faveur de la reine-mère, au point d'exciter la jalousie de tous, et de porter ombrage au jeune roi lui-même. Leur perte fut donc arrêtée, et au moment où le maréchal traversait le pont-levis qui menait au Louvre, le baron de Vitry, capitaine des gardes, lui demanda son épée. Au même instant, Concini tombait frappé de trois coups de pistolet ; il fut achevé à coups de poignard.

A la nouvelle de cette mort :

« Maintenant, je suis roi ! » s'écria Louis XIII.

Pauvre sire! qui ne s'affranchissait par le meurtre d'une tutelle que pour tomber sous celle d'Armand de Richelieu, évêque de Luçon ! Privée de la protection de la reine-mère, exilée à Blois, Eléonore Galigaï ne devait pas tarder à être condamnée comme sorcière.

Marie de Médicis avait abandonné le Louvre pour le Luxembourg. Le cardinal de Richelieu fit reprendre les travaux interrompus, et en confia la surveillance à l'architecte Lemercier. Le 28 juin 1624, Louis XIII posa, en grande cérémonie, la première pierre de l'achèvement du Louvre. Les proportions du palais projeté par Pierre Lescot furent doublées, et, à la mort de Lemercier, qui avait construit la façade qui regarde les Tuileries, Levau lui succéda dans la surveillance des travaux.

(1) Sauval, *Histoire des antiquités de la ville de Paris.*
(2) Voltaire, *Histoire du Parlement de Paris.*

Cependant Louis XIV était monté sur le trône, et Colbert était devenu surintendant des finances. On arrêta de nouveau les constructions. L'ensemble du palais paraissait mesquin au roi, et ne répondait pas aux idées grandioses qu'il s'en était formées. De nouveaux plans furent commandés aux artistes, c'est ce que M. Vitet appelle le triomphe du genre colossal.

A cette époque, florissait à Rome un certain chevalier Bernin, *il cavaliere Bernini*, dont la réputation, portée sur les ailes de la renommée, avait passé les Alpes et était venue jusqu'à Paris. Déjà le cardinal Mazarin avait employé tout son pouvoir auprès du pape pour engager l'artiste à venir en France, mais inutilement. Louis XIV fut plus heureux. Il envoya au Bernin un lettre autographe, que son ambassadeur, le duc de Créqui, se chargea de porter à son adresse. Traiter avec le grand roi, avec Louis XIV, de puissance à puissance! triomphe inespéré pour l'orgueil d'un artiste. Mais il ne fallait rien moins que cela pour décider le Bernin. Il arriva, ses cartons remplis de plans plus ou moins parfaits, — plutôt moins que plus, dit la chronique; — mais la réputation de l'auteur leur donna peut-être le mérite qu'ils n'avaient pas, et le chevalier passa d'emblée au rang de grand génie. La cour entière s'exclama, se récria, s'extasia, — de confiance, — comme il arrive souvent. La cour entière, avons-nous écrit, c'est trop dire, car quelques gens sensés, et de ce nombre était Colbert, s'aperçurent bientôt que le talent du Bernin n'était pas à la hauteur de sa réputation: ils s'en aperçurent d'autant mieux, qu'ils avaient en ce moment sous les yeux les plans d'un jeune artiste français, Claude Perrault, dont la réputation n'était pas à la hauteur du talent. Mais comment triompher d'un engouement que Louis même partage? Comment vaincre l'opinion? De moins hardis y eussent renoncé, de moins habiles y eussent échoué. Mais Colbert était aussi hardi qu'habile, et Colbert réussit. Attaquer la difficulté de front, il n'y a pas à y penser, la ruse seule est de jeu; il faut que le Bernin lui-même se fasse le complice de ses ennemis; il faut que le Bernin abandonne librement la place à son rival.

Aussitôt s'organise autour du chevalier une conjuration d'un nouveau genre, dont nous livrons le secret aux vaudevillistes en quête d'un sujet. Ce n'est ni par des critiques, ni par des railleries que les conjurés attaquent le Bernin, c'est par des marques d'une admiration enthousiaste. Colbert place auprès de lui un rusé coquin, — Mascarille dérobé au répertoire de Molière, — qui le vole sous prétexte de conserver des reliques du grand homme. La nuit, une sérénade plus bruyante que mélodieuse l'éveille au milieu de son premier sommeil. A table, le maître d'hôtel fait enlever les mets qu'il préfère, parce que ces mets ne conviennent pas à son estomac. Le chevalier veut-il fuir son logis, des disciples improvisés l'attendent à la porte et l'écrasent des témoignages de leur enthousiasme. Prend-il un carrosse pour se rendre chez le roi, le cocher lui-même sait son nom et ne l'appelle que le grand, le célèbre Bernin! (1)

(1) « Chaque ville où il (Bernin) mit les pieds lui offrit des compliments et des présents. Des gens du roi lui apprêtaient à manger sur sa route, et quand il s'approcha de Paris, un maître d'hôtel de Sa Majesté, M. de Chantelou, qui avait visité l'Italie et parlait bien l'italien, fut envoyé jusqu'à Juvisy pour le recevoir, lui tenir compagnie, et le suivre partout où il irait. On le logea dans l'hôtel de Frontenac, qu'on avait fait meubler pour lui. Outre les meubles de la couronne, on lui donna une table bien servie, et des gens à ses ordres. » (M. Vitet.)

Notre chevalier était doué d'une dose suffisante d'amour-propre; il était Italien! mais quelle est la satisfaction qui se payerait aussi cher? Au bout de quelques mois, il demandait son congé à Louis XIV, qui lui envoyait un brevet de 12,000 livres de pension annuelle, et Colbert chargeait Perrault de lui porter lui-même 3,000 louis d'or. Ce dernier trait était peut-être de trop, c'était la vengeance après la justice.

Le Bernin une fois parti, Perrault se mit à l'œuvre; les travaux auxquels le Bernin avait présidé furent détruits, et bientôt s'éleva la célèbre colonnade destinée à perpétuer le nom de son auteur.

Mais voilà que tout à coup l'achèvement du Louvre rencontra un nouvel obstacle; cet obstacle ce fut Versailles, la grande préoccupation de Louis XIV, Versailles, et son palais, et ses jardins, et ses cascades. Encore une fois le Louvre fut délaissé, abandonné aux seigneurs et aux artistes qui y établirent leurs écuries ou leurs ateliers. Le duc de Nevers installa ses chevaux dans la salle où l'on admire aujourd'hui les sculptures de la renaissance; MM. de Champlot et de Tessé leurs voitures dans la salle des moulages. En même temps se groupaient autour du Louvre, comme la mousse ou les herbes parasites, au pied des vieilles constructions, des boutiques, des échoppes aux industries douteuses, dont la place du Carrousel pouvait encore nous donner un souvenir, il y a quelques années.

Quant aux réparations, pouvait-il en être question? Après Versailles, Marly, le grand et le petit Trianon, ces grands monuments dont il reste si peu de chose, n'absorbaient-ils pas toutes les ressources du budget?

Ce n'est pas que de temps à autre, — dans un jour de raison, — on ne remît sur le tapis la grande question si souvent reprise et si souvent oubliée de l'achèvement du Louvre. Sous Louis XV, Gabriel reçut l'ordre de donner aux diverses parties du monument l'harmonie qui leur manquait; en 1728, Desgodets proposa un plan général pour l'achèvement du château. Mais toutes ces belles idées restèrent à l'état de projet, et les habitudes étaient si bien prises, que quand M. de Marigny voulut, en 1755, détruire les masures qui salissaient le Louvre et faire déloger ses habitants, il n'y réussit qu'à moitié.

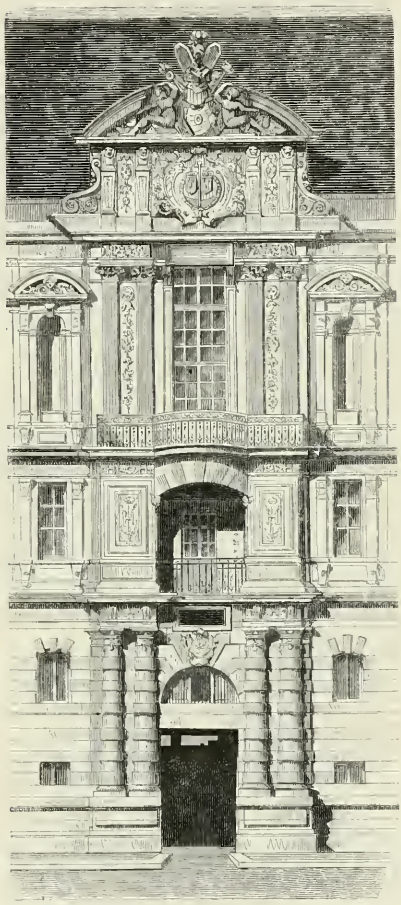
La République n'admettait pas de semblables transactions, et en 1792, le Louvre se trouva enfin libre; mais presqu'en même temps un décret le consacrait à l'étude des beaux-arts, et quelques années après, le premier Consul en faisait un musée, tandis que plusieurs de ses salles étaient réservées aux séances des corps savants. C'est la cinquième et dernière transformation du Louvre, espérons que ce sera la dernière. Pendant le Consulat et l'Empire, ses riches collections s'enrichirent encore des chefs-d'œuvre enlevés aux galeries étrangères; il est vrai qu'en 1815 sonna l'heure des restitutions, et, sous ce mot élastique de restitutions, les armées alliées comprirent plus d'une fois la spoliation et le vol.

Cependant Napoléon Ier, à qui aucune grande idée ne pouvait être étrangère, avait, lui aussi, entrepris de terminer le Louvre, c'est-à-dire de le relier aux Tuileries; mais une difficulté qui avait déjà arrêté ses prédécesseurs le préoccupait: c'était le défaut de parallélisme entre les façades des Tuileries et du Louvre qui regardent la place. Déjà, pour masquer cette imperfection, on avait élevé devant la grille des Tuileries l'arc de triomphe que couronnent les chevaux du Carrousel; le défaut restait néanmoins sensible. En 1806, MM. Percier et Fontaine présentèrent un plan à l'Empereur, puis les préparatifs des

guerres contre l'Europe et la chute de l'Empire paralysèrent ces bonnes résolutions

Pendant la Restauration et la monarchie de Juillet, le projet fut de nouveau soumis aux Chambres, mais l'économie leur fit toujours refuser les crédits demandés.

Enfin, plus hardi que ses prédécesseurs, le Gouverne-



Le pavillon de la Bibliothèque.

ment provisoire décréta, le 24 mars 1848, l'expropriation de tous les immeubles qui obstruaient la place du Carrousel. L'Assemblée constituante, saisie du projet d'achèvement du Louvre, se borna à faire ce qu'avait fait le Gouvernement provisoire, et son exemple fut suivi par l'Assemblée législative.

Il était donc donné à Napoléon III d'accomplir l'œuvre de sept siècles. Un décret du 23 décembre 1851 ordonna l'achèvement du Louvre. En même temps, la restauration de la galerie du vieux Louvre qui fait face à la Seine s'achevait sous la direction intelligente de M. Duban.

Cette restauration est complétée aujourd'hui par la pose d'une grille en fer plein, en dehors du petit fossé qui précède le monument. Le fronton du pavillon *Lesdiguières*, qui fait face au pont des Saints-Pères, reçoit une horloge qui est une œuvre d'art, et sa fenêtre est ornée d'un balcon en fer poli et doré d'un effet très-remarquable. Il en est de même du pavillon *de la Bibliothèque*. Sous l'arcade du balcon, on voit en outre, entrelacées avec goût, des fleurs de lis, la lettre H (ce pavillon date de Henri IV) et une épée soutenant une couronne, avec la devise : *Duos protegit unus*. Enfin, *la galerie des Antiques* se distingue encore par un nouveau luxe et une nouvelle richesse d'ornementation. Sur le balcon de Charles IX, séparée par une profonde embrasure, s'ouvre une porte vitrée que surmonte un écusson aux armes de France et de Navarre, soutenu par deux anges en demi-bosse. La voûte de l'arcade est enrichie de médaillons représentant les attributs des sciences et des arts, et sur les parois des embrasures se détachent en or les chiffres de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Rien de plus merveilleux que ce travail!

Quant aux travaux d'achèvement qui consistaient à fermer le Carrousel par une galerie parallèle à la rue de Rivoli, reliant au nord les Tuileries au Louvre, et à élever deux ailes nouvelles en regard des anciennes galeries, ils ont été conduits par MM. Visconti et Lefuel, avec une telle rapidité que l'on peut considérer le monument comme terminé. Déjà le pavillon de Rohan, débarrassé des échafaudages qui le cachaient aux regards, nous apparaît avec sa décoration un peu lourde, mais riche et d'un goût irréprochable. La galerie de Rivoli s'élève comme par enchantement, et les constructions latérales montrent déjà leur faîte au-dessus des deux galeries.

Dès aujourd'hui, on peut donc juger de l'ensemble du monument et discuter la pensée qui a présidé à son achèvement. Mais il est bien entendu que la critique n'exclut pas notre admiration pour un palais unique dans le monde, et par ses dimensions, et par la beauté de son exécution. Cette réserve nous permettra donc de nous exprimer avec plus de franchise.

Or, plusieurs plans avaient été proposés, on s'arrêta à celui qui, par deux ailes en retour, faisait disparaître à peu près, ou du moins rendait moins apparent, le défaut des deux façades des Tuileries et du Louvre. Mais, de la sorte, la place du Carrousel se trouve rétrécie, amoindrie, elle perd la royauté que nulle autre ne lui disputait, la majesté de sa grandeur. On se demandera peut-être si Napoléon Ier eût approuvé un pareil projet.

« Il n'y a de beau, disait-il, que ce qui est grand; l'étendue et l'immensité peuvent faire oublier bien des défauts.»

Et ce n'était pas non plus la pensée du Bernin, du Bernin dont nous avons attaqué l'orgueil plutôt que le talent.

On lui objectait toujours le défaut de parallélisme :

« Qui saura qu'il existe, répondit-il, quand une fois les maisons seront par terre? Il n'y aura que les oiseaux qui s'en apercevront. »

Ch. WALLUT.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION [1].

LE COQ ET LA POULE.

L'école de Salomon. Le cèdre et l'hysope. Le lion et le coq. Supériorité de celui-ci. Le cuisinier et le renard. Les poules de Fontainieu. Histoire du coq. Une expérience : *Deux coqs vivaient en paix.* Boileau et La Fontaine. La poule, modèle des mères. L'épervier. Les œufs de cane. Le coq et la poule, premiers agents de la civilisation. Le coq gaulois. Le bonheur à la basse-cour. Moralité.

Salomon, le plus sage des rois et le plus savant des hommes, après avoir tout étudié, tout approfondi, a fait deux belles découvertes ; il a dit que *tout était vanité*, d'abord ; ensuite, il a reconnu que tout était égal à tout dans la création, que le cèdre et l'hysope, l'éléphant et le ciron avaient la même valeur : seulement, a-t-il ajouté, *le lion mort ne vaut pas le moucheron vivant.*

Cette philosophie devrait être celle de tous les hommes. Il n'en est rien pourtant ; les préjugés de l'école ont créé

Renards dans une basse-cour. Dessin de Chérelle. Gravure de Gérard.

les préférences et les comparaisons, et les meilleurs esprits sont devenus esclaves de la routine.

Comparez pour juger, crient les maîtres, oublieux de Salomon ; et les écoliers comparent et jugent ; ils dédaignent l'humble hysope et ne regardent plus que le chêne superbe ; ils admirent l'éléphant et se garderaient bien de prendre un microscope pour observer le ciron.

Partant du même principe, les maîtres de l'histoire naturelle ont établi d'énormes différences entre les êtres et les produits de la création. S'ils rencontrent sur leur chemin l'hysope, ils la désignent ainsi, *petite plante*, et tout est dit ; s'ils rencontrent le cèdre, oh ! alors, la phrase déborde, la période se déroule, la page se multiplie, le livre se forme ; on ne saurait écrire trop de choses sur le cèdre ; on dirait que la création du cèdre a coûté de grands efforts à Dieu, et que l'hysope a été mise au monde sans aucune peine ; de là viennent une attention et une admiration relatives, car on n'estime la valeur d'une chose qu'après avoir pesé le travail qu'elle a coûté à son auteur.

Je l'avoue humblement, je n'appartiens pas à cette école d'observateurs ; je tiens à être le disciple du sage auteur de l'*Ecclésiaste* et des *Proverbes*. Je crois que le ciron n'a pas coûté plus de peine au Créateur que l'éléphant, et que le premier est aussi admirable dans sa petitesse infinie que le second dans son immensité ; je crois que la baie invisible qui, portée sur l'aile des vents féconds, a planté l'hysope, est aussi mystérieuse et aussi émouvante dans

(1) Voyez la table du tome XXI et la table générale.

ses secrets que la tige qui a fait le cèdre, et que le grain de sable a autant de poids dans la balance de Dieu que le Caucase ou le mont Blanc.

Ainsi, en abordant un sujet vulgaire, comme l'indique le titre de ce chapitre, j'éprouve autant de frayeur que si j'allais traiter la grande géologie du Mosasaurus et du *Dynotherium giganteum*, laquelle aura son tour aussi. L'admiration pour l'œuvre créée doit être toujours la même ; seulement il est permis à l'observateur d'étudier les choses et les êtres de la nature, au point de vue de l'utilité profitable à l'homme. Il est permis de préférer le pommier au cèdre et le bœuf à l'éléphant; mais, en dehors des profits retirés par l'égoïsme humain, on doit avoir pour toute chose créée une égale admiration.

Le naturaliste Saavers, dans son histoire taxidermique, appelle le coq *le lion des oiseaux*.

Malgré notre déférence pour Saavers, nous osons ne pas adopter cette définition; elle ne rend pas assez de justice au coq. Le courage de cet oiseau mérite mieux.

Je crois, avec conviction, que le coq est plus courageux que le lion.

Certes, personne ne rend plus d'hommages que moi, à ce magnifique quadrupède, empereur du désert, à ce puissant animal qui a l'Atlas pour palais, et porte sur son noble front toute la sauvage majesté de sa nature natale ; mais, à l'exemple des illustres héros historiques ou fabuleux, le lion éprouve parfois des craintes puériles; le lion connaît la peur, comme le brave Romain et le brave Gaulois.

Bayard craignait les arquebuses à croc ; Louis IX craignait le feu grégeois, au dire de Joinville ; Ajax craignait la nuit; Hector craignait Achille ; le Romain craignait le dieu Pan; le Gaulois craignait la chute du ciel.

Après tant de héros, on peut ajouter, sans blesser la dignité du lion, que cet intrépide locataire de l'Atlas craint trois choses : le bruit de la mer, le serpent et le chant du coq.

Pour le bruit de la mer et le chant du coq, je suis contraint de m'en rapporter aux assertions des autres, n'ayant jamais eu moi-même l'honneur d'observer un lion libre, devant une mer orageuse ou sur le seuil d'une basse-cour ; mais j'affirme, par expérience, sa peur du serpent.

En 1844, mon ami Barthélemy Lapommeraye, directeur du cabinet zoologique de Marseille, reçut un superbe lion destiné à la ménagerie de Paris, et le garda quinze jours.

Quand Barthélemy Lapommeraye recevait un de ces hôtes, il avait toujours la bonté de m'envoyer un billet d'invitation à ses matinées zoologiques. Comme j'étais le seul invité, je pouvais faire mes petites expériences, sans craindre les contradictions des voisins.

Un jour, je décrochai du mur du Musée un énorme serpent, très-bien empaillé par le procédé taxidermique d'Adamson, et je le plaçai doucement, pendant le sommeil du lion, à deux pieds de la cage, et disposé comme une colonne torse horizontale. Cela fait, je réveillai mon lion.

Le monarque captif ne me fit pas l'honneur de se réveiller en sursaut, comme un bourgeois effaré ; il ouvrit l'œil gauche, puis le droit, s'étira mollement, comme un paresseux appelé par le travail ; montra les quarante dents de sa mâchoire dans un bâillement de caverne, et se mit enfin sur ses quatre pieds.

Son premier regard tomba sur moi ; il devina sans doute que j'avais fait du bruit pour le réveiller, et un mouvement dédaigneux d'épaules me dit : Il valait bien la peine de quitter mon sommeil pour cet atome à deux pieds!

C'était humiliant. Je comptais sur mon reptile empaillé pour me venger de ce royal mépris.

Le lion fit tout à coup un mouvement convulsif d'une vivacité extraordinaire, et poussa une plainte qui semblait sortir du clavier d'un orgue de cathédrale. Il venait de découvrir le serpent.

Sa crinière se hérissa ; ses yeux d'or prirent des teintes sombres : son mufle se contracta et découvrit la mâchoire supérieure ; un frisson courut sur tout son corps. Puis le mouvement de la vie s'arrêta ; une terreur glaciale l'avait pétrifié.

Sans entrer dans de plus longs détails, qui seraient déplacés sous le titre de ce chapitre de basse-cour, je conclus, par observation, que le lion connaît la peur. On peut dire encore, pour excuser ce héros quadrupède, que cette terreur à l'endroit du serpent est purement nerveuse, ou bien que ce noble animal, ennemi de la ruse et de la perfidie, éprouve une antipathie instinctive devant un monstre qui rampe, se traîne, se tord, ondule, siffle, et ne rappelle rien de connu parmi les êtres de la création.

Le naturaliste Saavers a donc commis une erreur en voulant flatter le coq. Ce noble bipède ne craint rien, et ne recule devant aucun ennemi. S'il épouvante le lion, c'est que son chant est une fusée de notes héroïques qui révèlent un cœur indomptable et semblent chanter une victoire certaine avant le combat. Au milieu de la nuit, lorsque tous les animaux se taisent par peur, dorment par besoin ou rôdent sournoisement, le coq seul entonne sa brillante cavatine, pure de tout alliage fanfaron, et semble dire, dans les périls des ténèbres, qu'il veille pour le salut de tous. Que fait le lion aux mêmes heures? Il marande en tapinois; il va s'accroupir et se mettre en embuscade devant l'abrenvoir des gazelles ; il se garde bien de hurler, de peur d'attirer à lui une meute de tigres ou une colonie d'éléphants. Tout l'avantage est en faveur du coq, n'en déplaise à Saavers.

De la pointe du bec à la pointe des ergots, le coq révèle son naturel courageux : jamais sa crête rouge ne pâlit, jamais son allure fière ne change ; il est toujours prêt à l'attaque et à la défense ; toujours, à la fois, sentinelle vigilante et soldat intrépide. S'il cueille lestement un grain de mil, c'est pour obéir à un vulgaire besoin de la nature, mais tout à coup il relève la tête, il regarde, il écoute, il agite ses ailes splendides ; le plus court des repas assouvit sa faim ; on retrouve même chez lui l'austère sobriété des héros accomplis.

Doué des facultés les plus belliqueuses, le coq ne demande pas mieux que de passer sa vie au milieu des soins de sa famille ; mais il a, dans ses instincts, le sentiment de sa destinée fatale; il sait qu'il est entouré de périls et que sa famille est le perpétuel approvisionnement des gourmandises humaines; voilà ce qui lui donne cette physionomie de perpétuelle inquiétude et cette pose de chevalier galant, toujours prêt à entrer en lice, et se chantant toujours à lui-même la fanfare du tournoi.

Ainsi, les dons les plus précieux, la beauté, la grâce, la force, le courage, l'intelligence, la loyauté, ne peuvent écarter les soucis et les malheurs en ce monde.

Le coq a de graves motifs d'angoisse continuelle ; d'abord, il a toujours un couteau de Damoclès suspendu sur sa crête ; c'est un danger personnel, et, pour lui, c'est le moindre. Une nombreuse famille est confiée à sa garde, famille exposée aux convoitises domestiques et aux attaques de l'extérieur : pendant le jour, il y a péril du côté de la porte ; pendant la nuit, du côté de la brèche. Deux ennemis le menacent sans cesse, le cuisinier et le renard. Contre l'ennemi intérieur, le courage et la défense sont inutiles ; il faut se résigner, se voiler la tête de ses ailes

et prendre le deuil. Contre l'ennemi extérieur, c'est autre chose : on ne se résignera pas.

Que de combats héroïques les étoiles ont éclairés dans les basses-cours, et qui n'ont été racontés par aucun bulletin!

Par une nuit sombre, et, comme dit le poëte, par les *silences favorables de la lune*, un renard ingénieux a ouvert sa tranchée sous les murs d'un poulailler ; il s'est ménagé un chemin creux en travaillant à la sape, et, favorisé par un terrain mou, il est sur le point de faire irruption dans la place.

Les poules dorment, le bec sous l'aile, avec l'heureuse insouciance de la stupidité.

Le coq vigilant ne dort pas, lui ; jamais sentinelle avancée n'a prêté l'oreille aux bruits mystérieux avec plus d'attention. Il écoute, immobile comme l'ibis, le travail souterrain de l'ingénieur ; et, ne comptant que sur lui pour combattre l'ennemi, il ne sonne pas l'alarme et ne dérange aucun sommeil.

Tout à coup un bruit sinistre trouble le calme de la nuit ; la mine a éclaté.

Les poules se réveillent en sursaut ; le renard tombe sur la famille, comme le loup sur un troupeau ; on entend un horrible fracas, formé de battements d'ailes et de cris de désolation ; c'est la miniature, en basse-cour, d'une ville prise d'assaut.

On a vu des héros abandonner une ville ainsi surprise de nuit par un ennemi implacable ; on a vu le brave Énée fuir Ilium : le coq, seul défenseur d'une place faible, est plus courageux que le fils d'Anchise et de Vénus ; aurait-il vingt issues ouvertes pour s'envoler, il resterait au champ d'honneur ; il ne reculerait pas devant le tigre et le vautour ; il ne fera donc pas au renard l'honneur de le craindre. Il se précipite sur le bandit nocturne avec l'impétuosité de l'hippogriphe ; il plane sur lui ; il le déchire avec ses ergots de fer ; il darde son bec sur son museau pour lui arracher les yeux ; il l'épouvante avec des cris rauques et stridents, qui semblent sortir de la poitrine d'un lion, et non du gosier d'un oiseau. Le renard, étourdi par cette défense, et tout meurtri de coups d'ailes, d'ergots et de bec, abandonne la basse-cour, tête basse, traînant sa large queue, et se promettant bien de n'attaquer désormais que des basses-cours dépourvues de coqs. Une vive agitation succède à cette bataille ; les poules, toutes tremblantes, rajustent leur plumage dévasté ; le coq se pose fièrement sur un perchoir, et annonce lui-même sa victoire aux fermes et aux villages voisins.

Lorsque le renard ne trouve que des poules, il exerce des ravages affreux ; il égorge tout ce qui tombe sous ses dents ; il se repaît de sang et de chair fraîche, et, après cette orgie de bandit, il songe encore au lendemain, et emporte d'abondantes provisions dans son terrier.

La fable a donné au renard une haute réputation de finesse, que la Bible ne donne qu'au serpent. Tous les animaux sont doués d'un instinct merveilleux, qui est une finesse toujours exercée au profit de leurs besoins. Le renard n'est pas plus fin qu'un autre animal, et la nature lui a donné une queue énorme et lourde, qui fait beaucoup de bruit dans les hautes herbes et les broussailles, et lui rend ainsi un mauvais service, lorsqu'il veut employer ses ruses à l'attaque d'un gibier. De son côté, le coq, dont l'ouïe est merveilleuse, entend onduler de très-loin la queue du renard, lorsqu'il se promène en plein jour au milieu de ses poules, et alors il pousse un cri d'alarme, dont le sens n'est pas compris par les poules stupides et gloutonnes ; elles continuent à fonctionner du bec à travers champs, et le coq, bon époux au fond, se voit contraint à les chasser vers l'habitation voisine, où la présence de l'homme donne toute sécurité.

Dans un long séjour que j'ai fait au château de Fontainieu, magnifique propriété du comte Jules de Castellane, j'ai observé, entre autres faits d'histoire naturelle, une assez curieuse histoire de coq.

Une nombreuse compagnie de poules avait pris l'habitude d'aller en maraude sur la lisière d'un grand bois de pins très-touffus, et dont les étroites semites étaient hérissées de genêts, de câpriers, de saxifrages, d'immortelles et d'une foule d'autres plantes ou fleurs sauvages sans noms. Le coq, *vir gregis*, conducteur ou homme de ce troupeau, paraissait fort contrarié de cette école buissonnière ; mais, avec cette galanterie complaisante dont il est le modèle peu imité, il faisait taire ses justes craintes pour ne pas troubler les plaisirs innocents de sa famille vagabonde. Tout alla bien pendant un certain temps, et rien ne paraissait devoir justifier les appréhensions du vigilant oiseau.

Un renard, *par l'odeur alléché*, un vieux bandit, qui perdait son temps la nuit à rôder autour d'un poulailler gardé par des oies, comme le Capitole, conçut le hardi projet de faire en plein midi la chasse que ses pareils ne font ordinairement que dans les ténèbres. Il descendit des sommets du bois avec la précaution d'un vétéran, s'abrita dans sa marche sous les massifs d'herbes qui croissaient dans les intervalles des pins, et, arrivé sur le domaine des poules, il guetta la plus aventureuse, et la saisit avec une adresse si prompte, que l'agonie et la mort furent instantanées, et qu'aucun cri délateur, aucun appel de secours n'arrivèrent aux oreilles du coq.

A l'heure si précoce et proverbiale du coucher des poules, le coq sonna la retraite, et en voyant défiler sa compagnie, il donna des signes évidents d'inquiétude : une poule manquait à l'appel.

Sur le seuil de la basse-cour, l'oiseau vigilant fit entendre des gammes funèbres, et toutes nouvelles dans le répertoire musical des coqs... Peine perdue ! le fermier stupide ne comprenait pas le gaulois ; il imposa silence au chanteur, comme fait le parterre à un ténor qui chante faux, et ferma la porte de la basse-cour.

Le lendemain, les poules étourdies reprirent le chemin du bois, malgré les avis réitérés du coq. Ce jour-là, le noble gardien redoubla de vigilance, et fit tous ses efforts pour empêcher les folles maraudeuses de s'éparpiller trop loin de ses regards ; mais il eut beau se multiplier sur tous les points dangereux où s'aventuraient ses compagnes, une seconde manqua le soir à l'appel. Le renard avait réussi deux fois.

Le coq renouvela ses plaintes à l'entrée de la basse-cour, et se révolta même contre le fermier, comme pour lui démontrer, par une désobéissance inusitée, qu'il y avait eu péril dans la demeure, et que bonne garde devait être faite aux environs.

Le fermier s'obstina dans sa stupidité.

Alors le coq, n'ayant plus confiance qu'en lui-même, prit une résolution énergique ; il mit de côté les égards et la tolérance, et se conduisit comme un de ces chiens de troupeaux, qui, sur les grandes routes, font une police active à l'arrière-garde des brebis, et traitent avec une dureté intelligente les vagabonds et les traînards. Notre coq étendit ses ailes, manœuvra des ergots et du bec, poussa de petits cris inconnus de ses sultanes, et leur barra violemment le chemin du bois.

Les poules ne comprenaient rien à ce changement de

caractère, et regardaient leur seigneur et maître d'un air de stupéfaction. Quelques-unes, voulant user des priviléges du favoritisme, osèrent violer la consigne et franchir la limite que leur traçait un bec impérieux ; mais le coq leur donna un châtiment si sévère, que force dut rester à la loi. La compagnie rebroussa chemin, en gloussant contre l'arbitraire, et, quelques instants après, les étourdies avaient tout oublié ; elles picoraient dans un domaine sûr, à l'abri des renards ravisseurs.

La semaine suivante, le fermier, traversant le haut du bois pour cueillir des champignons, aperçut des tronçons d'ailes sanglantes sur les broussailles. Examen fait, il reconnut des plumes de basse-cour, et appartenant même à l'espèce des poules dites de Barbarie. Ce fut un trait de lumière. Il se rappela les deux révoltes du coq, et il lui aurait fait volontiers des excuses, si elles avaient pu être comprises. Un crime de renard était écrit sur ces traces de carnage. Il fallait venger la société de la basse-cour.

— C'est trop fort! s'écria le fermier ; les renards ne se contentent plus de la nuit ; ils assassinent en plein jour ! Je ferai un exemple.

En effet, il choisit quelques poules dociles, les lia par les pattes à la racine des pins, dans le plus épais du bois, et, selon les traditions romaines du chasseur marseillais, il se construisit un petit *poste* de feuillages, et s'y blottit, le fusil en main.

Le renard prouva ce jour-là que sa réputation de finesse est usurpée, et que la fable n'est pas une histoire ; il donna dans le piége, comme un loup. C'était le fermier qui s'était fait le renard de la fable ; il ajusta l'assassin au moment où il cueillait en passant des feuilles amères, comme un gourmet qui prend de l'absinthe avant le repas, et il l'étendit roide mort.

Le renard n'obtint pas les honneurs de la sépulture ; son cadavre fut cloué au tronc d'un pin, sur le lieu même du crime, pour servir de leçon et d'épouvantail aux confrères gloutons.

Voilà pourtant le noble animal (il ne s'agit pas du fermier) qui sert aux amusements barbares de quelques désœuvrés, et dans un pays qui nous a donné la loi Grammont, loi sage qui protége l'animal contre l'homme! Comment se fait-il que les Anglais, ces hommes si graves, si raisonnables, si logiques, aient inventé ou perfectionné les combats de coqs? J'ai fait cette question à toute l'Angleterre ; l'Angleterre ne m'a rien répondu de satisfaisant.

C'est qu'il n'y a rien à répondre, dans ce pays, inventeur de la loi Grammont.

Cela est, parce que cela est.

Il est défendu de maltraiter les animaux, mais il est permis de faire massacrer un coq par un coq, à 2 schellings le billet.

Ces mêmes Anglais feraient-ils battre ainsi deux chevaux dans un cirque, pour amuser les niais?

Oh, non ! ils établissent une énorme différence entre les êtres de la création. Il y a des animaux respectables et d'autres qui ne le sont pas. Le coq n'est pas *gentleman*.

S'il s'agit d'établir des titres de noblesse, le coq doit être regardé comme le plus noble des animaux ; il a mérité l'attention des législateurs, des philosophes, des poëtes; son histoire est à méditer.

Chez les anciens Perses, nous trouvons le coq passé à l'état de dieu. Les Perses regardaient cet oiseau comme le principe de la vie, et affirmaient qu'il était fils du soleil. Chez les Chaldéens, peuple d'astronomes, on entourait d'hommages ce chantre éclatant, qui saluait le lever du soleil comme Memnon.

Dans la *Théogonie* d'Hésiode, le coq est consacré au soleil. Les peuples, qui à défaut de révélation adoraient l'astre du jour, n'ont trouvé dans la nature que cet oiseau pour les cérémonies de leur culte et le service de leurs autels.

Chez les Grecs, le coq était regardé comme l'emblème mystérieux de la santé, de la force, de la vie. On le sacrifiait à Esculape pour obtenir la guérison. Socrate, empoisonné par la ciguë et se sentant mourir, ordonna, par dérision, à ses serviteurs de sacrifier un coq au dieu de la médecine, au fils d'Apollon. Ainsi voilà l'histoire mythologique du coq mêlée à l'histoire du plus grand philosophe de l'antiquité.

Chose digne de remarque ! Jean-Jacques Rousseau a établi un beau parallèle entre la mort de Socrate et la mort du Christ. *Si la mort de Socrate est celle d'un sage, la mort de Jésus-Christ est celle d'un Dieu.* Voltaire s'est même fort égayé de cette phrase, ce qui ne diminue en rien sa beauté, et ce qui diminue beaucoup Voltaire. Or, dans toutes les vieilles peintures de la sainte Passion du Calvaire, nous retrouvons le coq ; il étend ses ailes, il entonne son chant sur un coin de l'arbre de la croix, ou sur une branche du jardin des Oliviers. Touchante allusion à la parole : *Priusquam gallus cantet, ter me negabis* : « Vous me renierez trois fois avant le chant du coq. » L'apôtre timide renia trois fois, et tout de suite le coq chanta, *et continuo gallus cantavit.*

Si nous passons maintenant chez les sauvages peuplades africaines qui habitent les oasis du grand désert, entre le Fezzan et la Négritie, nous retrouvons le culte du serpent et du coq, et de grossières peintures sur laine représentant ces deux animaux. Cela se conçoit très-bien ; les peuples qui vivent dans le terrible voisinage des lions sont amenés naturellement à rendre hommage à l'oiseau qui épouvante ces formidables quadrupèdes :

Metuenda leonibus ales,

comme dit ce bel hémistiche, qui est un proverbe latin.

Au reste, les poëtes se sont mis en grands frais de style et d'images pour célébrer la beauté, la grâce et la vigilance du coq. On l'appelle partout « l'oiseau martial, l'oiseau belliqueux, l'oiseau vigilant, » *vigil, martius, belliger.* Le divin Virgile lui consacre un de ces admirables vers, comme il les fait tous, un de ces vers euphoniques, dont toutes les notes mélodieuses forment la gamme du chant du matin :

Excubitorque diem cantu præderat ales.
L'oiseau sentinelle avait annoncé le jour par son chant.

Ovide, Virgile second, aimait ce brillant oiseau ; il l'a bien souvent célébré dans ses vers. Je me rappelle surtout un vers de ce grand poëte, un vers adorable et d'une émouvante vérité, car il exprime la sensation qu'on éprouve, en été, lorsqu'on écoute ce chant qui précède l'aurore, et ne trouble pas le silence des derniers moments de la nuit :

Evocat auroram, nec voce silentia rumpit.

J'en citerai encore un, qui a servi longtemps de citation aux Romains partant pour un voyage. Nous disons,

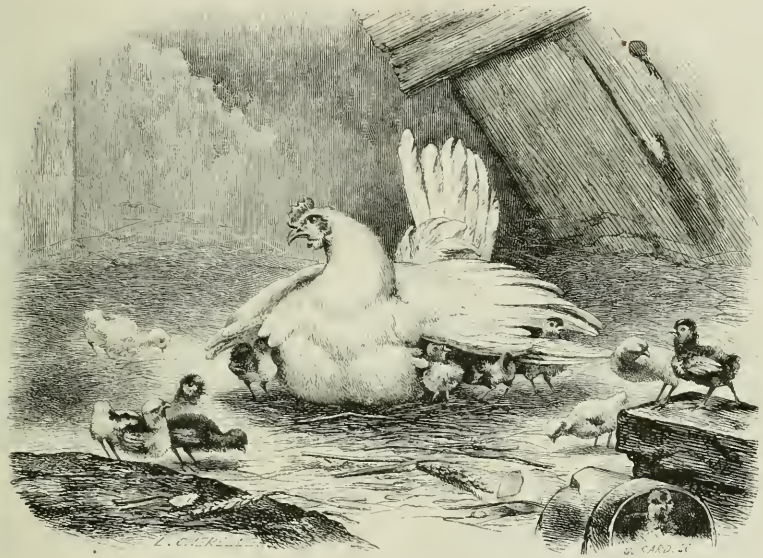
nous, en pareil cas : *Déjà cinq heures du matin avaient sonné à l'horloge de la mairie*; les Romains disaient, en citant Ovide :

Jam dederat cantum lucis prænuntius ales.

Déjà l'oiseau qui annonce la lumière avait donné son chant.

Un poëte moderne, qui a fait les délices de mon adolescence et m'a donné la passion de l'alexandrin agreste, le père Vanière, l'auteur du *Prædium rusticum*, merveilleux enfant des *Géorgiques*, a consacré au coq une foule de beaux vers. Que de fois je me les suis remis en mémoire, lorsqu'à l'âge des illusions d'azur, je marchais au hasard, dans ce délicieux vallon de Gemenos, emprunté par la Provence à la Thessalie! On voyait là, entre deux collines de pins, des chaumières couvertes de tuiles rouges, des moulins à écluses, des usines ombragées et baignées de larges ruisseaux, et devant, sur les grandes herbes, sur les aires ou l'escalier des granges, toujours un coq superbe, radieux, comme un fils du soleil, et toujours prêt à nous annoncer le lever triomphal de son père sur les montagnes de l'Orient.

Si les naturalistes avaient fait leur devoir, en rappelant, comme j'essaye de le faire, les titres de noblesse du coq; si Saavers n'eût pas appelé bourgeoisement cet oiseau *le mari de la poule*, on n'aurait pas vu ces stupides et atroces combats illustrés de paris anglais. On me répondra peut-être que les coqs ne demandent pas mieux que de se battre, et que les spéculateurs forains secondent les instincts de ces oiseaux belliqueux, en leur ouvrant la lice et le champ



La poule et ses poussins. Dessin de Chereile. Gravure de Gérard.

clos. Erreur anglaise; hérésie zoologique. Vous placerez face à face deux lions pour amuser les badauds par un duel; jamais vous ne parviendrez à les faire battre : ils dévoreraient plutôt le belluaire et le public. L'exquise sensibilité du point d'honneur manque au lion, et malheureusement elle existe chez le coq. Deux de ces combattants ailés, qui ne se connaissent pas, qui n'ont aucune rivalité de basse-cour, aucune rancune de jalousie, ne se battraient pas, s'ils se rencontraient par hasard; mais placés en face du public, et excités par une boisson perfide, ils ne veulent pas donner des preuves de couardise, et passer pour des poules; ils s'entre-déchirent en obéissant à ce point d'honneur exagéré. Les bateleurs de pareilles exhibitions n'ont droit à aucune tolérance. Applaudissons-nous de n'avoir eu en France ni combats de coqs, ni combats de taureaux.

Deux coqs vivaient en paix,

dit La Fontaine, et ce fabuliste observateur a raison : il a très-bien étudié les animaux, sauf quelques erreurs inséparables de l'apologue. La campagne de Château-Thierry, patrie de La Fontaine, est charmante; c'est un grand et délicieux paysage, où le poëte enfant a trouvé des révélations, et beaucoup de sujets d'études; vastes provisions de souvenirs agrestes qui suivent l'homme dans ses migrations et que l'atmosphère de Paris n'étouffe jamais. La Fontaine a suivi un cours d'histoire naturelle à l'école de la nature; c'est la meilleure des maîtresses; il a mis ensuite

ses études en action dans une foule de petits drames naïfs et charmants.

La Fontaine a donc affirmé que deux coqs n'ayant aucun sujet de jalousie pouvaient très-bien *vivre en paix*. La suite de l'histoire belliqueuse de ces deux coqs, d'abord si pacifiques, ne prouve rien contre le début. Sans Hélène, Agamemnon et Priam auraient vécu en bons voisins.

Un de mes amis, qui doutait de La Fontaine et de l'amitié de deux coqs sans Hélène, a fait, en 1852, une expérience dans son jardin de Chatou. J'habitais alors ce charmant village, et j'ai pu suivre, pendant tout un été, cette expérience inconnue des bateleurs forains anglais. On a construit un de ces petits enclos à claires-voies que les Latins appelaient *gallinarium*, et on y a enfermé deux coqs.

Sur un poteau voisin, on a inscrit : *Deux coqs vivaient en paix*.

Pendant six mois, les coqs n'ont pas donné un démenti à l'inscription ; ils ont vécu en Oreste et Pilade ; ils ont mangé au même plat ; ils se sont endormis sur le même perchoir.

Ils donnaient même un exemple aux artistes : lorsque l'un des deux chantait, l'autre faisait silence, écoutait avec attention, paraissait approuver la gamme, et attendait la dernière note pour commencer son chant. Ils dédaignaient le duo, l'unisson, le morceau d'ensemble ; cela leur semblait contraire aux convenances de la bonne fraternité. L'un se faisait toujours le public pour l'autre, et ils ne cherchaient pas à s'étouffer mutuellement dans un assaut de voix.

On a fait souvent des tentatives pour les brouiller ; on les prenait pour des hommes : rien n'a réussi. On jetait souvent avec une précaution perfide, et véritablement humaine, des friandises sous le bec d'un coq, pendant que l'autre était éloigné. Il y avait partage ; à la vérité, il n'était pas immédiat ; le premier favorisé mangeait sa part, et ensuite il couvrait son compagnon aux reliefs du festin. J'ai remarqué que certains oiseaux, et notamment les perruches, sont très-portés pour offrir ce qui leur reste d'une friandise, lorsqu'ils sont rassasiés. La perruche a même dans sa voix une note particulière, et dans son bec un mouvement précipité de bas en haut, lorsqu'elle veut faire cette gratification à une compagne. C'est le *prima sibi charitas* appliqué à l'ornithologie. Oserions-nous blâmer cette légère nuance d'égoïsme ? Hélas ! l'animal n'est pas parfait.

Sans doute, nous aurions pu troubler malignement cette bonne harmonie qui régnait entre ces deux coqs ; mais nous avons voulu nous arrêter au premier hémistiche du vers de La Fontaine. Bon La Fontaine ! il avait sans doute fait la même expérience dans quelque jardin de Château-Thierry.

Boileau n'aimait pas La Fontaine ; il n'a pas mentionné la fable dans son *Art poétique*, et n'a pas cité une seule fois le nom du célèbre fabuliste son contemporain. C'est que Boileau, poëte de beaucoup d'esprit et de bon sens, n'aimait pas les animaux, et surtout les coqs. Il avait un cœur sec, le sentiment de la nature lui manquait ; il ne connaissait d'autre campagne que le perron de son libraire Barbin. Une seule fois, Boileau a parlé des coqs, et pour les présenter à l'imagination sous une forme grotesque

> On apporte un potage,
> Un coq y paraissait en pompeux équipage.

Ovide ! Virgile ! Vanière ! ô poëtes de la nature, jamais vous n'auriez trouvé du latin pour humilier ainsi les radieux oiseaux d'Apollon !

Nous n'avons plus, il est vrai, sur nos tables l'innocente nourriture de l'âge d'or ; nous avons des exigences gastronomiques qui nous font exercer notre faim sur la chair des oiseaux, et même des coqs ; mais contentons-nous de les manger, ne les insultons pas, ne les humilions pas. Déplorons notre civilisation d'âge de fer, qui nous fait dédaigner le laitage et les racines, et nous oblige à tuer pour vivre !

La poule est l'antithèse vivante du coq. C'est, sans doute, une loi mystérieuse de la nature qui a établi cette énorme différence morale et physique dans la même espèce. Peut-être le coq a-t-il été créé pour donner à l'homme des leçons de sagesse domestique. Qui sait ? les conjectures sont permises : essayons-en une. L'homme est inférieur à la femme en beauté, en grâce, en charme, en sensibilité, en intelligence, et pourtant l'homme se conduit, en général, assez despotiquement envers la femme, et lui impose les défauts qu'elle a. Par contraire, le coq a pour lui la beauté, la grâce, la force, le courage, la noblesse, toutes les qualités enfin qui manquent à la poule, et cependant que de soins exquis, que d'attentions conjugales, que de prévenances touchantes, que d'égards domestiques, que de savoir-vivre chez ce merveilleux oiseau ! Il n'aurait qu'à se montrer pour plaire ; cela ne lui suffit pas. Il fait bon marché de tous ses avantages. Adonis, il devient le plus attentif, le plus obéissant, le plus soumis des esclaves, tout comme s'il était un monstre de laideur, et contraint à faire oublier ses défauts physiques par de touchantes vertus.

Je crois, sans avoir la prétention de l'affirmer, que tous les animaux ont été créés pour donner des leçons à l'homme. L'écolier reste aveugle, sourd et ingrat !

On ouvre un dictionnaire, ou un ouvrage d'histoire naturelle, à l'article *Poule*, et on y trouve cette admirable définition, si instructive pour les lecteurs. — Poule. *C'est la femelle du coq. Cet oiseau est d'un naturel timide ; il est très-utile à l'homme et aux habitants des campagnes. Une poule de bonne race pond régulièrement un œuf tous les deux jours. La chair de la poule jeune est très-délicate. Les Orientaux la font cuire avec du riz. On nomme ce plat* pilav, *ou* pilau (*voyez* Pilau).

Nous voilà bien avancés !

Si les femmes avaient besoin de leçons d'amour maternel, chose impossible, elles prendraient leur modèle chez une de ces bonnes mères de la race gallinacée ; une de ces mères attentives, soigneuses, vigilantes, désintéressées, qui couvrent leurs poussins de leurs ailes, de leurs regards, de leur amour. Il n'y a pas un plus touchant tableau, et, comme il est très-vulgaire, nous ne daignons pas le regarder. Les basses-cours sont indignes de notre attention.

Accompagner ses petits, n'avoir aucune préférence, les aimer tous d'amour égal, montrer pour tous la même sollicitude, chercher leur nourriture, se la refuser à elle-même pour la donner à sa famille, et se pavaner innocemment dans l'orgueil de sa fécondité : tout cela est beaucoup sans doute, mais la poule donne, en certaine occasion, un exemple d'héroïsme si noble, qu'il efface toutes ses autres qualités.

Au moment où la poule ressemble à cette mère du Psalmiste, cette mère qui se réjouit de ses enfants, *matrem filiorum lætantem*, un nuage invisible passe dans l'azur, un gloussement plaintif se fait entendre sur la pelouse, les poussins n'ont jamais entendu cette note dolente,

et ils la connaissent. Les joyeux ébats sont suspendus. La poule ouvre ses ailes et couvre ses petits.

Qui peut tromper l'œil d'une bonne mère, ou, pour mieux dire, d'une mère? *Bonne* est un mot superflu avant *mère*. L'habitude fait commettre des erreurs; pardon, mesdames.

Ce nuage invisible pour tous, excepté pour une mère, est un épervier; un bandit de l'air, un scélérat heureux, qui finira ses jours dans une vieillesse calme, si une balle ne l'atteint pas.

La malheureuse poule a découvert l'oiseau de proie, comme Leverrier découvre une planète invisible: elle frissonne de toutes ses plumes. Sa crête a pâli; le péril est immense. On sait ce que peut faire un épervier!

Cet oiseau assassin voit distinctement des hauteurs du zénith l'atome qui rampe sur terre; il tombe comme un aérolithe, comme un plomb lourd, ramasse l'atome et remonte dans les sommets de l'azur. C'est un éclair qui fait ce double chemin.

La poule retient son trésor captif sous ses ailes, et regarde d'un œil oblique l'infâme ravisseur des petits oiseaux. Aucune plainte ne sort de son bec; elle sait que le moindre cri monte dans l'atmosphère, et trahit les plaignants. Mais que d'inquiétudes, que d'angoisses, que de douleurs maternelles se laissent voir dans cette silencieuse immobilité! Quant à elle, son parti est noblement pris; elle ne redoute rien pour elle; tout le courage du coq est passé dans son cœur. Elle est prête à se sacrifier pour ses enfants; elle ne les cache que pour se montrer, seule victime, à l'oiseau de proie, heureuse de tromper l'assassin, et de mourir pour le salut de sa famille. Elle ne songera pas même à résister, de peur de révéler, dans les mouvements de la défense, le trésor qu'elle veut sauver.

Si le nuage terrible s'éloigne, si l'épervier, cette vivante parodie du vautour, va chercher maraude ailleurs, elle le suivra longtemps des yeux dans le grand chemin de l'air; elle ne se hâtera point de rendre la liberté à ses petits. Les éperviers sont si fins! pense-t-elle; ils font quelquefois le semblant de s'éloigner pour revenir. Donc, point de précipitation. Quand elle voit l'oiseau fatal disparaître dans le plus lointain des horizons, elle pousse le cri joyeux de la délivrance, et rend sa famille aux doux ébats de l'enfance, sur le velours de la verdure et l'émail des prés.

Le père Vanière a merveilleusement décrit les terreurs et le désespoir d'une poule qui, ayant couvé des œufs de cane, voit un jour ses poussins s'élancer à la nage dans un étang. Ce récit est un chef-d'œuvre; Ovide n'aurait pas mieux fait. Vanière vivait dans une époque de grande et pure latinité. Il y avait, dans la compagnie de Jésus, des prêtres qui écrivaient le latin comme sous Auguste. Nous sommes en grande décadence depuis cette époque. Les traditions virgiliennes se sont perdues. Le latin s'est trop francisé. Encore quelques jours, et le matérialisme aidant, tout l'antique parfum de cette langue mélodieuse s'évanouira dans des vapeurs de charbon. La science et l'industrie sont, sans doute, des choses fort belles et fort utiles; mais l'âme et l'esprit ont besoin de vivre aussi, et les intérêts spirituels ne doivent pas être sacrifiés aux intérêts matériels.

Revenons à nos poules.

Ce pauvre oiseau si maternel doit, en effet, éprouver une terreur profonde lorsqu'il aperçoit ses poussins *piquer des têtes* dans un bassin pour la première fois. La poule est ennemie de l'eau; aussi, rien n'est plus triste à voir qu'une poule mouillée. Cette mère doit donc s'attendre à voir ses petits toujours picorant en terre ferme. Vanière décrit minutieusement les inquiétudes de la sienne, et la fait rentrer tristement dans sa basse-cour, lorsqu'elle s'aperçoit, trop tard, hélas! qu'elle a élevé des enfants d'une origine étrangère. *Stupéfaite*, dit-il, *elle reconnaît enfin que ses petits appartiennent à une race étrangère, et, refoulant dans son cœur une douleur secrète, elle revient seule chez les oiseaux de son espèce.* Patois vulgaire qui essaye de paraphraser ces trois vers charmants:

> Diversum stupefacta genus tum denique noscit,
> Et tacitum sub corde premens gallina dolorem,
> Ad proprias ultro redit incomitata volucres.

Vous voyez d'ici cette pauvre mère, qui fait son monologue, et qui se dit: J'étais une fausse mère, j'ai élevé de faux enfants; peine perdue! Hélas! ai-je souffert assez d'inquiétudes pour arriver à cet étrange moment! Voir mes poussins traverser l'eau à la nage! Oh! je ferai plus d'attention aux œufs une autre fois. Allons! résignons-nous, et retournons chez les miens.

Les Latins ont donné deux noms très-bien composés au coq et à la poule; les Latins savaient admirablement composer leurs appellations. *Gallus*, avec notre véritable prononciation méridionale, est un mot superbe, et fier d'allure comme l'oiseau qu'il désigne. Il se décompose ensuite, et se traîne dans une désinence molle, pour désigner la femelle, *gallina*. Les Français, qui ont créé tant de mots étourdiment et au hasard, sans prendre souci de l'euphonie, du pittoresque et de la couleur, ont inventé *coq* et *poule*. Allez deviner pourquoi! La langue provençale, héritière directe du latin, a conservé les deux mots créés à Rome, et elle a bien fait. Autant que possible, les mots doivent être les images des choses. Les langues grecque et latine sont des galeries syllabiques de peintures et un long concert mélodieux.

Le coq et la poule sont, depuis la création du monde, deux nécessités absolues de la vie humaine; aussi les trouve-t-on dans tous les pays, sous toutes les latitudes, dans tous les climats. L'inépuisable nature a varié à l'infini les formes de cette espèce: il y a la poule de Siam, de la Cochinchine, de la Barbarie, du Bengale, du Pérou, du Lancastre, de Java, des îles de l'océan du Sud, et de bien d'autres pays encore. La première idée qui vient à l'esprit d'un planteur et d'un colon, aventurés sur une terre déserte, c'est de naturaliser des poules et des coqs autour de leur première hutte d'habitation. Ces oiseaux ne se trouvent dépaysés nulle part; ils ont de merveilleuses ressources de fécondité; ils se reproduisent à vue d'œil, et assurent l'existence des familles. Les vaisseaux qui font relâche dans les golfes des îles ou des lointains continents trouvent toujours des basses-cours fécondes pour s'approvisionner largement, sans appauvrir les naturels du pays. Ces oiseaux sont encore la manne providentielle de toutes les hôtelleries de l'univers; il semble que les voyageurs seraient exposés à mourir de famine, si les œufs n'existaient pas. L'œuf est un symbole; c'est le germe de la vie, et les anciens chartreux de Saint-Bruno avaient bien raison de prononcer ces paroles: « Reçois le sel de la sagesse, » *accipe salem sapientiæ*, lorsqu'ils mettaient des grains de sel dans leurs œufs. La sagesse antique voulait que tout festin commençât par des œufs; de là le proverbe: *Ab ovo usque ad mala*, « depuis l'œuf jusqu'aux pommes. » Le commencement et la fin du repas ne variaient jamais.

Trois grands et antiques peuples ont choisi leurs emblèmes de guerre chez les animaux: les Romains ont adopté l'aigle, les Carthaginois le lion, les Gaulois le coq.

Ainsi, un simple oiseau de basse-cour a été élevé à une dignité héraldique, qui l'a rendu l'égal du roi des airs et du roi de l'Afrique. Le coq a eu même un honneur qui a manqué au lion. Annibal le Carthaginois a planté son lion numide sur les hauteurs du Janicule, mais Rome lui a crié : « Tu n'iras pas plus loin... » *non amplius ibis*... Le lion recula, descendit dans la plaine et ne reparut plus. Il avait vu de loin le Champ de Mars et le temple de Jupiter capitolin ; il ne les vit jamais de près.

Le coq *essorant*, le coq qui s'élançait d'un rameau de chêne d'or, le coq de Brennus le Gaulois, a traversé l'Italie quatre siècles avant l'ère chrétienne; il est entré triomphant à Rome, il s'est posé vainqueur sur le temple de Delphes malgré l'oracle, et il a balancé plus tard, pendant dix ans, la fortune de l'aigle du grand Jules. Si Manlius Capitolinus a renversé le coq gaulois du haut du Capitole, on peut dire que son audace lui a porté malheur, car cet infortuné Romain a été précipité lui-même de la roche Tarpéienne, et le coq de Brennus a été vengé. Si Manlius eût respecté l'oiseau sacré, s'il eût laissé les Gaulois s'établir tranquillement à Rome, où ils apportaient la vigne inconnue de Bacchus, il aurait vécu et vieilli au pied de la roche Tarpéienne, et n'aurait pas conspiré pour se faire roi, avant le consulat de Sextius. Rome serait peut-être gauloise aujourd'hui, et Paris serait dans le département du Tibre, avec moins de pluie et plus de soleil, ce qui ne gâterait pas son véritable boulevard Italien.

Pour compléter ce chapitre, je dirai quelques mots encore du coq et de la poule, considérés comme accessoires de paysages et de tableaux.

Les grands peintres de la campagne flamande ont toujours tiré un excellent parti de ces oiseaux de basse-cour, et il semble qu'une vue de ferme, de village, de prairie, serait incomplète si l'artiste oubliait sur sa toile le coq et les poules. On a fait mille tableaux charmants avec un coin d'étable, une charrette au repos et une compagnie de poules, présidée par un coq. Quel attrait y a-t-il donc dans un sujet si vulgaire? Pourquoi ne se lasse-t-on pas de regarder cette banalité agreste? Placez à côté une toile représentant la façade du château de Versailles, cette toile fût-elle un chef-d'œuvre, et vous verrez si tous les artistes, tous les poëtes, tous les rêveurs ne donneront pas de préférence leur attention à cet indigent lambeau de basse-cour.

On parcourt une galerie de tableaux : que voit-on? Des hôtelleries de grande route, avec un cavalier arrêté qui demande à boire; des moulins, avec une roue hérissée d'écume ; des flaques d'eau dormante, bordées de peupliers ; des ponts jetés sur un ruisseau, devant une métairie ; des fermes adossées à une colline, près du carrefour d'un bois ; de vastes hangars, moitié au soleil, moitié à l'ombre, où s'aligneut des chevaux ; des haltes devant la porte d'un maréchal ferrant de village ; et, comme éternels accessoires de ces vues, toujours la poule, le bec contre terre; toujours le coq, la tête haute; et le regard ne se lasse jamais de contempler ces tableaux tranquilles et recueillis. Quant aux vues de la façade de Versailles, on n'en rencontre qu'en lithographies coloriées, sur le boulevard Beaumarchais.

Est-ce que la vie ennuyée habiterait des palais de marbre, et la vie amusée des vestibules de basses-cours?

On l'a souvent dit, ce doit être vrai.

Nous pourrons ainsi trouver peut-être une moralité au fond de ce chapitre d'histoire naturelle. Une moralité ne gâte jamais rien.

Oui, Versailles parut d'abord magnifique à ses premiers locataires ; puis, on disait comme autrefois : *L'ennui pleut au Louvre*. On se réfugia dans Trianon; c'était moins imposant et plus gai. Après quelques années, Trianon parut encore plus imposant que Versailles ; alors on fit construire dans le voisinage une basse-cour, une laiterie, une ferme, une chaumière ; les grands seigneurs et les grandes dames, habillés en villageois, allaient travailler le beurre et le fromage, au milieu des coqs et des poules, et ils se trouvaient heureux. C'est de l'histoire. Visitez Trianon ; ce réduit champêtre existe encore, mais les faux villageois n'y sont plus !

Tout un siècle aristocratique, accablé d'ennui, s'est fait campagnard, ne sachant que faire. Il avait tout épuisé : il s'était coiffé avec de l'amidon ; il bâtissait ses cheveux ; il saupoudrait ses habits de paillettes d'arlequin ; il portait des robes de quinze pieds de circonférence; il se mettait des mouches noires sur les joues. Rien de ces ingénieuses trouvailles ne l'amusait plus, ce pauvre siècle ; alors il se fit berger ; il prit la houlette ; il n'aima que des bergères ; il descendit dans les basses-cours ; il prodigua des grains de mil aux poules, il mit des faveurs roses au col des agneaux, et donna ordre à ses tapissiers de le peindre sur les murailles de ses châteaux avec un cortége de coqs, de poules et de brebis. C'est ainsi que le dix-huitième siècle parvint à s'amuser. Un écrivain peu connu aujourd'hui, point du tout lu, et célèbre en ce temps, M. Pluche, composa un ouvrage en cinq volumes, le *Spectacle de la nature*. La Bibliothèque impériale doit en avoir un exemplaire au moins; les libraires n'en ont plus. Cet ouvrage est écrit sous la forme dramatique ; il y a plusieurs interlocuteurs de haute lignée, — le marquis, — le vicomte, — la marquise, — l'abbé... toute une société de château enfin ; ces personnages causent laitage, brebis, génisses, coqs, poules, agneaux, et donnent des leçons aux fermiers. Le bonheur accompagne partout ces nobles amateurs des plaisirs champêtres; ils parlent du *Prædium rusticum* avec enthousiasme : ils déplorent le sort des citadins ; ils invitent tous les gentilshommes déjà bergers à se faire fermiers. Loin des coqs, des poules et des génisses, point de bonheur ! s'écrient-ils à tout instant. Pour eux, le dix-huitième siècle des encyclopédistes et de Rousseau n'existe pas ; ils vivent dans l'âge d'or ; ils ne connaissent d'autre philosophie que celle du berger romain, assis sous un hêtre touffu, et disant aux échos le doux nom d'une Amaryllis. L'auteur Pluche a illustré ces cinq volumes de gravures de Lejay, place Dauphine ; elles représentent ces gentilshommes et ces grandes dames fermiers, assis ou debout, le front serein, devisant des choses de la campagne, et se gardant bien de prononcer le nom de Versailles une seule fois, de peur de s'enrhumer.

Aujourd'hui plus que jamais, il est temps de démontrer, par toutes sortes de théories, que le bonheur est plutôt un locataire d'une basse-cour que d'un hôtel. Les villes absorbent déjà les populations des campagnes; la terre est abandonnée pour l'usine; le paysan rêve à se faire ouvrier ; l'industrie enlève chaque jour des bras aux sillons, et le chemin de fer favorise ce nouvel état de choses qui commence à poindre sur l'horizon de la campagne. Agriculteurs, sachez apprendre, comme l'a dit un grand poëte qui vous aimait beaucoup, sachez apprendre que le bonheur est chez vous ; l'air des champs est votre vie ; la fumée des villes vous serait funeste. Engraissez vos sillons, émondez vos arbres, semez vos grains, et puissiez-vous ne jamais entendre d'autre horloge que celle de votre coq gaulois !

MERY.

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES (1).

Marie dans sa hutte sur le traîneau. Dessin de Beauce.

IX. — LA MAISON DE NEIGE.

Le 23 octobre, à onze heures du matin, par une belle une, la caravane se mit en marche; les précautions taient prises, cette fois, de façon à ce que le voyage pût e prolonger. Jean Cornbutte suivit la côte, en remontant ers le nord. La trace des pas ne marquait point sur cette lace résistante. Jean Cornbutte fut obligé de se guider par des points de repère qu'il choisit au loin; tantôt il marchait sur une colline toute hérissée de pics, ou sur un énorme glaçon que la pression avait soulevé au-dessus de la plaine.

A la première halte, après une quinzaine de milles, Penellan fit les préparatifs d'un campement; la tente fut adossée à un bloc de glaces. Marie n'avait pas trop souffert de ce froid rigoureux, car, par bonheur, la brise s'était calmée et ne venait pas couper la figure des marcheurs;

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

plusieurs fois même la jeune fille était descendue de son traîneau pour empêcher que l'engourdissement n'arrêtât chez elle la circulation du sang; d'ailleurs, sa petite hutte, tapissée de peau à l'intérieur et à l'extérieur, par les soins de Penellan, offrait tout le confortable possible.

Quand la nuit, ou plutôt quand le moment du repos fut arrivé, cette petite hutte fut transportée sous la tente, où elle servit de chambre à coucher à la jeune fille. Le repas du soir se composa de viande fraîche, de pemmican et de thé chaud. Jean Cornbutte, pour prévenir les funestes effets du scorbut, fit distribuer à tout son monde quelques gouttes de jus de citron, puis tout l'équipage s'endormit à la garde de Dieu.

Après huit heures de sommeil, chacun reprit son poste de route; un déjeuner substantiel fut fourni aux hommes et aux chiens, puis on partit; la glace, excessivement unie, permettait à ces animaux d'enlever le traîneau avec une grande facilité, les hommes même quelquefois avaient de la peine à le suivre.

Mais un mal dont plusieurs marins eurent bientôt à souffrir, ce fut l'éblouissement; des ophthalmies se déclarèrent chez Aupic et Misonne : la lumière de la lune, frappant sur ces immenses plaines blanches, brûlait la vue et causait une cuisson insupportable.

Il se produisait même un effet de réfraction excessivement curieux autour de chaque individu; en marchant, au moment où l'on croyait mettre le pied sur un monticule, on tombait plus bas, ce qui occasionna souvent des chutes, heureusement sans gravité, et que Penellan tourna en plaisanteries, pour égayer un peu ces douloureuses excursions; néanmoins, il recommanda de ne jamais faire un pas sans sonder le sol avec le bâton ferré dont chacun était muni.

Vers le 1er novembre, dix jours après le départ, la caravane se trouvait à une cinquantaine de lieues dans le nord. La fatigue devenait extrême pour tout le monde; Jean Cornbutte éprouvait des éblouissements terribles, et sa vue s'altérait sensiblement; Aupic et Misonne ne marchaient plus qu'en tâtonnant, car leurs yeux, bordés de rouge, semblaient brûlés par la réflection blanche. Marie avait été préservée de ces accidents par la hutte, qu'elle habitait le plus possible; Penellan, soutenu par un indomptable courage, résistait à toutes ces fatigues. Celui qui, au surplus, se portait le mieux et sur lequel ces douleurs, ce froid, cet éblouissement ne semblaient avoir aucune prise, c'était André Vasling : son corps de fer semblait fait à toutes ces fatigues; il voyait alors avec plaisir le désespoir gagner les plus robustes, et il prévoyait déjà le moment prochain où il faudrait revenir en arrière.

Le 1er novembre, il devint indispensable de s'arrêter pendant un jour ou deux.

Dès que le lieu du campement fut choisi, on procéda à l'installation; on résolut de construire une maison de neige et de glace, que l'on appuierait contre une des roches du promontoire. Misonne en traça immédiatement les fondements; elle devait avoir dix pieds de long sur cinq de large. Penellan, Aupic, Misonne, à l'aide de leurs bâtons et de leurs couteaux, découpèrent de vastes blocs de glace, qu'ils apportèrent au lieu désigné, et se mirent à les élever, comme des maçons feraient de murailles en pierre; bientôt la paroi du fond fut érigée à cinq pieds de hauteur, avec une épaisseur à peu près égale, car les matériaux ne manquaient pas, et il importait que l'ouvrage fût assez solide pour durer quelques jours. Les quatre murailles furent élevées en quatre heures à peu près; une porte fut ménagée du côté du sud; la toile de la tente fut posée sur ces quatre murailles et retomba du côté de la porte, qu'elle masqua. Il ne s'agit plus que de la recouvrir de larges blocs de glace, destinés à faire le toit de cette construction.

Après trois heures d'un travail pénible, la maison fut achevée, et chacun s'y retira, en proie à la fatigue et au découragement. Jean Cornbutte souffrait au point de ne pouvoir faire un pas de plus, et André Vasling exploita si bien sa douleur et son désespoir, qu'il lui arracha la promesse de ne pas porter ses recherches plus avant dans ces affreuses solitudes.

Penellan ne savait plus à quel saint se vouer, il trouvait indigne et lâche d'abandonner ses compagnons sur des présomptions sans portée; aussi cherchait-il à les détruire, mais ce fut en vain.

Cependant, quoique le retour eût été décidé, le repos était devenu si nécessaire, que, pendant trois jours, on ne fit aucun préparatif de départ.

Le 4 novembre, Cornbutte commença à faire enterrer, sur un point de la côte, les provisions qui ne lui étaient pas nécessaires; une marque indiqua le dépôt, pour le cas improbable où de nouvelles explorations les attireraient de ce côté : tous les quatre jours de marche, il avait laissé de semblables dépôts le long de sa route, ce qui lui assurait des vivres pour le retour, sans qu'il eût la peine de les transporter sur son traîneau.

Le départ fut fixé à dix heures du matin, le 5 novembre. La tristesse la plus profonde s'était emparée de la petite troupe; Marie avait peine à retenir ses larmes, en présence de son oncle tout découragé; tant de souffrances inutiles! tant de travaux perdus! Penellan, lui, devenait d'une humeur massacrante; il donnait tout le monde au diable, et ne cessait, à chaque occasion, de se fâcher contre la faiblesse et la lâcheté de ses compagnons, plus timides et plus fatigués, disait-il, que sa fille Marie, laquelle aurait été au bout du monde sans se plaindre.

Vasling ne pouvait pas dissimuler le plaisir que lui causait cette détermination; il se montra plus empressé que jamais près de Marie, à laquelle il fit même espérer de nouvelles recherches après l'hiver, sachant bien qu'elles seraient impossibles, et surtout trop tardives.

X. — ENTERRÉS VIVANTS.

La veille du départ, au moment du souper, Penellan brisait les débris des caisses vides pour les fourrer dans le poêle, quand il fut suffoqué tout à coup par une fumée épaisse; au même moment, la maison de neige fut ébranlée comme par un tremblement de terre; chacun poussa un cri de terreur, et Penellan se précipita au dehors. Il faisait une obscurité complète; une tempête effroyable, car ce n'était pas un dégel, éclatait dans ces parages; des tourbillons de neige s'abattaient avec une violence extrême; le froid était tellement excessif, que le timonier sentit ses mains se geler rapidement; il fut obligé de rentrer, après s'être vivement frotté avec de la neige.

— Voici une tempête terrible, dit-il; je prie le Ciel pour que notre cabane résiste, car nous serions perdus!

Personne ne répondit. Un bruit effroyable détonait au-dessous comme un roulement de tonnerre; les glaçons, brisés à la pointe du promontoire, se heurtaient et se précipitaient les uns sur les autres; le vent soufflait d'une telle force, qu'il semblait parfois que la maison entière se déplaçait; des lueurs phosphorescentes inexplicables, ou du moins inexpliquées sous ces latitudes, couraient sur ces glaces et à travers tous ces tourbillons de neige.

— Marie, ma fille Marie! dit Penellan, rentrez dans votre cabane de bois; nous autres, nous prendrons garde à tout ce qui se passe.

— Voilà une affreuse catastrophe! dit Fidèle Misonne.

— Je ne sais si nous en réchapperons! répliqua Cornbutte à voix basse.

— Vous pensez? capitaine, demanda Vasling; mais il n'est pas possible qu'au moment du retour nous soyons perdus sans ressource!... Quittons cet abri.

— Essayez! dit Penellan; le froid est épouvantable; mais nous pourrons peut-être le braver en demeurant ici.

— Donnez-moi le thermomètre, dit Vasling.

Aupic lui passa; il marquait 10 degrés au-dessous de zéro, à l'intérieur, bien que le poêle fût allumé; Vasling souleva la toile qui retombait devant l'ouverture et le glissa au dehors avec précipitation, car il fut aveuglé et meurtri, non-seulement par la neige qui se précipitait avec violence, mais par des éclats de glace que le vent soulevait et dont il formait une véritable grêle.

— Eh bien, monsieur Vasling, dit Penellan, voulez-vous encore sortir?... Vous voyez bien que c'est encore ici que nous sommes le plus en sûreté.

— Oui, dit Cornbutte, et nous devons employer tous nos efforts à soutenir et à consolider intérieurement cette maison.

— Voulez-vous savoir quel plus terrible danger nous menace? demanda Vasling.

— Non, répondit Penellan, s'il est sans remède!

— C'est que le vent brise la glace sur laquelle nous reposons, comme sont brisés les glaçons du promontoire, et que nous soyons entraînés ou submergés.

— Cela me paraît difficile, répondit Penellan, car il gèle de manière à glacer toutes les surfaces d'eau!... Voyons la température.

Il souleva la toile de manière à ne passer que le bras; il eut quelque peine à retrouver le thermomètre, au milieu de la neige qui s'amoncelait; mais enfin il le sentit, l'approcha de la lampe, et dit :

— 32 degrés au-dessous de zéro, le plus grand froid que nous ayons encore éprouvé!

— Encore dix degrés, ajouta Vasling, avec un ricanement ironique, et le mercure se gèlera!

Un morne et douloureux silence suivit cette réflexion.

Vers huit heures du matin, après un sommeil douloureux, Penellan essaya une seconde fois de sortir, pour juger de la situation; il fallait d'ailleurs donner une issue à cette fumée que le vent avait plusieurs fois repoussée dans l'intérieur; il ferma très-hermétiquement ses vêtements, assura son capuchon sur sa tête, au moyen d'un mouchoir, et souleva la toile.

L'ouverture était entièrement obstruée par une neige presque glacée, dure et résistante. Penellan prit son bâton ferré, et parvint à l'entrer dans cette masse compacte; une pâle terreur glaça son sang, quand il sentit que l'extrémité de son bâton n'était pas libre et s'arrêtait sur un corps dur!

— Cornbutte! dit-il au capitaine, qui s'était approché de lui, nous sommes enterrés sous cette neige, sans en pouvoir sortir!

— Que dis-tu? s'écria Cornbutte.

— Je dis que la neige s'est amoncelée et glacée autour de nous et sur nous; que nous sommes ensevelis vivants!

— Essayons à nous deux de repousser cette masse, répondit Cornbutte.

Les deux amis s'arcboutèrent contre elle, mais ils ne purent la déplacer; ce glaçon avait plus de cinq pieds d'épaisseur, puisque c'était la longueur du bâton de Penellan, et ne laisait qu'un avec la maison.

Cornbutte ne put retenir un cri d'horreur, qui réveilla Misonne et Vasling; un juron éclata entre les dents de ce dernier, dont les traits se contractèrent hideusement. Ce fut en ce moment qu'une fumée plus épaisse que jamais reflua à l'intérieur, sans pouvoir trouver aucune issue.

— Malédiction! s'écria Misonne, le tuyau du poêle est obstrué par la glace!

Penellan reprit son bâton, démonta le poêle, après avoir jeté de la neige sur les tisons pour les éteindre, ce qui produisit une fumée telle que l'on pouvait à peine apercevoir la lueur de la lampe; il essaya, avec son bâton, de débarrasser l'orifice obstrué, mais il ne rencontra partout qu'un roc de glace!

Il ne fallait plus espérer qu'une mort affreuse, précédée d'une agonie terrible! La fumée s'introduisait dans la gorge et y causait une douleur insoutenable; l'air même, tout infecté, ne tarderait pas à manquer aux malheureux, avant même que la nourriture leur fît défaut!

Marie était sortie de sa hutte de bois, après avoir prié une partie de la nuit; mais ses prières étaient loin d'être exaucées; et cependant sa vue, tandis qu'elle désespérait Jean Cornbutte, rendit quelque courage à Penellan; il se dit que cette pauvre créature ne pouvait être destinée à une mort aussi horrible.

— Eh bien, demanda Marie, vous avez donc fait trop de feu, que la chambre est pleine de fumée!

— Oui, oui, répondit le timonier en balbutiant.

— On le voit bien, d'ailleurs, reprit Marie, car il ne fait pas froid; il y a longtemps même que nous n'avons éprouvé autant de chaleur!

Personne n'osa lui apprendre la triste vérité.

— Voyons, ma fille Marie, dit Penellan, en brusquant les choses, aide-nous à préparer le déjeuner; il fait trop froid pour sortir. Voici le réchaud, voici l'esprit-de-vin, voici du café. — Voyons, vous autres, un peu de pemmican d'abord, puisque ce maudit temps nous empêche de chasser quelques oiseaux ou quelques lièvres.

Ces paroles ranimèrent un peu ses compagnons.

— Mangeons d'abord, dit-il, et nous verrons après à sortir d'ici!

Penellan joignit l'exemple au conseil; il dévora sa portion d'une bouche avide; ses compagnons l'imitèrent; ils burent ensuite une tasse de café brûlant, fait avec de la glace fondue, ce qui leur remit un peu de courage au corps; puis Jean Cornbutte décida, avec une grande énergie, que l'on allait tenter immédiatement les moyens de sauvetage.

Ce fut alors que Vasling fit cette réflexion terrible:

— Si la tempête dure encore, ce qui est probable, il faut que nous soyons ensevelis à dix pieds sous la glace, car on n'entend plus aucun bruit au dehors!...

Penellan regarda Marie, qui comprit l'affreuse vérité, mais ne trembla pas.

Penellan fit d'abord rougir à l'esprit-de-vin le bout de son bâton ferré; il l'introduisit successivement dans les quatre murailles de glace, il ne trouva d'issue dans aucune. Jean Cornbutte résolut de creuser une ouverture dans la porte même; la glace était tellement dure que les coutelas l'entamaient difficilement, et que les morceaux que l'on parvenait à extraire encombraient la hutte; au bout de deux heures de ce travail pénible, la galerie creusée n'avait pas deux pieds de profondeur.

Il fallut donc imaginer un moyen plus rapide et qui

fût moins susceptible d'ébranler la construction ; car plus on avançait, plus la glace devenait dure et nécessitait de violents efforts pour être entamée ; Penellan eut l'idée de se servir du réchaud à esprit-de-vin pour fondre la glace dans la direction voulue ; c'était un moyen hardi : car si l'emprisonnement venait à se prolonger, cet esprit-de-vin, dont les marins n'avaient qu'une petite quantité, leur ferait défaut au moment de préparer le repas. Néanmoins ce projet obtint l'assentiment de tous, et il fut mis à exécution. On creusa préalablement un trou de trois pieds de profondeur sur un de diamètre pour recueillir l'eau qui proviendrait de la fonte de la glace ; et l'on n'eut pas à se repentir de cette précaution, car l'eau suinta bientôt de partout sous l'action du feu, que Penellan promenait à travers la masse de neige.

L'ouverture se creusa peu à peu ; mais chaque homme ne pouvait continuer longtemps un tel genre de travail, car l'eau se répandait sur ses vêtements et les perçait de part en part. Penellan, qui avait commencé, fut obligé de cesser au bout d'un quart d'heure et de retirer le réchaud, pour se sécher lui-même. Misonne ne tarda pas à prendre sa place, et il n'y mit pas moins de courage.

Au bout de deux heures de travail, bien que la galerie eût déjà cinq pieds de profondeur, le bâton ferré ne put encore trouver d'issue au dehors.

— Il n'est pas possible, se dit Cornbutte, que la neige soit tombée avec une telle abondance ; il faut qu'elle ait été amoncelée par le vent sur ce point. Peut-être aurions-nous dû songer à nous échapper par un autre endroit.

— Je ne sais, répondit Penellan ; mais, ne fût-ce que pour ne pas décourager nos compagnons, nous devons continuer à percer le mur dans le même sens ; il est impossible que nous n'ayons pas une issue.

— L'esprit-de-vin ne manquera-t-il pas ? demanda Aupic avec l'accent du désespoir.

— J'espère que non ; mais à la condition cependant que nous nous priverons de café ou de boissons chaudes ! D'ailleurs, ce n'est pas là ce qui m'inquiète le plus.

— Quoi donc ? Penellan, demanda Cornbutte ?

— C'est que notre lampe va s'éteindre, faute d'huile, et que nous arrivons à la fin de nos vivres ! — Enfin ! à la grâce de Dieu ! — Recommandez à ma fille Marie de ne pas quitter sa cabane de bois.

Puis Penellan alla remplacer Vasling, qui travaillait avec une sourde énergie à la délivrance commune.

— Monsieur Vasling, dit-il, je vais prendre votre place ; mais veillez bien, je vous en prie, à toute menace d'éboulement, pour que nous ayons le temps de la parer.

D'après l'heure, le moment du repos était arrivé, et, lorsque Penellan eut encore agrandi la galerie d'un pied, il revint se coucher près de ses compagnons. Il est probable que personne ne veilla cette nuit, car la fatigue l'emporta sur ces volontés vaincues.

XI. — UN RAYON DE SOLEIL. UN NUAGE DE FUMÉE. GRANDE DÉCOUVERTE.

Le lendemain, quand les marins se réveillèrent, une obscurité complète les enveloppait ; la lampe s'était éteinte. Penellan réveilla Cornbutte pour lui demander le briquet, que celui-ci lui passa ; Penellan se leva pour allumer le réchaud ; mais, en se levant, sa tête heurta contre le plafond de neige ; il fut épouvanté de ce choc, car, la veille, il pouvait se tenir debout ; il courut au réchaud, en se baissant, et l'alluma. A la lueur indécise et tremblante de l'esprit-de-vin, il s'aperçut avec terreur que la toile supérieure avait baissé d'un pied.

Penellan se remit au travail avec rage.

En ce moment, la jeune fille sortit de sa hutte ; aux lueurs que projetait le réchaud sur la figure du timonier, elle comprit que le désespoir et la volonté luttaient sur sa rude physionomie ; elle vint à lui, lui prit les mains, les serra avec tendresse : Penellan sentit, à son contact, son courage se redresser en lui.

— Elle ne peut pas mourir ! s'écria-t-il.

Il reprit son réchaud et se mit de nouveau à ramper dans l'étroite ouverture ; là, d'une main vigoureuse, il enfonça son bâton ferré et ne sentit pas de résistance ; il était donc arrivé aux couches molles de la neige ; il retira son bâton, et un rayon brillant se précipita dans la maison de neige.

— A moi, mes amis ! s'écria-t-il ; nous sommes sauvés ! Et, des pieds et des mains, il repoussa la neige ; mais la surface extérieure n'était pas dégelée, ainsi qu'il l'avait cru. Avec le rayon de lumière, un froid violent pénétra dans la cabane et saisit toutes les parties humides, qui se solidifièrent en un moment. Son coutelas aidant, il agrandit l'ouverture et put enfin respirer au grand air ; il tomba à genoux pour remercier Dieu, et fut bientôt rejoint par la jeune fille et ses compagnons.

Une lune magnifique éclairait l'atmosphère ; mais les marins ne purent supporter le froid vigoureux du dehors, ils rentrèrent. Penellan seul regarda autour de lui : le promontoire n'était plus là ; la hutte de neige se trouvait au milieu d'une immense plaine de glace inconnue. Penellan voulut se diriger du côté du traîneau où étaient les provisions : le traîneau avait disparu !

La température violente l'obligea de rentrer ; il ne parla de rien à ses compagnons ; ses recherches avaient peut-être été trop rapides pour être exactes ; il fallait avant tout sécher les vêtements pour être en état de s'exposer à l'air, ce qu'ils firent tous avec le réchaud à esprit-de-vin. Le thermomètre, mis un instant à l'air, descendit à 30 degrés au-dessous de zéro.

Au bout d'une heure, Vasling et Penellan résolurent d'affronter l'atmosphère extérieure ; ils s'enveloppèrent de leur mieux dans leurs vêtements encore humides, et sortirent par l'ouverture, dont les parois avaient déjà acquis la dureté du roc.

— Nous avons été entraînés dans le nord-est, dit Vasling, en s'orientant sur les étoiles, qui brillaient d'un éclat extraordinaire par ces froids excessifs.

— Il n'y aurait pas de mal, répondit Penellan, si notre traîneau nous eût accompagnés.

— Le traîneau n'est plus là ! s'écria Vasling ; mais nous sommes perdus, alors !

— Cherchons, répondit Penellan.

Ils tournèrent autour de la hutte, qui formait un bloc de plus de quinze pieds de hauteur. Une immense quantité de neige glacée était tombée pendant toute la durée de la tempête, et le vent l'avait accumulée contre la seule élévation que présentât la plaine ; le bloc entier avait été entraîné par le vent, au milieu des glaçons brisés, à plus de vingt-cinq milles au nord-est, et les malheureux avaient subi le sort de leur prison flottante ! Le traîneau, supporté par un autre glaçon, avait dérivé d'un autre côté, car on n'en apercevait aucune trace, et les chiens, sans doute, étaient morts aussi, dans cette effroyable tempête.

Vasling et Penellan sentirent se glisser le désespoir dans leur âme ; ils n'osaient rentrer dans la maison de neige ; ils n'osaient annoncer cette fatale nouvelle à leurs

compagnons d'infortune. Ils gravirent le bloc de glace même dans lequel se trouvait creusée la maison et portèrent leurs regards de tous côtés ; ils n'aperçurent rien que cette immensité blanche qui les entourait de toutes parts ; déjà le froid les saisissait et raidissait leurs membres ; l'humidité de leurs vêtements se transformait en glaçons qui pendaient autour d'eux.

Au moment où Penellan allait descendre le monticule, il jeta un coup d'œil sur Vasling ; il le vit tout d'un coup regarder avidement d'un côté, puis tressaillir et pâlir !

— Qu'avez-vous, monsieur Vasling ? lui dit-il.

— Ce n'est rien ! répondit celui-ci. Descendons et avisons à quitter au plus vite ces parages..., que nous n'aurions jamais dû fouler.

Mais, au lieu d'obéir, Penellan remonta ; il porta ses yeux du côté qui avait attiré l'attention du second et causé sa pâleur. Un effet bien différent se produisit en lui : il poussa un cri de joie, et s'écria :

— Dieu soit béni !

Une légère fumée s'élevait dans le nord-est ; il n'y avait pas à s'y tromper : là respiraient des êtres animés ! Les cris de joie de Penellan attirèrent ses compagnons, et tous purent se convaincre par leurs yeux de cette douce réalité.

Aussitôt, sans s'inquiéter du manque de vivres, sans songer à la rigueur de la température, enveloppés dans leurs capuchons, tous s'avancèrent à grands pas vers les lieux de l'espérance et du salut.

La fumée s'était élevée dans le nord-est, et la petite troupe prit précipitamment cette direction. Le but à atteindre se trouvait à cinq ou six milles environ : il devenait fort difficile de se diriger à coup sûr. Cette fumée, presque imperceptible, avait disparu ; aucune élévation ne pouvait servir de point de repère, car la plaine de glace était entièrement unie ; il importait cependant de ne pas dévier de la ligne droite.

— Puisque nous ne pouvons nous guider sur des objets éloignés, dit Cornbutte, voici le moyen à employer : Penellan va marcher en avant, Vasling à vingt pas derrière lui, moi à vingt pas derrière Vasling ; je pourrai juger alors si Penellan ne s'écarte pas de la ligne droite.

La marche durait ainsi depuis une demi-heure, quand Penellan s'arrêta soudain, en prêtant l'oreille ; le groupe des marins le rejoignit :

— N'avez-vous rien entendu ? leur demanda-t-il.

— Rien, répondit Misonne.

— C'est singulier, fit Penellan, il m'a semblé que des cris venaient de ce côté.

— Des cris ? répondit la jeune fille ; nous serions donc bien près de notre but.

— Ce n'est pas une raison, répondit Vasling ; sous ces latitudes élevées, et par ces grands froids, le son porte à de distances extraordinaires.

— Quoi qu'il en soit, dit Cornbutte, marchons, sous peine d'être gelés !

— Non ! fit Penellan ; écoutez !

Quelques sons faibles, mais perceptibles cependant, se faisaient entendre. Ces cris paraissaient remplis de douleur et d'angoisses ! Ils se renouvelèrent deux fois. On eût dit que quelqu'un appelait au secours ; puis tout retomba dans le silence.

— Je ne me suis pas trompé, dit Penellan. En route !

Et il se prit à courir dans la direction de ces cris. Il fit ainsi deux milles environ, et sa stupéfaction fut grande, quand il aperçut un homme couché sur la glace. Il s'approcha de lui, le souleva, et leva les bras au ciel avec désespoir.

Vasling, qui le suivait de près avec le reste des matelots, accourut à lui, et s'écria :

— C'est notre matelot Cortrois !

— Il est mort, répliqua Penellan, mort de froid !

Cornbutte, Marie arrivèrent auprès du cadavre, que la glace avait déjà raidi ! Le désespoir se peignit sur toutes les figures. — Cortrois mort, l'un des compagnons de Louis Cornbutte !

— En avant ! s'écria Penellan ; il y va de notre vie.

Ils marchèrent encore pendant une demi-heure sans mot dire, et avisèrent une élévation, qui devait être certainement la terre.

— C'est l'île Shannon, dit Cornbutte. En avant !

Au bout d'un mille, ils aperçurent distinctement une fumée qui s'échappait d'une hutte de neige fermée par une porte en bois. Ils poussèrent tous des cris ; trois hommes s'élancèrent hors de la hutte, et, parmi eux, Penellan reconnut Pierre Nouquet.

— Pierre ! s'écria-t-il.

Louis Cornbutte.

Celui-ci demeurait là comme un homme hébété, n'ayant pas conscience de ce qui se passait autour de lui. Vasling regardait avec une inquiétude mêlée d'une joie cruelle les compagnons de Nouquet, et ne reconnaissait pas Louis parmi eux.

— Pierre ! c'est moi, Penellan ! ce sont tous tes amis !

Nouquet revint à lui, et tomba dans les bras de son vieux compagnon !

— Et mon fils ! et Louis ! cria Cornbutte avec terreur.

XII. — LOUIS CORNBUTTE. RETOUR AU NAVIRE.

A ce moment, un homme faible, presque mourant, se traîna sur la glace, en sortant de la hutte. C'était Louis Cornbutte !

— Mon fils !

— Mon fiancé !

Ces deux cris partirent en même temps, et Louis tomba évanoui entre les bras de son père et de la jeune fille ! Ceux-ci l'entraînèrent dans la hutte, où leurs soins le ranimèrent.

— Mon père! Marie! s'écria Louis, je vous aurai donc revus avant de mourir!

— Tu ne mourras pas! s'écria Penellan; car tous tes amis sont autour de toi.

Il fallait que Vasling eût bien de la haine pour ne pas tendre la main à Louis Cornbutte; mais il était pâle, et ne la lui tendit pas.

Nouquet ne se sentait pas de joie: il embrassait tout le monde; puis il jeta du bois dans le poêle, et bientôt une température supportable s'établit dans la cabane. Parmi tous ces hommes, deux étaient inconnus: c'étaient Jocki et Herming, les deux seuls matelots norwégiens qui restaient de l'équipage du *Westfield*.

— Mes amis, nous sommes donc sauvés! dit Louis Cornbutte. Mon père! Marie! comme vous avez dû souffrir?

— Nous ne le regrettons pas, mon Louis. Ton brick, *la Jeune-Hardie*, est solidement ancré dans les glaces à soixante lieues d'ici; nous le rejoindrons tous ensemble.

— Quand Cortrois rentrera, dit Nouquet, il sera fameusement content tout de même.

Un triste silence suivit cette réflexion, et Penellan apprit à Nouquet et à Louis la mort horrible de leur compagnon, que le froid avait tué.

— Amis, dit Penellan, nous attendrons ici que le froid diminue. Vous avez des vivres et du bois?

— Oui. Nous brûlerons ce qui nous reste du *Westfield!* Le *Westfield* avait été entraîné, en effet, à quarante milles de l'endroit où Louis Cornbutte hivernait; il fut brisé par les glaçons qui flottaient au dégel, et les malheureux naufragés furent emportés jusque-là avec une partie des débris dont était construite leur cabane sur le rivage méridional de l'île Shannon.

Les naufragés se trouvaient alors au nombre de cinq, Louis, Cortrois, Pierre Nouquet, Jocki et Herming; quant au reste de l'équipage norwégien, il avait été submergé avec la chaloupe qu'il encombrait au moment du naufrage.

Depuis que Louis, entraîné dans les glaces, vit celles-ci se refermer autour de lui, il prit toutes les précautions pour passer l'hiver; c'était un homme énergique et robuste, d'une grande activité comme d'un grand courage; mais, en dépit de sa fermeté, il avait été vaincu par ce climat horrible, et quand son père le retrouva, il ne s'attendait plus qu'à mourir; il n'avait, d'ailleurs, pas à lutter seulement contre les éléments, mais contre le mauvais vouloir des deux matelots norwégiens, qui lui devaient la vie cependant; c'étaient deux sortes d'hommes sauvages, à peu près inaccessibles aux sentiments les plus naturels. Aussi, quand il eut occasion d'en entretenir Penellan, il lui recommanda de s'en défier particulièrement; en retour, Penellan le mit au courant de la conduite d'André Vasling; Louis ne put y croire, mais Penellan lui prouva que, depuis sa disparition, Vasling avait toujours agi de manière à s'assurer la main de la jeune fille.

Toute cette journée fut employée au repos et au plaisir de se revoir. Fidèle Misonne et Pierre Nouquet tuèrent quelques oiseaux de mer auprès de la maison, dont il n'était pas prudent de s'écarter; ces vivres frais, et le feu qui fut activé, rendirent de la force aux plus malades; Louis Cornbutte lui-même éprouva un mieux sensible, grâce à la joie et au bonheur. C'était le premier moment de plaisir qu'éprouvaient ces braves gens; aussi le fêtèrent-ils avec entraînement, sous cette cabane couverte de glaces, à six cents lieues dans les mers du Nord, par un froid de trente degrés au-dessous de zéro.

Cette température dura jusqu'à la fin de la lune, et ce ne fut que vers le 17 novembre, huit jours après leur réunion, qu'ils purent songer au départ, ils n'eurent plus que la lueur des étoiles pour se guider, mais le froid était moins vif, il tomba même un peu de neige.

Avant de quitter l'hivernage de Louis Cornbutte, on creusa une tombe au pauvre Cortrois, dont le cadavre fut retrouvé. Ce fut une triste cérémonie, qui affecta vivement ses compagnons. Voilà le premier d'entre eux qui ne reverra pas son pays.

Misonne avait construit avec les planches de la cabane une sorte de traîneau pour transporter les provisions, et les matelots le traînèrent tour à tour. Jean Cornbutte dirigea la marche par les chemins déjà parcourus; les campements se faisaient à l'heure du repos, avec une grande promptitude. Jean espérait retrouver ses dépôts de provisions, elles lui devenaient presque indispensables avec ce surcroît de quatre personnes, aussi chercha-t-il à ne pas s'écarter de sa route.

Par un bonheur providentiel, il fut remis en possession de son traîneau, qui était échoué près du promontoire où ils avaient couru tant de dangers. Les chiens, après avoir brisé leurs courroies de peau, et les avoir mangées pour satisfaire leur faim, s'étaient attaqués aux provisions du traîneau; cette nourriture assurée les avait retenus, et ce furent eux-mêmes qui guidèrent la troupe vers ces provisions, dont il restait encore une grande quantité.

La caravane reprit sa route vers la baie d'hivernage, les chiens furent attelés au traîneau, aucun incident ne signala l'expédition.

On constata seulement qu'Aupic, Vasling et les Norwégiens se tinrent à l'écart et ne se mêlèrent pas aux conversations de leurs compagnons; mais, sans le savoir, ils étaient surveillés de près; néanmoins ce germe de dissension jeta plus d'une fois la terreur dans l'âme de Louis et de Penellan.

Vers le 7 décembre, vingt jours après leur réunion, ils aperçurent le commencement de la baie où hivernait *la Jeune-Hardie*. Quel fut leur étonnement en apercevant le brick juché à près de quatre mètres en l'air, sur des blocs de glace! Ils se précipitèrent, fort inquiets de leurs compagnons, du côté du navire, et furent reçus avec des cris de joie par Gervique, Turquiette et Gradlin; tous étaient en aussi bonne santé que possible, et cependant ils avaient couru de grands dangers.

La tempête qui faillit causer la perte de la caravane s'était fait ressentir dans toute la mer polaire: les glaces furent brisées et déplacées; dans leur choc, elles s'étaient glissées les unes sous les autres, elles avaient saisi le lit de glaces sur lequel reposait le navire; leur pesanteur spécifique, tendant à les ramener au-dessus de l'eau, avait acquis une puissance incalculable par suite de leur masse, et le brick s'était trouvé soudain élevé hors des limites de la mer.

Les premiers moments furent donnés à la joie du retour; les marins de l'exploration se réjouissaient de trouver toutes les choses en bon état, ce qui leur assurait un hiver rude, sans doute, mais enfin supportable. L'enlèvement du navire ne l'avait pas ébranlé, il demeurait parfaitement solide et entier. Lorsque la saison du dégel serait venue, il n'y aurait plus qu'à le faire glisser sur un plan incliné et le lancer, en un mot, dans la mer devenue libre.

Mais une bien triste nouvelle assombrit le visage de Cornbutte et de ses compagnons: pendant la terrible bourrasque, le magasin de neige construit sur la côte se trouva entièrement brisé, les vivres qu'il renfermait étaient dispersés et perdus, il n'avait pas été possible d'en sauver

une partie. Dès que cette nouvelle leur fut apprise, Jean et Louis visitèrent la cale et la cambuse du brick, pour savoir à quoi s'en tenir sur le reste des provisions.

Le dégel ne devait pas arriver avant le mois de mai, le brick ne pouvait quitter la baie d'hivernage avant cette époque ; c'était donc cinq mois d'hiver qu'il fallait passer au milieu des glaces, quatorze personnes devaient être nourries pendant ce long espace de temps. Calculs et comptes faits, Jean comprit qu'il atteindrait tout au plus le moment du départ, en mettant tout le monde à la demi-ration; la chasse devint d'ailleurs obligatoire pour procurer de la nourriture en plus grande abondance.

De peur que ce malheur ne se renouvelât, on résolut de ne plus déposer de provisions à terre. Tout demeura à bord du brick, on disposa également des lits pour les nouveaux arrivants, dans le logement commun des matelots. Turquiette, Gervique et Gradlin, pendant l'absence de leurs compagnons, avaient creusé un escalier dans la glace qui permettait d'arriver sans trop de peine au pont du navire.

XIII. — LES DEUX RIVAUX. CONSPIRATION.

André Vasling s'était pris d'amitié pour les deux matelots norwégiens ; Aupic faisait aussi partie de leur bande, qui se tenait généralement à l'écart, désapprouvant hautement toutes les nouvelles mesures ; mais Louis Cornbutte, redevenu maître à son bord, n'entendait pas raison sur ce chapitre-là, et, malgré les timides conseils de Marie, qui l'engageait à user de douceur, il fit savoir qu'il voulait être obéi en tous points.

Néanmoins les deux Norwégiens parvinrent, deux jours après, à s'emparer d'une caisse de viande salée ; Louis exigea qu'elle lui fût rendue sur-le-champ, mais Aupic prit fait et cause pour eux ; Vasling fit même entendre que les mesures prises à l'endroit de la nourriture ne pouvaient durer plus longtemps.

Il n'y avait pas à prouver à ces malheureux que l'on agissait dans l'intérêt commun, ils le savaient et ne cherchaient qu'un prétexte pour se révolter. Penellan s'avança vers les deux Norwégiens, qui tirèrent leurs coutelas; mais, secondé par Misonne et Turquiette, il parvint à les leur arracher des mains, et il reprit la caisse de viandes salées. Vasling et Aupic, voyant que tout l'équipage se tournait contre eux, ne se mêlèrent aucunement à la résistance ; néanmoins Louis prit le second en particulier, et lui dit :

— Vasling, vous êtes un misérable. Je connais toute votre conduite, et je sais à quoi tendent vos menées ; mais comme le salut de tout l'équipage m'est confié, si quelqu'un de vous songe à conspirer sa perte, je le poignarde de ma main.

— Louis, répondit le second, il vous est loisible de faire de l'autorité, mais rappelez-vous que l'obéissance hiérarchique n'existe plus ici, et que seul le plus fort fait la loi.

La jeune fille n'avait jamais tremblé devant les dangers des mers polaires, mais elle eut peur en présence de cette haine dont elle était la cause, et l'énergie de Louis put à peine la rassurer.

Malgré cette déclaration de guerre, les repas se prirent aux mêmes heures et en commun. La chasse fournit encore quelques ptarmigans et quelques lièvres blancs, mais, avec les grands froids qui, approchaient, cette ressource allait encore manquer. Ils commencèrent au solstice, le 22 décembre, jour auquel le thermomètre tomba à trente-cinq degrés au-dessous de zéro ; les hommes éprouvèrent des douleurs dans les oreilles, dans le nez, dans toutes les extrémités du corps ; ils furent pris d'une torpeur mortelle, mêlée de maux de tête; leur respiration devint de plus en plus difficile.

Dans cet état, ils n'avaient plus le courage de sortir pour chasser, ou pour prendre quelque exercice ; ils demeuraient accroupis autour du poêle, qui ne leur donnait qu'une chaleur passagère, et dès qu'ils s'en éloignaient un peu, ils sentaient leur sang se refroidir subitement.

Jean Cornbutte voyait sa santé gravement compromise, il ne pouvait déjà plus quitter son logement ; des symptômes prochains de scorbut se manifestaient en lui, et ses jambes se couvraient de taches blanchâtres. La jeune fille se portait bien, et s'occupait de soigner les malades avec l'empressement d'une sœur de charité ; aussi tous ces braves marins la bénissaient-ils au fond du cœur.

Le 1er janvier fut l'un des plus tristes jours, le vent était violent, et le froid insupportable, on ne pouvait sortir sans s'exposer à être gelé ; les plus courageux devaient se borner à se promener sur le pont abrité par la tente. Jean Cornbutte, Gervique et Gradlin ne quittaient pas leur lit ; les deux Norwégiens, Aupic et Vasling, dont la santé se soutenait, jetaient des regards farouches sur leur compagnons, qu'ils voyaient dépérir.

Louis emmena Penellan sur le pont, et lui demanda où en étaient les provisions de combustible.

— Le charbon est épuisé depuis longtemps, répondit Penellan, et nous brûlons nos derniers morceaux de bois.

— Si nous n'arrivons pas à combattre ce froid, dit Louis, nous sommes perdus.

— Il nous reste un moyen, répliqua Penellan, c'est de brûler ce que nous pourrons de notre brick, depuis les bastingages jusqu'à la flottaison, et même, au besoin, nous pouvons le démolir en entier, et reconstruire un plus petit navire.

— C'est un moyen extrême, répondit Louis, et qu'il sera toujours temps d'employer quand nos hommes seront valides ; car, dit-il à voix basse, nos forces diminuent, et celles de nos ennemis semblent augmenter : c'est même assez extraordinaire.

— C'est vrai, fit Penellan, et sans la précaution que nous avons de veiller nuit et jour, je ne sais ce qui nous arriverait.

— Voyons, prenons nos haches, dit Louis, et faisons notre récolte de bois.

Malgré le froid, ils montèrent sur le bastingage de l'avant, et abattirent tout le bois qui n'avait pas une indispensable utilité pour la sûreté ou la conduite du navire, et ils retournèrent avec cette provision nouvelle ; le poêle fut bourré de nouveau, et un homme resta toujours de garde, pour l'empêcher de s'éteindre.

Cependant, Louis et ses amis furent bientôt sur les dents ; ils ne pouvaient confier aucun détail de la vie à bord à leurs ennemis ; chargés de tous les soins domestiques, du soulagement des malades et d'une veille perpétuelle, ils sentirent bientôt leurs forces s'épuiser. Le scorbut se déclara chez Jean Cornbutte, qui souffrait d'intolérables douleurs, Gervique et Gradlin commençaient à se prendre également ; sans la provision de jus de citron, dont ils étaient abondamment fournis, ces malheureux auraient promptement succombé à leurs souffrances, aussi ne leur épargna-t-on pas ce remède souverain.

Mais un jour, le 15 janvier, lorsque Cornbutte descendit à la cambuse pour renouveler ses provisions de citrons, il demeura stupéfait, en voyant que les barils où ils étaient renfermés avaient disparu ; il remonta près de Penellan, et lui fit part de ce nouveau malheur. Un vol

avait été commis, et les auteurs étaient faciles à connaître ; Louis comprit pourquoi la santé de ses ennemis se soutenait ; les siens n'étaient plus en force maintenant pour leur arracher ces provisions salutaires, d'où dépendait la vie de leurs compagnons, ils demeurèrent plongés, pour la première fois, dans un morne désespoir.

XIV. — DÉTRESSE. AGONIE. VERTIGE.

Le 20 janvier, aucun marin ne se sentit la force de quitter son lit ; chacun, indépendamment de ses couvertures de laine, avait une peau de buffle qui le recouvrait ; dès que l'un d'eux essayait de mettre le bras à l'air, il éprouvait une douleur telle, qu'il lui fallait le rentrer aussitôt.

Cependant Louis ayant allumé le poêle, Penellan, Misonne, Vasling sortirent de leur lit, et vinrent s'accroupir autour du feu ; Penellan prépara du café brûlant, qui ramena la chaleur dans leurs corps, Marie put aussi partager leur repas.

André Vasling.

Louis s'approcha du lit de son père, qui demeurait presque sans mouvement ; ses jambes étaient décharnées par la maladie ; il murmurait quelques mots sans suite, qui déchiraient le cœur de son fils.

— Louis ! disait-il, je vais mourir !.. Oh ! je souffre !.. sauve-moi !

Louis prit une résolution soudaine ; il revint vers le second, et lui dit, en se contenant à peine.

— Savez-vous où sont les citrons, Vasling ?

— Mais dans la cambuse, je suppose, répondit celui-ci sans se déranger.

— Vous savez bien qu'ils n'y sont pas, puisque vous les avez volés.

—Vous êtes le plus fort, Louis Cornbutte, répondit Vasling, il vous est permis de tout dire et de tout faire !

— Par pitié, Vasling, mon père se meurt ! vous pouvez le sauver, répondez !

— Je n'ai rien à répondre, répondit Vasling.

— Misérable ! s'écria Penellan en se jetant sur lui, son coutelas à la main.

— A moi, les miens ! s'écria Vasling en reculant.

Aupic et les deux matelots norwégiens sautèrent à bas de leur lit, et se rangèrent derrière lui ; Misonne, Turquiette, Penellan et Louis, se préparèrent à se défendre ; et Nouquet et Gradlin, quoique bien souffrants, se levèrent pour les seconder.

— Vous êtes encore trop forts pour nous, dit Vasling ; nous ne voulons nous venger qu'à coup sûr !

Les marins n'osèrent pas se précipiter sur ces quatre misérables, car, en cas d'échec, ils étaient perdus.

— Vasling, dit Louis d'une voix sombre, si mon père meurt, tu l'auras tué ; et moi, sur mon honneur, je te tuerai comme un chien !

Vasling et ses complices se retirèrent à l'autre bout du logement, et ne répondirent pas.

Il fallut alors renouveler la provision de bois, et malgré le danger Louis monta sur le pont ; il se mit à couper une partie des bastingages du brick, mais il fut forcé de rentrer au bout d'un quart d'heure, car il était menacé de tomber, sans pouvoir se relever. En passant, il jeta un coup d'œil sur le thermomètre extérieur, et vit le mercure gelé ; le froid avait dépassé quarante-deux degrés au-dessous de zéro, le temps était sec et clair, et le vent soufflait du nord.

Cependant, pour satisfaire leur appétit, Vasling et ses compagnons avaient égorgé un de leurs chiens lidèles, et personne n'avait pu s'opposer à ce cruel dessein ; ils en firent cuire la chair au feu du poêle, et remplirent ainsi le logement d'une odeur infecte.

Le 26, le vent changea, il vint du nord-est, et la température s'abaissa extérieurement à trente-cinq degrés, ce qui la rendit supportable. Jean Cornbutte était à l'agonie ; son fils avait cherché vainement quelque remède à ses douleurs, les yeux de Vasling étaient sans cesse fixés sur lui, et cependant Louis acquit la certitude que les misérables avaient caché le baume si nécessaire, car, se précipitant à l'improviste sur Vasling, il lui arracha un citron que celui-ci s'apprêtait à sucer. Vasling ne fit pas un pas pour le reprendre, il semblait qu'il attendît un jour fixe pour accomplir ses odieux projets.

Le jus de ce citron rendit quelque force à Jean Cornbutte, mais il aurait fallu continuer ce remède ; la jeune fille alla supplier à genoux André Vasling, qui ne lui répondit pas, et Penellan entendit bientôt Vasling dire à ses compagnons :

— Le moment approche, le vieux est moribond, Gervique, Gradlin et Nouquet ne valent guère mieux ; les autres perdent leur force de plus en plus, le moment approche où leur vie nous appartiendra.

Il fut alors résolu entre Louis et ses compagnons de ne plus attendre ; il fallait profiter du peu de force qui leur restait, ils résolurent d'agir dans la nuit suivante, et de tuer ces misérables, pour n'être pas tués par eux.

La température s'était élevée un peu ; Louis se hasarda à sortir avec son fusil pour rapporter quelque gibier à ses compagnons, car leur santé était une question de supériorité.

Louis s'écarta d'environ trois milles du navire, il fut souvent entraîné par des effets de mirage ou de réfractions : c'était imprudent, car il remarqua des traces récentes d'animaux féroces ; il ne voulut cependant pas revenir sans rapporter quelque viande fraîche à ses compagnons, et marcha devant lui ; il éprouvait alors un sentiment singulier, qui lui tournait la tête, le vertige du

blanc : la réflection des monticules de glaces et de la plaine le saisissait de la tête aux pieds ; il lui semblait que cette couleur le pénétrait et lui causait un affaissement irrésistible, l'œil en était imprégné et le regard dévié ; il crut qu'il allait devenir fou de blancheur. Sans se rendre compte de cet effet terrible, il continua sa marche, et ne tarda pas à faire lever un ptarmigan, qu'il chassa aussitôt avec ardeur ; il l'abattit bientôt d'un coup de fusil, et pour aller le prendre, sauta d'un glaçon sur la plaine; il tomba lourdement, car il avait fait un saut de dix pieds, lorsque la réfraction lui faisait croire qu'il n'en avait que deux à franchir. Le vertige le saisit alors, et sans savoir pourquoi, il se mit à appeler au secours pendant quelques minutes. Il ne s'était cependant rien brisé dans sa chute, le froid commençait à l'envahir ; il revint au sentiment de sa conservation, et se releva péniblement.

Soudain, sans qu'il pût s'en rendre compte, une odeur de graisse brûlée saisit son odorat. Comme il était sous le vent du navire, il supposa que cette odeur venait de là ; il ne comprit pas dans quel but on brûlait cette graisse ; en tout cas, c'était fort dangereux, car cette émanation pouvait attirer des bandes d'ours blancs.

Le combat des marins et des ours. Dessin de Beaucé.

Il reprit donc le chemin du brick, en proie à une préoccupation qui, dans son esprit surexcité, dégénéra bientôt en terreur. Il lui sembla que des masses colossales se mouvaient à l'horizon ; il se demanda s'il n'y avait pas encore quelque tremblement de glaces. Plusieurs de ces masses s'interposèrent entre le navire et lui, et il lui parut qu'elles s'élevaient sur les flancs du brick ; il s'arrêta pour considérer plus attentivement, et sa terreur fut épouvantable, quand il reconnut une bande d'ours gigantesques.

Ils avaient été attirés par cette odeur de graisse, qui avait surpris Louis Cornbutte. Celui-ci s'abrita derrière un monticule, pour ne pas être aperçu d'eux, car c'en était fait de lui. Il en compta trois, qui rôdaient autour du navire, et qui ne tardèrent pas à escalader les blocs de glace sur lesquels reposait *la Jeune-Hardie*.

Rien ne parut lui faire supposer que ce danger immense fût connu à l'intérieur du navire. Les étreintes de l'angoisse lui serrèrent le cœur. — Quelle force pourrait s'opposer à ces ennemis redoutables ? Vasling et ses compagnons se réuniraient-ils à ses amis dans ce danger

commun ? Penellan et les autres, à demi privés de nourriture, presque engourdis par le froid, pourraient-ils résister à ces bêtes terribles qu'excitait une faim inassouvie? Ne seraient-ils pas surpris, d'ailleurs, par une attaque imprévue ?

Louis fit en un instant ces réflexions affreuses. Les ours avaient gravi les glaçons et montaient à l'assaut du navire. Il put alors quitter l'abri qui le protégeait; il s'approcha en rampant sur la glace, et bientôt put voir les énormes animaux déchirer la tente avec leurs griffes et pénétrer sur le pont; et rien ne venait les arrêter dans leur marche ! Louis pensa à tirer un coup de fusil pour avertir ses compagnons; mais si ceux-ci allaient monter sur le pont sans être armés, ils étaient inévitablement mis en pièces. Il résolut donc d'attendre, et se prépara à porter secours à ses amis ; mais rien n'indiqua qu'ils eussent connaissance de ce nouveau danger.

XV. — LES OURS BLANCS. COMBAT SUPRÊME.

Après le départ de Louis, Penellan avait soigneusement fermé la porte du logement, qui s'ouvrait au bas de l'escalier du pont. Il revint près du poêle, qu'il se chargea de garder, pendant que ses compagnons regagneraient leur lit, pour y retrouver un peu de chaleur. Il était alors six heures du soir, et il se mit à préparer le souper ; il descendit à la cambuse pour chercher de la viande salée, qu'il voulait faire amollir dans l'eau bouillante. Quand il remonta, il trouva sa place prise par André Vasling ; celui-ci avait mis à cuire, dans une bassine, le reste du chien égorgé; le feu était vif, et la graisse, se dégageant des chairs de l'animal, surnageait à la surface.

— J'étais là avant vous, dit brusquement Penellan à Vasling ; pourquoi avez-vous pris ma place?

— Par la raison qui vous fait la réclamer, répondit Vasling ; parce que j'ai besoin de faire cuire mon souper!

— Vous enlèverez cela tout de suite, répliqua Penellan, avec dégoût, ou nous verrons !

— Nous ne verrons rien, répondit Vasling, et ce souper cuira malgré vous !

— Vous n'y goûterez donc pas ! s'écria Penellan, en s'élançant imprudemment sur Vasling, qui fit briller son couteau à sa main, en s'écriant :

— A moi, les Norwégiens ! à moi, Aupic !...

Ceux-ci, en un clin d'œil, furent sur pied, armés de pistolets et de poignards. Le coup était préparé...

Penellan se précipita sur Vasling, qui s'était sans doute donné le rôle de s'en charger tout seul, car ses compagnons coururent aux lits de Misonne, de Turquiette et de Pierre Nouquet. Ce dernier, sans défense, accablé par la maladie, était livré à la férocité d'Herming; le charpentier avait saisi une hache aux premiers cris de Penellan, et se jeta à la rencontre d'Aupic ; Alain Turquiette et le Norwégien Jocki luttaient avec acharnement. Gervique et Gradlin, en proie à d'atroces souffrances, n'avaient même pas conscience de ce qui se passait auprès d'eux.

Pierre Nouquet reçut bientôt un coup de poignard dans le côté, qui l'étendit sans mouvement, et Herming revint sur Penellan, qui se débattait avec rage; Vasling l'avait saisi à bras le corps.

Dès le commencement de la lutte, la bassine avait été renversée sur le fourneau, et la graisse, se répandant sur les charbons ardents, imprégnait l'atmosphère d'une odeur infecte. Marie se leva en poussant des cris de désespoir, et se précipita du côté du lit où râlait le vieux Jean Cornbutte ; la lampe, suspendue au plancher, éclairait cette scène de désolation.

Vasling, moins vigoureux que Penellan, sentit ses bras repoussés par ceux du timonier ; ils étaient trop près l'un de l'autre pour pouvoir faire usage de leurs armes. Le second, s'apercevant qu'Herming avait étendu son adversaire sur le sol, s'écria :

— A moi ! Herming !

— A moi ! Misonne, fit Penellan à son tour; mais Misonne se roulait à terre avec Aupic, qui cherchait à le percer de son coutelas; la hache du charpentier était une arme peu favorable à sa défense, car il ne pouvait la manœuvrer, et il avait toutes les peines du monde à parer les coups de poignard qu'Aupic lui portait avec vigueur.

Cependant le sang coulait au milieu des rugissements et des cris ; Turquiette, terrassé par Jocki, homme d'une force peu commune, avait reçu un coup de poignard à l'épaule ; il cherchait en vain à saisir un pistolet suspendu à la ceinture du Norwégien; celui-ci l'étreignait comme dans un étau, et aucun mouvement n'était possible.

Au cri de Vasling, que Penellan acculait et écrasait contre la porte d'entrée, Herming accourut; au moment où il allait porter un coup de coutelas dans le dos du Breton, celui-ci d'un pied vigoureux l'étendit à terre; mais l'effort qu'il fit permit à Vasling de reprendre un peu d'avantage ; son bras droit put se dégager des étreintes de Penellan ; mais la porte d'entrée, sur laquelle ils pesaient de tout le poids de leur corps, se défonça subitement, et Vasling tomba à la renverse.

Soudain un rugissement terrible éclata au-dessus de la tête des combattants, et un ours gigantesque apparut sur les marches de l'escalier ; Vasling l'aperçut le premier, il n'était pas à quatre pieds de lui. Au même moment, une détonation se fit entendre, et l'ours, blessé sans doute, ou effrayé, rebroussa chemin pour charger ce nouvel ennemi. Vasling, qui était parvenu à se relever, se mit à sa poursuite, abandonnant Penellan.

Le timonier replaça la porte défoncée, et regarda autour de lui. Misonne et Turquiette, étroitement garrottés par leurs ennemis, étaient jetés dans un coin, et faisaient de vains efforts pour rompre leurs liens ; Penellan se précipita à leur aide ; mais il fut renversé par les deux Norwégiens et Aupic ; ses forces épuisées ne lui permirent pas de résister à ces trois hommes, qui l'attaquèrent de façon à lui enlever tout mouvement. Puis, aux cris du second, ils s'élancèrent sur le pont, croyant avoir affaire à Louis Cornbutte.

Là, le combat devint plus épouvantable. Vasling se débattait contre un ours, auquel il avait porté déjà deux coups de poignard; le sang ruisselait à flots. L'ours, frappant l'air de ses pattes formidables, cherchait à atteindre Vasling ; celui-ci se sentait peu à peu acculé contre le bastingage ; il était perdu, quand une seconde détonation retentit, et l'ours tomba. Vasling leva la tête, et aperçut Louis Cornbutte dans les enfléchures du mât de misaine, le fusil à la main ; il avait visé l'ours au cœur, et l'ours était mort.

La haine domina la reconnaissance dans le cœur de Vasling; mais, avant de la satisfaire, il regarda autour de lui. Aupic avait eu la tête brisée d'un coup de patte, et gisait sans vie sur le pont ; et Jocki, une hache à la main, paraît à peine les coups que lui portait cet ours, qui venait de tuer Aupic. En vain l'animal avait reçu deux coups de poignard, il se battait avec rage, faisant des bonds terribles et poussant des rugissements affreux ; son com-

pignon se tenait à l'écart, ou plutôt se dirigeait du côté de l'avant du navire.

Vasling ne s'en occupa donc pas, et vint au secours de Jocki avec Herming; mais Jocki, saisi entre les pattes de l'ours, fut broyé en un instant; et, quand celui-ci tomba sous les coups de Vasling et d'Herming, qui déchargèrent sur lui leurs pistolets, il ne tenait plus qu'un cadavre entre ses pattes.

— Nous ne sommes plus que deux, dit Vasling, avec un air sombre et farouche; mais si nous succombons, ce ne sera pas sans vengeance!

Herming rechargea son pistolet, sans répondre; avant tout, il fallait se débarrasser du troisième ours. Vasling regarda du côté de l'avant et ne le vit pas; en levant les yeux, il l'aperçut debout sur le bastingage, et grimpant déjà aux enfléchures pour atteindre Louis Cornbutte. Vasling laissa tomber son fusil, qu'il dirigeait sur l'animal, et une joie féroce se peignit dans ses yeux.

— Ah! mon ours, s'écria-t-il avec un ricanement sanguinaire, tu me dois bien cette vengeance-là!

Cependant Louis Cornbutte s'était réfugié dans la hune de misaine; l'ours montait toujours, et n'était plus qu'à six pieds du malheureux Louis, quand celui-ci épaula son fusil et visa l'animal au cœur.

De son côté, Vasling épaula le sien pour frapper Louis, si l'ours tombait.

Louis tira; mais il ne parut pas que l'ours eût été touché, car il s'élança d'un bond sur la hune! Tout le mât en tressaillit.

Vasling poussa un cri de joie.

— Herming! cria-t-il au matelot norwégien, va me chercher Marie! va me chercher sa fiancée!

Herming descendit, en riant, l'escalier du logement.

Cependant l'animal furieux s'était précipité sur Louis, qui chercha un abri de l'autre côté du mât; il le rejoignit; mais, au moment où sa patte énorme s'abattait sur lui, pour lui briser la tête, Louis saisit l'un des gallhaubans, et se laissa glisser jusqu'à terre, non pas sans danger, car, à moitié chemin, une balle siffla à ses oreilles; Vasling venait de tirer sur lui et l'avait manqué. Il jeta son arme avec rage, car Louis courait à lui, le coutelas à la main; il reprit le sien à sa ceinture, et l'attendit de pied ferme.

Ce combat était décisif. Pour assouvir pleinement sa vengeance, pour faire assister la jeune fille à la mort de son fiancé, Vasling s'était privé du secours d'Herming; il ne devait donc plus compter que sur lui-même.

Les deux ennemis se saisirent chacun au collet, de la main gauche; ils se tenaient de façon à ne pouvoir plus reculer: des deux l'un devait tomber mort. Ils se portèrent de violents coups de la main droite, qu'ils ne parèrent qu'à demi; car le sang coula bientôt de part et d'autre. Tout en s'escrimant ainsi, Vasling cherchait à jeter son bras droit autour du cou de son adversaire pour le terrasser; Louis, sachant que celui qui tomberait était perdu, le prévint; il parvint à le saisir des deux bras, mais, dans ce mouvement, son poignard lui échappa de la main!

Des cris affreux arrivèrent en ce moment à son oreille; c'était la voix de Marie qu'Herming voulait entraîner. La rage du désespoir prit Louis au cœur; il se raidit avec la force d'un taureau, pour faire plier les reins de Vasling et le terrasser; mais, à ce moment, les deux ennemis se sentirent saisis tous les deux dans une étreinte puissante.

L'ours, descendu de la hune de misaine, s'était précipité sur ces deux hommes, qu'il enlaçait dans ses pattes gigantesques! Vasling se trouvait appuyé contre le corps de l'animal; Louis sentait les griffes du monstre lui entrer dans les chairs, et l'ours les étreignait avec une puissance irrésistible.

C'en était fait de tous deux!

— A moi! à moi, Herming! put crier le second.

— A moi! Penellan! hurla Louis Cornbutte, avec rage.

Des pas se firent entendre sur l'escalier; Penellan parut; il était libre. Il poussa un cri d'horreur, arma son pistolet, et le déchargea dans l'oreille de l'animal. Celui-ci poussa un rugissement; la douleur lui fit ouvrir un instant les pattes, et Louis Cornbutte, épuisé, glissa sans mouvement sur le pont; mais l'animal, les refermant avec force dans une suprême agonie, tomba en entraînant le misérable Vasling, dont le cadavre fut broyé sous lui.

Penellan se précipita au secours de Louis, qui respirait: aucune blessure grave ne mettait sa vie en danger; le souffle seul lui avait manqué un moment.

— Marie!... dit-il en ouvrant les yeux.

— Elle est sauvée! dit le timonier; Herming est étendu là, avec un coup de poignard au ventre.

— Et ces ours...

— Morts, Louis, comme nos ennemis; mais on peut dire que, sans ces bêtes-là, nous étions perdus; ils sont venus, vraiment, à notre secours. Nous remercierons donc la Providence, car il faut bien avouer qu'en cette occasion tout s'est encore trouvé pour le mieux.

Louis et Penellan descendirent dans le logement, théâtre de ces scènes sanguinaires, et Marie, toute tremblante et pleurant, se précipita dans ses bras.

XVI. — DEUIL ET CONSOLATION.

Herming, mortellement blessé, avait été transporté sur un lit par Misonne et Turquiette, qui brisèrent leurs liens, ainsi que Penellan; ce misérable râlait déjà. Les deux marins s'occupèrent de Pierre Nouquet, dont la blessure n'offrit heureusement pas de gravité.

Mais un plus grand malheur devait frapper Louis Cornbutte; son père ne donnait plus aucun signe de vie. Était-il mort avec l'anxiété de voir son fils livré à ses ennemis? était-il mort avant cette terrible scène? On ne sait. Le pauvre vieux marin, brisé par la maladie, tué par le manque de remèdes, avait succombé misérablement.

A ce coup inattendu, Louis et Marie tombèrent dans un désespoir profond, puis ils s'agenouillèrent près du lit et pleurèrent en priant pour l'âme de Jean Cornbutte.

Penellan, Misonne et Turquiette les laissèrent seuls dans cette chambre mortuaire et remontèrent sur le pont. Les cadavres des trois ours furent tirés à l'avant; ils résolurent de garder leurs fourrures, qui leur devenaient d'une grande utilité, mais ils ne pensèrent pas un seul moment à manger leur chair; d'ailleurs le nombre des hommes à nourrir était bien diminué maintenant. Les cadavres de Vasling, d'Aupic et de Jocki, jetés dans une fosse creusée en toute hâte sur la côte, furent bientôt rejoints par celui d'Herming; le Norwégien mourut dans la nuit, sans repentir ni remords, l'écume de la rage à la bouche.

Les trois marins réparèrent aussi la tente, qui, crevée en plusieurs endroits, laissait la neige tomber sur le pont. La température était excessivement froide; elle se prolongea ainsi jusqu'au retour du soleil, qui reparut au-dessus de l'horizon le 8 janvier.

Jean Cornbutte fut enterré au milieu des pleurs que personne ne songeait à cacher; il avait quitté son pays

pour retrouver son fils, et mourir sous ce climat affreux! Sa tombe fut creusée sur une hauteur, et les pieux marins économisèrent une croix de bois sur leur combustible.

Depuis ce jour, ils passèrent encore par de cruelles épreuves de température; mais le jus des citrons, qu'ils avaient retrouvés cachés dans les sacs des misérables, leur conserva et leur rendit la santé; Gervique, Gradlin et Pierre Nouquet purent se lever, une quinzaine de jours après ces terribles événements, et prendre un peu d'exercice.

Bientôt la chasse devint plus facile et plus abondante; les oiseaux aquatiques revenaient en grand nombre; ils tuèrent souvent une sorte de canard sauvage, qui leur procura une nourriture excellente; ils n'eurent à déplorer d'autre perte que celle de deux de leurs chiens, qu'ils perdirent dans une excursion, pour reconnaître, à vingt-cinq milles dans le sud, l'état de la plaine de glaces. Le mois de février fut signalé par de violentes tempêtes et des neiges abondantes; la température moyenne fut encore de 25 degrés au-dessous de zéro, mais ils n'en souffrirent pas par comparaison; d'ailleurs, la vue du soleil, qui s'élevait de plus en plus au-dessus de l'horizon de glaces, les réjouissait, en leur présageant la fin de leurs tourments. Il faut croire aussi que le Ciel eut pitié de leurs souffrances, car la chaleur fut précoce cette année: dès le mois de mars, quelques corbeaux furent aperçus, voltigeant autour du navire; Louis s'empara de grues qui avaient poussé trop loin leurs pérégrinations septentrionales; des bandes d'oies sauvages se laissèrent même entrevoir dans le sud.

Ce retour indiquait une diminution du froid; cependant il ne fallait pas trop s'y fier, car, avec un changement de vent, ou dans les nouvelles ou pleines lunes, la température baissait subitement, et les marins étaient forcés de recourir à leurs précautions les plus grandes pour se prémunir contre elle; ils avaient déjà brûlé tous les bastingages du navire pour se chauffer, le roufle, qu'ils n'habitaient pas, et une grande partie du faux-pont; il était donc temps que cet hivernage finît; heureusement, la moyenne de mars ne fut pas de plus de 16 degrés au-dessous de zéro; Marie s'occupa de préparer de nouveaux vêtements pour cette précoce saison de l'été.

Depuis l'équinoxe, le soleil s'était constamment maintenu au-dessus de l'horizon, sans jamais disparaître; les huit mois de jour des pôles avaient commencé; cette clarté perpétuelle et cette chaleur incessante, quoique excessivement faibles, ne tardèrent pas à agir sur les glaces.

Il fallait prendre de grandes précautions pour lancer *la Jeune Hardie* du haut lit de glaçons qui l'entouraient; le navire fut en conséquence solidement étayé; on dut attendre que les glaces fussent brisées; mais, à la grande joie comme au grand étonnement des marins, ce ne fut pas nécessaire: les glaçons inférieurs, reposant dans une couche d'eau déjà plus chaude, se détachaient peu à peu, et le brick redescendit insensiblement, sans secousse et sans danger; vers les premiers jours d'avril, il avait repris son niveau naturel, bien qu'il ne flottât pas encore.

Avec le mois d'avril vinrent des pluies effroyables, qui, répandues à flots sur la plaine de glace, hâtèrent encore sa décomposition; le thermomètre remonta à 10 degrés au-dessous de zéro; quelques hommes ôtèrent leurs vêtements de peaux de phoques, et il ne fut plus nécessaire d'entretenir un poêle jour et nuit dans le logement; la provision d'esprit-de-vin, qui n'était pas épuisée, ne fut bientôt plus employée que pour la cuisson des aliments.

Bientôt les glaces commencèrent à se briser avec de sourds craquements; les crevasses se formaient avec une grande rapidité; il devenait imprudent de s'avancer sur la plaine, sans un bâton pour sonder les passages, car de dangereuses fissures serpentaient çà et là; il arriva même que plusieurs marins tombèrent dans l'eau, mais ils en furent quittes pour un bain un peu froid.

Les phoques revinrent avec ces symptômes de dégel, et on leur donna souvent une chasse fructueuse, car leur graisse fut utilement conservée.

La santé des marins demeurait excellente; leur temps était rempli par les préparatifs de départ et par les chasses; Louis Cornbutte allait souvent étudier les passes probables. D'après la configuration de la côte méridionale, il résolut de tenter le passage plus au sud; déjà le bris des glaces s'était produit dans différents endroits, et quelques glaçons flottants se disposaient à aller se dissoudre dans la haute mer. Vers le 25 avril, le navire fut mis en état; les voiles, tirées de leur étui, étaient dans un parfait état de conservation, et ce fut une joie véritable de les voir se balancer au souffle du vent; le navire en tressaillit, car il avait retrouvé sa flottaison, et, quoiqu'il ne pût pas bouger, il reposait cependant dans son élément naturel.

Au mois de mai, le dégel commença rapidement; la neige qui couvrait le rivage fondait de tous côtés et formait une boue épaisse, qui rendait la côte presque inaccessible; de petites bruyères, roses et pâles, se montraient timidement à travers les restes de neige et semblaient sourire à ce peu de chaleur. Le thermomètre remonta enfin au-dessus de zéro.

A vingt milles du navire, au sud, les glaçons, complétement détachés, voguaient vers l'océan Atlantique; bien que cet effet ne se produisît pas encore autour du navire, il s'établissait des passes dont Louis voulut profiter.

Le 21 mai, après une dernière visite au tombeau de son pauvre père, Louis et le navire quittèrent la baie d'hivernage. Le cœur de ces braves marins se remplit en même temps de joie et de tristesse, car on ne quitte pas sans une pensée triste les lieux où l'on a souffert des souffrances dont des amis sont morts. Le vent soufflait du nord et favorisait le départ. Souvent le navire fut arrêté par des bancs de glace, que l'on coupa à la scie; souvent des glaçons se dressèrent devant lui, et il fallut employer la mine pour les faire sauter. Pendant un mois encore, la navigation fut pleine de dangers immenses, qui mirent souvent le navire à deux doigts de sa perte; mais l'équipage était hardi et accoutumé dès lors à ces périlleuses manœuvres; Penellan, Nouquet, Turquiette, Misonne, faisaient à eux seuls l'ouvrage de dix matelots, et Marie avait des sourires de reconnaissance pour chacun.

La Jeune-Hardie fut enfin délivrée de ces glaces dangereuses, à la hauteur de l'île Jean-Mayen; vers le 25 juin, le brick rencontra des navires qui se rendaient déjà dans le Nord, pour la pêche des phoques et de la baleine; le brick avait mis près d'un mois à sortir des écueils mouvants de la mer polaire.

Le 16 août, *la Jeune-Hardie* se trouvait en vue de Dunkerque; elle avait été signalée par la vigie, et toute la population du port accourait sur la plage. Les marins du brick tombèrent bientôt dans les bras de leurs amis; le bon vieux curé reçut Louis et Marie sur son cœur, et, des deux messes qu'il dit les deux jours suivants, la première fut pour le repos de l'âme de Jean Cornbutte, et la seconde pour bénir ces deux fiancés, unis depuis si longtemps par la souffrance et le malheur.

JULES VERNE.

CHRONIQUE DU MOIS.

Mme Marie Cabel dans *les Diamants de la Couronne, le Bijou perdu, la Promise, le Muletier de Tolède,* etc.

MADAME CABEL.

Le jour était beau ; le ciel pur et le soleil radieux.

Une charmante petite fille courait et jouait dans une prairie, aux environs de Bruxelles.

Entendant chanter les oiseaux, elle se mit à chanter comme eux, et elle le fit avec tant de grâce qu'une fée sortit d'un buisson pour l'écouter.

Etait-ce une fée réellement? L'enfant dut le croire à la soudaineté de l'apparition, au doux visage de l'inconnue, et surtout au dialogue suivant :

— Quel âge as-tu, petite?

— Neuf ans, madame.
— As-tu pris des leçons de chant?
— Jamais, on m'enseigne le piano.
— Eh bien! dis à tes parents de t'apprendre aussi à chanter, de te donner de bons maîtres, et tu deviendras ce qu'était ma sœur (la fée soupira).
— Qu'était donc votre sœur, madame?
— Ah! c'est toute une histoire.
— Contez-la moi.
— Ma sœur avait trois ans, lorsque le génie de la musique la marqua aux lèvres et au cœur dans son berceau. Elle chantait déjà sans règle et sans guide, comme tu faisais tout à l'heure; mais notre père, homme de grand talent et de grande volonté, imposa un frein à cette voix indocile, et l'assouplit si bien en la développant qu'il en fit la plus belle voix du monde. A cinq ans, sur le théâtre de Naples, ma sœur jouait l'enfant dans l'*Agnès*, de Paer, à l'étonnement et à l'admiration générale. A dix-sept ans, elle remplaçait tout à coup la Pasta dans la Rosine du *Barbier*; puis, à force de travail, de courage et d'inspiration, elle éclipsait ses plus illustres rivales, passées et présentes, et se voyait couronnée reine du chant, portée en triomphe, couverte de bouquets, d'or et d'hommages, de Paris à Londres, de Rome à Milan, de Bruxelles à Vienne, et jusqu'à New-York, en Amérique. Or, en vérité, mon enfant, je te le répète, tu auras la gloire et la fortune de ma sœur, si tu as son ardeur et sa persévérance.

La petite fille avait écouté ces paroles avec une sorte d'extase.

— Et comment se nommait votre sœur, madame? demanda-t-elle à l'inconnu.

— Marie Garcia, la Malibran.

— Oh! je connais ce beau nom : tous les poëtes l'ont chanté, tous les hommes l'ont applaudi, toutes les femmes l'ont envié. Mon père le prononce souvent avec respect et enthousiasme. Mais si vous êtes la sœur de la Malibran, vous n'êtes donc pas une fée? Vous vous nommez aussi Garcia?

— Pauline Garcia, la fée de ton avenir, si tu suis mes conseils.

C'était, en effet, Pauline Garcia, aujourd'hui Mme Viardot, qui, habitant alors un château près de Bruxelles, tirait ainsi l'horoscope de Marie Dreullette, devenue depuis Mme Cabel, la Malibran du Théâtre-Lyrique.

Vous jugez si, en rentrant chez elle, la petite Marie demanda à son père des leçons de solfége!

Ne croyez pas cependant que la prédiction d'une si brillante destinée eût enivré son jeune orgueil. Déjà modeste comme tous les vrais talents, elle avait accueilli les présages de la fée, comme elle accueille aujourd'hui les ovations du public, avec cette simplicité gracieuse et ce sourire, maître de lui-même, qui font de tout succès l'aiguillon d'un progrès nouveau.

M. Dreullette n'était pas homme à méconnaître la vocation de sa fille. Originaire de Belgique et officier de cavalerie en France, il préférait au service de Mars le culte d'Apollon, et la musique l'avait rendu à son pays natal, où il s'était fait agent comptable des grands théâtres.

Quand Marie lui naquit à Liége, il la voua à la muse de l'harmonie, et il l'avait déjà mise en bonne voie au piano, lorsque l'aventure ci-dessus la lui fit tourner vers le chant.

Hélas! il ne devait pas jouir de son ouvrage; il mourut devant les progrès de sa fille, et sans être assuré qu'elle toucherait le but.

Voilà la future Malibran, l'alouette des prairies de Bruxelles, chargée de soutenir une famille sans chef, une mère au désespoir!

Terrible épreuve pour les rêves de gloire et de fortune!

Mais la souffrance est le creuset du caractère, aussi bien que du talent. Aide-toi, le ciel t'aidera, a dit la Providence. Elle ne manqua point de parole à Mlle Dreullette. Au moment où elle accomplissait sa noble mission avec autant de courage que de dévouement, le ciel mit sur sa route un jeune homme de cœur et d'esprit, un musicien distingué, un maître habile et ferme, aimable et résolu, le professeur George Cabel. Le bijou musical avait trouvé son ciseleur. Marie Dreullette devint Mme Cabel.

Avec ce guide sûr et infatigable, l'artiste fait des pas de géant. Elle arrive à Paris en 1847. Son premier patron — qui sera son dernier ami — est M. Massard, professeur au Conservatoire. Mais où se produira d'abord la nouvelle étoile? Qu'importe le théâtre, pourvu qu'il y ait un public! Sa personne a tant de charme qu'on ne saurait la voir sans l'admirer. Sa voix est si merveilleuse qu'on ne saurait l'entendre sans l'applaudir. C'est ce qui advient au Château-des-Fleurs, dont les échos retentissent jusqu'à l'Opéra-Comique. Le suffrage magistral de M. Halévy ouvre cette belle scène à la jeune artiste. L'ascension était si rapide, qu'on la crut invraisemblable. Tel ne fut pas l'avis de M. Hanssens, directeur du grand théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. A peine a-t-il entendu Mme Cabel, à Feydeau, dans *le Val d'Andorre* et *les Mousquetaires*, qu'il enlève ce trésor aux Parisiens, sans leur laisser le temps de le reconnaître.

Heureusement M. Perrin l'a reconnu, lui, et ne quitte la débutante qu'en lui disant : Au revoir.

Pendant les deux années qui suivent, la prédiction de Mme Viardot se réalise de jour en jour. Idole des Bruxellois d'abord, puis des Lyonnais, puis du Havre, où les pauvres la bénissent encore, puis de Strasbourg, où elle électrisait toute l'Alsace, Mme Cabel revient à Paris, couverte de lauriers, et fait explosion au Théâtre-Lyrique dans *le Bijou perdu*, que la foule appelle *le Bijou retrouvé*, en appliquant ce titre au retour de la diva. Bientôt le triomphe de *la Promise* dépasse celui du *Bijou*. Enfin, M. Perrin, l'homme du tact et de l'à-propos, frappe le troisième coup (*tertia solvet*) par l'éblouissant *Muletier de Tolède*, où Mme Cabel achève d'accomplir son horoscope royal, en attendant le piédestal plus radieux encore que lui élèvent MM. de Saint-Georges et Halévy.

Laissons à deux juges éminents de la presse le soin de définir le talent de Mme Cabel :

« On ne saurait, dit M. Théophile Gautier, rêver une facilité plus étincelante, une vocalisation plus audacieusement heureuse, un brio plus communicatif. Quelles brillantes fusées de notes! quelles cadences perlées! quels traits rapides et périlleux! Comme cette artiste se joue avec les difficultés les plus incroyables, sans que sa physionomie charmante trahisse la moindre émotion, le plus petit effort! Quelle verve! quelle finesse! »

« Mme Cabel, dit M. Fiorentino, est d'une beauté inquiétante; elle est d'un charme irrésistible. Aucun théâtre de Paris ni de l'étranger, je pense, ne possède une cantatrice aussi accomplie, aussi distinguée, aussi parfaite dans son genre. Elle sait tout dire, elle sait tout comprendre; elle a des gestes qui ne sont qu'à elle, des inflexions de voix qui enlèvent le public. Elle met dans ses moindres intentions tant de grâce, de vérité et de naturel, tant de hardiesse et de modestie à la fois, une gaieté si franche et une mesure si excellente, qu'on ne peut rien souhaiter de plus ni de mieux. »

A ces glorieux éloges nous en joindrons un plus modeste, mais qui est le premier de tous à nos yeux, et qui vaut à Mme Cabel sa place au *Musée des Familles*. Elle est du petit nombre des artistes dramatiques dont le caractère et l'existence, la réputation et les manières, la position comme femmes, en un mot, sont aussi intacts, aussi considérés et aussi honorables dans le monde que leur renommée est éclatante au théâtre. Admirable et charmant privilége, qui ne s'acquiert et ne s'explique qu'à force de vertu, d'esprit, de cœur, de distinction personnelle, et que par un mérite assez sérieux et un tact assez parfait chez le mari, pour ne jamais ressembler à l'époux de la reine.

Mme Cabel restera-t-elle au Théâtre-Lyrique? c'est au moins douteux. Elle y a fait son œuvre, en révélant et

en fondant la musique au boulevard populaire. Grâce à elle, il n'y a plus de Porte-Saint-Denis dans le Paris de l'art. Après cet éclatant service et avec la haute célébrité qui en résulte, chacun attend Mme Cabel à l'Opéra-Comique, et elle-même doit tenir à la revanche de cette rentrée.

Quoi qu'il arrive, et partout où elle chantera, le public la suivra de ses bravos, car nul artiste n'a plus qu'elle, en ce moment, le don de le charmer et de le passionner.

C'est par là surtout qu'elle a vérifié la prophétie de la sœur de la Malibran.

ANECDOTES PRIVÉES SUR L'EMPEREUR NICOLAS (1).

Voici un trait qui montre à quel point le czar, dont la mort est un si grand événement, disposait des volontés et des existences de ses sujets.

Nicolas présidait, il y a quelques années, à de grandes manœuvres, qui avaient attiré plusieurs officiers étrangers d'Allemagne, de France et d'Angleterre.

Une des batailles simulées devait se terminer par la retraite d'un corps d'armée derrière une profonde rivière, au moyen d'un pont de bateaux que les pontonniers avaient à couper après le passage du dernier bataillon. Ce plan fut suivi en tout point. Le corps battu passa la rivière, et le pont fut détruit. L'empereur, accompagné des grands-ducs, se tenait sur le bord du fleuve avec son cortége, quand arriva la brigade victorieuse de Manderstjern.

— Eh bien ! lui dit l'empereur, que faites-vous à présent ?

— La manœuvre est finie, répondit-il, l'ennemi a pris la fuite.

— Vraiment ! un bon général ne se contenterait pas d'un demi-avantage, il poursuivrait l'ennemi.

— Votre Majesté m'ordonne-t-elle la poursuite ?

— Vous devez savoir ce que vous avez à faire. Le général s'élance vers ses soldats :

— Enfants ! s'écrie-t-il, l'empereur nous commande de poursuivre l'ennemi ; faites le signe de la croix, suivez-moi !

Et, enfonçant l'éperon, il saute dans le fleuve rapide, où cheval et cavalier disparaissent. Tout le premier rang le suit en criant : Hurrah ! Ecrasés par le poids des armes, des sacs et des vêtements, bon nombre de militaires se débattent contre la mort ; le général lui-même est en péril.

— Soldats ! s'écrie l'empereur, sauvez votre général !

Beaucoup d'hommes, se débarrassant de leurs sacs, sautent à leur tour dans la rivière. Le général est tiré demi-mort, mais plusieurs soldats se noient. Le soir, Manderstjern tremblait de fièvre dans son lit. La porte s'ouvre, le czar entre.

— Es-tu fou, Manderstjern ? dit-il amicalement, n'as-tu pas compris que je plaisantais ?

— Je n'en étais pas bien sûr, répondit le général. Votre Majesté pouvait vouloir montrer à tous les étrangers jusqu'à quel point les Russes obéissent à leur empereur !

Nicolas n'était pas moins maître de lui-même que des autres, s'il faut en croire l'anecdote suivante, rapportée par l'ancien secrétaire du prince de Demidoff.

Le docteur Mandt, médecin particulier du czar, est à la fois le héros et l'historien de l'aventure.

« A l'époque dont je parle, dit-il, l'empereur souffrait d'une indisposition tenace, dont la cause restait inconnue : — *causa rerum* — le désespoir du médecin comme du philosophe, l'éternel problème ! — Mes ennemis, mes amis, et, avant tout, mes confrères, en prolitèrent pour m'accuser d'imprévoyance, puis d'ignorance, puis d'empoisonnement.

La rumeur fut grande ; elle monta jusqu'au maître.

(1) Voyez son portrait et sa biographie, t. XIII, p. 177.

Je n'ignorais ni la marche, ni les progrès de l'assassinat commis sur ma personne ; mais le rétablissement de l'empereur était la seule réponse que je pusse opposer à la calomnie. Je me hâtai de me rendre à ses ordres.

L'empereur était seul, étendu dans un fauteuil à la Voltaire. Sa tête de lion se courbait, affaissée par la souffrance ; il avait le teint plombé, l'air sombre.

Il jeta sur moi un regard pénétrant, et, après quelques minutes d'un silence glacé, me demanda comment je le trouvais.

Je tâtai le pouls, il était fort et agité, — la langue mauvaise, l'état général alarmant.

— Eh bien, monsieur ? me dit l'empereur.

Il m'appelait toujours par mon nom. Cette variante était assurément de mauvais augure.

— Sire, Votre Majesté a de l'oppression, de la fièvre ; il conviendrait de prendre un vomitif.

Au mot de vomitif, auquel, pour bien comprendre l'effet qu'il devait produire sur l'esprit du maître, il faut rattacher les bruits d'empoisonnement en circulation depuis deux jours, l'empereur releva brusquement la tête :

— Un vomitif ! vous ne m'en avez jamais ordonné.

— C'est vrai ; mais la belle santé de Votre Majesté en a toujours rendu l'emploi inutile.

— Et vous jugez devoir faire aujourd'hui cet essai pour la première fois ?

— Oui, sire.

L'empereur m'ordonna de préparer le remède. Je passai dans le laboratoire contigu à son cabinet, et ne tardai pas à en revenir, un verre à la main. Sa Majesté le prit, regarda le contenu d'abord, moi ensuite, et but.

L'action du médicament ne tarda point à se faire sentir ; mais la nature des expectorations ne me satisfit point.

Un autre vomitif me parut nécessaire.

L'empereur prit la seconde potion comme la première, après un court moment d'hésitation, dominé par un puissant effort de volonté.

De nouvelles expectorations eurent lieu.

Epuisé par cette double lutte physique et morale, l'empereur souleva sa tête pâlie, et me dit d'un ton de sourde colère :

— Est-ce fini ?

— Non, sire, car il me faut de la bile.

— C'est-à-dire qu'il vous faut mes entrailles ; soit. Mais retenez bien ceci : *Je veux...*

La manière dont ce mot fut accentué rendait sa signification saisissante.

— *Je veux que celui-ci fasse de l'effet.*

Bien que parfaitement calme en apparence, et en réalité maître de moi, je n'en avais pas moins conscience de l'extrême gravité de la situation. Il fallait, ou guérir le czar, ou confirmer d'abominables soupçons, auxquels le genre de traitement adopté ne manquerait pas de donner une autorité formidable ; faire ce que je commençais à croire impossible, ou perdre l'honneur. — Je ne parle pas de la vie, qui ne vaut pas la peine qu'on la défende. — Pénétré du péril et de la responsabilité, je triplai à tous risques les doses, dans la dernière préparation, celle qui devait faire de l'effet, *sous peine de mort*, et je la présentai à l'empereur.

Les vomissements furent immédiats, complets.

Le maître s'enquit si j'étais content.

— Votre Majesté est hors de tout danger, répondis-je.

Le lendemain, je trouvai l'empereur debout, plein de force.

— Savez-vous, Mandt, me dit-il, qu'hier, tandis que vous me traitiez, je croyais à un empoisonnement ?

Je le savais, sire !

— Vous le saviez !... et vous avez osé me conseiller des vomitifs ?

— L'état de Votre Majesté les exigeait.

— Mais s'ils eussent mal opéré, qu'auraient dit vos ennemis? — car vous en avez, et beaucoup...

— Ils auraient affirmé après ce qu'ils ont insinué avant : on m'aurait appelé Mandt l'empoisonneur.

— Et cette pensée ne vous a point arrêté ?

— C'était mon devoir !

L'empereur me tendit la main. »

Une troisième anecdote sur l'empereur Nicolas et son fils Alexandre prouvera l'accord qui régnait entre eux dans les moindres choses. Il y a quelques années, après une grande revue passée à Postdam, le roi de Prusse eut l'idée de réunir dans un escadron la troupe brillante de têtes couronnées et de princes qui assistaient à cette fête militaire. Le commandement de l'escadron fut donné à un vieux général : l'empereur Nicolas, qui était le plus grand, eut la droite, et les évolutions commencèrent. Peu à peu, on s'approcha de la terrasse du château de Sans-Souci, sur laquelle l'impératrice de Russie contemplait ce spectacle. Le général commandant s'approcha de l'impératrice, lui fit son rapport et commanda ensuite : « Descendez de cheval ! » Tous les cavaliers descendirent et jetèrent les rênes à leurs écuyers. Il ne resta que deux cavaliers qui demeuraient immobiles à côté de leurs chevaux : l'empereur Nicolas et le grand-duc Alexandre. Le roi leur demanda enfin ce qu'ils attendaient. Tous les deux répondirent d'une voix : « On n'a pas commandé : Partez ! » Ainsi l'exige, en effet, le règlement prussien. Les deux princes étaient fort éloignés l'un de l'autre, et n'avaient nullement pu se concerter sur cette réponse.

Dans un petit livre intitulé *la Comète et le Croissant*, et publié au mois de juin 1854, on lit le calcul suivant, relatif à l'empereur de Russie, Nicolas Ier :

« Un calcul très-simple, sur la date d'un événement ou d'une naissance indique, pour celui dont on tire ainsi l'horoscope par l'arithmétique, l'année de quelque grand événement. La même opération peut se renouveler sur cette même date, et le résultat est encore plus significatif. Voilà la théorie. Voici les résultats qu'elle donne appliqués à la date de l'avénement de l'empereur Nicolas :

1825
1
8
2
5
1841

« L'année 1841 marque, en effet, dans la carrière du souverain actuel de la Russie ; c'est celle de sa plus grande prépondérance en Orient et en Europe. Recommençons notre addition :

1841
1
8
4
1
1855

« Que sera 1855 ? C'est le secret de Dieu. »

Les adeptes de l'arithmétique cabalistique trouveront certainement dans la mort de l'empereur de Russie la confirmation de la prophétie numérique annoncée l'année dernière.

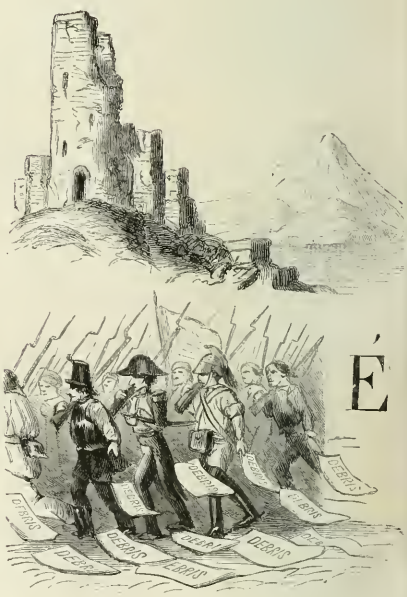
— Après avoir déjà élu M. le duc de Broglie et M. E. Legouvé, à la place de M. de Saint-Aulaire et de M. Ancelot, l'Académie française, dans sa séance du 22 mars, a nommé M. Ponsard en remplacement de M. Baour-Lormian.

Trois jours après, on apprenait qu'un nouveau fauteuil devenait vacant par la mort de M. de Lacretelle.

— L'auteur du *Manuel des honnêtes gens* et des *Fables et Fabliaux*, M. Etienne Catalan, ne s'endort pas sur ces graves succès. Il vient de composer, poésie et musique, des chansons pleines de grâce et de malice, de sentiment et de gaieté. Le disciple de Montaigne se fait l'émule de Nadaud, ou plutôt son compère, car il lui dédie ses premiers couplets : *les Vieux époux*. Ils sont dignes de leur patron, et seront reçus partout, comme lui, à bras ouverts. Leur philosophie est si douce et si touchante, leur cœur si tendre et si indulgent, leur esprit si aimable et si fin, leur morale si pure et si chrétienne ! L'accompagnement des *Vieux époux* est de Camille Saint-Saëns, ce jeune maître déjà vieux de renommée. Enfin, l'éditeur est celui de Nadaud lui-même, M. Heugel, cet orfévre de la bonne musique, qui ne met son estampille qu'aux vrais bijoux. Bref, prenez et chantez *les Vieux époux* en famille, et le portefeuille de l'auteur est assez riche pour leur donner bientôt des enfants.

PITRE-CHEVALIER.

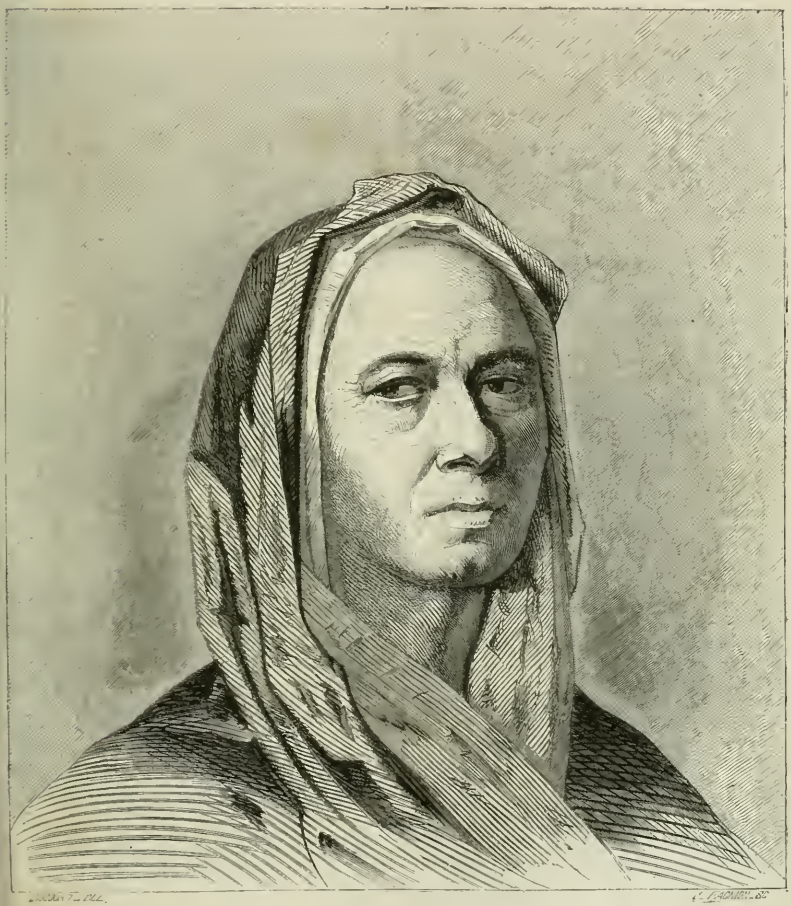
RÉBUS SUR HENRI IV.



TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. E. TIGNOL FILS
Boulevard extérieur de Paris

UN PORTRAIT DE FEMME, DE DENNER.

MUSÉE DU LOUVRE.



Un portrait de femme, de Denner. (Musée du Louvre.) Dessin de Bocourt

Lorsqu'à la vente de M. le comte de Morny, en 1852, e tableau de trente et quelques centimètres carrés fut cheté près de vingt mille francs par le Musée du Louvre, n s'étonna d'un si grand prix pour un si petit ouvrage, t on courut l'examiner dès qu'il fut exposé dans les ga-ries.

On comprit bientôt que le *Portrait de femme* de Denner est réellement un chef-d'œuvre, et il est devenu d'autant plus populaire de jour en jour que ses qualités sont de celles qui frappent tous les yeux. Jamais on n'a poussé aussi loin l'imitation de la nature. Ce n'est plus de la couleur étendue sur une toile, ce sont des os et de la chair,

des yeux, une bouche, des traits animés, des rides véritables; c'est une tête parlante enfermée dans un cadre.

Rien de curieux comme de voir l'effet de ce trompe-l'œil sur la foule qui parcourt les salles du Louvre : arrivé devant le tableau de Denner, chacun s'arrête confondu, et pousse une exclamation, comme à l'aspect d'un prodige.

Étudiée à la loupe, l'œuvre est plus étonnante encore; son fini, exempt de sécheresse, semble au-dessus de la patience humaine.

Et cependant l'auteur a laissé beaucoup de productions, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre.

L'*Etude de femme* porte la date : *London*, 1724, — et une tradition d'atelier en raconte ainsi l'histoire.

Balthazar Denner était donc, à Londres, déjà fort à la mode et très-couru, lorsqu'un jeune officier de marine, près de s'embarquer pour l'Inde, lui demanda le portrait de sa mère, qu'il voulait emporter avec lui.

L'artiste, jugeant le terme trop court, allait refuser; mais Georges Wilson (c'était le nom du midshipman) le conjura si instamment qu'il ne put se dérober à ses vœux.

— Je n'ai jamais vu, s'écria Denner, un si tendre amour filial; il inspirera mon talent, et j'accomplirai un tour de force!

Les séances commencèrent le jour même, et, en voyant déjà sa mère revivre sur la toile, le jeune officier s'élança au cou du peintre.

Mais, hélas! il ne devait pas jouir de son ouvrage; il ne devait pas emporter l'image chérie dans l'Inde. A la quatrième séance, Georges manqua au rendez-vous. Un ordre de départ immédiat l'avait enlevé à sa famille, sans lui laisser le temps de faire ses adieux.

Il n'eut qu'une minute pour écrire à Denner :

« Embrassez ma mère pour moi, vous qui la connaissez « déjà si bien; consolez-la de mon absence, si vous le « pouvez; achevez son portrait, si vous voulez me conso- « ler moi-même, et envoyez-le-moi à Calcutta par la pre- « mière occasion. Vous avez tout le temps, hélas! je ne « dois revenir que dans cinq ans. »

Vous jugez si la mère pleura! L'artiste pleura avec elle; c'était la meilleure consolation. Puis le tableau fut achevé avec le plus grand soin.

Tout le monde l'ayant admiré, il fit l'honneur et la fortune de Denner, que trente lords se disputèrent et emmenèrent dans leurs châteaux.

Mme Wilson, bien entendu, s'était chargée d'envoyer son portrait à son fils.

Mais il y avait une fatalité sur ce chef-d'œuvre.

La mère tomba malade et mourut, avant d'avoir expédié son image pour Calcutta.

Le tableau fut vendu aux enchères par la succession. La loi et les inventaires sont sans entrailles, et les hommes d'affaires n'admettent pas les conventions du cœur.

Quand Georges revint à Londres, au bout de cinq ans, il ne trouva donc ni l'original ni le portrait.

Il se crut deux fois orphelin, et, terrassé par ce double coup, il ne se releva que pour en parer la moitié.

S'il ne pouvait arracher sa mère à la tombe, il pouvait du moins la retrouver en peinture!

Le tableau de Denner était quelque part; il s'agissait de le découvrir et de le racheter à tout prix.

Malheureusement, tombé aux mains des spéculateurs, il avait couru l'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande.

Ce fut chez un riche négociant d'Amsterdam qu'après un an de recherches et de voyages Georges Wilson retrouva enfin — sa mère.

Car telle était la ressemblance et la perfection de l'image, surtout pour un fils inconsolable et qui l'avait laissée à l'état d'ébauche, que Georges ne put la voir sans pousser un cri et sans tomber à genoux.

Terrible imprudence, qui révéla au négociant la valeur de son trésor.

Aussi ne voulut-il s'en défaire à aucun prix, et repoussa-t-il les offres les plus brillantes.

Georges allait quitter Amsterdam, désespéré, lorsqu'il rencontra dans la rue... Devinez qui? — Denner en personne!

L'artiste faisait justement une tournée en Hollande.

Georges lui conta ses malheurs et celui qui venait y mettre le comble.

— Espérez encore, lui dit le peintre attendri, je connais le négociant Van ***, et je vais lui demander de copier mon tableau.

— Si vous faites cela, s'écria l'orphelin, je vous devrai la vie; car vous m'aurez rendu ma mère.

Quelques jours plus tard, en effet, Denner s'y était pris si habilement, qu'il s'installait, dans la galerie du Hollandais, à copier son propre ouvrage.

Or, M. Van *** avait une femme excellente et une charmante fille de dix-huit ans, unies par la tendresse la plus profonde, et qui, aimant beaucoup les arts et les artistes, venaient souvent regarder travailler Denner.

En voyant Mlle Dorothée aux petits soins pour sa mère, en entendant ces deux femmes, idoles l'une de l'autre, se jurer qu'elles mourraient s'il fallait jamais se séparer, le peintre leur dit qu'il n'avait connu qu'un exemple d'attachement pareil au leur; et il raconta, sans nommer les personnages, l'histoire de Georges Wilson.

La mère et la fille en furent émues jusqu'aux larmes; et comme elles regrettaient de ne rien pouvoir pour un tel fils :

— Vous pouvez tout, reprit Denner, car ce fils est à Amsterdam, et voici le tableau qu'il payerait de son sang.

Le lendemain, Mme et Mlle Van *** permirent à Denner d'amener Georges... contempler le portrait de sa mère.

Le surlendemain, Georges vit Mme Van *** et Dorothée. La première lui rappela toutes ses douleurs, la seconde lui sourit comme une consolation.

L'une et l'autre le reçurent avec empressement, l'écoutèrent avec intérêt, et le retinrent avec imprudence...

Les jours suivants, Dorothée ne parla à Denner que de Georges Wilson.

Bref, les visites et les entrevues se multiplièrent. Georges ne pouvait plus passer vingt-quatre heures... sans revoir l'image de sa mère, et Dorothée, sans accorder une telle faveur à un pareil fils..

L'amour filial est le compagnon et le garant de toutes les vertus du cœur et de l'esprit. Georges les trouva donc toutes réunies en Dorothée, et Dorothée les trouva toutes résumées en Georges.

Pendant ce temps-là, l'artiste ne travaillait guère.. Un projet mystérieux germait dans sa tête, à la vue de deux jeunes gens si parfaits.

Un matin que M. Van *** revenait d'une absence, Denner dit à Georges :

— Je crois que vous aurez mon tableau même, et non plus une copie.

— Mais, s'écria l'Anglais, vous savez que le propriétaire me l'a refusé contre tout ce que je possède...

— Eh bien ! donnez-moi seulement vos pouvoirs... et l'anneau que vous portez au doigt.

Georges hésita ; c'était l'anneau de sa mère ! Il le remit toutefois au peintre en l'embrassant.

Deux jours après, Denner apporta à Wilson, en échange de sa bague, celle de Dorothée.

— Vous voilà fiancés ! dit l'artiste ; allez demander à M. Van *** la main de sa fille.

Georges crut qu'il mourrait de joie, et courut chez le négociant.

M. Van *** adorait sa femme et idolâtrait sa fille ; il le prouva en mariant celle-ci à Georges, et en mettant dans sa corbeille de noces le portrait de Mme Wilson.

Mme Van *** remercia Dieu de lui avoir donné le seul gendre qui ne dût jamais la séparer de sa fille.

— Si toute ma fortune ne pouvait payer votre œuvre, dit Georges à Denner, comment m'acquitter envers votre action ?

— En vivant heureux et en pensant à moi, sous les auspices de votre mère, répondit l'artiste en montrant son tableau.

Denner retourna à Hambourg, où il était né en 1685, et où il avait été lui-même négociant, après avoir travaillé chez des peintres d'Altona et de Dantzik. Le commerce l'ayant conduit à Berlin, où Frédéric II rassemblait un musée de tableaux, il quitta le comptoir pour le chevalet, en 1709, fit fortune avec son pinceau, de capitale en capitale, — et mourut, honoré, à Hambourg, en 1747.

PITRE-CHEVALIER.

LE PÈRE RÉMY.

APOLOGIE DE L'OR.

O monnaie ! vil écu quand on te regarde d'un côté ; médaille sacrée quand on te regarde de l'autre ! PAULIN LIMAIRAC.

— Vous est-il jamais arrivé, chère Antoinette, me disait dernièrement mon ami le comte de P..., en voyant une lumière isolée briller, dans le lointain, au milieu de l'obscurité de la nuit, de vous sentir, comme malgré vous, attirée vers elle, et de fixer longtemps vos regards sur ce point unique, en laissant votre imagination bâtir une foule de conjectures sur la situation de ceux qu'elle éclaire ? Est-ce la lampe du savant, poursuivant, sans se préoccuper de la fuite des heures, la solution d'un problème qui lui échappe toujours ? Est-ce le reflet du cierge éclairant la veillée des morts dans une pauvre mansarde ; ou bien la lueur de la chandelle, à l'aide de laquelle un pierrot ou un débardeur (peut-être tous deux) effacent, devant un morceau de glace, le fard, le vin et la boue d'une nuit d'orgie ? Qui sait quel drame ou quelle comédie éclaire cette petite lumière, de quelles joies ou de quelles douleurs elle est l'impassible témoin ?

Cette question, que je me pose toujours en pareil cas, me manque jamais de rappeler à ma mémoire une circonstance de ma vie, qu'il me prend envie de vous dire.

J'avais vingt-deux ans, en 1830, et je faisais mon droit aussi consciencieusement que peut le faire un jeune homme dont les parents habitent la province, et qui se sent parfaitement libre de ses actions. C'est ce qui explique comment je me trouvais un jour, à l'heure des cours, bayant aux corneilles, dans le haut du faubourg Saint-Denis. Tout chemin mène à Rome, cela est incontestable ; mais, comme je tournais le dos à la ville, en m'avançant vers la barrière, je n'avais guère de chance d'atteindre l'École de droit en temps utile.

— Parbleu ! me dis-je, après avoir fait cette judicieuse réflexion, allons voir le père Rémy. Me voici dans son quartier, et voilà trop longtemps que je le néglige.

Le père Rémy, ainsi que l'appelaient tous ses élèves, était un ancien chef d'études au collége Louis-le-Grand, qui avait eu l'insigne bonheur de rencontrer, parmi les milliers d'enfants à l'instruction desquels il avait voué sa vie, un être assez reconnaissant pour lui faire une pension viagère, lorsque les infirmités ne lui permirent plus d'occuper le poste qu'il avait honorablement rempli pendant quarante ans. Il est vrai que cet élève généreux était trois fois millionnaire ; mais cela ne lui ôte rien de son mérite à mes yeux : je connais si peu de millionnaires capables d'en faire autant !

J'étais, je ne sais trop pourquoi, le favori du père Rémy. Bien que toute sa reconnaissance fût acquise à celui qui avait préservé ses derniers jours de la misère, son affection était à moi, presque sans partage. Trop pauvre alors pour pouvoir rien donner, il avait ma première visite tous les matins du premier janvier, et je n'avais jamais manqué à lui porter un bouquet le jour de sa fête.

Ce souvenir de ma part, à des époques si pénibles pour les êtres privés des affections de la famille, le touchait profondément, et me donnait à ses yeux un mérite, bien facile à acquérir d'ailleurs, car le père Rémy était un fort aimable vieillard, et je trouvais toujours un grand plaisir à sa conversation, en dépit de quelques remontrances paternelles que l'excellent homme se croyait en droit de me faire, en raison de ses anciennes fonctions, et bien plus encore de la profonde affection qu'il me portait.

— Bonjour, mon cher enfant, me dit le père Rémy, lorsque j'eus gravi ses trois étages. N'y a-t-il donc pas de cours aujourd'hui, que vous voilà si loin du temple de la science ?

— Si fait, cher maître, dis-je vivement ; mais j'ai tant rêvé de vous cette nuit, que, ma foi ! j'ai planté là le cours, pour venir m'informer de vos nouvelles.

— Il a rêvé de moi, ce cher enfant, dit le père Rémy tout attendri ; comme c'est aimable ! je n'ai plus le courage de le gronder.

C'était bien ce que j'attendais, et, sentant venir le ser-

mon, j'avais improvisé un songe, ou plutôt un mensonge, ce qui donnait une fois de plus raison au proverbe.

Puis nous nous mîmes à causer, en vieux amis que nous étions, du temps passé, de mes tours d'écoliers, de mon avenir, de mes condisciples.

— A propos, me dit le père Rémy, vous vous rappelez Henri Destourbières, dont les parents devaient tout à Charles X? Il vient de publier une ode en l'honneur de Louis-Philippe, où le *tyran déchu* est traité avec la dernière rigueur, et le *roi-citoyen* encensé à outrance, avec une exagération à faire hausser les épaules.

— Que voulez-vous, cher maître? repris-je. Louis-Philippe est maintenant le dispensateur des grâces, des places, et Charles X est à Holy-Rood.

— Mais c'est affreux cela, mon enfant! insulter au malheur, jeter l'anathème à celui que, pendant dix ans, ils ont adoré à genoux, dont ils ont reçu mille faveurs!...

— Il ne peut plus rien donner, et il faut maintenir la table et l'écurie dans le même état de luxe et d'élégance; il faut des équipages, des loges aux théâtres, de brillantes toilettes; il faut de l'or enfin, et, pour obtenir ce vil métal, il n'est pas de lâchetés dont certaines gens ne soient capables!

— Vil métal! interrompit le père Rémy; et vous aussi, mon enfant, vous tombez dans l'erreur commune, vous vous faites l'écho d'une odieuse calomnie; vous confondez la cause avec l'effet, l'instrument avec la main: vous appelez vil ce métal, dont la plus mince parcelle représente plusieurs livres de pain, dont une poignée peut nourrir deux cents pauvres, dont quelques pièces bien employées peuvent acheter le ciel! L'or, cette clef qui ouvre toutes les portes, même celles des prisons; ce talisman qui attendrit les cœurs les plus durs, qui, chaque jour, opère sous nos yeux des miracles! Est-ce sa faute si des misérables le font servir aux plus odieuses passions? Il est des êtres qui souillent tout ce qu'ils touchent: à ceux-là l'épithète de vils; mais ce même or, qui devient entre leurs mains le prix du crime ou de la honte, servirait au rachat d'un captif dans celles du Père de la Merci. Proscrirez-vous la beauté, sous prétexte que quelques femmes sans pudeur en trafiquent, ou prierez-vous le ciel de supprimer la rosée, en contemplant les désastres d'une inondation? Qui me donnera de l'or, beaucoup d'or? poursuivit le père Rémy avec exaltation, et je vous montrerai tout ce que l'on peut faire avec ce vil métal!

Puis, me conduisant vers la fenêtre ouverte:

— Voyez, en face d'ici, me dit-il, cette maison dont chaque étage porte une enseigne. La boutique est occupée par un boulanger, qui loge au premier étage; au deuxième, est une Compagnie d'assurances contre la conscription; au troisième, une sage-femme, élève de la Maternité; au quatrième, on achète les reconnaissances du mont-de-piété; au cinquième, il y a une ouvrière en linge; au sixième, enfin, il y a un châssis à vitre: donc quelque misère ignorée s'abrite sous ce toit, où l'on gèle en hiver et où l'on rôtit en été.

Je vis seul, et, par conséquent, je puis, tout à mon aise, me livrer à l'observation. Si vous saviez toutes les misères, toutes les douleurs que résument: — cette boutique aux grilles de fer, où les pains sont à l'abri des assauts de la faim; — ce cavalier en uniforme et cette femme tenant un poupon, représentés sur les deux enseignes; — ce sale carré de papier, indiquant qu'ici on achète les reconnaissances du mont-de-piété; — cette fenêtre, bien insignifiante à cette heure, mais derrière laquelle je vois toujours se dessiner une ombre de femme tirant l'aiguille, aussitôt que la lumière s'allume, et que je retrouve toujours à toute heure de la nuit, lorsque mes rhumatismes me forcent à quitter mon lit pour faire quelques tours de chambre; — enfin, ce petit châssis de vitre, encaissé dans la toiture, que soulève un bras décharné, et sous lequel se tient immobile une tête coiffée d'un chiffon incolore, lorsque le soleil brille par hasard. Oh! si j'avais de l'or, comme je m'empresserais de m'informer de toutes ces misères, afin de les soulager! Cette tête souffreteuse, qui se réchauffe aux rayons du soleil, que devient-elle en hiver? Cette femme, qui tire l'aiguille avec la régularité d'une mécanique, qui l'oblige à travailler ainsi? Ces malheureux, qui renoncent, pour quelques sous, à ce titre qui les reconnaît propriétaires d'un matelas, d'une couverture, de quelques chemises, portés au mont-de-piété dans un jour de détresse, si j'avais de l'or, comme je leur achèterais leur titre, et avec quelle joie je ferais porter chez eux les objets de première nécessité dont ils se sont dépouillés pour avoir du pain! Cette pauvre mère, qui passe, en soupirant, devant l'image de ce cavalier, et qui sent un frisson envahir jusqu'à son cœur, en pensant que son fils a vingt ans, comme je l'aborderais avec bonheur, si j'avais de l'or! — Prenez, lui dirais-je, en lui présentant la somme nécessaire à l'assurance, prenez et priez pour moi, qui n'ai point de fils! Cette femme empanachée, qui tient entre ses bras un enfant enveloppé de langes brodés et garnis de dentelles, vous semble bien risible, sans doute? Oh! ne riez pas, mon enfant, c'est une sage-femme, élève de la Maternité. La Maternité! c'est-à-dire un lieu où de pauvres femmes sans asile mettent au monde un être destiné, comme elles, aux larmes et à la misère. La misère! cette affreuse maladie, cet odieux fléau, que l'on guérit et conjure avec de l'or! Voyez-vous cette femme à peine vêtue, qui passe et repasse, depuis un quart d'heure, devant la boutique du boulanger? A chaque fois, elle jette un regard furtif à travers la porte entr'ouverte. C'est qu'elle guette le moment où la femme sera seule au comptoir, pour obtenir d'elle un pain à crédit. Ce sera le troisième depuis une semaine, et elle sait que le mari la refuserait; elle espère attendrir la femme en lui parlant de ses enfants.

— C'est donc un homme bien dur que ce boulanger? dis-je étourdiment.

— Voilà comme on s'empresse de juger, fit le père Rémy en haussant les épaules. Ce boulanger est un brave homme, qui veut faire honneur à ses affaires. Père de trois enfants, il a acheté fort cher ce fonds, qu'il lui faut payer dans un temps donné, et il pense, avec raison, qu'avant de faire l'aumône il faut acquitter ses dettes, sans quoi l'on dispose d'un bien qui ne vous appartient pas.

— C'est juste, dis-je; mais cette pauvre femme, que va-t-elle faire?

— Voulez-vous la régaler? me dit le père Rémy en riant.

— Oh! de tout mon cœur! Mais comment faire? Elle ne mendie pas, et je ne puis lui offrir ce qu'elle ne semble pas demander?

— C'est juste. Eh bien! descendez, et priez-la d'aller vous acheter un pain, que vous n'attendrez pas. Comprenez-vous?

— A merveille! Adieu, mon vieil ami. Grâce à vous, je n'aurai pas perdu ma journée, et je doute que le cours m'eût autant profité que l'excellent sermon de charité que vous venez de me faire à la fenêtre.

— Je suis un vieux fou. Pardon, mon enfant, c'est une réminiscence du collége.

— Et je suis loin de m'en plaindre ! m'écriai-je en lui serrant affectueusement la main.

Je descendis en courant, et trouvai la pauvre femme dans la même perplexité. Le boulanger était toujours au comptoir.

— Voulez-vous, madame, lui dis-je en lui présentant une pièce de deux francs, me faire le plaisir d'aller m'acheter un pain de quatre livres ? Je vais vous attendre ici.

Elle prit la pièce en soupirant, et entra chez le boulanger. Alors je levai la tête vers le père Rémy, qui me sourriait ; je lui fis un geste d'adieu, et je partis au pas de course, sans écouter la pauvre femme, qui me suivit quelque temps en me criant :

— Monsieur, monsieur ! votre pain !

Je fus deux mois sans revoir le père Rémy ; mais, au moment de partir pour les vacances, j'allai lui dire adieu.

Je le trouvai triste et souffrant. A peine fus-je assis :

— Vous savez, me dit-il, en m'indiquant du geste la maison en face, cette pauvre femme qui travaille toute la nuit ? eh bien ! je sais son histoire ; une bien triste et touchante histoire, que je regrette de connaître, ne pouvant faire pour elle que de stériles vœux. Et pourtant, continua-t-il comme se parlant à lui-même, il vaut mieux, après tout, que je l'aie apprise ; qui sait ?...

— Dites-moi cette histoire, mon ami, demandai-je, voyant le vieillard en humeur de conter.

— Ma femme de ménage a fait causer la boulangère, et le père Rémy, et c'est d'elle que je tiens tous ces détails. Figurez-vous, mon enfant, que cette femme est veuve d'un ouvrier charpentier, qui tomba du haut d'un toit et mourut sur le coup, après un an de ménage. Le malheur voulut que l'événement arrivât dans le quartier même qu'il habitait, de sorte que sa femme l'apprit une des premières, et au moment où Dieu allait lui donner un fils. Elle courut au bâtiment et suivit le brancard qui transportait son mari à l'hospice. Après la visite des médecins, qui déclarèrent que l'homme était mort, elle tomba dans une crise violente, à la suite de laquelle on la porta en toute hâte à la Maternité, où elle fut plusieurs jours entre la vie et la mort. Dans l'impossibilité où elle était d'allaiter son enfant, et n'espérant pas d'ailleurs la pouvoir se rétablir, on le mit aux Enfants-Trouvés, et lorsqu'après deux mois de maladie, elle vint le réclamer, on lui apprit qu'il était en nourrice dans une province éloignée. Alors elle se décida à ne le reprendre qu'à son retour de nourrice, et à travailler avec ardeur, afin d'avoir un peu d'argent devant elle, à cette époque. Elle vendit les meubles de son mari pour acquitter son loyer, prit dans la même maison d'en face une chambre moins chère que celle qu'elle occupait, et se mit à travailler nuit et jour avec une ardeur et un courage que peut seul expliquer le but qu'elle se proposait. Elle a passé ainsi l'hiver, presque toujours sans feu, et se contentant d'une chaufferette de braise, qu'elle fait faire tous les matins chez le boulanger. Elle vit de quatre sous de pain, ne fait jamais de cuisine, sauf son café au lait, qu'elle prend tous les matins, et qui la soutient jusqu'au soir, où elle va prendre un maigre bouillon à la Compagnie hollandaise. Cette histoire est bien commune, — trop commune, hélas ! et elle m'en touche d'autant plus. Quelle vie ! mon enfant, continua le père Rémy, les larmes aux yeux, et combien de temps lui donnera-t-il à cette mère la force de continuer ainsi, sans retomber malade ? Oh ! que quelques rouleaux de ce vil métal que vous savez, ajouta-t-il avec un triste sourire, seraient bien tombés dans cette pauvre mansarde !

— Du moins, répondis-je, je tâcherai d'y envoyer quelques pièces de cent sous. Je parlerai d'elle à ma mère, et peut-être la déciderai-je à organiser une loterie en sa faveur, dans son chef-lieu de sous-préfecture.

— Oh ! faites cela, mon enfant, s'écria le père Rémy en me pressant les mains ; plaidez, pour la veuve et pour l'orphelin, votre première cause ; cela vous portera bonheur !

Je quittai le père Rémy, en lui promettant monts et merveilles, et dans la ferme intention de lui tenir parole : et pourtant, hélas ! telle est la fragilité des résolutions humaines et la légèreté d'une tête de vingt ans, que je quittai ma mère à la fin des vacances, sans lui avoir dit un mot de ma protégée !

Ce fut seulement en traversant Villeneuve-Saint-George en diligence, et en apercevant une lumière isolée briller au faîte d'une maison, au milieu de l'obscurité générale, que je me souvins de cette pauvre mère, qui veillait sans doute aussi à cette heure, à moins que l'épuisement et la fatigue ne l'eussent forcée à interrompre son travail. Alors j'eus honte de moi-même. Comment aborder le père Rémy ? Un moment, j'eus la pensée de lui remettre l'argent de mon trimestre, comme le résultat de la loterie organisée par ma mère ; mais, au même instant, les paroles de mon vieux professeur me revinrent en mémoire : — Avant de songer à faire l'aumône, avait-il dit, il faut acquitter ses dettes. Or, je ne pouvais disposer de cette somme sans en contracter... Lui faire l'aveu de mon oubli, de mon indifférence pour le malheur, n'était-ce pas m'exposer à perdre l'estime de cet excellent homme ? et, c'est une justice que je puis me rendre, je tenais énormément à l'estime du père Rémy.

Le père Rémy.

Je descendis chez moi, sans m'être arrêté à aucun parti, en me disant : — Demain il fera jour ! Mais à peine avais-je franchi le seuil de la porte cochère, que ma por-

tière me tendit une lettre à travers son vasistas, en me disant, entre deux bâillements :

— C'est très-pressé, et l'on m'a bien recommandé de vous la remettre sitôt votre arrivée.

Je pris la lettre, assez surpris. Qui donc pouvait m'écrire ? Le père Rémy, peut-être ? Mais, à la lueur du bout de chandelle que m'avait donné la portière, pour monter l'escalier, je m'assurai bientôt que l'écriture m'était inconnue.

Arrivé chez moi, je m'empressai d'ouvrir la lettre. Elle était d'un notaire de Paris, et contenait ces mots :

« M. Honoré Rémy, décédé le 25 septembre dernier, vous ayant nommé son exécuteur testamentaire, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien passer à mon étude, pour prendre connaissance de ses dernières dispositions.

« Agréez, monsieur, etc. »

Ainsi, le père Rémy était mort ! Je n'avais plus d'humiliant aveu à lui faire. Oh ! comme je le regrettais alors ! comme j'aurais subi avec joie ses douces remontrances ! Vains regrets ! ce cœur si bon, si charitable, avait cessé de battre ; cet ami si sûr n'était plus ! Mais, avant de mourir, il m'avait donné une dernière preuve d'affection et d'estime, bien honorable pour un jeune homme de mon âge : il m'avait nommé son exécuteur testamentaire !

Dès que la matinée fut assez avancée, je courus chez le notaire, pour prendre connaissance du testament de mon vieil ami.

Celui-ci me léguait sa bibliothèque ; la plus belle pièce, sans contredit, de sa succession. Le père Rémy était bibliophile, et la belle armoire d'acajou qui contenait plusieurs ouvrages choisis, parfaitement reliés, jurait quelque peu avec le reste de son mobilier, d'une simplicité patriarcale. Ce mobilier, sa montre d'or, six couverts d'argent et quelques bijoux de peu de valeur devaient être vendus, et le prix m'en être remis pour en disposer de la façon la plus utile, en faveur de la veuve Dupin, ma protégée.

Ma protégée ! pauvre père Rémy ! Il n'admettait pas, lui, que l'on pût jamais oublier le malheur. Ce mot me fit plus de mal que tous les reproches du vieillard, s'il eût été encore en état de me les adresser, et je me promis bien, cette fois, de ne plus les mériter à l'avenir, et d'accomplir consciencieusement les dernières volontés du défunt.

Je pressai si bien les gens d'affaires, gens qui se pressent fort peu d'habitude, qu'un mois après mon retour à Paris, le notaire me remettait une somme de quinze cents francs. C'était le montant (tous frais déduits) de la succession du père Rémy.

Ne voulant pas retarder d'un moment le bonheur que j'allais causer à sa légataire, je me rendis le même jour au faubourg Saint-Denis, et demandai Mme Dupin. La portière me regarda de façon à me faire supposer que la veuve ne recevait pas souvent de visites ; puis, après un court examen :

— Au cinquième, la porte à droite, se décida-t-elle à me dire.

Je montai les cinq étages, et trouvai la clef sur la porte indiquée. Je frappai un petit coup du revers de l'index, puis deux, puis trois ; rien ne bougea. Alors je me décidai à entrebâiller la porte, et avançai la tête, en disant : — Madame Dupin !

Point de réponse. Décidément la chambre était vide. L'ouvrage de la veuve semblait avoir été jeté précipitamment sur la chaise qu'elle avait quittée ; ses ciseaux gisaient à terre, à côté d'un écheveau de fil : tout annonçait que l'ouvrière avait été brusquement interrompue au milieu de son travail. Mais qu'était-elle devenue, et pourquoi avait-elle laissé sa clef sur sa porte ?

Je pris le parti d'aller me renseigner de nouveau près de la portière ; mais, au moment où je sortais de la chambre de Mme Dupin, j'entendis une voix de femme qui criait de l'étage supérieur : — Au secours ! au secours ! il y a là-haut une femme qui se meurt !

Je ne fis qu'un bond, et me trouvai bientôt près d'une femme, dont les vêtements noirs et les traits fatigués me firent supposer que j'avais trouvé celle que je cherchais.

— Je travaillais dans la chambre au-dessous, me dit-elle en effet, lorsque j'ai entendu des coups frappés à mon plafond, à intervalles inégaux ; puis, il m'a semblé entendre des plaintes. Je suis montée au plus vite, et j'ai trouvé cette pauvre femme expirante sur son lit.

Tout en parlant, elle m'avait entraîné vers une chambre basse, où l'on pouvait à peine se tenir debout, au fond de laquelle gisait, sur un grabat, une femme ou un cadavre, car il n'était guère facile de distinguer la vie de la mort sur ce visage hâve, immobile et glacé.

— C'est la faim, monsieur, j'en suis sûre, me dit Mme Dupin en joignant les mains. Voyez quelle misère ! Elle est infirme, elle ne peut pourvoir à ses besoins, et sa sœur, qui loge avec elle et la soutient de son travail, n'est pas rentrée hier, à ce que j'ai pu comprendre. Avant qu'elle n'eût tout à fait perdu connaissance, j'ai couru chez moi chercher un morceau de pain et du sucre ; c'est tout ce que j'avais pour le moment, mais quand je suis revenue, elle était évanouie, et j'appelais la portière pour m'aider à la secourir, quand vous êtes arrivé.

— C'est du vin, du bouillon qu'il faut ! m'écriai-je, et je cours...

Mais, au moment où j'allais franchir la porte, je me trouvai en face d'une sœur de Saint-Vincent de Paul, qui m'arrêta du geste.

— J'ai ce qu'il faut, me dit-elle d'une voix calme et douce.

Venait-elle du ciel ou de la terre ? Je fus au moment de le lui demander, tant son apparition, en cet instant, me sembla providentielle ; mais je me contentai de la saluer avec respect, et je la suivis près de la malade, pour prendre une leçon de charité pratique.

Elle s'agenouilla près du grabat, jeta un rapide coup d'œil sur la femme évanouie, toucha son pouls d'une main expérimentée ; puis, ouvrant vivement le panier qu'elle avait apporté, elle en tira une fiole, qui semblait contenir du vieux vin, et en introduisit quelques gouttes, à l'aide d'une cuiller (qu'elle tira également de son panier), entre les dents serrées de la malade.

— Elle vit encore, dit-elle, mais il était temps !

Puis elle lui frotta les tempes de vinaigre, lui frappa dans les mains, lui frictionna la poitrine, et fit si bien, qu'au bout de dix minutes, la femme ouvrit les yeux.

— Françoise ! ma pauvre Françoise ! dit-elle d'une voix faible, après nous avoir tous regardés avec surprise.

— Soyez tranquille, *mon enfant*, dit la sœur, d'une voix fraîche et jeune, qui prouvait qu'elle eût facilement été la fille de celle qu'elle appelait ainsi ; soyez tranquille, elle est en sûreté. C'est elle qui m'envoie. Elle a eu hier un coup de sang dans la rue ; on l'a portée à l'Hôtel-Dieu, où on lui a donné les soins nécessaires, et ce matin, dès qu'elle a pu parler, elle a conté que vous étiez ici, abandonnée sans secours ; alors je suis venue bien vite, et je vais vous recommander, en passant, à nos sœurs du faubourg Saint-Martin, qui auront soin de vous jusqu'au

retour de votre sœur. Puis, se tournant vers moi, elle ajouta :

— Il y aura bien dans la maison quelques personnes qui feront quelque chose pour vous.

— Je n'y suis que pour affaire, dis-je alors, et je suis monté jusqu'ici en entendant appeler au secours ; mais je serai heureux de m'associer à cette bonne œuvre.

Ce disant, je présentai à la sœur une pièce de 5 francs.

— Dieu vous le rende! dit-elle en s'inclinant.

— Et vous, madame, ajouta-t-elle en s'adressant à Mme Dupin, pourrez-vous venir un peu en aide à cette malheureuse?

— J'ai bien peu de temps à perdre, répondit la veuve ; mais je monterai mon ouvrage, et, en me mettant sous le châssis, j'y verrai peut-être assez clair pour travailler près d'elle.

Puis, ramenée par la pensée de son travail au souvenir des circonstances qui le lui avaient fait abandonner, elle s'écria tout à coup avec terreur :

— Ah! mon Dieu, et ma porte que j'ai laissée ouverte!

Et elle s'élança hors de la chambre.

La pauvre femme eût possédé un trésor, qu'elle n'eût pas paru plus épouvantée, à la pensée de cette clef laissée sur sa porte.

C'est que le peu que possède le pauvre lui est doublement précieux par la peine qu'il lui a coûté à acquérir, et par celle, plus grande encore, qu'il aurait souvent à le remplacer.

Et puis, la pauvre femme pensait, ainsi que je l'ai su depuis, aux quarante francs cachés au fond de sa paillasse ; à ces quarante francs, amassés au prix de tant de privations et de veilles ; à ces quarante francs, qui, doublés dans quelques mois au prix de nouvelles veilles et de nouvelles privations, lui permettraient enfin d'embrasser son fils!

Je saluai la sœur et sortis sur les pas de la veuve ; mais, quand j'arrivai à la porte de sa chambre, elle était déjà refermée.

Je frappai un léger coup.

— Entrez, dit-on.

J'ouvris aussitôt... La veuve avait déjà repris son ouvrage.

— C'est à madame Dupin que j'ai l'honneur de parler? dis-je en la saluant.

— Oui, monsieur, fit-elle, surprise.

— Vous travaillez beaucoup, madame, dis-je alors d'une voix émue, et pris tout à coup d'un attendrissement insurmontable, à la pensée de la joie que j'allais donner, moi chétif, à une créature de mon espèce. Vous travaillez trop même, et je vous apporte de quoi retirer, dès à présent, votre enfant de nourrice, sans vous imposer un travail forcé, qui vous tuera infailliblement si vous continuez ainsi.

— Vous, monsieur, et comment cela? comment savez-vous? dit-elle.

— Feu M. Honoré Rémy, votre voisin, connaissait votre douloureuse histoire, repris-je, et, lors de sa mort, qui est arrivée il y a deux mois, il vous a instituée son héritière. La succession se monte à quinze cents francs, et les voici, ajoutai-je en tirant deux billets de banque de mon portefeuille, et en les déposant sur les genoux de la veuve.

Celle-ci me regardait, muette de surprise plus encore que de joie ; elle ne comprenait pas.

Elle prit les billets d'une main tremblante, les examina en tous sens; puis, tournant vers moi son visage pâle d'émotion :

— Dites-vous vrai? demanda-t-elle d'un ton suppliant. Ne vous jouez-vous pas d'une pauvre femme?

— Sur l'honneur, dis-je en étendant la main, ces quinze cents francs sont à vous!

— O mon enfant! mon cher enfant! s'écria la veuve avec un accent, qui, si grande que soit la distance de la terre au ciel, dut aller réjouir l'âme du père Rémy, Dieu ne voulant pas sans doute priver son élu de l'écho de cette joie; et ce cri de bonheur, sorti des entrailles d'une mère, dut vibrer au milieu du concert céleste, comme la note dominante du plus harmonieux des accords.

Lorsqu'un événement heureux arrache l'homme aux triviales nécessités de l'existence, et lui fait toucher et saisir à l'improviste un bonheur qu'il n'entrevoyait que dans un avenir lointain, et que bien souvent même il avait désespéré d'atteindre, il s'opère en lui une sorte de révolution, et tel qui a supporté stoïquement des années de misère se trouvera sans force pour accueillir la fortune. C'est ce qui arriva, en cette circonstance, à la veuve Dupin. Elle n'eut pas plutôt acquis la certitude de son bonheur, que ses sanglots éclatèrent. Depuis si longtemps elle se retenait de pleurer! Si elle se fût passé cette faiblesse, ses yeux se seraient fatigués, la régularité de ses points-arrière en eût souffert peut-être, quelques pleurs répandus sur son ouvrage en eussent souillé la fraîcheur, et puis on perd du temps à essuyer ses larmes : non, l'ouvrière n'avait pas le temps de pleurer!

Mais aujourd'hui elle était riche, elle pouvait s'en donner à cœur joie, elle pouvait pleurer à la pensée des maux passés, du bonheur présent, des joies à venir... Je compris tout ce que ces larmes avaient de douceur; et, sans entrer dans de plus amples détails:

— Je reviendrai demain, dis-je à la veuve ; vous avez en moi un ami dévoué. M. Rémy, votre bienfaiteur, m'a légué la mission de veiller sur vous et sur votre fils: comptez sur moi.

Je lui tendis la main. Elle la saisit convulsivement, la couvrit de larmes et de baisers, en me remerciant d'une voix étouffée.

— Mais je n'ai rien fait, presque rien fait pour vous, lui dis-je.

— Vous n'avez rien fait! s'écria-t-elle ; mais cet argent que vous m'apportez, je ne savais pas que vous l'aviez, moi. Qui vous empêchait de...

Ici elle s'arrêta confuse. La pauvre femme, dans son enthousiasme, me remerciait de ne pas être un voleur!

Je la revis le lendemain. Elle était plus calme. Le bonheur est la chose du monde à laquelle on s'accoutume le plus vite. Cela prouve que nous fûmes créés pour être heureux. Pauvres humains que nous sommes! Qui s'en douterait, au train dont va la vie?

Elle s'était déjà informée près de la sage-femme, qui habitait la maison, des formalités nécessaires pour réclamer son enfant. Celle-ci s'était offerte de bon cœur à la seconder dans ses démarches, et lui avait fait espérer que dans quinze jours elle pourrait embrasser son fils.

Je trouvai tout en mouvement dans la petite chambre. Un berceau d'osier était déjà installé près du lit, et la mère s'occupait activement à remplir de paille d'avoine les petits sacs qui devaient servir d'oreillers et de matelas.

— Je me suis donné congé aujourd'hui, me dit-elle ; mais demain je travaillerai comme si de rien n'était.

— Pas la nuit, au moins, repris-je.

— Oh! non, monsieur; je sais bien que cela me tuait, et je puis en convenir maintenant, quoique je n'aie jamais voulu m'arrêter à cette pensée; mais il m'eût été impos-

sible de vivre longtemps ainsi; et sans votre généreux ami...

Elle ne put achever, ses larmes complétèrent sa pensée.

Puis, surmontant son attendrissement:

— Je voudrais bien aller le remercier, dit-elle, et si vous étiez assez bon pour me dire où je puis trouver sa tombe?

— Nous irons ensemble, repris-je; moi aussi je dois une visite à mon vieil ami.

— Oh! dit-elle, une fois que je saurai la place, il ne manquera jamais de fleurs; et quand mon fils saura faire ses prières, je l'y mènerai bien souvent. Je ne veux pas qu'il ait peur des morts, car c'est à la mort de ce saint homme qu'il devra la vie de sa mère!

— Il y a vingt-quatre ans de cela, dit le comte de P... en s'interrompant, et toutes les fois qu'un enterrement me conduit au Père-Lachaise, je trouve toujours en hiver une couronne d'immortelles, et en été des fleurs de la saison

La veuve Dupin et son fils, au tombeau du père Rémy. Dessin de V. Foulquier.

sur la tombe du père Rémy. C'est que la veuve Dupin vit encore, et qu'elle se souvient.

— Et son fils, qu'est-il devenu? demandai-je.

— Vous venez de dîner avec lui, dit le comte en souriant.

— Quoi! votre secrétaire! ce jeune homme si distingué?

— C'est le fils du charpentier et de l'ouvrière en linge. C'est Théodore Dupin.

— Et c'est avec les quinze cents francs du père Rémy que sa mère est parvenue à l'élever et à lui donner une pareille éducation!

— Elle m'avait prié de lui placer douze cents francs pour s'en servir à mesure de ses besoins, et je les ai fait valoir avec assez de bonheur.

— Vous êtes un banquier modèle, dis-je au comte de P... en lui serrant la main.

— Mais convenez, fit-il en souriant, que j'aurais été une bien double brute, si l'exemple du père Rémy ne m'avait pas un peu appris à réhabiliter l'or!

ANTOINETTE.

SOUVENIRS ANECDOTIQUES DES ANCIENS SALONS DE PARIS.

LE SALON DE M. DE BOURRIENNE.

Moïna de Bourrienne au bois de Boulogne. Dessin de Perrichon.

Erreur des rossignols. Ami et ennemi. Bourrienne, Bonaparte et Talleyrand. La belle Moïna. L'*Amour grec*. Un costume dangereux. Un dîner ou la mort. Treize à table. L'ingrat colonel. Qui prouve qu'une romance n'est souvent qu'une chanson. Les habitués du salon Bourrienne : Lemercier, Campenon. Une innocente épigramme. Amédée Jaubert, Mmes Menneval, Raguideau, etc. Caprice de la fortune. M. Venture. Entêtement récompensé. La montre de Bonaparte. La gloire ou le fouet. Jaubert chez le féroce Djezzar-Pacha. Le panache de Kléber. Histoire d'un esclave noir. Le médecin dans l'embarras. Le notaire Raguideau et Joséphine Beauharnais. L'*Infiniment petit*. La cape et l'épée. Pie VII à l'imprimerie impériale. Le *Pater* en cent cinquante idiomes différents. La bénédiction du pape. Les présidents de cantons. Les larmes crottées. Mme R. de S... Le bal de la duchesse de Berry. Le président et le perroquet. Le bal et la basse-cour.

Vers le milieu de la rue Hauteville, rue alors entièrement déserte, fut bâti, en 1813, un hôtel d'une belle architecture : situé entre de vastes et délicieux jardins, le

bruit de la ville ne venait jamais fatiguer les heureux possesseurs de cette habitation, aussi élégante que somptueuse ; tandis que les chantres du printemps, les mélodieux rossignols, se croyant dans les bois, sans doute, y faisaient entendre leur plus doux ramage.

C'est là que fut ouvert ce salon, célèbre de 1813 à 1830, où toutes les sommités du jour, pendant et après l'Empire, se virent accueillies, avec la plus aimable urbanité, par M. Fauvelet de Bourrienne, qui fut le camarade, le compagnon d'étude, l'ami du jeune élève de Brienne, puis le secrétaire du général en chef, du premier Consul, et qui devint le plus mortel ennemi de l'empereur Napoléon, tout en restant, jusqu'à son dernier jour, l'ami fidèle et dévoué de l'impératrice Joséphine.

On a si diversement parlé de la rupture qui eut lieu entre le premier Consul et son secrétaire, que nous croyons curieux de rappeler comment M. de Bourrienne la raconte lui-même, en faisant la part de ses rancunes contre Napoléon.

« Depuis neuf mois, j'avais offert ma démission au premier Consul ; le travail était devenu trop pénible, et ma santé se trouvait tellement compromise que Corvisart ne cessait de me prescrire le plus complet repos. Il en parla sans doute, dans le même sens, au premier Consul, car celui-ci me dit un jour brusquement :

« — Eh bien ! Bourrienne, Corvisart prétend que vous n'avez pas un an à vivre ?...

« Le compliment n'était pas trop agréable de la part d'un ami de collége ; mais les instances de Bonaparte et les prières de Joséphine me décidèrent à rester jusqu'au 27 février.

« Ce jour-là, à dix heures du soir, le premier Consul me dicta une dépêche très-pressée pour M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, qu'il invitait à se rendre aux Tuileries le lendemain de bonne heure.

« Le lendemain, M. de Talleyrand n'étant arrivé aux Tuileries que vers midi, le premier Consul, étonné d'apprendre que le ministre n'avait reçu la dépêche que le matin même, sonna aussitôt l'huissier de service pour qu'il m'appelât ; mais, comme il était de fort mauvaise humeur, il tira si vivement le cordon de la sonnette que celui-ci se rompit, et qu'il se heurta violemment les doigts à la tablette de la cheminée. J'accourus en toute hâte, et déclarai avoir remis la lettre à l'officier chargé de la faire parvenir.

« Ce dernier déclara, à son tour, qu'on n'avait trouvé M. de Talleyrand ni au ministère, ni rue d'Anjou, ni dans les maisons où l'on pouvait supposer qu'il serait. Ce n'était donc la faute de personne.

« Ne sachant plus à qui s'en prendre, contenu par mon innocence, l'impassibilité de M. de Talleyrand, mais étouffant de colère, Bonaparte se lève et sort du cabinet, va lui-même dans la salle des gardes, appelle l'officier de service, et l'interpelle brusquement.

« Puis, comme j'allais rentrer avec lui dans le cabinet, il en rejette la porte derrière lui avec tant de véhémence, que si j'eusse été de quelques lignes seulement plus rapproché, j'aurais eu la figure brisée infailliblement.

« — Laissez-moi tranquille, Bourrienne, dit-il en même temps, vous êtes une *fichue* bête !...

« A ces paroles inouïes, j'avoue que la colère qui maîtrisait le premier Consul s'empara tout à coup de moi, et que je m'écriai, n'ayant plus ma tête :

« — Vous êtes encore bien plus bête que moi, vous qui me traitez ainsi !...

« Après ces belles paroles, je montai dans mon appartement, et j'envoyai ma démission ainsi conçue :

« Général, l'état de ma santé ne me permet plus de « continuer mon service auprès de vous ; et je vous prie « d'accepter ma démission.

« Bourrienne. »

« — *Ah ! ah ! de la prose de Bourrienne*, dit le premier Consul. Puis il ajouta presque aussitôt, car le billet n'était pas long à lire : *Il boude... Accepté !* »

Voilà donc ce qui amena une rupture entre le premier Consul et son secrétaire intime ; rupture suivie d'un replâtrage, puis bientôt d'une autre séparation : mais celle-ci définitive. Pourtant, grâce à l'impératrice Joséphine, qui aimait sincèrement M. de Bourrienne, l'Empereur fut longtemps encore affectueux et bienveillant pour lui ; mais, après le divorce, il se retira complétement de la cour, et devint l'hôte accueillant et aimable de tout ce que Paris renfermait de mieux à cette époque.

Dans un de ses voyages en Allemagne, et au moment même où il était devenu secrétaire du général en chef de l'armée d'Italie, M. de Bourrienne avait épousé la fille d'un avocat de Leipsik, peu riche, laide, mais fort spirituelle. Tous ses amis le plaisantèrent sur ce choix bizarre ; et ils ont toujours pensé que, destiné à vivre dans un camp, il n'avait choisi une telle compagne qu'afin d'avoir auprès de lui une femme qui ne devait le brouiller avec personne, puisque personne ne pouvait être tenté de la courtiser. Mme Bourrienne restera pourtant une illustration dans les fastes de la toilette : car elle fut la première femme en France qui eut le bonheur de posséder et de porter un cachemire de l'Inde.

De cette union naquirent quatre filles, dont une seule fut jolie ; et, en outre, la nature, prodigue envers elle, la douа d'infiniment d'esprit. C'était l'enfant gâté et chéri de son père, qui, au désespoir de ne pas avoir un héritier de son nom, et pour se faire illusion aussi sans doute, chercha à la métamorphoser en garçon, en lui en faisant prendre le costume, costume qu'elle garda fort longtemps. Et rien n'était curieux comme de voir une belle jeune fille de quinze ans dont la tête, ornée de longues boucles de cheveux blonds, l'avait fait surnommer l'*Amour grec*, costumée comme les merveilleux du jour.

Une aventure qui lui arriva, quand elle allait atteindre dix-huit ans, la fit renoncer à ce déguisement, et prendre enfin les habits de son sexe.

Un jour, la belle Moïna qui, ainsi que la toilette, avait pris un peu aussi le caractère de son rôle, était sortie à cheval, suivie d'un seul domestique, pour se promener au bois de Boulogne, où, il faut le dire, elle devait rejoindre la calèche de sa mère, qui l'avait précédée avec ses autres filles. Fut-ce distraction, fut-ce accident, fut-ce volontairement et pour faire durer plus longtemps sa promenade solitaire, Moïna, au lieu de prendre le chemin direct qui devait la conduire dans la grande allée des promeneuses, s'embarqua dans de petits sentiers fleuris, écouta les oiseaux, et cela tant et si bien que les heures se passèrent, et que, lorsqu'elle voulut aller trouver sa mère, elle s'aperçut qu'elle s'était égarée. Que faire ? envoyer son domestique à la découverte ? C'est ce qu'elle fit. Puis elle attendit, nous ne dirons pas bravement, car son cœur était bien serré d'inquiétude, mais au moins patiemment le retour de son émissaire.

Le temps, hélas ! courait rapidement ; et le domestique ne revenait pas. Alors, Moïna commença à trembler tout à fait ; et, comme dans cette disposition, rien n'est plus cruel que l'inaction forcée, elle voulut aller au-devant de

celui qu'elle attendait, en mettant son cheval au galop. Elle sortit brusquement de l'allée de feuillage où jusque-là elle était restée cachée.

Au même moment, une bande joyeuse de jeunes étourdis passait en ce même endroit, et Moïna tomba au milieu d'eux comme une bombe.

— Parbleu, monsieur, dit en riant celui qui paraissait le chef de la troupe, soyez le bienvenu parmi nous, car c'est vous que nous cherchions.

— C'est moi que vous cherchiez?... s'exclama la pauvre fille toute surprise, et ne sachant que penser de cela, mais conservant assez de présence d'esprit pour bien jouer son rôle au besoin.

— Vous,... non!... mais c'est tout comme ; car nous cherchions un joyeux compagnon pour compléter la fête; et, puisque c'est vous que le sort nous envoie, nous l'en remercions et vous emmenons sur l'heure.

— Merci, monsieur, fit Moïna avec sang-froid; je suis attendu. Il m'est donc impossible d'être des vôtres.

Et, en parlant ainsi, elle voulut donner un coup d'éperon à son cheval pour s'éloigner au plus vite ; mais son interlocuteur, plus adroit, retint l'animal par la bride, tandis que toute la bande se mettait en cercle autour d'elle pour lui intercepter le passage.

— Vous êtes peu poli, mon camarade, de refuser ainsi une courtoise invitation qui vous est faite par des officiers de Sa Majesté, dit l'un d'eux avec une certaine arrogance; mais, de gré ou de force, vous viendrez avec nous, et en voici la raison : comme nous allions nous mettre à table, nous nous sommes aperçus que nous étions treize convives ; or, treize à table peut être un pronostic fâcheux toujours; mais comme il devient bien plus grave au moment d'une entrée en campagne, nous avons donné ordre de mettre un quatorzième couvert, et nous sommes partis, comme don Quichotte, à la recherche d'une aventure. Choisissez donc entre un dîner ou un duel : pour l'un et pour l'autre nous sommes à vos ordres.

La position était critique, mais ne manquait pas d'un certain côté plaisant ; aussi Moïna, dont l'esprit était assez romanesque, eut-elle bientôt pris son parti.

— Eh bien! j'accepte le dîner, dit-elle en souriant; mais j'y mets deux conditions. Premièrement, je partirai aussitôt après que le dessert sera servi; deuxièmement, sur votre honneur, vous vous engagerez tous à ne jamais chercher à connaître ni mon nom, ni ma position, ni ma demeure.

Tous prêtèrent le serment qui leur était demandé; puis la bande joyeuse, augmentée de Moïna, se remit gaiement en route.

Notre héroïne s'était instinctivement placée sous la protection de son premier interlocuteur. C'était le jeune colonel de B..., homme tout à fait à la mode alors, et le vrai type des jeunes premiers de l'époque ; ainsi il valsait parfaitement bien, dansait comme *Trénis*, chantait à ravir, jouait la comédie en perfection, brodait au tambour, et au besoin eût coupé une robe de femme. Moïna le connaissait de réputation, et, quand elle l'eut entendu nommer, elle éprouva une certaine curiosité de le mieux connaître, et fut presque enchantée de son aventure. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle arriva, suivie de son cortége, à la porte Maillot, où un dîner magnifiquement servi les attendait.

Le commencement du repas fut assez tranquille ; mais peu à peu, l'appétit étant satisfait, les propos devinrent bien difficiles, non-seulement à soutenir, mais même à entendre pour les oreilles d'une jeune fille; aussi la pauvre Moïna était-elle au supplice; et, pour augmenter encore l'horreur de sa position, à chaque instant le colonel, qui s'était placé à ses côtés, remplissait les verres qui se trouvaient devant elle de tous les vins exquis qu'on leur servait à profusion, et cela en y joignant les toasts les plus bizarres.

Moïna opinait de la tête, puis avec adresse versait le contenu de son verre sous la table; et ce petit manége alla bien ainsi durant quelque temps, mais enfin le colonel s'aperçut de la supercherie, et, pâle et tremblant de colère, il se lève et adresse le défi le plus terrible à celui qu'il pensait vouloir le mystifier.

Alors la pauvre fille perd la tête, balbutie des paroles sans suite, fond en larmes; puis, pour sortir tout à fait de peine, s'évanouit. Quand elle reprit sa connaissance, elle était entourée respectueusement par tous ses compagnons, tandis que le colonel, à genoux devant elle, lui faisait respirer des senteurs. A cette vue, le souvenir lui revint et elle cacha sa figure dans ses mains avec honte.

— Madame ou mademoiselle, lui dit le baron de B..., nous vous avons juré de ne vous demander ni votre nom ni votre demeure, nous ne nous offrirons donc aucun de nous à être votre chevalier; mais vous êtes libre, une voiture vous attend en bas, rentrez chez vous et pardonnez-nous une étourderie qui vous a fait autant de mal.

Moïna, touchée par les nobles paroles du colonel, pensa qu'elle pouvait se lier à l'honneur de ces jeunes officiers, qui étaient ses amis, et que le canon d'ailleurs rendait si discrets alors!... et elle leur dit et son nom, et son histoire, et l'événement si peu important qui l'avait rendue leur victime ; puis elle les quitta et retourna chez son père, où elle trouva toute sa famille dans l'inquiétude la plus affreuse!

Quelque temps après, le jeune colonel de B... revint grièvement blessé de la campagne, où tous ses amis restèrent; et quand il fut guéri, le souvenir de Moïna étant toujours demeuré présent à sa pensée, il sollicita et obtint la faveur d'être reçu chez M. de Bourrienne. Mais il partit encore, puis revint avec 1814, alors triste et sans emploi. Moïna, sur l'âme de laquelle tant de grâces, de noblesse et de talents, avaient fait une impression profonde, lui témoigna une sympathie si vive que, malgré la différence de leur fortune, il se crut autorisé à lui offrir et son cœur et sa main. M. de Bourrienne, qui n'était point romanesque, et qui jugeait le colonel plus sévèrement et peut-être plus justement que sa fille, fit d'abord de sérieuses difficultés à cette demande; mais Moïna qui avait toute la gaieté, toute l'intelligence et tout l'esprit de son père, mena sa barque avec tant d'adresse qu'elle en arriva à ses fins, et que le mariage fut arrêté.

Tout marchait donc à merveille et suivant ses désirs, quand, malheureusement pour elle, Napoléon débarqua à Cannes, et M. de Bourrienne, inscrit sur une liste de proscription, fut obligé de quitter la France avec toute sa famille, tandis que le beau colonel, retrouvant et son empereur et son drapeau, oubliait sa fiancée, — qui, le cœur déchiré de regrets, alla pleurer à Gand l'ingratitude des hommes et l'inconstance de la fortune.

Mais Waterloo arriva, M. de Bourrienne revint avec les Bourbons, reprit sa place à la cour, et l'officier infidèle eut le courage de se présenter chez le père de celle qu'il avait abandonnée avec tant d'ingratitude, et dont il espérait obtenir le pardon ; mais il fut traité selon ses mérites, c'est-à-dire complétement éconduit. Après ce coup d'État, Moïna pleura, voulut se tuer ; puis, pour prouver sans doute que la romance, fort à la mode alors, où il

est dit que *Chagrin d'amour dure toute la vie*, n'était qu'une chanson, elle se maria avant que l'année fût écoulée.

Peu de temps après, elle mourut par accident ; et son père lui fit élever un magnifique mausolée, portant pour épitaphe ce vers de Pétrarque :

Cosa bella mortal passa e non dura.

La maison de M. de Bourrienne formait plutôt une réunion agréable qu'un salon politique, et le maître du logis, fort riche alors (1), dans l'intention de distraire agréablement ses filles, donnait des bals où accourait tout Paris.

M. de Bourrienne était très-lié avec le prince de Talleyrand, qu'il voyait souvent ; mais celui-ci ne lui rendait que de fort rares visites. Pourtant le salon de la rue Hauteville était recherché par tous les hommes célèbres du jour ; on y voyait beaucoup de diplomates et d'hommes de lettres, notamment M. Népomucène Lemercier, auteur d'*Alphonse*, tragédie peu connue aujourd'hui, et qui, lors de l'institution de l'ordre de la Légion-d'Honneur, seul peut-être, eut le courage de refuser la décoration qui lui était offerte, pour ne pas manquer à ses principes républicains ; et M. de Campenon, qui était entré à l'Académie française par la petite porte, et qui succéda à l'abbé Delille ; quand il fut reçu, on fit sur lui l'épigramme suivante, fort innocente de tous points :

Au fauteuil de Delille est assis Campenon,
A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe ? — Non.

Puis on y rencontrait encore des savants de toutes sortes, des voyageurs illustres, des étrangers de distinction, enfin tout ce qui peut rendre une réunion aussi intéressante qu'agréable.

M. Amédée Jaubert, le célèbre orientaliste, était un des fidèles de la maison, et y venait dans l'intimité la plus grande ; son amitié avec l'amphitryon datait de la campagne d'Egypte, où non-seulement ils avaient été amis, mais encore camarades de lit, quand ils habitaient tous deux la tente du général en chef, l'un comme son secrétaire intime, et l'autre comme son interprète. La façon bizarre dont M. Jaubert avait obtenu ce dernier titre mérite d'être racontée.

Son père, attaché au Parlement d'Aix, avait été obligé de se cacher lors de la fatale révolution de 93 ; ses biens furent saisis, et comme il lui fut impossible d'émigrer, il pensa que Paris était le lieu le plus sûr pour y vivre inconnu, et vint s'y fixer avec toute sa petite famille, composée de huit enfants, dont deux fils. L'aîné, Amédée, qui avait quatorze ans alors, fut placé chez un imprimeur ; c'était un enfant studieux, réfléchi, qui, au lieu d'employer ses moments de repos à jouer avec les gamins de son âge, allait chaque jour à la Bibliothèque nationale afin de suppléer, par la lecture, à l'éducation qui lui manquait.

A cette époque, M. Venture tenait, à cette même Bibliothèque, un cours de langues turque et arabe, et le petit Amédée devint un de ses plus assidus auditeurs. Assis, bouche béante, pendant le peu d'instants qu'il avait de liberté, il dévorait les paroles du professeur, et laissait lire dans ses yeux le plus violent désespoir, quand le moment était arrivé pour lui de retourner au travail.

(1) Tout le mobilier de son hôtel était princier ; on remarquait surtout, dans la chambre à coucher de Mme de Bourrienne, une aiguière, formée d'un seul morceau d'agate, posée sur une cuvette de même matière, objet d'art digne d'une reine.

M. Venture, à travers tous ses élèves, avait distingué le petit apprenti typographe ; son attention soutenue, sa figure intelligente, tout enfin lui avait plu : aussi ce fut avec intérêt et chagrin, qu'un matin que le pauvre enfant venait pour assister au cours habituel, il lui apprit que les leçons n'auraient plus lieu, parce qu'il devait, disait-il, partir bientôt, ainsi que ses élèves, pour l'Egypte, dont l'expédition venait d'être décidée.

A cette nouvelle, Amédée resta d'abord atterré ; puis, reprenant courage, c'est-à-dire espoir, car l'espérance c'est le courage de la jeunesse :

— Eh bien ! monsieur, emmenez-moi avec vous, dit-il résolûment.

— Et pourquoi faire, mon pauvre enfant ? fit le professeur avec un sourire.

— Pour être avec vous, comme les autres.

— Mais les autres ne resteront pas avec moi, mon ami, lui répondit M. Venture avec bonté ; tous mes élèves sont assez instruits dans la langue arabe pour que je les place comme interprètes auprès des généraux ; j'occuperai moi-même cette place auprès du général en chef. Vous voyez bien que je ne peux rien pour vous, mon pauvre petit.

L'enfant réfléchit un moment, et relevant la tête, il dit d'une voix assurée :

— C'est égal, monsieur, je veux vous suivre ; je serai votre domestique, si vous le voulez, mais, je vous en conjure, laissez-moi partir avec vous.

Et, en parlant ainsi, il joignait les mains d'une façon si instante que le bon M. Venture, attendri, lui promit de l'emmener comme *son petit secrétaire*.

Ce qui fut dit fut fait, et, peu de temps après, notre héros débarqua à Alexandrie à la suite de son protecteur ; mais là il eut un crève-cœur encore ! tous les élèves prirent leur rang dans l'armée ; lui seul, comme le plus ignorant, resta à son humble place.

Comme nous ne comptons pas parler ici des hauts faits d'armes de notre immortelle armée, nous passons à vol d'oiseau d'Alexandrie à Saint-Jean-d'Acre, car ce fut au siége de cette ville que le bon M. Venture fut tué.

Peu d'instants après, on apportait au général en chef une lettre arabe, prise sur un espion, et que, par la qualité de l'individu, on jugeait devoir être de la plus haute importance. Bonaparte demanda immédiatement son interprète. On lui apprit sa mort.

— Y a-t-il un autre interprète dans le camp ? fit-il, avec inquiétude, en retournant convulsivement entre ses mains cette lettre indéchiffrable.

— Non, général, lui fut-il répondu ; tous les élèves ont suivi les généraux auxquels ils ont été attachés.

— Comment, il n'y a personne ! s'écria-t-il en frappant du pied avec colère.

— Personne, ou à peu près, répondit un ami du défunt, car le pauvre Venture n'avait gardé avec lui qu'un petit garçon, qui ne sait rien, ou presque rien.

— C'est égal ; qu'on aille me chercher cet enfant, dit le général.

Peu d'instants après, Amédée Jaubert entrait dans la tente du général en chef.

— Sais-tu lire l'arabe, petit ? lui demanda brusquement Bonaparte.

Le pauvre enfant, tout interdit, balbutiait, au lieu de répondre.

— Voyons, je ne suis pas un ogre ; réponds oui ou non, fit le général plus doucement.

— Eh bien, oui, général, répondit résolûment Amédée, en payant d'audace.

— Ah ! tu sais l'arabe... reprit Bonaparte avec un sourire, car la figure intelligente de l'enfant lui donnait de la confiance ; eh bien ! nous allons voir cela tout de suite. Voici une lettre arabe : tu vas me la traduire... pas sur l'instant ; je te donne vingt-quatre heures pour ton travail. Voilà aussi ma montre... Et le général mit sa montre dans les mains d'Amédée. — Demain, heure pour heure, apporte-moi ta traduction ; si elle est bien, je te donne ma montre et te garde avec moi ; si elle est mauvaise, je te fais fouetter et chasser du camp. Va.

Le pauvre Amédée s'en alla, l'âme inquiète, le cœur oppressé de terreur, et se recommandant à tous les saints du paradis, qui en eurent pitié, sans doute ; car, le lendemain, à pareille heure, ayant traduit la lettre arabe, il mettait triomphalement dans son gousset la montre du général en chef, et avait l'honneur d'être attaché à sa personne.

Toute la jeunesse de M. Amédée Jaubert fut aussi aventureuse que l'avait été son début dans la carrière politique ; et nous allons prendre, entre mille, une de ces aventures que l'on aimait tant à lui entendre raconter. C'est l'ambassade du colonel Sébastiani, auquel il servait d'interprète auprès du pacha Djezzar, si célèbre par sa férocité. Mais nous laisserons parler M. Jaubert lui-même. Nos rapports actuels avec l'Orient donnent de l'actualité à cette anecdote :

« D'abord nous visitâmes Alexandrie, le Caire, Damiette ; puis nous nous disposâmes à partir pour Acre, où régnait, avec tant de cruauté, le misérable Djezzar-Pacha. Des personnes raisonnables voulaient détourner le colonel Sébastiani de son dessein.

« Mais le brave officier ne connaissait que son devoir, et, malgré toutes ces observations, nous nous mîmes en route pour aller voir Djezzar.

« Notre vaisseau jeta l'ancre au pied du mont Carmel, à trois lieues de la ville, et nous songeâmes alors à faire parvenir au pacha un message ; mais, sur cette côte maudite, d'où la justice était bannie, pas une barque, pas un individu ne se présentaient à nos regards. Dans cette conjoncture, le colonel jeta les yeux sur le plus jeune de ses officiers et sur moi, et nous partîmes pour aller remplir notre périlleuse mission.

« A l'aspect des fortifications ruinées de la ville d'Acre, je sentis mon cœur se serrer.

« Notre barque entra dans le port, à travers les récifs qui en rendent l'abord difficile, et nous descendîmes à la douane. Je montrai à un officier la lettre du colonel, et lui expliquai à qui elle était destinée. Il s'en empara avec respect, la porta religieusement à ses lèvres, puis nous quitta pour aller la présenter au château.

« Une heure après, on nous fit passer le seuil redoutable de l'entrée du château, et nous fûmes conduits, par des corridors obscurs et sinueux, dans une vaste salle, de laquelle, la porte du milieu ayant été ouverte, nous nous trouvâmes dans un jardin. Là, nos gardes se retirèrent sans nous parler. Surpris et inquiets de ce mystère, nous marchions au hasard à travers les allées ombreuses ; et sans oser nous adresser la parole, car nous sentions la présence de l'ennemi auprès de nous, quand tout à coup, au bout d'une longue treille, nous nous trouvâmes en présence d'un vieillard assis sur la terre, à l'ombre d'un palmier. Sa barbe était blanche et sale ; il était couvert de vêtements grossiers, et un vieux châle faisait le tour de sa tête. Dans un autre lieu, un extérieur si misérable nous eût fait prendre pour un pauvre et humble faquir celui qui se présentait à nos regards ; mais là, le doute n'était pas possible, nous étions effectivement en présence du terrible pacha !

« D'abord il nous considéra durant quelques instants d'un air sombre et sévère, puis il nous fit signe de nous asseoir par terre, à ses côtés.

« — Chrétiens, nous dit-il, que voulez-vous de moi ?

« — Seigneur, dis-je alors, un officier supérieur français, envoyé vers vous par notre gouvernement, nous a chargés de vous remettre cette lettre et d'en solliciter humblement la réponse.

« Djezzar prit la missive, la garda entre ses mains en conservant un profond silence, puis tout à coup il leva la tête et nous dit :

« — Chrétiens, croyez-moi, je suis bon ami et bon ennemi. On prétend que je suis cruel, ne le croyez pas, je ne suis que juste !... J'ai toujours aimé les Français ; mais que leur avais-je fait pour qu'ils me déclarassent la guerre ?... Néanmoins je les admire depuis que je les ai vus de près. — Etais-tu au siége de cette ville ? me demanda-t-il tout à coup.

Portrait de Bourrienne.

« Je répondis d'une façon affirmative.

« — Eh bien, poursuivit-il, sans changer de manière, ce qui me prouva qu'il n'était pas blessé de ma franchise, tu dois avoir appris que, dans un des assauts les plus meurtriers, un de vos généraux, Kléber, monta jusque sur le haut des murailles ; là, comme un lion furieux, il se défendait seul contre mes soldats ; moi-même, étant accouru, je fus

sur le point de le tuer ; mais frappé de tant de courage : — Non ! m'écriai-je, il ne sera pas dit que Djezzar a tranché la vie d'un homme aussi brave ! Je me contentai donc de lui arracher son panache, que je garde comme un trophée, et je l'écartai de la brèche, sans lui faire aucun mal. Maintenant la paix est faite, il n'est donc pas besoin de traités ; ma parole vaut mieux que tous les firmans de Constantinople : car, pour moi, un oui est un oui, et un non est un non. Si l'officier qui vous a envoyés veut me parler, alors qu'il se présente, il sera le bienvenu, voilà ma réponse.

« J'insistai sur l'ordre qui m'avait été donné de rapporter une réponse écrite.

« — Vous n'en aurez pas d'autre que celle que je vous ai faite, car ce n'est point mon usage, répliqua le pacha d'une voix sévère. Qu'en avez-vous besoin ? D'ailleurs, si l'on ne veut pas croire à ma parole, comment ajouterai-je foi à mes écrits ?

« — Mais, seigneur, répliquai-je alors, j'ignore le contenu de la lettre que je vous ai apportée.

« — Tu oses mentir ainsi devant Djezzar ! s'écria le pacha dans une vive colère, et dire que tu ignores ce que renferme ce papier, tandis que c'est toi-même qui en as tracé les paroles. Espères-tu donc me tromper et penses-tu que j'ignore ce qui te fait solliciter une réponse écrite ?... Tu désires te faire valoir auprès de celui qui t'envoie ; tu veux pouvoir lui dire : — Djezzar ne voulait pas écrire, mais je lui ai fait changer sa résolution. Va, tu n'es qu'un jeune homme, je sais ce que je dois faire. Adieu !

« Et, d'un geste impérieux, il nous fit comprendre que notre audience était terminée.

« Il fallut bien nous le tenir pour dit. Nous rentrâmes au bateau, à moitié mécontents du succès de notre négociation. Heureusement, le colonel Sébastiani se montra moins difficile que nous et n'hésita pas à se rendre auprès du pacha. Je l'accompagnai, comme l'exigeait mon emploi. Cette hardiesse fut couronnée d'un plein succès, car, autant le matin Djezzar s'était montré grossier à notre égard, autant le soir il chercha à être aimable avec l'envoyé de la France.

« — Es-tu bien persuadé, lui demanda-t-il, entre autres gracieusetés, que lorsque l'heure de notre mort a sonné dans le ciel, rien ne peut la différer sur la terre.

« — Sans doute, répondit le colonel, avec le plus grand sang-froid.

« — En ce cas, ne crains rien aujourd'hui de Djezzar, fit le pacha, en accompagnant ses paroles d'un sourire qu'il s'efforça de rendre bienveillant ; tu es venu sans firman, sans papiers, tu as bien fait. Ma parole vaut plus que tout cela ensemble. Je ne te ferai rien offrir, pas même de l'eau, tu pourrais croire qu'elle est empoisonnée ; je ne ferai pas non plus saluer ton arrivée de quelques coups de canon pour flatter ton orgueil, ma poudre peut être mieux employée ; mais je serai fidèle à tenir ce que j'ai promis. Je n'ai pas même répondu à ta lettre, peut-être en ignores-tu le motif ? Ecoute cette histoire et tu le comprendras.

« Un esclave noir et sans famille avait trouvé dans le désert un coin de terre ombragé de palmiers, arrosé par une source d'eau vive et planté de cannes à sucre. Il s'y établit. Un voyageur, qui vint à passer, lui dit : — Que le salut du ciel soit sur ta tête ! L'esclave lui répondit : — Que la malédiction de Dieu t'accompagne ! — Quoi ! s'écria le voyageur, je vous donne des bénédictions, et vous me répondez par des injures !... — J'ai mes motifs, fit l'esclave, et il répéta : Que les malédictions du Ciel tombent sur ta tête !

« Et cet esclave avait raison, continua Djezzar, car, si sa réponse eût été honnête, le voyageur se serait arrêté, il se serait assis, il aurait bu de l'eau et mangé des dattes ; alors l'envie lui eût pris de se fixer dans ce lieu, et il aurait fini par en expulser son propriétaire. Aujourd'hui ou demain, je ne serai plus ; en attendant, je veux être le maître chez moi. Je sais que, pour gouverner les gens de ce pays, je ne saurais être trop sévère ; mais, si je frappe d'une main, je récompense de l'autre ; c'est ainsi que, depuis trente ans, j'ai, malgré tout le monde, conservé la libre possession de tout ce qui est compris depuis les bords d'El-Assy (l'Oronte) jusqu'à l'embouchure du Jourdain.

« Après ce discours, où le tigre se cachait très-adroitement sous la peau du lion, le colonel traita avec Djezzar des divers objets de sa mission ; puis, nous prîmes congé de lui, et nous nous rembarquâmes. »

M. Jaubert n'était pas moins intéressant à entendre, quand il vous racontait ses diverses missions en Orient, surtout celle de 1805, où il fut fait prisonnier par les Kurdes, enfermé dans une citerne sans eau, et sauvé par l'entremise d'une femme ; enfin, son arrivée à Ispahan, dans un état si épouvantable, que le shah, pour conserver la vie précieuse d'un envoyé de Napoléon, le confia à son premier médecin, en accompagnant les plus vives recommandations de ces paroles mémorables :

— Je te confie ce chrétien, tu m'en réponds sur ta tête ; s'il sort sain et sauf de mes Etats, je te comblerai de biens, mais s'il y périt, je te fais mettre à mort.

« De façon, disait M. Jaubert, que quand j'avais la moindre fièvre, le pauvre diable était à toute extrémité. »

Excepté les jours de bal ou de grand raout, le salon de M. de Bourrienne réunissait ordinairement peu de femmes ; il y en avait quelques-unes pourtant qui venaient dans l'intimité : ainsi, Mme Menneval, Mme Jaubert, Mme Ragnideau, femme de l'ancien notaire de l'Empereur, célèbre par sa taille, qui l'avait fait surnommer l'*Infiniment petit*. Une aventure assez désagréable l'avait fait prendre en antipathie par Napoléon, qui ne savait rien oublier. La voici, telle que la racontait M. de Bourrienne.

« Lorsque Bonaparte faisait la cour à Mme de Beauharnais, ni l'un ni l'autre n'avait de voiture, et Bonaparte lui donnait souvent le bras pour aller chez ses hommes d'affaires. Un jour, ils allèrent ensemble chez le notaire Ragnideau ; Mme de Beauharnais, qui avait en lui une grande confiance, allait précisément chez lui ce jour-là pour annoncer le parti qu'elle avait pris d'épouser le jeune général d'artillerie, protégé de Barras. Joséphine, étant entrée seule dans le cabinet particulier du notaire, Bonaparte resta à l'attendre dans l'étude où se tenaient les clercs. Comme la porte du susdit cabinet était mal fermée, le général entendit très-distinctement maître Ragnideau, faisant tous ses efforts pour détourner sa cliente du *stupide* mariage qu'elle allait contracter ; et ces paroles surtout se gravèrent en caractères indélébiles au fond de la mémoire du futur empereur :

« — Vous avez le plus grand tort, je vous le répète, vous faites une folie dont vous vous repentirez ; épouser un homme qui n'a que la *cape et l'épée*, c'est une sottise impardonnable !

« Bonaparte ne dit rien à sa fiancée de ces paroles désagréables ; il garda le même silence quand il eut conquis la fortune ; aussi quel fut l'étonnement de l'impératrice, quand, le jour du sacre, à peine fut-il revêtu de son cos-

lume impérial, Napoléon donna ordre d'aller lui chercher maître Raguideau.

« Raguideau, pensant qu'il s'agissait d'une chose de la plus haute importance, accourut au plus vite. En le voyant, Napoléon se prit à sourire.

« — Eh bien, monsieur le notaire, n'ai-je que la *cape et l'épée*, lui dit-il d'un air narquois, et trouvez-vous toujours que votre cliente ait fait un si mauvais mariage en m'épousant?

« Le pauvre tabellion, tout honteux, ne savait quelle contenance tenir, et l'Empereur, assez vengé par sa confusion, le congédia aussitôt.

« Le fait est, ajoutait M. de Bourrienne, que Bonaparte, qui, dans le temps de notre intimité, m'avait raconté toutes les circonstances de sa vie qui se présentaient à sa mémoire, ne m'avait jamais parlé de l'espèce de déboire qu'il avait éprouvé huit ans auparavant dans l'étude du notaire Raguideau, et dont il ne parut se rappeler que le jour de son couronnement. »

M. de Bourrienne se laissait mettre difficilement sur le chapitre du passé, c'est-à-dire du temps où il était secrétaire intime de Bonaparte; mais quand une fois on était parvenu à lui faire ouvrir les feuillets de ce livre de mémoire, il était aussi intéressant qu'intarissable.

Voici une ou deux anecdotes qu'il racontait, au sujet de la visite que le pape fit à Paris lors du sacre, et qui nous reviennent à la mémoire.

« Le jour où Pie VII alla visiter l'Imprimerie impériale, située alors où était fort récemment encore la Banque de France, c'est-à-dire en l'hôtel de Toulouse-Penthièvre, le directeur fit imprimer en sa présence un volume dont il lui fut fait hommage. C'était le *Pater* en cent cinquante idiomes différents. Parmi les ouvriers, un seul, à la figure arrogante, avait eu l'insolence de garder sa casquette sur sa tête en présence de Sa Sainteté. Quelques-uns de ses camarades, indignés d'une semblable grossièreté, voulurent la lui enlever; il résista, cela produisit une petite rumeur, dont le pape demanda la cause. Quand il l'eut apprise, il s'approcha de l'ouvrier et lui dit avec cet air de dignité et de bonté qu'il apportait dans tous les événements de la vie.

« — Jeune homme, découvrez-vous, pour que je vous donne ma bénédiction; la bénédiction d'un vieillard apporte toujours le bonheur avec elle.

« A ces simples paroles, à cette action touchante, l'ouvrier attendri tomba aux genoux du saint-père, en fondant en larmes, et tous les assistants furent profondément attendris par cette allocution paternelle et par le sincère repentir qui en fut la suite. »

La seconde histoire fut plus plaisante, tout en ayant aussi son côté touchant; mais, avant de la raconter, quelques détails préliminaires sont indispensables.

Dès le mois d'octobre, le Corps Législatif avait été convoqué pour assister au sacre de l'Empereur, et non-seulement on vit arriver les députés, mais, avec eux, une nuée de présidents de canton, qui ont occupé, sans l'usurper, une grande place dans les annales de la fin de 1804. Ils devinrent l'objet de toutes les plaisanteries, de tous les quolibets du désœuvrement parisien, et ils y prêtaient, en conscience; entre autres, l'obligation où ils étaient de porter l'épée les rendait d'un grotesque à nul autre pareil. Voici, sur l'un d'eux, cette historiette qui, non-seulement a diverti alors tout le bon populaire; mais l'Empereur, lui-même, s'en est fort amusé, et ne pouvait jamais la raconter sans éclater de rire.

« Un jour, une députation des susdits présidents de canton fut désignée pour avoir l'honneur d'être présentée au pape. Comme la plupart d'entre eux n'étaient pas riches, et que le séjour de Paris, alors comme aujourd'hui, était fort dispendieux pour les étrangers, ils se trouvaient forcés d'allier un grand esprit d'économie avec les exigences de la nouvelle étiquette. Ainsi, pour éviter les frais de voiture, ils se rendirent à pied, de chez eux, au pavillon de Flore, où habitait le saint-père. Mais, voulant préserver leurs bas de soie blancs et leurs souliers à boucle des inconvénients de la boue de décembre, ils avaient eu le soin de les couvrir de hautes et larges guêtres. En arrivant sous le vestibule, chacun sortit ses jambes de leurs boîtes; la plupart cachèrent leurs guêtres sous les banquettes; mais l'un d'entre eux eut la malencontreuse idée de les mettre dans sa poche. Or, il advint que le pape leur adressa des paroles si touchantes que tous les yeux se mouillèrent de larmes; et l'homme aux guêtres, lui-même, fut tellement attendri, que sa figure était inondée de pleurs; voulant les essuyer, il chercha son mouchoir dans sa poche; et, trop attentif pour prendre garde à ses actions, il ne s'aperçut pas qu'au lieu du tissu qu'il voulait c'étaient ses guêtres crottées qu'il avait prises, et dont il se débarbouillait de l'une la figure, avec la sensibilité la plus burlesque.

« A cette vue, malgré toute sa puissance sur lui-même, il fut impossible au pape de conserver son sang-froid, et tous les assistants, profitant de l'exemple, s'en donnèrent à cœur joie, aux dépens de leur pauvre camarade. »

Une dame, qu'il faut compter aussi au nombre des intimes du salon de M. de Bourrienne, était Mme R. de S..., si célèbre par sa beauté et, dit-on, par son étourderie. Voici une petite anecdote qui prouverait assez que ce *dit-on* ne serait pas une calomnie.

C'était sous la Restauration, et toute la société aristocratique de Paris s'occupait alors d'un bal costumé, que devait donner Mme la duchesse de Berry. Les plus heureux travaillèrent à leur costume, et les moins favorisés à obtenir une invitation, ce qui était fort difficile; car il y avait beaucoup plus de demandes que d'élus.

Un matin, M. Henrion de Pensey, président de la Cour de cassation, reçut de Mme R. de S... la demande d'une audience particulière. La gravité de ce magistrat était chose proverbiale; il accorda aussitôt la faveur demandée. Mme R. de S... se présente, et remercie avec une profonde reconnaissance le président de la bonté qu'il a mise à vouloir bien la recevoir sans délai; car la grâce qu'elle avait à solliciter de lui importait gravement au bonheur de sa vie.

— Madame, vous me trouverez toujours disposé à vous servir, en toutes choses qui ne toucheront pas à l'honneur de la robe que je porte, lui dit avec bonté le magistrat.

— Merci, monsieur, fit la solliciteuse, les yeux mouillés de larmes; vous me promettez alors que vous ne me refuserez rien... mais rien de ce que je pourrai vous demander?

— Je suis persuadé que vous ne réclamerez rien que de juste, répondit le président, vous devez savoir ce que je puis vous accorder ou ce qu'il n'est prescrit de vous refuser. J'attends donc votre demande, madame.

— Merci, monsieur, de votre bonté parfaite; je suis sauvée alors, car vous pouvez m'accorder la grâce que j'implore à genoux, sans vous compromettre en rien, dit la solliciteuse en joignant les mains, comme dans une prière.

— Mais, pour Dieu! expliquez-vous donc, madame, fit le grave magistrat, avec une certaine impatience.

— Je ne parlerai pas avant que vous ne m'ayez donné

votre parole, répliqua la dame avec une ferme résolution.

Le président se récria; elle tint bon; enfin, au bout d'un quart d'heure de lutte, le président, moitié complaisance, moitié fatigue, moitié curiosité, engagea une promesse; mais à peine le mot fut-il lâché, qu'il s'en repentit vivement, croyant qu'on allait exiger de lui quelque monstruosité terrible. Et jugez combien sa conscience respira à l'aise, quand il entendit Mme R. de S... lui dire avec une gravité comique:

— J'ai l'honneur, monsieur, d'être invitée au bal de *Madame;* je veux m'y distinguer, et, pour cela, je me fais faire un magnifique costume de Péruvienne; j'ai mis à contribution tous les perroquets de mes amis; je sais que vous possédez une bête magnifique dont le plumage est des plus brillants... Eh bien! j'ai votre parole, ne l'oubliez pas, monsieur le président; j'exige les six plus belles plumes de votre perroquet, et cela à l'instant même.

— Eh! madame, que ne parliez-vous depuis une heure! s'exclama le président en laissant échapper un soupir d'allégement de sa poitrine; je vous aurais alors conseillé de voir Mme Henrion de Pensey; car le perroquet n'est point à moi, il lui appartient, et elle seule a le droit de disposer de son plumage.

Mme R. de S..., qui ne se tint pas pour battue, s'en alla aussitôt chez Mme la présidente; là, la scène fut moins plaisante; Mme Henrion de Pensey se fâcha d'abord,

Pie VII à l'Imprimerie impériale. Dessin de V. Foulquier.

pleura ensuite; bref, Mme R. de S... emporta triomphalement ses plumes, avec lesquelles elle brilla à la cour.

Mais, hélas! comme les succès ont souvent un revers, voici ce qu'il advint du charmant costume de Péruvienne.

Mme R. de S... était fort jolie, ainsi que nous l'avons dit plus haut; mais aussi elle était très-coquette, nous avions omis de le dire. Comme son costume avait fait un grand effet chez *Madame*, et qu'il lui allait à ravir, elle profita avec empressement d'un bal costumé, qui fut donné par Mme d'Osmond, pour se montrer avec lui. Ce vêtement, tout en plumes, prêtait fort à l'épigramme, vu le caractère de celle qui le portait. Aussi, un jeune conseiller d'État, qui avait, à ce qu'il paraît, à se plaindre de la dame, en fit une application sanglante. Comme Mme R. de S... venait de se placer à une contredanse, il passa devant elle, et sortant de la graine de sa poche, il en jeta une poignée à ses pieds, en appelant, comme font les filles de basse-cour: Cocotte... cocotte... cocotte...

L'apostrophe était des plus vives; mais, comme elle était plaisante aussi, les rieurs ne furent pas du côté de la pauvre offensée, qui n'eut d'autre moyen de sortir d'embarras que de s'évanouir et de se faire emporter chez elle. Un duel avec le mari devint naturellement la suite de cette plaisanterie légère; mais heureusement les deux combattants en furent quittes pour la peur!

Comtesse de BASSANVILLE.

SPORT ET SPORTSMEN.

Frontispice. Les héros, les victimes, les insignes et les attributs du sport. Dessin de J.-A. Beaucé.

I. Paris à Marne et à Ville-d'Avray. Un steeple-chase dans un Lunchamps. Les bagatelles de la route. Le champ des courses. Caractères, portraits et anecdotes. Les parents mangés. Un jeune homme *adoable* Drôle de redingote! Fastueux et avare. Un Russe. Les préludes. Les paris. *Hedge*. Le départ. Le handicap. Les *gentlemen rider's*. M. de Tournon. Les jockeys. L'habitude de mourir.

Il est midi. Que le soleil rie au ciel ou que la pluie accoure de l'horizon, on voit dans la longue avenue des Champs-Elysées une file de voitures qui toutes suivent la même direction. Briskas et coupés, landaus et calèches, américaines et tilburys, lancés au grand trot, s'enfoncent dans le bois de Boulogne, précédés, suivis, accompagnés d'une fantasia de cavaliers. On dirait que tout ce que Paris renferme d'équipages et de chevaux émigre à la fois. On va, on court, on se précipite. Mille roues broient le sable des avenues, d'autres roues passent encore; voici un attelage de chevaux anglais qui piaffent, montés par de petits jockeys et empanachés de roses; voilà un *break* qu'emporte au galop un quadrige de chevaux percherons; les postillons sont en selle dans ce costume pimpant qui restera comme une tradition d'opéra-comique, les fouets claquent, l'équipage roule et fuit; le pont de Saint-Cloud est traversé, et la phalange s'engage sur la rampe tortueuse qui, des bords de la Seine, gagne le plateau de Marne et de Ville-d'Avray.

Mais, tandis que la tête de la colonne touche aux prairies de la Marche, d'autres voitures et d'autres chevaux passent à l'ombre de l'arc de l'Etoile; d'autres encore tournent l'angle de la Madeleine. La double file n'est pas interrompue et se grossit, chemin faisant, des curieux accourus des villas voisines. Le chemin de fer de Versailles amène une armée de piétons que des escadrons d'omnibus attendent au débarcadère.

Ordinairement il pleut ou peu s'en faut. Le ciel quinteux et fantasque aime à contrarier les plaisirs terrestres. Il se voile de nuages dès l'aurore, mais quelques nuages ne sont pas faits pour effrayer les Parisiens; ils comptent sur le hasard et partent. Le hasard les trahit presque toujours; mais qu'importe la trahison, si on a eu le plaisir!

Contre les menaces du ciel, on s'arme de bonne humeur et d'ombrelles. Si la pluie vient, on courbe la tête; si elle passe, on la secoue. On a six pouces de soie et quelques bouts de frange contre les bourrasques, comme on a des voiles contre la poussière. De confortables provisions de brioches et de vins fins remplissent les coffres; que faut-il de plus contre les intempéries du climat parisien? C'est d'ailleurs une mode de les braver, et quand la mode parle, il faut se soumettre. De grossiers paletots, des mackintosh imperméables craindraient-ils ce que ne redoutent pas des robes de moire et des chapeaux de gaze! Donc en avant et louette cocher!

Trois jeunes gens sont à cheval; ils passent devant l'église de la Madeleine et descendent la rue Royale dans la direction de la place de la Concorde. L'un monte un cheval bai, l'autre un cheval brun, le troisième un cheval alezan.

— Messieurs, dit l'un des cavaliers, si, pour charmer les loisirs de la route, nous faisions une poule de *hacks*. Que vous en semble? Moi, je propose vingt-cinq louis.

— Et le but qu'il faut atteindre, répond un autre, quel est-il?

— Pardieu! la tribune du Jockey-Club, à la Marche.

— C'est-à-dire que vous nous proposez-là une course à travers roues et brancards! reprend le troisième... un steeple-chase dans un Lonchamp?

— Oui, acceptez-vous? Je parie naturellement pour *Lindor*.

— Et moi pour *Mameluck*.

— Et moi pour *Baliverne*.

Les trois cavaliers venaient d'atteindre l'entrée des Champs-Elysées. La longue avenue était couverte d'équipages.

— C'est un casse-cou! dit l'un.

— Ce sera plus drôle, poursuit l'autre.

— Donc en avant et Dieu pour tous! ajoute le troisième.

Ils lancent leurs chevaux et partent ensemble.

Mais, pareils à de légers bricks battus par le vent sur une mer houleuse, ils louvoyaient, évitant ici une berline, là une modeste citadine, plus loin un omnibus.

Cependant *Mameluck*, plus adroit, passa le premier la grille de la barrière de l'Etoile, et, tournant à gauche, prit au galop l'avenue Charles X.

Baliverne le suit bientôt. *Lindor*, embarrassé dans un dédale de voitures, perd du terrain.

Mais voilà qu'au milieu du bois de Boulogne, une calèche échouée attire les regards du cavalier de *Mameluck*. Deux dames en légers chapeaux roses s'efforcent d'ouvrir la portière et agitent leurs ombrelles comme des signaux de détresse. Un des chevaux de l'attelage est abattu, l'autre se cabre et menace de rompre les traits.

La galanterie française a parlé au cœur du cavalier. Il pousse *Mameluck* vers la calèche, confie le cheval aux mains d'un lazzarone parisien, et porte secours aux victimes de ce naufrage en terre ferme.

Les deux passagères sont sauvées, mais *Baliverne* passe poursuivie par *Lindor*.

Valets de pied et cocher s'empressent autour du cheval abattu. On le saisit par la bride et par la sangle, par la queue et par les traits. Un effort le relève, il est debout.

— Ah! monsieur, vous nous avez sauvées! dit alors une des voyageuses.

Mais voilà qu'un curieux aperçoit un objet noir et chevelu sur le sol. Il le ramasse.

— Qu'est-ce que cela? dit-il.

L'une des dames regarde et rougit.

— Ça, dit-elle, je ne sais...

Cependant la chevelure pendait toujours aux mains du curieux. Le jeune propriétaire de *Mameluck* sourit tout à coup. Le cheval tout à l'heure abattu n'a plus qu'un rudiment de queue qu'il secoue piteusement.

Le malheureux cheval avait une queue postiche. Où diable la coquetterie va-t-elle se nicher!

Mameluck repart bientôt à fond de train, mais quelle avance *Baliverne* et *Lindor* n'ont-ils pas sur lui! Son maître se fie au hasard. Il y a des aventures pour tout le monde.

En effet, voilà qu'auprès du pont de Saint-Cloud, le vent capricieux ravit le mouchoir qu'une belle dame tenait à la main. Le tissu léger vole et tombe sur la rive.

— Mon mouchoir! mon mouchoir! s'écrie la maîtresse du volage.

Le cavalier de *Baliverne* a entendu cet appel. Lui aussi obéit à la voix de la galanterie, il se détourne, s'élance à la poursuite du mouchoir et le rattrape enfin

(1) Le sport et les sportsmen, le culte du cheval et les hommes de cheval prennent de plus en plus dans nos mœurs une telle place, que nous devions à nos lecteurs le tableau et l'histoire de cette curieuse variété de l'espèce sociale. Nul écrivain ne pouvait mieux remplir cette tâche que M. Amédée Achard, le brillant auteur des *Lettres parisiennes*, le chroniqueur sans rival des élégances, des excentricités et des aventures de la fashion contemporaine. (*Note de la rédaction.*)

Il le rapporte triomphant, et un sourire le remercie. Mais *Lindor* vient de passer et voilà que *Mameluck* l'atteint.

En avant ! en avant toujours !

Ici un gendarme s'oppose à la course insensée de *Lindor* ; là un sergent de ville arrête *Mameluck*. On perd un temps à parlementer, après quoi il faut gravir la côte.

On la gravit le plus vite qu'on peut, mais lentement. *Lindor* a la tête, *Baliverne* vient après, *Mameluck* les suit à distance de trois calèches.

Tout à coup, dans le voisinage de la voûte qui porte le chemin de fer, l'attelage d'un briska se défend, recule et se cabre. Deux jolis cris d'effroi partent de la voiture, et deux têtes gracieuses, mais effarées, se penchent en avant.

Le maître de *Lindor* fera-t-il moins bien que ses rivaux ? Non vraiment !

Il s'élance à son tour, saisit les chevaux par les rênes, les maintient et les fait rentrer, après de longs efforts, dans le giron de l'obéissance.

— Merci, monsieur, merci mille fois, dit une jolie voix.

Le maître de *Lindor* salue, mais *Baliverne* et *Mameluck* où sont-ils ? Bien loin en avant.

Il les poursuit... Les trois chevaux filent sur les bas-côtés, tantôt au pas, tantôt au trot, quelquefois au galop.

Lindor a rattrapé *Mameluck* qu'un embarras de voitures a pris comme dans une souricière. Une cavalcade nombreuse comme un escadron arrête *Baliverne*, perdue dans ses rangs. Mais *Lindor* lui-même rencontre une barricade de brancards.

Tous trois se dégagent et fuient aussi vite que le permet la foule.

Enfin ils touchent à la porte, auprès de laquelle vingt voitures se pressent à la file, ils passent, et *Mameluck* arrive le premier, *Lindor* second ; *Baliverne* est distancée. *Lindor* a perdu d'une longueur de coupé.

Un flot de cavaliers entre sur la prairie avec eux, et d'autres les suivent. Que de voitures déjà, et que de voitures encore sur la route ! et combien n'en compterait-on pas qui n'ont pas même quitté Paris !

Toutes se pressent ! toutes se hâtent ! toutes arriveront !

Une avant-garde de touristes, partie de meilleure heure, a fait relâche à Saint-Cloud ; ceux-ci déjeunent chez Legriel ; ceux-là les imitent à l'hôtel historique de la *Tête-Noire*. Des mains armées de verres de vin de Champagne saluent les paresseux au passage. Toute la population villageoise est rangée en bataille le long des trottoirs, et ces curieux s'étonnent de la quantité de voitures que peut contenir une capitale.

Des gendarmes en bonnets à poil maintiennent l'ordre et veillent à ce que la circulation ne soit pas interrompue. On va toujours échangeant des saluts et des poignées de main. Bientôt on aperçoit dans les champs voisins des charrettes immobiles dont les planches hospitalières sont garnies de chaises placées ça et là par quelque spéculateur campagnard. D'autres industriels ont dressé des tonneaux, supportant un échafaudage de planches, dont quelques sous ouvrent l'accès aux amateurs modestes. Les noyers et les poiriers prêtent gratis leurs branches aux gamins de la banlieue qui fraudent le sport.

Çà et là, le tricorne au front et l'épée au flanc, des sergents de ville éclairent la localité et protégent le fisc. Le bureau de péage est à la porte du parc. Les piétons donnent cent sous, les cavaliers dix francs, les voitures à un ou deux chevaux quinze ; les équipages à quatre chevaux donnent un louis.

La barrière franchie, chaque voiture se place au gré de son cocher, et se range le long des cordes qui ferment le champ de course. Bientôt la prairie est couverte dans toute son étendue. On dirait une armée alignant ses phalanges. Des cavaliers vont et viennent, faisant piaffer leurs chevaux de race, d'autres éperonnent leurs timides locatis ; les postillons dételent le quadrige percheron qui hennit et frappe du fer le sol. On met pied à terre et on se rend des visites de voiture à voiture, au travers d'un labyrinthe de roues et de brancards. L'herbe est peut-être mouillée ; mais qu'importe ! on perdra peut-être la bottine de satin et la robe de moire ; mais qu'est-ce que cela ? Les curieux cherchent les obstacles et en mesurent la largeur, l'élévation, la profondeur. Ici, est une barrière fixe en poutrelles, là un mur en terre ; plus loin un saut de loup, là c'est un escarpement. Entre la tribune publique, où tout le monde peut prendre place au prix fixe de cinq francs, et la tribune impériale, coule la rivière. Une pente douce y conduit, la prairie se prolonge de l'autre côté. La foule est toujours grande aux abords de cette rivière aux berges plates et humides C'est l'obstacle favori, celui qui attire et captive l'attention ; chacun cherche à s'en rapprocher, afin de mieux voir l'élan et la chute.

Les vastes tribunes s'emplissent petit à petit ; les camails s'y mêlent aux paletots ; tous les bancs sont garnis. Un passage ménagé à l'angle de la tribune, à l'endroit où la multitude est la plus pressée, conduit au restaurant et à l'enceinte du pesage.

Le restaurant a la forme d'une tente ; cette tente est meublée de tables et de chaises en bois de sapin. Des garçons en tablier blanc se hâtent de répondre aux appels rapides des consommateurs. On boit plus qu'on ne mange. Le vin de Madère, le vin de Bordeaux, le sherrey cher aux lèvres anglaises, les liqueurs, le café coulent à flots ; on porte des toasts à la santé du vainqueur inconnu. Le bruit est en permanence en cet endroit où la foule est à toute seconde labourée par des cavaliers qui s'ouvrent un passage lentement.

A quelques pas plus loin, est l'enceinte du pesage, c'est le sanctuaire. Saluez, profanes ! les grands juges sont là, protégés par un rempart de planches contre tout regard indiscret. Ils sont rangés autour de la balance, donnant à chaque cheval le poids que la loi du sport lui impose. Le jockey est pesé, et avec lui la selle, la bride, les étriers. Il faut qu'au retour de sa course frénétique, la balance inexorable accuse le même nombre de kilogrammes. Malheur au jockey qui reviendrait plus léger ; il serait exclu du concours.

Le poids se calcule sur l'âge des concurrents et aussi sur le nombre des victoires remportées. Il se calcule encore d'après la vitesse et la force reconnues des chevaux engagés.

Le poids, selon l'âge, est connu sous le nom de *weight for age*, en langage de sport. On sait que le sport parle anglais. Le *weight for age* est le plus simple, mais quand il se complique de la force ou de la vitesse réputée, il devient d'une application très-difficile, et, pour être bien distribué, demande une rare connaissance des qualités hippiques des rivaux. Un certain docteur Bellyse a laissé en Angleterre, dans ce genre d'appréciation, une réputation qui n'a pas encore été égalée. Il savait si bien distribuer les poids, que quatre chevaux, d'âge et de force différente, arrivèrent à trois reprises différentes nez à nez aux courses de New-Market, qu'il présidait.

Si l'on quitte l'enceinte du pesage, vers la droite, on trouvera, au bout d'un chemin sinueux, un corps de ferme où sont des écuries appropriées au service des courses.

Une cohorte de palefreniers, issus du Lancashire ou du Midlessex, erre toujours par là en jaquettes rouges. C'est là que se reposent les athlètes avant la bataille, ou que se retirent les blessés après la défaite.

Là aussi on chercherait vainement un paysan ou un valet d'écurie qui parlât français. Pierre s'appelle Tom et Jacques Williams.

La prairie, qui précède la ferme, est un emplacement neutre, où, pour entretenir la circulation du sang et le jeu des muscles, les jockeys promènent, bridon en main, les rivaux, caparaçonnés et capuchonnés.

L'animation, le bruit, le mouvement sont partout; le champ de course ressemble à une fourmilière d'hommes; tout Paris est là, c'est-à-dire les habitués du boulevard des Italiens, les hôtes quotidiens du bois de Boulogne et des Champs-Elysées, les femmes les plus élégantes, les dandys, les lions, les actrices, les étrangers de distinction, tout ce qui aime le plaisir, le recherche et en vit. Des déjeuners champêtres s'improvisent sur les coussins d'une calèche; on s'invite de coupé à tilbury; on se fait de petits cadeaux de tranches de pâté et de verres de vin de Champagne. Quand un rayon de soleil perce la nue et tombe sur la prairie, il fait briller mille couleurs qui semblent ravies au plumage des colibris; l'azur, le rose, le vert d'eau, le gris de perle, le blanc de lait, le lilas, le jaune paille, toutes les nuances les plus tendres, les plus délicates, les plus vives, scintillent dans la lumière; c'est une fête pour les yeux. Les franges des ombrelles palpitent au vent comme des ailes d'oiseau; des femmes, parées avec la plus extrême élégance, se promènent parmi les prés, laissant traîner leurs robes éclatantes sur l'herbe, pareilles à ces grandes dames qu'on voit dans les fantaisies de Goya. On les suit du regard, on les salue, on les admire, et ces promenades, au milieu de l'attention de tous, ne sont pas un des moindres plaisirs des courses.

Si maintenant vous voulez connaître le monde un peu bizarre, un peu confus, un peu mêlé mais certainement pittoresque et curieux qui vous entoure, nous allons suivre à travers la foule ces deux jeunes gens qui vont et viennent bras dessus, bras dessous. Tous deux portent entre le ruban et la forme de leur chapeau la petite carte bleue qui leur ouvre l'accès des tribunes. C'est l'extra-mode, et les jeunes gentilshommes du boulevard ne sauraient se montrer sur le turf sans cet ornement. Nous n'aurons pas fait dix pas que nous saurons leurs noms. L'un s'appelle Henri de T..., l'autre, Gustave de M... Le premier, depuis longtemps versé dans tous les secrets et toutes les agitations de la vie parisienne; l'autre, frais émoulu de sa province, et très-curieux de pénétrer au cœur de ces mœurs où le bruit se mêle à l'élégance; tous deux riches d'ailleurs et du meilleur monde.

— Voyez-vous, là-bas, ce grand jeune homme brun? dit Henri à son jeune compagnon; il est grand, vigoureux et serré dans une redingote étroitement boutonnée jusqu'au menton... Ses éperons brillent dans l'herbe, et il agite en parlant un fouet de chasse à manche de corne.

— Celui qui a des moustaches longues comme une rapière et une barbe touffue comme une forêt?

— Précisément. Ce beau jeune homme s'appelle Charles de B... Il a trente ans et en est à son troisième héritage. Il a déjà mangé deux oncles en sus de sa légitime... Mais n'allez pas croire, au moins, que mon ami Charles soit un homme désordonné. Loin de là, personne n'a plus que lui le sentiment de la régularité. Il se ruine avec méthode, et en quelque sorte mathématiquement. Ce n'est pas lui qui se trompera dans ses calculs. Quand un objet dont il a besoin vaut cent écus, il en donne quinze louis et pas un sou de plus. Il paye toujours comptant.

— Votre ami a donc trouvé la lampe d'Aladin?

— Il a trouvé une famille... une série de grands parents, dont l'héritage vient tour à tour combler les vides périodiques que ses dépenses creusent dans ses revenus. Je vous ai dit qu'il a déjà mangé deux oncles; il lui en reste encore un, plus, une grand'mère qui en raffole, plus, trois tantes. Il a calculé que ces héritages successifs le mèneraient jusqu'à soixante-cinq ans. Il estime qu'il doit être mort à cette époque-là; mais, par précaution, il placera la dernière succession, celle d'un cousin de province, en viager. Ses parents, et vous voyez qu'il en a beaucoup, sont comme des relais dans sa vie. Le parent mort, il place l'héritage chez un banquier, et il tire dessus jusqu'au dernier sou.

— Mais si, par hasard, l'héritage lui manquait?

— Charles se ferait spahis. Il lui faut des chevaux à tout prix. Le meilleur fauteuil, pour lui, ne vaut pas une selle. « Il se peut, disait-il un jour, que plus tard je n'aie pas de lit, mais j'aurai toujours un cheval. »

— Regardez maintenant de ce côté, sur le siége de ce coupé bleu, à côté d'une Parisienne en robe rose qui flamboie comme un oiseau-mouche..., ce petit jeune homme blond qui a un lorgnon dans l'œil, il fait toujours courir et il perd toujours.

— N'est-ce pas celui qui fume un cigare plus gros que sa canne?

— Vous l'avez dit. Le baron de S..., car notre cher petit est baron, n'est pas majeur; mais il est émancipé, et il le fait bien voir. Il a croqué cent mille écus en six mois, et il ne sait pas comment. Parole d'honneur, il ne le sait pas. « On me pille, on me vole, dit-il, on me saccage! » Il prononce les mots où se rencontrent des *r* comme les incroyables du Directoire: il est *chamant*, il est *adoable*, il est *podigieux*. C'est un grand vainqueur. Quel cœur de femme résisterait à ses trois cent mille francs de rente? Il veut la vie *coute* et bonne; il l'aura longue mais bête; car, avec un cerveau vide, il a un estomac de fer. Toutes les nuits il digère du homard. Regardez-le bien; vous avez sous les yeux un des plus magnifiques spécimens de la sottise et de la suffisance dans ce qu'elles ont de plus niais et de plus prétentieux. Il a dix-neuf ans, et il porte les modes du lendemain.

— Tournez-vous à présent du côté de la tribune du club. Voyez-vous ce monsieur qui paraît avoir quarante ans, mince, élégant, froid? on dirait un gentilhomme anglais, s'il ne portait un ruban rouge à la boutonnière. C'est M. le comte de M..., homme d'Etat et sportman tout ensemble. Il a fait des lois et il a fait courir. Sa fortune égale son influence. Il a traversé le turf, et il est entré au ministère; un pied engagé dans la politique, il a mis l'autre dans l'industrie. Il a soumissionné des chemins de fer comme il a signé des décrets. Il eût été pair de France, s'il ne fût devenu sénateur.

— Quoi! tant de choses sur le turf?

— Mais, ne vous y trompez pas! tout Paris est sur le turf; et, avec tout Paris, la France. Des ambassadeurs, des ministres, des députés, des banquiers, des journalistes, des écrivains. Les courses sont un spectacle; et le fameux *panem et circenses* de Rome est applicable à la fille des Gaules. Mais continuons, s'il vous plaît, notre revue. Remarquez bien ici près ce cavalier qui salue de la main ces dames assises dans un briska.

— Celui qui passe sur un cheval gris de fer?

— Bien. C'est M. d'Il..., un Breton; c'est l'un des

hommes les plus polis de France et les plus doux. Il a débuté dans la vie par un duel terrible. C'était en 1829. Il avait vingt ans alors. Il sortait du collége, un dimanche, et portait une certaine redingote chocolat qui lui battait les talons, et dont l'inventeur habitait Vannes, en Bretagne. A cette époque-là, M. d'H... était maigre et petit, ce qui augmentait encore le côté fantasque de son accoutrement. Il passait donc dans la rue Vivienne, lorsqu'une voix retentit derrière lui.

« — Ah! la drôle de redingote, » disait la voix.

M. d'H... se retourne et voit un grand jeune homme blond qui riait, marchant au bras d'un ami. M. d'H... rougit très-fort, jette un regard désespéré sur la redingote chocolat et presse le pas. Il tournait le coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs, lorsque la même voix se fait entendre.

« — Oh! la drôle de redingote, » disait-elle.

Cette fois, M. d'H... se mord les lèvres et frappe du pied. Mais pouvait-on se fâcher pour une redingote? Sa conscience lui disait d'ailleurs qu'elle méritait l'épithète que, par deux fois, il entendait bourdonner à son oreille. Il fit donc un effort pour calmer son irritation, et poursuivit sa marche plus rapidement. Mais, à l'angle de la rue Richelieu, la même voix reprend plus haut.

— Ah! le drôle de petit bonhomme, disait-elle.

Et un éclat de rire accompagne ces mots. Pour le coup, M. d'H... s'arrête, et se tournant :

— Pardieu, monsieur, la redingote est drôle, j'en conviens, dit-il; mais le bonhomme ne l'est pas, tant s'en faut.

— Bah! répondit le grand jeune homme blond.

— Et, tout petit qu'il est, il a l'honneur de vous assurer que vous avez aussi peu de perspicacité que vous avez d'insolence.

— Hein?

— Et il ne tiendra qu'à vous d'en recevoir la preuve tout à l'heure.

— Un duel?

— A l'instant, si vous voulez.

— Ce sera drôle, reprit le grand jeune homme en riant.

M. d'H... était pâle de colère.

— Je ne crois pas, dit-il.

Il fut convenu qu'on se battrait sur-le-champ, et que l'ami du jeune homme blond leur servirait de témoin à tous deux.

— Et, pour ne pas faire de bruit, nous nous battrons chez moi, ajouta l'homme aux saillies.

— Au diable ou chez vous, peu m'importe! répondit M. d'H...

Le grand jeune homme blond, qui était fils d'un colonel suisse des régiments de la garde, demeurait dans un hôtel situé rue de Saintonge, au Marais. L'appartement où l'on introduisit M. d'H... était au rez-de-chaussée; il donnait sur des jardins, et était tout rempli d'armes de toute espèce : épées, sabres, pistolets, rangés en panoplies sur les murs.

— Choisissez, dit le fils du colonel.

M. d'H... prit une épée et se mit en garde. Le jeune homme blond souriait toujours; il imita M. d'H..., et se plaça gaiement devant lui. Mais, dès les premières passes, il comprit qu'il avait affaire à un adversaire redoutable. M. d'H... était le meilleur élève du collége Charlemagne, et d'une force presque égale à celle des professeurs. Souple, ferme, agile, d'un sang-froid effrayant sous les armes, il avait une main de fer. Au bout de trois minutes, son adversaire laissa voir un jour; l'épée de M. d'H... passa comme une flamme, et s'enfonça tout entière dans la poitrine du jeune homme, qui lâcha son arme et tomba sur les genoux.

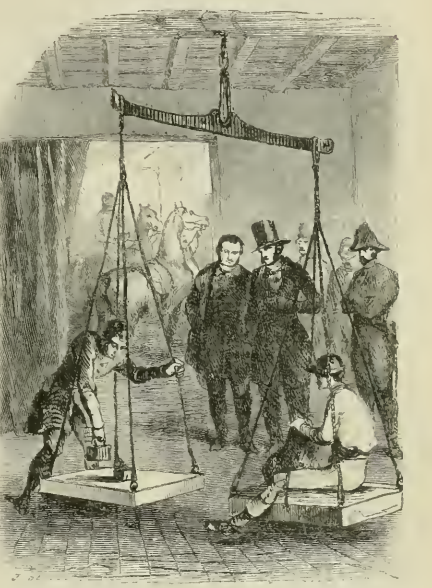
— Vous aviez raison, monsieur, ce n'est pas drôle, dit-il. Et il s'évanouit.

Le colonel suisse, prévenu, accourut et étouffa l'affaire. La blessure était grave. Son fils garda la chambre pendant six semaines, partit pour le Midi aussitôt qu'il fut en état de supporter la voiture, et mourut six mois après.

— Prenez garde, ajouta Henri de T... en achevant son récit; et tournez-vous vers la gauche discrètement. Vous venez de frôler du coude une des physionomies les plus originales du sport français.

— Cet homme en chapeau gris et en habit bleu?

— Lui-même. Ce Français est un Anglais; lord H... a



Le pesage avant la course. Dessin de J.-A. Beaucé.

trois ou quatre millions de revenu. Je crois bien qu'il rend visite à l'Angleterre une fois l'an. Il a cinq ou six forêts en France, et trois ou quatre hôtels à Paris. Il a le goût, ou, si mieux vous l'aimez, la manie des tableaux. Il court les ventes et il en achète beaucoup des plus beaux; mais, aussitôt qu'il a fait une acquisition nouvelle, il l'enferme dans une galerie inconnue et on ne la voit plus. Lord H... a de beaux chevaux qu'il monte, mais qu'il ne fait pas courir. Il ne parie presque jamais, mais il a le coup d'œil si juste et une si grande habitude du sport, qu'il ne se trompe jamais dans ses appréciations. Entre dix chevaux il désignera à coup sûr le vainqueur, ou tout au moins celui qui a les meilleures qualités; car, en matière de course, vous savez le proverbe : « Le cheval propose et le jockey dispose. »

— Derrière lui, appuyé contre la portière de cette calèche verte, c'est M. de L..., un fameux amateur de courses; il n'en manque aucune, ni celles de Paris ni celles des départements. Il ne saurait y paraître sans parier; mais son amour des paris est tempéré par une extrême prudence. Si, par entraînement, il expose cent louis, par réflexion il en retire quatre-vingt-dix. La main gauche calme la main droite. Il est fastueux, mais avare; prodigue, mais craintif. Quand il s'écrie à haute voix : *Je parie!* il ajoute en sourdine : *J'annule!* Cependant il tient un compte exact des paris qu'il entame avec le chiffre des sommes qu'il propose de prime saut, et chaque mois il fait son bilan. Remarquez-vous cet air triste ; il provient de ce qu'il aurait un bénéfice net de cent trente-sept mille francs pour la saison, s'il avait parié. « Ah! dit-il toujours en soupirant, si l'on m'avait *tenu*. » Il oublie seulement que *on* c'est lui.

—Suivez de l'œil à présent ce cavalier qui passe au galop, le cigare à la bouche. C'est M. M... G..., l'Ecossais, un de ces étrangers qui deviennent Français au contact de Paris. Je crois bien qu'il est né à cheval. Il rappelle la fable du centaure. Donnez-lui un cheval vicieux, il le tuera, mais ne tombera pas. M. M... G... est l'oracle des courses : son jugement est sans appel.

— Bien! il est comme la sybille antique, seulement il a troqué le trépied sacré contre un étalon.

— Voici, près de la loge impériale, le prince G... Le prince G... est hospodar quelque part du côté du Danube. En France, il est sportsman, mais sportsman en voiture. C'est lui qui a inventé les briskas et les tilburys aériens; les brancards en sont comme des roseaux, les roues comme des baguettes; les rênes du cheval sont des fils de soie, les traits, des cordonnets de cuir. Quand il passe aux Champs-Elysées, on croirait voir un prince des contes de fées allant en visite chez un magicien.

— Suivez du regard ce joli jeune homme, qui va, vient, s'agite et se démène. On dirait qu'il porte le sort du genre humain sur ses épaules, tant il a l'air affairé. Il arrête les gens et les supplie de ne pas l'arrêter; il interpelle tout le monde et il prie ses amis de ne pas lui parler. Mais il faut que chacun sache qu'il fait courir. Oui, M. Anatole de N... fait courir. Il est arrivé tout exprès de sa province pour cela, et voilà le grand mot lâché. Faire courir! c'est là sa seule ambition, son rêve, son espoir. M. Anatole, *Totole*, comme l'appellent ses amis, n'a qu'un cheval, mais il perd toujours. En conséquence, il s'acharne et reperd après avoir perdu; c'est sa joie. Quand un ami veut le flatter, il lui demande s'il fera courir à Chantilly. Ce jour-là Anatole viderait sa bourse dans la poche de son ami. Il est comme le berger de la fable, et volontiers il écrirait sur son chapeau : *Je fais courir!*

— Eh! répondit Gustave, il faut de ces personnages pour les vaudevillistes.

— Cet autre, à qui une jeune femme assise dans cette américaine verte envoie un si joli sourire, est le comte O... C'est un Russe. Il a tout à fait les goûts et les habitudes d'un grand seigneur. On dirait un marquis de la cour de Louis XV, conservé dans les glaces de la Moscovie. On ne sait pas le nombre de ses paysans et de ses roubles. Il est fastueux jusqu'à la prodigalité. Le comte O... vient sur le turf pour tenir tous les paris proposés par tous ces frais minois qui sourient de tous côtés; quand il perd, il envoie le prix du pari dans des boîtes de chez Tahan; quand il gagne, il supplie d'échanger le montant de la perte contre un bracelet ou quelque châle d'une valeur supérieure. Quel boudoir de la nouvelle Athènes, quelles coulisses ne connaissent pas le comte O...! Il est de toutes les fêtes et de toutes les premières représentations. Voyez de quel air il marche! Le front haut, la tête altière; il est grand comme un chêne et fort comme un roc. Il y a vingt ans que les boulevards le voient, dans vingt ans ils le verront encore, indestructible comme une tour de granit. Il aime les chevaux. Mais nos courses lui paraissent un jeu d'enfant; en place de la pelouse de Chantilly ou du Champ-de-Mars, il demande les steppes de sa patrie.

— C'est-à-dire cinquante lieues, et non pas quatre kilomètres.

— Un jour, étant à Goodwood, il proposa aux Anglais de faire courir leurs meilleurs chevaux contre les chevaux russes. « Nous prendrons pour champ de courses une plaine mesurant cent cinquante lieues. Douze Anglais courront contre douze Cosaques. Le cheval qui n'arrivera pas au bout de quarante-huit heures sera distancé. S'il y a des fleuves, on les traversera; s'il y a des ravins, on les franchira. Les chevaux boiront et brouteront, chemin faisant. » Les Anglais refusèrent le pari.

— Et de combien était le pari?

— Il mettait cent mille écus pour enjeu.

Est-ce assez d'originaux? On en voit à pied, on en voit à cheval, et l'excentricité anglaise elle-même ne renierait pas certaines de ces physionomies.

Cependant l'heure approche, il est bientôt trois heures; on lisse sur le poteau la liste des numéros correspondant aux noms de chaque concurrent. On s'informe des absents et des causes qui les ont empêchés de se présenter sur le turf. Les rivaux sellés et bridés paraissent sur le gazon. On les compte ; en voici deux, trois, quatre, d'autres encore. Les jockeis ont la veste de satin et la toque pareille. On les reconnaît à leurs couleurs. Voici Donalson, voici Rasclay, voici Flatman. L'un est à M. Delamarre, l'autre à M. le vicomte Talon, l'autre encore au comte de Coatandon. Quant aux chevaux, ils sont fameux par leur vitesse, la vigueur de leur élan, la sûreté de leurs pieds. On nomme *Franc Picard*, *Lady Arthur*, *Glenlyon*, *Flying-Buck*, *Columbine*, *Cœur-de-Lion*.

Ils s'essayent dans la prairie, au petit galop. Quelques-uns des athlètes portent autour du jarret de fortes ligatures vigoureusement serrées; elles soutiennent les muscles et les tendons fatigués par de longs et violents efforts. On suit de l'œil les mouvements souples de ces coursiers, leur marche légère, qui semble effleurer le gazon; on remarque leurs formes grêles, la finesse de leurs jambes, la vivacité de leurs prunelles, l'inquiétude de leurs oreilles droites et pointues.

Les juges des courses, les commissaires montent sur leur haute et mince tribune. Elle se dresse comme un observatoire en face du poteau qui marque la limite du champ, le point d'arrivée. Le poteau est coupé dans sa longueur en deux parties égales par une ligne noire à laquelle répond l'ouverture d'une lunette pratiquée dans la tribune des commissaires. Dans les courses bien disputées, on voit quelquefois les chevaux arriver de front au poteau ; le premier qui montre le bout de ses naseaux de l'autre côté de la ligne noire remporte le prix. Combien qui n'ont gagné que d'une demi-longueur de tête, moins encore!

La veille, les jockeys ont pris connaissance, à pied, du champ de course, dont les inflexions sont indiquées par des drapeaux rouges et jaunes. Ils étudient les obstacles et la position qu'ils occupent sur le terrain. Mais cette visite n'est permise qu'aux jockeys seulement ; les chevaux, auxquels le soin de franchir haies et fossés est réservé, ne

sont pas admis à la faire. Ils combattent en face d'ennemis qu'ils ne connaissent pas; ils ont une bataille pour leurs débuts. Tout cheval qui aurait fait l'épreuve d'un obstacle serait mis hors de concours.

Quelques-uns de ces obstacles sont vraiment formidables. Ce sont, nous l'avons dit, des murs en terre sèche que le pied ne peut entamer; des barrières fixes en poutrelles, qui promettent une chute à qui les heurtera du sabot; des fossés larges et profonds; des sauts-de-loup, faits d'une haie et d'un fossé réunis; d'une rivière, aux abords glissants; de rampes escarpées, qu'il faut franchir en deux bonds. Aux dernières courses de La Marche, et afin d'égaliser les chances entre les chevaux de vitesse et les chevaux de fond, M. Mackensie-Grive, l'un des commissaires et l'un des meilleurs cavaliers de France, avait inventé un obstacle dont l'aspect avait quelque chose d'effrayant: il consistait en deux fossés très-larges, séparés par un talus en terre très-élevé, taillé en biseau du côté de l'arrivée et à pic de l'autre, et terminé à son sommet par un étroit plateau. Pour franchir cet obstacle, devant lequel deux ou trois concurrents reculèrent, il fallait que le cheval arrivât du premier élan sur le talus et sautât de pied ferme par-dessus le second fossé. Si le premier bond l'amenait trop loin, il culbutait, la tête en bas; si, au contraire, il n'arrivait pas sur le plateau, il ne pouvait plus s'élancer au delà du fossé et tombait encore.

Et c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver.

Ce premier moment, qui précède le départ, est le moment des émotions et des paris. Les rivaux essayent leurs pieds rapides sur l'herbe. Les paris s'engagent.

En France, qui n'est pas un pays d'aristocratie, ces paris ne sont jamais très-considérables; la plupart du moins restent dans des limites honnêtes et modérées. Il ne faut pas s'effrayer des chiffres que jettent avec éclat des lèvres étourdies; elles font plus de bruit que de mal. Mille louis, en style hippique, ne signifient pas toujours mille francs; beaucoup de sommes perdues se soldent facilement avec cent écus. Méfiez-vous surtout des jeunes beaux qui proposent audacieusement des défis de millionnaires à la bourse de leurs voisins. Les cigares planteurs, les sticks en corne de rhinocéros, les binocles à deux branches, les moustaches adolescentes aux pointes aiguës, les cheveux partagés en deux parts égales, ne prouvent rien; et toutes les folies de ces messieurs se bornent à quelques pièces de cent sous, timidement aventurées sur le turf pour l'honneur du pavillon.

Cependant quelques paris sérieux s'engagent entre capitalistes et lions. Ici, tout ce qui brille est or. Cent louis valent deux mille francs. Il arrive souvent qu'un cheval emporte sur ses pieds une valeur décuple de celle du prix pour lequel il court. Vingt, trente, cinquante mille francs galopent sur sa croupe. Toute une fortune est confiée à ses jambes.

Le plus souvent les curieux, pour ajouter une émotion nouvelle à l'émotion des courses, font entre eux une poule. On met les numéros dans un chapeau et on tire au hasard; chaque numéro vaut un louis ou cinq francs, et correspond à l'un des chevaux engagés. On met la somme entière dans une bourse et on attend. Le numéro gagnant prend tout; le second numéro retire sa mise. Pendant la course, il se fait un grand commerce de numéros.

Les hardis et les connaisseurs parient pour le favori contre le champ. On entend par cette expression *le champ*, la troupe entière de chevaux engagés, sauf un. Cet un est le favori. Il y a toujours, ou du moins presque toujours, un favori dans les courses. Ce favori est désigné au choix public par des triomphes précédents, une origine illustre ou une grande réputation venue d'Angleterre. Il faut dire cependant qu'on a vu beaucoup de favoris perdre avec entêtement. Certains chevaux ignorés se révèlent tout à coup sur le turf. Hier ils étaient inconnus, demain ce sont des héros.

Ces sortes de paris sont les plus fréquents, mais ne sont pas les seuls. On parie encore de numéro à numéro, c'est-à-dire pour le numéro trois contre le numéro sept, ou pour le numéro deux contre le numéro cinq, c'est-à-dire, par exemple, pour *Little-Tomy* contre *Colossus*, pour *Withe-foot* contre *Hunter*. On prend deux numéros contre six; on parie cinq louis en faveur du numéro quatre, contre deux louis représentés par le numéro trois. Ce sont les qualités connues ou supposées des chevaux qui décident de ces sortes de paris.

Les savants se livrent à mille combinaisons pour égaliser leurs chances et assurer leurs paris contre la perte. Ces combinaisons, ou, pour mieux dire, cette science a reçu en Angleterre un nom spécial, un nom intraduisible, on l'appelle *hedge*.

Hedge! c'est-à-dire l'art de répartir les paris de manière à diminuer les chances de perte en augmentant celles de bénéfice, engager des sommes inégales sur tous les concurrents, se couvrir enfin, pour nous servir d'un terme emprunté à l'agiotage. Mais que d'études et que d'expériences ne faut-il pas pour bien comprendre et bien pratiquer la science cachée dans les cinq lettres du mot sacramentel *hedge!*

En France, parier ce n'est rien, en Angleterre, c'est tout. Là c'est un jeu, ici c'est un calcul, j'allais dire une industrie.

Parier! le mot est bientôt dit, mais la chose n'est pas sitôt faite. Dire: « Je parie dix guinées pour *Stenio* contre *Fiorella!* » la belle affaire! ou s'écrier d'un air superbe: « Vingt louis pour *Hercule* contre le champ; » le beau miracle! un cockney ou quelque grimaud de boutique en est capable! Mais le véritable Anglais, le parieur par sang, étudie ses chances, varie ses enjeux, et se livre à des calculs que l'algèbre seule peut résoudre. Il parie sur tous les chevaux et contre tous les chevaux, sept pour celui-ci, quatre contre celui-là, équilibre un enjeu par un autre, multiplie ses chances et gagne toujours, quoi qu'il arrive.

L'abécédaire de la science est de parier deux contre un contre tous les chevaux engagés.

Supposons, par exemple, que quatre chevaux sont engagés, *Raimbow*, *Calembour*, *Juanita* et *Phœnix*; vous pariez dix louis contre cinq que *Juanita* ne gagnera pas; vous pariez de même contre *Raimbow*, puis contre *Calembour*, puis contre *Phœnix*. Un des quatre rivaux gagne forcément. Vous payez dix louis au vainqueur et vous en recevez quinze des vaincus; bénéfice net, cinq louis.

Les courses d'Epsom, de New-Market et d'Ascott ont été longtemps fréquentées par un certain Edmund Rasley, maquignon de son état, qui se faisait, bon an mal an, deux mille livres de revenu en pariant. Il avait à la fois le coup d'œil du sportsman et l'habileté d'un homme pour lequel la science de l'*hedje* n'avait plus de mystères.

Il était connu de tous les sportsmen; la course finie, on ne lui demandait jamais ce qu'il avait fait, mais bien ce qu'il avait gagné.

Et Edmund en riant répondait:

— Cent guinées, Votre Honneur..., cent cinquante peut-être...; une autre fois je ferai mieux.

Il n'est pas rare, en Angleterre, de voir dix, quinze, vingt mille livres sterling engagées sur un seul cheval. Les

annales du turf anglais racontent qu'à Epsom, en 1765, cinquante mille guinées furent engagées, dans la proportion de trois contre un, en faveur de *King-Harold*, qui battit tous ses rivaux.

Il est vrai que *King-Harold* avait du sang de *Darley-Arabian* dans les veines.

Les femmes, à La Marche comme à Epsom, prennent part à ces luttes métalliques. On les voit toutes debout à l'heure des courses; celles-ci sur les coussins de leurs voitures, celles-là, plus hardies, sur le siége. Elles ont des jumelles à la main et suivent les rivaux qui filent dans la prairie, et fuient, pareils à des étincelles, à travers le feuillage vert. Ces merveilleuses, que coiffent et qu'habillent les premières faiseuses de Paris, sont toutes plus ou moins connues. Pour apprendre leurs noms, il suffit de se mêler

Les vainqueurs après la course.

à un groupe de jeunes lions et de les écouter. Ils vous montreront l'actrice à la mode et l'ambassadrice, la femme du banquier et la princesse étrangère, la danseuse nouvelle et la lionne du jour. Toutes ces étoiles du ciel parisien, vous les retrouverez partout où quelque fête attire la foule; au théâtre, les soirs de première représentation; à l'Opéra, quand débute une prima donna.

— Cette jeune et jolie blonde, là-bas, en chapeau rose, c'est Mlle T..., elle arrive de Saint-Pétersbourg et vient d'être engagée au Gymnase.

— Voilà Mme M... Son mari a gagné un million à la liquidation du mois dernier.

— Je viens de voir Mme de C... dans sa calèche bleue; elle a le plus bel attelage de Paris.

— Connaissez-vous cette femme brune, qui cause là-bas, dans ce coupé noir? Il paraît que c'est une Andalouse, la femme d'un grand d'Espagne.

Et ainsi de suite; la conversation et les regards vont de la banque aux coulisses, de la cour à la Bourse, du boulevard aux boudoirs, de la place Saint-Georges à la place Beauveau.

Cependant le commissaire monte à cheval et gagne au petit galop l'escadron errant des coureurs. Un frémissement électrique parcourt la foule. On comprend que le signal va être donné. Chacun s'empresse de regagner sa voiture ou sa place sur les tribunes; les amateurs se massent auprès de la rivière; les gendarmes et les sergents de ville éloignent les promeneurs qui vont et viennent sur la prairie; on se hisse au plus haut des siéges, on prend les lorgnettes, on cherche les rivaux et on attend, le cœur tout rempli d'une impatience fiévreuse.

Il n'est pas facile de réunir les coureurs; animés par leur présence mutuelle, ils piaffent, s'agitent, tournent et n'obéissent plus à la bride. Il faut saisir l'instant où la phalange est groupée pour donner le signal.

— Allez! crie le commissaire.

Et les chevaux s'élancent tous à la fois.

Alors on les suit du regard; ils arrivent devant le premier obstacle; il est franchi et ils passent en troupe. Voilà la rivière, ils sautent; un grand cri s'élève. Soyez sûr qu'un cheval est tombé dans l'eau. Ils courent encore. On les perd de vue, éparpillés dans la prairie, derrière un rideau d'arbres. Puis ils reparaissent, mais éloignés les uns des autres; ils étaient dix, ils ne sont plus que cinq; les autres sont par terre, derrière un mur, au fond d'un fossé. On dit qu'un cheval est mort, un jockey est blessé. Voici les plus vaillants qui approchent, ils prennent leur course, ils se hâtent, l'éperon pique le flanc des chevaux, la cravache cingle leur cou, le mors harcèle leur bouche, ils disputent la victoire, ils passent, la cloche tinte, on bat des mains, et le vainqueur, emporté par son élan, s'arrête à cinq cents pas du but.

Le nom du triomphateur vole de bouche en bouche; il revient, ramené par son jockey, et la foule s'empresse autour de lui.

Bientôt le vainqueur entre dans l'enceinte du pesage et subit l'épreuve. Si le poids, au retour, est le même qu'au départ, il est maître du prix, sinon il est déclaré hors de concours. Cependant les jockeys débarrassent leurs montures de la selle. Les chevaux sont tout fumants, un réseau de veines gonflées se mêle et s'entortille autour de leurs membres, la sueur coule à flots sous le racloir de bois qui passe sur leur croupe, le sang tache leur robe déchirée par l'éperon, on voit sur leurs genoux et leurs jarrets la trace des branches qu'ils ont heurtées dans leur élan, la boue couvre leur poitrail, ils frappent du pied et tournent sous la main qui les lave et les éponge. Plus loin, dans l'écurie, voilà un blessé, morne, l'œil effaré, le ventre haletant. La pauvre bête s'est brisée la jambe en tombant.

Mais la cloche sonne de nouveau. La seconde course va commencer.

Les steeple chases de La Marche se composent toujours de deux courses au moins, un *handicap* et un *shelling stake*, ou course de gentlemen rider.

Littéralement parlant, *handicap* signifie *la main dans la toque* et vient de *hand in cap;* mais, dans son acception ordinaire, le *handicap* doit s'entendre d'une course dans laquelle on admet tous les chevaux, quels que soient leur âge ou leur origine, à la condition par les propriétaires d'accepter un poids déterminé par le commissaire et calculé d'après les qualités qu'on leur suppose.

Le handicap, genre tout nouveau de course, a été inventé pour donner aux propriétaires des chevaux réputés les plus médiocres quelque chance de paraître sur le turf avec la possibilité, sinon l'espoir de vaincre. Il a l'avantage d'augmenter, dans une notable proportion, le nombre des concurrents.

La course des gentlemen riders est une occasion pour les gens du monde de montrer leur science hippique et de prouver qu'on peut rivaliser avec les jockeys sur le terrain de leurs triomphes. A ce point de vue, un *shelling stake* offre un grand intérêt. Les gentilshommes français, qui étaient jadis les plus brillants écuyers de l'Europe, commencent à rentrer dans la lice et à lutter d'adresse et d'audace avec les plus fameux cavaliers d'outre-Manche.

Mais ces courses ne sont jamais sans danger. La difficulté et le nombre des obstacles qu'il s'agit de franchir en font un exercice plein de péril, qui demande un coup d'œil prompt, beaucoup de sang-froid, une remarquable

Le déjeuner des sportsmen. Dessin de J.-A. Beaucé.

dextérité. Toutes ces qualités cependant n'empêchent pas que bien souvent les gentlemen riders les plus célèbres ne soient exposés à de terribles chutes. On se souvient encore de celle de M. de Tournon.

C'était aux courses de l'année dernière ; le handicap avait été couru en présence d'une foule immense ; la cloche annonça bientôt une course de gentlemen riders. Sept chevaux se présentent au poteau. *Franc-Picard* et *Baoouino*, à M. de La Motte ; *Black-Devil*, à M. Delamarre ; *Archer*, à M. Dollfus ; *Bedfort*, à M. de Coataudon ; *Emilius*, à M. de Talon ; et *Pilot*, à M. de Tournon.

Après un faux départ, contre lequel réclame M. de Tournon, les sept rivaux s'élancent, et *Pilot*, *Black-Devil* et *Babouino*, menés à fond de train, prennent les devants. Bientôt *Archer* se dérobe et se débarrasse de son cavalier. Les premiers obstacles sont vigoureusement franchis. *Pi-*

lot a la tête et arrive au mur du potager, dont la hauteur pouvait être difficilement appréciée, la surface gazonnée de l'obstacle se confondant à distance avec la teinte verte du terrain. M. de Tournon enlève le cheval, qui bondit de loin, et arrive sur l'obstacle; mais l'élan était trop court, et le cheval appuie ses pieds de derrière sur la crête du mur pour se jeter en avant. Malheureusement le gazon s'éboule sous les sabots de *Pilot*, qui s'abat lourdement; *Black-Devil*, qui suivait *Pilot*, arrive à son tour, un peu à gauche, saute, frappe le mur de ses pieds de devant, ouvre une brèche, roule sur la tête, en jetant son cavalier au loin et se tue sur le coup. A cette vue, à la vue de *Babouino*, qui prenait son élan au milieu de cette confusion, une clameur terrible s'élève du sein de la multitude. On court, on se précipite, et on laisse les rivaux poursuivre leur course.

Pilot était tombé sur M. de Tournon, qu'on releva évanoui. Il est mis sur un brancard et transporté dans la maison voisine au milieu d'une foule émue qui l'accompagne. On pouvait le croire perdu.

Huit jours après, M. de Tournon galoppait au bois de Boulogne.

Moins heureux, M. le marquis de Mac-Mahon se tua roide dans un steeple-chase couru au château de Sully.

On trouvera peut-être coupables de tels exercices où la vie des hommes est en péril, et qui ne s'achèvent pas toujours sans quelque bras cassé ou quelque côte enfoncée. On nous permettra de ne pas partager ce sentiment. Trop d'éléments contribuent aujourd'hui à rendre les caractères amollis et timides, pour qu'il ne soit pas désirable de multiplier les occasions où ils peuvent montrer encore un peu d'audace et de virilité. S'il y a des dangers, tant mieux, leur présence élève le courage.

Il faut bien dire aussi que ces dangers constituent un des attraits les plus vifs des courses de La Marche. Les belles courses s'entendent de celles où les obstacles sont nombreux, difficiles, et propices aux chutes. C'est là que se rassemblent les curieux, ce sont ces obstacles que la foule recherche. Quelle émotion quand les rivaux accourent; quel silence au moment du saut, quels cris après l'accident! Et à l'heure du retour, écoutez les conversations.

— La course a été magnifique; il y a eu quatre accidents; un jockey est presque mort, deux chevaux sont blessés.

— La course a été sotte! pas une chute!

L'émotion excitée par ces courses donne un relief singulier aux caractères, et laisse voir à nu toute leur originalité.

Pour les vrais sportsmen, à l'heure des courses, la vie du cheval est tout; celle du cavalier, rien.

Qui ne se rappelle cet Anglais qui assistait aux courses de Dieppe l'an dernier?

Les rivaux avaient à franchir un mur en terre sèche, d'une hauteur respectable.

Un cheval arrive au pied du mur, s'élance, heurte la crête de l'obstacle, et tombe; le jockey roule avec lui. On accourt pour le relever, mais il échappe aux mains qui le portent, et retombe à terre comme une masse inerte.

Notre Anglais avait couru comme tout le monde; mais, laissant le jockey sur l'herbe, il ne s'informe que du cheval.

— Son nom, dit-il, son nom?

— *Friendy*.

— Ah! *Friendy*. Très-bien... Je pariais contre lui...

Et il s'en va gaiement.

Quant au jockey, on le croyait mort.

Le soir même, ce diable de mort chantait à tue-tête. Il était royalement gris.

Le pied du cheval, en culbutant, l'avait atteint au cou; le sang coulait à flots par la blessure. Le coup avait fait office de saignée. Il devait le tuer, et l'avait sauvé en évitant une congestion cérébrale que l'ébranlement, occasionné par la chute, pouvait causer.

Une autre fois, aux courses de La Marche, un jockey, en franchissant un saut de loup, tomba rudement sous son cheval.

Le malheureux fait un effort pour se relever et retombe lourdement.

Un sportsman passait par là. Il voit un groupe et s'approche.

— Qu'est-ce? demande-t-il.

— C'est Peters qui est tombé. Il est mort.

— Oh! ce n'est rien, il en a l'habitude, répond le sportsman.

Mais, cette fois, le pauvre maladroit qui avait l'habitude de se tuer avait deux côtes cassées.

On appela un médecin anglais pour soigner le malade. Les blessures gagnées sur le turf veulent, pour être bien traitées, un médecin anglais. Ce sont des accidents essentiellement britanniques.

Le jockey était évanoui; le pansement opéré, il ouvrit les yeux, regarda autour de lui, aperçut le docteur, et, lui saisissant la main:

— Docteur, dit-il, pourrai-je courir demain?

Le mot est héroïque; c'est le mot du soldat qui appelle de nouvelles batailles.

II. La fuite. Les vainqueurs. Éleveurs et entraîneurs. Les illustrations du *turf*. Les jockeys anglais. Le poids légal. Samuel Chiffney. Le village des jockeys. L'art de maigrir. La prière du jockey irlandais. Le mariage et l'entraînement. Davidson et lord B...

Aussitôt que le dernier prix a été remporté, la fuite commence. Les longues files de voitures rompent leurs rangs confus, et cherchent une issue. Il n'en existe que deux sur le terrain de La Marche, et plus de trois mille voitures veulent passer à la fois. C'est un encombrement et une confusion à nuls autres pareils. Les roues se heurtent, les brancards se croisent, les chevaux piaffent, hennissent et se cabrent; les cochers échangent quelques injures mêlées de coups de fouet; les cavaliers pris dans ce labyrinthe s'efforcent d'en sortir, retenant et poussant tour à tour leurs montures. Mille accidents sont à craindre, et cependant rien n'arrive, si ce n'est çà et là quelques rayons brisés, quelques harnais rompus.

Bientôt le torrent s'écoule et fuit au grand trot; la même foule de curieux qui a vu son départ attend son retour à Saint-Cloud et à Boulogne; la cavalcade est toute blanche de poudre. Que de toilettes perdues ou fanées. Mais on ne s'arrête pas à ces détails; n'y a-t-il pas toujours des étoffes chez les marchands?

Tandis que les voitures regagnent Paris avec toute l'impétuosité de la furia française, les vainqueurs empaquetés de couvertures s'en vont lentement, menés en laisse. Leur victoire n'a duré qu'une minute; plus de périls, plus d'applaudissements, mais la fatigue.

Au point de vue de l'émotion et de l'intérêt, les steeple-chases de La Marche ont une incontestable supériorité sur les courses plates du Champ-de-Mars et de la plaine de Satory; mais les deux épreuves relèvent du même principe: un développement extraordinaire de force dans un temps limité. Ce développement demande, pour être obtenu,

des qualités primitives, celles que donnent la naissance et la pureté du sang, et les qualités acquises, celles qui proviennent de l'éducation. Les steeple-chases témoignent en faveur du fond, les courses plates en faveur de la vitesse.

Ces fêtes hippiques commencent à se populariser en France, grâce à la protection du gouvernement et des municipalités, et à l'appui constant et éclairé que leur assure la Société d'encouragement. Maintenant la province rivalise avec Paris. Si la capitale déploie son luxe aux courses du printemps et d'automne à La Marche, au Champ-de-Mars, à la plaine de Satory, sur la pelouse de Chantilly, les départements citent avec un orgueil légitime les courses de Moulins, de Caen, de Bordeaux, d'Avranches, de Boulogne-sur-Mer, de Tulle, de Dieppe, de Tarbes, de Pompadour, d'Abbeville, de Limoges, celles aussi des haras du Pin qui excitent une si favorable émulation.

Ces courses, dont le nombre tend à augmenter d'année en année, ont multiplié les éleveurs de chevaux de sang pur et, par contre-coup, en ramenant l'espèce au type primitif, contribuent, dans une proportion notable, à l'amélioration de la race chevaline en France. Déjà le turf français cite avec orgueil les noms justement fameux de *Drummer*, *Felix*, *Hervine*, *Hercule*, *Nautilus*, *Prédestinée*, *Roquencourt*, *Lanterne*, *Napoléon*, *miss Annett*, *Eglé*, *Lydia*, et d'autres encore, vainqueurs du grand Saint-Léger de France. Et chaque printemps amène sur la pelouse une jeune génération de chevaux qui, pour la vitesse et le fond, peuvent lutter avec les meilleurs coureurs d'Angleterre.

Mais si les chevaux ne manquent pas sur le *stut book*, les jockeys manquent aux écuries; la France jusqu'à présent paraît inhabile à produire ces hardis cavaliers, qui ont une part presque égale à celle du cheval dans les victoires hippiques. L'Angleterre en a eu et en a toujours le monopole. C'est elle qui nous envoie tous les jockeys qui illustrent nos courses, Donalson, Edward, Flatman, et bien d'autres dont les noms paraissent sur tous les programmes du Champ-de-Mars ou de la plaine de Satory.

Cependant on remarque que, sous l'impulsion d'éleveurs et d'entraîneurs fameux, entre lesquels M. Thomas Carter et M. Alexandre Aumont tiennent une place recommandable, la race des jockeys se nationalise en France. On peut citer déjà Antoine, Caillotin, Henry Jordan, Adrien, Joseph. Si la liste est encore restreinte, elle tend à se développer chaque jour.

Quant aux jockeys de sang anglais, ils sont nombreux comme chez nous les cuisiniers. Les Trois-Royaumes citent avec orgueil les noms de Smith, Scharp, Edwards, Abdale, Flatman, Rogers, Buttler, Lye, Marson, Day, Caterright, Chapple qui soutiennent vaillamment l'honneur du drapeau si longtemps et si bien porté par Buckle, Chifney, James Robertson, Robinson, Samuel Arnull, Dockeray, Darling, Ormsby, John Stephen, Nelson, Mundig, Williams Scott, Cyprian, John Jackson, Hontdsworth, Macdonald, Templeman, Frank Boyce, ces héros du turf.

Le poids légal du jockey est de cent livres. Tous leurs efforts tendent à se maintenir dans les bornes strictes du règlement.

Quelques jockeys, heureusement doués par la nature, ont eu la chance de ne jamais atteindre le poids prescrit. On les connaît sous le nom de jockeys à poids léger (*light weights*). L'un d'eux, Kitchem, ne pesait guère que quatre-vingt-dix livres en moyenne. Un nommé Samuel Hidge ne dépassait pas soixante-dix-huit livres. Le plus fameux de ces spécimens de jockey est le petit Wood-Scott, dont le poids se réduit à cinquante-deux livres.

Au-dessous du jockey, dans la hiérarchie de l'écurie, vient le *stable-boy*, comme le caporal après le sergent.

Le *stable-boy* est un enfant; si le talent lui vient et si l'embonpoint ne lui vient pas, il sera jockey. C'est le petit clerc de l'écurie. Il fait tout, depuis le lit des camarades jusqu'aux commissions, et il faut qu'il observe tout. Le lendemain de son installation, il monte un poney; six semaines après, il monte un race-horse, et s'il ne manie pas le cheval en écuyer, il est réputé indigne du turf.

Le *stable-boy* vit, comme l'Arabe, avec son cheval. Il n'en a qu'un auquel il s'adonne exclusivement. C'est en regardant, en écoutant, en observant, en imitant, que l'éducation du petit bonhomme se commence et se forme; c'est à l'expérience à l'achever.

Buckle, Chiffney, James Robinson, qui sont les Achilles et les Ajax du turf, ont débuté par être des *stables-boys*.

Il y a des jockeys qui ont le don d'électriser leurs chevaux et de leur communiquer un élan irrésistible. Un certain mouvement de la main, une pression particulière du genou, une façon de les enlever dont ils ont le secret les rendent presqu'infailliblement victorieux.

Un jour, aux courses de New-Market, Samuel Chiffney, le plus illustre dans cet art, qui a un côté de parenté avec le magnétisme, courait dans une poule d'essai contre un jeune jockey qui avait de l'avenir, mais qui débutait dans la carrière.

Samuel montait *Emperor*, et son rival une pouliche du nom de *Britannia*.

Ils partent, et Samuel Chiffney bat le jeune jockey de plusieurs longueurs de cheval.

— Belle victoire! s'écrie le vaincu dépité; *Britannia* n'a pas d'haleine.

— Vous croyez, mon jeune ami, répond Chiffney d'un air tranquille.

— Regardez-la, elle souffle.

— Eh bien! je vous parie cinquante livres que, monté sur *Britannia*, je bats *Emperor*, monté par vous.

— Sérieusement?

— Très-sérieusement.

— C'est dit.

On change de chevaux, on s'élance, et *Britannia*, menée par Samuel Chiffney, déploie tout à coup de tels moyens, que le vainqueur est vaincu à son tour.

— Je vous l'avais dit, reprend Samuel en descendant de cheval; il y a les jambes qui courent, mais il y a la main aussi. Pensez à la main.

Ce Samuel Chiffney avait la taille d'un horse-guard, cinq pieds six pouces; ce qui était un obstacle à son métier. Il courait donc rarement; mais, quand il courait, la victoire lui appartenait presque à coup sûr.

Il y a un village en Angleterre qui a la propriété de fournir à la consommation tous les jockeys que dévorent les courses. Là on est jockey par droit de naissance. Les historiens racontent qu'autrefois, dans la sauvage république de Sparte, les enfants chétifs était impitoyablement jetés du haut du Taygète. Combien de jockeys n'a-t-elle pas tués sans le savoir, cette république qui ne voulait que des soldats! A l'encontre de Lacédémone, New-Market salue avec joie la venue des enfants malingres. Ce village voit dans leurs membres grêles, leur apparence étiolée la certitude d'un bon jockey. Ce petit homme qui joue à l'aise dans un étroit berceau sera l'honneur du turf. Il sera comme un oiseau sur les reins vigoureux d'un cheval. Mais si quelques gros garçon naît au milieu du village, large d'épaules et joufflu, la famille se désole. Il manque à

sa destinée, aux vœux des siens, à l'espoir secret de sa mère. Il pouvait être jockey, son embonpoint le condamne à n'être que constable ou grenadier de la garde.

On ne sait pas toutes les qualités qu'il faut avoir pour être jockey : justesse et promptitude dans le coup d'œil, audace dans l'action, prestesse et vivacité dans le mouvement; il faut l'observation qui fait juger des qualités d'un cheval, de sa force ou de sa vitesse, de son élan ou de sa résistance, le sang-froid qui permet de profiter des fautes d'un rival et de ménager ses propres ressources. Mais il faut avant tout que le jockey soit grêle et mince avec des muscles d'acier.

Un jockey qui engraisse est un jockey perdu. On se rappelle ce jockey irlandais, bon catholique, qui disait chaque matin : « Mon Dieu, délivrez-moi de l'embonpoint et ne m'induisez point en appétit. » Le jockey gras est bon tout au plus à devenir cocher. Quelle décadence! aussi, par combien de précautions ne combattent-ils pas cet embonpoint! Leur nourriture est mesurée comme ces médicaments que le pharmacien pèse dans la balance; chaque jour, ils marchent comme des chasseurs de chamois; mais, moins légers que ces chasseurs armés en course, ils portent, au cœur de l'été, une épaisse cuirasse de paletots ouatés et de manteaux, et, empaquetés comme des momies, ils font quatre ou cinq lieues à pas précipités.

A leur retour, ils ressemblent bien plus à des robinets qu'à des hommes. L'eau coule de leur corps, tous leurs vêtements sont imbibés de sueur; ils sont éreintés, rendus, exténués, mais ils ont maigri!

On les enveloppe alors de couvertures, on les étend devant un feu clair qui développe une abondante transpiration, et on leur permet ensuite de vivre en citoyens d'un pays libre, c'est-à-dire qu'on leur octroie deux ou trois tranches de roastbeef saignant, accompagnées de deux ou trois verres de vin de Bordeaux.

Un jockey bien élevé doit pouvoir maigrir de trois ou quatre livres par jour, à l'époque de l'entraînement.

On se sert du verbe *entraîner*, pour indiquer l'éducation qu'on donne aux chevaux à l'époque des courses. Elle consiste à leur faire parcourir chaque jour une distance déterminée dans un temps voulu; la distance augmente et le temps diminue à chaque épreuve. Et, tandis que ces courses préparatoires mettent le cheval en haleine, il est soumis à une alimentation plus forte et plus excitante, un peu de paille et beaucoup d'avoine.

L'époque de l'entraînement est une époque de fièvre. L'entraînement commence trois semaines à peu près avant Pâques. Le cheval court, le jockey jeûne; toutes les écuries sont en fermentation. Stables-boys, jockeys, entraîneurs, sont comme des soldats, un jour de bataille. Une nouvelle génération de jeunes chevaux paraît sur le gazon. On va connaître les vainqueurs des prochaines courses, les héros de la nouvelle année; c'est alors que naissent les réputations printanières. Tout le sport est en émoi.

On se rappelle ce mot fameux d'un entraîneur. Il peint d'un seul trait toute l'importance qu'on attache à l'entraînement de l'autre côté du détroit.

Un entraîneur amoureux, — on peut l'être, quoique sportsman, — recherchait en mariage une jeune personne de Londres, dont la famille faisait un commerce assez lucratif dans le Strand. Le père opposait un refus perpétuel aux poursuites du jeune homme.

Un jour enfin, un ami que l'entraîneur avait chargé de suivre la négociation arrive à New-Market, tout essoufflé, et se jette dans ses bras.

— Bonne nouvelle! dit-il, le père consent.

— Quel bonheur!

— Et je viens vous chercher pour la noce... Venez.

— Tout de suite?

— Oui; le père veut que le mariage se fasse demain ou jamais... Venez donc.

— C'est impossible.

— Mais pourquoi?

— J'entraîne.

L'amoureux entraînait! Il était comme un général d'armée sur un champ de bataille. Il resta et ne se maria pas.

Quelques jockeys sont devenus célèbres par leur faculté d'amaigrissement rapide.

L'an dernier, à Londres, deux gentlemen, le marquis d'A... et lord B..., membre de la Chambre haute, étant au club, improvisèrent un pari. L'un des deux chevaux engagés n'avait jamais couru; il avait des qualités, mais son adversaire avait de telles qualités aussi que, pour rendre un peu d'égalité à la lutte, il fallait tout au moins un jockey de premier ordre.

Un jockey du nom de Davidson était alors en grande réputation. Il sortait des écuries du marquis d'A..., qui lui avait réglé son compte dans un moment d'impatience.

Lord B... le savait et alla tout droit trouver Davidson.

— C'est impossible, regardez-moi, répondit le jockey, dès les premières ouvertures de lord B...

La malheureux avait fait ripaille avec l'argent du marquis. Il était gras et rose.

— On peut maigrir, répliqua lord B..., qui tenait au jockey.

— Oui, si on avait le temps.

— Nous avons trois jours.

Davidson secoua la tête.

— C'est impossible, reprit-il.

— Mais, ajouta lord B..., il s'agit du marquis d'A...

— Mon ancien maître!

— Lui-même.

Davidson hésita un instant, se gratta le front; et tout à coup :

— Voyons! le cheval de Votre Honneur a-t-il quelque qualité... L'homme c'est beaucoup, mais le cheval c'est bien quelque chose.

— *Tyran* est jeune, sans expérience, mais il a du fond et un grand courage... avec cela des jambes de fer.

Davidson jeta son bonnet en l'air.

— J'essayerai, dit-il.

Et sur l'heure il se mit au régime de l'entraînement. Mais quel régime!

Chaque jour deux courses de quatre heures chacune, le matin et le soir. Emmaillotté dans des couvertures et des manteaux, il marchait au soleil à toute vitesse, rentrait au logis tout en nage, avalait quelques tasses de thé bouillant et se couchait dans un lit bassiné, tout chargé d'édredons. Sa nourriture consistait en mouton rôti et en vin de Bordeaux. Il voulait des substances alimentaires très-fortes sous un petit volume.

Au bout de trois jours, Davidson avait maigri de vingt-huit livres. Il était rentré dans les limites du poids réglementaire.

— Je suis prêt, dit-il alors à lord B...

Le lendemain, il monta à cheval et gagna le pari.

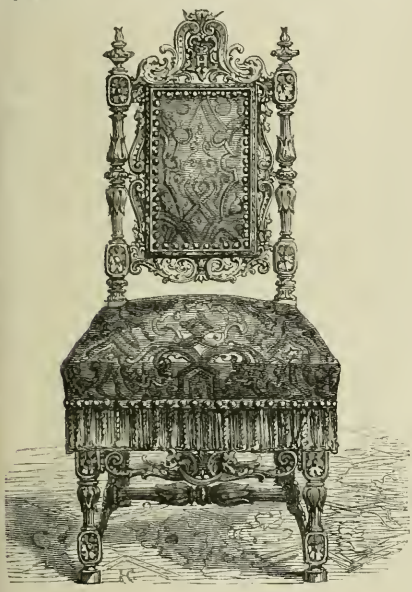
AMÉDÉE ACHARD.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

LE PALAIS DE L'EXPOSITION.

Encore fermé au moment où nous écrivons ces lignes, le Palais de l'Exposition universelle sera-t-il ouvert au moment où vous les lirez? Les uns disent oui, les autres disent non. Nous croyons les premiers, et nous agissons en conséquence, 1° en posant en vedette de cet article le chef-d'œuvre du sculpteur Pinsonnet, la chaise merveilleuse déjà distinguée à Londres, et qui a dû revenir du palais d'un prince au palais de tout le monde, aux Champs-



Chaise sculptée, de Pinsonnet.

Elysées; 2° en vous donnant sur le temple de l'industrie, ou plutôt sur les quatre temples, y compris celui des Beaux-Arts, et les deux annexes créées à l'improviste, les détails recueillis aux bonnes sources et près des juges compétents.

Voici d'abord des chiffres d'une haute éloquence.

La surface générale du Palais de l'Industrie, pour le rez-de-chaussée, est de 27,068 mètres carrés. La surface de la galerie du pourtour en compte 18,072. Total 45,140 mètres. Dans la grande salle, on compte 216 fenêtres; dans les pavillons, 192; au rez-de-chaussée, 388 colonnes en fonte; au premier étage, 816. La nef centrale a de longueur 192 mètres et de largeur 48; sa hauteur, à l'entablement, est de 18 mètres.

Cette construction gigantesque a employé 822,000 mètres de pierre de taille, sans compter la pierre meulière et le béton; 4,500 tonnes de fonte à 1,000 kil., 3,600 tonnes de fer et 33,000 mètres carrés de verre dépoli.

Les armes des villes de France figurent dans les tympans des arcades, et les diverses parties de l'architecture sont conçues dans un système à la fois élégant et sévère. Au pavillon d'entrée, faisant face aux Champs-Elysées, se dresse une grande porte monumentale qui offre de l'analogie avec un arc de triomphe; elle a 15 mètres de large sur 19 de hauteur; quatre colonnes corinthiennes y soutiennent un entablement surmonté d'un attique; la frise de cette dernière est ornée d'un bas-relief de 20 mètres de longueur et de 2 mètres de hauteur, contenant environ trente figures représentant les sciences et les arts. Ce travail a été confié à M. Desbœufs. L'attique est surmonté d'un groupe colossal représentant la France: la figure, placée debout, a 5 à 6 mètres de haut. La France distribue des couronnes aux sciences et à l'industrie, personnifiées dans deux figures de femmes. Ce groupe, dont l'effet est saisissant, résume en quelque sorte la pensée d'où est sorti l'édifice tout entier. Cet important morceau de sculpture a été confié au ciseau de M. Robert, à qui on doit déjà les belles cariatides du Conservatoire des arts et métiers. De chaque côté, on voit les armes de France, soutenues par des génies.

Les tympans de la grande voûte sont remplis par deux renommées colossales d'une hauteur de six mètres environ. Ces derniers travaux sont exécutés par M. Diébolt. M. Victor Vilain, grand prix de Rome, et l'un de nos jeunes sculpteurs les plus distingués, a été chargé d'exécuter sous le porche un grand bas-relief dont le sujet se rapporte, par sa nature, à la destination de l'édifice.

— Si l'extérieur du monument, dit un critique, a un aspect lourd, massif, et produit un assez triste effet au milieu de cette belle promenade des Champs-Elysées, l'intérieur de l'édifice, il faut bien le reconnaître, a un grand caractère monumental. Il est difficile de n'être pas frappé d'étonnement à la vue de cette vaste charpente en fer si solide et si légère. Nous nous demandons seulement à quel procédé on aura recours pour garantir les visiteurs des rayons du soleil tamisés à travers cet immense vitrage. Exposants et spectateurs seront dans la position de certains fruits que je ne nommerai pas, et dont on hâte la maturité par l'emploi de moyens artificiels. La chaleur sera bien plus insupportable dans cette gigantesque serre que sur la place de la Concorde à l'heure de midi. Le palais de verre d'Hyde-Park, deux fois plus vaste que le palais des Champs-Elysées, avait été recouvert de toiles, et il est probable qu'on emploiera à Paris le même procédé qu'à Londres; mais à Hyde-Park même la chaleur eût été, à de certains jours, insupportable, malgré les morceaux de toile en question, si les promeneurs n'eussent trouvé dans les salles mêmes du monument de cristal l'ombre protectrice des grands arbres et la fraîcheur des fontaines. Nos voisins avaient eu le bon esprit de faire de cette partie du palais, appelée le transsept, un beau jardin plein d'ombre, de jets d'eau et de fleurs, où l'on venait respirer à pleins poumons; la verdure et les fontaines entretenaient la fraîcheur dans cette vaste nef, au milieu de laquelle on voyait voler les oiseaux du ciel. —

Un bon juge, M. Texier, fait une description splendide et un éloge mérité des verrières que M. Maréchal, de Metz, a posées dans la grande salle. Jusqu'à ce jour, dit-il, on n'avait encore pensé à appliquer le vitrail peint qu'à

la décoration des édifices sombres, comme les chapelles et les cathédrales. M. Maréchal a placé aux deux bouts de la salle deux grands vitraux coloriés, destinés à tempérer la monotonie qui résulterait sans cela de l'ensemble de cette toiture blanchâtre. Quand le ciel est gris, les grandes figures de l'artiste se détachent d'une façon splendide, et donnent de l'animation à cette salle, qui, autrement, semblerait nue ; si, au contraire, le soleil frappe d'aplomb sur la toiture de verre, les couleurs s'effacent un peu, il est vrai, mais les vitraux apparaissent alors comme une belle fresque. Celui qui est à gauche en entrant par la grande porte qui fait face à l'avenue des Champs-Elysées représente la France conviant à la grande fête industrielle les nations de l'univers. La figure de la France est belle et souriante, et elle a le grand avantage de ne pas rappeler cet éternel type pseudo-grec qui nous poursuit partout, dans la peinture, la sculpture et l'architecture. L'artiste a divisé en deux groupes les peuples conviés. A gauche de la France, sont les peuples d'Occident ; à droite, les nations orientales. L'Angleterre, fièrement appuyée sur une chaudière, est sur le premier plan ; l'Italie tient la pile de Volta, et la ville de Lyon, symbole de l'industrie française, drapée d'une façon charmante dans ses riches étoffes, porte dans la main gauche le métier à la Jacquart. M. Maréchal a donné aux figures et à l'attitude des nations occidentales une expression énergique qui forme un contraste avec l'expression efféminée et molle des peuples orientaux. L'Asie, cette mère dégénérée du genre humain, se présente avec ses cachemires étincelants ; la Chine s'appuie sur une potiche ; l'Arabie, placée entre ces deux figures, s'avance avec lenteur et majesté. Aux deux extrémités de cette grande composition sont deux figures symboliques : du côté de l'Orient, un berger, paressensement couché, contemple les étoiles en faisant paître ses troupeaux ; du côté de l'Occident, un énergique ouvrier bat l'enclume ; l'industrie primitive opposée à l'industrie contemporaine. Au centre, aux pieds du trône de la France, la Poésie et la Science relient tous les personnages et semblent le texte colorié de cette belle page philosophique.—Dans le vitrail qui fait face à celui-ci, la France est encore au centre, mais les nations sont mêlées, et chacune a échangé ses produits : l'Angleterre a les cachemires de l'Inde, l'Inde a reçu la chaudière à vapeur de l'Angleterre ; c'est, en quelque sorte, le poëme de la prospérité des peuples qui s'enrichissent par l'échange ; c'est la représentation des conséquences heureuses que doivent amener en peu d'années ces vastes concours de toutes les industries du globe, ces expositions universelles, ces fêtes du travail que chaque nation sera fière de célébrer. M. Maréchal n'est pas seulement un artiste d'un grand talent, qui a consacré la meilleure part de sa vie à faire revivre un art qu'on croyait mort depuis longtemps ; c'est aussi un esprit de premier ordre. Il a conçu et exécuté sa pensée avec une noble hardiesse, et nous ne doutons pas que le public ne prenne un véritable intérêt à ses deux vastes compositions, qui résument si admirablement l'intention et le but de l'Exposition universelle. —

L'annexe qui s'étend sur le quai de la Conférence, depuis la place de la Concorde jusqu'à la pompe à feu de Chaillot, ajoute à la surface du palais principal une surface supplémentaire de 32,000 mètres, en sorte que l'Exposition universelle se développe sur une surface totale de 77,140 mètres carrés, sans compter les galeries de l'avenue Montaigne, occupées par les beaux-arts, et le dernier complément, qui a englobé le panorama Langlois.

Un de nos confrères, qui a visité d'avance l'Exposition des beaux-arts, M. Jules Lecomte, a été frappé de la bonne disposition des salles, de leurs proportions, de l'éclatante façon dont la lumière y est distribuée. La lutte, dit-il, sera entre les Français, les Allemands et les Belges. Les peintres anglais ont aussi quelques belles choses. Les Italiens sont tristes, les Espagnols, nuls. L'école française sera dignement représentée. M. Ingres a tout un sanctuaire, où vingt toiles seront étalées à l'adoration de ses apôtres. M. Delacroix sera éclatant. M. Decamps avait inspiré quelques craintes, attendu que, ne possédant rien de ses propres œuvres en propriété, les possesseurs sont si amoureux de leurs trésors qu'ils refusaient de s'en dessaisir. Mais un amateur passionné des arts, un ami du célèbre artiste, célèbre lui-même comme collectionneur et fin connaisseur, M. Benjamin Delessert, en un mot, s'est courageusement mis en campagne, et il a conquis toutes les autorisations et tous les tableaux. M. Decamps figurera ainsi à l'Exposition par une cinquantaine de toiles saisissantes. M. Véron, qui possède une des deux ou trois œuvres capitales du maître, *Joseph vendu par ses frères*, l'a livrée avec l'empressement d'un Mécène éclairé, qui ne cache pas, toutefois, ce que la disparition pour six mois d'une des joies de la maison peut avoir de pénible (son tableau lui a coûté 38,000 fr.). M. Gudin a une soixantaine de marines ; c'est beaucoup pour un genre si uniforme. M. Horace Vernet étale là ses immenses toiles africaines ; — M. Meissonnier n'a demandé qu'un mètre carré pour y grouper ses petits chefs-d'œuvre ; M. Maxime David, notre miniaturiste, n'en a pas demandé davantage pour vingt à trente bijoux de son pinceau, qui feront une sensation vraiment universelle. M. Paul Delaroche seul, parmi les maîtres, n'expose pas. Est-ce orgueil ou modestie ?

Revenons aux bagatelles de la porte, puisque nous sommes encore... à la porte du palais.

Ce palais étant la spéculation d'une compagnie, on n'y entrera qu'en payant, comme cela se pratiquait à Londres en 1851. M. Texier rappelle : — qu'il y avait au Palais de Cristal de Hyde-Park des jours de *nobility* et de *gentry*, et des jours de *common people*. Nous aurons, nous, par chaque semaine, un jour d'entrée à cinq francs, trois à un franc, deux à cinquante et un à vingt centimes. Le palais sera donc accessible à toutes les bourses. On dit aussi qu'il y aura des billets de saison donnant une entrée personnelle pendant toute la durée de l'Exposition. Ces billets coûteront cinquante francs. Les billets de saison, à Londres, coûtaient trois livres ou soixante-quinze francs ; et, comme les spéculateurs avaient monopolisé les *tickets*, il y avait dans Piccadilly, la veille de l'ouverture, une véritable bourse de billets de saison. — A combien le *ticket* ? —A une livre de prime. Quelques instants après, il *faisait* une livre et demie, et même deux livres. Un libraire, qui avait prévu cet âpre désir de la dernière heure, avait modestement acheté pour cinquante mille francs de billets de saison, qu'il revendit avec un honnête bénéfice. La Commission française, ayant résolu de ne pas limiter le nombre des billets de saison, cette *valeur* ne subira pas, comme à Londres, les fluctuations de la hausse et de la baisse. — La Commission a pris le parti de n'accorder aucune entrée de faveur ; exposants, fabricants, membres du jury, journalistes, tout le monde payera. On dit que l'Empereur et l'Impératrice ont fait savoir qu'ils souscriraient au billet de saison. A chaque porte d'entrée, il y aura un tourniquet qui ne laissera passer qu'une seule per-

sonne à la fois. Chaque dent de la roue du tourniquet correspondra avec un compteur mécanique, de sorte qu'on saura exactement le nombre des entrées de chaque jour. Le public est averti que les bureaux ne rendront pas de monnaie ; il faudra donc venir avec ses cinq francs, son franc, ses cinquante ou ses vingt centimes, selon les jours ; chaque visiteur déposera le prix de son entrée dans un tronc surveillé par un gardien. On voit que les rouages ne sont pas trop compliqués, et que tout cela, au contraire, est élémentaire comme l'alphabet. —

Commencé le 1er janvier 1853, le Palais de l'Industrie aura été construit en vingt-huit mois.

Et maintenant, à bientôt la revue des merveilles et des curiosités que le monde entier va étaler à nos yeux.

JEAN-BAPTISTE ISABEY.

Beau talent et grande renommée, qui viennent de s'éteindre, à quatre-vingt-huit ans, après tous les succès et tous les honneurs possibles.

— Jean-Baptiste Isabey, dit un de ses biographes, était né à Nancy en 1767, et se destinait à la peinture historique, lorsqu'il arriva à Paris, à l'âge de dix-neuf ans. Il avait conquis toutes les médailles de l'Académie, et allait concourir pour le prix de Rome, quand sa pauvreté, qui l'avait lancé dans le portrait, l'y retint, pour son bien et pour sa fortune. Il inventa presque un genre de dessin à la manière noire, qui prit nom, à la suite de l'Exposition en 1798, de cette réunion de portraits de famille appelés *la Barque d'Isabey*. Mais les études historiques de l'artiste devaient lui permettre de s'élever au delà du portrait proprement dit, et c'est à son talent pour la composition d'un tableau qu'il dut le succès de ses dessins, aujourd'hui déposés à Versailles : *Bonaparte visitant la manufacture des frères Sevènes*, à Rouen. — *Bonaparte visitant la manufacture d'Oberkampf*, à Jouy. — *la Parade des Tuileries*, — *le Congrès de Vienne*, etc. On voit aujourd'hui au Luxembourg plusieurs de ses aquarelles, entre autres son chef-d'œuvre en ce genre, la vue de l'*Escalier du Musée*, qu'il exposa en 1817. La lithographie lui réussit également, et il a crayonné bon nombre de planches pour le *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France*, par MM. Taylor et de Cailleux.

Il peignit aussi en émail, et sur porcelaine. La table sur laquelle il a représenté, en 1821, d'après un dessin de Percier, l'Empereur entouré de ses maréchaux et des généraux qui commandaient durant la campagne de 1805, est le chef-d'œuvre sorti des manufactures de Sèvres, où Isabey était premier peintre. Il devint, à l'époque de sa célébrité, peintre du ministère des relations extérieures, pour les portraits officiels, des cérémonies, et du cabinet de l'Empereur. C'est à ce titre qu'il dessina tous les costumes du couronnement. Plus tard, il fut nommé directeur des décorations de l'Opéra, genre un peu vaste pour un délicat miniaturiste. Il devint enfin, plus tard, peintre du roi Louis XVIII et ordonnateur des fêtes et spectacles de la cour, tant il est rare et difficile qu'un artiste reste fidèle au maître qui a fait sa fortune et sa gloire, lorsque la bourrasque l'emporte. Il devint conservateur-adjoint des Musées royaux ; il est mort commandeur de la Légion d'honneur, grade que ne possèdent dans l'art du pinceau que MM. Ingres et Horace Vernet.

Le vieil Isabey laisse un fils, Eugène, célèbre peintre de marine et de genre.

Peu de jours avant sa mort, ajoute M. J. Lecomte, ce doyen des artistes officiels assistait à la revue de la garde impériale passée par l'Empereur dans la cour des Tuileries.

— Hélas ! dit-il, je ne dessinerai pas celle-là ! nous ne sommes plus que deux survivants de la dernière revue passée par le Premier Consul dans la cour du Carrousel !

— Et qui donc avec vous ? lui demanda-t-on.

— Le maréchal Jérôme !

Aujourd'hui, l'ex-roi de Westphalie reste seul. —

Un jour, Isabey peignait une beauté du premier empire, qui ne se trouvait pas ressemblante, c'est-à-dire pas assez flattée. Après de longs débats avec son modèle, il remarqua la femme de chambre qui l'accompagnait et qui était admirablement jolie :

— Eh ! madame, dit-il avec sa franchise d'artiste, si vous voulez que votre portrait soit mieux que vous, faites poser votre camériste à votre place !

LE CHEMIN DE FER DE PARIS A MARSEILLE.

Ce grand événement de la jonction de Paris à la Méditerranée est passé inaperçu au milieu des bruits de paix ou de guerre, et du brouhaha préparatoire de l'Exposition universelle. La France n'avait pas eu encore cependant un résultat et un spectacle de locomotion aussi grandiose, aussi étonnant, aussi incroyable, aussi merveilleux, etc. Toutes les épithètes de Mme de Sévigné n'y suffiraient point. Voici ce que nous apprend, à ce sujet, un confrère éloquent, qui a fait le voyage d'inauguration de Paris à Marseille.

— Ah ! s'écrie-t-il tout d'abord, que l'Opéra, avec ses pauvres petits changements à vue, est distancé ! Le plus habile machiniste aujourd'hui est celui qui dompte une locomotive et vous emporte en quelques heures du nord au midi, de l'hiver à l'été. Nous partions de Paris hier soir par une pluie battante, qui nous a tenu fidèle compagnie jusqu'à Lyon. Nous avons salué le soleil à Vienne, le printemps à Valence, et nous trouvons Marseille en plein été. C'est de la féerie, ou je ne m'y connais pas ! Je ne sais pas de coup de théâtre plus saisissant que celui de l'apparition du soleil à Vienne. Il faut vous dire que le chemin de fer n'y a pas mis de façon avec l'antique cité des Gaules ; il l'a traversée de part en part. Une montagne, que surmontent des ruines romaines, était là, faisant obstacle ; on l'a percée au moyen de deux tunnels, l'un de 200, l'autre de 800 mètres. C'est en sortant de ces souterrains sombres que nous avons trouvé le soleil, nous inondant de ses clartés, et sachant bien que sans lui, sans cet hôte radieux, il n'est pas de fête possible. La campagne est luxuriante ; les cerisiers, les pêchers, chargés de fleurs, nous ont, à partir de ce moment, envoyé leurs senteurs printanières ; les saules, les peupliers ont tendu, sous nos yeux émerveillés, le rideau de leur jeune verdure.

Le convoi s'arrêtait, non à tous les travaux d'art, car on n'en compte pas moins de 1,200 entre Lyon et Avignon seulement, ce qui peut vous donner une idée des immenses difficultés vaincues, mais il y mettait une rare complaisance en nous permettant d'admirer les œuvres principales.

Je ne suis pas assez compétent pour poursuivre cette énumération ; mais, parmi ces œuvres géantes, celle qui a le plus vivement commandé notre admiration, celle qui m'a le plus profondément ému et dont je ne puis cependant vous dire ici quelques mots, c'est le pont audacieusement jeté, à Tarascon, d'une rive à l'autre du Rhône, et qui unit les chemins du Midi, Montpellier, Nimes, Cette, la Grand'Combe, etc., à la ligne principale. L'imagination ne peut rien concevoir de plus grand, de plus téméraire. Le fleuve, à cet endroit, est d'une impétuosité

extravagante, il roule ses flots comme un torrent. Il n'y avait pas à choisir cependant ; c'était là et non ailleurs qu'il fallait poser cet immense trait-d'union. M. Paulin Talabot, l'ingénieur, a semblé prendre plaisir à cette lutte surhumaine. Pendant sept ans, il s'est pris corps à corps avec le Rhône ; à l'aide de pilotis, il est parvenu à couler des assises de béton à quinze pieds de profondeur au-dessous du lit des eaux. Une crue arrivait, des affouillements survenaient, et emportaient en un jour l'œuvre de toute une campagne. L'intrépide lutteur recommençait. Bref, il a vaincu le Rhône. Sur ces assises de béton, désormais indestructibles; il a élevé des piliers qui peuvent, pendant de longs siècles, défier les fureurs du fleuve et l'action du temps. Ce pont de Tarascon restera, dans mon souvenir comme un prodige.

Voilà enfin, conclut M. Jourdan, Paris à vingt heures de Marseille. Paris, que dis-je ? L'extrémité nord de la France, Dunkerque, Lille, le Havre, Strasbourg unis à la Méditerranée, à l'Orient ; et s'il plaît à Dieu, s'il plaît à la diplomatie anglaise, Paris sera uni, dans quelques années, par le percement de l'isthme de Suez, à la mer Rouge et au vieux monde asiatique. —

UN MUSÉE DES ÉTOFFES.

Parmi les expositions spéciales que provoque l'Exposition universelle, il en est une qui mérite une page à part, surtout dans le *Musée des Familles*. L'idée première, en effet, appartient à M. Balleydier (de Hell), dont nous révélions naguère les curieux et nobles travaux, et surtout l'application infinie des plantes marines aux dessins industriels.

Il s'agit cette fois de compléter tous nos musées par le seul qui manque à la France et à l'Europe : un *Musée universel, historique, chronologique et comparatif des étoffes fabriquées*. La définition est de M. le marquis de Larochejacquelein, cet initiateur sympathique et ce patron-né de toutes les créations populaires, — qui, en étendant et en généralisant celle-ci avec le coup d'œil d'un homme d'État, s'en est fait le vaillant protecteur avec le plus généreux empressement.

« Une pareille pensée, a-t-il écrit au ministre du commerce, ne peut être exécutée convenablement que par l'État; car il faut, avant tout, éviter toute idée de spéculation.

« Je n'ai pas besoin de vous faire ressortir les avantages de cette création; ils sont si évidents et si nombreux qu'ils frappent l'esprit tout d'abord.

« Chaque époque serait représentée par ses produits, et les étoffes qui auraient appartenu à des personnages connus, ou qui se rattachent à des souvenirs historiques, seraient distinguées parmi les produits de leur époque.

« La comparaison entre les époques, entre les productions des différents peuples du globe, aidera puissamment au progrès de nos fabriques et glorifiera le passé ; ce qui, de notre temps, sera supérieur au passé glorifiera le présent.

« L'occasion est unique, il faut profiter de l'Exposition universelle. Si le gouvernement veut accorder une salle au Louvre, le musée commencera avec l'Exposition, et vous serez étonné de son succès. Pour moi, je n'en doute pas, et déjà vous pouvez compter sur une précieuse collection recueillie par M. Balleydier, auquel revient tout le mérite de cette idée, depuis longtemps l'objet de ses rêves. »

La salle au Louvre a été accordée, en effet. M. Balleydier (de Hell) y a exposé les premiers fruits d'une récolte de quinze jours à Lyon. Nous y avons admiré les échantillons d'une foule de chefs-d'œuvre de la fabrique française depuis plusieurs siècles, des fragments de tentures exécutées pour les rois et les empereurs, pour les sultans et les pachas; en un mot, des richesses dont la valeur d'art est considérable, et dont la valeur historique est impossible à estimer. Si un seul homme, en quelques jours, a pu réunir tant d'éléments précieux, que ne ferait-on pas avec le temps et le concours de toutes les manufactures ?

En rendant compte dernièrement, dans un salon illustre, du projet qu'il soutient de son influence, M. le marquis de Larochejacquelein montrait un petit instrument de buis garni de bobines de soie. — Qu'est cela ? demandèrent les curieux et les belles dames.

— Cela, répondit le marquis avec son éloquence d'à-propos, c'est pour la fabrique ce qu'est l'épée de Turenne pour l'armée.

C'était la navette de Jacquart, le conquérant de l'industrie moderne.

Un tel mot explique et justifie à lui seul la création du musée des étoffes.

Vienne un regard et un ordre d'en haut sur l'œuvre de M. de Larochejacquelein, et sa galerie passagère sera le noyau d'une galerie permanente au Louvre.

Ajoutons qu'une salle des étoffes fabriquées, résumant les chefs-d'œuvre de l'ouvrier français depuis l'opulent brocart royal jusqu'à l'humble indienne à fleurs, suffirait, dans un jour de révolution, à sauver le monument qui la renfermerait.

Quelle émeute populaire, en effet, ne s'arrêterait court devant la navette de Jacquart et ses produits ?

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR HENRI IV.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL DERNIER.

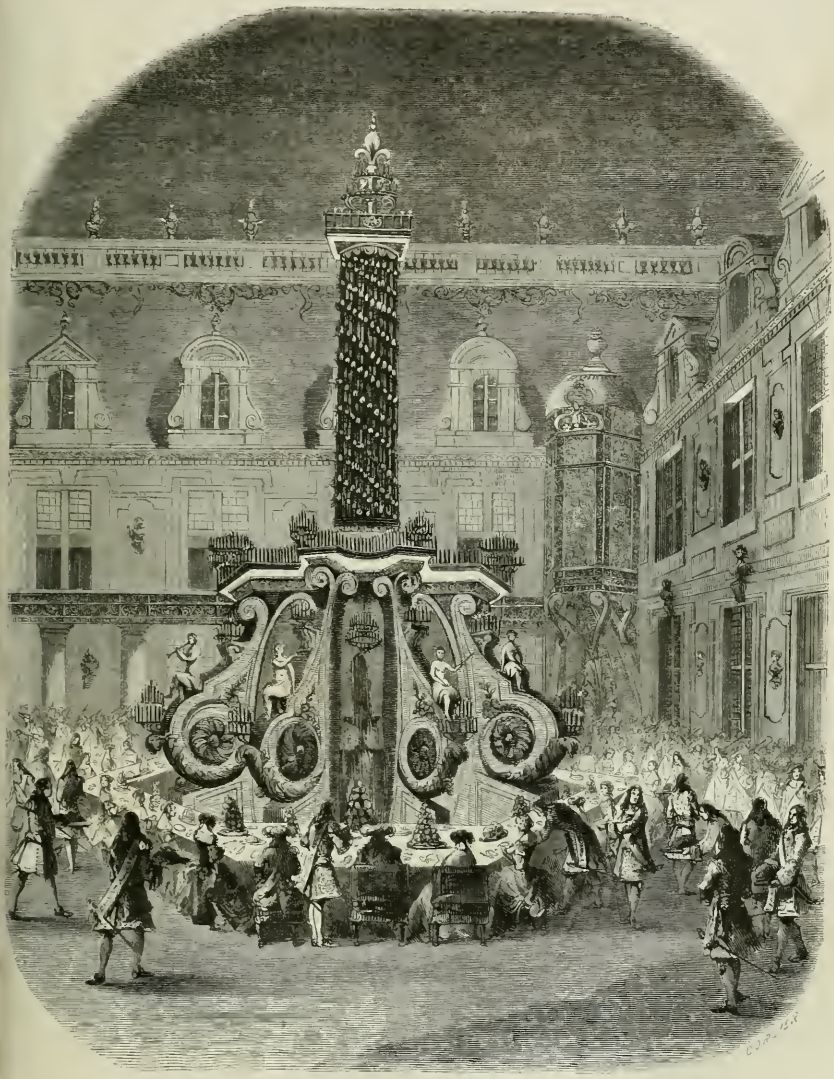
Instruit que des maisons de paysans avaient été pillées par ses soldats, Henri IV manda leurs officiers, les rendit responsables et leur dit : — *Ruiner mon peuple, c'est me ruiner !* (Ruine et mont — peuple sème ruines — e.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Vos propius ad me. . huc ordine adite!

FAUTEUIL DE M. VILLEMAIN.



Fête de Louis XIV, par le duc de Saint-Aignan. Festin dans la cour de marbre, à Versailles.

FAUTEUIL DE M. VILLEMAIN (1),

Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Que la vie de l'homme de lettres se concentre dans ses écrits et s'y trouve tout entière, c'est un lieu commun sans doute, et un lieu commun passé en axiome ; souvent on l'a répété, on le redit encore, et il jouit d'un crédit véritable.

C'est une erreur.

Jamais nous ne l'avons mieux senti qu'en parcourant, pour notre amusement personnel, de nombreux volumes, vieux et jeunes, vieux surtout, des manuscrits plus ignorés que ces livres, et des estampes, ou des débris historiques depuis longtemps ensevelis dans les bibliothèques, qui nous ont permis de passer en revue ces onze immortels qui, depuis le gravo et solennel Colomby jusqu'au secrétaire actuel de l'Académie française, occupèrent le même fauteuil. Un seul, le dramaturge La Chaussée, justifie un peu le dicton populaire.

Quant aux dix autres, y compris M. de Fontanes et M. Villemain, qui ont pris une part active aux mouvements politiques, quelles existences mêlées, quelles vies agitées, compliquées d'incidents divers! Il y a là plus de drame que dans les œuvres du dramaturge que nous citions. M. de Fontanes est exilé. Ami de M. de Chateaubriand, il dicte le courageux discours prononcé devant la Convention nationale par les deux envoyés de la commune de Lyon. Le grave Colomby est conseiller d'État. Le sémillant La Mesnadière, protecteur des *diables de Loudun*, reçoit les confidences de Richelieu. Voici Bougainville, traducteur de l'*Anti-Lucrèce*, lié avec tous les amis du cardinal de Polignac et les adversaires de la philosophie ; le duc de Beauvilliers de Saint-Aignan, général d'armée; Portail le président, qui a fort contribué à l'enregistrement de la bulle *Unigenitus*. Plus tard, Marmontel, battu des orages révolutionnaires, écrit, après avoir éveillé la colère de la Sorbonne, ces curieux Mémoires où revit tout un côté piquant de son siècle. Enfin M. Villemain, homme d'État, ministre et orateur, compte au nombre des personnages les plus autorisés, les plus influents et les plus actifs de notre époque.

Je n'ai pas nommé Tristan l'Ermite et l'abbé de Choisy, — deux personnages presque bohèmes, — deux originaux, qui franchissent les communes limites et peut-être les légitimes licences. L'abbé de Choisy, après avoir passé la moitié de sa vie vêtu en femme, va conquérir le royaume de Siam à la foi catholique. Tristan, qui mena la singulière existence d'un héros de Callot, prit la peine d'écrire ses aventures, sans que personne, depuis sa mort, se soit donné celle de les lire. Ces ombres, les unes majestueuses ou élégantes, comme M. de Fontanes, Colomby ou le président Portail ; les autres légères et capricieuses, celles, par exemple, de Tristan et de l'abbé de Choisy, j'aime à les appeler devant moi. Ils touchent, par tous les points et souvent par les côtés les plus brillants et les plus vifs, aux intérêts de notre vie; leur titre officiel les a comme transformés en statues immobiles. Consultez les documents primitifs, frappez les de la baguette qui fait revivre, ils se raniment aussitôt; ils marchent, parlent et se mêlent à tous les mouvements des affaires humaines.

C'est cette étude nouvelle que nous allons tenter : elle ne sera pas sans instruction ou sans attrait. Que l'on n'attende de nous ni de savantes critiques sur nos plus célèbres écrivains, — œuvre souvent accomplie avec des succès divers et par quelques-uns de nos plus habiles ou de nos plus aimables érudits; ni la biographie complète des membres de l'Académie, — elle se trouve dans tous les recueils, et chacun les a sous la main ; — mais seulement les nuances caractéristiques, les portraits faits d'après nature, et surtout plus d'un fragment inconnu et précieux tiré d'œuvres oubliées.

I.

F. CAUVIGNY, SIEUR DE COLOMBY.

(Nommé en 1634.)

Nommé directement par le cardinal Richelieu, et sans élection préalable, celui-ci est un personnage sévère, sérieux, de physionomie solennelle, digne, à tous égards, d'inaugurer un sénat littéraire. Il appartient à la période espagnole de notre histoire et de notre langue; il en a toute la gravité.

Vous pouvez vous le figurer, de taille colossale, grand et gros (comme le dit Tallemant), le manteau castillan sur l'épaule, allant chez Malherbe ou chez le cardinal; saluant avec cérémonie, parlant avec poids, souriant avec mesure.

Ami et parent de Malherbe, voilà son grand titre. Quand ce poëte habile, cet homme d'un esprit si juste, et ce gentilhomme normand, recevait dans sa chambrette ornée de quatre chaises de paille, d'un bahut et d'un dressoir, ses jeunes amis et ses admirateurs, Yvrande, Touvant, Lingendes et l'aimable Racan, — primitive académie, réu-

(1) Voici ce que nous disions (t. XX, p. 32) en annonçant la publication, dans le *Musée des Familles*, de l'*Histoire anecdotique des quarante fauteuils de l'Académie française* : « Ce sera l'histoire de toute notre littérature et de toute notre société, depuis Richelieu ; car l'Académie n'a jamais cessé d'unir les sommités du monde aux gloires de l'intelligence : les Condé aux Corneille, les Molé aux Lamartine. Nous ne négligerons rien pour que cette œuvre, qui manque aux bibliothèques, où elle devrait occuper le premier rang, soit aussi piquante par le côté biographique qu'instructive par le côté littéraire.. Chaque fauteuil amènera par ordre sous nos yeux tous les titulaires, illustres ou obscurs, qui l'ont occupé successivement : — véritable lanterne magique où défileront les plus grands hommes et les plus grands originaux, les figures les plus graves et les plus comiques des trois derniers siècles. »

Il ne nous appartient pas de dire si nous avons commencé à tenir nos engagements par l'*Histoire de l'origine et de la fondation de l'Académie*, publiée dans notre t. XXI, p. 257; mais nous sommes assuré de dépasser aujourd'hui nos promesses, en faisant ouvrir la série des quarante fauteuils par M. Philarète Chasles. Éminent et spirituel professeur du Collége de France, l'oracle favori des premiers journaux et des premières revues de l'Europe, l'auteur original et charmant des *Études sur l'antiquité, sur le moyen âge, sur l'Espagne, sur l'Amérique, sur l'Allemagne*, etc., l'historien le plus autorisé, le plus érudit et le plus amusant des lettres anciennes et modernes, l'écrivain qui pense avec la logique d'un philosophe et la sagacité d'un moraliste, qui cite avec la mémoire d'un bénédictin, qui observe et décrit avec l'*humour* d'un touriste, qui conte et met en scène avec l'art d'un romancier et d'un auteur comique; enfin le candidat qui doit s'asseoir un jour, avec des titres si solides et si brillants, dans l'un de ces quarante fauteuils dont il écrit pour nous les curieux mémoires.

En lisant les premières pages de M. Philarète Chasles, on va voir qu'il a résolu le problème de mener de front, dans cette galerie anecdotique de l'Académie, l'histoire morale de la société française, au point de vue le plus attachant, et le cours complet de notre littérature, sous une forme aussi neuve que saisissante et variée. (*Note de la rédaction.*)

— Voyez la biographie, le portrait et l'analyse des cours de M. Philarète Chasles au Collége de France, t. XII, p. 149.

nion savamment ingénue, — Colomby était toujours du nombre. Il s'exprimait en peu de mots, par axiomes. Il aimait les questions de grammaire et de philologie. Il faisait des objections sensées, pertinentes et rédigées avec politesse. Les Latins lui étaient familiers; son style français ne manquait ni de clarté ni d'une certaine élégance pompeuse et contenue. En toutes choses il était du parti de la sévérité excessive, de la règle stricte et de la plus ferme discipline. Malherbe voulait admettre le sonnet irrégulier, celui dont les deux quatrains ne sont pas des mêmes rimes. Colomby se prononçait contre cet excès de liberté. Malherbe, si minutieux dans ses scrupules, et qui se releva de son lit de mourant pour défendre la pureté de la langue française, était dépassé par son élève Colomby, qu'il louait de son orthodoxie, tout en regrettant que le génie poétique lui fît défaut.

C'est le malheur de ce personnage, dont le neveu, Canvigny (Jean-Jacques), eut plus de talent que son oncle, de manquer de verve, de trait, de hardiesse et de saillie. Il se recommandait par d'autres qualités utiles. Décent et compassé, bien vêtu et plein de courtoisie, assidu et exact, il trouva moyen de s'assurer, par cette bonne tenue, cette solennité extérieure, ce ton superbe et convenable, une pension qui vaudrait aujourd'hui quelque dizaine de mille francs (douze cents écus de l'époque), avec le titre d'*orateur du roi pour les affaires d'État*; titre qui n'exigeait aucun travail, et qui, emprunté au moyen âge, ne répondait à aucune fonction active. Conrart se moque un peu de lui : « Douze cents écus, dit-il, c'est ce qu'il touchait en qualité d'orateur du roi pour les affaires d'État! Morand, son parent, trésorier de l'Épargne, l'en faisoit payer après le lui avoir fait donner. Un jour M. de Vardes, au voisinage de qui il logeoit, l'ayant rencontré dans la rue, lui demanda combien il tiroit par an des bienfaits du roi. A quoi il répondit que c'étoit si peu de chose pour un homme de sa condition qu'il avoit honte de le dire. M. de Vardes l'ayant pressé davantage, il lui dit enfin qu'il n'en tiroit pas plus de neuf ou dix mille livres par an. Sur quoi M. de Vardes lui dit : — « Mort de ma vie! mourir de honte et dire que neuf ou dix mille livres de rentes soient indignes de vous! Je ne tire que trois mille livres du roi et m'en tiens bien honoré. » — Il était de Caen, parent de Malherbe et de Pâtris... C'étoit un grand et gros homme, d'une humeur vaine et concertée, qui ne paroissoit point naturel en toutes ses actions, de quelque nature qu'elles fussent (1). »

Ne le méprisez pas, ce traducteur de Tacite et de Justin; partisan de l'unité du pouvoir, zélateur de la pureté grammaticale, et qui, j'en suis sûr, dans le conseil d'État, opina constamment du bonnet, et fut toujours de l'avis de Son Éminence. M. de Balzac lui paraissait étourdi; M. de Chevreau lui semblait trop libre et M. de Malherbe un peu léger. Chez lui, comme chez Richelieu et Bautru, vous remarquez un pressentiment vague et instinctif de la simplicité majestueuse, de la noblesse sensée qui devaient caractériser l'ère prochaine de Louis XIV, et qui le recommandent à l'estime. Il est moral et lourd. Ses écrits sont ennuyeux, je n'en disconviens pas; avouons qu'il ne tombe jamais dans le ridicule, et qu'il emploie pour ses dédicaces, ses traductions et ses prônes séculiers, des termes choisis, d'excellents mots, de bonnes métaphores et d'honnêtes périphrases. Il s'exprime avec décence et dignité. Nul excès ne l'entraîne et ne le brise sur les écueils de l'imagination et de la fantaisie. Sévère misanthrope qu'il est, il s'écrie, entre 1635 et 1640, que tout est perdu et que le monde s'en va : prédiction au moins prématurée, puisque le grand siècle allait éclore.

Passons au successeur de Colomby, personnage plus plaisant, plus imparfait et beaucoup moins rébarbatif.

II.

FRANÇOIS TRISTAN L'ERMITE.

(Élu en 1649.)

Je le vois d'ici, le poing sur la hanche, relevant sa moustache, tenant de la main gauche la baguette longue à la mode, ou ce que l'on appelait alors la *gaule*, l'air à la fois guilleret, fanfaron, enfin un des jeunes galants dont Callot a buriné le portrait.

Après une jeunesse orageuse et bizarre, que nous allons raconter tout à l'heure, il entre à l'Académie pour y représenter l'esprit de cour, les tours de page et la grâce aventureuse. Ce n'est pas un sage. Rubens et Rembrandt, Callot et Salvator Rosa, Abraham de Bos et Scaramouche sont de son époque, songez-y bien, et il s'en ressent. Un peu bouffon, un peu parasite, il a voyagé et vu le monde, il a eu des duels dont il s'est tiré galamment, et l'on doit lui pardonner d'aimer le jeu, les dés, la musique, la danse, sa rapière qui sort aisément du fourreau, les beaux diamants, les habits d'écarlate, les beaux récits qu'il orne volontiers de quelques fantaisies gasconnes, et le théâtre ou même les coulisses, dont il a conservé le ton et les mœurs. Il a connu le poëte Hardy, fournisseur juré des troupes comiques de l'époque, celui qui fabriquait, comme Lope de Véga, une comédie ou deux par semaine; cette liaison lui a laissé beaucoup de souvenirs et comme un arrière-goût, une demi-saveur théâtrale. Dans sa première jeunesse, et quand il était encore page, il rencontra ce bon Hardy, le goûta fort, lui plut, et le sauva du supplice que faisaient subir à Sancho Pança ses ennemis acharnés.

Mais écoutons Tristan. La scène qu'il raconte est bonne; elle nous place vivement au milieu des mœurs contemporaines; personne ne l'a citée, ce qui ne lui ôte rien de sa valeur. On y verra ce qu'était un poëte sous Louis XIII, combien il tenait peu de place dans le monde, et l'estime qu'on faisait de lui. Le premier poëte de l'époque, borné sur une couverture par des acteurs! Que d'espace à parcourir pour atteindre le moment où Voltaire sera porté en triomphe et embrassé par les duchesses!

Quant à notre jeune Tristan, au moment dont nous parlons, il n'a guère dépassé sa quinzième année. Page d'un grand seigneur, il voit le beau monde et visite la cour; il apprend l'escrime, l'équitation, la danse, la guerre, même un peu d'orthographe. La poésie ne lui déplaît pas, et il se délecte dans la compagnie des Muses, comme il va nous le dire :

« En mes heures de loisir, j'apprenois par cœur quelque pièce entière des plus beaux vers dont on fit estime en ce temps-là, et j'en savois plus de dix mille, que je récitois avec autant d'action que si j'eusse été tout rempli des passions qu'ils représentoient. Cette gentillesse m'acquit l'amitié de beaucoup de gens, et, entre autres, d'une troupe de comédiens qui venoient représenter trois ou quatre fois la semaine devant toute cette cour où mon

(1) Ce passage curieux des Mémoires de Conrart se trouve dans l'excellente édition nouvelle, donnée par M. Ludin Paris, des *Historiettes* de Tallement des Réaux, ornée de commentaires aussi exacts que piquants et publiée par le libraire Techener.

maître (le duc d'Orléans) tenoit un des premiers rangs. Il me souvient qu'entre ces acteurs, il y en avoit un (son nom étoit *Vautret*), illustre pour l'expression des mouvements tristes et furieux : c'étoit le Roscius de cette saison (1), et tout le monde trouvoit qu'il y avoit un charme. Il étoit secondé d'un autre personnage excellent pour sa belle taille, sa bonne mine et sa forte voix (il s'appelait *Valeran*), mais un peu moindre que le premier pour la majesté du visage et l'intelligence.

« J'aimois fort ces comédiens, et me sauvois quelquefois chez eux, lorsque j'avois quelques secrètes terreurs et que notre précepteur m'avoit fait quelque mauvais signe. Ils faisoient grande estime de moi à cause de mon esprit et de ma mémoire, qui n'étoient pas des choses communes; et lorsque je leur disois que j'étois en peine, et que notre précepteur me faisoit chercher, ils trouvoient moyen de me cacher, et m'emmenoient avec eux au palais (au Louvre), lorsqu'ils y alloient représenter. Dès que mon

Saint-Aignan. Tristan. La Mesnardière. Colomby.

maître passoit derrière le théâtre pour leur parler, en attendant qu'ils fussent prêts à jouer, ils ne manquoient pas de lui faire en corps une requête en ma faveur. Mon maître, qui ne m'avoit vu de deux ou trois jours, et qui savoit bien que j'étois sur le *papier rouge* (inscrit pour subir les arrêts), étoit aussitôt touché de leur prière et en adressoit une autre sur-le-champ à notre précepteur, qui ne se pouvoit défendre de promettre mon abolition (pardon); et lorsque j'avois cru les mots efficaces, je sortois promptement de derrière quelque basse de viole, où je m'étois retenu à refuge, et me venois jeter aux pieds de mon maître pour le remercier de cette nouvelle grâce

(1) *Saison* pour *époque*. Ce mot est resté dans la langue anglaise.

qu'il avoit obtenue pour moi. Un jour que j'avois eu quelque démangeaison aux poings, et que je les avois frottés un peu rudement contre le nez d'un jeune seigneur de mon âge et de ma force, je m'allai sauver parmi le cothurne.

« C'étoit un jour que les comédiens ne jouoient point, mais ils ne pouvoient toutefois l'appeler de repos ; il y avoit un si grand tumulte entre tous ces débauchés qu'on ne s'y pouvoit entendre. Ils étoient huit ou dix sous une treille en leur jardin, qui portoient par la tête et par les pieds un jeune homme enveloppé dans une robe de chambre. Ses pantoufles avoient été semées avec son bonnet de nuit dans tous les quartiers du jardin, et la huée étoit si grande que l'on faisoit autour de lui, que j'en fus tout épouvanté.

« Le patient n'étoit pas sans impatience, comme il témoignoit par les injures qu'il leur disoit d'un ton de voix fort plaisant, sur quoi ses persécuteurs faisoient de grands

Une scène de la *Marianne* de Tristan l'Ermite, d'après la gravure du temps.

éclats de rire. Enfin, je demandai à un de ceux qui étoient des moins occupés que vouloit dire ce spectacle et qu'avoit fait cet homme qu'on traitoit ainsi. Il me répondit que c'étoit un poëte (Hardy) qui étoit *à leurs gages*, et qui ne vouloit pas jouer à la boule, à cause qu'il étoit en sa veine de faire des vers ; enfin qu'ils avoient résolu de l'y contraindre. Là-dessus, je m'entremis d'apaiser ce différend, et priai ces messieurs de le laisser en paix pour l'amour de moi. Ainsi je le délivrai du supplice. Et lorsqu'il eut appris qui j'étois, et qu'on lui eut rendu son bonnet et ses mules, il me vint faire compliment comme à son libérateur, et à une personne dont on lui avoit fait une grande estime. Tous les termes étoient extraordinaires, ce n'étoient qu'hyperboles et traits d'esprit nouvellement sorti

des écoles et tout enflé de vanité. Cependant la hardiesse dont il débitoit étoit agréable et marquoit quelque chose d'excellent en son naturel. Dès que nous fûmes entrés en conversation, après avoir gagné une allée assez sombre, il me fit entrer tout à fait dans sa confidence, et me fit part d'un sujet qu'il avait pour une comédie; il me pria étroitement de garder le secret, de crainte que quelqu'un en entendant parler ne le prévînt à le traiter.

« Car, disoit-il en me serrant la main, ces messieurs, qui se mêlent de notre métier, sont tellement larrons de la gloire d'autrui, qu'ils ne feignent point de s'attribuer ce qui ne leur appartient pas, et de s'en vanter avec insolence. Il n'y a pas deux jours qu'un certain, que je ne nomme point, après avoir récité dans une bonne compagnie plusieurs pièces qui eurent assurément de l'applaudissement, ne se contenta pas de cela pour augmenter encore sa réputation; entêté de l'encens qu'on lui avoit donné, il vint à réciter un sonnet que j'avois fait. Il se trouva là un de mes amis à qui je l'avois récité plusieurs fois, qui lui dit qu'il n'étoit point de lui, et qu'il en connoissoit l'auteur. Cela mit en telle colère notre homme, qu'il en fût venu aux mains, si la compagnie ne l'eût retenu par quelque démonstration qu'elle fit de ne pas ajouter foi à ce que disoit mon ami. »

« Nous allions pousser plus loin notre conversation; mais nous fûmes interrompus par un de ces messieurs, qui avoient fini leur jeu, et incontinent tous les autres se joignirent à nous, curieux de savoir de quoi nous nous étions entretenus. Le reste de la journée se passa à se divertir, et puis la nuit nous sépara. »

A travers plus d'une tournure insolite et plus d'un mot aujourd'hui suranné, vous reconnaissez un écrivain qui cherche le tour et qui a le sentiment du style.

L'exemple de Hardy et sa conversation séduisent notre jeune homme; en courant le monde, le voilà qui rêve des drames. Il les écrit en vers, assez mal rimés (la plupart médiocres, on doit le dire), semés de passages burlesques, ridicules, extravagants, quelquefois aussi assez bien pensés, ou qui atteignent un certain degré d'élévation naturelle. Le public l'applaudit: que n'applaudit-il pas? Dans la méchante comédie de Tristan, intitulée *le Parasite*, la tirade suivante, adressée par maître Fripesauces (nom du héros) à une jeune personne qu'il espère épouser, n'inspirait alors aucun dégoût, tant le public était peu difficile. Fripesauces a faim; Fripesauces ne penserait à l'amour

> Que si l'amour étoit un gigot à la broche.

Il s'écrie, les mains jointes et les yeux levés vers sa déesse:

> Que ton nez aussi bien n'est-il un pied de veau!
> Je serois fort habile à torcher ton museau!
> Si tes deux yeux étoient deux pâtés de requête,
> Je ficherois bientôt mes ongles dans ta tête,
> Et si ton scoffion avoit tous les appas
> D'une rouelle de veau bien cuite entre deux plats,
> En l'humeur où je suis, Phénice! je te jure,
> Que j'aurois tout à l'heure avalé ta coiffure!

Ce qui contrarie le brave Fripesauces, c'est que son ami Lisandre, ayant éprouvé des malheurs, ne le mène plus au cabaret:

> Je ne mange plus rien, et d'un pas chancelant
> Je ne fais que gober les mouches en volant.

Il se rappelle avec une touchante mélancolie les admirables repas et les tavernes dont Lisandre payait l'écot:

> Tous mes boyaux plaintifs ne me font rien entendre
> Qui soit si douloureux que le sort de Lisandre.
> Ha! qu'il est malheureux, cet aimable garçon
> Qui me souloit toujours de si bonne façon,
> Mais d'un cœur libéral, d'une âme noble et franche,
> Tantôt *aux Deux Faisans*, tantôt *à la Croix-Blanche*,
> *Au Broc*, *à la Bastille*, *à la Cage*, *au Dauphin*,
> *A la Table Roland*, *à la Pomme de Pin*,
> *A Saint-Roch*, *au Poirier*, et dans *la Magdeleine*,
> D'où je ne sortois point qu'avec la panse pleine!
> Mais nous étions traités encor d'autre façon
> Quand nous allions chez *Guille*, ou bien chez *Maneçon*,
> Dans ce petit Paris où toute chose abonde.

Voilà, par parenthèse, une énumération historique pleine d'intérêt pour les archéologues, et la série complète des cabarets à la mode sous Louis XIII.

Pauvre Tristan! il les avait fréquentés. Souvent il lui était arrivé d'y perdre, sur les dés ou sur les cartes perfides, son argent et son or. Ce n'était point un sot, bien qu'il ait fait les vers exécrables que j'ai cités, vers que les mœurs du temps doivent excuser un peu. Voulez-vous connaître et apprécier réellement ce qu'il y avait de plus heureux dans son génie, ce qui le rendait digne des honneurs littéraires et académiques? lisez, non pas ces bouffonneries insipides, malséantes, grossières, nauséabondes qui remplissent *le Parasite*, méchante imitation des plus méchants modèles, mais le récit de ses propres aventures; un livre écrit par lui-même, qui devrait s'intituler *les Tours de Page*, ou *la Vie de jeune homme en* 1610, et que Tristan, par déférence pour le goût romanesque des belles dames, intitula *le Page disgracié*.

Ce n'est pas une œuvre sans valeur. On doit regretter qu'il n'ait point pensé à l'écrire simplement. Pourquoi a-t-il voulu parer de draperies inutiles ces souvenirs, qui, racontés avec une naïve fermeté, nous auraient paru si précieux? Pourquoi substituer des arabesques de fantaisie à l'écho sévère de la vérité? Ses tours de page, son duel dans la première jeunesse, une vie gaillardement errante de château en château et d'auberge en auberge, enfin sa rentrée à la cour, où le ramena le marquis d'Humières, qui le reconnut à Bordeaux; ce vagabondage, ces folies, ces portraits contemporains: Paris, Lyon, Bordeaux, Poitiers, la cour et la ville qu'il connaît bien; les derniers débris de l'école de Ronsard, le vieux Sully, le jeune Cinq-Mars, l'Angleterre et l'Écosse sous Jacques Ier: voilà ce qu'il aurait pu analyser ou dépeindre avec finesse et franchise.

Le goût romanesque s'était emparé des esprits, et il a fait comme tout le monde. Rien ne s'appelait alors de son propre nom. Conrart était « le sage Cléodamas, » et la chambre bleue de Mme de Rambouillet se nommait « chambre d'Arthénice. » Homme à la mode, estimé, goûté, comment notre ami aurait-il résisté à cet exemple universel? Bercé par les chimères contemporaines; frivole et gracieux, comme son prédécesseur Colomby était frivole et pédantesque; homme de cour avant que la cour fût formée; homme de salon avant que les salons eussent acquis leur prépondérance, il n'écrivit ni un roman ni une histoire. La postérité ne lit plus ses Mémoires; elle sait à peine le titre de ses pièces.

De son temps c'était un grand personnage; les succès ne lui manquèrent pas. Sa *Marianne*, jouée la même année où parurent et le *Cid* du grand Corneille et le *Discours sur la méthode* de Descartes, eut quatre éditions

successives, et fit verser des larmes abondantes. Dans ce drame, assez bien conduit d'ailleurs, mais écrit d'un style abominable, Mariamne, menacée de mort par le tyran Hérode, le brave en ces termes :

Ma tête, tombe-t-elle du coup que tu lui donnes,
S'en va-t-elle dans le ciel se charger de couronnes?

On trouvait magnifique la tête qui rebondit comme la balle chassé que, pour aller se charger de couronnes au fond des cieux.

O Tristan ! vous avez manqué de sévérité, de vérité, de goût, de génie et de mœurs. Vous avez, comme la plupart des hommes, sacrifié au plaisir et au succès de la minute la gloire sérieuse. Ainsi ne faisait pas Pierre Corneille, votre noble rival, moins brillant et plus modeste que vous, et qui, dans sa vieillesse, n'était guère plus riche que vous-même. Un monument durable, souvenir de sa grande âme, atteste le passage de Corneille dans ce monde ; rien ne reste de vous qu'une ombre vague. Vos contemporains, que vous flattiez incessamment, vous ont jugé digne d'un peu de renommée ; sociable, aimable et d'humeur facile ; assez intrigant, assez hardi et assez adroit, vous avez gagné par vos manéges quelques dîners, le titre de gentilhomme ordinaire chez le duc d'Orléans, peu d'argent, le brevet populaire, la société des grands, surtout l'affiliation académique, qui conserve votre nom et constitue votre plus grand honneur.

Toute la vie de Tristan se passa dans l'espérance d'un protecteur qui ferait sa fortune. La Muse seule, en lui dictant quelques pages faciles et quelques vers assez bien tournés que l'on peut relire dans sa comédie de *la Folie du Sage* et dans sa *Mort de Sénèque*, se montra sa vraie consolatrice. Bouffon du grand monde, amuseur des princes, pauvre sous ses habits de cour, il a dérobé aux yeux de tous la souffrance amère de l'orgueil blessé, la révolte contre le sort, qui éclatent dans les vers suivants, intelligibles seulement pour qui a suivi d'un œil attentif cette vie singulière :

SON ÉPITAPHE PAR LUI-MÊME.

Ébloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur.
Je me vis *toujours pauvre*, et tâchai de *paroître;*
Je vécus dans la peine, espérant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en *attendant* mon maître.

Il attendit vainement ce maître, et ce maître ne vint pas : le coffre resta vide ; le bienfaiteur se fit toujours attendre.

III.

HIPPOLYTE-JULES DE LA MESNARDIÈRE.

(Élu en 1655.)

Quel est-il celui-ci, que l'Académie nomma par acclamation successeur de Tristan l'Ermite ? Est-il sérieux ou burlesque ?

Voici d'abord un grave docteur monté sur sa haquenée, comme le monsieur Desfonandrès de Molière. Confident des pensées littéraires du cardinal de Richelieu, helléniste imperturbable, auteur de pamphlets médicaux et d'une *Poétique*, dans laquelle il est établi que les rois et les princes ont seuls le droit de faire pleurer sur le théâtre ; — celui-là mérite les honneurs de la critique savante.

Quel est cet autre M. de La Mesnardière, favori des ruelles, bien avec Ninon, courtisan des belles, adorant l'astre déjà lumineux et à peine naissant de Mme de Maintenon, les Mme Scarron, venue d'Amérique sous le nom de *la belle Indienne*?

Ces deux personnages n'en font qu'un ; nous avons affaire à un médecin doublé d'un poëte. Si le labeur de sa jeunesse vous paraît austère et le cours de ses pensées merveilleusement doctoral, rapprochez de ses œuvres sérieuses ses poésies juvéniles, publiées en un magnifique volume ; vous y retrouvez Scarron, Voiture, Benserade, et même un peu l'abbé Cottin.

Il a fréquenté les belles et les docteurs ; il a fait de pepetits vers pour les unes et des dissertations pour les autres.

Son premier pas vers la faveur fut d'un habile homme. Les possédées de Loudun venaient de se livrer à leurs ébats ; la France, ou plutôt l'Europe, était émue de cette diablerie abominable, où l'on voyait des femmes profaner l'église, deviner toutes les langues, danser des ballets extraordinaires et simuler les cérémonies du sabbat. Notre La Mesnardière était de Loudun ; et cette farce sanglante, horrible, burlesque, mêlée de tant d'acteurs féroces ou insensés, se passait à côté de lui. Il commença dès lors à jouer le personnage auquel nous le verrons fidèle pendant sa vie.

Il prit le parti du diable, des sorcières et du public contre le brave Écossais Marc Duncan, qui osait mettre les possessions sur le compte de la fièvre chaude, de l'imagination, du sang, des nerfs et de la bile. Le Traité de La Mesnardière sur la mélancolie, destiné à prouver qu'*elle n'est pas la seule cause des effets que l'on remarque dans les possédées de Loudun*, parut, fut très-estimé, charma le cardinal, le P. Joseph, le gouvernement, les beaux esprits, les femmes, les faibles et surtout les sots, qui tenaient infiniment à ces diableries. Le défenseur du diable devait faire fortune ; Duncan, arraché avec peine au bûcher, resta obscur.

On appelle à Paris La Mesnardière, Médecin de Gaston d'Orléans, frère du roi, bien vu du cardinal de Richelieu, il publie un second ouvrage pour le diable et commence à visiter assidûment les plus agréables ruelles. Fanfilé dans les bons lieux, accueilli par Mme de Rambouillet, alors arbitre des grâces ; écouté de Mlle de Vandy et de la belle Paulet ; courant de châteaux en châteaux, non comme Tristan, son prédécesseur, en parasite, mais en libre et élégant commensal, il amuse les dames et rime à la manière de Scarron ou de Boisrobert les petites aventures quotidiennes. Les vers galants, musqués, agréables, inférieurs sans doute à ceux de Voiture et de Sarrasin, suspendus entre le comique de Scarron dont La Mesnardière n'a pas la verve, et la recherche de l'élégance dont il n'a pas le bon goût, charment les Sablé, les Longueville, les Montausier, les La Rochefoucault. Ses flatteries adressées à toutes les personnes en réputation, distribuées dans les maisons à la mode, écrites sur papier vélin, assurent à notre docteur une autorité, un rang poétique et l'amitié de tous.

Il n'était pas homme à négliger la belle Mme Scarron, dont les yeux noirs, *astres d'ebene*, firent une sensation si profonde dès qu'ils apparurent. « Vite, lui dit-il, allez-vous-en, astre radieux ! repartez pour l'Amérique, laissez la paix à la vieille Europe !... Votre mari, le vieux malade, ne vous regrettera pas. » Son succès est donc assuré ; voilà le véritable La Mesnardière, médecin à madrigaux, distributeur de fleurs plus ou moins fraîches et

toujours bien accueillies, auteur de badinages illisibles aujourd'hui, devant lesquels on se pâmait autrefois.

« A la cour d'Anne d'Autriche (dit Tallemant des Réaux), il y avait une singulière charge, celle de *gouvernante de la guenon et des chiens de la chambre du roi.* Une petite vieille, nommée *Michelette*, en était pourvue.» Michelette mourut, bien connue des gentilshommes, qui souvent l'avaient mise en réquisition pour divers messages. La Mesnardière fit son épitaphe, qui eut grand succès.

L'abbé de Choisy en femme.

Il suppose que cette bizarre créature a vécu dès le temps de Louis XI, et il ajoute :

. . . . . Je tiens pour menteurs
Ceux qui disent, sans bons auteurs,
Qu'elle se démit une hanche
Aux noces de la reine Blanche;
Car elle n'avoit que huit mois
Au baptême du roi François ;
Et quiconque est d'autre créance,
Sait fort mal l'histoire de France
. . . . . .

Cette pauvre vieille tombe sur l'escalier, une omelette à la main, se brûle, est à l'article de la mort; et quand elle se voit près d'expirer, elle dicte un testament facétieux par lequel elle dispose de tout son bien :

Quoi ? neuf cents livres, n'est-ce rien?
J'ai couteaux, cuillers et fourchettes,
Vingt Saint-Esprits en deux cassettes
(Elle entendoit vingt cordons bleus).
Pour faire jarretière et nœuds,
Croix de Malte et croix de Lorraine;
Nous en fournirons la douzaine;
Colliers pour petits épagneux,
De compte fait, quarante-deux ;
La ceinture de Louis onze,
Et son grand coquemard de bronze;
De Louis douze un cordon neuf,
Qu'il quitta quand il devint veuf;
De la reine Anne l'étamine
D'un mantelet fourré d'hermine,
Que les souris avoient mangé;
Et son bourrelet orangé.
. . . . . .
Il m'aimoit fort, le bon Henri,
Et, m'appelant toujours sa folle,
Me conloit quelque faribole,
Comme avoit fait le roi François,
Dont le nez avoit deux grands doigts
Sur les plus grands nez de son âge.
. . . . . .
Henri quatre donnoit bien peu.
Toutefois, en sortant du jeu,
Après une assez grosse perte,
Il me jeta sa bourse verte,
Et l'œil gauche il m'en effleura,
Qui depuis toujours en pleura.
L'autre, voyant son mal extrême,
Se mit à pleurer tout de même;
Et toujours, depuis, mes deux yeux
Pleurent ensemble à qui mieux mieux.

C'est là peut-être le meilleur trait comique et le passage le plus gai des œuvres de ce poëte alors à la mode, oublié dès la fin du dix-septième siècle (comme dit d'Olivet), et dont les épigrammes, traduites de l'*Anthologie*, eurent moins de succès, bien qu'elles se distinguent par la concision et la grâce.

Le galant et le jovial La Mesnardière qui vient de passer devant nous va faire place à l'homme grave. Une fois introduit chez le puissant cardinal, il n'a pas laissé une si belle occasion de fortune lui échapper. Il a fait partie du conciliabule littéraire qui régentait Pierre Corneille, imposait ses lois à l'intelligence, fournissait les divertissements et les fêtes et réunissait autour du grand homme plusieurs gens de lettres, pensionnés, salariés, domestiques dans toute l'acception du mot. Là régnait, à côté du spirituel bouffon Boisrobert, La Mesnardière, qui prêtait l'oreille à toutes les pensées littéraires du cardinal et les rédigeait soigneusement dans sa *Poëtique*. La litière même du chef de l'État était toujours escortée par La Mesnardière, qui recevait ses confidences intimes et le secret de ses intentions sur la situation future des gens de lettres.

Il vécut, il mourut ainsi; nous venons d'analyser, en les isolant, les deux parties constitutives de son personnage. Le La Mesnardière gai a fait des vers d'un ton assez leste ; le La Mesnardière grave rédigeait correctement les idées du maître. Comment l'Académie aurait-elle fermé ses portes, même après la mort de Ri-

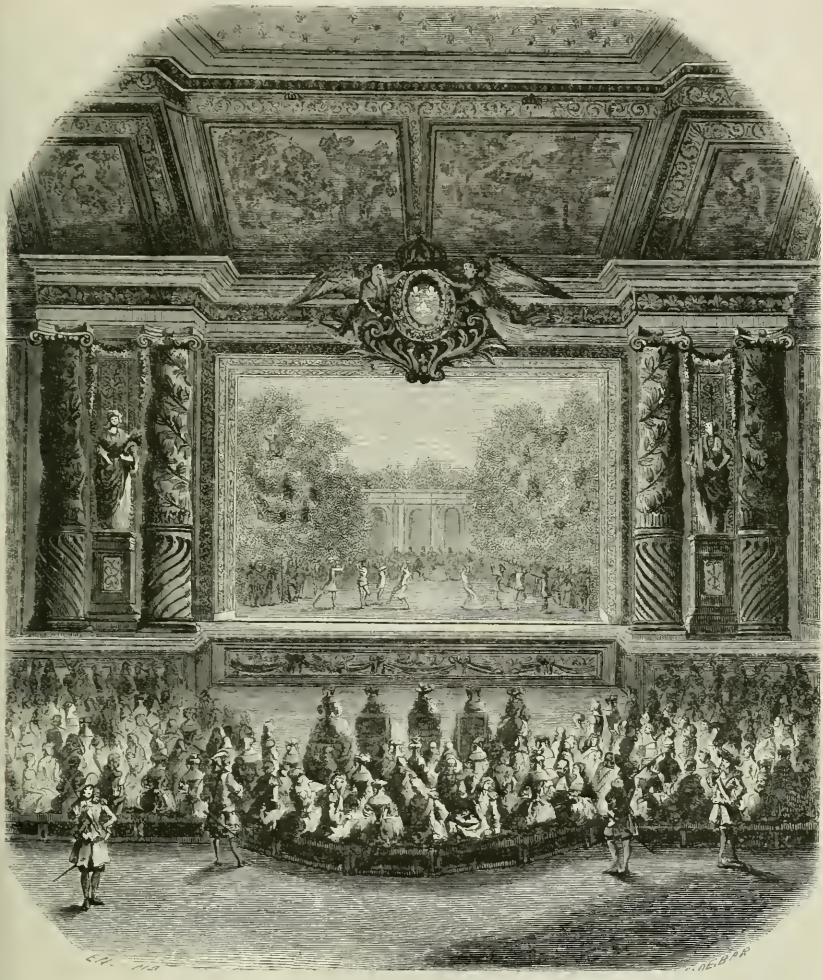
chelieu à ce personnage tout dévoué à Richelieu et aux dames?

Les âmes damnées réussissent dans ce monde; et rien n'est si important que de dérober la légèreté du fond sous la gravité de la forme.

IV.

FRANÇOIS DE BEAUVILLIERS, DUC DE SAINT-AIGNAN.
(Élu en 1665.)

Pair de France, chevalier des ordres du roi, premier



Fête de Louis XIV, par le duc de Saint-Aignan. Comédie en musique jouée dans le petit parc de Versailles.

gentilhomme de sa chambre, général illustre, blessé au combat de Vaudrevange, au siége de Dôle et à celui de Gravelines. « Si je m'engageois, dit Pellisson, à parler des occasions brillantes où sa valeur s'est signalée, combien de batailles, combien de siéges s'offriroient à mon esprit! »

Revenait-il de Flandre ou du Palatinat, il s'enfermait avec le roi, qui lui commandait aussitôt le dessin d'une

ête et le plan d'un ballet. Quelques minutes lui suffisaient. Il rêvait à l'Arioste, qu'il avait lu dans sa jeunesse, et à ce beau roman de l'*Astrée* dont la lueur s'est répandue sur tout le commencement du siècle, livre qui avait charmé les mères et élevé les grand'mères. Alcine, Roland, la brillante Oriane, l'enchanteresse Armide, personnages féeriques qui représentaient pour les contemporaines de Mme de Montespan l'idéal de la galanterie, de la courtoisie et de l'amour, se groupaient dans sa pensée. Il les faisait se mouvoir et agir dans une œuvre fantastique. Le roi approuvait le plan, distribuait les personnages, laissait au duc le choix du plus difficile et du plus brillant; et bientôt dans les jardins enchantés de Versailles, nouvellement créés, on voyait se dessiner ces guirlandes de fleurs et ces guirlandes de feux, ces armées de chevaliers et de nymphes, ces réalisations vivantes et somptueuses du *Roland furieux* et de la *Jérusalem délivrée*, entremêlées de chasses, de concerts et souvent des chefs-d'œuvre de Molière ou de La Fontaine, enchâssés dans toutes ces splendeurs. C'est au milieu de l'une de ces fêtes que Molière, pour la première fois, a fait représenter *Tartuffe*; dans d'autres, *la Princesse d'Élide*, *les Fâcheux* et *le Malade imaginaire* : sérieuses attaques contre les ridicules des courtisans et l'austérité des hypocrites, qui furent encouragées par le roi lui-même.

Cependant il s'effraya du *Tartuffe*. « Le soir (rapporte le bénédictin dom Félibien, narrateur grave et autorisé de ces plaisirs royaux), Sa Majesté lit jouer une comédie nommée *Tartuffe*, que le sieur de Molière avoit faite contre les hypocrites : mais quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel, et ceux qu'une vaine ostentation de bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion ne put souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvoient être pris l'un pour l'autre. Et quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, Sa Majesté la défendit pourtant en public, et se priva soi-même de ce plaisir, pour ne pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement. »

Louis XIV s'était donc aperçu de la ressemblance du portrait; peut-être sous le déguisement de Tartuffe (1) avait-il reconnu ce célèbre abbé Roquette, évêque d'Autun, dont Guilleragues livra l'histoire anecdotique à son ami Molière : ce même Guilleragues, ami de l'abbé de Cosnac, lui dut, selon l'abbé de Choisy, « les mémoires sur lesquels celui-ci a fait depuis sa comédie du *Faux Dévot*.»

Le bénédictin dom Félibien voyait sans peine cette délicatesse du roi, et cette condamnation mitigée du *Tartuffe*. D'ailleurs, le bon Père ne déteste pas Molière; et *le Malade imaginaire*, que le duc de Saint-Aignan avait également admis dans le programme de ces délicieuses fêtes, est pour l'indulgent abbé le texte de beaucoup d'éloges; il traite avec la même bienveillance une pastorale assez médiocre de Molière : « Quand il dépeint, dit-il, l'humeur et la manière de faire de certains nobles campagnards, il ne forme point de traits qui n'expriment parfaitement leur véritable image. »

Railler le noble campagnard et ses prétentions aristocratiques, c'était plaire à Louis XIV; le fils du tapissier ne s'en fait jamais faute, et le bénédictin n'en est pas fâché. Quelles adorables journées ce devient être, et quelles soirées presque divines que celles où Mlle de La Vallière, Mme de Montespan, la *petite veine qui frottait ses petites mains quand le roi lui avait souri*, dit Saint-Simon; et Dangeau et Cavoye et Racine et toute cette cour galante, spirituelle, un peu romanesque encore, assistaient au spectacle dessiné par le duc de Saint-Aignan, choisi par le roi, et retracé par le bénédictin caché sans doute derrière quelque tapisserie discrète! L'admirable volume que celui où revivent, grâce à la plume de Beauvilliers et de Félibien, grâce au burin délicat d'Israël Sylvestre, au crayon de Lepautre et de Chauveau, les costumes, les attitudes, la danse, la démarche, jusqu'aux physionomies de ces personnes de qualité et de goût, fleur de la société la plus cultivée qui fût en Europe!

C'est dans ce beau volume, fidèle image du siècle de Louis XIV, de sa pompe et de ses jours de fêtes, c'est dans les curieuses gravures qui le composent, qu'il faut admirer le duc de Saint-Aignan, orné de son costume de ballet, « armé à la grecque d'une cuirasse de toile d'argent couverte de petites écailles d'or, aussi bien que son bas de soie, le casque orné d'un dragon et d'un grand nombre de plumes blanches mêlées d'incarnat et de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de même, et représentoit *Guidon le Sauvage*. »

Quant au roi, « il représentoit Roger montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois, couleur de feu, éclatoit d'or, d'argent et de pierreries. Sa Majesté étoit armée à la façon des Grecs, comme ceux de sa quadrille, et portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or et de diamants. Son port et toute son action étoient dignes de son rang : son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grâce incomparable; et jamais un air plus libre ni plus guerrier n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes. »

Dom Félibien qui parle ainsi nous apprend encore que « le célèbre Italien, M. de Vigarani, gentilhomme modénois, fort savant en toutes ces choses, » était chargé des machines et de l'exécution matérielle. Le roi avait commandé « au duc de Saint-Aignan, qui se trouvait lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, et qui avait déjà donné plusieurs sujets de ballet fort agréables, de faire un dessin où elles fussent toutes comprises avec liaison et avec ordre, de sorte qu'elles ne pouvaient manquer de bien réussir;... il prit pour sujet le palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des *Plaisirs de l'île enchantée*. »

Ce fut pour la cour une semaine de délices. Le régulateur et le héros principal de ces nobles délassements imités de l'Italie, et qui charmaient les plus austères, ne devait-il pas appartenir à l'Académie française? La culture des lettres avait toujours tenu grande place dans sa vie. Les *Mercures galants* qui contiennent plusieurs de ses œuvres; ses *Lettres* en vieux style adressées à Voiture; son titre d'académicien des *Ricovrati* de Padoue; le prix de poésie qu'il remporta à Caen par un palinod en l'honneur de la Vierge, attestent son mérite littéraire. Le duc de Beauvilliers ne comprenait pas une noblesse illettrée; voilà pourquoi il établit en 1669, dans la ville d'Arles, une

(1) Le mot *Tartuffe* n'a pas pour étymologie (comme on l'a prétendu) le mot français *truffe*, mot sans rapport avec l'hypocrisie; mais le mot italien et espagnol qui veut dire tromperie, fourberie (*truffa*, *truffar*). De là le personnage célèbre Truffaldin (*Truffaldino*), le *vieux trompeur*, l'hypocrite. La particule *tra*, qui indique le superlatif et la vivacité du mouvement, a subi une transposition euphonique des lettres conforme au génie des langues méridionales. *Tra-truffar* signifie tromper hardiment, tromper sans honte : de là *tra-truffar*, *tratruffe*, *tartuffe*.

académie composée exclusivement de gentilshommes. L'Académie française eût été incomplète sans cet ornement brillant qui rejoignait le don de la naissance et les mérites de l'esprit.

V.

TIMOLÉON, ABBÉ DE CHOISY.

(Vu en 1687.)

Déjà la noblesse de race, l'esprit d'aventure, la galanterie poétique, l'esprit du monde et la gravité doctorale ont pénétré dans l'Académie française. Je vous annonce un personnage plus curieux.

Quelle est cette jeune personne galamment vêtue, à la figure rose et riante, aux sourcils noirs, et qui, demi-assise demi-tendue dans ce grand lit à la Louis XIV, achève de ses mains délicates une broderie en or et en argent? A ses oreilles deux perles de la plus belle eau se balancent et brillent. Un corset brodé apparaît sous une robe de chambre or et noir, que relèvent encore des revers de satin blanc. Un petit bonnet avec une fontange noire et rose, placée sur le derrière de la tête, fait valoir une coiffure légèrement poudrée, légèrement penchée, et qui trahit une coquetterie agaçante. L'ameublement fait honneur au goût et au choix de la déesse : voici des meubles de Boulle, des écrans de laque, des fleurs nouvelles, des porcelaines du Japon, et dans une petite bibliothèque en ébène, les plus charmantes reliures qu'on puisse voir.

Nous sommes au milieu du règne de Louis XIV, la brodeuse élégante est une des beautés qui font l'ornement de cette cour. Entre Mlle de La Vallière, Mme de Montespan, Ninon elle-même, ou la charmante Mlle de Fontanges, nous choisirons si vous voulez!

Erreur.

Cette coquette si bien parée est un abbé, et un abbé qui sera académicien. Nature humaine! Sphynx éternel! Contrariétés étranges! Bizarres paradoxes! Si les plus graves témoignages ne s'accordaient à le prouver, personne ne voudrait croire ce que l'abbé de Choisy dit de lui-même, ce que tous ses contemporains affirment. Il a vécu en femme et s'est habillé de même. Il a été actrice et a joué la comédie.

On l'avait efféminé dès son enfance. Pour plaire au cardinal Mazarin, sa mère, une des « précieuses » les plus célèbres du temps et qui s'appelait *Célie*, femme qui portait un esprit infini dans cette société de déguisements puérils et de métamorphoses romanesques, le conduisait au palais, vêtu de soie, avec boucles d'oreilles et colliers de perle. Il jouait ainsi habillé en petite fille, avec le duc d'Anjou, depuis duc d'Orléans, qui, travesti de même, se livrait à ces goûts frivoles que favorisait le prudent ministre. Timoléon (Choisy s'appelait ainsi) était d'une figure charmante. Il reçut beaucoup d'éloges; l'enfant décida de l'homme mûr. L'ivresse de la flatterie lui monta à la tête, et dès qu'il sortit de l'adolescence il voulut goûter à loisir ce ridicule bonheur.

Le voilà vêtu en femme. Les railleries même dont il est l'objet le ravissent. Quand il entend dire qu'il est *belle*, il est charmé. Il renonce à tout, se prive de tout avenir, pour savourer sans réserve la fade volupté d'une louange qui ne s'adresse qu'à sa beauté. Spirituel d'ailleurs, et doué d'assez d'esprit pour se rendre compte de sa maladie, il analyse complaisamment la manie qui le possède; il raisonne en théologien sur les causes métaphysiques de sa folie; il le prend même de très-haut et remonte jusqu'à Dieu, source de l'être, pour trouver la source de son mal.

« Le propre de Dieu, nous dit-il, est d'être aimé, d'être adoré : l'homme, autant que sa faiblesse le permet, ambitionne la même chose. Or, comme c'est la beauté qui fait naître l'amour, et qu'elle est ordinairement le partage des femmes, quand il arrive que des hommes ont, ou croient avoir quelques traits de beauté qui peuvent le faire aimer, ils tâchent de les augmenter par les ajustements des femmes, qui sont fort avantageux. Ils sentent alors le plaisir inestimable d'être aimés. — J'ay senti plus d'une fois ce que je dis par une douce expérience; et, quand je me suis trouvé à des bals et à des comédies avec de belles robes de chambre, des diamants et des mouches, et que j'ay entendu dire tout bas auprès de moi : Voilà une belle personne! j'ay goûté en moi-même un plaisir qui ne peut être comparé à rien, tant il est grand. L'ambition, les richesses, l'amour même ne l'égalent pas, parce que nous nous aimons toujours mieux que nous n'aimons les autres. »

Cette subtile et académique recherche de l'origine de l'amour-propre chez l'homme, exprimée avec grâce et délicatesse, atteste l'esprit de l'abbé de Choisy et la coquetterie élégante de son style : aussi a-t-il écrit quelques-uns des ouvrages les plus agréables, les plus superficiels, les plus féminins de notre langue; ses *Mémoires*, par exemple, souvenirs sans ordre et sans profondeur d'une vie multiple et singulière, désordonnée et contradictoire. Le ton en est doux et sociable, la narration rapide et gracieuse, la couleur charmante et presque naïve.

Il explique ingénûment, comme chose naturelle et plus facile à comprendre, sa passion pour les ajustements féminins. « J'achetay, dit-il, une maison au faubourg Saint-Marceau, au milieu de la bourgeoisie du peuple, afin de m'y pouvoir habiller à ma fantaisie, parmy des gens qui ne trouveroient point à redire à tout ce que je ferois. J'ay commencé par me faire repercer les oreilles, les anciens trous s'étant rebouchés; j'ay mis des corsets brodés et des robes de chambre or et noir, avec des parements de satin blanc, avec une ceinture busquée et un gros nœud de rubans sur le derrière, pour marquer la taille; une grande queue traînante, une perruque fort poudrée; des pendants d'oreilles, des mouches; un petit bonnet avec une fontange. D'abord, j'avois seulement une robe de chambre de drap noir, fermée par-devant avec des boutonnières noires qui alloient jusqu'en bas, et une queue d'une demi-aune qu'un laquais me portoit; une petite perruque peu poudrée; des boucles d'oreilles fort simples et deux grandes mouches de velours aux tempes. . . .

. . . . . .

J'avois une cravate de mousseline, dont les glands venoient tomber sur un gros nœud de ruban noir qui étoit attaché au haut de mon corps de robe; ce qui n'empêchoit pas qu'on ne me vit le haut des épaules, qui s'étoient conservées assez blanches par le grand soin que j'en avois en toute ma vie. Je me lavois tous les soirs le col et le haut de la gorge avec de l'eau de veau et de la pommade de pieds de mouton, ce qui faisoit que la peau étoit douce et blanche : ainsi peu à peu j'accoutumay le monde à me voir ajusté. »

Le monde d'aujourd'hui serait moins indulgent. L'autorité, qui se mêle de tout dans les sociétés très-civilisées et qui soumet les manies des particuliers à son régime administratif, pourrait bien trouver à redire à un travestissement de ce genre, fantaisie bizarre chez un abbé.

Le siècle de Louis XIV, plus naïf (ce qui ne veut pas

dire qu'il fût plus vicieux), s'amusait de ce ridicule, riait des ajustements de l'abbé et lui pardonnait son extravagance. La meilleure société allait le voir ; et tant qu'il se maintint dans des bornes décentes, personne ne l'inquiéta. Ses jours s'écoulaient donc (ainsi parlent les poëtes) filés d'or et de soie : « La vie que je menois dans ma petite maison du faubourg Saint-Marceau étoit assez douce, nous dit-il : mes affaires étoient en bon état ; mon frère venoit de mourir, et m'avoit laissé, toutes dettes payées, près de cinquante mille écus. J'avois d'assez beaux meubles, de la vaisselle d'argent, un peu de vermeil doré, des boucles d'oreilles de diamants brillants, deux bagues qui valoient bien quatre mille francs, une boucle de ceinture et des bracelets de perles et de rubis. Ma maison était fort commode ; j'avois un carrosse à quatre personnes et un à deux; quatre chevaux de carrosse, un cocher et un postillon, qui servoit de portier, un aumônier, un valet de chambre dont la sœur faisoit ma dépense et avoit soin de m'habiller ; trois laquais, un cuisinier, une laveuse d'écuelles et un Savoyard pour frotter mon appartement. Je donnois à souper fort souvent à mes voisines (Mme d'Usson, Mme Dupuis et ses deux filles), quelquefois à M. le curé et à M. Garnier son vicaire, et à mon confesseur; et, sans me piquer de faire grande chère, je la faisois assez bonne. J'avois quelquefois des concerts. Je faisois le soir de petites loteries de bagatelles : cela avoit un air de magnificence. Je menois mes voisines à l'Opéra et à la comédie. On trouvoit toujours chez moi du café, du thé et du chocolat. »

Le bel établissement de notre abbé fut brisé un peu plus tard, et à son grand regret, par l'autorité ecclésiastique irritée, que l'on vint avertir enfin des déportements de Choisy. Il avait eu le temps de présenter le pain bénit dans l'église en robe de damas blanc de la Chine, avec un surtout de velours noir, et d'aller jouer la comédie à Bordeaux, sous le nom et sous le costume de *Mme de Sancy*. L'exil et les voyages lointains lui furent imposés et ne le corrigèrent pas. A Venise, il devint joueur effréné, perdit presque toute sa fortune, revint en France, repartit pour Rome comme conclaviste du cardinal de Bouillon, n'épargna aucune intrigue pour pénétrer les secrets du conclave et n'y réussit pas. La légèreté passionnée et l'entraînement irrésistible, qui semblent le propre de l'autre sexe et qui étaient le fond même de l'abbé de Choisy, l'emportaient d'un pôle à l'autre avec une véhémence que ne maîtrisait jamais la raison. Une conversion chrétienne, sincère, ardente, dictée par le repentir, couronna cette jeunesse dissipée.

Une maladie grave lui ouvre les portes de la mort. L'abbé de Dangeau son ami lui parle de la pénitence; son âme se porte ou plutôt s'élance vers Dieu. Pour signaler son remords, effacer les torts de sa jeunesse, mériter le pardon, attirer la réconciliation et la grâce, il part pour Siam du consentement de Louis XIV, espérant le martyre, peut-être même la conversion au catholicisme de ce roi barbare et de ce royaume où tant de chrétiens avaient péri.

Etrange vie assurément, ou plutôt curieux assemblage de plusieurs existences accumulées, aussi diverses, aussi passionnées, aussi bizarres que les mobiles de ces changements étaient sincères. Notre abbé ne réussit pas à faire du roi de Siam un croyant; il ne réussit pas davantage à conquérir la palme du martyre. Mais il revint en France avec le goût de l'étude, se plongea dans l'érudition avec l'ardeur excessive et volage qu'il portait en toutes choses, et composa plusieurs ouvrages qui tiennent dans la littérature française un rang secondaire pour la pensée, honorable quoique inférieur pour le style. D'Alembert juge bien ces ouvrages, et entre autres l'*Histoire de l'Eglise jusqu'en l'année* 1715. « Entreprise laborieuse, dit-il, surtout pour un écrivain tel que lui. Le plus grand mérite de cet ouvrage est, comme dans tous ceux de l'abbé de Choisy, l'agrément et la vivacité de la narration. Il n'y faut pas chercher la profondeur des recherches ou l'exactitude des faits ; aussi prétend-on que l'auteur disait en riant, quand il eut fini son dernier volume : *J'ai achevé, grâce à Dieu, l'histoire de l'Eglise, je vais présentement me mettre à l'étudier.* »

Son *Voyage à Siam*, écrit avec une simplicité facile, gaie, libre, et pour ainsi dire transparente, qui se ressentait de ses aventures et de sa première indépendance, eut un véritable succès et le mérita. Ensuite vinrent la *Vie de David*, celle de *Salomon*, celle de *saint Louis*, suivies de cette célèbre traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, que l'auteur dédia à la pieuse Mme de Maintenon, quoiqu'il eût fait sans piété, comme il l'avoue lui-même, la traduction de ce pieux ouvrage. La première édition est remarquable par un verset du psaume XLIV, placé au bas d'une estampe où Mme de Maintenon est représentée aux pieds du crucifix, qui semble lui adresser les paroles de ce verset : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum* (écoutez, ma fille, voyez et prêtez l'oreille, oubliez la maison de votre père, et votre beauté touchera le cœur du roi). Ce passage a été retranché dans la deuxième édition, à cause de la malignité du commentaire qu'on en avait fait.

Le sens très-clair de cette étrange allusion ne demandait pas, pour être interprété, un commentateur bien malicieux. On ne chercha aucune querelle à l'abbé de Choisy, qui, protégé par son étoile, avait l'esprit de société par excellence, s'il n'avait pas l'esprit de conduite. Il ne s'habillait plus en femme. Parvenu à l'âge mûr, il plaisait encore en louant les autres, et se servait surtout de la flatterie la plus délicate, de l'art d'écouter. Il entra sans peine à l'Académie, où son discours de réception, pétri de sucre et de miel, servit de premier modèle à ces panégyriques de Richelieu, du roi, de la reine, du prédécesseur, du ministre, des secrétaires, des sous-secrétaires, des collègues vivants, des collègues futurs, et de tout le monde ; — apothéose illimitée, qui révoltait l'esprit caustique de l'Allemand Grimm.

Nommé membre de l'Académie, on ne dit pas qu'à la séance de réception il soit apparu en jolie femme ou en Siamois ; ce qui est avéré, c'est que le procédé dont il avait fait un usage si heureux, dont l'expérience lui avait enseigné le prix et le mérite, lui acquit la bienveillance de ses confrères. La douceur et l'aménité de son commerce égalaient la faiblesse de son âme.

On lit encore avec plaisir son *Voyage de Siam* et ses *Mémoires*, curieux monuments de ce personnage original, qui, de son propre aveu, « a vécu trois ou quatre vies différentes, homme, femme, toujours dans les extrémités ; abîmé ou dans l'étude ou dans les bagatelles ; estimable par un courage qui mène au bout du monde ; méprisable par une coquetterie de petite fille ; et, dans tous ces états différents (il l'avoue lui-même), toujours gouverné par le plaisir. »

PHILARÈTE CHASLES.

(*La fin au prochain numéro*.)

LE NOUVEAU BOIS DE BOULOGNE.

PROMENADE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE.

Le chalet du bois de Boulogne. Dessin de M. A. de Bar.

La transformation du bois de Boulogne est accomplie. C'est aujourd'hui un des plus beaux parcs du monde. Non-seulement tout Paris s'y promène, chaque jour, avec orgueil et avec joie ; mais en ce moment toute la France, toute l'Europe, tout l'univers, attirés par l'Exposition, courent admirer les ombrages, les eaux, les fleurs et les perspectives du nouveau jardin d'Armide.

Allons donc aussi, chers lecteurs, y faire notre tournée historique, anecdotique et pittoresque. Si vous êtes sur les lieux, ces pages vous serviront de guide ; si vous n'y êtes pas, elles vous en dédommageront.

Reste de l'antique forêt de Rouvrai, envahie de siècle en siècle par les villages et les châteaux de Passy, d'Auteuil, de Longchamp, de la Muette, de Madrid, de Bagatelle, de Saint-James, etc., le bois de Boulogne était dans le plus triste état, lorsque Napoléon Ier en entreprit l'embellissement. On sait quels ravages y exerça l'invasion des alliés. Jeunes et vieux arbres furent abattus du même coup. Louis XVIII trouva donc tout à recommencer, et il reprit l'œuvre de son prédécesseur, continuée aussi par Charles X et par Louis-Philippe.

Mais la renaissance véritable du bois de Boulogne était

réservée à Napoléon III. Elle date de l'achat du terrain, en 1852, par la ville de Paris, à la condition d'en faire un parc digne de la capitale de la France, d'après le projet tracé de la propre main de l'empereur.

Il s'agissait d'amener l'eau de la Seine au point culminant du bois, d'y creuser le bassin d'un lac et le lit d'une rivière, d'ouvrir de nouvelles routes aux voitures et aux promeneurs, et de convertir le tout en un vaste jardin anglais.

La solution du problème fut confiée d'abord à M. Varé, célèbre architecte paysagiste.

— Il faut l'entendre, dit M. Edouard Gourdon (1), raconter sa première visite au bois, lorsqu'il voulut se rendre compte du terrain, des perspectives, de la variété des arbres, de la disposition des massifs! Il se dirigea vers le point culminant, le rond Mortemart, puis, en procédant à la manière du Petit-Poucet, c'est-à-dire en montant sur les branches de l'arbre le plus élevé, le cèdre qui se trouvait au centre du rond-point, il put embrasser facilement le théâtre de ses prochains exploits. Quand il descendit du cèdre, tout son projet était dans sa tête, sauf les parties qu'il fallait laisser au hasard, dans l'intérêt même de l'effet à produire. Ces parties, c'étaient surtout les contours des rivières et des îles. Suivre rigoureusement la ligne d'un plan, c'était s'exposer à être monotone, c'était de plus s'obliger à porter la hache sur les beaux arbres que ces lignes rencontreraient. Or, le paysagiste voulait arracher le moins possible, utiliser le plus possible les parties déjà découvertes ou plantées de bois malades, conserver tous les beaux arbres, respecter tous les massifs d'arbustes verts, les utiliser dans les perspectives, sur les îles, le long des rives, sur les vastes pelouses. Le projet ainsi arrêté, il ne s'agissait plus, on le voit, que de prendre conseil du bois lui-même avant de détruire. La cognée allait devenir intelligente; tout ce qui avait quelque droit à être conservé resterait sur pied. Les jalons des rivières et des îles furent donc plantés, leurs lignes suivirent les plus capricieux contours; on procéda avec le même respect des belles choses dans l'ouverture des vastes percées dont les extrémités devaient toucher à quelque point pittoresque de l'horizon : Boulogne et le château de Saint-Cloud, le Mont-Valérien et Suresne, Neuilly, l'Arc de l'Etoile, que sais-je? moi. Et il arriva qu'un beau jour l'empereur, visitant ces travaux préparatoires, et sachant quelles précautions avaient été prises, approuva tout sans réserve et laissa carte blanche à M. Varé. Alors les chênes rachitiques tombèrent, les taillis étouffés disparurent; on creusa le lit des rivières; les îles, déjà toutes plantées, surgirent; une montagne s'éleva au rond Mortemart; la vue s'étendit au loin dans toutes les directions, sans rien ôter au mystère du bois; de belles routes ondulèrent sous les massifs. Ces grands travaux, sûrement et économiquement conduits, occupèrent douze cents ouvriers et trois cents chevaux. Un chemin de fer fut établi pour faciliter le transport des terres du lieu d'extraction au rond-point de Mortemart et dans les allées qui devaient être fermées. On mit de côté, pour les embellissements projetés, les roches trouvées dans les fouilles, ainsi que les pierres propres à la construction; la terre végétale forma des cavaliers dans les endroits mêmes où des gazons devaient être semés; le sable et les cailloux servirent à macadamiser les routes principales. Aucun coup de pioche ne fut donné inutilement, pas un charroi ne fut incertain. La précision mathématique s'unissait à la fantaisie de la nature et de l'art. —

Le grand tableau, ainsi ébauché, est continué aujourd'hui et s'achèvera bientôt, par les mains d'un autre artiste éminent aussi, M. Barillet-Deschamps, jardinier en chef du bois de Boulogne. Celui-ci complète, corrige, améliore, met le dernier coup de pinceau. Il amasse, distribue, varie et combine les arbres, les plantes et les fleurs les plus admirables de l'un et de l'autre monde.

Mais pour juger de l'ensemble et des détails, suivons les nouvelles routes sillonnées par tous les équipages et tous les curieux.

Nous quittons l'arc de triomphe de l'Etoile. Une immense avenue, inaugurée dernièrement, le boulevard de l'Impératrice, nous conduit droit à l'ancienne porte Dauphine, à travers la perspective grandiose du Mont-Valérien. Nous avons franchi les fortifications; nous voici dans le bois. La route se resserre, tourne gracieusement et arrive à la rivière et à ses îles. Elle en suit les contours, entre l'azur des eaux limpides et l'émeraude des gazons frais, où serpentent les sentiers des piétons.

Arrêtons-nous avec notre guide à la séparation des deux îles.

— Elles sont reliées entre elles par un pont pittoresque jeté sur des masses de rochers. De ce point, la vue embrasse le Mont-Valérien, les coteaux environnants, et le chalet dessiné ci-contre par M. de Bar. L'eau baigne les pelouses, coupées de distance en distance par des rochers sauvages, des massifs d'arbres verts, des saules inclinés, aux branches flexibles comme des chevelures, des touffes de rhododendrons et d'autres arbustes que la fraîcheur du sol entretient toujours verts. Cette fraîcheur pénètre tous les arbres, toutes les plantes, les ravive, les transforme. La végétation est magnifique. Aucun pont n'est jeté de la rive aux îles; mais des barques coquettes sillonnent la rivière et transportent les promeneurs.

Entrons donc dans ces barques, et figurons-nous, avec M. Gourdon, ce que sera cette promenade achevée par la nature. Nous voici dans une île. C'est un bocage touffu, plein d'oiseaux et de fleurs; un sentier en suit les bords; l'onde frissonne, se joue parmi les nénufars et les roseaux; des phalanges de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques passent çà et là. Nous quittons la première île; nous nous arrêtons quelques instants sur le pont pour jouir de la beauté du point de vue. Notre barque nous a suivis, nous la rejoignons après avoir visité la seconde île, véritable nid de verdure, où les poètes viennent chercher l'inspiration et le mystère. La barque part et se dirige vers la source de la rivière en se rapprochant du bord opposé. D'autres barques sont prêtes à partir; elles s'emplissent de promeneurs, d'enfants joyeux et de belles dames dont les voitures sont là-haut, à quelques pas sur la route. De doux visages paraissent aux portières et contemplent le paysage; les cavaliers passent derrière les taillis, et les piétons, plus libres ou plus curieux, viennent sur la pelouse et jusqu'au bord de l'eau. Notre barque avance lentement; les saules semblent se pencher pour nous voir. Voici des fleurs à en parer toutes les déesses du bois; des rochers à rendre jalouse la forêt de Fontainebleau; des plantes grimpantes et *dégringolantes* à ravir l'âme de Granville; des sapins et des cyprès à user tous les crayons de Calame : des perspectives, des incidents, des riens à transporter Français, Corot, Anastasi, tous ces paysagistes de notre école moderne. Isabey lui-même, qui chiffonne

(1) *Le Bois de Boulogne*, savant et curieux ouvrage, auquel nous devons de précieux renseignements pour cette notice. Un volume in-18; éditeur, Charpentier, Palais-Royal.

les bords de ses marines comme des robes de soie, et leur donne les reflets les plus imprévus, trouverait peut-être, dans ce groupe de belles femmes et d'enfants, dans cette barque qui frappe l'eau de ses avirons, un sujet digne de son pinceau.

Nous approchons de l'extrémité méridionale de la rivière. Ici la scène s'agrandit, son caractère est imposant. A droite, s'élèvent des rochers sauvages d'où l'onde s'échappe, mugit, bondit en cascades poudreuses, retombe sur d'autres rochers et ne calme ses turbulences qu'au loin : c'est la source. Il faut mettre pied à terre et la visiter; il faut s'avancer sur ce petit promontoire, frémissant comme un lion blessé, ruisselant de toutes parts, hérissé de sombres arbustes, et aux flancs duquel s'agitent de longues et minces lianes incessamment fouettées par les flots. Sommes-nous aux Pyrénées, et cette source est-elle celle de quelque gave furieux ? Non, nous sommes au bois de Boulogne, ces flots arrivent de Chaillot, paisiblement amenés par un tube souterrain. Voilà ce que l'art peut faire !

C'est encore l'art qui a fait ce beau lac limpide et calme, séparé de la rivière par la largeur de la route, et qui s'étend jusqu'à l'ancien rond Mortemart. Ici encore tout est verdure, fraîcheur, enchantement. C'est le pendant du tableau que je viens d'esquisser, moins les îles. Le lac est uni comme une glace, la vue s'étend d'une rive à l'autre, et partout elle se repose sur un épais rideau d'arbres pittoresques ou plonge dans des perspectives charmantes. —

Au bout de ces merveilles, autre prodige : l'ancien rond Mortemart est devenu une montagne, et cela sans perdre son fameux cèdre, qui a été élevé de cinquante pieds sur place. Ses racines occupent dans le sol le point même que son sommet occupait dans le ciel C'est incroyable, et pourtant c'est historique. — A l'aide de machines puissantes, après avoir détaché de la terre, par une profonde tranchée, toute la base de l'arbre-géant; après avoir glissé de forts madriers sous cette base, et l'avoir entourée de planches maintenues par des cercles de fer, on a exhaussé le cèdre entier dans les airs, comme un pot de fleurs gigantesque. Puis, quand l'énorme excavation a été remplie, « l'arbre est sa terre, — cent mille livres pesant environ, — se sont trouvés en place comme par enchantement. » Voyez, l'arbre se porte à merveille; il a poussé sa frondaison nouvelle au printemps; c'est qu'au lieu de puiser, comme autrefois, sa vie dans le roc, il la tire de l'excellente terre végétale amassée à son pied.

Seulement, ne demandons pas à la ville de Paris à combien lui revient son cèdre du bois de Boulogne!

Examinons plutôt le résultat de l'opération, c'est-à-dire l'immense panorama qu'on embrasse de cette colline, — point de départ, il vous en souvient, des combinaisons du paysagiste.

Au midi, voilà Boulogne, le château de Saint-Cloud, la lanterne de Démosthène, les coteaux, les bourgs, les villas que la Seine réfléchit dans ses eaux.

Au nord, vous avez sous les yeux le bois entier, son lac, ses jardins, ses allées nouvelles (1), ses anciens souvenirs. A droite, au loin, se dressent les blanches silhouettes de l'Arc de triomphe de l'Étoile; — plus près de nous, sont le Ranelagh et la Muette; le Ranelagh, où l'on danse sans souci de l'avenir, la Muette, où l'on rêve aux choses du passé.

Pavillon de chasse de Charles IX, — séjour des enfants de Henri IV, agrandi par le régent pour sa fille la duchesse de Berry, reconstruit par Louis XV, qui venait y oublier ses devoirs, retraite conjugale de Marie-Antoinette et de Louis XVI, qui y signa l'abandon de son droit d'avènement; illustré par la première ascension aérostatique et le fameux banquet de la fédération, le château de la Muette a été démoli en partie à la Révolution; mais ses restes témoignent encore de sa splendeur d'autrefois.

A notre gauche, se dressent les hauteurs de Puteaux, de Suresnes, et le grand Mont-Valérien, ce dominateur du paysage.

Chacune de ces allées, qui s'enfuient et se croisent, aboutit à un souvenir historique : celle-ci conduit à Longchamp, dont le fameux pèlerinage, datant de saint Louis, les chasses de Henri IV, les folies de la cour et de la ville au dix-huitième siècle, ont engendré la promenade qui termine le carême parisien. Celle-là mène au château de faïence de François Ier, ce brillant Madrid, où errent encore les ombres du roi chevalier, de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, de Louis XIII, à côté des émaux de Bernard Palissy, vendus en 1793 à un maître paveur. Cette autre avenue finit à Bagatelle, l'ancien pavillon des Condé, le Petit-Trianon du comte d'Artois, chanté par Delille dans ses *Jardins*, dernièrement embelli par le marquis d'Hertford. Enfin, voici la route de Passy, où allaient et venaient La Popelinière et Boulainvilliers, Mme de Lamballe et Mlle de Romans; — et voilà le chemin d'Auteuil, peuplé des fantômes de Boileau, de Molière, de La Fontaine, de d'Agueseau, de Mme Helvétius, qui disait à Bonaparte : — Vous ne vous doutez pas combien on trouve de bonheur dans trois arpents de terre!

(1) Voici, pour les touristes consciencieux, la géographie-Gourdon des allées du bois. Les trois voies les plus importantes parmi les anciennes sont : l'allée des Fortifications, qui suit la ligne des bastions, et conduit de la Porte-Maillot à l'extrémité méridionale du bois, après Auteuil; l'allée de Longchamp, qui part de la Porte-Maillot et conduit à la porte de Longchamp; l'allée de la reine Marguerite, qui va de Neuilly à Boulogne.

Ces allées sont des lignes droites; elles ont été conservées à cause de leur grande utilité. Une autre route, beaucoup moins large et très-sinueuse, quoique ancienne, parcourt le bois du nord au sud, en le coupant en deux parties à peu près égales : c'est la route de Saint-Denis; elle commence dans le voisinage de la Porte-Maillot, passe au rond Saint-Denis, coupe trois routes nouvelles, dont les belles courbes conduisent à Saint-James, à Madrid et au parc de Bagatelle, traverse le rond des Mélezes, et se prolonge enfin, derrière vous, jusqu'à la porte de Boulogne.

L'avenue de l'Impératrice arrive jusque dans le voisinage de l'ancien rond Royal, qui forme l'extrémité septentrionale de la rivière. Elle remonte la rive droite dans toute son étendue, passe sur la digue entre les deux nappes d'eau, prend le nom de route de l'Empereur, et continue son parcours jusqu'à la porte de Boulogne Deux autres nouvelles avenues, l'une partant aussi de l'ancien rond Royal, et se dirigeant par la croix Catelan et la Mare-aux-Biches, l'autre s'embranchant sur la route de l'Empereur, à peu de distance du lac, aboutissent à la porte de Longchamp, après avoir traversé la partie la plus romantique du bois.

Une belle route, contournant le pied de la colline du Cèdre, et passant près de la mare d'Auteuil, conduit à la grille de ce charmant village. Devant vous s'étend verticalement le seul tronçon qui ait été conservé de l'ancienne allée des Princes; il forme, avec la vieille allée de Boulogne à Auteuil, un grand X dont les quatre extrémités sont : la petite montagne de l'ancien rond Mortemart, la porte de Boulogne, la porte des Princes et la porte d'Auteuil. Enfin, une autre route ancienne part de Boulogne et conduit à Longchamp, c'est l'allée des Gravilliers.

Ne quittons pas le rond Mortemart sans descendre à quelques pas, à la mare d'Auteuil, le seule pièce d'eau de l'ancien bois, qui n'est rien près des lacs et des rivières actuelles, — mais qui sourit encore au milieu des plus anciens et des plus beaux arbres de ces lieux.

Ainsi se développeront toutes les plantations nouvelles, sous l'influence heureuse des nappes d'eau et des vigoureux appareils d'arrosement prêts à fonctionner.

Alors Paris aura, à une de ses barrières, un abrégé des parcs de Versailles, de Saint-Cloud, de Rambouillet et de Fontainebleau, où il se précipitera en foule, au moindre rayon de soleil, par le double rail du chemin de fer établi déjà

La grande cascade du bois de Boulogne (source du lac). Dessin de M. A. de Bar.

aux trois entrées du bois : aux portes Maillot, Dauphine et de Passy.

Nous avions commencé notre promenade par la rive orientale du lac, achevons-la par la rive occidentale, où les perspectives sont plus calmes; et, au bout de la rivière, après une route de huit kilomètres, nous nous retrouverons à notre point d'entrée, devant le boulevard de l'Impératrice.

PITRE-CHEVALIER.

LES EXPÉDIENTS DE LORD PENBROK.

Lord Penbrok, d'après le portrait de Van-Dyck.

Cet original anglais n'est pas seulement connu par le beau portrait qu'en a laissé Van-Dyck, et que nous reproduisons ici. Il était célèbre en son temps par des fantaisies qui lui eussent assuré de nos jours une place d'honneur au club des Excentriques.

Voici une de ses aventures, à laquelle on pourrait donner pour titre *l'Art de marier les filles sans dot*

Sans dot, en effet, telle était la position d'une charmante sœur de lord Penbrok. Miss Anna avait dix-huit ans, les plus beaux yeux bleus du monde, des cheveux blonds et bouclés à faire envie aux chérubins, un teint de lis et de roses à décourager le pinceau des maîtres de l'art, de l'esprit et du cœur à l'avenant, une éducation consommée, depuis le talent épistolaire jusqu'à l'art des plum-puddings. Mais les prétendants attendaient, pour solliciter sa blanche main, que son riche frère y déposât comme encouragement quelques échantillons du jaune métal dont il passait pour avoir les poches remplies.

Lord Penbrok sentit enfin qu'il était temps de doter miss Anna, et ses expédients pour y parvenir méritent d'être exhumés de sa biographie.

Les frères ayant charge de sœur à établir trouveront peut-être dans cette anecdote une inspiration salutaire.

— Anne, ma sœur Anne, dit un jour milord, puisque tu ne vois rien venir, je te présenterai demain à la cour. Tu ne manqueras pas d'y passionner vingt soupirants au lieu d'un. Je ne te demande qu'une chose, c'est de m'indiquer dans un mois les trois concurrents les plus dignes et les plus désireux de te plaire.

— Je ferai de mon mieux, répondit miss Anna, en lorgnant de ses doux yeux une toilette toute neuve.

Elle s'en revêtit le lendemain, et fut si jolie à la cour, qu'elle éclipsa les plus belles et conquit les plus indifférents.

— Eh bien? lui demanda son frère au bout d'un mois.

— Eh bien, dit-elle en rougissant comme une rose des quatre saisons, le comte de B..., le marquis de R... et le commandant H..., sont les trois cavaliers que je préfère à tous et qui semblent me préférer à toutes.

— A merveille, répliqua lord Penbrok, qui prit note des trois noms.

Était-ce hasard, calcul ou providence? le comte, le marquis et le commandant étaient trois des plus riches héritiers de l'aristocratie britannique.

— Si on réunissait, pensa milord, les sommes que chacun d'eux est capable de risquer pour un caprice, le total formerait une dot très-convenable pour une fille bien née.

Et il examina comment il pourrait assembler les trois rivaux et les mettre aux prises. Il songea d'abord à les inviter à dîner; mais régaler de tels seigneurs lui eût coûté fort cher. Il jugea plus économique et plus habile de se faire inviter avec eux à dîner chez un oncle du marquis de R..., qui tenait table ouverte à Londres.

Le banquet fut splendide, joyeux et prolongé.

Au dessert, lord Penbrok amena la conversation sur les beautés de la cour, et proposa, à la mode anglaise, de boire deux verres du meilleur vin à lady Sommerset.

L'amphitryon proposa d'en boire trois à la duchesse de Sutherland.

Là-dessus, le comte de B..., partant comme un bouchon de vin de Champagne, lança le premier le nom de miss Penbrok, et ce nom devint le signal d'une triple explosion.

Ce ne fut plus par deux et par trois verres, mais par quatre et par six qu'il fallut rendre honneur aux grâces de miss Anna.

Quand lord Penbrok vit les trois concurrents hors des gonds, il jeta une goutte d'huile sur le feu, et tous trois, se levant comme un seul homme, se provoquèrent en duel pour les beaux yeux de sa sœur.

— J'en suis fâché, messieurs, leur dit-il alors, aussi maître de lui qu'ils l'étaient peu d'eux-mêmes, vous vous couperez la gorge inutilement, car je gage dix mille livres sterling contre chacun de vous qu'aucun n'épousera miss Anna Penbrok.

— Je gage quinze mille livres que j'aurai son agrément! s'écria le comte.

— Et moi, vingt mille, ajouta le marquis.

— Et moi, vingt-cinq mille, enchérit le commandant.

— Je tiens les vingt-cinq mille! Va pour vingt-cinq mille! ripostèrent les deux premiers.

Lord Penbrok, avec le sang-froid d'un commissaire-priseur, avait tiré ses tablettes et prenait tranquillement note des paris.

— Vous avez dit tous trois vingt-cinq mille livres sterling? demanda-t-il à chacun des convives.

— Oui! — Oui! — Oui!

— En signeriez-vous l'engagement?

— Des deux mains!

— Signez donc, conclut milord, en détachant trois feuillets de ses tablettes.

Trop lancés pour reculer, et trop sincèrement épris d'ailleurs, les trois jeunes gens signèrent à qui mieux mieux.

— A merveille! dit aussitôt lord Penbrok. Maintenant, messieurs, causons un peu raison. Vous voulez tous trois épouser ma sœur, et je conviens que vous avez tous trois les mêmes titres à sa main. Malheureusement, comme je vous l'ai dit, elle ne peut s'allier à aucun de vous, parce qu'elle est sans dot et sans fortune.

— Je suis assez riche pour deux! s'écria chaque prétendant.

— Illusion de la veille! Le lendemain, vous trouveriez Anna trop pauvre. D'ailleurs, elle veut, et je veux comme elle, assurer son indépendance. Or, vous venez de lui en fournir le moyen le plus simple et le plus naturel. Vous vous êtes engagés chacun pour vingt-cinq mille livres. Voilà vos billets en règle. Vingt-cinq mille livres, c'est une bagatelle pour des gentlemen comme vous; mais trois fois vingt-cinq mille livres, c'est-à-dire soixante-quinze mille livres, c'est une dot fort convenable pour les grâces et les vertus de ma sœur. Quant à ses sentiments à votre égard, voici ce qu'elle m'écrivait ce matin même : « Je « rends tellement justice aux mérites du comte de B..., « du marquis de R... et du commandant H..., que, s'il « me fallait choisir entre eux, je serais obligée de tirer « leurs noms au sort. » Suivons cette inspiration, messieurs, et obéissons à la reine de vos pensées. Je dépose dans ce vase vos trois billets signés de vos trois noms. Celui que le sort en fera sortir sera l'heureux époux de miss Anna, qui touchera de sa main la dot composée par vous trois. Vous aurez ainsi tous contribué à la félicité de l'élu, et vous aurez évité de vous couper la gorge, ce qui vous ferait perdre l'estime et l'affection de ma sœur, sans compter qu'un ou deux d'entre vous pourraient rester sur le terrain.

Des Français, des Allemands ou des Italiens auraient rejeté la proposition de lord Penbrok, mais ses trois convives étaient trop bons Anglais pour repousser un dénoûment aussi original.

Ils acceptèrent donc l'épreuve, après un nouveau toast

à l'aveugle hasard. Et le nom qui sortit du vase fut celui du marquis de R...

La décision du sort fut religieusement accomplie. Chacun compta ses vingt-cinq mille livres. Le marquis de R... et miss Anna furent unis en présence de tous. Et lord Penbrok porta hardiment à la cérémonie la devise de la jarretière :

Honni soit qui mal y pense.

Ce fut ainsi que cet illustre original procura à sa sœur une dot de trois cent mille francs, sans débourser une obole.

S'il faut en croire M. Alphonse Karr, lord Penbrok aurait trouvé, de nos jours, un imitateur parmi ses compatriotes qui habitent la France. Ce dernier aurait mis sa sœur en loterie, par billets de trois mille livres sterling, et le sort l'aurait adjugée au colonel ***, qu'on voyait très-assidu, cet hiver, avec sa charmante femme, aux représentations du grand Opéra.

— D'abord, aurait dit à quatre prétendants le frère mis en scène par M. Alphonse Karr, que celui qui n'est prêt à faire pour miss Mary quelque chose d'un peu extraordinaire se retire du concours.

— Faut-il sauter par la fenêtre? demanda lord ...

— Faut-il traverser la Tamise à la nage au mois de décembre? dit le baronnet ...

— Faut-il faire trois cents milles à cheval? dit le colonel.

— Faut-il jeter une maison par les fenêtres? dit sir Itob...

— Rien de tout cela. Il s'agit de mettre ma sœur en loterie. Chacun de vous prendra un billet qu'il payera trois mille livres. Puis le sort décidera. Celui que la fortune voudra rendre l'heureux époux de miss Mary recevra, avec sa main, les douze mille livres sterling qui formeront sa dot.

Nous ne savons si l'Anglaise en loterie est une vérité ou une fiction, mais tous les mémoires contemporains de lord Penbrok affirment l'aventure de sa sœur et de ses trois prétendants, et cette aventure n'a jamais cessé d'être accréditée dans la haute société britannique. Elle y court encore les salons, sous le titre que nous lui avons donné, *les Expédients de lord Penbrok*.

P.-C.

SPORT ET SPORTSMEN [1].

III. La guerre des jockeys. Ruses et violences. Sir Edward et Robinson. Le mari enlevé. Lutte héroïque. La corde sensible. Lampson. Darling. Les paris en Angleterre. Un verre d'eau-de-vie. Le *betting-room*. Le duel au clocher. Sir Georges et sir Henry. M. de Croix. Le piége des barrières. La voiture à cinq roues. La voiture à une roue.

Dans les mœurs anglaises qui tolèrent, si même elles ne les approuvent, toutes les manœuvres tendant à supplanter ou à désarmer un rival, il est d'usage d'employer mille ruses pour enlever ou corrompre les jockeys en renom. Rien n'est épargné au moment des courses, ni les offres brillantes, ni les petites perfidies. Ceux qu'on ne peut pas séduire, on tente de les enivrer. Les sportsmen, pour parer à ces manœuvres renouvelées du scrutin, associent généralement les jockeys à leur fortune de parieurs. Une part des prix revient au vainqueur.

Quand la corruption n'agit pas, quelquefois on emploie la violence. Qui ne connaît l'histoire de ces jockeys enlevés comme de riches héritières, transportés à cinquante ou soixante milles, enfermés dans un château, et séquestrés pendant toute la saison des courses?

Dernièrement un pari proposé et accepté spontanément à la fin d'un dîner mettait en présence sur le turf lord Cardigan et sir Edward Hutchinbald. La saison des courses était terminée. Le jockey de lord Cardigan jouissait d'une réputation colossale. Il avait vaincu trois fois le grand prix d'Epsom. Un seul jockey était en état de lutter contre lui et balançait sa réputation. Sir Edward court chez lui. On lui apprend que Robinson était dans sa famille, à trente lieues de Londres. La course était pour le surlendemain. Sir Edward monte en chemin de fer et part.

A son arrivée, il trouve Robinson à table.

— Laissez là le sherry et montez en wagon! s'écrie sir Edward.

— Impossible, Votre Honneur; je me marie.

— Vous vous marierez un autre jour.

— Et ma fiancée?...

— Elle attendra.

— C'est bon pour elle, mais pour moi?

Sir Edward était tombé sur un jockey amoureux. Il eut beau prier, presser, supplier, offrir guinées sur guinées, rien n'y fit. La noce était fixée, le repas commandé, le chapelain prévenu, la parure achetée; Robinson y tenait.

— Allons! reprit sir Edward, n'y pensons plus et mariez-vous... moi, je reste pour voir la fiancée et manger le dîner.

Il resta donc, et s'y prit si bien, que Robinson sortit de table, les pieds en avant, ivre mort.

Le lendemain, au petit jour, il ouvrit les yeux et s'étira.

— Oh! oh!... dit-il, je crois que j'ai un peu bu.

— Oui, un peu... répondit une voix.

Robinson se retourna et reconnut sir Edward.

— Ah! c'est Votre Honneur... elle est bien bonne de me tenir compagnie... Ah! çà!... mais où suis-je? reprit Robinson en regardant autour de lui.

— Chez moi.

— Et ma fiancée?

— Elle est chez elle.

Robinson sauta sur ses pieds, comprenant tout.

— Vous m'avez enlevé! reprit-il.

— Parfaitement, cette nuit, après souper, en chaise de poste.

— Et vous croyez que je courrai?

— Je l'espère.

— Détrompez-vous, milord, je n'en ferai rien.

Sir Edward pensa que c'était un premier mouvement causé par le dépit, et que la réflexion déterminerait Robinson à courir.

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

— Bien, lui dit-il, la course est pour dix heures. Voici cent livres pour vos frais de déplacement, vous en aurez deux cents après la course, quoi qu'il arrive, et cinq cents si vous gagnez.

Robinson prit froidement la bourse qui contenait les cent guinées et la lit voler par la fenêtre.

— Que Votre Honneur garde son argent, dit-il, je ne cours pas.

— Insolent! s'écria sir Edward.

Robinson se leva.

— Milord, je suis citoyen anglais, libre de mon corps et de mes actes. M'avez-vous engagé de mon consentement? — Non. — Donc, je ne courrai pas, et si Votre Honneur me retient contre mon gré, les tribunaux en jugeront.

Sir Edward comprit qu'il avait fait fausse route. Il salua légèrement Robinson.

— C'est bien, reprit-il, vous êtes libre.

Puis sonnant, il fit monter un de ses valets.

— William, dit-il à cet homme, faites avancer ma chaise de poste et apprêtez-vous à ramener Robinson chez lui. Et de plus, au moment de son départ, vous ferez publier dans tout le pays, sur le turf, dans les rues du village, partout enfin, que Robinson, bien portant, refuse de courir contre Peters et se reconnaît vaincu.

Robinson bondit comme un tigre. Le coup avait porté.

— Vous feriez cela, milord? s'écria-t-il.

— Certainement.

— Mais c'est infâme.

— C'est la vérité. Vous êtes sain de corps et d'esprit, un bon cheval vous attend; dans deux heures, la course finie, vous pouvez retourner auprès de votre fiancée. Il y a pour vous honneur et profit à rester. Si donc vous ne courez pas, c'est que vous avez peur. Allez, Williams, et faites ce que je vous dis.

Robinson arrêta Williams.

— C'est inutile, milord, je courrai, dit-il.

Il courut, en effet, et gagna.

Nous parlions tout à l'heure de corruption; c'est la plaie du turf britannique, et le mal qu'elle a fait est si grand, que le remède est venu de son excès même. Elle est en décroissance aujourd'hui.

Mais quelles primes et que de pots de vin! quelles ruses pour attaquer! que de manœuvres pour se défendre! On se souvient de ce grand seigneur qui, sachant que son jockey avait reçu des offres, ne dit rien, et attendit l'heure de la course; puis, enlevant son water-proof, sauta sur la selle de son cheval, courut et gagna le prix.

Une autre fois, le bruit se répandit, aux courses de Doncaster, que Lambson, jockey du duc de Newcastle, s'était laissé corrompre.

Le duc fait venir le jockey et lui raconte le fait.

— Quelle indignité! répond le jockey en rougissant... Votre Honneur peut croire...

— Oh! mon Honneur n'a rien cru; parce que, si vous perdiez, miss Jenny que vous avez demandée en mariage, et qui hésite entre vous et James Watt, épouserait votre rival, à qui j'assurerai votre survivance et mille guinées de dot. Allez.

Lambson pâlit, courut et gagna.

Mais, s'il y a des exemples de vénalité, le turf cite avec orgueil des actions où la probité des jockeys paraît avec éclat.

L'un des plus fameux, le célèbre Darling, étant aux courses d'Epsom, où il courait pour le duc d'Yorck, fut en butte aux sollicitations d'un agent qui se montrait disposé à ne pas ménager les guinées, si le jockey consentait à se laisser battre.

Darling, indigné, releva la tête.

— Dites à celui qui vous envoie, reprit-il, que, s'il gagne, s'il remporte le prix, moi, Darling, je lui compterai mille livres. Voilà mon enjeu.

C'est le fameux trait de Thémistocle, repoussant les présents d'Artaxercès, réduit aux proportions du turf.

En matière de course, le pari, d'origine britannique, a bien plus de popularité en Angleterre qu'en France. Le pari prend toute espèce de formes et s'infiltre dans toutes les classes de la société. L'ouvrier parie comme le gentleman, le jockey, aussi bien que le grand seigneur. Pendant les grandes réunions d'Ascott, de New-Market, d'Epsom, tout le monde se passionne, tout le monde est sportman. La foule, réunie autour de l'enceinte des courses, a le même entraînement et la même ardeur que la multitude qui, en France, assiste aux grandes revues du Champ-de-Mars. Mille acclamations saluent le nom du vainqueur; les chapeaux s'agitent, les mains applaudissent. C'est un tumulte, une animation, un enthousiasme, qui prouvent assez que le cœur de la nation bat dans cette foule. Le moindre cockney vous dira les noms des chevaux engagés et ceux de leurs propriétaires, le nom du favori, l'âge des concurrents. Des discussions bruyantes s'engagent au sujet des chevaux et sur les chances de la course. On arrive sur le turf de vingt lieues à la ronde; les auberges sont pleines; le wiski et le genièvre coulent à flots; c'est un feu croisé de paris; des milliers de livres sont en jeu, et, bien plus que les banknotes, tous les amours-propres. Au moment du départ, c'est un silence plein de passion; tous les regards en feu suivent les chevaux dans leur élan. Au moment de l'arrivée, quand le vainqueur dépasse ses adversaires, quelquefois d'une demi-longueur de tête seulement, c'est un hourrah, un tonnerre, une explosion. Les courses de taureaux, en Espagne, seules peuvent donner une juste idée de ces transports et de cette fougue; le flegme britannique emprunte à la furia française ses clameurs et sa spontanéité. Toutes les voitures qu'on voit sur le gazon de La Marche, sur le terrain du Champ-du-Mars, ne représentent qu'une faible portion des équipages sans nombre réunis autour des champs de course anglais. C'est comme une compagnie détachée d'un régiment. On s'étonne qu'une si grande quantité de roues puissent sortir d'une seule ville. Il est vrai que cette ville s'appelle Londres.

Ces jours-là, les restaurants, les hôtels garnis, les tavernes n'ont pas assez de tables pour les consommateurs. Les gosiers enflammés absorberaient un fleuve de sherry et de brandy. Les jockeys seuls ne boivent pas; mais combien se dédommagent-ils après la victoire! L'eau-de-vie les rafraîchit.

Après une course de haies à Goodwood, deux jockeys étaient ramenés à l'ambulance. L'un avait l'épaule fracturée; l'autre avait reçu, dans sa chute, un coup de pied qui avait failli lui briser le crâne; le sang coulait de la plaie.

Le médecin s'occupe d'abord de la fracture. Le patient était évanoui, et on ne savait pas au juste encore ce qu'il avait. On apporte donc un grand verre d'eau-de-vie, et on le frictionne.

Il ouvre enfin les yeux.

Le médecin pose le verre, achève le pansement, et couche l'homme.

— *Dring not!* lui dit-il en montrant l'eau-de-vie du doigt.

— *Very well !* répond le patient.

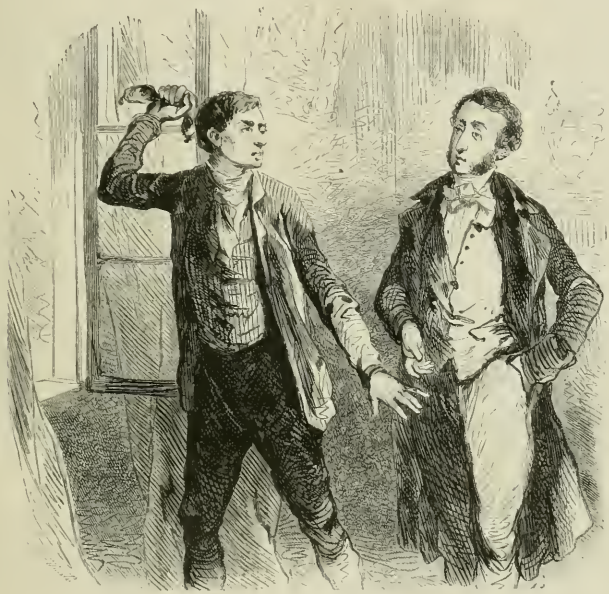
Le médecin se retourne, et déjà le verre d'eau-de-vie était avalé tout net par l'homme à la tête fendue. Il avait jugé que la recommandation n'était pas pour lui. Il pouvait en mourir, mais il n'eut même pas la fièvre. Un estomac anglais est à l'épreuve du gin.

Il y a dans l'établissement de Tuttersall's, l'un des coins les plus curieux de Londres, une chambre des paris, *betting-room*, où, la veille des courses, se presse l'aristocratie des Trois-Royaumes. Tout le monde cherche une place dans le *betting-room*, ou le champ qui l'avoisine. Les paris sont écrits et enregistrés sur un livre spécial, qui en constate le chiffre et les conditions. C'est le livre sacro-saint, le livre de la loi. Des centaines de tables sont dressées partout, et sont partout occupées par des sportsmen.

Le *betting-room* vient d'être transporté en France. Mais combien d'années ne faudra-t-il pas pour que le *betting-room* de Chantilly soit une succursale digne du *betting-room* de Tuttersall's.

L'établissement de Tuttersall's est, à proprement parler, la bourse aux chevaux de Londres. Tous les chevaux de race y ont passé, y passent ou y passeront. Comme ailleurs on joue et on spécule sur les valeurs industrielles, là, on joue et on spécule sur les chevaux, et l'animation n'est pas moins grande. Les fortunes ne s'y font et ne s'y défont pas moins vite ; un pari l'emporte, un pari la rapporte.

On se souvient de ce fameux pari dont M. Eugène Sue a fait l'un des plus remarquables épisodes d'*Arthur* ; de cette barrière fixe, scellée à une hauteur effrayante, qu'il fallait franchir, au risque d'y perdre la vie : un pari à peu



Sir Edward et Robinson.

près semblable a mis dernièrement en émoi toute l'aristocratie des Trois-Royaumes.

Deux jeunes gens appartenant aux meilleures familles du comté de Lancastre étaient épris de la même personne. Ils se valaient pour les qualités morales, avaient la même fortune et la même position ; et la nature complaisante leur avait dispensé les mêmes avantages physiques. Celui-là était brun, celui-ci était blond.

La jeune miss avouait ingénuement que si l'un n'existait pas, elle aimerait l'autre ; mais le moyen d'aimer sir Henry quand on voyait tous les jours sir Georges, et comment pouvait-on choisir sir Georges quand sir Henry était là ?

Un soir, après un bal, sir Georges proposa à sir Henry d'en finir.

— Il faut que l'un des deux cède la place à l'autre, dit-il.

— Volontiers ; mais lequel ? répondit sir Henry.

— Il est aisé de le savoir... Demain, de grand matin, on chasse le renard : nous partons ensemble. L'attaque se fait ordinairement dans la vallée. Or, la ligne droite est barrée par un ravin à pic que le renard, la meute et les chasseurs évitent également. Poussons droit sur le ravin et lançons-nous à la grâce de Dieu. Le but est de l'autre côté, vers le clocher de Saint-Dunstan. Celui qui restera par terre renoncera à miss Arabella.

— Celui-là sera probablement mort.

— C'est possible. Y consentez-vous ?

— De grand cœur.

— A demain donc.

— A demain.

Dès la pointe du jour, sir Georges et sir Henry, à cheval, se serraient la main dans la cour d'honneur du château.

La meute partit et ils la suivirent au galop.

La plaine dans laquelle courait la chasse se terminait en entonnoir; d'un côté, s'ouvrait un large passage où les herbes de la prairie ondulaient, et dans laquelle meute et cavaliers s'engagèrent; de l'autre, la plaine était interrompue par un terrain accidenté, au delà duquel s'ouvrait le ravin à pic qu'il s'agissait de franchir.

Par un mouvement simultané, les deux rivaux poussèrent leurs chevaux parmi les haies et les rochers qui précédaient le ravin.

Le cheval que montait sir Henry était de race irlandaise et avait, comme sauteur, une grande réputation. Il s'appelait *Ajax*. L'autre, le cheval de sir Georges, était de race anglaise, croisé hongrois, avait beaucoup de fond, et s'appelait *Goliath*.

Lancés au galop, les deux chevaux franchirent aisément les menus obstacles qui les séparaient du ravin. *Ajax* avait une avance de quelques pas. Bientôt la distance se trouva raccourcie par leur élan, et, après avoir sauté une barrière fixe, plantée là pour arrêter les bestiaux, sir Georges et sir Henry virent, à une cinquantaine de pas, au bout d'une pente roide, le gouffre béant vers lequel ils couraient.

Ils échangèrent un coup d'œil et un salut de la main, et poussèrent leurs chevaux hardiment.

Une rivière assez large coulait au pied du ravin; il fallait que l'élan des cavaliers les fît passer par-dessus le lit de cette rivière, parsemée de rochers dangereux.

Les chevaux arrivèrent de front sur la berge, et pointèrent leurs oreilles en soufflant à la vue de l'abîme. Sir Georges et sir Henry les frappèrent de la cravache et de l'éperon, et *Ajax* et *Goliath*, s'enlevant à la fois, sautèrent dans le vide.

Chacun des cavaliers avait choisi son point d'attaque. Sir Georges avait poussé *Goliath* sur un petit promontoire où l'herbe était épaisse et le terrain doux; sir Henry avait dirigé *Ajax* sur une partie du rivage chargée de sable. Tous deux voulaient amortir la chute dont ils affrontaient le péril.

Malheureusement, les pieds de *Goliath* rencontrèrent un tronc d'arbre caché dans l'herbe; il buta, tomba sur la tête et se tua roide. Sir Georges roula à vingt pas, un peu étourdi, et se releva.

Ajax s'enfonça dans le sable jusqu'au jarret, trébucha, tomba et se releva. Sir Henry, qui n'avait pas lâché la bride, voulut se remettre en selle; mais il éprouva tout à coup une si violente douleur, qu'il poussa un cri et resta à genoux près du cheval.

Sir Georges accourut.

— Eh bien! qu'avez vous? lui dit-il.

— La jambe est cassée, je crois, répondit sir Henry, toujours à genoux... Je souffre horriblement... Et vous?

— Moi, je n'ai rien... quelques légères contusions çà et là... Mais *Goliath* est mort, et me voilà à pied.

Un éclair de joie passa dans les yeux de sir Henry, et il serra fortement la bride d'*Ajax*.

Sir Georges, qui voyait la pâleur de son rival, se baissa pour le secourir.

Sir Henry le remerria.

— Nous sommes en guerre, dit-il, restons en guerre. Le clocher est là-bas, et nous n'y sommes pas encore, ni vous ni moi. Ce sont trois lieues à faire, faites-les.

— A pied? dit sir Georges.

— A pied, puisque le diable vous a laissé vos jambes; c'est votre droit.

— Mais vous?

— Oh! moi, j'ai mon cheval, et si je puis remonter en selle... prenez garde! ainsi dépêchez... Chacun pour soi et Dieu pour tous!

Sir Georges pensa à miss Arabella, pressa la main de son rival et partit.

Il allait à grands pas, sautant les haies et les fossés, lorsqu'au bout d'une lieue franchie en une demi-heure, il entendit le bruit d'un galop derrière lui. Il se retourna et reconnut sir Henry, qui arrivait sur lui de toute la vitesse d'*Ajax*.

— Je suis perdu! pensa sir Georges.

Il voulut courir, mais *Ajax* l'eut bientôt atteint, et passa devant lui comme une flèche. Sir Henry se tenait d'une main à la selle; il était pâle comme un mort.

Après le départ de sir Georges, sir Henry avait fait des efforts surhumains pour remonter à cheval. Il y avait réussi après de longues tentatives, et s'était élancé vers le but. Quand il y toucha, il roula par terre, évanoui; mais il avait gagné.

Le lendemain, sir Georges partait pour les Grandes-Indes.

Un pari, qui touchait moins au cœur de l'homme, a mis en émoi dernièrement tous les sportsmen du boulevard et du Jockey-club. L'un d'eux, connu par son amour des chevaux, M. de Croix, avait dans son haras de Séquigny un cheval de pur sang d'une force extraordinaire, appelé *Sylvio*. Ce cheval n'avait pas de rival dans l'allure du trot, que son maître affectionnait particulièrement. Peu de rivaux pouvaient suivre, même au galop, ce trot rapide, égal, soutenu.

Le propriétaire de *Sylvio* parie donc qu'il franchirait, attelé, une distance de huit kilomètres en seize minutes. Une somme de trente mille francs fut engagée sur ce pari. M. de Croix avait fait faire pour la course un tilbury à la fois élégant, solide et léger. Il ne pesait pas plus de cent trente-huit kilogrammes, et le poids des harnais ne dépassait pas plus de trois kilogrammes et cinq cents grammes.

M. de Croix monte sur le tilbury; le signal est donné: il part, et *Sylvio* semble avoir des ailes.

Il franchit d'un élan rapide deux côtes et des terrains accidentés. Il arrive à la borne, on croit qu'il a gagné; mais le chronomètre, dans son implacable régularité, a marqué dix-sept minutes dix-sept secondes. *Sylvio* et M. de Croix ont perdu; mais de telles défaites valent une victoire.

On sait qu'en Angleterre, en matière de pari, la lettre fait foi. De l'enceinte des tribunaux cette législation a passé dans l'enceinte des courses, et la France a adopté les mœurs britanniques: ce qui est écrit est écrit.

Deux chevaux sont engagés pour courir un tel jour, à midi. Le jour vient, midi sonne; l'un des chevaux est seul sur le turf; il court au petit galop et gagne. Son concurrent s'est cassé la jambe, la veille; peu importe, le pari tient, la course a lieu, et le propriétaire du cheval blessé paye.

Une anecdote dont les tribunaux anglais ont retenti, et qui a fait beaucoup de bruit dans le sport d'outre-Manche, montrera jusqu'à quel point la loi anglaise protége la lettre contre l'esprit (1).

(1) Cette anecdote a déjà été citée brièvement dans le *Musée*

On sait que les routes des Trois-Royaumes sont quelquefois coupées de barrières pour les péages. Les chevaux payent tant, les piétons tant, les voitures à deux et à quatre roues tant.

Or, un gentilhomme, connu par son excentricité, habitait un château, voisin d'une route fermée par une barrière, et il était fatigué de payer à chaque promenade.

Un jour, il se présente en voiture devant la barrière.. Le gardien l'arrête.

— Que voulez-vous? demande le gentleman.

— Le prix du passage, répond le gardien.

— Je ne dois rien.

— Cependant vous êtes en voiture.

— C'est vrai.

— Alors payez.

— Un instant... Que dit votre règlement? Les voitures à deux roues payeront six pence, les voitures à quatre roues un shelling. Est-ce cela?

— Très-bien.

— Alors regardez ma voiture. Elle a trois roues, je ne dois rien; ouvrez votre barrière.

Le gardien hésita, et, devant l'insistance du gentleman, ouvrit enfin.

La Compagnie fit un procès au propriétaire de la voiture à trois roues, et perdit.

Immédiatement après, elle réforma son règlement, et inscrivit, outre les voitures à deux et à quatre roues, déjà nommées, les voitures à trois roues.

Le lendemain, le gentleman se présenta derechef devant la barrière.

— Ah! milord, cette fois vous payerez, dit le gardien; il y a un article pour vous spécialement... Voyons... Voitures à trois roues, huit pence.

— Je ne dois rien, répondit l'Anglais flegmatiquement.

— Comment rien! et le règlement?

— Laissez là le règlement, et regardez ma voiture.

Le gardien se baissa.

— Combien a-t-elle de roues? reprit le gentleman.

— Cinq! c'est ma foi vrai... cinq roues!

— Oui, mon garçon, cinq roues. Or, comme le règlement ne parle que de voitures à deux, trois ou quatre roues, je ne dois rien. Ouvrez la barrière.

La Compagnie intenta un second procès, où elle fit vainement valoir cette considération, que le gentleman n'avait fait ajouter une roue à sa calèche que pour éluder le règlement. Elle perdit; la lettre de la loi, ne frappant d'une taxe que quatre roues, affranchissait cinq roues.

La Compagnie, cette fois, inscrivit sur son règlement ces mots: *quatre roues et au-dessus.*

Le lendemain, le gentleman arriva devant la barrière à son heure accoutumée. Le gardien l'attendait d'un air goguenard, la main ouverte.

— Voyons, dit le gentleman, laissez là votre main, mon garçon, et ouvrez; je ne dois rien.

— Ah! par exemple! s'écria le gardien; et, comptant sur ses doigts, il ajouta: deux, trois, quatre et au-dessus! quand vous en auriez dix, il faudrait payer.

— Sans doute; mais regardez.

Le gardien regarda sous la caisse de la voiture.

La maudite calèche était suspendue sur un large cylindre, qui remplissait les fonctions de roue, mais de roue unique.

Il se releva stupéfait.

— Vous voyez, mon garçon, il n'y a qu'une roue, une seule roue. Or, votre règlement ne fait pas mention de voitures à une roue; donc je ne dois rien, laissez-moi passer.

Le gardien muet ouvrit la barrière, et le gentleman passa triomphant.

La Compagnie, sans avoir recours cette fois aux tribunaux, modifia de nouveau le règlement, trois fois éludé, et mit en tête : *Les voitures depuis une roue jusqu'à trois...*

— Bien, dit alors le gentleman, à présent je payerai.

On conçoit que dans un pays où la lettre domine avec tant d'autorité, il est bon que les paris soient exécutés à la lettre. En matière de course, on ne reconnaît pas les cas de force majeure. La course décidée, il faut courir ou payer; révolution, ouragan, mort subite, rien n'y fait.

IV. Chevaux illustres. *Éclipse Ier.* Ses débuts, ses vicissitudes, ses victoires et ses propriétaires. *Éclipse II.* Le cheval en actions. *Pantalon.* Le baron de Pierres. *Black-Bess* et le voleur Turpin. Quatre-vingts lieues en onze heures. Sullivan le charmeur. *Darley-Arabian* et *Arabian-Godolphin.* Un paletot de 600,000 francs. Les princes du sport français. M. de Chateauvillard. La partie de billard à cheval. M. Lecoulteux. Un morceau de sucre. Les sports de Longchamps.

Il en est de certains chevaux comme de ces écoliers rétifs qui font le désespoir des classes, et dont les professeurs ne prévoient rien de bon. Ils restent inconnus un long temps et grandissent dans les bas-fonds du turf, entourés du dédain public; puis, tout à coup, ils se révèlent par des qualités supérieures, et laissent loin derrière eux leurs concurrents étonnés.

C'est un peu ce qui est arrivé pour le plus illustre coureur du turf anglais, l'étoile du sport britannique, le vainqueur d'Epsom, d'Ascott, de New-Market, l'héroïque, le fameux *Eclipse.*

A l'âge de deux ans, et las de lui voir porter le nez en terre, avec un cou trop long et un avant-main trop bas, son propriétaire, le duc de Cumberland, dans les écuries duquel il était né, réforma *Éclipse*, qui fut vendu aux enchères publiques, et acquis par un certain Wilderman, marchand de chevaux de Smithfield, qui couvrit l'enchère de cent guinées, mise à prix du poulain.

Eclipse fut conduit dans les campagnes des environs d'Epsom. Non content des défauts physiques que les amateurs lui connaissaient, l'ex-poulain du duc de Cumberland avait encore le caractère le plus fantasque qui se pût voir. Il ne souffrait pas que le cavalier l'approchât, et reginbait comme si quelque démon eût été dans son corps. Mais cette humeur quinteuse avait des entr'actes durant lesquels *Eclipse* faisait à peu près tout ce qu'on voulait, seulement il ne fallait pas s'y fier. Au plus fort de sa douceur apparente il reginbait de plus belle. Et cette méchanceté improvisée cédait un moment après sans cause apparente. *Eclipse* avait le caractère d'une girouette.

M. Wilderman, son acquéreur, ne savait qu'en faire, lorsqu'un jour un certain capitaine du nom de d'O'Kelly, lui proposa de confier *Eclipse* aux soins d'un Irlandais appelé Sullivan, lequel se faisait fort de dompter en peu d'instants le cheval le plus rétif.

Ce Sullivan était alors à la tête des écuries du capitaine O'Kelly.

— Volontiers! s'écria M. Wilderman.

Et il fut entendu que Sullivan se chargerait de l'édu-

des Familles, mais notre collaborateur l'a rajeunie avec trop d'esprit, pour que nous retranchions ce piquant chapitre à sa monographie du sport. (*Note de la rédaction.*)

cation d'*Eclipse* sans rétribution pécuniaire, mais à la condition que le capitaine O'Kelly, qu'une circonstance fortuite avait empêché de devenir maître du cheval, lors de sa vente aux enchères, serait propriétaire, pour moitié, d'*Eclipse*, d'après l'estimation à l'amiable qui en serait faite le jour où il courrait pour la première fois, et quel que fût d'ailleurs le résultat de cette épreuve.

Le marché conclu, Sullivan se chargea d'*Eclipse*, l'assouplit en peu de minutes, et commença l'entraînement du jeune cheval.

Ces épreuves, alors publiques, eurent bientôt porté bien haut la réputation d'*Eclipse*. On faisait partout des récits fabuleux de sa vitesse et de sa force.

Enfin, ce fut à Epsom, le 3 mai 1769, à l'âge de cinq ans, que, monté par Whiting, *Eclipse* parut la première fois, et courut pour le prix des nobles et des gentlemen.

Il courait contre *Gower*, à M. Forteseau, âgé de cinq ans, *Social*, à M. Jerming, *Plume*, à M. Quick, et *Chance*, à M. Castle, tous âgés de six ans. La distance était de quatre milles, en partie liée.

Eclipse gagna, et gagna si bien qu'aucun de ses adversaires ne fut placé. En langage de turf *Gower*, *Social*, *Plume* et *Chance* avaient été distancés.

— A présent, dit le capitaine O'Kelly au marchand Wilderman, à quelle somme estimez-vous *Eclipse* ?

Wilderman réfléchit un instant.

Un parieur anglais. Dessin de Henri Monnier.

— Je crois bien qu'il vaut neuf cent trente-cinq livres sterling, répondit-il.

Cela faisait vingt-trois mille quatre cents francs de notre monnaie.

Le capitaine fouilla dans sa poche, et en tira quatre cent soixante-sept livres et dix pence, qu'il compta à M. Wilderman, lequel présenta le capitaine à l'assemblée en qualité de copropriétaire d'*Eclipse*.

Dans la même année, *Eclipse* courut huit fois et remporta huit fois la victoire, dont cinq fois le prix du roi. On pariait déjà pour lui dans la proportion de dix contre un.

Dès le printemps de 1770 il paraît à New-Market pour disputer le prix du roi. Mais, avant cette grande journée qui ouvrait la saison des courses, *Eclipse* lutte contre *Bucephalus*, à M. Wersthworth, qui passait pour n'avoir jamais eu de rival.

Cette fois, M. Wilderman sortit de ses habitudes exclusives de marchand, et engagea quatre cent cinquante guinées sur *Eclipse*. Quant au capitaine, il ne marchandait pas ses paris, et acceptait tous les enjeux dans la proportion de quinze contre un.

Eclipse battit radicalement *Bucephalus*.

La victoire fut si complète que la colère succéda à

l'étonnement. Les vaincus, c'est-à-dire les perdants, pensèrent à se débarrasser d'*Eclipse*. M. Wilderman eut peur, et offrit au capitaine O'Kelly de lui céder sa part de propriété.

— Avec plaisir, répondit le capitaine; je vous en offre quatorze cents livres, — trente cinq mille francs.

Le marchand en demanda quinze cents.

Alors le capitaine, fidèle à ses habitudes de parieur, tira de sa poche trois banknotes d'une valeur de mille livres chacune; après quoi, mettant deux de ces billets dans une poche et le troisième dans une autre :

— Choisissez! dit-il au marchand.

C'étaient cinquante mille francs s'il choisissait bien; vingt cinq mille s'il choisissait mal.

— Topo! dit le marchand.

Il mit son doigt sur l'une des poches.

Le capitaine en tira un billet de mille livres et quelques souverains d'or.

— Tout ce qui est dans la poche est à moi, dit le marchand.

Et il prit aussi les pièces d'or.

Devenu la propriété exclusive du capitaine, *Eclipse*

Les *gentlemen rider's*. Les obstacles franchis. Dessin de J.-A. Beaucé.

gagna, pendant cette même campagne de 1770, tous les prix du roi, à Guildford, à Nottingham, à Yorck, à Lincoln, à Epsom. Aux courses du printemps, on pariait en sa faveur dans la proportion de trente contre un; aux courses d'automne, dans celle de soixante-dix. On voit que la réputation d'*Eclipse* suivait une progression ascendante.

A cette même époque, un gentleman, fort connu par sa passion pour les chevaux, offrit au capitaine O'Kelly un pari que, dans son engouement pour *Eclipse*, celui-ci n'hésita pas à accepter.

Il fut convenu qu'une distance de trente-six milles, douze lieues, serait parcourue par *Eclipse* en une heure et demie, luttant contre quatre chevaux réputés pour leur vitesse, et disposés en relais de trois lieues en trois lieues.

Une grande plaine, voisine d'Epsom, fut choisie pour le terrain de la lutte. Les quatre chevaux désignés pour courir contre *Eclipse* s'appelaient *Arlequin*, *Tamerlan*, *Fox* et *Romulus*. Une somme de quatre mille livres était engagée sur ce pari. Il fallait, pour que la victoire profitât à *Eclipse*, qu'il distançât chacun de ses adversaires d'un

demi-mille; si bien qu'il y eût deux milles au moins entre le dernier adversaire et lui.

Une foule considérable assista au départ d'*Eclipse* et d'*Arlequin*. Le point d'arrivée était le même que le point de départ, le champ de course traçant une immense ellipse.

Quand *Eclipse* approcha du but, après avoir fourni sa longue et brillante carrière, le jockey, par un sentiment de coquetterie, mit le cheval au galop de chasse. Trois milles le séparaient de *Romulus*, le dernier de ses adversaires, et il s'en fallait de dix minutes que le temps assigné pour la course fût écoulé.

Cette fois, la sourde conspiration qui menaçait *Eclipse* jura sa perte.

Eclipse venait de gagner le prix du roi, le 4 octobre 1770, lorsque lord Grosvenor en offrit onze mille guinées, trois cent mille francs, à son propriétaire.

Le capitaine O'Kelly en demanda cinq cent mille francs une fois payés, une rente viagère de sept mille cinq cents francs, et trois poulinières pur sang.

Lord Grosvenor trouva que c'était un peu cher, et se retira.

Mais les menaces devinrent si fréquentes que le capitaine renonça à faire courir *Eclipse*, qu'une balle pouvait tuer à tout instant, et le voua à la reproduction, en 1771.

Tout changea d'aspect alors, et la plus vive sympathie succéda à la haine la plus profonde. C'était, parmi les sportsmen et les éleveurs, à qui présenterait les plus belles poulinières de ses écuries au vainqueur de toutes les courses.

Un calcul assez curieux constate que, dans l'espace de trente ans, la descendance d'*Eclipse* n'a pas moins remporté de trois cent quarante-quatre prix.

Eclipse mourut à Whitchurch, dans le comté d'Hertford, résidence du capitaine O'Kelly, dans sa vingt-sixième année.

On fit l'autopsie d'*Eclipse*. On remarqua que son cœur pesait treize livres, et que ses os avaient la dureté de l'acier.

Eclipse, que jamais l'éperon ni la cravache n'avaient touché, était né le 5 avril 1764 de *Spiletta* et de *Marska*. Sa mère *Spiletta* descendait de *Godolphin*, par *Regulus*, et son père, *Marska*, de *Darley arabian*, par *Barlett's childers* et *Squirt*.

Son nom venait d'une fameuse éclipse de soleil, qui avait marqué le jour de sa naissance.

Un autre cheval du même nom a été, ces temps derniers, l'orgueil et la joie des sportsmen américains. Le nom porte bonheur.

Mais d'abord constatons que la race américaine, issue du sang anglais, allié, dans les comtés du sud, au sang andalous, et dans les comtés du nord au sang breton, donne des produits remarquables. Les courses sont organisées dans le Michigan et la Pensylvanie, à New-York et à Philadelphie, comme à Londres et à Paris. Les paris s'y font dans des proportions colossales, et le même luxe entoure ces fêtes hippiques. La race américaine, à laquelle des éleveurs intelligents prodiguent tous leurs soins, est célèbre par la spécialité des trotteurs. Le trotteur américain rivalise avec le trotteur frison, qui était réputé sans égal en Europe.

Qui n'a vu aux Champs-Elysées ces légères voitures qu'emporte au grand trot un cheval aux allures rapides. Les roues sont comme des jones courbés en cercle; les brancards ont la ténuité du roseau; le siége mince, étroit, élevé, domine le cheval; le harnais semble tissu de fils, les rênes sont pareilles à des cordons de soie. Au signal du maître, le cheval part; il dévore l'arène; ses pieds frappent le sol à coups pressés, il fuit et disparaît. Voilà l'équipage américain, l'équipage de lutte au trot.

L'homonyme américain du fameux cheval anglais, *Eclipse*, deuxième du nom, a eu la destinée d'un chemin de fer. Il a été mis en actions. Le premier maître qui l'eut en sa possession, alors qu'il n'était encore que poulain, le vendit mille dollars. A la suite de premiers essais, c'est-à-dire de premières victoires, un sportman l'acheta au prix de dix mille dollars (cinquante mille francs). Mais *Eclipse* marchait, ou, pour mieux dire, courait de triomphe en triomphe. Il fut vendu tour à tour vingt mille, trente mille, cinquante mille dollars, c'est-à-dire cent mille, cent cinquante mille, deux cent cinquante mille francs. *Eclipse* gagnait toujours. Ce fut alors que son propriétaire eut la pensée de le mettre en actions, au capital de cent vingt mille dollars, six cent mille francs, divisés en cent vingt actions de mille dollars. Les actions, dès le jour de l'émission, furent souscrites et enlevées avec primes.

Eclipse fit voir qu'il méritait cet empressement et cette faveur. Dès la première année, il gagna plus de cinq cent mille francs de prix; en dix-huit mois, le capital était plus que triplé.

Nous parlions tout à l'heure du hasard qui a parfois marqué la destinée des chevaux. *Eclipse*, dédaigné dans son jeune âge, en est le plus célèbre exemple. Un autre cheval, moins fameux, a eu une destinée non moins bizarre dans ses résultats.

Pantalon appartenait dans l'origine à M. le colonel Thorn, qui l'avait cédé à l'une de ses filles dès sa naissance. Mais le poulain en grandissant parut si médiocre au colonel, qu'il le vendit aux enchères. Un sportman distingué, M. de Pierres, jugea autrement que le colonel, et acheta *Pantalon*.

Un an ou dix-huit mois après, M. Thorn n'entendait plus parler que des victoires de *Pantalon*, devenu l'un des plus célèbres sauteurs de France. Il le vit courir et voulut le racheter. Mais M. de Pierres fut inflexible. Aucune offre ne put le séduire. M. de Pierres aimait *Pantalon*, et ne voulut pas s'en défaire. Cependant Mlle Thorn, que son père avait privée de *Pantalon* sans son consentement, se plaignait toujours et regrettait *Pantalon*.

Et un jour vint où M. le baron de Pierres épousa Mlle Thorn.

Les grands exemples de force et de vitesse donnés par *Eclipse* ont été égalés sinon surpassés par un fameux cheval, dont les annales de la police anglaise ont gardé le souvenir. Ce cheval, l'unique dans son genre, et qui, nous le croyons, ne figura jamais dans les courses officielles où lutte l'aristocratie de la race chevaline, appartenait à un célèbre voleur, du nom de Turpin, et s'appelait *Black-Bess*. C'était — le nom le dit — une jument noire, d'un courage et d'une rapidité à toute épreuve. Jamais, si ce n'est le jour de sa mort, elle ne fut touchée par la cravache ou l'éperon.

Bien souvent, poursuivi pour des vols qu'il commettait un peu partout, Turpin put, grâce à la vitesse fabuleuse de *Black-Bess*, invoquer en sa faveur un alibi qui le sauvait. Comment supposer que l'auteur d'un délit commis à Londres, à sept heures du matin, par exemple, pût se trouver à midi à trente-cinq ou trente-six lieues de la capitale, buvant un pot de bière dans une taverne?

Black-Bess avait la singulière propriété de prévenir son maître par des hennissements, lorsqu'elle était poursuivie par des cavaliers.

Il pressait alors son allure et disparaissait bientôt.

On raconte qu'un jour, étant dans une auberge sur la route de Londres à Canterbury, Turpin entendit parler d'une somme d'argent, qui avait été déposée dans un cabinet secret d'un château situé à treize lieues du point où il se trouvait. Turpin laissa là son verre de wiski, descendit silencieusement dans l'écurie, emmaillotta les pieds de *Black-Bess*, la conduisit par la bride hors de l'auberge, sauta dessus et partit à fond de train pour le château, après avoir eu la précaution de causer tout d'abord avec quelques valets et un marchand forain qui soupait dans la salle commune.

Il était alors dix heures du soir. A deux heures du matin, on réveillait Turpin qui dormait dans son lit, et il donnait ordre qu'on sellât *Black-Bess*. Il avait forcé le cabinet et pris l'argent.

Black-Bess avait fait les vingt-six lieues en moins de trois heures et demie.

Black-Bess mourut sur le champ de bataille, en fuyant devant une escouade de policemen. Turpin, surpris dans une taverne où il mangeait un morceau à la hâte, n'eut que le temps de sauter sur sa jument, déjà éprouvée la veille par une longue course. Les agents s'élancèrent à sa poursuite, changeant de chevaux à chaque poste, à chaque relais. Turpin se rendait à Yorck, où une affaire importante réclamait sa présence. Aux premières lueurs du jour, il vit les clochers de la ville. Mais *Black-Bess* trébucha devant un mur qu'il fallait franchir, puis tomba pour ne plus se relever.

Elle avait fait, en onze heures, un peu plus de quatre-vingts lieues.

Ajoutons que son maître, Turpin, était un homme puissant et de grande taille.

Comme *Eclipse*, *Black-Bess* avait le train de devant un peu près de terre.

Turpin, privé de sa compagne, ne tarda pas à être pris et fut pendu.

Si, dans son espèce, Turpin fut l'un des hommes les plus fameux de l'Angleterre, Sullivan n'eut pas moins de réputation, mais dans une autre carrière. Si Turpin utilisait ses connaissances spéciales dans le choix et l'achat des chevaux propres à sa coupable industrie, Sullivan exerçait les siennes sur les animaux réputés indomptables.

Il n'en est pas un, pour si vicieux qu'il fût, qu'il n'ait rendu souple et docile à tous les exercices. Des milliers de témoins ont constaté le fait qui est aujourd'hui classé dans les annales du sport anglais : Sullivan s'enfermait seul avec le cheval qu'il était chargé de soumettre, et, au bout d'une demi-heure, une heure au plus, la porte de l'écurie ouverte laissait voir le cheval couché par terre à côté de Sullivan, comme on voit de nos jours des tigres et des lions auprès de Van Amburg et de Carter. Le cheval était vaincu.

Aucune somme n'a pu déterminer Sullivan à céder son secret. Il s'amusait à faire croire que certaines paroles magiques, prononcées dans l'oreille de l'animal, opéraient le miracle ; d'où lui venait le surnom populaire de Sullivan *le charmeur*.

Sullivan refusa toujours d'aller à l'étranger, et mourut en 1810. Son fils, qui lui succéda, dut renoncer bientôt à la profession de *charmeur*. Là où son père réussissait toujours, il échouait le plus souvent.

La race des chevaux pur sang anglais descend presque tout entière, les plus illustres du moins, de *Darley-Arabian* et d'*Arabian-Godolphin*.

Le premier de ces pères de la grande race des chevaux de course était né à Palmyre, dans le désert, et fut amené en Angleterre par M. Darley, agent du gouvernement britannique à Alep. *Darley-Arabian* ne courut jamais; sa première apparition sur le turf ayant été signalée par une révolution qui remplaça sur le trône d'Angleterre la famille des Stuarts par la maison de Hanovre. Parmi ses produits les plus renommés, on cite *Almanzor*, *Cupid*, *Dædalus*, *Aleppo*, et le plus célèbre de tous *Flying-Childers* qui, dit-on, franchissait quatre milles en quatre minutes; vitesse inouïe qui n'a été égalée que par *Eclipse*.

Godolphin-Arabian parut vingt ans après. Selon toute apparence, il faisait partie de huit chevaux barbes envoyés en cadeau au roi de France par le bey de Tunis. Un Anglais, M. Coke, le trouva attelé à une charrette, l'acheta, et le revendit à un tavernier, M. Roggers Williams, qui, mécontent de sa nature fougueuse, le céda à lord Godolphin.

Le premier-né de *Godolphin-Arabian* s'appelait *Lath*. Après lui vinrent *Regulus*, *Balzam*, *Sultan*, *Hag*, *Tamerlan* et une foule d'autres qui furent vainqueurs sur tous les hippodromes des Trois-Royaumes.

Eclipse descendait, par sa mère *Spileta*, de *Godolphin*, et de *Darley*, par son père *Marska*.

Nous avons parlé plus haut des nombreux paris qui s'engageaient sur les chevaux de course : paris bien plus considérables en Angleterre qu'en France, où ils sont toujours simples et faciles pour tous; tandis que de l'autre côté du détroit ils exigent une science spéciale, tant ils sont compliqués. Les réunions auxquelles donnent lieu les courses annuelles ne sont pas seulement marquées par des paris; le jeu y tient sa place, et, parmi ces jeux, le lansquenet et le baccarat surtout.

On jouait beaucoup à Chantilly, dont chaque hôtel était envahi par une jeunesse avide de distractions. Aux émotions des paris succédaient les émotions des cartes. On perdait et l'on gagnait des sommes fabuleuses.

Qui ne se rappelle l'histoire de ce paletot qui, joué au baccarat, finit par coûter à son acquéreur la somme énorme de cinq ou six cent mille francs?

C'était un paletot d'origine anglaise. Il valait bien trois livres sterling.

— Je vous l'achète, dit un amateur à son propriétaire.

— Ma foi non, il n'est pas à vendre.

— Bah! vous me feriez plaisir; il me plaît fort.

— Non, vraiment. Mais, puisque vous y tenez, je vous le joue.

— C'est dit, voilà mon enjeu... trois livres.

L'amateur perdit et redoubla ; il perdit encore ; il poursuivit et perdit toujours.

Il arriva de perte en perte, et toujours en jouant quitte ou double, à perdre plus de cent mille écus. Il joua une dernière fois et perdit encore.

Des amis communs intervinrent. On leur soumit le coup, qu'avec une bonne grâce de gentilhomme, le propriétaire du paletot ne voulait pas accepter. Le jury mit de côté une somme provisoire de vingt-cinq mille francs qui resta acquise au gagnant, et on poussa la partie jusqu'à extinction de la dette.

Il serait facile de multiplier ces traits qui peignent, sous un de leurs côtés les plus tristes, les mœurs contemporaines où le jeu a une si large part, soit qu'on en poursuive les chances à la Bourse, soit autour d'un tapis vert. Mais on a pu remarquer que, depuis la Révolution de février, le jeu tenait moins de place dans les assemblées du sport.

Une des choses qui, malgré les louables efforts du gouvernement et l'appui des Conseils généraux de quelques départements, s'opposera toujours à la magnificence et à l'extension du sport en France, c'est, il faut le dire, le petit nombre de grandes fortunes. L'élève du cheval de course coûte horriblement cher, et demande d'énormes capitaux. Or, nos millionnaires sont millionnaires par le droit du travail, et non par le droit du sang. Le plus souvent, les richesses sont le fruit du temps et de mille efforts continus qui ne permettent ni les dépenses ni les loisirs exigés par le sport. De là le petit nombre de personnes qui, pour nous servir de l'expression consacrée, font courir en France.

A présent que M. de Cambise, qui représentait M. le duc d'Orléans, M. Achille Fould, M. de Rotschild, M. de Rieussec, M. de Normandie, M. Charles Laffitte, M. de Vaublanc, M. de Pontalba, M. Riccardo, M. de Morny, M. le prince de Beauveau, lord Seymour, ne font plus courir, les sportsmen les plus en renom sont MM. Alexandre Aumont, Coatandon, Auguste Lupin, de Monnecove, de Montécot, Delamarre, de Talon, de Pierres, écuyer de S. M. l'empereur, Fasquel, Moselmann, le comte d'Hédouville, Mackensie-Grive, que nous rappelons le dernier, et qui pourrait être le premier. Il nous faut nommer encore M. le vicomte Perrégaux, M. le marquis de Croix, M. de Tournon, M. Edmond de Lamotte, M. le baron de la Rochette, M. de Reizet, enfin M. le comte de Chateauvillard et M. le baron Lecoulteux, le plus téméraire des sportsmen français.

Un jour, M. de Chateauvillard passait à cheval sur le boulevard, devant le Jockei-club. Il voit sur le balcon quelques-uns de ses amis qui le saluent.

— Et mon adversaire ? demande M. de Chateauvillard, en désignant un excellent joueur de billard auquel il avait gagné une partie la veille.

— Il est là, et il serait fort désireux d'avoir sa revanche.

— Volontiers.

M. de Chateauvillard était seul ; il cherche de l'œil quelqu'un qui puisse lui tenir son cheval. Personne n'était là ; pas un commissionnaire, pas même un gamin.

— Eh bien ! montez à cheval ! lui crie-t-on en riant.

— Qu'à cela ne tienne ! répond l'intrépide cavalier.

Et voilà M. de Chateauvillard qui pousse son cheval et le fait bravement monter l'escalier.

On se presse pour le voir et on applaudit. Mais ce n'est pas tout encore.

— Place, messieurs ! dit M. de Chateauvillard à ses amis rangés sur le palier.

Et passant la porte du club, il entre gaiement dans la salle du billard, où son adversaire l'attendait, la queue en main.

— Si vous le permettez, mon cher, reprend M. de Chateauvillard, je jouerai à cheval... cela m'évitera la peine de descendre.

— Soit ! répond le rival, qui trouve la proposition originale.

M. de Chateauvillard prend une queue et gouverne si bien son cheval que, sans quitter l'étrier, il joue et gagne la partie.

Le dernier carambolage achevé, le cavalier tourne bride, et, avec la même audace et le même bonheur, reprend le chemin qu'il avait parcouru. Au lieu de monter, cette fois il descend, chose plus difficile ; et, cinq minutes après, il poursuivait sa promenade sur le boulevard.

Le trait est hardi et témoigne d'une grande habileté ; il appartenait à M. Lecoulteux de l'égaler, sinon de le surpasser.

Il passait donc, un soir d'été, dans la grande rue d'Enghien, monté sur un joli cheval, dont il avait pu maintes fois apprécier le feu et la légèreté.

Une voix amie l'appelle et il aperçoit, à la fenêtre d'un rez-de-chaussée séparé de la rue par une plate-bande de gazon que ferme une grille en fer, une jeune dame qui le salue, et voilà la conversation qui s'engage.

— Que vous avez là un joli cheval!

— Très-joli et très-bon.

— Aime-t-il le sucre ?

— Beaucoup... Il est gourmand comme une chatte.

— Attendez, alors, que je lui en donne.

— Vous déranger pour lui !... allons donc ! mon cheval est trop poli pour le supporter.

— Que voulez-vous faire ?

— Obéir à son instinct, qui le pousse à vous rendre visite.

Et M. Lecoulteux fait grimper lestement les marches du perron à sa monture, et entre chez la dame, qui le regarde tout effarée. Cependant elle se rassure et offre du sucre au cheval, qui le croque à belles dents.

— A présent, madame, il faut partir ; nous ne faisons jamais de longue visite.

Il regarde la fenêtre ouverte, prend bien ses mesures de l'œil, serre les flancs du cheval, lui rend la main, part comme un trait et passe par-dessus la plate-bande et la grille en fer d'un seul bond.

Après quoi, il s'éloigne au galop.

Une société s'est fondée, qui va donner aux fêtes du sport un plus vif éclat, en leur offrant près de Paris un magnifique terrain de courses propre à tous les exercices hippiques.

Ce terrain, situé à un quart d'heure du boulevard des Italiens, entre le bois de Boulogne, la Seine, les ruines de l'abbaye de Longchamps et le village de Saint-James, présente un emplacement plus beau, plus vaste, plus commode que les fameux champs de courses d'Epsom, de New-Markett, d'Ascott, de Doncaster, de Chantilly, de Satory.

C'est là, sur une arène dont le gazon ferme, doux, élastique, offre un terrain sûr aux pieds des chevaux, que les premiers coureurs de France seront appelés à lutter. Les tribunes, bâties sur un large plan et sur les fondations les plus solides, peuvent contenir plus de six mille personnes commodément assises à l'ombre ; cent mille prendront place autour de l'enceinte.

M. le comte de X..., fondateur des courses de Dieppe et créateur du beau turf de Mérignac, près de Bordeaux, a pris la direction de la partie hippique, et voici que, dès l'ouverture des *sports de Longchamps*, *Franc-Picard* et *Bedford* ont couru. C'est un élan nouveau imprimé aux courses, et, à ce titre-là, nous souhaitons vogue et prospérité aux *sports de Longchamps*.

Si, maintenant, bien des traits, bien des figures, bien des excentricités nous ont échappé, dans cette rapide étude prise en courant, c'est que le sujet est vaste, qu'il tient à la fois à l'écurie et au boudoir, à l'antichambre et au salon, aux mœurs qui durent et aux caprices qui passent. Nous avons pris au vol, en effleurant la surface, heureux si ce travail, fait au galop, donne une idée de ce monde nouveau des sport et des sportsmen que la France emprunte à l'Angleterre.

AMÉDÉE ACHARD.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

Le mois de juin. Concert champêtre. Tableau de Watteau.

AVÉNEMENT DE L'ÉTÉ.

Enfin l'été a remplacé l'hiver, qui avait supprimé le printemps. L'année de grâce 1853 a fait de la sorte l'économie d'une saison. Les temps et les températures sont bouleversés, disent nos grands-pères. Cela est vrai depuis deux ou trois ans ; mais nous croyons que cela est souvent arrivé depuis plusieurs siècles. Sous le règne de Louis XIV, on a promené dans Paris la châsse de sainte Geneviève, pour demander au ciel de la chaleur en juin. Plus tard, lorsque Watteau exécuta le tableau printanier, gravé ci-dessus, pourquoi l'intitula-t-il : *le Mois de juin*; *concert champêtre ?* C'est qu'apparemment le printemps de cette année-là avait manqué à l'appel en mars, en avril et en mai, et ne s'était montré que sous le signe retardataire de l'Écrevisse, comme il l'a fait en 1853. La toile de Watteau n'en est pas moins jolie, et le soleil n'en est que plus chaud, à l'heure où nous écri-

vons ces lignes. Puisse-t-il accorder six mois ses rayons d'or aux moissons, aux vignes, aux plantes malades, aux soldats d'Orient, et à cet autre concert, nullement champêtre, qui vient de s'ouvrir à Paris, et qui sera le concert universel de l'industrie et des arts!

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

La partie industrielle achevant encore de s'organiser, la partie artistique a, la première, absorbé l'attention des curieux.

Le bâtiment élevé pour l'exposition de la peinture et de la sculpture, à l'extrémité de l'allée des Veuves, sur les dessins de M. Lefuel, architecte du Louvre, est bien un palais, et un vrai palais des beaux-arts. Ils ne pourront plus se plaindre, cette fois-ci, avoue la critique, que l'on ait claquemuré leurs œuvres dans des galeries obscures, dans des corridors et des chambres noires : le palais est éclairé par en haut, et l'habile architecte a si bien pris ses mesures, que la lumière entre dans ces vastes galeries circulaires comme dans une place publique. Il y a, au centre, un salon à pans coupés, d'une grandeur et d'une hauteur prodigieuses. C'est peut-être la plus vaste salle qui existe au monde; on pourrait y exposer sans difficulté des béhémots, des mastodontes, une statue cyclopéenne taillée dans le mont Athos. Les plus grandes toiles s'y étalent aussi à l'aise que les tableaux de chevalet dans les salons ordinaires.

Mais procédons par ordre, et reprenons notre guide du mois dernier, dans ce labyrinthe de richesses cosmopolites. — La première salle nous offre les tableaux envoyés par le Mexique, le Pérou, le Danemark, la Suède, la Norwége et la Suisse. On entre ensuite dans le premier salon, qui est consacré à l'exposition prussienne. Au milieu se dresse l'immense statue équestre de M. Kiss, représentant *saint Georges terrassant le Démon*. La salle qui suit est occupée par la peinture espagnole, qui a envoyé un assez grand nombre de courses de taureaux et de scènes nationales. — A la première vue, dit M. Texier, on ne peut se dissimuler qu'on était en droit de mieux attendre de la patrie des vieux maîtres. On remarque pourtant quelques tableaux assez vigoureusement brossés, entre autres, une toile qui représente une *Foire à Séville*, de M. Manuel Guzman de Rodriguez. L'exposition anglaise, qui occupe les trois quarts de la grande galerie de droite, excite le plus vif intérêt. Elle est, avec l'exposition flamande, bien supérieure à toutes les autres expositions étrangères. Landseer, si célèbre au delà de la Manche, et que la gravure a popularisé chez nous, a envoyé neuf tableaux, parmi lesquels deux surtout ont le privilége d'attirer la foule; ce sont : *les Chiens au coin du feu* et *Jack en faction*. —

L'aristarque dont nous citons les avis aime beaucoup moins la petite toile des *Singes brésiliens*, qui appartient à S. M. la reine Victoria, et qui passe, en Angleterre, pour le chef-d'œuvre du maître. — Tout le monde vient aussi admirer les huit diamants dont se compose l'écrin de M. Mulready. Il est impossible de voir une toile plus lumineuse et d'un plus vigoureux dessin que celle qui représente ce garçon qui bat son camarade, et qui a pour titre : *le Loup et l'Agneau*. On remarque aussi un joli tableau d'une coquetterie charmante : *l'Oncle Tobie et la veuve Wadman*, de M. Leslie, et quatre toiles du peintre qui a hérité du talent de l'illustre Martin : je veux parler de M. Robertz. *L'Intérieur de l'église de Saint-Etienne de Vienne* est une œuvre splendide. N'allons pas oublier, dans cette course aux chefs-d'œuvre, *le Jeu du ballon*, de Webster, ainsi qu'une marine de Danby, *le Canon du soir*. Presque au fond de la galerie est un magistral portrait, qui représente lord John Russell. L'auteur, M. Grant, a également exposé une autre toile du plus haut mérite, *le Rendez-vous de chasse d'Ascott*, qui appartient au comte de Chesterfield, un nom qui rappelle un des hommes les plus aimables, les plus élégants et les plus vraiment littéraires du dix-huitième siècle. *Le Jugement de lord William Russell*, de sir Georges Hayter, attire également l'attention. A côté de ces remarquables tableaux, il en est malheureusement quelques-uns qui auraient peut-être bien fait de ne pas franchir la Manche; de ce nombre, *la Lecture du roman dans un coupé*, et *une Loge au théâtre de Sa Majesté*, deux caricatures en retard, dont l'auteur est M. Hannah. J'en dirai autant de l'*Ophélia* de M. Millais, et des *Moutons égarés*, de M. Hunt. Cette sorte de peinture à la fois cotonneuse et crue, assez estimée, à ce qu'il semble, en Angleterre, obtiendra ici un succès de fou rire. Telle qu'elle est cependant, et autant qu'il nous a été permis d'en juger à une première visite, cette exposition anglaise est très-remarquable, et fera le plus grand honneur à nos voisins.

Passons maintenant, avec notre cicerone, de l'Angleterre à la Flandre et à l'Allemagne. — C'est dans un des salons de gauche que resplendit dans tout son éclat l'exposition belge. C'est le salon des intérieurs souriants, des scènes charmantes, des toiles lumineuses. Cette *Jeune fille qui se mire dans une glace* est une des grandes admirations de la foule; on se presse devant cette tête ravissante, devant cette opulente chevelure, devant toutes les grâces de ce savant pinceau, comme on se presse devant les tableaux de Meissonnier. L'auteur de ce bijou, M. Florent Willems, a envoyé deux ou trois autres toiles, qui se recommandent par les plus aimables qualités. Le public n'est pas moins charmé devant les belles créations de M. Stevens et de M. Leys, deux maîtres qui connaissent tous les secrets de leur art. Voilà les Belges mieux placés que jamais dans l'estime des connaisseurs : ils continuent les vieilles traditions nationales, et ils ne semblent pas disposés à laisser choir la couronne que leur ont léguée leurs glorieux prédécesseurs, ces illustres Flamands, qui occupent une si large place dans l'histoire de l'art. —

Je voudrais être pour un instant Italien, Anglais ou Allemand, conclut M. Texier, afin de pouvoir parler sans restrictions de l'exposition française, car je sens combien on a mauvaise grâce, lorsqu'il s'agit d'une lutte entre plusieurs nations, à venir proclamer la supériorité de son pays et à lui adjuger le prix du concours. Cependant il est difficile, même après une seule visite au Palais des beaux-arts, de n'être pas fermement convaincu que l'école française n'a rien à redouter de la concurrence. Il suffit de voir les quarante toiles de Decamps, un véritable feu d'artifice de couleur; les tableaux d'Eugène Delacroix, *l'Entrée des Francs à Constantinople*, *la Justice de Trajan*, *les Femmes d'Alger*, *la Bataille de Nancy*, *les Dernières paroles de Marc-Antoine*, *les Adieux de Roméo et Juliette*, la *Médée*, etc.; les paysages de Théodore Rousseau, les œuvres de Meissonnier, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer, pour n'avoir aucun doute à cet égard. Horace Vernet occupe à gauche, à lui seul, une salle où l'on revoit tous les tableaux qui l'ont conduit à grandes guides sur le chemin de la renommée. A droite, M. Ingres s'est aussi réservé une salle dans laquelle on peut contempler *l'Apothéose d'Homère*, *le Vœu de*

Louis XIII, le Martyre de saint Symphorien, l'Apothéose de Napoléon, l'Odalisque, et vingt autres tableaux qui composent son œuvre complète. Dans le grand salon, *les Romains de la décadence*, de M. Couture, font face à une *Bataille de la Moskowa*, de M. Yvon. *L'Appel des victimes de la terreur*, de M. Muller, a pour pendant une très-vaste et très belle toile de M. Jérôme, *le Monde ancien et le Monde nouveau;* la figure d'Auguste est superbe, et les personnages consulaires qui l'entourent sont groupés avec une merveilleuse habileté. —

M. Muller a exposé aussi un ouvrage nouveau, un immense travail, dont le succès est déjà populaire, et qui forme le dernier chant de l'épopée de la vieille garde impériale. — Le temps des victoires est passé. Tous ces hommes de fer qui ont traversé l'Europe au pas de charge rentrent dans Paris en 1814. Rien ne distingue plus l'officier du soldat. Les souffrances de la rude campagne de Moscou, les combats livrés pour se frayer un chemin à travers les armées ennemies, ont transformé en haillons les brillants uniformes, mais la fortune contraire n'a pu altérer l'implacable sérénité de ces mâles visages, et l'on comprend avec quelle martiale ardeur tous ces vieux soldats brandiront leurs tronçons de sabre pour aller mourir à Waterloo; l'artiste a groupé les personnages avec une remarquable habileté. Placer deux cents figures sur le même plan et éviter la monotonie, là était le difficile. Tous ces soldats sont vivants, tous semblent animés de la même pensée et du même enthousiasme réfléchi, et cependant chacun a sa physionomie particulière. On pourrait peut-être signaler dans le tableau de M. Muller quelques critiques de détail. L'épisode du vieux soldat dont une jeune fille panse la blessure rouverte par la fatigue de la marche ne nous semble pas heureux; il y a dans la pose de cet homme quelque chose d'un peu mélodramatique, mais telle qu'elle est, cette gigantesque toile est remarquable d'entrain, de mouvement et de vigueur, et *les Débris de la garde impériale* nous ont même paru supérieurs aux tableaux précédents de l'artiste.—

En sortant de l'exposition des beaux-arts, — où nous reviendrons plus d'une fois, — on est frappé de la métamorphose qui s'est opérée dans les environs, depuis quelques semaines seulement. Il y avait encore au bout de l'avenue Montaigne quelques terrains en friche; les propriétaires ont improvisé sur ces terrains une ville de planches. Ce ne sont que restaurants, boutiques, comptoirs et baraques toutes neuves. La spéculation poursuit son steeple-chase, et les restaurants surtout continuent à se multiplier d'un bout de Paris à l'autre. En voici un nouveau signalé par notre confrère, et qui s'élève en plein boulevard des Italiens. Au rez-de-chaussée, on mangera debout; au premier étage, on pourra déjeuner et dîner assis au milieu des salons dorés et décorés comme l'on décore aujourd'hui ces sortes d'établissements. Un des salons de ce *buffet* se distingue par une innovation: il a des *boxes*. En Angleterre, la *boxe* est le compartiment dans lequel on place les chevaux dans les écuries et les convives dans les tavernes. Les tavernes n'ayant pas de cabinets ont des *boxes*; les boxes des tavernes anglaises sont bien moins riches, bien moins belles, bien moins élégantes que les boxes des écuries. Certains *sportmen* ont des boxes en bois de palissandre, en bois sculpté, en bois de rose, de sorte qu'en voyant tous ces pur-sang si splendidement logés, l'étranger peut se demander s'ils ne sont pas les arrière-neveux de ce cheval *Incitatus*, dont le magnifique empereur Caligula voulait faire un consul.—

ANECDOTE DE LONGCHAMP.

En fait de chevaux, voici une anecdote des derniers sports de Longchamp, que M. Amédée Achard aurait pu joindre au spirituel article que vous venez de lire. Il la racontait hier dans ses *Lettres parisiennes*, et son histoire des *sportsmen* exige ici ce petit complément.

— Une historiette qui a un cheval pour prolonge, et qui pourrait avoir un procès pour dénoûment, égaye depuis quelques jours les conversations des habitués du turf.

Le cheval habitait les écuries de M. Latry. Un monsieur se présente un matin et le loue pour une promenade.

On selle le cheval et le monsieur part.

Trottant par-ci, galopant par-là, il arrive au bois de Boulogne, et du bois de Boulogne à la plaine de Longchamp.

Quelques sportsmen étaient là, entraînant des chevaux de sang. L'un d'entre eux a l'idée d'organiser une poule d'essai; dix ou douze concurrents souscrivent; le monsieur regarde son locati, s'avance et se mêle à la troupe.

— Qui sait! dit-il.

Le signal est donné; les chevaux s'élancent, et le locati, déployant des ressources inconnues, gagne le prix.

Le monsieur prend le produit de la poule et s'en va.

Deux jours après, il retourne chez M. Latry et demande le même cheval à louer. On le lui donne et il s'éloigne.

Il savait le chemin de Longchamp, et il y retourne.

Les mêmes jeunes gens et les mêmes chevaux s'essayaient sur le gazon. D'autres viennent encore, et une nouvelle poule est organisée.

Le monsieur verse son enjeu et se met en place.

Les rivaux partent à fond de train, et c'est encore le locati qui arrive le premier.

— Voilà un fameux cheval! dit l'un des vaincus.

Le monsieur ne répond rien, serre l'argent dans sa poche, et s'en va.

— Êtes-vous content de mon cheval? lui demande M. Latry à son retour.

— Très-content.

Mais le diable voulut qu'un des jockeys de Longchamp, passant par hasard chez M. Latry, reconnut le cheval vainqueur et raconta l'histoire des deux poules.

Deux jours après, quand le monsieur revint et demanda le même cheval, qui déjà lui avait servi deux fois, M. Latry s'approcha:

— Non, monsieur, dit-il, c'est trop commode; vous donnez dix francs pour la promenade, et vous gagnez cinquante louis pour la course. Puisque je nourris le vainqueur, je le garde.

Maintenant une question se présente. Le monsieur qui louait le cheval avait-il le droit de garder le produit d'une poule gagnée par ce cheval, ou devait-il remettre, sinon le tout, au moins une partie au propriétaire?

Ce même monsieur pouvait-il, sans dépasser la limite de son droit, faire courir ce cheval dans une course de vitesse, alors qu'il l'avait loué pour la promenade?

Les uns disent oui, les autres disent non. — M. Amédée Achard s'abstient de juger.

Autre bonne aventure hippique, arrivée aux dernières courses de Chantilly; rapporteur-expert, M. Léon Gatayes.

— Le Derby, ce prix célèbre du printemps, couru chaque année, en Angleterre, par des chevaux de trois ans, est un événement d'une telle importance pour toutes les classes de la population, il préoccupe les esprits à tel point, qu'au jour fixé pour les courses les affaires sont sus-

pendues, les Cours de justice même remettent leurs causes, afin de laisser à chacun la liberté de se rendre à ce spectacle hippique. Chose remarquable, cette année, douze chevaux seulement se sont présentés au poteau de départ sur le champ de courses d'Epsom, tandis que, dimanche dernier, à Chantilly, le prix du Jockey-Club, — notre Derby français, — a été disputé par vingt concurrents sur trente-deux inscrits et quarante-huit engagés. Une société élégante et nombreuse avait envahi le magnifique hippodrome des bords de la Nonette, d'habitude si solitaire. Donc ce grand prix du Jockey-Club, 20,000 fr., qui, ajoutés aux entrées et forfaits, s'élevait à 60,000 fr., a été gagné avec une grande facilité par *Monarque*, magnifique poulain à M. A. Aumont, l'habile éleveur.

Au dire d'un turfiste anglais, juge très-compétent qui a vu les dernières courses sur les hippodromes français et anglais, il n'y a pas dans toute l'Angleterre un cheval de même âge en état de lutter contre *Monarque*, et le Derby français a été mené plus vite que celui d'Epsom. Aussi, dans un tournant du parcours, et pendant la violence de l'effort, *Lindor*, un poulain de grande espérance à M. A. Lupin, et le seul concurrent à craindre pour *Monarque*, s'est brisé le bas de la jambe.

Quant à *Monarque*, dont les victoires au Champ-de-Mars et à Chantilly ont déjà rapporté dans le courant de ce mois quelque chose comme 150,000 fr. à son heureux propriétaire, c'est le véritable type du cheval de course.

LE CULTE DE MARIE AU CAUCASE.

Les fêtes du mois de Marie, qui viennent de se terminer, ont donné à un journal de Tiflis l'occasion de rappeler un fait touchant et curieux ; c'est que le culte de la sainte Vierge s'est conservé jusqu'à nos jours chez les mahométans du Caucase, défiguré bien entendu par la religion du Prophète. Ainsi à l'Annonciation, qui s'appelle *Naquichacac*, les filles et les femmes vont en groupes dans les champs cueillir des fleurs, et se les donnent en présent. Les indigènes disent que cet usage vient de ce que, le jour de l'Annonciation, l'ange présenta une fleur à la vierge Marie.

A une autre fête, nommée *Tgagrépik*, chaque fille, ce jour-là, porte un poulet au temple, où un repas est préparé pour le peuple, et chacun s'y félicite. Ensuite a lieu, en l'honneur de la mère de Dieu, un jeûne qui dure huit jours et se termine par une grande fête, où l'on chante des cantiques : « O la mère du grand Dieu! O illustre Marie! l'or est ta parure, la lune ta couronne et le soleil ton vêtement! » Les Circassiens possèdent encore d'autres cantiques en l'honneur de la sainte Vierge.

ORIGINE DU *GOD SAVE THE KING*.

Si la reine d'Angleterre visite Paris, comme on l'annonce, la musique française ne manquera pas de saluer sa bienvenue du fameux air : *God save the king*. Or, Sa Majesté Victoria Ire elle-même sait-elle l'origine de l'air national de ses trois royaumes? Elle pourrait l'ignorer, avec beaucoup de savants, — et nous avouons, quant à nous, que nous venons seulement de l'apprendre. Le fait est assez original, et assez important, pour intéresser nos lecteurs, — surtout au moment où les airs anglais et français, si longtemps en désaccord, forment une harmonie fraternelle et cordiale.

L'Angleterre doit le *God save the king* à la France, et voici comment.

Un jour, Mme de Maintenon avait exprimé le désir d'avoir un beau cantique, paroles et musique, pour le faire exécuter par les demoiselles de la maison royale de Saint-Cyr, toutes les fois que le roi Louis XIV entrerait dans la chapelle. Le désir de Mme de Maintenon fut bientôt satisfait, et, lors d'une prochaine visite de Louis XIV à Saint-Cyr, les demoiselles chantèrent le cantique suivant mis en musique ;

Grand Dieu, sauvez le roi!
Grand Dieu, vengez le roi!
Vive le roi!
Que toujours glorieux,
Louis victorieux
Voie ses ennemis
Toujours soumis!

Quelque temps après, l'illustre musicien Haendel étant en France entendit chanter à Versailles le cantique, accompagné d'un brillant orchestre. Il fut ravi de son effet puissant et majestueux, produit toutefois par des moyens bien simples.

Haendel obtint de la supérieure de Saint-Cyr la permission de copier l'œuvre musicale, et, de retour en Angleterre, il l'offrit au roi Georges Ier.

Or, qui avait composé cette musique? — C'était Lulli. — Et qu'a-t-on fait, en Angleterre, du cantique des demoiselles pensionnaires de la maison de Saint-Cyr? On en a fait le chant de bravoure, l'air *national* de l'Angleterre, le fameux *God save the king*.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR HENRI IV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI DERNIER.

Après une explication qu'il avait eue avec Sully, Henri IV dit à sa cour : « *Entre Rosny et moi, c'est à la vie et à la mort.* » (Entre *Rosny* et *moi* s'étale *avis* — E à la mort.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS.

A Frédéric de Flotow.

Vous souvient-il, mon ami, qu'au temps où vous habitiez Paris, alors que vous vous apprêtiez à faire jouer *l'Ame en peine* et que j'essayais ma plume dans le journalisme, nous avions la manie de vouloir nous rendre compte de toutes choses?

Au temps que je vous rappelle, et où nous partagions la

Joueurs de flûte romains, et joueurs de lyre grecs. Dessin de Pauquet.

douce vie que fournit l'espérance, nous nous trouvâmes ensemble un soir à l'Opéra, devant le rideau qui allait se lever sur ce chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre, *les Huguenots*, et tout contre l'orchestre qui allait prendre sa part dans l'exécution du chef-d'œuvre. — En voyant la phalange des musiciens envahir le vaste espace réservé aux instruments, et cette véritable armée essayer ses armes, il nous arriva de nous reporter aux temps primitifs de la musique, alors que la muse ne voyait que de rares lévites approcher de son autel et qu'une majestueuse simplicité présidait à son culte et à ses fêtes.

Nous nous demandâmes alors comment étaient nés les premiers instruments, comment ils s'étaient perfectionnés, comment ils avaient généré l'orchestre splendide assemblé sous nos yeux.

Nous marchions, nous nous arrêtions, nous bondissions dans le large chemin du probable et du possible, et nous franchissions hardiment les fossés, quand on frappa ces trois coups solennels, qui sont le rêve et l'idéal des Meyerbeer futurs. Notre causerie s'arrêta pour céder respectueusement la place à celle des instruments. Mais, quelques jours après, elle avait germé dans mon esprit, et il en ré-

sulta le petit travail suivant. Bien des hasards ont fait que vous ne l'avez point lu à Paris, je vous l'adresse en Allemagne, moins pour ce qu'il contient, que comme un souvenir de ce temps-là; temps qui déjà nous semble doux, parce que déjà il est le temps passé.

L'histoire des premiers instruments est facile à reconstruire. Pour imiter plus ou moins fidèlement la voix humaine, principe fécond de toute musique, on prit à la végétation ce qu'elle offrit d'abord de plus naïvement musical, c'est-à-dire les tubes naturels dans lesquels l'air en passant avait révélé une voix. Le bruit qui ressort du choc de deux objets plus ou moins sonores donna naissance aux instruments dits de percussion, lesquels sont toujours restés, naturellement, fort peu compliqués; et l'on croit que les instruments à cordes, dont l'origine remonte à quelque hasard encore inconnu, ne vinrent néanmoins qu'après. On peut donc regarder le premier pipeau où passa le souffle de l'homme comme le père de tous les orchestres.

Quand arrivèrent les grands siècles des anciens, un assez grand nombre d'instruments étaient déjà créés pour que chacun d'eux pût avoir une destination à peu près particulière; c'est-à-dire qu'ils pouvaient être employés, chacun à son tour, dans certaines fêtes. De ces instruments, dont la plupart nous sont inconnus quant à la forme, il ne nous est guère resté que les noms. Les uns étaient à vent ou pneumatiques, les autres à cordes ou chromatiques; le plus petit nombre, à percussion. Les plus communs, ceux sur lesquels nous voulons dire quelques mots, étaient la *lyre*, la *cythare*, la *tortue*, le *tympanon*, le *trigone*, le *sistre*, la *flûte*, la *flûte de Pan*, la *trompette*, la *cymbale*.

Dans sa fable de *l'Ane et les prêtres de Cybèle*, Phèdre parle de l'instrument de musique appelé par les anciens tympanon :

Detracta pelle, sibi fecerunt tympana.

C'était une sorte de tymbale qu'on frappait avec des bâtons. Cet instrument était garni d'un cercle de cuivre ou de bois, et couvert d'une peau mince très-tendue. On donnait encore le nom de tympanon à une espèce de tambour de basque de forme ovale, qu'on frappait de la main. Ces instruments étaient employés dans les sacrifices et les concerts, mais on s'en servait principalement dans les chœurs qui célébraient les fêtes de Cybèle et de Bacchus.

Le sistre ou cistre, instrument perfectionné par les Grecs, a été inventé par les Égyptiens. Il était ovale et ressemblait un peu, dans sa partie supérieure, au bois d'une raquette à jouer à la paume; mais il était carré du côté du manche. Cet instrument, fait d'un airain sonnant, était percé dans sa circonférence de plusieurs trous de côté et d'autre, par lesquels passaient de petites verges également d'airain; ces verges, dont l'extrémité se recourbait comme un crochet, avaient dans les trous le mouvement libre, et quand on agitait le sistre en cadence, elles rendaient un son bizarre que les anciens aimaient beaucoup.

Dans les fêtes de Bacchus et de Cybèle, on faisait encore usage des cymbales. — Les cymbales des anciens étaient de petits bassins en airain, de figure ordinairement ronde, avec un manche ou une anse. On en jouait en les frappant l'une contre l'autre tout en observant la mesure, et le son qu'elles rendaient était très-clair et très-aigu.

Pour marquer la mesure dans l'exécution de la musique notée, les Grecs se servaient souvent de sistres et parfois de cymbales.

La trompette fut toujours un instrument militaire. Les Romains en possédaient de deux sortes. Les unes, à l'extrémité fort évasée, ressemblaient à peu près aux nôtres: elles étaient droites. On retrouve parfois encore le modèle de ces trompettes romaines sur des médailles antiques et sur quelques bas-reliefs. Ces trompettes droites étaient réservées pour sonner la charge et la retraite. Les autres donnaient le signal du combat. Les Romains avaient encore des cornets garnis d'argent, qui n'étaient que des cornes de bœuf sauvage. Comme leur son était très-fort et portait loin, on s'en servait pour faire entendre le commandement aux enseignes.

On se servait quelquefois de la trompette dans les pompes funèbres et dans les sacrifices. On l'employait parfois aussi pour annoncer le commencement ou la fin des jeux.

Enfin, les Grecs ont eu la trompette paphlagonique, qui donnait un son grave, et dont le pavillon ressemblait à une tête de bœuf.

La flûte primitive ou *flûte de Pan*, qui est le *syrinx* des Grecs, était ordinairement faite de sept tuyaux rassemblés. Les anciens, qui joignaient cet instrument aux attributs du dieu Pan, l'attribuaient aussi à Sylvain, aux satyres et aux bacchantes; et, selon Plutarque, ce nombre de sept tuyaux se rapportait aux sept grandes planètes; il était donc encore, comme tel, dédié à Apollon ou au soleil, modérateur de ces sept corps célestes.

La *flûte antique* était en grand usage chez les Grecs et chez les Romains, dans les chœurs de musique; dans les spectacles du théâtre et dans l'amphithéâtre; dans les sacrifices et dans presque toutes les fêtes religieuses. Cet instrument était fait de bois et à peu près semblable de forme aux flûtes à bec. Ovide dit, dans ses *Fastes*, que le bois dont on se servait était le buis. Il y en avait encore en métal et d'autres en os de biche ou d'âne. — D'après Varron, la flûte simple fut d'abord percée de quatre trous seulement. Celle qu'on nommait *avena*, chalumeau, avait primitivement été faite d'un tuyau d'avoine: c'était la flûte des bergers. Celle qu'on appelait *tibia* était évidemment celle qui provenait de la jambe de quelque animal. Une troisième, nommée *fistula*, n'était qu'un flageolet. Néanmoins, on trouve souvent, dans les poëtes, les mots *avena*, *fistula* et *tibia*, indifféremment pris l'un pour l'autre.

Dans la suite, on réunit deux tuyaux par une seule embouchure. Chacun de ces tuyaux, dont on devait jouer d'une main, avait encore quatre trous. Au rapport de Varron, la main gauche accompagnait, tandis que la droite jouait le sujet. Donat dit, au contraire, que la flûte droite avait peu de trous et rendait un son grave, et que la gauche, ayant un plus grand nombre de trous, rendait un son aigre; ainsi selon lui, c'était la droite qui accompagnait la gauche.

A Rome, les joueurs de flûte étaient seuls employés dans la pompe des sacrifices, dans les funérailles et dans les festins. Ils formaient un corps fort nombreux et avaient, pour la plupart, le privilége d'être nourris dans le temple de Jupiter Capitolin. Les censeurs ayant un jour voulu les priver de cet avantage, ils prirent une résolution collective et se retirèrent à Tibur. Le sénat, instruit de leur départ et inquiet de voir les sacrifices abandonnés et sans musiciens, députa des messagers vers les Tiburtins, pour qu'on renvoyât à Rome les joueurs de flûte. Ceux-ci ne se laissèrent fléchir ni par les menaces ni par les prières. Ce que voyant, les Tiburtins invoquèrent la ruse. Ils donnèrent une fête dans laquelle, sous prétexte de réjouissances et de plaisirs, ils invitèrent les musiciens romains à jouer de leurs instruments, et, les ayant fait tant boire que tous dormaient dans l'ivresse, ils les chargèrent sur des chariots et les conduisirent jusqu'au milieu de la place de Rome, sans

qu'aucun des joueurs de flûte se fût aperçu de son enlèvement.

Dès que le jour parut, la populace accourut de toutes parts pour jouir d'un spectacle si nouveau. On obtint alors des musiciens qu'ils reprendraient leurs fonctions. Puis, on établit en leur honneur une fête dans laquelle ils avaient le droit, pendant trois jours, de courir les rues, ma qués, folâtrant et jouant de leurs instruments. On rendit aussi à ceux qui jouaient dans les sacrifices le privilége de prendre leurs repas au temple de Jupiter. C'est ce que raconte, en son livre neuvième, l'historien Tite-Live.

Le *trigone* ou *trigonon* n'est autre chose que la harpe à son origine. Cet instrument a toujours tenu une place distinguée dans la musique de tous les temps. Les anciens touchaient le trigone de deux côtés et avec les doigts, comme on le fait encore aujourd'hui pour la harpe.

On ne sait encore aujourd'hui rien de précis sur l'origine et l'invention de la *lyre*, la mythologie en fait honneur à Mercure. Quelques auteurs ont tour à tour attribué sa découverte à Amphion, à Orphée, à Apollon, à Polymnice. Selon un hymne qu'on croit être d'Homère, la première lyre aurait été une écaille de tortue qu'Hercule vida, perça et garnit de cordes de boyaux. On sait que plusieurs poëtes ont souvent appelé la lyre *tortue*, sans établir de distinction entre ces deux instruments. La version qui peut paraître la plus probable, c'est la plus poétique, c'est celle que protége le nom d'Homère.

Les anciens savaient plusieurs instruments de ce genre, qui différaient entre eux par leur figure, par leur grandeur ou par leur nombre de cordes. C'est là ce qui a pu jeter quelque obscurité sur l'invention que nous aurions voulu pouvoir constater.

L'espèce de lyre appelée *cythare* (d'où est venu guitare) était fort simple; elle n'avait d'abord que trois cordes; c'était la lyre d'Olympe et de Therpandre. Peu après on y ajouta une quatrième corde, ce qui rendit le *tetracorde* parfait. L'addition d'une cinquième corde, que Pollux attribue aux Scythes, produisit le *pentacorde*. Quand on eut encore ajouté deux cordes, on eut la lyre *heptacorde*, celle qui a été le plus en usage chez les anciens.

Tuque, testudo, resonare septem
Callida nervis.
HORAT. *Lyric.*, lib III, od. XI.

Quoiqu'on trouvât dès lors dans cet instrument les sept tons de la musique, l'octave y manquait : ce fut Simonide qui l'y mit; et plus tard Timothée de Milet, contemporain d'Alexandre, multiplia les cordes jusqu'à douze. Mais la lyre dont parlent Horace et Pindare est toujours la lyre heptacorde.

Obliquitur numeris septem discrimina vocum.

On touchait la lyre de deux manières: on en pinçant les cordes avec les doigts, ou en les frappant avec le *plectrum*, espèce d'archet en ivoire ou en bois poli. Cet archet était, selon les uns, un petit bâton pointu ou crochu à ses deux bouts, avec lequel on risquait moins de prendre une corde pour une autre qu'en jouant avec les doigts; selon d'autres, c'était un petit dé pointu ordinairement fait d'un ongle de chèvre, que l'on mettait au doigt pour pincer les cordes. C'est encore là un point resté douteux dans l'histoire de la lyre antique.

Chez les Grecs, ceux qui jouaient de la lyre, cythare ou tortue, jouissaient d'une plus haute distinction encore que les joueurs de flûte; ils étaient revêtus d'une longue robe de pourpre quand ils paraissaient dans les festins, et lorsqu'ils entraient au théâtre, c'était avec une couronne sur le front. Ceux d'entre eux qui remportaient le prix de la lyre obtenaient la couronne de laurier des triomphateurs.

Voilà où en resta cette étude, mon ami; si vous voulez que je la complète, venez me le dire à Paris, et n'attendez pas trop longtemps. En même temps vous apporterez à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique une de ces belles partitions que vous savez écrire, et je ne serai pas le seul à me réjouir de votre séjour ou de votre retour en France.

EDOUARD PLOUVIER.

EXPOSITION UNIVERSELLE. TYPOGRAPHIE ET GRAVURE.

L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE. L'HISTOIRE DES PEINTRES.

On ne s'étonnera point que le *Musée des Familles* donne le pas à la typographie et à la gravure sur les exhibitions du Palais de l'Industrie. C'est plaider, comme l'orateur romain, pour sa maison (*pro domo sud*).

L'imprimerie impériale, qui était restée jusqu'ici étrangère aux expositions, a cru devoir entrer cette fois dans le concours ouvert à tous les peuples. Les puissants moyens dont elle dispose lui assurent naturellement et facilement la palme. Elle étale aux yeux, entre autres merveilles, un véritable monument typographique, où la sévérité des caractères s'allie à la richesse des ornements. C'est une *Imitation de Jésus-Christ*, qui restera comme le chef-d'œuvre de l'imprimerie moderne. Un expert a remarqué que l'imprimerie impériale a reproduit, en 1855, le livre par lequel elle fut inaugurée en 1640. On peut comparer les deux éditions et voir les progrès de la typographie depuis la fondation de l'imprimerie du Louvre.

Cet établissement a, en outre, exposé trente-neuf tableaux présentant, au nombre de cent vingt, les plus importants des types français et étrangers dont il possède les poinçons, les matrices et les fontes; on sait de l'œil une longue série de caractères qui sont les alphabets de différents langages dont les noms sont pour la plupart inconnus. « Je ne sais pas, dit modestement un critique, de plus philosophique spectacle que la vue de ces caractères étrangers qui représentent tant de civilisations, et qui, si j'excepte deux ou trois savants, sont lettres closes pour tous. Allez vous promener pendant cinq minutes sur l'estrade de l'imprimerie impériale, vous qui croyez tout savoir, et vous reviendrez convaincus que l'esprit le plus vaste est encore trop petit pour contenir la centième partie des connaissances répandues à la surface de notre globe. » Le cardinal Mezofante, qui parlait trente-sept langues, disait un jour : « Si j'avais ici-bas l'éternité devant moi, je commencerais peut-être, dans mille années d'ici, à savoir quelque chose. »

La Descente de croix. Tableau de Jean Jouvenet.

Le Martyre de saint Laurent. Tableau d'Eustache Lesueur.

La belle publication de M. Renouard, l'*Histoire des peintres* de toutes les écoles, par M. Charles Blanc, dont nous avons déjà signalé les progrès, soutient dignement l'honneur de l'art français, même auprès des chefs-d'œuvre de l'imprimerie impériale.

On en jugera par les deux grands tableaux que nous lui empruntons : la *Descente de croix* de Jean Jouvenet, et le *Martyre de saint Laurent* d'Eustache Lesueur.

La dynastie des Jouvenet est un des plus rares et des plus beaux exemples de l'hérédité du talent.

Dès le milieu du seizième siècle, un Jouvenet, peintre et sculpteur, s'établit à Rouen. Un de ses fils devient le maître du Poussin. Un autre laisse quinze enfants, tous voués à l'art : entre autres, Marie-Madeleine, qui épousa Jean Restout, de Caen, père et grand-père des Restout de l'Académie de peinture ; François Jouvenet, peintre ordinaire du roi de France, et Jean Jouvenet, le célèbre auteur de la *Descente de croix*.

Élève de Lebrun, dont il surpassa les qualités sans lui emprunter ses défauts, Jean Jouvenet travailla aux peintures de Versailles et de Marly ; fit, pour la corporation des orfévres, la *Guérison du paralytique*, qui se voit encore à Notre Dame, et entra à l'Académie de peinture avec le tableau d'*Esther devant Assuérus*. Il devint plus tard directeur et recteur perpétuel de cette compagnie.

C'était un travailleur ardent et infatigable, semant d'une main prodigue les chefs-d'œuvre, tels que *la Pêche miraculeuse*, *Jésus guérissant les malades*, la *Résurrection de Lazare*, les *Vendeurs chassés du Temple*, etc., que possède le musée du Louvre ; l'*Apothéose des apôtres*, aux Invalides ; *Isaac bénissant Jacob*, l'*Ascension*, *sainte Thérèse*, *saint François*, etc., au musée de Rouen.

De tous ces tableaux, le plus complet, le plus vigoureux, le plus grandiose, le plus riche de couleur est la *Descente de croix*, dont nous reproduisons la gravure. « Toute l'année, au musée de Paris, dit M. Charles Blanc, cet ouvrage magnifique est entouré d'élèves qui admirent, en le copiant, un dessin magistral, des tournures énergiques, une couleur forte, un puissant clair-obscur. »

En 1709, après quarante ans de travaux, Jouvenet peignait encore à Versailles avec une verve de jeune homme. Mais bientôt son tempérament sanguin troubla sa santé, et, en 1713, il fut atteint d'une paralysie complète de tout le côté droit du corps. Vous jugez de l'impatience d'un homme comme Jouvenet ! Malgré son âge, soixante-neuf ans, il avait conservé toute l'abondance de son imagination, tous ses fougueux désirs de praticien, et sa paralysie le condamnait à l'impuissance ! Il errait comme une âme en peine autour de ses jeunes élèves travaillant dans son atelier. Restout, son neveu et son disciple favori, était là, cherchant à perpétuer la tradition de l'illustre professeur. Un jour qu'il peignait une tête dans un grand tableau, Jouvenet lui enleva la brosse pour donner plus d'expression à cette tête. Mais, ô douleur ! la main malade n'obéissait plus au génie de l'artiste. Que fit alors Jouvenet ? Il passa son pinceau de sa main droite à sa main gauche, et fut tout surpris de retrouver son adresse et sa vigueur. Ce tableau, qu'il acheva de la main gauche, est la *Mort de saint François*, du musée de Rouen. M. Blanc ne trouve à citer que Holbein qui ait peint ainsi des deux mains. Jouvenet se remit donc à l'œuvre et exécuta de la main gauche plusieurs compositions, encore et toujours admirables, témoin son dernier chef-d'œuvre : le *Magnificat* ou la *Visitation*, du chœur de Notre-Dame. Le vieux peintre ajoutait à ses efforts suprêmes cette noble et touchante signature : *J. Jouvenet, deficiente dextra, sinistra pinxit* (J. Jouvenet, sa main droite lui faisant défaut, peignit cette toile de sa main gauche).

La biographie détaillée de Lesueur ayant paru dans le *Musée des Familles*, nous n'ajouterons aucun commentaire au *Martyre de saint Laurent*. C'est là, d'ailleurs, un de ces chefs-d'œuvre qui s'expliquent tout entiers par eux-mêmes.

L'*Histoire des peintres* méritait, à tous égards, de figurer à l'Exposition universelle. L'auteur semblait prévoir cette exposition, lorsqu'il démontrait ainsi l'universalité de son ouvrage :

— Les livres d'art ont été jusqu'à ce jour des livres sans aucun charme, et par conséquent sans aucun art. Écrits pour la plupart d'un style sec et décoloré, ils ont résolu ce singulier problème de nous ennuyer en nous parlant de ce qui doit nous ravir, la beauté. Qu'est-ce donc que la peinture, si ce n'est le monde vu par son côté le plus charmant, par le côté qui intéresse l'esprit et plaît aux regards ? Considérée d'ailleurs en elle-même, l'*Histoire des Peintres*, si on la suit pas à pas dans chacune des personnalités qui la composent, depuis la Renaissance jusqu'à Prud'hon ou Léopold Robert, jusqu'à Reynolds ou Goya, et, si l'on veut, jusqu'à M. Ingres ; cette histoire, disons-nous, a un attrait particulier, indépendant de l'affinité des tableaux avec les temps et les modèles, et cela parce que la plupart des peintres eurent une existence pleine d'intérêt, et furent comme les héros de toute sorte de romans, tantôt gracieux, tantôt pathétiques et terribles. Qu'on prenne au hasard la vie de Ribera, celles de Rembrandt, de Watteau, de Berghem : on y verra, soit un drame domestique aussi émouvant que les *Martyres* du peintre espagnol, soit le développement d'un caractère fantasque, rêveur et personnel, soit les mobiles émotions d'un poëte passionné, soit un modèle de tranquille et riante philosophie. De sorte que, en dehors même de leurs sujets favoris, les peintres ont presque tous une vie intéressante, colorée, pleine d'accidents, comme cela doit naturellement arriver aux hommes faits pour sentir.

Écrire dans la langue française, la plus parlée aujourd'hui de toutes les langues de l'Europe, l'histoire des sept grandes écoles de peinture ; réunir ainsi en un livre d'un format élégant et facile tant de documents ignorés, non traduits, épars dans les ouvrages hollandais, italiens, flamands, espagnols, anglais..., n'est-ce pas rendre un service aux amateurs de tous les pays, saluer dans chaque nation ce qui l'honore, et faire admirer à chacune d'elles ce qui fait la gloire des autres ?

Combien d'ouvrages coûteux, incomplets, écrits d'un style barbare, dénués de toute poésie, seront rendus inutiles par un livre qui en reproduira la substance, mais non la pesanteur ; qui en rectifiera les erreurs, en relèvera les contradictions et les fautes, et en extraira pourtant ce qu'ils ont d'utile, à savoir : les faits incontestables, les indications précieuses, et enfin, parmi tant de jugements, ceux qui méritent d'être discutés ou conservés !

Une telle *Histoire des Peintres* s'adresse à tous les genres de lecteurs. Elle offre aux gens du monde un nouveau domaine de jouissances, un moyen d'enrichir leur conversation, de vérifier, pour ainsi dire, par l'histoire de l'art, ce qu'ils savent déjà de la littérature, des mœurs, de la géographie des nations et de leurs idées. Grenze sera la palette de Diderot ; Wouwermans dira les habitudes des chasseurs ; Van Dyck nous retracera les physionomies de l'Angleterre au temps du second Stuart ;

Raphaël nous livrera les clefs du Vatican, et saura nous initier aux merveilles de la papauté. Lorsque les visiteurs seront groupés autour d'une table de salon, que pourra-t-on étaler devant leurs yeux, sous les clartés de la lampe, qui vaille l'*Histoire des Peintres*? Quel livre magnifiquement illustré, quel ouvrage de luxe pourra égaler le charme et l'importance de celui qui renfermera les œuvres les plus variées et les plus belles des grands maîtres, un album où Lawrence aura mis un de ses élégants portraits; Rembrandt, sa *Ronde de nuit*; Holbein, sa *Danse des morts*; Terburg, Netscher ou Metsu, quelque scène d'intérieur remplie de grâce, de mystère et de modestie; Joseph Vernet, une marine; Ruysdaël, un paysage; Van der Neer, un clair de lune; Greuze, une famille de frais enfants et de belles jeunes filles; Van Huysum, un bouquet de fleurs...? Et si l'on permet à l'écolier de parcourir d'une main prudente une aussi précieuse galerie, que de choses viendront se classer d'elles-mêmes dans son esprit! que d'instruction ne puisera-t-il pas dans cette histoire de la peinture, qui n'est après tout que la peinture de l'histoire! On conviendra facilement que tout l'esprit du monde, dépensé à l'illustration de tel ou tel livre à la mode, ne saurait être aussi profitable aux jeunes gens qu'un ouvrage où seront reliés, pour ainsi dire, les musées de Florence, de Dresde, d'Amsterdam, de Madrid, de l'Ermitage et du Louvre. Celui qui médite un voyage en Italie saura d'avance ce qu'il faut aller voir au Vatican; ce qui l'attend à Naples, dans la sacristie des Chartreux; à Milan, dans le musée de l'Ambrosienne; à Parme, sous la coupole de Saint-Jean.

Ainsi comprise, l'*Histoire des Peintres* sera pour les futurs voyageurs un itinéraire, et pour ceux qui ont déjà parcouru l'Europe un recueil abondant de souvenirs.

Quant aux artistes, ce livre est fait pour eux, avec l'amour de leurs ouvrages, à la gloire de leurs devanciers et d'eux-mêmes. Quand ils y auront lu le passé de leur art, si plein d'enseignements, de nobles exemples et de grandeur, ils auront peut-être quelque reconnaissance à l'auteur pour avoir ainsi popularisé le goût de la peinture, et leur avoir cherché et formé dans l'Europe entière une clientèle d'admirateurs. —

L'*Histoire des Peintres* touche à sa cent soixantième livraison. L'École française est à peu près complète; les Écoles flamande et hollandaise sont très-avancées. Les éditeurs viennent d'entamer l'École italienne, qui semblait inaccessible à la gravure sur bois. Les spécimens des tableaux de cette école, exposés aux yeux des amateurs prouvent que les artistes se sont élevés à la hauteur des Raphaël et des Titien, en s'exerçant d'abord sur des modèles plus faciles à rendre.

PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

FAUTEUIL DE M. VILLEMAIN (1).

VI.

PIERRE PORTAIL, PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE PARIS.

(Élu en 1724.)

Les voluptés et le caprice n'ont pas eu de prise sur l'académicien qui remplaça l'abbé de Choisy. Cet autre représentant des sommités sociales et du mouvement général des esprits fut le président Portail, *Portalides*, comme dit le rhétoricien auteur d'une ode latine qui lui fut adressée en 1724.

« Grave magistrat, doué d'une éloquence aimable et naturelle, dit La Chaussée, cher à tous ceux que la nécessité ou leur bonheur faisait approcher de lui; répandant un charme particulier dans ses moindres discours; possédant mieux que personne la facilité de s'exprimer, les tours précis, nobles et convenables; en un mot, la science qui fait l'objet des travaux de l'Académie, » ce premier président n'a rien écrit, ou du moins on ne connaît de lui que le souvenir de son éloquence. On avait besoin d'un premier président qui ne fût pas janséniste et d'un académicien qui ne fût pas esprit fort; il se présenta, — et fut accepté de tous.

(1) Voyez la première partie au numéro précédent.

VII.

JEAN NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

(Élu en 1736).

Lorsque mourut le président Portail, l'Académie élut à sa place le célèbre dramaturge La Chaussée. Un homme de talent qui n'était pas de l'Académie, qui n'en fut jamais, et qui avait coutume de marquer d'une vive épigramme chacun des événements contemporains, se remit à l'œuvre, et décocha sa flèche accoutumée. Piron, trouvère égaré dans le dix-huitième siècle, vrai descendant des anciens poëtes nomades et ailleurs; débraillé et insouciant comme eux; aussi peu académique que Villon, Marot ou Rabelais : — Piron s'écria donc :

Gens de tous états, de tout âge,
Ou bien, ou mal, ou non lettrés,
De cœur, de ville ou de village,
Castorisés, casqués, mitrés!
Messieurs les beaux esprits titrés,
Au diable soit la petaudière
Où l'on dit à Nivelle *Entrez*,
Et *Nescio vos* à Molière!

Ainsi parlait Piron, Nivelle, c'était La Chaussée. Il venait en effet, non pas de détrôner Molière, mais de renverser le vieux système dramatique qui avait fait la gloire de ce grand homme.

Voici pourquoi. Demi-gentilhomme, demi-traitant,

ami de Lamotte-Houdard, issu d'une famille bourgeoise riche et ancienne, Nivelle, surnommé La Chaussée, ne vivait ni dans les cafés comme Piron ou Le Sage, ni à la cour comme les favoris du régent. Placé dans ce milieu agréable si ce n'est moral, il restait étranger à l'austère jansénisme comme aux orgies excessives.

Tout changeait autour de lui. La sévérité de la vieille cour faisait place à des mœurs nouvelles. On était las même de la licence qui avait succédé au règne de Mme de Maintenon. Personne ne renonçait ni aux petits soupers, ni aux discussions éternelles sur la bulle *Unigenitus*; on gardait et la politesse et les mauvaises mœurs. Ces teintes contraires et ces diverses nuances se fondaient en un mélange indicible. Dans cette confusion et ce chaos, l'ancien héroïsme de la tragédie de Corneille ne pouvait guère se soutenir; *Andromaque* et *Pyrrhus* passaient de mode; le *Malade imaginaire* et *Pourceaugnac* commençaient à paraître grossiers; Mme de Parabère elle-même n'eût pas toléré le ton cynique ou indécent de Rabelais, de Regnard et de Molière.

Neveu d'un fermier général, admis parmi les gentilshommes sur un pied d'égalité et faisant avec eux de petits

Portail. La Chaussée. Marmontel.

vers, La Chaussée, jeune homme riche, s'avisa de créer alors un drame de genre mixte, ni plaisant ni sévère, convenable à la fois à la bourgeoisie et à la noblesse, et qui transportait la tragédie dans la comédie. Honorer les bourgeois, représenter des intérieurs de famille en dehors du point de vue religieux qui avait dominé toute la société de Louis XIV; — rien de plus naturel, c'était suivre le mouvement du temps; aux yeux du vulgaire c'était être neuf et s'accorder avec l'instinct de la société nouvelle. Toute l'Europe penchait du même côté.

Lorsque La Chaussée créa la tragédie bourgeoise, tout s'ébranla dans le camp des vieux critiques. Une terreur panique s'empara d'eux. Un M. de Chassiron s'écria du fond de sa province que « *l'art était perdu*, et qu'il n'était pas permis aux bourgeois, ou même aux simples gentilshommes, de faire pleurer sur la scène. » La querelle s'émut et s'échauffa. Un Italien, le spirituel Arlequin Lelio, devenu riche et moins connu sous son nom véritable de Riccoboni, celui qui soupait avec Watteau, Colombine et La Chaussée, saisit la plume en faveur de son

ami le dramaturge. Il prit la peine de prouver, dans une lettre adressée au savant Muratori, que la culotte courte, l'épée, le frac et le chapeau de ville n'empêchent pas un homme d'être intéressant, même d'être dramatique : controverse qui nous émerveille aujourd'hui. Comme on accusait non sans raison La Chaussée d'être médiocrement gai, Arlequin s'écriait avec mélancolie : *Circa il riso, volesse il cielo che se ne perdesse l'usanza in teatro!* — « A l'égard du rire, fasse le ciel qu'on n'en perde l'usage au théâtre ! » Trait comique qui vaut au moins tous ceux du théâtre de La Chaussée !

Accoutumés aux boucheries sanglantes dont notre scène a été couverte pendant des années, nous ne comprenons plus que les petites comédies sentimentales de La Chaussée aient passé jamais pour dangereuses, ou qu'elles aient irrité vivement la sensibilité de nos tendres aïeules. C'est,

Les protectrices de Marmontel : Mmes Denis, de Tencin, de Pompadour.

comme le dit M. Villemain, « un pathétique de salon, poli, complimenteur et exagéré, qui ne nous va plus au cœur. » Point de source vive d'émotions ; quelque chose de fade et d'artificiel ; de guindé, de gourmé et d'insipide ; des sentiments outrés, exprimés sans vigueur et sans flamme.

La Chaussée s'est montré vif et naturel dans d'autres œuvres qui correspondent de trop près au goût de son siècle pour que nous nous y arrêtions longtemps. Le naturel de notre aimable écrivain, banni de son théâtre factice, se retrouve en réalité dans de petites parades trop vives que deux ou trois jolies femmes, et quelques seigneurs de même morale, représentaient entre deux paravents, et dans des vers légers, du goût de ceux de La Mesnardière, mais infiniment plus jolis, entre autres dans la *Fossette au menton*, son chef-d'œuvre.

La réception de La Chaussée ne souffrit aucun obstacle et n'étonna que sa modestie, dont son discours de réception offre les plus humbles preuves; discours remarquable surtout par sa forme singulière, mi-partie de prose et de vers.

VIII.

JEAN-PIERRE DE BOUGAINVILLE, FRERE DU NAVIGATEUR.

(Élu en 1754.)

Le prédécesseur académique de M. de Bougainville, l'auteur sentimental de la *Gouvernante*, le chantre de *la Fossette au menton*; M. de La Chaussée, lié avec les seigneurs et les gens du monde, avec les comédiens amis du peintre Watteau, et les jeunes dames de la régence, — ne craignait rien tant que de se voir remplacer par un personnage dévot, grave, triste, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions.

Ce fut ce qui arriva.

Point de physionomie littéraire plus mélancolique et plus obscure que celle-ci; point d'homme plus généralement haï de ceux qui donnaient le ton à la société et qui la conduisaient, en philosophant gaiement, à l'abîme où elle devait périr.

Imaginez un jeune homme toujours malade, sans rapport avec le monde élégant, sachant bien le grec, pénétré de Thucydide, pieux, protégé par l'abbé de Rothelin, et dont la plume, vouée dès sa jeunesse à des œuvres de religion, a traduit l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac pour l'édification des fidèles et à la grande horreur des philosophes. Secrétaire du pieux duc d'Orléans, garde des antiques et censeur royal, on ne l'aperçoit jamais à la Comédie-Italienne, à la cour, chez Mme de Tencin ou chez Mme Du Deffant. Vêtu de noir et triste, il écrit laborieusement d'excellents mémoires, où il expose avec une simplicité lumineuse les résultats acquis par une sagacité sévère qui prouve la justesse de son goût. Thucydide est son auteur, et il s'en nourrit. Vivant entre ses bustes antiques et ses auteurs grecs, la méditation, la lecture des Grecs et la solitude lui fournissent le sujet d'une tragédie intitulée *Philippe de Macédoine*, dont quelques fragments sont venus jusqu'à nous: « Je crains peu, dit Philippe, parlant de la situation de la Grèce :

> Je crains peu contre nous la Grèce mutinée :
> De ses plus fiers guerriers la fleur est moissonnée;
> Le reste obéissant marche sous mes drapeaux.
> Que peut-elle, sans chefs, sans soldats, sans vaisseaux?
> De sa fidélité sa faiblesse est le gage.
> Les Grecs de leurs aïeux n'ont plus que le langage;
> Ivres de leurs talents, par le luxe amollis,
> En cherchant à briller ils se sont avilis;
> Leurs arts sont dans l'éclat, leur vertu s'est flétrie;
> La liberté, l'honneur, l'amour de la patrie,
> Ne sont plus que des noms vainement répétés,
> Souvent par l'intérêt, par la fraude empruntés.
> Trop jaloux pour s'unir, arrogants, mercenaires,
> On les voit, tour à tour, craintifs et téméraires,
> D'un revers abattus, s'enfler pour un succès.
> Peuple ingrat, qui me hait et m'aime par accès;
> Qui, moins grand qu'indocile, et plus fougueux que brave,
> Ne sait pas être libre et frémit d'être esclave.

Quelle trempe ferme et virile! quelle solidité brillante!

L'auteur de ces beaux vers, que je n'ai vus cités nulle part, méconnu, sacrifié, calomnié, est mort jeune, au milieu de ce concert de malédictions et de sarcasmes, dont son entrée à l'Académie venait d'être accompagnée. Il blâmait le siècle impitoyable qui a marché sur lui et l'a écrasé. Personne n'a recueilli encore ses importants et curieux Mémoires, travail de sa vie maladive; les neuf éloges de ses confrères, qu'il a prononcés, ni les fragments de sa tragédie.

Il méritait mieux. Sa prose est pleine de force et de simplicité; sa poésie est vigoureuse et pleine de sens.

IX.

JEAN-FRANÇOIS MARMONTEL.

(Élu en 1763.)

En 1746, au moment où Benjamin Franklin, en Amérique, expérimentait sur l'électricité; — où, malgré le courage et le dévouement des vieux clans montagnards, ces représentants sublimes du monde ancien, le prétendant Stuart venait d'être battu en Écosse; — à l'époque où tout se dirigeait vers un renouvellement social, et où l'ironie de Voltaire, répandant le plus vif éclat, détruisait les fondements du passé et préparait le triomphe des gens de lettres; — un jeune Limousin, né sans fortune et d'une famille obscure, entrait à Paris dans sa litière, ou plutôt dans celle d'un jeune homme riche qui lui avait permis de l'accompagner.

Il n'apportait rien que l'espérance, et une traduction de *la Boucle de cheveux enlevée* de Pope, qui avait charmé pour lui l'ennui de la route; car il avait de la facilité, sinon de la verve; du rhythme, de l'oreille et le goût des vers. Dénué de profondeur, d'élan, d'originalité surtout, il réunissait une foule d'aptitudes, dont l'ensemble l'éloignait du génie.

Que pouvait-il venir faire à Paris, et quelle étrange aventure! Point de naissance, de fortune, de protecteur à la cour; aucune liaison avec la magistrature, le clergé ou le théâtre... Que va devenir l'imprudent jeune homme?

Il va faire fortune : il est docile, il sait attendre; ses épaules sont carrées, sa prestance a de la noblesse, et son œil de la vivacité. Laborieux d'ailleurs, ce sera en littérature un ouvrier solide et robuste, plein de ressources et de persévérance. Les souvenirs de sa vie rustique et ceux du séminaire qu'il vient de quitter lui ont appris le secret utile du silence et de la dextérité passive. Il s'est mis d'avance sous la protection spéciale du dieu de l'époque. C'est Voltaire qui l'appelle; Voltaire ne sera point jaloux de Marmontel et ne l'abandonnera pas; Marmontel, qui connaît les distances, ne sera jamais ingrat.

Le temps des valets de plume est bien loin; la plume devient un sceptre. Figaro va nous le dire, Marmontel va l'éprouver à son grand profit. Les *Mémoires* de Marmontel lui-même offrent le tableau complet de cette nouvelle existence, de ces chemins ouverts à l'homme de talent, de cette facilité avec laquelle la route se frayait devant lui entre 1750 et 1789 :

« J'allais, dit-il, achever le cours de mes études, et comme j'avais pris, à deux fins, mes premières inscriptions à l'étude du droit canon, il est vraisemblable que ma résolution ultérieure aurait été pour le barreau; mais, vers la fin de cette année (1745), un petit billet de Voltaire vint me déterminer à partir pour Paris. « Venez, m'écrivait-il, et venez sans inquiétude; M. Orry, à qui j'ai parlé, se charge de votre sort. Signé : Voltaire. » Qui

était M. Orry? je ne le savais point. J'allai le demander à mes bons amis de Toulouse, et je leur montrai mon billet. — «M. Orry! s'écrièrent-ils; eh! cadédis! c'est le contrôleur général des finances. Ah! cher ami, ta fortune est faite; tu seras fermier général. Souviens-toi de nous dans ta gloire. Protégé du ministre, il te sera facile de gagner son estime, sa confiance et sa faveur; te voilà tout à l'heure à la source des grâces, cher Marmontel, fais-en couler vers nous quelques ruisseaux; un petit filet du Pactole suffit à notre ambition.» — L'un aurait bien voulu une recette générale; l'autre se contentait d'une recette particulière, ou de quelque autre emploi de deux ou trois mille petits écus, et cela dépendait de moi. »

Ces charmants Gascons n'avaient pas tort dans leurs pronostics; la fortune de Marmontel était faite. Ce n'était pas M. Orry qui devait en déterminer l'essor, mais le goût du siècle pour l'œuvre et le métier littéraires. Marmontel le comprit très-bien. Exempt de caprices, libre de fantaisies dangereuses, il ne se livrait à ses penchants qu'en sûreté de conscience. Il était économe, rangé, prudent, haut dans l'occasion; et quoique bien pauvre à son arrivée, il se tira de toutes les difficultés.

« J'allai me loger, dit-il, à 9 francs par mois, près de la Sorbonne, dans la rue des Maçons, chez un traiteur, qui, pour mes 18 sous, me donnait un assez bon dîner. J'en réservais une partie pour mon souper, et j'étais bien nourri. Cependant mes 50 écus ne seraient pas allés bien loin; mais je trouvai un honnête libraire qui voulut bien m'acheter le manuscrit de ma traduction de *la Boucle de cheveux enlevée*, et qui m'en donna 100 écus, mais en billets; et ces billets n'étaient pas de l'argent comptant. Un Gascon, avec qui j'avais fait connaissance au café, me découvrit, dans la rue Saint-André-des-Arts, un épicier qui consentit à prendre mes billets en payement, si je voulais acheter de sa marchandise. Je lui achetai pour 100 écus de sucre, et, après le lui avoir payé, je le priai de le revendre. J'y perdis peu de chose, et, d'un côté, mes 50 écus de Montauban (1), de l'autre, les 280 livres de mon sucre, me mettaient en état d'aller jusqu'à la récolte des prix académiques, sans rien emprunter à personne. Huit mois de mon loyer et de ma nourriture ne monteraient ensemble qu'à 288 livres; pour le surplus de ma dépense, il me restait 142 livres. C'en était bien assez; car, en me tenant dans mon lit, j'userais peu de bois l'hiver; je pouvais donc, jusqu'à la Saint-Louis, travailler sans inquiétude, et, si je remportais le prix de l'Académie française, qui était de 500 livres, j'attendrais la fin de l'année. Ce calcul soutint mon courage. Mon premier travail fut l'étude de l'art du théâtre. Voltaire me prêtait des livres. »

J'aime à entendre Marmontel en 1793, rassasié de succès et en cheveux blancs, rappeler son indigente jeunesse et les premiers efforts de sa lutte. Aujourd'hui les vanités littéraires rougiraient de tels commencements. Patronné, conduit, recommandé par la générosité de Voltaire, soutenu par sa nièce Mme Denis, le jeune homme eut à peine vendu sa *Boucle de cheveux enlevée*, qu'il se trouva bientôt lancé dans deux sphères différentes ou contraires, dont l'une lui servit d'échelon pour atteindre l'autre : celle des bohèmes, comédiens, chansonniers et aventuriers, tels que Panard et ses amis; et celle des marquis philosophes et des grandes dames leurs amies. Marmontel se taisait à propos, n'empruntait à personne, était fort bon convive et plaisait à tous. Portant dans la vie élégante la sagacité madrée du paysan, Marmontel rédigeait également bien le madrigal musqué et le sermon moral. Il sut plaire à Voltaire, agréer à Mme de Pompadour, conserver de bons rapports avec Collé et Gallet, et pénétrer par Mme de Tencin dans la société la plus raffinée du dix-huitième siècle.

« J'eus, dit-il, l'avantage de voir quelquefois tête à tête cette femme extraordinaire..... Le fruit que je retirai de ses conversations, sans m'en apercevoir, fut une connaissance du monde plus saine et plus approfondie. Par exemple, je me souviens de deux conseils qu'elle me donna : l'un fut de m'assurer une existence indépendante des succès littéraires, et de ne mettre à cette loterie que le superflu de mon temps. — « Malheur, me disait-elle, à qui attend tout de sa plume; rien de plus casuel. L'homme qui fait des souliers est sûr de son salaire; l'homme qui fait un livre, ou une tragédie, n'est jamais sûr de rien. » — L'autre conseil fut de me faire des amies plutôt que des amis, « car au moyen des femmes, disait-elle, on fait tout ce qu'on veut des hommes; et puis ils sont les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels, pour ne pas négliger les vôtres; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche, demain à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez y rêvant, cherchant dans sa tête le moyen de vous y servir. Mais de celles que vous croirez pouvoir vous être utiles, gardez-vous bien d'être autre chose que l'ami; car dès qu'il survient des nuages, des brouilleries, des ruptures, tout est perdu. Soyez donc auprès d'elles assidu, complaisant, galant même si vous voulez, mais rien de plus, entendez-vous? » — Aussi dans tous nos entretiens le naturel de son langage m'en imposait si bien, que je ne pris jamais son esprit que pour du bon sens. »

Tel est le véritable Marmontel, le séminariste modeste et diligent, l'homme rustique devenu homme du monde, aussi adroit à le capter et à prendre le vent qui porte au succès, que l'était jadis Boisrobert à séduire son grand cardinal.

Étudier littérairement ces épaisses tragédies, si lourdes, si bien rimées, si raisonnables, dont personne ne se souvient; ces *Contes* prétendus *moraux*, où le siècle des mœurs faciles se reconnaissait avec bonheur et s'admirait complaisamment; soumettre à une critique sérieuse *les Funérailles de Sésostris*, — *Numitor*, — *les Quatre flacons* et ce *Bélisaire*, pauvre parodie de *Télémaque*; — ce seraient là des soins inutiles. L'histoire de la littérature n'y gagnerait rien. Mais chercher le motif de tant de succès usurpés; savoir pourquoi cette médiocrité incontestée et infatigable a recueilli toutes les palmes d'or de plaisir et d'honneur; pourquoi Marmontel, qu'on ne lit plus, a tout absorbé et tout conquis, sourires des femmes, estime publique, argent, gloire, privilége du *Mercure*, assentiment des philosophes, indulgence des courtisans et des courtisanes, protection de Mme de Pompadour : c'est là le point curieux, l'énigme qui semble insoluble.

Elle se résout par un mot : le savoir-vivre.

Homme du monde achevé, sous l'apparence du bonhomme; homme habile, sous le masque d'homme de lettres; flatteur sous le manteau du philosophe; — Marmontel avait en outre assez d'honnêteté pour ne pas être odieux, assez de talent pour ne pas être ridicule. Tout fut prospère dans sa vie. Voltaire, un beau jour, remplit son chapeau des écus que lui-même avait recueillis de la main

(1) C'était le produit d'une lyre en argent qu'il avait eue en prix à l'Académie de Montauban.

des courtisans de Versailles, se fit le libraire de Marmontel, débita son poëme traduit de Pope, et Marmontel ne se sentit pas humilié. Les prix d'Académie tombaient sur lui comme une grêle ; la place de secrétaire des bâtiments lui fut donnée par la favorite.

« Tous les dimanches, dit-il, je me présentais chez Mme de Pompadour, à sa toilette, avec mes amis, l'abbé de Bernis et Duclos, qui m'y avaient introduit. Elle nous recevait tous les trois familièrement, quoique avec des nuances de distinction très-sensibles. A l'un elle disait, d'un air léger et d'un parler bref: *Bonjour, Duclos* ; à l'autre, d'un air et d'un ton plus amical : *Bonjour, abbé*, en lui donnant parfois un petit soufflet sur la joue, et à moi, sérieusement et plus bas : *Bonjour, Marmontel.* »

Un homme qui comprend si bien les nuances et qui, tout en prêchant la morale, voit si souvent Mme de Pompadour, ne peut manquer de réussir. Les marquis de l'Œil-de-Bœuf étaient battus par le séminariste venu de Mauriac.

« J'entrai un jour chez Mme de Pompadour, — c'était un dimanche. Son salon était rempli de cette foule de courtisans qui venaient assister au lever du roi.

« Pour faire sans doute diversion à l'ennui que tout ce monde lui causait, elle s'adressa à moi :

« — J'ai à vous parler.

Et nous passons dans son cabinet.

« Elle m'indique pendant quelques minutes les endroits notés, et m'explique les critiques des *Funérailles de Sésostris*.

« En sortant, tous les regards se fixèrent sur moi, de tous côtés on m'adressa des petits saluts imperceptibles, des sourires d'amitié, et, avant de sortir du salon, je fus invité à dîner au moins pour toute la semaine. »

Invité pour toute la semaine! tel était son sort rigoureux.

Bientôt il fit sa *Poëtique*, manuel médiocre de littérature à l'usage des gens du monde. Son habitude de ménagement universel le maintient entre toutes les écoles ; incertain dans sa critique, on l'entend plaider à la fois la cause des littératures savantes pour plaire aux savants, et celle des littératures originales pour charmer les partisans de ce qui est naïf. Il soutient l'une et l'autre thèse avec une conviction égale, mais ne laisse dans l'esprit du lecteur que des traces confuses; on comprend très-bien qu'il n'ait pas eu de sympathie pour la délicatesse précise et passionnée de Jean Racine. Un jour que Mme Denis était occupée à lire une des tragédies de ce divin poëte :

« Quoi ! lui dit Marmontel, qui lui arracha le livre des mains, vous lisez ce *polisson !* »

Belle épithète, devenue fameuse, et dont l'honneur revient au génie obtus de Marmontel. Plus tard sa faute, ou plutôt son crime lui devint évident, et il s'excusa de cette folie par l'aveu d'une bassesse : « *J'ai été poussé à cette infamie, dont je demande pardon à Dieu et aux hommes* (dit-il dans ses Mémoires), POUR PLAIRE A VOLTAIRE. » Cette faculté de plaire conduit loin. Marmontel s'y étudiait et s'y connaissait. L'Académie, où tous ses amis siégeaient, ne pouvait manquer de lui ouvrir ses portes; mais il fallait l'assentiment du roi, et ce fut par l'entremise de Mme de Pompadour qu'il sut aplanir les obstacles.

« Le roi était à son lever. Jamais je ne l'ai vu si beau. Il reçut mon hommage avec un regard enchanteur. J'aurais été au comble de la joie s'il m'eût dit trois paroles, mais ses yeux parlèrent pour lui.

« Après mon expédition, j'allai bien vite annoncer à d'Alembert et à Duclos le succès que je venais d'obtenir, et le lendemain je fis présent de mon livre à l'Académie. J'en distribuai des exemplaires à ceux des académiciens que je savais bien disposés pour moi. Mais on me disait que cet ouvrage était un pétard que j'avais mis sous la porte de l'Académie pour la faire sauter, si on me la fermait. »

Toutes les difficultés n'étaient pas encore aplanies! Il lui fallut réconcilier d'Alembert et Duclos, qui ne se parlaient plus depuis qu'une altercation avait eu lieu entre eux en pleine Académie au sujet du roi de Prusse et du cardinal de Bernis. Bougainville était mourant. D'Alembert, qui avait consenti à faire les premiers pas vers Duclos pour l'amour de Marmontel, envoie chercher ce dernier, et lui annonce que Praslin et d'Argental veulent lui opposer Thomas. Il court à Fontainebleau et donne rendez-vous à Thomas au bord du grand bassin. Marmontel le persuade. Thomas ne se met pas sur les rangs, perd sa place de secrétaire du ministère et garde celle de secrétaire-interprète des Suisses.

Quelle activité ! quel zèle pour soi-même ! quel à-propos! Marmontel se tire sans peine et sans labeur de tous les mauvais pas. Il entre à l'Académie aux grands applaudissements de la cour, de la ville, et (ce que nous approuvons en lui) consacre son discours de réception à l'apothéose de la littérature de l'Académie, de cet art de la phrase dont il a recueilli les bénéfices. Grimm et d'Alembert, Mlle Gaussin, Mme de Pompadour, M. de Bernis et Voltaire trouvent le discours admirable, digne de Bossuet et de Démosthène.

La reconnaissance, l'une de ses principales vertus, devait l'attacher à la fois à l'Académie et au roi ; double devoir fort difficile à concilier. Il ne manqua jamais de gratitude à l'égard de ceux qui conservaient la force et la puissance ; pour ceux qui se trouvaient faibles ou vaincus, il était assez rude et même quelquefois ingrat.

C'est ce qne prouva bien l'histoire de son *Bélisaire*. A peine reçu à l'Académie par l'agrément du roi et de Mme de Pompadour, il devina que toute l'autorité morale allait appartenir aux philosophes, et lui qui jusqu'à ce moment s'était montré assez peu ardent comme soldat de la philosophie, il releva tout à coup la tête, écrivit un gros livre en l'honneur des principes qui devaient effrayer le plus la cour, et trouva bon de refaire le *Télémaque* de Fénelon, dans un sens contraire au clergé lui-même. La rumeur fut énorme. Tout le public marchait avec Marmontel. Quarante mille exemplaires se vendirent en peu de mois. Paraphrases vides sur la tolérance, lieux communs de l'auteur limousin, furent traduits dans toutes les langues. La Sorbonne fulmina. On fit placarder son décret aux portes de l'Académie elle-même. Témoin de ce scandale, Voltaire, du haut de son trône satirique, partit d'un immense éclat de rire dont le monde intellectuel retentit encore. Enfin, l'impératrice de Russie, Catherine *le Grand*, escortée de ses chambellans et de ses ministres, rédigea, comme par entreprise et en commandite, la traduction collective du chef-d'œuvre.

Voilà un succès colossal. Ce n'est pas que l'on ne convînt tout bas que le chef-d'œuvre était nourri de pensées communes, d'un style épais, d'un coloris faux. Il s'agissait bien de littérature et de génie! Il s'agissait d'une guerre et de la vieille société à renverser. C'était un canon traîné devant la forteresse ennemie; Marmontel fut de ceux qui contribuèrent le plus au gain de la bataille.

Heureuse vie! qui se serait perpétuée ainsi au milieu de tous les triomphes et se serait endormie paisiblement sur les soporifiques *Incas* (poëme en prose du même Marmontel), si la Révolution française n'avait éclaté subitement, forçant Marmontel de s'exiler à la campagne, le

dépouillant de ce qu'il avait acquis, et le contraignant à plus d'une méditation philosophique, d'où ses *Mémoires* sont sortis, charmant ouvrage, rempli d'*égotisme*, et le seul de ses livres que l'on puisse lire aujourd'hui.

C'était Marmontel accompagné de ses amis; c'était Bélisaire (et le fameux xv^e^ chapitre *sur la Tolérance*; c'était l'armée des penseurs et des littérateurs dont Marmontel faisait partie (colonel ou porte-étendard), qui avaient préparé la mine dont l'explosion foudroyante faisait voler en éclats la société tout entière, l'Académie, la littérature, et tout ce que Marmontel avait admiré et aimé. Après Marmontel, ou plutôt de son vivant même, il n'y eut plus d'Académie (1).

Il fallut que Napoléon, en montant sur le trône, choisît, avec la puissante sagacité qui le distinguait, les nouveaux membres de l'assemblée littéraire. L'un d'eux, M. de Fontanes, par un hasard du *Moniteur*, et non par la volonté du maître, occupa officiellement le fauteuil du

Madame du Deffant.

grave Colomby et de La Mesnardière, enfin illustré par deux noms glorieux.

X

LOUIS DE FONTANES, GRAND-MAÎTRE DE L'UNIVERSITÉ, (Nommé en 1805.)

Dans le modeste cabinet de M. de Fontanes, alors grand maître de l'Université, un buste de Vénus se trouvait placé au milieu des livres favoris, sans cesse lus et relus par le poëte et l'orateur. C'était en 1809. M. de Fontanes n'avait pas fait fortune, on l'estimait; il jouissait d'une légitime gloire; ses fonctions étaient hautes et enviées. Que de motifs pour la haine! Que de prétextes pour le dénigrement! Une rumeur sourde se répandit. Les mœurs de celui qui servait de guide à la jeunesse étaient-elles bien pures? Que signifiait cette image d'une divinité païenne, symbole de la volupté, mère des amours, et régnant dans le sanctuaire du ministre?

L'Empereur en fut instruit, les dénonciations s'élevè-

(1) Le nom de Marmontel représente de nos jours l'harmonie et non plus la discorde; il est noblement porté par le petit-neveu de l'académicien, M. Marmontel, l'éminent successeur de Zimmermann au Conservatoire de musique (*Note de la Rédaction.*)

rent en foule; les ennemis se réjouirent; Fontanes lui-même apprit quel redoutable orage le menaçait. Alors sa jeune verve se ranima, et il répondit à ses détracteurs par une pièce de vers d'une simplicité antique et d'une grâce émue :

SUR UN BUSTE DE VÉNUS.

Loin de nous, censeur hypocrite,
Qui blâmes nos ris ingénus;
En vain le scrupule s'irrite;
Dans ma retraite favorite
J'ai mis le buste de Vénus.

Je sais trop bien que la volage
M'a sans retour abandonné :
Il ne sied d'aimer qu'au bel âge;
Au triste honneur de vivre en sage
Mes cheveux blancs m'ont condamné.

Je vieillis; mais est-on blâmable
D'égayer la fuite des ans?
Vénus, sans toi rien n'est aimable :
Viens de ta grâce inexprimable
Embellir même le bon sens.

Aux graves modes de ma lyre
Mêle des sons moins sérieux;
Phébus chante et le ciel admire!
Mais si tu daignes lui sourire,
Il s'attendrit et chante mieux.

Inspire-moi ces vers qu'on aime,
Qui, tels que toi, plaisent toujours.
Répands-y le charme suprême
Et des plaisirs et des maux même
Que je t'ai dus dans mes beaux jours.

Ainsi, quand d'une fleur nouvelle
Vers le soir l'éclat s'est flétri,
Les airs parfumés autour d'elle
Indiquent la place fidèle
Où le matin elle a fleuri.

L'heureuse fusion du caractère élégiaque et senti de la poésie anglaise et de la sévérité pure du goût hellénique caractérisent cette charmante pièce de vers, et en général le beau talent de M. de Fontanes.

« Si l'on réduisait (dit un maître de la pensée et du style, celui qui a ouvert avec tant d'éclat et de grandeur les portes du siècle, M. de Chateaubriand) les œuvres de M. de Fontanes à deux petits volumes, l'un de prose, l'autre de vers, ce serait le plus élégant monument funèbre qu'on pût élever sur le tombeau de l'école classique. . . . . .

« Il était né à Niort, continue cet ami de toute sa vie, d'une famille noble et protestante : son père avait eu le malheur de tuer en duel son beau-frère. Le jeune Fontanes, élevé par un curé d'un grand mérite, vint à Paris. Il vit mourir Voltaire, et ce grand représentant du dix-huitième siècle lui inspira ses premiers vers : ses essais poétiques furent remarqués de La Harpe. Il entreprit quelques travaux pour le théâtre, et se lia avec une artiste charmante, Mademoiselle Desgarcins. Logé auprès de l'Odéon, en errant autour de la Chartreuse, il en célébra la solitude. Il avait rencontré un ami destiné à devenir le mien, M. Joubert. La Révolution arrivée, le poète s'engagea dans un de ces partis stationnaires, qui meurent toujours déchirés par le parti du progrès qui les tire en avant, et le parti rétrograde qui les tire en arrière. Les monarchiens attirèrent M. de Fontanes à la rédaction du *Modérateur*. Quand les jours devinrent mauvais, il se réfugia à Lyon et s'y maria. Sa femme lui donne un fils : pendant le siége de la ville, que les révolutionnaires avaient nommée *Commune Affranchie*, de même que Louis XI, en en bannissant les citoyens, avait appelé Arras *Ville Franchie*, madame de Fontanes était obligée de changer de place le berceau de son nourrisson pour le mettre à l'abri des bombes. »

Ce que ne rappelle pas M. de Chateaubriand, c'est la courageuse protestation que M. de Fontanes, pendant son séjour à Lyon, osa dicter à deux citoyens lyonnais, qui vinrent à la barre même de la Convention nationale, réclamer, le 20 décembre 1793, *le chapeau sur la tête* (ce qui indigna Couthon), en faveur de leurs concitoyens.

La vie de M. de Fontanes avait été livrée aux sentiments de la famille, au culte des lettres, aux dévouements généreux. Il était impossible que l'Académie ne désignât pas comme un de ses nouveaux membres ce symbole heureux de toutes les qualités qui distinguent le goût classique. L'honneur de le choisir ne lui fut pas réservé. Napoléon, comme je l'ai dit, en reconstituant l'Institut, y plaça M. de Fontanes, noble et aimable existence à laquelle ne manquent ni les traits de courage, ni les pages éclatantes, ni les durables amitiés. « Sa prose et ses vers se ressemblent, dit encore M. de Chateaubriand, et ont un mérite de même nature. Ses pensées et ses images ont une mélancolie ignorée du siècle de Louis XIV, qui connaissait seulement l'austère et sainte tristesse de l'éloquence religieuse. Cette mélancolie se trouve mêlée aux ouvrages du chantre du *Jour des Morts*, comme l'empreinte de l'époque où il a vécu; elle fixe la date de sa venue; elle montre qu'il est né depuis J.-J. Rousseau, tenant par son goût à Fénelon. »

Qui l'a mieux loué et plus finement compris que celui qu'il avait indiqué comme successeur naturel et héritier nécessaire des traditions les plus pures? Qui pourrait le faire revivre avec autant de vérité et de charme que M. Villemain? « Il était tout préoccupé par la passion de l'étude et par la verve du talent. Cette impression répandait sur ses entretiens et dans tous les traits de son caractère un charme d'enthousiasme, de naturel et de bonté, qui lui était particulier. On voyait de toutes parts l'homme supérieur et l'excellent homme. Mais, surtout, quelle grâce et quel feu dans ses discours, lorsqu'il parlait des grands modèles de notre admirable littérature! Quel sentiment délicat! Quelles ingénieuses applications de leurs beautés! Quelle mémoire éloquente! »

XI.

M. ABEL-FRANÇOIS VILLEMAIN, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADEMIE FRANÇAISE (1).

(Élu en 1821.)

Cette physionomie fine et impétueuse, ardente et intelligente, cet œil étincelant et lumineux, ce mélange d'énergie et de grâce, de sagacité et d'élégance, de finesse persuasive et de véhémence contenue, conviennent bien au représentant le plus complet et le plus brillant de l'esprit français à notre époque. Je veux parler de M. Villemain.

S'il est aujourd'hui un nom digne de porter le titre de secrétaire perpétuel de l'Académie française, c'est celui-là. Erudition antique, connaissance approfondie des langues modernes, instinct des temps nouveaux, culte des

(1) Voyez le portrait de M. Villemain, t. XX, p. 32.

souvenirs littéraires de la France, sympathie avec le mouvement et la vie des littératures étrangères, toutes les dissonances de notre temps, toutes les teintes contradictoires ou hostiles qui font partie de notre civilisation bigarrée, se sont réconciliées et fondues dans cette intelligence accessible, facile et cependant précise, d'une trempe si ferme et si flexible.

La vie d'Abel-François Villemain, né à Paris, le 11 mai 1791, si elle se fût écoulée sous Louis XIV, eût été vouée sans réserve aux muses sacrées dont il porte l'amour dans son cœur. En Angleterre, il eût été Fox ou Canning, — peut-être Sheridan, mais sans ce bizarre et odieux mélange de dissolution et de débauche, d'extravagance et d'impudence, étranger à M. Villemain, dont les vertus domestiques sont en même temps si touchantes et si sincères. C'est à la fois un contemporain de Platon et d'Isocrate et un constitutionnel anglais.

La première main amie qui s'empara de cette jeune et précoce célébrité fut celle de l'élégant Luce de Lancival son maître, qui l'avait vu briller au Lycée impérial au-dessus de tous ses condisciples, semer les éclairs de l'esprit, les vifs aperçus, les preuves de talent, même celles d'une faculté extraordinaire chez M. Villemain comme chez tous les orateurs célèbres, la mémoire.

Le second protecteur de cet élève, supérieur à ses maîtres, fut le bon et généreux M. de Fontanes, qui dirigeait alors l'Université et qui confia à M. Villemain une conférence à l'Ecole normale et une chaire de rhétorique. Autour de lui se groupèrent en foule les condisciples du jeune vainqueur, destiné à une série d'éclatants triomphes. Cette parole limpide et chatoyante, cette voix vibrante et harmonieuse, cette grâce attique et cette vivacité française ravissaient tous les esprits, et subjuguaient tous les rivaux charmés. C'était entre 1808 et 1814. Les ruines et les cendres révolutionnaires fumaient encore; l'écho retentissait de mille clameurs redoutables. La société, qui cherchait à se reconstituer, pressentit dans M. Villemain l'heureux génie d'une ère nouvelle et comme le résurrecteur d'une éloquence à la fois jeune et consacrée, animée de nouveauté, vivante, énergique et fidèle aux plus pures traditions du goût. Les salons s'ouvrirent devant lui, la fleur de l'ancienne aristocratie ralliée le reconnut pour un des siens. Le choc des événements politiques et les rapides et redoutables changements que la France eut à subir, au lieu d'étouffer ou de briser ce talent et cette réputation si accessibles à toutes les impressions nouvelles, enrichirent l'un des leçons précoces de l'expérience, et l'autre d'une popularité plus qu'européenne. Les *Eloges de Montaigne* et *de Montesquieu* rajeunirent, pour la dernière fois peut-être, le triste genre de l'éloge. Suivre M. Villemain dans le cours non interrompu de ses succès, analyser chacun de ses volumes, ce serait une tâche beaucoup trop longue et trop importante, que les limites de ce travail ne nous permettent pas d'aborder. Nous le regrettons.

Entraîné par ce mouvement général qui portait l'intelligence au pouvoir, on le voit, en 1816, directeur de la librairie au ministère de l'intérieur, suivre l'impétueux torrent des idées, s'engager dans la vie publique, faire partie de l'armée qu'on appelait *doctrinaire*, puis se retirer avec M. Decazes. En littérature comme en politique, il avait suivi une progression à la fois prudente et hardie, vive et mesurée, témoin de l'équilibre complexe qui balance chez M. Villemain la vivacité de l'esprit par la finesse du bon sens, l'imagination par la raison. Il avait admirablement traduit le *De Republica* de Cicéron, retrouvé par Angelo Maïo. Ses volumes de *Mélanges et de Discours* avaient paru. *Lascaris*, ses admirables *Essais sur Milton* et *sur Shakespeare* prouvaient cette libéralité sympathique mêlée d'une raillerie délicate. Il n'était pas possible de supposer que M. Villemain se plaçât jamais, ou parmi les destructeurs révolutionnaires, ou parmi les adhérents de l'autorité sans contre-poids. Sa route était donc tracée. Entre 1825 et 1830, on le voit s'entourer d'une popularité toujours croissante, que ses leçons de la Sorbonne portèrent au plus haut point.

Ce ne furent pas des leçons que M. Villemain adressait à cette jeunesse ardente, qui se pressait autour de sa chaire et qui *buvait*, comme disait l'ancien, *d'une oreille attentive*, toutes les paroles éloquentes qui la captivaient et l'enivraient. Au delà de l'enceinte réservée aux séances, il était facile d'apercevoir un avenir nouveau: Chatham, Pitt et Burke indiqués en traits éclatants par l'orateur. Ce n'était plus une chaire, c'était une tribune. On se disputait la moindre place. Depuis le matin la foule assiégeait la Sorbonne; on venait de tous les coins de la France écouter l'éloquent professeur.

Ecoutez M. Sainte-Beuve, qui, dans une de ses plus vives et meilleures pages, a donné le portrait frappant et pour ainsi dire physique de cette éloquence si animée et si nouvelle :

« Dans cette chaire, où il monte avec une négligence qui, pour être extrême, n'est pas disgracieuse, dans cette chaire où il se courbe, sur laquelle il frappe avec un manque apparent de gravité qui donne le démenti aux préceptes de Cicéron, et qui brave le *deformitas agendi* interdit à l'orateur, écoutez-le! Sa voix sonore et chantante avec agrément, mélodieuse et sachant les nombres, a dès l'abord tout racheté. Il se penche, il s'avance des lèvres vers l'auditoire. Si le premier banc, légèrement reconnu, ne le gêne point par quelques figures peu compatibles et contradictoires, sa parole se lance. Il s'inquiète encore de son auditoire, sans doute; mais c'est de tous alors, et non de quelques-uns; son esprit alerte et souple donne sur tous les points à la fois de cette demi-circonférence qui ondule et frémit d'une rumeur flatteuse autour de lui. Il ne se tient pas serré au centre, ferme et ramassé en soi, comme Bossuet l'a dit quelque part de l'abbé de Rancé; mais, penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant à l'entour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant et, pour ainsi dire, agaçant à la fois toutes les intelligences, allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux ailes de sa pensée : quel spectacle amusant et actif! quelle étude délicieuse que de l'entendre!... Il a ce que les anciens appelaient le jeu de l'orateur (*dicta, sales*), l'anecdote aiguisée, la sortie imprévue que son masque expressif et spirituel accompagne; et si la saillie est trop forte, trop hardie (jamais pour le goût), si elle a trop porté, il la ressaisit au vol, il la retire, et elle échappe encore; et c'est alors une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un miracle de flexibilité et de contours, et de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées, toujours au triomphe du sens et de la grâce. »

Ainsi l'éloquence active et parlée, et celle qui, transmise par l'impression, entraîne moins violemment les cœurs, mais pénètre plus profondément les esprits et usurpe des horizons plus lointains,— contribuaient à faire de M. Villemain un des hommes les plus considérables de l'Europe, un de ceux qui, en France, représentent le mieux la grande école des Canning et des Wydham.

Il était naturel que la révolution de 1830 le jetât aux affaires, qui dès lors l'absorbèrent tout entier. Souvent

au pouvoir, quelquefois renversé, se relevant toujours, ne perdant rien de son éloquence et de son ardente activité, il apercevait mieux que personne les dangers de toute espèce dont la France, le trône, les nouvelles institutions étaient environnés. Il ne faiblit pas un moment. Après de rudes combats que nous n'avons pas mission de raconter ou d'analyser ici, un état de maladie grave le força de quitter le ministère au commencement de 1845.

Ce fut à cette occasion que M. le maréchal Soult, président du conseil, vint, le 9 janvier de la même année, « soumettre à la Chambre des députés un projet de loi ayant pour objet d'accorder une pension annuelle de 15,000 fr. à M. Villemain, pair de France. »

Par une résolution généreuse, que font comprendre d'ailleurs et le caractère personnel de M. Villemain et cette vigueur d'esprit qui lui promet et nous assure encore de longs travaux, il repoussa de toute sa force, avec une obstination et une constance qui montraient combien il était touché de ce qu'il croyait être son devoir et son honneur, la pension qui lui était offerte ; le 10 fé-

M. de Fontanes remettant au jeune Villemain son diplôme de professeur de rhétorique.

vrier suivant, M. le duc de Dalmatie venait déclarer à la Chambre des députés que « sur les instances très-vives de M. Villemain, ancien ministre de l'instruction publique, instances que nous regrettons, disait-il, le roi nous a ordonné de retirer le projet de loi qui avait pour objet de lui décerner un témoignage éclatant pour la récompense de ses glorieux travaux et de ses éminents services. »

Non-seulement la santé de M. le secrétaire perpétuel de l'Académie est rétablie aujourd'hui, mais la trempe déjà si éclatante et si ferme de son esprit paraît s'être affermie dans le feu de ces douleurs personnelles et de ces publiques angoisses auxquelles de plus débiles auraient succombé. Quelque chose de sévère, de passionné et d'énergique s'est manifesté dans ses derniers écrits, et tous les travaux qu'il publie depuis sa sortie des affaires semblent le produit d'une maturité plus jeune, si l'on peut le dire, que la jeunesse elle-même, et qui n'a pas cessé d'accroître ses forces incessamment renouvelées.

PHILARETE CHASLES.

ÉTUDES SUR MON JARDIN [1].

AVENTURES D'UNE ROSE ET D'UN CAMÉLIA.

Suzette Bâchon. Cadre de roses et de camélias. Dessin de M. A. de Bar.

I. — UNE ROSE PANACHÉE.

A Fontenay-aux-Roses se voyait, en ce temps-là, le jardin du père Bâchon.

JUILLET 1853.

Le père Bâchon, horticulteur enragé, aimait son jardin autant que lui-même, et un peu plus que le reste; aussi il n'aurait pas fallu qu'on se permît d'y cueillir un

(1) Voyez les tables des quatre derniers volumes.

brin d'herbe ; c'eût été un crime de lèse-agronomie, pour lequel il eût trouvé bon de vous traduire en police correctionnelle.

Le jardin du père Bâchon était entouré d'une haie vive, dans laquelle on avait pratiqué une porte de bois ; au milieu du jardin, le puits ; à droite, le cellier ; à gauche, la maison.

Un matin, vers huit heures, alors que le père Bâchon, ayant convoqué quelques voisins et voisines pour leur montrer une rose panachée, qu'il venait d'obtenir au moyen de diverses greffes, leur racontait tout au long l'histoire de sa rose, et leur faisait goûter d'un petit vin bleu, qu'ils semblaient généralement apprécier, un personnage, peu vêtu et encore moins chaussé, poursuivi par des gendarmes, s'était élancé, comme une flèche, à travers la haie vive, s'était couché à plat ventre dans le jardin du père Bâchon, avait fait le mort pendant quelques minutes, puis s'était redressé avec la lente précaution d'un homme traqué, qui a la ferme volonté d'échapper à ceux qui le traquent ; ensuite, convaincu que les gendarmes avaient pris d'autres directions, il avait respiré largement, et sa figure, grossièrement taillée, mais énergique et mobile, avait exprimé cette satisfaction railleuse d'un élève qui s'est joué de ses maîtres.

— Partis ! dit-il, en resserrant le chiffon rouge qui lui ceignait les reins, et dont un lambeau était resté accroché aux épines de la haie ; partis, déroutés, dépistés ! Chose étrange ! continua-t-il, qu'on ne me puisse laisser vivre à ma guise ! qu'est-ce que cela leur fait que je dorme sous un arbre ou sous un toit ? que je mange des racines crues au lieu de pain ? que j'aille tête nue, plutôt que de m'affubler de cette laide coiffure qu'ils appellent chapeau ?

Tout en devisant de la sorte, ce vagabond, surnommé Pousse-tout-seul, vu le peu de culture qu'il avait reçue, mais qui répondait aussi au nom de Gaspard, cherchait et découvrit un plan de carottes, en arracha une, l'essuya et la mangea.

— En effet, que faut-il à l'homme ? poursuivit-il : de l'air, de l'espace, du soleil ; un fruit de la terre pour sa faim, une source limpide pour sa soif ; ceux qui désirent au delà sont des fous ! Bon ! du monde ! dit-il, prêtant l'oreille du côté de la maison ; on ne peut donc être un instant seul à seul avec sa pensée ?

En disant ces mots, il sauta sur de grands arbres qui ombrageaient le cellier, et s'y blottit à la façon des singes.

Ce philosophe en guenilles, ce Pousse-tout-seul, le bien nommé, habitait le pays depuis sa première enfance.

On ne savait rien de sa famille, et lui pas plus que d'autres. Jusqu'alors il avait vécu au hasard ; d'aumônes, étant petit ; de maraudes, étant homme ; mais de maraudes si modestes, un légume, un fruit, que personne n'avait songé à se plaindre ; et, sans lui être sympathique, on le supportait et le tolérait. Seuls, les gendarmes ne pouvaient accepter cette existence en dehors de la loi, et avaient fini, d'ailleurs, par trouver un certain plaisir dans ce qu'ils appelaient la chasse à Gaspard.

Il y avait pourtant une grande âme dans ce presque-sauvage ; c'était une bonne terre en friche. Sur les bords de l'Orénoque, on l'aurait fait roi ; chez nous, le plus mince ouvrier, le moindre cireur de bottes s'estimait mieux que lui, et avait raison. Il faut être de son pays et de son temps ; il faut rendre à la société ce qu'elle nous donne : chaque abeille doit son suc au rayon, chaque homme doit à tous le contingent de son labeur.

Gaspard ne le comprenait point. On l'aurait extrêmement surpris de lui dire que ce légume, ce fruit qu'il dérobait, le front haut, c'était un vol ; il n'admettait que le vol d'argent ou d'effets précieux et inutiles, et vous aurait répondu, sans vergogne, que l'oiseau prend à l'épi le grain qu'il lui faut pour vivre, et qu'il ne faisait pas autrement que l'oiseau.

Ceux dont le bruit de pas et de voix était venu troubler Gaspard et l'obliger à se cacher étaient, ainsi que nous l'avons dit, des voisins du père Bâchon.

Le père Bâchon marchait triomphalement à leur tête, gesticulant, parlant haut, l'orgueil du succès sur le front.

— Oui, mes enfants, disait-il, j'ai obtenu la plus magnifique rose qui se soit jamais vue. Ce soir, j'encaisse mon rosier ; demain il figure à l'exposition d'horticulture, et y tiendra sa place... Voyez !

En même temps il écartait délicatement les feuilles de l'arbuste, et laissait voir, dans toute sa splendeur, une rose panachée, fine, odorante, parfaite, devant laquelle ce ne fut qu'un cri d'enthousiasme.

— Ah ! mon père, c'est une merveille ! dit Suzette, jolie personne à laquelle deux années de pensionnat n'avaient point tourné la cervelle, à preuve qu'elle conduisait vaillamment le ménage de son père, sa mère étant morte depuis plusieurs années déjà, et que si, parfois, l'idée d'un mari lui venait, elle se gardait bien de songer aux beaux messieurs en gants jaunes, qui la faisaient danser à la fête.

— Pendant nos guerres d'Espagne, quand je nourrissais le septième de la duchesse d'Alvarès, on donna une rose toute pareille à la duchesse, fit observer Mme Alain, ex-nourrice d'enfants nobles, désormais rentière à Fontenay.

— Impossible ! s'écria Bâchon ; c'est une combinaison nouvelle, c'est le produit d'une greffe que j'ai essayée vingt fois, avant que de toucher le but ; c'est un bijou qui me pose parmi mes confrères ; que tous les savants voudront voir, que l'on couvrira d'or demain ; mais que je me donnerai le plaisir, plaisir royal, ma foi ! de garder. Oui, cette fleur, je l'aime ; la voilà, la voilà telle que je l'ai voulue ! Elle n'a pas d'égale ; j'en parierais ma tête contre celle de Maclou !

Maclou était un jeune marchand de salade de beaucoup d'espérance.

— A propos, Maclou, ajouta l'horticulteur, veux-tu point du demi-cent de romaines qu'est là-bas ?

— Père Bâchon, vous êtes cher en diable, répondit Maclou, et le particulier n'y mord plus guère à la romaine.

— Comme tu voudras, mon gars.

— C'est à dégoûter du métier, ajouta Maclou, qui voulait être prié, et à faire comme cet original de Pousse-tout-seul. En v'là un qui se fait la vie douce !

— Veux-tu te taire ! reprit Bâchon ; vagner à l'aventure et vivre aux dépens d'autrui, n'est-ce pas ? Les Gaspard et leur suite, c'est le déshonneur d'un pays !

— Là où est-ce qu'elles sont vos romaines, père Bâchon ? demanda Maclou d'un air qu'il croyait indifférent.

— T'en veux donc, tout de même, rusé gars ? Arrive par ici. Votre serviteur, m'ame Alain ; à vous revoir, les autres ; à tantôt ; nous ferons la conduite à ma rose !

Et, tandis que l'horticulteur emmenait Maclou d'un côté, les autres, tout en devisant, sortaient du jardin, à l'exception de Suzette, qui prit une corbeille, et se mit à dépouiller un cerisier nain, en chantonnant à demi ; et de Gaspard qui la regardait et l'écoutait, comme il aurait écouté et regardé une mignonne fauvette des haies.

— Chantez encore, voulez-vous ? dit tout à coup quelqu'un, derrière la jeune fille.

— Ah! fit Suzette avec frayeur.

Et elle s'éloigna vivement de cet homme qu'elle ne connaissait point, et dont l'aspect la rassurait peu.

— N'ayez pas peur, reprit-il ; je suis Gaspard, Gaspard Pousse-tout-seul, ainsi qu'ils m'ont nommé.

— Gaspard ! s'écria Suzette, le regardant curieusement, comme un être vers lequel sa pensée s'était portée souvent, sans qu'elle eût pu croire à son identité. Eh bien, monsieur Gaspard, ajouta-t-elle, que voulez-vous? Pourquoi êtes-vous ici? Comment y êtes-vous entré?

— Voilà bien des questions enfilées les unes au bout des autres, ainsi que le seront les perles de votre collier de noces, reprit l'imperturbable Gaspard. Ce que je veux? Un refuge de quelques heures contre la poursuite des gendarmes. Pourquoi je suis ici? Parce que j'avais à choisir entre votre jardin et leurs griffes. Comment j'y suis venu? Par ce trou ; les ronces et les épines n'ayant rien à voir à ma peau , et n'étant pas de ceux qu'une porte fermée rebute. Comment j'ose y rester? Parce que j'ose toujours, ce qui fait mon salut, dès que ma conscience ne dit mot ; et je ne vois pas que ma présence ici nuise à personne.

— Si mon père vous y savait, répliqua Suzette, il serait capable de vous conduire, lui-même, au poste de la gendarmerie.

— Oui, il a une dent contre moi, le père Bâchon ; j'ai entendu ça tout à l'heure. Pourquoi? Que lui ai-je fait?

— Il dit que vous ne travaillez point, que vous êtes inutile au pays.

— Et en quoi le sert-il, lui, le pays? demanda Gaspard. En inventant des roses? Qu'il me laisse donc humer ma part d'air et de soleil ; et si, parlois, il trouve dans son verger une racine de moins, un fruit absent, qu'il se rappelle que le bon Dieu a créé les vergers sans barrières, les champs sans limites et les forêts sans gardes.

Suzette n'avait point assez d'yeux pour regarder cet homme, assez d'oreilles pour l'entendre.

— Ça vous paraît drôle de me voir parler ainsi, n'est-ce pas, jeune fille? continua-t-il. Moi, qui ne sais pas lire, qui vis en dehors de toute loi et de tout usage? Je vais vous dire, rien n'apprend à penser, comme le silence et les lointains horizons ; rien n'élève le cœur et n'élargit les idées comme la contemplation du ciel. Vous autres, vos maisons vous assomment ; votre âme se heurte au plâtre et au bois, dont vous vous êtes fait des tombeaux. J'ignore ce que l'on apprend dans les villes, mais je sais ce que vous n'apprendrez jamais!

— Cependant, monsieur Gaspard, hasarda Suzette, ce n'est pas pour la vie que vous avez choisie que Dieu nous a faits; la société est douce au cœur de l'homme.

— Je l'ignore; enfant, les enfants m'ont repoussé; homme, les hommes semblent avoir honte ou peur de moi!

— Toute société a besoin de lois qui la regissent, ajouta Suzette, se laissant aller à l'inspiration de son bon sens; et tout membre de cette société doit se soumettre à ces lois. Sans être savant, on sent cela. Un homme sur son bateau, un capitaine à la tête de ses soldats, un maître laboureur dans son champ, un industriel dans son usine, une mère, enfin, dans sa famille, tous, forcément, sont amenés à imposer une loi et à la faire respecter. Que deviendraient la famille, l'usine, le bateau, si chacun y voulait agir à sa guise , et, comme vous, se soustraire à toute obéissance et à toute contrainte?

— Je ne connais qu'une loi, reprit Gaspard; celle qui dit à l'homme : Ouvre les yeux, regarde, admire et adore!

—Et celle qui lui dit : Aime, si tu veux être aimé, ajouta Suzette avec une douceur qui fit tressaillir ce sauvage.

— Comment dites-vous? fit-il.

— Monsieur Gaspard, continua Suzette, vous êtes certainement un être bien extraordinaire ; vous dites des choses que le bon sens condamne, mais qui font, cependant, qu'on ne peut s'empêcher de s'intéresser à vous. Je ne vous avais jamais vu ; mais, dans le pays, j'avais entendu parler de vous, et je désirais vous connaître. Maintenant, que je vous connais, savez-vous ce que je voudrais? Je voudrais être assez savante, et parler assez bien, pour vous convaincre que vos idées, malgré leur je ne sais quoi d'étrange et de grand, ne sont pas bonnes. Tout le monde ne peut avoir tort, et vous, tout seul, raison.

— Singulière chose ! se dit Gaspard : elle soulève en moi des pensées que je ne me soupçonnais point. Mais, non, non, continua-t-il en s'adressant à Suzette, c'est votre voix qui me pénètre le cœur ; ce sont vos grands yeux qui me troublent. Vous êtes bien belle, savez-vous !

Un peu effrayée de cet hommage à brûle-pourpoint, Suzette se recula de quelques pas.

— Et puis, dit encore Gaspard, de ma vie, personne ne m'a parlé aussi longuement, aussi doucement que vous l'avez fait. C'est bon pourtant le son d'une voix amie: cela caresse l'oreille , cela chante dans l'âme; c'est encore plus doux que le ramage des oiseaux ! Ce jour sera pour moi un jour béni ; je me le rappellerai, et, pour que vous vous le rappeliez aussi, gardez cette rose, voulez-vous? A la plus belle fille, la plus belle fleur!

Et, ce disant, il avait cueilli, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la fameuse rose panachée du père Bâchon, et l'offrait à Suzette, stupéfiée de terreur.

— La rose panachée de mon père ! fit-elle, dès qu'il lui fut possible de parler. Que va-t-il dire? Comment réparer ce malheur? Vous êtes perdu !

— Pour une rose, reprit Gaspard ; allons donc! Il en créera d'autres, votre père, puisqu'il se permet de singer le Créateur!

— J'entends sa voix ! dit Suzette éperdue; que devenir? comment affronter sa colère? Fuyez! Mais, non ; il approche; la fuite est impossible. Entrez, entrez là-dedans; s'il vous voyait, il vous tuerait ! Mais entrez donc !

Et, folle de crainte, elle le poussa dans le cellier, dont elle ferma la porte et prit la clef. Puis elle courut cacher son trouble dans la maison , tandis que Bâchon revenait tranquillement, disant à Maclou :

— Affaire conclue, pas vrai, mon gars?

— Faut en passer par où vous voulez, père Bâchon, répondit Maclou, qui n'avait agi qu'à sa tête.

— Eh bien, à tantôt; tu seras des nôtres; tu auras l'honneur d'escorter la merveille des merveilles, dit-il en s'avançant vers l'arbuste mutilé , la plus belle rose qui se soit jamais épanouie au soleil ; là... Grand Dieu! disparue! volée ! On me l'a volée ! Maclou! Oh! les lâches ! oh ! les envieux! cria l'horticulteur. La réputation du père Bâchon est faite, auront-ils pensé ; sa fortune aussi, peut-être; et ils ne l'ont pas voulu ; et ils n'ont pas respecté la reine des roses! et ils l'ont assassinée, mutilée!... Au voleur! au meurtre! au feu ! fit-il avec un redoublement de rage, et la douleur lui égarant l'esprit.

A ces cris, Mme Alain et quelques autres accoururent en toute hâte, aussi pâles et aussi tremblants que Bâchon.

— Mes amis, fit Bâchon avec désespoir, vous voyez un homme mort; il faut trouver le coupable ; il me faut sa

vie; ma rose, ma belle rose, mon espoir, mon enfant, cueillie ! brisée !...

— Père Bâchon, un trou dans la haie, et un lambeau de laine rouge auprès, fit observer la vigilante ex-nourrice d'enfants nobles.

— Tiens ! on dirait de la ceinture à Gaspard, reprit Maclou.

— Gaspard ! C'est lui, s'écria Bâchon, heureux d'avoir à qui s'en prendre; ce ne peut être que lui ! Bête venimeuse, qui fait le mal, sans en avoir de raison et pour le plaisir de le faire ! Où est-il, que je l'écrase? Cherchons, fouillons !... Ah ! que je l'assommerais de bon cœur !

Et l'on chercha, et l'on fouilla, et l'on ne trouva rien.

— Il me semble, père Bâchon, dit Mme Alain, la bien avisée, qu'après cette belle œuvre, ce ne serait pas chez vous que ce mauvais gueux se serait caché.

— C'est juste, reprit l'horticulteur. Eh bien, dehors ! dehors ! Je donne ce qu'on voudra à celui qui me le trouve ! Vagabond de l'enfer ! s'attaquer à une fleur inoffensive, à ce qu'il y a de beau et de bon au monde ; il n'est pas de crime dont je ne te croie capable ! Si tu sors vivant de mes mains, je te réponds que le pays sera purgé de toi, et sans retour !

Alors, la flamme aux yeux, et trente ans de moins sur la tête, le père Bâchon s'élança dans la campagne; et tous, hors Mme Alain, se précipitèrent sur ses pas.

Nous avons dit que jusqu'alors Gaspard avait été toléré, ou plutôt oublié, par les gens du pays, sans que ce fût positivement un effet de leur bienveillance. Peu à peu l'on en venait même à se lasser de rencontrer ce grand corps étendu au soleil, et s'enivrant du parfum des champs; on se lassait de voir cet affranchi de tout labeur, quand soi, l'on se courbait péniblement sur la faux brillante ou derrière la charrue ; cela révoltait sourdement de sentir que cet homme s'était fait si belle et si large part, quand soi, l'on se savait dans les honorables entraves du devoir, quand il fallait être citoyen et père de famille avant que d'être homme ! Aussi l'on saisit au bond l'occasion de faire sentir à ce révolté que, quoi qu'il en eût, la civilisation l'attendait, un joug d'une main, un fouet de l'autre : tout Fontenay prit part à la colère de Bâchon, et se mit à la poursuite de Gaspard.

II. — UN ÉCLAT DE RIRE.

A peine Suzette les eût-elle vus s'éloigner en différentes directions, que, craintive et chagrine, elle quitta la maison et revint vers le cellier, afin de délivrer son captif.

— Monsieur Gaspard ! fit-elle, entr'ouvrant la porte du cellier ; monsieur Gaspard, sortez et hâtez-vous, car on peut revenir.

Aucune réponse ne lui fut faite.

— Monsieur Gaspard ! dit-elle plus haut, ne m'entendez-vous point?

Et comme le même silence succéda à ses paroles, elle ouvrit la porte toute grande, regarda dans le cellier avec inquiétude, et aperçut Gaspard... profondément endormi.

— Quel homme ! pensa-t-elle; sa vie, plus encore, sa chère liberté est en danger, et il dort !

Il se réveilla, cependant.

— Je rêvais à vous, dit-il à Suzette en sortant; je rêvais que vous me parliez; c'était la réalité qui se mêlait au rêve; c'était bien doux !

— Monsieur Gaspard, fit Suzette, vous n'avez pas un instant à perdre; ainsi que je le prévoyais, mon père est furieux contre vous, et vous fera un mauvais parti, s'il vous trouve. — Pauvre père, il était si fier et si heureux de cette fleur ! Pourquoi faut-il que notre mauvais sort vous ait amené chez nous?

— C'est là votre pensée? demanda Gaspard, son visage reflétant une teinte de mélancolie profonde.

— Monsieur Gaspard, continua Suzette, évitant de répondre, il faut non-seulement quitter ce jardin, mais, si je puis me permettre de vous donner un conseil, il faut quitter ce pays pour quelque temps; il est sûr que vous y seriez moins tranquille encore que par le passé. Voici du pain et quelques vêtements; partez !

— Du pain, merci ! J'en ai peu l'usage, répondit Gaspard; mais vos mains l'ont touché, je le garde ! Des vêtements; quoi donc? fit-il en dénouant le paquet. Des chemises; non, gardez; la laine est bonne, la laine vaut mieux : elle boit la sueur. Des souliers, des bas; oh ! des bas ! répéta-t-il en riant; Gaspard mettant des bas, Gaspard mettant des souliers, ce serait curieux; si je n'étais Gaspard, je le voudrais voir. — N'y a-t-il pas des gants aussi? Comment, vous avez oublié les gants? ajouta-t-il, riant plus fort. Jeune fille, il me faut des gants !

— J'ai cru bien faire, monsieur Gaspard, reprit Suzette sérieuse ; si tout cela ne vous peut être utile, ne vous en chargez point, mais, une fois encore, partez ! A chaque instant, je crois entendre la voix de ceux qui vous poursuivent; partez ! Et que Dieu vous inspire la volonté de changer de vie, d'accepter enfin votre part à la peine, de réclamer votre droit à l'affection !

— Partir, ce n'est plus vous voir, vous, qui me semblez quelque ange de là-haut, tant il y a de bonté et de beauté sur votre front et de suavité sur vos lèvres; comment m'y résoudre ! Vous retrouverai-je jamais ce que vous daignez être aujourd'hui ?

Un moment de silence, plein d'anxiété et d'embarras pour Suzette, de réflexions étranges pour Gaspard, suivit ces paroles; puis, tout à coup, ce sauvage sale et dégenillé se posant devant la jeune fille :

— Suzette Bâchon, lui demanda-t-il résolûment, me voulez-vous pour mari?

Certes Suzette, préoccupée du mécontentement de son père, et véritablement inquiète pour cet homme, auquel elle ne pouvait se défendre de s'intéresser, ainsi qu'on s'intéresse à l'inconnu, Suzette n'était nullement prédisposée à rire; cependant, à la demande incroyable de Gaspard, un fou rire la saisit. En vain elle essaya d'y résister, de se calmer, de se rappeler la gravité relative de la situation; dès que ses yeux se reportaient sur le pauvre Pousse-tout-seul, qui, lui, la regardait douloureusement surpris, le malheureux rire reprenait son essor; et, sans pouvoir articuler une parole, incapable de veiller désormais à la retraite de Gaspard, n'entendant toujours à ses oreilles que sa burlesque demande, elle rentra, se jeta sur un siége, et y resta presque un quart d'heure avant que cet accès, plus nerveux que joyeux, fût apaisé.

Le mépris le plus écrasant, la plus violente colère, n'auraient point frappé Gaspard aussi péniblement que ce rire inextinguible, ce rire frais, éclatant, argentin de la jeune fille, ce rire éloquent, qui prouvait à quel point ce qu'il avait osé penser et exprimer était en dehors de tout ce qu'on aurait pu supposer; si en dehors, en effet, qu'on ne lui faisait même pas l'honneur de s'en fâcher.

— Je suis un homme et ce n'est qu'une femme pourtant ! murmura Gaspard, s'essayant à la révolte.

Mais il eut beau faire, il ne put ni s'indigner, ni ressentir autre chose qu'un découragement profond. Sous l'empire de ce découragement, il sortit de chez le père

Bâchon, remonta les rues désertes du village, sans se préoccuper aucunement des recherches furieuses dont il était l'objet, et marcha, la tête penchée, sans cesse poursuivi par ce rire, que semblait lui répéter le vent dans les folles herbes des prés.

Accablé d'une infériorité qu'avant ce jour il aurait niée superbement; pour la première fois de sa vie, rougissant de ses guenilles, de ses pieds nus et de sa barbe inculte; remué, quoi qu'il en eût, par les paroles que lui avait dites Suzette, à propos des devoirs de chacun et de tous; effrayé de l'abîme qu'il devinait entre lui et les autres, et ne sachant comment le combler ou le franchir, Gaspard fut pris instantanément d'une fièvre aussi violente que nouvelle pour lui, attendu que la cause en était au cerveau, organe presque neuf chez cet homme, qui, s'il avait senti largement, n'avait que médiocrement usé de la réflexion.

Frissonnant et glacé, il se laissa choir dans un champ de hautes avoines; là, peu à peu, ses idées se troublèrent; un grand bruit se fit dans ses oreilles et dans son front, et il perdit l'appréciation des lieux et des temps.

Combien d'heures dura cette commotion cérébrale, il n'a jamais pu s'en rendre compte; mais quand ses yeux se rouvrirent à la lumière et son esprit à la raison, il se trouva étendu sur le parquet d'une petite chambre, dont la porte ouverte laissait apercevoir un cabinet d'étude encombré de livres, d'ossements et d'alambics, au milieu desquels un vigoureux vieillard était assis; ayant devant lui une table couverte de papiers qu'il consultait avec attention.

III. — UN BOURRU BIENFAISANT.

Ce vieillard pensait tout haut, et écrivait à mesure qu'il parlait.

— La mère Aubry, qu'est-ce que cela? se demandait-il d'un ton rude. Une laitière, et c'est criblé de rhumatismes. Parbleu! je le crois bien; ces gens-là, ça a chaud, c'est en nage, et, au lieu de se mouvoir, ça se plante à la merci de tous les vents. Elle est veuve. De quelque mauvais gueux, sans doute? C'est pain bénit! Et elle a cinq enfants, rien que cela! Je les exècre, moi, les enfants; c'est bruyant, c'est bête, c'est sale; leurs singeries m'agacent; leur parler m'irrite. Il faudra les habiller, ces cinq enfants; ça doit avoir besoin de tout; une mère seule, beau soutien! Il faudra voir à les mettre à l'école. Et la mère, avec ses douleurs, pas moyen qu'elle continue le métier; on lui trouvera autre chose. En attendant, un bon de bois et d'argent pour la mère Aubry; mais surtout spécifions qu'elle ne vienne point me criailler ses bénédictions aux oreilles. Je veux bien leur donner mon argent, mais je ne veux pas les voir. Depuis dix ans que je suis enfermé dans cette vieille tour de Croï (1), seul avec ce butor de Louis, et que je n'ai vu d'autre face que la sienne, je m'en trouve bien. J'aurais préféré la solitude absolue, sans doute; j'étais si dégoûté du contact des hommes, que la solitude absolue m'eût été bonne; mais on est mou, on se corrompt, on s'habitue à un valet, et l'on ne peut plus s'en passer. Il est vrai que celui-là a l'ordre d'être muet, et surtout de n'introduire céans âme qui vive, ou chassé impitoyablement!

« Continuons: — Jambe cassée, ouvrier menuisier. Un mot à ce confrère qui passe sa vie à retaper épaules et tibias. Joli métier! Quelques sous à ce garçon pour le temps du chômage. Si ça ne mangeait que quand ça travaille; mais ça mange toujours; ça boit, surtout; ça boit en proportion de l'inactivité et de la fainéantise!

(1) Reste du château de Croï, que l'on voit proche de Fontenay.

« Heim? deux filles de quinze à seize ans, orphelines, jolies, sages, hum! et pauvres. Cet animal de Louis n'en fait jamais d'autres; beaux renseignements qu'il me rapporte! Qu'est-ce qu'elles veulent? ces jeunes filles. Est-ce que j'ai le temps de songer à elles? est-ce qu'elles m'intéressent? S'il fallait s'occuper de toutes les orphelines pauvres qu'il y a de par le monde!... On leur fera une dot, à ces filles sages, à ces phénix; on leur élèvera une boutique de chiffons, et on leur cherchera quelques niais qui les prennent pour femmes.

Et cela? Industriel probe et laborieux (ils le sont tous!) menacé d'une faillite à cause de la dureté des temps, et parce qu'il n'a voulu renvoyer aucun de ses hommes. Bien trouvé! raison plausible! Est-ce que j'en suis dupe? Il aura voulu faire comme les autres; il aura fallu à mon-

Gaspard Pousse-tout-seul.

sieur un beau salon, des dîners somptueux, un équipage! Sans cela, disent-ils, point de confiance. Animaux stupides, faites votre métier, et faites-le bien; la confiance peut s'égarer aux dorures, mais elle revient au mérite!... Ouvrons un crédit à cet homme.

Le vieillard en était là des notes qu'il compulsait, lorsqu'un gémissement de Gaspard et quelques paroles de Louis, dites à voix basse au malade, attirèrent son attention du côté de la chambre voisine.

— Un étranger ici! fit-il, poussant Louis dans son cabinet avec une vigueur peu commune; tu veux donc que je t'étrangle? Un homme ici, quand tu sais que je les hais, que je les fuis!... Tu vas réunir tes loques et sortir de chez moi, toi et ton acolyte, et en bien regarder la porte pour t'abstenir d'y frapper jamais!

Ce Louis était un homme aussi calme que son maître était véhément; d'ailleurs, il connaissait le vieillard et savait comment aboutirait sa colère; aussi il ne s'en épouvantait point.

En effet, après avoir marché avec agitation, maugréé, frappé du poing sur quelques meubles et cassé quelques menus objets:

— Qu'est-ce que cet homme? demanda-t-il.

— Paysan, lui fut-il répondu laconiquement.

— Ivre? fit le vieillard avec dégoût.

— Malade.

— Où l'as-tu pris?

— Dans un champ. Le pouls est rapide, la tête en feu, la peau sèche et ardente; monsieur doit voir.

— Ah! monsieur doit voir! reprit le vieillard dans un nouvel accès de colère. Ah! il ne te suffit pas de me dénicher, avec ton nez de fouine, toutes les misères du pays, il faut encore que tu fasses de ma maison un hôpital?

— J'obéis aux ordres de monsieur.

— Je t'ai jamais ordonné ça, moi!

— La maladie est une misère.

— Qu'il aille l'abriter sous son toit, sa misère.

— Cet homme est sans asile, et monsieur en aura pitié; monsieur le gardera, le soignera, le guérira.

— Par exemple!

— Est-ce que, malgré sa rudesse, monsieur a jamais repoussé ceux qui souffrent? Est-ce que monsieur n'a pas toujours, pour le pauvre, la bourse pleine et le cœur ouvert?

— De loin.

— Est-ce que monsieur n'a pas déjà sauvé, de la mort ou du désespoir, les trois quarts des gens du pays?...

— C'est bon!

— En faisant comme la Providence, en cachant la main qui répand le bienfait.

— As-tu fini? bourreau!

— Je me dédommage de dix ans de silence; une pauvre fois que je dise au moins ce que j'ai sur le cœur. Vous n'êtes pas si diable que noir, voyez-vous, monsieur le docteur; vous avez beau traiter l'humanité du haut en bas, vous lui venez toujours à l'aide, et vivez en anachorète, pour faire la charité en prince!

— Bavard infernal! rien ne l'arrêtera plus, la bonde est lâchée!

— Vous êtes bon.

— Non!

— Compatissant.

— Non!

— Sensible, aimant, généreux.

— Non! non! non!

— Et vous ne repousserez point un malheureux pour lequel, peut-être, l'assistance de vos lumières est une question de vie ou de mort.

— Est-ce être assez tyrannisé? reprit le docteur à demi vaincu. Qui est le maître? qui ordonne?... Qu'on me l'amène ici, cet intrus, continua-t-il en débarrassant un lit de repos des livres qui s'y trouvaient, et en disposant les coussins, sur lesquels il aida Louis à coucher le malade, avec une délicatesse et des précautions de mère.

Ainsi que nous l'avons dit, Gaspard avait écouté et regardé le docteur (c'était bien un docteur) pendant son long colloque avec lui-même, et sa querelle avec Louis; et s'il connaissait trop peu les hommes pour comprendre absolument cette nature âpre par les formes, excellente par le fond, ce sublime maniaque qui criait haut sa misanthropie, et soulageait l'humanité de tout son pouvoir; qui s'était retiré du monde pour quelques *heurts*, quelques froissements, prouvant son exquise délicatesse, et qui, cependant, s'occupait en père de famille de ceux qui souffraient autour de lui; néanmoins, Gaspard se sentit attiré vers lui. Il lui semblait qu'il y avait entre eux des points de contact; il se disait que le docteur avait dû souffrir, et l'écouterait parler de sa souffrance, peut-être même qu'il lui donnerait un conseil, et lui indiquerait le moyen de revendiquer, ainsi que disait Suzette, sa part à la peine et son droit au travail.

En attendant, faible et brisé, il se laissa soigner; et, au bout de trois semaines, il fut sur pieds.

IV. — UNE RÉVOLUTION MORALE.

— Voilà un gaillard auquel on peut donner la clef des champs, dit un matin le docteur. Voyons, que vas-tu faire? que sais tu faire? que faisais-tu? demanda-t-il à notre héros, saisi d'entendre parler de départ; l'idée que cela était naturel, et devait être prochain, ne lui étant pas encore venue. Eh bien, parlé-je à un sourd? continua le docteur. Est-ce que?... Mais il s'arrêta court à la vue des grosses larmes qui inondaient le visage de Gaspard. Hein? qu'est-ce? que lui prend-il? fit le bonhomme, sa voix devenant plus faible, à mesure que l'attendrissement le gagnait. Pourquoi pleures-tu? Espérais-tu que je t'allais héberger ta vie durant? et à quel titre? Saurais-tu seulement écheniller mes arbres? De quoi es-tu capable?

— De rien! répondit Gaspard, que cette vérité écrasait; mais, reprit-il après un silence, j'ai vingt-trois ans, je crois, est-ce être trop vieux pour apprendre? Est-il trop tard pour que je me ploie au travail, pour que je commence un métier, pour que je devienne un homme utile, ainsi qu'on dit, un homme comme tout le monde, au visage duquel une femme ne rie point, lorsque je m'offrirai à elle pour mari?

A ces paroles, laissant deviner la constante préoccupation de Gaspard, le docteur le regarda plus attentivement qu'il ne l'avait encore fait; puis, tout d'un coup, il se mit à l'interroger sur ses antécédents, et l'autre lui raconta sa vie entière; simple histoire, remplie de rêves, qui avaient peuplé et enchanté l'isolement, mais qui avaient cessé de pouvoir suffire; remplie aussi, sans doute, de souffrances physiques et de privations de toutes sortes, quel qu'eût été, d'ailleurs, le stoïcisme avec lequel elles avaient été supportées.

Le docteur E... avait toujours rêvé un fils, qu'il dresserait à son humeur, et auquel il ferait part de sa science. Ce fils, il lui sembla que la Providence le lui envoyait tout dressé, ainsi qu'il l'entendait; c'est-à-dire, ayant assez souffert pour regarder la tour de Croï comme un séjour de délices.

— Gaspard, dit-il au pauvre vagabond, est-il bien vrai que vous ayez la volonté de dompter vos habitudes de paresse?

— Oui, oh! oui, répondit Gaspard.

— Avez-vous réfléchi vers quel genre d'occupations vous vous sentiriez porté?

— Si j'étais libre de choisir j'aimerais, ayant jusqu'alors employé ma vie à contempler Dieu dans ses œuvres, j'aimerais à le retrouver encore dans les œuvres de l'homme. L'étude pouvant donner les moyens de gagner son pain, j'aimerais l'étude.

— Eh bien, Gaspard, nous étudierons, fit le docteur, enchanté de voir se réaliser son rêve.

Et, en effet, ils étudièrent; et, sous la direction d'un

tel maître, Gaspard, que son propre bonheur émerveillait et remplissait de gratitude envers le Dieu qui conduit toutes choses; mû aussi par une pensée secrète, par un souvenir caché au fond de son cœur; Gaspard, qui ne savait pas lire lorsqu'il avait été amené chez le docteur, avança en toutes choses à pas de géant. Le docteur en était frappé d'étonnement, et, à mesure qu'augmentait l'ardeur chez l'élève, plus aussi le maître apportait de zèle et d'activité à la continuation de son œuvre.

Un an passa pour eux comme un éclair, et établit entre ces deux hommes les liens d'une affection tendre et profonde. Le docteur était, aux yeux de Gaspard, l'image de Dieu même; il avait pris la douce coutume de l'appeler son père, tandis que, plus d'une fois, lorsque Gaspard dormait, et que Louis était absent, le rude docteur s'était approché à pas de loup du jeune homme, et avait déposé un baiser sur son front!

Cependant Gaspard, tout en cultivant son esprit et son intelligence, avait pris des habitudes de soin et de propreté qui lui avaient été inconnues jusque-là; on n'aurait pu reconnaître dans le jeune homme rasé, chaussé et convenablement vêtu, le vagabond qui pénétrait chez le père Bâchon, à travers les haies vives, ne s'inquiétant point d'y laisser quelque lambeau de ses haillons.

Le docteur trouvait même que Gaspard poussait un peu loin la recherche; et il s'en étonnait d'autant plus, que la tour de Croï avait continué d'être déserte, et que, si Gaspard s'en absentait, ce n'était jamais qu'à la tombée de la nuit.

C'est que le docteur, qui croyait lire à livre ouvert dans le cœur de Gaspard, n'y avait pourtant point deviné ce sentiment secret dont nous avons parlé, et qui avait été le premier mobile de la réforme du jeune homme. Lorsque Gaspard lui avait raconté sa vie, et les impressions qui avaient amené son évanouissement et sa fièvre, il avait bien vu là quelque chose qui l'avait inquiété; mais comme, depuis, Gaspard n'avait jamais prononcé le nom de Suzette Bâchon, il s'était tranquillisé et n'y avait plus songé.

Non pas qu'il y eût, chez Gaspard, parti pris de manquer de confiance envers le docteur; c'était simple pressentiment que l'humeur frondeuse du docteur n'aurait point ménagé Suzette plus que d'autres; et le jeune homme sentait que cela lui aurait causé un vif déplaisir.

V. — LE PREMIER CAMÉLIA

Au nombre des connaissances approfondies que possédait le docteur se trouvait l'horticulture; seulement, ainsi que le père Bâchon, il ne s'attachait point à produire des variétés d'innocentes fleurs; mais, dans un but d'insatiable curiosité autant que de médecine, à combiner des poisons et des remèdes; à greffer, les uns par les autres, de ces végétaux qui, sous la forme d'un lait blanc et pur, distillent la vie ou la mort! Le Jardin des Plantes ne possédait pas de plus beaux euphorbes que ceux du docteur, lequel, du reste, n'avait jamais permis qu'on pénétrât dans sa serre, et ne le permit ensuite qu'au seul Gaspard.

En relation avec d'autres savants horticulteurs, le docteur reçut un jour, de l'un d'eux, le premier camélia blanc, apporté de l'Inde en France.

On connaît cette fleur magnifique, s'épanouissant au milieu d'un feuillage qui ne lui cède rien en beauté; et qui, si elle eût été parfumée, aurait fortement ébranlé l'empire de la rose.

Cette fleur, ne pouvant être propre aux études du docteur, ne le flatta que médiocrement; il lui aurait préféré une variété de ciguë, dont il était beaucoup parlé, et qu'il cherchait à produire. Mais Gaspard ne la vit pas des mêmes yeux, et, un projet soudain lui traversant le cerveau, il ne cacha pas son extrême désir de posséder le camélia.

— Prends, prends, fit le docteur un peu surpris; je ne te savais pas le goût des fleurs.

La précieuse plante en sa possession, Gaspard attendit le soir avec une certaine impatience; et, lorsque le soir fut venu, il sortit de la tour de Croï, le camélia dans ses bras, et prit un chemin qu'il avait suivi déjà plus d'une fois dans ces expéditions nocturnes dont le docteur ne lui avait jamais demandé aucun compte. Il se dirigea vers la maison du père Bâchon.

En effet, plus d'une fois le jeune homme était allé rôder autour de cette maison, où il avait éprouvé le seul profond chagrin de sa vie; chagrin tellement mêlé à un sentiment plus doux que, le temps aidant, le premier de ces deux sentiments s'effaçait peu à peu, et faisait à l'autre place entière dans le cœur de Gaspard.

Dire qu'une espérance positive s'était formulée chez Gaspard ne serait pas juste: il ne s'interrogeait point à ce sujet. Le but de ses espionnages autour de la maison qu'habitait Suzette était de se convaincre par ses yeux que la jeune fille ne s'était point encore envolée vers un autre nid. La crainte seule de ne la plus trouver sous le toit paternel le faisait frissonner de la tête aux pieds.

Quand il avait entendu sa voix, ou entrevu sa robe, il s'en revenait content, et ses études en recevaient une ardente et nouvelle impulsion.

Arrivé près de la haie à travers laquelle, un an auparavant, il avait passé, Gaspard prêta l'oreille à tous les bruits; puis, assuré qu'il ne se trouvait personne au jardin, il fit glisser son camélia par-dessus la haie, dans un endroit où il se trouvait convenablement abrité, et s'éloigna ensuite, se promettant de se retrouver là le lendemain au lever du soleil, afin de surprendre l'étonnement et le bonheur du père Bâchon à la vue de la plante inconnue.

Le soleil n'était pas levé, que Gaspard était à son poste, se faisant petit, afin de n'être point aperçu; et, au moyen de branches faiblement écartées, pouvant voir ce qui se passerait dans le jardin de son ancien ennemi.

Bientôt, Bâchon parut, sa petite serpe d'une main, de la ficelle de l'autre, et se mit à étendre sur un mur de la vigne-vierge, qu'il entremêlait de délicate et odorante clématite.

Ce travail pouvait durer deux heures. Gaspard, craignant d'inquiéter le docteur; et cependant ne voulant point s'éloigner que Bâchon n'eût aperçu la fleur, cela lui fit faire un mouvement d'impatience, que Bâchon entendit.

Bâchon était chasseur.

— Un lapin! s'écria-t-il; si j'avais là mon fusil!

Son attention, attirée du côté où se trouvait le camélia, ses yeux l'aperçurent bien vite, et, aussi vite, il fut auprès de l'arbuste.

S'émerveiller, l'admirer, appeler Suzette, l'interroger sur la présence de cette fleur splendide, en palper délicatement le feuillage épais et brillant, en compter les pétales, en examiner la structure, en constater les boutons, c'est ce que fit Bâchon avec une joie d'enfant ou d'artiste, augmentée peut-être du mystère et de l'inattendu de sa présence.

— Quel nom peut porter cette merveilleuse fleur? fit Bâchon.

— Camélia, répondit Gaspard, se montrant de l'autre côté de la haie.

Suzette et son père tressaillirent; ce dernier de surprise. Il ne reconnaissait point Gaspard dans sa nouvelle tenue. Suzette, au contraire, s'étonnait de le reconnaître sous les habits et avec les façons d'un homme civilisé.

— Monsieur Bâchon, dit Gaspard, cette fleur vient de l'Inde, et n'est point encore connue à Paris; celui qui l'y propagera fera, je crois, une excellente spéculation. Voulez-vous l'accepter comme un dédommagement qui vous est dû?

— Un dédommagement, monsieur? répliqua Bâchon, auquel il ne fallait pas de longues réflexions pour comprendre tout ce que le camélia pourrait valoir d'honneur et de profit à son propagateur; je ne vous comprends point.

— Monsieur Bâchon, je suis Gaspard Pousse-tout seul.

— Hein? vous êtes?... Tu es?... C'est toi qui?... En effet, je reconnais ses traits; mais, sous cet habit?... impossible!...

— C'est bien moi, monsieur Bâchon; et, si vous voulez me pardonner la grande peine que je vous ai faite l'an

Le docteur E..., le docteur Gaspard, le père Bâchon et Suzette. Dessin de Pauquet.

dernier, je viendrai un autre jour vous raconter comment je ne suis plus le vagabond d'autrefois, mais un homme comme tout le monde; un homme qui travaille à s'instruire, afin de pouvoir travailler à gagner son pain et celui de la femme qui voudra bien lui confier son sort.

Il appuya sur ces dernières paroles. Suzette baissa les yeux.

Quant à Bâchon, il le regardait et l'écoutait bouche béante. Quelque vieux levain de son ancienne colère essaya bien de lui monter au cerveau; le souvenir de sa rose panachée lui passa bien devant les yeux; mais enfin, le camélia était véritablement un dédommagement acceptable, d'une part; d'autre part, il trouvait que c'était bien à Gaspard de venir, de lui-même, reconnaître et réparer un mal dont, à la rigueur, personne, hors Suzette, ne l'aurait pu convaincre; encore, Bâchon ne savait-il point que Suzette fût plus que lui instruite à ce sujet.

— Ainsi, c'était toi? demanda Bâchon, pensant à sa rose. Mais dans quel but? Etait-il possible que ce fût méchanceté pure?

— Non, père Bâchon, cela n'aurait pas été possible.

— La raison alors?

— Je vous la dirai plus tard, si vous me permettez d'entrer chez vous par la porte.

Suzette ne put s'empêcher de sourire de cette allusion à son ancienne manière de pénétrer chez les gens ; et son sourire illumina le visage de Gaspard.

— Viens quand tu voudras, et par où tu voudras, et le plus tôt possible, mon gars, répondit Bâchon, qui, plus il regardait le camélia, plus il y découvrait de beautés ; tu me diras ton histoire et la sienne, ajouta-t-il en désignant la fleur.

VI. — LE DOCTEUR GASPARD.

Gaspard profita de la permission, et revint souvent. Les boutons du camélia avaient fleuri ; l'arbuste avait fourni de magnifiques boutures ; quelques-unes étaient retenues et d'avance payées fort cher.

La paix était faite, et la rose oubliée.

Cependant les absences réitérées de Gaspard, sans nuire à ses études (au contraire, celles-ci tenaient du prodige, et le temps était proche où le vaillant jeune homme se trouverait en état d'aller prendre ses inscriptions à l'Ecole

Intérieur d'une serre. Camélias. Dessin de M. A. de Bar.

de médecine de Paris), les absences de Gaspard affligeaient à la tour de Croï. Le docteur ne s'en plaignit point ; mais, dans son cœur, il accusa Gaspard d'ingratitude, et se reprocha ce nouvel essai de la reconnaissance de l'homme.

Gaspard, de son côté, voulait et n'osait lui ouvrir son âme. Il se sentait partagé entre Suzette et lui, sans pouvoir plus renoncer à l'un qu'à l'autre ; et il craignait que, le docteur sachant toutes choses, son ultimatum fût un choix entre le village et la tour de Croï.

Et pourtant, le père Bâchon, initié aux travaux et aux espérances de Gaspard, prédisposé en sa faveur par le don du camélia, oubliant Pousse-tout-seul et ne voyant que le futur docteur, souriait à des désirs que Gaspard lui avait enfin exprimés, et auxquels, cette fois, Suzette n'avait point répondu par un éclat de rire, mais par une naïve émotion.

— Mon père, dit un matin, au docteur, Gaspard se décidant à s'expliquer ; mon père, un grand bonheur m'advient ; bonheur que je vous dois, comme le reste : Suzette Bâchon consent à devenir ma femme. Voulez-vous me permettre de l'épouser

— J'en étais sûr, fit le docteur; une amourette! quand nous aurions pu vivre si heureux!... Comptez-donc sur quelque chose! Croyez-donc à de belles promesses d'affection! Vieux fou, quand cesseras-tu d'être ta propre dupe?... Mariez-vous, ne vous mariez pas, continua-t-il avec brusquerie, je m'en moque!

— Mon père, nous serions deux à vous aimer et à vous bénir!

— Je ne veux plus qu'on m'aime!

— Si vous consentiez seulement à la voir.

— Qu'elle n'ait pas l'audace de pénétrer ici, au moins!

— Mon père, elle est aussi bonne et douce que jolie; ce serait une fauvette qui égayerait vos vieux jours.

— Ah! parbleu, oui! Une femme chez moi; une femme qui viendrait ranger mes livres, pas vrai? et me faire manger à ses heures? et me mener promener? et me tyranniser, enfin?... Vous devenez fou!... Allez, allez vers elle; quittez-moi... J'avais pourtant eu la sottise de penser qu'il me fermerait la paupière!... Le cœur est incorrigible!... Eh bien! je ferai comme Broussais, je me la fermerai moi-même!

Malgré cette sortie, à laquelle il s'attendait, Gaspard revint à la charge; son chagrin, sa tendresse filiale, son respect, eurent l'effet qu'on en devait augurer auprès d'un homme aussi réellement généreux que le docteur. D'abord, il fut amené à permettre qu'on lui parlât de Suzette; puis, il consentit à la regarder de sa tour, alors qu'elle passait sur la route. Enfin, il voulut bien qu'elle lui fût présentée, et, dès lors, la victoire était certaine.

En effet, quelques mois plus tard, à l'issue d'une thèse victorieusement soutenue par Gaspard, le docteur E... descendit de sa tour, et suivit les époux à l'autel, escorté par toute la population de Fontenay, Maclou en tête; aussi curieuse de voir celui qu'elle savait être sa providence, que de reconnaître le vagabond Pousse-tout-seul dans le docteur Gaspard, dans l'heureux mari de Suzette Bâchon.

— Monstrueuse mésalliance! affirmait Mme Allain, et qui lui rappelait le second mariage de la reine d'Espagne, du temps qu'elle nourrissait le treizième de la marquise d'Almeïda!...

Adam BOISGONTIER.

P.-S. MONOGRAPHIE DU CAMÉLIA.

A cette aventure d'un camélia, si ingénieusement contée par notre collaborateur, nous ajouterons quelques détails monographiques sur cette plante célèbre, adoptée aujourd'hui par la mode avec un enthousiasme qu'aucune dépense n'arrête.

Le camélia, frère du théa, est originaire comme lui des chaudes régions de l'Asie orientale. Pour ces peuples habitués à son éclat, il joint l'utile à l'agréable, ou plutôt — tranchons le mot — il est une plante potagère. Ses graines fournissent une huile qui s'applique à toutes sortes d'usages, et ses feuilles composent une espèce de thé, on se mêlent aux thés véritables afin de les parfumer. Les Chinois l'appellent même fleur de thé (*tchu-ouah*).

Le camélia du Japon, le roi de nos serres, fut introduit en Angleterre vers 1739, mais il n'est répandu en France et en Europe que depuis le commencement de ce siècle. Rival de la rose, il est la passion des riches horticulteurs, qui ont multiplié ses variétés jusqu'à près d'une centaine. C'est une branche d'industrie considérable à Paris et à Londres, où les soins qu'exige le camélia en maintiennent le prix très-élevé, tandis qu'au midi de l'Europe, et même sur les côtes occidentales de France, il forme en pleine terre des buissons d'une magnificence éblouissante.

La cherté des camélias à Paris a donné lieu dernièrement à une piquante aventure.

C'était aux courses de Chantilly. Il y avait dans une tribune, parmi des jeunes gens très-osés dans leurs paris, un banquier aussi connu par son avarice que par son opulence.

Mme de R..., sa nièce, habituée à jeter l'argent par la fenêtre, essayait en vain de l'attirer dans ses gageures pour tel ou tel cheval. Le Crésus se défendait avec une obstination indomptable, et ne risquait pas le moindre louis sur la foi des jockeys.

Enfin, Mme de R..., voyant partir le coureur le plus célèbre, dit à son oncle :

— Tenez, je vous fais beau jeu : je parie cent francs contre *Imperor* si vous voulez parier pour lui dix camélias, à choisir chez Michel.

Dix camélias ne sont pas une affaire, pensa le banquier.

Et il tint la gageure avec toutes les apparences de la galanterie.

Contre les probabilités de la chance, *Imperor* fut battu, et l'oncle dit à la nièce de choisir dès le lendemain les dix camélias, et de lui envoyer la quittance de Michel.

Le lendemain, en effet, le banquier reçut une note ainsi conçue :

Dix camélias à 200 fr., ci. . . . . 2,000 fr.

Il jeta les hauts cris, et courut chez sa nièce.

Il y trouva, dans une galerie disposée en jardin d'hiver, dix pieds de camélias, dix arbustes magnifiques, dressés dans leurs caisses monumentales, et couvrant tout un mur en treillage de leurs feuilles et de leurs fleurs admirables.

— C'est là ce que vous appelez dix camélias, madame?

— Oui, monsieur, ne les jugez-vous pas dignes de ce nom? Je vous jure qu'il n'y en a pas de plus beaux chez Michel.

— Je le crois parbleu bien! Mais j'ai parié dix fleurs de camélia, un bouquet, et non dix pieds de camélia, une serre!

— Allons donc, vous plaisantez! répartit Mme de R... Je prends pour arbitres les témoins de notre gageure.

C'est ce que fit le millionnaire, qui se vit condamner d'une seule voix.

Quand vous parierez des camélias, établissez bien qu'il s'agit de fleurs et non de pieds; car vous voyez où peut conduire la confusion.

P.-C.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES DERNIERS ACADÉMICIENS.

ANCELOT. — SAINT-AULAIRE. — BAOUR-LORMIAN. — LACRETELLE.

L'Académie française se décide enfin à recevoir les successeurs de ses derniers morts, et même à nommer le remplaçant de M. de Lacretelle, dont le fauteuil est encore vacant. Ainsi on vient de procéder à l'installation de M. de Sacy; on annonce pour une époque prochaine celle de M. Ponsard. M. le duc de Broglie ne se fera, dit on, pas trop attendre... C'est le moment d'ouvrir les colonnes de notre galerie contemporaine aux prédécesseurs de ces nouveaux immortels. Nous avons sur eux des détails trop piquants pour être compris dans les graves éloges qu'on va prononcer à l'Institut.

ANCELOT. — Il a figuré déjà dans notre chronique d'octobre dernier, à laquelle nous renvoyons le lecteur.

Ancelot, usé avant l'âge, avait le pressentiment de sa fin prochaine. A l'une des dernières élections académiques, raconte M. Guinot, les candidats qui venaient lui faire la visite d'usage le trouvèrent physiquement abattu, mais toujours sain et vivace d'esprit. L'un d'eux, qui le connaissait particulièrement, le pressait de lui donner sa voix.

— Impossible, mon cher ami, lui répondit-il, ma voix est promise, je ne puis vous la donner : mais je ferai mieux.

— Comment?...

— Je vais vous laisser mon fauteuil.

Et comme le candidat cherchait à repousser ce triste présage, il reprit avec une résignation sereine et une sorte de gaieté philosophique :

— J'en suis sûr; c'est moi qui ferai la prochaine vacance; et si, comme je l'espère, c'est vous qui êtes appelé à me succéder, je vous recommande d'être gentil pour moi dans votre discours de réception.

Le présage s'est réalisé; M. Ancelot n'a pas tardé à laisser son fauteuil vacant; mais son candidat n'a pas été nommé.

L. DE BEAUPOIL, comte DE SAINT-AULAIRE, — ambassadeur, ancien pair de France, père de Mme la duchesse Decazes, était de l'Académie comme grand seigneur, bien qu'il eût écrit l'*Histoire de la Fronde* avec assez de talent. Sa mission était d'apporter dans l'assemblée l'esprit du grand monde et cette finesse d'aperçus qui est particulière aux talents de qualité. Nul ne fut mieux que lui capable de remplir ce mandat. M. de Saint-Aulaire se distinguait par la grâce de son intelligence et par la variété de son érudition, autant que par l'élévation de son rang. Son salon réunissait tout ce que la haute société parisienne a de plus huppé. En un mot, c'était le dernier contemporain qui eût encore le courage de porter de la poudre.

Il aurait pu revendiquer d'ailleurs, comme un fief de famille, ajoute un de ses biographes, le fauteuil qu'avait obtenu jadis son aïeul, cet autre Saint-Aulaire qui se recommanda aux suffrages académiques par quelques vers galants écrits au crayon sur les éventails des belles dames.

On assure que le matin même de la mort de M. de Saint-Aulaire, un candidat au fauteuil de M. Ancelot, décédé peu de jours avant, se présentait ainsi à l'hôtel du comte :

— Annoncez-moi à M. de Saint-Aulaire.

— Hélas! monsieur, je ne le puis.

— Il attend ma visite... Il me recevra.

— Mais, monsieur, il est mort! Je l'ensevelissais quand vous êtes entré.

Le candidat pétrifié se remet bientôt, et court chez un autre académicien, à qui il sortait d'exposer ses titres. Il recommence son compliment, augmenté comme toutes les secondes éditions.

— Mais mon cher monsieur, répond l'immortel, vous m'avez dit tout cela il y a une heure à peine.

— Sans doute, je venais pour le fauteuil de M. Ancelot, et je reviens pour celui de M. de Sainte-Aulaire. Si vous me refusez votre voix pour l'un, accordez-la-moi pour l'autre.

Et tous les académiciens apprirent ainsi la mort de leur collègue par ce candidat télégraphique.

BAOUR-LORMIAN (Louis-Pierre-Marie-François) naquit à Toulouse, en 1770. Fils d'un imprimeur, il écrivit d'abord des satires. Ses *Trois Mots* sont fort spirituels. Il traduisit en vers faibles la *Jérusalem délivrée*. Puis il se fit un grand nom sous l'Empire avec son poëme d'*Ossian* et sa tragédie d'*Omasis ou Joseph en Egypte*, qui eurent un immense succès. Telle était alors, dit M. Amédée Achard, l'influence de la tragédie sur l'opinion, qu'*Omasis* fit obtenir une pension à M. Baour-Lormian. Bien des gouvernements se sont succédé depuis, la pension ne s'est éteinte que l'autre jour. L'ombre auguste d'une tragédie la protégeait. A cette époque, on élevait les enfants en vue de la tragédie, comme on les élève aujourd'hui en vue du commerce ou de l'école de droit. Il n'était pas rare de rencontrer des pères qui pleuraient d'attendrissement aux premiers vers de leurs fils. « Mon aîné, disaient-ils, sera élève du Prytanée impérial; le cadet sera nourrisson des Muses. » On se rappelle cette réponse d'un aubergiste d'Alençon, à qui un voyageur demandait ce qu'il y avait de curieux dans la ville : « Nous avons une tragédie dans nos murs », répondit cet homme. Cette tragédie s'appelait *Epaminondas*. On ne sait pas ce qu'elle est devenue. La tragédie, qui remplissait alors l'administration et la magistrature, faillit être tuée à Waterloo. Elle a bien fait voir depuis lors qu'elle était ressuscitée. On connaît dans Paris sept ou huit enfants mâles, adultes et vaccinés, qui s'essayent à rimer un songe :

Une nuit que, fuyant ma couche solitaire...

Maintenant que le bruit s'est répandu, conclut M. Achard, qu'une pension tragique a duré près de cinquante années, on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve de *Clytemnestre* et de *Philopœmène*.

Et pourtant, malgré sa gloire et sa pension impériale, malgré ses dithyrambes successifs pour tous les régimes, Baour s'est survécu quarante ans et a fini dans l'oubli le plus universel. Ce poëte gascon prétendait que les *tyrans* le pensionnaient de force pour le déshonorer, et que s'il eût rejeté leurs faveurs, ils l'eussent emprisonné à Vincennes! Un autre trait, raconté par M. Guinot, peint encore mieux son caractère.

Avant d'être devenu aveugle, comme Delille et Milton, Baour-Lormian se promenait souvent sur les quais. C'était son chemin pour se rendre à l'Institut. Il allait lentement le long du parapet, s'arrêtant à l'étalage des bouquinistes. Or, le malheureux y trouvait chaque jour ses ouvrages déchus de leur renommée, attendant en plein air un acheteur tenté par la modicité du prix. Il aurait voulu les arracher à cet avilissement public; il en racheta bien quelques-uns, mais il était peu riche, excessivement économe, et il trouva bientôt que la dépense pouvait devenir trop lourde. Dans cette lutte de l'amour-propre et de la parcimonie, l'ingénieux académicien imagina un accommodement qui épargnait sa bourse en calmant sa vanité. Chaque boîte ouverte par les bouquinistes sur les quais porte, chiffré sur un carton, le prix des livres qu'elle contient. Il y a le compartiment des livres à cinq, à dix, à vingt-cinq centimes, et ainsi de suite. Lorsque Baour-Lormian voyait un de ses livres dans la case à vingt-cinq centimes (et c'était, hélas! leur place habituelle), il prenait le volume, il le feuilletait avec attention, comme un amateur qui examine avant d'acheter, puis, nonchalamment il avançait de quelques pas, s'arrêtait de nouveau,

Les Français en Crimée : Zouave, officier de la ligne, chasseur à pied, genie, artillerie, cuirassier, chasseur à cheval, spahi, etc. Dessin de J.-A. Beaucé.

et replaçait habilement le livre dans la case *maximum* à un franc cinquante centimes !

Baour-Lormian est mort à quatre-vingt-quatre ans, après avoir vu tomber autour de lui soixante-sept immortels, ses confrères à l'Académie. Il en était le vice-doyen, le doyen étant M. de Lacretelle, petit bonhomme d'esprit qui vivait encore hier, qui écrivait toujours à merveille, et qui disait avec tant de grâce à notre jeunesse de whist et de Bourse :

— Donnez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien !

LES ANECDOTES DE LA GUERRE.

Le chat du zouave. — Nous continuons de recueillir les anecdotes de la guerre qui peuvent entrer dans notre modeste cadre ; et, cette fois, nous les *illustrons* des types et des portraits de ces milliers de braves, Français, Anglais, Turcs, Italiens, zouaves, chasseurs, spahis, cuirassiers, soldats du génie et de la ligne, highlanders, hussards, riflemen, etc., dont les cœurs rivalisent de courage, et les uniformes de gloire.

Et d'abord vous remarquez un détail important sur le sac du zouave ; ce détail est un chat tranquillement assis.

Décidément, notre Chronique de décembre dernier disait vrai, le chat est l'ami et le compagnon du zouave en Crimée : témoin cette aventure, garantie par un témoin oculaire, et que nous extrayons d'une grave correspondance de Sébastopol.

Un zouave avait un petit chat qu'il aimait beaucoup. Il l'avait apporté d'Afrique et peut-être de France, peut-être du foyer paternel. Bref, le petit chat était devenu le camarade inséparable du joyeux soldat. Dans les temps de repos, le petit chat dormait à côté de son maître. A l'heure de la soupe, le petit chat recevait exactement sa ration tirée de la gamelle ; et, pendant les marches, il grimpait sur le sac du troupier, dont il payait la course onéreuse par mille espiégleries à l'heure de la halte.

On était en face des Russes, au mamelon vert.

Le clairon sonne ; le zouave court aux armes et se met en ligne ; le petit chat est à son poste. La mitraille donne, le petit chat n'a pas peur. La mêlée commence ; le soldat se précipite sur l'ennemi ; il se jette à terre pour éviter un éclat d'obus ; il se relève, se baisse encore, se redresse de nouveau et combat comme un lion ; le petit chat tient bon. Enfin, une balle a frappé le zouave, qui tombe baigné dans son sang ; aussitôt le petit chat court à l'endroit de la blessure, la regarde, et puis le voilà léchant doucement la plaie. Il étanche le sang, et fait si bien qu'il empêche le mal de s'envenimer, et donne le temps au docteur de venir mettre sur la blessure un appareil qui la guérira.

Les Anglais en Crimée : Rifleman, highlander (Ecossais), Hussard, etc.

L'histoire du petit chat fut connue ; aussi, lorsque le maître fut transporté à l'hôpital de Constantinople, on fit une exception à la règle invariable de l'hospice, et on admit le petit compagnon avec son maître, qui ne veut plus s'en séparer.

On se figure tout ce qu'une pareille anecdote, répétée de bivouac en bivouac, a dû ajouter à la popularité des chats dans le camp français.

La bourse et la gloire. — Une autre aventure, qui a fait du bruit de Paris à Sébastopol, est celle du remplaçant Henri ***. Le premier chapitre date d'il y a deux ans, et avait été raconté par un chroniqueur de la Bourse,

car la scène s'ouvre aux portes de ce temple de la spéculation.

—En ce temps-là donc, suivant ledit chroniqueur, quatre jeunes gens, à peine échappés du collége, formèrent une association, non pas pour composer un vaudeville, comme cela se fait à cet âge, mais pour devenir riches en moins de temps qu'ils n'en auraient mis à rimer quelques couplets. Bref, nos quatre jeunes gens s'étaient réunis pour tenter les aventures de la Bourse. Ils étaient tous les quatre indépendants, pauvres, et très-bien disposés à se faire honneur et plaisir de cette fortune dont ils avaient soif, et qu'il leur semblait si facile d'acquérir.

Mais encore, pour faire fortune, fallait-il avoir quelque argent et mettre sur le tapis un premier enjeu. Bien que les coulissiers de la Bourse soient très-portés à faire crédit, et qu'en ce temps-là, chaque jour voyant naître des affaires nouvelles, il fût facile d'agioter sur des promesses d'actions, nos quatre jeunes gens sentirent bientôt l'indispensable nécessité d'une mise de fonds, si mince qu'elle fût.

Mais, en versant dans la caisse sociale toutes leurs ressources réunies, ils avaient tout juste de quoi dîner.

— Comment faire de l'argent?

Telle était la question, qui se renouvelle souvent dans le monde, et chez les agioteurs plus que chez le reste des mortels.

La situation était pressante; une affaire superbe se présentait; une hausse énorme était prévue sur une valeur nouvellement émise, et l'on pouvait encore se procurer des promesses d'actions à un prix assez avantageux; mais le coulissier auquel nos quatre jeunes spéculateurs avaient accordé leur confiance avait manifesté quelque doute sur la solvabilité de ses clients.

Il fallait lui montrer une certaine surface financière et capter son crédit en lui remettant un léger à-compte de couverture. Trois ou quatre billets de cinq cents francs auraient fait merveille. Mais où les trouver?

On tint conseil, et, après une longue délibération où furent agités de nombreux expédients, qui tous péchaient par quelque vice radical, une idée ingénieuse surgit tout à coup dans l'assemblée.

— Messieurs dit un des jeunes spéculateurs, je tiens notre argent! Voici mon moyen. Nous avons tous les quatre satisfait à la loi du recrutement: eh bien! que l'un de nous se vende comme remplaçant, et le prix de son engagement fera l'affaire.

La proposition était grave, mais, faute de mieux, elle fut adoptée avec enthousiasme.

Aucun des quatre associés ne se dévouant au salut commun, il fut convenu que l'on tirerait au sort.

Les quatre noms, inscrits sur des bulletins, furent placés dans un chapeau. Un des concurrents mit la main dans l'urne de castor, et retira, —ô raillerie du sort! — retira le bulletin portant son nom : Henri ***.

Fidèle à sa parole, il avait, dès le lendemain, signé son pacte de remplacement.

Que lui importait d'ailleurs cette formalité! La fortune n'allait-elle pas venir, pour lui rendre la liberté en lui donnant toutes les joies de la vie!

Il était bien convenu qu'aussitôt les premiers bénéfices réalisés on libérerait le conscrit en lui achetant à son tour un remplaçant, et comme ces bénéfices étaient aussi prompts que certains, le soldat d'un jour ne devait pas avoir le temps d'endosser l'uniforme.

L'opération du remplacement donna une somme de quinze cents francs, que les trois associés civils et l'associé militaire s'empressèrent de remettre à leur agent de la Bourse, — et les voilà lancés! —

Or, devinez maintenant le second chapitre, que l'historien du premier n'a pu dire, attendu qu'il vient de s'achever sous les murs de Sébastopol.

Nos spéculateurs gagnèrent d'abord quelque argent, mais ils voulurent en gagner davantage, et ils engagèrent leurs bénéfices dans une nouvelle opération.

Pendant ce temps-là l'ordre de partir arriva au conscrit, et il rejoignit son régiment... à Marseille. Le prix de son rachat devait lui être expédié dans cette ville, — à la liquidation de la fin du mois. Malheureusement la liquidation fut désastreuse, et le rachat renvoyé au mois suivant... Là-dessus, nouvel ordre de départ, cette fois pour Constantinople.

Le héros malgré lui écrit lettres sur lettres à ses associés. Pas de réponse... Il en prend son parti, s'embarque, et à son tour n'envoie plus de ses nouvelles.

On apprend seulement, au bout de quelques mois, par les journaux que son régiment s'est distingué à la bataille de l'Alma.

Alors, enfin, une lettre des trois Parisiens annonce au militaire qu'ils sont en mesure de le remplacer et de le rappeler en France.

C'était la veille du combat d'Inkermann.

— Il est trop tard, répond le soldat; j'ai pris goût au métier. Je suis sergent, j'attends l'épaulette... Versez mon argent à la souscription pour les troupes de Crimée.

Et pas de nouvelles encore jusqu'en janvier 1855.

Qu'étaient devenus cependant nos trois spéculateurs?

Par une soirée glaciale, au fond d'un misérable hôtel garni, trois jeunes gens, assemblés en silence, venaient de s'enfermer hermétiquement, et allaient allumer un réchaud plein de charbon, — lorsqu'une main vigoureuse frappe à leur porte, et une voix connue leur dit :

— Ouvrez, camarades!

Les trois jeunes gens ouvrent en effet, et reconnaissent Henri *** en uniforme de lieutenant, décoré de la Légion d'honneur...

Henri, à son tour, reconnaît ses trois associés, et, à la vue du réchaud fatal, les interroge avec angoisse.

— Hélas! oui, répond l'un d'eux, ruinés à fond, désespérés, et prêts à mourir au bord de l'abîme.

Puis il raconte comment la Bourse a trompé toutes leurs espérances et détruit toutes leurs illusions.

Henri, de son côté, leur dit comment la gloire a souri à son courage et l'a élevé du chevron à l'épaulette, de la médaille à la croix d'honneur, jusqu'au congé de convalescence qui ne sera pas long et qu'il est venu passer près de ses amis.

— Profitez de la leçon, conclut-il, et laissez comme moi la Bourse pour la gloire!

Au lieu de servir au suicide, le réchaud servit à faire un punch.

Le lendemain, les trois spéculateurs s'engageaient, et le mois suivant, Henri *** les présentait à son colonel devant Sébastopol...

Ils s'y sont déjà distingués, et, avant la fin de la guerre, ils auront trouvé l'épaulette ou une mort héroïque.

LES ORIENTAUX INVENTEURS DES EXPOSITIONS INDUSTRIELLES.

En passant en revue les produits de l'Orient au Palais des Champs-Élysée, le *Siècle* révèle un fait curieux à constater, au moment où l'Orient et l'Occident se donnent

la main dans l'intérêt de la civilisation. Ce fait est l'invention des expositions industrielles par les Arabes, les Persans et les Turcs.

M. Gastineau rappelle d'abord — que c'est aux Arabes que nous devons la lithotritie, l'arithmétique et le système de numération en usage aujourd'hui. Ils ont réformé le calendrier, dressé des cartes géographiques, de nouvelles tables astronomiques, inventé le balancier, le gnomon à trou, les alambics, les cornues, le papier de coton; ils revendiquent également les armes à feu, la poudre à canon, ainsi que la boussole, dont leurs caravanes du Sahara se sont servies avant que les Chinois ne l'aient utilisée pour la navigation.

M. de Humboldt (*Cosmos*), M. Sédillot (*Histoire des Arabes*), et M. Michelet (*Renaissance*) ont rendu pleine justice à l'intelligente initiative des Arabes.

Lorsque les Arabes, ajoute l'auteur, sont fatigués de cette création inouïe dans toutes les branches des connaissances humaines, les Persans et les Ottomans reprennent l'œuvre interrompue. Leurs bâtiments de commerce visitent l'Inde, la Chine, l'Afrique australe, et portent aux contrées les plus lointaines les découvertes et les produits de l'Afrique et de l'Asie. A la suite de ces voyages, les peuples visités viennent à leur tour apporter leurs denrées sur les grands marchés de l'Orient: les productions de l'Espagne, de l'Italie de l'Égypte, de la Perse, de la Russie, de l'Abyssinie, abondent aux entrepôts de la Mecque, de Médine, de Damas et de Bagdad. L'Orient devient le rendez-vous, le centre commercial du monde entier. Les sultans de Constantinople déploient un luxe extraordinaire, une magnificence sans bornes. Ils donnent des fêtes qui réalisent ce que l'imagination a pu rêver de riche et de merveilleux, et c'est très-probablement à ces fêtes splendides que l'Occident a emprunté la première et féconde idée de ses expositions universelles.

Les fêtes de la Circoncision étaient des plus solennelles. Comme nos expositions, elles s'annonçaient et se préparaient quelques mois d'avance. Chaque puissance en rapport diplomatique avec l'empire ottoman envoyait son représentant; les commerçants et les industriels arrivaient de toutes parts. Les corporations ouvrières de l'empire se réunissaient à Constantinople, et faisaient l'exposition des produits de leur industrie qui devaient être offerts au sultan.

A la fête de la Circoncision célébrée sous Mehammed IV, le 16 juin 1675 (12 rebioul-ewel 1086), les cordonniers exposèrent des bottes monstrueuses et une paire de bottines brodées et ornées de pierres précieuses; les orfévres, des fleurs d'or, des cyprès d'argent; les commis-marchands, les plus riches étoffes; les chaudronniers, de grand vases et des bassines en argent; les ouvriers en soie, des tapis de soie; les fourbisseurs, des armes, des sabres avec des fourreaux dorés et des poignées d'agate, d'aloès et de dents de morse; les corroyeurs, des peaux de lion, de tigre, d'ours, de léopard, de lynx, d'hermine, de zibeline; les tailleurs, outre leurs étoffes, des vases de senteur et de parfums; les maçons, un kœschk (extérieur d'un édifice) portatif et trois fontaines jaillissantes; les boulangers et les bouchers, ne pouvant offrir du pain et de la viande au sultan, exposèrent des coussins en velours et en étoffes persanes.

Tous les exposants avaient des déguisements particuliers à leur profession. Les commis-marchands, l'épée au côté et le bouclier sur l'épaule, s'étaient affublés de peaux de tigre; les orfévres étaient vêtus en juifs, les tailleurs en Persans, les cordonniers en Arméniens; les riches corroyeurs portaient toutes les fourrures dont ils trafiquaient, et leur boutique était traînée par quatre mulets étincelants de pierreries. Vingt-quatre palmiers artificiels offraient au public l'emblème de la fête et de l'exposition des produits. Après le temps consacré à l'exposition, chaque corps de métier défilait avec ses produits et allait les porter au sultan. —

LE PALAIS DE CRISTAL DE... HENRI VIII.

Autre curiosité historique plus singulière encore et plus inconnue. Notre *Mercure* de juin dernier citait ce passage de Robert de La Mark sur le palais de verre dressé par Henri VIII au camp du Drap d'or, en 1520, passage qui mérite d'être conservé dans nos colonnes:

« Et estoit ladicte maison aux portes de Chesnes, assez proche du chasteau, et estoit de merveilleuse grandeur en carrure; toute de bois, de toile et de verre; et estoit la plus belle verrine que jamais l'on vist; car la moitié de la maison estoit toute verrine, vous asseure qu'il y faisoit bien clair.

« Et y avoit quatre corps de maison, et au moindre vous enssiez logé un prince; et estoit la cour de bonne grandeur, et au milieu de ladicte cour, et devant la porte y avoit deux belles fontaines qui jetoient par trois tuyaux, l'un ypocras, l'autre vin, et l'autre eau; et la chapelle, de merveilleuse grandeur, et bien estoffée, tant de reliques que touts aultres paremens. »

Or, pendant que nous relevions cette page instructive du vieux chroniqueur, un savant historien, M. Michelet, publiait son *Histoire de France au seizième siècle* (1), et, en confirmant l'existence de ce palais de verre de Henri VIII, nous apprenait qu'il eut la plus terrible influence sur les destinées de l'Europe. La guerre en sortit, tout armée de ses fléaux, comme la paix doit sortir du Palais de cristal de 1855.

La fameuse entrevue (du camp du Drap d'or), négociée depuis dix-huit mois, eut lieu, raconte M. Michelet, le 7 juin 1520.—François Ier partit d'Ardres; Henri, de Guines. Les deux princes arrivèrent en même temps sur les deux coteaux entre lesquels coule une petite rivière. Les deux cours, en deux masses épaisses comme deux petites armées, restèrent sur les hauteurs; les deux rois descendirent. François Ier était à cheval, faisant porter l'épée royale devant lui par le connétable de Bourbon. Henri VIII, le voyant de loin, avisa qu'il fallait aussi qu'on portât l'épée d'Angleterre; on la chercha, on la tira, et on la porta de même.

Ils se joignirent, s'embrassèrent avec effusion.

L'œil pénétrant d'Henri avait fort remarqué la figure de celui qui portait l'épée. Il sut qui il était, et dit au roi: « Si j'avais un tel sujet, je ne lui laisserais pas longtemps la tête sur les épaules. »

Le banquet royal fut dressé. En toute cordialité, les Anglais offrirent aux Français des vins, des rafraîchissements. Puis Henri VIII prit le traité des mains des gens de robe longue, un traité d'intime alliance. Son titre de roi de France y était. Il le passa galamment, disant: « Ceci est un mensonge. »

Dès le lendemain, on fit les lices, qui remplirent toute la vallée: neuf cents pas de long et trois cents de large. Au bout, des arbres de drap d'or aux feuilles de soie verte où pendaient des écussons frères, en ce jour réconciliés. Autour, des échafauds immenses pour les dames et la noblesse. Puis, çà et là, des pavillons, palais improvisés,

(1) Un volume in-8°, Paris, Chamerot, éditeur.

d'un incroyable luxe, les plus précieuses étoffes employées en plein air pour toits, murailles et couvertures. *La merveille était le palais d'Angleterre, qui n'était que fenêtres, un Windsor de verre, lumineux, recevant par cent cristaux et renvoyant le soleil.*

Le 9 juin ouvrit le tournoi, où François Ier montra sa grâce autant que sa force. Henri, fort et sanguin, s'y anima tellement, qu'oubliant que c'était un jeu, il assomma le pauvre diable qui lui était opposé ; il lui asséna sur la tête un si vigoureux coup de lance qu'il ne remua plus. On le releva. Le cheval d'Henri VIII n'était guère moins malade. Il avait eu de telles secousses, qu'il creva la même nuit.

Les politiques qui avaient arrangé l'entrevue d'après les histoires d'Italie, de César Borgia, ou de la mort de Jean sans Peur, avaient pris des précautions extraordinaires et ridicules. Le roi, qui avait plus d'esprit, sans en rien dire, un matin, jette sur lui une cape espagnole, saute à cheval, arrive aux postes anglais. Il y trouve deux cents archers. « Vous êtes surpris, dit-il, je vous fais mes prisonniers. Menez-moi au roi. — Il dort. » François Ier va son chemin, frappe lui-même à la porte, entre. Grand étonnement d'Henri. « Vous avez raison, dit-il, de vous fier. C'est moi qui suis votre homme, et qui me rends à vous. » Il lui passe un riche collier. Le roi riposte par un bracelet qui valait le double, et dit : « Vous m'aurez pour valet de chambre », et veut lui chauffer la chemise.

Cette démarche avançait les affaires plus que dix années de diplomatie.

— Mais pourquoi, dès le lendemain, la scène a-t-elle changé de face? Pourquoi le soupçon et le mécontentement ont-ils remplacé la bonne humeur du roi d'Angleterre? Pourquoi prend-il de travers tout ce qui lui arrive, tout ce que dit et fait son allié de la veille? Écoutons encore l'historien.

— Le roi de France, sans le vouloir, éclipsait, écrasait Henri VIII. Dans cent détails imperceptibles, il l'emportait auprès des femmes. Henri était très-beau encore à vingt-huit ans. Mais ses yeux, rétrécis par ses fortes joues, devenaient petits. La précocité d'embonpoint, ce fléau des *beaux* d'Angleterre, le menaçait. Quelqu'un ayant dit sottement que, les deux rois ayant même taille, les mêmes habits leur iraient, ils changèrent; Henri VIII prit ceux de François Ier, mais bien à la rigueur, au risque de les faire éclater.

Il avait montré sa vigueur à coup sûr dans le tournoi, mais moins de grâce, ayant eu le malheur de frapper trop fort. Il reprit son avantage dans l'exercice national de l'arc; les Anglais maniaient avec orgueil l'arme d'Azincourt. Rudes lutteurs aussi, ils l'emportèrent sur les Français. Ce mauvais exercice où le perdant amuse l'assistance, faisant des chutes ridicules qui toujours humilient, avait lieu *devant les dames* (dit le témoin oculaire). On pouvait prévoir qu'il y aurait de très-grands efforts, de la violence. Henri VIII prit François Ier au collet, et lui dit : « Luttons. » Sans doute il se croyait plus fort. L'autre était plus adroit, moins lourd. Qu'eût fait un politique? il eût refusé, ou serait tombé. François ne fut point politique; il oublia le but de l'entrevue; il songea au *qu'en dira-t-on?* aux femmes, et d'un malheureux croc-en-jambe il mit son homme par terre.

Leurs gens, qui étaient là autour, et qui auraient dû empêcher cette sottise, en firent eux-mêmes une plus grande. Ils les séparèrent, prièrent, obtinrent qu'Henri VIII, humilié et irrité, ne prît pas sa revanche. Il resta le cœur gros, emporta sa rancune.

Une messe, que dit Wolsey aux deux rois pour terminer, ne calma rien, on peut le croire. On se sépara froidement. Henri VIII alla tout droit à Gravelines pour s'entendre avec Charles-Quint, contre François Ier. —

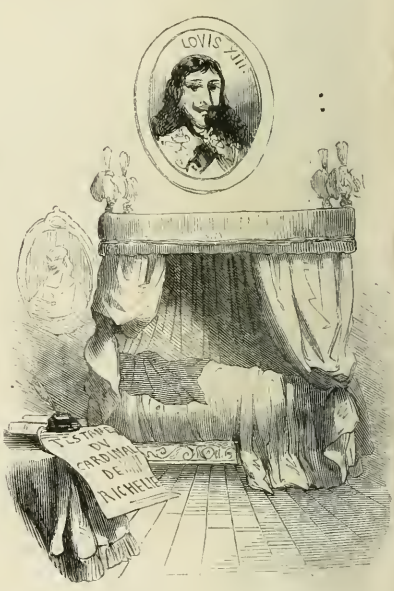
Et encore un coup pourquoi ce revirement, qui engendra vingt-six ans de guerre, mit l'Europe à feu et à sang, aboutit à la ruine de la France et à la captivité de son roi?

Parce que, la veille de ce jour décisif et solennel, « *un « coup de vent*, dit M. Michelet, *avait joué le tour à « Henri VIII d'emporter et de briser sa maison de cristal.*»

On ne savait pas encore, en ce temps-là, construire les palais de verre aussi solidement qu'aujourd'hui. Celui des Champs-Élysées, comme celui de Hyde-Park, est assez bien établi sur sa base pour offrir à l'Angleterre et à la France, dans la prochaine entrevue de leurs souverains, la revanche aimable et pacifique de l'ancien camp du Drap d'or.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIII.



EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN DERNIER.

On parlait à Henri IV d'un ancien ligueur qui ne l'aimait pas; le roi répondit : « *Je lui ferai tant de bien qu'il m'aimera malgré lui.* » (*Je* luit — *fe* ré — temps — deux bien — *qu'* — ile *m'*aime — rat — malle — *gré* luit.)

TYPOGRAPHIE BENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE ANECDOTIQUE
DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FAUTEUIL DE M. PATIN.

La fondation de l'Académie des sciences, d'après une gravure du temps.

Expliquez la chose comme vous voudrez; il semble qu'une destinée particulière soit attachée à chaque fauteuil, préside au choix de ceux qui doivent l'occuper et constitue comme une dynastie d'esprits analogues, éclairés d'une même lumière et se touchant par plusieurs points sympathiques. La physionomie de chacun des quarante

fauteuils diffère. Celui que le secrétaire perpétuel occupe aujourd'hui rayonne de caprice, chatoie d'esprit, et, sans abdiquer l'érudition et la raison, éloigne toute idée de gravité magistrale, de régularité systématique, surtout de dépendance officielle. En abordant le fauteuil de l'aimable et érudit M. Patin, nous touchons le pôle contraire, non pas l'ennui, le pédantisme ou le lieu commun, tant s'en faut, mais l'ouverture lumineuse de l'intelligence, la facilité, l'expansion, la grâce, un heureux mélange des qualités du savant et de celles de l'homme du monde. Ici plus de Bohême; les aventuriers ont disparu; le bouffon, le bizarre, le hasardeux s'évanouissent. Mais, en revanche, voici le journalisme à son aurore; les Revues éclosent; je reconnais les propres ancêtres du *Musée des Familles*. La modeste et douce figure un peu fine, un peu sèche, mais candide et avisée de l'abbé Gallois du *Journal des Savants*, se montre la première. Saluons notre excellent aïeul, digne de toute estime. Il écrivait comme on doit écrire quand on aime mieux être le fil électrique et le point vivant de communication entre les idées que le porte-voix de sa renommée et le proclamateur de sa gloire.

Saluons encore **M. Suard**, le favori du dix-huitième siècle. Celui-ci, à son tour, homme de conversation et du monde, comme l'abbé Bourzéis, de la Ville et Gallois, répandit au milieu de ses contemporains les connaissances nouvelles de son époque. Convenez-en, voilà de gracieux amis et des causeurs que l'on est heureux de rencontrer. La plupart, comme Horace et M. Patin, le dernier en date, ont reçu d'en haut le secret de la vie heureuse, le *medio tutissimus ibis*. Entrons dans leur compagnie pour nous instruire, les admirer sans violence, et les imiter autant qu'il sera en nous.

I. — L'ABBÉ AMABLE DE BOURZÉIS.

(Nommé en 1635.)

Voici un modèle brillant et achevé de conduite et de politique. Ami de Mazarin, favori de Colbert, protégé des seigneurs, favorisé par les rois et les papes, accueilli de tous, objet des louanges universelles, courtisé par les gens de lettres; — l'abbé de Bourzéis recueille les honneurs de toutes les vertus et se couronne de toutes les gloires.

Il est considéré, vénéré, employé par tous les gouvernements successifs. Voyez-le, en soutane brillante et en rabat éclatant de simplicité, pénétrer chez le ministre, entrer chez la reine, présider une assemblée de théologiens, monter en carrosse, s'acheminer vers l'Espagne ou la Hollande, y aplanir les difficultés diplomatiques les plus épineuses, revenir sans bruit, se renfermer dans son cabinet, écrire en faveur de la grâce et du jansénisme, soutenir son opinion avec élégance et avec force, céder et se replier quand il le faut, et sans bassesse comme sans forfanterie rester maître de toutes les positions. Lorsque Racine reçoit de Sa Majesté Louis XIV une pension annuelle de 800 livres, — Molière 1,000, et Corneille 2,000, — notre abbé de Bourzéis, dont la postérité sait à peine le nom et ne lit pas une ligne, touche 3,000 livres de rente annuelle; sa pension est aussi considérable que celle de M. Chapelain, distributeur de ces bienfaits royaux.

C'était un Auvergnat, comme Marmontel; élève des jésuites, qui venaient de commencer cette vaste entreprise de l'éducation universelle. Il naquit à Volvic près de Riom, le 6 avril 1606; débuta par être page, c'est-à-dire par l'élégance et l'activité de la vie; fut amené à Rome à dix-sept ans, de là en Piémont, et reçut le dernier poli de cette civilisation profondément habile, tendant au succès non par tous les moyens, mais par les plus sûrs. Après avoir passé des mains des Jésuites entre celles des protonotaires et des membres de la daterie apostolique, il se trouva lancé dans le monde confus et l'impétueux tourbillon du jansénisme et du molinisme, de l'abbé de Saint-Cyran et du P. Amat. Il se tira d'affaire avec une hauteur de prudence et une calme finesse que personne ne prenait pour de l'astuce. Vous diriez M. de Talleyrand par un temps plus tranquille et rassuré par une autorité qui le protége mieux. Rien ne lui échappe : poésies, langues orientales, pamphlets de controverse, réponses diplomatiques, livres de dévotion, mémoires de jurisprudence, il essaye tout. Et voyez à quel intérêt il place la science qu'il possède : c'est un poëme du souverain pontife Urbain VIII qu'il traduit en vers grecs; et ses heureux hémistiches lui valent un prieuré de Bretagne. On le présente à Louis XIII à son retour de Turin, et voici l'abbaye de Saint-Martin-de-Cores qui devient sa récompense. Il n'a pas vingt-sept ans lorsqu'on le jette à l'Académie française, et il y figurera bien, vous n'en pouvez douter. Il est vrai que Pierre Corneille attendra longtemps à la porte. Mais quoi! le pauvre homme a le manteau un peu troué, la tête basse, l'air plus que modeste, une grande défiance de lui-même, une tournure commune; les marmitons de Richelieu vont parodier ses pièces. Il laissera une année entière se passer sans remercier Colbert d'avoir rétabli sa pension, etc., etc. Causes de défaveur aussi notables et aussi faciles à concevoir que les causes de la grande faveur dont l'abbé de Bourzéis a joui, lui qui se présentait si bien, parlait si convenablement, n'effrayait personne de son savoir, mais charmait tout le monde de l'universalité de ses connaissances, et apaisait toutes les rivalités par la magie de ce savoir-vivre.

Directeur et éditeur des ouvrages de controverse que publiait le cardinal de Richelieu; chargé de réfuter les arguments politiques de l'Espagne dominatrice; envoyé secret en Portugal, pour empêcher le prince héréditaire de ce royaume d'épouser Mlle de Bouillon, nièce du grand Turenne; partout on le retrouve. Il se multiplie. Le *Journal des savants*, qui vient de naître sous les mains du conseiller Sallo, s'enrichit de ses articles. Placé à la tête de l'Académie des inscriptions, et chef d'une assemblée de théologiens qui se tenait dans la bibliothèque du roi, — il servait à tout, et semblait honorer toutes les fonctions. Il promit toute sa vie une *Histoire du cardinal Mazarin*; nul n'en savait plus long que lui. Mais il s'en garda bien. Menace ou promesse, c'était encore là un moyen de succès. Aussi, le malin et clairvoyant Guy-Patin écrivait-il en ricanant à ce sujet : « Oh! que cela serait beau s'il disait tout; mais il n'en fera rien, il n'en serait pas bien payé. » Il y a toujours dans quelque coin du monde, dans quelque retraite ignorée, au milieu de l'illusion la plus générale, un observateur, un prophète, qui perce à fond les choses et qui sait ce qu'il en est.

A l'Académie, comme ailleurs, notre grand Bourzéis est de tous les travaux : de celui du Dictionnaire, du comité ou de la commission nommée pour examiner de haut *le Cid* de ce pauvre Corneille, de celle qui devait examiner le plan de la grammaire, etc., etc.

Arbitre universel, consulté des ministres, il n'y a pas aujourd'hui un de ses livres que la postérité daigne consulter.

Merveilleuse et complète habileté!

Eh bien! il eut aussi ses mécomptes. Après la paix

de 1661, lorsque l'infante d'Espagne devint reine de France et que le roi l'alla chercher à Saint-Jean-de-Luz, notre abbé avait plus de cinquante ans. Il ne lui manquait rien, si ce n'est un évêché qu'il désirait fort; et, parmi les panégyriques dont les courtisans et les solliciteurs accablaient Mazarin triomphant, celui de l'abbé de Bourzéis ne fut ni le moins fleuri, ni le moins emphatique, ni le moins humble. Au lieu de l'évêché attendu et demandé, Mazarin, qui était de la même école, pays de la même monnaie, et Bourzéis reçut avec un sourire mélancolique le petit billet que voici :

« Monsieur,

« Je vous suis obligé des louanges que vous donnez à ce « que je puis avoir contribué à ce grand ouvrage de la « paix et du mariage du roi; mais vous voulez bien que « je vous dise que c'est exposer ma modestie à une trop « grande épreuve que de relever mes faibles soins avec « autant d'art que d'éloquence. Aidez-moi plutôt à remer- « cier Dieu de la grâce qu'il m'a faite de se servir de moi « comme d'un petit et chétif instrument, pour faire écla- « ter davantage sa puissance et sa gloire. Cette marque « d'affection me touche plus que vos éloges, et répond « mieux aussi à l'estime que je fais de votre vertu; vous « ne me la devez pas refuser, étant comme je suis, etc., »

II. — L'ABBÉ JEAN GALLOIS.

(Élu en 1673.)

L'honnête homme qui se présente à nous se trouve sur la limite où le grand désintéressement et le dévouement chrétien vont se perdre dans l'ascétisme, et cessent de compter parmi les qualités mondaines. Celui-ci est l'homme de lettres par excellence : les livres sont sa vie; la pensée est l'air qu'il respire. Il s'intéresse à tout; il surveille, du fond de sa retraite, le mouvement du monde; la naissance des journaux, à laquelle il prend une part active; les débats des savants; les théories de Descartes; les mauvais livres, les bons livres; l'usage du chocolat, qui nous venait de l'Espagne, et que l'on avait adopté avec les *galons* ou *galans*, et les tragi-comédies de Lope.

Je me figure un petit homme bien simple, bien propre, bien net, point musqué; l'œil vif et attentif, l'oreille aux aguets; poli sans affectation; parlant bien, mais d'un ton assez bref; questionnant tout le monde sans indiscrétion, donnant son avis en peu de mots, racontant des anecdotes d'un style uni, mais piquant dans sa sobriété; aimant non-seulement les lettres, mais les arts, les sciences, les nouveautés, les découvertes, l'érudition, le progrès de l'humanité dans toutes les voies; curieux à la fois et communicatif; enfin, le journaliste-né.

Vraiment M. de Colbert, que l'avenir reconnaissant appelle Colbert tout court, a eu raison de prendre chez lui, de loger, de nourrir et de faire monter dans son carrosse cet aimable personnage, fait pour l'amuser et pour l'instruire, fait aussi pour le renseigner avec justesse sur ses contemporains, sur les gens de lettres et sur les savants. Le ministre rattrapait un peu de latin dans sa conversation avec l'abbé Gallois; et Choisy, cet autre abbé, qui n'était pas un humaniste de premier ordre, a grand tort de railler cette scène et de tourner les deux personnages en ridicule. J'aurais aimé à savoir le jugement précis du modeste abbé sur les événements de son époque. Si l'ornement et l'éclat lui manquaient, jamais la justesse et la précision ne lui faisaient défaut. Il savait les livres, il savait les hommes. Il vivait de peu, et son abbaye de Cores, bénéfice qu'il avait hérité de l'abbé de Bourzéis, finit par l'embarrasser, si bien que, pour être plus libre de soins et de gestion, il s'en démit un beau jour. Indépendance heureuse et charmante de l'esprit!

Ce n'est pas qu'il ne fût brave à sa manière. Tout le monde voulait que les muses classiques, que le souvenir de Rome et de la Grèce présidassent aux inscriptions monumentales de la France. Telle avait été l'opinion de l'abbé de Bourzéis, toujours serviteur de l'idée en crédit; telle ne fut pas celle du bon Gallois, qui n'était pas pour rien fondateur de cet instrument de communication de la pensée, qu'on appelle un journal. « Il faut, dit-il avec une naïveté touchante, que la postérité, en admirant dans notre idiome national les actions héroïques du plus grand roi du monde, soit satisfaite de la manière dont nous les aurons traitées. » Entre 1666 et 1674, toutes les nouveautés qui traversent d'un point à l'autre l'horizon intellectuel sont passées en revue par le *Journal des Savants*, dont il a le privilége. Il blesse beaucoup d'opinions, soutient mille combats, et n'a point d'ennemis, tant la candeur de sa curiosité ingénue le protége contre toutes les haines. Ce vrai et excellent Parisien, né dans la grande ville, le 16 juin 1632, et fils d'un avocat au Parlement, repose dans la vieille église de Saint-Etienne-du-Mont, à côté de Blaise Pascal. Professeur de langue grecque au Collége royal, garde de la Bibliothèque royale, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, il aurait pu aisément se placer lui-même au nombre des membres de l'Académie des inscriptions, dont il avait donné l'idée au ministre, mais il n'y songea pas; et, comme le dit Fontenelle, dans le délicieux éloge de l'abbé Gallois : « Celui qui lit tant pour les lettres ne fit rien pour lui-même; mais le nom de l'abbé Gallois devint illustre, ajoute-t-il, par le *Journal des Savants* (1). »

Ainsi nous avons vu naître, si ce n'est du sein de l'Académie française, du moins sous l'influence de son protecteur et de l'un de ses membres les plus actifs, cette grande population des journaux et des ouvrages périodiques. Que d'agréables anecdotes recueillerait-on dans ces sobres et fines pages que l'abbé Gallois traçait d'une plume si facile et si peu avide de gloire! Nous n'en citerons qu'une seule, à propos de l'usage du chocolat, récent à cette époque, et dont nous parlions tout à l'heure.

« L'abbé ***, qui a fait longtemps la *Gazette* sous feu M. l'abbé Renaudot, étant à Rome, où il avait accompagné M. le d... de B..., y donnait tous les jours du chocolat à un parasite de sa connaissance. Le jour des Cendres étant arrivé, l'abbé crut être débarrassé de son commensal, qu'il ne souffrait que par complaisance. Mais il ne fut pas peu surpris de le voir entrer à son ordinaire. — Au

(1) « Ce fut en 1665 que parut pour la première fois cet ouvrage, dont l'idée était si neuve et si heureuse, et qui subsiste encore aujourd'hui (1709) avec plus de vigueur que jamais. M. de Sallo, conseiller ecclésiastique au Parlement, en avait conçu le dessein, et il s'associa M. l'abbé Gallois, à qui il l'abandonna bientôt entièrement.

« M. Colbert prit du goût pour cet ouvrage, et bientôt après pour l'auteur. En 1668, il lui donna dans cette Académie presque encore naissante (Académie des sciences), une place avec la fonction de secrétaire. M. l'abbé Gallois enrichissait son journal des principales découvertes de l'Académie, et, de plus, il en rendait souvent compte à M. Colbert, et lui portait les fruits de la protection qu'il accordait aux sciences. Dans la suite (1673, ce ministre, qui se connaissait en hommes, prit M. l'abbé Gallois chez lui, et lui donna toujours une place à sa table et dans son carrosse. »

moins, monsieur, lui dit l'abbé, ce n'est pas du chocolat que vous demandez aujourd'hui; il faut jeûner, et le chocolat rompt le jeûne. — *Distinguo*, reprit le fâcheux; quand le chocolat est mauvais, il n'en faut point boire; car, comme il est alors très-épais, il nourrit, et par conséquent il rompt le jeûne. Mais quand il mousse, qu'il est bien fait, délicat, léger, ce n'est plus cela. Faisons-le donc aussi excellent qu'il sera possible, et nous en boirons en sûreté de conscience. »

III. — L'ABBÉ EDME MONGIN.

(Élu en 1708.)

Nous venons de voir le charmant abbé Gallois abdiquer la gloire viagère que les hommes accordent à ce qui les intéresse et les passionne.

Figurez-vous maintenant un ecclésiastique fleuri et riant, un sourire convenable et doux, mais inclinant

En haut : Gallois, Mongin, Bourzéis; en bas : Roger, La Ville.

vers la gaieté; un aspect agréable, un embonpoint consolant, l'œil vif et bien enchâssé, des lèvres qui seraient un peu sensuelles, peut-être, si une heureuse placidité n'en corrigeait l'expression.

Celui-ci est Edme Mongin, plus tard évêque de Bazas; prédicateur estimé en son temps, aujourd'hui peu connu. Vous avez ici le type complet de ce clergé bénévole et ne prétendant pas au sublime, qui, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, conserva la décence extérieure de la religion plutôt que la sainteté chrétienne. L'éloquence de l'abbé Mongin est fleurie comme sa figure, et un peu insignifiante comme lui. Il appelle à lui le trope et la métaphore; il porte l'uniforme officiel de la phrase bien faite; il soigne le rhythme et polit l'enchaînement des mots.

Vainqueur dans trois concours successifs, auteur d'un panégyrique de saint Louis, prononcé dans la chapelle du Louvre devant l'Académie, et qui eut grand succès; choisi par la maison de Condé pour l'éducation du duc de Bourbon et du comte de Charolais, il serait difficile d'extraire rien d'intéressant de ses pièces académiques et de son volume de sermons et d'oraisons funèbres.

Disons seulement que messire Edme Mongin, devenu évêque de Bazas, jouit toujours de l'estime publique, et

que, né à Barville, dans le diocèse de Langres, en 1668, il entra à l'Académie en 1708 et mourut à Bazas, dans son évêché, le 6 mai 1746.

IV. — L'abbé Jean-Ignace de la Ville.

(Élu en 1746.)

Le grand règne de Louis XIV était déjà bien loin. Le vieux Fontenelle, racontant dans les salons qu'il avait vu Ninon de Lenclos et qu'elle lui avait souri en présence de la belle Indienne, paraissait un revenant de l'autre monde et une curiosité sans pareille.

Tout faiblissait : Campistron remplaçait Racine au théâtre, et l'on ne connaissait dans le monde Voltaire, redouté par ses satires et ses épigrammes, que sous le nom du petit Arouet. Cet énervement général, que la Régence et le système de Law signalent dans l'histoire, se faisait sentir dans toutes les sphères, et atteignait les régions académiques. On forçait J.-B. Rousseau de s'exiler, et, parmi les talents littéraires, qui eux-mêmes devenaient rares, on choisissait surtout ceux qui pouvaient plaire à la cour et au pouvoir. Aussi voit-on, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, le courant des influences sociales porter à l'Académie un grand nombre de gens aimables, d'honnêtes gens, dont aucune muse n'a consacré les noms, et que la postérité a peine à reconnaître.

Siéger comme membre de l'Académie française et n'avoir rien imprimé ; ne se recommander ni par l'étendue ou la profondeur des études sérieuses, ni par l'éclat du style ; ne briller ni comme grand prosateur, ni comme poète, ni comme critique, — cela semble bizarre.

Paradoxe apparent, mais non réel. Rien n'est plus simple, rien n'est plus conforme à la nature même des choses. L'Académie ne ressemble ni à une école ni à un gymnase. On est le symbole et la vive expression ou le reflet exact de l'un des éléments qui se trouvent mêlés avec une

Roger et Mlle Mars. — Galtois et Colbert.

activité efficace au cours général des affaires contemporaines ; on est ministre, ou diplomate, ou homme de cour ; on est toujours mêlé aux gens du monde, occupé de leurs intérêts, assis aux tables délicates, en conversation intime avec les élégants et les raffinés ; on porte, non pas l'épée, mais le petit-collet, avec distinction et bonne grâce ; on est décent, poli sans obséquiosité, empressé sans bassesse, laborieux sans pédantisme ; — on rend des services ; la ponctualité couronne le tout ; et l'on est de l'Académie française.

Telle je montre, comme sous un voile léger, et à peine distincte, tant les contours les plus vifs en sont effacés, l'agréable figure de l'abbé de La Ville.

On se souvient aujourd'hui qu'il fut élevé par les jésuites, que le nom d'Ignace fut le sien, qu'il eut plusieurs abbayes ; que, chargé de l'éducation des enfants du marquis de Fénelon, et l'ayant accompagné dans son ambassade de Hollande, il lui succéda comme ministre plénipotentiaire près des États généraux ; que la charge de directeur des affaires étrangères fut créée pour lui ; enfin, que, dans la grande guerre terminée par la destruction de l'ordre de Saint-Ignace, il resta fidèle à ceux qui l'avaient élevé. Tout était en mouvement, on le sait ; la bataille était ardente, elle environnait le trône de dangers nombreux et graves autant qu'imprévus. Au duc de Choiseul et à ses amis, qui marchaient d'un pas si leste et si violent contre les jésuites, s'opposait le père de Louis XVI, le dauphin, connu par ses vertus, celui que le duc de Choiseul osa apostropher ainsi : — Prince, j'aurai peut-être le malheur d'être le sujet de Votre Altesse, je ne serai jamais son serviteur,

Les jésuites, de leur côté, n'étaient ni sans ressources ni sans amis, et l'histoire de cette lutte mémorable a mérité d'être écrite par M. le comte Alexis de Saint-Priest. Un de leurs plus fidèles défenseurs fut l'abbé Ignace de La Ville, qui, en qualité de premier commis

des affaires étrangères, se trouvait ainsi en dissidence secrète et profonde avec son chef, le duc de Choiseul.

Lorsque les attaques contre les jésuites devinrent menaçantes, l'abbé de La Ville employa tout son crédit à la défense de ses anciens confrères. « Ayant, dit M. de Flassan, la correspondance d'Italie, il tâchait de donner aux dépêches concernant les jésuites la tournure la plus favorable; mais ses lettres étaient refondues à son insu, en sorte que ses réponses se trouvaient souvent contraires à celles qu'il attendait. Ne soupçonnant pas d'où cela pouvait venir, il disait avec bonhomie et surprise au duc de Choiseul : — Ces gens-là ne nous entendent pas. Et le ministre lui répondait : — Mais il me paraît pourtant qu'ils ont assez bien saisi la chose. On sent combien l'étonnement de l'abbé de La Ville devait amuser le duc de Choiseul. » Et cette scène de comédie amusera sans doute nos lecteurs.

Que dire de plus de ce diplomate, tantôt trompeur, tantôt trompé, comme il arrive toujours? Qu'il savait l'anglais, chose rare de son temps, et qu'il était gastronome, qualité, nous ne dirons pas académique, mais sociale, et qui le rendait cher à Marmontel.

« A Versailles, dit ce dernier dans ses Mémoires, j'avais mes amusements réglés sur mon plan d'étude et de travail, de façon à ne jamais être que des délassements pour moi. Ma société journalière était celle des premiers commis, presque tous gens aimables et faisant à l'envi la meilleure chère du monde. Dans l'intervalle de leurs travaux, ils se donnaient le plaisir de la table. L'abbé de La Ville, par exemple, était l'homme du monde le plus soigneux de se procurer de bons vins. Tous les ans, son maître d'hôtel allait recueillir la mère goutte des meilleurs celliers de Bourgogne, et suivait de l'œil ses tonneaux. J'étais de ces dîners, et j'y figurais assez bien. »

Nous verrons, en étudiant d'autres fauteuils, la *fourchette*, comme on disait sous l'Empire, jouer un rôle électoral considérable. Mais n'anticipons pas.

V. — JEAN BAPTISTE-ANTOINE SUARD.

(Élu en 1774.)

Ici, la douce et aimable physionomie de M. Suard se présente à nous comme ces figures élégamment simples dont Largillière a fait des chefs-d'œuvre, et qui sourient au spectateur, l'accueillent, le retiennent, l'enchantent, de quelque costume singulier que la mode les travestisse. Ni la poudre, les manchettes et l'épée de 1770, ni la veste ronde de 1793, ou les bas de soie et le frac de l'époque impériale n'empêchent M. Suard de nous apparaître sous les traits les plus séduisants. Rien ne peut altérer ce qu'il y a d'attrayant et de sympathique dans ce caractère heureux et dans cette vie entourée d'estime.

Assez d'aventures et même romanesques pour captiver l'attention; un mélange de tragédie intime et de bonheur domestique, d'études poursuivies avec constance, de plaisirs goûtés modérément, de courageuses résolutions et de liaisons honorablement soutenues, placent Suard à la fin du dix-huitième siècle dans une situation spéciale, à peu près comme était Peiresc à la fin du seizième siècle et Bayle au dix-septième. Il est centre; tout aboutit à lui; la vie étrangère et la vie parisienne sont comme reliées par son salon, qui précède celui de Mme de Staël et succède à ceux de Mme de Tencin et de Ninon de Lenclos. Comme son prédécesseur, il a peu de titres littéraires. Mais s'il a peu écrit, il a beaucoup influé. Place à la fois modeste, délicate et délicieuse. Rôle qui dépend du caractère bien plus que de l'esprit, et qui tient surtout à l'estime qu'on inspire et à la faculté sympathique qui reçoit et communique les impressions.

Suard était né pour plaire sans le vouloir. On allait à lui, et il ne faisait pas de frais; on lui attribuait du génie et il n'y prétendait pas; on voulait qu'il eût beaucoup d'esprit, et il n'aspirait qu'aux honneurs du bon sens et à une sorte de variété voluptueuse dans les objets de ses études.

« Pour ceux, dit-il, qui ne sont pas doués du génie qui crée, ou d'un talent marqué par une branche de littérature, si leur goût les porte à étendre et à varier leurs connaissances, ils peuvent, en se livrant à ce goût, non-seulement trouver plus de bonheur, mais même se rendre plus utiles, qu'en s'attachant exclusivement à un objet particulier de méditation et de travail; c'est ce qui m'est arrivé à moi-même, mais c'est ce que j'ai pu faire de mieux. J'ai suivi mon penchant, j'ai beaucoup joui, et je n'ai rien sacrifié, car je ne pouvais pas aspirer à la gloire d'homme de génie, la seule qui eût pu me tenter. »

Voilà qui est charmant et qui explique le succès par le bonheur et le bonheur par le succès. En effet, bientôt les pensions, les dons mystérieux, les priviléges de journaux, les places officielles, tout ce que peut accorder sans blesser la fierté d'un honnête homme la bienveillance sociale la plus active pleut sur M. Suard et sa solitude lettrée. Il avait épousé une Lilloise, femme pleine de tendresse et de grâce, aussi imbue des sentimentalités raffinées du dix-huitième siècle qu'Arthénice ou Mlle de Rambouillet l'étaient jadis de l'Astrée. Elle a laissé des Mémoires charmants sur son mari.

Fidèle, délicate, tendre, elle passait, non-seulement sans s'y mêler, mais sans les remarquer, au milieu des corruptions inouïes, des frivolités et des scandales. Elle était de tous les petits soupers; elle avait aussi le sien, où la ville et la cour affluaient, et l'idylle parfumée de son petit ménage (c'est ainsi que l'on nommait sa maison) embaumait, si l'on peut le dire, cette atmosphère singulièrement méphitique. Ainsi est faite la nature humaine, ainsi vont les choses de la vie, qui ne sont pas tout d'une pièce, comme les pédants l'imaginent; elle ne voyait rien d'étonnant dans sa conduite, rien de sublime dans ses sentiments et sa vie. Elle se les expliquait très-bien. Elle aimait son mari.

Bientôt les hommes célèbres de l'Europe, Wilkes, Alfieri, Beccaria, Hume, tout ce qui prenait part, de près ou de loin, au mouvement des idées et à la vie sociale, se donna rendez-vous chez le jeune ménage. On y voyait Sterne, moitié riant comme le personnage de Shakespeare, moitié pleurant, tout vêtu de noir et de l'air le plus mélancolique, se penchant vers les femmes pour leur dire ce que Boufflers aurait à peine osé prononcer; Hume, les mains sur ses deux genoux ou croisées sur son abdomen immense, pendant que les comtesses essayaient de le distraire ou de l'arracher au sommeil; l'affreux Wilkes, démagogue vénal, mais de l'esprit le plus vif et doué de la verve la plus incisive; Adam Smith; le furieux Alfieri; lord Stormond, que les femmes appelaient le *beau mylord*, et Gibbon, l'auteur de l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain*. « Il avait à peine quatre pieds sept à huit pouces, le tronc immense de son corps à gros ventre de Silène était posé sur cette espèce de jambes grêles qu'on appelle *flûtes*; ses pieds, assez en dedans pour que la pointe du droit pût embarrasser souvent la pointe du gauche, étaient assez longs et assez larges pour servir de socle à une statue de cinq pieds six pouces; au milieu de son visage, pas *plus gros*

que le poing, la racine de son nez s'enfonçait dans le crâne plus profondément que celle du nez d'un Kalmouk, et ses yeux très-vifs, mais très-petits, se perdaient dans les mêmes profondeurs ; sa voix, qui n'avait que des accents aigus, ne pouvait avoir d'autres moyens d'arriver au cœur que de percer les oreilles. Si Jean-Jacques avait rencontré Gibbon dans le pays de Vaud, il est à croire qu'il eût fait un pendant de son portrait si piquant du juge mage. »

Nous ne citons ce portrait en caricature que pour le souvenir du salon de M. Suard, où se passa une scène si singulière. L'aveugle Mme du Deffand voulait que le grand Gibbon lui fût présenté, c'est-à-dire qu'on lui fît subir la cérémonie obligée, qu'il se plaçât devant l'aveugle à genoux sur un coussin de velours, et qu'elle lui permit d'examiner, au moyen du tact et en passant le doigt légèrement sur le front, le nez, les joues et le menton de la victime, les traits et la physionomie de celui qui lui était présenté. Voilà Gibbon en attitude, et Mme du Deffand commence gravement son examen. Quand le doigt de la spirituelle et mordante aveugle eut dépassé le bout du nez, qui, d'ailleurs, était à peine perceptible, elle s'écria tout à coup, en rencontrant la bouche de l'historien :

— Ah ! fi, la mauvaise plaisanterie !

Tout ce qui se passait dans le salon du petit ménage retentissait et à Paris et en Europe ; les petits soupers couronnaient le tout. On y vit un jour le vieux Saurin en Anacréon et couronné de roses. Heureuse époque ! illusion charmante ! On ne rêvait qu'innocence et bergeries ; le revenu de Suard était considérable, l'estime dont il jouissait immense, et voici la foudre. Tout croule à la fois, ces images dorés par l'humanité et la bienfaisance, ces rêvés enchanteurs qui vont ramener sur la terre Astrée, la justice et l'âge d'or, font place à ce grand délire universel, à une de ces fièvres des nations qui ne sont jamais plus redoutables que lorsqu'elles ont la conviction et la sincérité du fanatisme pour premier élément. Alors il fallut fuir et le *petit ménage* connut les mauvais jours. L'époque de la proscription et la terreur de la mort poursuivirent ces deux aimables âmes, qui, nous devons le dire, se trouvèrent, dans les malheurs particuliers et les calamités publiques, fortes de leur amour mutuel et de leur naturelle honnêteté. Là aussi l'aménité des mœurs devint un bouclier favorable. Tant de simplicité dans les goûts, de probité dans la vie désarmèrent les plus farouches, la proscription dura peu, et dès que le gouvernement consulaire rouvrit aux proscrits les portes de la patrie, Suard rentra, rouvrit bientôt le salon qui avait servi de serre chaude aux idées philosophiques, et mourut à quatre-vingt et un ans, à peu près comme Fontenelle.

Un tel esprit, un homme de cet ordre pouvait-il ne pas être de l'Académie française ? Le pouvoir s'y opposa néanmoins ; l'encyclopédisme, servant de point de réunion à tant d'adversaires, effrayait ceux même qui se sentaient attirés vers lui. On voulut l'exclure ; on alla plus loin, l'Académie ayant persisté et procédé à son élection, ce vote fut déclaré nul et ne reçut pas l'approbation royale. C'était placer Suard dans la plus favorable et la plus heureuse des situations, celle d'une victime qui intéresse tous les esprits, qui émeut tous les cœurs et ne court aucun risque. Sa réception académique, victoire remportée par les idées du siècle, fut signalée par cette singularité qu'il fit l'éloge de la religion chrétienne en même temps que celui de la philosophie, et qu'après avoir déplu aux hommes d'un parti extrême, il contraria les autres.

Ne lui reprochons pas ce malheur ou cette modération ; c'est un honneur pour lui.

VI. — FRANÇOIS ROGER.

(Élu en 1817.)

Quel est ce petit homme vif et leste, quoique boiteux d'un pied ; à la physionomie résolue et gaie, pleine de caractère, d'élan et d'énergie, au teint frais, à l'air dispos ? Il monte rapidement le grand escalier de l'Institut, redescend, monte chez le secrétaire perpétuel, court la grande ville dans son équipage, rend mille visites et dîne toujours en ville, agréé des femmes, se faisant compter des ministres, lacérer par les épigrammes et les pamphlets des adversaires, estimer néanmoins de tous, protecteur des siens plutôt que protégé, et toujours le front haut, la répartie aiguisée, le sourire à la bouche et l'œil enflammé, il ne perd rien de son sang-froid. C'est un guerrier, c'est un homme de parti plutôt qu'un académicien.

Napoléon est tombé, l'Empire militaire a disparu dans l'orage ; l'Académie, fondée ou restituée par le grand homme, a changé de face ; et, de même qu'autrefois le bataillon de Voltaire et de d'Alembert courait à l'assaut de cette vieille citadelle de Richelieu, de même aujourd'hui, entre 1815 et 1820, les idées de l'ancienne monarchie, le vieux monde qui renaît s'efforcent de la reprendre et de s'y cantonner. Pendant que M. Frayssinous se charge de l'Université, M. Roger prend, pour sa part, l'Académie. Il court, il vole, il est partout. C'est le La Mesnardière, le Bois-Robert ou le Bourzéis de son temps. C'est pour cela qu'on l'a fait entrer à l'Académie.

Chef d'une fraction importante de l'armée littéraire sous Louis XVIII, qui se souvient de lui ? et quel bruit il faisait de son temps. Auteur comique sans grande force, peintre amène et soigneux, d'une certaine distinction bourgeoise et d'un demi-pathétique de salon et de rez-de-chaussée, on ne se souviendra de lui que comme d'un imitateur ingénieux de Goldoni et d'Alberto Nota. Mais pour le monde contemporain, c'était un personnage important, belliqueux, terrible même. Il protégeait, il excitait, il encourageait, quelquefois même il punissait.

A toutes les époques, il y a des chefs de bande : ni les assemblées politiques, ni les conciles religieux ne sont exempts de cette nécessité ; l'Académie a aussi ses meneurs, quelque respectable qu'elle soit, savants dans la manipulation des voix, se connaissant en attermoiements, en transactions et directions de toute espèce. J'ai vu le bon Dupaty s'adonner corps et âme à ce jeu difficile auquel suffiraient à peine le calme imperturbable d'un Talleyrand, la dextérité d'un Chesterfield et l'activité d'un Beaumarchais. Il y a pour cela comme pour autre chose une vocation particulière. Faire des immortels fut longtemps la consolation et le bonheur de M. Roger. Cette nature bienveillante, bienfaisante, mais sanguine et passionnée, portait là toutes ses forces. Envies, jalousies, haines, passions viles et basses lui étaient étrangères ; il faisait la guerre avec intrépidité, audace et persévérance : aussi ne le haïssait-on pas même dans les rangs ennemis ; seulement on voulait l'abattre, et 1830 y a réussi.

Mais avant cette époque, la vie de Roger a été une série de triomphes assez semblables à ceux de de La Ville et de Mongin, de Suard lui-même, c'est-à-dire assez peu achetés, mais dus surtout à la grâce du caractère.

C'est encore la nuance, ou, si l'on veut, le reflet un peu transformé de ses aimables prédécesseurs, tous comme lui actifs et spirituels ; car, il faut bien le dire, il n'y en a pas un dans cette série qui n'ait été spirituellement actif.

Le type intellectuel auquel appartient M. Roger relève encore de son caractère. Ce sont ses confrères les avocats que lui, avocat, né à Langres, le 17 avril 1776, voulut défendre et glorifier dans sa pièce imitée de Goldoni et intitulée *l'Avocat*. Il n'est point créateur. C'est encore à un Italien, Federici, qu'il emprunte le sujet de *la Revanche*; et ces petites pièces de vers, empreintes d'une galanterie délicate, ne trahissent pas une sève poétique véhémente; mais il est sympathique, il supplée à la verve du génie par la délicatesse des détails et une certaine facilité heureuse. C'est lui d'ailleurs qui a découvert ce diamant aujourd'hui perdu, Mlle Mars, et voici comment, d'après son propre récit :

« Picard, dit-il, était membre du comité du théâtre Louvois, devant lequel je lus ma première comédie *l'Epreuve délicate*, qui fut refusée sur ses observations. Voici

Portrait de M. Patin.

ce qu'il me dit pour expliquer son hostilité : « Votre pièce a plu à tout le comité et à moi, Picard, plus qu'à personne. Si elle m'a fait plaisir, c'est parce qu'elle promet. Vous avez ce que la nature seule donne, ce qui ne s'acquiert point par le travail, vous avez de la franchise et du mouvement dans le style. Dès aujourd'hui, vous écrivez la comédie, vous la ferez un jour, mais vous n'en avez pas fait une. A chaque scène, ou, pour m'expliquer plus juste, à chaque conversation que vous lisiez, je me disais : Quel dommage! et plus j'étais satisfait des détails, plus j'enrageais de vous voir éparpiller votre esprit sur un fond si misérable. » Au *tribunal* de la rue Feydeau, je lus la même pièce. Le plus froid silence m'accueillit, seulement la plus jeune des prêtresses de Thalie sourit quelquefois en me regardant. Enfin, après une délibération, la pièce fut acceptée à l'unanimité. Je faillis perdre la tête de tous les compliments, de toutes les politesses que je reçus. Il fut question dès le jour même de distribuer les rôles. — Comme il vous plaira, messieurs, faites pour le mieux, seulement je réserve le rôle de l'ingénue à cette charmante personne dont le sourire m'a seul rassuré ce matin contre les rigueurs convenues de votre silence. — Y pensez-vous, dit tout bas l'acteur principal (Fleury), confier le sort de votre premier ouvrage à une enfant qui n'a pas encore joué un seul rôle nouveau, et qui est *froide comme une carafe d'orgeat*. » Je persistai et fis bien. La *carafe d'orgeat* devint en peu de temps la plus *parfaite actrice du siècle*; il n'est pas besoin de dire que c'était Mlle Mars. »

L'Épreuve délicate fut jouée et réussit. Mlle Mars régna sur la scène, et M. Roger devint un des plus aimables auteurs dramatiques de l'époque impériale. L'auteur de *l'Avocat*, c'est-à-dire d'un panégyrique brillant de cette profession, maîtresse de la parole, et qui devait régner dans les assemblées politiques, lui fit autant d'amis que de spectateurs, et bientôt *la Revanche*, faite en collaboration avec Creuzé de Lesser, obtint le même succès. Il y est question d'un roi de Pologne, amené par diverses circonstances à prendre le nom d'un seigneur de sa cour, et qui, sous ce faux nom, se fait aimer d'Eliska, fille d'un comte polonais. Le vrai seigneur survient et suit le conseil du frère d'Eliska, qui dit à son ami : « Le roi a pris votre nom, prenez le sien, ce sera une *revanche*. » Enfin Eliska a trouvé si aimable le faux seigneur, le vrai roi, quoiqu'elle ne le connaisse pas comme tel, qu'elle le préfère au faux roi. Le faux roi qui venait pour se marier, et qui reconnaît qu'on ne le paye pas de retour, renonce aux projets de mariage, et la belle Eliska devient reine de Pologne.

Le vainqueur de Wagram, au retour de la guerre, voulut voir cette pièce qui avait eu du succès. Il la fit jouer à Fontainebleau et s'en amusa beaucoup.

— Ce qui m'a plu davantage dans la pièce, dit-il à Fontanes, c'est que la dignité royale n'y est jamais compromise, bien qu'on la croie à chaque instant au moment de l'être; quel est l'auteur?

— Ils sont deux.

— Pourquoi ont-ils gardé l'anonyme?

— Je l'ignore; c'est peut-être parce qu'ils sont tous deux députés au Corps législatif.

— Belle raison! est-ce que j'ai défendu aux membres de ce Corps d'avoir de l'esprit? *Qu'ont-ils de mieux à faire?* N'ont-ils pas, par hasard, assez de loisir? Enfin, leurs noms.

— MM. Creuzé et Roger.

— Ah! Eh bien, c'est *égal*, leur pièce est jolie, et je la reverrai avec plaisir.

C'est *égal* voulait dire, quoique je n'aime guère ni l'un ni l'autre.

Les anecdotes piquantes ne manquent pas au théâtre de Roger, d'ailleurs médiocrement littéraire. En 1800, la censure arrêtait une pièce de Roger, intitulée *Caroline*. Celui-ci se transporta chez les censeurs, qui lui dirent de ce ton brusque que les fonctionnaires affectaient alors :

— Voulez-vous, oui ou non, qu'elle soit jouée?

— Belle demande!

— Eh bien! faites donc les changements nécessaires.

— Oui, s'ils sont praticables et quand vous m'aurez dit enfin en quoi ils consistent.

— Soit : vous allez lire avec moi; car c'est affreux ce que vous vous êtes permis, et je ne conçois pas que vous

n'ayiez pas prévu à quoi vous exposiez un pauvre censeur qui n'a que sa place pour vivre!

— Vous me faites frémir.

— Tenez : scène v, mille louis; scène vii, mille louis; scène xiii, mille louis; scène xiv, deux fois mille louis.

— Eh bien! après?

— En tout, cinq fois mille louis.

— Après, vous dis-je, je ne comprends pas?

— Comment vous ne comprenez pas? Croyez-vous donc, comme un tas de vieux aristocrates, que le citoyen premier Consul ait le dessein criminel d'anéantir la république et de rétablir les Bourbons?

— Mais qu'a de commun avec cette opinion?...

— Moi, je ne l'aime plus la république.. , parce qu'enfin... Je vois bien d'ailleurs que le citoyen premier Consul ne s'en soucie guère; mais il ne le dit pas, il ne veut pas qu'on le dise et on le dirait. Oui, tout le monde dirait qu'il songe à nous ramener l'ancien régime, s'il abandonnait à la licence de la presse et surtout du théâtre les institutions du régime actuel.

Le salon de M. et de Mme Suard. Alfieri, Sterne, Hume, Gibbon.

— Encore une fois je m'y perds. Quelles institutions sont ici attaquées?

— Le système monétaire, entendez-vous? Le système monétaire, voilà ce que vous attaquez. Plus de vingt patriotes, en entendant hier sur la scène répéter jusqu'à satiété mille louis, au lieu de vingt-quatre mille francs, se sont indignés comme s'ils vous avaient entendu parler de Louis XVIII.

— Quoi! c'est pour cela que vous avez arrêté une pièce? m'écriai-je en éclatant de rire. Ah! qu'à cela ne tienne; donnez-moi une plume : en deux minutes je vais convertir ma monnaie jaune en monnaie blanche et mes louis en francs.

Cette gaieté naturelle et de bon ton que le récit précédent laisse deviner faisait de M. Roger un partisan utile et explique son entrée à l'Académie; l'horreur des libéraux pour lui, l'enthousiasme des femmes de son parti, la confiance qu'il inspirait à tous et le mouvement qu'il se donna pour opposer aux salons philosophiques, dont le dix-huitième siècle avait laissé derrière lui la tradition, cette espèce de club ou d'académie monarchique qui, sous le nom de société de *bonnes lettres*, a fait éclore tant d'é-

pigrammes, suscité tant d'espérances, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une ombre, comme tant d'autres créations des partis; le pivot central de ces tentatives était M. Roger, homme aimable et gracieux, intelligent et serviable, mais qui ira plus loin dans l'avenir, grâce à dix vers élégants de sa comédie de l'*Avocat*, que grâce à tous ses mouvements, dont le monde contemporain était inquiété, ému ou ébranlé.

VII. — HENRI-JOSEPH-GUILLAUME PATIN.

(Élu en 1842.)

Nous avons parcouru d'un pas rapide et d'un œil attentif les stages successifs qui nous ont conduits jusqu'à l'un de nos contemporains les plus dignes d'estime et de respect. Nous avons vu passer sous nos yeux tour à tour l'aimable M. Suard, l'intelligent et vif M. Roger, l'érudit abbé de Bourzéis, le lucide et sympathique abbé Gallois, M. de La Ville, homme du monde, de cour et de diplomatie, même l'élégant prédicateur Mongin.

Ne sont-ce pas les aïeux naturels et pour ainsi dire nécessaires de cet esprit attique, de cet élève d'Horace, « esprit juste et délicat, » dit M. Villemain, si bon juge en ces matières, homme de goût éminent auquel notre littérature doit un de ses monuments les plus durables, l'*Histoire du théâtre tragique des Grecs*.

M. Patin dans sa chaire et dans un salon est absolument le même. Fils de l'École normale, où il entra en 1811, d'où il est sorti en 1822, après y avoir été tour à tour élève et professeur; il obtint en 1832 la chaire de poésie latine en Sorbonne, vacante par la mort de M. Lemaire. Depuis cette époque, la jeunesse admire et aime cette parole élégante, toujours pure, qui touche à tous les sujets de littérature et d'art sans jamais tomber dans le mauvais goût. Plaute, Térence, Catulle, Lucrèce et Virgile ont été successivement les objets des observations les plus fines et les plus agréablement colorées.

Entrez à la Sorbonne un samedi matin, à l'Académie française un jour de séance publique ou dans un salon parisien vers dix heures du soir, la suavité de la parole, l'agrément et la facilité des transitions, une absence totale d'affectation comme d'emphase, vous signaleront l'homme de notre temps auquel convient le mieux ce mot charmant d'Horace, son précepteur et son maître : *simplex munditiis*.

PHILARÈTE CHASLES.

HISTOIRE DU QUARANTE-UNIÈME FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PAR M. ARSÈNE HOUSSAYE (1).

Par une coïncidence piquante, au moment même où le *Musée des Familles* commence la publication de l'*Histoire des quarante fauteuils de l'Académie française*, un de nos éminents collaborateurs, M. Arsène Houssaye, met au jour l'histoire du quarante-unième fauteuil de la même Académie. On devine que ce quarante-unième fauteuil est celui des grands hommes qui n'ont jamais été des quarante, de ceux dont l'Académie a dit, après leur mort, comme elle avait dit de Molière :

Rien ne manque à *leur* gloire, ils *manquaient* à la nôtre.

Le chapitre suivant, l'avant-dernier du volume, montrera tout ce qu'il y a de neuf et d'heureux, d'ingénieux et d'original, dans le cadre et dans les tableaux, dans le fond et dans la forme du livre de M. Houssaye. Il s'agit du chansonnier Béranger, dont la gloire, attaquée en ces derniers temps par des critiques illustres, un peu moins gravement que par le silence public, — cette leçon des réputations surfaites, — mérite encore peut-être, au point de vue littéraire, l'aimable galanterie du quarante-unième fauteuil.

« Il y a quelques mois à peine, dit M. Houssaye, l'Académie, voulant mettre Béranger dans son tort, le dispensa des visites en le visitant elle-même. La maison du poëte est si petite, que la moitié du docte corps resta dans l'escalier.

« Béranger, comme s'il avait toujours une chanson sur les lèvres, parla ainsi à MM. de l'Académie sur un air connu :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être;
Pour ce fauteuil adressez-vous ailleurs.

Pour l'Institut Dieu ne m'a pas fait naître;
Vous avez tant de poëtes meilleurs!
Je ne sais rien qu'aimer, chanter et vivre,
Et je veux vivre encore une saison!
Je n'y vois plus; Lisette est mon seul livre:
Mon Institut, à moi, c'est ma maison.

Qu'irais-je faire en votre compagnie?
Il me faudrait écrire un long discours!
A mes chansons j'ai borné mon génie,
Et si mes vers sont bons, c'est qu'ils sont courts.
Ici, messieurs, la Muse est familière,
Pourvu qu'on ait la rime et la raison.
Ici Courier a commenté Molière.....
L'Académie était dans ma maison.

Vous le voyez, c'est la maison du sage,
Et l'hirondelle y revient au printemps;
Je suis, comme elle, un oiseau de passage,
Depuis Noé j'ai parcouru les temps.
Je fus un Grec au siècle d'Aspasie,
J'ai consolé Socrate en sa prison.
Homère est là! Chantez, ma Poésie!
J'ai réveillé les dieux de ma maison.

Hier j'étais sur le pas de ma porte,
Quand l'Orient soudain s'illumina.....
Qu'entends-je au loin? le vent du soir m'apporte
Les airs connus d'Arcole et d'Iéna!
Ils sont partis, les jeunes gens stoïques:
Mil huit cent huit, ils gardent ton blason!
Dieu soit en aide aux soldats héroïques!
Je les bénis du seuil de ma maison

Vos verts rameaux ceignent des fronts moroses·
Il ne faut pas les toucher de trop près;
Je veux mourir en respirant des roses,
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.

(1) Un beau vol. grand in-8°. Paris, Victor Lecou.

Roseau chantant, déjà ma tête plie,
Laissez-moi l'air, laissez-moi l'horizon!
Immortel, moi! Mais chut! la Mort m'oublie...
Si vous alliez lui montrer ma maison!

« L'Académie laissa chez lui ce huitième sage de la Grèce. Mais elle se rassura en pensant que Béranger lui appartenait quand même, puisqu'il était destiné au quarante-unième fauteuil. »

Or, que pensez-vous des jolis couplets que l'historien met sur les lèvres de Béranger? Vous les croyez de Béranger lui-même, sans doute? Prenez garde de commettre une erreur qui serait la plus vive critique du chansonnier. Nous croyons que ces vers charmants sont de M. Houssaye, qui aura prêté sa jeune verve poétique au chantre suranné du *Dieu des bonnes gens*.

PITRE-CHEVALIER.

POÉSIE.

LE NUAGE ET L'ENFANT.

L'enfant disait au nuage :
— Attends-moi jusqu'à demain;
Et par le même chemin
Nous nous mettrons en voyage.

Toi, sous tes belles lueurs;
Moi, dans les champs pleins de fleurs,
Sur le cheval de mon père,
Nous irons vite, j'espère!

Je m'y tiens bien, tu verras!
J'y monte seul à la porte;
Et quand mon père m'emporte,
Je n'ai pas peur dans ses bras!

Quand il fait beau, comme un guide,
En tête il me fait asseoir;
De là-bas tu pourras voir,
Comme je tiens bien la bride!

Ah! je voudrais d'ici là,
Ne faire qu'une enjambée,
Sur la nuit toute tombée,
Pour te dire : « Me voilà!

Mais je vais faire un beau rêve,
Où je rêverai de toi;
Jusqu'à ce que Dieu l'achève,
Ami nuage, attends-moi! »

Comme il jetait les paroles
De ses espérances folles,
Le nuage décevant
Glissait, poussé par le vent.

Pourtant le bambin sautille,
L'oiseau chante, l'eau scintille,
Et l'écho lui sonne au cœur :
« Demain! demain! quel bonheur! »

Enfin le soleil se couche,
Et son baiser qui le touche,
D'un voile ardent clôt ses yeux,
Qu'il tenait ouverts aux cieux.

Près de rentrer chez sa mère,
Au voyageur éphémère
L'enfant veut parler encor!...
Mais le beau fantôme d'or

N'est plus qu'une vapeur grise,
Qu'avec un cri de surprise,
L'enfant, qu'il vient d'éblouir,
Voit fondre et s'évanouir.

Au cri de la petite âme,
S'est élancée une femme,
Qui, le voyant sauf et sain,
Bondeur l'emporte en son sein.

Plaintif, le mignon s'y cache,
Déclarant, ce qui le fâche,
Que sans son bel étranger,
Il ne veut plus voyager.

— Si tu chéris les nuages,
Mon amour, pour tes voyages,
Le ciel en aura toujours :
Il en passe tous les jours!

— Ce ne sera plus le même!
Celui-là, mère, je l'aime,
Dit l'enfant; puis il pleura...
Et la femme soupira!

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

LES TROIS AGES.

Céline, écoute-moi, jeune enfant douce et sage,
Et belle comme un ange, avec tes grands yeux bleus;
Viens pencher sur mon sein ton gracieux visage,
Viens t'asseoir dans mes bras : nous causerons tous deux.

Tu me disais hier, en secouant la tête :
« Ah! si j'avais vingt ans! quel bonheur! Chaque nuit
J'irais en robe blanche à quelque grande fête
Où l'on danse jusqu'à minuit;

Et puis, j'aurais aussi, comme ma sœur Adèle,
Une belle calèche avec un cheval noir,
Et de petits enfants pour m'embrasser, comme elle,
Et m'appeler maman, en me disant bonsoir. »

Tu voudrais être grande! Oh! tais-toi, jeune fille,
Tais-toi, doux chérubin. Garde longtemps encor
Tes longs cheveux bouclés flottant sur ta mantille,
Sur ta mantille aux franges d'or;

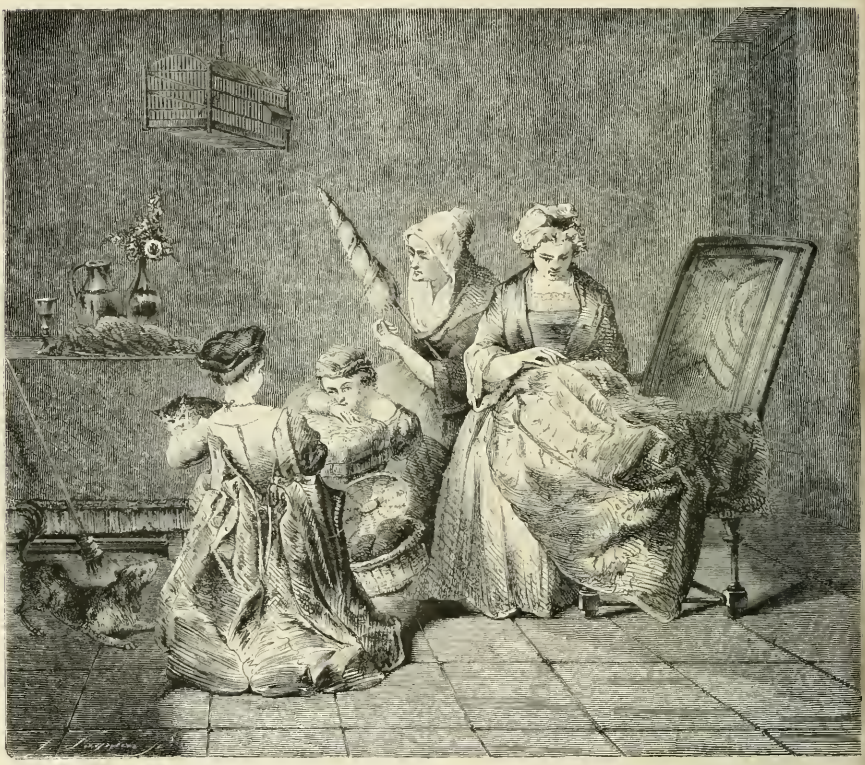
Garde tes dix printemps, garde ton cœur candide,
Tes rêves d'avenir, vierges de tout affront,
Et tes petits bras nus, et ton regard limpide,
Et ton âme d'enfant qui sourit sur ton front.

Reste toujours ainsi, si charmante et si frêle
Qu'un sylphe aérien te prendrait pour sa sœur,
Et si pure, que l'ange à tes côtés fidèle
Pourrait se mirer dans ton cœur.

Car, hélas! l'espérance est pleine de mensonges :
C'est un mirage ardent, dont, au réveil, on voit
Comme un essaim d'oiseaux s'envoler tous les songes,
Dès qu'on veut les atteindre et les toucher du doigt.

La nuit se fait alors, morne, sombre et sans charmes,
Et l'on jette en arrière un œil désenchanté,
Pour pleurer en secret, de ses dernières larmes,
Jeunesse, innocence et beauté.

Et puis vient la vieillesse, un spectre plein de rides,
Aux regrets sans espoir, aux longs jours sans plaisir;
Ceux qu'on aimait s'en vont, laissant leurs places vides,
On reste seule et laide, et l'on voudrait mourir.



Les trois âges, d'après Watteau.

Mais tu ne comprends point ce langage sévère,
Chère enfant, car tes yeux jusqu'alors n'ont pu voir
Pour unique horizon que le sein de ta mère,
Où tu te plonges chaque soir;

Et ton cœur ingénu ne connaît de la vie
Que le berceau, doux nid qui garde ton sommeil,
L'oiseau du bois, la fleur à sa tige ravie,
Et le papillon blanc qui voltige au soleil.

Vois-tu, si tu savais qu'elle est belle l'enfance,
Avec ses longs espoirs enivrés de candeur,
Avec son âme aimante, et sa chaste ignorance,
Et ses extases de bonheur;

Oui, si tu le savais, ce soir, dans ta prière,
A genoux sur ton lit, avant de t'endormir,
Tu dirais au bon Dieu : « Conservez-moi ma mère,
O Seigneur, et jamais ne me faites grandir! »

V.-S. FOURNET.

LA MER ET LES MARINS (1).

LA RADE.

Le plat des gabiers de Beaupré. Dessin de Foulquier.

IV. Quart de quatre à huit heures du soir. La table du commandant. Le capitaine de corvette. L'officier en second. L'élève de corvée et le chœur de *Numa Pompilius*. Le souper. Les gabiers de beaupré. Les *Petites* et les *Grandes-Affiches*.

(1) Voir t. XII, p. 321, t. XIII, p. 5, t. XV, p. 25 et 85, t. XIX, p. 53.

La garde nationale. Pavillon. Permissionnaires. Branle-bas. Retraite.

A bord des navires de guerre, où tout est réglé par des lois non moins sévères que la vieille étiquette de cour, les membres de l'état-major se subdivisent en trois catégories nettement tranchées par la table et le logement. Il y a

la table du commandant, celle des officiers, celle des élèves de marine. Dans un ordre inférieur, viennent ensuite la table des maîtres, celle des seconds maîtres, et les plats de matelots. Les passagers eux-mêmes sont classés d'une manière absolue, d'après la table où ils ont été placés, en sorte qu'en parodiant un proverbe bien connu, déjà travesti par Brillat-Savarin, on pourrait leur répéter : — « Dis-moi où tu manges, je te dirai qui tu es ! »

Au moment où le quart change pour la quatrième fois à bord du vaisseau *le Duguay-Trouin*, le commandant Vaumorin et le capitaine de corvette Tourmagne, son second, s'asseoient l'un en face de l'autre, sous la dunette, dans leur salle à manger.

Les deux officiers supérieurs ne se connaissent que depuis peu de jours ; le repas est cérémonieux, et c'est le commandant qui en fait les honneurs, car, au demeurant, il est *chez lui*. Il est chez lui, disons-nous, donc le capitaine de corvette (1) n'est qu'un étranger à sa table, et doit accepter le régime de son chef, ce qui a ses désagréments et même ses dangers. — Exemple :

Le commandant Amuziaux, de triste mémoire, avait un goût désordonné pour l'oignon.

Au bout d'un mois, l'officier en second, qui avait un excellent estomac, commença à se lasser des oignons; au bout de deux mois, il les prit en horreur ; au bout de deux ans, il en tomba malade ; un an de plus, il en mourait. Mais la frégate désarma, et le commandant Amuziaux alla se livrer à la culture potagère de l'oignon.

A bord du vaisseau *le Duguay-Trouin*, le capitaine Tourmagne n'a point à redouter une semblable cuisine. Le commandant Vaumorin n'est point un excentrique, et l'on peut être son convive sans être menacé d'une gastro-entérite.

Le dîner des deux officiers supérieurs est grave ; ils commencent à s'estimer l'un l'autre, ce qui est de bon augure pour le vaisseau ; mais ils continuent à s'observer réciproquement, ils cherchent à se deviner, ils luttent de finesse ; — ce n'est plus que dans le poste des élèves, chez les matelots, qu'on rencontre des loups de mer, qui n'aient pas revêtu la peau du renard.

Au café seulement, dans la galerie, le commandant et son second parlent des officiers, leurs subalternes communs ; s'ils s'entendent sur cette épineuse matière, il est probable que l'alliance sera bientôt indissoluble ; mais passé la grand'chambre, il n'y a plus lieu à discuter, les élèves ne méritent pas d'être l'objet d'une étude approfondie.

A peine le capitaine de corvette les accuse-t-il d'être bruyants; à peine parlera-t-il d'Arthur Favart, le chef de poste, surnommé le vieil Anacharsis, qu'il a envoyé le matin même à la fosse-aux-lions, à cause d'une de ces tempêtueuses séances qui troublent le silence du faux-pont et des alentours.

Par compensation, dans le poste, les échos retentissent encore du nom trois fois maudit du capitaine de corvette :

— Infortuné Anacharsis ! s'écrie Ferragus, il est enfoncé, et nous rions ! et nous oublions de lui envoyer des pommes de terre frites !

— Quoi ! on a oublié le roi Arthur ! Mousse, une assiette !...

(1) Dans cette série d'articles, nous devons continuer à employer la dénomination de *capitaine de corvette*, bien qu'elle soit tombée en désuétude par le rétablissement du grade de *capitaine de frégate*.

Ainsi parle le chef de gamelle Daniel ; mais le mousse est occupé à cirer les bottes de l'élève de corvée ; il n'entend pas.

— Une assiette, brigand ! on cinq cents calottes !

Le mousse entend cette fois, et abandonne l'une des bottes de l'élève de corvée, accourt à l'ordre, et part chargé de la portion de friture. Malheureusement, sur les entrefaites, un pilotin, expédié par l'officier de quart, pénètre dans le poste. D'une voix aiguë, il appelle celui de ces messieurs qui est de corvée : c'est Jussien.

— Mousse ! mousse ! mes bottes ! mille milliards de...

Le mousse est en mission, comme on sait, auprès du vieil Anacharsis, à la fosse-aux-lions.

Après avoir cherché dans les caissons, dans les armoires, sous la table, dans le buffet, partout enfin, Jussien découvre une de ses bottes nageant dans le seau de la vaisselle.

En ce moment le mousse reparaît ayant l'autre botte enfilée dans son bras gauche : — *Tableau !*

— Qu'as-tu fait de mes bottes, malheureux ? s'écrie Jussien.

Cette question est accompagnée d'une taloche.

Cartahu, le mousse, est un vaillant mousse ; il ne sourcille pas, il est fait aux manières de ces messieurs, et déjà il accouple bravement les deux bottes, l'une brillante, luisante, magnifique ; l'autre détrempée, terne, hideuse à voir...

— Quelle affreuse botte ! je ne pourrai jamais la mettre ; elle est toute mouillée ! s'écrie Jussien au désespoir.

Cependant les élèves, peu touchés d'une infortune si tragique, laissent Jussien et le mousse s'évertuer de leur mieux ; mais, pour remplacer le dessert absent, et faute de pouvoir hurler à tue-tête, ils chantent en chœur, à demi-voix, sur l'air des *Folies d'Espagne*, en variations, la chanson de Numa Pompilius, dont est coupable Septel, le poëte du poste.—Les réminiscences classiques y fourmillent, comme de raison.

Il y a trop peu de temps que l'élève de marine était écolier, pour que la tournure de ses plaisanteries ne s'en ressente pas un peu.

Cependant ne tardons pas à détruire toute équivoque par une analyse rapide.

Le Numa Pompilius de la chanson n'est ni le roi du *De Viris*, ni le héros de Florian ; ce n'est ni plus ni moins qu'un débonnaire capitaine de corvette de la marine française, ainsi baptisé par Septel.

Après quinze ans de séjour à terre, le navigateur *in partibus* s'est avisé de redemander du service, et, protégé par le député de son arrondissement, il vient d'obtenir le commandement d'un navire de l'Etat.

Sa femme et ses enfants lui adressent d'abord les plus cruels reproches de ce qu'il veut les abandonner ; ils lui font ensuite de touchants adieux.

Telle est la matière des six premiers couplets.

Numa Pompilius se rend à la ville voisine, et prend la poste pour aller au port où l'attend son *vaisseau* (ici le mot *vaisseau* est une double et sanglante ironie, parce que le capitaine de corvette Numa Pompilius est censé donner ce nom éminemment *bourgeois* au très-petit bâtiment qu'il commandera, lequel a nom *l'Egérie*, d'où l'origine du sobriquet).

La route passe devant la porte de la maison de campagne du héros; sa femme et ses enfants sont rangés en file sur un monticule ; ils lui tendent les bras, mais la voi-

ture *file douze nœuds vent arrière*; Numa Pompilius se met à la portière de la malle et interpelle le cocher.

L'on en est au huitième couplet. Jussien, exaspéré, n'a pas encore pu parvenir à mettre sa botte mouillée; il sue sang et eau; l'officier de quart doit s'impatienter; la fosse-aux-lions apparaît dans un demi-jour menaçant.

La botte craque, son tirant casse, mais le pied n'entre pas.

— Mousse ! Cartahu! s'écrie le malheureux élève de corvée, savonne-moi, graisse-moi ma botte en dedans et à courir!

A ces mots, il retombe haletant sur un des caissons qui font le tour du poste.

Le mousse frotte l'intérieur de la botte humide avec un morceau de chandelle; Jussien jure de plus belle, car il flaire les arrêts, et il avait un rendez-vous très-agréable en perspective pour le lendemain soir.

L'impitoyable chœur continue néanmoins par ces paroles du grand Numa Pompilius:

(9me couplet.)

Arrête! arrête, cocher!
J'ai deux mots encore à dire à ma femme,
Arrête! arrête, cocher!
As-tu donc le cœur dur comme un rocher?
Mais lui, fringant et claquant,
N'entend nullement
Ce qu'on lui réclame,
Mais lui, claquant et fringant,
Fouette ses chevaux, et va comme le vent.

— Allons, mousse ! assez ; ma botte ! ma botte! répète Jussien, qui n'a pas eu l'héroïsme de faire chorus.

(10me et dernier couplet.)

Quadrupetante putrem
Sonitu quantit angula campum-me.
— Chanteur ! halte-là toi-même',
Toi et tes *putrum*, toi et tes *campem!*
Pardon ! pardon, je ne sais
Trop ce que j'avais
Pour chanter ce psaume :
En latin je vous disais
Que les chevaux trottaient, sautaient et galopaient.

Parmi les chanteurs, rires tumultueux, provoqués surtout par l'harmonie imitative du dernier vers, qu'on accompagne toujours d'un tapement de mains ou d'un cliquetis de verres et de manches de couteau :

Trot-taient-sau-taient-et-ga-lo-paient!
Tac-tac-tac, tin-tin-tin, pan-pan!

Jussien et Cartahu collaborent pour la mise en place de la botte mouillée.

— Enfin ! ah !... Grâce au ciel !... s'écria l'élève; le cuir s'est fendu, mais le pied est entré. Mon sabre, Cartahu !

Le mousse tend à l'élève le premier sabre venu.

Jussien franchit d'un bond une demi-douzaine de casquettes accumulées sur un pliant, et va sortir; mais le pilotin, semblable à l'ombre de Banquo, se dresse à la porte, et répète :

— M. Esméril m'envoie dire à l'élève de corvée de monter tout de suite, tel qu'il est.

— Bon! crie Ferragus, et s'il était en chemise !

— En service, l'obéissance avant la réflexion; il devrait monter, dit un autre élève.

Jussien, triplement consterné, parce qu'il se sent en retard, parce qu'il vient d'apprendre que l'officier de service est Esméril, et enfin parce que sa botte gauche est sale et déchirée, Jussien pourtant est monté sur le pont quatre à quatre.

Le lieutenant de quart l'attend avec une impatience marquée; le canot de corvée est prêt, et l'élève est déjà en retard de deux grandes minutes.

Jussien s'avance et salue.

— Me voici à vos ordres, monsieur, dit-il.

— Après votre corvée, vous vous rendrez à la fosse-aux-lions...

— Mais, monsieur, si vous saviez...

— Silence, monsieur, s'il vous plaît. Vous allez à bord du vaisseau *le Colbert*, qui vient d'appeler à l'ordre. Votre retard sera cause que le canot du *Duguay-Trouin* arrivera le dernier.

— Mais, monsieur...

— Embarquez, et poussez ! répond impérieusement Pierre Esméril.

Et l'élève embarque, et pousse, et se rend au plus vite à bord du vaisseau commandant la rade, où il copiera, sur le cahier de service, quelque ordre relatif, par exemple, à la tenue des canots de la division, aux baignades des marins ou aux signaux de jour et de nuit.

A bord, le quart poursuit son cours.

A quatre heures et demie, l'équipage s'est mis à table pour le souper.

Au plat des gabiers de beaupré, on a parlé du vieux Requin et de son entrée à l'hôpital; Irigoyen et Kerjégu ont prononcé son oraison funèbre, par anticipation.

— Je lui disais bien, moi : « Maître Requin, vous avez tort, faut vous soigner, pas tant chiquer, et prendre du repos. — Mais, répondait-il, cale ton bec, mon coffre est bon; assez causé, qui te parle?... » — Et maronnant de même, il vous faisait des yeux qu'on aurait dit le diable en colère.

— C'est vrai ; quel homme ! Il ne voulait seulement pas entendre plus haut que son nom.

— Tant, qu'il était malin de lui tirer quatre paroles.

— Il avait ses raisons pour ça, dit sentencieusement Kerjégu.

— Ah çà, l'ancien, c'est-il vrai, dites donc, qu'il a été négrier à main armée, forban, pirate et tout?

Cette question, adressée par La Nantaise, novice du plat des gabiers de beaupré, est suivie d'un silence absolu.

— Oui, Kerjégu, reprend Irigoyen, sais-tu ce qu'il y a de vrai ou pas vrai sur ce qu'on dit du vieux Requin ?

— Si je ne croyais pas qu'il est *cuit* ou qu'il ne reviendra plus à bord, et que, pour nous autres, tout est fini avec lui, je veux que le grand cric me croque si je ne dirais pas : Je n'en sais de rien.

— Bon ! reprend La Nantaise ; mais puisqu'il est fichu, comme a dit M. Daniel au poste des aspirants, que Cartahu me l'a répété, vous pouvez bien nous envoyer la chose.

— Fichu ! oui !... fichu ! non !... c'est comme qui dirait : Ça dépend ! reprend Kerjégu. Oui, si c'était un pareil à toi, à moi, à vous autres, à nous tous ici, à n'importe lequel ; vu que son estomac sonne creux comme un navire sur lest. Non ! vu qu'il n'est pareil à personne, et, à mon idée, il est quelque chose approchant comme filleul du diable, ou même plus pire ; ça se disait à Recouvrance dans les temps.

Le plat des gabiers de beaupré n'est composé que des

matelots de la vieille roche, de grognards achevés, d'anciens types; il faut le consigner ici, personne ne rit, personne ne sourit, pas même le jeune novice La Nantaise, qui respecte trop ses anciens pour se permettre, en plein jour, une pareille incongruité.

— Mais, poursuit Kerjégu, le voici à l'hôpital; il y passera du temps, bien sûr; pendant ce temps-là nous appareillerons avec le vaisseau, ni vu, ni connu!...

— Bon! interrompt La Nantaise, l'appareillage ne tardera pas, soyez calmes, le père Marengo du grand mât a entendu le commandant qui disait au second qu'on partirait la semaine qui vient.

— Vrai? demande Irigoyen.

— C'est Paillanchet qui me l'a dit.

— Scélérats de brigands de caïmans de mousses! s'écrie Fripsec, autre gabier de beaupré; vous parlez devant eux, et de suite tout le bord sait de quoi il tourne. Si, par malheur, La Nantaise, tu bavardes une demi-fois seulement autant que ton Paillanchet de malheur, je te déralingue, vrai comme je m'appelle Fripsec Antoine; vrai comme j'étais au combat d'Algésiras dans mon jeune temps.

— Comm! comm! père Fripsec, dit La Nantaise en riant.

— Alors donc, Kerjégu, causons raisonnablement du vieux Requin; de manière ou d'autre, il ne reviendra plus à bord, il n'y a plus à craindre d'éventer la mèche.

— S'il ne revient plus, je ne le pleurerai pas, dit Fripsec.

— Ni moi, ajoute Irigoyen.

— Ni moi, — ni moi, — ni moi.

— Qu'il passe l'arme à gauche, pourvu qu'on ne le revoie plus, je n'en veux pas *maille*.

Kerjégu a fini de manger; il tousse, crache, souffle et va commencer son récit; mais la breloque se fait entendre, car le souper est achevé. La conversation sera reprise dans le lieu des réunions ordinaires des gabiers de beaupré.

Au plat des gabiers d'artimon, Gaspard, Mauricaud, Pimpant, Rebussat et compagnie ont continué à se lamenter et à maugréer contre le capitaine d'armes, car le retranchement sévit encore.

Au plat des gabiers de grand mât, le brave Kermorvan, avec son bras en écharpe, Pastourin, Marengo et consorts ont devisé de l'appareillage présumé; Paillanchet, qui les a écoutés avidement, ne manquera pas de tout répéter à ses amis La Nantaise, Franc-Miton, Cartalu, Folichon et Fricoté, mousses et novices comme lui, comme lui bavards, comme lui recueillant des bruits çà et là, et les colportant dans le vaisseau, dont ils sont les *Petites-Affiches*.

Les *Grandes-Affiches*, par parenthèse, sont messieurs les domestiques, embarqués comme tels pour servir le commandant, les officiers, les élèves, car les élèves eux-mêmes ont droit aux services d'un maître d'hôtel et d'un cuisinier *bourgeois*, ou non combattant, c'est tout un.

Cartalu n'a point le monopole des taloches et des bourrades distribuées par messieurs les aspirants.

Septel, le littérateur du poste des élèves, appelait volontiers la troupe bigarrée des non combattants *la garde nationale du bord*. Cette garde brillante se tient à fond de cale ou dans le faux-pont, dès que le canon se fait entendre; elle y est occupée, sous les auspices du commissaire et du chirurgien-major, du maître commis, de l'infirmier et d'un second maître de canonnage, au passage des poudres, des projectiles et des blessés.

Les bourgeois du gaillard d'avant, parmi lesquels figurent en première ligne messieurs Muscat et Daumasse, forment une tribu nombreuse, une caste à part, subdivisée en sous-castes, qui sont: la cambuse, la domesticité, l'infirmerie, la musique, s'il y a lieu, et les spécialités diverses, dont la principale est celle du frater, barbier, perruquier et coiffeur, suivant l'occurrence.

Déjà les officiers exempts de service s'apprêtent à descendre à terre, déjà leur canot est armé.

L'équipage répond à l'appel aux postes de combat.

Lorsque le soleil se couchera, l'on amènera le pavillon avec la même pompe, la même solennité qu'on a déployée à huit heures du matin. Seulement, au lieu d'être rangés sur les vergues pour larguer les voiles, les matelots sont attelés aux garants de ceux des canots dont on n'aura plus besoin. Ils les hisseront en porte-manteaux pour la nuit, au pas de charge et au son du fifre.

Les permissionnaires répondent avec empressement à l'appel du capitaine d'armes, descendent joyeux dans la chaloupe ou le grand canot, et, plus joyeux encore, ils santeront tout à l'heure sur ce bienheureux quai, où demeurent la mère Bringuebale, et M^me^ Alexandre Barbu, et M^lle^ Anna, et le barbier des navigateurs, et tant d'autres bien connus des lecteurs de notre premier article.

A bord, sur les entrefaites, l'équipage est allé s'habiller en costume de nuit, et le branle-bas du soir a terminé la journée: plus de service militaire désormais; mais le service maritime continue. Quand tous les hamacs seront distribués, nous entendrons le maître de manœuvre proclamer, après un long coup de sifflet, l'ordre des quarts de nuit:

Tribord-devant a le premier quart;
Tribord-derrière, le second;
Babord-devant, le troisième;
Babord-derrière, la nuit franche!

Pour les matelots, le service de nuit en rade est ainsi divisé en trois parties; mais sur ce point, les usages varient de vaisseau à vaisseau.

A bord du *Duguay-Trouin*, le premier quart, ou *grand quart*, qui durera jusqu'à minuit, et qui commence à partir du branle-bas, est précisément dévolu à l'escouade dont font partie les gabiers de beaupré du premier plat, c'est-à-dire Irigoyen, Kerjégu, Fripsec, leurs camarades, et leur novice La Nantaise.

Dès que l'équipage a défilé le hamac sur l'épaule et au son du tambour, dès que les factions ont été distribuées entre les gens de quart, nos gabiers se réunissent dans leur coin favori, sous leur mât, non loin de la colossale statue de Duguay-Trouin, située à l'avant du vaisseau.

L'équipage prend le frais sur les passavants; on chante, on rit, on cause; peu à peu le gaillard d'avant se dépeuple. Mais, parmi les gens de quart, l'éloquent Kerjégu a la parole; on écoute attentivement ses discours burlesques et passablement fantastiques. Tout à coup les tambours et les trompettes se réunissent sur le gaillard d'avant pour battre la retraite; il est interrompu par leurs roulements et leurs fioritures.

Enfin, à bord du *Colbert*, un coup de canon retentit. Désormais, aucun canot ne peut circuler en rade sans être muni du mot d'ordre.

A bord du *Duguay-Trouin*, huit heures sonnent; les officiers de quart sont remplacés par des collègues, et Kerjégu reprend son récit pour le plus grand plaisir d'Irigoyen, de Fripsec et de La Nantaise.

G. DE LA LANDELLE.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

UN CHAT, DEUX CHIENS, UNE PERRUCHE, UN NUAGE D'HIRONDELLES.

Le déjeuner des perroquets, des perruches et des singes. Dessin de A. Bar.

I. Mœurs des perroquets et des perruches. Pourquoi ils vivent avec les hommes. Histoire authentique. Saint-Leu-Taverny. Paysages. A quoi me sert ma perruche. Comment les cages s'ouvrent. Une députation d'enfants. Une expédition où je ne reste pas au-dessous du sultan Amurat IV. Trop tard! Discussion parlementaire... et anecdotique. Le chat du musée de Marseille. Sa mort et sa résurrection. Ses impressions de voyage. L'horloge du musée. Annibal, Fernand-Cortès et Robinson distancés par un quadrupède.

Saint-Leu-Taverny, 1er octobre 1854.

Le perroquet est une erreur de la nature, erreur qui a été corrigée par la perruche.

Nous parlerons un jour de la perruche multicolore, la

plus belle fleur vivante de l'Inde. Aujourd'hui, il s'agit de la perruche verte, cet oiseau à collier, qui a le don de la parole comme le perroquet, et n'en abuse pas pour pousser des cris intolérables, dignes d'un ténor applaudi.

Il est triste de le dire, mais la vérité avant tout : si les perroquets et les perruches se trouvent à leur aise, dans la société des hommes; s'ils les regardent comme de vieilles connaissances; s'ils leur demandent l'aumône du déjeuner avec un ton de voix si mielleux, c'est que la nature a destiné ces oiseaux à vivre dans la société des quadrumanes. Sans éducation première, tout animal aime ou redoute ce que ses instincts lui conseillent d'affectionner ou de craindre. Les perroquets et les perruches sont les parasites des singes ; ils volent sans cesse autour des arbres où ces histrions des bois brisent les écorces des fruits, dévastent l'arbre à pain, cassent les noix de cocos; nos oiseaux parleurs, dont le bec est trop faible pour un pareil travail, ramassent les miettes du festin, et, instruits à l'école oratoire des singes, ils les remercient en imitant leurs cris, et leur disent, comme ils peuvent, qu'ils ont très-bien déjeuné.

Ainsi, le bon accueil que ces oiseaux font à l'homme n'est pas très-flatteur pour le genre humain. Il est vrai de dire aussi qu'une perruche ne peut pas avoir dans l'œil cette délicatesse de goût qui fait distinguer un vieux faune de l'Apollon du Belvédère. Peut-être encore, l'oiseau reconnaît que l'homme est plus beau que le singe ; raison de plus alors pour lui de rechercher sa société avec plus de plaisir. Ce qu'il y a de positif, c'est que les oiseaux qui n'ont pas besoin des singes pour vivre avec luxe sont très-timides, et redoutent l'homme, comme un vautour *aptère*, c'est-à-dire *non ailé*.

Les perroquets et les perruches ont dans les bois les mœurs gourmandes que nous leur connaissons dans les villes, sur leurs perchoirs. Ils ne se contentent pas du repas frugal de la graine ; ils convoitent tout ; ils s'agitent devant toutes les friandises ; ils demandent à goûter chaque plat qui passe sur une table; ils aiment, par gourmandise inassouvie, tout ce que l'homme paraît aimer. Dans la vie libre des forêts indiennes, ces oiseaux ont sans doute des appétits plus voraces; leur bec peut bien travailler une canne à sucre, ou égrener un épi de riz, mais la diversité dans les plats est leur passion dominante; ils sont alors obligés à suivre, d'arbre en arbre, des quadrumanes aussi gourmands qu'eux, et plus habiles à varier le festin.

Ce préliminaire était indispensable pour l'histoire que nous allons raconter ; si elle paraît fabuleuse, nous appellerons en témoignage tous les habitants du village de Saint-Leu-Taverny. Les pièces justificatives ne nous manqueront pas.

Vers la fin de l'été dernier, j'habitais ce joli village de Saint-Leu. J'adore cette résidence champêtre, où rien ne rappelle la ville. On trouve là un musée naturel des originaux copiés par les illustres paysagistes de l'école du Nord. Il y a des Wynantz, avec leurs grands arbres découpés par d'étroites sémites, où passe le chevrier ; il y a des Berghem, où la bergère à cotte rouge se détache sur un fond vert; il y a des Ostade d'été; des Demarne, où s'étendent les grands pâturages; des Asselyn, aux horizons infinis; des Jean Miel, avec leurs scènes rustiques ; des Jean Breughel, avec leurs forêts traversées par des caravanes villageoises ; des Van-der-Neer, avec leurs clairs de lune solaires, qui jouent sur la surface calme des eaux. C'est la nature septentrionale, sœur de l'autre, et toujours belle pourtant aux rayons de l'été. On y voit aussi des lavoirs dans des touffes de frênes, où de jeunes filles travaillent comme Andromaque et Nausicaa, princesses du blanchissage, et suspendent le lin aux branches d'un saule riant; on y trouve des ruisseaux limpides qui courent les rues; de vastes étables, où des coqs se promènent fièrement comme des rois dans un palais ; des hôtelleries où le feu flamboie sous le manteau des cheminées féodales ; et de tous côtés, par-dessus le toit des maisons basses, ou par les éclaircies des carrefours, on aperçoit de gigantesques panaches d'arbres, des lambeaux de forêts sombres, de jolis jardins où toutes les flores s'associent pour embaumer l'air et réjouir les yeux.

Quand on a beaucoup d'oiseaux en cage, on est obligé de les transporter à la campagne. Je conduisis donc les miens à Saint-Leu, pour les faire jouir de ce délicieux paysage.

J'aime beaucoup les perruches, et malheureusement mon affection pour ces oiseaux est intéressée. Au fort de l'hiver de Paris, je me dis, comme consolation, en regardant ces oiseaux indiens : — Ils vivent ici par dix degrés de froid, donc je puis y vivre.

Mon affection est d'un égoïsme révoltant. Il y a d'ailleurs beaucoup d'affections comme celle-là, et dans lesquelles les perruches n'entrent pour rien.

Entre autres perruches de toutes couleurs dont Buffon ne parle pas, j'en ai une très-jeune, très-sauvage, et rétive à l'éducation. Elle écoute les leçons et toutes les formules du répertoire de sa race, mais elle ne répète rien. Un oiselier, que j'ai consulté, m'a dit : — Il faut la mettre en pension chez un perroquet. Conseil perfide ! Elle en saurait trop!

Elle était donc à Saint-Leu, enfermée dans une cage du côté de la campagne; elle jouissait d'une vue superbe ; un horizon de collines, de bois et de jardins, et des fleurs partout, et des chants d'oiseaux sur les arbres, et pas un orgue de Barbarie, pas une cavatine de roues d'omnibus.

Un jour arrive où les cages les mieux fermées s'ouvrent. Qui les a ouvertes? Est-ce vous? — Non. — Est-ce vous? — Non. — Ma cage s'ouvrit donc d'elle-même, et la perruche prit au vol le grand chemin de l'air.

Quand ces catastrophes domestiques arrivent à Paris, on fait imprimer cinq cents affiches, et on promet *cinquante francs de récompense*. Six mois se passent ; la perruche ne reparaît pas. On gagne cinquante francs. Ils servent à payer les affiches. Tout n'est pas perdu.

Ce procédé n'est pas connu à Saint-Leu. Il y a un enfant qui exécute très-bien un solo de tambour, convoque les passants sur la place de la Mairie, sur la place de la Fontaine, devant l'auberge de la Croix-Blanche, leur annonce l'objet perdu, promet une récompense honnête, et indique le domicile où on récompensera honnêtement la restitution.

J'eus donc recours à cet enfant ; il joua son rôle comme un homme sérieux ; il indiqua le domicile de la perruche, rue du Château, 32.

On se mit à la recherche de tous les côtés.

La société parisienne et artiste au milieu de laquelle je me trouvais à Saint-Leu portait le plus vif intérêt à la perruche, et on désespérait généralement de la revoir.

Les raisons que chacun donnait avaient une apparence spécieuse. A Paris, disait-on, le premier commissionnaire du coin trouve une perruche envolée ; cet oiseau ne voit que des maisons et n'entend que des omnibus, il ne demande pas mieux que de se laisser reprendre ; mais dans un village entouré de bois, de jardins et de fontaines, une perruche a retrouvé sa vie libre et ses perchoirs naturels. Nous ne la reverrons plus.

Rien n'est triste à l'œil comme une grande cage qui a perdu son locataire ailé; on y replace en imagination l'oiseau charmant; on le voit sautiller sur les barreaux; lustrer ses plumes avec son bec, déployer toutes ses grâces d'ange, tressaillir devant le grain de sucre offert par deux jolis doigts. L'absence couvre de son deuil ce petit Eden grillé. On le regarde à travers des larmes, et au moindre chant aérien, on croit que l'enfant prodigue va revenir.

Pendant quinze jours, le crieur exécuta trois fois ses solos de tambour; personne n'arrivait plus à l'appel; il faisait sa proclamation dans le désert.

J'entendais dire à chaque instant ces lamentables paroles: — Il faut en prendre le deuil!

Heureusement la chasse n'était pas ouverte. Les chasseurs sont sans pitié, les novices surtout; ils ne sont pas forts sur l'ornithologie; au point du jour, ils peuvent confondre une perruche et un perdreau, et faire feu. Une sage mesure de police avait remis au 15 septembre l'ouverture de la chasse; je ne redoutais rien encore de ce côté pendant un mois et demi.

Un jour, nous voyons arriver une députation d'enfants, rouges de sueur; le plus âgé prit la parole, et dit qu'on avait vu la perruche dans le parc du château de Boissy.

Toute la députation affirma la chose, et elle s'offrit pour me conduire à ce parc.

— Est-il bien éloigné? demandai-je.

Un chœur enfantin répondit:

— Trois lieues.

A Saint-Leu, on n'a pas encore admis les kilomètres. On appelle même le maire, monsieur le bailli. Le chemin de fer est très-éloigné de Saint-Leu.

— Trois lieues! repris-je, c'est un voyage, et la chaleur est très-forte aujourd'hui.

Je demandai aux enfants cinq minutes de réflexion; on me les accorda.

En ce moment, je travaillais à mon *Histoire de Constantinople*, et j'étais arrivé au règne de Murad, ou Amurat IV (1635); le matin même j'avais écrit cette longue campagne d'Asie, lorsque ce glorieux sultan partit de Scutari pour aller prendre Bagdad, au mois de juillet. Il était jeune et charmant; il habitait un palais délicieux sur le Bosphore; il passait pour un Dieu parmi les croyants; il avait dans ses trésors toutes les richesses des Mille et une Nuits, et un beau jour il abandonne tout, pour traverser les déserts de feu, les vallons de neige, les fleuves sans ponts, les plaines sans eau, pour aller assiéger Bagdad.

Je rougis de ma faiblesse devant un pareil exemple, et, n'ayant rien de ce qu'avait Murad IV, je me mis en campagne, en plein midi, pour assiéger la perruche dans un parc beaucoup moins éloigné que Bagdad.

Les enseignements de l'histoire sont fort utiles dans certaines occasions.

Nous traversions une plaine assez semblable à celle où Lucullus découvrit les cerisiers. Je marchais en tête des enfants, qui maraudaient, selon l'usage des armées à jeun et des écoliers en vacance.

Nous arrivâmes au parc de Boissy. Le jardinier de l'endroit, désireux d'avoir la récompense honnête, me désigna l'arbre où la perruche s'était montrée tous les jours précédents; il me désigna aussi sur le gazon les graines de mil et les débris de pain, éparpillés par les enfants, qui jouaient le rôle de la Providence; il me montra même le bassin d'eau limpide où l'oiseau fugitif se désaltérait après ses repas; il me montra tout enfin, excepté la perruche. Je me rappelai les vers qu'Orphée adresse à Eurydice perdue; je les chantai sur un air de Rossini; les échos, qui ne sont jamais en peine de répondre, répondirent seuls à ma voix tout le long de la rivière:

Toto referebant flumine ripæ.

Le jardinier inclina la tête en me disant pour adieu l'éternelle phrase des regrets: — Ah! si vous étiez venu hier!

Je n'étais pas venu hier; le malheur de ce retard était incurable. Il fallut pourtant donner une légère gratification à ces enfants, qui avaient nourri la perruche à leurs frais pendant quinze jours.

A mon retour, je répondis par un silence morne aux questions qu'on m'adressa. Il fut admis unanimement que l'oiseau avait suivi, comme Mme Deshoulières, *les prés fleuris qu'arrose la Seine*, et qu'il arriverait au Havre, si un chasseur ne l'arrêtait pas en chemin.

Quelques jours après, Bernard, le conducteur d'omnibus de Franconville, vint nous annoncer qu'il avait vu la perruche aux Plessis, à très-peu de distance de la station. M. Decroix, épicier à Saint-Leu, nous confirma la même chose. Ce fut pour moi un trait de lumière; je pris le ton inspiré d'un oracle de Delphes, et je dis:

—Maintenant, je vous affirme qu'avant un mois la perruche sera rentrée dans ses foyers.

On me proposa des paris, je les tins, avec la légitime espérance de les gagner.

Un soir, à la veillée sous les arbres, on me demanda si je persistais dans mes paris.

— Plus que jamais, répondis-je, et tout prêt à en engager de nouveaux.

On voulut connaître la cause secrète de ma conviction inébranlable; je cédai à ce désir, et je débutai ainsi:

— Je puise ma conviction dans une histoire assez curieuse, qui a eu pour théâtre le Musée de Marseille, en 1842. C'est un chapitre d'histoire naturelle inédite, comme toute l'histoire naturelle d'ailleurs...; il s'agit d'un chat...

A ce mot, je fus interrompu comme un député à la tribune. On s'écria, en chœur, qu'il s'agissait d'une perruche, et non d'un chat.

Je calmai d'un geste les interrupteurs et les jeunes interruptrices, et je les priai ensuite de vouloir bien attendre la fin.

Tous se turent, *conticuere omnes*, et je repris gravement:

— En 1842, il y avait, chez le gardien du Musée de Marseille, un chat très-vieux et très-mélancolique; il avait perdu toutes les habitudes de la petite race féline; il ne lustrait plus sa fourrure avec sa patte; il ne prenait plus de jolies poses de sphinx; il ne s'intéressait plus au sabbat de la cave; il ne se mettait plus à la fenêtre pour voir passer les chiens; tout lui était indifférent. Il avait l'air de méditer un suicide; à Memphis, il y a quatre mille ans, on aurait veillé sur lui; mais, à notre époque, ces animaux ont perdu leur antique considération; ils sont accusés de rendre le mal pour le mal; et on leur préfère les chiens, parce qu'ils rendent une caresse pour un coup de pied. Les chats sont les victimes de leur logique et de leur justice. Quelques personnes, douées encore du sens égyptien, rendent hommage à leurs nobles qualités.

Aux yeux de certaines gens, les chats ont le tort de vieillir; dès qu'ils ne sont plus jeunes, ils ne sont plus chats; alors, on trame contre eux de ténébreux complots; on les regarde d'un air menaçant; on leur prodigue

les insultes, et ces pauvres animaux cherchent un coin sombre, pour y traîner les derniers jours de leur vieillesse, et ils laissent lire dans leurs yeux à demi fermés, et sur les rides de leur front, tout ce qu'ils pensent de l'ingratitude des hommes et des caprices des enfants.

A la suite d'un complot tenu dans le Musée, il fut arrêté que le chat de l'établissement, coupable de vieillesse, serait mis dans un sac et confié à un paysan, ami des chiens, lequel se chargeait gratuitement de le précipiter du haut du *Saut de Maroc* dans la mer.

Le *Saut de Maroc* est un rocher à pic, sur le chemin du village de Rove, à trois lieues de Marseille. Il y a une légende sur ce précipice; je vous la raconterais volontiers, mais si nous nous embrouillons encore dans un épisode, nous ne retrouverons plus la perruche au dénouement.

Le paysan s'acquitta, sans remords, de cette exécution. A son heure suprême, le chat avait retrouvé toute l'énergie de sa jeunesse; il se débattit contre le sbire, avec un reste de griffes et de dents; mais il avait affaire à un agriculteur bronzé sur l'épiderme, qui ne lâcha pas sa proie et la précipita du haut de la montagne, en gardant le sac par esprit d'économie.

Cette mauvaise action avait été commise dans un musée tout rempli de reliques égyptiennes et surtout de momies de chats, remontant à la domesticité des Pharaons.

Un an, ou quatorze mois après, pour mieux dire, le gardien du Musée, rentrant à minuit, entendit sur l'escalier une plainte aiguë et intermittente, qui lui causa une certaine émotion. Puis, comme il jetait les yeux, par devoir d'inspection, sur l'embrasure d'une fenêtre intérieure, il aperçut, dans la plus suppliante des poses, le chat du Saut de Maroc... L'heure de la nuit fit croire à une apparition de fantôme; poltron comme tous les gardiens, il allait tomber à genoux et demander grâce, lorsqu'un reste de sentiment viril l'arrêta : il trouva plus honorable d'ouvrir lestement la porte de sa chambre et de s'y réfugier, en s'y protégeant par des signes de croix.

La nuit fut mauvaise; il dormit peu, et rêva que le Musée était assiégé par des momies lugubres, conduites par Champollion.

Le lendemain, à l'heure où les fantômes disparaissent devant le soleil, on aperçut le chat nonchalamment posé sur une natte, devant la porte du Musée égyptien. Il s'opéra tout de suite une réaction en sa faveur; on lui accorda ses grandes entrées; on l'accabla de soins; enfin on le traita comme un jeune chien, ou comme un jeune chat. Seulement, par intervalles, on entendait cette exclamation de suprise :—Comment diable est-il revenu ! il doit être sorcier !

Le plus étonné de tous fut le paysan bourreau; il recula trois pas, croisa les mains au-dessus de sa tête et exécuta ensuite la fameuse pantomime de Talma, précipitant *les Gaulois du haut du Capitole*, dans *Manlius*.

Les Gaulois ne revinrent pas chez eux : on les avait trop bien précipités.

Rassuré complétement sur son avenir, le vieux chat rajeunissait à vue d'œil, et se livrait même, par boutades, à des ébats enfantins. Ces êtres, que nous appelons des animaux, parce que nous ne craignons pas la riposte, ont à un suprême degré la conscience du malheur et du bonheur, et prennent toujours des allures et une physionomie conformes à leur état de fortune. Le chat malheureux s'oublie, se résigne, se néglige et adopte les airs d'un philosophe stoïcien, qui fait un perpétuel monologue sur les vicissitudes de la vie; mais si un rayon vient à luire, il secoue son indolence, cherche le soleil, se pavane sur les murs, relève ses oreilles, s'asseoit fièrement en public, et se réhabilite à ses propres yeux, en détachant de sa fourrure, avec le peigne de sa patte, toutes les souillures de la pauvreté.

Ainsi faisait le chat du Saut de Maroc; on ne le reconnaissait plus, tellement les soins de la toilette l'avaient remis à neuf.

A cette époque, j'avais un logement dans le Musée de Marseille, et cette histoire se passa sous mes yeux. Je fis tous les efforts possibles d'imagination pour m'expliquer ce retour, après une absence de quatorze mois, et j'en causais même souvent avec le directeur du Muséum d'histoire naturelle, mon ami Barthélemy Lapommeraye, homme d'esprit, quoique très-savant. Nous fîmes même un jour ensemble un pèlerinage au Saut de Maroc, et de cette hauteur, en apercevant Marseille si éloignée, si enveloppée de collines, de bastides innombrables et de flots marins, nous comprîmes moins que jamais de quels expédients le chat s'était servi pour regagner sa maison.

Je me plais à m'acharner à la poursuite d'une idée comme à la poursuite d'un *mat* aux échecs, ou d'un *trick* impossible au *whist*. Un jour, le hasard d'une succession de pensées me mit sur la voie de la découverte, et je m'écriai, comme l'illustre géomètre : *J'ai trouvé le problème!*

Les chats, comme les oiseaux, ont dans le sens de l'ouïe une délicatesse de perception dont notre sourde oreille humaine ne peut nous donner aucune idée. Or, le chat du Musée, mal précipité du Saut de Maroc, se raccrocha probablement aux pins et aux saxifrages qui hérissent la montagne; revenu de sa frayeur, et tenant à la vie comme tous ceux de sa race, il songea sérieusement à regagner la maison témoin des jeux de son enfance, et d'où il avait été arraché par un ennemi extérieur.

Ici commence une odyssée qui supprime le génie inventif du héros d'Homère. Ulysse est l'homme des expédients vulgaires auprès de notre chat. Quant à celui du marquis de Carabas, c'est tout simplement un niais. J'aime mieux la façade du Louvre de Perrault.

Le chat n'avait jamais vu la mer, monstre immense, redouté de tous les animaux de la race féline, surtout des lions. Notre malheureux exilé s'écarta donc au plus vite de cette meute de vagues orageuses qui aboyaient au bas du précipice. Parvenu au sommet calme d'une montagne, il prêta l'oreille et entendit, au lever de l'aurore, un bruit lointain, très-connu de lui, le bruit d'une grande ville qui se réveille, le carillon des cloches, les roulements de tambour, le fracas des roues des charrettes qui se rendent au marché. — La ville est là, de ce côté, a-t-il dit; marchons vers son bruit; après, nous verrons.

La campagne offre de grandes ressources aux chats pèlerins; ils vivent de chasse, comme les sauvages Makidas; le gibier abonde : il y a des sauterelles, des cigales, des rats des champs, des grenouilles, une carte très-variée enfin, comme disent les affiches des petits restaurants parisiens. L'eau est à discrétion.

A côté de ces avantages, il y a de grands inconvénients; il y a les chasseurs marseillais qui, ne trouvant toujours qu'un gibier absent, se vengent contre le premier chat venu; il y a les paysans, jaloux de leurs garennes; il y a les chiens, qui se croient obligés d'aboyer à toutes les diligences et à tous les chevaux qui passent sur la grande route, et rendent ces parages fort dangereux; mais un vieux chat, qui sait se conduire, flaire de loin tous ces périls et les tient à distance avec une sûreté infaillible de coup d'œil. Ensuite, le chat est doué

d'une patience merveilleuse; il sait se blottir, tout un jour, dans un asile reconnu sûr, après un long examen de l'ouïe et de l'odorat; il sait attendre la nuit, sombre mère de la sûreté, et son œil phosphorique, illuminant les ténèbres, le conduit sur des sentiers inconnus de ses ennemis.

Notre pauvre voyageur a donc franchi, sans encombre, la campagne, toujours guidé par le bruit de la ville, bruit qui s'est fait plus distinct chaque jour. C'était beaucoup, sans doute, d'arriver jusqu'à la limite de l'octroi; mais il fallait trouver une maison dans une ville de cent soixante mille âmes, qu'on avait traversée une seule fois, et dans un sac.

Marseille est une ville qui ressemble assez à Constantinople, à cause de l'abondance de ses chiens errants. Tout marin a un chien auquel il est sincèrement attaché; mais, au moment du départ, il abandonne cet ami fidèle dans une auberge, et l'animal, privé de son maître, passe sa vie à le chercher dans tous les quartiers de Marseille. C'est de la même manière que Constantinople s'est peuplée depuis Mahomet II. Notre chat connaissait ce fléau errant, car, pendant dix ans, du haut de la fenêtre du Musée, il avait vu défiler toutes les espèces canines, depuis le molosse de Laconie jusqu'au *King'sCharles*; il fallait donc s'avancer avec une prudence méticuleuse, sonder le terrain à tâtons, éviter le grand jour, ne se confier qu'aux ténèbres, avoir l'œil ouvert sur les soupiraux des caves, vivre frugalement, se contenter de peu, comme le rat d'Horace, *contentus parvo*, enfin, changer de domicile tous les jours avant l'aube, pour se rapprocher davantage de la maison et gagner du terrain vers le but.

Le moment est venu de dire sur quoi comptait le chat voyageur.

Un grand fracas, mêlé de tous les bruits, de tous les murmures, de toutes les clameurs, lui avait fait connaître le point de l'horizon où se trouvait la grande ville. Une fois arrivé dans Marseille, il comptait sur un bruit particulier et bien connu, qui devait lui signaler le quartier où fut son berceau. Tant qu'il n'entendait pas ce bruit spécial, il fallait marcher, marcher toujours, loin des chiens, loin des hommes, loin des enfants, loin du jour.

Le Musée de la ville possède une horloge qui a le privilége de sonner toujours quelque chose. Les heures ne lui suffisent pas. Elle sonne les quarts et les huitièmes, et fait même précéder chaque sonnerie d'une légère cavatine d'avertissement. On est prévenu, on écoute. Le Conseil municipal alloue dix francs par an à M. Charlet, directeur de cette horloge. A la discussion annuelle du budget, quelques membres, ennemis des abus, réclament une réduction pour combler le vide que les cinquante millions du canal de la Durance ont laissé dans le trésor municipal.

Pendant dix ans, notre chat voyageur avait entendu retentir cette horloge verbeuse au-dessus de sa tête. A l'âge de la jeunesse, il avait joué tant de fois avec les plombs de cette horloge, et avait arrêté ses mouvements, au grand désespoir de M. Charlet, qui tremblait alors pour sa réduction, en écoutant le silence inexplicable de sa fille. Tant que notre pauvre chat, errant de cave en cave, n'entendait pas la sonnerie du toit paternel, il se disait à lui-même :—Je ne suis pas dans le quartier, allons plus loin.

Et, sans impatience, sans découragement, il se remettait en route avec les mêmes précautions, dans les ténèbres, prêtant l'oreille aux horloges, et n'entendant jamais la sienne, celle qu'il aurait reconnue dans un concert de tous les clochers italiens.

Le hasard, qui ne sert jamais les malheureux, aurait pu conduire plus vite l'animal errant dans une bonne direction, et lui épargner bien des mauvais jours; mais, en appréciant la durée de l'absence, quatorze mois, il est permis de supposer qu'il aura pris le plus long chemin, et qu'il n'est enfin arrivé dans le quartier du Musée qu'après avoir parcouru tous les carrefours de la vieille ville.

Alexandre, Annibal, Fernand Cortès, Robinson Crusoë, ont dépensé beaucoup moins d'intelligence et de ruses de guerre que ce chat, dans sa campagne de douze mois. S'il avait pu écrire son odyssée, il n'y aurait pas de lecture plus émouvante. Le nombre de périls qu'il a conjurés, le nombre de calculs qu'il a faits doit être prodigieux. Et lorsqu'enfin il a entendu dans le lointain, à minuit, la sonnerie prolongée de son horloge, tout ne finissait pas pour lui; il avait encore bien du chemin à

Le chat revenant et le gardien du Musée.

faire, et beaucoup de batailles à livrer aux chiens. D'abord, il ne fallait pas se laisser emporter étourdiment par une joie dangereuse; si près du but, il ne fallait pas compromettre la réussite par trop de précipitation. Un homme aurait échoué en pareil cas; l'animal, sans avoir lu le moindre chapitre sur les dangers de l'exaltation étourdie, a manœuvré comme le premier jour; il a maîtrisé les émotions de cette joie fatale qui met un voile sur les yeux et fait échouer au port; il n'a rien voulu donner au hasard, même à sa dernière étape, à son dernier ruisseau, à son dernier mur, à son dernier pas; et il est arrivé sain et sauf. Quelle leçon pour l'homme qui arrive aux sottises par la réflexion; qui apprend les mathématiques pour soutenir que 2 et 2 font 5, et étudie des cartes de géographie pour se briser contre un écueil

Mon histoire finie, on me demanda quel rapport on pouvait établir entre l'odyssée du chat et la perruche envolée. Je répondis que le temps n'était pas venu d'établir ce rapport, mais qu'il viendrait tôt ou tard. On me questionna de nouveau sur la suite de l'histoire du chat du Musée; je répondis qu'elle n'avait pas eu de suite, et même qu'elle avait été presque oubliée, à cause d'une autre histoire, survenue dans le même établissement, et qui absorba l'attention des naturalistes.

La perruche fut oubliée à son tour, et on voulut connaître cette nouvelle histoire.

— Celle-ci, repris-je, n'a aucun rapport avec la perruche envolée, dirait un naturaliste de profession. J'ose soutenir le contraire, et je crois qu'elle s'y rattache par un côté, comme j'espère vous le démontrer quand la perruche sera rentrée dans sa cage.

Un signe général d'incrédulité accueillit cette dernière phrase. Je proposai de nouveaux paris; on se tut, et ce silence attendait l'histoire promise.

II. Castor et Pollux. Le tombeau de Milon. Les chiens lazzaroni. Le crime et le châtiment. La langue des bêtes. Revenons à ma perruche.

— Cette fois, dis-je, il s'agit de deux chiens du Musée; on les nommait Castor et Pollux, quoiqu'ils ne fussent pas frères. Castor était un vrai molosse; Pollux, un jeune caniche de très-petite taille. Ils étaient liés d'une étroite amitié, comme les deux frères d'Hélène dont ils portaient les noms. En général, les animaux connaissent l'amitié; bien plus, quand ils sont unis, ils ne se brouillent pas. Le lion vit avec le chien dans la même cage, et ces deux amis ne se querellent jamais; ce qui prouve encore la supériorité de l'homme sur les animaux.

Castor, le molosse, avait contracté l'habitude de faire sa sieste, en été, dans un tombeau de pierre froide, qui est exposé dans le Musée, et qui, dit-on, a renfermé les restes de Milon, le meurtrier de Clodius, le client de Marcus Tullius Cicéron, l'illustre exilé de Rome. Excusez cette érudition facile et inopportune.

Pollux ne faisait pas de sieste, lui; il s'acquittait de son devoir de gardien; il se promenait dans le musée des sarcophages et surveillait les étrangers, pour aboyer, en cas de vol d'antiquités phocéennes. Il était très-fier de son emploi, et lorsqu'on fermait les portes du Musée, et que tout s'était passé conformément aux lois, il se présentait avec joie devant le concierge, pour recevoir, comme gratification, une caresse de sa main.

Un jour, à l'heure de la sieste, il n'y avait pas l'ombre d'un étranger devant les sarcophages et les plâtres du musée phocéen; Pollux, ne redoutant aucun vol, sortit sur la place pour se délasser de ses travaux d'inspection, et engager une partie de soubresauts avec quelque jeune chien de son âge, ami du jeu.

La place du Musée était déserte, à cause d'une chaleur de trente degrés Réaumur; mais il y avait beaucoup de chiens, selon l'usage. C'était avant l'invention de la charrette municipale qui enlève du pavé l'espèce hydrophobe, dans la chaude saison. Les uns passaient rapidement, comme si des affaires importantes les eussent appelés ailleurs; les autres se promenaient sans but, comme des péripatéticiens quadrupèdes; on en voyait sous les arbres, qui dormaient comme des lazzaroni, ou qui se regardaient deux à deux, comme des chiens sculptés sur les pilastres d'un portail. Le jeune Pollux, ne voyant que des amis dans ce club en plein air, cherchait un joueur; mais son apparence de chien aristocrate réveilla les haines jalouses de cette meute indigente; on répondit par des grognements sourds à ses propositions amicales, et le plus hargneux de tous tomba, les dents en relief, sur Pollux, le terrassa, et faillit le tuer sur place. Les autres chiens assistèrent à cette scène dans une stoïque tranquillité.

Pollux s'échappa de la mâchoire de l'assassin, secoua sa toison dévastée, et, en quelques bonds, il avait atteint le seuil de son établissement. Sans s'arrêter devant le concierge, qui ne l'aurait pas compris, il marcha droit à la salle des sarcophages, mit ses deux pattes antérieures sur le tombeau de Milon, et fit sortir de son gosier quelques notes pleines d'expression et de voyelles lamentables.

Castor se leva lentement, bondit hors du tombeau, aiguisa ses pattes sur les dalles, acheva de se réveiller, jeta un regard oblique sur Pollux, et prit, avec le calme de la force, le chemin de la grande porte du Musée. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta brusquement, s'assit sur lui-même et attendit Pollux.

En ce moment, que se passa-t-il? quel échange de paroles fut fait? La science ne peut le savoir; mais voici ce qui advint.

Castor, après avoir acquis la certitude de ne pas frapper l'innocent pour le coupable, quitta sa pose d'Hercule au repos, et marcha seul, d'un pas tranquille, vers l'assassin de Pollux. Ce ne fut pas un combat, ce fut une exécution; le coupable roula dans la poussière et l'ensanglanta. Le châtiment donné, Castor reprit le chemin du Musée, où Pollux l'accabla de caresses et de cris de joie. Le molosse vengeur accepta ces démonstrations amicales avec froideur, comme pour montrer qu'il ne croyait pas le remerciement nécessaire après un si léger service; et il rentra dans la salle pour achever sa sieste au fond du tombeau de Milon.

Dans l'*Histoire des chiens célèbres*, je ne trouve rien de comparable à cette scène de Castor et Pollux; il m'a été donné de la voir, et ceux qui l'ont vue comme moi ne peuvent encore l'expliquer. Il faut nécessairement admettre, ce que j'admets, moi, que ces deux chiens avaient une sorte de langue pour se communiquer leurs pensées; il faut admettre que Pollux a dit à Castor : *Un chien énorme vient de m'assassiner, là, sur cette place.* Ce n'est pas tout; il faut admettre une chose encore plus répulsive à la raison; il faut croire que, sur le seuil du Musée, Castor a demandé : — Où est-il? et que Pollux a clairement désigné son assassin dans une meute de chiens de toute taille et de toute nuance. Pollux aurait répondu : — C'est ce grand braque, qui a trois taches de feu.

Certainement, la langue que murmurent les animaux, lorsqu'ils vivent ensemble, n'a aucun rapport même avec la plus imparfaite des langues primitives des sauvages; mais elle leur suffit telle qu'elle est pour les besoins de leur association; son vocabulaire est très-borné; il se compose de quelques modulations plus ou moins vives, qui ont un sens très-clair entre deux animaux depuis longtemps amis. Je développerai un jour ce système en l'appuyant d'observations que j'ai faites, et qui le compléteront. Au reste, la sagesse indienne, en inventant les fables et les dialogues d'animaux, a donné à quelques anciens la première idée de ce système; ainsi, je me garderais bien d'en réclamer les droits d'auteur.

Après l'histoire de Castor et Pollux, mes amis voulurent remettre l'entretien sur le chapitre de la perruche; mais une simple observation coupa court au sujet.

L'histoire de la perruche commence, leur dis-je; elle se

fait ; nous allons la suivre dans l'air. Ainsi, attendons ; préparez vos paris perdus, et parlons de Sébastopol.

III. Aventures et pérégrinations. La cloche de Saint-Leu. Grande nouvelle. Je prends la pose de Napoléon à Austerlitz. Une pie. Duel sur un cerisier. Les hirondelles. Insurrection formidable. Le siége du clocher. La voix de l'horloge. Insomnie de ma perruche. Immense bataille. Retour à la cage.

En venant se percher sur les arbres des Plessis, la perruche avait fait un grand pas rétrograde ; à mon avis, elle manifestait une tendance évidente à se rapprocher de Saint-Leu. Le souvenir du Musée de Marseille ne me laissait aucun doute sur le dénoûment.

Les perruches ont un don bien rare chez les hommes ; elles savent écouter, elles aiment écouter. Chez ces oiseaux, le sens de l'ouïe absorbe continuellement, et, s'ils avaient une complète conformation de ressorts dans l'organe de la parole, Dieu sait tout ce qu'ils apprendraient par cœur et tout ce qu'ils redliraient. Malheureusement, le mécanisme de la prononciation est très-borné dans leur bec, et leur répertoire est peu varié. Malgré cette insuffisance de moyens, les perruches se croient obligées de prêter une oreille attentive à tous les bruits extérieurs et ce que les autres animaux écouteurs font par crainte d'un péril, les perruches le font par leur instinct, qui est l'amour de l'audition.

De tous les bruits extérieurs qui frappaient plusieurs fois par jour les oreilles de la perruche, notre héroïne, le bruit de la cloche de l'église était le plus retentissant. Elle se réveillait au premier *angelus*, elle s'endormait après le dernier. Probablement, elle doit avoir fait quelques tentatives de gosier pour répéter la sonnerie ; mais elle n'a pas réussi; ce qui lui a donné encore plus d'estime et d'affection pour cet inimitable voisin.

Du haut des arbres des Plessis elle a entendu cette voix du clocher, comme une voix domestique qui l'appelait à sa cage, et elle a obéi, sans prévoir, hélas ! les tribulations qui l'attendaient, et qui ont eu pour témoin tout le village de Saint-Leu.

Au parc de Boissy, elle n'entendait pas la cloche de son village; aussi a-t-elle fait un assez long séjour sur les arbres de ce château. Pourquoi a-t-elle quitté ce paradis terrestre, où rien ne lui manquait, où rien ne la troublait ? Ici est un mystère, et j'ai essayé de l'approfondir. Son instinct lui disait bien qu'elle était dans le vrai domaine des perruches, dans une belle forêt indienne, sous un ciel chaud; mais elle cherchait aux environs tout ce que cette nature maternelle devait lui donner, à savoir, des perruches sur les branches, des cannes à sucre, des rizières et des singes pourvoyeurs. Au lieu de cela, qu'a-t-elle vu ? Une bande d'enfants, pris pour des singes, qui émiettaient du pain sur le gazon, et ne montaient jamais sur les arbres. Il y avait de quoi bouleverser un cerveau de perruche. Aussi, pour se délivrer de ce tableau qui troublait son instinct, elle a pris son vol au-dessus des arbres du château, et, ayant aperçu dans le lointain l'oasis des Plessis, au centre d'une plaine de blé mûr, elle a déménagé tout de suite, et c'est là qu'elle a entendu la cloche de Saint-Leu.

Un matin, M. Adrieu, l'habile chorégraphe de la Porte-Saint-Martin, arrive et me dit : — Tout le village est en rumeur ; la perruche est dans le clocher de l'église !

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, comme dit le poëte divin, je pris la pose stoïque donnée à Napoléon par le peintre Gérard dans le tableau de la *Bataille d'Austerlitz*. Rapp, tout essoufflé, arrive pour annoncer, comme une nouvelle inattendue, la victoire. L'Empereur le regarde et semble lui dire : — Je la connaissais avant vous.

Nous descendîmes sur la place de l'église ; la foule y accourait. Saint-Leu n'avait jamais vu de perruche ; c'était un événement. Tous les yeux arpentaient le clocher, depuis la base jusqu'à son coq doré, servant de girouette ; mais personne ne voyait une plume verte. Cependant le doute n'était pas permis ; plusieurs personnes dignes de foi, entre autres le gardien des tombes de l'église, M. Decroix, son plus proche voisin, et M. Thomas Chassain, propriétaire de l'hôtel de la *Croix-Blanche*, affirmaient que l'oiseau avait passé la nuit dans la cage du clocher, mais qu'il courait probablement la campagne à cette heure.

La foule s'obstina toujours à regarder le clocher.

Cette conduite de l'oiseau était naturelle ; il était accouru à une voix connue, qui lui rappelait tant de festins et de friandises ; mais, n'ayant trouvé aucune main généreuse à côté de la voix, il avait bien fallu songer à se mettre en quête du repas du matin. L'appétit de ces oiseaux est impatient du moindre retard.

On sait que le village de Taverny est la continuation de Saint-Leu; ces deux localités pourraient avoir le même nom. Or, ce jour-là, M. Fallet, boulanger à Taverny, se promenant dans son jardin, entendit un grand bruit d'ailes et de feuilles du côté d'un cerisier, et, avançant avec précaution, il assista de très-près à un curieux spectacle, dont il nous a fait le compte rendu. Son récit nous permet de supposer que les choses se sont passées comme nous allons les décrire pour les besoins de l'anecdote.

Avec cette promptitude de coup d'œil dont jouissent tous les oiseaux, même dans leur vol le plus rapide, la perruche découvrit un arbre coloré à l'indienne ; c'était un cerisier chargé de fruits. Le rouge est l'aimant d'un bec. Notre héroïne s'abattit sur cet arbre, qui lui rappelait le caquier de l'Inde. Elle éprouva sans doute une joie vive en voyant flotter autour d'elle ces grappes savoureuses de rubis, qui promettaient un festin inépuisable. Les oiseaux ont aussi leurs destinées; *habent sua fata*. Le bec de la perruche s'ouvrit et se referma ; un frisson la saisit; elle aperçut devant elle un oiseau qui ne parlait pas sa langue. Chez les animaux, comme chez les hommes (avant 1815), tous ceux qui ne parlent pas la même langue sont ennemis. C'était une pie, qui venait exercer son métier de voleuse sur les cerises de M. Fallet. La *gazza ladra* prit la perruche, oiseau inconnu, pour un gendarme vert, et se précipita sur elle pour la poignarder d'un coup de bec. Les deux armes rostrales de ces deux oiseaux ne sont pas de même dimension ; c'est le sabre court du dragon, croisé avec la lance du Cosaque. Notre perruche soutint bravement l'honneur de son uniforme ; elle se servit d'une branche épaisse comme d'un bouclier, et n'exposant pas une plume au bec de son ennemie, elle dardait vivement le sien, et le retirait avec la promptitude de l'éclair, genre d'escrime qu'aucun maître ne lui avait appris, et qui aurait étonné Grisier. Cette lutte dura un long quart d'heure, et M. Fallet lui donna le même intérêt qu'un Espagnol eût accordé à un combat de taureaux.

Désespérant de vaincre et craignant d'être vaincue, la pie s'envola vers la forêt, et la perruche, rajustant ses ailes, et ne se croyant pas en sûreté sous les feuilles de cet arbre, chercha un asile à la Chaumette, petit faubourg de Saint-Leu, où les arbres et les eaux ne manquent pas.

Pendant une semaine, la perruche cacha ses jours dans les verts massifs de la Chaumette ; elle craignait les pies ; mais tous les soirs, après l'*angelus*, elle regagnait son gîte du clocher, espérant toujours y trouver sa cage chérie, si follement abandonnée, pour cette illusion trompeuse qu'on appelle la liberté des champs.

Elle donnait ainsi à chaque instant un démenti à cette fameuse maxime : *une liberté orageuse est préférable à un esclavage tranquille* (1) ; son orageuse liberté lui devenait intolérable, et elle aurait donné toute la vallée de Montmorency pour son petit ermitage grillé, où elle recevait tant de caresses, de sucreries, de graines de tournesol, sans le souci du lendemain. Elle avait adopté cette autre maxime du peuple, qui passe de l'anarchie à la dictature : *la sécurité vaut mieux que la liberté.*

Hélas ! notre jeune héroïne devait... *mais n'anticipons pas sur les événements*, comme disait le bon Ducray-Duminil, à l'âge d'or du roman, in-12, mal imprimé sur papier gris, mais sentimental.

A cause de son éloignement du chemin de fer, le village de Saint-Leu a conservé les priviléges agrestes des hameaux de Gessner et de Florian. Toutes les hirondelles

Le duel de la perruche et de la pie dans le cerisier. Dessin de A. Bar.

de la vallée de Montmorency, effrayées par les wagons, les sifflets et la fumée noire, se sont réfugiées sous les toits paisibles de Saint-Leu. Là, elles goûtent le repos des anciens jours ; elles bâtissent leurs nids, établissent leurs familles, et ne craignent pas qu'un convoi brutal vienne emporter tous ces bonheurs domestiques, célébrés par Florian. A Saint-Leu, on peut encore chanter la romance :

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre, tous les ans, etc.

(1) Malo periculosam libertatem quàm quietum servitium.

Dans la grande rue de Saint-Leu, ces jolis oiseaux, si bien décrits par Toussenel, notre grand naturaliste, sont si familiers, qu'ils deviennent dangereux ; sous prétexte d'annoncer la pluie aux agriculteurs, ils rasent joyeusement la terre, et, dans leur vol étourdi, ils effleurent d'une aile aiguë les joues et les yeux des passants qui ne sont pas agriculteurs. A cet inconvénient près, rien n'est charmant comme le jeu vif de ces filles de l'air, de ces sylphes d'avril, de ces éclairs ailés.

Les hirondelles se méfient des clochers, et leur instinct

maternel a bien raison ; elles savent que, dans les trous de ces édifices, logent ces nocturnes oiseaux de proie qui ravagent les nids, et font pleurer les mères à l'ombre des peupliers, *populeâ sub umbrâ*. Les oiseaux sont toujours en pays ennemi, et ils ne sauraient prendre trop de précautions.

Les hirondelles d'âge mûr avaient visité le clocher de Saint-Leu, et le résultat de l'enquête était satisfaisant : un clocher tout neuf, bâti en 1850, aux frais du prince Louis-Napoléon ; un bijou de clocher à mettre sous cloche. Pas une crevasse, pas une fissure, pas un domicile pour un hibou. *Nicticorax in domicilio*, comme dit le psalmiste. Il n'y avait donc rien à craindre pour les nids et les œufs de ce côté, au moins pendant un demi-siècle ; et on voyait la mère se réjouir de ses enfants, *matrem filiorum lætantem*.

Tout à coup, une hirondelle, la première de toutes, celle qui n'avait pas fait le printemps, une hirondelle levée avec l'aurore, rase le clocher neuf, et aperçoit un oiseau vert, non classé dans l'ornithologie de Saint-Leu, secouant à l'air ses plumes humides, et aiguisant un bec crochu sur une clef d'ogive. Il fallait bien admettre le

La perruche rapportée à son maître. Dessin de Pauquet.

péril ; c'était, pour l'hirondelle, un hibou déguisé, un hibou malin qui se peignait en vert pour tromper l'espion. L'hirondelle sonna l'alarme, et cria le danger sur les toits ; une étincelle électrique courut sur deux corniches de nids ; on tint un conseil d'ancêtres, au pied d'une cheminée ; on prêcha la croisade contre l'oiseau de proie du clocher.

La perruche ne se doutait nullement de ces alarmes ; elle cherchait toujours sa cage, et vint se percher sur le toit de l'hôtel de la *Croix-Blanche*, où s'arrêtent les omnibus du chemin de fer. Ainsi posée, dans un isolement absolu, elle ressemblait à cet oiseau dont parle l'Ecriture, *passer solitarius in tecto*.

A cet instant, une grêle noire d'hirondelles tombe sur le même toit, avec des cris aigus ; tous les enfants de Saint-Leu prennent parti pour la perruche, et battent des mains pour épouvanter les hirondelles. Notre héroïne montre le bec aux oiseaux du printemps, lesquels, ne se croyant pas en force contre un pareil bec, battent en retraite, et vont chercher des renforts pour faire le siége de

la perruche. Dans le village, tous les travaux sont abandonnés ; chacun veut assister à la bataille ; on nous envoie une dépêche télégraphique ; nous accourons pour faire entendre notre voix, et jouer le rôle de l'Autriche... La perruche s'effraye de ce concours de peuple, elle plonge du toit, et se perd dans l'épais massif d'un noyer, qui est dans la cour de l'hôtel de la *Croix-Blanche*.

Une perruche sur un noyer chargé de noix crevassées, c'est comme un avare en pleine mine californienne ; notre héroïne ne se possédait pas de joie ; elle avait oublié ses pies, les hirondelles, les cerisiers ; elle avait trouvé un restaurant éternel.

On vit courir au même instant un nuage noir sur la ligne des toits : c'était un vol effrayant d'hirondelles ; ces oiseaux montrèrent beaucoup de courage, quand ils ne trouvèrent pas l'ennemi ; ils visitèrent le toit de la *Croix-Blanche* et sondèrent de l'œil les cheminées ; ce devoir accompli, le vol se dispersa, et chaque famille rentra dans son nid suspendu.

Nous avons pu étudier les hirondelles dans cette occasion, et nous avons compris qu'elles n'avaient nullement l'intention d'attaquer le redoutable oiseau ; leur plan de campagne n'avait au fond rien de belliqueux. Elles voulaient se réunir en masse compacte, effrayer l'ennemi, et le chasser du territoire de Saint-Leu, propriété exclusive des hirondelles.

Si le rare souvenir de la cage n'eût pas troublé de temps en temps notre perruche, son existence commençait à prendre toutes les conditions du bonheur. Que lui manquait-il ? elle avait un noyer, à la fois retraite sûre et table délicate ; et la nuit, elle avait un gîte dans le clocher.

Elle a passé douze jours dans le noyer de la *Croix-Blanche* ; nous allions souvent rôder autour de l'arbre, dans l'espoir de la ramener, en lui faisant entendre des voix amies ; elle ne reconnaissait pas ces voix, qui n'avaient jamais retenti à ses oreilles au grand air de la campagne, et perdaient, autour du noyer, la gamme intérieure du salon.

Les animaux sont tous fort reconnaissants des services rendus. La reconnaissance est fille de l'instinct, l'ingratitude est fille de la raison. Bien plus, les animaux n'ayant pas, comme nous, la perception nette des objets extérieurs, sont reconnaissants envers tout ce qui les oblige, hommes ou choses. Ainsi, notre perruche regardait son noyer et son clocher comme deux bienfaiteurs ; l'un la garantissait contre les dangers de la faim, l'autre contre les dangers de la nuit. Chaque jour augmentait ce sentiment de gratitude ; et l'oiseau, instruit par une longue expérience de douze jours et ayant mieux réglé sa vie, et connaissant mieux ses gîtes et ses chemins, évitait de se montrer au crépuscule du matin et du soir sur les aspérités saillantes du clocher, de peur de provoquer une seconde fois la formidable insurrection des hirondelles de Saint-Leu.

Oui, faites des projets d'avenir en ce monde ; l'imprévu est toujours là, embusqué sur votre route, et il bouleverse tout.

Si nous n'avions, comme garants de notre récit, tous les habitants d'un village voisin, nous n'oserions écrire la suite de cette histoire ; d'ailleurs, il y a des péripéties qu'il est impossible d'inventer, si le hasard ne les invente pas. Aucun mensonge de fabuliste ne se glisse dans notre récit. Jamais histoire ne mérita mieux son nom.

Le Conseil municipal de Saint-Leu avait voté la dépense d'une horloge magnifique pour le clocher de l'église ; une horloge de ville, une horloge sérieuse, signée Lepaute, comme celle qui a l'honneur de se faire entendre au Louvre, entre les statues de Jean Goujon.

Cette horloge, complément nécessaire de la jolie église de Saint-Leu, devait débuter le jour de la fête du village ; fête charmante, encadrée par la belle place de la mairie, et ombragée par la forêt voisine, qui prête ses arbres aux promeneurs.

Un soir, après huit heures, la perruche quitte son noyer chéri, et va, selon l'habitude, s'établir sous une corniche du clocher ; elle avait mis le bec sous l'aile, et dormait tranquille, comme au désert, sur la pierre d'une pagode, inaccessible aux serpents, ces nocturnes ennemis des oiseaux, lorsqu'elle fut réveillée en sursaut par une voix inconnue, qui éclatait sous ses pattes : c'était l'horloge !... Elle sonnait, pour la première fois, neuf heures, et avec cette plénitude de moyens qui accompagne toujours le début d'un ténor vierge de *si bémols*, et d'une horloge encore exempte d'humidité.

L'inconnu est effrayant pour les hommes, et surtout pour les oiseaux. A leur apparition, le feu grégeois, le canon et l'arquebuse à croc ont épouvanté les plus braves. Notre perruche bondit neuf fois sous l'ogive, et trembla convulsivement de toute la longueur de ses plumes. Cependant, comme elle comptait sur l'amitié jusqu'alors si fidèle de son clocher protecteur, elle crut avoir mal entendu, ainsi qu'il arrive souvent chez nous, lorsqu'un ami nous décoche une première épigramme en public. Avant de se brouiller, on attend la seconde. Notre pauvre oiseau attendit donc, et son ami le clocher redevenant muet et bon, elle se rendormit. Au coup de dix heures, elle se réveilla encore en sursaut, et le silence de la nuit augmentant l'intensité du son, elle se crut brutalement expulsée de son asile, et se laissa tomber, demi-morte de frayeur, sur un toit voisin. Cette nuit fut horrible. Pour comble de malheur, les jeunes Parisiens, qui sortaient du bal de la fête, traversaient la rue, en hurlant avec mélancolie ce qu'on appelle de *gais flonflons*. Il y avait de quoi perdre la tête pour une simple perruche, destinée à la vie des solitudes indiennes. Les douze coups de minuit, éternellement répétés par l'écho de la montagne, complétèrent la désolation du malheureux oiseau. Il lui paraissait désormais impossible de se réconcilier avec un clocher qui la poursuivait dans son repos par une obstination si évidente. Il n'y avait plus d'asile pour elle, plus de protection, plus d'ami. Les premières lueurs de l'aube la trouvèrent pâle d'insomnie et de terreur sur la gouttière de la maison de M. Maréchal.

Le jour qui allait suivre devait continuer les angoisses de la nuit.

Ce fut encore une hirondelle qui donna l'alarme, en apercevant le terrible oiseau dans le domaine sacré des nids. Cette fois, les oiseaux du printemps résolurent de frapper un coup décisif.

On envoya des ambassadeurs aux hirondelles du village de Taverny ; on proposa une ligue offensive et défensive ; il s'agissait des intérêts généraux de la grande banlieue, menacés par un Attila vert, et d'autant plus redoutable qu'il était seul.

Dans un instant, un nuage d'hirondelles couvrit Saint-Leu, et, chose étonnante ! cette armée, la plus nombreuse que les hirondelles aient mise sur pied, n'osa point attaquer la perruche ; c'était toujours le même système, le même plan. L'oiseau, qui ne se croyait pas si redoutable, s'effraya, prit son vol au hasard et se perdit dans un immense tourbillon d'hirondelles ; un calcul de chasseur expert évaluait leur nombre à trois mille. Tout le village

était en émoi ; on s'attendait, à chaque instant, à voir la perruche tomber morte du haut du nuage ennemi ; cet étrange combat d'une multitude contre un seul être dura tout un jour ; ce fut un jour férié pour Saint-Leu. On suspendit la récolte des fruits ; on oublia les soins du ménage et de l'agriculture. Tous les yeux, détachés de la terre, regardaient la mêlée orageuse du ciel ; c'était l'inverse des jeux du Cirque ; la lice s'arrondissait dans les sommités de l'air, le drame se jouait sur la tête du parterre. A tout moment, de nouvelles recrues arrivaient, car les cris d'alarme avaient retenti sur les nids de Franconville, de Saint-Prix, d'Ermont et de toute la ligne du chemin de fer. Quand le nuage s'abaissait, on voyait la perruche héroïque distribuant des coups de bec aux téméraires qui l'approchaient de trop près. Il n'y a qu'un exemple d'une pareille défense dans l'histoire ; c'est Alexandre le Macédonien luttant seul, dans la ville des Oxidraques, contre une nuée d'ennemis, et encore le héros de Macédoine était cuirassé de pied en cap, ce qui met la comparaison à l'avantage de la perruche de Saint-Leu.

Enfin, notre pauvre héroïne ayant épuisé ses forces dans une lutte surhumaine, et ne trouvant plus de soutien dans le mécanisme épuisé de ses ailes, fit un effort suprême ; elle perça la ligne inférieure de l'ennemi et tomba, en tournoyant, sur le toit de la maison de M. Maréchal. Là, résolue d'attendre la mort, elle enfonça son bec dans une gouttière et se voila de ses ailes, comme César de son manteau.

M. Maréchal prit une échelle, aux applaudissements de tout le village, monta sur le toit de sa maison et s'empara de l'oiseau, sans éprouver la moindre résistance.

Nous n'avons pas assisté à cette lutte dernière ; elle nous a été racontée par M. Lucien Pigny, le propriétaire des bains charmants de Saint-Leu. Nous vîmes, avec joie, arriver M. Adrien et M. Maréchal qui rapportaient la perruche, au milieu de tous les enfants du village. L'oiseau fut aussitôt replacé dans sa cage ; il secoua ses plumes, prit un bain d'eau fraîche, poussa un cri joyeux, et, avec cette heureuse insouciance, privilége des oiseaux, il tendit le bec à un grain de sucre, le prit avec sa patte, comme avec une main, et continua sa vie de perruche esclave, absolument comme si rien ne l'avait interrompue dans sa douce sérénité.

L'armée des hirondelles est rentrée dans ses quartiers. Le calme est rétabli partout. Le souvenir de ces événements subsistera longtemps à Saint-Leu ; ils ont déjà fait et feront encore l'entretien des longues veillées de l'hiver.

MÉRY.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES AZTÈQUES DE L'HIPPODROME.

On a fait grand bruit de ces deux curiosités humaines. M. Arnould, directeur de l'Hippodrome, a été admis à les conduire aux Tuileries, ni plus ni moins que le bœuf gras. — Les deux petits êtres, disait la réclame, dont les formes corporelles sont charmantes, et qui ont une figure d'oiseau avec des cheveux soyeux et fins comme de la plume, ont été l'objet d'une vive curiosité et d'un grand étonnement. Ils ont fait l'admiration de M. Serres, le savant professeur d'anatomie au Muséum d'histoire naturelle, qui était présent.

Ces deux êtres extraordinaires ont été trouvés dans la ville nouvellement découverte d'Ixymaya (Amérique centrale). L'un de ces Aztèques est un garçon, l'autre une fille. Le garçon paraît âgé de dix-neuf ans ; sa hauteur est de 30 pouces 6 lignes ; son poids de 25 livres ; la circonférence de la tête est de 10 pouces 3 lignes. La fille, qui paraît âgée de quatorze ans, est haute 25 pouces ; elle pèse 18 livres ; la circonférence de sa tête est de 9 pouces 4 lignes.

Ils sont très-gracieux. Leur corps est svelte et de proportions parfaites ; la fille a les épaules les plus correctes. Leur teint est légèrement cuivré, leur vivacité est extraordinaire ; ils sont toujours en mouvement ; ils marchent et courent avec la légèreté de l'oiseau. Ils sont doux, familiers, dociles, de l'humeur la plus enjouée.

Ils changent à chaque instant de caprice. Ils aiment les fleurs, mais ils les effeuillent et les répandent aussitôt. Ils examinent en tout sens les objets qu'ils voient pour la première fois.

Malheureusement, après la réclame est venu, en effet, l'examen sérieux. M. Serres, qu'on avait fait parler avant qu'il ouvrît la bouche, a pris la parole à l'Académie des sciences ; mais, tout en reconnaissant l'intérêt très-réel que les prétendus Aztèques offrent à l'observation, au point de vue anthropologique, comme cas anormal rare, tel qu'une belle monstruosité, combien le jugement qu'en a porté sa science devant l'Académie réduit ce qu'il y a de flatteur dans le portrait ci-dessus ! Et comment aurait-il pu en être autrement, « puisque le trait caractéristique de ces deux pauvres petites créatures porte justement sur une dégradation profonde de l'organe même qui fait toute la suprématie de l'homme sur la terre, le cerveau ; puisqu'elles seraient en définitive, comme l'a dit un autre habile observateur et le répète M. Serres, non de véritables nains, mais des idiots ou des crétins, et peut-être même les deux à la fois ? »

Au premier regard jeté sur ces deux petits êtres, le professeur du Muséum s'est rappelé ces goûts bizarres, ces fantaisies désordonnées de certains peuples, en assez grand nombre, de chercher à déformer, à dénaturer l'homme dans les parties qui, telles que la tête, se prêtent plus facilement à ces sortes de mutilations. M. Serres considère toutefois comme peu vraisemblable que les déformations des deux sujets dont il s'agit aient été le produit de compressions artificielles portées à l'extrême dès la naissance sur la tête, le thorax, l'abdomen et les membres.

Évidemment, conclut l'académicien, ces adolescents sont un exemple de l'un des plus bas degrés auxquels puisse s'arrêter le développement de l'homme. Les Hottentots, les Lapons, les Samoyèdes, les Myrmidons d'Achille, les Macrocéphales d'Hippocrate, les Dukos d'Homère et de Pline seraient des Hercules et des génies à côté d'eux.

Tels qu'ils sont cependant, poursuit-il, ils constituent un phénomène humain fort extraordinaire et digne de

l'attention des physiologistes; et le problème de la formation de leur crâne est sans aucun doute un des plus difficiles que puisse présenter la science du développement de l'homme.

Chacun, du reste, pourra étudier ce problème, car, après avoir étonné Paris, comme ils avaient étonné Londres, les deux Aztèques feront sans doute leur tour de France.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE (1).

Beaux-arts. A la revue générale que nous avons donnée de l'exposition des beaux-arts, il nous reste à joindre quelques détails qui rentrent particulièrement dans notre cadre.

Par exemple, un des jeunes maîtres de l'école française, qui brille du plus vif éclat au palais Montaigne, c'est M. Henri Lehmann, dont le *Musée des Familles* a plusieurs fois déjà gravé les tableaux.

Entrez dans le grand salon d'honneur, où se déploient les toiles de M. Eugène Delacroix. Arrêtez-vous à la porte qui leur fait face et retournez-vous un peu vers la gauche.

Vous remarquerez un magnifique buste de jeune femme,

Exposition des beaux-arts. Étude de M. H. Lehmann, d'après Mme Arsène Houssaye.

drapé à l'antique, au profil de médaille grecque, aux épais bandeaux tombant sur la ligne pure d'un cou de statue. Cette étude, qui est un des bijoux les plus admirés de l'exposition, a été faite d'après la fine et charmante tête de Mme Arsène Houssaye.

Nous avons dit la vie et la mort de cette douce patronne des lettres et des arts, qui était en même temps une femme du monde accomplie, comme Mme Émile de Girardin, sa voisine des Champs-Élysées, qui devait la suivre si promptement dans la tombe. (Voyez le t. XX, p. 333, et le numéro de janvier dernier.)

Le portrait qui forme le pendant de celui de Mme Arsène Houssaye rappelle une femme distinguée aussi dans le monde et dans l'art, Mme Edmée de Brucy, élève de Prud'hon, qui a laissé d'admirables portraits d'une exquise vérité. On peut dire que c'était le réalisme pris dans la poésie. C'était une des plus belles femmes de la Restauration, son talent fut très-remarqué aux expositions de 1818, 1820 et 1822. M. le duc de La Rochefoucauld, surinten-

(1) Voyez les deux numéros précédents.

dant des beaux-arts, la choisit pour le faire portrait de sa fille; il fut si enchanté de son œuvre, qu'il lui offrit, en la remerciant, un petit memento en velours tout encadré d'or. Quant le surintendant des beaux-arts fut parti, Mme Edmée de Brucy ne fut pas peu surprise de trouver dans le memento un billet de mille francs à chaque mois de l'année.

Mme Arsène Houssaye était fille de Mme Edmée de Brucy. C'était, comme sa mère, une nature admirablement douée pour les arts, mais qui avait horreur de la publicité. Toute sa poésie était dans sa maison. Elle n'a voulu écrire que des lettres; mais ces lettres, si on les publiait, augmenteraient d'un volume celles de Mme de Sévigné.

Industrie. Malgré ses kilomètres d'annexes, le Palais de l'Industrie devient trop étroit pour la foule croissante des visiteurs. L'exposition prend la revanche la plus éclatante des retards, des embarras et des lacunes du premier mois. C'est maintenant par cent mille que le tourniquet d'entrée compte les amateurs du dimanche.

Et que sera-ce donc au moment où paraîtront ces lignes, alors que deux ou trois rois se promèneront aux Champs-Élysées, et entre ces rois, une reine d'Angleterre!

— Une reine d'Angleterre! s'écrie M. Amédée Achard: fouillez dans le passé, cherchez dans les annales de notre histoire, et il vous faudra remonter jusqu'aux époques les plus sanglantes pour que la présence d'un prince anglais

Portrait de Mme Edmée de Brucy.

soit signalée à Paris. Et encore comment y était-il? Quand le Louvre en deuil pleurait l'absence de son roi légitime!

On annonce qu'une partie des trois royaumes suivra la reine. Les Anglais trouveront dans ce voyage une occasion de manifester leur vieille loyauté. Ils feront cortége à la couronne. La cour sera logée à Saint-Cloud, où le palais recevra les princes du sang et les grands officiers; le peuple habitera Paris. La résidence du roi de Sardaigne est préparée, dit-on, au palais de l'Élysée, et ne parle t-on pas aussi de l'arrivée d'Abdul-Medchid! Depuis 1848, l'impossible et le fantastique sont devenus quotidiens. Le successeur de Soliman sur les boulevards! ce spectacle manquait à la série de représentations que l'histoire donne à Paris. —

Aussi maintenant les chevaux de fiacre prennent tout seuls le chemin du Palais de l'Industrie et des Beaux-Arts. Lâchez-leur la bride et donnez-leur un coup de fouet, et vous verrez! Mais, par exemple, ajoute le spirituel chroniqueur, il ne faudrait pas que les curieux s'avisassent de croire que les diamants et les pierreries de la

couronne brillent pour tout le monde! Ah bien, oui! vous croyez donc qu'il suffit de payer un franc et d'entrer? Imprudents! vous avez compté sans la queue! Et quelle queue! elle tourne autour du pavillon sous lequel sont exposés ces diamants de la couronne, ces fameux diamants, ces rubis, ces perles qui payeraient la rançon d'un roi! Au Palais de l'Industrie, ce n'est pas comme dans le royaume des cieux. Là, les premiers sont les premiers, et pour être parmi les premiers, il faut se lever de si bonne heure! Dès midi il est trop tard, et la queue vous enlace dans ses anneaux. Elle fonctionne sous la protection d'une escouade de sergents de ville et la surveillance d'agents secrets qui préservent de toute atteinte les poches des honnêtes curieux. Elle avance lentement, mais régulièrement, sur deux ou trois de front, et se retire après avoir tourné autour de la vitrine éblouissante.

En somme, on n'a guère, dans les jours de foule, qu'une petite demi-heure à attendre pour pouvoir contempler pendant un quart de minute *le Régent*, qui pèse 136 carats; la couronne, qui ne compte pas moins de 5,206 brillants, 146 roses et 59 saphirs; le glaive, qui a 1,569 roses; l'aigrette, avec 217 brillants, l'épée garnie de 1,576 brillants; puis les colliers, les croix, les épis, les bracelets, toutes les somptuosités, toutes les splendeurs, tous les diamants de cette couronne de France tour à tour royale et impériale.

L'astre de cette pléiade, le Régent attire surtout l'attention. L'histoire en est curieuse et ferme un chapitre naïf des *Mémoires* de Saint Simon.

« Par un événement extrêmement rare, dit ce Tacite de cour, un employé aux mines de diamants du grand Mogol trouva le moyen de s'en fourrer un dans le corps d'une grosseur prodigieuse; et ce qui est le plus merveilleux, de gagner le bord de la mer et de s'embarquer sans la précaution qu'on ne manque jamais d'employer à l'égard de tous les passagers, dont le nom et l'emploi ne les garantit pas, qui est de les purger et de leur donner un lavement pour leur faire rendre ce qu'ils auraient pu avaler ou cacher. Il fit apparemment si bien qu'on ne le soupçonna pas d'avoir approché des mines ni d'aucun commerce de pierreries. Pour comble de fortune, il arrive en Europe avec son diamant.

« Il le fit voir à plusieurs princes dont il passait les forces, et le porta enfin en Angleterre où le roi l'admira sans pouvoir se résoudre à l'acheter. On en fit un modèle de cristal à Londres, d'où l'on envoya l'homme, le diamant et le modèle parfaitement semblable à Law, qui le proposa au régent pour le roi; le prix en effraya le régent, qui refusa de le prendre.

« Law, qui pensait grandement en beaucoup de choses, vint me trouver, consterné, et m'apporta le modèle. Je pensai comme lui qu'il ne convenait pas à la grandeur du roi de France de se laisser rebuter par le prix d'une pièce unique dans le monde et inestimable; et que plus il y avait de potentats qui n'avaient osé y penser, plus on devait se garder de la laisser échapper. Law, ravi de me voir parler de la sorte, me pria d'en parler à monseigneur le duc d'Orléans.

« L'état des finances fut un obstacle sur lequel le régent insista beaucoup; il craignait d'être blâmé de faire un achat si considérable, tandis qu'on avait tant de peine à subvenir aux nécessités les plus pressantes, et qu'il fallait laisser tant de gens en souffrance.

« Je louai ce sentiment, mais je lui dis qu'il n'en devait pas user pour le plus grand roi de l'Europe comme pour un simple particulier, qui serait très-répréhensible de jeter 100,000 fr. pour se parer d'un beau diamant, tandis qu'il devrait beaucoup et ne se trouverait pas en état de satisfaire; qu'il fallait considérer l'honneur de la couronne, et ne lui pas laisser manquer l'occasion unique d'un diamant sans prix, qui effaçait tous ceux de l'Europe; que c'était une gloire pour la régence qui durerait à jamais; qu'en quelque état que fussent les finances, l'épargne de ce refus ne les soulagerait pas beaucoup, et que la surcharge ne serait pas très-perceptible; enfin, je ne quittai point monseigneur le duc d'Orléans que je n'eusse obtenu que le diamant serait acheté.

« Law, avant de me parler, avait tant représenté au marchand l'impossibilité de vendre son diamant au prix qu'il avait espéré, le dommage et la perte qu'il souffrirait en le coupant en divers morceaux, qu'il le fit venir enfin à 2 millions de francs avec les rognures, en outre, qui sortiraient de la taille. Le marché fut conclu de la sorte. On lui paya l'intérêt de 2 millions de francs jusqu'à ce qu'on pût lui donner le principal, et, en attendant, pour 2 millions de francs de pierreries en gage qu'il garderait jusqu'à entier payement.

« Monseigneur le duc d'Orléans fut agréablement trompé par les applaudissements que le public donna à une acquisition si belle et unique. Ce diamant fut appelé *le Régent*. Il est de la grosseur d'une prune de reine-claude, d'une forme presque ronde, d'une épaisseur qui répond à son volume, parfaitement blanc, exempt de toute tache, nuage et paillette, d'une eau admirable; il pèse plus de 500 grains.

« Je m'applaudis, conclut Saint-Simon, d'avoir résolu le régent à une emplète si illustre. »

Le Régent, estimé 8 millions dans l'inventaire de 1848, a un rival au Palais de l'Industrie. Ce rival est l'*Etoile du Sud*, le pendant de la *Montagne de lumière* (Kohi-noor), qui étincelait à l'Exposition de Londres.

L'histoire de l'Étoile du Sud, modestement taxée à 15 millions, est aussi singulière que celle du Régent. Ce diamant, dit son biographe, gisait depuis des siècles dans les flancs de je ne sais plus quelle montagne de l'Afrique, lorsqu'il fut découvert par une pauvre esclave occupée aux travaux des champs. Le propriétaire de l'esclave s'empara du diamant, bien entendu; mais comme il était naturellement généreux, il lui donna le choix entre la liberté et une somme de 5,000 francs. L'esclave, qui partageait, sans s'en douter, les idées de nos hommes d'affaires, préféra l'argent à la liberté; puis le diamant vint en Europe comme tous les diamants du monde, et il appartient aujourd'hui à un opulent joaillier, M. Halphen, qui le tient, moyennant le remboursement de sa valeur, à la disposition des têtes couronnées. Il est douteux qu'il se trouve aujourd'hui un roi assez riche pour enchâsser dans son diadème un diamant de 15 millions; mais, à défaut d'un roi, M. Halphen rencontrera toujours bien un banquier ou un industriel qui ne sera pas fâché de voir étinceler 15 millions sur les épaules de sa femme.

D'après le rapport académique de M. Dufrénoy, l'Étoile du Sud a été trouvée, à la fin de juillet 1853, non pas dans une montagne de l'Afrique, mais dans les mines de Bogagem, l'un des districts de la province de Minas-Geraès. C'est le plus gros diamant venu de Brésil en Europe.

Les diamants les plus célèbres, celui de l'empereur de Russie, celui du grand-duc de Toscane, le Régent, le Kohi-noor, sont tous originaires de l'Inde.

M. Mortimer, le bijoutier de Londres, est l'émule de M. Halphen au Palais de l'Industrie.

L'autre jour, raconte M. Achard, une dame s'arrête

devant le feu d'artifice de pierreries étalé par M. Mortimer. Un bracelet était là sous ses yeux. Elle le regarde. Il lançait des éclairs.

« Les yeux sont le chemin du cœur », dit le proverbe.

La dame fascinée appelle le joaillier, et lui demande le prix de ce bracelet.

— Quinze mille livres, répond-il.

— Bien, reprend la dame ; c'est un peu cher, mais n'importe, le bracelet me plaît, veuillez me le garder ; je n'ai pas la somme sur moi ; demain je viendrai vous le payer.

Le marchand s'inclina et la dame partit.

Le lendemain, elle reparut.

— Voici la somme, dit-elle en tirant de sa poche un paquet de billets de banque, veuillez la compter.

Le joaillier compta.

— Pardon, madame, reprit-il, il y a erreur.

— Comment, monsieur, est-ce que les quinze mille francs n'y sont pas?

— Si fait, madame, mais j'avais dit, je crois, quinze mille livres...

— Eh bien?

— Quinze mille livres sterling, c'est-à-dire trois cent soixante-quinze mille francs.

La dame faillit s'évanouir.

Moralité : Avant de songer à acheter les produits anglais, assurez-vous bien qu'ils ne sont pas trop... sterling pour votre bourse.

— Ah! mon Dieu! s'écriait ces jours-ci M. Texier, en sortant de la galerie des bijoux, j'allais oublier les épaulettes en diamants et le chapeau à cornes également en diamants qui m'ont tant intrigué la première fois que je les ai aperçus et qui aveugleraient le visiteur assez imprudent pour les regarder pendant cinq minutes. Quelle somme exorbitante représente ce chapeau tout ruisselant de pierres précieuses et qui doit être le chapeau de Fortunatus? Combien y a-t-il de millions dans ces deux épaulettes de général, et pour quel prince Charmant tenu sur les fonts de baptême par la fée Splendide, pour quel fils de roi du beau royaume de la légende le joaillier a-t-il vidé tous ses écrins, lorsqu'il a confectionné ces glorieuses épaulettes et ce triomphant chapeau qui fait pâlir le soleil? Ce prince des contes de fées, ce seigneur des *Mille et une Nuits* est tout simplement M. le duc de Brunswick, lequel habite un hôtel des Champs-Elysées et est, comme chacun sait, le mortel le plus diamanté de l'Europe et du monde. Jadis M. le duc de Brunswick avait une principauté et des régiments : il ne lui reste plus qu'un chapeau à cornes et des épaulettes, mais quelles épaulettes et quel chapeau!

La salle des Panoramas renferme d'autres bijoux plus précieux que les diamants et les rubis, ce sont les chefs-d'œuvre des manufactures des Gobelins et de Sèvres, dont l'éclat est au-dessus de toute description, et qui assurent la palme au génie français dans le grand concours industriel. Il suffit de les désigner par leurs titres à l'admiration de chacun. Les produits des Gobelins exposés sont, entre autres : 1° *l'Assemblée des dieux*, pièce dite *la Farnésine*, copiée au palais Farnèse par Papéty, d'après Raphaël; 2° *la Pêche miraculeuse*, d'après Raphaël; 3° *Saint Paul et saint Barnabé, apôtres, à Lystra, brisant les idoles et refusant de sacrifier aux faux dieux*, d'après le même : ces copies ont été exécutées par les élèves de l'école française à Rome, d'après les tapisseries du Vatican; 4° *le Christ mis au tombeau*, copié d'après le Corrège, par Brunet, en 1752; 5° *Portrait de Charles Lebrun*, d'après Largillière, avec entourage symbolique représentant la peinture, la sculpture, l'architecture et la tapisserie; 6° *Portrait de Colbert*, d'après Claude Lefebvre ; 7° *Aminthe et Sylvie*, d'après Boucher ; 8° *les Confidences*, d'après le même peintre.

Les pièces provenant de la fabrication dite de *la Savonnerie* sont : 1° un grand tapis, d'après les dessins de MM. Séchan et Diéterle; 2° un fond de canapé ; 3° un dessus de canapé, d'après M. Chabat.

Parmi les produits ci-dessus ont été exécutés sous la surveillance de M. Muller, peintre, attaché à la manufacture des Gobelins comme inspecteur des travaux.

Entre les merveilles sorties de la manufacture de Sèvres, on remarque le vase colossal peint par M. Gérome, en commémoration de l'Exposition de Londres.

La vue de ce chef-d'œuvre, dit avec justice un critique, produit sur les artistes et les gens de goût une émotion réelle. L'artiste a groupé dans la frise peinte sur la partie cylindrique toutes les nations du globe se dirigeant vers l'Abondance, la Justice et la Concorde. Le ton général est doux, calme et charmant. Le pied du vase repose sur un socle à quatre faces, et chacune des faces représente une des quatre parties du monde. Ce vase merveilleux est en biscuit de Sèvres, et c'est, sans contredit, une des plus belles pièces qui soient jamais sorties de notre manufacture nationale.

Les visites au Palais de l'Industrie se terminent ordinairement par l'annexe des machines.— Quand elles sont en mouvement, c'est un spectacle mêlé de grandeur et d'épouvante. On voit fonctionner les presses d'imprimerie, les métiers à broder, à tisser; on voit le mode d'opération de l'impression sur étoffe. Une machine à fabriquer du chocolat presse le chocolat, en retire l'air, le pèse, apporte un moule, met le chocolat dans le moule, l'étale en tablette, prend la tablette dressée, la retire de la table avec une main mécanique et la transporte au rafraîchissoir; tout cela se fait en deux secondes et en dix-huit mouvements. Voici une machine colossale qui fait sur le fer le même effet que le rabot du menuisier sur le bois. Quand elle a saisi dans ses bras puissants un énorme morceau de fer, elle enlève à chaque mouvement un copeau de métal, et elle le rejette roulé comme un tire-bouchon. Toutes ces opérations se font au milieu du bruit des roues qui tournent, des pistons qui jouent, des chaudières qui mugissent: ce que M. Texier appelle — le concert des béhémoths et des mastodontes serviteurs de l'homme.—

Pour terminer, avec l'*Ami des sciences*, par un morceau plus léger, disons un mot d'un certain pavillon contenant des pièces mécaniques autour desquelles, grands ou petits, les curieux s'empressent toujours. Deux pendules attirent d'abord l'attention: l'une est surmontée d'un arbre sur lequel sont perchés trois ou quatre oiseaux, colibris, oiseaux-mouches et autres lilliputiennes créatures. Au bas est un rocher d'où l'eau s'échappe dans un bassin au bord duquel est un autre volatile. Tout à coup la gent emplumée s'anime comme si elle était touchée par la baguette d'une fée; le colibri s'élance en chantant d'une branche à l'autre, l'oiseau-mouche remue les ailes et fait mine de s'emparer d'un scarabée fixé sur une feuille; l'oiseau du bassin boit, enfin chacun est doué de mouvement et fait entendre son petit gazouillement. Cela a beaucoup de succès.

La seconde pendule n'en a pas moins: le sujet qui l'illustre est une danseuse de corde exécutant ses voltiges au son des instruments de deux musiciens. La danseuse s'élance en l'air et retombe sur une corde qui ploie sous

elle; elle s'assied, se met à genoux, le tout avec grâce. Quand la représentation est finie, il est plus d'un curieux portant barbe au menton qui regrette de voir la danseuse se reposer.

D'autres pièces mécaniques sont à côté des pendules : un mouton et une chèvre bêlent, remuent la tête, les oreilles et la queue, ferment les paupières et les ouvrent tout comme des bêtes naturelles, dont elles ont d'ailleurs la taille et la toison. Des poupées parlent, des singes font des grimaces. Tous ces charmants enfantillages, où tant d'invention et de travail ont été si stérilement dépensés, amusent fort les visiteurs.

C'est presque un voyage que cette longue promenade au Palais de l'Industrie, qui commence au transsept et se poursuit jusqu'à la galerie des machines, en passant par la rotonde du Panorama. L'administration a voulu parer à cet inconvénient en établissant des chaises roulantes, qui se louent comme les voitures de régie ; mais ces véhicules n'ont pas réussi : — à en croire M. Texier, — les hommes ont craint de paraître ridicules en se faisant brouetter à travers la foule, toujours prête à lancer l'épigramme. Et puis, il faut à tout instant crier à son cheval, je veux dire à l'honnête garçon qui vous roule, d'arrêter, pour admirer telle vitrine, de se diriger vers tel point, de se rabattre vers tel autre, après quoi l'on se trouve au bas d'un gigantesque escalier qu'il faut escalader à pied comme un simple mortel ; pour peu qu'on soit charitable, on donne même un coup de main au porteur qui vous précède avec la voiture sur son dos, en sorte qu'on a bien plus tôt fait de courir comme un cheval échappé au milieu de toutes ces rues bordées de magasins encombrés de chefs-d'œuvre, sans avoir à se préoccuper du véhicule administratif, qui est une fatigue de plus, cotée quarante sous l'heure.—Conclusion : les vieillards, les impotents et les malades se risquent seuls dans les chaises roulantes; pour eux du moins elles sont un bienfait relatif.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET.

En apprenant la mort du cardinal de Richelieu, Louis XIII s'écria : *Voilà un grand politique mort!* (Voile à un etc.)

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) que leur abonnement pour 1854-55 expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera notre vingtième-deuxième volume. Nous leur expédierons au plus tôt cette livraison de septembre, pour faciliter à nos bureaux le travail du renouvellement.

La livraison d'octobre 1855, première du vingt-troisième volume (1855-56), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1855-56, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N.-B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1854-55 nous ayant encore apporté plusieurs milliers de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) au Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr. 50 c.* (2) *le 25 de chaque mois, du 25 octobre 1855 au 25 septembre 1856 inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'Etranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux de Messageries Impériales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N.-B.* Ajouter : *et aux* Modes vraies, *si on veut les recevoir avec le Musée.* — (2) Inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 c.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

EXPOSITION UNIVERSELLE.

FLEURS, PAYSAGE, ORFÉVRERIE.

Exposition des beaux-arts. Fleurs de Lays, de Lyon. Dessin de M. A. de Bar.

Voici encore trois échantillons remarquables de l'Exposition des beaux-arts et de l'industrie.

Le premier est un tableau de fleurs de Lays, de Lyon, ce digne élève de Saint Jean, dont l'aquarelle et le crayon rivalisent avec le pinceau de son maître. On a pu dire de lui avec justice, et l'on répétera devant ses œuvres : —

M. Lays attaque, avec autant de hardiesse que de succès, ce qu'il y a de plus difficile et de plus délicat dans la flore de nos jardins, la rose à cent feuilles. Le magnifique rosier en pleine terre qu'il a envoyé à l'Exposition de Paris et les deux groupes qui l'accompagnent donnent une idée de ce qu'il sait faire, avec les ressources très-limitées de l'aquarelle, genre ingrat et difficile, qui ne se prête pas aux retouches, et qui exige chez l'artiste une fermeté particulière de dessin, et une sûreté de pinceau peu commune. Ses roses mousseuses surtout sont remarquables comme dessin, comme coloris, comme vérité et fini de détail. Nous voudrions voir cependant ses feuilles de rosier un peu moins tourmentées par de petits effets heurtés d'ombre et de lumière. Ces effets se présentent sans doute dans la nature, mais non d'une manière constante et uniforme : il ne faut pas que l'exception devienne la règle. Ses raisins rouges et blancs sont d'un excellent modelé, d'un coloris vrai et d'une parfaite maturité.

La seconde gravure, d'après un paysage de M. A. de Bar, dessiné par lui-même, montrera que l'habile artiste, si connu de nos lecteurs, peut s'élever, quand il le veut, aux plus brillants effets de la peinture.

Enfin, le troisième dessin, composé par M. H. Catenacci, de divers chefs-d'œuvre de l'orfévrerie moderne, prouvera que nos ciseleurs d'aujourd'hui n'ont rien à envier aux Benvenuto d'autrefois.

A côté des merveilles d'or et d'argent exposées par les fabricants français Froment-Meurice, Christofle, Moussier, etc., l'Angleterre a étalé dans la partie de la galerie qui lui est réservée tous ses chefs-d'œuvre d'orfévrerie, et ils sont nombreux. On remarque entre autres merveilles la fontaine en argent massif qui appartient à la reine Victoria. On dit, rapporte M. Texier, que cette fontaine, qui ne vaut pas moins de 500,000 fr., a été exécutée sur des dessins français par des ouvriers français. C'est surtout en présence de ces belles pièces, ciselées avec tant d'art, que la France doit regretter l'absence de la statue de Minerve, exécutée par M. Duponchel pour M. le duc de Luynes. Cette statue, qui est au palais des Beaux-Arts, aurait très-certainement assuré à notre pays la palme de l'orfévrerie.

Au point de vue de l'originalité, cette palme appartient peut-être aux étonnants produits de l'Inde. Aussi la foule, dit le rapporteur déjà cité, se presse-t-elle de préférence vers ce petit coin de l'univers exposant. Pendant que la France, la Suisse, la Prusse, l'Amérique, la Belgique déballaient encore, pendant que l'Angleterre tirait de leurs étuis ses baromètres, ses télescopes, ses instruments de toute espèce, l'Inde montrait déjà avec orgueil ses cachemires, ses hanaps d'or, ses vases d'argent, ses colliers et ses couronnes de perles, ses robes de rajahs, ses velours lamés d'or, ses échiquiers merveilleux, ses fauteuils en bois fouillé, dont les bras s'appuient sur des têtes d'éléphants qui redressent leur trompe d'ivoire ; ses dieux, ses pagodes, idoles en bronze, bayadères en marbre, monstres à corps d'homme et à tête de rhinocéros, toutes les merveilles, toutes les étrangetés, toutes les horreurs, toutes les magnificences dont tant de voyageurs nous ont parlé depuis Victor Jacquemont, et qui nous sont expédiées par la très-honorable (*right honorable*) Compagnie des Indes.

Il y a là deux ou trois panoplies très-curieuses, et un Anglais qui a habité Madras, Calcutta et Bénarès, m'a montré, ajoute notre témoin, parmi ces armes flamboyantes, un poignard qui avait servi à tuer sept cents personnes. Ce poignard était l'arme favorite d'un *tugh*. Cette secte des tughs, répandue dans toute l'Inde, et que l'Angleterre ne peut parvenir à extirper, a pour doctrine, comme on sait, de tuer autant de monde que possible, afin d'apaiser la déesse Kali, déesse de la mort, adorée par les Hindous. Cette secte compte trois subdivisions : la première étrangle, la seconde poignarde à la tête, la troisième empoisonne avec le houka. Le prince Alexis Soltikoff affirme avoir vu à Dehli un tugh, vieillard vénérable de quatre-vingt-cinq ans, et qui avait été convaincu (il l'avouait du reste et s'en glorifiait) d'avoir étranglé jusqu'à neuf cent quatre-vingt dix-neuf personnes. C'était par pure coquetterie de métier qu'il s'était arrêté à ce chiffre.

Toutes les personnes qui ont voyagé dans les Indes déclarent que ces misérables croient toutes les perfidies permises pour parvenir à leur but. Ils s'insinuent auprès des voyageurs, se lient d'amitié avec eux, les préviennent des dangers qu'ils ont à redouter de la part des tughs, persévèrent pendant des mois entiers, et lorsqu'enfin le moment favorable arrive, ils exécutent froidement leur dessein ; ils frappent et enterrent leurs victimes dans des fosses creusées à la hâte, et qu'ils recouvrent de gazon et de fleurs.

Dans la profusion des richesses artistiques de la bijouterie indienne, M. Gastineau cite encore une grande broche dont le cœur est une améthyste avec un entourage de perles espacées de rubis, des appuie-papiers figurant une tortue d'or entourée des replis d'un serpent à la tête d'émeraude, à la robe diamantée ; des colliers turquoises et perles, fermés tantôt par un papillon d'or aux ailes éployées, tantôt par un ibis en topaze ; des chapelets (*blumpakalié*) en roupies, en monnaies du pays ; diverses parures formées de grenats ou d'un assemblage d'émeraudes, de nacre et de perles ; des porte-cigares, des fleurs, des fruits, des coffrets en filigrane ; des jouets en os, ivoire, porc-épic, feuilles de dattier ; une foule de petites idoles, d'animaux réels ou fantastiques ingénieusement fouillés ; enfin l'attirail complet des bayadères : anneaux de pieds en argent massif ; bracelets en or émaillés bleu et gravés ; guirlandes tressées de cocos, de bétel, de noix muscade, et mêlées de pierres précieuses ; boucles d'oreilles, bagues, étoiles de front, diadèmes, pendeloques en cabochons, lapis-lazuli, saphir, perles et or.

Les voyez-vous se livrer à leurs poses plastiques devant de monstrueuses idoles, ces folles de Dieu, comme on les appelle, ces bayadères consacrées au service des temples hindous, étranges danseuses au visage peint d'hiéroglyphes, drapées de gaze transparente, constellées d'or et d'argent, chargées d'ornements aux pieds, aux mains, aux bras, au cou, au nez, aux oreilles !

Cet éclatant fouillis de bijouterie, qui produit sur le spectateur un véritable éblouissement, est dominé par de grandes pièces d'orfévrerie telles que la pagode de Madras en argent gravé, deux vaisseaux d'or destinés à recevoir les parfums qui imitent la fleur du lotus, un vase en acier incrusté d'argent, un service de table complet or et argent ciselés, des gargoulettes émaillées vert et bleu, un large plateau supportant un vase en or fondu, ciselé et retouché sur la fonte. On a ciselé sur le plateau quelques divinités femelles des Hindous, sur les parois du vase les signes du zodiaque.

La Compagnie des Indes a exposé enfin, sous un pavillon spécial, les costumes indigènes : turbans dorés et ornés de pierreries avec plumes d'oiseau de paradis pour aigrettes, robes en mousseline multicolore pailletées d'argent, pantalons flottants, mantelets de plumes de paon,

tuniques de soie et de coton, écharpes de gaze, babouches en cuir blanc, pantoufles brodées d'arabesques d'or aux pointes recourbées, brocarts, manteaux de velours bleu à paillettes d'or, cachemires à palmes, etc. La trame de toutes ces étoffes est d'une finesse exquise. A voir cette éblouissante *défroque*, on dirait vraiment que les Indiens ont cherché à réfléchir sur leurs vêtements l'ardente lumière et le rayonnement de leur soleil tropical.

Mais le *nec plus ultrà* de ce luxe asiatique, aux yeux de notre confrère, c'est une tente princière d'audience exposée avec tous ses accessoires : boîtes à parfums, insignes aristocratiques, houkas, chasse-mouches, éventails, et placée près du pavillon des costumes. L'étoffe du parasol est en soie brochée d'or et d'argent; l'appuie-dos, les coussins et le tapis, en velours rouge serpenté de lames d'argent. Le rajah, rafraîchi par ses esclaves, qui balancent en mesure de larges éventails laqués à bordures de plumes de paon, fume, dans son houka d'argent étoilé de turquoises (une pipe de dix mille francs!), une composition de pâte et de fruits, de sucre et de tabac. Cette merveilleuse tente arrache des cris d'admiration à tous ceux qui la voient.

Avant de terminer la revue des produits exposés par la Compagnie des Indes, M. Gastineau mentionne un chariot d'enfant en étoffe de soie trélilée d'or, destiné à quelque fils de nabab, qui fait la joie des petits garçons et des petites filles de dix ans amenés par leurs parents à l'Exposition. Puis diverses housses, chabraques, selles artistement brodées; enfin, une collection de peintures sur gaze et sur papier vernis, qui certes ne donne pas une haute idée des beaux-arts de l'Indoustan.

Nous reparlerons des curieux produits de l'Inde, en même temps que ceux de la Chine, en consacrant bientôt aux uns et aux autres des gravures spéciales.

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN.

Tous les journaux ont consacré des notices plus ou moins exactes à Mme Emile de Girardin. Le biographe le plus précis et le plus impartial nous semble être M. Guénot (*Revue des beaux-arts*). C'est donc à lui que nous empruntons les détails suivants sur l'auteur des *Lettres Parisiennes* :

Il faut remonter à trente ans, et plus, en deçà de l'époque actuelle, si l'on veut assister aux débuts de l'esprit délicat et charmant qu'une fin prématurée a ravi à la France. Fille de Mme Sophie Gay, intelligente dame qui avait reconquis dans la société de la Restauration la place qu'elle avait occupée avec avantage sous le premier empire, Mlle Delphine Gay, qui se trouvait en compagnie de sa mère, à Laybach, lors du congrès tenu dans cette ville peu après le retour des Bourbons, fut bientôt citée pour ses grâces personnelles et pour le charme de ses poétiques inspirations. C'était par excellence l'âge des dithyrambes, des méditations et des chants héroïques. Les préludes de la jeune lyre furent ses poëmes sur la mort de Napoléon Ier, la peste de Barcelone, sujet mis au concours par l'Académie française, et la mort du général Foy, pièce dont la dernière strophe, gravée sur la sépulture provisoire du guerrier, et reproduite, croyons-nous, sur le tombeau monumental, est ainsi conçue :

> Hier, quand de ses jours la source fut tarie,
> La France, en le voyant sur sa couche étendu,
> Implorait un accent de cette voix chérie ..
> Hélas! au cri plaintif jeté par la patrie,
> C'est la première fois qu'il n'a pas répondu.

Paris retentissait du bruit des *Messéniennes*, quand parut *Madeleine*, épopée revêtue des simples atours de l'idylle, et qui, pour ce motif, n'aspirait pas à de brillantes destinées. Une ode sur la conquête d'Alger et l'avenir de l'influence française en Afrique, valut à la belle et blonde prophétesse, qu'Hersant avait peinte en Sibylle romaine, une pension ou l'augmentation des largesses annuelles dont elle jouissait sur la cassette particulière du roi Charles X.

Jusque-là, Mlle Delphine Gay, imitatrice d'Ovide, n'avait écrit qu'en vers; une seconde et fertile carrière s'ouvre pour elle le jour où, descendant des sommets auréolés de son Olympe, elle consent à aborder la prose. De ce nouvel ordre d'idées et d'essais, sont sortis *le Lorgnon*, *la Marquise de Fontanges* et *la Canne de M. de Balzac*, qui ne sont pas, comme l'a dit un des panégyristes de Mme de Girardin, des nouvelles encadrées dans des limites restreintes, mais autant de volumes, c'est-à-dire de romans, d'observations, ou de fines critiques de mœurs, qui ont obtenu en leur temps les préjudices et les honneurs de la contrefaçon à Bruxelles. Les *Lettres Parisiennes* et la *Correspondance du vicomte de Launay*, dans le feuilleton de *la Presse*, sont des faits littéraires de trop récente date pour qu'il soit nécessaire de les signaler et d'en faire l'éloge autrement que par un simple rappel.

Mais la poésie, reine dominante de l'imagination de Mme de Girardin, la poésie qui avait illuminé sa jeunesse, revient dorer de ses plus chauds rayons les œuvres de son second âge. L'ode, la rêverie, la satire ont cédé le pas au théâtre, et c'est aux lumières et devant le public de la première scène française que Mme Emile de Girardin n'hésite pas à se produire; son ouvrage de début, que la lecture dans son salon a presque élevé à la hauteur d'un coup de maître, l'*Ecole des journalistes*, reçue à l'unanimité par les artistes qui devaient en être les interprètes, n'a été privé des avantages de la représentation que par la censure individuelle d'un ministre. Sont ensuite venues deux œuvres de grand style : *Judith* et *Cléopâtre*, moitié tragédie, moitié drame, consacrées par l'énergique talent de Mlle Rachel. On n'a point oublié *Lady Tartufe*, comédie en cinq actes, aussi attrayante par le fond que par la forme; non plus que *la Joie fait peur*, acte en prose qui a mieux servi la renommée de Regnier et de Mme Allan que bon nombre d'autres gros ouvrages. La pièce, quelque peu familière, jouée au Gymnase sous le titre du *Chapeau de l'horloger*, est un jeu d'esprit donnant la preuve que son auteur ne se délassait de ses créations sérieuses que par des travaux d'humeur facile, et qu'ainsi l'étude et la production absorbaient tous ses loisirs. Une feuille à même d'être bien informée, *la Presse*,

annonce que Mme Emile de Girardin a laissé une pièce en un acte et en prose, intitulée : *Une Femme qui déteste son mari*, acceptée depuis plusieurs mois au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle, et une comédie en cinq actes et en vers : *les Ridicules pernicieux*, comédie inachevée par la faute de la mort, qui ne s'est pas jadis montrée plus miséricordieuse envers les hexamètres incomplets de plusieurs chants de l'*Enéide*.

Ajoutons, avant de clore ce douloureux aperçu, que les appropriations et les embellissements intérieurs de l'ancien hôtel Marbeuf, situé aux Champs-Elysées, près de la ci-devant demeure du marquis de Lauriston, étaient à peine complétés, lorsque la femme distinguée qui promettait d'être le principal ornement de cette habitation aristocratique a rendu le dernier soupir. Mais si l'existence de Mme de Girardin, par la force des habitudes et des choses, s'est écoulée dans le luxe, sa tombe, c'est elle-même qui en a décidé ainsi, sa tombe, témoignant de son dédain pour les vanités et les pompes d'ici-bas, sera des plus modestes : elle ne se composera que d'une croix.

Comme femme du monde, Mme de Girardin laisse un

Exposition des beaux-arts. Paysage de M. A. de Bar (Pages précédentes).

plus grand vide encore dans la société que comme écrivain dans la littérature. Digne héritière des Rambouillet, des Sévigné, des Geoffrin, des Récamier, elle avait fait de son salon le centre et le foyer des intelligences et des grâces, des illustrations et des curiosités de son époque.

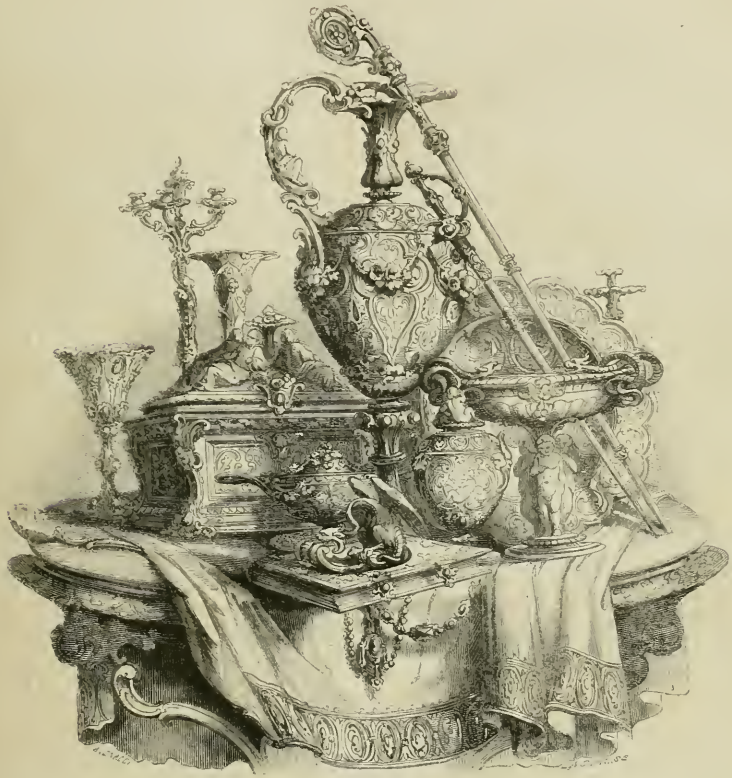
Ce qu'elle fut dans le cercle intime dont elle était l'âme et le lien, M. Paul de Saint-Victor l'a dit avec autant de justesse que d'éloquence. — Elle avait le génie de la bonté, de l'amabilité, de l'attrait. Elle improvisait la sympathie. Elle répandait sans effort la bienveillance dont elle était pleine. Son dévouement à ses affections allait jusqu'à l'intrépidité, jusqu'au *quand même* d'un généreux parti pris. Son esprit, d'une trempe unique peut-être, et qui pouvait tuer, se contentait de charmer. C'était un feu sacré de gaieté qui brillait sans brûler, et entretenait autour d'elle une douce chaleur de verve et d'intelligence. —

Terminons par la citation de quelques vers de Mme de Girardin, qui seront le meilleur éloge de son talent :

Voici comment sa *Judith* harangue les Juifs en partant pour le camp d'Holopherne :

> Et vous, peuple, soldats, secondez mon espoir,
> Accomplissez enfin un sublime devoir.
> Défendez avec moi cette cité chérie...
> Oh ! je vous apprendrai l'amour de la patrie !

Le plus saint des amours... La patrie est le lieu
Où l'on aima sa mère, où l'on connut son Dieu;
Où naissent les enfants dans la chaste demeure;
Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure.
En vain l'on nous condamne à n'y plus revenir,
Notre pieux instinct l'habite en souvenir.
Nous l'aimons malgré tout, même injuste et cruelle,
Et pour ce noble amour, il n'est point d'infidèle.
La haïr dans l'exil, c'est l'impossible effort;
Proscrit, nous revenons lui demander la mort,
Et nous mourons joyeux si l'ingrate contrée
Daigne garder nos os dans sa terre sacrée!...
Ah! ne repoussez pas des sentiments si beaux!
Défendez vos autels, défendez vos tombeaux;
Donnez aux nations un éternel exemple...
Soldats, peuple, aux remparts! Et vous, femmes, au temple!



Exposition de l'Industrie. Modèles d'orfévrerie. Dessin de H. Catenacci (Pages précédentes).

LES BELLES FOLIES [1].

L'HOMME AUX CENT FEMMES.

I. — CE QU'ON VOIT SANS ALLER DANS LA LUNE.

Beaucoup de personnes, plus fanfaronnes de curiosité que sincèrement curieuses, se disent souvent : « Mon Dieu! que je voudrais savoir ce qui se passe là haut, dans la lune; mon Dieu! que je voudrais savoir s'il y a des

[1] Voyez le tome vingt-unième, page 361.

habitants dans Jupiter et dans Saturne! » Pourquoi ne plaît-il pas à ces personnes de vouloir tout simplement connaître ce qui se passe ici-bas sur la terre, et ce qui a lieu à Paris, par exemple, soit au Marais, soit dans le faubourg Saint-Germain? Qu'elles daignent me croire, la course en vaut la peine; c'est moins loin d'abord que Jupiter et Saturne, et le voyage a d'ailleurs un autre mérite: celui d'être possible. Paris, Paris si souvent décrit depuis Félibien et même avant Félibien, a donc encore, objectera-t-on, quelque recoin qui n'ait été visité, fouillé, fureté, peint, gravé, enluminé, mesuré, lithographié, photographié? Non sans doute, à la rigueur; aussi, n'est-ce pas de ce Paris plastique que je veux parler, mais d'un Paris autrement intéressant à mes yeux, de celui qui n'est pas formé que de places publiques, de rues, de passages et de monuments; je veux parler de Paris à l'état d'âme, de passion, d'intelligence, de coutume, de préjugé, de superstition, de manie, de ridicule et de folie. Voilà que nous touchons presque à notre cher sujet des Belles-Folies, qui va dans quelques instants nous offrir l'une de ses plus rares, l'une des ses plus friandes particularités dans la personne, fort connue, il y a dix ou douze ans, de M. Copronyme Mathéron, riche rentier de la rue d'Assas. Je fais un appel amical à la mémoire des habitants quelque peu inféodés aux vieilles rues Sainte-Marguerite, du Four, du Dragon, Taranne, et collectivement à tous ceux de la Croix-Rouge: qui donc n'a, parmi eux, entendu parler, à la veillée, de M. Copronyme Mathéron de la rue d'Assas? qui n'a d'abord balbutié ce double nom avec l'hésitation du mystère, plus tard avec la pâleur de l'effroi, et enfin... Mais n'essayons pas trop impatiemment de pénétrer sous les voûtes d'un récit dont nous n'avons pas encore ouvert l'entrée.

Je ne parlerai pas, à propos d'existences phénoménales, de ces essaims d'existences algébriques, qui s'échappent furtivement chaque matin de leurs ruches inconnues, sans savoir où elles déjeuneront à midi, et où elles dîneront le soir. Ce serait s'appesantir sur un fait depuis longtemps usé et, au fond, s'occuper d'un problème considéré comme insoluble par l'Académie des sciences morales et politiques. On n'a plus même le droit, exclusivement littéraire, de les peindre, depuis que le poëte Saint-Amant, ce Pindare dégueuillé de la paresse et de la haute gueuserie, s'est peint si bien lui-même, au nom de tous, dans les admirables vers qu'il nous a laissés, admirables, malgré les critiques de Boileau, rarement aussi bien inspiré. Voici ces vers:

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir, qui me remet du jour au lendemain,
Essaye à gaigner temps sur ma peine obstinée,
Et me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe (1) est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient descendre,
Et passer mes ennuis à redire souvent:

« Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac, à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée et l'autre n'est que vent (2)! »

(1) Le tabac.
(2) *Œuvres de Saint-Amant*, 1647, in-8°, p. 215.

Ce délicieux sonnet du poëte Saint-Amant, comme tous les sonnets du monde, hélas! n'a corrigé personne. Il faut donc passer condamnation sur un vice aussi tenace, aussi invétéré, que celui qui, depuis des siècles, fait perdre le temps à des milliers de parasites, d'indolents, de fumeurs, de paresseux, d'inutiles, ignorant avec candeur, non pas où ils iront dîner demain, mais aujourd'hui, mais dans une heure, eux aussi, empereurs romains de l'Illusion, de l'Espérance et de la Misère.

Dans une autre sphère de l'univers parisien, vivent à l'insu de tout le monde et sans contact avec le reste de la population, des groupes de familles venues du Levant, chez lesquelles règnent en plein les habitudes musulmanes de l'Orient. Chez elles on se croirait à Smyrne, à Brousse, à Alep ou à Constantinople. Le père, la mère, les enfants, ne parlent entre eux que l'arabe, le turc ou le grec. On y mange assis par terre, sans fourchettes ou avec fort peu de fourchettes; et ce qu'on y mange, c'est le *couscoussou*, le mouton cuit dans sa graisse et du riz; la volaille bouillie qu'on déchire avec les doigts. On rencontre ces mœurs et ces habitudes chez la plupart des anciens consuls, viceconsuls, chargés d'affaires français qui, pendant l'exercice de leurs fonctions en Orient, se sont mariés avec des femmes grecques, smyrniotes, monténégrines, syriennes, géorgiennes ou circassiennes. Leurs domestiques sont bistres, cuivrés ou noirs; les enfants, comme les petits Candiotes, ont les jambes nues et portent des sequins percés autour du front. Ceci se passe et se voit à Paris.

Ce qu'on trouve encore à Paris, et même dans des proportions très-considérables, ce sont des familles créoles, dont les fils et les pères habitent alternativement la France et les colonies. Dans ces familles se perpétuent avec une fidélité biblique les façons d'être, les usages et les préjugés des Antilles. On y entend d'abord vibrer l'accent américain, l'accent créole, enfantin, ineffaçable: charmant, du reste; qui tient de la voix mourante de la femme qui s'endort, et du chant de l'oiseau qui s'éveille. On remarque ensuite dans ces molles civilisations créoles, transplantées à Paris, l'indolence incurable qu'elles y ont aussi transplantée, avec l'horreur pour le nègre et la répulsion aristocratique pour le mulâtre. A Paris comme à la Guadeloupe, les créoles blancs ne voient que les créoles blancs, et, comme à la Martinique, ils se délectent du célèbre mets national, le fameux *kalalou*. Le *kalalou* est un plat mucilagineux, qui semble d'abord aussi fade au goût qu'aux yeux, mais qui, de bouchée en bouchée, ou plutôt de cuillerée en cuillerée, car le kalalou n'est qu'une macédoine composée de deux ou trois légumes des tropiques, entre autres le gombaux, parvient à vous séduire, à vous dominer, et qui finit par ne vous laisser que la force de recommencer. Le *kalalou* est l'ambroisie des nègres. évidemment c'est un plat nègre, mais un plat suave, enragé, vertigineux. Une seule chose m'étonne, c'est qu'on ne se trouve pas nègre après en avoir mangé. Et j'avoue que je vendrais sans remords mon teint pour un plat de *kalalou*, pour un plat de lentilles, non!

Je passe, sans me perdre en réflexions que chacun peut faire, sur les permanentes colonies d'Anglais établies aussi à Paris, et conservant leur fière nationalité sous les toits somptueux des hôtels du faubourg Saint-Honoré, de la rue de la Paix et de la place Vendôme. Il importe seulement de remarquer l'attachement inaltérable de nos voisins d'outre-Manche pour leurs coutumes si tranchées sur les nôtres. Si familiers que nous leur devenions, ils ne cessent pas pour cela de vivre comme s'ils étaient à Londres, à Edimbourg ou à Dublin. C'est la langue anglaise

qu'ils parlent ; c'est le thé qu'ils boivent à leur déjeuner et dans leurs soirées; c'est le *Times* qu'ils lisent ; c'est toujours le plumb-pudding qu'ils préfèrent à tous nos entremets sucrés. S'ils commencent à croire que nous ne nous nourrissons pas que de grenouilles, ainsi que le croyaient fermement leurs ancêtres, ils ne sont pas plus disposés néanmoins à goûter à nos potages et à manger de notre bouilli de bœuf. Sur ce point pas d'alliance possible. Je n'ose pas leur donner tort. Il est vrai que je ne fais pas grande différence, comme horreur éprouvée, entre un anthropophage et un homme qui mange du bouilli de bœuf, même entouré de persil.

Je n'apprendrai à personne que Paris renferme plus de quarante mille Allemands répandus sur presque tous les points de la capitale. Au centre, ils sont tailleurs, bottiers, selliers, carrossiers; dans les faubourgs, ouvriers, et excellents ouvriers dans nos usines; à l'intérieur de nos maisons, leurs filles et leurs sœurs sont domestiques et cuisinières; leurs femmes sont nourrices. Leur physionomie est encore plus accusée que celle des autres nations représentées chez nous. Ils ont leurs cafés, leurs restaurants, leurs tabagies, leurs bals hors barrières et dans Paris. Quant à notre langue, vous savez comment ils la parlent. Ce n'est qu'à la troisième génération que commence à se perdre l'accent badois ou westphalien : celui de Strasbourg ne se perd jamais. C'est le provençal du Rhin.

Tournez encore le kaléidoscope, et vous verrez grouiller les excentricités après les étrangetés ; elles vous montrent déjà leurs angles et leurs facettes. En voici une dont vous ne vous doutiez guère. Entre autres anomalies, entre autres créations prodigieuses sorties de son cerveau aussi vaste que malade, la grande révolution de 89 enfanta la théophilanthropie, interminable mot plein de vent. Aussitôt Paris se chargea de fournir des théophilanthropes à la théophilanthropie ; car Paris a de tout pour toutes choses. Créez demain, entre l'ivresse du café et l'assoupissement du cigare, la religion du *merlan frit*, et après-demain vous aurez des sectateurs du *merlan frit*; des dévotes qui iront pieusement prier au temple du *merlan frit*; vous aurez même des fanatiques qui se feront mettre en jugement pour avoir prêché en public la nouvelle morale du *merlan frit*.

Dans la théophilanthropie, il ne s'agissait, comme le mot l'indique, que d'aimer Dieu et les hommes. Quant à la forme de cette adoration, elle était laissée au libre arbitre de chacun. On alla généralement à la forme la plus simple. Il fut composé une petite prière au Grand-Etre universel, et on fut généralement invité à la dire trois fois par jour devant un autel de gazon. L'autel de gazon a joué un grand rôle dans la Révolution. On se jurait un éternel amour au pied d'un autel de gazon, on se mariait devant un autel de gazon. Cette folie de gazon me ravit, je l'avoue, mais je ne la comprends pas. Je l'explique d'autant moins, que les théophilanthropes, logés au cinquième étage, devaient éprouver quelque embarras sérieux pour se procurer, à cette hauteur si peu champêtre, un autel de gazon. Mais continuons à dire les prescriptions religieuses de la théophilanthropie. Les hommes s'engageaient à être sobres, braves, ennemis des tyrans et du luxe ; les filles à être chastes, modestes, à détester la parure, à aimer la botanique et les travaux à l'aiguille ; les mères à filer la laine des brebis pour en tisser des habits à leurs époux. Et quels agréables habits cela devait faire ! A quelques détails près, telle était la théophilanthropie et tels étaient les théophilanthropes. Maintenant, on se tromperait fort, si l'on supposait que je n'ai voulu mettre qu'un pied dans le passé, en rappelant la Belle-Folie des théophilanthropes. A l'heure qu'il est, je sais dans Paris, non pas une famille, mais plusieurs familles, d'ailleurs très-honorables à tous les titres, où les mœurs et le culte théophilanthropiques sont pratiqués dans toute leur primitive austérité. Les chefs de ces familles ayant gardé de cette grande et sombre Révolution tout ce qu'ils y avaient mis, ils ont perpétué avec la conscience de ce qui leur paraît être la vérité, la religion de leur choix et de leur invention ; religion, d'ailleurs, qui ressemble beaucoup au quakérisme, à l'origine près. Les quakers procèdent de l'Evangile, tandis que les théophilanthropes ne relèvent que du sentiment vague de la divinité. Oui, plusieurs maisons à Paris renferment encore des familles de théophilanthropes, où les femmes, vêtues de lin, assises sur des escabeaux de bois, filent du chanvre, où les jeunes filles chantent des hymnes théophilanthropiques à l'Eternel, et où l'on se réunit, quand on le peut, autour d'un autel de gazon.

Du moment où il existe encore des villes où il y a des confréries des chevaliers de l'arc, qui ont de vrais arcs, comme Théramène, il faut admettre non-seulement qu'on trouve à Paris des théophilanthropes, mais des guèbres. Je n'en ai pas la moindre preuve, mais je jurerais qu'il existe à Paris, dans le faubourg Saint-Jacques peut-être, des sectateurs de Zoroastre, des gens qui adorent le feu.

On voit que, par une pente douce et ménagée, nous sommes descendu des larges travers des nations aux excentricités des individus ; une fois arrivé à ce point de rencontre, nous n'avons plus que l'embarras du choix, en présence des belles folies dont nous nous trouvons entouré à toutes les distances où peut s'étendre le regard.

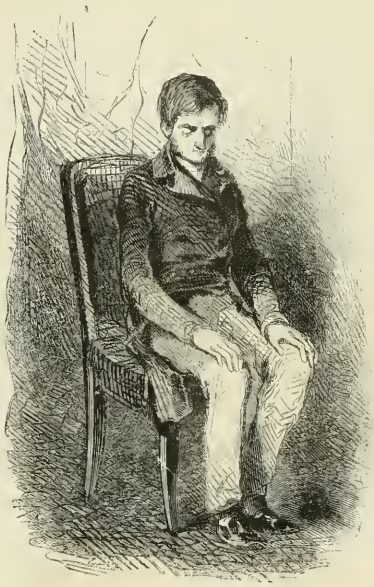
Mais notre choix est fait : c'est au lecteur à décider si nous n'aurions pas dû, pour la plus grande gloire de ses plaisirs, prolonger notre embarras.

II. — UN HOMME TIMIDE.

Je me plais à croire que les nombreux embellissements dont Paris se réjouit chaque jour, et pour ainsi dire d'heure en heure, n'ont rien changé à la physionomie sévère mais bien sympathique pourtant de la rue d'Assas, ni trop altéré les lignes d'une des plus pittoresques maisons de cette rue, orgueil de la Croix-Rouge. Cette maison s'ouvre et se limite sur cette rue par une grille dans le style fleuri de la belle serrurerie du temps de Louis XIII et dans le goût grave et charmant de la grille à jamais regrettable qui entourait autrefois la Place-Royale. Ce sont des nœuds, des pompons, des bouquets, des lianes de fer jetés à brassées et en guirlandes autour des barreaux, et mêlant leurs arabesques aux végétations grimpantes, épanouies et véritables du jardin placé derrière cette grille. Au delà, et tout à l'extrémité d'une allée de tilleuls nains, on aperçoit une maison de deux étages, blanche, aux jalousies vertes, ayant ce faux air de campagne qui ne déplaît pas. Cette maison était celle du personnage, objet de cette histoire.

Ce personnage, qui n'occupait pas toute cette maison de la rue d'Assas, dont il n'était d'ailleurs que locataire, se nommait Copronyme Mathéron ; c'était un parent fort rapproché, comme on va le voir, du hardi et fameux Mathéron, qui avait armé à Nantes autrefois, sous l'Empire, des flottilles de corsaires, aventureux armements, à la faveur desquels il avait opéré des bénéfices considérables. A sa mort, qui arriva vers la fin de 1810, ses biens furent partagés entre deux riches maisons de commission de Ro-

chefort et de Brest, moins la part, et c'était de beaucoup la plus forte des trois, que le tribunal adjugea à un héritier d'outre-mer, qui certes n'avait élevé aucune réclamation du fond de la Guyane hollandaise, où il vivait d'un pauvre petit commerce d'oiseaux rares et curieux, qu'il allait dénicher dans les forêts pour le compte des naturalistes européens. Ce fut à ce Melchior Mathéron, père de Copronyme Mathéron, qu'échut, par légitime droit d'héritage, quelque chose comme vingt bonnes mille livres de rentes. Mais, déjà fort âgé quand il fit cette belle succession si imprévue, Melchior ne tarda pas, par sa mort, à la transmettre intégralement à son fils, alors âgé d'environ vingt ans, Copronyme Mathéron, qui fit de cette fortune l'usage qu'on verra dans le cours de ce récit. Nous disons qu'il la lui transmit intégralement, nous ajoutons cependant que cette transmission ne fut pas exempte d'injustice. Ouvertement opposé au mariage d'une fille, qu'en quittant la France il avait laissée à Paris, sous la protection d'un parent, il la déshérita au profit de son fils Copronyme, qui, par cette exhérédation, demeura légataire universel de son père.



Copronyme Mathéron.

Venu en France pour toucher de cette succession une partie, qui restait encore à liquider, Copronyme Mathéron, après avoir vécu pendant quelques mois à Nantes, se rendit à Paris, où il se plut tant, il faut le croire, qu'il se décida à ne plus retourner ni à Nantes ni à la Guyane, laissant à d'autres que lui le plaisir de tuer des oiseaux rares au fond des forêts vierges et le soin de les empailler.

Une autre raison le détermina aussi à se fixer en Europe et à vivre en France; cette raison fut sa sœur, Louise de Thomery, qui avait du mariage, auquel son père n'avait pas voulu consentir, un fils et une fille, pour lesquels il s'était pris, lui, leur oncle, d'une vive affection, si vive, qu'il lui donnait tout le temps qu'il n'employait pas à étudier Paris et à suivre les cours publics, ces deux éternels prétextes à l'oisiveté, ces deux masques derrière lesquels tour à tour se cache le désœuvrement des étrangers.

Comme il n'est pas d'existence, sombre ou brillante, qui n'ait ses racines dans le caractère, terre végétale où sont en dépôt les germes de toutes les actions futures d'un homme, et par conséquent tous les faits à venir, heureux ou malheureux de sa vie, il n'est pas indifférent de dire quel était le caractère de Copronyme Mathéron. Il était doux, mais pour devenir plus tard très-faible; discret, mais pour devenir plus tard silencieux; attentif, pour devenir, avec l'âge, personnel; timide, pour devenir ombrageux; difficile, pour devenir enfin impossible. Copronyme Mathéron était déjà, avant ces transformations, une de ces natures lentes, qui aiment le demi-jour, la vie à voix basse, les rideaux tirés, les portes fermées, les coins nébuleux de l'appartement; les bigots de la discrétion et du silence. Il ne se livrait un peu qu'avec les enfants de sa sœur, Blanche et Julien, qui ne faisaient pas grande différence entre eux et lui dans les amusements auxquels ils s'abandonnaient ensemble. Seulement, avec les années, les enfants devinrent chaque jour, Julien un peu plus homme, Blanche un peu plus jeune fille; tandis que leur oncle Copronyme restait toujours au même point. Il semblait s'entortiller de la lisière dont eux, enfants, se dégageaient.

Cette innocence de caractère chez son frère Copronyme fit concevoir à Mme de Thomery des espérances pour son fils Julien et pour Blanche sa fille, destinés l'un et l'autre, dans son esprit, à avoir pour protecteur effectif un oncle qui les aimait tant. Il aiderait de sa bourse à leur éducation, jusqu'à l'âge où ils s'établiraient dans le monde, et il les ferait plus tard ses héritiers. Elle se complaisait dans cette pensée, lorsqu'un événement vint un peu troubler le prisme de cette illusion toute maternelle. La voix émue, le rouge au visage, la parole embarrassée, l'attitude d'un criminel, Copronyme lui confia un jour qu'il avait un projet, mais un projet!... Il lui fut impossible d'en dire davantage à ce début de sa confidence à sa sœur.

— Vous m'effrayez, lui dit Mme de Thomery; on penserait, à vous voir et à vous entendre, mon frère, que ce projet est celui de tuer quelqu'un.

— Ce n'est pas si grave que cela.

— Je l'espère bien.

— Toujours est-il qu'il est très-grave, excessivement grave...

— Voyons..., ou je vais vous dénoncer à la justice, reprit Mme de Thomery en riant. On n'est pas décontenancé comme vous l'êtes.

— Eh bien! j'ai le projet... de me marier.

— De vous marier?

— Oui..., oui..., ma sœur.

— Mais c'est un usage assez répandu sur le globe, mon frère, pour que vous ayez le droit de le pratiquer, sans qu'on y trouve à redire.

Au fond, Mme de Thomery fut fort étonnée de cette nouvelle, et l'étonnement fut loin de lui être agréable. Son frère allait se donner une nouvelle famille. Sa franchise et sa loyauté l'emportèrent toutefois sur son désappointement; et elle demanda à son frère si elle avait le droit de savoir sur quelle femme il avait jeté ses vues.

— Bien certainement, vous avez ce droit, ma sœur, puisque je vous consulte sur cette affaire délicate.

— Délicate sans doute, mon frère, mais bien naturelle. Je souhaite que mon avis, puisque vous voulez le connaître, vous soit utile. Quelle est d'abord la demoiselle?

— Vous la connaissez, dit Copronyme, les yeux toujours baissés.

— C'est?...

Copronyme, en abaissant encore un peu plus les paupières :

— C'est...

— Quel mystère, mon Dieu! vous mettez à me dire...

— Je ne mets pas de mystère... mais j'ai si peu l'habitude de ces sortes de confidences, ma sœur, que je ne sais comment m'y prendre pour vous annoncer...

— Allons, dit Mme de Thomery, je vois, mon frère,

Copronyme et Aglaé. La déclaration. Dessin de A. Beaucé.

qu'il faut, si nous voulons en sortir, que je vous pose graduellement des questions comme aux enfants qui vont en classe.

Copronyme sourit en manière d'adhésion.

— Quel est le nom de cette demoiselle? demanda alors Mme de Thomery. Voyons...

— Mademoiselle Aglaé, répondit en hésitant Copronyme, sur le point de s'évanouir.

— Quelle Aglaé? Ce nom est si répandu, qu'il est aisé de confondre.

— Aglaé Dupont.

Copronyme avait enfin nommé celle dont il avait fait choix.

— La maîtresse de piano de ma fille? Vous voudriez épouser?...

— Oui, ma sœur.

— Quel étrange choix vous avez fait là?

— Serait-il mauvais?... Serait-il?...

— Non. Mais Mlle Dupont est beaucoup plus âgée que vous; elle a trente-deux ans, ce n'est plus une jeune fille. Mais, après tout, c'est votre goût: on doit le respecter. Et vous désirez, je présume, que je fasse pour vous la demande à la mère, n'est-ce pas?

— Oh! ma sœur, vous allez admirablement au-devant de mes vœux. Oui, c'est ce que j'attends de vous... C'est le service que je sollicite de votre amitié.

— Eh bien! cela sera fait, reprit la bonne sœur, qui vit s'évanouir à l'horizon l'héritage sur lequel elle avait tant compté pour ses enfants. Ah! je suppose, s'interrompit-elle aussitôt, que vous avez naturellement cherché à savoir si vous êtes agréé de Mlle Dupont, et que vous êtes certain d'être aimé.

— Mais non, ma sœur, je n'ai rien cherché à savoir; aussi, ne sais-je pas le moins du monde si Mlle Dupont m'aime ou ne m'aime pas. Est-ce qu'il était nécessaire?...

— Et vous voulez que j'aille demander pour vous la main d'une personne dont vous ignorez les sentiments à votre égard! Mais à quoi songez-vous donc, mon frère?

— Je vous l'ai dit, à me marier.

— A vous marier! à vous marier!... Mais on s'y prend autrement pour se marier.

— Oh! alors je vous en prie, apprenez-moi comment il faut que je me conduise auprès de Mlle Aglaé Dupont,— que j'aime beaucoup, je ne vous le cache pas,— avant la demande en mariage; puisqu'il est indispensable, dites-vous, que je connaisse son opinion sur moi.

— Écoutez-moi: Mlle Aglaé Dupont vient tous les jours ici donner sa leçon à Blanche. Et, tenez! c'est bientôt l'heure... elle va arriver. J'éloignerai votre nièce, sous un prétexte quelconque, et vous profiterez du moment où vous serez en tête-à-tête avec Mlle Dupont pour lui dire adroitement vos intentions, et présumer les siennes... Vous commencerez par lui faire un peu la cour... cela ne sera pas, je crois, très-difficile... elle est gaie, rieuse, un peu coquette.

— Ah! ma sœur! ma sœur! quel service vous me rendez là! Que j'ai été bien inspiré de prendre conseil de vous! Livré à ma seule expérience, ou plutôt à mon inexpérience, je ne m'en serais jamais tiré. Grâce à vous...

On sonnait: c'était justement Mlle Aglaé Dupont qui venait donner sa leçon de piano à Blanche. Mme de Thomery la laissa commencer; mais, au bout de quelques minutes, et comme se ravisant tout à coup, elle dit à sa fille qu'elle avait à lui montrer des étoffes de la saison, parmi lesquelles il importait qu'elle fît immédiatement un choix: le marchand de nouveautés les avait déjà fait redemander à plusieurs reprises dans la matinée.

Copronyme et Mlle Aglaé Dupont furent laissés seuls.

III. — COPRONYME ET AGLAÉ.

Quelle épreuve! quelle épreuve! pour l'effroyable timidité de Copronyme. Après un moment d'embarras, si l'on peut appeler moment un temps qui semblait ne devoir jamais finir, il dit à Mlle Dupont, mais sans oser lever les yeux, sans se permettre de remuer, de peur de voir s'envoler la résolution qu'il avait prise de s'expliquer ouvertement avec elle:

— Mademoiselle, j'ai une question à vous adresser...

— A moi, monsieur Mathéron?

— A vous, mademoiselle.

— Je vous écoute.

— Mademoiselle... mademoiselle... mademoiselle!... y a-t-il longtemps que les pianos ont été inventés?

— J'avoue, répondit Mlle Dupont qui n'avait pas prévu, après tant de précautions et de circonlocutions, une question aussi chronologique; j'avoue, monsieur, que je n'en sais rien. Mais, si vous tenez beaucoup à le savoir...

— Oh! mon Dieu! non, je n'y tiens pas du tout, mais du tout, mademoiselle; je vous ai fait cette question parce que... parce qu'il y a là un piano... parce que vous êtes pianiste... et parce que je ne le suis pas.

Il fallut que Mlle Dupont se contentât de cette justification dont elle parut, du reste, très-satisfaite, ne devinant pas ce que cachait de supplices l'incohérence d'idées du pauvre Copronyme.

Ce ne fut qu'après un nouvel intervalle de temps, double ou triple du premier, qu'il reprit, en posant son bras sur les touches du piano, comme pour donner un équilibre à son corps:

— On dit, mademoiselle, que le vin sera très-cher cette année.

Mlle Dupont releva la tête: elle croyait avoir mal entendu.

— Le vin?... Le vin, dites-vous?

— Oui, mademoiselle, le vin rouge.

— Comme je n'en bois pas, répondit Mlle Dupont, qui n'avait pas mal entendu, je suis peu affectée de cet événement.

— Alors vous buvez de l'eau?

— Naturellement, répliqua Mlle Dupont, qui commençait à s'étonner de cette étrange manière de converser.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Copronyme, qui sentait bien que le courant l'emportait, mais qui ne pouvait rien contre sa profondeur, rien contre sa rapidité, rien contre l'abîme qui l'attirait et menaçait de l'engloutir; puisqu'il en est ainsi, mademoiselle, je n'hésite pas à vous dire, dans l'intérêt de votre santé, que vous avez tort de boire de l'eau, très-grand tort, car votre santé, à laquelle je m'intéresse, — ici un léger frisson nerveux le saisit, — à laquelle je m'intéresse beaucoup... Ah! poursuivit-il, ah! que je serais heureux, si vous vouliez me permettre de vous envoyer demain une pièce de vin de Bordeaux!

Au milieu d'un foudroyant éclat de rire, que la pianiste eût sans doute réprimé, si elle avait su deviner qu'il s'agissait pour elle, dans cette conversation si décousue, d'un très-riche mariage, elle répondit à Copronyme:

— Mais que ferais-je de votre vin de Bordeaux, puisque je ne bois que de l'eau?

— C'est juste, mademoiselle, répliqua à son tour Copronyme confondu; mais alors que pourrais-je vous envoyer?

— Mais pourquoi m'enverriez-vous quelque chose? demanda la pianiste avec un redoublement d'ironie et de gaieté.

— Voici pourquoi, mademoiselle. Du moment où votre santé souffre... où elle peut souffrir d'un régime affaiblissant... Du moment que...

— Mais je n'éprouve aucune indisposition, monsieur, aucune: et je ne comprends pas... Seriez-vous médecin?

— Nullement, mademoiselle. Si je l'étais, continua Copronyme, qui disparaissait peu à peu, envahi de minute en minute par cette timidité sous laquelle il semblait condamné à périr; si je l'étais, je commencerais par me soigner moi-même; car, dans ce moment-ci...

— Ah! mon Dieu! c'est donc vous, s'écria Mlle Dupont, c'est donc vous qui seriez malade, monsieur Mathéron?

— Très-malade, mademoiselle, très-malade.

Copronyme se frappa le front.

— Serait-il fou? mais je crois qu'il est fou !... Oui, tout ce qu'il m'a dit... ce geste... ces regards exaltés... Il est fou ! il est fou ! pensa épouvantée la pianiste.

Copronyme, comme pour justifier la bonne opinion qu'elle concevait de lui, se laissa lourdement tomber à ses pieds, en s'écriant :

— Mademoiselle ! mademoiselle ! mademoiselle !

— Et l'on me laisse seule avec lui ! s'écria Mlle Dupont, effrayée de cette chute ; un fou !...

Elle courut éperdue au cordon de la sonnette ; mais, retenue dans son élan par l'honnête et trop empressé Copronyme, qui voulait achever sa déclaration, qui voulait s'expliquer sur ses intentions, qui voulait aussi s'excuser, ou plutôt qui ne savait plus ce qu'il voulait, car en ce moment il était réellement fou, niais, idiot, stupide de timidité : la timidité peut rendre un homme tout cela. Retenue, disons-nous, par lui dans son élan, Mlle Aglaé Dupont l'entraîna, et lui à son tour entraîna un guéridon chargé de riches porcelaines, tout en plaquant sa main désespérée sur les touches du piano, qui rendirent soudainement les sons les plus criards, les plus faux, les plus antipathiques qu'on puisse imaginer. Quel tableau ! quelle situation ! quel naufrage ! Les cris de paon de Mlle Dupont, le bruit assourdissant de la sonnette, les éclats des porcelaines, les soupirs prolongés du piano ! Mme de Thomery, sa fille, plusieurs autres personnes entrèrent précipitamment au salon. La confusion de l'infortuné Copronyme fut telle que, s'il s'était tout à coup creusé une pièce d'eau devant lui, il n'aurait pas hésité à s'y jeter pour noyer sa rougeur, sa maladresse, sa honte et sa vie.

Anéanti par la commotion violente qu'il s'était donnée, Copronyme se retira dans sa chambre, où il s'enferma à doubles tours, et s'écroula au fond d'un fauteuil, la tête étroitement prise entre ses deux mains crispées comme les serres nerveuses d'un oiseau qui a reçu le coup mortel. Sa honte se changea graduellement en douleur, en désolation, puis en désespoir ; désespoir silencieux et sombre. Des larmes coulaient cependant entre ses doigts contractés pour se répandre le long de sa poitrine ; mais ces larmes tombaient sans bruit, ainsi que le sang coule d'une blessure. La timidité, cette redoutable timidité qui avait pris chez lui la place occupée chez les autres hommes par mille sensations diverses, et qui avait ainsi absorbé, dans son organisation, toute la vitalité, souffrait pour toutes les parties de son être. Comme il n'avait vécu jusqu'alors que par une excessive timidité, il se mourait en ce moment des suites de la blessure faite à sa timidité outrée.

Ce fut en vain que sa bonne sœur, et les deux enfants de sa sœur, frappèrent de longues heures à la porte de sa chambre ; ce fut un mur : elle ne s'ouvrit pas. Le lendemain, le surlendemain, même résistance obstinée, même refus. Quand le troisième jour, vers le soir, il se montra enfin à sa famille désolée, ses traits avaient maigri et pâli comme après une douloureuse maladie. Son moral trahissait de plus tristes altérations encore. Ses idées décousues et flottantes comme si elles avaient été déchirées par une tempête, ne rencontraient plus dans sa bouche que des paroles gênées. Et lorsque sa sœur essaya, en l'absence des enfants, de lui parler de la scène déplorable qui s'était passée entre lui et Mlle Dupont, il devint encore plus blême et plus défait ; la prudence disait hautement qu'il ne fallait plus éveiller en lui un pareil souvenir, si l'on tenait à ne pas compromettre sans retour sa raison meurtrie par le choc qu'elle avait reçu.

On remercia aussitôt Mlle Dupont, cause innocente de tout ce qui était arrivé, et l'on espéra, à force de bons soins, que le repos renaîtrait dans l'esprit de Copronyme. Cet espoir ne fut pas complétement déçu ; le calme dans les idées revint, mais le caractère fourbu de l'homme n'éprouva aucune heureuse modification, et les actions suivirent, comme toujours, la pente du caractère. En se concentrant en lui-même, Copronyme Mathéron devint personnel, égoïste ; il ne tarderait pas à être avare : l'avarice étant le maréchalat de tous les vices.

IV. — JULIEN ET BLANCHE

Depuis son arrivée à Paris et son installation chez sa sœur, Copronyme avait grandement contribué aux dépenses de la maison, soit en lui imprimant un bon caractère de confortabilité, soit en payant l'éducation des enfants. Cette générosité ne s'arrêta pas tout d'un coup, mais son cours fut inégal ; il diminuait, reprenait, diminuait encore ; la source *était malade*, comme disent les chercheurs d'eau. Mme de Thomery fut forcée de réduire sa maison ; elle congédia successivement plusieurs professeurs, et, circonstance fâcheuse, elle s'imposa ces économies au moment où Blanche, sa fille, aurait eu besoin d'aller dans le monde, seule mer dans laquelle, quoi qu'on en dise, se pêchent les maris, s'ils sont quelque part, et au moment où Julien, ayant terminé ses études classiques, devait, comme cela avait été depuis longtemps arrêté en famille, prendre ses inscriptions à l'Ecole de droit ou de médecine ; en sorte que Blanche commença à douter de la dot sur laquelle elle avait compté pour se marier, et que Julien n'entra ni à l'Ecole de droit, ni à l'Ecole de médecine, ni à aucune autre école professionnelle quelconque. Et comme les gens qui dépendent acquièrent d'année en année l'expérience que celui qui a versé beaucoup d'abord, qui a peu répandu ensuite, a parfaitement le droit de ne rien donner du tout, Mme de Thomery craignit, si elle réclamait, de se voir supprimer tout à coup ce qui ne cessait de tarir. Cette crainte altéra sa santé, naturellement délicate, et, comme elle avait au plus haut degré l'instinct des bonnes mères, elle lut dans l'avenir de ses enfants la menace de bien mauvais jours, mauvais jours qu'elle s'accusait, par une longue, trop longue anticipation peut-être, de n'avoir pas conjurés à temps, en leur enseignant soit un art ou un métier, qui les dispensât de faire fond uniquement sur la libéralité si chanceuse de leur oncle Mathéron. Peu à peu ce chagrin, qui était un ver dans le cœur, s'aggrava en maladie ; au bout de trois ans de langueur, trois ans douloureusement écoulés entre des enfants qui soupçonnaient la cause de son mal, et un frère dont la timidité se transformait avec l'âge en misanthropie noire, Mme de Thomery mourut ; et elle mourut, silencieusement désolée, au fond d'une de ces cours mélancoliques de la rue du Dragon, qui ressemblent à des cimetières, tant il y croît de l'herbe et tant il y passe à toute heure d'étudiants en médecine.

Ce fut quelques jours après la mort de sa sœur que Copronyme, sans songer à faire part de sa résolution à son neveu et à sa nièce, alla se loger dans la maison isolée de la soporifique rue d'Assas, dont il a été question aux premières pages de cette histoire, leur laissant son mobilier comme souvenir, et peut-être comme unique héritage. Les deux jeunes gens se convainquirent, au bout de quelques jours d'attente, que leur oncle Mathéron les abandonnait à leur destinée ; et il ne leur fut pas difficile de se démontrer que cette destinée ne s'annonçait pas sous

un jour très-brillant. Leur premier soin, quand ils eurent donné aux regrets l'inutile part qu'on leur fait toujours, fut de s'informer de l'endroit où s'était réfugié leur oncle, si toutefois il n'avait pas quitté Paris. La recherche n'était pas des plus faciles. De commissionnaire en commissionnaire interrogé, car, si Copronyme n'avait pas transporté ses meubles, il avait dû faire passer, à coup sûr, d'une maison à l'autre, ou de la rue du Dragon à quelque diligence, les nombreux sacs d'argent qu'on lui savait dans ses armoires, Julien finit par découvrir la maison de la rue d'Assas, où il avait couru se blottir. Il s'y présenta, dès le lendemain, avec sa sœur ; mais la consigne était si bien donnée, qu'ils furent repoussés à première vue, et réduits alors à lui écrire, afin de lui demander la cause de cette séquestration, dont ils gémissaient. Ils ne reçurent aucune réponse à leur lettre ; celles qui suivirent n'eurent pas de meilleur résultat. Les pauvres jeunes gens, ainsi rebutés, se turent et se résignèrent. Bientôt il leur fallut songer à se suffire, disons le mot d'airain, à gagner leur vie, quoique à deux pas d'un oncle très-riche, et qui n'avait qu'eux pour uniques parents. Comment la gagner cette vie, qui semble si douce, si riante, si facile, tant qu'on n'en porte pas soi-même le fardeau ? Blanche savait bien un peu broder, un peu coudre, un peu la musique, un peu la danse, un peu l'anglais, un peu le dessin ; Julien savait, lui aussi, un peu le grec, un peu le latin, un peu l'histoire, un peu la botanique, un peu la physique ; mais ce n'est pas avec tous ces peu réunis qu'on apaise la faim de cet ogre qu'on appelle courtoisement la vie. Qu'un bon état les eût vite tirés d'affaire ! Un état ! ce qui importe le plus, ce à quoi on songe le moins ! Enfin, quel état prirent-ils ? Après des années d'hésitations et de tentatives avortées, Julien, qui avait appris à demi tant de belles choses, Blanche, qui avait effleuré du bout des doigts tant d'arts d'agrément, s'éveillèrent, celui-ci, professeur de belle écriture ! Blanche, fleuriste de troisième ordre ! triste, mais infaillible conséquence de leur fausse position dans le monde, qui a raison, croyez-le bien, de ne vouloir que des valeurs absolues, et de rejeter les fractions embarrassantes. Ceci n'exclut ni l'intérêt ni la pitié pour l'infortune, mais... mais continuons notre récit.

V. — M. NARCISSE BOUFFAREL... ET SON ÉPOUSE.

Au fond de leur cœur, quoiqu'il fût bien découragé, Blanche et Julien ne désespéraient pas encore tout à fait de ramener leur oncle à de meilleurs sentiments pour eux. Aussi Julien, renonçant à envoyer des lettres qui demeuraient toujours sans réponse, osa enfin, un jour, interroger le concierge de la maison de la rue d'Assas, qu'il sut adroitement se rendre favorable par un cadeau plein d'intelligence et de goût. Il offrit à M. Bouffarel, — c'était le nom du portier, — un *Poniatowski se jetant dans l'Elster, exécuté d'un seul trait de plume continu.* Nous venons de dire que Julien s'était fait professeur de calligraphie : le *Poniatowski* était signé par lui. Quel concierge résisterait à la séduction d'un *Poniatowski se jetant dans l'Elster, exécuté d'un seul trait de plume continu ?*

— Vous m'assurez donc, cher monsieur Bouffarel, que M. Mathéron, mon oncle, est toujours fort triste ? disait Julien au portier de la rue d'Assas.

— Ah monsieur ! s'il est triste ? je suis sûr qu'il a les *foies noirs*. N'est-ce pas, madame Bouffarel ? ajouta le portier, qui ne se permettait jamais de risquer une opinion sur quoi que ce fût, sans avoir obtenu l'assentiment de sa femme. En ce moment, la digne Mme Bouffarel était occupée, dans la soupente placée au fond de la loge, à fixer avec des épingles, au-dessus de son lit, le *Poniatowski obtenu d'un seul trait de plume continu.*

En avançant la tête, Mme Bouffarel répondit :

— Oui, mon ange, il a les *foies noirs* comme la cheminée.

— On est donc fort triste, s'informa naïvement Julien, quand on a les foies noirs ?

— Comment voulez-vous qu'il en soit autrement, dit encore Mme Bouffarel.

— Et sort-il quelquefois ? demanda Julien.

— Bien rarement, oh bien rarement ! N'est-ce pas, madame Bouffarel ?

— Oui, mon astre des cieux.

— Dans le jour ?

— Jamais dans le jour ; à dix heures, le soir, pour ne rentrer que fort tard, vers minuit, une heure... N'est-ce pas, madame Bouffarel ?

— Oui, mon amour chéri.

— Et il se couche alors ? demanda Julien aux tendres époux Bouffarel.

— Ah ! voilà ce que nous ne savons pas ; car, jusqu'au matin, on voit de la lumière, non-seulement dans sa chambre, mais dans tout l'appartement qu'il occupe. Est-ce encore vrai, madame Bouffarel ?

— Oui, mon mignon doré.

— Que peut signifier ce genre de vie ? murmurait Julien.

— Oui, cherchez, et vous ne saurez rien.

— Mais ses domestiques n'ont jamais dit ?...

— Il n'a pas de domestique... Ah bien oui !

— Mais son ménage ? car enfin...

— C'est lui qui le fait.

— Lui ! mon oncle fait son ménage ?

— Lui seul, monsieur... Est-ce que je mens, madame Bouffarel ?

— Non, mon prince, tu ne mens pas.

— Ce doit être affreusement laid alors, affreusement sale chez lui ! s'écria Julien.

— Voilà qui vous trompe, monsieur ; il n'y a pas peut-être dans tout le faubourg Saint-Germain un appartement plus beau ni mieux tenu que le sien, ce que nous avons su par le commissaire de police, que je fis venir un jour...

— Le commissaire de police ! pourquoi le commissaire de police ?

— Oui, monsieur, le commissaire de police... Tenez, c'était la fois que nous restâmes trois jours sans le voir descendre et sans apercevoir chez lui de la lumière. Nous avions cogné à sa porte comme des possédés, Mme Bouffarel et moi... Il n'avait pas répondu... Tu te souviens, madame Bouffarel ?

— Comme de ton premier aveu sous les piliers des halles, mon époux.

Bouffarel reprit :

— M. le commissaire de police, qui est un homme fort bien, fut étonné, ravi, ravi comme un commissaire priseur, de voir tant de beaux meubles réunis : lit en bois doré... Oui, monsieur, il couche dans le bois doré ! tapis qui viennent de l'ancien mobilier de Marly, toilettes en porcelaines-pompadour, boudoir tapissé en points de Hongrie, glaces de Venise entourées de fruits en bois, que vous les mangeriez, tant c'est bien fait, monsieur ! chaises en ébène, divans en velours vert ; et des tableaux, des tableaux ! ah ! il faut voir ! Le commissaire de police n'en revenait pas... j'en appelle à Mme Bouffarel !

— C'est la vérité pure, Narcisse ; il n'en revenait pas.

Julien de Thomery croyait entendre raconter un rêve.

— Mais, reprit Bouffarel, si M. le commissaire de police, comme je vous l'ai dit, fut surpris et ravi de la vue de tant de riches objets, là où il ne s'attendait à trouver, comme vous l'auriez supposé vous-même, que des meubles en désordre, lui, votre oncle, ne fut pas ravi de la vue du commissaire de police, fracturant, brisant sa serrure pour entrer dans son appartement. Après lui avoir dit qu'il avait le droit de rester chez lui avec lumière ou sans lumière, et cela tant qu'il lui plairait, de donner ou non signe de vie, il ajouta que s'il lui arrivait encore de s'introduire de la même manière peu courtoise, il le tuerait; comme un chien, d'un coup de pistolet ou d'un coup de fusil, à son choix... Demandez à Mme Bouffarel.

— Oui, mes délices, comme un chien.

Quand Julien eut raconté à Blanche l'histoire de l'oncle Mathéron, de l'appartement somptueux de la rue d'Assas, et tous les détails qu'il avait recueillis de la bouche éloquente de Narcisse Bouffarel, sa sœur refusa d'y croire. C'était pur récit de portier, qui s'amuse aux dépens de celui qui l'interroge et de celui sur qui l'on veut savoir. Le portier de la rue d'Assas s'égayait ainsi sur le compte de l'oncle Mathéron, parce que l'oncle Mathéron, au lieu de lui faire faire son ménage, le faisait lui-même. En fallait-il davantage pour expliquer les grotesques inventions de M. Bouffarel? Comme celui qui écoute le premier un propos est naturellement plus près du fait qui en a fourni le fond, que celui qui l'entend en second lieu, Julien soutint que le récit du portier Bouffarel était vrai d'un bout à l'autre, contrairement à l'opinion de Blanche, parfaitement disposée, de son côté, à ne pas céder.

— A votre avis, dit-elle avec aigreur, les portiers ne mentent jamais, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas là ce que je prétends.

— Que prétendez-vous alors?

— Que, comme les autres hommes, ils la disent quelquefois, et que cette fois il l'a dite.

— Vous êtes d'une naïveté, mon frère...

— Et vous d'une incrédulité, ma sœur...

— Mais quel intérêt ai-je donc à soutenir?...

— L'intérêt de votre entêtement ..

— Ma sœur, vraiment vous devenez... vous devenez insociable !

— Eh bien ! quittez-moi... laissez-moi !... je vivrai toute seule... Insociable ! insociable !

Les deux jeunes gens avaient à peine conçu cette mauvaise pensée d'une séparation, qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, pour se demander pardon de leur vivacité.

En essuyant une larme, Julien dit à Blanche :

— Puisque vous ne voulez pas me croire, ou plutôt croire le concierge de la rue d'Assas, faisons mieux, ma sœur, que de nous disputer ; voyons nous-mêmes par nos propres yeux.

— Et comment? s'écria Blanche.

— Ce n'est pas très-facile, j'en conviens, mais du moins n'est-ce pas impossible. La maison isolée qu'habite notre oncle se compose de deux étages et d'un rez-de-chaussée; il occupe le premier étage en entier ; le second n'est pas loué ; louons-le...

—Et nous saurons, interrompit vivement Blanche, tout ce qui se passe chez lui.

— Il ne paraît pas s'y passer grand'chose ; mais enfin nous serons plus près, nous serons à deux pas, nous serons immédiatement au-dessus du mystère qu'il nous importe tant de pénétrer. Oui, vous avez deviné ma pensée, chère sœur ; louons ce second étage.

— Mais le prix du loyer?...

— Pas plus élevé qu'ici ; je me suis informé.

— Mais, autre chose à laquelle vous n'avez pas pensé ! habitant la même maison que notre oncle Mathéron, nous serons exposés à être vus par lui à chaque instant.

— J'y ai pensé. Non-seulement la maison a un second escalier de service par où notre oncle ne passe jamais et par où nous passerons toujours ; mais cet escalier de service conduit à une porte de sortie, qui donne sur la rue de Vaugirard, et que nous prendrons, afin d'être bien sûrs de ne jamais nous rencontrer avec lui. Qu'avez-vous encore à m'objecter?

Julien interrogeant M. et Mme Bouffarel.

Déménageons et emménageons tout de suite, puisqu'il en est ainsi, s'écria Blanche.

Et en effet, Blanche et Julien, à la grande joie de M. et de Mme Bouffarel, louèrent le second étage de la maison de la rue d'Assas, qu'ils occupèrent immédiatement. Les voilà donc dans les fossés de la place ; l'ennemi sera-t-il assez habile pour ne pas se laisser surprendre?

VI. — Les mystères de la rue d'Assas.

Nous ignorons s'il fut habile jusqu'au bout ; mais, pendant la première semaine d'espionnage, les deux jeunes gens n'apprirent rien de bien extraordinaire sur l'oncle Mathéron. Ils se convainquirent seulement que le portier n'avait rien inventé, en disant que leur oncle ne sortait jamais que le soir pour rentrer fort tard dans la nuit.

La seconde semaine était déjà commencée, quand, un soir, Blanche, toujours plus attentive, éveilla son frère pour lui dire :

— Levez-vous vite, mon frère, il y a du nouveau!

Julien aussitôt se lève, s'habille et va dans la pièce où l'attendait sa sœur; pièce dont le plancher répondait exactement à la salle à manger de leur oncle Mathéron.

— Qu'avez-vous entendu? demanda Julien.

— Collez votre oreille, lui répond Blanche, contre ce plancher, et écoutez.

Julien fit ce que lui ordonnait sa sœur qui, de son côté, plaqua pareillement son oreille contre le parquet.

— Mais j'entends un cliquetis de fourchettes, de couteaux et d'assiettes! Que veut dire?

— Écoutez toujours, mon frère, écoutez!

— Le bruit des verres! On soupe donc?

— Oui... On soupe, et l'on soupe très-bien, mon frère.

— On débouche du vin de Champagne.

— Il n'y a pas à en douter, mon frère ; et l'on en boit, n'en doutez pas non plus.

— Silence! mon oncle parle.

— Deux voix de femmes alternent avec la sienne!

— Oui, ce sont deux voix de femmes. Mais, encore une fois, silence! ma sœur, ou nous ne saurons rien.

Et voici ce que Mathéron disait d'un ton passionné qui perçait le plafond :

— Oui, madame de Tolberg, votre adorable fille me plaît, me charme ; et si, de mon côté, j'avais le bonheur de lui plaire...

— Monsieur, répondait d'une voix grave Mme de Tolberg, si Julia vous enchante à ce point, osez dire devant elle que vous me demandez sa main...; elle est là, elle vous voit, elle vous écoute.

Et Copronyme d'interrompre Mme de Tolberg par ces paroles :

— Ah! madame la comtesse, avant de vous adresser une pareille demande, ne faut-il pas que je sache si je suis un peu aimé de Mlle Julia, votre fille?

Alors Mme de Tolberg de dire à sa fille :

— Julia, vous avez entendu?

— Oui, maman.

— Je vous permets de répondre.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

—Ma fille vous accepte, monsieur Copronyme, dit Mme de Tolberg.

Et Copronyme de s'écrier, d'un accent à traverser deux plafonds :

— O bonheur! Tout ce qui est ici, mademoiselle, vous appartient.

Et la voix de la jeune fille, pleine de réserve :

— Merci, monsieur.

— Aimez-vous les chevaux? Vous aurez des chevaux.

La voix de la jeune fille :

— Merci, monsieur.

— Les voyages? Nous voyagerons.

— Merci, monsieur.

— Aimez-vous vingt mille livres de rente?

La voix de la jeune fille de plus en plus réservée :

— Merci, monsieur! Oh! merci, monsieur!

Et Mme de Tolberg, disant ensuite :

— Assez pour aujourd'hui, mon cher futur gendre, reposez-vous de tant d'émotions; pensez à nous comme nous allons penser à vous.

Les voix se turent.

Blanche et Julien quittèrent leur attitude horizontale, se levèrent, blafards de surprise, et se dirent :

— Eh bien?

— Eh bien?

— Nous avons son secret.

— Oui, ma sœur : et quel secret!

— Il va se marier!

— Se marier! Et il donne tout ce qu'il possède à cette femme, à cette demoiselle Julia!

— Mais quelle est cette femme? cette Julia?

— Je le saurai tout de suite, ma sœur; je cours...

Quoiqu'il fût trois heures de la nuit, Julien descendit rapidement chez le portier, frappa trois coups au carreau de sa loge; Dieu sait combien de trois coups il frappa! Et quand Bouffarel, tout endormi, le bonnet de coton rabattu sur les yeux, lui eut ouvert le vasistas, il lui dit tout ému :

— Quelles sont les deux dames qui viennent de sortir?

— Quelles deux dames?... Je dormais si bien!...

— Les deux dames qui étaient chez mon oncle, qui ont soupé chez mon oncle, qui ont passé la soirée chez mon oncle, qui sortent de chez mon oncle. Eveillez-vous!

— C'est vous qui rêvez, mon jeune locataire : personne n'est venu dans la soirée, pas même votre oncle, puisqu'il n'est pas sorti ce soir de son appartement; personne, aucune dame n'a pu souper chez votre oncle; je n'ai ouvert à personne; nul n'a passé la soirée chez votre oncle; et je vous répète que personne n'est sorti de chez lui, puisque, depuis neuf heures, mon épouse et moi dormons, et que ce n'est pas en dormant que nous aurions tiré le cordon, qui dort comme nous depuis neuf heures.

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, monsieur Bouffarel, balbutia Julien confus de cette scène de nuit où il n'avait pas cru être appelé à jouer un rôle si ridicule. Quoi! c'était donc une vision qu'il avait eue, c'était une hallucination que ce souper de son oncle avec ces deux dames, avec la mère et la fille! Que tous ces détails de conversation qui l'avaient frappé ainsi que sa sœur Blanche? Oh! non, s'écria-t-il, tout cela ne saurait être un rêve, et ma sœur, témoin comme moi...

Sa sœur, en effet, lui affirma de point en point que tout était parfaitement vrai et réel dans ce qu'elle et lui avaient entendu par le plancher, et que si le portier n'avait ouvert à personne... eh bien! c'est que personne n'était sorti. L'appartement de leur oncle Mathéron était assez vaste et assez pourvu en meubles pour que ces deux dames y fussent encore, et y demeurassent jusqu'au jour. Quelque invraisemblable que fût cette supposition, elle n'était pas absolument impossible. Dans quelques heures le portier en pèserait lui-même la valeur; il verrait bien si ces dames étaient restées chez M. Mathéron, en les voyant ou en ne les voyant pas passer devant sa loge.

Hâtons-nous de dire que personne ne passa le matin sous les regards plus attentifs que jamais de M. Bouffarel.

Que durent alors penser Blanche et Julien de cette aventure terminée comme une illusion après avoir commencé avec la brutalité d'un fait? Ils pensèrent... Ils pensèrent trop, beaucoup trop. Cette préoccupation inquiète que leur donnait leur oncle, à chaque instant du jour, et l'on peut, sans exagération, ajouter « et de la nuit, » leur ôta de l'esprit toute idée calme et sérieuse de travail. Blanche faisait fort peu de fleurs, Julien encore moins de calligraphie. La misère les envahissait. Si l'on calculait tout ce que l'attente insensée des héritages a causé d'oisiveté, de malheurs, de pertes et de désespoirs à l'humanité, je crois qu'on serait tenté parfois de se mettre d'accord avec le communisme, pour les abolir.

Nous ne prétendons pas pour cela soutenir ici que Ju-

lien et Blanche n'eussent rien entendu; le démenti nous arriverait bien vite, car le voici... ; du moins, le croyons-nous.

Cette fois, ce fut Julien qui frappait au milieu de la nuit à la porte de la chambre de sa sœur et qui lui disait :

— Si je ne suis pas fou encore ce coup-ci, je crois en entendre de belles dans l'appartement de notre oncle Copronyme; levez-vous, ma sœur...

Julien n'eut pas besoin de répéter son ordre ; Blanche était déjà debout ; tous deux avaient déjà cloué une oreille au plancher.

Julien avait raison. Il s'en passait de belles chez l'oncle Copronyme Mathéron. Ce n'étaient pas deux ou trois maigres fourchettes, deux ou trois verres bourgeois, qui s'agitaient cette fois; c'était une armée de fourchettes, le choc étincelant de trente verres; c'étaient surtout des voix de femmes qui se croisaient, s'élevaient en spirales, remplissaient l'air de joyeux — hélas! de trop joyeux propos.

Ces dialogues, chauffés au vin de Champagne et au vin du Rhin, s'étant tout à coup arrêtés, Blanche et Julien entendirent la voix de leur oncle Copronyme qui disait :

— Non, mesdames, mon mariage avec Mlle Julia de Tolberg n'aura pas plus lieu que mon mariage avec Mlle Aglaé Dupont; plus de mariage! Mlle Julia est une péronelle; sa mère, une aventurière, qui m'aurait mangé mon argent; j'aime mieux, mesdames, le manger gaiement avec vous; mangeons-le donc! buvons-le, surtout; buvons!

— Buvons! buvons! buvons!

— A votre santé, Mathilde! Louise! Hortense! Delphine! Anaïs! Clémence! Justine! Antoinette! Paquerette! Turlurette! Cold-Cream! Mousqueton! Amanda! Absinthe! Fleur-des-Pois! baronne de Kirchwasser! vicomtesse de la Jamaïque! A la vôtre!

— Quel infâme libertin, que notre oncle! s'écria Blanche. Allez, mon frère, chercher le portier, et qu'il voie si nous rêvons encore cette fois, mon frère.

— Faisons mieux, ma sœur, perçons ce plancher, qui n'est pas d'une épaisseur bien grande; essayons de voir par nos propres yeux autant que nous entendons en ce moment par nos propres oreilles; et j'irai ensuite chercher ce portier incrédule...

Julien était déjà tout de cœur à l'ouvrage; il descellait à plaisir des carreaux ; enlevait du plâtre à poignée ; crevait le plancher avec bonheur, avec ardeur, sûr, ce qui lui donnait une confiance superbe, que le bruit qu'il faisait était dominé par la rumeur de l'orgie. Le travail fut long, mais le souper ne finissait pas. Quand il n'y eut plus qu'une légère croûte entre ce qui était le plancher du neveu et le plafond de l'oncle, Julien et Blanche entendirent Copronyme dire à toutes ses invitées, difficilement attentives :

— Mesdames, je vous prépare une magnifique surprise; devinez.

C'est pendant que ces dames, probablement immobiles à leur place, cherchaient à deviner, que Julien alla chercher M. Bouffarel dans sa loge. Celui-ci, déjà abusé une fois, du moins le croyait-il, hésitait beaucoup à quitter la douce tiédeur de son lit. Enfin il se décida à suivre Julien. Le moment était suprême! Bouffarel, Blanche et Julien s'agenouillèrent sur le parquet mystérieusement défoncé, et ce dernier, ayant adroitement enlevé le dernier obstacle, c'est-à-dire ayant détaché la dernière feuille de plâtre du plafond..., tous les trois virent à la clarté éblouissante de deux lustres, de six rameaux de bougies et de plusieurs lampes ; ils virent autour d'une table splendidement couverte de porcelaines, de cristaux, d'argenterie et de flacons pleins de vins délicats, vingt-cinq ou trente dames d'âges divers, mais toutes fort jeunes encore: brunes, blondes, rouges, cendrées, rousses, de toutes les nuances. Quoique la prodigieuse surprise dont furent frappés les trois espions accroupis sur le plancher ne leur permît pas de détailler à loisir le spectacle étalé sous leurs yeux, ils remarquèrent cependant ceci. Toutes ces dames étaient d'une roideur de tenue inflexible, excessive, inconcevable, impossible à accorder avec le furieux entrain qu'elles avaient manifesté avant l'ouverture du plafond. Invisibles, c'étaient des Bacchantes; visibles, des margraves.

— Ma parole d'honneur! dit tout effrayé le portier Bouffarel en se rejetant en arrière, ceci est de la sorcellerie pure; voilà bien trente femmes réunies autour de cette table, et je n'en ai pas vu entrer une seule. Par où sont-elles passées? Donc c'est de la sorcellerie ; votre oncle est un sorcier ; je vais lui faire donner congé; nous ne louons pas à des sorciers...

Si le stupide et honnête Bouffarel n'avait pas eu ce beau mouvement d'indignation, Blanche et Julien auraient pu voir et examiner davantage ce qui se passait au-dessous d'eux, chez leur oncle; mais le portier, en s'agitant, avait fait tomber plusieurs morceaux de plâtre sur la table du festin... Aussitôt toutes les lumières furent éteintes..., obscurité complète. Mathéron avait à l'instant même déjoué la conspiration tramée contre lui. On ne saurait plus rien. Consternés comme il est impossible de le dire, les espions de l'oncle quittèrent leur inutile observatoire.

Cependant, s'ils ne pouvaient plus voir, rien ne les empêchait encore d'entendre; et voici ce qu'ils entendirent.

Passé dans une pièce voisine de la salle à manger avec toutes ses jolies invitées, dans le salon probablement, Copronyme Mathéron leur offrait la surprise annoncée: Un bal; oui, un bal! Jusqu'au jour, on l'entendit dire, avec la joie d'un maître de maison enchanté de lui-même et des autres, et au son d'un piano infernal : « Mesdames, la contredanse! mesdames, on commence! mesdames, la valse! mesdames, vous êtes les reines de mon bal, les fées de la danse! Ah! mesdames, mesdames! c'est trop de félicité, laissez-moi respirer un instant! »

VII. — LE MOT DE L'ÉNIGME.

Soit que Copronyme eût goûté trop de félicité, soit qu'il n'eût pas assez respiré, il dut tomber malade, car à ce bal succéda chez lui un silence de plusieurs jours. Sans la menace qu'il avait faite une première fois au commissaire de police, on serait allé chercher ce magistrat du quartier pour savoir si Copronyme était mort ou vivant.

Il n'était pas mort, mais il expirait.

Par le plafond, par cette brèche à laquelle Copronyme n'avait pas eu le temps de penser sérieusement, tant le mal l'avait saisi avec violence et rapidité, Julien et sa sœur entendirent un jour sa voix mourante, qui disait : « Mes chères amies, vous avez fait les délices de mon existence, soyez mes héritières. A vous, tous mes biens! » puis sa voix s'éteignit pour toujours.

— Déshérités! s'écrièrent Blanche et Julien, à qui tout espoir d'avenir était ainsi enlevé, déshérités!

— Non! il n'en sera pas ainsi, ajouta Julien, qui eût bien mieux fait de prévoir ce malheur que d'en gémir.

Il sortit et revint bientôt avec le magistrat investi du droit de pénétrer dans le domicile des citoyens. Celui-ci se fait ouvrir par un serrurier ; il entre, accompagné de

Julien et de Blanche : et que voient-ils, tous trois, dans la chambre de Copronyme Mathéron? — Rangées autour de son lit, sur des fauteuils, des chaises et des divans, plus de cent poupées ; poupées blondes, poupées brunes, poupées jeunes, mûres, grandes, petites, poupées grisettes, poupées villageoises, poupées grandes dames, poupées gaies, mélancoliques, poupées maigres, poupées grasses, poupées de toutes les constitutions et de tous les rangs !

Il avait vécu des années avec elles ; il leur avait prêté une intelligence, une âme, des désirs, même une voix, car il parlait pour elles, on l'a supposé, dans ces réunions, fêtes et bals où nous l'avons vu trôner.

C'était sa folie, la terrible folie de la timidité. Elle l'avait conduit là. Rebuté par une femme, Copronyme Mathéron les avait toutes évitées depuis cet événement, pour se créer dans l'isolement, ce premier domaine de la folie,

Le mot de l'énigme : Mathéron et ses cent femmes. Dessin de A. Beaucé.

un monde illusoire, fantastique, mais un monde ressemblant au monde réel autant que le mannequin ressemble à l'homme, autant que la poupée ressemble à la femme.

Cette folie de Copronyme Mathéron était assurément une belle folie! Il avait eu des épouses qui ne l'avaient jamais contrarié et des filles qu'il avait pu marier, sans les frais de la dot et sans l'ennui du gendre.

Il va sans dire que son testament en faveur de ses poupées fut cassé, mais il revint fort peu néanmoins au neveu et à la nièce. Presque tout avait été mangé en poupées. On en trouva une qui fut estimée cinq mille francs!

Moralité : Ne pas compter sur les oncles, quand même ils n'auraient pas la belle folie des poupées. Il en est de moins timides qui ne sont pas plus généreux.

LÉON GOZLAN.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

UN TABLEAU DE WATTEAU.

C'était au mois d'avril 171... Devant la boutique d'un marchand de tableaux et d'estampes, bien connu alors, du célèbre Gersaint, se pressait une foule nombreuse pour admirer les toiles et les gravures suspendues devant les vitrines. Dans l'intérieur même de la boutique, dans un coin réservé aux ouvrages de prix, un petit nombre de privilégiés discutaient, louaient ou critiquaient, chacun d'après ses goûts et ses sympathies, plutôt, je crois, que d'après le mérite des ouvrages. Les artistes jugeaient, les beaux-esprits péroraient, et les sots, qui forment souvent la ma-

Une Halte sous un arbre. Tableau de Watteau.

jorité, étaient de l'avis de celui qui avait parlé le dernier. Il en était ainsi tous les matins dans la boutique du marchand de tableaux.

En ce moment, Gersaint, qui faisait avec autant de grâce que de savoir les honneurs de ses galeries, attira l'attention de l'aréopage sur une toile qui avait jusque-là échappé à ses regards.

C'était le Watteau connu sous le nom de : *Une Halte sous un arbre.*

Sur le devant du tableau, des hommes et des femmes se reposent et devisent au bord d'un ruisseau aux ondes transparentes, ombragé par un chêne séculaire; au fond, tous les préparatifs d'un campement; à gauche, une femme a allumé du feu, et surveille une marmite, qui doit contenir le dîner de la compagnie, à en juger par l'intérêt que lui porte le groupe dont elle forme le centre; à droite, s'élève une tente couronnée de feuillage; un officier donne des ordres à un valet d'écurie qui s'occupe des bagages; çà et là, des soldats causent, prient, dorment ou fument leur pipe.

C'est bien là ce que représentait le tableau; mais ce que nous renonçons à décrire, c'est le charme de cette scène animée, la pureté de ce ciel, la transparence des eaux, la fraîcheur de ces couleurs, la finesse de ces physionomies, en un mot, l'esprit de cette petite toile. Watteau avait bien mêlé à tout cela quelques costumes étranges; — vieux souvenirs des toilettes de l'Opéra et de la Comédie-Italienne, — mais ce défaut, le défaut de toutes ses œuvres, qui a fait dire que dame nature avait enfanté le peintre des fêtes galantes pour admirer sa portraiture parée à la française, — ce défaut, dis-je, était si mince, ces toilettes étaient si coquettes et si pimpantes, ces petites figures si gracieuses et si jolies, qu'on devait être tenté de remercier l'artiste de son anachronisme.

Cependant les avis furent partagés sur le mérite de l'ouvrage, l'envie n'est-elle pas la pierre de touche du talent? Chacun y reconnaissait bien la main délicate et légère du maître, mais les uns trouvaient la scène confuse, les autres n'en comprenaient pas l'idée, tous enfin s'accordaient à blâmer ces fantaisies du costume, dont nous avons déjà parlé. Gersaint, qui n'était pas seulement un marchand de tableaux, qui était aussi un connaisseur distingué, écoutait les éloges et les critiques, se mêlant parfois à la conversation, mais avec la modestie qui convient à un propriétaire et à un ami de l'auteur.

Le groupe pérorait donc depuis quelques instants, lorsqu'un jeune homme, à la physionomie intelligente, à la mise soignée, mais sans recherche, prit à son tour la parole pour défendre et expliquer la pensée du peintre.

Puis, passant à l'examen critique du tableau, il en fit valoir, il fit toucher du doigt, une à une, chaque finesse et chaque beauté, et cela, avec l'enthousiasme d'un artiste et la science d'un vieux brocanteur; et, tandis qu'il parlait, l'émotion de sa voix donnait la mesure de son admiration.

Cependant un nouveau personnage était entré depuis quelques instants chez maître Gersaint. C'était un homme jeune encore, mais chez qui la figure pâle, le dos voûté accusaient les fatigues du travail ou les dangers d'une maladie qui ne pardonne pas.

A sa vue, les conversations avaient cessé comme par enchantement; on s'était reculé avec une sorte de respect mêlé de gêne et de malaise; puis, peu à peu, chacun, prenant congé de Gersaint, s'était dirigé du côté de la porte, et tous avaient déjà disparu, que le jeune homme, qui n'avait rien remarqué, continuait encore, au milieu du silence, ses réflexions et ses éloges enthousiastes.

Après l'avoir écouté quelques minutes, le nouveau venu lui toucha légèrement l'épaule :

— Vous êtes peintre, monsieur? lui demanda-t-il.

— Je le croyais hier encore, monsieur, répondit l'autre, qui se retourna, mais aujourd'hui, je reconnais que ce titre n'appartient qu'à l'homme qui peut produire de pareils chefs-d'œuvre.

— Vous ne connaissez pas Watteau?

— Non, monsieur, mais mon plus vif désir serait de le connaître.

Gersaint, assez intrigué sur la tournure que la scène allait prendre, regardait alternativement les deux interlocuteurs.

— Rien n'est plus facile, reprit l'inconnu en rougissant légèrement. Il demeure rue ....., n° ... Présentez-vous en mon nom; je suis peintre moi-même et de ses amis; il vous recevra, j'en suis sûr. Mais s'il suffit de voir le visage d'un homme pour le reconnaître, pour qui veut devenir son ami, il faut aussi connaître son caractère. Je vais donc vous faire son portrait tant au moral qu'au physique. « Watteau est de moyenne taille et d'une faible constitution; il a le caractère inquiet et changeant; il est entier dans ses volontés, libertin d'esprit, mais sage de mœurs, impatient, timide, d'un abord froid et embarrassé, discret et réservé avec les inconnus, bon, mais difficile ami, misanthrope, toujours mécontent de lui-même et des autres et pardonnant difficilement; il parle peu, mais bien; il aime beaucoup la lecture, c'est l'unique amusement qu'il se procure dans son loisir. Voilà, autant que j'ai pu l'étudier, son portrait au naturel. »

Ce fut au tour de Gersaint de rougir; aux premiers mots, il avait reconnu le portrait de Watteau, tel que lui-même l'avait tracé dans ses *Catalogues*; il se mit à tousser pour cacher son embarras.

Cependant le jeune homme se confondait en remercîments, et tout naturellement il voulut savoir le nom de son nouvel ami.

— C'est juste, reprit celui-ci, mais je ne vous ai pas demandé le vôtre, permettez-moi de vous taire le mien; du reste, je préviendrai Watteau de votre visite, et cela reviendra au même. A propos, ajouta-t-il, en se tournant vers Gersaint, il y a longtemps que je vous ménage une surprise, mon cher Gersaint, mais aujourd'hui je ne puis me garder mon secret à moi-même. Vous avez une belle boutique, mais vous avez une vilaine enseigne, aussi voilà bientôt deux mois que je travaille à vous en faire une autre.

— Comment! exclama Gersaint au comble de l'étonnement, vous, peintre d'enseigne?

— Oh! oh! rassurez-vous, maître, il y a enseigne et enseigne; ce n'est pas le *Cheval blanc* de l'hôtelier, votre voisin, que je vous destine, non! mais voici ce que j'ai imaginé, et ce que j'exécute en ce moment : c'est une longue galerie fuyant en perspective, remplie de visiteurs et de tableaux. Hein, qu'en dites-vous? Pour un marchand de tableaux, je crois que l'enseigne est de saison.

— Ah! c'est différent répondit Gersaint en poussant un soupir de soulagement, mais vous m'avez fait une peur, vous, peintre d'enseigne! Et encore, quand j'y pense...

— Pas d'orgueil, mon cher Gersaint, j'ai bien peint des saints Nicolas à la douzaine et des décors d'Opéra, je puis bien peindre une enseigne. D'ailleurs, si la toile ne vous convient pas, vous pourrez la faire passer de la porte au magasin, voire même au grenier.

Là-dessus, ils se séparèrent, et notre jeune homme, en regagnant son logis, se demanda plus d'une fois quel était l'ami de Watteau qui peignait des enseignes, des décors et des saints Nicolas.

Le lendemain, il fut exact au rendez-vous et se rendit à l'adresse indiquée. Un vieux serviteur vint lui ouvrir, et l'introduisit dans un atelier dont les murs étaient couverts de croquis, de dessins et de tableaux, puis il sortit en lui disant que Watteau allait venir.

Le cœur du visiteur battait fort, mais comme personne ne venait, il se remit et s'amusa, pour tuer le temps, à considérer les toiles qui l'entouraient, et ce ne fut pas sans étonnement qu'il crut y retrouver cette finesse de touche et cette richesse de tons qu'il avait si fort admirées dans la *Halte sous un arbre*.

Mais quelle fut sa surprise, quand sur un chevalet, il aperçut presque inachevée l'enseigne de maître Gersaint! Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était bien la galerie, c'étaient bien les curieux regardant les tableaux, et le style de toutes les écoles était rendu avec tant de justesse que du premier coup d'œil il reconnut la toile de chaque maître : les Raphaël, les André del Sarte et bien d'autres.

En ce moment, la porte de l'atelier s'ouvrit, et un homme entra; c'était l'inconnu de la veille, c'est-à-dire Watteau lui-même.

Quant au jeune homme, c'était Nicolas Lancret, qui fut l'élève, l'ami, puis le rival et le successeur de Watteau, Lancret, le peintre aimable, au pinceau élégant et facile, Lancret qui marcha sur les traces du maître, sans toutefois l'égaler jamais.

C'est ainsi que naquit leur amitié. Si l'on veut savoir comment et quand elle mourut, ce fut un jour que, devant la boutique de maître Gersaint, où commence cette histoire, des passants s'avisèrent de prendre des tableaux de Lancret pour des tableaux de Watteau.

Ch. WALLUT.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

PERSÉVÉRANCE, ou AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES:

M. Olivier, vieillard aveugle.
Mlle Olivier, sa sœur; 50 ans.
Le comte.
Marie, fille de M. Olivier; 20 ans.
Mimi, sa sœur; 6 ans.

Le théâtre représente un pauvre appartement. Dans une chambre sans rideaux, s'entrevoient deux lits; l'un est occupé par Mimi, qui dort encore; sur le bord de l'autre, est assise Mlle Olivier, qui arrange ses coiffes en grondant. Auprès d'une fenêtre, Marie est assise devant un petit chevalet; elle peint.

N.-B. On peut supprimer les lits pour la mise en scène.

SCÈNE I.

Mlle OLIVIER, MARIE, MIMI dormant.

Mlle Olivier. Me réveiller à quatre heures!

Marie. J'ai pourtant fait le moins de bruit possible, ma tante.

Mlle Olivier, *continuant*. A quatre heures! Et, depuis, je n'ai pas pu clore l'œil; moi, pauvre vieille fille, qui du matin au soir n'arrête pas; sur qui tout repose dans la maison; qui dois être à la cave et au grenier; qui dois m'occuper d'un vieillard aveugle et d'une enfant de six ans; et, de plus, m'arranger de sept cents francs par an, pour faire vivre quatre personnes! Encore, lorsque M. Gustave ne manque pas d'ouvrage, et ne vient pas rogner nos portions.

Marie. Chère tante, vous êtes la première à vous retirer, pour lui, le pain des lèvres.

Mlle Olivier. Et j'ai tort; c'est encourager... c'est encourager...

Marie. Quoi? Vous ne pouvez dire la paresse, ma bonne tante; vous savez que Gustave est laborieux, et que si, parfois, il vient s'asseoir à la table de famille, c'est qu'il y a chômage absolu de travail.

Mlle Olivier. Pourquoi, aussi, pourquoi s'être fait graveur! Graveur, beau métier! à gagner trente sous par jour, quand on les gagne! Tous les graveurs que je connais meurent de faim. Mais, on veut un état joli, un état où les mains restent fines et blanches; où l'on se donne des airs d'artiste, au lieu de se faire tailleur de pierre, compagnon serrurier, charpentier; que sais-je? toute autre chose que graveur.

Marie. Il faut de la santé pour ces états rudes, ma tante; et Gustave tient de notre pauvre mère: il est délicat comme une fleur.

Mlle Olivier. Je sais, je sais; tu prêches pour ton saint; tu sens que ce que je te dis de l'un convient à l'autre. (*Se levant et arrangeant son lit.*) Non, il faut que, à commencer par ton père, vous soyez tous fous, dans cette maison, pour avoir choisi des carrières aussi absurdes que celle de graveur pour lui, et de peintre de fleurs pour toi. Peintre de fleurs! ça résonne bien. « Que fait Mlle votre fille? — De la peinture, répond ton père. » Et il se redresse! Repasseuse, couturière, ouvrière à la journée, voilà ce que tu devrais être; tu serais nourrie dehors, et tu rapporterais vingt-cinq bons sous tous les jours; tandis que tes barbouillages ne rapportent pas vingt-cinq rouges liards.

Marie. Chère tante, un peu de patience; vous savez que l'excellent professeur qui me donne ses leçons gratis me reconnaît du talent, et nous présage le succès. Si je suis admise à l'Exposition (et c'est ce matin que nous le saurons, ma tante; ce matin, ah! je tremble!) si je suis admise à l'Exposition, mon tableau se vendra; il se vendra deux cents francs peut-être! Et, alors, les commandes arriveront; la petite caisse se remplira; le père ne manquera jamais de bois, l'hiver; et vous, vous aurez un chapeau neuf, et du café noir tous les jours.

Mlle Olivier. Chansons! c'est comme cela que tu as leurré ton père; et, comme il n'y voit plus, le pauvre cher homme, il s'en rapporte à toi, et te croit la huitième merveille du monde, pour le moins. Moi, quoique je ne sache pas tirer une ligne droite, j'ai des yeux, et de bons; je te dis que tu ne réussiras jamais. Qu'est-ce que c'est que de prendre pour modèle de vilaines herbes des champs; des coquelicots, des bluets? que de s'amuser à imiter des radis, une pomme coupée, un vieux morceau de fromage? Est-ce que c'est ça qui peut plaire et se vendre? Est-ce que c'est de l'art, ça? Je te le dis, mon enfant, tu t'abuses, et je parierais cent contre un que, tantôt, tu reviens ici du Salon avec ta courte honte. Ah! si tu m'en croyais, comme tu planterais-là, et toiles, et couleurs, et pinceaux! Comme tu te mettrais bravement à l'aiguille.

Marie. Hélas!

Mlle Olivier, *se rendant à la cuisine*. Oui, oui, ça serait dur, mais ça serait encore plus sage.

SCÈNE II.

MARIE, MIMI.

Marie. Mon Dieu, si je me trompais, pourtant; si, par tendresse pour moi, mon vieux et excellent professeur s'abusait; si je n'avais, si je ne devais avoir jamais aucun mérite sérieux, aucun mérite réel!... La médiocrité n'est permise qu'aux riches; celui qui a son pain à gagner doit faire bien, sous peine d'une éternelle misère!...

(Sa tête se courbe sur son chevalet; Mimi se réveille, et vient, sur la pointe de ses pieds nus, regarder ce que fait sa sœur.)

Mimi. Tiens, tu pleures!... Pourquoi donc pleures-tu? Ah! peut-être parce que la tante disait, hier, que mes souliers ne tenaient plus? Console-toi, va; ça m'est bien égal de ne pas sortir; je m'amuse beaucoup ici, je t'assure: je m'y amuse autant qu'au Luxembourg.

Marie. Ne pas sortir, faute de souliers!

Mimi. Dame! La tante disait qu'elle avait mis trois francs

de côté, pour m'en acheter une paire; mais que tu en avais eu besoin pour des couleurs.

MARIE. Seigneur! Si toutes ces souffrances que je leur impose étaient vaines? Est-ce le remords ou la crainte d'échouer qui me serre le cœur? Chausse-toi, ma bien-aimée; je t'habillerai ensuite. Tu as de quoi te chausser ici, n'est-il pas vrai?

MIMI. Je crois bien: de beaux chaussons de drap, pareils à ceux de papa! Comme nous restons à la maison, papa et moi, la tante nous a taillé ça dans un bon vieux jupon à elle.

MARIE. Comment, le père aussi est condamné à ne point sortir, faute de souliers!

MIMI. Est-ce que je l'ai dit? Ça m'était défendu. Ne va pas le répéter, au moins; on me gronderait.

MARIE, *se levant.* Et je ne m'aperçois de rien! Absorbée par mon travail, je ne vois pas l'abîme qui se creuse, la misère qui grandit. Non-seulement je ne produis rien, mais je pèse encore sur eux tous. Ma tante a raison, il ne faut pas que cela dure!

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. OLIVIER. (Il entre les mains en avant et a entendu ce qui précède.)

M. OLIVIER. Hein? qu'est-ce que cela? que viens-je d'entendre?

MARIE. Vous, mon père!

M. OLIVIER. Moi! qui surprends du découragement, il me semble.

MARIE. Ah! mon papa, s'il ne s'agissait que de moi seule?

M. OLIVIER. S'il ne s'agissait que de toi seule, travaillerais-tu d'aussi grand cœur?

MARIE. Cher père, et si ce travail ne doit aboutir à rien?

M. OLIVIER. Allons donc! — Ma sœur a passé par là, ce matin, je le vois.

MARIE. Ce qu'elle dit est vrai, peut-être.

M. OLIVIER. Et que dit-elle? son éternel rabâchage: que tu n'as point de talent, que tu n'en auras jamais; qu'il vaudrait mieux laver ton linge que barbouiller de la toile? Laisse-la dire, et suis ta voie.

MARIE. Cher père, avec quelle conviction vous parlez!

M. OLIVIER. Pour un aveugle surtout, pas vrai?— Mon enfant, en même temps que je juge des formes et du coloris par les yeux de ton professeur, je juge aussi de l'inspiration qui t'anime par la fièvre qui te prend quand tu travailles, par l'émotion de ta voix quand tu me décris ces chefs-d'œuvre de l'art, qu'il ne m'est plus donné d'admirer, et surtout par ton infatigable persévérance.

MARIE. Ma persévérance, ah! que de fois elle a fléchi!

M. OLIVIER. Pour se relever plus vaillante et plus indomptable. Est-ce que je n'ai pas deviné tes angoisses, ma pauvre martyre; est-ce je n'ai pas ressenti tes tortures, lorsque, t'en allant offrir le produit de tes veilles, tu rentrais sans avoir trouvé d'acquéreur, et que, mue par un bon sentiment, au fond, mais sous des formes rudes et blessantes, ma sœur ajoutait ses reproches à tes déceptions? Ma pauvre bien-aimée, tes larmes retombaient sur mon cœur; mais tu me croyais en paix, et je me taisais, afin de t'éviter une souffrance. Eh bien! je te le dis, lorsque Dieu met dans l'âme tant de force et de vaillantise, lorsqu'il y met cette persévérance qui, cent fois tombée, cent fois se relève, c'est l'indice d'un front touché, c'est l'indice du génie!

MARIE. Oh! mon père, parlez, parlez toujours! vous êtes ma force et mon courage, aussi bien que ma consolation et ma joie. Tenez, je me sens ranimée et pleine d'espoir. C'est l'heure où s'ouvrent les portes du Salon: j'y vole; que je m'aperçoive dans le plus modeste recoin, et je reviens goûter mon bonheur dans vos bras.

M. OLIVIER. Va, ma fille, et que le bon Dieu t'accompagne dans le succès ou te protége dans la défaite!

SCÈNE IV.

M. OLIVIER, MIMI, puis Mlle OLIVIER.

MIMI. Bon! la voilà partie sans m'attacher.

M. OLIVIER. Viens, que j'essaye...

MIMI. Tu ne pourras pas, toi. — Qu'est-ce que je dis donc là? Si, si, tu pourrais très-bien, entends-tu? (*A part.*) Ma sœur qui me recommande tant de ne pas lui faire sentir qu'il n'a plus ses yeux, voilà que justement j'allais... Mais non, mais non. (*Haut.*) Tiens, papa, je te tourne mon dos: les agrafes à droite, les portes à gauche; c'est fait, et aussi bien fait que par Mlle Marie.

M. OLIVIER, *avec attendrissement et l'embrassant.* Cher cœur!

Mlle OLIVIER, *entr'ouvrant la porte d'abord, puis entrant.* Allons, au déjeuner! Est-ce qu'on n'a pas faim, ici? est-ce qu'on n'a pas assez barbouillé de coquelicots et d'herbes folles, pour s'être creusé l'estomac?— Tiens! où donc est-elle?

M. OLIVIER. A l'Exposition.

Mlle OLIVIER. Sans déjeuner! (*On sonne.*) La voilà, sans doute. Va ouvrir, Mimi.

M. OLIVIER. Ce serait bien prompt.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE. Mlle Marie Olivier?

Mlle OLIVIER. C'est ici, monsieur.

M. OLIVIER. Donnez-vous la peine d'entrer et de vous asseoir, monsieur. (*A part, à sa sœur.*) C'est peut-être quelque amateur de peinture.

Mlle OLIVIER, *à part.* Joliment! l'espèce en est perdue, si elle a existé jamais.

LE COMTE, *à Mlle Olivier.* C'est à la mère de Mlle Olivier que j'ai l'honneur de parler?

Mlle OLIVIER, *un peu brève.* Non, monsieur; à sa tante, à la sœur de son père.

M. OLIVIER. Ma fille est sortie, monsieur, mais ne saurait tarder.

LE COMTE. Si vous le permettez, monsieur; j'attendrai.

M. OLIVIER. Je vous en prie, monsieur.

Mlle OLIVIER. Elle est capable de rester dehors plus longtemps qu'on ne croit; si c'était quelque chose qu'on puisse lui redire? (*Bas, à son frère.*) Le pain est rôti et le café chaud.

LE COMTE, *debout.* Je suis importun; j'aurai l'honneur de revenir.

M. OLIVIER, *bas, à sa sœur.* Maladroite! (*Haut.*) De grâce, monsieur, soyez assez bon pour attendre. (*A part.*) Va déjeuner seule, si tu en as tant d'envie.

LE COMTE, *devant le chevalet.* L'ouvrage de Mlle votre fille!

M. OLIVIER. Une petite nature morte.

Mlle OLIVIER. Un mauvais barbouillage! des coquelicots

fanés, de la vieille herbe des champs, des pommes, une boutique de fruiterie. — Tenez, monsieur, vous êtes connaisseur, peut-être? Soyez donc assez bon pour dire à mon frère, afin qu'il le sache, que cette peinture ne promet rien; que Marie use son temps et sa belle jeunesse en efforts infructueux, et que lui rendrait un grand service celui qui lui mettrait en main une aiguille à coudre ou un fer à repasser, en guise de palette ou de pinceau.

M. Olivier. Tais-toi, ne parle pas ainsi ; c'est une honte! (*Au comte.*) Monsieur; vous qui avez des yeux... qui voient...

Le comte. *l'interrompant.* Comment, monsieur, vous seriez?...

M. Olivier. Aveugle, oui, monsieur.

Mimi. C'est égal, va, papa, il sont joliment beaux, tout de même, tes yeux!

M. Olivier. Eh bien, monsieur, vous qui avez le bonheur de voir l'œuvre de mon enfant, dites-moi si, dans

Le comte annonçant la bonne nouvelle (Scène VI).

ce coloris, il n'y a pas la fermeté du maître ; si, dans ces choses inertes, ne rayonne pas la pensée de l'artiste?

Le comte. Mais, monsieur, vous n'êtes point aveugle!

M. Olivier, *continuant.* N'est-ce pas, monsieur, n'est-ce pas qu'elle est appelée? N'est-ce pas que la vocation se révèle? et la vocation, n'est-ce donc point la voix de Dieu?

Le comte. Pardon, monsieur; mais, par quel phénomène parlez-vous ainsi de choses que vous ne voyez point?

M. Olivier. Avec mon cœur, j'ai, pour en juger, les yeux du savant maître de ma fille.

Le comte, *après un silence pendant lequel il examine le petit tableau.* Mlle Olivier est très-jeune, dit-on?

M. Olivier. Vingt ans.

Le comte. Elle a dû beaucoup travailler?

M. Olivier. Plus qu'il ne faudrait, la sainte fille!

Mlle Olivier. Elle en perd le boire et le manger; c'est absurde.

Le comte. Sans doute, les débouchés lui sont faciles.

Mlle Olivier. Il y a là dix toiles dont personne ne veut.

M. Olivier, *mouvement d'impatience.* Ne faut-il pas le temps de se faire connaître! La foule ne retient que les

noms qui lui sont répétés : les acheteurs ne viennent qu'à ceux dont chacun sait les noms.

Le comte, *souriant avec bonté*. Avec du talent, il est certain que, tôt ou tard, on arrive.

Mlle Olivier, *entre ses dents*. Si, auparavant, l'on ne meurt de faim!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIE, pâle et le visage altéré.

Marie, *sans voir le comte, et se jetant dans les bras de son père*. Oh, mon père, mon père, tout est perdu!

M. Olivier. Grand Dieu!

Mlle Olivier. Que disais-je?

(Le comte se tient à l'écart et observe. Mimi grimpe sur les genoux de son père, et essuie les larmes de sa sœur.)

Marie. J'ai cherché partout; j'ai parcouru toutes les galeries, je ne suis nulle part!

M. Olivier, *la caressant*. Voyons, voyons, du calme! C'est un malheur; eh bien, oui, un grand malheur. Mais aussi, être reçue, comme ça, d'emblée, ça aurait été une chance presque inouïe. L'année prochaine, tu auras ton tour.

Mlle Olivier. L'année prochaine!... Tu veux donc qu'elle continue ce métier maudit? Vraiment, le père a encore moins de raison que la fille!

(Marie s'essuie les yeux, va se placer devant son chevalet, et reste absorbée dans l'examen de son travail.)

M. Olivier, *bas à Mimi*. Que fait-elle?

Mimi, *bas à M. Olivier*. Elle regarde son petit tableau; tu sais, la petite nature morte.

Mlle Olivier. Ce n'est pas tout ça; il faut ici une résolution énergique. Travailler d'un travail qui plaît, la belle malice! Le difficile est d'accepter un travail qui ne plaît pas; les raisonnables le font, il faut savoir être raisonnable. Ma mignonne, je connais une excellente confectionneuse en lingerie; si tu le veux, tu y entres demain, et avant trois mois, tu gagneras ton pain et vingt sous par jour... Eh bien, à qui donc est-ce donc que je parle? Me suis je exprimée en patagon, Marie!

Marie. Ma tante, ainsi que le souhaitait mon père, Dieu me protége dans la défaite, car je sens ma force renaître.

Mlle Olivier. Elle persiste!

Marie. Oui; seulement, chère tante, ces toiles que je gardais pour des occasions meilleures, on m'offre vingt francs de chacune; vingt francs!... Enfin, nous les donnerons. (*Plus bas.*) Et vous achèterez des souliers au père et à Mimi.

Mlle Olivier. Bon! voilà qu'elle me ferait pleurer à présent.

M. Olivier. Bien, mon enfant!

Le comte, *s'avançant*. Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous baiser la main?

(Marie regarde le comte avec une profonde surprise.)

Mimi, *bas à sa sœur*. C'est un monsieur qui a paru trouver ton tableau bien joli, et qui dit qu'avec du talent, on arrive toujours.

Mlle Olivier, *à part*. Je l'avais oublié, celui-là.

M. Olivier. Recevez nos excuses, monsieur.

Le comte. Vous n'en avez point à me faire, cher monsieur. Mademoiselle, serez-vous aussi vaillante devant la joie que devant la douleur?

Marie. Que voulez-vous dire, monsieur?

Le comte. Voilà que vous pâlissez; je ne sais si je dois poursuivre.

Mimi. C'est qu'elle n'a pas déjeuné; j'ai aussi joliment faim, moi!

Le comte, *souriant à Mimi*. Je serai donc bref, mademoiselle!...

Mimi. Mimi, monsieur.

Le comte. Je serai bref, mademoiselle Mimi. (*A Marie, et doucement.*) Mademoiselle, votre tableau est à l'angle gauche du salon carré.

Marie. Mon tableau!

M. Olivier. Oh, mon Dieu!

Le comte. Une modestie aussi rare que touchante vous aura, sans doute, empêchée de le chercher là.

Marie. Dans le salon carré! Comment supposer qu'il y pouvait être?

Le comte. A l'angle gauche; exposition excellente, lumière parfaite, c'est là que je viens de le voir, et c'est lui qui m'amène. Mademoiselle, je vous offre 1,500 fr. de ce tableau.

Marie, *avec explosion*. 1,500 francs!

Le comte. Et 2,000 fr. de celui qui est sur votre chevalet. (*Marie tombe assise, les mains jointes. M. Olivier prie tout bas.*)

Le comte, *poursuivant*. Quant aux toiles dont vous consentiez à vous défaire à vil prix, gardez-les; permettez-moi ce conseil. Elles ne valent pas les deux que j'achète; si, toutefois, vous agréez mes offres.

Marie. Si nous les agréons!...

Le Comte. Mais l'inspiration s'y trouve; plus tard, vous en ferez autant de petits chefs-d'œuvre.

Marie, *à elle-même*. Si je rêvais, pourtant!...

Le comte. Ma voiture est en bas... Monsieur veut-il goûter le bonheur le plus doux qui soit réservé à un père? qu'il vienne; et, protégé par vous, mademoiselle, et par moi, il entendra ce qu'on dit de l'œuvre de son enfant; quant à vous, si vous n'en voulez croire vos oreilles ni vos yeux, vous en croirez son émotion.

M. Olivier. Oui, oui, oh oui!... Monsieur, vous me faites l'effet d'un bon ange.

Le comte. Un simple amateur, monsieur, heureux de s'être rencontré sur le chemin du talent et de la vertu.

Mlle Olivier, *à elle-même*. 1,500 et 2,000, 3,500 fr... Allons, ça vaut décidément mieux que de repasser des bonnets.

Marie, *prenant le bras de son père*. Nous sommes à vos ordres, monsieur.

Mlle Olivier. Sans manger?

M. Olivier. Tu pourrais donc manger, toi?

Mlle Olivier. Non ça, c'est vrai, je ne le pourrais pas. La joie nourrit; et, d'ailleurs, tout doit être froid.

Le comte. Si rien ne vous retient ici, mademoiselle, soyez des nôtres.

Mlle Olivier. De grand cœur. (*Elle met son chapeau.*)

Mimi. Et moi?

Le Comte. Mais vous avez faim, vous, mademoiselle Mimi?

Mimi, *précieuse*. J'ai encore plus envie de voir le tableau de ma grande sœur, à l'angle du salon carré.

Le comte. Partons donc.

M. Olivier. Partons, et que béni soit celui de qui émanent le courage et la persévérance, celui qui a dit à l'homme : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

Adam BOISGONTIER.

RÊVERIE SUR UN BERCEAU.

Dans ce doux nid, petit enfant tout rose,
Frêle et mignon,
Tu m'apparais comme une fleur mi-close
Dans le gazon.

La fleur attend pour sourire à la terre
Le gai soleil.
Toi, tu souris au regard de ta mère,
A ton réveil.

Dieu t'entoura de la blanche auréole
D'un ange pur,
Qui, pour venir tout près de toi, s'envole
Du ciel d'azur.

Avec ta mère, il veillera sans cesse
Sur ton berceau;
Il est aussi tout rempli de tendresse,
L'ange si beau!

De ses baisers, ton front garde la trace,
Reflet divin,
Et sur ta joue, ils impriment la grâce
Du chérubin.

Sous son regard, sous celui de ta mère,
Tu grandiras;
La mère et l'ange iront, sur cette terre,
Guidant tes pas.

M^me^ H. HEUGEL.

CHRONIQUE DU MOIS.

HUIT JOURS A PARIS. — VOYAGE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Non datur omnibus adire Corinthum.

Il était une fois une jeune reine, grande et puissante, aimée de ses amis, redoutée de ses ennemis, admirée de tous. Ses sujets étaient riches et heureux, et ils savaient justement gré à leur reine de leur richesse et de leur bonheur. Du reste, son empire était immense, et, comme Philippe II, elle pouvait dire que le soleil ne se couchait jamais dans ses États.

Je ne sais si vous avez deviné de qui je veux parler, mais je vais ajouter une dernière ligne à mon portrait, et bien sûrement alors vous le reconnaîtrez, c'est que le nom de cette reine était synonyme de victoire, et qu'elle était digne de son nom.

Avec de tels avantages, notre princesse eût dû se trouver heureuse, et cependant quelque chose manquait à son bonheur : elle désirait voir Paris.

— Voir Paris? la belle affaire! me direz-vous. C'est un conte de fées que vous nous racontez là.

— Vous en parlez bien à votre aise, vous qui, chaque matin, promenez vos loisirs de la Madeleine à la rue Laffitte, des Tuileries au Palais-Royal; mais demandez à l'étranger s'il désire voir Paris, à l'aveugle s'il désire voir le soleil, et vous verrez si je plaisante. Quant à mon récit, j'ai pu, j'en conviens, lui donner les allures d'un conte de fées, mais ce n'en est pas moins une histoire vraie, et mon héroïne, c'est Victoria, reine des trois royaumes unis.

Que si l'on veut savoir maintenant pourquoi elle n'avait pas déjà satisfait ce désir, je répondrai que, dans ce pays de liberté que l'on nomme l'Angleterre, la reine ne peut quitter son royaume sans l'autorisation des ministres et du Parlement, et Parlement et ministres ne sont pas faciles sur ce chapitre.

Déjà, aux plus beaux jours de l'entente cordiale, la reine avait sollicité, mais en vain, la permission de venir à Paris; on avait accordé le voyage au Tréport, ce qui n'est pas la même chose, n'en déplaise à la Normandie.

Convenez, je vous prie, que cette pauvre reine, malgré toutes ses grandeurs, malgré Londres et Windsor, n'a pas un sort bien enviable.

Mais aujourd'hui c'est différent. A ces vieilles rancunes, qui, plus encore que le détroit, séparaient les deux peuples, a succédé une loyale alliance; le soleil a dissipé les ténèbres, et l'amitié nouvelle a reçu le plus glorieux des baptêmes, celui du sang et de la victoire. En même temps, les splendeurs de l'Exposition universelle, cette lice ouverte à de pacifiques combats, conviaient à Paris les visiteurs du monde entier. Cette fois, le Parlement et les ministres se laissèrent attendrir, et la reine Victoria, partie de sa résidence d'Osborne, le vendredi 17 août, sur le yacht *Victoria and Albert*, abordait le lendemain à Boulogne, où l'empereur Napoléon était allé à sa rencontre. Elle était accompagnée du prince Albert, son époux, de la princesse royale et du prince de Galles, ses enfants, et d'un grand nombre de dignitaires de la couronne. Après quelques instants de repos, elle montait dans le chemin du Nord et se dirigeait à toute vapeur sur la capitale.

A la nouvelle de la visite de notre noble alliée, Paris avait endossé ses plus beaux habits de fête, non pas le Paris d'il y a dix ans, le Paris vieux, sale, enfumé; mais le Paris d'aujourd'hui, le Paris jeune, frais, plein d'air et de lumière. Une double haie de garde nationale, de troupes de ligne et de garde impériale s'étendait depuis Saint-Cloud jusqu'à la gare de Strasbourg. En effet, pour donner aux augustes visiteurs une idée plus grandiose de la capitale, on avait relié le chemin du Nord et de l'Est auprès de La Chapelle, et c'est par la ligne de Strasbourg que le convoi devait faire son entrée dans Paris.

L'aspect monumental de la gare était encore rehaussé par un luxe inouï de décorations; ce n'étaient qu'ori-

flammes aux couleurs nationales, oriflammes vertes, semées d'abeilles d'or, alternant avec les étendards des trois royaumes; tentures de velours cramoisi avec crépines d'or, corbeilles de fleurs encadrées dans des massifs d'arbres verts; les riches toilettes des dames garnissaient les deux galeries latérales et la nef.

A l'extérieur, sur les boulevards, les Champs-Élysées et les avenues du bois de Boulogne et de Saint-Cloud, s'élevaient des arcs de triomphe, des colonnes rostrales, décorés des drapeaux des nations alliées, avec les chiffres de l'Empereur et de ses hôtes. Les fenêtres et les balcons regorgeaient de curieux.

a veille, et le matin encore, tous les chemins de fer avaient jeté dans la capitale des milliers de provinciaux et d'étrangers. Aussi la foule grossissait-elle d'instant en instant sur les boulevards, et la troupe avait-elle peine à la contenir. Toutes ces têtes, qui ondulaient comme des épis sous le vent du nord, formaient le plus étrange et le plus magique spectacle qu'on pût imaginer.

Dans les Champs-Élysées, bannière en tête, étaient rangées les députations de la province. On peut, sans exagération, évaluer à cinq ou six cent mille le nombre des curieux qu'avait attirés la solennité de ce jour.

Cependant le canon gronde; c'est le convoi qui vient d'entrer dans la gare. La reine paraît, donnant le bras à l'Empereur; elle est habillée d'une robe bleue avec un manteau gris de perle. L'Empereur porte le costume de lieutenant général, ainsi que Son Altesse le prince Napoléon. Le prince Albert est en grand costume de feld-maréchal. La princesse royale est à la gauche de l'Empereur, suivie du prince de Galles, en redingote noire et en pantalon blanc.

Les orchestres jouent le *God save the Queen* et les acclamations saluent nos augustes alliés. Malheureusement la nuit vient, et à peine la reine a-t-elle pris place dans les voitures de la cour, que le cortége se met en route. Sur les boulevards, on ne peut plus distinguer les traits de la reine, que les cris enthousiastes l'accueillent encore sur son passage.

Le soir, tous les monuments publics et presque toutes les maisons particulières étaient splendidement illuminés.

Maintenant le cadre de cette chronique nous permet-il d'entrer dans le détail des fêtes et des plaisirs qui attendaient la reine d'Angleterre en France? Combien de colonnes nous faudrait-il pour vous peindre les splendeurs des bals de l'Hôtel-de-Ville et de Versailles, les magnificences des représentations de Saint-Cloud, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, et bien d'autres choses encore? Un journal anglais, le *Morning-Post*, donnait le programme du voyage; ce programme suffira pour faire juger de l'accueil que la France sait faire à ses hôtes:

Samedi 18. — Entrée dans Paris, et arrivée à Saint-Cloud, ainsi que l'a déjà annoncé *le Moniteur*.

Dimanche 19. — Repos. Dîner en famille. A neuf heures et demie, concert du Conservatoire de musique (musique sacrée).

Lundi 20. — A neuf heures, déjeuner à Saint-Cloud. A dix heures et demie, départ en calèche pour Paris. A onze heures, visite à l'Exposition des beaux-arts. A deux heures, *lunch* à l'Élysée. A deux heures et demie, réception du corps diplomatique. A trois heures, visite à la Sainte-Chapelle et promenade sur les boulevards. A cinq heures et demie, retour à Saint-Cloud. A six heures, repos. A huit heures, dîner de soixante couverts. A neuf heures, représentation théâtrale à Saint-Cloud (Théâtre-Français: *les Demoiselles de Saint-Cyr*).

Mardi 21. — A neuf heures, déjeuner à Saint-Cloud. A dix heures et demie, départ pour Versailles. A deux heures, *lunch* à Trianon. A trois heures et demie, retour à Saint-Cloud. A quatre et demie, repos. A six heures et demie, dîner en famille. A sept heures et demie, départ de Saint-Cloud. A huit heures, visite au Grand-Opéra.

Mercredi 22. — Déjeuner à Saint-Cloud. A dix heures et demie, départ pour Paris. A onze heures, visite à l'Exposition universelle. A deux heures, *lunch* aux Tuileries. A quatre heures et demie, retour à Saint-Cloud. A cinq heures, repos. A huit heures, dîner de soixante couverts. A neuf heures, représentation théâtrale à Saint-Cloud, par les artistes du Gymnase (*le Fils de famille*).

Jeudi 23. — A neuf heures, déjeuner à Saint-Cloud. A dix heures et demie, visite du prince Albert (seul) à l'Exposition. A une heure et demie, départ de la reine pour Paris. A deux heures, *lunch* aux Tuileries. A deux heures et demie, visite aux galeries de peinture du Louvre. A cinq heures, repos. A sept heures, dîner en famille aux Tuileries. A neuf heures, grand bal à l'Hôtel-de-Ville.

Vendredi 24. — A neuf heures, déjeuner à Saint-Cloud. A onze heures, départ pour Paris. A onze heures et demie, grande revue au Champ-de-Mars. A deux heures, *lunch* à l'École militaire. A deux heures et demie, visite à l'hôtel des Invalides. A trois heures et demie, visite à l'Exposition universelle. A cinq heures et demie, repos. A sept heures, dîner en famille aux Tuileries. A huit heures et demie, visite à l'Opéra-Comique (*Haydée*, d'Auber).

Samedi 25. — A neuf heures, déjeuner à Saint-Cloud. A onze heures, départ pour Saint-Germain et promenade en voiture dans la forêt. A trois heures, retour à Saint-Cloud. A quatre heures, repos. A sept heures, dîner en famille.

Dimanche 26. — Repos.

Lundi 27. — Départ pour l'Angleterre.

Voilà, ou je ne m'y connais pas, des journées bien em-

ployées. Toutefois, n'est-il pas regrettable que l'étiquette du programme ait enlevé au voyage un de ses plus grands charmes, l'imprévu? Soulignons aussi quelques erreurs du journaliste anglais, qui oublie, pour la soirée du samedi 25, un grand bal donné dans le palais de Versailles et accompagné d'un feu d'artifice et d'une illumination féerique dans les jardins. Mais peut-être aussi cet oubli n'était-il qu'une réponse à notre premier reproche.

Du reste, l'empressement et l'enthousiasme qui avaient accueilli l'arrivée de la reine, loin de diminuer, ont été croissant pendant tout son séjour. Chaque jour, elle ne rencontrait sur sa route que fenêtres pavoisées, mâts vénitiens, arcs de triomphe, décorations, emblèmes de toute nature. Les cris, les vivats les plus chaleureux éclataient sur son passage, et plus d'une fois, à l'émotion qu'elle ne cherchait pas à déguiser, on a pu voir combien elle était sensible à ces enthousiastes ovations.

Son départ a été entouré de plus de pompe encore que son arrivée. Le lundi matin, 27 août, le cortége a quitté Saint-Cloud, s'est arrêté quelques instants aux Tuileries, puis s'est remis en marche, au milieu d'une haie formée par la garde nationale et la troupe. Un détachement des guides servait d'escorte; puis venaient les voitures de la cour, S. A. I. le prince Napoléon, et enfin l'Empereur et la famille royale dans un splendide équipage blanc et or. Les cent-gardes et les cuirassiers fermaient la marche. La foule était plus compacte, plus empressée encore, s'il est possible, que le jour de l'entrée à Paris.

Les décorations des boulevards avaient été conservées ou rétablies. A la gare de l'Est, les ministres, le préfet de la Seine et les grands dignitaires attendaient la reine. Les quais d'embarquement avaient été convertis en estrades, et les arcades étaient décorées de tentures de damas rouge avec les écussons des villes que traverse le chemin de fer. Au milieu d'un massif de verdure et de fleurs, disposé en amphithéâtre, des dahlias rouges et blancs dessinaient les initiales entrelacées de la reine et de son noble époux. Enfin les drapeaux aux armes de France et d'Angleterre, les banderoles éclatantes avec la devise royale : *Dieu et mon Droit. Honni soit qui mal y pense*, ajoutaient encore au merveilleux prestige de la décoration.

A midi et demi, une salve de cent un coups de canon annonçait que le convoi venait de se mettre en marche, emportant la reine, enivrée des splendeurs de la réception que la France lui avait faite. L'Empereur accompagnait ses hôtes jusqu'à Boulogne.

Le wagon royal, un peu plus grand que les wagons ordinaires, était divisé en trois compartiments : le premier renfermait un vestibule, un cabinet de toilette et une chambre de repos; celui du milieu formait un salon pour vingt personnes; le dernier était disposé de même que le premier. Toutes les pièces, décorées de glaces de Venise, étaient tendues en pout de soie broché gris de perle et blanc. Rien de plus gracieux que cette demeure de quelques instants.

A l'heure où nous écrivons, la reine Victoria se repose à Osborne ou à Windsor des plaisirs de son voyage, mais elle n'oubliera ni les fêtes du séjonr ni les joies de l'accueil; ce sont là des jours qui marquent dans la vie d'une nation, des souvenirs qui restent, et qui, plus sûrement que les traités, font les souverains frères et les peuples amis. —

THÉATRES.

Les théâtres se reposent; ils comptent sur l'affluence des étrangers pour remplir leurs salles, en dépit des jours caniculaires que nous venons de traverser. C'est à peine si l'on peut signaler une reprise ou la nouveauté d'un mince vaudeville en un acte. Mais le public leur donne raison, nous serions mal venus à leur chercher querelle. Nous n'aurons donc à vous parler que des représentations officielles. La Comédie-Française et le Gymnase ont joué à Saint-Cloud deux pièces de leur répertoire.

ans *les Demoiselles de Saint-Cyr*, les sœurs Brohan ont rivalisé de grâce et de malice; Régnier, de rondeur et d'entrain; Leroux et Delaunay, de distinction et de jeunesse. *Le Fils de Famille*, lui aussi, réunissait une pléiade de talents bien connus et aimés du public : Bressant, qui avait repris le rôle créé par lui, Mlle Laurentine, qui remplaçait Mme Rose Chéri, éloignée en ce moment du théâtre, Lesueur, Lafontaine, Monval, Mlle Mélanie, ces noms ne portent-ils pas avec eux leur éloge? Toute la troupe, depuis les premiers rôles jusqu'aux simples choristes, a paru au second acte, les actrices dans leurs plus fraîches et leurs plus gracieuses toilettes, les acteurs en costume de bal. Et cependant, malgré le talent de leurs interprètes, *les Demoiselles de Saint-Cyr* et *le Fils de famille* n'ont pas produit leur effet accoutumé; c'est que la comédie et le vaudeville s'accommodent mal de l'étiquette de ces représentations, de la froideur de ces auditoires officiels. Il faut des bravos à ces artistes habitués aux bravos, et l'Empereur seul a applaudi à la chute du rideau.

Quant à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, c'est chez eux-mêmes qu'ils ont reçu Leurs Majestés, il est vrai que l'Empereur est encore chez lui à l'Opéra. Les deux soirées ont été splendides, est-il besoin de le dire?

A l'Opéra, Leurs Majestés ont été reçues au péristyle par le directeur, qui, tenant à la main le candélabre d'étiquette, les a précédées jusqu'à la loge royale. Cette loge occupait la place des loges de face et s'avançait sur l'amphithéâtre. De chaque côté se tenaient immobiles deux cent-gardes

en grand costume. Deux autres cent-gardes étaient au rideau d'avant-scène. La représentation se composait du ballet de *la Fonti*, par Mlle Rosati, et de morceaux détachés chantés par les premiers artistes. L'exécution a été irréprochable, le trio de *Guillaume Tell* et le duo de *la Reine de Chypre* ont surtout provoqué d'unanimes applaudissements. Vers la fin de la soirée, un incident inattendu ou habilement préparé — n'est-ce pas le comble de l'adresse que de faire croire au hasard en ces circonstances? — a été, pour la reine, l'occasion d'une ovation nouvelle. Au dernier acte du ballet de *la Fonti*, le décor représente le château de Windsor et ses vieilles murailles. Au moment où les chœurs de l'Opéra entonnaient le *God save the Queen*, la salle entière se leva, et, joignant ses mille voix à celles de la scène, acclama avec enthousiasme le nom de la reine.

A l'Opéra-Comique, Mlles Lefebvre et Bélia, MM. Puget, Faure, Jourdan et Ricquier interprétaient *Haydée*, une des plus jeunes partitions de l'auteur toujours jeune du *Domino noir*. Les chœurs du Théâtre-Lyrique étaient venus se joindre à ceux de l'Opéra-Comique, et les costumes étaient entièrement neufs. Quant à la décoration de la salle, il suffira de dire que M. Perrin y avait présidé avec son goût habituel. Du reste, comme l'Opéra, l'Opéra-Comique ménageait sa surprise aux illustres visiteurs. Après le second acte, à la place du rideau d'avant-scène, on a vu descendre du cintre une magnifique toile, où le pinceau de Cambon avait reproduit, en deux médaillons, la réception de l'Empereur et de l'Impératrice à Windsor et l'arrivée de la reine Victoria à Paris.

L'AMÉRIQUE A UNE HEURE DE PARIS.

Depuis quelques années à peine l'on a commencé l'application de l'électricité à la télégraphie, et déjà le génie humain ne connaît plus les distances.

La France et l'Angleterre déclarent la guerre à la Russie, et envoient cent mille hommes en Crimée pour attaquer chez elle leur redoutable ennemie. Mais, à huit cents lieues de distance, comment avoir chaque jour des nouvelles de l'armée? Aussitôt des navires partent d'Angleterre, transportant les câbles qui doivent traverser la mer Noire et mettre Kamiesch en communication directe avec Varna; puis les fils télégraphiques se relient à Vienne au télégraphe européen, et Paris apprend en une heure les victoires et les hauts faits de nos armées.

Mais cela n'est rien auprès du gigantesque projet dont les journaux américains nous annoncent presque la réalisation. Il ne s'agit de rien moins que d'unir le nouveau monde à l'ancien par un télégraphe transatlantique sous-marin.

Le plan arrêté, — dit le *Courrier des États-Unis*, auquel nous empruntons ces détails, — consiste à établir une double ligne entre Saint-Jean de Terre-Neuve et New-York d'une part, et Saint-Jean de Terre-Neuve et Cork (en Irlande) de l'autre. Cette dernière devra être entièrement sous-marine, et exigera la submersion d'un câble de 1,700 milles environ.

C'est naturellement celle dont la réalisation offrira le plus de difficultés et exigera le plus de temps. Mais l'autre partie du projet ne demande plus que quelques semaines pour être accomplie, et, dans les premiers jours d'octobre, au plus tard, nous communiquerons directement avec Saint-Jean de Terre-Neuve.

Le câble qui doit s'étendre de l'extrémité septentrionale de l'île au cap Nord, sur le continent américain, a une longueur de 71 milles environ; il parcourra une partie du golfe de Saint-Laurent. Il est déjà arrivé à Port-au-Basque (Terre-Neuve), et attend, sur le navire qui l'a apporté d'Angleterre, qu'un remorqueur vienne guider sa pose.

LE CAFÉ.

C'était en 1238, en l'an 636 de l'hégire. Un derviche de Moka, dans l'Yémen, chassé de son couvent, était allé vivre sur une montagne voisine. Une caverne lui servait d'asile, des herbes et des racines formaient toute sa nourriture.

Cependant un jour, pressé par la faim, il lui vint à l'esprit de ramasser les fruits d'un arbuste qui croissait autour de sa demeure; il les fit bouillir, et en obtint une boisson noirâtre et amère dont le goût lui sembla assez agréable.

Quelque temps après, ses confrères étant allés voir l'exilé, voulurent essayer de sa découverte, et en furent tellement satisfaits, qu'ils emportèrent une ample provision du nouveau fruit. On prétend même que l'usage de cette boisson les guérit de la gale, dont ils souffraient depuis longues années.

Or, ce nouveau fruit venu de l'Arabie, c'est le café. Telle est du moins l'anecdote que racontent les musulmans; ils ajoutent qu'une pareille découverte valut au derviche son pardon, et que l'iman de Moka lui fit construire un couvent à l'endroit même où, le premier, il avait fait usage de la graine du caféier.

L'usage du café se répandit rapidement dans tout l'Yémen, passa en Syrie, en Égypte et dans les autres pays. Deux Syriens ouvrirent, en 1555, à Constantinople, une boutique où le public pouvait aller se régaler de la délicieuse liqueur dont il avait eu l'avant-goût par les récits qu'on lui en avait faits. — Aujourd'hui, nous dirions tout simplement qu'ils ouvrirent un café.

Le concours des amateurs fut tel, que les *ulémas* pensèrent à en défendre l'usage; ils allèrent jusqu'à prétendre que c'était une boisson enivrante, tandis que les amateurs lui attribuaient la vertu d'exciter l'esprit, de l'égayer et de le porter principalement à Dieu. L'opinion des ulémas trouva un appui dans le pouvoir; les imans poussèrent le zèle jusqu'à menacer ceux qui prendraient du café de revêtir, au jour du jugement, une peau aussi noire que le marc de cette boisson. Ce qui n'empêcha pas le café de triompher, et l'on sait quel chemin il a fait dans le monde depuis ce temps.

ÉRARD.

C'est à peine s'il nous reste quelques lignes pour apprendre à nos abonnés la mort de M. Érard, le célèbre facteur de pianos, enlevé à sa famille et à ses nombreux amis, après une longue et douloureuse maladie. Ses obsèques, qui ont eu lieu à l'église de Passy, près Paris, avaient réuni tout ce que les arts comptent de notabilités. L'émotion était grande, et c'est au milieu d'un pieux recueillement que MM. le baron Taylor et Ad. Adam ont pris la parole pour retracer en quelques mots les travaux de l'artiste et les vertus de l'homme de bien.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'explication du rébus d'août est : *L'État, c'est moi*, (Laid A sème oies), mot de Louis XIV, majeur, au Parlement.

C. W.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

POÉSIE, FABLES, MUSIQUE.

Les Démolitions. Mme A. Ségalas. 28.
Le Nuage et l'Enfant. Mme Desbordes-Valmore. 331.
Les Trois Ages. Vict. Fournet. 331.
Souvenir, mélodie. L. Lacombe. 92.
Les Sapins. 136.
Ma Philosophie. Nadaud. 157.
Sainte Catherine. E. Deschamps. 191.
Le Marie. F. Bérat. 192.
Rêverie sur un berceau. Mme H. Beugel.

HISTOIRE, BIOGRAPHIES.

Une visite à Saint-Cyr. Em. Marco Saint-Hilaire. 13.
Frédéric le Grand. Dubois. 129.
M. Balleydier de Hell. Pitre-Chevalier. 33.
Le Louvre ancien et moderne. C. Wallut. 193.
Le Fauteuil de M. Villemain. P. Chasles. 257, 295.
Le Fauteuil de M. Patin. P. Chasles. 321.
Nadaud. Pitre-Chevalier. 83.
Mme de Girardin. P.-C. 355.
Le général Bosquet. 125.

BEAUX-ARTS.

Des Instruments de musique, chez les Grecs et les Romains. E. Plouvier. 289.
La Jeune fille aux fruits, de Murillo. Pitre-Chevalier. 175.
Un portrait de femme, de Denner. Pitre-Chevalier. 225.
Un Tableau de Watteau. Ch. Wallut. 369.

HISTOIRE NATURELLE.

Un Grain de blé. Ch. Beaufrand. 39.
Le Coq et la poule. Méry. 201.
Monographie du Camellia. P.-C. 344.
Un Chat, deux chiens, etc. Méry. 337.

CRITIQUE, THÉATRES, SALONS.

Le salon de M. de Bourrienne. Comte de Bassanville. 233.
Exposition universelle. Pitre-Chevalier. 285, 348, 353.
Théâtres. C. W. 378.

NOUVELLES, CONTES, PROVERBES.

Les Ressources d'Octave. Mme A. Boisgontier. 17.
L'Ange de la Houillère. C. Survilli. 77, 113.
Un Hivernage dans les glaces. J. Verne. 161, 209.
Le Père Remy. Antoinette. 227.
Les Expédients de lord Penbrock. Pitre-Chevalier. 273.
Les Aventures d'une rose et d'un camellia. Mme Boisgontier. 305.
Aide-toi, le ciel t'aidera, prov. Mme Boisgontier. 371.
Les Belles folies. L'homme aux cent femmes L. Gozian. 357.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, MŒURS.

Les Plaisirs des Champs-Elysées. H. Castille. 1.
Huit jours à Dives. A. Achard. 49.
Troyes en Champagne. L. Ulbach. 65, 97.
Rome en 1853. Mary Lafon. 141.
Voyage en Crimée. P.-C. 151.
Les Restaurants du quartier latin. V. Fournet. 177.
Sport et Sportmen. A. Achard. 241, 275.
La Mer et les marins. G. de la Landelle. 353.
Emploi du verre. Grolier. 7.

ACTUALITÉS, ENIGMES, REBUS.

Une Aventure de chasse. Le Carnet de Reschid-Pacha, etc. P.-C. 29.
La Turquie contemporaine. P.-C. 61.
Revue de l'année. P.-C. 89.
La Turquie et les Turcs. La Russie et les Russes. P.-C. 108.
Nécrologie de 1854. P.-C. 119, 139.
L'Année dramatique; l'Année littéraire. P.-C. 125.
Album de Pierre Dupont. P.-C. 156.
M. Prudhomme. P.-C. 173.
Un Phénomène inquiétant, etc. P.-C. 186.
Mme Cabel. L'empereur Nicolas. P.-C. 221.
Le palais de l'Exposition, etc. P.-C. 243.
Le Nouveau bois de Boulogne. P.-C. 273.
Avènement de l'été. Beaux-arts, etc. P.-C. 285.
Les Derniers académiciens, etc. P.-C. 315.
Exposition universelle. 353.
Les Aztèques. P.-C. 347.
Voyage de la reine Victoria. C. W. 375.
Enigme. 129.
Rébus. 32, 64, 96, 128, 160, 224, 256.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

Abbé de Choisy (L'). 264.
Apologie de l'or. 2 grav. 229, 232.
Anglais en Crimée (Les). 317.
Aventures d'une rose et d'un camellia. 4 grav. 305, 309, 312, 313.
Belles Folies (Les). 4 grav. 360, 361, 365, 368.
Brigand romain. 141.
Café chantant aux Champs-Élysées. 8.
Cascade du bois de Boulogne. 272.
Cascatelles de Tivoli. 145.
Cathédrale de Troyes. 97.
Chaises sculptées. 253.
Chalet du bois de Boulogne. 269.
Charles le Chauve et les savetiers de Troyes. 101.
Chasseur normand. 57.
Chat revenant (Le). 311.
Chiens savants aux Champs-Élysées (Les). 5.
Cosaques du Kouban. 152.
Déjeuner des perroquets. 337.
Déjeuner des sportmen. 249.
Départ du conscrit. 188.
Descente de croix, de Jouvenet. 292.
Duel de la perruche et de la pie. 344.
Exposition universelle. 3 grav. 353, 356, 357.
Eglise de Saint-Urbain. 105.
Fêtes de Louis XIV. 2 grav. 257, 265.
Fondation de l'Académie. 321.
Fontaines et Villemain (MM. de). 201.
Français en Crimée (Les). 316.
Frédéric Guillaume apparaissant à son fils. 129.
— et le hussard. 133.
— et les maîtres d'hôtel. 136
— et les paysans de l'Oder. 137.
Gallois et Colbert. 325.
Grand bazar de Constantinople. 109.
Goûter de pâtisseries. 45.
Hivernage dans les glaces (Un). 8 grav. 161, 165, 168, 169, 209, 213, 216, 217.
Jeune fille aux fruits, de Murillo. 176.
Joueurs de flûte. 289.
Le Poussin et Marie Dughet. 144.
Lettres ornées. 2 grav.
Louis XIII reçu à Troyes. 104.
Lunettes et les télescopes (Les). 2 grav. 9, 13.
Mariage de la chair salée (Le). 72.
Marie (Le). 189.
Martyre de saint Laurent. 293.
Moïna de Bourrienne. 233.
Mois de juin (Le). 285.
Moisson (La). 40.
Mystères des mines (Les). 6 grav. 73, 77, 80, 81, 112, 117.
Napoléon à Saint-Cyr. 16.
Obstacles franchis (Les). 281.
Parieur anglais (Un). 280.
Piège romain. 65.
Perruche rapportée (La). 345.
Pesage (Le). 245.
Pie VII à l'imprimerie royale. 240.
Plat des gabiers (Le). 333.
Portraits de MM. Balleydier de Hell. 33.
— Bosquet. 125.
— Bourrienne. 237.
— Mmes de Bruey. 319.
— Cabel. 221.
— MM. Carlisle (Comte de). 185.
— Canrobert. 112.
— Columbat. 69.
— Mmes Denys, etc. 297.
— Du Deffant. 301.
Portraits de MM. Gallois, Mongin, etc. 324.
— Mmes Honsaye (Ars.). 318.
— Lady Montagu. 37.
— Marquise de P. 29
— MM. Lallemand, Visconti, etc. 121.
— Nadaud. 85.
— Patin. 328.
— Penbrock (Lord). 273.
— Portal, etc. 296.
— Saint-Aignan, etc. 260.
— Saint Arnaud, etc. 89.
Portrait de femme, de Denner. 225.
Poste de Palheare. 108.
Poule et poussins. 205.
Prudhomme (M.). 173.
Renards dans une basse-cour. 201.
Ressources d'Octave (Les). 4 gr. 17, 21, 24, 25.
Restaurants du quartier latin (Les). 3 grav. 177, 181, 184.
Rogér et Mlle Mars. 325.
Salon de Mme Suard. 329.
Scène de Marianne. 264.
Sir Edward. 277.
Sport et Sportmen. Frontispice. 241.
Trois âges (Les). 332.
Types des Grecs de Crimée. 153.
Types et costumes turcs. 61.
Types normands. 2 grav. 53, 56.
Usages de la paille. 48.
— du blé. 41.
Vainqueurs après la course (Les). 248.
Vues des Champs-Elysées. 1.
— de la vallée d'Auge. 49.
— du Louvre. 3 grav. 193, 197, 200.
Watteau (Tableau de). 369.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1854-55 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-deuxième volume.

La livraison d'octobre 1855, première du vingt-troisième volume (1855-56), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 5 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1855-56, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit: pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler immédiatement leur abonnement, outre qu'ils s'épargneront un retard fâcheux dans la réception du numéro d'octobre prochain, nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1854-55 nous ayant encore apporté plusieurs milliers de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvés. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-postes comme prix d'abonnement.*

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris:

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr.* 50 c. (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1855 *au* 25 *septembre* 1856 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter: « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70 c. »

PROGRAMME DU MUSÉE DES FAMILLES POUR 1855-56 (23ME VOLUME).

Ce 23e volume du *Musée* contiendra, entre autres articles :

UNE AVENTURE DE WILKIE, par M. Jules SANDEAU, qui prépare, en outre, les pendants de *Mlle de Montsabrey* et d'*Olivier*.

MÉMOIRES D'UNE PENSIONNAIRE DE SAINT-DENIS, ou *la Vie en miniature*, par Mme Caroline BÉTOURNÉ.

DES NOUVELLES HISTORIQUES et autres, de M. PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION, par M. MÉRY.

LES BELLES FOLIES, Etudes morales, par M. Léon GOZLAN.

Des articles de MM. X.-B. SAINTINE, AMÉDÉE ACHARD, etc.

Les Tulipes, par M. Alphonse KARR.

L'*Enfance des grands hommes*, par M. Michel MASSON.

Les suites du *Voyage en France* : la *Presqu'île de Rhuys*, le *Finistère*, etc., par M. PITRE-CHEVALIER.

La *Princesse Myosotis*, conte, par M. Alex. DUMAS fils.

Le *Miroir du Diable*, par Mme Anaïs SÉGALAS.

Les *Bords de la Seine*, et le *Voyage à la suite d'un âne*, par M. Hipp. CASTILLE.

Les *Trois souveraines Créoles*, par M. Charles BEAUDRAND.

Les suites de toutes les séries commencées : *Etudes sur mon jardin*, par JARDINIER; *les Cours publics dans un fauteuil*; *les Prédicateurs célèbres*; *le Nouveau Paris*; *le Nouveau Louvre*, etc.

Un travail spécial sur l'*Exposition universelle*.

Enigmes et Rébus historiques, etc.

La fin de *la Russie et les Russes*, par M. LÉOUZON-LEDUC.

Les suites de la SCIENCE EN FAMILLE : *Histoire du Caoutchouc*, par M. GROLIER; *les Merveilles de l'électricité*, par M. Victor MEUNIER; *la Pisciculture*, par M. Ch. WALLUT.

Les suites des CONTES EN FAMILLE, par Mmes BOISGONTIER, ANTOINETTE, M. Ed. PLOUVIER, Mmes DESBORDES-VALMORE, Anaïs SÉGALAS, etc.

Les suites du SPECTACLE EN FAMILLE, comédies-proverbes à jouer au salon : *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, par Mme BOISGONTIER, etc.

L'ART ET LES ARTISTES : Peintres, Sculpteurs, Musiciens, Artistes dramatiques, etc., *Piccini*, etc., par M. DESNOIRESTERRES.

Les fêtes chrétiennes : LES ANGES GARDIENS, etc.

L'HISTOIRE DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, par M. Ph. CHASLES.

FABLES NOUVELLES, de M. VIENNET.

CONTES, NOUVELLES, NOTICES et ANECDOTES, par MM. Francis WEY; Jules de SAINT-FÉLIX; MÉRY; H. CASTILLE; Philarète CHASLES; Arsène HOUSSAYE; de la ROUNAT; DESNOIRESTERRES; MARY-LAFON; L. ULBACH; Maxime GAUCHER; LÉOUZON-LEDUC; CHASLELLES; S. DE PÉCONTAL; etc., etc.

MUSIQUE : Chant et piano, de MM. Th. LABARRE; Louis LACOMBE; L. de RILLÉ; comte Eugène de LONLAY; Jules d'AOUST; A. SUIOT; A. DECOURCY; de Mmes Victoria ARAGO; Pauline du CHAMBGE; MALIBRAN, etc., etc.

GRAVURES : les derniers dessins de MARVY; dessins de H. VALENTIN, de E. GIRARDET, de PHILIPPETEAUX, de JANET-LANGE, de FOULQUIER, etc., gravés avec toute la perfection possible.

ACTUALITÉS : chroniques du mois, Revues de Paris, des livres, des théâtres, des musées, etc., etc. Notices et portraits des hommes du jour. Vues des nouveaux monuments, expositions, fêtes, etc.

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXIII^e^ ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

ACHARD (Amédée).
AMIEL.
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORCHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALEVY (Léon).
HALEVY (F.), de l'Institut.
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LEXOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PECONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
SEGALAS (Anaïs).
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
H. VALENTIN.
VERNET (Horace).
WATTIER.

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1856-1857 (24e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Belgique, 8 fr. 50. — Suisse, Sardaigne, Italie, 8 fr. 10. — Hollande, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Russie, Saxe, Suède, 9 fr. — Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, Toscane, Deux-Siciles, 9 fr. 50. — Espagne, 10 fr. 50. — Portugal, 8 fr. — États-Romains, 11 fr. — Bavière, 7 fr. 50.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Belgique, Suisse, Sardaigne, grand-duché de Luxembourg, Prusse, Italie, Russie, Saxe, Suède, 15 fr. 50. — Hollande, Colonies françaises, Amérique, États-Unis, Grèce, Turquie, Tunis, Inde anglaise, 16 fr. 50. — Espagne, États-Romains, 19 fr. 50. — Portugal, 14 fr. — Toscane, Deux-Siciles, 16 fr. — Bavière, 13 fr. 70.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

VINGT-TROIS VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 6 fr. } (Voyez les prix ci-dessus pour
{ Relié. . . . . 7 fr. 50 c. } l'étranger.)
Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 23 vol. ensemble : Paris, 95 fr. Départ. 101 fr. Rendus *franco*. Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

MUSEE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

TOME VINGT-TROISIÈME.

1855-1856.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29.

Paris, Bureaux de l'Administration : Rue Saint-Roch, 29.

AVERTISSEMENT.

Les plus sévères lecteurs du *Musée des Familles* lui rendent cette justice, que chaque période, et même chaque année de sa publication, a été signalée par un nouveau progrès.

L'ensemble de notre tome vingt-troisième, qui se termine aujourd'hui, en est la preuve morale et matérielle.

Qui n'aura remarqué, dans ce volume, à côté de nos excellents collaborateurs habituels, les noms et les pages de M. de Lamartine, de M. Alph. Karr, de M. Saintine, de M. Philarète Chasles, de M. Henri Conscience, de M. Méry, de M. Émile Deschamps, de Mme Anaïs Ségalas — et de cette inconnue qui signait : ANTOINETTE, de petits chefs-d'œuvre du cœur, tels que le *Conscrit*, un *Missionnaire*, le *Père Rémy*, etc.

Elle ne signera plus rien, hélas ! car nous venons d'apprendre sa mort, et le funèbre billet nous a seul révélé son nom, qui restera un secret pour la littérature. Le *Musée des Familles* avait découvert cette plume angélique, — et, après en avoir recueilli les fruits les plus savoureux, il peut dire à cette belle âme envolée au ciel que son souvenir ne périra pas sur la terre.

Une amélioration capitale, à laquelle ce recueil aspirait depuis vingt ans, va se réaliser enfin en 1856-1857. Affranchi, par un sacrifice considérable, du traité qui livrait l'exécution de ses gravures à un tiers, le *Musée* emploiera désormais à son illustration, sans obstacle et sans mélange, tous les talents et toutes les renommées du crayon et du burin. Déjà on a pu en juger par quelques gravures des dernières livraisons et de celle-ci. On verra, par la perfection artistique du vingt-quatrième volume, que le *Musée* dorénavant n'aura pas plus de supérieur à cet égard, qu'il n'en a sous le rapport de la rédaction scientifique et littéraire.

A ce nouvel éclat de nos gravures, notre texte ajoutera de nouvelles gloires : M. de Lamartine, qui veut parler plus souvent à nos lecteurs, M. Saint-Marc-Girardin, qui va leur conter la curieuse *Légende de la cathédrale de Cologne* (1), M. F. Halévy, l'auteur de la *Juive*, qui leur révélera *Thomas Britton, le charbonnier musicien* (2). Mme Ancelot, qui nous racontera les *Salons du dix-neuvième siècle, quorum pars magna fuit* (3), etc., etc.

Notre *Spectacle en famille* s'enrichira d'un OPÉRA DE SALON, dont l'auteur est le maître du genre. On le reconnaîtra à son œuvre aussi bien qu'à sa signature.

MM. Jules Sandeau, Léon Gozlan, Amédée Achard, Mary Lafon, H. Castille, Arsène Houssaye, Francis Wey, Viennet, L. Ulbach rachèteront noblement leurs lenteurs à exécuter les promesses acquises.

Enfin nous grossirons, autant que l'espace et le temps le permettent, ce trésor de notre collection qui s'amasse déjà depuis un quart de siècle, et que vient de révéler dans toute son étendue et dans tous ses détails, LA TABLE GÉNÉRALE DE NOS VINGT PREMIERS VOLUMES.

N'est-ce pas le cas de répéter à notre immense famille littéraire : « Comptez sur notre persévérance, comme nous comptons sur la vôtre. »

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1856.

(1) Elle paraîtra en octobre prochain.

(2) Sous presse pour la livraison de novembre.

(3) *Le Salon de Mme Lebrun*, déjà imprimé, est aux mains des dessinateurs.

MUSÉE DES FAMILLES.

LES TULIPES.

Bouquet mêlé de tulipes. Dessin de A. de Bar.

Le nom de la tulipe rappelle une folie qui, dit-on, a régné il y a quelque soixante ans.

Je n'admets pas sans examen le reproche de folie ; on a trop souvent appelé fous ceux qui avaient raison trop tôt, ou ceux qui avaient raison tout seuls. La monomanie de ceux que l'on appelait fou-tulipiers consistait en ce qu'ils payaient très-cher des oignons de tulipe.

Pourquoi n'appelle-t-on pas fous ceux qui payent très-cher des cailloux diversement colorés auxquels on donne le nom de pierreries? Pourquoi n'appelle-t-on pas folles les femmes qui aujourd'hui, comme du temps des Romains, portent « un patrimoine à chaque oreille? »

Pourquoi n'appelle-t-on pas fous ceux qui payent très-cher des tableaux : la représentation, par exemple, d'un bouquet de tulipes?

Pourquoi n'appelle-t-on pas folles les femmes qui payent très-cher le poil des chèvres du Thibet, les plumes de la queue des autruches, la soie que dévide le vilain ver blanc

de la feuille du mûrier, et qui, pour en traîner plus long ou plus large que les autres femmes, sont prêtes à donner en échange le pain de leurs enfants et l'honneur de leur mari? Rappelons ce que disait Henri IV de certains seigneurs de sa cour qui se ruinaient en riches vêtements: « Ces gens-là portent leurs maisons, leurs terres et leurs futaies sur leur dos. »

Pourquoi n'appelle-t-on pas fous ceux qui payent très-cher des chevaux disgracieux, ridicules, mal faits, appelés chevaux de course, chevaux qui ne peuvent servir absolument à rien, qu'à faire deux fois très-vite le tour du Champ-de-Mars? Pourquoi n'appelle-t-on pas fous ceux qui parient de grosses sommes sur la rapidité de tel ou tel de ces quadrupèdes efflanqués, et leur confient une partie de leur fortune?

Et cependant chevaux de course, parures, tableaux, pierreries, coûtent beaucoup plus cher que n'ont jamais coûté les tulipes.

Il semblerait qu'on réserve le titre de fous pour ceux qui aiment réellement les choses réellement belles, les belles fleurs et les beaux livres, par exemple. Ce mépris de la nature et de l'intelligence dénote des âmes vulgaires, et il ne faut pas s'y associer.

Vous apprenez que trois hommes font des dépenses assez grosses pour satisfaire un goût, une passion, une manie.

Le premier aime les tableaux; il a payé, l'autre jour, un bouquet de Baptiste, de Redouté ou de Saint-Jean, vingt mille francs.

Le second a donné une somme égale pour une améthyste, un rubis et une émeraude.

Le troisième est allé un matin chez un jardinier. Il est revenu avec une petite voiture pleine de fleurs. On prétend qu'il a dépensé cinq cents francs. Ses amis l'en défendent, soutiennent qu'on exagère, se plaignant de la médisance publique et de la facilité avec laquelle on accepte un bruit fâcheux sur un honnête homme qui n'a jamais fait de mal à personne.

Si les amis des deux autres tâchent, au contraire, de prendre leur part de l'admiration qu'excitent l'amateur des tableaux et l'amateur des pierreries, si on les laisse faire, ils doubleront, ils tripleront les sommes payées.

Le tableau de Baptiste, de Redouté ou de Saint-Jean, représente deux roses à cent feuilles, trois tulipes, une girollée et deux pavots. On admire surtout une goutte de rosée admirablement imitée, qui semble trembler sur les pétales d'une des roses. Quelque mérite qu'ait cette peinture, ce n'en est pas moins une imitation imparfaite, quelque parfaite qu'elle soit, de roses, de tulipes, de girollées et de pavots vivants. Un vrai rosier donnera vingt, trente, cent roses; il donnera vingt, trente, cent rosiers qui donneront chacun des familles de rosiers et des moissons de roses, qui exhaleront une suave et délicieuse odeur.

Voyons pour combien entrent les fleurs reproduites par le peintre dans l'achat de ce fou d'amateur de fleurs.

Deux rosiers à cent feuilles, un franc cinquante centimes : s'il s'était contenté de deux roses, il les aurait payées dix centimes; trois tulipes hollandaises, trois francs; une girollée, cinquante centimes; une pincée de graines de pavots qui produira cent pavots qui donneront la première année quatre cents fleurs, et la seconde année, si on les laisse venir, quatre mille pavots qui donneront vingt mille fleurs, dix centimes : cinq francs dix centimes. J'oubliais la goutte de rosée. Chaque matin il trouvera des gouttes de rosée sur ses roses, et ces gouttes tremblotantes réfléchiront les rayons divisés, brisés, réfractés du soleil levant, tour à tour rubis, émeraudes, topazes; et vers midi, de belles cétoines vertes, coléoptères étincelants, dont le dos est une grosse émeraude et le ventre une magnifique améthyste, viendront se cacher au cœur de ces roses.

Et ainsi de petites mouches chrysis dont le corselet est un saphir et l'abdomen un rubis, viendront se placer sur les feuilles de ces rosiers.

Très-certainement ces améthystes, ces émeraudes, ces rubis, ces topazes, ces saphirs vivants ont tout autant d'éclat que les pierres : pour ce qui est du diamant, comme éclat, comme feu, comme lumière, il serait parfaitement ridicule et grotesque à côté de la goutte de rosée.

Qu'aimez-vous dans les pierreries? Est-ce la couleur? Vous les retrouvez aussi éclatantes et plus variées dans les fleurs et dans les insectes!

Et parmi les fleurs, le rubis, la topaze, l'améthyste exhalent de suaves odeurs.

Est-ce la dureté? Le fer et l'acier partageraient votre admiration avec les pierreries.

Pourquoi, par une bizarrerie illogique, attachez-vous plus de prix, mille fois, dix mille fois, cent mille fois plus de prix à l'imitation très-imparfaite d'une fleur qu'à la fleur vivante et odorante elle-même, et en même temps n'en attachez-vous aucun à l'imitation des pierreries, imitation si parfaite, qu'un joaillier lui-même ne pourra pas à trois pas distinguer les pierres naturelles des pierres artificielles dans le collier d'une femme? Si vous défendez votre première manie, en l'appelant amour de l'art, comment défendrez-vous la seconde, les pierreries? Pardonnez-moi, ô mes chères fleurs, cette injurieuse comparaison: les pierreries sont les fleurs du centre de la terre, comme les fleurs sont les pierreries de la surface, pierreries vivantes, pierreries parfumées, pierreries avec lesquelles fleurissent et s'épanouissent, chaque année, les fleurs de notre jeunesse et du printemps de la vie.

Savez-vous que l'homme qui a dépensé cinq cents francs chez le jardinier a pu emporter mille rosiers, et savez-vous quelle fête pour les yeux font mille rosiers, et quels enivrants parfums ils vous donneront? et cela, tous les ans, et tous les ans ils vous donneront la fête plus belle et plus splendide.

On a quelquefois payé, il est vrai, une tulipe, une rose, un prix relativement très-surprenant.

Mais n'est-ce pas une jouissance d'un ordre très-noble et très-élevé que celle qu'on se donne, en étant un des premiers conviés à la naissance d'une nouvelle fleur.

Heureux goût et grande richesse que le goût des fleurs! Les autres passions vous abandonnent aux différentes phases de la vie. Celle-là vous suit, vous accompagne jusqu'à la fin, vous permet de vieillir, vous donne envie de vieillir, parce que la vieillesse des rosiers c'est leur splendeur.

L'homme qui aime les fleurs dit sans cesse : — Je voudrais bien être au mois de juin prochain pour voir fleurir ma rose chromatella et mon « géant des batailles. » Je voudrais bien être à l'année prochaine pour voir si ma belle tulipe « tombeau de Méhul », qui a si mal fleuri l'année dernière, qui s'est « reposée », comme on dit dans la langue des amateurs de tulipes, va reprendre cette année toute la magnificence de ses stries et de ses panachures grises et violettes sur un fond d'un blanc pur.

Nous voici revenus aux tulipes.

Il y a, parmi les amateurs de fleurs, des hommes qui n'aiment pas les fleurs. Je n'accepte pas la solidarité avec

ces gens-là, et surtout les fleurs ne sont pas responsables de leurs défauts et de leurs ridicules, qui leur sont communs avec les amateurs de tableaux, avec les amateurs de livres, avec les amateurs de médailles, c'est-à-dire que ces défauts et ces ridicules appartiennent aux collectionneurs; ils témoignent en général plus d'amour de soi-même et de haine des autres que d'amour des fleurs, des livres, des médailles, etc.

Le bonheur pour ces gens-là consiste non pas dans le plaisir de voir, mais dans le plaisir de posséder, et ce plaisir de posséder consiste surtout dans le plaisir de ce que les autres ne possèdent pas: très-mauvais, très-laid, très-égoïste, très-misérable sentiment, puni par le ridicule, et dont les fleurs ne peuvent pas être responsables.

Un homme apprend qu'un propriétaire de Harlem possède une tulipe pareille à sa fameuse « dot de ma fille. » Il se présente chez le possesseur de la tulipe; il demande à la voir, l'examine attentivement, la reconnaît pour identique à la sienne. Il veut l'acheter; il en offre mille, deux mille, trois mille florins; il l'obtient à ce prix, prend l'oignon, l'écrase et dit: —A présent la mienne est unique!

Cet homme-là n'aime pas les fleurs, il hait les hommes.

Il règne souvent en France des vents qui soufflent tour à tour des divers points de l'horizon et font tourner à la fois toutes les têtes; c'est ce qu'on appelle les modes.

Il y a eu la mode des tulipes, comme il y a eu la mode des kaléidoscopes, comme il y a eu la mode des bilboquets. La mode des tulipes n'a pas de rapport avec le goût des fleurs plus que la mode du bilboquet. C'est un cratère qui s'ouvre au cerveau humain, une éruption de folie, qui empêche le cerveau d'éclater. La folie particulière de chacun prend la couleur de la manie régnante, comme il arrive en temps d'épidémie, où toute maladie prend le caractère de l'épidémie; mais où en même temps le tempérament de chacun modifie les symptômes de l'épidémie.

Quand la manie régnante est aux fleurs, l'égoïste y met son égoïsme, l'avare son avarice.

Le minutieux, le puéril s'y mêlent dans les proportions où ils se trouvent dans l'esprit du malade.

Je tenais à faire mes réserves à l'égard des fleurs et du goût des fleurs, que je maintiens être un goût noble, élevé, honnête, intelligent, dans un chapitre où j'ai à parler des tulipes, parce que ces fleurs ont servi et servent encore de prétexte à certaines extravagances que j'ai à raconter.

Heureuses les époques où la folie régnante s'applique aux tulipes!

Les tulipes ont été un peu atteintes dans la considération qui leur est due par les folies auxquelles elles ont servi de prétexte (petites folies, du reste, ainsi que je l'ai établi, en comparaison de celles que nous avons vu faire pour d'autres objets plus indignes). Cependant, il faut dire à leur louange que les tulipes ne se sont pas compromises dans la politique, comme ont fait en France le lis, la violette, la couronne impériale, de 1802 à 1820, comme la rose blanche et la rose rouge en Angleterre, au quinzième siècle.

La plus ancienne mention que je connaisse de la *manie des tulipes* est dans Tallemant des Réaux. En parlant de Mlle de Scuderi, il dit: « Elle gagnait assez d'argent par ses ouvrages, mais son frère ruinait elle et lui en tulipes. »

Méhul, le charmant musicien, l'auteur d'*Euphrosine et Conradin*, etc., l'auteur de la belle mélodie du *Chant du départ*, était très-passionné pour les tulipes. Il en semait, et a obtenu plusieurs fleurs qui ont pris une place distinguée dans les plates-bandes des amateurs.

Ce n'est pas une petite affaire que de semer des tulipes, ce n'est qu'au bout de deux ou trois ans que fleurit pour la première fois une tulipe de semis. Cette tulipe fleurit d'abord presque toujours d'une seule couleur ou du moins de plusieurs nuances brouillées et confuses qui se séparent et se mettent en ordre d'année en année. Il faut quelquefois quinze ans pour qu'une tulipe ait dit son dernier mot.

C'est ici le lieu d'expliquer les conditions que les amateurs ont imposées aux tulipes et qu'elles doivent remplir, sous peine de se voir exclues des plates-bandes qui se respectent, quelque chose comme la bonne société ou le grand monde.

Une tulipe *doit* avoir sa tige droite et ferme. La fleur *doit* être précisément d'un cinquième plus haute que large; les pétales *doivent* être arrondis. La tulipe *doit* présenter au moins *deux* couleurs bien distinctes sur un fond blanc pur (autrefois le fond pouvait être jaune, il n'en a plus le droit aujourd'hui). Ainsi ces belles tulipes jaunes unicolores sont mises sans pitié à la porte des jardins. Il en est de même de la tulipe rouge, qui, par une très-charmante harmonie, a la forme de la flamme, comme elle en a la couleur. Elle est chassée deux fois, 1° comme unicolore; 2° comme pointue.

Il en est de même d'une petite tulipe ravissante, blanche et rose, qui est sauvage comme la tulipe rouge, au pays que j'habite aujourd'hui.

(Il y a en horticulture des puristes et des bégueules).

Méhul semait donc des tulipes; je tiens le fait de mon cher père, qui a eu le bonheur de le connaître ainsi que Grétry.

Il avait rencontré un tulipier ardent, violent, terrible, appelé Pirolle. Déjà le père de Pirolle avait semé des tulipes, et avait laissé à son fils un patrimoine d'oignons, des tulipes estimées soixante mille francs. Les tulipes, comme les pierreries, ont plusieurs inconvénients quand ils composent la fortune de leurs possesseurs. Supposons que vous êtes maître du Régent, du Sancy ou de la Montagne de lumière, ou de tout autre diamant célèbre, authentique, coté; ou vous dit: — Celui-ci vaut dix millions, tel autre quatre, et celui-là cinq.

Mais si vous avez besoin d'argent, à qui irez-vous demander quatre, cinq ou dix millions? Prenez la Montagne de lumière » et allez-vous-en déjeuner dans le premier café venu. Déjeunez et demandez la carte. La carte se monte à quatre francs cinquante centimes; vous donnez la Montagne de lumière au garçon, et vous attendez qu'il vous apporte la monnaie de la Montagne de lumière, à savoir neuf millions neuf cent mille neuf cent quatre-vingt-quinze francs cinquante centimes.

De même, quand on a pour soixante mille francs d'oignons de tulipes, on ne peut demander la monnaie du « Vandaël » ou du « pourpre incomparable. »

On ne trouve pas à vendre pour soixante mille francs de tulipes du jour au lendemain. Et puis Pirolle ne les aurait pas vendues; il savait qu'il avait là soixante mille francs. Chaque année des caïeux venaient entourer les oignons, c'est-à-dire que les louis engendraient des pièces de cent sous. Pirolle attendit à avoir à son compte pour cent trente mille francs de tulipes, prix coté au catalogue des amateurs, pour savoir qu'il était ruiné, ou plutôt pour se ruiner lui-même.

La tulipe, je l'ai dit, a toujours dédaigné la politique. Que lui font les révolutions des Etats, les querelles des peuples et des rois? Elle a assez d'importance pour avoir

ses révolutions à elle et ses guerres intestines. Jusque-là on avait semé, récolté, cultivé, vendu, acheté, admiré, envié des tulipes dont les riches panachures étaient brodées, soit sur fonds jaunes, soit sur fonds blancs, sur or ou sur argent.

Quelques jeunes tulipiers commencèrent dans l'intimité à parler légèrement des fonds jaunes. Les anciens les réprimandèrent un peu durement.

> Trop de sévérité rendurcit un cœur fier,
> Comme l'eau froide trempe et fait acier le fer.

Une polémique s'engagea, et, les têtes étant montées, la guerre s'envenima : des amis se brouillèrent, des neveux furent déshérités, des époux se séparèrent, des amants ne s'épousèrent pas ; des brochures furent lancées.

— Le blanc, disaient les vieux, c'est un jaune effacé ; le blanc est l'étiolement du jaune ; l'or l'emporte sur l'argent, le soleil sur la lune. Perdra-t-on ces magnifiques plantes, gagnées par tant de patience intelligente !

— Le jaune, disaient les jeunes gens, c'est le blanc qui roussit, c'est le blanc sali, c'est une couleur tombée dans le domaine du ridicule. De plus, les fonds blancs sont plus vite débrouillés que les fonds jaunes ; une tulipe à fond blanc peut être jugée en quatre ou cinq ans, tandis qu'il faut attendre quinze ans le dernier mot d'une tulipe à fond jaune.

— Voilà bien la jeunesse ! disaient les vieux ; ça ne peut pas attendre ; ça veut récolter avant d'avoir semé ! Nous attendons bien, nous qui sommes vieux et qui n'avons plus beaucoup le temps d'attendre ! Mais non, ce que nous avons payé de quinze ans de soins et de sollicitude, il faut que ces messieurs l'obtiennent de suite !

— Vous êtes des routiniers, des rétrogrades, des ennemis du progrès !

— Et vous, des révolutionnaires et des anarchistes... des jeunes gens ! en un mot, vous êtes des *blancs*-becs !

— Et vous des vieux bé-*jaunes !*

Pirolle était un des premiers parmi les révolutionnaires ; il écrasa les deux tiers de la collection de son père ; il ne garda que les fonds blancs ; et, pour concilier avec ses théories nouvelles le respect qu'il devait à son père, et comme père et comme tulipier, et aussi pour ne pas perdre l'appui d'un nom estimé parmi les amateurs, il soutint toujours que son père n'avait cultivé que des fonds blancs... *Pie mendax !* mensonge pieux ! qui lui permettait d'excepter son père des injures qu'il avait dites à ses adversaires et de celles qu'il se proposait de leur dire ; car Pirolle, je l'ai dit, était un fleuriste violent.

Pirolle et Mélul avaient fait un fort semis de graines récoltées sur les meilleures tulipes (à fond blanc, bien entendu) laissées par le père Pirolle ; ils avaient pratiqué la fécondation artificielle, imaginée récemment par les moines du couvent de Kremsmünster, qui devaient à ce procédé une riche et célèbre collection d'œillets.

Mélul mourut en 1817, sans avoir vu le résultat du semis qu'il avait fait en collaboration avec Pirolle. Pirolle était emporté, inexorable, haineux pour ceux qui n'étaient pas de son avis sur les fleurs ; c'est ce qu'on appelle généralement avoir tort ; mais, au demeurant, c'était un homme distingué, instruit, et qui ne manquait pas d'élévation dans les sentiments.

Il eut une idée poétique : il choisit dans le semis, qui fut très-heureux, la plus belle des tulipes ; elle avait le fond blanc et était richement rayée et brodée de lilas qui était ombré de violet, ombré à son tour de noir. Il la nomma *tombeau de Mélul*. Elle est restée et restera une des plus belles des collections. Pirolle rendait ainsi le souvenir de son ami agréable aux yeux, comme Mélul lui-même l'avait laissé aux oreilles et aux cœurs.

Avant de connaître Pirolle, j'avais eu dans ma vie une histoire de tulipes et de jacinthes très-honteuse. Mon frère, Eugène Karr, qui a été récemment décoré pour de si importants perfectionnements apportés dans l'industrie des fers, mon frère Eugène et moi, — j'avais huit ans, et lui pas tout à fait sept, — nous volâmes, un matin, les tulipes et les jacinthes d'un voisin, pour nous faire un jardin particulier dans le sable du jardin de l'école où on se débarrassait de nous quelques heures chaque jour. J'ai raconté tout ce drame poignant dans le *Voyage autour de mon jardin*. Heureusement que saint Augustin aussi a volé des poires dans son enfance, et qu'il le raconte dans ses *Confessions :* « Ces poires étaient bien mauvaises, dit-il, et n'étaient sucrées que par ma méchanceté. »

C'est surtout en fait de poires que le fruit dérobé par le méchant risque de remplir sa bouche de gravier.

J'ose dire que j'étais plus excusable que saint Augustin : les tulipes et les jacinthes étaient belles, et la tentation plus forte ; de plus, c'est un crime plus honnête de voler des choses belles pour les yeux que de voler des choses bonnes à manger.

Trente ans plus tard, j'empêchai mon frère de gronder sa fille, qui, âgée à son tour de six à sept ans, avait fait, dans mon jardin de Sainte-Adresse, une ample moisson de fleurs, les avait mises dans son petit tablier, et s'amusait à les jeter une à une dans le ruisseau qui traversait le jardin.

Je le pris à part, et je lui dis :

— Te souvient-il de notre crime de la rue des Récollets ? C'est ta fille qui devait nous le faire expier :

> Nascetur nostris ex ossibus ultor.

C'est à nous que nos enfants rendent les chagrins que nous avons causés à nos parents, et c'est à leurs enfants qu'ils rendront la tendresse que nous avons pour eux.

Ne ressemblons pas à ces gens austères pour les autres, qui n'admettent l'obéissance que quand ils peuvent l'imposer, et qui ne se rappellent le respect qu'on doit aux parents que quand arrive pour eux le moment de l'exiger de leurs enfants.

C'est après 1830 que je fus présenté chez Pirolle. J'adorais alors les fleurs, mais en ignorant ; je les aime encore un peu plus aujourd'hui que je les connais bien ; il y a assez d'autres choses que je n'ai pu aimer que jusqu'au moment où je les ai connues.

Il me fit voir sa très-belle collection ; il était roide, impérieux, inflexible. Il n'avait de tulipes que celles qu'il avait semées et celles que lui avait laissées son père, et il se vantait de n'en avoir pas d'autres. Il ne pensait pas qu'il y eût de vraies tulipes en dehors de son jardin ; il n'aurait pas jugé d'autres tulipes dignes de servir de fumier et d'engrais aux siennes.

Je me permis de lui demander s'il ne faisait pas d'échanges.

— Je donne rarement des tulipes, me dit-il, mais je n'en accepte jamais, ou du moins je n'en admets pas dans mon jardin.

Quand on avait bien vu ses tulipes, il vous menait dans une petite cour dépavée ; là, il avait composé une terre contraire aux tulipes, avec autant de sollicitude qu'il en

avait composé une favorable pour ses plates-bandes ; il avait mis le même soin à chercher une mauvaise exposition, auprès d'un mur, à l'ombre.

Alors il vous montrait quelques plantes, languissantes, étiolées, décolorées, éplorées, et vous disait :

— Voici quelques-unes des plus belles tulipes de Hollande et des *diamants* des amateurs les plus forts de France, que l'on a eu l'indulgence de m'envoyer en présent...

Et il attendait, en vous regardant en dessous, pour jouir de votre impression.

Pour peu qu'on ne fût pas tout à fait ignorant en jardinage, on ne pouvait s'étonner que d'une chose ; c'est que ces tulipes ne fussent pas devenues de la salade, de la barbe-de-capucin. Sans être savant, je n'étais pas non plus ignorant ; grâce au ciel ! j'ai été élevé parmi les fleurs, elles me racontent encore chaque jour de mon enfance et de ma jeunesse ; et elles me conservent vivant le souvenir des chers morts que j'ai perdus, ou de ceux dans le cœur desquels je suis moi-même mort de cette odieuse fin qu'on appelle l'oubli.

Une autre bizarrerie me frappa : on cherchait alors, comme on cherche encore, la rose bleue et la rose capucine double.

On les annonce de temps en temps ; mais la rose bleue est violette, quelquefois même amarante, et la rose capucine n'est pas capucine.

La rareté du bleu dans les fleurs l'a rendu commun sur les catalogues des marchands ; moins on en trouve, plus on veut en vendre, car il se vendrait cher ; si bien que, depuis que je m'occupe sérieusement de jardinage, j'ai dû, pour éviter les confusions, ajouter à la palette des

Amateurs de tulipes.

peintres et du prisme une couleur que j'appelle *bleu de jardinier*. Elle ne forme pas un point, un rayon comme les autres couleurs, elle s'étend de l'amarante au violet et au brun.

Pirolle m'annonça, dans cette visite, qu'il possédait la rose capucine double. Il n'avait pas daigné la chercher et la trouver lui-même. Comme le regrettable, l'illustre Arago faisait découvrir les comètes par son secrétaire, un de ses amis avait trouvé cette rose. Pirolle, je l'ai dit, ne reconnaissait alors, comme fleurs sérieuses, comme fleurs, que les tulipes, et, entre les tulipes, ses tulipes à lui ; les autres tulipes et les autres fleurs, il les appelait « des bouquets. »

Pirolle me conduisit dans un coin de son jardin et me montra un rosier qui avait le feuillage de pimprenelle de la rose capucine, il est vrai, mais sur lequel s'épanouissaient de petites roses semi-doubles, d'un jaune pâle. Je risquai l'observation que cette rose capucine double n'était ni double ni capucine : il me regarda, haussa les épaules et ne me parla plus. Quand je le quittai en le remerciant, il ne m'engagea pas à revenir. Je crois vraiment qu'il voyait cette rose capucine.

Je suis devenu, depuis ce temps, assez véridique et assez familier avec moi-même pour me dire ici que j'étais un jeune sot de contredire cet homme. Je n'avais pas appris encore à respecter le bonheur, comme je le fais aujourd'hui ; par suite de quoi je change volontiers de chemin pour ne pas déranger un moineau qui a trouvé une graine, et la vide en jetant de côté des regards inquiets.

Par suite de la même sottise, je fus blessé de la froideur du jardinier, et comme une autre fois, par suite d'une autre sottise, j'étais content de la forme et du fond de mon observation sur la rose capucine double, qui n'avait d'autre défaut que de n'être ni double ni capucine, j'écrivis quelques lignes où je racontai ma visite chez Pirolle. Je rendis justice à la beauté de ses plantes, mais je plaidai pour les fonds jaunes, non pas à l'exclusion des fonds blancs, mais je demandais la tolérance pour les deux cultes.

Pirolle fut plus irrité que ne le méritaient l'attaque et l'agresseur. Il publiait un journal d'horticulture, — il publiait est un mot convenu; — c'est lui qui le premier aurait pu mettre en tête de sa feuille : « Ce journal paraît... quelquefois. » Pirolle était paresseux; quoiqu'il écrivît très-passablement, il n'aimait pas beaucoup à écrire; il était toujours en retard; le plus souvent, c'était en août que paraissait le numéro de janvier, qui renfermait des conseils pour février. Quand il s'était si bien mis en retard qu'il était en retard d'un an, il appelait cela être au courant, parce qu'en effet les mois recommençaient à se suivre et paraissaient dans leur ordre et à leur époque.

On fut tout étonné, dans la société horticole, de voir paraître un des numéros mensuels du journal de Pirolle; il y avait à peine trois mois qu'on avait reçu le précédent. Cette exactitude avait pour cause le besoin pressant de me foudroyer; c'était à moi que le numéro était consacré; on dut me prendre, au premier moment, pour une fleur nouvelle. J'y étais arrosé d'encre, et de bonne encre, et de l'encre la plus noire. J'y étais appelé *fleurichon* et *curiolet*.

C'est une leçon dont j'aurais dû profiter, et je crains de ne l'avoir pas fait suffisamment.

Un grand tulipier que j'ai encore connu est M. Bachelet, du Havre. M. Bachelet est un tulipier de second ordre, mais il est le premier entre les seconds. Je m'explique : M. Bachelet sème peu, mais il a réuni une magnifique collection. Il y a entre lui et Pirolle, par exemple, la différence qu'il y a entre le grand compositeur et le grand exécutant.

M. Bachelet, de plus, est incomplet, en cela qu'il cultive des camellias et qu'il sème des pelargoniums, autrefois géraniums. Il m'avait même fait l'honneur de donner mon nom à un de ses gains. Le vrai tulipier est comme Pirolle : hors des tulipes, il n'y a plus pour lui que des bouquets. Ce pelargonium m'a été au cœur; c'est un honneur auquel je suis très-sensible; c'est un vœu que j'avais émis dans le premier livre que j'ai publié, comme la gloire que j'enviais le plus. — Ce n'est que longtemps plus tard que mon ami Van Houtte, de Gand, a donné mon nom à une rose et à une hépatique, M. Portmer à une rose, M. Martin Joly, de Nice, à un dahlia, etc.

M. Bachelet possède une collection de tulipes justement célèbre, fort bien cultivée et fort bien tenue.

C'est dans le monde entier, mais, à coup sûr, parmi tous les amateurs que j'ai connus, celui qui fait le mieux l'exercice de la baguette, il est vrai de dire que la nature l'a merveilleusement doué à cet effet, et que l'art n'a eu que peu de chose à ajouter pour arriver à la perfection.

Voici en quoi consiste l'exercice de la baguette :

Quand je vous ai dit tout à l'heure quels sont les devoirs de la tulipe envers l'amateur, je vous ai fait une nomenclature sèche, calme, de ces devoirs, comme il convient à une loi. Jamais un amateur sérieux ne permet à une de ses plantes de rester en deçà de ce qu'exige la loi; autrement cette plante devient ce que Pirolle appelait « une fleur dégoûtante. » (Il s'agissait d'une tulipe dont l'*onglet*, le bas du pétale, qui doit être blanc, se trouvait légèrement azuré.)

Mais ne rien faire contre la loi, dans la vie sociale, constitue l'homme qui n'est pas un coquin, et qui aime mieux ne pas aller aux galères; mais l'honnête homme s'impose à lui-même certains devoirs que la loi n'exige pas strictement; l'homme d'honneur en ajoute quelques-uns au code de l'honnête homme, et le galant homme fait encore un petit appendice sur lequel l'homme vertueux aurait beaucoup à enchérir. Se conformer à la loi que j'ai établie, c'est, pour une tulipe, ne pas s'exposer à être jetée par-dessus la muraille. Mais une collection de tulipes qui se contenteraient de ne pas enfreindre cette loi serait une collection qui aurait une valeur égale à celle d'un salon dont on dirait : « On n'y reçoit personne qui ait été repris de justice. »

Ainsi on enchérit beaucoup sur la régularité et sur la forme du calice que présente la tulipe, sur la netteté des stries, sur la pureté du fond, sur celle de l'onglet, sur la fermeté de la tige, sur « la tenue. »

Il est convenu qu'une tulipe qui ne pèse pas le quart d'une once doit être portée sur une tige inflexible, sans la moindre sinuosité.

L'amateur qui exhibe une collection est, à cet effet, armé d'une baguette, au moyen de laquelle il désigne aux spectateurs « ses gains » à lui-même, et, de plus, les « diamants » et les « perles » de ses plates-bandes. De temps en temps il fait remarquer les qualités particulières de la tulipe qui est en ce moment en scène; il en dit le nom : « Gluck, plante bien « méritante, » striée de lilas et de violet sur fond blanc de crème.

« Czartoriski, fleur de cinquième ligne (cela désigne la hauteur), blanche, pourpre et rose. Je vous recommande la netteté et la blancheur de l'onglet... Et quelle tenue, messieurs, quelle tenue ! »

Alors on feint d'appuyer de toutes ses forces avec sa baguette sur la tige de la tulipe, sans pouvoir la faire incliner, et on ajoute :

— C'est une tringle, messieurs, c'est une barre de fer !

Or, M. Bachelet est un homme de cinq pieds huit pouces, pour le moins, bien proportionné et ayant toutes les apparences d'une grande vigueur, pour laquelle, du reste, il a eu autrefois, au Havre, une certaine célébrité. Il était intéressant de voir ce colosse réunir toutes ses forces pour faire ployer la tige de « Joseph Deschiens » ou de « Reine des pourpres », et n'y pas réussir. C'était d'une voix haletante qu'il disait : — C'est une tringle, messieurs, c'est une barre de fer! et l'essai infructueux tenté et abandonné, il s'essuyait négligemment le front, et prenait un imperceptible moment de repos avant de passer à une autre tulipe.

Depuis trente ans, l'horticulture, dans toutes ses branches, a fait plus de progrès qu'elle n'en avait fait depuis le commencement du monde. Chaque année, de nouvelles roses sortent des semis persévérants et intelligents; des voyageurs nous ont apporté successivement toutes les fleurs crues imaginaires dont les Chinois décorent leurs potiches et les papiers dont nous faisons des paravents. Ces fleurs sont admirablement belles pour la plupart, mais n'étaient pourtant pas plus invraisemblables dans leur beauté que ne l'étaient dans leur laideur les Chinois, auxquels cependant on croyait fermement.

Au milieu de ces progrès de l'horticulture, les romanciers contemporains n'ont pas voulu rester en arrière des

jardiniers ; ils ont créé une certaine quantité de fleurs et d'arbres, dont j'ai formé un jardin spécial, sous le nom de *jardin des Romanciers*, dans lequel parlent, se promènent, agissent, aiment, vivent et meurent leurs héros et leurs héroïnes.

Mme Sand a imaginé un chrysanthème à fleurs bleues ; Rolle, un camellia à odeur enivrante ; il est vrai que, depuis, le baron Yvon m'a assuré avoir vu et olfacté, en Chine, un camellia odorant, mais il a négligé de l'apporter ;

Victor Hugo, un rosier du Bengale, sans épines et sans odeur ;

Balzac, une azalée grimpante, qui tapisse une maison ;

M. Paul Féval, une variété de mélèze, qui conserve ses feuilles pendant l'hiver ;

Janin, un œillet bleu, qu'il prétend avoir vu chez Godefroy Ragonot ; mais, comme ce jardinier lui-même ne l'a jamais vu, il faut laisser à Janin tout l'honneur de la découverte ; il a inventé, de plus, le bleuet odorant.

Dumas a mis au jour une tulipe noire d'ébène, provenant d'un caïeu d'une tulipe couleur de café, tandis qu'auparavant les caïeux d'un oignon donnaient toujours des fleurs identiques à celles de l'oignon. Cette tulipe café elle-même fleurit l'année même où elle a été semée ; variété, ou plutôt espèce aussi nouvelle que précieuse, si l'on veut bien se rappeler ce que j'ai dit sur le temps que les tulipes d'avant Dumas mettaient à fleurir.

On a cherché et essayé bien des définitions du bonheur : hélas ! le bonheur se place toujours dans ce qu'on n'a pas ou dans ce qu'on n'a plus, — désir ou regret.

Quand on possède ce qu'on avait déclaré être le bonheur, on n'en veut plus, sauf à le déclarer derechef le bonheur, quand on l'a rejeté ou perdu.

> ..... Le bonheur, c'est la boule
> Que cet enfant poursuit tout le temps qu'elle roule,
> Et que, dès qu'elle arrête, il repousse du pied.

J'ai vu un homme bien malheureux.

C'était le maître d'une des plus belles collections de tulipes qu'il y eût en Europe.

Il avait pour ami et pour voisin un autre amateur, beaucoup moins riche que lui en tulipes, mais semeur infatigable. Celui-ci, un jour, *obtint* une tulipe blanche, violette et gris de lin, nouvelle et parfaite, à laquelle il donna le nom de son ami. Supposons que ce nom soit Charles...

— Vous saurez tout à l'heure pourquoi je ne fais, à ce sujet, qu'une hypothèse.

Mais il lui dit : — Si je meurs avant toi, tu auras ma tulipe, la chose est écrite dans mon testament. Mais tu ne l'auras pas de mon vivant ; tu m'as refusé vingt fois quelques-uns de tes « diamants », quelques-unes de tes « perles. » Tu as dépensé de grosses sommes pour ta collection ; je veux avoir un petit avantage sur toi qui en as tant sur moi. Tu n'auras pas ma tulipe.

Charles essaya d'abord de dénigrer la tulipe, mais elle était parfaite. Il la demanda, il employa les prières, les menaces, la bonderie, tout fut inutile. L'ami savait le compte de ses caïeux, et quand il en eut un certain nombre, assez pour être certain de ne pas perdre sa tulipe, il se mit à écraser tous ceux qui se produisirent. Charles alors devint rêveur, triste ; il lui sembla que ses tulipes n'étaient plus rien ; il n'en voulait plus qu'une seule, la seule qu'il n'avait pas. Il changeait à vue d'œil, il maigrissait, il devenait inquiet, chagrin, grognon ; ses domestiques menaçaient de le quitter, ses amis l'avaient abandonné. Enfin, le désespoir le jeta dans le crime ; il fit voler un caïeu de la fameuse tulipe, mais le voleur lui fit donner sa parole d'honneur qu'il n'avouerait jamais qu'il la possédait. Il la garda douze ans comme une odalisque dans un harem. Il s'enfermait seul avec elle et ne la montrait à personne. Au bout de douze ans, il la mit dans ses plates-bandes sous le faux nom de « violette de Parme ». Son ami la regardait de côté, mais cependant ne la reconnut pas tout à fait. Ce n'est qu'après la mort de cet ami, qu'il pourra arborer le véritable nom de la « perle » de sa collection. Il me l'a dit à moi, un jour qu'il étouffait, il m'a traité comme le barbier du roi Midas traita le trou auquel il confiait que le roi Midas avait des oreilles d'âne, pour avoir préféré M. Verdi à Rossini, comme font beaucoup de gens aujourd'hui. Mais je lui ai promis de mieux garder son secret qu'il ne le gardait lui-même. C'est pourquoi je ne vous ai pas dit son véritable nom, qui eût trahi celui de sa filleule.

M. Anatole **** reçut un jour un cadeau de douze oignons de tulipes. Ce cadeau lui coûta huit cent mille francs. Voici comment :

C'est dans une ville d'Italie, où il avait un pied-à-terre, que ce présent lui arriva. Il appela un domestique, et lui dit :

— Il faut planter ces oignons de tulipe.

— Si Votre Excellence le permet, dit le domestique, je les ferai planter par un de mes amis, qui est jardinier de la principala ***.

— Comme tu voudras.

Le jardinier, voyant le nom des oignons, qui étaient soigneusement étiquetés, annonça que c'était un présent considérable, que ces douze tulipes étaient les plus belles qui existassent.

L'espèce de cour qui servait de jardin était humide, étroite, etc. Pour quelques milliers de francs, on aurait un terrain qui se trouvait devant. On acheta le terrain Il y avait là un voisin curieux ; on acheta sa maison que l'on fit démolir ; puis on planta un vrai jardin que l'on agrandit successivement. Le jardin était sec, on y fit venir de l'eau de très-loin et à grands frais. Puis on fit bâtir un petit palais, puis on eut trois ou quatre procès. En trois ans, les huit cent mille francs étaient dépensés.

Un présent de plantes me coûta un jour, à moi-même, quelque chose comme trois cents francs, ce qui était au moins autant que les mauvais huit cent mille francs de M. Anatole ****, qui a des mines, et qui récolte de l'argent comme d'autres récoltent du blé ou des fèves.

Je demeurais alors au Havre, où j'avais fait un assez beau jardin. Une plante me causait quelque chagrin, c'était le roseau à feuilles panachées (*arundo donax foliis variegatis*). Ne laissons pas planer de fâcheuses imputations sur le roseau à feuilles panachées ; c'est surtout par son absence qu'il me causait ces chagrins. Dix fois je l'avais acheté ; trois fois on me l'avait donné au Jardin-des-Plantes où j'ai des amis ; mais ni les marchands ni les bienfaiteurs n'étaient bien riches eux-mêmes, et on m'en donnait de petits fragments de la grosseur à peine d'une plume à écrire. Jamais il n'avait pu passer un hiver malgré de grandes précautions. Je supposais que la faute en était à la faiblesse des roseaux. Je résolus de faire l'expérience sur une grosse touffe.

J'allai trouver un nommé Pâquet, garçon très-intelligent qui, simple jardinier, a laissé des écrits très-estimables sur son art.

Il avait un journal d'horticulture qui le mettait en rapport avec tout le commerce des plantes. Je lui demandai à qui je devais m'adresser pour obtenir une forte touffe du roseau panaché.

— Il n'y en a pas dans le commerce, me dit-il, mais faites mieux; écrivez-moi ce que vous venez de me dire, j'insérerai votre lettre dans mon journal, et il se trouvera bien dans quelque coin du monde une âme généreuse qui vous enverra ce que vous désirez.

Je suivis le conseil; je lui envoyai un cri de détresse, c'est-à-dire que je m'établis, au coin de son journal, une sébile à la main, en disant, d'une voix lamentable :

— Une touffe d'*arundo donax foliis variegatis*, s'il vous plaît.

L'imagination de Pâquet eut un grand succès. Je reçus une touffe d'*arundo*, puis une autre d'un autre point de la France, puis une autre d'Espagne, puis une autre d'Italie. Puis les messageries n'avaient plus qu'une occupation : m'apporter des caisses contenant de magnifiques touffes d'*arundo donax*.

Si bien que je me trouvai dans la situation de l'élève du sorcier allemand, qui a surpris la formule au moyen de laquelle son maître oblige le balai de la maison à lui aller chercher de l'eau; mais quand il a assez d'eau, il ne sait aucun moyen d'arrêter le zèle du balai qui apporte toujours de l'eau, inonde la maison et le noie.

Pour moi, je ne fus noyé que jusqu'à concurrence de trois cents francs à peu près que me coûtait le port des

L'exercice de la baguette.

roseaux panachés. J'écrivis une autre lettre à Pâquet : je témoignais ma reconnaissance à mes nombreux bienfaiteurs, et je priais ceux qui pourraient avoir l'intention de m'accabler de nouveaux bienfaits, de réserver leurs velléités généreuses pour une autre occasion, que j'eus soin de ne pas laisser naître.

Le résultat définitif fut que j'acquis la conviction que l'*arundo donax foliis variegatis* ne peut vivre en pleine terre ni au Havre ni à Paris.

Ceci n'est rien à côté d'un récit que s'est plu à faire Léon Gatayes, à propos d'un pied de violette qu'on m'avait donné, et qu'il prétend m'avoir coûté deux mille quatre cents francs. Il est vrai qu'il met en ligne de compte le temps que je passai à le regarder, et deux voyages que je fis à propos de ce pied de violette, et quelques personnes qui vinrent de loin le voir chez moi, et y restèrent trois semaines, etc.

Alph. KARR.

LE MIROIR DU DIABLE.

Belzébuth se regardant au miroir

— O mon ami ! tu es le plus parfait de tous les hommes !

C'était à son mari que Céleste, la bien nommée, adressait cette phrase peu conjugale. Les yeux fixés sur lui, elle le contemplait comme une des sept merveilles du monde, celle de Jupiter Olympien probablement, ou plutôt elle le prenait pour un ange en habit noir, mais un ange dont M. le maire avait coupé les ailes. Il est vrai de dire que, dans ce moment, un rayon de la lune de miel se glissait au travers des vitres du salon et éclairait le visage de Robert de Valligny. C'était un rayon caressant et gracieux; il projetait sur la figure du nouveau marié un reflet doux, souriant et tout à fait avantageux. Cette lune de miel était dans son premier quartier.

— Flatteuse ! répondit l'ange, en retroussant sa petite moustache noire.

— Mais je te vois absolument tel que tu es : d'une bonté

parfaite, d'une douceur angélique, vertueux comme un sermon du Père Ravignan, et poétique comme une méditation de Lamartine.

Les jeunes époux échangèrent longtemps des phrases tendres et gracieuses ; mais on se lasse de toutes les douceurs, des flatteries de la lune de miel comme des bonbons du jour de l'an : au bout d'une heure environ, ils ne trouvèrent plus rien dans leur esprit ; le sac de dragées était vide.

Si Robert de Valligny avait été sénateur, banquier, notaire, ou même tout simplement marchand de rouennenes, il aurait quitté sa femme pour consacrer la journée à ses affaires ; mais une fortune brillante et une vocation irrésistible l'avaient poussé d'une manière impérieuse vers la profession de désœuvré.

Il resta donc près de sa femme quand il ne trouva plus rien à lui dire, et les jeunes époux se regardèrent avec bonheur. Puis, quand ils furent las de se regarder, Céleste alla s'asseoir devant un guéridon, et ouvrit un volume de légendes poétiques, allégoriques et diaboliques.

Céleste, blonde aux yeux bleus, ressemblait aux portraits de l'ange Gabriel, tandis que Robert, avec ses traits accentués, ses yeux et ses cheveux noirs, avait un faux air de Robert le Diable. Céleste était rêveuse, poétique, mais d'une poésie de sensitive, que le positif effarouchait ; Robert était habitué à une joyeuse vie de garçon, et avait toujours pensé qu'une tragédie en cinq actes ne vaut pas un dîner à deux services : c'étaient là ses opinions littéraires. La nature l'avait fait gourmand, la civilisation parisienne, qui en eût remontré à Lucullus, l'avait rendu gourmet. Quand il vit que sa jeune femme était essentiellement poétique et semblait descendre d'un nuage, il se crut obligé de cacher avec soin son vilain péché de gourmandise ; mais chassez le naturel par la porte de Tortoni, il rentre par la fenêtre du Café de Paris ; pendant que Céleste se nourrissait des chefs-d'œuvre de nos poëtes, Robert ne songeait qu'aux Iliades de Chevet, et même aux petites poésies légères des simples cordons bleus.

Voilà pourquoi Céleste ouvrit un volume de légendes tandis que Robert, qui alla s'asseoir loin d'elle, dans un coin du salon, tira furtivement de sa poche *le Parfait Cuisinier*.

Céleste, que son mari croyait absorbée par sa lecture, releva brusquement la tête.

— Quel ouvrage lis-tu, mon ami ? demanda-t-elle.

— Ce que je lis... répondit Robert tout embarrassé, et se croyant perdu s'il avouait son crime, tu veux savoir ce que je lis, n'est-ce pas, ma bonne amie ?

— Est-ce un recueil de poésies ? Est-ce de Victor Hugo, de Lamartine ?

— De Lamartine... C'est cela ! c'est de Lamartine.

— Je te reconnais bien là ; tu choisis nos poëtes inspirés dont l'âme est sœur de ton âme. Comme tu dois bien lire les vers !... *le Lac*, par exemple... Oh ! tu vas me lire *le Lac*, n'est-ce pas ?

Pour le coup, Robert sentit une sueur froide.

— Je crois qu'il vaudrait mieux aller nous promener, dit-il en se levant.

— Du tout, monsieur, je veux, j'exige, j'ordonne.

Robert était marié depuis huit jours, il se soumit. Il feignit bien d'avoir égaré le livre ; mais Céleste, le traitant d'étourdi, lui fit remarquer qu'il était dans sa poche. Il fallut donc chercher *le Lac* dans *le Parfait Cuisinier* ; mais, ce fait de lac, il n'y trouva que des fleuves de sauces et des ruisseaux formés d'un petit filet de vinaigre.

— As-tu bientôt fini de feuilleter ce volume ? demanda Céleste.

— M'y voici, dit Robert, qui retrouva enfin, non pas dans le livre, mais dans un coin de sa mémoire, *le Lac* qui coulait mélodieusement. Il lut d'une voix un peu troublée, ou plutôt feignit de lire ces beaux vers du poëte :

> Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
> Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
> Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges
> Jeter l'ancre un seul jour ?

C'était le chapitre du salmis de perdreaux... Il continua :

> O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
> Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
> Regarde... je viens seul...

Il lui fut impossible de se rappeler la fin du vers.

— Je suis un peu enrhumé, dit-il en fermant le livre.

— Allons donc !... ton organe est si pur, si tendre ; il y a des larmes dans ta voix !

Il fallut rouvrir le livre, et, tout en cherchant dans sa tête la strophe égarée, il lut étourdiment, avec cette voix tendre où Céleste trouvait des larmes :

— « Filet de chevreuil sauté aux olives. »

— Que lis-tu donc là ? s'écria Céleste, qui bondit jusqu'à lui et lui arracha le livre.

— Maladroit ! s'écria Robert.

— C'était *le Parfait Cuisinier* ! dit-elle, pétrifiée.

— Eh bien oui ! répondit Robert, qui prit résolûment son parti. Que veux-tu, ma petite Céleste, le mariage est la communauté des défauts : passe-moi la rhubarbe, ou plutôt le filet de chevreuil, quand il y en aura sur la table, je te passerai... des croquettes de volaille. Il faut bien te l'avouer, je suis un peu gourmet.

— Mais, mon ami, dit Céleste, qui avait peine à cacher son profond désappointement, tu pourrais peut-être te corriger.

— Ma foi, non ! et puisque le masque est jeté, j'indiquerai mes recettes à ta cuisinière ; je t'instruirai toi-même, afin que tu lui donnes tes ordres ; et quand nous serons seuls, au lieu de causer éternellement poésie, nous parlerons art culinaire. La meilleure de toutes les muses, c'est *la Cuisinière bourgeoise* ; je me trompe, elle est trop vulgaire ; l'Apollon Inspirateur, c'est *le Parfait Cuisinier* ; en guise d'une lyre, il tient une fourchette. Allons, ne grondez pas, mon blond séraphin... Je vais commander un dîner à mon goût.

O désenchantement amer ! c'était donc là le poétique Roméo que la tendre jeune femme avait choisi ! Dès qu'elle fut seule, elle se laissa tomber sur un fauteuil, le coude posé sur le guéridon, et son beau front, triste et sombre, appuyé sur sa blanche main. Le livre des légendes était encore ouvert ; ses regards tombèrent sur ce titre : *le Miroir du Diable*. Elle lut machinalement les premières lignes, puis tout à coup une inspiration lui vint : était-ce du ciel ou de l'enfer ? Le sourire sur les lèvres et l'espoir dans le cœur, elle lut des yeux la légende suivante :

« Belzébuth, diable sédentaire, n'avait pas encore quitté le toit paternel et infernal ; il restait enfermé dans sa maison rouge et noire. Du reste, il passait agréablement ses soirées en causant avec Voltaire et en se chauffant au coin du feu de l'enfer. Mais, un jour, un banquerontier, grand touriste de la Belgique, débarqua en enfer, et lui

donna le goût des voyages. Belzébuth partit sur un chemin de fer souterrain ; ce n'étaient ni le feu ni la vapeur qui lui manquaient. Naturellement, il commença par aller visiter Paris, où résidait une partie de sa famille : son père Satan, son frère Méphistophélès, revenu depuis longtemps de l'Allemagne, et Asmodée, son neveu boiteux, qui fut, comme chacun le sait, l'ami intime de Le Sage.

« Dès que Belzébuth mit pied à terre, son premier soin fut de se diriger vers la rue Vivienne, pour aller rendre ses devoirs à Satan, qui demeurait dans une maison à colonnes appelée *la Bourse*. Mais jugez de l'étonnement du pauvre diable, tous les Parisiens lui riaient au nez. Il en fut aussi surpris qu'irrité. Belzébuth se croyait un Adonis ; il ne s'était jamais regardé au miroir, car il n'y a pas de miroir en enfer, ce qui fait présumer que toutes les femmes sont au paradis. Astaroth, qui se promenait avec son cousin Belzébuth, le mena tout droit devant un magasin de glaces. Belzébuth se regarda dans un délicieux miroir de Venise, et jeta un cri d'épouvante ; le miroir reproduisait exactement toutes ses imperfections : ses regards flamboyants, diaboliques, et son affreuse barbe rouge, toute roussie au feu de l'enfer.

« Belzébuth adoucit ses prunelles, fit couper sa barbe et devint charmant, élégant, fashionable, car il venait de faire disparaître les défauts que lui avait montrés son fidèle ami, le Miroir du Diable. »

— Eh bien ! moi aussi, se dit Céleste, je reproduirai exactement les défauts de mon mari, pour l'en corriger ; je serai le Miroir du Diable.

Te voilà, mon ami, dit-elle à Robert qui rentrait dans le salon, as-tu commandé un dîner artistique, succulent ?

— Cela t'intéresse donc bien ? demanda Robert.

— Si cela m'intéresse !... Ne disais-tu pas tout à l'heure que le mariage est la communauté des défauts ? Eh bien ! moi aussi, j'ai un défaut, un tout petit, pareil au tien : je suis un peu gourmande.

— Bah ! s'écria Robert ; sais-tu que cela se trouve très-bien.

— N'est-ce pas ? dit Céleste.

— C'est égal, c'est drôle... Toi, qui es si gentille, si poétique... car, sans vous flatter, madame, je ne pouvais pas choisir une plus délicieuse petite femme.

— As-tu demandé une croûte aux champignons, de anguille ?...

— Nous en parlerons plus tard, dit Robert avec impatience. Vois-tu, ma jolie Céleste, je t'ai voué une tendresse...

— A la tartare.

— Laisse donc là ton dîner ! dit Robert, de plus en plus impatienté. Je te disais donc que je t'ai voué une tendresse éternelle... Je n'oublierai jamais notre première entrevue ; c'est un souvenir plein de charme et de douceur...

— Avec de la moutarde ?

— A quoi bon, madame, mêler cette moutarde à notre amour ? dit Robert irrité. Sais-tu bien que tu me réponds dérangement ? on dirait, en vérité, que tu ne m'aimes plus, et je tiens tant à ton affection !... Mais elle est à moi pour la vie, n'est-il pas vrai ? Avec des petits soins, des prévenances, j'espère la conserver toujours.

— Comme des confitures avec beaucoup de sucre, dit Céleste. A propos de confitures, j'ai une recette adorable pour la gelée de pommes.

— Mais c'est odieux ! s'écria Robert ; il n'y a plus de conversation possible, plus de ces doux entretiens qui font le bonheur de la vie !

— Marianne ! cria Céleste, sans écouter son mari et en courant après la cuisinière qui traversait la pièce voisine, un pâté à la main.

Un instant après, Céleste revint en mordant une énorme tranche de pâté, mais en la mordant à belles dents, comme un jeune levrier gourmand, avec une joie, une avidité, qui la dépoétisèrent tout à fait aux yeux de son mari.

— Tu disais donc que notre affection?... dit Céleste en mangeant... Oh ! que ce pâté est bon !

— Tenez, madame, dit Robert en fureur, un mari doit la vérité à sa femme : vous êtes laide à faire peur quand vous parlez ainsi, la bouche pleine ; cette tranche de pâté vous donne la fluxion la plus disgracieuse !...

— Voici la première sottise que tu me dis depuis notre mariage.

— C'est que voilà le premier défaut que je découvre en vous.

— Que veux-tu ! j'ai un appétit féroce ; c'est mon infirmité.

— Mais, madame, reprit Robert épouvanté, je n'aime que les femmes minces et aériennes ; je vous ai choisie pour cela entre toutes. Vous allez devenir bouffie.

— Après tout, monsieur, que vous importe ?... si c'est mon bon plaisir.

— Mais je ne veux pas que vous engraissiez ! dit Robert en frappant du pied.

— J'en ai le droit, répondit Céleste, le Code ne s'y oppose pas ; ce n'est pas un cas de séparation.

— Voyons, Céleste, reprit Robert plus doucement, il serait cruel que le désenchantement commençât après huit jours de mariage. Si tu veux me plaire, il faut éviter d'abord cette conversation perpétuelle de cuisinière bourgeoise ; il faut te corriger de la gourmandise ; c'est un défaut vulgaire, repoussant, honteux, prosaïque, qui a chassé Adam et Ève de leur paradis terrestre, et qui me chassera aussi du mien.

— En vérité !... Mais tu le cultives, ce péché-là... Eh bien ! mon ami, puisque je te déplais ainsi, je te promets de me corriger. Mais tu comprends que si tu me donnes l'exemple, si tu me parles toujours du *Parfait Cuisinier*, cela me fera venir la sauce à la bouche, et, dame ! il y aura des rechutes.

— *Le Parfait Cuisinier !* s'écria Robert, la cause de notre première dispute ! tiens, je le condamne au feu auquel il a condamné tant d'innocents volatiles !

Et il jeta le livre dans la cheminée.

La petite querelle conjugale fut bien vite oubliée. Robert était parfaitement corrigé ; il lisait des élégies toute la journée, il poussait même la complaisance jusqu'à maigrir légèrement, et Céleste recommençait à lui dire :

— O mon ami ! tu es le plus parfait de tous les hommes !

— Cela devenait un peu fade. Par bonheur, une lettre d'une amie intime de Céleste vint rompre l'uniformité du tête-à-tête. Voilà ce que contenait ce tendre billet :

« Es-tu consignée chez toi, très-chère ? on ne te voit pas plus que si tu étais aux arrêts forcés. Ce n'est pas ton mari qui te retient, je l'espère : il faut que, dans son ménage, la femme soit la commandante ; c'est mon principe. Puisque nous habitons toutes deux cette belle garnison de Paris, viens donc me voir. Apporte ton cœur et ta broderie. Surtout pas de cérémonie ; mets l'uniforme de petite tenue. Tout ce que je te demande, c'est que l'amitié soit au grand complet quand je passerai la revue.

« A demain, ma toute belle; viens à deux heures. heure militaire. « CÉSARINE LORMIER. »

Mme Lormier, veuve, à vingt-cinq ans, d'un colonel de lanciers, avait fait près de lui son éducation militaire; elle était brave comme notre armée d'Orient, faible sur la couture, et forte sur le point d'honneur.

Le lendemain, Céleste courait chez elle et se jetait tendrement dans ses bras, sans même donner au domestique le temps de l'annoncer. En face de la belle veuve, elle aperçut un point de vue assez peu gracieux, qui se composait d'un frac noir, d'un visage pâle et fade, et d'une physionomie d'agneau. Tout cela s'appelait Placide de Mozerand, et très-certainement n'avait pas gagné la bataille de l'Alma.

— Il est deux heures cinq minutes, chère belle, dit Césarine, tu es en retard; je te ferai mettre à la salle de police. Mais tu me permettras, mon enfant, de continuer mon interrogatoire. Monsieur vient de m'avouer qu'il a demain une affaire d'honneur; il sait que ces choses-là m'intéressent. Quand on a commandé le 4e de lanciers, on ne peut épouser en secondes noces qu'un brave.

— Ainsi, monsieur...

— Est mon prétendu, que je te présente.

Césarine n'avait pas l'habitude de dissimuler ses projets; elle ouvrait facilement son cœur, c'était du reste un bon livre, assez moral pour ne pas le cacher. Quand elle eut fait la présentation officielle, et que Céleste et Placide eurent échangé quelques mots de politesse, elle continua :

— Malgré mon inquiétude, je ne suis pas fâchée de ce duel; il me détermine, je l'avoue. J'appréciais les qualités de M. de Mozerand, mais il n'en est pas moins vrai qu'il a le tort d'être dans le civil et non dans le militaire, de s'appeler Placide au lieu de César, et de n'avoir jamais eu précédemment la moindre petite querelle.

— Mais c'est là un grand mérite! s'écria Céleste. Moi, je me félicite d'avoir épousé l'homme le plus doux et le plus pacifique du monde ; car tu sauras que j'ai un mari parfait.

— Vraiment!... Eh bien ! il faut le faire mettre à l'exposition de 1855, on te donnera une médaille. D'après ce que vous m'avez dit, continua-t-elle en s'adressant à Placide, notre adversaire, que je ne connais pas cependant, dont je ne sais même pas le nom, me fait l'effet d'être une sorte de spadassin; car enfin il s'est trouvé offensé...

— Pour une misère, reprit Placide, une plaisanterie que je me suis permise sur la livrée de son groom, dont il a lini par me jeter le chapeau à la tête.

— C'est une insulte sanglante ! s'écria Césarine. Quand nous commandions le 4e, nous avons reçu un gant au visage. Nous nous sommes battu, et nous avons été blessé.

— Voilà ce qui me déplaît dans les duels, dit Placide en pâlissant.

— Rassurez-vous, reprit l'amazone, j'honore le courage malheureux; une balafre au visage ne m'effraye même pas; c'est une décoration qui change de place, voilà tout. Si je vous vois revenir balafré ou le bras en écharpe, je ne vous en dirai pas moins : Voici ma main, M. de Mozerand, elle est à vous pour vous consoler, et surtout pour vous soigner.

— Et cette main si jolie fait palpiter mon cœur, répondit Placide, comme dans *la Dame blanche*.

— Je ne conçois pas, dit Céleste, que deux hommes civilisés s'égorgent comme des sauvages. Votre adversaire, monsieur, est donc un de vos ennemis acharnés?

— C'est un de mes meilleurs amis, madame... Je ne connais rien de si orgueilleux, de si emporté... Nous nous aimions beaucoup... C'est un échantillon de tous les péchés capitaux; nous l'appelions au collége Robert le Diable.

— Robert ! dit Céleste, qui devint plus attentive, il se nomme Robert ?

— Oui, madame, Robert de Valligny.

— Grand Dieu ? s'écria Céleste, mon mari !

— Votre mari ! dit Placide.

— Son mari ! s'écria Césarine, absolument comme dans les morceaux d'ensemble des vaudevilles.

— Oh ! je vous en supplie, monsieur, dit la pauvre Céleste, renoncez à ce duel !

Placide allait s'écrier : « Avec plaisir, madame ! » mais Césarine lui coupa la parole.

— Du courage, ma pauvre Céleste, dit Césarine en serrant la main de son amie. Cela est cruel, cela est affreux, j'en conviens; mais il y a le point d'honneur.

— Il y a le point d'honneur, répéta le malheureux Placide.

— Mais, monsieur, s'écria Céleste, votre sanglant point d'honneur, c'est le bourreau des honnêtes gens... Quel est le jour fixé ?

— Demain, à sept heures du matin.

— Eh bien, je vous réponds, moi, que vous ne vous battrez pas. Je cours chez moi, je vais parler à Robert, il se laissera toucher par mes larmes, je l'attendrirai. Ce ne sera pas difficile, allez; il est doux comme un agneau, comme une colombe.

— Oui, dit Placide, un agneau enragé et une colombe qui a la fièvre chaude.

Céleste ne l'écouta pas, et revint précipitamment chez elle. Robert était dans son cabinet; elle s'élança vers lui, lui prit les deux mains, le regarda les yeux dans les yeux, à la façon des magnétiseurs, et lui dit :

— N'est-ce pas, mon ami, que tu es d'une douceur d'ange?

— Voilà une étrange question, dit Robert en riant.

— Réponds-moi, c'est très-grave. N'est-ce pas que tu es pacifique ?

— Comme Numa Pompilius.

— Alors, monsieur, pourquoi vous battez-vous demain?

— Me battre ! s'écria Robert, comment sais-tu ?...

— Que t'importe ?... Mais je m'y oppose, moi, dit-elle en ouvrant précipitamment un tiroir, et en prenant une boîte de pistolets, je m'empare de tes armes.

— Ce sont les témoins qui apportent les armes, dit Robert, celles-ci sont inutiles.

— Que faire? s'écria Céleste. Ainsi tu veux te battre avec ton ami de collége : l'homme qui te serrait la main ne peut pas te marcher sur le pied sans que tu lui coupes la gorge.

— Tais-toi ! ne le défends pas! s'écria Robert le Diable, dont la colère commençait à chauffer le cerveau, comme le feu chauffe une locomotive. Je te dis que je ne me suis jamais laissé insulter... Eh bien ! non, je ne suis pas calme, paisible; je ne suis pas le joueur de dominos et le pêcheur à la ligne que tu avais rêvé. Je suis un homme de cœur; j'ai eu plusieurs duels dans ma vie; j'en ai eu un... deux... trois, je n'en sais plus le compte. Tu vas m'appeler spadassin... Spadassin si tu veux, mais toutes les fois qu'un mot désobligeant a sifflé à mes oreilles, moi, j'ai fait siffler une balle aux oreilles de l'insolent; j'ai répondu à un coup de coude par un coup d'épée; je ne me suis jamais laissé effleurer le visage sans châtier l'impertinent : suis-je donc

spadassin pour cela? Si mon honneur est posé sur ma joue, ce n'est pas moi qui l'ai mis là, c'est le monde.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Céleste effrayée, en voyant Robert devenir pourpre de colère, voilà donc l'ange que je croyais avoir choisi, mais c'est un ange exterminateur! De grâce, Robert, calme-toi! si tu es victime, j'en mourrai aussi, moi, et si tu es vainqueur, songe que celui dont tu seras le meurtrier est un ami d'enfance, un pauvre jeune homme qui m'a paru plein de bonté, de douceur.

— Eh non! morbleu! dit Robert le Diable en frappant du pied. C'est un infâme, un misérable! et je le briserai, ton Placide, aussi facilement que ce vase du Japon, orné de magots aussi disgracieux que lui.

Et il jeta par terre un magnifique vase de porcelaine du Japon, qui se brisa en morceaux.

Céleste fut épouvantée. Elle vit bien que toute prière serait inutile et se mit à pleurer amèrement. Il fallait pourtant empêcher ce duel, il le fallait à tout prix. Tout à coup elle se rappela le stratagème qui avait corrigé Robert de sa gourmandise; elle essuya ses larmes et le regarda résolûment.

— C'est bien, Robert, oh! c'est bien! lui dit-elle, en lui serrant la main d'une manière toute virile. J'avais voulu t'éprouver, mais si tu avais consenti, comme un homme vulgaire, à te conserver pour le bonheur de ta femme, je t'aurais méprisé, vois-tu! Le ciel, qui nous destinait l'un à l'autre, m'a faite à ton image: je suis la Bradamante de ce Roger, la Clorinde de ce Tancrède... Oh! que j'avais peine à me contenir quand tu me parlais de cette insulte! On a plaisanté sur la livrée de ton groom, vive Dieu!... Du sang, il faut du sang!

Robert la regardait avec stupéfaction.

— Pourquoi ne suis-je qu'une femme? Je te servirais de témoin. Si j'avais eu le bonheur d'être homme, vois-tu bien, je serais entré dans les cafés, en mettant le chapeau sur le coin de l'oreille; si l'on m'avait regardé de travers... du sang!... Si l'on m'avait poussé le coude... du sang!... J'aurais pourfendu les hommes de mon épée, comme des papillons avec une épingle. J'aurais été de l'espèce des braves.

— C'est-à-dire que tu leur aurais ressemblé comme Croquemitaine à Napoléon, dit Robert. Tu aurais été souverainement ridicule.

— Tu trouves? s'écria Céleste, à qui la joie fit oublier son rôle. Tu ne veux donc plus te battre?

— Qui a dit cela, madame? reprit Robert impétueusement. Je n'ai jamais reculé devant une affaire d'honneur.

— Oh! c'est bien ce que tu dis là! répondit la pauvre Céleste, forcée de reprendre sa bravoure d'emprunt. Je suis digne de toi; car tu ne sais pas que j'étais une des gloires du tir: à cent pas j'abats la poupée... je saurais faire sauter la cervelle d'un homme.

— Les femmes sont faites pour brûler le cœur et non pas la cervelle, pensa Robert.

Tout en parlant, Céleste jouait avec l'un des deux pistolets qu'elle avait pris, et ouvrait la fenêtre qui donnait sur un vaste jardin, car Robert avait eu la fantaisie de voir sous ses croisées du feuillage et des fleurs, afin d'avoir jusqu'au milieu de Paris des nouvelles du printemps. Il avait fait bâtir dans son jardin un charmant colombier, où vivaient en commun des pigeons blancs comme la neige et panachés et variés comme des tulipes.

— Réponds, ô mon lion! dit Céleste, es-tu content de ta lionne?

— J'aurais préféré une brebis, pensa Robert, en dissimulant une affreuse grimace de désappointement. — Puisque tu as ton brevet de lionne, reprit-il tout haut, tu ne t'opposeras plus au combat, et demain...

— Demain, s'écria Céleste, je voudrais être à ta place! j'ajusterais l'insolent, dit-elle en s'approchant de la fenêtre, et je le tuerais comme je vais tuer cet oiseau.

Et la pauvre Céleste, qu'une goutte de sang versé aurait fait évanouir, visa un beau pigeon qui s'envolait du colombier: il fallait faire un sacrifice, une immolation, pour sauver son mari. Le coup partit: elle visait le pigeon, et ce fut une tourterelle qui tomba sur l'herbe tout ensanglantée.

— Oh! c'est infâme! s'écria Robert, en se retournant vers sa femme avec indignation. Une tourterelle! un symbole de fidélité. Eh que vous avait-il donc fait, ce pauvre oiseau? Voyez comme il souffre, comme il se débat contre

Céleste armant le pistolet.

la mort... C'est peu de chose que l'agonie d'un oiseau; mais c'est vous qui l'avez causée. On l'attendait peut-être au colombier, comme dans la fable des *Deux Pigeons*; il avait sa petite maison où il était aimé, son grand ciel où il était libre. Et votre balle vient de déchirer ses ailes!... Regardez-le: par un suprême effort il les ouvre encore, il cherche à s'envoler, comme pour aller conter au ciel qu'on verse le sang sur la terre. Mais il retombe, il tournoie sur lui-même... Il est sans mouvement, il est mort. Pourquoi? Parce qu'une femme l'a choisi pour prouver son adresse, je me trompe, ce n'est pas une femme, c'est une lionne: la pauvre petite tourterelle avait évité la serre du vautour, mais elle n'échappe pas à la griffe de la lionne.

— Ah! vous me reprochez d'avoir tiré sur un oiseau! dit Céleste, toute pâle et tout émue, vous avez une larme

dans les yeux en regardant sa blessure, et vous allez verser le sang d'un ami d'enfance! Vous me demandez ce que m'avait fait ce pauvre petit être, et je vous demanderai, moi, ce que vous a fait votre ami? A-t-il insulté votre femme, votre mère? Non, il a donné un petit coup d'épingle à votre vanité, et cette vanité féroce y répond par un coup d'épée. Il le faut, dites-vous, pour mériter le titre d'homme de cœur; et moi je vous dis qu'un homme de cœur, c'est celui qui se dévoue à ses amis, et non pas celui qui les tue: car, enfin, si vous n'êtes pas victime, vous serez bourreau. Ce pauvre petit cadavre d'un oiseau sera sans doute pour moi un amer souvenir; le cadavre d'un homme se dressera dans vos nuits... Renoncez à ce duel, il le faut pour votre repos, pour votre joie, votre conscience et votre sommeil. Vous y renoncez, n'est-ce pas, vous me le promettez?

— Eh bien oui, dit Robert, dont la colère avait fait place à l'attendrissement; mais je te le promets si je puis le faire sans être accusé de lâcheté. Tu as raison, nos duels sont barbares. Merci, mon bon ange, de la leçon que tu m'as donnée.

A ce moment, un domestique annonça :

— M. Placide de Mozerand.

— Déjà! s'écria Céleste, mais ce n'est que pour demain.

— Tu le vois, dit Robert, je ne puis reculer; cela ne dépend plus de moi.

— Monsieur, dit Placide en entrant, j'ai devancé l'heure du combat. Vous m'avez insulté, monsieur, et mon devoir...

— Est de vous battre avec moi, n'est-ce pas? dit Robert.

— Oh! monsieur de Mozerand, je vous en supplie, s'écria Céleste, ayez pitié de moi!... Ne le tuez pas, monsieur, ne le tuez pas!

— J'en suis incapable, madame, dit Placide en mettant la main sur son cœur et en prenant une pose mélodramatique. J'ai compris que j'avais un grand devoir à remplir.

— Lequel? dit Robert.

— Un devoir d'humanité. Ce matin, j'ai rencontré votre femme; sa douleur m'a profondément touché. Je ne puis mettre le deuil dans une famille, voir une veuve en pleurs, un orphelin, car vous laisseriez peut-être des orphelins?

— Pas le moindre orphelin, dit Robert.

— C'est égal, il y aurait toujours une veuve. J'ai donc soufflé sur ma colère, je l'ai éteinte comme un flambeau, et je me suis dit : Voici le moment de donner une preuve de courage; il faut renoncer à ce combat, par sensibilité, par raison.

— Par raison de santé, murmura tout bas Robert.

— Tais-toi! lui dit Céleste à l'oreille.

— Mon caractère bouillant l'avait d'abord emporté, continua Placide. Après votre insulte, je m'étais demandé, comme dans Corneille :

Rodrigue, as-tu du cœur?

— Et tu t'es répondu, toujours comme dans Corneille, reprit Robert en lui tendant la main :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

— C'est ce que j'allais te dire, reprit Placide en respirant plus légèrement. C'est là ce que m'a dicté mon cœur.

— Son cœur et son médecin, pensa Robert.

Les deux adversaires se mirent à causer affectueusement. Une heure se passa; Placide ne pouvait se décider à s'en aller : il tournait son chapeau entre ses mains, d'un air embarrassé; il avait évidemment quelque confidence, quelque demande à faire. Enfin, il prit son parti, et dit à Robert :

— Connais-tu Mme Césarine Lormier?

— Non. Quelle espèce de femme est-ce?

— C'est une colonelle du 4me de lanciers; une brave, non pas de la vieille garde mais de la jeune. Mon cœur est enrôlé dans son régiment. Elle connaissait notre querelle, et voulait qu'elle fût vengée à la pointe de l'épée : je te serai donc obligé de ne pas lui parler de la preuve de courage que je viens de donner.

— Je te le promets, dit Robert en souriant.

— Il est convenu, reprit Placide, que nous nous sommes battus.

— A mort! dit Robert.

— Non pas à mort, comme nous sommes tous deux vivants, ce serait invraisemblable. Malheureusement, ou plutôt heureusement, nous sortons de la querelle parfaitement intacts. La colonelle est capable de me refuser sa vaillante main, sous prétexte que j'ai évité le combat... Ah! si je pouvais lui en donner une preuve... ne fût-ce qu'une égratignure, une caresse de l'épée, la moindre chose.

— Veux-tu que je te casse un bras? dit Robert en riant et en prenant le pistolet.

— Pas de mauvaise plaisanterie! dit Placide en reculant. Mais, à propos de bras, si j'osais te demander...

— Quoi donc?

— Je ne connais rien d'intéressant comme un bras en écharpe; cela a toujours réussi aux jeunes-premiers du Gymnase. Si je pouvais me présenter ainsi à ma charmante Césarine, elle me dirait, j'en suis certain : voici ma main pour votre bras.

Robert et Céleste partirent d'un éclat de rire. Celle-ci disparut un instant, puis revint avec une longue cravate de soie noire qui pouvait servir d'écharpe.

— Monsieur de Mozerand, dit-elle, il appartient aux femmes de soigner les blessés. Ployez votre bras, fier Sicambre... C'est bien... Il faut nouer solidement, je serre le nœud de l'hymen... Songez-y, j'ai votre secret : c'est moi qui ai lié votre écharpe, si je déliais ma langue, si Césarine savait...

— Grand Dieu! s'écria Placide en pâlissant.

— Est-ce que vous souffrez de votre blessure? demanda Céleste. Soyez tranquille, je serai discrète. Mais si jamais j'ai besoin de vous, vous êtes mon esclave.

— Je le jure, madame, dit Placide.

L'occasion de faire acte d'obéissance et de servitude ne tarda pas à se présenter. Placide avait montré son bras et son écharpe à la colonelle de son cœur; celle-ci s'était écriée : « Honneur au courage malheureux! » Elle avait fixé le jour de son mariage avec Placide. Et voilà comment deux âmes furent enchaînées par une écharpe de soie noire.

Un soir, Placide entra triomphalement chez son ami Robert. Césarine s'appuyait sur son bras droit, son bras gauche reposait mollement sur son écharpe, dont il ne pouvait plus se séparer. Il salua les jeunes époux, et leur dit solennellement :

— J'ai l'honneur de vous annoncer mon prochain mariage. Je vais m'engager...

— Dans le 4me de lanciers? dit Céleste.

— Précisément, reprit Césarine.

Pendant qu'on chantait sur tous les tons : O hymen! ô hyménée! on annonça M. de Mornange.

— Je vous demande pardon, madame, dit le nouveau venu à Céleste, de vous enlever votre mari. Il n'avait

donné rendez-vous à notre cercle à neuf heures précises; il en est dix, et je me permets de venir le chercher.

— Vous en avez le droit, monsieur, dit Césarine. Il faut être exact; je ne connais que l'heure militaire.

— Mais mon Dieu! messieurs, reprit Céleste, si vous tenez absolument à vous réunir à un cercle, pourquoi ne pas choisir celui-ci? Ce n'est pas poli vos réunions d'hommes, vos cercles d'habits noirs.

— C'est une nuit sans étoiles, dit Placide en jetant un coup d'œil à Césarine. Quoi! pas une place pour la plus belle moitié du genre humain?

— Si fait, reprit M. de Mornange; nous y admettons toujours la dame de cœur, la dame de carreau, la duchesse de trèfle et la marquise de pique.

— Ainsi, vous passez vos soirées à jouer? reprit Céleste.

— Comme vous dites, madame, répondit M. de Mornange, sans remarquer que, depuis le commencement, Robert lui faisait des signes de télégraphe non électrique.

— Et jouez-vous gros jeu? dit Céleste.

— Oh! des misères! quelques milliers de francs. Robert a perdu, je crois, trente mille francs cette année.

— Est-il possible! s'écria Céleste.

— Eh bien! oui, dit Robert, en prenant son parti. Je ne sais pas pourquoi je ferais plus longtemps un mystère d'un goût très-naturel. Je suis riche, après tout.

Il en était des défauts de Robert comme de ces paniers américains qui s'emboîtent les uns dans les autres. On croit toujours en trouver la fin, mais il faut en ouvrir une douzaine avant d'arriver au dernier.

— Partons, Mornange, dit-il en se levant; allons faire une partie d'écarté. Vivent les agitations et les lièvres du jeu!

— Oui, vive le jeu! s'écria Céleste; c'est une noble passion. André, dit-elle à un domestique, une table, des cartes... Jouez, messieurs; non pas au cercle, mais ici. Moi je tiens les paris.

— Toi? dit Robert.

— Oui; car moi j'ai aussi la passion du jeu. Oui, j'aime ces tapis verts, étoilés de pièces jaunes, comme le gazon de boutons d'or. J'aime à passer la nuit l'œil fixé sur une table, la respiration haletante... Décidément, mon ami, le ciel nous a créés l'un pour l'autre.

— Ainsi, j'ai épousé une gourmande et une joueuse, se dit Robert. Fiez-vous donc aux filles à marier, aux blondes surtout : avec leur chevelure de chérubin on les prend pour des anges, ce ne sont que des hypocrites.

Tout en faisant ces réflexions, il donnait les cartes.

— Je joue un billet de cinq cents francs, dit-il.

— Soit! répondit Mornange.

— Je parie mille francs pour mon mari, dit Céleste.

— Comment, mille francs! s'écria Robert; une pareille somme!...

— Qui veut tenir le pari? reprit Céleste.

— Ce ne sera pas moi, dit Césarine; j'abhorre le jeu, excepté les échecs pourtant; cela représente un combat. C'est une bien vilaine passion que celle du jeu, dit-elle bas à Placide; je n'aurais jamais consenti à épouser un joueur.

— Vous tenez le pari, Monsieur de Mozerand? demanda Céleste à Placide.

— Moi, madame! s'écria Placide, je ne parie ni ne joue jamais. Je ne sais jouer que la bataille, et encore je ne suis pas très-fort.

Mais Céleste profita du mouvement qui se faisait autour de la table, pour lui dire furtivement à l'oreille :

— Pariez contre moi : la perte ou le gain seront nuls.

— Mais, madame, ma prétendue déteste le jeu. J'aurai beau lui dire que ce n'était pas sérieux, elle croira que je cherche à m'excuser.

— Pariez, ou je lui parle de l'écharpe de soie noire.

— Grand Dieu! s'écria le pauvre Placide. Je tiens les mille francs, reprit-il tout haut.

— Est-il possible? dit Césarine, dont les yeux lançaient des éclairs; vous êtes joueur, vous!...

Robert perdit plusieurs parties. Mornange lui gagnait trois mille francs. Placide, toujours forcé de parier contre Céleste, semblait aussi amasser des trésors; mais son gain était illusoire, et il aurait pu s'écrier comme dans l'opéra de Scribe : « L'or est une chimère. »

— Je perds trois mille francs, dit Robert, qui devenait de plus en plus sombre; je veux les rattraper en une partie, je les joue.

— Frappons les grands coups, pensa Céleste. Monsieur de Mozerand, dit-elle à son adversaire vainqueur et désolé, je vous propose un jeu excentrique : je parie toujours pour mon mari, et je joue mon coupé contre votre tilbury. Vous devez en avoir un. Qui n'a pas un tilbury?

— Mais c'est plus qu'une passion, c'est une rage! s'écria Robert. On vous a donc élevée, madame, dans un pensionnat de Bade?

— Quoi! mon ami, dit Céleste, tu n'es pas charmé de me voir partager tes goûts?... Nous finirons par faire tourner pour nous la roue de la fortune.

— Cette roue-là deviendra une roulette, reprit Robert. Continuons, Mornange. Nous avons dit trois mille francs.

— Monsieur de Mozerand, dit Césarine à l'oreille de Placide, si vous tenez ce pari extravagant, je fais ma retraite de la Bérésina; vous ne serez jamais mon mari.

— Que dites-vous? s'écria l'infortuné. Vous m'excuserez, madame, dit-il à Céleste, je ne puis vous opposer aucun enjeu, je n'ai à ma disposition qu'un fiacre, ou tout au plus un cabriolet de régie; et, comme ils ne m'appartiennent pas, vous concevez...

— Soit, dit Céleste. Comment va votre blessure, monsieur Placide?

— Je tiens le pari! s'écria Placide. Je me souviens que je puis mettre pour enjeu mon beau cheval de selle. J'avais complétement oublié ce cheval gris pommelé... je veux dire alezan brûlé, ou plutôt bai brun.

Robert perdit encore ses trois mille francs.

— Je suis ensorcelé!... dit-il. Je joue six mille francs cette fois.

— Et moi, dit Céleste à Placide, je joue ma maison de campagne.

— Mais c'est de la folie! s'écria Robert. C'est une calamité, une ruine, qu'une pareille femme!

— Madame, dit Placide, je n'ai rien à parier contre vous. Je n'ai qu'une chambre de plaisance chez Leduc, à Montmorency.

— Monsieur de Mozerand, demanda Céleste, qui vous fournit vos écharpes de soie noire?

— Ah! je me souviens, reprit vivement Placide, que j'ai une petite maisonnette à Pontoise.

Robert perdit encore, et l'heureux Mornange, en le quittant, emporta douze mille francs dans sa poche.

Robert avait la fièvre, ses yeux étincelaient; il était irrité comme un joueur malheureux.

— Vous êtes une folle, dit-il à sa femme. Notre coupé, notre maison de campagne, voilà tout perdu!... Avec vous, notre fortune s'en ira en quelques jours. Je ne connais rien de plus odieux qu'une joueuse... Si vous saviez

comme le jeu vous enlaidit : vos joues, qui étaient roses, sont pourpres ; vos yeux sont hagards. Vous m'avez donné l'horreur du jeu en vous regardant, et je ne veux plus toucher une carte.

— Vous êtes donc guéri ? s'écria Céleste.

— Que vous importe ? puisque je vous quitte pour jamais... Je ne resterai pas avec une joueuse... Adieu, madame.

— Vous partez ! s'écria Céleste.

— Je n'épouserai pas un joueur, dit Césarine à Placide. Adieu, monsieur.

— Mais, madame, dit Placide bas à Céleste, il est temps de nous justifier.

— Ainsi vous voulez une séparation ? demanda Céleste à son mari. Vous y êtes bien décidé ?

— Rien ne me fera changer de résolution.

— Alors il n'y a plus à hésiter, il faut que je prenne un grand parti...

— Grand Dieu ! s'écria Robert, elle va se jeter par la fenêtre !

Mais, au lieu de se jeter par la fenêtre, Céleste marcha tranquillement vers le guéridon, y prit un livre et l'ouvrit.

— Eh quoi ! dit Robert, quand je vous quitte pour ne plus vous revoir, quand vos affreux défauts ont détruit tout notre bonheur, vous vous mettez à lire tranquillement ?...

Céleste lisant à Robert le *Miroir du Diable*.

Mais, pour toute réponse, Céleste lut à haute voix ce passage de la légende :

« Belzébuth, qui ne s'était jamais vu, se regarda un jour dans un miroir de Venise, et jeta un cri d'épouvante. Le miroir reproduisait exactement toutes ses imperfections : ses regards flamboyants diaboliques, et son affreuse barbe, toute roussie au feu de l'enfer.

« Belzébuth adoucit ses prunelles, fit couper sa barbe et devint charmant, élégant, fashionable, car il venait de faire disparaître les défauts que lui avait montrés son fidèle ami, le Miroir du Diable. »

— Que signifie ? dit Robert en se rapprochant d'elle.

— Cela signifie, mon ami, que j'ai été le miroir du diable. Je ne suis ni gourmande ni joueuse ; notre jeu n'était qu'une fiction. Tu peux épouser M. de Mozerand, Césarine, ce n'est pas un joueur, et c'est un brave, ajouta-t-elle avec un petit sourire moqueur. Quant à toi, mon ami, dit-elle à Robert qui la serrait dans ses bras, je t'ai corrigé de tes défauts, n'est il pas vrai ? car le diable ne s'est pas trouvé beau en se regardant au miroir.

Anaïs SÉGALAS.

MÉMOIRES D'UNE PENSIONNAIRE DE SAINT-DENIS

OU

LA VIE EN MINIATURE. — FRAGMENTS.

Napoléon Ier au milieu d'un groupe d'élèves de Saint-Denis. Dessins de Pauquet.

AVIS DE LA RÉDACTION.

Ces mémoires sont dignes du vif intérêt qu'excitera leur titre chez nos lecteurs et surtout chez nos lectrices. Les plus jeunes y trouveront le tableau naïf et vrai de leur propre existence; les plus âgés y reconnaîtront les souvenirs tristes ou gais de leur enfance au collége, au couvent ou au pensionnat; tous y sentiront l'esprit et le cœur, l'expérience et la sagesse d'une femme distinguée, dont le nom était déjà le synonyme de talent, et que cette étude morale doit placer au premier rang parmi les écrivains de la jeunesse.

I. Ma naissance. Ma grand'mère. Un œuf à la coque. La première araignée. Une grappe de raisin.

Quoique l'année 1806 ait vu naître la confédération du Rhin et mourir l'empire germanique; quoiqu'elle compte en un seul jour deux importantes victoires (1); quoique enfin elle ait vu éclore le système continental et signer le décret de blocus contre les Iles-Britanniques, ce n'est point sur ces faits remarquables que je veux fixer votre attention.

Le canon d'Iéna résonnait encore aux oreilles de l'Europe étonnée, lorsque...

Décidément, la trompette de Clio est trop fatigante pour moi! Prêtez-moi un tout autre instrument, s'il vous plaît, fût-ce un mirliton, peu importe, afin que j'achève, tant bien que mal, l'air nouveau que j'ai composé à votre intention... Merci. Où en étais-je?... Ah bon! m'y voici.

(1) Celle d'Iéna, gagnée par Napoléon le 14 octobre, et celle d'Auerstadt, par Davoust; — toutes deux sur les Prussiens.

..... Lorsque je reçus le jour, sans apprécier la valeur du présent que me faisait la Providence. Ma mère, hélas ! (et ce fut une grande fatalité dans ma vie) ma mère mourut sans avoir pu me bénir par une première caresse. Jamais les ineffables mystères que renferme ce titre si doux et si saint ne m'ont été dévoilés.

Ce fut à Besançon que je commençai à prendre possession de mes facultés intellectuelles, et à peine eus-je le sentiment de moi-même qu'il me fallut apprendre à lire !

Je vois toujours l'aiguille à tricoter de ma bonne maman de C... (mon aïeule maternelle), immobile à la même place jusqu'à ce que j'eusse désigné la lettre dont le nom maudit échappait à ma mémoire.

Cette excellente femme, qui m'idolâtrait, avait l'intention de faire de moi un modèle accompli d'éducation première; aussi voulait-elle que je m'exprimasse toujours convenablement et que je ne me permisse jamais le moindre mot hasardé; car la vulgarité d'expressions et de manières lui était également odieuse.

Elle avait, en outre, sur la médecine et sur le tempérament des enfants des idées si particulières, qu'elle m'abreuvait de tisanes, de jus d'herbes et de sirops détestables. Ce que j'aimais le mieux m'était spécialement interdit, et les fruits, quels qu'ils fussent, étaient considérés par elle comme pernicieux. J'en dois excepter cependant les pruneaux et les pommes cuites, les pruneaux surtout, qui semblaient être pour ma respectable aïeule l'objet d'une prédilection peut-être exagérée; mais, en tacticienne habile, elle opposait le riz aux pruneaux, les pruneaux au riz, et obtenait par cette savante combinaison un équilibre assez satisfaisant.

Tout devait se faire chez elle avec une invariable ponctualité, et ma nourriture était mesurée de manière à me conserver cette santé précieuse, objet de sa constante surveillance.

Un jour, elle avait pris la peine de préparer elle-même, pour mon souper, un joli petit œuf à la coque. Après avoir coupé quelques mouillettes, et en attendant qu'on apportât de la lumière, comme l'heure de me coucher approchait, elle enleva le dessus de la coquille, et me dit de humer le lait qui allait se répandre. J'obéis, mais à peine osais-je effleurer l'œuf de mes lèvres. — Plus fort ! s'écria-t-elle ; allons, va donc plus fort ! Je ne me le fis pas répéter davantage, et j'aspirai si vivement le contenu que je faillis m'étrangler. Quand la lumière éclaira cette scène d'horreur, mon œuf était vide !... Nous nous regardâmes, ma grand'mère et moi, d'un air déconcerté ; mais enfin, prenant son parti : — J'en suis fâchée, me dit-elle ; maintenant tu mangeras ton pain sec. Je m'y résignai, tout en me demandant comment j'avais pu oublier la sage lenteur à laquelle on m'avait habituée, et qui était (je le voyais mieux que jamais) le signe d'une éducation accomplie.

C'est à cette époque d'innocence que je fais remonter mon insurmontable aversion pour les araignées, et c'est à ma grand'mère, il faut bien en convenir, que je dois l'impression désagréable qu'elles produisent toujours sur moi.

Dans cette vaste chambre, ornée de boiseries grisâtres qu'éclairait rarement un pâle rayon de soleil; devant cette fenêtre élevée où l'on plaçait habituellement ma petite table, ma petite chaise et mon petit ménage, mes yeux cherchaient sans cesse quelque objet nouveau, car un vague instinct me disait que j'avais encore bien des choses à connaître.

Un jour que, tranquille et silencieuse comme à l'ordinaire, j'explorais le domaine si restreint où se concentraient mes pensées, je vis un animal noir et d'une forme étrange, qui se balançait au bout d'un fil et descendait lentement vers moi. J'avançai doucement la main, et je le saisis avec assez d'adresse. La pauvre bête, interrompue dans son travail d'une manière aussi désagréable qu'imprévue, cherchait à recouvrer sa liberté, et passait ses longues pattes velues à travers mes doigts; mais, sans m'inquiéter de ses efforts, je courus vers ma grand'maman, et, d'un air joyeux et triomphant, je lui montrai ma conquête. A l'aspect du monstre, elle jeta un tel cri et me repoussa avec tant d'horreur, qu'éperdue et plus épouvantée qu'elle je ne sus plus ce que je faisais, et fus saisie d'un tremblement nerveux, qui changea subitement la nature de ses craintes.

Qu'arriva-t-il ensuite ? je ne me le rappelle pas; mais jamais l'effet de cette scène ne s'effacera de ma mémoire, et la vue d'une araignée me fait encore perdre mon sang-froid.

Le dimanche, la digne femme me paraît de mes plus belles robes et me conduisait aux offices.

L'attrait de la toilette qu'elle étalait à mes yeux ; les souliers de maroquin rouge, vert ou jaune ; le collier d'ambre ou de graines d'Amérique, la pèlerine blanche, la robe de percale à jours et les longues mitaines de tricot de Berlin me séduisaient immanquablement ; mais, une fois arrivée à l'église, je dois avouer que, malgré ses recommandations d'une part, et mes promesses de l'autre, je ne tardais pas à m'agiter, à la questionner, à pousser d'énormes soupirs et à la distraire fréquemment de ses prières et de ses pieuses méditations. Mon âge me servait d'excuse ; aussi faisait-elle preuve d'une indulgence inépuisable. La distribution du pain bénit m'apportait une diversion longtemps attendue, et, vaincue enfin par son incomparable patience, je me résignais à mon sort et j'étudiais avec recueillement le dessin des robes et des châles que le hasard plaçait devant moi.

Est-ce en souvenir de ce temps, où la vie m'offrait de si parcimonieuses jouissances, que j'aime l'assemblage des couleurs ? Je ne saurais le dire; mais il est certain qu'elles m'ont toujours produit un effet singulier, et que j'y trouve un charme assez analogue à celui que me cause la musique, avec cette différence toutefois que la sensation est bien plus fugitive ; elle n'effleure que la surface de l'âme.

Ces Mémoires étant écrits dans le but d'enseigner à la jeunesse le moyen de s'étudier et de se connaître elle-même, je dois faire ici l'aveu d'une action qui m'a révélé l'existence de la voix intérieure que nous avons au-dedans de nous, et qui se fait entendre dès le plus bas âge.

Ma bonne maman me défendait de parler aux étrangers, de me retourner dans la rue, de rien ramasser quand j'étais dehors, et surtout *de toucher à ce qui ne m'appartenait pas.*

Les épithètes les plus flétrissantes accompagnaient chacune des actions ci-dessus désignées, et sa chère Carlésie était, elle le savait trop bien, incapable de les commettre ; aussi n'en était-il question que pour la forme. J'écoutais en silence, selon ma coutume ; et, lorsque bientôt ma conscience s'éveilla au cri du remords, le ciel permit que cette respectable femme n'eût pas la douleur de partager l'abaissement dans lequel j'étais tombée à mes propres yeux. Voici le fait :

Un jour, elle me conduisit chez des religieuses qui me comblèrent de caresses et de friandises. Les bonnes sœur

vantèrent ma réserve et ma sagesse, mais ne me trouvèrent pas assez gaie pour mon âge. En effet, ma douceur et mon obéissance m'avaient à peu près momifiée. Je ne sais par quel hasard il advint qu'après m'avoir montée sur un banc de pierre on me laissa seule pendant quelques instants. On aurait pu, je crois, m'y retrouver encore au bout de huit jours ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Après m'être insensiblement remise de l'agitation causée par les embrassements et les questions des bonnes religieuses, je regardai autour de moi, et je vis que, sur la muraille à laquelle le banc était adossé, s'étendait une magnifique treille, chargée de raisin parfaitement mûr. Je touchai doucement la grappe la plus voisine, puis j'en ôtai un grain que je portai à ma bouche. C'était du muscat délicieux ; j'en goûtais pour la première fois, et bientôt la grappe entière disparut.

O fruit dérobé ! tu donnas la première secousse à mon âme engourdie, et, malgré ta saveur exquise, tu me causas un malaise moral que je n'oublierai de ma vie.

Les sœurs revinrent ; je rougis prodigieusement ; on me parla, je ne pus répondre. Une d'elles aperçut la rafle égrenée et me regarda d'un air significatif. Ce regard silencieux et profond acheva de m'anéantir, et de grosses larmes me tombèrent des yeux. Personne n'y comprenait rien, à l'exception de celle qui avait deviné ma faute ; d'un geste rapide, elle fit disparaître la rafle accusatrice, et m'embrassa en m'adressant de douces paroles, qui ne renfermaient aucune allusion au secret qu'elle avait surpris. Sa conduite m'inspira une vive reconnaissance, et je devinai son pardon comme j'avais deviné son reproche. Quels sermons auraient valu cette leçon-là ?...

Telle fut l'aurore de ma vie.

11. Ma première entrevue avec mon père. Les compliments par cœur. Une autre grand'mère. *La tour, prends garde !* Mon début dramatique. Histoire d'un livre, d'une poupée et d'un pot de giroflées.

... Enfin arriva le jour où je connus et vis mon père... A l'instant où la voiture s'arrêta, un militaire en grand uniforme descendit de cabriolet, et vint regarder quelles personnes amenait notre modeste équipage. Ses yeux s'étant plus particulièrement fixés sur moi, je pensai que ce pouvait bien être mon père, et je lui dis avec un accent comtois très-prononcé : — Oh ! bonjour, monsieur ; est-ce vous qui êtes mon papa ?

A ces naïves paroles, mon père (car c'était effectivement lui) se mit à rire, m'embrassa avec affection, et, me prenant dans ses bras, me plaça dans le cabriolet qui l'avait amené.

Le compliment que m'avait appris ma grand'mère me revint aussitôt à l'esprit, et j'essayai de le répéter ; mais quand j'eus dit deux ou trois fois de suite : — De même que la belle aurore... de même que la belle aurore..., il me fut impossible de me rappeler le reste, et je me mis à fondre en larmes.

Mon père me demanda ce que signifiaient mes pleurs et la malheureuse phrase que je recommençais toujours. Je lui parlai alors de mes quatre compliments et de la crainte où j'étais de les avoir oubliés. Il m'en fit grâce, en ajoutant : — Sois bonne fille, cela vaudra tous les compliments du monde.

Je ne dirai presque rien des trois années que j'ai passées en Bretagne, chez une autre grand'mère, mon aïeule paternelle, car elles ne m'ont laissé que de désagréables souvenirs.

Mon père, à la tête de son régiment, faisait ses dernières campagnes, et ne pouvait guère s'occuper de moi. Sa mère ne me voyait que rarement, mais, toutes les semaines, elle m'envoyait mon petit paquet de linge soigneusement raccommodé, me donnait des bas à tricoter ou du feston à faire, et ne venait à la pension (1) que pour examiner mon travail, et pour me réprimander quand j'avais sali ou déchiré *mes fourreaux* ; — c'est ainsi qu'elle appelait toujours mes robes.

Sa gravité était si imposante, que je prenais au sérieux toutes ses remontrances, quelque plaisantes qu'elles fussent.

J'avais hérité d'une robe de mousseline brodée, qui, après lui avoir appartenu dans les premiers temps de son mariage, avait ensuite passé à ma sœur, et m'était enfin revenue, grâce à des procédés, à des combinaisons incroyables qui l'avaient complétement rajeunie. On eût dit l'ouvrage d'Arachné, tant pour l'habileté du travail que pour la transparence du tissu. Affublée de ce vêtement généalogique, à peine osais-je bouger, tant il m'inspirait de respect ; et plus je redoublais de ménagements, plus on exagérait les recommandations, afin de mieux rire de mon embarras.

Un jour cependant, victime d'un odieux complot, je m'oubliai jusqu'à jouer à : *La tour, prends garde !...* et, selon l'usage établi en pareil cas, lorsque je remplis le rôle principal, on releva ma robe par-dessus ma tête. Quelle joyeuse partie ! chacun riait, et moi, plus fort que les autres. Innocente que j'étais !... Lorsque le jeu cessa, je m'aperçus avec effroi que les murailles de la *Tour* étaient pleines de lézardes et de meurtrières, c'est-à-dire que ma pauvre robe était déchirée en tous sens, et qu'elle avait vu son dernier beau jour ! Un tel accident me présageait la plus redoutable visite ; ma bonne maman me fit appeler le surlendemain. Sa physionomie était sévère, mais calme ; son indignation profonde, mais contenue : — N'avez-vous pas de honte, me dit-elle avec un certain air de mépris, d'être aussi peu soigneuse à votre âge ?... Avoir perdu en un jour votre plus belle toilette !... Une étoffe superbe dont je me suis parée dix ans ; que votre sœur n'a quittée qu'à regret, et qui ne peut plus vous servir au bout de quelques mois !... Croyez bien, mademoiselle, que désormais vous n'en porterez plus de semblable !

Rien n'égalait ma confusion. Que pouvais-je répondre à des reproches si justes et si modérés ? Voilà comment les personnes les plus raisonnables s'amusaient de ma crédulité et laissaient à mon âme son enveloppe de chrysalide.

Ma simplicité ressemblait si bien à de la sottise, que c'était un droit acquis de rire à mes dépens. Incapable de mensonge, parce que ma bonne maman de Besançon m'avait inspiré pour ce défaut la plus juste horreur, j'étais dupe de tout le monde, sans m'en apercevoir ; et, comme on se faisait un malin plaisir de mon étonnement, sans me désabuser jamais, je ne comprenais pas la moitié de ce qui se passait autour de moi. Il faut convenir aussi que je ne m'en souciais guère !

Presque toutes mes récréations se passaient à lire, et je m'isolais volontiers pour me livrer à ce goût exclusif, qui surprenait beaucoup de ma part. Les fleurs, les oiseaux étaient aussi l'objet de ma prédilection la plus chère, et, pour tout cela, je n'ai pas encore changé ; mais ce faible, bien connu, fut exploité par de malicieuses pensionnaires,

(1) Chez Mme Kerladec, près de Lorient.

qui, pour un moineau tombé de son nid, ou pour un simple bouton de rose, me faisaient faire les choses les plus absurdes, et me raillaient ensuite sans pitié.

Le souvenir de ces tribulations plaisantes me fait sourire aujourd'hui, car il s'y mêle un parfum de jeunesse, une grâce indéfinissable que rien ne saurait égaler. Qu'elles sont délicieuses ces premières émotions de la vie ! qu'ils sont charmants ces goûts naïfs de l'enfance ! Nos promenades pendant les beaux jours du printemps, nos bouquets dans le pré des échaliers, et nos collations sur l'herbe, quelquefois troublées par un orage imprévu, m'ont donné des joies que je n'ai jamais goûtées depuis.

Une fois, cependant, on voulut me faire sortir de l'obscurité qui me convenait si bien ; mais on eut tant à s'en plaindre, qu'il fallut renoncer à une telle fantaisie. Je vais vous conter en quelle occasion, et vous jugerez si j'étais excusable.

On avait à la pension le goût de la comédie, et les grandes ayant joué avec un succès extraordinaire plusieurs pièces de Mme de Genlis, notre directrice. Mme Ker-

La grand'mère.

ladec, pensa qu'il serait bon d'appeler aussi les petites à ce genre d'amusement. Pour mon compte, je ne m'en réjouissais pas ; ma gaucherie me faisait espérer qu'on me laisserait tranquille ; mais on eut besoin de moi, il me fallut obéir ! J'étudiai un rôle dans *la Colombe*, et je me fis, je l'avoue, un plaisir de le répéter, parce que je devais caresser et tenir assez longtemps une tourterelle blanche, qui avait le plus doux plumage et les plus jolis yeux du monde. Tout alla bien jusqu'à la représentation ; on m'avait louée de ma mémoire et de ma bonne volonté ; enfin j'avais dépassé l'attente générale ; mais le grand jour, qui devait mettre le sceau à mon triomphe, ne fut témoin que de ma défaite ! A peine eus-je posé le pied sur notre petit théâtre, que l'aspect solennel de l'auditoire, composé des papas, des mamans et des amis dans leurs plus beaux atours ; l'air sérieux de chacun, et surtout des pensionnaires ; la physionomie de celle qui jouait avec moi, et qui avait emprunté la gravité la plus comique ; toutes ces causes, enfin, me suggérèrent, je ne sais comment, la plus funeste pensée : — Si j'allais rire ! me dis-je en moi-même, que je serais malheureuse !... hélas! le malheur fut complet !

Au grand scandale de l'honorable assemblée, deux fois je sortis, et deux fois je reparus sur la scène sans pouvoir proférer une parole ; le rire me suffoquait ! Adieu le spectacle ! Ni les menaces, ni les prières, ni les promesses, ni la vue de la charmante colombe, qui gardait son air tranquille au milieu du bouleversement général, ne purent me faire reprendre le sang-froid que j'avais perdu. Ce fut dans mon lit que j'achevai cette fatale soirée, et j'y fus conduite comme le criminel qui marche au supplice. Tous les regards que j'osais interroger ne m'exprimaient que l'indignation, le reproche, ou (ce qui m'offensait bien plus encore) une pitié dédaigneuse, à laquelle je ne me soumettais pas, quoiqu'on ne me l'épargnât en nulle occasion.

Telle était à peu près ma destinée en ce temps-là ; temps heureux et malheureux à la fois, où personne ne se souciait de mes peines et de mes plaisirs. Véritable enfant de la nature, je trouvais en elle de quoi me dédommager des injustices de ceux qui m'entouraient. Mon père ne m'écrivait que rarement, et ses lettres, grâce aux plaintes continuelles qu'on lui faisait sur mon compte, étaient bien plutôt remplies de conseils et de reproches que d'expressions affectueuses. N'importe, j'attendais !... j'attendais je ne sais positivement quoi, mais j'attendais toujours ! L'imprévu était ma grande ressource, et je l'invoquais tout bas ! L'imprévu !... c'est ce que j'appelle aujourd'hui l'espérance : bien à plaindre est celui qui n'en a pas d'autre ?

Le propriétaire de notre maison, M. Deslandes, avait un fils de dix ans, rachitique, difforme, et arrivé au dernier degré d'une maladie de poitrine qui ne lui laissait que peu de jours à vivre. Ce malheureux père adorait son enfant, et faisait pitié à tout le monde. Il demanda à Mme Kerladec la permission de faire apporter le pauvre malade au jardin, afin que la vue de nos jeux pût le distraire de ses souffrances, et Mme Kerladec y consentit, car elle était compatissante et bonne.

André Deslandes fut l'objet de toutes nos conversations ; la pensée de la mort me frappa pour la première fois, et je me sentis saisie d'une pitié si tendre que je ne m'occupai plus d'autre chose.

J'allais m'asseoir auprès d'André pendant nos récréations ; je lui faisais la lecture, je le questionnais sur son mal ; et il me prit en si grande affection qu'il me demandait sans cesse. De mon côté, je ne songeais qu'à lui procurer quelque douce surprise ; je gardais les fruits de mon goûter pour les lui offrir, et je changeais tout ce que j'avais pour quelques fleurs qu'il recevait avec un véritable plaisir. Enfin, un jour qu'on m'avait prêté un petit livre de chansons avec des gravures, voyant qu'il s'amusait beaucoup à le regarder, je ne songeai qu'au moyen de l'avoir en ma possession, afin de lui en faire cadeau. Ce n'était pas facile, car le livre était neuf, doré sur tranches, et appartenait à une certaine Nathalie, fière, gâtée, et qui me témoignait habituellement un profond dédain. Le hasard vint à mon secours. Une de mes vieilles cousines, qui demeurait dans le voisinage, eut, je ne sais pourquoi, l'idée de m'apporter une belle poupée en toilette de bal. Cette poupée avait dans sa chevelure noire une couronne d'argent et de fleurs poncean qui la rendait séduisante ; Nathalie elle-même fut charmée de sa bonne mine, et le cœur m'en bondit de joie.

— Voulez-vous la changer ? lui demandai-je timidement.

— Contre quoi ? me répondit-elle.

— Contre votre livre de chansons.

— Certainement : mais vous ne me la reprendrez pas?

— Oh ! jamais, jamais ! soyez-en sûre.

Nathalie fut généreuse ; elle joignit au livre un panier d'amandes collées dans de la mousse ; et, au comble de la joie, j'attendis la récréation suivante.

Comment peindre la reconnaissance de mon pauvre petit André, quand il apprit, — par d'autres, bien entendu, — les circonstances de cet échange. — Quel dommage ! dit-il tout ému, et en répondant à une triste pensée, que je n'ai comprise que plus tard.

Je tenais à la main un volume de l'abbé Gaultier ; c'étaient des histoires formant un cours de lectures graduées : il me demanda de lui en lire une, et bientôt nous nous attendrîmes sur la douleur d'une poule, qui, ayant couvé un œuf de paonne, se voyait méprisée de son ingrat nourrisson. M. Deslandes et Mme Kerladec passaient alors devant nous ; elle nous vit tout en larmes, en apprit la cause, et me dit brusquement :

— Vous faites du mal à cet enfant, mademoiselle ; allez plutôt jouer avec vos amies.

— Je n'ai pas d'amies, et je n'ai pas envie de jouer.

— Eh bien ! montez dans mon cabinet, j'ai quelque chose à vous dire.

Ce cabinet me faisait trembler, car il était ordinairement témoin de certaines corrections, alors en usage, et qui appelaient la rougeur ailleurs que sur nos joues.

Je me levai, le cœur gros ; André me saisit la main, comme pour me retenir, me regarda tristement, et me dit adieu...

Depuis, je ne le revis plus !

Quelques jours après, son père venait, pendant l'heure des classes, pleurer seul dans ce jardin qui lui rappelait une image douloureuse et chère ; on plaignait sa peine ; mais on ajoutait, en manière de consolation : — Il est heureux que ce pauvre enfant soit mort ; que serait-il devenu, chétif et disgracié comme il l'était?...

Je le regrettais en silence, car on s'était moqué de mon amitié pour lui, et je ne prononçais son nom que dans ma prière du soir.

Il n'est pas inutile d'ajouter que Mme Kerladec m'avait effectivement parlé dans son cabinet mystérieux, pour me reprocher d'avoir donné ma poupée ; et, de plus, elle avait réclamé le livre de chansons, qui, disait-elle, ne m'appartenait pas. Nathalie le reprit, et, après une confiscation assez longue, on me rendit cette poupée, que je ne regardai jamais et qui entra dans le domaine public.

Toutes ces circonstances me furent très-sensibles ; mais ce qui adoucit un peu mon chagrin, c'est qu'André en mourant avait pensé à moi, et avait chargé son père de me remettre un pot de giroflées.

Mme Kerladec me le montra et me défendit d'y toucher, dans la crainte que je ne le laissasse périr, faute de soins. Malgré cette précaution, quand arriva la fin de l'été, je vis la fleur chérie, que je regardais tous les jours en pensant au pauvre André, se dessécher, jaunir, et enfin être mise à l'écart comme un objet inutile. Je crus qu'elle manquait d'eau, et, bravant la défense qu'on m'avait faite et le châtiment que devait infailliblement encourir ma désobéissance, je l'arrosai, un soir, en cachette. On s'en aperçut, et l'on m'envoya sur-le-champ au dortoir, avec un morceau de pain pour mon souper. Loin de me plaindre de cette rigueur, je m'en allai satisfaite, et me félicitai de souffrir quelque chose en souvenir de cet enfant que j'avais aimé pour ses misères, et qui, lui aussi, avait eu pitié de mes peines et de mes humiliations.

III. L'aile de maman, la cuisse de papa ! Les bons tours de ma cousine Marie. Les trous et les taches.

Une seule fois j'encourus la disgrâce de ma grand'mère, et il y eut plutôt de sa faute que de la mienne. La digne femme avait des habitudes qu'on était obligé de respecter, quelque désagréables qu'elles fussent; par exemple, quand elle servait un poulet, le plus jeune de ses enfants avait invariablement le cou.

Mon père, à l'âge de dix ans, en était tellement exaspéré, lui qui n'avait jamais goûté d'autre morceau, que, lorsqu'il eut en propre un écu de trois francs, récompense d'une sonate qu'il avait composée pour la fête de son père, il obtint, à force d'instances, de sa mie Marion, la cuisinière, qu'elle lui achetât un poulet pour lui seul, qu'elle le fît rôtir et qu'elle le lui donnât secrètement.

Muni de son trésor, il courut s'enfermer dans sa chambre, avec sa petite chienne Zémire, et, dépeçant la volaille avec une espèce de fureur, il s'écriait en la déchirant à belles dents : — Ah ! ah ! voilà donc l'aile de maman !... voilà la cuisse de papa !... Il passa successivement en revue tous les morceaux affectés aux différents

L'auteur faisant la lecture à André.

commensaux de la maison, parents ou amis, et il se fit une justice complète. Zémire eut le cou et bien d'autres choses encore ! Bref, elle et son maître se conduisirent si bien, que le combat cessa faute de combattants, et qu'après avoir partagé la même fortune, ils éprouvèrent les mêmes désagréments, et furent sérieusement indisposés le lendemain.

Mon aventure est moins tragique.

Ma bonne maman m'ayant dit par distraction : — Carlésie, passe-moi ton assiette ! je la lui tendis en silence, et elle y déposa une aile de poulet, si blanche, si appétissante, que réellement je croyais rêver. Je me mis promptement à l'œuvre, et, quand elle eut servi tout le monde, elle me demanda encore une fois mon assiette.

— Merci, bonne maman, j'en ai assez comme cela.

— Assez !... mais je ne t'ai rien donné, ce me semble.

— Pardon, bonne maman ; j'ai bientôt fini mon aile.

— Ah ! pour le coup, voilà qui est fort !... Tu as eu une aile, et tu l'as mangée?

— Oui, sans doute.

— Je ne me serais jamais attendue à celle-là.

— Ni moi non plus, bonne maman; cependant, si j'avais cru mal faire, je n'y aurais pas touché.

— Allons, c'est égal! c'est de ma faute, mais j'y prendrai garde une autre fois.

Quand, plus tard, cette anecdote fut connue du reste de la famille, on convint que j'étais née coiffée, tant le fait parut extraordinaire.

... Marie, l'aînée de mes cousines, avait été, comme moi, pensionnaire chez Mme de Kerladec; mais quelle différence entre nous! Aussi vive, aussi enjouée que j'étais niaise et maladroite, elle s'était fait chérir par son bon cœur et par son originalité. Ne brillant pas par un ordre excessif, on conçoit qu'elle avait dû être souvent favorisée des visites et des sermons de notre bonne maman; mais, peu facile à intimider, elle recourait, pour s'y soustraire, à une ruse dont la seule pensée m'aurait fait frémir.

Ma grand'mère avait la vue si basse qu'à deux pas elle ne pouvait rien distinguer; c'était au point qu'avant de boire elle approchait son verre de son œil gauche, pour s'assurer de ce qu'il contenait. Eh bien! le croirait-on? Marie, profitant de cette infirmité, se faisait suppléer par une compagne non moins facétieuse qu'elle, et qui prenait obligeamment sa place, écoutait la morale sans souffler mot, et recevait respectueusement, en manière de fidéicommis, le baiser maternel, qu'elle avait aussi peu mérité que le reste. Puis les deux folles se rejoignaient et s'amusaient à qui mieux mieux de leur admirable invention.

C'était encore Marie qui avait eu l'incroyable audace d'appliquer à sa guise une leçon de notre aïeule. Celle-ci lui avait répété à diverses reprises qu'elle aimait mieux un trou qu'une tache, tant la malpropreté lui faisait horreur. Un jour que Marie se trouvait, sur ce point, plus en défaut que de coutume, elle découpa soigneusement toutes les taches de sa robe, et la lui renvoya en disant : — J'ai fait ce que j'ai pu pour réparer le mal, mais je crains bien que bonne maman n'en soit guère plus contente!

J'aurais été capable, je crois, de faire la même chose par simplicité.

IV. Mon entrée à Saint-Denis. Ma sœur. La classe aurore-uni. Les épreuves de la *nouvelle*. Une leçon d'amour-propre. Faveur éphémère.

Les heures et les années ont fui! me voilà arrivée au jour que je craignais tant! J'ai le cœur navré; je retarde l'instant du départ : mais on me presse, il faut obéir. Ma famille, qu'un déjeuner d'adieu a réunie autour de moi, me comble de caresses et me quitte en pleurant. Je regarde encore une fois mes chers petits oiseaux et tout ce que je laisse dans ce logement si modeste, où j'étais pourtant si heureuse; et, appuyée sur le bras de mon père, je traverse cette ville chérie, dont je crois m'éloigner pour jamais!

Enfin, nous sommes à Saint-Denis, sur la place dont, à l'heure qu'il est, j'ignore encore le nom, mais que je connaîtrai si bien! Je vois la maison où pour moi va commencer une ère nouvelle : je me presse avec douleur contre ce père tant aimé dont je vais me séparer pour si longtemps. Hélas! nos courtes vacances et ses visites, quelque rapprochées qu'elles soient, me dédommageront-elles de cette amère privation?

Je suis tellement accablée, tellement étourdie que je ne sens plus rien. Ma sœur Hortense arrive, m'embrasse, me parle et m'emmène, sans que je sache ce que je fais, sans que j'aie la conscience de ce qui se passe autour de moi. Ce n'est qu'après l'avoir machinalement suivie que je sors de cet anéantissement cruel, et que je vois mon pauvre père qui s'éloigne seul!... J'éprouve pour lui, pour moi-même une pitié douloureuse; je le rappelle involontairement, et je me jette encore dans ses bras. Il me supplie d'avoir du courage, et parvient à me calmer un peu.

Une cloche sonne; la tourière nous sépare; j'entre dans l'intérieur de cette maison redoutable, le cœur plein d'amertume, tout entière au souvenir de cet adieu pénible, et préoccupée de la tristesse de mon père, que je laisse plus isolé sinon plus affligé que moi!

J'ai traversé de longs corridors, et me voilà dans une classe dont toutes les élèves ont une ceinture de laine couleur orange; c'est la classe aurore-uni; c'est celle de ma sœur.

— Ah! voici la nouvelle! dit-on en me voyant entrer.

Les compagnes d'Hortense me jettent un regard curieux et rapide, mais d'autant plus bienveillant que j'avais encore les yeux pleins de larmes.

Annoncée de longue main par ma sœur, elle avait si bien fait les honneurs de ma personne, que je devais, pour justifier son programme, remplir les conditions d'un véritable phénix, et la tâche n'était pas des plus faciles; mais, pour mon bonheur, je ne m'en doutais nullement.

Je donne le bras à Hortense; nous nous rendons au réfectoire. — Vois-tu la belle chambre! me dit-elle à l'oreille. Je me mis à rire, et il y avait de quoi : près de six cents personnes étaient assises à des tables de seize ou dix huit couverts. Si les bouches étaient muettes, les doigts et les physionomies étaient en jeu; on se parlait par signes presque aussi rapidement qu'avec le secours de la voix, et l'expression n'y perdait rien.

Le dîner avait bonne mine; il était servi dans des plats d'étain; les assiettes, de même métal, défiaient la maladresse et la turbulence des convives; mais les timbales et les couverts étaient d'argent. Tout annonçait l'ordre le plus parfait, la propreté la plus minutieuse. Il me fut cependant impossible de goûter à rien; personne ne s'en étonna. Hortense retint ma part de salade, et me réconforta en disant :

— Si, comme moi, tu étais ici depuis sept ans, que ferais-tu donc?

— J'aurais eu le temps de m'y habituer, et je ferais comme toi, sans doute; mais je n'en suis qu'au premier jour, et ce n'est pas le plus agréable!

A la récréation, je me vis entourée, questionnée, examinée; j'étais sur les épines. A peine répondis-je par quelques monosyllabes; mais je vivais sur la réputation que ma sœur m'avait faite, et l'on se répétait que j'avais beaucoup d'esprit. Rentrée à la classe, j'interrogeai à mon tour, et mes observations, qui attestaient une ignorance complète des usages du lieu, firent beaucoup rire et provoquèrent quelques exclamations : — Qu'elle est amusante!... qu'elle est gentille!.., s'écriait-on autour de moi. Tout allait assez bien; mon rôle de personne spirituelle, qui m'avait tant effrayée d'abord, me parut pouvoir se soutenir à peu de frais. La prière, le souper et enfin le dortoir nous appelèrent successivement. Mon lit me parut excellent, je l'avoue; mais je regrettais ma petite chambre, et je pleurai amèrement en songeant à la tristesse de mon pauvre père, qui me verrait partout et ne me retrouverait nulle part. Ce fut en pensant à lui que le

sommeil vint me surprendre et tromper un peu mon chagrin.

— *Cœur à Dieu ! qu'on se lève en silence!...* La seconde journée commençait.

N'allez pas croire que je veuille vous conduire pas à pas dans les phases de cette existence nouvelle, ni vous ni moi n'y trouverions notre compte ; mais ce jour-là fut marqué par un examen, à la suite duquel Mme de Chanzeaux, alors directrice des études, me plaça dans la classe de ma sœur. Ma joie ne peut se décrire, et, de même qu'Épaminondas, après la victoire de Leuctres (pardonnez la citation à une véritable écolière), je m'écriai avec transport : — Ce qui me touche le plus, c'est la joie que mon père en éprouvera !

En revenant, je tins un instant ma sœur en suspens sur mon sort; et lorsqu'enfin je lui appris mon succès, elle en parut fort étonnée et passablement satisfaite.

Après le dîner, elle me prit à part, et jugea indispensable de me faire un peu de morale. La matière était délicate, aussi l'aborda-t-elle avec précaution ; car elle sentait que nos idées ne seraient pas en harmonie, et elle tenait essentiellement à me convaincre; voici à quel sujet :

— Tu ne connais pas les habitudes de la maison, me dit-elle; mais, je t'en supplie, fais-moi la grâce de ne pas parler de ta manière de vivre chez papa. On peut, sans blesser la vérité, ne pas raconter certaines choses; et si tu disais que nous n'avons pas de bonne et qu'une pauvre femme du dehors venait t'aider dans les soins du ménage, nous serions couvertes de ridicule.

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi? parce que toutes ces demoiselles ont des idées de grandeur plus ou moins bien fondées; qu'elles s'entretiennent fort peu de détails domestiques, et que, parmi nous, le ridicule se sent et ne se raisonne pas.

— Du ridicule ! c'est un peu fort !

— Non, c'est comme je te le dis. Pour rien au monde, je ne voudrais être l'objet de chuchotements ou de plaisanteries déplacées, et tu me sauras gré du conseil que je te donne, quand tu te seras faite à nos manières.

— Je ne m'y ferai jamais !

— Tu auras plus de peine qu'une autre, mais tu y arriveras.

— Il faudra donc rougir de ce qui me plaisait ?

— On ne rougit pas ; on se tait, et voilà tout. Me promets-tu de suivre mes avis ?

— Si je le peux...

— Cela n'est pas si difficile; et, je te le répète, tu en seras contente plus tard.

Faut-il l'avouer ? elle avait raison ; je reconnus bientôt qu'il existait une convention tacite de ne jamais paraître avec infériorité aux yeux de ses compagnes. Les plus sages gardaient le silence ; d'autres mettaient une certaine ostentation à parler négligemment de leur fortune ; mais, au reste, ce sujet était rarement traité, et les élèves, n'ayant aucune idée de la valeur réelle des choses, ne comprenaient guère les différentes positions de la vie. Les apparences étaient tout pour elles, et, sous ce rapport, grâce à l'inépuisable bonté du meilleur des pères, nous n'avions rien à envier aux plus riches et aux plus heureuses. Je n'avais pas de vanité, mais un juste orgueil me fit toujours garder ma place, et, à part quelques légères imprudences que ma sœur, toujours aux aguets, répara habilement, je ne compromis pas l'honneur de la famille.

Plusieurs réponses inattendues, un caractère naturellement enjoué et un certain tact pour parler ou pour me taire à propos, m'acquirent une faveur aussi prodigieuse qu'éphémère... Hélas ! oui, trop éphémère; car, au bout de quinze jours, la nouveauté étant épuisée, et mes travers s'étant successivement fait connaître, je tombai de l'échafaudage où je me pavanais follement, et je restai quelque temps étourdie de ma chute.

V. Avénement et chute d'une poupée. Un sommeil intéressé. Aventures d'une bayadère et d'un moineau. Le *mea culpa* mortel.

Il y avait quelques jours que l'indifférence générale m'avait abandonnée à moi-même, lorsqu'un jeudi, sachant que je ne devais pas aller au parloir, je me décidai à ouvrir une grande et mystérieuse boîte de sapin, que j'avais placée dans un coin de la classe. A peine me voit-on mettre la clef dans la serrure qu'un cercle de curieuses m'environnent; je lève le couvercle, et j'en tire... une poupée.

— Une poupée ! s'écria-t-on en chœur autour de moi ; oh ! voyons, voyons !... Elle est charmante ! qu'elle est gentille !... Elle a un bien joli trousseau !

J'étais heureuse et fière, car j'aimais beaucoup cette poupée ; et Hortense s'était opposée à son entrée dans la maison, en m'affirmant que je ne la conserverais pas. J'espérai donc, vu le bon accueil qu'elle recevait, que non-seulement elle serait admise, mais que même elle en attirerait d'autres... Je connaissais bien peu l'esprit de corps ! une des *reines* me dit bientôt, d'un air à la fois insinuant et impérieux :

— Vous n'avez pas l'intention de garder *cela* ici ?

— Si vraiment, je vous assure.

— Vous plaisantez, ma chère ! jamais il ne sera souffert rien de semblable dans la classe aurore-uni !

— Que me fait la couleur de la ceinture, pourvu que je m'amuse?

— Mais on vous prendra pour une *verte !* (Les *vertes* étaient les plus jeunes des élèves, et composaient la dernière division.)

— Quel mal cela me fera-t-il ?

— Il ne s'agit pas de vous, mais de l'honneur de la classe, et nous vous prouverons que nous savons le défendre !

— Je vous prouverai, à mon tour, que si je tiens à ne dominer personne, je ne veux pas non plus être dominée.

— Ah ! ah ! petite mauvaise tête, on vous mettra bien à la raison !

— Je serais curieuse de voir comment.

— Avant peu vous serez satisfaite !

Dès ce moment, on ne me parla plus. Les *reines* et les *gentilles* me fuyaient dédaigneusement; les autres, craignant d'être enveloppées dans ma disgrâce, m'évitaient avec affectation. J'étais devenue un être mixte, sans parti, sans défenseur ; mais une guerre d'indépendance ne m'effrayait pas, et je ne reculai devant aucune attaque.

Ma poupée fit encore deux ou trois apparitions triomphantes ; je la protégeais héroïquement.

> Et, quoique seul pour elle, Achille furieux
> Épouvantait l'armée et partageait les dieux.

Mais, hélas ! la pauvre Iphigénie devait être sacrifiée au salut et à l'honneur de la Grèce. Un jour, je ne la retrouvai plus ! Il ne me restait pas un chiffon qui pût me la rappeler, et pas un indice qui me mît sur la trace de ses ravisseurs, tant le secret fut bien gardé ! Jamais nous ne faisions intervenir les dames dans de semblables démêlés,

et, malgré mon indignation, je dissimulai ma colère, afin de diminuer un peu le triomphe de mes ennemies.

Au milieu de tant d'épreuves, je voyais mon père une ou deux fois par semaine, et c'était mon seul bonheur ; car, je dois en convenir, les lauriers de la gloire ne me dédommageaient pas des injustices de la fortune ; loin de là ! Je n'apprenais rien, et si je faisais peu de fautes en écrivant, Hortense avait raison de répéter que je n'aurais su dire pourquoi.

Bientôt le chagrin me prit, et je formai mille projets pour retourner à la maison, soit en congé, soit pour toujours ; mais ce n'était pas facile. En dépit de ma mélancolie, je mangeais parfaitement et dormais mieux encore. Je résolus de tirer parti de cette dernière faculté pour rompre d'odieuses chaînes ; et quand le projet fut bien mûri dans ma sagesse, je me hâtai de le mettre à exécution.

Un matin, après avoir bien déjeuné, au lieu de lire en me promenant, comme j'en avais l'habitude, je vais m'étendre au pied d'un tilleul, dans un endroit retiré, et je m'endors profondément. Revenue à la classe, je dors sur ma case ; on me réveille, je balbutie quelques excuses, et me replonge dans mon assoupissement. Je deviens insensible à tout ; le sommeil triomphe en tous lieux ; à la chapelle, je fais comme au dortoir ; je bâille en répétant mes leçons, que je sais moins que jamais, et, pourrait-on le croire ? au parloir même, je tombe sur l'épaule de mon père, qui ne comprend rien à ce qui m'arrive.

— Elle est toujours comme cela depuis quelque temps, lui fait observer ma sœur ; c'est vraiment extraordinaire !

— Il faut voir le médecin, répond mon père avec inquiétude.

En effet, il en parle à la dame infirmière, et lui demande si le changement d'air ne me serait pas bon. Cette

La poupée montrée aux élèves.

dame le rassure en lui promettant que, dès le lendemain, elle me ferait appeler à la visite du docteur Vergès, et qu'elle lui soumettrait son idée. Je m'applaudissais en silence ; mais, vanité des vanités ! le lendemain, M. Vergès, après m'avoir examinée et interrogée, ne me trouve aucun symptôme inquiétant.

— Le pouls est excellent, dit-il ; la peau fraîche, l'œil vif ; on parle d'un bon appétit ; il n'y a rien à faire ; cela changera de soi-même ; c'est un caprice de la nature.

La nature, hélas ! était bien innocente ; mais ma ruse ingénieuse n'obtint pas le succès qu'elle méritait, et force me fut de me réveiller de bonne grâce.

Après ce cruel désappointement, un changement favorable s'opéra dans mes idées. Renonçant à de trompeuses espérances, je me tournai vers la réalité, et pris le parti de m'occuper sérieusement de mes devoirs.

Je parvins à dominer ce qu'on appelait la légèreté de mon caractère, à me montrer plus attentive aux leçons, plus recueillie à la chapelle, plus silencieuse partout, et enfin plus soumise au règlement ; ce qui me valut beaucoup d'éloges.

Telle est pourtant la fragilité humaine, qu'un moment d'oubli faillit compromettre ma brillante position. N'osant mettre la Providence en jeu pour un fait de cette nature, on me permettra de dire que je dus mon salut au hasard ; et il me rendit un signalé service en me tirant du mauvais pas où je m'étais fourrée.

On s'occupait beaucoup alors d'ouvrages en perles, qu'une Espagnole avait mis à la mode parmi nous ; et, quand une mode quelconque était adoptée, c'était une contagion à laquelle personne ne résistait. J'avais mis mon père à contribution ; il m'avait apporté des perles de toutes les couleurs, et, en échange, je l'avais comblé de paniers, de croix, de cordons de montre, et d'autres objets

du même genre, qu'il recevait avec une admiration sans bornes comme mes talents.

Un soir, après avoir terminé une *bayadère* (espèce de collier en sautoir et à glands), je m'empressai d'aller la montrer à droite et à gauche, pour recueillir quelques compliments auxquels j'attachais beaucoup de prix, lorsque j'aperçus Virginie B..., assise sur les marches du vestibule. Virginie me répondit à peine, tant elle était occupée à donner la becquée à un moineau qui absorbait toute on sattention.

A cette vue, j'oubliai tout moi-même; je contemplai l'oiseau qui battait des ailes en jetant un petit cri charmant, et dont les yeux, pleins de vivacité, annonçaient la constitution robuste. — Cette dernière observation n'est pas inutile, car rarement les malheureux moineaux qui passaient par nos mains vivaient plus de quelques heures. — Celui-ci donc, réunissant toutes les conditions d'avenir qu'on pouvait lui souhaiter, devint l'objet de mes désirs les plus ardents, et je ne songeai plus qu'à l'avoir en ma possession. Or, à cette heureuse époque, rien ne

L'échange de la bayadère et du moineau.

me coûtait pour arriver à l'accomplissement de mes vœux, et quand la maudite fièvre me prenait, je me rendais irrésistible. Virginie caressait son oiseau, lui faisait monter l'échelle d'un doigt sur l'autre, et ne voyait dans mes exclamations que la chose du monde la plus naturelle. Un regard d'intelligence, renfermant sans doute la plus éloquente prière, intéressa en ma faveur plusieurs de ses amies, qui me secondèrent merveilleusement. Après l'avoir félicitée sur un bonheur que je tenais autant à conquérir qu'elle tenait à le conserver, je me hasardai à lui proposer un échange.

— Non, non, merci, me dit-elle; le pauvre petit est trop gentil pour que je m'en sépare jamais!

— Quelle folie! s'écrièrent les autres, il sera peut-être mort demain, au lieu que ce qu'on te propose pourra te rester.

Elle se défendit assez longtemps contre mes instances, mais enfin la curiosité l'emporta; elle me demanda ce que je lui offrirais en retour. Je lui montrai ma bayadère.

— C'est impossible! me répondit-elle en rougissant de plaisir.

Malheureusement, un coup d'œil rapide, jeté sur l'in-

téressant objet de notre négociation, lui rendit toute sa fermeté; elle reprit donc :

— C'est impossible, je l'aime trop !

Il fallait frapper un coup décisif, et je m'y préparais, lorsque les officieuses conseillères, devinant mon projet, essayèrent à leur tour de m'en dissuader. C'était, selon elles, une proposition ridicule; ma bayadère valait dix moineaux comme celui-là.

— Qu'importe ? leur objectai-je vivement, puisque je le désire ?... Écoutez, Virginie, je vous donnerai, en outre, deux cahiers de papier blanc et une aune de faveur cerise.

C'en était trop, elle était vaincue, et il n'y avait plus que les apparences à sauver.

— Vous n'en aurez peut-être pas soin, me dit-elle avec émotion ; et s'il allait mourir comme tous ceux que vous avez eus jusqu'ici !...

Les séductions de l'éloquence ne furent employées que pour la forme ; je triomphai promptement de son apparente irrésolution, et l'oiseau me fut abandonné. La prière sonna sur ces entrefaites ; j'emportai mon trésor et le mis délicatement dans mon fichu. Après avoir pris place au fond de mon banc, je me disposais sans doute à joindre à la formule habituelle quelques actions de grâces particulières pour la nouvelle faveur que le ciel m'accordait, lorsque j'en fus soudainement empêchée par un cri aigu que poussa mon hôte mystérieux. Ce cri, qui m'avait paru si touchant à la promenade, me fit frémir en me rappelant le danger que je courais : *impiété, profanation*, telles étaient les épithètes qu'on allait prodiguer à ma conduite imprudente. Quelle angoisse ! cependant mon martyre commençait à peine ; la maudite bête cachait une poitrine d'Hercule dans un corps de moineau ; tous les yeux se dirigeaient de mon côté ; je fis bonne contenance et feignis de regarder comme les autres ; puis, après cette pantomime expressive, je rentrai dans un recueillement profond. Mais l'oiseau était infatigable ; il avait une voix si perçante, que, poussée par l'imminence du péril, je profitai du *mea culpâ* pour me frapper la poitrine avec une componction dont il ressentit les effets immédiats ; ce qui le calma un peu. Bref, j'en fus quitte pour la peur. Néanmoins, quand, le soir même, je vis approcher son heure fatale, je puisai dans le souvenir de mes appréhensions récentes la force de supporter cette perte douloureuse.

VI. Avancement. La classe bleu-liséré. Caractères et portraits. Les *reines*. Les *petites*. Les *grandes*. Les *amies* de *cœur*, de *classe*, de *bras*, etc.

..... A peine le terme fixé pour notre réhabilitation dans nos droits fut-il accompli, que je réclamai l'accomplissement d'une promesse sur laquelle étaient fondées toutes mes espérances et peut-être aussi toute ma vertu.

Le lendemain, vers deux heures, on me fit appeler, ainsi qu'Hortense et mes deux autres compagnes, dans le salon de madame la surintendante.

Qu'on juge si le cœur nous battait !

Après quelques remontrances, que nous écoutâmes d'un air pénétré, madame la surintendante déclara qu'une seule avait bien mérité de la patrie..., c'est-à-dire de la maison ; et celle-là, c'était moi-même !

— C'est égal, me dit ma sœur en revenant, je préfère ne passer qu'au concours, et je te plains bien d'entrer seule dans la classe bleu-liséré.

Je compris qu'elle n'aimait pas les raisins verts, et ce n'était pas le moment de contrarier son goût. Pour mon compte, je n'étais pas non plus sans inquiétude ; j'allais changer de classe... Quel bonheur ! mais aussi quelle situation difficile ! D'*ancienne* que j'étais il fallait redevenir *nouvelle*, et me présenter isolément au milieu d'une assemblée dédaigneuse, sans doute, et jalouse de faire comprendre sa supériorité à l'esprit le plus rebelle que cette auguste enceinte eût encore enfermé dans ses murs.

O vous, heureuses et aimables élèves, qui peuplez aujourd'hui cette demeure où la protection la plus auguste veille sur vous avec tant de sollicitude, n'aurez-vous pas quelque peine à croire ce que je vous raconte et ce qui me reste à vous dire ?

Quels favorables changements ont dû apporter dans vos usages et dans vos manières le contact du monde qu'il vous est enfin permis de connaître, et le séjour prolongé que vous faites dans vos familles ! Vous n'avez pas connu le joug des *reines*, et vous n'admettez plus, j'en suis persuadée, l'injuste distinction des *anciennes* et des *nouvelles* ; mais, au temps dont je vous parle, ces préjugés subsistaient dans toute leur force ; et, si je me plais à reconnaître que la royauté était abolie de droit dans la classe bleu-liséré, je dois avouer également que les privilèges n'y perdaient rien, et que la féodalité y brillait encore du plus vif éclat.

Ce fut un mardi, vers deux heures, que je reçus ma glorieuse ceinture, et qu'après avoir mis dans mon tablier tout le contenu de ma case, je me préparai à transporter mes pénates dans un lieu plus élevé. Ce pas des *petites* aux *grandes* était le plus difficile à franchir. Selon mon père, dont l'adorable bonté se mettait toujours au niveau de nos idées, il en était de cela comme du grade de capitaine à celui de chef de bataillon. Je crois superflu de parler ici de l'agréable surprise que lui causa mon succès. Il ne cessait de me regarder, en me disant que le bleu me seyait fort bien ; puis, pour ne pas trop affliger Hortense, il écouta ses raisons, les accepta, et finit par convenir avec elle qu'il valait autant être la première des *aurores* que la dernière des *bleues*. C'était penser comme César ; mais nous ne devions ni l'une ni l'autre être première ou dernière.

Chargée de mon petit bagage, après un moment d'hésitation et de palpitation, je frappai doucement à la porte de la classe bleu-liséré, et j'entrai dans le sanctuaire avec une contenance modeste, mais assurée.

Tous les yeux se portèrent impitoyablement sur moi, et, quoique je connusse la plupart des élèves, puisque je venais de les quitter au précédent concours, et que parmi les anciennes il y en eût beaucoup qui me recherchaient aux récréations, quand j'étais disposée à rire et à causer, aucune ne m'adressa un sourire amical ou un sourire encourageant. Un air glacial, une ironie cachée sous les formes d'une politesse remplie d'affectation, telle fut la manière dont on accueillit mon arrivée inopportune.

Beaucoup (et c'était les plus influentes de cette division), après m'avoir un instant considérée, reprenaient leur ouvrage, avec une physionomie qui semblait dire : — Qu'est-ce que *cela* vient faire ici ?

Je m'attendais à cette réception peu courtoise, et je savais l'immense différence qu'il y a entre la nouvelle qui arrive du dehors par droit de naissance et celle qui se présente ainsi chez vous par droit de conquête. La bizarrerie de mon élection semblait aussi n'être faite que pour moi ; j'en ai été l'unique exemple.

Quoi qu'il en soit, on se lie vite à l'âge que nous avions, et, le lendemain, je comptais déjà quelques amies de plus.

A propos d'amies, il ne sera pas mal de faire ici une distinction essentielle, car elle renferme certaines particularités tout à fait en dehors de ce qui se passe dans les pensionnats ordinaires. Avant donc d'entreprendre le récit d'événements d'une plus haute portée, je dois vous expliquer que nous pouvions diviser nos amies en trois catégories bien distinctes, que je placerai par ordre d'affection : — Amies de cœur, — amies de classe, — amies de bras.

Amies de cœur. J'ai recherché l'origine des amies de cœur, et je crois l'avoir trouvée dans une institution fort sage, qui, rappelant les patrons et les clients de Romulus, avait pour but de donner, parmi les grandes, une protectrice aux petites. Le titre de mères, que prenaient les élèves chargées de ces fonctions, prouve quelle était leur bienveillante sollicitude. Dans la suite, des enfants ingrats voulurent s'affranchir d'une tutelle qui gênait leurs inclinations turbulentes ; l'esprit de classe soutint leur révolte et le patronage fut aboli ; mais il resta toujours un sentiment de déférence pour les divisions supérieures, dont les élèves intervenaient bien souvent en faveur de leurs anciennes protégées ; et, en conséquence même de ces relations volontaires des deux parts, on se choisit un objet de préférence. Cet usage se conserva avec diverses modifications qui affaiblirent la trace primitive, mais qui feront néanmoins comprendre ce que je vais essayer de développer.

L'amie de cœur était rarement de la même classe que celle qui lui avait voué un attachement particulier. La familiarité aurait détruit le prestige qui l'environnait d'une sorte de respect, d'une espèce d'attrait mystérieux qui commandait les égards et inspirait mille prévenances. Vous la distinguiez pour certaines qualités solides ou brillantes, selon votre caractère ou votre fantaisie, et dès lors vos soins empressés la suivaient en tous lieux. C'était elle qui, au jour du triomphe, mettait le sceau à votre gloire en attachant votre nouvelle ceinture. Pour elle, vous consacriez votre récréation à la fastidieuse copie de cahiers d'étude auxquels vous ne compreniez rien. C'étaient ceux de la division dans laquelle elle devait passer au concours suivant ; et, quand votre tâche était remplie, vous lui offriez avec orgueil un véritable grimoire où les fautes d'orthographe le disputaient à celles de style, et où les anachronismes et les noms historiques mutilés et défigurés rappelaient le fameux *ne sultor ultra crepidam*, qu'Apelles ne dit certainement pas en latin. Quant à la géographie, c'était quelque chose de tout à fait idéal. Imaginez ce que vous voudrez, prononcez-le comme vous le pourrez, et vous serez aussi avancées que moi, le jour où, pour ma part, je reçus un cahier d'Asie. C'était diviniement bien écrit, à l'exception des noms que, par une adresse ingénieuse, on avait rendus indéchiffrables.

Toutes ces bévues étaient consignées sur le papier le plus fin, et ensevelies sous des montagnes de faveurs.

Pour l'amie de cœur étaient réservées nos fleurs les plus belles, mais jamais de friandises ; c'eût été trop vulgaire ! Pour elle enfin, on se livrait à mille excentricités ridicules ; on se singularisait dans ses manières et dans sa conduite, afin d'attirer son attention. L'insubordination de beaucoup d'entre nous n'avait souvent pas d'autre cause que le besoin de se faire remarquer à tout prix. Une réponse hardie, une action bizarre et imprévue qui se transmettait de bouche en bouche, en faisant dire : — Qu'elle est drôle ! quel sang-froid ! excitaient notre émulation et donnaient la direction la plus fausse à nos meilleurs instincts. Nous bravions stoïquement les punitions les plus sévères, et nous acceptions volontiers le martyre, en vue de l'apothéose.

Amies de classe. C'était vers l'amie de classe que nous attiraient une irrésistible sympathie et une aimable conformité de goûts et de sentiments. L'amie de classe était, à vrai dire, l'objet de l'affection la plus douce et la plus intime, de l'attachement le plus véritable et le mieux senti ; cependant, par une singularité assez étrange, ce n'était pas ordinairement avec elle que s'écoulaient, au dehors du moins, nos heures de récréation. Des exigences particulières de convenance ou de parenté la réclamaient à la promenade ; mais nous la retrouvions tout à fait au retour. Elle étudiait avec nous, s'asseyait à nos côtés, connaissait nos pensées, nos moindres espérances, et nous confiait également les siennes ; car elle nous rendait du fond du cœur l'amitié qu'elle nous inspirait.

Amies de bras. Maintenant, comment définirai-je l'amie de bras ?... C'était une conversation ambulante, une sorte de tonique ou de digestif qui accélérait en nous le travail bienfaisant de la nature. La similitude de ses idées avec les nôtres, ou même une analogie quelconque dans la manière de sentir, n'étaient point au nombre des conditions obligées de cette liaison superficielle ; l'esprit ou la gaieté étaient un apport suffisant. La discussion provoquait une animation salutaire dont nos actions se ressentaient. Autorisée par un engagement réciproque, notre amie de bras avait, en sortant du réfectoire, le droit de se promener côte à côte avec nous, et nous nous livrions ensemble à un exercice oratoire, également favorable à notre développement physique et à notre perfectionnement moral ; car nous marchions, en gesticulant vivement, sous les tilleuls de nos belles allées ou dans les cloîtres humides que dallaient en partie les pierres tumulaires des moines dont nous occupions la place.

Tels étaient les liens plus ou moins aimables qui nous unissaient les unes aux autres. Quant à l'affection générale des compagnes, chose inappréciable aux yeux de toutes, elle ne s'acquérait que lentement et après une suite d'épreuves dont il fallait triompher, pour ainsi dire, à son insu ; mais, une fois la faveur acquise, on ne la perdait presque jamais.

VII. Un souvenir rétrospectif. Les Cent-Jours. L'Empereur à Saint-Denis. Ovation. Les reliques partagées. Catastrophe.

Parmi les traditions de l'Empire qui vivaient à Saint-Denis, voici celle dont on s'entretenait le plus souvent et que je dois consigner dans mes souvenirs.

Au commencement de la funeste période des Cent-Jours, l'Empereur venait de monter en voiture, lorsque son cocher lui demanda ses ordres : — Je vais voir mes enfants, répondit-il ; et on l'amena à Saint-Denis, c'est-à-dire à la Maison impériale Napoléon.

Les élèves étaient à table, lorsque Mme du Bouzet, alors surintendante, accourut au réfectoire, en s'écriant :

— Mesdemoiselles, du calme, du silence ; voici l'Empereur !...

Du calme, du silence ! était-ce possible ? Il entrait en ce moment ; et il eût été plus facile d'arrêter l'explosion d'une mine enflammée que l'élan inexprimable causé par sa présence.

Les unes pleurent de joie, d'autres tendent leurs bras vers lui, en répétant ce cri de : *Vive l'Empereur !* auquel il avait été si longtemps habitué, et qui jamais ne lui fut adressé avec plus d'amour. On monte sur les tables pour

le mieux voir; le dîner est fouté aux pieds; on l'entoure, on lui parle; et lui, plein de bonté, laisse approcher tout le monde, interroge l'une, sourit à l'autre, pince l'oreille à une troisième, et jouit encore une fois du bonheur d'être au milieu de cœurs dévoués et reconnaissants.

Ma sœur, — et c'est son plus beau titre de gloire — (à ma sœur, s'entend), attira un instant son attention par ses joues fraîches et rosées, et par son air espiègle et mutin.

— Voilà une belle petite fille! dit-il, en lui frappant doucement sur l'épaule.

Serais-je fière de pouvoir évoquer un pareil souvenir!

Il voulut goûter à tout. On lui présenta de la soupe (c'est le nom vulgaire, mais consacré) dans une assiette d'étain, et il la trouva bonne. L'*abondance* (eau rougie) eut également son approbation; il donna des éloges aux soins dont ses enfants étaient l'objet; mais, quand il eut repris sa marche, l'assiette, la timbale et le couvert dont il s'était servi furent, s'il faut en croire les témoins de cette scène, brisés et partagés sous ses yeux. Il sourit de ce jeune enthousiasme, et sans doute il en fut ému; cependant les élèves les plus raisonnables croyaient, malgré la bienveillance qui animait encore sa belle et noble physionomie, deviner sur son visage une préoccupation mêlée de tristesse, et se le firent mutuellement remarquer.

L'exaltation fut portée à son comble; quelques-unes jetaient à terre de petits morceaux de papier qu'elles ramassaient avec transport lorsque par hasard son pied les avait touchés; d'autres osèrent couper des parcelles de son vêtement, et toutes à l'envi se répétèrent ses moindres paroles; mais, par suite de la gravité des circonstances, son départ fut suivi d'une préoccupation douloureuse que l'avenir ne tarda pas à justifier. On sait quel orage grondait sur sa tête, et comment la foudre déracina le chêne qu'elle avait déjà si fortement ébranlé.

La tranquillité avait insensiblement succédé à tant d'agitations violentes, lorsque j'avais fait mon entrée à Saint-Denis.

VIII. Mes dessins. Opinion d'Horace Vernet. Mes poésies. Les lauriers de la gloire.

J'appris le dessin, et je m'y livrai avec une ardeur digne d'un meilleur sort. J'y consacrais mes récréations du jeudi et des autres fêtes. Cette passion envahit si bien toutes mes facultés, qu'en fermant les yeux je ne voyais plus que des feuilles de marronnier et de noyer.

A peine eus-je orné de quelques ombres les riants paysages qui nous servaient de modèles, que j'eus l'honneur de les voir se pavaner d'abord dans la chambre à coucher de mon père, ensuite dans le salon, puis dans la salle à manger, dans l'antichambre, dans... Où n'allèrent-ils pas, je vous prie?...

Ma sœur, stimulée par mes prodiges, essaya un autre genre de dessin. Désespérant peut-être de marcher sur mes traces, elle adopta les fleurs, les fruits, les oiseaux, et ne s'en tira pas du tout mal. Notre père, qui se ruinait en cadres, eut la faiblesse de se demander si nos travaux étaient réellement dignes des sacrifices qu'il s'imposait; peut-être aussi son aveugle tendresse cherchait-elle un prétexte pour se donner une petite jouissance d'autant plus vive qu'elle semblait être plus imprévue. Muni de quelques œuvres d'élite, il alla bravement consulter Horace Vernet (rien que cela!), pour s'assurer si Claude Lorrain, Nicolas Poussin, Salvator Rosa, Van Spandonck ou Redouté n'avaient pas trouvé un successeur ou un émule. Le grand maître honora nos travaux d'un sourire, mais quel sourire! Puis, regardant l'excellent père, qui attendait son arrêt avec une certaine confiance:

— Mon ami, lui dit-il, c'est joli, c'est fort joli pour un papa qui, comme vous, apprécie les efforts de ses enfants; cela vaut une belle page d'écriture ou même un compliment de bonne année; mais si vos filles ont le moindre sentiment de l'art, qu'elles dessinent tout ce qu'elles verront, les fleurs sauvages de leur promenade, les bancs et les pupitres de leur classe, des toits et des tuyaux de cheminée, tout enfin, plutôt que ces lithographies ou ces gravures, qui ne leur formeront ni la main ni le goût; donnez-leur ce conseil de ma part, et, si elles en profitent, tant mieux pour elles!

Nous n'en appelâmes pas d'un tel jugement, et nous supportâmes ce coup fatal avec une constance héroïque. Ma sœur persista néanmoins dans le genre qu'elle avait embrassé, et représenta tour à tour des melons, des œufs sur le plat, des papillons, des insectes, des gouttes d'eau, des fruits, des fleurs, des coquillages et de la salade; mais ses nouveaux succès ne me rendirent pas l'ardeur qui avait signalé mes débuts. Si je n'abandonnai pas mes crayons, j'en fis dès lors un usage beaucoup plus modéré, et mes études s'en ressentirent.

Là ne devaient pas s'arrêter mes infortunes! Parmi les dons précieux que m'avait départis le ciel, il en était un qui, de temps à autre, faisait un appel à mon imagination, et me procurait de véritables jouissances. J'avais débuté en versification par un innocent quatrain composé dans la classe aurore-uni? Il était loin, ce modeste essai de mon génie! les élégies, les romances, les poëmes s'étaient succédé avec une fécondité sinon très-louable, du moins très-louée par le plus indulgent des pères. Il voyait dans ce goût de prédilection un nouveau motif de travail, un moyen de me former le style, de développer mes pensées et de rectifier mon jugement; aussi attacha-t-il un grand prix à ces pièces imparfaites, où parfois une idée bien rendue, une expression neuve ou une image gracieuse lui semblaient le filon qui trahissait une mine d'or inconnue.

De même qu'Horace Vernet avait été appelé à juger de mes dessins, MM. Picard, Duval, Charles Nodier et nombre d'illustrations littéraires furent sommés de donner leur avis sur la comète mystérieuse qui se déclait à l'horizon. Tous se mirent à la hauteur de l'objet et firent des réponses nébuleuses, vaporeuses, mais passablement encourageantes. Ils parlèrent de l'avenir en gens qui savaient que c'est quelquefois un dédommagement du présent, et ce fut une espérance que je savourai avec délices.

Vous verrez, quand il en sera temps, que je goûtai pendant quelques jours ce mets des dieux, cette céleste ambroisie, neuf mille fois plus douce que le miel, et qui n'était sans doute autre chose qu'un extrait habilement distillé, dans les laboratoires olympiens, de l'encens et de l'adoration des mortels.

Oui, j'ai été vantée, admirée, copiée, recopiée et offerte, sous tous les formats, aux amis et aux étrangers, à qui l'on me désignait avec empressement quand je traversais le parloir. Pendant deux ou trois semaines, j'ai incliné mon front sous les lauriers de la gloire et j'ai respiré l'enivrant parfum de la louange. La sensation m'est parfaitement connue, je vous assure, et je la décrirais au besoin.

Mme Caroline BÉTOURNÉ,
ancienne élève de Saint-Denis.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

Exposition universelle : les Indiens et leurs produits.

LES PRODUITS ÉTRANGERS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE (1).

On écrirait un volume sur les produits de l'Inde exposés aux Champs-Elysées. La foule s'y presse au dernier moment, avec la même ardeur qu'à l'ouverture du Palais.

(1) Voyez les trois dernières livraisons.

Après les armes, les bijoux, les étoffes et les richesses que nous avons citées, on admire les bataillons de statuettes peintes qui représentent les Indiens dans toutes les positions de leur vie.

On peut dire, avec M. Gastineau, que — l'Inde n'a pas exposé comme les autres nations, mais qu'elle *s'est exposée*, ciselée, sculptée, incarnée dans l'or, la pierre, le bois, l'étoffe, sous toutes les formes de la matière. Dans

ces petites boutiques historiées qui pastichent l'architecture lourde et feuillue des Indous, l'Inde religieuse, guerrière, industrielle, l'Inde tout entière est là avec son étrange *trimourti* de dieux créateur, conservateur et destructeur; ses idoles bariolées à huit têtes et à seize bras; ses héros à figures hestiales, ses femmes peintes en arc-en-ciel, ses castes pétrifiées de prêtres, de guerriers, de marchands, d'agriculteurs, de parias; ses pagodes taillées dans le roc et ses djungles vierges peuplés par une féroce ménagerie d'éléphants, de tigres, de panthères, de singes et de serpents. Il semble vraiment que le puissant dieu Brahma ait animé de son souffle créateur tous ces produits et leur ait ordonné d'aller raconter aux spectateurs de l'Exposition de Paris les mœurs, les coutumes, l'histoire et le roman des peuples indous. Par exemple, quoi de plus vrai, quoi de plus vivant que les statuettes en terre peinte, en ivoire et en bois représentant divers personnages indiens et leurs diverses professions? Devant nous, trois forgerons coiffés de turbans roses battent le fer à tour de rôle; un marchand sale et demi-nu manipule et pèse des épices au milieu de sa boutique; des femmes drapées d'une gaze transparente lavent accroupies au bord d'une fontaine; un stupide fakir nu et frotté de cendre mendie une roupie au passant; des cavaliers armés de la lance et de l'épieu vont à la chasse au tigre sur des chevaux teints de hinné et d'indigo; des jongleurs grotesquement barbouillés, la bouche ensanglantée par la feuille du bétel qu'ils mâchent éternellement, le nez et les oreilles chargés de bijoux, exécutent leurs tours dans une foire; une troupe d'enfants coloriés et métamorphosés en divinités se rendent à la pagode; un brahmane en robe blanche parfume d'essence de rose une bayadère; des éléphants caparaçonnés de chabraques étincelantes portent fièrement d'opulents nababs assis sur des siéges d'or massif; de pauvres Cachemiriens, accablés de misère et de fatigue (ils gagnent de trois à quatre sous par jour), préparent le poil de chèvre dont seront faits les châles que porteront les belles dames européennes. — Puis voici le *butler* (maître d'école) entouré de ses élèves, le *gardner* (marchand de fruits), le *chocra* (cafetier), etc. Voici toute une *Ville indienne* avec ses maisons à balcons, ses huttes de bambous, ses pagodes massives taillées dans le roc, ses rues encombrées par des processions de palanquins, d'éléphants, de charrettes attelées de bœufs aux cornes dorées, et une *Fête chez un rajah* devant lequel une bayadère danse un notsch. Les statuettes de cette dernière pièce sont coloriées et costumées. Le radjah porte turban de soie, robe lamée d'or et d'argent; la bayadère a le nez chargé de bijouteries, les cheveux nattés de fils d'argent et le corps dessiné par des gazes rouge et orange; les musiciens, les courtisans, au teint chocolat, portent des tuniques de mousseline. La fête est interrompue inopinément par l'arrivée d'un brahmine ou de quelque moine mendiant du pays, qui tend la main au rajah d'un air piteux à attendrir un tigre. Il faut voir la surprise exprimée par toutes ces figures pétrifiées à l'aspect du religieux! Les musiciens laissent mourir la note sur les cordes de leur vina, tous les courtisans diamantés, dorés et barbouillés cherchent, inquiets, sur la figure étonnée de leur maître, ce qu'ils doivent penser de l'audacieux interrupteur. Les attitudes, les expressions de ces personnages sont d'une vérité frappante; aussi, conclut le rapporteur avec justice, la curiosité du public de l'Exposition lui fait-elle un entourage permanent. —

De l'Inde on passe à la Chine (mais c'est au palais des Beaux Arts que nous verrons celle ci triompher). Puis on visite l'Orient tout entier: l'Egypte, la Turquie, la Grèce, la Perse, etc.

Les curiosités des cinq parties du monde (l'Australie est là avec ses lingots d'or) se sont donné rendez-vous au premier étage du Palais universel: la coutellerie et les étoffes anglaises, les draps et les meubles d'Autriche, les pipes et les cannes de Prusse. Mon Dieu, que de pipes! Il y en a une de dix mille francs!

La Russie a manqué seule au concours général, et M. Texier nous en console par l'anecdote suivante. Il rappelle d'abord que l'exposition de la Russie à Londres, en 1852, fut un véritable événement et une grande surprise. — Les soieries russes, depuis le fichu et l'écharpe au tissu léger jusqu'aux robes et aux tentures les plus riches, jusqu'aux brocarts d'or et d'argent, furent très-remarquées. D'après les renseignements officiels qui furent fournis à cette époque par le commissaire impérial, M. de Shirer, Moscou comptait quinze mille métiers dirigés par des fabricants très-habiles et très-hardis, qui employaient annuellement deux cent soixante-dix mille kilogrammes de soie grége ou moulinée d'Europe, et quatre cent mille kilogrammes de soie indigène, ce qui faisait supposer une production manufacturière de plus de trente-deux millions de francs. Certes, ajoute le critique, je comprends qu'on dut être étonné. Mais je ne sais pourquoi, lorsqu'il s'agit de la Russie, je songe toujours aux villages, aux forêts de carton que Potemkin faisait dresser sur le passage de Catherine pour lui persuader qu'elle commandait à la nation la plus riche et la plus prospère du globe. Je ne veux pas dire par là que les soieries russes exposées à Londres fussent en carton peint, mais étaient-elles bien russes? On sait ce qui arriva à une de nos plus célèbres artistes qui, pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, reçut de l'empereur Nicolas un vase magnifique sortant de la manufacture impériale de porcelaines: forme, élégance, dessin, qualité de la pâte, solidité des couleurs, tout y était; le vase portait le cachet de l'origine moscovite, et l'empereur offrait avec un juste orgueil à une femme française ce produit, qui pouvait rivaliser avec les plus beaux produits de Sèvres. L'artiste quitte Saint-Pétersbourg, et, arrivée à la frontière de France, elle déclare à la douane le vase, dont l'introduction était soumise à des droits très-élevés. Le vase est examiné, puis il est rendu à l'artiste. « Il n'y a pas de droits à payer, lui dit-on; c'est un vase français, un vase de Sèvres. — Comment, de Sèvres! Mais vous vous trompez, il sort de la manufacture impériale de Saint-Pétersbourg. — Je n'en doute pas, reprend le directeur de la douane, mais je vous garantis qu'il n'y a pas été fabriqué. » Et dévissant le pied du vase, il montra à l'artiste la marque authentique de la manufacture de Sèvres. L'empereur Nicolas n'avait pas été trompeur, mais trompé; c'était, sous une autre forme, un village de carton destiné à lui faire croire que l'industrie russe n'avait rien à envier à l'industrie parisienne. Voilà pourquoi je me défie des merveilleux progrès constatés à Londres en 1852. —

SÉBASTOPOL APRÈS L'ASSAUT.

Dans un article précédent sur la Crimée, nous avons décrit les forces et les grandeurs de Sébastopol (1). Aujourd'hui que tout cela est au pouvoir de nos armes, après la victoire la plus héroïque et la plus éclatante, voici quel est l'état de la fameuse citadelle russe, brûlée comme

(1) Voyez le tome XXII, page 151 : *Voyage en Crimée.*

Moscou par ses propres défenseurs. Les curieux détails qu'on va lire sont rédigés d'après plusieurs correspondances particulières, qui toutes rendent justice à l'intrépidité des Moscovites, en déplorant le vandalisme de leur désespoir.

— Tout à coup, à minuit, écrit un officier, grand silence vers le camp ennemi. Qu'est-ce que cela veut dire? du côté de Malakoff, au grand Redan, une boule de feu éclate, puis une immense explosion. C'était le grand Redan qui sautait. Toute la nuit, feu d'artifice, partout l'incendie, partout des explosions. Les bombes, les obus, les grenades, lancés à des hauteurs prodigieuses, faisaient le bouquet. Sébastopol entier semblait un volcan de feu. On y voyait comme en plein jour. Jamais on n'assistera à pareil spectacle.

— Après avoir franchi le cimetière où s'élève encore une chapelle criblée de balles et de boulets, j'ai pénétré dans Sébastopol, dit un autre témoin, par une énorme brèche faite au bastion central. Un grand mur de fortification protége tout ce côté de la ville; j'avoue qu'en le dépassant, moi et mes compagnons, nous avons éprouvé un profond sentiment d'orgueil, en nous disant : Nous sommes donc à Sébastopol! Une fois ce mur passé, on se trouve dans un faubourg composé de petites maisonnettes occupées, sans doute, par des ouvriers. Dans ce petit espace j'ai compté soixante-huit boulets et bombes qui n'avaient pas éclaté.

De là nous sommes arrivés à la rue et au boulevard Catherine, c'est le quartier élégant de la ville. Toutes les maisons, qui n'ont qu'un étage, sont fort gracieuses et entourées de jardins. Mais aujourd'hui il n'en est pas une qui n'ait reçu au moins un boulet; elles sont complétement dévastées, tous les meubles, lits fort larges, commodes, secrétaires, etc., en acajou, sont dans la rue; j'ai remarqué un nombre considérable de pianos, beaucoup de gravures, surtout licencieuses, et, chose à remarquer, une roule de portraits de l'Empereur Napoléon et de l'Impératrice Eugénie. Tout ce quartier s'élève en amphithéâtre juste en face du fort Constantin. Le théâtre est intact, c'est un joli bâtiment tout blanc; quand j'ai passé par là, les décors en étaient adossés à la muraille extérieure.

L'église Catherine, temple dorique avec un fronton tout doré, a également peu souffert. Dans ce quartier, on ne voit personne; les rues sont désertes, les maisons complétement abandonnées, et le cœur se serre en parcourant ces vastes solitudes. Toute la ville n'est peuplée que par deux mille soldats français environ, qui campent dans les rues. Le général Bazaine, nommé gouverneur de la place, occupe une jolie maison, percée, comme les autres, de deux ou trois boulets. Dans la rue Catherine s'en élève une qui devait être un restaurant; les portes en ont été brisées, et sur une planche, qui est seule restée au seuil, les soldats du 5e léger, qui campent à côté, ont écrit à la craie : *Entrez sans frapper*. Les soldats passent leur temps à jouer au bouchon ou à tirer des coups de fusil sur les chats, seuls habitants de la ville.

La plupart des maisons ont un étage souterrain où des artisans avaient leur atelier et leur magasin de débit. De ce quartier, on descend sur les quais. A mesure qu'on se rapproche du port, on rencontre un plus grand nombre de barricades. C'est près de ces quais jusqu'aux docks, situés au-dessous de la tour Malakoff, que l'on distingue l'extrémité des mâts de la flotte russe; tout a été brûlé et coulé à fond, à l'exception d'un petit bateau à vapeur couché sur le flanc contre la pointe du port militaire. C'est un spectacle navrant.

Je passe aux docks : les batteries de Malakoff les ont complétement rasés; ils étaient construits en magnifique granit, et c'était vraiment une œuvre remarquable; il n'en reste plus que des monceaux de pierres.

Nos soldats se sont bien montrés dans cette première heure de l'occupation : ils n'ont pas pillé et n'ont tiré que sur les soldats fuyants; ainsi, des femmes, des enfants, des hommes inoffensifs, ont pu se retirer devant eux sans courir le moindre danger. Ensuite, ils se sont répandus dans la ville, ont pénétré dans les maisons, et en ont inventorié toutes les richesses qu'ils ont descendues dans la rue. La première rencontre que j'ai faite a été celle d'un soldat portant sur la tête et sur le dos un énorme litbateau en acajou, qui allait servir à alimenter le feu du bivouac.

Je vous ai à peu près dit tout ce qui peut se voir dans une course aussi rapide que la mienne; il faudrait trois jours au moins pour tout examiner en détail. Mais l'aspect général de Sébastopol est navrant; ce ne sont que débris, murailles noircies, maisons éventrées, fracassées. Sur le sol, des entassements de projectiles, des meubles brisés ou souillés. Dans les rues, on ne voit que de rares groupes de visiteurs; pas un cri, pas un bruit qui indique une cité vivante; tout est morne et silencieux. —

Tout? non pas! La gaieté est entrée à Sébastopol avec le soldat français. — Messieurs les officiers russes, ajoute un troisième correspondant, avaient un confort dont nous ne nous doutions pas. D'abord, des abris à l'épreuve de la bombe, puis une recherche d'ameublement toute parisienne. Au bout d'une heure tout cela était dévalisé, et notre tranchée avait plus l'air d'un bazar que d'une position militaire. Des sapeurs se prélassaient dans les fauteuils ou se miraient dans les glaces. D'autres soldats, habillés en Russes, faisaient des plaisanteries au gros sel; on dansait dans la tranchée. Vous savez la gaieté ingénieuse du soldat français en ces moments-là. Tout ce brave monde-là avait oublié un an de fatigue, les privations de toute espèce, les blessures, les amputations, les misères de la guerre. On ne voyait plus qu'une chose, la victoire, les Russes fuyant devant nos baïonnettes. La garde de tranchée n'était plus qu'une récréation.

Les Anglais vinrent à leur tour, et, mêlés aux Français, entrèrent dans Sébastopol. On n'avait pas reçu d'ordre, et il y avait du danger : on pouvait être tué par les mines ou par l'écroulement des maisons. Mais comment empêcher cela?

Tout ce que les Russes n'ont pu enlever a été bien vite *pincé*. Les Anglais n'y étaient pas les derniers. J'ai acheté à quelques hommes des pièces d'ameublement qui donnent à ma tente un air assez coquet. Et dans ce moment, je vous écris, assis sur un très-joli tabouret à piano, tapissé à la main. J'ai des objets curieux pris dans le bastion et dans Sébastopol, que je vous destine. Vous mettrez cela à côté de la carabine que je vous ai envoyée. —

Nous avons pensé que nos lecteurs seraient curieux de rapprocher ce tableau de Sébastopol — après l'assaut et l'incendie, — de notre tableau de la même cité, avant le siége et la victoire. Ils n'ont pour cela qu'à rouvrir le tome XXII du *Musée*, à la page indiquée ci-dessus.

ABD-EL-KADER A L'EXPOSITION.

Les beaux portraits d'Abd-el-Kader, ces chefs-d'œuvre de notre miniaturiste Maxime David, dont nous avons donné la description et la gravure, figurent à l'Exposition

universelle des beaux-arts avec d'autant plus d'éclat et d'à-propos que leur illustre modèle est revenu se montrer à Paris, comme pour constater la perfection de son image. Ils ont été photographiés par M. Baldus avec la supériorité dont il a le privilége, et M. David lui-même en a fait un dessin qui a inspiré les vers suivants à un poëte digne du sujet :

ABD-EL-KADER

Quel est ce cri puissant parti de Mascara,
Qui, pareil au simoun, dans sa rage indomptable,
De l'Atlas au désert, du Tell au Jurjura,
Soulève les tribus comme des flots de sable?
Ce cri! c'est un béros, c'est lui qui l'a poussé!
Guerrier et marabout, descendant du Prophète,
On l'a vu, pour sa foi, debout ou terrassé,
Aux plus rudes assauts quatorze ans tenir tête.
Nul ne faisait courber ce front mahométan;
C'est que son cœur d'acier fut pétri dans la flamme,
C'est qu'à la Mecque, un jour, pressentant sa grande âme,
Un vieux fakir lui dit : « — Tu deviendras sultan. »
Il le fut!.... Il tomba; mais s'il rendit son glaive,
Il maintint sa fierté devant l'arrêt du sort,
En voyant qu'il n'est point de pouvoir ni d'effort
Qui ne doive fléchir quand la France se lève.
Un donjon tint captif l'émir enfin dompté,
Et cet abaissement eut sa grandeur austère;
Le culte de son Dieu, dans cette adversité,
Soutint et retrempa ce noble caractère,
Et, plus fort, le vaincu conquit sa liberté.
Celui qui retirait la France de l'abîme,
Qui fit taire les cris de la rébellion,
Entendit les soupirs d'un cœur si magnanime,
Et l'aigle alla briser les chaînes du lion.
Le voilà libre encor; mais la reconnaissance,
Unie à son serment, l'enchaîne de nouveau :
Le glaive de l'émir reste dans le fourreau;
Il n'en sortirait plus que pour servir la France.

SIMÉON PÉCONTAL.

Abd-el-Kader lui-même, en se reconnaissant dans les excellentes miniatures de M. David, a pris la plume et tracé ces lignes mémorables, noble et curieuse page d'histoire, dont nos lecteurs seront flattés d'avoir les prémices.

UNE PAGE D'ABD-EL-KADER.

« Louange à Dieu unique! — Me voici, moi, Abd-el-Kader, qui ai combattu les armées françaises pendant seize ans. — Depuis le moment où je me suis remis entre les mains des Français, personne n'a pu briser les liens qui entravaient mes pieds et me traiter avec égards, sinon le sultan Napoléon III, que Dieu a envoyé pour faire le bien, pour témoigner de sa miséricorde envers ses serviteurs, renouveler la gloire des Français et gagner à leur amitié les cœurs de tous. — Il ne reste plus personne dans l'univers, musulmans et non musulmans, qui n'aime les Français et qui ne publie leurs louanges, et cela à cause de Napoléon III; que Dieu le glorifie! »

« Ces lignes ont été écrites par Abd-el-Kader, le 13 septembre 1855, avant de se rendre au *Te Deum* chanté pour la prise de Sébastopol.

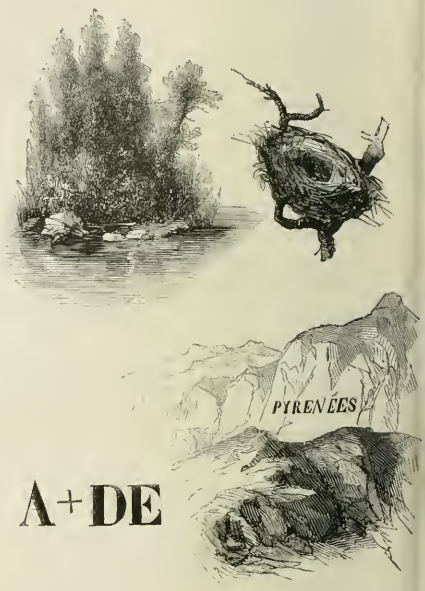
« ABD-EL-KADER. »

Cette coïncidence n'est-elle pas saisissante? Le plus redoutable ennemi de la France, hier son captif, aujourd'hui son ami, et pour toujours l'obligé de son chef, arrivant à Paris pour tracer ces mots devant son portrait, à l'heure même où le *Te Deum* de Notre-Dame fêtait la dernière et la plus héroïque victoire de la France!

Abd-el-Kader est maintenant parti pour Damas, où il va se fixer, et les Français ne le reverront plus sans doute que dans les miniatures de Maxime David.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.



L'ALMANACH DE FRANCE POUR 1856.

Comme les années précédentes, l'*Almanach de France* pour 1856 est en vente au bureau du *Musée des Familles* (50 cent. à Paris, 80 cent. par la poste). Fidèle aux traditions d'utilité et d'agrément qui font son succès populaire depuis vingt-quatre années, cet excellent petit livre contient, outre ses documents habituels, la revue des faits intéressants et des découvertes pratiques de 1855, l'Exposition universelle, des biographies contemporaines, l'histoire en Crimée, avec une belle carte de cette province, Sweaborg, les testaments remarquables, des nouvelles attachantes, et une foule d'instructions agricoles, industrielles, économiques, etc., à la portée de tout le monde, et surtout à l'adresse de la vie de famille.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7 BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

FAUTEUIL DE M. LE COMTE DE SÉGUR.

Richelieu, Mmes de Chevreuse, d'Aiguillon et Boisrobert. Dessins de Pauquet.

Ne supposez pas que le caprice ou la fiction entrent pour rien dans les curieux portraits qui vont suivre. Tous les faits bizarres et romanesques, relatifs à l'aventurier Campistron, à l'ambassadeur roturier Destouches, au révolutionnaire Chamfort, à l'amuseur de Richelieu, Boisrobert, je les recueille fidèlement dans les annales et les chroniques de leur époque. Le théâtre du hasard et de la vie est disposé avec plus d'art et de fantaisie que les plus habiles ou les plus audacieuses créations.

Entrez donc le premier en scène, Trivelin de Richelieu, parrain de l'Académie française, vous dont je ne fais que redire, d'après Ménage, Tallemant, Chapelain, Conrart et cent autres, les incroyables aventures; Métel de Boisrobert, introduisez-nous chez le grand cardinal.

(1) Voyez la table du précédent volume.

I. — FRANÇOIS-RENÉ MÉTEL DE BOISROBERT.

(Nommé en 1634.)

Scène d'intérieur chez le cardinal de Richelieu. Boisrobert, parrain de l'Académie française. La duchesse de Chevreuse et la duchesse d'Aiguillon. L'Académie de la vicomtesse d'Auchy. Les ridicules.

— Ah ! voici le Bois ! s'écria le grand cardinal, sans se déranger, et tout en continuant à passer sa main droite sur le pelage fauve d'un chat magnifique qui reposait sur ses genoux.

— Comme il a l'air grave ! dit la belle duchesse de Chevreuse, qui, debout près de son oncle, s'occupait à feuilleter un beau volume in-quarto, doré sur tranches et relié à l'italienne.

Une autre voix féminine, plus mordante et plus grave que celle qui venait de prononcer ces dernières paroles, s'écria :

— M. de Boisrobert nous arrive probablement de quelque lieu d'honneur, du cabaret, par exemple, ou même du tripot, son ordinaire cabinet d'études et de méditation !

— Est-ce vrai, le Bois? reprit Richelieu. C'est qu'il en est vraiment bien capable !

Le petit homme, à la mine joyeuse et futée, à la robe luisante et rattachée élégamment par un gland de soie; le petit homme, disons-nous, que venait d'accueillir cette bordée, ne se démonta pas. De l'air le plus poli et le plus calme au monde, le sourire aux lèvres, ramenant de la main droite un pan de l'étoffe lustrée qui le couvrait vers la région du cœur, puis saluant tour à tour l'Éminence et ses deux nièces :

— Monseigneur, dit-il, vos adorables nièces ne se trompent ni l'une ni l'autre. J'ai traversé le cabaret, où, par parenthèse, j'ai rencontré mons d'Elfiat dans toute sa gloire ; et je me suis arrêté en un lieu d'honneur et de littérature, qui m'a rendu grave et solennel, comme vous me voyez.

— Conte-nous cela, le Bois, et dis-nous ta journée, reprit le ministre, qui traitait habituellement Boisrobert avec cette familiarité souveraine.

— La journée de l'abbé doit être, en effet, un curieux roman, dit la brune duchesse d'Aiguillon, qui, les bras croisés sur sa poitrine, agitant un éventail espagnol, daignait à peine lever les yeux sur le nouveau venu.

— Ma nièce, n'intimidez pas le Bois !

— Vous connaissez, monseigneur, reprit celui-ci, en déposant ses gants et son chapeau sur une petite table d'ébène, ce pauvre Faret, qui rime à cabaret et qui ne mange pas tous les jours...

— Mais qui boit incessamment.

— Je venais des Augustins, selon l'ordre de Votre Éminence, et mon pas était pensif comme celui de maître Mulot, votre aumônier. Je ne songeais qu'à mon salut, je le jure ; les mille pistoles que j'ai perdues hier étaient sorties de ma pensée, lorsqu'au détour de la rue de la Monnaie, en débouchant sur le Pont-Neuf, je vis paraître deux nobles individus, le bon gros poëte Saint-Amand, soutenu par le joyeux Faret ; la tentation même en deux personnes ! Je crois qu'ils avaient bien déjeuné.

L'un était plein comme un muid et penchait vers sa décadence; l'autre étayait son confrère et arpentait le terrain d'une mine lière, à peu près comme les estafiers de Votre Éminence à la porte du théâtre, quand on joue ses sublimes, ses admirables, ses incomparables tragédies.

— Pas de flatteries, le Bois! vous êtes prolixe aujourd'hui dans vos discours... Au fait ! Mme d'Aiguillon commence à rire de vous.

— Mme la duchesse est trop bonne ; c'est une habitude qu'elle a prise, habitude jeune comme elle, et qui ne mourra qu'avec moi.

— Enfin, mon pauvre abbé, interrompit la duchesse de Chevreuse en fermant le livre italien, je vous vois d'ici ; vous n'avez pas résisté, vous êtes faible. Le gros Saint-Amand, le poëte de la reine de Pologne, et ce brave Faret, vous les aurez suivis; ils vous auront conduit à la *Pomme-de-Pin*, ou aux *Trois-Maures*, ou à la *Croix-Verte*, n'est-il pas vrai ?

— Parfaitement vrai, madame, je le confesse, dût ma dignité en souffrir.

— La dignité de Boisrobert ! s'écria Mme d'Aiguillon en éclatant de rire.

Le cardinal se retourna, regarda sa nièce ; tout rentra dans le silence.

Boisrobert continua tranquillement :

—A la *Pomme-de-Pin* donc, Saint-Amand perdit bientôt ce qui lui restait de raison. Je l'ensevelis sous une table, parmi des nuages de fumée de tabac, et je prêtai noblement le bras à l'héroïque Faret...

— Et vous continuâtes votre tournée, maître le Bois; et la décence !

— Monseigneur, voilà précisément le beau de ma journée ! Je ne savais trop si Faret n'allait pas me conduire vers une nouvelle *Pomme-de-Pin*. Tout à coup, au lieu de remonter vers la tour de Nesle et le Pré-aux-Clercs, mon homme me fait suivre de nouveau la rue de la Monnaie, tourne à droite, s'enfonce dans les petites ruas qui entourent le marché des Saints-Innocents, et s'arrête devant une assez honnête maison de la rue Saint-Martin. Je le suis ; nous montons jusqu'au second étage, où, dans une petite salle médiocrement tapissée, je trouve assemblée la plus belle académie du monde. Nous étions chez M. Conrart, l'arbitre de nos beaux esprits. Outre Thésée, Pirithoüs et la princesse Ariane, qui se balançaient majestueusement sur les tapisseries, il y avait là tous les doctes, M. l'abbé de Serizy (Habert), Gombauld l'incommodé, M. de Malleville et plusieurs autres illustres.

— Et les dames, le Bois, quelles étaient-elles ?

— Pas la moindre dame, monseigneur.

— Que faisait-on là ?

— On y discutait sur la grammaire et la littérature, sur la rime et sur la césure, sur la brève et sur la longue. Chacun lisait ses vers et sa prose, et soumettait prose et vers à ses collègues. Il y avait dans leurs discours du léger, du sévère, du gracieux, du plaisant; et moi, qui suis de nature assez volage, comme vous savez, monseigneur, un véritable *marchand mêlé* de littérature, ou, si vous aimez mieux, un arlequin bariolé de toutes couleurs, cela m'a considérablement amusé ; je suis sorti de cette vertueuse académie parfaitement satisfait.

— A la bonne heure ! voilà une docte occupation, maître le Bois!

— J'estime que Votre Éminence elle-même aurait été heureuse de se trouver parmi ces beaux esprits, et de leur dicter les lois suprêmes de ce goût qui la distingue.

— Décidément, c'est une académie à l'italienne qui se réunit chez M. Conrart ! s'écria la duchesse de Chevreuse, une académie dans le genre de celle des *Ricovrati* de Padoue, dont on m'envoie ici les *Mémoires* et les *Statuts*.

— J'apprécie fort ces réunions de belles-lettres, reprit le cardinal, qui déposa de sa main sèche et de ses doigts d'acier son chat favori sur un petit coussin de velours;

mais il faut que cela soit réglé. Ma belle nièce, vous me laisserez, s'il vous plaît, pour quelques jours, ce volume des *Statuts académiques* des Ricovrati, que vous tenez là.

Sa sœur, la duchesse d'Aiguillon, dont l'attitude dédaigneuse n'avait pas changé, prit négligemment le volume que la duchesse de Chevreuse venait de déposer sur une table, à la portée de son oncle, et dit :

— Je n'ai jamais bien pu comprendre la grande volupté qu'on trouve à se réunir pour critiquer des mots, éplucher des syllabes, et chercher laborieusement s'il faut écrire *fist* avec un *s* au milieu, ou *fit* tout simplement, sans *s*. Le beau labeur, et que voilà des intelligences bien employées !

— Précisément ! reprit Boisrobert avec un sourire malicieux, si Mme la duchesse avait eu la douleur d'être accompagnée par moi, elle aurait vu ce *fist* et ce *fustes* occuper le tapis académique une bonne demi-heure durant ; nos académistes de M. Conrart ont bataillé sur le chapitre des deux *s* avec un acharnement indomptable, les uns étant pour *fistes* et les autres pour *fites*. Enfin, M. de Sérizy a terminé plaisamment la discussion en tirant de sa poche une lettre de M. Conrart, où ce dernier disait à son correspondant, M. Chapelain : « Quant aux *fusstes* et aux *fisstes*, je vous les envoie avec trois *s*, pour que vous n'en manquiez pas. »

— C'est la rage aujourd'hui de faire des réunions de bel esprit, s'écria la duchesse d'Aiguillon ; il y en a partout, jusqu'à la place Maubert. Paris en est peuplé, et il y en a même d'assez ridicules. Vous savez, mon oncle, cette pauvre vicomtesse d'Auchy, qui est parée comme une châsse et qui n'y voit plus goutte : il lui a passé par la tête de rassembler des poëtes et des doctes, tous les huit jours. Lingendes vient lui réciter des vers en l'honneur de sa voix, qui n'est pas belle, et de ses yeux, qui sont aveugles. Tout cela est calqué sur les façons de Mme de Rambouillet, qui s'appelle Catherine, et qui, retournant son nom, se fait nommer Arthénice. On dit même que le bonhomme Colletet, qui a épousé sa servante, a transformé en académie la vieille maison de Ronsard, qu'il habite place Maubert.

— Et il a fait là-dessus un sonnet délicieux ! continua la duchesse de Chevreuse, qui ne semblait pas approuver les ironies de sa sœur.

— Vraiment ! dit le cardinal, je ne serais pas fâché de l'entendre. Dites-le-nous, Boisrobert ; vous avez de la mémoire et vous lisez bien,

— Je suis aux ordres de Votre Éminence, dit Boisrobert, qui récita aussi bien ces vers de Colletet sur la maison de Ronsard, où il avoit aussi son académie, vers trop peu connus et même oubliés. Le commencement du dix-septième siècle n'en a pas produit de plus délicats et de plus agréablement pittoresques :

Je ne voy rien icy (1) qui ne flatte mes yeux ;
Cette cour du Ballustre est gayc et magnifique ;
Ces superbes lions qui gardent ce portique
Adoucissent pour moi leurs regards furieux.

Ce feuillage, animé d'un vent délicieux,
Joint au chant des oiseaux sa tremblante musique ;
Ce parterre de fleurs, par un secret magique,
Semble avoir desrobé les estoiles des cieux.

L'aimable promenoir de ces doubles allées,
Qui de profanes pas n'ont point esté foulées,
Garde encore, ô Ronsard, les vestiges des tiens.
. . . . . .

(1) Dans la maison de Ronsard.

— Assez, assez ! interrompit le cardinal, dont le goût littéraire était misérable ; comment gardez-vous le souvenir de pareils vers ? ils sont médiocres et communs ! Parlez-moi de ces trois vers que je lui ai payés cinquante pistoles, l'autre jour, de ma propre main !

— Cinquante pistoles pour trois vers ! s'écria Boisrobert ; voilà bien la munificence divine de Votre Éminence !

— Ils les valaient ; le roi n'aurait pas été assez riche pour payer le reste, monsieur de Boisrobert.

Et le cardinal déclama pompeusement ces vers de Colletet, qui lui avaient, en effet, coûté cinquante pistoles :

A mesme temps j'ai veu sur le bord d'un ruisseau
La cane s'humecter...

— J'aimerais mieux *barboter* (interrompit le cardinal), je l'ai dit à Colletet ; il n'y a que *barboter* d'expressif ; barboter complète le tableau. Mais il m'a résisté ; ces poëtes sont indomptables !

Il continua de réciter les beaux vers du poëte :

... La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aisle
Animer le canard qui languit auprès d'elle.
. . . . . .

Boisrobert se garda bien de combattre le cardinal, qui trouvait le tableau magnifique et l'expression des plus pures. Il reprit humblement le chapitre des académiciens et des académies, qui alors, avant la fondation de l'Académie française, pullulaient, en effet, à Paris.

— Monseigneur, j'ai visité cette maison du pauvre Colletet, et j'ai vu cette autre académie. Ce qu'on y lit n'est pas excellent ; mais il y a académie et académie, et dans le nombre il y en a de fort plaisantes. Par exemple, celle de la vicomtesse d'Auchy, dont il était question tout à l'heure, est proprement l'académie des ridicules. On y voit tous les pédants bernés, tous les cuistres hors de service et tous les galants surannés ; on y tient des discours amphigouriques, à perte de vue, sur la galanterie et la politesse, sur les fortifications et la théologie ; plus spécialement encore, monseigneur, sur les innombrables beautés de la vicomtesse, qui préside à tous ces discours et qui se délecte dans ce bain d'éloges. Il s'y passe des scènes qui vous amuseraient comme la comédie. C'est là que j'ai entendu ce comte de Pagan, qui se prétend des ducs de Terranove, lire de grands discours qu'il achète deux écus, et l'abbé d'Aubignac, qui a toujours de la bile de reste, lui répondre par une harangue contre l'orgueil et les orgueilleux, surtout contre les borgnes, parce que M. le comte n'a qu'un œil. Votre joueur de viole, Maugars, en a déjà fait de bons contes à Votre Éminence, car il y allait beaucoup ; mais la vicomtesse l'a mis à la porte l'autre jour.

— Eh ! pourquoi la vicomtesse l'a-t-elle mis à la porte ? Le pauvre Maugars raffole de bel esprit ; il doit être désolé !

— Elle a voulu le punir, monseigneur, d'avoir amusé Votre Éminence à ses dépens, comme je le fais aujourd'hui ; aussi Maugars s'est-il vengé, avant-hier, d'une manière tout à fait plaisante. Elle venait d'entrer chez la comtesse de Tonnerre, où il y avait assemblée ; notre homme interrompt tout à coup l'air de viole qu'il avait commencé : tant qu'elle fut là, il ne fit que chanter et

jouer la vieille chanson que connaît Votre Éminence, dont la reprise est :

Requinquez-vous, vieille,
Requinquez-vous donc.

— Cela dut terriblement enrager la pauvre dame ! s'écria la duchesse d'Aiguillon.

— Et l'histoire du comte de Bruslon ! madame la duchesse; c'est aussi un des grands héros de cette académie.

— Quoi ! notre introducteur des ambassadeurs est allé en cette compagnie ?

— Oui, monseigneur ; la mode est tout, et l'on raffole des académies. Le bonhomme a voulu haranguer à son tour. Sa harangue était dans le style même des livres sacrés. Ayant trouvé Mardochée en son chemin, il décrivit si prolixement la casaque de l'archer qui marchait devant le triomphateur, que jamais il n'y eut tant de choses dans le bouclier d'Achille.

— Ce pauvre Bruslon, interrompit le cardinal, le bel académicien ! Ne cessera-t-il donc jamais d'être ridicule ? Vous vous rappelez, mes nièces, ses exploits de la guerre de Lorraine et les beaux couplets que l'on fit à son propos, sur l'air allemand : *Biby, tout est « frelore»* (1).

Et les deux duchesses, qui ne songeaient qu'à rejoindre leur oncle, se mirent à chanter en partie ce vaudeville burlesque, imprimé par tous les anecdotiers du temps :

Ce grand foudre de guerre,
Le comte de Bruslon,
Avec son bataillon
Composé de cinq hommes
Et de quatre tambours ;
Criant : Hélas ! nous sommes
A la fin de nos jours!

— C'est cela même, dit le cardinal, qui fredonnait avec ses nièces la fin du couplet; mais je ne veux pas de ces assemblées ridicules, et je ferai cesser tout cela.

— Monseigneur, dit Boisrobert, déjà l'archevêque de Paris y a pensé. Le hasard l'a fait se rencontrer chez la vicomtesse avec deux personnages, deux héros de cette folle académie, l'Esclache et Saint-Ange, deux pauvres perroquets théologiens, qui se sont pris de bec devant lui, en discutant saint Augustin. Je crois que l'archevêque n'a pas trouvé que la chose fût de la bienséance, et qu'il a pris ses mesures.

— Je prendrai les miennes ! s'écria le cardinal, en se relevant sur son siége avec cette brusque souplesse qui caractérisait tous ses mouvements; il ne faut pas laisser les choses aller plus loin; je veux qu'il n'y ait qu'une académie et qu'elle soit sérieuse. Le moindre grimaud, affilié sous ce prétexte à deux ou trois de son espèce, fonderait une société et serait maître d'une petite république. Je n'entends pas avoir battu M. de Rohan et La Rochelle pour laisser ces autres messieurs s'arranger à leur guise. Je mettrai la main à l'œuvre, et cela dans peu de temps. Mme la duchesse de Chevreuse, ma chère nièce, qui est si versée dans la langue italienne, aura la bonté de venir me lire, si ses jeunes yeux y suffisent, tout ce qu'il y a de plus authentique sur la formation des anciennes académies d'Italie ; le Bois m'apportera une liste des gens d'esprit ses bons amis, qui ont assez de talent pour honorer mon académie, et qui sont assez crottés pour que je m'occupe d'eux utilement... Entendez-vous, le Bois, et vous aussi, ma nièce ?

— Oh ! dit la duchesse d'Aiguillon en levant le siége, mon cher oncle, si vous vous en remettez à M. de Boisrobert, il y aura dans votre armée bien des fausses recrues et des passe-volants (1), sans compter les ivrognes. Pour moi, je vais à la Comédie ; je suis, vous le savez, une profane.

Elle sortit en saluant sa sœur d'un léger signe de la main et sans daigner jeter un coup d'œil sur le pauvre abbé.

Les volontés du cardinal furent bientôt exécutées. Le noyau, grave, sérieux, complimenteur, mais après tout lettré, qui constituait la société intime de Conrart, et que Boisrobert avait signalé au cardinal, fut choisi pour servir de centre solide à la nouvelle et définitive Académie qui devait se substituer aux nombreux groupes littéraires disséminés dans Paris. On alla puiser dans les autres groupes les personnes qui pouvaient en accroître le nombre et en compléter l'ensemble. L'Académie fut fondée. Elle avait pour père Richelieu, et, comme on vient de le voir, pour singulier parrain l'abbé de Boisrobert (2).

Qui était-il?

II. Ce qu'était l'abbé de Boisrobert. Sa vie. Ses bons mots. Scènes plaisantes. Composition et emploi de sa bibliothèque. Un dîner chez le cardinal de Retz. Boisrobert en Angleterre.

Le dix-septième siècle à son aurore, époque burlesque et confuse, n'a pas donné le jour à un plus étrange personnage : spirituel au possible, serviable, affable ; bouffon de tempérament et d'habitude, mettant de la finesse dans sa bouffonnerie, la faisant servir à sa fortune, non à ses vengeances. Malin sans noirceur ; servile sans ingratitude ; joueur et débauché, avide et avare, généreux cependant, parfaitement rompu aux usages de la société et du monde, d'un tact admirable et d'une prodigieuse souplesse d'esprit ; il avait tous les défauts qui servent, et n'avait pas une des qualités qui nuisent. Lecteur harmonieux, improvisateur facile, orateur élégant, raffiné dans ses manières et relâché dans ses mœurs ; portant le linge le plus fin et le rabat le mieux plissé; toujours prêt à servir ses amis, surtout à aider les gens de lettres qui n'avaient encore ni la fortune ni le pouvoir, mais qui éveillaient déjà l'intérêt et la sympathie, il se nommait lui-même *grand dupeur d'oreilles* et le *consolateur des Muses affligées*. Dès le premier âge il avait appris la flatterie et l'art d'oser de la parole. Avocat normand, fils de procureur, protestant converti, dès que la fortune se présentait il faisait volte-face avec une gaieté résolue.

Oh ! que l'on ferait de cette vie un bon livre, comparable, pour le piquant des aventures et l'imprévu des anecdotes, à *Gil Blas*, à *Gusman d'Alfarache*. Arlequin de Richelieu, Figaro de son temps, ou, comme disent les Espagnols, Picaro toujours en train, jamais le sort ne l'a pris au dépourvu. A vingt ans, au moment où, les bras étendus, il plaide une cause devant les magistrats de Caen, on vient l'avertir qu'un petit péché de jeunesse motivera tout à l'heure son arrestation ; il ne se dérange pas et il plaide. L'audience finie, Boisrobert jette sa robe, dépose sa toque et s'enfuit. Il se sauve à Paris, va trouver le cardinal du Perron qui aime les lettres, s'attache à lui, et

(1) Chanson des lansquenets ou *lands knechten*, en quittant la France. *Frelore, verlore ; verloren*, perdu.

(1) Soldats postiches. Voy. plus bas.
(2) Voyez le tome XXI du *Musée*, page 257.

part avec ce dernier pour l'Italie. Là il trouve moyen d'obtenir du pape Urbain VIII un petit prieuré de Bretagne. C'est peu de chose, mais le voilà lancé. Il ne s'arrêtera plus. Il comprend que la fortune ne dépend guère du cardinal du Perron, homme intellectuel avant tout; mais de la cour. Il va trouver Marie de Médicis à Blois. Cette Italienne essayait de reconquérir le pouvoir qui lui échappait, et luttait contre M. de Luynes. Pour cacher son jeu, la fille des Médicis affectait de s'occuper beaucoup de poésie et d'académies, de théâtre et de jeux d'esprit, ce qui, d'ailleurs, était la mode. Elle préparait, disait-elle, une représentation solennelle de ce bel ouvrage dont les femmes raffolaient alors, du *Pastor fido*. Notre jeune avocat, devenu abbé, venait d'Italie; il tournait bien les vers. On lui proposa de traduire la pastorale, œuvre pour laquelle il demanda six mois. Ce terme parut trop long. Peut-être avait-il deviné que la véritable faveur ne venait pas du côté de la reine-mère. Bientôt après, on le voit à Paris, voltigeant autour de Richelieu, qu'il fatigue et qui ne peut pas le souffrir.

— Débarrassez-moi de cet homme! criait le cardinal à ses gens. Dites-lui que je dîne et qu'il me laisse tranquille.

Mais les plus serviles souplesses n'arrêtaient pas Boisrobert, qui savait que la fortune est souvent à ce prix.

Comme on allait le chasser :

— Monseigneur, dit-il, me refuserez-vous ce que vous ne refusez pas aux chiens de votre cour, les miettes de votre table? Et ne vaus-je pas un chien?

Les têtes hautes et fières déplaisaient à Richelieu qui les abattait. Il reconnut que celui-ci était son homme. Boisrobert vécut désormais des miettes de Richelieu, et le paya en grâces, en bouffonneries et en récits plaisants. Jamais mime ne sut mieux contrefaire les gestes et la voix des personnages qu'il imitait. Jamais conteur napolitain ne sut rajeunir avec plus de talent les vieilles histoires et les lazzis d'ancienne date. Une ou deux anecdotes bouffonnes déridaient le maître, heureux de son acquisition. La vie même de l'abbé était une farce italienne pleine de caprices et de gaieté, tantôt innocente, tantôt moins pure, toujours amusante. Le cardinal donnait peu, au commencement du moins, et son amuseur, qui aimait à bien vivre, courait le risque de mourir de faim. Comment faire? Les gentilshommes s'occupaient assez peu de leur bibliothèque, et protégeaient volontiers les études de l'homme de lettres qui se recommandait à eux.

— J'ai besoin d'un Virgile, disait Boisrobert, j'ai besoin d'un Horace!

Et chacun de lui faire présent des livres utiles qu'il demandait. Un libraire du temps, qui se prêtait à la manœuvre, achetait le tout à bon marché et héritait de cette précieuse collection qui constitua, pendant longtemps, le revenu le plus net de notre homme. La chose s'ébruita. M. de Candale qui, apparemment, n'était pas dupe de l'amour de Boisrobert pour l'étude, le rencontra un matin au Louvre.

— Eh bonjour, monsieur de Boisrobert! travaillons-nous toujours beaucoup?

— Oui, monsieur le duc; mais les livres me manquent.

— Bah! vraiment? Et lesquels, s'il vous plaît?

Le malin lui demande les Pères de l'Église, collection considérable qui devait se transformer en une belle somme d'argent. Alors M. de Candale, tournant sur le talon, se contenta de lui répondre :

— Les Pères?... Je vous donne le mien tant que vous voudrez.

Et il s'en alla.

Payer Boisrobert d'un quolibet c'était le payer de sa monnaie. Les bons mots ne lui manquaient jamais. Ils se transformaient pour lui en excellents bénéfices; il eut entre autres l'abbaye de Châtillon-sur-Seine, et continua sa vie légère, non sans mélange de services rendus, d'essais littéraires et d'amitiés honorablement conquises. Soit calcul ou bon cœur, Boisrobert avait raison. On vit avec plaisir auprès du cardinal un homme peu édifiant, sans doute, mais qui ne desservait personne, obligeait tant qu'il pouvait, et ne songeait qu'à la joie.

Le mélange d'envie, d'ironie et de bienveillance qu'il inspirait, se retrouve dans ces jolis vers de Malleville, charmant petit portrait en miniature de frère René Boisrobert, « coiffé de son froc bien raffiné, » à côté du car-

Boisrobert, ses livres sous le bras.

dinal en chapeau rouge, qui le protégeait et qui avait besoin de lui.

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revestu d'un doyenné
Qui luy rapporte de quoy frire,
Frère René devient messire
Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche et fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,

Qu'il sçait morale ou qu'il sçache escrire
Ny qu'il dise le mot pour rire;
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffe.

N'en déplaise à l'auteur de ces jolis vers, frère René disait très-souvent le mot pour rire : c'était la source de sa fortune.

Il jouait, perdait, gagnait, riait, jurait, amassait, perdait encore; faisait représenter de mauvaises comédies, recevait de toutes mains et se permettait ce que nul autre au monde n'aurait osé. Il dînait souvent chez le coadjuteur de Retz, qui tenait table ouverte. Un jour, craignant que l'affluence des convives ne rendît sa part moins bonne, il eut soin de descendre sous le péristyle au moment où ils arrivaient en foule ; et là, ayant l'air de compter chacun des nouveaux venus, il disait tout haut :

— Et de seize...

L'hospitalité se pratiquait à cette époque d'une manière plus large, plus irrégulière et plus facile qu'aujourd'hui. Le convive accueilli par ses paroles, craignant d'arriver le seizième et d'être de trop, se hâtait de disparaître. Cependant, le moment arrive de s'asseoir à table. Le cardinal s'étonne, regarde autour de lui, compte cinq ou six convives, et témoigne sa surprise.

— Monseigneur, dit Boisrobert, le dîner sera excellent, nous le mangerons bien. Je ne vois aucune nécessité d'un plus grand nombre d'hôtes. Voilà une excellente soupe (on parlait ainsi à cette époque) ; et ce qu'il y a de charmant, c'est que nous n'avons pas à craindre que votre chef se soit trompé sur la quantité.

— Comment cela ? dit le cardinal.

— J'ai eu soin de me tenir à la porte et de persuader à chacun des arrivants que vous aviez déjà quinze convives à table, ils se sont évanouis en un clin d'œil, et me voilà, grâce à Dieu, beaucoup plus rapproché de Votre Eminence et très-certain de bien dîner.

Cela s'appelait un tour à la Boisrobert et personne ne s'en formalisait. Une certaine naïveté facile de manières, et, comme le dit Ménage, une niaiserie apparente; un ton doux, aimable, sans prétention ; cette ingénuité de paysan balourd, qui éloigne toute idée d'intrigue ou d'ambition personnelle, servaient de passe-port au personnage qui réussissait partout et se tirait des plus mauvais pas. Hardi jusqu'à l'impertinence, habile à réparer les témérités de sa langue et de sa conduite par la promptitude, l'à-propos de son esprit. Lorsqu'il alla en Angleterre avec le duc et la duchesse de Chevreuse pour le mariage de Madame, mais surtout (dit un contemporain) « pour y attraper quelque chose », il pensa se faire un mauvais parti avec les Anglais. La sévérité du climat affectait sa santé; la sévérité des mœurs le contrariait et il tomba malade. Alors il fit une superbe élégie où, ne ménageant pas plus les Anglais que ne le fit Saint-Amand, son camarade, il maudissait ce *climat barbare*. La duchesse, qui n'était pas plus sage que lui, et à laquelle il communiqua ces beaux vers, n'eut rien de plus pressé que de les lire au comte de Carlyle et au comte d'Holland; le premier ne fit qu'en rire, mais le comte d'Holland déclara une guerre sérieuse au pauvre Boisrobert. Le français que parlait lord Holland ne se distinguait pas par une grande pureté. Il ne disait pas *la duchesse de Chevreuse*, mais *la toutchaise de Tchefrousse*, ni *il faut distinguer*, mais *foutistiker*; et le jargon bizarre de sa galanterie amusait étrangement la spirituelle et étourdie nièce du cardinal de Richelieu, et Boisrobert qui le contrefaisait à merveille.

Un soir, que dans une barque à l'espagnole, dont l'usage s'était introduit sous Jacques II, lord Holland, lord Carlyle, la duchesse et Boisrobert descendaient lentement les vastes eaux de la Tamise, que dorait le soleil couchant, l'abbé de Châtillon-sur-Seine parut tout à coup plongé dans la rêverie, et lord Holland jugeant le moment favorable pour se venger un peu :

— Pas de doute, dit-il en accentuant à l'anglaise le plus mauvais français du monde, que M. l'abbé ne soit occupé dans le moment présent à faire des vers. *Foutistiker* (il faut distinguer) entre M. de Boisrobert abbé et M. de Boisrobert poëte !

— Ah ! monsieur le comte, s'écria l'abbé, le beau pays!

— Comment, reprit le comte, c'est un *climat barbare*, et vous le savez bien.

— Milord, dit Boisrobert, ne me querellez pas là-dessus, je vous le demande en grâce. Mme la duchesse, qui (ne lui en déplaise) est maligne comme trois pages, m'a joué un mauvais tour de trahir le secret de mes tristes vers. J'étais si enrhumé, monsieur le comte!

— Mais pour cela, monsieur de Boisrobert, nous ne sommes pas des barbares !

— Ah ! milord ! je tiens pour *barbares* tous les pays où je suis malade, et j'en eusse dit autant du paradis terrestre en pareille occasion. Mais, depuis que je me porte bien, surtout du moment où votre roi m'a fait la grâce de m'envoyer *trois cents jacobus*, je trouve le climat fort radouci.

Comme on abordait alors à White-Hall, et que le comte de Carlyle, plus homme du monde que lord Holland, et disposé à tout pardonner à Boisrobert, donnait la main à la duchesse :

— Pas mal trouvé, dit-il à son compatriote, convenez-en, milord; et cet abbé-poëte mérite la grande affection que lui porte monseigneur le cardinal. Voyons, milord, pardonnez-lui.

— Je ne demanderais pas mieux, reprit lord Holland, dans son jargon, mais il faut distinguer (*foutistiker*). Vous ne savez pas le tour qu'il m'a joué? Comme j'étais l'autre soir chez la duchesse, et que Boisrobert entra, elle me pria de passer dans un cabinet, et de rester caché derrière une tapisserie jusqu'à ce que monsieur eût achevé l'imitation fort exacte, me disait-elle, du langage et des manières de tous les hommes de la cour. La duchesse, vous le savez, fait ce qu'elle veut de moi. J'obéis ; j'eus le plaisir d'assister une bonne heure durant à ma propre représentation, milord, car c'était moi que l'on parodiait!

Lord Carlyle avait grand'peine à ne pas éclater de rire, et se tournant vers Boisrobert :

— A propos, lui dit-il, monsieur l'abbé, j'ai obtenu de M. le duc de Buckingham la permission que vous sollicitez pour les trois haquenées. Vous les emmènerez en France quand vous voudrez.

— Et elles vous tireront de ce *pays barbare*, reprit le duc de Holland.

Ainsi marchait frère René, à travers tous les périls, sans se déconcerter jamais. Il était doué de cette faculté de la race féline qui tombe sans se briser, et double son élasticité par ses chutes. Aussi n'avait-il pas d'ennemis. Une saillie réparait tout. Témoin sa réponse au cardinal de Retz et son mot sur le nez rouge de maître Mulot (1).

III. Nouveaux tours de Boisrobert. Ses comédies. *Les Trois-Orontes* et *les Trois-Racans*. Le commis Penon. L'Académie.

Tel était le facétieux personnage qui, devenu l'ami nécessaire du cardinal, détermina, comme on l'a vu plus

(1) Voyez le tome XXI, page 261.

haut, la fondation de l'Académie française. Il se hâta d'en devenir membre, et ce ne fut point l'un des moins notables. Il tournait bien le vers de huit pieds, faisait des comédies avec des anecdotes et des contes avec des comédies. Ses pièces avaient du succès, et ses contes en avaient davantage. On invitait ses amis à entendre les contes de Boisrobert, récités par lui-même, en guise de fête ou de concert. Nul acteur ne déclamait mieux ; aucun ne récitait avec plus de grâce. Il se vantait de *pousser une passion*, c'est-à-dire de réciter les vers tragiques et de jouer les grands rôles aussi bien que le Talma de l'époque, qui se nommait Mondory. Un beau jour, le cardinal mit ces deux artistes aux prises et le nom lui en resta.

— Voyez-vous ce petit homme ? disait-on à un provincial qui assistait au service divin, c'est l'abbé Mondory qui prêchera ce soir à l'hôtel de Bourgogne.

Et, comme il s'en allait du théâtre à pied, quelqu'un lui ayant pris sa voiture, un plaisant s'approcha de Boisrobert et lui dit :

— Est-il possible, monsieur, qu'on vous laisse aller à pied ? et cela si près de votre cathédrale.

Dans sa première jeunesse, il s'était mêlé aux comédiens, et on l'avait vu, roulé dans un manteau rouge, jouer l'étrange rôle du *sang d'Abel*, qui venait sur le théâtre crier :

« Vengeance ! vengeance ! »

Pour attirer la foule et intéresser la cour aux représentations de ses pièces, il choisissait une anecdote contemporaine dont tout le monde parlait.

Tels sont les sujets de *la Belle Plaideuse*, où Molière a trouvé son admirable scène de l'avare querellant son fils, celle des *Trois-Orontes*, imitée naguère par un homme d'esprit et fondée sur l'histoire réelle et récente alors des *Trois-Racans*, qui avait amusé toute la société contemporaine.

Il y avait alors une vieille fille de beaucoup de cœur et d'esprit qui offrait comme un débris vénérable du règne de Henri IV, et servait de point de mire aux railleries de la jeune cour. Elle se nommait Mlle de Gournay, et se glorifiait d'être la fille d'adoption de Montaigne. Après la publication de son *Ombre*, livre consacré à la mémoire de son cher Montaigne, la plupart des hommes considérables ou lettrés en reçurent un exemplaire de sa main. Racan, neveu de Malherbe, poëte charmant mais bègue, lourd de sa personne, embarrassé de ses manières, et qui, incapable d'articuler la lettre R et la lettre C, ne pouvait pas prononcer distinctement son nom, eut part à la distribution.

Voici deux espiègles de la cour, le frère même de Racan, Du Bueil, et l'ami de Malherbe, Yvrande, qui s'entendent pour s'amuser aux dépens de la vieille et de Racan. — Racan devait se présenter à trois heures chez elle et la remercier. Du Bueil, frère de Racan, y va le premier vers une heure. Il heurte à la porte qui, dans ce temps-là, était veuve de sonnette. La vieille servante Jamin, nièce d'un page de Ronsard, et que Mlle de Gournay avait choisie par respect pour sa religion poétique, vint ouvrir.

— Jamin, s'écrie le faux Racan, avertis mademoiselle qu'un gentilhomme la demande.

La *Vierge*, on la nommait ainsi, était alors occupée à faire des vers. Elle se lève, se frappe le front, s'exprime en ces mots :

— Cette pensée était belle ; mais elle pourra revenir ; ce cavalier peut-être ne reviendra pas. Qu'on fasse entrer !

— Je suis le chevalier de Racan, mademoiselle, lui dit Du Bueil en entrant.

Elle se confondit en civilités de la vieille mode, et le fit asseoir.

— Ah monsieur ! si jeune et si bien fait, vous venez donc visiter la pauvre vieille ? Que c'est bien à vous ! que c'est aimable !

Du Bueil, d'une humeur joviale, cause, répond, interroge et fait mille contes. Craignant de ne pas assez bien l'entendre, parce que sa chatte favorite s'était avisée de miauler :

— Jamin, dit-elle à sa servante, faites taire ma mie Piallon pour mieux écouter M. de Racan.

Il salue et s'en va, la laissant toute ravie. Aussitôt le second Racan monte les degrés de l'escalier antique, dont une simple corde en guise de rampe ornait les détours. Celui-ci était Yvrande. Trouvant la porte entr'ouverte, il s'y glisse et parvient jusqu'à la Vierge.

— J'entre bien librement, mademoiselle, mais l'illustre Mlle de Gournay ne doit pas être traitée comme le commun.

— Ce compliment me plaît, s'écrie-t-elle. Jamin ! mes tablettes ! que je le marque.

— Je viens vous remercier, mademoiselle, de l'honneur que vous m'avez fait de me donner votre livre.

— Moi ! monsieur ! je ne vous l'ai pas donné ; mais je devrais l'avoir fait. Jamin, une *Ombre* pour ce gentilhomme.

— J'en ai une, mademoiselle, et pour vous montrer cela, je vous dirai tout ce dont vous parlez dans votre *Ombre* : page 202, vous dites deux mots de votre chasteté, et page 731, des manières différentes dont on peut sonner de la trompette.

— Vraiment oui ; je me le rappelle très-bien : il s'agit de Démétrius et de son opinion sur les fats et les sots !

— Je vous apporte aussi de petits vers de ma façon, mademoiselle.

Elle les prend, les lit et les approuve.

— Voilà qui est gentil, s'écrie-t-elle, Jamin, voilà qui est gentil. Ne vous récriez pas, monsieur, Jamin en peut être, elle est nièce d'Amadis Jamin, page de Ronsard. Cela est gentil ! Ici, vous « malherbisez » ; ici, vous « colombisez » ! Mais que cela est gentil ! Ne saurai-je point votre nom ?

— Mademoiselle, je m'appelle Racan.

— Monsieur ! vous vous moquez de moi.

— Moi, mademoiselle, me moquer de cette héroïne, de la fille d'alliance du grand Montaigne, de cette illustre fille de qui Lipse a dit qu'elle « dépasserait en gloire toutes les merveilles et tous les miracles. »

— Bien ! bien ! celui qui vient de sortir a donc voulu se moquer de moi, ou peut-être vous-même vous en voulez-vous moquer. Mais n'importe ! la jeunesse peut rire de la vieillesse. Je suis toujours bien aise d'avoir vu deux gentilshommes si bien faits et si spirituels.

Et elle le congédie.

Un moment après, voilà le vrai Racan, le seul Racan qui entre, tout essoufflé d'avoir monté les trois étages de la Vierge. Son asthme le tourmentait fort et il zézayait et bégayait plus que jamais.

— Mademoiselle ez.... ez... ezuzez... si ze... ze... pe... pe... pends un ziége.....

— Oh ! la ridicule figure, Jamin ! s'écrie Mlle de Gournay.

— Mademoiselle, dans un k... k... kat d'heue ze... ze vous diai pou pouquoi ze... ze suis venu ici. K.. k.. quand z'auai pis mo... mon haleine, ou de... de... diable vous êtes-vous ve... ve... venue lozer si haut !

Et il répétait en soufflant :

— Qui... qui... qu'il y a haut ! Mademoiselle ze vous leuds glace de... de... vo... vo...tle *Ombte* que... que vous m'avez donnée, ze... ze... vous... vous... en suis bien... bien obligé...

La Vierge regardait cet homme de l'air le plus dédaigneux.

— Jamin, dit-elle à sa servante, désabusez ce pauvre gentilhomme, je n'en ai donné qu'à M. de Malherbe, à M. de Racan...

— Eh ! eh ! mademoiselle, z'est moi-même Ha...can ! (Racan.)

— Voyez, Jamin, le joli personnage : au moins les deux autres étaient-ils plaisants. Mais celui-ci, ce n'est qu'un méchant bouffon.

— Ma... de... demoiselle, je suis le... le vai Ha...can.

— Je ne sais moi qui vous êtes, répondit-elle, mais vous êtes le plus sot des trois. Merdieu ! (1) je n'entends pas qu'on me raille !

La voilà en fureur.

Racan ne sachant que faire, aperçoit sur la table un de ces recueils de pièces de vers des poètes contemporains qui se publiaient alors, et s'en saisit.

— Ma... de... moiselle, pe... plenez ce livle et ze... vous dilai tous mes vels pa... pa... œu ?

Cela n'apaise point la Vierge, elle crie au voleur, des

Mlle de Gournay et Racan.

gens montent, Racan se pend à la corde de l'escalier, se laisse couler jusqu'en bas, et se sauve

A côté de cette piquante histoire, la comédie des *Trois-Orontes* est bien languissante. Souvent c'était son frère Douville qui écrivait la pièce, et lui qui la raccommodait. Il s'enquérait peu que ses pièces fussent bonnes, pourvu qu'elles lui rapportassent quelques vers, et qu'il restât membre de l'Académie. Un jour qu'un acteur prononçait mal ses vers :

— Ah ! le maraud, s'écria-t-il en se levant de sa place, et s'adressant à l'auditoire, il va me faire chasser de l'Académie !

Il avait bien plus de crédit auprès de ce corps et chez Richelieu que le fier et naïf Corneille, dont la simplicité héroïque déplaisait au cardinal, et contre lequel le bouffon du ministre exécuta sans remords les vengeances de ce dernier. Marmitons et marmitones jouèrent devant l'Éminence une parodie du *Cid*, composée par Boisrobert. Ce fut une risée universelle et une vive joie pour Richelieu, coupable de si mauvaises tragédies, lorsque l'un des gâte-sauces de la cuisine Eminentissime s'écria :

Rodrigue ! as-tu du cœur ?

Rodrigue répondait :

... Je n'ai que du carreau.

(1) Pour mère de Dieu.

Le sublime était battu par le burlesque, et Scapin triomphait d'Homère.

Malgré cela, il avait ses jours de disgrâce. Toujours étourdi et comptant sur son élasticité naturelle pour se relever de ses chutes, il s'avisa un jour d'introduire au spectacle du Palais-Royal, pendant que l'on jouait la tragédie de *Mirame*, des personnes de mœurs très-équivoques : *Profanatrices*, dit le solennel Chapelain, *du palais de son Eminence*. Non-seulement le cardinal en fut averti par l'ennemie personnelle de Boisrobert, la duchesse d'Aiguillon ; mais Louis XIII, dont la méticuleuse pudeur parut s'alarmer, railla son premier ministre. De

Segrais à la cour de Mlle de Montpensier.

là un exil momentané, bien cruel pour Boisrobert. Contraint à quitter son cher Paris, le jeu, la table, les bons mots et le cabinet de son maître, il partit. L'Académie, qui aimait son parrain, eut le courage de braver l'irritation de la duchesse et le ressentiment du cardinal, et d'envoyer au ministre une députation chargée de redemander Boisrobert.

— Messieurs, leur répondit le ministre, vous méritez d'avoir un confrère moins étourdi. L'heure du pardon n'est pas encore venue, elle pourra venir.

Boisrobert était nécessaire : « Vous ne guérirez pas, disait le médecin du cardinal à Richelieu, sans quelque drachmes de Boisrobert. »

L'Académie reconquit donc son cher Boisrobert, l'ar-

dent solliciteur des Muses affamées, son interprète et son ambassadeur naturel auprès du ministre; la plupart devaient à ses soins une pension ou un bienfait. Il avait fait entrer, comme la duchesse d'Aiguillon l'avait prédit, bien des nullités à l'Académie, « faux illustres, » *enfants de la pitié de Boisrobert*, comme on les nommait alors, comparses de l'armée, *passe-volants* enfin, terme emprunté à l'organisation militaire de l'époque. Ces passe-volants étaient des soldats de louage que les capitaines empruntaient les jours de revue pour compléter, en apparence, l'effectif de leur compagnie. On riait un peu de ce qu'il y avait de factice dans ces troupes qui servaient de garde du corps à Boisrobert, mais il n'y perdait rien en considération et en crédit. Assidu aux séances, non-seulement il travaillait au *Dictionnaire de la langue française*, œuvre principale de l'illustre compagnie, mais c'était chez lui que se tenait un des bureaux destinés à la préparation de la grande œuvre.

Voilà comment nous nous divertissons
En beaux discours, en sonnets, en chansons;
Et la nuit vient qu'à peine on a su faire
Le tiers d'un mot pour le vocabulaire.
J'en ai vu tel, *aux Avents* commencé,
Qui vers les *Rois* n'étoit guère avancé.
. . . . . .
Depuis six mois dessus l'F on travaille,
Et le destin m'auroit fort obligé
S'il m'avoit dit : Tu vivras jusqu'au G.
. . . . . .
Pour dire tout enfin, dans cette épître,
L'Académie est comme un vrai chapitre;
Chacun à part promet d'y faire bien,
Mais tous ensemble ils ne tiennent plus rien.

A-t-on rendu complète justice à son talent pour l'épître légère; il y a là netteté de trait, précision, finesse dans la plaisanterie? Cette étoile de la bonne humeur qui protégea toute sa vie fait encore briller ses vers d'une certaine lueur goguenarde et maligne, qui leur donne du prix. Ce Falstaff ecclésiastique, chanoine de Saint-Ouen de la cathédrale de Rouen, s'attaquait non-seulement à l'Académie, mais à ses confrères, les chanoines, qui l'obligèrent à faire amende honorable devant leur chapitre. Un autre jour, qu'une beauté célèbre était tombée malade dans l'abbaye de Saint-Amand de la même ville, il voulut en son honneur et à sa prière que les cloches ne sonnassent pas le jour de la fête de la sainte Vierge. On sonna malgré lui. Dans une pièce de vers adressée le lendemain à sa protégée, il prétendit qu'une rivale avait intrigué près du chapitre, dans l'espoir d'accroître le mal et de diminuer les attraits de Mlle de Toussy, c'était son nom. De là, colère des confrères, interdiction, appel comme d'abus; le chapitre céda, effrayé des plaisanteries de Boisrobert.

Le cardinal une fois mort, il se raccommoda bien vite avec la duchesse d'Aiguillon, qui lui promit de le servir, et le trompa; ce dont elle fut punie. Elle devait obtenir pour lui un bon prieuré, et ce prieuré ne venait pas. Il invente le nom du faux prieuré de Kermasonnet, et apporte à la duchesse une lettre contenant l'avis que ce prétendu bénéfice est vacant.

— Ah! mon pauvre monsieur de Boisrobert, s'écriet-elle, que je suis malheureuse! si vous fussiez venu deux heures plus tôt, vous l'auriez eu.

— Je n'en serais pas mieux, madame, car vous pouvez disposer de ce prieuré-là comme de la lune!

— Et pourquoi?

— C'est qu'il n'y en a jamais eu de ce nom-là. Je vous rends grâce de votre bonne volonté, me voilà plus convaincu que jamais de votre sincérité et de votre bonne foi!

L'ingénieur Douville, son frère, avait une pension que La Vrillière voulait rayer de la liste. Là-dessus grandes querelles, fureur, résistance et satire de Boisrobert, qui court la ville et les ruelles. La Vrillière se plaint au cardinal Mazarin. Celui-ci appelle Boisrobert, se fait lire les vers satiriques, et interroge le coupable.

— Monseigneur, dit Boisrobert, ce n'est pas contre M. de La Vrillière que j'ai fait ces vers. J'ai lu les *Caractères* de Théophraste, et, à son imitation, j'ai tracé le portrait d'un ministre ridicule.

— Monseigneur, s'écriait La Vrillière, il m'a vitupéré, il m'a jeté une bouteille d'encre au visage.

— Mousou de La Vrillière, reprenait Mazarin, za n'est point vous! ze zont des *caratteres* de Théophraste!

Le frère fut payé, mais bien difficilement. La Vrillière résistait toujours. Boisrobert alla attendre le cardinal dans sa garde-robe et lui dit :

— Monseigneur, M. de La Vrillière dit qu'il ne le fera pas, quand la reine le lui commanderait. Il faut donc qu'il monte sur le trône après cela!

Le cardinal donna des ordres. Cependant les commis reculaient encore, et le brevet n'arrivait pas. Mon Boisrobert se rend chez le premier commis et trouve un homme fort mal disposé. Il prie, il caresse, il menace. Rien ne réussit. Enfin, il tire de sa poche quatre pistolets qu'il exhibe et qu'il fait sonner devant le commis. Celui-ci trouve l'argument péremptoire et se hâte de délivrer le fameux brevet. Boisrobert, muni de la pièce authentique, remet les quatre pistolets dans sa poche :

— Ah, monsieur! à vous de l'argent! Est-ce que je suis ivre d'y avoir pensé! A vous quatre pistolets! Je vous demande pardon. Je ne savais ce que je faisais!

Ce frère et toute sa famille donnaient assez de mal à Boisrobert, qui disait à ce propos :

Melchisédech était un homme heureux,
Car il n'avait ni frères ni neveux!

Curieux bouffon! Plus heureux cent fois que les plus honnêtes! plus célèbre que les mieux doués! En lui se résume l'histoire facétieuse de ce temps confus. Saint-Évremond avait raison de dire que « l'étourdi dans son vieil âge devrait être jugé sur le pied d'un enfant de huit ans, grâce à la perpétuelle inconsidération dont Dieu l'avait doué. » La place qu'il occupe dans l'histoire littéraire rappelle toujours cet à-propos d'un trop jeune conseiller d'État auquel il disait :

— Monsieur, je suis ravi de voir la France si bien conseillée.

— Monsieur (répondit l'autre), je suis ravi de voir l'Église de France si bien servie.

II. — JEAN REGNAULT DE SEGRAIS.

(Élu en 1662.)

Voilà une vie heureuse.

Imaginez la figure la plus jolie, la physionomie la plus douce et la plus fine, un esprit aimable, le don de plaire, l'art de se taire et de parler à propos, des goûts modérés, une ambition restreinte, le double amour de la solitude

champêtre et du monde élégant, une bienveillance sans bassesse, le don de flatter sans s'avilir et une veine poétique douce, fluide, facile, amoureuse. Tel est Segrais, le poëte des forêts et des champs, aperçus du boudoir d'un château. Les femmes le protégent toute sa vie sans que l'on en puisse médire, et les plus distinguées de son temps. C'est Mlle de Montpensier, c'est Mme de La Fayette, c'est Mme de Sévigné. Il y avait du roman dans sa vie, mais du genre de *Zayde* et de la *Princesse de Clèves*; du roman le plus doux, le plus délicat, le plus fécond en nuances féminines. L'affectation des précieuses avait un peu perdu de son prix, la teinte pastorale devenait moins fade, la galanterie moins maniérée. Mme de Sévigné reproduit très-bien le ton particulier de cette époque de transition entre 1640 et 1680. Segrais appartient à cette nuance délicate.

Ses traits gracieux et réguliers et l'expression aimable de son visage plurent au comte de Fiesque, fils de la gouvernante de Mademoiselle. Il avait vingt ans, on le présente. Il était de bonne famille et fut nommé d'abord secrétaire des commandements, puis gentilhomme ordinaire de Mademoiselle. Louis XIV commençait son règne, et le goût romanesque du règne précédent se civilisait et s'apaisait sans s'éteindre. La princesse, se retirant à Saint-Fargeau, réunit autour d'elle quelques-unes des femmes de la cour les plus distinguées par la figure et par l'esprit. Mme de Thianges, Mlle de Vaudy, la duchesse de Châtillon, la comtesse de Maure, Mlle de Brégy, petite cour littéraire, académie féminine qui siégea au Luxembourg, après le retour de Mademoiselle à Paris, et dont le jeune et beau Segrais ne tarda pas à devenir le premier ministre. Malheureusement l'abbé Cottin y tenait aussi sa place et n'y jouissait pas d'une médiocre faveur. Les alternatives de conversations élégantes, de travaux littéraires, de retraites champêtres et de devoirs de courtisan remplissaient agréablement le tissu des journées de Segrais, qui se montrait au niveau de toutes les occupations que lui donnaient ces dames. On voit qu'il serait facile de faire un agréable ouvrage intitulé : *De l'Influence des femmes sur l'Académie française*. Les gravures du temps nous montrent Mlle de Montpensier trônant au milieu de cette petite cour. Ces dames, assises en cercle autour d'elle et les gentilshommes, Segrais, entre autres, debout derrière les fauteuils et devisant agréablement. Quoiqu'il eût gardé la prononciation du patois bas-normand, il contait bien et il amusait cette académie de femmes des anecdotes nouvelles de la cour, qu'il rédigeait ensuite et qui nous sont parvenues sous le titre des *Divertissements de la princesse Aurélie*. Il parlait lentement, comme les paysans de sa province, et avait quelque peine à se mettre en train; mais une fois lancé il plaisait beaucoup. « Il n'y a qu'à monter le Segrais, disait un de ses amis, et à le laisser aller. » — « Vous allez en basse Normandie avec Segrais, disait un autre, vous avez là un excellent guide, il sait parfaitement la langue du pays. »

Discours et portraits de « bergers en l'air, » comme dit Boileau, fadeurs agréablement rimées, petites chansons délicieuses de forme et de simplicité, échappaient goutte à goutte de la plume facile et cependant laborieuse de ce charmant homme. Courtisan oisif, causeur négligent, poëte aimable, sa prose plaisait aussi, malgré la faiblesse énervée et le manque total d'originalité qui nous empêche de la lire. Mais il vint un moment où Mademoiselle, que notre imagination déçue nous montre toujours comme une jeune héroïne, et qui avait alors quarante-cinq ans, voulut en finir et se marier avec M. de Lauzun. Ce fut à la cour de Mademoiselle un soulèvement général; le secrétaire des commandements, Guilloire, très-libre dans ses discours, osa lui dire : « Vous êtes la risée et l'opprobre de toute l'Europe »; Madelon, elle-même, la femme de chambre se révolta. Le mariage une fois manqué et Louis XIV ayant refusé son consentement, Mademoiselle fit, comme on dit vulgairement, « maison nette, » et Segrais fut enveloppé dans la disgrâce. Déjà sa réputation était faite, et le 25 juin 1662, dix années plus tôt, il était entré à l'Académie française, à l'applaudissement de tous et même de Boileau, qui n'appartenait pas encore à la savante compagnie.

Ses confrères l'aimaient beaucoup, et il ne laissait pas que de les admonester quelquefois. « Pourquoi, leur demandait-il, cette multitude de gens de qualité que vous faites entrer dans l'Académie française? Ce sont des places mortes et qui font beaucoup de tort à votre compagnie. Qu'elle admette, je le veux, quelques hommes dont la naissance soit le titre principal, mais qu'elle en fixe le nombre, sept ou huit ce serait assez, les autres doivent être choisis parmi toutes les classes des gens de lettres. » Comme il observait aussi cette facilité que l'Académie avait de se conformer au goût présent et à la mode du jour qui favorisait les poëtes : « Trop de poëtes, s'écriait-il; un poëte n'a pas besoin de grande science, et l'Académie a besoin de gens versés dans les beaux-arts, de grammairiens et de critiques. »

Cet homme, d'un sens délicat et fin, comme on le voit, trouva son asile chez la femme de l'époque la mieux faite pour l'apprécier, Mme de La Fayette, et l'on retrouve dans les romans de cette dernière, dont l'un fut publié sous le nom de Segrais, le reflet de cet aimable esprit. Il vécut chez elle pendant longtemps, se maria tard en Normandie à une de ses parentes, et, devenu sourd sur ses dernières années, répondit à quelqu'un qui voulait le ramener à la cour : « Non, monsieur, il faut pour y vivre de trop bons yeux et de trop bonnes oreilles. »

Charmante vie, heureuse étoile, bien qu'il se moquât lui-même de ce mot dont on abusait alors. « J'ai fait, écrivait Mme de Sévigné à sa fille, tous vous compliments, ceux que l'on vous fait surpassent le nombre des étoiles. A propos d'étoiles, la Gouville était l'autre jour chez la Saint-Lon, qui a perdu son vieux page. La Gouville discourait et parlait de son étoile; enfin, que c'étoit son étoile qui avoit fait ceci, qui avoit fait cela. Segrais se réveilla comme d'un sommeil et lui dit :

« — Mais, madame, pensez-vous avoir une étoile à vous toute seule? Je n'entends que des gens qui parlent de leur étoile, il semble qu'ils ne disent rien; savez-vous bien qu'il n'y en a que mille vingt-deux : voyez s'il peut y en avoir pour tout le monde! Il dit cela si plaisamment et si sérieusement que l'affliction en fut déconcertée. »

A peine peut-on lire aujourd'hui avec plaisir cinq ou six pages de Segrais, remarquables par une certaine élégance harmonieuse et un sentiment délicat, mais il avait vécu aimé, heureux, considéré, et il pouvait se passer de la gloire. Néanmoins, elle lui est venue, et Boileau l'a consacrée dans un vers célèbre, quoique ce soit un mauvais vers :

Que Segrais dans l'églogue encharme les forêts.

C'est-à-dire que Segrais charme les forêts de la gloire de Louis XIV.

PHILARÈTE CHASLES.

(*La fin au prochain numéro.*)

EXPOSITION UNIVERSELLE.

DERNIER COUP D'ŒIL.

Le musée chinois. Meubles et objets d'art. — Peintures, albums et cartels. Tableaux curieux. Une caricature. Anecdote historique. Les bronzes. Une légende. Le siége de porcelaine. Les arbres nains. Un ouvrage et un trait d'Avisseau. Le bouclier de Vechte. La volière de Tahan. Le buffet de P. Ribailler. La cheminée de Fourdinois. La valeur des diamants de la couronne. Légumes Masson. La nourriture de quarante mille hommes dans un mètre cube.

Au moment où nous achevons cette revue de l'Exposition universelle, les grandes assises du jury international distribuent les récompenses aux vainqueurs du concours de l'industrie et des arts.

Notre prochaine livraison vous donnera les noms des principaux lauréats.

En attendant, reprenons pour notre dernière étape dans les deux palais des Champs-Élysées les guides experts que nous y avons déjà suivis : MM. Texier, Gastineau, de Lasteyrie, auxquels nous joindrons cette fois MM. Ber, Raymond, Kauffmann et Théophile Gautier.

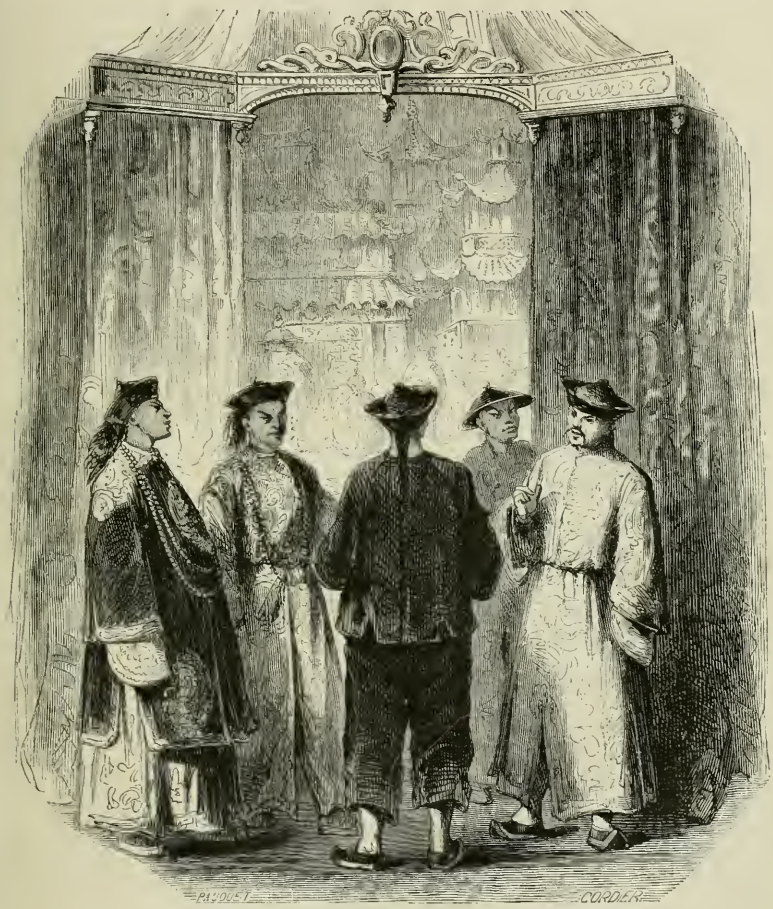
Et d'abord allons au-devant de ces Chinois aux yeux étirés, aux robes flottantes, aux tresses interminables, qui nous attendent depuis trois mois au palais Montaigne, pour nous montrer les curiosités de Pékin, de Nankin et du fleuve Jaune.

Jamais encore on n'avait assemblé à Paris un musée chinois aussi complet, aussi varié, aussi étonnant. Ne soyez donc pas surpris que cette exposition particulière (car ce n'est pas autre chose) ait trouvé place dans une salle de l'annexe des beaux-arts. Après avoir attiré là le monde entier, ce musée chinois sera, nous assure-t-on, la propriété de la France, et nous le reverrons au Louvre, où il formera une galerie spéciale.

— Il suffit, dit M. Texier, de se promener pendant cinq minutes au milieu de ce bazar de curiosités, pour comprendre la vanité de ce peuple isolé, qui croit que son industrie est bien supérieure à celle des autres nations. L'industrie chinoise, avec ses procédés traditionnels et beaucoup plus simples que les nôtres, arrive en effet à de merveilleux résultats. Boîtes à thé, boîtes à ouvrage, boîtes pour contenir l'encre de Chine, grands panneaux de paravent, guéridons avec incrustations, lits de forme étrange, mais d'une grande richesse, meubles dont nous ne soupçonnons pas l'usage, tout cela est très-beau, très-curieux et fait avec beaucoup d'art. Le travail de la laque et les dessins mélangés d'or et de rouge sont surtout d'une exécution très-délicate; puis c'est une riche collection d'objets en nacre et en ivoire ; des éventails, des écrans de toute sorte, des parasols, des pipes fantastiques, des cornes de rhinocéros élégamment taillées, des cachets, des figurines et des jeux d'échecs plus bizarres mais aussi beaux que ceux qu'on admire à l'exposition de l'Inde. On voit aussi un grand nombre de cannes surmontées d'une pomme sculptée en magot, en sphinx, en salamandre, en dragon, et qui sont en bambou noir ou blanc, en bois de thé, en liguier, en laurier, en lianes; ces cannes servent aux dames aux petits pieds, lesquelles ne pourraient sans ce secours se traîner dans leurs appartements. —

Il y a, du reste, en cet amas de bric-à-brac, de véritables objets d'art, des peintures et des albums que M. Théophile Gautier caractérise avec sa haute fantaisie. — L'on a pour habitude, en Chine, d'appendre dans les appartements des espèces de cartels représentant une figure de l'histoire, de la mythologie ou de la légende, accompagnée d'une strophe de quelque ancien poëte célèbre, écrite par quelque calligraphe en réputation. Dans tout l'Orient, on attache bien plus d'importance à la beauté des caractères graphiques que chez nous : ces écritures compliquées ressemblent à des arabesques, et peuvent entrer comme partie intégrante dans l'ornementation; témoin l'Alhambra, dont les murailles sont de grandes pages d'écriture, où des fleurs et des rinceaux s'entre-mêlent aux lettres des versets et des sentences.— Nous avons remarqué, au musée chinois, parmi ces cartels, une *Naissance de Vénus*, qui, pour n'avoir pas le moindre rapport avec celle de M. Ingres, ne manque pas d'une certaine grâce bizarre et toute locale : des valves d'une coquille de nacre entr'ouverte, et portée par une frange d'écume, sort à demi une figurine mince, fluette, dans une pose adorablement maniérée, aux cheveux d'un noir bleu, aux yeux obliques et bridés, aux sourcils d'encre de Chine, aux ongles longs et transparents, une créature sans pieds, comme l'hirondelle apode, qui doit sembler au mandarin halluciné d'opium aussi belle pour le moins que l'Anadyomène des Grecs, et qui a sur elle l'avantage d'être impossible. D'autres pancartes offrent plusieurs figures de femmes contemplant des pots de reines-marguerites; suivant de l'œil le vol des grues à travers les nuages; respirant, par le treillis de leurs fenêtres, le parfum amer de l'amandier, poudré de sa neige printanière; écrivant sur un papier à fleurs d'argent et d'or une pièce de vers en bouts rimés ; regardant leurs sourcils en feuilles de saule, leur bouche de jaspe rouge et leur teint transparent comme le jade dans le métal poli d'un miroir, ou bien contournées sur l'angle de quelque meuble, avec ces poses languissantes et mélancoliquement nerveuses que les peintres chinois savent si bien rendre. Quelques tableaux, dont les personnages ont des têtes et des mains d'ivoire et sont vêtus d'étoffes réelles, plissées dans le sens du mouvement, reproduisent avec une vérité fantasque des scènes de la vie intime chinoise : des lettrés s'exercent à composer sur des rimes données d'avance, et boivent de petites tasses de vin ou d'eau-de-vie de riz, pour exciter leur verve ; des mandarins à lunettes d'or reposent leur gravité sur des fauteuils de bambou, lisant quelque ancien manuscrit, pendant qu'autour d'eux des domestiques rafraîchissent l'air avec des écrans; de jeunes débauchés fument l'opium dans ces pipes d'ébène, semblables à des flûtes traversières, qui reçoivent le narcotique enflammé sur un champignon de porcelaine; des femmes égratignent de leurs ongles les trois cordes d'une mandoline; des enfants à mine falote

s'amusent avec des jouets moins grotesques et plus possibles qu'eux assurément. Deux dessins d'un genre tout différent méritent qu'on s'y arrête, à cause de leur originalité; ce sont des Anglais, — des barbares d'Occident aux cheveux roux, — comme disent les civilisés de l'Empire du Milieu, compris de la façon la plus étrange et la plus grotesque. Une lady, montée à califourchon sur un cheval pie, se promène, suivie d'un officier en habit rouge, de deux ou trois matelots et d'un cuisinier portant un coq sous son bras; — rien n'est plus drolatique; les traits de la physionomie britannique sont très-bouffonnement caricaturés. — Des marins débarquent devant le consulat



Exposition universelle. — Les Chinois et leurs produits. Dessin de Pauquet.

anglais, dont l'architecture, traduite à la chinoise, présente l'aspect le plus extravagant: un bateau à vapeur, à cheminée bleu de ciel, et d'une structure à faire rire l'ombre de Watt, se balance sur une mer tire-bouchonnée, qui n'a d'équivalent que les marines turques appendues aux murailles des barbiers à Constantinople. —

Ces *barbares à cheveux roux* nous rappellent une anecdote historique assez drôle. Dans les premières querelles de la Chine avec l'Angleterre, au sujet de l'opium, les mandarins crurent flatter singulièrement les Anglais en les appelant les hommes *aux cheveux jaunes*. C'est, en effet, la couleur impériale et le terme le plus louangeur

dans le Céleste Empire. Mais l'humour britannique ne comprit pas un si grand honneur, et, ne voyant qu'une insulte dans cette galanterie, répondit aux mandarins à coups de canon.

Et voilà la guerre allumée!

A quoi tiennent les destinées des États et des peuples!

Les meubles, vases et ustensiles du musée chinois sont presque tous anciens, et d'un goût national très-pur.

M. Gautier décrit un brûle-parfums représentant une pagode, dont les faces sont fenestrées de treillis en bronze ciselé, et les galeries décorées de fleurs et d'arabesques découpées à jour. La coupole, faite d'un filigrane d'ornements enlacés, brillant des plus vives couleurs de l'émail, est surmontée d'une gourde en bronze doré; le frêle et gracieux édifice s'appuie sur un pied de toé-tan-mouk, travaillé comme une dentelle; et il y en a une vingtaine comme cela : vases antiques, torchères, coupes, porte-bonnets, garnitures d'étagères, étuis à parfums, bols, flambeaux, trépieds, cornets, se combinant de la façon la plus fantasque avec les rinceaux de l'ornementation : fleurs chimériques, fruits de l'autre monde, oiseaux des ciels de laque, dragons de paravent, têtes d'éléphants recourbant leur trompe en anses et en volutes, singes se grattant l'aisselle et faisant la grimace, bonzes priant dans des grottes de stalactites, avec une variété infinie de formes et de couleurs que la parole est inhabile à rendre, et qui charme toujours les yeux. — Les bronzes offrent aussi le plus haut intérêt : l'art de fondre ce métal et d'en former des vases remonte à l'antiquité la plus reculée et se perd, pour ainsi dire, dans la nuit des temps. Les historiens chinois disent que Yu, qui fut associé à l'empire par Chun, plus de deux mille deux cents ans avant l'ère chrétienne, fit fondre neuf grands vases d'airain, sur chacun desquels on grava la carte et la description d'une des neuf parties de l'empire. — C'est, comme vous voyez, une industrie qui ne date pas d'hier. — Sous la dynastie des Ming, dans la période Houen-Té, qui correspond aux années écoulées de 1426 à 1436 de l'ère chrétienne, pendant le règne de Houan-Tsoung, le feu prit au palais impérial et dura plusieurs jours. La violence de l'incendie fit fondre une quantité prodigieuse d'or, d'argent et d'airain, qu'on retrouva mêlés ensemble sous les cendres et les décombres. On fabriqua de cet alliage un grand nombre de vases très-estimés à la Chine et d'un grand prix. — Ces détails, que nous empruntons au livret de M. Montiguy, donneraient lieu à un curieux rapprochement. — L'airain de Corinthe, qui, lui aussi, contenait de l'or et de l'argent, n'était-il pas le résultat d'une fusion semblable due à l'incendie des principaux édifices de la ville par le barbare consul romain Mummius? Peut-être les deux histoires ne sont-elles qu'une légende inventée par les marchands de curiosités de Rome et de Pékin, pour vendre plus cher leurs vases et leurs statuettes. —

L'exposition chinoise du Palais de l'Industrie, bien qu'infiniment moins riche que celle du Palais des Beaux-Arts, renferme néanmoins des objets admirables, notamment un siége de jardin, qui est une merveille, au jugement de M. Kauffmann.

Ce siége est en porcelaine émaillée; il a la forme d'un tonneau parfaitement fait; il est debout sur un de ses fonds. En haut et en bas, sur le pourtour, règne une délicieuse guirlande de fleurs; après la guirlande vient un cercle de clous en émail bleu, en saillie. Le milieu du ventre est occupé par deux larges sujets peints, comprenant plusieurs personnages, sujets séparés par deux carrés percés de trous symétriques, donnant de la légèreté et de la solidité à ce tonneau creux à l'intérieur. Le fond supérieur, le seul que l'on voit, celui sur lequel on s'assied, est orné sur son pourtour d'une bordure de fleurs; puis viennent quatre médaillons représentant quatre femmes dans des attitudes différentes. Le milieu est percé de quelques trous. Il faut regarder de près ce siége assez étrange auquel la foule ne prend pas garde; il est d'un gracieux infini.

Quand le musée chinois sera installé au Louvre, nous engageons son conservateur à y joindre une curiosité que nous avons admirée dernièrement. En voici l'origine et la description : les Chinois fixés à Java cultivent des arbres nains, qui sont une véritable merveille du monde végétal, car c'est un produit de la nature et de l'art; ce sont des arbustes lilliputiens, qui viennent dans des vases de différentes espèces, sur le dos de buffles ou de grenouilles en terre cuite, sur de petites tours, de petits rochers et autres objets d'invention chinoise. Des ormes, des bambous, etc., sont arrangés de cette façon, et on en voit une grande quantité dans les jardins de l'île. On choisit à cet effet les branches d'un grand arbre; on les dépouille à la base de leur écorce et on les enveloppe d'un mélange d'argile et de paille hachée. Aussitôt que les racines poussent, on les coupe et on les transplante.

Les tiges sont alors pliées suivant la direction qu'on désire leur imprimer, et on les attache fortement pour qu'elles puissent prendre ce pli. D'autres moyens sont employés pour arrêter la pousse des racines : on enduit le tronc de sirop et l'on y pratique des incisions que l'on bouche avec du sucre. De cette façon l'on attire les fourmis, qui, en rongeant la tige, donnent à l'arbre un air rabougri, ce qui est précisément le but des cultivateurs chinois.

Nous avons vu trois de ces arbres dans une tabatière. La seule opération qui reste à faire, quand les arbres sont parvenus à un certain état de vétusté, c'est de les entretenir dans cet état, en élaguant les branches qui voudraient se développer.

Nous quittons la Chine, — sans quitter la céramique, en parlant des chefs-d'œuvre de notre Bernard Palissy, des faïences et des émaux d'Avisseau, le potier de Tours, ce naïf ouvrier de génie, que le *Musée des Familles* a révélé au monde, et peut-être à lui-même, il y a quelques années. Il s'est surpassé, à l'Exposition universelle, par un milieu de table renaissance, qui est un prodige de conception et de forme, de dessin et de couleur, de richesse et de variété.

Voici un trait à joindre à la notice que nous avons publiée sur Avisseau père et fils :

« Au mois d'octobre dernier, nous écrit un amateur, je visitais le modeste atelier de Tours, et je déplorais le bris d'une magnifique amphore qui gisait dans un coin.

— Ça, me dit le père, c'est une histoire. Un Anglais m'avait commandé ce vase, et comme il n'était pas bien venu au feu, je ne voulus pas le livrer. L'Anglais insistant pour l'avoir, je m'obstinai dans mon refus et lui proposai de refaire un vase tout pareil, mais réussi. Il finit par me dire que probablement on m'avait offert de mon travail un prix plus élevé.

— Si vous pensez cela, m'écriai-je, vous allez voir que vous vous trompez.

Et Avisseau, d'une main fière, lança l'amphore dans ce recoin, où elle gît encore éventrée.

C'était un morceau de grand prix; et les Avisseau ne sont pas riches! »

C'est surtout par l'art industriel que l'Exposition a été brillante et qu'elle laissera des souvenirs ineffaçables. Le

bouclier de M. Vechte, la volière de M. Tahan, le buffet de M. Pierre Ribailler, la cheminée de M. Fourdinois, resteront comme les modèles du goût français au dix-neuvième siècle, et méritent d'être décrits et consacrés, à l'égal d'un tableau d'Ingres ou de Delacroix.

— Le bouclier de M. Vechte est tout bonnement un des chefs-d'œuvre de l'orfévrerie moderne. Trois médaillons habilement agencés y rappellent, sous forme allégorique, la gloire des trois plus beaux génies qu'ait produits l'Angleterre : Newton, Shakespeare et Milton. Autour de Newton se groupent les figures de la Sagesse, de la Vérité et du Temps. Le soleil, entouré des planètes, y symbolise la grande loi de l'attraction, découverte par l'immortel physicien, et un petit bas-relief, encadré dans la bordure, rappelle le hasard bien simple qui lui fit trouver celle de la pesanteur des corps. Près de Shakespeare, l'artiste a représenté le génie de la Poésie, ainsi qu'Apollon et Minerve, figures peut-être un peu trop classiques pour le sujet. Nous aimons mieux l'aigle qui personnifie le puissant génie de Shakespeare, les sirènes dont il est entouré, et les sept autres figures qui symbolisent les différents âges de l'homme. Quant à Milton, nous le voyons, comme d'habitude, dictant ses vers à sa fille, et, près de lui, par un mélange un peu confus de symbolisme et de réalité, M. Vechte a placé les deux figures de la Religion et de la Poésie. Mais ce qu'il faut admirer sans réserve, c'est ce délicieux groupe d'Adam et Ève, qui nous rappelle le *Paradis perdu*; c'est cette figure du Père éternel présidant à la création, chefs-d'œuvre de dessin, de modelé et de ciselure ; c'est cette bordure presque sans relief où se meut sans confusion tout un monde d'idées et de figures. — Le bouclier de M. Vechte est, comme on le voit, une glorification de l'Angleterre, exposée par MM. Hunt et Roskell, les successeurs du fameux Mortimer, à Londres ; mais l'œuvre est toute française par le nom du ciseleur, et les fabricants, dans leur notice imprimée, « croient devoir payer un tribut de reconnaissance, de respect et d'admiration au goût éminent qu'ils ont trouvé en France pour les aider dans leur vaste entreprise. » Ce sont leurs propres paroles.

M. Fourdinois, l'auteur du buffet si admiré à Londres en 1852, en a montré le digne pendant, à Paris, en 1855, — dans sa belle cheminée de marbre, ornée de bronzes et surmontée d'une boiserie en noyer sculpté. Cette cheminée est véritablement monumentale et n'a pas été faite pour ces petits salons parisiens qu'un foyer de Lilliputien suffit à chauffer. On est frappé, à la première vue, par le développement magistral de ses lignes architecturales, par la hauteur des colonnes dont elle est surmontée, par la sculpture remarquable des deux femmes adossées à ces colonnes et du groupe d'enfants qui se détache au-dessous d'un immense médaillon, lui-même très-artistement sculpté. Un bas-relief de bronze court sur la frise de cette cheminée. Quatre lions debout aux angles sont cuirassés d'un écusson où viendront sans doute s'écarteler les armes du prince ou du souverain qui voudra posséder ce grandiose monument. L'œuvre de M. Fourdinois commande l'attention, non-seulement par son aspect imposant et son style sévère, mais encore par la perfection avec laquelle elle est exécutée dans toutes ses parties. Nous regrettons de ne pas connaître les noms des ouvriers qui ont concouru avec le fabricant à créer ce chef-d'œuvre de sévère élégance et de majestueuse grandeur. —

Le buffet-étagère de M. Pierre Ribailler, ce colosse de noyer sculpté à jour, qui faisait l'étonnement de chacun dans le pourtour de la rotonde, ne semble pas coté trop cher à 40,000 fr., lorsqu'on s'est rendu compte du travail architectural de ce monument de bois. — Nous voyons tout d'abord quatre groupes d'enfants, représentant les quatre éléments, qui surmontent quatre colonnes allégoriques, au soubassement desquelles se dressent quatre figures en ronde bosse, de grandeur naturelle, symbolisant, à gauche, l'Afrique et l'Europe, à droite, l'Amérique et l'Asie. Rien de vivant et de gracieux comme ces groupes, d'une irréprochable exécution. Derrière, quatre colonnes de palmier, de chêne, de platane et de paulownia. Ne cherchez pas dans tout cela les lignes académiques : c'est de la fantaisie pure, du romantisme échevelé. Du reste, les quatre figures principales sont très-bien composées, et chacune a son caractère spécial : l'Europe ne ressemble pas plus à l'Afrique que l'Amérique à l'Asie. Sous ces quatre figures on voit des attributs analogues, traités avec une égale perfection ; mais l'œuvre capitale, c'est le panneau du fond, qui ne contient pas moins de cinq cents figures en ronde bosse et en bas-relief. L'artiste a sculpté l'histoire de la civilisation dans la personne des penseurs, des philosophes, des moralistes, des prophètes, des législateurs, des poëtes, des orateurs, des inventeurs, toute une palingénésie éclose sous le ciseau de l'ouvrier. Ce panneau est à lui seul une véritable curiosité, outre qu'il est une œuvre d'art des plus remarquables. Par cette création vraiment originale, M. Pierre Ribailler s'est placé au premier rang parmi nos artistes industriels. Une bibliothèque construite dans ce style ne pourrait être achetée que par un souverain, conclut M. Texier ; mais comme le chef-d'œuvre de M. Ribailler est un buffet, nul doute qu'il n'orne, un jour ou l'autre, la salle à manger d'un banquier ou d'un industriel. —

Enfin, le bouquet d'artifice de l'ébénisterie est la volière de M. Tahan, l'objet le plus populaire peut-être de l'Exposition universelle. — La composition de cette grande cage octogone, soutenue par quelques branches formant l'*S*, qui s'appuient sur un fond tout entouré de caisses de fleurs peu élevées, est d'un artiste de talent, M. Cornu. A une certaine hauteur, quatre vases soutenus sur la courbe des pieds contiennent des plantes à larges feuilles. Sous la volière, dans le vide que laisse le cintre des branches de bois rustiques est placé un grand bassin de cristal uni dans lequel nagent des poissons. Tous les bois dont est faite cette cage merveilleuse sont sculptés en vieux bois, les vases sont décorés d'une sculpture partie en relief, partie en creux, dessinant un animal chimérique à tête de dragon, et dont le corps s'enroulant en rinceaux et en fleurs chinoises suffit à garnir tout le vase. Une plante à feuilles souples retombantes couronne le dessus de la cage ; deux palmiers s'élèvent en s'écartant sur les côtés du grillage ; deux agaves aux larges feuilles alternent entre les deux palmiers. Dans la cage, des perruches, des chardonnerets, des colombes, des cardinaux donnent la vie à toute cette verdure. Ce meuble paraît d'autant plus remarquable à M. Texier, qu'il est ce qu'il doit être. Pas de papillotage, pas de clinquant : le grillage est en fer noirci, la vasque en cristal uni ; pas de ces ingénieux jets d'eau sortant du cœur des fleurs et qui font tourner des poupées. C'est simple, c'est élégant, c'est original, et c'est cette élégante simplicité qui a fait le succès de la volière de Tahan. —

— Après avoir lu notre récent article sur les diamants de la couronne, plusieurs curieux nous ont écrit pour nous demander la somme d'argent que représente cet écrin de la monarchie française. Nous nous sommes mis en mesure de leur répondre, et voici la valeur monétaire des fameux

bijoux, d'après l'inventaire dressé par MM. Bapts et Lazare, en vertu de la loi du 2 mars 1832 :

Le Régent, sans égal pour la pureté, a 31 millimètres 514 de long sur 23 mil. 892 d'épaisseur ; il pèse 29 grammes 42 ou 140 carats 90 ; acheté 2 millions de francs, en 1717, par le régent, il revient, avec la taille, sans compter les intérêts, à 2,250,000 fr. A côté du Régent figure une couronne qui ne compte pas moins de 5,206 brillants, 146 roses et 59 saphirs, d'une valeur de 14,702,708 fr. 85 c. ; puis un glaive avec 1,569 roses, valant 261,165 fr. ; une aigrette avec 217 brillants estimée 273,119 fr. 37 c. ; une épée avec 1,576 brillants, d'une valeur de 241,874 fr. 37 c. ; une agrafe de manteau avec une opale de 37,500 fr., et 197 brillants, évalués 30,605 fr. ; enfin, un bouton de

Exposition universelle. — Procédé Masson. Bouquet de légumes frais. Caisse de légumes comprimés, ration de 200 hommes.

chapeau, composé de 21 brillants, dont le prix est de 240,700 fr. Viennent ensuite les parures de femme, qui valent 1,465,463 fr. ; 293,758 fr. ; 283,816 fr. 09 c., et 130,820 fr. 53 c. ; un collier en brillants, valant 133,900 fr. ; des épis, estimés 191,475 fr. 62 c., etc.

Ces pierres, au nombre de 64,812, pèsent ensemble 18,751 carats 17/22, et ont, en total, une valeur de 20,900,260 fr. 01 c.

— Un mot encore sur l'objet de la gravure qui termine cet article, — objet si vulgaire en apparence et si intéressant en réalité.

C'était là aussi un trésor exposé au Palais de l'Industrie, trésor de la flotte et de l'armée, du voyageur et du marin, du pauvre et du riche, de tout le monde et de chacun.

Ce bouquet n'est pas un bouquet de fleurs ; c'est mieux que cela, c'est un bouquet de légumes : au lieu d'œillets, de lis, de marguerites, de dahlias, de jasmins, etc., il s'agit de pommes de terre, de carottes, de choux, d'oignons, de navets, de poireaux, de fèves et de pois, de cerfeuil et de persil, etc.

Jusqu'à ces derniers temps, tout cela ne vivait, comme la rose, que l'espace d'un matin. Il fallait avoir un potager, un marché public, ou tout au moins un garde-fruits sous la main pour être assuré de son repas de chaque jour. Adieu la soupe et les légumes pour le soldat et le navigateur, quand ils quittaient la garnison et le rivage ; adieu les mêmes douceurs pour tout le monde, quand la bise d'hiver était venue.

Or, un homme s'est rencontré qui s'est dit : Je conserverai à la créature ces dons du Créateur en toute saison et pour toute circonstance. Je les rendrai inaltérables, portatifs, et concentrés en un si petit volume que chacun aura dans une caisse de métal ou de bois son jardin et son fruitier. Et cet homme a réussi ! — à travers quels efforts, quels tâtonnements et quels obstacles, c'est ce qu'il serait trop long de vous conter aujourd'hui.

Quant au résultat, il remplit à cette heure le monde entier. Vous le voyez chez tous les marchands de comestibles, chez l'épicier du coin, sur la table la plus modeste comme la plus fastueuse ; vous l'avez partout sous la main, sur l'assiette, sous la dent. Regardez cette tablette couverte en papier, qui ressemble à une tablette de chocolat ; vous lisez dessus : Procédés Masson. *Chollet et Ce, fournisseurs de la marine et de la guerre, des amirautés anglaise, espagnole, etc.* Vous trouverez sous cette enveloppe une espèce de julienne sèche et flétrie à l'œil. Eh bien, c'est là que l'inventeur a condensé par la compression tous les sucs de la terre et de la sève, de la fleur et du fruit, de la feuille et de la racine, tout ce que la plante a de saveur, de parfum et de nutrition pour l'odorat, le palais et l'économie de l'homme ! M. Masson, l'auteur de ce bienfait public, est aujourd'hui chevalier de la Légion d'honneur et chef du jardin d'expériences au Luxembourg, où il poursuit de nouvelles conquêtes sur la nature. Il a reçu toutes les médailles possibles de toutes les sociétés connues. Nos généraux lui ont écrit : — « Vous avez sauvé l'armée ; » nos amiraux : — « Vous avez sauvé la flotte ! » En effet, nos marins et nos soldats vivent des légumes Masson à Constantinople, à Sébastopol, à Cronstadt, etc. Ils sont affranchis de la disette, du scorbut, du choléra, des plus terribles maux de la guerre, par cette petite caisse, divisée en cinq compartiments, que vous voyez à l'angle de la gravure ci-contre, et qui renferme, — le croirez-vous ? — la nourriture de deux cents hommes sous vingt centimètres carrés, celle de sept cents hommes dans les caisses d'assortiments, celle de trois mille hommes dans les caisses dites d'équipage ; celle de quarante mille hommes enfin dans l'espace d'un mètre cube !

Vous conviendrez qu'un tel produit eût mérité, plus que le diamant l'*Étoile du Sud*, les honneurs d'une vitrine d'or et d'un factionnaire décoré dans la grande nef de l'Exposition universelle.

Il était cependant relégué dans un coin modeste, où personne n'y faisait attention. Mais chacun le glorifie quotidiennement entre le *bénédicité* et les grâces. Et voilà pourquoi nous signalons son inventeur à la gloire la plus pure, — à la reconnaissance des familles.

PITRE-CHEVALIER.

MÉMOIRES D'UNE PENSIONNAIRE DE SAINT-DENIS

OU

LA VIE EN MINIATURE. — FRAGMENTS (1).

Mademoiselle distribuant les ceintures.

IX. Un pot de pensées. Domaine portatif. Nuit d'orage. Un coup de tonnerre. Regrets et surprise. Sacrifice héroïque.

La très-philosophique histoire du pot de pensées appartient à cette première période, et je vais la rapporter avant de décrire les jours plus riants qui marquèrent, sans interruption, la fin de mon séjour à Saint-Denis.

Ennuyée des contrariétés fréquentes que me causaient les plaisanteries bonnes ou mauvaises de mes compagnes, je me promenais seule à la récréation, m'amusant à contempler les merveilles de la nature. C'était au commencement du printemps, et, quoique dans un espace un peu trop circonscrit, notre promenade était charmante. Deux grandes pelouses de gazon, quatre allées de vieux tilleuls, et, au bout, quelques arbres que nous décorions pompensement du nom de petit bois, en faisaient un lieu fort agréable. Beaucoup d'entre nous recherchaient de préférence les endroits solitaires, et, grâce à cette prédilection exclusive, les retraites les plus sombres devinrent insensiblement les plus fréquentées. On était heurté dans ses méditations et coudoyé dans ses rêveries; mais les témoins ne nuisaient pas à cette petite sauvagerie accidentelle. Ne craignant, pour mon compte, ni la pluie, ni le

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

soleil, j'allais au milieu des grandes herbes, afin d'y trouver quelque plante comme. Je me plaisais aussi à faire des cornets de papillons, de hannetons ou de cigales, que je rapportais à la classe où je leur rendais la liberté ; enfin je me distrayais de ces graves occupations, en suivant les marches et les contre-marches de quelques fourmis laborieuses que, selon mon caprice, j'inquiétais ou je protégeais dans leurs travaux.

Une fois, quel ne fut pas mon bonheur d'apercevoir, parmi les richesses de ma petite prairie, un pied de pensées avec une modeste fleur, et un bouton plus modeste encore ! Je l'enlevai soigneusement avec sa motte de terre, et je l'enveloppai dans du papier, en attendant que je pusse lui donner un domicile convenable. A peine rentrée, je me procurai un pot de faïence qui avait dû contenir quelque composition *philocome* ou *comagène* ; je le perçai dans le fond, et j'y installai ma conquête.

Jamais propriétaire des plus vastes domaines ne fut ni plus fier ni plus heureux que moi. Mes terres avaient, grâce à leur peu d'étendue, le privilége d'être transportables sans attirer l'attention, circonstance précieuse ; car, si elles eussent été remarquées de nos maîtresses, on me les aurait impitoyablement confisquées pour les réunir au domaine public. La moindre innovation tolérée parmi nous donnait lieu à des abus si excessifs, qu'il fallait absolument interdire à l'une ce que l'on ne pouvait permettre à toutes.

Pendant plusieurs jours, les choses s'arrangèrent parfaitement ; de l'air, de l'eau, du soleil avaient si bien fait prospérer ma plante chérie, que non-seulement le premier bouton s'était épanoui, mais que déjà plusieurs autres se laissaient deviner aux extrémités des tiges principales.

Mon trésor me suivait partout, et je le cachais avec des précautions inouïes. A peine arrivée au dortoir, je le mettais en un clin d'œil sur la fenêtre qui faisait face à mon lit ; nous passions tous les deux une nuit excellente, et nous nous retrouvions le lendemain toujours plus charmés l'un de l'autre ; car il me récompensait de mes soins par sa bonne mine et par une suite non interrompue de fleurs incomparables à mes yeux. Loin de prévoir le terme de cette félicité trompeuse, je tirais les plus fausses conséquences du passé pour motiver ma sécurité future. Le ciel me devait une leçon.

A la fin d'une journée accablante qui nous annonçait un orage prochain, je crus ne devoir rien changer à mes habitudes, et, malgré d'effrayants symptômes, je m'endormis profondément. Un bruyant coup de tonnerre me réveilla en sursaut, et les sifflements aigus de la tempête, qui arrachait en tourbillonnant quelques ardoises à nos toits, me firent comprendre l'imminence du péril. Qu'allait devenir ma pauvre petite plante?... Sans réfléchir aux suites de mon action, je me précipite vers la fenêtre, et, à la lueur des éclairs, je la vois resplendissante de fraîcheur et de beauté. Cet aspect fortifie ma résolution ; je fais jouer l'espagnolette, et les deux côtés s'ouvrent en même temps avec un horrible fracas. Le vent s'engouffre dans le dortoir et apporte avec lui une bouffée de pluie qui inonde les lits voisins. Notre dame surveillante, arrachée au sommeil d'une manière aussi terrible qu'inattendue, ne comprend rien à ce qui se passe et ose à peine le demander, tandis que la veilleuse (gardienne de nuit) s'élance vers moi, et s'informe du motif qui a pu me pousser à commettre une telle imprudence. Elle ne perçoit que de sanglots entrecoupés, de rhumes et de flux de poitrine, le tout, sans écouter mes réponses ; enfin, après avoir pris mon nom, elle me laisse me recoucher.

La patrie était sauvée, que m'importait le reste ?... J'achevai paisiblement cette nuit fatale, en songeant aux excuses que je pourrais faire valoir. Le lendemain, il me fallut justifier ma conduite, et ce n'était pas chose aisée ; cependant je me hasardai à dire qu'ayant eu très chaud, j'avais cru pouvoir me donner de l'air. Cette réponse, tout inadmissible, tout absurde qu'elle était, avait l'avantage de m'empêcher de rester court, ce qui m'a toujours paru fort humiliant. La dame surveillante haussa les épaules (je m'y attendais), et m'envoya passer la moitié de la journée à la *salle de correction*. Avant de m'y rendre, je confiai ma *pensée* à toutes mes compagnes, en la leur recommandant plutôt mille fois qu'une, et je m'en allai assez tranquille.

Vers une heure, en rentrant à la classe, je la demandai avec empressement ; mais personne ne put m'en donner de nouvelles positives. — On l'a vue après le déjeuner, me répondait-on ; une telle la portait à la promenade ; une autre s'était chargée de la mettre en lieu sûr ; malheureusement elle ne se retrouvait nulle part. Après l'avoir cherchée partout, comprenant que le mal était sans remède, je pris stoïquement mon parti et me mis à travailler, en insistant pour qu'il ne fût plus question d'un objet dont la perte m'affectait plus que ne le comportait ma philosophie habituelle.

Il y avait à peine quelques minutes que j'écrivais, lorsqu'en jetant les yeux à côté de moi, je vis... ce n'était point une illusion... trois petites fleurs bien connues, qui déployaient coquettement leurs charmes au milieu du feuillage le plus vert et le plus riant.

On devine qu'après s'être fait un jeu de mon inquiétude, mes compagnes ne se promettaient pas moins de plaisir de mon agréable surprise.

Mon premier mouvement fut un transport de joie ; le second, moins louable, je l'avoue, car il ne venait point du cœur, mais de l'esprit, me fit sacrifier cette plante trop aimée, qui menaçait de compromettre mon égalité d'âme.

— Chère petite, dis-je en la considérant d'un œil de tendresse et de regret, tu as passé une nuit tranquille malgré l'orage ; mais ta journée sera moins heureuse !

En achevant ces paroles, je l'arrachai brusquement et la jetai par la fenêtre.

Un cri de surprise et de désapprobation accueillit cet acte de courage, ou peut-être de vanité ; car ces deux sentiments se confondent quelquefois si bien, que la distinction entre eux est impossible. Je me vengeais aussi d'une plaisanterie fort excusable, mais que je craignais de voir se renouveler, et je discutai, froidement en apparence, et avec une profondeur de pensées tout à fait digne du sujet, les motifs soi-disant philosophiques en vertu desquels je venais d'agir.

Quelques caractères sérieux se rallièrent à mon opinion, et me réconcilièrent un peu avec moi-même ; les âmes sensibles, au contraire, persistèrent à m'accuser d'inconséquence, parce que, disaient-elles, on ne doit pas craindre de souffrir pour ce qu'on aime, et j'avais si bien commencé que m'arrêter en si beau chemin c'était plutôt de la faiblesse que de l'héroïsme.

La question resta indécise ; mais, s'il me fallait la résoudre aujourd'hui, je me rangerais probablement du côté que je combattais alors. En effet, si la crainte de troubler notre repos nous faisait rompre subitement avec ce qui nous semble trop aimable, on fermait notre cœur aux plus saintes affections de la nature, nous serions les êtres les plus égoïstes, et conséquemment les plus malheureux.

C'est la seule fois que j'aie agi d'après ce condamnable principe, et, Dieu merci, j'ai bien réparé la faute qu'un mouvement de mauvaise humeur et de secret amour-propre me fit commettre à l'égard d'une petite fleur innocente que j'avais eu tant de bonheur à protéger.

X. Malices de pensionnaires. Joséphine de P.... L'horreur de l'infirmerie. La malade sans le savoir. Amour paternel.

Quelques mois plus tard, grâce à l'heureux changement qui s'était opéré dans mon existence de pensionnaire, je me livrais sans réserve à ma gaieté naturelle, et me prêtais de bonne grâce aux tours qu'on ne se lassait pas de me jouer, parce que, de mon côté, je ne ménageais personne.

Si je raconte, parmi tant de folies inoffensives, celle qui coûta les vêpres à Joséphine de P..., et qui nous fit passer une soirée délicieuse, c'est qu'elle donnera une idée assez exacte de certains préjugés que nous respections aveuglément, sans savoir pourquoi, et contre lesquels avaient échoué tous les efforts et tous les raisonnements imaginables.

Je veux parler de la répugnance obligée qu'on manifestait pour l'infirmerie. Cette infirmerie était cependant un lieu de délices. On y était si bien couchée, si délicatement nourrie, si affectueusement soignée; on y faisait de si jolies promenades dans le clos ou dans le jardin botanique; eh bien ! nul reproche ne nous humiliait autant que celui d'aimer l'infirmerie; les élèves s'y faisaient, pour ainsi dire, traîner, et il était de bon goût de pleurer en y arrivant; une fois ces préliminaires accomplis, tout allait fort bien, et l'on se réconciliait assez vite avec son infortune. Néanmoins, il était encore de rigueur de faire éclater les transports d'une joie immodérée quand la décision du médecin vous rendait à vos devoirs journaliers.

Cela posé, il sera facile de comprendre comment je vins à bout d'une petite mystification qui fut goûtée de tout le monde, excepté de celle qui s'en trouva le malheureux objet.

Une de nos compagnes les plus soumises, Joséphine de P....., s'étant imprudemment félicitée devant nous d'entendre sonner les vêpres, qui mettaient fin à nos plaisirs du dimanche, nous parut exagérée et nous donna un peu d'humeur. Me tournant aussitôt vers une de mes amies, je lui dis confidentiellement :

— Sois tranquille, je te réponds qu'elle ne jouira guère de ses vêpres aujourd'hui !

— Comment feras-tu ? me répliqua-t-elle.

— Peu importe ; tu verras !

Nous nous rendons à la chapelle. Joséphine, après avoir agréablement chanté son cantique, feuilletait son Paroissien, lorsque je dis à une élève placée devant moi :

— Prévenez Mme Augustine que Joséphine est très-souffrante.

La nouvelle se transmet, tout le banc s'émeut. Mme Augustine se lève avec la plus vive sollicitude, et s'approche de Joséphine :

— Qu'avez-vous, ma bonne? où souffrez-vous?

— Moi, madame? s'écrie celle-ci, vraiment stupéfaite, je me porte à merveille; qui donc a pu s'imaginer que je souffre ?

— Ce sont vos compagnes qui me l'ont fait savoir.

— C'est singulier ! je n'ai absolument rien, je vous assure.

— N'allez pas faire d'enfantillage, au moins; ce serait fort mal.

— Madame, je vous affirme que je suis parfaitement bien.

Mme Augustine la quitte, se remet à sa place, et j'attends la fin du psaume : *Dixit Dominus Domino meo*, pour recommencer mon manége. Seulement, au lieu de m'adresser aux mêmes personnes, je fais semblant de regarder Joséphine avec inquiétude; j'échange quelques paroles insignifiantes avec une de ses voisines, et, grâce à cet adroit stratagème, je renouvelle la scène sous un prétexte plausible.

Me retournant vivement derrière moi, je m'écrie d'un air à la fois pressant et convaincu :

— Joséphine de P...et est très-mal à son aise, et ne veut absolument pas sortir ; priez Mme Jenny (1) d'insister auprès de Mme Augustine pour qu'elle use de son autorité.

Le bruit alarmant se propage plus rapidement encore, et prend un caractère d'autant plus solennel que Mme Jenny croit devoir se rendre auprès de notre dame surveillante.

Mme Augustine se lève une seconde fois, mais bien décidée à se faire obéir. Elle s'approche de Joséphine, et lui dit, sans autre préambule :

— Sortez, ma petite ; allons, vite, suivez-moi !

— Mais pourquoi donc, madame?

— Pas d'objection ; il faut venir à l'infirmerie !

— A l'infirmerie ! mais c'est impossible ; je n'ai rien, je vous le répète ; à quel propos veut-on que je sois malade ?

— C'est bon ; si vous n'avez rien, on vous renverra ; mais ne perdons pas de temps, je ne veux pas manquer mes vêpres.

Joséphine, désespérée, se lève en pleurant, sans se douter de mon triomphe, tandis que je la suis du coin de l'œil avec une physionomie de Méphistophélès.

La dame infirmière, sans avoir égard à des protestations auxquelles elle n'était que trop habituée, tâte le pouls de la pauvre victime, et constate une agitation qui la force à la retenir. Elle lui prescrit du tilleul, avec je ne sais quelle autre chose, plus ou moins agréable, et la met à la diète pour le soir.

Mme Augustine, satisfaite de sa fermeté, revient seule à la chapelle, tandis que, fière d'un tel succès, je chante à tue-tête, et pour deux, les derniers psaumes des vêpres.

En arrivant au dortoir, je retrouvai ma Joséphine, à qui j'avais gardé deux croûtons de pain, l'un rempli de haricots, et l'autre de pommes cuites. Je les lui présentai gracieusement, en la priant d'excuser la petite plaisanterie que je lui avais faite.

— Quoi ! c'est toi qui m'as joué ce vilain tour ?... J'aurais dû te reconnaître ! Merci de ton attention; mais je n'en profiterai pas, car je suis trop malade pour manger.

Rien ne put la calmer ce soir-là; il fallut que je me résignasse à souper comme j'avais chanté, c'est-à-dire pour elle et pour moi, ce que je fis en désespoir de cause. Infortunée Joséphine !... Elle eut encore le chagrin d'être témoin de la folle gaieté qu'excitait sa mésaventure, et, pour mettre un terme à nos railleries, elle prit le parti d'en faire elle-même les honneurs, moyen qui lui réussit fort bien. C'était par de semblables inventions que nous allégions une captivité que chaque jour me rendait plus douce.

Je me sentais vraiment heureuse depuis que j'envisageais raisonnablement ma position, et il ne manquait à ce bonheur que la présence trop rare de mon père. Ce-

(1) On appelait par leur prénom plutôt que par leur nom de famille les dames et les élèves qui avaient une sœur dans la maison.

pendant il laissait rarement passer un jour de parloir sans nous faire sa visite; mais ce n'était pas assez pour moi, et je lui tenais toujours en réserve un cahier de mon griffonnage, où je lui rendais compte de mes actions et de mes pensées les plus secrètes. On ne saurait croire à quel point il était sensible à cette preuve de tendresse, qui m'était aussi nécessaire qu'à lui. Pauvre père ! je vois encore la place où il s'asseyait d'habitude, les chaises préparées pour nous deux, le bouquet de roses ou d'œillets qui remplissait son chapeau, et le sac mystérieux que nos instances ne pouvaient l'empêcher de nous offrir chaque fois qu'il venait à Saint-Denis. Quel air riant quand il nous voyait accourir ! comme il écoutait nos plaintes ! comme il s'intéressait à nos plaisirs, à nos projets, à nos déceptions et à nos triomphes ! Nous l'avions rendu *élève*, et il était descendu à la hauteur de nos idées, ce qui l'amusait autant que nous. Combien de fois aussi avait-il parcouru à pied cette distance de deux lieues, pour nous consacrer le prix de son double voyage ! Puis, quand il nous avait surprises par quelque présent inattendu, quand nous essayions de reconnaître ses soins en nous disputant

L'auteur avec son pot de pensées.

sa dernière caresse, il s'en retournait heureux de notre amour, dédommagé de ses privations, reposé de ses fatigues et consolé de toutes ses peines par le doux souvenir du bonheur qu'il nous avait causé.

XI. La première communion. Doux souvenirs. La retraite. Les cantiques. Les scrupules. La cérémonie. La procession. Les fleurs, etc. Révolution morale.

On m'a vue jusqu'ici trop étourdie et trop légère pour s'étonner d'un aveu qui m'est cependant pénible; c'est que j'avais déjà plus de quinze ans et qu'on ne m'avait pas encore jugée digne de faire ma première communion !

Toujours je remettais au lendemain un changement de conduite qui coûtait trop à mes habitudes, et quand arrivait l'examen définitif, mon insoumission me faisait justement exclure.

La dernière fois que j'éprouvai ce cruel désappointement, le bonheur de mes compagnes m'inspira de si profonds regrets, que je pris une résolution inébranlable, et qu'après quelques mois d'efforts je me vis au comble de mes vœux, car on fit grâce à mes imperfections en faveur de ma bonne volonté.

On ne peut se figurer les émotions délicieuses qui accompagnent dans cet aimable asile une action si importante, et qui doit laisser dans l'existence une si salutaire et si durable impression.

Je crois la voir encore cette chapelle maintenant abandonnée (1), cette paisible enceinte entourée de peupliers qui se balançaient au moindre souffle de la brise, et sur lesquels de nombreux oiseaux faisaient entendre un chant de bonheur et de liberté. Que l'azur du ciel me paraissait doux à travers ce mobile rideau de verdure ! Que j'aimais ces fenêtres en ogive bordées de vitraux de couleur, où les rayons du soleil, empruntant mille formes, mille nuances variées, les reproduisaient sur les blanches parois de la nef, sur les dalles de pierre grisâtre, et jusque sur nos livres de prières !

Le silence qui suivait nos cantiques, la lampe d'argent qui brûlait jour et nuit devant l'autel, et, vers le soir, l'obscurité qui, nous enveloppant insensiblement, favorisait la méditation, tout me plaisait, tout me portait à la reconnaissance dans ce lieu que de nouvelles espérances me rendaient plus cher encore ; tout enfin nous élevait au-dessus de nous-mêmes, et nos cœurs, unis et confondus, n'en formaient plus qu'un pour s'élancer avec bonheur et confiance au pied du trône de notre divin Créateur.

Pendant trois jours, les premières communiantes vivaient entre elles, sous la surveillance d'une dame qui avait admirablement compris la tâche qu'elle avait à remplir ; aussi l'avait-elle acceptée avec bonheur, et s'en acquittait-elle avec autant de jugement que de prudence.

Il fallait rassurer les consciences timorées, et surtout graver aussi profondément que possible dans les têtes les plus légères des impressions qui devaient avoir de l'influence sur tout le reste de la vie. Cependant, rien dans ses manières ne ressemblait à de l'austérité; elle savait que la gaieté n'est pas incompatible avec la félicité du ciel, et cette gaieté, aussi douce qu'innocente, effet d'une âme paisible et toute remplie de Dieu, la charmait autant que nous-mêmes.

Le soir, nous chantions, en nous promenant, des cantiques, interrompus par quelques causeries intimes ; nous nous rappelions les conseils, les réflexions qui nous avaient le plus frappées, les encouragements, les ineffables espérances dont on nous avait entretenues, et nous retournions au dortoir dans un recueillement que nos compagnes de classe respectaient d'autant mieux qu'elles le partageaient avec nous.

La veille du jour solennel, nous nous sentions si heureuses que nous craignions de ternir par une parole, et presque par un souffle, cette pureté que nous voulions porter à la sainte Table.

Pour faire apprécier les scrupules de quelques-unes des plus ferventes, il est bon de mentionner ici le mot de ma sœur, à qui Mme Alexandrine, notre directrice, demanda si elle avait faim. Hortense venait de recevoir l'absolution et nous retrouvait à souper ; ne pouvant se rendre un compte exact de son appétit, et craignant de manquer à la vérité d'une façon même involontaire, elle répondit modestement :

— Je mangerai.

— Mais avez-vous faim, mon enfant? insista Mme Alexandrine, sans attacher beaucoup d'importance à sa question.

— Je mangerai, madame, se borna à répéter la pauvre

(1) On en a construit une nouvelle.

Hortense, qui, pour rien au monde, n'aurait voulu s'exprimer plus positivement.

La cérémonie s'accomplit avec une pompe et une dignité touchantes. Nos parents, placés à la tribune, cherchaient à nous reconnaître sous le long voile de mousseline qui nous couvrait; mais c'était tout à fait impossible; ils durent attendre que nous leur fussions rendues pour donner un libre cours à leur tendresse. Que de pleurs furent versés de part et d'autre ! quel bien-être, quelle joie indicible remplissaient tous les cœurs ! Notre pauvre père était pénétré. Hortense, après l'avoir affectueusement embrassé à diverses reprises, se retira pour ne pas se distraire de ses pensées religieuses. J'avais une autre manière de voir, et, tout en approuvant sa conduite, je ne l'imitai pas; car j'usai pleinement de la liberté qui nous était accordée.

La cloche qui nous appelait à la grand'messe, en me séparant de mon père, me rendit à d'autres devoirs; mais la satisfaction que nous avions partagée ensemble prêtait encore de nouveaux charmes à la tranquillité de mon cœur. Si, au contraire, je l'avais laissé partir plus tôt, ma journée entière en aurait été troublée. Il m'était doux de ne pas me détacher complétement de la terre et de confondre dans ma pensée, dans mon respect et dans mon amour, Dieu et mon père, c'est-à-dire le bienfaiteur et le bienfait.

La procession de la Fête-Dieu précédait l'office.

Quatre jeunes filles, voilées et couronnées de marguerites et de roses blanches naturelles, marchaient devant les premières communiantes. Celles-ci, vêtues de noir comme d'habitude (car rien ne nous faisait quitter notre uniforme), portaient un cierge allumé, mais elles n'avaient ni ceinture ni médaille (1), ni aucun signe qui les distinguât les unes des autres. Un simple voile de mousseline, une tenue modeste, et je ne sais quoi d'heureux et d'indéfinissable les faisaient reconnaître au premier coup d'œil.

Quarante enfants, couronnées de bluets, portaient des corbeilles, suspendues devant elles à de larges rubans de satin bleu. Ces petites filles, à la mine fraîche et riante, ressemblaient à des chérubins, et jetaient des fleurs au Saint-Sacrement qu'elles précédaient.

On aurait pu déjà tirer quelques conséquences de leur caractère, d'après la manière dont elles accomplissaient cette action, qui n'avait, à vrai dire, d'autre importance que celle du moment.

Les unes, prodiguant à tort et à travers le contenu de leur corbeille, restaient bientôt les mains vides; d'autres mettaient plus de modération dans leur offrande, et témoignaient de leur prudence, tandis que les moins dignes d'éloges, accusant une parcimonie instinctive, semblaient jeter à regret quelques pincées assez rares de leurs feuilles embaumées; elles renouvelaient souvent, bien malgré elles, la provision des imprévoyantes, que l'expérience avait rendues plus sages; et c'était des deux côtés une leçon salutaire.

Quatre élèves portaient les encensoirs, cinq autres la bannière, huit autres enfin le dais de velours cramoisi brodé d'or et surmonté de panaches blancs. Le reste de la maison suivait en chantant des hymnes et des cantiques; les *aides* (employées de la lingerie et de la roberie) et les bonnes fermaient la marche.

Un reposoir, dont les fleurs et le feuillage artistement arrangés faisaient l'ornement principal, s'élevait à la promenade quand le temps était parfaitement beau, ou sous les cloîtres, dans le cas contraire. Nous y recevions la bénédiction et nous retournions à la chapelle, où toutes les magnificences de nos pompes religieuses se déployaient à nos regards.

Les cierges, plus nombreux que de coutume, le grand autel orné de vases d'où s'exhalaient les plus suaves parfums, l'autel de Marie non moins fleuri, non moins embaumé, non moins paré, malgré la simplicité qui lui était particulière, mais dont la blancheur et la pureté offraient un touchant et mystérieux emblème; l'encens qui s'élevait en légers nuages, les riches vêtements de nos ammôniers, leur superbe bouquet, leur chape d'or et de soie, mais, plus que tout cela, ces cœurs si doucement émus, ces voix pures et charmantes, ces visages rayonnants de bonheur, tout concourait à faire de cette solennité, célébrée, pour ainsi dire, en famille, une fête vraiment digne des anges.

La confirmation, donnée par M. de Talleyrand, dont M. de Quélen n'était alors que le coadjuteur, fut le terme

Le reposoir de la Fête-Dieu à Saint-Denis.

de notre retraite. A notre grand regret, nous rentrâmes dans la vie réelle et reprîmes nos occupations; mais, quoique le temps dût nécessairement affaiblir les impressions que nous venions de recevoir, elles ne s'effacèrent jamais de notre cœur. Aujourd'hui encore je me les retrace avec une douceur infinie, et je puis affirmer qu'à dater de ma première communion, sans changer de caractère, sans rien perdre de ma belle humeur, je me conduisis avec une régularité satisfaisante, et je cessai d'être citée comme une élève insoumise.

XII. Rechutes poétiques. Une discussion fraternelle. *La Jeune Mourante*. Mon triomphe.

Si l'adolescence est déjà l'image de la vie, c'est surtout pour une pensionnaire qui, tout à fait livrée à ses propres moyens, est obligée de payer de sa personne et de répondre de ses actions aux yeux de ses égales, qu'elle juge, à son tour, selon sa raison et son caractère. Il faut s'oublier pour se faire aimer, sacrifier beaucoup pour obtenir des

(1) La plus soumise de chaque division portait en sautoir une médaille de vermeil attachée à un ruban, qui rappelait la ceinture de la classe qu'elle venait de quitter.

cueillir, semer, enfin, pour recueillir. Combien de fois la crainte de la raillerie nous forçait-elle à prendre sciemment notre parti sur certains mécomptes assez désagréables! C'était surtout mon fait, à moi qu'un penchant décidé entraînait vers la poésie, et qui, bien moins par modestie que par un secret amour-propre, redoutais de me mettre en évidence.

Ai-je dit que mes compagnes avaient généralement l'oreille assez prosaïque? C'est une justice que je m'empresse de leur rendre. Elles comprenaient peu le rhythme et l'harmonie des vers; aussi, quand (sans parler des miens) je les entendais estropier ceux de nos grands maîtres, je contenais mal mon impatience.

Un jour, étant réunies en petit comité, nous citions tour à tour quelques fragments empruntés à notre mémoire, et nous y trouvions un plaisir infini, lorsqu'une scène imprévue me fournit l'occasion d'exhiber certain chef-d'œuvre que je venais de terminer récemment, et pour lequel je me sentais la plus tendre prédilection. C'était, sans contredit, ce que j'avais fait de mieux. J'entrais dans ma seizième année; les sujets à ma convenance étaient si limités, et j'avais si peu d'expérience des choses de la vie, qu'il ne m'était pas facile de me pénétrer d'une situation imaginaire au point de la rendre intéressante; cependant je me flattais d'avoir passablement réussi, et je voulais connaître l'opinion des autres pour modifier ou confirmer la mienne.

Hortense, qui se trouvait par hasard avec nous, me fit planche pour sortir de la difficulté. Elle débitait je ne sais quel passage d'*Alzire*, en y mettant tellement du sien que cette poésie touchante devenait de mauvaise prose rimée. Je souris involontairement.

— Tu n'aimes pas ces vers? me dit-elle avec humeur, tu es difficile; c'est de Voltaire!

— Je doute qu'il les ait faits comme tu nous les donnes.

— Ah! c'est excellent, par exemple!... Tu veux corriger Voltaire!

— Ce n'est pas Voltaire, c'est toi que je voudrais corriger.

— Vois-tu, Carlésie, avec ta vanité d'auteur, tu es vraiment insupportable.

— Sur ma parole, tu ne blesses pas ma vanité d'auteur, puisque tu ne répètes rien de moi.

— J'ai appris ce morceau dans un cahier rempli de choses charmantes, et telles que tu n'en feras jamais.

— Je le crains beaucoup aussi; mais, en revanche, tu les *défras* souvent, si ton admiration te porte à les apprendre comme l'échantillon que tu nous offres.

Hortense, poussée à bout par mes réponses un peu vives, eut recours à des personnalités offensantes.

— Si je n'ai pas la prétention de faire des vers, me répliqua-t-elle avec une ironie superbe, je ne prends pas du moins ceux des autres.

— Non; tu les déguises, voilà tout!

— Eh bien! toi, tu ne les déguises pas assez.

— Que veux-tu dire, s'il te plaît?

— Je veux dire qu'Arthur et Malvina, que tu nous donnes comme de toi, sont tout simplement tirés de la *Jérusalem délivrée*.

— Tu as lu la *Jérusalem délivrée*?

— Qu'est-ce que cela te fait?

— En italien, sans doute; car l'un est aussi croyable que l'autre.

— Allons, toi seule as le privilége de tout lire, n'est-ce pas?

— Je ne la connais pas mieux que toi; mais ceux qui répètent de semblables choses me font infiniment plus d'honneur que je n'en mérite. Renonce à des accusations que le bon sens désavoue, et permets-moi de te demander, ainsi qu'à ces demoiselles, qui rient avec raison de notre dialogue, d'où j'ai tiré l'élégie que je vais soumettre à ton impartialité et à la leur.

Hortense, flattée de la déférence que je lui témoignais en faisant un appel direct à son bon goût, s'apaisa facilement, et une acclamation fort encourageante de mon bienveillant auditoire me semblant de favorable augure, je lis taire mes appréhensions et commençai, d'une voix mal assurée, la pièce de vers suivante, que vous pourrez passer si vous n'avez pas de confiance dans le talent poétique du jeune auteur.

LA JEUNE MOURANTE (1).

ÉLÉGIE.

Et j'entends en leur sort ces êtres que l'on pleure,
Qui, tombés de leur tige, ont fleuri sans mûrir;
Dont le cœur, plein d'amour jusqu'à la dernière heure,
Ne s'arrêta que pour mourir.

(Madame Emile de Girardin.)

Pour subir le trépas je suis bien jeune encore!
Ma pauvre mère, en vain tu me caches tes pleurs;
En vain tu crois tromper le mal qui me dévore:
On devine la mort sous ce bandeau de fleurs!
Hélas! je suis déjà soumise à son empire;
Qui pourrait maintenant me soustraire à sa loi?...
Elle est dans mes regards, elle est dans le sourire
Que ton œil inquiet semble implorer de moi!
Le printemps, m'as tu dit, ranime la nature;
Mais ce n'est plus pour moi que le printemps est beau:
Il renaît et je meurs!... Sa riante parure
S'effeuillera sur mon tombeau!
Ne pourrai je donc plus de nos vertes campagnes
Revoir les frais vallons et les sentiers chéris;
Franchir, d'un pied léger, la cime des montagnes,
Ou cueillir l'aubépine à ses rameaux fleuris?...
O compagnes de mon enfance,
Ne me cherchez-vous plus au milieu de vos jeux?
Parfois le souvenir de ma longue souffrance
Rend-il vos accents moins joyeux?...
Retrouvez-vous encore la fugitive image
De celle qui n'est plus à vos danses du soir?
Ne soupirez-vous pas en voyant sous l'ombrage
Cette place où j'allais m'asseoir?...
Non, non, vous évitez le seuil de ma demeure;
Mais, en le regardant, vous me plaignez tout bas:
« Si jeune, dites vous, se peut il que l'on meure?... »
Et vous me dérobez jusqu'au bruit de vos pas!
Allez, n'attristez plus l'heureuse imprévoyance
Qui vous guide, en riant, sur un chemin de fleurs;
Votre avenir, à vous, est riche d'espérance:
Oubliez qu'un instant peut flétrir ses couleurs!
O mon Dieu! pardonnez à ma douleur amère!...
J'abjure à vos genoux des regrets superflus;
Je me soumets, hélas!... mais pitié pour ma mère:
Qui la consolera quand je ne serai plus?...
Mourir!... mourir, mon Dieu! quand la vie est si belle,
Quand une mère en pleurs vous dispute au trépas,
Et regarde en tremblant votre pâleur mortelle
Que ses baisers n'effacent pas!
Un soir de l'an passé, languissante et pensive,
Près d'elle, j'écoutais, assise au fond des bois,
Le rossignol chanter sa romance plaintive:
C'était, il m'en souvient, pour la dernière fois!
La lune répandait sa paisible lumière;
Un triste et faible écho répétait nos accents,
Et les fleurs dans les airs élevaient leurs encens,

(1) Cette élégie a remporté le prix à l'Académie des Jeux floraux, — concours de 1847.

Ainsi qu'une douce prière,
Quel sentiment pénible éveillait mes douleurs !...
Ma mère me parlait d'avenir, d'espérance,
Et moi, je soupirais et gardais le silence,
Afin de lui cacher mes pleurs !...
L'arrêt fatal pesait sur mon âme oppressée,
Je voyais le bonheur se flétrir sous mes pas;
Mais elle, qui toujours prévenait ma pensée,
Pour la première fois ne me devinait pas !
Ma mère, voilà donc cette blanche couronne
Dont tu devais parer mon front avec orgueil !
La mort parle, et l'hymen à sa voix l'abandonne,
En la posant sur un cercueil.
Et tu resteras seule !... oh non !... Dieu qui m'inspire
Nous réserve un lien doux et mystérieux;
Touché de notre amour, il daigne nous sourire;
La tombe a des secrets qu'il dévoile à mes yeux :
Pour abréger l'exil de ton âme captive,
La mienne bravera les arrêts du trépas.
Et du ciel, près de toi, reviendra, fugitive,
Sous mille aspects divers s'attacher à tes pas :
Tu me devineras dans l'onde qui murmure,
Dans le souffle embaumé de la brise du soir;
Tu me retrouveras dans toute la nature ;
Aux lieux que nous aimions tu croiras me revoir !
Quand un parfum plus doux, quand un accent plus tendre
Apporteront vers toi mon triste souvenir,
Ne pleure pas alors, mais tâche de comprendre
Que je viens t'annoncer un meilleur avenir.
Accueille cet espoir dans ton cœur solitaire;
Qu'il nous console ensemble à nos derniers adieux
Puisque, sans te quitter, j'abandonne la terre
Et vais t'attendre dans les cieux !

Veuillez, à défaut de lecture, supposer que mes vers sont parfaits ; c'est tout ce que je puis raisonnablement demander.

A peine eus-je fini que les yeux et les nez de cette assemblée, dont j'appréciais alors l'intelligence et le mérite, m'apprirent, avec l'éloquence d'un sentiment trop longtemps contenu, le prodigieux succès de mon ouvrage. Tout le monde voulut l'avoir; on en fit d'innombrables copies, et ce fut mon plus beau triomphe. Je ne m'appesantirai pas sur cet incident, auquel j'ai déjà fait allusion, mais il me donna un relief que vous aurez, je le crains, un peu de peine à comprendre.

J'ai donc connu la gloire et ses émotions enivrantes. — Ce n'est pas la peine d'en parler, me direz-vous. — Pourquoi donc ? Saint-Denis était mon univers, à moi ! j'y avais mes prôneurs et mes détracteurs, comme un véritable génie. Qu'on m'y ait oubliée aujourd'hui, rien de plus certain ; mais que sont devenues tant d'illustrations éphémères que j'ai vues naître et mourir sur la scène plus vaste du monde ? Nous en sommes au même point les uns et les autres. Il n'y a pas de monnaie plus capricieuse que celle-là ; usez-en pendant qu'elle a cours ; ce ne sera pas long, je vous le garantis !

XIII. Exercices dramatiques. Tragédies. Comédies. Charades en action. Comment je recrutais ma troupe d'actrices.

La prose m'offrait moins de difficultés que les vers, et rien ne m'était plus agréable que de remettre sous cette forme les tragédies que j'avais vu représenter pendant les vacances. Elles excitaient la terreur, la pitié et l'admiration de mes compagnes, qui se faisaient un plaisir de les représenter. Les rôles se distribuaient et s'apprenaient à la récréation ; nous les répétions à la classe, et le premier jour de congé, sans parloir, était choisi pour l'exécution du chef-d'œuvre. Les châles noirs, nous servant de manteaux, drapaient merveilleusement les héros et les héroïnes ; l'armoire aux encriers, portative comme une table de nuit, et recouverte pompeusement d'un morceau de mérinos ou du tablier de l'une de nous, simulait un autel ou un piédestal. Une élève de la plus charmante figure, et que la mort a frappée à son adolescence, consentit une fois à représenter la statue de l'amour. Elle resta patiemment, pendant trois quarts d'heure, sur cette armoire, et conserva la même attitude sans se plaindre, tant elle était flattée du choix que sa beauté lui méritait.

Nous comprîmes, par cet exemple, que l'amour-propre triple et quadruple nos facultés; car, si elle avait dû nous offrir toute autre image, elle n'y aurait pas résisté dix minutes.

Quant aux poignards, aux coupes, aux sceptres et aux couronnes, ils ne nous faisaient pas défaut; des feuilles de carton adroitement façonnées prenaient, sous des mains habiles, toutes les formes voulues; l'or et les pierreries s'y trouvaient imités avec une illusion suffisante, grâce à quelques morceaux de gomme-gutte, de vermillon et d'autres couleurs que nous fournissaient nos parents.

La comédie, sans être dédaignée, n'obtenait que le second rang, parce qu'il est plus difficile de retenir et de placer heureusement de fines plaisanteries que de joindre des épithètes sonores à des événements tragiques. Mes collègues dans l'art dramatique le reconnaissaient comme moi. Cependant Nanine L... avait très-spirituellement arrangé les *Chevilles de maître Adam*, charmant vaudeville dont elle avait retenu presque tous les couplets.

Je jouais rarement dans *mes pièces*, et je me contentais presque toujours de souffler les mémoires indociles. J'avais assez à faire avec mes répétitions et mes exhortations ! Que de fois il m'a fallu recréer des rôles tyranniquement confisqués par quelques-unes de ces dames ! Les unes approuvaient, les autres blâmaient ce genre de délassement; mais comme il ne choquait aucune bienséance, et que notre règlement ne l'avait pas prévu, il eût été trop arbitraire de nous l'interdire de prime abord. Je conviens cependant qu'il nuisait à nos études, et, de plus, il nous attirait de fréquentes persécutions. *Un succès* nous dédommageait de toutes nos peines, et quelquefois nous étions réellement en verve.

Un jour, notre dame surveillante, après nous avoir vues jouer l'opéra d'*Adolphe et Clara*, singulièrement défiguré (u'en déplaise à Marsollier), et privé de la charmante musique de Dalayrac; puis la tragédie d'*Athalie*, moitié prose et moitié vers (pauvre Racine!), s'écria avec indignation :

— Ce sera la première et la dernière fois que j'aurai été au spectacle !

— Madame, lui répliquai-je d'un air tranquille, mais qui n'était pas exempt de suffisance, vous ne pouviez mieux faire l'éloge de notre talent.

Nos maîtresses, comprenant enfin le danger d'exalter des imaginations aussi inflammables que le *coton-poudre* (alors inconnu), mirent une interdiction affligeante sur ces amusements, et nous y perdîmes plus que l'art, que nous avions traité avec peu de respect en le travestissant pour notre plus grande commodité.

Les charades en action nous consolèrent bientôt de ce mécompte ; c'était infiniment plus gai, parce que chacune improvisait à sa guise le dialogue des scènes convenues ; et il se forma en ce genre d'excellentes actrices, dont le jeu et les saillies ne laissaient rien à désirer. Il y eut même des charades muettes pour celles dont l'expression

ne secondait pas heureusement la pensée, et tout le monde eut sa part de plaisir.

Ce goût s'est conservé fort longtemps, et toujours avec le même entrain de part et d'autre.

Je ne puis me rappeler sans rire que, le jeudi, je me faisais un malin plaisir d'arracher petit à petit les élèves les plus studieuses à leur travail volontaire. On espérait s'avancer pour huit jours en copiant et en apprenant ses leçons de la semaine ; quelquefois même le zèle était si général que je ne trouvais personne qui voulût me servir de partner ; mais je connaissais si bien mon monde que je ne m'embarrassais pas pour si peu. Je rangeais quelques bancs, en forme de carré, pour les auditeurs que j'attendais. Un sourire quelque peu railleur et un léger mouvement d'épaules protestaient contre l'inutilité de mes efforts. — C'est ce que nous verrons ! répondais-je de la même manière, et j'arrivais seule au milieu de l'espace réservé, commençant un monologue qui faisait rire certaines étourdies, plus faibles que les autres contre la tentation. On cherchait à deviner la première syllabe du mot ; l'attrait du jeu me donnait bientôt une complice, puis une seconde, puis une troisième ; le noyau se grossissait, les bancs se garnissaient à vue d'œil ; on se révoltait en riant contre ma tyrannie, et, au bout d'une demi-heure, il ne restait plus une seule indifférente ; toutes les filles d'Ève mordaient à belles dents le fruit savoureux de la curiosité.

— Vas-tu au parloir ? me demandait-on alors.

— Oui ! répondais-je gaiement.

— Eh bien ! tant mieux, nous travaillerons après.

Puis, quand on venait m'appeler, c'était des exclamations de désappointement qui mettaient le comble à mon

La révolte à Saint-Denis.

triomphe, car ils me prouvaient que non-seulement on pardonnait la victoire, mais qu'on regrettait le vainqueur.

O temps mille fois heureux ! plaisirs sans amertume ! doux et riants souvenirs ! Depuis que je vous ai changés pour les réalités de la vie, j'ai pu comprendre ce que vous valiez, et je n'ai rien trouvé qui vous fût comparable !

XIV. Intermède royal. La poupée de Mademoiselle. La collation de la duchesse de Berry. Concours général et distribution des ceintures. Grand spectacle. Examen. Distribution des prix. Un mot de Mademoiselle. Festin des *Mille et une Nuits*.

Depuis longtemps nous avions offert à Mademoiselle, fille de Mme la duchesse de Berry, une charmante poupée, accompagnée d'un trousseau magnifique. Rien n'y manquait, depuis les bas bleus de notre uniforme jusqu'à la ceinture de chaque division et à la médaille nécessairement méritée par une si sage pensionnaire.

Un heureux esprit d'à-propos, un raffinement de courtoisie tout à fait digne de la circonstance, lui avaient fait donner le numéro *dix-huit* (1), en l'honneur du roi régnant, grand-oncle de la jeune princesse.

Le linge avait été fait par les mains les plus habiles;

(1) Chaque élève, en entrant, reçoit un numéro d'ordre, qui sert de marque à son linge, et qui lui est presque aussi nécessaire que son nom.

indépendamment du costume d'élève, on avait entrepris, avec non moins de succès, des toilettes de ville et de cour qui semblaient l'ouvrage des fées; enfin, une maison d'acajou, somptueusement meublée, et offerte par M. le maréchal, complétait ce présent, que Mademoiselle avait accepté avec un plaisir inexprimable.

La duchesse de Berry, voulant nous témoigner la satisfaction que lui causait notre aimable prévenance, eut l'idée de nous donner une collation somptueuse, présidée par sa fille, qui préalablement devait nous distribuer nos ceintures après le concours général.

Huit jours à l'avance, on avait disposé les gradins dans la salle d'inspection, consacrée ordinairement à l'étude du piano, et où une vingtaine de ces instruments mariaient leurs accords de la manière la plus *harmonico-diabolique*. Chacune jouait le morceau que lui avait indiqué sa maîtresse, et cette cacophonie étrange avait, nous assurait-on, l'avantage de nous rendre l'oreille fort musicale. Je ne le

La procession des premières communiantes.

conteste pas, et, pendant deux ans que j'ai payé à mes compagnes mon tribut de gammes et de notes hasardées, je ne sais jusqu'à quel point j'ai pu leur rendre service en ce sens; mais je puis affirmer que longtemps depuis j'ai entendu chanter faux sans m'en apercevoir, tant je m'étais familiarisée avec les symphonies excentriques de la salle d'inspection.

Une fois les préparatifs complets et les concours particuliers terminés, les parois grisâtres de la susdite salle offraient un spécimen des dessins faits depuis les derniers six mois, et l'on y voyait figurer depuis les simples esquisses jusqu'aux sommités de l'art. Des pages d'écriture, ornées de chatoyants paraphes, et des cartes de géographie, ombrées et coloriées avec goût, achevaient de reposer agréablement la vue.

De notre côté, nous nous étions préparées à une séance de cinq heures par des précautions qui faisaient honneur à notre prudence: depuis deux ou trois mois, nous avions mis à part, et en commun, tout ce qu'il était possible de conserver parmi les friandises que nous apportaient nos parents: nous avions même adroitement dirigé leur choix en les intéressant à notre tirelire, et, la veille du grand jour, les trésorières avaient partagé entre nous, sans aucune distinction, le fruit de notre sage économie. Celles

qui, pour des raisons quelconques, n'avaient pu contribuer à grossir la masse générale, acceptaient gaiement leur part, sentant que c'était de toute justice, parce qu'elles n'auraient exigé des autres ce qu'alors on exigeait d'elles. C'est alors que, munies de notre précieux bagage, nous nous plaçions par ordre de classe sur des gradins qui s'élevaient jusqu'au plafond. Les plus petites occupaient la crête, et les plus grandes formaient la base de cette montagne vivante, qui offrait un coup d'œil aussi riant qu'animé.

Des bas blancs et des gants de tricot de la même couleur donnaient à cette imposante cérémonie toute la solennité qu'elle était susceptible de recevoir.

Mademoiselle, accompagnée de Mme de Gontaut, sa gouvernante, M. le maréchal Macdonald, Mme la maréchale, digne de tant de bonheur, et trop promptement ravie à la tendresse de son époux ; Mme la surintendante, entourée des dames dignitaires, portant la croix d'or en sautoir, entrèrent successivement et se placèrent en face de nous.

Les regards se croisaient ; la curiosité semblait égale de part et d'autre ; c'était, il faut en convenir, un spectacle aussi rare qu'intéressant.

Les exercices du grand concours commencèrent ; les blanches d'abord, puis, après elles, les élèves de dix-sept ans répondirent avec autant d'aisance que de précision aux questions que leur adressa M. le maréchal. Les études sont excellentes, je le répète, admirablement dirigées par Mme Gigiin, et suivies avec goût par la plupart des élèves. On comprend que plus on avance, et plus ce goût, secondé par une intelligence préparée de longue main, se développe et produit de brillants résultats. La dernière classe, celle de dix-sept ans, qu'on appelle avec raison *classe de perfectionnement*, compose elle-même ses devoirs, et relève un mérite réel par une simplicité charmante.

Après les études sérieuses, on passe à la musique, et enfin à la danse.

Les plus savantes dans ces deux arts, si chers à la jeunesse, sont appelées, sans distinction de classe, à se faire entendre et à déployer leurs grâces naturelles ou non, à la grande satisfaction de Mme Coindé, dont les pieds, la tête et les bras se démènent en cadence pour exciter l'émulation des jeunes filles, dont elle est si justement fière. — Me préserve le ciel, disais-je à part moi, de rencontrer ses regards dans un semblable moment!

Le temps continue sa marche avec plus ou moins de lenteur, selon les émotions et les préoccupations de chacun ; mais enfin il s'écoule ; tout rentre dans le calme, et les nominations commencent ! C'est presque aussi redoutable que le jugement dernier.

A côté de la joie des élues se voient les grincements de dents et les pleurs des condamnées. Les unes manifestent leur désespoir, tantôt par d'injustes récriminations, tantôt par la promesse solennelle de ne plus travailler et de se mal conduire, puisque leurs efforts de quelques semaines ou même de quelques jours ont été si mal récompensés ; les autres, plus raisonnables dans leur douleur, prennent des résolutions généreuses, dont le temps éprouvera la solidité ; d'autres enfin sont ou affectent d'être fort satisfaites, parce qu'elles n'aiment à changer ni de classe ni d'habitude ; bref, chacune prend la chose à sa manière, et l'impassibilité de ces dames, après la proclamation d'un arrêt sans appel, complète assez bien le tableau.

Ce jour-là, comme je l'ai dit, Mademoiselle fut chargée d'offrir les ceintures à toutes les divisions, et, quand elle en eut distribué environ deux cents, qui lui avaient rapporté autant de révérences, elle commença à se fatiguer de cet ennuyeux honneur, et, se mettant les mains derrière le dos, elle dit naïvement :

— En voilà assez pour aujourd'hui, on donnera les autres demain !

Mme de Gontaut lui fit comprendre qu'il était impossible de ne pas continuer la distribution ; que ce serait affliger celles qui ne recevraient pas, de sa main, la récompense de leurs efforts ; et elle gagna notre cause. La pauvre petite princesse consentit, les larmes aux yeux et le sourire sur les lèvres, à faire le bonheur des autres aux dépens du sien ; c'était une première leçon !

Enfin, enfin, voici le réfectoire !... Quel coup d'œil magique !... Les cristaux, les porcelaines, les riches surtouts, apportés dans les fourgons de la cour, tout ajoute à la magnificence du service. Gâteaux friands, corbeilles de fruits en sucre, conserves, compotes, dragées, vins délicieux, glaces parfumées, quel accueil vous reçûtes ! quels regards bienveillants vous fîtes naître, et comme nous nous disputâmes l'honneur de vous accorder une hospitalité digne de vous ! Combien de bonnes choses furent dites, mais combien plus encore furent mangées à ce festin des *Mille et une Nuits* !

Mademoiselle, entourée des treize médailles, c'est-à-dire des treize élèves les plus soumises, occupait le haut du réfectoire ; M. le maréchal, sa femme et Mme la surintendante se promenaient autour de nous et souriaient à notre joie turbulente. La jeune princesse, oubliant sa contrainte passée, prit goût à la fête, et déclara que les petites étaient bien plus gentilles que les grandes. Cette opinion fut encore combattue par Mme de Gontaut, qui lui dicta une formule plus polie pour exprimer, ou plutôt pour *déguiser* sa pensée. Toutefois, malgré les exigences de l'étiquette, elle s'amusa comme une personne naturelle et ne nous quitta pas sans regret.

Nos parents, qui avaient notre congé dans leur poche, s'emparèrent de nous à l'issue de la collation royale, et entendirent la narration merveilleuse de cette intéressante journée. Longtemps encore après notre retour, le souvenir de cet *auguste* repas assaisonna, en mainte occasion néfaste, les mets, fort sains d'ailleurs, mais rigoureusement classiques de notre modeste ordinaire.

XV. Un jour de révolte. Explosion. Emeute en chœur. *Triomphez, bel Alcindor ! Fleuve du Tage ! Malbrough s'en va-t-en guerre !* Trois jours de révolution. Le maréchal Macdonald et l'abbé de Lamennais. *Que les rhumes cessent !* L'ordre rétabli.

Vous voyez que nous étions bien heureuses sous la direction de l'excellente Mme de Bourgoing ; cependant j'ai à parler d'une révolution, et il faut, quoi qu'il m'en coûte, troubler par cet orage la sérénité de notre beau ciel.

Dès la veille du jour néfaste, une sourde fermentation régnait parmi nous. La chapelle avait ravivé nos ressentiments, et, en arrivant au réfectoire, nous avions un air d'indépendance qui cachait mal ou plutôt qui trahissait notre généreuse indignation. Il s'agissait du renvoi d'un aumônier que nous voulions venger de sa disgrâce, parce qu'il nous rappelait, trait pour trait, la figure de Notre-Seigneur.)

Le déjeuner fini, nous nous rendons à la promenade, et, au son de la cloche, nous reprenons nos rangs sans aucune manifestation hostile ; mais, à peine de retour à la classe, au lieu de nous préparer silencieusement à l'ar-

rivée de notre institutrice, nous nous livrons à une explosion foudroyante, frappant nos caisses en cadence ; et, avec un bruit infernal, nous entonnons en chœur le chant de triomphe d'Alcindor, dans *l'Orgueilleuse punie* :

Triomphez, bel Alcindor,
Triomphez, l'amour vous couronne !
Triomphez, bel Alcindor,
Le cœur qu'il donne
Est un trésor !

O madame de Bourgoing ! quand vous appeliez Séraphin pour nous procurer une jouissance aussi nouvelle qu'inattendue, vous ne vous doutiez pas du funeste usage que nous ferions un jour de vos bienfaits !

Si nous avions su *la Marseillaise*, nous l'aurions probablement risquée ; mais notre démonstration imprévue obtint un égal succès.

Notre pauvre dame surveillante, réellement stupéfaite, essaye de nous rappeler à l'ordre ; elle menace, elle prie ; nous continuons plus sauvagement encore, en lui adressant ces vers, puisés à la même source que les précédents :

J'offre à la beauté
Le prix donné par la victoire ;
S'il est accepté,
Il fera ma félicité !

Que pouvait-elle dire ?... Ne sachant plus comment nous apaiser, elle courut chez Mme la surintendante lui raconter le fait incroyable dont elle venait d'être témoin.

— Ne faiblissons pas maintenant, nous écriâmes-nous d'un commun accord, nous serions perdues sans ressource !

A cet instant, notre institutrice arrivait.

Elle essaya de balbutier quelques paroles de surprise ; mais nous lui fermâmes la bouche par un à-propos non moins heureux que les autres ; ce fut encore *la belle Arsène* qui le fournit. Prenant une voix de fausset, agréablement cadencée, nous lui répondîmes toutes ensemble :

Dussé-je périr, je n'abattrai
Jamais de ma fierté :
Non, jamais je ne me soumettrai
A l'empire des hommes !

Puis nous lui chantâmes : *Fleuve du Tage*, avec un entrain qui ne laissait rien à désirer. Les cases nous tenaient lieu d'orchestre, et soutenaient les accords de notre mélodie satanique.

En voilà encore une hors de combat ! que va-t-il advenir ?

Mme la surintendante ne juge pas convenable de compromettre sa dignité. Mme l'inspectrice se présente, on ne l'écoute pas ; les cris et les chants redoublent de violence, et la complainte de *Marlborough* accompagne son départ.

Nous étions vraiment folles !

Le mauvais exemple se propage vite ; on craignait que notre rébellion ne gagnât comme une épidémie. Le conseil des dignitaires s'assemble, et envoie un exprès à la grande chancellerie, afin d'instruire M. le maréchal du danger qui menaçait l'ordre public.

De notre côté, nous commencions à nous ennuyer un peu de notre sédition sans cause explicable, sans but arrêté, sans plan réfléchi. Nous marchions étourdiment dans une route fort dangereuse ; l'ensemble seul pouvait nous sauver, et, tout en reconnaissant l'absurdité de notre conduite, nous persistions sagement à ne pas nous désunir.

Enfin, le troisième jour, on nous apprend que M. le maréchal, accompagné de M. l'abbé de La Mennais, nous attend à la chapelle.

— Il fallait bien que cela finît, nous dîmes-nous avec un mélange de satisfaction et d'inquiétude ; mais quel sera le dénoûment de cette inconséquence ?...

Puis, la gaieté reprenant le dessus, nous envisagions le côté plaisant de la chose, et, nous rappelant les glorieux faits d'armes du maréchal, que nous aimions comme un père, nous convenions en riant que ses campagnes d'Italie avaient dû être plus terribles encore que les nouveaux périls qu'il venait braver au milieu de nous.

— Il a passé par les scènes sanglantes de la République ; il était le compagnon d'armes de l'Empereur : décidément il ne faiblira pas ; tâchons seulement de nous rendre avec honneur, et sans qu'on sacrifie personne à la paix générale.

Tels étaient nos discours et nos résolutions. En arrivant à la chapelle, nous nous plaçons assez bruyamment ; M. le maréchal nous examine d'un air calme, et sa froideur, pleine de sévérité, nous afflige bien plus qu'elle ne nous effraye. Notre bonne surintendante s'assied à côté de lui ; son visage ne témoigne ni indignation ni colère ; le sang-froid le plus tranquille est tout ce que nous pouvons remarquer : décidément, nos affaires sont mauvaises !... M. de La Mennais paraît ; à son aspect, nous hasardons une espèce de protestation contre ce qu'il va dire, et nous commençons à tousser, à nous moucher, et même à éternuer avec irrévérence. M. le maréchal se fâche alors, et, se tournant plus particulièrement vers nous, il s'écrie assez vivement :

— En voilà assez, mesdemoiselles !... Que les rhumes cessent ! La première qui osera se faire remarquer sera, à l'instant même, renvoyée dans sa famille !

La victoire ne fut plus indécise ; ces paroles éminemment pectorales nous guérirent subitement, et nous écoutâmes l'orateur si remarquable, dont on avait bien voulu honorer notre insubordination. Je ne me rappelle plus le texte de son discours, mais il produisit un effet que M. Macdonald avait suffisamment préparé. Nous nous précipitâmes, la tête la première, par cette porte de salut qui nous permettait de rentrer au bercail, et nous ne désirâmes plus que le bonheur de nous réconcilier avec M. le maréchal.

Personne ne fut puni, et jamais on ne fit la moindre allusion à cet incident bizarre, que nous ne comprenions plus nous-mêmes, et qui ressemblait à un vertige.

XVI. Les derniers jours de pension. Rêves et projets. Les 40,000 francs d'Adrienne. Funérailles de Louis XVIII. Adieux à nos dames. Le caractère et l'avenir de l'élève de Saint-Denis.

Cependant les jours se succèdent ; je touche à la fin de mon éducation ; quelques mois encore, et je vais pour jamais me réunir à mon père ! *Pour jamais !* cette expression devrait-elle appartenir à la langue humaine ?... N'importe, le monde où nous allons entrer nous préoccupe déjà. Quel sera notre sort ?... Rien d'amusant comme les espérances des unes, les illusions incroyables des autres, et l'ignorance de toutes à l'égard des réalités de la vie.

Possédant une instruction solide et quelques talents d'agrément, nous allions rentrer dans nos familles sans rien connaître de la société ni du cœur humain, cet abîme sans fond, que nous n'avions guère songé à étudier : l'apparence nous avait suffi jusqu'alors.

Nous ne parlions que d'indépendance, à la veille de subir le plus constant, le plus tyrannique esclavage. Combien aussi devaient déchoir et apporter une éducation trop recherchée au milieu du cercle le plus modeste! Celles-là étaient appelées à souffrir de l'infériorité de leurs égaux et de la leur propre aux yeux d'anciennes compagnes mieux placées dans le monde, et dont l'abandon inévitable commencerait une suite de déceptions cruelles.

L'Empereur, en créant ce noble établissement, se proposait de marier et de doter ses filles adoptives, projet qui ne pouvait plus s'effectuer dans les conditions présentes; ainsi l'éducation donnée par le gouvernement devenait une misère de plus pour celles qui, n'en ayant pas convenablement profité, n'étaient pas en état de se faire une position supportable. Elles se trouvaient heureusement en petit nombre.

Plusieurs se flattaient d'accorder leur main à quelque prince épris de leurs charmes. L'une des plus raisonnables me disait un jour :

— Je sais que je n'ai pas de fortune; papa m'en a prévenue et m'a répété bien souvent : — Que te restera-t-il après moi, pauvre chère Adrienne, tout au plus quarante mille livres de rente!

— Mais c'est un revenu superbe! lui répondis-je; es-tu bien sûre qu'il ait ajouté : *de rente?*

— Il me le semble.

— Non, tu te seras trompé; car, sans cela, tu serais riche au delà de tes souhaits.

— C'est donc beaucoup?...

— Tu m'en donneras des nouvelles dans deux ou trois ans!

... Une dernière et triste solennité nous était encore réservée : le roi Louis XVIII, dont la santé déclinait visiblement, succomba enfin à ses souffrances, et laissa une couronne trop pesante à son frère Charles X.

La basilique de Saint-Denis ouvrit ses portes pour le recevoir, et, une fois les cérémonies publiques terminées, nous fûmes admises à lui rendre notre dernier hommage et à jeter quelques gouttes d'eau bénite sur sa dépouille mortelle. Des larmes sincères auraient plus doucement ému ses mânes que les nombreuses aspersions prodiguées à son catafalque royal.

Ah! nous étions bien autrement touchées quand la mort frappait, au milieu de nous, quelque jeune et intéressante victime, dont le nom seul devait indiquer la tombe condamnée à l'oubli! En l'accompagnant dans notre cimetière humide et sombre, lorsque nous entendions le bruit sinistre des cordes qui la descendaient dans son funèbre asile, et que la terre rendait un son lugubre en tombant sur ses restes inanimés, nous sentions nos cœurs s'attendrir et nos yeux se mouiller de larmes. Un retour involontaire sur ce qu'elle avait été, sur ce qu'elle était alors, sur ce que nous pouvions devenir nous-mêmes, nous portait à des pensées religieuses et mélancoliques; mais la magnificence imposante qui déguisait à nos yeux l'aspect de la mort n'excitait que notre curiosité, et ne faisait naître dans nos âmes ni le recueillement ni la douleur.

... Mes dix-huit ans allaient s'accomplir; j'avais déjà vu s'éloigner mes amies les plus chères, et je me préparai, selon l'usage, à faire mes derniers adieux. Il nous était permis, pour cette fois seulement, d'aller rendre visite à nos dames dans leur petite chambre, et elles nous y recevaient, non plus en élèves placées sous leur dépendance, mais en jeunes personnes du monde. J'usai de cet aimable privilége, et, après avoir accompli toutes ces formalités, je me sentis pénétrée d'un profond regret. C'est que j'appréciais mon existence paisible, mes agréables occupations, et surtout l'amitié sincère de mes compagnes. En effet, quelles douces habitudes j'allais rompre! quel genre de vie différent m'attendait! L'image de mon père venait me rendre le courage; elle triomphait de mes perplexités; et quand je me représentais qu'il comptait impatiemment les heures de notre séparation, je me reprochais un chagrin qui aurait affligé sa tendresse; d'ailleurs, lorsqu'on est jeune, quelle confiance illimitée n'a-t-on pas dans soi-même et dans autrui? Le bonheur est partout, en vous et hors de vous; l'espérance n'est, à ce qu'il semble, que l'attente de cette félicité prochaine, inconnue, mais pourtant rêvée, et à l'idée de laquelle ne se mêle pas même le doute. On ne saurait prévoir l'avenir, c'est vrai; mais il sera beau, il doit l'être!... Demandez plutôt à votre cœur si aimant, à votre imagination si riche, à votre âme si ardente! que de mystères vont vous être dévoilés!... A peine pouvez-vous renfermer en vous-mêmes ce trésor de vie qui vous semble inépuisable et qui déborde de toutes parts. Exaltation pleine de poésie, fruit d'une éducation libérale, qui éloigne la pensionnaire de tout le positif de l'existence pour l'entourer de créations sublimes! Ces modèles que l'histoire lui a offerts, ces sentiments généreux que la littérature a développés, ces arts qu'elle a cultivés ou du moins admirés avec enthousiasme, ces opinions indépendantes qu'elle a professées hardiment, ces nobles penchants auxquels elle a pu se livrer sans contrainte, tout enfin concourt à donner à l'élève de Saint-Denis (c'est principalement elle que je veux peindre) un caractère à part, mais où dominera toujours la sensibilité la plus vraie, unie au désintéressement le plus rare. Puisse-t-elle y joindre le bon sens, la force d'âme, et cette qualité précieuse qui est aux facultés morales ce que la grâce est à la beauté, je veux parler du tact, bienfait inappréciable de la nature, sans lequel ne peuvent exister, selon moi, ni la délicatesse du cœur, si douce à nos amis, ni celle de l'esprit, si nécessaire à nous-mêmes.

Quant à moi, j'ai rempli ma tâche, et je me sépare en même temps de vous et de mes compagnes; mon père m'attend au parloir; il m'a envoyé une toilette charmante, et quand j'irai me jeter dans ses bras, il me donnera ma première montre! Un grand dîner doit réunir la famille et les amis; je n'entends parler que de fêtes et de plaisirs... Oh! que la vie est belle à dix-huit ans!

C'est au milieu de ces riantes images que je vais rejoindre ce père tant aimé; nous montons en voiture, et, le cœur oppressé de joie et de soupirs, je regarde avec une émotion profonde la paisible retraite que j'abandonne, et où je n'ai déjà pas plus de droits qu'une étrangère!

Il faut accomplir sa destinée : commençons donc avec la mienne! Garderai-je longtemps cette franche gaieté, cette heureuse confiance que j'apporte au milieu d'un monde que j'aime, et dont je serai probablement aimée?

Vous devinez à peu près ce que le sort me réserve...; dans le cas contraire, je respecte vos illusions.

Mes épreuves les plus cruelles sont passées, quoi qu'il puisse arriver désormais, et je retrouve à la fois des larmes et des sourires en parcourant ces lignes écrites sous l'influence de mes souvenirs de jeunesse. Hélas! c'est l'écho lointain de la voix chérie qu'on ne doit plus entendre; c'est le portrait fidèle de l'ami qu'on ne reverra jamais!

M^me^ Caroline BÉTOURNÉ,
ancienne élève de Saint-Denis.

FIN

CHRONIQUE DU MOIS.

L'HOTEL DU LOUVRE. CONTE DE FÉE.

Vous êtes, je suppose, un voyageur américain, allemand ou anglais, ou même un Français d'Alsace, de Lorraine ou de Bretagne ; vous venez de faire le voyage de Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle, et vous rentrez chez vous ébloui des merveilles de la capitale de la civilisation, mais harassé, mécontent, furieux de la vie d'auberge et d'hôtel garni, de la cohue des commensaux, de l'insalubrité de la table, des désordres du service, de la saleté des chambres, de la dureté des lits, de l'âpreté des hôteliers et des restaurateurs. Ils ont mis votre bourse à sec, votre santé à mal, votre patience à bout, etc., etc.

Dans cette disposition d'esprit, vous ouvrez un journal et vous y lisez les lignes suivantes :

— On vient d'ouvrir et d'inaugurer à ***, un hôtel

Les étrangers à l'Hôtel du Louvre. Une famille anglaise à table. Dessin de Gustave Doré.

comme on n'en a jamais vu en Europe. Cette maison, ce palais, ce tout ce qu'on voudra, est bâti sur un emplacement où s'élevait naguère un quartier ; le moellon a tout envahi, et les rues d'autrefois sont aujourd'hui de simples corridors de service. Le terrain de l'hôtel comprend huit mille mètres de superficie, et cet immense bâtiment pourra contenir la population d'une sous-préfecture. C'est le phalanstère américain, quelque chose qui égale s'il ne surpasse pas l'hôtel Saint-Nicolas de New-York où l'on arrive par caravanes de cinq à six cents personnes. Le tempérament américain se trouve parfaitement à l'aise dans ces caravansérails où le luxe et le confortable s'unissent au bon marché. Ces vastes hôtels sont aux autres établissements garnis ce que le chemin de fer est à la diligence. Quel que soit le nombre des voyageurs, le rail-way les emporte tous ; ainsi tout le monde est appelé et tout le monde est élu dans ces immenses palais où l'on peut dépenser cinq francs ou cent francs par jour, où l'on trouve la solitude dans sa chambre, et le bruit, le mouvement, la conversation dans le salon commun.

L'hôtel a quatre entrées, dont la principale, donnant sur la rue de ***, est monumentale. On pénètre dans une vaste cour recouverte d'une toiture en cristal. On dirait d'une serre gigantesque dressée pour abriter les grands

arbres des tropiques. Au fond de cette cour, un double escalier surmonte d'un perron conduit à une galerie de trente mètres de longueur sur huit de largeur. Sept arcades vitrées éclairent cette espèce de salle des Pas perdus, qui sera le promenoir d'hiver des voyageurs. La partie centrale de la voûte est occupée par six caissons contenant des tableaux à la détrempe, qui représentent les douze Mois. Puis, sur les pendentifs, voltigent les génies des Arts et des Sciences. Au milieu, une grande porte mène à une autre galerie plus grande encore, et qui rappelle par sa forme et sa décoration la célèbre galerie de Henri II du palais de Fontainebleau. Cette galerie de l'hôtel a quarante mètres de longueur sur treize de largeur et onze de hauteur. C'est la salle à manger de l'hôtel, salle à manger fastueuse et vraiment royale, où l'habit noir sera littéralement écrasé par le luxe de la décoration et l'éclat des lumières.

Quatre grands tableaux octogones, entourés d'encadrements blanc et or et de champs de marbre, représentent les quatre Saisons ; d'autres tableaux, encadrés dans la partie formant voussure, développent la décoration générale et la complètent. Une grande cheminée de marbre, dominée par un large cadran, s'élève au fond de cette galerie. Voltaire disait à je ne sais plus quel parasite qui abusait de l'hospitalité de Ferney : « Il y a entre don Quichotte et vous cette différence que don Quichotte prenait les hôtelleries pour des palais, et que vous prenez les palais pour des hôtelleries. » Le mot de Voltaire ne se comprendrait plus aujourd'hui, car rien n'empêche de prendre pour un palais, et un palais très-magnifique, cette auberge où l'on trouve des chambres à raison de deux francs par jour.

La salle à manger de l'hôtel semble la salle du trône de la gastronomie. Balthazar pourrait y donner son festin, et les *Noces de Cana*, de Paul Véronèse, y tiendraient sans confusion. Toute la mythologie, traitée dans un style de gala qui convient au lieu, forme un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux. Entre chaque tableau s'étendent des panneaux oblongs percés à claire-voie, qui filtrent l'air comme des arrosoirs. Ces plafonds ne sont pas les seules peintures de la salle. Dans la partie formant voussure entre les œils de bœuf, sont encadrés des tableaux qui développent et complètent la décoration. Ce sont des Génies occupés aux travaux ou livrés aux plaisirs caractéristiques des quatre saisons de l'année. Les uns tranchent des épis plus hauts qu'eux au croissant de leurs faucilles d'or ; les autres reviennent de la vendange à califourchon sur les panthères de Bacchus ; ceux-ci greffent les arbres d'un jardin ou plongent le filet dans l'eau poissonneuse ; ceux-là sonnent dans des trompes l'hallali d'un cerf abattu, ou se pressent frileusement autour de l'âtre de la veillée. Rien de plus gracieux que ces petites idylles composées dans le goût des fresques de Pompéia. Les fenêtres sont comme enchâssées dans l'or sculpté et bosselé des lambris ; les trumeaux des entre-deux sont revêtus de grandes glaces et décorés de pilastres d'ordre ionien. Le sol est couvert d'un parquet à compartiments, dont la marqueterie de chêne, de noyer et de noirier simule la richesse et les colorations de la mosaïque. Un buffet continu garnit tout le soubassement de la salle ; il sert de voie à un chemin de fer culinaire, sur lequel des plateaux vont descendre, en glissant dans l'office, pour une large troupe, les plats de desserte et remonter sans s'arrêter chargés d'autres plats. Ainsi, le service se fait à la vapeur ; le dîner prend le *train express* d'un rail-way pour arriver plus vite aux convives.

Le bâtiment qui renferme la salle à manger est isolé des autres parties de l'hôtel ; il donne sur la cour de service dans laquelle il s'avance comme un promontoire. Les constructions qui enveloppent les trois cours forment le pourtour de l'hôtel et sont consacrées aux logements des voyageurs. C'est à chaque étage une double rangée de pièces que sépare un large couloir de quatre cents mètres qui fait le tour de l'hôtel. Six grands escaliers en pierre et huit escaliers de service relient ces quartiers d'appartements, dont les enfilades, vues d'une extrémité, présentent l'éblouissante perspective de rues de chambres prolongées à perte de vue. Les appartements du premier étage sont d'une richesse et d'une élégance supérieure ; des lambris dorés bordent les plafonds, des papiers de choix revêtent les murs, de riches tapis couvrent les planchers, des rideaux de soie ou de damas ondoient à larges plis aux fenêtres. Les cheminées portent des pendules et des bronzes du meilleur goût ; les meubles sont en palissandre ou en Boule. Rien ne ressemble moins à ce luxe faux et criard qui caractérisait jusqu'ici la chambre d'auberge.

Trois divisions de service sont établies à chaque étage. La sonnerie des appartements est électrique ; le coup de sonnette du voyageur va frapper un timbre dans la pièce où se tiennent les domestiques, et fait apparaître en même temps le numéro de sa chambre. De cette façon, le retard est impossible, le quiproquo supprimé. Des porte-voix partant de chaque antichambre, et communiquant au bureau, à l'office, à la lingerie de l'hôtel, activent encore la rapidité de ce service presque télégraphique.

Au-dessous du perron s'étendent la cuisine et les remises. Cette vaste cuisine, avec ses larges fourneaux de fonte, ses machines hydrauliques, son tube ascensionnel qui enlève les mets dans la salle à manger et le bureau auquel les plats viennent s'inscrire avant d'y monter, comme des colis prenant leur passage, a l'aspect scientifique d'un laboratoire. C'est la cuisine industrielle dans toute sa splendeur, la vraie cuisine d'un siècle qui met de la physique jusque dans ses marmites, et de la chimie jusque dans ses sauces.

L'architecte a tout prévu. Pour que l'immense respiration de cette fournaise culinaire, jointe aux exhalaisons de la remise, ne vienne pas troubler l'air de la salle à manger, il a adossé aux murs deux vastes cheminées de ventilation qui ramassent à leur sortie les miasmes partis d'en bas, pour les élever au-dessus du bâtiment et les dissiper sur les toits. Des fondations au comble, l'édifice est un modèle d'hygiène intérieure. Au-dessous de toute sa surface règne un réseau d'égouts, présentant un développement de mille mètres, qui dégorge directement les eaux pluviales et ménagères dans l'égout central de la rue, sans jamais les laisser paraître à la superficie du sol. Toutes les gouttières intérieures et extérieures aboutissent à ces cloaques souterrains, incessamment purifiés par l'abondant lavage des eaux de la ville. L'eau, ce sang lustral qui entretient la vie et la salubrité des maisons, circule à larges flots dans toutes les artères de l'hôtel ; elle monte jusqu'aux toits par de longues spirales de tuyaux, et huit robinets la distribuent aux habitants de chaque étage, chaude ou froide, suivant leur désir. Un appareil de fabrique anglaise complète cette organisation de propreté minutieuse. Au milieu de la cage de tous les escaliers de service s'élèvent de grands coffres perpendiculaires garnis de trappes qui s'ouvrent sur les couloirs, reçoivent les balayures et les engloutissent dans leurs profondeurs. De cette façon, la maison sera nettoyée

chaque matin de fond en comble, comme par ces balais invisibles dont parlent les légendes.

Quant aux bagages des voyageurs, un appareil ingénieux les puise dans la cour d'entrée, et les monte ou les descend d'étage en étage. Ainsi, plus de portefaix gravissant et souillant les escaliers, plus de malles et de valises lourdement traînées dans les corridors, plus rien de ce fracas et de ce désordre qui donnent aux hôtels un si fâcheux aspect de déménagement perpétuel. Bien plus, le voyageur lui-même, s'il est impotent, goutteux ou simplement fatigué, sera transporté dans sa chambre par cette machine invisible : c'est le *truc* de la féerie appliqué au confort de la vie réelle.

Il nous resterait encore à décrire la salle de bains, le fumoir, le salon de lecture, la lingerie, qui est à elle seule tout un monde, et l'emplacement où doit bientôt fonctionner une grande buanderie, qui lavera et séchera le linge à la vapeur en moins d'une journée. Mais il est temps d'arriver au bouquet de ce feu d'artifice, à la Société de photographie qui occupera en même temps le rez-de-chaussée et les combles de l'hôtel.

Les vastes ateliers de cette Société s'élèveront bientôt au sommet de l'édifice, mais les clients qui viendront lui demander leurs portraits seront dispensés de l'ascension : par un jeu de bascule aussi simple qu'ingénieux, le salon de réception qui donne sur la rue s'enlèvera du rez-de-chaussée jusqu'au toit, et, les portraits finis, il redescendra comme il aura monté, sans secousse, sans efforts, par un mouvement insensible.

Un salon qui monte sur les toits pour vous conduire dans un atelier où le soleil fait votre portrait en une séance d'une seconde ! Quelle féerie du boulevard aurait osé, il y a vingt-cinq ans, mettre en scène un tableau de cette fantaisie ? Le conte bleu est aujourd'hui de la réalité pure et simple. Nous en verrons bien d'autres.

Ce salon et ces ateliers fantastiques sont encore à faire ; mais tout s'improvise à l'hôtel en question. N'est-il pas lui-même une improvisation colossale ? La première pierre a été posée le 27 août 1854 ; il ouvre ses portes le 16 octobre 1855. Ainsi, en treize mois et demi, cette ville de sept cent cinquante chambres, qui peut loger mille voyageurs sous son toit, aura été bâtie, décorée, peinte, tapissée, meublée ; n'est-ce pas merveilleux ? et la truelle de l'architecte ne vaut-elle pas, par le temps qui court, la baguette des fées ? —

Après avoir lu cette description, vous croyez sortir d'un rêve, et vous dites : *la Presse* et *le Siècle*, M. Texier et M. de Saint-Victor sont fort habiles à faire des contes bleus.

Et pourtant vous reconnaissez bientôt que ces contes sont des réalités, que ces articles, prétendus fantastiques, sont des procès-verbaux d'une minutieuse exactitude ; que l'hôtel merveilleux décrit ci-dessus n'est pas un édifice des *Mille et une Nuits*, un château en Espagne, une illusion des jardins d'Armide.

Non ! c'est un véritable hôtel en pierres de taille : c'est à Paris qu'on vient de l'achever et de l'ouvrir au monde ; il s'étend de la rue de Rivoli à la rue Saint-Honoré, de la rue du Coq au Palais-Royal ; en un mot, c'est l'HÔTEL DU LOUVRE, ainsi nommé, parce que ce palais de la nation s'élève en face du palais des souverains.

Alors, vous vous écriez pour conclusion :

— Bénis soient les spéculateurs et l'architecte qui ont préparé ce séjour de délices aux touristes de l'avenir ! Je me dédommagerai des souffrances de mon dernier voyage à Paris, en descendant à l'hôtel du Louvre... à la prochaine Exposition universelle !

Le nouveau caravensérail est déjà occupé. Le jour, ou plutôt la nuit de son inauguration, il a reçu deux mille exposants dans une fête babylonienne. Toutes les nations étaient de la partie. La parole humaine s'échappait dans tous les idiomes ; c'était Babel, une Babel où l'on s'entendait très-bien, excepté cependant au buffet et au vestiaire.

Le lendemain, une foule d'étrangers occupaient les chambres, le portique et la vaste salle de l'hôtel du Louvre.

C'est dans un coin de cette salle que M. Gustave Doré, l'habile et fantasque dessinateur, a croqué sur le fait et d'après nature la famille anglaise attablée, — et affamée, — dont vous avez contemplé les divers échantillons en tête de cet article.

ENCORE LES MACHINES.

Machines à chocolat. — Le cosmographe. — Le télégraphe et les souliers.

Dans nos revues de l'Exposition universelle, nous avons traversé un peu trop rapidement l'annexe des machines. Retournons-y un instant, ne fût-ce que pour admirer avec M. Ber et avec la foule les curieuses machines à chocolat de M. Devinck. — La première de ces machines a pour avantage d'éviter que l'ouvrier ne triture dans ses mains une marchandise destinée à l'alimentation, soit qu'il s'agisse de presser le chocolat pour en faire sortir l'air qui nuirait à sa conservation, soit qu'il s'agisse d'en charger les moules. Cette machine qui, à l'aide de la pression de la vis d'Archimède, débarrasse le chocolat de l'air qu'il renferme et qui, pour le pesage et le dressage, se substitue à toutes les opérations manuelles, constitue dans cette fabrication un progrès très-important. Elle fonctionne avec une telle rapidité, que quatorze demi-livres de chocolat sont pesées et dressées dans une minute. Une vitesse double, qui correspondrait pour douze heures de travail à plus de dix mille livres, peut être obtenue. Dans une note explicative sur cette machine, M. Devinck, guidé par le plus honorable sentiment, s'empresse d'associer son contre-maître au mérite de cette invention et d'appeler sur cet intelligent ouvrier, M. Armand Daupley, l'attention du jury. C'est à ce même contre-maître que revient (c'est M. Devinck qui nous l'apprend) la principale pensée de la machine à envelopper le chocolat, laquelle n'a pas coûté moins de quatre années de recherches. Cette machine, dont les opérations se font au moyen de vingt-huit mouvements articulés, livre les tablettes de chocolat enveloppées, pliées, cachetées, empilées avec une merveilleuse promptitude. Une machine de cette nature, aujourd'hui en construction, pourra envelopper dix mille tablettes par jour avec plus d'exactitude et de propreté que ne le feraient les mains de vingt femmes. Que chacun de nous, s'écrie le rapporteur, étudie avec soin toutes les combinaisons que, dans ces machines ingénieuses, M. Devinck et son collaborateur en mécanique ont dû appeler à leur aide, les roues, les cylindres, les trémies, les pistons dont ils ont dû combiner le jeu, et que, tous les matins, chacun de nous mange son chocolat avec moins d'indifférence !

Entre la galerie des machines et la rotonde du Panorama, chacun a pu remarquer un appareil très-ingénieux que l'auteur, M. Onvière (de Marseille), appelle un cosmographe. — A l'aide du cosmographe, l'intelligence la plus vulgaire comprend et peut observer le passage d'un astre quelconque au méridien et à l'équateur, les déclinaisons

nord ou sud, les saisons, l'axe du monde et le pôle, l'écliptique et le cercle polaire, enfin la grande charpente céleste au milieu de laquelle se meut le globe que nous habitons. C'est le calendrier dans le ciel même. Nul doute que cet observatoire populaire ne soit adopté pour nos places publiques, pour les cours des collèges, pour les jardins et les terrasses. Le cosmographe, de forme élégante, est fixé sur un piédestal en maçonnerie; il n'a rien à craindre de l'intempérie des saisons, et il indique à tout passant, à toute heure du jour et de la nuit, les points et les lignes du ciel avec tant de simplicité et de précision, qu'il est impossible qu'il donne une seule fausse idée, dans le cas où il ne serait pas compris de prime abord. Sans l'aide d'un professeur, le cosmographe peut donner à l'élève et à l'homme du monde la connaissance à la fois si intéressante et si négligée de l'ensemble du ciel astronomique. C'est une invention heureuse. Grand ou petit, riche ou pauvre, il n'est pas un homme qui ne soit curieux d'observer ces grands phénomènes du ciel qui élèvent si haut la pensée et l'imagination. —

En général, l'exposition des machines aura beaucoup contribué à l'éducation populaire, en mettant la foule — *de visu* — au courant des inventions les plus merveilleuses du génie industriel; et il n'y aura bientôt plus en France un seul homme, si borné fût-il, qui soit capable du trait d'ignorance attribué naguère à un paysan de je ne sais quelle contrée. Cette anecdote a parcouru et diverti le monde depuis quelques semaines, mais nul ne l'a mieux contée, selon nous, que M. Victor Meunier dans sa *Presse des enfants*.

— Le télégraphe électrique est une bien grande merveille puisque, avec lui, deux personnes qui sont à mille lieues l'une de l'autre peuvent correspondre aussi facilement que si elles étaient dans la même ville. Cependant, il y a des gens qui, par ignorance, lui demandent plus qu'il ne peut faire. C'est justement le cas du paysan dont je vais vous dire l'histoire.

Ce paysan a un fils qui est à Sébastopol, et ce fils lui écrit : « Papa, tout va bien; j'ai encore mes deux jambes et mes deux yeux, mais je n'ai plus de souliers. Envoie-moi des souliers neufs, joins-y une pièce de cent sous, et je suis heureux pour longtemps. Embrasse pour moi ma mère, mon oncle, ma tante, ma sœur, ma cousine, mon cousin et tout le monde. »

Le bon père commande tout de suite les souliers. Quand ils sont faits, il se demande comment il va les envoyer. Une idée lui vient. « Puisque mon garçon est pressé, se dit-il, et que le télégraphe va si vite, je les lui enverrai par le télégraphe. » Le pauvre homme croyait que le télégraphe porte des paquets, tant il sait peu ce que c'est! Il sort donc de chez lui, va dans la campagne en un endroit où passe le fil électrique, grimpe le long d'un poteau et accroche les souliers au fil, après avoir eu soin de mettre une pièce de cinq francs dans l'un d'eux, puis il s'en va en disant : « J'espère que mon fils ne se plaindra pas du retard. »

Or, il est bon de dire que le brave paysan, tout heureux d'avoir eu une idée qu'il croyait si bonne, l'avait communiquée à un de ses voisins, le père Michel, qui est d'une humeur gaie et ne laisse jamais échapper l'occasion d'une plaisanterie. Le père Michel l'avait donc suivi de loin, et à peine l'eut-il vu disparaître, qu'à son tour il monte au poteau, enlève les souliers neufs, met à la place les siens qui étaient usés, et s'en va sans rien dire.

Le lendemain le père, passant dans la campagne, aperçoit de loin des souliers qui pendent au fil télégraphique. Il pense d'abord que ce sont ceux qu'il a apportés la veille : « Eh mais, se dit-il, le télégraphe n'a donc pas fait son service? » Il approche et voit que les souliers sont vieux; c'est alors qu'il est vraiment émerveillé! « C'est un miracle, s'écria-t-il, mon garçon m'a déjà renvoyé ses vieux souliers! » Comme vous le voyez, il pensait que les souliers neufs étaient arrivés à Sébastopol, et qu'en échange son fils lui avait renvoyé les autres.

Inutile de dire que le père Michel, qui est un honnête homme, rendit les souliers et l'argent, qui furent envoyés par la vraie route. Mais comme on se moqua du pauvre paysan! C'est à quoi les ignorants sont toujours exposés. —

Supposez que le paysan en question eût seulement traversé l'Exposition des machines, ou qu'il l'eût entendu décrire au maire ou au curé de son village, et, au lieu d'être la dupe qui suspendait ses chaussures au télégraphe, il eût été le malin qui accrochait ses vieux souliers à la place des neufs.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE DERNIER.

« Il n'y a plus de Pyrénées. » Paroles de Louis XIV à Philippe V, son petit-fils, en l'envoyant prendre possession du trône d'Espagne.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7 BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1).

FAUTEUIL DE M.r LE COMTE DE SÉGUR

Campistron faisant sa correspondance. Le duc de Vendôme. Dessins de Pauquet.

III. — JEAN GALBERT DE CAMPISTRON.

(Élu en 1701.)

Le premier berceau de l'Académie, enveloppée de ses langes par le caprice suzerain et bouffon d'un ministre, a pour expression Boisrobert. L'adoucissement des mœurs et l'état social au temps de Mme de Sévigné et de Mlle de Montpensier, Segrais. Avec Campistron, élu en 1701, nous entrons dans un monde nouveau, dans ces étranges dernières années de Louis XIV qui conduisaient à la Régence. Ce qui ne change et ne meurt pas, c'est la faveur, c'est la vive sociabilité française si prompte à l'engouement, c'est notre admirable facilité à nous former en coterie et à enrégimenter ce qu'on appelle les influences sociales.

(1) Voyez la première partie, au numéro précédent.

Comme Segrais et Boisrobert, porté par les influences toutes-puissantes, avec moins de mérite poétique, Campistron, versificateur médiocre, fabricant de plans réguliers et froids que tout auteur dramatique méprise aujourd'hui, s'empara de la gloire, conquit la fortune, vécut avec les grands, devint célèbre et atteignit le *cordon bleu des beaux-esprits*, l'Académie française ainsi baptisée par Segrais.

Grâce aux succès du monde et à l'habileté de la mise en œuvre, ses tragédies, que la curiosité littéraire a peine aujourd'hui à parcourir, obtinrent un succès furieux. A la représentation d'*Andronic*, on fut obligé de doubler le prix des places. Celle d'*Arminius*, dédiée par précaution à la duchesse de Bouillon, grande cabaleuse en ce genre, eut presque autant d'éclat. Le triomphe de sa première pièce, *Virginie*, tout brillant qu'il fût, avait pensé être compromis par l'opposition de cette duchesse. Son quatrième ouvrage, *Alcibiade*, joué par le comédien Baron, dont toutes les femmes raffolaient, continua cette série de victoires et valut à l'heureux auteur la place de secrétaire particulier du prince de Conti.

C'était un Toulousain, d'une famille de capitouls, que le démon de la poésie avait arraché de bonne heure à sa famille et qui était venu se jeter dans les bras de Racine, en lui confiant ses désirs et ses dessins de gloire pratique. Saint-Simon prétend qu'il n'avait point de fortune. Bien accueilli par l'auteur de *Phèdre* et passant dans le public pour son élève, il sut naviguer avec dextérité et souplesse, choisit Baron pour son interprète, connut la ville et la cour, flatta les femmes et ne tarda pas à devenir, malgré la froideur et la langueur de sa poésie, le successeur officiel de son maître.

Le petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, le célèbre duc de Vendôme, qui donnait alors des fêtes magnifiques au château d'Anet, avait besoin d'un poëte à la suite. Racine, pressé d'accepter cet office, en déclina l'honneur et l'ennui et indiqua le jeune Campistron, qui écrivit pour ces fêtes un médiocre opéra, *Acis et Galathée*. Le prince trouva l'œuvre sublime et nomma Campistron secrétaire de ses commandements, plus tard, secrétaire général des galères.

Son affaire était faite et le théâtre lui devint inutile. Brave et désintéressé, occupé néanmoins de plaire au prince et de le distraire de ses fatigues militaires, il remplissait ses fonctions d'une manière assez étrange, laissant de côté les émoluments de sa place et brûlant, au lieu de les lire, les lettres auxquelles il avait à répondre.

— Voilà, dit un jour le duc de Vendôme, qui le voyait mettre le feu à un grand amas de lettres, *voilà* M. de Campistron *qui fait sa correspondance!*

M. de Talleyrand, se livrant plus tard à la même occupation, disait à ses amis : « Vous voyez, je me mets au courant! »

Le poëte disparaît, le brave Campistron suit l'armée et se bat mieux qu'il n'écrivait; on ne se souvient pas du guerrier, le poëte seul est resté, tant la renommée est chose folle!

— Que faites-vous ici, vous, Campistron? lui demanda le duc au beau milieu de la terrible fusillade de Steinkerque?

— Monseigneur, répondit le Toulousain avec autant d'à-propos que de vigueur, est-ce que vous voulez vous en aller?

L'ordre de Saint-Jacques-de-l'Epée et la commanderie de Ximénès furent donnés sur le champ de bataille de Luzzara au brave qui avait écrit les tristes œuvres d'*Actius*, d'*Adrien* et de *Phroate*, devenu marquis de Penango dans le Montferrat. Un soir qu'il se trouvait seul dans les environs de Parme, il fut dépouillé même de ses vêtements par des bandits; nu, grelottant de froid, il courut vers le premier village où il prit asile dans la maison du curé. Le curé de l'endroit s'appelait Alberoni, c'était un des hommes les plus fins, les plus pauvres, les plus spirituels et les plus obscurs d'Europe. Quand il vit le secrétaire du duc de Vendôme lui arriver en si triste appareil, il ne manqua pas de le bien traiter, lui donna ses habits et le fit reconduire au camp. Le duc voulut qu'on lui amenât un curé de campagne si honnête et si obligeant. Ce que faisait le duc au moment de l'arrivée d'Alberoni, nous ne saurions le dire; l'extase et l'admiration du curé en face ou du moins en présence du petit-fils de Henri IV, nous ne pourrions l'indiquer. Sa flatterie fut excessive, ignoble, incroyable, et plut au général. Alberoni le suivit en Espagne, le servit, devint ministre et fut arbitre de l'Europe pendant longtemps. Il paraît même qu'il supplanta son protecteur, dont l'écriture était exécrable, et la paresse telle qu'il donnait à copier les dépêches du général. Vendôme préféra les faire copier par Alberoni.

L'Académie ouvrit ses deux portes à l'ami de Vendôme, au secrétaire général des galères, qui défendait son maître de la plume et de l'épée. Ni sa froide comédie du *Jaloux désabusé*, qui fut cependant bien accueillie du public, ni le célèbre *Tiridate*, qui passa pour un chef-d'œuvre jusqu'à l'époque de Voltaire, et qui est illisible, ne valent en intérêt le drame de cette vie amusante, amusée et habile. Campistron avait deviné l'emploi des admirateurs salariés pour le succès de théâtre. Il organisait son succès en le faisant soutenir par des auditeurs soldés. L'un d'eux s'avisa de siffler tout en applaudissant.

— Que faites-vous là? lui demanda-t-on.

— Je siffle pour être en mesure avec ma conscience.

— Et vous applaudissez aussi?

— C'est pour m'acquitter envers l'auteur!

L'aventurier soldat et poëte vit les tristes batailles de Bamillies et d'Oudenarde; concourant avec Alberoni à défendre, par des pamphlets, le talent et le courage de Vendôme, et après avoir fort déplu au duc de Bourgogne et à Saint-Simon, demander sa retraite. Il avait engraissé; il se faisait vieux, il avait joui de tous les succès, presque de la gloire. De cinquante à soixante ans, il vécut paisible à Toulouse, épousa la riche sœur de l'archevêque de Bordeaux, Mlle de Casaubon, dont il eut six enfants, et termina, avec le glorieux titre de capitoul, cette vie accidentée et bien menée, où le monde, les camps, l'habileté personnelle, l'intelligence et le hasard se mêlent avec un agrément tout dramatique, bien plus vif que l'intérêt et le talent de ses œuvres.

A côté des portraits de Corneille et de Racine, dans la salle des séances de l'Académie française, on voyait autrefois le glorieux portrait de l'heureux Campistron. L'Académie aimait alors les gens heureux.

IV. — PHILIPPE-NÉRICAULT DESTOUCHES.

(Élu en 1723.)

Chez Segrais, Campistron et Boisrobert, il y a bien quelque chose de l'aventurier, mais sous des formes différentes. Le bohémien et le trivelin ouvre la marche; viennent ensuite le doux favori des princesses pastorales et l'homme de guerre, compagnon d'Alberoni et de Vendôme. En voici un d'une espèce différente et de trempe d'autant plus remarquable que, comédien nomade dans

sa jeunesse, chargé d'affaires dans son âge mûr du fameux cardinal Dubois, il traversa toutes ces épreuves sans y rien perdre de sa candeur, sans que sa conduite ou ses œuvres fussent entachées. Ce fut même par une sorte de révulsion naturelle, mais singulière à observer, que son théâtre porta l'empreinte d'une moralité doucereuse et un peu vulgaire, et se dirigea trop ouvertement vers un but didactique.

Sa famille réclama après sa mort contre un bruit répandu pendant sa vie, bruit qu'il n'avait jamais démenti, et selon lequel il aurait été comédien pendant sa jeunesse. Qu'il ait fait ses études aux Quatre-Nations et pris du service à dix-neuf ans comme volontaire, ainsi que l'a prétendu sa famille ; qu'il ait été enterré jusqu'à la ceinture par le jeu d'une mine des ennemis, et qu'après la bataille de Friedlingen il ait amusé les convives de Mme de Tibergeau en jouant devant eux le principal rôle d'une comédie de sa façon intitulée *le Curieux impertinent* ; que là se soient arrêtés ses essais d'acteur dramatique ; — ou bien, selon la version la plus accréditée, qu'il ait dirigé comme Molière une troupe d'acteurs nomades errant de Chambéry à Lausanne et de Lausanne à Bâle, cela importe peu à l'histoire littéraire. Lui-même a laissé sans réponse le couplet de Romagnési contre lui :

De ce sublime auteur,
Autrefois grand acteur,
La muse excelle...
Jadis à Chambéry,
Les Savoyards ont ri
De sa loquelle ;
Le voyant empereur,
Soldat, Crispin, docteur,
Polichinelle.

Soldat volontaire ou acteur nomade, peu importe. Sa vie, jusqu'à sa trentième année, se dérobe aux regards et se passe ou dans les camps ou dans les villages de la Suisse, de la Flandre. Une teinte sentimentale et un mélange assez bizarre des accidents de la fortune, et d'une moralité bourgeoise dont la scène française ne lui fournissait pas d'exemples, semble se rapporter aux impressions premières de cette jeunesse aventureuse. Son premier ouvrage, d'une froideur extrême et d'une trame romanesque, *le Curieux impertinent*, avait été applaudi par les treize cantons, lorsque Destouches, qui avait quitté son nom de Néricault, vint à Paris sous le patronage de M. de Puisieux, qui l'avait rencontré en Suisse, faire jouer sa pièce. Elle obtint quelque succès. Destouches essayait de traiter non pas seulement des types comiques, mais des caractères tels que *l'Ingrat*, *l'Irrésolu*, *le Médisant*, pièces qui se rapportent à un système nouveau, et qui ouvrent la carrière du drame, tel que Diderot et Mercier l'ont cultivé. Le naturel et la verve manquent à ces comédies, que relèvent un intérêt dramatique assez doux et des situations touchantes. Aimable et d'un commerce sans épines, doué d'une sagacité paisible, versé dans toutes les langues du Nord, que tout le monde ignorait, il plut au régent, qui se l'attacha et qui le chargea, en 1717, d'accompagner en Angleterre le trop célèbre cardinal Dubois. Dubois s'arrangea bien de cet honnête homme, pieux et mondain, discret et riant, qu'on lui associait ; et, quittant l'Angleterre, y laissa Destouches avec la mission singulière d'obtenir pour lui l'archevêché de Cambrai, en sollicitant l'intervention du roi Georges auprès du pape. La chose était si étrange qu'elle parut incroyable, lorsque Destouches s'en ouvrit au roi d'Angleterre.

— On se moquera de moi ! s'écria le prince protestant.

— Mais c'est le régent lui-même qui vous en prie, répondit Destouches. Et il montra au roi d'Angleterre la lettre du régent qui l'en priait avec instance, et lui prouvait que Sa Sainteté serait accessible. La fortune de Destouches était bien préparée. Son séjour en Angleterre, où il épousa une Anglaise catholique, donna de l'énergie à son talent, plus habile que doué de puissance et de passion. Addisson donnait le ton ; après lui, Congrève, Farquhar et Otway se conformaient au goût populaire, et donnaient à leur théâtre une teinte bourgeoise et sentimentale. L'esprit de Destouches était éminemment perfectible, et la modestie, les penchants laborieux et honnêtes, la simplicité d'âme qui ne l'ont jamais quitté, lui permettaient de perfectionner et de renouveler même ses dons naturels. De cette école anglaise, dont la modération n'exagéra pas les défauts, sortirent *le Glorieux* et *le Philosophe marié*. C'était la mode alors de rougir du mariage ou d'en user comme si on en eût rougi ; c'était aussi la mode de se dire philosophe : en réunissant ces deux travers, il en composa son meilleur ouvrage, et remarquons en passant que le roi d'Angleterre, fort épris de la reine, et qui cachait à tous les yeux ce penchant comme si c'eût été un crime, lui a servi de modèle. C'était assurément chose unique de voir ce prince, affichant de mauvaises mœurs qui n'étaient point réelles, céder en secret à l'affection la plus vive pour la reine, qu'il prétendait dédaigner.

L'Académie française reçut au nombre de ses membres, le 25 août 1723, le protégé du régent et du cardinal Dubois, qui n'avait encore créé que d'assez mauvaises pièces. Ce fut en 1727 seulement que *le Philosophe marié* fit son apparition sur la scène, où *le Glorieux* fut joué en 1732. Le régent était mort, les espérances diplomatiques de Destouches s'étaient évanouies. Retiré dans un petit domaine champêtre, il ne cultiva plus que les lettres et donna encore *le Dissipateur*, qui se plaça pour le mérite après *le Glorieux* et *le Philosophe marié*. Ses dernières années furent consacrées à l'étude de la théologie et à la fabrication innocente d'un nombre considérable d'épigrammes contre les philosophes et leurs progrès, dont il était le témoin attristé. Voltaire lui-même laissa mourir en paix ce solitaire de soixante-quatorze ans, ami sincère des lettres et l'un de ceux qui honorèrent le plus l'Académie française, sinon par leur génie, du moins par les qualités morales et par l'emploi du talent.

V. — LOUIS DE BOISSY.

(Élu en 1754.)

Le dix-huitième siècle marche, toute la société est possédée de l'amour, ou, si l'on veut, de la manie du talent. Les livres pullulent, les doctrines réformatrices de la société surabondent. Voltaire, Buffon, Montesquieu, siégent à l'Académie française. Un petit livre fait plus de bruit qu'une bataille.

En 1752, dans une chambre dénuée et solitaire de l'un des quartiers les plus populeux de Paris, un drame intime et lugubre se passait. Un homme d'un âge mûr, vêtu comme un gentilhomme, la figure amaigrie par la souffrance, était assis devant une table chargée de papiers et de livres. Sa femme, malade, était couchée, elle se taisait, comme il arrive dans les profondes douleurs, et elle cachait sa tête dans l'oreiller trempé de ses larmes. La plume s'é-

chappait des doigts glacés de celui qui essayait de tracer encore quelques caractères et à qui la force manquait.

— Finissons, lui dit-elle, finissons-en, la porte est fermée, personne ne viendra; il n'y a plus de secours, plus d'espérance; les hommes sont impitoyables pour la pauvreté, et nous sommes si pauvres!

L'homme ne répondit que par un long sanglot qui avait peine à sortir de sa poitrine brisée. Il se leva; puis, allant saisir la main desséchée qu'elle lui tendait, il resta à genoux la tête appuyée sur le lit.

— Mourons, dit-il ensuite d'une voix étouffée, plus d'aliments, plus de pitié, plus de charité autour de nous. Mourons.

Ils restèrent ainsi, pendant quelques heures, immobiles, silencieux, résignés à ce dernier naufrage, lorsque la sonnette de la porte vint à retentir et les éveilla de cette transe profonde qui les avait comme anéantis d'avance. Au bruit que fit leur mouvement, la personne qui se trouvait en dehors s'aperçut de leur présence et ébranla la porte de ses coups.

— Monsieur de Boissy, monsieur le chevalier, vous êtes là, je vous entends, il me faut mon rôle avec les changements que je vous ai demandés; il me le faut tout de suite. Vous seriez dans l'inspiration et le troisième ciel des muses, que je ne m'en irai pas d'ici sans avoir mon rôle. Ah! chevalier, vous ne savez pas ce que c'est qu'Arlequin; et il se mit à chanter l'air nouveau et la chanson dont les corridors de la Comédie-Italienne retentissaient tous les soirs:

Monsieur de Boissy
A l'esprit transi,
Etc., etc.

Le pauvre homme alla ouvrir. C'était, en effet, le célèbre Arlequin de ce théâtre alimenté par Le Sage, Piron, Fuzellier et par M. de Boissy lui-même. Il fut bientôt au courant de cette détresse et de cette douleur, qu'il secourut avec cet empressement et cette délicatesse qui ne sont pas rares parmi les gens de sa profession. Boissy fut sauvé, et le bruit s'étant répandu que l'auteur de plus de quarante pièces de théâtres, jouées avec des succès différents, mais quelques-unes avec un grand éclat, était tombé dans un tel dénûment qu'il avait regardé la plus cruelle mort comme son seul asile, la cour et la ville s'en émurent. Un homme de lettres réduit à cette extrémité, et dans un temps où le sceptre de l'opinion passait aux gens de lettres! Marmontel, Auvergnat comme lui et dont le cœur était bon, prit un vif intérêt au sort de son compatriote. Ses pièces furent reprises. *Le Babillard*, *le Français à Londres*, *les Dehors trompeurs*, dont on avait contesté le mérite, furent appréciés et applaudis. Retour subit de la fortune! La mode s'en mêla; tous les biens et toutes les grâces tombèrent sur celui qui n'avait éprouvé que des dédains. Lorsque Destouches vint à mourir, Boissy fut choisi d'une voix presque unanime, c'était en 1754. Un an plus tard, la fortune continua son œuvre. « La cour, dit Marmontel, était à Fontainebleau, et là j'allais assez souvent passer une heure de la soirée avec Quesnai. Un soir que j'étais avec lui, Mme de Pompadour me fit appeler et me dit: « — Savez-vous que La Bruère est mort à Rome? Il était titulaire du privilége du *Mercure*. Ce privilége lui valait vingt-cinq mille livres de rentes. Il y a de quoi faire plus d'un heureux et nous avons dessein d'attacher au nouveau brevet du *Mercure* des pensions pour les gens de lettres. Vous qui les connaissez, nommez moi ceux qui en auraient besoin et qui en seraient susceptibles. » Je nommai Crébillon, d'Alembert, Boissy et encore quelques autres.

« Pour Crébillon, je savais bien qu'il était inutile de le recommander...

« Quand ce vint à Boissy, elle me demanda:

« — Est-ce que Boissy n'est pas riche? Je le crois au moins à son aise, je l'ai vu au spectacle et toujours si bien mis!

« — Non, madame, il est pauvre, mais il cache sa pauvreté!

« — Il a fait tant de pièces de théâtre, insista-t-elle encore!

« — Oui, mais toutes ses pièces n'ont pas eu le même succès, et cependant il a fallu vivre. Enfin, madame, vous le dirai-je, Boissy est si peu fortuné que, sans un ami qui a découvert sa situation, il périssait de misère l'hiver dernier. Manquant de pain, trop fier pour en demander à personne, il s'était enfermé avec sa femme, tous deux résolus à mourir, lorsque cet ami secourable força la porte et les sauva.

« — Ah Dieu! s'écria Mme de Pompadour, vous me faites frémir, je vais le recommander au roi

« Le lendemain matin, je vois entrer chez moi Boissy, pâle, égaré, hors de lui-même, avec une émotion qui ressemblait à de la joie sur le visage de la douleur. Son premier mouvement fut de tomber à mes pieds. Moi qui crus qu'il se trouvait mal, je m'empressai de le secourir, et en le relevant je lui demandai ce qui pouvait le mettre dans l'état où je le voyais.

« — Ah! monsieur, me dit-il, ne le savez-vous pas? Vous mon généreux bienfaiteur, vous qui m'avez sauvé la vie, vous qui d'un abîme de malheurs me faites passer dans une situation d'aisance et de fortune inespérée! J'étais venu solliciter une pension modique sur le *Mercure* et M. de Saint-Florentin m'annonce que c'est le privilége, le brevet même du *Mercure* que le roi vient de m'accorder. Il m'apprend que c'est à Mme de Pompadour que je le dois, je vais lui en rendre grâce; et chez elle, M. Quesnai me dit que c'est vous qui, en parlant de moi, avez touché Mme de Pompadour au point qu'elle en avait les yeux en larmes. »

Quatre heureuses années couronnèrent cette vie de souffrances, et il mourut à soixante-quatre ans, fort aimé de ses confrères; auteur médiocre d'ailleurs, doué de facilité plutôt que de génie, et qui, ayant toujours exploité la circonstance et le moment, n'a pu survivre à ses œuvres. D'une figure triste et monotone, timide, toujours préoccupé des soucis domestiques, la société brillante et agitée qui se pressait autour de lui le sauva par un accès de générosité tardive et de repentir indulgent.

VI. — JEAN-BAPTISTE DE LA CURNE DE SAINTE-PALAYE.

(Élu en 1758.)

Cette figure douce et grave, riante et méditative, est celle de La Curne de Sainte-Palaye, membre de l'Académie des inscriptions, et dont toute la vie a été consacrée au bien, à l'étude, à la science, aux antiquités nationales, à l'amour de sa mère et de son frère.

Il n'y a pas, dans le dix-huitième siècle, d'écrivain plus utile, plus simple, ni plus sincère. Aidé par son frère jumeau, qu'il ne quitta jamais et auquel il survécut peu de temps, il porta une lumière qui nous éclaire encore sur les traditions obscures et intéressantes du moyen âge, sur la chevalerie, ses coutumes et son influence. Rien

ne troublait le cœur de cette savante existence, ni passion, ni ambition, ni soins extérieurs, et la pureté ferme de son style répondait à la grave persévérance de ses travaux. Voltaire lui-même admirait les deux frères, unis par une chaîne si intéressante et si digne de respect. Il entra à l'Académie française le 5 décembre 1758, et mourut le 14 octobre 1781, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

VII. — NICOLAS DE CHAMFORT.

(Élu en 1781.)

I. Naissance de Nicolas. Les Grassins. La métamorphose de Chamfort.

Au milieu du dix-huitième siècle, en 1741, un enfant auvergnat vit le jour dans une petite localité inconnue des environs de Clermont. Le malheur, l'obscurité, la faute, le repentir furent ses premiers langes; point de famille, à peine une mère.

Celle-ci, dont le nom même est ignoré, était suivante ou dame de compagnie dans je ne sais quel château, d'où elle fut chassée.

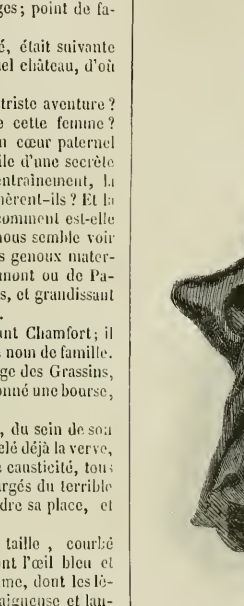
Quelles furent les péripéties de cette triste aventure? les douleurs, les remords, les misères de cette femme? Nul ne le sait. Qui baptisa l'enfant? Un cœur paternel garda-t-il quelque souvenir caché, mobile d'une secrète bienfaisance? Comment la pauvreté, l'entraînement, la passion, la punition, la misère se combinèrent-ils? Et la mère, qui était-elle? où a-t-elle vécu et comment est-elle morte? On ne le sait pas davantage. Il nous semble voir cet enfant blond et maladif, assis sur les genoux maternels dans quelque pauvre grenier de Clermont ou de Paris, baigné peut-être de larmes expiatoires, et grandissant dans l'amertume, la détresse et la honte.

Ce fut la première éducation du brillant Chamfort; il s'appelait Nicolas, il n'avait pas même de nom de famille. En 1752, on le retrouve à Paris au collége des Grassins, élevé par la charité royale; on lui avait donné une bourse, dont un protecteur inconnu l'avait doté.

Nul n'aurait fait attention à Nicolas, si, du sein de son abjection et de sa misère, n'eussent étincelé déjà la verve, l'audace, l'éclatante saillie, la belliqueuse causticité, tous les dons de l'esprit armés en guerre, chargés du terrible sentiment de l'envie, du besoin de prendre sa place, et comme d'une indomptable fureur.

C'était un jeune homme de grande taille, courbé comme sous le poids de son ennui, dont l'œil bleu et pâle s'animait tout à coup et jetait la flamme, dont les lèvres fines lançaient le trait avec une dédaigneuse et languissante impertinence, et qui semblait tenir du marquis et du fat plus que du pauvre et de l'orphelin. Tous les prix de rhétorique furent obtenus par lui, hors le prix de poésie latine. Le jeune homme, ravi de la douceur et de la suavité virgilienne, n'avait pas cru pouvoir suivre de meilleur modèle et s'était attaché à l'imiter. On préférait alors le type convenu de la fausse poésie des jésuites. « Si vous ne remportez pas, l'année prochaine, le prix de poésie, lui dirent ses supérieurs, vous perdrez votre bourse. » Il profita de la leçon, mit Virgile de côté, parodia savamment la structure artificielle et pénible du vers de l'Écossais Buchanam, fit tonner les canons et pétiller le salpêtre dans les hexamètres, et, tout en raillant ses professeurs, il obtint la couronne. La géographie lui plaisait; l'état ecclésiastique, auquel on le destinait, lui causait de l'effroi. Devenu élève de philosophie, il s'ennuya tout à coup de ses études, sermonna deux camarades, leur persuada l'utilité des voyages, et, fuyant avec eux le collége, poussa son escapade jusqu'à Cherbourg, où l'Océan les arrêta. Nos trois étourdis, désabusés, reprirent le chemin du collége, qui leur ferma ses portes.

« Beau comme l'amour, enfant du hasard, plein de feu, de gaieté, impétueux et malin, studieux et espiègle » (ainsi le peint Sélis, son condisciple), Nicolas, ou l'abbé Nicolas, on l'appelait de ce nom, avait bien des ressources dans une société faite comme celle du dix-huitième siècle. Il commença par se débarrasser du petit collet, alla trouver un procureur, qui ne voulut pas de lui pour dernier clerc, et fut chargé par lui de l'éducation d'un jeune enfant. Il n'était ni timide ni vertueux. De nouvelles fantes le mirent sur le pavé; il fallait nourrir sa mère déjà vieille, aussi vive et aussi folle que lui-même, et qui sou-



Néricault Destouches (pag. précéd.).

tenait avec peine sa propre existence dans un recoin obscur.

Que faire? que deviendra cet autre Figaro sans asile, aventurier qui ne sait pas même s'il a du talent? Le hasard lui fait rencontrer dans la rue un autre camarade de classe, devenu prédicateur de la cour.

— Eh bien! Nicolas, dit ce dernier, où en sommes-nous?

— Je fais un sermon à ma mauvaise étoile.

— Tu sais faire des sermons, toi?

— Oui, écoute.

Nicolas d'improviser une ode, en une galante prose, à sa mauvaise fortune.

— Ah! que tu es heureux, toi! Quand je monte en chaire, je ne trouve jamais rien à dire. Veux-tu faire mes

sermons ; tu les écriras, je les prononcerai, j'ai de la mémoire ?

— C'est dit : un louis par sermon.

Le prédicateur frappa dans la main de Nicolas. Il lui fallait un sermon par semaine. Ainsi vécut Chamfort pendant près d'une année.

Son premier pas une fois fait dans la voie de l'homme de lettres, il écrit dans les gazettes, devient secrétaire d'un Allemand qui le mène à Spa, se hâte de revenir en France, et s'écrie :

— Il n'y a rien décidément à quoi je sois moins propre qu'à être un Allemand !

Puis il travaille incognito à une petite comédie sentimentale, un acte en vers, *la Jeune Indienne*, pleine d'innocence, de bois, de forêts, de ruisseaux et d'apostrophes à la nature, selon les nécessités du temps. On la joue ; sa comédie réussit..., elle était détestable. Une jeune sauvage, vêtue d'une robe de *taffetas tigré* et d'une jupe rose, y représentait la vie primitive, y parlait doctement des lois de la nature, et se laissait marier par un quaker prodigue de larmes, d'homélies contre la société, et de sermons sur le même sujet. Le goût contemporain, qui s'enivrait d'utopies sur l'état sauvage, trouvait ces choses admirables. *La Jeune Indienne* lui valut les flatteries de Voltaire et les regards des marquises. On se disputa Nicolas, qui se hâta de quitter ce vilain nom, fut présenté dans le monde, y brilla de tout l'éclat de sa grâce et de sa fine beauté, de son impertinence, de son dangereux esprit, et s'appela M. de Chamfort.

— Mais, lui dit un jour le duc de Créqui, qu'importe tel ou tel autre nom, monsieur, et pourquoi en changer ?

— Vous en parlez bien à votre aise, répondit Nicolas. Supposez, monsieur le duc, qu'au lieu de vous appeler M. le duc de *Créqui*, vous vous appeliez M. *Criquet* : entrez dans un salon, et vous verrez si l'effet sera le même.

Il excellait dans ses réponses, dont chacune était un boulet rouge.

II. La vie à la mode. Quatre protectrices. Tous les succès.

Un prix académique, une nouvelle comédie sans mérite et portée aux nues, *le Marchand de Smyrne*, continuèrent et accrurent le grand succès de Nicolas. On voyait dans cette pièce les personnages les plus importants de l'ancien régime vendus pour rien par un marchand d'esclaves oriental. « A la dernière foire de Tunis, disait ce dernier, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai pas voulu exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand ! »

C'était la contre-partie de Figaro, sacrifiant Almaviva, Barthole, Basile et l'ancien régime tout entier. Les aventuriers de la plume prenaient la place des aventuriers de l'épée. Tout favorisait Chamfort, car Nicolas avait complétement disparu. Son *Eloge de Molière*, qui ne vaut rien, son *Eloge de La Fontaine*, qui ne vaut guère mieux, furent couronnés. D'une élégance recherchée, pétillant de mots heureux et malins, plein d'une vanité amère qui éclatait en saillies terribles, il brillait et il effrayait. « Personne n'attaquait, comme dit l'éloquent Diderot, ce petit ballon rempli de vent, dont une piqûre d'épingle faisait sortir la tempête. » Sa réputation était faite avant d'être méritée : Mme Helvétius le logeait à Sèvres ; les femmes se le disputaient ; on ne jurait que par lui. « M. de Chamfort est arrivé ici (écrivait Mlle de l'Espinasse), je l'ai vu, et nous lirons, ces jours-ci, son *Eloge de La Fontaine*. Il revient des eaux en bonne santé, beaucoup plus riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre amies qui l'aiment, chacune d'elles comme quatre : ce sont Mmes de Grammont, de Rancé, d'Amblimont et la comtesse de Choiseul. Cet assortiment est presque aussi bigarré que l'habit d'arlequin ; mais cela n'en est que plus piquant, plus agréable et plus charmant. Aussi je vous réponds que M. de Chamfort est un jeune homme bien content, et *il fait bien de son mieux pour être modeste.* »

C'est qu'il ne l'était pas du tout modeste, et on entrevoit, dans ces piquantes et aimables lignes, ce que devait être la vie du favori universel, terreur de ses rivaux ; « traînant tous les cœurs après soi ; » beau, spirituel, étincelant, adoré, objet de tous les dévouements, beaucoup à cause de lui, un peu à cause de sa mine et de son obscure naissance. Rien ne pouvait lui inspirer des sentiments humbles et des ambitions médiocres. Chabanon lui cédait sa pension de douze cents livres sur *le Mercure*, et parlait de se battre avec lui s'il refusait. La mauvaise tragédie de *Mustapha et Zéangir*, parodie philosophiquement douceureuse de Voltaire et de Racine, fit couler les pleurs du roi Louis XVI, attendrit le cœur de Marie-Antoinette, et fut cause que la reine le fit appeler dans sa loge et voulut lui annoncer la première le don d'une pension de douze cents livres, accordée à Chamfort par le roi sur les menus. Aussitôt le prince de Condé le nomma secrétaire de ses commandements, avec deux mille autres livres de pension. Applaudie avec fureur à Versailles, la nouvelle tragédie allait être jouée à Paris. La reine chargea Rulhières de dire à Chamfort combien elle s'intéressait à la réussite, et qu'elle était, disait-elle, dans toutes les *transes du métromane*.

Rulhières, au lieu de s'acquitter de la commission, envoya cinq mauvais vers à son ami :

A MONSIEUR DE CHAMFORT:

Vos vers si doux et si bien faits
Ont peint de l'amitié les vertueux effets;
Une grâce touchante, une bonté suprême
A, pour vous annoncer votre plus beau succès,
Daigné choisir l'amitié même.

— Oui, s'écria Chamfort ; mais j'ai trois espèces d'amis : ceux qui m'aiment, ceux qui ne pensent pas à moi, ceux qui me détestent.

C'était ce même M. de Rulhières qui disait un jour, en présence de Chamfort :

— Je n'ai fait dans ma vie qu'une seule méchanceté !

— Quand finira-t-elle ? demanda son ami.

Tout ce que pouvait faire pour un parvenu littéraire l'ancienne société aristocratique, elle l'avait fait. Mme Elisabeth lui donna une nouvelle pension, M. le comte de Vaudreuil un logement.

III. Chamfort à l'Académie, son portrait. Ami de Mirabeau et de Sieyès. Les clubs et la Révolution française. Suppression de l'Académie.

Il se présente une première fois à l'Académie française, persuadé qu'il l'emporterait sur M. de Tressan, malgré les recommandations pressantes qui appuyaient la candidature du comte. Il ne réussit pas. Tressan et Lemierre furent nommés, et il s'en vengea par une épigramme.

Honneur à la double cédule
Du sénat, dont l'auguste voix
Couronne, par un digne choix,
Et le vice et le ridicule.

Il s'agissait de Lemierre qui représentait le ridicule ! et du comte de Tressan qui représentait le vice. C'était injuste et méchant, mais le trait sifflait et portait coup comme la flèche empoisonnée que chasse l'arbalète.

Un homme de cour, académicien lui-même, lui répondit sur le même ton :

— Et pourquoi M. de Chamfort s'en plaindrait-il ? Il aurait deux voix de plus.

Etonné d'une défaite à laquelle il n'était pas accoutumé, il essaya de la retraite, vécut à Auteuil, dans la maison de Boileau, et épousa une femme de quarante-huit ans qui le suivit dans la solitude, le consola, le soutint, l'amusa de son esprit (elle en avait beaucoup et appartenait à l'ancienne cour de la duchesse du Maine). Tous deux se réfugièrent loin du monde, à Vandouleurs, près d'Etampes, où elle mourut six mois après. Ce fut un coup funeste pour Chamfort, qui se consola néanmoins en épousant l'Académie. Il y prit place en 1781, comme successeur de l'aimable et doux Sainte-Palaye. Son discours de réception fut pâle, prononcé du bout des lèvres et comme dédaigneux. Il en voulait à l'Académie de n'y être pas entré de plein pied.

Enfin l'Académie est conquise ; voilà le but atteint. On veut le faire chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, c'est-à-dire lui assurer deux nouveaux mille francs de revenu. Il refuse, assurant que ce cordon à porter en sautoir, de l'épaule dextre à la hanche gauche, ne lui était pas possible. Il était devenu misanthrope ; tout ce dont il avait abusé lui semblait odieux. Sans famille, sans enfants, vivant au milieu d'un monde vicieux qui l'accablait de faveurs et qui le tuait de succès, ivre de dédain pour les femmes, et répétant sans cesse qu'il faut *les connaître ou les aimer ;* la santé détruite par les petits soupers, l'abus du monde et celui de tous les plaisirs, se traînant à peine et contemplant avec une sorte de rage la destruction de ses forces, la maigreur étique de cette figure charmante dans la jeunesse, rendue hâve par le plaisir, repoussante par le mécontentement et l'humeur chagrine, il fut ce que personne n'a voulu voir, le Byron musqué du dix-huitième siècle, sauvage et fat, âpre et blasé, contempteur violent et acharné à la destruction d'un monde qui l'avait idolâtré et perdu. Ces traits épars, explication de la misanthropie, se retrouvent dans les portraits qu'ont tracés de lui Mirabeau, Chateaubriand, le poëte Lebrun et tous ses contemporains : un grand homme pâle et doux, épuisé et triste, qui se ranime par intervalles pour jeter une malice : les narines ouvertes, comme les hommes sensuels ; le teint maladif et bilieux. Ce n'est plus le poëte pastoral de *la Jeune Indienne*, et le satirique innocent qui a fait *le Marchand de Smyrne*. Toutes ses paroles sont empoisonnées.

« Il faut apprendre de la vie à souffrir la vie. »

Et encore :

« Les hommes ne peuvent rien faire pour moi qui vaille leur oubli. »

A quoi bon tant d'analyse sur ce caractère si facile à expliquer, et dont lui-même a donné le mot ?

« Que peuvent pour moi les grands ? Peuvent-ils me rendre ma jeunesse ? »

Personne ne pouvait lui rendre ces richesses naturelles du tempérament, de la pensée et de l'âme, qu'il avait si follement dissipées. Il fut dès lors l'incarnation de l'envie et de l'impuissance. La Révolution allait éclater, il y joua le rôle qu'il devait y jouer, quitta le comte de Vaudreuil pour aller se loger au Palais-Royal, entre les courtisanes et les clubistes, créa ce mot terrible : « Guerre aux châteaux ! Paix aux chaumières ! » mot d'ordre de la destruction, et devint le conseiller intime de Mirabeau et de Siéyès. Un jour, rencontrant le duc de Lauragais, il lui dit :

— Je viens de faire un ouvrage.

— Comment ! un livre ?

— Non pas un livre, je ne suis pas si bête ; mais un titre de livre, et ce titre est tout. J'en ai déjà fait présent au puritain Siéyès, qui pourra le commenter tout à son aise. Il aura beau dire, on ne se ressouviendra que du titre.

— Quel est-il donc ?

— Le voici : *Qu'est-ce que le tiers Etat ? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'ici ? Rien.*

C'est là, en effet, le titre et le but de la fameuse brochure de Siéyès.

Il était de toutes les assemblées politiques, avec Robespierre et Barnave, avec Mirabeau et Camille Desmoulins ; dévoré de la soif de l'égalité, qui n'est que la soif de l'envie, il s'écriait :

— Je ne croirai à la Révolution française que quand je ne verrai plus ces carrosses et ces cabriolets écraser les passants.

Les fureurs de Marat, moins éloquentes et moins spirituelles, ne l'emportaient pas sur ses violences. Il voulait tout détruire et *recommencer* la société humaine.

— Espère-t-on, répétait-il, nettoyer les étables d'Augias avec un plumeau ?

Un jour, il monte à la tribune des Jacobins pour y prononcer le discours que voici :

— Moi tout, le reste rien, voilà le despotisme ; moi c'est un autre, un autre c'est moi, voilà la démocratie.

Il veut quitter la tribune, on le retient de force en lui criant :

— Parle, parle, La Rochefoucault-Chamfort ; dis-nous la vérité.

— La vérité c'est qu'il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône et douze millions hors d'état de la leur donner. La vérité c'est que Paris est une ville de fêtes et de plaisir, où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin sous l'esclavage. Pauvre peuple sacrifié, pourquoi n'as-tu pas la fierté de l'éléphant qui ne se reproduit pas dans la servitude ?

Une femme du peuple eut le bon sens de lui répondre que les femmes devenaient mères sous Domitien comme sous Titus.

Nicolas, le favori des duchesses, pensionné de la cour et membre de l'Académie, devenu le destructeur de l'ancien monde, ne pouvait manquer de diriger son attaque contre l'Académie française. C'est dans les *Mémoires* de Marmontel qu'il faut retrouver le portrait détaillé et original de Chamfort, tel qu'il était à cette époque, et la vive peinture de sa campagne contre l'Académie.

« Nous avions à l'Académie française un des plus outrés partisans de la faction républicaine ; c'était Chamfort, esprit fin, délié, plein d'un sel très-piquant, lorsqu'il s'égayait sur les vices et les ridicules de la société, mais d'une humeur âcre et mordante contre les supériorités de rang et de fortune qui blessaient son orgueil jaloux. De tous les envieux répandus dans le monde, Chamfort était celui qui pardonnait le moins aux riches et aux grands l'opulence de leur maison et les délices de leur table, dont il était lui-même fort aise de jouir. Présents et en

particulier, il les ménageait, les flattait et s'ingéniait à leur plaire, il semblait même qu'il en aimait, qu'il en estimait quelques-uns dont il faisait de pompeux éloges, bien entendu pourtant que, s'il avait la complaisance d'être leur commensal et de loger chez eux, il fallait que par leur crédit il obtînt de la cour des récompenses littéraires, et il ne les en tenait pas quittes pour quelque mille écus de pension dont il jouissait, c'était trop peu pour lui.

»—Ces gens-là, disait-il à Florian, doivent me procurer vingt mille livres de rente, je ne veux pas moins que cela.

« A ce prix, il avait des grands de prédilection qu'il exceptait de ses satires. Mais, pour la caste en général, il la déchirait sans pitié, et lorsqu'il crut voir ces fortunes et ces grandeurs au moment d'être renversées, aucun ne lui étant plus bon à rien, il fit divorce avec eux tous, et se rangea du côté du peuple.

« Dans nos sociétés, nous nous amusions quelquefois des saillies de son humeur, et sans l'aimer je le voyais

Champfort avec Mmes de Grammont, de Rancé, de Choiseul, etc.

avec précaution et bienséance, comme ne voulant pas m'en faire un ennemi.

« Un jour donc que nous étions restés seuls au Louvre après la séance académique :

« — Eh bien ! me dit-il, vous n'êtes donc pas député ?

« — Non, répondis-je, et je m'en console comme le renard des raisins, auxquels il ne pouvait atteindre : *ils sont trop verts.*

« — En effet, reprit-il, je ne les crois pas assez mûrs pour vous, votre âme est d'une trempe trop douce et trop flexible pour l'épreuve où elle serait mise. On fait bien de vous réserver à une autre législature. Excellent pour édifier, vous ne valez rien pour détruire.

« Comme je savais que Chamfort était ami et confident de Mirabeau, l'un des chefs de la faction, je crus être à la source des instructions que je voulais avoir, et, pour l'engager à s'expliquer, je feignis de ne pas l'entendre.

« — Vous m'effrayez, lui dis-je, en parlant de détruire, il me semblait, à moi, qu'on ne voulait que réparer.

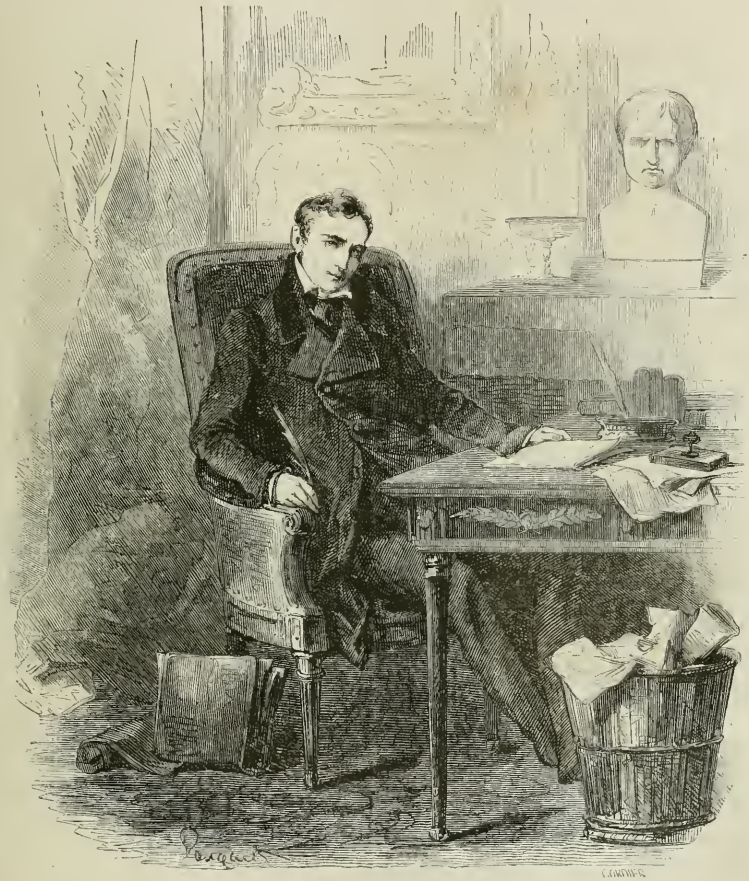
— « Oui, me dit-il, mais les réparations entraînent

souvent des ruines : en attaquant un vieux mur, on ne peut pas répondre qu'il n'écroule sous le marteau, et franchement ici l'édifice est si délabré que je ne serais pas étonné qu'il fallût le démolir de fond en comble.

« — De fond en comble ! m'écriai-je.

« — Pourquoi pas, répartit Chamfort, et le reconstruire sur un autre plan moins gothique et plus régulier? Serait-ce, par exemple, un si grand mal qu'il n'y eût pas d'étages, et que tout y fût de plain-pied? Vous désoleriez-vous de ne plus entendre parler d'Eminences, ni de Grandeurs, ni de titres, ni d'armoiries, ni de noblesse, ni de roture, ni du haut ni du bas clergé ? »

« J'observai que l'égalité avait toujours été la chimère des républiques et le leurre que l'ambition présentait à la



Le comte Philippe-Paul de Ségur, écrivant la campagne de Russie.

vanité. Mais ce nivellement est surtout impossible dans une vaste monarchie, et en voulant tout abolir, il me semble, ajoutai-je, qu'on va plus loin que la nation ne l'entend, et plus loin qu'elle ne demande.

« — Bon, reprit-il, la nation sait-elle ce qu'elle veut? on lui fera vouloir et on lui fera dire ce qu'elle n'a jamais pensé, et si elle en doute, on lui répondra, comme Crispin au légataire : *C'est votre léthargie.* La nation est un grand troupeau qui ne songe qu'à paître, et qu'avec de bons chiens les bergers mènent à leur gré. Après tout, c'est son bien que l'on veut faire à son insu; car, mon ami, ni votre vieux régime, ni votre culte, ni vos mœurs, ni toutes vos antiquailles de préjugés ne méritent qu'on les ménage. Tout cela fait honte et pitié à un siècle comme le nôtre.

et pour tracer un nouveau plan, on a toute raison de vouloir faire place nette.

« — Place nette, insistai-je, et le trône ? et l'autel ?

« — Et le trône et l'autel, me dit-il, tomberont ensemble, ce sont deux arcs-boutants appuyés l'un par l'autre, et que l'un des deux soit brisé, l'autre va fléchir. »

Tout s'écroula, en effet, et Chamfort fut enseveli sous les ruines. Nommé par le ministre Roland bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, il rencontra, parmi les employés subalternes, un envieux et un dénonciateur, Duby, qui le signala comme l'ennemi de la Révolution. Déjà il avait su déplaire au puissant Barrère, à Pache et aux amis de Marat. Un jour que l'on vantait, en sa présence, le civisme de M. de Pache, ministre de la guerre.

— Oui, c'est un ange que votre Pache, répondit-il; mais, à sa place, je rendrais mes comptes.

Et à propos de Barrère :

— C'est un brave homme que ce Barrère, il vient toujours au secours du plus fort.

Cet infâme Tobiesen Duby dénonça en même temps comme suspects l'illustre et vénérable Barthélemy, le jeune et inoffensif Van Praët. Chamfort, l'abbé Barthélemy, l'abbé de Courçay et M. Van Praët furent conduits à la prison des Madelonnettes, ils n'y restèrent que trois jours. Mais M. Van Praët, ayant trompé la vigilance des gardes, courut demander un asile à M. Théophile Barrois. M. Van Praët y put demeurer secrètement plus de trois mois. Pour Chamfort et Barthélemy, ils furent rendus à la Bibliothèque du roi, non pas à la liberté, il leur fallut subir la continuelle surveillance d'un émissaire de la nation, dont ils salariaient la présence importune, et qui ne les quittait pas même la nuit. Après un mois passé dans cette pénible intimité, et comme ils achevaient un repas frugal, voilà qu'un gendarme vient leur ordonner de se disposer à le suivre. A ces mots, Chamfort demande à passer dans la salle voisine, sous prétexte de quelques préparatifs; il saisit, il arme un pistolet, se fracasse le front et se perce l'œil droit. Furieux de vivre encore, il s'empare d'un rasoir, se déchire la gorge, se couvre d'innombrables blessures.

On veut le mener en prison, il dicte d'une voix ferme ces mots en guise de testament. « Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre plutôt que d'être conduit en esclave dans une prison. »

« J'arrivai peu de temps après, dit un de ses amis; je n'oublierai jamais ce spectacle. Sa tête et son cou étaient enveloppés de linges sanglants, son oreiller, ses draps étaient aussi tachés de sang. Le peu qu'on apercevait de son visage en était encore couvert. Il parlait avec moins de violence et commençait à sentir sa faiblesse. Je restai debout, près de lui, muet de saisissement, d'admiration et de douleur. « Mon ami, me dit-il en me tendant la main, voilà comme on échappe à ces gens-là. Ils prétendent que je me suis manqué, mais je sens que la balle est restée dans ma tête; ils n'iront pas l'y chercher. » Tout ce qu'il me disait avait ce caractère d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout à fait calme, et même de ce ton ironique qui lui était assez familier : « Que voulez-vous, voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main, on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Alors, il se mit à raconter comme il s'était *perforé* l'œil et le bas du front, au lieu de s'enfoncer le crâne, puis *charcuté* le cou au lieu de se le couper, et *balafré* la poitrine sans parvenir à se percer le cœur. « Enfin, ajouta-t-il, je me suis souvenu de Sénèque, et, en l'honneur de Sénèque, j'ai voulu m'ouvrir les veines; mais il était riche, lui; il avait tout à souhait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises; moi, je suis un pauvre diable, je n'ai rien de tout cela. Je me suis fait un mal horrible, et me voilà encore, mais j'ai la balle dans la tête, c'est là le principal. Un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà tout. »

Il survécut néanmoins, et ne succomba, dit-on, que par suite d'une imprudence de son médecin.

— Ah ! mon ami, dit-il à Siéyès en expirant, je m'en vais enfin de ce monde, où il faut que le cœur se brise ou se bronze.

Le froid métaphysicien Siéyès accompagna seul jusqu'à sa dernière demeure ces restes défigurés.

VIII. — PIERRE-MARC GASTON, DUC DE LÉVIS.

(Nommé en 1816.)

Noblesse oblige ! Ce mot, qui appartient au duc de Lévis, l'honorera à jamais. Né en 1764, issu de l'une des plus nobles races de France, il était, au moment où la Révolution éclata, grand-bailli de Senlis, maréchal de camp et capitaine des gardes du comte de Provence (depuis Louis XVIII). Ami de la liberté et de l'ordre, il prit une part honorable et généreuse aux premiers mouvements de la Révolution, n'émigra qu'après le 10 août, se joignit à l'armée de Condé, passa ensuite en Angleterre, pour revenir en France sous le Consulat. Des ouvrages nombreux et de genres divers, *Souvenirs et Portraits*, *les Voyages de Kang-hi*, *Histoire d'Angleterre au commencement du dix-neuvième siècle*, attestèrent un esprit brillant et solide, nourri par la connaissance des hommes, l'étude des faits et l'habitude du grand monde. Lorsque la Restauration lui rouvrit les portes de la cour et celles de la pairie, il porta dans la carrière parlementaire et y développa, avec une grande solidité de raison et une grande unité de principes, des idées justes et neuves pour la France, qu'il avait puisées dans son séjour en Angleterre. Vrai grand seigneur des temps modernes, persuadé que les droits de tous s'affermissaient par la constitution hiérarchique de l'État, et qu'il était nécessaire d'établir un équilibre suprême entre la permanence et la mobilité, entre la démocratie et l'aristocratie, il sut conquérir l'admiration et l'estime de ceux même que le flot des idées générales emportait loin de ses doctrines. L'Académie française lui aurait sans doute ouvert ses portes, si l'ordonnance royale du 16 mars 1816 ne l'avait nommé membre de cette Compagnie. L'histoire se souviendra que le duc de Lévis a toujours été fidèle, et à sa première devise que nous avons citée plus haut, et à ses autres paroles, si bien résumées par lui comme règle de conduite : « On ne doit promettre que ce que l'on peut tenir, et on doit tenir tout ce qu'on a promis. »

IX. — LE COMTE PHILIPPE-PAUL DE SÉGUR.

(Élu en 1830.)

C'est par un des monuments les plus curieux et les plus durables de nos annales contemporaines que je termine l'histoire de la dynastie académique dont nous nous occupons, inaugurée bizarrement par les espiègleries et les méfaits du bouffon Boisrobert. Le possesseur actuel de ce fauteuil est le comte Philippe-Paul de Ségur, l'un des

aides de camp de Napoléon, auteur de l'*Histoire de la Campagne de Russie*. Il l'a écrite, non sur des ouï-dire et des documents, mais après en avoir partagé les dangers, l'héroïsme et la gloire. Ainsi écrivaient Froissard, Joinville et Villehardouin ; ainsi écrivaient aussi les admirables historiens espagnols. C'est là l'école véritable des anciens, non-seulement de Xénophon, racontant la retraite des Dix mille, mais de Flavius Josèphe et de Polybe, toujours mêlés aux choses qu'ils racontaient.

La postérité, en opérant son choix définitif parmi les œuvres contemporaines, distinguera surtout celles qui portent témoignage authentique des faits, des catastrophes et des grands drames de notre âge. Écrite, d'ailleurs, avec une fermeté et une sobriété rares, d'un style sérieux, sévère et pittoresque, cette œuvre, fruit d'une intelligence bien douée, d'une conscience honnête, d'une nature sympathique et fière, survivra à beaucoup de drames et de fictions célèbres. C'est l'épopée de l'Empire.

L'histoire de la famille des Ségur devrait être écrite de la même main. C'est une tâche que remplissent, en Angleterre, les fils des vieilles races dont les annales intéressent l'honneur de la nation. Second fils du comte Philippe de Ségur, le comte Paul appartient à l'une des plus anciennes familles de la Guienne, famille qui, depuis le neuvième siècle, s'est illustrée dans la carrière des armes. L'esprit, la bravoure et l'amour de l'étude sont héréditaires dans la famille. Tout le monde a répété les chansons vraiment françaises composées par le vicomte de Ségur, oncle de l'académicien :

L'Amour fait passer le Temps,
Et le Temps fait passer l'Amour.

Il était l'un des hommes les plus aimables de ce siècle, et l'un de ceux qui ont cultivé avec le plus de succès le genre de l'opéra-comique. Les *Mémoires ou Souvenirs* de Louis-Philippe, comte de Ségur, sont acquis à l'histoire, et offrent les vivants portraits de Catherine de Russie et de sa cour. C'était le vicomte de Ségur, émigré sans fortune, que l'on avait voulu nommer maître des cérémonies, et qui avait fait graver sur sa carte : *Ségur*, SANS CÉRÉMONIES.

Élevé en Angleterre depuis l'âge de huit ans, engagé d'abord comme simple hussard, sous-lieutenant en Bavière sous Moreau, chargé par le premier Consul de la sûreté de son état-major et de sa personne, inspecteur, en 1804, des côtes de l'Océan, le comte Philippe-Paul de Ségur, après s'être battu à Austerlitz et en Pologne, fut fait prisonnier à Nazielsk et mis en liberté après la paix de Tilsitt. Criblé de blessures dans la guerre d'Espagne, où il commanda la célèbre charge des lanciers polonais, à Somo-Sierra, il fut nommé colonel, et présenta au Corps législatif les drapeaux enlevés aux Espagnols. Devenu général de brigade, il fit la campagne de Russie en qualité de maréchal des logis de l'Empereur. Mis hors de combat aux affaires de Reims, pendant la campagne de France, puis attaché, comme chef d'état-major, au corps d'armée chargé de la défense de la rive gauche de la Seine, il se retira enfin dans la vallée de Montmorency, où, recueillant ses souvenirs et se rappelant les journées de la Bérésina et de Smolensk, il composa le terrible tableau de notre lutte contre les éléments et l'Europe, œuvre qui n'a pas d'analogue dans les littératures modernes, et qui devait ouvrir à son auteur les portes de l'Académie française.

Il en fut élu membre le 25 mars 1830, et l'on vit pour la première fois le père et le fils siéger à côté l'un de l'autre dans cette compagnie, où il remplaçait le duc de Lévis, son oncle. Son discours de réception se distingue et se détache de la plupart des harangues académiques par un ton net et ferme, quelque chose de vivant et d'animé, de simple et d'expressif.

« Le bonheur d'un candidat parvenu à l'honneur de siéger dans cette enceinte, disait-il en commençant, la reconnaissance d'un fils que vous n'avez pas jugé indigne de s'asseoir ici près de son père, la crainte si naturelle, après une si grande faveur, de ne pas paraître assez la mériter, enfin la douleur d'occuper la place d'un oncle qui, dans sa tendre et peut-être aveugle indulgence, avait exprimé le désir d'avoir son neveu pour confrère, que de sentiments à la fois et quels accents dignes d'être entendus de vous pourront sortir du désordre de tant d'émotions si diverses! »

Il est difficile de mêler plus habilement l'émotion à la convenance et la délicatesse du tact au bonheur de l'expression. Quinze fois réimprimée et traduite dans toutes les langues de l'Europe, *l'Histoire de la campagne de Russie* n'est pas le seul titre de son auteur, mais c'est le plus éclatant, celui que l'avenir consultera avec la curiosité la plus douloureuse. D'abord on se sent entraîné et comme emporté par l'intérêt pittoresque et le mouvement des faits. Ensuite, le livre fermé, l'impression devient poignante, tragique, ineffaçable. Le talent du penseur et du peintre apparaît tout entier. Qu'on relise ce passage où M. de Ségur montre Napoléon debout contre le sort, et luttant contre sa défaite :

« Il était resté jusqu'au dernier moment sur ces tristes bords, près des ruines de Brilowa, sans abri et à la tête de sa garde dont la tourmente avait détruit le tiers. Le jour elle prenait les armes et restait rangée en bataille ; la nuit elle bivouaquait en carré autour de son chef. Là, ces vieux grenadiers attisaient sans cesse leurs feux. On les voyait assis sur leurs sacs, les coudes appuyés sur les genoux et la tête sur leurs mains ; ils sommeillaient ainsi repliés sur eux-mêmes pour que leurs membres s'échauffassent l'un l'autre, et pour moins sentir le vide de leur estomac.

« Pendant ces trois jours et ces trois nuits, Napoléon, au milieu d'eux, le regard et la pensée errant de trois côtés à la fois, soutint le deuxième corps de ses ordres et de sa présence, protégea le neuvième corps et le passage avec son artillerie, et s'unit aux efforts d'Eblé, pour sauver de ce naufrage le plus de débris possible. Lui-même, enfin, dirigea ces restes vers Zembin, où le prince Eugène l'avait précédé.

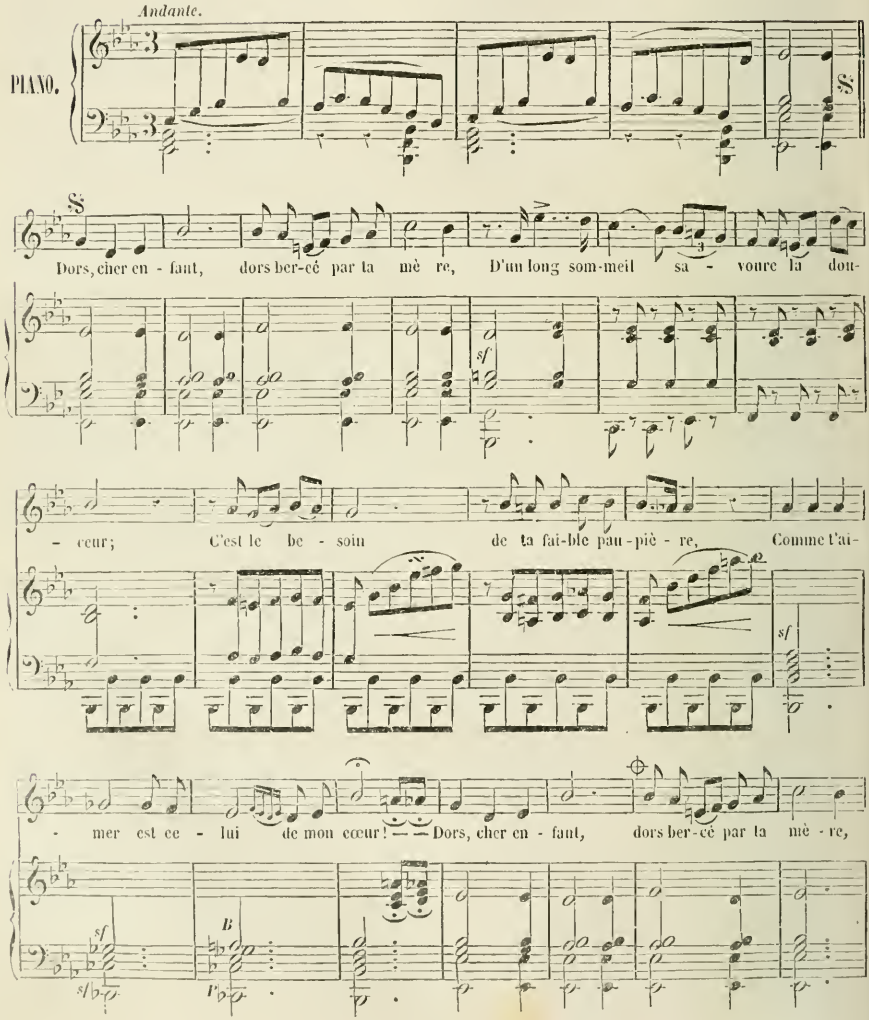
« On remarqua qu'il commandait encore à ses maréchaux, demeurés sans soldats, de prendre des positions sur cette route, comme s'ils eussent eu des armées sous leurs ordres. L'un d'eux lui en fit l'observation avec amertume ; il commençait le détail de ses pertes, Napoléon, décidé à repousser tous les rapports, de peur qu'ils ne dégénérassent en plaintes, l'interrompit vivement par ces mots : « Pourquoi donc voulez-vous m'ôter mon calme ? » Et, sur ce qu'il persévérait, il lui ferma la bouche en répétant avec l'accent du reproche : « Je vous demande, monsieur, pourquoi vous voulez m'ôter mon calme ? » mot qui, dans son malheur, explique l'attitude qu'il s'imposa et celle qu'il exigea des autres. »

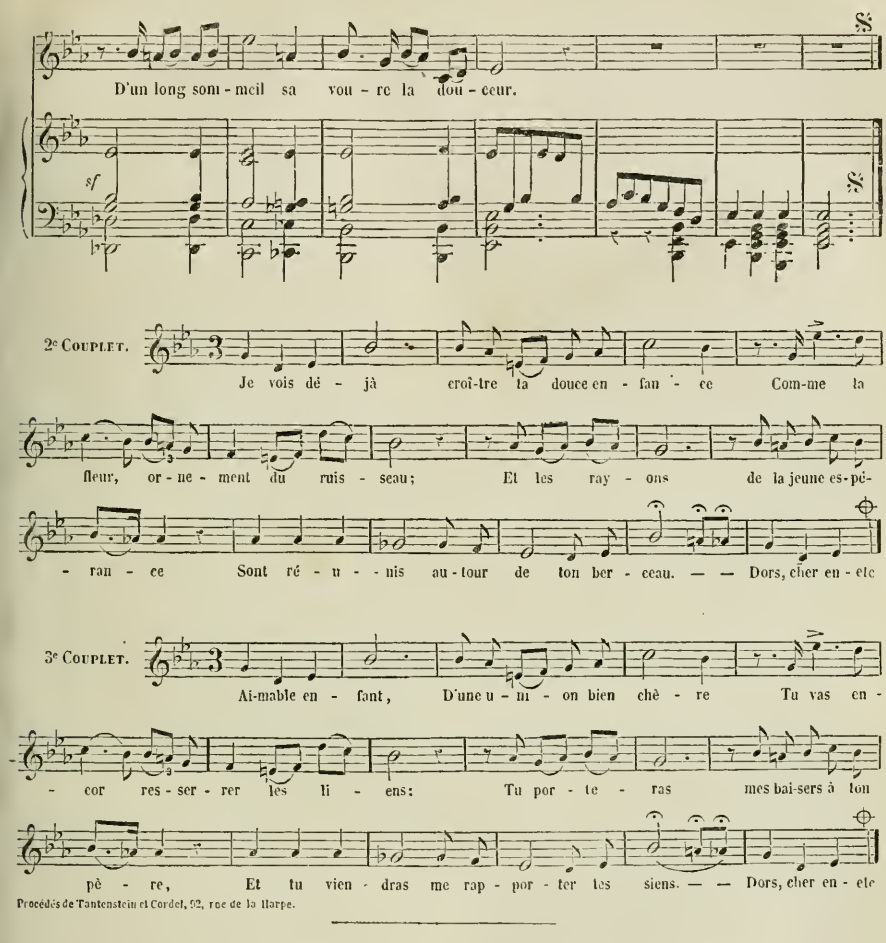
PHILARÈTE CHASLES.

DORS, CHER ENFANT.

MÉLODIE DE M. A. BESSEMS.

DÉDIÉE A Mlle OLGA DE SÉGUR.





Procédés de Tantenstein et Cordel, 52, rue de la Harpe.

A PROPOS DE SÉBASTOPOL. LES MÉMOIRES DE ROSTOPCHINE.

La prise de Sébastopol, si glorieuse pour nos armes, et l'incendie d'une partie de cette ville par le prince Gortschakoff, ont remis en circulation le nom de Théodore Rostopchine, le fameux destructeur de Moscou. Ce Tartare, que vous vous représentez peut-être sous les traits les plus farouches et les plus terribles, était un homme du monde élégant, un homme d'esprit original, un auteur dramatique fécond, qui improvisait des comédies pleines de sel et de verve, — dont il régalait ses amis en petit comité. Une seule, *les Faux Bruits*, fut jouée avec grand succès sur le théâtre de Moscou, Rostopchine jeta les autres au feu dans une rechute d'humeur incendiaire.

Une dame lui demandant un jour l'histoire de sa vie, il écrivit et lui envoya les pages suivantes, qui rappellent la gaieté de Gramont et l'*humour* de Sterne.

MES MÉMOIRES OU MOI AU NATUREL.

Écrits en dix minutes.

CHAPITRE 1er. — *Ma Naissance.*

« En 1765, le 12 mars, je sortis des ténèbres pour être au grand jour. On me mesura, on me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi, et mes parents remercièrent le ciel sans savoir de quoi.

CHAPITRE II. — *Mon Éducation.*

« On m'apprit toutes sortes de choses et toute espèce de langues. A force d'être impudent et charlatan, je passai quelquefois pour un savant. Ma tête est devenue une Bibliothèque dépareillée dont j'ai gardé la clef.

CHAPITRE III. — *Mes Souffrances.*

« Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs qui me faisaient les habits étroits, par les femmes, par l'ambition, par l'amour-propre, par les regrets inutiles, par les souverains et les souvenirs.

CHAPITRE IV. — *Privations.*

« J'ai été privé de trois grandes jouissances de l'espèce humaine : du vol, de la gourmandise et de l'orgueil.

CHAPITRE V. — *Époques mémorables.*

« A trente ans, j'ai renoncé à la danse ; à quarante ans, à plaire au beau sexe ; à cinquante ans, à l'opinion publique ; à soixante ans, à penser, et je suis devenu un vrai sage, ou un égoïste, ce qui est synonyme.

CHAPITRE VI. — *Portrait au moral.*

« Je fus entêté comme une mule, capricieux comme une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, et le tout à volonté.

CHAPITRE VII. — *Résolution importante.*

« N'ayant jamais pu me rendre maître de ma physionomie, je lâchai la bride à ma langue et je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut. Cela me procura quelques jouissances et beaucoup d'ennemis.

CHAPITRE VIII. — *Ce que je fus et ce que j'aurais pu être.*

« J'ai été très-sensible à l'amitié, à la confiance, et si je fusse né pendant l'âge d'or, j'aurais été peut-être un bon homme tout à fait.

CHAPITRE IX. — *Principes respectables.*

« Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage ni aucun commérage. Je n'ai jamais recommandé ni cuisinier ni médecin ; par conséquent, je n'ai attenté à la vie de personne.

CHAPITRE X. — *Mes Goûts.*

« J'aimais les petites sociétés, une promenade dans les bois. J'avais une vénération involontaire pour le soleil, et son coucher m'attristait souvent. En couleurs, c'était le bleu ; en manger, le bœuf au raifort ; en boisson, l'eau fraîche ; en spectacle, la comédie et la farce ; en hommes et en femmes, les physionomies ouvertes et expressives. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai jamais pu définir.

CHAPITRE XI. — *Mes Aversions.*

« J'avais de l'aversion pour les sots, pour les faquins, pour les femmes intrigantes qui jouent la vertu ; un dégoût pour l'affectation ; de la pitié pour les hommes teints et les femmes fardées ; de l'aversion pour les rats, les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe ; de l'effroi pour la justice et les bêtes enragées.

CHAPITRE XII. — *Analyse de ma vie.*

« J'attends la mort sans crainte, comme sans impatience. Ma vie a été un mauvais mélodrame à grand spectacle, où j'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, mais jamais les valets.

CHAPITRE XIII. — *Récompense du ciel.*

« Mon grand bonheur est d'être indépendant des trois individus qui régissent l'Europe. Comme je suis assez riche, le dos tourné aux affaires, et assez indifférent à la musique, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rothschild, Metternich et Rossini.

CHAPITRE XIV. — *Mon Épitaphe.*

Ici on a posé,
Pour se reposer
Avec une âme blasée,
Un cœur épuisé
Et un corps usé,
Un vieux diable trépassé.
Mesdames et messieurs, passez.

CHAPITRE XV. — *Épître dédicatoire au public.*

« Chien de public! organe discordant des passions, toi qui élèves au ciel et qui plonges dans la boue, qui prônes et calomnies sans savoir pourquoi ; image du tocsin ; écho de toi-même ; tyran absurde échappé des Petites-Maisons ; extrait des venins les plus subtils et des aromates les plus suaves ; représentant du diable auprès de l'espèce humaine ; farce masquée en charité chrétienne ! public que j'ai craint dans ma jeunesse, respecté dans l'âge mûr et méprisé dans ma vieillesse, c'est à toi que je dédie mes Mémoires. Gentil public! enfin, je suis hors de ton atteinte, car je suis mort, et par conséquent sourd, aveugle, muet. Puisse-tu jouir de ces avantages pour ton repos et celui du genre humain! »

Théodore Rostopchine avait son franc-parler avec les czars, ses maîtres, aussi bien qu'avec le public. Témoin cette anecdote, relevée par M. Hippolyte Lucas dans l'ancien *Mercure de France*.

Un jour, l'empereur Paul était au milieu d'un cercle nombreux, où se trouvaient plusieurs princes russes avec le comte Rostopchine, son ministre favori. « Dites-moi, demanda-t-il brusquement à celui-ci, pourquoi n'êtes-vous pas prince? » Après un moment d'hésitation sur cette singulière demande, le comte Théodore répondit : — « Votre Majesté Impériale me permettra-t-elle de lui en dire la véritable raison? — Sans doute. — C'est que celui de mes aïeux qui vint de Tartarie (car il était Tartare au fond et il l'a prouvé) s'établir en Russie y arriva en hiver. — Eh! que pouvait faire la saison au titre qu'on lui donna? — C'est que lorsqu'un seigneur tartare paraissait pour la première fois à la cour, le souverain lui donnait le choix entre une *pelisse* et le titre de *prince*. Mon aïeul arriva dans un hiver rigoureux, et eut le bon esprit de préférer la *pelisse*. » Paul rit beaucoup de cette réponse ; puis, s'adressant aux princes présents. « Allons, Messieurs, félicitez-vous de ce que vos aïeux ne soient pas arrivés en hiver. »

Gortschakoff, dont les aïeux sans doute n'étaient point arrivés en hiver, car il est *prince*, a montré qu'il était capable de brûler Sébastopol, comme Rostopchine avait brûlé Moscou ; nous ignorons s'il serait capable d'écrire des Mémoires aussi piquants et de faire des mots aussi spirituels que ceux que vous venez de lire.

Encore une boutade de Rostopchine. C'est lui qui disait à Paris, en 1817 : « Je suis venu en France pour juger par moi-même du mérite réel de trois hommes célèbres : Fouché, duc d'Otrante, le prince de Talleyrand et le comédien Potier. Ce dernier seul me paraît à la hauteur de sa réputation. »

P.-C.

LE NOUVEAU PARIS.

LA TOUR DE SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE RESTAURÉE.

La voilà enfin rajeunie, remise à neuf, restaurée du haut en bas, cette vieille aïeule du vieux Paris, conservée au centre du Paris moderne, comme un précieux échantillon du passé.

Lors de l'inauguration de la tour Saint-Jacques, pour le passage de la reine d'Angleterre, il ne restait plus à terminer que les balcons du premier étage, les voussures des portails et les balustrades de style ogival qui entourent l'édifice. Ces travaux sont terminés, et on pose la grille en fer autour de la place, plantée d'arbres, qui, dans quelques années, formera une agréable promenade.

La décoration statuaire est complète à l'extérieur. On a monté au sommet de la tour les quatre symboles des évangélistes, qui décorent chacun de ses angles, et la statue colossale de saint Jacques, laquelle, placée au-dessus d'un campanile richement sculpté, domine tout le monument. Les quatre symboles, l'ange, le lion, l'aigle et le taureau, et la statue de saint Jacques, sont dus au ciseau de M. Chenillon. Des niches, pratiquées dans l'épaisseur des murs, ont reçu les statues ci-après : saint Louis, par M. Dantan aîné ; — sainte Catherine, par M. Bonassieux ; — saint Christophe, par M. Pascal ; — sainte Geneviève, par M. Gruyère ; — saint Jean, évangéliste, par M. Diébolt ; — sainte Marguerite, par M. Villain ; — saint Paul, par M. Chambard ; — saint Jean-Baptiste, par M. Cordier ; — sainte Madeleine, par M. Girard ; — saint Quentin, par M. Taluet ; — saint Michel, par M. Froget ; — saint Clément, par M. Calmels ; — saint Laurent, par M. Perraud ; — saint Georges, par M. Protat ; — saint Roch, par M. Desprez ; — saint Léonard, par M. Duseigneur ; — saint Jacques le Mineur, par M. Arnaud ; — saint Pierre, par M. Courtet, — et saint Augustin, par M. Loison. Exécutées dans les mêmes proportions, toutes ces statues ont 2m 50 de hauteur. Puis, au centre de la tour, sous la clef de voûte, s'élève la statue de Blaise Pascal. Cette statue, en marbre blanc, a été confiée à M. Cavelier, l'un de nos plus habiles statuaires. En plaçant la statue de Pascal sous la tour Saint-Jacques, dit un archéologue, on a voulu autant honorer l'un des plus grands noms scientifiques, philosophiques et littéraires de la France, que rappeler les curieuses expériences qu'il fit, dans cette même tour, sur la pesanteur de l'air, expériences que Pascal avait déjà précédemment tentées sur la montagne du Puy-de-Dôme, à deux lieues de Clermont, son pays natal (1).

La tour de Saint-Jacques-la-Boucherie pourrait, à la façon des grand'mères, conter toute l'histoire de Paris, depuis le douzième siècle, à ses petites-filles, les maisons neuves de la rue de Rivoli réunies autour d'elle. Que de révolutions, de grandeurs, de folies, de drames, de vertus et de crimes, de gloires et d'humiliations elle a vu passer à ses pieds de granit, depuis les Armagnacs jusqu'aux jacobins, depuis la démence de Charles VI jusqu'au martyre de Louis XVI, depuis Marcel jusqu'aux ateliers nationaux, depuis saint Louis jusqu'à Napoléon, depuis l'Anglais roi de Paris jusqu'à la reine d'Angleterre dansant à l'Hôtel-de-Ville !

L'église, dont la tour est le dernier vestige, était paroissiale dès l'année 1119. Son curé faisait partie des treize *prêtres cardinaux* de la cathédrale de Paris. Agrandie pendant le quatorzième et le quinzième siècle, elle fut consacrée derechef, en 1414, par Gérard de Montaigu, évêque de Turin, à qui les paroissiens offrirent un dîner de soixante-dix sous parisis. C'était un festin pour l'époque. Le même dîner coûterait aujourd'hui quelque mille francs. L'édifice ne s'acheva que sous François Ier, par les dons des fidèles généreux, et surtout du savant et fameux Nicolas Flamel, dont le *Musée* vous a raconté la curieuse biographie (1). Cet écrivain, érigé en sorcier par l'ignorance du temps, ce financier voué au grand œuvre de la pierre philosophale, fut enterré dans l'église Saint-Jacques, où son portrait et celui de sa femme Pernelle étaient sculptés en différents endroits.

Deux rues voisines conservent encore leurs noms.

Une inscription en l'honneur de Flamel était placée sur un pilier de la nef.

Cet homme avait la manie des inscriptions; il en mettait partout où il pouvait, il en eût volontiers couvert tout Paris.

Son souvenir a laissé dans la tour de Saint-Jacques un parfum cabalistique, dont elle n'est pas entièrement délivrée pour le peuple.

L'église de la Boucherie avait droit d'asile ; on remarquait sous sa voûte la chambre ouverte à ceux qui venaient *s'y mettre en franchise.*

Le jour de Noël, on exposait dans la grande nef l'enfant Jésus, coiffé de deux bonnets fourrés d'étoffe d'or, et vêtu d'une robe pareillement fourrée et brodée en or.

A la Saint-Nicolas et à la Pentecôte, on lançait par un trou des combles un *coulon* (pigeon) blanc et d'autres petits oiseaux ; on jetait des étoupes enflammées dans le sanctuaire et l'on distribuait des oublies aux fidèles.

L'église fut démolie pendant la Révolution de 1793, sauf la tour, qui résista au marteau et devint la propriété d'un fabricant de plomb de chasse.

De là, nouveaux bruits fantastiques sur l'intérieur de l'antique édifice. Il s'y passait, croyait-on, des choses aussi étranges qu'à l'acte de la fonte des balles, au souffle d'Astaroth, dans l'opéra de *Robin des Bois*.

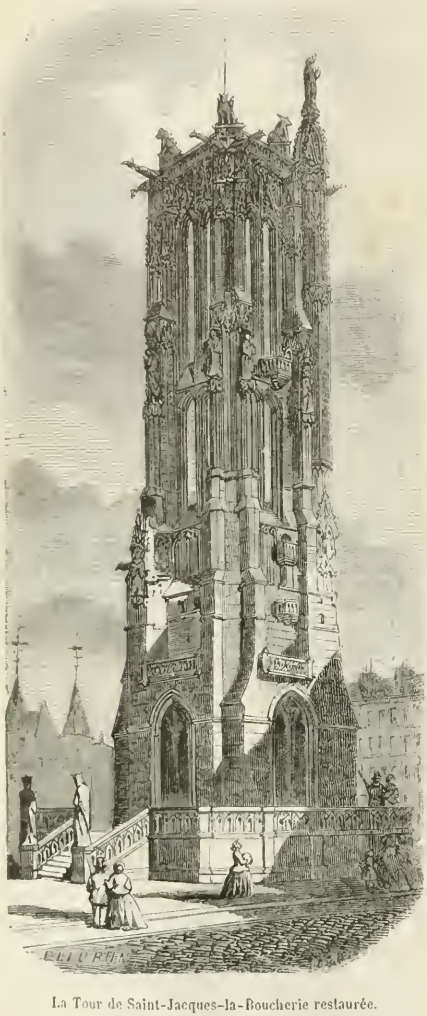
Et cependant rien n'est plus simple que la fabrication du plomb de chasse lorsqu'on dispose d'une tour vide ayant une très-grande hauteur. Voici alors comment on s'y prend, dit M. Victor Meunier dans *l'Ami des Sciences :* on fait fondre du plomb auquel on a ajouté un peu d'arsenic ; cette opération se passe au sommet de l'édifice, puis on verse ce métal fondu dans une passoire percée de trous de différentes grosseurs, suivant les numéros qu'on veut obtenir ; abandonnées à leur poids, les gouttes se figent en traversant cette haute colonne d'air, comprise entre les parois de la tour, et se refroidissent enfin complétement en arrivant dans un bassin plein d'eau établi sur le sol (2).

(1) Voyez l'*Histoire du baromètre*, t. XIX du *Musée*, p. 211.

(1) *Nicolas Flamel*, par le bibliophile Jacob, t. VII, p. 225.

(2) Les hautes tours abandonnées devenant fort rares, ajoute notre savant, un certain M. Smith, de New-York, a cherché les moyens de s'en passer, et il y est arrivé d'une manière très-ingénieuse : à la tour, il substitue un cylindre en tôle n'ayant

En 1836, la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie fut sauvée de la destruction par l'administration de la ville de Paris, qui la racheta pour la bagatelle de deux cent soixante mille francs. Le splendide Hôtel-de-Ville, qui allait se compléter avec tant de bonheur, ne devait pas



La Tour de Saint-Jacques-la-Boucherie restaurée.

moins au respectable monument qui était son voisin et son grand-père.

guère qu'une quinzaine de mètres d'élévation, et à la hauteur, qui fait défaut, il supplée par un courant d'air ascendant très-vif produit par un ventilateur. — Le plomb ainsi obtenu vaut l'autre, à ce qu'on assure, et nous le croyons aisément.

L'idée de conserver, de restaurer et d'isoler la tour de Saint-Jacques au milieu des constructions de la rue de Rivoli et du boulevard du Centre (aujourd'hui boulevard de Sébastopol) est une idée excellente au point de vue archéologique, architectural et pittoresque, et a été habilement exécutée par M. Ballu, chargé de cette œuvre délicate.

Le vieil édifice gothique, avec ses élancements, ses vives arêtes, ses statues, ses ogives et ses sculptures, rompt admirablement la monotonie des lignes de la grande voie parisienne.

C'est une halte noble et charmante pour l'esprit et pour les yeux, un souvenir de l'histoire devant les chefs-d'œuvre de l'industrie, une légende debout parmi les réalités du présent.

Ajoutons que, grâce aux ombrages, aux fontaines jaillissantes, aux bancs hospitaliers, ce sera une oasis précieuse et un repos agréable au milieu de la poussière et du macadam de la rue de Rivoli, et à mi-chemin de la longue route de l'arc de l'Etoile à la place de la Bastille.

Enfin, l'ornementation de la tour Saint-Jacques a excité l'émulation des architectes des maisons voisines, et quelques-uns ont varié l'uniformité du moellon par des sculptures dignes de figurer en regard de l'édifice gothique.

Nous avons remarqué et nous signalons aux passants une de ces maisons artistiques, située au n° 122 (déjà changé peut-être) à l'angle de la rue des Déchargeurs. Sur sa face principale on voit sculpté en ronde-bosse un médaillon au-dessous duquel on lit cette devise : *Vera intuere, media sequere.* Dans l'œuvre de la sculpture, cette devise est rendue par le groupe des deux figures centrales : l'une, le *Temps vrai*, tenant une palme et un livre, élève fièrement le miroir de la Vérité marqué du chiffre XII sur la ligne du midi vrai ; l'autre, le *Temps moyen*, un jeune garçon, attentif au cadran d'une horloge réglée sur le temps moyen, semble songer à ses affaires, et se détourne de la haute spéculation de l'autre génie. A sa main droite est suspendu un fil à plomb, emblème et attribut de la Modération.

Les accessoires se composent de trois figures allégoriques : l'*Aurore*, écartant le voile de la nuit et versant la rosée sur la terre ; à ses côtés, une hirondelle prend son vol matinal ; le *Midi*, portant un flambeau allumé et des flèches, image des rayons du soleil ; le *Soir*, soutenant une couronne d'étoiles ; une chauve-souris s'échappe des plis de son manteau.

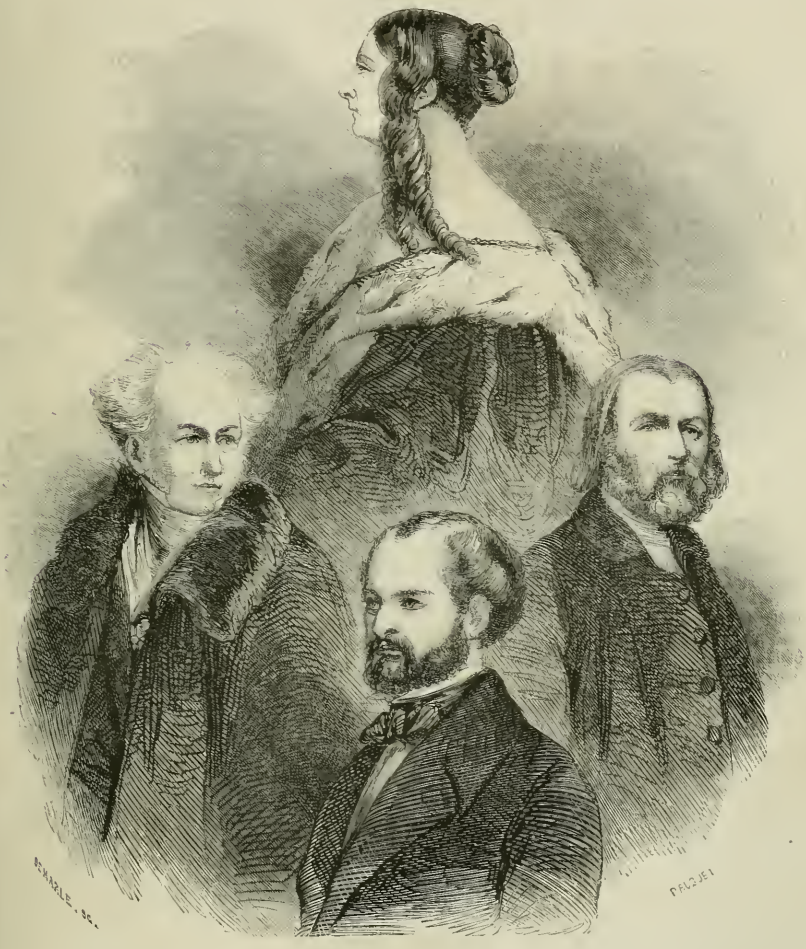
Enfin, le *Verseau* et le *Capricorne*, signes de janvier et de décembre, représentent le commencement et la fin de l'année dans des médaillons où figure le lézard, ami du soleil.

Ce méridien, qui ne déparerait pas la façade d'un palais, a été exécuté par M. Théodore Gruyère, sculpteur, sur les dessins et sous la direction de M. Théodore Labrouste, architecte. On voit encore ces chiffres : 63° 50′ 32″ (degrés, minutes, secondes), comme représentant l'angle exact de la méridienne de Paris avec la maison du méridien et l'axe de la rue de Rivoli.

Avis aux architectes qui continuent cette rue monumentale et le boulevard Victoria, en face et au delà de l'Hôtel-de-Ville. Ils ont une belle occasion de lutter de noblesse, de goût et de variété, avec le chef-d'œuvre de Dominique Cortone et d'André Ducerceau.

PITRE-CHEVALIER.

REVUE DE L'ANNÉE 1855.



Les morts de 1855, en haut, Mme Émile de Girardin ; à gauche, Isabey père ; à droite, N. Sue ; en bas, H. Valentin.

L'année 1855 comptera parmi les plus mémorables, non-seulement de notre siècle, mais encore de notre ère. La prise de Sébastopol et l'Exposition universelle sont deux de ces événements dont les générations gardent le souvenir à perpétuité.

Outre que ces deux grands faits — le chef-d'œuvre de

la guerre et le chef-d'œuvre de la paix — semblaient incompatibles, ils ont eu, l'un et l'autre, à vaincre un formidable ennemi : l'hiver de 1855, le *général l'Hiver*, comme disaient les soldats de Moscou.

L'HIVER DE 1855. ÉPHÉMÉRIDES HIVERNALES.

L'hiver de 1855 a rappelé par ses rigueurs les plus terribles dates des éphémérides glacées.

Espérons qu'en relevant aujourd'hui ces dates, nous ne ferons que de l'histoire ancienne, et que 1856 nous dédommagera par ses douceurs des cruautés de 1855.

Voici les hivers célèbres dont ces cruautés ont ramené le souvenir, et dont le tableau est doux à revoir au coin du feu, les deux pieds sur les chenets.

Un demi-siècle avant J.-C., dit M. Jourdan, qui nous fournit plusieurs détails curieux de cette page hivernale, un lieutenant de Mithridate battit, sur une mer glacée comme la Baltique en 1855, les ancêtres de nos ennemis de Sébastopol et de Kinburn.

L'an 400 de notre ère, la mer Noire fut entièrement gelée; ce même phénomène se renouvela en 763.

En 859, Venise fut pendant quelque temps un pays de terre ferme. Il en fut de même pendant l'hiver de 1234: les voitures chargées traversaient l'Adriatique sur la glace en face du lion de Saint-Marc.

Jamais il n'est tombé une si grande quantité de neige qu'en 874; jamais non plus l'hiver ne fut si précoce. Dès les derniers jours du mois d'août, les campagnes furent couvertes d'une légère couche de neige, qui alla s'épaississant sans cesse jusqu'à la fin de mars. Il en résulta des désastres incalculables.

Mais l'hiver le plus dur dont on ait gardé le souvenir, est celui de l'an 1408, qui fut surnommé l'*an du grand hiver*. Le fait le plus caractéristique se trouve consigné sur les registres du Parlement de Paris. Le greffier y a écrit lui-même qu'il lui fut impossible d'enregistrer les arrêts, parce que l'encre, à chaque instant, gelait dans sa plume, bien qu'on eût grand soin d'entretenir un bon feu dans les Chambres.

L'hiver de 1420 fut moins rude peut-être, mais il surprit les classes populaires dans un tel état de misère, que les débris de toute sorte, jetés dans les rues, étaient aussitôt dévorés par des malheureux affamés. Ces horreurs se renouvelèrent dans la capitale deux ans après, pendant l'hiver de 1422. « Et vray est, dit à ce propos un vieil auteur, que les coqs et gelines avoient les crestes gelées jusques à la teste »

Le quinzième siècle fut, du reste, très-fécond en malheurs de ce genre.

En 1458, au dire d'Œnéas Sylvius, une armée de quarante mille hommes campa sur le Danube. Dix ans plus tard, Philippe de Commines rapporte que les gens du duc de Bourgogne recevaient des morceaux de vin. On défonçait les tonneaux et on rompait le vin à coups de hache.

La nature, épuisée, semble vouloir se reposer pendant le seizième siècle, qui ne compte aucun hiver mémorable. Mais, dès le commencement du dix-septième, en 1608, nous nous retrouvons en face des plus grands malheurs causés par l'excès du froid. « Le 23 janvier, dit Mézeray dans son journal, le pain qu'on servit à Henri IV fut gelé.»

Le dernier hiver mémorable de ce siècle est celui de 1657 à 1658, qui se fit sentir dans l'Europe tout entière. Charles X, roi de Suède, fit passer sur la mer Baltique, dans un trajet de cinq à six lieues, une armée entière, avec cavalerie, artillerie, caissons et bagages. A Paris, la Seine fut prise, et le dégel détruisit le pont Marie, sur lequel étaient construites vingt-deux maisons.

Le dix-huitième siècle est un de ceux qui comptent le plus de rudes hivers. En 1709, tous les grains confiés à la terre furent gelés et périrent dans les sillons; il fallut labourer et ensemencer de nouveau au printemps. La disette se joignit aux rigueurs de la saison. On ramassait chaque jour des personnes mortes de froid. Le pain était si rare et si cher, que Mme de Maintenon, au milieu des splendeurs de Versailles, faisait servir sur sa table du pain d'avoine. Louis XIV vendit pour huit cent mille francs de vaisselle d'or et d'argent, afin de subvenir aux besoins qui le pressaient et de venir en aide à quelques infortunés.

En 1740, la Tamise fut entièrement gelée et le mouvement commercial de Londres fut forcément suspendu. L'originalité du peuple anglais et le trait le plus saillant du caractère national se révélèrent en cette occasion. On construisit sur la glace une vaste cuisine, dans laquelle on fit rôtir un bœuf entier. Pendant la même année, à Saint-Pétersbourg, on construisit un palais de glace, au sommet duquel furent ménagées six embrasures. On y plaça des canons également taillés dans la glace; on les chargea d'un quarteron de poudre et d'un boulet. On put les tirer sans faire éclater la glace.

L'hiver de 1776 eut de moins douloureuses conséquences que celui de 1709, mais il fut plus rigoureux peut-être. Toutes les cuisines du palais de Versailles furent ouvertes au peuple par ordre du roi, et Louis XVI fit supprimer tous les postes de sentinelles extérieures. On alluma de grands feux dans les rues de Paris, pour que les pauvres vinssent s'y chauffer. Le froid était si intense, que plusieurs cloches se cassèrent en sonnant. Dans l'intérieur des appartements, les pendules s'arrêtaient; le vin gelait dans les caves: chaque jour on signalait des sinistres dans les quartiers populeux, où des femmes et de pauvres enfants demi-nus étaient trouvés morts de froid.

En 1784, ces rigueurs recommencèrent avec presque autant d'intensité. Paris était illuminé tous les soirs par des feux publics, triste illumination qui éclairait les plus profondes misères. Louis XVI fit des prodiges de bienfaisance, il fit distribuer des secours à domicile, et le peuple reconnaissant éleva sur la place du Trône une statue représentant grossièrement la physionomie du roi.

Quelques années plus tard, à la veille de la révolution, pendant l'hiver de 1788 à 1789, des calamités sans nombre affligèrent la population parisienne. Le thermomètre descendit au-dessous de 18 degrés. La famine vint s'ajouter aux fléaux de cet hiver terrible.

Le premier hiver célèbre de notre siècle est celui de 1812, qui sera inscrit en lettres de sang et de deuil dans notre histoire. La désastreuse retraite de Moscou rendra cet hiver à jamais mémorable.

En 1820, la France souffrit cruellement encore de désastres qui rappelèrent ceux de 1709, 1776 et 1789. Les populations pauvres furent décimées par le froid. Toutes les récoltes et notamment tous les oliviers du midi de la France furent gelés. Il faut aller en 1829 pour retrouver autant de souffrances privées, autant de malheurs publics.

Nos lecteurs n'ont pas oublié encore le rigoureux hiver de 1838, qui fut suivi de plusieurs hivers très-rudes aussi, notamment celui de 1841 à 1842.

Ces intéressantes éphémérides des hivers précurseurs de 1855 ont excité la verve des rédacteurs du *Charivari*, qui ont parodié ainsi ces dates historiques.

— Hiver de 1709. — Le thermomètre descend au plus bas degré. Le froid est tel, que l'on ne s'asseoit plus autour du feu, mais bien dans le feu, et encore l'on parvient difficilement à se réchauffer. La glace ayant acquis la sureté et la solidité du métal, on imagine de creuser dedans des canons qu'on charge à boulet et qui font parfaitement leur service. Cet heureux essai donne l'idée de tailler la glace pour en faire des meubles. La plupart des Parisiens profitent de l'occasion pour renouveler de cette façon leur mobilier, qui dure jusqu'au mois de juillet. Alors seulement la débâcle a lieu subitement dans une nuit : les lits, les chaises, les tables, tout se fond à la fois, et plusieurs personnes périssent emportées par la débâcle.

1740. — L'hiver sévit avec une rigueur dont on n'avait pas eu d'exemple jusque-là. Toutes les marmottes de la Savoie meurent de froid dans leurs trous. — Presque tous les académiciens périssent de froid dans leurs douillettes, pendant une séance.

1776. — Le froid devint si intense que toutes les bûches se fendirent, ce qui supprima une partie des ressources des Auvergnats, dont l'industrie consiste, comme on sait, à porter de l'eau et à fendre le bois de chauffage. La ville de Paris leur vota une indemnité. A ce propos, on cite un mot très-impertinent de Sophie Arnould à un financier d'un esprit assez lourd, qui l'obsédait de ses galanteries :

— Savez-vous la nouvelle? lui dit un soir le financier; toutes les bûches se fendent par l'excès du froid.

— En ce cas, répondit Sophie, je vous conseille de bien prendre vos précautions contre la gelée.

Le financier ne comprit ce mot que le lendemain.

1784. — Nouvelles rigueurs de la température, qui dépassent tout ce qu'on avait encore vu. Un musicien qui jouait du violon dans sa chambre fut forcé de s'interrompre, le froid gelant les notes à mesure qu'elles sortaient de l'instrument. Quand la débâcle arriva au mois de mai, les locataires qui avaient succédé au musicien dans son logement furent fort étonnés d'entendre tout à coup un air de violon sur leurs têtes. C'était celui qui avait été gelé quelques mois auparavant qui dégelait.

1829. — On se souvient encore de ce terrible hiver, qui offrit quelques phénomènes fort singuliers. Deux chiens qui étaient tombés à l'eau se couchèrent côte à côte dans le chenil pour se réchauffer. L'eau dont ils étaient encore couverts se glaça et ils se trouvèrent adhérer l'un à l'autre par une couche de glace. Ils restèrent jusqu'au dégel en cet état, qui rappelait les jumeaux Siamois, les veaux à deux têtes et autres monstruosités. Le fait est consigné dans les *Annales de l'Académie des sciences*. —

LES MORTS DE 1855.

Les sciences, les arts et les lettres ont fait des pertes cruelles en 1855; outre Mme Emile de Girardin, dont nous avons publié la notice (1); outre MM. Magendie, Camille Roqueplan, Isabey père, Froment-Meurice, Suc, le sculpteur de Nantes, H. Valentin, notre éminent dessinateur, dont les portraits accompagnent celui de la dixième muse, hier encore le statuaire Rude disparaissait au moment de recevoir la grande médaille d'honneur de l'Exposition universelle.

MAGENDIE. ISABEY. C. ROQUEPLAN. N. SUC. FROMENT-MEURICE. H. VALENTIN. RUDE.

Magendie. — François Magendie était né à Bordeaux en 1783. Elevé à la Jean-Jacques par son père, il grandit en liberté, ne sut lire qu'à dix ans, et remporta à quinze le premier prix au concours de toutes les écoles parisiennes. A dix-huit ans, il se distinguait comme interne dans les hôpitaux. Il devint bientôt aide d'anatomie et prosecteur à la Faculté, puis chef des travaux anatomiques, où brillèrent la sûreté de son coup d'œil et l'habileté de sa main. Mais quand la chirurgie semblait sa vocation, il l'abandonna pour la médecine, et ouvrit un cours de physiologie, qui le porta à l'Académie de médecine et à l'Académie des sciences. Il n'avait pas trente-quatre ans, lorsque l'Institut lui donna le pas sur Chaussier. Il justifia cette rapide élévation par une foule d'ouvrages, où la finesse de l'observation le dispute à la portée intellectuelle. Son *Précis élémentaire de Physiologie*, toujours populaire, a été et restera un phare lumineux pour l'art de guérir. On se rappelle son courage et ses services à l'époque du choléra de 1832. Son traitement consistait en excitants alcooliques, et beaucoup de médecins emploient encore avec succès le *punch Magendie*. Il combattit aussi la rage, sans la vaincre; mais il constata que le virus s'arrête à la troisième transmission. Ce fut encore lui qui détrôna la gélatine employée dans les soupes économiques, en prouvant que les rats la dédaignaient avec raison, et en sacrifiant quinze cents chiens à ce régime débilitant. En général, les chiens étaient l'*anima vilis* des expériences de Magendie; il en a immolé des hécatombes sur l'autel de la science et de l'humanité.

Le caractère de ce philosophe était à la hauteur de son talent. Esprit ferme, cœur incorruptible, ennemi du mal et passionné pour le bien, il est mort, relativement pauvre, à sa modeste campagne de Sanois.

Isabey (Jean-Baptiste). — Nous avons donné sa notice en détail (1), et nous ne joindrons qu'une anecdote caractéristique à son portrait. C'est M. Du Pays, le critique de l'*Illustration*, qui a rappelé ce souvenir de jeunesse.

M. Isabey, outre le talent, eut encore l'entrain et la gaieté que le monde aime tant à rencontrer chez les artistes. Ses contemporains auraient sans doute sur son compte bien des souvenirs intéressants à rappeler. Doué de beaucoup d'agilité et de souplesse, il réussissait à tous les exercices de corps; dans le temps où la société élégante se transportait, pendant l'hiver, au canal de l'Ourcq, pour y voir patiner, Isabey était parmi les plus élégants de ceux qui se livraient à cet exercice et s'y faisaient admirer. — Il avait été très-lié avec Bonaparte, et conserva, dit-on, avec lui, plus qu'il n'aurait convenu à celui-ci, la familiarité d'un camarade de collége. Un jour, se trouvant à la Malmaison avec une troupe de jeunes officiers, légers de soucis par l'âge et les faveurs d'une fortune nouvelle, il se livrait avec eux au jeu de saute-mouton, et, malgré ses trente ans passés, il s'y montrait aussi alerte qu'un écolier. La file des étourdis, échelonnés de distance en distance, était longue; Isabey, lancé à toute vitesse, franchissait tous les obstacles. Au bout de sa course, il aperçoit un grave personnage de petite taille, qui s'éloignait pensif, les mains croisées derrière le dos : l'atteindre, lui appuyer légèrement les mains sur les épaules et lui passer par-dessus la tête..., tout cela fut l'affaire d'un moment. Le camarade ainsi franchi était le premier Consul, qui ne prit pas goût au jeu, et fit comprendre à l'artiste que c'était l'heure désormais de refréner les velléités intempestives de camaraderie. Le général Bonaparte, la fortune aidant, était devenu premier Consul; et d'ailleurs il y avait un personnage pour lequel il préparait d'avance

(1) Voyez le tome XXII, page 355.

(1) Voyez le tome XXII, page 255.

les marques de respect. Ce personnage, auquel personne ne songeait alors, mais que le premier Consul voyait venir, c'était l'Empereur.

Roqueplan (Camille-Joseph-Etienne). — Né en 1803, à Malemort (Bouches-du-Rhône), élevé par un père éminemment lettré, il avait eu le fameux Gros pour maître, et, dès 1822, il exposait deux tableaux remarquables : un *Paysage au coucher du soleil* et *un Roulier dans une écurie*. Il obtint, à son début, une médaille d'or, et sa réputation se consolida dans les années suivantes.

La marine, le genre, le paysage, le portrait, lui étaient également familiers, dit M. de la Bédollière, qui l'a jugé en connaisseur. Il nous serait impossible d'énumérer les tableaux où ce peintre habile et fécond reproduisit les sites les plus pittoresques des environs de Dieppe et de Gisors, de la Bretagne ou de l'Italie, des Vosges ou de Sassenage ; mais nous devons mentionner les sujets qu'il emprunta à Walter Scott : une scène tirée de *Quentin Durward* ; *la Marée de l'équinoxe* (de *l'Antiquaire*), si admirablement gravée par Gelée ; et la *Mort de l'espion Morris*, dramatique épisode du roman de *Rob-Roy*.

Inspiré par l'élite de nos écrivains, Camille Roqueplan dut un succès à La Fontaine : *le Lion amoureux*, toile de grande dimension, qui fut acheté vingt-six mille francs à la vente de la galerie du duc d'Orléans ; deux succès à Jean-Jacques Rousseau : *le Passage du ruisseau* et *les Cerises*. Jamais les gracieuses physionomies de Mlles Graf-fenried et Galley n'avaient été plus gracieusement rendues.

Nous indiquerons encore, dans la collection des œuvres de Camille Roqueplan, une scène de la Saint-Barthélemy ; *le Billet* ; une scène d'intérieur ; *l'Antiquaire*, dont on admire le riche coloris ; la *Madeleine dans le désert* ; *les Hollandais sauvetant, en 1658, au profit des inondés* ; *Wandyck à Londres* ; *une Promenade dans un parc* ; la *Bataille d'Elchingen* (15 octobre 1805).

Depuis 1846, la santé de Camille Roqueplan avait faibli. Il était allé chercher le repos aux Pyrénées, d'où il rapporta de charmantes études de la vallée d'Ossau, de Penticosa et des frontières d'Espagne. Il revenait des Eaux-Bonnes, à la saison dernière, lorsqu'il est mort entre les bras de son frère, M. Nestor Roqueplan, ancien directeur de l'Opéra.

Cet artiste était, par le goût et le charme, sinon par le génie, un des brillants maîtres de l'école française au dix-neuvième siècle.

Suc (Nicolas), de Nantes, a montré qu'on peut être un grand sculpteur en province.

Né à Lorient en 1802, dit M. Auger, son biographe, enfant de cette riante et sévère Armorique qui a produit déjà tant d'hommes illustres, il puisa de bonne heure les sentiments de grandeur et de naïveté, qui sont les caractères bien tranchés de ses œuvres, dans cette nature âpre et sauvage des bords du Scorff et du Blavet, auxquels le grand poëte allemand Chamisso avait retrempé son âme.

La mère de Suc fut son éducateur : c'était une femme éminente, de race pure bretonne, et dont la prodigieuse ressemblance avec Dante n'existait pas seulement pour les traits du visage.

Les progrès rapides et soutenus du jeune Suc, souvent récompensés à l'école de dessin de Lorient, le firent admettre, à quatorze ans, au nombre des jeunes travailleurs placés sous la direction de M. Hubac, habile et modeste sculpteur des ornementations réclamées par nos vaisseaux de guerre. Ce bon maître dit à Suc : — « Soyez artiste ! vous êtes appelé à avoir un nom et à remuer les cœurs. »

En 1825, il vint à Nantes, et s'y maria un an plus tard, à vingt-quatre ans. La femme qu'il choisit était bonne et dévouée ; et comme il n'avait jusqu'alors travaillé que le bois, elle lui donna ses économies pour aller étudier à Paris. Il entra chez Lemaire, l'auteur du fronton de l'église de la Madeleine, et, travaillant sans relâche, il suivit simultanément les cours publics des beaux-arts et des écoles particulières.

En 1828, Suc revint à Nantes, où il se lia presque exclusivement, — et on lui en voulut, — avec ceux de ses compatriotes qui habitaient cette ville : avec Emile Souvestre, avec Régnier, avec M. Billaut, alors très-jeune avocat, qui depuis ne l'a jamais oublié, et avec le docteur Guépin.

Malgré ces amis et malgré son talent, il ne fut apprécié à Nantes qu'après un grand succès à Paris : celui du *Pêcheur breton jouant avec un crabe*, statue charmante, admirée au Salon du Louvre.

Depuis lors, Suc reçut des marbres du gouvernement, et exécuta *la Petite Mendiante*, *l'Enfant prodigue* (médaille d'or), *l'Aveugle breton*, une douzaine de bustes illustres, et enfin une *Ève*, remarquée à l'Exposition universelle.

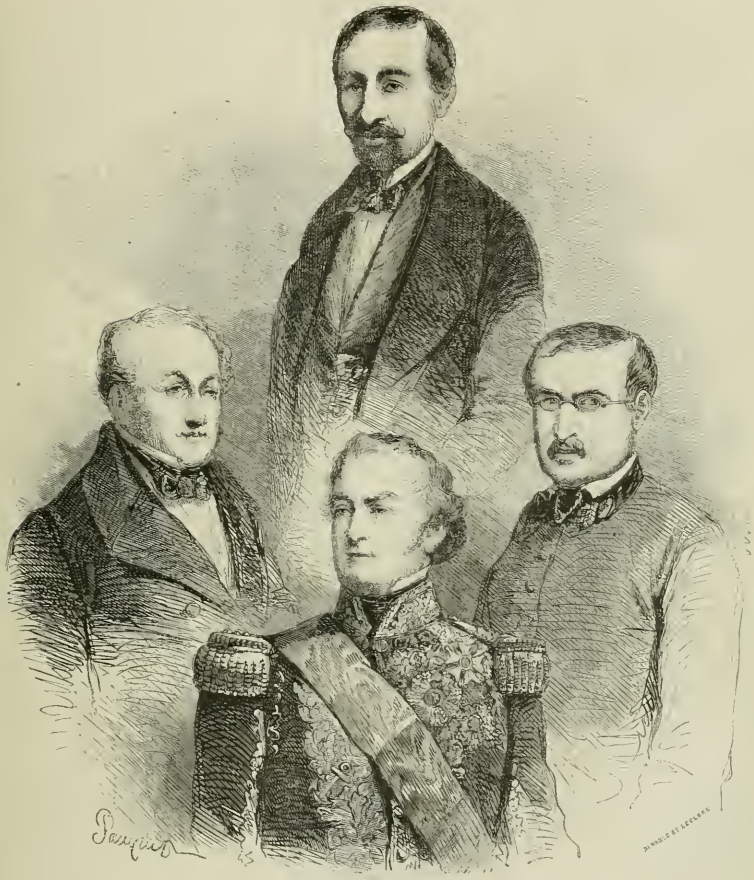
La ville de Nantes va consacrer une salle de son beau musée à l'œuvre entière de son éminent sculpteur.

Froment-Meurice. — C'était le Benvenuto Cellini de l'orfévrerie moderne. — Tout le monde a pu apprécier, dit M. Falempin, la variété et l'élégance des dispositions que le goût ingénieux de Froment-Meurice savait jeter à profusion sur ces bagues, ces colliers, ces pierreries, ces bracelets, ces parures, où la richesse de la matière disparaissait toujours sous le prix bien supérieur de l'exécution artistique ; tout le monde se souvient d'avoir admiré, parmi les productions de ce célèbre argentier, l'ostensoir et le calice, le bouclier de Neptune, la toilette de Mme la comtesse de Chambord, des coffrets, des miroirs à la main, et une foule d'autres créations qui ont figuré avec éclat dans toutes les expositions de l'industrie française, ainsi qu'aux concours universels en Angleterre et à Paris. Lais sons donc de côté l'appréciation des mérites non contestés de l'artiste pour faire connaître l'homme, sa bonté infinie, sa rondeur, sa cordialité, et toutes les qualités privées qui le distinguaient et qui nous ont été révélées par l'affection sans bornes que lui portaient ses collaborateurs. Travailleur infatigable, Froment-Meurice aimait tout ce qui fait œuvre de ses mains, et sa bonté s'étendait sur tous ceux qui se courbent avec patience, ardeur et conviction sur leur œuvre. Riche et honoré, pouvant aspirer au repos, il trouvait, au contraire, dans une activité toujours renaissante, l'occasion d'être utile, en provoquant, avec un tact et un esprit infinis, les favorisés de la fortune aux capricieuses fantaisies du luxe, source du travail, qui assure l'avenir de l'ouvrier patient, et du profit, qui permet une création à l'enthousiasme de l'artiste ; c'est ainsi que se sont élevés dans l'industrie ou dans l'art beaucoup d'hommes qu'il avait pris par la main, aidés de ses conseils, patronnés de son dévouement et soutenus de son crédit ; c'est ainsi encore que, quelques jours avant sa mort, il prodiguait les plus chaleureux encouragements à un important et précieux travail de bijouterie entrepris pour l'Exposition universelle de 1855, et soumis à son appréciation par un de ses jeunes confrères, dont la reconnaissance se traduit aujourd'hui par de profonds regrets. —

Froment-Meurice a succombé avant l'âge, au moment où il envoyait au Palais de l'industrie les chefs-d'œuvre

que tout le monde y admirait hier encore : des poignées d'épée, une crosse d'évêque, des coupes portées par des statuettes, une Vénus sortant des eaux, une Léda couronnée de feuilles, et une quantité de bijoux et de pierreries faits pour damner toutes les filles d'Eve.

Valentin (Henri).—Vous avez remarqué souvent dans le *Musée* ses dessins faciles et gracieux. C'était un des princes de la gravure sur bois. Né à Allarmont, dans les Vosges, d'un ancien soldat de Waterloo, élevé au séminaire de Saint-Dié et destiné d'abord au sacerdoce, il quitta le sanctuaire pour l'atelier, où il brilla tout de suite et devint à la mode comme illustrateur de livres et de journaux.



Les morts de 1855 : en haut, Camille Roqueplan; à gauche, Magendie; à droite, Froment-Meurice; en bas, l'amiral Mackau.

Il excellait à rendre les physionomies contemporaines, le mouvement de la foule, les masses populaires, et surtout les types de ses montagnes natales.

Il allait s'y retremper chaque saison, et il y repose en famille, à trente-cinq ans.

Rude (François), un de nos plus célèbres statuaires, est un exemple de la puissance des vocations. M. Texier a donné sur ses commencements des détails pleins d'intérêt. Né à Dijon, le 4 janvier 1784, il était fils d'un chaudronnier-poêlier. Jusqu'à l'âge de seize ans, il suivit l'humble profession de son père, lorsqu'à une distribution des prix de l'école des beaux-arts fondée dans le chef-lieu de la Côte-d'Or, il sentit, comme Corrége à la vue des tableaux du Titien, s'éveiller en lui l'instinct qui de-

vait donner à la France un grand artiste. Le père ne partagea pas l'enthousiasme du fils, mais il lui permit pourtant d'apprendre à dessiner, dans l'espoir que cette étude pourrait lui servir à la décoration des *chronomètres à la prussienne*, dont la mode venait de s'introduire en France et que lui seul fabriquait à Dijon. Les progrès du jeune Rude furent rapides. Malheureusement une paralysie vint frapper son père, qui se vit contraint d'abandonner sa profession. Rude ne se découragea pas. Il essaya d'allonger le temps en travaillant, le jour comme ouvrier pour soutenir l'existence de son père et la sienne, et le soir comme élève à l'école de la ville. Un connaisseur érudit en choses d'art, M. Fremiet, directeur des contributions de la Côte-d'Or, vint en aide à ce jeune courage; quand sonna pour Rude l'heure de la conscription, en 1808, son protecteur lui acheta un remplaçant. L'année suivante, l'élève de l'école des beaux-arts de Dijon arrivait à Paris avec deux cents francs dans sa poche, une statue de *Thésée* et une lettre à l'adresse de M. de Denon. Celui-ci accueillit Rude favorablement. Il reconnut dans l'élève arrivant de sa province un sentiment d'exécution individuel et original qui manquait aux statuaires les plus renommés alors. Il le fit entrer chez Gau, chargé des sculptures de la colonne Vendôme, et chez Cartellier, membre de l'Institut.

Six mois après, Rude, admis le premier en loges pour le concours du grand prix de Rome, obtint le second prix. En 1812, il concourut une seconde fois, et obtint le premier grand prix.

Son avenir était assuré. Le grand prix de Rome avait, à cette époque, pour tous les artistes, une valeur qu'il a bien perdue depuis : c'était le premier échelon de la fortune et de la gloire. Mais après Waterloo, Rude suivit en exil, à Bruxelles, M. Frémiet, son protecteur, dont il ne tarda pas à épouser la fille. Il resta jusqu'en 1827 en Belgique, où il sculpta le fronton du théâtre de la Monnaie, le buste de Guillaume de Hollande et les bas-reliefs de Térvanck.

A son retour en France, bien qu'égal ou supérieur à tous ses contemporains, il ne fut pas de l'Institut. Sa vie simple et modeste, la fermeté de ses convictions, tout l'empêcha d'obtenir ce genre d'avantages et de succès que ne donne pas la foule. Paris néanmoins a reçu de cette main puissante, michelangesque, suivant l'expression de M. Jules Leconte, une foule de travaux dont le quart eût fait la fortune de gens moins droits et moins austères. Son chef-d'œuvre, un admirable chef-d'œuvre, est le groupe colossal de l'un des pieds droits de l'arc de l'Etoile: le *Départ des volontaires de la République*. La pierre y est animée, transportée, hurlante... C'est plus que la vie, c'est l'enthousiasme élevé jusqu'au délire, c'est sublime! Et le nom de son auteur va bien à cette œuvre âpre, énergique, Rude... Ce grand artiste et cet homme honorable est mort brusquement de la rupture d'un vaisseau dans la poitrine, au milieu d'un accès de toux. Le lendemain, ses deux statues : le *Jeune Pêcheur napolitain jouant avec une tortue*, exposé en 1833, et le *Mercure rattachant ses talonnières*, exposé en 1834, l'une en marbre, l'autre en bronze; ces deux statues, toutes deux propriétés de l'Etat et toutes deux voilées d'un crêpe, figuraient parmi les œuvres récompensées de la grande médaille d'honneur, devant le trône impérial, dans la grande nef du Palais de l'Industrie.

L'art doit encore à Rude la *Vierge*, de Saint-Gervais; *Louis XIII enfant* et le *Baptême du Christ*, du château de Dampierre; la *Jeanne d'Arc*, du Luxembourg; le *Calvaire*, de Saint-Vincent-de-Paul : le *Caton*, des Tuileries; les statues de Monge, de Bertrand, de Ney, etc., etc.

PAILLET. MACKAU. BRUAT. MOLÉ. ROMIEU.

— L'éloquence, cette sœur des lettres et des arts, a perdu en 1855 un des plus illustres et des plus honorables avocats de Paris et de la France.

Paillet (Alphonse) était né le 17 novembre 1796. Son père exerçait le notariat à Soissons, et le fils, a dit Me Bethmont sur sa tombe, aimait à raconter, dans ses causeries intimes, les enseignements de probité rigide qu'il avait reçus en famille. Il fut envoyé à Paris pour faire ses études au lycée Charlemagne, qui lui a donné bien des couronnes. Cependant, après qu'il eut conquis tous les grades et consacré ses premières années à la cléricature, il revint à Soissons et y fit ses débuts d'avocat. Un vieux praticien, dont il a gardé toujours un souvenir reconnaissant, devina dans ses débuts son brillant avenir, et l'encouragea à rechercher un plus vaste champ d'épreuves. Il s'était marié; il était père; son patrimoine était léger. Il vint courageusement à Paris. Il était modeste, mais la modestie est une pudeur qui n'ôte pas au talent la conscience de sa force. Paillet fut inscrit au barreau de Paris en décembre 1824.

Dans ce même temps, un acte abominable, ou de fureur ou de démence, venait de terrifier la ville. Un homme (Papavoine) avait égorgé deux enfants; cet homme était livré à la justice criminelle, et la famille vint confier à Paillet cette difficile défense. L'attention publique était vivement excitée; les magistrats les plus élevés suivaient l'audience. Paillet, qu'animait une conviction profonde, voulait arracher le monomane à l'échafaud. Son talent se révéla dès lors avec tous ses germes de logique puissante, de raison élevée, de langage pur et correct, qui, plus tard, devaient lui donner le premier rang. Mais dans cette carrière la pente est rude et longue à gravir. Paillet, malgré l'éclat de sa première plaidoirie, resta huit ou dix ans à se faire connaître, à se faire accepter. Le patrimoine du jeune avocat s'était peu à peu dépensé; les épreuves avaient été cruelles, son courage fut infatigable. Nous le vîmes marcher d'un pas ferme sur cette route péniblement frayée. C'était en 1834. La clientèle s'attachait à lui pour ne l'abandonner plus. On avait jugé le maître : sa famille du barreau lui tendait la main pour le porter à son faîte. Il fut élu bâtonnier en 1839. Depuis cette époque, on l'a vu toujours au premier rang, au criminel comme au civil. Les plus grandes causes sont venues à lui, et il n'a été inférieur à aucune.

Député en 1846 et 1849, il mena de front les travaux de la tribune et du Palais. C'était le dernier triomphe de l'énergie morale sur une constitution épuisée. Il a eu, toute cette année, l'intuition de sa mort; il disait à ses confrères, avec un mélancolique pressentiment : « Je mourrai à la barre. » Et pourtant, souffrances cruelles, pressentiments funestes, rien n'a pu vaincre l'ardeur fiévreuse qui l'entraînait au travail. Il est mort à deux heures, au milieu d'une plaidoirie commencée avec un esprit plein de grâce, dans un débat de propriété littéraire qui intéressait notre collaborateur, M. Dipp. Castille. Tout d'un coup un nuage de mort a passé sur cette belle intelligence; cette voix, si ferme toujours, a balbutié, et il s'est affaissé sur lui-même. La justice s'est arrêtée. Le chef de la magistrature s'est précipité de son siége pour tendre la main au soldat judiciaire qui défaillait. Inutile secours! Il tombait mort, et, suivant ses prophétiques

paroles, sa robe était son linceul. Ainsi s'est brisée dans le combat sa noble vie.

— La marine et l'armée ont compté par centaines, par milliers, hélas! leurs deuils héroïques en 1855. Nous relèverons ailleurs les morts des champs de bataille et de victoire de la guerre d'Orient. Mais nous devons ici quelques mots à l'un des chefs éminents de la flotte, dont nous publions le portrait.

Mackau (L'amiral baron de) entra dans la marine à seize ans, et enleva ses grades de début avec éclat dans des examens publics. Son premier exploit fut la prise par *l'Abeille*, du brick l'*Alacrity*, dans les eaux de la Corse, en 1811, après un combat qui dépeupla presque le vaisseau ennemi. Élevé dès lors rapidement aux plus hautes fonctions, à Madagascar, au Sénégal, au Chili, dans les Antilles, à Buénos-Ayres, il déploya les qualités militaires et diplomatiques qui lui valurent le ministère, la pairie, et enfin le titre de grand amiral de France.

La dignité et la bienveillance, le jugement sûr et la loyauté composaient son caractère honoré et aimé de tout ce qui l'approchait.

Trois noms encore qui ne peuvent attendre sont ceux de l'amiral Bruat, du comte Molé et de M. Romieu.

Bruat, entré fort jeune dans la marine, commanda *l'Aventure* au blocus d'Alger, en 1830; établit aux îles Marquises le protectorat français, administra Toulon, les Antilles, la Martinique, la Guadeloupe, et sauva nos grandes colonies du désordre, en 1848.

La dernière et la plus brillante période de sa vie fut celle où il fut appelé à remplacer l'amiral Hamelin dans le commandement en chef de l'escadre de la Méditerranée. C'est en quittant ce commandement, où il n'a cessé de donner des preuves de courage et d'habileté, comme soldat et comme marin, et au moment où il venait de recevoir le bâton d'amiral, que M. Bruat, en passant à Malte, a été enlevé à la marine et à la France par une maladie que les uns disent être une attaque de goutte, d'autres le choléra.

M. Bruat était à peine âgé de cinquante-neuf ans, et avait encore de beaux services à rendre à son pays.

« Le courage de l'amiral Bruat est proverbial dans la marine, écrivait dernièrement un officier. Malgré ses fréquents accès de goutte, ou peut-être à cause même de ces accès, il a parfois de ces audaces qu'on n'attendrait que d'un jeune aspirant. L'an passé, par exemple, notre amiral rêvait de Sébastopol et des défenses qui en interdisaient l'entrée. C'était le soir. Tout à coup une idée lui vient; il fait appeler dans sa cabine plusieurs officiers de la flotte : — Messieurs, leur dit-il, nous allons visiter, cette nuit, la passe de Sébastopol et nous rendre compte de son véritable état.

« Cette proposition fut accueillie avec joie par tous ceux à qui elle était adressée. Il s'agissait d'un grand péril à braver et d'un grand service à rendre, double raison pour que tous les cœurs battissent à l'unisson de celui de l'amiral. Des chaloupes, parmi lesquelles se trouvait celle du *Montebello*, sont aussitôt réunies, et l'on part.

« L'obscurité de la nuit favorisait cette expédition. On approche de Sébastopol, on étouffe autant que possible le bruit des rames, on atteint et on traverse la passe en silence, et la chaloupe de l'amiral parvient jusqu'à la chaîne qui ferme l'entrée du port militaire, et que l'amiral Bruat put toucher de sa main.

« Pas une vedette russe n'avait jusque-là aperçu les chaloupes; mais le jour commençait à poindre, et l'alarme fut bientôt donnée sur toute la ligne des fortifications de la passe. C'est à travers un feu terrible, c'est sous une grêle de projectiles, tous dirigés sur les frêles embarcations de nos marins, que la petite expédition de l'amiral dut opérer son retour. Elle l'exécuta heureusement; la chaloupe du *Montebello* fut, il est vrai, un peu endommagée; mais pas un officier, pas un matelot ne fut atteint.

« Cette entreprise si hardiment tentée, si heureusement accomplie, a fait depuis l'admiration de toute la flotte. »

Molé (Le comte), descendant du grand Molé de la Fronde, laisse un des plus illustres noms parlementaires de l'histoire. Il avait bien des serments sur la conscience, ayant servi tous les gouvernements depuis le Consulat. A la fin de l'Empire, surtout, comblé la veille par Napoléon, il l'accabla le lendemain pour s'attacher à son vainqueur. La même souplesse le fit passer des faveurs de la Restauration à celles de Louis-Philippe. Depuis quelques années, il n'était plus qu'académicien et grand seigneur, et il se reposait sur ses lauriers de diplomate, d'orateur et de ministre. Il est mort à soixante-quinze ans, à son château de Champlâtreux, avec cette dignité de formes qui avait réglé toute sa vie, et avec une piété chrétienne digne d'en racheter les faiblesses.

M. Molé s'était mis à table avec sa famille et quelques amis, entre autres MM. de Montalembert et de Falloux. Monseigneur l'évêque d'Orléans avait quitté Champlâtreux le matin. Rarement M. Molé avait montré plus de distinction, de lucidité et de charme dans sa conversation.

On s'entretenait d'un article de M. Saint-Marc Girardin, paru le matin dans le *Journal des Débats*.

Vers le milieu du dîner, M. Molé devint très-pâle et eut, par deux fois, une sorte de hoquet convulsif, qui lui fit, la seconde fois, porter la main à sa bouche.

L'altération de ses traits avait frappé tout le monde, et l'on n'osait l'en prévenir, quand on vit sa tête s'incliner légèrement sur sa poitrine : saisis de crainte, toutes les personnes présentes se levèrent.

Par un effort de volonté, le comte Molé, retrouvant son énergie, se redressa, et, appuyé sur le bras de son gendre, M. le marquis de La Ferté, il regagna son appartement, priant, d'une voix très-distincte, ses hôtes de se remettre à table, et cherchant à les rassurer.

Dès qu'il fut rentré chez lui, M. Molé, qui ne se faisait aucune illusion sur la gravité de son état, demanda sur-le-champ le curé du village, et appela près de lui Mme de La Ferté, sa fille, et Mme la duchesse d'Ayen, sa petite-fille. Il leur donna sa bénédiction d'une voix parfaitement claire.

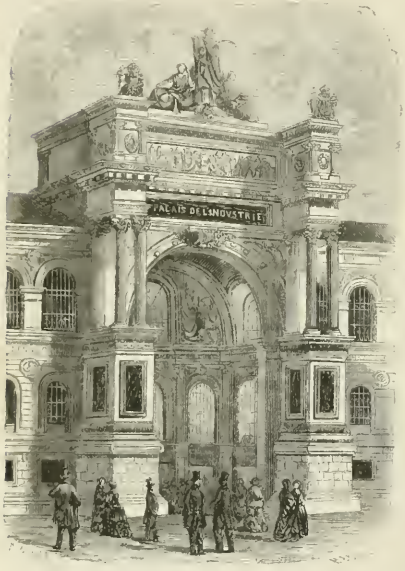
M. Nicolas, son médecin depuis de longues années, qui se trouvait par hasard au château, lui prodigua toutes les ressources de la science, et, durant un moment, il eut l'espoir de le conserver à la vie. M. Nicolas écrivait une ordonnance dans la pièce voisine, quand M. Molé eut une légère convulsion. Ce fut la dernière... Le comte Molé avait rendu son âme à Dieu.

Calme et tranquille jusqu'à ce moment suprême, il conservait toute la fermeté de sa pensée, puisant sa force dans la prière. Le comte Molé avait rempli, quelques jours avant, ses devoirs de chrétien, par le ministère de Monseigneur l'évêque d'Orléans.

Romieu (Auguste), trois fois célèbre, comme homme du monde, comme auteur de *l'Ère des Césars*, du *Spectre rouge* et d'une douzaine de comédies, et comme administrateur depuis vingt ou trente ans, est mort du cruel

chagrin causé par la récente perte de son fils unique, tué à Malakoff en gagnant la croix...

Cette existence un peu étrange, dit M. J. Lecomte, partagée par les brillants instincts et les faiblesses aimables, en toutes sortes de phases brillantes ou cachées, ne pourrait s'indiquer que par ces anecdotes légères, dont le ton, dicté par sa vie, siérait mal en parlant de sa mort! Il fut journaliste, romancier, auteur dramatique, un peu poëte, historien un peu moins encore; puis préfet en 1833, puis commissaire général en 1848, puis directeur des beaux-arts en 1852, puis enfin inspecteur des bibliothèques de la couronne. A tous ces titres, ce fut un des personnages dont notre génération s'est le plus occupée. Tous les hommes qui sont quelque chose depuis vingt-cinq ans ont été ses amis, ou tout au moins les amis de sa



Grande porte du Palais de l'Industrie (Pages suivantes)

gaieté, de son esprit, de son dévouement, de ses rares qualités sociales.

Nous reviendrons sur la partie joyeuse de cette existence, qui forme un des chapitres les plus curieux de l'histoire anecdotique du dix-neuvième siècle.

GÉRARD DE NERVAL. VILLARS.

— Deux morts fatales, deux suicides que la justice humaine doit flétrir, en implorant sur eux la clémence divine, ont ouvert et fermé l'année 1855. On a reconnu le charmant écrivain Gérard de Nerval — et Villars, l'artiste du Gymnase.

Gérard de Nerval a été défini et biographié par M. de Mirecourt, dans sa galerie des *Contemporains*, avec une indulgence pleine de justesse et d'intérêt. Nous emprunterons quelques traits à ce tableau remarquable.

Gérard de Nerval naquit le 21 mai 1808, dans une des rues qui avoisinent le Palais-Royal. Son père, ancien officier de l'Empire, existe encore à l'heure où nous écrivons ces lignes.

Gérard enfant connut à peine le baiser maternel.

Beaucoup des soldats de Napoléon emmenaient leurs femmes avec eux, ne craignant pas de les associer à la victoire qui les accompagnait d'un bout de l'Europe à l'autre.

Elevé par un de ses oncles aux environs de Paris, dans les riantes campagnes d'Ermenonville, Gérard revenait d'une course à la fin d'un beau jour d'avril, quand il vit paraître un homme à la figure hâlée, qui s'arrêta devant lui, jeta le manteau sous lequel se cachait son uniforme, et dit en lui ouvrant les bras :

— Me reconnais-tu?

— Oui, tu es mon père! dit l'enfant sans hésiter.

La nature a de ces révélations soudaines; le battement du cœur devance tous les discours. Gérard était âgé de dix-huit mois au départ de ses parents; il n'avait pu garder au fond de sa mémoire qu'une vague image des deux personnes qui s'étaient penchées sur son berceau.

— Et ma mère, balbutia-t-il, où est ma mère?

L'officier, sans répondre, l'étreignit plus fortement contre son cœur. Deux larmes descendaient le long de ses joues. Il montra le ciel à Gérard, qui comprit et pleura.

Sa mère était morte en Silésie, d'une fièvre inflammatoire.

Condamné au repos par l'exil de l'Empereur à Sainte-Hélène, le soldat put s'occuper de l'éducation de son fils.

Un long séjour en Prusse, en Autriche et dans les provinces danubiennes l'avait familiarisé avec la langue allemande. Il possédait même quelque teinture des langues orientales, et Gérard, moins de deux années après le retour de son père, était devenu polyglotte presque sans étude.

On l'envoya bientôt à Paris, au collége Charlemagne.

Il y obtint toujours les premières places en version et les dernières en thème, signe caractéristique d'un esprit supérieur.

Son début littéraire fut la traduction du drame de *Faust*, moitié en prose, moitié en vers, et c'est encore aujourd'hui la version la plus estimée de l'œuvre de Gœthe.

Plus d'une fois le grand poëte lui-même en fit l'éloge.

Un soir, vers le milieu de l'année 1827, Gœthe, dînant avec Eckermann, feuilletait un livre ouvert à sa droite, et parcourait çà et là quelques passages, en donnant des marques d'approbation très-vives.

— Que lisez-vous donc là, maître? demanda son hôte.

— Une traduction de mon *Faust*, en langue française, par Gérard de Nerval, répondit Gœthe.

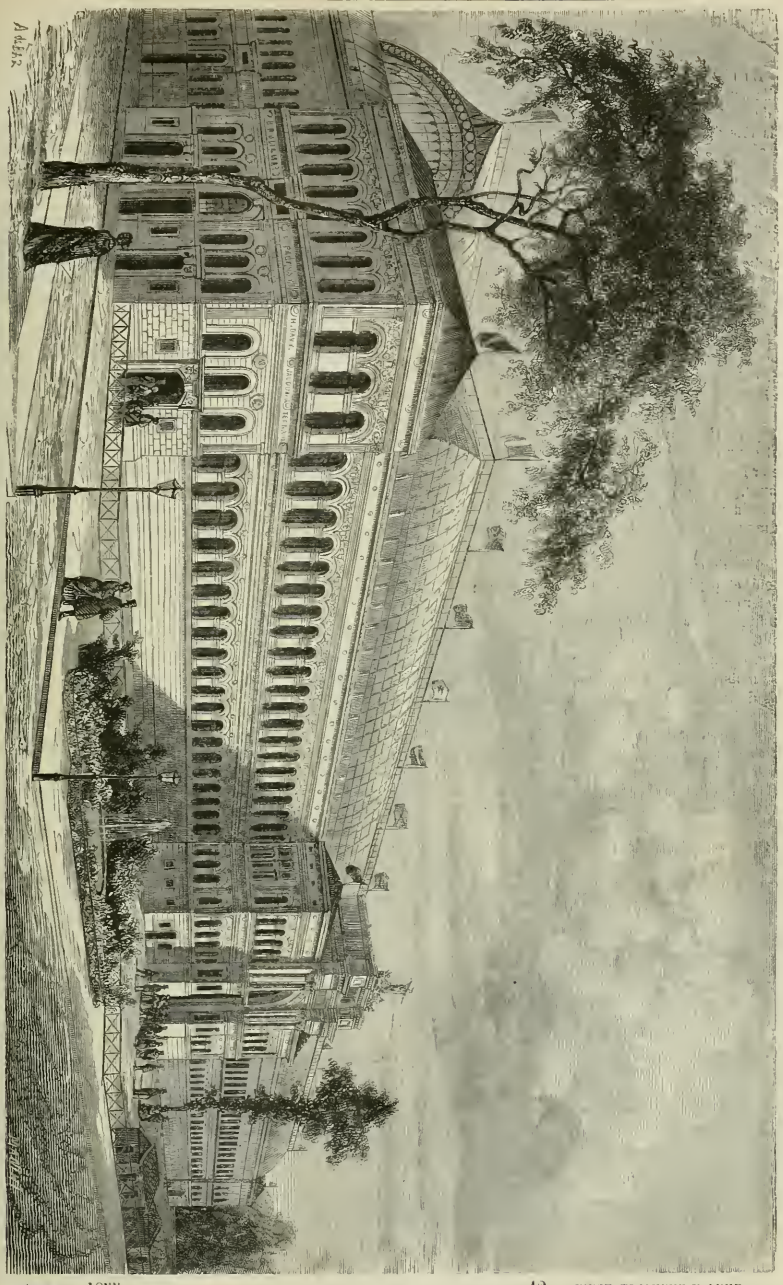
— Ah! oui, je sais, fit Eckermann, avec un ton légèrement dédaigneux, un jeune homme de dix-huit ans. Cela doit sentir le collége.

— Dix-huit ans! s'écria Gœthe, vous dites que mon traducteur a dix-huit ans!

— Oui, maître. J'ai pris des informations; le fait est exact.

— Eh bien! retenez ce que je vais vous dire, continua le poëte : cette traduction est un véritable prodige de style. Son auteur deviendra l'un des plus purs et des plus élégants écrivains de France.

— Croyez-vous? dit Eckermann confondu.



Vue générale du Palais de l'Industrie, prise en face du pavillon nord-est. Dessin de M. A. de Bar. (Pages suivantes).

— Si je le crois! Vous n'avez donc pas lu ce livre?

— J'avoue, maître, que l'âge du traducteur m'inspirait quelque défiance.

— Eh bien, vous avez eu tort. Je n'aime plus le *Faust* en allemand; mais dans cette traduction française tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité. Il me passe par la tête des idées d'orgueil, quand je pense que mon livre se fait valoir dans une langue sur laquelle Voltaire a régné il y a cinquante ans. Je vous le répète, ce jeune homme ira loin.

Certes, la plus éclatante louange ne vaut pas cette anecdote, et Gérard de Nerval aurait eu le droit d'en être fier.

Pourtant aucun de ceux qui le connaissaient ne se souvient de la lui avoir entendu raconter, tant c'était l'homme modeste et simple par excellence.

Dès qu'il fut maître de son patrimoine, Gérard le dissipa en deux ou trois ans, vivant au jour le jour, dit M. Janin, acceptant avec reconnaissance chacune des belles heures de la jeunesse tombées du sein de Dieu. Il avait été riche un instant; mais par goût, par passion, par instinct, il n'avait pas cessé de mener la vie des plus pauvres diables. Seulement il avait obéi plus que jamais au caprice, à la fantaisie, à ce merveilleux vagabondage dont ceux qui l'ignorent disent tant de mal. Au lieu d'acheter avec son argent de la terre, une maison, un impôt à payer, des droits et des devoirs, des soucis, des peines et l'estime de ses voisins les électeurs (1), il avait acheté des morceaux de toiles peintes, des fragments de bois vermoulu, toutes sortes de souvenirs des temps passés, un grand lit de chêne sculpté du haut en bas; mais, le lit acheté et payé, il n'avait plus eu assez d'argent pour acheter de quoi le garnir, et il s'était couché, non pas dans son lit, mais à côté de son lit sur un matelas d'emprunt. Après quoi toute sa fortune s'en était allée pièce à pièce, comme s'en allait son esprit, causerie par causerie, bons mots par bons mots; mais une causerie innocente, mais des bons mots sans malice et qui ne blessaient personne. Il se réveillait en causant le matin, comme l'oiseau se réveille en chantant, et en voilà pour jusqu'au soir. Chante donc, pauvre oiseau sur la branche, chante et ne songe pas à la fourmi qui rampe à tes pieds.

Ce lit en bois de chêne, dont parle M. Janin, est à lui seul toute une histoire pleine de poésie, ajoute M. de Mirecourt. C'était un lit où Marguerite de Valois couchait, en 1519, au château de Tours. Gérard l'acheta huit mille francs. Lorsqu'on essaya de l'installer chez lui, jamais on ne put y parvenir. Il fallut élargir les issues avec le marteau du démolisseur, absolument comme on faisait pour le carrosse de Louis XIV, quand les portes des villes étaient trop étroites.

Un tel homme devait courir le monde comme un bohémien. Il traversa, en effet, plusieurs fois l'Allemagne et l'Orient, partant avec cinq francs dans sa poche, et arrivant à son but par des aventures incroyables.

La plus triste fut un premier accès de folie, dont Gérard ne guérit jamais complétement, et dont la dernière crise l'amena à se pendre, au milieu de la neige de janvier, au coin des rues de la Vieille-Lanterne et de la Tuerie, aujourd'hui détruites par le boulevard de l'Hôtel-de-Ville.

Les principaux et les meilleurs ouvrages de cet éminent écrivain, qu'une vie plus régulière eût conduit à la gloire et à la fortune, sont: le *Voyage en Orient*, dont le *Musée* a rendu compte; les *Souvenirs d'Allemagne, les Illuminés*, recueil de nouvelles, et les comédies ou drames: *Piquillo, les Monténégrins, le Chariot d'enfant, l'Imagier de Harlem*, et *Léo Burkart*, le plus beau sujet politique essayé au théâtre.

(1) Gérard de Nerval a été électeur de 1850 à 1854.

Villars. — Autre artiste, autre bohémien, autre fou, hélas! Celui-là aussi était d'une naissance élevée, qui est restée un mystère. Il avait été, dit-on, novice dans un couvent; il avait dirigé un théâtre à Berlin; il avait joué au Palais-Royal, sans renommée, — et il était devenu enfin un des meilleurs acteurs du Gymnase, cette pépinière d'excellents acteurs. Bref, il avait l'estime, l'applaudissement, l'aisance, presque la gloire, lorsqu'il s'est jeté à l'eau, dans un accès de monomanie.

— Villars avait l'habitude, écrit M. Achard dans ses *Lettres Parisiennes*, de se promener seul, avec un livre, comme un philosophe, dans les bois de Ville-d'Avray. Un de ses camarades, M. Dupuis, se rappela que, la veille de sa disparition, sur l'observation qu'il lui faisait que lui, Villars, prenait trop de café:

— Tu as raison; demain je n'en prendrai plus, dit-il. Et il lui serra la main.

Cette fin de Villars rappelle celle de Lepeintre aîné, qui, lui aussi, s'est tué volontairement. Il y a quelque chose de profondément triste dans cette mort sinistre, qui clot tout à coup une existence vouée au rire; c'est comme une tache de sang dans un bouquet.

Le rêve de Villars, sa seule ambition, était d'entrer au Théâtre-Français.

— Y jouer un bout de rôle, disait-il d'un air moitié triste, moitié gai, y dire seulement:

..... C'est une lettre
Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.

et puis mourir, ce serait le bonheur!

Il n'a pas remis de lettre, hélas! et il est mort! Et certes ses dernières créations, dans *le Gendre de M. Poirier* et dans *le Demi-Monde*, prouvaient assez que son ambition n'était pas exagérée. —

Mme DUPIN AINÉ, Mme ISIDORE GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, LORD H...

Nous trouvons au nécrologe des salons, en 1855, deux noms glorieux dignement portés: le nom de Mme Dupin, épouse de l'ancien président des Chambres, qui lit si longtemps les honneurs du Palais-Bourbon, et qui est morte à son château de Graffigny, dans la Nièvre; — et le nom de Mme Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, fille de M. Blacque, l'honorable député du Finistère avant 1848, belle-fille de l'immortel naturaliste qui a expliqué l'unité de la création, et femme du professeur-administrateur, qui continue si noblement son père au Jardin des Plantes, à l'Institut et à la Société d'acclimatation. Mme Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire était un de ces anges dont le ciel est jaloux et qu'il reprend à la terre avant l'âge, après les lui avoir montrés comme exemples de toutes les vertus et de toutes les grâces.

Lord H..., autre deuil des salons, était un simple original anglais, fixé à Paris, mais un original que le Jockey-Club, les Italiens et le bois de Boulogne ne remplaceront pas facilement. Il représentait chez nous l'excentricité britannique, et M. Guinot l'a peint tout entier par un seul trait de caractère. Voyageant en Italie, dans un temps où les bandits faisaient beaucoup parler d'eux, lord H... s'aventura un jour par un chemin assez mal famé, seul dans sa chaise de poste, n'ayant pas même

avec lui son valet de chambre. Il ignorait que les gendarmes, en ce moment-là, faisaient une vigoureuse battue dans la contrée, et il n'en était pas moins fort tranquille, lorsque tout à coup un homme, dont le costume pittoresque n'indiquait que trop la profession, sort d'un buisson et s'élance vers la voiture. Lord H... prend un pistolet et ajuste le brigand avec beaucoup de sang-froid. Mais celui-ci s'écrie :

— Grâce ! je ne viens pas vous arrêter ; je me rends ; on me poursuit : sauvez-moi !

On entendait retentir à peu de distance le galop de plusieurs chevaux.

Le noble lord trouve piquant qu'un bandit vienne solliciter sur la grande route la protection d'un voyageur. Tant de confiance le touche, tant de naïveté le fait sourire.

— Soit ! dit-il ; monte sur le siége de la voiture, enveloppe-toi de mon manteau, enfonce cette casquette sur tes yeux.

Les gendarmes paraissent :

— Avez-vous vu passer un homme qui fuyait ? un bandit que nous poursuivons ?

Le voyageur fait un signe négatif. Le postillon, toujours de très-bonne intelligence avec les bandits et un peu leur complice, se garde bien de trahir le secret de l'aventure. Les gendarmes s'éloignent.

— Ah ! signor, vous m'avez sauvé la vie. Sans votre assistance, j'étais pendu !

— Tu as donc commis bien des crimes ?

— Pas mal ; mais je ne demande pas mieux que de devenir honnête homme, si vous m'en donnez les moyens. Voulez-vous me prendre à votre service ?

Cette proposition, qui aurait fait bondir un voyageur ordinaire, fut favorablement accueillie par l'excentrique Anglais ;

— Je veux bien, répondit-il ; tu m'intéresses.

— Merci, milord ! Alors, c'est convenu, me voilà votre valet de chambre ?

— Impossible, j'en ai un ; et je ne sais trop quelles fonctions je pourrai te donner dans ma maison. Il n'y a qu'une seule place vacante.

— Laquelle ?

— J'ai renvoyé mon intendant en partant de Londres.

— Pourquoi ?

— Il me volait.

— Le misérable !

Ce mot, prononcé par cet homme, plut au noble lord Il quitta l'Italie avec son nouveau serviteur, qui acheva de captiver ses bonnes grâces, et, de retour à Londres, il ne résista pas à la singularité de donner à un ancien bandit un emploi de confiance. Le riche Anglais prit donc pour intendant le brigand démissionnaire. Il trouva excessivement original de livrer les clefs de sa caisse et le soin de ses affaires d'argent à cet homme qui naguère détroussait les voyageurs sur les grands chemins ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il n'eut pas à s'en repentir. Enthousiasmé par une si prodigieuse marque d'estime, l'ex-bandit persista dans les bonnes résolutions que l'Anglais avait jugées sincères. Loin de continuer son ancien métier dans les propices fonctions d'intendant, il devint un modèle de probité, de désintéressement, de délicatesse, et la fortune du noble lord ne fit que prospérer entre ses mains fidèles.

CLOTURE DE L'EXPOSITION.

QUE DEVIENDRA LE PALAIS DE L'INDUSTRIE ?

L'Exposition universelle a fini avec éclat par une cérémonie qu'on ne reverra peut-être jamais. Le monde entier y était représenté par quarante mille spectateurs, l'industrie et l'art par tous les chefs-d'œuvre du siècle, et la musique par une véritable armée de chanteurs et d'instruments. On y comptait, entre autres, trente-cinq harpes, arrivées tout exprès d'Angleterre.

En ce jour solennel, toute une population en habit noir et en cravate blanche courait Paris dès neuf heures du matin. La cravate blanche était de rigueur, d'*étiquette*, comme disent nos alliés d'outre-Manche. Aussi, que de cravates en percale brodée sur la grande avenue des Champs-Élysées ! On aurait dit d'un peuple de notaires dans l'exercice de ses fonctions. A onze heures, quarante mille spectateurs étaient installés sur les banquettes ; le parterre, établi en amphithéâtre, avait été réservé aux exposants ; les invités étaient dans les tribunes. Les sénateurs, les députés, le Conseil d'État, les généraux, le corps diplomatique, chamarrés d'or et d'argent, la Cour de cassation et la Cour impériale, en robes et en bonnets, occupaient une travée spéciale sur l'estrade à droite et à gauche du trône.

L'amphithéâtre, adossé à trois côtés du rectangle de la salle, décrivait, dans toute sa longueur, un arc immense, dont l'estrade, adossée à la galerie du sud, figurait la corde. Toutes ces têtes, pressées dans ce vaste espace, apparaissaient, du haut des galeries, comme des points à peine perceptibles. En somme, le coup d'œil était magique. La frise était tendue en drap cramoisi brodé d'or au centre, et décorée d'écussons peints aux armes de toutes les nations, reliés par des guirlandes de fleurs à des trophées de drapeaux pittoresquement disposés. L'amphithéâtre était coupé par trois paliers qui facilitaient la circulation des spectateurs. Chaque nation avait un compartiment séparé. Le palier supérieur était garni de piédestaux sur lesquels se dressaient des vases de porcelaine de Sèvres, de cristal de Bohême, de Baccarat et des manufactures qui avaient obtenu de grandes médailles d'honneur. Au bas de l'amphithéâtre, dans l'espace laissé libre entre les gradins et les marches de l'estrade réservée aux corps constitués, de longues tables étaient couvertes de trophées, composés des produits couronnés par le jury universel. En avant de ces tables, se tenaient les guidons de chaque pays, chacun d'eux portant le drapeau national. Au milieu de l'estrade était le trône, élevé de cinq marches, et surmonté d'un baldaquin de velours rouge, dominé par la couronne impériale. Les rideaux étaient en velours rouge doublé de satin blanc, semé d'abeilles d'or. A droite du trône, étaient appendus les tableaux de MM. Ingres, Landseer, Leys, Cornélius, Meissonnier. On n'apercevait les toiles microscopiques de M. Meissonnier qu'avec les yeux de la foi ; car *le Repos du cerf*, de Landseer, apparaissait tout au plus comme un petit tableau de chevalet, et l'*Apothéose d'Homère* semblait une toile de grandeur moyenne. A gauche, figuraient les tableaux d'Eugène Delacroix, de Decamps, d'Heim, et la *Smala* d'Horace Vernet, qui, pour la première fois, avait trouvé sa véritable place. On voyait aussi les dessins d'architecture de Duban, les gravures de Henriquel Dupont, et les statues de Duret, de Ritchel, de Dumont et

de Rude, le seul qui n'ait pas répondu à l'appel de son nom.

L'orchestre, placé dans la partie supérieure au-dessus du trône, n'occupait pas moins de sept travées. Il était dirigé par Hector Berlioz.

A midi, le canon des Invalides annonçait le départ du cortége impérial ; à une heure moins un quart, l'Empereur entrait dans la salle et prenait place sur le trône, ayant à sa gauche l'Impératrice, le duc de Cambridge et la princesse Mathilde ; à sa droite, le prince Jérôme et le prince Napoléon.

Par un contraste d'acoustique inouï, tandis que le gigantesque orchestre ne produisait qu'un bruit confus, le discours de l'Empereur a été entendu distinctement des quarante mille auditeurs. La distribution des croix et des grandes médailles a commencé, au son de la musique, aussitôt après le discours impérial ; puis la cour a examiné les merveilles exposées au pied et autour du trône, et la clôture de l'Exposition a été prononcée, nonobstant un petit avis inséré le matin même au *Moniteur*, et qui annonçait que ladite Exposition était prolongée de quinze jours.

L'Impératrice avait une robe de velours cerise, recouverte de dentelles de point de Venise ; la toilette de la princesse Mathilde était également très-élégante. Quant aux dames du corps diplomatique, de la magistrature et de l'administration, M. Texier leur déclare, en dépit de la galanterie, que le grand jour n'est peut-être pas aussi favorable à leur beauté que l'éclat des lustres.

En résumé, cette fête, éclairée par un magnifique soleil, et où l'industrie venait recevoir ses lettres de noblesse, a été le plus grandiose et le plus imposant spectacle qui ait jamais été donné à Paris, cette ville des spectacles sans rivaux.

Voici l'état et le nombre des récompenses décernées à l'industrie, sans compter les décorations accordées aux jurés et aux exposants :

112 grandes médailles d'honneur ; 252 médailles d'honneur ; 2,300 médailles de première classe ; 3,900 médailles de seconde classe ; 4,000 mentions honorables.

Les beaux-arts ont reçu, de leur côté :

40 décorations données par l'Empereur ; 16 médailles d'honneur votées par le jury ; 67 médailles de première classe ; 87 médailles de seconde classe ; 77 médailles de troisième classe ; 222 mentions honorables.

Les grandes médailles d'honneur de la peinture ont été obtenues par messieurs :

Cornélius, Prusse. — Decamps, France. — Delacroix, France. — Heim, France. — Henriquel-Dupont (gravure), France. — Ingres, France. — Landseer, Royaume-Uni. — Leys, Belgique. — Meissonnier, France. — Vernet, France.

Les grandes médailles d'honneur de la sculpture ont été accordées à messieurs :

Dumont, France. — Duret, France. — Ritchel, Saxe. — Rude, France.

MM. Duban, France, et Barry, Angleterre, ont remporté les grandes médailles d'honneur de l'architecture.

Voici les décorations distribuées aux diverses classes des beaux-arts :

Peinture, gravure et lithographie.

MM. Ingres, grand-officier ; Delacroix, commandeur ; Cabat, O. ; Calamata, O. ; Heim, O. ; Henriquel-Dupont, O. ; Maréchal, O ; G. Bénouville, C. ; Bida, C. ; Cabanel, C. ; Caron, C. ; Easthake, C. ; Frène, C. ; De Fournier (d'Ajaccio), C. ; Glaize, C. ; Gérome, C. ; Gendron, C. ; Genod, C. ; Hamon, C. ; Hildebrand, C. ; Jalabert, C. ; Jeanron, C. ; Kaulbach, C. ; Loubon, C. ; Leleux, C. ; Madon, C. ; Mulready, C. ; Pollet, C. ; Steinle, C. ; Tideman, C. Vetter, C. ; Wyld, C.

Sculpture et gravure en médailles.

MM. Barye, O. ; Rauch, O. ; Bonassieu, C. ; Guillaume, C. ; Gibson, C. ; Lanno, C. ; Ritchel, C.

Architecture.

MM. Cocherel, C. Zanth, C.

— Maintenant que va devenir le Palais de l'Industrie ? C'est la grande question qui survit à l'Exposition universelle ?

Les uns veulent faire de cet immense vaisseau un rendez-vous de fêtes ; les autres, un jardin d'hiver ; ceux-ci, un Champ-de-Mars couvert, pour les revues, les inaugurations et les galas officiels ; ceux-là ne parlent de rien moins que d'y placer la Bourse avec le tribunal de commerce, et de transporter le Grand-Opéra dans le temple grec de la rue Vivienne.

Quel que soit le sort du Palais de Cristal des Champs-Élysées, qu'on l'abatte ou qu'on l'utilise à ceci ou à cela, il vivra du moins par le souvenir dans les deux gravures que nous lui consacrons aujourd'hui, comme à l'un des plus vastes et des plus curieux monuments de ce siècle.

Nous n'avons pas à le décrire de nouveau, l'ayant fait en détail dans notre dernier volume, en tête de notre revue de l'Exposition.

Peut-être n'aurait-on rien de mieux à faire que d'imiter les Anglais dans l'application qu'ils ont imaginée de leur *Cristal-Palace*.

Cette histoire arrive ici fort à propos, et elle a ses détails caractéristiques et intéressants, dans le récit qu'en a fait M. Henri de Quelnec, notre compatriote, après avoir vu de ses yeux la transplantation du monument de Hyde-Park sur la colline de Sydenham.

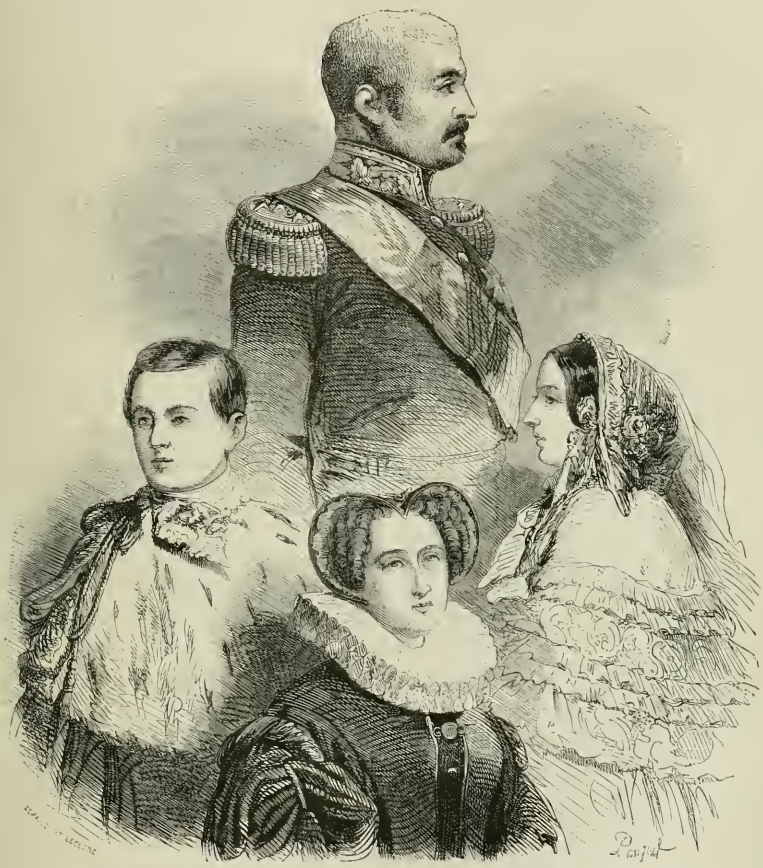
LE PALAIS DE SYDENHAM.

Après la clôture de l'Exposition de Londres, dit M. de Quelnec, on se demanda en Angleterre ce qu'allait devenir le *Cristal-Palace*. Mais une clause insérée dans l'acte de concession du terrain exigeait impérieusement la démolition et la disparition du bâtiment : l'opinion publique fut unanime pour demander l'abrogation de cette clause ; dans toutes les grandes villes de l'Angleterre, eurent lieu des meetings à ce sujet. D'ailleurs, il ne manquait pas de projets pour utiliser l'immense édifice. Chaque jour voyait naître un plan nouveau. Les journaux étaient remplis de propositions de toutes sortes, dont beaucoup se distinguaient par leur excentricité. Un médecin voulut en faire un hôpital ; un autre, un établissement de bains, réunissant tous les avantages et le luxe des *spas* de l'Allemagne et des thermes de l'ancienne Rome. Quelqu'un donna l'idée d'une bibliothèque gigantesque. Un Anglais, poussant jusqu'à l'excès la passion des fleurs, insista pour qu'on ne fît qu'un parterre de l'édifice entier.

Tous ces beaux projets s'évanouirent à la suite d'un vote de la Chambre des communes qui décida, à une très-forte majorité, que la convention primitive devait recevoir

son exécution. Bientôt tout le monde s'applaudit de cette décision rigoureuse.

Voici, en effet, ce qui arriva : M. Francis Fuller, un des plus fervents admirateurs du palais condamné à la destruction, s'empressa d'en acheter les matériaux pour la somme d'un million huit cent soixante-quinze mille francs. Un autre amoureux du *Cristal-Palace* vint au secours du nouveau propriétaire : ce fut M. Schuster, possesseur de Penge-Park, terre magnifique qui occupait le sommet d'une colline auprès du joli village de Sydenham, situé lui-même à neuf kilomètres de Londres. M. Schuster fit le sacrifice de sa propriété pour deux millions cent soixante-six mille cinq cent vingt-cinq francs. Puis, M. Fuller passa un marché avec les constructeurs, MM. Fox et Henderson,



Personnages de 1855 : en haut, le maréchal Pélissier; à gauche, Pedro, roi de Portugal; à droite, Victoria, reine d'Angleterre; en bas, Mme Ristori (Pages suivantes).

pour la démolition et la reconstruction de l'édifice sur l'emplacement de Penge-Park. Une somme nouvelle de trois millions de francs s'absorba dans cette double opération.

Une Société fut alors formée, et une seconde acquisition de terrain jugée nécessaire. En définitive, le terrain dépendant du nouveau Palais de Cristal est de deux cent cinquante-huit acres (un peu plus de cent hectares).

Maintenant, quel devait être le but de cette entreprise considérable ? Le voici :

Il fut décidé que le monument de Sydenham deviendrait une exposition universelle permanente, non-seulement de tous les produits de l'art et de l'industrie humaine, mais encore de tous ceux de la création, de la

science, de l'histoire, des voyages, etc., etc. : bref, une encyclopédie complète et un abrégé du monde, depuis le caillou minéralogique jusqu'à la statue de marbre, depuis l'image des animaux jusqu'à celle des hommes, dans toutes leurs variétés connues.

Cette tâche colossale fut distribuée entre les hommes les plus capables d'Angleterre. Sir Joseph Paxton, l'ancien jardinier, fut chargé de dessiner le parc et les jardins ; MM. Owen Jones et Digby Wyatt furent envoyés en France, en Allemagne, en Italie pour recueillir les modèles des objets d'art les plus renommés. Arrivé à Pompéi, M. Digby Wyatt eut l'idée de reproduire dans le Palais de Cristal une maison romaine, telle que l'avaient révélée les fouilles pratiquées sur l'emplacement de cette ville, engloutie, comme on le sait, en l'an 79, par la lave du Vésuve. Cette excellente idée a été mise à exécution, et cette reconstruction d'une maison de Pompéi est, dans le Palais de Cristal, une des choses les plus intéressantes et le mieux réussies (1).

L'exécution des modèles des animaux antédiluviens fut confiée à M. Waterhouse Hawkins, et fut l'occasion d'un épisode trop caractéristique pour n'être pas raconté.

Le savant professeur se livrait à la confection de ces monstres dans un hangar en bois, élevé au bas de la colline, sur un terrain marécageux, déjà remué et creusé pour l'exécution des travaux hydrauliques. Dans cette sorte d'ermitage, à la porte duquel les pluies d'hiver avaient amoncelé des flaques impures, M. Hawkins, en fabriquant un énorme iguanodon, avait eu une pensée singulière ; il se dit : « Je veux que le jour de Saint-Sylvestre, dernier de l'année 1853, une vingtaine de mes amis viennent ici, au milieu de mon marécage, dîner avec moi dans le ventre de mon monstre antédiluvien : à minuit, nous sortirons de ses flancs pour entrer dans l'année nouvelle. »

Cette idée, passablement originale, fut mise à exécution. Le 31 décembre 1853, vers le soir, vingt et un gentlemen, parmi lesquel les professeurs Owen et Forbes, MM. Gould, Francis Fuller, Belshaw, Ingram, etc., descendaient, à travers l'épaisseur du brouillard, la froide et marécageuse colline, et entraient comme des conspirateurs dans la fabrique de M. Hawkins. Une moitié de la carcasse de l'iguanodon, coupée dans sa longueur, était couchée au milieu du hangar. Dans cette carcasse, une table était dressée, des sièges étaient solidement établis. Le professeur Owen occupait le crâne du monstre ; M. Francis Fuller et M. Forbes trônaient sur sa queue. Le hangar était fermé avec soin et bien chauffé ; néanmoins les hôtes de l'iguanodon entendaient bruire la brise de décembre, et les gouttes d'eau, formées sur le toit par le brouillard, tomber en clapotant dans les flaques qui entouraient la salle du festin.

Après une notable consommation de roastbeef et de porter, qui eut sans doute avant le déluge paru légère à l'estomac du gigantesque animal, les discours et les toasts commencèrent. L'iguanodon parla anglais. Cependant le professeur Owen proposa un toast solennel que les convives burent en silence : « A la mémoire du défunt et savant Mantell, qui a découvert l'iguanodon ! » Puis M. Owen prononça un *speech* sur les découvertes géologiques ; il parla de Cuvier, de Hunter, de Buckland, et raconta comment Mantell trouva, dans les anciennes forêts de Sussex, un seul os qui le mit à même de reconstruire le monstre dans les flancs duquel M. Hawkins avait invité ses amis à dîner.

Vers onze heures du soir, l'amphitryon entonna une chanson composée par lui exprès pour la circonstance, et qui se terminait par un chœur et un rugissement. A minuit, comme expirait la vieille année, les vingt et un convives quittèrent les entrailles du monstre et remontèrent la brumeuse colline en poussant des rugissements de mammouths et de mastodontes à faire croire à tous les êtres vivants d'alentour que les antédiluviens étaient ressuscités et avaient la permission de venir pendant une heure fêter l'année nouvelle par un effroyable sabbat.

Cette narration véridique m'a été faite, dit M. de Quelnec, en présence même de l'iguanodon, et en contemplant ce colosse des plus vieux âges, j'ai compris ses rugissements et sa joie de se voir revivre en l'année 1854.

En résumé, le Palais de Sydenham est déjà une des merveilles du monde.

Comme aspect extérieur, ajoute notre témoin oculaire, qu'on s'imagine cette imposante et transparente structure posée sur une éminence, et, pour ainsi dire, dans les nuages, avec lesquels se confondent ses vitres de cristal et ses nuances blanches et bleues. Les fées du Nord, si elles avaient voulu se construire un palais aérien, n'auraient inventé rien de plus poétique que ce Palais de Cristal vu du bas de la colline de Sydenham, avec ses voûtes grandioses se perdant dans l'azur indécis d'un ciel anglais, et comme enveloppées d'une résille légère. Les jardins ne sont pas achevés, mais on peut juger de la valeur et de l'effet du dessin ; ce sera le triomphe de l'Angleterre. Quant à l'intérieur du Palais et au mérite de l'exécution de la pensée, les portions terminées, telles que la salle égyptienne, la salle assyrienne, la maison de Pompéi, une partie de l'Alhambra, etc., etc., etc., sont des conceptions vraiment magnifiques, d'un effet prodigieux, et qui annoncent que l'ensemble répondra de plus en plus aux détails. L'écueil d'un aussi vaste projet est précisément sa beauté et sa grandeur. Vingt-cinq millions ont été dépensés déjà, cinq autres le seront sans doute avant l'achèvement. Ce chiffre dit assez combien les directeurs ont tenu à approcher de la réalisation parfaite de leur idée, qui embrasse tout l'univers et l'histoire de toutes les sociétés humaines.

Il conviendrait d'autant mieux à la France de transformer dans le même genre son Palais de l'Industrie, que : 1° elle serait certes en mesure de dépasser encore l'Angleterre dans cette entreprise encyclopédique ; 2° elle ne ferait que reprendre et appliquer une idée qui, au point de vue de l'art du moins, appartient à un Français, au président de Brosses, lequel écrivait à un ami, il y a plus de cent ans : « Ce serait une magnificence bien digne d'un aussi puissant roi que le nôtre de faire construire exprès un vaste bâtiment en galerie pour y réunir les copies en mosaïque des plus fameux ouvrages à fresque qui sont en Italie, tant en tableaux qu'en plafonds, en les distribuant dans un bel ordre et dans un beau jour, au milieu d'une riche architecture. Vis-à-vis de ce bâtiment, en un clin d'œil, avec ma baguette de fée, j'en construis un autre où je réunis à la file les modèles tirés des creux de toutes les plus fameuses statues. Croyez-vous qu'on puisse rien imaginer de mieux pour l'honneur des arts ? croyez-vous que la curiosité des étrangers, qui trouveraient ici réunies les principales choses qu'ils vont chercher de côté et d'autre à grands frais, ne rendrait pas au triple à l'Etat la dépense que lui auraient coûtée de tels monuments? Communiquez,

(1) Voyez la description sommaire de l'immense musée de Sydenham dans le tome XX du *Musée des Familles*, pages 551.

je vous prie, de ma part, ce projet... aux mânes du grand Colbert ! » (1)

Nous dirons, à notre tour, aux propriétaires du Palais des Champs-Elysées : Consultez les mânes du grand Colbert, et il vous indiquera quelque grande chose à faire de votre monument.

LES PERSONNAGES DE 1855.

VICTOR-EMMANUEL. PÉLISSIER. TOTTLEBEN. MENSCHIKOFF, ETC.

Le défilé s'ouvre par les rois et les princes qui semblent se donner rendez-vous à Paris :

Victoria, reine d'Angleterre (voyez l'histoire de son voyage dans notre tome XXII, pages 349 et 375).

Dom Pédro, roi de Portugal, proclamé le 16 septembre. Ceux qui l'ont approché aux Tuileries ont pu juger qu'il avait profité de la rude éducation donnée par sa mère. Ils ont reconnu un homme sous l'apparence d'un enfant, et un homme instruit, maître de lui-même, plein de dignité, de grâce et de courtoisie ;

Le duc et la duchesse de Brabant, princes royaux de Belgique. (Voyez leurs notices et le portrait de la princesse, tome XXI, pages 119 et 120.)

Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne et de Piémont. Les Français ont salué en lui leur digne allié, en se racontant sur son passage les exemples de bravoure donnés par le duc de Savoie, pendant les campagnes de Custozza et de Novare ; c'est à lui, en effet, qu'est dû le triomphe des armées piémontaises à l'affaire de Goito, pendant le siége de Peschiera. Les Autrichiens commençaient à prendre le dessus ; quelques minutes plus tard c'en était fait peut-être de la Sardaigne, lorsque Victor-Emmanuel s'élance au milieu de la mêlée, l'épée à la main, faisant entendre ce cri : « A moi les gardes, pour sauver l'honneur de la maison de Savoie ! » Tous les soldats sont électrisés, et, suivant leur jeune chef, ils se précipitent sur l'ennemi ; la première balle des Autrichiens est pour Victor-Emmanuel, il est frappé à la cuisse, et ce n'est qu'avec peine qu'on le force à quitter le champ de bataille : « Mon frère, le duc de Gênes, serait bien content de recevoir une pareille blessure, s'écrie-t-il. » Parole aussi glorieuse pour l'un que pour l'autre. La fin de la journée était une victoire.

Les champs de Novare retrouvèrent le jeune général aussi intrépide. Victor-Emmanuel eut le bonheur de sauver son frère, qui, pressé par les Autrichiens à la Bicocca, allait succomber avec toute sa division ; ce fut lui aussi qui eut la gloire de soutenir la retraite.

Les alliances de la maison de Savoie avec la France sont très-anciennes. D'abord, une tradition la fait remonter, comme nos Capétiens, au fameux Witiking, chef des Saxons sous Charlemagne ; et, tout dernièrement, les rois Louis XVIII et Charles X avaient épousé les deux filles du roi de Sardaigne, Victor-Amédée III, les princesses Louise et Thérèse, toutes deux mortes avant l'avénement de leurs époux au trône de France.

Le roi Victor-Emmanuel est fils de Charles-Amédée-Albert de Savoie-Carignan et de la princesse Marie-Thérèse, fille de Ferdinand, grand-duc de Toscane. Il est né le 14 mars 1820, et a par conséquent atteint sa trente-sixième année.

(1) *Lettres sur l'Italie* du président des Brosses.

Pélissier, maréchal de France. Un seul mot explique le rang supérieur qu'il occupe dans notre groupe de portraits. C'est lui qui est entré vainqueur dans les murs de Sébastopol, après un siége aussi mémorable pour l'histoire que le siége de Troie l'a été pour la fable et la poésie.

Tottleben (François-Édouard) est le héros russe de la guerre de Crimée. Né à Mittau, en Courlande, le 20 mai 1818, d'une simple famille de négociants, il suivit son père à Riga, où il fut élevé à l'École militaire. Il passa ensuite à l'Institut des ingénieurs à Saint-Pétersbourg, où brille aujourd'hui son nom, gravé en lettres d'or, avec l'inscription : *Sébastopol*, 1854-1855.

Lorsque la guerre éclata, il était capitaine en second dans le corps des ingénieurs de campagne ; il se distingua sous le général Schilder, dans l'expédition du Danube, et se rendit en Crimée. Ce qu'il a fait à Sébastopol appartient à l'histoire.

Menschikoff demandait au gouverneur de cette place combien de temps il faudrait pour la mettre en état de défense. — Six mois au moins, répondit le gouverneur. — Six semaines au plus ! reprit une voix dans la foule. C'était la voix du capitaine Tottleben. Menschikoff le prit au mot, et le plaça à la tête du corps de génie. Tottleben tint parole, et en six semaines, en effet, d'une ville ouverte, il réussit à faire, sous le feu de l'ennemi, une forteresse redoutable, qui résista près d'un an aux efforts gigantesques des armées alliées. Aussi, en moins de dix mois, il parcourut successivement les grades de capitaine, de lieutenant-colonel-adjudant, colonel, général-major, adjudant-général, et reçut, entre autres distinctions, la décoration de quatrième et puis de troisième classe de l'ordre de Saint-George, qui n'est conférée que pour des actions d'éclat et sur la proposition du chapitre des chevaliers de l'ordre.

Chose inouïe, un avancement aussi rapide n'a pas provoqué la moindre jalousie et a été salué avec acclamation, comme étant dû au vrai mérite, au courage réuni au talent.

Menschikoff. Puisque nous avons nommé ce personnage, dont les actes remplissent encore le monde, bien qu'il se soit effacé de la scène en 1855, voici deux anecdotes qui peignent son originalité comme général et comme amiral.

Sur l'un des vaisseaux qu'il commandait, chaque jour le prince Menschikoff inventait quelque exercice d'ensemble pour mieux assouplir ses soldats. Un jour, lorsque le vaisseau filait à toutes voiles, il ordonnait, à un signal donné, à l'équipage de se livrer à l'exercice de la pêche : à ce commandement, quinze cents marins et soldats, y compris les officiers, s'armaient de lignes improvisées ; à un second commandement, toutes les lignes étaient plongées dans l'eau, et tous les bras restaient tendus jusqu'à ce qu'un troisième commandement vint les relever de cette position. Puis le prince ordonnait le repos, et rentrait satisfait dans sa cabine, où aucun soldat ne devait pénétrer sous les peines les plus sévères.

Un autre jour, on simulait un branle-bas de combat. Tout le monde était à son poste : canonniers aux pièces, chirurgiens au fond des batteries à l'ambulance avec trousses déployées. Avant l'action, le prince Menschikoff, muni d'un bâton de craie, parcourait les postes ; puis, prenant çà et là quelques soldats, il indiquait à chacun, par un signe, l'endroit où, à un moment donné, il devait être blessé, et conséquemment exprimer la souffrance, jusqu'à ce qu'on le portât à l'ambulance, où le chirurgien

devait simuler le pansement ou l'amputation, selon le caractère assigné d'avance à la blessure.

Une fois, un artilleur, désigné pour faire semblant d'être blessé au bras, n'en continuait pas moins à charger sa pièce contre l'invincible ennemi. Le prince croit voir en lui un récalcitrant :

— N'as-tu pas compris, lui dit-il, que tu es blessé au bras droit ?

— Je vous demande bien pardon, seigneur, répond le soldat, mais j'ai encore le bras gauche pour combattre !

Enthousiasmé d'une si noble réponse, Menschikoff tire sa craie, et de suite trace une large croix sur la poitrine de l'artilleur, en lui disant :

— Tu es un brave, je te décore.

Et tout le temps de sa campagne postiche en mer, le soldat fut forcé de porter sa croix blanche sur sa capote.

LA COMÉDIE A SÉBASTOPOL.

Nos soldats ont aussi leurs excentricités à opposer aux bizarreries moscovites, témoin la comédie suivante, racontée par un sous-officier de chasseurs à pied à sa famille, dans une lettre authentique :

Quelques jours après la prise de Sébastopol, deux dames, suivies d'un grand laquais, se présentèrent aux avant-postes français, et demandèrent à parler au général en chef. On leur répondit que le général ne pouvait se trouver là tout exprès pour les recevoir ; puis on les conduisit devant un officier supérieur, qui, à leur vue, ne put contenir un accès d'hilarité, que partagèrent bientôt tous les officiers qui l'entouraient. Ces deux dames, en effet, étaient de la plus singulière espèce. L'une était très-richement habillée : chapeau à plumes, cachemire et robe traînante. Les traits de cette dame étaient empreints d'une énergie qui paraissait étrangère à son sexe : ses cheveux, d'un noir d'ébène, étaient parfaitement lissés sur son front, et ses joues rebondies étaient coquettement fardées sur les pommettes.

L'autre dame était pauvrement vêtue, et sa figure amaigrie était jaune, osseuse et décharnée. Quant au laquais, il était accoutré d'une livrée incroyable, et se tenait à distance respectueuse derrière les deux dames.

— Que demandez-vous? lit l'officier, s'adressant à ces dernières. Mais elles se regardèrent, poussèrent un profond soupir et ne répondirent pas. Le laquais, prenant alors la parole, dit à l'officier :

— Mon colonel, cette dame (en désignant celle qui était bien portante et bien parée) vous représente la Russie en 1854, et l'autre (en montrant celle qui était pauvre et délabrée) vous offre un échantillon de la Russie en 1855.

— C'est bien, dit l'officier, et cette carriole qui vous suit, est-elle aussi une allégorie ?

— Moins que cela, mon colonel, c'est simplement notre vestiaire ; elle contient peu de chose, et il ne s'y trouve en ce moment que trois *passe-partout*.

Or, ces trois passe-partout n'étaient autres que trois uniformes de zouaves, dont les propriétaires, en explorant les villas abandonnées des environs de Sébastopol, s'étaient affublés des costumes qui leur avaient permis de jouer la facétie dont il s'agit.

MADAME RISTORI.

Mme Ristori a été la lionne dramatique de 1855. Les Français ont applaudi sa personne, sans comprendre son langage, dans les tragédies et les comédies italiennes qu'elle a jouées à la salle Ventadour. C'est un exemple remarquable de la puissance du geste, de la physionomie et de l'expression. On dit que l'artiste de Florence va reparaître, cet hiver, au Théâtre-Français, en l'absence de Mlle Rachel. Ce spectacle serait fort curieux et fort intéressant ; mais nous doutons que le jeu abandonné, tour à tour sauvage et mignard de la célèbre Italienne, garde son prestige sur une scène où l'art et la convention ont quelque peu détrôné la nature et la naïveté dans les allures de la tragédie. Mlle Rachel est, sous ce rapport, l'idéal du genre, et il sera, quoi qu'on en dise, très-difficile de la remplacer.

PITRE-CHEVALIER.

(*La fin de la Revue de l'année au prochain numéro.*)

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE DERNIER.

Après la mort du cardinal de Mazarin, les grands fonctionnaires ayant demandé au jeune Louis XIV à qui il fallait s'adresser désormais pour les diverses et nombreuses affaires de l'État, le roi leur répondit : *A moi je me charge de tout.* (Ham-oie-*je me* charge de Thou).

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA RUSSIE ET LES RUSSES [1].

CHATEAUX, ÉGLISES, COUVENTS, FÊTES, ETC.

Procession de l'image sainte et des quêteurs russes. Dessin de V. Foulquier.

I Providence des seigneurs russes. — Insouciance des serfs pour la liberté. — Magasins de maisons de bois. — Caractère funeste du froid de Russie. — Autorité des seigneurs russes sur leurs serfs. — Difficultés et embarras. — Châtiments. — Serfs des villes. — Leur opulence. — Serfs domestiques.

En même temps que le seigneur russe (le bon seigneur s'entend) est le maître absolu de ses serfs, il en est le père nourricier, la Providence vivante. Voilà pourquoi la mendicité ne saurait exister en Russie. Chaque individu, quelque misérable qu'il soit, y a de droit son habitation et son pain quotidien. Aussi la question de l'émancipation des serfs est bien moins brûlante en Russie qu'on ne le croit généralement dans le reste de l'Europe. Le paysan se soucie fort peu d'une liberté qui lui laisserait à lui seul tous les soins de la vie, sans garantie assurée contre ses

(1) Voyez les tables des quatre derniers volumes.

désastres. En plus d'une occasion, j'ai pu apprécier, par moi-même, ses sentiments à cet égard.

Tandis que j'étais dans les terres du prince ***, un affreux incendie y dévora, dans la nuit, presque tout un village. Quelle douleur pour les infortunés habitants de se voir ainsi privés soudainement de leurs économies de plusieurs années, et d'être précipités, sans faute aucune de leur part, dans le dénûment le plus absolu ! Je ne parle pas des victimes que les flammes avaient faites, entre autres d'une jeune fiancée, étouffée au moment où elle allait retirer de sa cachette le trésor de son père. A ces sortes de pertes les paysans russes sont peu sensibles; ils s'y résignent du moins facilement, accoutumés qu'ils sont à n'estimer la vie d'un homme qu'à sa juste valeur. Mais la misère, le froid, la faim, voilà ce qui leur tient au cœur, et ce qui plongeait nos malheureux incendiés dans la plus amère désolation. Je les vis arriver au château de leur seigneur. Là, ils se précipitèrent à ses pieds, embrassèrent ses genoux, et, mêlant leurs larmes à des cris de désespoir : — Secourez-nous, secourez-nous! disaient-ils, ô vous qui êtes notre père !

Le prince *** les releva avec bonté, et leur adressa quelques paroles de consolation. Puis, appelant son intendant, il lui ordonna de faire une enquête sur les désastres de l'incendie, et de lui adresser immédiatement son rapport. Au bout de quelques jours, de nouvelles maisons avaient remplacé celles que les flammes avaient consumées, et les paysans, exemptés pour trois ans de toute redevance, se livraient au travail avec ardeur, pour reconquérir ce qu'ils avaient perdu.

— Voyez, me disait l'un d'entre eux, comme notre maître est bon! Sans lui, que fussions-nous devenus? Qui nous eût donné un toit pour nous abriter, des instruments pour cultiver notre champ? Qui eût pourvu notre ménage de tout ce qui est nécessaire à la vie ?

— Mais comment se fait-il, demandai-je à ce paysan, que des maisons nouvelles aient pu si vite remplacer les anciennes?

— C'est que, dans notre pays, les maisons sont presque toujours construites d'avance. On taille les pièces de bois, on les numérote et on les met en magasin. Quand on a besoin de s'en servir, il n'y a plus qu'à les monter, absolument comme on ferait d'un lit ou d'une armoire.

— Avec quelle matière comblez-vous les interstices qui se trouvent entre les poutres, lorsqu'elles ont été montées?

— Avec de la mousse ou du vieux chanvre, du vieux chanvre surtout, car il garantit mieux de l'humidité.

— Est-ce que ces maisons de bois sont bien chaudes et bien solides ?

— Oh! pour solides, il est difficile d'en trouver qui le soient davantage. Au bout de quelques années, le bois dont elles sont faites se durcit tellement, qu'il résiste au tranchant de la hache. Vous savez pourtant que nos haches sont d'une certaine force. Chaudes? elles le sont beaucoup plus que les constructions en pierre ou en brique. Sous notre climat, l'été passe si vite, que ces dernières constructions n'ont jamais le temps de sécher parfaitement. Il y reste toujours, dans l'intérieur des murs, un principe d'humidité fort malsain, dont le feu le plus ardent et le mieux entretenu ne saurait complétement garantir.

— C'est qu'aussi, vous autres Russes, vous poussez la crainte du froid à un excès vraiment ridicule.

— Dites plutôt que nous ne le craignons pas assez. S'il en était autrement, il nous ferait bien moins de victimes.

Ne nous blâmez donc point de ce que nous préférons les maisons de bois aux maisons de pierre, de ce que nous doublons les fenêtres de ces maisons, et de ce qu'entre ces doubles fenêtres nous étendons une couche de sable fin, plantée de petits cornets de papier remplis de sel, afin de boire l'humidité; de ce qu'enfin, plutôt que de perdre quelque chose de l'intensité du feu, nous aimons mieux vivre au milieu de la vapeur et de la fumée. Demandez à nos seigneurs de Saint-Pétersbourg ou de Moscou ce qu'ils pensent de notre hiver : ils vous diront qu'à degré égal il est cent fois plus dangereux que l'hiver des pays méridionaux, et que dire de quelqu'un qu'il *a pris froid*, c'est dire qu'il est frappé à mort.

Ce n'est pas seulement dans les désastres de l'incendie, mais dans tous les malheurs qui se partagent la vie humaine, que le seigneur russe vient au secours de ses serfs. En temps de famine, il les nourrit; d'épidémie, il les fait soigner ; de maladie, il leur donne des médecins. Il faut dire, du reste, que l'avantage du seigneur est étroitement lié au bonheur de ses serfs. Plus ceux-ci sont heureux, plus ils travaillent, plus ils produisent. Or, la force de production du serf est la balance de la richesse du seigneur.

D'un autre côté, cette obligation rigoureuse, que la loi impose au seigneur, de pourvoir à toutes les nécessités du serf, explique l'autorité considérable qu'elle lui met entre les mains vis-à-vis de ce dernier. Il est évident qu'une aussi lourde charge demande une compensation. J'ai vu des nobles russes souvent fort embarrassés de leur puissance. Voyez, en effet, quelle est leur position à l'égard de sujets vicieux et intraitables : les renvoyer? impossible; personne ne voudra les recevoir, et le gouvernement les forcera lui-même à réintégrer domicile. Les faire mettre en prison? il faudra alors payer une pension pour leur entretien et leur nourriture, car l'Etat ne se charge que des criminels condamnés juridiquement. Les faire knouter? ils ne le peuvent que dans des limites très-restreintes, en sorte que la plupart des mauvais sujets se moquent de cette punition. Ainsi donc, les moyens coercitifs mis à la disposition des seigneurs russes sont presque toujours inefficaces; ils n'ont guère d'autre ressource que d'attendre l'époque du recrutement. Alors ils enrôlent, comme conscrits, leurs serfs incorrigibles ; heureux encore quand le Conseil de révision ne les met pas à la réforme.

Du reste, les mauvais serfs sont extrêmement rares; la plupart sont d'une nature douce et soumise, toujours prêts à faire plaisir à leur maître. J'en pourrais citer ici mille exemples. Le plus grand misérable, en fait de serfs vicieux, que j'aie rencontré, c'est un nommé Alexis, appartenant à un seigneur russe qui habitait Helsingfors, capitale de la Finlande. Un jour que je dînais chez ce seigneur, nous vîmes tout à coup, au moment où nous prenions le café, entrer d'un air grave et solennel le maître d'hôtel, suivi de tous les domestiques de la maison.

— Monsieur le comte, dit-il, nous venons solliciter de Votre Excellence l'autorisation de châtier nous-mêmes le valet Alexis.

— Eh ! pourquoi donc ?

— Il déshonore le corps de vos domestiques; il vole et bat tout le monde, et s'enivre du matin au soir.

— Faites ce que vous voudrez. Si vous parvenez à le convertir, je vous donnerai à chacun une bonne gratification.

Quelques instants après, traversant une galerie voisine

de la salle à manger, j'entendis des cris étouffés. Je m'approchai de la chambre d'où semblaient partir ces cris, et j'appliquai mon œil au trou de la serrure de la porte. Je vis le valet Alexis garrotté sur un lit de douleur, et se débattant sous les coups de bâton que lui administraient ses vigoureux camarades. La chair de ses épaules était noire, et je crus même y remarquer des taches de sang. Mon cœur se serra; j'élevai la voix pour intercéder en sa faveur, je frappai à la porte ; mais les cris du patient et les coups redoublés des exécuteurs m'empêchèrent d'être entendu. Le supplice continua.

Trois jours après, je rencontrai le seigneur comte.

— Savez-vous, me dit-il, à quoi nous a mené la correction d'Alexis?

—Non ; mais elle était de force, je crois, à le faire songer sérieusement à s'amender.

— Il est toujours le même. En sortant de la bastonnade, il n'a rien eu de plus pressé que d'aller se refaire au cabaret, où il s'enivre habituellement. Puis il est monté en fiacre, s'est fait promener sept heures durant dans toute la ville, et est descendu, sans payer, dans un endroit où il y avait double issue, volant ainsi le pauvre cocher qui lui avait aidé à cuver son vin.

— C'est incroyable ! Eh bien ! qu'allez-vous faire maintenant d'un pareil garnement ?

— Je vais l'envoyer dans mes terres pour y garder les bestiaux, jusqu'à ce que le premier recrutement me permette de l'offrir en cadeau à la milice de Sa Majesté impériale.

— Beau cadeau, en vérité, que vous ferez là !

— Oh ! soyez tranquille ; le régime militaire a fait des conversions bien plus difficiles que celle d'Alexis. Je ne doute pas que lorsqu'il aura passé par le pénitentiaire de Riazan, et autres noviciats que le gouvernement fait subir aux recrues de mauvais aloi, avant de les incorporer dans l'armée, il ne devienne un soldat passable.

Les serfs des seigneurs n'habitent pas tous dans leurs terres ; il en est un grand nombre qui sont établis dans les villes et y font le commerce. Ces serfs citadins relèvent, aussi bien que les serfs ruraux, de l'autorité seigneuriale. D'abord, il ne peuvent quitter la terre à laquelle ils sont attachés sans une permission et un passe-port, signés de leur maître ou de son intendant. Arrivés dans les villes, ils sont soumis à la surveillance d'un staroste (ancien), choisi par le seigneur, qui a l'œil sur leur conduite, et qui se tient au courant de toutes leurs affaires. C'est par ce staroste que le seigneur communique avec eux et leur fait savoir ses ordres. Il en est, parmi les serfs des villes, qui arrivent à une position de fortune considérable. Quelques-uns rachètent leur liberté. Mais les seigneurs se montrent difficiles sur ce point, surtout les seigneurs d'ancienne famille. Ils mettent une sorte de gloire à posséder des serfs opulents. Les comtes Sheremetieff, par exemple, les plus riches propriétaires d'âmes qui existent en Russie, puisqu'ils en ont près de cent cinquante mille, les comtes Sheremetieff n'émancipent aucun de leurs sujets. Pourtant il en est qui pourraient leur offrir plus d'un million en échange de leur liberté. Il est vrai que s'ils conservent le *statu quo* pour les hommes, ils le conservent aussi pour la redevance qu'ils leur payent. A quelque degré de fortune qu'atteignent les serfs de Sheremetieff, ils n'exigent d'eux que ce qui est invariablement réglé par le code de leur famille.

Cette affluence de serfs dans les villes est d'une grande ressource aux seigneurs pour leur représentation. Ils ont là une pépinière de valets toujours prêts à figurer dans leurs bals et dans leurs soirées. C'est ce qui explique cette populeuse livrée que déploient les seigneurs russes : je l'ai vue quelquefois s'élever à cinq ou six cents têtes. On conçoit tout ce qu'elle ajoute à une fête de splendeur et de majesté. Les valets, couverts d'or et d'argent, sont répandus, non-seulement dans les salles et les galeries, pour y distribuer les rafraîchissements et y veiller à l'illumination ; ils tapissent encore les escaliers, debout et immobiles sur les marches, alternativement avec des vases de fleurs.

Quand approche le jour d'une grande réception, le seigneur russe fait savoir par son intendant, à tous les starostes de la cité, le nombre d'hommes qu'il veut y faire figurer. Les starostes convoquent aussitôt leurs subordonnés et leur notifient l'ordre du maître. Au jour fixé, ceux-ci se rendent à l'hôtel seigneurial, où ils revêtent leur livrée et se mettent à la disposition du maître des cérémonies. Le nombre des élus est toujours supérieur au nombre demandé ; mais les habitations des seigneurs russes sont si vastes, que ce surcroît de gens ne les encombre nullement. Il faut remarquer que cette domesticité d'occasion est choisie avec soin parmi les mines les plus avenantes et les individus les plus adroits; elle ne porte guère aussi que sur les subalternes, on laisse les commerçants sérieux à leur dignité et à leurs affaires.

II. Églises russes. — Leur architecture. — Badigeon extérieur. — Fresques grossières. — Intérieur des églises. — Iconostase. — Images et tableaux. — Encadrement singulier. — Cérémonies et chant de l'Église russe. — Prêtres des paroisses. — Concessions de terres qu'ils tiennent du seigneur. — Casuel arbitraire. — Baptême russe. — Ce qu'il en coûte pour être parrain en Russie. — *Te Deum* et prières à domicile. — Visite à un pope. — Caste sacerdotale. — Heureux sort des femmes de prêtres. — Études ecclésiastiques. — Condition pour être prêtre et pour être évêque.

Les églises des villages russes sont, de la part des seigneurs, l'objet d'un soin tout particulier. Ils les décorent de splendides ornements, ils les comblent des dons les plus magnifiques. A l'exemple des anciens seigneurs féodaux, ils cherchent, par les prodigalités religieuses, à intéresser le Ciel en leur faveur, et ils se montrent d'autant plus généreux qu'ils se sentent avoir besoin de plus de miséricorde.

Les églises russes sont presque toutes couronnées par un dôme byzantin, lequel s'élève entre quatre autres petits dômes ou clochetons, surmontés d'une croix simple ou de la croix russe à triple branche. Ces cinq dômes, dont le plus grand se trouve là, dit-on, en l'honneur de Jésus-Christ, et les quatre petits en l'honneur des quatre évangélistes, ces cinq dômes sont revêtus d'or, ou semés d'étoiles sur un fond bleu; en sorte que de loin, avec leur forme conique, ils ressemblent à des gerbes étincelantes.

En dehors de l'église s'élève une tour ou beffroi, où se trouvent les cloches. Elle renferme aussi une chapelle ornée de plusieurs images et statuettes de saints, devant lesquelles le peuple fait brûler des milliers de cierges. Les murs extérieurs de l'église, principalement sous le portail, sont badigeonnés de la manière la plus bizarre. On y voit des scènes entières de l'ancien ou du nouveau Testament, représentées en grandeur naturelle, et avec les couleurs les plus éclatantes. Ces fresques sauvages ne sont pas toujours sans mérite, car les paysans russes montrent presque autant d'habileté à manier le pinceau qu'à manier la hache. D'ailleurs, c'est une vanité des seigneurs

d'avoir, dans leurs terres, des écoles de peinture et de dessin; et il en sort parfois de véritables artistes.

L'intérieur des églises russes ne ressemble en aucune façon à celui de nos églises. On n'y voit ni bancs ni chaises. Le peuple se tient debout ou à genoux pendant toute la durée des offices, qui sont très-longs. Le sanctuaire est fermé par une grande porte à double battant, enrichie d'or et de pierreries. On l'appelle iconostase. Cette porte est ouverte de temps en temps par le diacre, pendant les cérémonies sacrées, et laisse voir le prêtre devant une table carrée, sur laquelle est placé un petit monument en or ou en argent, qui sert de tabernacle. Ce monument a la forme d'un ciboire, ou d'un temple ou d'une église. J'en ai vu un qui ressemblait exactement à l'église catholique de Saint-Pétersbourg. La table carrée tient lieu d'autel. Nul ne peut passer devant elle, excepté l'empereur et le clergé, sans se rendre coupable de sacrilége. Le vaisseau de l'église est en une seule pièce, ou en plusieurs nefs séparées par des colonnes. On y voit de toutes parts une quantité considérable d'images et de tableaux, dont la plupart sont d'un grand prix. Par un usage bizarre, général dans toute l'Eglise russe, ces images et ces tableaux sont recouverts de plaques d'or ou d'argent semées de pierreries. Il ne reste de découvert que la tête et les mains des sujets, qui apparaissent ainsi comme à travers un second cadre métallique. On conçoit qu'un pareil usage, peu favorable aux peintres de talent, sert à merveille les artistes de mauvais aloi.

Les cérémonies de l'Eglise russe sont pleines de noblesse et de majesté. Le chant surtout y est remarquable. Les prêtres sont nommés aux paroisses par les évêques, qui s'entendent, à ce sujet, avec les seigneurs. Mais les seigneurs sont obligés de pourvoir à leur établissement et à leur entretien. Ceci se fait dans des proportions assez mesquines. Pour y suppléer, les prêtres emploient différents moyens. Ils ont d'abord le casuel, dont la taxe, n'ayant point été révisée depuis Pierre le Grand, est devenue aujourd'hui fort arbitraire. Ils lui font rendre le plus possible. Le chapitre des noces surtout est très-lucratif. Les enterrements produisent peu : on ne spécule point sur la douleur. Il n'en est pas de même des baptêmes : ces jours-là, les parrains vident leurs poches au milieu des chants de joie.

Ces lignes que j'écris me rappellent que j'ai laissé, en Russie, un filleul très-intéressant. C'est le fils d'un cocher que j'avais pris à mon service. Un jour, je le vis entrer chez moi, bien peigné, bien lavé, et revêtu de ses plus beaux habits.

— Votre Excellence, me dit-il, voudrait-elle m'accorder ce que je viens lui demander?

— Qu'est-ce qu'il te faut donc, brave Ivan?

— Je dois être père dans quelques jours, et je serais bien heureux si vous vouliez me faire l'honneur d'être le parrain de mon enfant.

— Je ne demanderais pas mieux; mais cela me paraît impossible.

— Pourquoi donc impossible?

— Ma religion n'est pas la tienne, et tes prêtres ne voudraient pas de moi.

— Vous vous trompez; du moment où vous n'êtes ni païen, ni juif, ni mahométan, notre Eglise orthodoxe ne met aucun obstacle à ce que vous soyez parrain.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis?

— Sans doute; et si Votre Excellence le désire, je le lui ferai répéter par notre prêtre.

— Eh bien! j'accepte.

Quand le jour du baptême fut arrivé, je me rendis, avec une jeune dame qui devait me servir de commère, à la maison du nouveau-né. Tout y portait un air de fête. Le père vint au-devant de nous, et nous adressa les plus vifs remerciements. Il nous introduisit ensuite dans une pièce contiguë à celle où était la mère de l'enfant. Puis, le prêtre arriva, suivi de son diacre, de ses chantres et de ses bedeaux; car, chez les Russes, les baptêmes se font dans les maisons, et non à l'église. Quand l'autel fut préparé, les cierges allumés, la cuve d'eau tiède disposée au milieu de la chambre, le baptême commença. Alors le père de l'enfant disparut : le rit grec lui interdit d'assister au baptême. On m'adressa, ainsi qu'à la marraine, plusieurs questions auxquelles nous répondîmes; on nous fit réciter le *Credo* en slavon; après quoi, le prêtre, ayant dépouillé le nouveau-né de ses vêtements, le plongea tout entier dans la cuve, en prononçant les paroles sacramentelles. On sait que, chez les Russes, on administre le baptême par immersion : les popes sont d'une adresse merveilleuse à immerger l'enfant; il a à peine le temps de pousser un léger cri.

Parmi toutes les cérémonies que l'on fait accomplir au parrain et à la marraine, la plus bizarre consiste à cracher trois fois par terre. Cela signifie le mépris que le nouveau baptisé fait des choses de ce monde; en d'autres termes, le renoncement à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Le baptême terminé, les prêtres quittent leurs ornements sacrés, et se mettent à causer avec les assistants. Puis, survient la sage-femme, tenant un grand plateau, sur lequel sont des verres de madère, des gâteaux et des raisins secs. C'est le quart d'heure de Rabelais. Il faut déposer sur le plateau de la sage-femme une petite somme d'argent; il faut défrayer le prêtre, le diacre, les chantres et les bedeaux; il faut ensuite se rendre auprès de la mère, pour la féliciter et lui faire son cadeau, que l'on glisse avec précaution sous son oreiller, sans qu'elle s'en aperçoive. Ajoutez à toutes ces dépenses un présent pour la marraine, une toilette complète et une croix d'or ou d'argent pour l'enfant, et quelques autres menus frais; et vous arrivez, sans avoir seulement le temps d'y penser, à une somme tout à fait ronde. Le baptême de mon petit cocher me coûta, à moi, près de deux cents francs.

Un autre moyen qu'ont les prêtres russes de suppléer à l'insuffisance de leur revenu, ce sont les *Te Deum* et les prières à domicile. Trois ou quatre fois l'an, aux principales fêtes, ils font une tournée dans leur paroisse, et visitent chacune de leurs ouailles. On les reçoit ordinairement fort bien; on les fait boire et manger; on leur donne divers objets ou denrées nécessaires à la vie : qui des poulets, qui des œufs, qui des pommes de terre, qui de la toile, etc. Les paysans se plaisent aussi à leur verser de copieuses libations d'eau-de-vie. C'est de cette manière qu'ils prétendent arroser les *Te Deum* et autres prières que les prêtres viennent chanter dans l'intérieur de leurs maisons. On conçoit qu'un certain nombre de *Te Deum*, ainsi arrosés, doivent finir quelquefois par compromettre singulièrement la dignité sacerdotale.

Le paysan russe aime bien mieux payer cette espèce de dîme, que prélève le prêtre, en denrées que de la payer en argent. Cependant il y ajoute toujours quelque petite somme en monnaie ou en papier.

Si, parmi les prêtres russes, il en est un grand nombre qui font peu d'honneur à leur état, il en est un plus grand nombre encore qui méritent, à tous égards, estime et respect.

Un jour que je passais dans un village du gouvernement d'Yaroslaff, je fis une visite au pope qui en desservait l'église. Je fus frappé de l'exquise propreté de sa demeure. Les planchers en étaient soigneusement lavés; le mobilier de forme ancienne européenne, mais bien conservé; les murs de bois, rabotés et polis, aussi agréables à l'œil que s'ils eussent été tendus de papier. Tout cela donnait à cet intérieur une certaine apparence de comfort et de bien-être. Au mur étaient suspendus les portraits de la mère du pope et de son père, qui l'avait précédé lui-même dans la cure de son village. A un des angles de la chambre principale, on voyait une image de la Vierge, éclairée par une lampe, et plus loin une petite bibliothèque, composée d'ouvrages religieux et de quelques livres français et allemands, parmi lesquels je remarquai la *Messiade*, de Klopstock. Ce pope avait une belle et expressive figure, respirant la vertu et la bonté; selon l'usage des prêtres grecs, il portait de longs cheveux, partagés sur le sommet de la tête, et retombant en boucles sur ses épaules, et une large robe flottante, en soie verte, descendant jusqu'à terre. Son extérieur rappelait celui d'un savant bénédictin. Pour un simple pope de village, son instruction était peu commune. Ce qui m'étonna surtout, ce fut sa connaissance de la langue française, qu'il était parvenu à apprendre tout seul, au moyen d'une grammaire et d'un dictionnaire. L'ayant étudiée comme une langue morte, il ne la lisait que des yeux, et se trouvait dans l'impossibilité de soutenir la moindre conversation. A livre ouvert, il traduisait couramment les ouvrages même les plus difficiles; mais, dès qu'il s'agissait

Types et costumes de paysans russes

de prononcer à haute voix ce qu'il avait lu, son langage devenait inintelligible. Il s'appelait Nicolaï Ivanovitsch Rosoff. Etabli depuis plusieurs années dans son village, et veuf depuis plus de vingt ans, il était chéri et respecté de toute la paroisse, à l'égal d'un père. Cette existence simple et oubliée, mais utile et bienfaisante, avait quelque chose de touchant. L'amour des hommes et la paix du ciel semblaient reposer sur cette humble demeure et sur le respectable serviteur de Dieu qui l'habitait.

Les popes forment, en Russie, une sorte de caste qui jouit de priviléges particuliers. Ils ne se marient qu'entre eux, et ne se recrutent que fort rarement au dehors. Ils sont mis jeunes au séminaire, où ils jouissent d'une liberté presque illimitée. L'instruction qu'ils y reçoivent est peu étendue; elle se borne à quelques notions de chant, et à des études sommaires de philosophie et de théologie. Ce n'est qu'après leur mariage qu'ils peuvent être ordonnés prêtres; veufs, les secondes noces leur sont interdites. Aussi, n'est-il pas de sort plus heureux que celui des femmes de popes: on soigne avec plus de soin un être utile qu'on ne saurait remplacer. La science ecclésiastique a son véritable sanctuaire dans les couvents; c'est de là que sortent tous les évêques et les hauts dignitaires du clergé russe. Pour eux, le célibat est de rigueur; et ils ne peuvent recevoir la consécration épiscopale qu'après avoir passé par l'épreuve de la vie monastique. En général, le clergé de Russie, le clergé inférieur surtout, est loin de répondre à toutes les conditions de science et de dignité que le gouvernement a droit d'en attendre. Mais, grâce à l'initiative et à la fermeté des évê-

[illegible], il est probable que des réformes profondes vont s'accomplir qui le replaceront, dans un avenir prochain, au rang honorable qu'il doit occuper dans l'empire.

III. Couvents russes. — Leur construction en forme de forteresse. — Monachisme de l'Eglise d'Orient. — Règle et administration des monastères. — Confiscation de leur biens par Catherine II. — Leurs ressources actuelles. — Visite à un jeune religieux. — Sa cellule. — Son genre de vie. — Quêtes faites par les moines. — Images miraculeuses. — Procession de quêteurs. Leur arrivée chez un seigneur russe. — Réception splendide. — Superstition du peuple. — Piété extérieure des seigneurs. — Malades d'apparat. — Moyen de guérison employé par le prince ***. — Pratiques religieuses des paysans russes. — Carême. — Signe de croix. — Fanatisme. — Assassinat d'un mauvais chrétien. — Fondations religieuses faites par des serfs enrichis. — Nécessité pour les seigneurs de s'associer à la piété de leurs serfs.

Les couvents russes sont très-vastes et ressemblent à de véritables forteresses. Une solide muraille les entoure de toutes parts, flanquée de bastions et percée de meurtrières. Des fossés larges et profonds les rendent inabordables. On n'y entre que par un pont-levis, lequel, toutefois, reste presque toujours baissé, les religieux se contentant, pour défendre leur clôture, de portes en bois puissamment verrouillées. Dans l'enceinte, s'élève le monastère, où se trouvent les cellules des moines; et souvent on y voit un grand nombre d'églises et de chapelles, avec ce luxe de clochers et de dômes qui caractérise les édifices chrétiens de l'Orient. Chaque couvent a son cimetière, qui sert de sépulture à ses religieux ainsi qu'aux nobles familles du voisinage. On y rencontre quelquefois de fort beaux mausolées.

L'Eglise gréco-russe ne possède point cette variété d'ordres monastiques qui distingue l'Eglise d'Occident. Tous les couvents sont soumis à peu près à la même règle; la seule différence qui y règne ne porte que sur des règlements d'intérieur, qui varient suivant le caprice des supérieurs locaux. Ils sont gouvernés par un archimandrite, lequel tient ordinairement le siége épiscopal ou archiépiscopal du gouvernement où ils sont situés. Ainsi, l'archevêque de Saint-Pétersbourg est en même temps l'archimandrite du monastère de Newski, l'archevêque de Moscou est l'archimandrite du monastère de Saint-Serge.

Avant l'impératrice Catherine II, les couvents russes possédaient d'immenses propriétés territoriales et un nombre infini de serfs. Depuis cette époque, ils ont été dépouillés de tous ces biens, et frappés de l'incapacité d'en acquérir de nouveaux. Ce n'est que par tolérance qu'ils jouissent encore de quelques terres, et qu'ils acceptent quelques donations. Leur principale ressource pour vivre consiste dans le produit des quêtes qu'ils font chaque année; et ce produit, grâce à la piété et au fanatisme des paysans russes, est toujours suffisant pour les mettre au-dessus de tous les besoins.

Du reste, la vie du moine russe est singulièrement frugale. Un jour que je passais à Tigwin, dans le gouvernement de Novgorod, je m'arrêtai dans le superbe monastère qui se trouve à l'entrée de la ville. Après l'avoir visité dans le plus grand détail, je demandai au supérieur qui me conduisait de m'introduire dans la cellule d'un religieux. Il accéda à mon desir, et me fit entrer chez l'un des plus jeunes frères de la communauté. La cellule consistait en une petite chambre de dix à douze pieds de haut, éclairée par une seule fenêtre, à côté de laquelle se trouvait un cabinet servant de chambre à coucher. Pour tout ameublement un lit, une étagère chargée de livres, trois ou quatre chaises de paille et une table. Mais tout cela était loin, cependant, d'offrir ce caractère de dénûment et de mortification que présente la cellule d'un chartreux ou d'un trappiste. Le confort moderne y avait pénétré et lui donnait l'air d'une chambre de bénédictin ou de jésuite. Le jeune frère nous fit l'honneur de sa cellule avec une politesse douce et grave. J'eus avec lui une courte conversation, dont je fus fort satisfait.

En Russie, la vie monastique a encore conservé l'empreinte des premiers siècles du christianisme. Elle n'y est qu'un état transitoire entre l'existence solitaire de l'anachorète et la vie en commun du cloître de l'Occident. Séparé des autres, chaque moine y vit pour soi, arrange sa cellule comme bon lui semble, et ne communique avec les autres frères que pendant les offices et les repas. Le régime sévère, les privations et les mortifications auxquels sont soumis les moines de l'Occident sont complétement inconnus dans les couvents russes. On n'y observe que le jeûne et un carême très-rigoureux. L'usage de la viande y est interdit; et ce n'est qu'à certaines fêtes qu'on y permet de manger des œufs, du lait, et quelquefois du poisson. La nourriture ordinaire des moines russes ne se compose que de pain de gruau, de légumes et de champignons cuits à l'huile.

J'ai parlé des quêtes que les moines russes font, chaque année, pour subvenir aux besoins du couvent. Ces quêtes sont accompagnées d'une solennité extraordinaire. On choisit habituellement pour les faire l'époque où les seigneurs viennent visiter leurs propriétés. Alors l'image miraculeuse, cette image que tout couvent russe un peu célèbre possède nécessairement, et dont la vertu est d'autant plus chère au peuple que souvent elle n'a d'autre principe que sa pieuse crédulité; l'image miraculeuse sort du monastère, portée sur les épaules des moines, et s'achemine à travers les campagnes. La foule accourt de plusieurs verstes à la ronde, pour se prosterner devant elle, et lui apporter des offrandes. Il n'est aucun bourg, aucun village, aucun hameau qu'elle n'honore de sa sainte présence. Les chants sacrés retentissent, un bruit de miracles murmure dans les airs. Tout le monde est transporté.

J'étais chez le prince *** lorsque l'image en question arriva dans ses terres. Huit jours à l'avance, le village seigneurial était en émoi. Chacun préparait ses habits de fête et nettoit de côté la part du monastère. L'église avait été repeinte à neuf, et déployait ses plus beaux ornements; les prêtres et les chantres préludaient de leur voix la plus solennelle aux hymnes de bienvenue et d'actions de grâce. Enfin, le jour sacré se leva. Jamais plus beau soleil n'avait paru à l'horizon.

Des courriers envoyés par le seigneur signalaient de quart d'heure en quart d'heure l'approche du cortége monacal. Je montai au clocher avec le prince *** et ses deux fils, pour le voir de plus loin. Quand il ne fut plus qu'à une verste (environ un quart de lieue), nous descendîmes et nous allâmes à sa rencontre. En même temps les cloches sonnèrent à toute volée, et les trois canons du château commencèrent leurs salves majestueuses.

Il serait difficile de donner une idée de l'étrange procession qui se déploya devant nous. Une troupe de pauvres en haillons ouvrait la marche; puis des moines rangés sur deux lignes, en longues robes noires et en chapeau rond sans rebords; puis des gens d'église portant des lanternes, des bannières, et autres objets sacrés; des prêtres en chape, des chantres en habits de lévite; puis l'image elle-même, et enfin, une foule innombrable; une

population entière de cinq ou six villages des environs. Plusieurs fourgons, destinés à recevoir les offrandes, fermaient la marche.

L'image était fort belle à voir. Elle était encadrée dans une niche d'argent portative, recouverte d'ornements d'or et de pierreries. Huit anges en argent déployaient leurs ailes autour de la niche ; et, au-dessus, un groupe de la sainte Trinité couronnait la sainte Vierge. L'image, placée sur un brancard, changeait à chaque instant de porteurs. C'était à qui la baiserait, ou lui ferait toucher des livres et des mouchoirs. Il en est aussi qui se prosternaient devant elle dans la poussière, et qui passaient et repassaient sous le brancard, en touchant chaque fois la niche de la main et du front.

Quand le cortége ne fut plus qu'à quelques pas de l'église, le prince *** crut devoir payer son tribut à la piété publique, et prit sur ses épaules, en compagnie de ses fils et de son intendant, le précieux fardeau. Il le porta jusque dans le sanctuaire, où un magnifique reposoir avait été dressé. Alors commença l'office seulement, puis la quête des religieux, qui fut, on le pense bien, d'un produit considérable.

Après l'office, le prince *** convia à un splendide dîner les moines quêteurs et le clergé qui les accompagnait. Je remarquai, dans ce dîner, que la discipline du couvent avait force de loi, même hors des murs du cloître, car les moines ne voulurent toucher qu'aux plats maigres, et encore à ceux-là seulement qui se rapprochaient de l'ordinaire monastique. Le prince *** avait, du reste, donné à son cuisinier des ordres en conséquence, et les quêteurs ambulants purent faire assez bonne chère sans trop ébrécher leur code d'abstinence.

Pendant que nous dînions dans l'intérieur du château, un autre repas avait été servi au dehors pour les pauvres et autres gens sans aveu qui suivaient l'image. Ce repas fut dévoré en un clin d'œil: on eût dit que tout ce peuple avait été invité, non à dîner, mais à piller.

Ces parasites qui s'attachent à la marche de l'image sont presque inévitables. Aussi ne cherche-t-on guère à les écarter. Il est vrai que, tant qu'ils se bornent à mendier et à manger ce qu'on leur donne, ils ne nuisent à personne. Mais, quand parmi eux se mêlent de ces prétendus malades qui, par des cris lamentables et de monstrueuses exhibitions, s'imaginent faire honneur au saint qu'ils accompagnent, oh! alors, on sévit sans pitié. Il n'est rien, en effet, de plus insupportable et de plus dégoûtant. Le prince ***, ayant vu cinq ou six vieilles femmes étrangères s'introduire dans l'église, à la suite de l'image qu'il portait; et là, par des pleurs simulés, par des grimaces de tout genre, s'efforcer d'attirer sur elles la pitié des assistants, leur fit dire de se taire ou de sortir sur-le-champ. Elles se mirent à gémir de plus belle. On les menaça du fouet. Elles continuèrent leurs gémissements. Le prince ***, impatienté, ordonna à ses gens de les saisir, de leur passer une corde au cou et de les jeter dans une rivière qui était voisine. L'exécution commença; mais à peine les vieilles eurent elles senti la fraîcheur de l'eau, qu'elles se hâtèrent de demander grâce et de promettre tout ce qu'on voulut. Ce léger bain les avait guéries radicalement.

L'image du monastère reste deux ou trois jours au village seigneurial. Ce temps suffit à peine pour recueillir les dons et les offrandes qui affluent de toutes parts. Les fourgons regorgent d'objets de consommation et de toutes sortes de denrées. L'existence des moines est assurée pour l'année entière. Le jour du départ, nouveau festin, nouvel office solennel, après lequel l'image est portée processionnellement, par les prêtres, dans le salon du seigneur, où se chante le *Te Deum* final. Pendant ce temps-là, le peuple circule autour du château, faisant force prostrations et signes de croix, baisant les murs et en grattant les pierres; car, tant qu'il abrite l'image, le château est à ses yeux un temple saint, un tabernacle divin, qui mérite toutes ses adorations et tous ses hommages.

Je ne crois pas qu'il existe au monde un peuple plus religieux que le peuple russe. Il pousse la religion jusqu'à la superstition, jusqu'au fanatisme même. Passe-t-il devant une croix, devant une église, quelque pressé qu'il soit, il s'arrête, se signe plusieurs fois et fait sa prière; de même, devant une chapelle, une statue isolée, un couvent ou un cimetière. S'il rencontre un prêtre, il se prosterne, lui baise la main, et demande sa bénédiction. Les carêmes sont fréquents dans l'Eglise russe, on n'en compte pas moins de quatre dans l'année; les jours d'abstinence se répètent trois fois par semaine; le peuple russe ne s'en fatigue point, il en observe, sans murmure, toutes les lois, il ajoute même souvent à leur austérité. Quelquefois, aussi, il se permet de faire, à cet égard, une propagande sauvage, ou de prendre en main la justice de Dieu, vis-à-vis des violateurs.

On raconte qu'un voyageur, passant dans un village russe, entra dans la maison d'un paysan, et lui demanda de la viande.

— De la viande! Qu'en veux-tu faire?

— Parbleu, je veux la manger: je suis en route, depuis ce matin, et je n'ai encore rien pris.

— Mais c'est aujourd'hui vendredi, et vendredi de carême, encore!

— Qu'importe! Est-ce qu'il y a des carêmes pour les voyageurs?

— Tu seras damné, malheureux!

— Eh bien, cela me regarde! Sers-moi vite, je te payerai de même.

Le paysan se mit en devoir de satisfaire son hôte. Mais, avant qu'il eût pu toucher au morceau de viande qu'il lui avait servi, il lui abattit la tête d'un coup de hache.

— J'ai sauvé son âme en immolant son corps avant qu'il eut commis le péché, disait-il quelques jours après, devant le tribunal où il avait été traduit.

Cet instinct religieux du peuple russe, lorsqu'il ne le pousse pas au fanatisme, lui inspire d'admirables résolutions, et le porte à réaliser de magnifiques projets. Ainsi, il arrive très-souvent que des paysans enrichis bâtissent à leurs propres frais de fort belles églises. J'en ai vu plusieurs de ce genre, construites par des tailleurs de pierre, dans les villages du gouvernement d'Olonetz, sur les bords du lac Onéga. Ces villages ont vu disparaître presque toutes les églises de bois, qui jusqu'à présent avaient été les seules qu'ils eussent consacrées au culte chrétien.

Bien que les seigneurs ne participent pas à toutes les pratiques minutieuses de leurs serfs, on conçoit pourtant qu'il leur est difficile de s'y soustraire tout à fait. Tant qu'ils sont dans les villes, ils peuvent, sans doute, agir à leur guise, quoiqu'à dire vrai, l'irréligion, proprement dite, ne soit guère de mise en Russie. Mais, une fois dans leurs terres, il faut, sinon qu'ils donnent l'exemple, du moins qu'ils s'abstiennent de froisser la piété populaire; leur considération, leur sécurité peut-être y sont attachées. Les seigneurs le sentent bien. Aussi, loin de braver la religion de leurs vassaux, ils s'y associent, au contraire, dans toutes les occasions solennelles; ils ne craignent pas, comme nous l'avons vu, de porter sur leurs épaules le

saint qu'ils honorent, et d'abaisser leur écusson devant sa châsse miraculeuse.

IV. Fêtes de villages. — Katchélis à Saint-Pétersbourg. — Montagnes russes. — Passion des paysans russes pour les noisettes. — Les noisettes et la pompe à incendie. — Fête de la princesse ***. — Messe russe. — Offrande du pain et du sel. — Danses nationales. — Société bigarrée. — Dîner russe. — L'odorat et le carême. — Respect humain. — Illumination et feu d'artifice. — Le père tossoyeur et l'enfant mort. — La veuve et le chant funèbre. — Tombeaux. — Repas funèbres. — Anniversaires. — Contrastes. — Retour du seigneur russe à la cour.

Aux fêtes de religion, succèdent, dans les terres seigneuriales, les fêtes de famille, les foires de villages, les chasses bruyantes, et autres solennités pleines de gaieté et d'entrain. C'est ainsi que les seigneurs russes passent joyeusement leur temps; il s'en faut qu'ils regrettent les splendeurs de la cour et les pompes de l'étiquette.

Les foires de village rappellent les *katchélis* de Saint-Pétersbourg. Les *katchélis* se renouvellent deux fois l'année: pendant la dernière semaine de carnaval, et pendant la quinzaine de Pâques. A ces deux époques, la grande place de l'Amirauté de Saint-Pétersbourg prend l'aspect de nos Champs-Elysées, aux jours de nos solennités nationales. On y voit le même luxe de boutiques, de théâtres et de ménageries. Des baladins de toute sorte viennent y égayer l'attention publique et rançonner la bourse des spectateurs. Souvent les acteurs ne sont que de simples paysans, en costume national, caftan, barbe longue, chemise rouge, etc. Mais, on est vraiment étonné de la souplesse

Types et costumes de popes, de popesses et de moines russes.

que déploient ces moujiks, de l'originalité et du comique de leurs saillies; on s'arrête, malgré soi, devant leurs tréteaux, et l'on rit aux larmes à les entendre. Le peuple russe est un merveilleux loustic; ceci tient à son génie d'imitation et à son habileté singulière à tout reproduire.

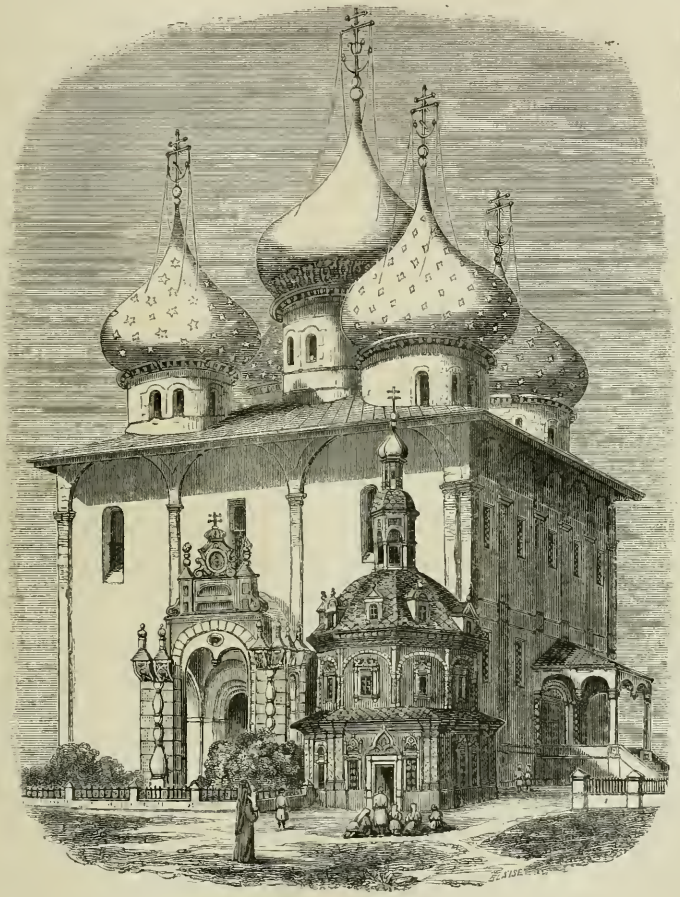
Pendant le carnaval, les katchélis ajoutent à leur appareil de fête des montagnes de glace factices, d'une prodigieuse hauteur. C'est de là que se précipitent des milliers d'amateurs, volant avec la rapidité de l'éclair, sur des traîneaux larges tout au plus comme des tabourets. Quand on se hasarde pour la première fois à ce jeu, on a quelque peine à ne pas s'effrayer: il semble qu'on va infailliblement se briser la tête ou les os. Cependant les accidents sont fort rares, et les habiles, tantôt sur un seul pied, tantôt couchés sur leurs traîneaux, la tête en avant, se livrent impunément aux tours de force les plus étranges. Durant tout le jour, la place de l'Amirauté devient le rendez-vous de toute la ville. On s'y rend, enveloppé de fourrures, et l'on y fait parade de ses équipages les plus élégants; c'est comme un Longchamp hyperboréen. Les voitures de la cour y conduisent les jeunes filles des Instituts impériaux. Des cosaques, à l'uniforme écarlate, veillent à ce que l'ordre soit parfaitement observé. Les équipages font queue, de manière à ce que chacun passe à son tour devant la ligne où sont les baraques, les parades, les montagnes russes, etc. On ne va qu'au pas, et les haltes sont très-fréquentes. Ce défilé dure plus de quatre heures. Le soir, la fête est illuminée: on ne saurait se faire une idée du jeu fantastique des lampions sur les montagnes de glace et sur les nappes de neige qui les environnent. A dix

heures, tout rentre dans le silence ; il n'y a plus de place que pour l'agréable ivresse du paysan russe, couronnement indispensable de toute fête bien entendue.

J'ai dit que les foires de villages russes ressemblent à ces katchélis. En effet, on y rencontre aussi force bateleurs, force charlatans, force exploiteurs de toute espèce. Les montagnes de glace seules en sont absentes. Il en est du reste à peu près ainsi dans nos villages de France.

Un des objets de consommation les plus fêtés par le paysan russe, ce sont les noisettes : il en casse et il en mange une quantité incroyable. C'est là, aux jours de foire, la compagne inséparable des libations de thé, de kwass et d'eau-de-vie.

Un seigneur russe, chez lequel j'étais allé passer une de ces foires, voulant me montrer jusqu'à quel point les paysans poussaient la passion des noisettes, en fit acheter



Une église russe.

un grand sac, et me pria, ainsi que plusieurs de ses autres invités, de les leur distribuer à poignées du haut d'un balcon. Les paysans accoururent en foule ; bientôt il y en eut plus de cinq cents. Tandis qu'ils étaient à se disputer avec le plus d'ardeur les noisettes que nous leur jetions, je vis notre hôte faire monter, dans la pièce qui donnait sur le balcon, une petite pompe à incendie toute chargée. Puis, il donna ordre à deux domestiques de manœuvrer, et dirigea lui-même sur les consommateurs de noisettes le tube *inondateur*. En un instant ils furent mouillés jusqu'aux os ; mais, loin de se déconcerter et de prendre la fuite, ils poussèrent des cris de joie et se mirent de plus belle à ramasser et à casser des noisettes. Il est vrai que ce jour-là le superbe soleil de juillet, qui dardait à l'horizon, devait atténuer singulièrement les rigueurs de ce nouveau baptême de la ligne.

C'est surtout à l'occasion d'une fête de famille que le seigneur russe se plaît à faire éclater son luxe dans ses terres. Alors il invite non-seulement ses amis, mais encore les amis de ses amis, à cinquante lieues à la ronde. Son château se transforme en une sorte d'hôtellerie, où maîtres et domestiques, chevaux et voitures, trouvent la plus large hospitalité. Je me rappellerai toujours avec bonheur la fête de la princesse ***, à Andrewsky, dans le gouvernement d'Yaroslaff.

Dès le matin, tous les invités, arrivés de la veille, étaient sur pied. On se répandait successivement dans les jardins, dans les parcs, pour y saluer l'aurore naissante et aspirer le souffle bienfaisant de la première brise. Ici on admirait de gigantesques serres, pleines de fruits mûrs et de fleurs odoriférantes; là on cueillait, dans des plates-bandes vastes comme des champs de blé, la fraise au teint de pourpre, au goût exquis. Les uns caracolaient sur les pelouses, les autres visitaient les étables et buvaient le riche lait des vaches. Tout à coup la cloche de l'église seigneuriale fait entendre sa voix argentine. On se rend à l'office, où chacun fait des vœux pour la charmante princesse, objet de la fête du jour. On en sort au bout d'une heure, tout enivré de parfums, et l'oreille encore agréablement charmée des mélodies sacrées. Cependant, le prince ***, qui a organisé lui-même sa chapelle, et qui pour cela se croit sans doute le droit d'être plus difficile, n'est pas satisfait; il n'a déposé dans la coupe du quêteur qu'une pièce de cuivre : c'est le signe de son mécontentement; une pièce d'argent eût voulu dire le contraire.

Sur le chemin de l'église au château, les paysans et les paysannes, vassaux et vassales de la princesse, s'empressent autour d'elle pour lui souhaiter la fête et lui offrir le présent d'usage : le pain et le sel. Puis les chants éclatent, la *balalaïka* résonne; et, des musiciens ambulants mêlant à ses accords la frénétique harmonie de leur orchestre, des danses s'organisent de toutes parts sur les pelouses, danses nationales, mêlées de gambades, de contorsions et de grimaces à dérider les plus moroses. Toute la journée se passe de la sorte, les danseurs et les danseuses ne s'interrompant de temps en temps que pour se glisser sous les vestibules du château, où on leur distribue force bière, force eau-de-vie et esprit-de-vin.

Voici l'heure du dîner. Les paysans se retirent dans leurs *isbas* (1); les convives du prince se réunissent dans ses appartements. C'était bien là, je puis le dire, la société la plus singulière qui ait jamais foulé le parquet d'un salon. Des popes à la longue barbe, au haut bonnet, à la robe violette, avec leurs femmes aux vêtements chamarrés de mille couleurs; des marchands en caftan; des petits propriétaires en longue redingote et en bottes à l'écuyère; un maître de poste en uniforme; un médecin en frac vert; un maréchal de la noblesse, en habit pouceau à queue de morue; de grosses mamans, avec leurs nourrissons à la mamelle; des vieillards quinteux et goutteux; des enfants étourdissants de coqueluche; et, au milieu de tout cela, de jeunes seigneurs fashionables, des femmes élégantes, l'âge de fer et l'âge d'or, le Paris du dix-neuvième siècle et le monde d'avant le déluge.

Tandis qu'à l'aspect de tant d'étrangers, je me livrais à mille réflexions, le dîner s'était déjà emparé des convives. Les plus minces printanières, les consommés bourgoo s'échangeaient alternativement avec le *tschi* moscovite, avec l'*ouka* et la *batvinia* (2). Puis circulaient le caviar d'Astrakan, le sterlet du Wolga, les joyeux *blini* (1), les monstrueux *pirogues* (2), les coqs de bois et les gelinottes, les roast-beefs et les plumpuddings, les plombières et les charlottes. Quels flots et quelle variété de vins et de liqueurs! Hydromel, kwass, madère, xérès, bourgogne, bordeaux, champagne, surtout bordeaux et champagne. La conversation s'animait; on causait agronomie, éducation, chasse, pêche, vent, pluie, soleil; de politique, pas un mot. Une singularité bizarre, c'est que ceux des convives qui faisaient maigre (on se trouvait alors dans le carême de l'Assomption) ne manquaient jamais, avant de se servir d'un nouveau plat, de s'assurer, non-seulement par les yeux, mais encore par une forte aspiration olfactique, de la sincérité de son orthodoxie. Du reste, l'amphitryon, prévoyant ces cas de dévotion, avait eu soin que le gras et le maigre fussent mêlés sur la table en égale proportion. En Russie, le respect humain est chose inconnue; on s'y dispense facilement de certaines observances religieuses, mais on ne s'avise jamais de critiquer ceux qui y sont fidèles.

Mais déjà les canons du château grondent du côté du parc. On se hâte de prendre le café et de se rendre sur le perron. Tous les arbres étaient en feu; et çà et là, à travers les bosquets et les allées des jardins, apparaissait, comme une fleur lumineuse, le chiffre de la princesse. Et les jeunes paysans et les jeunes paysannes avaient repris leurs danses joyeuses; et les hourras et les vivats montaient bruyamment dans les airs. Enfin, la fête se termina par un feu d'artifice de la façon du prince ***, qui eut un plein succès, j'ajouterai un succès mérité.

Le lendemain de cette magnifique journée, je passais, vers le soir, près d'un cimetière situé sur les bords du Wolga. Il me sembla y entendre du bruit. Je frissonnai involontairement. Néanmoins, je me hissai sur le mur qui entourait ce cimetière; de là, à la clarté de la lune, j'aperçus un homme qui creusait une fosse. Un petit cercueil, composé de deux morceaux de bois creux adaptés l'un à l'autre, était à ses pieds sur le gazon. Je descendis auprès de lui, et lui demandai à qui appartenait cet enfant mort; il me répondit que c'était son fils, et une grosse larme roula dans les yeux du pauvre homme.

Quelques jours auparavant, j'avais été témoin d'une scène non moins déchirante : c'était devant une église de village. Une femme en sortait, suivant un cercueil porté par deux paysans. Elle pleurait. Cependant elle aida les deux paysans à placer le cercueil sur une charrette et à l'y fixer avec des cordes; puis, s'appuyant sur la planche funèbre, elle se mit à sangloter et à gémir. Tout à coup, elle entonna d'une voix brisée un chant de mort, et elle continua ce chant jusqu'au cimetière. Cette femme était veuve; elle conduisait le deuil de son mari. Quelles mœurs étranges, et pourtant pleines d'un sentiment qui va au cœur!

Rien de plus sacré, en Russie, que le culte des morts! Simple et touchant dans les campagnes et chez les paysans, il déploie, dans les villes et chez les familles opulentes, une magnificence qui rappelle les antiques funérailles des Orientaux. Pour n'en citer qu'un seul trait, les cercueils, que l'on promène sur de splendides corbillards, sont couverts de sculptures et étincelants d'or et d'argent. L'église de la forteresse et le couvent d'Alexandre Newsky, à Saint-Pétersbourg, abritent les sépultures des souverains et des grandes races de l'empire. Monuments dignes

(1) Maison de paysan russe.

(2) *Tschi*, soupe aux choux aigres, fermentés; *ouka*, soupe au poisson, ordinairement au sterlet; *batvinia*, soupe à la glace.

(1) Minces galettes de gruau que l'on mange avec du beurre fondu et du caviar, surtout pendant le carnaval.

(2) Grands pâtés aux jaunes d'œufs et au poisson.

d'aussi illustres cendres! Au milieu des armes et des blasons qui les décorent, vains hochets de la vie sur le trône de la mort, on découvre çà et là des épitaphes et des sentences, inspirées par une grande idée religieuse et quelquefois par une mélancolique résignation.

Le culte des morts, chez les Russes, ne se borne pas au jour des obsèques. Souvent le dimanche, au sortir de la messe, on voit la foule, répandue dans les cimetières, se prosterner sur les tombes; et pendant l'hiver on chasse avec le mouchoir la neige qui les couvre. Que de fois aussi n'ai-je pas rencontré, autour de ces mêmes tombes, des familles entières prenant leur repas du soir et se racontant les louanges du défunt regretté! Cet usage, qui paraît emprunté du *grafol* (festin funèbre) des Scandinaves, dégénère souvent en tumultueuses orgies, dont les mânes des morts doivent, sans doute, se trouver fort peu honorés. A l'époque des anniversaires, les Russes offrent à l'église, avec des cierges de cire, une assiette de riz mêlé de raisin sec, le tout cuit à l'eau; ils en mangent une partie, après que le pope les a bénits. C'est l'usage du *grafol*, sanctifié par la religion.

Ces descriptions funèbres, que je viens de faire succéder aux fêtes et aux feux d'artifice, terminent mon récit par un douloureux contraste. Hélas! n'en est-il pas ainsi de la vie? misère et pauvreté, joie et douleur, berceau et tombe! Le prince russe, dont j'ai décrit les joies seigneuriales, se prépare encore à de nouveaux plaisirs, quand tout à coup le ciel s'assombrit, l'automne arrive; force lui est de commander ses équipages, et de retourner au milieu des splendeurs fatigantes de la cité, de l'inflexible étiquette de la cour.

L. LÉOUZON-LEDUC.

FIN.

UN NOUVEAU MÉTAL. L'ALUMINIUM.

L'année 1855 n'a fait qu'une découverte réelle et importante; mais quelle découverte! Un nouveau métal! un nouvel argent! l'aluminium!

La mine où a été trouvé ce trésor est le laboratoire de M. Sainte-Claire Deville, maître de conférences à l'École normale supérieure.

L'aluminium avait été jusqu'ici méconnu, parce que, mal dépouillé de quelques substances étrangères, il ne s'était encore montré à nous que sous une robe terne et pulvérulente. M. Deville a eu le talent de le délivrer de son écorce et de le faire briller, pour la première fois, aux yeux étonnés des chimistes de l'Académie, dans tout l'éclat de cette blancheur éblouissante, rivale de celle de l'argent, et de cette inaltérabilité si précieuse et si rare, qui le font monter tout d'un coup d'une obscurité profonde au rang des métaux nobles, à côté de l'argent, du platine et de l'or, ces métaux doués du privilége de ne pas vieillir.

Qui croirait, au premier abord, que c'est de l'argile, oui, de cette humble argile que nous foulons sous nos pas, qu'est sorti le nouvel astre de la métallurgie?

Pour ne pas laisser de doute sur les propriétés éminentes de l'aluminium, l'auteur l'a montré à l'Académie plongé depuis plusieurs jours dans un bain d'acide nitrique concentré (eau-forte), cet agent chimique si énergique qui dévore l'argent avec tant de facilité; et le rayonnement du nouveau métal semblait n'en être que plus vif.

L'aluminium vient combler une lacune qui existait dans les arts industriels et dans les usages domestiques, en mettant en abondance dans nos mains un métal aussi précieux que le platine et plus beau que lui. C'est, bien entendu, dans la supposition non réalisée encore, mais fort probable, que l'extraction en grand de l'aluminium ne serait pas trop onéreuse.

Il est à présumer que sous peu les familles pauvres pourront se donner la satisfaction d'avoir leur argenterie, laquelle ne consistera pas qu'en un éclat passager, et ne portera pas à la bouche avec les aliments la saveur métallique désagréable et malsaine des alliages.

L'aluminium est quatre fois plus léger que l'argent; pour la fusibilité, il se place entre le zinc et l'argent: très-malléable, il se prête merveilleusement à toutes les opérations mécaniques, à l'étirage, à la filière ou au laminoir, au plaqué, et se frappe en médaille; le bas prix de la matière première, l'alumine, qu'on peut avoir partout en quantité illimitée, soit par l'alun, soit directement par l'argile, laisse heureusement à la production le champ libre. Cette origine, il est vrai, empêche le nouveau métal d'aspirer à devenir métal monétaire, et c'est là son moindre défaut; mais si l'argent, par sa production limitée, reste sans concurrents avec l'or, le métal de nos monnaies, il doit, pour ses autres applications, céder sa place à l'aluminium. L'argent, en effet, qu'on recherche parce qu'il est inoxydable, devient rapidement noir par l'action des vapeurs sulfhydriques, on ne peut l'employer à la décoration de nos monuments; l'aluminium, au contraire, conserve son éclat, et se trouve être ainsi le métal de luxe des constructions modernes. Inaltérable à l'air et d'une excessive légèreté, — notez ces deux points; — vienne un traitement métallurgique dont la réussite, dans un temps prochain, n'est pas douteuse, et l'aluminium remplacera le zinc dans la toiture de nos maisons et le cuivre dans le doublage de nos navires.

Le nouveau métal figurait parmi les produits les plus admirés de l'Exposition universelle, et ses applications usuelles ne tarderont pas à le mettre dans toutes les mains et sous tous les yeux.

Ajoutons toutefois qu'aux dernières séances de l'Académie, l'aluminium n'avait pas encore réalisé les progrès qu'on attendait de lui. Sa pureté laissait à désirer quelque chose. M. Regnault le lui a dit avec la franchise qu'on doit aux nouvelles puissances. C'est au brillant parvenu d'en profiter, et d'arriver par un dernier effort à la perfection promise.

L'ORGANISTE DU BOURG DE BATZ.

NOUVELLE BRETONNE (1).

I. — LE PAYS ET LES HABITANTS.

Le bourg de Batz, près Guérande et le Croisic, n'est pas seulement le point le plus curieux de la Loire-Inférieure, sous le rapport moral et pittoresque, il est encore un des lieux les plus intéressants de toute la province de Bretagne.

Reste d'une colonie saxonne, mêlée aux derniers Celtes du pays, il offre le double caractère de la race du Nord et de la race gauloise dont ses habitans ont gardé le costume et la langue, avec une fidélité d'autant plus méritoire que leur existence est nomade une grande partie de l'année.

Pour les yeux du voyageur, le bourg de Batz est une sorte de village égyptien, qui surgit, au bord de la mer, d'un désert de sables nus et de marais salés, avec ses maisons et son clocher de granit, — comme les Pyramides se dressent au regard dans les solitudes de l'antique empire des Pharaons.

Il rappelle encore la terre des patriarches et les tableaux de la Bible, lorsqu'on voit ses femmes, coiffées de bandelettes, remplir à la fontaine voisine les cruches de terre posées sur leur tête, à la façon de Rébecca.

Pour l'esprit qui observe les caractères et les mœurs, les habitants de Batz sont une colonie de bas Bretons, conservée dans la haute Bretagne. Ils parlent le dialecte du diocèse de Vannes; ils portent les larges culottes flottantes, les gilets superposés et brodés, les galoches de cuir jaune à rosettes et le chapeau aux grands bords relevés à la Henri IV. Quand ils y joignent le manteau noir pour les enterrements ou les fêtes solennelles; on dirait une réunion de gentilshommes de quelque cour espagnole ou allemande du seizième siècle.

C'est un véritable éblouissement, c'est une surprise dont on ne peut se faire l'idée, que de voir ces beaux hommes blonds, de six pieds, et ces superbes femmes de même taille, sortir, les dimanches ou les jours de noce, avec une toilette aussi éclatante et aussi majestueuse, de leurs humbles chaumières, où le seul luxe est la propreté.

Leurs occupations, comme paludiers et sauniers, sont de lever le sel dans les marais, où l'Océan l'apporte aux évaporations du soleil, et de l'aller vendre au dehors, sur le dos de leurs mulets aux grelots argentins. Ils portent, dans cette double fonction, la culotte et le sarreau de toile blanche, avec le long râteau à la main sur le champ du travail, avec leur fouet en bandoulière et la pipe à la bouche, sur les routes du département.

Ces marais de Batz, avec leurs bassins, leurs canaux et leurs meules de sel blanc, offrent l'aspect d'un camp romain, oublié dans ces régions par Jules-César.

L'illusion n'est détruite, le soir, que par la bonne odeur de violette dont le sel embaume l'atmosphère.

Les seuls monuments du bourg de Batz sont la chapelle de Notre-Dame du-Murier, bijou gothique, croulant au bord de la mer, et l'église paroissiale, dont la tour carrée en granit, haute de soixante mètres, sert de guide aux navigateurs pour entrer en Loire.

Cette église possède une richesse fort rare dans les villages : un orgue et un organiste. L'organiste est un simple boulanger du pays, dont l'histoire serait assez curieuse; mais nous voulons conter aujourd'hui celle d'un de ses prédécesseurs, beaucoup plus curieuse encore, et l'origine même de l'orgue du bourg de Batz, la plus touchante page que nous sachions dans la légende des artistes inconnus.

II. — LE TIC DE JEAN-LOUIS.

C'était quelque temps avant la grande Révolution. Entrez dans cette pauvre chaumière, si bien rendue par le crayon de M. Fortin, d'après un des chefs-d'œuvre de son pinceau. Solives en relief, portes massives, bahut couvert de jattes, escabelles de bois, rien ne manque à cet intérieur breton.

Une vieille femme file au rouet; un garçon de douze ans déjeune à côté d'elle... Mais quelle catastrophe vient de troubler son repas? Un chien s'est avancé pour en réclamer sa part; en même temps, le porc du logis s'élance de son bouge...

Et voilà la guerre allumée!

Guerre d'aboiements d'une part, et de grognements de l'autre; cacophonie tellement violente que l'enfant épouvanté tombe à la renverse, et que l'aïeule lève sa quenouille, en s'écriant avec douleur :

— Allons! voilà encore mon pauvre Jean-Louis repris de son tic nerveux!

Ce que la bonne vieille appelait un tic nerveux était l'instinct du génie musical chez son petit-fils Jean-Louis Nédellec.

Orphelin élevé par sa grand'mère, fort et beau garçon plein d'intelligence, Jean-Louis avait appris tout seul à lire et à écrire. Il était, dès l'enfance, la merveille et l'adoration du bourg de Batz. Il répondait la messe à M. le curé, chantait au lutrin d'une voix d'ange, et dirigeait les enfants de chœur avec une justesse incroyable.

Mais, sous le rapport de l'ouïe et du son, il était d'une délicatesse et d'une susceptibilité qui inquiétaient pour sa vie. Les plus terribles mugissements de la mer, les plus douces mélodies des oiseaux le ravissaient en extase. Il lui semblait entendre d'ici-bas les chants des séraphins dans le ciel, et il avait dans l'âme un concert perpétuel, qu'on appelait ses *voix intérieures*. Mais qu'un son faux, qu'un cri discordant, qu'un choc inharmonieux frappât son oreille, il tombait dans ces convulsions étranges où venaient de le rejeter le porc et le chien du logis.

III. — MADEMOISELLE DE SOURSAC.

Or, sa grand'mère ne savait comment le rappeler à lui-même, lorsqu'elle le vit tout à coup se relever à un bruit

(1) Voyez, pour nos études précédentes sur la Bretagne, la Table générale des vingt premiers volumes.

du dehors, sourire comme un être qui passe de la mort à la vie, s'élancer de la chaumière et disparaître en courant.

C'était Mlle Élisabeth de Soursac, une jeune châtelaine des environs, qui traversait le village en chantant l'*Iphigénie* de Gluck.

Jean-Louis ne revint qu'au bout de trois heures, après avoir suivi à pied la chanteuse dans son carrosse, au trot de son attelage, jusqu'à la grille du manoir de Soursac.

A compter de ce moment, il passa la moitié de ses jours à rôder autour du château, épiant la voix mélodieuse qui était pour lui une révélation.

Un matin, il eut une surprise charmante. Au lieu d'une voix, il en entendit deux. La seconde, inconnue à Jean-Louis, était le son d'un clavecin dont s'accompagnait Mlle Elisabeth.

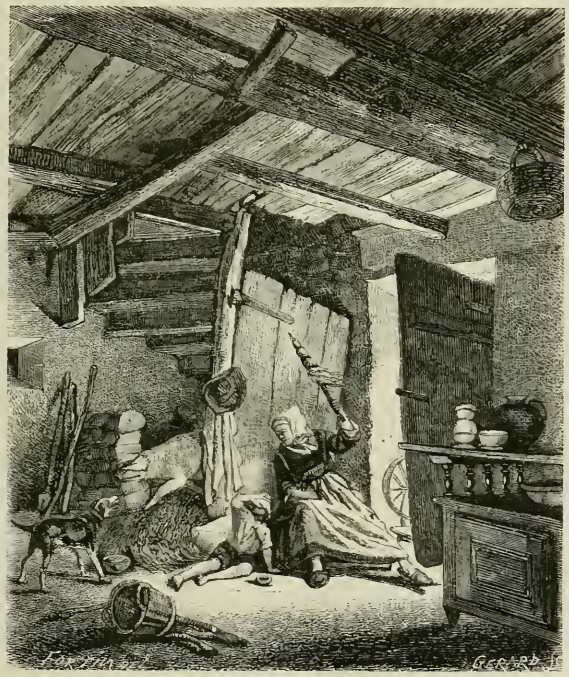
Celle-ci, instruite des démarches du paysan, le fit entrer au salon, et lui joua tout ce qu'il voulut.

Nédellec se crut au ciel, et s'en retourna ivre de joie.

Il faut dire que Mlle de Soursac avait une voix admirable et était une musicienne accomplie.

Elle reçut désormais chaque jour la visite de Jean-Louis, qui apprit par cœur ce qu'elle lui chantait, et le répéta dans sa chaumière à ses voisins attroupés sur le seuil.

Quand il retombait dans son tic nerveux, sa grand'mère



Intérieur du bourg de Batz. Jean-Louis et sa grand'mère. Dessin de Fortin.

n'était plus inquiète ni embarrassée. On prévenait l'aimable châtelaine, qui venait calmer l'humble villageois comme David calmait le roi Saül.

IV. — UN VIEUX CLAVECIN.

Au bout de quelque temps, Nédellec, enhardi, tourna cinq fois sa langue dans sa bouche, dix fois son chapeau dans ses mains, et demanda à Mlle Elisabeth si elle n'aurait pas un vieux clavecin à lui donner.

La jeune fille ne put d'abord retenir un éclat de rire, elle qui avait travaillé sept ans sous les meilleurs maître pour arriver à jouer avec méthode et justesse.

Cependant elle se ravisa, et conduisit Jean-Louis dans un grenier où elle lui montra et lui offrit un clavecin mis en pièces.

Le paysan bondit de joie, et emporta les morceaux de l'instrument dans un sac, car tel était son état de ruine ou plutôt d'émiettement!

Eh bien, par un tour de force et d'adresse que le plus habile facteur eût décliné, en moins d'un mois Jean-Louis eut reconstruit la boîte mélodieuse, et fut en état d'en jouer dans sa chaumière, à l'admiration générale, rendant

ainsi au village les concerts qu'il avait reçus au château.

Il fit des progrès qui tenaient du miracle et qui confondaient Mlle de Soursac.

Outre les morceaux de musique qu'il avait appris et retenus d'elle, il formait avec le chant des oiseaux, avec les plaintes de la mer, avec les bruits de la terre et du ciel, avec toutes les harmonies de la création, des hymnes de reconnaissance et d'adoration en l'honneur de son bon ange ; c'est ainsi qu'il appelait la châtelaine.

Notez que ces travaux n'empêchaient point le jeune paludier, car tel était son état, d'amener l'eau et de lever le sel dans le petit marais de sa grand'mère.

V. — NÉDELLEC A PARIS.

Jean-Louis atteignit de la sorte l'âge de dix-huit ans.

Son bonheur fut alors troublé par un grand chagrin, dont il ne s'ouvrit à personne et qu'il s'avouait à peine à lui-même.

On annonça le mariage de Mlle de Soursac avec le comte de K...

Il sembla à Nédellec qu'on lui enlevait sa part du paradis.

Il resta huit jours sans chanter une note de musique et sans toucher à son clavecin.

Le lendemain de la noce, M. de Soursac le fit venir, et lui dit :

— Voici dix mille livres que ma fille vous remet sur sa dot, pour aller à Paris achever votre éducation, prendre les leçons des maîtres habiles et devenir un grand artiste comme eux.

Jean-Louis fut tenté de refuser. Cet argent lui brûlait les mains et lui serrait le cœur. Mais il entendit en imagination les merveilles qu'on lui avait contées de la capitale ; il se vit à l'Opéra, à la chapelle du roi, dans les concerts, à Notre-Dame, etc. Bref, il accepta les dix mille livres, dit adieu à sa grand'mère, et prit la route de Paris.

En quelques mois, il eut réalisé la prédiction de la comtesse de K.... Il en sut presqu'autant que ses professeurs les plus illustres, il les étonna par la beauté de son chant, par la perfection de son jeu, par l'originalité de ses compositions.

Ce qui l'enthousiasma par-dessus tout à Paris, ce furent les magnifiques orgues qu'il entendit dans les églises.

Il résolut de doter son bourg natal d'un instrument pareil, et d'en gagner le prix en donnant des concerts comme ses maîtres.

Mais comment percer la foule, à leur exemple, conquérir d'assaut la renommée et la convertir en pièces d'or et d'argent?

Suivant le conseil de son dernier professeur, il se fit faire des habits à la mode, arbora la cravate de mousseline brodée, et dressa en perruque à la Lancret son abondante chevelure bretonne. Le reste de ses dix mille livres passa dans cette métamorphose. Quand il se regarda au miroir, il se trouva à la hauteur des petits-maîtres, sauf qu'il avait une beauté moins fade, plus de franchise et d'intelligence que la plupart.

Il se produisit dans les salons de la cour et de la ville, où il fut couvert d'applaudissements gratuits.

Alors il jugea le moment venu de faire appel à la bourse de ses admirateurs, et il afficha le programme de son premier concert.

VI. — LE PREMIER CONCERT.

Il voyait déjà le prix de son orgue entrer, pièce à pièce, au bureau de location.

Mais jugez de son désenchantement, lorsqu'en arrivant dans la salle, qu'il croyait trouver comble, il se vit en face d'une douzaine d'auditeurs, — de ces amateurs fanatiques qui veulent tout entendre, le meilleur et le pire, le célèbre et l'inconnu.

Il fallut à Jean-Louis toute sa fermeté bretonne pour ne pas tomber en défaillance.

Heureusement, sa présence d'esprit lui vint en aide. Son parti fut pris immédiatement, et il résolut de tomber du moins avec grâce, comme le gladiateur antique.

— Messieurs, dit-il à ses douze auditeurs en les saluant avec un sourire et en s'avançant près de son clavecin fermé, je vous remercie d'avoir répondu à mon appel avec un empressement d'autant plus honorable pour moi, qu'il a été moins partagé par le public. Mais ni vous ni moi ne pouvons garder l'illusion d'un concert. C'est, de toute évidence, une partie manquée, archimanquée ! Cependant je suis trop heureux de cette occasion de faire votre connaissance, pour ne pas en tirer parti en galant homme. Au lieu de vous chanter et de vous jouer sans inspiration des morceaux que vous écouteriez sans plaisir, je vous propose de remplacer cet instrument par une table et de me faire l'honneur de souper avec moi. Nous causerons musique au lieu d'en faire, et nous nous quitterons les meilleurs amis du monde.

L'idée parut d'abord étrange aux intéressés, qui se regardèrent avec stupéfaction ; mais l'artiste avait la parole et la mine si franches, son visage était un si bon visage d'hôte, — il attendait la réponse avec tant de confiance et de courtoisie, — que nos amateurs, gens d'esprit après tout, saisissant la chose du bon côté, c'est-à-dire du côté plaisant, partirent tous ensemble du même éclat de rire et acceptèrent le souper avec acclamation.

Une demi-heure après, l'auditoire et l'artiste étaient réunis sur l'estrade, autour du plus friand menu improvisé chez les traiteurs du voisinage.

C'était un original qui avait affaire à des originaux. Le souper fut des plus piquants et la conversation des plus animées. Chacun lança son bon mot, décocha son épigramme, raconta son anecdote.

Nédellec dit sa propre histoire, son enfance tourmentée, ses instincts musicaux, sa rencontre avec Mlle de Soursac, son tour de force du vieux clavecin, ses aspirations vers les choses de l'art, son voyage à Paris, ses émotions à l'Opéra et à Notre-Dame, son projet de donner un orgue à son village, etc., etc.

Tout cela fut exposé avec tant de chaleur, de naïveté, d'éloquence et de poésie, qu'une révolution subite s'accomplit dans l'auditoire.

Au lieu de rire des excentricités de leur amphitryon, les convives, hommes de haute expérience, se prirent à le contempler et à l'écouter avec intérêt, avec étonnement, avec admiration.

Ils se dirent, en connaisseurs, qu'ils pouvaient bien avoir sous les yeux, non plus un bohémien de l'art, amusant et fantasque, mais un véritable et sérieux artiste, un génie méconnu par l'insouciance publique.

D'une seule voix, ils conjurèrent Nédellec de se mettre au clavecin, et de leur jouer et de leur chanter ses compositions.

L'artiste, inspiré, leur obéit, et passa en revue son ér-

pertoire, depuis les essais de son enfance jusqu'à ses chefs-d'œuvre de la veille.

Il parut et il fut réellement sublime de verve, d'entraînement, de perfection.

Il jouait et chantait depuis deux heures, et l'auditoire enivré criait : — Encore! encore!

La séance ne finit qu'au point du jour, lorsque Jean-Louis tomba anéanti sur le clavecin.

VII. — LE TRIOMPHE. RETOUR AU PAYS.

Le lendemain, les dix amateurs, dont l'opinion faisait loi, enthousiasmaient Paris du récit de leur aventure.

Le surlendemain, Nédellec était le grand homme du jour. Son histoire et sa renommée volaient de bouche en bouche. Tout le monde voulait l'entendre et l'applaudir.

Il annonça un second concert. On se battit à la porte. Il eut un succès fou, et empocha douze cents livres. Aux concerts suivants, il doubla le prix des places et fut porté en triomphe à son hôtel.

Bref, en quelques semaines, il eut gagné deux fois le prix de son orgue; en quelques mois, il eut fait une petite fortune; et, rassasié de la gloire, souffrant déjà du mal du pays, le Breton regagna son village et le manoir de Soursac, apportant l'aisance à sa vieille grand'mère et à l'église de Batz un orgue digne d'une cathédrale.

Longtemps après, Nédellec habitait encore la chaumière de ses aïeux, où le seul luxe était une riche bibliothèque musicale et un beau clavecin, qui accompagnait, sans l'exclure, le vieil instrument du château.

Redevenu paludier, sans cesser d'être artiste, l'organiste du bourg de Batz (tel était son titre le plus cher) avait repris les braies flottantes, les gilets brodés, le chapeau à chenille et les travaux de son enfance.

Ses heures de joies étaient celles qu'il consacrait, le soir, à la musique, et le dimanche, à l'orgue de l'église natale.

Ses jours de bonheur étaient ceux qu'il passait à recevoir dans sa maisonnette, ou à visiter, au château de Soursac, Mlle Élisabeth, son bon ange, aujourd'hui Mme la comtesse de K....., toujours musicienne accomplie, et mère de trois jolis enfants, à qui Jean-Louis enseignait le solfége.

C'était là la famille de l'artiste-paysan, qui n'avait jamais voulu se marier, et qui, lorsqu'on lui en demandait la cause, répondait, en regardant la jeune comtesse :

— Quand on a entrevu le ciel, on ne trouve plus rien de beau sur la terre.

VIII. — LA DETTE PAYÉE.

Sur ces entrefaites, la révolution de 1789 éclata; la Terreur de 1793 la suivit et pénétra jusque dans l'humble coin de la Bretagne.

Signalés par toutes leurs vertus à la haine des sans-culottes, les Soursac demeurèrent suspects et proscrits dans leur manoir.

Un soir, la comtesse chantait au clavecin la fameuse romance de Grétry :

O Richard, ô mon roi!
L'univers t'abandonne, etc.

Elle fut entendue par un jacobin qui avait mangé sa fortune et qui convoitait celle de la châtelaine. Il la dénonça le lendemain au comité de Guérande, comme chantant les malheurs de Louis XVI et rappelant la tyrannie.

Dix jours après, le domaine des Soursac était séquestré, et une bande de frères et amis l'assiégeaient avec des cris de mort.

Le comte ayant menacé d'un assaillant de ses pistolets, toute la famille allait être massacrée, lorsqu'un bruit inattendu arrêta les assassins.

C'était l'air de *la Marseillaise*, chanté dans le salon du manoir par un organe admirable, et soutenu au clavecin d'un tonnerre de notes patriotiques.

— Est-ce qu'il y a un républicain chez ces aristocrates? s'écria le chef des jacobins, simple fanatique, homme de cœur au fond.

Et, pénétrant dans le salon, il y trouva Nédellec, coiffé du bonnet rouge, et répétant avec enthousiasme :

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons;
Marchons! qu'un sang impur abreuve nos sillons!

La voix était si inspirée, le geste si sublime, la figure de l'emploi si parfaite, que le chef et les bandits restèrent en extase devant le chanteur.

Un court dialogue, entremêlé de nouveaux couplets :

Allons, enfants de la patrie!

prouva à l'honnête terroriste que les ci-devant qui avaient un tel artiste pour ami étaient les meilleurs patriotes de France; qu'Élisabeth appliquait l'air de *Richard* à Danton, et que les menaces du comte étaient la révolte d'un citoyen méconnu.

Le brevet de civisme fut conquis enfin par un irrésistible défilé de tous les chants du jour : le *Ça ira!* la *Carmagnole! Madame Véto*, etc., que l'organiste heureusement savait par cœur (et c'était tout ce qu'il savait des choses de la république).

Si bien que la bande entière donna l'accolade à Nédellec, et se noya avec lui dans le vin des Soursac, au lieu de se baigner dans leur sang.

Ainsi s'acquitta Jean-Louis envers Élisabeth, en la sauvant, elle et sa famille, par une intrépide comédie de son talent.

IX. — L'ORGUE SAUVÉ.

Quelques mois plus tard, ce fut le tour de l'église de Batz. Des économistes zélés, voulant en faire une écurie, jugèrent à propos de la saccager, pour l'approprier à sa nouvelle destination.

On conçoit la douleur de Jean-Louis, déjà privé des cérémonies religieuses, et réduit à jouer seul de l'orgue dans le temple désert.

Il se rappela l'expédient du château de Soursac, et quand les vandales apportèrent leurs torches sous le buffet harmonieux, ils reculèrent de surprise au bruit du *Chant du Depart*, lancé par une voix qui semblait venir du ciel et accompagné de toutes les foudres de l'instrument :

La République nous appelle!
Sachons vaincre! sachons périr!
Un Français doit vivre pour elle!
Pour elle un Français doit mourir!

C'était Jean-Louis qui gagnait un second certificat de civisme...

Au premier couplet, les torches s'abaissèrent ; au second, elles furent éteintes ; au troisième, les bandits répondirent en chœur à l'artiste ; au quatrième, on décida que l'orgue resterait... dans l'écurie.

L'église n'était point sauvée du sacrilége, mais l'instrument échappait à l'incendie.

Le dernier beau jour de Nédellec fut celui où il reprit ses chants à l'orgue, dans l'église rouverte au culte, devant l'autel paré de fleurs et embaumé d'encens, au milieu de tous les habitants de Batz, à leur tête les Soursac et la comtesse Élisabeth, à qui le 9 thermidor avait rendu leurs biens.

X. — LE DERNIER CONCERT.

Un tel bonheur était-il au-dessus des forces de Jean-Louis? Le fait est qu'il tomba, le lendemain, gravement malade.

Une nuit de la semaine suivante, il disparut de sa chaumière. On entendit, jusqu'au matin, comme un con-

Jean-Louis Nédellec en habit de ville.

cert céleste dans l'église ; et quand il cessa, à l'aurore, on trouva Nédellec mort, les doigts sur le clavier de son orgue.

Son testament consacrait sa petite fortune à l'entretien de l'instrument, tant qu'il durerait, et à son renouvellement, quand il serait usé.

Voilà pourquoi l'église de Batz possède encore un orgue, — et un organiste.

L'organiste actuel, nous l'avons dit, est un boulanger du village, qui, sans avoir le talent de son prédécesseur, n'en est pas moins un artiste naïf et inspiré.

C'est de lui-même et d'un vicaire du pays, notre ancien professeur à Guérande, que nous tenons l'histoire de Jean-Louis Nédellec (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Bien qu'il n'eût fait que passer à Paris comme un éclair musical, le souvenir de Nédellec y vivait encore, il y a trente ans, chez quelques vieux amateurs. Son triomphe d'un jour est enregistré dans les journaux du temps et dans quelques Mémoires, notamment dans ceux de la marquise de Créquy.

LE MOULIN ABANDONNÉ.

VOYAGE A LA SUITE D'UN ANE.

L'âne Belphégor et les cinq voyageurs (chap. Ier).

I. — ON ACHÈTE UN ANE ET L'ON VA OU IL PLAIT A DIEU.

— Mais il y a des gens, dis-je, qui prétendent qu'une tragédie, un conte fantastique, une maquette, un crayonnage, un petit air, un simple entrechat de Mlle Carlotta Grisi, la moindre babiole littéraire ou artistique a son utilité en ce monde. Honnêtes gens! braves gens! que de consciences troublées vous rassurez! Savez-vous qu'il y a des jours où toutes les vieilles histoires de notre jeunesse, toutes ces billevesées dont le papier n'était pas coupable,

après tout, ces contes à dormir debout, ces romans plus longs que l'*Astrée* ou la *Clélie*, nous remontent à la gorge et nous étouffent comme un repas trop copieux et mal digéré? Pour avoir le courage de retomber, ne fût-ce qu'accidentellement, dans ces péchés de l'esprit, il faut pouvoir s'appliquer sur la conscience quelque bon apophthegme d'esthétique transcendentale, comme on en trouve dans la théorie de l'*art pour l'art*.

— Tout cela m'est bien indifférent, dit le peintre Faustin Besson, qui était assis en face de moi. Je trouve qu'il fait bon vivre, et je vivrai le plus longtemps que je pourrai. J'aime à peindre, parce que cela m'amuse, et je peins. Ma philosophie est : *tant mieux*, quoi qu'il arrive.

— Elle est renouvelée des Grecs et du docteur Pangloss, répliqua le sculpteur Demesmay; peut-être est-ce la bonne? Mais, pendant que nous jasons, Arthur et M. Roudineau pratiquent.

Ces deux personnages dormaient profondément, prenant sans doute les mugissements de la locomotive pour le bruit du rouet de leur grand'mère. Les hommes d'imagination ne dorment pas en voiture : c'est vous dire que M. Arthur et M. Roudineau ne sont ni poëtes ni musiciens.

M. Arthur est un peintre amateur, d'une cinquantaine d'années; une figure dans le genre de celle du comédien Bouffé dans un rôle honnête et sensible, un gamin de Paris en cheveux gris, devenu sentimental, ne jouant plus à la toupie, mais aimant les enfants et les animaux, ayant conservé des goûts d'atelier, peignant avec bonne foi des marines dans le genre de Gudin, et des paysages composés, avec ponts, ruines, rochers terreux et autres attributs.

L'autre compagnon de voyage est un avoué, fou de belles-lettres et de beaux-arts, né académicien, mais tombé dans la procédure. On ne fait pas ce qu'on veut. Il aime les descriptions dans le goût de Walter Scott, les poésies de Millevoye, et voue à la tragédie un culte secret qu'il n'ose confesser dans la crainte de n'avoir pas l'air assez moderne, mais qu'il satisfait souvent, caché dans un coin de l'orchestre du Théâtre-Français.

Les poëtes ont trouvé de bon air de se récrier sur les chemins de fer. Il est pourtant assez agréable de fumer un cigare rue de la Chaussée-d'Antin, à onze heures du soir, et de respirer au soleil levant, sur la jetée du Havre, une bonne brise marine, qui vous reste aux lèvres toute salée, comme pour vous donner appétit. M. Arthur dormait encore, sa boîte à couleurs serrée contre son cœur, quand nous arrivâmes au Havre. Une heure après, le paquebot nous jetait sur la plage de Trouville, au milieu d'une population d'hommes en caleçon et de femmes en justaucorps de laine noire.

Mon volume d'économie politique sous un bras, ma valise sous l'autre, j'allai faire un tour de promenade, en attendant que mes compagnons de voyage eussent trouvé un gîte. Je rencontrai sur la plage de beaux messieurs en veste blanche, moustaches en croc, cravate cerise. Je vis des cavaliers, suivis de leur groom, comme aux Champs-Élysées, et cela en face de la mer bleue, des falaises brunes et vertes. Quelques femmes, hérissées de volants, comme des petits chiens griffons, ombrelle en main, et chaussées de brodequins de satin clair, glissaient sur le sable, humide encore du déroulement d'une vague.

Partout on trouve des originaux. J'en rencontrai un, jeune Anglais, haut monté sur jambes, et qui, se croyant seul, les yeux tournés vers les grèves, se livrait à une pantomime singulière, mettait la main sur son cœur, montrait le poing à l'horizon, et s'écriait :

— O Georgina! ô la plus adorable des femmes et des cousines!... ne puis-je pas faire un excellent mari, maintenant que je suis employé de la Compagnie des Indes?... Featherstonhaug, infernal droguiste!...

— Parbleu! dis-je à Faustin Besson, qui revenait à ma rencontre, vous devez vous trouver le plus heureux des hommes. Des robes de soie en pleines grèves du Calvados! et là-bas, je gage, du velours et de la dentelle au beau milieu des prés et des bois!

— Ne m'en parlez pas, c'est un spectacle ridicule et presque révoltant. Parlez-moi, au contraire, de paysannes à cotte rouge, de laboureurs en sabots, de marins gondronnés. Nous n'avons pas trouvé de gîte, et tant mieux!...

— Comment, tant mieux?

— Arthur a trouvé une idée...

Au lieu d'écouter l'exposition de l'idée d'Arthur, je pensais aux gants jaunes de Faustin, à ses moustaches en croc, à son habit de velours incarnat, à son épée en verrouil, à son gilet de satin blanc pour les grands bals. Je le voyais, entre Dorine et Célimène, peignant, à l'éclat des lampes et des lazzi spirituels de M. Romieu, la loge d'Arsène Houssaye, ou coquichonnant au foyer des acteurs. Et je me disais : Quel tissu de contradictions, l'homme! est-ce que nous serions tous comme cela?

— J'aime la vraie nature, poursuivait-il, et je ne hais rien tant que de rencontrer des gens qui vous la gâtent par des costumes d'opéra-comique. Aussi ai-je adopté avec enthousiasme l'idée d'Arthur.

— L'idée, je vous prie?

— Eh bien, comme je vous le disais, l'idée d'acheter un âne et d'aller où il plaît à Dieu. L'âne portera nos valises, les boîtes à couleurs et votre volume d'économie politique ; nous le suivrons, libres et joyeux. Voyez, le soleil monte à peine au-dessus de la mer ; avant qu'il disparaisse derrière les falaises, nous avons douze heures à nous. Hâtons-nous, ils nous attendent. L'âne est acheté.

— Permettez-moi, messieurs, s'écria Demesmay, en nous voyant arriver, de vous présenter Belphégor.

Il avait ainsi baptisé un grand âne noir et mystérieux que M. Arthur tenait déjà par le cou et embrassait avec tendresse. L'âne, sombre et impatient, agitait ses longues oreilles d'une façon fatidique, qui faisait songer à la fonte des balles dans *Freyschütz*.

Ceci se passait sur le quai, au bord de la Touques, dont l'embouchure forme le port de Trouville. Les maisons du port font face à une vaste prairie, bornée à l'horizon par une chaîne de collines boisées, dont l'extrémité du côté de la mer se termine en falaise. Un bout de la prairie se perd dans les pâturages de la commune de Touques, à une lieue et demie de Trouville, l'autre dans les dunes.

— Ohé! passeur, ohé! criait Faustin. Car nous n'allons pas, je pense, messieurs, ajouta-t-il, nous traîner dans les chemins frayés?

Le batelier nous mit sur l'autre bord, nous, l'âne et les paquets. Nous ayant ensuite souhaité bon voyage d'un ton goguenard, il promit de boire à notre santé et regagna l'autre rive de la Touques. Nous restâmes seuls dans la prairie. Paquets, valises et boîtes à couleurs furent arrimés sur le dos de Belphégor. M. Arthur, qui prétendait guider la caravane, monta sur les bagages, et nous agitâmes la question de savoir vers quel point de l'horizon nous dirigerions notre marche.

L'âne n'avait pas attendu le résultat de notre délibération pour prendre un parti. Il trottait déjà, à cinquante pas de nous, vers une mare d'eau pluviale, où il entra résolûment, malgré les objurgations et les trémoussements

de M. Arthur. Arrivé au milieu de la mare, il s'agenouilla gravement, se pencha sur le côté gauche et se roula dans l'eau bourbeuse. M. Arthur se releva furieux, dans un costume mi-parti. Et comme nous n'avions pu nous empêcher de rire, il ne nous adressa plus la parole de la journée, et garda même rancune à Belphégor.

Celui-ci, débarrassé de son fardeau, marchait en avant d'un pas plus calme. Ses deux longues oreilles se détachaient dans le bleu du ciel, traçant l'espace d'un sentier aérien, par où l'imagination pouvait monter jusqu'aux astres.

— Suivons donc l'âne, dit l'avoué, puisque lui seul semble savoir où il va.

Nous suivîmes l'âne à travers la prairie.

II. — EN TEMPS DE CANICULE, TOUTE FUMÉE VEUT DIRE: « ON FAIT DE LA CUISINE ICI. »

Belphégor traversait le pâturage diagonalement, comme s'il eût voulu gagner le pied de la falaise et arriver à la mer par le chemin le plus long. Les insectes bourdonnaient dans l'herbe. Il faisait très-chaud. Les bœufs, couchés çà et là dans la prairie, nous regardaient passer d'un air non moins étonné que les mariniers de Trouville en nous voyant partir. Le terrain était sablonneux. Nous marchions aussi péniblement que les pionniers de Cooper dans la grande savane.

Tout à coup nous aperçûmes qu'il nous manquait un de nos compagnons, et, au même instant, nous entendîmes des cris de détresse. M. Arthur s'était avisé de caresser un jeune veau à qui les cornes commençaient à pousser. L'animal, d'un naturel trop gai, sans doute, avait voulu jouer au cheval fondu; M. Arthur s'était enfui, le veau l'avait poursuivi; M. Arthur était tombé, et le veau, le poussant du front, cherchait vainement à le retourner avec ses petites cornes.

Nous délivrâmes notre ami de ce dangereux animal, et nous courûmes afin de rejoindre Belphégor, qui pressait le pas et atteignait déjà l'angle de la prairie.

L'âne s'était engagé dans les dunes. Nous enfoncions dans le sable jusqu'à mi-jambe. Mais nous fûmes bientôt récompensés de notre peine, car, un moment après, nous nous trouvions au pied de la falaise, ayant devant nous une belle plage solitaire et la mer à cinq cents pas.

Cette plage s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon. Les falaises qui la bordaient étaient interrompues par de vastes prairies. Un talus sablonneux, semé d'herbes marines, protégeait ces pâturages, dans les grandes marées, contre l'inondation.

Deux lieues plus loin, la falaise reprenait et continuait jusqu'à l'horizon, dentelant en noir le sable jaune et le ciel d'un bleu tendre.

La fraîcheur de l'air nous rendit allègres. Rien n'est agréable à l'œil du Parisien comme l'aspect d'une mer dont les vagues déferlent sur des sables réchauffés par le soleil de la canicule. La caravane ôta bas et souliers, et se mit à courir sur la plage humide, barbotant dans les eaux paresseuses que la mer laisse derrière elle, s'attardant aux coquillages, comme des écoliers en vacance, tandis que Belphégor, d'un pas menu, mais ferme et régulier, continuait impassiblement sa route vers l'idéal. A l'instar du cheval de Mazeppa, mais d'une allure plus sage, il allait toujours en avant.

La mer, les sables, l'âne et les voyageurs, nous avions l'air, tous ensemble, d'une fable de La Fontaine.

Nous marchions déjà depuis près de deux heures sans rencontrer un visage humain, sans découvrir à la côte la fumée d'un toit, quand nous nous aperçûmes avec inquiétude que nous mourions de faim. Nous n'avions pas les moindres provisions. Faustin proposait déjà de chercher des coquillages et de les manger, lorsque, heureusement, nous vîmes arriver vers nous un homme au devant duquel nous nous élançâmes.

C'était un Anglais à cheveux rouges. Il tenait en main un marteau de minéralogiste, et portait sur l'épaule une manière de trousse, destinée sans doute à renfermer les échantillons qu'il rapportait des falaises.

— Ah! monsieur, c'est le Ciel qui vous envoie! nous écriâmes-nous. Vous voyez devant vous de malheureux voyageurs, égarés sur ces plages et ne sachant où trouver quelque nourriture.

— Il s'agit bien de manger! répliqua l'Anglais indigné; savez-vous seulement, vous, où est la corne d'Ammon?

Ayant à peine achevé ces mots, il nous quitta d'un air furieux et égaré. Belphégor allait toujours à trois cents pas en avant. Étourdis de la réplique de l'Anglais, nous avions encore les yeux attachés à la terre, quand Demesmay s'écria :

— Regardez donc Belphégor; on dirait qu'il change de route!

L'âne inclinait, en effet, vers la gauche et se rapprochait de la côte. Les longues prairies que nous côtoyions depuis si longtemps expiraient dans un renflement du sol, qui formait un site boisé des plus agréables à l'œil. De hautes falaises rocheuses, ou formées d'un sol tout chargé de minerai ferrugineux, rompaient la monotonie de la plage par les éboulements pittoresques et les dépressions qu'elles présentent. Les épaulements de la falaise se prolongeaient à une demi-lieue dans les terres, et formaient une grande colline, développée en amphithéâtre.

Belphégor doublait le pas. Nous vîmes une maison blanche à contrevents verts, qui, toute seule au bord des sables, semblait attendre de la compagnie. La spéculation trahit l'homme. Et cela fut plus rassurant pour nous que la vue des grands pommiers, dont les parasols couvraient des champs voisins. Il n'y a qu'en Normandie où le pommier ne prouve rien : on en a mis partout.

En passant devant la maison blanche, nous vîmes à une fenêtre un gros vieil Anglais, qui paraissait jouir de la solitude avec une volupté bourrue. Son visage sanguin se rembrunit beaucoup à notre aspect. Il nous jeta un regard plein de colère et de soupçon.

Nous fûmes dédommagés de ce tableau, peu concluant en faveur de la sociabilité humaine, par la vue d'une jolie Anglaise de dix-huit à vingt ans, qui, à la fenêtre voisine, montrait en souriant ses dents blanches. Mais le vieux, comme Bartholo dans le *Barbier de Séville*, lui fit fermer sa persienne.

Nous comprîmes de reste qu'il n'y avait pas à attendre d'hospitalité dans une pareille maison.

Aussi la vue d'un petit clocher, dont la flèche bleue pointait dans les arbres à une portée de fusil de la côte, nous réjouit-elle plus que le sourire de la jolie inconnue. Une spirale de fumée, presque aussi légère que celle de ma pipe, montait dans un ciel chaud du fond d'un massif de verdure. Mais si légère que fût cette fumée, elle n'échappait point aux regards de voyageurs à jeun; car, par cette saison caniculaire, toute fumée veut dire, en bon français : on fait de la cuisine ici.

Je ne sais si Belphégor entendait cette langue, mais il allait toujours en avant, tournant les talons à la mer. Il quitta bientôt tout à fait la plage, et, à cent pas de la mai-

son blanche, il suivit un sentier pratiqué dans le talus qui séparait la région verte de la région des sables.

Une guérite de douanier garde-côte, faite de pierre et de chaume, couronnait le talus. Belphégor passa fièrement devant la hutte. Mais le douanier, sortant de son trou un long nez, cuit et recuit par le soleil, le vent de mer et la brume salée, regarda l'âne, nous regarda et ne rentra la tête qu'après nous avoir lancé un coup d'œil plein d'amère défiance.

Nous passâmes outre, l'imagination remplie de broches fumantes et de mijotements de casseroles.

Le sentier avait conduit Belphégor dans un chemin creux, semé de cailloux, à travers lesquels filtrait une eau chanteuse. L'âne prit un trot galant. De gros buissons d'aubépine, mêlés de ronces et de mûriers sauvages, répandaient de l'ombre dans le chemin. Les buissons devinrent bientôt si épais qu'ils formaient, à peu de chose près, la voûte sur nos têtes.

Comme s'il nous eût conduits en enfer, Belphégor redoublait de gravité.

Le chemin devenait plus sombre et menaçait de devenir une rivière. Tout à coup, nous revîmes la clarté du ciel, et une bande de canards, qui barbotaient dans une mare d'eau claire, nous salua d'un joyeux can-can.

Nous étions au milieu de sept ou huit chaumières, formant, tant bien que mal, la place du hameau. Nous entendîmes aboyer un chien et pleurer un marmot. Un enfant vint sur le seuil d'une porte en se grattant la tête. Une femme parut ensuite, puis un vieux paysan, qui mit la main à son front chauve et que nous saluâmes. Au bord de la mare aux canards, une lessiveuse, qui lavait son linge, cessa d'agiter son battoir et nous regarda avec deux yeux ronds et étonnés.

Les canards piaillaient toujours. Je m'aperçus que l'avoué les regardait de travers, et j'entendis M. Arthur murmurer entre ses dents avec indignation ;

— Pauvres bêtes !... aux olives, quelle infamie !

Mais le chemin creux n'aboutissait pas là. Il partageait la place en deux et grimpait irrégulièrement dans le cœur du pays. Seulement, l'eau coulait d'un côté et le chemin renflait laborieusement le dos de l'autre. Quelquefois même, l'eau, capricieuse et tyrannique, s'avisait de changer de côté. Alors il fallait poser la pointe du pied sur de grosses pierres jetées dans le courant, et passer au milieu des *bruis-bruis* et des *glous-glous* du ruisseau pour gagner l'autre épaule du chemin.

Belphégor trottait parmi tous ces obstacles comme en pays conquis. Nous commencions à trouver qu'il nous menait bien loin. Mais M. Arthur, qui devait comprendre mieux que nous les animaux, en raison de l'amour qu'il leur porte, nous assura que Belphégor devait avoir ses motifs. Au surplus, les maisons de la place avaient l'air si pauvre ! D'ailleurs il n'en sortait pas de fumée.

Nous montâmes, nous montâmes encore. Les buissons avaient grandi. De hautes futaies couvraient les bords du chemin, derrière les ronces et les mûriers. Une ombre verte et froide, coupée çà et là de rares rayons de soleil, nous enveloppait. Les oreilles de Belphégor s'agitèrent comme les battements d'aile d'une orfraie. Quel ne fut pas notre désappointement, en nous apercevant que cet animal funèbre nous avait conduits près d'un cimetière, dont nous côtoyions la muraille !...

Une petite église romane, assise comme une bonne vieille au milieu du cimetière, perçait de son bonnet bleu les grands arbres du voisinage. Elle devait avoir vu bien des choses, depuis qu'elle était au monde. Mais ce qui acheva de nous charmer en elle, en dépit de la faim qui nous pressait, c'est que le cimetière dont elle était environnée avait un air tout à fait hospitalier.

Je conçois qu'un Normand puisse sourire à la pensée de se reposer un jour dans un pareil cimetière ; et moi, qui ne suis pas Normand, je crois que j'y dormirais bien aussi. O volupté de la tombe, espoir des âmes fatiguées, tu n'apparais jamais plus consolante qu'au sein d'un cimetière de village !

Mais ce qui donnait à celui-ci des charmes particuliers, aux yeux d'un Normand, du moins, c'est qu'il était entièrement ombragé de pommiers. Sois bénie, main pieuse et bienfaisante qui les planta sur ces tombes ! Tu songeais sans doute qu'il est doux à des âmes normandes de rêver aux longues soirées d'hiver où l'on sable un cidre joyeux, où le mari, la femme et le voisin trinquent à l'amitié. Tu te disais, ô planteur de pommes : Ces rameaux, inclinés au-dessus de leur tête, ne leur rappelleront des choses de ce monde que ce qui fut la joie, les chansons et les doux sentiments !

— Où est Belphégor ! nous écriâmes-nous soudain.

Tandis que, la bouche ouverte et le nez en l'air, nous contemplions l'église, l'âne avait disparu. Pour le coup, nous crûmes que cet étrange animal recélait quelque mystère d'iniquité. S'était-il évaporé en fumée, ou sous forme d'oiseau moqueur ? Le fer de ses sabots, que nous entendîmes sonner sur les cailloux, nous rassura. Belphégor avait quitté le chemin et s'était sans doute engagé dans un sentier qui faisait le tour du cimetière. Nous nous mîmes à sa poursuite, et nous l'aperçûmes en effet, après avoir tourné l'angle de la muraille.

Cette fois, nous nous attachâmes à ses pas, et, résolus d'en finir, nous lui criâmes d'une seule voix :

— A la fin, où vas-tu ?

Mais lui, dressant les oreilles, tourna un second angle de la muraille, et, comme nous tournions avec lui, nous aperçûmes en face de l'église une joyeuse petite ferme qui se chauffait au soleil.

— Ah ! fîmes-nous.

Ce ah ! se prolongea, il est vrai, comme au spectacle, quand on lève la toile après un long entr'acte. Belphégor entra d'un pas relevé dans la cour de la ferme. Nous passâmes devant le porche de l'église en ôtant notre chapeau, d'un cœur reconnaissant, et nous suivîmes l'âne.

L'avoué fit observer que la cheminée de la ferme fumait magnifiquement, et bien plus que nous ne l'avions imaginé de loin.

M. Arthur jeta un regard mélancolique sur une famille de poules, dindons, oies, canards, lapins, cochons et autres bêtes excellentes, éparpillées de la cour au verger, et qui, dans leur innocence, s'approchaient pour nous regarder.

Un chien roux, qui dormait sur le seuil, s'éveilla. Il se mit à japper, non avec colère, mais plutôt d'un ton qui semblait dire : — Bonjour, mes amis, comment vous portez-vous ? Holà, maître, accourez ; voici des hôtes !

Tout à coup il cessa d'aboyer, et, ayant flairé Belphégor, il se mit à lui sauter au cou et à le combler de caresses. L'âne parut profondément sensible à ces démonstrations affectueuses. Il baissa son long museau de telle sorte que son camarade le chien put lui donner l'accolade sans être obligé de se dresser sur ses pattes de derrière. Nous conclûmes de cette scène attendrissante que l'âne et le chien roux s'étaient jadis beaucoup connus, et que Belphégor, se trouvant libre de ses pas, en avait profité pour venir rendre visite à un ancien ami. Sans cela, nous

n'aurions jamais visité ce pays, où notre présence devait causer tant de trouble. Les voies de la Providence, on l'a dit, sont mystérieuses.

Pendant ce temps, M. Arthur avait déjà fait connaissance avec un joli cochon, auquel il grattait le dos. Cet animal charmé fermait ses petits yeux et poussait, le groin en l'air, des petits grognements pleins de tendresse.

Aux aboiements du chien, notre hôte parut, lui, sa femme, sa fille et sa servante, coiffés tous quatre d'un bonnet de coton plus blanc que la neige des Alpes. Sur le volet de la ferme, on lisait : *Mathieu, débitant.* Il débitait, il est vrai, beaucoup de choses; car, à la profession de fermier, il joignait celles de boulanger, d'aubergiste, d'épicier, de mercier, de marchand de tabac, etc., etc. Sa boutique entière tenait, disons-le, dans une armoire.

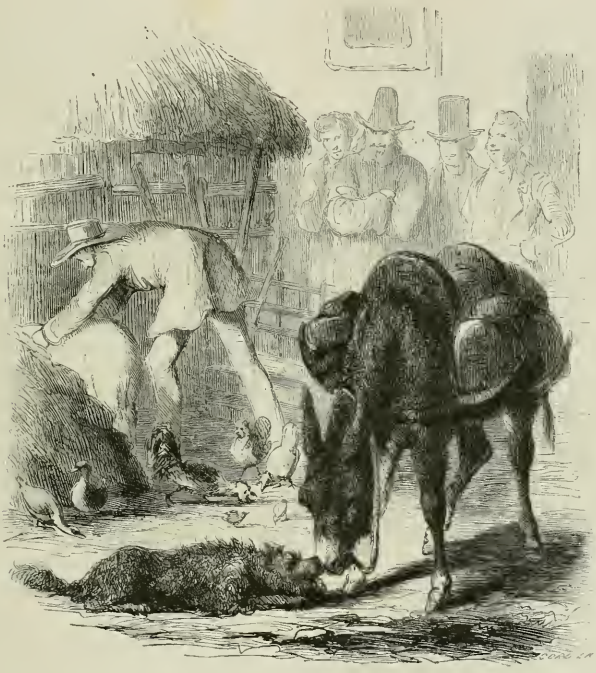
Nous n'eûmes pas besoin de longues explications pour faire comprendre à notre hôte de quoi il s'agissait. Une demi-heure après, attablés dans le verger, devant un repas copieux, nous gardions un religieux silence.

Le premier qui le rompit fut M. Arthur. Il venait de mordre, à double râtelée, dans une cuisse de volaille, lorsqu'il s'écria, la bouche pleine et l'œil attendri :

— Pauvre bête !

III. — MA CHERE MOUTONNE, DÉJA LE BLOND PHOEBUS, ETC.

M'expliquera-t-on pourquoi je le nommai Lubin? Lubin et non autrement? Lubin, à première vue? A-t-on



La cour de la ferme. Belphégor reconnu et salué par le chien roux (chap. II).

jamais donné pareil nom à un cochon? O mystère de la formation des idées! C'est ici que la philosophie, qui se charge de tout expliquer, devient indispensable. Sans la compagnie de Faustin, me fût-il jamais venu à la pensée de donner à ce porc un nom si pastoral? La peinture de mon compagnon de voyage n'influait-elle pas, sans qu'il me fût possible de m'en apercevoir, sur mon imagination? J'introduisais, en le nommant Lubin, ce cochon, le galant et l'enrubanné, dans ce que la réalité a de plus trivial. C'est par analogie, quittant l'autre jour le peintre Courbet, que je fis à une dame le compliment suivant : « Belle dame, vos joues sont roses comme une tranche de jambon », ce qui faillit à me faire arracher les yeux.

Nous dînâmes en nombreuse compagnie. Toutes les bêtes de la ferme entouraient notre table. Poules, dindons, oies et canards, dans des attitudes diverses, suivaient les morceaux depuis notre assiette jusqu'à notre bouche. Lubin, plein de confiance dans l'amitié d'Arthur, lui poussait le coude du bout de son groin, afin d'obtenir quelque croûte de pain trempée dans la sauce. Les lapins eux-mêmes, quoique désintéressés dans la question, nous regardaient, assis à quelques pas dans l'herbe, de cet œil

rond de Jean Lapin, qui brille comme un diamant noir, et remuaient leurs oreilles, semblables à des feuilles de tulipe.

Lorsque cette compagnie nous devenait par trop incommode, nous appelions à notre aide le chien roux. Il faisait aussitôt le tour de la table, en jappant d'un ton qui signifiait sans nul doute : — Voulez-vous vous en aller, gourmands, importuns ! ne voyez-vous pas que vous incommodez nos hôtes ! attendez que je vous y prenne ! — Cochon, lapins et toute la volaille s'enfuyaient aussitôt, avec des cris de terreur, dans la cour et dans le verger. On donnait au chien roux un os pour sa récompense.

Nous dînâmes longtemps, ou, pour mieux dire, nous dînâmes toute la journée. Qu'avions-nous de mieux à faire? Attablés à l'ombre d'un pommier, dans un verger de Normandie, nous passâmes alternativement de ce que le père Mathieu, notre hôte, nommait le *petit-boire* au *gros-boire*, c'est-à-dire du cidre au vin de Bordeaux.

A droite, nous apercevions la mer, au-dessus d'un champ de blé, entre la verdure et les chaumes. A l'horizon, quelque petite voile, découpée en aile d'oiseau, nous faisait plus doux ce plancher des vaches, tapissé d'herbe fraîche, sur lequel reposaient nos pieds. En face, nous avions la ferme, la bonne vieille église, avec son portail au cintre surbaissé, et le petit cimetière où, sous les pommiers inclinés, dansaient, comme un chœur de joyeux esprits, les rayons rouges du couchant.

Car le soleil se couchait déjà, la face enluminée, ainsi qu'un vigoureux paysan qui sort du cabaret le dimanche et regagne son logis. L'avoué se pâmait d'extase.

— Quelle description on ferait ! répétait-il souvent.

Pendant ce temps, la fermière, le tablier relevé, une main sur la hanche, l'autre accompagnant son discours du geste, nous faisait, sans plume ni papier, la gazette du village. C'était un des vieux bonnets de coton les plus expérimentés de la commune.

Nous apprîmes par elle que la maison blanche du bord de la mer était louée par un vieil Anglais, charmé de passer l'été dans un endroit où l'on ne rencontrait personne. L'Anglais se nommait M. Featherstonhang, ancien droguiste de la Cité de Londres. La jeune fille, que nous avions aperçue à l'autre fenêtre, était sa nièce et sa pupille, miss Georgina Flower. Une gouvernante, miss Calypso, lui tenait compagnie.

— Et le gentleman que nous avons rencontré un peu auparavant, un marteau pointu à la main ?

— Ah ! dit la fermière, le casseur de cailloux ?

— Oui, répliqua l'avoué, le monomane caillouteux, qui cherche la corne d'Ammon.

— C'est un ami de M. Featherstonhang, sir William. On prétend qu'il doit se marier à la nièce du vieux, mais que la petite a laissé en Angleterre un ami d'enfance, un cousin, sir Edwards, qu'elle eût bien préféré au casseur de cailloux. C'est miss Calypso qui m'a conté tout cela. Elle s'arrête souvent à la ferme, en revenant de se promener dans la montagne, pour boire une tasse de lait et un petit verre d'eau-de-vie. Miss Calypso aime à causer, et, pendant que nous jasons toutes les deux, miss Georgina cueille des fleurs au jardin ou s'amuse à jeter du grain aux pigeons. C'est un ange pour la bonté du cœur, et, sauf qu'elle a les yeux un peu trop grands, la bouche trop petite et qu'elle n'est pas assez rouge, ça serait la plus jolie fille de la commune.

— Messieurs, s'écria Demesmay, un toast : Au bonheur de miss Georgina et à la confusion du monomane caillouteux !

— A miss Georgina ! A la confusion de sir William !

A ces mots, nous quittâmes la table, et nous allâmes au bord de la mer contempler le coucher du soleil. L'avoué ne se possédait pas d'admiration. Il ponctuait chacun de ses pas d'un éloge de la gature.

— Ah ! si Lemierre ou Delille étaient ici, s'écriait-il, quelles descriptions !...

Avant d'arriver à la plage, il trouva moyen de nous quitter, courut à la ferme, et, tirant de sa valise tout ce qu'il fallait pour écrire, il s'exprima en ces termes, parlant à Mme Rondineau, son épouse :

« Ma chère moutonne,

« Je viens d'arriver, avec un âne nommé Belphégor, dans un pays charmant. Le pays s'appelle Villers-sur-Mer. Tu conçois combien il est agréable de voyager avec des artistes, surtout pour moi qui ai toujours eu tant de goût pour les beaux-arts ainsi que pour les belles-lettres. Nous venons de dîner, à l'instar de Tityre, sous l'ombre d'un pommier. Tu ne saurais croire combien le spectacle de la nature enflamme mon imagination. C'est ici que je sens véritablement que j'étais né pour cultiver les muses.

« Figure-toi que je viens de me promener avec mes amis les artistes, au coucher du soleil. Ah ! ma chère moutonne, que n'es-tu sur ces rivages, près du compagnon de tes jours ! Ces artistes ne paraissent pas comprendre la nature comme moi. Aussi je les ai quittés sous un prétexte et je me suis enfermé pour te payer le tribut de ma veine. En raison de la circonstance, tu voudras bien me pardonner les négligences du style.

Description du coucher du soleil.

« Déjà le blond Phébus plonge dans les flots étincelants.
« Les oiseaux du bocage sombre ont cessé leurs chants
« mélodieux. Le paisible habitant des campagnes regagne
« à pas lents son humble toit. Le zéphyr volage agite les
« douces fleurs des champs. Des parfums embaumés se ré-
« pandent dans l'air pur. Bientôt la tremblante Phœbé ira
« trouver, au fond des bois obscurs, le bel Endymion.
« C'est l'instant où les mortels vont goûter le repos.
« L'astre des nuits répand ses lourds pavots, et... »

« Bon ! voilà qu'ils reviennent ! Pardonne-moi, chère moutonne, de ne pas t'achever ma description du crépuscule ; mais je t'en dédommagerai un de ces jours en t'envoyant une description de l'Océan, et, cette fois, ce sera en vers, car je sens que ma veine sera féconde...

« Reçois, chère moutonne, les tendres embrassements de ton fidèle époux.

« Rondineau, *avoué*.

« *P. S.* N'oublie pas de dire au grand clerc de collationner les pièces du procès Reverchon, et lis-lui ma description du soleil couchant, en lui faisant adroitement sentir que c'est une improvisation de ma muse. »

A la nuit close, on nous installa dans une petite maison de paysans, entre la ferme et la mer. Et, quoiqu'il fît un temps doux et charmant, que la lune, en beaux atours de nuit, dansât gaiement sur la grève, mes quatre compagnons s'attablèrent dans une chambre du premier étage, et se mirent à jouer une bouillotte enragée.

Assis dans ma petite chambre du rez-de-chaussée, j'entendais grincer leurs bottes sur le plancher, et, de temps en temps, ces aimables paroles, ou quelque autre chose du même genre, arrivaient jusqu'à mes oreilles :

— Je vais, — passe, — trente et un !

Mon livre d'économie politique à la main, j'essayai de

lire à la lueur tremblotante de ma bougie. Ma porte était toute grande ouverte. Je regardais l'herbe blanchie par le clair de lune ; j'écoutais le bruit des lames, qui se brisaient régulièrement sur la plage.

Je jetai mon livre et je sortis. J'allai me promener seul au bord de la mer, rêvant en homme qui ne pense à rien. Je marchais, comme un enfant, au plus près de l'eau, reculant quand la vague accourait sur moi, et mouillant souvent mes souliers. Tout à coup, je vis une ombre épaisse envelopper la mienne, et avant que, sur ce sable discret, j'eusse entendu marcher, je trouvai à côté de moi un homme de mauvaise mine, armé d'un gros bâton.

Il avait de grandes moustaches noires, un chapeau crasseux, une redingote usée, d'énormes bottes et un pantalon trop court.

— Belle plage! n'est-ce pas, monsieur? me dit-il d'un ton narquois.

— En effet, répondis-je machinalement.

Mon homme me rit au nez, fit avec son bâton un vigoureux moulinet, et passa.

Etourdi de cette incompréhensible aventure, je regagnais le village, lorsque, avant de quitter les sables, je fis la rencontre d'un douanier qui montait sa garde sur la côte. Je reconnus le douanier au grand nez méfiant et rissolé, qui nous avait examinés si attentivement.

— Une plage superbe! me dit-il d'un ton moqueur.

Il arma sa carabine et s'éloigna en sifflant l'air de la *Monaco*, avec une crânerie qu'il ne me fut pas possible de m'expliquer. Je regagnai le chemin du village, la tête basse, d'un pas lent. Etait-ce encore un effet de mon imagination, qui attachait trop d'importance à des choses simples et ordinaires? Il me sembla qu'on me suivait, et, m'étant retourné sur le seuil de ma porte, j'aperçus de loin, au clair de lune, l'homme de mauvaise mine, qui changea de direction, et disparut derrière les buissons d'un sentier voisin.

Mais peut-être avait-il seulement suivi son chemin, lui aussi.

Je me couchai. Mes compagnons jouaient toujours. J'ouvris mon livre au chapitre de *la Richesse* ; mais, tandis que j'en étudiais la définition, le ciel m'envoya la vraie richesse, celle dont l'Économie ne parle pas, celle des pauvres et des affligés, le sommeil.

Ce sommeil ne fut un instant troublé que vers trois heures du matin, par un éclat de voix d'un des joueurs :

— Dame de trèfle! brelan de dames!

Car c'est ainsi que beaucoup de personnes jouissent des plaisirs de la campagne.

IV. — DIVERSES MANIÈRES DE COMPRENDRE LA NATURE.

Elle m'apparut comme la voie lactée, un bonnet de coton blanc sur la tête, un linge blanc croisé sur la poitrine, et une grande tasse de lait à la main. C'était la fille de notre hôte, qui, me secouant vigoureusement l'épaule, me disait :

— Buvez cela, monsieur, c'est tout chaud ; je viens de le traire.

Qu'il est bon de s'éveiller aux champs pour ne rien faire! Je fus bientôt à bas du lit, et, ouvrant ma fenêtre, je mis la tête hors, comme un lézard qu'un tiède rayon de printemps fait sortir à moitié de son trou. Des pois de senteur poussaient au pied de la muraille, et m'embaumaient. Leurs lianes, légères et fleuries, formaient un cadre à mon visage, et, si j'eusse été une jeune et jolie femme, au lieu d'un menton poilu, j'aurais pu offrir aux regards des passants un agréable spectacle.

Le soleil, resplendissant d'or, de pourpre et de lamelles argentées, se levait. Un petit vent salé passait sur les pâturages et sur les vergers. La mer, d'un bleu indigo, se détachait sur le bleu pâle du ciel. Mes compagnons étaient déjà sur pied. Je les vis traverser le pré, devant la maison, la boîte à couleurs sous le bras. L'avoué, ne sachant peindre qu'avec le style, se bornait à tailler avec sa serpette un flageolet dans un bâton de sureau.

Tous quatre s'en allaient gaiement, chantant en chœur une strophe qui faisait honte à ma paresse :

Faut pat' aller chez Paul Niquet,
Faut pat' aller chez Paul Niquet,
Cinq fois par jour s'affûter le sifflet,
Cinq fois par jour s'affûter le sifflet.
Faut travailler quand l'ouvrag' donne ;
Prends la fourmi pour ta patronne.
Bon compagnon, faut pat' être manchot,
Faut batt' le fer quand il est chaud !
Et dzigue, din dzigue, din dzigue, ding don,
Travaille donc,
Bon compagnon !

Ce chœur parut faire une grande impression dans le pays. Il vint du monde sur le bord des sept ou huit maisons du village. Le curé se mit à la fenêtre de son presbytère ; le chien roux aboya ; du fond de son écurie, Belphégor poussa un terrible hi-han ; Lubin leva le museau et fit grou-grou ; les oies, les canards et les poules, le bec en l'air, la tête de côté, écoutèrent. Jean Lapin se mit sur le derrière et dressa ses deux feuilles de tulipe. Puis, le chœur achevé, au milieu du silence de la nature, maître Chante-clair, le coq, poussa un cocorico qui retentit à un quart de lieue à la ronde.

Je rejoignis en grande hâte mes compagnons. Faustin et Demesmay étaient déjà installés au milieu d'un pré, en face d'une maisonnette, qu'ils ébauchaient chacun à leur manière. L'avoué, assis dans l'herbe, taillait son sureau. Quant à M. Arthur, comme un autre Paul Potter, il s'en était allé chercher de plus vastes horizons. Il avait franchi le fossé d'un vaste pâturage à bœufs, au milieu duquel il s'était installé.

Debout, je regardais peindre Faustin et Demesmay. Le motif de leur étude était des plus simples : une maisonnette en chaume, un grand arbre, une haie, un jardinet. C'était la maison du douanier. Nous la reconnûmes pour telle à une culotte de drap bleu qui séchait au soleil, pendue au volet de la fenêtre. Quelques détails animaient ce sujet d'esquisse : une échelle dressée contre la muraille, une grosse touffe de roses trémières, avec ses larges feuilles d'un vert tendre et ses énormes fleurs d'un rose vif ; des chemises de toile blanche qui séchaient sur la haie, et, se détachant sur une verdure vigoureuse, de grands poireaux à tige bleuâtre et à tête grise.

Demesmay, en sa qualité de sculpteur, peignait avec bonne foi. Déjà la culotte du douanier, accrochée au premier plan, se détachait en bleu magnifique, les linges blancs étincelaient au soleil ; mais, au total, c'était une peinture froide et crue. Je ne concevais guère comment l'artiste qui a si bien chiffonné dans le marbre cette robe de *la grande Mademoiselle*, qu'on voit au Luxembourg, et qui semble prête à quitter son piédestal pour aller faire un tour dans les allées du jardin, pouvait mettre tant de férocité dans sa peinture.

Reportant alors mes yeux sur la toile de Faustin, je

m'aperçus, avec une bien plus grande épouvante, que la culotte du douanier n'y était pas! Les tons naissaient sous ses doigts, comme les notes sous la main d'un pianiste. Cela était très-amusant à voir; mais cela ne ressemblait pas et manquait de réalité. Il traitait la nature en personne de théâtre à qui l'on met un costume charmant à la scène, mais peu usité à la ville. La rose trémière, les chemises blanches et les poireaux ressemblaient à des grelots attachés à la robe de la dame. Le poeme de la vie rustique, la vie laborieuse et plantureuse des champs, l'intimité qui résulte de la fidélité du détail, faisaient place à une féerie galante.

— Vous êtes un peintre de cour, lui dis-je. Est-ce que vous le faites exprès?

— Nullement, me répondit-il, je cherche à copier de mon mieux.

— Chacun, ajouta Demesmay, comprend la nature à sa manière.

Rien n'abasourdit et ne coupe la pensée comme une maxime, excepté un calembour. Je promenai un vague

M. Arthur et son chef-d'œuvre surpris par les bœufs (pages suivantes).

regard aux alentours: un laboureur poussait sa charrue; un bateau-pêcheur jetait ses filets à la mer; les bœufs paissaient; un pinçon, véritable artiste, chantant pour son plaisir, sifflait un air joyeux dans la haie. Je vis qu'en effet les hommes et les animaux comprenaient diversement la nature, et... comme lorsque le fil se casse aux doigts de la fileuse, le rouet de ma pensée s'arrêta tout net.

Je venais d'apercevoir, à l'angle d'un sentier voisin, miss Georgina Flower, plus belle, certes, que la plus fraîche des fleurs écloses dans une belle matinée de mai. Elle allait d'un pas rapide, picorant, comme un oiseau, des mûres aux buissons, cueillant un bouton d'or ici, une marguerite là, et les jetant un instant après. Une grande fille maigre, à dents jaunes comme les dominos d'un estaminet de bas étage, coiffée d'un chapeau en forme de calebasse, la suivait en soufflant. Je compris que cette personne devait être miss Calypso, la gouvernante.

Miss Georgina disparut derrière les buissons. Lorsqu'un oiseau s'envole, je voudrais courir après lui: par un sentiment analogue, je m'élançai, sans réflexion, vers le sentier, afin de suivre des yeux la belle miss Georgina. J'aperçus encore un pli de sa robe, et ce fut tout.

Après avoir poursuivi l'idéal, les regards de l'homme s'abaissent humblement vers la terre. Moi aussi, je baissai

les yeux. Mais, en les tournant vers le sol, je vis, à la place où miss Georgina avait passé, un petit morceau de papier blanc que je ramassai ; sur le papier, je lus ces mots, tracés au crayon :

« Trouvez-vous, samedi soir, au moulin abandonné. »

Et rien de plus. O bêtise éternelle de l'imagination ! Je devins d'un rouge vif. Riant ensuite de ce mouvement irrationnel du sang, je me dis :

— Elle ne me connaît pas. A qui ce billet peut-il être adressé ? Courons le lui rendre.

Elle était déjà loin. De quel côté avait-elle pris ? je l'ignorais. Ce billet, d'ailleurs, ne portait point d'adresse. Je le roulai dans mes doigts. Etait-il bien tombé des mains de miss Georgina ? Rien ne le prouvait. Je le mis machinalement dans ma poche et n'en parlai point à mes compagnons. La discrétion est une si douce chose, alors même qu'on n'a nul intérêt à être discret ! Savoir la moindre bagatelle, et la savoir seul, quel sentiment de puissance déjà dans ce simple fait !

Et, pour être bien franc, au bout de cinq minutes, la

Miss Georgina Flower (chap. IV).

discrétion me fut d'autant plus aisée que je ne pensai plus au billet, ou plutôt ma pensée dévia.

— Il paraît, me dis-je, qu'il y a dans le pays un moulin abandonné.

Or, ayant eu besoin de papier pour allumer ma pipe, je me servis, en rêvant à ce moulin abandonné, que je ne connaissais pas, du papier tombé probablement des jolies mains de miss Georgina. J'en coiffai ma pipe comme d'un petit bonnet de coton, et, mettant le feu à la mèche, à l'aide d'un peu d'amadou enflammé, j'allumai mon tabac à la manière des pauvres prisonniers.

— Tiens ! me dis-je, étourdi que je suis !

Mais il était trop tard. Je lus pourtant encore un mot dans le lambeau qui tomba à mes pieds, demi consumé : « Samedi. »

— Que m'importe ? ajoutai-je ; et en quoi d'ailleurs cela me regarde-t-il ?

Mes deux compagnons peignaient toujours, et l'avoué, qui avait terminé son flageolet champêtre, les accompagnait sur l'air du *Clair de la lune*. De temps en temps, de la fenêtre de la maisonnette, on voyait sortir un long nez cuivré, dont la pointe se braquait vers nous, comme un canon de pistolet. Le douanier était inquiet et irrité.

Bientôt nous vîmes arriver un vieux paysan, prévenu

de ce qui se passait par la rumeur publique. C'était le frater du village. Il rasait, le dimanche, sur la place, au sortir de la messe. La maison occupée par le douanier appartenait au frater. Le sentiment de la propriété est ombrageux de sa nature. Le frater s'approcha en décrivant des cercles ; il avait envie de causer, mais n'avançait qu'avec précaution. Il examina d'abord silencieusement, à trois pas en arrière, le mouvement des pinceaux ; puis, prenant un parti vigoureux et mettant la main à son chapeau :

— Hum ! fit-il, faites excuse, pardon, messieurs, la compagnie... Est-ce que le gouvernement va réformer les cadastres ?

La question nous mit de bonne humeur ; mais le frater, prenant nos rires pour une ruse de guerre, ajouta :

— Je vois bien que vous tirez le portrait de not' maison... et je payons déjà six écus d'imposition.

L'avoué se chargea de dissuader le frater. A mesure que la crainte du bonhomme se dissipait, un dédain mal dissimulé se dessinait sur ses traits.

— J'y suis ! articula-t-il en s'en allant ; vous êtes des tireux d'images... N'y a pas d'ouvrage pour vous ici, mes braves gens... je vous préviens que je ne vous payerons point... N'y a pas d'ouvrage pour vous, mes braves gens, ainsi...

— O gloire ! m'écriai-je, qu'es-tu donc ? et à quoi sers-tu ?

C'est peut-être ce que se disait M. Arthur ; car, après avoir couvert une vaste pancarte de couleur bleue et verte, il s'était étendu sur l'herbe, et dormait au soleil, sans souci des vanités humaines.

Le peintre amateur ne s'inquiétait guère, lui, des différentes façons de comprendre la nature. Il étalait du bleu sur la portion supérieure de sa toile, il roulait quelques papillotes de blanc de zinc sur ce bleu, et le tout se nommait un ciel. Il enduisait de couleur verte la portion inférieure du tableau, et cela s'appelait une prairie. Sa peinture offrait une parfaite image du calme de son âme.

Une cinquantaine de bœufs paissaient dans le pâturage où s'était endormi M. Arthur. Tant que le peintre amateur ne quitta pas la brosse, les bœufs naïfs, le prenant sans doute pour un autre Paul Potter, se tinrent à une respectueuse distance. Mais, en le voyant endormi, ils s'approchèrent sur la pointe du sabot, formant un cercle autour du grand homme. Le tableau gissait à côté du dormeur. Cette peinture calme remplit les bœufs d'admiration. Un jeune bouvillon, à qui ce vert faisait illusion, allongea même la langue, croyant tondre l'herbe d'une prairie véritable. C'en était fait du chef-d'œuvre, si un vieux bœuf n'avait pris liberté de pousser doucement le dormeur du bout de son mufle, avec un « hou ! » qui voulait dire : « Eveillez-vous, grand homme, il n'est que temps ! »

M. Arthur s'éveilla en sursaut et ne vit autour de lui que des cornes. Il saisit, plein d'effroi, sa toile et sa boîte à couleurs, et se leva. Les bœufs reculèrent respectueusement de trois pas. Un jour se fit dans le cercle ; M. Arthur en profita pour s'échapper. Les bœufs, voulant lui donner la conduite, le suivirent en galopant. Il sauta le fossé avec une légèreté juvénile, et, se retournant, il vit sur l'autre bord le troupeau tout entier qui le regardait avec étonnement, se disant, sans doute, en patois de bœuf : « Les grands hommes sont bien bizarres ! »

Tandis que M. Arthur nous racontait, pâle encore d'émotion, son étrange aventure, nous entendîmes une voix fraîche chanter derrière les buissons :

Ah ! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon garder les vaches !

C'était la fille de notre hôte, qui venait nous annoncer que la table était mise sous les pommiers. Agréable nouvelle !

L'avoué Rondineau ouvrit la marche en jouant du flageolet, et nous suivîmes aux accents du chœur matinal :

Bon compagnon, faut pas' être manchot.

A table, la conversation revint naturellement sur ce grand thème : Des diverses manières de comprendre la nature. Alors, songeant au vieil Hébel, j'offris à mes compagnons le tribut de ma veine. Ne sachant faire ni tableaux ni sifflets en sureau, je voulus prouver ma bonne volonté, en crayonnant sur un coin de la table une villanelle normande, à laquelle l'avoué trouva judicieusement qu'il ne manquait que la mesure, la rime et le refrain, mais à laquelle le lecteur peut ajouter, s'il lui plaît, celui de la fille de notre hôte :

Ah ! qu'il fait donc bon garder les vaches !

LE BONNET DE COTON.

« Il est midi ; les bœufs sont couchés dans l'herbe et ruminent, en ouvrant de grands yeux bêtes. Ils chassent, avec leur queue terminée en plumeau, les mouches, qui les piquent cruellement. Prenons garde qu'en traversant le verger, Robin, ce bœuf noir qui flaire le vent et oublie de manger, ne nous donne un coup de corne. J'ai dans l'idée que ce bœuf pense à des choses qui ne le regardent pas.

« Les pommes ne sont pas encore mûres, mais, quand elles auront grossi, il y en aura tant que les branches casseront. Nous ferons de fameux cidre à la Saint-Martin ! Ah ! sous cette bouse de vache séchée au soleil, voici de beaux champignons. Il n'y a pas besoin de s'y connaître ici. Tout ce qui vient est bon. C'est un vrai cadeau pour la ménagère.

« Au bout du verger, nous sauterons la barrière, et nous arriverons dans le chemin creux. Où t'en vas-tu, petit ruisseau, qui files si gaiement ton chemin à travers les cailloux ? Oh ! le gaillard ! comme il chante sa chanson ! Ne dirait-on pas le fils du père Mathieu, notre hôte, s'en allant à la ville vendre deux jeunes chevreaux ? Mais non, le fou s'en va dans la grande mer, où ils vont se perdre tous, comme nous autres dans ce Paris d'où l'on ne revient pas.

« Ah ! dans la haie une jupe rayée ! J'entends une paire de sabots sonner contre les pierres. Peut-être ces sabots-là font sonner aussi le cœur des garçons. Elle a sauté la barrière, et c'est à peine si j'ai vu son bas bien tiré jusqu'à la cheville. Maintenant qu'elle s'avance dans l'herbe, je puis dire que c'est une belle fille ! Elle est rouge comme un bouquet de merises, et blanche comme la pâquerette. Ses cheveux sont cachés, sauf deux accroche-cœurs collés au-dessus de l'oreille, sur les tempes. Un bonnet de coton, plus éblouissant que la neige, ceint son jeune front paré des grâces champêtres d'une âme simple et d'un corps en bonne santé. Le bonnet monte, se recourbe, et la mèche penche en avant : je crois voir une jeune Phrygienne !

« Il est certain que je ne pourrai pas continuer mon chemin tant que cette jeune beauté n'aura pas quitté le verger. Elle s'éloigne, tenant au bras son seau de bois blanc, cerclé d'un fer éclatant comme de l'argent. La voyez-vous traverser le pâtis des bœufs, qui ne se dérangent pas ? Robin, le bœuf qui pense, la suit jusqu'à l'autre barrière. Elle a fui. Salut et bonheur à toi, belle fille ! J'irai te voir

danser dimanche. Tu auras des souliers à boucles et le haut bonnet cauchois, qui met aux femmes des ailes à la tête, comme à celle du dieu Mercure, et les fait, lorsqu'en dansant le vent agite les ailes du bonnet, ressembler à des papillons !

« On fauche là-bas dans la plaine. C'est un bruit plus gai que le chant du rossignol, le chant de la pierre qui aiguise la faux. Représentez le temps sous la figure d'un homme qui porte une faux; soit. Ce faucheur de bonne mine me réconcilie avec le temps. Coupe, coupe hardiment ! plus il tombera d'épis, plus la gerbe sera grosse. Le temps, c'est du pain dans la huche, des pommes sous le pressoir, la réalisation des espérances et l'oubli des peines. Coupe, coupe toujours, joyeux faucheur ! Et toi, alouette ma mie, escrime-toi du gosier, en brave paysanne qui chante à gorge déployée. Il s'agit, du haut des airs, d'accompagner la chanson de la faux qui scie les blés.

« Ce n'est qu'en ce pays-ci que vous verrez de telles choses : un vert incomparable, des prés, des bois, des montagnes; et, à travers les arbres, la mer plus diaprée que l'arc-en-ciel. Ecoutez au loin le duo du vent et de la marée. Ici, la brise incline à peine la barbe des épis. Ah ! combien le soleil, les cieux, l'Océan, les champs, les prés sont beaux ! Mais, ce qui me plaît au milieu de ces féeries de la nature normande, c'est l'aspect d'un franc bonnet de coton qui vient retenir notre imagination sur le bord des abîmes du lyrisme, qui avertit le poëte et le peintre de se garder du faux et de l'ampoulé, qui nous ramène, en un mot, parmi toutes ces pompes de la création, au bon sens, à l'homme, à la réalité. »

Faustin secoua la tête. Quant à l'avoué, gonflant la lèvre inférieure, poussant des heu ! et des hum ! et des brohem ! de mécontentement, il grommela :

— C'est égal, je n'y entends rien. C'est à nous faire regretter les romantiques. Où diable veulent-ils nous mener ?

Puis, comme un flûteur qui reprend un air favori : « Déjà le blond Phébus, etc. »

Et moi, je rêvais encore au billet de Georgina : « Samedi, au moulin abandonné... »

HIPPOLYTE CASTILLE.

(*La fin au prochain numéro.*)

ÉTUDES RELIGIEUSES.

LÉGENDE DE SAINTE CÉCILE, PATRONNE DES MUSICIENS.

La légende de sainte Cécile a toute la naïveté des temps anciens ; et, pour bien comprendre les beautés si simples de sa vie, il faut se reporter à cette époque de l'ère chrétienne où la foi ardente des néophytes enfantait des miracles, et les faisait aspirer aux palmes du martyre. On peut dire que les persécutions étaient les premières joies des disciples du Christ, et chaque goutte de sang répandu servait au baptême de nouveaux convertis. La mort n'est rien quand on meurt pour sa croyance !

Sainte Cécile était d'une famille noble et riche de Rome. Quelques auteurs la font vivre et mourir sous les empereurs Marc-Aurèle et Commode, qui régnèrent de 170 à 180. Mais on croit plus généralement que ce fut sous le règne d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire plus de quarante ans après, que cette jeune vierge subit le martyre. Car, si l'empereur Alexandre Sévère ne persécutait pas les chrétiens, les préfets de Rome, par excès de zèle ou pour conserver leur autorité chancelante, continuaient à sévir contre les nouveaux croyants.

Sainte Cécile, fille de parents païens, était chrétienne dès sa plus grande jeunesse. Elle consacrait sa vie à la prière, aux bonnes œuvres et à l'enseignement de la loi du Christ. Cette jeune fille, d'une beauté remarquable, et née dans l'opulence, soutint sa foi au milieu du déréglement du siècle, en se livrant à toutes les austérités de la pénitence, et en faisant vœu de chasteté.

Cependant, ses parents voulurent la marier suivant son rang et sa qualité, à Valérien, jeune Romain d'une illustre origine, et remarquable par les grâces de l'esprit et du corps. Le soir même de leurs noces, Cécile avoua à son mari qu'elle était chrétienne et épouse du Christ. Ses paroles étaient si naïvement énoncées, sa voix était si douce, et ses regards si purs, que Valérien troublé, captivé, oublia ses propres sentiments, et finit par se convertir, ainsi que Tiburce, son frère.

Quelques temps après, les deux frères, condamnés à mort pour leur foi, éclairèrent le centurion Maxime qui les conduisait au supplice, et qui subit le martyre avec eux.

Sainte Cécile recueillit les corps de son époux, de Tiburce et de Maxime, et le pape saint Urbain les déposa dans les cryptes des catacombes.

Le 19 novembre suivant, Cécile comparut à son tour devant le préfet de Rome, qui chercha à l'embarrasser dans ses réponses et à l'intimider. Mais l'héroïque vierge répondit avec la force de la vérité, et le préfet Almalchius, plein de confusion et de colère, la condamna à être étouffée. On la conduisit dans sa propre maison, et elle fut enfermée dans l'étuve de la salle de bain, dont la vapeur brûlante devait amener sa mort. Mais, ainsi que Daniel dans la fournaise, sainte Cécile ne ressentit, pendant les vingt-quatre heures qu'elle y resta, d'autre sensation qu'une fraîcheur délicieuse. Amalchius alors ordonna de lui trancher la tête. Le bourreau la frappa de trois coups sans pouvoir y parvenir ; et comme, suivant les lois romaines, il ne pouvait frapper davantage, sainte Cécile vécut encore trois jours. Son agonie fut une longue prière, et, avant de mourir, elle chargea le pape saint Urbain de convertir sa maison en église.

Le corps de sainte Cécile fut enterré dans le cimetière de Saint-Sixte, attenant à celui de Calixte, et sur la voie Appienne. Plus tard, malgré toutes les recherches faites à diverses époques et en divers lieux, on désespérait de le trouver, car, d'après la tradition, Astulphe, roi des Lombards, l'aurait enlevé en 755, lorsqu'il assiégea Rome ; ce fut cependant là qu'il fut découvert par le pape Paschal, en 821, d'après une vision qu'il eut en songe pendant l'office, à l'église de Saint-Pierre. On y trouva aussi le corps de saint Valérien, son époux. Sainte Cécile était ensevelie dans une étoffe de soie et d'or, ayant à ses pieds des linges teints de sang. Le pape Paschal fit transporter

ces deux corps, ainsi que ceux de Tiburce et de Maxime, dans une église qu'il faisait construire sur les ruines d'une chapelle dédiée à sainte Cécile, bien avant le cinquième siècle. L'an 1599, du temps du pape Clément VIII, le cardinal Sfondrat, neveu de Grégoire XIV, et titulaire de l'église de Sainte-Cécile, faisant faire des réparations au grand autel de cette église, découvrit, le 19 octobre, un caveau où étaient les corps de la sainte et des saints martyrs. Le cardinal Baronius, qui en parle dans ses Annales, fut commis pour vérifier l'authenticité de la découverte. Le cercueil était de bois de cyprès renfermé dans un tombeau en marbre, avec une inscription relative. Le corps de la vierge était en entier et desséché, malgré l'humidité du lieu; il n'était pas sur le dos suivant l'usage, mais penché sur le côté droit, recouvert d'un simple taffetas de soie, la toile d'or et les linges ensanglantés placés aux pieds, qui étaient sans chaussures; les bras étendus et les mains jointes sur le côté gauche; les cheveux enveloppés dans un voile et la figure tournée vers la terre. On voyait très-bien les traces des trois coups d'épée qui lui furent donnés par le bourreau. Le cercueil demeura exposé pendant un mois dans l'église; et, le 22 novembre, fête de sainte Cécile, le pape Clément VIII fit remettre le corps, tel qu'il avait été trouvé, dans son cercueil de cyprès, et celui-ci dans une châsse d'argent, avec plusieurs inscriptions relatant tous ces faits.

Les corps de la sainte et des saints martyrs sont dans un magnifique caveau, connu aujourd'hui sous le nom de *Confession de sainte Cécile*, dans l'église appelée *in Trastevere*.

Le culte de sainte Cécile a toujours été très-célèbre dans l'Eglise. C'est l'une des quatre martyres des Latins (sainte Agathe, sainte Luce et sainte Agnès) qui se trouvent dans les premiers Martyrologes, et dans les plus anciens Missels. L'Eglise grecque et les protestants l'admettent dans leur calendrier.

Grâce aux recherches de quelques savants épilogueurs, il est maintenant prouvé, à peu près, que sainte Cécile n'était pas musicienne, et c'est sur une fausse interprétation de deux mots latins de la légende qu'elle a été adoptée pour patronne des musiciens. C'est vraiment dommage; et ces érudits sont des fâcheux en voulant nous retirer cette patronne, dont l'antique noblesse et l'incontestable beauté avaient été peut-être pour quelque chose dans le choix de nos ancêtres, épris de toutes les harmonies possibles. Du reste, l'illustre vierge a inspiré nos grands maîtres en peinture aussi bien que ceux en musique; et on peut citer, parmi les plus beaux tableaux, ceux du divin Raphaël, de l'immortel Le Dominiquin, de Carlo Dolce, et de notre illustre peintre français, M. Delaroche, où ils la représentent chantant les louanges du Seigneur. Il y a eu plusieurs fondations, sociétés, confréries, et académies de sainte Cécile. La plus ancienne connue était celle d'Evreux, établie en 1571, sous le titre de : *Puy* (chaire, estrade), *ou concours de musique établi à Evreux en l'honneur de madame sainte Cécile.* Il est dit, dans un manuscrit découvert il y a une quinzaine d'années, qu'une rente de huit livres avait été faite par les chantres de l'église d'Evreux, pour une messe fondée à perpétuité en l'honneur de sainte Cécile, suivant la *coutume* ancienne des pieux amateurs de musique. Cette confrérie ne vécut que jusqu'au commencement du dix-septième siècle. Une autre confrérie s'est établie à Rome, avant 1566, sous le nom de : *Congrégation* (aujourd'hui *académie*) *des maîtres et professeurs de musique de Rome, sous l'invocation de sainte Cécile.* Des priviléges ont été consacrés par une bulle du pape Urbain VIII, en 1624, et confirmés par la plupart des pontifes qui lui succédèrent. Les statuts de cette académie se sont modifiés suivant les temps, et on peut lire sur ses registres les noms des plus grandes illustrations musicales.

Pour finir, nous dirons que, malgré la science et les raisons des biographes de notre belle patronne, sainte Cécile sera toujours fêtée religieusement par tous ceux qui aiment la bonne harmonie. Nous ne lui demanderons, en retour de notre zèle pour son culte, qu'une grâce, c'est de faire le miracle de nous mettre tous d'accord.

L. W. ROMAND.

REVUE DE L'ANNÉE 1855 (1).

Aux morts notables, enregistrés dans notre dernier numéro, il faut ajouter : Mme Jacotot et M. Vinchon, peintres; Paul Gayrard, sculpteur; Frédéric Bérat et Batton, compositeurs de musique; Mlle Brocard, de la Comédie-Française; Lavigne, du grand Opéra, Jacques Arago, auteur dramatique, Abel Hugo, écrivain, frère de Victor Hugo; Mme Tarbé des Sablons, auteur d'excellents ouvrages de piété, et le célèbre poëte polonais Adam Mickiewichtz, naguère professeur au Collége de France.

A notre portrait et à notre notice de Mme Emile de Girardin, il faut ajouter aussi les vers suivants, que *la Presse* a publiés le jour de Noël, et qui achèvent de peindre l'esprit et le cœur de la femme et du poëte éminent dont la littérature et le monde portent le deuil.

LA FÊTE DE NOEL.

C'est le jour où Marie
Enfanta le Sauveur;
C'est le jour où je prie
Avec plus de ferveur.
D'un lourd chagrin mon âme
Ce jour-là se défend :
O Vierge! je suis femme,
Et je n'ai point d'enfant!

O mère, chaste et belle,
Du Dieu terrible et grand,
Dans la sainte chapelle
Je m'incline en pleurant;
De regrets poursuivie,
Près du divin berceau,
J'attache un œil d'envie
Sur ton enfant si beau.

Bénis ces larmes pures,
Et je t'apporte en vœux
Tout l'or de mes parures,
Tout l'or de mes cheveux :

(1) Voyez la première partie au numéro précédent.

Mes plus belles couronnes,
Vierge, seront pour toi,
Si jamais tu me donnes
Un fils, un ange à moi.

Alors dans ma demeure
Le plaisir renaîtrait,
Et la femme qui pleure,
Pour l'enfant chanterait.
De ma gaîté ravie
Célébrant le retour,
Je vivrais... et ma vie
Serait toute d'amour.

Un Enfant.

Illusion perdue,
Beau rêve défloré,
Tu me serais rendue
Par l'enfant adoré.
Noble orgueil, sainte gloire
De l'amour innocent,
A vous je pourrais croire
Encore, en l'embrassant.

Loin des pièges du monde
Je fuirais avec lui,
Et cette tête blonde
Deviendrait mon appui.
Sans amour sur la terre,
Le cœur est désarmé ;
Oh ! c'est un guide austère
Qu'un enfant bien-aimé.

Je verrais sans tristesse,
Implacable en son cours,
Le Temps avec vîtesse
Emporter mes beaux jours;
De mes grâces fanées
Je ne défendrais rien...
Que seraient mes années?
Son âge, et non le mien.

Enfin, je pourrai même
Voir s'éloigner de moi
L'ingrat époux que j'aime
Et lui garder ma foi.
Pas une plainte amère !
Ma douleur se taira...
Je dirai : Je suis mère;
Courage, il reviendra.

Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

RENTRÉE DE L'ARMÉE D'ORIENT.

Cette rentrée triomphale a dignement clos l'année 1855. Jamais Paris n'avait eu de spectacle plus émouvant et plus solennel.

En avant du boulevard Beaumarchais s'élevait un magnifique et colossal arc de triomphe dressé d'après les dessins de M. Baltard, architecte de la ville. Cet arc était surmonté de nombreux drapeaux et d'oriflammes. Au fronton, on lisait ces mots : *Génie, Infanterie, Chasseurs, Zouaves, Voltigeurs, Grenadiers, Gendarmerie, Artillerie*, puis au-dessous :

SÉBASTOPOL,
A LA GLOIRE DE L'ARMÉE D'ORIENT !

Sur l'un des pilastres brillaient en lettres d'or les noms de *Bomarsund*,— *Eupatoria*,— *Kertch*, — *Kinburn* : sur l'autre on lisait ceux de *Balaclava*,— *Sweaborg*,— *Oltenitza*, — *Kamiesch*.

A chaque angle, la Gloire était représentée distribuant des couronnes; enfin, à l'intérieur de l'arc, au bas du cintre, on voyait de chaque côté, en forme de tableaux, deux épisodes de la guerre d'Orient dus aux pinceaux de MM. Nolo et Rubé.

Les théâtres du boulevard avaient élevé aussi des arcs de triomphe ou décoré leurs façades d'attributs militaires et patriotiques.

Jusqu'à la place Vendôme, les maisons étaient presque toutes pavoisées de drapeaux.

La Bourse, les colléges, les tribunaux, les administrations étaient en vacance. Une foule immense remplissait les boulevards. Les balcons, les fenêtres, montraient des milliers de têtes curieuses, parmi lesquelles dominaient celles des dames, la plupart en toilette.

La garde nationale et les régiments de la garnison de Paris formaient une double haie ; la garde nationale tenait la droite.

A midi précis, selon le programme, les troupes dont on fêtait ainsi le retour étaient arrivées place de la Bastille, sur laquelle elles se déployaient en tenue de campagne. Devant elles, leur faisant face, on avait placé les élèves de l'Ecole polytechnique, l'épée à la main, et le bataillon et l'escadron de l'école de Saint-Cyr.

Bientôt l'empereur, précédé d'un escadron des guides, des cent-gardes, et suivi d'un état-major de princes, de généraux et d'officiers d'ordonnance, est arrivé sur la place de la Bastille. Là, au pied de la colonne de Juillet, la figure tournée vers le boulevard, il a prononcé d'une voix retentissante le discours que l'Europe a lu avec émo-

tion. Puis, avec le même nombreux état-major qui l'avait accompagné, il a repris le chemin des boulevards et s'est rendu place Vendôme, où les régiments devaient défiler devant lui et devant l'impératrice, placée au balcon du ministère de la justice.

Cinq ou six minutes se sont écoulées entre le départ de l'empereur et la mise en marche des troupes. Elles se sont alors dirigées vers la place Vendôme dans l'ordre suivant:

Le maréchal Magnan avec son état-major;

L'École polytechnique, l'épée nue;

Le bataillon et l'escadron de Saint-Cyr, ce dernier à pied;

Le général Canrobert seul en tête de l'armée expéditionnaire;

Le général Forey, commandant la division nouvellement formée des quatre régiments de ligne qui sont de retour; ces quatre régiments en tenue de campagne, les hommes portant la plupart au bout de leur fusil des rameaux de laurier.

Après l'infanterie de ligne, sont venus:

Le général Regnault de Saint-Jeau-d'Angély, commandant la garde, et son état-major, les chasseurs, les zouaves, les voltigeurs, l'artillerie, les grenadiers, et enfin les gendarmes de la garde.

Chacune des brigades formées par ces corps avaient à leur tête leurs généraux, parmi lesquels MM. Mellinet, Blanchard et Cler.

Il serait difficile de décrire l'enthousiasme qui a éclaté sur le passage des diverses troupes. Les dames agitaient leurs mouchoirs; quelques-unes jetaient des bouquets. Une foule de cris se faisaient entendre: Vive la ligne! Vive la garde! Vive la France! Vive l'Angleterre!

C'est surtout devant le ministère de la justice, où un magnifique baldaquin en velours cramoisi brodé d'or avait été préparé pour l'impératrice, que les marques d'enthousiasme ont été le plus répétées.

A deux heures, le défilé a été terminé. Mais Paris a conservé son aspect animé. Une foule immense n'a cessé de remplir les boulevards. Le soir, tous les édifices publics et un nombre considérable de maisons particulières étaient brillamment illuminées.

L'ANNÉE SCIENTIFIQUE.

Chemins de fer souterrains et flottants. — A défaut de beaucoup de découvertes, 1855 a fait beaucoup de projets. Quelques-uns sont d'une audace titanesque. Ainsi voilà que M. Texier annonce des voies ferrées souterraines dans Paris. On ira de la barrière de l'Étoile à la barrière du Trône à travers un tube où le soleil sera remplacé par des lanternes. Ce réseau des voies ferrées souterraines desservira tous les quartiers principaux et les mettra en communication avec les gares des chemins de fer. Pour éviter toute possibilité de rencontre des convois et de déraillement, la traction, dit le texte du projet, s'opérera au moyen de machines fixes avec câbles ou chaînes. Que nous serons loin de ce temps où l'on montait en omnibus rien que pour voir l'aspect animé des rues et les monuments!

Il est bien évident qu'en dépit de l'élargissement des rues et du percement des voies nouvelles, les principales artères parisiennes ne suffisent plus à la circulation des voitures, au flux et au reflux de la population. Les journaux constatent chaque matin des accidents survenus la veille. A Londres, où l'on a à déplorer aussi un grand nombre de catastrophes quotidiennes causées par l'encombrement des voitures et des piétons, on a également songé à percer des voies souterraines. Le Parlement a autorisé tout dernièrement un chemin de fer souterrain de huit kilomètres, qui a quelque rapport avec le réseau proposé des voies ferrées sous Paris. Il existe encore un projet bien plus hardi, qui consisterait à établir un réseau aérien. Les chemins de fer se croisant au-dessus de Paris, les voyageurs seraient emportés à travers l'atmosphère, sur des rails jetés comme des ponts gigantesques et placés entre les cheminées des maisons et les nuages du ciel. La Compagnie n'aurait point à se préoccuper du luminaire. La voie serait splendidement éclairée par la grande lanterne du bon Dieu. Ce projet, quelque étrange qu'il semble au premier abord, est peut-être tout aussi praticable que l'autre. Le railway qui conduit de Londres à Richemond grimpe de temps en temps deux ou trois étages, et saute même à un certain moment par-dessus la tête des maisons.

De plus fort en plus fort! ajoute M. Texier, un journal étranger nous annonce un *chemin de fer flottant*. Une Compagnie vient de proposer aux cantons suisses de charger sur un radeau à vapeur des trains entiers, wagons, locomotives, tenders, marchandises, voyageurs. On embarquerait le tout à Iverdun, dernière station du chemin de Genève. Le radeau à vapeur traverserait le lac de Neufchâtel, la Thièle, le lac de Bienne; puis, à l'aide de cabestans gigantesques, on débarquerait les wagons tout chargés, et la locomotive n'aurait plus qu'à s'élancer sur le chemin de fer de Soleure. Tout cela paraît encore aujourd'hui impossible, invraisemblable, impraticable, et c'est pourquoi l'on peut parier à coup sûr que tout cela s'accomplira.

— Tout cela s'accomplit, répondrons-nous. L'idée des transbordements de chemins de fer appartient à un Français, M. Marie. Il la conçut à l'occasion des difficultés que présentait le passage à travers la ville de Lyon, et par-dessus la Saône, du chemin de fer de Paris à la Méditerranée; elle fut soumise au Conseil des ponts et chaussées, qui, effrayé de sa hardiesse, ne l'adopta pas. Or, dernièrement M. Marie fut tout surpris d'apprendre, par une carte du parcours du chemin de fer d'Aix-la-Chapelle à Ruhrort, que son système est en pleine application sur le Rhin, entre Homberg et Ruhrort. Nous le verrons sans doute un jour entre Calais et Douvres, Boulogne et Folkstone, Dieppe et New-Hawen.

Nouveaux procédés photographiques. — Les adresses-portraits. — Un récent essai vient de nous révéler une nouvelle méthode qui unit l'utile à l'agréable dans l'art de la photographie. Il y a quelques semaines, un gentleman résidant à Manchester, et qui cultive avec intelligence la daguerréotypie, a fait le portrait frappant de ressemblance de trois amis qui habitent Rochdale. Ces portraits, attachés à des enveloppes et sans autre adresse que le nom de la ville, ont été envoyés, par la poste, à Rochdale.

Informations prises, on a su que chacun des portraits avait été remis exactement à son original, et quand on est venu à demander au directeur de la poste s'il avait éprouvé quelques difficultés à trouver les personnes à qui les lettres étaient destinées, il a répondu qu'il n'en avait eu aucune. «Je voudrais, a-t-il dit, que toutes les lettres que nous recevons fussent aussi bien adressées.»

D'après le succès qu'a obtenu cet essai, on pourrait assez raisonnablement conseiller d'appliquer, en certains cas, le daguerréotype aux signatures, parce qu'il est souvent des personnes qui nient leur écriture, tandis qu'il y a peu de gens assez osés pour renier leur physionomie.

Il y a longtemps déjà que M. Francis Wey a proposé

de remplacer sur les passe-ports les signalements par les portraits photographiés, ce qui couperait court aux fraudes, quiproquos, fugues, etc., dont la société et les honnêtes gens sont victimes, et dont profitent les assassins, les banqueroutiers et les voleurs.

Les cartes-portraits. — M. Guinot va plus loin, en annonçant la mode des cartes-portraits pour les visites, adoptées en ce moment, dit-il, par quelques amateurs dans leurs devoirs de nouvel an. Ces cartes portent, au lieu du nom du visiteur, sa figure gravée par la photographie, c'est-à-dire d'une ressemblance frappante. Grâce aux derniers progrès de l'art de Daguerre et de Niépce, un cent de cartes-portraits ne coûte que vingt-cinq francs, et ne coûtera bientôt que la moitié ou le quart de cette somme.

L'innovation a beaucoup plu, et son succès est assuré, affirme le chroniqueur. Il y a bien quelques personnes qui se rendent justice et qui savent que leur nom vaut mieux que leur visage : celles-là resteront fidèles à l'ancien système. Quelques rigoristes, aussi, prétendront que, dans un grand nombre de conditions respectives, il est inconvenant de donner son portrait. Mais vous verrez qu'en dépit des objections la mode avant peu deviendra générale.

On aura des cartes de diverses physionomies, selon la circonstance qui motivera la visite. Au jour de l'an, vous distribuerez des cartes qui vous peindront avec un air de fête et de félicitation, le sourire sur les lèvres. S'il s'agit d'un compliment de condoléance, vous aurez des cartes qui vous montreront avec un visage attristé, le front chagrin, le regard mélancolique et douloureux.

Pour prendre congé, au lieu des trois lettres symboliques P. P. C., qui jusqu'à présent annonçaient un départ, le visiteur apparaîtra sur sa carte la tête coiffée d'une casquette de voyage et encadrée dans le vasistas d'un wagon de chemin de fer.

Une collection de semblables cartes de visite, précieusement conservées, formera un musée dans lequel nous verrons figurer la société parisienne tout entière. A ce point de vue, l'innovation sera très-goûtée par les curieux de notre temps, et fera les délices des siècles futurs.

Enfin, reprenant l'idée de l'amateur de Manchester, M. Guinot ajoute : — Ne serait-ce pas encore une chose heureuse et profitable, si le portrait de l'auteur remplaçait ou accompagnait son nom en tête de tous ses livres ou au bas de tous ses articles de journaux? Les écrivains les plus connus par leurs œuvres ne le sont pas assez par leur figure. Ceci n'est pas pour eux une question d'amour-propre; au contraire, beaucoup d'entre eux ont tout bénéfice à ne pas montrer leur image. Mais en revanche, ils échapperaient à l'abus que quelques imposteurs font de leur nom. Il y a tant de ces larrons qui s'affublent d'un nom littéraire à leur convenance, et qui s'en servent par vanité ou par spéculation. Dernièrement encore, un des écrivains les plus distingués du feuilleton dramatique se présentait par hasard à la porte d'un théâtre où il a ses entrées, mais qu'il avait négligé de visiter jusqu'alors, on lui refusa très-nettement la permission de pénétrer dans la salle, sous prétexte qu'il y était déjà : c'est-à-dire que sa place était prise et occupée par un autre lui-même.

L'aventure s'est produite maintes fois, mais jamais peut-être d'une façon plus piquante que dans le trait suivant, dont Boïeldieu est le héros :

L'illustre auteur de *la Dame Blanche* avait ses entrées au théâtre du Vaudeville. Très-assidu au foyer de l'Opéra-Comique, il ne profitait guère de son droit. Un soir, cependant, il eut la fantaisie d'en user.

Il se présente donc à la porte du Vaudeville, alors rue de Chartres; on l'arrête au contrôle et on lui demande son billet.

— J'ai mes entrées, dit-il.

— Comment vous nommez-vous?

— Boïeldieu.

— Plaît-il?

— Je dis Boïeldieu.

— Le compositeur?

— Oui.

— Vous?

— Moi.

— Allons donc!

— Vous en doutez?

— Du tout! reprend le contrôleur, je n'ai pas le moindre doute à cet égard; aussi je vous préviens que votre ruse ne réussira pas.

— Ma ruse!

— Je pourrais qualifier plus sévèrement la tentative de s'introduire dans un théâtre sous un nom d'emprunt.

— Mais, monsieur, je suis incapable d'une pareille fraude; ce nom est le mien...

— Inutile d'insister; nous connaissons parfaitement M. Boïeldieu.

— Ah! vous le connaissez?

— C'est un de nos habitués les plus fidèles. Il vient tous les soirs.

— Est-il ici aujourd'hui?

— Certainement.

— Eh bien! je serais curieux de le voir.

— Quoi! vous persistez à soutenir cette fable, et vous voulez être confronté avec M. Boïeldieu?

— Ce sera la première fois que je me trouverai devant lui. J'y tiens beaucoup.

— Quelle audace!

— Conduisez-moi, s'il vous plaît, en sa présence, et vous saurez alors lequel des deux en impose.

L'air distingué de Boïeldieu, le ton de franchise et de parfaite assurance qui régnait dans ses paroles, avaient produit une certaine impression sur les employés du contrôle. Leur conviction était ébranlée, et, voulant en avoir le cœur net, ils se rendirent à la requête du réclamant. L'un d'eux le conduisit à l'entrée de l'orchestre. Le rideau était levé, les acteurs en scène, et il fallait attendre la fin de la pièce pour entamer l'explication; mais, en attendant, le contrôleur dit en désignant un des spectateurs :

— Le voici.

— Où donc?

— Là! suivez l'indication de mon doigt... au milieu du troisième rang, ce monsieur, en habit bleu, qui frotte avec son gant le verre de sa lorgnette.

— C'est là M. Boïeldieu?

— Jusqu'à ce que vous ayez prouvé le contraire.

Boïeldieu regarda l'usurpateur qui se parait de son nom. C'était un monsieur d'une excellente figure, et qui paraissait prendre un vif plaisir au spectacle. L'illustre compositeur le considéra un moment avec la bienveillance qui lui était naturelle, et il se dit : — Voilà un homme heureux! Et je viendrais troubler le bonheur dont il jouit en mon nom! Je le priverais d'un plaisir qu'il prend tous les soirs, pour ressaisir un droit dont je n'userai que très-rarement! Non, ma foi! je n'aurai pas cette cruauté.

Puis il reprit à haute voix, en s'adressant au contrôleur :

— Pardon ! je n'insiste plus et je me retire.

— Ah ! vous avouez donc que vous êtes un faux Boïeldieu et que voilà le véritable ?

— J'avoue tout ce que vous voudrez ; c'est une simple plaisanterie que j'ai voulu faire.

— Une mauvaise plaisanterie, monsieur ! très-mauvaise !

Et le bon Boïeldieu battit héroïquement en retraite, poursuivi par les reproches et les huées du contrôle.

Mais que lui importaient ces vaines clameurs, adressées à son généreux incognito, et gaiement subies par le grand artiste, chez qui la bonté du cœur égalait la puissance et l'élévation du talent !

L'ALBUM DE GUSTAVE NADAUD.

De Boïeldieu à Nadaud, il n'y a qu'une chanson. C'est donc le cas d'annoncer ici le nouvel album que l'auteur du *Message*, de *Pandore*, du *Voyage aérien*, etc., vient de publier chez Heugel et compagnie, rue Vivienne ; album qui ajoute encore à son double talent, sans pouvoir ajouter à sa réputation, désormais européenne.

Cet écrin poétique et musical, — le plus riche et le plus précieux cadeau que 1855 ait fait aux pianos et aux chanteurs de 1856, comprend six perles fines, dont voici les titres à graver dans votre mémoire, — pour les acheter et les chanter, si vous en êtes capable, — pour les demander aux artistes qui seront dignes de les interpréter, — et surtout à l'auteur, si votre bonne fortune vous réunit à lui dans un salon :

Le Cheval et le Cavalier, poëme du cœur, dédié à Roger, du grand Opéra, — et qui retrouvera la source des larmes pures, arrachées déjà par *le Message* et *l'Insomnie* ;

La Forêt, rêve charmant, dont le réveil est d'une mélancolie sublime :

La forêt n'était pas verte ;
Les oiseaux ne chantaient pas !

Lanlaire, un retour vif et franc de la vieille gaieté de nos aïeux ; un de ces éclats de rire qui traversent le monde, comme *les Gendarmes* et *les Deux Notaires* ;

Pêcheur silencieux, légende d'une philosophie profonde et d'une simplicité biblique ;

L'Aveu, une romance qui finit comme un vaudeville ;

Et enfin des *Bêtises* ; — mais quelles bêtises ! — si ingénieuses et si spirituelles, qu'il faudra, pour les traduire, tout le talent de l'auteur, ou de son lieutenant Paul Malézieux, à qui est adressé ce bouquet du feu d'artifice.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

EXPLICATION DU REBUS DE DÉCEMBRE DERNIER.

La dauphine allait mourir ; Bossuet voulut écarter Louis XIV de son lit : « — Non, répondit le roi, *je veux voir comment meurent mes pareils.* » (*Je veux voir comme*-au meurt-mais pareils.)

TYPOGRAPHIE BENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

SCÈNES ET MŒURS PARISIENNES.

INDUSTRIELS ET SALTIMBANQUES.

Campement de saltimbanques devant leur voiture.

Tendresse de l'auteur pour les saltimbanques. O marraine! Un lièvre savant, qu'il ne faut pas confondre avec un lapin. Les marchands de montres à 0.25. Un corps en papier mâché. Le Sauvage et sa bourgeoise. Un casseur de pierres comme il y en a peu. Equilibristes, jongleurs et bâtonnistes. Le carré Marigny. Un trombone érudit. L'auteur se met en frais pour arracher au trombone le récit de sa vie.

J'ai toujours été rempli d'une tendresse et d'une sympathie de mauvais goût pour la race des saltimbanques: plus ils sont humbles et petits, plus je les aime; plus ils sont déguenillés et faméliques, plus ils me semblent beaux sous leurs haillons pittoresques. Fi des saltimbanques qui ont du ventre et portent des faux cols, qui sonnent de la réclame à la troisième page des grands journaux, au lieu de sonner de la trompette sur les planches, devant leur baraque! Vivent les saltimbanques maigres, pâles, alertes, qui *travaillent* en plein soleil, débitent des discours passionnés, et se disloquent tous les membres

pour gagner quatre sous! Enfant, je faisais le désespoir de tous ceux qui s'intéressaient à moi, en suivant avec obstination dans les ruelles de ma bourgade natale le moindre *sauvage*, équilibriste ou hercule, qui pénétrait dans ces parages lointains. Il m'arriva même une fois d'accompagner en un galop frénétique un coureur de profession, qui s'était engagé à franchir six fois, en dix minutes, toute la longueur de la ville, et qui avait engagé les amateurs à lutter avec lui. Mais aucun amateur sérieux ne se présenta pour soutenir l'honneur du drapeau local; peut-être les habitants, très-fiers de la vaste étendue de leur cité, avaient-ils flairé une épigramme dans le défi de l'artiste et craignaient-ils d'y prêter imprudemment les mains. Quoi qu'il en soit, je fus le seul qui, parmi d'autres concurrents de mon âge et de ma taille, eus l'honneur de parcourir la lice jusqu'au bout. Le coureur était armé d'un fouet, pour en cingler les enfants qui tourbillonnaient autour de lui comme la poussière autour d'un rayon de soleil, et pour déblayer le passage, sans être contraint de s'arrêter. J'en reçus dans les mollets maints coups des plus cuisants; ce qui me remplit alors d'un immense et légitime orgueil, et ne diminua rien de mon respect et de mon admiration. J'avais dix ans, lecteur.

A la même époque de ma vie, je prodiguais les bassesses pour conquérir l'amitié des fils de chaque artiste ambulant; et quand, grâce aux protections que je m'étais ménagées à force de billes et de pommes, j'avais obtenu la faveur de pénétrer en tapinois dans l'immense voiture qui servait d'hôtellerie à la troupe, je me sentais pousser une auréole, comme un rhétoricien qui vient de cueillir une églantine aux Jeux floraux. Aussi ma marraine me prédisait-elle que je deviendrais un jour saltimbanque ou même danseur de corde... Oh! marraine!

Aujourd'hui que, comme le poëte, j'ai laissé bon nombre de mes illusions aux ronces du chemin, j'ai gardé celle-là, si c'est bien une illusion pourtant, et j'ai toujours le même *faible* pour cette vaillante famille, que je vais encore visiter volontiers lorsque j'ai le temps, et même quelquefois lorsque je ne l'ai pas.

Ce jour-là, c'était une fête publique, jour de repos pour le corps et pour l'intelligence : les gens graves, corporation que j'estime beaucoup et dont je reçois avec respect les décisions, n'auront donc rien à me reprocher. Le soleil versait à flots dans les rues cette lumière sereine et radieuse dont il est si avare à Paris. La foule, qui a horreur du vide, comme autrefois la nature, ondoyait en bourdonnant dans les rues; les saltimbanques et les industriels des places publiques étaient tous à leur poste, l'œil aux aguets, l'organe sonore, le geste dominateur, la verve allumée, sentant bien que le moment était décisif, et que la recette, c'est-à-dire le pain et la vie du jour, de la semaine, peut-être du mois tout entier, était dans leur faconde et dans leur expérience. Je les reconnaissais tous, les héros du quartier Latin, des places de la Bastille et du Château-d'eau, des quais et des carrefours; ils avaient émigré et suivi la foule du côté du Champ-de-Mars et des Champs-Elysées. Vêtus de leurs plus fraîches jaquettes, de leurs costumes les plus variés, les plus éclatants, les plus irréprochables, je les voyais, les pauvres gens, grimaçant un sourire qui pâlissait sur leurs faces blêmes, décochant des calembours nouveaux et des gaudrioles inédites qu'ils ruminaient depuis six semaines pour la circonstance, se surpassant eux-mêmes et s'épuisant en efforts cyclopéens pour fasciner le public, ce grand blasé, qui regarde en fumant son cigare, bâille, sourit froidement d'un bon mot, admire, en se mouchant, une cabriole à casser les reins d'un chat tigre,... et s'en va au moment de la quête.

Le premier que je rencontrai, debout près d'une petite table, sa bourgeoise au côté, ce fut un montreur de lièvre savant, artiste méconnu, qui porte ses lambeaux avec dignité, et que j'avais vu déjà dans toutes les rues et sur toutes les places de la rive gauche. Je serais fort trompé si cet homme n'était un ancien modèle, et s'il n'avait posé dans les ateliers pour les Bélisaire. Quoi qu'il en soit, le pauvre industriel ne possède pas l'art, le plus précieux, mais sans doute aussi le plus difficile, d'amasser autour de lui un cercle nombreux et d'*allumer* le public.

Le lièvre, car c'était un lièvre et non un lapin, comme un observateur superficiel ou malveillant eût pu le croire, et comme j'avoue que moi-même je l'avais cru d'abord; le lièvre donc était philosophiquement assis sur son derrière, et attendait avec patience, en remuant les lèvres, à l'instar d'un simple et modeste lapin, que son maître eût fini le splendide discours qu'il adressait à la foule. Quand celui-ci en vint à la péroraison, sur un air connu : « Allons, messieurs, un peu de courage à la poche! » les redingôtes, qui écoutaient de loin, s'esquivèrent comme des ombres dans un poëme épique; mais les bonnes, les troupiers et les enfants restèrent. Il demandait quinze centimes *entre toute la société*, et, pour cette somme modique, il promettait des merveilles. A force d'en appeler à l'intelligence et à la justice du public, il parvint à obtenir deux sous, et il se décida à commencer, afin d'encourager les personnes qui l'auraient oublié.

— Attention! cria-t-il.

Le lièvre tressaillit et se dressa sur son séant, les oreilles tendues, les pattes immobiles. Il fit alors exécuter à la pauvre bête divers tours élémentaires; il lui fit *battre le tambour*, avec un roulement précipité, sur son bras droit; puis lui présenta sa longue barbe, que le lièvre se mit à ratisser docilement, avec une rapidité extrême; opération qu'il termina en posant délicatement ses lèvres sur celles de son maître; après quoi, fatigué de tant d'efforts d'intelligence, il se replia sur la table, craintif et tremblant, et se reprit à hocher la bouche de plus belle.

Quant au maître, il n'avait pu conquérir son troisième sou. Le brave homme salua, en annonçant que la séance était terminée. Je le regardai; il ne semblait nullement désolé d'une si imperceptible recette : l'habitude l'avait depuis longtemps blasé là-dessus.

Quelques gamins curieux étaient restés près de la table : l'un d'eux mangeait de bon appétit une savoureuse tartine; l'industriel l'avisa, et, d'un air protecteur, lui en demanda une bouchée pour son lièvre. Le gamin, fier d'un tel honneur, tendit la tartine; mais il ne put s'empêcher de la suivre d'un regard plein d'angoisses, en la voyant passer tout entière, morceau par morceau, dans le gosier du lièvre famélique.

— Mange-t-il du pain au lait? demandai-je au propriétaire.

— Oh! il mange de tout, répondit-il d'un air qui voulait dire : Comment vivrait-il s'il ne mangeait pas de tout? D'ailleurs, c'est un lièvre savant...

J'achetai donc un pain au lait d'un sou sur la table voisine; je l'émiettai dans ma main gauche avec ma main droite, j'eus la satisfaction de voir l'intelligent animal grignoter jusqu'au dernier débris, et je continuai ma route, ravi d'avoir rencontré un si colossal appétit dans une si petite bête.

Je m'étais jeté un peu de côté, pour échapper à la déchirante harmonie des orchestres en plein vent. Devant

moi je voyais marcher un jeune homme fort laid, — blouse bleue, pantalon tricolore hideusement rapiécé, nez énorme, surmonté de lunettes à branches massives. Il tenait sa casquette à la main, et répétait à mi-voix, en gesticulant avec feu, des paroles que je n'entendais pas. Il commençait à m'inquiéter, et je le surveillais du coin de l'œil, quand soudain je le vois se précipiter, au coin d'une rue, et jeter furieusement sa casquette à terre. Je m'élance avec un cri d'effroi, persuadé que le malheureux, dans un accès de désespoir et de folie furieuse, va se lancer sous les roues d'une voiture ; mais je reste stupéfait, en l'entendant s'écrier d'une voix tonnante et avec des contorsions furibondes : — Bah ! autant que je me ruine aujourd'hui que demain ! Et, ce disant, il tire de sa poche de petits paquets de papier, fort proprement entortillés, qu'il dépose avec soin dans l'intérieur de sa casquette. Quoique singulièrement humilié d'avoir été dupe à ce point de ma philanthropie, je m'arrêtai, redevenu badaud, et noyé dans la foule qui, du premier coup, s'était trouvée formée en cercle.

Qu'est-ce qu'il va faire ? mais qu'est-ce qu'il va donc faire ? me demandai-je, vraiment intrigué cette fois, et ne me sentant pas le courage de partir après un début aussi homérique. Aussitôt, comme pour répondre à ma pensée, il prit délicatement, entre l'index et le pouce, un des petits paquets, le défit lentement, en exhiba un autre petit paquet qu'il défit de même, et en tira un véritable bijou, une montre mignonne qui scintillait aux rayons du soleil, et dont il se mit à énumérer, sur le ton du dithyrambe, les admirables qualités. Il vendait la montre avec la chaîne vingt-cinq centimes. Un compère s'empressa d'acheter avec enthousiasme, et il eut soin de lui remettre une pièce de cinq francs, dont le marchand lui compta la monnaie lentement et à haute voix. Le public regardait sans s'émouvoir, et un bourgeois emprunta même la montre au compère, afin d'en faire examiner le travail exquis à son voisin, en lui disant, de cet organe sonore qui annonce le bien-être et la santé :

— C'est étonnant comme on travaille aujourd'hui ! Cela vaut dix francs comme un liard.

— Comme un liard ! répondit le voisin en hochant la tête d'un air convaincu ; et tous deux s'en allèrent, après s'être poliment salués.

Cependant le vendeur poursuivait son *speech* avec une incroyable volubilité. — Tenez, messieurs, disait-il, c'est vingt sous ! Non, ce n'est pas vingt sous : qui en veut pour quinze ?... Tenez, ce ne sera pas à quinze, ce ne sera pas à douze, ce ne ne sera pas à... Ici, il s'interrompit brusquement, ramassa sa casquette, et, sans prendre le temps de replier ses paquets, fendit le cercle qui attendait la fin de la période. Je compris la cause de ce départ précipité, en voyant poindre à l'horizon et déboucher à l'autre bout de la rue le bicorne d'un sergent de ville. On sait que ces messieurs ont la déplorable habitude de demander leurs médailles aux industriels, et qu'ils sont peu sensibles aux séductions de l'éloquence.

Je regrette infiniment de n'avoir pas connu Lavater. Peut-être eût-il pu m'apprendre pourquoi tous les vendeurs de montres à cinq sous que j'aie jamais rencontrés, et j'en ai rencontré beaucoup, sont d'une laideur révoltante, et qui dépasse vraiment les bornes. Serait-ce une des conséquences nécessaires du métier ? Mais, en revanche, ils parlent si bien !

J'en ai entendu un pérorer, un jour, avec feu sur les affaires d'Orient, par-devant une fruitière et un marchand de gravures à un sou, fascinés ; il leur expliquait le rôle de la France et l'attitude de l'Autriche.

Je rencontre souvent un grimacier d'un autre genre, qui est d'une outrecuidance et d'une fatuité insupportables. C'est un jeune homme grand et sec, dont la profession consiste à se disloquer tout le corps, à se plier en trois parties égales, comme un mouchoir de poche, à courber en deux son épine dorsale, à se passer les jambes par-dessus la tête, à joindre les bras derrière le dos, pour les ramener par-devant, sans séparer ses mains entrelacées l'une dans l'autre. — Ce dernier tour ne peut s'accomplir qu'en faisant craquer d'une terrible façon les os de ses omoplates ; encore a-t-il grand soin de rabattre d'abord le collet de sa chemise et de placer sur une de ses épaules la main d'un spectateur bénévole, pour qu'on puisse mieux saisir, aux mouvements que son épaule imprime à cette main, la violence de la dislocation que subissent ses membres. Aussi, quelle morgue ! — Il n'y en a pas un dans toute la France, il n'y en a pas un dans l'univers entier qui puisse en faire autant, s'écrie-t-il avec des gestes inouïs, et en hochant la tête d'un air enivré de lui-même. Je défie un homme au monde d'avoir le corps brisé comme moi : ce n'est pas des os, ça, c'est du linge, c'est du papier mâché. Je donne cent francs à celui qui pourra faire seulement la moitié de mes *expériences*. S'il y a des docteurs dans l'assemblée, qu'ils viennent me visiter, et ils verront que je suis un vrai phénomène, et que l'Académie de médecine n'a jamais eu dans la main un sujet comme moi ! Et il assure, sans rire, que plusieurs grands médecins sont déjà venus le voir chez lui ; et il ajoute qu'il est à la disposition de leurs confrères qui voudraient les imiter ; et il donne son adresse avec l'heure à laquelle il est visible.

O Bilboquet !

— Maintenant, messieurs, ajoute-t-il, je demande à toute la société, et surtout à ceux qui ont des connaissances, ce que cela vaut, en conscience. Un homme comme moi, qui demanderait cent sous par personne, aurait toujours sa baraque remplie, et il ferait bien vite sa fortune. Moi, messieurs, je me fie à la justice et à l'intelligence du public. On jette ce qu'on veut, un sou, deux sous, un liard, un centime, nous ne refusons rien, pas même les louis d'or.

Le jeune homme aux membres disloqués a une manière originale d'entrer en matière et de tenir l'attention en haleine, sans se prodiguer inutilement, tant que le cercle n'est pas encore assez épais. Il demande deux gamins de bonne volonté, et il s'en présente vingt : il choisit les deux moins déniaisés, les fait mettre en ligne devant lui, la tête droite et le pouce à la couture du pantalon ; puis, sous prétexte de les dresser à l'exercice, il leur commande avec précipitation des mouvements compliqués où ils se perdent, des gestes ridicules qui les jettent pendant une demi-heure dans la pantomime la plus désordonnée et la plus divertissante ; il leur ordonne de faire comme lui, et alors il passe ses jambes derrière son cou, ou sa tête entre ses jambes en marchant sur ses mains, et les pauvres petits, qui y mettent beaucoup de bonne foi et de docilité, font d'énormes culbutes, aux grands éclats de rire des badauds. Il les accuse alors de n'être bons à rien, administre une taloche à l'un, un coup de pied à l'autre, et les renvoie ainsi battus, mais satisfaits. C'est à ce moment que l'orateur prend la parole, pour demander pardon à l'honorable société de s'être amusé ainsi aux bagatelles, et annonce qu'il va passer à des exercices sérieux, dignes des spectateurs choisis qui les contemplent. Je pourrais bien reproduire à peu près les glorieux dis-

cours de ce saltimbanque épique ; mais ce que je ne pourrais jamais reproduire, ce sont les gestes, le ton, la pose qui les relèvent et les assaisonnent.

Qui pourrait passer indifférent devant ce brave saltimbanque en tartan écossais, qu'on rencontre tous les soirs sur la nouvelle place des Écoles, hercule bonhomme et naïvement matamore, que sa femme même admire silencieusement, les bras croisés et le regard fixe? Le matin et jusqu'après le milieu du jour, la *bourgeoise* exerce différentes petites industries, et pratique le commerce de détail aux abords des marchés ; le mari traîne à travers les rues une énorme brouette, en criant : *De la pomme de terre au boisseau, au boisseau!* d'un organe sonore qui prête un attrait particulier à sa bizarre mélodie. Quand vient le soir, on les voit arriver tous deux à leur poste, la femme étend à terre un méchant tapis, et la foule, au seul aspect du *Sauvage*, comme on l'appelle dans le quartier, se hâte lentement d'accourir, comme auprès d'une vieille connaissance.

Je l'aime ce sauvage. Il étale ses larges membres avec tant de fierté ; il a un port de tête, un mouvement des épaules et de l'avant-bras pleins d'un orgueil si candide! Ce fut donc avec volupté que je vis de loin, parmi les arbres étiques des Champs-Elysées, apparaître sa taille gigantesque, dominant de la tête le cercle des spectateurs, comme Calypso au milieu des nymphes ses compagnes. C'est que, depuis plusieurs années, je l'ai rencontré chaque jour sur mon passage ; c'est que j'ai pu observer à mon aise cette nature puissante et placide, et la voir sortir peu à peu des tâtonnements primitifs, pour marcher à pas de géant devant lui.

Ses exercices consistaient d'abord à enlever, à l'aide d'une courroie, une énorme pierre entre ses dents, et à la rejeter à plusieurs pas en arrière, d'un seul mouvement de tête. Tout, dans la représentation, tendait à cette pièce de résistance : c'était beau, mais c'était maigre. Depuis, il a senti le besoin de varier et de compléter ses exercices ; il a compris les nécessités que lui imposait l'état avancé de la civilisation moderne. Un beau jour, je le vis adjoindre à son matériel une table où il exécuta des cabrioles ; le lendemain, la table fut surmontée d'une chaise, du haut de laquelle il se courbait en arrière, ramassait la pierre d'une mâchoire énergique et sans sourciller, gracieux comme le gladiateur romain, souriant comme un premier sujet de la danse qui s'arrondit sur ses orteils, se relevait lentement à la force des reins, et ne reposait son fardeau à terre qu'après avoir exécuté cinq ou six fois de suite cette terrible manœuvre. Puis vinrent successivement les petits verres et les bouteilles, fragiles appuis sur lesquels il faisait reposer les pieds des chaises et de la table. Je m'étais attaché à cette étude du génie laborieux se développant et s'instruisant par degrés, préoccupé du besoin d'innover, de grandir, de conquérir dignement sa place au soleil : après les sauts exécutés en pivotant sur soi-même, la pierre aux dents, autour d'un bâton, il montra par un dernier trait qu'il ne faut jamais dire à un saltimbanque : Tu n'iras pas plus loin. Il s'étendit sur un drap, passa sa tête entre ses jambes, qu'il replia autour de son cou en les entrelaçant dans ses bras, et ainsi pelotonné à la manière d'un hérisson, se fit lier dans ce drap par la *bourgeoise*, comme un paquet de linge sale, et se mit à faire ainsi le tour du cercle, en sautant sur les mains et en poussant de petits cris, ce qui réjouit singulièrement l'assistance.

Est-ce là le terme? J'en doute, le progrès s'arrête quelquefois et s'endort un moment, mais il reprend bientôt sa marche éternelle.

Le *Sauvage* a déjà recueilli quelques fruits de tant de vaillance. La célébrité commence à venir vers lui, sans qu'il lui ait fait une seule avance dont il ait à rougir. *L'Illustration* a gravé son portrait avec celui de l'illustre Mengin, le marchand de crayons ; ils passeront tous deux côte à côte à la postérité. La richesse n'a pas encore frappé à sa porte, sans doute : elle n'arrive pas si vite, la boiteuse déesse ; mais cette médiocrité dorée qu'a chantée le poëte.

— Je viens d'être profondément humilié, me disait *un ami*, il y a quelques mois.

— Pauvre garçon ! répondis-je tout ému : voyons cela.

— Figure-toi que j'étais en train de choisir un cigare de dix centimes, chez un marchand de tabac, quand je vois le Sauvage entrer et en prendre un de quinze à côté de moi : il y avait quelque chose de narquois dans le regard qu'il me jeta en sortant.

Je n'osai pas le dire à mon ami, de peur d'ajouter une humiliation nouvelle à cette humiliation profonde ; mais, au fond, de quoi donc se plaignait-il ? Qu'a-t-il fait, lui, sinon son droit... peut-être? Voilà bien les préjugés !

Ce consciencieux saltimbanque a une manière originale d'implorer les bourses des spectateurs. Après avoir alléché la curiosité par quelques bagatelles, il se campe, les poings sur les hanches, dans sa plus belle pose de tambour-major : on dirait Frédéric dans *Paillasse*, ou Mélingue dans la *Tour de Nesle*.

— Dites donc, *la bourgeoise*? fait-il à la brave femme qui est là pour donner la réplique et ramasser la monnaie.

— Eh !

— Et notre petit, qui est à la maison, a-t-il été sage aujourd'hui ?

— Comme ça, il crie.

— Ah ! il crie : il faut lui donner le fouet.

— Il criera encore plus fort.

— C'est vrai, mais pourquoi est-ce qu'il crie?

— Dame, c'est qu'il a faim

— Ah ! il a faim, pauvre petit ! Après tout, c'est trop juste ; on est petit, mais on a faim, comme les grandes personnes. Dépêchez-vous d'aller lui donner à manger.

— Quoi? Il n'y a rien dans l'armoire.

— Rien du tout?

— Rien du tout.

— Oh ! là, là, ce n'est guère. Comment donc *que* nous allons faire?... Dites donc, la bourgeoise?

— Eh ! si nous demandions à l'honorable société (ces drôles-là flattent tant qu'ils peuvent les spectateurs, cela fait toujours plaisir : ce sont de grands politiques et de profonds moralistes que les saltimbanques), si nous demandions à l'honorable société de nous aider un peu, hein, pour donner à manger à notre petit?

— C'est ça.

— Ah ! si la société voulait être assez bonne pour lui faire seulement (comptant sur ses doigts) deux sous de semoule, deux sous de bouillie, deux sous de lait, du bon lolo, et un sou de pain, afin qu'il devienne grand et fort comme son père ; pas méchant pourtant, parce que la méchanceté ne vaut jamais rien ! la société serait bien aimable !

Ici, ton grave, air solennel ; l'orateur fait sonner vigoureusement les voyelles sur les consonnes, comme on dit dans les écoles primaires ; il pousse même quelquefois le zèle de ce côté beaucoup trop loin.

— La société qui m'entoure est assez juste et assez raisonnable pour voir que si je descends sur la place publique,

c'est que ma fortune n'est pas faite, et que j'ai besoin de gagner mon pain à la sueur de mon front. Si j'avais dix mille livres de rente, je resterais chez moi, au lieu de me briser le corps à faire des tours de force dans la rue. Il n'en faut qu'un pour mettre tous les autres en train. Allons, messieurs, un peu de courage, ne m'oubliez pas : voilà mon petit bureau.

Dès qu'on a vu la tournure que prenait le dialogue, la moitié du cercle s'est esquivée en tapinois. Le Sauvage poursuit dix minutes sur le même ton, après quoi, un sou roule ordinairement sur le pavé.

— Il n'en manque plus que six, crie-t-il. Il n'en manque plus que cinq. Il n'en manque plus que quatre. Ça va, ça va venir.

Et il chante à tue-tête, d'une magnifique voix de ténor, une romance sentimentale ou un grand air : *Amis, la matinée est belle.* Il faudrait avoir le cœur bardé d'une triple cuirasse d'airain pour résister à tant de coquetterie.

Je m'étais donc laissé absorber dans la contemplation de ce vieil ami que je retrouvais aux Champs-Elysées, quand j'entendis retentir tout près de là un cri prolongé, rauque, puissant, guttural, qui n'avait rien d'humain, quelque chose comme le rugissement d'un lion, mêlé au bruit de la bise et du torrent. A cet appel strident et sauvage, tout le monde courut de ce côté ; je courus avec tout le monde, effaré et palpitant, et l'hercule se vit aussitôt presque seul. Nous nous trouvâmes en face d'un petit homme trapu, au nez puissant et coloré ; il avait placé ses deux mains devant sa bouche et hurlait (j'emploierais un mot plus expressif, si j'en connaissais un) à travers ce porte-voix improvisé, l'appel classique des saltimbanques :

— Ah ! ah ! ah ! nous allons voir, nous allons rire ; ah ! ah ! ah ! c'est ici, c'est ici qu'on s'amuse ! Ah ! ah ! ah !

Et la voix éclatait en rugissements épouvantables : Stentor n'était qu'un drôle près de cet organe-là. Son compagnon, tout en ôtant la blouse qui protégeait son costume fantaisiste contre les intempéries de l'air, le regardait, puis regardait la foule, en souriant avec une fierté naïve, comme un homme qui admire les bons mots de son loustic favori. Au bout d'un instant, le crieur se retourna vers son camarade, en souriant de la même façon, puis il recommença d'un signe de tête qui voulait dire : — Tu vas voir ça : voilà comme je fais les choses, moi ! Qu'est-ce que vous dites de ce gosier-là, vous autres ?

Eh ! mais c'est mon casseur de pierres, m'écriai-je ; car je les connais tous, et je me suis presque habitué à le regarder comme ma propriété, ma chose, à la façon de l'abonné fidèle qui dit : *Mon journal à moi.*

Le casseur de pierres est un industriel qui fleurit depuis peu de temps sur les pavés de la capitale. Sa profession, qui n'est pas définie dans le Dictionnaire de l'Académie, non plus que dans les Manuels Roret, consiste, comme son nom l'indique, à briser des cailloux avec son poing. La chose semble difficile ; mais où est la limite qui sépare le possible de l'impossible, dans ce siècle qui a inventé les tables tournantes et parlantes, revu, corrigé et considérablement augmenté le magnétisme, les ballons et les chemins de fer ?

Ces deux garçons-là sont les rois du genre. Au lieu de s'écraser par la concurrence, ils ont associé leurs talents : l'union fait la force. Chacun a sa spécialité, du reste : l'un brise les pierres, l'autre abat les culs et les goulots de bouteilles. Ils vivent dans une fraternité touchante : tant mieux, car on ne peut penser sans frémir à ce qui arriverait, s'il leur prenait jamais fantaisie de boxer l'un contre l'autre. Milon de Crotone assommait un bœuf d'un seul coup de poing ; ces messieurs assommeraient Milon de Crotone lui-même. Qu'on dise encore que l'antiquité grecque est un tissu de fables sans vraisemblance !

Je sais bien qu'il y a des langues assez méchantes pour prétendre que les cailloux mettent beaucoup de bonne volonté à se laisser casser ; mais que ne prétendent pas les méchantes langues, et que pourrait-on admirer désormais, si l'on voulait les croire ? Une fois, il est vrai, l'une de ces pierres, fort dure en apparence, que l'industriel avait jetée, sans prendre les précautions nécessaires, sur le piédestal qui lui sert d'enclume, se brisa d'elle-même aux éclats de rire des sceptiques. C'est là un accident malencontreux, qui prouve tout au plus contre la pierre, et non contre notre homme. Celui-ci, du reste, eut bientôt fait taire les rieurs, en les invitant à entrer dans le cercle, et à se servir, en place de leurs mains, de leurs gros souliers ferrés pour lutter avec lui. Que répondre à de pareils arguments, appuyés par des poings pareils ? Puis, pour mieux

Le *Sauvage* de la place des Écoles.

venger cette honte passagère, il choisit le plus rond, le plus noir, le plus ramassé de tous ses cailloux, le fit circuler parmi les spectateurs pour qu'on pût juger de sa solidité ; et entortillant sa main d'un mouchoir, d'un seul coup, accompagné d'un *han* formidable, tel qu'en poussent les boulangers de mon pays quand ils pétrissent la pâte, il le fit voler en éclats. Après quoi, moyennant une nouvelle somme déterminée d'avance, il reprit un autre caillou de même forme, et cette fois le broya comme du verre avec son poing nu.

Bientôt, sans doute, il le fera avec les dents.

Vers la fin de la séance, l'orateur prit la parole, pour annoncer qu'ils allaient aussi en ville, dans les sociétés qui voulaient bien les honorer de leur confiance, et qu'ils avaient été plusieurs fois déjà appelés à paraître dans les plus brillants salons de Paris. Au fait, pourquoi pas ? Ce serait peut-être aussi amusant dans une soirée que de jouer au whist ou même au trictrac.

Voici devant moi un bâtoniste, artiste célèbre et vraiment inimitable, qui conserve dans les exercices les plus étourdissants l'aisance et l'aplomb qui sont le cachet de la perfection. Tout rempli de la conscience de son mérite, loin de quémander les sous, à la façon des industriels ordinaires, il se borne à dire ce qu'il veut avant de commencer, et il attend, sans presser en rien son public. Après avoir ainsi fait d'abondantes récoltes, il trouve encore moyen de prélever un impôt extraordinaire pour finir, en annonçant ses tours les plus remarquables.

— Je vais, dit-il d'abord, mettre mon bâton en équilibre sur le bout de mon nez, comme ceci; je placerai deux sous sur le bout du bâton, puis, d'un petit coup sec appliqué avec le doigt, comme cela, je ferai tomber le bâton, que je rattraperai de l'autre main, et les deux sous viendront d'eux-mêmes s'engouffrer dans le gousset de mon gilet. Mais il me faut deux sous.

Et on lui jette les deux sous, et il fait le tour.

— Ne vous en allez pas, s'écrie-t-il alors, je vais maintenant entasser une pile de cinquante sous... que vous allez me jeter (et il rit d'une façon narquoise en voyant la mine des spectateurs) sur l'extrémité de mon bâton, et je ferai le même tour, sans qu'un seul roule à côté. Ah! c'est beau... mais c'est cher. Tenez, moi, je mets vingt-cinq sous.

Et il finit toujours par obtenir les vingt-cinq autres; quelquefois, il est vrai, au bout d'une demi-heure au moins d'attente, pendant laquelle il pousse, à certains jours, l'ironie jusqu'à fumer sa pipe. Mais on ne s'en va pas, parce qu'on est curieux de voir un tour pareil. Les cinquante sous disparaissent, en effet, comme un torrent dans la *Mer noire*, suivant son expression, puis il salue la foule.

— Messieurs, dit-il, la séance est... dans ma poche.

Et l'on s'en va émerveillé.

Cependant j'approchais du carré Marigny. J'entendais de loin la puissante harmonie des cuivres et des clarinettes, au milieu de laquelle retentissaient comme des coups de canon les *boums* de la grosse caisse, et comme des roulements de tonnerre les fugues échevelées du tambour. C'était là le centre et le foyer de la fête. Une douzaine au moins de baraques en toile, ornées de grands tableaux de genre, s'étalaient de chaque côté de la place; sur le devant, au milieu des musiciens, grimaçait le paillasse; la *bourgeoise* faisait des ronds de jambes; le *bourgeois* crachait et se mouchait, tenant son porte-voix de la main gauche, et prêt à l'emboucher pour déclamer son *pallas*, dont il repassait les triomphantes périodes. Çà et là, afin d'allécher les badauds, les comédiens mimaient en dehors une scène bouffonne, dansaient une cachucha ridicule ou un rigodon effréné; des hommes, coiffés d'un chef de cheval en carton, ou d'une tête gargantuesque qui leur descendait jusqu'au milieu du ventre, adressaient, au milieu des fanfares, des allocutions burlesques à la foule ravie; tandis qu'à côté, d'autres orateurs, à la parole majestueuse, mais à la redingote râpée, haranguaient passionnément cette houle vivante qui s'agitait en bas, curieuse, agitée, pleine de tumulte et de bruit: mer de têtes, de casquettes, de bonnets, de chapeaux de toutes formes et de cheveux de toutes couleurs.

Ces hommes se livraient à la pêche du badaud, gros poisson qui devient de plus en plus rare, de plus en plus défiant; je parle du vrai badaud, le badaud qui paye.

Si je vous disais que j'entrai successivement dans ces douze baraques, me croiriez-vous? Je ne sais. Mais je ne prétends pas m'en faire un mérite, car il ne m'a pas fallu tant de courage que vous croyez peut-être; il ne s'agit que de mépriser, comme il sied, le respect humain et la mauvaise honte. Je me garderai bien, toutefois, de vous donner la description complète de toutes les merveilles que je vis. Je choisirai seulement quelques traits détachés du tableau.

Dans la première baraque, outre deux danseuses de corde, au teint basané et au jarret nerveux, on voyait une *cheffe* (style du lieu) de tribu sauvage, enduite du plus beau vernis, et qui dévorait des carottes crues avec une férocité inconcevable, en roulant des yeux farouches et en poussant des petits grognements de satisfaction

La baraque suivante, étroite et malingre, renfermait pourtant deux phénomènes, d'abord un mouton à huit pattes, puis un jeune garçon d'une dizaine d'années, ayant un côté de la figure tout noir, et orné, suivant le style de l'endroit, d'un joli favori qui frisait comme celui d'une personne de vingt ans. Il venait lui-même, entre chaque exhibition, le visage recouvert d'un voile épais, exposer au public cette bizarre anomalie, en un *boniment* superbe, tout embaumé de fleurs de rhétorique. Quand nous fûmes réunis sept ou huit dans l'intérieur, — Hélène, cria l'entrepreneur, qui restait au dehors, expliquez le spectacle à la société, mon enfant. — Oui, monsieur, répondit une charmante petite fille, qui se leva aussitôt d'un coin obscur où nous ne l'avions pas vue. Elle entr'ouvrit le rideau qui cachait le sanctuaire, et nous vîmes un énorme mouton, qu'elle nous apprit être un mérinos venu de l'autre bout du monde : il avait l'air bénin, et ruminait d'un air grave je ne sais quelles mélancoliques pensées, songeant sans doute à la patrie absente, à la vanité de la gloire, à la morne solitude où vivent les prodiges. La pauvre bête était dotée de huit pattes, dont quatre desséchées, et ressemblant à s'y méprendre (bizarrerie de la nature) à des vessies qu'on eût attachées tant bien que mal aux pattes primitives. Hélène nous dit qu'on pouvait y toucher, mais le mouton était sur une espèce de piédestal, dans le lointain mystérieux de la scène, et tout le monde aima mieux la croire sur parole. Au bout de cinq minutes, elle appela, et le petit phénomène apparut, vêtu d'un coquet costume de hussard, dont il semblait tout fier; il s'avança sur le devant du théâtre, n'offrant d'abord que sa jone gauche à nos yeux : —Vous voyez, messieurs, dit Hélène, comme l'enfant a le visage bien fait et gracieux de ce côté. Il se retourna ensuite du côté droit, et l'on vit une vraie peau de nègre, couverte dans presque toute sa surface d'une rangée de longs poils, qui lui donnait une vague ressemblance avec la hure d'un sanglier.

Tout près de là s'était abrité un panorama portatif, de quatre pieds carrés environ. A cet établissement modeste, on avait adapté un banc, sur lequel pouvaient s'asseoir trois personnes, quatre en se serrant un peu. Dès que le public était au complet, on le recouvrait d'un rideau, qui cachait le spectacle aux avides regards des gamins rôdant alentour, et les tableaux se succédaient, représentant les scènes les plus variées et les plus actuelles. Le directeur du spectacle se tenait au dehors, pour expliquer et changer les images.

— Ce point de vue, messieurs, disait-il d'une voix traînante et solennellement monotone, vous représente la Chine. Remarquez que dans cette ville habite un mandarin; il y a beaucoup de maisons pour les prêtres chinois, avec une superbe tour en porcelaine.

Ce point de vue vous représente Saint-Pétersbourg, capitale de la Russie, vue au clair de lune, à 2,400 kilomètres de Paris; 400,000 habitants. Ce vaste empire, qui

occupe la septième partie du globe, fut fondé au septième siècle, mais il ne fut connu que deux cents ans plus tard, quand il fut pénétré par le christianisme, et même encore, sous ce règne, il ne fut pas bien connu : ce n'est que depuis Pierre le Grand, dont on peut voir la statue sur une des places de cette capitale, qu'il a commencé à devenir célèbre. Vous remarquerez que la Russie est la patrie des Tartares et des féroces Cosaques du Don.

Ce point de vue vous représente l'entrée des Champs-Elysées et la place de la Concorde, une des plus belles de l'Europe. Remarquez l'obélisque et les candélabres qui font l'ornement de cette place. Remarquez aussi les chevaux de Marly, ainsi nommés parce qu'ils étaient à Marly, sous le règne de Louis XIV, surnommé le Grand. Vous voyez à droite le bouquet du fameux feu d'artifice qui fut tiré, en 1844, avec vingt mille fusées, quinze mille pétards et une immensité de feux de Bengale, comme vous les voyez. Vous voyez aussi l'intérieur du bal Mabile, un des plus beaux bals de la capitale ; vous y voyez un grand nombre de personnes.

Ce point de vue vous représente une forêt vierge du Brésil, vue au clair de lune. Vous remarquerez que le Brésil est peuplé de sauvages et de cannibales qui se mangent les uns les autres, et que ces forêts sont pleines de bêtes féroces qui dévorent les voyageurs.

Ce point de vue représente Venise, superbe ville d'Italie, pays qui a la forme d'une botte, et où poussent les orangers. Cette ville est bâtie sur pilotis au milieu de la mer, comme vous le voyez, et le soir les matelots y chantent des sérénades dans leurs gondoles.

Ce point de vue représente Naples, et à côté la fameuse montagne qu'on appelle le Vésuve. Cette montagne est un volcan qui vomit de la fumée et des flammes, comme vous le voyez. Vous remarquerez que la ville de Naples est habitée par les lazzarones, qui passent la journée entière à dormir et à manger du macaroni.

Ce point de vue représente Constantinople, capitale des Turcs, alliés du peuple français et de l'empereur Napoléon III. Cette ville magnifique possède un sérail et plusieurs mosquées. Remarquez sur votre gauche un groupe de palmiers qui cachent les murs du sérail. »

Je regrette amèrement de n'en avoir pas retenu davantage. Cela dura un gros quart d'heure, car les tableaux, qui se composaient de gravures richement coloriées, à la manière de celles de Pélerin, d'Epinal, étaient en fort grand nombre.

Dans la baraque voisine, on jouait la *Tour de Nesle*. Buridan et Marguerite, beau couple aux grands airs de tête et au torse fièrement cambré, se tenaient debout sur le seuil, grignotant une pomme et un petit pain, en attendant leur entrée en scène. Marguerite avait recouvert ses épaules d'un long châle rouge, sous lequel on voyait briller les paillettes de sa basquine, serrant de près une taille aux puissants contours. Marguerite était coiffée à la Marie Stuart. Quant à Buridan, il était revêtu d'un superbe manteau rouge, où il trouvait moyen de se draper, comme un sénateur romain dans sa toge, quoique le tailleur eût singulièrement ménagé l'étoffe. Sa bonne lame pendait à son côté, sous la forme de ces sabres placides dont s'arment encore les gardes champêtres dans certaines provinces. Buridan portait culotte comme un marquis de l'ancien régime, et il était coiffé à la malcontent. On voit que la couleur locale était scrupuleusement observée.

Les cabanes suivantes contenaient des cirques, des gymnases, des Alcides enlevant plusieurs hommes à la force du poignet, et plusieurs centaines de kilos à la force des mâchoires; des phoques intelligents, des singes et des chiens savants, des ânes qui indiquaient l'heure, et pouvaient battre aux dominos *le prince de la critique* lui-même; mais j'en veux aux ânes savants, depuis que, dans mon enfance, un membre de cette docte corporation eut l'effronterie de me désigner, par-devant mes compatriotes réunis, pour le plus gourmand de la société, malgré mes cris de désespoir et mes dénégations formelles : je prends soin de ne plus m'exposer à pareille avanie.

Sur le devant d'une des plus petites, parmi ces baraques, se tenait, la baguette en main, un homme au bonnet pointu, en longue robe d'enchanteur, constellée de signes cabalistiques. La toile et le discours promettaient merveille ; des subtilités, des escamotages, des transformations à faire jaunir d'envie les Bosco et les Robert Houdin ; en un mot, des miracles, des vrais miracles. On voyait sur un grand tableau peint à l'huile des pierres se changer en serpents, et des bouteilles en pièces de canon ; un homme sortait d'un chou et se métamorphosait en un gigantesque radis ; du canon d'un pistolet, s'élançait, avec la décharge, un groupe de trois Grâces souriantes et court-vêtues, qui exécutaient une polka sur des coques d'œufs ; ici, une jeune fille était suspendue, sans point d'appui, en plein air, par la seule force du fluide magnétique ; là, un gros gaillard marchait en portant entre ses mains sa tête, qu'on lui remettait ensuite d'un coup de poing. L'imagination déréglée de l'artiste s'était donné pleine carrière ; il avait fait un chef-d'œuvre fantastique, digne d'illustrer les pages d'Hoffmann, et qu'eût signé Callot.

J'entrai donc, fasciné, avec ce mystérieux tremblement du novice ès arts occultes qui a trouvé la *poule noire*, et qui s'apprête à faire apparaître le diable. L'opérateur se plaça devant une table; je frémissais de ce que j'allais voir. Il prit de petites billes qu'il posa aux deux extrémités, plaça sur chacune un gobelet, et les fit disparaître et reparaître tour à tour, en s'admirant complaisamment dans l'exercice de ses fonctions. Quand il eut fait cinq ou six fois ce tour merveilleux, il se reposa un moment, pour laisser quelque loisir à notre admiration haletante, puis il recommença, et recommença encore. Enfin, il appela le paillasse :

— Voyons, Frise-Poulet, c'est à ton tour.

— Ah! ah! ah! s'écria Frise-Poulet en se précipitant dans la cabane, tandis que le maître sortait, nous allons rire.

Et, saisissant deux longs clous, il se les plongea intrépidement dans le nez ; les clous disparurent au fond de chaque narine ; les larmes lui en sortaient des yeux, et cependant, les clous au nez, il haranguait le parterre :

— Si vous en avez déjà vu, disait-il, parmi ceux qui demandent vingt et trente sous, pour exécuter un tour pareil, vous m'en donnerez des nouvelles. On dit que M. Bosco est un grand sorcier, je voudrais bien le voir à ma place, avec des clous de six pouces dans les fosses nasales. Car, messieurs, continua-t-il en retirant délicatement les deux instruments de torture, il n'y a pas à dire qu'ils sont à ressort et qu'ils rentrent quand on les enfonce ; on peut les toucher.

Et, suivant l'usage immémorial, il vint promener les clous sous nos yeux. Le digne homme voulait absolument me forcer à vérifier de mes propres mains. Il fallut lui répéter à plusieurs reprises ;

— Bon, bon, c'est inutile ; on le voit bien.

Encore insistait-il d'une manière gênante.

— Messieurs, nous dit-il alors en s'inclinant avec savoir-vivre, la séance est levée. Si vous êtes contents et satisfaits, faites-en part à vos amis et connaissances.

— Oh ! voyons, voyons, s'écria un gamin, c'est pour rire ; donnez-nous-en encore pour deux liards.

Ma dernière visite fut pour une baraque qui portait le titre ambitieux de *Grand spectacle oriental*. On y voyait sur un petit théâtre divers petits bonshommes que le directeur, homme habile à tirer parti des circonstances, nous donnait pour des Turcs et des Russes. Je reconnus, entre autres, le type bien connu de Pierrot, auquel on avait ajusté un sabre, des épaulettes de général, et un nom en *off*..., et un peu plus tard un capucin italien qui

Le trombone.

passa pour un derviche musulman. L'orchestre se composait de deux joueuses de flûte et d'un trombone, qui était bien le plus facétieux des trombones ; il interrompait volontiers sa mélodie pour apostropher la foule d'un lazzi qui excitait d'innombrables éclats de rire, ou pour faire une niche à l'orateur. On voit qu'il cumulait les emplois et savait se rendre doublement utile.

Cet homme-là, grand, sec, au nez camus, à la physionomie de furet, m'avait frappé tout d'abord ; et en entrant je lui adressai un bon mot, auquel il répondit par un autre, en trombone d'esprit. Quand la salle fut pleine, l'orchestre se replia dans l'intérieur ; les deux femmes se placèrent de chaque côté de la scène et se reprirent à flûter de plus belle ; pour lui, il déposa son instrument à terre, et se mit à cheval dessus. Il me reconnut, vint vers moi en traînant son trombone, et, dirigeant un coup d'œil ironique sur les deux flûteuses :

— *Ambubajarum colleyia*, me dit-il.

Je fus si abasourdi de retrouver une bribe d'Horace sur ces lèvres-là, que je restai comme écrasé du coup, ne trouvant qu'un sourire niais à répondre. Il ne s'y méprit pas :

— Eh ! eh ! continua-t-il, on dirait que cela vous étonne ; on a fait ses classes tout comme un autre, quoiqu'on n'en ait pas l'air..., et on a profité joliment.

La conversation s'établit à voix basse entre nous, malgré les *chut* répétés de l'assistance. Au bout d'une minute, il m'avait assez intéressé pour que je lui offrisse une place près de moi, à l'extrémité du banc. Il ne se fit pas prier.

J'appris qu'il était fils d'un serrurier d'Issoudun, qu'il avait étudié au collége de cette ville.

— Superbe établissement, me dit-il, où nous étions alors deux élèves en troisième, car j'ai été jusqu'à la troisième ; seulement, j'ai sauté des classes. Je ne suis pas monté plus haut, parce que mon père, qui n'avait pas appris le latin, trouvait que cela coûtait trop cher et ne servait à rien. J'étais toujours le second, une belle place et fort honorable, et je remportai tous les seconds prix à la distribution. Je faisais l'orgueil de mes parents ; je composais pour leurs fêtes des compliments en vers libres qui les faisaient pleurer d'aise, et qu'ils montraient mystérieusement à toutes leurs connaissances. J'avais la passion du vers français de toutes les mesures, même de quatorze pieds. Voilà où la littérature m'a mené, ajouta-t-il en brossant de sa manche droite la manche gauche de sa redingote râpée, et faisant le geste douloureusement burlesque d'un homme qui souffle dans un trombone.

Il commençait à me raconter comment, venu à Paris pour y chercher fortune, à l'aide de ses talents littéraires, il avait vu disparaître en quelques années la petite fortune que lui avaient léguée ses parents, quand la voix du démonstrateur se fit entendre :

— Messieurs, la séance est levée. A l'honneur de vous revoir !

Tout le monde sortit tumultueusement, en causant des merveilles du spectacle.

— Je vous ai volé votre argent, me dit le trombone ; vous n'avez rien vu.

— En vérité, répondis-je, je n'y ai pas songé. Mais je serais très-curieux de connaître la suite de vos aventures ; elles m'intéressent. Sans façon, venez prendre une demi-tasse avec moi.

Le trombone parut renversé de la proposition. Il faillit laisser tomber son instrument qu'il avait repris dans ses bras ; il brossa de nouveau sa manche gauche avec sa manche droite, se pinça le bout du nez, et, se passant la langue sur les lèvres :

— Une demi-tasse ! Ecoutez, ce serait avec bien du plaisir : vous n'en doutez pas. Mais mes fonctions ! monsieur ! Que deviendrait mon directeur ? Entre nous, l'établissement ne peut marcher sans moi.

— Eh bien, ce soir, après la fermeture du théâtre.

— Ce soir, impossible ; nous donnons, tant qu'il reste une âme aux Champs-Elysées. Mais demain matin, si vous voulez, avant que nous recommencions.

— Soit, à demain.

Et je le quittai, non sans avoir marqué le lieu et l'heure.

VICTOR FOURNET.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE PRIX DES GRAVURES. ANECDOTES.

Les gravures ont leurs destins, comme les livres... *Habent sua fata*... Celle que vous avez sous les yeux : le *Canal glacé*, d'après le chef-d'œuvre d'Adrien Van den Velde, qui figure au musée du Louvre, a eu les aventures les plus singulières, s'il faut en croire la tradition.

Vers l'année 1653, au plus fort des guerres navales entre l'Angleterre et la Hollande, l'amiral Hopdam reçut à son bord deux artistes, dont l'un maniait le crayon et

Le Canal glacé. Dessin de L. Marvy, d'après Adrien Van den Velde. (Musée du Louvre.)

l'autre le burin. Le premier était Guillaume Van den Velde, surnommé *le Vieux*, le second était son fils Adrien, alors âgé de quatorze ans environ.

Guillaume, à la fois dessinateur et matelot, faisait l'admiration de toute la flotte par son courage, non moins que par son talent. Sans autre maître que son instinct de l'art, il jetait sur le papier des croquis admirables de navires, de marines et de combats. Apprenait-il qu'une affaire allait s'engager quelque part, il s'embarquait et se jetait à travers le feu, crayonnant au milieu des bombes et des boulets, voire des coups de sabre et de hache. Les Etats de Hollande lui avaient fait construire une petite frégate, dont le capitaine avait ordre de n'obéir qu'à lui et de le transporter partout où l'exigerait son caprice.

Quant à son fils Adrien, il gravait des eaux-fortes remarquables, à quatorze ans, en attendant qu'il devînt un des premiers peintres de son pays.

Ce jour-là, tous deux étaient donc à bord de l'amiral Hopdam, qui les avait priés à dîner avant une grande bataille contre les Anglais.

Le dîner fini et la bataille commencée, le père et le fils, dignes l'un de l'autre, se mirent à l'ouvrage sur le pont, Guillaume esquissant au crayon les manœuvres qu'il voyait, et Adrien préparant la gravure dont il devait faire un jour son meilleur tableau.

Or, pendant qu'ils travaillaient ainsi, le combat allait son train, si bien que le vaisseau-amiral, criblé de boulets, n'avait plus qu'à se rendre ou qu'à se faire sauter. Hop-

dam adopta bravement le dernier parti, et offrit une chaloupe aux deux artistes pour quitter le bord avant l'explosion.

Guillaume fut embarqué à temps, et le navire sauta derrière lui ; mais Adrien, s'étant moins pressé, sauta avec le navire lui-même, et, pendant un quart d'heure, on le crut noyé ou brûlé pour le moins.

Mais comme la chaloupe accostait un autre vaisseau, jugez de la surprise de l'amiral et de ses compagnons, lorsqu'ils virent nager vers eux le jeune graveur en personne, tenant entre ses dents sa planche du *Canal glacé!*

Ce trait de courage artistique fit grand bruit en Hollande et en Angleterre. Les deux nations se disputèrent la gravure devenue célèbre, et des exemplaires se vendirent jusqu'à soixante ducats d'or, à Londres et à Amsterdam.

Un amateur anglais, lord West..., traversa les provinces ennemies, au péril de ses jours, pour venir acheter, vingt livres sterling, une épreuve avant la lettre, jusque dans l'atelier d'Adrien Van den Velde.

Plus tard, quand la gravure fut convertie en tableau, elle disparut peu à peu du commerce, et on n'en trouva plus d'exemplaires que chez les collectionneurs émérites.

Le tableau lui-même, après diverses péripéties, entra dans la galerie du comte de Vaudreuil, et fut acheté onze cents livres par le roi Louis XVI, en 1784.

C'est ainsi qu'il est arrivé au musée du Louvre, où il fait la juste admiration des connaisseurs.

Il y a quelques années, un dessinateur français du plus grand talent, Louis Marvy, dont les arts regrettent la mort prématurée, et qui a semé de plusieurs chefs-d'œuvre de son crayon la collection du *Musée des Familles*, voyageait en Normandie, le sac sur le dos et le bavard à la main.

Il trouva, un jour, chez un pêcheur de la côte, une vieille gravure, accrochée entre Napoléon et le Juif errant.

Il reconnut une épreuve avant la lettre du *Canal glacé* de Van den Velde. Le pêcheur lui raconta qu'il l'avait rapportée d'Angleterre, où il l'avait payée trois schellings; et il se jugea trop heureux de la céder à Marvy pour un franc cinquante centimes !

C'était peut-être... qui sait ? la même épreuve que lord West... avait payée cinq cents francs à Van den Velde lui-même !

Quoi qu'il en soit, ladite épreuve servit de modèle au dessin de Marvy, que nous avons fait graver, et qui est un des derniers ouvrages de cet ingénieux artiste.

Voici un autre exemple, plus frappant encore, des vicissitudes du prix des gravures, exemple qui a été relevé par un journal de Senlis, et qui s'est passé dans un village proche de cette ville :

Vers le milieu du dix-septième siècle, raconte notre confrère, vivait à Leyde un homme qui avait une égale réputation, et comme peintre et comme graveur; cet homme était Rembrandt, dont le nom figure dans cette pléiade artistique que l'on nomme l'école flamande. Contrairement aux autres artistes, le peintre hollandais était d'une avarice sordide, et comme ses œuvres avaient une vogue extrême, il avait soin, dès qu'il avait un ouvrage sur chantier, de le faire savoir à tout le monde, puis de le faire traîner en longueur, afin d'amener à son paroxysme l'impatience de ses admirateurs et d'en tirer meilleur parti. Quand Rembrandt grava la planche du *Christ guérissant les malades*, il usa du stratagème ordinaire, et, comme à l'ordinaire, on attendit impatiemment l'œuvre promise.

Or, parmi ces amateurs passionnés se trouvait un illustre personnage étranger, qui, devant partir et désirant emporter un exemplaire de la gravure en question, alla, la veille de son départ, faire une visite au célèbre graveur pour en obtenir ce qu'il désirait; mais, à son grand désappointement, il se trouva que la planche n'était pas encore terminée ; il n'y manquait plus guère, à la vérité, que quelques accessoires de peu d'importance. Néanmoins, l'artiste ne voulait pas livrer son œuvre avant qu'elle fût complète, et le voyageur eut beau prier, supplier, le graveur se montra inflexible, si bien que l'amateur s'offrit enfin à couvrir la planche de florins d'or, afin d'avoir le précieux exemplaire. Pour résister à une proposition pareille, il eût fallu être plus désintéressé que ne l'était Rembrandt; aussi se laissa-t-il aller à la séduction.

L'acheteur tint sa promesse, et comme il fallut cent pièces de monnaie pour couvrir cette planche, la gravure du *Christ guérissant les malades* fut désignée sous le nom de *Gravure aux cent florins d'or*. Depuis cette époque, deux siècles se sont écoulés, et la réputation de Rembrandt s'est tellement accrue, que chacune des gravures dont le prototype s'est vendu par extraordinaire cent florins vaut deux mille francs aujourd'hui.

Le nommé Étienne G..., qui exerce la profession de bourrelier dans un village voisin de Senlis, se trouvait tellement gêné dans ses affaires, qu'il s'était décidé, quoique à regret, à mettre en vente la petite maison qu'il possède, avec un jardin y attenant. Cette vente devait se faire le dimanche 2 décembre dernier; ceux qui voulaient se mettre sur les rangs pour l'acheter allaient par avance visiter les lieux, et chaque fois le bourrelier se désolait à l'idée qu'il allait être obligé de quitter sa chère maisonnette, qu'il habitait depuis son mariage, et qu'il tient du chef de sa femme.

Un certain M. M..., propriétaire à Paris, et qui désirait acheter de quoi se faire un pied-à-terre dans le pays, vint visiter la petite propriété, dont l'artisan lui fit les honneurs, comme de juste. Tandis que le nouveau venu examinait l'état de la construction, ses yeux s'arrêtent tout à coup sur un point de l'atelier où la muraille était couverte d'images, dont la composition et la couleur dénotaient le *faire* des artistes d'Épinal, mais au milieu desquelles une gravure tout enfumée se trouvait attachée par quatre épingles. Après avoir attentivement observé, palpé ladite gravure :

— Combien voudriez-vous vendre votre maison à l'amiable? demanda l'étranger à l'artisan.

— Mon Dieu! il me faudrait la vendre quatorze cents francs, répondit le pauvre homme la larme à l'œil.

— Et cette gravure est-elle comprise dans le marché?

Le bourrelier, croyant que le visiteur plaisantait, se mit à sourire, quoiqu'il eût le cœur bien gros; mais voyant que l'étranger insistait :

— Certainement, dit-il, celle-ci et les autres.

— Eh bien! mon ami, vous pouvez garder les autres et votre maison avec ; moi, je vous donne les quatorze cents francs de la gravure seule.

Et, séance tenante, il compta la somme au bourrelier; et comme l'artisan, tout en palpant ses billets de banque, semblait douter si l'acquéreur avait tout son bon sens, celui-ci lui raconta l'historiette que nous avons exposée en commençant, puis il termina en lui montrant les signes auxquels il reconnaissait que sa gravure n'était autre qu'un des plus purs exemplaires de la planche aux cent florins d'or.

LES REPAS CHEZ LES ANCIENS HÉBREUX (1).

ISMAËL ET RÉBECCA.

I.

C'était un siècle environ avant notre ère chrétienne.

Dans une petite ville du nom de Génézareth, assise sur la rive droite du petit lac du même nom, se préparait la cérémonie nuptiale qui allait unir deux des beaux et jeunes enfants du pays, Ismaël et Rébecca. La nuit n'était pas faite encore, mais le soleil venait de disparaître derrière les collines bleues du couchant de la Judée, laissant à l'horizon ces teintes indécises où semblent flotter mille sujets de rêves.

Rébecca, qui vient d'être amenée à la synagogue par sa famille, au milieu du cortége de ses jeunes compagnes et des étrangers conviés à la solennité, Rébecca, la jeune épouse, est belle d'abord de ses dix-huit ans, de sa taille élancée et de ce galbe aux lignes sévères, qui est le caractère typique de la beauté juive; elle est belle surtout de cette candeur, de cette modestie répandues sur toute sa personne et qui n'excluent pas la noblesse et la dignité. La grâce et la magnificence de son costume rehaussent encore ses charmes. Selon l'usage antique, sa tête est ornée d'une couronne d'or en forme de tour, du haut de laquelle retombe un long voile qui vient cacher jusqu'aux petites sandales de la fiancée, sandales garnies de brillantes plaques de métal, ainsi que les portaient à cette époque toutes les dames juives. Ses cheveux sont entremêlés de quelques brins de myrte. Elle est vêtue d'un mantelet blanc, à manches longues et flottantes, et sous ce mantelet on aperçoit une tunique également blanche, fermée à la ceinture par plusieurs tours de rubans brodés.

Ce virginal costume contraste d'une manière saillante avec les éclatantes couleurs de celui d'Ismaël. Le jeune Hébreu, en effet, porte par-dessus sa tunique, brodée en fils d'or, un riche manteau de pourpre et un turban aux plus riches teintes qu'ait produites la célèbre Tyr. Un contraste bien plus frappant encore se remarque entre le maintien timide et réservé de Rébecca et l'allure décidée, la démarche altière de son fiancé. Le jeune Hébreu porte haut la tête, et à son front dégagé, à son œil noir, à sa lèvre dédaigneuse, on devine au premier aspect que Dieu l'a doué d'une de ces intelligences qui s'élèvent au-dessus du niveau ordinaire, lorsqu'elles se résignent à se conformer aux lois éternelles de la sagesse divine; mais qui peuvent aussi se jeter dans les plus coupables écarts, quand l'orgueil les sollicite à ne reconnaître qu'elles-mêmes pour unique loi.

Ismaël, il faut le dire, se complaisait dans le ton hasardé de certains excentriques de son temps. Sous prétexte d'études, il avait été passer quelques années à Alexandrie, et là, son esprit mobile, d'abord incertain entre les mille théories des philosophes de la célèbre école, avait fini par tourbillonner dans la poussière d'idée des systèmes. Au lieu de voir, dans l'opposition de ces systèmes, l'impuissance de l'homme à arriver à la vérité sans une révélation divine, Ismaël aima mieux conclure à la négation de toute vérité religieuse, et confondre toutes les croyances dans le même dédain.

(1) Voyez, pour la 1re série, la table générale.

Le coup d'œil que présente dans la synagogue la foule nombreuse des invités est vraiment féerique. Les manteaux cramoisis ou violets des hommes se marient harmonieusement avec les tuniques et les mantelets aux nuances en général plus modestes dont sont revêtues leurs compagnes. Celles-ci ont toutes, du reste, rivalisé d'adresse et de luxe dans les soins donnés à leur toilette. Aussi, voit-on les marchands, accourus pour jouir de l'aspect toujours intéressant d'une cérémonie de noce, s'extasier en gens experts sur les objets se rapportant à leurs professions respectives.

— Je l'affirme, disait un assistant que nous devons supposer se livrer à la culture de l'art précieux du parfumeur, oui, je l'affirme, les odeurs dont est parfumée l'épouse viennent en droite ligne de la célèbre fabrique de Tyr, et la preuve, c'est que j'ai été chargé de la commande.

— Occupez-vous donc des bandeaux d'or que vous voyez au front de ces charmantes filles.

Et ce disant, un orfévre, du moins nous le supposons tel, désignait les quatre jeunes personnes placées non loin de la fiancée et chargées de l'accompagner aussi longtemps que durerait la solennité.

Les riches pendants d'oreilles, les chaînes d'or rivées aux bandeaux, voire même le carmin dont les dames s'étaient peint les joues, le noir dont elles s'étaient rembruni les cils, tout à son tour eut de la part de la foule ou son mot de critique railleuse, ou son mot d'enthousiaste admiration.

Mais bientôt chacun se tait, la cérémonie commence et les yeux ne laissent plus alors à l'esprit assez de loisir pour l'observation. Sous un dais qu'éclairent les vives lueurs de plusieurs flambeaux, et soutenu par quatre jeunes garçons, Ismaël et Rébecca viennent se prosterner ensemble et recevoir la bénédiction.

— Bénis soient-ils! s'écrie le prêtre.

Et la foule répète:

— Bénis soient-ils!

Et comme Jérémie a écrit ceci: « La femme environnera l'homme », toute fiancée appartenant au peuple hébreu fait donc trois tours, à ce moment de la cérémonie, autour de son mari.

Rébecca accomplit lentement et la tête inclinée la formalité voulue par la tradition.

Alors, ainsi que la tradition l'exige encore, Ismaël fait deux fois le tour de sa fiancée.

Puis tout à coup la foule jette sur les époux de nombreux grains de blé, en criant:

— Croissez et multipliez.

II.

La salle du festin est entourée de tapisseries nuancées des couleurs les plus riches alors connues: le blanc, le vert, le pourpre, attachées à des piliers de marbre par des cordons écarlates; car Ismaël, avions-nous besoin de le dire, n'est pas de la classe infime, ignorante, nécessiteuse du bas peuple: son père, le vieil Abraham, est un des plus riches habitants de la contrée de Génézareth.

Le pavé de porphyre et d'albâtre, les murs revêtus d'incrustrations en ivoire et d'ornements de bois de sandal ; le plafond où brillent de riches dorures, et enfin les lambris peints en vermillon, forment la décoration de cette splendide salle, au milieu de laquelle, sur une estrade, s'élève une haute table recouverte d'un drap écarlate. Des deux côtés de cette table, partent deux lignes d'autres tables plus basses, toutes ornées du chandelier à sept branches, et où devaient s'asseoir les nombreux convives d'Abraham.

Rebecca, la mariée. Dessin de Pauquet.

Un siége plus élevé que les autres indique la place d'honneur réservée au chef de la famille. En arrière de ce siége, un vaste brasier posé sur un vase de forme égyptienne répand un calorique odoriférant. Nombre de serviteurs, dont le costume atteste la richesse du maître, attendent les ordres qu'il va leur donner. A un signe de sa main, on sert le festin, et aussitôt une douce harmonie se fait entendre, où l'on distingue surtout, dominant les sons graves du *kennor* à six cordes, et les sons mélancoliques de la *cornemuse*, appelée *scampogne*, et même du bruyant *tambourin*, la voix de cuivre de l'*hacocera*, et le sifflement aigu de cette autre trompette, le *scophar*.

Après avoir procédé au lavement des mains, chacun prend place à la table dans un ordre que la tradition et les coutumes ne laissaient ignorer à aucun des convives.

Pour siéges, on avait alors, dans les riches maisons, autant de lits en ivoire que de convives, lits semblables de forme aux canapés de nos jours, mais parfumés de myrrhe et d'aloès, mais revêtus des moelleux tissus de l'Inde, et placés enfin sur d'épais tapis de Perse.

Ainsi que l'exigeaient les usages antiques, les serviteurs

Ismaël, l'époux.

donnèrent simple, double ou triple portion, selon la distinction de rang de celui qu'ils servaient.

Le père d'Ismaël, du haut de son siége et au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vous à la gloire du Tout-Puissant, par sept bénédictions, le festin qu'il offrait en ce jour. Cette action de grâces accomplie, chaque convive se mit en devoir de faire honneur à la table de l'amphitryon.

Après les premières ardeurs de l'attaque, la causerie commença sur quelques points, mais à voix si contenue, que les discoureurs devaient à peine s'entendre; car il était de très-haute convenance, en ce temps, de ne point

couvrir l'harmonie de l'orchestre qui accompagnait d'ordinaire tout repas de cérémonie.

Seul, le héros du festin, l'époux de Rébecca, conversait d'une voix retentissante, à laquelle répondait sur un ton encore plus élevé un jeune docteur de la secte de Zoroastre, Zadig, l'ami d'Ismaël, qui l'avait amené avec lui d'Alexandrie où s'était nouée leur intimité. Les deux amis, aussi railleurs, aussi sceptiques l'un que l'autre, semblaient protester, par la légèreté et la bruyante causticité de leur dialogue, contre la solennelle gravité des mœurs hébraïques.

— Tu dois être enchanté, s'écria Ismaël en s'adressant à son ami, de ce que tu vois en ce jour. A ton retour en Perse, tu auras au moins de quoi réjouir, par tes récits, les oisifs de la veillée, dans ton beau jardin d'Ispahan.

— En effet, repartit Zadig, et je voudrais pouvoir mieux m'édifier encore sur vos usages. Aussi dois-je regretter que mon départ prochain ne me permette pas d'assister au célèbre repas de votre Pâque.

— Ne t'en inquiète pas, mon ami, répondit Ismaël, en portant à ses lèvres une coupe remplie de vin d'Engaddi, je vais te renseigner à cet égard. Écoute!

III.

Ayant épuisé sa coupe, Ismaël, d'un ton ironique, s'exprima ainsi:

— Ce que tu as vu faire ici se pratique également à la Pâque. On se lave les mains, et les plus fervents ou les plus propres se lavent même les pieds à outrance. Les bénédictions arrivent après cette toilette, et enfin, l'on se met à table. Je devais te dire d'abord, qu'en général, petits ou grands, riches ou pauvres préparent le repas avec tout le luxe en leur pouvoir. Au début de ce repas, on sert une épaule d'agneau, en mémoire de ce que Dieu a délivré mes très-chers coreligionnaires, le bras étendu.

Ismaël et Zadig se prirent à sourire.

— On sert ensuite des poissons, menus ou gros, selon la localité, en l'honneur du grand cétacé léviathan, et en outre, il est de bonne tradition de manger religieusement un œuf très-dur, en signe de respect pour l'oiseau *zez*. Ce zez, comme chacun le sait, est un oiseau géant, contemporain du déluge. L'œuf dur absorbé, on présente sur la table une certaine moutarde, selon moi, infiniment trop piquante!...

Ici Ismaël vida d'un trait une nouvelle coupe.

— Du reste, reprit-il, j'ai peut-être tort d'attaquer la moutarde; son amertume est, sans doute, nécessitée par les herbes amères dont elle doit être la sauce. Je continue. A cet instant de la cérémonie, le jeune garçon chargé de chanter l'hymne demande tout haut pourquoi on mange cette nuit-là et les pains sans levain, et la moutarde, et les herbes amères. A cette demande, le père de famille, debout, doit répondre invariablement ceci:

— La moutarde symbolise le mortier dont les Juifs se servirent en Égypte, alors qu'ils fabriquaient des briques dans cette contrée. Les pains sans levain et les herbes amères symbolisent à leur tour toutes les amertumes dont furent abreuvés les enfants du peuple élu.

— Après quoi l'on conclut qu'il faut bénir Dieu d'avoir retiré les Juifs de la servitude d'Égypte. Ce n'est pas tout encore: on bénit et on se lave beaucoup en ce jour-là. Or, le repas fini, le père de famille, après s'être relavé les mains, rompt, en le bénissant, un morceau de pain sans levain, le mange et se rassied, après avoir toutefois béni Dieu de nouveau. Ceci fait, il n'est plus permis de manger. Cependant, et mes compatriotes font en cela preuve d'une haute sagacité, il est permis de boire. Quant aux repas quotidiens, voici ce qui se passe... Mais vidons, au préalable, une coupe de Chypre, pour entretenir mon éloquence!

Les libations, excitées par Ismaël et Zadig, se renouvelèrent par trois fois.

Rien, dit un certain adage, n'est nouveau sous le soleil: ce qui se passait au festin du patriarche Abraham, en nous rappelant ce que nous voyons de nos jours, suffirait seul pour nous confirmer cette irréfutable vérité. Ainsi que nombre de citoyens à notre époque, les dignes enfants d'Israël au repas desquels nous assistons buvaient à perdre haleine. Il paraît même que cette intempérance était chose fort commune chez les graves Hébreux, car l'auteur du livre d'*Esther* et s'étonne et s'indigne de la capacité de contenance de ses intempérants coreligionnaires, et, de même que l'*Ecclésiaste*, il anathématise les gens qui mettent *leur vaillance à boire*. Comme circonstance atténuante, il faut l'avouer, tout contribuait, dans ce festin, à solliciter les convives à de nombreuses libations. Les viandes rôties, les pâtisseries au miel, les gâteaux à l'huile, méritaient, exigeaient même d'être fréquemment arrosés par les cruches de vins d'Ascalon, d'Engaddi et de Chypre, dont les tables d'Abraham étaient garnies. Il n'était pas même superflu, dans l'intérêt d'une bonne digestion, d'ajouter quelques verres de ces liqueurs aromatisées, contenues dans des amphores de terre, peintes de vermillon.

Mais Ismaël avait abusé outre mesure de la chose permise. Son esprit était si alourdi, qu'il venait de laisser tomber à terre, sans la relever, sa couronne de *maître du banquet*.

IV.

— Et ton récit sur les repas quotidiens? s'écria Zadig, la tête tout aussi troublée que celle de son ami.

— Ah! ah! je l'oubliais, cet intéressant récit, repartit Ismaël, en se couchant à demi dans son lit d'ivoire, surmonté du bouquet de myrte. Mon ami, puisque tu y tiens, continua Ismaël, je vais te donner des détails tels que tu pourrais, à la rigueur, te présenter en Judée comme cuisinier hébraïque. Si donc la fortune te réduisait quelque mauvais jour à cette utile profession, voici point pour point ce que tu aurais à faire. Il faut premièrement, mon cher Zadig, que ta vaisselle soit neuve; car, ayant servi, elle pourrait avoir contenu des viandes défendues et dont le jus l'aurait pénétrée; le repas se trouverait souillé par cela même. Que dis-tu de cet article, mon ami, nous qui avons si souvent festoyé, à Alexandrie, avec ces spirituels païens de Grèce?...

Abraham, Rébecca et nombre de convives inclinèrent leur tête en signe de confusion.

Le récit d'Ismaël fut un instant interrompu, soit qu'une sage réflexion lui eût inspiré plus de respect pour les religieuses pratiques de sa nation, soit plutôt que l'ivresse eût amené avec le sommeil l'oubli complet de sa situation.

— Eh bien, Ismaël, s'écria bruyamment Zadig, tu n'achèves donc pas ton historique?

Ismaël, réveillé à cet appel, se livra à une nouvelle libation pour rappeler ses esprits, et, après un instant de réflexion, continua ainsi:

— Tu le sais, le peuple d'Israël doit se priver de certaines viandes: le lapin et le lièvre lui sont interdits, de même que les poissons sans écailles ou sans nageoires,

les oiseaux de proie, les reptiles, etc., selon les prescriptions de Moïse (*Levit. XI*). Le porc surtout nous est en tout état de cause interdit, et, en vérité, en vérité, je te le dis, ce point est d'une orthodoxie rigoureuse. Aussi, mon ami, ne puis-je réfléchir, sans frissonner, à ces excellentes côtelettes de maîtres-pourceaux dont nous nous sommes régalés à Alexandrie.

Abraham et ses convives regardèrent Ismaël avec stupeur.

Zadig, alourdi par les nombreuses coupes de vin d'Ascalon qu'il avait vidées, sommeillait à demi.

— La graisse, reprit Ismaël, oui, la graisse et le sang sont en horreur aux Juifs. Mais passons à un autre service.

Il ne nous est point permis dans le même repas de manger à la fois et de la viande et du fromage. Que dis-tu, Zadig, de notre dernière prescription?

Zadig, à moitié endormi, ne put répondre à cette interrogation.

— Nous interdire, continua Ismaël, ce prince des déserts, nous interdire le fromage! et ce, après la généreuse nourriture de la viande! je le soutiens, ce n'est pas hygiénique. Bien plus, quelques vieux prêtres avaient défendu de manger dans le même repas de la viande et du poisson; mais cette prescription par trop sévère a été heureusement rapportée, ce qui fait, mon ami Zadig, que tu as pu aujourd'hui manger des truites et de l'agneau.

Mais je m'aperçois que, dans mon récit, je n'ai pas procédé en orateur méthodique; j'aurais dû, ainsi que l'exige une bonne logique, commencer par le commencement, c'est-à-dire par le lavement des mains, précaution que ne doit pas négliger tout Hébreu à la fois propre et observateur de la loi. Ainsi donc, à l'aspect de la table, nous nous lavons les mains, après laquelle formalité, invariablement nous chantons le Psaume XXIII: *le Seigneur est mon berger*. Ceci dit, le maître de la maison prend un pain, le bénit, le rompt, et en donne à chacun un fort modeste morceau. Cette cérémonie préalable une fois accomplie, l'on mange alors en toute liberté. A la première rasade cependant, on doit une *bénédiction*.

Aussi longtemps que dure le repas, il faut se garder, par-dessus tout, de rien jeter à terre, de peur de paraître mépriser les grâces de Dieu. Puis, le repas fini, on ôte les couteaux fort attentivement, car la table représente un autel que le fer ne doit point toucher. Enfin, avant de se séparer, le père de famille emplit un verre, et, l'élevant en l'air, s'écrie :

— *Bénissons celui dont nous venons de manger le bien.*

Et les assistants répètent :

— *Bénissons celui dont nous venons de manger le bien* (1).

Mais, en ce monde, rien d'éternel: les Pyramides se lézardent, la terre se transforme, la beauté se flétrit, les rep s ont leur fin, et les religions passent. Or, en vertu de cette loi de transformation, et ceci est de notoriété historique, *les dieux s'en vont!* Cette vérité, je l'ai vu se vérifier encore dernièrement, certain jour que, devant moi, un sectateur de Zoroastre s'est plaint que le soleil, son Dieu, avait grand tort d'être aussi brûlant. Aussi bien, un autre jour, un enfant de Jacob ne déjeuna-t-il pas à mon côté, en Égypte, d'un jambon au fumet délicieux, sans paraître se soucier de la *loi?* Ainsi, nos très-chers hôtes, que chacun en prenne son parti : *les dieux s'en vont!*

— Que nous importe! s'écria en ce moment une voix solennelle : si les dieux s'en vont, *Dieu reste!*

V.

Tous les regards se tournèrent du côté d'où venait de partir la voix, et l'on aperçut alors, avec une sorte de terreur, sur le seuil de la salle, le mendiant Éléazar, vieillard presque centenaire, vénéré dans la contrée par sa grande piété, mais respecté plus encore par le don de prophétie qu'on lui attribuait.

Vêtu d'une longue robe grise, un bâton de voyageur à la main, des sandales poudreuses à ses pieds, Éléazar, avec son front chauve et sa blanche barbe, apparaissait ainsi qu'un de ces patriarches primitifs dont le saint livre de la Bible nous a légué le type poétique et solennel.

Chacun, en ce moment, gardait un silence de crainte.

— Éléazar, s'écria bientôt Ismaël d'une voix joyeuse, puisque Dieu reste et qu'il fait connaître, dit-on, sa volonté à venir par vos doctes paroles, voyons, quelle fin ou prochaine ou éloignée me prophétisez-vous?

— Mon fils, répondit le vieillard, en ce jour de bénédiction, vous devriez...

Mais Ismaël, chancelant presque, se leva en ce moment de table, et montrant aux convives, en entr'ouvrant les rideaux, un ciel tout parsemé d'étoiles :

— Prophète! s'écria-t-il, viens nous rendre tes oracles dans les bosquets parfumés du jardin.

Et Ismaël se dirigea vers le seuil de la porte, en invitant du geste ses hôtes à le suivre.

— Depuis quand, s'écria le prophète d'une voix menaçante, et se plaçant devant le jeune Hébreu, depuis quand, sous le toit d'un patriarche, quitte-t-on la table d'un festin sans remercier et bénir Dieu?

Un sourire effleura les lèvres du jeune sceptique.

— Mon fils! mon fils! s'écria en ce moment le vieil Abraham d'une voix suppliante.

Ému à cet appel, Ismaël retourna vers son lit d'ivoire, et se résigna aux bénédictions...

Après la prière, et comme Ismaël se dirigeait vers le jardin, Éléazar s'écria de nouveau et avec autorité :

— Depuis quand, sous le toit d'un patriarche, un roi de festin ne va-t-il plus présider à la part des pauvres?

— Ah! pour le coup, vénérable prophète, répondit Ismaël, en se dirigeant vers la porte de la salle, vous devenez trop exigeant! Comme j'ai décidément besoin du grand air, un domestique se chargera de ma fonction...

— Outrager dans le même jour, reprit Éléazar, et la religion et l'infortune, ce sont les actes d'un maudit!

— Voyons, Éléazar, dit Ismaël, entrons en arrangement avec nos vénérées traditions. Aujourd'hui, jour de mes fiançailles, mes idées sont, ainsi que les vallées de Jéricho, toutes fraîches et riantes, et je ne veux pas les assombrir par la vue de nos chers compatriotes mendiants. Mais, comme compensation, et la veille du prochain sabbat, je doublerai leur portion... Que dis-tu, prophète, de cet arrangement?

— Je dis, Ismaël, que l'homme ne doit jamais remettre à un lendemain l'accomplissement de ses devoirs, car, sur cette terre, l'homme passe ainsi que l'ombre. Ismaël, la veille du prochain sabbat, tu auras à rendre compte devant le tribunal de Dieu des paroles impies sorties en ce jour de ta bouche!

(1) Voici ce qui s'observait encore au temps de Léon de Modène, rabbin vénitien du dix-septième siècle; voilà, on peut le dire, ce qui se pratique de nos jours dans le sein des familles d'un rang inférieur; car, pour les riches Israélites, ils ont adopté les mœurs des peuples parmi lesquels ils vivent.

III.

La veille du sabbat qui suivit la scène que nous venons de raconter, une grande affliction régnait dans la maison d'Abraham; le patriarche donnait encore un festin, mais non point, cette fois, dans la salle de porphyre.

C'était au champ des morts, et sur une tombe à peine ouverte.

Abraham, malgré sa profonde affliction, avait ordonné le repas mortuaire, selon toute la rigueur des usages consacrés. A l'exemple d'Archélaüs, qui, à la mort d'Hérode, son père, invita tous les malheureux de Jérusalem,

Éléazar apparaissant aux convives.

Abraham avait convié tous les pauvres de son canton.

Pendant sept jours, le soir et le matin, les parents du mort vinrent manger sur cette tombe, et pendant sept jours, d'après l'usage, les pauvres vinrent manger avec eux.

La tombe sur laquelle on se lamentait n'était autre que celle d'Ismaël, enlevé soudainement de ce monde par l'air trop frais de la nuit du festin.

— Dieu l'a puni d'avoir transgressé nos lois! ne cessait de répéter la désolée Rébecca.

— Dieu l'a puni! répétait le vieil Abraham au désespoir.

— Le Dieu qui punit est aussi le Dieu qui pardonne. Le Tout-Puissant est miséricordieux pour les affligés. Abraham et Rébecca, prions pour Ismaël!

Le patriarche et la veuve du jeune Hébreu se retournèrent à ces paroles, et virent à leurs côtés, et à genoux, le prophète Éléazar priant avec ferveur.

Louis BERGER.

LE MOULIN ABANDONNÉ [1].

VOYAGE A LA SUITE D'UN ANE.

Le moulin abandonné, Belphégor et les voyageurs (chap. v).

V. — L'IDÉE DU CRIME Y POUSSAIT TOUTE SEULE COMME LES PLANTES VÉNÉNEUSES SUR CERTAINS TERRAINS.

Comme après tout, les journées d'été sont longues, qu'on ne peut toujours peindre, se promener sur la plage, jouer à la bouillotte, ou dormir au soleil, il fut convenu que le reste de la journée serait employé à pousser une reconnaissance dans l'intérieur du pays.

On emplit un panier de vivres et de rafraîchissements. Le dos complaisant de Belphégor fut chargé de ce léger fardeau. Aussitôt sanglé, l'âne partit de lui-même, fit le tour du cimetière, et rentra dans le chemin pierreux. Il avait encore une fois cet avantage sur nous, qu'il savait sans doute où il allait. Or, n'ayant point de préférence

(1) Voyez la première partie, au précédent numéro.

pour une direction quelconque, nous résolûmes de nous abandonner à la conduite de Belphégor.

Nous crûmes d'abord qu'il allait nous ramener à Trouville, et nous allions nous y opposer formellement; mais, au lieu de descendre vers la mer, il continua de gravir le chemin pierreux que nous avions abandonné à la hauteur de l'église.

La montée était longue. Quelquefois le chemin s'encaissait, les buissons formaient une voûte épaisse. Nous passions sous ses arches de verdure, où le soleil n'avait pas pénétré depuis bien des années.

Vers le sommet de la colline, le chemin se divisait en plusieurs branches. Ce carrefour de verdure avait la forme d'une fourche à trois dents. Belphégor n'hésita pas. Il prit à gauche. Cet animal commençait à nous intéresser vivement. Où allait-il? Lui seul le savait.

Nous marchâmes longtemps. Belphégor était infatigable; nous ne l'étions pas. L'avoué Rondineau citait des vers de Virgile, où il est question d'ombrages épais et de la douceur de se reposer sous des platanes.

On fit des haltes dans l'herbe; on but, on fuma, on chanta. Chacun tailla son bâton dans les coudriers des bords du chemin. Le temps coula gaiement ainsi au milieu des propos rompus, de la marche et des mille incidents ordinaires d'une étape en pays inconnu. Nous étions gens à suivre ainsi Belphégor jusqu'au bout du monde. Mais, tout à coup, l'âne s'arrêta. Au lieu de poursuivre sa route, il demeura le nez tourné vis-à-vis d'une barrière. La barrière ouvrait sur un pâturage jeté en écharpe de l'épaule de la colline à sa pente opposée à la mer.

— Eh bien! Belphégor, que fais-tu là? nous écriâmes-nous. Pourquoi ne pas continuer ton chemin?

Qu'il nous comprît ou non, l'âne demeura à la même place, se contentant de piétiner et d'agiter ses grandes oreilles.

— Il veut qu'on lui ouvre! s'écria M. Arthur, interprète infaillible du langage des animaux.

— Ouvrons-lui donc, et suivons-le!

La barrière ouverte, Belphégor prit à travers le pâturage un sentier où nul n'avait passé depuis longtemps sans doute, car l'herbe l'avait envahi. Sans l'âne, personne de nous n'en eût découvert trace. Soit que la rapidité de la pente l'entraînât, soit qu'il fût pressé d'arriver au but mystérieux vers lequel il marchait, Belphégor pressait le pas.

Nous descendîmes longtemps ainsi. A l'extrémité du pâturage, le sol se relevait un peu sur une largeur de quelques pas. Le chemin finissait là. Un ravin, couvert de buissons qui dissimulaient sa profondeur, régnait sur la lisière de la prairie. De grands arbres, plantés sur les bords du ravin, le chargeaient d'une ombre glaciale. On entendait, çà et là, du fond de ces mystérieuses anfractuosités du sol, gronder des eaux rapides qui roulaient à travers les pierres.

Nous nous arrêtâmes en silence, vivement impressionnés par l'amertume et l'étrangeté de cette solitude. Le ravin, si bien protégé contre les regards des curieux, avait l'air de cacher un secret. Mais on était plutôt tenté de fuir un tel lieu que de chercher à en approfondir les mystères.

Belphégor ne parut pas de cet avis. Il prit à gauche, suivant en apparence le bord du ravin. Mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir, à la déclivité du sol, que nous y descendions par une pente moins brusque.

L'âne avait dressé les oreilles, et trottait même. Arrivé à l'angle du pâturage, dans un endroit où il n'y avait plus de passage apparent, nous le vîmes s'engager résolûment sous les buissons, dont les branches s'écartèrent et se refermèrent sur lui. Nous nous élançâmes à sa poursuite.

En entrant dans le fourré, nous descendîmes plus rapidement. Au bout de quelques pas, nous nous arrêtâmes éblouis par l'obscurité, étourdis par les bruissements de l'eau qui semblait sourdre de tous les côtés. Quoique le soleil fût encore en son plein, on ne voyait pas clair au fond de ce ravin, que remplissaient d'éternelles ténèbres. Cependant, lorsque nos yeux se furent un peu accoutumés à l'obscurité, nous aperçûmes, à quelques pas de nous, mais au fond, tout au fond, la noire silhouette de Belphégor, avec ses deux grandes oreilles qui ressemblaient, en ce moment, aux cornes du diable. L'âne s'engageait hardiment sur un tronc d'arbre à demi égnarri, jeté en travers d'un cours d'eaux bruyantes, dont le tapage serrait le cœur.

Arrivé au milieu de cette manière de pont, Belphégor poussa un braiment formidable, qui retentit comme vingt trompettes au fond du lugubre ravin. Son trot se changea en même temps en un véritable galop. Craignant de perdre sa trace, nous courûmes après lui. Après avoir passé sur le tronc d'arbre, nous nous trouvâmes en face d'un talus dans lequel était pratiqué diagonalement un sentier d'une pente raisonnable. Nous le gravîmes, et nous nous retrouvâmes en plein soleil sur un petit plateau vert, protégé de tous côtés par les crêtes du ravin, comme par de gigantesques murailles. En face de nous, s'élevait un moulin qui paraissait abandonné.

Belphégor, si joyeux tout à l'heure, paraissait tout triste. Ses oreilles étaient couchées sur son cou. Le nez tourné vers une petite porte d'écurie, il attendait vainement qu'on vînt la lui ouvrir.

Il est impossible d'imaginer rien de plus romanesque que le tableau dont nous jouissions en ce moment. Le moulin était assis entre deux vergers d'un vert si intense, que je ne me souviens pas d'en avoir vu de pareil dans ma vie. La maison semblait avoir été bâtie dans cet endroit bien plutôt pour servir de refuge que pour y pratiquer l'honnête industrie de meunier. Quoiqu'on entendît, d'ailleurs, des sources bruire de tous côtés, il n'y avait pas là un seul cours d'eau régulier et propre à faire tourner un moulin. Aussi, le système qui mettait la roue en mouvement était-il bien différent de celui que l'on emploie ordinairement. Cette roue me parut d'un diamètre considérable. Elle montait à la hauteur du toit et s'encaissait en terre dans un enfoncement pratiqué pour la recevoir. Elle était garnie tout autour d'auges ou de poches en bois, de la contenance de trois ou quatre seaux d'eau. Un conduit, également en bois, et soutenu par de grandes perches plantées en terre, s'adaptait à quelqu'une des sources qui roulaient des hauteurs voisines dans le ravin. L'eau, ainsi amenée dans les poches de la roue, l'entraînait par son poids, et les remplissait à mesure qu'elles se vidaient au fond du trou.

La conduite de Belphégor dut nous paraître alors expliquée. Il avait sans doute été jadis l'âne de ce moulin désert. La coutume de son maître, en revenant de Trouville, était probablement de s'arrêter chez le père Mathieu pour y vider un verre. D'ailleurs, notre hôte était boulanger, Belphégor devait faire d'assez fréquents voyages du moulin à la ferme. La pauvre bête avait été vendue à quelque âmier de Trouville.

Pauvre âne, qui revenais joyeusement prendre ton bât, tu ne devais plus entendre le gai tic-tac du moulin! Nous ouvrîmes l'écurie à Belphégor; il leva la tête vers le râ-

telier : le râtelier était vide. Il baissa le nez une seconde fois en couchant ses oreilles. Il fallut l'entraîner dehors. Nous le laissâmes dans le verger, où il erra tristement.

Oh! que cela remplit l'âme de mélancolie, l'aspect d'une maison abandonnée! L'imagination assombrie se représente une série de malheurs domestiques, plus lamentables les uns que les autres : la maladie, le chômage, les huissiers, les médecins, la mort.

Nous visitâmes l'intérieur de la maison. Sur les murailles nues, le poëme de la misère était écrit tout entier. Depuis combien de temps ce moulin était-il abandonné? C'est ce qu'il ne nous fut pas possible d'apprécier. L'avoué nous fit observer, en visitant la grange, des traces récentes de bêtes et de gens qui semblaient être venus en nombre. Des traces de repas gisaient à terre. Dans un coin très-obscur, nous découvrîmes une mauvaise table, quelques escabeaux, une échelle dont plusieurs bâtons étaient rompus.

Nous nous répandîmes ensuite dans les jardins et les vergers. Je ne pus m'empêcher de remarquer que la maison, le verger, les ténèbres du ravin, le bruissement des sources, en un mot, que les harmonies de ce paysage formaient un ensemble d'une mélancolie étrange et toute particulière. Les grâces champêtres de ce réduit si bien caché étaient empreintes d'un je ne sais quoi de sinistre, que l'on ressentait sans pouvoir le définir. L'idée du crime y poussait toute seule, comme les plantes vénéneuses sur certains terrains.

J'éprouvais du plaisir à plonger les yeux au fond du ravin noir. Je m'imprégnais, pour ainsi dire, des émanations funestes de ce lieu. Les endroits les plus sombres étaient ceux où je m'arrêtais de préférence. Je faisais le tour du plateau, penché vers les sources qui miroitaient dans les ténèbres. La fantaisie me prit de revoir d'en haut le passage par lequel nous étions arrivés. Ma surprise fut grande en apercevant debout, au milieu du tronc d'arbre, une silhouette humaine. Il me sembla même reconnaître l'homme de mauvaise mine que j'avais rencontré la veille, au clair de lune, sur la plage. Il disparut presque aussitôt.

Je retournais rêveur au moulin, lorsque je vis, par un escalier extérieur qui conduisait au premier étage, descendre miss Georgina, suivie de miss Calypso. La jeune Anglaise et sa gouvernante traversèrent le verger et s'éloignèrent par une route opposée à celle que nous avions suivie.

Une curiosité fort indiscrète, mais irrésistible, m'avait poussé à suivre miss Georgina, en me cachant derrière les arbres. Je l'accompagnai ainsi jusqu'au bord du verger. Elle s'arrêta derrière la haie du second pâturage. Presque aussitôt l'homme de mauvaise mine la rejoignit et l'aborda en ôtant son chapeau crasseux.

— Pourquoi n'étiez-vous pas là, Flips? lui dit-elle.

— Faites excuse, miss, répondit-il; mais le moulin est envahi par de maudites gens, dont j'ai des motifs de me méfier, je pense. Je crains même que leur chef ne m'ait aperçu. Je ne voudrais pas pour cent livres sterling qu'il sût que je fréquente le moulin.

— Partez-vous aujourd'hui, Flips?

— Dans une heure. Je suis à vos ordres, miss.

— Eh bien, alors, dites-lui que j'y serai.

— Bonne nouvelle! s'écria Flips, en faisant sauter son chapeau. Ma course sera bien payée.!

Il salua et partit.

— Bonté du Ciel! s'écria miss Calypso en levant à trois pieds au-dessus de sa tête ses mains décharnées. Que dirait master Featherstonhaug, s'il le savait?

— Il ne le saura pas, ma bonne Caly; à huit heures il dort toujours. Et tu sais que nous avons coutume de nous promener au clair de lune sur la plage. Va, ce lieu est bien choisi, et Flips est un homme précieux. Qui pourrait nous trouver ici? D'ailleurs, tu seras là, ma chère Caly, et tu sais bien que je suis incapable de rien faire ni rien dire qu'une jeune lady elle-même ne pût avouer.

— Mon enfant me fera toujours faire ce qu'elle veut, murmura la bonne Calypso en hochant la tête.

Les deux dames, en causant ainsi, s'étaient éloignées.

Je revins au moulin, en songeant encore une fois au billet tombé des mains de miss Georgina, et dont je m'étais irrévérencieusement servi pour allumer ma pipe.

Nous dînâmes au moulin. La table et les escabeaux se trouvaient là comme si on les y eût mis exprès. Lorsque nous reprîmes la route du village, je fus d'avis de chercher un autre chemin. Sans rien dire à mes compagnons, je les conduisis dans la direction qu'avait suivie miss Georgina. Nous nous en félicitâmes, car, après avoir ouvert quelques barrières et franchi un petit fourré qui dissimulait exactement ces pâturages solitaires, nous nous trouvâmes sur une belle route de gravier qui nous conduisit au village.

— Pourquoi donc, pensai-je, Belphégor, qui pouvait venir par cette route excellente, a-t-il choisi un si mauvais chemin?

En arrivant à la ferme, M. Arthur s'approcha de notre hôte, et lui frappant sur l'épaule :

— Vous ne nous aviez pas dit, père Mathieu, que vous connaissiez notre âne?

A ce mot, notre hôte devint rouge, et toussa avec un embarras mal dissimulé, que je ne pus m'expliquer.

— Vous nous direz au moins, ajoutai-je, pourquoi le moulin d'où nous venons est abandonné?

— Ah! le moulin de la ravine, répondit-il sans hésitation, c'est parce que le meunier, n'ayant pas d'ouvrage, arrêtait les voyageurs sur la route. On l'a mis, il y a deux ans, dans les galères.

— Et Belphégor était l'âne de ce terrible meunier?

— M'est avis que vous savez bien que non, répliqua-t-il avec un sourire inquiet.

— Pour le coup, je m'y perds! me dis-je intérieurement.

VI. — O CORNE! S'ÉCRIAIT-IL, CORNE MAUDITE! OU PLUTOT CORNE ADORÉE!

Certes, j'oubliai toutes ces choses, qui ne me regardaient point, en somme. Or, n'ayant, grâce au ciel, ni calendrier, ni journaux, ni rien qui sentît l'écriture ou l'imprimerie, nous laissions, sans les compter, passer les jours.

Quel jour étions-nous donc, ce jour-là? Je l'ignore. Mais je n'ai point oublié qu'il faisait un temps magnifique et que nous allâmes au bord de la mer chercher des crabes et des moules dans les rochers. C'est une pêche assez amusante, celle du crabe surtout. Le pantalon relevé au-dessus du genou, le bâton à la main, nous marchions parmi les rochers que la mer découvre en se retirant. Avec nos bâtons, qui nous servaient de leviers, nous retournions de grosses pierres. Il était rare que nous ne dénichassions pas alors quelque crabe qui aussitôt s'enfuyait, en marchant de côté comme un ivrogne. L'habileté consistait alors à le prendre entre l'index et le pouce, sans se faire pincer les doigts. Dès qu'on le touche, il ne manque pas d'ouvrir ses pinces et de saisir l'ennemi. Il n'est pas aisé de lui faire lâcher prise.

Nous retrouvâmes là plusieurs visages connus. Master Featherstonhaug, bourru comme le vent d'ouest, était assis à sa fenêtre. Le douanier, au nez cuivré, croisait derrière les rochers et ne nous perdait pas de vue. Je crus apercevoir, tapi dans une anfractuosité des falaises, ce Flips, cette mauvaise rencontre, ce mystérieux personnage à face de coquin, à qui miss Georgina Flower avait parlé, derrière un buisson, au moulin abandonné.

Je fis une rencontre plus aimable : miss Georgina, elle-même, passa près de nous, les boucles de cheveux au vent, un chapeau de paille sur la tête et le printemps sur les lèvres. Elle marchait pieds nus, dans un costume de blommériste, qui n'était sans doute pour elle qu'un costume de bain. Mais le pantalon et la blouse de laine noire donnaient à miss Calypso des proportions si bizarres, que nous eûmes toutes les peines du monde à contenir notre envie de rire.

La liberté de ces plages désertes ne devait pourtant pas exclure la politesse. Nous fûmes bientôt distraits d'ailleurs par l'arrivée d'un nouveau personnage, sir William, le minéralogiste. Une exaltation extraordinaire régnait dans sa physionomie. Je crus d'abord qu'il courait sur les traces de sa fiancée, miss Georgina; mais je m'aperçus bientôt qu'il n'y songeait guère.

— O corne! s'écriait-il en gesticulant, corne maudite! ou plutôt corne adorée! te trouver aujourd'hui ou mourir! car c'est assez d'un tel supplice!...

La suite du monologue se perdit dans le vent. Le monomane cailloutoux, comme l'avait surnommé l'avoué Rondineau, était déjà loin. Nous continuâmes la pêche aux crabes. Tout à coup des cris terribles se firent entendre. Ces cris n'avaient rien d'humain, excepté le langage, car ils ressemblaient singulièrement à ceux de Polichinelle, annonçant la fin de la comédie.

Nous aperçûmes, à une centaine de pas, M. Arthur debout près d'un rocher, dans une attitude qui rendait ses cris fort incompréhensibles. Il était courbé, le visage tout près du rocher, comme s'il eût regardé attentivement quelque imperceptible objet.

— Au secours! s'écriait-il avec un étrange accent nasillard. A l'aide! holà, la la, ho! au secours! holà, ho, la la!...

Nous accourûmes vers lui et nous le trouvâmes le nez pris par une patte de crabe qui sortait d'un trou du rocher.

Le trou était rond comme un verre de lunette et à peu près à hauteur d'homme. M. Arthur avait vu remuer quelque chose au fond du trou; il avait approché le nez pour voir de près, de plus près encore; une grosse patte de crabe était sortie du trou et lui avait saisi le nez. Or, le crabe était dix fois trop gros pour passer par le trou, de sorte que M. Arthur, à l'instar des mollusques, était attaché tout vivant au rocher.

— Oh la, oh lala! s'écriait-il.

— Mais comment ce diable de crabe a-t-il pu se loger dans le rocher? disait l'avoué Rondineau.

— Il s'agit bien de cela! fit Demesmay; tirez-le d'abord de la peine.

— Si nous tenions conseil? articula Faustin.

— Pourquoi faire?

— Pour savoir de quelle façon on s'y prendra pour délivrer notre ami.

— Holà, holà, holà! continuait M. Arthur.

Je coupai court au dialogue, en cassant la patte du crabe. M. Arthur jeta un cri plus fort que les autres et se releva le nez libre et égratigné. Il nous lança, sans articuler un mot, un regard furieux et s'en retourna seul au village.

La compassion me prit en le voyant s'éloigner. Il était déjà loin, je courus à sa poursuite; mais, en courant, mon pied heurta contre un caillou, et j'allai, avant l'heure dernière, estamper dans le sable la longueur de mon corps.

Je me relevai vivement. Mes compagnons ne m'avaient pas vu. Je n'eus de cette chute sur le sable ni honte ni douleur. Comme César, j'avais embrassé notre mère la terre, et, comme lui, j'en tirais une conquête. Je veux parler du caillou qui venait de me faire tomber et que je ramassai avec cet instinct, bête ou sage, si l'on veut, qui nous pousse à rechercher les causes de l'accident qui nous est arrivé.

C'était une espèce de coquille nautile pétrifiée et roulée en corne de bélier.

— Tiens! me dis-je, la corne d'Ammon! Ah! sir William, que n'êtes-vous ici!

C'était, en effet, l'ammonite si ardemment cherchée par le monomane cailloutoux. Je la glissai dans ma poche. Je n'avais pas envie de l'offrir à sir William, pour qui je ne me sentais nulle sympathie; mais je gardai le fossile par cette absurde raison qu'un objet dont un autre que moi faisait si grand cas valait bien la peine d'être conservé.

La pierre resta donc dans ma poche jusqu'à ce qu'il me prît fantaisie de la jeter pour m'en débarrasser, ou de l'envoyer à sir William, car, après tout... Bref, elle resta dans ma poche, dis-je, et je n'y pensai plus.

Nous rentrâmes au village, et nous trouvâmes dans le chemin creux, au bord du filet d'eau qui courait entre les pierres, M. Arthur occupé à laver les pinceaux; car laver les pinceaux de tout le monde était un des goûts de rapin de cette excellente créature. Le lavage des pinceaux fut regardé par nous comme un signe d'oubli et de pardon des injures. Aussi, pour compléter sa réconciliation, nous offrîmes une croûte de pain, trempée dans la sauce, à son ami Lubin, et nous portâmes sa santé au dessert.

Toujours chauds brelandiers, mes compagnons n'eurent pas plus tôt vidé leur dernier verre que...

VII. — .....!

— Tout va. — Brelan d'as!

— Neuf heures! m'écriai-je. Et en voilà pour jusqu'à trois heures du matin. Et vous croyez que je pourrai supporter cela? Aaah? par exemple! Et comment voulez-vous que j'arrive à la fin de ma définition de la rente foncière, d'après la méthode de M. de Thunen, si vous faites un pareil tapage?

J'oubliais que mes compagnons, qui jouaient au-dessus de ma tête, dans une chambre du premier étage, ne pouvaient pas m'entendre. Je fis une corne à la page de mon livre et j'allai me promener au clair de lune.

Je m'écartai de la plage, par cette raison que j'y avais passé une partie de la journée. J'éprouvais le besoin de faire diversion à la monotonie du brelan. Or, la mer, à ce que prétend Demesmay, est une vieille portière qui toujours bavarde en balayant le devant de sa loge.

Je pris le premier chemin venu, oui, le premier venu, ou du moins celui qui s'offrit le plus complaisamment à moi. Il était semé de gravier qui criait sous mes pieds, bordé de grands arbres et de pâturages. J'aime à marcher ainsi sur une route vivement coupée d'ombre et de clair de lune.

Je songeais, je marchais. A quoi songeais-je? où allais-je? Je n'en savais rien, à coup sûr; lorsqu'en rele-

vant la tête, je m'aperçus, non sans surprise, que je devais être bien près du moulin abandonné.

— Ma foi! m'écriai-je, puisque je suis si près de ce moulin et qu'il fait un si beau clair de lune, je suis curieux de savoir si ce paysage vaut réellement le grand décor de la fonte des balles dans *Freyschütz*.

J'étais sur le beau chemin par lequel nous étions revenus au village, le jour de notre visite au moulin. Il ne me fut pas difficile d'y arriver, puisque je n'avais pas à traverser le ravin. Peu d'instants après, j'entrai dans le verger, au bout duquel s'élevait la maison abandonnée. Ses murs crépis, au clair de lune, se détachaient vigoureusement sur des masses d'ombre. Les perches, qui soutenaient le conduit destiné jadis à verser l'eau dans les poches de la roue, ressemblaient à des géants d'une maigreur fantastique, portant une énorme poutre sur l'épaule. Le cri de la hulotte scandait le bruissement des sources. Il ne manquait rien à cette funèbre mise en scène de la nature.

Pour mieux jouir d'un spectacle dont j'étais à la fois le seul acteur et spectateur, je gravis les marches de l'escalier extérieur qui menait au premier étage du moulin. Du haut de ce balcon improvisé, je me trouvais comme dans une avant-scène. Sur la plate-forme de l'escalier, je vis une porte ouverte et j'entrai. La curiosité ferait abandonner le plus bel objet que l'œil puisse contempler.

Master Featherstonhang, sir William, Flips et le douanier.

J'entrai donc et je ne vis rien, rien qu'une chambre où il y avait eu des meubles, sans doute, mais que les recors avaient depuis entièrement déshabillée. Elle était nue comme le dos de la main lorsqu'on a ôté ses gants. Une fenêtre, presque entièrement dégarnie de carreaux, l'éclairait dans le fond. La lune y donnait en plein. De cette fenêtre, j'aperçus le ravin ténébreux par lequel Belphégor nous avait amenés.

L'aspect de toutes ces choses n'était pas de nature à remplir mon imagination de riantes pensées. Je songeais au terrible meunier. Je l'avouerai même... et pourquoi ne le dirais-je pas? il m'eût été agréable de me retrouver sur le chemin, près du village. Je n'avais aucune arme, pas même un bâton à la main. Et certes, s'il est un endroit au monde où il soit aisé de faire disparaître quelqu'un, c'est bien au moulin abandonné. Le meunier-brigand avait merveilleusement choisi son repaire. Les impressions que nous recevons des objets qui nous environnent influent beaucoup sur nos idées : les grâces sinistres de ce paysage m'avaient préparé aux plus funestes pensées, et je me laissais glisser sur cette irrésistible pente, lorsqu'il me sembla entendre parler près de moi.

J'écoutai de toutes mes forces. On parlait en effet, mais d'une voix si douce que je n'éprouvai aucune crainte. C'était une voix de femme.

— Jamais, disait-elle, je n'aurais consenti à une pa-

reille démarche, si ce n'eût été pour dire à l'ami de mon enfance un éternel adieu.

— Bonté de Dieu! s'écria une autre voix de femme, mais une voix dans laquelle les années avaient faussé plus d'une note, si master Featherstonhaug savait qu'il est ici..., que vous êtes ici..., que je suis ici!...

— Eh parbleu, me dis-je aussitôt, c'est notre petite Anglaise, miss Georgina, qui ne craint pas les revenants, à ce qu'il paraît...

Une voix d'homme rompit le silence.

— Quoi! maintenant que je suis employé dans les bureaux de la Compagnie des Indes! Ah! Georgina, notre oncle ne peut plus dire que je ne suis bon à rien, que je suis un vagabond sans profession...

— J'y suis! pensai-je. C'est ce cousin Edwards dont parlait la fermière. Eh mais, ne serions-nous pas aujourd'hui samedi? Nous devons être aujourd'hui samedi... Quoique ma conscience soit là pour me l'attester à moi-même, j'ignorais complétement à quel jour de la semaine nous étions. Ce billet, tombé des mains de miss Georgina et qui a servi à allumer ma pipe, était de ce M. Edwards.

Tandis que je me donnais ces explications à moi-même, je vis que la cloison indiscrète laissait filtrer un pauvre rayon de lumière jaune qu'écrasait le clair de lune. Je regardai à travers cette fente. Une bougie, posée sur une cheminée, éclairait trois personnages, parmi lesquels je reconnus aussitôt miss Georgina et sa gouvernante Calypso. Le troisième personnage était un homme. Il me sembla que je l'avais déjà vu. C'était, en effet, le jeune Anglais, haut monté sur jambes, que j'avais rencontré sur la plage de Trouville, s'écriant, les yeux tournés vers Villers et les mains sur le cœur : « O la plus belle des femmes et des cousines! »

Il continuait, pendant ce temps, son discours, qui devenait pathétique.

— Est-ce ainsi, Georgina, que vous tenez vos promesses? Ah! vous avez bien vite oublié ces jours d'enfance que nous passions ensemble dans la boutique de notre exécrable oncle Featherstonhaug le droguiste! Tout ce que je pouvais dérober de bon dans la maison était pour vous. Vous souvenez-vous?...

Je vis miss Georgina porter son mouchoir à ses yeux.

— Allons-nous-en, fit miss Calypso alarmée.

— Ma bonne Caly, encore un moment!

— A quoi bon?

— Ne croyez pas, Edwards, reprit Georgina, que je vous préfère sir William, oh, non!

— Un homme qui n'aime que les cailloux, articula Edwards, et dont le cœur est plus dur...

— Mais, poursuivit Georgina, notre oncle a engagé sa parole ; il ne se dédira pas, et le premier devoir d'une jeune personne est d'obéir à ses parents.

— Voilà qui est bien dit, ma fille, ajouta miss Calypso. Il vaut mieux se pas se marier que de se mal marier. Où en serais-je aujourd'hui si j'avais autrefois épousé ce mauvais sujet de capitaine Jones?...

Mais Calypso, s'apercevant que ses conclusions étaient entièrement contraires à ce qu'elle voulait dire, s'arrêta brusquement. Et moi je m'aperçus, de mon côté, que, depuis dix minutes, je commettais une véritable indiscrétion.

Je me retirai donc, et, trouvant sous ma main une porte entr'ouverte, j'entrai dans une autre chambre.

Cette seconde salle me parut encore plus délabrée que la première. Il ne restait pas une seule vitre aux deux fenêtres qui l'éclairaient. La lune y entrait donc librement et dans tous ses atours de nuit.

Une seule chose me frappa dans cette chambre nue : c'était une grande tache noire que je vis au milieu du plancher.

— Mais non, me dis-je, la lune me trompe. Ce n'est pas une tache...; c'est l'ombre de quelque objet que je ne puis voir, un objet du dehors.

J'allais poser le pied au milieu pour mieux m'en assurer, lorsque heureusement je m'arrêtai. Le cœur me battit. Un pas de plus, je tombais au rez-de-chaussée. Ce que j'avais pris pour une tache, puis pour une ombre, était simplement un grand trou dans le plancher.

Echappé au péril, je m'agenouillai, et, couché sur le ventre, je regardai au fond du trou. Je ne vis rien d'abord. Le trou était tout noir. Mais, en regardant plus attentivement, j'aperçus cinq ou six lucarnes à travers lesquelles filaient de minces rayons de lune.

Ce peu de clarté me suffit bientôt pour reconnaître la grande salle où nous étions entrés, et qui sans doute servait de grange au moulin. Je vis même la table et les escabeaux encore dressés à la place où nous les avions mis, sous une grande poutre qui traversait la salle et qui servait à porter l'essieu de la roue du moulin.

Il n'y avait là rien qui pût longuement fixer mes regards, et j'allais me relever, lorsque la porte de la grange s'ouvrit brusquement. Un homme entra et regarda autour de lui. Je ne pus voir son visage, mais aucun de ses mouvements n'échappait à mes yeux accoutumés à l'obscurité.

Ayant aperçu l'échelle à barreaux demi-rompus, qu'on avait abandonnée comme ne valant sans doute pas la peine d'être emportée, l'inconnu la prit, l'appuya contre la muraille, monta les échelons et parvint à gagner la poutre, sur laquelle je le vis s'asseoir.

— Voilà, vraiment, me dis-je, un singulier personnage et une occupation étrange!

L'inconnu, assis sur la poutre comme un corbeau perché sur une branche, tenait d'un air mélancolique son menton dans sa main. Il poussa un grand soupir, et s'écria :

— Invisible! invisible! introuvable!...

Il tira ensuite de sa poche une corde qu'il passa autour de la poutre et qu'il assujettit à l'aide d'un nœud. Il fit à l'autre bout un nœud coulant qu'il se passa autour du cou, et, remettant son menton dans sa main, ainsi que son chapeau qu'il avait ôté, il parut continuer le cours de ses réflexions mélancoliques.

— Ma vie est intolérable! articula-t-il; et d'ailleurs que dirait-on de moi, sir William?...

— Sir William! me dis-je.

— Que dirait-on de moi au club des minéralogistes, si je revenais sans la corne?... O toi qui absorbes mes nuits sans sommeil, toi pour qui j'ai, sans boire ni manger, marché des jours entiers, corne, corne adorée! serais-tu donc la pierre philosophale?... Ah! puisqu'il en est ainsi, mieux vaut en finir de suite avec cette misérable existence, et quitter le rêve d'un jour pour le rêve éternel!

Ce disant, sir William se laissa doucement glisser, en tenant encore la corde d'une main, et je le vis bientôt pendre comme un gland au rameau d'un chêne.

Il dansait la danse de l'air,

« Ousqu'il n'y a pas de plancher, »

dit une vieille chanson de voleurs.

— Au meurtre! ou plutôt au suicide! m'écriai-je en me relevant précipitamment.

Je courus à la porte. Le vent l'avait fermée sur moi. Et pas de clef! Malédiction! J'entendis au dehors des voix d'hommes. Je courus à la fenêtre. Six ou sept personnes, dont l'une portait une lanterne, entrèrent dans la grange. C'était ce damné Flips et six individus d'aussi mauvaise mine que lui. J'allais crier; je me retins. Ils entrèrent.

— Laisseras-tu périr sir William? me dit ma conscience.

Surmontant toute crainte et toute curiosité, je me jetai contre la porte avec tant de violence qu'elle se brisa. Je m'élançai dehors, descendis l'escalier et entrai dans la grange.

Flips et ses compagnons n'avaient pas vu le pendu. Ils avaient posé leur lanterne sur la table, des gobelets et des verres, et allaient trinquer, lorsque je me précipitai en criant:

— Pendu! pendu!

Ils crurent à une allusion ou à une menace, car ils me jetèrent un regard de travers; mais, au même instant, sir William battit un entrechat si désordonné que la corde cassa.

Il tomba sur la table, au milieu des verres et des bouteilles, et culbuta la lanterne, Flips et ses compagnons poussèrent un cri d'épouvante. La lanterne heureusement ne s'était pas éteinte. Je la relevai et je courus au secours de sir William. Il avait été pendu si mal et pendant si peu de temps que l'asphyxie et la strangulation ne purent avoir lieu. Il n'avait même pas perdu connaissance.

Je n'eus pas plus tôt desserré le nœud coulant qui lui servait de cravate, qu'il se leva fièrement en me disant:

— De quoi vous mêlez-vous?

Il ramassa son chapeau et se dirigea d'un air furibond vers la porte.

Miss Georgina, sa gouvernante et sir Edwards, qui venaient savoir la cause de tout ce bruit, lui barrèrent le passage.

— Vous ici, miss Georgina! s'écria sir William.

— Ah! miss, nous sommes perdues! fit miss Calypso, Georgina était devenue rouge et faisait une petite moue de mécontentement. Quant à Edwards, il relevait flegmatiquement ses manches en Anglais qui se prépare à boxer.

Une interruption de Flips attira d'un autre côté l'attention des spectateurs.

— Compagnons! s'écria Flips en me montrant du doigt, vous voyez cet homme, c'est le chef des *ambulants!*

— Ambulant, moi?

Je me souviens qu'on désignait ainsi certains commis de douane qui se mettent en embuscade sur le passage des contrebandiers.

— Il ne faut pas qu'il sorte d'ici! reprit ce coquin de Flips.

Deux de ses compagnons s'avancèrent, en effet, pour me mettre la main au collet.

— Arrêtez! dis-je en reculant d'un pas. Je ne suis pas ce que vous pensez. Je suis venu à Villers pour mon plaisir.

—A Villers pour son plaisir! s'écria Flips. Si vous disiez à Trouville, bien; mais ici! Et d'ailleurs achète-t-on l'âne d'un ancien contrebandier?...

— Quoi! notre âne?

— Faites donc l'étonné!

Je ne m'étonnai plus; au contraire, je devinais pourquoi Belphégor connaissait si bien les mauvais chemins. Je m'expliquais aussi l'embarras de notre hôte, qui sans doute remontait souvent sa petite boutique en achetant au contrebandier des marchandises anglaises.

— Vous espériez, avec l'âne, découvrir nos cachettes, dit Flips; et c'est ainsi que vous avez trouvé le moulin abandonné. Je vous ai bien vu aussi l'autre soir, — vous ne le nierez pas, puisque je vous ai parlé, — monter votre garde sur la plage et guetter les barques en mer.

J'allais répliquer et chercher à détruire ces preuves accablantes, lorsqu'une voix forte s'écria:

— Que personne ne sorte!

Nous vîmes paraître à la porte le douanier au nez bronzé et deux de ses compagnons.

— Vous le voyez! dit Flips.

— Voici le chef! s'écria le douanier au grand nez, en s'élançant vers moi.

— Le chef de quoi?

— Parbleu! fit-il amèrement, le chef des contrebandiers!

— Cette plaisanterie me paraît forte.

— Et l'âne!

— Quel âne?

— L'âne du fameux smuggler de Dives, que vous avez racheté à prix d'or... Faites donc l'ignorant! Oh! mais je vous surveillais depuis votre arrivée. Vous êtes mon prisonnier! Il doit y avoir de la contrebande ici.

— Vous êtes un agent du gouvernement, répliquai-je, je vais vous montrer mon passeport...

— Il n'est pas nécessaire, interrompit Flips en s'avançant; je vois qu'il y a ici une erreur, et j'affirme que monsieur n'est pas des nôtres. Comment vous portez-vous, monsieur Polydore?

— Pas mal et vous, Flips, répliqua le douanier au long nez; eh bien, vous voilà pris, mon garçon?

Flips avait tiré sa tabatière et offrait une prise au douanier.

— C'est de la régie pure, dit-il.

— Vous voilà pris, mon brave Flips, répétait le douanier en savourant sa prise.

— Pas encore, sauf votre respect, monsieur Polydore, répliqua Flips en se bourrant le nez. Il faut, pour m'arrêter, que vous me surpreniez en délit. Or, il n'y a pas une once de contrebande ici.

— Qu'on explore le moulin! dit le douanier à l'un de ses compagnons.

Celui-ci revint au bout de cinq minutes, en disant qu'il n'y avait rien.

Le douanier parut décontenancé.

Flips tira froidement sa montre.

— Onze heures moins un quart, fit-il; monsieur Polydore, vous êtes enfoncé.

— Comment cela?

— Je vous ai attiré au moulin abandonné; mais, dans ce moment-ci, dix de mes hommes déchargent une barque aux Roches-Noires. Est-ce bien joué?

— Ah! satané coquin! s'écria le douanier en s'élançant dehors, suivi de ses deux camarades.

— C'est pas la peine de vous essouffler, monsieur Polydore, cria Flips en se servant de ses mains comme d'un portevoix. Les marchandises doivent être en sûreté à cette heure.

Le bruit des pas précipités des douaniers retentissait dans le silence de la nuit. Il s'affaiblit peu à peu et cessa.

— Holà! vous autres, dit Flips à ses compagnons, qu'on enlève les marchandises qui sont au fond du ravin, et qu'on file lestement.

Flips ôta son chapeau, et, s'approchant d'Edwards et de miss Georgina, il prit congé d'eux en leur souhaitant mille prospérités. Je compris alors que le contrebandier qui ven-

dait des dentelles aux belles dames, et des cigares aux élégants de Trouville, avait servi à sir Edwards de courrier pour lier des communications avec sa cousine.

— Quant à vous, monsieur, ajouta Flips en s'approchant de moi, je vous fais bien mes excuses ; et j'espère que vous serez assez bon, un soir, quand je vous rencontrerai sur la plage, au clair de lune, d'accepter de moi un paquet de vrais *puros*.

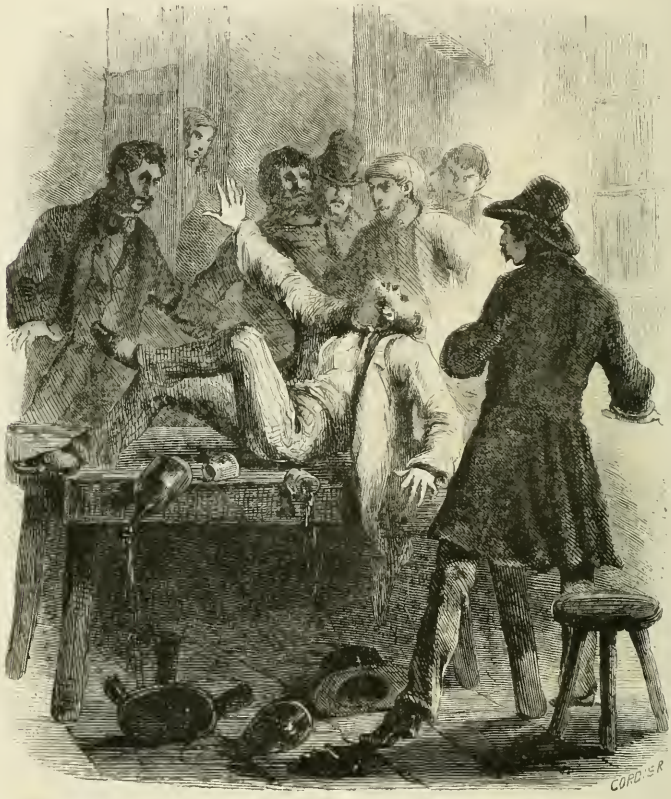
Le départ des contrebandiers ne rendait pas la situation moins embarrassante. Il se fit un instant de silence ; sir William le rompit le premier.

— Je suis charmé de vous rencontrer ici, miss Georgina, articula-t-il. Puisque je n'ai pas pu me pendre, je veux me marier ! c'est un parti pris.

Ce compliment parut produire sur la jeune Anglaise une impression peu agréable. Elle baissa la tête et essuya une larme.

— Me marier tout de suite, poursuivit sir William ; et puisque je ne puis trouver cette maudite corne, j'ai maintenant des loisirs... Allons prévenir master Featherstonhang.

— Adieu, Edwards, adieu pour jamais ! fit Georgina.



William tombé sur la table, devant Flips et ses compagnons, etc. (chap. VII). (Page précéd.)

— Sir William, dit Edwards d'un ton grave, vous allez contracter une union qui n'amènera point le bonheur à votre foyer. Réfléchissez ; peut-être un jour vous repentiriez-vous inutilement... Rien au monde ne saurait-il vous engager à renoncer à ce mariage ?

— Rien, monsieur, rien que je sache... absolument rien... Ah ! si, pourtant, une chose, une seule chose...

Il poussa un rire amer.

— Et quelle chose, monsieur, parlez !

— Trouvez-moi la corne d'Ammon, jeune homme, et je renonce à la main de miss Georgina.

Edwards resta étourdi de la réplique. Dans le même instant, je sentis au fond de ma poche quelque chose de dur qui m'incommodait beaucoup. Je me souvins du caillou qui, le matin, m'avait fait tomber.

— Je tiens le bonheur de deux personnes dans ma main, me dis-je, ah ! c'est bien le cas ou jamais de l'ouvrir !

Je me glissai derrière Edwards, et, le tirant par la man-

che, je lui glissai la pierre dans la main. Le jeune homme la prit, et, l'examinant avec un mélange de surprise et de curiosité :

— Qu'est-ce que cela ? dit-il.

Sir William poussa au même instant un cri terrible, et faillit à s'évanouir.

— La voilà ! s'écria-t-il.

Il se jeta à genoux, et, joignant les mains :

— Au nom de Dieu puissant, jeune homme, donnez-moi cette corne, et je jure que je vous laisse avec joie la main de la belle miss Georgina. Avant d'être homme, monsieur, je suis minéralogiste !... Ne faites pas le désespoir d'un loyal Anglais, en le privant de l'objet de ses plus chères affections !

Georgina, impatiente, enleva l'ammonite des doigts de son cousin, et la tendit à sir William, à qui l'excès de bonheur donna de la galanterie.

— De la main des grâces et de la beauté, articula-t-il, elle me sera doublement chère ! O corne ! corne adorée, te voilà donc enfin, cher objet de mes rêves !

Il la baisa, et l'approchant tout près de son visage, pour la mieux voir :

William baisant la corne d'Ammon ; Edwards baisant la main de Georgina (chap. VII).

— Quelle beauté sur terre est comparable à toi, corne divine ! continua-t-il.

Puis, plaçant la corne dans ses cheveux :

— O Jupiter Ammon ! combien tu devais être majestueux avec cette corne sur le front !

— Rien ne s'oppose plus à notre bonheur, chère Georgina, s'écriait Edwards, en pressant sous son bras le bras de sa cousine ; courons annoncer cette excellente nouvelle à notre cher oncle Featherstonhang !... Mais, à propos, où est notre bienfaiteur ? où est-il cet homme providentiel ? car providentiel est le mot... Où est-il, que nous lui témoignions notre reconnaissance ?...

Désirant m'y soustraire et conserver mon caractère mystérieux, j'avais gagné le verger, et je marchais rapidement sur l'herbe toute blanchie par la lune, comme pour servir à la danse des follets.

Je repris ma promenade ; je rentrai ensuite sans bruit dans ma chambre. Quoiqu'il fût bien tard, j'entendis, au-

dessus de ma tête, mes compagnons, qui criaient tous à la fois :

— Trente et un ! — Brelan ! mysti !

— Je vous l'avais bien dit, vous êtes un peintre de cour, disais-je à Faustin Besson, qu'une lettre appelait aux Tuileries, pour y peindre le plafond de la chambre à coucher de l'impératrice Eugénie.

— Tant mieux ! répliqua-t-il. Et la suite prouva qu'il avait raison.

Demesmay, qui ne sort de sa mélancolie que pour faire, à lui seul, le bruit d'un orchestre tout entier, imitait, en beuglant sa valise, le bruit d'une foule d'instruments. Il songeait qu'il allait revoir sa belle Vierge du Panthéon, encore enveloppée de triples voiles, comme la déesse Isis.

Robineau songeait au procès Reverchon, M. Arthur à ses poules et à ses lapins des Batignolles.

Nous prîmes congé de notre hôte, de la petite église, du verger, de la basse-cour, de la nature normande, de Belphégor et de Lubin, s'il vous plaît, cher lecteur ; de Lubin, que j'espère bien revoir, mais sous une forme nouvelle et plus appétissante, ainsi que la décrit Max Buchon, dans son idylle intitulée *le Cochon* :

Un grand morceau de lard, bien ferme et bien rougeâtre,
D'andouilles encadré, comme un saint près de l'âtre,
Il n'est pas de tableaux d'or fin tout reluisants
Qui nous allechent plus, nous autres paysans!

Deux heures après, nous étions sur le bateau à vapeur de Trouville au Havre.

Il faisait un temps superbe. Les passagers étaient nombreux. A l'arrière, sous la tente, j'aperçus une jeune et charmante Anglaise, qui s'appuyait languissamment au bras d'un jeune homme. Tous deux gardaient ce silence, qui, selon moi, est la plus complète expression du vrai bonheur. Je reconnus miss Georgina et Edwards, ou plutôt M. et Mme Edwards. Derrière eux, assis sur un pliant, je vis master Featherstonhaug le drogniste, que j'eus peine à reconnaître, tant son visage bourru rayonnait de satisfaction.

Pour éviter d'être vu par les jeunes époux, j'allai rejoindre l'avoué Robineau et M. Arthur, tous deux en contemplation devant une mer magnifique.

L'avoué remuait les lèvres. Je compris qu'il élaborait sa *Description de l'Océan*. Je l'entendis, en effet, murmurer :

Cependant le vaisseau, sillonnant l'onde amère,
Des yeux des nautoniers laisait enfuir la terre,
Quand Neptune irrité...

Quant à M. Arthur, il témoigna son admiration d'un seul mot. Etendant la main vers la mer, il dit :

— Comme on laverait bien les pinceaux !

De retour à Paris, l'un des derniers soirs de cet hiver, réunis autour du feu, dans l'atelier de Demesmay, je racontai — seulement alors — à mes compagnons de voyage, les aventures dont j'avais été acteur et spectateur, à leur insu, durant les parties de bouillotte. Ils ne voulurent pas me croire. Et pourtant, tout ce que je viens d'écrire est vrai ; oh ! rien n'est plus vrai, je vous assure.

HIPPOLYTE CASTILLE.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE LOUVRE ACHEVÉ.

Anciens projets d'achèvement du Louvre. Louis XIV et Louis XV. Loret et Voltaire. La Révolution. La niche et le saint. A quoi servit l'Être-Suprême. Napoléon Ier. Percier et Fontaine. Scène curieuse. Grand débat. La galerie transversale. L'exécution actuelle. Ménage à part. La cour Louis-Napoléon. Pavillons et galeries nouvelles. Leur destination. Leurs sculptures. Les trois statues équestres, etc.

Enfin les échafaudages sont tombés, les pavillons et les galeries se développent aux regards ; la cour Napoléon, son jardin et ses arcades sont ouvertes à la foule, et chacun peut contempler dans son ensemble et dans ses détails le Louvre, achevé à l'extérieur.

Avant de compléter nos précédents articles (1) par la description des nouvelles parties de ce monument colossal, qui passionne la France à si juste titre, et sur lequel nous reviendrons souvent encore par la plume et par le burin, rappelons en quelques mots les projets d'achèvement antérieurs à celui qui vient de s'accomplir.

La jonction du Louvre aux Tuileries a été le rêve de tous les gouvernements depuis deux siècles.

En 1662, Louis XIV ordonna à Colbert de procéder à ce grand ouvrage, et Loret annonça la bonne nouvelle aux Parisiens dans sa *Gazette historique*,

Par ordre de son Éminence,
On va, dit-on, en diligence,
(Et tel dessein sent bien la paix)
Continuer mieux que jamais,
Par une belle architecture,
Du Louvre la grande structure.
Et c'est à présent tout de bon
Que le sage sieur Ratapon,
Comme ayant la surintendance
Des bâtiments royaux de France,
Va de bon cœur s'employer là...
Et je jurerais de cela...

Malgré le serment du poëte, le grand roi abandonna le Louvre pour Versailles.

Sous Louis XV, autre projet, plus vain encore. L'anarchie seule s'établit au Louvre. L'un y traçait son jardin, l'autre y campait ses écuries. La salle des moulages fut livrée aux carrosses, etc, etc. Et cependant les artistes protestaient, les écrivains réclamaient, et Voltaire s'écriait au nom de tous :

Monument imparfait de ce siècle vanté,
Qui sur tous les beaux arts a fondé sa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en attendant sa gloire,
Faire un juste reproche à sa postérité ?
Faut-il que l'on s'indigne, alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent vous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever !

(1) Voyez les tables des tomes XX à XXII.

La Révolution, à son tour, s'occupa du Louvre. Un patriote demanda sa destruction sans phrases. Danton appuya cette belle motion : « La niche rappelle toujours le saint, dit-il, pourquoi ne pas raser le *repaire des tyrans?* » Le citoyen Cointaux proposa d'y établir des bergeries et des vacheries, d'y vendre du lait et du fromage, des légumes et des œufs. On planta, en effet, des pommes de terre dans le jardin des Tuileries. Les grands arbres allaient tomber, quand Robespierre revendiqua leur ombre pour sa fête de l'Être-Suprême. L'Être-Suprême n'eût que cela de bon. C'est toujours quelque chose.

Enfin, Napoléon Ier tourna son œil de maître vers le Louvre, et demanda à Percier et à Fontaine un projet d'achèvement.

Ce projet lui fut soumis vers le commencement de 1810. La délibération fut solennelle et curieuse. Un témoin oculaire nous en a conservé le récit, plein d'intérêt en ce moment, en face de l'exécution nouvelle.

— La plupart des grands officiers de la couronne, dit le narrateur, l'intendant général, tous les chefs de service de la maison, un ou deux entrepreneurs et quelques artistes, entre autres le peintre David, avaient été à l'avance demandés au château pour l'heure de midi. Tout le monde fut ponctuel, cela va sans dire. Au milieu de la galerie de Diane figurait, sur une longue table, un plan-relief : c'était celui du Louvre réuni aux Tuileries. L'attention générale se porta sur cet objet, exposé pour la première fois. Les grands dignitaires assiégèrent de questions le premier architecte, M. Fontaine, qui était l'auteur du projet. Nul ne s'avisa de le critiquer, on est trop poli à la cour ; mais aussi personne n'osa hasarder le plus petit mot d'approbation ; c'eût été se compromettre : l'Empereur n'avait pas encore prononcé.

— C'est grandiose ! dit Napoléon au premier coup d'œil... Ils l'ont commencé, je l'achèverai, j'espère.

— Sire, reprit l'architecte Fontaine, si ce projet agrée à Votre Majesté, mon zèle ne fera pas défaut à l'œuvre.

— Oui, je suis content, monsieur Fontaine ; voilà qui est beau !

Et les courtisans de s'écrier à qui mieux mieux :

— C'est beau ! c'est superbe ! c'est magnifique !

Alors l'Empereur se plaça au centre, tout près de lui était M. Fontaine ; à droite, le grand maréchal Duroc ; à gauche, un homme qui a laissé une fortune considérable et une réputation intacte, union de plus en plus rare : c'était l'intendant général de la couronne, M. Daru, que le public avait surnommé le courtisan honnête homme, et que les malins esprits appelaient le courtisan républicain, parce qu'il osait exprimer avec franchise son opinion, même à la cour. Les autres officiers formaient le cercle autour de la table...

Dans le plan-relief de M. Fontaine, observe M. Béliard, figurait une galerie transversale servant de jonction aux deux ailes du Louvre. Cette galerie, dans la pensée de M. Fontaine et de M. Percier, avait pour but de masquer le mauvais effet de l'arc de triomphe de la place du Carrousel. Leur but était-il entièrement atteint? Il paraîtrait que non, car notre narrateur continue ainsi :

— L'Empereur fit rapidement le tour de la table, et, s'arrêtant tout à coup en face de la galerie transversale, qui coupait en deux cours la magnifique place du Carrousel :

— Oui, dit-il à Fontaine, votre projet me plaît, il est beau, il est grand, mais votre galerie me taquine.

— Et moi aussi, fit un des courtisans.

— Vous voulez masquer le mauvais effet de votre arc de triomphe, et vous obvierez à un défaut par un défaut plus grave.

Et tous les grands seigneurs de s'incliner en signe d'adhésion aux critiques du maître. Napoléon aurait dit un mot de plus qu'ils n'eussent pas manqué de trouver détestable, absurde, le projet que tout à l'heure ils avaient trouvé superbe, admirable.

L'Empereur paraissait absorbé dans ses pensées, et le témoin croit se rappeler que Napoléon avait l'intention de placer l'arc de triomphe ailleurs. Toutefois, il ne statua rien de définitif à cet égard, et s'occupa de suite de la destination à donner aux bâtiments de la galerie parallèle à celle du Louvre, en commençant par les premières arcades qui se lient au pavillon Marsan. Ce logement, le plus rapproché du château, le grand-veneur, le grand-écuyer, le grand-aumônier, tous les courtisans se le disputaient : il y avait combat. L'Empereur fit taire d'un mot toutes ces prétentions.

— Eh ! messieurs, songeons d'abord aux caves : ces caves, M. Fontaine, je vous les recommande essentiellement ; elles sont destinées à contenir mon trésor (qui par parenthèse n'était rien moins que de soixante millions en espèces conquises sur l'étranger). Je demande pardon à ces messieurs de la préférence, ajouta-t-il ; mais je veux que mon trésor soit logé le premier et le plus près de moi possible.

Qui loge le trésor loge nécessairement le trésorier ; celui-ci s'esquiva à l'instant, enchanté, dissimulant sa joie et se dérobant à la jalousie de ses rivaux. L'arrêt était sans appel ; on passa aux logements suivants, tous recherchés avec le même zèle, et donnés par l'Empereur avec un discernement remarquable.

On arriva enfin à la galerie transversale, dont on n'avait d'abord conçu le projet que dans le double but de cacher le défaut de parallélisme des deux façades correspondantes du Louvre et des Tuileries, et pour consacrer le rez-de-chaussée à une promenade d'hiver. Cette promenade avait encore un grand défaut aux yeux de Napoléon.

— Elle ne sera pas assez vaste, disait-il ; j'aurais voulu un local où les vieillards pussent se promener tranquillement, les jeunes gens courir tout à leur aise et les enfants folâtrer sans se gêner les uns les autres. Les modernes n'ont rien construit de ce genre, pas même vos galeries du Palais-Royal, où les jours de vacance, dans notre jeunesse, nous allions jouer en sortant de l'École militaire, et que nous fûmes forcés d'abandonner pour les Champs-Élysées, faute d'espace.

Les étages supérieurs n'avaient encore aucune destination, et c'est Napoléon qui songea tout à coup à y établir la bibliothèque, et qui, séduit par cette idée de réunir dans le même local ce précieux dépôt des sciences à la collection alors la plus riche et la plus complète de statues et de tableaux qu'il y eût en Europe, laissant échapper un sourire de fierté, se retira en disant :

— C'est arrêté, l'aile droite du Louvre et la galerie transversale seront destinées à la bibliothèque, l'aile gauche et la galerie latérale au Musée, les Tuileries au chef du gouvernement. Ainsi, le jour d'une audience solennelle, un ambassadeur étranger ne pénétrera jusqu'à l'empereur des Français qu'après avoir parcouru ces vastes galeries pleines de tout ce que l'antiquité et les temps modernes ont produit de chefs-d'œuvre en tout genre. Après avoir passé la première porte, car il entrera par celle de bronze du Louvre, il aura dans l'intérieur à peu près une demi-lieue à faire avant d'arriver à la salle du Trône...

Sur ce mot, les courtisans s'inclinèrent, et Napoléon, levant la séance, ajouta, en se tournant du côté des deux architectes :

— Messieurs, aujourd'hui le plan, demain à l'œuvre.

Mais demain, c'était la chute du premier empire ; et le Louvre, oublié par la Restauration et par Louis-Philippe, ne devait s'achever réellement que sous Napoléon III.

Les architectes avaient toujours dit que les Tuileries et le Louvre ne seraient bien mariés qu'en faisant ménage à part.

C'était là l'objet de la galerie transversale proposée par Fontaine ; c'est encore le motif des bâtiments et du jardin de la cour Louis-Napoléon, exécutés par Visconti et M. Lefuel.

Sans consoler ceux qui regretteront toujours l'intégrité de la place du Carrousel, la cour Louis-Napoléon désarme la critique par sa richesse et sa beauté d'architecture et d'ornementation.

Pour rendre à chacun ce qui lui appartient, nous relèverons dans le *Moniteur* même les noms des artistes qui ont exécuté ces merveilles sous la direction de M. Lefuel.

Et d'abord, le pavillon Lesdiguières, surélevé, réparé, complété, au milieu de la galerie de l'ancien Louvre, fait, d'un côté du Carrousel à l'autre, une gracieuse symétrie au pavillon de Rohan, dont il répète les principales dispositions ; les sculptures du fronton, la figure centrale et les Génies qui l'accompagnent sont de M. Dumont, membre de l'Institut ; M. Poitevin, l'auteur des jolies Renommées situées à la même place, sur la façade du pavillon de Rohan, a fait les figures en bas-relief des tympans de l'arcade du rez-de-chaussée ; les modèles de l'ornementation élégante et riche qui encadre les fenêtres, s'enroule sur les corniches, et nielle les panneaux, sont dus à MM. Hubert Lavigne, Hurpin et Knecht.

Arrivons maintenant à la place Louis-Napoléon, et, pour en apprécier exactement la position, la destination et la valeur, rappelons, avec l'habile critique de *l'Illustration*, M. Du Pays, — que les constructions du premier empire, lorsqu'on reprit les travaux en 1852, étaient arrêtées à peu près à la hauteur de la rue de Rohan, continuation de la rue de Richelieu, et que, du côté du Louvre, elles se réduisaient à une bâtisse ébauchée, faisant face à l'entrée du musée de peinture. L'intervalle dut être rempli par l'élévation d'une galerie ayant sa façade, au nord, sur le Palais-Royal et la rue de Rivoli prolongée. C'est cette façade que représente notre gravure de ce jour. Dans l'espace intérieur libre entre les deux ailes, deux autres galeries ont été également construites dans le prolongement des bâtiments, qui, au sud et au nord, enferment la cour carrée du Louvre. Ces deux galeries, ayant une façade en retour sur la place du Carrousel, laissent entre elles l'espace aujourd'hui désigné sous le nom de place Louis-Napoléon. Dans cet espace ont été établis deux squares, fermés par des bahuts en pierre surmontés de grilles en fer, et séparés par une large voie dallée et pavée, destinée au passage des piétons, pour aller de la place du Palais-Royal au quai, en traversant à rez-de-chaussée la double ligne des nouvelles constructions. Les jardins de ces deux squares sont plantés d'arbustes et d'arbres, dans l'intention de masquer par leur élévation le défaut de parallélisme qui existe entre la façade du vieux Louvre et celle du palais des Tuileries. Quant à l'obliquité de l'axe passant par les pavillons de l'horloge des palais des Tuileries et du Louvre, rien dans le plan adopté n'en sauve la discordance. Du reste, cette discordance était surtout sensible, lorsque le passage sous le pavillon central du château des Tuileries (continuation naturelle d'une grande voie de communication, qui commence à l'Arc de l'Étoile et doit bientôt aboutir à l'Hôtel-de-Ville) n'avait pas été interdit au public, parce qu'en traversant la cour du château, on avait entre soi et la façade du vieux Louvre l'arc de triomphe du Carrousel, placé comme un jalon intermédiaire, qui servait à mesurer à l'œil la déviation très-marquée de la ligne.

Si, tournant le dos aux Tuileries, avec notre cicerone, nous considérons les constructions nouvelles entre la place Louis-Napoléon et la rue de Rivoli, nous remarquerons, dans l'axe de la place du Palais-Royal, un bâtiment transversal qui les divise en deux parties, renfermant chacune une cour intérieure. Les bâtiments autour de la première cour sont consacrés au *ministère d'Etat* ; ceux de la seconde, au *ministère de l'intérieur*. L'édifice transversal contiendra au premier étage la *bibliothèque du Louvre*, et au-dessus, des salles destinées à une *exposition permanente des beaux-arts*. Il se termine, à ses deux extrémités, par de grands pavillons surmontés de combles décorés de plombs repoussés.

Si les regards se portent de l'autre côté de la place Napoléon, sur les constructions nouvelles qui viennent s'appliquer à la grande galerie du Musée, longeant les bords de la Seine, on retrouvera une disposition semblable : au centre, un bâtiment transversal séparant également cette aile en deux parties, et contenant un *manège* au rez-de-chaussée, et au-dessus la *salle des Etats*, où les grands corps de l'Empire pourront se réunir dans les circonstances solennelles. Cette salle communiquera avec les Tuileries par la galerie de peinture. C'est dans ce pavillon central que sera l'*entrée du Musée*. La ligne des bâtiments s'étendant depuis l'ancienne entrée du Musée jusqu'à la place du Carrousel comprendra les galeries affectées à l'*exposition périodique des ouvrages des artistes vivants*. Les cours appartenant à cette aile sont à un niveau bien inférieur à celui du sol de la place du Carrousel. Cette irrégularité est masquée par les constructions. Autour de ces cours sont établies les *écuries* de l'Empereur. L'entresol et le premier étage au-dessous de la grande galerie du Musée (premier étage servant actuellement de local à la bibliothèque) seront attribués au *service des écuries*.

Près des anciens bâtiments de l'administration des musées, un autre petit bâtiment transversal vient rattacher la grande galerie du Musée aux salles de peinture moderne. Il sert en même temps à séparer la cour du Musée de la première cour des écuries.

Des galeries à arcades ouvertes, régnant au rez-de-chaussée des nouvelles constructions, permettent de passer à l'abri depuis la cour du Louvre jusqu'à la place du Carrousel, et à la rue de Rivoli d'un côté, ou au quai de l'autre. Près du quai cependant, la galerie, au lieu de s'ouvrir sur le quai même, comme celle du côté opposé s'ouvre sur la rue de Rivoli, aboutit à un bâtiment fermé. Les circonstances malencontreuses semblent s'être réunies dans ce petit coin de la place du Carrousel. D'abord le défaut de parallélisme de l'aire de la place du Carrousel n'a pas permis d'établir en nombre égal, sur cette place, les arcades entre les pavillons Rohan et Lesdiguières et les constructions neuves. Il n'y en a que deux du côté de la rue de Rivoli, et il y en a trois du côté du quai. Puis, tandis que les premières sont ouvertes à la circulation, les secondes sont fermées et forment fenêtres. Une conséquence s'ensuit : c'est que, tandis que cinq arcades, dont deux, réservées exclusivement aux piétons, sont ouvertes

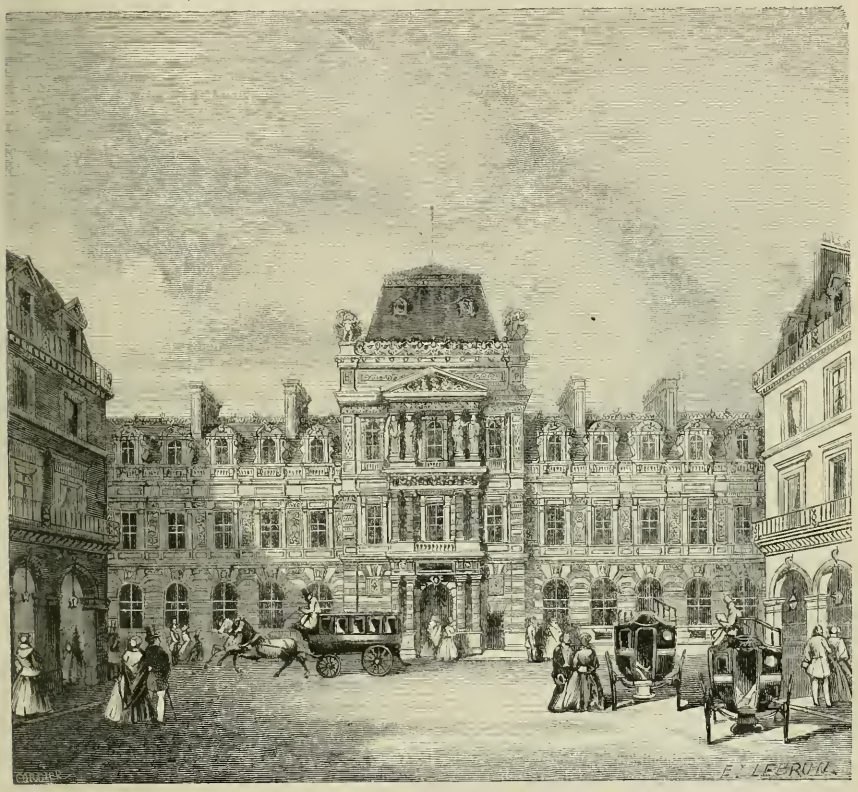
à la circulation vers le pavillon Rohan, trois seulement existent vers le pavillon Lesdiguières ; débouché d'autant plus insuffisant que ces arcades anciennes sont ici excessivement étroites.

Les façades des nouvelles constructions sur les places du Carrousel et Napoléon sont décorées de statues, et présentent une abondante ornementation sculptée. Voici l'indication des principales sculptures :

Pavillon d'angle, à gauche sur la place du Carrousel, en regardant le vieux Louvre : fronton et cariatides, par M. Cavelier ; façade sur la place Napoléon : fronton et cariatides, par M. Guillaume.

Pavillon central, à la suite : fronton, par M. Duret ; cariatides, par MM. Bosio, Pollet, Cavelier ; deux groupes colossaux, par M. Barye ; écusson de l'empire, supporté par les figures de la Force et du Travail, par M. Gruyère.

Pavillon, à la suite, côté du vieux Louvre : fronton et cariatides, par M. Vilain.



Façade du nouveau Louvre sur la rue de Rivoli, en regard de la place du Palais-Royal.

Côté opposé. — Pavillon central : fronton, par M. Simart ; cariatides, par MM. Briant jeune, Jacquot, Ottin et Robert ; écusson de la France porté par l'Art et l'Industrie, par M. Gruyère ; deux groupes colossaux en avant-corps, par M. Barye.

Pavillon d'angle, façade sur la place Napoléon : fronton et cariatides, par M. Jouffroy ; façade sur la place du Carrousel : fronton et cariatides, par M. Lequesne.

Pavillon de Lesdiguières : la figure principale assise sur le piédouche est de M. Dumont.

Pavillon de Rohan : la figure principale est de M. Diebolt.

Voici maintenant la nomenclature des statues placées sur les terrasses :

Galerie sur le Carrousel, près le pavillon de Rohan : La Fontaine, B. Pascal, Mézeray, Molière, Boileau, Fénelon, La Rochefoucault et P. Corneille.

Galerie sur le Carrousel, près le pavillon Lesdiguières : Rigault, Bernard de Palissy, Ph. Delorme, Bruand, Cambiche, Lebrun, J. Bulland et Pierre Lescot.

Galerie de l'aile du Nord, première section, du côté du Carrousel : Grégoire de Tours, Rabelais, Malherbe, Abailard, Colbert, Mazarin, Buffon, Froissard, J.-J. Rousseau et Montesquieu.

En face, sur l'aile du Midi : D'Agnesseau, Mansard, Poussin, Audran, J. Sarrazin, Coustou, Lesueur, C. Perrault, Ph. de Champagne et Puget.

En tout trente-six statues en pied. Il en reste vingt à placer du côté de l'ancien Louvre. —

Les frontons des deux pavillons du centre attirent surtout l'attention, et méritent une description spéciale.

Celui de gauche, en tournant toujours le dos aux Tuileries, réalise le programme suivant, remis à M. Duret, de l'Institut : « La France, heureuse et prospère, entourée de tous ses enfants, qu'ont groupés dans son sein la Paix et l'Abondance, appelle l'Histoire pour écrire et célébrer les bienfaits qu'elle a reçus de Napoléon III, et charge les Arts d'en éterniser la mémoire. » Le goût sévère et le style pur de M. Duret ont fait de cette composition une œuvre tout à fait en harmonie avec l'importance du sujet et les belles lignes de l'architecture. La figure de la France occupe le milieu du fronton avec les figures qui l'accompagnent; les attributs sont ingénieusement relégués aux angles.

Le fronton de droite a été confié à M. Simart, membre de l'Institut, l'auteur de l'*Oreste*, des *Victoires* du tombeau de Napoléon, de la *Minerve chryséléphantine*, restaurée d'après Phidias et les médailles et les textes antiques. Le sujet que l'artiste a dû traiter était formulé dans le programme ci-dessous : « L'Empereur, fort de ses destinées et de l'appui que lui donne la reconnaissance des Français pour les bienfaits de Napoléon Ier, clôt l'ère des révolutions et des discordes civiles, rappelle la Concorde et l'Union, invoque la Paix, source de prospérité, fait fleurir le commerce, les arts et l'industrie, honore la religion et convie la France à l'exécution des vastes entreprises qui doivent illustrer son règne. »

M. Simart, par une hardiesse qu'admire M. Th. Gautier, a représenté l'Empereur en costume moderne, sans que le contraste de la réalité et de l'allégorie soit le moins du monde choquant, tant la transition est habilement ménagée. Il fallait tout le talent d'un artiste éprouvé pour concilier ainsi les traditions de l'art grec et les exigences actuelles, et mettre au milieu d'une panathénée symbolique une effigie impériale, exacte comme un portrait.

Les travaux qui restent à faire pour compléter l'achèvement du Louvre sont : le service des écuries de l'Empereur et ses dépendances; l'arrangement de la nouvelle bibliothèque du Louvre et de la salle d'exposition permanente; l'installation du ministère d'État et des appartements du ministre; l'installation du ministère de l'intérieur; les travaux intérieurs des salles de peinture et de sculpture et de la salle des États; la restauration de la façade postérieure du vieux Louvre; à la saison prochaine, la décoration en sera mise en rapport avec le reste des nouvelles constructions. Au premier étage du pavillon de l'Horloge et central de cette façade du Louvre sera installé un grand salon de la direction des musées, et à l'étage au-dessus, le logement du directeur.

Enfin, conclut M. Du Pays, trois statues équestres doivent être placées. Celles de Louis XIV et de Napoléon Ier dans les squares de la place Napoléon, et celle de François Ier dans la cour carrée du Louvre.

Le modèle de celle-ci, par M. Clésinger, est déjà sous les yeux du public; mais il a été jugé par lui si sévèrement qu'on s'attend à le voir remplacé d'un jour à l'autre, ou du moins réduit à des proportions plus harmonieuses.

Nous reviendrons bientôt en détail sur les diverses parties du nouveau Louvre, dont nous offrirons à nos lecteurs des vues dessinées et gravées avec le plus grand soin.

CHANGEMENT DE DIRECTEUR A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

La Comédie-Française vient de changer d'administrateur. M. Arsène Houssaye, notre éminent collaborateur, qui depuis longtemps aspirait à la retraite, a cédé la place à M. Empis, l'un des quarante, et a été nommé inspecteur général des écoles de dessin et des musées des départements, autres que les musées impériaux. La direction de M. Houssaye restera dans l'histoire de notre première scène comme la plus féconde en améliorations heureuses, en réformes utiles, en succès littéraires et fructueux. La rentrée et les grands triomphes de Mlle Rachel; l'organisation si urgente de l'orchestre; la splendeur exacte des mises en scène; les chefs-d'œuvre anciens remontés avec un luxe digne d'eux; la porte ouverte à tous les talents réels, sérieux et délicats; des nouveautés qui resteront au répertoire après deux cents représentations, comme *Mademoiselle de la Seiglière* et *La joie fait peur*; l'entrée de M. Bressant et le retour de Mme Plessy; enfin le goût pur et l'art véritable ramenés autant que possible au théâtre de Corneille et de Molière, et se traduisant par des bénéfices inouïs jusqu'à ce jour pour la Société : tel est, en résumé, le bilan de l'administration de M. Houssaye. Hâtons-nous d'ajouter que pendant qu'il rendra de nouveaux services aux beaux-arts, dont il sera l'inspecteur si compétent et si éclairé, son successeur à la Comédie-Française, M. Empis, n'est pas homme à laisser déchoir la prospérité dont il hérite à des titres incontestables. Auteur dramatique illustre, par des œuvres telles que *la Mère et la Fille*, membre honoré de l'Académie française et ancien administrateur de la liste civile, M. Empis a toutes les lumières, toutes les relations et toutes les expériences nécessaires au maintien de notre premier théâtre sur la ligne de la gloire et de la fortune.

LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

La littérature vient de perdre une de ses plus grandes renommées, qui n'était pas un de ses plus grands talents. M. le vicomte d'Arlincourt, homme charmant et spirituel, eut le malheur de trop réussir à ses débuts et de balancer par sa vogue le nom même de Chateaubriand. De là, dans la suite, une réaction qui abaissa outre mesure celui qu'on avait élevé sans modération. Le fait est que M. d'Arlincourt joua un rôle prodigieux, sous la Restauration, dans le monde des lecteurs. Quand parut *le Solitaire*, l'Europe fit un instant silence, comme dit plaisamment un biographe. — *Le Solitaire* fut traduit dans toutes les langues, *le Solitaire* donna son nom à toutes les modes nouvelles, tout fut au *Solitaire*. Après *le Solitaire*, le vicomte donna la volée à une nichée de romans, dont les titres n'ont pas survécu à leur succès d'un jour. *Ipsiboé*, entre autres, eut quatre ou cinq éditions, et imposa son nom à une nouvelle forme de coiffure. Mme la duchesse de Berri ouvrit un bal aux Tuileries, coiffée à l'Ipsiboé. La duchesse de Berri aimait fort les romans du vicomte, et, pour lui donner un témoignage éclatant de sa sympathie, elle accepta une fête galante que M. d'Arlincourt offrit à cette princesse dans son château de Saint-Paër, en Normandie. Ce fut le point culminant de la gloire littéraire du vicomte, qui, quelque temps après, fit représenter un

drame intitulé *le Siége de Paris*, et dont quelques vers, d'une inversion un peu forte, sont restés classiques :

On m'appelle *à régner*.
Mon père, en ma prison, *seul à manger m'apporte*.
J'habite à la montagne et *j'aime à la vallée*.

Il s'avance à grands pas avec vingt mille Francs.

Les vingt mille Francs ne sauvèrent pas la pièce. —

M. d'Arlincourt était né au château de Mérantris, près de Versailles, en 1789. Son père était fermier général. Il avait débuté, en 1810, dans la carrière des lettres, par un petit poëme allégorique, *une Matinée de Charlemagne*, où il comparait Napoléon au fils de Pépin, ce qui lui valut d'être nommé d'abord écuyer de Madame mère, puis auditeur au Conseil d'État.

En 1815, il embrassa la cause des Bourbons, et il leur a gardé jusqu'au dernier jour une fidélité qui est son plus beau titre de gloire.

Nous citerons parmi ses principaux ouvrages le poëme de *la Caroléide, le Solitaire, l'Etrangère, le Renégat, Ipsiboé, les Rebelles sous Charles V, Bannissement et Retour de Charles VII, les Ecorcheurs, le Brasseur-Roi, Double-Règne, l'Herbagère, Dieu le veut!* en 1843, *l'Italie rouge en* 1849, etc.

M. d'Arlincourt avait pris au mot sa renommée de 1825, et se croyait naïvement et fermement le premier écrivain du siècle et du monde. M. Guinot raconte, à ce sujet, deux anecdotes touchantes.—La première épouse du vicomte, fille du comte de Chollet, était une femme d'esprit et de cœur, pleine d'indulgence et de respect pour l'excessif amour-propre de son mari. Lorsque la vogue abandonna les œuvres de l'écrivain déchu dans la faveur du public, elle prit le parti de faire acheter secrètement, par des agents discrets, les exemplaires qui restaient chez les libraires, et elle les renfermait dans une vaste salle située dans les combles de l'hôtel et dont elle seule avait la clef. Les éditions s'écoulaient ainsi à grands frais, mais l'auteur était satisfait et se portait bien. Après la mort de cette épouse si dévouée, M. d'Arlincourt découvrit la cachette qui renfermait le secret de ses derniers succès. On peut juger quelle fut sa stupeur à cette révélation inattendue et accablante !

Il se releva pourtant de ce rude coup, et n'en conserva pas moins, dans toute sa plénitude, la haute estime qu'il professait pour son talent. Il avait dans son hôtel une vaste bibliothèque uniquement composée de ses œuvres, un exemplaire de chaque édition et de chaque traduction. *Le Solitaire* avait été traduit en dix langues. Ses manuscrits étaient renfermés dans un coffre magnifique richement décoré et artistement orné, doublé de satin blanc et fermé par une serrure dont il portait la clef d'or suspendue à la chaîne de sa montre. Jamais reliques précieuses ne furent plus splendidement logées ni plus religieusement conservées. Mais combien les amateurs d'autographes payeront-ils ces manuscrits, si un jour on les vend?

On pardonnait ces faiblesses à l'homme excellent qui fut trop fêté par la renommée et trop molesté par la critique. Car, ajoute M. Guinot, en dépit de lui-même et des détracteurs de ses œuvres, il était écrivain de talent, et surtout homme d'esprit, élégant, distingué, remarquable.

Son second mariage avec une très-riche veuve, Mme de la Maze, avait rétabli depuis quelques années sa fortune, détruite par les excès de sa générosité. M. d'Arlincourt avait alors repris ses habitudes de grand seigneur et d'hôte magnifique. Son salon était un des plus brillants de Paris, et il donnait, tous les hivers, des fêtes qui seront regrettées. —

MADAME BILLAULT.

Presque en même temps que M. d'Arlincourt mourait Mme Billault, femme du ministre de l'intérieur, laissant au monde des exemples de vertu et de bonté tout exceptionnels. Mme Billault était à Paris un des types les plus parfaits de la loyauté bretonne, du bon sens dans la supériorité, de la simplicité dans la grandeur, de la modestie dans l'élévation, de la générosité dans la puissance. Sainte et digne mère de famille, toute dévouée à l'accomplissement de ses devoirs, elle se résignait à la haute et brillante position que lui faisaient le talent et la gloire de son mari, et s'en consolait, pour ainsi dire, en prodiguant autour d'elle la justice au mérite, l'espérance au découragement, l'aumône à l'indigence, le bien à tous et à chacun ; — et cela avec l'humilité chrétienne qui laisse ignorer à la main droite l'œuvre de la main gauche. Mais en dépit de cette discrétion, les bienfaits de Mme Billault étaient si nombreux et si inépuisables, qu'ils ont en quelque sorte éclaté autour de son cercueil, — où la foule des malheureux se pressait avec celle des illustrations parisiennes. Les grands et les petits qui ont vu ce spectacle en sont revenus plus charitables ou plus résignés. Et la noble femme a fait ainsi le bien jusqu'au bord de la tombe et jusqu'aux portes du ciel.

SPECTACLE EN FAMILLE.

Une belle dame du faubourg Saint-Germain, connue pour son élégance parfaite et son goût exquis, pour son amour éclairé des arts et l'hospitalité qu'elle leur donne en son brillant hôtel, se promenait l'été dernier au bois de Boulogne, et méditait au fond de sa calèche un proverbe lyrique, dont elle comptait amuser ses filles dans les soirées d'hiver. De promenade en promenade, de scène en scène, de mélodie en mélodie, le proverbe devint un petit opéra gracieux et spirituel, — à tel point que les deux premiers virtuoses des salons de Paris, M. Lefort et Mme Gavaux-Sabatier, ayant reçu l'ouvrage en communication, le déclarèrent digne d'une représentation solennelle, et s'offrirent de le jouer et de le chanter, comme ils eussent fait d'un opéra de Nadaud ou de Godefroy.

Or, un critique émérite, M. Darthenay, ajoutait, lundi dernier, ces lignes à son feuilleton dramatique :

— Pour que notre chronique soit tout à fait complète, il nous reste à parler d'une représentation théâtrale donnée chez Mme P. P., dans un des plus jolis hôtels du quartier de Babylone. Cette représentation a réuni toutes sortes de conditions qui nous permettent d'écarter à demi, et sans indiscrétion trop grande, les voiles dont aime à entourer, souvent par prudence, la modestie des auteurs et des acteurs de société. Mais pourquoi la publicité déplairait-elle, quand elle ne peut être que la répercussion de l'éloge? Disons donc que M. Daclin, le jeune lauréat du concours poétique sur les *chercheurs d'or*, a lu un prologue en vers fort spirituels et fort applaudis; que l'une de nos plus charmantes muses, Mme Anaïs Ségalas, a joué, dans *Brueys et Palaprat*, le rôle de Mlle de Beauval, de manière à faire croire à l'excellent Delaunay, emprunté à la Comédie-Française ainsi que la pièce elle-même, qu'il n'avait point quitté ses camarades de la rue Richelieu ; enfin

que Mme Sabatier, Mlle Zolobodjean et M. Lefort se sont surpassés dans *Jaloux de soi*, qui a terminé le spectacle. *Jaloux de soi*, opérette de salon dû à la maîtresse de la maison pour les paroles et la musique, subissait sa première épreuve, et l'accueil qu'il a reçu nous donne à croire que les interprètes de l'ouvrage le transporteront quelque jour devant un public moins privilégié. —

Nous étions là; nous pourrions contresigner le procès-verbal, et nous n'avons qu'un mot à y joindre : *Jaloux de soi* est tout simplement le proverbe composé cet été au bois de Boulogne. Mme P. P. avait fait un opéra complet sans le savoir, et un opéra que vous jouerez peut-être un jour en famille, si l'aimable auteur, moins jaloux de soi que son héros, veut laisser ses douces mélodies courir le monde.

PRINCIPES GÉNÉRAUX D'UNE THÉODICÉE PRATIQUE
Par l'abbé Gabriel, curé de Saint-Merry (1).

Voici un livre dont l'analyse nous est interdite par sa gravité, sa profondeur et son élévation. Mais ce livre est en même temps si admirable par le fond et par la forme, que tout en le signalant aux esprits assez sérieux pour le comprendre, nous devons le recommander à tous ceux qui aiment le beau, comme un des chefs-d'œuvre de notre langue, à placer à côté de Bossuet dans les bibliothèques. Jugez-en par la page suivante, définition la plus parfaite et la plus neuve qui ait jamais été écrite de la beauté dans l'art :

— L'homme est un être mixte, esprit et corps; de là deux sortes de beautés, la beauté corporelle dont l'art grec a réalisé le plus parfait exemplaire, et la beauté spirituelle dont l'art du moyen âge est la plus parfaite expression. Mais l'homme n'est pas esprit et corps séparés, il est esprit-corps indivisiblement et réellement unis, de sorte qu'en lui, à la différence de tous les autres êtres, la beauté corporelle ne doit être que l'expression de la beauté morale, comme la beauté spirituelle ou morale ne peut jamais être saisie et complétement rendue par une expression de beauté corporelle. Là est le lieu et le point de jonction, l'unité et la synthèse de l'art grec et de l'art du moyen âge. Transportez dans le premier l'idéal spirituel du second, et toutes ses œuvres prendront la physionomie, l'expression morale qui leur manque; l'Hercule antique, dépouillant sa grossière représentation de la force physique, transfigurera l'ampleur de ses lignes en une expression grandiose et saisissante de la puissance morale, indéfinie; la Vénus antique, dégageant la beauté des sens, et fondant la suave harmonie de son dessin dans l'expression d'un amour céleste et divin, ne sera plus dans sa beauté visible qu'un reflet spirituel et vivant de la beauté de l'âme. L'art cessera alors d'être païen, non en perdant quoi que ce soit de la beauté extérieure, mais, au contraire, en élevant cette beauté à la puissance de l'infini par son idéalisation morale et spirituelle. Transportez à son tour la perfection extérieure du grec dans l'art idéalisé du moyen âge, et ces visages maigres, ascétiques, souvent informes, que l'ardente aspiration de l'esprit semble plutôt briser que faire vivre, reprendront, avec la plénitude de leur vie et la douce harmonie de leurs formes, cette expression saisissante d'ineffable félicité, de bonheur suprême, qui rendra leur idéalisation même plus profonde et plus vraie; la beauté morale, en se dépouillant de cette sorte de contention, de gêne, d'effort violent et de lutte qui, presque partout, la caractérise, en se faisant douce, suave, harmonieuse, pleine de charme et de grâce, trouvera bien plus vite le chemin des cœurs et des âmes, et les pénétrera bien plus avant de sa spiritualité, en se les attachant par l'amour. Ainsi se manifesta le Christ lui-même, idéalisant sans effort la plus radieuse beauté extérieure dans la plus haute beauté morale, type éternel de l'une et de l'autre, toujours simple et vraie; car pour lui, comme pour tout être qui vient dans ce monde, le beau c'est la vérité dans l'unité des deux natures. —

Le livre de l'abbé Gabriel est tout entier de cette force, de cette originalité et de cet éclat. Il aura la puissance et le succès d'une révélation religieuse, philosophique et littéraire.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Un vol. in-8°, 6 fr. 50 c. Paris, chez Albanel, rue des Saints-Pères, 57 — Lyon, Grande-Rue Mercière, 59.

REBUS SUR LOUIS XIV.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER DERNIER.

« Monsieur l'ambassadeur d'Angleterre, j'ai toujours été maître chez moi et souvent chez autrui. » (Monsieur l'ambassadeur & jette houe — jours — été maître chez mois — *et* sous van — chaise — os — truie). Réponse de Louis XIV à l'ambassadeur d'Angleterre, qui se plaignait de la construction d'un nouveau port à côté de celui de Dunkerque, voué à la démolition par le traité d'Utrecht.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

AQUARELLE.

La ruine gothique.

Au versant de la montagne
Que l'on gagne
En suivant le chemin creux,
J'ai vu l'ancienne abbaye
Envahie
Par les oiseaux ténébreux,
Qui gardent, dans les nuits sombres,
Ses décombres
Et ses vieux tombeaux poudreux.

C'était un convent unique,
Magnifique,

Où des rois venaient coucher!
Son prieur, dans la province,
Était prince...
Aujourd'hui, sur le rocher,
Il ne reste que l'église
Toute grise,
Sans autel et sans clocher.

J'ai vu cette église antique,
Sans portique,
Dès le moment du réveil :
Imposante et belle encore,
A l'aurore,
Lorsque monte le soleil,
Et que, joyeux, il arrive
A l'ogive,
Qu'il emplit d'un feu vermeil.

Quand, des lambeaux de fenêtre,
Il pénètre
Dans le chœur toujours ouvert,
Où la mousse avec le lierre
Sur la pierre
Ont jeté leur manteau vert;
Où sur les vieilles statues
Abattues
Soufflent les vents de l'hiver.

A cette heure où, sur la branche,
L'oiseau penche
Et dit ses chansons au vent,
Où l'on entend la nature
Qui murmure,
On croirait que le couvent
Sollicite en son enceinte
L'hymne sainte
Qu'on y chanta si souvent.

Quand la lumière abondante,
Plus ardente,
Monte plus haut dans les cieux,
Quelque lézard solitaire
Sort de terre,
Et, dans un rayon joyeux,
S'en vient rêver sur la face
Qui s'efface
D'une sainte au front pieux.

Çà et là, parmi les herbes,
Hautes gerbes,
Croît une débile fleur
Que jamais la vive abeille
Ne réveille
Pour aspirer son odeur,
Et qui meurt, sitôt venue,
Méconnue,
Comme un amour dans un cœur.

Pendant que mon œil contemple
Le vieux temple,
Un vieillard, au pas tremblant,
Pénètre dans la ruine
Et s'incline
Auprès d'un tombeau croulant.
Et longtemps dans la poussière
Sa prière
Retient son front chancelant.

Pendant qu'il fuit en silence,
Je m'élance
Jusqu'où l'ont porté ses pas :
Là, l'herbe toute foulée
Est mouillée...
Quoi! pleurait-il donc? Hélas!
Comme on pleure quand la vie
Nous convie,
On pleure près du trépas.

Pourtant le soleil s'élève,
Et mon rêve
Cède à l'ardeur de ses feux.
Adieu donc, dis-je à l'église,
Toute grise,
A ses vieux tombeaux poudreux;
Et je descends la montagne
Que l'on gagne
En suivant le chemin creux

ÉDOUARD PLOUVIER.

UN BAL DANS UNE MAISON DE FOUS.

SOUVENIR DU CARNAVAL DE VIENNE EN 1852.

Le lendemain de mon arrivée à Vienne, où de Rome je m'étais rendu pour écrire l'*Histoire des révolutions d'Autriche* et suivre les mouvements militaires en Hongrie, le prince Félix de Schwarzenberg me présenta à S. M. l'empereur.

— J'ai lu votre *Histoire des révolutions*, me dit le jeune monarque, et pour vous seconder dans vos nouveaux travaux historiques, je mets dès aujourd'hui à votre disposition le chevalier de Guerlonde, l'un de mes aides de camp.

Quelques jours après, l'*Emancipation* et l'*Indépendance belge* d'abord, les journaux français et allemands ensuite, parlaient vaguement d'un bal donné le 23 février 1852 dans la célèbre maison de santé de Dobling, près Vienne. Je fus l'un des bienheureux invités de cette fête excentrique, qui laissera une trace ineffaçable dans les archives de notre mémoire. C'est donc un souvenir de carnaval ou de folie (n'est-ce pas synonyme?) que je vous offre, un croquis de mœurs dessiné d'après nature, et dont je garantis la ressemblance exacte.

Dobling, aux portes de Vienne, est situé sur le terrain même où le duc de Lorraine, livrant bataille aux Turcs, les

força, en 1683, de lever le siége que, pour la seconde fois, ils avaient mis devant la capitale de l'empire autrichien; il se trouve également en vue de cet autre champ de bataille où le géant des temps modernes a remporté l'une de ses plus grandes victoires... Wagram...

Quelques jours avant le bal des fous..., j'ai visité ces lieux chers aux cœurs français... C'est une immense plaine à perte de vue, coupée par des sillons fertiles, et ensemencée d'ossements de héros tombés bravement sous les deux aigles de France et d'Autriche. Souvent encore, le soc de la charrue, creusant cette noble terre, exhume de pieuses reliques:

— Ici, nous disait dans son langage pittoresque un vieux paysan qui avait assisté de loin au choc des deux armées, nous trouvons plus de fer et de plomb que de pierres, plus d'ossements que de florins, car les balles tombèrent comme de la grêle et les hommes comme des capucins de cartes.

Le docteur Goergen conserve dans son cabinet une cuirasse française percée de trois coups de biscaïen, une trompette de cavalerie percée d'une balle, et une croix oxydée de la Légion d'honneur. Nous avons pressé sur nos lèvres ces précieux documents de notre histoire militaire. La trompette a été fabriquée à Paris, rue Saint-Honoré, en 1795; qui sait, elle a peut-être sonné la charge à Marengo! Il nous a été impossible de déchiffrer le nom du facteur.

Mais laissons là le champ de bataille pour le salon, la gloire pour le plaisir, les lauriers pour les roses; le bal nous attend à Dobling.

Dans un vaste salon, semblable à ceux que l'on rencontre rarement dans les hôtels du faubourg Saint-Germain, se pressaient, le 23 février 1852, à travers des gerbes de fleurs et des flots de lumière, des jeunes femmes aux épaules nues, à l'œil fascinateur, étincelantes de diamants et de beauté, des hommes jeunes et vieux chamarrés de rubans et de décorations; l'uniforme militaire, le frac civil froissaient à chaque pas la gaze et la soie. Il y avait là le général Mayendorf, le plus vigoureux chef des Serbes en guerre contre la Hongrie; M. Federoff, diplomate russe; l'écrivain Bauernfeld, auteur d'un grand nombre de comédies; M. Nandhartinger, savant maestro et directeur des concerts de la cour; le professeur Jaeger, dont la réputation est européenne; le docteur Schulz, qui a rendu d'importants services dans les hôpitaux de Vienne pendant la révolution; le docteur Jakobowitsch, professeur à l'université de Pesth, qui, pendant toutes les guerres de la révolution, a prodigué avec un dévouement incessant ses soins aux blessés des armées hongroises, autrichiennes, et a soigné avec des succès marqués les Russes blessés à la sanglante bataille de Vaitzen. Il y avait encore le docteur Riedl, directeur du nouvel hôpital impérial des aliénés, et l'une des premières illustrations de l'Allemagne; puis le prince Félix de Schwarzenberg, le comte de Fiquelmont, qui daignait m'appeler son jeune confrère; le prince de Metternich lui-même, ce Nestor de la diplomatie européenne, vieux, bien vieux d'années, mais jeune encore par le cœur et l'esprit; puis encore des officiers anglais au service de l'Autriche, des attachés d'ambassade, des seigneurs russes, quelques Français, entre autres la spirituelle cantatrice du faubourg Saint-Germain, Mme de Rupplin, etc., etc., etc. Tout ce que Vienne possède d'illustrations au point de vue de l'intelligence et de l'esprit se trouvait à cette fête excentrique.

Le bal commença par une *française*; on appelle ainsi le quadrille à Vienne; cette préférence a chatouillé, je vous assure, notre amour-propre national. L'orchestre était excellent: cela se conçoit, les musiciens étaient Viennois. Les *françaises*, les valses et les polkas se succédèrent sans interruption jusqu'à minuit. A cette heure et au moment où l'on allait se mettre à table pour souper (il n'y a pas de bal à Vienne sans souper, et le souper dure ordinairement trois heures), je m'approchai du directeur de la maison, et lui demandai tout bas à l'oreille:

— Où sont donc les fous et les folles, je n'en ai pas aperçu l'ombre?

Le directeur se mit à rire, et, me prenant par le bras pour me conduire à la place qu'il m'avait réservée, il ajouta:

— Vous avez causé dix minutes avec un fou; vous avez perdu cinq points d'écarté avec un insensé; vous avez dansé une valse avec une folle, et vous avez dit des galanteries à une de mes pensionnaires qui se croit Marie Stuart, en raison de sa ressemblance avec cette illustre et infortunée reine.

Le souper fut magnifiquement servi; on aurait cru, en vérité, si le télégraphe électrique était perfectionné comme il le sera peut-être un jour, que le directeur de la maison de santé avait ordonné son menu chez Chevet. J'avais pour voisin de table un vieillard dont la figure vénérable était encadrée par de longs cheveux blancs:

— Je suis heureux de me trouver près d'un Français, me dit-il, car j'ai longtemps habité Paris, et dans cette capitale du monde j'ai appris à aimer la France!

Il était impossible d'être plus galant; je ne pus lui en témoigner ma reconnaissance que par une muette pression de main. Ce vieillard parlait admirablement bien; il savait tout, il avait tout vu; il appréciait les hommes et les choses avec une rectitude de jugement et une finesse d'esprit admirables. Des plus hautes sphères politiques il abordait le *terre-à-terre* de la plaisanterie avec un tact exquis; c'est ainsi que coup sur coup il m'éblouit par ce contraste:

— Savez-vous, monsieur, me dit-il après avoir passé en revue les systèmes politiques que la France expérimente depuis un demi-siècle, savez-vous ce qu'il faudrait aujourd'hui à votre belle France?

— Bien des choses, monsieur, lui répondis-je.

— Non pas, répliqua-t-il, il ne lui en faut qu'une..., une seule.

— Laquelle?

— Une idée.

— Laquelle encore?

— La bonne...

Un instant après, il ajouta, pour me prouver l'influence énorme que la France exerce sur l'Europe:

— Un grand homme d'Etat a dit que lorsque la France était enrhumée du cerveau, l'Europe éternuait; ce grand homme a eu raison. Je compléterai sa pensée en disant ce soir, puisque nous sommes au bal, que lorsque la France joue du violon, l'Europe danse... quand elle ne saute pas, ainsi qu'elle l'a fait en 1848, sur ses lois, ses traditions, ses gouvernements, ses trônes et ses princes...

Cet homme, je vous le répète, parlait admirablement; si je n'avais pas été dans une maison de fous, je me serais cru dans les salons de mon ami Ancelot.

A trois heures, au moment où l'orchestre, par un prélude français de Musard, allait donner le signal de la seconde partie du bal, mon voisin de table m'adressa cette demande:

— Etes-vous marié?

— Non, monsieur, lui répondis-je avec un soupir qui témoignait sans doute un regret.

— Je vous en félicite, monsieur, me dit-il en pressant mes deux mains dans les siennes; vous êtes le plus heureux des hommes... Les hommes parlent de liberté, ajouta-t-il avec un son de voix précipité, ils parlent d'indépendance, et ils se marient, les insensés! La liberté est impossible sur la terre, tant que le mariage existera; le mariage, monsieur, c'est le tombeau de l'indépendance; le mariage, c'est le malheur en ce monde: si j'avais l'honneur d'être le prince Louis-Napoléon, je ferais un décret en France pour abolir le mariage...

— Et les femmes aussi? lui demandai-je en riant.

— Et les femmes aussi, répliqua-t-il en ne riant pas; oui, les femmes, jeune homme, car je les connais, moi qui vous parle, car j'en ai eu deux... Deux démons! oh! si Dieu est juste, il m'accordera dans l'autre monde son paradis en compensation de l'enfer qu'il m'a donné deux fois dans celui-ci.

En parlant ainsi, les yeux du vieillard étaient devenus

Fous de Dobling : l'ennemi du mariage; George Sand; le ministre de Charles X.

d'une fixité effrayante, sa parole était brève, saccadée; il reprit:

— Ma première femme était belle comme un ange; eh bien! pendant cinq ans, jusqu'à ce que la mort, en la frappant, m'eût vengé, elle a déshonoré, chaque jour, mon front et mes cheveux blancs. Ma seconde femme, monsieur, était laide comme le péché mortel. Eh bien! jusqu'au jour de notre divorce, elle m'a fait voir le diable... Vous riez, monsieur? Ecoutez: elle a profité de mon dernier voyage à Paris pour bouleverser ma maison de fond en comble. A mon retour, je l'ai retrouvée méconnaissable à ce point que la cave était au grenier et le grenier à la cave; c'est-à-dire que les fondements avaient pris la place des toits, et que forcément dans ma triste demeure on marchait la tête en bas et les pieds en haut.

— Position fort incommode, pour les dames surtout, lui dis-je.

— Oui, monsieur.

Et me serrant de nouveau les mains, à me briser les doigts, il termina en disant:

— Jeune homme, ne vous mariez jamais. . . . .

. . . . . .

J'avais conversé pendant trois heures avec un des hommes les plus spirituels et les plus sensés du monde, sans m'apercevoir qu'il était fou.

Pendant ce temps, le bal, ranimé par le champagne et le vin de Voëslaud, avait recommencé avec une énergie nouvelle ; la valse brûlait le parquet ; j'avais un engagement pour la sixième avec une jeune femme à laquelle j'avais été présenté dès le commencement de la soirée ; elle ne dansait pas dans ce moment, j'allai m'asseoir à ses côtés.

Après avoir gracieusement accepté les quelques compliments banals que je lui adressai, elle me dit :

— Vous avez une belle mission à remplir, monsieur, et je vous en félicite.

— Comment donc, madame?

— Oui, je sais que vous êtes à Vienne, depuis quatre mois, pour écrire l'histoire de notre malheureuse révolution...

Ce préambule tournait à la politique, et comme j'aime peu la politique, au bal surtout, je cherchai à détourner

Fous de Dobling : la dame française; le mécanicien d'Amérique et les deux savants d'Allemagne.

la conversation; elle me devina sans doute, car d'elle-même elle aborda le chapitre de la littérature française. Comme mon voisin de table, cette femme parlait admirablement; elle appréciait nos auteurs et leurs œuvres avec une justesse qu'envieraient nos meilleurs critiques. En l'écoutant, j'étais tellement sous le charme, que j'aurais volontiers brisé l'archet qui dans ce moment jouait l'introduction d'une valse de Strauss.

— C'est la sixième, monsieur, me dit la jeune femme avec un doux sourire, celle que je vous ai accordée, venez.

Et nous nous élançâmes dans un tourbillon de gaze et de soie.

— Etes-vous discret? me demanda-t-elle après deux ou trois tours.

— Comme la tombe, madame.

— Fi ! vous parlez ainsi que l'Antony d'Alexandre Dumas, une très-belle monstruosité !... N'importe, puisque vous êtes discret, je vous ferai une confidence après la valse.

La valse me parut avoir la durée d'un siècle ; les valses durent régulièrement une demi-heure à Vienne. Lorsque

celle-ci fut terminée, la jeune femme, conservant mon bras, me conduisit dans un salon retiré, et, se penchant à mon oreille :

— Savez-vous qui je suis? me dit-elle.

— Certainement, madame.

— Vous m'avez reconnue?

— Dès que je vous ai vue.

— Qui suis-je donc ?

— La plus gracieuse, la plus aimable et la plus spirituelle femme du bal.

— Vous m'étonnez étrangement. On m'avait dit qu'en France les républicains n'étaient plus galants.

— Qui vous dit que je le sois?

— De la politique! Vous oubliez que nous sommes au bal.

— C'est vrai... , mais je persiste, vous voyez bien que je vous ai devinée.

— Eh bien! je suis.... mais n'en dites rien, car je suis ici en incognito, je suis... George Sand...

Cette jeune et jolie femme qui parlait si bien était folle!

Il était cinq heures du matin. Je partis, laissant le bal dans tout son éclat et tout son entrain.

Quelques jours après, je reçus le billet suivant :

« Mon cher historien,

« Si la maison de santé de Dobling ne vous a point « semblé trop désagréable, je vous attends à dîner mardi « prochain : je vous montrerai mon établissement en détail.

« Le docteur Goergen. »

J'acceptai cette gracieuse invitation, et le mardi suivant, à trois heures, je retrouvai dans la salle à manger du docteur Goergen une partie des personnes que j'avais vues à son dernier bal. Le docteur dîne tous les jours avec ceux de ses pensionnaires qui, en raison de la situation de leur esprit, ne sont point consignés dans leur appartement. On ne saurait se faire une idée du ton exquis et de la parfaite convenance qui président à ces réunions de malheureux insensés ; on se croirait volontiers dans le meilleur monde : les cavaliers, placés ordinairement près des dames, mais dans un ordre indiqué par le docteur, d'après les diverses incompatibilités d'humeur de ses commensaux, sont empressés sans affectation, galants sans afféterie ; la conversation ne dépasse jamais les limites d'une sage réserve ; jamais une voix plus élevée ne domine la conversation, qui, parfois devenant générale, roule sur divers sujets et prend un tour souvent spirituel ; les causeries se tiennent presque toujours en français. J'ai remarqué que les convives mangeaient avec un appétit extraordinaire, mais qu'ils buvaient fort peu l'eau qui leur sert invariablement de boisson. Après le dîner et au signal que le directeur de la maison donne le premier en se levant de table, les cavaliers offrent respectueusement le bras aux dames, et chacun se retire pour recommencer, suivant ses habitudes, le cours ordinaire de sa triste existence. Les uns vont au salon, où les dames prennent un livre ou leurs broderies; les autres, toujours en vue de leurs gardiens, se rendent au jardin ; ceux-ci vont faire une promenade en voiture, ceux-là rentrent dans leur appartement. Tous profitent enfin de la somme de liberté que l'autorité souveraine du docteur Goergen leur a départie, et à laquelle ils sont invariablement soumis, plus soumis que les peuples constitutionnels ne le sont à leurs souverains.

Après le dîner, et au moment où je venais de saluer *Mme George Sand* qui, le petit doigt placé mystérieusement sur ses jolies lèvres, me rappelait ma promesse de discrétion, le spirituel vieillard, mon ancien voisin de table, vint à moi :

— Eh bien, monsieur, me dit-il sérieusement, avez-vous réfléchi à notre entretien de l'autre jour? Ai-je eu le bonheur de vous convertir à mon opinion? profiterez-vous de mon exemple...? ne vous marierez jamais!...

Un instant après, le docteur Goergen, me prenant par le bras, m'introduisit dans un petit salon où un jeune homme, dont la toilette irréprochable aurait excité la jalousie d'un lion du boulevard des Italiens, touchait le piano avec un rare talent.

— Quel est ce grand artiste? demandai-je, *mezzo voce*, à mon amphitryon.

— Il n'est artiste que par le talent, me répondit celui-ci, en mettant sa voix au diapason de la mienne ; c'est un grand seigneur qui porte un des plus beaux noms de la Russie. Je puis vous le dire, puisqu'il n'est un mystère pour personne : c'est le neveu du maréchal Paskievitch.

Excepté quelques personnages marquants dont il a été impossible de cacher la position, presque tous les pensionnaires de Dobling ont un pseudonyme qui les rend impénétrables à la curiosité publique, et les sauvegarde aux yeux du monde, quand une guérison radicale leur permet d'y rentrer.

— Vous seriez bien surpris, me dit le docteur, si je vous citais le nom de toutes les illustrations que j'ai traitées, soulagées ou guéries... Il y a quelques années, il y avait dans ce salon, qui faisait partie de son appartement, un ministre de Charles X, un homme de cœur, de conviction et de talent ; ses facultés mentales, ébranlées momentanément par la catastrophe de Juillet, le plaçaient sous une incessante hallucination : il avait la maladie de la terreur. Oh! combien de fois l'ai-je vu pâle, tremblant, mais résigné, les yeux fixés sur une terrible apparition! Combien de fois l'ai-je entendu, la nuit surtout, s'écrier : « — Entendez-vous, docteur, ce bourdonnement sourd? C'est la voix de la révolution, c'est le bruit des barricades qui s'élèvent et celui du trône qui s'écroule... Entendez-vous ces cris? C'est la voix d'un peuple en délire, c'est le bruit de la bataille, c'est l'acclamation d'une victoire impie et fratricide! Entendez-vous ce bruit de pas uniforme et cadencé? C'est un bataillon qui vient me chercher pour l'échafaud!... L'horrible machine est prête et le bourreau attend... Les voici!... Venez voir, docteur, comment un Français sait mourir pour son roi et sa patrie...» — La guérison de ce ministre est depuis longtemps un fait irrévocablement accompli.

Après avoir pris un excellent moka, douce réminiscence de Tortoni, le docteur Goergen me fit parcourir l'intérieur de son établissement, véritable demeure princière pour l'élégance et la richesse de toutes ses parties. Chaque malade a son appartement complet, et tenu avec une coquetterie qui donnerait des leçons de goût à une belle dame de la Chaussée-d'Antin.

— Dans cet appartement fermé, me dit le docteur, se trouve, depuis quelque temps, une des plus grandes célébrités de la Hongrie ; je puis vous citer son nom, car il appartient, dès le premier jour de sa maladie, au domaine de la publicité : c'est le fameux comte Étienne Széchényi.

A ce nom, je ne pus me défendre d'un sentiment de religieuse compassion ; car, malgré ses erreurs, Széchényi mérite encore l'estime et la pitié. Noble et magnat, appartenant à une famille qui naguère avait occupé les plus hautes fonctions de l'État, le comte Étienne Széchényi embrassa, dès le début de sa carrière, la cause du magyarisme. S'emparant, depuis cette époque, du rôle

d'agitateur dans les questions d'ordre matériel ou moral qui pouvaient amener le triomphe de cette cause, il engagea son génie et son immense fortune. Il devait perdre l'un et une partie de l'autre. Profondément attaché au système de l'aristocratie parlementaire et à la royale dynastie des Habsbourgs, le noble chef magyar se vit bientôt débordé par le mouvement que, l'un des premiers, il avait imprimé à la cause hongroise : il voulut s'arrêter, mais il n'était plus temps ; l'insurrection magyare ne tarda pas à couvrir de ruines et à inonder de sang les plaines fertiles de sa malheureuse patrie. C'est depuis cette époque que le comte Étienne Széchényi a perdu la raison, et qu'il se trouve livré à l'idée fixe d'avoir perdu son pays. Il vit dans le plus grand isolement et ne veut voir personne, ni sa femme, ni ses enfants, ni ses amis. Il n'a qu'une pensée au cœur, qu'une phrase aux lèvres : *J'ai perdu ma patrie!* Pauvre comte Széchényi !

— Quelle est cette femme si belle et si distinguée? demandai-je au docteur, en lui montrant une jeune dame qui se promenait dans le jardin, au bas de la galerie où nous étions.

— C'est une bien lamentable histoire que la sienne, me répondit le docteur. Ainsi que le jeune homme que nous venons de voir au piano, le mari de cette femme, appartenant à une illustre famille russe, et lui-même célèbre diplomate, a perdu subitement la raison, le soir même de ses noces. Sa belle compagne aurait pu recouvrer sa liberté par le divorce ; elle ne l'a pas voulu. Sublime de vertu et de dévouement, elle s'est attachée pour la vie à l'homme qui venait de lui donner son nom. Il n'y a que la femme au monde pour donner de tels exemples de dévouement.

Dans ce moment, une voix délicieuse se fit entendre près de nous, dans une pièce voisine ; je prêtai l'oreille :

— C'est une de vos compatriotes, me dit le docteur, une jeune femme aussi, qui n'a fait qu'apparaître dans les salons de Paris pour y briller : c'est une étoile filante qui s'est détachée de votre beau ciel de France pour venir s'éteindre ici.

— Quel est son nom ?

— Je ne puis vous le dire ; elle s'appelle ici Marie.

— Beau nom, qui dit aimer !

— Et c'est parce qu'elle a trop aimé un homme indigne d'elle que la pauvre enfant se trouve à cette heure sous le ciel gris de notre poétique Allemagne... Ecoutez !

La voix reprit :

Tra, la, la, la... Quel est donc cet air ?
Tra, la, la la... Quel est donc cet air ?
Oh ! oui, je me souviens...

Elle chantait *la Folle!*... avec une expression de sentiment telle que chaque note semblait sortir de son âme...

— Cette voix me fait mal, dis-je au docteur ; il me semble l'avoir entendue quelque part... Partons...

— Silence ! s'écria le docteur, partons !

Nous descendîmes au jardin. Le docteur me montra un homme d'un certain âge, écoutant avec beaucoup d'attention le jeu du mouvement de sa montre.

— Cet homme, ajouta-t-il, est un des plus habiles mécaniciens d'Amérique ; il a tant fait de machines en sa vie qu'il a fini par devenir machine lui-même... ; il se croit une pendule. Quand nous serons près de lui, vous l'entendrez imiter avec sa langue le bruit d'un ressort d'horloge. Le jeune homme que vous apercevez plus loin vous représente un habile cavalier et en même temps un adroit chasseur. La mort d'un cheval lui a fait perdre la raison ; il prétend que ce noble animal réunissait aux qualités de la race chevaline les qualités d'un chien de chasse ; à son avis, il n'y avait pas de levrier au monde pour dépister comme lui un lièvre, ou d'épagneul pour arrêter une perdrix.

Il me faudrait un espace plus étendu que celui d'un feuilleton pour vous mander toutes les anecdotes intéressantes que le docteur m'a racontées, en me faisant admirer son bel établissement. Je terminerai par le récit suivant.

Il y a quelques années, deux célèbres savants d'Allemagne s'étaient liés d'amitié par correspondance, sans s'être jamais vus. Plusieurs fois, par des invitations réciproques, ils s'étaient donné rendez-vous, l'un à Berlin qu'il habitait, l'autre à Munich, sa résidence habituelle ; mais la nature de leurs fonctions et de leurs charges les avait toujours empêchés de réaliser ce charmant projet. Leur correspondance devenait chaque année plus active et plus affectueuse ; ce n'étaient plus deux amis, c'étaient deux frères, vivant de la même âme et pensant par le même cœur ; ils en étaient arrivés à ce point de se tutoyer. Or, vous saurez que le tutoiement est une rareté phénoménale dans un certain monde de l'Allemagne. Un beau jour, ces deux amis s'engagèrent par serment, sur la mémoire de Castor et Pollux, de profiter des vacances de l'année 1848 pour se rencontrer à Paris. Mais depuis trop longtemps, hélas ! *l'homme propose et la Révolution dispose !* Nos deux savants ne comptaient pas sur les barricades déplorables de Paris, de Francfort, de Munich, de Prague, de Dresde, de Vienne et de Berlin. Je vous demande le moyen de voyager, quand du sud au nord, de l'est à l'ouest, les voies communicatives sont barricadées ?

Les événements sinistres qui signalèrent les commencements de cette malheureuse année exercèrent une grande influence sur les relations des deux savants ; ils les révolutionnèrent même à ce point que leur correspondance, naguère encore si active, cessa tout à coup à l'époque fixée pour leur voyage de Paris. . . . . .

. . . . . .

Favorisée prodigieusement par la politique, la maison princière du docteur Goergen, au mois de septembre de l'année 1848, avait réuni dans ses vastes salons une société d'élite telle qu'on la rencontre aux eaux le plus à la mode. Le docteur n'avait plus une chambre à donner.

Quoique l'intelligence soit morte à Dobling, on sait y vivre, et bien vivre, je vous assure ; il est donc d'usage que le directeur de la maison présente les nouveaux venus à ses anciens pensionnaires. Ce fut dans l'accomplissement de cette formalité que les deux savants, les deux amis dont je vous ai parlé, se reconnurent un matin, à leur plus grande satisfaction. Cette première entrevue fut piquante, comme vous le comprenez ; en effet, ils s'étaient donné rendez-vous à Paris, et, sans avis préalable aucun, ils se trouvaient réunis à Dobling, à la même table, sous le même toit ! Décidément, il y a un dieu pour l'amitié. Après deux heures d'un entretien non interrompu, l'un d'eux, quittant son ami, fit appeler chez lui le docteur Goergen.

— J'ai une question à vous adresser, monsieur, lui dit-il.

— Parlez, monsieur, j'y répondrai.

— Avec la plus grande franchise ?

— Je vous le promets.

— Vous connaissez le savant M.*** ?

— Puisqu'il se trouve chez moi.

— C'est juste... Etes-vous bien sûr qu'il ait toute sa raison?... Vous ne me répondez pas, docteur?... Je ne me suis donc pas trompé, mon malheureux ami est fou!

Disant ainsi, il partit d'un gros éclat de rire.

Quelques instants après, le directeur reçut la visite de l'autre savant.

— Vous voyez en moi, monsieur le docteur, dit celui-ci, un homme profondément affligé.

— Chaque tristesse a sa consolation.

— Il y en a qui sont incurables; la mienne est de cette nature, puisque mon meilleur ami, le célèbre ***, est mortellement malade.

— Vous le croyez?

— J'en suis sûr; je viens de causer trois heures avec lui; il est fou, docteur, mais fou à lier.

Depuis lors, et chaque fois que les deux savants se rencontrèrent au salon ou dans les jardins, ils rivalisaient entre eux d'affectueuses attentions et de sympathiques prévenances; l'un et l'autre s'accordaient, à leur insu, les consolations d'une pitié réciproque.

L'un était le bibliothécaire d'un des plus grands princes du Nord; il est mort... L'autre était... il vit encore, et, sans calembour, il a *raison*, car il est toujours l'un des savants les plus distingués de l'Allemagne. . . . . .

. . . . . .

La maison du docteur Goergen, qui lui a rendu la santé mentale, est, sans contredit, pour les classes élevées de la société, le meilleur et le plus confortable établissement de ce genre qui existe en Europe. Dans cette maison, dans ce palais de fous, veux-je dire, j'ai trouvé plus d'un sage... Hélas! parmi les gens réputés sages, combien de fous n'ai-je pas rencontrés!

ALPHONSE BALLEYDIER.

DÉMOLITIONS ET TRAVAUX DE PARIS.

UN CABARET HISTORIQUE.

On vient de démolir à la Chapelle-Saint-Denis une maison à laquelle se rattachaient quelques souvenirs littéraires du dix-septième siècle. A cette époque, le village de la Chapelle était éloigné d'une demi-lieue. Il s'y trouvait déjà de nombreux cabarets où les ouvriers se donnaient rendez-vous le dimanche; mais pendant la semaine, ces cabarets recevaient souvent des hôtes distingués, des hommes de lettres, des magistrats, des gentilshommes, qui venaient s'y dédommager de la contrainte des salons et de la réserve imposée par les lois d'une société polie. Le rez-de-chaussée de la maison dont nous parlons était occupé par un cabaret qui, en 1630, se remarquait à son enseigne vigoureusement brossée par un élève de Philippe de Champagne, et représentant un luron aux prises avec la dive bouteille. Beaucoup d'artistes fréquentaient le cabaret du *Franc Buveur*, tenu par le père Lefaucheux. Des écrivains et même quelques membres de l'Académie, tels que Patru, l'avocat, Conrard, *au silence prudent*, et Furetière, l'étymologiste, ne dédaignaient pas d'y tenir leur petit cénacle dans une salle aux murs charbonnés par les buveurs des dessins les plus fantastiques.

Le collége Sainte-Barbe renfermait alors un jeune officier qui, après avoir fait deux campagnes à l'armée de Flandre, avait quitté le service pour s'enterrer au milieu des chartes et des poudreuses chroniques. Cette inhumation perpétuelle l'avait fait vieillir à trente ans, et ses yeux fatigués ne pouvaient soutenir l'éclat du jour, en sorte qu'en plein midi il travaillait à la lumière.

Ayant entendu Patru, son ami, vanter le vin du père Lefaucheux, il rendit secrètement visite au cabaret. Malgré la détresse exprimée par la physionomie et les vêtements du nouvel hôte, le père Lefaucheux, ayant appris de lui qu'il était lié avec Patru, le reçut cordialement et l'hébergea pendant longtemps, sans lui demander d'argent. Ce fut là, dans un cabinet, que l'ex officier, qui s'appelait Mézeray, écrivit le premier volume de son *Histoire de France*. Le cardinal Mazarin, à qui le libraire Thierry remettait, à l'insu de Mézeray, les épreuves de l'ouvrage, en fut tellement satisfait, malgré quelques vérités un peu dures, que, pour se prémunir contre la franchise de l'historien, il voulut se déclarer son protecteur, et lui fit accorder une pension de deux mille livres. On chercha partout Mézeray sans le trouver, et l'on finit par avoir recours à la police, qui le découvrit dans le cabinet du *Franc Buveur*. Malgré sa nouvelle fortune, l'écrivain ne voulut pas quitter son asile, et il n'en sortit que pour aller occuper un humble logement à peu de distance, dans le faubourg Saint-Denis. Quoi qu'on pût faire pour le détourner d'une liaison si peu littéraire, il resta l'intime ami du père Lefaucheux, et lorsqu'il mourut, en 1683, il le fit son héritier (1).

LA PHYSIQUE AU PALAIS DE JUSTICE.

On fait en ce moment au Palais-de-Justice de Paris une opération de physique très-intéressante, dont M. Stanislas Meunier rend compte dans *la Presse des Enfants*, de manière à instruire de fort grandes personnes:

Il y a dans cet édifice d'anciens bâtiments dont les murs s'inclinent au dehors à peu près comme les branches d'un V. On tient à conserver ces bâtiments, et au lieu de les abattre on va les redresser au moyen de la *dilatation*. La dilatation est l'augmentation de volume que la chaleur fait éprouver aux corps. Tous les corps se dilatent quand on les chauffe, qu'ils soient liquides, solides ou gazeux, métalliques ou non métalliques. Exemple:

Il y avait autrefois au Conservatoire une vieille église qui est maintenant la bibliothèque des Arts et Métiers. Les deux grands murs de cet édifice divergeaient comme ceux du Palais-de-Justice et menaçaient de s'écrouler. M. Molard, qui était alors directeur du Conservatoire, eut recours à la dilatation du fer pour les redresser. Il fit passer à travers les deux murs de longues barres de fer terminées à leurs deux extrémités en pas de vis, sur lesquelles on vissa des écrous. Ces écrous se trouvaient en dehors des murs serrés contre eux. Ceci fait, on chauffa fortement les barres à l'intérieur de l'édifice. Les barres chauffées se dilatèrent; en se dilatant elles s'allongèrent, et par conséquent les écrous s'éloignèrent des deux murailles; on les resserra jusqu'au contact des murs et on ôta le feu. Alors voilà que les barres se refroidissent, et en se refroidissant elles se raccourcissent; mais, à cause des écrous, elles ne purent revenir à leur longueur primitive sans tirer les deux murs l'un vers l'autre, c'est-à-dire sans les redresser un peu. On recommença plusieurs fois l'opération, et les murs sont maintenant tout à fait droits.

Voilà ce qu'on a fait autrefois au Conservatoire des Arts et Métiers, et ce qu'on fait maintenant au Palais-de-Justice.

(1) Voyez testament et biographie de Mezeray, t. XVI, p. 277.

ÉTUDES MORALES.

Les oisifs : Turc fumant ; Chinois ivre d'opium ; courtisan d'Henri III jouant au bilboquet, etc. Dessin de Pauquet.

DE L'OISIVETÉ.

C'est le repos, non pas ce repos naturel et vivifiant qui succède au travail, mais le repos sans raison, le repos qui use les forces de l'homme et éteint son courage.

Mais est-ce bien là le *repos?* Oh! non, l'oisiveté n'en est que l'apparence. Elle est inquiète, tourmentée du besoin d'agir, lasse et honteuse d'elle-même, toujours privée de cette satisfaction secrète que goûte celui qui sent qu'il a légitimement mérité le repos. On ne s'en rend pas toujours compte ; mais c'est dans le sentiment obscur du devoir accompli que réside le vrai repos, celui qui rafraîchit notre âme et ranime nos forces.

L'activité est la loi essentielle et invincible de notre

être. Le travail, c'est l'activité humaine se déployant dans le bien, ayant un but utile et une règle; règle gênante, qui contrarie souvent nos désirs et nous condamne à bien des sacrifices. L'oisiveté, au contraire, c'est l'activité sans but déterminé et sans règle, l'activité qui se consume elle-même, sans nul profit, comme un flambeau inutile. Dans cet état, l'homme, ne sachant que faire ni de son énergie, ni de ses facultés, ni de son temps, ne fait rien, rien de bien surtout, et, ne faisant rien, il a l'air de se reposer.

L'oisiveté indolente est aussi loin du repos que l'oisiveté remuante l'est du travail.

L'oisif est, par moments, si léger, si avide de mouvement, qu'on dirait qu'il vient de ramasser ses forces pour se mettre à l'ouvrage. Mais que fera-t-il de cette ardeur qui le dévore? il ne le sait pas plus que vous. Tout l'attire et tout le rebute. Ses résolutions sont aussi rapides et aussi inconstantes que les flots de la mer. Sa volonté se brise et s'éparpille en mille caprices. Qui le verrait le soir, l'air accablé, l'œil éteint, le corps alangui, s'imaginerait que ce pauvre homme a passé la journée à tourner une meule ou à battre l'enclume. Il est bien las, en effet; il porte le poids de sa paresse et de son inutilité. Une occupation utile et sérieuse le soulagerait; mais il l'ignore, et, ne sentant que la fatigue d'une agitation stérile, il cherche dans l'inaction un repos immérité. Il a fui le travail et il en demande le salaire; mais la nature qui le donne ne souffre point qu'on le lui dérobe, et ce repos de l'homme inactif n'est pas moins menteur que ses œuvres. Ce repos est triste; il ne fortifie point; il ressemble à l'engourdissement de la bête.

Il ne faut pas confondre l'oisiveté avec la paresse; elle n'en est pas même l'attribut distinctif. On est souvent oisif par paresse, mais on l'est plus souvent, qui le croirait? par orgueil. Paresseux ou non, on est bien forcé, lorsqu'on est pauvre, de faire œuvre de ses doigts. On a la paresse au fond du cœur; mais on a faim, et l'oisiveté n'habite guère avec la faim. C'est donc un vice du bel air, un vice de salon, un vice noble, s'il vous plaît, et qu'on étale avec autant de satisfaction et d'avantages qu'on le fait de ses bijoux, de ses armoiries, de ses livrées. De la date de loin: partout où l'on a vu les peuples arriver à un certain degré de civilisation, on a vu les puissants et les riches se glorifier de ne rien faire. Mais ne rien faire, c'est impossible; les oisifs, remarquez-le bien, font toujours quelque chose; mais ce qu'ils font, et c'est à quoi vous les reconnaîtrez, est toujours inutile ou nuisible. En Chine, ils s'enivrent d'opium; en Turquie, de tabac; à Madrid, ils assistent à des combats de taureaux; à Londres, à des combats de coqs.

L'oisiveté, rendons-lui justice, est extrêmement ingénieuse à varier ses distractions; elle a inventé le jeu des échecs, des osselets, du domino, des cartes, et déployé quelquefois, dans ces frivoles créations, toutes les ressources du plus profond calcul. Elle est parfois sotte et cruelle en ses passe-temps: témoin cet empereur qui dépensait sa journée à tuer des mouches.

Au moyen âge, le peuple, en France, travaillait, et les nobles bataillaient; l'oisiveté n'était donc pas commune. Mais quand la féodalité fut obligée de mettre bas les armes, la noblesse se trouva fort désœuvrée. On vit alors ce que peut l'oisiveté sur les cœurs les plus fiers. Les grands jouaient au billoquet dans les antichambres de Henri III; sous Louis XIV, ils faisaient, l'épée au côté, de la tapisserie avec les dames. A vrai dire, ce sont là encore les inspirations les plus innocentes de l'oisiveté. C'est elle qui a engendré la médisance et l'intrigue, qui a multiplié les vices à la cour de Louis XV.

L'oisiveté, qui trouble les cours, trouble aussi les ménages: deux époux qui n'ont rien à faire ne tardent pas à se quereller; c'est une occupation que de se haïr.

Un État qui renferme beaucoup d'oisifs ne saurait être toujours paisible. Comme les oisifs ne sont jamais contents d'eux-mêmes, ils ne le sont jamais des autres; ils forment des brigues, des partis, et sont le levain qui fait tout fermenter. Les jacobites ont agité l'Angleterre pendant plus de soixante ans; au fond, c'était une poignée de gentilshommes qui s'ennuyaient sur leurs terres, et de douairières qui conspiraient pour rompre l'oisiveté du coin du feu.

DE LA PATIENCE.

Ce mot signifie littéralement *souffrances*; mais souffrir étant la loi de tout ce qui respire, ce mot a un sens particulier: il caractérise les souffrances de l'homme.

Être patient, c'est donc souffrir, mais c'est souffrir en homme.

D'où vous vient, ô mes amis, le trouble qui vous agite? Pourquoi ces gémissements? pourquoi ces colères? — Ah! si je n'avais la fièvre, je ferais ceci, j'irais là. Le monde travaille et s'amuse sans moi. Maudite soit la fièvre, et maudit le médecin! — Ah! mes biens perdus! le fruit de mes sueurs, l'épargne et la vertu de ma jeunesse, tant de plaisirs sacrifiés, tant de veilles, tant d'espérances et, à présent, rien, plus rien! La vieillesse du besacier et le pain de l'aumône! — Ah! j'ai été trahi, trahi par un ami. Éloignez-vous, laissez-moi! Je hais les hommes; ils lui ressemblent tous. — Ah! n'êtes-vous pas témoin de l'injustice qu'on me fait? Et vous me demandez ce qui me trouble? A ma place, ne seriez-vous pas plus ému? Est-ce que cela ne crie point vengeance?

O mes amis, vous souffrez bien, mais vous souffrez comme des enfants.

Si j'étais philosophe, je vous dirais: Soyez calmes, chers amis. La fièvre et la misère ne lâcheront point prise à cause de vos plaintes. Le mal que l'on se fait par ces emportements n'allége point notre fardeau. Résiste donc à la peine, pauvre malade, et chasse de ton chevet ces images qui l'attristent. On a besoin, quand on souffre, de toute sa vaillance; c'est alors surtout qu'il faut gouverner sa langue, son imagination et son cœur. Ne sens-tu pas que le dépit consume tes forces? Te voilà comme un soldat qui, au moment de la bataille, aurait perdu son glaive et brisé son armure. — Et toi, dont la fortune est renversée, dis-moi, mon ami, pourquoi tu pleures. Tes larmes ne sont pas des perles qu'on vende au marché, et tes mains oisives ne te rendront pas ce que tu as perdu. Chante pour oublier, et travaille pour acquérir. Oui, travaille, et si la fortune ne revient pas, l'espérance au moins reviendra. — Quant à vous, qui criez à l'ingratitude et à l'injustice, prenez, amis, par respect pour vous-mêmes, le temps d'examiner si l'injure existe en effet, si elle est volontaire, et si, par hasard, vous ne vous l'êtes point attirée par votre propre faute. Après cela, vous crierez moins fort, et toutefois, si vous criez, prenez garde, vous, d'être injuste et, vous, d'être ingrat à votre tour! Injuste, car la vengeance emporte au delà de la justice; ingrat, car le monde vous sourit et vous le maudissez. N'est-ce donc que d'aujourd'hui, heureux mortels, que vous avez affaire à des méchants? Preniez-vous la terre pour un séjour d'innocence? De telles illusions sentent encore le lait de la nourrice. Ayez, mes amis,

la raison qui sied à votre âge. Songez que l'offense qui, à cette heure, vous remplit de courroux, s'effacera peu à peu de votre mémoire, tant c'est chose de soi légère et fugitive. Est-ce à vous, d'ailleurs, de souffrir et d'expier ainsi bénévolement les torts d'autrui? Non! non! soyez calmes et ne donnez pas aux méchants cette joie de croire qu'il est en leur pouvoir de troubler à leur gré la paix de vos cœurs et la sérénité de vos pensées.

Voilà ce que je vous dirais, ô mes amis, si j'étais philosophe. Mais vous savez ces choses comme moi, et mieux que moi, et de quoi vous servent-elles?

La patience philosophique est, si je puis parler ainsi, une œuvre d'art qui exige, de la part de l'ouvrier qui y met la main, beaucoup d'expérience déjà, de longs raisonnements, mille calculs grands et petits, et une attention à l'épreuve de la migraine. Il faudrait, le dirai-je? avoir acquis par quelque autre moyen une assez forte dose de patience pour entendre seulement et suivre jusqu'au bout les arguments à l'aide desquels les philosophes se flattent d'apaiser la colère et de consoler la douleur. Un prêtre qui me montre un crucifix m'en dit plus qu'Épictète et que Sénèque en tous leurs traités, et me persuade davantage.

Le manque de patience est un des caractères de ce temps. Avec plus de richesses, plus de liberté, plus de savoir que nos pères, plus de moyens d'être heureux, nous souffrons davantage et sommes plus à plaindre. Nous brisons nos gouvernements, comme un enfant gâté brise ses jouets, quitte à pleurer ensuite sur les débris. Les partis d'aujourd'hui sont comme les hommes d'aujourd'hui, pris chacun à part et dans son cercle : tout ce qui fait obstacle à leurs désirs leur paraît injuste et tyrannique. On a devant soi un idéal tellement matériel et grossier, qu'on le touche du doigt et qu'on se croit toujours près de le saisir, ce qui est une cause de continuels dépits.

Mais c'est surtout dans la vie privée qu'éclate notre impatience. Les encyclopédistes se flattaient de nous rendre un grand service en nous invitant à renoncer aux pratiques de la religion, à ses mystères, à son culte. Nous avons cru, sur leur parole, que le christianisme serait, en effet, bien plus beau, dégagé de ses formes extérieures et des *superstitions* qu'elles couvraient. Faire de Jésus-Christ un philosophe et de l'Évangile une doctrine purement humaine comme celle de Socrate ou de Zénon, cela nous a paru une admirable chose. Mais il en est résulté que l'Évangile ainsi entendu a perdu sa lumière et son autorité. Dieu est redevenu pour la foule ce Dieu muet, aveugle, sourd, inexorable, ce sombre et froid Destin à qui l'antiquité n'élevait pas d'autels. Puisqu'il ne s'occupe pas de nous, pourquoi nous occuper de lui?

Dieu oublié, la douleur, cette divine messagère, nous parle un langage que nous n'entendons plus. Lorsqu'on borne à la terre son existence et ses désirs, il est naturel qu'on ne soit guère disposé à considérer comme un droit la propriété d'autrui, et à embrasser la pauvreté comme une compagne souriante et de bon conseil. Dût-on bouleverser le monde et périr sous ses ruines, il est naturel qu'on veuille goûter à tous les fruits qu'on envie : au pouvoir, si l'on est ambitieux; à la richesse, si l'on est pauvre.

Oh! la pauvreté surtout, notre mère commune, avec quel mépris on la traite! Quelle peine on se donne pour la chasser de son logis, et balayer et parfumer la place où elle s'est assise! Personne ne veut garder, dans son échoppe ou sa mansarde, ce dieu pénate, ce bon génie qui aiguillonne la paresse, éveille à l'aube le père de famille, fait tourner le fuseau de la ménagère, prie sur les berceaux, rend le travail léger, l'économie facile, le sommeil doux et fortifiant. Nos yeux désenchantés ne voient plus en elle qu'une harpie dont l'aspect glace d'effroi et dont la griffe va nous déchirer. Le froid et la faim sont, en effet, les moindres souffrances du pauvre qui a oublié qu'il a une âme immortelle; la privation des voluptés qu'il convoite le tourmente plus que le manque de pain.

Il fut un temps où l'on se tenait pour assez riche quand on avait, à la sueur de son front, dignement gagné un chétif salaire. On louait Dieu avant de rompre le pain, et, le repas fini, on le louait encore. On travaillait avec patience, car on n'avait point hâte de jouir, et l'on trouvait toujours, dans la pire saison, quelques économies dont le mendiant avait sa part. Denier à denier, liard à liard, les fortunes s'élevaient, comme on voyait pierre à pierre s'élever les églises, et souvent, comme ces églises, la plus humble fortune était l'œuvre bénie de plusieurs générations. Aujourd'hui, grâce au progrès de la civilisation, à la sécurité des routes, à la confiance des capitaux, à la liberté des transactions, à la sagesse des lois, on arrive plus facilement de la pauvreté à l'aisance, et de l'aisance à la fortune. Mais, chose étrange! au lieu de faire aimer notre temps, le spectacle de ces fortunes rapides offusque les envieux. Il excite, en outre, dans ce monde sans croyances, une émulation coupable. On veut s'enrichir plus vite que son voisin. On ne calcule plus ses forces; on ne compte qu'avec ses désirs, et l'on expose le bien d'autrui dans des spéculations téméraires. Le commerce devient pour quelques-uns un jeu aussi effrayant que la roulette, aussi attrayant. Et comme l'ardeur des plaisirs est, chez les gens de cette sorte, égale à l'activité qu'ils déploient dans les affaires, les uns se ruinent vite et se tuent, ne sachant pas mieux supporter l'adversité que la fortune; d'autres vieillissent dans l'opprobre; d'autres enfin, plus habiles, vivent jusqu'à leur dernière heure dans tout l'éclat de l'opulence, et ne laissent rien à leurs héritiers désappointés, pas même de quoi s'acheter un crêpe.

En résumé, ce mépris déclaré de la patience est la source des plus grandes misères de ce temps-ci, tant secrètes que publiques. Aux maux inévitables, l'impatience en ajoute d'autres qu'on eût pu s'épargner, et elle les déshonore tous. L'homme qui souffre, et qui n'a pour support que sa raison, ressemble à Manfred; c'est lui qui a véritablement les fureurs, les ruses et la lâcheté de la brute. Le chrétien, en pareil cas, s'élève et se calme. Pour lui, la patience est toute la science. Ce n'est pas une vertu de tempérament, d'occasion, c'est le fond même et l'esprit de toute vertu.

La patience chrétienne est, du reste, aussi éloignée de la tranquillité du fataliste que de l'agitation du présomptueux.

Assujettie à de longs travaux qui exigent le concours d'une volonté active, elle prend le nom de *persévérance*: soumise à des maux sans remède, à des douleurs sans espérance sur la terre, elle s'appelle *résignation*. Marchant entre la justice et la charité, la patience, c'est l'humanité même dans sa plus complète expression, montrant sa force au milieu de ses misères.

A. C.

LE THÉATRE D'INKERMANN.

Les zouaves revenus de Crimée content leurs hauts faits de tout genre. M. A. Protais a recueilli leurs exploits dramatiques dans un écrit intitulé : *Souvenirs du 2e corps*, et qui fourmille de détails empreints de la gaieté et de l'esprit français. On en jugera par l'analyse ci-jointe.

Les zouaves de tranchée, ennuyés du bruit du canon, fatigués les uns de jouer au bouchon ou aux cartes, les autres de lire ou de fumer, eurent l'idée d'improviser un théâtre. Tout le monde se mit à l'œuvre. Un soldat du 22e léger fut chargé des peintures.

On s'occupa de lui trouver des couleurs et l'on offrit pour pinceaux au décorateur deux brosses à dents qui s'ennuyaient depuis longtemps dans le bagage d'un officier, La couleur blanche fut faite avec de la chaux, la noire avec de la poudre ; quant au jaune, des zouaves en avaient trouvé encore quelques morceaux qui servaient à astiquer leurs molletaires.

Le peintre se mit après le rideau, et les soldats purent bientôt admirer un aigle déployant ses ailes sur le globe du monde entouré de drapeaux. Un salon fut peint aussi, avec tentures et fleurs, cadres, tableaux, meubles de Boule, tables, pendule, et un petit Amour fumant gravement sa pipe sur la porte du fond.

Les costumes de femmes, costumes de ville, costumes Louis XV, furent tous improvisés par un soldat du 7e léger, qui tirait parti de tous les chiffons qu'il rencontrait. Les costumes bourgeois furent donnés par des officiers qui en avaient plusieurs. Les cantinières prêtèrent leurs châles, leurs robes, leurs bonnets.

Pour faire des chapeaux de femme, le costumier ramassa des cercles de petits barils, les coupa par le milieu, les couvrit d'étoffe de turban, y attacha de petits morceaux de drap bleu, rouge, vert, et put offrir ainsi aux jeunes premières des chapeaux de femme. Les manchons de ces dames étaient faits plus simplement : un sac à terre blanchi à la chaux, de petits morceaux de linge trempés dans la poudre pour imiter les queues d'hermine. L'habit étincelant du marquis avait des broderies découpées délicatement dans des boîtes à conserves. Les jabots de dentelle, les faux cols étaient en papier. Les chapeaux d'homme étaient en carton, mais comme la matière était rare, ils n'avaient pas de fond. Les perruques des pères nobles étaient coupées dans des peaux de mouton.

La première représentation fut au bénéfice des prisonniers de Sébastopol ; la pièce principale était *le Retour de Crimée*. Des programmes manuscrits furent envoyés aux généraux français et anglais. Une affiche était collée à la porte sur un cadre fiché en terre à l'aide d'un pieu ; à l'entrée, il y avait une corbeille pour recevoir ce que chacun voulait mettre pour les prisonniers. Un officier de zouaves plaçait le public dans la salle.

La toile se leva après une ouverture exécutée par la musique du régiment. Ce fut un succès de fou rire et d'entrain. Les acteurs jouèrent parfaitement leurs rôles. La jeune première, un peu gênée dans ses nouveaux atours, manifestait très-souvent le désir de mettre les mains dans ses poches.

Cette gaieté était quelquefois interrompue par le bruit du canon, et les spectateurs en se retournant pouvaient suivre des yeux des petites étoiles rouges qui passaient par-dessus leurs têtes : c'étaient des bombes !

Les représentations devinrent régulières : elles eurent lieu le jeudi et le dimanche, mais furent souvent suspendues au beau milieu par une voix qui se faisait entendre appelant aux armes les officiers, sous-officiers et soldats de tel ou tel régiment. Les appelés partaient et la représentation continuait. Une fois cependant la fusillade devint tellement vive que, musiciens, spectateurs, acteurs, chacun s'empressa de regagner son camp pour se tenir prêt à marcher.

Néanmoins la troupe ne se reposait pas ; il fallait apprendre de nouvelles pièces, faire de nouveaux décors.

Tout s'organisa régulièrement ; chacun eut ses fonctions parfaitement distinctes. Le règlement, discuté, approuvé, fut signé par tout le personnel, auteurs, acteurs, décorateurs, costumiers, machinistes, charpentiers, et soumis à l'examen des officiers chargés de la surveillance do l'ensemble et des détails.

Bientôt le théâtre fut en pleine voie de prospérité. Aussi le brave colonel Saurin fut-il bien satisfait quand il apporta à l'état-major du 2e corps la somme de douze mille francs, produit des recettes, pour être envoyés aux pauvres prisonniers à Sébastopol. La salle, devenue trop petite, avait été agrandie. Les généraux y venaient souvent. Le général Bosquet y avait assisté trois ou quatre fois ; mais le plus zélé de tous était le général Lavarande. Les Anglais devenaient de jour en jour plus nombreux, admirant sans réserve tant d'adresse et d'esprit. La troupe s'augmentait ; elle s'adjoignit un chanteur comique d'un talent véritable, et en outre un jeune sergent du 6e de ligne, remplissant le rôle de soubrette, revêtait souvent l'habit noir, la cravate blanche, et venait, un rouleau de musique à la main, chanter quelques romances avec une voix charmante, dont il se servait avec beaucoup de goût.

Arriva le 7 juin. Le 2e zouaves se distingua à l'attaque des ouvrages Blancs des 22 et 27 février et 2 mai. Les acteurs se signalèrent cette fois sur leur théâtre habituel. La troupe y fit des pertes ; deux acteurs furent tués ; un fourrier-soubrette et un machiniste furent blessés, ainsi que les deux officiers chargés de la surveillance du théâtre ; et, perte irréparable, le décorateur, la cuisse traversée d'une balle, ne put apporter son concours à la troupe. Les quelques membres restés sains et saufs annoncèrent cependant une représentation au bénéfice des blessés. Ainsi fatigués, après une lutte acharnée, ces braves gens jouèrent, la figure encore noire de poudre, pour venir en aide à leurs camarades. Le 18 juin acheva de désorganiser complétement la troupe, qui se trouva réduite à six acteurs. L'entreprise allait périr, si les généraux Bosquet et Canrobert ne lui fussent venus en aide.

M. Protais cite un exemple curieux de la passion des zouaves pour leur théâtre :

Le 7 juin, après avoir enlevé le premier ouvrage Blanc du 27 février, les zouaves se précipitèrent sur le deuxième, celui du 22 février. Un des comiques, qui s'était battu comme un enragé, y arrive un des premiers, et, parvenu sur l'épaulement, pousse une exclamation et se jette à corps perdu sur un officier russe, le désarme, et le terrasse sans que celui-ci ait le temps de se reconnaître, en lui criant :

— Je ne veux pas te tuer ; mais donne-moi ton habit, *c'est pour le théâtre!*

CHASSE AUX BOUQUETINS (1).

La chasse aux bouquetins.

En remontant le cours de la rivière Arkansas, qui a donné son nom à l'un des plus vastes territoires de l'Amérique du Nord, incorporé il y a quelques années dans la république des États-Unis, le voyageur arrive bientôt au pied des montagnes Masserne, pics escarpés qui sont la continuation de la chaîne des montagnes Rocheuses, les

(1) Rien n'est plus gracieux de forme et de gentillesse que le bouquetin d'Amérique, dont les couleurs brunes, noires, rougeâtres et blanches diaprent un pelage long et soyeux. Le mâle est toujours plus gros que la femelle. Derrière chacune de ses oreilles se trouve une petite place noire d'où suinte une liqueur visqueuse dont l'odeur est souvent insupportable. Un bouquetin pèse ordinairement de soixante-dix à quatre-vingts kilogrammes. (*Note de l'auteur.*)

steppes du nouveau monde. Ce pays désert, dont le sol n'est foulé que par quelques tribus indiennes et de nombreux animaux, les seuls êtres qui donnent un aspect de vie à ces solitudes, est couvert, pendant huit mois de l'année, par un tapis immaculé de neige épaisse. Plusieurs glaciers alimentent des cascades et des courants d'eau qui vont se perdre au milieu des vastes prairies du Sahara américain.

Les ours abondent dans les ravines des montagnes Masserne; les coqs de bruyère (*grouses*) se rencontrent à chaque pas sous les couverts de cotonniers, de cèdres et de chênes nains qui croissent entre toutes les fissures des rochers. Le raccoun, le couguar, les coyotes se disputent des proies sans nombre; les oies, les dindons, les *quails*, les grues, les autruches (1) même (car il y a des autruches aux États-Unis) pullulent dans tout le territoire, pour le plus grand plaisir des chasseurs, attirés par l'abondance du gibier.

Mais le quadrupède le plus élégant et dont les hardes innombrables paissent en toute liberté sur les cimes gazonnées de la Suisse des États-Unis est, sans contredit, le bouquetin, appelé par les Indiens Shoshones et les Peaux rouges Creeks *apertachoekoos*, et par les naturalistes *prong horn* (antilope américain).

Les pionniers qui faisaient partie de l'expédition des colonels Lewis et Clarke, pendant leur voyage à travers les prairies situées entre la chaîne des Masserne et celle dite montagnes Rocheuses, ont été les premiers à décrire ce gracieux animal. Comme les chamois et les isards, les bouquetins d'Amérique sont si craintifs et si méfiants qu'ils ne se reposent jamais qu'aux sommets des précipices et des arêtes d'où ils peuvent dominer tous les chemins aboutissant aux roches qu'ils occupent. Leur vue est si perçante et leur odorat si subtil qu'il est toujours fort difficile de les approcher à portée de fusil. A peine ont-ils compris le danger qui les menace, qu'ils s'élancent et passent devant les yeux du chasseur avec plus de vitesse qu'un oiseau au vol.

Tous les soirs les hardes de bouquetins quittent avec précaution leur *aire* escarpée, descendent dans les plaines qui s'étendent au pied des montagnes et s'acheminent à la file les uns des autres pour aller se désaltérer à la source la plus prochaine. Mais le moindre danger menacé-t-il la harde, le mâle, qui marche en tête, pousse un cri aigu, et soudain, retournant sur eux-mêmes, comme le ferait un corps d'armée discipliné, tous les animaux détalent avec la rapidité de l'éclair, le mâle restant toujours à l'arrière-garde, prêt à se livrer aux atteintes du chasseur ou d'un ennemi quelconque, ce qui lui arrive très-souvent.

J'ai entendu raconter au colonel Karney qu'un jour, pendant son voyage à travers les prairies, ayant poursuivi une harde composée de sept bouquetins, il parvint à la rejoindre, à contre-vent, sur une hauteur qui surplombait une chute d'eau dont le fracas devait amortir le bruit de sa marche. Le mâle du troupeau faisait sentinelle et se promenait autour du rocher, au milieu de six chèvres.

(1) J'ai vu entre les mains d'un naturaliste de New-York deux autruches, mâle et femelle, qui avaient été tuées dans l'Iowa, près du Fort des-Moines. Elles avaient cinq pieds de hauteur et quatre pieds et demi de longueur, de l'estomac à l'extrémité de la queue. Leur bec mesurait cinq pouces et était fort pointu. A peu de différence près, elles ressemblaient aux autruches d'Afrique. Elles avaient été achetées mille dollars cinq mille deux cents francs environ).

Tout à coup le vent vint à changer et apporta au bouquetin l'odeur humaine, qui trahit la présence du colonel. Aussitôt un sifflement aigu se fit entendre, et les sept animaux disparurent au loin comme une vision. Courir au sommet du rocher qui s'élevait à deux cents pas devant lui, plonger ses regards dans la campagne environnante, fut pour le colonel Karney l'affaire d'un moment; mais les animaux avaient déjà franchi l'espace d'un demi-kilomètre, et quand le chasseur essoufflé, n'en pouvant plus, arriva à l'endroit qui servait de pacage aux bouquetins, il les aperçut au moment où ils disparaissaient à l'entrée d'une ravine au fond de laquelle n'aboutissait aucun sentier visible. Avaient-ils franchi en sautant les cinquante mètres qui s'élevaient du fond de la fissure au sommet du roc? Étaient-ils parvenus dans les profondeurs de l'abîme par une route connue d'eux seuls, nul ne pouvait le dire, et les compagnons du colonel ne surent pas le découvrir? Cette fuite tenait du miracle, tant elle était incompréhensible et inexplicable.

Un autre jour, le colonel Karney rencontra sur les bords du Missouri un troupeau de bouquetins que la chaleur et la sécheresse avaient forcé de venir s'y désaltérer. Une tribu de cent cinquante Indiens les avaient entourés et poussés jusque dans la rivière. Là ces quadrupèdes, qui redoutent l'eau presque autant que le feu des carabines, devinrent presque tous victimes de leur imprudence, « et, disait le narrateur, c'était un spectacle curieux que de voir soixante-dix-neuf victimes dont les cornes polies s'alignaient les unes à côté des autres.

Les bouquetins tombent souvent dans les piéges que les Indiens tendent à leur curiosité, en se cachant derrière un arbre et en agitant un morceau de drap rouge ou un mouchoir blanc. On voit alors l'animal s'avancer jusqu'à ce qu'il arrive à la portée de la carabine du chasseur.

Les Peaux rouges Shoshones sont les plus habiles, parmi tous les Indiens de l'Amérique du Nord, à la chasse du bouquetin. Lorsqu'ils parviennent à entourer une harde, ils la conduire au milieu de la plaine. Là seulement, montés sur d'excellents chevaux, ils se divisent trois par trois, et successivement poursuivent ces animaux effrayés, qui trouvent toujours à chaque détour d'un sentier trois nouveaux ennemis, devant lesquels ils sont forcés de faire volte-face. Poursuivis de toutes parts, les animaux ne savent bientôt plus quelle direction suivre, et chacun d'eux devient la proie du chasseur, qui les abat à coups de flèches.

Au nombre des passagers du paquebot *l'Argo*, à bord duquel je me rendais aux États-Unis, en 1841, se trouvait un Suisse d'Appenzell, dont le visage ouvert, les bonnes manières et l'affabilité naturelle m'avaient séduit de prime abord. Sa cabine, par un heureux hasard, se trouvait à côté de la mienne, que je partageais avec un missionnaire se rendant au Canada pour y prêcher la religion catholique aux Peaux rouges des déserts du Nord. Une intimité charmante régna bientôt entre le Suisse et moi, et nous étions si souvent ensemble, sur le pont, à table, assis l'un à côté de l'autre, que le jésuite, avec une bonne grâce parfaite, m'offrit de prendre la place de mon nouvel ami et de lui céder son hamac. L'échange fut fait séance tenante, et j'aidai moi-même au déménagement.

Nous voilà donc installés, M. Simonds et moi, dans la même cabine, heureux de nous trouver seuls tous deux pour causer, rêver et « poétiser » ensemble. Il est vraiment rare dans la vie de trouver son *alter ego*, un ami qui pense

comme vous, dont les goûts soient les mêmes, les principes identiques, les rêves aussi aventureux; eh bien! cet « oiseau rare », je l'avais découvert, et, sans être parfaits l'un et l'autre, nous nous convenions en tous points.

La chasse et son entraînement irrésistible servaient souvent de texte à nos longues causeries du soir sur le gaillard d'arrière. M. Simonds, dès sa sortie du collége de Fribourg, était allé rejoindre son père, riche fermier qui exploitait alors une immense étendue de terrains entre Glaris et Schwitz, à quelques milles des Alpes, près du mont Saint-Gothard. La vie de pasteur et de chasseur, quelque rude qu'elle soit, avait été, de prime abord, sympathique à mon jeune Suisse : il avait accepté avec joie les devoirs de la profession qu'il embrassait sans l'avoir choisie, par cette même raison qu'elle s'adaptait à ses goûts et à son naturel. Le gibier abondait sur tout le territoire cultivé par la famille Simonds, et le fils aîné du fermier était bientôt devenu le plus habile tireur du pays. La chasse au chamois, fort nombreux il y a vingt ans dans la partie des Alpes qui avoisine le mont Saint-Gothard, était celle que préférait le jeune Simonds, dont le nom était célèbre parmi tous les habiles tireurs du canton.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article de raconter les causes qui amenaient en 1841 M. Simonds aux États-Unis; il me suffira, pour l'intelligence du récit qui va suivre, de dire que mon ami, après avoir perdu tous les membres de sa famille, émigrait en Amérique, emmenant avec lui plusieurs bergers de son pays et allant fonder avec eux une colonie sur les limites des prairies du Far-West.

A New-York, nous nous séparâmes, bien à regret, M. Simonds et moi : lui allait droit au but, vers l'inconnu; moi, je restais au milieu d'inconnus, dans un monde à moitié civilisé. Nous nous promîmes de nous écrire, j'engageai même ma parole d'aller un jour ou l'autre rendre une visite au *trapper* européen, dans quelque lieu qu'il eût établi son *log cabin*, et chacun de nous tint rigoureusement sa promesse.

C'était en 1845 : M. Simonds, établi sur les pendants ouest des monts Masserne, à l'angle nord de l'État de l'Arkansas, sollicitait depuis trois ans « le plaisir » de ma visite dans sa plantation agreste, qu'il avait baptisée d'un nom cher à ses souvenirs : *Appenzell bottom* (la vallée d'Appenzell). Les vacances étaient arrivées, je me décidai un matin à monter dans un chemin de fer, et me voilà en route pour la Suisse américaine. Dix jours après mon départ de New-York, j'étais arrivé à Fayetteville, et le lendemain, au coucher du soleil, mon guide m'amenait sur les bords d'un petit lac entouré de magnifiques peupliers, couvert d'oiseaux aquatiques de toute sorte et presque apprivoisés, à l'extrémité duquel s'élevait un châlet suisse, très-habilement construit; çà et là de petites cabanes, destinées aux usages domestiques de la ferme, ajoutaient au pittoresque de ce paysage. C'était la demeure de mon ami Simonds.

Quelle joie nous eûmes à nous revoir! Comme les heures qui suivirent cette réunion s'écoulèrent rapides et trop courtes! Je laisse à penser à mes confrères en Saint-Hubert toutes les questions adressées par moi à ce hardi pionnier, qui n'avait pas reculé devant un exil au milieu d'un désert, et qui vivait là, seul, en garçon, avec une vingtaine de nègres pour les travaux de la ferme et sept bergers de son pays, tous *bachelors* comme leur maître, dont les seules occupations étaient de veiller à la garde d'un nombreux troupeau, qui prospérait d'une manière surprenante sur les pâturages d'Appenzell Bottom.

Naturellement notre conversation roula sur la chasse, et, entre autres *sports* dont mon hôte me promit la jouissance, il mentionna une battue aux bouquetins sur les pics Masserne. J'avais souvent entendu parler en Europe de la chasse aux chamois et aux isards sans l'avoir jamais faite : aussi cette proposition me remplit-elle d'une grande joie.

A quelques jours de là, tous nos préparatifs étant faits, il fut décidé que nous irions rejoindre les bergers de M. Simonds, et nous partîmes tous deux, un dimanche soir, M. Simonds et moi, afin d'aller demander un gîte à un voisin, dont la métairie était située à cinq milles d'Appenzell-Bottom. Le compatriote et l'ami de M. Simonds était un vieillard septuagénaire, entouré d'une famille nombreuse, dont l'hospitalité fut « suisse » dans toute l'expression du mot.

Dans ces lieux relégués au centre des prairies du nouveau monde, où l'influence délétère des populations européennes n'a point encore pénétré, où les mœurs sont à la fois pures et patriarcales, les usages religieux du vieux continent sont observés avec une scrupuleuse fidélité. Aussi, après le repas du soir, l'aïeul prit-il une bible de Luther, pour lire à haute voix un chapitre dans le livre ouvert au hasard. Les femmes, quittant leurs travaux, s'étaient assises autour de leur père, toutes d'un côté, les hommes en avaient fait autant, et nous les avions imités, Simonds et moi, quoique appartenant à une religion différente.

Le lendemain matin, bien avant l'aube, armés de nos fusils, chargés de nos gibecières, nous avions découplé nos chiens pour nous remettre en route. Le sentier que nous gravissions avec peine était tortueux et peu frayé. Une nuit profonde s'étendait dans ces gorges aux abîmes dangereux : tout autour de nous se hissaient des roches sombres et ardues, éclairées par les pâles rayons d'une lune à moitié voilée par les nuages; on aurait pris volontiers ces blocs de pierre, eu égard à leur forme capricieuse et imposante, pour des géants préposés à la garde des montagnes.

Devant nous, au bruit de nos pas, fuyaient des oiseaux nocturnes, qui, voltigeant sur nos têtes, disparaissaient bientôt dans l'obscurité. A mesure que nous nous élevions, le jour semblait s'élever avec nous; les étoiles disparaissaient absorbées dans l'azur éthéré; la lune, blanche et pâle comme un fantôme qui s'évanouit, disparaissait derrière les pointes élevées de la chaîne des Masserne.

Nos chiens, libres et abandonnés à eux-mêmes, faisaient souvent voler, hors de portée, des grouses, abritées sous quelque roche ou dans les branches des *whortle-berries* (les airelles) qui tapissaient les parois abritées contre le vent. Enfin, le soir, après une marche fort pénible, nous arrivâmes aux bergeries de mon ami Simonds, situées sur une des « tables » (vastes plaines au sommet des montagnes) des Masserne.

Chaque année, au mois de juin, les bergers d'Appenzell-Bottom conduisaient leurs troupeaux pour les faire paçager sur cet immense plateau. Au sommet d'une éminence préservée des coups de vent par une roche granitique, ils avaient construit des huttes à moitié creusées dans la pierre et recouvertes de toits en terre, dont l'existence ne pouvait être soupçonnée que par ceux mêmes qui les avaient bâties. Ces cabanes étaient dispersées de manière à entourer le troupeau et à le défendre en cas d'attaque contre les coyotes, très-nombreux dans ces parages. Un fagot d'épines de *whortle-berries* en fermait l'entrée basse et étroite.

Ce qui me fit découvrir ces huttes, ce fut l'épaisse fumée qui s'échappait de l'une d'elles. En nous approchant du seuil, nous fûmes reçus par un des bergers, qui nous attendait depuis la veille, prévenu de notre arrivée par un des nègres que M. Simonds avait envoyés en avant avec des vivres et des munitions. Le pâtre de Masserne était un homme dans toute la force de l'âge; il paraissait avoir une quarantaine d'années, son visage hâlé, ses cheveux longs et frisés, retombant sur le cou, lui donnaient un air presque farouche, sans compter que ses vêtements, faits de fourrure, et l'enveloppant de la tête aux pieds, l'auraient fait prendre pour un ours de la plus belle venue. Il avait été laissé dans les huttes pour préparer la nourriture de ses compagnons, et nous étions à peine assis sur le devant de la porte de la résidence principale de ces montagnards, lorsque les autres bergers débouchèrent par un des cols de la table, escortant et poussant devant eux un troupeau de dix mille moutons, chèvres, alpagas, vaches et taureaux. C'était vraiment un spectacle remarquable que celui de tous ces animaux domestiques, s'acheminant à pas lents, faisant sonner leurs sonnettes, maintenus dans un ordre parfait par une douzaine de chiens énormes, aux queues panachées, au pelage noir comme du jais. En peu de temps, le troupeau fut parqué pour la nuit, et alors chaque berger songea à son souper. C'était le moment du «rapport», et il se fit pendant que chacun d'eux mangeait une bonne soupe d'oignons et de viande bouillie, que le maître arrosa d'une rasade de brandy.

Un troupeau de dix-neuf bouquetins avait été «revu» à cinq milles de la bergerie, paissant tranquillement sur une table escarpée, bordée d'un côté par un ravin, au fond duquel coulait un torrent, alimenté par les sources et les neiges de la chaîne Masserne. Depuis cinq jours ils n'avaient pas quitté ce pacage, et le matin même, avant midi, un des bergers les avait aperçus, paisiblement couchés dans l'herbe, protégés par une sentinelle qui veillait sur le sommet du roc.

On décida à l'instant même qu'on partirait avant le jour pour se rendre directement au Pic-du-Diable (*Devil's peak*); car c'est ainsi que les bergers avaient appelé le plateau sur lequel nous devions le lendemain tenter la chasse aux bouquetins.

Le soleil se leva radieux, la journée était magnifique, et quand les premiers rayons dardèrent au sommet des pics neigeux des Masserne, nous étions tous postés, M. Simonds, un des bergers, le nègre de mon hôte et moi, aux différents passages de la table. Le pâtre qui devait conduire la chasse m'avait placé près d'une crevasse large d'environ huit mètres, de laquelle mes yeux, de peur de vertige, se refusaient à mesurer la profondeur. Après m'avoir recommandé d'observer le plus profond silence, une immobilité parfaite, tout en me tenant prêt à tirer, il me quitta pour aller rabattre le gibier.

Une demi-heure se passa dans cette attente. Je m'étais muni d'une lunette d'approche, et je regardais en vain, pour tuer le temps, sur les rebords, au sommet des précipices; enfin, j'aperçus bondir un bouquetin à près d'un quart de lieue, et ce premier animal fut bientôt suivi de cinq ou six autres, qui s'arrêtèrent, l'oreille au guet, l'œil en observation, le nez au vent, piétinant de temps à autre et prêts à s'élancer. Le moment était solennel: ma joie ne se contenait plus.

Par un phénomène très-ordinaire dans les chaînes des Masserne, un brouillard assez épais nous enveloppa tout d'un coup; la chaleur était accablante, tout présageait un orage qui ne tarda pas à éclater. Le tonnerre gronda sourdement sur nos têtes, à nos côtés, sous nos pieds: j'étais abrité sous un cèdre aux branches touffues, persuadé que la foudre n'atteindrait pas un arbre résineux. Hélas! je l'échappai belle! le feu du ciel tomba à trente pas de moi et fendit une roche énorme. L'obscurité profonde qui régnait autour de moi, les volées de corneilles qui tourbillonnaient sans savoir où trouver un abri, tout paraissait se liguer pour rendre la scène que je cherche à décrire horrible et sublime à la fois.

Bientôt de larges gouttes commencèrent à tomber, les ravins se changèrent en d'innombrables torrents, en cascades mugissantes, entraînant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Le cèdre qui me protégeait contre le déchaînement de la tempête, fouetté par la pluie et agité par le vent, semblait pousser des cris plaintifs. L'eau ruisselait de toutes parts à travers ses branches.

Peu à peu cependant un vent du nord se leva, qui chassa les nuages; le soleil reparut et la nature rentra dans son calme primitif. J'aperçus bientôt le berger au sommet d'un des mamelons qui surplombaient la table, et quelques secondes après cinq coups de fusil furent répercutés par tous les échos des montagnes. Le berger, pareil à une statue, se tenait debout sur une roche, je le vis me faire signe de la main, mon cœur battait à tout rompre, mes yeux s'ouvraient larges et immobiles. Je tenais mon fusil à deux coups, prêt à faire feu. Enfin, cinq bouquetins bondissent à vingt pas de moi; j'en choisis un, je vise: mon fusil ne part pas. Je tire alors la détente du second coup, et l'animal tombe foudroyé à quelques lignes de l'abîme, au-dessus duquel les quatre autres s'élancent et disparaissent le long d'un sentier taillé dans le roc, sur l'autre bord.

J'aurais dû me trouver très-satisfait du coup heureux qui me mettait ainsi à même de me glorifier de la mort d'un bouquetin: eh bien, je le confesse, je regrettais ma mauvaise chance, je maudissais l'humidité qui avait pénétré sous ma capsule et avait annihilé le pouvoir de la poudre fulminante. Au lieu d'un bouquetin, j'aurais dû en avoir deux.

Je hélai les autres chasseurs, qui arrivèrent bientôt près de moi. M. Simonds avait fait coup double, son nègre avait aussi tué un bouquetin; mais l'animal, frappé au défaut de l'épaule, avait bondi de rochers en rochers, et était allé se perdre dans les eaux d'un torrent. Le berger avait vu trois bêtes de la harde, mais il n'avait pas pu les tirer à portée.

Bref, nous revînmes aux huttes de la bergerie avec trois énormes quadrupèdes, dont les cornes brillaient aux feux du soleil couchant, comme si elles eussent été polies par les mains de Verdier.

B.-H. RÉVOIL.

Cette chasse aux bouquetins, véritable combat qui fera envie à nos chasseurs d'Europe, n'est point un récit d'oisif rédigé dans un cabinet d'après les confidences d'autrui. L'auteur des *Chasses de l'autre monde*, M. Révoil, a payé de sa personne dans la vallée d'Appenzell, et raconte ses propres aventures dans les pages dramatiques qu'on vient de lire.

(*Note de la Rédaction.*)

SCÈNES ET MŒURS PARISIENNES.

INDUSTRIELS ET SALTIMBANQUES (1).

Groupe de saltimbanques, grimaciers, hercules, escamoteurs, charlatans, femmes sauvages, géantes, paillasses, jocrisses, acrobates, danseuses, somnambules, animaux savants.

Histoire curieuse et véridique de la grandeur et de la décadence du trombone. Le parapluie est l'ami du marchand de savon. Théories sur la manière d'amasser le monde et de former le cercle. Révélations sur les casseurs de pierres. Le magnétisme dévoilé !!! Ingratitude du public envers les artistes. Escamotage et magie blanche. Charlatanisme en gramd. Concurrence. Grande déconfiture. Un *glouglou* pris pour un sanglot.

Après avoir flâné jusqu'à la nuit au milieu de toutes ces splendeurs, je rentrai chez moi, étourdi, ivre de bruit, la tête brisée, mais pleine d'observations et de souvenirs. Un sommeil calme me restaura, et le lendemain je fus exact au rendez-vous ; mais je dois rendre justice au trombone : il y était déjà. Il avait mis sa plus belle redingote et sa casquette la plus immaculée; il était magnifique et rayonnant. On eût cru voir une chrysalide sortie de sa coque. Dès qu'il me vit, il courut à moi :

MARS 1856.

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

— Bien, bien ; à la bonne heure. Ma foi, pour vous dire vrai, je ne vous attendais pas trop. Je me disais : ce nouveau s'est engagé dans un moment d'entraînement irréfléchi ; quand il sera de sang-froid, gare pour ma demi-tasse.

Après le : Oh ! oh ! obligé, pour m'indigner d'un pareil soupçon, nous entrâmes ; mais, au moment où j'allais demander le café :

— Pardon, fit-il d'un air un peu honteux, en m'arrêtant par le bras, si ça vous était égal...

— Parfaitement égal.

— Eh bien, je préférerais un petit verre, un simple petit verre. Vous savez, nous autres trombones, nous avons besoin d'un tonique vigoureux pour nous raffermir les poumons, et je vous avoue que le café, c'est un peu fade pour moi, aujourd'hui.

— Ainsi donc, *un* petit verre, dis-je en souriant.

— Allons, allons, je vois que vous êtes décidément un bon homme. Mettons-en deux, et n'en parlons plus.

Je fis venir un carafon de cognac ; je plaçai entre les mains de mon trombone un cigare de trois sous, qu'il reçut avec une vive reconnaissance. L'heureux mortel se renversa sur sa chaise, en savourant tour à tour son petit verre et son cigare, et clignotant des yeux, comme un chat qui dévore voluptueusement une souris, il commença avec lenteur :

— Où en étions-nous resté ? Ah !... j'étais venu à Paris pour me créer un nom dans les lettres. Je me figurais, parce que j'avais fait mes classes presqu'à moitié, et que je commençais à mettre un peu de mesure et beaucoup de rime dans mes vers, que je n'aurais qu'à me baisser pour ramasser la gloire et la fortune. Vous connaissez cette histoire-là, on l'a racontée plus de cent fois ; il paraît que c'est très-risible. La mienne ressemble à toutes les autres. Au bout de quatre ou cinq ans, durant lesquels je parvins à écrire dans des journaux paraissant quelquefois, disparaissant souvent et ne payant jamais, j'en étais venu à rédiger des prospectus et des réclames flamboyantes pour les dentistes qui ne savent pas l'orthographe. Mais cela ne me rapportait guère plus d'honneur que d'argent ; il fallut voir ailleurs. Je ne veux pas vous narrer toutes les péripéties par lesquelles je passai ; c'est trop long et ça vous ennuierait. Seulement, je marchai si bien, je fis tant de progrès, qu'un beau matin je me trouvai entre le pont des Arts et le pont des Saints-Pères, tenant sur le parapet une boîte de savon à dégraisser, tendant un petit papier à tous les passants, et profitant de l'inexpérience des bourgeois naïfs et des provinciaux, pour m'emparer du collet de leur habit et le frotter à tour de bras. C'est un métier calomnié et méconnu, monsieur, il est bien plus difficile qu'on ne croit. Il y a tout un art, dont on n'a pas encore écrit la théorie compliquée, pour savoir découvrir, à la physionomie, à la mise, à la démarche, les victimes débonnaires qu'on peut exploiter sans crainte, pour tomber d'un coup d'œil d'aigle et d'un doigt prompt sur la moindre tache blottie en un réduit obscur, pour happer son homme au passage et le dégraisser, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, pendant qu'il lui bénévolement le papier que vous lui avez tendu ; enfin, pour le faire payer de bonne grâce et sans trop de réclamations.

Le camarade, chargé de me *styler*, m'avait fait une recommandation curieuse :

« Adresse-toi de préférence, m'avait-il dit, aux passants que tu verras munis d'un parapluie, s'il fait beau ou que le temps soit simplement douteux : cette précaution indique des gens de caractère et d'humeur calmes, qui ont peur du bruit et qui payeront sans souffler mot, ou bien des bourgeois soigneux qui veillent sur leur chapeau et leur redingote comme sur la prunelle de leurs yeux, et qui doivent, en conséquence, avoir horreur de la moindre tache (il est facile d'en faire une soi-même, quand il n'y en a pas !) ou bien enfin, des savants, des membres de l'Académie des sciences, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, messieurs toujours absorbés dans leurs recherches, et qui ne s'apercevront de ton opération que lorsqu'elle sera finie. »

Eh bien, monsieur, croiriez-vous que, malgré ces précieuses instructions, dont vous ne méconnaîtrez pas la justesse, sans doute, je ne fus jamais qu'un fort médiocre industriel en ce genre. Je n'étais pas né pour être marchand de savon ; le peu d'éclat de ces fonctions humiliait mon orgueil. J'avais encore de l'orgueil dans ce temps-là ; il y a bien longtemps ! Il m'est arrivé de rentrer le soir, sans avoir placé une seule tablette. Bref, mon maître, car j'avais oublié de vous dire que j'appartenais, comme tous mes compagnons, à un exploiteur qui nous lançait chaque jour sur les passants, m'annonça brutalement qu'il n'était pas assez riche pour user plus longtemps de mes services ; ce qui me démontra une fois de plus qu'il y a de déplorables lacunes dans l'éducation classique. Telle fut ma première étape.

Le narrateur soupira, se versa un petit verre dont il ingurgita la moitié en faisant claquer sa langue, et s'aperçut, en voulant tirer une bouffée de son cigare, qu'il était éteint.

— Allons donc, lui dis-je, voyant qu'il se préparait à le rallumer ; un cigare rallumé ne valut jamais rien.

— Oui, ce sont là de vos maximes, à vous, jeunes gens dissipateurs, qui ne savez pas le prix des choses, et qui l'apprendrez plus tard. C'était aussi mon genre, à moi, du temps que je mangeais la fortune paternelle, en faisant de petits vers en style poitrinaire sur les vanités des joies du monde ; mais, je suis bien revenu de tous ces grands airs, depuis le jour surtout où, jeté sans ressources sur le pavé, il fallut me résoudre, en l'absence de toute espèce de capitaux, à m'enrégimenter dans la vaste corporation des ramasseurs de bouts de cigares et *ouvreurs* de portières. Oui, monsieur, ç'a été là pendant deux mois ma position sociale. Avant d'en venir là, je m'étais fait successivement crieur d'almanachs et de complaintes dans les rues, chanteur nomade, Bédouin marchand de dattes, débitant de cirage à vernir les planchers et les meubles, d'onguent pour faire pousser les cheveux, de préparations chimiques contre les cors aux pieds, de pâte à faire couper les rasoirs, de jarretières élastiques, d'encre parfaitement noire et indélébile. J'échouai honteusement dans la plupart de ces états, surtout dans le dernier, pour lequel il faut une belle main ; car le marchand, afin d'allécher la pratique, dessine devant elle, sur un grand papier, toute sorte de traits à la plume, de lettres majuscules, rondes, coulées, bâtardes, gothiques, avec des enjolivements capricieux : la pratique se figure volontiers alors qu'il n'y a qu'avec cette encre-là qu'on peut faire de si jolies choses, et elle achète. Mais moi, accoutumé à écrire ma version en hiéroglyphes que M. Champollion n'aurait pas pu toujours lire, et qui ne m'était jamais exercé qu'à dessiner, avec des courbes fantastiques, le profil nasal de mon maître d'études, je me perdais dans ce travail d'ornementation, et ne pouvais déguiser mon incapacité. J'essayais bien de me rattraper par l'éloquence de l'improvisation, mais le trait de plume n'y était pas, et, dans cet état-là, le trait de plume est tout.

Je ne sais par où je n'ai pas passé ; j'allais au hasard, tombant, à chaque fois, un cran plus bas, absolument comme un voyageur égaré, qui a perdu la tête et court de sentier en sentier, s'éloignant de plus en plus de sa route. N'ai-je pas été quinze jours marchand de chaussons aux pruneaux, et de ces petites pommes à un sou le tas, qu'on donne dans mon pays à manger aux pourceaux, et que le gamin de Paris ne dédaigne point, je vous assure? J'ai failli me faire marchand de coco et joueur d'orgue de Barbarie, mais il fallait des frais d'établissement qui dépassaient mes moyens.

Enfin, sentant bien que je me perdais, que j'enfonçais de plus en plus, par un effort suprême et désespéré, j'essayai de me relever à la hauteur où m'appelaient ma naissance et mon éducation. Je me dis qu'il n'y a rien d'impossible à l'homme intelligent, et, comme j'avais cru remarquer que, parmi les artistes du pavé et du macadam, les hercules étaient encore les plus grassement entretenus par la charité du public, et que, d'ailleurs, il y avait là quelque chose de majestueux et d'éclatant qui me séduisait, j'osai aspirer à cette rude position. Hercule, moi! Il est vrai que j'avais au moins la longueur de l'emploi ; mais je n'en avais ni l'abdomen, ni les bras, ni les forces. Aussi, monsieur, passais-je tout le temps de la séance à promettre, sans rien tenir : je remplaçais les tours de force par quelques cabrioles parsemées de bons mots. On savait partout où j'allais que j'étais un Paillasse déguisé en Alcide, et l'on ne m'en demandait pas davantage. J'étais pourtant forcé, si peu que ce fût, de manier quelques poids et quelques pavés : il n'en fallut pas davantage pour m'abattre et tuer le peu que j'avais de force.

Le métier de casseur de pierres m'acheva. Vous êtes étonné peut-être, continua le trombone, en exhibant des mains de dimension fort ordinaire, qu'avec des poings aussi médiocres que ceux-là, j'aie osé me croire capable de pulvériser des cailloux? Mais la présomption, monsieur, la présomption, dont je n'ai pu me guérir qu'au bout de vingt ans de cette vie, au moment où j'ai vu grisonner mes cheveux ! Et puis, il faut tout vous dire, à l'époque où je m'étais consacré à ouvrir les portières, un de mes amis, un casseur de pierres émérite avec qui je m'étais lié par l'admiration que m'inspiraient ses talents, un jour de recette extraordinaire où je m'étais émancipé jusqu'à lui payer un litre à six à la barrière, m'avait révélé, dans un moment d'expansion, le secret du métier. Il se croyait sûr, à voir mes formes malingres, que je ne songerais jamais à me poser en rival.

— Et ce secret? interrompis-je tout intrigué.

— Oh ! fit mon interlocuteur, en lançant au plafond un superbe jet de fumée, quoique le foyer du cigare lui brûlât les lèvres ; par un reste de prudence instinctive, il ne m'avait fait cette révélation qu'en termes assez vagues. J'avais compris seulement qu'il fallait choisir une certaine espèce de cailloux se rapprochant de la pierre morte, quoiqu'ils n'en eussent aucunement l'apparence; plutôt longs, inégaux, raboteux, que courts, ronds et ramassés sur eux-mêmes; qu'il fallait diriger son coup de manière à frapper obliquement sur les veines qui les sillonnent. Mais avec tout cela, monsieur, le mieux est encore d'avoir un fameux poing, c'est moi qui vous le dis : voilà, après tout, le moyen le plus sûr d'en venir à bout. Je sais bien que, malgré cette belle théorie, j'y perdis souvent mon latin. Dans ces cas-là, je déguisais l'échec du mieux que je pouvais, en disant, par exemple : « Allons, décidément, il ne veut pas se laisser casser : c'est qu'il manque encore dix sous. Il sent ça, ce caillou ; il n'est pas si bête qu'il en a l'air. » J'étais bien sûr que je ne parviendrais jamais à obtenir mes dix sous. Quand on en avait jeté trois ou quatre : « Alors, disais-je, puisque la société ne se décide pas à donner les dix sous, le caillou ne veut pas qu'on le casse. Nous allons en prendre un autre. » Et j'en choisissais un parmi les doux et les faciles. Mais ces cas-là se multiplièrent tellement, et j'étais quelquefois si embarrassé pour me tirer d'affaire, quoiqu'on ne manque pas de *bagout*, monsieur, que ma réputation fut bientôt compromise. Je saisissais dans le cercle des rires et des murmures équivoques, et je jugeai qu'il était temps de battre en retraite et de me porter sur un autre point. Voilà tout ce que j'ai gagné à cette profession-là.

Et il me présenta la partie inférieure de sa main droite, qui semblait revêtue d'un cuir ou plutôt d'une semelle jaune sale, picotée d'une multitude de petits points rouges, qui formaient autant de cicatrices indélébiles.

— Plus, ajouta-t-il, une *pile* de mon ancien camarade, qui me rencontra un jour dans l'exercice de mes fonctions, et trouva mauvais que j'eusse abusé de ses révélations amicales pour lui faire concurrence. Ce fut même là, à dire vrai, ce qui me décida définitivement à renoncer au métier.

— Pardon si je vous interromps, fis-je, en lui offrant un autre cigare qu'il accepta délicatement entre le pouce et l'index ; mais j'aurais désiré avoir votre avis sur la meilleure manière d'assembler le monde et de former le cercle ; ce qui m'a toujours paru un des points les plus difficiles et les plus dignes d'étude. Bon pour ceux qui ont un orchestre, mais les autres?

— Effectivement, monsieur, vous avez mis le doigt sur la principale difficulté du métier, sur la pierre de touche du véritable saltimbanque. Le plus sûr et le plus expéditif, comme vous disiez fort bien, est d'avoir de la musique, ne fût-ce qu'un orgue de Barbarie, ne fût-ce qu'un flageolet, qu'une sonnette. Il est bon aussi de revêtir un costume *voyant*, de formes extravagantes. Le Turc est bien usé, pourtant il fait toujours son effet. Si, avec tout cela, vous êtes doué d'une belle taille de tambour-major, et surtout que vous soyez debout, à six pieds du sol, sur le devant d'une voiture attelée de deux chevaux en panache, vous produirez une sensation profonde, sans efforts. Le peuple aime la représentation : là où il en voit il court, que ce soit un roi ou un saltimbanque qui passe.

Mais à terre, les deux plantes des pieds sur le plancher des vaches, ah! c'est un peu plus difficile Il y a mille manières de s'y prendre. Si l'on n'a pas d'orchestre, on peut commencer par chanter un grand air. On entremêle chaque couplet de bons mots ; on amuse les quelques badauds qui se sont arrêtés d'abord, afin de les faire attendre ; on ne reste pas un moment tranquille, parce qu'ils s'en iraient peut-être ; pas tous, cependant, car rien n'égale la patience héroïque du vrai badaud, du badaud pur sang; de celui qui reste une demi-journée au soleil, sans lever le nez, pour voir manquer une ablette à un pêcheur à la ligne. Malheureusement, monsieur, ils ne sont pas tous de ce calibre-là. Ainsi vous, je crois bien que vous vous en iriez?

— Hum! fis-je d'un ton équivoque, ne voulant pas le détromper.

— Mais oui, mais oui, je vous dis que vous vous en iriez, quitte à raconter le soir à toutes vos connaissances que vous êtes resté deux heures devant un saltimbanque.

La perspicacité du trombone m'effraya, et je me tins coi.

— Il y a encore, reprit-il sans transition, la ressource de faire ranger le monde en cercle avec son bâton, en

tournant ainsi cinq ou six fois de suite, en apostrophant les gamins, ou même en leur tirant les oreilles. Les gamins sont un public que les industriels bien avisés ne méprisent pas, quoiqu'ils aient rarement de la monnaie dans leur poche. Ils font nombre, forment le noyau, et tracent les contours de l'assemblée. On peut aussi raconter une histoire sans queue ni tête, mais lardée de calembours; car la foule adore le calembour, quel qu'il soit. On exécute quelques menus tours, de ceux qui font plaisir et ne sont pas malins, sans se prodiguer toutefois; et puis, on prend son temps pour arranger la table, les chaises, le tapis, les bouteilles; on fait, on défait; on place, on ôte, toujours en chantant et en disant des bêtises. De temps en temps aussi, on a l'air de vouloir s'y mettre définitivement : on porte la main aux kilos ou à la pierre, qu'on laisse tout à coup pour crier : « En arrière, gamins! Voyons, messieurs, élargissez les rangs.»

Un magnétiseur endormant une somnambule.

Quelquefois, monsieur, c'est le diable; vous avez beau faire, vous ne raccolez que de rares spectateurs. Ça ne prend pas, et vous sentez bien que ça ne prendra pas. Il faut se résoudre à travailler dans la solitude.

J'en étais resté à l'époque où je renonçai à casser des pierres. Je n'étais pas fait pour ces métiers brutaux : il me fallait quelque chose de plus délicat, de plus distingué. J'avais la langue bien pendue, de l'audace, un certain coup d'œil, quelque instruction; tout cela, c'était l'étoffe d'un charlatan en grand.

Je commençai par le magnétisme, après m'être préalablement associé avec une somnambule lucide, cuisinière sans ouvrage, chassée par je ne sais quelle baronne sans entrailles, pour avoir fait danser trop rudement l'anse du panier. Vous avez probablement rencontré déjà quelques-uns de ces industriels établis sur une place, avec leur sujet assis les yeux bandés. Ils l'endorment rien qu'en lui passant les deux mains devant les yeux. La dame y met beaucoup de bonne volonté. Ensuite, le public est tout émerveillé de la voir, sur les questions de son maître, désigner la nature, la forme et la couleur de l'objet qu'il tient à la main, la longueur de cette tabatière, le nombre des trous de ce mouchoir ou des taches de ce paletot, etc. Pauvre public! il n'a pas seulement l'esprit de s'apercevoir que la demande du magnétiseur est arrangée de manière à contenir la réponse elle-même, d'après un système qui consiste à attribuer à chaque lettre de l'alphabet une idée, une épithète, une qualité correspondantes, et à commencer chacune de ses questions par la lettre qui désigne l'idée dont il a besoin.

Je me consacrai ensuite à la bonne aventure. Un dimanche soir, j'allai m'établir, pour la première fois, sur la place de la Bastille, avec environ deux mille petits paquets de toutes couleurs, renfermant une feuille de papier sur lequel était imprimé un horoscope quelconque. J'avais pour tout attirail un escabeau qui me servait de piédestal, et une boîte d'un mécanisme ingénieux, où se voyait un bonhomme tenant une plume à la main et que je représentais comme mon génie familier; je pris aussi un aide, qui servait en même temps de Jocrisse. On s'empressa autour de nous, car vous ne sauriez croire, monsieur, comme à Paris on est friand de la bonne aventure, dans la classe ouvrière, parmi les gamins, les maçons, les couturières et les blanchisseuses, qui, bien entendu, font semblant de n'y pas croire et de ne consulter le sorcier que pour s'amuser.

Mon aide distribuait de petits carrés de papier à chacune des personnes qui voulaient affronter la redoutable épreuve, et leur donnait en même temps un numéro d'ordre; puis il les ramassait, en recevant un sou en échange. Je les introduisais dans ma boîte, à portée de mon génie familier, lequel, mu aussitôt par un ressort que je pressais sans qu'on pût s'en apercevoir, agitait sa main, armée d'une plume, et semblait griffonner la sentence des Destins sur chaque morceau de papier.

— Tiens, interrompis-je, c'est comme les feuilles volantes de la sybille de Cumes.

— Vous êtes trop savant pour moi, reprit avec gravité le paillasse; vous savez que je n'ai pas été jusqu'en rhétorique. Où en étais-je? Vous m'avez fait perdre le fil.

— Vous en étiez...

— J'y suis, au bonhomme qui griffonnait la sentence des Destins. Au bout d'une minute, par le jeu d'un autre ressort, il agitait une sonnette pour m'avertir que l'opération était terminée, et je ramassais les papiers, parfaitement vierges, du reste, et qui me servaient indéfiniment pour les épreuves suivantes.

Maintenant, monsieur, suivez-moi bien, voici ma posture. Je suis debout sur mon escabeau, l'air inspiré.

— Fatidique, soufflai-je.

— Trop savant, vrai, trop savant; bon, quand j'étais homme de lettres. Je suis donc debout, l'air inspiré : je domine la foule; mon coude gauche, appuyé sur ma boîte, soutient ma tête inclinée. J'ai devant moi le monceau de carrés de papier. J'appelle : — Numéro un ! — Voilà, répond un petit bonhomme en blouse rapiécée. J'inspecte mon drôle du haut en bas, puis je fais semblant de lire d'un air absorbé la sentence des Destins sur le premier papier : — Toi, mon garçon, il n'y a pas encore longtemps que tu as mangé une tartine de pain sec pour déjeuner, et que tu as acheté des pommes de terre frites, là-bas, tu sais bien où je veux dire, hein? Tu loges en garni avec une quinzaine d'ouvriers, de braves gens, mais qui te taquinent un peu; et je suis bien sûr que, dans ta chambrée, il y a quelqu'un qui s'appelle Jean. — C'est vrai ! fait le moutard abasourdi; et je passe à un autre, pour battre le fer pendant qu'il est chaud. — Numéro deux. — Présent. Il s'agit cette fois d'un grand gaillard, qui me regarde d'un air crâne, en riant, la casquette sur l'oreille gauche. — Vous, mon brave, vous êtes un bon ouvrier, habile, intelligent, un excellent cœur, oui, un excellent cœur; mais là, la tête un peu trop près du bonnet. Voyons, entre

Le diseur de bonne aventure, et ses clients et clientes.

nous, avouez-le. C'est ce qui est cause que vous avez déjà mis à vos pieds ce que vous aviez entre vos mains, parce que vous ne voulez pas qu'on vous marche sur le pied, vous. Voyons, est-ce vrai? Démentez-moi, si je me trompe. — Numéro trois ! C'est une fille toute rouge, qui interrompt brusquement, pour me répondre, une causerie effrénée avec deux voisines qu'elle tient par le bras : sa langue semble encore frétiller. — Vous, mademoiselle, vous êtes une brave fille, mais vous aimez un peu trop à causer. — Ah ! vois-tu, s'écrient les voisines. — Aussi, chez la fruitière du coin, vous savez, il y a quelquefois des cancans, des choses dites qu'il aurait mieux valu ne pas dire, vous me comprenez bien. — Ah ! vois-tu, c'est chez la mère Philippe, tu disais que ça n'était pas vrai. La malheureuse devient écarlate et balbutie. J'ai pitié d'elle et je continue, pour la consoler : — On s'occupe de vous, en ce moment-ci : je vois plusieurs jeunes gens qui vous recherchent. Prenez garde ! Il y a parmi eux un brave garçon, qui vous va, qui vous aime bien, pour le bon motif; méfiez-vous des autres. — Numéro quatre !

C'est un ouvrier tirant sur le grison, aux membres solides et ramassés, l'air sérieux, les deux bras croisés sur la poitrine. — Ah! ah! la vie est dure, n'est-ce pas? On ne mange pas tous les jours des ortolans à dîner. Mais, courage; il va vous arriver quelque chose à quoi vous ne vous attendez pas, et que vous avez bien mérité, oui. — Vous envoyez de l'argent, comme çà, tous les deux mois, à peu près, à des membres de votre famille, qui sont en province, car vous n'êtes pas de Paris, vous; vous y êtes venu pour gagner votre vie, etc. Ainsi de suite, pendant six, sept, huit heures, devinant le caractère et le genre de vie de chacun, d'après sa figure et ses habits, variant avec art chaque formule pour dire toujours la même chose.

Ah! monsieur, le beau métier! Voilà où il faut de l'esprit, de la verve, de l'habileté, de l'éloquence; et je les convaincquais, ces gaillards-là. Je les entendais se répéter l'un à l'autre : — C'est vrai. Il vient de me dire une chose que personne ne pouvait savoir.

Ce n'est pas pourtant que le métier ne possède aussi ses désagrémens : il n'est si bel homme qui n'ait au moins un verrue. Je vous assure qu'au bout de quatre ou cinq heures de séance il me devenait fort difficile de varier. Aussi arrivait-il qu'un habitué, qui revenait m'écouter à la fin de la séance, était tout étonné de m'entendre répéter les mêmes choses et dans les mêmes termes qu'au commencement : cela l'ébranlait dans sa croyance. Quelques-uns même, de ces natures massives d'Auvergnats, qui aiment à rester où elles se plaisent, quand il n'en coûte rien, s'implantaient là pour toute la séance, de cinq heures du soir à onze heures ou minuit. C'est leur manière de s'amuser, à ces hommes.

Il s'en trouvait aussi de plus hardis qui me démentaient, quelquefois tout bas, quelquefois tout haut, quand je poussais l'audace jusqu'à leur promettre l'héritage d'un oncle qui n'existait pas, ou que je me lançais dans toute autre assertion par trop positive.

Enfin, il fallut renoncer encore à ce métier : je n'étais plus si drôle; on me trouvait usé. Voilà l'ingratitude du public envers les artistes.

Le trombone soupira, se versa lentement un petit verre, et poussa sans rien dire une douzaine de bouffées superbes. Je respectai ce grand silence, trouvant seulement qu'il buvait beaucoup.

— Du moins, continua-t-il au bout d'une minute, j'avais fait quelques économies. Forcé d'abdiquer, je me jetai sur une autre branche de la magie, science pour laquelle j'ai toujours eu beaucoup de penchant. J'achetai d'un confrère enrichi, qui rentrait dans la vie privée, un attirail complet d'escamoteur, qui ne me coûta pas cher, et, pendant trois ans, je plantai successivement ma tente sur toutes les places et dans tous les carrefours de Paris. Mes recettes atteignaient chaque jour des chiffres assez ronds, parce qu'au lieu de borner mon bénéfice à la vente des petits cahiers où est renfermée l'explication des tours, je ne passais à mes plus brillants exercices qu'après avoir prélevé sur l'assemblée un impôt proportionné au nombre des assistants. Ainsi il me fallait dix sous, au *minimum*, pour me traverser la main avec un énorme couteau, et le bras avec une épée de quatre pieds de longueur, qu'on voyait dépasser de chaque côté. C'était mon triomphe : cela faisait frémir tout le monde, y compris messieurs les militaires, gradés ou non gradés; cela faisait tomber la monnaie dru comme grêle.

— Je le crois bien, interrompis-je. Je n'ai jamais vu un tour aussi fort. Quel était donc votre secret?

— Si vous me l'aviez demandé autrefois, je vous aurais répondu : Achetez mon petit livre, et vous le saurez. Mais vous ne l'auriez pas su davantage. Maintenant, je n'ai pas de raison pour vous le cacher, puisque je ne suis plus dans la partie. Vous saurez donc... Ma foi, non, reprit-il tout à coup, ce serait rendre un mauvais service aux pauvres diables que cela fait vivre, sans compter que moi-même, quand je serai fatigué du trombone, je pourrai bien revenir à mon ancien métier. J'aime mieux garder mon secret.

J'eus beau prier, supplier, flatter, et, lui voyant jeter avec regret l'imperceptible bout de son second cigare, pousser la bassesse jusqu'à lui en offrir un troisième, qu'il accepta avec une facilité déplorable.

— Non, non, non, dit-il, inébranlable comme le Jupiter olympien; je suis sûr que vous êtes trop raisonnable pour vous fâcher de mon refus. Nous ne sommes que trois ou quatre dans Paris qui connaissions ce tour; si je vous le révélais, vous ne pourriez vous empêcher de le répéter à d'autres, ne niez pas! Ce serait dommage de tuer une si belle branche de spéculation; et puis, je vous l'ai dit, il peut bien se faire que j'y revienne sur mes vieux jours.

Il fallut me rendre à ce dernier argument. Il continua :

— Une de mes plus agréables *ficelles* consistait à faire venir au centre, près de ma table, un homme de bonne volonté, que je choisissais de figure placide et de rustique encolure, afin d'amuser le cercle à ses dépens, sans qu'il s'en doutât. Je lui faisais, par exemple, soutenir, à bras tendus, un mouchoir où j'avais enveloppé un caillou devant lui, et je le priais de le tenir ainsi, sans laisser retomber son bras, jusqu'à mon commandement, l'assurant que, dans ce cas, le caillou se trouverait changé en un louis d'or, sinon, qu'au moment même où il le laisserait retomber, il recevrait d'un être invisible un coup de pied au bas des reins. Vous ne sauriez vous figurer tout ce qu'un vrai saltimbanque peut faire de son public, la docilité qu'il trouve en lui pour se faire aider dans les choses les plus saugrenues, les plus difficiles, les plus invraisemblables. Mon homme tendait le bras; aussitôt j'entamais un long discours au public, et j'exécutais une interminable série de tours de passe-passe, que j'interrompais de temps en temps pour lui crier : — Ne pliez pas le bras! C'était plaisir de voir le pauvre homme se roidir, devenir rouge, trembler enfin, lassé de fatigue, laisser tout à coup tomber son bras malgré lui, et recevoir à l'instant même un coup de pied lancé avec prestesse par mon paillasse, qui était particulièrement habile dans ce genre d'exercices, pour avoir appris à fond les différentes variétés de la savate chez l'illustre M. Lecourt.

— Et si votre homme s'était fâché?

— Jamais, monsieur. Est-ce que nous ne savons pas choisir? Allez donc vous fâcher, d'ailleurs, devant cent personnes qui se tiennent les côtes! Comme ce serait ridicule! Il faudrait avoir le caractère bien mal fait!

Mais, à mesure que mes finances croissaient, mon ambition montait avec elles, et prenait des proportions gigantesques. Je rêvais la voiture à deux chevaux, et les *speechs* solennels du haut d'un trône, élevé à dix pieds au-dessus du sol, devant une foule compacte et béante.

J'avais lu, tout jeune, dans un almanach, une anecdote qui avait lentement germé dans mon esprit. Un médecin rencontre, un jour, sur la place publique, en costume de charlatan, avec une clarinette, un chapeau chinois, une cymbale et une grosse caisse, un de ses anciens amis, docteur en médecine comme lui, qu'il avait perdu de

vue depuis longtemps. Après la séance, il se fait reconnaître et l'emmène à dîner. Au dessert, il lui fait des représentations bienveillantes, lui reprochant de déshonorer son titre et ses talents; ajoutant que le métier qu'il fait ne peut le mener à rien de bon. L'autre, pour toute réponse, ouvre la fenêtre, et lui montrant la foule qui circulait sur la place et dans les rues :

— Voilà cent personnes environ, dit-il; vous les connaissez : combien croyez-vous qu'il y ait de sages, et combien de sots ou de fous là-dedans?

— Mais, dit l'autre, qui ne voyait pas le but de la question, en mettant deux sages et quatre vingt-dix-huit fous, je crois que j'aurai fait largement la part de la sagesse.

— Eh bien! mon ami, les deux sages sont pour vous, et les quatre-vingt-dix-huit fous pour moi!

Cet homme-là était un grand philosophe, monsieur; j'aurais voulu le connaître pour lui serrer la main... et m'associer à lui, ou du moins lui demander des conseils. Mais j'étais tout seul, et voici ce que je fis. J'engloutis toutes mes épargnes dans l'achat d'une voiture et d'un cheval : il fallait avancer pas à pas. Je m'affublai d'une houppelande et d'une calotte parsemées d'étoiles blanches, couvertes de bandes de toutes couleurs se croisant en tous sens. Je me munis d'un nombre considérable de fioles, et je les remplis d'un *précieux baume*, qui m'avait été donné dans le désert par un Arabe de mes amis, du temps que j'étais lieutenant *dans notre brave armée* (car l'ancien militaire a toujours un succès colossal près du public), et qui était souverain contre les dartres, les boutons, les coupures, engelures, rhumatismes, etc., etc., etc. Je me posai en charlatan mélancolique, qui se résigne courageusement à un sort pour lequel il n'est pas fait. J'adoptai un débit plein de tendresse et d'onction, et me fis même un organe spécial.

La première fois, monsieur, que j'apparus au grand soleil, traîné sur mon char de triomphe, j'étais ému, ma parole! je vous assure que je produisis beaucoup d'effet. Je vis même un jour, se cachant dans la foule et m'étudiant, le roi des charlatans d'alors, un marchand d'élixir contre les maux de dents, qu'on disait riche à cinquante mille livres de rente. Il avouait donc qu'il y avait quelque chose à apprendre près de moi : quel triomphe pour mon amour-propre!

Mes petites fioles coûtaient 0,50 et 0,25 ; il y avait encore des fioles d'essai à 0,10. J'ai vu des jours, rares, il est vrai, où j'en vendais pour deux cents francs; et alors je pensais avec reconnaissance à la petite anecdote que j'avais lue autrefois dans mon almanach. Malheureusement c'était trop beau pour durer longtemps. Au bout de quelques mois, je vis les recettes diminuer par degrés. Ne sachant à quoi attribuer ce désastre, je redoublais d'efforts, d'entrain et de mélancolie ; je devenais sublime... Peines perdues! la recette baissait toujours, avec une obstination effrayante. Enfin, un jour je découvris le mot de l'énigme, en me trouvant face à face, aux alentours de l'Arc-de-Triomphe, avec un autre moi-même, un infâme rival, que je reconnus pour l'avoir vu jadis dans la partie de la graine aux vers, où il avait fait de mauvaises spéculations, et pour l'avoir remarqué plusieurs fois, étudiant, parmi mes auditeurs, mes gestes, mes manières, mes procédés, en un mot. Croiriez-vous, monsieur, que ce polisson avait eu l'audace de copier jusqu'à mon costume, jusqu'à ma voiture, jusqu'aux deux chevaux grispommelé que j'avais achetés dans ma splendeur, jusqu'aux panaches qui se balançaient sur leur tête, comme sur celle de deux vénérables caciques? Heureusement pour lui, je n'avais pas la force de poignet de cet ancien camarade, qui m'avait si bien démontré les périls du plagiat.

Je me sauvai, plein de désespoir. Je passai la Seine et suivis au hasard de longues rues désertes. En arrivant au carrefour de la Croix-Rouge, qu'est-ce que je trouve? Une escabelle, et, debout sur ce modeste piédestal, comme un débutant, un autre marchand de *précieux baume*, qu'il avait, comme moi, reçu d'un Arabe de ses amis, et dans le désert, comme moi encore... Il n'y avait plus moyen de s'y méprendre.

La lutte aurait dû redoubler mon énergie; elle m'abattit. Je ne travaillai plus qu'avec langueur et découragement. Je vendis d'abord les panaches de mes chevaux; puis je congédiai mon acolyte. Quinze jours après, j'étais obligé de vendre un de mes chevaux; deux mois après, l'équipage...

Il s'accouda sur la table, d'un air accablé, et parut absorbé dans d'amères réflexions. Je crus convenable de m'accouder comme lui et de m'absorber de même. Au bout d'un moment, il me sembla l'entendre soupirer. Je relevai la tête, pénétré de compassion : mon homme vidait le reste du flacon dans un petit verre : j'avais pris un *glouglou* pour un sanglot.

— Oh! oh! pensai-je, voilà un philosophe!

— Je restai deux mois sur le pavé, continua le trombone d'une voix sourde, et je ne sais pas comment j'ai pu vivre. Si je vous disais quelques-unes de mes ressources, vous refuseriez de me croire. Je pensai un instant à aller m'offrir, pour la nourriture, comme professeur de classes élémentaires, à quelque maître de pension; mais je n'avais ni gants, ni habit, ni cravate, ni chapeau, et je ne savais plus, de tout mon latin, outre les mots qui vous ont ébloui, que : *Tityre, tu patulæ*, et *Quousque tandem abutere, Catilina?*

Enfin, un de mes anciens camarades, dont la profession consistait à exhiber une femme colosse, qui, depuis quinze années, avait toujours dix-huit ans sur l'affiche, m'offrit sa protection. Ce cher ami! Combien d'autres, dans la prospérité, auraient fait les dédaigneux! Il renvoya son paillasse, un rustre, un vrai rustre, qui manquait totalement d'éducation et de bonnes manières.

Paillasse! eh! mon Dieu, oui, paillasse! il n'y avait pas à reculer, à moins de vouloir mourir de faim. Allez donc faire la petite bouche dans ces cas-là! Je tendis la main à mon nouveau patron, et le soir même, revêtu de l'habit gris et de la culotte courte, coiffé du tricorne et de la perruque d'étoupe, j'entrai en scène, à la satisfaction générale. Cela alla fort bien dans les commencements; je m'enivrais de mes bons mots, les rires me montaient à la tête, comme de l'encens; mais, à la fin, je me lassai de recevoir toujours des claques et des coups de pied, sans pouvoir les rendre : c'était trop humiliant, en définitive, surtout pour un homme qui avait fait sa troisième, et qui avait remporté les seconds prix de vers latins, d'histoire, de version grecque, etc. Voilà le revers de la médaille, monsieur; sans ces petits désagréments-là, ce serait le roi des métiers. Et puis, entre nous, je crains d'avoir les goûts un peu inconstants : c'est un mal; mais au moins j'aurai goûté de tout.

J'émigrai donc et me fis trombone dans la troupe où vous m'avez vu. Je ne m'en repens pas, ajouta-t-il, en courbant sa longue épine dorsale, puisque, sans cela peut-être, je n'aurais jamais eu l'honneur de faire votre connaissance.

— Voilà une galanterie, pensai-je, qui vaudrait un nouveau flacon; mais le malheureux serait capable de le

boire et il se griserait. Un trombone coûte trop cher à griser. Je me contentai donc de m'incliner modestement, d'un air qui voulait dire : En vérité, mon cher monsieur, vous me comblez...

— Seulement, ajouta-t-il, je n'ai pas perdu les bonnes traditions de mon état précédent. Je suis trombone par métier, et paillasse par goût ; en amateur, quoi ! Le maître a des égards pour moi ; il me traite en collègue, je crois bien que je m'y tiendrai... à moins pourtant que ma santé ne m'oblige à essayer encore d'autre chose ; car je sens dans les poumons des picotements qui m'inquiètent, .. j'ai quelquefois le gosier tout en feu...

Il en était là, quand nous entendîmes retentir par trois fois, comme un appel, le son du fameux trombone. Il se leva brusquement : — Voilà ! voilà ! cria-t-il, redevenu paillasse. Il vida à la hâte son petit verre, en versa précieusement la dernière goutte sur l'ongle de son pouce gauche, qu'il porta ensuite à sa lèvre ; et, se tournant vers moi :

— Eh ! eh ! fit-il, cela raffermit joliment l'estomac ; je

Une ficelle. Le bras tendu, et le coup de pied... au bas des reins.

suis sûr que je vais produire des effets superbes sur mon instrument. Venez donc m'entendre tout à l'heure.

Palsambleu ! je crois que le drôle se moquait de moi.

— Je vous conseille, ajouta-t-il avec un ricanement muet et en me jetant un coup d'œil narquois, de faire un roman avec mon histoire ; il ne peut pas manquer d'être splendide. En tout cas, s'il vous faut d'autres renseignements, je suis toujours à votre disposition, ne vous gênez pas. Voici mon adresse ; Alphonse Pignolet, trombone ; quarante-neuf ans, cinq pieds huit pouces, demeurant, tous les jours de fêtes publiques, au carré Marigny, la dernière baraque à gauche.

— Merci, lui dis-je, en jetant un coup d'œil mélancolique sur le flacon vide, et en versant mon porte-monnaie entre les mains du garçon, j'ai tout ce qu'il me faut.

Victor FOURNET.

FIN.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

SAMUEL HAHNEMANN, FONDATEUR DE L'HOMOEOPATHIE.

Il y avait une fois...

Cette histoire débute comme un conte de fée, et vous allez voir en effet que, toute vraie qu'elle soit, elle a l'invraisemblance d'une féerie; il faut, pour en trouver l'équivalent, remonter aux Actes des apôtres et des martyrs.

Il y avait une fois, à Leipsick, un médecin très-origi-

Hahnemann découvrant l'homœopathie. Dessin de Pauquet.

nal. Jeune encore et déjà célèbre, touchant à la gloire et à la fortune, il ne pouvait se consoler de l'insuffisance pratique de son art. Il voulait passer, en fait de traitement, de la conjecture à la certitude. Il souffrait toutes les douleurs de ses nombreux malades, et portait le deuil de ceux qui lui mouraient dans les mains.

Un jour, il rentra chez lui morne et découragé. Il venait d'enterrer un jeune homme dont la fin mystérieuse achevait de dérouter sa science. Il trouva son salon plein de clients qui attendaient son retour. Jamais encore sa renommée n'avait attiré autant de monde à ses consultations... Tout autre, à sa place, se serait réjoui de cet hommage public rendu à son talent, de cette promesse de bien-être pour lui-même et sa famille (le docteur était père de six ou sept enfants); mais la vue de cette foule lui rendit plus amer le sentiment de son impuissance.

— Messieurs, dit-il à ses malades, je ne puis vous recevoir aujourd'hui.

Tous furent étonnés, et quelques-uns s'offensèrent.

— Nous reviendrons demain, dirent les plus confiants.

— Ce serait inutile, je ne vous recevrais pas davantage.

— Alors quand pourrons-nous revenir?

— Je ne sais... Quand la thérapeutique, qui n'est qu'un mensonge, sera une vérité; quand j'aurai foi en ses procédés, illusoires jusqu'à ce jour; quand j'aurai trouvé l'art de vous guérir, enfin!

Et le docteur rentra dans son cabinet, dont la porte resta fermée impitoyablement.

Le lendemain, toute la ville sut qu'il renonçait à l'exercice de sa profession. On eut beau le supplier, le raisonner, le maudire, le traiter de maniaque, rien ne put étouffer le cri de sa conscience ni ébranler sa ferme résolution.

L'homme étrange qui se condamnait ainsi à l'oubli et à la misère était Samuel-Chrétien-Frédéric Hahnemann.

Né le 10 avril 1755 à Meissen, en Saxe, fils d'un peintre sur porcelaine employé dans la fabrique de cette ville, Samuel Hahnemann avait été trempé dès l'enfance dans la pauvreté, le travail et la vertu. Il serait devenu un simple ouvrier comme son père, si la profondeur de son esprit et l'élévation de son caractère n'eussent fixé l'intérêt du docteur Muller, directeur de l'école provinciale. Ce digne homme se chargea de l'éducation de l'enfant, lui ouvrit sa bibliothèque, lui laissa le choix des études, et en fit le répétiteur de ses camarades.

Samuel grandit ainsi en pleine liberté, et s'habitua à voler de ses propres ailes.

A vingt ans, il choisit la carrière médicale, et partit pour Leipsick avec vingt ducats dans sa poche. C'étaient toutes les économies de sa laborieuse famille.

Il gagna de quoi vivre et payer ses études en traduisant des ouvrages anglais et français en allemand, en consacrant à cette rude besogne une nuit sur deux, et en triomphant du sommeil par l'usage de la pipe, qu'il devait proscrire un jour sans pouvoir s'en déshabituer.

En 1777, il se rendit à Vienne, puis à Léopoldstadt, où il fut attaché à un hospice, puis à Hermannstadt, où il devint bibliothécaire et médecin privé, puis enfin à Erlangen, où il soutint sa thèse publique le 10 août 1779.

Bientôt ses talents et ses ouvrages lui attirèrent une clientèle nombreuse et des honneurs officiels.

Médecin en chef des hôpitaux à Dresde, académicien à Mayence et à Leipsick, entouré d'amis illustres et puissants, il allait devenir un des premiers et des plus riches docteurs de l'Allemagne, lorsque, arrivé au sommet de la science, il y aperçut une immense lacune; — il reconnut que l'art de guérir, avec ses anciennes pratiques, était à peu près une chimère, qu'il se bornait presque toujours à pallier, en tâtonnant, les souffrances humaines, et à substituer un mal à un autre au lieu d'extirper chacun dans sa racine.

Il renonça dès lors, comme nous venons de le voir, à faire sa fortune aux dépens de ses semblables, et il reprit avec héroïsme sa pauvreté et son gagne-pain de traducteur, résolu de ne plus signer une ordonnance qui ne fût un sûr moyen de guérison.

C'était entreprendre de renouveler et pour ainsi dire de créer toute la thérapeutique.

On se figure les assauts que la détermination de Hahnemann reçut de ses amis, de ses collègues, de ses clients et du public. Mais les plus terribles combats lui furent livrés par sa femme, Henriette Kuchler, fille d'un apothicaire de Gommern. Indigne de comprendre les nobles scrupules et l'admirable sacrifice de son mari, cette ménagère, au cœur et à l'esprit étroits, ne vit que la fortune qu'il repoussait du pied, et l'indigence où il la rejetait avec ses enfants. Au lieu d'alléger le fardeau commun par ses soins, son courage et sa tendresse, elle en aggrava le poids de jour en jour par l'amertume de ses reproches et l'obstination de ses tracasseries; de sorte que le docteur réfractaire eut à subir à la fois la persécution scientifique au dehors, et la guerre domestique au dedans.

Il soutint l'une et l'autre avec la foi d'un apôtre et la patience d'un martyr.

Chassé de ville en ville par la haine des écoles, gagnant le pain de sa famille à la sueur de son front, menacé chaque jour de voir ses enfants mourir de faim, promenant de résidence en résidence l'enfer bruyant de son ménage, sans autre consolation qu'un travail opiniâtre et des études inutiles, car le but qu'il poursuivait semblait fuir devant lui, Hahnemann traîna sa croix jusqu'à l'heure suprême où cessent les forces de l'homme, où il faut que le corps succombe ou que l'esprit triomphe définitivement.

C'est à cette heure fatale que nous le retrouvons à Leipsick, aussi accablé de misère et de douleur qu'il s'y était vu comblé d'honneurs et de succès. Il est assis dans une pauvre chambre sans feu, par un hiver cruel. Les veilles et les soucis ont ridé son large front, crispé ses traits délicats et brisé sa forte stature. Sa femme vient de le quitter en le maudissant, comme le bourreau de sa famille. Sa voix gronde encore dans la pièce voisine, et se mêle aux cris de trois enfants alités par la maladie. Le fils et la fille aînés du docteur sont restés avec lui pour le consoler; mais leur tendresse même est la lie la plus amère de son calice. Les chers petits anges ont froid, et il ne peut les réchauffer qu'en les embrassant; ils ont besoin d'aliments et de boissons fortifiantes, et il n'a que l'eau et le pain de l'indigence à leur donner. Un mal obstiné les ronge, comme leurs frères et leurs sœurs, en les traînant vers la tombe, et il ne peut arracher ni les uns ni les autres à cet ennemi inconnu. Le cœur du père invoque la science du médecin, et le médecin voit échouer toutes les ressources de l'art!

Hahnemann alors tombe à genoux et s'écrie en levant les mains au ciel:

— Est-il possible, mon Dieu, que vous refusiez à votre créature des secours *certains* contre les mille infirmités qui l'assiégent (1) ? Non ! vous êtes la sagesse et la bonté mêmes ! Vous avez permis au génie de l'homme de vaincre la nature, de compter les astres, de traverser les mers, de gouverner la foudre ! vous accorderez à l'amour d'un père le moyen de sauver ses enfants !

Le docteur se relève, comme si une voix lui eût répondu. Il presse ses enfants sur son cœur avec passion.

— Oui ! je trouverai l'art de vous guérir ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! je le sens à ma force nouvelle !

Et le travailleur se remet à l'ouvrage, avec la foi qui aplanit les montagnes.

Il traduisait, ce jour-là, la *Matière médicale* de Cullen, et il en était arrivé au chapitre du quinquina...

O Providence, que l'homme appelle hasard ! ô boussole de Christophe Colomb ! ô fumée de la bouilloire de Watt! ô pomme de Newton, qui lui révèle les mondes ! Hahnemann est frappé des hypothèses vaines et contradictoires de la tradition sur l'action si précise et si infaillible du quinquina... Et il remarque l'observation faite en passant par Cullen sur la fièvre quinique.

— Je vérifierai la nature de cette action, et *je la vérifierai sur moi-même!* se dit-il avec une inspiration d'en

(1) *Études de médecine homœopatique*, t. I, p. 405.

haut ; oui, la vraie médication, celle qui doit agir avec certitude, « n'a peut-être échappé aux médecins, depuis tant de siècles, que parce qu'elle était trop près d'eux et trop facile pour leur orgueil; parce qu'il ne fallait, pour la toucher du doigt, ni brillants sophismes ni séduisantes conjectures ! Eh bien ! je chercherai sous ma main, où il doit être, ce moyen auquel personne n'a songé, parce qu'il était trop simple. J'observerai la manière dont les médicaments agissent sur le corps de l'homme, lorsqu'il se trouve dans l'assiette tranquille de la santé. Les changements qu'ils déterminent alors n'ont pas lieu en vain, et doivent certainement signifier quelque chose; car, sans cela, pourquoi ces changements s'opéreraient-ils ? C'est là peut-être la seule langue dans laquelle l'art de guérir puisse s'enseigner à l'observateur (1), et je serai à la fois l'expérimentateur et le sujet, le médecin et le malade, l'exécuteur et la victime, s'il le faut ! Et je commencerai aujourd'hui même par le quinquina ! »

Cinq minutes après, Hahnemann avalait une forte dose de cet agent fébrifuge, et, quelques heures plus tard, il bondissait de joie en se sentant pris de la fièvre. Et, les jours suivants, il redoublait la dose, et la fièvre devenait intermittente. Puis de nouvelles doses combinées la chassaient et la ramenaient à heures fixes. Et le docteur s'écriait, comme Archimède :

— *Eureka !* J'ai trouvé ! j'ai trouvé !

Il avait trouvé, en effet, le principe de l'homœopathie, la nouvelle médication, antipode de l'ancienne, le traitement par les semblables : *Similia similibus curantur.*

Hahnemann avait encore des amis. Il recourt à leur dévouement ; il leur fait prendre du quinquina, et ils éprouvent les mêmes effets que lui.

Ce docteur qui avait renoncé à la médecine eût volontiers conjuré tous les passants d'avaler du quinquina.

Et avec quelle ardeur il interroge ceux qui en ont pris !

— Avez-vous eu la fièvre ?

— Oui.

— Tant mieux ! Dieu soit loué !

Après le quinquina, il essaye les autres substances.

Il prend du soufre et se donne la gale ; il prend du mercure et a le même succès ; il prend de la digitale, et voici ses propres observations :

« Action persistante de sept jours. Refroidissement des extrémités, puis de tous les membres. Chute des forces vitales. Battements de cœur. Tristesse et larmes. Crainte de la mort. Manie taciturne. Pouls plus lent de moitié. Constriction douloureuse, suffocante de la poitrine. Douleurs aiguës des articulations. Nausées. Vomissement. Ophthalmie, etc. »

Un jour enfin il risque plus que sa vie, il risque son intelligence ; et il dit à ses enfants :

— Si je divague et déraisonne demain, si je deviens fou, en un mot, vous ne vous inquiéterez pas, et me ferez prendre ce réactif.

Et il absorbe de la belladone ; et son génie, en effet, paraît s'éteindre, sa raison s'anéantir ; et ses enfants les réveillent, comme il l'a prévu.

Ainsi donc, plus de doute, l'expérience est complète, décisive, et donne partout le même résultat.

Si le quinquina guérit la fièvre ; le soufre, la gale ; la digitale, les maladies du cœur ; la belladone, la folie ; c'est qu'ils sont identiques à la nature même de ces affections, puisqu'ils en développent les symptômes chez l'homme en santé ; c'est que la nature agit curativement par voie de similitude.

Hahnemann a découvert la certitude thérapeutique qu'il cherchait : le rapport véritable du mal au remède et du remède au mal, rapport qu'il traduit par son fameux axiome : *Similia similibus curantur.*

L'hostilité même de ses confrères vient confirmer sa conquête, témoin cette scène de comédie, qui ne fut pas la seule.

Le docteur X... plaisantait Hahnemann sur son système des semblables et sur l'efficacité de ses doses infiniment petites.

— Avouez, lui disait-il, que vos atomes de quinquina ne donnent ni n'enlèvent la fièvre, et que vous voulez simplement frapper l'imagination, faire du nouveau et guérir l'ignorance par la foi.

— Essayez-en, lui répondit Hahnemann, en lui présentant quelques globules imperceptibles.

— Volontiers ! s'écria le docteur, qui avala plusieurs doses dans un éclat de rire.

La scène se répéta les jours suivants, et le docteur riait de plus en plus fort, car il n'éprouvait pas, en effet, le moindre sentiment de fièvre.

Mais, un matin, il accourut tout effaré chez Hahnemann, et lui montrant ses mains dévorées de démangeaisons :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il.

— Que je vous ai donné du soufre, en place de quinquina, et qu'au lieu de gagner la fièvre, qui vous occupait, vous avez pris la gale à laquelle vous ne songiez point ! répartit tranquillement l'inventeur de l'homœopathie. Allégnerez-vous encore les effets de l'imagination, et croyez-vous enfin aux semblables et aux petites doses ?

Le docteur jeta les hauts cris, s'avoua battu, et réclama sa guérison, qu'il obtint avec de nouveaux globules de soufre.

Hahnemann appliqua sa découverte à ses enfants, et il les rappela à la vie. Il l'appliqua à ses amis, à ses voisins, à des pauvres, et il les guérit avec la même facilité.

Il reprit dès lors l'exercice de la médecine, avec sa méthode pratique des semblables ; — mais à travers quels combats et quelles persécutions ! C'est ce qu'on ne saurait imaginer.

On conçoit qu'il dut, sous peine d'échecs assurés, préparer et administrer lui-même ses médicaments tout nouveaux. Or, la loi le lui interdisait formellement, et cette loi devint l'arme de la tradition, menacée dans ses privilèges et ses monopoles.

Hahnemann osa violer l'une et braver l'autre, pour le salut de sa doctrine et l'intérêt de l'humanité.

En vain il débute à Georgenthal par guérir l'homme de lettres Klockenbring, qu'une épigramme de Kotzebue a rendu fou ; en vain il obtient des succès éclatants à Brunswick, à Keingslutter, à Hambourg, à Torgaw, etc. : partout il est traité lui-même d'insensé ; partout les médecins déchaînent les pharmaciens contre lui, et l'expulsent comme un charlatan factieux.

On vit alors, dans chaque ville d'Allemagne, le spectacle le plus honteux et le plus déplorable.

Hahnemann arrivait, comme un pauvre marchand nomade, avec sa famille, ses livres et ses médicaments, le tout pêle-mêle dans un fourgon de voyage. Il s'installait en quelque coin obscur ; il y guérissait les malades qui s'adressaient à lui ; puis, dès que le bruit de ses cures se répandait, il recevait la visite du conseiller-docteur. Celui-ci le sommait de s'adresser aux pharmaciens et de

(1) *Études de médecine homœopatique*, t. I, p. 404, 405.

cesser la distribution de ses remèdes. Hahnemann refusait nécessairement de se fier à ses ennemis, et, quelques jours après, mis hors la loi commune, il devait remonter dans son fourgon et poursuivre sa course errante.

Ce fut pendant ces migrations douloureuses qu'il compléta ses travaux et rédigea les livres qui font aujourd'hui sa gloire.

Enfermé dans son misérable réduit, entre sa femme qui ne cessait de le harceler et ses onze enfants endormis derrière un rideau, il consacrait toujours ses nuits aux traductions qui les faisaient vivre, et continuait d'expérimenter sur lui-même les substances les plus dangereuses.

On se demande comment ses forces morales et physiques pouvaient résister à de telles épreuves.

Et, chaque année, en dépit de la persécution, il ajoutait de nouvelles découvertes aux anciennes ; il publiait son *Organon de la médecine rationnelle*, et son *Traité de la matière médicale pure*.

Chose étrange ! pendant que l'auteur était conspué, ses livres se répandaient, la doctrine faisait un chemin que la haine barrait au docteur.

— *Et pourtant elle tourne!* pouvait dire Hahnemann en frappant la terre comme Galilée.

Mais il n'avait pas, comme Galilée, un palais pour prison, des courtisans à son lever, des laquais à son service, des rois pour défenseurs, des juges éblouis de sa gloire et de son talent.

Apôtre incorruptible et véritable martyr de la science, il subissait la persécution la plus lâche et la plus acharnée en même temps, la persécution légale, anonyme, démocratique, qui se pare du prétexte de l'intérêt général, se couvre du masque de la probité, s'abrite sous l'égide de l'opinion, et atteint son ennemi au grand jour en restant inaccessible dans l'ombre.

Hahnemann travailla, combattit et souffrit de la sorte jusqu'en 1811.

Alors il reparut à Leipsick avec l'assurance d'un réformateur armé de toutes pièces, et qui apporte la bonne nouvelle de la vérité.

Mais le jour de son triomphe n'était pas arrivé encore. Il fut attaqué avec d'autant plus de violence qu'il montrait plus de force, et il dut se réfugier derechef, en 1820, à Anhalt-Koëthen, où le duc Ferdinand lui ouvrit un asile.

Là, enfin, il trouva la liberté du travail, et put rendre la santé aux malades sans être menacé de mort. Mais ses succès même, en effrayant ses rivaux, abrégèrent cette trêve de Dieu. Ne pouvant plus lui jeter les pharmaciens à la tête, les docteurs ameutèrent le peuple contre lui.

Ce furent d'abord des railleries jetées en passant à ses oreilles ou à celles de sa famille ; puis les railleurs élevèrent le ton et lancèrent les gros mots et les injures. Enfin, l'insulte éclata partout sur les pas du docteur, de sa femme et de ses enfants.

Bref, Hahnemann rentra un jour chez lui, poursuivi des huées de la populace ; et comme il paraissait insensible à ces huées, ceux qui les poussaient joignirent bientôt l'action à la parole. Ils formèrent le siége de la maison, en brisèrent les vitres à coups de pierre, et se flattèrent d'en chasser ainsi le visionnaire, le charlatan, l'empoisonneur, etc., etc. L'autorité intervint à temps et dissipa l'émeute. Mais Hahnemann, dégoûté d'une telle lutte, jura de ne plus quitter sa demeure. Il s'y enferma dans la méditation et le travail, et, pendant quinze années consécutives, on le vit à peine quelquefois dans les rues de Koethen.

Cependant, du fond de sa prison volontaire, des messagers éloquents allaient plaider sa cause à tous les coins de l'Europe. C'étaient ses ouvrages, dont les éditions se multipliaient d'année en année ; c'était le bruit des cures merveilleuses qu'il opérait dans le silence de sa retraite ; c'était la foule des malades illustres, condamnés par l'ancienne thérapeutique, qui arrivaient mourants près de lui, de France, d'Italie et d'Allemagne, et qui s'en retournaient chez eux pleins de santé, proclamant le génie de leur sauveur. C'étaient même les praticiens de bonne foi, qui, éclairés par ses livres ou par ses leçons, abjuraient leurs vieilles méthodes pour adopter et propager la sienne.

Hahnemann remonta ainsi, par la seule force de son idée, des malédictions aux honneurs, de la misère à l'aisance, de l'abandon à la popularité.

Cette révolution éclata à Koëthen même, en 1835, de la façon la plus glorieuse pour le vieux docteur (il avait alors soixante-dix-huit ans, et sa récompense lui arrivait un peu tard !).

Le bruit courut dans la ville qu'il allait quitter l'Allemagne pour la France. Aussitôt, cet homme, qu'on avait voulu lapider quinze ans auparavant fut déclaré le bon génie et la Providence de Koëthen. On se crut perdu si on le perdait. Ceux qui l'insultaient naguère et voulaient le chasser hautement formèrent un complot pour le retenir de force au milieu d'eux.

Hahnemann, qui partait réellement, fut réduit à tromper ses persécuteurs, devenus ses séides. Il échappa à cette violence d'un nouveau genre, en se mettant en route la nuit, dans le plus grand secret, et en cachant avec soin la direction de son voyage.

Il était déjà loin quand on apprit sa fuite, et l'on ne se consola de l'absence du docteur qu'en embrassant avec passion sa doctrine.

Il laissait heureusement à Koëthen et dans toute l'Allemagne assez d'élèves capables d'y faire prospérer l'homœopathie.

Quant à lui-même, il venait s'installer en France, avec une Française devenue sa seconde femme.

Henriette Kuchler était morte en 1827, après avoir assisté à la réhabilitation et à la glorification de son mari.

Huit ans après, Mlle Mélanie d'Hervilly, digne fille de ces châtelaines d'autrefois qui soignaient leurs pauvres vassaux, entendit parler des découvertes de Samuel Hahnemann, et traversa l'Europe pour aller le consulter à Koëthen. La noble cliente du docteur le comprit si bien qu'elle devint une de ses élèves les plus distinguées, puis un autre lui-même, en épousant l'illustre vieillard.

Ce fut elle qui l'amena à Paris, le 25 juin 1835.

Il y pratiqua l'homœopathie avec des succès qui mirent le comble à sa renommée, et mourut plein de jours, en 1843, pouvant dire à sa dernière heure, après un demi-siècle de travail et de souffrance : *Exegi monumentum ære perennius*.

Notre modeste cadre ne comporte point l'examen des doctrines médicales de Hahnemann, dont la vie seule devait nous occuper, comme une des plus intéressantes des annales de la science, et parce que son nom est classé parmi ceux des inventeurs immortels.

Nous devons néanmoins signaler un fait capital et incontestable : c'est que l'homœopathie, au point de vue pratique, non-seulement a survécu à son fondateur, mais, loin de s'affaiblir après sa mort, a grandi avec sa mémoire et balance aujourd'hui la thérapeutique officielle. Fait immense et décisif, lorsqu'on songe que le nouveau système progresse par ses seules forces, à côté d'un rival

maître des académies, des chaires, des hôpitaux et de toutes les positions légales. On dirait de l'ancien soldat gaulois s'avançant tout nu contre les Romains bardés de fer, et arrivant au Capitole sans autre arme que sa vigueur et son intrépidité.

Le choléra et la guerre d'Orient ont été pour l'homœopathie l'occasion de ses plus grandes victoires et de son établissement définitif.

Ses services ont été si éclatants et si heureux sur ce double champ de bataille, qu'on s'attendait à les voir récompensés d'une chaire spéciale à la Faculté de Paris.

En attendant, et depuis sept ans déjà, un noble concours entre les deux systèmes s'est ouvert à l'hospice Sainte-Marguerite, et se continue à l'hospice Beaujon.

La médication homœopathique est représentée, dans ces deux champs clos des douleurs humaines, par M. le docteur J.-P. Tessier, le maître le plus illustre et le plus accrédité, le praticien le plus suivi et le plus heureux de la nouvelle thérapeutique, ou plutôt de la médecine sans parti pris; un de ces hommes d'inspiration de science et de foi, pour qui l'art de guérir est un sacerdoce, et qui l'exercent, en le perfectionnant chaque jour, avec toute l'indépendance de l'impartialité, toutes les divinations du coup d'œil, toutes les ressources de l'expérience et toutes les grâces du dévouement.

Voici le relevé comparatif, officiel, des deux services — ordinaire et homœopathique — de l'hôpital Sainte-Marguerite, le premier sous la direction de MM. Valleix et Marcotte, le second sous la direction de M. Tessier, pendant les années 1849, 1850 et 1851.

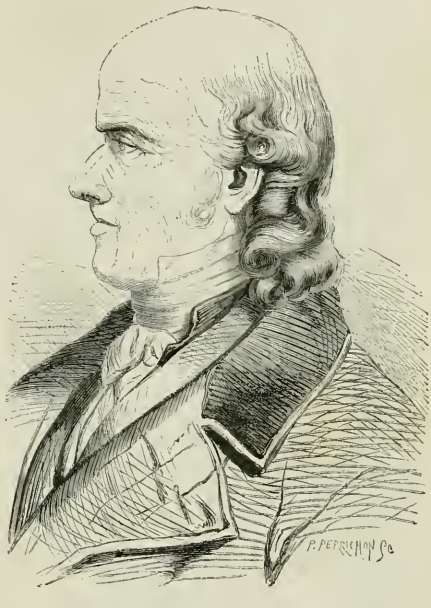
Médication homœopathique : salles Saint-Benjamin et Sainte-Anne, composées de 100 lits : sur 4,663 malades, hommes et femmes, il y eu 399 décès, soit 85 pour 1,000.

Médication ordinaire : salles Saint-Augustin et Sainte-Geneviève, composées de 99 lits : sur 3,724 malades, il y a eu 411 décès, soit 113 pour 1,000.

On voit que la médication homœopathique a perdu moins de malades que la médication ordinaire, et conséquemment qu'elle en a guéri un plus grand nombre.

Mais, grâce au vainqueur même de ce concours, et pour tous les esprits de bonne foi, les deux systèmes n'en feront bientôt plus qu'un, au grand profit de l'humanité. M. Tessier, en effet (et ce bienfait vaudra celui de Hahnemann, puisqu'il le rendra seul efficace et universel), a prouvé dans ses ouvrages et dans la revue de *l'Art médical*, et prouve à chaque instant par sa clinique publique et privée : que, loin de s'exclure et de se détruire réciproquement, comme la passion de la lutte l'a fait dire à Hahnemann et à ses adversaires, l'ancienne et la nouvelle médication n'ont qu'à renoncer aux préventions et aux animosités, pour se compléter et s'agrandir dans une union féconde, chacune abjurant ses erreurs inévitables et acceptant les incontestables rectifications de l'autre, la vieille tradition apportant ses trésors d'observations séculaires à la jeune thérapeutique des semblables, et celle-ci couronnant de ses découvertes pratiques l'édifice élevé par la spéculation depuis Hippocrate. De cette façon, les conquêtes scientifiques du passé resteront entières, le présent y ajoutera le moyen de les rendre fructueuses, et l'avenir s'ouvrira plus consolant aux souffrances de l'humanité.

Car la médecine proprement dite, essentiellement composée de théorie et d'application, d'esprit et de matière, comme toute chose d'ici-bas, est à la fois d'hier, d'aujourd'hui et de demain, ainsi que le professe avec tant de raison M. Tessier; le grand tort de Hahnemann, malgré son génie et son dévouement admirables, a été de rêver le rôle absolu d'un Luther médical, de voir et de placer tout l'art de guérir dans la réforme pratique dont il est l'auteur, et de nier l'œuvre immense de ses devanciers, sans laquelle la sienne même eût été impossible; c'était arracher à l'arbre de la science ses deux branches fondamentales: la physiologie et la pathologie, et le réduire au seul rameau de la thérapeutique ou de la médication. Ce tort, du reste, est celui de tous les matérialistes de tous les temps, de toutes les écoles et de tous les pays. L'entreprise de Hahnemann périrait donc, comme celle de Broussais, autre génie étouffé par le matérialisme, si les Pygmalions



Portrait de Samuel Hahnemann.

spiritualistes ne donnaient la vie à la statue homœopatique en la rattachant à l'ensemble de la science. Les sectes qui n'admettent rien en dehors de l'homœopathie sont des sectaires aveugles et impuissants, aussi bien que les adversaires allopathes pour qui l'homœopathie n'existe pas. Les vrais médecins, et le nombre s'en accroît chaque année, sont ceux qui, comme Dupuytren, Récamier, M. Tessier et son école, étudiant et développant à la fois l'âme et le corps de l'art médical, acceptent la vérité du jour, sans repousser la vérité de la veille et sans fermer la porte à la vérité du lendemain, ne reconnaissant d'autre ennemi que l'erreur et la rejetant toujours, quels que soient sa date et son nom.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES TUILERIES DE CHATEAUBRIAND.

Au moment où le Louvre s'achève et où l'on parle de refaire les Tuileries, on lira avec le plus vif intérêt la lettre suivante que Chateaubriand écrivait à *l'Artiste* en 1830, et que M. Arsène Houssaye vient de reproduire dans une histoire de cette belle revue (livraison du mois dernier).

Nos lecteurs seront curieux de comparer le projet de Chateaubriand à ceux que nous exposions dans notre dernier numéro.

« Voici, monsieur, disait l'auteur d'*Atala*, voici, sans autre préambule, quel serait mon plan si j'étais architecte ou roi.

« J'abattrais les deux adjonctions massives qui lient le pavillon Marsan et le pavillon de Flore au palais de Philibert Delorme; j'isolerais ce charmant palais, et j'étendrais le jardin à l'entour jusqu'à la huitième arcade au delà de la grille qui ferme la cour sur la place du Carrousel. Lorsque les deux adjonctions seraient démolies, il resterait nécessairement au château des Tuileries deux façades nues, l'une au midi et l'autre au nord. Je les ornerais dans le style de l'édifice primitif; je raserais les toits de cet édifice, qui se couronnerait de ses balustrades, en diminuant la hauteur du pavillon du milieu, surchargé de constructions post-œuvres.

« Cela fait, monsieur, je jetterais par terre le pavillon Marsan et le pavillon de Flore; je couperais de la galerie du Louvre et de la galerie correspondante sur la rue de Rivoli trois arcades, pour élever en leur place deux pavillons harmoniés avec le palais isolé des Tuileries, pavillons auxquels viendraient s'appuyer et se terminer les deux longues galeries parallèles. Si ces pavillons étaient bâtis sur l'emplacement même des masses carrées que je veux extirper, ils masqueraient latéralement le chef-d'œuvre de Philibert Delorme, et l'on viendrait toujours en passant le pont Royal se casser le nez contre un mur. Les deux nouveaux pavillons, bâtis en retraite, découvriraient un ensemble d'élégante architecture se jouant au milieu des arbres.

« Lorsque je porte le jardin des Tuileries jusqu'à la huitième arcade au delà de la grille du Carrousel, c'est que je veux faire entrer l'arc de triomphe dans le jardin même : trop petit comme monument sur un immense forum, il serait charmant comme fabrique dans un jardin. Ce jardin serait clos sur le Carrousel par une grille de fer dorée.

« A partir de la porte bâtie qui sépare la nouvelle galerie et l'ancienne galerie du Louvre, je planterais un autre jardin, en faisant disparaître l'amas de maisons qui encombrent le reste de la place. Ainsi, quand on irait d'une rive de la Seine à l'autre, du quartier Saint-Germain au quartier Saint-Honoré, on passerait entre deux magnifiques palais et deux superbes jardins. L'espace entre les deux grilles serait d'environ trois cent soixante-quinze pieds, ce qui permettrait d'établir de larges trottoirs à l'orée des deux grilles.

« Il ne m'en coûte pas davantage, monsieur, puisque j'ai le marteau, la truelle et la bêche à la main, d'achever mon ouvrage.

« A l'est, en face de la colonnade du Louvre, je renverse ces laides habitations qui cachent la rivière et le Pont-Neuf et qui font la moue au chef-d'œuvre de Perrault; j'arrache les masures accolées dans les angles et aux murs de Saint-Germain-l'Auxerrois; j'entoure d'arbres cette basilique, et je la laisse subsister comme mesure et échelle de l'art et des siècles en face de la colonnade du Louvre.

« A l'ouest, au delà du jardin des Tuileries, j'exécute bien autre chose, monsieur. Au milieu de la place Louis XV, je fais jaillir une grande fontaine, dont les eaux perpétuelles, reçues dans un bassin de marbre noir, indiqueraient assez ce que je veux laver. Quatre autres fontaines plus petites, aux quatre angles de la place, accompagneraient cette fontaine centrale. J'appliquerais sur les deux massifs d'arbres des Champs-Élysées, à droite et à gauche, deux colonnades doubles à jour, pour donner une limite à la place. J'achève la Madeleine, cela va sans dire; je prends sur le pont Louis XVI les colosses qui l'écrasent, et je les aligne en avenue le long de la voie publique qui traverse les Champs-Élysées. Au rond-point, j'élève un des deux obélisques qui nous viennent d'Égypte, et je termine l'arc de l'Étoile. Eh bien! monsieur, je prétends que de cet arc de triomphe à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, cette suite de monuments, de statues, de jardins, de fontaines, n'aurait rien de pareil dans le monde; et comme, d'après ce plan, il s'agit moins d'édifier que d'abattre, c'est le plus économique de tous ceux que l'on pourrait adopter. Déjà des fonds ont été faits pour l'embellissement de la place Louis XV, et je crois, sauf erreur, qu'un grand nombre des hôtels et des maisons qui obstruent la partie supérieure de la place du Carrousel appartiennent au gouvernement. Les matériaux des démolitions, ou vendus ou employés, serviraient à diminuer les frais des constructions nouvelles.

« Je n'ai pas besoin de faire remarquer que les inégalités de niveau et de terrain, les défauts de symétrie et de parallélisme des monuments du Louvre et des Tuileries s'évanouissent dans les décorations de mes jardins. Celui qui occuperait la cour actuelle du château des Tuileries devrait être planté en arbres verts. Ces arbres se marient bien à l'architecture par leur port pyramidal; ils formeraient une promenade d'hiver au centre de Paris.

« Vous allez me demander, monsieur, ce que je fais du palais de Philibert Delorme? Un musée de choix, où je dépose nos plus belles statues antiques et les tableaux de l'école italienne : nous n'aurions plus rien à envier aux villas Borghèse et Albani.

« Et moi, qui suis architecte ou roi, où me loge-t-on? Architecte, dans une attique de Philibert Delorme; roi, au Louvre.

« CHATEAUBRIAND.

« *P.-S.* Je n'ai pas fini, monsieur, j'oubliais de vous dire qu'il me faut absolument dans les Tuileries une balustrade de marbre entrecoupée de vases et de statues, la

long de la terrasse de l'eau. Le petit parapet de pierre qui borde cette terrasse est d'une pauvreté qui contraste misérablement avec la pompe du jardin. »

L'ANNEAU DE POLYCRATE.

Une découverte des plus curieuses et des plus importantes de notre époque, et qui va faire courir tous les numismates des quatre parties du monde à Rome, vient d'être faite par un vigneron d'Albano dans une plantation de vignes : c'est l'anneau de Polycrate. Comme tout le monde ne connaît pas l'histoire de ce précieux objet, voici quelques lignes qui mettront les lecteurs à même d'apprécier l'importance de cette trouvaille :

Polycrate était tyran de Samos. Il avait tour à tour employé la ruse, la violence, la cruauté, les spectacles et la guerre pour retenir son peuple dans la plus vile des soumissions. Son règne, néanmoins, n'avait été qu'une suite d'années non interrompues de prospérités sans exemple. Un jour, Omasys, roi d'Egypte, son ami, lui écrivit ces lignes : « Vos prospérités m'épouvantent ; je souhaite à ceux que « j'aime un mélange de biens et de maux ; car une divi- « nité jalouse ne souffre pas qu'un mortel, quel qu'il soit, « jouisse d'une félicité inaltérable. Ménagez-vous donc « des peines et des revers pour les opposer aux faveurs « constantes de la fortune. »

Frappé de cette lettre et de ce conseil, Polycrate, fatigué, mécontent de cette imperturbable prospérité, voulut contraindre aussitôt la fortune à mêler quelques disgrâces à ses faveurs constantes, et jeta dans la mer la chose dont la perte pouvait lui être le plus sensible ; c'était un anneau en or massif et qui enchâssait une smaragde, émeraude la plus rare et la plus estimée des pierres à cette époque, où le diamant n'était pas encore connu.

L'histoire rapporte (Voy. Hérodote, liv. III) que peu de jours après, ce prince, découpant un poisson que son domestique avait pris le matin, retrouva l'anneau dans le ventre du susdit. Polycrate mourut dans la troisième année de la LXIVe olympiade (cinq cent vingt-deux ans avant l'ère chrétienne).

Ce cachet fut plus tard apporté à Rome, où Pline dit l'avoir vu, examiné, touché. La gravure, ouvrage de Théodore de Samos, fils de Taliklès, statuaire célèbre de ce temps-là (le même qui avait, dit-on, gravé le vase de Crésus), est un travail d'une finesse et d'une beauté remarquables. L'empereur Auguste avait fait enchâsser ce précieux bijou dans une corne d'or et l'avait déposé dans le temple de la Concorde, au milieu de mille autres objets d'art d'une très-grande valeur.

Ce cachet est grand comme une piastre (ou une pièce de cinq francs), d'une forme un peu oblongue. Le sujet est une lyre, autour de laquelle bourdonnent trois abeilles dans la partie supérieure. Au bas est un dauphin à droite, et une tête de bœuf à gauche. Au-dessous est une inscription grecque, qui indique le nom de l'artiste. La surface de la pierre est légèrement concave, un peu dépolie, et les arêtes de la ciselure sont écornées.

L'heureux possesseur de cette merveille en a refusé cinquante mille écus, qui lui ont été offerts par un touriste anglais. Il va, dit-on, partir pour Saint-Pétersbourg, où il a l'espoir que le czar lui en donnera le double. Il serait à désirer qu'une pièce de cette valeur pût être acquise par l'un de nos fortunés numismates.

Si cette charmante histoire n'est pas un conte, il serait plus à souhaiter encore que le vigneron d'Albano fût arrêté à son passage en France, et que l'anneau de Polycrate trouvât sa place parmi les curiosités du musée du Louvre. Pour la nation qui vient d'achever ce monument, ce serait vraiment *une bague au doigt*.

L'ÉTOILE DE PASKIEWITSCH.

Le maréchal Paskiewitsch, qui vient de mourir à Varsovie, faisait une pension annuelle de deux cents roubles (huit cents francs) à une vieille femme demeurant rue du Faubourg-Montmartre, à Paris. L'origine de cette libéralité est une histoire fort singulière, au dire des journaux qui racontent la vie du célèbre maréchal.

En 1814, la future pensionnaire de Paskiewitsch, nommée Adèle P..., était une jeune fille de dix-neuf ans, remplissant au théâtre des Variétés les rôles d'ingénue. Le 13 juillet de cette année terrible, les souverains étrangers qui occupaient Paris firent célébrer sur la place de la Concorde une cérémonie religieuse en action de grâces du succès de leurs armes.

Ils y assistaient du balcon de l'hôtel de la Marine, et comme chef de la sainte-alliance, Alexandre de Russie occupait la place d'honneur. Cinquante mille Russes en grande tenue entouraient l'estrade élevée supportant l'autel où officiait l'archimandrite. L'éclat et la diversité des uniformes, les tambours, les musiques militaires, les salves d'artillerie, les chants des popes, la présence des souverains, tout cela formait un spectacle curieux auquel étaient accourus les Parisiens et surtout les Parisiennes, dont beaucoup appelaient les étrangers « nos amis les ennemis. ».

A la tête du grand piquet d'honneur, occupant la plate-forme et les gradins richement tapissés de l'estrade, était placé le major-général Paskiewitsch. Ennuyé sans doute de la longueur de la cérémonie, il s'amusait à lorgner à l'aide d'une lunette de main les spectatrices, qu'une attention de ce genre était loin d'effaroucher. Tout à coup il aperçut Adèle P..., qu'il avait eu occasion de remarquer au théâtre, et vit qu'elle essayait sans succès de pénétrer dans l'enceinte réservée. Il s'empressa de descendre du gradin sur lequel il se tenait debout et de dire quelques mots à un adjudant ; un instant après, la charmant actrice était placée au premier rang, et répondait par son plus gracieux sourire à un signe de la main du général. Celui-ci mit alors le pied sur le premier degré pour regagner son poste ; mais au même instant l'estrade, trop chargée de monde, s'écroula avec un bruit mêlé de cris et de gémissements. Un grand nombre de personnes, parmi lesquelles plusieurs officiers supérieurs, étaient tués ou blessés. Sans la jeune actrice, le général Paskiewitsch fût resté à son poste, à quinze mètres de hauteur, et eût probablement péri. Le soir même il alla rendre visite à Adèle P..., et, lui faisant don d'un magnifique brillant, lui raconta par suite de quelle circonstance il lui devait la vie.

C'est à elle encore qu'il fut redevable de sa fortune. En effet, cette aventure parvint aux oreilles d'Alexandre, alors sous l'influence mystique de Mme de Krudener. Il fut persuadé qu'un homme favorisé d'une manière aussi insigne par son étoile était prédestiné à de grande choses, et il lui confia un commandement important. Les astres continuèrent à être propices au général, qui dut à son heureuse chance, autant qu'à ses talents, sa rapide ascension vers les honneurs et les dignités.

Si le grand seigneur russe montait à la fortune, celle qui lui avait porté bonheur descendait vers sa ruine. L'âge opérait en elle un désastreux travail En 1827, tandis que

Paskiewitsch, vainqueur des Perses, était nommé comte d'Érivan, Adèle P..., à qui une maladie avait enlevé ses moyens, passait prématurément dans la catégorie des duègnes.

Quatre ans plus tard, alors qu'après la chute de la Pologne, le comte d'Érivan recevait le titre de prince de Varsovie, avec le droit de jouir dans toute l'étendue de l'empire des mêmes honneurs que le souverain, Adèle quittait définitivement le théâtre, et peu à peu, abandonnée de tous ceux qui lui avaient témoigné de l'intérêt, sentait tomber sur elle le froid linceul de l'oubli, si pesant pour ceux que le monde a fêtés. La misère, que par un travail opiniâtre elle avait plusieurs fois éloignée, prit enfin possession de sa demeure. Une dernière étincelle d'espoir lui restait. De son pauvre réduit elle écrivit au feld-maréchal, pour lui rappeler un souvenir peut-être depuis longtemps éteint dans son âme. Quelques semaines après, elle reçut un mandat de cent roubles, sur un banquier de Paris, avec la promesse que pareille somme lui serait envoyée tous les six mois. Cet engagement fut religieusement tenu. Peut-être la mort du maréchal eût-elle replongé la bonne vieille dans le dénûment, mais elle l'avait précédé dans la tombe, et, il y a peu de temps, un commissaire de police était appelé à constater sa mort subite.

LE MIROIR DU DIABLE.

Rouvrez notre livraison d'octobre dernier, et relisez la charmante nouvelle de Mme Anaïs Ségalas, intitulée *le Miroir du Diable*, vous ne serez pas étonnés d'apprendre que cette fine moralité est devenue une comédie exquise, à deux personnages, que dis-je? un opéra-comique accompli, dont voici l'histoire racontée par le critique émérite d'un grand journal, M. Jules de Prémaray, histoire qui est à la fois un chevron d'honneur pour le *Musée*, et un chapitre à joindre aux annales du Spectacle en famille :

« Vous plaît-il de me suivre au Théâtre-Vendôme?

— Eh quoi! encore un nouveau théâtre!

— Rassurez-vous. Cette fois, il s'agit d'un théâtre improvisé au milieu d'un bal. Aussitôt bâti, aussitôt démoli, voilà l'histoire de ce théâtre où il s'est dit et chanté de très-jolies choses.

C'était le jeudi de la mi-carême. On dansait et on jouait la comédie partout cette nuit-là. Au rez-de-chaussée d'un vieil hôtel de la rue de Vendôme, les salons de M. S..., un prince de la science, étaient ouverts et splendidement illuminés. Le coup d'œil était éblouissant.

Quatre habits noirs honteux se cachaient de leur mieux derrière des flots d'or, de soie, de dentelles, de pierreries, de diamants, de plumes et de fleurs, car il s'agissait d'un bal costumé. J'ai rarement vu une collection de costumes aussi élégants, aussi originaux, aussi riches, une réunion de femmes aussi charmantes. Il y avait là des enfants de seize à vingt ans d'une rare beauté : filles et garçons, c'était un miracle. Et tous ces beaux enfants dansaient que c'était une bénédiction! Quelle gaieté chaste et naïve! quelle grâce! quel enchantement! quelle légèreté! En essayant de me ranger, j'ai reçu à cinq ou six reprises différentes plusieurs jeunes valseuses sur les pieds, et chaque fois il me semblait qu'un oiseau rasant le sol m'avait touché de son aile.

A minuit, les danses avaient cessé, et les chants commençaient. M. Lefort et Mme Lefébure-Wély nous ont dit une ravissante opérette de salon, intitulée *le Miroir du Diable*, paroles de Mme Anaïs Ségalas, musique de M. Emile Durand, jeune lauréat de l'Institut. C'est une délicieuse scène de ménage, scène de dispute et de raccommodement, ce léger ouvrage de Mme Anaïs Ségalas; un jeu de raquettes et de volants à vous donner des éblouissements. La musique annonce un compositeur d'avenir. Cela est vif, facile, d'une grande fraîcheur et sans nulle prétention, tel enfin que cela devait être pour le sujet, le cadre et la circonstance.

On a rappelé M. Lefort et Mme Lefébure-Wély, qui ont finement joué et chanté comme ils savent chanter; on a rappelé Mme Anaïs Ségalas. »

Nous ne pouvons que confirmer de notre témoignage oculaire la parfaite exactitude de ce compte rendu, et nous y ajouterons une bonne nouvelle : Mme Anaïs Ségalas publiera bientôt, dans le *Musée des Familles*, un digne pendant au *Miroir du Diable*. P.-C.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

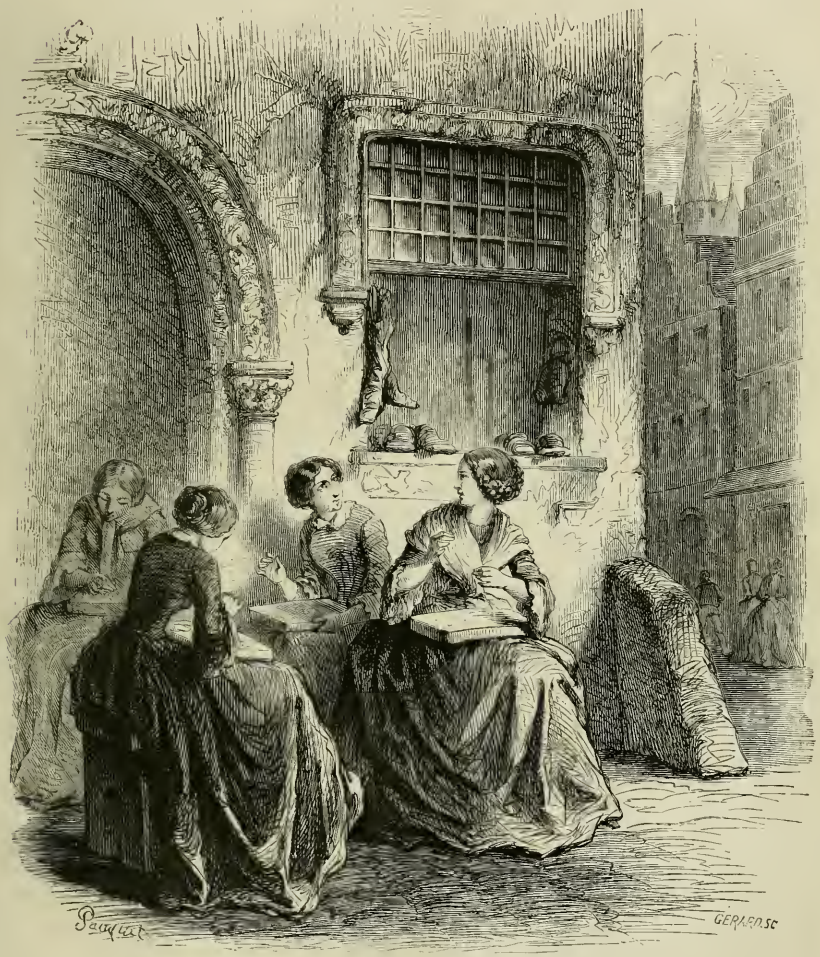
EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER DERNIER.

Le duc de Lauzun ayant abusé de l'amitié de Louis XIV, ce prince lui dit en se contenant : *Si je n'étais roi, je me mettrais en colère.* (*Si* jeune étaie rouage—*me—mais* très en colère).

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

LE BONHEUR D'ÊTRE RICHE.

NOUVELLE FLAMANDE, PAR HENRI CONSCIENCE (1).



Trinette et ses amies travaillant dans la rue. Dessins de Pauquet.

AVIS DE LA RÉDACTION.

M. Henri Conscience est le plus pur et le plus célèbre écrivain de la Flandre contemporaine. Il devait, à ces titres, figurer parmi les illustres collaborateurs du *Musée des Familles*. *Le Bonheur d'être riche*, étude morale inédite en France, et qui va révéler à nos lecteurs ce talent

(1) Traduction de M. Léon Wocquier. Reproduction interdite.

[illegible] nouvelle, est considéré en Belgique comme un [illegible] l'œuvre de la vieille langue flamande, et a valu à son auteur le surnom de Walter Scott de la vie intime.

I.

— Oh! chère Trinette, quel temps magnifique! le beau mois de mai! Comme l'air est doux et frais!

— Oui, Annemie, je ne sais ce qu'ont mes pieds, mais ils danseraient bien d'eux-mêmes. Ce premier rayon de soleil me fait frissonner de bien-être; c'est comme s'il me pénétrait jusqu'à la moelle des os.

— Aussi, vois comme chacun sort de chez soi pour en prendre sa part. Voilà qu'il recommence à faire bon vivre; nous pourrons nous asseoir dans la rue, et chanter, raconter des histoires et respirer le grand air tout en travaillant.

— C'est pourtant une terrible chose, n'est-ce pas, Trinette, que d'être enfermée à la maison pendant quatre mois éternels, comme un pauvre oiseau dans sa cage?

— Et de pouvoir à peine reprendre haleine dans l'air étouffant de sa chambrette.

— Et de se crever les yeux à travailler pendant ces jours gris et tristes de l'hiver.

— Et puis on attrape des rhumes et on tousse, à en croire que le mois de mars va vous emporter dans l'autre monde.

— On oublie qu'il y a un soleil au ciel; on compte les jours un à un jusqu'à ce que le cher mois de mai ramène la lumière et la chaleur, aussi bien pour les pauvres gens que pour les riches...

— Allons, allons, l'hiver est oublié; ne songeons plus à ce vieux perclus.

Joyeux bergers et bergères,
Chantez, dansez, voici le mois de mai!

— Rapprochez un peu vos carreaux, et tenons-nous toujours ensemble, sans cela quelque trouble-fête viendra encore se mettre de la partie.

Les jeunes filles qui, tout en jasant ainsi, chantaient un hymne bien senti au frais mois de mai, étaient assises dans une étroite mais longue ruelle de la ville d'Anvers.

Des deux côtés, les maisonnettes étaient basses et petites; chacune d'elles avait une petite porte d'entrée ronde et recevait une maigre lumière qu'affaiblissaient encore les carreaux verdâtres de leurs étroites fenêtres.

Une seule d'entre elles se distinguait par une hauteur plus considérable et par des fenêtres de façon moderne; c'était la boutique de l'épicier: bien que les habitants de cette demeure n'eussent pour chalands que de petites gens, ils avaient fait un bon chemin en peu d'années et pourraient s'appeler riches, en comparaison de leurs humbles voisins.

A peu près vis-à-vis de la boutique se dressait une vieille maisonnette qui, elle aussi, avait un étage; mais elle était d'un aspect sombre et malpropre. Au-dessus de son étroite porte s'avançait en saillie une enseigne sur laquelle étaient peintes seulement deux grandes lettres: A. B. Cela indiquait la demeure d'un ramoneur de cheminée. Ce personnage occupait, après l'épicier, le second rang dans la rue, car cette maisonnette lui appartenait en propriété (1).

Après lui venait, quant à l'aisance, un cordonnier, ou, pour mieux dire, un savetier qui, à la vérité, ne possédait pas de maison en propre, mais qui, grâce à ses instincts laborieux, parvenait à gagner sans trop de peine son pain quotidien.

C'était devant la porte du cordonnier que Trinette était assise et travaillait avec ses trois amies. Plus loin, dans la rue, on pouvait apercevoir beaucoup d'autres jeunes filles qui, partagées aussi en petits groupes, poursuivaient leur labeur en s'extasiant sans relâche sur la beauté du temps.

Chacune d'elles tenait devant soi un carreau de forme quadrangulaire, sur lequel était tendu un morceau de tulle ou de dentelle au métier où elles brodaient, à grand renfort de fil et d'aiguilles, des fleurs et des feuilles de toute espèce. Elles travaillaient à qui mieux mieux pour mériter au bout d'une longue journée quelques sous et soulager d'autant le ménage maternel, — et puis aussi, dans les bons moments, pour pouvoir s'acheter une robe neuve ou un joli bonnet garni de rubans de couleur.

Bien que ces brodeuses appartinssent aux régions inférieures de la classe ouvrière, leurs vêtements se faisaient remarquer par leur propreté et même par leur élégance. C'est, du reste, un fait connu qu'à Anvers les filles du peuple se distinguent par une propreté particulière et plus encore par la façon coquette avec laquelle elles savent disposer leur costume; mais les dentellières ou les brodeuses se distinguent entre toutes, sous ce point de vue. Et comment aussi ne seraient-elles pas toujours d'une exquise propreté, puisque, depuis le matin jusqu'au soir, leurs mains se promènent sans relâche sur la dentelle et le tulle d'une blancheur de neige? La moindre négligence souillerait leur ouvrage, et alors le marchand ou la marchande de dentelles leur reprocherait leur malpropreté, leur retrancherait une partie de leur salaire, ou même refuserait de leur confier un nouveau travail.

Ne croyez pas pourtant que cette exquise propreté ait sa source dans la seule nécessité. Cela a dû être ainsi au commencement; mais on connaît la force de l'habitude: cette coquette propreté a passé aujourd'hui dans les mœurs des dentellières, et quand il leur arrive de chercher à gagner leur vie par un autre travail, elles n'en conservent pas moins leurs instincts primitifs.

Aussi regardez-les bien de la tête aux pieds: à la vérité, leurs vêtements sont modestes et de commune étoffe de coton; parfois la couleur en est quelque peu altérée; mais comme ils sont proprement lavés et gentiment portés! Pas une tache, pas la moindre souillure; on dirait qu'il y a pour elles sept dimanches dans la semaine.

Sont-elles jolies? Oui et non. Elles sont jeunes, et c'est déjà beaucoup. La plupart devraient même être jolies, car leurs traits ne manquent ni de finesse ni de régularité; mais leurs joues sont généralement si pâles et leurs membres si amaigris! Pauvres filles du peuple, le luxe les a chassées de toutes les rues bien aérées; on a bâti partout des maisons dont il leur serait impossible de payer le loyer; et elles ont été de plus en plus refoulées avec leurs parents dans les ruelles étroites, obscures et malsaines où pas plus que le riche le petit bourgeois ne voudrait demeurer. Fleurs languissantes, élevées dans de sombres caves, leur sang est sans couleur, et la phthisie, ver rongeur, attaque jusqu'à la racine la vie de bon nom-

(1) En Flandre, les ramoneurs ne sont pas des étrangers comme dans maint autre pays. A Anvers, la plupart d'entre eux appartiennent à la petite bourgeoisie. Ils se distinguent en général par leur caractère gai et leur bonne humeur inaltérable. Les deux lettres A. B. sont le signe indicateur de leur profession. (*Note de l'auteur.*)

bre d'entre elles. Et cependant elles sont gaies, elles chantent tout en poursuivant leur éternel labeur!

Toutefois, sur les quatre jeunes filles assises devant la porte du cordonnier, il y en avait deux dont la santé florissante n'avait eu à souffrir ni du manque d'air ni du défaut de nourriture suffisante. Aussi faut-il dire que leurs parents étaient plus à leur aise que ce n'est l'ordinaire dans cette classe, et peut-être, d'ailleurs, leurs familles n'habitaient-elles pas de génération en génération, comme celles de leurs compagnes, cette étroite ruelle dont le séjour prolongé doit amener un infaillible abâtardissement.

L'une d'elles se nommait Catherine et était la fille même du cordonnier; l'autre s'appelait Annemie, et demeurait chez le marchand de légumes. Sur les joues de toutes deux s'épanouissaient les roses de la jeunesse, et leurs lèvres n'avaient pas perdu l'éclat du corail. Catherine avait de doux yeux bleus et des cheveux blonds; Annemie semblait avoir du sang espagnol dans les veines, car une légère teinte brune couvrait son visage et ses yeux, et ses cheveux étaient noirs comme le jais.

Après avoir, de même que leurs deux compagnes, travaillé pendant quelque temps en silence, elles virent s'avancer au bout de la rue une femme déjà âgée. Elles la considérèrent d'un regard oblique et la suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu sous la petite porte de la maison du ramoneur. Alors l'une des jeunes filles dit:

— La mère Smet ne se refuse rien. Voilà qu'elle a encore une robe neuve et un bonnet à double rang de dentelles...

— Oh! Annemie, toujours de méchantes moqueries! Que nous importe la façon dont les autres s'habillent, du moment qu'ils ont le moyen de payer?

— Oui, Trinette, c'est vrai. Et pourtant, vois-tu, on peut dire son fait à l'orgueil.

— L'orgueil? Ah! c'est une si bonne femme!

— Oui, oui, la mère Smet fait une mine comme si Mme de Hoogenberg (1) était sa sœur; et quand elle passe là avec son manchon, elle nous regarde du haut de sa grandeur, comme si nous n'étions pas dignes de cirer ses souliers.

— Tu crois cela, Annemie; mais, sois-en sûre, il n'en est rien. Chacun agit à sa manière. La mère Smet est d'une bonne famille. Elle a en Hollande une tante qui est très-riche, mais très-riche... Elle a je ne sais combien de tonnes d'or... Et, tu comprends, quand on est de bonne famille, cela est dans le sang, et on ne s'en défait pas.

— Bah! elle affiche toujours sa famille! Il n'en vient rien pourtant, et son mari lui-même en rit tout comme les autres. Je serais honteuse de faire tant d'embarras; et dire encore que c'est la femme d'un ramoneur!

Ces critiques déplurent à Trinette; elle éleva la voix et dit d'un ton plus incisif, et comme si elle eût été fâchée:

— Je ne sais pas pourquoi tu t'avises de t'occuper de cela: ramoneur ou non, elle habite une maison qui lui appartient et ne doit rien à personne; elle a de quoi payer ce qu'elle achète et n'a pas à se soucier de l'envie des voisins!

— Il serait étonnant que tu ne lui donnasses pas raison, dit en riant une autre jeune fille; elle est la mère de l'aul!

— Allons, allons, Trinette, ne sois pas fâchée; c'est seulement par manière de parler, dit Annemie. Chacun cuit son pain comme il entend le manger, et s'il se brûle les doigts, c'est pour son compte.

Après un court silence, une des jeunes filles demanda d'une voix amicale:

— Mais, dis donc, Trinette, j'ai entendu dire hier chez l'épicier une chose que je ne puis croire. Est-il vrai que tu vas bientôt te marier?

Trinette rougit et balbutia:

— Oh! les voisins! quand ils tiennent un pouce, ils en font une aune!

— Ah! c'est donc vrai?

— Mon Dieu non. Le père Smet en a parlé pour rire à mon père...

— En ce cas la voiture est plus qu'à mi-chemin. Je t'en fais mon compliment.

Une autre pinça les lèvres avec une sorte de dédain et dit:

— Aïe! aïe! Trinette, avec un ramoneur! avec un homme aussi noir que le diable pendant six jours de la semaine. Vois-tu bien, quand il serait doré des pieds à la tête, je n'en voudrais pas encore.

— Ah! si tu pouvais l'avoir seulement! dit Trinette.

— Je n'en voudrais pourtant pas non plus, dit une autre, quoique ce soit le garçon le plus joyeux de tout le quartier. Le dimanche, quand il est lavé, cela va encore: mais pendant la semaine! Vous ne pouvez même lui donner la main sans courir à la pompe; et puis, en lui parlant, vous avez toujours cette trogne noire sous les yeux. Fi! il y a de quoi en avoir peur. Quand il rit et montre ses dents blanches, il fait une mine comme un chien qui a mangé du poivre d'Espagne...

— Quelles mauvaises langues vous faites! s'écria Annemie en interrompant la bavarde. Paul est le meilleur garçon qu'on puisse trouver; il sait de si jolies chansons! il danse, il saute, il amuse la rue entière. Chacun se réjouit en le voyant paraître; car partout où il est on rit et l'on se met en joie. Et puis, voyez-le un peu le dimanche, quand il s'en va avec sa redingote bleue, la tête haute et couverte de sa belle casquette! Je vous le dis, moi, c'est un beau garçon; et Trinette a raison d'aimer son Paul, d'autant plus que ses parents en sont contents.

En ce moment elles entendirent résonner sur un ton joyeux, dans l'étroite ruelle, le cri: Ape! âpe! âpe! (1)

— Ah! voilà Paul et son père! s'écrièrent-elles toutes ensemble en souriant... Ah! voilà *Jean le farceur* et *Paul le rieur!*

A l'une des extrémités de la ruelle, et à une assez grande distance des jeunes filles, s'avançait un homme d'une cinquantaine d'années; il était encore dans toute la force de l'âge et marchait d'un pas léger et la tête droite. Comme chez tous les ramoneurs, ses vêtements étaient de toile grossière et serraient étroitement les membres: tout son corps, y compris le visage et les mains, était noir et couvert de suie.

Il était de bonne humeur; car, en passant, il souriait sans cesse aux voisins et saluait chacun par un joyeux bon mot.

A cinq ou six pas derrière lui venait son fils Paul, garçon leste et bien découplé, qui venait à peine d'atteindre l'âge d'homme. Son visage et ses habits étaient noirs et couverts de suie comme ceux de son père. Le blanc de ses yeux et de ses dents et le rouge vif de ses

(1) Mme de *Haute-Montagne*, locution populaire.

(1) Cri habituel des ramoneurs anversois, et qu'ils sont tenus de faire entendre du haut de la cheminée qu'ils nettoient, comme preuve de la loyauté avec laquelle ils se sont acquittés de leur tâche. (*Note de l'auteur.*)

lèvres se détachait étrangement sur la teinte foncée de sa physionomie.

Il portait sur l'épaule un sac plein de suie, et tenait dans la main droite un petit balai et une branche d'aubépine blanche, cette fleur de mai des Anversois.

Au moment où il entra dans la rue en chantant un air populaire et en faisant de joyeux entrechats, tous les voisins se prirent à rire.

— Le drôle de corps ! disait l'un.

— On a bien raison de le nommer *Paul le rieur*, observa un autre; il est toujours en joie !

— Ainsi chantent les vieux, ainsi piaillent les petits. Son père et lui riraient encore à l'article de la mort.

— Tous les ramoneurs d'Anvers sont comme cela ; cela tient au métier. Un ramoneur triste est encore plus rare qu'un croque-mort gai.

— Je le crois bien, dit un vieux tourneur de chaises; ils font tout pour le mieux ; ils ne négligent pas leur ouvrage et donnent à chacun ce qui lui revient. Bien faire et vivre gaiement, il n'y a rien à ajouter à cela...

Soulain Annemie se leva en s'écriant :

— Ecoutez donc, il sait encore une nouvelle chanson. Où donc va-t-il les chercher toutes?

— Mais il les fait lui-même ! dit Trinette triomphante.

— Est-il si savant ? Je n'en savais rien, ma foi, rien.

— Oui, oui, et il n'y a pas une seule affiche à la chapelle des *petits frères* qu'il ne sache lire sur le bout du doigt !

Sur ces entrefaites, le jeune ramoneur s'était assez rapproché pour qu'on pût comprendre ce qu'il chantait à pleine voix. C'était une fort jolie chansonnette, dont le rhythme sautillant semblait choisi exprès pour accompagner des entrechats.

Paul le rieur chantait ainsi avec accompagnement de force gestes :

Ramoneur, sors de ta ch'minée !
Bon compagnon,
Joyeux luron,
Sors, ta journée est bien gagnée!
Le ramoneur est bon enfant,
Noir au dehors, au dedans blanc ;
Si le visage est plein de suie,
Le cœur est gai, l'âme hardie !
Du matin jusqu'au soir
Il monte, grimpe, rampe et gratte;
Le tuyau vide, il tend la patte,
Et par son museau noir,
Après chaque journée,
La pinte est vidée !

Et comme il faisait mine de vouloir s'approcher très-près de Trinette, les compagnes de celle-ci jetèrent un cri en posant les mains sur leurs carreaux pour protéger ceux-ci.

— Paul, ne vous approchez pas ; restez tranquille ; vous allez salir notre ouvrage ! s'écriaient-elles.

Mais le doux sourire que Trinette lui avait adressé, à la vue de la branche d'aubépine, parut avoir calmé l'effervescence de Paul ; la jeune fille savait que ce premier présent du doux mois de mai lui était destiné. Dans ses yeux bleus rayonnait une tendre reconnaissance, qui avait profondément ému le jeune ramoneur et avait arrêté la chanson sur ses lèvres et le sourire sur ses traits.

Cependant, comme il ne pouvait rester longtemps sérieux, il maîtrisa son émotion et dit en riant :

— Trinette, je suis allé me promener dans la campagne, c'est-à-dire que j'ai couru de village en village, et chanté au mieux avec le rossignol, si bien que mon gosier en était devenu sec comme une râpe. J'ai rencontré là-bas une jeune fille si belle, si charmante, et si avenante pour moi... Allons, allons, ne faites pas la moue, Trinette. La jeune fille me demanda d'une voix douce si je n'aimais personne. Je songeai à répondre non, mais je n'osai mentir, et comme je fis un signe d'affirmation, elle me demanda le nom de celle que je préférais à toutes les autres. — Ah ! me suis-je écrié, ne le savez-vous pas encore? Eh bien, c'est une jeune fille fraîche comme une rose et qui s'appelle Trinette.—Vraiment ! dit la belle dame ; en en ce cas, faites-lui mes compliments et donnez-lui ces fleurs de ma part...

Les jeunes filles contemplaient le ramoneur, silencieuses et la bouche béante, mais en souriant à demi.

— Et si vous continuez à vous aimer en tout bien tout honneur, a-t-elle ajouté, je viendrai vous réjouir tous les ans et vous donner des fleurs de toute sorte autant que vous en voudrez.

— Qui pouvait être cette dame? demanda avec stupéfaction la plus pâle d'entre les jeunes filles.

— Vous la connaissez toutes très-bien ! dit Paul en riant.

— Comment donc s'appelle-t-elle ?

— Mme de Mai.

— Mme de Mai ? Je connais bien la mère de Mai qui vend du *stokvisch* là-bas au coin ; mais ce n'est certainement pas elle?

— Oh ! ne voyez-vous donc pas qu'il se moque de nous toutes? s'écria Annemie. Il veut parler de la dame du mois de mai !

— Justement, c'était cette vieille connaissance ! dit Paul toujours souriant, en donnant à Trinette un bouquet de fleurs parfumées, et en disant à une autre :

— En voulez-vous aussi ? Oh ! elles sentent si bon !

La jeune fille tendit la main, mais Paul la frappa légèrement avec la branche d'aubépine.

— Aïe ! vilain ramoneur ! s'écria-t-elle.

— Il n'y a pas de roses sans épines ! dit Paul d'un ton moqueur.

Mais la jeune fille était si irritée qu'elle se leva, mit les poings sur la hanche et s'écria :

—Noir râcleur de cheminée, à quoi penses-tu? Crois-tu, parce que tu joues de bêtes tours aux innocents, que tu en sois plus malin? Va te faire laver, sale nègre ! ton père est rentré depuis longtemps, et dépêche-toi; sans cela, gare la baguette !

— Voyez donc ce petit dragon qui monte sur ses grands chevaux ! dit d'un ton de raillerie le jeune ramoneur. Vous êtes trop nerveuse, ma fille. Cela ne vous va pas de vous fâcher ; il vous faudrait pour cela une paire de moustaches...

A ces mots, il fit un geste comme s'il voulait réellement toucher de son doigt noir le visage de la jeune fille ; mais toutes se levèrent en même temps et s'écrièrent, en le prenant à partie de commun accord :

— Vilain ramoneur ! noiraud ! sac à suie ! âpe ! âpe ! et mille autres exclamations.

Paul chercha vainement à dominer le vacarme, et secouant la tête comme pour se débarrasser des injures dont on l'accablait, il s'écria tout à coup :

— Holà, mes petites amies, je vais d'abord en finir avec vous, après quoi je m'empresserai d'aller me laver. Attention ! Une, deux, trois !

Il fit quatre ou cinq bonds, et secoua si bien son sac à

suie qu'un nuage noir se répandit autour de lui, tandis qu'il chantait :

Chante, danse, Paul, mon ami,
Personne ne te touchera.

Toutes les jeunes filles serrèrent leurs carreaux et se dispersèrent avec des cris d'angoisse, pour mettre leur ouvrage à l'abri de la souillure qui le menaçait.

Tandis que les unes se sauvaient en poussant les hauts cris et que la plupart riaient de bon cœur, le ramoneur cria, tout en gagnant sa porte à grand renfort d'entrechats:

— A tout à l'heure, mes tourterelles! je vais prendre mon visage des dimanches

La mère Smet en grande tenue.

II.

Les ombres du soir étaient descendues depuis une demi-heure à peine sur l'étroite ruelle.

La mère Smet, femme du ramoneur, était assise à une table et occupée à ravauder, à la lueur d'une petite lampe, les bas de laine de son Paul.

Elle était mise non-seulement avec propreté mais même avec plus de recherche que sa condition ne semblait le comporter ; car, bien qu'elle se trouvât chez elle et ne dût probablement plus sortir ce jour-là, elle portait encore une jaquette de couleur rose semée de petites fleurs, une jupe de calmande bordée de velours, et un bonnet à grandes ailes d'une blancheur de neige.

Des pensées tristes et désagréables semblaient occuper son esprit, car très-souvent elle interrompait son travail et une expression de colère contractait ses traits.

— Voilà comme on trompe toujours les pauvres gens

qui doivent hériter ! murmura-t-elle enfin. Les coquins savent tenir la chose cachée et la traîner en longueur jusqu'à ce que les héritiers soient morts, et alors ils mettent eux-mêmes en poche l'héritage. Quand j'y pense encore ! Le vieux maçon Kobe, de la rue de la Boutique, devait hériter cent mille florins ; tout était en règle... mais on l'a fait aller pendant si longtemps d'Hérode à Pilate, qu'il a fini par mourir dans son grenier. Six mois après, l'héritage a été partagé entre trois ou quatre grands messieurs qui n'en avaient que faire ; et peut-être bien que la meilleure part de la fortune de Kobe est restée aux mains des avocats... Mais on ne m'y prendra pas ainsi. Dussé-je y dépenser mon dernier sou, je saurai ce qu'est devenu l'héritage de ma tante de Hollande. Honnêtes voleurs, va !

En ce moment son mari descendit l'escalier, souffla la petite lampe qu'il tenait à la main, la posa sur une armoire, et, les bras croisés sur la poitrine, se mit à contempler sa femme en souriant.

Le visage du ramoneur était lavé ; ses habits étaient en tout semblables à ceux des gens de la petite bourgeoisie quand ils sortent le soir pour aller boire une pinte dans le voisinage.

— J'ai joué un fameux tour aux rats là-haut sur le grenier ! s'écria-t-il. Devine un peu, Thérèse, ce que j'ai fait.

— Oh ! laisse-moi en paix, répondit la femme d'un ton bourru ; il y a dix ans que tu joues des tours aux rats, mais ils nous en font encore davantage. Laisse un peu au grenier la moindre chose venue, et, fût-ce même ton sac à suie, tu verras s'ils ne l'auront pas dévoré le lendemain.

— C'est vrai, mais que puis-je y faire ? Crois-tu que je puisse prendre tous les rats de la ville ? Cette engeance est toujours en route et passe en ribambelle par les égouts et les rigoles ; ils n'ont pas de bail à faire : là où ils se trouvent bien, ils s'installent. Je viens d'en voir courir un, Thérèse, un gros noir avec une queue assez longue pour en faire une paire de jarretières... Mais, femme, tu as encore une fois le bonnet à l'envers ; tu es contrariée... Toujours cette même moue !

— Je fais la mine qu'il me plaît.

— Certainement, certainement ; et c'est d'autant pire que tu le fais avec intention. J'ai bien vu, pendant toute la journée, que tu as marché sur quelque épine. Il est sans doute encore question d'avocats, de ta tante de Hollande, d'héritage, de tonnes d'or et autres châteaux en Espagne ?

— Cela ne te regarde pas. Qu'entends-tu à ces choses-là ?

— Vois-tu, Thérèse, il faut que je dise cela une bonne fois, mais là... sérieusement, sans rire !

— Sans rire ? Je t'en défie, moqueur éternel !

— Soit, je ne te demande que de m'écouter. Nous sommes mariés depuis vingt-cinq ans à peu près ; l'année prochaine, à la fête de la Saint-Jean, nous fêterons notre jubilé, notre noce d'argent. Pendant tout ce temps, tu n'as cessé de courir chez les avocats, de lever et de ramasser des actes de décès et des extraits de baptême..., et tous les mois tu as porté quelques beaux et bons francs aux noirs hommes de loi... Si tous ces francs étaient réunis, cela ferait déjà un petit patrimoine ; car il y a bien des mois dans vingt-cinq ans. Jusqu'ici je t'ai laissée faire sans te contredire ; mais aujourd'hui tout est diablement cher ! Les pommes de terre coûtent près de deux francs l'étuvée ; le prix d'une cheminée ramonée nous donne à peine à chacun un petit morceau de viande, juste assez pour en frotter notre pain ; et le pain, le pain !...

— Allons donc ! voilà que tu t'inquiètes de ce que coûte le pain ? dit la femme d'un ton railleur, pourvu que la bière ne hausse pas !...

— Oh ! tant qu'il y en aura assez, la chair fût-elle même un peu maigre, je n'en pleurerai pas, petite mère. La joie est aussi un excellent pain ! Mais j'oublie mon affaire. Ce que je voulais te dire est ceci : tu es toujours à rêver de tantes, d'oncles et d'immenses héritages que tu dois recevoir. Sottises que tout cela ! Et cela va de mal en pis tous les jours, Thérèse ; si tu n'y prends garde, — les vieux jours approchent, — sois sûre qu'ils te détraqueront quelque chose dans la tête ; et si tu ne veux pas être plus raisonnable, Dieu sait si tous tes oncles et tantes de Hollande ne te conduiront pas à la maison des fous !...

La femme se leva et répondit avec un sourire de dédain sur les lèvres :

— Mon Dieu ! quelles choses on doit entendre de son mari ! Tu veux dire que je suis d'une famille de rien ?

— Oh ! non, petite femme ; mais je veux dire d'une famille ordinaire, d'une famille comme il y en a tant. Ton père tenait boutique de chiffons, de friperie, si tu veux, et on le croyait riche, peut-être à cause de son avarice ; mais lorsqu'il vint à mourir subitement, on ne trouva rien de rien, et nous n'héritâmes que notre maisonnette. Enfin, c'est toujours assez. Votre cousine colporte des citrons, votre tante ramasse du vieux fer et des os, et le fils de votre oncle est pompier... Tous sont, d'ailleurs, de bonnes, braves et honnêtes gens !... Mais qu'ils vivent grassement, cela n'est pas vrai.

— Qui parle de ma famille en Belgique ? Il y a une foule de *Van den Bergen* en Hollande.

— On y trouve encore bien plus de Janssens. Depuis vingt-cinq ans, tu cherches parmi tous les Van den Bergen s'il n'y en a aucun qui soit de notre famille, et tu as dépensé pour cela je ne veux pas dire combien de florins. Chacun sa manie. On voit ce qu'on veut voir. Allez au bord de l'Escaut, quand il fait du vent, et fixez les yeux sur les nuages qui passent. Que voulez-vous voir ? Un homme à cheval ? Napoléon ? un géant ? une voiture à quatre chevaux ? un dragon à sept têtes ? Vous n'avez qu'à souhaiter ; la chose désirée est là à l'instant. Eh bien ! il en est de même de toi, chère Thérèse ; tu as une lubie en tête !

La femme se rassit, et dit, la physionomie empreinte d'un triste doute :

— Il est bien étrange que tu sois si entêté à parler de cela aujourd'hui, et je suis tentée de croire que tu es allé, cette après-dînée, chez notre avocat. Ce coquin-là, après m'avoir fait espérer pendant deux ans et m'avoir soutiré bien des florins, pour des timbres, des lettres, des papiers et je ne sais tout quoi, m'a dit aujourd'hui que ma famille, toute grande qu'elle soit, ne compte que de pauvres gens. Il m'a rendu toutes mes lettres et m'a priée amicalement de ne plus venir chez lui désormais.

— Eh bien ! cet avocat-là est un brave homme. Il pouvait encore te faire donner une belle somme ; mais il ne désire pas ton argent et te donne gratis un bon conseil. Il n'y a pas beaucoup d'avocats comme cela, à ce qu'on dit, du moins ; car, pour mon compte, je n'en sais rien, et, s'ils devaient vivre de mon argent, ils n'auraient pas beaucoup de beurre sur leur pain.

Cet entretien parut avoir déchargé le cœur de la mère Smet du dépit qui l'avait oppressée pendant toute la journée. Elle dit d'un ton plus dégagé :

— Tu peux dire tout ce que tu veux, mais je n'en serai pas moins riche un jour, avant de me coucher pour la dernière fois. Je suis d'une bonne famille, et je dois hé-

riter... Cette nuit encore, j'ai rêvé que je trouvais un monceau d'or contre le seuil de notre porte...

— Vraiment ! dit le ramoneur en riant ; dans ce cas-là, il est bien sûr que tu as encore longtemps à attendre ! Si tu avais rêvé araignées, du moins, cela veut dire argent...

Soudain les deux époux entendirent du bruit au haut de l'escalier.

— Hein ! qu'est-ce que cela ? dit le ramoneur.

— Mon Dieu ! tu ne l'entends pas, dit la femme d'un ton moqueur : ce sont les rats qui se moquent de toi et ne s'embarrassent guère du tour que tu leur as joué !

— C'est étonnant, grommela maître Smet ; j'ai pourtant bouché tous les trous avec de la chaux et du verre pilé ! Il faut que j'aille voir encore... Ce n'en était qu'un, sans doute ; je n'entends plus rien.

— Mais, Smet, dit la femme, si nous devenons riches un jour, que feras-tu ?

— Pour l'amour de Dieu, Thérèse, laisse-moi tranquille et ne me parle plus de cette richesse en l'air. Il ne nous manque rien ; le bon Dieu nous donne notre pain quotidien, et permet que je puisse boire une pinte avec les amis : que pourrions-nous souhaiter davantage ?

— Oui ; mais enfin si tu devenais riche un jour ?

Le mari porta la main à son front, et, après avoir réfléchi un instant :

— Ce que je ferais ? Voyons. D'abord, je ferais peindre la façade de notre maison, et il y aurait sur notre enseigne deux lettres, A. B., dorées. Ensuite, j'achèterais quatre jambons à la fois pour faire bombance pendant l'hiver. Et puis ? et puis quoi ?... Je donnerais quatre sacs de pommes de terre et six mesures de charbon à la pauvre veuve qui demeure là-bas, derrière le coin, avec ses malheureux enfants. En quatrième lieu, j'achèterais une maison pour notre Paul ; et, le jour de son mariage avec Trinette, nous ferions une noce telle qu'on en sentirait l'odeur jusqu'au Kauwenberg.

— Et c'est là tout ? Cela vaut bien la peine de devenir riche !

— Et que sais-je encore ? En un mot, je vivrais de la chose et j'en ferais vivre mes amis.

— Et resterais-tu ramoneur ?

— Hein ? que demandes-tu ?

— Si tu resterais ramoneur ?

— C'est-à-dire... je ramonerais des cheminées pour mon plaisir.

— Ah ! ah ! innocent que tu es ! s'écria sa femme en éclatant de rire.

— Sans cela, que ferais-je de mon temps ? demanda maître Smet. Crois-tu que je voudrais aller m'installer, pendant toute la journée, seul dans un cabaret ? Voyons, Thérèse, dis-moi ce que tu entendrais faire si un trésor nous tombait du ciel ?

— Oh ! je m'y entends mieux que toi ! dit la femme triomphalement ; je suis d'une bonne famille, moi ! J'achèterais une grande maison au Kipdorp ou sur la place de Meir ; il me faudrait une voiture à quatre chevaux et un traîneau en hiver. Je porterais des robes de soie et de velours, un manchon et un boa...

— Que dis-tu là ? un boa ? Qu'est-ce que cela ?

— Mais oui, pour porter au cou comme les dames.

— Est-ce cette chose qui ressemble à la queue d'une bête sauvage ?

— Oui ; cela coûte joliment cher ! J'aurais des diamants sur la poitrine, aux oreilles et aux doigts ; et par derrière, à ma robe, une queue, comme les reines en ont une au théâtre flamand ; et, partout où j'irais, un domestique me suivrait, tu sais, un domestique avec un habit jaune et un galon d'or au chapeau... Et puis je viendrais me promener tous les jours dans la rue, pour faire crever de dépit la femme de l'épicier là-bas...

— Tais-toi ! tais-toi ! s'écria le ramoneur, ou tu vas me faire pouffer de rire ! Voyez-vous Mme Smet, la femme du ramoneur, s'en aller par la ville avec une robe qui traîne, une queue de renard autour du cou, et un grand canari derrière elle !... Si tu n'es pas folle, Thérèse, je n'y perds. Fais-moi mettre, en ce cas, dans la maison des fous, car, sois-en bien sûre, l'un de nous a le cerveau fêlé !... Mais écoute donc ! écoute quelle vie là-haut ! Les rats aussi se moquent de nous !

— Mais oui, qu'est-ce qui se passe au grenier ? Quels cris et quel tapage ! Va donc voir, Smet. Rouvre plutôt les trous ; car on dirait que tous les rats du voisinage se sont donné rendez-vous là-haut, depuis que tu t'es avisé de leur jouer ce tour.

Le ramoneur se leva, ralluma sa petite lampe, et prit derrière l'armoire un vieux sabre rouillé.

— Je vais les arranger comme il faut, dit-il ; prépare quelques *cents*, Thérèse, car je vais aller boire une pinte tout à l'heure.

La mère Smet demeura seule assez longtemps à écouter le vacarme que faisait son mari en frappant de son sabre les planches du grenier.

Tout bruit cessa pourtant bientôt. Alors la femme tomba dans une profonde songerie et se mit à rêver vêtements de soie, boucles d'oreilles en diamants et laquais au chapeau galonné d'or.

Elle demeura pendant quelque temps abîmée ainsi dans la contemplation du bonheur que donne la richesse ; un doux sourire illuminait son visage, et elle hochait la tête comme si son esprit eût donné un corps aux ombres créées par son imagination.

Enfin elle entendit les marches de l'escalier craquer sous les pas de son mari, et un certain étonnement se peignit dans ses yeux en ne voyant pas de lumière dans l'escalier.

— Ta lampe s'est-elle éteinte ? demanda-t-elle.

Le ramoneur descendit silencieusement l'escalier et s'approcha de sa femme d'un pas chancelant. Il tremblait et la froide sueur de l'angoisse perlait sur son pâle visage.

La femme bondit en poussant un cri d'effroi, et s'écria :

— Mon Dieu ! que t'est-il arrivé ? qu'as-tu vu ? Un voleur ? un revenant ?

— Tais-toi ! tais-toi ! laisse-moi reprendre haleine ! murmura le ramoneur d'une voix étouffée.

— Mais que s'est-il donc passé ? s'écria la femme ; tu me mets la mort dans l'âme !

— Tais-toi, parle plus bas, Thérèse, dit le mari, comme s'il eût eu peur d'être entendu. Il faut que personne ne nous entende.

Il se rapprocha d'elle, se pencha sur son épaule, et chuchota :

— Thérèse, chère Thérèse, ton rêve s'est réalisé : un trésor, un grand trésor !

— Oh ! mon pauvre malheureux Smet ! s'écria la femme, pleine d'inquiétude ; il a perdu la tête.

— Non, non ! ne fais pas de bruit, ou nous sommes perdus ! dit le mari d'une voix suppliante et altérée.

— Mais parle donc ! pour l'amour de Dieu, de quoi s'agit-il ?

— J'ai trouvé un trésor, comme tu l'avais rêvé.

— Un monceau d'or ?

— Non, un sac rempli de pièces de monnaie... toutes pièces d'argent et d'or... Viens, prends la lampe ; je vais te le montrer.

La femme pâlit à son tour et se mit à trembler de saisissement. Elle commençait seulement à croire que c'était sérieux. Malgré son émotion, un sourire fébrile contractait cependant ses lèvres.

Tout en suivant son mari, elle dit d'une voix pleine de prière :

— Oh ! Smet, ne me trompe pas ; si cela n'était pas vrai, je pourrais en mourir.

— Tais-toi, te dis-je ! grommela le ramoneur ; tu vas nous trahir !

— Mais comment l'as-tu trouvé ? demanda la femme d'une voix contenue.

Maître Smet s'arrêta, comme s'il voulait satisfaire la curiosité de sa femme, avant qu'elle vît le trésor.

— Tu as entendu, n'est-ce pas, Thérèse, comme j'ai frappé là-haut sur le plancher avec mon sabre ? Quand

Paul remettant la branche d'aubépine à Trinette (Chap. I).

j'arrivai au grenier, je ne vis plus de rats, mais en tapant j'en lis sortir deux d'un coin. Ils coururent entre mes jambes et disparurent derrière la poutre du milieu, sur laquelle le toit repose. J'allai examiner l'endroit à l'aide de la lampe ; mais je ne trouvai ni fente ni ouverture. Après avoir inspecté tous les coins, toutes les cachettes, je revins à la poutre ; car je ne pouvais comprendre ce qu'étaient devenus ces deux rats. Bien qu'il n'y eût dans la poutre ni creux ni ouverture, je frappai dessus à grands coups de sabre, sans savoir au juste pourquoi. Cela sonna si creux et rendit un son si singulier, que je me mis à frapper encore plus fort, dans la pensée que les rats habitaient dans l'intérieur. Tout à coup une petite planchette carrée se détache de la poutre, et, pouf ! il tombe sur mon pied une chose qui m'a fait si mal que j'ai failli en crier...

— Un lingot d'or ?

— Mais non ! un sac d'argent. En tombant il s'est déchiré, et les pièces d'or et d'argent ont roulé de tous côtés dans le grenier. J'étais comme assommé ; la lampe me tomba de la main ; je tremblais et j'ai dû m'appuyer contre le mur pour pouvoir descendre. Tout tournait devant mes yeux ; j'étais comme un homme ivre... Mainte-

nant viens, et marche sur la pointe des pieds, et parle aussi bas que possible.

Quand ils furent arrivés au grenier, le ramoneur conduisit sa femme près de la poutre et dirigea la lumière de la lampe sur un sac de toile qui gisait sur le plancher parmi des pièces de monnaie répandues à la suite de sa chute.

La mère Smet poussa un cri de joie étouffé, tomba à genoux, agrandit la déchirure du sac, plongea les mains dans les pièces d'argent, resta pendant quelques instants abîmée dans une muette admiration, puis se releva vivement. Elle courut, en levant les mains au-dessus de sa tête, tout autour du grenier, se mit à danser, à sauter, et s'écria enfin à pleine voix :

— Ouf! je n'en puis plus, j'étouffe ! Laisse-moi parler un peu ! Bonté du ciel ! nous voilà riches, riches à trésors !

Plein d'anxiété, le ramoneur saisit le bras de sa femme d'une main et lui mit l'autre sur la bouche, en maugréant d'un ton rauque et menaçant :

Smet annonçant le trésor à sa femme.

— Imprudente folle ! tais-toi, ou je te brise le bras! Tu veux sans doute que les voisins apprennent la chose ?

— Oh ! mon Dieu, dit la femme avec effroi ; qu'est-ce que cela? Tu fais une figure comme si tu allais m'assassiner! Comme l'argent change un homme ! Depuis vingt-cinq ans que nous sommes mariés, je ne t'ai pas encore vu faire des yeux comme cela !

Comme surpris de son propre emportement, le ramoneur se calma soudainement.

— Non, non, Thérèse, j'ai dit cela sans le penser, dit-il en lâchant le bras de sa femme ; mais je t'en prie, parle bas et ne fais pas de bruit... Dis, qu'allons-nous faire de cet argent?

— Portons-le en bas et enfermons-le dans le grand coffre.

— Et s'il venait des voleurs?

— Pourquoi en viendrait-il justement aujourd'hui? Il y a peut-être cent ans que ce coffre est là !

— C'est bon à dire, mais on ne peut pas savoir...

— Il faut cependant le mettre quelque part.

— Si je le cachais sous notre lit, dans la paillasse!

— Oh ! on voit bien, Smet, que tu n'es pas habitué à

avoir de l'argent. Crois-tu que les gens riches cachent le leur dans leur lit? Mets-le dans le coffre, te dis-je. Si tu trouves une meilleure place demain, il sera encore temps de changer d'idée.

Le ramoneur ramassa la seconde lampe et dit :

— Thérèse, mets l'argent dans ton tablier; je vais pousser le verrou de la porte d'en bas pour que personne ne nous surprenne... et fais bien attention que les pièces ne sonnent pas!

Tandis que sa femme descendait l'escalier avec une lourde charge d'argent, Smet mit le verrou de la porte de la rue et tourna la clef dans la serrure; puis il alla visiter les fenêtres, le soupirail de la cave, la porte de derrière, et s'assura que tout était solidement clos.

Pendant ce temps, la femme avait enfermé dans le coffre le trésor tout entier, et déjà elle était assise devant la table, le sein gonflé, l'œil perdu dans le vague et tout entière à la douce contemplation de sa richesse.

Son mari s'approcha d'elle, tendit la main, et dit d'un ton sec et bref :

— La clef?

— La clef? s'écria la mère Smet avec surprise et d'un ton de hauteur. Cela serait beau dans nos vieux jours qu'il te faille avoir la clef! Je l'ai portée honorablement pendant vingt-cinq ans! Tu voudrais peut-être gaspiller l'argent et en régaler ta société de ramoneurs? Holà! je garde le coffre!

Smet hocha la tête avec impatience.

— Non, grommela-t-il, c'est pour l'empêcher de dissiper l'argent en folles dépenses. Quand nous avions peu de chose, il me paraissait inutile d'épargner, mais maintenant je veux veiller à ce qu'il nous reste quelque chose pour le temps où nous serons vieux et maladifs, sinon nous pourrions bien, malgré toute notre fortune, tomber encore dans la misère avant l'heure de notre mort.

— Eh! eh! mon ami Smet, cela ne vous va pas d'avoir de l'argent, dit la femme d'un ton qui accusait l'ironie et la colère. Tu parles comme un avare; tu as une mine de croque-mort...

— Allons, Thérèse, donne-moi la clef!

— La clef? Quand je devrais y perdre mon dernier cheveu, je ne la lâcherais pas!

— Ne prendras-tu rien dans le coffre sans mon consentement?

— C'est-à-dire que je ne ferai pas trop de dépenses; mais que je ne puisse ni m'acheter une robe neuve, ni échanger mes boucles d'oreilles, hors de mode, pour une paire qui vaille un peu mieux, c'est ce qui n'a pas été convenu lors de notre mariage! Si je voulais t'écouter, nous serions plus pauvres qu'auparavant. Si tu ne veux pas profiter de l'argent mieux que cela, fais plutôt peindre sur la muraille un tas de pièces de dix florins; tu auras tout aussi bien l'apparence et beaucoup moins d'embarras.

— Tu ne me comprends pas, Thérèse. Si tu vas faire voir tout d'un coup que nous avons beaucoup d'argent, en portant des habits qui soient trop au-dessus de notre état, les voisins se mettront à jaser entre eux et se demanderont d'où cela nous vient.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait? L'argent m'appartient; mes parents ont habité cette maison depuis cent ans peut-être. C'est pour cela qu'on n'a pas trouvé d'argent quand mon père est mort subitement; il n'a pas eu le temps de dire où il l'avait caché. Quel mal y aurait-il à ce que chacun sût que j'ai retrouvé mon héritage?

— Quel mal? imprudente! Si les voleurs savaient qu'il y a tant d'or ici, ils s'introduiraient dans la maison, voleraient le trésor et nous assassineraient peut-être.

— Comme la vue de cet argent t'a rendu peureux! Je ne te reconnais plus...

— Et songe un peu, comme les gens nous croiront difficilement quand nous dirons que nous l'avons trouvé. Dieu sait si nous n'aurons pas à dos le commissaire de police; il pourrait penser que c'est de l'argent volé. Alors il porterait le trésor au tribunal jusqu'à ce que l'affaire soit éclaircie! Et quand les gens de loi ont quelque chose dans leurs griffes, va l'en tirer. Hélas! hélas! nous perdrions le trésor, et qui sait? peut-être en viendrions-nous à mourir de misère!

— C'est vrai, dit la femme toute songeuse; je crois que tu as raison, Smet!

— Oh! Thérèse, chère Thérèse, sois prudente, sois réservée, et ne dis à personne que nous sommes devenus riches.

— Oui, pourvu que je puisse me taire! murmura la femme en haussant les épaules. C'est ma mère qui m'a appris à parler, et elle ne mettait pas sa langue en poche, ma mère...

— Mon Dieu, mon Dieu, que c'est donc malheureux!

— Si tous ceux qui sont riches sont comme vous, à coup sûr c'est malheureux. Mais ne pouvons-nous faire accroire aux voisins que nous avons hérité? J'en ai parlé assez et depuis assez longtemps.

Un sourire épanouit les traits du ramoneur, et une joyeuse surprise fit étinceler ses yeux. Il resta un instant à réfléchir en silence, puis il dit :

— Que nous avons hérité? Mais alors on saurait qu'il y a beaucoup d'argent chez nous.

— Eh bien?

— Et les voleurs?

— Oh! tu perds la tête.

— Non. Sais-tu ce que nous dirons? Que nous allons bientôt hériter; que nous avons reçu des nouvelles de ton oncle de Hollande...

— De ma tante, cela va mieux; et quand j'achèterai une robe neuve ou quelque autre chose, les gens pourront croire que nous ne taisons que dépenser d'avance une partie de l'héritage que nous aurons à recevoir...

— Voilà qui est bien; de cette manière on ne saura pas qu'il y a beaucoup d'argent dans la maison, et chacun reconnaîtra que tu es d'une bonne famille. Mais, Thérèse, tu seras raisonnable pourtant, n'est-ce pas, et tu ménageras un peu notre argent?

— Allons donc, notre argent! c'est mon argent que tu veux dire. Je ne ferai rien qui ne convienne à notre position.

— Et nous ferons accroire à Paul la même chose qu'aux autres, sans cela le garçon pourrait en perdre la tête et devenir un dissipateur...

— Je l'entends! s'écria la femme, va vite tirer le verrou, et mets la porte contre, autrement il demandera ce qui se passe ici.

Le ramoneur se précipita vers la porte, l'ouvrit à demi et vint se rasseoir à la table avec une physionomie indifférente et calme, comme si rien n'était arrivé.

Devant la porte de la rue retentissait la chansonnette :

Ramoneur, sors de ta cheminée,
Bon compagnon,
Joyeux luron,
Sors, ta journée est bien gagnée!

et bientôt Paul entra dans la chambre en chantant.

Il s'approcha de la table et dit d'une voix joyeuse et très-vite :

— Oh! avons-nous ri là-bas! Si je n'avais eu tant de plaisir, j'en pleurerais, je crois, car la bouche m'en fait encore mal. Pensez un peu, on m'a fait président de notre société de preneurs de mésanges (1)!

— Allons, allons, c'est bien, dit le père; ne fais pas tant de bruit pour cela.

— Oh! ce n'est pas pour cela! s'écria Paul. Vous savez bien, mon père, que nous avons ramassé de l'argent pour faire faire un nouveau drapeau pour notre société. Le peintre de la rue de la Boutique, — celui qu'on appelle Rubens, parce qu'il porte un chapeau à larges bords et des moustaches, — ce peintre donc devait peindre un grand hibou sur le drapeau... Oh! que c'était drôle!... Ce soir, tandis que nous étions à jaser, on apporte tout à coup le nouveau drapeau... Nous nous levons avec curiosité. Pierre Kruls déroule le drapeau; nous nous regardons les uns les autres... et nous partons tous ensemble d'un si terrible éclat de rire, que trois ou quatre se roulent sur le plancher et que les autres se tiennent les côtes à deux mains. Il n'y en avait qu'un qui fit la grimace, c'était le forgeron... Devinez un peu ce qui était peint sur le drapeau!

— Oh! quels enfantillages! dit la mère. Que pouvait-il y avoir là-dessus? Un hibou, sans doute!

— Oui, oui, un hibou avec une tête aussi grosse que celle d'un enfant de huit ans; mais le pis de tout c'est que le hibou et le forgeron se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Ça été des rires et des querelles! Le forgeron voulait arracher les cheveux au peintre; le cabaretier voulait mettre le forgeron à la porte; nous voulions réconcilier tout le monde; il y a eu trois pintes cassées et deux chapeaux enfoncés... Enfin, tout a fini par une risée générale, parce que Rubens a promis de changer le hibou. Mais qu'est-il donc arrivé ici? Vous ne m'écoutez pas! Le père a l'air si triste, et vous aussi, mère? Vous n'êtes pourtant pas malade, j'espère?

— C'est bien le moment de plaisanter, répondit la mère Smet d'un ton grave. Paul, mon garçon, il faut que je te dise une chose... Nous allons hériter!

— Encore? s'écria le jeune homme avec une incrédulité quelque peu moqueuse.

— Cette fois-ci, c'est bien vrai.

— Je connais cette chanson-là. C'est sûrement de notre tante de Hollande?

— Oui, de ma tante de Hollande.

— Allons, allons, mère, on vous aura encore fait accroire cela! Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, mon père?

— Il paraît cependant que ce sera vrai cette fois! répondit le père Smet avec un signe de tête affirmatif.

— Dans ce cas-là, s'écria Paul en riant, je retiens un pantalon neuf et une douzaine de cols de chemise, pour le moment où l'héritage arrivera...

Les parents se turent; Paul les contempla avec un singulier étonnement, et dit enfin :

— Mais vous êtes là tous deux comme si cette bonne nouvelle vous avait mis le cœur à l'envers! Dites-moi donc ce que vous avez appris.

— J'ai mal à la tête, répondit le père; cela me fait mal de parler; je te dirai demain ce que nous avons à attendre.

— Est-ce l'héritage de cette tante qu'on cherchait déjà avant que je ne fusse au monde?

— Oui, celui-là même! Maintenant ne parlons plus de cela.

Paul hocha la tête d'un air de doute et songea à part lui :

— Il est arrivé quelque chose qu'on ne veut pas me dire. Les gens qui héritent font plus joyeuse mine que cela. Peut-être ont-ils eu des mots ensemble; mais je n'ai pas à me mêler de ces choses-là.

Il prit la seconde lampe, l'alluma et dit :

— Demain matin, je dois me lever à quatre heures pour aller ramoner trois cheminées au château de Ranst. Il y a au moins deux lieues d'ici. Ainsi, bonne nuit!

— Paul, dit la mère, avec une certaine hauteur dans la voix, nous ne sommes plus des ramoneurs!... Et quand tu sortiras demain, mets tes habits des dimanches, entends-tu?

— Ah! pour le coup, ma mère, dit le jeune homme en riant, ne le prenez pas en mauvaise part; mais je dois vous dire que vous poussez les choses un peu loin!

— Et d'ailleurs le domestique de madame est venu dire que tu ne dois pas aller au château demain.

— C'est une autre affaire. Allons, je m'en vais faire un bon somme. Demain l'héritage se sera encore envolé par la cheminée comme les autres fois. Bonne nuit, mère; dormez bien, mon père!

Il gravit les escaliers d'un pas léger, en fredonnant encore de façon à être entendu :

Ramoneur, sors de ta ch'minée,
Bon compagnon,
Joyeux luron,
Sors, ta journée est bien gagnée!

Le père Smet et sa femme restèrent debout une couple d'heures encore. Quelques efforts que fit la dernière pour décider son mari à aller prendre du repos, on eût dit qu'il lui était impossible de quitter le lieu où gisait le trésor. Déjà il avait inspecté à plusieurs reprises les portes et les serrures, lorsque minuit sonna enfin.

Après avoir répété, une fois encore, son inquiète exploration, il suivit sa femme sur l'escalier; mais, tout en montant, il jeta dix fois au moins les yeux sur le coffre qui renfermait sa richesse.

III.

Le système nerveux du ramoneur avait été trop violemment ébranlé par la découverte du trésor pour qu'il pût fermer les yeux, quelque fatigué et épuisé qu'il fût. Il se tournait et se retournait, s'étendait avec effort, se ramassait sur lui-même et poussait de longs soupirs; son cœur battait irrégulièrement; il lui semblait par moment qu'un torrent d'eau glacée lui tombait sur le corps.

Il lui arrivait bien de tomber dans un léger assoupissement, mais c'est alors que l'homme va passer de la veille au sommeil que les nerfs sont le plus sensibles. Le ramoneur ne pouvait dépasser cet instant; chaque fois que le sommeil survenant brisait le fil de ses pensées, il bondissait en sursaut sur son séant, et prêtait l'oreille avec terreur à certains bruits qu'il croyait avoir entendus...Et, en effet, les rats allaient et venaient sur le grenier, couraient joyeusement les uns après les autres ou se battaient en criant à qui mieux mieux... absolument comme s'ils ha-

(1) Il existe à Anvers, dans la petite bourgeoisie, des sociétés d'amateurs qui, pendant toute l'année, réunissent quelque argent pour aller, en automne, à la chasse aux mésanges avec un hibou.

(*Note de l'auteur.*)

bitaient encore chez de pauvres gens dont rien ne peut troubler le calme sommeil.

Il fallait qu'après une longue insomnie le ramoneur se fût enfin endormi tout de bon, car il respira bientôt très-haut.

Peu à peu cependant sa respiration devint pénible et prit une expression de souffrance comme si maître Smet eût été tourmenté par des esprits invisibles. La sueur de l'angoisse perlait sur son front, et tous ses membres étaient contractés convulsivement.

Tout à coup des paroles entrecoupées s'échappèrent de sa poitrine oppressée, et il gémit sur un ton lugubre :

— Non, non, ce n'est pas vrai; je n'ai pas d'argent! Aïe! aïe! lâchez-moi! lâchez-moi!

Sa femme, arrachée à son sommeil, saisit son mari par le bras, et le secoua rudement en s'écriant :

— Eh! Smet, qu'as-tu donc? As-tu le cauchemar ou perds-tu la tête?

L'homme, plein d'effroi, promena autour de la chambre un regard effaré, et dit d'une voix tremblante et altérée :

— Ouf! où suis-je? Mon Dieu, je croyais être mort!... Est-ce toi, Thérèse?

— Qui serait-ce donc? Est-ce là ronfler? Tu es là à te débattre et à te tortiller comme une anguille sur le gril. On voit bien que tu n'es pas accoutumé à avoir de l'argent. Cela ne m'empêche pas de dormir, moi, quoique j'en sois extrêmement contente; mais, vois-tu, je suis d'une bonne famille...

— Oh! Thérèse, dit Smet d'une voix plaintive, en essuyant la sueur glacée qui couvrait son front. Oh! Thérèse, il serait impossible de décrire ce que je viens d'endurer! Pense un peu, j'étais à peine endormi que tout à coup je ne sais qui vient se mettre sur ma poitrine, et je sentais qu'il voulait me broyer le cœur sous ses genoux. Il serrait mon cou dans ses griffes jusqu'à me fermer le gosier. D'abord, je ne pus voir ce que c'était; mais c'était comme une bête féroce avec de longs poils noirs, et qui tenait dans ses griffes un grand couteau. Il voulait me faire montrer l'argent, et parce que je refusais, il m'étranglait et allait m'enfoncer le couteau dans la poitrine... Je sentis que j'allais étouffer; alors seulement je crus ouvrir les yeux et je jetai un cri d'épouvante en voyant ce que c'était. Oh! Thérèse, je tremble encore quand j'y pense, c'était un voleur! un assassin!

— Allons, allons, enfantillages que tout cela! dit la femme d'une voix railleuse. Pourquoi te couches-tu le bras sous la tête? C'est de là que vient le cauchemar. Il est déjà tard; tâche de te reposer un peu et ne me dérange plus dans mon sommeil. Dors bien!

Quelques instants après, la mère Smet était de nouveau endormie profondément.

Le pauvre ramoneur n'était pas aussi heureux; il ne faisait même plus d'efforts pour s'endormir, car la peur lui avait ôté toute envie de se reposer.

Pendant une grande demi-heure il resta, les yeux large ouverts, à regarder fixement dans l'obscurité, et rêva tout éveillé commissaire de police et voleurs, jusqu'à ce qu'enfin il sauta à bas du lit, et, sans faire le moindre bruit, endossa ses vêtements.

Puis il gagna, en marchant sur la pointe des pieds, l'endroit où il savait qu'était la table, et passa la main à la surface de celle-ci comme s'il eût cherché quelque chose.

Un soupir de joyeuse satisfaction lui échappa lorsqu'il découvrit la poche de sa femme. Il y prit la clef de l'armoire et descendit l'escalier d'un pas toujours prudent.

Parvenu en bas, il alluma une petite lampe, s'approcha de l'armoire, l'ouvrit, contempla l'argent pendant quelques instants avec un sourire de bonheur, referma ensuite l'armoire, et alla s'asseoir auprès de la table en appuyant la tête dans ses mains.

Un moment après, il dit à part lui :

— Il y est encore! Ah! être riche! avoir de l'argent! quel bonheur!... Mais pourtant cela donne du souci et de l'inquiétude, et vous ôte le repos de la nuit... Ma femme est vaniteuse; elle voudrait demeurer dans une grande maison, porter de belles robes, acheter de l'or et des diamants! Paul est jeune; il jouera le monsieur, il dépensera beaucoup... Ils voudront avoir mon pauvre argent jusqu'au dernier sou! Il va fondre comme la neige au soleil... et à la fin... à la fin, dans mes vieux jours, j'en serai réduit à coucher sur la paille et peut-être à aller mendier mon pain de chaque jour!...

A cette pensée, il fut saisi d'angoisses; il pressa violemment son front dans ses deux mains, et, tout pâle, demeura un instant l'œil fixé dans le vague. Puis il reprit :

— Oh! c'est pourtant malheureux d'avoir une femme qui ne sait retenir sa langue! Demain matin, dès qu'il fera jour, elle va courir chez les voisins et bavarder, et se vanter partout qu'elle va hériter. Les mille ne lui suffiront pas, elle parlera de millions. Elle fatiguera tout le monde de son babil; dans toute la ville on jasera du ramoneur devenu tout à coup si riche. Les voleurs épieront notre maison, et une nuit ou l'autre s'enfuiront avec le trésor! Je redeviendrai pauvre! Redevenir pauvre! Mon Dieu, que d'anxiétés et de chagrins les riches ont à supporter!

Après une courte pause, il poursuivit le cours de ses réflexions :

— C'est singulier! J'étais heureux comme un poisson dans l'eau; on m'appelait Jean le farceur à cause de ma gaieté. Je ne connaissais ni chagrin ni souci; j'étais content de tout ce que le bon Dieu m'envoyait; je dansais, je sautais, je riais... Il me semblait qu'il n'y avait pas de roi aussi heureux que moi. Et maintenant! maintenant je frissonne de terreur au moindre souffle; j'ai peur de moi-même et de tout; je ne puis dormir; mon cœur saute dans ma poitrine comme si j'avais à craindre un terrible malheur... Mais cela ira mieux plus tard; je m'accoutumerai à la richesse... et si je ne ris et ne saute plus, c'est tout naturel; un homme riche doit être grave; la gaieté ne lui va pas. On ne peut avoir tous les bonheurs en même temps, et être riche est bien le plus grand...

Cette dernière réflexion parut le consoler; car il sourit et se frotta les mains en murmurant de joyeuses paroles.

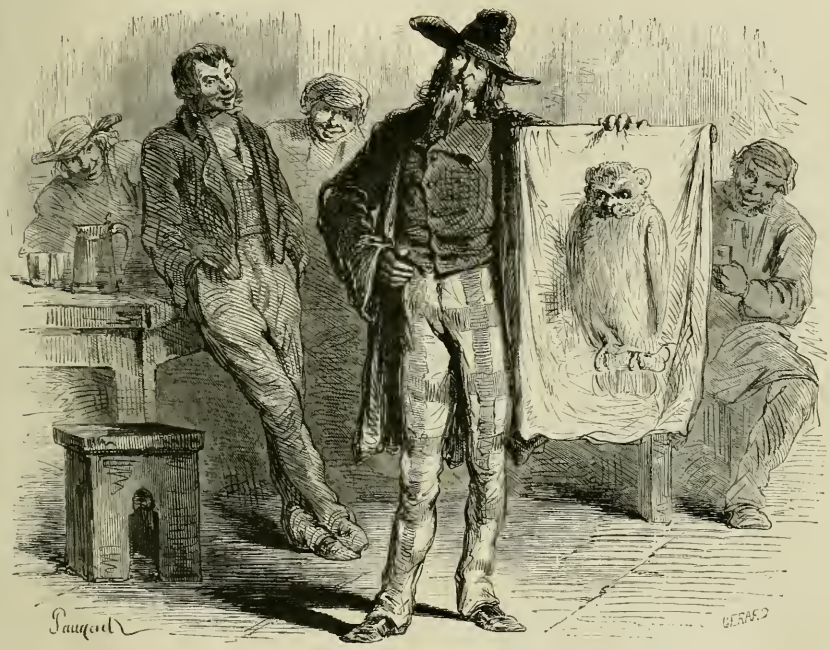
Tandis qu'il était dans cette disposition d'esprit, une nouvelle pensée lui passa par la tête et il dit d'un ton plus calme :

— Quand j'étais encore un pauvre homme de métier, je venais en aide à la pauvre veuve du coin selon mes moyens. J'avais tant de pitié de ses malheureux enfants que souvent j'ai souhaité d'être riche pour pouvoir la tirer du besoin. Son mari défunt était mon meilleur ami, et je lui ai promis, à son lit de mort, d'assister ses enfants. Maintenant je suis riche. Ne remplirais-je pas ma promesse? Ah! oui, faire le bien, être compatissant, mettre en pratique la charité! C'est maintenant que je sens combien il est heureux d'être riche! Mais que donnerai-je à cette pauvre veuve? Cinquante florins? C'est trop. Ils dépenseraient la somme en choses superflues; et puis, si j'y allais de ce train-là, mon argent serait bientôt parti. Qui sait si je ne ferais pas des ingrats? Si je leur donnais dix florins? Il me semble que ce serait assez. Ils n'ont jamais vu autant d'argent en leur vie. Il est dangereux de donner

trop à de pauvres gens ; ils n'y sont pas habitués et deviennent gourmands et paresseux quand ils peuvent si facilement se procurer des ressources... Il ne faut pas encourager la mendicité...

Le ramoneur se tut et parut abîmé dans ses pensées. Bientôt une expression d'effroi et de répulsion se peignit sur son visage.

— Mais Jean, mon garçon, murmura-t-il d'un ton sévère, quand tu étais pauvre et qu'il te fallait pour cela épargner sur ton salaire de chaque jour, tu leur as donné par petites sommes beaucoup plus que cela ! Parfois tu as mis dans la main de la veuve les cents destinés à ta pinte de bière, et, par humanité, tu es resté ces jours-là à la maison sans voir les amis. Quelle affreuse pensée ! La richesse rendrait-elle avare et sans pitié ? En vérité, je sens là quelque chose qui m'effraye... Oh ! non, non, arrière



Rubens montrant le hibou (Chap. II).

l'égoïsme ! Je mettrai de côté cinquante florins pour la veuve, et je lui en donnerai une partie chaque semaine. Peut-être Dieu, pour me récompenser, me rendra-t-il la richesse plus légère et me délivrera-t-il de cette anxiété inconnue qui me fait trembler à tout instant !

Il se leva lentement, promena autour de la chambre un regard inquisiteur et ouvrit l'armoire.

Pendant quelques instants, il contempla en silence le monceau de pièces d'or et d'argent qui, sous la tremblotante lueur de la lampe, rayonnait à ses yeux comme un amas d'étoiles. Il y prit sept pièces de dix florins et les mit dans la poche de sa veste, en murmurant avec un accent de joie :

— J'en ajoute deux encore ; la pauvre veuve est si malheureuse, et la pensée de venir en aide aux enfants de mon ami me fait tant de bien !

L'œil fixé sur le trésor, il tomba dans une muette rêverie et parut calculer en lui-même jusqu'à quelle somme pouvait monter le monceau d'argent.

Bientôt, comme s'il eût pris une soudaine résolution, il se mit à prendre dans le trésor un grand nombre de pièces d'or. Après s'être livré pendant quelque temps à cette occupation, il referma l'armoire, s'approcha de la table et compta l'argent qu'il avait pris.

—Cinquante pièces, dit-il tout songeur, cinquante pièces font cinq cents florins, et cinq cents florins des Pays-Bas font environ mille et cinquante francs. Je vais cacher cette somme dans un endroit où ni ma femme ni mon fils ne pourront la trouver. S'il m'arrive un malheur, s'il vient des voleurs ou des gendarmes, si ma femme dissipe le trésor en folles dépenses et en choses inutiles, ceci restera toujours pour notre Paul; et quand il épousera Trinette, il nous restera quelque chose pour les mettre en ménage et pour leur monter une petite boutique...

Il enveloppa la somme dans son mouchoir de poche, s'approcha de la cheminée, plaça une chaise au-dessous, monta sur celle-ci, et enfonça la tête profondément dans le conduit.

Sans aucun doute il déposait l'argent sur quelque pierre saillante qu'il savait se trouver dans le tuyau de la cheminée.

Il rentra dans la chambre et dit avec un joyeux sourire :

— Ah! maintenant j'ai le cœur un peu plus leger; maintenant je pourrai dormir!

Il allait souffler la lampe et gagner l'escalier, mais il s'arrêta tout à coup dans son mouvement et se prit à trembler, en proie à une soudaine frayeur.

Il lui sembla qu'on s'efforçait du dehors de briser la fenêtre donnant sur la rue. Et, en réalité, on entendait un bruit pareil à celui de mains d'homme qui auraient cherché à ébranler les vitres de la fenêtre.

Tandis que le ramoneur inquiet avait l'œil fixé dans cette direction et était tellement troublé que la lampe vacillait dans sa main, il entendit des pas qui s'éloignaient de la fenêtre et une voix enrouée qui chantait en bredouillant :

Oui, nous étions bien à l'auberge!
Nous y sommes restés longtemps,
Ut, ré, mi, fa, sol, la!

— Oh! l'ivrogne! grommela le père Smet. Il ne sait pas qu'il me met la mort dans l'âme, le vagabond! Il n'y a plus de police! Et pourtant ce sont les gens riches qui payent la police. Pourquoi donc ne veille-t-elle pas au moins à ce que les gens riches puissent dormir?

Après avoir encore écouté pendant quelque temps, l'oreille collée à la fenêtre, il souffla la lampe, monta très-doucement l'escalier, remit la clef de l'armoire dans la poche de sa femme, et se jeta tout habillé sur le lit.

Enfin il dormit; il resta assoupi pendant une demi-heure au moins, sans donner d'autres signes d'agitation que des mouvements convulsifs des bras et des jambes.

Tout à coup retentit au grenier un bruit comme si quelque chose était tombé sur le plancher.

Le ramoneur épouvanté s'éveilla en sursaut, sauta tout endormi encore à bas du lit, et courut si brusquement sur une chaise que celle-ci se renversa avec fracas.

La femme s'éveilla et cria avec colère :

— Ah çà, Smet, as-tu le diable au corps, que tu patauges comme cela dans l'obscurité? Qu'y a-t-il, encore une fois?

— Oh! Thérèse, des voleurs! dit-il d'une voix altérée. Où est le sabre?

— Allons donc, tu rêves! dit la femme d'un ton railleur. Tu crois sans doute que les voleurs ont pu flairer l'argent?

— Ils sont au grenier; écoute, écoute! chuchota le ramoneur, les cheveux hérissés et pâle de frayeur, en montrant le plafond.

En effet, de lourds pas d'homme résonnaient dans l'escalier, et bientôt on frappa très-fort à la porte de la chambre.

La tête perdue, Smet ouvrit violemment la fenêtre qui donnait sur la rue et cria de toutes ses forces :

— Au secours! au secours! au voleur! à l'assassin!

Et pour réveiller plus vite ses voisins, il ajouta à ses clameurs de détresse :

— Au feu! au feu!

Il aperçut au loin deux personnes qui, en entendant ses cris, se mirent à courir et s'éloignèrent de la rue.

Une voix cria d'un ton plein d'anxiété à la porte de la chambre à coucher :

— Mon père, mon père, ouvrez! Le feu est-il à la maison?

— Fou que tu es! grommela la mère Smet. C'est Paul. Laisse-le entrer bien vite; tu feras gagner quelque chose de ta peur au pauvre garçon.

— Où brûle-t-il? où? demanda Paul avec inquiétude dès que la porte s'ouvrit.

— Ce n'est rien... rien! j'ai rêvé! balbutia le père.

— Ah çà, saurai-je ce qui se passe? dit le jeune homme d'un ton surpris et interrogateur. On dirait qu'il y a eu des revenants dans la maison pendant toute la nuit! Je n'ai pas encore fermé l'œil. Là-haut les rats font un vacarme comme s'ils étaient enragés; ici j'entends parler, renverser des chaises, crier au meurtre et au feu. — Et quand, le cœur tout serré, j'accours, il n'y a rien! Voyez-vous, mon père, ne prenez pas la chose en mal, mais c'est justement comme si vous jouiez.

Le ramoneur s'était affaissé sur une chaise, et, muet, respirait avec peine sous le poids de l'émotion que lui avait causée la vive terreur qui venait de le frapper.

Il se fit un instant de silence pendant lequel Paul attendait une réponse avec un étonnement croissant.

— Si je ne puis rien savoir, murmura-t-il, je ne ferai plus de question; mais que diront les voisins, mon père? Dieu sait s'il n'y en a pas une cinquantaine qui aient sauté à bas de leur lit à ce terrible cri : au feu!

— Ton père rêve, dit la mère Smet; l'héritage lui trotte en tête. Va te coucher tranquillement, Paul.

— Qu'entends-je? dit le ramoneur avec un nouveau saisissement.

La rue s'ébranlait sous le passage de lourds véhicules qui s'approchaient rapidement.

— Oh! ce sont les canonniers qui partent avec leurs pièces pour le camp de Brasschaet, dit Paul. Mais il est singulier pourtant qu'ils passent par notre rue.

— Qu'est-ce que ce peut être? s'écria la femme. On s'arrête à notre porte.

Paul ouvrit la fenêtre, jeta un regard dans la rue, et se tournant de nouveau vers l'intérieur de la chambre, il dit en éclatant de rire :

— De plus belle en plus belle! Ce sont les pompiers avec leurs pompes.

On frappa violemment à la porte de la rue; chaque coup retentit douloureusement dans le cœur du ramoneur, qui était tellement anéanti par l'inquiétude qu'il ne pouvait dire un mot.

Paul remit la tête à la fenêtre, et, s'adressant à ceux qui frappaient à tour de bras sur la porte :

— Hé ! qu'est-ce qu'il y a là-bas ? dit-il. Passez votre chemin et laissez dormir les gens !

— Où le feu est-il ici ? cria une voix.

— Où est le feu ? répliqua Paul. Dans le four du boulanger Schramolie : ce n'est qu'à huit maisons d'ici, à votre droite, à côté du marchand de légumes.

— Je vous apprendrai à vous moquer, là-haut ! dit le sergent des pompiers d'un ton menaçant. Ouvrez sur-le-champ, ou je brise la porte !

— Ne vous fâchez pas, sergent, dit un pompier ; c'est Paul le rieur ; s'il voulait parler autrement, il n'en serait pas capable. Laissez-moi faire.

Il s'avança sous la fenêtre et cria :

— Paul, y a-t-il eu du feu chez vous ?

— Il y en a tous les jours, une heure avant le dîner.

— Pas de plaisanteries, Paul. J'ai traversé la rue, tout à l'heure, avec mon camarade que voici ; votre père criait : Au feu ! au feu ! comme si toute la rue était en flammes.

— Oui, c'était mon père qui rêvait tout haut !

La colère du sergent fit explosion.

— Attends, attends, s'écria-t-il ; je vais t'apprendre à te moquer de la police ! Caporal, courez, allez chercher le commissaire ; nous ferons briser la porte au nom de la loi, et nous mettrons ces mauvais plaisants au cachot.

Le mot *commissaire* avait tellement saisi le ramoneur qu'il avait bondi à la fenêtre et se mit à crier d'une voix suppliante :

— Oh ! pompiers, mes braves gens, encore un petit instant de patience : je vais vous ouvrir !

Et, suivi de son fils, il quitta la chambre. En descendant l'escalier, il dit d'une voix toute tremblante :

— Paul, mon garçon, notre maison est ensorcelée ! Oh ! dire que tous ces pompiers vont entrer ici ! Je suis plus mort que vif ; j'en ferai une maladie...

— Mais, mon père, les pompiers ne nous mangeront pas ! dit le jeune homme.

— Oui, oui, tu ne sais pas, mon fils, tout ce que ton père a à endurer, dit le ramoneur d'une voix dolente et découragée. Paul, ils voudront faire une perquisition dans la maison pour voir où il a brûlé. S'il ne peut en être autrement, conduis-les, car je ne puis plus me tenir sur mes jambes.

Le jeune homme ouvrit la porte, tandis que son père plaçait une chaise contre l'armoire où se trouvait le trésor, et à bout de forces, se laissait tomber sur cette chaise.

Cinq ou six pompiers entrèrent.

Le sergent reconnut le jeune railleur et le saisit par les épaules d'un air menaçant, en disant :

— Ah ! insolent, tu te moques des pompiers ! Tiens-tu à aller à l'*amigo* (1) ?

Paul fit un saut en arrière et répondit en riant franchement :

— Voyez-vous, monsieur le pompier, parlez de l'amigo autant que vous le voudrez ; mais je suis un homme libre, et si vous me touchez encore du bout du doigt, je vous apprendrai comment on vole hors de chez moi, quoique je ne sois qu'un ramoneur et n'aie pas de casque en cuivre.

Voyant qu'il n'y avait rien de bon à gagner avec le jeune et déterminé gaillard, le sergent se tourna vers le père Smet et lui demanda d'un ton sévère :

— Dites, où il y a-t-il eu incendie ?

(1) *Amigo*, ami, mot laissé sans doute en Belgique par la domination espagnole, et par lequel on désigne ce qu'on nomme vulgairement en France le *violon*.

— Mon brave et digne homme, il y a erreur ; il n'y a pas eu d'incendie ici.

— Ah ! vous voulez cacher la chose pour échapper à la prison, hein ?

— Oh ! non ; je vous remercie mille fois pour la peine que vous avez prise. Mais il n'y a pas eu une étincelle ici.

— Et vous avez crié : Au feu ! au feu !

— Oui, on a parfois de singuliers rêves ! dit le ramoneur... Tel que vous me voyez, sergent, j'ai les nerfs agacés...

— Levez-vous ! dit le sergent d'un ton impérieux, et montrez-nous toutes vos cheminées.

— Je ne puis me tenir debout, dit le ramoneur d'une voix plaintive et suppliante... Mes jambes s'en vont sous moi... Paul, conduis monsieur partout.

Le sergent fit signe au caporal de suivre le jeune homme, puis il dit au père Smet :

— Vous vous tenez là devant l'armoire comme si vous aviez peur que nous vous volions votre argent !

Un frisson parcourut les membres du ramoneur et la sueur de l'angoisse perla sur son front.

— Vous payerez votre mauvaise plaisanterie, reprit le sergent ; vous payerez l'amende !

— Et rien d'autre ? balbutia le pauvre homme inquiet ; frappez-moi de deux ou trois amendes, si vous le voulez, mais, pour l'amour de Dieu, sortez de chez moi !

La mère Smet, qui s'était habillée sur ces entrefaites, descendit en ce moment, le visage tout souriant ; et lorsque quelques mots l'eurent mise au courant de l'état des choses, elle dit d'un ton dégagé au commandant des pompiers :

— Sergent, c'est une singulière affaire ; il ne faut pas la prendre en mauvaise part, car cela est arrivé sans intention. Je vais vous expliquer cela. Il faut que vous sachiez que nous avons reçu des nouvelles de ma tante de Hollande...

Le ramoneur tendit les mains vers sa femme pour la supplier de se taire ; mais elle n'y prit pas garde et continua :

— Nous devons hériter je ne sais combien de mille florins. Cette nouvelle a tellement saisi mon mari qu'il en a la tête prise de fièvre, le pauvre homme ! Il a rêvé que notre maison était tout en feu... Mais, voyez-vous, mes braves gens, je ne veux pas que vous vous soyez donné toute cette peine pour rien. Buvez une pinte à notre santé et soyez sûrs que nous vous sommes très-reconnaissants de votre obligeance.

A ces mots, elle mit dans le main d'un des pompiers une pièce de cinq francs.

Au même instant, Paul redescendait avec le caporal. Celui-ci se plaça devant le sergent, mit la main à son bonnet de police, et dit d'un ton solennel :

— Sergent, il n'y a pas eu de feu !

Après quelques recommandations de ne plus rêver tout haut à l'avenir, les pompiers quittèrent la maison du ramoneur.

La femme ferma la porte derrière eux et poussa le verrou.

Le ramoneur s'écria en levant les mains vers le ciel :

— Mon Dieu, si les pauvres gens savaient ce que c'est qu'être riche, ils ne souhaiteraient pas le devenir. C'est une lourde charge !

La mère Smet le prit par les épaules, et, le poussant vers l'escalier, elle dit d'un ton demi-fâché, demi-moqueur :

— Tu en fais de belles ! Je devrais me mettre en colère, mais j'ai pitié de tes lubies d'enfant. Demain nous en parlerons. Va te coucher maintenant, Zébédée, et s'il te plaît de rêver voleurs et gendarmes, fais-le du moins tout bas.

L'argent a fait de toi un beau cadet. Voyez-le donc aller comme s'il était à demi estropié !

Sans mot dire et vraiment accablé et exténué par les angoisses qu'il avait endurées, le ramoneur gravit péniblement les escaliers.

IV.

Le lendemain des accidents nocturnes que nous venons de raconter, la mère Smet s'était levée de bonne heure pour aller dans la boutique jaser et bavarder sur sa tante de Hollande et sur l'héritage qu'elle allait faire ; et comme la femme de l'épicier osa répliquer à ses dires avec une incrédulité moqueuse, la mère Smet, pour prouver la vérité de ce qu'elle avançait, avait mis sur le comptoir une poignée de pièces d'or, sur quoi les quatre ou cinq commères qui se trouvaient dans la boutique avaient levé les bras au ciel, comme si on leur eût montré tous les trésors de la Californie.

Une demi-heure après, il n'y avait pas une âme dans tout le voisinage qui ne sût que Jean le farceur, le ramo-

Entrée de Paul chez ses parents enrichis Chap. III).

neur, avait hérité trois tonnes d'or. Chacun ajouta son mot à la nouvelle, si bien qu'à la fin il était question d'une centaine de maisons et d'une vingtaine de beaux et bons vaisseaux.

Pendant que la mère Smet parcourait la ville pour visiter les plus grands magasins de modes et se faire prendre mesure par une couturière en renom, Paul, à sa prière, était resté à la maison en attendant que son père, qui était indisposé, descendit.

Au moment où nous reprenons notre récit, la mère Smet était de retour de la ville depuis un quart d'heure ; elle se tenait devant le miroir et admirait le rayonnant éclat des grandes boucles d'oreilles d'or suspendues à ses oreilles.

En cet instant, Paul descendit l'escalier, et sur une question de sa mère, répondit :

— Le père n'est pas malade ; il est dérangé et fatigué à la suite des étranges événements de cette nuit ; mais il descendra dans une petite heure.

— Regarde-moi un peu, Paul ! s'écria-t-elle triomphale-

ment. Que dis-tu de ces boucles d'oreilles? Ne me vont-elles pas bien?

Le jeune homme regarda sa mère, mais l'impression que produisit sur lui la vue des bijoux ne dut pas être favorable, car il haussa les épaules avec un sourire équivoque et répondit :

— Je n'en sais rien, mère ; mais sous votre bonnet à barbes ces boucles d'oreilles ont l'air d'être perdues.

— Bah ! attends encore un peu : cela ira bientôt mieux, dit la femme. D'ici à quelques jours ta mère fera voir s'il y a la moindre différence entre elle et une dame de la place de Meir ! Elle portera un chapeau à plumes, une pèlerine de velours, une robe de soie rouge et des bottines couleur café. Et alors tu me verras passer dans la rue, un petit parasol en main, d'un air si grave et si imposant que chacun pourra juger de quelle bonne famille je suis.

La mère Smet et les commères chez l'épicier (Chapitre IV).

— S'il n'y a pas de remède, dit Paul en soupirant et en secouant la tête, allez donc, pour l'amour de Dieu, demeurer dans une autre maison, car voir une dame comme vous voulez l'être dans notre trou à ramoneurs, cela jurerait par trop fort. Je ne suis pas d'avis, mère, de me faire montrer au doigt et railler par tout le monde, pendant toute ma vie.

— Patience, patience, répondit la femme, tout entière à sa joie. Ton père ne veut pas encore déloger ; il a ses raisons pour cela... Mais laisse arriver l'héritage ! J'ai déjà l'œil sur une belle maison : une grande porte cochère sur le marché Saint-Jacques !

— Savez-vous ce que je crois, mère? dit le jeune homme d'un ton triste. Je crois que nous sommes tous trois deve-

nus fous. Et quant à l'héritage, si j'avais dix bons florins dans ma poche, je ne les donnerais certes pas pour ces beaux œufs qui ne sont pas encore pondus!...

— Ah! tu ne donnerais pas dix florins? s'écria la mère. Eh bien, tiens, en voilà seulement un petit échantillon, incrédule Thomas!

Paul recula stupéfait l'œil fixé sur la poignée de pièces d'or que la mère avait tirées de sa poche et lui présentait sous le nez avec un sourire de triomphe.

— Eh bien, qu'en dis-tu? demanda-t-elle. As-tu jamais vu autant d'argent en ta vie? S'agit-il encore de lubies en l'air, comme dit ton père?

Le jeune homme gardait le silence, l'œil attaché sur l'or.

— As-tu perdu ta langue? dit la mère d'un ton moqueur. On dirait que tu vois les plus vilaines choses du monde!

— Ouf! dit Paul étourdi; je crois bien, après avoir reçu un pareil coup de marteau sur la tête...

— Et cette poignée d'or n'est rien du tout en comparaison de ce que nous avons à recevoir.

— Mais, mère, chère mère, nous sommes donc riches?

— Riches à trésor, Paul.

— Ah! ah! quelle vie nous allons mener! Et Trinette? pauvre fille, Dieu sait si elle n'en deviendra pas folle de joie?

Il se mit à faire des entrechats en chantant avec transport :

Ramoneur, sors de ta cheminée!

Mais sa mère lui mit la main sur la bouche, et lui dit d'un ton de reproche:

— Fi! Paul, qu'est-ce que cette chanson de pauvres gens? Il faut avoir la tenue d'un garçon de bonne famille.

— Vous avez raison, mère, balbutia le jeune homme calmé; je ferai une autre chanson...

— Non, non, il n'est plus convenable que tu chantes ni que tu danses. Un homme riche doit être grave et sérieux.

Cette assertion parut étonner Paul.

— Alors je ne pourrai plus être gai? demanda-t-il.

— Tu le pourras assurément encore, mais en particulier, quand tu seras seul; et si tu veux prendre une bonne bouteille, quand il n'y aura pas d'yeux qui t'espionnent, les voisins n'en diront rien. C'est ainsi que font les gens riches.

— Quand je serai seul? Croyez-vous, mère, que je boive pour boire de la bière? Par ma foi, quand les amis ne sont pas là, j'aime mieux boire de l'eau.

— De la bière? de la bière? Les gens riches ne boivent pas de bière; ils n'aiment que le vin.

— Mais je n'aime pas le vin, moi.

— Tu apprendras bien à l'aimer. Mais la première chose dont tu doives te déshabituer, c'est de ta manière de marcher dans la rue et des plaisanteries que tu lais à tout instant.

— Ne puis-je donc plus rire du tout?

— Dans la rue? non. Tu dois marcher la tête en l'air, te tenir roide, et faire une mine rechignée.

— Comme si j'avais toujours du chagrin?

— Non, comme si tu étais toujours fâché. Il n'y a rien de plus commun que de rire et d'être gai.

— Voilà qui est beau. C'est bien la peine de devenir riche si l'on ne peut s'amuser avec son argent.

La mère Smet s'assit près de la table comme si elle se préparait à dire à son fils une chose importante.

— Paul, dit-elle, assieds-toi; il faut que je te parle d'une chose. Tu auras assez de bon sens pour me comprendre. Qui se ressemble s'assemble...

— Et le diable hante le ramoneur, du moins d'après le proverbe...

— Ne plaisante pas, Paul, et écoute avec attention ce que j'ai à te dire. Qui se ressemble s'assemble. Que dirais-tu si tu voyais le fils d'un baron épouser la fille d'un marchand de *stokvisch*?...

— Je trouverais la chose singulière.

— Crois-tu, Paul, maintenant que nous sommes très-riches, qu'on ne nous blâmerait pas si tu allais te marier avec une fille qui n'a rien?

Le jeune homme, effrayé, s'écria d'une voix pleine d'anxiété :

— Ciel! mère, où voulez-vous en venir?

— Vois-tu bien, Paul, Trinette, la fille du cordonnier, est une bonne et brave fille, je me plais à le reconnaître. Et si nous étions restés petites gens, tu l'aurais épousée avant la fin de l'année; mais maintenant... toute la ville se moquerait de nous!

— Eh bien, qu'on se moque! s'écria Paul, le cœur serré. J'aime mieux être ramoneur avec Trinette que baron avec une autre. Ne touchez pas cette corde-là, mère, ou vous me trouverez là-dessus entêté comme un mulet.

La physionomie de la mère Smet prit une expression rusée, et elle dit d'une voix douce et insinuante :

— Mais, Paul, ne trouves-tu pas que Léocadie, la fille du marchand là-bas, est très-jolie. Elle a des yeux noirs, une fine taille; elle est toujours si bien habillée! Et puis, quelles belles manières!... Et il y a des écus dans cette maison-là, Paul! Si tu jetais les yeux sur elle...

— Eh! seigneur Jésus, s'écria le jeune homme, Léocadie? Cette pâle mijaurée avec tous ses rubans et toutes ses boucles; cette vaniteuse boutique de pommade? Je n'en voudrais pas, fût-elle la fille d'un roi. Elle ne songe qu'à *parlé fransé toujours* (1) avec les freluquets! Non, non, pas de coquette comme cela; si je me marie, je veux être sûr que la femme que j'épouserai soit *ma* femme.

— Holà! s'écria la mère, n'as-tu pas honte d'attaquer la réputation de gens qui ont quatre maisons à eux?

— Je n'attaque personne, mère; mais je répète que je ne veux pas entendre parler de cette délurée-là.

— Soit, supposons que tu n'aies pas de goût pour Léocadie; mais tu n'épouseras pas Trinette, pourtant!

— Non?

— Non!

— Eh bien, en ce cas, je ne veux pas être riche non plus.

— Tu attendras que nous soyons dans la position qui nous convient maintenant, et alors, une mamselle ou l'autre...

— Une mamselle? Je ne saurais seulement pas comment lui parler. Non, non, pas d'autre que Trinette? Le père m'a encore dit tout à l'heure qu'il allait s'occuper de mon mariage avec elle; et il a même ajouté que cela ferait une belle et joyeuse noce...

— Ton père changera bien d'avis quand il sera un peu habitué à être riche. Tu oublieras Trinette, te dis-je!

— Je ne puis l'oublier, je ne dois pas l'oublier, et je ne veux pas l'oublier. Une si bonne fille, qui mourrait pour son Paul, s'il le fallait! je lui briserais le cœur et je la dédaignerais, parce que nous sommes riches! Si je me savais capable de cela, je me casserais la tête contre le mur!

— Je te défends de la voir encore! s'écria la mère.

(1) En français dans le texte.

— Et le père m'a dit de l'aller voir dès ce matin, pour qu'elle n'apprenne par personne autre la nouvelle de l'héritage.

— Alors tu arrives joliment trop tard ; la moitié de la ville le sait déjà.

— Mais, mère, dit Paul d'une voix douce et suppliante, vous avez un cœur, pourtant! Songez donc que, depuis cinq ou six ans peut-être, vous regardez Trinette comme votre fille propre. Elle vous aime tant que souvent il nous fallait en rire ; c'était toujours : Chère petite mère par-ci, chère petite mère par-là ; la place où vous mettiez le pied n'était jamais assez bonne. Si elle venait ici vous tenir société, la porte ne s'ouvrait pas une fois qu'elle ne courût aussitôt la fermer, dans la crainte que vous n'attrapassiez un rhume ; elle regardait toujours vos yeux pour deviner vos désirs... Et il n'y a rien d'étonnant, la pauvre enfant n'a plus de mère! Quand vous êtes tombée malade, il y a quelques mois, elle a pleuré pendant trois jours entiers. Elle allait chaque matin à l'église prier pour vous ; elle veillait des nuits entières auprès de votre lit, et quand, à la fin, votre maladie est devenue très-dangereuse, elle pleurait tellement et avait un si grand chagrin que les voisins ne savaient de qui avoir le plus de pitié, de vous ou de la pauvre Trinette. J'aimais déjà beaucoup Trinette avant cela ; mais depuis que j'ai vu qu'elle aurait donné sa vie pour me conserver ma mère, un autre sentiment a rempli mon cœur. J'ai du respect pour elle ; et, à mes yeux, toutes les demoiselles de la ville ne valent pas ma Trinette! Ah! n'allez donc pas la punir de sa bonté. Elle pourrait en mourir.... et vous, mère, vous l'auriez couchée dans le cercueil en récompense de son affection pour vous!

Tandis que le jeune homme adressait à sa mère cette touchante supplication, des larmes inondaient ses yeux ; il n'avait pas dit la moitié de ce qu'il allait dire que déjà la mère Smet se sentit si touchée qu'elle baissa la tête pour cacher sa profonde émotion. Elle répondit, en essuyant de la main les larmes qui coulaient sur ses joues ;

— Paul, mon garçon, tais-toi, tu ferais pleurer une pierre. Où vas-tu donc prendre ce que tu dis? C'est bien vrai ; la pauvre enfant pourrait s'en aller de langueur, et elle ne nous a jamais montré que de la bonté et de l'amitié. C'est dommage que cela tombe ainsi ; ce n'est pas une fille de ta condition ; mais, riches ou non, nous n'en sommes pas moins hommes. Va donc voir Trinette : les beaux habits aideront tout de même un peu à lui donner un air plus comme il faut, et je ferai de mon mieux pour lui apprendre les bonnes manières.

— Ah! merci, merci, mère! s'écria Paul avec une joie profondément sentie. Faites maintenant de moi tout ce que vous voudrez; quand je devrais porter des lunettes, mettre des gants jaunes et me faire moquer par tout le monde, je supporterai tout... pourvu que vous ne fassiez pas de chagrin à Trinette.

Il s'était levé et allait sortir :

— Paul, mets ton chapeau! ordonna la mère; un homme riche ne porte pas de casquette. Ensuite, voici une cravate de soie à carreaux rouges et bleus ; viens près du miroir, je te la mettrai.

Avec quelque dépit que le jeune ramoneur contemplât les couleurs criardes du satin, il se laissa patiemment mettre autour du cou l'éclatante cravate.

Puis il s'élança dehors, en jetant à sa mère un joyeux adieu.

La mère Smet lui cria d'un ton de reproche :

— Paul, Paul, pas de sauts ; sois grave comme il convient à ton rang!

Comme le beau temps qu'avait amené le mois de mai durait toujours, la rue était, comme à l'ordinaire, bordée des deux côtés de jeunes dentellières, brodant sur leurs carreaux, et de femmes plus âgées qui raccommodaient en plein air les vêtements de leurs enfants.

Paul, pour complaire à sa mère, avait ralenti son pas et levait la tête avec une certaine majesté.

A son apparition, la plupart des jeunes filles se levèrent vivement, et contemplèrent avec de grands yeux sérieux le jeune homme qui s'approchait ; on eût dit qu'il se passait devant elles une chose merveilleuse.

Cette attention générale fut à charge à Paul ; le rouge de la confusion empourpra son visage, et il ressentit dans l'épiderme des chatouillements semblables à de petits coups d'épingle. Il s'efforça de dominer son émotion, s'approcha des jeunes filles assises non loin de la porte du cordonnier, et dit d'un ton dégagé en apparence :

— Mais, Annemie, pour faire une mine si étonnée, croyez-vous donc que je suis un éléphant ou une baleine?

Hé, là-bas! y a-t-il une béguine à fouetter? cria-t-il à un groupe de femmes qui, un peu plus loin, le regardaient le cou tendu.

Personne ne rit, et il se passa même quelques instants avant qu'Annemie lui dît d'un ton respectueux et d'une voix posée :

— Monsieur Paul, je vous fais mon compliment ; mais cela me fait peine pourtant...

— En vérité? Et pourquoi?

— C'est qu'il va faire bien triste, dans notre rue, maintenant que le joyeux Paul est devenu un riche monsieur et va aller demeurer sur la place de Meir.

— Taisez-vous donc avec vos *messieurs* ; je suis toujours Paul le rieur, comme avant.

En ce moment, un vieillard tout courbé par les années s'approcha ; il ôta sa casquette devant Paul, découvrit ses cheveux blancs comme l'argent, et dit avec une expression de prière sur le visage :

— Monsieur Smet, puis-je vous dire un petit mot, s'il vous plaît? Ne prenez ma hardiesse en mauvaise part.

Le jeune homme rougit jusqu'à la racine des cheveux, et s'écria avec impatience :

— Ah çà, père Miéris, vous moquez-vous de moi? Donnez-moi la main, cela vaudra mieux. Comment va votre santé?

Le vieillard paya d'un sourire reconnaissant la chaude poignée de main que lui donnait Paul.

— Vous me faites trop d'honneur, monsieur Smet, reprit-il. Permettez-moi de vous adresser une prière. Ma fille Suzanne, vous la connaissez...

— Si je la connais? c'est une bonne et jolie fille..,

— Elle est repasseuse, monsieur Paul, et elle connaît son ouvrage aussi bien que la meilleure ouvrière. Je viens vous prier de dire une bonne parole à madame votre mère pour qu'elle ne nous oublie pas et nous fasse gagner de temps en temps quelques sous, car les temps sont mauvais et le pain est si...

Paul était abasourdi, la tête lui tournait.

— Oui, oui, c'est bien, dit-il en interrompant le vieillard; je ferai cela. Seulement laissez-moi en paix avec tous vos *monsieur* et *madame*. Tout à l'heure il faudra mettre tout le quartier à la maison des fous!

Effrayé par cette sortie, le vieillard s'éloigna à reculons et l'âme tout attristée

— Trinette est sans doute occupée à border des souliers? demanda Paul aux jeunes filles.

— Ah! la pauvre Trinette, dit Annemie d'un ton de

pitié et en soupirant ; c'est elle qui est encore la plus à plaindre. Si elle n'en meurt pas, ce sera un grand bonheur...

Le ramoneur pâlit, et sans autre remarque gagna la porte du cordonnier.

Il trouva la jeune fille assise à la petite fenêtre qui donnait sur la rue. Elle tenait son tablier devant ses yeux et sanglotait tout haut.

Paul lui saisit la main en poussant un cri douloureux ; mais la jeune fille affligée retira sa main et cacha davantage encore son visage, tandis que des soupirs étouffés s'échappaient de son sein.

— Trinette ! Trinette ! s'écria le jeune homme désespéré, pourquoi avez-vous tant de chagrin? Qu'y a-t-il? Parlez ! ah, parlez !

La jeune fille découvrit ses traits, et, avec l'expression d'une douloureuse résignation, elle leva sur son bien-aimé ses yeux rougis par les larmes, et dit d'une voix pleine de prière :

— Oh ! Paul, il ne faut pas vous en faire de chagrin ; je sais bien que ce n'est pas votre faute. Vous n'auriez pas eu la cruauté de donner le coup de mort à la pauvre Trinette...

— Mais, pour l'amour de Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? s'écria le jeune homme.

— Je supporterai mon triste sort, et quand je devrais en mourir, je ne vous accuserai pas, Paul... Et je prierai même le bon Dieu qu'il vous donne une femme qui vous aime autant que moi !

— Ah ! est-ce là ce que vous craignez? s'écria le jeune homme tout joyeux. Consolez-vous alors, Trinette ; il n'y a rien de changé entre nous : vous vous trompez.

La jeune fille le regarda avec un triste sourire et dit :

— Oh ! Paul, je suis une fille beaucoup trop pauvre pour lever encore les yeux sur vous. Vous êtes d'une grande famille, et mon père n'est qu'un honnête ouvrier...

Paul frappa du pied avec impatience et interrompit Trinette d'un ton de dépit :

— Mais qui donc dit tout cela? Les mauvaises langues du voisinage, sans doute ? Trinette, vous écoutez les envieux !

— Non, non, dit la jeune fille en soupirant, votre mère s'est moquée de nous dans la boutique ; elle a dit que la fille d'un savetier n'entrerait jamais dans sa famille. Vous devez obéir, Paul ; laissez-moi à ma tristesse ; cela finira par se passer...

Elle ajouta, en versant de nouvelles larmes :

— ...Quand je serai couchée dans le cimetière... Et quand vous irez parfois vous promener hors de la ville, et que vous verrez de loin les arbres du Stuivenberg, pensez un instant encore à notre amitié, Paul, et dites-vous : Là est couchée Trinette, qui est morte bien jeune parce qu'elle m'aimait trop !

Paul cachait ses yeux sous ses mains et tremblait sous le poids de son émotion.

— Trinette, s'écria-t-il bientôt d'une voix navrée, vous me déchirez le cœur injustement. Quand mon père serait roi, vous seule deviendriez ma femme ! Ma mère elle-même n'a pas d'autre désir !

— Elle a montré tant de mépris pour nous, Paul.

— Oui, mais vous savez... la richesse peut aveugler... pour un instant. Ma mère m'a envoyé ici ; elle vous aime toujours autant qu'autrefois, et il n'y a pas dix minutes qu'elle disait : Riche ou non, Trinette sera ma fille !

La jeune fille se prit à trembler ; elle regarda le jeune homme, l'œil humide et brillant, le sein palpitant.

— O mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle, Mme Smet pourrait encore être ma mère ! La mort, que je voyais déjà me menacer, s'éloignerait, et je pourrais encore être heureuse en ce monde ! Paul, Paul, ah ! ne me trompez pas !...

En ce moment, le cordonnier entra dans la chambre ; il était visible qu'il venait de quitter son travail, car il tenait encore son tire-pied à la main.

Il arrêta sur les yeux du jeune homme un regard sévère, et dit :

— Monsieur Smet, je m'étonne que vous osiez encore venir chez moi. Nous sommes pauvres et gens de peu, mais nous sommes honnêtes et chacun est roi dans sa maison. Ce n'est pas votre faute peut-être ; mais cela n'y fait rien. Retirez-vous, et oubliez où nous demeurons, sinon...

— O mon père chéri, ne soyez pas fâché ! s'écria la jeune fille ; les choses ne sont pas telles que vous les croyez.

— Vos parents agissent parfaitement, dit le cordonnier d'un ton ironique. Tant qu'eux comme nous ont été simples artisans, tout allait pour le mieux ; mais aujourd'hui qu'ils vont hériter quelques tonnes d'or, ce serait un grand scandale, Paul, si vous alliez épouser une fille de rien, la fille d'un misérable savetier ! Mais ce savetier, voyez-vous, a pourtant aussi un cœur dans la poitrine, et il ne souffrira pas que vous osiez encore à l'avenir jeter les yeux sur son enfant. Allez dans les belles et grandes rues et choisissez y une demoiselle de votre condition.

— Père Dries, vous êtes cruel et injuste, balbutia le jeune homme avec tristesse. Ma mère m'envoie ici pour l'excuser vis-à-vis de vous, au sujet de quelques paroles qu'elle a dites. Elle ne l'a pas fait avec intention, et vous prie d'avoir la bonté d'oublier ce qui est arrivé.

— Non, non, répondit le cordonnier, les choses ne se font pas ainsi. Elle a témoigné publiquement son mépris pour nous... Eh bien, vous, Paul, vous ne mettrez plus les pieds chez nous. Nous ne sommes pas riches ; mais il ne sera pourtant pas dit que nous nous laissons marcher sur la tête.

— Et si ma mère elle-même venait ici et vous déclarait qu'elle n'avait pas de mauvaise intention ?

— Dans ce cas-là, cela pourrait signifier quelque chose, dit le père Dries songeur.

— Eh bien, elle viendra ; je vais la chercher.

— Je l'ai vue sortir il y a un instant, observa le cordonnier.

— Alors, dès qu'elle sera de retour, j'irai la prier de venir vous parler.

— Non, non, pas cela, Paul ; vous ne pouvez demeurer ici. Et je n'entends pas que vous y reveniez sans être accompagné de votre mère. Les voisins sont tous rassemblés devant notre porte. Allons, allons, si les choses sont comme vous le dites, tout s'arrangera bien de soi-même ; mais, pour le moment, je vous prie, Paul, de retourner chez vous.

Le jeune homme se dirigea vers la porte, mais, en sortant, il dit encore à la jeune fille :

— Trinette, Trinette, ne craignez rien ; soyez joyeuse, tout ira bien. Tout à l'heure je reviendrai avec ma mère.

HENRI CONSCIENCE.

(*La fin au prochain numéro.*)

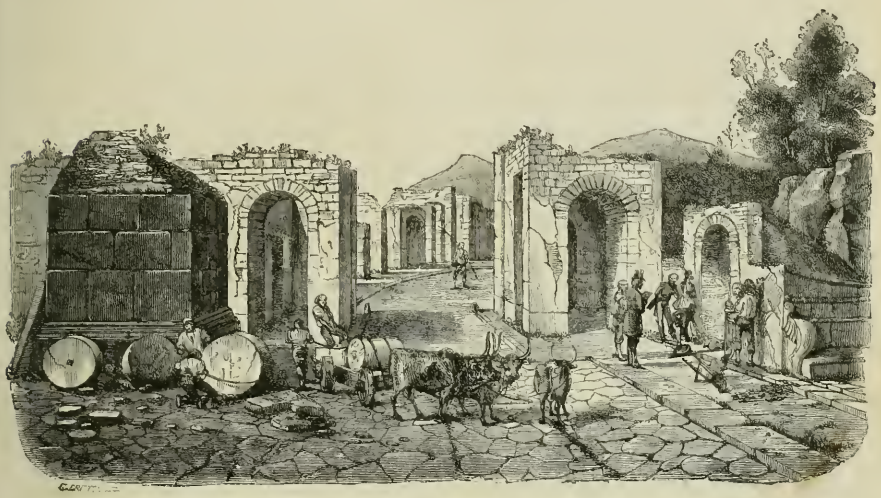
UNE VILLE ET UNE MAISON ROMAINES, IL Y A DIX-HUIT CENTS ANS.

POMPÉI DÉCRITE ET DESSINÉE PAR ERNEST BRETON (1).

Destruction de Pompéi et d'Herculanum. Lettre de Pline à Tacite. Tableau de l'éruption du Vésuve en 79. Phénomènes terribles. Oubli de dix-sept siècles. Premières découvertes. Le boulanger de Portici. Le prince d'Elbœuf et le laboureur du Sarno. Les fouilles du général Championnet et de la reine Caroline. La ville exhumée. Surprises et trésors. La maison de Pansa. Un quart d'heure de vie romaine. Contraste moderne. Conclusion.

Les ruines de Pompéi et d'Herculanum sont sans contredit la plus grande curiosité de l'Europe et peut-être du monde; et le livre le mieux écrit, le guide le plus exact, le tableau le plus intéressant qu'aient inspirés ces ruines sans rivales sont, à coup sûr, l'ouvrage publié dernièrement par notre collaborateur, M. Ernest Breton, de la Société impériale des antiquaires de France.

Nous avons dit un mot de Pompéi et de sa destruction, il y a quelques années (2) ; mais un tel sujet mérite d'être traité en détail, et nous saisissons, pour le faire, l'occasion excellente que nous fournit M. Breton. On ne saurait exécuter ce petit voyage dans l'ancien monde romain



Porte d'Herculanum à Pompéi. Dessins de M. Ernest Breton.

avec un cicérone plus instruit et plus aimable à la fois.

Pompéi et Herculanum florissaient depuis des siècles aux pieds du Vésuve, dans cette belle Campanie, célèbre par ses roses, ses vins et ses délices, lorsqu'elles furent englouties, du 23 au 26 août 79, par la catastrophe dont Pline le Jeune nous a laissé l'immortelle peinture dans sa lettre à Tacite sur la mort de son oncle Pline l'Ancien.

Nous relirons avec plaisir cette fameuse lettre, dont nous n'avions traduit que quelques fragments au collége:

« Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort, afin que vous en puissiez instruire la postérité. Je vous en remercie ; car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits.

« Il était à Misène, où il commandait la flotte. Le 23e d'août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir pris un bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit, où il étudiait. Il se lève et monte en un lieu où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne sortait ce nuage ; l'événement a découvert, depuis, que c'était du mont Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre et d'un pin plus que d'aucun autre ; car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de feuillage. Je m'imagine qu'un vent souterrain violent le poussait d'abord avec impétuosité et le soutenait ; mais, soit que l'impulsion diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre ; il paraissait tantôt blanc,

(1) Un beau volume grand in-8°, 2me édition, illustrée de vues, maisons, plans, etc. Gide et Baudry, rue Bonaparte, 5.

(2) Voyez notre tome XVI, page 241.

tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on apprête sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier, et, par hasard, il m'avait lui-même donné quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte, qui étaient à Résina, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément en face Misène et on ne s'en pouvait sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein, et poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par simple curiosité. Il fait venir des galères, monte lui-même dessus et part dans le dessein de voir quel secours on pouvait donner non-seulement à Rétina, mais à tous les autres bourgs de cette côte, qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit et où le péril paraissait plus grand; mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisait ses observations et les dictait. Déjà sur ses vaisseaux volait la cendre, plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchaient: déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu; déjà la mer semblait refluer et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il était couvert, lorsque, après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote, qui lui conseillait de gagner la pleine mer: *La fortune favorise le courage. Tournez du côté de Pomponianus.* Pomponianus était à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril, qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux et n'attendait pour s'éloigner qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage, et, pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table et soupe avec toute sa gaieté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa gaieté ordinaire. Cependant on voyait luire de plusieurs endroits du mont Vésuve de grandes flammes et des embrasements dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, leur dit que ce qu'ils voyaient brûler, c'étaient des villages que les paysans alarmés avaient abandonnés et qui étaient restés sans secours. Ensuite il se coucha et dormit d'un profond sommeil; car, comme il était puissant, on l'entendait ronfler de l'antichambre. Mais enfin, la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à se remplir si fort de cendres, que, pour peu qu'il fût resté plus longtemps, il ne lui aurait plus été libre de sortir. On l'éveille; il sort et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison ou s'ils tiendront la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements et remises à leur place. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, était à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de sa suite, une crainte surmonta l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus faible. Ils sortent donc et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs; ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tombait d'en haut. Le jour recommençait ailleurs; mais dans le lieu où ils étaient continuait une nuit, la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'était un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter; mais on la trouva encore fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle, ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite des flammes, qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève, appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisément qu'il avait la poitrine faible et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il avait quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose que d'un homme qui est mort.»

« Après que mon oncle fut parti, ajoute Pline le Jeune dans une seconde lettre, je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai et dormis peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir et nous avait d'autant moins étonnés, que les bourgades et même les villes de la Campanie y sont fort sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence qu'on eût dit que tout était non pas agité, mais renversé!... Il était déjà sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une lumière faible, comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtiments furent ébranlés par de si fortes secousses qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville; le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse; et, ce qui dans sa frayeur tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtâmes; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoique en pleine campagne, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en place. La mer semblait se renverser sur elle-même et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux et se trouvait rempli de différents poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues *fusées* semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes... La cendre commençait à tomber sur nous, quoique en petite quantité. Je tourne la tête et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait, en se répandant sur la terre comme un torrent. « Pendant que « nous y voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je « à ma mère, de peur qu'en le suivant la foule de ceux « qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les té- « nèbres. » A peine étions-nous écartés qu'elles augmentèrent de telle sorte qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes... Il parut une

lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait; il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revint, et la pluie de cendres recommença et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits, et sans cela elle nous eût accablés et engloutis... Enfin, cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu et se perdit tout à fait comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parurent le jour et le soleil mêroe, jaunâtre pourtant et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux encore troublés, et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendres, comme sous la neige. »

« Les vents s'assoupissaient, dit Bulwer, l'écume expirait sur l'azur de cette mer délicieuse. Dans l'orient, de légères vapeurs réfléchissaient par degrés les teintes de rose qui annonçaient le matin; la lumière allait reprendre son empire. Cependant, immobiles et sombres se montraient encore dans le lointain les fragments compactes de la nuée destructive, au sein de laquelle des bandes rouges, mais d'un éclat de plus en plus faible, trahissaient les feux encore ardents de la montagne des *Champs-Brûlés*. Les murs blancs et les brillantes colonnes qui ornaient cet admirable rivage n'étaient plus. Morne et triste était la contrée naguère couronnée par les villes d'Herculanum et de Pompéi. Ces villes, les filles bien-aimées de la mer, étaient arrachées à ses embrassements! Pendant une longue suite de siècles, elle étendra vainement ses bras azurés, ne les retrouvera plus et gémira sur les tombes de ses enfants perdus! »

Dix-sept siècles, en effet, après ce désastre, on avait oublié Pompéi et Herculanum, au point de ne pas savoir même au juste la place qu'elles avaient occupée. Le hasard seul, comme il arrive toujours, mit sur la trace des deux cités englouties.

— En 1684, un boulanger, creusant un puits à Portici, rencontra quelques ruines romaines; ce puits, qui existe encore aujourd'hui, descendait précisément au milieu du théâtre d'Herculanum! Le prince Emmanuel d'Elbeuf, Français de naissance, envoyé à Naples à la tête d'une armée impériale, y ayant épousé la fille du prince de Salsa, fit, en 1706, l'acquisition du terrain où se trouvait le puits et y bâtit un palais. Vers 1713, en élargissant ce puits, il trouva des marbres dont il orna ses terrasses et ses escaliers, et trois statues de femmes drapées qu'il envoya à Vienne, d'où elles sont passées à Dresde. De nouveaux travaux exécutés par ses ordres amenèrent, dit-on, la découverte d'un temple circulaire, soutenu par quarante-huit colonnes d'albâtre.

Bientôt le gouvernement napolitain intervint et fit suspendre les fouilles, et ce ne fut que plus de vingt ans après, vers 1736, qu'elles furent reprises par ordre du roi Charles III. Une nouvelle entrée fut pratiquée à Resina, et l'on découvrit successivement le théâtre, des basiliques, des édifices privés, des inscriptions et des médailles qui ne laissèrent aucun doute sur l'identité de ces ruines avec celles de la malheureuse cité d'Herculanum.

Cependant, les excavations prolongées à une profondeur de vingt-quatre mètres, dans un massif très-dur, et sous les villes de Portici et de Résina, étaient fort difficiles et entraînaient des frais considérables; aussi les travaux marchaient-ils très-lentement. En 1748, un laboureur, creusant un sillon sur le sol de Cività, près du Sarno, heurta une statue de bronze du soc de sa charrue; on se rappela alors que déjà, en 1689, des paysans avaient trouvé en ce lieu quelques débris antiques, un trépied et un petit Priape de bronze; le terrain fut acquis par le gouvernement et des fouilles furent commencées. Pompéi était découverte! Bientôt on reconnut qu'à peu de frais on pourrait la dépouiller tout entière de son linceul de cendres, et, de ce moment, Herculanum fut presque entièrement abandonnée. On avait fait aussi quelques tentatives sur Stabia; mais la cherté des terrains et le peu d'importance des objets que l'on découvrit y firent également renoncer, et toute l'attention du gouvernement se concentra sur Pompéi.

Dans le commencement, on se contentait de déblayer les édifices pour en retirer tout ce qu'ils pouvaient contenir; puis on les recouvrait avec le produit des fouilles des édifices voisins. Enfin, on conçut l'heureuse idée de rendre la ville au jour en la dégageant des cendres et des scories dont elle est recouverte, et c'est à cette pensée féconde que l'on doit de jouir aujourd'hui de tant de monuments qui auparavant ne faisaient que revoir le jour un instant et disparaissaient aussitôt à tout jamais. Les fouilles régulières dirigées par les soins et les conseils éclairés du général Championnet, qui, en 1799, occupa le royaume de Naples au nom de la France, celles qui furent exécutées en 1812 et 1813 en présence de la reine Caroline, et depuis par l'ordre du gouvernement napolitain, ont eu les plus heureux résultats. Tous les objets portatifs sont déposés à Naples au musée des *Studj*, aussi bien que les principales mosaïques et peintures. Parmi ces dernières, celles qu'on ne juge pas dignes d'être détachées de la muraille sont couvertes de châssis vitrés ou de paillassons.

Les différentes couches qui recouvrent *la ville des Morts*, comme l'appelait Walter Scott, forment une hauteur totale de 5m 50 environ, composée de cendres, de *lapillo* et d'un peu de terre végétale, dont l'épaisseur varie de 0m 22 à 0m 60. Le travail est donc très-facile, le *lapillo* se remuant à la pelle et presque sans le secours de la pioche. —

Aussi une grande partie de la cité est déjà mise à nu; chaque jour enlève une bandelette à cette momie précieuse, et vous imaginez la surprise et la joie des savants et des voyageurs qui touchent du pied et du doigt, à chaque pas et à chaque geste, un détail nouveau, un mystère ignoré, une page inédite de la vie publique et privée des anciens Romains!

Les découvertes sont d'autant plus curieuses et d'autant plus admirables, que tous les fragments de Pompéi, — temples, forums, tombeaux, palais, théâtres, maisons, boutiques, bains, chambres, objets d'art, meubles, etc., sont retrouvés presque intacts, — et tels qu'ils furent surpris et comme figés, il y a dix-huit cents ans, par la lave ou la cendre du Vésuve! (Voyez les gravures ci-contre, dont notre collaborateur a fait les dessins sur les lieux mêmes.)

Afin de saisir d'un coup d'œil l'existence intime des Pompéiens au centre de leurs pénates, — nous suivrons notre guide à la maison de Pansa, type complet des habitations romaines. En se reportant au plan ci joint de cet édifice, nos lecteurs vivront un quart d'heure de la vie antique, comme si le somnambulisme la leur révélait tout entière.

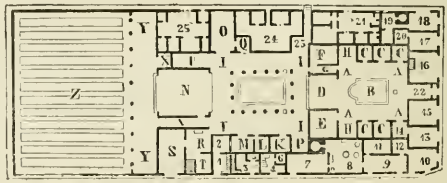
— L'architecture et la distribution de la maison de Pansa, ses ornements, ses fresques, ses marbres, tout indique qu'elle appartenait à l'un des premiers citoyens de la ville. Découverte de 1811 à 1814, elle occupe une *île* entière, *insula*, c'est-à-dire un espace circonscrit par quatre rues, et formant un rectangle presque régulier de 98m de longueur sur 37m 80 de largeur, entouré d'un trottoir de

0m 66 environ. La façade principale, qui forme le côté méridional du rectangle, donne sur la rue des Thermes; outre la porte qui se trouve au milieu, elle présente six boutiques; les deux grands côtés de l'île en sont également garnis. Les boutiques qui occupaient ainsi la partie extérieure du rez-de-chaussée de presque toutes les maisons de Pompéi n'ont pour la plupart aucune communication avec le reste du logis, et étaient données à loyer.

Les pièces marquées 7, 8, 9, 10, 11 et 12 composaient une boulangerie complète avec toutes ses dépendances. Il serait difficile de décider laquelle des trois boutiques 7, 9 ou 10 servait au débit de la marchandise; seulement, si les anciens avaient la même prédilection pour les coins de rue que nos marchands modernes, il doit y avoir présomption en faveur de la boutique, 10, qui d'ailleurs était placée sur la rue principale, et qui était accompagnée d'une arrière-boutique, 12. La pièce 9 a offert une particularité que Mazois n'a pas manqué de signaler: sur la paroi intérieure du trumeau existait une peinture représentant un serpent, symbole d'une divinité *custode*, ou gardienne de la maison, et à côté était scellée dans le mur une brique en saillie, qui servait à porter la lampe qui brûlait continuellement en son honneur. En face de cette représentation toute païenne, et bien en évidence, était une croix latine en bas-relief, ou du moins un objet qui en a toute la forme; il serait bien singulier qu'il fût permis d'y voir un symbole de la nouvelle religion du Christ.

La pièce la plus intéressante est le *pistrinum*, 8, où se trouvent encore trois moulins à bras en lave, à peu près de la forme de nos moulins à café, des chaudières sur des fourneaux, et le pétrin dans lequel on préparait la pâte. On y a trouvé également divers vases de terre cuite qui avaient servi à contenir l'eau, la farine et le sel, et à côté desquels était un puits dont on voit encore la margelle. Dans un angle de cette salle est l'entrée du four, dans lequel étaient encore plusieurs pains. Au-dessus de la porte de celui-ci était un bas-relief dont il est bien difficile d'expliquer la présence en ce lieu; c'est une image anatomique, colorée en rouge, et accompagnée de l'inscription: *Hic habitat felicitas*. La pièce 11 a dû servir de magasin à farine ou de logement.

La boutique 13, la seule qui communique avec l'intérieur de la maison, témoigne de l'existence, chez les Romains, d'un usage qui s'est perpétué en Italie, et principalement à Florence, où le *vinajo* a remplacé le *dispensator*, comme le petit guichet percé dans la muraille du palais a succédé à la boutique où se tenait à son comptoir l'esclave qui, chez les anciens, était chargé de débiter le vin et l'huile que le propriétaire récoltait dans ses domaines. L'espèce d'arrière-boutique 14 dut servir de demeure au *dispensator* de Pansa.



Plan de la maison de Pansa à Pompéi.

Revenons maintenant à la rue des Thermes et présentons-nous à la porte de la demeure de Pansa. Cette porte n'existe plus aujourd'hui, ayant été, comme toutes les autres portes de Pompéi, détruite par le feu du Vésuve; on sait seulement, par les portes feintes qui ont été trouvées peintes sur plusieurs murailles, et surtout par la porte de marbre des tombeaux, que les portes étaient ordinairement en bois de chêne, à deux battants, à panneaux, et ornées de *bullæ*, gros clous à têtes dorées, et que, comme les nôtres, elles portaient souvent un marteau; elles étaient habituellement surmontées d'une imposte éclairant le vestibule, ce qui explique leur hauteur si peu en rapport avec leur largeur. D'après un règlement de police, elles ne pouvaient s'ouvrir qu'en dedans; Denys d'Halicarnasse et Plutarque nous apprennent qu'au seul Valerius Publicola, en récompense des services qu'il avait rendus à la République, il fut permis de faire ouvrir en dehors les portes de la maison qu'il possédait au pied du Palatin.

Chez les Romains, l'entrée de la maison était placée sous la garde de quatre divinités: *Janus*, qui présidait à l'ensemble de la porte, *janua*; *Forculus*, qui avait sous sa protection les battants, *fores*; *Limentinus*, qui veillait au linteau et au seuil, *limen*; enfin la déesse *Cardea* ou *Carna*, qu'on invoquait pour la conservation des gonds, *cardines*.

D'un passage de Suétone, nous devons inférer que la porte était ordinairement, comme chez les modernes, accompagnée d'une sonnette.

Après avoir franchi le seuil *du pied droit*, on se trouvait dans un corridor de 2m 80 de largeur: c'est le *prothyrum* ou *aditus*, que les Grecs appelaient aussi *diathyrum*, et où se tenait le portier, l'*ostiarius*, accompagné ordinairement d'un chien, qui n'était quelquefois qu'une peinture sur la muraille ou une mosaïque incrustée dans le sol.

Quelquefois des portes percées dans les murailles du *prothyrum* donnaient accès à la loge du portier, *cella ostiarii*, et à des salles servant d'antichambre. Ces pièces n'existent pas dans la maison de Pansa.

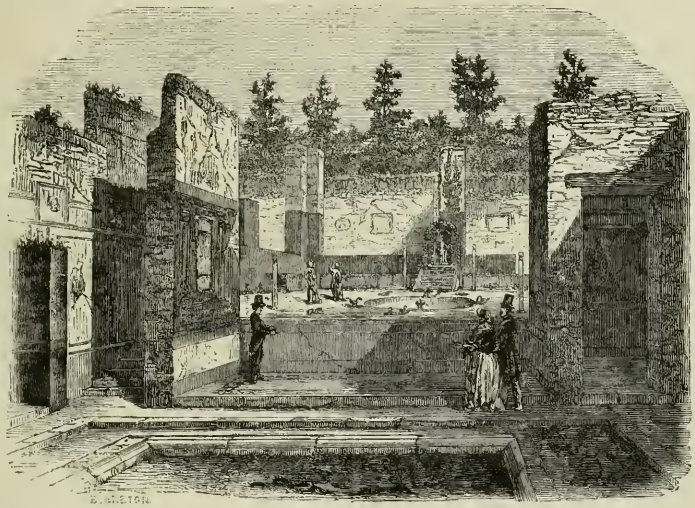
Au fond du *prothyrum* on voyait dans le sol comme un second seuil en mosaïque, sur lequel on lit le mot SALVE, souhait de bienvenue pour les visiteurs. Franchissant ce seuil et une seconde porte qui n'existe plus, on entre dans l'*atrium* ou *cavædium* AAAA, petite cour rectangulaire de 14m 40 sur 9m 40, entourée de portiques, et partie essentielle des habitations romaines, à laquelle correspondent le *cortile* de l'Italie moderne et le *patio* des Espagnols, et qui avait été imitée de l'αὐλή des Grecs.

Il existait chez les anciens cinq espèces d'*atrium*; le plus simple, et celui de Pansa est du nombre, était l'*atrium* toscan, *tuscanicum*, le seul qui fût en usage dans les premiers temps, et que Pline désigne comme ayant été construit *ex more veterum*, à la manière des anciens.

C'était dans cette espèce de vestibule qu'on recevait les clients et les étrangers. Souvent, entre les colonnes de l'*atrium* était un *puteal* ou embouchure de citerne ; auprès se trouvait un grand vase de plomb en forme de seau, où on laissait l'eau exposée à l'air pour la purifier. Ces vases sont en grand nombre au musée de Naples. En avant du *compluvium* de la maison de Pansa est l'ouverture carrée d'une de ces citernes. Sous les portiques, dont les murailles étaient enrichies d'arabesques entièrement détruites, sont plusieurs petites chambres, *cellæ*, C, qui n'étaient éclairées que par la porte et composaient l'*ergastulum* ou logement des esclaves. La chambre la plus voisine de la porte, adossée à l'arrière-boutique, 20, fut probablement la demeure du portier, *cella ostiarii*.

Au fond de l'*atrium* est le *tablinum* ou *tabulinum* D (5m sur 5m 36), pavé en mosaïque blanche avec filets noirs ; il sépare l'*atrium* des appartements intérieurs ; le fond était fermé par de larges portes pliantes appelées *valvatæ*, *volubiles* ou *versatiles* ; quelquefois ces portes étaient remplacées par un grand rideau, *aulæum*. En été, le *tablinum* servait quelquefois de salle à manger ; c'est là aussi que l'on déposait les archives de la famille et que l'on conservait dans des armoires les portraits des ancêtres, les *imagines majorum*, figures en cire coloriées, dont on avait soin de rappeler les titres et les belles actions par de pompeuses inscriptions, et qui étaient portées dans les funérailles des membres de la famille.

Dans les maisons plus considérables que celle de Pansa, les deux pièces E F, contiguës au *tablinum*, avaient une



La maison de Lucrétius à Pompéi.

destination analogue et lui servaient en quelque sorte de complément. Ici, la grande salle E, pavée en mosaïque, paraît avoir été une bibliothèque, à en juger par les manuscrits presque entièrement détruits qui y ont été trouvés ; la pièce F dut être une chambre à coucher, *cubiculum* ; car on voit dans la paroi un renfoncement qui avait été creusé pour y faire entrer le dossier du lit, disposition que nous retrouverons souvent à Pompéi et qu'explique l'exiguïté des chambres, généralement très-petites ; quelquefois on y ménageait une alcôve ; les lits étaient de bronze, et souvent de matières bien plus précieuses ; mais, dans les habitations modestes, ils étaient de bois, parfois même ils étaient remplacés par un massif de maçonnerie élevé de quelques centimètres au-dessus du sol, et sur lequel on étendait des peaux ou des matelas.

Entre la chambre F et le *tablinum* est un passage, *fauces*, G, permettant d'arriver aux appartements intimes sans traverser le *tablinum*. En avant de celui-ci étaient les ailes, *alæ*, H H, galeries garnies de siéges, dans lesquelles le patron donnait audience aux clients, et que rappellent encore aujourd'hui les salles entourées de divans des habitations de l'Orient. Le pavé de ces salles est orné de grecques et de losanges, formés de petits cubes de marbre blanc incrustés dans de l'*opus signinum*.

Montant deux degrés au fond du *tablinum*, on entre dans la partie privée où le vulgaire n'était point admis. « Les conversations de l'*atrium* n'arrivent pas jusqu'au péristyle », a dit Térence.

D'abord se présente, en effet, le péristyle, I I I I, cour entourée d'un portique soutenu par seize colonnes, présentant beaucoup d'analogie avec l'*atrium*, mais toujours plus étendue et plus richement décorée.

Dans l'angle S. E. du péristyle se présente un corridor, 23, conduisant à la rue de la *Fullonica*, où l'on descen-

dait par quatre degrés; ces portes dérobées, qui se rencontrent fréquemment dans les habitations romaines, servaient à échapper à l'importunité des clients qui encombraient la partie publique de l'habitation; c'est ce qu'on appelait *postico fallere clientem*.

Au fond du péristyle est la pièce principale (7m 40 sur 10m 35), l'*œcus*, ou exèdre N, qui répondait à notre salon et qui en même temps servait parfois de salle à manger. Il y avait des *œcus* de plusieurs sortes; les corinthiens étaient environnés de colonnes et voûtés; quelques-uns, partagés par des colonnes, avaient la forme et la magnificence d'une basilique; les *œcus tétrastyles* ou *égyptiens* avaient deux ordres et un balcon; enfin, les *cysicènes* avaient ordinairement des fenêtres et des portes ouvertes au nord sur un jardin, laissant pénétrer la fraîcheur et jouir du coup d'œil des fleurs et de la verdure. L'*œcus* de la maison de Pansa a, en effet, au nord, une large baie donnant sur le jardin.

Le *triclinium* ou salle à manger paraît avoir été la pièce O, qu'accompagnait un cabinet Q, une espèce d'office, qui dut servir à renfermer les vases et autres objets nécessaires aux repas. Nous avons déjà dit que le *triclinium* devait son nom au triple lit qui se trouvait dans cette salle, le quatrième côté restant libre pour le service, et la table étant placée au milieu. Il y avait aussi quelquefois, dans les maisons moins riches, des salles à manger ne contenant que deux lits, et nommées *biclinia*. Dans les grandes habitations, il y avait plusieurs *triclinia* dans des expositions différentes, afin d'avoir la fraîcheur pendant l'été et la chaleur pendant l'hiver. Quelquefois, le *triclinium* d'été était placé sous une treille, dans le jardin.

Les lits sur lesquels on s'étendait pour manger se nommaient *lecti* ou *lectuli tricliniares*, pour les distinguer de ceux qui se trouvaient dans les chambres à coucher et qu'on appelait *lecti cubiculares*. Les Romains, dans les premiers temps, s'asseyaient à table, et l'usage de manger couché ne fut importé de Carthage à Rome qu'à l'époque des guerres puniques; les femmes ne l'adoptèrent que longtemps après les hommes. On mangeait appuyé sur le coude; aussi, *poser le coude chez quelqu'un* était-il devenu synonyme de *dîner en ville*. Les lits, d'abord fort simples et souvent formés de massifs en maçonnerie, comme ceux du *triclinium* funèbre et quelques autres qu'on a trouvés à Pompéi, devinrent d'une magnificence telle sous les empereurs, qu'il y en eut en or massif, et qu'on les revêtit de couvertures babyloniennes qui coûtaient des sommes exorbitantes; il y en eut qui furent payées par Néron jusqu'à quatre millions de sesterces (840,000 fr.).

L'usage voulait que l'on fût à table en nombre égal à celui des Grâces ou des Muses; les places sur les lits n'étaient pas indifférentes, et chacune d'elles était plus ou moins honorable. Voici dans quel ordre les convives étaient placés :

1, le maître de la maison; 2, sa femme; 3, un convive; 4, place consulaire ou d'honneur; les autres places 5, 6, 7, 8, 9, étaient occupées par des personnes d'un rang moins élevé ou par ces convives nommés *ombres*, qui étaient amenés par les invités.

A gauche de l'*œcus* de la maison de Pansa est la cuisine R, jointe à une office T et à une salle S destinée aux esclaves, ayant sur la rue de Fortunata une seconde sortie dérobée, ou *posticum*. Quelquefois cette sortie se trouvait placée dans l'axe de l'*atrium* et du péristyle, et dans la partie opposée à l'entrée ou *prothyrum*; elle portait alors le nom de *pseudothyrum*. La cuisine renfermait un grand nombre d'ustensiles en poterie et en bronze; les fourneaux, élevés au-dessus du sol, contenaient encore de la cendre. Sur les murs sont peints deux serpents énormes protégeant l'autel consacré à *Fornax*, la divinité des fourneaux, et à côté les attributs du lieu, un jambon, un lièvre, un verrat, des poissons, de la viande et une hure de sanglier. Dans l'office T est un petit banc pour poser les jarres d'huile, ainsi qu'une table pour faire le pain, que souvent on pétrissait à la maison.

La cuisine est séparée de l'*œcus* par un corridor, *fauces*, V, qui conduisait au jardin. De l'autre côté est le *tabularium* U, où l'on conservait les papiers importants et les objets les plus précieux; parfois aussi on y renfermait les dieux Pénates; mais nous trouverons dans quelques maisons une autre sorte d'édicule consacrée à ces divinités domestiques.

Derrière le *tabularium* est un petit cabinet X, consacré à l'étude ou au repos, donnant sur le jardin, et où le maître pouvait se retirer pour jouir de la fraîcheur et de la vue des fleurs qui garnissaient ses parterres. Dans toute la largeur de la maison régnait une large galerie couverte à deux étages Y, nommée *pergula*, sous laquelle on trouvait un abri contre le soleil et la pluie. On a découvert dans cette galerie divers objets précieux, et, entre autres, le plus beau candélabre de bronze qui soit au musée de Naples.

Enfin le jardin, le *xyste* ou *viridarium*, Z, était disposé par plates-bandes, que l'on a encore retrouvées indiquées sous les cendres. On y a découvert également des conduits en plomb qui distribuaient les eaux nécessaires à l'irrigation, et deux grandes chaudières de bronze aujourd'hui au musée. Dans l'une d'elles était le joli groupe de *Bacchus et Ampelus*, posant sur une base de même métal dans laquelle est incrustée une guirlande d'argent. Au moment de la catastrophe, le groupe avait été enveloppé à la hâte dans un morceau de toile grossière qui, dans plusieurs endroits, est resté adhérent au bronze. Parmi les peintures qui décoraient cette habitation, les plus remarquables étaient une *Nymphe* et une *Danaé assises*.

Nous ne pouvons rien dire de bien positif et nous sommes réduits aux conjectures sur la distribution et la destination des pièces de l'étage supérieur, aujourd'hui entièrement détruites, et dont les principales doivent avoir été affectées au gynécée ou habitation des femmes. Les objets qui y ont été trouvés confirment cette supposition; ils consistent en bracelets, boucles d'oreilles, colliers, chaînes, épingles d'or ou d'argent, petits pots de cosmétiques, cure-dents, ciseaux, étuis, en un mot, en ces mille bagatelles qui composaient chez les anciens la toilette d'une femme, le *mundus muliebris*, et que renfermait ordinairement une boîte nommée *pyxis*.

Telle était la demeure d'un riche Pompéien; quelquefois on trouvait, outre les pièces que nous avons décrites, un *alæatorium*, salle consacrée aux jeux de hasard, un *sphæristhærium* ou jeu de paume, une *pinacotheca*, galerie de tableaux, et plus souvent encore des bains, ordinairement situés dans la partie la plus reculée de la maison, et parfois dans des souterrains. Nous savons aussi que des caves étaient ordinairement destinées à la conservation du vin, de l'huile et des autres denrées. —

Il résulte de ce tableau d'une maison romaine, que les intérieurs anciens étaient moins commodes, moins confortables que les nôtres, mais qu'ils étaient beaucoup plus artistiques et beaucoup plus ornés. Conclusion humiliante pour notre spiritualisme chrétien et pour notre goût intellectuel.

On se préoccupe surtout aujourd'hui de l'utile et du positif, témoin le contraste frappant que rencontre le voyageur en sortant des ruines de Pompéi. Ce contraste est une locomotive à vapeur, qui vous enlève tout ému de la cité contemporaine de Pline, pour vous transporter au milieu des bruits et des palais de la ville de Naples.

Si vous êtes curieux de faire tout au long le voyage dont nous n'avons franchi qu'une étape, prenez et lisez— *tolle et lege* — l'excellent et magnifique livre de M. Ernest Breton.

Un juge plus compétent que nous, un antiquaire du premier ordre, M. Huillard Bréholles, l'a loué dans le *Journal de l'Institut historique*, en termes que nous nous plaisons à reproduire :

« L'intérêt qui s'attache aux noms de Pompéi et d'Herculanum, ces deux villes romaines ensevelies vivantes, et dont l'une, du moins, est ressuscitée, ne suffirait pas à expliquer le succès qui a accueilli dès son apparition le nouveau livre de M. Breton, dont la première édition a été enlevée en quelques mois. Il faut chercher aussi, à notre avis, la raison de cet empressement dans la manière dont il a compris et traité un sujet à la fois si vaste et si compliqué, dissimulant sous la variété des récits, des descriptions et des traits de mœurs, la sévérité d'une érudition sûre et maîtresse d'elle-même. On sent, de plus, que chez lui le coup d'œil de l'artiste dirige les investigations du savant. En le lisant, on apprend beaucoup, promptement, sans effort, et l'on sait gré à l'auteur d'avoir pris toute la peine et de ne nous laisser que le plaisir. »

N'oublions pas de dire en terminant que M. Ernest Breton a eu soin de glisser sur certaines particularités de mœurs dont Pompéi présente trop souvent de fâcheux exemples, et qu'ainsi son livre pourra être mis sans inconvénient dans les mains des jeunes lecteurs.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES ŒUFS DE PAQUES.

L'usage des œufs de Pâques est général chez tous les peuples des différentes communions chrétiennes, et paraît être une tradition symbolique de la primitive Eglise. Dès le treizième siècle, à Paris, les clercs des paroisses, les étudiants de l'Université, les jeunes gens des différents quartiers s'assemblaient sur les places publiques, formaient un long cortége, précédé de bannières, de trompettes et de tambours, et se rendaient sur le parvis de l'église cathédrale, où ils chantaient une partie de l'office appelé *laudes*; puis ils se répandaient dans les rues où ils faisaient la quête des œufs de Pâques.

Dans le courant des deux derniers siècles, on portait à l'issue de la messe, le jour de cette solennité, des corbeilles d'œufs dorés dans le cabinet du roi, qui les distribuait ensuite à l'assistance. Ces œufs non-seulement étaient rehaussés d'or, mais souvent ils étaient ornés de peintures et ils atteignaient au mérite d'une véritable œuvre d'art. Deux peintres célèbres, Lancret et Watteau, n'ont pas dédaigné de peindre des œufs de Pâques, et on conservait parmi les curiosités de la bibliothèque de Versailles les deux œufs peints et historiés offerts à Mme Victoire de France, fille de Louis XV.

Ce n'est pas seulement en France que s'était conservée cette ancienne coutume. Elle faisait partie des traditions populaires de la Belgique. Dans quelques-unes de ses provinces, les jeunes gens recevaient de leurs fiancées un bouquet de fleurs, mais ils devaient leur donner en échange des œufs de Pâques qui étaient diversement colorés et probablement accompagnés de devises aussi poétiques et aussi sentimentales que celles qui accompagnent nos papillotes et nos bonbons du premier jour de l'an.

L'usage des œufs de Pâques existe encore en Russie. Depuis l'empereur jusqu'au dernier moujick, chacun s'y conforme. Là, comme autrefois chez nous, les œufs de la classe populaire sont simplement colorés, tandis que l'œuf aristocratique, doré et peint, devient quelquefois un objet de curiosité artistique. C'est au commencement de notre siècle qu'a cessé dans quelques-unes de nos anciennes provinces l'usage d'offrir à Pâques des œufs dont la coque offrait en peinture la reproduction de quelque sujet pieux. On se borne aujourd'hui à teindre les œufs naturels; l'or et les différents enjolivements sont réservés pour les œufs artificiels, fabriqués par les confiseurs.

LE BERCEAU IMPÉRIAL.

Les œufs de Pâques donnés par la France au monde, en 1856, ont été la conclusion de la paix et la naissance d'un prince impérial.

La coïncidence de ces deux événements a fourni à un diplomate, membre du congrès, dit-on, l'occasion d'un rapprochement historique et littéraire des plus frappants. Ce diplomate a fait parvenir à l'un des grands corps de l'Etat, en permanence dans l'attente de la délivrance de l'Impératrice, un volume de Voltaire où se trouvent les vers suivants au prince Palatin, datés de Ferney, le 9 juin 1761, dans une circonstance tout à fait identique :

Est-ce une fille? Est-ce un garçon?
Je n'en sais rien; la Providence
Ne dit pas son secret d'avance
Et ne nous rend jamais raison.
. . . . . .

S'il nous vient un prince, tant mieux
Pour tout l'État et pour son père;
Surtout s'il a son caractère,
C'est le plus beau présent des cieux!

Si d'une fille on nous régale,
Tant mieux encor! c'est un bonheur:
En grâce, en beautés, en douceur
Je la vois à sa mère égale.
. . . . . .

Voltaire, en envoyant ces vers à l'électeur Palatin, Charles-Théodore, ajoute au bas cette phrase qui complète d'une étonnante façon l'à-propos : « Puisse la paix

servir d'époque à la naissance du prince qu'on attend ! » (Voltaire, édit. Beuchot. *Correspondance*, t. IX, p. 411).

La ville de Paris de son côté a donné à Son Altesse impériale un œuf de Pâques digne de l'une et de l'autre. C'est un berceau qui dépasse en richesse et en splendeur tous les berceaux connus jusqu'à ce jour. Un demi-million de curieux sont allés l'admirer à l'Hôtel-de-Ville, et en voici la description que les journaux ont inexactement donnée et que nous rectifions d'après les notes de l'un des auteurs do ce chef-d'œuvre :

La coque du berceau, en bois de rose, a la forme élégante d'une nef, par allusion aux armes de la vieille cité. Sur le château de poupe se tient debout une grande figure drapée et la tête ceinte de tours : c'est la Ville de Paris, qui élève au-dessus du chevet une couronne impériale d'où s'échappent à larges plis de doubles rideaux en satin bleu de ciel, recouverts de point d'Alençon.

Au-dessous de cette statue, dont la hauteur est d'environ soixante-quinze centimètres, à droite et à gauche, deux petits génies ailés sont assis sur des créneaux, s'appuyent sur des avirons et veillent sur le berceau. L'arrière du vaisseau porte un bouclier d'or blasonné en émail aux armes de la ville et encadré par deux palmes mêlées de branches de laurier et de chêne, autour desquelles s'enroule une banderole avec cette devise :

FLUCTUAT NEC MERGITUR.

La proue recourbée du navire est supportée par un aigle aux ailes éployées. Sur chaque face de la coque sont appliqués deux médaillons de forme ovale, émaillés en camaïeu de la manufacture de Sèvres, d'après les cartons d'Hippolyte Flandrin, et représentant les figures allégoriques de la Prudence, de la Force, de la Vigilance et de la Justice. Chaque face est, en outre, décorée de branches de laurier disposées dans les interstices des membrures qui forment la coque du vaisseau, et se détachant sur un fond de satin bleu de ciel.

Au-dessous de la rampe en bois de rose qui couronne la partie supérieure du berceau, court une galerie à jour décorée de rinceaux et coupée, vers le milieu de chaque face, par un écusson aux initiales de Leurs Majestés. Ces écussons laissent échapper des guirlandes de fleurs qui passent au-dessous des médaillons émaillés, et vont se rattacher, les unes à la proue, les autres à la poupe du navire. L'angle qui, à la proue, termine le corps du vaisseau, est revêtu d'une haute et large feuille d'acanthe. Aux angles de la poupe se recourbent deux sirènes à queues bifurquées.

Deux pieds à doubles griffes et à doubles colonnettes supportent la coque du berceau; ils sont placés l'un à la proue, l'autre à l'arrière, et sont reliés par une longue traverse en bois de rose incrustée d'arabesques d'or et d'argent. Les colonnes, de même bois, sont divisées en deux parties par des anneaux ciselés et réunies par une arcade dans leur partie supérieure; autour d'elles s'enroulent des épis de blé et des branches d'olivier.

A l'exception de l'aigle, des sirènes, des deux petits génies, de la tête et des bras de la figure de la Ville de Paris, auxquels on a conservé la teinte mate de l'argent, tout le reste, la couronne, les cadres, les écussons, et enfin toute l'ornementation sous laquelle disparaît presque entièrement l'armature de bois de rose, est en or mat bruni. L'intérieur de la coque du berceau est en satin bleu de ciel piqué; la couverture et l'oreiller sont recouverts en dentelles. Le fond est un semis de bouquets de violettes et d'abeilles encadré d'une guirlande d'impériales, de roses, de violettes, etc., avec des aigles aux angles. Le tout est bordé d'un magnifique volant.

La richesse et la légèreté des dessins, la perfection du travail, l'habile combinaison des divers procédés de fabrication connus sous le nom de point d'Alençon, point de gaze et point à l'aiguille, font de cette dentelle, entreprise par la maison Lefébure, de Paris, un véritable tour de force.

Le dessin du berceau est de M. Baltard, l'éminent architecte de la ville de Paris; les figures sont de M. Simart, l'un de nos plus illustres statuaires; les sculptures d'ornementation sont de M. Gallois; l'orfévrerie et la ciselure sont de M. Froment-Meurice fils, qui s'est montré, en cette circonstance, l'héritier du goût souverain de son père, et qui a employé à ce travail les ouvriers-artistes les plus habiles de ses ateliers, MM. Babeur, Faunières, Deubergue et Cleff. On peut dire, en admirant ces merveilles, que Benvenuto-Meurice n'est pas mort, et que l'orfévrerie française est toujours la reine de l'art industriel.

— A propos de la naissance du prince impérial, on a rappelé que celle du roi de Rome, sous le premier Empire, fut annoncée par un page au Sénat, au Corps législatif, au Conseil d'Etat et à l'Hôtel-de-Ville.

Aux quatre points il reçut des cadeaux : au Sénat une épée, au Corps législatif des pistolets, au Conseil d'Etat un bijou, à l'Hôtel-de-Ville le brevet d'une pension viagère annuelle de dix mille francs. Cette pension fut exactement payée jusqu'à la Restauration, et même rétablie, disent quelques-uns, après 1830. Ce page, ancien attaché du roi Louis de Hollande, se nommait d'Endegest.

REVUE LITTÉRAIRE.

Nous avons de vieilles dettes à payer à de jeunes livres éclos depuis quelques mois. Commençons par nous acquitter envers les poëtes, et donnons le pas à ceux qui savent montrer le chemin.

Chroniques rimées, par Laurent-Pichat. (Librairie nouvelle.) En voici un qui marche vite et toujours en avant, si vite même et si en avant qu'il dépasse notre siècle, attardé selon lui, et qu'il appelle hardiment du présent à l'avenir. Mais que l'idée de l'auteur soit au fond juste ou téméraire, peu nous importe ; elle est grande et belle par la forme ; elle a les allures divines de la muse. *Incessu patuit dea.* Oui, M. Laurent-Pichat est un véritable poëte, inspiré, chaleureux, convaincu, plein de souffle et de verve, comme il y en a fort peu de notre temps, au milieu des fantaisies de l'art pour l'art. Sa pensée a le coup d'aile ; son style a le coup de pinceau ; son vers a le rhythme et le nombre et l'harmonie. Si nous ne pouvons souscrire aux tendances de sa préface et de sa chronique de *Jacques Bonhomme*, nous en admirons sans réserve l'éloquence et la franchise, l'ampleur et la variété, la richesse d'images et la finesse de lignes. On reconnaît l'écrivain rompu aux difficultés de notre langue, si généreuse pour qui sait la dompter, et versé dans le large mécanisme de la prose comme dans l'exquise bijouterie des vers, — car M. Laurent-Pichat a publié aussi, dans la *Bibliothèque contemporaine* de Michel Lévy frères, un remarquable recueil de nouvelles : *Cartes sur table*, où figure ce *Secret de Polichinelle* dont nous avions signalé la portée morale et la valeur littéraire.

L'extrait suivant du *Clerc pèlerin* montrera comment

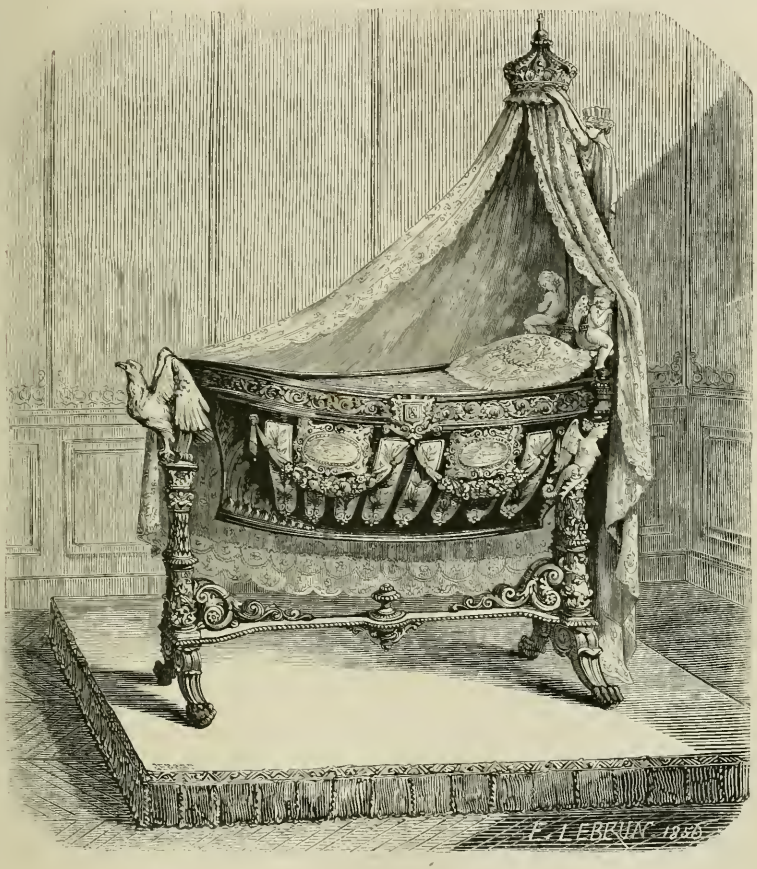
l'auteur des *Chroniques rimées* sait rajeunir les vieilles légendes :

LE CLERC PÈLERIN.

Tout un peuple est à la besogne
La cathédrale de Cologne
Au ciel va prendre son élan.
Une légende assez impie

— N'ayez peur que je la copie —
Dit que le diable en fit le plan !

Chacun travaillait sans relâche :
Pas de paresseux ni de lâche ;
Seul, le fort pouvait être admis.
Parmi ces pierres triomphantes,
On voyait passer dans les fentes
Les hommes comme des fourmis.



Berceau donné par la ville de Paris au prince Impérial.

Un matin, la foule ouvrière
Était à faire sa prière
A Dieu, le maître des efforts,
Pour qu'il leur prêtât sa main large;
Il fallait porter une charge
Qui décourageait les plus forts !

La pierre était là toute prête ;
Mais pour la monter sur la crête
Il ne se trouvait pas de dos !
Pour vingt bras, c'eût été démence
Que d'affronter ce bloc immense;
C'étaient d'impossibles fardeaux !

Mais la prière nous ranime :
Tous, d'un mouvement unanime,
Les plus vieux, les plus indécis,
Vinrent au travail de plus belle !

Or, sur cette pierre rebelle,
Voici qu'un homme était assis!

C'était, comme il pouvait paraître,
Un saint homme, en habits de prêtre,
Pauvre pèlerin voyageur;
Il portait barbe qui grisonne,
Et sans s'occuper de personne,
Cet inconnu semblait songeur!

Un maçon près de lui s'approche.
— « Croyez-vous que ce bloc soit roche
A reposer un grand marcheur?
Lui dit-il; levez la paupière,
Et considérez cette pierre;
Savez-vous, prud'homme prêcheur,

Que là-haut il nous faut la mettre,
Ce qu'encore apprenti ni maître
N'a pu depuis trois jours entiers? »
Alors l'homme de pénitence:
— « Tout est bon qui porte assistance!
Je vous aiderai volontiers! »

— « Bon pèlerin, sur votre épaule
Autant vaudrait porter le pôle!
Rien n'y fait, le bras ni l'outil. »
L'inconnu, se taisant, ramasse,
Met sur son dos la lourde masse.
— « Où faut-il la porter? » dit-il.

Puis, montant d'un pas grave et libre,
Il mit la pierre en équilibre
Au haut du pilier désigné.
Et dans cette foule inquiète,
Jalouse, étonnée et muette,
S'assit après s'être signé.

Un ouvrier lui dit: — « Mon père,
Ce n'est pas à jeûner, j'espère,
Qu'on acquiert des muscles d'acier!
Vous devez connaître, je gage,
Quelque mystérieux langage;
Vous êtes saint ou bien sorcier? »

— « Mon bel ami, je ne dérobe
Nul artifice sous ma robe!
Et sur ma part de paradis,
— Car chacun y compte et s'y fie —
Dit l'inconnu, je certifie
Que je suis bien ce que je dis!

Je suis clerc pèlerin et j'erre,
Cœur léger, besace légère,
Et j'allais au pays romain,
Au moutier de monsieur saint Pierre,
Quand, pour remuer votre pierre,
Dieu mit sa force dans ma main!

Tout homme fait son sacrifice,
Porte sa pierre à l'édifice,
Le maçon et le souverain!
Si ma besogne peut vous plaire,
Amis, prenez-moi sans salaire! »
Et l'on garda le pèlerin.

M. Laurent-Pichat a le meilleur moyen de faire croire encore à la poésie; il y croit lui-même fermement, et il le prouve par la magnificence de son volume, — un chef-d'œuvre typographique à orner la plus riche bibliothèque.

Penser et oublier, poésies par Dubois Eugène. (Bruxelles, — Kiessling.) M. Dubois Eugène habille aussi du plus pur vélin sa muse familière, — trop familière pour aspirer à nos éloges sans restriction. Nous citerons cependant deux de ses *pensées* qui méritent d'échapper à l'*oubli*, et qu'il a su rendre avec une pureté et une élégance assez rares chez les Belges ses compatriotes:

PARFUM SACRÉ.

Oh! quel parfum mystérieux
Répand l'herbe où la lune tombe!
— « Pleurons, c'est un parfum de tombe. »
— « Chantons, c'est un parfum des cieux. »

NEIGE ET SOLEIL.

La neige et le soleil, mariant leurs splendeurs,
A mon œil fasciné font oublier les fleurs;
L'âme se réjouit à ces blancs paysages.
Oui, l'hiver même est beau dans ses froides loisons:
De charmes différents Dieu doua les saisons,
Comme il en a doué les âges.

Heureux qui sait, par les neiges des ans,
Tempérer les ardeurs de la verte jeunesse,
Et dorer la blanche vieillesse
Des rayons les plus purs du soleil de printemps!

Histoires poétiques, par A. Brizeux. (Hachette, éditeur.) Vous connaissez M. Brizeux, le Virgile armoricain, l'auteur de *Marie* et des *Bretons*, dont nous avons souvent loué les petits chefs-d'œuvre. Il vient d'y ajouter les *Histoires poétiques*, toujours empruntées à sa chère Bretagne, et qui forment une des plus ravissantes lectures de famille. Jugez-en par ce chant des pêcheurs de la Mer Sauvage:

LES PÊCHEURS.

Ah! quel bonheur d'aller en mer!
Par un ciel chaud, par un ciel clair,
La mer vaut la campagne;
Si le ciel bleu devient tout noir,
Dans nos cœurs brille encor l'espoir,
Car Dieu nous accompagne.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Saint Pierre, André, Jacque et saint Jean,
Fêtés tous quatre une fois l'an,
Étaient ce que nous sommes,
Et ces grands pêcheurs de poissons
A leurs filets, leurs hameçons,
Prirent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Sur les flots ils l'ont vu, léger,
Vers eux tous venir sans danger,
Aussi léger qu'une ombre;
Mais Pierre à le suivre eut grand'peur;
Il cria: « Sauvez-moi, Seigneur!
Sauvez-moi, car je sombre! »

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Sur ton bateau, Pierre Simon,
Que Jésus fit un beau sermon
A la foule pieuse!
Puis dans tes filets tout cassés,
Combien de poissons amassés!...
Pêche miraculeuse!

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Dans ta barque il dormait un jour,
Te souvient-il comme à l'entour
S'élevait la tempête ?
Lui, réveillé par ton effroi,
Dit à la vague : « Apaise-toi ! »
Elle baissa la tête.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

Aussi la barque du pêcheur
Où s'est assis notre Sauveur
A toujours vent arrière ;
Sans craindre la mer ni le vent,
Elle va toujours en avant,
La barque de saint Pierre

Le bon Jésus marchait sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau.

O Jésus, des pêcheurs l'ami,
Avec nous venez aujourd'hui
Dans cette humble coquille ;
Allons ! prenez le gouvernail,
Et bénissez notre travail :
Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau,
Va sans peur, mon petit bateau

Pour une Épingle, légende, par M. J.-T. de Saint-Germain (1). — Il y avait une fois une épingle qui écrivait ses Mémoires et qui les commençait par l'aventure que voici :

GRANDEUR ET DÉCADENCE... D'UNE ÉPINGLE.

— Je fus chargée avec quelques millions de mes compagnes sur une voiture rapide, et nous fûmes vendues comme des esclaves discrètes au service des civilisés. La caisse qui nous servait de prison fut ouverte dans un élégant magasin, et nous fûmes disposées avec art dans de vastes coupes de cristal. On vendait aux belles dames des parfums, des gants, des rubans et des épingles pour en relever les nœuds. Une femme de chambre, après une longue conversation avec l'irréprochable commis préposé aux épingles, me prit en riant dans la coupe de cristal, m'attacha sur son sein ; et c'est ainsi que je fus transportée dans un hôtel brillant de la Chaussée-d'Antin.

Quel luxe et quel faste ! En traversant cette cour d'honneur, en examinant l'éclat de ces peintures, de cet or, de ces riches tentures qui décorent l'hôtel, la splendeur de ces salons, de ce mobilier de prince, je me souviens de ces cent misérables artisans qui ont réuni leurs efforts et leurs veilles pour que je fasse cette entrée triomphale, sur le sein d'une chambrière, dans les salons dorés (2).

— Vite, Louise ! cria une voix perçante du fond d'un boudoir tendu de soie. Et ce ruban, vous l'avez donc fait faire ?

— Le voici, madame ; si vous saviez combien on a de peine à *rassortir*.

— Taisez-vous, mademoiselle, et donnez-moi une épingle.

Louise, en toute hâte, me détache de son fichu et me passe à sa maîtresse, tournée vers la glace avec la plus grande application.

(1) Un joli volume in-18 cavalier, avec vignette. 1 fr., chez Tardieu, éditeur, rue de Tournon, 15.

(2) Voy. t. III, p. 218, *Histoire de la fabrication des épingles*.

Je fus placée avec art pour soutenir le plus charmant nœud de ruban sur le cou de ma belle maîtresse. Elle partait à l'instant ; la voiture attendait. Quelle charmante destinée pour une nouvelle débarquée ! que de choses curieuses j'allais voir et entendre ! Le valet de pied ouvre la portière, et nous partons.

Mais, au milieu de la cour, ma maîtresse se penche pour donner un ordre, et me voilà tombée, oui tombée, entre deux pavés de la vaste cour. Il y avait là un grand mouvement d'allants et de venants, et, autant que je pus le deviner, de vastes bureaux où travaillaient de nombreux commis recevant et payant de l'argent, car tous ceux qui entraient portaient de grands sacs d'écus ou des portefeuilles qui paraissaient bien garnis.

Ma tête était restée sur le bord du pavé et je pus voir et observer un jeune homme au maintien modeste, à l'air doux et grave, qui venait d'entrer dans la cour, puis parut réfléchir, puis fit quelques pas en arrière, puis enfin reprit son courage et s'avança résolûment, mais tristement, du côté d'une grande porte vitrée qui portait l'inscription : *Bureaux et caisse*. Sa contenance m'intéressait, j'aurais voulu être plus près de lui et le mieux connaître, car j'avais remarqué que je possédais ce don étrange de deviner par le contact l'esprit et le caractère de ceux qui me portaient. S'il pouvait me ramasser, me disais-je, j'aimerais à m'attacher à lui ; mais sa pensée était ailleurs, l'ingrat ne m'aperçut pas.

Je le vis bientôt sortir de cette porte vitrée, et la personne qui le reconduisait exprimait par ses gestes qu'on ne pouvait lui accorder ce qu'il paraissait si vivement désirer. Cependant, sur de nouvelles instances, le chef du bureau lui montra les fenêtres de l'appartement principal d'où je venais de descendre en si brillante compagnie, et consentit même à lui donner un garçon de bureau pour le conduire vers le maître de la maison. Je les vis bientôt tous deux en très-brève conversation, derrière les glaces de la fenêtre du milieu.

— Essayez, paraissait dire le jeune homme, avec une contenance modeste et convaincue.

— Je ne le puis véritablement pas, semblait répondre par des gestes non moins expressifs le souverain du logis, et il s'inclinait lentement du ton d'un homme occupé qui donne congé à son interlocuteur.

Je vis le jeune homme porter son mouchoir sur ses yeux et s'éloigner en saluant avec un triste sourire.

Ce fut bien lentement qu'il descendit les trois marches de marbre du péristyle ; ce fut bien lentement qu'il traversa la vaste cour, les yeux fixés sur le sol. Un rayon de soleil vint éclairer ma petite tête au moment où il passait. Ses yeux s'arrêtèrent sur moi, et je n'avais pas encore éprouvé un tel plaisir. Je le vis se baisser, me prendre, m'essuyer avec soin et me placer sur la manche de son habit un peu étroit et déjà assez usé.

A cet instant même, nous entendîmes ouvrir la grande fenêtre du premier, et une voix forte cria :

— Baptiste ! dites à ce jeune homme de remonter tout de suite me parler.

Un suisse en livrée vint *nous* prier poliment de remonter à ce premier étage d'où nous venions de descendre, lui si triste, moi si joyeuse.

Le maître avait une figure fine et intelligente, le front haut et découvert, les sourcils et la barbe noirs, les cheveux déjà gris, les yeux pénétrants et vifs ; il regarda en silence le nouvel arrivant et lui dit d'une voix brève et précise :

— Monsieur, vous vous êtes arrêté dans cette cour,

vous vous êtes baissé, vous avez paru trouver un objet précieux, vous l'avez, je crois, ramassé; pourriez-vous me dire quelle était l'importance de cet objet qui a fixé vos regards?

Le pauvre jeune homme était interdit. Il ne se souvenait peut-être plus de moi, ou bien n'osait-il dire qu'un motif si futile l'avait arrêté; cependant ses yeux s'étant baissés sur sa manche, il me vit levant bravement la tête; et, me détachant, me montrant piteusement au riche banquier :

— Je vous prie, monsieur, d'excuser une habitude bien puérile, lui dit-il; mon pauvre père, que j'ai perdu, m'a appris à ramasser une épingle, et je l'ai fait en mémoire de lui, comme une obéissance aux habitudes d'ordre qu'il voulait me donner.

Et il me remit sur sa manche.

— Mon enfant, dit le banquier, il ne faut pas rougir et il ne faut pas croire que ce soit rien de savoir se baisser pour ramasser une épingle. C'est si bien quelque chose, que moi, qui n'avais pas besoin de vos services, comme j'avais le regret de vous le dire tout à l'heure, à présent je veux les mettre à l'épreuve.

Il écrivit quelques mots, sonna un garçon de bureau :

— Conduisez monsieur au chef de la correspondance.

Et il congédia le nouvel initié d'un salut de la main.

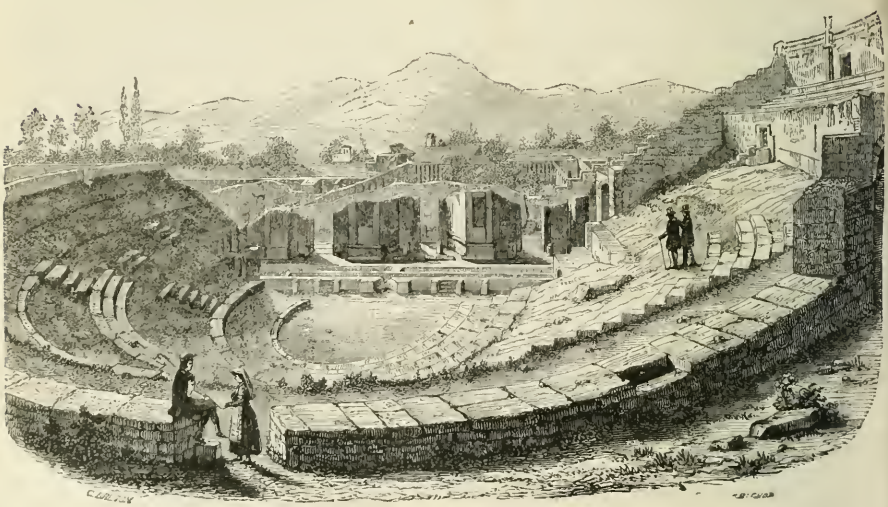
Le banquier se nommait M. le baron Wolff; c'était un homme que son intelligence avait placé au premier rang des affaires de finances; il avait des relations innombrables dans les deux mondes, une probité irréprochable, une grande prétention à connaître les hommes et à distinguer leurs aptitudes. Une bonne partie de son immense fortune servait à encourager les arts et les entreprises utiles, à secourir les malheureux. La belle chose que la fortune, la belle puissance que l'or, quand il tombe en des mains si libérales et si pures! Aussi le baron, en suivant des yeux jusqu'à la porte son jeune protégé, fit-il des vœux pour que l'horoscope, qui ne reposait encore que sur ma tête d'épingle, fût justifié par la première épreuve. —

N'est-ce pas que ce prologue est charmant, original, bien dit, à la façon de Xavier de Maistre, et qu'il vous donne une furieuse envie de connaître la suite des mémoires... de cette épingle?

Nous vous apprendrons seulement que celui qui l'avait ramassée justifia la bonne opinion du baron de Wolff, dans lequel, si vous savez l'histoire anecdotique de notre siècle, vous aurez reconnu le célèbre banquier Jacques Laffitte. Mais nous vous renverrons au délicieux petit livre de M. J.-T. de Saint-Germain, pour savoir tout ce qu'un homme d'esprit et de cœur, un moraliste ingénieux et un conteur attachant peut élever d'instructif, d'édifiant et de gracieux... sur la pointe d'une épingle. Si cet ouvrage est un début, comme nous le supposons, il annonce un talent remarquable; nous le recommandons en confiance comme une des plus douces lectures à faire au coin du feu.

P. S. L'auteur signe J. T., et l'éditeur s'appelle Jules Tardieu. Tous les deux ne seraient-ils pas un seul homme? Nous le soupçonnons fort, et, dans ce cas, nous félicitons l'un et l'autre.

PITRE-CHEVALIER.



Le grand théâtre de Pompei (Voyez les pages précédentes.)

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS DERNIER.

En apprenant la mort de Marie-Thérèse, son épouse, Louis XIV prononça ces mots qui valent une oraison funèbre : *C'est le premier chagrin qu'elle m'ait causé.* (Selle —premier chat—grain—qu'aile—mai—cause—É.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE BONHEUR D'ÊTRE RICHE.

NOUVELLE FLAMANDE, PAR HENRI CONSCIENCE (1).

Paul chez Trinette (Chap. VI). Dessins de Pauquet.

Lorsque Paul rentra chez lui, il y trouva son père assis devant la table. Le pauvre homme, à la torture, était pâle et avait l'air très-abattu ; ses yeux, fatigués par la veille nocturne, étaient mornes et incertains.

— Paul, pourquoi ton visage est-il si rouge ? demanda-t-il un peu surpris.

(1) Traduction de M. Léon Wocquier. Reproduction interdite. Voyez la première partie au numéro précédent.

— Mon père, répondit le jeune homme, je suis allé voir Trinette ; elle était à sangloter et à pleurer, que je sentis mon cœur se fendre. Le cordonnier a voulu me mettre à la porte, mais l'affaire est arrangée... Êtes-vous encore indisposé, père? Vous me semblez si pâle! Dois-je aller chercher le médecin?

— Non, non, c'est fini : ce n'était rien d'autre qu'une agitation nerveuse. — Mais quelle était donc la cause du chagrin de Trinette? Pourquoi le cordonnier était-il fâché contre toi?

— Je n'en sais trop rien. Ma mère a dû dire dans la boutique que Trinette n'était pas digne d'entrer dans notre famille... et là-dessus... vous pouvez le comprendre... le cordonnier est monté sur ses grands chevaux. Maintenant tout est raccommodé, et quand la mère reviendra, j'irai avec elle chez le cordonnier pour remettre les choses comme auparavant.

— Ta mère! ta mère! dit le ramoneur avec un douloureux soupir, elle fera notre malheur. Elle ne sait pas dominer son orgueil, et elle jase et bavarde comme si nous avions à recevoir bien des milliers de florins.

— Trois tonnes d'or, mon père. Quand je suis revenu, il y a un instant, de chez le cordonnier, Annemie m'a demandé, du fond de la boutique de légumes, s'il était vrai que, par-dessus les tonnes d'or, nous dussions hériter de je ne sais combien de maisons et de vaisseaux.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit le ramoneur d'une voix plaintive, c'est bien malheureux pourtant. Grâce à tous ces bavardages de ta mère, il ne nous sera plus possible de dormir tranquillement. Tous les voleurs de la ville vont avoir l'œil sur notre maison. Dieu sait combien de complots ils n'ont pas déjà faits pour s'introduire chez nous et nous voler à la première occasion... et nous assassiner peut-être!

— C'est possible, père. Il paraît que toute la ville est en émoi et que tout le monde parle de cet étonnant héritage.

— Étonnant héritage? répéta le ramoneur en passant avec désespoir la main dans ses cheveux. Ah! Paul, il s'en faut de beaucoup qu'il y ait autant que les gens le disent.

— Il doit cependant y avoir beaucoup, père, dit Paul en souriant : trois tonnes d'or!

— Mais les voisins ont perdu la tête!

— Prenons donc, père, qu'il n'y ait qu'une tonne d'or.

— Non, non, il ne s'agit que d'une petite fortune bourgeoise, juste de quoi vivre tout doucement avec ménagement et économie.

— Qui vais-je croire maintenant? Ma mère parle d'une grande maison à porte cochère sur le marché Saint-Jacques, de chapeaux à plumes, de servantes et de domestiques, et de tant d'autres choses, que j'ai cru, en vérité, qu'elle avait trouvé la bourse de Fortunatus, et que nous allions habiter une montagne d'or.

— Ta mère nous mettra sur la paille! s'écria le père Smet avec colère et amertume. Mais, attends, je vais lui montrer que je suis le maître, et si je sors jamais de mon caractère, j'écrase sous mes pieds son chapeau et je mets en pièces ses robes de soie; et si elle ne veut pas se conduire comme il faut, je la flanque à la porte! Oui, oui, ne me regarde pas comme cela, je la flanque à la porte, te dis-je. Et toi aussi déjà? qu'as-tu au cou, dépensier?

— Oh! mon Dieu, je l'avais déjà oublié! s'écria Paul en arrachant sa cravate de satin pour la jeter loin de lui. Ma mère me l'a mise par force; mais moins j'aurai sur moi de ces chiffons de couleur, mieux cela vaudra!

Le jeune homme avait fait un pas en arrière et son regard était fixé avec un triste étonnement sur son père qui, semblant affaissé de nouveau, appuyait la tête sur les mains et contemplait la table, dans un morne silence.

Au bout d'un instant, Paul dit, à demi en colère :

— Je voudrais que l'héritage fût je ne sais où. Nous ne sommes pas nés pour être riches; cela nous tourmente... Croiriez-vous, père, que j'aimerais mieux rester pauvre que de passer ma vie comme cela?

— Ne désire pas la pauvreté, mon fils, dit le ramoneur en soupirant. Si ta mère ne devient pas plus raisonnable, la misère ne viendra que trop tôt. Peut-être est-elle déjà, menaçante, à notre porte!

Le ton de la voix de son père était si étrange et si plaintif que le jeune homme le regarda d'un œil surpris, et dit bientôt avec une inquiétude pleine d'anxiété :

— Mais, père, vous êtes malade, très-malade!

— Il ne me manque rien; je suis un peu fatigué, voilà tout! répondit le ramoneur d'une voix faible.

— Comment, est-ce possible? L'argent vous aurait-il changé à ce point? Vos yeux sont défaits, vos joues pâles, votre voix tout autre qu'auparavant. Tout en vous, père, accuse la langueur et l'affaissement. Ah! vous étiez toujours si joyeux et si bon compagnon; vous chantiez du matin jusqu'au soir; toute parole qui sortait de votre bouche faisait rire. Je sens bien que l'argent est ennemi de la joie, car moi aussi je penche parfois la tête sur la poitrine, et un je ne sais quoi commence à me ronger le cœur...

— Oui, mon fils, murmura le ramoneur, il y a bien quelque vérité dans ce que tu dis; mais pourtant, être riche, c'est un si grand avantage!

— Il paraît, dit Paul avec ironie. Depuis qu'il est question de ce maudit héritage, je n'ai encore entendu que maugréer et se plaindre. Je commence à craindre fort qu'on ne nous nomme *Jean le soucieux* et *Paul l'affligé!*

— C'est ta mère qui est cause de tout, dit avec aigreur le père Smet; c'est sa rage de dépenser qui cause mon tourment. Pense un peu, Paul, elle vient de sortir pour aller à la recherche d'une servante... Et elle assure n'en vouloir pas d'autre qu'une fille qui ait déjà servi chez une dame! Je me suis opposé à la chose avec colère; mais qui sait si, malgré cela, elle n'en fera pas à sa tête? Des gens étrangers chez moi! Pour le coup, je ne dormirai certainement plus de ma vie.

— Mais pourquoi avez-vous si peur de tout, père? Si nous avions reçu l'héritage et qu'il y eût dans la maison beaucoup d'argent, je le comprendrais, mais...

La porte de la rue s'ouvrit en cet instant, et il entra une personne dont l'apparition coupa la parole à Paul.

C'était un jeune laquais de bonne maison, portant un chapeau galonné d'or et un antique habit de livrée, dans lequel il se trouvait comme dans un sac et dont les pans lui descendaient jusque sur les talons. Le gaillard avait les cheveux roux et une figure rouge et boursouflée qui attestait une bêtise extraordinaire.

A son entrée, il regarda avec stupéfaction autour de la chambre, et se dit tout à lui-même :

— Ces gens de la ville ne pensent qu'à se moquer de vous! Je me suis trompé, mais je vais pourtant demander...

— Eh bien, que signifie cela? s'écria Paul.

— C'est que, voyez-vous, mon garçon, je ne suis pas où je devrais être. Les filles, là-bas dans la rue, m'ont mal renseigné. Je dois aller chez la dame de ce ramoneur qui a hérité, tout d'un coup, de tant de tonnes d'or et de vaisseaux.

— C'est ici, répondit Paul.

— Ici, ici, dans cette maison ! balbutia le laquais. Une dame ! c'est impossible !

— Si vous ne voulez pas le croire, allez-vous-en bien vite et laissez-nous en paix.

Le ramoneur, plongé dans de pénibles réflexions, hochait la tête, mais sans dire mot; il fixait les yeux sur la table avec un sourire de mépris.

— Si c'est ici, dit le jeune paysan à Paul, je dois dire pourquoi j'y suis venu. Il faut savoir que je demeure chez Mme van Staen. Cette dame est venue me chercher derrière mes vaches en me disant que je mènerais une vie de monsieur ; mais vous ne sauriez croire comme j'ai été traité là. Ce n'étaient que soufflets par-ci, claques par-là ! Depuis que j'ai écrasé sous la porte la queue de son maigre chien, et que j'ai mis le feu, *par abus*, aux rideaux des fenêtres, elle ne peut souffrir ma présence. Je ne puis bouger qu'elle ne m'appelle âne, imbécile, stupide paysan et mille autres mots des gens riches ; vous l'avez sans doute éprouvé comme moi. J'ai entendu dire que votre dame désirait avoir un domestique pour monter derrière la voiture et pour porter son manchon ou son livre de prières. Outre cela, je sais tout, et soigner les chevaux aussi. Vous êtes sûrement le palefrenier, et celui-là peut-être le cocher de madame. Dites tous les deux une bonne parole pour moi; nous nous entendrons bien ensemble et nous nous arrangerons de manière à avoir bonne vie...

Paul regarda son père avec un sourire ironique ; mais le ramoneur entra soudain dans une violente colère. Il bondit debout, tendit le poing vers le laquais, et s'écria d'une voix tonnante :

— Sors de chez moi, impudent coquin ! Vite ! vite ! ou je te jette au milieu de la rue.

Et comme il s'avançait sur le domestique et faisait un geste qui annonçait l'intention de mettre sa menace à exécution, celui-ci recula vers la porte en disant avec effroi :

— Allons, allons, ne me mordez pas, je ne vous ai jamais fait de mal. Ces messieurs de la ville, je crois qu'ils ont tous un coup de marteau !

A ces mots, il tira la porte derrière lui et s'enfuit.

Néanmoins la porte ne tarda pas à se rouvrir. C'était la mère Smet, qui, en entrant, lança à son mari et à son fils des regards foudroyants.

— Paul, grommela le ramoneur pâle de colère, je m'en vais là-haut ; car je sens bien que je ne dois pas toucher cette femme-là; je ferais un malheur...

Ce disant, il monta l'escalier en maugréant.

— Qu'y a-t-il encore une fois? demanda la femme d'un ton aigre.

— Oh ! rien, mère ! répondit le jeune homme, il est venu un stupide paysan qui voulait être domestique ici, et nous l'avons renvoyé. Si vous prenez jamais un laquais, c'en sera sans doute un que vous puissiez montrer?

— Ce n'est que cela? dit-elle. Je croyais, à en juger par la figure de ton père, qu'il était survenu encore une fois de terribles événements.

Paul lui saisit la main, et dit d'une voix suppliante :

— Mère, puis-je vous prier de faire une chose avant d'ôter votre manteau ?

— Sans doute, mon enfant ; tout ce que tu voudras.

— Ah ! mère, je suis allé voir Trinette. Si vous l'aviez vue, vous en auriez pleuré ; on aurait dit que la pauvre fille allait mourir. Elle vous supplie de venir chez elle pour lui dire que vous n'êtes pas fâchée contre elle... Et moi qui connais votre bon cœur, mère, j'ai promis que vous le feriez. Venez, mère, venez.

— Cajoleur ! dit la mère en souriant; qui pourrait te refuser quelque chose ?

Paul alla au bas de l'escalier et cria :

— Père, je vais avec la mère ici près, chez le cordonnier. Nous serons de retour dans un instant !

Et, le visage épanoui de joie, il entraîna sa mère hors de la maison.

V.

Comme si le trésor découvert eût été un démon jaloux qui avait pris cette forme pour tourmenter le ramoneur, la maisonnette où régnait jadis une gaieté si franche se transforma en un enfer de chagrins et de discorde.

Mme Smet, — car elle se faisait nommer ainsi par les voisins, — avait reçu, au bout de quelques jours, ses vêtements neufs et son chapeau de soie. Elle était dans le velours et le satin depuis les pieds jusqu'à la tête ; elle portait de l'or aux oreilles, de l'or au cou, de l'or sur la poitrine, de l'or aux deux mains.

Vêtue et parée de la sorte, comme une véritable grande dame, elle s'en allait par la ville et ne se déconcertait pas le moins du monde en voyant chacun s'arrêter sur son passage avec un rire moqueur ou la montrer du doigt.

Cette attention générale, fixée sur elle, lui était même agréable et flattait son orgueil ; elle supposait que les gens se disaient entre eux :

— Voilà la femme de ce ramoneur qui est devenu tout d'un coup riche à trésors !

Et cette désignation ne lui semblait nullement un blâme ; voire même, croyait-elle parfois remarquer que les passants s'arrêtaient, étonnés de la majesté de son attitude et de sa démarche. Alors elle lisait dans les regards des spectateurs qu'ils voulaient dire :

— Voilà Mme Smet ! comme elle est imposante ! En vérité, on peut reconnaître à la majesté de sa personne qu'elle est d'une bonne famille !

En effet, n'eût été la nouvelle du merveilleux héritage qui l'avait fait connaître dans toute la ville, on n'eût pas trouvé de différence entre une grande dame et elle..., sauf que la ramoneuse enrichie était couverte d'habits et de bijoux comme un mannequin de magasin de modes, qu'elle tenait la tête un peu roide et la tournait sans cesse et de tous côtés, avec tant de lenteur qu'on l'eût crue posée sur un pivot ; qu'elle avait de grands pieds plats et faisait des enjambées toutes masculines ; qu'elle avait la face rouge et semblait demander du regard à tout le monde :

— Eh bien ! que vous en semble ? Dites encore que Mme Smet n'est pas d'une bonne famille ?

On la voyait souvent aux environs du pont de Meir et du marché aux Œufs, où se trouvent les plus riches magasins de modes. Elle y achetait quelques menus objets et bavardait pendant des heures entières avec la dame ou les filles de boutique, sur sa tante de Hollande et sur ses projets de monter une maison aussi belle et aussi riche que celle d'un des premiers gentilshommes.

Elle demandait tous les jours, et à tout le monde, si on ne connaissait pas de bonne femme de chambre, de cuisinière, de cocher, de palefrenier, de laquais ; elle demandait conseil au sujet de la couleur à préférer dans les chevaux qu'elle devait acheter, et estimait qu'il était malsain d'habiter la place de Meir, parce qu'il passe un égout sous la rue. Pour ce motif, elle avait résolu d'oc-

cuper une maison à porte cochère sur le marché Saint-Jacques; et, comme les propriétaires ne voulaient pas la vendre, elle se bornerait à la louer jusqu'à ce que quelque chose de mieux fût mis en vente.

Après avoir, dans sa promenade, exhibé sa personne par la ville, elle rentrait chez elle; mais elle s'arrangeait toujours de façon à ne jamais revenir dans sa rue deux fois de suite par le même côté. Grâce à ce manége, tous les voisins pouvaient la voir et l'admirer successivement.

A chacune de ses connaissances elle adressait un grave et bienveillant sourire ; elle appelait certaines femmes par leur nom, promettait à toutes sa protection et sa faveur; mais elle faisait cela avec tant de hauteur que les gens objets de ses prévenances sentaient leur cœur déborder de fiel à l'intention de l'orgueilleuse et vaniteuse femme.

Le ramoneur était le plus malheureux homme du monde. Il savait que le trésor n'était pas inépuisable, et maugréait, du matin au soir, au sujet de la prodigalité de sa femme. Celle-ci l'appelait ladre, bourru, grippe-sou, et assurait qu'il prouvait bien de quelle famille de rien il était.

En outre, c'était son argent à elle et non à lui, et elle pouvait en faire ce qui lui plaisait. Elle n'était pas d'avis de vivre comme les gens qui regardent à un florin; et si lui, Smet, entendait couper un liard en quatre et se laisser dépérir par avarice, elle saurait montrer comment on doit se servir de l'argent.

Alors le ramoneur se mettait en colère et voulait avoir à toute force la clef de l'armoire; madame oubliait la dignité de sa condition, mettait les poings sur les hanches et accablait le pauvre homme d'un tel déluge d'injures et de menaces que, les larmes aux yeux, il montait les escaliers en grommelant.

Parfois c'était bien pire encore; une fois même la querelle avait été jusqu'aux voies de fait. Après une provocation prolongée, le ramoneur avait mis le poing d'une façon un peu incivile sur l'épaule de son orgueilleuse moitié; mais Mme Smet, exaspérée, avait bondi comme un chat et labouré de ses ongles les joues de son mari.

Les choses en étaient restées là; mais les deux époux se regardaient de si mauvais œil réciproquement et étaient tellement irrités l'un contre l'autre, que tout rapprochement était devenu impossible. Pendant des journées entières, ils ne se disaient pas un mot, et si par hasard la voix de l'un s'adressait à l'autre, ce n'était que pour faire entendre des paroles rudes et bourrues..

La mère Smet voulait, à toute force, louer la grande maison du marché Saint-Jacques; son mari assurait de cent façons qu'il ne délogerait pas. De ce dissentiment résultaient à tout instant de longues et vives querelles, si bien que déjà la femme avait menacé une fois d'aller trouver un avocat pour demander le divorce au tribunal.

Paul, le joyeux garçon, avait perdu courage. Ces éternelles altercations entre ses parents l'attristaient extrêmement; car, quelque léger et plaisant qu'il fût en paroles, il avait un cœur doux et aimant.

Il ne lui échappait plus de bons mots, et quand il essayait encore parfois une plaisanterie, il n'y réussissait pas : il y avait de l'amertume et de la tristesse dans le son de sa voix.

Quand il se trouvait seul avec son père, il mettait tout en œuvre pour le consoler et calmer son irritation; s'il était avec sa mère, il s'efforçait, par de douces paroles, de lui faire comprendre que son père était peut-être un peu trop emporté, mais que ses habitudes ménagères et économes méritaient bien du moins qu'on les excusât.

Le bon Paul se donnait une peine inutile. Dès que ses parents se retrouvaient face à face, l'avarice de l'un s'insurgeait contre la prodigalité de l'autre, et la querelle recommençait chaque fois avec plus de vivacité.

Le jeune homme avait encore une autre cause d'inquiétude et de chagrin. Sa mère avait, à la vérité, renoncé à son dessein de l'éloigner de Trinette; mais, depuis ce moment, elle n'avait pas cessé d'humilier la pauvre enfant et de porter de profondes blessures au sentiment qu'avait le cordonnier de sa propre dignité.

Trinette était-elle chez la mère Smet, celle-ci voulait lui apprendre comment il lui fallait marcher et se tenir, comment elle devait parler et saluer, comment elle devait tenir la tête et poser ses pieds. La patiente jeune fille, inspirée par l'amour, se livrait complaisamment en jouet à la vanité de sa future belle-mère; elle paraissait même écouter celle-ci avec reconnaissance quand elle lui faisait sentir quelle faveur, quelle grâce c'était pour elle d'être accueillie dans une si bonne famille.

Quand il était question de cela à la boutique ou dans le voisinage, Mme Smet parlait abondamment de sa générosité, et donnait pour preuve à l'appui de ce fait que, par pure bonté, elle avait consenti au mariage de son fils avec la fille d'un... cordonnier. Elle avait même dit un jour au père de Trinette que c'était un grand honneur pour lui que de devenir membre d'une aussi respectable famille.

Les commentaires humiliants pour lui de la mère Smet, irritaient de plus en plus le cordonnier; celui-ci ne dissimulait pas son amer ressentiment devant Paul, auquel il exprima franchement ses doutes sur la réalisation du mariage projeté, et déclara que lui-même s'y opposerait si la mère Smet continuait de traiter sa fille comme une mendiante qu'on tolère par grâce.

Bien que le cordonnier ne fût qu'un pauvre artisan, il avait aussi son orgueil, et il aurait assurément interdit depuis longtemps déjà l'entrée de sa maison à Paul; mais comme le jeune homme et son père lui donnaient toutes sortes de bonnes paroles et le suppliaient, les larmes aux yeux, d'être indulgent, il différait toujours cette grave résolution. Il n'en restait pas moins beaucoup d'amertume dans son cœur, et il ne regardait plus Paul de bon œil.

Grâce à ces contrariétés, les deux jeunes gens commencèrent à concevoir des craintes sérieuses, et il n'était pas rare, quand Paul était assis auprès de Trinette, que des larmes silencieuses coulassent sur leurs joues.

Déjà huit jours s'étaient passés depuis la découverte du trésor; le ramoneur n'avait pas quitté la maison, sinon le dimanche pour aller à l'église.

On était au lundi, et le soir allait tomber; il y avait eu ce jour-là une nouvelle et violente altercation, avec cette différence que cette fois une apparente réconciliation avait suivi.

La mère Smet, se trouvant dans une disposition plus favorable, s'efforça de faire comprendre à son mari qu'il avait tort de rester toujours à la maison, et qu'il vaudrait mieux, pour sa santé et pour sa raison, qu'il fréquentât un peu la société.

Sur la demande de son père, Paul promit qu'il ne quitterait pas la maison, et le ramoneur se laissa persuader qu'il ferait bien d'aller boire une pinte avec les amis.

Sa femme s'était donné beaucoup de peine pour lui faire avouer qu'il ne devait pas aller dans un estaminet, mais bien dans un café de la place Verte ou de la place de Meir, où il boirait du vin. Toutefois, comme elle était

de bonne humeur, elle consentit enfin à ce que son mari allât faire une promenade hors la ville jusqu'au *Dam*, comme c'était son habitude auparavant.

Lorsque le ramoneur arriva au Dam et s'y retrouva au milieu de ses vieux amis, il se passa quelque temps en félicitations de toute nature; mais dès qu'on se fut installé autour d'une table pour faire une partie de cartes, ces démonstrations cessèrent naturellement et le ramoneur se retrouva aussi à son aise et aussi gai qu'avant d'être enrichi! Comme le son de voix amies lui était doux! Quelle franche sympathie et quelle cordialité dans toutes leurs paroles! Comme la bière d'orge lui semblait bonne et réchauffante, au milieu de cette société accoutumée! Comme sa pipe lui semblait bonne, et comme les bouffées de fumée se déroulaient en agréables spirales au-dessus de la table!

Le père Smet se trouvait dans un autre monde, et, pendant quelques heures, il oublia son trésor et en même temps sa femme. Il retrouva quelques-unes de ses plaisanteries favorites et fit, de temps en temps, rire les amis.

L'horloge de l'estaminet sonnait dix heures lorsque le ramoneur, stupéfait que le temps eût passé si vite, se leva et dit qu'il retournait chez lui.

Smet se regalant au *Dam* avec ses amis.

On chercha à le retenir. Dans un autre estaminet, deux bouchers avaient parié à qui mangerait le plus d'œufs durs, et l'on voulait y attendre l'issue de la gageure.

Le père Smet qui, par oubli, était déjà resté dehors beaucoup trop tard, serra la main à ses amis en leur promettant de venir, comme autrefois, leur tenir société plusieurs fois par semaine.

Il faut une demi-heure environ pour se rendre du *Dam* à la porte de Borgerhout, et les chemins sont très-déserts.

La nuit était sombre; mais comme le ramoneur avait fait cent fois cette route, il marchait d'un pas assuré.

Il était heureux d'avoir vu ses amis; son cœur battait plus légèrement; et, dans l'obscurité, un doux sourire se jouait sur ses lèvres à la pensée des agréables soirées qu'il passerait au Dam, pendant tout le printemps, au milieu de ses anciens compagnons. Il se trouvait sur les fortifications extérieures de la ville, passablement loin de toute habitation, et marchait avec insouciance sous les grands arbres.

Tout à coup un cri étouffé de terreur lui échappa. Un grand gaillard s'élança de derrière un arbre et posa un poignard sur la poitrine du ramoneur tremblant.

—Si tu cries ou si tu appelles, tu es mort! dit le brigand.

—Qu'est-ce? que voulez-vous de moi? balbutia le pauvre homme à demi mort

— La bourse ou la vie ! dit l'autre d'un ton menaçant.

—Tenez, voilà tout ce que j'ai ; une pièce de cinq francs et quelques cents...

— Tu mens ; tu as hérité ; il me faut de l'or ou tu es perdu ! dit le brigand d'une voix contenue, et en même temps il siffla entre ses dents comme pour donner un signal.

Deux autres coquins s'élancèrent des profondeurs des fortifications ; l'un d'eux serra un mouchoir de poche sur la bouche du ramoneur ; l'autre le renversa en arrière et l'étendit sur l'herbe.

On fouilla toutes ses poches ; on lui prit sa montre d'argent, on lui déchira sa redingote, on le maltraita cruellement. Le pauvre homme ne pouvait faire entendre un cri et sentait avec une inexprimable angoisse qu'il allait étouffer.

D'affreuses paroles retentissaient à ses oreilles:

— Tue le coquin ! Il nous a fait tort, le voleur qu'il est!

Soit que les brigands eussent entendu le bruit de personnes qui approchaient, soit qu'ils fussent convaincus qu'il n'y avait plus rien à tirer de leur victime, ils donnèrent au ramoneur quelques coups de poing, le frappèrent du pied dans les reins et le précipitèrent dans un fossé des fortifications, après quoi ils s'enfuirent rapidement dans l'obscurité.

Le père Smet resta un moment par terre, comme étourdi. Cependant, comme il n'était pas dangereusement blessé, il revint bientôt à lui-même, se releva et suivit d'un pas précipité le chemin de la porte.

Il voulait demander du secours dans l'une des premières maisons, afin que les voleurs fussent poursuivis ; mais il reconnut l'inutilité de la tentative et fut, du reste arrêté dans l'exécution de son projet par la crainte que toute la ville et surtout le commissaire de police ne se mêlassent de l'affaire.

Comme un véritable avare qu'il était devenu, il préféra dévorer son chagrin que d'attirer l'attention générale sur lui-même et peut-être les soupçons de la police sur son trésor.

Le cœur palpitant, et encore tout tremblant d'anxiété, il franchit la porte de la ville pour regagner sa demeure. Il lui passa par la tête d'amères réflexions sur les avantages d'être riche, et il maudit plus d'une fois le trésor qui avait attiré sur lui tant de malheurs, tant de chagrins, tant de périls. Il regretta son ancienne vie, sa pauvreté et sa gaieté ; et maintes fois il se demanda si le mieux ne serait pas de partager le trésor entre ses voisins nécessiteux... Mais toutes ces réflexions s'évanouirent chaque fois devant la puissance du démon de l'or, qui le tenait courbé sous lui ; et son âme se rattachait toujours avec une anxieuse ardeur à l'or qu'il possédait.

Ce fut ainsi, flottant entre le désespoir, la terreur et l'avarice, qu'il rentra chez lui et se laissa tomber sur une chaise en poussant un douloureux soupir.

Sa femme et son fils lui prodiguèrent la plus aimante sollicitude et entendirent en frémissant le récit de sa mésaventure.

Cette nuit encore le ramoneur ne put fermer l'œil. Dès que le sommeil le jetait dans l'assoupissement, il rêvait de voleurs et d'assassins ; et puis il sentait encore une poignante douleur, suite des coups qu'il avait reçus sur la tête et les épaules pendant l'attaque.

VI.

Le lendemain matin, le bruit se répandit tout à coup dans la rue que la mère Smet n'avait pas hérité et ne pouvait hériter. L'avocat chargé, pendant longues années, de la recherche de ses parents, avait dit et assuré que les Smet n'avaient pas de famille en Hollande, et, par conséquent, ne pouvaient faire d'héritage de ce côté.

La mystérieuse conduite du ramoneur donna du poids à cette nouvelle ; l'envie des voisins et leur ressentiment contre l'orgueil de la mère Smet accueillirent l'accusation avec joie, et l'on se mit à répandre partout des soupçons de toute espèce sur l'origine inexpliquée de la soudaine richesse du ramoneur.

Les voisins furent encore confirmés dans leurs mauvaises pensées quand ils virent trois ou quatre agents de police se promener dans la rue avec une apparente insouciance, mais en jetant autour d'eux des regards obliques, comme des oiseaux de proie qui ont senti la présence d'une victime, sans savoir encore au juste dans quel gîte elle s'est réfugiée.

On racontait, entre autres choses, que, huit jours auparavant, — justement dans la nuit qui avait précédé la nouvelle de l'héritage, — on avait commis un vol chez un changeur de la ville, et que les voleurs avaient enlevé d'une caisse une quantité considérable de pièces d'or et d'argent... Il n'y avait personne qui voulût affirmer que le ramoneur fût capable de faire tort à quelqu'un d'un centime ; mais l'argent ne pouvait cependant être tombé du ciel, et les Smet devaient savoir d'où il leur était venu !

Paul était chez le cordonnier, assis à côté de Trinette qui continuait à broder, mais qui avait peine à intercepter avec la main les larmes qui menaçaient de tomber de ses yeux sur son ouvrage. Le jeune homme avait la tête baissée et gardait le silence ; cependant sa physionomie trahissait une grande agitation intérieure ; par moments, la rougeur de l'indignation et de la colère enflammait son front, puis son visage prenait de nouveau l'expression du découragement, ou un frisson d'angoisse parcourait son corps. Il devait connaître les accusations qu'on répandait dans le voisinage contre son père, car il était visiblement absorbé dans des pensées de désespoir et tressaillait sous le coup de la honte.

La jeune fille, par compassion pour lui, s'efforçait de comprimer sa propre douleur, et disait d'une voix qui voulait consoler :

— Paul, ne soyez donc pas si triste. Ce sont de mauvaises langues ; ne vous en inquiétez pas. Que signifie le bavardage des gens si vos parents peuvent prouver d'où ils ont reçu l'argent ?

— L'argent ? murmura le jeune homme. Ah ! mon amie, l'argent fera notre malheur ! Mon père devient aussi maigre qu'une arête ; il tombera malade et y restera. Et ma mère, ma pauvre mère ! Je n'ose dire ce que je pense. Elle a encore ses cinq sens ; mais qu'arrivera-t-il plus tard ? Il y a des moments où je tremble pour sa raison ! Puis votre père est si fâché contre moi ! Et je ne puis lui donner tort ; il a à subir tant d'humiliations ! Ah ! Trinette, Trinette, que sera-ce, maintenant qu'on dit de mon père innocent des choses qui me font dresser les cheveux sur la tête de honte et d'épouvante ! O mon amie, je tremble, j'ai peur. Il y a quelque chose qui me dit qu'on va nous séparer... que tous deux, pendant notre vie entière, nous n'aurons plus que peines et chagrins...

La jeune fille cacha son visage dans ses mains.

— Trinette, reprit Paul d'une voix singulièrement émue, ce matin je suis allé en cachette à l'église, et j'ai prié, pendant une heure au moins, au pied de la croix... J'ai supplié Dieu d'être assez miséricordieux pour nous faire pauvres comme auparavant !

La jeune fille leva la tête et dit, les yeux pleins de larmes :

— Paul, il ne faut pas vous entretenir ainsi vous-même dans les pensées de tristesse. Il y a tant de gens riches; ont-ils donc tous du chagrin?

— Je n'en sais rien, Trinette; mais pour nous l'argent n'est que poison et fiel. Depuis ce malheureux jour, nous n'avons eu que disputes, malheurs, craintes et chagrins. Mon père a failli être assassiné hier : hier, par le poignard des meurtriers, aujourd'hui, par la diffamation! Oh! c'est affreux! Entendre dire que mon père a pris le bien d'autrui, qu'il est un voleur! Et ne pouvoir trouver le serpent qui, le premier, a jeté son venin sur le nom de mon père!

Le cordonnier rentra en cet instant. Son visage était pâle et trahissait une profonde émotion; on eût pu croire qu'il venait de ressentir une grande épouvante.

— Trinette, dit-il d'une voix rapide, va là-haut dans ta chambre; laisse-moi seul avec Paul, mais ferme d'abord à clef la porte de la rue.

La jeune fille jeta un cri d'angoisse et tendit vers son père des mains suppliantes, comme pour conjurer un cruel arrêt; mais un regard impérieux et la répétition de l'ordre donné la forcèrent à l'obéissance. Elle quitta la chambre en se couvrant les yeux des deux mains.

Le cordonnier se plaça devant le jeune homme, et lui demanda d'une voix altérée :

— Paul, d'où votre père tient-il les pièces d'or que votre mère montre par poignées partout?

Le jeune ramoneur le regarda tout stupéfait, mais ne répondit pas assez vite.

— Dites, dites, d'où vient cet argent? C'est pour votre bien que je le demande.

— Ma mère l'a hérité, balbutia Paul.

— L'héritage est-il donc déjà arrivé?

— Non, pas encore.

— D'où vient donc l'argent?

— Elle l'a sans doute reçu d'avance.

— De qui? de qui?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien, malheureux! Mon pauvre ami Smet, que va-t-il lui arriver, mon Dieu?

— Mais qu'avez-vous? s'écria Paul avec une vive terreur. Vous êtes hors de vous. Qu'est-il arrivé? Je tremble comme une feuille : vous me faites mourir d'anxiété!

Le cordonnier le prit par la main, l'entraîna loin de la fenêtre, et lui dit d'une voix confidentielle et triste :

— Paul, j'ai été appelé tout à l'heure pour prendre mesure d'une paire de souliers au domestique du commissaire de police. C'était une feinte; le commissaire lui-même avait à me parler. Il m'a questionné sur votre père, sur l'héritage, sur les explications que votre mère donne aux voisins, sur l'origine des pièces d'or qu'elle montre. Je ne puis vous dire ce que m'a confié le commissaire; mais j'ai pitié de votre père, qui a toujours été mon ami, et eût-il mal agi, je n'en plaindrais pas moins son malheureux sort.

L'œil immobile et frissonnant, comme s'il eût eu la fièvre, Paul regarda le cordonnier dans les yeux.

— J'ai pitié de vous, Paul, et de ma pauvre Trinette qui n'en peut rien... ni vous non plus, Paul.

— Pour l'amour de Dieu, parlez, qu'est-il arrivé? s'écria le jeune homme hors de lui.

— Paul, chuchota le cordonnier, dites à votre père qu'il se sauve aussitôt que possible, qu'il décampe; car les gens de loi vont venir pour l'arrêter...

— Pour l'arrêter! s'écria Paul avec une convulsive expression de fierté sur le visage; pour arrêter mon père! Ah! ah! vous voulez rire!

— Croyez-moi, Paul, répéta le cordonnier d'une voix suppliante, suivez mon conseil, ou votre père est perdu!

Et, approchant sa bouche de l'oreille du jeune homme, il lui dit à voix basse :

— On a volé beaucoup d'argent chez un changeur, et votre père est soupçonné au moins de complicité.

Paul se prit à trembler affreusement et fixa sur le cordonnier un œil égaré.

— Comment! s'écria-t-il, vous ajoutez foi à une semblable calomnie? Vous croyez possible que mon père soit un voleur?

— Non, non; mais s'il ne peut dire d'où lui vient l'argent, comment se justifiera-t-il?

— Il le dira. Pourquoi en doutez-vous?

— Tant mieux. Je le lui ai demandé souvent, mais il y avait toujours du louche. Faites maintenant ce que vous voulez, Paul; mais vous comprenez que tant que cette affaire n'est pas tirée au clair, vous ne pouvez plus venir ici. Trinette n'a que sa bonne réputation. Vous ne voudriez pas lui enlever sa seule richesse...

Un cri de douleur et de désespoir s'échappa du sein du jeune homme. Il se leva en s'écriant :

— Ah! je le saurai! je veux le savoir!

A ces mots, il s'élança de la chambre dans la rue.

Quand il entra chez lui, il trouva son père seul, assis sur une chaise.

Il ferma la porte, tourna la clef, poussa le verrou, et dit d'un voix troublée et rapide :

— Mon père, mon père bien-aimé, ne prenez pas en mal la question que je vais vous faire; je ne puis supporter davantage ce supplice; il faut que je le sache!

Le ramoneur considéra son fils avec surprise.

— Dites-moi, père, dites-moi d'où vient l'argent que ma mère a montré partout?

— Nous l'avons hérité.

— Non, non, pas encore hérité, mais reçu par avance, n'est-il pas vrai? Reçu en ville peut-être sur la part d'héritage qui vous revient?

— Eh bien, oui. De quoi t'inquiètes-tu là?

— De qui l'avez-vous reçu? Où? reprit le jeune homme avec une impatience fébrile.

— Mais, Paul, que signifie cela? s'écria le ramoneur d'un ton sévère. Tu manques de respect à ton père en osant l'interroger comme si tu étais son juge!

Ce dernier mot frappa vivement le jeune homme.

— Je veux le savoir; je le saurai; il faut que je le sache! s'écria-t-il.

Le père Smet hocha douloureusement la tête, et dit tristement :

— Ah! Paul, tu me demandes là une chose que je ne puis te dire.

— Que vous ne pouvez me dire? dit Paul tout tremblant. Ciel!

— Qu'as-tu donc, Paul?

— Mon père, mon père, on a volé beaucoup d'argent chez un changeur; on vous soupçonne de complicité dans le crime!

Le ramoneur fut saisi d'une profonde anxiété, mais il parvint à contenir son émotion.

— Ce sont de méchants bruits répandus par les envieux, balbutia-t-il; il ne faut pas t'y laisser prendre...

— Hélas! hélas! les gendarmes vont venir, père... pour vous arrêter!

Une pâleur mortelle se répandit sur le visage du ramo-

neur; il poussa un sourd cri d'angoisse et fut saisi sur sa chaise d'un violent tremblement.

La soudaine émotion de son père trappa Paul d'effroi. Il joignit les mains et ajouta d'une voix pleine de supplication :

— Pour l'amour de Dieu, père, dites-moi où et de qui vous ou ma mère avez reçu l'argent?

Le ramoneur resta muet.

— Hélas! s'écria Paul d'un ton déchirant, ce qu'on dit serait-il vrai? Mon père n'oserait-il révéler la source de l'argent? Ah! j'en meurs de honte!

A cette accusation portée par son propre fils, le ramoneur porta les mains à ses yeux et se mit à pleurer amèrement. Les larmes abondantes qui coulaient à travers ses doigts navrèrent le cœur du jeune homme et le firent repentir de ce qu'il venait de dire.

Il passa le bras au cou de son père, posa un affectueux baiser sur son front et dit en pleurant :

— Ah! pardon, mon père; je suis si malheureux!

— Accusé par mon fils! dit le ramoneur en gémissant. En quoi ai-je mérité cela, ô mon Dieu?

— Non, non, dit Paul; mais il faut que je vous entende

Paul annonçant à son père qu'on va l'arrêter.

calomnier, et je ne puis vous défendre. On me demande partout d'où vous vient l'argent? O mon père bien-aimé, dites-le-moi donc!

— Je ne le puis, je ne le dois pas, répéta le père Smet.

Et voyant que ces paroles faisaient de nouveau pâlir son fils, il ajouta :

— Mais sois assuré que ton père est un honnête homme.

— Et les gendarmes, mon père, ne le leur direz-vous pas? s'écria Paul en frémissant.

Le ramoneur, comme pour échapper à toute explication ultérieure, se leva, et montrant la porte du doigt, il dit d'un ton impératif :

— Paul, va-t'en, laisse-moi seul; je le veux!

— O mon père, mon père! dit le jeune homme en gémissant et se tordant les bras de désespoir.

— Obéis-moi; va-t'en, répéta le ramoneur avec une colère apparente.

Paul leva les mains au ciel et sortit en poussant des cris navrants de douleur.

Pendant une demi-heure, le ramoneur demeura tout à

fait seul. L'œil fixé dans le vague, il réfléchissait à toutes les tristes émotions que lui avait procurées le trésor, et à ce que sa demeure était devenue un enfer plein d'alarmes et de chagrins. Durant cette mélancolique méditation, grandit dans son cœur un sentiment de haine contre l'argent fatal qui lui avait ravi la paix et le bonheur de sa vie. Le démon de l'avarice essaya bien de comprimer la révolte de son âme, mais la pensée de l'accusation portée contre lui par son fils lui-même et l'indicible effroi que lui inspirait la visite annoncée des gendarmes lui donnèrent assez de force pour résister à la tentation.

Il résolut, enfin, dans le cas où l'on ferait chez lui une perquisition légale, de révéler franchement toute la vérité, dût-on même lui enlever le trésor. A la grâce de Dieu ! en ce cas il redeviendrait ramoneur comme avant.

Cette résolution soulagea son cœur, et même il se réjouit à l'espoir de redevenir gai et de bonne humeur comme Jean le farceur l'avait toujours été.

Les cancans des voisins à la porte de Smet (Chap. VII).

Lorsque la mère Smet revint de sa promenade du matin, son mari lui raconta ce qu'avait dit Paul, et il ajouta qu'il avait formé le dessein ferme et immuable de dire loyalement les choses telles qu'elles étaient et même de livrer le trésor aux gens de loi s'ils le désiraient.

Sa femme savait mieux que lui les bruits qu'on répandait et ce qu'ils avaient à craindre. Elle éclata d'abord en injures contre le cordonnier, qui, selon elle, poussé par l'envie, était allé chez le commissaire et était cause de tout. Elle dit et redit ensuite sur tous les tons que Paul n'épouserait jamais Trinette. Puis elle fit répéter à son mari la dernière partie de son allocution et lui répliqua ironiquement :

— Smet, Smet, quelle poule mouillée tu es devenu ! Le mot gendarme suffit pour abattre ton cœur. As-tu volé ? As-tu pillé ? Que peut-on te faire ?

— C'est égal, je ne veux pas mentir devant la loi.

— Non, tu as raison, dis tout bonnement la chose, niais que tu es ! Tu le sais bien, quand la loi tient quelque chose, il est difficile de le lui faire lâcher. Laisse les avocats et les gens de Bruxelles faire leurs choux gras avec ton argent. Ils riront de bon cœur, par-dessus

le marché, de l'oiseau qui se fait si innocemment plumer!

— Tu peux dire tout ce que tu veux, je ne cacherai rien... et puis, vois-tu, cet argent commence à m'être joliment à charge; je voudrais qu'il fût encore au fond de la montagne où ce maudit or a poussé!

Tout à coup la mère Smet entra en colère, et, les poings sur les côtés, s'écria :

— Oui-dà! Est-ce là la chanson que tu comptes chanter? Nous verrons cela! C'est mon argent; tes parents n'ont jamais possédé un liard de plus que ce qu'il leur fallait chaque jour pour ne pas mourir de faim. Comment! tu livrerais à la justice l'héritage de mon père? Vite, parle! persistes-tu dans cette sotte idée?

Le pauvre homme, troublé par les regards enflammés de sa moitié et craignant qu'elle ne s'en tînt pas aux paroles, n'osa dire : *Oui!* mais il fit un signe affirmatif.

— Voleur! voleur! s'écria la femme, tu me déroberais mon argent pour le donner à des étrangers qui n'ont rien à y voir? Eh bien, je ne veux pas être davantage la femme d'un pareil coquin. Je vais de ce pas trouver un avocat; je veux être séparée de toi; la loi le permet... tu seras libre alors d'être pauvre à ta guise et de ramoner les cheminées... car tu as la misère dans le sang, va-nu-pieds que tu es!

— Mais, ma chère femme, dit le ramoneur tout pâle, écoute donc la voix de la saine raison...

— Quelle saine raison? Il n'y a jamais eu un grain de raison dans toute ta famille! Parle, te dis-je, te conduiras-tu, oui ou non, comme je le veux?

Le mari se tut.

— C'est bien, dit-elle furieuse, je vais couper court à tout; je pars avec l'argent, et tu ne me reverras plus de ta vie!

Et comme le ramoneur restait immobile et la tête baissée, sa colère s'enflamma davantage encore. Elle s'élança vers l'armoire et se mit effectivement à remplir d'argent ses poches, et de plus à en charger une serviette, en murmurant d'une voix frémissante :

— Tu vas voir! Reste ici, nigaud, et puissent les gendarmes te pendre haut et bien à une belle corde! Adieu, au revoir; je pars pour l'Amérique avec le premier vaisseau venu... et j'irai même plus loin encore pour ne plus entendre parler de toi!

Le ramoneur savait bien que sa femme ne mettrait pas à exécution ces menaces insensées; mais il s'émut à l'idée que, chargée d'argent comme elle l'était, elle allait courir chez les voisins, et se faire elle-même l'objet de la risée générale.

Il atteignit la porte d'un bond, donna un tour de clef, et cacha celle-ci dans sa poitrine.

La femme, se voyant prisonnière, éclata en imprécations furieuses et voulut arracher la clef à son mari par violence.

Cette scène de dissension domestique dura jusqu'à ce que le mari perdît courage et promît de se conduire selon la volonté de sa femme.

Il fut résolu que si la justice ou la police paraissait, tous deux assureraient que l'argent provenait du père de la femme et qu'ils l'avaient conservé depuis la mort de celui-ci. D'une avance sur l'héritage de Hollande, il n'en serait plus question, parce qu'il serait impossible de dire d'où on l'avait reçue. Au surplus, l'argent serait caché de nouveau dans la poutre où il avait été trouvé, et l'on remettrait en place la planchette qui s'ajustait si bien sur l'ouverture.

La mère Smet fit à son mari les plus terribles menaces pour le cas où il oserait désigner de la parole ou du regard la cachette où se trouvait l'argent.

Lorsque le trésor fut transporté au grenier, jusqu'à la dernière pièce, la mère Smet s'efforça de relever l'esprit de son mari et de lui inspirer de nouveau l'amour de la richesse; mais le ramoneur était anéanti par la pensée qu'il lui faudrait mentir devant la justice. Cela lui semblait un acte coupable et déshonorant, et vraiment, en ce moment, il tremblait comme un voleur sur le point d'être surpris. Il n'entendait plus les paroles de sa femme; mais le moindre bruit qui se faisait dans la rue secouait violemment son système nerveux, comme si le pauvre homme, dans son inquiétude, eût cru entendre dans chaque rumeur la voix redoutée des gendarmes.

Dans les rares moments de trêve que lui laissait son trouble, il murmurait d'un ton navrant :

— Maudit trésor! infernal argent!

VII.

Une heure après, l'étroite ruelle était remplie de gens partagés en groupes et s'entretenant avec surprise d'un événement extraordinaire.

La plupart fixaient, tout en conversant, leurs regards étonnés sur la porte du ramoneur, devant laquelle se trouvait un gendarme en sentinelle.

Trinette, appuyée contre le mur de sa demeure, couvrait son visage de son tablier et pleurait amèrement; quelques jeunes filles qui l'entouraient semblaient partager sa douleur, et son amie Annemie s'efforçait particulièrement de la consoler; mais Annemie elle-même ne réussissait pas à retenir tout à fait les larmes qui brillaient dans ses yeux.

L'attroupement le plus considérable se trouvait vis-à-vis de la porte du ramoneur, et l'on y échangeait avec vivacité des remarques de toute sorte sur ce qui se passait.

— C'est bien fait! disait une marchande de poisson; cela lui apprendra à faire la madame! La faiseuse d'embarras pourra aller avec son chapeau de soie et ses robes de satin apprendre aux honnêtes gens de la maison de force de quelle bonne famille elle est. Et si elle veut se pavaner, l'échafaud est assez haut pour cela.

— Pour le coup, elle est sûrement d'une grande famille, dit un autre railleur, elle trouvera à Vilvorde (1) au moins six ou sept cents cousins!

— Mais comment donc est-ce possible? dit en soupirant un vieux tourneur de chaises; j'aurais confié mon dernier sou à Jean le farceur...

— De si bonnes gens! ajoutait un autre, qui n'ont jamais fait à personne ni tort ni dommage!

— Qui tenaient si peu à l'argent qu'ils faisaient encore des aumônes, bien qu'ils n'eussent rien de trop!

— Les gens les plus affectueux et les meilleurs du monde!

— La joie et la gaieté en personne. Ils auraient commis un aussi vilain vol, avec effraction et pendant la nuit!

— Oui, observa la femme du tailleur, par le temps qui court on ne se fierait plus à son propre frère; il n'y a plus que des voleurs. Tant pis pour celui qui se laisse prendre.

— Allons, allons, Beth, dit un maçon en plaisantant, cela n'est pourtant pas si terrible que vous le dites. Parce que votre mari exploite, grâce à ses ciseaux, le drap de la pratique, vous croyez qu'il n'y a plus de braves gens?

— Vous n'échapperez pas à la potence, vous, dit la tailleuse en colère; vous êtes trop vaurien pour cela!

(1) Ville du Brabant où se trouve une maison centrale de détention.

— Grand merci, excellente Beth ! répondit le maçon en riant.

— Il faut que chacun ait ce qu'il mérite, dit la marchande de poisson en interrompant. Je n'aime pas à voir les gens avoir du chagrin; mais si cette dame de ramoneur devait être exposée sur l'échafaud, j'irais au grand Marché quand je serais au lit de mort.

— Fi, mauvaises langues que vous êtes ! s'écria une jeune fille ; je ne sais comment vous pouvez vous réjouir du malheur qui arrive à votre prochain. Vous serez bien avancés, n'est-ce pas, si on met les Smet en prison?

— Bonne âme, va ! dit la marchande de poisson en ricanant ; vous auneriez peut-être qu'on laissât courir les voleurs comme ils l'entendent?

La jeune fille allait répondre ; mais, en ce moment, une vieille femme avança la tête dans le cercle et dit :

— Mais, seigneur Dieu, savez-vous comment Jean le farceur a fait le coup ?

Tous la regardèrent avec curiosité.

— Fiez-vous encore à quelqu'un, reprit-elle. J'ai toujours dit et je le dis encore, que la justice devrait défendre d'exposer tant d'or devant les fenêtres; car quand un pauvre homme s'arrête devant la boutique d'un changeur et jette les yeux sur ces tas de pièces d'or, c'est comme si le diable le tentait. Je suis vieille, mais pourtant quand je passe devant la boutique d'un changeur, et que l'argent brille à mes yeux, mon cœur commence à battre terriblement, et l'envie d'avoir ces belles pièces me donne sur les nerfs. Croiriez-vous que j'en ai tout simplement peur? Voilà Thérèse, la ramasseuse de cendres, qui est toujours avec ses enfants devant ces fenêtres-là ; avant-hier, je lui disais encore : Faites attention, Thérèse, c'est le chemin de l'échafaud !

— Cela est sûr, dit le tourneur de chaises, il y en a plus d'un qui est devenu scélérat à la vue de l'or.

— Quand on a à la maison sept enfants qui meurent de faim et de froid, murmura un ouvrier, et qu'on voit là des montagnes d'or inutile dont une seule pièce pourrait faire votre bonheur et celui de vos enfants, il y a vraiment de quoi s'oublier...

— Mais, mère Beth, que devient donc l'histoire du père Smet? demanda quelqu'un.

— Ah, oui ! Eh bien, c'est arrivé comme cela aussi. Jean le farceur avait la mauvaise habitude de s'arrêter devant la boutique des changeurs et de regarder l'or. Il y a huit ou dix jours, il fut appelé pour ramoner une cheminée ; c'était chez un changeur, et il y vit des tas d'or. La nuit suivante, il a brisé la porte du changeur et a volé autant d'or qu'il en pouvait porter...

— Quel voleur! dit la tailleuse avec un soupir.

— Il avait bien calculé son coup, continua la vieille femme, et les corneilles ne l'auraient pas trahi si sa digne femme ne s'était suspendue à la corde de la cloche.

— Savez-vous qui je plains le plus? dit une jeune fille, c'est Trinette, la fille du cordonnier. Voyez-la là-bas, la pauvre enfant ; elle est à demi morte de chagrin !

— Je le crois bien, répondit une voix, la mère Smet lui faisait accroire qu'elle deviendrait aussi grande dame et irait habiter une grande maison sur la place de Meir. Ils ont rendu folle la pauvre fille, et voilà que tous ses beaux châteaux s'en vont en fumée ! Elle allait se marier, mais elle attendra encore dix ou quinze ans, jusqu'à ce que son Paul ait appris, à Vilvorde, à faire des moules de bouton.

— Qu'est-ce que Paul en peut, s'il arrive un malheur à son père? balbutia la jeune fille.

— Oui, oui, c'est bien ! dit la vieille femme ; mais les traces de pas dans la maison du changeur font croire que le ramoneur n'était pas seul.

— Pauvre Paul ! pauvre Trinette ! dit la jeune fille d'une voix plaintive et comme vaincue par une triste conviction.

— Les gendarmes n'attraperont tout de même pas Paul, remarqua quelqu'un. Il est le plus malin de tous et a joué des jambes à temps. Il a sans doute déjà passé la frontière, et avec des sacs bien remplis...

— Kobe, tu répands du venin, s'écria l'ouvrier. Je viens de voir Paul sur le rempart ; il se promène du haut en bas comme un fou...

— Vous voyez bien qu'il sait quelque chose de l'affaire ! Celui qui n'est pas coupable n'a pas à avoir peur.

— Parbleu, il devrait rire, sans doute, de ce que les gendarmes viennent arrêter ses parents?

Personne ne semblait douter de la culpabilité du ramoneur ; la plupart ressentaient même une joie secrète du déshonneur qui frappait son orgueilleuse femme.

Beaucoup d'autres pourtant étaient tristes et plaignaient le sort du père Smet et de son fils. Ce qui se passait leur semblait inconcevable. De si braves gens, aimés de tout le monde à cause de leur gaieté, auraient commis un vol nocturne? Jean le farceur et Paul le rieur, qui s'abandonnaient avec une aveugle confiance à la grâce de Dieu, auraient, par soif de l'or, commis un crime infâme?

Mais quelque effort que fissent les amis du ramoneur pour trouver dans leur cœur des motifs d'excuse ou l'espoir de l'innocence, la vue du gendarme qui se trouvait devant la porte détruisait tout doute en faveur de ceux qui étaient soupçonnés.

Dans la chambre de devant de sa maison, le ramoneur était assis comme anéanti et la tête cachée dans les mains. Un agent de la justice le surveillait, tandis qu'on faisait subir un interrogatoire à sa femme dans la pièce voisine. Là se trouvaient deux ou trois personnes appartenant au tribunal, avec le commissaire de police et deux gendarmes.

On avait fait asseoir la mère Smet devant le juge qui devait l'interroger. Elle souriait avec un singulier aplomb et ne semblait pas troublée le moins du monde.

— Vous dites, répéta le juge, que vous avez depuis longtemps cet argent en votre possession et qu'il provient de la succession de votre père?

— Oui.

— Cependant il est de notoriété publique que votre père à sa mort n'a pas laissé d'argent.

— Je sais mieux que personne à quoi m'en tenir là-dessus, répondit la femme sans hésiter. Ce qu'il m'a donné pendant sa maladie ne pouvait certainement être trouvé après sa mort.

— A combien montait la somme que vous avez conservée jusqu'à aujourd'hui ?

La femme parut se recueillir.

— Voyons, dites. Si vous ne le savez pas au juste, combien était-ce à peu près?

— Je vois bien, dit la mère Smet, que vous voulez me prendre sur des riens; mais cela n'est pas si facile, messieurs.

— Combien? demanda le juge d'une voix impérative.

— Il peut bien y avoir quelques milliers de florins.

— Mais combien de milliers ?

— Je ne sais pas cela au juste ; je ne l'ai pas inscrit dans un livre.

— Y avait-il bien dix mille florins?

— Oui, et même davantage.

— Comment pouvez-vous expliquer que pendant vingt ans vous ayez vécu comme de petites gens vivant de leur

travail, et que tout à coup vous vous mettiez à courir les boutiques avec les poches pleines d'or ; que vous dépensiez des centaines de florins en vêtements et en bijoux, et même que vous fassiez des démarches pour louer une maison qui vous coûterait au moins quatre mille francs par an ?

— Chacun son goût et ses idées, voyez-vous. Moi j'avais appris que j'hériterais bientôt de ma tante de Hollande, qui est riche à trésors. Là-dessus je me suis dit à moi-même que je ne devais plus épargner et que je pouvais commencer à vivre comme il convient à ma condition.

— Combien d'argent possédez-vous encore ?

— Plus rien.

— Comment, plus rien ? Hier pourtant vous avez encore montré une poignée de pièces d'or au propriétaire de la maison du marché Saint-Jacques. Qu'est devenu cet or ?

— Si je l'avais donné et si je ne voulais pas dire à qui ?

Le juge hocha la tête d'un air mécontent, et dit :

— Vous recourez à des feintes et ne dites pas la vérité. Nous vous forcerons bien à être sincère. Votre mari va comparaître à l'instant devant nous. Faites bien attention que si vous dites un seul mot sans que je l'ordonne, je vous fais conduire dans une autre chambre.

Et se tournant vers un gendarme, il dit :

— Amenez le mari.

Lorsque le ramoneur parut dans la chambre et aperçut les gens de justice, il se mit à trembler si fort, que le gendarme dut le soutenir jusqu'au siége qui lui était destiné. Il était pâle comme un mort et parut ne pas entendre les premières questions que lui adressa le juge d'instruction.

On lui laissa un peu de temps pour se remettre ; les perquisiteurs échangèrent des regards très-significatifs, comme si le vif effroi du prévenu leur eût donné la conviction qu'ils avaient devant eux le vrai coupable.

Cependant ce qui troublait le plus le ramoneur, c'était la vue de sa femme, qui, bien qu'elle se tînt impassible en apparence, attachait son regard avec une pénétrante sévérité sur les yeux de son époux.

Le père Smet avait résolu de dire la vérité ; mais quand il se vit sous l'influence du magique pouvoir du regard de sa femme, tout son courage l'abandonna.

— Répondez-moi, lui dit le juge ; d'où vient l'argent qui est tombé si soudainement en votre possession ?

— Ma femme... ma femme l'a hérité, balbutia le ramoneur d'une voix entrecoupée.

— De sa tante de Hollande, n'est-ce pas ?

— Oui... je crois que oui...

La mère Smet devint bleue de rage concentrée ; les efforts qu'elle faisait pour se taire lui causaient des contractions nerveuses ; mais il lui fut impossible de garder longtemps le silence. Elle s'écria d'une voix rauque :

— Imbécile ! que radotes-tu là ? Il a un coup de marteau, messieurs ; pour l'esprit, il est juste comme un enfant de six semaines. Que voulez-vous demander à ce pauvre innocent ?

— Gendarme, ordonna le juge, prenez cette femme par le bras, et au moindre mot, au moindre signe, emmenez-la !

La mère Smet frémit de colère, mais n'osa plus rien dire. Ce n'était probablement pas sans motif qu'on la faisait rester dans cette chambre ; car on épiait tous les sentiments qui se faisaient jour sur son visage.

— Vous dites donc, dit le juge au ramoneur, que votre femme a hérité cet argent de sa tante de Hollande ?

— Oui... c'est-à-dire non, non, de feu son père, répondit l'interpellé d'une voix faible.

— Oui et non ? Faites attention : ne vous moquez pas de la justice. Vous pourriez vous en repentir. Dites-moi clairement et sans détours d'où vient l'argent ?

Le père Smet ne répondit pas. Le juge et ses acolytes crurent qu'il gardait le silence avec intention ; mais ils se trompaient. L'anxiété faisait perdre la tête au pauvre homme, et son trouble l'empêchait de parler.

— C'est toujours ainsi, reprit le juge, que vous avez expliqué à vos voisins l'origine de cet argent... C'était toujours une somme que vous aviez reçue d'avance en attendant que l'héritage vienne !

— Ah ! monsieur, dit le père Smet en passant la main sur son front pâle, je n'en sais rien. Oui, je crois bien que c'était comme cela.

Un singulier sourire, où se mêlaient la pitié et la raillerie, passa sur le visage des spectateurs.

— Et la somme reçue s'élevait assez haut, sans doute ? Quelques milliers de florins, au moins ?

— Non, non, quelques centaines.

— Pas de milliers ?

— Je ne le sais pas bien.

— Dites la vérité ! s'écria le juge en élevant la voix d'une façon menaçante. Nous savons tout. Votre femme est mieux inspirée que vous. Elle assure avoir reçu plusieurs milliers de florins.

Un frisson nerveux saisit de nouveau le ramoneur.

— C'est possible, bégaya-t-il ; je ne sais ce que je dis. Oui, des milliers...

Le juge attendit quelques instants ; puis il dit avec une certaine bienveillance dans la voix :

— Vous n'êtes pas sincère et vous vous contredites à chaque instant. Je vais vous expliquer ce dont vous êtes accusé ; peut-être comprendrez-vous ensuite que vous ne pouvez rien gagner à nous cacher la vérité. Il y a dix jours, dans la nuit du vendredi au samedi, on a volé beaucoup d'or et d'argent chez un changeur. On vous soupçonne d'avoir commis ce vol, et toutes les circonstances, vos propres paroles même témoignent contre vous. Si vous ne voulez être conduit à l'instant en prison par les gendarmes, expliquez franchement d'où vient l'argent qu'on a vu dans les mains de votre femme.

Le ramoneur, frappé de mutisme, fixa sur le juge un œil égaré.

— Ainsi, dit celui-ci, vous vous reconnaissez coupable et vous avez réellement commis le crime qui vous est imputé ?

— Non, non, s'écria le brave homme épouvanté, je n'ai rien volé...

— Pouvez-vous donc nous expliquer pourquoi, la nuit même du vol, vous avez éveillé vos voisins par le cri d'alarme : *Au feu ! au feu !* N'était-ce pas pour faire croire que vous aviez passé cette nuit tout entière chez vous, et pour cacher à la justice la criminelle action commise par vous chez le changeur ?

— J'avais rêvé ! dit le ramoneur d'une voix presque incompréhensible, et en laissant tomber la tête sur sa poitrine, comme s'il eût été anéanti.

— Nous en savons assez, dit le juge en se levant, la visite de la maison nous fournira plus de preuves.

Sur son ordre, les gendarmes saisirent par le bras le père Smet et sa femme, et tous ceux qui étaient présents suivirent le juge.

Les deux époux furent conduits, pour la visite domiciliaire, partout où se rendirent les gens de justice ; tout

fut mis sens dessus dessous et l'on fouilla les moindres coins.

La mère Smet était peu émue et souriait même parfois de ce que la perquisition fût infructueuse. De temps en temps elle fixait son regard sur celui de son mari, et paraissait tantôt l'encourager à la fermeté, tantôt le menacer de son œil flamboyant.

Au grenier, on brisa des planches, car le plâtre avec lequel on avait fermé des trous nombreux parut suspect aux perquisiteurs. Néanmoins on ne trouva rien.

Quelques questions que le juge fit au sujet de l'argent disparu, il ne put obtenir de la mère Smet une explication satisfaisante. Le ramoneur, pour ainsi dire sans sentiment, s'appuyait contre le mur et ne répondait plus. Comme pétrifié, il tenait son regard obstinément fixé sur la poutre dans laquelle était caché le trésor.

La mère Smet devant le juge.

Etonné de l'inutilité des recherches faites pour découvrir l'argent volé, qui devait pourtant se trouver quelque part, le juge ordonna de cesser les perquisitions et descendit l'escalier.

Les deux époux furent ramenés dans l'arrière-chambre, et les gendarmes déployèrent leurs cordes, sur un signe qui leur fut fait.

Lorsque le ramoneur aperçut ces liens infamants, il poussa un cri terrible, et tomba sur une chaise, à demi évanoui.

Sa femme, au contraire, considérait ces préparatifs avec un sourire de dédain, comme si elle n'y eût vu qu'une menace feinte.

— Une dernière fois! dit le juge d'un ton sévère. Voilà les cordes avec lesquelles on vous liera les mains derrière le dos. Vous serez conduit en prison à travers la ville,

comme un scélérat. Pour la dernière fois, je vous en prie, dans votre propre intérêt, dites la vérité. D'où vous est venu cet or?

Le ramoneur était à demi mort d'anxiété; une sueur glacée perlait sur son front pâle, et, comme si la terreur lui eût ôté la parole, il regardait fixement le plancher, sans conscience de ce qui se passait autour de lui.

— Eh bien! parlez donc! d'où vous est venu cet or? répéta le juge d'une voix haute et menaçante.

Un affreux cri de détresse retentit en ce moment dans la chambre voisine, et, avant que le juge pût achever sa question, un jeune homme se précipita en hurlant dans la pièce. D'un coup d'œil rapide comme l'éclair, il saisit tout ce qui l'entourait, et il fallait, sans aucun doute, qu'il eût entendu la question du juge, car il tomba à genoux devant le ramoneur, tendit vers lui des mains suppliantes, et s'écria d'une voix déchirante :

— Oh! mon père, mon père, d'où vient l'argent? Pour l'amour de Dieu, parlez! Vous, voler! vous, un scélérat! Des gendarmes! des cordes! Non, non, ce n'est pas possible! c'est un rêve affreux!

Le visage pâle comme la mort du jeune homme, ses cheveux hérissés, l'ineffable puissance de la prière, qui rayonnait dans ses yeux, tout cela fit une si profonde impression sur le ramoneur, qu'il fondit soudain en larmes et s'écria d'une voix tremblante :

— Je l'ai mérité! Dieu m'a puni!

— Mérité? mérité? s'écria Paul en s'arrachant les cheveux de désespoir.

Mais le père Smet se leva, essuya les larmes qui obscurcissaient ses yeux, et, relevant son fils, il le serra dans ses bras avec une tendresse fébrile, tandis qu'il disait avec l'accent de la joie :

— Non, mon fils; ton père a erré, mais il est honnête homme; il va tout dire...

Et, se tournant vers le juge, il dit d'un ton résolu :

— Monsieur, je vais vous montrer le trésor, et vous apprendrez en même temps comment il est tombé entre nos mains.

La mère Smet étendit vers lui un poing menaçant et s'écria, la face contractée par la colère :

— Si tu oses, lâche!...

— Gendarme, emmenez cette femme! ordonna le juge.

— C'est inutile, monsieur, dit le ramoneur, mon parti est pris. Je vais vous dire tout, comme j'aurais dû le faire dès le commencement. Je n'ai pas volé; c'est un trésor trouvé.

Paul tomba à genoux sur le plancher, et s'écria en versant un torrent de larmes de joie :

— Mon Dieu! mon Dieu! merci de votre miséricorde!

— Êtes-vous prêt à nous donner des explications complètes? demanda le juge.

— Oui, oui, répondit le ramoneur; mais j'ai une prière à vous faire, monsieur. Aurez-vous la bonté de m'accorder ma demande?

— Nous verrons; oui, si c'est possible.

— Voyez-vous, monsieur, cet argent m'a rendu malheureux; c'est comme une peste qui est venue dans ma maison. Ah! ayez pitié de moi; délivrez-moi de ce fléau; emportez-le avec vous!

La mère Smet se mit à gémir et à sangloter tout haut.

— Eh bien! montrez-nous le trésor! dit le juge.

Le ramoneur conduisit au grenier les agents de la loi, leur montra que la poutre principale sur laquelle reposait le toit était creusée à sa partie inférieure, et dit :

— L'argent est là-dedans. Il y a dix jours, c'était un vendredi soir, les rats couraient dans le grenier en faisant un grand vacarme et en criant beaucoup; j'en poursuivis quelques-uns avec un vieux sabre qui est derrière mon lit. Par hasard je frappai sur la poutre, et fus étonné du son creux qu'elle rendit; au second coup, il s'en détacha une planche carrée, et un sac d'argent me tomba sur les pieds. Je ne puis rien vous dire d'autre, messieurs, sinon que la peur des voleurs et la crainte que cet argent ne me fût enlevé m'ont fait dire et faire une foule de sottises. Voilà la vérité pure et simple.

A ces mots, il ôta la planchette de la poutre et montra au juge la cavité.

Le juge se baissa et tira le sac de la cachette; une grande quantité de pièces d'or et d'argent roulèrent sur le plancher, vu que le sac, usé par la vieillesse, s'était déchiré pour la seconde fois... Mais, en même temps, il en sortit autre chose que le ramoneur n'avait pas vu. C'était un vieux calepin avec une couverture en parchemin.

Présumant que cet objet pouvait contenir la confirmation ou le démenti des explications qui venaient de lui être données, le juge s'était empressé de le ramasser, et se mit à le feuilleter avec une attention particulière.

Puis il se tourna vers la mère Smet tout en pleurs, et lui demanda :

— Femme, quel était le nom de votre père?

— Vandenberg, Pierre Vandenberg, dit-elle en sanglotant.

Sans répondre, le juge agrandit la déchirure du sac et y prit un certain nombre de pièces. Puis il fit signe à ses compagnons, se retira avec eux dans un coin, et dit d'une voix contenue :

— Cet homme dit la vérité; il n'y a pas de coupables ici. Dans ce calepin sont annotées par le père de la femme les sommes qu'il a successivement déposées dans la poutre; et il y a même inscrit en termes formels qu'il faisait de ce trésor l'héritage de sa fille unique. Nous savons que cet homme avait la réputation d'être avare et riche; et comme il est mort subitement, le temps lui aura manqué pour indiquer l'endroit où se trouvait cet argent. En outre, voyez: le trésor contient de vieux ducatons, des couronnes de France et même des escalins de Brabant. Ce ne sont pas des pièces semblables qui ont été volées chez le changeur. Nous n'avons rien à faire ici.

Les auditeurs firent un signe de tête affirmatif.

Le juge se rapprocha du ramoneur et dit :

— Mon brave homme, vous vous êtes donné inutilement vous-même beaucoup d'angoisses et de chagrin. Cet argent vous appartient légalement.

— Ah! emportez-le avec vous! dit le père Smet d'une voix suppliante.

— Homme simple que vous êtes, dit le juge en souriant, nous n'avons pas à nous en mêler. Ecoutez : article 716 du Code civil: « La propriété d'un trésor appartient à celui qui le trouve dans son propre fonds : si le trésor est trouvé dans le fonds d'autrui, il appartient pour moitié à celui qui l'a découvert, et, pour l'autre moitié, au propriétaire du fonds. » Cette maison est à vous, par conséquent le trésor tout entier vous appartient.

— Ainsi ce fléau reste encore chez moi! murmura le ramoneur d'un ton mécontent.

Le juge dit à la mère Smet, qui accourait avec une joie mêlée d'inquiétude :

— Femme, cet argent est l'héritage de votre père; considérez ce calepin comme son testament. Adieu, et tâchez tous deux d'en faire un bon usage.

Tandis que les gens de justice quittaient le grenier, la

femme rassembla précipitamment et sans mot dire l'argent dans son tablier, puis elle franchit à grands pas l'escalier, et cria tout en courant à son mari :

— Lâche! imbécile! je te retrouverai, va!

Lorsque la femme fut en bas, elle versa l'argent dans l'armoire, y prit une poignée de pièces d'or, et, après avoir refermé l'armoire, elle courut dans la rue, où elle traversa avec un orgueil triomphant la foule, qui, bouche béante, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu à l'angle de la ruelle.

Paul, presque fou de joie, descendit à son tour l'escalier quatre à quatre, pour se rendre en toute hâte auprès de Trinette; mais, en apercevant le cordonnier et sa fille dans la rue, il leur prit la main à tous deux et s'écria :

— Ah! venez, venez! ma bien-aimée Trinette, ce n'était qu'une apparence. Père Dries, venez avec nous; mon père sera si heureux de recevoir vos félicitations...

La multitude connaissait déjà l'issue de la perquisition.

— Paul! Paul! *proficiat*, monsieur Paul! s'écrièrent les jeunes filles en battant des mains joyeusement et avec un intérêt sincère.

— Ah! appelez-moi Paul le rieur! dit le jeune homme en entraînant vers la porte de sa demeure le cordonnier et sa fille.

Et l'on entendit retentir dans la rue :

— Vive Paul le rieur!

A peine le père Smet eut-il aperçu le cordonnier que ses yeux se remplirent de larmes et qu'il s'élança à sa rencontre les bras ouverts.

— Dries, dit-il, voici le plus heureux jour de ma vie; la joie me fait chanceler sur mes jambes. Ce que j'ai souffert, grâce à ce maudit argent, serait impossible à dire!

— Mais tout est fini, n'est-ce pas? demanda le cordonnier.

— Oui, oui; nous avions trouvé l'argent ici, dans la maison; c'était l'héritage de ma femme.

— Dieu soit loué, Jean! J'ai tremblé pour vous comme si vous étiez mon frère.

— Mais, Dries, vous êtes tout aussi bien que mon frère. Ah çà! nous allons nous presser de marier nos enfants!

— Mais vous êtes riche! Et votre femme? murmura le cordonnier.

— Comment, riche? s'écria le père Smet d'une voix pleine de jubilation; je suis Jean le farceur, votre ami. La chanson de *Messieurs* et *Mesdames* est finie. Maintenant, que je ne tournerais plus la main pour l'argent, je saurai montrer que je suis le maître.

— Je ne demande pas mieux que de voir ma fille heureuse, répondit son ami. Ce n'est pas pour l'argent, mais les enfants se sont aimés en tout bien tout honneur pendant tant d'années avec notre consentement! Ma pauvre Trinette! Je crois vraiment qu'elle en serait morte, si...

—Allons, allons, ne parlons plus de ces vilaines choses, s'écria le ramoneur. Voyons, il faut se procurer les papiers, faire annoncer les bans à l'église... et dans sept semaines la noce! Ah! c'en sera une noce, ami Dries! On en entendra parler! L'argent sera pourtant bon à quelque chose. J'invite tous les voisins et nous allons, dans cinq ou six voitures, visiter *Dikke-Mé* et *Jean Stek*[1]. Nous emmenons la musique avec nous, et nous faisons des entrechats, nous chantons et sautons... Mon Dieu! mon Dieu!

Sa voix s'éteignit et des larmes jaillirent tout à coup de ses yeux.

(1) Guinguettes situées hors la ville, et très-fréquentées le dimanche par la bourgeoisie anversoise.

—Qu'avez-vous, Jean? demanda le cordonnier surpris.

— Rien, ce n'est rien, mon ami, balbutia le pauvre homme ému; la joie me prend à la gorge; mon cœur déborde. Aussi, j'ai tant souffert en quelques jours qu'il me semble échapper à l'enfer!

La voix encore tremblante d'émotion, il dit d'un ton plus sérieux :

— Cela reste dit, n'est-ce pas, Dries? Nos enfants se marient aussi tôt que possible, sans un seul jour de retard!

— C'est un peu tôt.

—Les bonnes choses ne se font jamais trop tôt. Le maudit argent pourrait encore venir s'en mêler. Mais, Dries, j'ai une prière à vous faire. Vous avez la tête un peu près du bonnet, et ma femme a la langue un peu longue, deux choses qui ne s'accordent guère. Elle a une dent terrible contre vous; elle croit que vous êtes cause que la justice est venue ici... Vous faites vilaine mine? Soyez donc bon, raisonnable et un peu accommodant aussi. Ma femme vous dira de gros mots; laissez-la dire. Nous n'en sommes pas moins les maîtres de nos enfants, et nous avons irrévocablement décidé qu'ils se marieraient ensemble, qui pourrait empêcher la chose de se faire?

— C'est vrai.

— Ainsi vous passerez sur quelques mots, sur quelques regards de travers!

— Oui, je ferai comme si j'étais sourd et aveugle.

—Voilà qui est sagement parler. Donnez-moi la main : c'est dit et cela reste dit.

Il se tourna vers son fils et Trinette, qui, la main dans la main, étaient debout près de la fenêtre et avaient probablement tout entendu, car sur leur physionomie rayonnait la joie la plus vive, bien que des larmes silencieuses coulassent sur leurs joues.

— Trinette, s'écria le ramoneur, embrasse-moi, mon enfant; dans sept semaines je serai ton père!

La jeune fille s'élança avec un cri de bonheur et noua ses bras au cou du ramoneur. Par un mouvement simultané Paul avait couru à son père... et tous quatre savourèrent l'ineffaçable douceur de cette affectueuse étreinte.

— Hein? hein? que se passe-t-il chez moi? dit tout à coup une voix d'un ton de menace.

Comme si cette voix eût douloureusement affecté tous les personnages de cette scène, ils se dégagèrent des bras les uns des autres et regardèrent avec surprise du côté de la porte.

Sur le seuil de celle-ci se trouvait la mère Smet, la tête haute, le regard dédaigneux.

— De plus belle en plus belle! s'écria-t-elle. Je ne puis tourner les talons sans que ma maison soit pleine de savetiers!

Le cordonnier devint blême de colère.

— Oui, oui, fâche-toi si tu veux, je m'en moque. Je suis la maîtresse ici.

— Mais, mère Smet... balbutia le cordonnier.

— Mère? mère? je ne suis pas la mère Smet, dit-elle d'un ton bourru. Appelez-moi madame quand vous m'adressez la parole.

Paul avait l'œil fixé sur les yeux de son père, car il voyait celui-ci trembler d'émotion ou de colère.

La mère Smet montra du doigt la porte et dit au cordonnier d'un ton impératif :

— Vite, hors de chez moi avec votre mijaurée de fille! Et qu'il vienne encore chez moi de petites gens du commun comme vous. Heureusement que nous allons habiter une maison à porte cochère sur le marché Saint-Jacques!

Le cordonnier prit sa fille par la main, et, tout en mangeant, gagna la rue avec elle.

Alors éclata l'orage amassé dans l'âme du ramoneur. Il hurla des paroles incompréhensibles et s'efforça de s'élancer sur sa femme, mais Paul l'avait saisi à bras le corps et le retenait avec une énergie désespérée.

— Lâche-moi ! lâche-moi ! criait-il, laisse-moi lui donner une bonne leçon.

Paul pria, supplia, pleura et lutta avec tant d'obstination que son père eut le temps de se calmer.

Après bien des menaces encore, le ramoneur parut vaincu et dit ;

— Viens, Paul, viens là-haut, ou j'en gagnerai une attaque !

Et selon sa coutume, il franchit rapidement les escaliers pour éviter toute altercation ultérieure

Pendant toute cette journée jusqu'au soir il n'y eut dans la maison que querelles et tristesse. La femme ne voulait pas entendre parler de Trinette et vomissait un torrent d'injures contre la jeune fille et son père.

Le bonheur d'être riche.

L'idée d'être *madame* lui remplissait la tête bien plus encore qu'auparavant. Léocadie, la fille du boutiquier, était déjà d'origine beaucoup trop vulgaire pour qu'elle l'accueillit dans sa famille.

Paul avait beaucoup pleuré et avait gagné de bonne heure sa chambre à coucher pour gémir dans la solitude sur son malheureux sort.

Le ramoneur monta enfin à son tour en murmurant en lui-même avec amertume

— Cette peste est encore chez moi, je le vois bien

Maudit argent, va ! Je voudrais qu'il allât à tous les diables, au fin fond de l'enfer d'où il est venu !

VIII.

Le lendemain, de bonne heure, lorsque les premières lueurs du jour commencèrent à se répandre sur la ville, le cordonnier sortit avec sa fille pour se rendre à l'église ; mais à peine avaient-ils quitté leur demeure et fait quelques pas dans la rue que la jeune fille s'arrêta soudain toute surprise devant la maison du ramoneur et dit :

— Mon père, voyez, la porte des Smet est ouverte et les fenêtres sont encore fermées !

— Mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie? dit le cordonnier. La serrure de la porte est brisée ; il est sans doute venu des voleurs ici cette nuit. Viens, Trinette, je vais frapper.

A ces mots il frappa du pied contre la porte pour éveiller les habitants.

— Pas si fort, mon père, dit la jeune fille toute tremblante d'émotion. La mère Smet pourrait s'effrayer. Attendez un peu, donnez-leur le temps de s'habiller.

Après une pause, le cordonnier réitéra ses coups; et lorsque, un peu après, il entendit les gens de la maison descendre l'escalier, il entra.

— Qui vous a ouvert ? demanda la mère Smet en lançant au visiteur matinal un regard menaçant. Ne vous ai-je pas dit de ne plus mettre les pieds chez moi ?

— Tu recommences encore ? grommela le ramoneur. Paul est sûrement allé à la première messe. Le père Dries ne peut être tombé ici à travers le toit.

— Hélas, non, mes amis, il n'en est pas ainsi, dit le

Le malheur d'être pauvre.

cordonnier, votre porte est forcée ; je suis tout bouleversé; je crains qu'il ne soit arrivé un malheur.

— La porte forcée! s'écria la mère Smet, la pâleur de l'angoisse sur le visage. Oh ! mon argent ! mon argent!

Elle s'élança avec un cri de terreur vers l'armoire et l'ouvrit. Une sourde exclamation de détresse s'échappa de sa poitrine ; elle porta les mains à ses yeux et s'affaissa sur une chaise en pleurant amèrement.

— Mon argent ! mon argent n'est plus là ! s'écria-t-elle. Je suis volée ! volée !

Le ramoneur parut tout saisi par cette révélation inattendue, et demeura un instant à regarder tout autour de lui, comme s'il se demandait s'il devait pleurer ou rire. Mais bientôt il se fit jour dans son âme ; un sourire passa sur son visage, mais il comprima aussitôt cette expression de joie, et pour ne pas augmenter le chagrin de sa femme il se montra très-frappé et même un peu triste.

Trinette avait pris une main de la mère Smet et versait des larmes avec une sincère compassion.

— Jean, dit le cordonnier d'une voix consolatrice, c'est

un grand malheur, mon ami, mais il ne faut cependant pas vous en désespérer. Dieu donne et Dieu reprend. J'ai pitié de votre chagrin.

— De mon chagrin ? dit le père Smet assez bas pour ne pas être entendu par sa femme. Si vous croyez que je verserai une larme à propos de cet argent ensorcelé qui devait faire mon malheur, vous êtes loin de compte, mon ami. Cela me fait de la peine pour ma femme ; sans cela je dirais : Dieu soit loué de ce que la peste est hors de chez moi.

— Ah ! dit la mère Smet d'une voix gémissante et en levant les mains au ciel, ah ! mon argent ! mon pauvre argent ! L'héritage de mon père..... Du vinaigre ! du vinaigre ! je me trouve mal !... j'en mourrai !

Le ramoneur courut prendre la bouteille, remplit la paume de sa main et en frotta le visage de sa femme ; mais celle-ci le repoussa avec colère, comme si elle ne voulait pas accepter ses soins.

— Laisse-moi tranquille ! dit-elle. Tu es content de ce qui arrive ; je le vois bien sur ton hypocrite figure !

— Allons, Thérèse, dit-il, il ne faut pas te tant saisir pour cela. L'argent est parti, c'est vrai, mais la vie amère, les querelles et le chagrin se seront envolés avec lui. Allons, allons, femme, reprends courage. Je me remettrai à travailler avec la même activité qu'auparavant, et comme avant nous vivrons en paix et passerons nos jours dans l'affection et la joie.

— Ah ! ma mère, ma mère ! s'écriait Trinette, que vous êtes-malheureuse !

— Toi seule, mon enfant, dit la femme en sanglotant, oui, toi seule as pitié de moi. Cette insensible bûche est là à rire ! Il verrait mourir le monde sans une seule parole de consolation. Merci, Trinette, merci de ce que tu pleures sur... Ah ! ah ! mon argent, mon argent !

En ce moment, Paul descendit les escaliers quatre à quatre.

— Bein ! qu'est-ce que tout cela ? s'écria-t-il en riant. Pour le coup, je crois que notre maison est ensorcelée. Trinette ici, auprès de ma mère ? Ah ! tout est donc raccommodé ?

— Silence, Paul, dit le ramoneur, il est arrivé un malheur. Les voleurs ont enlevé tout notre argent pendant la nuit.

— Dieu en soit béni ! s'écria Paul en faisant un entrechat, Paul le rieur peut redevenir ramoneur à présent.

La mère, blessée par cette exclamation de joie, se leva brusquement et s'écria d'une voix menaçante :

— Toi aussi, mauvais fils, tu ris de mon chagrin !

Le jeune homme, comme s'il venait seulement de saisir le véritable état des choses, prit avec compassion la main de sa mère et murmura d'une voix douce :

— Mon Dieu, ma mère, je n'y avais pas pensé. Vous avez pleuré ? En effet, vous devez avoir du chagrin...

Il la reconduisit à sa chaise, se plaça à côté d'elle, et, lui pressant tendrement la main, il continua :

— Consolez-vous pourtant, chère mère. La perte de l'argent doit vous être pénible, je le sens bien ; mais songez cependant qu'il ne nous rendait pas heureux. Depuis que nous le possédions, il y a eu chez nous plus de contrariétés, plus de disputes, plus de chagrins que pendant ma vie entière. Vous et mon père aviez toujours été si affectueux l'un pour l'autre qu'on était ici aussi bien qu'on peut l'être dans le palais du roi. Du jour où l'argent a été découvert, vous n'avez cessé de gémir et de faire triste figure ; mon père devenait maigre, Trinette dépérissait, je perdais la tête. Nous n'avions plus que tristesse et chagrin !

— Sans doute, Paul, mais c'était la faute de votre père ! répondit la femme. Il ne pouvait souffrir l'argent ; mais moi, qui suis d'une bonne famille, je suis née pour être riche.

— Chacun sait bien cela, répondit Paul d'une voix caressante ; mais vous êtes ma mère et vous n'avez pas d'autre enfant que moi. Et maintenant que vous savez que l'argent nous rendait malheureux mon père et moi, vous qui avez si bon cœur, ne vous consolerez-vous pas ? Ne direz-vous pas : puisque c'est la volonté de Dieu et que cela fait le bonheur des autres, cela m'est égal !

— Etre pauvre ! pauvre ! dit la mère Smet en pleurant.

— Allons, Thérèse, sois raisonnable, dit le ramoneur ; y a-t-il rien qui soit au-dessus de l'affection ? Pendant si longtemps nous avons vécu ensemble et nous nous sommes aimés l'un l'autre ; il en sera encore de même désormais, et peut-être viendra-t-il un jour où toi-même seras contente que Dieu nous ait délivrés de ce vilain argent...

— Tais-toi ! dit-elle avec colère ; tu as peut-être dit une prière pour que cela arrive !

— Mais, mère, reprit Paul, songez donc comment cela allait auparavant. Le père et moi étions toujours gais ; nous savions toujours dire un mot pour vous faire rire ; tout le monde nous aimait. Jamais il n'y avait un gros mot à la maison, et tous les habitants de la rue et du voisinage étaient nos amis.

Il passa le bras au cou de sa mère, et murmura avec l'accent pénétrant de la tendresse :

— Voyez-vous, mère, cette belle et joyeuse vie reviendra ; mon père et moi, nous boirons une pinte de moins et nous épargnerons pour vous acheter de temps en temps une belle robe... Et quand Trinette demeurera avec vous, vous serez servie comme une dame ; nous vous aimerons, nous vous vénérerons. Vous trouverez plus de plaisir et de jouissance à vivre que l'argent ne vous en eût donné.

— Mais Paul, mon cher enfant, que diront les gens quand je passerai dans la rue ? dit la mère Smet d'une voix plaintive.

— Ce qu'ils diront ? Ah mère ! dès aujourd'hui, j'irai avec vous et le père faire une promenade au Dam ; je marcherai à côté de vous et vous donnerai le bras ; je lèverai la tête avec fierté et regarderai tout le monde en face. Nous sommes d'honnêtes gens. Ceux qui ne nous connaissent pas ne verront en nous rien d'étrange, et les autres diront que nous sommes des gens courageux, qui acceptent du même cœur bonheur et malheur, selon qu'il plaît à Dieu.

La femme, à demi consolée, pressa son fils dans ses bras en versant encore quelques larmes, et en disant :

— Que la volonté de Dieu soit faite ! Je n'en serai pas moins riche un jour ; si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera plus tard. Redeviens donc ramoneur, Paul, j'en suis fâchée ; mais puisqu'il ne peut en être autrement et que tu y trouves du plaisir...

Elle laissa aller son fils et embrassa la jeune fille.

— Viens, chère Trinette, tu es encore la meilleure de tous, mon enfant ! Les hommes ne savent ce que c'est qu'être riche ; mais toi tu t'y serais bien vite accoutumée, n'est-ce pas ? Mais cela viendra un jour, sois tranquille, ma tante de Hollande a au moins quatre-vingts ans.

Paul avait quitté la chambre tout doucement et sans qu'on y fît attention.

Tout à coup la mère Smet se prit à trembler comme si une pensée effrayante eût passé dans son esprit. Elle

se leva vivement, et, tendant les mains vers son mari, s'écria :

— Mon Dieu! mon Dieu! Smet, il reste encore septante-cinq florins à payer chez le bijoutier! Oh! de notre vie nous ne pourrons payer une dette pareille! Être pauvre n'est pas encore si terrible, mais avoir des dettes!

Et elle ajouta d'un ton dolent:

— Il y a moyen d'en sortir; il est pénible, c'est vrai, mais mieux vaut encore accepter tout à fait notre malheureux sort qu'avoir des dettes! Je reporterai mes bijoux chez le marchand!

Le ramoneur lui prit la main et lui dit d'une voix joyeuse :

— Non, non, chère Thérèse, tu n'as rien à reporter, tu peux tout garder.

— Mais qui payera cette dette?

— Moi, moi, Thérèse.

— Toi!

— Oui, moi; j'avais mis à part un petit tas d'argent en cas d'accident et pour le mariage de notre Paul. Attends!

Il plaça une chaise sous la cheminée, enfonça la tête dans celle-ci, en tira le mouchoir dans lequel l'argent était enveloppé, et, s'approchant de la table, y répandit les pièces d'or.

A la vue de ce reste de son héritage, la mère Smet fut profondément émue; un joyeux sourire illumina son visage, tandis que, muette et le sein palpitant, elle fixait son regard sur l'or étincelant.

— Vois-tu, Thérèse, dit son mari, cet argent t'appartient; tu peux en disposer comme tu le voudras. Mais, je t'en prie, consacrons-en la plus grande partie au mariage de Paul avec Trinette, et servons-nous-en pour leur monter une petite boutique.

La femme ne répondit pas et parut enfoncée dans une profonde méditation!

Tout à coup le cri : *ápe! ápe!* qui semblait sortir de la cave, vint surprendre tout le monde et chacun regarda de ce côté, en ne doutant pas que ce ne fût la voix de Paul,

En effet, on l'entendit bientôt chanter avec transport :

Ramoneur, sors de ta ch'minée,
Bon compagnon,
Joyeux turon,
Sors, ta journée est bien gagnée!

Et, en même temps, il entra dans la chambre en dansant.

Il avait mis ses habits de ramoneur, tenait une baguette en main et avait noirci son visage.

— Hourrah! s'écria-t-il, Paul le rieur est ressuscité! Père, mère, Trinette, comme je suis heureux! Soyons gais; le chagrin a peur d'une face noire! Allons, chantons, dansons, et vive la joie!

Paul prit Trinette par la main et voulut danser avec elle autour de la chambre; mais la jeune fille résista à son amicale violence.

A la vue du costume de ramoneur qu'il avait porté depuis son enfance et sous lequel il avait savouré tant de joie et de bonheur, le père Smet ressentit un trouble indéfinissable; ses yeux s'emplirent de larmes et sa poitrine se gonfla sous une douce émotion.

— Brave Paul! ah! voilà qui est bien, mon garçon! s'écria-t-il. Il n'y a pas de métier au-dessus de celui de ramoneur! Si ce n'était à cause de ta mère, je mettrais aussi ma défroque noire... Oui, oui, Paul, vive la joie! C'est très-bien!

La mère fit un signe pour réclamer le silence, comme si elle avait une chose importante à dire.

Elle se tourna vers le cordonnier, et, lui tendant la main avec un sourire affable, elle lui dit :

— Père Dries, j'avais beaucoup de chagrin hier; j'ai été rude envers vous, n'est-ce pas? Voulez-vous me le pardonner? Voulez-vous que nous soyons bons amis comme auparavant?

Le cordonnier lui serra la main avec cordialité :

— Tout est pardonné et oublié, répondit-il les larmes aux yeux. Nous clochons tous les deux du même pied : nous nous fâchons promptement et nous nous raccommodons de même. Enfin, nous ne sommes pas nés pour être ennemis, nous qui avons joué ensemble étant enfants et avons toujours été bons voisins depuis.

La mère Smet se tourna vers son fils, et dit en désignant la table :

— Paul, cet argent que ton père avait mis de côté pour te monter une petite boutique, je te le donne. Épouse Trinette aussitôt que possible; mais si tu m'aimes véritablement, je t'en prie, continue à demeurer avec nous. J'aimerai bien Trinette et lui enseignerai les bonnes manières d'ici à ce que mon héritage arrive.

— Nous demeurerons avec vous, mère; nous resterons unis jusqu'à ce que la mort nous sépare, dit Paul.

— Oh! oui, vous serez ma bonne mère! dit la jeune fille.

— Est-ce bien possible, mon Dieu? s'écria la mère Smet, surprise et charmée. Être pauvre et pourtant être heureux!

— Êtes-vous heureuse, mère? demanda Paul avec tendresse.

— Oui, oui, mon enfant, réjouis-toi, va! répondit la bonne femme émue.

— Allons, chantons et dansons en vrais ramoneurs, s'écria le jeune homme. Prenons une avance sur la noce; en avant la nouvelle chanson de Paul le rieur!

Et, prenant par la main ses parents, Trinette et le père de celle-ci, il les força à danser une ronde.

Tous se mirent à sauter gaiement autour de la chambre, tandis que le jeune homme chantait d'une voix qui retentissait jusque dans la rue :

Ramoneur, sors de ta ch'minée!
Bon compagnon,
Joyeux turon,
Sors, ta journée est bien gagnée!
Le ramoneur est bon enfant;
Noir au dehors, au dedans blanc;
Si le visage est plein de suie,
Le cœur est gai, l'âme hardie!
Du matin jusqu'au soir
Il monte, grimpe, rampe, gratte;
Le tuyau vide, il tend la patte,
Et par son museau noir,
Après chaque cheminée,
La pinte est vidée!

HENRI CONSCIENCE.

FIN.

L'ART ET LES ARTISTES DRAMATIQUES [1].

Mme ROSE CHÉRI-MONTIGNY.

Un événement au Gymnase. Orage et réaction. Un nom improvisé. Antécédents. Touchante histoire. Les patriarches de la comédie. La famille Cizos. Curieux épisodes. Effets du beau temps. La lettre oubliée. M. Romieu. Mlle Pujet. A Paris. Obstacles. Triomphe. Le dévouement récompensé. M. Scribe. La première communion et le mariage. Mme Montigny. Le Théâtre-Français au Gymnase.

Ce nom aurait dû figurer en tête de notre galerie dramatique, car il n'y en a pas au théâtre de plus pur, de plus irréprochable et de plus considéré. Mieux que personne, Mme Montigny résume en elle la supériorité du talent, l'éclat de la renommée, les grâces de la vertu et les hommages de l'estime publique. Enfin l'auréole de mère de famille, qui vient de couronner cette vie exemplaire, est un titre de plus, et un titre sacré, à la page d'honneur que nous lui devons.

L'apparition de Mlle Rose Chéri sur le théâtre du Gymnase a été un événement.

Le 5 avril 1842, on jouait ou du moins on devait jouer une pièce encore nouvelle et dont le succès attirait la foule.

Cette pièce était intitulée *Une Jeunesse orageuse*. .

Le moment de relever la toile arriva et la toile ne se releva point. Du parterre au pigeonnier, l'impatience du public se livra à ses manifestations habituelles. On frappa des pieds, on cria : *Le rideau*. On demanda *la Marseillaise!*

En vain l'orchestre exécuta cette chanson sur un air plus doux, sur l'air de *la Grâce de Dieu*. En vain les marchands s'époumonèrent à offrir des oranges ! de la limonade et de la bonne bièrre ! les noms et les rrrôles des acteurs! l'*Entrrr'acte* et le prrrogrrramme de la pièce!

Il était évident que le programme était compromis, que les acteurs manquaient à l'appel, ou du moins quelqu'un d'entre eux, et que l'entr'acte prenait des dimensions intolérables.

Enfin, un hourra général répéta : — Le rideau ! le rideau ! Et le rideau obéissant se leva... pour laisser voir... le régisseur !

Autre désappointement trop connu du parterre.

Le régisseur, en effet, a beau mettre le frac noir, les gants blancs et la cravate *idem*; il a beau prodiguer les saluts à droite, à gauche et au milieu ; il a beau prendre ses airs les plus respectueux et les plus aimables ; il a beau rouler dans le miel ses phrases artistement combinées..., on sait que ces phrases sont toujours des pilules amères, l'annonce d'un changement de spectacle, l'absence ou l'indisposition d'un acteur favori, et la substitution d'un ours du vieux répertoire exécuté par des doublures à la pièce en vogue où l'on attendait l'élite de la troupe.

Cette fois, le régisseur du Gymnase (M. Monval, un régisseur modèle de tenue, de tact et de sang-froid), avertit le public que Mlle Nathalie, au moment de jouer le principal rôle dans *Une Jeunesse orageuse*, s'était trouvée prise d'une indisposition subite, et qu'en conséquence les spectateurs seraient privés de la représentation de la pièce nouvelle...

Ici l'orateur fut interrompu par une bordée de sifflets, de clameurs et de réclamations lancés de tous les coins de la salle.

— Allons donc ! Nathalie se porte mieux que nous ! On l'a vue, il y a deux heures, en calèche découverte ! Nathalie ! Nathalie ! nous voulons Nathalie !

Monval tint bon, se posa comme le *virum quem* de Virgile, et, reprenant sa phrase entre deux éclats de tonnerre :

— Vous auriez été privés de la pièce nouvelle, continua-t-il avec force, si par bonheur...

— Ah ! il y a un si, firent les plaisants, écoutez ! écoutez ! Silence !

Et la tempête se calma par curiosité.

— Si par bonheur, reprit l'homme aux gants blancs, une jeune personne, encore inconnue sur les théâtres de la capitale, n'eût consenti à se charger à l'improviste du rôle de Mlle Nathalie, qu'elle étudiait justement pour ses prochains débuts...

Alors ce furent, comme dans les anciennes Chambres, des mouvements en sens divers.

— A la bonne heure ! Voyons l'inconnue !

— Non, non ! Connu l'inconnue ! Nous chuterons la débutante. — Nathalie ! — L'inconnue ! etc., etc.

Les uns applaudirent mollement, et les autres sifflèrent de plus belle... Ceux-ci se levèrent en réclamant le prix de leur place, et ceux-là coururent tout droit le reprendre au bureau... Bref, la majorité resta, mais fort agitée et fort mécontente, et toute prête à faire payer sa mésaventure à l'artiste ignorée, qui entendait dans la coulisse ce vacarme si menaçant pour elle, et dont personne ne s'avisa de demander le nom au régisseur...

Ce dernier se retira en renouvelant ses saluts, et la pièce commença devant ces dispositions orageuses.

A la place de cette éclatante et fière beauté de Mlle Nathalie, qui venait d'éclore en ce temps-là, et qui mûrit présentement à la Comédie-Française, on vit paraître une jeune fille timide et tremblante, presque une enfant, toute pâle malgré son rouge, assez mesquinement coiffée et vêtue, mais d'une fraîcheur si pure, d'une contenance si modeste, d'une dignité si touchante et d'une décence si angélique..., que l'étonnement remplaça la mauvaise humeur, et qu'on daigna attendre pour juger...

Bientôt une voix douce, attendrie, pénétrante, alla remuer les cœurs en frappant les oreilles. On écouta, on fut surpris; on se regarda; on se dit : Mais ce n'est pas mal ! Des murmures recommencèrent; mais des murmures flatteurs ; quelques gens d'esprit crièrent : Bravo !... Quelques mains prophétiques applaudirent çà et là...

Ce fut un coup d'éperon pour la débutante. Elle se sentit renaître et devint jolie... On reconnut la grâce, « plus belle encore que la beauté. » Son organe raffermi déploya tous ses charmes ; son geste simple et franc, ses manières exquises, la justesse de son débit, la noblesse et la finesse de tout son jeu éveillèrent les plus indifférents, retournèrent les plus prévenus, et finirent par enlever la salle entière.

Bref, la pièce se déroula au milieu d'une réaction crois-

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes, et les tables particulières des tomes XXI et XXII.

sante, et s'acheva aux bruits enthousiastes d'une ovation unanime...

Le public, réparant ses premières rigueurs, rappela d'une seule voix, après le dénoûment, l'artiste qu'il avait failli siffler à la scène d'exposition.

On vit alors la jeune fille s'avancer tout à fait charmante, avec la double auréole de sa grâce native et du succès conquis, mais plus troublée encore de sa joie qu'elle ne l'avait été de sa terreur, et presque défaillante sous les acclamations qui la saluaient à l'envi.

— Son nom! son nom! crièrent aussitôt le parterre et l'orchestre, la galerie et les loges.

Car la direction n'avait pas plus songé à donner ce nom que les spectateurs à le réclamer.

Quelle revanche pour le régisseur, malmené d'abord! Et le voyez-vous reparaître superbe et triomphant, sa-

Mme Rose Chéri Montigny (à droite); Mme Anna Chéry-Lesueur (à gauche); M. Lesueur.

luant toujours, mais en vainqueur, et jetant aux bravos et aux applaudis-ements ces deux noms adorables : Mlle Rose Chéri!

Or, ces deux noms venaient d'être improvisés dans la coulisse, et voici de quelle façon :

— Comment vous appelez-vous? avait demandé Monval à la débutante.

— Rose Cizos.

— Cizos! mauvais nom! Jamais je n'annoncerai mademoiselle Cizos. Trouvons autre chose et tout de suite; le public va se fâcher encore.

— Mon père, en province, se faisait nommer Chéri.

— Chéri! à la bonne heure. Voilà un nom que la gloire peut accepter.

Et Monval courut annoncer Mlle Rose Chéri.

D'où venait donc ce talent ignoré la veille, et qui surgissait tout à coup au premier rang?

C'est une histoire pleine de sourires et de larmes, de simplicité et d'édification. C'est la plus touchante preuve en action que le talent et la vertu ne sont pas incompatibles au théâtre, comme le prétendent certains moralistes pour qui les vices dramatiques ont leurs profits.

Il y a quelque trente ans, Jean-Baptiste Cizos et sa femme Juliette Garcin jouaient la comédie et l'opéra-comique en province, et surtout à Etampes et à Chartres, avec leurs parents, leurs frères, leurs sœurs et leurs cousins. Cette troupe de famille était connue, estimée et aimée de tout le monde pour sa probité, sa décence, ses manières et ses mœurs irréprochables. Jamais un scandale, jamais un désordre, jamais un sou de dette!

Le 27 octobre 1821, une fille naquit à ces patriarches du *Roman comique*, entre deux représentations à Etampes.

Cette fille était Rose Marie Cizos, présentement Mme Rose Chéri.

Elle eut bientôt une sœur, Anna, qui brille auprès d'elle au Gymnase, et un frère, Victor, qui se distingue au Conservatoire de musique.

Dès l'âge de cinq ans, Mlle Rose joua de petits bouts de rôle, avec ses grands yeux bleus, ses longs cheveux d'or, sa taille de guêpe et ses pieds de Cendrillon.

Elle portait des lettres dans la comédie, dansait dans le ballet et figurait à l'opéra dans les chœurs de bandits, de montagnards et de conspirateurs. C'était sa récréation après les leçons de géographie et d'histoire, de dessin et de musique, de couture et de broderie; car rien n'était négligé dans son éducation morale, intellectuelle et domestique.

En Bretagne, Mlles Rose et Anna jouèrent *les Enfants d'Edouard* dans une grange ornée de feuillage; à Guingamp, elles les représentèrent sur un billard érigé en scène pour la circonstance, et que le public attendri joncha de bouquets et de couronnes.

Quand Victor eut dix ans, il vint au dénoûment, avec une barbe monstre, étouffer les deux orphelins royaux.

Dans *le Châlet*, Mlle Rose, habillée en tambour, conduisait quatre pompiers de l'endroit, figurant l'escorte du sous-officier, et chantait avec une crânerie militaire:

Vive le vin, l'amour et le tabac!
Voilà! voilà! voilà le refrain du bivouac!

Si l'uniforme de tambour manquait, on le remplaçait avec avantage par un costume de marmiton.

Dans l'opéra de *la Muette*, Mlle Rose connaît tous les rôles du corps de ballet.

Les spectateurs lui criaient bravo et l'embrassaient dans les entr'actes, en se la passant de bras en bras; car ils vivaient comme en famille avec ces bons comédiens.

En voici deux preuves charmantes, citées par M. de Mirecourt dans sa spirituelle galerie des *Contemporains*:

— Parfois, le dimanche, au moment où l'affiche venait d'être collée aux murs, le ciel prenait tout à coup une sérénité fort inquiétante pour la recette du soir, et la ville tout entière émigrait aux champs.

Les habitués passaient devant le théâtre et voyaient le directeur préparer tout pour le service, en regardant le soleil d'un air médiocrement satisfait.

— Quoi! monsieur Cizos, disaient-ils, est-ce que vous allez donner une représentation aujourd'hui?

— Parbleu! répondait le père de Mlle Rose, il le faut; c'est affiché.

— Mais vous n'aurez pas une âme.

— Je le vois bien, soupirait le directeur, puisque vous partez tous.

— Nous avons fermé boutique. Bah! faites de même.

— Et l'affiche?

— On la déchire. Venez dîner avec nous à la campagne.

— Mais..

— Voyons, point de cérémonies. Amenez tout le monde, et n'oubliez pas Mlles Rose et Anna. Si vous nous suivez ce soir, demain nous viendrons chez vous.

L'affaire s'arrangeait sans plus de difficultés, et le lendemain la salle était pleine.

Cette affection du public pour la troupe ne se démentait en aucune circonstance. Un jour, dans nous ne savons plus quelle pièce où elle jouait avec sa mère, Mlle Anna s'aperçut tardivement qu'elle avait oublié un accessoire.

Impossible de retourner sur ses pas; elle était en scène.

— Qu'as-tu donc? lui dit à voix basse Mme Cizos.

— Mon Dieu! je n'ai pas songé à prendre la lettre, murmure sur le même ton la jeune fille tremblante.

Son rôle exigeait qu'elle donnât, une minute plus tard, un message écrit.

— Ah! malheureuse! dit Mme Cizos, qui tressaille et se trouble visiblement; nous sommes perdues!

La jeune actrice devient pâle; son cœur se gonfle. Dans l'intervalle, Mlle Rose arrive. Elle demeure interdite en voyant l'embarras de sa mère et de sa sœur.

— Anna qui a oublié sa lettre! lui dit Mme Cizos à l'oreille, entre deux répliques, et sur le ton du désespoir.

Mlle Rose tressaille à son tour.

Elle hésite, balbutie, tronque le dialogue. Sa voix, dans un rôle joyeux, est pleine de larmes, ce qui semble assez bizarre aux spectateurs. Ils cherchent à deviner le motif de cette émotion singulière.

Tout à coup le moment vient de donner la lettre, et chacun reste coi.

Mlle Anna fond en larmes.

De son pupitre, au-dessous de la rampe, le père Garcin demande, le moins haut qu'il peut:

— Mais qu'as-tu donc, ma fille?

Mlle Rose s'approche toute frémissante, et dit:

— Elle a oublié sa lettre.

— Ah! miséricorde! s'écrie le chef d'orchestre, laissant tomber son archet.

— Voyons, voyons, que leur arrive-t-il à ces pauvres petites? Cela n'est pas naturel, disent les bons spectateurs.

Ils reprennent, en s'adressant au grand-père:

— Qu'y a-t-il, monsieur Garcin? est-ce que les enfants sont malades?

— Mlle Anna pleure, dit un autre; pourquoi donc?

— Si elle souffre, il faut arrêter, observe un troisième. Qu'elle se repose.

— Certainement! certainement! crie toute la salle, qu'elle se repose!

— Non, messieurs, elle n'est pas malade, dit le père Garcin suffoqué. Puis il ajoute avec accablement:

— Elle a oublié sa lettre!

— Bon! ce n'est que cela? Mon Dieu! qu'elle aille la chercher, rien n'est plus simple. Nous recommencerons.

Mlle Anna courut prendre l'accessoire dans les coulisses, et l'on recommença. —

Un autre jour, à Chartres, on apprend que la famille Cizos, attendue à Dreux, va traverser la ville. On court en masse à leur rencontre; on exige une représentation;

on dételle leurs chevaux, on enlève leurs bagages, on se dispute la joie de les avoir pour hôtes, et on obtient ainsi une soirée « où les bravos allèrent jusqu'au délire. »

A quinze ans, Mlle Rose jouait les rôles de Mlle Plessy, et de plus était une musicienne de premier ordre. Elle l'a montré depuis à Zimmermann, qui la citait comme sa meilleure élève, et dans *le Piano de Berthe*, où le clavier résonne si mélodieusement sous ses doigts.

Le célèbre préfet Romieu, l'auteur futur de *l'Ère des Césars*, administrait la cité de Périgueux, lorsque la troupe ambulante y vint récréer les mangeurs de truffes.

En voyant Mlles Rose et Anna jouer ensemble, le préfet s'écria, du fond de sa loge :

— Quelle jolie paire de Cizos!

Le mot fit fortune, comme tous ceux de l'homme au lampion ; mais il contraria vivement le chef de la troupe, qui dès lors substitua sur les affiches, au nom de *Cizos*, celui de *Chéri*, que lui donnaient sa femme et ses enfants. Romieu, d'ailleurs, offrit au père de famille un dédommagement de son calembour, en lui remettant une lettre de recommandation pour Bayard, l'auteur en vogue à Paris.

Ce fut aussi à Périgueux que Mlle Rose Chéri vit accourir à elle, dans un entr'acte de *la Grâce de Dieu*, une femme inconnue qui lui prit les mains et la combla de félicitations.

Cette femme était Mlle Loisa Pujet, aujourd'hui Mme Gustave Lemoine et belle-sœur de notre artiste, alors auteur de cent romances fameuses, notamment de celle qui se répète avec tant d'effet dans *la Grâce de Dieu*.

Mlle Rose Chéri savait par cœur et chantait à ravir toutes ces romances. Les deux femmes s'embrassèrent avec effusion, et ce fut Mlle Pujet qui obtint de Romieu la lettre pour Bayard, ancien collaborateur du préfet.

Muni de ce passe-port pour la fortune et la gloire, Cizos-Chéri brûla ses vaisseaux, quitta la province et gagna Paris avec toute sa famille.

Malheureusement la vertu réussit difficilement sur les théâtres parisiens. Malgré la haute protection de Bayard, qui devina tout de suite l'avenir de Mlle Rose Chéri, celle-ci n'obtint au Gymnase que deux débuts insignifiants, et resta sans emploi jusqu'à l'aventure de *la Jeunesse orageuse*.

Encore cette aventure, qui devait la lancer au premier rang, n'eut-elle ses fruits complets qu'en 1844, lorsque M. Lemoine-Montigny prit la direction du Gymnase.

Cet homme d'esprit et de cœur, ce juge habile et cet administrateur intègre, secondé de son digne frère Edouard Lemoine, ancien rédacteur en chef de *la Patrie*, mit bientôt en pleine lumière la grâce exquise et le talent supérieur de sa jeune pensionnaire. Mlle Rose Chéri joua avec des succès croissants *Emma*, *Rebecca*, *Mme de Céligny*, *un Changement de main*, *Geneviève*, *Clarisse Harlowe*, etc. Des acteurs dignes de lui tenir tête se groupèrent autour d'elle, sa sœur Anna, MM. Lesueur, Geoffroi, Lafontaine, Dupuis, et toute cette troupe d'élite, qui offre au Gymnase un ensemble rival de la Comédie-Française.

Mlle Rose Chéri devint tellement à la mode que tous les théâtres se la disputèrent.

On lui proposa dix mille francs par mois à l'Odéon pour jouer *l'Agnès de Méranie*, de M. Ponsard. M. Buloz, alors directeur de la maison de Molière, lui offrit un engagement en blanc pour notre première scène.

— Je ne puis accepter, répondit-elle simplement ; je suis engagée au Gymnase, et je resterai fidèle à mon engagement.

— On paiera le dédit à votre directeur.

— Le dédit payé, resterait ma parole, aussi sacrée que ma signature.

— Le ministre rompra votre engagement, et vous entrerez *par ordre* à la Comédie-Française.

— Je ne puis reconnaître au ministre un droit que je ne me reconnais pas à moi-même.

Il fallut bien s'arrêter devant le mur d'airain de cette délicatesse, si rare, pour ne pas dire sans exemple, en fait de traités dramatiques.

Mlle Mars ne ressuscita donc point à la Comédie-Française, et Mlle Rose Chéri demeura au Gymnase. C'était un malheur pour l'art, sans doute, mais ce fut un triomphe de plus pour l'artiste. M. Montigny comprit, au reste, à quoi l'engageait une telle préférence. Il fit de son petit théâtre un autre Théâtre-Français, par la valeur littéraire des pièces et par la supériorité de l'interprétation.

La Protégée sans le savoir, *Irène*, *le Collier de perles*, *Manon Lescaut*, *le Mariage de Victorine*, *le Piano de Berthe*, *le Fils de Famille*, *Philiberte*, *Diane de Lys*, *la Crise*, *le Gendre de M. Poirier*, *Flaminio*, *Ceinture dorée*, et hier encore *le Demi-monde* et *Françoise*, montrèrent au public enthousiasmé les œuvres de nos premiers écrivains dramatiques, de Bayard, de Scribe, de Mazères, de Georges Sand, de Barrière, d'Emile Augier, de Jules Sandeau, d'Alex. Dumas fils, jouées par Mme Rose Chéri et ses camarades avec une perfection sans rivale.

M. Montigny devait faire mieux encore. Au commencement de 1847, la famille Cizos était rassemblée dans son petit salon, lorsque M. Scribe entra cérémonieusement et en grande tenue.

— Bonsoir, monsieur Scribe, dit Mlle Rose, courant lui donner la main ; m'apportez-vous un nouveau rôle?

— Oui, mademoiselle, répond le vaudevilliste académicien, je viens vous offrir un rôle que vous devriez tenir depuis longtemps.

— Ah ! comment finit la pièce?

— Sachez d'abord comment elle débute.

Et M. Scribe, tirant sa révérence à M. et à Mme Cizos, leur demande solennellement la main de leur fille aînée pour M. Lemoine-Montigny, directeur du Gymnase.

C'était le digne couronnement d'une vie exemplaire, d'un talent hors ligne et d'un dévouement sans exemple.

La proposition fut acceptée, et le mariage fixé à deux mois de là.

Pourquoi ce retard? Parce que Mme Rose Chéri est aussi bonne chrétienne qu'artiste admirable.

La nécessité d'aider sa famille de son talent, sans relâche et sans repos, l'avait empêchée de faire sa première communion en province, où l'on avait exigé la suspension des exercices dramatiques pendant la durée des exercices religieux.

Sa sœur Anna était dans la même situation.

Toutes deux sollicitent une audience de monseigneur Affre, archevêque de Paris. Elles l'obtiennent de suite, arrivent près du saint prélat, qui allait être un glorieux martyr, et lui demandent la grâce de rester artistes honnêtes, en accomplissant leurs devoirs de catholiques.

L'archevêque les écoute, les félicite, les exauce et les bénit avec une effusion paternelle.

Dès le lendemain, et pendant deux mois, Mlles Rose et Anna, en sortant des répétitions du Gymnase, vont recevoir l'instruction religieuse d'un vicaire de Sainte-Elisabeth.

Au bout de ces deux mois, par un beau matin de prin-

temps, toutes les deux communient, avec une piété angélique, dans une chapelle de Saint-Roch.

Et, le 12 mai suivant, Mlle Rose épouse M. Lemoine-Montigny, son directeur, tandis que Mlle Anna promet sa main à M. Lesueur, artiste éminent du Gymnase.

Un deuil de famille attristait cette double union. Le pauvre Cizos était mort de joie, quelques semaines avant, dans un accès de fièvre chaude.

La crise de 1848 mit bientôt à l'épreuve la femme de M. Montigny. Tandis que tous les théâtres croulaient dans la ruine, elle soutint héroïquement l'entreprise conjugale. Elle donna ses appointements à ses camarades; elle vendit ses bijoux; elle alla jouer en province et à l'étranger; elle envoya chaque mois douze ou quinze mille francs à la caisse; elle refusa de nouveaux ponts d'or pour entrer à la Comédie-Française, et elle gagna ainsi les jours de moisson qui ont relevé le Gymnase et ramené le Pactole à son habile direction.

Le talent de Mme Montigny est un talent complet par excellence. Elle réunit l'ingénuité à la finesse, la correction à la sensibilité, la distinction à la malice, l'élévation à la délicatesse, la science au naturel, le calme à l'entraînement, le tout couronné d'une décence admirable, qui a fait dire aux femmes du monde : — Rose Chéri seule a le droit de nous représenter sur la scène.

Quand elle joue, en effet, le rôle d'une Parisienne, ce n'est plus une actrice qu'on a sous les yeux, c'est notre sœur, notre mère ou notre fille, c'est la femme comme il faut que tous les salons choisiraient pour modèle.

Dans l'expression des sentiments nobles, tendres et profonds, elle a des accents et des effets d'une telle vérité, qu'elle arrache des larmes aux spectateurs les plus indifférents.

Ajoutez à cela un accord inouï de gestes, de physionomie et de diction; rien de heurté ni de dissonant; mais l'harmonie générale, qui est le cachet de la perfection.

En racontant la vie de Rose Chéri, nous avons raconté la vie d'Anna, sa sœur. Elles ne diffèrent que par le genre de talent. Anna est surtout amusante; elle lance le mot avec bonheur; elle joue à ravir les soubrettes, les vivandières, les Anglaises et les femmes originales. Elle s'est surpassée dans miss Barbara-Melvil du *Flaminio* de George Sand.

Son mari, M. Francisque Lesueur, est sans contredit le premier comique du Gymnase. Il est étonnant dans la bêtise, dans la crédulité, dans l'insouciance, dans la rouerie, dans l'effarement et dans le tatillonnage. Il a fait de Taupin (*Diane de Lys*), de Violette (*Mercadet*), de Kirchet (*Fils de famille*), du chevalier (*Partie de piquet*), du valet (*Chapeau d'un horloger*), de Poirier (*Gendre de M. Poirier*), de Truttenfeld (*Flaminio*), etc., etc., des types qui resteront dans la mémoire de tous, et auxquels on ne peut songer sans éclater de rire.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA GYMNASTIQUE ANCIENNE ET MODERNE.

LE GYMNASE TRIAT.

(Voyez la grande gravure ci-contre.)

Le bœuf et le chameau, apologue de Plutarque. Le corps et l'âme. La loi du mouvement. Gymnastique ancienne, du moyen âge, de la renaissance et de l'ancien régime. Immobilité actuelle. Ses résultats funestes. Réhabilitation de la gymnastique. Le colonel Amoros. La vraie gymnastique moderne. Gymnase Triat. Curieux spectacle. Effets merveilleux. Avis aux familles.

Un bœuf et un chameau voyageaient de compagnie, conduits tous deux par un homme, leur maître commun. Le bœuf, chargé outre mesure, voyant le chameau s'avancer d'un pas leste, le pria de le soulager d'une partie de son fardeau. Le chameau refusa, en disant :

— Chacun pour soi !

— Maladroit égoïste ! reprit le bœuf; tu porteras bientôt, non-seulement la moitié de ma charge, mais ma charge entière, et moi-même par-dessus.

Le lendemain, en effet, le bœuf ayant succombé à sa fatigue, l'homme plaça son corps et sa charge sur les épaules du chameau.

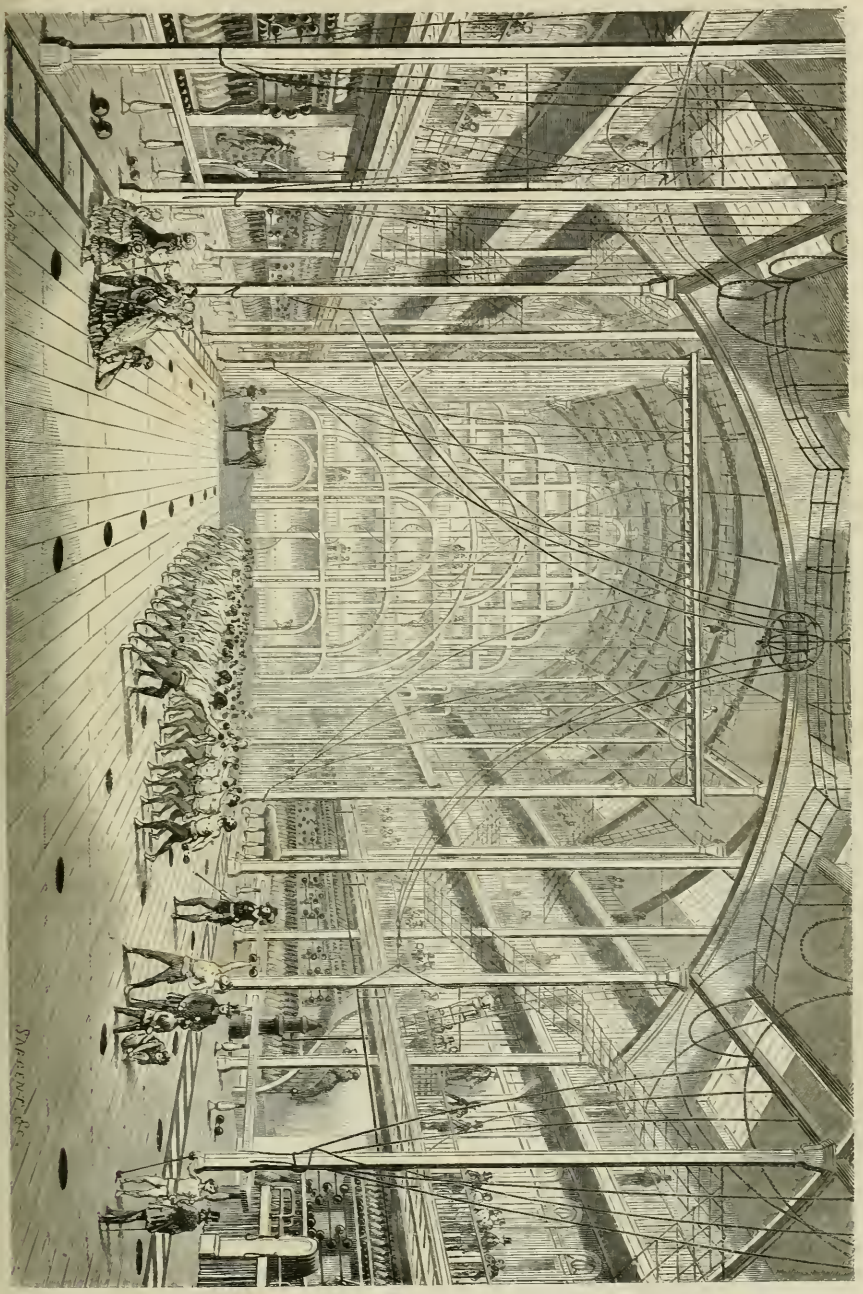
Le grand Plutarque, auteur de cet apologue, a expliqué ainsi la solidarité de l'âme et du corps. L'âme, c'est le chameau; le bœuf, c'est le corps. Si la première refuse de se prêter aux besoins du second, elle en devient victime, et perd sa propre liberté sous un double fardeau, portant à la fois le corps exténué, et ses douleurs, et ses fatigues. D'où Plutarque conclut avec sagesse que nous devons exercer en même temps notre corps et notre âme, et les mener de concert comme les deux chevaux d'un même attelage.

Tel est le principe et telle est l'origine de tous les exercices connus et résumés sous le nom de gymnastique.

Est-il possible, en effet, d'examiner l'admirable machine humaine sans reconnaître qu'elle est construite pour le mouvement et l'action, lesquels d'ailleurs sont la loi de la nature entière, depuis les astres roulant au ciel jusqu'aux fourmis qui creusent le sol?

Or, comme la vie dans l'homme est double, corporelle et spirituelle, physique et morale, ainsi que l'explique la parabole de Plutarque; comme les deux natures qui forment cette dualité et qui sont si profondément distinctes dans leurs attributs sont cependant liées si intimement que toute action de l'une réagit sur l'autre; comme, tout en admettant que l'esprit soit le principe du corps, il est impossible de nier l'influence réciproque et permanente du corps sur l'esprit, il s'ensuit que l'exercice corporel concerne immédiatement l'homme tout entier, corps et âme, matière et esprit.

Partant de là, il est facile de comprendre que cet exercice, appliqué rationnellement, constitue un art, qui est la gymnastique, et que cet art, sérieusement développé, touche à l'éducation physique, intellectuelle et morale de l'homme, à la conservation de la santé, à la guérison d'un



grand nombre de maladies, au perfectionnement de l'individu et de la race.

La gymnastique était chez les anciens la moitié de l'éducation et de l'hygiène publique et privée. La *palestre* (de πάλη, lutte) était l'école normale du mouvement. On s'y formait à tous les exercices du corps par des études de force, de légèreté et d'agilité.

La gymnastique militaire comprenait le saut, le disque, la lutte, le javelot, le pugilat, la course à pied, à cheval et en char. Les Thébains durent la victoire de Leuctres à leur supériorité dans la lutte. On sait la pompe des jeux publics où concouraient tous les élèves de la palestre.

La gymnastique médicinale remonte au roi même de la médecine, au célèbre Hippocrate. Elle était accompagnée de bains, de lotions et de frictions de toute sorte.

La gymnastique athlétique avait pour but de préparer des athlètes aux combats variés du cirque. Ces athlètes étaient chantés par les rapsodes et glorifiés dans les archives et les inscriptions historiques. Choisis parmi les familles libres et honnêtes, élevés sous la direction d'un magistrat, ils prêtaient serment, combattaient nus, servaient de modèles aux héros et aux guerriers, recevaient en prix des couronnes de pin, de laurier ou d'olivier, des armes, des vêtements, de l'argenterie, des chevaux ou des esclaves, se voyaient comblés de fleurs et de présents dans l'amphithéâtre, et rentraient sur un char de triomphe escorté par les populations, à travers une brèche pratiquée aux murs de leur ville natale. Thésée, Hercule, Jason, etc., n'étaient autres que des athlètes; Milon de Crotone fut un des plus célèbres. Il assommait réellement un bœuf d'un coup de poing, mais il ne le mangeait point à son dîner, comme on l'a dit. Ainsi que tous ses pareils, il entretenait sa force par la sobriété et la tempérance, vertus des athlètes, auxquels saint Paul a rendu haute justice. D'innombrables monuments nous ont conservé le souvenir des athlètes de l'antiquité grecque.

Les luttes anciennes se divisaient en trois espèces. On luttait debout, corps à corps, à qui se renverserait à terre; ou, debout aussi, des doigts et de la paume des mains, à qui pousserait son adversaire au bout du stade; ou, couchés, se roulant sur le sable jusqu'à ce que le vaincu criât grâce. A Sparte et à Chio, les hommes et les femmes luttaient ensemble.

On voit encore en basse Bretagne des luttes qui rappellent celles des Grecs et des Romains.

Les jeux publics étaient le second pain de ces deux nations : *Panem et circenses !* Ils occupaient au premier chef leurs rois, leurs magistrats, leurs consuls et leurs empereurs. Ils tiennent une place considérable dans les ouvrages de leurs historiens. Ils formaient une portion capitale du culte religieux, et les plus grands événements y étaient annoncés ou solennisés avec une pompe extraordinaire.

Au moyen âge, à la renaissance et sous l'ancien régime, la gymnastique se composait des tournois, des carrousels, des jeux de bague, des tirs, des ballets, de tous les exercices du cheval, des armes, de la paume, de la danse, etc.

L'invention de la poudre d'abord et ensuite la révolution, en supprimant presque toutes ces habitudes, laissèrent une lacune fâcheuse dans l'éducation et dans l'hygiène, lacune qui a joué un triste rôle dans l'affaiblissement et dans l'amoindrissement de la génération actuelle.

Depuis près de cent ans, particulièrement en France, les exercices du corps ont été abandonnés aux soldats, aux ouvriers et aux paysans. A quelques exceptions près et sauf un peu de natation, d'escrime et d'équitation, l'immobilité physique semble être la loi des classes aristocratiques et bourgeoises, libérales et intellectuelles, de celles qui ont justement le plus besoin d'agir pour compenser le travail du cerveau et de l'estomac, de celles enfin auxquelles appartenait autrefois le privilége de la guerre, de la chasse, de l'équitation, de l'escrime, de la paume, etc., etc.

Dieu sait, et les maîtresses de maison savent combien les danseurs deviennent rares et introuvables dans les salons les plus hantés par la jeunesse !

A peine si les enfants eux-mêmes, dans les colléges et les pensionnats, se livrent encore à ces jeux de la balle, de la marelle, des barres, de la toupie, du saut de mouton, du cheval fondu, de la corde, du diable, du ballon, etc., qui donnaient à nos parents la vigueur que nous laissons dépérir en nous.

Aussi combien d'hommes de notre temps en sont arrivés à la conclusion de l'apologue de Plutarque ! — Chacun, dit avec vérité M. Paul Féval, chacun, en jetant autour de soi un regard, peut voir la foule des malades qui l'entourent. Malades qui marchent, qui travaillent, qui vivent; malades résignés ou plutôt découragés, qui en sont venus à se dire : *Souffrons ce que nous ne pouvons empêcher*; malades qui ont accepté leur maladie comme chose naturelle et normale; malades tombés si bas que la santé leur semble un mensonge et un rêve ! Vous les connaissez tous : hommes de bureau, artistes, écrivains, victimes pâles et tristes de ce poison qu'on nomme l'immobilité, appauvris journellement par l'émotion nerveuse, par la chaleur factice, par l'air vicié, par la surexcitation du cerveau; vous les connaissez, vous savez qu'ils SE PORTENT BIEN, sauf leur névralgie, sauf leur gastrite, sauf leur entérite, sauf leur bronchite, sauf les mille et une misères chroniques qui les torturent. Ils se portent bien ! Et, en effet, pourquoi parler toujours de ces maux qui sont entrés dans leur vie et auxquels ils ne connaissent point de remède? Ils se portent bien ! Ils écrivent, ils plaident, ils fabriquent, ils composent, ils manient l'archet, le burin, le pinceau : donc ils se portent bien ! Ce n'est pas ainsi, il est vrai, que les hommes de la campagne se portent bien. Nos paysans, quand ils se portent bien, ne sont pas malades; mais nos paysans ont de l'air et du mouvement; mais nos paysans respirent; mais nos paysans se servent des muscles que Dieu leur a donnés. A Paris, *se porter bien* veut dire : *souffrir hors de son lit.* La bonne santé consiste à se tenir sur ses jambes. —

J.-J. Rousseau, à la fin du dernier siècle, et après lui quelques publicistes allemands, avaient averti l'humanité de ce symptôme de décadence.

Sous la Restauration, et depuis 1830, le colonel Amoros remit la gymnastique en honneur dans l'armée, et tenta de l'introduire dans les institutions civiles. Mais il n'obtint, sous ce dernier rapport, qu'un succès partiel, borné à quelques maigres établissements à Paris.

C'est qu'il faut bien en convenir, Amoros et ses imitateurs sont aussi loin de la gymnastique savante, rationnelle et féconde, que la clarinette d'un aveugle est loin d'un concert d'harmonie, que le ruisseau bourbeux de la rue du Bac est loin de la fontaine de Jouvence !

La véritable résurrection de la gymnastique, ou plutôt la création de la gymnastique moderne, était réservée à un homme qui est déjà célèbre à Bruxelles et à Paris, et qui sera bientôt populaire en France et en Europe.

Pour juger cet inventeur et son système, il faut voir

l'un et l'autre à l'œuvre, et c'est ce que nous allons faire en allant aux Champs-Elysées.

Arrivés au rond-point, nous tournons à gauche par l'avenue Montaigne, et nous voici devant le monument de M. H. Triat.

Monument est certes le mot, et monument curieux et utile, s'il en fût jamais! théâtre où chacun peut être acteur; lieu de plaisir unique; car ailleurs le plaisir énerve, tandis qu'ici le plaisir restaure et fortifie, abri pour les oisifs, reposoir des laborieux, arène de la jeunesse robuste, piscine où la virilité, vaincue par notre civilisation, vient puiser des forces nouvelles, gymnase enfin, gymnase dans toute la belle et large acception du terme.

C'est une vaste nef décrite par M. Féval avec la justesse et l'éclat de sa plume, dessinée pour nous par M. Renard avec la finesse et l'ampleur de son crayon (voyez la gravure ci-dessus). — Le transsept, aérien et spacieux, est entouré de bas-côtés que surmontent trois rangs d'élégantes galeries. Le rez-de-chaussée est divisé en deux parties, dont la première est parquetée, tandis que l'autre, emplie de sciure à un pied de profondeur, forme un immense et moelleux matelas. Ce qui frappe d'abord, c'est la profusion des cordages courant dans tous les sens, se mêlant, se croisant, et formant comme une dentelle capricieuse dont le réseau mouvant étonne et intrigue l'esprit. Il y a la fortune d'un homme dans le prix de ce prodigieux écheveau de cordes. Elles ondulent en échelles, festons interminables, tout autour des tribunes; elles traversent le gymnase, elles montent, elles descendent; vous les voyez d'en bas suivre la courbe hardie des voûtes et osciller lentement au passage d'un enfant, qui semble un oiseau perdu dans l'espace. D'autres câbles encore pendent librement pour la voltige; d'autres sont tendus verticalement pour le *bras de fer*, horizontalement pour la coupe; d'autres, terminés par de brillants anneaux de cuivre, servent à ces exercices du pendule que M. Triat a poussés au suprême degré de perfection. A travers la guipure des cordages, on aperçoit, de l'entrée, un système d'échelles monumentales en menuiserie, affectant la forme d'un trèfle gothique avec ses broderies accessoires. En mettant bout à bout les marches de cet escalier géant, on passerait par-dessus les tours de Notre-Dame. Les barres parallèles mobiles, inventées par M. Triat, sont au-dessous. Leurs différentes positions permettent plus de cent cinquante exercices. Au milieu enfin se dresse le cheval de grandeur naturelle qui a vu tant de miracles de force et d'adresse. Nous ne parlons ni des mâts, ni des barres de fer horizontales, ni des instruments qui se rencontrent dans les petits gymnases. Nous passons sous silence aussi, parce que nous ne saurions point les décrire suffisamment, différentes machines fort ingénieuses dont M. Triat est l'auteur, et qu'il met à la disposition des personnes trop affaiblies pour suivre la grande leçon.

Telle est la nef dans son aspect purement matériel. Mais quand huit heures sonnent, quand les innombrables becs de gaz inondent de lumière le plancher arrosé, quand s'ouvre la porte du temple réparateur, pour donner passage à la foule des élèves, quand les galeries pleines s'émaillent de fleurs, de dentelles et de sourires, la nef immobile s'éveille en sursaut, le palais muet prend une voix, la matière inerte s'agite et respire. C'est fête et c'est bataille! L'armée des audacieux s'élance à la conquête de la santé et de la force. Par les échelles, par les mâts, par les cordages, adolescents, adultes, hommes faits, tombent dans l'arène et commencent la partie. Ils portent le collant rouge et leur poitrine est nue. — En avant! Le frêne flexible des barres parallèles gémit et se tord, les mâts lisses grincent sous la main, les anneaux suspendus oscillent et lancent le gymnaste-virtuose, qui fait la culbute dans les airs; le cheval est franchi d'un bond, tandis que les lutteurs renversés roulent en riant dans la sciure. En avant! en avant! ceci est la gaieté, la vie, la jeunesse revenue! ceci est le mouvement sauveur! En avant! roidissez vos muscles amollis, cherchez l'équilibre, touchez d'un pied léger la barre élastique du tremplin, élargissez la poitrine, appelez l'air à pleins poumons, efforcez-vous, travaillez, vivez!

— Voici le maître. Arrêtez-vous et regardez. Celui-là est un homme semblable à vous. Pourquoi sa puissance est-elle triple et quadruple? Pourquoi son corps musculeux et souple rivalise-t-il avec les chefs-d'œuvre de la statuaire antique? Pourquoi sa vigueur héroïque semble-t-elle railler notre décadence? Parce qu'il a fait sur lui-même l'expérience qu'il tente sur vous. M. Triat, l'athlète sans rival, l'Hercule des âges modernes, est le fils légitime de sa propre méthode. M. Triat, réagissant sur lui-même, a littéralement baudé ses muscles et pétri sa chair.

Or, voyez: où les plus agiles hésitent, il passe. Cette corde, qu'il a saisie au vol en bondissant comme un tigre, l'a porté à la voûte; le voilà qui nage dans l'espace, égalisant avec mesure les efforts de sa coupe aérienne; il touche le rebord de la galerie; sa tête a plongé, son torse a basculé: ce bruit, c'est déjà son pied qui frappe le sol et qui, rebondissant, passe à un mètre plus haut que la croupe du cheval....

Mais le coup de sifflet a retenti. Les jeux ont pris fin. Ceci est le signal de la leçon normale. Pendant que les élèves, animés déjà, vont choisir leurs instruments, descendons vers la porte et jetons un coup d'œil sur cet opulent arsenal d'armes pacifiques. Il y a là pour cinquante mille écus de fer seulement: jugez si M. Triat peut craindre la concurrence! Ce sont des haltères ou boulets ramés de toutes formes et de toutes grandeurs, des barres de fer également graduées et terminées aussi par des boulets. Les curieux regardent avec une admiration mêlée d'effroi cette masse de fonte qu'on nomme LE POIDS DE M. TRIAT, parce que M. Triat, seul au monde, a pu jamais le mettre, à bras tendu, au-dessus de sa tête. Ceux qui ont vu l'Hercule moderne accomplir ce prodigieux travail ne peuvent oublier que leur cœur a battu dans leur poitrine comme à la scène la plus émouvante du drame le plus saisissant.

La leçon normale ou *du plancher*, toujours commandée par M. Triat en personne, a pour but de solliciter tour à tour, et dans un ordre médicalement logique, *tous les muscles du corps humain*. Cette leçon fait l'admiration des gens de l'art. A part son utilité supérieure, elle est belle et séduisante comme spectacle. Cinquante élèves, rangés sur deux files, obéissent à la voix du maître. Celui-ci, vêtu d'un costume étrange dans sa brillante élégance, tient le milieu de l'enceinte. Sa belle taille fait tableau, ainsi que sa tête haut portée. De la main droite, il agite une longue baguette recouverte de filigrane d'argent. Son organe vibrant et sonore emplit la salle comme un son de cor.

Grandes et petites haltères, danse du gladiateur, course repliée sur elle-même comme les anneaux d'un serpent, petite barre, lutte à la barre, jeu des massues, grosse barre de fer, tout se succède avec une rapidité brûlante, avec un entrain qui tient de la magie. Beaucoup seraient tentés de faiblir, mais ils n'ont pas le temps d'essuyer la sueur qui les inonde; du professeur à l'élève un courant magnétique passe; la puissance du maître se divise en

s'épanche ; chacun a en soi une voix mystérieuse qui lui crie : Marche ! marche ! et l'on ne s'arrête qu'au moment où les garçons du gymnase, à leur poste, ouvrent le robinet d'eau fraîche qui doit lotionner tous ces corps ardents et fumants.

Sans traiter une question mille fois résolue par l'expérience, nous dirons que ces ablutions générales d'eau fraîche, après le travail, sont une des voluptés les plus raffinées qui se puissent imaginer. Non-seulement il n'y a pas de danger, mais il y a notable avantage. Après l'ablution, plus de fatigue : on recommencerait de grand cœur. —

Tel est l'établissement et tel est le système gymnastique de M. Triat, d'après le témoignage d'un homme qui ajoute: *Experto crede Roberto.*

Ce système résume toute l'expérience du passé, avec toute la science du présent, et il est merveilleusement approprié aux nécessités de notre époque, où le temps est si rapide et si précieux.

Le fait est qu'en moins d'une heure, et en une série de mouvements combinés avec une logique et une harmonie parfaites, M. Triat a concentré tous les travaux et tous les plaisirs, toutes les épreuves et tous les résultats de la palestre grecque, du cirque romain, des joutes du moyen âge, de l'escrime, de l'équitation, de la chasse, de la paume, du tremplin, de l'escalade, de la danse, enfin de tous les exercices qui créent, développent ou ramènent la force et la souplesse, la grâce et l'énergie, la bonne humeur et la santé.

Déjà l'expérience a été faite, avec les conséquences les plus salutaires, par des milliers de jeunes gens et de jeunes filles (car il y a aussi une école des femmes au gymnase Triat), et aussi par des milliers d'hommes énervés et même de vieillards qui se croyaient au bord de la tombe.

Sans compter les princes, les grands personnages, les financiers, les généraux, les administrateurs, les magistrats, les illustres écrivains et les fameux artistes, épuisés par la vie sédentaire et la contention cérébrale, à qui l'habile gymnasiarque a rendu, en petit comité, leur vigueur et leur talent, leurs facultés physiques et intellectuelles.

Témoin les haltères, les barres et les boulets ramés qu'on reconnaît dans les antichambres et dans les jardins de certains hôtels, et même de certains palais que nous pourrions désigner ici.

Un seul exemple fera juger de l'importance des autres. C'est dans le système Triat que le maréchal de Saint-Arnaud, épuisé et mourant, a retrouvé la force de remonter à cheval, d'aller gagner la victoire de l'Alma et de conduire l'armée française devant les remparts de Sébastopol.

Nous ne sommes donc pas étonnés d'apprendre qu'une éminente société, où figurent les personnages les plus importants et les plus éclairés du monde officiel et du monde scientifique, s'est donné pour mission de répandre le système Triat et de l'élever à l'état d'institution nationale, en l'établissant sur tous les points de la France.

Nous sommes convaincus, comme les illustres patrons de la Gymnastique moderne, que le jour où elle fonctionnera dans nos casernes, dans nos collèges, dans nos pensions, dans nos villes et dans nos centres populeux, nos soldats et nos jeunes gens doubleront leur force, leur adresse, leurs aptitudes diverses, et nos instituteurs et nos médecins auront trouvé un des remèdes les plus efficaces aux plaies physiques et morales de notre génération.

C'est à ce titre que nous nous sommes fait un devoir de rappeler aux familles l'ancienneté et l'utilité de la gymnastique, beaucoup trop oubliées de nos jours, et de leur recommander la méthode qui l'applique le plus heureusement à nos habitudes et à nos mœurs.

Chacun, d'ailleurs, peut aller en juger par ses propres yeux ; les leçons du gymnase Triat sont publiques et ouvertes à tous les passants ; et M. Triat lui-même est un apôtre dévoué à sa mission, considérant notre espèce déchue avec la commisération de l'athlète pour le nain, et prêt à donner la main à quiconque veut régénérer avec lui l'homme du dix-neuvième siècle.

LES ANECDOTES DE LA PAIX.

LE COMTE ORLOFF.

Le grand événement qu'applaudit l'Europe entière, la conclusion de la paix de Paris, c'est-à-dire de la paix du monde, a eu ses petits épisodes qui relèvent de nos causeries.

Et d'abord, aussitôt après la signature du traité, la plume avec laquelle il a été signé a été placée sur une feuille blanche et entourée du cachet de chacune des puissances contractantes et de la signature individuelle des plénipotentiaires. Au bas, M. Feuillet de Conches, chef du bureau du protocole, a écrit ce qui suit :

« Je certifie que cette plume a été arrachée par moi à « l'aigle impérial du Jardin des Plantes, et qu'elle a servi « à la signature du traité de paix du 30 mars 1856. »

Le tout a été ensuite mis sous verre et encadré d'une bordure dorée, pour être offert à S. M. l'Impératrice, qui, saluant dans la coïncidence de la naissance de son fils avec la paix de Paris un pronostic heureux, avait manifesté le désir de posséder cette plume essentiellement historique.

Préalablement, ladite plume avait été décorée par le joaillier de la couronne de riches emblèmes, appropriés à la circonstance ; et elle avait été trempée, pour le grand acte de la signature, dans une écritoire monumentale en vermeil commandée tout exprès, et dont l'ornementation, rappelant le style du premier empire, n'avait pas coûté moins de onze mille francs, selon le *Journal des Débats*.

Suivant un autre journal, ce n'est pas sans peine que M. Feuillet de Conches est parvenu à obtenir une plume de l'aigle du Jardin des Plantes. Il a fallu, pour y réussir, envelopper l'animal dans un filet; l'oiseau-roi s'est débattu longtemps, et l'ouvrier du Jardin qui accomplissait cette rude besogne a été renversé dans la lutte.

Toutes les autres plumes, assez nombreuses, qui avaient servi dans le cours des conférences, ont été partagées entre les plénipotentiaires, et vous jugez avec quelle ardeur leurs familles et leurs connaissances se disputeront ces mémorables instruments de la paix du 30 mars.

A propos de cette date du 30 mars, M. Albéric Second a fait, dans *l'Artiste*, un curieux rapprochement historique.

— Le 30 mars 1814, à la suite d'un armistice conclu pour quelques heures, les représentants désignés par les armées coalisées qui entouraient Paris entraient dans la ville à la nuit tombante, et signaient la capitulation qui leur livrait la capitale de la France. En tête des signataires pour les armées ennemies figurait le colonel Orloff, aide de camp de l'empereur de Russie.

Quarante-deux ans se sont écoulés. Le 30 mars 1856, les représentants des grandes puissances de l'Europe, réunis en congrès à Paris, apposent leurs signatures au traité de paix européen, et parmi ces signatures se trouve

encore celle du comte Orloff, aide de camp général de l'empereur Alexandre II.

Qu'un dramaturge, qu'un romancier imaginent jamais une pareille complication de moyens, et vous verrez le public crier à l'invraisemblance. Mais, ô public quinteux et désagréable à vivre, il n'y a que l'invraisemblance qui soit vraisemblable! —

Le comte Orloff a été le lion du congrès pour la curiosité parisienne, et quelques détails sur sa famille et sa personne ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

A l'époque de l'exécution des Strélitz, sous Pierre le Grand, un jeune Strélitz nommé Yvan et surnommé Orël (l'aigle), appelé à poser sa tête sur le billot fatal, et trouvant sur son chemin la tête coupée d'un camarade, la repoussa tranquillement du pied en disant:

— Il faut pourtant que je me fasse place ici:

Le czar Pierre, qui assistait à l'exécution, frappé du calme héroïque de ce jeune homme, lui accorda sa grâce et le plaça comme soldat dans un régiment de ligne. Le vaillant Strélitz conquit par ses exploits le grade d'officier et par conséquent le titre de gentilhomme.

Telle fut, en 1698, la première apparition dans l'histoire de Russie de cette famille qui devait y jouer un si grand rôle, et qui prit dès lors le nom d'Orloff, du surnom d'Orël, porté par son fondateur.

Depuis près de deux siècles, les Orloff ont été les favoris

Le comte Orloff, dessin de M. Mare, d'après le portrait authentique de l'éditeur Daziaro.

des czars, et quelquefois les instruments de leur élévation ou de leur chute.

A l'avénement de l'empereur Nicolas, en 1825, une révolte populaire mit en danger sa couronne et sa vie. Un intrépide officier sauva l'une et l'autre, en s'élançant contre les rebelles et en les culbutant à la tête de son régiment.

Cet officier était Alexis Fœderovich Orloff, devenu depuis aide de camp général, membre du Conseil de l'empire, bras droit de Nicolas Ier et d'Alexandre II, et qui signait hier la paix au nom de son maître, au congrès de Paris.

Le comte Orloff, bien qu'il soit fort âgé, est encore un des plus beaux hommes qui se puissent voir. Il a près de six pieds, une encolure à l'avenant, des cheveux gris de fer galamment bouclés, et une physionomie de la plus haute distinction, bien qu'un peu dure au premier aspect. Il a fait l'admiration de tout le monde à la revue du Champ-de-Mars, à gauche de l'empereur, avec son casque d'or, son uniforme vert et ses décorations étincelantes de pierreries, sur son cheval de race qu'il maniait comme un jeune officier.

On raconte sur sa force herculéenne les anecdotes les plus étonnantes, et entre autres celle-ci, qui donnera l'idée des autres:

Il était un jour à table auprès d'une dame qui s'extasia

sur les fleurs du surtout, et notamment sur un bouquet de roses éblouissant de fraîcheur. Le galant seigneur prend aussitôt ce bouquet pour l'offrir à sa voisine ; mais il s'aperçoit que les pieds des fleurs sont trempés d'eau, et il cherche un moyen de les envelopper à la hâte. Ne trouvant rien de mieux, il saisit une assiette d'argent massif, la roule en cornet comme une feuille de papier, y plante le bouquet et le remet à la dame.

Ce tour de force rappelle celui de notre maréchal de Saxe. Un autre *maréchal* ferrait son cheval de guerre. Il se plaint des fers employés.

— Mauvais fers ! dit-il.

Et, pour montrer leur faiblesse, il les tord de ses doigts nerveux. Mais quand il veut payer l'ouvrier, celui-ci prend sa revanche :

— Mauvais écu ! réplique-t-il.

Et il le ploie d'un geste, comme le maréchal avait ployé ses fers.

Pour la première fois, le maréchal de Saxe avait trouvé son maître.

On assure que le comte Orloff n'a jamais trouvé le sien.

Le grand seigneur russe prolongera, dit-on, son séjour à Paris, en qualité d'ambassadeur extraordinaire d'Alexandre II; et il doit donner une fête dont l'éclat sera d'autant plus mémorable et significatif que l'empereur et l'impératrice y assisteraient et que les boyards y accourraient de tous les points de la Russie. Ce serait la rentrée solennelle à Paris des illustres Moscovites et de leurs millions.

Encore une anecdote sur le comte Orloff, indiscrétion recueillie par M. Jules Lecomte aux portes des Tuileries :

L'empereur venait d'avoir une longue conversation avec le comte Orloff. Celui-ci s'étonnait des vastes connaissances de son auguste interlocuteur. L'empereur le devina et sourit. Le comte, avec la courtoisie d'un grand seigneur et la franchise d'un militaire, ne put s'empêcher de demander où Sa Majesté avait pu apprendre toutes ces choses, d'un ordre tout local et étranger :

— Ah ! répondit l'empereur, c'est que j'ai étudié pendant six ans... à l'Université de Ham !

Autre mot très-joli de la même source et du maréchal Canrobert, qui est aussi un lion de la paix, comme il a été un lion de la bataille. C'était donc à un bal officiel donné aux plénipotentiaires. Le maréchal Canrobert étant entré dans la galerie, une jeune et charmante personne, vêtue de rose avec une couronne de paquerettes, est allée droit à lui l'inviter pour la prochaine contre-danse.

— Maréchal... daignez me regarder comme Russe... et me faire danser !

— Impossible, mademoiselle... il y a armistice !

— Et amnistie pour mon audace, maréchal ?

Le guerrier reçut en pleine face un regard si éclatant qu'il en devint presque timide, et qu'il eût préféré un éclat d'obus. Il offrit galamment le bras à la danseuse pour la reconduire à sa place ; mais, en chemin, il rencontra un jeune officier, écarlate de valses et de polkas :

— Tenez, monsieur, lui dit-il en le présentant à la jeune personne, suppléez-moi et dansez avec mademoiselle. Rappelez-vous surtout que, cette nuit, un maréchal de France a envié un sous-lieutenant !

Les épisodes de la paix ont eu aussi leur côté pittoresque en Crimée.

— Un grand nombre d'officiers de toutes armes des quatre armées, écrit un capitaine, s'étaient rendus dans la plaine de la Tchernaïa et couvraient littéralement les deux rives, chacun en épaulettes, le sabre au côté. De part et d'autre, c'était une véritable fraternisation; nous avons vu éclater à cette occasion ces sympathies que nous avons eu si souvent à signaler entre les Français et les Russes. Plusieurs officiers se reconnaissaient pour s'être rencontrés déjà dans les armistices qui suivaient les combats du siége. Aussi les gourdes, les paquets de cigares, les bouteilles voltigeaient-elles d'un bord à l'autre, comme faisaient, il y a peu de temps, les boulets. Plus d'une est tombée à l'eau; le plus grand nombre arrivait parfaitement à sa destination. Un jeune et brillant officier russe, le bras gauche en écharpe, était suivi de deux soldats qui portaient un lourd panier :

— Les officiers des zouaves, messieurs? demandait-il.

— Par ici ! lui répondirent plusieurs officiers de ce corps.

— C'est à l'un de vous que je dois ma blessure; à votre santé !

Et, de son bras valide, il lança coup sur coup trois bouteilles de champagne, qui furent vidées en un clin d'œil.

Les zouaves, à leur tour, envoyèrent quelques bouteilles; deux se brisèrent en route :

— Gardez les bouchons, nous vous les changerons à Paris !

— A Paris ! s'écrièrent les officiers russes au milieu de formidables applaudissements.

Le champagne était de choix; les Russes soutiennent leur réputation de goût. J'ai trois des bouchons susdits; deux portent la marque *Ve Cliquot* et un la marque *Lelegard et Ce*, et tous trois le nom de la ville de Reims. Nous avons échangé nos noms. Il y avait là un neveu du général Luders, etc.

On tenta plusieurs fois de traverser la rivière; mais l'eau était profonde et tous échouèrent dans leurs efforts, ce qui, de part et d'autre, fut un sujet de divertissement.

Enfin, les Russes s'avisèrent d'un expédient. Ils abattirent un grand arbre, et, le mettant en travers de l'eau, ils en firent un pont provisoire. L'invitation fut acceptée. Les Français et les Anglais passèrent dessus. La courtoisie des Russes surpassa tout ce qu'on pourrait imaginer.

Sur notre droite, derrière nous, la scène était magnifique. A droite, les monts Fédouchine étaient couverts de troupes descendues en masse de leurs campements; Français, Anglais, Sardes mélangés. Derrière nous, même spectacle sur la crête de la rampe fortifiée qui domine la vallée, et qui, s'élevant par degrés, passe par la redoute Canrobert pour arriver sur les plateaux d'Inkermann. Tous les bras étaient levés, les képis s'agitaient et d'immenses hourras volaient d'une rive à l'autre. C'était un spectacle véritablement plein d'émotions.

Ajoutez à cela que plusieurs dames anglaises caracolaient aux abords du pont, où leur présence était saluée par les vivat de tous les assistants. Il y a eu des mots de troupiers charmants : ce n'était peut-être pas de la civilité de bon goût, c'était peut-être de la galanterie mal exprimée, mais c'était piquant. Toutes les têtes étaient montées et tout passait. Du côté des Russes, nous n'avons vu qu'une dame, dans une calèche attelée de deux chevaux. C'était, disait-on, Mme Luders, la femme du commandant en chef. —

REVUE LITTÉRAIRE.

TRAITÉ D'ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE, par le docteur A. Clavel (1). Nous avions annoncé et signalé ce livre, en promettant d'y revenir avec plus de détail. Son importance évidente, son mérite incontestable, son succès légitime rendent aujourd'hui notre mission très-facile. Il nous suffira d'énumérer les sujets des principaux chapitres pour faire comprendre aux pères et aux mères de famille, aux chefs d'institution et à tous ceux qui s'occupent de la jeunesse, qu'un tel ouvrage — consacré désormais par l'opinion — doit être leur guide, leur conseil et leur *vade-mecum*. Jamais l'éducation, cette question capitale du présent et de l'avenir, n'avait été approfondie avec plus de science, exposée avec plus de méthode, éclaircie avec plus de simplicité, résolue avec plus de pratique. L'auteur prend l'enfant au sein de sa mère, définit son tempérament physique et ses exigences, indique ses moyens de développement progressif, le suit à travers les écoles primaires et secondaires, dans toutes ses fonctions corporelles, respiration, digestion, mouvement, veille et sommeil, alimentation, voix et parole, gymnastique, etc.; puis il étudie le moral de l'élève, ses idées, ses facultés, ses opérations intellectuelles dans les arts, les lettres et les sciences, ses sentiments, ses habitudes et ses vocations, etc.; tout cela détaillé avec un soin, une expérience et une justesse infinies, résumé dans une conclusion limpide et couronné d'un tableau complet des systèmes d'éducation actuelle, avec des plans gravés d'établissements modèles pour les écoles primaires et secondaires.

Sans admettre toutes les idées philosophiques de M. Clavel, ceux qui consulteront son livre y trouveront à chaque page le redressement d'une erreur et l'indication d'un progrès. Nous citerons pour exemple cette critique si sensée du plus grand vice de l'éducation contemporaine :

« Dans les collèges et les pensionnats, le mal vient, non des maîtres et des professeurs, qui, tout au contraire, s'efforcent de multiplier les bons exemples, mais d'une discipline et d'un programme d'études qui rendent le bien difficile à pratiquer. Il suffit, pour acquérir une certitude à cet égard, d'examiner la vie d'un collégien. Les limites d'âge pour l'admission aux écoles spéciales, les épreuves pour l'obtention des grades universitaires, et, plus que tout cela, les calculs de l'ambition paternelle, font que la plupart des écoliers sont obligés de devenir des savants avant leur seizième année. De cette obligation résultent des études littéraires qui commencent à huit ans, l'agglomération dans les maisons d'éducation, qui sont les serres chaudes de l'enfance; enfin, dix heures par jour d'un travail assidu.

« Mais pour obtenir l'immobilité de ces corps tourmentés du besoin de mouvement, pour maintenir la discipline au milieu d'êtres dévolus à la turbulence, pour contraindre à une application soutenue des cervelles étourdies et des sens mobiles, ce n'est pas trop de toutes les ressources de la contrainte, de tous les stimulants de la vanité. Une progression savante a varié la punition depuis la simple admonestation jusqu'au cachot; elle a varié la récompense depuis le premier place, depuis l'éloge en pleine classe jusqu'au prix distribué en public par les notabilités administratives.

« Au moment où l'enfant pénètre dans un collége, ses habitudes et sa vie changent entièrement. Jusqu'ici trois ou quatre heures ont suffi, chaque jour, à ses travaux intellectuels; désormais il restera dix heures et plus dans une classe; il verra s'accumuler une série de leçons, de thèmes et de versions qui exigeront tout ce temps d'une application permanente. Si le sang monte à son cerveau, s'il éprouve des vertiges, si ses oreilles tintent ou bourdonnent, s'il ne peut travailler toujours, en un mot, malheur à lui! Il sera puni pour un mot glissé à son voisin, puni pour une distraction, puni pour son devoir inachevé ou mal fait, puni pour son manque de mémoire. Des devoirs supplémentaires, des milliers de vers à copier, viendront grossir la tâche qui déjà dépasse ses forces.

« Si seulement il pouvait jouir à sa guise des deux ou trois heures de récréation qui lui sont accordées! S'il pouvait respirer à l'aise et dégourdir ses membres endoloris par l'immobilité! Mais point. Les punitions absorbent son temps de liberté, ou s'il lui est permis de paraître un moment dans une cour étroite et triste, il trouve encore la contrainte. Défense lui est faite de monter aux arbres, de grimper sur le mur, de lutter, etc.; il doit s'amuser selon la règle et le bon plaisir d'autrui.

« Alors arrive le sentiment d'une grande injustice commise à son égard, alors son âme est envahie par une douleur impossible à rendre. Il se sent enfermé dans un cercle de répression, ses mains sont liées, la lutte lui est impossible : il subit une domination que son cœur et son esprit n'acceptent pas, il est esclave.

« Dès lors, il hait ceux qu'il considère comme des oppresseurs, il est ingénieux à leur infliger des tourments, il a plaisir à les tromper, il trouve une amère volupté à faire tout ce qui lui est défendu. Dans cette guerre faite à plus forts que soi, il devient hypocrite et menteur. Obligé de dissimuler avec les forts, il se montre altier et impudent avec les faibles, il se venge sur eux des humiliations qui lui sont infligées : il a tous les vices de l'esclavage.

« Si son caractère est très-fortement trempé, il se montre impassible en face des punitions, mais il est atteint de langueur et de dépérissement. Parfois il mûrit des projets d'évasion, veut être mousse sur un navire, ou berger dans les Alpes; parfois encore son cœur gonflé de fiel médite l'incendie de la maison qu'il considère comme un cachot. Avant tout, il contracte une horreur profonde de l'oppression et un amour effréné pour la liberté.

« Admettons le cas où une tête active et précoce, où un corps débile et indolents'accommode du régime de la pension. Les succès se multiplient, les prix arrivent de toutes parts; l'esprit, soutenu par la vanité, trouve le travail facile. Mais cette précocité intellectuelle et cette exaltation du système nerveux vont tourner au profit de la passion.

« Admettons encore que le bon écolier échappe à ce danger et sorte du collége, chargé de prix; ces succès prématurés seront achetés par un complet épuisement intellectuel, ou même par une disposition à l'aliénation mentale. Voilà pourquoi tant de jeunes gens tombent dans la paresse et l'inertie, après avoir donné les plus brillantes espérances; voilà pourquoi la folie s'adresse si fréquemment aux anciens élèves de l'École polytechnique.

« La conclusion de tout ceci, c'est que l'excès de travail intellectuel imposé à l'enfance par l'instruction secondaire rend impossibles et le développement du corps et l'évolution des qualités du cœur. Je vais plus loin, je soutiens que l'intelligence elle-même est lésée. »

L'État a obvié, autant qu'il a pu, à ces graves inconvénients, en séparant la carrière des sciences et la carrière des lettres, et en allégeant ainsi de moitié le fardeau des

(1) Deux vol. in-18. Victor Masson, rue de l'École-de-Médecine, 17.

études classiques pour la jeunesse. Mais que de réformes restent encore à faire aux chefs de colléges et de pensionnats ! Ils trouveront les moyens d'opérer ces réformes dans le *Traité d'Education physique et morale.*

VALENTINE D'AUBIGNY.

Voici un titre et un succès qui resteront à l'Opéra-Comique, à côté de l'*Eclair*, du *Val d'Andorre* et de l'*Etoile du Nord*. MM. Barbier et Carré ont écrit un poëme charmant de grâce et d'intérêt; M. Halevy a fait une partition étincelante de beautés de tout genre; et M. Perrin a composé de l'ensemble un tableau délicieux et ravissant. Digne cadre aux talents réunis de MM. Battaille et Mocker, de Mmes Duprez et Lefebvre.

— Nous renouvelons à nos lecteurs notre appel en faveur du *Cours familier de littérature* de M. de Lamartine (voir le *Mercure* d'avril dernier). Le second entretien vient de paraître. Nous en rendrons compte, ainsi que du premier, dans notre prochaine livraison.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR LOUIS XIV.

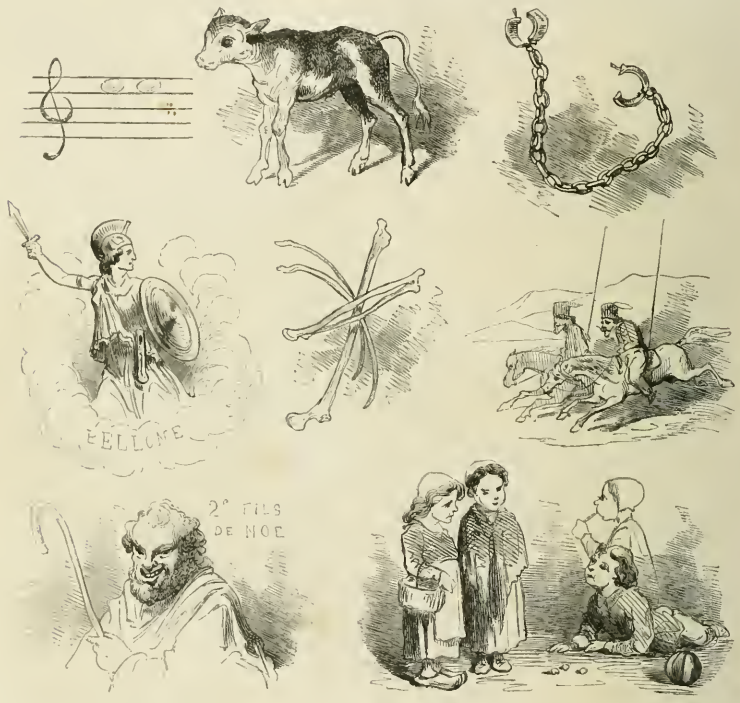



TABLE GÉNÉRALE

DES VINGT PREMIERS VOLUMES DU MUSÉE DES FAMILLES.

Ce complément indispensable, cette lumière et cette clef de la collection du *Musée des Familles*, attendue et réclamée depuis si longtemps, est en vente dans nos bureaux. (Voir *le Mercure* et la quatrième page de la couverture du présent numéro.)

La table générale, vraiment encyclopédique, est disposée de telle façon qu'il est impossible que toute recherche ne soit pas satisfaite à l'instant même.

« Si nos lecteurs veulent se faire une véritable idée des matières contenues dans notre collection, qu'ils jettent un simple coup d'œil à notre table générale. Les plus savants d'entre eux, les plus versés dans la connaissance de notre recueil seront étonnés, nous en sommes convaincus, de l'infinité et de la variété des sujets traités dans le *Musée des Familles*. Ils verront qu'outre l'intérêt et l'agrément de la forme, il peut remplacer, pour le fond, grâce à la Table générale, les encyclopédies et les dictionnaires indigestes qui dorment dans les bibliothèques, et que le jeune homme, la femme, l'homme du monde qui s'approprieraient le trésor d'instruction répandu dans nos vingt premiers volumes, seraient en état de subir, comme Pic de la Mirandole, un examen détaillé *de omni re scibili et quibusdam aliis*. C'était là notre ambition la plus chère, et c'est notre plus glorieuse récompense. »

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES,
Boulevard extérieur de Paris.

LES EAUX ET LES BAINS CÉLÈBRES (1).

UN VOYAGE AUX BAINS DE SAINT-GERVAIS, EN FAUCIGNY (SAVOIE).

Vue du village de Saint-Gervais, prise de la route des bains. Dessin de M. A. de Bar.

Il y a quelques années, à la suite de longs travaux, je me sentis atteint d'une maladie qui n'a pas été, que je

(1) Voyez la table générale des vingt premiers volumes.

sache, observée par Hippocrate. C'était un appétit irrésistible de montagnes, une soif inextinguible de cascades. Pour tenter la guérison de cette affection non décrite,

je m'ordonnai les eaux de Saint-Gervais, comme étant celles où ces deux ingrédients se rencontrent en plus grande quantité.

Assez vieux pour apprécier toutes les douceurs du chemin des écoliers, je ne manquai pas de le prendre, et je traversai la moitié de la France.

Un jour enfin, sur la route de Lyon à Chambéry, à force d'interroger l'horizon, nous vîmes s'élever au loin quelques crêtes bleuâtres, et nous arrivâmes, assez fatigués déjà et fort affamés, dans la vilaine petite ville que l'on appelle Pont-de-Beauvoisin, sans doute par ironie. Cette ville est divisée en deux parties par un ruisseau qui forme la frontière entre la France et la Savoie, et sur lequel enjambe un pont, ridiculement vieux et bossu. Les *voisins* de la rive droite et ceux de la rive gauche parlent le même langage, portent le même costume, et se mêlent incessamment pour leurs plaisirs et pour leurs affaires. Pourtant, si le signal des combats était donné (comme on dit en style héroïque), ils seraient tenus de se haïr et de s'entr'égorger. Cela prouve que la guerre est une belle chose.

Pendant que les gendarmes français examinaient nos passeports, communiqués ensuite aux gendarmes sardes; pendant que les douaniers savoyards farfouillaient nos bagages, j'expédiais un détestable repas, où dominait déjà cette fameuse sauce aigre-douce dont se délectent les palais piémontais, comme si ce n'était pas une alliance monstrueuse que celle du sucre et du vinaigre. Heureusement qu'à quelques heures de là, je rencontrai, pour me guérir de ma mauvaise humeur, un des plus beaux points de vue qui puissent s'offrir aux regards d'un voyageur mal nourri. C'était le magnifique panorama que l'on découvre du passage de Chailles, taillé dans la roche vive, par ordre de l'empereur Napoléon. Après ce défilé pittoresque, on aperçoit devant soi une longue chaîne de montagnes, et comme le soir approchait, toutes ces cimes s'illuminaient de la manière la plus brillante et la plus fantastique. A mesure que nous avancions, l'ombre des monts que nous avions dépassés s'élevait graduellement sur ceux qui nous faisaient face, jusqu'au moment où le dernier faite s'éteignit à son tour, pour laisser l'œil se reposer de toutes parts, dans la sérénité du crépuscule. Cependant une masse de rochers, sombre et gigantesque, semblait former devant nous une barrière infranchissable, et, en effet, il n'y a qu'un moyen de la traverser, c'est de s'engloutir dans une caverne, longue de trois cents mètres, que l'on a percée au cœur même de la montagne, et qui s'appelle la *grotte des Échelles*. Pendant le passage de cette grotte, je m'avisai de suivre à pied la diligence; mais bientôt je la perdis de vue dans les ténèbres; je restai seul, en arrière, clapotant dans une boue gluante, recevant de temps en temps sur la tête quelques filets d'eau, qui suintaient le long de la voûte; supposant, sous mes pieds, tous les pièges d'un marécage; rêvant, sur ma tête, toutes les épées de Damoclès imaginables; et m'écriant à chaque minute :
— C'est beaucoup trop pittoresque !

Au sortir de la voûte, on se trouve entre deux murailles de roc, puis on descend pendant plus de deux heures, et l'on comprend alors quelle est la hauteur de ces montagnes, surtout quand on songe que la grotte est encore bien loin de leur sommet.

A Chambéry, je n'ai rien vu qui mérite d'être noté, si ce n'est l'absence d'industrie des habitants. Quoi que vous trouviez chez eux, soyez sûr que cela vient de Paris. En vérité, cette pauvre capitale a manqué sa vocation; elle était née pour former le chef-lieu d'un de nos départements. J'y ai seulement remarqué une habitude assez singulière. A Chambéry, on achète un appartement comme nous achetons une maison. Ainsi, pour dix, vingt ou trente mille francs, on aura à tout jamais la propriété de tel étage dans tel hôtel. Comment cette propriété indivise peut-elle être entretenue? Je ne le comprends pas trop. Comment un seul portier peut-il suffire à plusieurs propriétaires? Je le comprends encore moins. Il est vrai que comme il n'y a point de portiers, la difficulté que je soulève là paraît plutôt théorique que pratique.

A quatre lieues de Chambéry, à une demi-lieue du lac du Bourget, s'élève la ville d'Aix, renommée pour ses sources chaudes et pour ses plaisirs non moins bouillants. Un *casino* splendide, d'où l'on aperçoit le lac et la Dent-de-Chat, vient d'y être construit. Là s'étalent, sur les banquettes de bal, les toilettes recherchées et les cols goitreux des dames de Chambéry et des environs; là fleurit, comme dans une serre, la passion ou plutôt la rage du jeu. Souvent on voit les joueurs acharnés rester jusqu'à l'aurore autour des tapis verts, et ne quitter le casino que pour s'aller jeter, non point sur leur lit, mais dans leur bain.

La diligence de Chambéry à Genève, passant par Aix et par Annecy, me laissa dans cette dernière ville, après quelques heures d'une route charmante. C'est à Annecy qu'a eu lieu un duel célèbre entre deux touristes britanniques, qui avaient besoin d'échanger quelques balles pour se connaître et s'apprécier. Voici le fait. Dans la maison, croisée de châlet, où s'arrêtent les diligences et où se prennent toutes les voitures, deux gentlemen, récemment échappés d'Oxford, marchandaient, chacun pour soi, une calèche de montagnes, c'est-à-dire un de ces ustensiles à quatre roues, où l'on monte par un côté et où l'on est enveloppé, sur les trois autres, de rideaux de cuir fort malpropres. Les deux Oxfordiens trouvaient que le prix du véhicule n'était point *cheap enough*, mais tous les deux auraient cru indécent et compromettant de s'adresser la parole sans introduction, afin d'exécuter leur voyage à frais communs. Cependant, comme leur *Murray* les obligeait également à faire le tour du lac d'Annecy, tous deux conclurent leur marché, et le plus diligent étant parti par la droite, l'autre fit signe à son conducteur de le mener par la gauche; puis ils accomplirent leur pèlerinage, en l'accompagnant, par forme de litanies, de cet *ah!* modulé, si cher à la vieille Angleterre. A moitié chemin, ils se croisèrent, sans se saluer, bien entendu; mais enfin, revenus à la table d'hôte, ils y trouvèrent un troisième Anglais (l'Anglais abonde dans ces parages), qui les connaissait tous les deux et qui les introduisit l'un à l'autre. Malheureusement l'un de nos Englishmen, pris d'un accès de loquacité inaccoutumée, s'avisa de dire à son confrère :

— *How beautiful these blue waters!* (Que cette eau bleue est belle!)

— Cette eau? reprit l'autre. Il n'y a point d'eau; mais ces jardins et ces roses trémières sont vraiment admirables!

— Des jardins? des roses trémières? où diable avez-vous vu cela?

— Tout le long de la route, sir.

— Vous vous moquez, sir. C'est une plaisanterie très-mauvaise, et je ne la souffrirai pas, sir.

On avait bu du vin rouge du Beaujolais, puis du vin blanc de Seyssel, de sorte que la discussion s'échauffa. Après avoir inutilement crié, on jugea judicieusement que le seul moyen d'éclaircir l'affaire était de se loger un peu de plomb dans la cervelle; et comme les bonnes résolu-

tions ne doivent jamais être remises au lendemain, on y procéda immédiatement. Heureusement que le vin et la discussion avaient singulièrement agité les nerfs des parties belligérantes, de sorte que l'un de nos gentlemen en fut quitte pour un sillon d'une ligne de profondeur sur la peau du crâne, l'autre pour un séton dans le bras droit. Cela fait, il devenait facile de s'expliquer, et l'on reconnut alors que chaque touriste, assis de côté, ayant toujours regardé devant soi, par l'unique ouverture du véhicule, l'un d'eux n'avait vu que le côté intérieur de la route, c'est-à-dire celui du lac; l'autre, que le côté extérieur, c'est-à-dire celui des montagnes. Hélas! que de touristes anglais dans ce monde!

D'Annecy à Bonneville, la route devient de plus en plus intéressante. Les montagnes s'élèvent par gradins cultivés, jusqu'à ces longues murailles perpendiculaires, tourmentées, déchirées, surmontées de pitons ou d'aiguilles, qui donnent aux Alpes un physionomie particulière. Quelquefois le bas de la montagne est abrupte; ensuite viennent des pentes plus douces, sur lesquelles verdoient de charmants pâturages; puis, à mi-hauteur, s'étendent des champs de blé en longues bandes jaunâtres quasiment horizontales; plus haut, reparaissent les pentes rapides, les gazons, les sapins, et enfin la muraille de calcaire ou de granit, lorsque la montagne n'atteint pas la limite des neiges éternelles. Du reste, quand l'air est lucide, tout cela s'étage si bien qu'on n'en comprend pas l'altitude démesurée, et qu'on croirait volontiers voir un de nos coteaux, un peu déplumé vers le sommet.

J'étais dans le coupé de la diligence avec un Savoyard, ou Savoisien, lequel me parlait montagnes.

— Ces taches d'un vert foncé, là-haut, qu'est-ce que c'est? lui disais-je.

— Ce sont des forêts de sapins.

— Et ces bandes d'un vert plus clair?

— C'est de l'herbe.

— Ah! ah! ce sont apparemment les chamois qui la broutent, car les bestiaux ne peuvent pas arriver jusque-là.

— Pardonnez-moi; il y des troupeaux de vaches.

— Ah! fis-je, comme le bourgeois de Fontenelle; c'est étonnant, je n'en ai pas vu.

Mon Savoisien eut la politesse de ne pas me rire au nez. Il se contenta de m'expliquer que si les vaches en question étaient grosses comme l'église Notre Dame, on aurait encore de la peine à les apercevoir de la route; et, comme preuve, auprès de ces bandes jaunâtres, qui représentaient des champs de blé, il me fit remarquer un village et une église que j'eus beaucoup de peine à identifier. Cette petite leçon augmenta singulièrement mon respect pour les Alpes. J'avais entendu dire, comme tout le monde, combien on est trompé sur les distances, dans les pays montagneux; mais là, comme dans bien des choses de la vie, il n'y a qu'une expérience personnelle qui puisse nous convaincre de l'étendue de nos erreurs.

On raconte à ce sujet l'histoire d'un capucin qui, se trouvant à Saint-Paul, c'est-à-dire à trois lieues du lac de Genève, disait aux personnes qui l'entouraient :

— Attendez-moi un peu: le temps de dire un *Pater* et un *Ave*; je vais laver mes pieds dans le lac.

On eut beaucoup de peine à lui faire entendre que le temps de dire une grand'messe ne lui aurait pas suffi.

Bonneville, bâtie sur le bord de l'Arve, au lit plat et caillouteux; Bonneville, surmontée par le Môle, énorme pain de sucre couvert de pâturages; Bonneville, dont les maisons ressemblent déjà à ce qu'on appelle chez nous des *chalets*; Bonneville suffirait à amuser un Parisien pendant huit jours, s'il ne se trouvait pas si proche des vallées de Maglans, de Sallenches et de Chamonix.

C'est l'Arve qui a ouvert une communication entre toutes ces vallées, et pour y pénétrer, on a soin de suivre son cours. La route serpente avec lui, le côtoyant dans les endroits resserrés, mais s'éloignant de son lit aussitôt qu'elle le peut, car il est assez mauvais coucheur. Cependant, en adoptant l'excellent système des trains articulés de M. Arnoux, je suis convaincu qu'on pourrait établir sur ses rives un chemin de fer peu coûteux. On irait alors de Genève à Chamonix en quelques heures, et l'on pourrait s'arrêter à Bonneville, à Cluses, à Sallenches, à Saint-Gervais, à Chède, pour admirer à loisir les environs. On rendrait ainsi la vue du Mont-Blanc accessible à tout le monde, et l'on enrichirait ces contrées, encore un peu sauvages. Certaines gens prétendent que les horribles beautés des glaciers perdraient tous leurs charmes, en perdant une partie des difficultés qui les entourent: je ne saurais comprendre cela. Ce qui est beau est beau par soi-même; et je ne crois pas qu'on augmentât le prix de la Vénus de Milo, en la logeant dans la lanterne du Panthéon. En tout cas, les amateurs de difficultés pourraient toujours se délecter à escalader le Mont-Blanc.

Le premier étranglement de montagnes que l'on rencontre après Bonneville est celui de *Cluses*, dont le nom signifie, en effet, *clôture*. Là, s'ouvre la vallée de Maglans, large d'un kilomètre, en moyenne, sur une longueur de quatre lieues. Des deux côtés s'élèvent presque perpendiculairement des masses calcaires, dont les couches, inclinées en divers sens et souvent dégradées, présentent des aspects sauvages du plus grand effet. Des chalets, des cascades, des grottes complètent cette décoration merveilleuse.

A Saint-Martin, nouveau rétrécissement, au sortir duquel on se trouve dans la vallée de Sallenches. Celle-ci étale ses jardins cultivés sur une surface plane de plusieurs lieues dans tous les sens; mais elle est entourée de montagnes si prodigieuses que, de toutes ses parties, l'œil jouit à la fois des effets pittoresques des vallées étroites et du grandiose des plaines étendues. Les trois aiguilles granitiques de Warens, hautes de 7,200 pieds, et les dômes neigeux du Mont-Blanc forment les traits les plus caractéristiques de ce tableau.

Un peu au delà de la gorge boisée où se cachent les bains de Saint-Gervais, la vallée de Sallenches se termine par un défilé, obstrué d'énormes blocs de granit. L'Arve bondit de l'un à l'autre, comme fait l'eau moisie de la cascade de Saint-Cloud. Mais ici, c'est la nature toute-puissante qui a disposé les gradins: cette chute, ou plutôt ces chutes, blanchissantes d'écume, sont véritablement admirables. Pour y arriver, il faut grimper, par mille détours, à travers les quartiers de roc. Mon guide me disait en me les montrant :

— Ces cailloux-là se détachent de la montagne, au printemps, quand il dégèle.

Merci des *cailloux!* il y en avait de gros comme une maison. De temps en temps, on marche dans le lit d'un ruisseau, puis on traverse un petit torrent sur une planche tremblante, que l'on tire après soi pour opérer un autre passage du même genre. Enfin, on arrive au pont des Chèvres, formé de solides madriers, assis sur deux rocs inébranlables, mais ayant pour garde-fou une simple perche à peine attachée; de sorte que l'étourdissement produit par le tonnerre des eaux et l'éblouissement causé par leur blanche écume mêlent à l'admiration inspirée par

cette grande scène un léger sentiment de terreur, qui n'est nullement désagréable (1).

Dans cet endroit, la route a quitté le torrent, pour le retrouver dans la vallée suivante, qui est la célèbre vallée de Chamonix. C'est là que l'Arve prend sa source, au pied du Mont-Blanc.

Evidemment, le fond de toutes ces vallées a été jadis couvert et aplani par les eaux; elles formaient alors autant de lacs, dont le niveau était un peu plus élevé que le lit actuel de l'Arve. Celui-ci ayant rongé peu à peu les barrages qui se trouvaient aux rétrécissements, les eaux de ces lacs se sont successivement écoulées, en formant, pour les vallées inférieures, des cataclysmes épouvantables.

En attendant le chemin de fer du Mont-Blanc, et quoique la route de Genève soit fort bonne, on commence à

Vue de l'établissement des bains de Saint-Gervais. Dessin de M. A. de Par.

être fatigué de rouler quand on arrive à Sallenches. Au delà de cette ville, malgré la beauté du panorama, on cherche avec anxiété la demeure où l'on espère trouver

Bon souper, bon gîte et le reste.

Inutiles désirs ! la voiture roule éternellement, sans paraître approcher des montagnes. Cependant on dépasse un faible hameau; on voit s'ouvrir sur la droite une gorge étroite et sauvage, surmontée de noirs sapins. La diligence s'y engage hardiment; elle s'enfonce dans un bois taillis, dont les éclaircies laissent apercevoir un torrent couvert d'écume; on croit alors descendre vers quel-

(1) Depuis que ceci est écrit, il paraît que l'Arve a emporté le pont des chèvres, les rocs inébranlables, un autre pont où passaient les diligences, enfin une bonne partie de la route; de sorte qu'il faut faire un long détour pour aller de Saint-Gervais à Chamonix.

que caverne d'ours ou de brigands ; mais tout à coup on se trouve dans un gracieux jardin, et l'on découvre devant soi l'établissement des bains de Saint-Gervais, avec ses longues galeries, ses toits aigus, ses tourelles ; avec son monde d'élégants baigneurs, de domestiques affairés, de guides, de voitures, d'ânes et de mulets. Tout cela a l'air de sortir de dessous terre, au coup de baguette d'une fée.

La nymphe de Saint-Gervais ne fait pas remonter sa généalogie jusqu'aux Romains ; ce n'est qu'en 1806 qu'elle s'est manifestée à un paysan. Cependant ses quatre sources, par leur abondance, par la quantité et la diversité des principes minéraux qu'elles renferment, méritent une place distinguée entre les eaux thermales du monde entier. L'une des sources est ferrugineuse ; sa température est de vingt degrés centigrades. Les trois autres sources,

Types et costumes des environs de Saint-Gervais. Dessin de Pauquet.

qui ont une température d'environ quarante degrés, sont essentiellement salines, gazeuses, sulfureuses et gélatineuses. Le sulfate de soude et de chaux, le chlorure de sodium et de magnésie, le carbonate et le bicarbonate de chaux y dominent. Elles contiennent encore plusieurs autres substances, et forment ainsi une sorte de *receptaculum medicamentarium*, où les maladies les plus diverses peuvent puiser la guérison. Effectivement, pour employer les expressions mêmes du savant docteur J.-F. Payen, dans son excellente Notice sur Saint-Gervais, « ce qui constitue surtout la spécialité d'action des eaux de Saint-Gervais tient probablement à cette association de principes minéralisateurs qui semblent se tempérer l'un par l'autre, et se trouvent correspondre à l'association de causes morbides diverses, qui sont si souvent réunies chez le même sujet. »

Pour terminer, en un mot, ce chapitre médical et obligé, je dirai que l'établissement est dirigé par un médecin fort instruit, M. le docteur de Mey, et renferme toutes les ressources des bains les mieux organisés. On y mène en même temps la vie de château la plus agréable.

Si les vertus des eaux gervaisiennes ont droit au profond respect des malades, les beautés de la nature environnante doivent enchanter les yeux et embaumer la mémoire des touristes. De la galerie de bois où l'on se promène après boire de l'eau chaude, s'entend), on contemple, chaque matin, les montagnes qui dominent la vallée de Sallenches et qui s'étagent au delà de l'ouverture étroite du vallon. C'est un spectacle toujours nouveau et toujours varié, suivant l'heure, la saison et l'état de l'atmosphère. Le lendemain de mon arrivée, un nuage épais s'était accroupi sur la montagne; au-dessus, le ciel était limpide; mais, à l'endroit où le nuage cessait, mes yeux distinguaient quelque chose que mon esprit ne pouvait pas admettre; c'était comme une église gothique, avec son grand portail et son transsept formant la croix. Je n'avais jamais vu à cette hauteur que le soleil ou la lune, et il me fallut beaucoup d'attention et de réflexion pour m'assurer que cette église aérienne n'était pas autre chose que les aiguilles granitiques de Warens, dépassant les vapeurs dont le reste de la montagne était enveloppé. Cette disposition des nuages est ce qui m'a le mieux fait comprendre l'altitude inouïe de ces cimes. Il y a encore un autre effet de vapeurs qui m'a paru fort curieux: c'est quand les nuages, qui se modèlent volontiers sur les formes des montagnes, prennent la même couleur que celles-ci, et paraissent les exhausser démesurément.

Le soir, j'avais un autre spectacle; c'était l'illumination du Mont-Blanc. Je me rendais pour en jouir au pont des Fayets, et alors, par-dessus les montagnes voisines, déjà plongées dans l'ombre, et qui formaient un vigoureux repoussoir, je découvrais les neiges éternelles du glacier de Miage et de l'épaule droite du Mont-Blanc. Au moment où le soleil se couche, ces croupes arrondies, d'une blancheur éblouissante, se colorent par degrés d'un rose tendre qui arrive bientôt à la chaude nuance du saumon, et qui s'enlève sur un ciel verdâtre; mais peu à peu, à mesure que le soleil s'abaisse, la coloration de la neige s'efface et est remplacée par une teinte livide, cadavéreuse, tandis que le firmament, à son tour, s'éclaire de nuances rosées. Un peu plus tard, le ciel lui-même s'éteint, et il ne reste plus que des dômes argentés, se détachant sur une voûte d'un sombre azur. Alors, paraît dans tout son éclat le chœur des étoiles, beaucoup plus brillantes et plus volumineuses que dans nos bas-fonds.

Plein de l'enthousiasme qu'inspire à un Parisien la magnificence de semblables scènes, je résolus bientôt d'entreprendre un voyage d'ascension et de recherche, rêvant déjà la gloire de l'Anglais Peacock, lorsqu'il découvrit l'évêché et l'évêque de Sallenches, le prieuré et le prieur de Chamonix. Comme lui, je me voyais cité dans tous les *Guides du voyageur*, et j'espérais fournir aux désœuvrés de l'univers de nouveaux sujets d'étonnement et d'admiration.

Derrière l'établissement, une courte allée s'élève en zigzag jusqu'à une petite esplanade, d'où l'on aperçoit en plein une des plus belles cascades des Alpes. Ses eaux, toujours abondantes, se précipitent par une fissure de deux énormes rochers perpendiculaires. Un torrent montagnard, comme le Bonnant, pouvait seul imaginer de passer par là. Quand vous êtes sur cette esplanade, la chute qui gronde vous assourdit; l'écume qui tourbillonne vous éblouit; la terre qui tremble vous refroidit. Si vous continuez à suivre le sentier, il se perd sous l'herbe humide; mais vers la droite, aussi haut que la vue peut s'étendre, se dessine un espace ouvert, qui doit être, pendant l'hiver, le lit d'un torrent. Les ressauts de l'onde furieuse y ont creusé des espèces de marches, que je me hasardai à escalader avec un courage digne de me conduire aux plus grands résultats. Je n'étais point armé du bâton ferré, si utile dans les montagnes; mais, en m'accrochant aux racines des buissons, quand la mousse était glissante, quand les pierres roulaient sous mes pieds, j'eus bientôt gravi une centaine de mètres. Je me retournai alors, et je vis, au bas de la sente, le Bonnant qui se tordait comme un furieux. Cette vue diminua beaucoup mon ardeur gravissante; je pouvais y rouler, en compagnie assez dure, et je me demandai s'il ne serait pas plus prudent de rétrograder. Nul ne m'avait vu entreprendre cette aventure: je n'aurais donc à rougir devant personne de l'avoir abandonnée. — Oui; mais je rougirais devant moi-même. Et puis, d'ailleurs, tout le monde sait qu'il est bien plus aisé de grimper que de descendre, et ce diable de Bonnant était là, avec sa voix rauque, pour m'avertir qu'il ne serait pas sain de dégringoler trop vite. On l'appelle *le bon Nant*, c'est à-dire le bon ruisseau, probablement parce qu'on a peur de lui. — Je relevai donc la tête vers le haut de la montagne. Cette pente verte, solitaire, garnie d'arbres à droite et à gauche, avait quelque chose d'innocent et d'engageant, qui me fit repartir avec une nouvelle ardeur. Cependant, à mesure que j'avançais, les difficultés de la route augmentaient et le sommet du mont se reculait de plus en plus. Je marchais depuis vingt minutes, quand je me trouvai à la hauteur de deux ou trois grottes que l'on voit de la cour des bains, et qui, d'en bas, semblent inaccessibles. Un sentier bien indiqué, quoique fort étroit, y conduisait, le long du rocher perpendiculaire. Je crus ne pouvoir pas me dispenser d'aller m'y asseoir. Là, pendant un instant de repos et d'admiration, je contemplai à mes pieds l'établissement, en forme de cloître, dans lequel je distinguais à peine quelques habitants rampant sur la terre comme des fourmis. Malheureusement, je n'eus pas la consolation d'être aperçu par eux dans ma grandeur et mon isolement.

A peu de distance des grottes, j'atteignis un endroit où le sentier, le lit du torrent, je ne sais comment l'appeler, passait sous des sapins. C'était une assurance contre la dégringolade; toutefois les aiguilles desséchées, entassées sur le sol, étaient extrêmement glissantes, et j'étais obligé de louvoyer d'arbre en arbre. J'allais sortir de ce bois, lorsqu'à l'extrémité d'un ravin gazonné, qui semblait la seule issue possible, voilà que j'aperçois un animal singulier, qui me fait arrêter court. Il était couché, ramassé sur lui-même, et plus gros qu'un mouton. Son pelage était d'un brun foncé, et l'idée d'un ours me vint à l'instant même, quoique je n'eusse jamais entendu parler d'ours dans le vallon que j'avais si imprudemment quitté. Pendant que je jetais un coup d'œil en arrière (car un bon général doit toujours assurer sa retraite), pendant que je tirais de ma poche mon couteau à mouche, l'animal fit un mouvement, et j'entendis, à mon grand soulagement, retentir le son d'une clochette qu'il portait à son cou. Je m'approchai alors, et je vis cet être singulier se dresser lentement sur ses pieds de derrière, en se balançant d'un air nonchalant. Pour le coup, sa taille, sa peau brune, ses mouvements d'une patte sur l'autre, démontraient que j'avais affaire à un ours, mais, grâce au

ciel! à un ours civilisé, puisqu'il portait un grelot. J'en vins à me persuader que messieurs les Savoyards l'avaient placé là pour faire du pittoresque et de la couleur locale. Toutefois, je n'étais pas encore bien déterminé à avancer, lorsque l'animal lui-même se dirigea vers moi en poussant des sons inarticulés. A mesure qu'il approchait, son apparence se modifiait; et enfin... enfin, hélas! faut-il le confesser? j'avais devant les yeux un être de la même race que moi; à deux pieds, sans plumes : c'était un *crétin!*

Le malheureux était petit, trapu, vêtu d'un pantalon et d'une veste d'étoffe grossière, faite dans la montagne avec la laine des moutons bruns, pour épargner les frais de teinture : sa tête était couverte d'un bonnet de même nature. Il s'avançait en se dandinant, et me montrait de larges dents blanches, d'un air hébété, mais amical. Je lui dis bonjour avec un sentiment de véritable satisfaction, et il me répondit par un grognement fort gracieux. Sa clochette au cou m'intriguait singulièrement; mais je ne tardai pas à voir paraître sa mère, et j'appris que, dans la crainte de le perdre, elle avait fait pour lui ce qu'elle faisait pour son veau le plus cher. Notez que cet enfant lui était cher aussi, non-seulement parce qu'il était son enfant, mais parce qu'il était crétin. En effet, par un préjugé qui a son bon et son mauvais côté, les habitants du Faucigny s'imaginent que la présence de ces *innocents* dans leur maison doit leur assurer la protection du ciel, de sorte qu'ils éprouvent pour eux une sorte de tendresse reconnaissante, au lieu de la répugnance que nous ne manquerions pas de ressentir. Voilà le bon côté : le mauvais, c'est qu'ils ne font aucun effort pour éviter une semblable calamité dans leur famille. Du reste, étant entré dans la chaumière de ma nouvelle connaissance, je trouvai que la protection du ciel se bornait pour elle à fort peu de chose, et que ce n'était guère la peine d'avoir un crétin dans sa maison. Il n'y avait pas à la cabane d'autre ouverture que la porte et la cheminée. Celle-ci était surmontée d'une planche mobile, qui servait à la fermer à volonté, suivant l'usage économique du pays. Quant au mobilier, il n'avait certes pas coûté autant d'argent que la niche d'une levrette du quartier Bréda.

Le lendemain, à déjeuner, lorsque je parlai de ma grande ascension et des dangers que j'avais courus, on m'apprit que les petites paysannes des environs passaient tous les jours par le chemin que j'avais pris, portant sur leur tête des fruits ou du fromage. Quant au crétin, dont je parlais avec étonnement, mon voisin de table, M. le docteur Grange, m'offrit de m'en faire voir autant que je voudrais, car il était venu là précisément pour continuer ses savantes recherches sur le goître et sur le crétinisme, qui en est, suivant lui, la conséquence héréditaire (1).

Depuis longtemps on avait vaguement supposé que les goîtres dont sont affligés les habitants de certaines contrées tenaient à la nature des eaux qui leur servaient de boisson. Le docteur Grange eut l'heureuse idée de faire, dans chaque pays, des cartes géographiques du goître, comparées à la carte géologique des mêmes localités, et aux analyses chimiques des eaux et des aliments. Il reconnut ainsi que le goître et le crétinisme étaient endémiques sur les terrains magnésiens, et que les eaux potables des pays à goître contenaient des sels de magnésie dissous (sulfates, chlorures ou carbonates). Afin de démontrer expérimentalement la justesse de ce système, un courageux savant de Paris, M. T..., se donna un goître en faisant usage pendant quatorze mois de magnésie, à la dose d'un gramme par jour. La cause de cette hideuse maladie étant connue, ne pourra-t-on pas un jour en débarrasser notre espèce? Rien de plus facile, dit M. Grange. On guérira les goîtreux sans qu'ils s'en doutent. En Savoie, notamment, où le gouvernement a le monopole du sel, il pourrait iodurer à un dix-millième tout le sel qui se mange dans les pays à goître et à crétins, et obtenir ainsi une guérison générale, moyennant une dépense de quelques milliers de francs par an.

Dans les régions montagneuses et reculées où se trouvent les goîtreux en plus grande abondance, il n'y a guère que les membres du clergé qui jouissent d'une certaine culture intellectuelle. C'est donc uniquement avec le concours du clergé qu'il est possible d'étudier la maladie et d'appliquer les moyens de guérison. M. Grange ayant communiqué ses philanthropiques idées à divers membres de l'épiscopat de Savoie, a trouvé auprès d'eux l'appui le plus éclairé. En effet, monseigneur Rendu, évêque d'Annecy, et monseigneur Vibert, évêque de Saint-Jean de Maurienne, sont des savants fort remarquables. Monseigneur Alexis Billier, archevêque de Chambéry, a fait lui-même d'excellents travaux de physique, de géographie, de géologie et de statistique médicale.

C'est dans un village entre Sallenches et Saint-Gervais que M. Grange me proposa de me conduire. J'acceptai avec empressement.

Le lendemain, nous allâmes en effet trouver le curé de ce village, et nous fûmes menés par lui dans une chaumière d'assez bonne apparence. Nous y vîmes un déplorable spectacle. C'étaient sept ou huit enfants, tous crétins, ou en train de le devenir. Leur mère, femme d'une quarantaine d'années, vêtue proprement, était assez bien constituée. Elle nous présenta d'abord son fils aîné, garçon de dix-huit à vingt ans, arrêté, dans sa croissance, à la taille d'un enfant de douze ans; la tête grosse, l'air hébété, la langue paralysée, le cynisme d'un animal apprivoisé. Puis venait une jeune fille de seize ou dix-sept ans, ayant encore quelque chose d'humain; une certaine timidité, la faculté de dire un petit nombre de paroles. Les autres enfants, à mesure que leur âge décroissait, montraient une plus grande intelligence. Le dernier, bambin de deux ou trois ans, était charmant de figure, vif, joyeux, babillard. Ce qu'il y avait d'affreux, et ce que la mère nous expliquait avec une résignation étonnante, c'est que ses enfants perdaient l'intelligence et la beauté à mesure qu'ils vieillissaient. Elle devait donc s'attendre à ce que son dernier chérubin devînt une masse de chair imbécile, comme son aîné. Je sortis de là, épouvanté et navré. Qu'était la douleur de Niobé auprès de cette douleur? Heureusement que le curé surveillait la malheureuse famille, et j'aime à croire, que, sous la direction de M. Grange, il aura fait prendre à tous ses membres le remède souverain, l'iode, avec assez de persévérance pour sauver au moins ceux qui n'étaient point encore irrévocablement frappés.

Ce bon curé nous racontait qu'il était bien embarrassé avec quelques-uns de ses paroissiens atteints de crétinisme, mais qui pourtant conservent une certaine intelligence, et qui, en définitive, sont majeurs, citoyens et chrétiens. Souvent ils veulent se marier, et comme ils ne peuvent trouver que des femmes de leur espèce, on comprend quels illustres rejetons doivent sortir d'une

(1) Le crétin gai dont nous donnons le portrait à nos lecteurs, habite le village de Saint-Gervais, où le crétinisme est fort rare. C'est l'idiot le meilleur, le plus farceur, le plus heureux, le plus civilisé que l'on puisse imaginer.

union si bien assortie. Notre curé déplorait un semblable résultat ; mais comment l'empêcher ? Ses devoirs religieux faisaient violence à ses idées philosophiques.

« Il y a quelque temps, nous dit-il, un de ces pauvres innocents est venu me trouver pour le marier avec une jeune fille presque idiote. J'essayai de l'en détourner, sans y réussir. Comme ces crétins ont beaucoup d'amour-propre, je m'avisai de lui dire :

« — Tu ferais mieux de chercher ailleurs ; cette fille-là n'est point une assez belle fille pour toi.

« — Je sais bien, répondit-il, que ce n'est pas une Isabeau (il voulait dire une Jézabel), mais je la veux comme cela.

« — Comment feras-tu ? tu n'as pas de maison.

« — Je la mènerai chez nous.

« Il avait le consentement de ses parents, et la fille

Crétins des environs de Saint-Gervais.

aussi ; je fus obligé de les marier. Après la cérémonie, j'allai, suivant l'usage, bénir la maison. On me fit d'abord descendre plusieurs marches au-dessous du sol, pour bénir la cuisine ; puis on me conduisit, plus bas encore, dans une espèce de cave, où se trouvaient une chèvre et un tas de paille. C'était la chambre nuptiale du crétin. »

Évidemment, il est bien difficile de régénérer une race arrivée à un tel degré de misère et d'abrutissement ; mais tous n'en sont pas là, et l'on peut espérer que grâce aux soins éclairés des autorités ecclésiastiques et médicales, le mal se trouvera bientôt circonscrit et diminué. Ce sera assurément l'un des plus beaux triomphes qu'ait jamais remportés l'esprit de charité, aidé par la science.

P. GROLIER.

LA MUSIQUE ET LES MAITRES ALLEMANDS ET ITALIENS (1).

GLUCK ET PICCINI.

La loge de la dauphine Marie-Antoinette à la représentation d'*Iphigénie*.

I. — GLUCK.

Il est des souvenirs qui s'accouplent et qu'on ne saurait séparer. Isolez donc Oreste de Pylade, Castor de Pollux, Nisus d'Euryale : des gens qui s'aiment tant ! Ce serait une cruauté, direz-vous ; mais Étéocle et Polynice ! pour ceux-là, qui vous arrête ? Ce n'est pas, ce nous semble, la crainte de briser un attachement bien fort. Mais voilà deux noms que la haine unit autant et plus que l'eût fait l'amour, et vous tenteriez bien vainement de détacher leur histoire. Il en sera de même des deux gloires ennemies dont nous allons essayer de vous retracer les luttes et l'ardent antagonisme. C'est la page la plus intéressante et la plus solennelle de l'art musical, en France. La révolution qui s'opéra alors a porté ses fruits,

(1) Voyez, pour la série, les tables des quatre derniers vol.

et c'est à elle que nous sommes redevables d'une musique nationale. Jusque-là, nous passions au delà des monts, pour des barbares et, il faut bien l'avouer, c'était à juste titre.

Le génie créateur qui effectua cette réforme, autant dire ce miracle, naquit dans le Palatinat, en 1712; on le suppose du moins, car on ne connaît d'une manière précise ni l'année ni le lieu de sa naissance. C'est un rapport que Gluck devait avoir avec Homère.

Comme toutes les organisations prédestinées, le chevalier Gluck fut aux prises de bonne heure avec les inexorables nécessités de la vie. Son père l'avait emmené en Bohême, et peu de temps après s'y être fixé, il était mort, laissant le pauvre enfant sans famille et sans protecteurs. En Allemagne, déjà à cette époque, le solfége et la grammaire se déchiffraient concurremment; l'on bégayait ses notes en même temps que ses lettres, et celui qui savait lire connaissait les premiers éléments, au moins, de cette langue céleste, la seule qui soit universelle. Le petit Christophe avait vite appris à jouer de plusieurs instruments, du violoncelle, entre autres. Ce fut ce qui le sauva. Il se fit artiste ambulant, se mit bravement en route, ayant pour toute fortune son courage, l'espérance et l'intérêt qu'il devait inspirer, et chemina ainsi de bourgade en bourgade jusqu'à Vienne, où il trouva, en effet, des cœurs généreux qui prirent pitié de lui, et le mirent en état, en assurant son existence, de compléter une éducation musicale à peine ébauchée.

Après avoir étudié les lois de l'harmonie et du contre-point, il se décida à quitter cette capitale de l'Allemagne. N'était pas musicien qui ne s'était point abreuvé aux sources italiennes; il prit son vol, en 1736, vers cette contrée bénie, et, durant quatre autres années, sous la direction du célèbre San-Martini, il plongea sans relâche, sans lassitude, avec enivrement, dans les arcanes les plus profonds de l'art. Au bout de ce temps, tourmenté par l'inspiration, convaincu d'ailleurs qu'il en savait autant que les maîtres qui se disputaient la scène, il crut le temps venu de se faire une place au soleil, et débuta à Milan par son opéra d'*Artaxerce*, qu'il devait bientôt faire suivre de sept autres, joués, ceux-ci à Venise, ceux-là à Crémone et à Turin. Leur succès fut grand. En cinq ans, Gluck s'était fait un nom en Italie, et l'Angleterre venait l'y chercher avec des offres qui ne pouvaient manquer de triompher des indécisions d'un artiste riche de gloire, mais de gloire seulement. Hâtons-nous de dire, toutefois, qu'il ne réussit que médiocrement auprès des Anglais et du grand Handel, qui ne revint jamais de la mauvaise impression produite sur lui par *la Chute des géants* et le pasticcio de *Pyrame et Thisbé*. Il regagna Vienne un peu meurtri, fit une seconde apparition en Italie, où il donna cinq ouvrages, tant à Rome qu'à Parme. Il n'avait désormais à porter envie à personne; les Italiens alors ne lui reprochaient pas de manquer de mélodie, et applaudissaient ses opéras comme s'ils eussent été signés de leurs maîtres les plus aimés. Nous verrons pourtant que, s'ils satisfaisaient ce peuple de dilettanti, ils étaient loin de répondre à l'idéal du chevalier, qui songeait depuis longtemps à imprimer à l'art une impulsion toute nouvelle. Chose digne de remarque! quand Gluck fit jouer *Alceste*, la première formule de cette transformation si heureuse, il n'avait pas moins de quarante-six ans: il est vrai que Rameau en avait soixante alors qu'on représenta son premier opéra, *Hippolyte et Aricie*.

L'apparition d'*Alceste* et d'*Orphée* révolutionna toute l'Allemagne, qui n'eut pas assez de voix pour exalter ces deux merveilles, destinées pourtant à un retentissement bien autre encore parmi nous. La cour partagea cet enthousiasme. Le titre de maître de musique de l'archiduchesse Marie-Antoinette en avait ouvert l'accès à Gluck, bientôt l'amitié de la famille impériale l'y fixait presque à demeure. Joseph II venait de se marier; un opéra fut commandé au chevalier. Le titre de l'ouvrage ne nous est point resté, pas plus que l'ouvrage lui-même, et peut-être n'est-ce pas à regretter; de pareilles œuvres sont rarement des chefs-d'œuvre, et nous n'eussions pas songé à mentionner ce fait tout insignifiant, si une petite particularité, assez rare, n'eût caractérisé le passage de ce météore, qui ne vécut qu'une soirée. Vous vous imaginez tout naturellement que l'on rassembla, pour interpréter l'opéra du maître, les artistes les plus habiles du théâtre viennois: vous vous trompez du tout au tout. Cela fut joué, et vraisemblablement très-mal joué par les plus détestables artistes, au moins les plus médiocres de l'Autriche. Mais l'actrice qui chantait le rôle d'Apollon s'appelait l'archiduchesse Amélie; mais les virtuoses représentant les trois Grâces se nommaient les archiduchesses Élisabeth, Joséphine et Charlotte; mais l'artiste qui tenait le piano s'appelait l'archiduc Léopold. Si les oreilles du *maestro* furent écorchées (et peut-être ne le furent-elles pas autant qu'on pourrait croire, car les enfants de Marie-Thérèse passaient pour des amateurs distingués), il n'en fut pas de même de l'amour-propre de l'auteur d'*Alceste* et d'*Orphée*, amour-propre qui lui battait aussi fort que le cœur dans la poitrine.

Il semblerait que l'ambition de l'artiste et la vanité de l'homme eussent dû être également satisfaites. Gluck, cependant, rêvait d'autres horizons, comme Christophe Colomb (Gluck s'appelait Christophe aussi) rêvait d'autres mondes. Il était célèbre à Vienne, il voulut l'être à Paris. Pourquoi à Paris? Si l'on peut expliquer cela par ce besoin très-concevable de décupler le chiffre de ses admirateurs, il est juste aussi de dire la raison sérieuse de l'attrait invincible qui le poussait vers nous. Notre langue, qui laisse fort à désirer sous le rapport de l'euphonie, est peut-être l'instrument le plus propre à l'expression exacte, lucide, énergique de la déclamation et du chant dramatique, ainsi que les comprenait Gluck; aussi depuis longtemps, ses yeux étaient-ils tournés vers la France, avec une secrète et fiévreuse impatience de s'y produire. A cela il y avait plus d'un obstacle. Mais Gluck était né sous une étoile fortunée, il n'avait pas jusque-là rencontré de difficultés qu'il ne fût venu à bout de vaincre, et il n'en devait pas être différemment par la suite. Le hasard lui fit rencontrer à notre ambassade un Français, le bailli Du Rollet, avec lequel il se lia. Le bailli était poëte; c'était aussi un homme d'esprit; il n'était pas impossible qu'il eût du talent. Il fallait de toute nécessité un poëme au chevalier; Du Rollet, de son côté, mourait d'envie d'accoler son petit nom au nom de ce colosse; ces deux hommes avaient trop besoin l'un de l'autre pour ne pas bientôt s'entendre. Le bailli propose au musicien l'*Iphigénie* de Racine, qu'il arrangera, — dérangera serait bien plutôt le mot propre,— selon les exigences du drame lyrique. Le sujet est débattu, agréé par le compositeur. Gluck, en moins d'une année, avait achevé la partition, et faisait, à Vienne, des répétitions d'essai de son opéra. Le bailli se chargea des démarches auprès de l'Académie royale; il se figurait que tout irait comme sur des roulettes: la réputation du chevalier avait dû pénétrer jusqu'à Paris, malgré la crasso

ignorance du Parisien d'alors en matière de musique. Mais ce fut cela même qui faillit gâter irremédiablement ses affaires.

L'opéra était le monopole exclusif d'une demi-douzaine de compositeurs nationaux, qu'une telle concurrence, au fond, effrayait fort. L'on ne disait pas non, mais l'on répondait par des faux-fuyants aux démarches du maestro allemand. Les jours succédaient aux jours, les mois aux mois, sans que la négociation avançât d'un pas, quand l'idée vint au chevalier, las de ces délais systématiques, de s'adresser à son ancienne élève, devenue la future reine de cette France qu'il se proposait de conquérir. Cet appel fut entendu ; la dauphine, de sa main mignonne, écarta les ronces et les broussailles du chemin ; elle manda au maître qu'il n'avait qu'à accourir et qu'il serait le bien-venu à Versailles et à l'Académie royale de musique. Le chevalier ne se le fit pas répéter ; il quitta Vienne et débarqua à Paris, où la baguette de la fée avait facilité toutes choses. Quelque temps après, *Iphigénie en Aulide* était mise à l'étude.

Les mauvais vouloirs écartés, Gluck eut à lutter, comme cela était arrivé à Rameau, contre l'ignorance, l'impéritie, l'entêtement et la routine de l'orchestre. Il n'était pas homme, lui surtout, à se contenter de l'à-peu-près et sa patience fut soumise parfois à de rudes épreuves. Mais son énergie, sa volonté furent toujours plus fortes que les empêchements qu'elles rencontraient, et le grand jour de la représentation finit par se lever. Pour lui, c'était un moment suprême ; les musiciens français n'eussent pas demandé mieux que de voir échouer cet intrus, et l'on eut quelques raisons même de craindre qu'ils ne poussassent sournoisement à la roue dans ce but. La jeune princesse, dans sa sollicitude extrême, fit recommander au lieutenant de police de prévenir toute cabale, toute menée souterraine, et de veiller à ce que rien ne vînt troubler la représentation. Dès quatre heures et demie, le dauphin, la dauphine, le comte et la comtesse de Provence, les duchesses de Chartres et de Bourbon, la princesse de Lamballe prenaient leurs places. Les ministres, toute la cour se trouvaient là, moins le roi et Mme Du Barry. C'était Sophie Arnould qui jouait Iphigénie ; elle s'en tira à merveille. Le Gros remplissait le rôle d'Achille, Larivée celui d'Agamemnon ; tous deux se surpassèrent. Ce dernier, pour ce soir-là, donna congé à son nez. Le pauvre garçon ne se servait que trop d'ordinaire de ses voies nasales, et on sait le mot de ce plaisant du parterre : — Voilà un nez qui a une bien belle voix !

Le succès d'*Iphigénie* fut complet. La dauphine avait applaudi, à son exemple, les courtisans battirent des mains un peu aveuglément et sans se rendre bien compte du mérite de cette musique d'une noble et grandiose simplicité. Il ne fut plus question que de ce succès et de cette musique. On porta des coiffures faites avec une couronne de fleurs noires surmontée du croissant de Diane, d'où s'échappait une espèce de voile qui couvrait le derrière de la tête ; et cela s'appela *à l'Iphigénie*. Une des qualités de Marie-Antoinette (on lui en fit plus tard un défaut, plus encore, un crime), c'était l'ardeur et le dévouement dans l'affection. Il ne fallait pas toucher à ce qu'elle aimait. Le prince d'Hennin l'éprouva bien, un jour que son étoile narquoise le mit aux prises avec l'heureux chevalier. Quoique fort despote, Gluck avait dû se plier aux caprices de la fantasque Arnould, et, moitié condescendance, moitié galanterie, il avait consenti à ce que l'on répétât chez elle. Elle demeurait alors sur le jardin du Palais-Royal, au fond de la grande allée, à deux pas de l'Opéra. Le compositeur fit comme l'orchestre, il se transporta, à l'heure convenue, dans le charmant appartement qu'elle occupait dans les combles, et la répétition commença. Il s'agissait d'*Orphée*. Il y avait déjà quelques instants que violons, altos, basses, flûtes, hautbois et voix allaient leur train, quand la porte s'ouvrit devant un grand seigneur, brodé de la tête aux pieds, qui n'était autre que le prince d'Hennin. Il avait été choqué qu'on ne l'eût pas prévenu ; il le fut davantage de voir que le chant commencé se poursuivait, sans qu'on parût s'apercevoir autrement de sa présence. Le prince d'Hennin, que Champcenetz appelait *le nain des princes*, n'était pas un prodige ; et, en cette circonstance, il donna raison aux gens qui faisaient courir le bruit qu'il était un sot.

— Il me semble, dit-il en apostrophant la cantatrice au beau milieu de son air, que l'usage, en France, est de se lever lorsqu'il entre quelqu'un, et surtout un homme de considération.

A une aussi incroyable sortie, le chevalier bondit comme un chacal ; il s'élança vers l'interrupteur, les yeux en feu, le visage flamboyant, et lui dit, en le foudroyant du regard :

— L'usage, en Allemagne, monsieur, est de ne se lever que pour les gens qu'on estime.

S'adressant ensuite à Sophie :

— Mademoiselle, ajouta-t-il en prenant son chapeau et en tournant sur ses talons, puisque vous n'êtes pas maîtresse chez vous, je vous quitte pour n'y plus remettre les pieds.

Cette petite aventure transpira et parvint aux oreilles de Marie-Antoinette, qui témoigna contre le prince toute son indignation. Elle exigea que ce dernier réparât ses torts par une démarche polie, qui devait coûter cruellement à son orgueil, et le grand seigneur fut bien forcé d'aller faire une visite au chevalier, pour le remercier de lui avoir dit très-catégoriquement qu'il professait à son endroit le mépris le plus profond. C'était dur.

Les répétitions générales d'*Orphée* ont fait époque. Ce sont les premières auxquelles un public favorisé ait été admis. La salle était trop petite pour les flots de curieux qui s'y transportaient. Ces répétitions offraient un piquant que ne pouvait avoir même le grand jour de la représentation. Si Rameau avait ses manies, Gluck avait bien les siennes. C'était un paysan du Danube, qu'il fallait laisser dire et laisser faire à sa fantaisie ; mais c'était à qui lui témoignerait le plus d'égards et de prévenances. Il avait l'habitude de se mettre à l'aise, quelle que fût la galerie, et, pour cela faire, il se débarrassait de son surtout et de sa perruque, et se coiffait d'un bonnet de nuit. Quand la répétition finissait, il n'avait pas besoin de s'inquiéter de ces objets ; tous ces princes, ces ducs et ces marquis ne lui en laissaient d'ailleurs pas le temps, et se faisaient un honneur de lui porter sa défroque. L'on eût dit d'un roi de France auquel les plus grands seigneurs se disputent le droit de passer la chemise.

La fortune d'*Orphée* ne fut pas moindre que celle d'*Iphigénie*. Les ballets parurent plus beaux ; ils avaient pourtant été arrachés au compositeur, qui trouvait, non sans raison, que la danse compromettait le sérieux et le pathétique de l'action générale. Mais il fallait bien que ces demoiselles du corps de ballet montrassent et leurs pointes et leur gentil museau ; il fallait bien aussi que le *Dieu de la danse* eût occasion de déployer ses grâces et son incomparable prestesse. Vestris voulait sa chacone. Gluck essaya d'éluder ; mais il avait affaire à un homme

aussi entêté que lui. Vestris ne le quittait pas, toujours le persécutant pour qu'il écrivît sa tant désirée chacone.

— Une chacone ! lui dit enfin le compositeur, à bout de patience ; est-ce que les Grecs, dont il faut peindre les mœurs, en avaient ?

— Ils n'en avaient pas? s'écria le danseur ébahi ; ma foi, tant pis pour eux !

Alceste n'eut pas d'abord le succès de ses deux aînés. Cela tenait beaucoup au poëme, qui roule sur une situation toujours la même, et l'on rendit la musique responsable des paroles, ce qui est assez dans l'ordre. Les ennemis, les rivaux profitèrent de la première hésitation pour déchirer l'ouvrage, sur lequel les épigrammes tombèrent comme grêle.

Mais l'indécision du public fut de courte durée, et l'af-

Les excuses du prince d'Hennin à Gluck.

fluence tumultueuse des spectateurs prouva que l'Orphée allemand avait raison contre ses détracteurs. Quelque temps après, la mort d'une nièce chérie le forçait de quitter Paris et de laisser le champ de bataille à des ennemis actifs, qui ne devaient pas manquer de profiter de son absence pour lui susciter, au retour, des embarras et des ennuis. Dans l'impuissance de le renverser eux-mêmes, ils songèrent à lui opposer un rival. C'était, du reste, ressusciter une vieille idée, et que les circonstances seules avaient empêché de mettre à exécution. Mme Du Barry, honteuse de n'avoir pas son musicien quand la dauphine avait le sien, excitée aussi par la cabale hostile, avait conçu le dessein de faire venir d'Italie Piccini, dont la réputation était incontestée au delà des monts. Le baron de Breteuil, ambassadeur à Naples, reçut même la mission d'offrir à l'artiste deux mille écus de gratification annuelle, pour le décider à transporter parmi nous ses pénates. Piccini ne demandait pas mieux, et Paris ne le tentait pas moins qu'il n'avait tenté Gluck. Il se disposait à partir, quand la mort de Louis XV et l'exil de la comtesse au Pont-aux-Dames vinrent renverser ces projets, les ajourner, voulons-nous dire, car ce voyage n'était que reculé, et devait avoir lieu quelques années plus tard. Le marquis de Carraccioli, ambassadeur de Naples à la cour de France, par orgueil national, usa de toute son influence et remua ciel et terre pour faciliter les voies au maître ultramontain. La seule difficulté sérieuse était l'affection passionnée de la reine pour le chevalier et la prévention qu'on lui supposait contre le protégé de Mme Du Barry. C'était bien peu connaître cette femme charmante, qui non-seulement n'entrava d'aucune sorte les affaires de Piccini, mais le reçut, plus tard, avec une grâce et une affabilité enchanteresses. Piccini tomba à Paris dans les derniers jours de décembre, par un hiver des plus rigoureux.

— Mais, mon cher monsieur, dit-il, après quelques jours de pluies continuelles, à Ginguenée, l'un de ses plus fervents admirateurs ; en ce pays il n'y a donc jamais de soleil ?

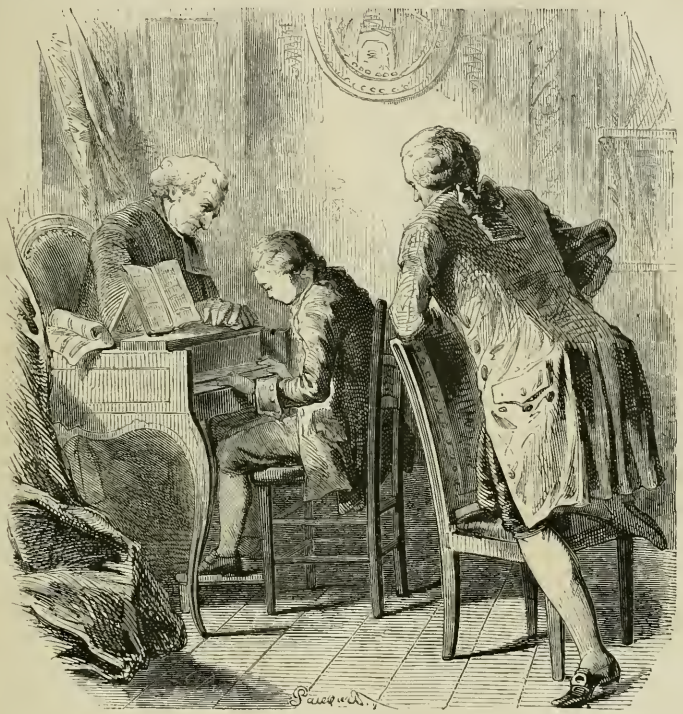
Cependant le pauvre artiste n'était pas au bout de ses déceptions et de ses épreuves. Il était descendu provisoirement à l'hôtel d'Angleterre, près du Palais-Royal, en face de Marmontel, son futur parolier. Le marquis de Carraccioli lui avait promis de le loger à l'ambassade ; mais, lorsqu'il arriva, Son Excellence s'était ravisée, il n'y avait pas de place pour lui. Il se fit arranger un petit appartement rue Saint-Honoré, où il ne devait pas tarder à aller loger, lui et sa famille. Mais, avant de vous transporter sur le champ de bataille où tant de flots d'encre seront versés pour l'une et l'autre cause, nous vous initierons au passé de l'artiste remarquable que l'on avait appelé de Naples, tout exprès pour renverser le demi-dieu de son socle, il faut bien que vous sachiez sur quelles bases reposaient les espérances des ennemis du chevalier ; aussi bien ce passé a ses péripéties, ses petits drames émouvants ; il ne manque ni d'intérêt ni d'émotion.

II. — PICCINI.

Nicolas Piccini naquit à Bari, en 1728, dans le royaume de Naples. Quoique musicien, son père, loin de chercher à lui inspirer l'amour de son art, fit tout au monde pour l'en dégoûter, sans y parvenir, il est vrai. Non-seulement il se garda bien de lui apprendre à solfier, mais encore le tint-il à distance de tout instrument. De cette façon, c'était bien le diable si l'enfant prenait du goût pour cette profession stérile, la pire chose aussitôt qu'on lui demandait plus qu'un délassement, une sensualité délicieuse. Mais le diable est dans tous les entraînements ; non pas ce diable à cornes et à langue flamboyante, mais ce démon des anciens qu'ils appelaient aussi le génie. Le petit Nicolas, un peu sans doute à cause des obstacles qu'on dressait devant lui, s'était pris sourdement, mystérieusement, d'un amour profond pour ce fruit défendu. Son père avait-il le dos tourné, il courait aussitôt au clavecin et s'enivrait aux sons qu'il tirait de l'instrument. Il ne savait rien, et une intuition inexplicable le guidait et lui faisait dérober au sphinx ses premiers secrets. Il va sans dire qu'on ne se doutait même pas de ces escapades et de ces larcins harmoniques.

Son père avait été appelé un matin par l'évêque de

Bari, nous ne savons à quel propos. Il emmène son fils avec lui, et le laisse dans une pièce voisine du cabinet de monseigneur. Cela semble assez indifférent, mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est la présence d'un clavecin, dont la vue seule donna des vertiges à notre bambin. Nicolas ferma d'abord les yeux pour ne pas le voir, pour échapper à la tentation ; car il brûlait de promener ses petits doigts sur ce clavier blanc et poli comme les dents d'une petite maîtresse. Mais ses paupières se soulevèrent malgré lui ; malgré lui ses yeux se portèrent avec avidité vers l'instrument séducteur ; malgré lui aussi ses jambes se dirigèrent de son côté. Pourtant soyez tranquille, il regardera, mais ne touchera pas. Pauvre garçon ! il y posa un doigt d'abord, puis la main, puis les deux mains. A partir de ce moment, il ne sut plus où il était et où il en était ; il avait la tête en feu ; ses doigts galopaient sur le piano avec une sorte d'ivresse ; s'il n'était pas fou, il ne s'en fallait guère, et cette frénésie, cette rage eussent pu se prolonger indéfiniment, s'il n'eût été interrompu par les bravos du prélat, accouru à ces accords abruptes, mais non pas sans lien et sans logique. On lui fit répéter ce qu'il venait de jouer, et il reprit sans broncher son air au grand ébahissement du père, qui ne voulait pas en croire ses oreilles. Cela décida du sort de Piccini. Monseigneur assura que la musique était la vraie, la seule vocation de cet enfant, et qu'il fallait le mettre au conservatoire de Saint-Onuphre,



Piccini enfant et l'évêque de Bari.

dirigé par le célèbre Léo. Le père, bien qu'avec répugnance, se laissa convaincre et envoya son fils à Naples.

Celui-ci fut confié à un maître subalterne, qui ne soupçonna même pas cette intelligence précoce. Dégoûté de l'aridité des premières leçons, le jeune Piccini, dévoré d'ailleurs du besoin de produire, s'enferma un beau jour chez lui et conçut le projet gigantesque de composer une messe. Une messe, quand il ignorait jusqu'aux éléments de la composition ! Il s'était bien promis de ne confier son dessein à personne, tant il sentait combien son audace était folle ; ce qui n'empêcha pas qu'au bout de quelques jours ce fut le bruit, la grande nouvelle de Saint-Onuphre. Léo lui-même en fut instruit ; il fait appeler Nicolas.

— Vous avez fait une messe ? lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— Montrez-moi votre partition.

Le pauvre garçon tremblant voulait éluder.

— Je veux la voir, fit Léo d'un ton absolu.

Piccini va chercher sa partition. Léo l'ouvre, la parcourt sans que son visage apprenne ce qu'il en pense au patient. Après un examen rapide, sans lui adresser la parole, il agite sa sonnette. La salle est aussitôt envahie par les chanteurs et les instrumentistes. Le maître fait distribuer les parties aux élèves, avec la même froideur et le même flegme. Piccini vit qu'il était perdu. Léo ne pouvait avoir qu'une idée : celle de le livrer, pour son audace inouïe, à la risée, au mépris de ses condisciples.

c'en est fait de lui s'il ne réussit à le fléchir. Il se jette à ses genoux, le supplie de lui épargner une pareille humiliation. Mais Léo, avec la même gravité impérieuse, lui remet le bâton de chef d'orchestre; il fallut obéir. Si Nicolas eût pu se sauver, nul doute qu'il ne l'eût fait; mais il n'y avait pas à y songer. Le désespoir lui tiendra lieu de courage; il passe la main sur son front en homme qui a fait le sacrifice de sa vie, et donne en frissonnant le signal à cet orchestre que la cruauté du maître avait mis dérisoirement sous ses ordres.

Le *povero* battait la mesure sans trop savoir où il en était. Mais, la première émotion passée, voyant qu'on l'écoutait sérieusement et que nul ne s'avisait de rire, il reprit courage et confiance. Il s'enivrait, d'ailleurs, au bruit qu'il entendait. Cela pouvait être mauvais, mais il lui semblait que ce n'était pas ridicule. La messe fut exécutée tout au long. Ce fut alors que la peur lui revint, une terrible peur. Le maître ne s'était pas laissé pénétrer. Que pensait-il, que pouvait-il penser de cette *œuvre?* Ses camarades, qui n'avaient pas le même sujet de trembler, n'étaient pas moins intrigués et désireux d'entendre l'arrêt du célèbre maestro.

— Je vous pardonne pour cette fois, finit-il par dire d'une voix sévère, qui s'adoucit pourtant; mais si vous y retombez jamais, je vous châtierai de manière que vous vous en souviendrez toute votre vie. Quoi! vous avez reçu de la nature un si beau présent, et vous abusez ainsi du don qu'elle vous a fait! Au lieu d'étudier les principes de l'art, vous vous livrez à toutes les saillies de votre imagination; et lorsque, à force d'idées sans ordre et sans règle, vous êtes parvenu à faire ce que vous appelez votre partition, vous croyez avoir fait un chef-d'œuvre!

Nicolas fondit en larmes à cette mercuriale sévère. Il raconta ingénument les dégoûts qu'il avait eu à essuyer et qui l'avaient poussé à ce comble d'audace et d'extravagance. Il promettait de ne jamais plus retomber dans une pareille faute, et suppliait le maître de la pardonner à son âge et à son amour de l'art. Léo, à ce naïf langage, ne put garder le masque glacial qu'il avait pris pour donner à la leçon tout le poids qu'elle exigeait; il tendit les bras au futur auteur d'*Atys*, le serra sur son cœur, et lui dit que désormais il ne recevrait de conseils et d'avis que de lui. Piccini avait quinze ans quand cette petite aventure eut lieu.

Quelques mois après, la mort enlevait Léo à ses élèves. C'était une grande perte pour l'art, mais ce n'était pas une perte irréparable. Durante, qui avait dirigé le conservatoire de Saint-Onuphre avant Léo, dut reprendre les rênes de cet harmonique empire. Il avait été l'instituteur et le maître de Pergolèse, de Terradiglius et de Jomelli; il allait former des génies destinés à une célébrité non moins prodigieuse : Trajetta, Guglielmi, Sacchini et Piccini. Ce dernier, qui pleura sincèrement Léo, rencontra plus qu'un ami dans Durante.

— Les autres sont mes écoliers, disait Durante, mais celui-ci est mon fils.

Douze ans après y être entré, Piccini, en 1754, sortait du conservatoire. Il pouvait désormais voler de ses propres ailes et donner carrière à son génie sans craindre de s'attirer la réprimande sévère que lui avait méritée sa messe. Il eût bien souhaité aborder la scène, mais il y avait alors à Naples un compositeur qui s'était si bien fait aimer de ce peuple enthousiaste, que rien n'était possible en dehors de sa musique. Nicolo Logroscino avait positivement accaparé, par son exploitation exclusive, le théâtre des Florentins, et Piccini était trop petit garçon pour l'en déloger. Il n'en eût pas tant demandé, hélas! Il se fût trouvé trop heureux qu'on lui permît d'avoir, lui aussi, sa petite place au soleil. Mais il ne fallait pas y songer. Le prince Vintimille, qui l'avait pris en affection, lui offrit ses bons services auprès du directeur et l'exhorta à ne pas se rebuter. Piccini, un peu réconforté, se mit au travail et eut bientôt écrit le *Donne dispettose*. Mais le plus difficile était à faire.

L'impressario n'osa pas, en effet, repousser le protégé du prince. Mais à peine sut-on dans le public qu'on allait monter un opéra qui n'était pas de Logroscino, qu'il se forma une cabale redoutable contre l'ouvrage. Tous les moyens devaient être bons pour les amis de Nicolo, et l'exécution devait apprendre une fois pour toutes aux téméraires tentés d'imiter celui-ci quel sort leur était réservé. Le directeur, dont le bon vouloir avait été plus qu'équivoque, déclara au pauvre Piccini que, dans la presque certitude d'une chute, il ne pouvait monter sa pièce sans la promesse d'une indemnité.

C'était lui remettre sa partition. Mais le prince Vintimille compta d'avance à l'impressario une somme de huit mille francs. Dès lors, ce dernier n'avait plus rien à objecter. Les répétitions se continuèrent, et bientôt l'ouvrage fut en état d'être joué. Les spectateurs, la majeure partie du moins, étaient venus là dans les plus mauvaises intentions, et ne se doutaient guère qu'ils se retireraient ravis, enchantés, enthousiasmés. Malgré les manœuvres de la coterie de Logroscino, le *Donne dispettose* obtint un succès inespéré, et consacra le nom de ce jeune artiste encore ignoré, et qui allait bientôt étendre sa renommée dans toute l'Italie.

Piccini demeura deux ans à Naples. Sa *Zénobie* y avait eu un grand retentissement; des démarches sont faites auprès de lui par les Romains. Rome! on l'appelait à Rome! Il quitte Naples en 1758, et, à peine arrivé, fait représenter un opéra séria, l'*Allessandri nell' indir*, qui ne parut point au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre de lui. Ce ne fut, toutefois, que deux ans après qu'il donna la *Cecchina* (la bonne fille). Rien ne peut donner l'idée du succès qu'eut cet opéra-bouffa, et de la popularité qu'il obtint. L'on raconte à cet égard des choses incroyables. A Rome, on n'entendait plus que des airs empruntés à la *Cecchina*. On la jouait partout, et les théâtres étaient trop petits pour l'affluence des spectateurs. Les comédiens de bois s'avisèrent de la jouer, et on alla l'applaudir aux comédiens de bois. Ce fut un délire. Le jour de Saint-Pierre, le feu d'artifice représentait la Cecchina; les modes furent à la Cecchina; les auberges, les villas étaient tapissées de l'image de la bonne fille; la Cecchina faisait concurrence au Juif errant. Ceci n'est rien : des jésuites italiens ayant emporté avec eux la partition de la *Cecchina*, et l'ayant fait exécuter tant bien que mal à Pékin, l'empereur émerveillé avait levé une troupe chargée exclusivement de lui jouer cette musique; bien mieux, il avait fait construire un théâtre où elle seule devait être représentée, et sur les murailles duquel il avait fait peindre toutes les scènes de ce petit drame, afin de pouvoir, nous raconte l'historien de cette anecdote, la voir et l'entendre à la fois. L'enthousiasme d'un Chinois serait plus curieux que conchant, sans doute; mais, pour la première fois peut-être en pareille matière, il n'y eut qu'un avis : la *Cecchina* n'avait pas trouvé un zoïle.

Jomelli passait par Rome au moment de ce grand succès. Sur sa route il en avait entendu parler avec des démonstrations d'admiration qui lui parurent suspectes. Bien qu'il fût au-dessus de tout sentiment de basse et

mesquine jalousie, il ne se rendit pas au théâtre dans une disposition d'esprit très-favorable. Il serait juste, mais à coup sûr il ne serait pas indulgent. Le vulgaire n'est que trop enclin au culte des faux dieux; et à quoi bon le génie, et l'autorité du génie si cela ne servait pas à discerner et à faire discerner le vrai du faux? Jomelli écouta l'œuvre d'un bout à l'autre avec la ferme intention d'être sévère, incorruptible; et il en revint entraîné, séduit, émerveillé.

— Écoutez le jugement de Jomelli, dit-il avec un accent de conviction profonde, à ceux qui l'interrogeaient sur la *Cecchina*. Celui-ci est un inventeur.

Et maintenant, il n'est pas inutile de dire que ce chef-d'œuvre n'avait coûté que dix jours de travail au compositeur. Rossini en mit quinze à écrire le *Barbier de Séville*. Il est vrai qu'à ce propos Donizetti s'est écrié :

— Quoi! autant que cela?

Achevons ce récit des premiers triomphes de Piccini. Le voilà heureux et fêté; mais hélas! les succès seront des éclairs dans sa vie, des éclairs rapides et bien vite évanouis. La *Cecchina* sera même le seul qu'il n'aura pas acheté par une déception.

Il quitta bientôt Rome, sifflé à outrance par des ingrats, et se dirigea à marches forcées vers Naples, où il tomba grièvement malade.

Il avait bon besoin d'un succès pour cicatriser cette cruelle blessure. Son opéra-buffa des *Voyageurs*, qui fut joué une année de suite, fut ce lénitif si nécessaire. Au reste, la considération dont il jouissait, les avances qui lui étaient faites de la part des personnages les plus considérables, étaient de nature à achever la guérison. Mais Piccini n'était qu'un bon et digne père de famille, aimant peu le monde parce qu'il aimait exclusivement sa femme, ses enfants, son art. Répondre aux politesses qui venaient le trouver était un véritable supplice. Attiré par sa réputation, le jeune frère du prince héréditaire de Brunswick va le surprendre un jour. Il le trouva berçant un de ses enfants, tandis qu'une de ses filles, la plus âgée, le tirait par son habit. La mère, accoudée contre la fenêtre, contemplait avec bonheur ce tableau. A la vue d'un étranger, elle se sauva, un peu effarouchée. Le prince dut se nommer.

— Je suis charmé, dit-il, visiblement attendri, qu'un si grand homme ait autant de simplicité, et que l'auteur de la *Cecchina* soit si bon père.

Piccini jouissait de ce calme, de ce bien-être paisible, quand les promesses du marquis de Carraccioli l'arrachèrent à sa solitude et à l'amour des Napolitains, et le précipitèrent dans des embarras pour lesquels sa nature fébrile, un peu tremblcuse, était si peu faite. Opposé à Gluck, même à talent égal, Piccini ne pouvait avoir que le dessous. Mais n'anticipons pas sur les péripéties de cette tempête de verre d'eau, tempête non moins curieuse, en définitive, pour le philosophe, que les luttes ardentes de deux peuples déchaînés l'un contre l'autre. Le ciel se charge; l'orage se forme à l'horizon; il ne tardera pas à éclater.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

(*La fin au prochain numéro.*)

COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE.

UN ENTRETIEN PAR MOIS, PAR M. DE LAMARTINE (1).

Il est des livres qu'on n'analyse pas, des maîtres dont on ne rend pas compte. Il suffit de les annoncer, de les citer et de les admirer. C'est ce que nous allons faire à l'égard des premiers cahiers du *Cours de littérature* de l'auteur des *Méditations*.

Quand Lamartine devient professeur, qui ne serait heureux d'aller à l'école? Qui se permettrait de discuter avec lui? Qui ne se bornerait à ouvrir les yeux et les oreilles, à lire et à écouter avec la docilité d'un enfant?

Ecoutez donc et lisez la charmante préface dans laquelle notre grand poëte nous raconte comment la muse s'éveilla en lui à son premier âge.

Il passait un jour, à cheval, devant une maison du village de Bussières, maison pleine de mystère et d'inconnu, qu'habitait, avec ses deux sœurs, un certain M. de Valmont, vieillard énigmatique et silencieux, retiré dans la science et la lecture.

« — En me dressant sur mes étriers, dit Lamartine, je parvenais à jeter un regard furtif sur cette maison, dans ce jardin et dans ce verger, toujours hermétiquement interdits aux pas ou aux regards.

« Un chien blanc et une chèvre familière, suivie de deux ou trois chevreaux noirs, étaient couchés ensemble sur les marches de l'escalier ou sur le mur en parapet de la galerie. Ces marches n'étaient jamais balayées par le balai de la servante : il n'y avait pas de serviteurs dans la maison ; les deux vieilles sœurs et le solitaire qui vivait avec elles épluchaient eux-mêmes leurs herbes, ou jetaient les coquilles des œufs de leurs poules sur la galerie.

« Ce jour-là donc, la porte du jardin se trouva par hasard entr'ouverte; mon chien s'y précipita et effraya les chèvres; le chien de la maison accourut de la galerie pour les défendre; une grande rumeur s'ensuivit dans l'enclos ordinairement muet. J'entrai pour rappeler mon chien, cause de ce désordre. M. de Valmont, assis sous un noisetier contre le mur, se trouva en face de moi; il me reconnut, me sourit, me salua et m'invita à entrer, avec une confiance très-étrangère à son caractère, mais inspirée sans doute par la candeur de ma figure et de mon âge.

« M. de Valmont était un homme de soixante ans, d'une belle figure, mais d'un regard inquiet, fier et oblique, qui semblait toujours épier ou regarder de côté s'il n'était pas épié lui-même.

« Je balbutiai timidement quelques vagues paroles d'excuse sur l'étourderie de mon chien et sur mon indiscrétion involontaire, et je me préparais à me retirer.

« — Non, non, me dit alors le vieillard avec un sourire gracieux qui ne lui était pas naturel, ne craignez pas de rester quelques minutes de plus dans ce lieu suspect. Ce n'est pas contre des enfants comme vous que ce mur a été élevé au-dessus de la portée du regard des hommes, et que ces fenêtres et cette porte se sont fermées; c'est contre les hommes curieux, calomniateurs ou méchants, qui vous persécutent quand vous habitez au milieu d'eux

(1) Prix de l'abonnement : 20 fr. par an. Chez M. de Lamartine, rue de la Ville-l'Evêque, 43.

et qui vous haïssent quand vous vous retirez de leur société. Montez avec moi, mon enfant, continua-t-il en me prenant par la main, et venez voir par vous-même combien il faut peu d'espace et peu de richesse à un homme sage pour être heureux.

« Parvenu avec moi sur la galerie, M. de Valmont, au lieu d'ouvrir une des portes de la maison, monta devant moi une échelle de bois appliquée contre la muraille : cette échelle conduisait dans une espèce de grenier formé par un petit pavillon un peu plus élevé que le reste du toit. La petite fenêtre basse et le volet à coulisse percé de trous carrés qui éclairaient ce pavillon prouvaient assez qu'il avait été primitivement destiné aux colombes. Ces oiseaux pouvaient passer et repasser à volonté par la petite entaille que le tailleur de pierre avait faite à dessein sous le volet. Ce colombier, comme le sanctuaire le plus reculé et le plus inaccessible de la maison, avait été choisi par M. de Valmont pour en faire sa chambre. Je restai un instant stupéfait de surprise sur le seuil, ne sachant où poser le pied pour y entrer à la suite de mon guide.

« Cette chambre ressemblait, dans son désordre et dans son chaos, à un écroulement subit de bibliothèque dont les rayons auraient fléchi sous le poids des volumes. On eût dit qu'une avalanche de livres épars, les uns ouverts, les autres fermés, tous couverts de poussière, de brins de paille, de poils de chèvre, de plumes d'hirondelle, avait couvert le plancher. Il y en avait jusqu'à la hauteur des genoux. Un étroit sentier tortueux, tracé évidemment par les pieds du solitaire à travers ces volumes, conduisait au fond de l'appartement, vers la partie la plus éclairée par le volet en grillage des pigeons. Là, un matelas, recouvert de couvertures étendues irrégulièrement aussi sur une litière mal aplanie de volumes, servait de lit à M. de Valmont; des livres amoncelés en forme de traversin lui servaient à relever sa tête comme un oreiller; d'autres volumes marquaient la place des pieds par un bourrelet de livres qui encadraient cette couche. Sa main, à son réveil, en s'étendant au hasard, à droite ou à gauche, ne pouvait tomber que sur des livres. C'était l'homme intellectuel couché sur ses œuvres : une litière de pensées humaines sous l'animal pensant!

« Plus près de la fenêtre, une petite table de bois vermoulue et un large fauteuil de noyer à dossier de planche étaient évidemment le siége et la table de travail du philosophe.

« — Voilà, me dit-il, le secret de ma solitude et de mon bonheur! J'ai connu le monde, je l'ai jugé, je l'ai fui; mais, comme l'homme est un être instinctivement sociable, j'ai trouvé dans cette maison, dans l'amitié de ces deux sœurs aussi sauvages que moi, une société pour mon cœur; et je trouve dans ces livres, rapportés de mes voyages et jetés pêle-mêle à mes pieds, une société pour mon esprit.

« Je remue au hasard cette litière de livres, j'étends la main, et, sur quelque volume que je tombe, mon esprit noue conversation avec un esprit; quand il m'a tout dit, je passe à un autre. Quels vivants vaudraient pour moi ces morts ressuscités dans ce qu'ils ont eu de mieux sur la terre, leur pensée? Je suis le fossoyeur des idées humaines, qui en exhume une pour faire place à une autre, et je trouve plus de vie sous la terre qu'il n'y en a dessus!

« Cette scène fit une impression magique sur ma jeune imagination. J'entrevis de ce moment-là tout ce qu'il devait y avoir de vie dans cette mort apparente de livres couchés dans la poussière, et tout ce qu'il devait y avoir d'entretien dans ce silence. La littérature, dans son acception la plus vaste, apparut tout à coup à mon esprit. Je vous la ferais apparaître du même aspect si les limites de cet entretien me permettaient de reproduire ici le sublime discours de M. de Valmont. L'impression littéraire était produite pour jamais en moi; il suffit. »

Voilà comment l'auteur de *Jocelyn* reconnut sa sublime vocation, et reçut de Dieu la révélation de son propre génie.

Voulez-vous maintenant savoir comment cet homme trois fois couronné de gloire, ce grand poëte, ce grand historien, ce grand orateur, ce voyageur qui traînait en Orient le cortége d'un roi, en est réduit en ce moment à vivre de son travail et à publier un cours familier de littérature à l'usage de tous et de chacun? Lisez cette page stoïque et chrétienne, terrible et déchirante, — confidence suprême de M. de Lamartine à ses lecteurs, — qui vous expliquera l'appel que nous vous avons adressé et que nous renouvelons aujourd'hui :

« — Loin de moi donc les timidités de paroles! s'écrie le poëte. J'ouvre ici mon âme jusque dans ses derniers replis. Quand le cœur se brise, ne fait-il pas éclater la veine?

« Sous de trompeuses apparences, ma vie n'est pas faite pour inspirer l'envie; je dirai plus, elle est finie; je ne vis pas, je survis.

« Les chenets sur lesquels mon père appuyait ses pieds, et sur lesquels j'appuie aujourd'hui les miens, sont un foyer d'emprunt qu'on peut renverser à toute heure; on peut les vendre et les revendre au moindre caprice à l'encan, ainsi que le lit de ma mère, et jusqu'au chien qui me lèche les pieds de pitié quand il voit mon sourcil se plisser d'angoisse en le regardant! Je dois compte de tout cela à d'autres; ils y ont déposé, sur la foi de mon honneur et de mon labeur, l'héritage de leurs enfants, le fruit de leurs propres sueurs.

« Vous voyez donc pourquoi je subis souvent au delà de mes forces la rude condamnation du travail. Critiques inconséquents, qui me reprochez cette vertu de la nécessité comme une vaniteuse soif de bruit, que ne reprochez-vous aussi au casseur de pierres sur la route d'obséder la voie publique de sa présence, pour rapporter le soir à la maison le salaire qui nourrit la femme, le vieillard, l'enfant? Sachez que ce n'est pas de l'encre, mais de la sueur que vous lisez sur ces pages! Je serais déjà mort mille fois de la mort de Caton, si j'étais de la religion de Caton; mais je n'en suis pas; j'adore Dieu dans ses desseins; je crois que la mort patiente du dernier des mendiants sur sa paille est plus sublime que la mort impatiente de Caton sur le tronçon de son épée! Mourir, c'est fuir! On ne fuit pas. Caton se révolte, le mendiant obéit : obéir à Dieu, voilà la vraie gloire!

« Je compte une à une, en les sentant toutes, mais sans en maudire aucune, les pierres de ma propre lapidation. Je n'accuse pas les hommes; non, c'est injustice ou sottise. J'ai trouvé les hommes bons et le sort cruel; voilà le vrai.

« Ma seule, ma grande, mon intime consolation est d'être redevenu franchement et exclusivement *homme de lettres*. »

Ainsi l'auteur des *Entretiens* a ouvert son âme entière au public. Ce gémissement héroïque et sans fiel a trouvé des échos partout, et jusqu'à l'antique Sorbonne de France, dans la chaire de son plus illustre et de son plus aimé professeur, de M. Saint-Marc Girardin.

Avons-nous encore besoin, après cela, de recommander aux familles le *Cours de littérature* de notre grand poëte?

PITRE-CHEVALIER.

LE CONSCRIT, OU LE PRIX DE LA PAIX.

N. B. Écrite pendant les héroïques douleurs de la guerre, cette nouvelle sera d'autant plus douce à lire après la victoire, au milieu des fécondes jouissances de la paix. *Suave, mari magno*, etc.

Le jour s'est levé triste et sombre. Depuis le matin on entend retentir le tambour ; les travaux des champs sont interrompus ; les habitants du village stationnent par groupes dans les rues et discutent à demi voix les chances des jeunes gens appelés à mettre la main dans l'urne fatale. Tous les visages ont une expression d'inquiétude comme

Louise et Charlotte aperçoivent Jean et Jacques. Dessins de M. Pauquet.

si une calamité menaçait le pays. Chacun soupire et lève les yeux au ciel en passant devant certaines maisons silencieuses comme des tombes. Quelques heures encore, et il en sortira des cris de joie et des sanglots! Maintenant les parents, dévorés d'inquiétude, se tiennent immobiles et sombres, guettant et redoutant la marche des heures qui doivent leur apporter la joie ou le désespoir.

Les jeunes gens, eux, font bonne contenance, et se préparent en riant et en chantant à se rendre au chef-lieu du canton, où doit se faire le tirage ; mais leur rire est faux, leur voix est chevrotante, et leur gaieté factice ne trompe personne.

C'est qu'en effet c'est une terrible épreuve que celle de ce jour qui doit décider de leur existence entière. Leur faudra-t-il donc bientôt quitter ce village où ils sont nés, leurs parents, leurs camarades, leur fiancée? car dans les campagnes on se marie de bonne heure. A vingt ans, un jeune homme a presque toujours fait son choix, et à peine est-il libéré de la conscription qu'il songe au mariage. C'est trop tôt, beaucoup trop tôt, mais qu'y faire? L'usage

le veut ainsi, et tandis que dans le monde on voit tous les jours des hommes de quarante ans et plus épouser des filles mineures, un garçon de vingt-huit ans trouve rarement à la campagne une jeune fille qui veuille de lui. Il est trop vieux, dit-on, et il n'a plus de chances que près des veuves ou des filles qui ont passé la trentaine...

La cloche de l'église se fait entendre; le pasteur va célébrer la messe pour attirer sur les conscrits la protection du ciel. Tous y assistent avec recueillement, accompagnés de leurs familles. Jamais les uns et les autres n'ont prié avec tant de ferveur; c'est que là où les hommes ne peuvent rien, les plus sceptiques songent à recourir au ciel. On est heureux alors de croire à la Providence, car le hasard est aveugle et sourd!

La messe finie, le tambour résonne de nouveau; c'est l'instant du départ. On s'embrasse, on s'encourage, on se met en marche; les pères accompagnent leurs fils; les mères rentrent dans leurs maisons pour prier encore; les jeunes filles soupirent, et un silence de mort règne sur le village, d'habitude si brillant et si gai!

La fable raconte qu'au temps du roi Minos, les habitants de l'île de Crète étaient contraints de livrer chaque année sept jeunes gens et autant de jeunes filles pour satisfaire l'appétit d'un monstre appelé Minotaure. Un homme, un prince, un demi-dieu tua le Minotaure et délivra son pays.

Qui nous délivrera de la guerre?

Qu'était le Minotaure, comparé à cette hydre aux mille têtes, qui absorbe les hommes par centaines, par milliers, par millions; qui change les champs de blé en champs de bataille; qui fait boire à la terre le sang comme de l'eau; qui force les nations, sous peine de destruction complète, à mettre les hommes en coupes réglées comme les arbres des forêts; qui enlève chaque année à la famille, à l'agriculture, à l'industrie, l'élite des populations; qui fait des veuves par centaines et des orphelins par milliers; qui brise le cœur des mères et des promises, et qui dégoûte même de la gloire, lorsqu'on songe de quel prix il faut la payer?

Qui nous délivrera de la guerre?

— Louise, quelle heure est-il? disait, pour la vingtième fois, depuis le départ des conscrits, une des pauvres mères en proie au supplice de l'attente et de l'incertitude.

— Il est deux heures, ma tante, répondait une belle jeune fille à l'air triste et pensif.

— Rien que deux heures! Cette journée ne finira pas!

— Hélas! pauvre tante, reprit la jeune fille, si la nouvelle doit être mauvaise, elle viendra toujours assez tôt!

Et elle embrassa la mère avec une tendresse toute filiale.

— C'est vrai, mon enfant, mais si tu savais comme cette incertitude me fait mal!

— Voulez-vous, dit-elle, que j'aille un peu sur la route? je verrai de loin la couleur de ses rubans, et j'accourrai vous la dire. Comme ça, vous saurez votre sort quelques instants plus tôt.

— Fais cela, ma fille; quant à moi, je ne saurais marcher. L'inquiétude m'a coupé les jambes.

— J'y vais, dit Louise, mais ne vous faites pas de mal: à quoi que ça sert?

Et elle sortit, laissant la pauvre femme à ses tristes pensées.

Quand elle eut fait quelques pas, elle rencontra une de ses compagnes.

— Viens-t'en avec moi au-devant d'eux, Charlotte, lui dit-elle, j'aurais honte si on me voyait y aller seule; mais c'est ma tante qui m'envoie.

— Pourquoi donc que t'aurais honte? dit Charlotte. Jean n'est-il pas ton promis?

— Jean n'est pas mon promis, pas plus que son frère; mais je les aime tous deux comme une sœur, et ça leur est bien dû, car ma tante est une vraie mère pour moi.

— Je crois bien! une nièce qu'a deux arpents de bien et une maison à elle, ça se choie quand on a deux garçons!

— Je ne sais pas si c'est son idée, dit Louise, mais elle ne m'en a jamais parlé.

— Et eux? demanda Charlotte.

— Eux, encore bien moins! Ils me regardent comme une petite fille. Songe donc que je n'ai que seize ans.

— Pourquoi donc alors que ni l'un ni l'autre n'a de bonne amie?

— Ça, je ne sais pas; demande-leur.

— Mais, à ton idée, lequel qu'est le mieux? insista Charlotte.

— Ils sont bien tous les deux, et je les aime autant l'un que l'autre.

— Ça se trouve bien, fit Charlotte en riant; ça fait que si Jean part, il te restera toujours Jacques.

— Laisse-moi donc tranquille, dit Louise avec humeur; je suis bien en train de parler mariage! Mais, à propos de Jacques, poursuivit-elle, c'est mauvais signe que nous ne le rencontrons pas, car il avait bien promis, si son frère amenait un bon numéro, d'accourir bien vite nous le dire.

— Ah, ouiche! il sera resté à boire avec les autres.

— Avec ça qu'il en a l'habitude! dit Louise d'un air fâché.

— Non, ça c'est vrai, et on peut dire qu'il n'y en a guère comme lui, à commencer par Jean, car Jean est pas mal *bambocheur*, quand il s'y met.

— Il est assez bon ouvrier pour qu'on lui passe ça de temps en temps, dit Louise sur le même ton.

— Es-tu drôle, va! fit Charlotte; faut bien rire un peu sur les garçons, ils en disent bien d'autres sur nous!

— Mes cousins ne disent jamais de mal de moi, j'en suis bien sûre, et je ne veux pas en entendre dire sur eux.

— Tes cousins! tes cousins! on ne les mangera pas, sois tranquille.

En ce moment, le son du tambour, qui se fit entendre dans le lointain, vint interrompre la conversation des deux amies. Bientôt des cris et des chants s'y mêlèrent et les conscrits apparurent au tournant du chemin; Louise devint très-pâle.

— Le vois-tu? demanda-t-elle d'une voix émue.

— Pas encore, ils sont trop loin, mais je vais distinguer tout à l'heure.

Il se fit un silence. Les deux jeunes filles regardaient de tous leurs yeux. Tout à coup Charlotte s'écria;

— Je vois Jean! je vois Jean!

— Eh bien? fit Louise avec anxiété, car sa vue assez basse ne lui permettait pas de distinguer encore.

— Louise, tu épouseras Jacques, dit Charlotte sans s'émouvoir; Jean est soldat!

— Seigneur Dieu! ma pauvre tante! s'écria Louise en joignant les mains.

En ce moment, un jeune homme se détacha du groupe des conscrits; c'était Jacques, qui, ayant reconnu sa cousine, se hâtait d'aller à sa rencontre. Sa figure était pâle et bouleversée, et quand bien même Louise n'eût pas alors aperçu les rubans tricolores dont Jean était pavoisé, l'ex-

pression du visage de son frère aîné lui eût appris de reste la mauvaise chance du conscrit.

— Il a le 14! s'écria-t-il avec colère en abordant les deux jeunes filles. Coquin de sort! dire que moi, qui étais exempt comme aîné de veuve, j'ai amené le 120, il y a deux ans! Mais c'est la mère qui me chiffonne, poursuivit-il avec tristesse, car je ne suis pas sans savoir qu'elle a un grain de préférence pour Jean.

— Elle vous aime bien tous les deux, dit Louise, sans oser nier le fait, qui était connu de tout le monde; mais comment donc faire pour lui apprendre cette mauvaise nouvelle? Elle m'a envoyée en avant pour être instruite plus tôt, et maintenant je n'ose plus retourner vers elle.

— Moi encore moins, fit Jacques.

— Eh bien, dit Charlotte, allez-y tous les deux. Elle n'aura qu'à vous regarder pour savoir ce qu'il en est; vous avez des figures de l'autre monde.

— Elle a raison, dit Louise.

Et les deux cousins, pressant le pas, prirent le chemin du village en précédant les conscrits.

. . . . . .

Depuis le départ de Louise, sa tante n'avait pas fait un mouvement. Assise sur une chaise basse, au coin du foyer éteint, elle était absorbée en de douloureuses réflexions, la tête dans ses deux mains. La porte, restée ouverte, permit aux deux jeunes gens d'entrer sans être entendus, et tous deux se consultaient du regard se demandant ce qu'ils devaient faire, lorsque la pauvre femme, secouant sa torpeur, se dressa tout à coup sur ses pieds. Alors seulement elle aperçut sa nièce et son fils aîné, immobiles devant elle.

— Ah! fit-elle en retombant sur sa chaise, Jean est soldat!

Tous deux gardèrent le silence.

La pauvre mère ne fit aucune question; mais elle éclata en sanglots. Il ne pouvait y avoir une lueur d'espérance, puisque Louise ne lui disait pas d'espérer!

Celle-ci s'assit près d'elle, lui prit la main, qu'elle serra tendrement, et mêla silencieusement ses larmes aux siennes.

Que dire, en effet, à une mère dont le fils vient d'être désigné par le sort pour être la proie de la guerre? Encore s'il avait quelque difformité cachée, quelque infirmité secrète! Mais non; il est grand, il est beau, il est fort; que dire à sa mère? Hélas! il est perdu!

— Eh bien, est-ce qu'en pleure ici? s'écria tout à coup le conscrit en entrant comme un fou dans la maison. Bonjour, la mère, bonjour, Louise, bonjour, Jacques! Et il entonna d'une voix enrouée le chant du départ.

Evidemment, le pauvre garçon faisait tout ce bruit pour étourdir son chagrin, et les libations réitérées, faites à tous les cabarets de la route, étaient pour beaucoup dans sa résignation et sa belle humeur.

— Mon pauvre enfant! s'écria la mère en s'élançant vers lui comme pour le défendre contre un danger immédiat; ils me le tueront! ils vont me le tuer!

— Oh! minute. On aura encore le temps de dire: Ouf! On ne se bat qu'en Algér, et savoir si j'irai encore?

— Mon pauvre enfant! ils me le tueront! disait la pauvre femme, folle de douleur.

— Tenez, je m'en vais, fit le jeune homme en s'arrachant de ses bras, vous finiriez par me faire pleurer aussi, ma mère, et je n'ai pas envie de passer pour un *jobard* devant les camarades: ça serait beau pour un soldat. Qu'en dis-tu, Louise?

— Mon pauvre Jean! dit-elle en l'embrassant.

— Que veux-tu! j'aurais autant aimé rester ici bien tranquille à planter mes choux; et plus tard nous nous serions peut-être mariés ensemble, mais je n'ai pas de chance, tant pis! Tu seras pour Jacques.

— Il est bien question de cela, dit Louise; ne suis-je pas votre sœur à tous deux?

— En attendant mieux, n'est-ce pas, sournois? poursuivit Jean en interpellant son frère, lequel, depuis qu'il avait parlé de mariage, avait baissé la tête d'un air contraint.

— Louise est trop jeune pour lui parler de cela, fit ce dernier avec effort, et d'ailleurs sa position près de notre mère et son manque de famille nous imposent la plus grande réserve. Quand elle sera majeure, elle choisira en liberté.

— Mais j'y songe, s'écria tout à coup Louise, je suis riche, moi! et Jean est comme mon frère. Ne pleurez plus, ma tante, Jean ne partira pas!

Et elle sortit en courant de la maisen.

M. Michaud, adjoint au maire de la commune et tuteur de Louise, dont il était aussi le parrain, demeurait à l'autre extrémité du village. C'est vers sa maison qu'elle se dirigea toujours courant. Elle entra tout essoufflée, et trouva son tuteur occupé à prendre son repas en compagnie de son fils, garçon de dix-huit ans environ.

— Ah! c'est toi, fillette, dit-il, la bouche pleine, en apercevant sa pupille; veux-tu manger un morceau avec nous?

— Merci, mon parrain, vous êtes bien honnête; mais je n'ai pas faim, j'ai le cœur trop gros.

Puis, comme l'impassible tuteur continuait de manger sans rien dire:

— Vous savez que mon cousin Jean est tombé au sort, demanda-t-elle.

— Même que ça fera un beau grenadier, dit tranquillement M. Michaud.

— Oh! que non, mon parrain, il ne sera pas grenadier.

— Au fait, il est assez bel homme pour passer dans les carabiniers ou les spahis.

— Mais, mon parrain, insista Louise, je ne veux pas qu'il parte, vous n'entendez donc pas?

— Ah! tu ne veux pas qu'il parte! fit l'autre d'un air narquois; alors, c'est différent. Mais comment t'y prendras-tu pour ça?

— Je lui achèterai un homme.

— Ah, bah! fit le tuteur en posant sa fourchette, tu as donc de l'argent?

— Non, mon parrain, fit Louise embarrassée, en voyant l'expression de la physionomie de son tuteur se modifier tout à coup; mais j'ai du bien, et vous le savez mieux que personne, puisque vous êtes mon tuteur. C'est pour ça que je suis venue vous trouver, car il ne faut pas que Jean parte.

— Voyez-vous ça! Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que sa mère en mourrait!

— Ça serait malheureux; mais que veux-tu que j'y fasse?

— Je veux que vous me donniez le moyen de racheter Jean, en vendant un peu de mon bien.

— En v'là de l'ouvrage! fit le gros homme en levant les bras au ciel; et tu crois que ça peut s'arranger comme ça? Ça serait du beau! Tu ne sais donc pas qu'à ta majorité je dois te rendre compte jusqu'au dernier sou?

— Eh bien! puisque c'est moi qui vous le demande. Je suis maîtresse de mon bien, il me semble?

— Du tout! Une mineure n'est maîtresse de rien.

faut vingt et un ans ou un mari avant de pouvoir disposer d'un centime, et ton mari serait content lorsque je rendrai mes comptes de tutelle, s'il voyait que j'ai disposé ainsi de ta fortune!

— Oh! quant à ça, mon parrain, dit Louise, qui devint toute rose, vous n'avez pas de crainte à avoir, car il paraît que j'épouserai un de mes cousins, et ce n'est pas Jacques qui pourrait me reprocher d'avoir sauvé son frère, encore moins Jean, si c'est lui que j'épouse.

— Comme ça, dit le tuteur, tu ne sais pas lequel tu veux?

— Mon Dieu non, mon parrain; je n'avais jamais pensé à ça avant aujourd'hui: je suis si jeune! mais, en y réfléchissant, c'est ce que j'ai de mieux à faire. Ma tante est une vraie mère pour moi, et savoir si je m'entendrais aussi bien avec une autre.

— Mais les cousins sont déjà vieux pour toi, qui n'as que seize ans. (M. Michaud parlait en campagnard.)

— J'aime mieux cela, mon parrain: il me semble que si mon mari était du même âge que moi, je ne pourrais pas le respecter.

M. Michaud fit une légère grimace.

— Tu es une enfant, dit-il; dans quelques années, tu penseras peut-être autrement.

Louise, sa tante, Jean et Jacques.

— Je ne crois pas, mon parrain. Mais le plus pressé pour le moment est de racheter mon cousin: plus tard comme plus tard.

— Je te dis que ça n'est pas possible, et que ni toi ni moi ne pouvons disposer de ton bien avant ta majorité.

— Et si je me mariais tout de suite?

— A seize ans! y penses-tu? Je ne te laisserai certes pas faire une pareille folie. Ta tante n'a pas le sou, et d'ailleurs tu es trop jeune. Quand tu auras vingt et un ans, à la bonne heure; si tu veux faire un sot mariage, tu seras la maîtresse, mais pas avant.

— Ma tante n'est pas une mendiante; elle a sa maison qui vaut bien trois mille francs.

— Eh bien! qu'elle la vende, et qu'elle rachète son fils; quant à toi, il n'y faut pas songer.

— Mon bon parrain, je vous en prie! dit Louise suppliante.

— Je te dis que c'est impossible, m'entends-tu? fit durement M. Michaud. Ces *jeunesses* sont vraiment étonnantes!

La bonne Louise avait naïvement cru que rien ne lui serait plus facile que de racheter son cousin. En voyant son espoir déçu, elle se prit à pleurer amèrement.

— Ma pauvre tante, elle en mourra! dit-elle.

— Que non, dit son parrain; elle fera comme les au-

tres ; elle pleurera *toutes les larmes de son corps*, puis elle prendra son parti.

— Je ne crois pas, fit Louise en soupirant, elle aime tant Jean !

— Ah ! mon Dieu ! il reviendra. Tous les soldats ne meurent pas à la guerre, que diable !

— Tenez, mon parrain, dit tristement Louise, vous ne comprenez rien à ça ; les hommes, ça a le cœur dur.

— J'ai le cœur dur parce que je ne veux pas te laisser ruiner. Mais je connais mes devoirs, dit M. Michaud avec importance, et c'est comme si tu chantais femme sensible à la porte d'un sourd.

— Adieu, mon parrain, dit Louise en se dirigeant vers la porte, je suis fâchée de vous avoir dérangé.

Et elle sortit découragée, en poussant de gros soupirs.

En rentrant chez sa tante, elle la retrouva, ainsi qu'elle l'avait quittée, en compagnie de ses deux fils ; car en voyant partir Louise, elle s'était doutée de la démarche qu'elle allait faire près de son tuteur, et elle avait retenu Jean, afin qu'il en connût l'issue.

Quant à Jacques, il avait encouru la colère de sa mère, en cherchant à lui faire comprendre toute la vanité de ses espérances.

— Louise a un cœur d'or, avait-il dit, mais quand bien même son tuteur consentirait à se prêter à ses généreuses intentions, ce qui n'est pas probable, devons-nous lui laisser s'imposer un pareil sacrifice, et les méchantes langues ne seront-elles pas en droit, ma mère, de vous accuser d'avoir abusé de votre pouvoir sur elle?

— Et si elle épouse Jean ? fit la mère.

— Il me semble qu'en ce cas, à la place de Jean, je ne voudrais pas accepter son secours. Ce serait, en quelque sorte, lui lier les mains pour l'avenir, et elle est si jeune !

— Tu en parles bien à ton aise, dit Jean avec humeur, on voit bien que tu n'as pas amené le quatorze. Je dis, moi, que Louise me convient, et que si je lui conviens aussi, je ne vois pas pourquoi je partirais.

— Mon tuteur ne veut rien entendre, s'écria Louise, qui entrait en ce moment. Il ne veut pas me donner d'argent, il ne veut pas que je me marie ; oh ! je suis bien malheureuse !

Et elle se laissa tomber sur une chaise.

— J'en étais sûr, dit Jacques, il ne pouvait en être autrement, sans quoi il aurait manqué à son devoir.

— Son devoir ! il y pense bien ! dit la veuve. Ne sait-on pas qu'il a l'idée de garder Louise pour son garçon ? C'est pour ça qu'il ne veut entendre à rien.

— Qu'il y tâche, dit Louise avec dédain ; est ce que je veux d'un gamin comme ça !

— C'est égal, dit Jacques, il est dans son droit ; il n'y a rien à dire. Il faut te faire une raison, mon pauvre Jean.

— Mais moi, je ne veux pas m'en faire une, fit aigrement sa mère. Ça t'est bien égal, à toi qui es l'aîné ; tu te dis à cela : Si Jean part, j'épouserai Louise.

— Oh ! ma mère, s'écria Jacques d'un ton de reproche, pouvez-vous me dire pareille chose ?

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Mon parrain dit comme ça, interrompit Louise, qu'en vendant votre maison, vous pouvez le racheter, ma tante.

— C'est vrai, dit la veuve, mais il faut que Jacques y consente ; car je n'ai que l'usufruit du bien de son père, et il a droit à la moitié.

— Oh ! dit celui-ci, si ce n'était que moi, ça serait bientôt fait. Mais ce serait vous mettre sur le pavé, ma mère, et je ne le souffrirai pas. Je sais trop le sort qui attend les veuves, lorsqu'elles se dépouillent en faveur de leurs enfants. Il y en a plus de quatre dans le pays qui sont dans ce cas-là. Voyez la Marie-Jeanne. Il n'y a pas dix ans qu'elle et son mari avaient une maison à eux, un arpent de terre, une vache. Sitôt son mari mort, elle a abandonné son bien à ses enfants, qui se sont engagés à lui servir une rente. Au bout de deux ans, la rente n'étant pas exactement payée, elle fut réduite, pour manger du pain, à venir habiter tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, de façon à ce que chacun pût s'acquitter sans débourser d'argent. Trois fois par an elle déménage et change ses habitudes, chose si pénible aux vieilles gens. L'une de ses brus est méchante pour elle, et il lui faut quatre mois durant vivre sous son toit et supporter ses reproches. On trouve qu'elle mange trop pour son âge : quand on ne travaille plus, on ne devrait plus manger, lui dit-on. Au bout de quatre mois, elle va chez sa fille aînée. Là un autre genre de supplice l'attend. Sa fille est mariée à un ivrogne qui la bat ; plus d'une fois même il a levé la main sur sa belle-mère. La pauvre femme est témoin du malheur de son enfant, sans pouvoir l'adoucir. Si elle dit un mot, son gendre l'accable d'injures, et pour la tourmenter, il bat sa femme double. Chez son troisième enfant, elle est plus heureuse. Le mari est un bon ouvrier ; la femme aime et respecte sa mère ; ils n'ont que deux enfants, c'est le paradis ! mais, au bout de quatre mois, il faut les quitter pour retourner en enfer, et cela pour huit mois ! Est-ce là vivre, ma mère ? Et croyez-vous que je vous laisserai vous dépouiller de votre avoir pour vous préparer une pareille vieillesse ! Qui sait ce que le sort nous garde ? Peut être plus

Louise chez M. Michaud.

tard serons-nous malheureux et chargés de famille. La misère et la mauvaise conseillère, n'exposez pas vos enfants à être un jour coupables envers vous.

— Que t'importe, si cela me plaît? dit-elle.

— Il m'importe beaucoup, ma mère ; je ne veux pas que vous soyez malheureuse sur vos vieux jours.

— Tu aimes mieux que je sois malheureuse maintenant, n'est-ce pas, tu aimes mieux que je meure de chagrin?

— Seriez-vous morte, ma mère, si j'étais parti il y a deux ans? demanda tout à coup Jacques.

— Tu sais bien que tu ne pouvais pas partir, tu étais l'aîné.

— Mettons que je sois le cadet, et que ce soit à moi de partir aujourd'hui ; vous feriez-vous mourir de chagrin?

— Laisse-moi tranquille, dit-elle avec humeur ; il n'est pas question de toi ici.

— Plus que vous ne pensez, ma mère, car c'est moi qui partirai. Comme ça vous ne mourrez pas de chagrin, j'en suis bien sûr. Vous préférez Jean, vous le marierez à Louise, et moi, si je mords à l'état militaire, je resterai à l'armée mon temps fini. Je ne suis pas d'un caractère jaloux, voyez-vous; mais c'est pénible tout de même de se voir préférer son frère, quand on n'a rien fait pour ça. Je sais bien que ce n'est pas votre faute ; l'amitié ne se commande pas, mais enfin c'est dur pour un fils, tandis que quand je serai loin je ne verrai pas tout ça, et je prendrai mieux mon parti.

— Ah! par exemple, en voilà une idée! s'écria Jean stupéfait ; tu partirais à ma place?

— Pourquoi pas, dit Jacques, si ça arrange tout le monde? L'État ne demande qu'un soldat, que lui importe? N'est-ce pas, Louise, que j'ai une bonne idée? qu'en dis-tu?

— Je dis que c'est toi que j'aime ! s'écria Louise avec explosion en se jetant tout en larmes dans ses bras. Pars ou reste, je n'aurai pas d'autre mari que toi !

— Est-ce possible? et moi qui partais, croyant que tu aimais Jean.

— Comme un frère, dit-elle en tendant la main au conscrit, avec une nuance de malice ; d'ailleurs ça m'a pris tout d'un coup en te voyant te sacrifier ainsi. Mais tu ne partiras pas. Je prierai tant mon tuteur, qu'il me permettra de t'épouser tout de suite, et alors nous rachèterons notre frère sans avoir besoin de sa permission.

— Non, Louise, non, cela ne se peut pas ; tu es trop jeune. Il y aurait conscience à profiter ainsi d'un moment d'entraînement, que tu regretterais peut-être plus tard. D'ailleurs, le bonheur se paye toujours cher, et sept ans de ma vie ne me semblent pas de trop pour acheter le droit de te consacrer le reste.

— Voyez-vous ce farceur-là comme il en découd, dit Jean avec un gros rire ; lui qui n'avait pas l'air d'y toucher !

— Je croyais qu'elle t'aimait, dit Jacques, et si elle n'avait parlé la première, elle n'aurait jamais rien su de mes sentiments.

— Ah! tu es noble et bon, et je t'aime! dit tout à coup sa mère, qui n'avait pas encore prononcé un mot.

Et elle l'embrassa comme elle ne l'avait jamais fait.

. . . . . .

— C'est étrange, se disait Louise le soir de ce même jour. Où donc avais-je les yeux quand je ne voyais pas de différence entre les deux frères? Jean est beau garçon, sans doute, mais commun, mais grossier ; tandis que Jacques a beau être en blouse, il a toujours l'air d'un bourgeois déguisé ; et puis, comme il parle bien! comme il a bonne façon ! et quel cœur !

Le lendemain et les jours suivants, nouvelles découvertes. Elle observait les deux frères à la dérobée. Jacques a les cheveux plus fins, les yeux plus grands, le teint plus clair que son frère, et puis comme il a la voix douce !

Le fait est que la voix de Jacques avait depuis la veille une tout autre inflexion. Sûr du cœur de Louise, il laissait parler son cœur, et le cœur, en général, a la voix fort douce.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Jean avait subi la formalité de la révision, dont il n'avait rien à espérer, et peu après il recevait sa feuille de route ; il devait dans la quinzaine rejoindre son régiment. Louise, qui sentait chaque jour s'augmenter la tendresse qu'elle portait à Jacques, fit une nouvelle démarche près de son tuteur ; tout fut inutile. M. Michaud, qui, en effet, avait une arrière-pensée, n'était pas fâché de voir disparaître Jean, qu'il croyait l'objet des affections de Louise, et la douleur de la jeune fille, lorsqu'il partit accompagné de son frère, qui devait lui faire la conduite, le confirma dans ses idées. La veuve, au contraire, quoique fort triste, supportait mieux le départ de son fils qu'on ne l'aurait cru.

— Tu vois bien que ta tante n'en mourra pas, comme tu le pensais, disait M. Michaud à sa pupille ; tu n'as pas besoin de te faire tant de chagrin, puisque c'est pour elle surtout que tu craignais.

Louise soupirait sans répondre. Quand elle était seule, elle pleurait.

Au bout d'un mois, la veuve annonça à ses voisines que son fils Jacques, après avoir accompagné son frère jusqu'au régiment, était revenu avec la fièvre. Huit jours se passèrent encore; enfin, le malade sortit, et se montra. C'était Jean !

Qu'on juge des commentaires, des conjectures, des hélas ! Le parrain Michaud ne dit rien, lui, mais il écrivit au préfet pour lui faire part de cette substitution de personne. Le préfet, à son tour, écrivit au ministre de la guerre, lequel écrivit au colonel du régiment où Jacques avait été incorporé sous le nom de son frère. Le colonel répondit que Jacques était sa meilleure recrue, qu'il ferait un excellent soldat, et qu'à tout prendre il importait fort peu qu'il eût pris la place de son frère, du moment où il l'occupait avec honneur ; de sorte que l'affaire en resta là, au grand déplaisir de M. Michaud, qui était toujours persuadé que Louise aimait Jean, et qui eût voulu le savoir partout ailleurs qu'auprès d'elle.

Quant à Jean, c'était une nature trop vulgaire pour comprendre tout ce qu'il y avait de délicatesse et de grandeur dans la conduite de son frère. Enchanté d'abord d'être libéré grâce à lui, il avait fini par se dire que si Jacques était parti, c'est que c'était son idée de voyager; qu'à coup sûr il n'aurait pas été assez sot pour prendre sa place, s'il ne s'était senti du goût pour l'état militaire; que lui, Jean, serait bien dupe de renoncer à ses projets sur Louise, qui, très-certainement, n'attendrait pas sept ans pour se marier; et qu'à tout prendre, puisque Jacques ne pouvait pas l'avoir, il valait mieux que ce fût lui qui l'eût.

Seules les âmes d'élite se complaisent à la reconnaissance ; le vulgaire trouve plus commode de nier le bienfait. Mais lorsque, six mois après le départ de son frère, Jean parla en ce sens à Louise, celle-ci le reçut de façon à lui ôter l'envie de revenir sur ce sujet.

— Je vous aime comme un frère, lui dit-elle en employant vis-à-vis de lui le *vous* pour la première fois de

sa vie ; mais ne me parlez jamais de cela, car je vous mépriserais, et vous tiendrais pour mon ennemi.

— Mais si Jacques est tué à la guerre? insista Jean, qui tenait à son idée.

— Je prendrai le deuil et resterai toute ma vie fidèle à son souvenir.

— Comme tu voudras ! Alors j'épouserai Charlotte.

En effet, à partir de ce moment Jean se déclara ouvertement pour Charlotte, et le mariage fut arrêté.

Jacques écrivait de temps en temps de Toulon, où était son régiment. Le plus souvent ses lettres s'adressaient à Louise, qui, depuis le départ du fils aîné, était devenue le secrétaire de la famille, la mère ne lisant bien que dans l'imprimé, et Jean qui, ainsi que son frère, avait pourtant été six ans à l'école, ne pouvant se résoudre à prendre la plume, qu'il maniait fort mal. Et puis il ne savait comment tourner une phrase; et d'ailleurs ça *l'embêtait* d'écrire, ainsi qu'il le disait souvent. Louise lisait avec délices les lettres de celui que dans son cœur elle ne nommait que son fiancé. Son esprit, aussi bien que son cœur, y trouvait son compte, et elle y puisait une sorte d'instruction; car Jacques, qui avait mieux profité que son frère des leçons du maître d'école de son village, avait saisi avec empressement l'occasion qui lui était offerte d'étendre ses connaissances en suivant assidûment la classe ouverte aux soldats dans chaque régiment. Bientôt ses chefs remarquèrent son aptitude ; son lieutenant, ancien élève de Saint-Cyr, le prit en amitié, et se fit un plaisir de lui transmettre une partie de son instruction.

— Si tu savais, écrivait-il à Louise, toute la douceur que je trouve dans l'étude. Je ne sais, en vérité, comment j'aurais fait sans cela pour me faire à l'oisiveté de la caserne; peut-être serais-je devenu ivrogne et tapageur comme tant d'autres, par désœuvrement. Mais non ! ton souvenir m'eût toujours préservé de cette dégradation.

Deux ans se passèrent ainsi. Louise avait dix-huit ans. M. Michaud, rassuré par le mariage de Jean et de Charlotte, découvrit enfin ses batteries, et proposa son fils à sa pupille. Mais celle-ci déclara qu'elle voulait attendre sa majorité pour faire un choix.

— Quelle capricieuse tu fais ! disait le bonhomme ; tu voulais te marier à seize ans, et maintenant tu te trouves trop jeune !

— J'avais mon idée, disait Louise sans s'expliquer.

— Et aujourd'hui?...

— Aujourd'hui aussi.

Après neuf mois de mariage, Charlotte devint mère d'un gros garçon. On proposa à Louise d'être la marraine.

— Je veux bien, dit-elle, mais à une condition.

— Laquelle?

— L'enfant se nommera Jacques.

Le lendemain du baptême, elle reçut une lettre timbrée d'Alger. Jacques était en Afrique, et Jacques était sergent ! A partir de ce jour, la pauvre Louise n'eut plus un instant de repos. Comment, en effet, savoir celui que l'on aime exposé aux balles ennemies, aux traits du soleil d'Afrique, à la dent des lions, aux dangers de la fièvre, et dormir, et manger, et vivre? Tandis que je dors, se dit-on, lui peut-être, sentinelle avancée, lutte contre le sommeil qui le sollicite, pendant que l'ennemi s'avance à la faveur des ténèbres.

Et l'on reste toute la nuit les yeux ouverts sous l'obsession de cette pensée !

Si l'on est à table devant un bon repas : peut-être en ce moment, se dit-on, il traverse le désert, implorant une goutte d'eau pour rafraîchir sa bouche desséchée, et la source est tarie, et le but est loin encore, et sa langue s'attache à son palais !... Alors le fruit que l'on portait à la bouche vous tombe des mains, et l'on quitte la table avec horreur !

On reçoit une lettre : il se porte bien ; il a vu le feu ; il s'est bien conduit ; il n'est pas blessé ; on respire !

Mais cette lettre a quinze jours de date. Que s'est-il passé depuis? Que se passe-t-il maintenant? Où est-il, et que fait-il?

Et l'inquiétude vous reprend de nouveau ; et il faut vivre ainsi des semaines, des mois, des années, à moins que l'on ne meure à la peine !

La seule occupation de Louise était maintenant la lecture des journaux. Elle courait avidement aux nouvelles d'Afrique, et s'initiait ainsi aux détails de la vie de Jacques. Il fallait la voir pâle, haletante, lorsqu'elle lisait le récit des expéditions de l'armée française au travers des tribus hostiles ; suivant avec anxiété la marche des régiments ; tressaillant lorsqu'il était question de celui de Jacques ; cherchant avec une fébrile avidité la liste des victimes, et remerciant Dieu avec ferveur de n'y pas voir le nom qu'elle cherchait en tremblant de le trouver.

Un jour, elle lut ce qui suit :

« Nous avons la douleur d'annoncer qu'une partie de la garnison de Nemours vient d'être détruite par l'héroïque imprudence de son chef, qui lui-même a trouvé la mort dans cette malheureuse affaire.

« Sorti de la ville à la tête de trois cent trente-un chasseurs d'Orléans, et environ soixante-dix hussards, sous prétexte d'une promenade militaire, il fut camper le 22 septembre sur la rive droite d'un affluent de l'*Oued-Meta*, dans une vaste plaine coupée dans toutes les directions par des broussailles, à quatre lieues environ de *Nedroma*.

« Abd-el-Kader, apprenant la faiblesse de notre colonne, résolut de l'anéantir, et n'y réussit que trop bien; mais la victoire lui a coûté cher : c'est la seule consolation qui nous reste en pensant à la mort héroïque de tant de braves.

« Dès qu'il aperçut l'ennemi, qui avait eu soin de dissimuler ses forces derrière toutes les anfractuosités de terrain et toutes les touffes de broussailles, le commandant Montagnac, n'écoutant que son ardeur, s'élança en avant à la tête de la cavalerie, suivi à distance par les chasseurs d'Orléans. Alors les Arabes se montrèrent de tous côtés, et entourèrent cette poignée d'hommes, qui ne put que vendre chèrement sa vie en rendant dix coups pour un. Les chasseurs eurent beau doubler le pas, ils ne trouvèrent plus trace de la cavalerie en arrivant sur le théâtre de l'action. C'était maintenant à leur tour de mourir. Ainsi firent-ils, après avoir enlevé le plateau à la baïonnette et refoulé l'ennemi, qui les mitraillait à distance.

« Un seul homme avait échappé au massacre : il parvint à regagner Nemours, où il raconta la terrible nouvelle. On apprit par lui que quatre-vingts hommes, sous les ordres d'un capitaine, étaient restés à la garde des bagages. Qu'étaient-ils devenus? Voilà ce que chacun se demandait avec stupeur. Le commandant provisoire résolut de les secourir, s'il en était temps encore. Il fit une sortie avec ce qui restait de la garnison; examina en tout sens, à l'aide de sa longue-vue, la vaste plaine où régnait un silence de mort, et, supposant que tout était consommé, il regagna Nemours à la tête de ses hommes consternés(1). »

(1) On sut, quelques jours plus tard, qu'après avoir lutté contre les Arabes pendant trois jours et trois nuits derrière les

Le journal tomba des mains de Louise. Nemours! La dernière lettre de Jacques était datée de Nemours!

Pauvre Louise!

Il faut vous distraire; voilà ce que ne manquent pas de dire les médecins et les indifférents à ceux qui souffrent du corps ou de l'esprit. Heureux ceux dont le mal cède à ce régime; ils ne sont ni bien malades ni bien malheureux. Les souffrances aiguës, les douleurs profondes ne se laissent distraire que par d'autres souffrances et d'autres douleurs. Louise devait en faire bientôt la triste expérience. Espérant toujours qu'une lettre de Jacques viendrait la délivrer de l'affreuse anxiété où l'avait jetée la lecture du fatal journal, elle n'avait rien dit à sa tante, qui, souffrante depuis quelques jours, aurait pu en être impressionnée d'une manière fâcheuse. Bientôt cette

Louise lisant le journal.

restriction, dictée par son bon cœur, devint une impérieuse nécessité. Une fièvre typhoïde se déclara; et, après quarante jours de maladie, la pauvre mère expira entre les bras de Louise, en la chargeant de mille bénédictions pour Jacques, envers lequel elle se reprochait d'avoir été injuste toute sa vie.

Louise pleurait sans répondre. Qui sait, se disait-elle, si Jacques n'a pas précédé sa mère dans le tombeau? Et les cadavres mutilés de Sidi-Brahim lui revenaient à l'esprit!

Huit jours après la mort de sa tante, Louise, vêtue de deuil, se présentait devant M. Michaud, devenu maire de la commune.

— Mon parrain, lui dit-elle, il faut absolument que vous me sortiez de l'inquiétude où je suis au sujet de Jacques. Vous savez ce qu'il faut faire en pareil cas, et à qui il faut s'adresser. Ecrivez, je vous prie, pour savoir si le sergent Jacques Duval faisait partie de l'expédition de Sidi-Brahim, afin que je sache moi-même si, après avoir porté le deuil de la mère, je dois encore prendre celui du fils.

— Mais tu l'aimes donc? demanda naïvement le tuteur.

— Ne le saviez-vous pas? dit Louise.

— Dam! fit l'honnête magistrat, tu ne me l'as jamais dit.

— Eh bien! oui, je l'aime, mon parrain, et vous devez comprendre dans quelle inquiétude je suis.

Et elle lui fit en pleurant la lecture du journal.

— C'est bien, mon enfant, dit M. Michaud avec douceur; j'écrirai, sois tranquille. Mais, si un malheur était arrivé, il faudrait pourtant te faire une raison.

— Oui, mon parrain; mais, avant tout, je veux connaître mon sort, et je compte sur vous pour cela.

— Sois tranquille, je m'en charge.

Le même jour, en effet, M. Michaud écrivait au ministre de la guerre pour connaître le nom des hommes tués à l'affaire de Sidi-Brahim. Huit jours après, il en recevait la liste. Jacques était nommé des premiers!

La douleur de Louise fut calme et digne. Cette nouvelle n'était, en quelque sorte, que la confirmation de son malheur. Le jour où elle avait lu dans le journal les détails de l'affaire, elle s'était sentie si rudement frappée au cœur, qu'elle s'était dit: Jacques est mort!

Quant à Jean, pendant plus de huit jours il fut inconsolable.

— Pauvre diable! répétait-il sans cesse en essuyant ses yeux du revers de sa main, dire que s'il n'était pas parti à ma place c'était moi qui la dansais!

Ses amis, le voyant si chagrin, l'entraînèrent au cabaret, vers lequel il avait toujours été porté d'inclination; et sa femme ferma les yeux pour quelques jours, pendant lesquels Jean en apprit si bien le chemin que ses jambes l'y portaient d'elles-mêmes dès qu'il sortait de sa maison. Au bout de quelque temps, le chagrin était parti; mais l'habitude restait... Charlotte fit alors grand tapage; mais c'est si ennuyeux une femme qui crie! Jean aimait bien ses enfants, mais il trouvait que c'était assez de deux, et Charlotte se préparait à lui en donner un troisième.

— C'est gentil, les moutards, disait-il, mais ça *gueule* trop. Sans compter que l'on trouve des couches sur toutes les chaises, et de la bouillie dans toutes les écuelles.

Et Jean allait au cabaret, où il s'oubliait des heures entières. Lorsque Louise, pour laquelle il avait plus de déférence que pour personne, lui en faisait doucement reproche:

— On ne peut pas toujours travailler, disait-il.

Louise se fatiguait des excès du mari et des récriminations de la femme; de sorte que, lorsqu'elle eut atteint

murailles du marabout de Sidi-Brahim, et refusé la capitulation qui lui était offerte, cette vaillante troupe, vaincue par la soif, résolut de se frayer un chemin vers Nemours. Nul ne connaissait la route. Perdus dans de profonds ravins, ils trouvèrent un ennemi sous chaque buisson, et luttèrent ainsi durant quatre heures de marche. Encore vingt minutes, ils étaient sauvés, Nemours leur ouvrait ses portes, lorsque la vue de l'eau brillant au fond de la vallée les frappa tout à coup de vertige. Sourds à la voix de leur chef, ils se précipitèrent sur la pente, que bien peu remontèrent. Les Arabes, postés sur la hauteur opposée, les abattirent avant même qu'ils n'eussent étanché leur soif. Quatorze hommes seulement purent regagner la ville, protégés par l'artillerie des remparts, d'où on les avait aperçus. C'est tout ce qui restait des quatre cents braves qui l'avaient quittée six jours auparavant.

sa majorité, elle déclara qu'elle voulait aller vivre seule dans sa maison.

— Mais tu t'ennuieras! lui dit naïvement Charlotte.

Comme s'il existait une situation plus ennuyeuse que celle d'une personne qui, présente à de continuelles discussions entre deux époux, n'ose prendre parti pour l'un ou pour l'autre, dans la crainte d'aigrir la dispute ou de les irriter tous les deux?— D'ailleurs, j'aurai mon chagrin! disait Louise.

C'est qu'en effet il y a tout un monde entre le chagrin et l'ennui.

L'ennui est le désœuvrement de l'esprit et du corps : le chagrin est le travail incessant d'une pensée unique, qui absorbe toutes les autres.

— Il faut te marier, disait M. Michaud. Mon fils Polyte t'irait comme un gant, et il a toujours eu des idées sur toi.

Le bonhomme prêtait généreusement ses idées à son héritier, qui avait fort peu d'idées en général, et qui n'en avait aucune sur Louise en particulier. Mais Louise déclara qu'elle garderait sa foi à Jacques.

— Quand je quitterai le deuil, vous me parlerez mariage, disait-elle.

Le retour de Jacques.

Et elle restait constamment vêtue de noir.

Comme il n'y a pas de loi qui force une fille majeure à faire la volonté des autres, lorsqu'elle est en possession de sa raison et de son libre arbitre, il fut fait ainsi que Louise l'avait décidé ; et, à vingt et un ans et trois mois, elle était installée dans sa maison, maîtresse de ses actions et de sa personne.

Louise avait renoncé à la lecture des journaux, depuis qu'elle avait perdu l'espoir d'y voir le nom de Jacques. Que lui importaient l'armée d'Afrique, ses succès et ses dangers? Jacques n'en faisait pas partie! Son unique distraction, et presque son unique société, était son jeune filleul. Il portait le nom de celui qu'elle pleurait, et sa présence était pour elle une occasion incessante de le prononcer; et puis, ainsi qu'il arrive souvent, l'enfant ressemblait fort à son oncle : comment ne l'eût-elle pas aimé ? A vingt ans, le cœur est si vaste, que quelque place qu'y tienne la douleur, il reste toujours un petit coin pour y loger une affection! Elle s'était constituée l'institutrice de l'enfant, et chaque matin il arrivait chez sa marraine, pour ne ren-

trer que vers le soir à la maison paternelle, où il ne faisait guère que dormir.

Un matin, le petit Jacques arriva fort animé :

— Marraine, dit-il, veux-tu me donner congé pour aller voir les soldats?

— Quels soldats? dit Louise.

— Les soldats qui vont passer la nuit ici. Ils vont à Paris pour la revue ; il y en aura deux chez nous.

— Plus tard, dit Louise pensive : la journée est longue ; tu auras tout le temps de les voir.

L'enfant fit une petite moue, puis il se mit à épeler d'assez mauvaise grâce dans le livre que lui présentait sa marraine. Au bout de dix minutes, il s'arrêta :

— Entends-tu le tambour? dit-il.

— Oui, fit Louise, laisse le tambour tranquille et continue ta leçon.

L'enfant poussa un gros soupir, et acheva tant bien que mal la page commencée.

Après la leçon de lecture, on déjeuna comme d'habitude. Le petit Jacques mettait les morceaux doubles ; Louise, préoccupée, ne mangeait pas. Tout à coup on frappa deux petits coups à la porte :

— Entrez, dit Louise.

La porte s'ouvrit, et un officier, au teint basané, au visage amaigri, se montra sur le seuil.

— Pardon, madame, dit-il à Louise en la saluant, mais je fais ma ronde. Avez-vous des soldats?

— Non, monsieur, dit-elle toute troublée ; je vis seule, et ne loge jamais personne.

— Madame est veuve? fit l'officier en désignant les vêtements noirs de la jeune fille.

Louise s'inclina sans répondre. Elle était heureuse que cet étranger lui supposât un titre auquel elle se sentait tant de droits.

— Vous avez là un charmant enfant, madame, dit le militaire en faisant un pas vers Jacques.

— C'est mon filleul, dit Louise en rougissant.

— C'est étonnant, continua l'officier en considérant l'enfant, comme il me rappelle un camarade que j'ai connu en Afrique !

— Vous avez été en Afrique, dit Louise en retombant sur sa chaise?

— Oui, madame, fit-il en prenant celle que Louise lui désignait du geste ; car, incapable de se tenir debout, elle sentait qu'elle devait faire asseoir l'étranger.

Une pensée avait surgi dans le cœur de la jeune fille : ce militaire, qui ressemblait au petit Jacques... si c'était...? un mot eût pu dissiper ses doutes, mais elle hésitait à le prononcer, dans la crainte d'entendre un nom inconnu sortir de la bouche de l'officier. Elle se taisait pour savourer un moment encore une chère espérance, comme le prisonnier qui, s'éveillant après un rêve de liberté, garde ses yeux fermés pour ne pas voir ses barreaux ! L'officier avait attiré le petit Jacques entre ses genoux et le considérait attentivement.

— Il vous rappelle un ami défunt? demanda enfin Louise.

— Celui que cet enfant me rappelle n'est pas mort, madame, bien qu'il ait passé longtemps pour tel, échappé comme par miracle à un horrible massacre, prisonnier deux ans chez les Arabes, il a pu, après des souffrances et des fatigues infinies, rejoindre enfin son drapeau.

— Et... vous l'avez laissé en Afrique? demanda Louise d'une voix étouffée, tandis qu'elle observait à la dérobée le visage de l'officier qui, lui aussi, semblait ému.

— Non, dit-il. En arrivant au régiment, épuisé par ses longues souffrances, il a obtenu un congé illimité ; et, à l'heure qu'il est, il a revu son pays.

En ce moment, les yeux humides du militaire rencontrèrent ceux de Louise, ardemment fixés sur lui.

— Mais c'est Jacques ! mais c'est vous! mais c'est toi! s'écria-t-elle enfin en se levant toute droite.

Pour toute réponse, il lui tendit les bras.

Il est de ces bonheurs qui écrasent. Louise tomba défaillante sur le sein de son fiancé !

— Louise, cria en ce moment du dehors la voix étouffée de Charlotte ; prête-moi cent sous, je te prie. Ce brigand de Jean s'est encore mis en ribotte, et je n'ai pas un centime à la maison.

— Ce garnement de Jean! dit Jacques en souriant à Charlotte, qui, surprise de trouver un militaire chez son amie, était restée clouée sur le seuil.

— Tenez, ma sœur Charlotte, poursuivit-il en présentant une pièce d'or à la jeune femme, nous irons ce soir souper chez vous, Louise et moi. Faites-nous un bon régal.

— Sa sœur! fit Charlotte, en interrogeant Louise du regard.

— C'est Jacques! s'écria celle-ci triomphante.

— Pas possible! il est si noir, si maigre, et cette barbe! et puis il est officier.

— Capitaine! ma bonne sœur, dit Jacques en l'embrassant ; et je vous jure, foi de soldat, que je n'ai pas volé mes épaulettes.

— Mais, dit Louise, tu n'étais que sergent en arrivant en Afrique?

— C'est vrai, mon ange ; mais, en campagne, on fait vite son chemin, quand on a la chance de voir souvent le feu, et j'ai eu cette chance-là. Et puis les balles et la fièvre ne respectent pas plus les officiers que les soldats, de sorte que ceux qui tombent font de la place aux autres. Moi, par exemple, j'ai succédé à un lieutenant qui avait été coupé en deux par un boulet, et quand je suis sorti de captivité, celui qui m'avait remplacé dans mon grade venait de mourir de la dyssenterie, et je suis rentré dans le même régiment; puis, le général en chef, apprenant mon retour, m'a nommé capitaine pour me dédommager du temps perdu. Tu vois que voilà un poste où l'on n'a pas le temps de s'ennuyer.

— Oh! dit Louise, tu n'y retourneras pas, Jacques? promets-le moi.

— Dam! fit-il en souriant, si on ne me rend pas la vie trop dure ici.

Elle lui jeta un regard plein de promesses.

— Mais, poursuivit-elle, pourquoi ne nous avoir pas avertis de ton retour?

— J'avais mes raisons pour cela ; longtemps j'avais passé pour mort, et je voulais savoir par moi-même comment on prendrait ma résurrection.

— Méchant! fit Louise.

— Ecoute donc, après trois ans de silence tu pouvais être mariée ; c'était ton droit. Je voulais revenir ici en étranger, examiner le terrain, et partir sans me faire connaître si je me sentais oublié. Le retour de mon régiment, qui se rend à Paris, a servi mes projets. J'ai perdu ma pauvre mère, mais j'ai conservé ma fiancée, ma femme! Béni soit le ciel et mon congé illimité !

— En voilà une de surprise ! dit Charlotte. C'est Jean qui va être heureux! car il vous avait bien regretté. N'est-ce pas, Louise? même qu'il en est devenu ivrogne, et ce n'est pas ce qui me plaît le plus.

— Il se corrigera, dit Jacques en souriant ; je lui ferai la morale, vous verrez.

— Je vais courir après lui, dit-elle, et je suis sûre qu'il quittera bien vite le cabaret, cette fois!

— Non, ma chère, ne lui dites rien; je veux le surprendre en arrivant ce soir chez vous à l'improviste.

— C'est ça! pour qu'il soit *soûl* comme un gueux! Non pas; j'aurais trop de honte, et lui aussi!

Et elle sortit en courant.

Quant au petit Jacques, il avait profité des explications pour s'esquiver et aller voir les soldats.

Le capitaine prit à son tour le chemin de la porte.

— Tu me quittes déjà? fit Louise d'un ton de reproche.

— Il faut que je retourne à l'instant à la mairie pour parler au père Michaud. Il ne m'a pas reconnu tout à l'heure, et il va être bien surpris.

— Et qu'y vas-tu donc faire de si pressé? dit-elle.

— Je vais lui porter ton nom et le mien. C'est aujourd'hui mercredi, et il nous faut dix jours d'affiche, ce qui ne nous permettra pas de nous marier avant samedi en huit!

ANTOINETTE.

LE DOIGT DE DIEU,

OU

LES DEUX ARCHEVÊQUES DE BORDEAUX.

I.

C'était à l'époque de la Terreur. Un étranger, à pied, vêtu d'un habit de colporteur, cheminait un soir dans les campagnes de la Vendée.

Le costume de cet homme accusait une position bien près de la misère ; mais quiconque l'eût regardé attentivement n'eût pas hésité à reconnaître en lui un médecin de l'âme, un prêtre du Dieu de bonté, allant partout où il y avait des malades à guérir, et faisant du bien à chacun, sans acception de parti.

Arrivé à un endroit où la route bifurquait, le serviteur de Dieu s'arrêta indécis. La nuit allait venir, et, ne sachant où diriger ses pas, il se mit à genoux au bord du chemin, et pria.

L'apôtre n'attendit pas longtemps ; bientôt il vit venir à lui, par la route qu'il avait quittée, un homme à cheval, d'un extérieur prévenant, et qui paraissait pressé... L'homme de paix s'avança vers lui.

Après le salut d'usage, il le pria de vouloir bien lui indiquer le chemin de Bourg-d'Argental. Le voyageur lui répondit qu'il l'habitait, et qu'il se ferait un plaisir de l'y conduire.

Encouragé par l'air de bienveillance et de franchise de son nouveau compagnon, le cavalier lui raconta qu'il venait de la ville voisine chercher un médecin pour sa femme qui, depuis trois jours entre la vie et la mort, attendait la naissance d'un enfant.

A leur entrée à Bourg, s'étant informé près du colporteur de l'asile qu'il se proposait de choisir pour la nuit, l'obligeant *cicerone* lui offrit l'hospitalité dans sa maison, ce qui fut accepté avec reconnaissance. Il s'excusa ensuite en arrivant dans sa demeure de quitter son hôte pour aller s'informer de sa femme.

— Allez, mon fils, lui dit le prêtre, dont il ne connaissait pas encore le caractère, pendant ce temps, j'invoquerai Dieu pour le succès de vos espérances.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le Vendéen revint, la figure rayonnante, et dit à l'étranger, en lui prenant les mains avec effusion :

— Vous êtes sans doute un ange... Ma femme a été sauvée par vos prières et la voilà mère d'un beau garçon, elle dont trois médecins annonçaient la mort...

— Je ne suis point un ange, répondit le saint homme, mais seulement un prêtre...

— Un prêtre! Et comment vous nommez-vous? Plus d'une fois je redirai votre nom...

— Qu'importe, reprit l'apôtre d'une voix douce et grave, qu'importe mon nom ici-bas?... Ministre d'un Dieu d'humilité et de charité, je dois accomplir jusqu'au bout la mission qu'il m'a donnée sur la terre.

Puis il ondoya le nouveau-né, et appela sur lui les bénédictions du ciel.

Le lendemain, au point du jour, le prêtre, poursuivant sa périlleuse tâche, partait, ne laissant que le souvenir de son passage profondément gravé dans le cœur de son hôte. Le valet qui avait ouvert la porte à celui dont la présence avait sanctifié toute la maison raconta que l'étranger, au moment de son départ, lui avait demandé *un peu de pain et un peu de vin* (sans doute pour célébrer le divin mystère), puis avait inscrit sur ses tablettes le nom de *Donnet*, qui était celui du père de famille.

Or, ce colporteur, cet inconnu, ce prêtre proscrit, cet ange libérateur, était M. d'Aviau du Bois de Sanzay, qui devint plus tard archevêque de Bordeaux, qui fut surnommé *le père des pauvres*, et que l'Église a élevé au rang des bienheureux.

L'enfant de Bourg-d'Argental grandit.

Son père et sa mère lui redirent plus d'une fois qu'un ange, qu'on ne revit plus, avait présidé à sa naissance et l'avait baptisé.

Ces récits firent tant d'impression sur sa jeune âme qu'il voulut être prêtre.

II.

Bien des années après, monseigneur l'évêque de Poitiers adressait à l'archevêque de Bordeaux un jeune homme entré dans les ordres, qui s'était distingué entre tous par ses capacités et sa conduite.

On l'envoya prêcher une retraite à Libourne, où son éloquence ne brilla pas moins que sa piété.

Son nom était Ferdinand-Auguste *Donnet*.

A son retour, et quand il se présenta au palais archiépiscopal, pour rendre compte de sa mission, monseigneur d'Aviau était étendu sur le lit d'où il ne se releva plus. Le vénérable prélat rassembla toutes ses forces pour le bénir, et comme regrettant d'emporter un secret dans la tombe, balbutia quelques mots inintelligibles et retomba.

Le saint avait vécu.

Le jeune missionnaire restait plongé dans une douleur

profonde. Il en fut tiré par le valet de chambre de monseigneur, qui lui montra sur un vieux carnet religieusement conservé son nom, *Donnet*, avec quelques mots retraçant le souvenir du touchant épisode qui précède et où le colporteur joua un si grand rôle.

Ce secret, dont on retrouvait la clef éparse au milieu des nombreuses bonnes œuvres du saint, était celui que monseigneur d'Aviau avait craint d'emporter dans la tombe !

Dieu ne l'avait pas permis.

Le missionnaire, ayant tout compris, tomba à genoux.

Aujourd'hui, monseigneur Ferdinand-Auguste Donnet est à son tour archevêque de Bordeaux. L'enfant baptisé dans une bourgade vendéenne par monseigneur d'Aviau, errant et proscrit, lui a succédé, après vingt ans, sur le même siége primatial, avec les mêmes talents et les mêmes vertus. N'avions-nous pas raison de prendre pour épigraphe : *Le doigt de Dieu est là !...*

Ajoutons à cette histoire, aussi authentique que miraculeuse, deux autres traits, pris entre mille, de l'admirable vie de monseigneur d'Aviau.

Il résidait à Poitiers, encore prêtre. Un décret de l'Etat l'appelle dans la capitale, et lui enjoint de s'y rendre immédiatement. Le motif pour lequel on exige sa présence n'est point indiqué ; mais, en réalité, c'était pour lui annoncer sa nomination à l'évêché de ....., nomination officielle déjà, mais que, connaissant sa modestie, on a voulu lui tenir secrète.

Le prêtre et le voyageur. Dessin de M. Pauquet.

Monseigneur d'Aviau part à pied pour Paris.

A quelque distance de Poitiers, il rencontre une voiture contenant des personnes de sa connaissance. On lui apprend naïvement la raison pour laquelle on l'appelle à Paris. Il revient alors sur ses pas et refuse de continuer sa route, en disant :

— On veut me faire évêque ; c'est une trahison !

Plus tard, on triompha, mais à grand'peine, de sa résistance.

Devenu archevêque, il donnait tout aux pauvres, et les personnes attachées à son service ne pouvaient rien obtenir de lui pour ses propres besoins. Il n'avait presque plus de linge de corps ; et quand on lui parlait de le renouveler, il répondait toujours :

— Un peu plus tard, nous verrons.

Sa femme de charge, pour lui en procurer, usa de cette ressource ingénieuse :

— Je viens, lui dit-elle, vous implorer pour une bonne œuvre.

— Et laquelle, ma bonne Jeannette ; j'y suis d'avance tout disposé, puisqu'il s'agit de quelqu'un à qui vous vous intéressez ?

— Je voudrais, avec votre permission, employer mes moments de loisir à faire quelques chemises pour un bon

vieillard qui en a le plus pressant besoin ; j'ai pensé que vous seriez assez bon pour fournir la toile : ce serait une charité bien placée ; le vieillard est digne de toutes vos bontés, et n'a de ressources que celles qu'il attend de vous.

—De tout mon cœur, s'écrie le bon archevêque ; tenez, voilà deux cents francs, c'est tout ce qui me reste ; prenez-les ; faites-en des chemises à ce pauvre vieillard, et s'il a d'autres besoins, recourez à moi, ne craignez pas de m'importuner.

C'est par ce moyen que monseigneur l'archevêque eut des chemises neuves.

V.-L. SOUDOU DU TEMPLE.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES BAPTÊMES PONTIFICAUX.

Les papes parrains. Les légats *à latere*. Cérémonial. La layette et la rose d'or. Les fêtes du baptême impérial. L'Hôtel-de-Ville. Notre-Dame peinte. Les spectacles gratuits. *La jambe qui pend!* etc.

Les fêtes du baptême impérial auront eu lieu quand vous lirez ces lignes, si elles sont maintenues à la date du 21 juin, jour anniversaire du couronnement de Pie IX, l'auguste parrain du fils de l'Empereur (1).

Cet événement donne un intérêt particulier aux détails historiques que nous trouvons dans le *Journal des Villes et des Campagnes*, et qu'il emprunte lui-même à un curieux manuscrit, intitulé : *Les Baptêmes pontificaux*, par M. l'abbé Héry, bibliothécaire de Saint-Louis-des-Français, à Rome.

Les papes ont plusieurs fois exercé les fonctions de parrains. Le plus souvent, l'objet privilégié de cette rare faveur était de race royale. Toutefois, le nombre des baptêmes pontificaux n'a pas dépassé dix-huit dans une période d'environ onze siècles. Ouverte, en 781, par un prince français, Pépin, fils de Charlemagne, qui eut pour parrain le pape Adrien Ier, la série va être close par un autre prince français, le fils de Napoléon III. Mais il est à remarquer que les papes n'intervinrent presque jamais personnellement dans ces baptêmes. La raison en est simple : la plupart des baptêmes royaux se célèbrent loin de la résidence pontificale. Pour les baptêmes célébrés à Rome par les papes, c'était déjà beaucoup que le vicaire de Jésus-Christ sur la terre s'y fît représenter par procureur.

Le représentant désigné de Pie IX, dans les circonstances actuelles, est Son Eminence le cardinal Patrizzi, légat extraordinaire *à latere*.

Le titre de légat *à latere* est la plus haute appellation diplomatique de la chancellerie romaine ; mais le légat *à latere* peut être *ordinaire* ou *extraordinaire*. Au premier, le souverain pontife confie le gouvernement d'une province de l'Etat ecclésiastique ; au second, le pape délègue le droit de le représenter, « soit à l'ouverture ou à la présidence d'un Concile, soit vers une tête couronnée à laquelle il veut témoigner une affection particulière, soit pour terminer une affaire en souffrance, soit enfin pour une occasion imprévue émergeant des besoins ou des droits de l'Eglise (Ferrari, t. V, *Legatus*). » On appelle ces légats *à latere*, dit encore Ferrari, parce que, « lorsque le suprême hiérarque envoie en mission un de ces conseillers intimes, c'est comme une portion de soi-même qu'il détache. »

— Au temps des grandes splendeurs pontificales, dit M. l'abbé Héry, la nomination et le départ d'un cardinal *à latere* faisaient toujours événement dans Rome. Voici quel était le cérémonial en usage au seizième et au dix-septième siècle :

Quand le pape déclare un cardinal *à latere* et lui donne la croix, disent les chroniques ecclésiastiques, il le fait en consistoire secret. Le consistoire terminé, le nouveau légat, accompagné de tout le sacré collége, est conduit jusqu'au dehors de la porte *Angelica*, si le consistoire s'est tenu au Vatican, ou jusqu'à la porte *Flaminia* (del Popolo), s'il a eu lieu au Quirinal.

Ce cortége rappelle celui d'un nouveau cardinal allant recevoir le chapeau ; c'est-à-dire que Leurs Eminences Révérendissimes sont à cheval, précédées et suivies de leur cour et livrée. Le légat s'avance le dernier, entre les deux cardinaux premiers diacres. La cavalcade, toujours des plus somptueuses, s'arrête sous l'arc de la porte triomphale ; et, à partir de ce moment, le légat ne peut plus se faire voir publiquement à Rome, quoiqu'il lui soit licite d'y rentrer *incognito*.

Le jour de son départ, quand le cardinal légat a atteint la quarantième borne milliaire où se termine le *pomœrium* pontifical urbain, il fait élever sa croix de légat. Cette croix processionnelle est le signe extérieur de la mission du légat, qui a le droit de la faire porter devant lui pendant toute la durée de son voyage, de même que le pape seul se fait précéder de la croix dans la ville de Rome. C'est également à partir de ce quarantième mille que le légat commence à donner la bénédiction au peuple.

Tel fut le cérémonial observé à Rome lors de l'envoi d'un légat *à latere* auprès de Louis XIV, ayant mission de représenter le pape Clément IX pour le baptême du duc de Bourgogne.

Mais, depuis ce temps-là, les traditions du cérémonial ont été singulièrement modifiées. Rome elle-même a cru devoir simplifier la nomination et le départ de ses hauts ambassadeurs.

Le dernier légat *à latere* nommé fut le cardinal Caprara, chargé par le pape Pie VII de venir à Paris présider la mise à exécution du concordat.

Les présents envoyés par les papes à l'occasion des baptêmes pontificaux ont souvent varié. Cependant deux sont passés en usage, pour ainsi dire, invariable : ce sont la *layette* d'abord, et puis la *rose d'or*.

Clément VIII, à l'occasion du baptême de Louis XIII, qui eut lieu dans une des cours de Fontainebleau, fut le premier pape qui envoya une layette bénite, appelée en italien *fascie benedette*.

Les successeurs de Clément VIII acceptèrent l'innovation de ce pontife, et il devint d'usage d'envoyer la layette bénite à tous les premiers-nés des souverains ca-

(1) A plus forte raison si elles se célèbrent le 14 juin, comme le *Moniteur* vient de l'annoncer.

tholiques, fillenls du pape ou non. Plusieurs des enfants de France la reçurent. Nous citerons le dauphin, fils de Henri IV; le grand dauphin, fils de Louis XIV; le duc de Bourgogne; le fils aîné du duc de Bourgogne; le dauphin, fils de Louis XVI.

Nous venons de parler de la rose d'or destinée à la mère du fillenl du pape. — Les liturgistes, dit M. l'abbé Héry, sont loin de s'accorder sur l'origine et l'historique de ce symbole gracieux qui, planté dans la foi et vivifié par la grâce, croît, se développe et fleurit pour la vie éternelle. Les uns en font remonter l'origine au sixième siècle et l'attribuent à saint Grégoire Ier; les autres ne veulent pas que cette rose soit antérieure à saint Léon IX, vers 1050; ceux-ci prétendent que l'origine ne remonte pas plus haut que le commencement du treizième siècle. Quoi qu'il en soit, la *rose d'or* est un présent symbolique d'une antiquité respectable; cette rose est bénie par les papes le quatrième dimanche de carême, et envoyée par eux soit aux sanctuaires célèbres, en gage de dévotion, soit aux princes et princesses catholiques, en gage d'affectueuse paternité.

L'usage a consacré la forme de ce symbole, et, depuis quelques centaines d'années, on lui donne celle d'un arbuste sortant d'un vase. La tige a une certaine élévation; elle se divise en plusieurs branches, chargées de feuilles, de boutons et de fleurs. Sur l'une de ces branches se balance une rose plus grande et plus épanouie. Une capsule a été ménagée au centre de sa corolle, et c'est dans cette capsule que le pape introduit divers parfums, en prononçant des prières le jour de la bénédiction.

Depuis son exaltation au trône pontifical, Pie IX, le souverain si vénérable, si clément, si bon et si éprouvé, a déjà été parrain de deux enfants royaux: en 1847, le nonce, à Turin, monseigneur Antonucci, reçut la mission de représenter le pape comme parrain de la fille du duc de Savoie, aujourd'hui le roi Victor-Emmanuel. La jeune princesse fut appelée Maria-Pia.

Deux années plus tard, à une époque néfaste, le 7 mars 1849, Pie IX, alors réfugié à Gaëte, dans le royaume de Naples, tenait sur les fonts baptismaux, dans la cathédrale de cette ville, une fille du roi Ferdinand II et de la reine Marie-Thérèse.

Avant de quitter le royaume des Deux-Siciles, Pie IX fit offrir la rose d'or à la reine-mère. —

Le baptême du prince impérial sera une des fêtes les plus splendides qu'aura vues Paris, à en juger par les préparatifs qui se font sur divers points de la capitale, notamment à l'Hôtel-de-Ville et à Notre-Dame. A l'extérieur du palais municipal, les travaux préparatoires de la grande illumination qui doit reproduire en longues lignes de feu tous les détails architectoniques de la façade principale sont terminés. Une décoration provisoire doit revêtir la base de la façade de l'édifice qui se profile sur la rue Lobau, vis-à-vis de la caserne Napoléon. Enfin, du côté de la place, de vastes portiques, décorés d'une ordonnance architecturale dans le style de la Renaissance, s'élèveront sur la partie non encore construite de ce vaste quadrilatère et de l'avenue Victoria.

La basilique métropolitaine renferme en ce moment dans sa vaste enceinte tout un monde d'ouvriers. Les charpentiers, les menuisiers, les serruriers, les tapissiers et les peintres-décorateurs travaillent sans relâche.

On s'est décidé à une tentative qui pourra avoir des suites sérieuses dans un prochain avenir. Cette tentative est la peinture complète de la nef de Notre-Dame. On n'emploiera d'abord que de légères couleurs faciles à enlever après la cérémonie; mais si l'effet que l'on espère paraît satisfaisant, il pourrait bien advenir que l'on fît pour Notre-Dame ce qui a été pratiqué récemment à Saint-Germain-des Prés. L'église métropolitaine serait peinte intérieurement de la manière la plus splendide. Tous les précieux bas-reliefs qui entourent le chœur seraient également repeints et dorés comme ils l'étaient dans l'origine.

A l'extérieur, on élève trois portiques correspondant aux trois baies du grand portail, qui seront splendidement ornés de tapisseries, d'étoffes de soie et de velours.

Les spectacles gratuits seront une des parties de la fête les plus recherchées de la foule. Dans ces spectacles, le public est aussi intéressant à observer que le théâtre et la pièce. — Le peuple de Paris, dit M. Guinot, déploie dans ces circonstances, où il semble être sorti de sa sphère, une rare intelligence, une sagacité merveilleuse, un esprit vif et prompt à saisir les nuances les plus exquises de l'idée et de l'expression.

Les acteurs aiment à jouer devant ce public sympathique, bruyant à son entrée dans la salle et pendant les entr'actes, mais qui, le rideau levé, observe un profond silence, écoute avec attention, applaudit avec discernement et chaleur. La salle est encombrée du haut en bas, mais cette foule ne commet pas de désordres et ne commet plus de dégâts. L'administration se contente d'enlever les portes des loges, que les flots briseraient. Autrefois, dans quelques théâtres élégants, on enlevait aussi les draperies et on remplaçait les fauteuils de velours par des chaises de paille. Les spectateurs cassaient les chaises et dévastaient tout ce qui se trouvait sous leurs mains. A présent on laisse les fauteuils, les tentures, le mobilier, et tout cela est parfaitement respecté par le public, qui apprécie cette marque de confiance et qui sait s'en rendre digne.

Et si ce public a des qualités qui lui sont propres, il apporte aussi au théâtre, sous d'autres costumes, les intérêts et les passions qui animent les spectateurs d'un ordre différent. Seulement il a une façon particulière de manifester ses sentiments.

Pendant la représentation de la paix, en avril dernier, dans les coulisses d'un de nos principaux théâtres de genre, une actrice racontait une anecdote qui, sans doute, est répandue depuis longtemps dans le monde dramatique, mais que nous entendions pour la première fois.

Cette actrice, qui jouait jadis les premiers rôles sur un théâtre des boulevards, et qui était fort belle, reçut un soir dans un entr'acte du mélodrame un billet non parfumé et d'un gros papier qui trahissait le dandy en blouse; l'écriture et l'orthographe étaient incorrectes et défectueuses, mais la lettre était remarquable par un style clair, précis, laconique, pittoresque.

Il n'y avait que deux lignes ainsi conçues:

« Je vous aime. Remarquez-moi. C'est moi qui ai la « jambe qui pend. »

L'actrice, rentrée en scène, leva les yeux vers les hautes régions de la salle et aperçut une jambe passée par-dessus la balustrade du paradis, et suspendue dans l'espace.

On ne contestera pas que cette manière de se faire remarquer ne soit assez originale, et certes les dandys des avant-scènes de l'Opéra ne trouvent rien qui vaille ce moyen de se signaler aux regards d'une actrice.

THÉATRES.

Comédie-Française. *Comme il vous plaira*, de Skakspeare et de Georges Sand, a disparu de l'affiche et n'a

laissé que le souvenir d'une réforme décorative qui atteste le goût et le soin de M. Empis dans les moindres détails. Jusqu'à ce jour, lorsque la scène représentait une forêt, on voyait les arbres jaillir du plancher, — mode de végétation peu naturel, observe un aristarque, — et qu'admettait seule la sylviculture dramatique. Dans la comédie de Shakspeare, au contraire, trois charmants décors étaient plantés dans un sol réel, c'est-à-dire dans une toile peinte étendue sur des praticables rembourrés et simulant les inégalités d'un terrain tantôt plaqué de gazon, tantôt montrant le sable ou le roc. On ne saurait imaginer l'effet délicieux que produit cette innovation, si simple pourtant! Les personnages se trouvent ainsi, comme les figures d'un tableau, avec leur sol, leur fond, leur atmosphère, dans le cadre de la scène qui les sépare de la réalité; ce mot technique si vilain « les planches! » disparaîtra de l'argot théâtral, et désormais l'artiste n'aura plus le pied sur le tréteau! On peindra pour le palais de la tragédie des mosaïques, pour la place publique de la comédie des pavés ou des dalles, pour les jardins des plates-bandes, pour les effets d'hiver des nappes de neige, et ainsi de suite; car rien n'était plus choquant que ces ais grossièrement unis foulés par le cothurne ou le brodequin, et qui supportaient sans vraisemblance la colonne de porphyre et le tronc d'arbre. —

M. Lafontaine a débuté dans *le Cid* avec une faiblesse qui n'a pas répondu à l'attente générale. Il a voulu montrer trop d'intelligence et chercher « *la petite bête* » dans les grands vers de Corneille, ce qui l'a rendu « mauvais d'une façon exquise et très-ingénieusement détestable. » Revanche à prendre! M. Lafontaine, pour être bon, n'a qu'à renoncer à être meilleur. On va le juger du reste dans la comédie, où il sera tout à fait sur son terrain. Les honneurs du *Cid* ont été pour M. Maubant, qui s'est élevé, dans le rôle de don Diègue, du second rang au premier, et que le vrai public a rappelé à la fin de la pièce avec un enthousiasme sincère.

Un bijou littéraire vient de s'enchâsser au répertoire, c'est *le Village*, comédie en un acte de M. Octave Feuillet. Le public en connaissait déjà la finesse et la grâce; il les a reconnues et applaudies, ravivées encore par le jeu excellent de Samson, de Régnier, de Mmes Nathalie et Jouassin.

Mme Plessy-Arnoud est toujours fort dramatique, bien qu'un peu maniérée encore, dans *Louise de Lignerolles*.

Odéon. *La Bourse*, de M. Ponsard, tourne de plus en plus à l'événement. Les loges et les stalles sont cotées d'avance à des prix fous, et il faut être fort habile au jeu pour aller voir cette satire du jeu. La nouvelle œuvre du jeune académicien est, comme ses ouvrages précédents, un peu terre à terre, presque sans action et sans originalité, mais très-sagement conçue pour ne blesser personne, très-soigneusement écrite, souvent éloquente et spirituelle, et par-dessus tout d'une honnêteté admirable, qui rendra son succès aussi solide que brillant. Plus d'intérêt, d'ailleurs, que dans *l'Honneur et l'Argent*, plus de variété de caractères, plus de comédie enfin, et moins de tirades solennelles.

Voici le tableau de la Bourse, au premier acte; c'est un agent de change qui parle au héros :

La Bourse, selon vous, ô gens de la campagne!
Est un jeu comme un autre, où l'on perd, où l'on gagne
Point. Les joueurs y sont partagés en deux corps:
Les faibles dans un camp, et dans l'autre les forts.
Grâce aux gros bataillons qu'ils tirent de leur caisse,
Ceux-ci font, à leur choix, et la hausse et la baisse;
Si bien que l'un des camps étant maître des cours,
Toujours gagne pendant que l'autre perd toujours.
A ce duel inégal, joins l'œuvre des habiles.
Les uns ont su d'abord les nouvelles utiles;
Les autres, inventant et semant de faux bruits,
De la frayeur publique ont récolté les fruits.
D'autres, par les appâts d'un dividende énorme,
Haussent les actions d'une entreprise informe,
Puis les laissent, aux yeux d'acquéreurs stupéfaits,
Retomber à zéro, dès qu'ils s'en sont défaits!
Et dis si les maisons par les grecs fréquentées
Ont jamais employé cartes plus bizeautées!

— Mais on gagne pourtant, reprend Léon. L'agent de change réplique aussitôt :

Je le veux, tu seras un des rares élus;
Si tu gagnes beaucoup, tu voudras gagner plus;
Le gain accroît la soif, l'or grise la prudence,
Le bien-être conquis appelle l'abondance,
L'abondance dévoile à nos yeux éblouis
Les splendeurs, le pouvoir, les rêves inouïs.
On a fait peu de rien, et de peu quelque chose;
Pour arriver à tout, il suffit que l'on ose.
Le plus rude est franchi, le chemin est frayé,
Du gouffre qu'on côtoie on n'est pas effrayé;
On monte, et quand on touche au faîte inabordable,
Vient la chute rapide, immense, formidable.

Au milieu du chœur des coulissiers et des joueurs, Reynolds, le Mentor de la pièce, prononce ces nobles paroles :

Pardon, messieurs, j'en sais plus d'un,
Un, entre autres, qui gagne honnêtement sa vie;
Et, satisfait de peu, ne connaît pas l'envie,
Qui tient que le travail est la première loi,
Et que le premier bien est l'estime de soi.
Il ne fermerait pas sa porte à la richesse,
Mais n'en voudrait jamais au prix d'une bassesse.
Il regarde avant tout, chez celui qui l'acquiert,
Comment il l'a gagnée et comment il s'en sert.
Et, pour clore d'un mot cet éternel chapitre,
C'est un bonheur, messieurs, mais ce n'est pas un titre.
Vous ne le verrez pas, parmi les suppliants,
Assiéger votre seuil encombré de clients.
Non, la Bourse, à ses yeux, est un gouffre où l'on puise
L'ardente soif de l'or et l'âpre convoitise,
Mais où l'on engloutit le paisible bonheur,
Le talent, la fortune, et quelquefois l'honneur.
Et rien ne vaut pour lui cette fierté sereine
Que donne un léger gain, après un jour de peine.

Telle est la morale excellente de *la Bourse*. Allez la voir et l'applaudir, ou du moins lisez-la en famille, car elle vient de paraître en un joli volume, chez l'éditeur Michel Lévy.

AUGUSTIN THIERRY. ADOLPHE ADAM.

Les deuils publics du mois ont été la fin prévue, mais regrettable, du célèbre historien Augustin Thierry (Voyez sa notice et son portrait dans notre tome XXI, page 233) et la mort subite d'Adolphe Adam, le compositeur si facile et si populaire, l'auteur du *Chalet*, du *Postillon*, du *Corsaire*, etc.

— Adam, dit avec justice un de ses biographes, était un des hommes les plus vivants de Paris, un de ceux qui faisaient le plus de bruit : bruit charmant, mélodieux, enchanteur. Il était la fortune des théâtres lyriques, l'inspiration toujours prête, la muse facile qui sème sans cesse les chansons gracieuses, aimées de tous, et chantées

avec un égal succès au théâtre, au salon, dans la mansarde et dans l'atelier. Et puis, c'était le meilleur des hommes, gai, bienveillant, aimable, applaudissant de bon cœur au succès de ses rivaux et exempt de cette jalousie qui est le péché véniel des artistes. Sa vie laborieuse s'est passée tout entière dans le domaine de l'art. Quelques traits de caractère seulement pourront être recueillis par les biographes. Adam était l'homme le plus sédentaire du monde ; il ne bougeait pas de Paris ; les voyages lui étaient odieux, et il avait la campagne en horreur. Le gracieux compositeur qui a écrit tant de mélodies champêtres, l'auteur du délicieux air des *Fraises*, détestait les champs et les bois, les vergers et les prairies. — « Rien, disait-il, ne me semble plus bête que la verdure.» — Il avait le pressentiment de sa fin subite et prématurée. Plus d'une fois il avait dit : — « Un de ces matins on me trouvera mort dans mon lit. » L'avant-veille de cette mort, Vivier, son ami, sortant du théâtre où l'on avait joué un des ouvrages d'Adam, monta chez l'auteur pour le voir et lui faire son compliment. Adam était couché. Vivier causa gaiement avec lui pendant une demi-heure, et, lorsqu'il lui souhaita le bonsoir en s'en allant, Adam retira son bras de dessous sa couverture et dit : — Donne-moi une poignée de main, ce sera peut-être la dernière.

Ce fut la dernière, en effet : le surlendemain il était mort, et Vivier ne l'a pas revu.

Nous donnerons, dans notre *Revue de l'année*, la notice et le portrait d'Adolphe Adam.

Les lettres ont encore perdu en mai, et subitement aussi, les auteurs dramatiques Simonnin, Decomberousse, Saint-Amant, Maurice Alhoy et Molé-Gentilhomme, un de nos plus honnêtes romanciers.

LA MER, PAR ÉTIENNE CATALAN.

La musique heureusement n'est pas morte avec le plus fécond de nos compositeurs. Témoin la belle mélodie *La Mer*, de M. Étienne Catalan, qui vient de paraître au bon coin, chez Heugel, rue Vivienne. Poésie et chant, tout est large, noble et simple dans cette œuvre magistrale, dédiée à Jules Lefort, et dont sa puissante et douce voix fait une merveille à entendre. Essayez-en, pour peu que vous soyez ténor, baryton ou basse. Si vous n'avez pas l'organe de Lefort, la musique de *la Mer* vous portera comme la vague de l'Océan.

REVUE LITTÉRAIRE.

Œuvres complètes de F. Arago. (Gide et Baudry.) Cette belle publication, que nous avons signalée plusieurs fois, se poursuit avec le succès dont le nom de l'auteur était la garantie.

L'impatience avec laquelle la grande famille scientifique de l'Europe et de tous les pays civilisés attend l'apparition de chacun des volumes gagne peu à peu jusqu'aux gens du monde. Le résumé lumineux de toutes les découvertes modernes, des immenses travaux qui les ont précédées, de tous les incidents dramatiques ou curieux qui les ont accompagnées, se trouve, en effet, si éloquemment et si clairement condensé dans les pages brillantes de l'illustre auteur, que le lecteur le moins porté vers les études abstraites ne peut rester insensible au charme des récits, et finit, à sa grande surprise, par s'initier, en jouant, aux difficultés qu'il considérait jusque-là comme les plus ardues.

Les sept premiers volumes ont déjà paru ; les autres se succéderont rapidement. Ces quatorze volumes, fruit du travail incessant d'une noble et vaste intelligence, sont peut-être l'un des monuments littéraires qui dans leur ensemble feront le plus d'honneur à notre époque. C'est une œuvre qui, dépouillée de toute tendance politique, réunit le double avantage si rare d'instruire en amusant.

Les deux derniers tomes publiés des *Notices scientifiques* et de l'*Astronomie populaire* sont d'un intérêt particulier et tout actuel. Ils traitent du soleil, de la voie lactée, des planètes, des chemins de fer, de la navigation, de la vapeur maritime et terrestre, etc.

MM. de Lamartine et Saint-Marc Girardin. Nous avons parlé plus haut du noble concours prêté par M. Saint-Marc Girardin au *Cours de littérature* de M. de Lamartine, du haut de la chaire de poésie de la Sorbonne.

Voici ce que nous raconte à ce sujet un témoin oculaire :

M. Saint-Marc Girardin, dit M. de Sacy, a commencé le second semestre de son cours, et cette séance a été l'occasion d'un hommage touchant et fort imprévu rendu à M. de Lamartine par le professeur et son auditoire. Le professeur, examinant les odes sacrées de J.-B. Rousseau, lisait l'ode que nous avons tous apprise au collége :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.

Cette ode a bien des strophes faibles et languissantes. M. Saint-Marc Girardin, qui n'hésite pas à croire et à dire que la poésie lyrique de nos jours l'emporte de beaucoup sur la poésie lyrique du dix-huitième siècle et de J.-B. Rousseau, opposait à l'ode du poëte ancien quelques strophes de l'*Hymne a la nuit*, de M. de Lamartine. C'était le même sujet, c'est-à-dire la grandeur de Dieu révélée par ses ouvrages. Les vers de M. de Lamartine excitèrent un applaudissement universel, et comme en admirant M. de Lamartine l'auditoire pensait instinctivement aux pages amères et désespérantes que le grand poëte vient d'écrire dans ses *Entretiens littéraires*, le professeur, s'associant à cette émotion de l'auditoire et l'exprimant, s'est mis à se demander avec tous ceux qui l'écoutaient comment il pouvait y avoir jamais place pour le désespoir dans l'âme d'un homme qui savait inspirer une si vraie et une si universelle admiration.

— Ah ! si l'écho de nos applaudissements, a dit M. Saint-Marc Girardin à toute cette jeunesse émue avec lui, pouvait arriver jusqu'au poëte, je me figure que sa gloire toujours vivante et toujours renouvelée viendrait calmer ses chagrins, adoucir sa tristesse et rendre l'espérance à cette âme forte, quoique désolée ! Nous ne pouvons pas retrouver ici les paroles de M. Saint-Marc Girardin, qui ne faisait que redire ce qu'il entendait des sentiments de son auditoire. Nous ne nous souvenons que de l'émotion universelle et de l'hommage attendri et respectueux que cette émotion rendait à la gloire de M. de Lamartine.

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI DERNIER.

Les étrangers vainqueurs demandaient à Louis XIV de détrôner Philippe V, son petit-fils ; il répondit : *Mieux vaut faire la guerre aux ennemis de la France qu'à mes enfants.* (Mi œufs — veau — fers — la guerre — os — ennemis de la France (1) — Cham aise — enfants.)

(1) Ce rébus était gravé avant la conclusion de la paix avec la Russie.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES,
Boulevard extérieur de Paris.

LA VALLÉE DES AMES.

LÉGENDE INDIENNE.

Schitala remettant le décret de Brama à Chitra-Goupta. Dessins de Stop.

D'après la tradition indienne, au-dessous de la terre, à la seconde sphère des cieux inférieurs, que n'atteignent plus les rayons du soleil, existe une immense vallée, demi-sombre, demi-lumineuse. Là, le feuillage bleuâtre des arbres s'éclaire de lueurs phosphorescentes; les plantes qui sortent du sol, rigides, anguleuses, ne sont autres que des cristallisations diversement coloriées; elles portent pour fleurs des épanouissements de pierreries, des ombelles de grenats, de topazes ou d'améthystes, tels qu'on en peut voir dans nos kaléidoscopes, et leurs facettes prismatiques reflètent en les multipliant les lueurs des arbres bleus.

Au milieu de cette espèce de crépuscule lunaire, tout est silence. On n'entend ni le chant d'un oiseau ni le

murmure d'une abeille; car la terre serait inhabile à y nourrir le moindre animal ayant vie. Les plaintes mêmes du vent se taisent sous l'immobile feuillage.

Un grand lac, que n'alimente aucune source, aucun ruisseau, emplit les parties basses de la vallée, non de ses ondes coulantes et sonores, mais d'une couche profonde de blanches vapeurs qui baignent sans les mouiller le pied des berges, la base des promontoires, on se développent, comme une légère écharpe de mousseline, autour des îles scintillantes.

Le mouvement n'est cependant pas tout à fait exclu de ce monde silencieux. Semblable à un linceul qui se soulève, parfois le miroir léthargique du lac se gonfle et s'anime à sa surface. A travers la vague vaporeuse, on voit glisser des formes, indécises d'abord, tant la substance dont elles sont composées paraît se mêler à la substance même du lac; mais bientôt les principales dispositions du corps humain, se montrant dans leur harmonie, se détachent de ce voile de brume qui les environne. Ces bras, ces épaules sans muscles, sans épiderme, aux contours douteux; ces fronts que n'ombrage nulle trace de chevelure; ces visages que le sang ne peut colorer, qui ne se plissent ni sous une ride ni sous un sourire, conservent néanmoins une sorte de physionomie; ces yeux à peine indiqués comme une tache brune, et d'où s'échappe un reste de regard; ces lèvres effacées, ternes et closes, et qui ne doivent s'ouvrir qu'à un suprême commandement, suffisent néanmoins pour témoigner de la différence des sexes parmi tous ces pâles simulacres.

Une fois hors du lac, ces hommes et ces femmes-nuages vont errer le long de la rive ou s'étendre sur les berges, et, à travers leur corps diaphane, on aperçoit la terre sur laquelle ils se tiennent couchés; on voit briller les pétales d'onyx et de topaze des fleurs, qui ne se sont même pas inclinées sous leur poids.

Et parfois, prenant une attitude mélancolique, le coude posé sur le sol, la tête appuyée sur la main, les ombres semblent rêver.

A quoi rêvent-elles?

Peut-être à leur existence passée; peut-être à leur existence future.

Car cette vallée, c'est le séjour des âmes destinées à subir une nouvelle épreuve de la vie.

Après avoir été jugées par le terrible et incorruptible Yama, à la fois le Minos et le Pluton de l'enfer des Hindous, après avoir accompli leur temps de tortures ou de délices, selon que, dans leur dernier passage sur la terre, elles ont pratiqué le vice ou la vertu, c'est là que, purifiées par l'expiation, ou récompensées du courage déployé par elles dans leur lutte précédente, égales désormais aux yeux d'Indra, le dieu du ciel; réconciliées avec Brahma, le pouvoir créateur, avec Schiba, le pouvoir destructeur et régénérateur, elles attendent la venue au monde de l'enfant dans le corps duquel elles doivent opérer leur transmigration.

Un jour, Chitra-Goupta, l'ange au teint vert, aux triples épaules, et sur le dos duquel s'échelonnent six paires d'ailes, venait, en qualité de premier ministre d'Yama, faire sa provision d'âmes; il rencontra devant la porte de diamant par laquelle on pénètre dans la vallée la déesse Schitala, protectrice des enfants, nés ou à naître.

L'ange vert fronça aussitôt le sourcil, car il voyait en elle un pouvoir rival.

— Viens-tu encore nous importuner de tes doléances, lui dit-il, et nous demander pour tes pupilles des dons que les dieux supérieurs pourraient seuls leur accorder?

— Je n'ai plus rien à demander, répondit Schitala, car j'ai obtenu de Brahma ce que je désirais pour le bonheur de l'humanité tout entière, et je viens te signifier son ordre.

— Que prétends-tu faire, et de quoi s'agit-il?

— Ecoute-moi, Goupta, et sois fier de me seconder dans ma grande et sainte entreprise. Si l'homme, durant sa traversée terrestre, a presque toujours à se plaindre de son sort, c'est que, le plus souvent, son âme habite un corps qui n'est pas fait pour elle, subit une condition qui ne répond point à ses instincts. Désormais avertie à l'avance de sa destinée future, l'âme aura le droit d'accepter ou de refuser cette enveloppe de chair sous laquelle elle doit accomplir son épreuve. Telle est la prière que j'ai adressée à Brahma, et il l'a exaucée.

Le ministre du Pluton indien partit d'un tel éclat de rire que ses six paires d'ailes battirent à la fois sur ses triples épaules, et qu'il resta quelques instants sans pouvoir reprendre la parole. Enfin, sa grande hilarité calmée :

— Rêves-tu, mère? Brahma lui-même, enivré par les parfums du Camalata, ou par la douce liqueur de l'Amritam, rêvait-il quand il te fit cette promesse? Par les fleuves de l'Enfer, je suis tenté de croire qu'il s'est raillé de toi!

Pour toute réponse, Schitala tira de dessous son manteau écarlate le décret émané de Brahma, soigneusement enveloppé dans des feuilles de lotus et de couscha, et le lui remit, tandis que la porte de diamant venait de s'ouvrir d'elle-même devant eux.

— Malédiction sur les hommes! le monde touche à sa fin! murmura Chitra-Goupta, en poussant un soupir tel que tous les légers fantômes du lac se trouvèrent refoulés de l'autre côté du rivage, comme l'écume des mers sous le souffle de la tempête : — rendre l'homme maître d'accepter ou de refuser sa destinée future! l'excès de charité t'a rendue folle, vieille mère; désormais, nous n'aurons plus d'âmes à fournir, sinon aux enfants des riches et des puissants! Avant un demi-siècle, les rois naîtront sans peuple, et les brahmines prêcheront dans le désert!

— Essayons, dit la déesse.

— Qu'il en soit ainsi, puisque tu le veux, et que Brahma l'ordonne.

Après avoir pris une connaissance plus exacte du décret divin, l'ange vert, quelque peu rassuré, s'approcha du lac, consulta son registre, et, de sa voix retentissante, appela tour à tour six âmes par leur dernier nom terrestre.

A chaque nom prononcé, le lac frémit, un léger bouillonnement se manifesta sur un des points de sa nappe argentée, puis une ombre, s'élevant au-dessus de la couche de vapeurs, gagna lentement la rive.

Lorsqu'il les vit réunies toutes six autour de lui, il leur fit connaître, avec la décision de Brahma, cette restriction, qui s'y trouvait comprise : « Par son refus de devenir à « l'instant l'hôtesse du corps qui lui était prédestiné, « l'âme perdait son tour de vie, et devait prolonger son « séjour dans cette vallée du néant un nombre d'années « égal à celui qu'elle aurait eu à passer parmi les hommes. »

C'était là cette clause qui avait paru rassurer Chitra-Goupta sur les conséquences du décret.

La première âme appelée était celle d'un vieux derwis, qui avait laissé dans le Mysore le souvenir d'une vie passée non-seulement dans de saintes austérités, mais dans les plus cruelles macérations de la chair.

— Toi, lui dit l'ange, tu vas naître au milieu d'une honnête famille de marchands, dans une condition également éloignée des honneurs qui troublent la raison de l'homme, et de la misère qui la déprave. Réjouis-toi!

— Réjouis-toi doublement, reprit Schitala, car il me

sera permis de veiller sur toi jusqu'à la fin. Après t'être doucement enivré de la lumière du soleil et des baisers de ta mère, tu échapperas aux corruptions du monde, encore enveloppé dans ta robe d'innocence; tu mourras enfant! Cette fois, tu obtiendras le prix du triomphe sans avoir lutté, sans avoir souffert!

— Mourir enfant! dit le vieux dervis; quoi! poser mes lèvres sur le bord de la coupe, sans même pouvoir la vider à moitié! voir de nouveau s'ouvrir devant moi les portes de la vie pour m'arrêter sur le seuil? Autant ne pas naître! Je viens de goûter les joies du ciel, je veux savourer celles de la terre! J'attendrai.

Et, par un geste témoignant de son refus, il se replongea dans le lac.

— Le vieux fou s'est perverti dans le ciel, dit Chitra-Goupta, en haussant sa triple paire d'épaules.

— Tout ainsi que le vice, l'excessive vertu est-elle donc sujette aux remords?... c'est possible!... murmura Schitala, devenue rêveuse.

Elle fut bientôt distraite de sa rêverie par la seconde âme qui succéda à celle du dervis.

Le hasard, ou plutôt le destin, se plaît souvent à rapprocher d'étranges contrastes. C'était une ancienne bayadère, dont tout Benarès avait autrefois admiré la grâce et les danses voluptueuses; elle avait même figuré avec éclat dans les cérémonies religieuses du temple, ce qui, malgré les désordres de sa conduite, lui avait valu la protection des brahmines durant sa vie, et peut-être après sa mort l'indulgence des dieux.

Elle s'avança, légère, presque bondissante, près du couple divin, qui se tenait assis sur un rocher de malachite veinée d'or.

— Tu seras belle! lui dit le messager de Yama, et ta beauté te vaudra de devenir l'épouse d'un riche nabab, qui mettra à tes pieds ses trésors pour satisfaire au moindre de tes caprices. Réjouis-toi!

L'âme de la bayadère sembla frissonner comme sous un mouvement de joie; elle promena rapidement autour d'elle son regard sur ces buissons de jade et de turquoises, sur toutes ces riches pierreries qui formaient la décoration florale de la vallée, songeant sans doute qu'elle en retrouverait de pareilles sur la terre pour s'en faire des colliers, des bracelets, des ceintures, et les suspendre en grappes à l'extrémité de ses longues tresses de cheveux. Cependant, avant de donner son complet acquiescement:

— Le riche nabab, mon mari, sera-t-il jeune? demanda-t-elle.

— Il aura trois fois ton âge, lui répondit Schitala; n'importe! réjouis-toi, car, après t'avoir comblée de ses dons, il te laissera maîtresse absolue de ton sort, libre de te choisir un nouvel époux, et, celui-là, il sera jeune, il sera beau!

— Et moi, serai-je mère?

— Tes deux maris, le jeune comme le vieux, te laisseront sans enfants.

La bayadère prit tout à coup une attitude désolée:

— Sans enfants! répéta-t-elle; encore cette honte!... Et, se retournant brusquement vers le lac, elle disparut, en laissant tomber ces mots: — Vivre sans enfants, ce n'est pas vivre!

L'ange vert regarda la bonne déesse avec un sourire moqueur:

— Voilà un refus auquel tu ne te serais, certes, pas attendue, mère?... Un vieux mari pour l'enrichir et se soumettre à ses vouloirs; un jeune, pour satisfaire à ses goûts... c'est à n'y rien comprendre. Ton sexe, bonne déesse, reste-t-il donc sujet au caprice jusque dans cet empire du néant?

— Si l'arbre condamné à ne jamais produire de fruits pouvait parler, Goupta, il te répondrait: « La stérilité c'est la honte! » Pour la femme, c'est pis encore! Le divin Brahma, par un don ineffable, a daigné, dès le premier jour du monde, partager avec elle sa faculté créatrice; presque au sortir du berceau, elle tressaille sous une aspiration de maternité; la femme, même enfant, c'est déjà la mère!... Pauvre bayadère!... je comprends son refus.

— Très-bien, bonne Schitala; mais, en attendant, nous courons risque de ne pas trouver une âme qui veuille quitter cette vallée. Heureusement, nous allons avoir affaire à celle d'un homme. L'ambition, la soif des honneurs, c'est là le grand mobile de l'espèce: cette fois, je suis sûr de l'acceptation.

Et, du geste, appelant à lui l'âme dont c'était le tour de comparaître:

— Réjouis-toi, lui cria Goupta, dès qu'elle se fut mise en mouvement; réjouis-toi et remercie les dieux; tu seras roi!

— Roi! dit l'âme, en s'arrêtant frémissante; triste et cruel métier aujourd'hui! Se faire le bourreau de sa famille pour se maintenir nécessaire devant son peuple, et, quand on a mérité les châtiments du ciel et le mépris des hommes, devenir le vassal ou le prisonnier des envahisseurs accourus de l'Europe... quel sort! Mon oncle était le puissant souverain du Dékan, et il m'a fait brûler les yeux dans la crainte que ses sujets ne me jugeassent digne de lui succéder; et il est mort l'humble pensionnaire des Anglais. Roi!... j'aimerais mieux naître dans l'humble cabane d'un paria que sur les marches d'or du trône de Delhy!

— Le danger est bien plus grand encore que je ne pensais, puisque les riches et les rois se récusent, murmura le ministre de Yama; mais nous ne sommes encore qu'à mi-chemin; poursuivons!

Des deux âmes qui suivirent, l'une devait animer le corps d'un banquier, peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir, mais à qui, en même temps que la fortune, adviendrait un rude malaise, qui le tiendrait presque constamment couché sur un lit de souffrance; l'autre était destinée à habiter l'enveloppe d'un cultivateur pauvre, mais laborieux, et le travail et le grand air entretiendraient sa santé florissante:

— Être à la fois misérable et bien portant, dit celui-ci, c'est ne posséder un bon estomac que pour y loger le démon de la faim!

— La richesse en compagnie de la souffrance, dit celui-là, c'est un manteau d'or jeté sur un cadavre!

Et tous deux refusèrent.

— Eh bien! Schitala, dit l'ange vert avec l'orgueil du triomphe, penses-tu encore qu'il soit juste et sage d'instruire les hommes de leur sort à venir et de les laisser libres d'être ou de ne pas être? A cette condition, je le répète, la terre serait bientôt dépeuplée. Grâce à la prière imprudente adressée à Brahma par toi, la protectrice de l'enfance, voilà déjà cinq pauvres mères qui vont pleurer sur leurs enfants mort-nés.

Voyant alors la bonne déesse, troublée de honte, baisser le front sans répondre:

— Crois-moi, ajouta-t-il, n'allons pas plus loin, car la dernière âme qu'il nous reste à consulter va, au premier

mot, se replonger dans le lac, et, cette fois, non sans de bonnes raisons.

Ouvrant son registre, il s'apprêtait à rayer les six noms inscrits, mais l'âme restante, se voyant seule, n'avait pas attendu l'appel pour se rapprocher du banc de malachite.

A sa marche dolente, à l'inclinaison de sa tête, penchée doucement vers son épaule, on pouvait pressentir que les souvenirs de son existence passée ne réveillaient en elle que des impressions douloureuses ou mélancoliques.

C'était l'ombre d'une pauvre fille de Patna, qui n'avait eu que des devoirs pénibles à remplir sur la terre. Restée étrangère aux jouissances que peuvent procurer l'éclat du rang, le pouvoir ou la fortune, elle avait été l'unique soutien de sa vieille mère impotente; et quand Adisma, le dieu du malheur, avait un instant semblé se laisser désarmer par sa résignation, quand un jeune fiancé s'était présenté pour elle, lui apportant des promesses de bien-être, le matin même de son mariage elle était morte, piquée au pied par un serpent.

— Faible créature fatalement prédestinée, lui dit l'ange, comme aux autres je ne te dirai pas : « Réjouis-toi! » car je n'ai à t'offrir qu'une nouvelle existence de peines et de

La jeune fille de Patna acceptant de revivre.

privations. Ces deux âmes, qui viennent de te devancer ici, ont refusé leur transmigration faute de pouvoir posséder tout ensemble la fortune et la santé; toi, je ne puis te promettre ni l'une ni l'autre. Tu dois endurer à la fois la misère et la souffrance. Acceptes-tu la vie à ce prix? Décide.

Sans faire un mouvement vers le lac, l'ombre resta silencieuse, attentive, comme dans l'espoir qu'une autre révélation allait venir adoucir ce que celle-ci avait de cruel.

— Hélas! hélas! dit à son tour la bonne déesse, profondément émue de pitié, profite du don de Brahma, chère âme; non-seulement à travers les défaillances de ton corps la pauvreté te poursuivra, mais dans tes vaines tentatives pour la conjurer, il te faudra épuiser ce qu'il te restera de forces dans un travail incessant et sans résultat, et, comme si ce n'était pas assez pour toi, chétive, d'avoir partagé les rudes labeurs de ton époux, lui mort, tu devras le suivre au milieu des flammes de son bûcher!

La jeune âme se redressa.

— Cet époux, près duquel je dois passer ma future existence dans le travail, la misère et la maladie, cet époux, pour lequel je dois mourir, m'aimera-t-il? m'aura-t-il aimée?

— Bien peu de temps, et non sans partage. Une rivale te sera préférée, et des cendres de ton bonheur, à peine

ntrevu, bientôt évanoui, surgiront pour toi de nouvelles
ngoisses, de nouvelles souffrances, plus lourdes encore
supporter que toutes les autres!
— Mais, moi, l'aimerai-je du moins?
— Tu l'aimeras.
— Jusqu'à la fin?
— Jusqu'à la fin..., jusque sur le bûcher.
— Béni soit le nom de Brahma; je veux vivre!

A ce cri d'amour, à cette aspiration passionnée vers le lévouement, vers le sacrifice, la muette et froide vallée rouva un écho pour répondre; les arbres secouèrent leur immobilité, les phosphorescences et les fleurs diamantées edoublèrent d'éclat, et tous les fantômes qui peuplaient les profondeurs du lac s'élevèrent à la fois au-dessus de sa surface pour saluer leur compagne d'un dernier geste. Mais déjà la bonne déesse emportait dans son manteau de pourpre la pauvre âme aimante, tandis que Chitra-Goupta, déployant rapidement ses six paires d'ailes, s'élançait vers le septième monde supérieur pour faire annuler par Indra, le dieu du ciel, le décret de Brahma.

Indra rapporta le décret; mais sur son livre d'or il inscrivit le nom de la jeune fille de Patna..., puis, au-dessous, celui de la bayadère.

X.-B. SAINTINE.

Marly-le-Roi, octobre 1855.

LES ANGLAIS CHEZ EUX, PAR M. FRANCIS WEY.

Un vol. in-18, 1 fr. Collection Michel-Lévy, rue Vivienne, 2 *bis*.

Nos lecteurs se souviennent de cette excellente et charmante étude, publiée en sept grands articles, avec vingt à trente gravures, dans notre dix-huitième volume; ils se souviennent aussi des justes éloges qu'elle reçut alors des critiques les plus sévères, entre autres, de M. Armand de Pontmartin (voir notre *Mercure* de novembre 1853). Réimprimés deux fois depuis dans les œuvres de notre ami collaborateur, et acceptés de tous comme l'analyse la plus exacte, la plus savante et la plus fine de la vie de Londres et des mœurs de nos voisins d'outre Manche, *les Anglais chez eux* (le *Musée des Familles* annonce avec quelque fierté) en sont aujourd'hui à leur soixième édition, et vont former un des bijoux les plus exquis de la riche collection des meilleurs livres contemporains, réunie par MM. Michel Lévy, à l'incroyable prix de 1 fr. par volume de 300 à 400 pages (1).

M. Francis Wey, l'écrivain consciencieux par excellence, est retourné récemment à Londres revoir et achever son travail; il l'a enrichi de nouveaux détails inédits pour nos lecteurs, et il veut leur en donner l'avant-goût par cette éloquente page sur le fameux palais de Sydenham, page qui couronnera ce que nous avons dit nous-même, l'an dernier, de cette merveille de l'industrie anglaise. P.-C.

LE PALAIS DE CRISTAL A SYDENHAM.

VOYAGE MAGIQUE DANS L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Dans la plupart des villes, ce qu'on nomme vulgairement la société adopte un lieu de promenade où chacun est assuré de trouver tout le monde à une certaine heure. Paris eut tour à tour le Pont-Neuf, la place Royale, le cours la Reine, le boulevard du Temple, le Palais-Royal, le quartier des Italiens et le jardin des Tuileries.

Aujourd'hui, le rendez-vous général est entre l'Opéra et le rond-point des Champs-Élysées, en y comprenant deux ou trois grandes rues adjacentes.

A Londres, il en est autrement : les Anglais s'éparpillent; ils aiment à s'élancer hors de la ville et loin des maisons. Il y a quelques années, on recherchait les jolis jardins de Kew, avec leurs serres magnifiques, leurs pelouses gracieuses, leurs massifs si bien composés, et leurs énormes buissons de rhododendrons. Le point de vue de Richmond, un ravissant paysage, attirait aussi beaucoup de promeneurs. Les amateurs de plantes, qui sont nombreux et distingués, se portaient aux jardins de Chiswick, institués en 1809, dans le but de perfectionner l'horticulture.

Plus anciennement, on allait visiter à Chelsea le jardin botanique de sir Hans Sloane, et admirer les cèdres du Liban, qui y furent plantés en 1683.

En ce moment, la vogue est au jardin de Sydenham, joli village dominé par un coteau boisé, au sommet duquel on a reconstruit, en l'agrandissant des deux tiers, le Palais de Cristal.

Cette cage de vitres, que l'on admirait à l'Exposition de Londres dans la modestie de ses proportions primitives, a acquis, en émigrant dans la campagne, des dimensions surprenantes.

L'ensemble se compose aujourd'hui d'une très-longue nef terminée à chaque extrémité par deux transsepts, et que coupe un troisième transsept d'une élévation comparable à celle des vaisseaux de nos belles cathédrales.

Il est heureux que ce pays soit organisé de manière à entreprendre de grandes choses en dehors du gouverne-

(1) Cette collection, qui est une véritable révolution dans la librairie de luxe à bon marché et qu'un succès populaire a consacrée à son début, comprend déjà et comprendra de jour en jour le répertoire complet de la littérature contemporaine : les œuvres de Lamartine, de Ponsard, de George Sand, de Mme de Girardin, de Charles de Bernard, de Stendhal, d'Henry Murger; *Théâtre*, les *Proverbes* et les *Nouvelles* de Scribe; les œuvres de Gérard de Nerval, de Mérimée, de Louis Reybaud, de Cuvillier-Fleury, de Théophile Gautier, du comte Armand de Pontmartin; les récits des romanciers de premier ordre : Alexandre Dumas, Émile Souvestre, Karr, Méry, Gozlan, Saudeau, Texier, Marc Fournier, Paul de Molènes, etc.; et enfin les curiosités de la littérature étrangère, tels que les *Scènes flamandes* d'Henri Conscience et les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poë.

ment, des écoles, des architectes officiels, et à permettre à une compagnie d'agir à sa guise, sans se préoccuper avant tout, — soin absurde ! de faire de l'architecture classique.

Chez nous, on croirait tout perdre si l'on ne taillait des pierres, des colonnes, et si par-dessus tout cela on n'ajustait dans un triangle, une grosse Renommée distribuant de face des couronnes à des gens en profil.

Chez ces insulaires, où l'on peut encore se passer d'être monumental, on a tout construit en vitres, de l'arête des toits à l'arasement du sol, et on a tout soutenu avec de sveltes pièces de fonte ou de fer, colorées en bleu pâle, en blanc et en violet clair.

De loin, ces tons se perdent dans la brume de l'atmosphère, ce qui prête des distances idéales à la perspective aérienne.

Deux étages de galeries chargées de marchandises étalées en vente font le tour de ce palais diaphane, et à chaque bout de la nef centrale, dont l'élévation est prodigieuse, deux escaliers à jour vous font voltiger en tournoyant comme un oiseau, jusqu'aux combles de la voûte, d'où l'on obtient sur la campagne un point de vue magnifique.

Pour donner une juste idée de l'étendue de cette construction, il suffit de constater que la surface vitrée, si elle était aplatie sur le sol, y couvrirait vingt-cinq arpents...

On croirait que le souffle du vent va dissiper comme une vapeur cette audacieuse machine. Elle est cependant d'une solidité à l'épreuve.

Le *Crystal-Palace* est la merveille du moment ; les promeneurs affluent donc à Sydenham, où ils parcourent, quand il fait beau, les jardins découpés à la française, et dès qu'il pleut, les parterres, les parcs, les forêts, les villas qu'un enchantement a emprisonnés sous un dôme de verre.

Quelle admirable invention pour l'Anglais, si épris d'aventures et de pèlerinages à tous les bouts du monde ! En quelques minutes, il peut se transporter au fond de l'Asie, et remonter la pente des âges jusqu'aux temps fabuleux.

D'un coup d'aile il s'élance à Ninive, à Babylone, dont il contemple les impassibles divinités et les animaux symboliques, colosses taillés dans le granit. Planant à travers l'Égypte, il descend dans les hypogées mystérieuses de Memphis ; il interroge ces sphinx qui savent tant de secrets qu'ils ont gardés ; il épelle les hiéroglyphes et les explique avec beaucoup d'imagination, comme un savant de l'Institut ; il revoit les temples, non plus ruinés par les siècles, mais tels qu'ils furent avant Cléopâtre.

De là, rien n'est plus aisé que de suivre la civilisation en Grèce ; les athlètes d'Égine nous attendent en souriant ; le Parthénon, pour nous, est descendu de l'Acropole.

Hurrah ! l'esprit va vite, nous voilà dans Pompei. Entrons : — *Cave canem !...* et invoque les dieux hospitaliers.

Le Vésuve nous laissera-t-il le temps d'admirer ce logis, où tout est neuf et dans sa fraîcheur ; où Cœlius Plinius va nous apporter des nouvelles de son oncle récemment arrivé de Misène ?

Comme la vie des Romains se laisse entrevoir, dans la fine et sévère élégance de ces appartements, dont les maîtres viennent de s'absenter !. .

— Mais, ô tragédie française ! tes décors, où les as-tu pris ?

Une fuite précipitée, qui me soustrait aux froides agaceries de la muse des pensums, me fait traverser la mer et dix siècles : mes yeux se rouvrent à l'Alhambra de Grenade, devant la fontaine des Lions.

L'illusion est complète : on cherche involontairement sur le marbre la trace du sang des Abencerrages, en parcourant les salles de ce palais des rois maures, chanté par tant de poëtes.

Ces maisons, rebâties dans leurs proportions réelles, et restaurées fidèlement le long des travées de l'immense Palais de Cristal, y occupent de petits espaces.

On peut continuer la route à travers ce tableau de l'histoire universelle : traverser les monuments de l'époque byzantine, passer sous les portes gothiques de Chartres, d'Amiens, d'York et de Reims, s'asseoir dans la chapelle des Médicis, entièrement reconstruite, et se reposer dans les bonbonnières de la Renaissance.

Tout ce que les sociétés ont produit d'original et de beau se trouve là, chronologiquement disposé : on y parcourt en trois heures la table des matières des annales du monde.

Et quand, las comme Child-Harold ou René, du poids des traditions et des fatigues du beau, on se sent poussé aux sauvageries d'un sol inculte et sans passé ; eh bien, on n'a qu'à suivre ce sentier de quatre mille lieues, qui conduit en deux minutes aux terres inexplorées de l'Australie.

Il aboutit à des arbres inconnus, de vrais arbres, plantés dans de la vraie terre... il traverse une forêt exotique, une forêt consciencieuse, et qui serait vierge si elle pouvait.

Égarez-vous dans ces bouquets de bois, vous y rencontrerez au naturel les troupeaux du pays, les animaux féroces, les indigènes de la Nouvelle-Hollande ; seulement, ils se présentent en carton peint.

Cette exhibition n'est que bizarre : les Anglais ne tiennent ni à la pureté du goût ni à l'harmonie des choses.

Près des merveilles de l'art, il y a des boutiques où l'on vend des poupées, de la ferraille, des outils de jardinage des porte-feuilles et du savon de Windsor. L'idéal et le réel s'entre-choquent ; on sent que le but est l'apothéose de l'industrie du siècle, et que le présent n'est pas immolé, comme chez nous, à la gloire exclusive de ce qui n'est plus.

Il est difficile de juger si l'on est ébloui ; d'être sévère lorsqu'on est charmé. Cette promenade tiède et embaumée en plein hiver, à travers un palais immense, si transparent qu'on est à la fois sous les cieux et au milieu de la campagne ; la gaîté des avenues d'orangers, des arbres verts de toutes les régions, de ces amas de fleurs penchées sur les bassins, éparses sur les talus, sur les tapis de lycopode ou de gazon ; le babil des sources qui, jaillissant des rocailles, font frémir des touffes de joncs et trembloter les nénufars étalés sur l'eau ; tout conspire à vous occuper avec grâce, à vous bercer l'esprit en attachant vos yeux.

Cet abrégé du monde, réuni dans un palais de fées, est l'accomplissement si complet d'un songe des fables indiennes ou des veillées de Thessalie, qu'on se laisse aller à l'illusion dont on se sent épris.

Puis, on n'était pas seul ; les amis qui m'accompagnaient je les aurais choisis entre tous : j'avais autour de moi les joyaux les plus rares dans les plus riches musées de ce monde ; des âmes élevées, des cœurs vrais, des esprits dignant admirer, la gaieté dans sa bonhomie, la grâce avec la raison, la dignité du mérite et du rang cherchant, non des piédestaux, mais des mains fraternelles (1).

En si joyeuse et si douce compagnie, on aimerait non

(1) Nous reconnaissons à ce portrait, si juste et si délica M. le comte de Persigny, ambassadeur de France en Angleterr dont M. Francis Wey était l'hôte à son dernier voyage à Londre

(*Note du Rédacteur.*)

seulement des chaumières, mais des maisons bourgeoises, mais des académies... On y trouverait à rire de si bon cœur !

Aussi, je n'ai gardé du *Crystal-Palace* qu'un souvenir tout radieux ; je me résigne donc à un optimisme dont seraient humiliés à ma place tant d'aristarques qui ont si peur de passer pour des niais, dès qu'ils s'abstiennent de déprécier ou de médire.

Et c'est bien fait à eux : car les plus grands critiques sont greffés sur les plus petits esprits.

Lorsqu'on quitte ce palais de verre et que l'on essaye de se retracer les siècles, les pays, les merveilles si rapidement traversés, on se demande si, comme le beau Pécopin de la légende, on n'a pas, en s'oubliant à suivre la chasse aérienne, pris les heures pour des secondes et vieilli de cent années.

Nous ne saurions trop féliciter cette société industrielle du Palais de Cristal, qui a doté l'Angleterre d'un établissement si utile au développement moral du peuple anglais.

Il manque en effet essentiellement à la classe inférieure ce principe de moralisation qui, procédant du sentiment du beau et de l'amour des arts, doit modérer l'excès des appétits brutaux et des grossières débauches.

A cet égard, le musée de Sydenham, qui instruit en frappant les sens, serait un moyen précieux d'initiation.

Mais, par suite des étroits préjugés des méthodistes, qui font sur ce terrain cause commune avec les *dissenters*, et de la faiblesse d'un clergé qui n'ose surmonter des préjugés inepties, le peuple qui aurait tant à profiter de l'étude du Palais de Cristal, le peuple en est seul absolument exclus.

Il ne pourrait consacrer que le dimanche à cette noble récréation, car il est obligé de gagner son pain le reste de la semaine, et, le dimanche, les rigueurs de la police protestante ne laissent à sa disposition que l'ivrognerie et l'oisiveté...

Les bonnes institutions surviennent à leur temps, et ne peuvent, sans péril pour elles, faillir à leur destinée. Ce musée de Sydenham était fait pour le peuple, qui seul en Angleterre n'a pas vu sur place la plupart des curiosités du globe : eh bien ! le musée de Sydenham est menacé d'une ruine complète, parce que le peuple n'est pas laissé libre d'y affluer.

Il y a là une question vitale, pour les classes laborieuses, pour les ouvriers de luxe qui ont besoin de fortifier leur goût par l'étude des modèles, et pour un établissement que la fashion seule ne suffira point à défrayer.

N'est-il pas affligeant de penser que de tels intérêts sont incurablement sacrifiés à un paradoxe (la pensée qu'en ouvrant les portes de Sydenham, les gardiens font œuvre servile un jour férié), et que, sous couleur de religion, le peuple est condamné à rester abruti et privé de tout plaisir décent, par l'intolérance des faux dévots de la réforme?

FRANÇIS WEY.

L'ÉGLISE SAINT-EUGÈNE.

La nouvelle église Saint-Eugène, rue du Conservatoire, à Paris, est une tentative de révolution dans l'architecture religieuse.

Comme on le verra par la gravure ci-jointe, dessinée pour nous d'après nature par M. Lancelot, et la première qui ait été publiée dans les journaux illustrés, on a expérimenté sur ce monument l'application du métal à la construction des temples. Piliers de la nef et des bas-côtés, nervures des voûtes, supports et balcons des galeries, chapiteaux, clochetons, ornements, rosaces et cadres des vitraux, tout cela est en fonte de fer, comme dans les halles de nos marchés, les bazars de notre commerce et les gares de nos rails-ways. Seulement ici le métal est peint et doré, dans le système des anciennes basiliques, qui vient d'être essayé à Notre-Dame pour les fêtes du baptême impérial, et qu'on restaure avec tant de succès à Saint-Séverin et à Saint-Germain-des-Prés.

Il résulte de cet ensemble une grande légèreté, beaucoup d'air et de jour, quelque chose de svelte et d'aérien, comme un effet de tente sarrasine ou de pavillon moresque.

Mais l'architecte a-t-il réalisé ainsi les ambitions de son programme? A-t-il, comme il s'en flattait, « renoué les fils brisés de la tradition pour trouver les éléments d'un art contemporain? » A-t-il enfin réussi à « faire non pas ce que les artistes du moyen âge faisaient au treizième siècle, mais ce qu'ils feraient aujourd'hui s'ils revenaient parmi nous? »

Nous convenons qu'il a tiré le meilleur parti possible de son plan et de ses matériaux, qu'il a résolu le problème d'un église quasi gothique à très-bon marché, qu'il a introduit avec adresse et presque avec goût l'architecture industrielle dans l'architecture religieuse.

Mais nous devons lui déclarer avec conscience que son édifice n'a aucun rapport sérieux avec les chefs-d'œuvre de la tradition qu'il prétend renouer, et de l'art du moyen âge qu'il croit rajeunir au dix-neuvième siècle.

En cherchant à éviter ce qu'il appelle les défauts des temples gothiques, « les gros piliers qui gênent, dit-il, la vue des fidèles et détruisent la perspective, » il est tombé dans une maigreur qui exclut la dignité, et dans une sorte de vide monotone et sans mystère. D'un seul regard, l'œil embrasse toute son église, nef, chœur et bas-côtés, et la gracilité des supports donne à l'intérieur l'aspect d'une halle peinte, avec un immense jeu de quilles, ou d'une forêt clair-semée d'arbres sans vigueur et sans feuillage. Les bas-côtés sont trop hauts et jurent avec leur nom même, la galerie circulaire et son balcon ne rappellent qu'à leurs dépens, hélas! les tribunes de nos cathédrales. En prodiguant les vitraux sombres pour combattre l'excès de lumière, on est arrivé à une espèce d'obscurité sans grandeur.

On cherche en vain dans tout cela la gravité, la noblesse, la variété et les surprises des belles églises gothiques: les contrastes heureux des petites nefs avec la grande, la logique des séparations entre le lieu où l'on prie et ce-

lui où l'on circule, les effets merveilleux des galeries fuyantes et des lointains perdus, des entre-croisements de lignes et d'arceaux, de points d'appui et d'ouvertures, des profondeurs entrevues au delà des piliers massifs, etc., etc.

Vue intérieure de l'église Saint-Eugène. Dessin de Lancelot.

Ces réserves faites, nous maintenons nos éloges précédents ; et nous avouons qu'en somme, et art gothique à part, l'église Saint-Eugène est un modèle utile et curieux d'architecture économique. Nous recommandons, à ce titre, notre gravure, très-exacte et très-réussie, aux architectes et aux évêques des départements et de l'étranger.

P.-C.

LA MUSIQUE ET LES MAITRES ALLEMANDS ET ITALIENS[1].

GLUCK ET PICCINI.

Gluckistes et Piccinistes. Dispute et bataille au foyer de l'Opéra. Dessins de Pauquet.

III. — LES ENNEMIS EN PRÉSENCE.

Piccini n'avait pas moins de cinquante-cinq ans lorsqu'il quitta Naples pour Paris. C'était un homme petit, maigre, pâle, doué d'une de ces organisations impressionnables, faites pour sentir vivement, jouir par éclairs, souffrir le reste du temps. A peine installé, il songea à réaliser les espérances de ceux qui l'avaient appelé. Écrire une partition n'était pas ce qui l'effrayait, les idées de ce génie facile couraient sur le papier avec la plume; mais il ne savait pas un mot de notre langue. Marmontel lui avait livré son *Roland* (le *Roland* de Quinault), réduit par lui de cinq actes à trois; il dut sous le mot français poser le mot italien. Après avoir été le poëte de Piccini, il se fit son dictionnaire. Grâce à lui, l'auteur de la *Ccc-*

(1) Voyez la première partie au numéro précédent.

chma put se mettre à l'ouvrage. Gluck était alors en Allemagne, travaillant de son côté à un *Roland*. Il serait difficile de peindre sa fureur en apprenant que l'Académie royale avait reçu une partition sur le même sujet. Il jeta feu et flamme dans une lettre qu'on rendit publique, et où il s'explique sans retenue sur le compte de son rival et du marquis de Carraccioli, le chef de la cabale italienne. Il faut convenir aussi que cette circonstance, qu'il était après tout facile d'éviter, ne pouvait qu'envenimer les haines des deux partis, très-accusés déjà, qui s'étaient groupés autour de l'une et de l'autre bannière. Les épigrammes, les plaisanteries aigres, les sarcasmes n'allaient pas attendre que la représentation donnât au moins un prétexte à cet épouvantable débordement.

— Savez-vous que le chevalier arrive incessamment avec la musique d'*Armide* et de *Roland* dans son portefeuille ?

— De *Roland?* Mais M. Piccini travaille actuellement à le mettre en musique.

— Eh bien ! tant mieux, nous aurons un *Orlando* et un *Orlandino*.

L'*Orlandino* était un poëme burlesque qu'il n'était pas plus possible de comparer à l'*Orlando* de l'Arioste que l'Énéide de Scarron à l'Énéide de Virgile. Ce jeu de mots, qui était de l'abbé Arnaud, grand admirateur du chevalier, lui valut une algarade de la part de Marmontel chez M. de Vaines, dont le salon faillit devenir un champ de bataille : l'épithète de maraud fut articulée; il est vrai que, comme l'abbé n'était pas désigné nominativement, il n'était pas forcé de rompre l'incognito.

Marmontel n'était, au reste, ni plus modéré ni plus équitable que ses adversaires. Un soir, on donnait *Alceste*, qui était joué par Mlle Levasseur. A la fin du second acte, l'actrice dit ce vers :

Il me déchire et m'arrache le cœur !

L'académicien dit, assez haut pour être entendu d'un grand nombre :

— Ah ! mademoiselle, vous m'arrachez les oreilles.

— Ah ! monsieur, quelle fortune si c'est pour vous en donner d'autres ! lui fut-il répondu par son voisin.

Et ce voisin était l'abbé Arnaud.

Les deux armées, comme de juste, avaient leurs généraux. Piccini avait pour lui la tête de la littérature : c'étaient La Harpe, Marmontel, d'Alembert, Ginguenée, Framiry, le chevalier de Chastelux; Gluck n'avait à opposer que la plume de Suard et de l'abbé Arnaud. Mais ces deux plumes-là taillèrent une rude besogne à leurs antagonistes. Suard surtout, sous le pseudonyme longtemps mystérieux de l'*Anonyme de Vaugirard*, fit des merveilles et rangea le plus souvent les rieurs de son côté. La Harpe, s'en remettant à son mérite d'écrivain, s'aventura et avança plus d'une énormité que le malin anonyme relevait avec beaucoup de sel, de raison et de persiflage. Mais il faudrait des volumes uniquement pour donner les titres des différents écrits polémiques qui virent alors le jour; et, grâce à Dieu, rien ne nous force à une tâche dont le lecteur ne nous saurait sans doute que très-médiocrement gré. Et puis, tout cela peut se résumer de la manière suivante, car l'on en revenait inévitablement aux mêmes conclusions.

Les gluckistes disaient que Piccini ne saurait jamais faire que de la musique de concert.

Le piccinistes, à leur tour, refusaient la mélodie à Gluck, qui avait sur son rival un grand avantage sans doute, celui de crier plus fort et de faire plus de bruit.

On avait cru caractériser la musique des deux maîtres par cette plaisanterie : on faisait demeurer Gluck *rue du Grand-Hurleur*, Piccini, *rue des Petits-Champs* (des petits chants) ; pour Marmontel, on le logeait *rue des Mauvaises paroles*. Cela n'était piquant que parce que ces trois rues existaient bien alors à Paris.

Les choses en étaient là quand Gluck, de retour d'Allemagne, fit représenter, le 23 septembre 1777, son opéra d'*Armide*. L'opéra pouvait être bon ou mauvais indifféremment, cela ne changeait rien à l'enthousiasme des uns, au dénigrement des autres. La Harpe dit qu'il s'en tenait à *Orphée*, et affecta de louer l'œuvre consacrée pour s'en servir comme d'un assommoir. Il ne savait pas à quoi il s'exposait en s'exprimant de la sorte sur le compte d'*Armide*. Gluck le traita, dans le *Journal de Paris*, avec un mépris où se mêlait l'injure. Puis vint l'*Anonyme de Vaugirard*, puis des *Lettres écrites à M. de La Harpe par le sieur Thibaudois de Gobemouche*, puis des *Lettres d'un serpent de paroisse à M. de La Harpe*, voire même des *Lettres d'une dame à M. de La Harpe*. Ce fut à l'infini. Et les épigrammes, donc ! *Un homme qui aime la musique et tous les instruments, excepté la harpe* lui envoyait les vers que voici :

J'ai toujours fait assez de cas
D'une savante symphonie,
D'où résultait une harmonie
Sans efforts et sans embarras.
De ces instruments hauts et bas,
Quand chacun fait bien sa partie,
L'ensemble ne me déplaît pas,
Mais, ma foi, la harpe m'ennuie.

Chacun a son goût, ici-bas :
J'aime Gluck et son beau génie,
Et la céleste mélodie
Qu'on entend à ses opéras.
La période et son fratras
Pour mon oreille ont peu d'appas,
Et surtout, la harpe m'ennuie.

L'on refusait le chant, la passion tendre à Gluck dont les qualités caractéristiques, il est vrai, sont les grands, les énergiques mouvements de l'âme. La première scène du cinquième acte d'*Armide* est un chef-d'œuvre de grâce et de sensibilité.

— Si je suis damné, avait-il coutume de dire, ce sera pour avoir fait la scène d'*Armide*.

Toutes les oppositions n'avaient servi qu'à décider le succès de l'opéra. Avec plus de vaillance, Piccini, devant la violence et le déchaînement des amis du chevalier, devait craindre de n'être pas le plus fort. Son *Roland* se répétait. Mais ces répétitions étaient un véritable supplice pour le pauvre artiste qui, comparant notre exécution à l'exécution d'outre-monts, désespérait de pouvoir jamais arriver à se faire jouer. L'orchestre, asservi par la volonté puissante de Gluck, prenait sa revanche sur Piccini.

— Eh ! montrez-leur donc le vrai mouvement de cet air, lui disait Marmontel se contenant à peine.

Mais Piccini, levant les bras et les yeux au ciel, se bornait à pousser de gros soupirs et à murmurer dans son patois italien :

— *Ah ! toutte va male, toutte.*

Marmontel fut obligé de s'en mêler. La longanimité de Piccini avait fait que l'on se permettait tout. Un jour, aux répétitions, l'on s'avisa de faire répéter par les doubles.

Le poëte furieux dit qu'il ne souffrirait pas qu'on livrât aux doubles l'œuvre du plus grand musicien de l'Italie, et arracha vivement le rôle des mains de l'acteur qui remplaçait Le Gros. Cela fit un vacarme horrible. Les doubles, hommes et femmes, se crurent insultés. Une demoiselle Bourgeois eut l'audace de dire à l'académicien que ce n'était pas à lui, *le double de Quinault*, de traiter les doubles avec ce dédain. Un choriste s'écria de son côté qu'il n'avait pas l'honneur d'être double, et que bien en prenait aux épaules de M. Marmontel.

Malgré ces déboires, en dépit des résistances et des mauvais vouloirs, la seule force des choses amena ce jour tant désiré et si terrible. Piccini était à peu près content des exécutants; il sortait de la répétition générale exténué, mais un poids de moins sur les épaules; il respirait à l'aise comme un homme dont la tâche est finie, quand Vestris vint le relancer jusque chez lui et lui demander un air pour la fête villageoise du troisième acte, où devait danser Mlle Guimard. Un air de danse! et Piccini qui avait cru sa tâche achevée! Toutefois, il n'essaya pas même d'opposer le manque de temps; il savait trop bien que Vestris ne le quitterait que muni de son air. Mais encore quel air faut-il? Le *dieu de la danse* lui dit de son mieux le caractère du pas: Piccini prend la plume sans s'asseoir, et se dispose à écrire sur sa cheminée.

— Allons, fit-il avec un soupir de résignation, il faut bien m'y résoudre, et vous faire encore de la bergerie, puisque c'est pour une aussi aimable bergère.

Et en quelques minutes, il avait écrit cette gavote, l'un des airs les plus charmants de la partition.

Le lendemain soir, au moment de se diriger vers le théâtre, Piccini, les traits pâles, mais calmes, se trouvait dans son petit salon, entouré du groupe de ses amis. Sa femme et son fils pleuraient tout comme s'il fût allé à une boucherie. Lorsqu'il prit son chapeau, la pauvre Vincinza Sibilla se jeta à son cou, ne voulant pas le laisser partir, presque folle de terreur. Il fut obligé de leur faire un long discours pour les rappeler à plus de confiance en l'équité de leurs juges.

— Mes enfants, leur dit-il, pensez donc que nous ne sommes point parmi des barbares. Nous sommes chez le peuple le plus poli, le plus doux de l'Europe. Si l'on ne veut pas de moi comme musicien, on me respectera comme homme et comme étranger. Adieu, rassurez-vous, ayez bonne espérance, je pars tranquillement, et je reviendrai de même, quel que soit le succès.

Le succès fut complet. Les gluckistes ne le nièrent point. Ils dirent qu'ils n'avaient jamais refusé à M. Piccini la grâce, ni une mélodie d'un tour heureux, quoique entachée d'un peu de mollesse. Son *Roland* renfermait au plus haut point les qualités charmantes d'un talent auquel il ne fallait demander que la morbidesse et l'élégance; mais il ne faisait aussi que confirmer davantage l'opinion de ceux qui avaient renoncé à trouver en lui des cordes plus tendues, et autrement énergiques. Quoi qu'il en soit, tout le monde voulut entendre cette œuvre, exaltée par ceux-ci et maigrement appréciée par ceux-là. Le théâtre ne désemplissait pas.

Nous avons dit que, malgré son affection passionnée pour le chevalier, Marie-Antoinette se fût fait scrupule d'intervenir en ennemie dans les affaires de Piccini. Elle avait si bien oublié qu'il eût dû être, à un certain moment, un instrument dans les mains de Mme du Barry, qu'après son succès de *Roland*, il fut décidé qu'elle prendrait des leçons de chant, et que le maître italien viendrait deux fois la semaine à Versailles. Il est vrai que cela devait lui rapporter plus d'honneur que de profit. Ses allées et venues lui coûtaient fort cher, et l'idée ne vint à personne de songer à l'indemniser. Quant à lui, il se fût bien gardé de rien réclamer. Il en fut donc pour ses déboursés, ainsi que pour les riches reliures de sa partition de *Roland*, qu'il eut l'honneur, honneur assez coûteux, d'offrir à la reine, au roi, aux frères du roi et aux princesses de la famille royale.

Berton venait de succéder à Hébert dans la direction de l'Opéra. Il se dit qu'il ferait un coup de maître s'il réussissait à réconcilier les deux rivaux. C'était là le désir des vrais amis de l'art, mais était-ce bien à espérer? Au demeurant, cela valait bien la peine d'être tenté. Après quelques pourparlers, les deux antagonistes consentirent à se trouver réunis dans un grand souper. Ils semblaient décidés à oublier leurs anciennes querelles, et allèrent au devant l'un de l'autre de la meilleure grâce. L'accolade fut vive, franche et sincère, et émut tous les assistants. On avait eu soin, au banquet, de les placer côte à côte. On les eût pris pour des frères séparés pendant des années, et qui étaient encore sous l'émotion des premières caresses.

Gluck, plus loquace que Piccini, excité d'ailleurs par le vin, ne tarissait pas. Sa voix naturellement haute et son gros rire emplissaient l'appartement de leurs éclats. Sans être ivre, il était arrivé à cet état mixte où l'on dit tout ce qui passe par la tête, même les choses qu'on ne pense pas et qu'on ne peut pas penser.

— Les Français, disait-il à Piccini, sont de bonnes gens, mais ils me font rire. Ils veulent qu'on fasse du chant, et ils ne savent pas chanter. Mon cher ami, vous êtes un homme célèbre dans toute l'Europe, vous ne pensez qu'à soutenir votre gloire, vous leur faites de la belle musique; en êtes-vous plus avancé? Croyez-moi, c'est à gagner de l'argent qu'il faut songer ici, et non à autre chose.

Gluck entendait la question financière mieux qu'il n'est d'ordinaire chez ses pareils. La fortune qu'il laissa, et qui ne se montait pas à moins de six cent mille francs, prouve qu'il savait faire marcher de pair et les intérêts de sa fortune et les intérêts de sa gloire. Mais, en traitant l'art aussi cavalièrement, il se calomniait bien véritablement. S'il en eût été autrement, si Gluck, pour tout dire, eût été purement et simplement un marchand de notes, pourquoi eût-il modifié sa première manière, qui lui avait valu en Italie des triomphes si éclatants, et qui était après tout la plus sûre? car ce n'est qu'avec le temps, et un bien long temps souvent, que la vérité se fait jour et réussit à surmonter tous les obstacles. Il ne faut donc pas prendre ces paroles à la lettre, il faut les regarder comme la boutade sans portée d'un homme en passe d'ébriété.

Cette réconciliation parut sincère; et c'était très-franchement, très-cordialement que ces deux grands génies musicaux s'étaient tendu la main. Mais dépendait-il bien d'eux de n'être plus ennemis? Ils appartenaient chacun à un parti qui n'avait abdiqué, lui, ni ses haines ni ses rancunes, et qui saurait parfaitement brouiller les cartes de nouveau lorsque cela lui conviendrait: en effet, la trêve fut courte, et les hostilités ne tardèrent pas à recommencer, comme on va voir.

IV. — CÉSAR ET POMPÉE.

L'Opéra avait, une fois encore, changé de direction; Devismes avait succédé à Berton. Il prie, un matin, Piccini de venir le voir; il a quelque communication importante à lui faire. Le musicien n'a garde de manquer au rendez-vous.

— Tenez, lui dit Devismes, voici un excellent poëme que je vous propose de mettre en musique : c'est *Iphigénie en Tauride*. M. Gluck en fait une autre; et c'est pour le coup que le public impartial pourra décider entre vous. On verra, comme en Italie, deux maîtres composer le même ouvrage; c'est un usage que je veux introduire en France.

— Mais il faudrait pour cela que ce fût le même poëme.

— Ce n'est pas tout à fait le même poëme, mais c'est le même sujet et le même plan; et vous pouvez vous en rapporter à moi du choix que j'ai fait pour vous.

Piccini, bien qu'ébranlé, se rappela tout le bruit qui avait été fait à propos de *Roland*.

— Vous n'ignorez pas, monsieur, les préventions et

L'accolade de Gluck et de Piccini.

même les haines qui existent contre moi, sans que j'y aie donné lieu. Si l'*Iphigénie en Tauride* de M. Gluck était entendue la première, on ne voudrait plus entendre la mienne.

Devismes se hâta de le rassurer.

— Je vous donne ma parole d'honneur, lui répliqua-t-il, que votre ouvrage sera mis au théâtre avant le sien; donnez-moi la vôtre, à votre tour, que vous ne parlerez de ceci à personne, pas même à vos plus intimes amis... Je me suis assuré par moi-même, et par l'examen des gens de lettres du meilleur goût, que ce poëme est un très-bel ouvrage.

Piccini se renferma chez lui, fidèle à son engagement de ne rien dire, et se mit au travail avec ardeur. La lutte ne l'effrayait pas; il croyait en lui : il ne demandait aux autres que l'impartialité que l'artiste a le droit d'attendre de ses juges. Il avait déjà écrit les deux premiers actes, quand le bruit courut que le chevalier, qui était allé faire un voyage en Allemagne, revenait avec une *Iphigénie en Tauride*. Cette nouvelle ne le frappa que médiocrement; elle ne faisait que l'avertir de se hâter; il était le premier en date, l'œuvre de Gluck ne serait représentée qu'après la sienne, il était donc de toute urgence qu'il livrât son ouvrage dans le plus bref délai. Cependant on répandait dans le public que l'opéra de l'*Orphée allemand* (ses amis ne le désignaient pas autrement) devait être mis prochainement à l'étude, et qu'en tout cas c'était la première nouveauté qui serait donnée. Piccini laissait dire; il savait bien à quoi s'en tenir à cet égard : n'avait-il pas la promesse de Devismes?

Toutefois, ce bruit prenait chaque jour plus de consistance : des gens d'ordinaire bien informés assurèrent que c'était là un fait positif. Sans en croire un mot, Piccini, impressionné à la fin par ces propos, que le directeur de l'Opéra eût dû démentir, se transporte chez ce dernier, lui dit que la moitié de sa partition est écrite, et qu'il espère dans peu lui remettre le reste. Devismes, tout en lui faisant le meilleur accueil, parut embarrassé. Piccini, qui s'en aperçut, rappelle leurs engagements mutuels, et le presse tellement, que celui-ci, brûlant ses vaisseaux, lui avoue qu'il se voit forcé, quel que soit son vif désir de lui être serviable, d'ajourner la représentation de son *Iphigénie en Tauride* après celle de Gluck.

Après celle de Gluck! Piccini, à cette déclaration, bondit comme un lion blessé! Est-ce qu'il n'avait pas la parole de M. Devismes? ne lui avait-il pas assuré que son opéra précéderait celui de Gluck? Est-ce que ce n'avait pas été la condition qui seule l'avait déterminé, lui, Piccini? Devismes convint de tout; mais il n'était pas le maître; on lui forçait la main, il avait reçu l'ordre de répéter l'œuvre du chevalier. L'auteur de *Roland* a beau lui faire envisager l'énormité d'une pareille injustice, lui rappeler les termes de leur entretien, c'était peine perdue, il prêchait un converti. Devismes convient de tout, déplore la contrainte où il est de manquer de parole; mais que Piccini lui indique un moyen de faire autrement. Le pauvre musicien, qui vit bien qu'il n'y avait rien à tirer de lui, le quitta, la mort dans l'âme. Il n'eût été ni époux ni père, qu'il se fût jeté à l'eau. C'était là ce qu'on voulait! l'abreuver d'assez d'amertumes pour qu'il renonçât à lutter plus longtemps contre un adversaire pour lequel tous les moyens de succès étaient bons! Jamais heure aussi cruelle n'avait encore sonné pour Piccini.

La seule chose qui eût pu le venger, c'eût été un échec essuyé par son insolent rival. Hélas! c'était tout le contraire qui devait arriver. Le succès de l'opéra du chevalier, représenté le 18 mai 1779, dépassa tous ses précédents triomphes. L'*Iphigénie en Tauride* de Gluck est une page splendide, d'une austérité tout antique, et qui méritait de toute façon l'ovation qu'on lui fit. — Il n'y a qu'un beau morceau, répétait-on, c'est l'opéra entier. Le sommeil d'Oreste est resté comme l'une des plus magnifiques choses qui aient été créées.

Si l'engouement fut grand, il était mérité; mais tout cela devait retomber sur Piccini, comme le rocher de Sisyphe; il en fut écrasé. Sa musique à lui eût été la plus belle musique du monde, qu'on n'eût pas voulu l'entendre, la juger encore moins. Désormais il y avait un préjugé contre son œuvre. Le public ne consent pas volontiers à revenir de ses impressions et de ses jugements;

il se porterait au théâtre avec un sentiment inavoué d'hostilité, dont l'infortuné Piccini ne devait pas espérer triompher. Et pourtant c'était dur de renoncer à des espérances que renversaient en un instant l'arbitraire et la mauvaise foi de ses adversaires. Il se désolait et se répandait en plaintes amères contre l'injustice des hommes devant ses amis, qui essayaient de le consoler de leur mieux. Tout en se lamentant, il s'avise de montrer le poëme à l'un d'eux, Guiguenée, l'historien le plus complet de cette mélancolique histoire. Dès les premiers vers, celui-ci pousse une exclamation : le poëme était plus que détestable. S'il n'eût été que plat ! mais il était ridicule. On avait odieusement abusé de son ignorance de la langue pour lui donner un livret que n'eût pas avoué un écolier.

Piccini leva tristement les yeux au ciel en apprenant ce nouveau malheur.

— Mais ne peut-on corriger? demanda-t-il avec angoisse.

— Il faudrait tout refaire, répondit Guiguenée.

— Eh ! refaites, mon ami, dit-il avec un accent plaintif, tâchez seulement de conserver ce que vous pourrez des deux premiers actes. Corrigez sur la musique, et, pour les deux derniers, refondez-les en entier, s'il le

Piccini et le premier Consul Bonaparte.

faut. J'aurai l'agrément de l'auteur pour ce que vous aurez fait.

Si vous voulez un échantillon de ce poëme, nous vous citerons ces deux vers; c'est tout ce qu'il en faudra pour vous donner une idée du talent poétique de M. Dubreuil.

C'est Oreste qui parle :

Oui, je le suis, je suis le fils d'Agamemnon.

Et Thoas de répondre :

Eh ! que m'importe à moi qu'il soit ton père ou non !

Ce dernier vers est de toute force, et nous comprenons la fureur de M. Dubreuil quand, plus tard, il s'aperçut des modifications assez notables apportées à sa pièce. Piccini, en se faisant fort d'obtenir l'agrément de l'auteur, s'aventurait beaucoup. Il eut plus d'un embarras de ce côté, et obtint, non sans peine, le maintien des corrections et des suppressions de Guiguenée; car il était écrit qu'il se meurtrirait à tous les angles et à toutes les aspérités qu'il soit donné à un pauvre artiste de rencontrer. Mais ce n'était pas la dernière épreuve qu'il trouverait sur sa route.

Marmontel, avant qu'il fût question de cette malheureuse *Iphigénie*, lui avait remis le poëme d'*Atys*; mais Piccini avait dû laisser là le travail commencé pour s'at-

teler au chef-d'œuvre de M. Dubreuil. Il reprit l'œuvre interrompue, s'y consacra exclusivement, et l'acheva avant la fin de 1779. *Atys* ne fut toutefois représenté que le 22 février suivant. Si jamais représentation fut orageuse, ce fut celle là. Tout fut mis en jeu pour faire tomber la pièce : rires étouffés, murmures, toux, chuchotements, rhumes de complaisance. Les nez qu'on mouchait couvraient la voix des chanteurs et de l'orchestre. Piccini crut et dut croire à une chute complète. Mais les jours suivants le vengèrent de cette soirée, chaque représentation ne faisait que grandir le succès de cet opéra charmant. Le sommeil d'Atys obtint tous les suffrages. Rien de plus délicieux, en effet, que ce morceau, qui a survécu au reste de la partition, emportée par ce dieu inexorable, le Temps.

Piccini eut quelques jours de joie et de bonheur. Mais ce bonheur, cette joie étaient troublés par le fantôme de cette *Iphigénie en Tauride*, qu'un sort cruel condamnait à l'obscurité et au sommeil. Piccini avait accepté le combat ; non-seulement la lutte ne l'avait pas effrayé, mais il l'avait désirée ; il fallait que le sort décidât une bonne fois entre Gluck et lui, et cela ne pouvait avoir lieu que lorsque les deux rivaux s'escrimeraient sur le même terrain. Aussi ne pouvait-il se résoudre à abandonner ses premiers desseins. Ginguenée avait refait le poëme, il le reprit de nouveau, composa la musique des deux derniers actes, et, après s'être entendu avec le rétif auteur du manuscrit primitif, il livra son enfant à tous les hasards et à toutes les éventualités de la représentation.

Le public, le soir de la première, sortait sans pouvoir se prononcer sur le mérite de l'œuvre. Le bruit, l'émotion, le brouhaha naturel aux foules, le concours tempétueux des curieux entassés dans cette salle trop petite pour une telle affluence, rendaient impossible tout jugement définitif. L'on convenait qu'il y avait de belles parties, des passages d'une énergie et d'une passion que l'on avait refusées jusqu'alors à Piccini, l'on citait surtout un air de Pylade commençant ainsi : *Oreste, au nom de la patrie !* plein d'élan, de force, de puissance ; mais, quant à l'ensemble, il fallait remettre l'arrêt à une seconde audition.

Le surlendemain, chacun était à son poste, les amis et les zoïles. Le principal rôle, le rôle d'Iphigénie, avait été confié à Mlle La Guerre, qui occupait alors la renommée de plus d'une façon. Si ce n'était pas une artiste d'une haute intelligence, c'était un instrument magnifique, une belle voix dans toute sa jeunesse et sa limpidité ; la beauté de la demoiselle faisait le reste. Iphigénie paraît, elle va chanter. On eût entendu dans la salle le vol d'une mouche. Mais Iphigénie hésite, elle vacille ; ses traits sont altérés, ses yeux vagues ; ses jambes fléchissent. Qu'a donc Iphigénie ? Si ses jambes faiblissent au premier acte, au quatrième que sera-ce donc ? Mais écoutez ! elle chante. Cela du chant ! mais c'est tout au plus s'il sort de cette poitrine très-*émue* des sons rauques, étouffés, sourds, à peine saisissables. Le public se demande ce que cela veut dire ; mais, ce n'était que trop clair, et il ne devait pas tarder à deviner la cause d'une émotion qui n'était ni dans les intentions du poëte ni dans celles du musicien.

Mlle La Guerre avait une petite faiblesse ; mais qui n'a pas la sienne ? elle était un peu de l'avis de Grégoire, elle *aimait mieux boire*. Le mot est lâché, elle aimait le vin. Si elle ne l'eût aimé qu'un peu ! mais elle l'aimait trop. Il y avait, tout près de l'Opéra, un cabaret tenu par Bargé, à l'enseigne de *Pygmalion* ; elle s'y rendait avec Julie, sa bonne, et demandait là des inspirations au vin, qui ne faisait parfois que trop bien les choses. Mais pourquoi chez Bargé ? La demoiselle, qui laissa à sa mort dix-huit cent mille livres, pouvait se donner ces petites douceurs sans sortir de chez elle ; mais née dans la dernière classe du peuple, elle en avait conservé les goûts, et elle se sentait instinctivement entraînée vers le milieu d'où le hasard, un hasard bien étrange, l'avait tirée pour la jeter dans ce monde élégant, brillant, dissipé, que sa beauté et son talent lui avaient ouvert. Il est des natures qui, comme cette clef du conte de *Barbe-Bleue*, ne se débarrassent jamais de leur tache originelle. Quoi qu'il en soit, la demoiselle, ce jour-là, sans doute pour se donner du ton, avait sacrifié au dieu Bacchus avec une imprudence dont elle allait faire partager les conséquences au pauvre Piccini.

Rentrée dans la coulisse, après la première scène, elle se baigna le visage et mit tout en œuvre pour reconquérir le calme et la lucidité de ses idées, ce à quoi elle parvint mieux qu'à retrouver la complète justesse et la parfaite netteté de sa voix. Elle eut l'intrépidité de reparaître et de jouer tout le rôle au milieu des rires et des chuchotements du public, pour lequel dès lors Piccini cessait d'exister. On cite de M. de Cossé un bon mot qui fit fortune et courut tout Paris :

— Ce n'est pas Iphigénie *en Tauride*, c'est Iphigénie *en Champagne*.

Le soir même, un ordre du roi envoyait celle-ci coucher au For-l'Évêque.

Elle en sortait, deux jours après, pour reprendre son rôle. Elle devait avoir quelques craintes sur la réception qui lui serait faite ; et ce ne fut pas, malgré sa vaillance, sans une certaine appréhension qu'elle mit le pied sur le théâtre. Un hasard heureux la servit et vint changer en bravos les huées auxquelles elle devait s'attendre. Elle entrait en scène en chantant ces deux vers :

O jour fatal, que je voulais en vain
Ne pas compter parmi ceux de ma vie !

Elle se les appliqua avec de tels airs d'humilité et de componction, que le bon parterre n'eut pas la force de lui tenir rigueur. Restait à mériter le pardon généreux qu'on eût pu lui faire acheter plus cher. Mais elle chanta ce soir-là comme un ange, avec un bonheur d'expression à la hauteur de l'œuvre du maître. On put juger dès lors l'*Iphigénie* de l'Orphée italien et comparer sainement les deux ouvrages rivaux.

La palme devait rester et resta à Gluck, dont la musique a un cachet de grandeur et d'austérité auquel n'atteint pas la partition, fort remarquable d'ailleurs, de son émule. Les piccinistes contestèrent cette victoire, et les gluckistes, par leur violence, firent tout pour compromettre leur triomphe. Mais, à cette heure, le problème est tout résolu. La supériorité du chevalier n'est contestée par personne.

Gluck, peu de temps après, quittait la France pour n'y plus revenir. Il se retirait à Vienne, où il devait bientôt s'éteindre dans sa gloire, environné de l'admiration et des respects de toute l'Allemagne.

Des fouilles faites, il y a peu d'années, dans le cimetière de Watzletusdief et qui avaient pour objet le tombeau de Mozart, amenèrent la découverte de la pierre tumulaire de l'auteur d'*Orphée*, entièrement recouverte de mousse et fendue par le milieu. Elle était masquée par un splendide mausolée appartenant à un opulent banquier dont le fils avait fait banqueroute en ruinant plusieurs familles.

L'épitaphe est digne du maître. La voici dans son laconisme tout antique :

« Ci-gît un honnête homme allemand, un bon chrétien et un mari fidèle, Christophe, chevalier de Gluck, maître dans l'art de la musique, mort le 15 novembre 1787. »

En apprenant la mort de son rival, Piccini fit une démarche qui donne la mesure de cette belle âme et de ce cœur généreux, Il proposait de fonder, par souscription, *en l'honneur de l'homme*, disait-il, *à qui notre théâtre lyrique doit autant que la scène française au grand Corneille*, un concert annuel qui aurait lieu à chaque anniversaire de sa mort, et composé uniquement de sa musique. Ce projet eut le sort de bien d'autres inspirations généreuses : il séduisit quelques esprits plus enthousiastes que constants, qui se refroidirent vite, et fut abandonné par ceux auxquels avait le plus souri la proposition de Piccini. Mais ne se sent-on pas attendri jusqu'aux larmes de la mansuétude de l'Italien? Gluck eût-il été capable d'une telle abnégation? En bonne conscience, nous en doutons.

Si, dans sa lutte avec ce géant, Piccini avait en trop manifestement le dessous, il est juste de constater que l'œuvre la plus remarquable de l'auteur de *Roland* et d'*Atys*, son chef-d'œuvre, pour tout dire, ne parut qu'après la retraite de son illustre rival. L'on se doute bien que nous voulons parler de *Didon*. Didon, cette reine infortunée, si tendre, si cruellement délaissée, était le sujet le plus approprié au naturel aimant, affectueux, sensible à l'excès, de Piccini.

— Même quand je ne composais pas, disait-il, je ne faisais que pleurer en pensant à Didon. Je me disais sans cesse : « La pauvre femme! »

Piccini écrivit cette belle partition, chant et basse, en dix-sept jours. L'orchestration ne lui coûta que quinze jours au plus. Les idées affluaient ; la verve l'étouffait ; sa plume était impuissante à seconder l'inspiration débordante. Il y allait pourtant plus que d'un succès ordinaire. Maintenant que Gluck avait quitté la partie, il fallait bien qu'on lui opposât un antagoniste autre, et cet antagoniste, autour duquel se réunirent les gluckistes, fut Sacchini, Sacchini qui ne devait qu'au seul Piccini la possibilité d'entrer en lutte avec lui ; car sans doute ne fût-il pas venu sans son secours à bout des difficultés qu'il rencontra tout d'abord.

Celui-ci débutait par une partition dont on disait merveille, et qui, en effet, est demeurée une très-belle chose, *Chimène*. L'on affectait, dans la coterie gluckiste, d'élever *Chimène* aux nues et de semer les bruits les plus fâcheux sur le compte de la *Didon*. Il fallait que l'œuvre de Piccini fût véritablement puissante pour triompher de pareilles insinuations, perfidement colportées de la coulisse au salon. Mais telle fut la gloire de *Didon*, que Mme Saint-Huberti interprétait, il est vrai, avec tant d'intelligence, de passion et de sentiment, que *Chimène*, si prônée à l'avance, fut écrasée par sa rivale, représentée trois fois coup sur coup à Fontainebleau. Le roi fit de cette dernière le plus grand éloge qu'on puisse adresser à une partition :

— Cet opéra, dit-il, me fait l'impression d'une belle tragédie.

Si *Didon* n'est pas la dernière œuvre de Piccini, ce fut son dernier succès. Les ouvrages qui suivirent, et parmi lesquels nous citerons *Pénélope* et *Clytemnestre*, ne réussirent que faiblement. La *Cecchina* et *Didon* furent les deux seuls oasis du désert aride de cette vie d'artiste si constamment troublée. Aux souffrances et aux déboires de l'amour-propre allaient succéder les transes et les détresses de la misère, ou de ce qui y ressemble fort. La Révolution venait d'éclater; le trône, en s'écroulant, emportait avec lui bien des fortunes et des existences en dehors du monde de la politique et des affaires. En un instant, Piccini vit lui échapper et la pension de six mille livres, qui avait été la condition de son établissement en France, et les trois mille livres que lui faisait l'Opéra. Il perdit, en outre, une pension sur le Trésor, souscrite par M. de La Borde, pour prix des leçons données à ses filles. Il fallait partir, partir au plus tôt, et quitter cette terre bouleversée, qui avait autre chose à faire que de tenir les contrats du passé.

Piccini prit cette résolution extrême au mois de juillet 1791, et posait le pied, lui et sa famille, dans Naples, au mois de septembre. Un an après, il mariait l'une de ses filles à un négociant français, dont les idées de liberté et d'indépendance devaient attirer sur l'inoffensif Piccini l'animadversion de la cour et de la noblesse. Voilà l'auteur d'*Atys* et de *Didon* métamorphosé en jacobin, et bientôt consigné dans sa maison par le ministre Acton, qui lui défendit de se montrer en public, comme si son aspect seul eût dû être l'étincelle d'un immense incendie. Cette claustration ne dura pas moins de cinq ans, après lesquels il obtint du roi la permission d'aller à Venise, où le chanteur David lui avait trouvé un engagement. Mais le voyage à Venise n'était qu'un prétexte : Piccini prit la route de Rome, où on lui fournit les moyens de retourner en France, après une absence de sept années.

Il y fut reçu avec de grands honneurs par Gossec, Chérubini, Méhul, Le Sueur et Martini, les maîtres de l'école française, qui commençait à se former. On lui accorda un logement à l'hôtel d'Angevilliers, avec cinq mille francs pour s'installer, et quatre mille francs, tant sur l'Opéra que sur les encouragements littéraires. C'était peu, et il était grand temps pour lui, comme pour la France, que vînt le 18 brumaire. Il adressa au premier Consul une requête, qui ne demeura pas sans réponse. Bonaparte l'invita à le venir voir au Luxembourg, et se montra charmant pour l'illustre vieillard. Il alla au devant de lui, lui prit les mains affectueusement, et, malgré ses résistances, le fit asseoir :

— Asseyez-vous, je vous prie, lui dit-il, un homme de votre mérite ne doit se tenir debout devant personne.

Des jours heureux, des jours tranquilles pouvaient encore luire pour le pauvre Piccini, autour duquel se groupaient, d'ailleurs, une femme adorée et des enfants bien-aimés. Mais il était écrit que sa vie se passerait à voir fuir le bonheur comme un mirage, sans l'atteindre jamais. Épuisé, malade, il alla chercher à Passy un air plus pur et plus salubre. Mais il était trop tard, rien ne pouvait plus éloigner sa fin prochaine. Il mourut dans cette dernière retraite, le 7 mai 1800, à l'âge de soixante-dix-sept ans, au milieu des siens, dont il était l'amour et la providence.

Il fut inhumé à Passy même. Voici l'inscription qu'on traça sur la pierre en marbre noir qui recouvrait sa tombe :

« Ici repose Nicolas Piccini, maître de chapelle napolitain ; célèbre en Italie, en France, en Europe ; cher aux arts et à l'amitié ; né à Bari, dans l'État de Naples, en 1728, mort à Passy, le 17 floréal an VIII. »

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

FIN.

LES INONDATIONS DE 1856.

Les inondations de 1856 resteront une des plus cruelles pages de l'histoire des désastres de la France, en même temps qu'une des preuves les plus glorieuses de son dévouement et de sa charité.

Voici deux épisodes entre mille qui donneront l'idée des ravages du Rhône, de la Saône, de la Drôme, de la Loire, du Cher, du Loiret, de l'Isère, du Lot, du Drac et de presque tous les fleuves débordés. C'est 1° l'état de la Guillotière et des autres faubourgs de Lyon après l'écoulement des eaux, et 2° la catastrophe de Barjac dans la Lozère, la plus affreuse de toutes, et celle dont on a le moins parlé. De part et d'autre, les renseignements nous viennent de témoins oculaires.

1° Les quartiers de la rive gauche du Rhône ne sont plus qu'une vaste ruine. On trouve des maisons couchées dans tous les sens, suivant les capricieuses directions de l'ouragan des eaux. Des appartements partagés par le milieu laissent voir, jusqu'à la hauteur du troisième, des ustensiles de cuisine, des métiers, des rideaux, des lits, des vêtements accrochés aux murailles. Sur le sol, c'est une mare fétide et boueuse où se mélangent les détritus du fleuve et les débris des ménages dispersés. Le long des chemins, tout est bouleversé sens dessus dessous, enchevêtré avec ce désordre que le vent met dans la paille ou les feuilles mortes, quand il les emporte en tourbillons. Nous avons entendu des soldats s'écrier au milieu du cataclysme, accablés moins encore par le poids de la fatigue que par l'horreur du drame : — Nous regrettons les tranchées de Sébastopol ! Les rues, ou plutôt ce que l'on appelait des rues, sont bordées de monceaux de meubles et d'outils, de linges et de hardes, brisés, souillés, que les malheureux habitants arrachent des ruines par fragments et par lambeaux pour les faire sécher. Eux-mêmes sont parqués au milieu de leurs effets, faisant cuire quelques aliments sur des feux improvisés en plein air, et couchant sur des tables, des bancs, des paillasses humides. Quelques-uns se mettent avec énergie à débrouiller le chaos semé autour d'eux ; d'autres paraissent démoralisés ; ils pleurent ou regardent fixement, d'un œil sec et hébété. Des vêtements en lambeaux ou souillés d'une boue liquide les défendent mal contre l'humidité du sol et la fraîcheur malsaine des nuits. Quelques femmes ont des enfants suspendus à leurs mamelles, et n'ont, hélas ! à leur donner qu'un lait appauvri par des souffrances de toute sorte. La foule des curieux circule dans ce dédale de misères morales et matérielles ; elle s'y perd, et quand elle trouve une issue, elle sort triste, morne, silencieuse et navrée.

Et d'autres maux vont succéder à ceux-là, car la température est redevenue très-chaude ; le soleil pompe les eaux dont l'écoulement a lieu avec peine, et auxquelles sont mélangées des substances de toute nature. D'insupportables odeurs commencent à s'en exhaler. Jugez-en par ce simple fait, que vous ne lirez pas sans frémir. En bouleversant les cimetières, l'ouragan en a arraché les cadavres anciens et nouveaux, qu'il a dispersés dans la campagne, semés dans les faubourgs, accrochés aux branches des arbres, et lancés jusque dans les chambres des vivants ! Des orphelins ont reconnu leur père, des veuves leur mari, des mères leurs enfants ; et plus à plaindre encore sont ceux qui cherchent en vain dans ce chaos de débris humains les restes de ce qu'ils ont aimé !...

2° A Barjac, entre Mende et Marvejols, dans la plus fertile vallée de la Lozère, le débordement du Lot a entraîné la chute d'une montagne, l'écrasement de plusieurs villages, et toutes les conséquences que vous pouvez imaginer.

Le premier jour, des bruits souterrains avaient été entendus sans causer une crainte qui aurait paru exagérée.

Le jour suivant, plusieurs craquements dans les habitations occasionnèrent de sérieuses inquiétudes. La terre semblait frémir convulsivement : un grand drame se préparait. Dès le soir, quelques habitants donnèrent le signal du départ, et entraînèrent heureusement le reste de la population. Il fallait bien éviter une mort certaine... Le moment fatal était arrivé ; les sourds grondements se multipliaient, le déchirement et l'engloutissement de la montagne étaient imminents.

A peine descendus de ce riant coteau qui n'a que fleurs et verdure, tout a changé derrière les fugitifs !... Un effroyable événement a dû s'accomplir de onze heures à minuit, mais les malheureux n'ont pu le voir. Un immense roulement, mêlé à un bruit qu'aucun mot ne peut dépeindre, leur a seul appris qu'ils n'avaient plus ni champs ni habitations.

L'ancienne pente de la montagne, sur une étendue de quarante-huit hectares, présente aujourd'hui, à côté d'un abîme sans fond, une surface presque uniforme. Un verger entier, qui dominait la colline, remplace l'ancien lit de la rivière. Les traces de la route impériale, interceptée sur une longueur de cinq cents mètres, se retrouvent à une grande distance du lieu où cette route était tracée.

Des haies vives, des murs, des fossés ont été transportés à plus de cent mètres de leur position sans éprouver un changement de forme. Plusieurs maisons ne paraissent plus, d'autres, plus rapprochées de la plaine, laissent voir quelques ruines, etc., etc.

L'élan des souscriptions en faveur des inondés a été admirable en France. Voici un exemple que nous citons aux plus petites communes. A Marly-le-Roi, dans l'ancienne résidence de Louis XIV, on a imaginé de faire tourner les plaisirs de la fête patronale au profit des victimes des désastres. Un concert a été donné sous la tente des bals champêtres. Les cuirassiers de la garde en ont fait les honneurs avec des artistes fort amusants et fort obligeants de Paris. On a quêté fructueusement dans un intermède, et tout le monde a été généreux et content. Que chaque commune de France en fasse autant, et bien des millions seraient à joindre aux millions déjà encaissés par la Commission de secours.

P.-C.

LES TROIS SOUVERAINES CRÉOLES.

MAINTENON. VALIDÉ. JOSÉPHINE.

L'impératrice Joséphine. Mme de Maintenon La sultane Validé. Dessins de Pauquet.

En voyage, un moyen plus sûr que la vapeur d'abréger la longueur du chemin, c'est d'avoir des compagnons aimables. On cause, on jase, on devise, et, tout en devisant, en jasant, en causant, on joint, sans s'en apercevoir, le point A au point B, ce qui est la solution de tout problème de locomotion.

Nous venions de lever l'ancre, — c'était le jour même où la France déclarait la guerre à la Russie, — et notre navire avait le cap sur la Martinique.

La traversée de l'Atlantique est longue : dix-huit cents lieues ! l'amabilité des touristes en fit une promenade. Jamais, il est vrai, plus heureuse réunion de passagers n'avait animé le pont d'un vaisseau. Plusieurs femmes créoles, qui étaient venues passer la belle saison en France, se hâ-

taient, aux premières piqûres du froid, de regagner le soleil du tropique. Un jeune officier de marine, en retour de congé, charmait ces dames par ses saillies spirituelles et sa verve galante. Enfin, à la tête de notre société flottante, siégeait un conseiller colonial, magistrat de mérite, qui n'a pas cru déroger à la dignité de la toge en dotant notre petite patrie d'outre-mer d'une histoire fort intéressante et fort curieuse (1).

Dès nos premières entrevues, la conversation roula, vous le pensez bien, sur les événements que nous laissions après nous, et sur le pays vers lequel nous naviguions. Les rapprochements étaient piquants à établir, et nous ne pouvions souhaiter des narrateurs plus compétents.

— Une jolie histoire à écrire, disait le conseiller, serait celle des îles devenues célèbres, soit parce qu'elles ont été le berceau de personnages illustres, soit parce qu'elles ont servi à ces personnages d'asile pendant leur vie, ou de tombeau après leur mort. Le programme en serait riche : sans parler de l'archipel grec, dont chaque écueil est un souvenir, on trouverait aux époques récentes de glorieuses pages à tracer. Brilleraient, en première ligne, la Corse, l'île d'Elbe, Sainte-Hélène, noms immortels, comme le nom même de Napoléon !

> « Là fut son berceau ! là sa tombe ! »
> Pour les siècles c'en est assez.
> Ces mots, qu'un monde naisse ou tombe,
> Ne seront jamais effacés !

Notre petite île de la Martinique, la Madanina des Caraïbes, la Suisse des Antilles, comme aiment à l'appeler les marins, cette terre si française et pourtant si peu connue, n'occuperait pas assurément la dernière place dans cette statistique insulaire. Dans le cours d'un siècle et demi, la Martinique a donné une reine et une impératrice à la France, une sultane à la Turquie. Christophe Colomb, en découvrant ce point imperceptible du nouveau monde, le même jour que les Portugais découvraient Sainte-Hélène, préparait le berceau de trois des plus illustres souveraines du monde ancien. La reine eut la mission d'assister les dernières années du plus puissant des monarques, dont la voix expirante lui murmurait ces paroles : *J'avais cru qu'il était plus difficile de mourir !* La sultane exerça sur les mœurs barbares de l'empire ottoman cette influence française, source de réformes qui rendent le règne de son fils célèbre dans l'histoire de l'islamisme ; l'impératrice, enfin, eut l'insigne mérite d'avoir encouragé la gloire naissante du plus grand des héros que les siècles aient produit.

Ce n'est pas tout, et voici précisément le côté singulier de ces rapprochements historiques : la sultane et l'impératrice, nées la même année et presque du même sang ; placées, par le jeu bizarre de la fortune, aux deux extrémités de l'Europe, devaient, en 1853, par leurs petits-fils réunir l'Occident et l'Orient. Ainsi, dans la grande question qui tient actuellement en éveil les nations du globe, la petite île oubliée de l'Amérique septentrionale revendique la plus belle part, puisque Napoléon III et Abdul-Medjid, alliés contre la Russie, ont l'un et l'autre pour aïeule une créole martiniquaise...

Ici, une troupe de pétrels et d'albatros, qui tournoyaient sur le sillage du gouvernail, détourna l'attention de l'auditoire. Déjà notre ingénieux conteur allait descendre des hauteurs de l'histoire à des observations d'ornithologie marine... Mais il comptait sans la curiosité des voyageuses. Alléchées par les aventures romanesques de leurs illustres compatriotes, elles supplièrent le conseiller colonial de raconter la vie des trois souveraines créoles.

Le magistrat recueillit ses souvenirs ; puis, après un court moment de silence :

— J'y consens, reprit-il en souriant ; mais que Leurs Majestés la sultane et l'impératrice daignent céder le pas à la reine : la femme du grand roi ne doit pas attendre.

Nous nous serrâmes sur nos bancs autour de la dunette ; et, quand on n'entendit plus que le gémissement sourd de la lame, le roulement de la barre du timonnier et le sifflement de la brise dans les cordages, l'historien commença ainsi :

I. — LA REINE.

C'était vers la fin de l'année 1636. D'Enambuc, le fondateur des premières colonies françaises de l'Amérique, victime des fatigues et des souffrances qu'il avait éprouvées, voyait s'approcher le terme de sa laborieuse carrière, lorsqu'il apprit la nouvelle que son lieutenant à la Martinique avait péri dans un naufrage. Ne pouvant quitter sa résidence de Saint-Christophe où l'enchaînait la maladie, il nomma l'un de ses neveux, Du Parquet, gouverneur de son établissement naissant. Le jeune Du Parquet, accompagné de quinze habitants de Saint-Christophe, partit donc de cette île pour aller prendre la direction de la Martinique. Parmi ces quinze habitants de Saint-Christophe se trouvaient Constant d'Aubigné et Pierre Dubuc, tous deux fuyant leur patrie ; le premier, calviniste obstiné, proscrit et criblé de dettes ; le second, à la suite d'un duel, où, âgé de dix-huit ans, il avait tué son adversaire. Constant d'Aubigné se fixa à l'ouest de l'île, d'où sortira la reine du plus puissant royaume de l'occident de l'Europe ; Pierre Dubuc à l'est, d'où nous verrons surgir, cent trente ans plus tard, la sultane de l'Orient. Constant d'Aubigné, véritable chevalier d'industrie, sans peur, mais non sans reproche, avait décliré de la pointe de son épée l'axiome trop gênant : *Noblesse oblige*. Ses beaux faits et gestes lui avaient valu pour tout héritage la malédiction de son père.

« Comme Dieu n'attache pas ses grâces à la chair ni au sang, dit Agrippa d'Aubigné dans ses *Mémoires*, mon fils aîné, nommé Constant d'Aubigné, ne ressembla pas à son père, quoique j'eusse pris tous les soins possibles de son éducation. Je l'avois élevé avec autant d'application et de dépense que s'il eût été un prince. Mais ce misérable s'adonna au jeu et à l'ivrognerie à Sedan, où je l'avois envoyé aux académies..... Il perdoit vingt fois plus qu'il n'avoit vaillant. »

La suite de la vie d'un tel compagnon n'a pas démenti ces honteux commencements. Toutefois, son incondnite ne l'empêchait pas de plaire : il avait la beauté du diable. Il eut l'art de toucher le cœur d'une noble et vertueuse personne, Mlle de Cardillac, et il l'épousa.

Constant ne tarda pas à manger la dot de sa femme. N'ayant plus ni sou ni maille, il avait noué avec le gouvernement anglais des intelligences intéressées, qui, ayant été découvertes, le firent enfermer au Château-Trompette, à Bordeaux, puis dans la prison de Niort. Mme d'Aubigné, à force de sollicitations, obtint enfin l'élargissement de son mari. C'est alors que, voulant tenter de nouveau la fortune, il se rendit à Saint-Christophe, d'où vous l'avez vu s'embarquer pour la Martinique.

Il établit son habitation sur la côte occidentale, au lieu

(1) Je suis heureux de rappeler ici l'*Histoire de la Martinique* de mon compatriote, M. Sidney-Daney.

connu aujourd'hui sous le nom de *Précheur*. A peine y avait-il bâti une case, que sa femme mit au monde une fille, qui reçut le prénom de Françoise (1). La mère de Françoise, pieuse, sévère, courageuse, résignée, éleva sa fille dans la pratique de la plus stricte vertu. Après la Bible, le premier livre qu'elle mit dans les mains de l'enfant fut un volume de Plutarque. La petite Françoise profitait déjà de ces austères leçons. Dès ses plus jeunes années, elle montrait de la réflexion, de la fermeté, de l'élévation dans les sentiments.

Jouant un jour avec la fille d'un économe-planteur, qui avait un ménage d'argent :

— Fanchette, lui dit son amie, n'est-ce pas que mon ménage est beau ?... Toi, tu es trop pauvre pour en avoir un pareil.

— C'est vrai, répliqua Françoise ; mais je suis demoiselle, et vous ne l'êtes pas.

Après les chaleurs brûlantes du jour, les canotiers de la côte voyaient la jeune créole, aux longs cheveux bouclés, aux yeux vifs et brillants, courir sous les cocotiers de la plage du *Précheur*, et ramasser les coquillages que lui jetait la vague.

Un soir, ces marins furent attirés par des cris de détresse. Ils descendirent de leurs pirogues, et trouvèrent Françoise enlacée dans les anneaux d'un énorme serpent. Le monstre s'était précipité sur sa victime des touffes de halliers qui bordaient le rivage. Les matelots délivrèrent l'infortunée et la transportèrent inanimée sur l'habitation.

Sa mère, éperdue, essayait de ranimer ses sens. Constant d'Aubigné lisait tranquillement un volume de Plutarque, à la page marquée le matin par sa fille.

— Pourquoi s'alarmer ? dit-il à sa femme avec son flegme imperturbable ; Alexandre, dans son enfance, n'a-t-il pas failli être dévoré par un serpent ?... Puisque Françoise a échappé au même danger, c'est que le sort lui réserve, comme à Alexandre, l'immortalité !

La prédiction, toute brillante qu'elle fût, et quoique renouvelée des... Macédoniens, ne calma que médiocrement l'anxiété de la mère, qui, d'ailleurs, avait peu de foi dans le prophète Constant. Mais l'avenir la justifia ; d'Aubigné, une fois en sa vie, avait dit vrai. Françoise fut quitte pour la peur des étreintes du reptile ; son nom est immortel.

Cependant l'habitation du *Précheur* touchait à la ruine. Mme d'Aubigné et sa fille furent réduites à travailler la terre pour vivre. Françoise, en attendant une cour plus splendide, avait le département d'une petite basse-cour.

— Je commandais dans la la basse cour, a-t-elle dit depuis, et c'est par là que mon règne a commencé.

Tous les matins, un loup sur le visage pour conserver son teint, un chapeau de paille sur la tête, une gaule dans la main et un petit panier à son bras, elle allait jeter la pâtée aux poules et aux canards, et garder les dindons dans la savane.

« On a vu des rois épouser des bergères ! » répétait-elle aux passants, qui riaient et se moquaient de son humiliation.

Constant d'Aubigné, harcelé par ses créanciers, avait sollicité, dans sa profonde misère, une place militaire. La pauvre famille attendait de jour en jour la nomination. Mais lorsqu'enfin le courrier s'arrêta, un matin, au seuil de l'habitation, on aperçut, au même instant, le corps du misérable habitant, étendu sur un brancard et baigné dans son sang. Au milieu de ses orgies, le gentilhomme ruiné avait provoqué en duel un adversaire plus adroit ou plus heureux que lui ; il avait été frappé mortellement.

La veuve et la fille laissèrent les créanciers se disputer les bribes de la succession, et rentrèrent en France.

Il y avait en ce temps, à Paris, dans une chétive maison du Marais, un salon, pour ne pas dire un taudis, qui rivalisait d'esprit avec la société élégante et recherchée de l'hôtel de Rambouillet. Le ton y était moins châtié, le langage plus libre. Des gens de la cour et des gens de lettres s'y trouvaient en compagnie de Marion Delorme et de Ninon de Lenclos. Turenne et Boisrobert, Sévigné et Patru, Mignard et la Sablière, Scudéry, Lebrun, Segrais, La Motte, Balzac... s'y coudoyaient à l'avenant, tous, au demeurant, bons vivants et gais commensaux. La joie, la folie, des soupers où chacun apportait son plat, tels étaient les frais de ces réunions. Au milieu de l'assemblée trônait un petit homme d'une figure grotesque, devenu difforme par la maladie et constamment rongé par la souffrance, mais riant toujours et faisant toujours rire autour de lui. Il s'intitulait « le cul-de-jatte, le doyen des malades de France, le raccourci de la misère humaine. » Ce petit homme était Paul Scarron, l'auteur du *Roman comique*, de *l'Enéide travestie*, de la *Mazarinade*, etc.

Parmi les courtisans du burlesque Apollon se présenta, un beau soir, un certain commandeur de Poincy, naguère aussi peu ingambe que le cul-de-jatte, et cloué sur son fauteuil par la goutte.

— Que vois-je ? s'écria le poëte bouffon de sa voix stridente ; l'ombre de Poincy sans l'ombre d'une béquille !

— Non pas l'ombre, répartit le commandeur ; mais Poincy en personne.

— Et la goutte ?... si tant est que tu n'es pas une ombre !

— Chanson ! répondit le commandeur en cambrant ses jarrets et en exécutant gaillardement sur ses talons une pirouette en demi-cercle. J'ai passé l'Océan avec des membres perclus, je l'ai repassé, vive Dieu ! droit comme un I. Le climat de la Martinique a fait ce beau miracle.

— Pardieu ! répliqua Scarron, nous ne ressemblâmes pas toujours à un Z, et nous *eûmes*,

Il t'en souvient, Ninon !
Il t'en souvient, Marion !...

Nous *eûmes* la taille bien faite dans notre jeunesse. Je veux tenter des climats coloniaux : du diable si les feux du tropique ne dégèlent pas mes membres (1) !

Des compagnies nombreuses se réunissaient pour se transporter aux colonies ; il était de mode de prendre des actions dans ces compagnies. Non-seulement Scarron y plaça une somme de trois mille livres, mais il s'était décidé à s'embarquer.

« Mon chien de destin, écrit-il à Sarrazin, m'emmène dans un mois aux Indes occidentales... Adieu, France,

(1) M. le duc de Noailles, dans son *Histoire de Mme de Maintenon*, fait naître cette femme célèbre dans la conciergerie de la prison de Niort. Saint-Simon dit qu'elle est « née aux îles de l'Amérique ». La version du chroniqueur du règne de Louis XIV est très-accréditée, seulement on n'est pas d'accord sur l'île. Les uns veulent que Françoise ait reçu le jour à Saint-Christophe, les autres à la Martinique, d'autres pendant la traversée de Saint-Christophe à la Martinique, et ils rapportent même que l'enfant fut sur le point d'être jetée à la mer, parce qu'on la croyait morte. Dans tous les cas, Françoise d'Aubigné serait venue à la Martinique à peine âgée de *un an*.

(1) D'après La Baumelle, ce fut à la suite d'une équipée de carnaval, au Mans, que, s'étant élancé dans la Sarthe glacée, Scarron en ressortit paralysé.

adieu, Paris ! adieu, tigresses déguisées en anges ! adieu, Ménage, Sarrazin, Marigny ! Je renonce aux vers burlesques, aux romans comiques et aux comédies, pour aller dans un pays où il n'y aura... ni hiver qui m'assassine, ni fluxion qui m'estropie, ni guerre qui me fasse mourir de faim. »

Pour mieux ruminer ses projets de pérégrination transatlantique, le poëte avait fait rouler sa chaise près d'une fenêtre qu'éclairaient les gais rayons du soleil levant. Quelle fut sa surprise en apercevant dans la maison d'en face, à l'étage correspondant au sien, une organisation toute nouvelle, qu'il n'avait pas encore observée ! Sur le balcon brillaient à la lumière du ciel les coquillages les plus variés, rangés avec une symétrie exquise. Dans la pièce du fond, étaient étalés, sur une table en bois des îles, des noix de coco et d'acajou, des régimes de palmiste, des graines d'Amérique. Une jeune fille, qui paraissait âgée de seize à dix-sept ans, éclatante de fraîcheur et de beauté, toute parée de pudeur et d'innocence, allait, venait, disposait les meubles, préparait le ménage.

— Nul doute, pensa le poëte, cette jeune fille est créole, elle arrive des colonies. Le hasard met à ma porte..., ou plutôt à ma fenêtre, les renseignements que je désire. Il ne s'agit plus que de la largeur d'une ruelle.

Le lendemain, bien que le soleil fût couvert, Scarron fit voiturer sa chaise près de la fenêtre.

Tout l'étonnement, cette fois, fut du côté de la jeune fille. Elle ne pouvait se lasser de regarder ce petit bossu qui n'avait de mouvement libre que celui de la langue et des doigts, et qui, avec des gestes de fagotin, se grattait le nez et les oreilles de la pointe d'un petit bâton. Tout à coup la porte du fond s'ouvrit, et Scarron, au comble de ses vœux, vit entrer chez l'intéressante inconnue une de ses plus fidèles habituées, Mme de Neuillant. Le trait d'union entre les deux rives de la petite rue du Marais était trouvé.

Un soir, qu'il y avait grande réception dans la mansarde du poëte, Mme de Neuillant lui présenta sa jolie voisine, qui n'était autre, vous l'avez deviné, que Mlle Françoise d'Aubigné.

Françoise, depuis son retour en France, avait perdu sa mère, et s'était convertie au catholicisme, grâce au zèle de Mme de Neuillant, sa parente. Mais, après sa conversion, elle avait été abandonnée par ses protecteurs avec la plus cruelle avarice.

La jeunesse et l'embarras de *la belle Indienne*, comme on l'appelait alors, touchèrent tout le monde et particulièrement Scarron. Son vieux cœur se remua, et une larme mouilla sa paupière desséchée. Il s'entretint affectueusement avec la jeune fille, plaignit tant de grâces jointes à tant d'infortune.

— Mon enfant, lui dit-il, vous n'avez plus qu'à choisir entre le couvent ou le mariage. Voulez-vous être religieuse ? Je rimerai pour payer votre dot. Aimez-vous mieux un mari !... Je n'ai à vous offrir que la vilaine figure que vous voyez.

La fière créole pâlit, frissonna, trembla... Mais elle préféra le cul-de-jatte au couvent.

Le mariage se célébra un mois après ; et c'est ainsi que le bossu paralytique fit, en compagnie de la belle Martiniquaise, son voyage aux Antilles..., sans sortir du Marais.

Scarron établit nettement la dot de la mariée : seize printemps, quatre louis d'or, deux grands yeux mutins, une taille superbe, une belle paire de mains, beaucoup d'esprit et de cœur.

— Quel douaire ! firent en riant les assistants.

— C'est l'immortalité ! reprit le poëte. Le nom de Mme Scarron vivra éternellement.

C'était la seconde fois que l'immortalité était prédite à Françoise d'Aubigné.

Mme Scarron fut l'ange gardien de son mari. Elle releva par sa dignité le caractère et le moral du pauvre rimeur, s'entoura des plus honorables relations, et transforma le taudis du Marais en un aimable salon, où du moins, si les rôts manquèrent, l'esprit, le bon ton et la grâce ne faisaient pas défaut.

Lorsqu'une crise de hoquet vint briser cette union irréprochable, qui dura près de dix ans, Françoise ferma pieusement les yeux du célèbre rieur, dont les derniers mots furent :

— Ma chère femme, je vous permets de vous remarier ; car je ne voudrais pas vous faire pleurer après ma mort autant que je vous ai fait rire pendant ma vie.

La jeune veuve se retira aux Hospitalières de la place Royale, où elle dut, pour soutenir sa vie, recourir au travail de ses mains. Mais, au sein de cette médiocrité même, elle resta toujours digne et imposante. Qu'on ne prenne donc pas à la lettre ce que Saint-Simon raconte du rôle qu'elle tenait avant l'invention des sonnettes. Mieux vaut se rapporter au *Dictionnaire des Précieuses*, de Saumaise :

« *Stratonice* est une jeune précieuse des plus agréables et des plus spirituelles... Elle a de la beauté et est d'une taille aisée. Pour de l'esprit, la voix publique en dit assez en sa faveur, et tous ceux qui la connoissent sont assez persuadés que c'est une des plus enjouées personnes d'*Athènes*. Elle sait faire des vers et de la prose, et quand elle n'auroit que les connoissances qu'elle a acquises avec *Straton*, elle y réussiroit aussi bien que pas une de celles qui s'en mesient. Son humeur est douce, et elle a fait voir, par sa façon d'agir, qu'elle voyoit le monde plus par bienséance civile que par une attache particulière, en se retirant dans une maison de vestales après la mort de *Straton*. »

De si *précieuses* qualités étaient propres à attirer les plus illustres hommages ; mais *Stratonice* les repoussa sans pitié. Elle renvoya au surintendant Fouquet un écrin qui eût tenté une reine. Ce n'est qu'aux dernières supplications de ses protecteurs qu'elle consentit à se laisser produire à la cour. A la cour de Louis XIV l'argent n'était pas la mesure de la considération ; la naissance et le mérite l'emportaient sur la richesse. Mme Scarron y fut présentée par ses amis, et reçue avec distinction. La reine-mère fit à la « charmante malheureuse » une pension de deux mille livres qui l'aida à traverser les angoisses de la misère. Mais là semblaient se borner les faveurs...

Cependant, après la conquête de la Franche-Comté, dans ces fêtes splendides où le roi victorieux, jeune, aimable, au milieu de l'enchantement des arts et des merveilles de l'imagination, conduisait sous les frais ombrages de Versailles, retentissants de la musique de Lulli et de la poésie de Molière, tout ce que son siècle comprenait de gracieux et d'illustre, Mme Scarron était au nombre des trois cents dames conviées à s'asseoir aux tables royales. Il y avait neuf tables. Mme et Mlle de Sévigné, Mme de Lafayette et Mme de Coulanges dinaient à la table même du roi ; celle de la reine était réservée aux princesses du sang. Mme Scarron était à la quatrième, présidée par Mme de Montausier.

Parmi tant d'astres rayonnants autour de l'astre-roi ; parmi cette étincelante pléiade des Sévigné, des Lafayette,

des Coulanges, des Montansier..., une *Esther* avait touché le cœur d'*Assuérus*.

Cette Esther était Françoise d'Aubigné, la créole du *Précheur*, qui reçut du grand roi le nom et le titre de marquise de Maintenon.

Louis XIV lui confia l'éducation du duc du Maine et de ses sœurs.

Bientôt la faveur de la marquise devint de plus en plus visible.

— « Je ne sais, écrit Mme de Sévigné, auquel des courtisans la langue a fourché le premier ; ils appellent tout bas Mme de Maintenon Mme de *Maintenant*, et cette dame de Maintenon ou de *Maintenant* passe tous les soirs, depuis huit heures jusqu'à dix, avec Sa Majesté. »

Après la mort de la reine, il avait couru de grands bruits de mariage du roi avec l'infante de Portugal ; et on disait même que c'était Mme de Maintenon qui voulait faire réussir ce mariage.

Mais, soit effet de la *mécanique* de l'habile *intrigante*, selon l'expression de Saint-Simon, soit effet de l'amour absolu du maître, il en advint autrement qu'on avait présumé.

Une nuit, tandis que tout dormait, le père La Chaise, assisté de Bontemps, premier valet de chambre, célébra

Scarron, dans son fauteuil, à sa fenêtre.

une messe basse dans l'oratoire particulier de Versailles ; et l'archevêque de Paris, en présence de M. de Montchevreuil et de Louvois, comme témoins, bénit le mariage secret de Louis XIV avec la marquise de Maintenon.

A partir de ce moment, où elle fut mise « à la place la plus singulière et la plus enviée, » jusqu'à la mort du roi, c'est-à-dire durant trente-deux ans, la créole martiniquaise gouverna la France et l'Europe.

Constant d'Aubigné et Paul Scarron ne s'étaient pas trompés dans leurs prédictions : Françoise reçut de Louis le Grand la couronne de l'immortalité.

Le magistrat-historien achevait à peine de couronner sa première souveraine, quand la cloche du bord donna le signal du dîner. Bien que nous eussions le vent en poupe, notre table n'en était pas plus somptueuse, et notre maigre ration éprouvait le besoin d'être assaisonnée par la gaieté des passagers.

— Mme Scarron de Maintenon, notre compatriote, remplaçait le rôti par une histoire, dit en riant l'officier de marine ; nous avons à remplacer plus que le rôti ; mais à nous deux nous ferons à ces dames d'aussi amusantes histoires que Mme de Maintenon.

Passons donc de la femme du grand roi à la femme du Grand Turc. J'ai voyagé en Orient, je m'y suis pas-

sionné pour la vie romanesque de la sultane créole. Je vais vous la conter comme je l'ai apprise.

Nos voyageuses, qui ne désiraient rien tant que d'entendre leur galant cavalier, lui adressèrent des regards d'approbation, et l'officier, prenant à son tour la parole dans un style qu'il essaya de rendre le plus oriental possible, s'exprima à peu près en ces termes:

II. — LA SULTANE.

Le sultan Abdul-Hamed, qui régnait sur la Sublime Porte en 1784, venait de perdre sa sultane favorite. Dans sa douleur, il se montrait insensible à tous les charmes et à toutes les tentations. Il passait des heures entières, seul, sur la terrasse la plus isolée de son palais, suivant d'un œil distrait la voile blanche des tartanes qui fendaient les flots du Bosphore; ou bien il s'égarait à travers les lieux témoins de son bonheur passé, afin de donner un libre cours à ses regrets.

Un jour, sa tristesse avait conduit ses pas dans les sombres allées d'un massif de cyprès, tout à coup les sons plaintifs d'une harpe le tirèrent de sa rêverie. Une voix de femme, suave et pleine d'harmonie, quoiqu'un peu voilée par les larmes, vint s'y mêler et lui fit entendre distinctement ce vers d'un opéra:

Ah! laissez-moi, laissez-moi la pleurer!

Le sultan n'eut pas un instant de doute sur les intentions de l'air et de la voix. Il s'élança dans la grande salle du sérail, souleva d'une main tremblante le rideau de pourpre de la porte principale, et pénétra dans un frais boudoir byzantin d'où s'échappaient les flots mélodieux.

Une jeune captive d'une beauté séduisante était couchée sur des coussins de drap cramoisi brodés en soie de diverses couleurs. Sa harpe était encore dans ses mains. A ses pieds était assise une jeune fille négresse qui semblait partager son attente mélancolique. Les bandeaux de perles de sa coiffure s'étaient détachés et tombaient avec ses cheveux noirs autour de son blanc visage et sur ses épaules d'albâtre. Sous ses paupières languissantes brillaient des yeux de créole.

Le sultan se fit répéter l'air sympathique, et voulut noyer son deuil dans un nouveau mariage.

— Je te fais sultane, dit-il à la sirène enchanteresse. A toi le monde, à toi mon trône et mes jours! A toi tout mon peuple, à toi Stamboul, Bassora, Trébizonde, Chypre, Erzeroum, Smyrne!... Ne songe plus, ma princesse, qu'aux frais bosquets de platanes, aux bains parfumés d'ambre et de nard, aux esclaves soumises à tes caprices, au bonheur de ton sultan!...

Des larmes brillaient au bout des cils abaissés de la candide jeune fille.

— Magnifique seigneur, répondit-elle, je ne suis pas enfant du Koran. Je suis une captive étrangère. J'aime une rive que ne visite jamais le souffle froid de l'hiver, où les arbres sont toujours couverts de fleurs, les oiseaux toujours gazouillants, où le palmier se berce avec la brise de la mer... Pourtant j'aimerais ces champs, ces flots d'azur, ces astres étincelants qui me rappellent mon pays..., si je retrouvais mon frère!

— Quel est le sort de ce frère que tu pleures? demanda Abdul-Hamed de plus en plus subjugué, et en s'asseyant sur le divan auprès de la captive; quelle fut ta naissance, quel est ton pays?

— Une île française de l'Amérique fut mon berceau, répondit la jeune fille. De toutes les îles qui composent notre riche archipel aucune n'est plus riante que la Martinique, aucune n'élève vers le ciel une chevelure plus touffue; aucune n'étale au soleil des savanes plus fleuries! Je suis née sur l'habitation *la Pointe-Royale* (1), au fond d'une anse aussi belle que le beau croissant de la *Corne-d'Or*, qui sert de rade à vos flottes. Mon père y possède de grandes terres et commande à des troupes d'esclaves. Aussi loin que remontent mes souvenirs d'enfance, je m'y vois avec mon frère, libres, heureux, toujours unis, jouissant des faveurs de l'opulence et des trésors de notre doux climat. Tout ce que peut inspirer la tendresse paternelle et maternelle fut employé pour développer par l'éducation les dons précieux que nous a prodigués le ciel. Rien ne manquait à notre bonheur, rien..., sinon qu'il ne devait pas durer! Vers l'âge de douze ans, nos parents résolurent de nous envoyer en France.

— Nous préférons, disaient-ils en mêlant leurs larmes à nos larmes, la douleur de la séparation à la douleur de voir s'épanouir dans l'ombre deux fleurs écloses pour les splendeurs du monde!

Nous partîmes. Arrivés à Nantes, j'entrai comme pensionnaire au couvent des Dames de la Visitation; mon frère fut placé à l'École militaire. Après six ans d'étude, notre famille nous rappela. Nous nous embarquâmes pour retourner dans notre patrie. Hélas! le moment qui devait nous en rapprocher fut celui qui nous en éloigna pour jamais! Il était écrit que nous ne mettrions plus les pieds sur notre terre natale!... Le navire qui nous portait fut atteint d'une voie d'eau. Il allait sombrer, lorsqu'il fut rencontré par un bâtiment espagnol faisant voile pour Majorque. L'Espagnol nous recueillit et continua sa route. Déjà, après une heureuse navigation, nous ne sommes plus qu'à quelques lieues du port de Palma; déjà nous apercevons les bâtisses blanches qui couronnent les collines voisines, lorsqu'un coup de mistral d'une violence extrême nous pousse du nord au sud... Le navire espagnol est capturé par un corsaire algérien. On m'attache avec mon frère à la même chaîne; on nous conduit à Alger. Là, malgré nos larmes et nos prières, le dey de cette régence nous sépare... Je tombe inanimée... En recouvrant mes sens, je me trouve en pleine mer sur un bâtiment barbaresque. Je veux mourir, je refuse tout soin, toute nourriture:

— La mort! m'écriai-je, plutôt la mort que l'existence sans mon frère!...

Aussitôt une voix qui m'est connue me répond. C'est Zara, ma fidèle gouvernante, cette négresse que vous voyez à mes pieds, et qui nous accompagnait dans notre voyage. Zara tient dans ses mains ses cartes infaillibles pour lesquelles l'avenir n'a point de secrets.

— Mam'selle Aimée, me dit Zara, vivez, vivez, ma bonne maîtresse! Le grand jeu m'annonce que vous rencontrerez de suprêmes destinées, et que rien ne vous sera plus facile que de retrouver votre frère. Prenez courage, ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur. Allons, relevez vos cheveux, revêtez vos plus beaux ornements, parez-vous à la mode des riches créoles de votre pays. Essuyez vos larmes, les larmes nuisent à l'éclat des yeux, accordez votre harpe!

J'écoute les consolantes paroles de ma vieille compagne. Je suis ses inspirations: je me lève, je me pare de mes atours. L'espoir de délivrer celui que j'aime le plus au monde me réconcilie avec la vie.

(1) L'habitation sucrerie *la Pointe-Royale*, située au quartier du Robert (Martinique), appartient aujourd'hui à MM. Émile et Jules Beaufrand.

Cependant nous abordons à Smyrne. Achmet, le maître du vaisseau et des esclaves, vante tellement mes grâces, que le consul de cette ville veut m'acheter. Je proteste! Autre extrémité : me voilà sur le point d'être enfouie dans le harem de quelque obscur Osmanli... Alors j'ouvre franchement mon cœur à Achmet :

— Tu ignores, lui dis-je, les destins réservés à Aimée. Cesse donc de la confondre avec les esclaves géorgiennes et circassiennes entassées sur ton navire. Les cartes de Zara, qui lisent dans l'avenir aussi clairement que tes yeux dans le livre du Prophète, m'ont révélé des grandeurs suprêmes!

Achmet croit entendre dans mes paroles les ordres mêmes d'Allah. Il n'a plus qu'un but : l'accomplissement des prédictions fatidiques de Zara. Nous partons pour Stamboul. Vous savez le reste, magnifique seigneur : Achmet me vendit à un chef des douanes; et, grâce à l'influence de ce chef, les portes du sérail s'ouvrirent devant votre humble captive.

Le sultan Abdul-Hamed avait son âme suspendue aux lèvres éloquentes de la belle odalisque. Il se retira plus enivré encore qu'à son entrée dans le boudoir enchanteur. Les charmes de la jeune créole avaient séduit son cœur; la mystérieuse prédiction de la vieille sibylle séduisait son orgueil.

Quelques semaines s'écoulèrent; puis un beau matin le sultan revint plus gai que d'ordinaire dans le boudoir de la sirène. Comme la mélancolique beauté ne se montrait pas plus sensible à sa tendresse, Abdul-Hamed fit un signe à un muet qui se tenait à la porte du fond. Le muet souleva l'épais rideau de tapisserie qui obstruait l'entrée, et Aimée, la bien nommée, vit paraître... son frère tant pleuré, tant désiré!

..... Je vous laisse à juger
De combien de plaisirs *ils* payèrent leurs peines!

Ils, c'est-à-dire le frère, la sœur et... le sultan; car Abdul-Hamed, pour prix de sa trouvaille, obtint le cœur et la main de l'adorable créole, qui devint sa sultane favorite.

Aimée, parvenue au faîte des grandeurs, n'oublia pas sa famille et son pays. Elle s'empressa de mettre fin au désespoir de ses parents en les informant de ses vicissitudes, suivies de sa prodigieuse fortune.

Des lettres et des présents entretinrent, durant tout son règne, des relations fréquentes entre Constantinople et la Martinique.

Plus tard, lorsque son père et sa mère moururent, l'habitation *la Pointe-Royale* échut à sa sœur, devenue Mme Marlet.

M. et Mme Marlet vivaient depuis longtemps à la Pointe-Royale, lorsque, par une matinée de l'année 1817, les nègres de l'habitation vinrent avertir leurs maîtres qu'une goëlette ottomane avait mouillé dans la baie du Robert, qu'il était descendu de la goëlette un personnage en turban, couvert de draperies avec *du dor dessus*, et que ce personnage sollicitait une audience.

— Qu'il entre! répondit le colon.

Un Turc au teint foncé, aux moustaches en croissant, parut dans le salon.

Il porta trois fois sa main droite de son cœur à ses lèvres, ce qui, chez les fils de Mahomet, remplace avec avantage nos coups de chapeau; et déjà il débitait une magnifique tirade dans le français le plus irréprochable... lorsqu'il s'arrêta subitement à la vue d'un portrait placé sur la console...

— Monsieur et madame, dit-il après un long silence, je suis drogman de Sa Hautesse le sultan Mahmoud II. Mon seigneur et maître m'a expédié dans cette île pour faire une enquête sur sa mère, l'illustrissime sultane Validé, que le Grand-Esprit a rappelée dans son paradis '... Ce portrait me prouve assez que je m'adresse à sa famille.

Après les premières larmes données à la mémoire de son immortelle belle-sœur, M. Marlet dicta au drogman la note suivante, qui résume cette existence si surprenante, qu'elle semble appartenir plutôt aux *Mille et une Nuits* qu'à l'histoire : « Mlle Aimée Dubuc de Rivery, ma belle-sœur, née (en 1766) à la Martinique, fut élevée à Nantes, aux Dames de la Visitation, où elle reçut l'éducation la plus soignée, et tous les talents d'agrément dont pouvait être susceptible une jeune personne d'une famille distinguée. Elle joignait à tous les avantages la plus grande beauté, réunie à toutes les grâces de nos plus aimables Françaises. Rappelée dans son pays par ses parents, avant la Révolution, elle fut prise par un corsaire barbaresque, et, après plusieurs incidents qu'on aurait pu considérer comme fâcheux pour la belle créole, mais qui, dans l'ordre de sa destinée, n'étaient qu'autant d'acheminements à sa grandeur future, elle fut placée au sérail, où bientôt sa beauté et les avantages d'une éducation soignée la firent remarquer par le sultan alors régnant, Abdul-Hamed, qui en fit sa sultane favorite.

« Signé : Marlet. »

Le drogman fit trois nouveaux saluts plus majestueux que les premiers, et regagna sa goëlette, qui mit à la voile le jour même.

La note dont il était porteur fut déposée aux archives de l'ambassade française, à Constantinople, où je l'ai vue, de mes yeux vue, ce qu'on appelle vue, et elle y restera comme témoignage de l'excentrique mais providentielle destinée de la créole de *la Pointe-Royale*.

Durant ce récit, qui captiva particulièrement l'attention des voyageurs, et valut force œillades au poétique officier, le conseiller colonial, historien scrupuleux, n'avait pu s'empêcher de grommeler sur certains détails qu'il traitait d'apocryphes, notamment sur l'existence du frère de la sultane. Mais, tandis qu'il soutenait chaudement sa critique, le temps avait changé : un grain menaçait, et les vagues se mirent à *moutonner*. Force fut aux passagers de se retirer dans leurs cabines. Enfin, au bout de quelques jours, les nuages livides qui ceignaient l'horizon se dissipèrent; nous regagnâmes le haut de la dunette.

— Et la troisième souveraine? demandèrent les femmes créoles, les plus curieuses des filles d'Ève.

— *Finis coronat opus!* répondit sentencieusement le magistrat; ce qui signifie, mesdames, que nous avons gardé le bouquet pour la fin. Après la femme du sultan, la femme de César.

Chacun reprit sa place sur sa banquette et prêta une oreille attentive.

III. — L'IMPÉRATRICE.

— Avant d'entreprendre mon *Histoire de la Martinique*, dit le conseiller, j'ai parcouru dans toute leur étendue les soixante quinze mille hectares de superficie de l'île. De Saint Pierre à la Trinité, de Fort-de-France au Marin, pas un morne dont je n'aie fait l'ascension, pas un bois que je n'aie scruté, pas une gorge que je n'aie sondée, pas une commune, une habitation que je n'aie visitée, questionnée, étudiée. Une des excursions dont le souvenir ne s'effacera

jamais de ma mémoire, est celle que je fis au quartier des *Trois-Ilets*.

Je venais de descendre du canot-poste qui m'avait transporté de Fort-de-France aux Trois-Ilets, lorsque je rencontrai un vieux nègre courbé, à la tête crépue et blanchie comme une toison. Ce vénérable descendant de Cham cumulait sur l'habitation La Pagerie les fonctions de *janitor* et de *cicerone*.

— Père Sabin, lui dis-je (son nom était connu de tout le pays), je désire voir la place où naquit l'impératrice.

Le noir octogénaire ôta de la poche de son tablier une grosse clef de bois, et me fit signe de le suivre.

Nous nous dirigeâmes vers les bâtiments de la sucrerie. Le vieillard ouvrit la porte de la *purgerie* (1), et s'arrêta à un endroit réservé sur une des *limandes* (2).

— C'est là, dit-il.

— En quelle année?

Le noir leva le doigt. Je lus, gravée sur la muraille, la date suivante :

1766.

— La même année que la sultane, remarquai-je.

— L'année du coup de vent! continua le patriarche africain. Ah! maître, le feu est méchant, l'eau n'est pas

Zara tirant les cartes à Mlle Aimée.

meilleure, mais le vent, quand il se fâche, est le pire. C'est une langue invisible qui passe et qui lèche tout ce qui recouvre le sol. Il fallait être là comme Sabin pour entendre hurler l'ouragan. Tout était emporté par la rafale : chrétiens comme troupeaux, maisons comme récoltes. La *purgerie* n'a pas grouillé, parce que son mur est soudé avec le rocher; et puis... le maître des tempêtes réservait cet asile à *celle* qu'il envoyait... Et dire que c'est là, dans ce coin obscur, que Mme Taschier de La Pagerie a mis au monde Mlle Joséphine-Rose, l'impératrice des Français!... Après tout, l'enfant Jésus est né dans une étable; et pourtant le fils de la Vierge est le souverain des rois et des reines.

Il était visible qu'un grand destin était réservé à Mlle de La Pagerie. Elle a reçu le jour au milieu des éclairs et des tonnerres; et, quand elle a quitté son île pour son royaume, toute la foule, accourue au rivage pour la saluer et la bénir, aperçut une flamme de feu qui couronnait son vaisseau. Les matelots de la côte prétendent que c'est le

(1) Lieu où l'on cristallise et blanchit le sucre.

(2) Gouttières très-évasées sur lesquelles filtrent les boueants de sucre.

feu Saint-Elme. N'en croyez rien : selon mon idée, c'est son étoile qui descendit pour la guider. La *Phémie* ne s'est pas trompée : elle avait prédit à l'avance la gloire de Mlle Joséphine!...

— Contez-moi cela, père Sabin, dis-je au vieux nègre.

— Le vrai du vrai, maître, le voici, reprit-il. Tout au bout de la grande savane de Fort-de-France, vivait une vieille mulâtresse qui avait nom Euphémie. Elle était habile plus que pas une à guérir du serpent et à tirer la bonne aventure, au moyen de son *quimbois* (1). Un jour que Mlle Joséphine, qui était toute pétulante et rieuse, jouait sur la savane avec Mlle Maria, sa sœur aînée, et ses amies, — à savoir Clarisse de Lamalétie et d'autres, — elle s'égara avec ses compagnes jusque devant l'ajoupa de la *Phémie*, tout comme la demoiselle des eaux qui voltige sans savoir où elle va. La sibylle sortit en ce moment de sa case, et héla les petites demoiselles chacune par son nom :

— Eh! la brune aux rubans roses, Joséphine, la belle des belles! Eh! la blanche Maria! Eh! la blonde Clarisse aux rubans bleus!...

— Qui t'a dit nos noms? demanda Mlle Joséphine à la vieille.

La sibylle éclata de rire.

Phémie lisant la bonne aventure à Joséphine.

— Celui qui sait tout, répondit-elle; l'Esprit de la savane. Approchez, et écoutez vos destinées. Toi, Joséphine-Rose Tascher de La Pagerie, une couronne d'or remplacera ton chapeau de paille aux rubans roses!... Ton nom vivra aussi longtemps que le monde!... Tu seras reine de France!... — Toi, la blanche Maria, tu vivras comme le jasmin des tonnelles!... Ton royaume n'est pas de cette terre!... — Toi, Clarisse de Lamalétie, tu seras la femme d'un brave soldat du grand capitaine!...

Oui, maître, la *Phémie* avait la vue plus haute que nature ; elle lisait la vérité future dans le ciel, comme vous, blanc, vous lisez la vérité passée dans les livres. Ses prophéties se sont accomplies de point en point : Mlle Joséphine a été couronnée impératrice des Français ; Mlle Maria s'en est allée de tristesse au temps où d'autres ont le

(1) Sorte de talisman, composé de crocs de serpent et d'autres ingrédients, dont se servent les prétendus sorciers des colonies

contentement dans l'âme, à la veille de son mariage; Mlle Clarisse a épousé le colonel Miany, un vaillant de l'Empire, qui a versé son sang pour défendre cette île contre les Anglais.

Le père Sabin, — vous l'avez entendu, — pérorait à la façon d'un bénédictin. Mais il n'eût pas fallu pousser plus loin l'épreuve de sa science. Au delà de ce qu'il avait vu, le pauvre nègre n'aurait pu rien dire, ne sachant même pas, comme l'oncle Tom, épeler les premières lignes de l'Écriture.

Vous savez ce qu'il advint de Joséphine après son entrée en France! Mystérieuse volonté de la Providence! Maria devait épouser le vicomte de Beauharnais, fils de l'ancien gouverneur de la Martinique : sa mort laisse à sa sœur sa couronne de fiancée et... de reine!

Le vicomte de Beauharnais avait embrassé chaleureusement les idées libérales qui déjà fermentaient dans les têtes les plus raisonnables.

Lorsqu'éclatèrent les premiers orages de la Révolution, il se trouva à flot sur cette mer d'écume.

Joséphine, en voyant son mari président de l'Assemblée nationale, puis général en chef de l'armée des Alpes, dut croire un instant que la prophétie de la Martinique allait se réaliser. Mais les révolutions ont des retours soudains : le général est accusé devant la Convention, et il ne sort de la barre de l'impitoyable tribunal que pour monter sur l'échafaud.

Restée veuve avec ses deux enfants, Eugène et Hortense, ses anges de consolation, de tendresse et d'espérances, la créole des Trois-Ilets trouve un refuge dans la société de la belle Mme Tallien, alors toute-puissante auprès du Directoire. Grâce à l'influence de sa protectrice, elle ne craint pas d'envoyer son fils réclamer l'épée de son mari, que l'on avait saisie et emportée lors du désarmement des sections de Paris.

C'était au 13 vendémiaire : un jeune homme, presque enfant encore, se présenta chez le général Bonaparte, commandant de la place de Paris, et lui demanda, avec cette hardiesse ingénue du premier âge, de lui faire rendre le sabre de son père.

— Quel était votre père? lui demanda Bonaparte, en attachant sur le jeune homme un regard plein d'intérêt; car cette physionomie intelligente et vive, éclairée d'un rayon d'ineffable bonté, avait sur-le-champ excité sa curiosité.

— Mon père était le général Beauharnais, répondit Eugène. Et des larmes roulèrent sur ses joues.

Bonaparte tendit la main au jeune homme, et lui dit avec le cœur qu'il savait avoir quand il voulait :

— Vous aurez les armes de votre père, jeune homme, et je serai votre ami. Avez-vous toujours votre mère?

— Oui, mon général.

Bonaparte prit l'adresse de Mme veuve de Beauharnais, et lui fit remettre dès le lendemain l'épée de son mari. En recevant ce glorieux héritage, Joséphine crut que la reconnaissance lui imposait le devoir d'aller remercier le général républicain; Bonaparte rendit sa visite, et fut charmé des manières distinguées, de la grâce créole, avec lesquelles la séduisante Martiniquaise présidait à ses réunions de la rue Chantereine.

Ainsi se rapprochèrent et se comprirent ces deux âmes créées l'une pour l'autre, nées toutes les deux dans des îles gouvernées par la France, issues de noble race et placées par les circonstances dans un courant démocratique exceptionnel.

Leur mariage se célébra le 9 mars 1796, au deuxième arrondissement de Paris.

— J'abdique! dit en signant le contrat la créole des Trois-Ilets, en faisant allusion aux brillantes destinées qui lui avaient été prédites dans son enfance.

— La couronne de veuve!... répartit le jeune général, qui croyait à sa destinée et voyait luire son étoile au firmament.

Ces deux cœurs s'aimaient d'une tendresse profonde. Dans cette mémorable campagne d'Italie, avec quel amour, quel dévouement, quelle sollicitude Joséphine enchante et adoucit les peines du héros, lorsque le Directoire jaloux les rend par trop amères!... Au retour de l'expédition d'Égypte, après deux ans d'absence, avec quel attendrissement, quel bonheur, celui que les Mamelucks appelaient le sultan de feu, et qui rentrait en France entouré d'un nouveau prestige, ne retrouve-t-il pas la compagne qu'il n'aurait jamais dû perdre!...

Et plus tard, lorsque le prêtre monarque de Rome vint à Notre-Dame sacrer leurs fronts unis, avec quelle heureuse satisfaction cet homme, ce soldat, ce conquérant, cet empereur, disait à celle qui s'inclinait gracieusement devant le maître-autel :

— Je te fais reine parmi toutes les reines. Je te couronne impératrice du plus grand, du plus bel empire du monde.

La frégate *la Ville de Milan* apporta la grande nouvelle à la Martinique. Vous ne sauriez vous imaginer l'allégresse de la colonie, qui se glorifiait avec orgueil d'avoir donné à la France sa première impératrice. Une fête splendide fut préparée et exécutée sur cette belle savane de Fort-de-France, théâtre des promenades de la première jeunesse de Joséphine. Des *Te Deum* furent chantés, des feux d'artifice tirés, des danses organisées.

Au milieu de la place de la savane s'élevait une riche décoration en transparents, représentant le temple de la Gloire. Un péristyle d'ordre corinthien, soutenu par de nombreuses colonnes, formait l'avant-corps. Au centre étaient les bustes de leurs Majestés Impériales, sur lesquels Minerve et la Victoire posaient la couronne de l'immortalité. Sur le fronton se lisait cette inscription :

Elle a uni la Martinique à la France,
Et la France à la Martinique.

Mais, après les jours de joie, vinrent les jours d'amertume et de regrets. Faut-il déplorer la retraite de la Malmaison?... Oui, comme l'histoire déplore l'exil de Sainte-Hélène; en plaignant l'exilé, en félicitant sa gloire d'une auréole nouvelle : l'auréole du martyre!

La vie de Joséphine est comme ce beau jour qui s'achève; l'astre brillant qui vient de répandre tant d'éclat et de bienfaits sur la terre s'éteint dans le silence de la solitude.

L'historien cessa de parler, et chacun se retira dans sa chambrette. Le lendemain, dès l'aube, le cri joyeux de : *Terre! terre!* partait de toutes les lèvres. La patrie des trois souveraines nous envoyait ses suaves parfums, et élevait dans le bleu du ciel ses vertes collines chargées de touffes de palmiers. Nous descendîmes quelques heures après; mais nous eûmes beau chercher, nous ne trouvâmes dans l'île ni la statue de Françoise, ni la statue d'Aimée, ni la statue de Joséphine!

CHARLES BEAUFRAND.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE CONCOURS AGRICOLE UNIVERSEL DE 1856.

Prologue beuglant. Une vallée suisse au boulevard. Le palais-étable et serre. L'art de fabriquer les rosbifs. Les taureaux d'Écosse. Vaches anthropophages. Avis au prochain jury. L'agriculture à la vapeur. Charrues de 20,000 francs. Les bachcliers de la pisciculture. Discours posthume de Rémy. Les serres de M. Michaux. MM Lemichez frères. Le paradis de Villiers. Un malheur d'Alphonse Karr, etc.

Bien que cette nouvelle Exposition universelle soit terminée depuis plus d'un mois, le souvenir en subsiste encore et en subsistera longtemps. Le succès d'ailleurs a été si grand, si populaire et si général, qu'on en prépare déjà pour 1857 une seconde édition, revue, corrigée et augmentée d'une exposition de chevaux, d'ânes, de chameaux et d'autruches!

Ce genre d'exhibition n'a aucun précédent ni dans l'histoire ni dans l'univers.

Inutile d'en déduire les immenses et utiles résultats : ils s'expliquent d'eux-mêmes et parlent aux yeux. C'est le perfectionnement indéfini de tout ce qui tient à l'agriculture, c'est-à-dire au travail, à l'alimentation, à l'habillement, à l'existence même et au bien-être de l'humanité.

Un membre du jury s'est écrié, après le couronnement des bœufs, cochons, brebis et coqs primés : — connaître les hommes, c'est aimer les animaux!

Le Palais de l'Industrie a réuni pendant quinze jours ce que le monde entier possède aujourd'hui de plus beau et de meilleur, 1° en animaux domestiques; 2° en produits agricoles et horticoles; 3° en machines et en instruments appliqués à l'art de vivre et d'embellir la vie.

Quel programme et quel spectacle!

La préface de cette solennité avait déjà fort séduit les Parisiens. Écoutez plutôt M. Amédée Achard, le Parisien par excellence.

— Un jour, le boulevard des Italiens,—il était cinq heures et il faisait beau, — vit passer en voiture une douzaine d'animaux cornus qui beuglaient avec conviction. Les omnibus épouvantés reculent, les citadines s'arrêtent, les sergents de ville étonnés regardent. Quelques Parisiens, qui avaient fait des études d'histoire naturelle à Bade ou à Trouville, déclarent que ces animaux sont des bœufs avec leurs vaches. On se rassura, et même plusieurs personnes saluèrent ces respectables animaux qui ne se lassent pas de produire le filet de bœuf rôti. D'autres bœufs suivirent ces premiers bœufs; tous marchaient en voiture, debout ou couchés et beuglant. Le boulevard, en face de Tortoni et sous la latitude du café Anglais, avait l'aspect d'une vallée suisse. Il n'y manquait que le ranz des vaches. Cette promenade bovinophile dura plusieurs jours. L'armée des bœufs traînait à sa suite un troupeau nombreux de ces animaux utiles qui fournissent le jambon. Race modeste, que tout le monde dénigre et dont tout le monde mange! Les moutons marchaient mêlés à ce long convoi. Telle une ville assiégée recrute des provisions de bouche avant l'heure de l'investissement. Tous ces animaux se rendaient au Palais de l'Industrie, où une commission de savants était instituée pour prononcer sur leurs qualités. A ce congrès de bêtes à cornes, rien ne manquait : ni les bœufs républicains des quatre cantons, ni les vaches féodales de la Hongrie, ni les taureaux constitutionnels de l'Angleterre. La Bretagne et les Alpes, l'Écosse et le Jutland, les Pyrénées et la Sologne, la Hollande et le Piémont, la Saxe et le Holstein, avaient des députés à quatre pattes pour les représenter. On cite quatre ou cinq de ces honorables représentants qui sont morts de la cocotte. O destinée!...

Cependant les portes de l'établissement ont été ouvertes au public au prix fixe d'un franc par personne, et le premier jour on a perçu dix-huit mille francs. Il est vrai que quelques vaches se sont évanouies. Est-ce de chaleur ou de timidité? On ne sait; il a fallu les saigner.

Par exemple, la nef et les bas-côtés du Palais ne ressemblaient guère à ce qu'ils étaient au temps de l'Exposition universelle. Ce n'étaient plus des boutiques, mais des box. Chaque bœuf et chaque vache avait son appartement particulier, composé d'une auge faisant fonction de salle à manger, et d'une litière où la bête recevait les visites et dormait du sommeil des justes.

Le milieu de la grande nef avait été disposé en plates-bandes et en pelouses parsemées d'arbres d'une belle taille. Des sentiers circulaient au milieu de ces pelouses ornées de produits légumineux, tels qu'asperges phénoménales, choux miraculeux, carottes indescriptibles, tomates invraisemblables, navets monstrueux. Des massifs de fleurs (et quelles fleurs!) embellissaient cet ensemble, et les vieux classiques se réjouissaient de l'alliance de Flore et de Pomone. —

Du haut des galeries, le coup d'œil de la grande nef était charmant et prodigieux. Figurez-vous une serre éblouissante de quatre kilomètres carrés, entourée d'une étable immense avec tous les animaux domestiques du globe et leurs gardiens en costumes nationaux, puis des bassins remplis de poissons vivants, et des jets d'eau lancés au soleil, et des statues de bronze et de marbre appropriées à la circonstance!

Les bœufs anglais ont eu et devaient avoir la palme... de l'embonpoint. On sait comment nos voisins fabriquent le rosbif et le bifteck. Ils sont parvenus à élever les bœufs de telle façon que la culotte, la croupe, le filet, les reins et les côtes se développent et engraissent seuls dans la bête, toute la viande de seconde catégorie, la tête, l'encolure, les extrémités et les os restant maigres, petits et médiocres (1). On comprend que la forme et la beauté de l'animal disparaissent dans cette opération.

— La race durham, dit M. Achard, figure assez bien une grosse boule dans laquelle on aurait planté quatre piquets. C'est tout rond, gras et luisant. On en voit comme ça dans les boutiques de jouets d'enfants. Quelques vaches de cette espèce sont si potelées qu'elles ont grand' peine à se tenir sur leurs jambes. A peine debout, elles flageolent. On a beaucoup admiré à l'Exposition un taureau blanc de Durham; il n'avait de rival qu'un certain taureau noir d'Écosse, de la race d'Angus, qui paraît être un peu plus grand que lui. Si ce taureau noir avait des papiers,

(1) Les Anglais font même plus et pire : ils rendent leurs bestiaux lymphatiques, presque scrofuleux, pour les disposer à l'obésité précoce. N'est-ce pas là un abus du progrès? et une viande ainsi engraissée ne fera-t-elle pas maigrir ceux qui en mangeront?

on lirait sur son passe-port, à l'article des signes particulier : *pas de cornes*. Ce bel animal a d'ailleurs le caractère extrêmement farouche; sous prétexte qu'il est montagnard, il se croit obligé à de certaines démonstrations hostiles qui se traduisent souvent par des coups de cornes sans cornes. Il a l'autre jour, si ce n'est lui, c'est donc son frère, tué un de ses gardiens d'un seul coup. Ces taureaux pratiquent le pugilat avec leur front, et c'est à la poitrine de leurs adversaires qu'ils s'attaquent. Quelques voyageurs ont bien prétendu que leurs compagnes, mesdames les vaches, mangeaient parfois leurs gardiens. Quand l'herbe manque dans le Highland, disent-ils, les vaches déjeunent d'un berger. On a vu des troupeaux qui paissaient une bande de moissonneurs. Malheur au chasseur qui s'égare; si une vache le rencontre, il est perdu ! Elle n'en fait que deux morceaux ! Ce qui n'empêche pas ces animaux, non moins dissimulés que féroces, de rentrer paisiblement au bercail. Nous vous citons de telles histoires pour ce qu'elles valent, bien entendu. —

Au rebours du taureau d'Ecosse, le bœuf et la vache de Hongrie ont des cornes de plus d'un mètre de long, avec deux mètres d'écartement. Mesurez-les sur notre gravure,

Concours agricole. Vache du Tyrol; taureaux hongrois; *idem* de la haute Styrie. P. Dumoulin, d'après les photographies de Tournachon-Nadar jeune.

exécutée d'après M. Nadar jeune, photographe de l'Impératrice, à qui le gouvernement a confié les portraits du congrès... animal, et qui en a fait, selon son usage, autant de chefs-d'œuvre d'exactitude et d'élégance.

Les races de Suisse, élégantes et fines, portaient au fanon la clochette traditionnelle, que tous les passants s'amusaient à faire sonner.

S'il y avait eu une prime pour la force dans la grâce, pour la beauté naturelle et la noblesse véritable, les bœufs et les vaches du gouvernement français l'auraient enlevée sans combat et sans réclamation. Mais ils s'étaient mis généreusement et délicatement hors de concours.

Le prix du lait a été remporté par les vaches hollandaises, flamandes et holstenoises, — après lesquelles venaient nos jolies bêtes normandes, bretonnes et choletaises.

A propos de ce lait, que chacun goûtait à certaine heure, notre confrère exprime un regret plaisant, qui sera une leçon pour l'Exposition prochaine :

— Tout équitable que soit le jugement des commissaires, dit-il, ne le serait-il pas davantage si le congrès se réunissait autour de la table d'un banquet, au lieu de s'asseoir autour d'une table de conseil? On ne peut juger des durhams et des hongrois que la fourchette à la main. Au lieu de les regarder, mangez-les donc. C'est par une étude des filets comparés qu'on arrive à une connaissance exacte des qualités nutritives de chaque race. D'ailleurs,

l'Exposition n'est-elle pas en mesure de fournir tous les éléments d'un bon dîner? Rien n'y manque : ni le poisson,— il y a des truites industrielles et des saumons progressifs; — ni les légumes, il en est arrivé de l'Algérie. Que chacun offre son bœuf, son mouton, son porcin, son coq ou son canard, et on couronnera les vainqueurs au dessert. —

Les brebis, les moutons et les béliers avaient leur parc à l'Exposition universelle. La race porcine, — quel joli mot! — avait aussi le sien, qu'elle occupait avec honneur. Près d'eux, les chèvres du Thibet, les bisons, les daims mouchetés étalaient leurs grâces sauvages, à côté de la riche volière où les paons faisaient la roue aux spectateurs.

Mais le côté le plus tapageur, le plus amusant — et le plus fréquenté de l'exhibition, — était sans contredit le quartier des animaux de basse-cour, coqs, poules, faisans, dindons, canards, pigeons, lapins, etc. Il y avait là d'étonnantes bêtes d'Espagne, de Russie, de Cochinchine, d'Angleterre, etc., qui luttaient de ramage et de plumage, de taille et de couleur, de ponte et de couvée, avec notre excellente et intarissable volaille de Crèvecœur, — toujours la belle et bonne reine de nos marchés et de nos fermes.

N'oublions pas un des détails les plus curieux de cette arche de Noé : les types et les costumes des gardiens de tous ces animaux; Allemands, Espagnols, Hongrois, Suisses, Normands, Bretons, Basques,— rivalisant de pittoresque et de variété, de couleurs et de broderies, de pipes et de chapeaux, de barbes et de bâtons, — sans compter la diversité infinie des langues, qui rappelait l'ancienne tour de Babel.

On a remarqué dans les produits agricoles les céréales et les fourrages d'Angleterre, ses betteraves et ses légumes gigantesques; — les toisons soyeuses de l'Allemagne; les fourrures de Hongrie, cousues de fils de boyaux;

Concours agricole. Poules et coqs, races de Bentam, Crèvecœur, Cochinchine, etc.; bélier, canard, lapins, etc.

les plantes industrielles de Belgique, les beurres et les salaisons du Danemark, les fromages variés de Hollande, les bois et les plumes éclatantes du Mexique, les pâtes, les vins et les conserves d'Italie et de Sicile; les kirchs, les foins parfumés et les gruyères colosses de la Suisse; — tout cela, il faut le dire, — dépassé encore par l'abondance, la qualité et la variété des produits de la France et de ses colonies d'Afrique et d'Amérique.

Les machines agricoles se comptaient par milliers et ont fonctionné tour à tour au Palais de l'Industrie et dans les champs de Villiers-sur-Seine. Les paysans regardaient avec un étonnement mêlé d'effroi ces engins de bois et de fer, labourant à la vapeur, semant, fanant, fauchant, moissonnant, avec la précision d'un chronomètre.

Les deux charrues à vapeur de lord Willoughby et de sir James Fowler ont retourné le sol avec une puissance merveilleuse.

La première se compose de deux locomobiles de la force de plusieurs chevaux chacune, et d'un corps de charrue bi-socs et à tourne-oreilles. Les locomobiles sont placées aux deux extrémités du champ à labourer; chacune a son cabestan enroulé d'une longue chaîne; ces chaînes sont fixées aux deux extrémités de la charrue, de façon que, par un mouvement de va-et-vient, celle-ci, quand elle est tirée par une machine, s'éloigne en traînant après elle la chaîne qui doit la ramener vers l'autre. A chaque raie, les deux machines avancent de la largeur des deux collées de terre qui ont été enlevées. La machine de Fowler n'admet qu'une locomobile fonctionnant sur place au milieu du champ et faisant tourner deux treuils fixés à côté d'elle. Sur l'un de ces treuils s'enroule un câble de montée, et sur l'autre, un câble de descente. De cette sorte, jamais de temps d'arrêt dans la machine à vapeur; toujours elle laboure en traçant quatre sillons à la fois.

Or, tout le monde, avoue M. Le Coulteux, est tombé d'accord sur la rectitude de ces sillons, non moins que sur le parfait renversement de la bande de terre.

Le problème du labourage à la vapeur est-il donc résolu? Rassurez-vous, honnêtes cultivateurs et vieux amis de la routine. Ces charrues mécaniques labourent admirablement, sans doute; mais elles coûtent 20,000 francs chacune, dépensent 60 francs par jour, et emploient sept à huit hommes à leur difficile manœuvre. Chantez donc encore, et pour longtemps, *les Bœufs* de Pierre Dupont :

> Il faut les voir, les belles bêtes,
> Creuser profond et tracer droit,
> Bravant la pluie et les tempêtes,
> Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
> Lorsque je fais halte pour boire,
> Un brouillard sort de leurs naseaux,
> Et je vois sur leur corne noire
> Voltiger les petits oiseaux!

Les vraies conquêtes, immédiates et économiques, de la mécanique agricole sont : les faucheuses, qui scient ou moissonnent quatre à cinq hectares de foin ou de blé par jour, avec deux chevaux et deux hommes; — les faneuses, qui exécutent l'ouvrage de dix femmes, avec une rapidité incroyable; — les râteaux à cheval, qui rentreront instantanément les récoltes dans les saisons humides; — les barattes, qui fabriquent cent grammes de beurre excellent par minute, comme celles de MM. Girard et Fonju, — les semoirs si précis et si féconds de MM. Hornsby, Dray et Garett, etc., etc.

Comme nous l'avons dit, les arbustes et les fleurs, les plantes et les poissons étaient réunis dans la grande nef du Palais. On voyait là les merveilleux rhododendrons de MM. Lemichez frères, les azalées de M. Paillet, les roses de M. Jamain, les lis de M. Truffaut, les pélargoniums de M. Dufoy, les orchidées de M. Thibaut, les produits variés de MM. Cels, Briot, Lhomme, Fontaine, Bertin, Remont, Jonghe, Beck, Guthals, Le Roy, Duruflé, etc.

On a remarqué les progrès charmants obtenus dans les calcéolaires, ces jolis sabots de velours aux nuances infinies, par M. René Lottin, jardinier de M. Blaque-Belair à Port-Marly, horticulteur hors ligne, déjà comblé d'honneurs aux concours annuels, et qui a remporté cette fois les médailles de vermeil pour sa riche collection.

La pisciculture frétillait dans deux bassins d'eau vive, ornés de fleurs, où les amateurs zélés, tels que M. Charles Wallut, médaillé de bronze, disputaient les prix aux établissements officiels de Huningue et du Collége de France On y mesurait de l'œil des saumons du Danube d'un demi-mètre et de trente-six mois; des truites de Neufchâtel de quarante-trois centimètres et de trois ans et demi; des saumons du Rhin de trois ans et de trente-cinq centimètres, des truites saumonnées et des truites d'Irlande pesant vingt-cinq livres, obtenues dans les appareils flottants de M. Millet, — le rival de M. Coste; — tout cela résultant de fécondation artificielle, acclimaté et développé loin des eaux natales, c'est-à-dire résolvant sans réplique le grand problème attaqué par la pisciculture. O pauvre Remi! si tu avais vu ces miracles de ton art, tu aurais dit : A la bonne heure, mais faites mieux encore. Vulgarisez mon invention toute française. Dispensez ces truites et ces saumons de prendre leurs grades de bacheliers au Collége de France. Publiez, popularisez, répandez partout les procédés et les moyens de MM. Coste et Millet. Que chacun puisse trouver à son chef-lieu des œufs et de l'alevin; — que les appareils d'éclosion soient mis à la portée de tout le monde; — et que le plus pauvre fermier, comme le plus riche propriétaire, élève dans ses eaux et mange bientôt sur sa table les poissons réservés jusqu'ici aux grands seigneurs.

Le *Musée des Familles* y contribuera de son mieux, en insérant prochainement dans ses colonnes une histoire et un traité complet de la pisciculture.

L'Exposition de Paris, telle est la contagion des bonnes choses, avait piqué l'émulation des départements, que dis-je, des arrondissements et des cantons! témoin Seine-et-Oise et Saint-Germain-en-Laye, où nous avons admiré des produits excellents, entre autres, un modèle de serre à double vitrage, de M. Michaux de Marly-le-Roi, véritable chef-d'œuvre du genre, que sa dimension a malheureusement éloignée du Palais de l'Industrie, où son triomphe assuré eût été une leçon universelle.

M. Michaux, un de ces ouvriers intelligents qui élèvent leur métier à la hauteur de l'art, est déjà connu pour des serres d'une perfection savante, notamment pour celles de M. Bullier, le célèbre architecte-paysagiste, de M. Gudin, notre grand peintre de marine, de M. Mélesville, le spirituel auteur dramatique, de MM. Fournier, Perron, Blaque, Rœderer, Wallut, Guérin, Rodrigues, Gosselin, Guyet-Desfontaines, Récamier, de don Carlos de Calderone, de la baronne Dupuytren, de la comtesse Duprat, de Mme de La Borde, du baron Deschapelles, et surtout par la serre du beau domaine de Châteauneuf, près Bordeaux, que vendaient hier, hélas! les enfants mineurs de M. Ducos, le ministre de l'Alma et de Sébastopol, comme l'appellera l'histoire. Les modèles exposés par M. Michaux aux derniers concours résumaient tous les progrès de l'architecture florale : pentes combinées pour les différentes cultures; fers appropriés à double équerre et à côtes inégales, gouttières ménagées pour l'écoulement des eaux; précautions minutieuses contre les fuites de chaleur; mobilité complète et facile des châssis unis ou séparés, conquête précieuse pour les végétations à air libre, telles que les camélias; enfin (et c'est ici que l'auteur a vaincu tous ses rivaux), disposition de châssis doubles superposés, non plus compliqués, lourds et ruineux comme autrefois, mais simples, légers, économiques, d'un entretien et d'une réparation élémentaire, et supprimant radicalement la *buée*, cette plaie mortelle et cette incurable peste des anciennes serres. Nous avons remarqué aussi et nous devons signaler le chariot à deux roues du même constructeur pour le transport des orangers, distingué justement à l'Exposition universelle, et adopté aujourd'hui dans les jardins du Luxembourg, grâce aux suffrages illustres de M. de Gisors et de M. Hardy, et au grand soulagement des ouvriers, qui transportent ainsi à deux et sans péril des caisses de cinq mille kilos, où s'attelaient naguère huit hommes souvent blessés par les chariots à quatre roues. De tels ouvrages sont plus que des inventions industrielles, ils sont des services publics dignes de la reconnaissance de tous.

Puisque nous avons parlé de serres, et cité MM. Lemichez, les enchanteurs de l'Exposition agricole, ne quittons pas les Champs-Elysées sans aller jusqu'à l'établissement féerique de ces mages de la culture, situé à Villiers-sur-Seine, près du bois de Boulogne. Aussi bien, nous y sommes entraînés par la procession d'amateurs et de curieux qui affluent du matin au soir dans ce paradis terrestre de l'horticulture. Rien, pas même notre gravure, où le crayon et le burin luttent d'exactitude, ne saurait donner l'idée des merveilles florales réunies par MM. Lemichez frères. Ils possèdent tout simplement la plus complète et la plus riche collection de fleurs rares qu'il y ait en Europe. Les souverains eux-mêmes ne pourraient obtenir à prix d'or cette abondance et cette variété, réalisées seulement par de longues années d'expériences et de recherches, par le triple aiguillon du talent, de l'amour-propre et de l'intérêt, et par la concentration de toutes les conquêtes de la nature et de toutes les lumières de l'art. Les jardins et les serres de MM. Lemichez sont comme une académie de Flore où se résument, de saison en saison, sous leur direction éclairée, les connaissances et les trésors des horticulteurs de tous les points du globe. Pourpre éclatant des pélargoniums; mouchetures infinies des calcéolaires; fougères tropicales élevées à l'état d'arbustes noirs, argentés, fauves et luxuriants; cactées colossales du Mexique, à la chair pulpeuse et aux aiguillons acérés; variétés incroyables de roses, de lis, de verveines,

de géraniums, d'azalées, d'orchis vivant en l'air ; plantes de l'Amérique, de l'Inde, de l'Asie, de l'Orient et du couchant, du nord et du sud, massives ou légères, grimpantes ou suspendues, superbes ou mystérieuses, étranges ou charmantes, rappelant par leurs formes et leurs couleurs les oiseaux les plus éblouissants ou les insectes les plus bizarres, fulgurantes d'éclat dans leur ensemble comme une palette abrégée de la création, étonnantes dans leurs moindres détails comme les surprises du microscope et de la loupe. Voilà ce qu'on trouve et ce que tout le beau monde admire, en sortant des Champs-Elysées ou du bois de Boulogne, chez les savants horticulteurs de Villiers. MM. Fould et Pescatore, qui ont de si magnifiques serres, sont les très-sincères admirateurs et les très-heureux clients de MM. Lemichez. Le duc de Devonshire lui-même et le jardinier du palais de Sydenham avoueraient que Londres reçoit encore de Paris des leçons de goût, sinon d'opulence. Et pourtant les serres de Villiers sont d'une étendue assez modeste; mais quel ordre et quelle intelligence dans leurs dispositions ! Quel mélange pittoresque et gracieux de rochers et d'eaux vives, de gazons et de terre de bruyère ! Quels contrastes habiles de toutes les formes et de toutes les nuances de la végétation, depuis les hampes et les candélabres de la fougère monstre jusqu'aux dentelles de la verveine et de l'orchidée, depuis l'écarlate royal du pélargonium jusqu'à l'azur tendre et fin du cinéraire !

Alph. Karr, notre aimable collaborateur, ce grand poëte des jardins et de la botanique (qui, par parenthèse, écrit pour vous en ce moment l'*Histoire anecdotique de la rose*), doit être bien malheureux d'habiter Nice, à quatre cents lieues des serres de MM. Lemichez !

LE PRÉ-CATELAN AU BOIS DE BOULOGNE (1).

Il est décidé que notre chronique ne sortira pas des Champs-Elysées et du bois de Boulogne. Ne nous en plaignons point, s'il vous plaît; c'est encore et toujours le jardin d'Armide. Le mot n'est que juste, appliqué au Pré-Catelan, qu'on vient d'inaugurer, et qui complète les splendeurs du nouveau bois parisien.

Le Pré-Catelan, auquel on arrive par l'avenue de l'Impératrice, en quittant à gauche le chemin de la rivière, était il y a peu de temps une fondrière, un lieu maudit, avec une croix sinistre, et une légende que voici :

— Sous Philippe le Bel, en 1293, Arnaud Catelan, célèbre troubadour de Provence, arriva à la cour de ce prince, qui lui envoya une escorte pour traverser le bois de Romvray. Les gens de cette escorte assassinèrent Catelan pour s'emparer d'une manne d'osier contenant des *présents au roi de France*. Or, au lieu du trésor soupçonné, les traîtres ne trouvèrent dans la manne que des parfums, et dirent n'avoir point rencontré le troubadour au rendez-vous. Grand chagrin de Philippe ; battue en forêt; découverte du cadavre et érection de la croix où elle se voit encore. Mais à quelque temps de là, le capitaine de l'escorte eut la témérité de se présenter devant le roi, parfumé d'une essence qu'on ne fabriquait qu'en Provence; et cela donna l'éveil au grand prévôt, qui trouva chez le coupable la manne de Catelan, marquée encore aux armes de Bérenger, son maître.

Le roi, irrité, appela toute la sévérité des juges sur ce seigneur, qu'il considérait à bon droit comme le plus grand coupable, et il fut condamné à être brûlé vif et à petit feu.

Tel est le souvenir que rappellent le nom et la croix du Pré-Catelan (1) ; telle est la place funèbre où M. Ber convoque les Parisiens dans un parc délicieux, avec kiosques, bosquets, gazons, allées tournantes, châlets, ruisseaux, boulingrins, massifs de fleurs, etc., chef-d'œuvre de M. Barillet-Deschamps, le sorcier du bois de Boulogne.

(1) Voyez notre premier article sur le *Bois de Boulogne*, t. XXII, p. 269.

— Les arbres et le feuillage, dit M. Achard, y sont peints d'après Watteau. Le vert en est si tendre qu'il est presque bleu. On ne connaît de gazons pareils que dans les trumeaux de Boucher. Ah ! quels gazons ! Bien des gens vous diront qu'ils sont faits au pastel. N'en croyez rien. Mais ils ont le teint si délicat, que le moindre coup de soleil les hâle. Ces gazons ont des valets de chambre qui, trois ou quatre fois par jour, procèdent à leur toilette. On les arrose, on les peigne, on les brosse. On a grand soin que chaque brin d'herbe ait sa goutte d'eau. Après quoi, bien rafraîchie, bien luisante et bien parée, l'herbe se montre au public. Et les arbres, donc ? Voilà de grands seigneurs ! Ils sont venus tout faits, et déjà grands comme père et mère. Le magnolia tient compagnie au marronnier, le cèdre au tilleul, le bananier des Antilles au sapin du Danemark, le tulipier au gardénia, le vernis du Japon au catalpa. Il y en a quatre mille comme ça. Ces arbres ont des laquais attachés à leur service. Si M. Ber trouvait une chenille sur l'un de ces arbres, tous les laquais seraient destitués. — Trente ou quarante mille Parisiens se sont rués dès le premier jour au Pré-Catelan, — et aujourd'hui, c'est la mode, c'est la fureur, c'est la coqueluche de la grande ville. Elle y trouve le vert et le frais, l'ombre et la flânerie, — plus, — ô joies champêtres ! — deux théâtres : l'un de marionnettes italiennes, l'autre de prestidigitation ; deux orchestres, un militaire et un civil ; une brasserie mousseuse, un buffet délicat, un cabinet de lecture tout rempli le jour, quatre pavillons de jeux divers, deux encore pour la télégraphie électrique, et un établissement de photographie, qui permet de dater son portrait du bois de Boulogne !

Voilà pour le présent. L'avenir est plus ambitieux, selon M. Achard. — On parle d'établir au Pré-Catelan un théâtre grand comme l'Opéra de Paris. Un large pan de gazon formera la scène, des quinconces et des massifs dessineront les coulisses, la façade sera en feuillage. La représentation aura lieu au clair des étoiles, par une belle nuit d'été. Des milliers de verres de couleur répandus à profusion dans les arbres illumineront la scène où des ballets nouveaux seront exécutés par des chœurs de danseuses. La lune sera bien étonnée. Mais bah ! la lune a vu tant de choses !

Plus tard on aura un restaurant. Eh ! mon Dieu ! c'est bien vulgaire ! Mais hélas ! il y a des cœurs ainsi faits qu'un peu de nourriture les séduit. Ils estiment, les barbares, qu'un poulet froid ou quelque bifteck ne nuit pas au plus petit paysage, et même il y a des heures où ils troqueraient volontiers, les Vandales ! un buisson fleuri d'aubépine contre un buisson épicé d'écrevisses.

THÉATRE IMPÉRIAL... DE DRANCY.

Qu'est-ce à dire ? Où est ce nouveau théâtre, et qui en a le privilége ? Ce nouveau théâtre est encore un spectacle en famille ; ce privilége est celui de la fortune, de l'esprit, de la grâce et de l'hospitalité. A ces titres, il est réellement impérial, et voici la manière de s'en servir. Vous êtes grand seigneur et homme de goût par droit de naissance, sénateur par droit de conquête, à vos moments perdus ; vous avez pour femme une des trois grâces et une des neuf muses, tant soit peu fée, d'ailleurs ; vous achetez un superbe château à deux lieues de Paris, vous le meublez de perse et d'or, vous le tapissez de verdure et l'embaumez de fleurs ; vous établissez et décorez un théâtre dans le parc. Vous priez Mme Anaïs Ségalas, MM. Ballande et

(1) M. de Guizard, dont la famille est alliée à la famille Catelan, donne une autre origine à cette même croix. Suivant l'ancien directeur des Beaux-Arts, un ancêtre de la famille Catelan aurait été tué à cet endroit dans un duel où il avait pris les armes pour défendre l'honneur de son souverain. Le roi Louis XIII, touché de cette preuve de dévouement aurait voulu, malgré les édits royaux, qui proscrivaient le duel, qu'une croix élevée sur le lieu du combat rappelât le souvenir de ce serviteur fidèle, mort pour son maître. Choisissez entre les deux légendes.

Malezieux de jouer la *Porte ouverte ou fermée* d'Alfred de Musset, et *Jobin et Nanette* de MM. Carré et Battu. Vous y joignez un prologue en vers de M. Albert de Montémont. Vous convoquez les préfets de Paris et de Versailles, le marquis d'Hautpoul et ses sénateurs ordinaires, M. Leverrier et les gloires de l'Institut, Mmes P..., de L..., de B..., de S. M. de R... et les étoiles du monde parisien. Ces messieurs arrivent sans façon en pantalon blanc, en calèche découverte, la canne à la main; ces dames sans façon aussi, avec trente mètres de volants et un kilomètre de jupons, le chapeau de paille d'Italie, fleuri par Constantin, et l'éventail à la Lancret, rajeuni par Duvelleroy. Vous logez les cinquante équipages dans votre cour, les cent chevaux dans vos écuries et les deux cents laquais un peu partout. On se promène sous les ombrages, on se rafraîchit au buffet, on admire le saule de Sainte-Hélène planté par le général Bertrand; on dépense beaucoup d'esprit, un peu de cœur, infiniment de gaieté; on prend place au théâtre, à la galerie, au parterre, à l'orchestre; Mme Anaïs Ségalas est tour à tour marquise achevée et paysanne accomplie; M. Ballande ajoute la passion à l'esprit d'Alfred de Musset; M. Malézieux réunit Levassor, Hoffmann et Grassot (il a eu soin de s'enrhumer à ce dernier effet); on applaudit à outrance; on rit

Vue des serres de MM. Lemichez frères, à Villiers. Dessin d'après nature de E. Lebrun et J. Worms. (Page précéd.)

éperdument; on entend un à-propos charmant de la maîtresse de la maison :

Ton berceau qui s'ent'rouvre apporte l'espérance...
. . . . . .
Les fleurs de l'avenir vont naître sous tes pas.
La victoire et la paix ont tressé ta couronne;
Les arts, la poésie orneront ton berceau;
L'aigle au vol radieux sur ton destin rayonne,
Et la gloire à tes pieds dépose son drapeau.

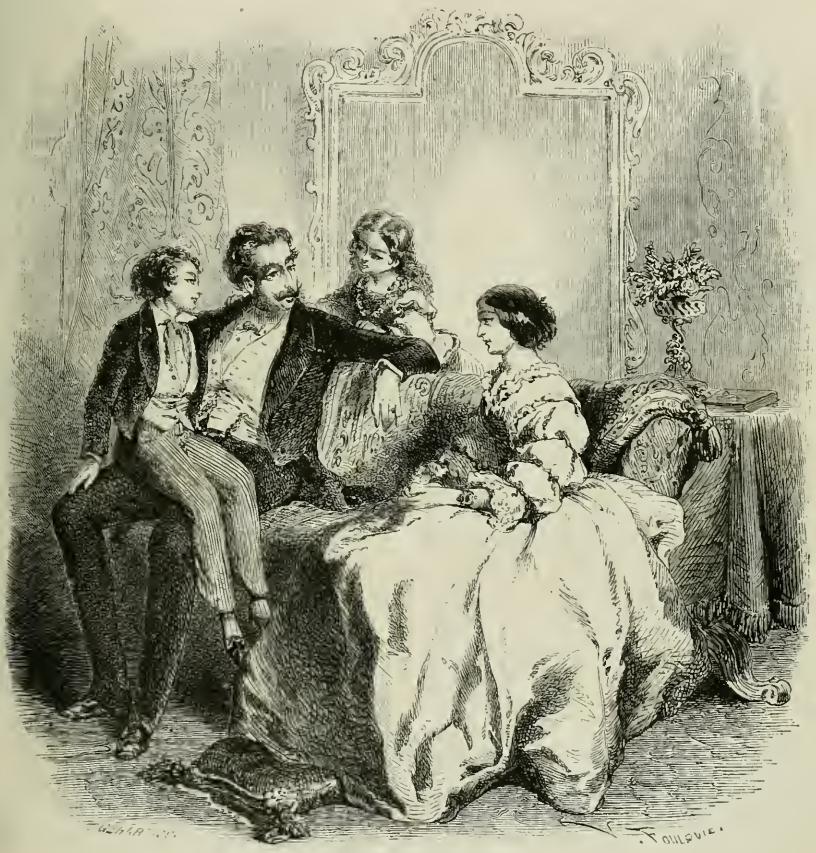
Puis on s'assied une centaine à un festin royal, entre les fleurs et les... pâtés monstres; on cause, on rit, on porte des toasts, on lance des bons mots; Ballande improvise un madrigal; M. Leverrier découvre... trois calembours; M. Malézieux chante *le Docteur Grégoire*; et l'on danse jusqu'au lever de l'aurore aux doigts de rose.

La chose n'est pas plus difficile que cela, demandez à M. et à Mme de Ladoucette.

PITRE-CHEVALIER.

TYPOGR. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

L'HOTEL SANS NOM, UN MYSTÈRE DE PARIS.



Le comte Ambrosio ***, la comtesse et leurs enfants (Chapitre Ier). Dessins de V. Foulquier.

— Ainsi donc, mesdames, dit le colonel, il vous faut des émotions violentes? Eh bien, voici une histoire qui pourra vous satisfaire, et dont je vous garantis l'entière exactitude. Elle vous révélera, d'ailleurs, un mystère de

Paris qui semble avoir échappé à M. Eugène Sue ; je vous préviens seulement que ma conclusion sera plus morale que les siennes.

I. — LE DERNIER BILLET DE MILLE FRANCS.

Le comte Ambrosio B***, que j'ai particulièrement connu, était un des plus riches, des plus nobles et des plus illustres seigneurs de Rome. Impliqué, comme tant de jeunes Italiens, dans une conspiration contre l'Autriche, il n'avait eu que le temps d'échapper par une fuite rapide à la sentence qui confisquait ses biens et le condamnait aux prisons de Spielberg. Il avait, à l'exemple de tous les proscrits, choisi la France pour refuge, et il habitait Paris, avec la comtesse Thérésa sa femme, et deux enfants encore en bas âge.

Grand seigneur avant tout, et décidé à ne jamais déroger en quoi que ce fût, le comte Ambrosio s'était étourdi sur sa ruine et avait fermé les yeux sur son avenir, pour continuer à Paris, sinon la vie brillante et seigneuriale qu'il avait menée à Rome, du moins une vie confortable et digne de sa naissance, préjugé impardonnable à un père de famille.

Plus raisonnable que lui, sa jeune femme avait sacrifié toute vanité à l'intérêt de leurs enfants; mais elle n'avait pu même se faire approuver de son mari, lequel, aux observations qu'elle avait osé lui adresser une seule fois, avait répondu par ces froides et désespérantes paroles :

— Le jour où je ne pourrai plus vivre comme il convient au comte Ambrosio ***, ce jour-là, je me ferai sauter la cervelle.

La malheureuse avait donc constamment devant les yeux cette épouvantable perspective. Et la voyant se rapprocher tous les jours, — de sacrifice en sacrifice, — elle protégeait vainement contre les prodigalités de son mari la somme de plus en plus décroissante qui formait leur unique ressource.

Figurez-vous, si vous le pouvez, toutes les sourdes angoisses de cette horrible lutte : lutte d'une mère qui épargne le pain de ses enfants, et d'une épouse qui défend les jours de son époux ; comptez dans votre imagination tous les clous d'une pareille croix, et vous comprendrez la scène qui ouvrit ce triste drame.

C'était par un beau soir de l'automne dernier. La comtesse se tenait assise devant la fenêtre de sa chambre, au coin de la rue Louis-le-Grand et du boulevard des Italiens. Paolo et Maria, ses deux enfants, jouaient gaiement sur le balcon, d'où ils regardaient le défilé des équipages et des promeneurs.

Pendant qu'ils poussaient des cris d'admiration naïve devant ce panorama parisien, la jeune femme considérait d'un œil voilé de larmes des papiers qu'on venait de lui remettre, et qu'elle tenait machinalement déployés.

Ces papiers étaient les notes du propriétaire de l'hôtel, et de vingt fournisseurs élégants mis à contribution par le comte.

La comtesse venait de les acquitter l'une après l'autre, et la noble dame pleurait une somme d'argent qu'elle eût naguère jetée au premier pauvre...

— Maman ! dit Paolo, qui venait d'entendre un soupir, maman, qu'as-tu donc ?

— Tu pleures, maman Thérésa? ajouta la petite fille en se précipitant vers sa mère.

— Non, mes enfants, non ! dit la comtesse, qui refoula dans sa poitrine un sanglot étouffé. Je songe au grand chagrin que j'aurais s'il vous arrivait un malheur, mes pauvres trésors !...

— Un malheur à nous ! s'écria Paolo étourdiment, ah ! bien oui, par exemple ! Est-ce que cela est possible ?

Et il se mit à sauter autour du fauteuil de sa mère, qui tâcha de sourire à tant de sécurité !...

— Tu ne sais pas ce qu'il faut faire pour n'avoir plus de chagrin, maman ? dit Maria, en attirant la comtesse vers le balcon avec ses petites mains empressées.

— Eh bien !

— Il faut regarder comme nous les belles dames et les belles voitures !

— C'est vrai, c'est vrai, continua Paolo. Tiens ! voilà justement une grande calèche armoriée comme celle où papa nous promenait dans Rome...

Au moment où cette parole traversait le cœur de la mère, la porte de la chambre s'ouvrit, et le comte Ambrosio parut.

Les deux enfants à l'envi coururent embrasser leur père, et la comtesse, essuyant vite ses yeux, présenta un front sans nuage à son mari.

Celui-ci lui baisa la main avec une galanterie cérémonieuse, puis il s'assit à côté d'elle en prenant Paolo sur ses genoux.

La ruine et la proscription n'avaient pu altérer les préférences secrètes d'Ambrosio pour cet enfant, dans lequel il voyait l'espérance de sa race et de son nom, comme si sa race et son nom n'étaient pas perdus à jamais.

Cette fatale contradiction frappa vivement la jeune femme; elle considéra d'un œil sombre les magnifiques habits de son époux, les bijoux de prix qui ornaient ses doigts, le sourire épanoui sur son imperturbable figure ; et comme une voix intérieure lui criait : Ce sourire, ces bijoux et ces habits seront les derniers ; malgré tous ses efforts pour les retenir, ses larmes se mirent à couler avec abondance...

Le comte se retourna et tressaillit comme un homme qu'on réveille en sursaut...

— Thérésa, regardez-moi ! dit-il sourdement.

Puis, avec une précaution qui fit frémir la comtesse :

— Mes amis, dit-il, à ses enfants... retirez-vous, allez jouer dans le salon...

Les enfants jetèrent un regard timide à leur mère, et ils obéirent sans prononcer une parole.

Le comte alla pousser la porte sur eux, puis revint, les bras croisés, devant la comtesse.

L'infortunée comprit que le terme fatal était arrivé. Tout son sang lui reflua au cœur ; elle faillit perdre connaissance, et demanda à Dieu de la laisser mourir.

Mais le comte, la rappelant à la vie par un serrement de main vigoureux, lui dit d'un ton calme et glacial :

— Thérésa, donnez-moi la clef de votre secrétaire.

En même temps, ses yeux se fixaient sur la petite boîte dans laquelle la comtesse avait coutume d'enfermer cette clef.

La pauvre femme vit que le geste allait suivre le regard, et, oubliant que son émotion en disait plus que tous les aveux, elle saisit convulsivement le bras de son mari.

— Ambrosio ! attendez !... s'écria-t-elle.

Puis elle ajouta, d'une voix qui s'efforçait inutilement de paraître indifférente :

— La clef n'est pas dans cette boîte, mon ami.

— Où est-elle, alors?

— Je ne sais, je vous la donnerai... demain...

Le comte sourit avec amertume, et, prenant un petit

poignard sur la cheminée, il fit brusquement sauter le dessus de la boîte.

— Pauvre enfant, dit-il à Thérésa, ce n'est pas toi qui sais feindre !

Il prit la clef et ouvrit le secrétaire.

La comtesse était restée affaissée dans son fauteuil, n'ayant que la force de suivre des yeux son mari.

L'opération fut aussi courte que terrible. La main du comte alla droit au secret de vie ou de mort.

Il trouva un billet de mille francs dans un tiroir.

D'une fortune de plusieurs millions, voilà tout ce qui restait sur la terre au prince romain !

En touchant ce lambeau de papier, qui représentait quelques jours d'existence, le seigneur Ambrosio se tourna gravement vers la comtesse. Tous deux se regardèrent et se pressèrent la main sans échanger une seule parole... Et depuis cinq minutes on n'entendait dans la chambre que le bruit joyeux du boulevard, lorsque la douce voix des enfants vint compléter l'effet de cette scène.

— Pouvons-nous rentrer, papa? demandaient à la fois Maria et Paolo.

Et, avant d'avoir reçu la réponse, tous deux étaient déjà revenus dans la chambre.

Le comte referma vivement le secrétaire, Paolo regarda son père avec terreur, et Maria poussa un cri aigu en trouvant sa mère évanouie...

II. — PRÉCAUTION SUPRÊME.

Une heure après, le comte longeait rapidement le boulevard, se rendant au grand cercle Grammont. C'est là qu'il allait tous les jours chercher des nouvelles de son pays, lire les journaux et faire son courrier.

Ce soir-là, il allait y écrire son testament.

Les lustres étaient déjà allumés lorsque Ambrosio entra dans les salons, et l'éclat inattendu de ces lumières acheva de lui porter le sang au cerveau.

Il s'assit devant la première table qu'il aperçut et traça d'abord la lettre que voici :

A SON EXCELLENCE, M. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

« Monsieur le ministre,

« Je suis réfugié à Paris depuis deux ans, et j'aurais pu « réclamer ma part des secours que la France accorde « aux proscrits : je ne l'ai pas fait, parce que cela répugnait « à mon caractère ; mais c'est un devoir que je dois rem- « plir en mourant envers ma famille. J'ai l'honneur de « recommander ma femme et mes enfants à la bienveil- « lance du gouvernement français.

« Comte AMBROSIO B***. »

Après cette lettre, Ambrosio écrivit le billet suivant.

« Adieu, ma Thérésa... adieu, mon Paolo... adieu, ma « fille, je vous embrasse pour la dernière fois. Envoyez la « lettre ci-jointe à son adresse. N'oubliez jamais le nom « que vous portez, et faites qu'on n'accuse personne de « ma mort.

« AMBROSIO. »

Le comte jeta cette double dépêche dans la boîte du cercle, et prit le chemin des Champs-Elysées.

III. — UNE RENCONTRE.

Pourquoi le malheureux qui cache sous son habit le pistolet avec lequel il va se donner la mort ne porte-t-il pas cette fatale résolution écrite sur son visage ? Comment la physionomie, ce masque de l'homme civilisé, garde-t-elle jusqu'au dernier moment la faculté de dissimuler et de mentir? Comment se fit-il enfin que le comte Ambrosio traversât la foule innombrable qui encombrait les boulevards, sans que personne lût sur son front, aux mille reflets du gaz :

— Cet homme plein de vie et de santé, brillant et pare comme pour une fête, cet homme va se tuer au pied d'un arbre, dans un coin de cette promenade publique !

Cependant, au milieu de cette multitude indifférente et aveugle, il se trouva quelqu'un qui remarqua le comte... Un petit vieillard à l'œil de lynx, aux joues sèches et ridées, l'avait suivi depuis le boulevard des Italiens jusqu'au carré Marigny. Là, voyant le comte prendre à gauche et s'écarter de la route commune, ce vieillard s'approcha de lui et attira son attention pour la première fois... Le comte tourna brusquement à droite... mais le vieillard tourna à droite... Le comte revint à gauche... le vieillard revint à gauche... Le comte s'élança rapidement dans une sombre allée... le vieillard le rejoignit plus rapidement encore. Alors le comte vit que c'était un parti pris... Il s'arrêta court, regarda l'importun en face, et lui dit :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis votre providence ! répondit le vieillard d'une voix douce. Je veille sur vous depuis ce matin, monsieur le comte !

— C'est un fou, se dit Ambrosio.

Et il fit un nouvel effort pour se séparer de l'inconnu. Mais celui-ci se mit sur sa trace avec plus d'obstination que jamais...

— Je suis fou, moi-même, pensa le comte, de n'avoir pas deviné plus tôt que c'est un mendiant.

Il prit une de ses dernières pièces d'or dans sa bourse et la présenta au vieillard.

Le vieillard secoua la tête en souriant et refusa la pièce d'or.

— C'est moi, au contraire, qui veux vous en donner, de l'or !.... dit-il, d'une voix profonde et avec un sourire étrange... Si vous voulez savoir où l'on refait sa fortune quand on est ruiné comme vous l'êtes, suivez-moi, comme je vous ai suivi ; nous n'avons que quelques pas à faire...

A quoi ne se rattacherait pas le naufragé qui sombre ?... Un heureux pressentiment traversa l'esprit du comte : il suivit le fantôme qui le rappelait à la vie...

Dix heures sonnaient aux Invalides... le calme succédait à l'agitation, le silence au bruit, le sommeil au mouvement.

L'ombre s'était épaissie autour du comte et de son mystérieux compagnon. Il n'en fallait pas tant pour frapper et captiver l'imagination d'un homme qui allait mourir... car c'est l'heure, ou jamais, des tentations fantastiques, cette heure *où l'on fait le saut dans l'obscurité*, comme disait le baron d'Holback. Après avoir marché un quart d'heure devant le comte, le petit vieillard s'arrêta devant une jolie maison à demi cachée sous les arbres, isolée entre deux terrains vagues, et qui semblait complétement inhabitée.

— Quel est cet hôtel ? demanda le comte.

— C'est l'HÔTEL SANS NOM, répondit l'inconnu. Remarquez sa position, et remarquez ce que je vais faire, ajouta-t-il mystérieusement ; car vous pourrez désormais y venir sans moi.

En parlant ainsi, il poussa un ressort à peine visible près de la porte... La porte s'ouvrit sans bruit, et une petite lumière brilla sous le péristyle...

Si le comte avait eu quelque chose à craindre, il ne serait pas allé plus loin sans prendre ses sûretés... Mais plus l'aventure était sombre et sinistre, plus elle avait d'attrait pour lui.

Il suivit sans hésiter l'inconnu, tandis que la porte se refermait derrière eux.

— Montez maintenant, monseigneur, dit le vieillard, en indiquant les premières marches de l'escalier, et en remettant au comte une carte verte avec un chiffre rouge.

Le comte monta au premier étage et vit que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé !...

Il se trouvait dans une maison de jeu clandestine. Alors la rencontre et le rôle du vieillard s'expliquèrent nettement à l'esprit d'Ambrosio... Il se souvint que depuis longtemps il apercevait cet inconnu derrière lui sur le boulevard, aux environs du cercle Grammont... et, en remontant plus haut encore dans ses souvenirs, il se rappela l'avoir vu pendant deux ans à l'ancien hôtel Frascati, que tous deux fréquentaient alors assidûment...

A la vue de cette salle hermétiquement fermée, éclairée de vives lumières cachées sous des abat-jour, de ce grand tapis vert où tournait sans bruit la roulette criminelle, et qu'entouraient une cinquantaine de joueurs pâles et silencieux, la première impression du comte, chose étrange ! fut l'épanouissement d'un homme qui revient à l'existence.

La plus grande passion de sa vie, la passion du jeu, éteinte depuis six ans, venait de se rallumer dans son âme, et il se demanda avec une sorte de stupéfaction :

— Comment cette idée ne m'est-elle pas venue toute seule ?...

Il se retourna en ce moment pour chercher le vieillard qui l'avait conduit et lui serrer la main dans sa reconnaissance,... mais le vieillard avait disparu comme par enchantement, sans doute pour aller recruter à la porte des cercles quelque autre joueur réduit à son dernier billet de banque .. Cependant le sang-froid revenait au comte avec l'espérance, et il se mit à observer en connaisseur tout ce qui l'entourait.

IV. — L'HÔTEL SANS NOM.

L'établissement était sur un très-grand pied. On jouait dans trois salons à la fois : dans le premier, c'étaient la bouillotte et le wisth ; dans le second, le billard ; dans le troisième, la roulette. En cas de visite suspecte ou de surprise de la police, le troisième salon se fermait par un panneau à coulisse, les joueurs se trouvaient entre eux comme des voleurs dans leur caverne, et il ne restait plus qu'une honnête réunion, livrée aux exercices les plus innocents...

L'aspect général des salons était grave, sévère et solennel ; on se serait cru dans une assemblée de quakers ou de puritains, si l'on n'avait vu l'or et l'argent glisser sur le tapis vert. Le silence n'était interrompu que par les chuchotements des joueurs et la voix du banquier qui faisait le jeu. C'était lui qu'on apercevait le premier. Le comte Ambrosio remarqua sa figure sèche et digne... Il avait connu cet homme autrefois, avant la prohibition des jeux publics... Il fit la même observation sur les trois aides assis auprès et en face de lui, et dont les mains armées de petits râteaux distribuaient ou recueillaient l'or avec l'adresse d'une longue expérience.

Ces détails, qui eussent si peu intéressé le comte dans une maison publique, et qu'il avait eus mille fois sous les yeux sans y prendre garde, le captivaient à un point qu'on ne saurait dire, après six ans d'oubli, dans cet hôtel sans nom, à cette heure de la nuit, au fond de cette promenade déserte, sous l'influence de la terreur et du remords qui régnaient sur toutes les figures... tant il est vrai que le mystère est la plus grande puissance d'ici-bas, et que le fruit défendu sera toujours le fruit par excellence !...

Il n'y avait pas jusqu'aux objets matériels du jeu qui n'eussent un charme inattendu pour le comte Ambrosio... Cette roulette, instrument et image de la fatalité, ces chiffres ; ces caractères et ces couleurs imprimés sur le tapis ; ces branches de cuivre dont le tournoiement perpétuel donne le vertige ; cette petite bille d'ivoire, qui sautille d'une case à l'autre, jusqu'à ce qu'elle se fixe au gré du joueur heureux... toutes ces choses souriaient au comte comme d'anciennes connaissances... et il sentait sa vieille passion renaître avec toute la naïveté d'un premier amour.

La moitié des joueurs étaient assis autour de la table, l'autre moitié se promenaient aux environs, — nautoniers prudents, observant le temps qu'il fait avant de se mettre en mer, et risquant seulement de loin en loin quelque pièce d'argent, pour sonder la profondeur de l'abîme et consulter le vent de la chance...

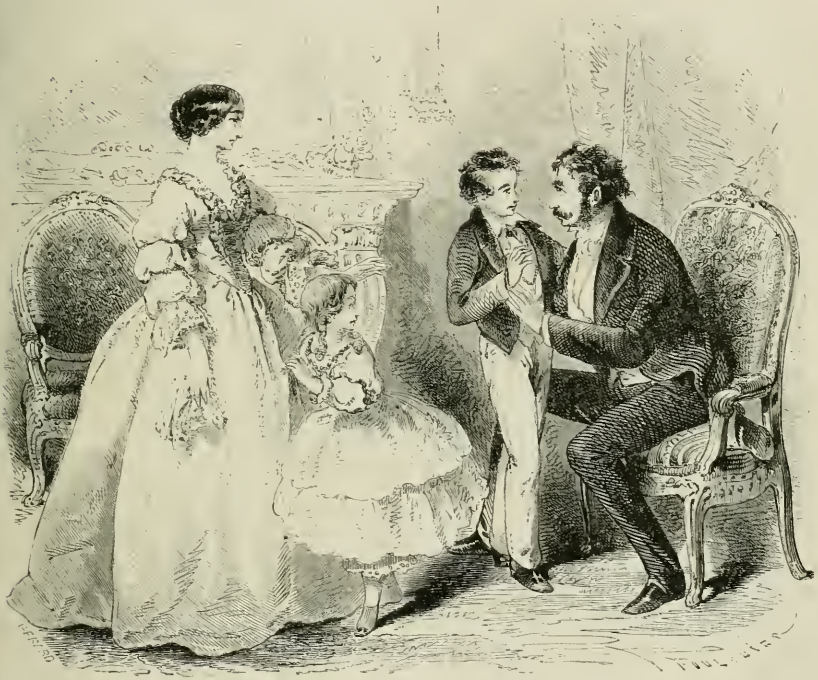
Le comte ne put s'empêcher de sourire de joie et peut-être d'émulation en retrouvant tous les types de joueurs qu'il avait observés autrefois. D'abord, le véritable joueur, — le joueur dans lequel il se reconnaissait lui même, — l'homme pâle, silencieux et concentré, immobile à sa place devant la roulette, suivant d'un œil enflammé la bille fatale, et mettant tour à tour sa vie avec son or sur chaque couleur et sur chaque numéro... Puis le joueur timide et indécis, pointant toute la nuit sur une carte les chances dont il s'imagine surprendre les caprices. Puis le joueur entêté, qui s'acharne sur un chiffre et y jette enjeux sur enjeux, jusqu'à l'épuisement de ses ressources... Puis le joueur philosophe, comptant sur le hasard de l'alternative et passant du rouge au noir indéfiniment... Puis enfin le joueur romanesque, attendant depuis des années le coup merveilleux qui doit faire sa fortune !...

Mais ce qui acheva d'exalter l'imagination du comte, ce fut cette étonnante impassibilité des joueurs, plus étonnante encore dans ce tripot clandestin. Courtisans du hasard, ce dieu aveugle, sourd et muet, tous les hommes qui avaient laissé à la porte de cet hôtel leur considération et leur pudeur semblaient partager les attributs de leur terrible idole... Il était impossible de saisir sur aucune physionomie un mouvement de douleur ou de joie, de plaisir ou de colère... Chacun prenait l'or aussi froidement qu'il le jetait. On eût dit une troupe de conspirateurs dont le mot d'ordre eût été : Silence et dissimulation ! Toutes les qualités et tous les rangs se trouvaient là pêle-mêle... En entrant, le comte avait reconnu des personnages honorés dans le monde, des notabilités de tout âge, des jeunes gens appartenant aux plus illustres familles... Et, à côté d'eux, ces ignobles figures que personne ne connaît et que chacun trouve partout, piliers immuables des mauvais lieux, écume jetée çà et là par le désordre, la débauche et le crime... — gens sans toit, sans profession et sans aveu, disputant au sort le prix d'un dîner ou les plaisirs d'une nuit, — pères de famille luttant avec le désespoir, la misère et la honte, — hommes inconnus qui ont encore un reste d'honneur et qui le couvrent là de toutes sortes de déguisements, — usuriers et agioteurs de bas étage, qui jouent et spéculent la nuit comme le jour, etc. Eh bien ! ces gens, si différents les uns des autres, s'asseyaient sans rougir à la même table. Le juge coudoyait le vagabond qu'il avait condamné la veille. Le banquier

suivait le jeu de l'escroc qui lui volerait en sortant son portefeuille... Complices et compagnons d'aventure, qui ne se reconnaîtraient plus le lendemain. Hommes sans nom, comme le lieu qui les réunissait pour quelques heures !...

Le joueur à qui le sort jetait une faveur la ramassait sans en rendre grâce et sans la montrer, — comme s'il eût feint de ne l'avoir pas reçue pour en recevoir encore une autre. Celui qui essuyait une disgrâce, cette disgrâce fût-elle son arrêt de mort, savait tomber comme le gladiateur romain dans le cirque, sans une larme, sans un murmure, en saluant César !...

Ajoutez à ce tableau le petit bruit du cylindre de cuivre tournant sur son axe, le claquement de la boule d'ivoire tombant de minute en minute dans les cases, le tintement métallique de l'or et de l'argent poussé par les râteaux, la



Le comte demandant à ses enfants leurs chaînes d'or (Chapitre VI).

toux creuse de quelque vieillard fatigué par les veilles, le pas lent et suspendu d'un promeneur abîmé dans ses réflexions, le signal fréquent donné par la vigie établie sous la porte extérieure et le tressaillement de chacun toutes les fois que cette porte roulait sur ses gonds... enfin, la voix sacramentelle et infatigable du banquier : — *Faites le jeu, messieurs !... Le jeu est fait !... Rien ne va plus !...*

Et vous aurez une idée du vertige qui s'empara de la tête d'Ambrosio, et de l'ardeur fébrile avec laquelle il prit place devant la roulette !...

Cette révolution morale fut si complète qu'il oublia et sa ruine, et son projet de suicide, et ses deux lettres fatales, et qu'à peine le souvenir de sa femme et de ses enfants lui revint à l'esprit comme à travers un nuage...

V. — LE RÉVEIL D'UNE PASSION.

On a comparé à la mer toutes les choses vastes et profondes, inconstantes et impénétrables. Le jeu est peut-être la chose du monde qui mérite le mieux cette assimilation. C'est, en effet, un océan dans toutes ses dimensions incommensurables, avec tous ses attributs terribles.

C'est l'infini, parce que c'est le hasard.

Pour les hommes d'un caractère froid et vulgaire, le jeu n'est qu'une sorte de promenade routinière et divertissante dans un espace étroit et donné, le long d'un rivage sans vagues et sans écueils ; mais pour une âme ardente, curieuse et hardie, c'est bien le flot sans fond, sans repos et sans bornes ; c'est bien la mer !

D'abord elle est calme et souriante ; elle fait la morte ou l'endormie pour attirer les plus timides ; elle balance sous un ciel bleu ses ondes molles et étincelantes, et tire de son sein des murmures inouïs, des voix mystérieuses, des chants de sirène doux et lointains, que vous écoutez avec plaisir et qui vous font oublier que le flot vous emporte. Mais laissez-vous bercer quelque temps par ces lames trompeuses, laissez-vous entraîner par ces courants insensibles, et tout à coup vous vous réveillez au milieu de l'orage ; il n'est plus temps de regagner le bord ! Voilà la tempête avec ses ténèbres et ses éclairs, avec ses vagues et ses rafales... Il faut se résigner à la lutte, et tenir bon jusqu'au coup de vent décisif, qui va vous engloutir ou vous jeter dans un port inattendu.

Tant mieux pour celui qui trouvera de l'exagération dans cette image ; c'est qu'il ne connaît pas les bourrasques du jeu.

On sait que le comte Ambrosio les connaissait mieux que personne. Cette nature audacieuse et passionnée s'était livrée dès le premier jour à la tempête ; et il éprouvait en ce moment les sensations du marin qui revoit l'Océan, après une longue et cruelle captivité sur terre...

Comme il arrive presque toujours, et par je ne sais quelle dérisoire fatalité, le comte, qui pouvait épuiser d'un seul coup ses ressources, gagna d'abord plusieurs fois de suite, et, au bout de quelques minutes, il eut décuplé son premier enjeu.

Dès ce moment, son imagination se mit en voyage, et il fut perdu sans retour...

Cette idée funeste, cette éternelle illusion de tous les joueurs au désespoir : « Je n'ai rien à perdre et je puis tout gagner », l'entraîna irrésistiblement à l'abîme. Le démon du jeu, comme pour mieux s'assurer de lui, le laissa gagner consécutivement pendant la nuit entière ; il vit l'argent s'entasser et se multiplier sous ses mains. Les joueurs superstitieux n'osaient ponter contre lui ; les braves suivaient son jeu pour profiter de sa veine.

Encouragé par tant de succès, le comte prit enfin tout l'or qu'il avait devant lui, et le poussa résolûment sur la noire.

Il perdit.

Un murmure d'étonnement circula dans le salon, et le banquier attira d'un coup de râteau les pièces du comte, avec le sang-froid d'un homme qui reprend ce qui lui était dû.

Tout autre que l'Italien aurait été atterré par une pareille disgrâce ; et lui-même n'eût pas manqué de l'être en toute autre circonstance.

Il ne lui restait pas une seule pièce d'argent pour relever l'opulent édifice qu'il avait construit dans sa tête !...

Eh bien ! nouvel et prodigieux effet de la passion qui renaissait en son âme ! cet homme, plus perdu que jamais, ne revint pas à l'idée du suicide ; le fil qui le rattachait à la vie fut d'autant plus puissant qu'il était imaginaire. Après avoir absorbé le père et l'époux, le joueur absorba jusqu'au grand seigneur...

Il réfléchit longtemps, du plus beau sang-froid, sur les moyens qui pouvaient lui rester de gagner un million : son rêve n'allait pas moins haut... Puis, il se leva comme frappé d'une idée lumineuse, regarda l'horloge dont l'aiguille marquait sept heures, sortit du tripot et courut chez lui.

VI. — LES DERNIERS ENJEUX.

Après une nuit d'angoisse inexprimable, la comtesse se trouvait dans son appartement : la lettre fatale ne lui était donc pas encore parvenue. Ambrosio, d'ailleurs, s'assura par un regard que rien n'était changé dans les dispositions de sa femme. Elle était seule dans sa chambre avec Maria et Paolo. Seule ? Hélas ! non. Il y avait entre elle et eux un fantôme qui n'était visible que pour elle : la misère. La pauvre mère voyait ce spectre pâle, maigre et nu, s'approcher de ses deux enfants, les enlever à ses bras affaiblis et à ses vaines caresses, briser leurs tendres et faibles corps dans ses dures étreintes, souiller leurs soyeuses chevelures de ses mains hideuses, effacer sous des haillons leur fraîche beauté, et flétrir d'un souffle aride et impur les roses de leurs charmants visages.

Cependant les deux chers innocents la croyaient souffrante et la couvraient de baisers pour calmer son mal.

L'aspect imprévu du comte leur fit pousser à tous trois un cri de surprise. La femme espérait à peine le revoir, et les enfants ne songeaient à lui que pour lui reprocher d'abandonner leur mère.

La comtesse s'empara d'abord de son mari et le serra sur son cœur, comme on fait d'un trésor qu'on a cru perdu ; mais elle lui trouva, en le regardant, un air farouche et sombre qui fut loin de calmer ses propres frayeurs.

Il s'assit près d'elle, la considéra d'un œil fixe et terne, et ne remarqua pas plus ses enfants que s'ils n'eussent point été là.

Le délire d'un joueur est comme un feu meurtrier qui dévore dans son âme jusqu'aux sentiments naturels.

— Où sont tes diamants, Thérésa ? Tel fut le premier mot du comte à la comtesse.

Il ne chercha pas même à adoucir par une transition cette rude apostrophe.

La pauvre femme ne reconnaissait plus son mari...

— Mes diamants ? répéta-t-elle, étourdie du coup. Et que voulez-vous en faire à cette heure ?

— Ton salut... et celui de tes enfants, dit Ambrosio avec un sinistre sourire...

La comtesse fut obligée d'avouer que pour concilier les besoins de leur indigence réelle avec le luxe apparent qu'il n'avait cessé d'exiger, elle avait converti ses diamants en strass .. depuis plus de deux ans.

A cette révélation, le comte se leva furieux en proférant un blasphème, et laissa tomber sur le parquet Paolo qui s'était suspendu à son cou.

— Grand Dieu ! s'écria la mère effrayée, en relevant le petit garçon tout en pleurs, qu'avez-vous donc, Ambrosio ?

Cet incident, au lieu de calmer la colère du comte, la changea en frénésie ; il fit plusieurs tours dans la chambre, prononçant des mots inarticulés, poussant du pied les chaises, écrasant les jouets des enfants, et augmentant lui-même, par ce bruit et cette agitation, le délire qui faisait bouillonner son cerveau.

Enfin, un incident plus terrible encore vint mettre le comble à l'horreur de cette scène.

En ouvrant son habit d'un geste convulsif, pour donner de l'air à sa poitrine, Ambrosio laissa tomber aux pieds de sa femme le pistolet qu'il avait oublié là depuis douze heures...

A cette vue, trois cris retentirent à la fois dans la chambre, accompagnés d'un éclat de rire infernal, et suivis d'un silence mortel.

Maria et Paolo regardaient en se serrant contre leur mère ; la comtesse épouvantée considérait son mari, et ce dernier fixait un œil hagard sur l'arme qui venait de trahir son projet.

En ce moment, l'Italien porta ses deux mains à sa tête, et en forma un cercle autour de son front, comme pour retenir sa raison prête à s'échapper ; puis, lisant dans le regard de sa femme la question qu'elle n'osait lui adresser de vive voix :

— Non, non, mon amie, lui dit-il tout bas ; si je voulais mourir, je ne t'aurais pas demandé tes diamants. Je reviens des Champs-Elysées ; croyant les traverser la nuit, je portais cette arme pour me défendre.

La comtesse tremblait également de croire et de nier... lorsqu'un domestique, entrant dans la chambre, lui présenta une lettre...

Elle reconnut avec une nouvelle émotion l'écriture de son mari... Mais, au même instant, celui-ci lui arracha la lettre des mains, la déchira et la livra au feu...

Puis, feignant de prendre au hasard un sujet de conversation qui chassât de son esprit et de celui des autres toute idée funèbre, il attira vers lui Paolo, et lui dit, en s'efforçant de sourire :

— Veux-tu me donner la chaîne d'or que tu as au cou, mon enfant?

Le petit garçon détacha sans hésiter le bijou, et le mit dans la main de son père, qui l'embrassa avec transport.

—Et toi, Maria, continua le comte, en se tournant vers la petite fille, veux-tu aussi me donner ta chaîne d'or ?

L'enfant resta un instant sans répondre, regardant tour à tour sa parure et sa mère ; enfin, arrêtant son regard sur celle-ci avec une sorte de solennité :

— Cette chaîne, dit-elle, vient de ma grand'mère, et maman m'a fait jurer de la porter toujours...

Mais la comtesse, voyant son mari frémir à ces mots, enleva la chaîne et la lui présenta.

Le comte la prit vivement, et se leva pour sortir...

—Ah ! vous allez mourir ! s'écria la pauvre femme, qui se jeta éperdue devant la porte.

— Mourir !... dit Ambrosio, en souriant avec exaltation ; je revis, au contraire... car je vais jouer ! ajouta-t-il à voix basse...

Ces paroles furent un éclair pour la comtesse, qui se souvint du passé ; mais si cet éclair lui montrait un nouvel abîme, cet abîme, du moins, n'était pas la mort !

D'ailleurs, le dernier mot du comte, en franchissant la porte, avait été : — Je vous promets de revenir !...

VII. — MILLIONNAIRE !

Il revint, en effet, à l'entrée de la nuit suivante ; mais plût au ciel qu'il ne fût jamais revenu !...

La comtesse était immobile dans son fauteuil, n'ayant plus que la force de prier Dieu ; et les deux enfants agenouillés à ses côtés, pleurant sur ses genoux, partageaient, avec leur instinct filial, une douleur qu'ils ne pouvaient comprendre.

Tout à coup la porte de la chambre s'ouvre avec fracas, et le comte paraît, essoufflé, haletant, sans chapeau, les yeux égarés, un rire inconnu sur les lèvres.

— Ma Thérèsa ! mon Paolo ! mes enfants ! s'écrie-t-il d'une voix étouffée par la joie, venez, venez ici ! près de moi ! (et il les attirait convulsivement à lui). C'est fini, voyez-vous ! tout est réparé ! Nous voilà riches, riches comme autrefois, riches comme à Rome ! Ah ! nous ne rougirons plus devant personne, et nous marcherons tête levée. Je vous rendrai cent chaînes d'or pour une, mes enfants ! Tu auras plus de diamants que les reines, ma Thérèsa !... Nous reprendrons tous notre place et notre rang dans le monde !...

Et, voyant que la comtesse et ses enfants l'écoutaient et le considéraient avec une surprise toute pleine d'horribles angoisses :

— Ah ! ah ! ah ! reprit-il en éclatant de rire ; cela vous paraît étonnant? et vous ne pouvez pas me croire... Il y a bien de quoi douter, ma foi ! Cependant c'est la vérité, certes ! Je vous dis, mes enfants, que nous sommes millionnaires ! millionnaires ! entendez-vous?... Tenez plutôt, tenez !...

Et, fouillant brusquement dans toutes ses poches, il en tira quelques pièces de monnaie, quatre ou cinq jetons de quarante sous, plusieurs morceaux de papier et de cartes déchirés avec les dents ; puis, il se mit à crier avec des transports frénétiques :

— Mais, regardez donc, riez donc comme moi ! Il y a là un million, un million ! Et ce million est à nous ! je viens de le gagner au jeu ! Un million, vous dis-je !...

Maria et Paolo, terrifiés par l'expression de visage qui accompagnait ces cris, s'enfuirent à l'autre bout de la chambre, et la comtesse, levant les deux bras au ciel, retomba évanouie dans son fauteuil.

Après mille hésitations affreuses, elle venait de comprendre enfin que son mari était devenu fou !...

Et, en effet, le malheureux, dont la raison se trouvait déjà fort compromise par les vicissitudes de la journée, avait achevé de perdre la tête, en gagnant à l'HOTEL SANS NOM quelques milliers de francs, aussitôt repris par le sort à son délire... Il avait alors quitté précipitamment la roulette, emportant ces débris de monnaie, de cartes et de papier, où il revoyait son ancienne fortune...

VIII. — MORALITÉ EN ACTION.

Si vous allez jamais aux Champs-Elysées, dans les environs du carré Marigny, vous rencontrerez un homme et une femme avec deux enfants, dont l'aspect ne manquera pas de frapper votre attention. Les deux enfants sont vêtus avec un reste de luxe qui va s'éteignant de jour en jour. La femme porte sur sa figure pâle et amaigrie un caractère de résignation et de fermeté sublimes ; et l'homme se drape avec un orgueil étrange dans un manteau qui cache la plus triste de toutes les misères : la misère en habit noir. Cette famille est la famille du comte Ambrosio ***.

Comme la requête du proscrit n'est pas parvenue au ministre (on a vu pourquoi), comme la femme est aussi incapable que son mari de solliciter des secours, et comme les gouvernements ne donnent qu'à ceux qui sollicitent, la famille du comte Ambrosio est plus à plaindre que jamais. Cependant le malheureux se croit toujours millionnaire, et ne cesse de quereller sa femme sur ce qu'elle l'empêche de reprendre son rang. La comtesse, tout en n'entendant parler au pauvre fou que de chevaux, de diamants, de fêtes et de plaisirs, gagne à la sueur de son front et par le travail de ses mains le pain et le vêtement

de chaque jour. Sa seule consolation est de se priver de tout ce qui n'est pas indispensable à son existence pour entourer celle de ses enfants de quelques douceurs, et satisfaire de temps en temps aux fantaisies luxueuses du seigneur Ambrosio, enfin d'entretenir les illusions qui font son bonheur.

La famille ne se sépare guère dans ses tristes promenades... Quelquefois, cependant, sur le soir, on voit le comte errer seul par les Champs-Elysées... Il cherche dans le quartier Marigny la porte de l'HOTEL SANS NOM; mais c'est en vain qu'il frappe à cette porte, elle ne s'ouvre plus pour personne, car voici ce qu'on a pu lire dans tous les journaux, vers la fin de l'hiver dernier :

« La police vient de surprendre et de saisir une roulette clandestine dans un hôtel écarté des Champs-Elysées. Plusieurs personnages importants se trouvent compromis dans cette affaire. La justice informe. »

Les personnages importants se sont évanouis, suivant

Moralité en action Le comte fou Sa famille ruinée (Chapitre VIII).

l'usage... Le locataire de l'HOTEL SANS NOM a subi la prison et l'amende ; puis, il a rouvert sans doute quelque autre part son tripot clandestin. Les plaies de la société sont comme les maladies de l'homme : la guérison de l'une amène l'invasion de l'autre, et le diable, comme on dit, n'y perd jamais rien.

Le diable y perdra cependant quelque chose, nous l'espérons, si cette histoire est comprise des lecteurs que tenteraient les chances du jeu de hasard. Fermées publiquement en France, les roulettes s'y rouvrent secrètement de toutes parts, et jusque dans les salons du beau monde, sous les noms de bouillotte, de lansquenet, de baccarat, etc., etc. Défiez-vous-en, jeunes et vieux amis des cartes, si vous voulez éviter la pente glissante où tombe chaque jour quelque comte Ambrosio, quelque fils et même quelque père de famille.

PITRE-CHEVALIER.

LA SCIENCE EN FAMILLE. ENTRETIENS ASTRONOMIQUES.

L'ENSEMBLE DES MONDES (1).

L'apparition de la marquise de G... Dessins de Pauquet.

Une vision. La marquise de G... *Les Mondes* de Fontenelle. Le spectacle du ciel. Le mouvement des astres. Étoiles fixes. Planètes. Système des savants. Les cieux de cristal. Copernic. La lune et le bourgeois de Saint-Denis. La terre. La lune. Vénus. Mercure. Mars. Jupiter. Tycho-Brahé. Képler. Newton. Laplace. Les petites planètes. Les satellites. Saturne. Ses huit lunes. Nuits de quinze ans. W. Herschel. Uranus. M. Leverrier. Neptune. Boutades de la marquise. Les dernières nouvelles de notre monde.

Depuis longtemps je désirais causer un peu astronomie avec les lecteurs du *Musée*; mais l'astronomie ne se sert pas tout simplement, il faut une mise en scène, et j'en cherchais vainement une dans chaque repli de mon cerveau. J'y étais encore occupé hier au soir; j'avais avalé je

(1) Voyez la *Table des vingt premiers volumes* pour les différentes études astronomiques qui ont précédé cette étude d'ensemble

ne sais combien de tasses de thé pour m'échauffer l'imagination ; j'avais donné d'innombrables coups de *poker* dans le charbon de terre, pour en faire jaillir la flamme capricieuse ; cependant rien ne jaillissait de mon esprit. La voix grave et retentissante de mon *coucou* de Fürtwangen m'avertissait, d'heure en heure, du temps écoulé et perdu ; j'en étais même arrivé à l'entendre à peine ; mes yeux se fermaient de moment en moment et ne se rouvraient plus qu'avec effort. Je venais de croiser ma jambe droite sur mon genou gauche, et de renverser ma tête sur le dos de mon fauteuil ; et j'allais franchement m'endormir, lorsque j'aperçus dans un coin de mon cabinet quelque chose de rose et de blanc, que je n'étais pas accoutumé à y voir. Je me redressai brusquement, je me frottai les yeux, je les ouvris deux fois plus qu'à mon ordinaire : la chose blanche et rose était bien là, et même elle remuait et s'avançait visiblement vers moi. C'était une belle dame en robe de cour, avec de grands paniers, un frais visage et des cheveux blonds, gracieusement bouclés. Si cela m'était arrivé pendant le carnaval, j'aurais trouvé quelque explication naturelle à cette apparition, mais il n'y avait pas moyen, nous étions dans l'Avent. Je me levai gauchement et avec un sentiment de peur. La dame éclata de rire.

— Rassurez-vous, dit-elle, je ne viens pas pour vous étrangler. Au contraire, j'ai pris pitié de votre embarras, et je compte vous en tirer.

— Madame, balbutiai-je, c'est trop de bonté...

— Pas de compliments, fit-elle. Rasseyez-vous, prenez votre plume et écrivez.

— Quoi ! vraiment, mon article astronomique... Mais la mise en scène ?...

— Vous avez un air effaré qui me divertit considérablement. Comment trouvez-vous *Les Mondes* de Fontenelle (1)?

— C'est un charmant ouvrage, plein de science et d'imagination. Cette marquise de G... est bien la femme la plus spirituelle !

— Pas de compliments, vous dis-je.

— Quoi ! madame, vous seriez cette aimable curieuse?...

— Je vous semble peut-être vieillie ? dit-elle en minaudant derrière son éventail. Mais laissons cela. Vous parliez tout à l'heure de mise en scène. Celle des *Mondes* vous paraît-elle bien compliquée?

— Non, certes, mais il faudrait avoir l'esprit de Fontenelle...

— Qui vous empêche de le prendre dans son livre ?

— Ah ! madame, cela ne serait pas honnête.

— Bah ! vous êtes trop scrupuleux. Qui donc pourrait s'en plaindre ? Ce ne seront pas les lecteurs du *Musée*, apparemment.

— Ma foi ! m'écriai-je en homme soulagé d'un grand poids, vous avez mille fois raison. Je vais jeter là ma plume et me servir de mes ciseaux.

— Attendez, attendez. Il ne faut rien outrer, et je ne veux pas vous réduire absolument à l'emploi de compilateur. Causons un peu, s'il vous plaît, comme je causais autrefois avec mon cher philosophe. Je vais d'abord vous répéter ce que j'ai appris de sa bouche.

— Mais, dis-je humblement, depuis ce temps-là nous avons fait bien des découvertes.

— Ah ! reprit la marquise de G... avec un accent moqueur, *vous* avez fait *bien* des découvertes ? Eh ! bien, vous m'en instruirez quand le moment en sera venu. Maintenant, peut-être jugerez-vous qu'il n'y aurait pas de mal à commencer par le commencement. C'était autrefois l'opinion du géant Moulineau, et quoique Moulineau ne fût qu'une bête, quoique le bélier eût infiniment d'esprit, je penche à suivre l'avis du premier.

— Il me suffit que vous en soyez, madame, repris-je galamment, et voici, par conséquent, ce qu'il me paraît convenable d'écrire :

Si, pendant une belle nuit, et dans un lieu dont l'horizon soit à découvert, on suit avec attention le spectacle du ciel, on le voit changer à chaque instant. Les étoiles s'élèvent ou s'abaissent ; quelques-unes commencent à se montrer vers l'orient, d'autres disparaissent vers l'occident ; plusieurs, telles que l'étoile polaire et les étoiles de la Grande-Ourse, n'atteignent jamais l'horizon dans nos climats. Dans ces mouvements divers, la position respective de tous ces astres reste la même : ils décrivent des cercles d'autant plus petits qu'ils sont plus près d'un point que l'on conçoit immobile. Ainsi le ciel paraît tourner sur deux points fixes, nommés par cette raison *pôles du monde* ; et, dans ce mouvement, il emporte le système entier des astres.

Déjà plusieurs questions intéressantes se présentent à résoudre. Que deviennent, pendant le jour, les astres que nous voyons durant la nuit ? D'où viennent ceux qui commencent à paraître? Où vont ceux qui disparaissent? L'examen attentif des phénomènes fournit des réponses simples à ces questions. Le matin, la lumière des étoiles s'affaiblit à mesure que l'aurore augmente ; le soir, elles deviennent plus brillantes à mesure que le crépuscule diminue : ce n'est donc point parce qu'elles cessent de luire, mais parce qu'elles sont effacées par la vive lumière des crépuscules et du soleil que nous cessons de les apercevoir. L'heureuse invention du télescope nous a mis à portée de vérifier cette explication, en nous faisant voir les étoiles au moment même où le soleil est le plus élevé. Celles qui sont assez près du pôle septentrional pour ne jamais atteindre l'horizon sont donc constamment visibles pour nous. Quant aux étoiles qui commencent à se montrer à l'orient, pour disparaître à l'occident, il est naturel de penser qu'elles continuent de décrire sous l'horizon le cercle qu'elles ont commencé à parcourir au-dessus, et dont l'horizon nous cache la partie inférieure. Cette vérité devient sensible quand on s'avance vers le nord : les cercles des étoiles situées vers cette partie du monde se dégagent de plus en plus de dessous l'horizon ; ces étoiles cessent enfin de disparaître, tandis que d'autres étoiles situées au midi deviennent pour toujours invisibles. La surface de la terre n'est donc pas plane, et sa figure est peu différente d'une sphère. La courbure du globe terrestre est sensible à la surface des mers ; le navigateur, en approchant des côtes, aperçoit d'abord leurs points les plus élevés, et découvre ensuite successivement les parties inférieures que lui dérobait la convexité de la terre. C'est encore à raison de cette courbure que le soleil, à son lever, dore le sommet des montagnes avant que d'éclairer les plaines.

— Ta, ta, ta, ta, dit l'élève de Fontenelle ; que me chantez-vous là? Ce n'est pas ainsi que commençait mon philosophe. Pourquoi ne dites-vous pas que la philosophie n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais? Car, si on avait les yeux meilleurs, on verrait bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes, et, d'un autre côté, si on était moins curieux, on ne se soucierait point de le savoir, ce qui reviendrait au même ; mais on veut savoir plus qu'on ne voit. C'est ainsi qu'il convient d'entrer en matière. Après cela, on peut ajouter que la nature est un grand spectacle qui ressemble à celui de l'Opéra. Du lieu où sont les

(1) *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686.

spectateurs, ils ne voient pas le théâtre tout à fait comme il est; on a disposé les décorations et les machines pour faire de loin un effet agréable, et on cache à leur vue ces roues et ces contre-poids qui font tout le mouvement. Aussi la plupart ne s'embarrassent-ils guère de deviner comment tout cela se joue; il n'y a peut-être que quelque machiniste, caché dans le parterre, qui s'inquiète d'un *vol* extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. On voit que ce machiniste-là est fait comme les philosophes; mais ce qui, à l'égard des philosophes, augmente la difficulté, c'est que dans les machines que la nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées; elles le sont si bien qu'on a été longtemps à deviner comment s'exécutaient les mouvements de l'univers. Représentez-vous tous les sages à l'Opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles; supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait : *C'est une certaine vertu secrète qui enlève Phaéton*; l'autre : *Phaéton est composé de certains nombres qui le font monter*; l'autre : *Phaéton a une certaine amitié pour le haut du théâtre, il n'est point à son aise quand il n'y est pas*; et cent autres rêveries capables de perdre de réputation toute l'antiquité. A la fin, Descartes et quelques autres modernes sont venus, qui ont dit : *Phaéton monte, parce qu'il est tiré par des cordes et qu'un poids plus pesant que lui descend.*

— Cela est très-spirituel, me hasardai-je à dire. Mais ce que je vous ai lu, madame, est d'un des plus grands génies dont l'humanité puisse s'honorer, de Laplace. Vous avez dû en entendre parler là-bas... je veux dire là-haut.

— Eh bien! fit la marquise avec une petite moue, laissez votre tirade; mais ne manquez pas de dire ceci : De la terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce ciel bleu, cette grande voûte, où il semble que les étoiles sont attachées comme des clous. On les appelle fixes, parce qu'elles ne paraissent avoir que le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre et cette dernière voûte des cieux sont suspendus à différentes hauteurs le soleil et la lune, et les cinq autres astres qu'on appelle planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ces planètes n'étant point attachées au même ciel, ayant des mouvements inégaux, elles se regardent diversement et figurent diversement ensemble, au lieu que les étoiles fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Voilà comme les choses parurent à ces anciens bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premières observations qui ont été le fondement de l'astronomie; car l'astronomie est née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Egypte, où les inondations du Nil, qui confondaient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnaître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'astronomie est fille de l'oisiveté, la géométrie est fille de l'intérêt, et s'il était question de la poésie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'amour.

Lorsqu'on eut reconnu cette disposition des choses célestes, il fut question de deviner comment toutes les parties des cieux doivent être arrangées, et c'est là ce que les savants appellent faire un système. Il n'est pas un des sages de l'antiquité qui ne voulût construire le sien; mais, malgré la diversité des esprits, chacun partit du même principe. Cela n'a rien d'étonnant; nous sommes tous faits comme un certain fou athénien, qui s'était mis dans la fantaisie que tous les vaisseaux qui abordaient au port du Pirée lui appartenaient. Notre folie, à nous autres, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages; et quand on demande à nos philosophes à quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont une partie suffirait à faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe, on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il fallait que la terre fût en repos au centre de l'univers, tandis que tous les corps célestes, qui étaient faits pour elle, prendraient la peine de tourner à l'entour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la terre qu'on plaça la lune; au-dessus de la lune on plaça Mercure, ensuite Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout cela était le ciel des étoiles fixes. Mais comme les mouvements des planètes ne sont pas tout à fait réguliers, comme elles vont tantôt plus vite, tantôt plus lentement, et sont quelquefois plus éloignées de la terre, quelquefois plus proches, les anciens avaient imaginé une quantité de cercles bizarrement entrelacés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvaient toutes ces irrégularités. Ils avaient aussi recours à des cieux de cristal pour imprimer le mouvement aux corps célestes. Avaient-ils nouvelle d'un autre mouvement; c'était aussitôt un autre ciel de cristal: les cieux de cristal ne leur coûtaient rien. L'embarras de tous ces cercles et de tous ces cieux était si grand, que dans un temps où on ne connaissait encore rien de meilleur, un roi de Castille, grand mathématicien, mais apparemment peu dévot, disait que si Dieu l'avait appelé à son conseil pour faire le monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine; mais cela même est assez plaisant, que ce système fût alors une occasion de péché, parce qu'il était trop confus. Enfin, un Allemand, nommé Copernic, trouva un système qui est d'une simplicité charmante, et qui aurait dispensé le roi de Castille de donner des avis. D'abord, il fait main basse sur tous ces cercles différents, et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers, où elle s'était placée, et dans ce centre il met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre, et ne la renferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil. La terre y tourne elle-même, et pour la punir du long repos qu'elle s'était arrogé, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle attribuait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste dont cette petite terre se faisait accompagner, il ne lui reste plus que la lune, qui tourne encore autour d'elle. Il est évident que de si grands changements ne pouvaient passer sans disputes, aussi Copernic lui-même se défiait-il fort du succès de son opinion. Il fut très-longtemps à ne la vouloir pas publier. Enfin, il s'y résolut, à la prière de gens considérables; mais le jour qu'on lui apporta le premier exemplaire imprimé de son livre, savez-vous ce qu'il fit? il mourut. Il ne voulut pas essuyer toutes les contradictions qu'il prévoyait et se tira habilement d'affaire (1).

— Le moyen de Copernic est ingénieux, dis-je, pen-

(1) Voyez, pour *la Mort de Copernic*, la Table des vingt premiers volumes.

dant que ma visiteuse reprenait haleine ; mais quel que fût mon embarras, il y a une heure, je vous avoue que je n'y avais pas songé.

— Vous vous contentiez de vous endormir. Voilà comme tout dégénère.

— Ah ! madame, comment une aussi jolie bouche peut-elle donner passage à ces paroles de vieillard.

— Taisez-vous, fit-elle, en me décochant une œillade des plus assassines. Les esprits n'ont pas d'âge, Dieu merci ! cependant il vaut mieux ne pas parler de cela.

— Parlons donc de notre affaire. Si je procédais à exposer *la naissance du monde et sa création ?*

— Un moment ! un moment ! Il faut d'abord nous occuper de la lune et du bourgeois de Saint-Denis. Vous savez que le bourgeois de Saint-Denis m'a beaucoup frappée.

— Sans doute, et je le comprends. Mais il me semble que ce n'est pas ici la place. Il faudrait au moins une transition.

— Vraiment, mon cher, un rien vous embarrasse, reprit la noble dame d'un air un peu sec : la transition est toute trouvée. Puisque le soleil, qui est maintenant immobile, a cessé d'être une planète, et puisque la terre, qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne serez pas surpris d'entendre dire que la lune est une terre comme celle-ci, qu'elle est sans doute habitée, ou du moins que toutes les analogies doivent nous porter à le croire. En vain objectera-t-on que nous ne voyons pas d'habitants dans la lune. Supposons, en effet, qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris et Saint-Denis, et qu'un bourgeois de Paris, qui ne sera jamais sorti de sa ville, monte sur les tours de Notre-Dame et voie Saint-Denis de loin ; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il vous répondra hardiment que non ; car, dira-t-il, je vois bien les habitants de Paris, mais ceux de Saint-Denis, je ne les vois point; on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera qu'à la vérité quand on est sur les tours de Notre-Dame, on ne voit pas les habitants de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause ; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris ; que Saint-Denis a des clochers, des maisons, des murailles, et qu'il pourrait bien encore ressembler à Paris pour être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon bourgeois, il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. Notre Saint-Denis, c'est la lune, et chacun de nous est ce bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa ville. Dira-t-on encore que si Saint-Denis est fait comme Paris, la lune n'est pas faite comme la terre ? Mais voilà précisément en quoi les bourgeois de la terre se trompent, car, avec des lunettes d'approche, on reconnaît qu'il y a dans la lune des plaines, des montagnes, des abîmes, tout comme sur notre globe. Ajoutera-t-on que la lune est lumineuse ? Mais être lumineux n'est pas si grand' chose que l'on pense. Il n'y a que le soleil en qui cela soit une qualité considérable. Il est lumineux par lui-même et en vertu d'une nature particulière qu'il a ; mais les planètes n'éclairent que parce qu'elles sont éclairées par lui. Il envoie sa lumière à la lune ; elle nous la renvoie ; et, sans aucun doute, la terre renvoie aussi à la lune, de la même manière, la lumière du soleil. Il y a même cette différence en notre faveur que comme la terre est soixante fois plus grosse que la lune, elle se montre aux habitants de celle-ci avec une amplitude et une majesté que le soleil même est loin d'égaler. Ce n'est pas tout : comme les deux mouvements par lesquels la lune tourne sur elle-même et autour de nous sont égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devrait dérober, de sorte qu'elle nous présente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui voit la terre et qui la voit toujours attachée au même endroit du ciel. Pendant leur nuit, qui dure quinze de nos jours, les sélénites voient d'abord un petit coin de la terre éclairé, ensuite un plus grand, et presque d'heure en heure la lumière leur paraît se répandre sur la surface de notre globe, jusqu'à ce qu'enfin elle l'illumine entièrement ; au lieu que ces mêmes changements ne nous paraissent arriver sur la lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons de vue durant le jour. Il serait bien curieux de connaître les mauvais raisonnements que font les philosophes de ce monde-là sur ce que notre terre leur paraît immobile, lorsque tous les autres corps célestes se lèvent et se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur ; et quand les poëtes veulent louer les princes oisifs, ils ne manquent pas sans doute de comparer leur nonchalance à ce repos majestueux. Cependant ce n'est pas un repos parfait. On voit fort sensiblement de dedans la lune notre terre tourner sur son centre. Imaginez-vous notre Europe, notre Asie, notre Amérique, qui se présentent à eux l'une après l'autre, en petit et différemment figurées, à peu près comme nous les voyons sur une mappemonde. Que ce spectacle doit paraître nouveau aux voyageurs qui passent de la moitié de la lune qui ne nous voit jamais à celle qui nous voit toujours ! Ah ! que l'on s'est bien gardé de croire les relations des premiers qui en ont parlé lorsqu'ils ont été de retour en ce grand pays auquel nous sommes inconnus ! Peut-être se fait-il de ce pays-là dans l'autre des espèces de pèlerinages pour venir nous contempler, et sans doute il y a des honneurs et des privilèges pour ceux qui ont vu la grosse planète une fois en leur vie, comme il y en a pour les musulmans qui ont été à la Mecque.

La marquise ne paraissait pas près de tarir sur ces hypothèses, je me permis de l'interrompre.

— Maintenant, lui dis-je, n'avons-nous pas assez visité la lune, et ne pourrions-nous point passer à la planète la plus remarquable après elle, à Vénus ?

— Sur Vénus, répondit-elle, je reprends Saint-Denis. Vénus tourne autour du soleil et sur elle-même tout comme la lune. On découvre avec des lunettes d'approche que Vénus, aussi bien que la lune, est composée de plaines et de montagnes, et que tantôt elle est en croissant, tantôt en décours, tantôt pleine, selon les diverses situations où elle est à l'égard de la terre. La lune, selon toutes les apparences, est habitée : pourquoi Vénus ne le serait-elle pas aussi ? Ce n'est pas à dire, assurément, qu'elle soit occupée par des hommes faits comme nous. La plus grande diversité doit nécessairement exister entre les habitants des planètes ; l'imagination ne saurait se les représenter, car elle ne peut aller plus loin que les yeux. Toutefois, en voyant que Vénus est plus proche que nous du soleil et en reçoit une lumière plus vive et une plus grande chaleur, on peut supposer qu'elle est habitée par un petit peuple noir, plein d'esprit et de feu, toujours amoureux, faisant des vers, aimant la musique, inventant tous les jours des fêtes, des danses et des tournois. Le menu peuple de Vénus n'est apparemment composé que de Céladons et de Sylvandres, et leurs conversations les plus communes valent les plus belles de *Clélie*. Nos Maures grenadins n'étaient auprès d'eux que des Esquimaux pour la froideur et la stupidité. Tel est le portrait que nous

pouvons nous faire des gens de Vénus; mais que sera-ce des habitants de Mercure? Comme ils sont deux fois plus proches que nous du soleil, il faut qu'ils soient fous à force de vivacité, et ce sont apparemment là les petites-maisons de l'univers. Le soleil leur envoie une lumière si forte que, s'ils étaient ici, ils ne prendraient nos plus beaux jours que pour un très-faible crépuscule, et peut-être n'y pourraient-ils pas distinguer les objets. Notre fer, notre argent, notre or, se fondraient chez eux et couleraient en fleuves, comme l'eau de nos rivières.

En s'éloignant du soleil, après avoir visité Mercure, on retrouve Vénus, puis la terre, et enfin Mars. Les jours de Mars sont plus longs que les nôtres d'une demi-heure, et ses années valent à peu près deux de nos années; mais il est cinq fois plus petit que la terre, et ne vaut pas trop la peine de nous en occuper. En revanche, la jolie chose que Jupiter!...

— Permettez-moi, madame, interrompis-je, de vous arrêter quelques instants avant d'arriver à Jupiter. Votre dédain pour Mars me fait croire que vous regarderez en pitié les petits astres qui se trouvent en cet endroit; mais leur nombre, du moins, pourra attirer votre attention, et peut-être votre considération. Ce sera, si vous voulez, dans l'ordre des planètes, quelque chose comme

Tycho-Brahé. Newton. Kepler.

la confédération helvétique dans l'ordre des nations. Chaque canton, pris en particulier, n'a pas grande importance, mais leur réunion forme un Etat considérable et qui doit peser dans la balance de l'univers.

Lorsque Copernic se fut si bravement tiré d'affaire, son système s'en alla cahin-caha, sans faire beaucoup de chemin dans le monde. Un siècle s'était déjà écoulé, et Tycho-Brahé croyait encore pouvoir dire qu'à la vérité les planètes que nous voyons dans le ciel circulaient autour du soleil, mais que celui-ci était réduit à tourner, avec tout son cortége, autour de la terre, qui demeurait immobile au centre de l'univers. Celui qui débitait gravement cette absurdité était cependant un savant plein de mérite, auquel l'astronomie doit un recueil d'observations parfaitement exactes, pour son temps. Ce savant avait pour ami un autre astronome, non moins religieux, non moins amateur de systèmes, mais qui, heureusement, eut le bon esprit de s'en tenir à celui de Copernic, et de chercher seulement à le développer et à l'expliquer. Képler, c'est le nom du personnage, était imbu des idées platoniciennes sur la puissance des nombres. Afin de découvrir les lois harmoniques de l'univers, il se livra, pendant vingt-deux années, aux calculs les plus effrayants, aux réflexions les plus absorbantes; plus d'une fois, voyant tous ses travaux se dissiper en fumée, il se sentit démoralisé jusqu'à la folie; mais enfin il par-

vint à condenser ses conceptions gigantesques et put dire à l'univers : « Depuis huit mois j'ai vu le premier rayon de lumière ; depuis trois mois j'aperçois le jour ; enfin, depuis quelques jours, je regarde le soleil de la plus admirable contemplation : je m'abandonne à mon enthousiasme, car j'ai dérobé les vases d'or des Egyptiens pour en former à mon Dieu un tabernacle bien loin des confins de l'Egypte. Le sort en est jeté, j'écris mon livre ; il sera lu par l'âge présent ou par la postérité, peu m'importe : mon livre peut attendre ses lecteurs. Dieu n'a t-il pas attendu six mille ans avant de créer une intelligence qui pût comprendre ses œuvres ?... »

— Savez-vous, s'écria Mme de G... avec un peu d'impatience, que ce monsieur-là se donnait de véritables airs de créateur? Qu'a-t-il donc inventé, s'il vous plaît?

— Il a inventé (car le mot est juste) trois des grandes lois cosmogoniques qui régissent l'attraction et le mouvement des planètes ; lois qui portent encore son nom, et auxquelles Newton et Laplace lui-même n'ont pu ajouter que la sanction de leur génie. Il a également imaginé je ne sais combien de choses inimaginables ; par exemple, celle-ci : que les planètes doivent être situées à des intervalles harmoniques, de telle façon qu'en partant du soleil la distance qui sépare les différentes planètes de notre système irait toujours en croissant, dans une proportion qui est à peu près celle du double. C'est ce qui avait lieu, en effet, pour Mercure, Vénus, la terre, et Mars ; entre Mars et Jupiter il se trouvait un échelon dégarni ; puis la proportion reprenait entre Jupiter et Saturne. Cet échelon dégarni faisait, sans nul doute, le désespoir de notre chercheur de formules ; mais savez-vous ce qui est arrivé au bout de deux cents ans? c'est qu'on a découvert, à la place même qu'il désignait, non pas une, mais trente planètes.

— Attendez, dit la marquise, est-ce que je vous comprends bien? Voulez-vous réellement dire que, dans un espace où une planète d'autrefois aurait trouvé tout juste de quoi circuler, il en passe trente aujourd'hui, sans embarras et sans accidents? Mais savez-vous que voilà une chose qui renverse toutes nos idées, et qu'après cela on ne sait plus à quoi s'en tenir dans le monde?

— Comme vous le pressentez sûrement, ces planètes sont très-petites ; si petites qu'on a eu bien de la peine à les découvrir, même avec de forts télescopes, et que, quand on les a eu découvertes, les uns les ont considérées comme des fragments d'un globe éclaté, les autres, sans se prononcer à ce sujet, leur ont refusé le nom de *planètes* et n'ont voulu leur accorder que celui d'*astéroïdes*.

— Ils ont eu tort ; pourquoi humilier les gens? En y réfléchissant, je ne vois pas pourquoi une petite planète ne serait pas aussi respectable qu'une grosse ; et d'ailleurs nous devrions nous souvenir que Jupiter est quinze cents fois plus volumineux que nous.

— Vous avez mille fois raison, madame ; mais vous savez que ce sont précisément les petites gens qui se montrent le plus insolents vis-à-vis des autres.

— Je serais curieuse de savoir où l'on a trouvé des divinités pour présider à tous ces petits astres. Si je me rappelle bien ma mythologie, il n'y en avait pas assez dans tout l'Olympe.

— Aussi est-on descendu jusqu'aux nymphes et même jusqu'à de royales mortelles. La première de ces planètes a été découverte par Piazzi, le jour même où s'ouvrait notre siècle. On l'a nommée Cérès. L'année suivante, Pallas a été reconnue par Olbers. Puis on a aperçu Junon en 1804, Vesta en 1807, Astrée en 1845. Depuis lors, chaque année amenant une ou plusieurs découvertes, on a signalé successivement Iris, Flore, Métis, Hygie, Parthénope, Victoria, etc., etc., jusqu'à Pomone, qui a été découverte le 26 octobre 1854, et Polymnie le 28. Sans doute, il y a encore une partie de ces astéroïdes qui ont échappé à la surveillance de nos astronomes, car ils ne sont pas faciles à observer, et vous en jugerez aisément, quand vous saurez que quelques-uns d'entre eux n'ont pas même cent lieues de tour.

— Quoi ! sérieusement? Il y a, dans les champs de l'espace, des globes indépendants qui ne sont pas si grands que la Bretagne? Mais tout le monde doit être cousin dans ces endroits-là ! Et vraiment, j'y songe ; si ce sont les débris d'une grosse planète, brisée par accident, il peut y avoir des parents, des amis, des époux, disséminés dans différents globes. Ils ont les mêmes idées, la même langue, et quand ces provinces vagabondes passent à côté les unes des autres, ils peuvent se faire des signaux, peut-être même s'envoyer des pigeons voyageurs, ou quelqu'une de ces machines nouvelles que vous appelez des ballons. J'entrevois là tout ce qu'il faut pour embrouiller les plus délicieux romans du monde, et je suis sûre qu'il s'y passe des choses cent fois plus intéressantes que sur notre énorme planète.

— En vérité, madame, vous en parlez comme un témoin *de visu*, et l'on voit bien que vous êtes accoutumée à voyager de monde en monde, dans la berline de la philosophie.

— Vous vous moquez, reprit la beauté géomètre d'un air pensif ; vous ne voulez pas perdre une minute à ces charmantes bagatelles qui nous attachaient autrefois pendant tout un volume. En êtes-vous plus heureux pour cela? je ne le crois pas. Mais n'importe, je ne veux pas tomber moi-même dans la manie de gravité que je vous reproche, et j'aime mieux reprendre ma route en vous emmenant avec moi vers Jupiter. Rien de joli comme Jupiter, avec ses quatre satellites. Tandis qu'il accomplit sa révolution autour du soleil en douze ans, ses quatre lunes tournent autour de lui, la première, qui en est la plus proche, en quarante-deux heures ; la seconde en trois jours et demi, la troisième en sept, la quatrième en dix-sept ; et, par l'inégalité même de leur cours, elles s'accordent à lui donner les plus charmants spectacles du monde. Tantôt elles se lèvent toutes les quatre ensemble, et puis se séparent presque dans le moment ; tantôt elles sont toutes à leur midi, rangées l'une au-dessus de l'autre ; tantôt on les voit toutes quatre dans le ciel à des distances égales ; tantôt, quand deux se lèvent, deux autres se couchent ; enfin il ne se passe point de jour qu'elles ne s'éclipsent elles-mêmes ou qu'elles n'éclipsent le soleil. Assurément, les éclipses s'étant rendues si familières en ce monde-là, elles y sont un sujet de divertissement et non pas de frayeur, comme en celui-ci. En revanche, les habitants de ces satellites doivent avoir en grande révérence le seigneur Jupiter. Ceux de la lune, qui en est le plus rapprochée, le voient seize cents fois plus grand que notre lune ne nous paraît. Si les Gaulois craignaient autrefois que le ciel ne tombât sur eux et ne les écrasât, les habitants de ces lunes auraient bien plus de sujet de craindre une chute de Jupiter.

Après Jupiter vient Saturne, qui tourne en trente ans autour du soleil. Il y a donc sur cette planète des pays où la nuit dure quinze ans ; aussi a-t-elle cinq lunes...

— Permettez-moi, madame, de noter ici, entre parenthèses, que sir William Herschel, grâce à son grand télescope de douze mètres, a découvert trois nouvelles lunes

circulant autour de Saturne, ce qui lui en donne huit en tout.

— J'en suis charmée, dit la marquise d'un air pénétré; cela confirme encore mes idées sur l'ordre admirable qui préside à l'arrangement de l'univers. Il paraît bien là que la nature a eu en vue les besoins de quelques êtres vivants, et que la distribution des lunes n'a pas été faite au hasard. Il n'en est tombé en partage qu'aux planètes éloignées du soleil, et cela en proportion de leur éloignement, à la terre, à Jupiter, à Saturne; car ce n'était pas la peine d'en donner à Vénus ni à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumière, dont les nuits sont fort courtes, et qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits que leurs jours.

— Cela est à merveille, repris-je; mais que penserez-vous de Mars, qui se trouve plus éloigné que la terre du foyer de la lumière, et qui cependant n'a pas de lune? Direz-vous que Mars n'est pas assez important pour se donner le luxe d'un satellite, et qu'il n'est pas dans les convenances de la nature

Qu'un bourgeois veuille avoir des pages?

— Je dirai, s'écria l'amie de Fontenelle avec colère, je dirai que Mars a assurément quelque ressource que nous ne connaissons pas, comme des rochers de phosphore ou des brouillards lumineux; assurément nous pouvons être en repos là-dessus et revenir à Saturne. Cet astre étant dix fois plus éloigné du soleil que nous, ses huit lunes, si faiblement éclairées, ne lui donneraient pas grande lumière pendant ses longues nuits. Heureusement pour ses habitants, il a encore une ressource étrange et unique dans l'univers connu; c'est un grand anneau qui l'environne, et qui, étant assez élevé pour demeurer presque entièrement hors de l'ombre du corps de cette planète, réfléchit la lumière du soleil dans des lieux qui ne le voient pas. Malgré cet anneau, les gens de Saturne sont encore bien misérables. Le soleil leur paraît cent fois plus petit qu'à nous, et ne leur donne presque aucune chaleur. Si on les mettait dans nos pays les plus froids, dans le Groenland et dans la Laponie, on les verrait suer à grosses gouttes et expirer de chaud. S'ils avaient de l'eau, ce ne serait point un liquide pour eux, mais une pierre plus dure que le cristal; il en serait de même de l'esprit-de-vin, qui ne gèle guère sur notre globe. Aussi les Saturniens sont sans doute des gens d'un caractère froid, phlegmatique, qui ne savent pas ce que c'est que de rire, qui prennent tout un jour pour répondre à la moindre question, et qui eussent trouvé Caton d'Utique trop badin et trop folâtre. Du reste, ce caractère insociable s'accorde parfaitement avec leur situation, puisqu'ils habitent aux extrêmes limites de notre tourbillon, sur la frontière des solitudes prodigieuses qui s'étendent jusqu'aux étoiles.

— Pardonnez-moi, madame, mais voilà une réflexion qu'il faudra supprimer, car nos astronomes ont découvert deux nouvelles planètes qui circulent dans des orbites encore plus lointaines que celle de Saturne. Le 13 mars 1781, Herschel examinait des petites étoiles, situées dans la constellation des Gémeaux, avec un télescope qui grossissait deux cent vingt-sept fois. Une de ces étoiles lui paraissant avoir un diamètre inusité, il supposa que ce pouvait être une comète. Pour s'en assurer, il substitua successivement des oculaires grossissant quatre cent soixante, et neuf cent trente-deux fois, à celui que le télescope portait d'abord. Le diamètre de l'astre extraordinaire augmenta dans la proportion du grossissement, tandis que le diamètre des étoiles voisines ne croissait qu'avec une rapidité beaucoup moindre. Enfin, par d'autres observations très-délicates, le musicien astronome s'étant assuré que l'astre inconnu se déplaçait, il n'hésita plus à le qualifier de comète. C'est donc sous ce titre qu'il le signala à l'attention du monde savant. Aussitôt tous les astronomes de l'univers se mirent à l'observer, afin de savoir d'où il venait, où il allait, et, par conséquent, quels étaient son caractère, son rang et son importance dans le ciel. Quoique l'individu suspect marchât avec beaucoup de lenteur, il déconcertait tous les efforts de la police astronomique; car, à mesure que les savants bâtissaient des hypothèses sur les observations déjà faites, d'autres observations venaient renverser les conclusions qu'ils avaient tirées des premières. Les uns imaginaient que cette comète rebelle, dépourvue de barbe et de queue, circulait dans une ellipse excessivement allongée, et que sa distance périhélie était moitié moins grande que celle de la terre au soleil; les autres établissaient que sa marche devait être à peu près circulaire, et sa distance au soleil environ quatorze fois celle de la terre. Aussitôt que cette dernière opinion eut été démontrée, on délivra à la vagabonde une patente de planète, en lui assignant pour circonscription précisément la portion du ciel indiquée par la loi de Képler, dont je vous ai déjà parlé.

— Vraiment, je commence à pardonner à ce vieux savant ses périodes emphatiques. Mais, dans tout cela, vous ne m'avez pas appris le nom du nouvel astre.

— On fut fort embarrassé pour lui en trouver un. Tout le monde prétendait être son parrain. Herschel, qui l'avait signalé aux astronomes, réclamait avec raison le droit de le nommer, et voulait l'appeler *l'astre de George*, afin de payer dans le ciel au roi d'Angleterre les guinées que ce souverain, quoique fort avare, lui avait données sur la terre. Lalande demandait qu'on suivit l'usage adopté par les botanistes, et qu'on imposât le nom d'Herschel à la planète découverte par lui; Prospérin présentait Neptune, afin que Saturne se trouvât entre deux de ses enfants; Lichtenberg appuyait Astrée, sur cette considération épigrammatique qu'en quittant la terre, où elle avait vainement tenté d'établir son règne, la déesse de la justice, par dépit, avait dû se réfugier le plus loin possible de notre globe; Poinsinet préconisait Cybèle, pour que Jupiter eût à la fois son père et sa mère dans les cieux; enfin Bode insistait pour Uranus, afin de faire réparation au plus ancien des dieux en le plaçant, fort convenablement d'ailleurs, dans les profondeurs du ciel. C'est ce dernier avis qui a prévalu.

— Je n'en suis pas fâchée, observa la dame philosophe; le simple nom d'un astronome ou d'un roi aurait véritablement juré parmi ceux de tant de dieux. Uranus me paraît fort respectable; mais dites-moi bien vite comment nous nous y prendrons pour l'éclairer. Je crains bien qu'à une si grande distance on n'ait pas pu lui découvrir des satellites.

— En effet, on pouvait le craindre, car l'éloignement d'Uranus est si considérable que la lumière du soleil, qui nous arrive en huit minutes treize secondes, ne lui parvient guère qu'en deux heures trois quarts. Heureusement que William Herschel avait construit un télescope d'une nature particulière, où le petit miroir se trouve supprimé, ce qui supprime en même temps une des causes de déperdition de la lumière. Avec cet instrument, dans lequel il regardait comme dans un puits, il découvrit successivement huit satellites circulant autour d'Uranus.

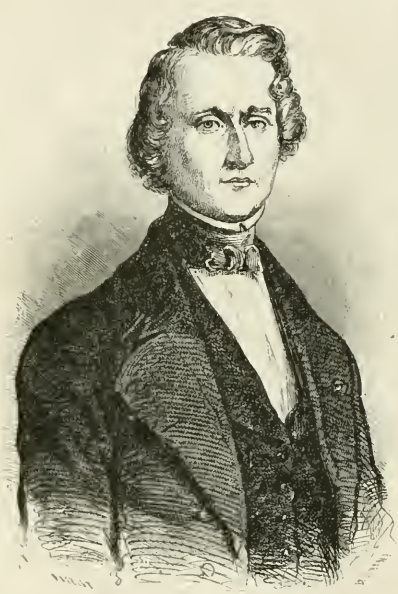
— Dieu en soit loué! Je mourais de peur de voir Uranus moins bien partagé que Saturne sous le rapport des

satellites ; car, pour l'anneau, il ne faut sans doute pas y songer.

— D'après quelques observations, Herschel avait cru pouvoir lui en donner un, mais un examen plus attentif l'a fait disparaître.

— Il faut savoir se modérer, dit l'aimable cartésienne. Mais vous m'avez annoncé encore une planète, et j'attends avec impatience que vous m'en parliez, car je ne comprends pas comment on aura pu l'apercevoir, si elle se trouve à une distance double de celle qui existe entre Saturne et Uranus.

— La loi de Képler a encore reçu là une confirmation plutôt qu'un échec, car le nouvel astre circule à peu près à la distance énorme qu'elle lui assignait. Aussi n'est-ce



Portrait de M. Leverrier.

point avec le sens de la vue que cette planète a été découverte.

— En voilà bien d'une autre ! s'écria la savante en falbalas, en frappant ses deux mains ensemble. Ce n'est point avec les yeux qu'on a découvert cette planète ? Et comment donc ? Est-ce avec l'odorat, par hasard ? ou bien a-t-on entendu le bruit qu'elle fait en roulant dans le ciel ?

— Non, repris-je en riant ; la chose n'est pas tout à fait aussi extraordinaire, quoiqu'elle le soit déjà beaucoup. Vous savez que tous les corps célestes s'attirent les uns les autres en raison inverse du carré de leur distance. Par conséquent, lorsqu'une planète passe auprès d'une autre, elle lui fait subir une perturbation qui la précipite ou qui la retarde dans sa route ; et, par la même raison, lorsqu'on voit une planète sortir de ses habitudes, on peut en conclure qu'elle a été dérangée par quelque globe du voisinage. Voilà justement la conclusion que M. Leverrier a tirée, en 1846, de certaines irrégularités observées dans la marche d'Uranus. « Ces perturbations, a-t-il dit, doivent être causées par une planète plus éloignée du soleil qu'Uranus, planète qu'on n'a jamais vue, mais qui, pour agir de cette façon, doit se trouver dans tel endroit, à telle époque. » Aussitôt toutes les lunettes des astronomes se sont braquées vers le coin du ciel indiqué, et, chose merveilleuse, le 23 septembre de la même année, M. Galle, de Berlin, y aperçut un astre qui ne se trouvait pas porté sur la liste des domiciliés en cet endroit, et qui fut reconnu positivement pour une planète. C'est grâce à son éloignement seulement qu'elle s'était soustraite jusqu'à ce jour aux regards des hommes.

— Comment ! ce n'est que cela ? s'écria la marquise. Mais rien n'est plus simple ; un enfant de deux ans le comprendrait, et, sauf la longueur des calculs, j'aurais tiré cette conclusion tout aussi bien qu'un géomètre de profession.

— Je n'en doute pas, dis-je en m'inclinant. Seulement, si vous vous rappelez toute la peine qu'on a eue à s'apercevoir qu'Uranus n'était ni une étoile ni une comète, qu'il était à telle distance du soleil et non à telle autre distance, qu'il circulait dans une courbe de telle nature et non pas dans telle autre courbe, vous conviendrez qu'il a fallu faire en soixante-cinq ans une connaissance joliment intime avec ses allures, pour reconnaître non-seulement quand il s'en écartait, mais pourquoi il s'en écartait.

— Vous avez raison, et je reprends les mots que j'avais d'abord sur les lèvres : c'est incroyable, prodigieux, étourdissant ! Cependant, dites-moi comment cette planète s'appelle et combien elle a de satellites.

— Jusqu'à présent, on n'a pu lui en découvrir qu'un seul ; mais il ne faut désespérer de rien. Quant à son nom, on lui a donné celui de Neptune, pour signifier apparemment qu'elle enveloppe notre système dans son immense orbite, comme l'Océan environne la terre habitée. Cette orbite est si vaste que Neptune emploie environ cent soixante-six ans à la parcourir : c'est à peu près le double de ce qu'Uranus met à accomplir la sienne.

— Quoi ! chaque année de ces gens-là équivaut à deux existences des habitants de notre globe ? Une bergère qui serait née chez eux vers la fondation de Rome ne compterait pas encore seize printemps ? Voilà de ces choses qui dépassent l'imagination et qui font qu'on prend plaisir à devenir savante. Voyons, n'avez-vous plus rien à m'apprendre ? Sont-ce bien là les dernières nouvelles de notre monde ?

— Ma foi, madame, répondis-je naïvement, je vous ai fait part de toute ma science, et, pour le moment du moins, je ne vois pas ce que je pourrais ajouter d'intéressant aux choses dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir.

— Allons, murmura-t-elle avec un soupir, je vois bien qu'on ne tient plus autant qu'autrefois à me retenir !

Je voulus protester contre une semblable interprétation, mais déjà la vision était devenue moins distincte, et bientôt elle s'effaça tout à fait. La lumière du jour, qui commençait à pénétrer dans la chambre, s'accrut par degrés, et redonna à tous les objets leur aspect habituel. Je pris une main de papier blanc et j'écrivis rapidement cette longue conversation.

P. GROLIER.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION [1].

HISTOIRES D'ÉLÉPHANTS.

Harrisson avec les éléphants, les singes et les perroquets dans la clairière. Dessin de M. A. de Bar.

I. — LA RANCUNE D'UN ÉLÉPHANT.

A la bataille d'Héraclée, Pyrrhus, roi d'Epire, avait une cavalerie d'éléphants; lorsque tous les escadrons à trompe chargèrent les Romains, la terre trembla et faillit se crevasser.

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes et celles des deux derniers.

Aux cirques de Titus, à Rome, et de l'empereur Gallus, à Arles, les bellnaires gardaient un troupeau de quelques centaines d'éléphants. Le peuple romain faisait une énorme consommation de ces colosses. Quand la provision s'épuisait, les édiles, chargés des plaisirs populaires, écrivaient au préfet d'Afrique ces lignes concises : « Le peuple-roi manque d'éléphants. » Aussitôt le bon préfet commandait des chasses, des piéges, des trappes, et au bout d'un mois.

il envoyait par les galères d'Ostie, d'Aoxur, de Marseille, une centaine d'éléphants, comme avant-garde, pour faire prendre patience au peuple-roi.

Voyez comme les temps sont changés ! Hélas ! cette noble race d'animaux menace de s'éteindre, et de passer à l'état de sphinx. Depuis la bataille d'Héraclée et depuis les jeux du cirque, l'éléphant est devenu une chose rare. On fait payer pour voir un de ces colosses ; ils ne courent plus les rues comme autrefois. Si nos édiles écrivaient au gouverneur de l'Algérie de leur envoyer trois éléphants, le gouverneur croirait que nos édiles sont devenus fous.

Laissez avancer l'ère nouvelle de la vapeur et des chemins de fer ; laissez envahir par la civilisation les forêts et les vallons vierges, et l'éléphant disparaîtra comme le mastodonte, son aïeul. Nos neveux iront admirer ces colosses au Jardin zoologique, mais ils seront immobiles et empaillés.

C'est le moment de parler avec détails de ces êtres que je n'ose appeler des animaux, et de remplir quelques lacunes laissées par les naturalistes. *On écrira le dernier mot sur l'homme*, a dit un sage Indien, *sur l'éléphant, jamais*. Disons au moins l'avant-dernier mot.

Un naturaliste de profession croit avoir tout dit, lorsqu'il a écrit cette phrase : *L'éléphant est un animal gigantesque, et même le plus grand de la création. Il est difforme, et d'un aspect repoussant. Sa peau est rugueuse. Il a de larges oreilles, de petits yeux, et une trompe à la place du nez. Il est frugivore, d'un naturel doux, et susceptible d'éducation.*

Au moment où les éléphants vont disparaître, il est donc plus que jamais urgent de parler d'eux en termes plus convenables. Il ne faut pas induire nos neveux en erreur ou leur donner des renseignements incomplets.

Les éléphants ont toujours été pour moi l'objet d'une étude spéciale. J'ai compté plusieurs bons amis dans cette noble espèce, et au temps heureux où j'avais des loisirs, je passais tous les jours quatre ou cinq heures au Jardin des Plantes, dans la société d'un éléphant. Le colosse daignait me remarquer dans la foule de ses courtisans, ce qui excitait souvent des jalousies sourdes, car la faveur des grands a ses orages partout.

Dans l'été de 1832, l'amitié d'un éléphant faillit me coûter cher : c'était un être magnifique, nommé Jémidar, comme celui de mon roman de *la Floride*. Dieu me garde de vouloir calomnier ce pauvre Jémidar, en disant que je dépensais tous les jours, pour entretenir son amitié, environ deux francs de gâteaux et de fruits. Les animaux, hélas ! ne sont pas des hommes, il faut les séduire par des largesses. Jémidar me reconnaissait de fort loin et au seul bruit de mes pas : il dédaignait tout à coup les avares badauds qui lui offraient, par dérision, des feuilles de marronnier, et il élevait sa trompe au-dessus de la palissade pour signaler mon arrivée. Les badauds m'ouvraient un passage, et le festin commençait. Quand les provisions étaient épuisées, je faisais le signe qui veut dire : il n'y a plus rien. L'éléphant laissait tomber sa trompe, en signe de résignation, puis il daignait me prendre mon chapeau, ou ma canne, ou mon mouchoir, et s'en amusait, comme un enfant avec des joujoux. Rien n'avait altéré notre amitié depuis le 15 mai jusqu'au 26 août. On aurait eu le temps de se brouiller avec vingt hommes, en si peu de temps.

Le 27 août, le temps était magnifique et un soleil africain donnait la joie aux familles félines du Jardin des Plantes. Un belluaire que j'avais séduit, à l'insu du ministre des menus-plaisirs du roi, me fit un signe, à la porte des artistes de la ménagerie, la porte interdite au public. J'approchai, et le belluaire me dit :

— Venez voir le tigre Jack, il est superbe aujourd'hui, il est guéri de son *spleen*.

Jack était aussi un de mes bons amis, jamais le Jardin des Plantes n'a nourri un plus beau tigre de Bengale. Il me savait gré de quelques lapins et de trois jeunes coqs que je lui avais donnés dans sa convalescence, et il m'accueillait toujours très-bien. Ce jour-là, je fus mieux reçu que de coutume ; Jack se fit chat pour me plaire ; il me permit toute sorte de familiarités ; j'eus même la hardiesse de le caresser et de passer ma main dans son poil fauve, comme j'eusse fait avec un angora. Après un quart d'heure donné à ces jeux innocents, je quittai la ménagerie féline, je gratifiai le belluaire et je fis chez les femmes étalagistes du Jardin mes emplettes ordinaires pour l'éléphant Jémidar.

Rendez vingt visites à votre meilleur ami, il ne vous recevra jamais de la même manière. Vous le trouverez quelquefois maussade, inquiet, soucieux ; et si vous lui demandez ce qu'il a, il vous répondra : Je n'ai rien. Il n'aura peut-être rien, en effet ; les hommes ont des lubies. Ce sont des êtres raisonnables, voilà la seule excuse qu'ils peuvent donner.

Cette fois, l'éléphant Jémidar me reçut très-mal. Il prit le premier gâteau offert et le lança dans la mare ; je lui présentai une pomme, et le fruit alla rejoindre le gâteau. Ses petits yeux se fixaient sur moi avec une expression étrange ; ses oreilles s'agitaient comme des éventails ; sa trompe avait pris le mouvement d'un balancier. Je lui montrai une nouvelle pomme... Oh ! cette fois, il poussa un mugissement caverneux qui me fit frémir, et il sembla me dire avec ses yeux : — Comment oses-tu te présenter devant moi !

J'avais commis quelque crime de lèse-éléphant, car il ne m'était pas permis de supposer une lubie chez un être sans raison. Mais quel était mon crime ? Voilà la question que je me posai vainement en me mettant à l'écart vers les animaux frugivores.

La disgrâce qui vient des grands a toujours quelque chose de fort amer. Je comprends le poëte Racine, tué sur place par un sévère coup d'œil de Louis XIV. Ainsi blessé, je me mis à errer comme une ombre vaine dans les bocages élyséens du chêne de Daubanton, et je demandai un adoucissement à la botanique. La nuit qui suivit ce jour ne fut pas calme. Je fis des rêves affreux ; il me semblait, dans mon sommeil, que j'étais l'intrépide voyageur Levaillant, aventuré au désert des grands Namaquois, et que cherchant le *Turracus albus*, comme lui, je me rencontrais, comme lui, nez à trompe avec un éléphant. Le frisson glacial des rêves fiévreux me saisit, et je me réveillai en sursaut, me débattant contre une trompe qui m'étranglait.

L'imagination est habile à se consoler dans les chagrins extrêmes. Je me décidai à faire une nouvelle tentative pour rentrer en faveur. Hélas ! à cette époque, je connaissais peu le cœur des éléphants ! Je mettais ces êtres justes au niveau de la race humaine ; je soupçonnais mon ami d'être atteint d'un de ces caprices qui tourmentent si souvent les affections dans notre chétive espèce, et qui proviennent d'une cause frivole, ou même d'une cause absente. La sage Pan-o-péi me disait, dans son livre indien, que les éléphants étaient des dieux qu'on apaisait par des présents, et que l'éléphant Irivalti, cher à Indra, ayant déraciné dans un accès de colère, et d'un coup de trompe, le manguier sacré, avait repris la douceur d'un

agneau, devant une gerbe de cannes à sucre, offerte par la belle Sursuti Le difficile pour moi, en ce moment, était de trouver une gerbe de cannes à sucre, plus rare à Paris qu'une botte d'asperges. Il y a bien quelques cannes saccharines dans une serre chaude du Jardin des Plantes, et je fus tenté un instant de corrompre le gardien, ce qui me paraissait facile, car nous étions alors dans une époque de corruption parlementaire, disait-on de toutes parts; mais la peur de rencontrer un phénomène incorruptible, et d'être poursuivi à la sixième chambre, comme suborneur maladroit, me retint sur le seuil vitré de la serre chaude. Je ne corrompis personne et je résolus de remplacer la gerbe de cannes par un magnifique présent acheté chez un pâtissier de la barrière Fontainebleau.

Le raisonnement qui fonctionnait dans mon esprit me paraissait assez juste. Si, me disais-je, si les Indiens qui veulent apaiser des éléphants trouvaient le pâtissier Félix, du passage des Panoramas, dans les forêts de Bengale, ils aimeraient mieux offrir une gerbe de friandises feuilletées avec l'art parisien qu'une botte de cannes, pour apaiser la colère d'un éléphant; ce serait de meilleur goût et d'un effet plus sûr. Hélas! l'homme se trompe sans cesse, lorsqu'il veut raisonner avec l'éléphant. J'arrivai donc, chargé de présents culinaires, fier comme l'ambassadeur d'Artaxercès, chargé de corrompre Hippocrate, et, chemin faisant, j'eus encore la pensée fatale de donner à mon tigre favori un fricandeau cru; je dis aujourd'hui pensée fatale, mais combien j'étais loin alors d'en comprendre la fatalité!

Cette fois et dès qu'il me reconnut, l'éléphant poussa un cri sourd qui ébranla ses vastes cavernes; *genitumque dedere cavernæ*, comme dit Virgile; j'eus beau lui montrer les pâtisseries de la barrière Fontainebleau, il me fit signe qu'il me redoutait même dans mes présents, et, pour ne plus voir un nain odieux, il s'enferma dans son palais, et ne daigna plus reparaître au grand air.

Désespéré de mon malheur, et me disant comme à l'Opéra-Comique : *Quel est donc ce mystère?* je m'acheminai tristement vers la fosse illustrée par Martin, et je lançai ma pâtisserie aux ours. Ces stupides quadrupèdes ne firent aucune façon, et dévorèrent tout en un clin d'œil.

Huit jours après cette aventure, j'étais, selon mon habitude, dans la loge du duc de Choiseul, aux Italiens. On jouait *Semiramide* de Rossini le divin. Dans un entr'acte, le noble duc me fit l'honneur de me présenter à sir William Bentinck, alors roi de l'Inde, après le soleil. Sir William était une de mes idoles; j'avais suivi ce héros dans toutes ses merveilleuses expéditions de guerre et dans toutes ses chasses au tigre et à l'éléphant, en les lisant dans le *Courrier de Bombay*, bien entendu, car je n'ai jamais été malheureusement assez riche pour réaliser mes rêves indiens. Nous causâmes zoologie indienne avec sir William, et, par je ne sais quelle transition maladroite, je vins à raconter mon histoire de l'éléphant qui m'avait disgracié. Le noble Anglais prit la peine de réfléchir, et eut la bonté de me dire :

— Je viens de Calcutta pour donner mon vote à lord Bathurst, dans une question de cabinet; je ne fais que traverser Paris, il faut que je reparte pour Calcutta: demain j'ai accepté à déjeuner chez l'honorable duc, au Louvre; j'espère vous y rencontrer; M. Parmentier m'a dit que vous y venez tous les matins. (1)

(1) Le capitaine Parmentier, alors aide de camp du duc de Choiseul, aujourd'hui commandant du château de Meudon, un officier plein d'instruction et d'esprit.

Sir William ne me dit pas un mot sur l'éléphant, ce qui m'étonna peu. Je connais les Anglais; ils ne veulent jamais se compromettre par une réponse trop prompte. J'attendis donc le déjeuner du lendemain.

Au coup de onze heures de l'horloge du Louvre, on se mettait à table chez le duc de Choiseul. Il n'y avait jamais une minute de retard. Le soleil réglait Lepaute, et Lepaute réglait le gouverneur du palais. J'aime l'exactitude de la table, la seule vraiment nécessaire à la vie, la seule qui nous permette d'être inexacts impunément en toute autre chose. Aussi, pendant cinq ans, je n'ai jamais manqué un déjeuner du Louvre. Hélas! ces beaux jours sont passés et ne reviendront plus! Le millionnaire ne déjeune plus; *il mange un morceau sur le pouce* et court à ses affaires. Qui songe, parmi nos Lucullus, à réunir tous les matins quinze convives causeurs, pour discuter à table toutes les questions littéraires et artistiques du moment? La matière a tué l'esprit. Le bon duc de Choiseul avait inventé ces charmantes séances gastronomiques du matin, et il ne trouvera jamais d'imitateur dans cette capitale, où la richesse est devenue la mère de l'ennui.

Sir William avait daigné oublier le bill de son ami lord Bathurst, pour penser à mon éléphant. Lorsque nous prîmes place à la table du Louvre, chez le duc de Choiseul, il me dit en souriant :

— Vous devez avoir oublié quelque chose d'essentiel dans le récit que vous m'avez fait?

— Sir William, lui dis-je, mon récit est exact au dernier point. Si j'ai péché, ce n'est pas par omission, à coup sûr, c'est par luxe de détail.

— Eh bien! reprit le noble Anglais, j'ai passé la moitié de ma vie au milieu des éléphants; j'ai chassé le tigre avec eux; je les ai étudiés dans leurs mœurs sauvages et domestiques, et je ne comprends pas votre disgrâce. Cependant, comme cette disgrâce est évidente, je parierais mille livres qu'elle est juste, et que c'est l'homme qui a tort, comme toujours, dans un démêlé avec l'éléphant.

En ce moment, M. de Jouy entra dans la salle à manger.

— Vous êtes toujours en retard, lui dit en riant M. de Choiseul; on voit bien que vous demeurez dans la maison. Sir William demeure à Calcutta, et il est arrivé au coup de onze heures.

M. de Jouy était alors conservateur de la bibliothèque du Louvre; aussi arrivait-il toujours à onze heures et quart.

Le célèbre ermite de la Chaussée-d'Antin s'assit à côté de sir William, mais avec une certaine répugnance; car il se souvenait toujours de sa tragédie de *Tippo-Saëb*, et il se croyait perpétuellement obligé à détester les Anglais et la *perfide Albion*.

Toutefois M. de Jouy était homme du monde avant tout, et, après le premier mouvement du tragique national, il se montra charmant et très-poli envers l'illustre gouverneur des Indes. La conversation devint même digne du plus haut intérêt entre les deux convives, car M. de Jouy, qui avait servi glorieusement dans les guerres de l'Inde et vu de près lord Cornwallis sur les champs de bataille de Mysore, avait beaucoup de souvenirs à exhumer de la presqu'île du Bengale; et il ne tarissait pas.

Au dessert, il était devenu l'ami intime de sir William, absolument comme si la tragédie anglophobe de *Tippo-Saëb* n'eût pas existé.

Au coup de midi, on passa dans la salle de billard, selon l'usage. M. Duperray, qui fut secrétaire de Mirabeau,

et M. le marquis de Giambone se mirent à faire des carambolages, comme deux jeunes gens de quatre-vingt-cinq ans; et, dans une de ces profondes embrasures qui s'évasent aux murs du Louvre, sir William et M. de Jouy continuèrent leur entretien sur l'Inde. Depuis l'enfance, âge d'or de l'homme, j'ai toujours écouté avidement les récits des voyageurs asiatiques; d'autres sont nés pour avoir des chevaux; les chevaux m'ont toujours paru vulgaires: j'étais né pour avoir des éléphants et un *chattiram* en bois d'érable, au bord d'un lac. N'ayant jamais possédé ces choses et ayant perdu l'espoir de les posséder, ma vie n'a pas été faite; le sort m'a condamné à l'exil en naissant. C'est un malheur irréparable; j'ai voulu écrire cet éternel regret une seule fois. Le voilà écrit; n'en parlons plus.

Au milieu de l'entretien engagé entre l'auteur de *la Vestale* et le gouverneur des Indes, une phrase me frappa, celle-ci :

— L'éléphant a presque tous les instincts du chien; surtout il aime l'homme et *déteste le tigre; c'est un énorme chien, ennemi d'un énorme chat.*

Ce fut pour moi comme un trait de lumière.

— L'éléphant a l'odorat cent fois plus subtil que celui du chien, me dis-je, et celui qui m'a disgracié a probablement flairé sur ma main les récentes émanations du tigre, que je venais de régaler de lapins, de coqs et de fricandeau cru ! *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es!* Ce proverbe est connu de l'éléphant; son instinct du moins le formule ainsi : « Quel est donc, aura pensé celui-ci, quel est donc ce nain fourbe qui caresse d'une main un tigre et de l'autre un éléphant? Arrière ! l'ami des tigres est mon ennemi ! » Oui, poursuivis-je en moi-même, tel était mon crime ! un flair infaillible m'avait trahi. Ma main déloyale, encore toute parfumée des odeurs félines, avait osé offrir des dons à Jémidar ! Voilà pourquoi le colosse me redoutait même dans mes présents, *et dona ferentem;* il voyait dans ma galanterie une lâche trahison. Si j'avais eu le malheur de commettre une pareille félonie en plein désert africain, Jémidar m'aurait saisi comme Hercule saisit Lycas, et il m'aurait envoyé promener à cent toises au-dessus du niveau de la terre. Heureusement, la civilisation, les lois et les gardiens du Jardin des Plantes m'avaient protégé. Le colosse intelligent savait bien que l'homicide, toléré au désert, est défendu à Paris; il s'était donc contenté de me lancer des regards foudroyants et de me retirer son amitié.

— *Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !* m'écriai-je, comme le plus illustre des chercheurs, et je fis tout de suite à sir William Bentinck l'aveu de mes largesses au tigre Jack.

— Ah ! me dit-il, vous voyez bien que vous aviez oublié un détail, et le plus important ! Oui, vous avez enfin deviné le motif de la brouille, et vous ne rentrerez jamais en grâce, je vous en réponds. L'éléphant a une excellente qualité, il ne pardonne point; le pardon lui semble un encouragement donné aux fautes. Puisque vous avez la raison, ne péchez pas !

— Voilà une morale bien austère, sir William, lui dis-je; par bonheur, elle ne vient pas de Dieu.

— C'est que Dieu seul, reprit sir William, sonde l'abîme des âmes et connaît la valeur d'un repentir.

Et tout de suite la conversation tomba sur les éléphants, et se prolongea jusqu'à cinq heures du soir. L'excellent duc de Choiseul n'assista pas, ce jour-là, à la séance de la Chambre des pairs, pour écouter sir William et M. de Jouy faisant un cours de haute zoologie, comme deux mages de l'antique ville d'Éléphantine, dont on ne voit plus que les ruines au bord du Nil.

Ce qui m'a été conté par ces deux illustres voyageurs, je le conte à mon tour, mais pas aussi bien. Je ne donne que la traduction d'un texte très-original.

II. — LA DIPLOMATIE D'UN ÉLÉPHANT.

Un industriel anglais, nommé Harrisson, forma en 1802 une société d'exploitation pour le commerce de l'ivoire mort et fossile. Le comptoir était établi à Sourabaïa.

On enrégimenta cent chasseurs très-habiles au tir, et ils furent envoyés sur un vaisseau à la baie d'Agoa, avec ordre de s'avancer dans les terres et de cerner les éléphants du côté de ces déserts sauvages qui avoisinent le lac des Makidas, et qui sont hérissés partout de cannes à sucre plantées par la nature, cette sage pourvoyeuse des éléphants.

Harrisson voulut commander lui-même la première expédition. C'était un Anglais de trente-quatre ans, né dans l'Inde, et possédant tous les instincts et toutes les facultés puissantes de l'homme sauvage et de l'homme civilisé; aussi inspirait-il une grande confiance aux aventuriers de sa suite. On se précipitait sur ses traces avec une ardeur aveugle, parce qu'on savait qu'il y avait toujours réussite de gloire et profit d'argent.

Un jour que le vent soufflait du mont Lupata, cette arête du monde, nos chasseurs, ne craignant point d'être trahis par les exhalaisons humaines, si subtilement flairées par les éléphants, malgré les distances, se hasardèrent à pénétrer dans une forêt clair-semée, dont les lianes touffues et arrondies en voûte, comme des corridors naturels, annonçaient le passage fréquent des colosses de la création. Sur une longueur de trois ou quatre milles, on ne découvrit rien; mais bientôt, à travers une immense éclaircie, on aperçut trois éléphants, immobiles comme ceux des temples souterrains de l'Inde, et qui paraissaient être les éclaireurs de toute la colonie de Williakarma. Un de ces colosses donna tout à coup des signes d'inquiétude, comme s'il eût senti le sol s'agiter sous les pas d'ennemis inconnus, et il poussa un cri sourd et prolongé, comme pour ordonner la retraite. L'intrépide Harrisson dit à l'oreille de son voisin : — C'est une mine d'ivoire qui est devant nous ! Et il se mit avec prudence à la poursuite de la mine.

Par un de ces caprices si fréquents de la nature africaine, la végétation s'arrêta devant les chasseurs, et une affreuse aridité leur montra soudainement des roches à pic, des abîmes sans fond, des vallées de granit sombre, un horizon nu et désolé, qui ressemblait à l'immense cratère d'un volcan récemment éteint dans une convulsion géologique. A l'entrée d'un vallon fort étroit, on voyait des masses grises ressemblant assez à d'énormes débris de roc tombés de la montagne; mais lorsque le soleil, sortant des nuages, les éclairait, il n'y avait plus d'erreur d'optique, on découvrait la vie sous ce granit faux; c'était l'immobile avant-garde des éléphants de Williakarma.

Harrisson, qui se croyait un général habile, parce qu'il était courageux, fit alors un mauvais calcul de stratégie. Trompé par la configuration du terrain et ne connaissant pas les bizarreries géologiques de l'Afrique intérieure, il pensa que le troupeau éléphantin s'était stupidement retranché dans une sorte de corridor sans issue, dans une impasse de granit, et qu'on pouvait aisément faucher toute une moisson d'ivoire, en la refoulant à coups de ca-

rabine jusqu'aux extrêmes profondeurs. C'était bien mal juger les éléphants. Les Romains du consul Pontius ont commis, dans les défilés de Caudium, la faute prévue par notre chasseur anglais ; mais des éléphants sont mieux avisés que des Romains. Le vallon avait une issue et communiquait avec la chaîne de Lupata, comme le passage Jouffroy sert de transition de la rue Grange-Batelière au boulevard.

— Commençons par l'avant-garde, pensa le chef Harrisson, et ensuite nous attaquerons toute la bande par les deux versants du vallon, en tirant du haut en bas.

Et donnant aux chasseurs le signal convenu, il fit feu, et cent carabines éclatèrent à la fois pour tuer trois éléphants.

Jamais ce fracas de salpêtre inventé par l'homme n'avait retenti dans cette zone ; les échos de la solitude le répétèrent à l'infini, et toute sorte de cris sauvages, de chants d'oiseaux, de rugissements fauves se mêlèrent aux échos et firent parler à l'Afrique intérieure une langue inconnue aux héritiers de Sem, de Cham et de Japhet.

A ce fracas des solitudes succéda bientôt un ouragan épouvantable, qui n'était autre chose que le concert de la colère des éléphants, légitimes locataires de ce désert, révoltés contre une odieuse usurpation. L'indignation de ces colosses vibrait dans l'air et agitait l'épiderme des chasseurs, comme une effluve d'étincelles électriques. Les plus braves tremblaient et n'osaient pas recharger leurs armes ; le seul Harrisson gardait son sang-froid et cherchait à distinguer l'ennemi à travers l'épaisse fumée des carabines. Une éclaircie montra bientôt à la troupe

L'éléphant cueillit Harrisson. Dessin de M. A. de Bar.

des chasseurs six éléphants qui exécutaient une charge à fond contre les chercheurs d'ivoire. Ce fut alors un *sauve qui peut* général ; Harrisson voulut rallier les fuyards, mais la terreur panique n'a pas d'oreilles ; l'armée abandonna son chef et disparut dans le labyrinthe des bois.

Les éléphants, quoique plus agiles que des chevaux, vérité que les maquignons ne veulent pas admettre, dédaignèrent de poursuivre leurs ennemis. Le gibier ne voulut pas chasser au chasseur ; ils se contentèrent de cerner Harrisson dans un carré de trompes, pour l'empêcher de fuir. Un des colosses avait été blessé à l'oreille, c'est-à-dire au défaut de la cuirasse, et l'éléphant, comme le lion, ne commet jamais une erreur en pareil cas ; il distingue toujours la main lointaine qui l'a frappé. Harrisson était le seul coupable ; toutes les autres carabines n'avaient donné que de la fumée et du bruit.

L'éléphant blessé marcha gravement vers son assassin, et la lenteur de son pas se serait changée en galop si Harrisson eût pris la fuite. Dans ce moment terrible, le cœur aurait manqué au plus brave ; ainsi la détermination que le chasseur prit, à défaut d'autre, ne peut être flétrie comme un acte de lâcheté : en voyant marcher le colosse dans sa direction, et en suivant d'un œil effaré les ondulations d'une trompe menaçante, Harrisson tomba sur ses genoux, joignit les mains et prit un air suppliant, comme il aurait fait devant un roi absolu pour demander sa grâce ou un sursis. On dit que les lions sont sensibles aux démonstrations de la politesse ; quelques voyageurs ont avancé ce fait, et M. Bégue me l'a confirmé de vive voix ; ainsi on ne doit pas être étonné si les éléphants comprennent le repentir et sont susceptibles de magnanimité. L'éléphant s'arrêta devant Harrisson et parut réfléchir

quelques minutes. La réflexion marche vite dans le vaste cerveau de ces colosses. Le chasseur récitait sa prière d'agonie et recommandait son âme à Dieu. Les autres éléphants se tenaient à distance et observaient tout avec leurs petits yeux. Cette grande scène de désert n'avait pour témoin que le soleil, qui serait le plus curieux des historiens s'il pouvait écrire tout ce qu'il a vu, en égoïste muet.

L'éléphant cueillit délicatement Harrisson du bout de sa trompe, et lui faisant décrire un cercle dans l'air, il le plaça sur son cou à califourchon ; après quoi, le géant quadrupède poussa un petit cri et marcha vers le vallon.

Les autres suivirent, comme s'ils eussent deviné la pensée de leur ami.

Harrisson, portant sa carabine en bandoulière, et perché sur le colosse, continuait sa prière d'agonisant ; car il présumait bien que le sursis seul avait été accordé et que son exécution devait avoir lieu plus tard, en présence de toute la colonie, pour amuser ces grands oisifs du désert.

Encore une de ces erreurs que l'homme commet, lorsqu'il ose mettre la routine de ses usages en parallèle avec le bon sens des colosses de la création. On calomniait leur intelligence en les supposant capables de tuer un homme en place de Grève, pour distraire des éléphants badauds. Au reste, Harrisson était bien excusable s'il se trompait en si terrible moment ; il n'était pas assis, comme Buffon, avec ses dentelles, sur un bon fauteuil d'acajou dans un cabinet de travail, devant une gravure de Lejay, représentant un éléphant et son cornac ; le malheureux chasseur payait de sa personne les erreurs de ses observations zoologiques ; on doit l'excuser.

Il faut subir ce qu'on ne peut empêcher ; Harrisson se laissa donc conduire par son invincible ennemi.

L'éléphant traversa le vallon, et, marchant toujours du pas assuré d'un homme qui connaît son terrain, il entra dans une forêt magnifique, percée de corridors sombres, à hauteur d'éléphant, et qui paraissait être le domaine central de la colonie. Si le chasseur n'eût pas été agonisant, il aurait admiré cette nature primitive qui l'entourait de ses merveilles. Les arbres, contemporains des premiers jours de la création, formaient partout des voûtes impénétrables et retentissaient de chants d'oiseaux ; les sources d'eau vive jaillissaient dans les mousses et formaient de petits lacs profonds ou des ruisseaux gazouilleurs ; mille fleurs inconnues, et filles de l'ardente flore africaine, décoraient le tronc des arbres en arabesques superbes, et embaumaient la solitude ; une fraîcheur exquise réjouissait l'âme et le corps, et faisait douter, sous le tropique, de l'existence du soleil. Hélas ! un criminel conduit au supplice ne pouvait guère jouir de tant de plaisirs et de tant de splendeurs !

On arriva dans une immense rotonde de verdure, où vivaient de nombreuses familles d'éléphants au milieu d'une paix profonde, et bien loin des tigres et des lions, voisins peu redoutables, mais très ennuyeux. Les mères paraissaient prendre un vif plaisir à contempler les joyeux ébats de leurs petits enfants sur la pelouse épaisse ou dans les eaux fraîches d'un lac, tout émaillé de fleurs de nénufar ; les pères, plus graves, s'occupaient de leurs devoirs domestiques ; ils détachaient avec leurs trompes les fruits de l'arbre à pain, que les fils ne pouvaient encore atteindre, et on en voyait revenir plusieurs portant des gerbes de cannes à sucre au magasin des provisions. La plus parfaite harmonie régnait dans ce petit État sauvage, où tout le monde était en même temps roi, et esclave de son devoir.

L'éléphant blessé déposa mollement son prisonnier sur le gazon, et fut reçu par ses frères avec de grandes démonstrations de joie. Ces colosses, qui n'avaient jamais vu des hommes, ne daignèrent pas remarquer le nain qu'on apportait à la colonie, ce qui froissa très peu en ce moment l'amour-propre d'Harrisson. Le chasseur, libre de ses mouvements, regarda autour de lui pour découvrir le méandre étroit et tortueux qui pourrait favoriser sa fuite ; mais il s'aperçut tout de suite que le mot d'ordre avait été donné ; quatre éléphants le gardaient à vue, trompe haute et défenses en arrêt, comme des sentinelles munies d'une consigne et prêtes à faire feu sur un prisonnier fugitif.

Sur le gazon où le chasseur prisonnier du gibier s'assit pour faire acte de résignation, les fruits de l'arbre à pain, les cannes sacchariues et tous les excellents produits des vergers sauvages étaient amoncelés en abondance ; un ruisseau d'eau vive coulait auprès ; on ne craignait donc pas de mourir de faim ou de soif dans cette éléphantopole du désert ; mais une autre mort était toujours imminente ; il est si aisé à un colossal exécuteur de ce pays de donner un petit coup de trompe sur le nez d'un chasseur, et tout est fini ; on n'en revient pas.

Harrisson redoutait donc toujours ce léger accident, mais peu à peu il se rassurait en voyant les dispositions bienveillantes de la trompe ; il se hasarda même à faire son premier repas, car il mourait de faim et de soif. Aucun éléphant ne troubla le chasseur dans cet acte si important de la vie ; ceux qui s'étaient le plus rapprochés de la nappe verte où s'étalait le repas frugal paraissaient, au contraire, fort joyeux de voir leur hôte satisfaire largement les exigences de sa soif et de son appétit. Tout marchait assez bien ; mais l'homme n'étant jamais content de son sort, depuis l'Éden, Harrisson, rassasié et rassuré, se creusa la tête pour deviner l'intention des éléphants ; car ces animaux, très-bien observés par lui, ont toujours un but et ne font rien pour le plaisir de ne faire rien.

Une certaine agitation se manifesta bientôt dans la troupe, et un bruit de pas lourds ébranla le gazon où reposait le chasseur. Quelques éléphants, qui semblaient être les notables de la colonie, secouèrent leurs trompes en poussant des murmures caverneux. Les plus jeunes continuaient à folâtrer étourdiment sur l'herbe, comme les enfants du tableau des *Sabines* ; mais les grands parents se montraient fort soucieux.

Au reste, tout ce mouvement n'avait pas l'air de se faire contre le chasseur, ce qui redoubla ses craintes, car, pensait Harrisson, il est impossible d'admettre que tant de colosses se démènent ainsi pour procéder à l'exécution d'un nain de mon espèce ; il s'agit donc d'une chose bien plus grave : c'est une invasion de hôtes fauves que les trompes subtiles ont flairée ; je vais assister à une bataille de lions et d'éléphants, et, dans la mêlée, ce serait un miracle impossible, si je ne recevais pas un coup de trompe ou de griffe ; il faut donc profiter de l'émotion générale et m'esquiver. Cette fois, on ne me remarquera pas.

Ayant ainsi pensé, Harrisson rampa sur l'herbe, comme un serpent rusé, pour gagner la porte du corridor ; aussitôt, ses geôliers s'avancèrent la trompe haute, mais avec des allures courtoises, et lui firent comprendre que ce projet d'évasion était découvert et qu'il fallait y renoncer sous peine de mort.

—Voilà qui est étrange ! pensa le chasseur ; comment se fait-il que dans un moment si solennel, et à l'approche

d'une bataille formidable, comme les bulletins de l'histoire n'en ont jamais décrite, ces éléphants daignent encore s'occuper de moi?

Alors il prit une attitude très-humble, et témoigna par ses gestes que son intention n'était pas de s'évader.

Avec des éléphants, on peut, à tout hasard, exprimer sa pensée en pantomime; qui sait! ils comprennent peut-être mieux les gestes que les hommes; peut-être expliqueraient-ils un ballet d'action mieux que le parterre de l'Opéra.

On entendait toujours trembler la terre sous des pieds invisibles, mais trop lourds pour faire supposer une invasion léonine, si l'observateur eût été calme. Les éléphants tournaient leurs regards dans la direction du bruit, et leur attitude était plus inquiète que menaçante. Quelle énigme pour un naturaliste compromis!

Enfin un éléphant sortit d'un corridor, puis un autre, et un troisième; ces nouveaux venus furent reçus avec de vives expansions de joie, et, au même instant, des cris stridents, assez semblables à des éclats de rire infernaux, éclatèrent sur les arbres de la rotonde. Harrisson comprit alors le genre d'invasion que redoutaient les éléphants: une armée de gros singes venaient de s'abattre sur les rameaux voisins, et exécutaient un concert intolérable; puis ces horribles quadrumanes cueillaient des noix de cocos et les lançaient à la tête des éléphants avec une adresse de *clowns*, et les éclats de rire redoublaient sur toute la ligne. C'était vraiment un spectacle digne de pitié, de voir ces nobles animaux ainsi tourmentés dans leur vie paisible par ces ignobles histrions des bois, ces zoïles quadrumanes, toujours sûrs de l'impunité.

En pareil moment, on ne peut faire des réflexions trop longues, mais la pensée fébrile fonctionne très-vite et se résume en élixir. Notre chasseur se dit avec tristesse:

— Voilà l'humanité! Nous les croyons heureux, ces bons éléphants, au milieu de leurs forêts recueillies, sur le bord de leurs étangs, tous paisibles et sages; jouissant de leur force et ne s'en servant jamais contre les voisins; tous vivant au sein de leurs familles; patriarches muets qui ont eu le privilége de ne parler aucune langue, ce qui les dispense de la calomnie et de l'insulte; eh bien! il est écrit que le bonheur sera l'éternel absent de cette terre! Les singes se sont créés ou ont été créés par l'enfer pour troubler ces graves et doux philosophes dans leurs jeux, leurs repas, leurs amitiés, leurs amours. On s'est souvent demandé à quoi servent ces grands singes? Ils servent à ce'a : ils empoisonnent la vie des éléphants.

Telle fut la réflexion du chasseur; les naturalistes la trouveront paradoxale, ce qui lui donne une grande chance d'être vraie au premier jour.

Le tumulte criard et railleur qui désolait en ce moment cette belle solitude n'était pas arrivé à son comble. Des nuées d'histrions ailés semblaient tomber des nues pour faire leur partie dans l'horrible concert des histrions quadrumanes: c'était une invasion auxiliaire, celle des perroquets de toutes les formes, de toutes les nuances, de tous les idiomes connus au désert. Ces oiseaux parasites suivaient les singes, leurs pourvoyeurs, pour ramasser les débris des noix cassées par des mâchoires de fer, et payer la carte du repas en imitant tous les cris, tous les bruits, toutes les gammes des animaux et de la solitude. Cette tempête stridente, formée par les cris des quadrumanes et les imitations des perroquets, désolait l'ouïe délicate de ces pauvres éléphants, et obligeait même les plus jeunes à suspendre leurs jeux enfantins. On verrait en miniature une pareille perturbation, si tout à coup les boursiers faisaient irruption au Conservatoire, et criaient en chœur la cote du trois pour cent lorsque l'orchestre exécute la symphonie en *ut mineur*.

Ce fut alors que l'éléphant blessé par Harrisson s'avança vers le chasseur, et lui donna un regard dont il serait impossible de rendre l'expression.

En sa qualité d'homme, le chasseur ne comprit pas tout d'abord la muette supplique de l'éléphant; il réfléchissait, regardait la cime des arbres et le gazon, et ne trouvait rien, ce qui excitait de petits frissons d'impatience chez le colosse : Que l'homme est bête! aurait-il dit, s'il avait pu parler.

Et si l'éléphant, doué de la parole, et connaissant l'histoire ancienne, eût ajouté quelque chose à son exclamation si injurieuse pour l'intelligence humaine, il aurait dit: — En l'an 281, Pyrrhus, roi d'Épire, ne se croyant pas assez fort pour attaquer les Romains, appela des éléphants à son aide, et, avec le secours de ces colosses, nos aïeux, il battit les Romains à la bataille d'Héraclée; eh bien! stupide Harrisson, si je t'ai pardonné ma blessure, si je ne t'ai pas assommé d'un coup de trompe, si je t'ai conduit ici, parmi nous, crois-tu que ce soit pour te montrer comme une curiosité à mes frères? Tu ne devines pas mon intention? me crois-tu moins intelligent que Pyrrhus, roi d'Épire? Nous avons besoin de toi pour mettre en fuite ces singes, qui nous font passer la vie dure et nous empêchent de goûter les joies de la famille. Allons! toi, si adroit pour blesser un éléphant et commettre une mauvaise action, sers-toi de ton arme, qui a une portée plus longue qu'une trompe, sers-toi de ton adresse pour rendre service à d'honnêtes gens, indignement persécutés.

La bonne idée illumina soudainement le cerveau de Harrisson; enfin, il venait de comprendre! et l'expression de la fierté satisfaite colora son visage; il allait rendre un immense service à des éléphants, ses amis!

A son tour, le chasseur essaya de se faire deviner par son interlocuteur, car, redoutant la colère des singes, il avait besoin d'un retranchement solide et d'un abri qui lui permît de faire feu avec impunité sur les maraudeurs. L'éléphant comprit tout de suite le chasseur, et il le plaça entre ses deux défenses et sous sa trompe levée. Protégé par cette fortification inabordable, Harrisson prit sa carabine à deux coups, choisit les deux chefs quadrumanes qui se balançaient à l'extrémité d'une longue branche, bordée d'une arabesque de perroquets, avec des cris et des grimaces de démons, et il fit feu coup sur coup, deux fois.

On entendit un cri seul, mais formidable; un cri suivi brusquement d'un silence absolu, comme si les êtres qui l'avaient poussé eussent été à la même minute étouffés par une strangulation électrique. Une immense nuée de perroquets s'éleva sur la cime des arbres comme une coupole peinte, qui se divisa tout de suite en mille lambeaux, comme si un coup de vent l'eût fait écrouler dans les airs. Ce fut un de ces spectacles merveilleux que l'Afrique intérieure garde pour elle, ou ne livre qu'aux héroïques adeptes qui osent la surprendre dans le redoutable mystère de ses ombres ou de ses rayons.

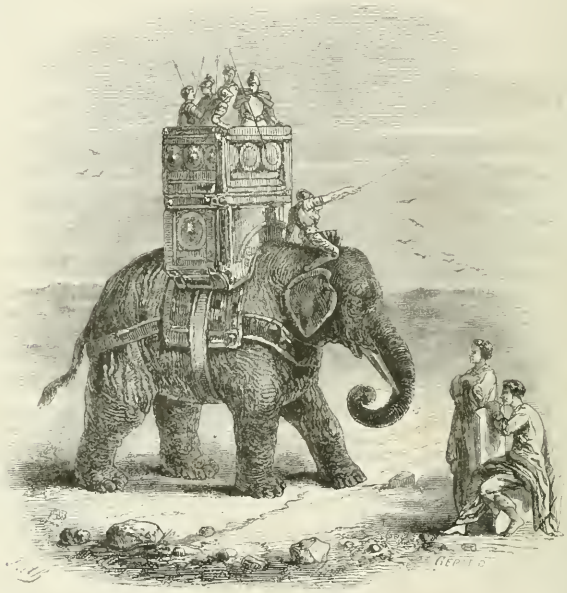
Les échos inépuisables de la chaîne du Lupata s'acharnèrent sur cette double détonation, en la répétant à l'infini, et les colonies de lions éparses dans les cavernes de l'arrière du globe répondirent par des rugissements à ce premier bruit de la conquête et de la civilisation.

Le chasseur Harrisson n'avait pas égaré ses deux coups de carabine; les deux singes tombèrent morts sur le ga-

zon. Deux éléphants accoururent, les saisirent avec les lèvres de la trompe, et les lancèrent adroitement vers les branches supérieures, comme pour les livrer à l'examen de leur famille et de leurs amis. Ce fut alors une explosion de lamentations lugubres et presque humaines; on aurait cru entendre tout un peuple gémissant en chœur sur la mort d'un souverain adoré. Mais le chasseur ne se laissa point attendrir par cette désolation de singes, et, rechargeant sa carabine, il recommença son œuvre de destruction, en choisissant toujours dans la vile populace les notables et les meneurs. Après chaque double décharge, les trompes, toujours adroites, cueillaient les morts et les envoyaient aux branches, où ils tombaient entre les bras des vivants désolés. Il fallut alors songer à la retraite; les plus poltrons donnèrent un signal aigu, le *sauve qui peut* des quadrumanes; bientôt les massifs des arbres furent secoués dans toutes leurs feuilles, comme si une tempête intérieure les eût traversés au milieu du calme de l'air, et les gémissements lugubres de ce peuple en deuil s'éteignirent par dégradations à travers la solitude, en réveillant dans les buissons et les antres les familles de monstres, qui, depuis la création du monde, n'avaient jamais été troublées dans leur paisible sommeil du milieu du jour.

Harrisson, en sa qualité d'homme, prit une pose de triomphateur, comme s'il se fût préparé à recevoir les hommages des éléphants, ses obligés.

Les colosses, modestes par leur nature, n'eurent pas l'air de remarquer l'attitude orgueilleuse de Harrisson, et ils exprimèrent leur reconnaissance envers leur libérateur



Éléphant de Pyrrhus. Dessin de Fath.

en lui offrant les plus beaux fruits qui étaient à la portée d'une trompe, et qui, suspendus aux extrémités des branches flexibles, ne pouvaient être cueillis par une main.

La joie éclata au sein de la colonie éléphantine; les mères caressaient leurs enfants; les fiancés formaient à l'écart des projets de bonheur, qu'aucun singe jaloux ne pouvait plus troubler; les vieillards se promettaient une mort tranquille; les petits colosses se livraient à toute sorte d'espiégleries charmantes; ils cueillaient des fleurs, ils lutinaient les vieillards, ils fauchaient le gazon, ils aspiraient l'eau du lac et la lançaient en gerbes à la voûte des arbres; les mères, heureuses, contemplaient ce doux spectacle avec de petits yeux humides, et bénissaient l'adroit Pyrrhus qui leur donnait ces doux loisirs.

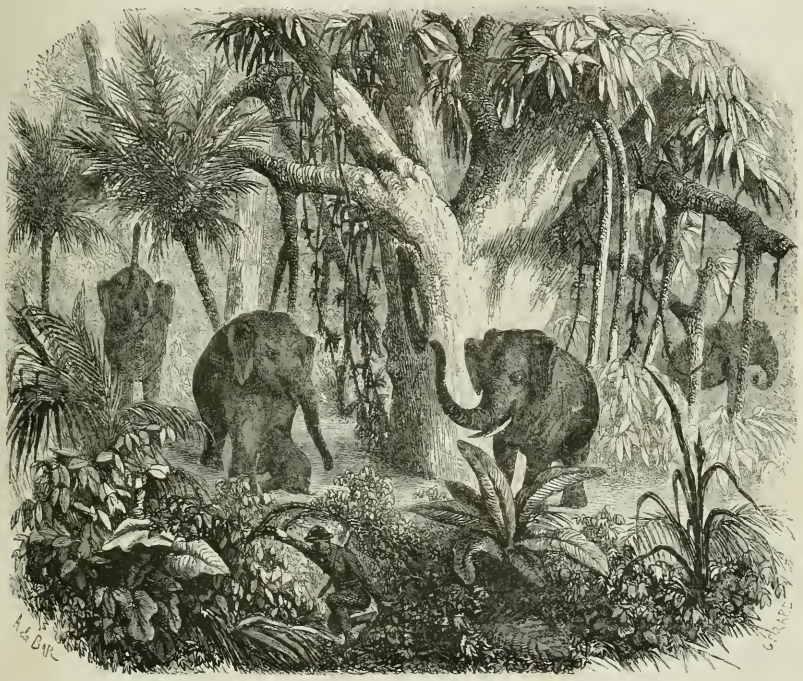
Après les premières heures accordées aux satisfactions de l'orgueil, Harrisson réfléchit et tomba en tristesse. Ne craignant pas de parler haut, il s'adressa ce monologue, pour écouter sa voix à défaut d'autre:

— Tout a bien marché, j'en conviens; me voilà roi d'un royaume d'éléphants, mes obligés, qui vont me tourmenter de leur reconnaissance et m'emprisonner dans le cercle de leur affection, un cercle de Popilius, orné de trompes infranchissables. Que vais-je devenir, dans mon bonheur? Manger des fruits doux et boire des eaux douces toute la vie; c'est un régime intolérable pour un Anglais. Vivre seul, à trente ans, au milieu de cette société de quadrupèdes, me paraît aussi chose impossible. J'ai d'ailleurs un besoin inexprimable de raconter à des humains ces choses merveilleuses, et si je meurs ici, il me sera impos-

sible d'écrire mon histoire et de l'envoyer à sir William Ilentinck. Il faut donc songer à m'évader avec précaution. Un gentleman n'est pas fait pour garder toute sa vie un troupeau d'éléphants, et le défendre contre des singes. Rentrons chez les miens et choisissons le vent favorable et la plus noire des nuits.

Les éléphants avaient deviné déjà la pensée du chasseur; pourtant ils mirent une délicatesse infinie dans leur rôle de geôliers; ils avaient l'air de se placer comme par hasard à toutes les avenues ouvertes, et ils ne laissaient sans gardiens que les murs épais et inextricables que la forêt élevait partout ailleurs dans sa sauvage virginité.

L'esprit de négoce et d'industrie donnait par moments une distraction salutaire aux soucis du chasseur; il avait là devant ses yeux une fortune, une mine d'ivoire, qu'il évaluait à seize mille livres sterling; jamais chasseur n'avait vu autant d'ivoire se promener devant ses yeux; c'était un supplice de Tantale. Les défenses de ces colosses étaient d'une blancheur pure et d'une dimension peu commune; on les aurait payées à prix d'or, à *National-galery*, ou sur les marchés de Batavia; mais il était impossible de les arracher à leurs propriétaires naturels; la toison d'or conquise par les Argonautes paraissait un jeu d'enfant au chasseur Harrisson.



Harrisson fuyant à travers les branches de la forêt. Dessin de M. A. de Bar.

Un éléphant, qui veillait avec soin quoique d'un œil fermé sur une éclaircie de l'ouest, poussa un cri sourd et releva ses oreilles, ce qui parut donner de l'inquiétude à ses frères. Les vieillards, qui faisaient la sieste dans une petite rotonde très-obscure, sortirent et parurent se concerter, après avoir écouté dans la direction des montagnes. Notre chasseur observait ces mouvements, et toujours plein de foi dans l'infaillible instinct de ces colosses, il pensa que l'armée des singes s'était remise en campagne avec des renforts, et qu'il était appelé à rendre de nouveaux services à ses amis.

Il ne demeura pas longtemps dans cette conjecture, et crut à un danger plus sérieux, lorsqu'il vit les dispositions de défense prises par les éléphants.

Ces colosses se rangèrent en bataille sur la partie du bois menacée par un ennemi encore invisible, et ils éloignèrent les vieillards et les enfants. Harrisson profita de ce conseil indirect, et se plaça dans les rangs de ces invalides, mais dans une position qui lui permit de bien voir l'étrange événement qui allait se passer.

Un murmure rauque sortit de toutes les gueules colossales, toutes les trompes se levèrent, comme des massues

d'Hercule, toutes les défenses se tendirent horizontalement vers le même point.

Trois mufles énormes, ornés de crinières ondoyantes, se montrèrent entre les premiers arbres, et prirent une immobilité de têtes de sphinx ; trois magnifiques lions, envoyés probablement en éclaireurs pour examiner ce coin du désert, où venaient de se passer des choses et d'éclater des bruits inconnus aux traditions des grandes races félines. Les lions sont donés de ce vrai courage dédaigné par l'homme, ce courage calculateur qui s'allie si bien avec la prudence et exclut la fanfaronnade et la témérité, deux défauts humains qui souvent engendrent les héros. Il n'y a point de héros chez les lions ; tous sont courageux au même degré, ce qui n'humilie personne. En prêtant l'oreille à des bruits inouïs, les nobles locataires des cavernes Adamiques du mont Lupata éprouvèrent deux sentiments à la fois, l'étonnement et la curiosité : eux aussi avaient de jeunes familles et des vieillards à défendre contre une invasion pleine de mystères et un ennemi dont le rugissement inconnu épouvantait même les oiseaux; alors trois lions de bonne volonté, les trois premiers venus, avaient allongé dans la plaine leurs pieds superbes, et couru à la découverte de l'incompréhensible événement.

L'éléphant déteste le tigre ; c'est en grand la haine du chien contre le chat ; mais l'éléphant respecte et honore le lion ; il connaît les instincts généreux et la sagesse de ce noble animal, roi des solitudes. De son côté, le lion, ne se croyant pas de force à lutter contre ce colosse à trompe, évite avec prudence les coins du désert où vivent les éléphants, et si le hasard de la maraude fait rencontrer quelquefois deux individus de l'une et l'autre espèce, il n'y a jamais la moindre rixe ; les deux passants ont l'air de ne pas se connaître ou de ne pas se voir ; aucun ne fait un signe de suzeraineté ou n'exhale une note d'insulte ; aucun d'eux ne précipite sa marche pour ne pas compromettre sa dignité personnelle ; ils suivent leur chemin, comme s'ils n'eussent rencontré personne, et s'applaudissent tout bas de s'être respectés mutuellement, comme on doit faire entre honnêtes gens divisés par l'opinion.

Les trois lions éclaireurs ne s'attendaient pas à voir un troupeau d'éléphants dans cette partie du désert, où venaient d'éclater tant de mystères, et ils essayaient de se rendre compte de l'énigme, en examinant le terrain. Leur dignité de lions ne leur permettait pas aussi de prendre soudainement la fuite après une mission sans résultat: ils restèrent donc quelque temps immobiles, pour prouver que toute une colonie éléphantine ne les épouvantait pas, et cette dette payée à leur honneur national, ils reprirent à pas lents le chemin des cavernes du Lupata.

Les éléphants gardèrent leurs rangs de bataille, un quart d'heure encore après le départ des lions. Quant au chasseur, il éprouva cette terreur nerveuse que la présence du lion libre donne au plus brave ; il sentit se paralyser dans sa poitrine le mécanisme de la respiration. Puis une idée triste domina son esprit : il croyait avoir acquis la certitude que des lions rôdaient autour de son domicile, et la fuite lui paraissait donc plus impossible ou plus dangereuse que jamais; le chasseur était gardé à l'intérieur par des éléphants et à l'extérieur par des lions. Essayez de sortir de prison avec de tels geôliers !

La résignation est après l'espérance le plus précieux don que Dieu ait fait à nos âmes. Le chasseur se résigna, et confia dès ce jour à la Providence le soin de faire sa vie. Il lui restait, comme espoir, la ressource de gagner la confiance des éléphants pour la tromper à la première occasion. Cette ruse, fille d'un sentiment humain, et probablement inconnue des animaux, lui parut devoir être son unique moyen de salut. Toutes ses pensées se concentrèrent alors sur ce but, très-légitime d'ailleurs en pareil cas. Il se dévoua donc au service et à l'amusement des colosses ; il donna des soins aux enfants et aux infirmes; il nagea dans le lac sur leur dos; il prépara les cannes à sucre en les dépouillant d'une écorce qui contrariait les pauvres petits ; il en fit des gerbes qu'il plongea dans le bassin d'une source, ce qui donnait à l'eau un goût d'une douceur exquise, fort aimée des éléphants sensuels. Aussi de quelle reconnaissance était-il entouré par ces êtres si bons ! La colonie ne comptait pas un ingrat ; il n'y avait qu'un homme, un seul, le bienfaiteur : l'ingratitude ne trouvait donc aucune chance de se montrer au grand ou au petit jour. Par malheur, le pauvre Harrisson maigrissait horriblement, après chaque repas trop frugal ; il n'était pas de la constitution des anachorètes de la Thébaïde, et les racines, les fruits, l'eau claire ne pouvaient plus suffire à le retenir debout sur ses pieds. Il fallait donc employer le peu de force qui lui restait encore à soutenir la fatigue d'une évasion.

Tout en rendant ses services aux éléphants, Harrisson les avait habitués à le voir grimper sur les arbres pour chercher des nids de perroquets comme amusement. Il passait quelquefois une heure dans les sombres massifs de verdure que rendent encore plus épais les lianes et les fleurs, déroulées du pied du tronc à la cime. Les éléphants regardaient Harrisson comme un colon de leur famille, et tout en conservant par habitude leurs mesures de prudence contre une évasion, ils n'osaient plus le soupçonner dans son projet de fuite : il paraissait si heureux de vivre au milieu de leur famille ! Les colosses ne témoignaient même plus aucune inquiétude, lorsqu'ils perdaient leur ami pendant une heure dans les sombres massifs des arbres; et d'ailleurs il n'était pas admissible à leur instinct ou à leur raison que l'homme pouvait prendre le chemin de l'air pour s'évader, le chemin des oiseaux. Heureusement le chasseur Harrisson connaissait la méthode indienne de traverser une forêt épaisse sans toucher la terre. Un soir, un peu avant le coucher du soleil et après un repas aussi substantiel que possible, le chasseur fit son ascension accoutumée aux branches hautes, et décidé cette fois à périr ou par la griffe d'un lion, ou par la trompe d'un ami, il suivit un chemin de rameaux avec l'agilité du désespoir, et arriva bientôt sur la lisière, à l'entrée du vallon stérile. Là il ne s'arrêta qu'un moment pour laver dans un ruisseau ses pieds nus et ses mains déchirées par la voie douloureuse qu'il avait suivie sur les arbres, et marcha vers l'est d'un pas rapide en se guidant à la lumière des constellations, ces boussoles naturelles du désert. Lui seul pourrait décrire tous les incidents de cette marche brûlante qui ne s'arrêta qu'à la baie d'Agoa, où faisait relâche pour son aiguade un navire providentiel, le *Bird*, en destination pour Surate. On devine que le chasseur fut accueilli avec des transports de joie par ses compatriotes, surtout lorsque le chasseur eut commencé le prologue de son récit merveilleux. Harrisson ne fit à Surate qu'un séjour de quatre mois; il fut appelé au palais du gouverneur, à Calcutta, par sir William Bentinck, et nommé chef de la grande vénerie, avec les honoraires annuels de cinq cents livres, un peu plus de douze mille francs. C'était bien gagné.

MÉRY.

(*La suite prochainement.*)

MARIE ET JACQUES.

MANUSCRIT TROUVÉ SUR LE CHEMIN DE MARLY-LE-ROI A LUCIENNES.

Nous passions, il y a trois jours, dans ce petit chemin bordé de troënes et d'acacias qui conduit de l'abreuvoir de Marly à la grande tour des aqueducs.

Nous nous rappelions qu'à cet endroit même, en se promenant avec nous, par une matinée de septembre, Jules Sandeau avait imaginé les deux chefs-d'œuvre que vous avez lus dans nos colonnes : *le Château de Montsabrey* et *Olivier*, que suivra bientôt *l'Aventure de Wilkie*, trouvée au même lieu par notre paresseux et charmant collaborateur.

Un orage venait de finir. Le soleil se couchait dans la pourpre et la flamme. Chaque feuille roulait une perle ou une émeraude. L'angélus du soir tintait à Marly et à Luciennes. Les fantômes de la cour de Louis XIV erraient en habits d'or et d'argent dans ces Champs-Élysées du grand roi...

Nous aperçûmes tout à coup sur l'herbe humide, au pied d'un châtaignier géant, un rouleau de papier d'azur, noué d'un ruban gris de perle.

C'était le manuscrit que vous allez lire.

D'où venait-il? Qui l'avait déposé ou perdu là? Nous avons cherché en vain à le savoir. Vous reconnaîtrez seulement, comme nous, l'émanation d'une âme supérieure, d'une âme de femme sans doute; car quel homme aurait cette finesse de sentiment, cette simplicité de style, ces mots du cœur trempés de larmes? Quel homme peindrait ainsi cet ange sans le savoir, — cet enfant *qui a tout appris dans son berceau*, ce chaste amour *qui n'a pas commencé*, cette mourante *qui veut revoir Jacques?* Quel homme détacherait avec tant de délicatesse cette *fleur de la couronne funèbre*, et, après avoir invoqué la sainte sur sa tombe, irait à l'église prier Dieu pour la réprouvée?

Quant à nous qui osons jeter au monde, indiscrètement peut-être, ce bijou trouvé sur notre route par un soir d'orage, comme une luciole étincelante dans l'ombre du gazon, nous demandons grâce à son auteur pour une publicité qui était loin de ses désirs sans doute, et nous sommes prêt à lui rendre son manuscrit, s'il croit devoir le réclamer. A lui le flacon tombé de sa main! A nos lecteurs d'élite l'essence qu'il renfermait. P. C.

MARIE ET JACQUES.

Je revenais ce matin d'une promenade dans les bois de Luciennes, j'étais triste sans chagrin, probablement parce que le ciel était gris, et que les cloches de la paroisse envoyaient depuis une heure à mes oreilles de lamentables volées. Je m'assis au détour du chemin, et, déposant à terre la grosse gerbe de fleurs qui me chargeait les bras, je me mis à songer.

Un bruit de pas me fit lever la tête, et je vis s'avancer une paysanne en habit de deuil; elle pleurait de tout son cœur.

— Qu'avez-vous donc, ma pauvre Rosalie? lui dis-je en me levant.

— Eh mon bon Dieu! madame, est-ce que vous ne savez pas? C'est vrai, ajouta-t-elle, vous n'êtes pas d'ici, vous ne connaissiez pas la Marie Morin.

— Eh bien, que lui est-il arrivé?

Et faisant asseoir près de moi la bonne femme, je me mis à la questionner, pensant qu'elle se soulagerait en me confiant sa peine.

— Voyons, lui dis-je, qu'est-ce que cette Marie, et quel malheur pleurez-vous?

— Hélas! ma bonne dame, Marie, c'était la meilleure du village, et la plus gentille aussi... Et nous venons de la porter en terre. C'est moi qui la cunduisis au baptême, il y a tantôt vingt ans, j'étais sa marraine, et elle ne m'a pas fait mentir au bon Dieu. Elle n'a que trop bien rempli son devoir, puisque c'est quasiment de ça qu'elle est morte.

— Contez-moi donc son histoire, lui dis-je, curieuse et intéressée.

— Son histoire! Elle n'en a pas. Elle a marché dans la vie comme tout le monde, seulement plus droit et moins longtemps.

— Mais enfin, dis-je à Rosalie, quel mal a donc emporté cette enfant?

— Bah! les médecins disent que c'est la poitrine, moi je dis que c'est le travail et la peine. Toute petite, mignonne et jolie comme une demoiselle, on la mit en apprentissage; un an d'école l'avait rendue la plus savante du village; elle lisait dans le latin, à l'église, comme un vrai chantre; elle vous moulait une écriture comme un clerc, et n'était pas embarrassée pour aligner des chiffres et savoir ce qu'ils voulaient dire. Une fois chez la repasseuse, elle s'appliqua si fort, qu'en moins d'une autre année, elle en aurait remontré à sa maîtresse. Il y a des enfants qui sont comme ça, c'est rare, mais on dirait que les anges leur ont donné des leçons de tout dans leur berceau. Le père et la mère de Marie n'étaient pas à leur aise, et l'ordre n'avait jamais été leur fort, si bien que l'argent qu'elle gagnait ne durait guère à la maison. Un jour, on m'avertit que le bonhomme Morin venait de tomber d'une attaque, il y aura de cela trois ans à la Saint Martin; depuis il n'a jamais plus travaillé, et tout a pesé sur Marie. Elle y passait les jours et bien souvent les nuits. Et puis c'est dans ces temps-là, à peu près, que Jacques est parti!

— Jacques, interrompis-je, voyant apparaître l'histoire pressentie, qui est ce Jacques?

— Oh! pour celui-là, c'est un brave cœur, et ce cœur-là va en souffrir de rudes quand il saura la nouvelle.

Et la bonne Rosalie se remit à pleurer.

— Je vas vous dire, reprit-elle après un instant, Jacques, c'est le fils d'un vigneron aisé, voisin de la petite et son camarade d'école. Ils se sont aimés toujours, on peut dire que ça n'a pas commencé; mais quand le garçon a eu ses dix-huit ans, il a compris qu'il voulait épouser Marie. Dam! c'était difficile de dire son idée à son père, qui aimait l'argent plus que le bon Dieu. Jacques a attendu sans rien dire, enfin il a parlé; le père n'a fait qu'en rire, et puis il s'est fâché, tant et si bien que le pauvre Jacques étant tombé au sort, le vieux n'a pas voulu le racheter, et pourtant c'était la guerre!...— Bonhomme Vautrin, que je lui dis un jour, vous laissez partir votre unique enfant quand les canons des Russes se remettent à tuer nos hommes. — Ça le fera voyager, qui me répondit, et puis ça lui ôtera son idée, et d'ailleurs les remplaçants sont si chers aujourd'hui que je ne pourrais

pas lui en donner un. Disant cela, il mentait, je peux vous l'assurer.

J'étais chez les Morin le jour où Jacques passa devant leur porte, le chapeau enrubanné, pour quitter la commune; il était plus pâle qu'un suaire en regardant Marie pour la dernière fois. La petite se tint ferme pour lui rendre son salut d'adieu. Il n'avait pas plus tôt tourné l'église que j'entendis un grand fracas à côté de moi; c'était la petite qui tombait sur le plancher, roide et blanche comme son ami. — Ça se passera! qu'elle me dit, un moment après que je l'eus fait revenir, et, me remerciant avec un sourire du paradis, je la crus quasiment consolée. Effectivement, depuis ce jour elle ne m'a jamais parlé qu'une fois du pauvre soldat. Elle a repris sa vie ordinaire, et personne n'y voyait rien, si ce n'est qu'elle perdait tous les jours ses couleurs. Depuis six mois, ses forces baissaient à vue d'œil. Il y a quinze jours, le fer lui tomba des mains et elle s'évanouit. On la porta sur son lit, et elle ne s'est plus levée. Deux jours avant sa mort, assise auprès d'elle :

— Que voudrais-tu, ma chérie? lui dis-je bien doucement; faudrait-il dépenser tout ce qu'il y a chez nous, je te le donnerais pour t'égayer un peu.

— Ce que je voudrais, ma marraine, me dit-elle bien bas, on ne peut me le donner, ni pour or ni pour argent.

Elle était toute rouge en parlant ainsi; ses mains étaient serrées l'une contre l'autre, et ses grands doux yeux regardaient les nuages.

— Qu'est-ce que tu désires? voyons! repris-je en la priant, on essayera...

— Je voudrais revoir Jacques! murmura-t-elle si bas que j'eus presque besoin de deviner pour entendre; vous voyez bien, marraine, que ça ne se peut pas.

Je n'avais rien à répondre et je me mis à pleurer. Le curé venait la voir tous les jours, et il disait à tout le monde que c'était une sainte. On est bon par ici, et tous les bourgeois s'intéressaient à ma petite amie. Les dames venaient la voir tous les jours, tantôt l'une, tantôt l'autre, pour ne pas la fatiguer, et chacune apportait des douceurs, si bien qu'elle fut soignée comme une princesse. Ce matin, si vous aviez vu son deuil, ça vous aurait fendu le cœur : quatre jeunes filles, des meilleures, portaient son cher cercueil, et l'une d'elles tomba de faiblesse en chemin; mais se relevant bientôt :

— Allons, dit-elle, du courage! soyons fortes et rendons-lui honneur.

Tout le pays était là, les riches et les pauvres; mais qu'est-ce que tout cela? Il n'importe... Toujours est-il que nous ne la verrons plus! Tenez, dit encore Rosalie en me montrant une fleur blanche détachée de la couronne mortuaire, j'ai pris ça, ce sera pour Jacques.

Les larmes m'avaient gagnée à mon tour. Rosalie aimait mieux cela que des paroles de consolation.

— Voulez-vous faire une petite prière sur sa terre? le cimetière n'est pas loin.

Je lui répondis en me levant; elle comprit, et nous nous acheminâmes ensemble vers l'enclos bénit. Je m'agenouillai sur la fosse de Marie, et je priai sa jeune âme de parler de moi au bon Dieu. Je jetai sur la terre ma gerbe de fleurs et nous quittâmes le cimetière.

— Tenez, madame, me dit Rosalie, quelque chose ajoute encore à ma peine : c'est que demain le soleil brillera, les fleurs s'ouvriront comme si elle devait les cueillir, ses compagnes qui l'ont tant pleurée danseront peut-être dimanche comme à l'ordinaire; il me semble que lorsqu'une créature si parfaite laisse la terre, tout devrait prendre le deuil.

J'allais quitter Rosalie lorsqu'une élégante voiture, doucement traînée par deux beaux chevaux anglais, vint attirer notre attention. Une jeune femme, belle de cette beauté audacieuse qui repousse au lieu d'attirer, occupait l'un des côtés de la calèche; le blanc et le rouge qui couvraient ses joues cachaient mal un air de souffrance; une toux sèche et fréquente soulevait sa poitrine. Un beau jeune homme était étendu près d'elle :

— Allons, Bertha, fais-moi donc rire! tu es sombre comme un catafalque aujourd'hui! lui cria-t-il.

La jeune femme, après m'avoir jeté un regard hardi qui me fit baisser les yeux, entonna d'une voix stridente un refrain joyeux qui me navra le cœur. Les chevaux prirent le trot, et la voiture disparut bientôt dans un nuage de poussière. J'avais reconnu une beauté à la mode, célèbre dans les bals d'Asnières et du Château-Rouge.

J'enviai pour cette reine d'un jour la mort de la paysanne.

Nous passions alors devant l'église ouverte; j'aperçus la croix de l'autel où le Sauveur étendu semblait me dire, répondant à ma pensée :

« Je ne suis pas venu pour ceux qui se portent bien, mais pour ceux qui sont malades. »

J'entrai, et je fis une prière pour Bertha.

Lady JANE ***.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE COURONNEMENT D'ALEXANDRE II.

L'événement du mois sera le couronnement d'Alexandre II, empereur de toutes les Russies.

Nous avons l'honneur de vous le présenter en image, dans la majesté de sa tête et de son port, de ses décorations et de ses moustaches.

Toutes les personnes qui l'ont approché s'accordent à en dire le plus grand bien. Il est, assure-t-on, ami sincère de la paix et des sciences, et médite pour la Russie un grand développement littéraire, artistique et industriel. —Si nous arrivons à Constantinople sous Alexandre II, ce sera en chemin de fer ou en ballon, disent les Menschikoff du nouveau règne.

L'empereur Alexandre est très-grand, presque autant que l'empereur Nicolas, mais il n'a pas le teint aussi brun; il est, au contraire, assez pâle.

Une émotion puissante a marqué l'heure de son avénement. Lorsque, après la mort de son père, il dut se préparer à recevoir les hommages des grands dignitaires de l'empire, et qu'il était sur le point de se rendre dans la salle de marbre, les portes de son appartement s'ouvrirent subitement, et ce fut sa mère, l'impératrice Alexandra Federowna, qui entra la couronne sur la tête. L'auguste veuve de l'empereur Nicolas avait ôté pour quelques moments ses habits de deuil, et était venue en costume de cérémonie vers son fils pour le saluer empereur. Elle avait voulu être la première à rendre hommage au nouveau

souverain. Profondément attendri, Alexandre se jeta dans ses bras en pleurant.

L'amour du nouveau czar pour sa mère se manifesta bientôt après d'une manière non moins délicate. Quand Nicolas se rendait dans les appartements de son épouse, on l'annonçait toujours ainsi : L'EMPEREUR ! Alexandre, pensant que ce mot devait renouveler la douleur de sa mère, défendit qu'on l'annonçât quand il viendrait chez elle.

On attribue au successeur de Nicolas un trait d'esprit qui ne semble pas indiquer l'ambition conquérante de son père. Il dînait un jour en Prusse, avec le grand-duc Michel et les princes, et l'on mangeait des écrevisses, qui sont une chose rare en Moscovie. Alexandre se mit à plaisanter et dit au grand-duc son frère :

— Dites-moi donc, Michel, s'il y a aussi des écrevisses en Russie?

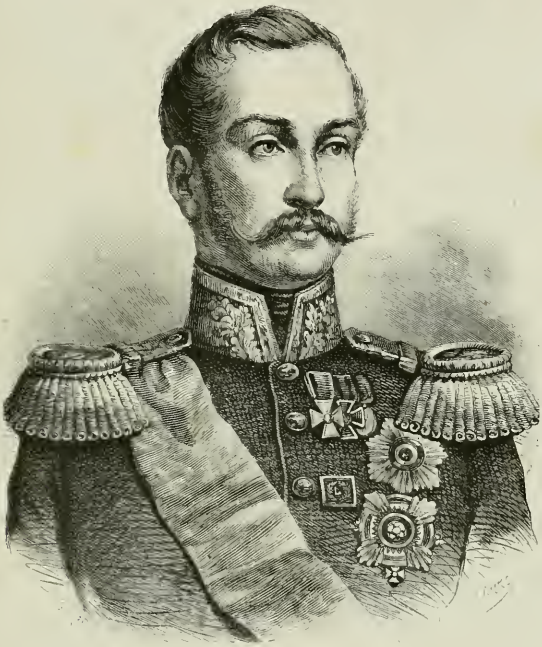
— Mais certainement, il y en a !

— Bah ! est-ce possible? Et en Sibérie?

— Ah ! je l'ignore.

— Comment ! reprit Alexandre, vous ignorez cette particularité ! Il est cependant facile de concevoir qu'il ne peut exister d'écrevisses en Sibérie, car la Sibérie étant la borne de l'empire, elles ne pourraient reculer et aller plus loin en arrière.

Michel ne répliqua pas un seul mot, mais un sourire effleura les lèvres de tous les convives. Ils avaient compris que la pensée du futur empereur était celle-ci : la Russie est assez grande et n'a plus besoin d'étendre ses limites.



Portrait d'Alexandre II, empereur de Russie. Dessin de Marc, d'après le portrait publié par l'éditeur Daziaro.

Les fêtes du couronnement à Moscou s'annoncent avec une magnificence véritablement impériale. La singularité la plus piquante sera que toutes les splendeurs et tous les plaisirs en viendront de Paris : étoffes, objets d'art, théâtres, cafés, vins de Champagne et de Bordeaux, etc., etc. Nos entrepreneurs les plus fameux de cérémonies et de réjouissances, de bals et de soirées, de raouts et de festins, ont pris la route de Moscou depuis plusieurs semaines.

Qu'aurait donc été le couronnement sans la signature de la paix?

O France! *Alma parens!* tous les peuples sont tes enfants, — quand il s'agit... d'aller à la noce !

Voici quelques détails intéressants sur le couronnement des anciens czars, — détails qui expliqueront le privilége de Moscou pour cette solennité nationale, et qui seront encore le tableau des fêtes de 1856, — car la tradition n'a guère changé ses us et coutumes en Russie.

Ivan Vassilievitch, surnommé le Terrible, fut le premier prince moscovite qui prit le titre de czar, et qui, le 18 mars 1584, introduisit dans son pays les cérémonies du sacre et du couronnement.

Jusqu'à Pierre Ier, les czars, à leur avénement au trône, comme nos anciens rois francks, paraissaient ne tenir leur puissance que de la volonté libre de leurs sujets. Ils n'étaient pas supposés demander la couronne ni fixer le jour où ils voulaient en ceindre leur front. Le clergé, les officiers du palais, les nobles, les jeunes boyards, les principaux marchands de Moscou, venaient en corps les prier de consacrer leur puissance par les formules du sa-

cre public. On s'imagine bien que cette prière était adressée au prince d'après ses ordres exprès, et que les personnages qui la faisaient n'avaient pas à craindre un refus.

La nuit qui précédait le couronnement était consacrée à la prière dans toutes les églises; le peuple, du noble au serf, s'y rendait en foule. La cérémonie se faisait dans la cathédrale Sainte Marie, au Kremlin, que l'on décorait pompeusement à cet effet. On y élevait un trône où l'on montait par dix ou douze degrés couverts de velours. Ce trône était d'argent massif doré, et surmonté d'ouvrages ciselés et sculptés de même métal, se développant en forme de baldaquin, le tout incrusté de pierreries et garni de velours brodé d'or. Les rues et les places par où devait passer le prince étaient recouvertes de bandes de velours écarlate.

Le siége du patriarche, placé à la même hauteur que le trône impérial, et à gauche, était également garni de velours de même couleur, mais moins richement orné.

Avant que le czar se rendît à l'église, on y portait du palais, en grande pompe, tous les ornements impériaux et une croix d'or dans laquelle était enchâssé un énorme morceau de la vraie croix.

La couronne, tout incrustée de perles, de pierres précieuses, avait la forme d'une pyramide terminée par une croix grecque en or. Elle était posée sur un bonnet de zibeline noire ou de renard noir (1). Le sceptre, éclatant de pierreries et surtout de perles noires d'une grande rareté, était également posé sur un coussin fait de fourrures précieuses.

Le prince, avant de se mettre en marche, faisait d'abord une prière dans la chapelle de son palais (*granavitaïa palata*), puis se rendait à pied à la cathédrale, accompagné de tous les membres de sa famille, princes et princesses, de sa noblesse, vêtus d'étoffes d'or; les hommes la tête couverte de bonnets de renard noir, les femmes la tête ornée de la coiffure nationale, espèce de diadème brodé d'or, d'argent, de perles, de corail et de pierres précieuses; tous ayant au cou des colliers de perles, de diamants, des chaînes émaillées pendant sur la poitrine.

Les strélitz étaient rangés le long du chemin, et, au passage du souverain, inclinaient la tête jusque sur le pavé.

Arrivé à la porte du sanctuaire, le czar, vêtu des pieds à la tête de rares fourrures et de broderies, s'inclinant trois fois, à droite, à gauche, puis en face, saluait humblement le patriarche. Celui-ci descendait de son trône, bénissait le czar avec de l'eau bénite d'abord, et avec la main ensuite; cela fait, le monarque et le pontife se donnaient mutuellement un baiser et montaient ensemble à leur trône.

Au bas du trône se tenaient debout, la hache sur l'épaule et immobiles comme des statues, quatre boyards vêtus d'hermine blanche de la tête aux pieds, le bonnet et les bottes aussi en hermine. Puis deux cents autres boyards, choisis parmi les plus illustres, couverts de drap d'or à riches broderies de pierreries, assis sur des bancs tapissés, formaient une haie dans la principale nef du temple.

Le czar, assis *majestueusement*, dit l'annaliste russe de qui ces détails sont empruntés, adressait alors un discours au patriarche, qui y répondait. Puis le manteau impérial était apporté; le prince en était revêtu par les deux principaux boyards de l'empire; le pontife bénissait de nouveau son souverain, trois fois, avec la croix d'or, et la lui posait sur le cou, pour lui rappeler qu'il était *le sujet de Dieu*. Ensuite il lui imposait les mains en faisant une longue prière.

Des archimandrites apportaient le diadème, la couronne, le sceptre, le globe impérial, au fur et à mesure que le pontife en décorait le monarque. Cette toilette achevée, celui-ci, après avoir reçu les humbles félicitations du clergé, était conduit par la main par le pontife jusqu'à son trône, où ce dernier lui adressait un long discours sur les devoirs de la souveraineté. Puis la liturgie commençait.

Après la consécration, le patriarche oignait le prince de l'huile sainte, au front, aux deux oreilles, sur les lèvres, aux doigts, au cou, aux épaules, aux bras, disant chaque fois : « Ceci est le sceau et le don du Saint-Esprit ! » et le saint chrême était enlevé avec des étoupes, que l'on brûlait aussitôt sur un brasier placé exprès sur l'autel. Le pontife donnait au souverain la communion sous les deux espèces, suivant le rite grec. Et, pendant sept jours, le czar ne pouvait et ne devait se laver ni s'essuyer aucune des parties qui avaient été ointes de l'huile sacrée.

Après le service divin, le czar, toujours vêtu des insignes de la souveraineté, allait faire des stations dans deux églises différentes, et, à l'entrée du prince, le protopope ou archiprêtre lui jetait de la poudre d'or sur la tête. La même cérémonie était renouvelée par un des grands de l'empire à la sortie de l'église. Cette poudre d'or était regardée comme le symbole de l'abondance et des richesses.

Le soir même, le czar donnait un grand repas au patriarche, aux chefs du clergé et aux principaux seigneurs de la cour.

Les représentants des puissances étrangères ajouteront encore, en 1856, à l'éclat de ces cérémonies. On a pu en juger par l'immense train de M. le comte de Morny, notre ambassadeur, composé de cent cinquante colis, sans parler des voitures ni des équipages, et par la suite nombreuse de Son Excellence, où figurent quelques grands noms de la noblesse de France.

Le comte Paul Esterhazy, qui représente la cour d'Autriche, a fait les préparatifs les plus magnifiques. Outre la foule des domestiques et des voitures qui sont couvertes d'or et d'argent, c'est surtout le costume du prince qui excite l'étonnement. Ce costume, tout chargé de pierreries, est évalué à plusieurs millions de florins. Le bouton de son plumet est un diamant de trois cent mille florins. Les harnais de son cheval ne sont pas moins précieux.

Les Moscovites, de leur côté, se sont mis en frais avec une ardeur inouïe pour recevoir dignement leur czar dans son ancienne capitale. Tous les appartements de la ville sont déjà retenus ou occupés, et il devient de plus en plus difficile de se loger, même dans les faubourgs.

(1) Voyez les Couronnes russes dans nos tomes XIX, p. 24, et XX, p. 228.

LE NOUVEAU LOUVRE (1).

Le pavillon d'angle, à droite de la cour Napoléon Ses sculptures Origine des cariatides. Les six guichets ouverts. Les statues des grands hommes. Omissions à réparer. Les agriculteurs Le Sage et Saint-Simon. La surface du nouveau Louvre. Une prédiction du poète Roucher.

Le nouveau Louvre a fait encore un pas depuis notre dernier travail, et voici un des plus beaux pavillons de la

(1) Voyez la *Table générale des vingt premiers volumes*, le tome XXII, p. 195, et le t. XXIII, p. 151.

Ne pouvant traiter en bloc un aussi vaste sujet que le Louvre ancien et moderne, nous y revenons successivement, à mesure que le monument se complète et que nos dessinateurs peuvent en fixer les merveilles. Mais nous avons soin d'éviter le double emploi et de combiner nos études de détail de façon à composer une étude d'ensemble, au moyen des renvois scrupuleusement indiqués à nos lecteurs.

cour Napoléon III. C'est celui qui forme l'angle de cette cour avec la place du Carrousel, à droite du spectateur tourné vers l'ancien Louvre, et qui relie les édifices modernes à la vieille galerie du bord de l'eau. Là seront installés : un manége, la salle des États, l'entrée du Musée, l'exposition des artistes vivants, les écuries de l'empereur et leur service, etc.

Les sculptures de ce riche et double fronton sont de MM. Robert, Ottin, Jaquot, Brian, Hugueuade, Gruyère, Barye, Debay, Charrier, Leprêtre, Roubaux, Perrault et Lechesne.

Les quatre premiers ont fait les cariatides qui soutiennent le fronton en se donnant la main ou en s'épaulant aux corniches. A propos et entre parenthèses, savez-vous ce ce qu'est une cariatide et d'où vient ce mot? Une cariatide est toute figure qui supporte un ornement d'architecture, et Vitruve nous en explique l'origine et l'étymologie. Carie, ville du Péloponèse, dit l'illustre panégyriste de l'art grec et romain, ayant été prise et ruinée par les autres Grecs vainqueurs des Perses, avec lesquels les Cariates s'étaient ligués, les hommes furent passés au fil de l'épée et les femmes emmenées en esclavage; on contraignit les plus qualifiées d'entre elles à garder leurs longues robes et leurs ornements. Dans la suite, pour éterniser la trahison et la honte de ces captives, les architectes, ajoute le même historien, les représentèrent dans les édifices publics chargées d'un pesant fardeau, image de leur misère. On sait que les plus anciennes cariatides du Louvre sont les quatre qui soutiennent l'admirable balcon de la salle des Cariatides, où mourut Henri IV, dues à Jean Goujon, puis les deux cariatides par Sarrazin, qui décorent le pavillon de l'Horloge.

Ces chefs-d'œuvre ne rougiront pas des ouvrages de MM. Robert, Ottin, Jaquot et Brian. Ils ont les attitudes les plus nobles ou les plus gracieuses, et remplissent à la fois les lois de la statuaire et de l'architecture, au jugement de notre critique d'art le plus sévère, M. Th. Gautier.

Les socles sur lesquels reposent ces cariatides ont été sculptés par M. Hugueuade; au-dessous de la corniche de couronnement, au milieu de l'étage attique, se déploie un vaste blason impérial ayant pour support les personnifications des arts et des sciences, de M. Gruyère, arrangement qui répète celui de l'autre façade.

Deux groupes ronde bosse, de M. Barye, sont placés de chaque côté et en avant de l'écusson; celui de gauche représente la Force protégeant le Travail et rassurant les bons; celui de droite, l'Ordre comprimant les pervers. Ces figures, d'une rare puissance et de la plus fière tournure, offrent des profils superbes et des lignes monumentales. Elles mettent M. Barye, ce roi des animaux, au premier rang de nos statuaires.

Les trophées de génies et d'attributs sont dus au ciseau de M. Debay. Le trophée de gauche a pour sujet l'Agriculture et la Navigation; celui de droite, l'Armée et la Marine. Les motifs d'accotoirs des croisées sont exécutés par MM. Charrier et Leprêtre. La frise, de l'ordre composite, est de M. Lechesne; ce sont des enfants se jouant avec des oiseaux à travers les volutes d'une guirlande de feuillages, de fleurs et de fruits, d'une délicatesse et d'une invention charmantes. M. Perrault a exécuté l'ornementation de la corniche et de l'architrave.

Les six guichets du Louvre, en face de la rue de Rohan, sont maintenant tous ouverts au public, qui peut ainsi parcourir la place Napoléon III et apprécier de près les frontons qui décorent les pavillons et toutes les statues des grands hommes qui bordent les terrasses.

Au sujet des statues, énumérées dans notre article de février dernier, on a remarqué des omissions fâcheuses et qui seront bientôt réparées sans doute : 1° l'oubli des représentants de l'agriculture, mère de toutes les sciences et nourrice de l'humanité (Olivier de Serres, Daubenton, Mathieu de Dombasle, Parmentier, le pauvre Rémy et leurs pareils figureraient au Louvre aussi dignement pour le moins qu'Abailard, Rabelais et Voltaire); 2° l'absence de Le Sage, l'immortel auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret*, et du duc de Saint-Simon, ce grand moraliste-historien de l'ancienne société. En vérité, Saint-Simon joue de malheur avec les architectes et les sculpteurs du dix-neuvième siècle. Jamais sa gloire littéraire et philosophique ne fut plus grande; on réimprime et on lit ses Mémoires dans tous les formats, dans toutes les classes et dans toutes les langues. — Eh bien! s'écrie M. Delord, allez à Versailles, cherchez dans tous les coins et recoins de cet immense palais farci de portraits, de bustes, de statues, vous serez bien heureux si vous parvenez à découvrir au haut d'une frise le médaillon du grand confesseur de Versailles, de celui qui l'a animé, peuplé de créations qui vivront encore quand les murs du château et les œuvres d'art qui le remplissent auront cessé d'exister. Saint-Simon n'était pas seulement un écrivain original, un peintre admirable et un honnête homme, il prétendait descendre de Charlemagne; il siégeait comme duc et pair sur les fleurs de lis; il fut membre du Conseil de régence, ambassadeur, grand d'Espagne, chevalier de l'ordre. Que peut-il lui manquer pour renaître au Louvre à côté de La Bruyère et de La Rochefoucauld?

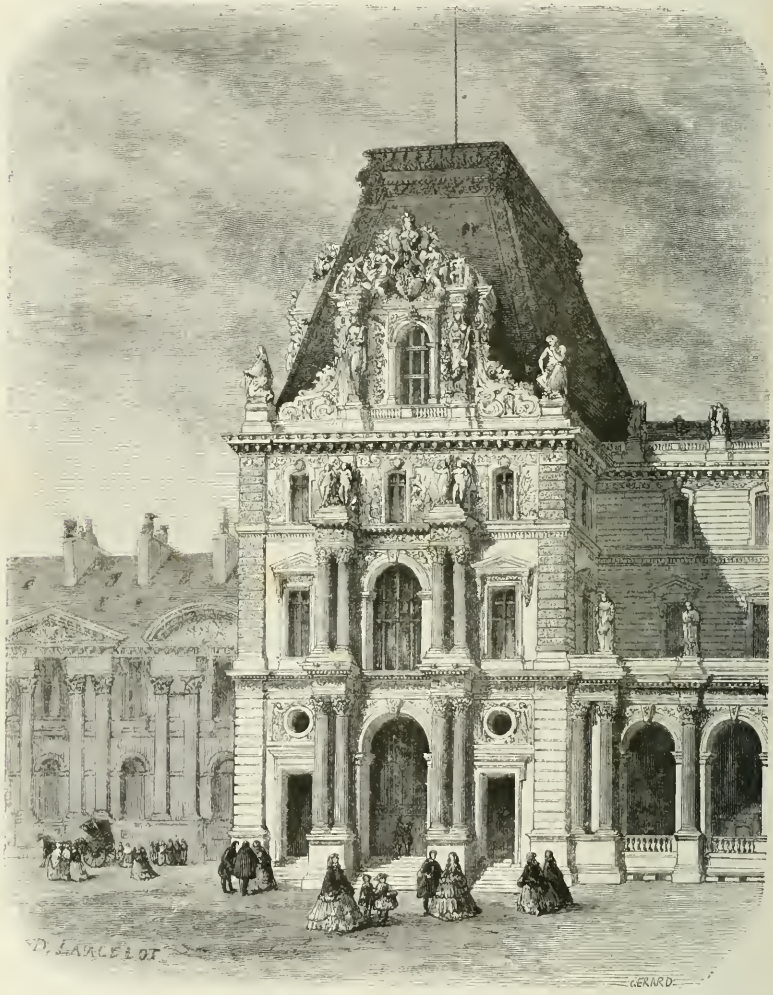
Ce n'est certes pas la place qui fait défaut aux statues du nouveau monument. Le Louvre de Louis XIV forme un carré parfait de 200 mètres de côté; superficie : 40,000 mètres. Le Louvre de Napoléon III a 90,000 mètres. Les Tuileries ont 90,000 mètres. Total de la superficie des deux palais réunis : 223,000 mètres, soit 22 hectares et 3,000 mètres.

Si vous voulez ajouter à ces mesures une comparaison curieuse, la rue de Rivoli, depuis la rue des Champs-Elysées, où elle commence, jusqu'à l'église Saint-Paul, au Marais, où elle s'arrête provisoirement, a exactement 3,600 mètres de longueur, près d'une lieue ancienne. Le boulevard de Sébastopol, partant de l'embarcadère de Strasbourg et allant aboutir à la barrière d'Enfer, aura 6,000 mètres de longueur, une lieue et demie.

La réunion des principales gloires françaises autour du palais qui résume l'histoire de France avait été réclamée et annoncée par le poëte Roucher, auteur des *Mois* et du *Temple de la Gloire*, cet amant de la liberté que la première république remercia... en lui coupant la tête :

Sur les bords enchantés, dans les eaux de la Seine,
Dont leur mouvant cristal reproduisait la scène,
Je cherche ce palais, où les arts accueillis
Reposent noblement sous l'ombrage des lis,
Hâtons-nous, réparons leur ruine grossière;
Que le marbre, brillant sur leur triste poussière,
En colonnes s'élève et monte jusqu'aux cieux.
Je veux le couronner d'un dôme audacieux :
Je veux que, prodiguant leurs travaux et leurs veilles,
Les arts sous cette voûte épuisent leurs merveilles.
. . . . . .
Le temple est achevé, Français, accourez tous.
Venez, venez aussi, insulaires jaloux,
Héritiers des Romains, je vous invite encore.
Le ciel pour ce grand jour d'un or pur se décore,
Et la terre en silence attend les demi-dieux

Qui doivent habiter ce palais radieux.
O prodige! soudain l'agile Renommée,
De l'honneur des Français trompette accoutumée,
S'élance, et, remplissant l'air de ses cent voix,
Répète tous les noms dont la gloire a fait choix.
Au même instant paraît la foule des grands hommes
Qui, nés depuis Clovis jusqu'au siècle où nous sommes,
Ont fait de nos aïeux la gloire et le bonheur.



Vue du pavillon d'angle du nouveau Louvre, à droite en tournant le dos aux Tuileries. Dessin de Lancelot.

Ils s'avancent ensemble au temple de l'Honneur.
Ceux-là firent parler le marbre et la toile;
Ceux-ci de la nature ont déchiré le voile,
Les autres, que Lully forma par ses leçons,
Enivrèrent les cœurs par leurs douces chansons;
Colbert, l'ami des arts, les conduit, les protége,
Et de son roi brillant en forme le cortége, etc., etc.

PITRE-CHEVALIER.

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LE PRIX DU VIN D'ALICANTE.

ÉPISODE DE 1810.

Mme Pascal dans son boudoir. Dessin de V. Foulquier, d'après Jeanrat.

I. — LA GEÔLIÈRE DU COLONEL B...

Il y a deux mois, quelques jeunes officiers, dînant à Versailles, se réjouissaient à l'idée d'entrer en Espagne et d'y prendre une revanche de Saragosse.

Le colonel B..., qui les écoutait, se mit à sourire et leur dit avec l'aplomb de l'expérience : — Avant de croire qu'une expédition au delà des Pyrénées serait une promenade d'agrément, laissez-moi vous conter ce petit épisode de la guerre de 1810.

— Contez! contez! répondirent les jeunes gens, déjà calmés par le sourire de leur doyen.

Le colonel B... vida son verre, retroussa sa moustache, et commença ainsi :

— J'étais, il y a quelque vingt années, consigné à l'arsenal de Metz, à la suite de plaisanteries nocturnes. J'avais pour gardien l'adjudant Pascal, cerbère aux sourcils grisonnants sur des yeux de lynx, — ou plutôt sa jeune femme, adorable tourière de vingt-sept ans. Elle était fille d'une célèbre beauté de l'Empire et s'appelait Malvina, en souvenir de Mme Cottin.

Il n'y a si étroit horizon qui n'ait son mirage : tous les prisonniers comprendront cela. Pélisson n'aimait-il pas une araignée? Qu'eût-il éprouvé pour Mme Pascal? Ma geôlière unissait d'ailleurs à ses charmes deux grandes qualités morales : je ne manquais jamais de cigares, et j'avais toujours du kirsch à discrétion.

J'allais donc tous les matins la voir travailler près de sa fenêtre, dans un petit boudoir Louis XVI qu'elle avait arrangé avec un goût parfait, et qui se trouvait contigu par un corridor à ma cellule. Sachant, la coquette, combien ce cadre la faisait valoir, elle y posait en corsage et en robe à volants, des fleurs au cou et aux cheveux, les pieds dans des mules de Cendrillon, flanquée de son chat déroulant ses pelotes et de sa fille coiffée en pouff, avec une jupe de marquise. Excellente femme de ménage, au reste, elle tirait l'aiguille avec une dextérité prodigieuse, me regardant un peu plus souvent que son ouvrage et souriant volontiers à mes fadaises, car elle avait trente-deux perles dans la bouche. Joyeux captif comme moi, un bouvreuil chantait à la croisée ouverte. Le chat exécutait des gambades étourdissantes. L'enfant traînait par un ruban rose un mouton à roulettes. Le moka s'éteignait en fumant dans la cafetière de vermeil. Jeaurat ou Miéris eût fait un chef-d'œuvre de ce tableau.

II. — UN GILET BRODÉ.

Or, il y avait huit jours que j'admirais la travailleuse, quand je m'avisai enfin d'observer son travail. C'était un fort beau gilet de soie jaune, qu'elle brodait de soutache noire, à la mode espagnole. Ces détails m'intriguèrent, car ils n'avaient aucun rapport avec les habitudes de l'adjudant. Je regardai Malvina dans les yeux, et je lui dis :

— Pour qui ce gilet?

Elle ne répondit pas et me sembla émue ; si bien que ma curiosité se changea en soupçon. Son mari entra au même instant, et je crus qu'elle allait cacher son ouvrage ; mais elle embrassa l'adjudant de la meilleure foi du monde :

— Tenez, monsieur, me dit-elle avec son sourire ordinaire, demandez à M. Pascal l'histoire de ce gilet.

L'adjudant, comme je l'ai dit, était un vétéran d'une cinquantaine d'années : vieille garde, moustache blanche, front balafré, croix d'honneur, une de ces croix qui sentent la poudre. On lisait dans le fond de son œil gris quarante ans de misères, supportées sans plainte et sans amertume. La croix avait tout payé.

Voici l'histoire qu'il me raconta, et qui vous édifiera sur les délices de la Castille :

III. — UN CÎTE SUSPECT.

— C'était dans la Sierra-Morena, pendant la guerre de 1810. Le régiment de Pascal, alors simple sergent, venait d'arriver dans la petite ville d'A..., exténué, mourant de soif et de faim, décimé par les fièvres, harcelé par les guérillas. Pascal n'avait rien pris depuis douze à quinze heures, et cependant il avait dans son sac un morceau de pain, le dernier qu'il eût reçu : ce trésor que le soldat affamé cache à son camarade, de peur qu'on ne le lui vole, et que ses propres dents n'osent entamer, car il ne lui resterait plus d'espérance.

Le régiment se rangea sur la place ; on distribua les billets de logement ; on prit rendez-vous en cas d'alerte, et chacun s'en alla de son côté.

Il était huit heures du soir. La petite ville d'A... avait toute l'apparence d'une cité ennemie. Chaque porte, fermée avant l'heure, s'ouvrait aux Français comme une trappe. A voir les yeux qui étincelaient derrière les croisées, on eût dit autant de poignards attendant leur proie dans l'ombre. A peine quelques Espagnols passaient dans la rue, regardant sans tourner la tête, enveloppés dans leurs manteaux jusqu'au nez, échangeant entre eux des signes d'intelligence.

La fraîcheur du soir redoubla la fièvre de Pascal... Son fusil lui échappa des mains... Il fut sur le point de défaillir. Mais il se souvint qu'il avait une blessure toute fraîche au poignet gauche ; il la rouvrit en soulevant l'appareil, et sa bouche puisa quelque force dans son sang.

Il arriva ainsi jusqu'à la maison qui lui était désignée. Elle occupait le centre d'un carrefour sombre et désert, admirablement disposé pour un mauvais coup. Là, le bruit d'une escopette se fût perdu dans le ciel, et l'appel d'un mourant n'eût pas trouvé d'écho.

— Allons, se dit philosophiquement Pascal, si je ne me réveille pas demain, j'aurai du moins dormi tranquille.

Il souleva le marteau de la porte. Rien ne bougea. Il frappa une seconde fois. Rien encore. La crosse de son fusil fit trembler la maison. Cette fois une vieille femme ouvrit.

A la lueur d'une lampe de fer, le sergent vit une figure solennelle et impassible : une de ces figures de reines détrônées qui n'appartiennent qu'aux Espagnoles. Celle-ci avait encore, à soixante ans, le visage oriental et l'œil sans fond des Maures de Grenade.

Elle jeta un regard à Pascal et à son billet, le fit entrer sans rien dire, lui montra du doigt une chaise, et se remit à travailler près de l'âtre.

La chambre était d'une nudité toute castillane : quatre murs blancs, une table de bois noir, un coffre vermoulu, la chaise de la vieille et celle du sergent, voilà tout.

— Ah çà! dit Pascal en lui-même, est-ce que je vais rester tête à tête, ou dos à dos, avec cette momie taciturne?

Mais il aperçut une carabine et un sombrero à longue plume suspendus à la grosse poutre du plafond.

— A la bonne heure, pensa-t-il, voilà des bijoux d'hommes; je ne mourrai pas comme Holopherne.

Le silence le plus profond régnait au dedans et au dehors... Le sergent grelottait près du feu. La vieille surveillait une *olla podrida* dont le fumet enivrait Pascal.

Deux heures s'écoulèrent ainsi.

Tout à coup la duègne redressa la tête et prêta l'oreille... Le sergent n'entendit rien d'abord... Mais bientôt des pas mesurés s'approchèrent... Le marteau fut soulevé trois fois d'une main ferme, et un homme entra dans la chambre.

IV. — UNE CONVERSATION MUETTE.

C'était un grand et beau garçon de vingt-huit à trente ans; longs yeux noirs, teint cuivré, dents blanches, cheveux crépus, figure austère. Ses guêtres étaient en lambeaux, ses vêtements couverts de poussière... Il y avait dans son manteau, dentelé par le bas, certains trous ronds et nets que Pascal reconnut à merveille... Des balles avaient passé par là... L'Espagnol se drapait dans cette loque nationale avec la majesté d'un empereur.

— Bonsoir, Joachim, dit la mère.

— Dieu vous garde, Manuela, répondit le fils.

Et comme il allait l'embrasser, il aperçut le Français.

Il tressaillit et recula, puis examina sa carabine, puis hocha la tête en soupirant, puis se mit à souper avec la vieille, sans proférer un mot et sans regarder Pascal.

Celui-ci avait reconnu à tous ces signes un ennemi mortel, sans doute un des guérillas qui avaient haché son régiment, et à coup sûr un de ces Espagnols qui devaient massacrer jusqu'au dernier Français.

Bien prenait au sergent d'être son hôte ce jour-là. Mais gare à la rencontre du lendemain, à la lumière de deux fusils!

En attendant, Pascal frappe sur l'épaule de Joachim et lui demande par geste une place à table.

L'Espagnol, pour toute réponse, lui montre le plat vide et le donne à lécher à son chien.

Le Français comprend, pousse un escabeau devant le feu, s'y assied en ouvrant son sac, et mange son dernier morceau de pain.

— Je dînerai demain, fait-il en lui-même, à la grâce de Dieu et de ma baïonnette!

— Ah çà! reprend-il bientôt, encore par pantomime, et le lit de camp? Je suis un homme qui se couche, à l'occasion.

Joachim, toujours muet et toujours sans tourner la tête, lui désigne le dessous de l'escalier, et monte lentement avec sa mère à l'étage supérieur.

Cette scène morne et silencieuse, mais d'une redoutable éloquence, avait fait diversion aux souffrances du sergent.

— Diantre! pensa-t-il en se trouvant seul, la Castille est loin de l'Ecosse, au point de vue de l'hospitalité.

Il s'arrange de sa niche, faute de mieux. Il y pend son fusil, son sac, son sabre et son shako, fait son petit ménage militaire, s'étend sur sa capote grise, et s'endort vaincu par la fatigue.

V. — AUTRE CONVERSATION.

Le lendemain, au point du jour, le tambour le réveille. C'était l'alerte et le rappel convenu. Les guérillas reparaissaient à l'horizon. Pascal entend leurs cris de ralliement sur les montagnes voisines.

Il se lève et appelle ses hôtes. La vieille seule était là. Joachim avait déjà pris l'air, et la carabine n'était plus au plafond.

— Ah! ah! se dit le sergent tout ragaillardi, il s'est armé de son porte-voix; nous allons causer ensemble.

— Merci de vos bons soins, la mère; il n'y a pas de quoi, dit-il gaiement à la duègne; faites mijoter la soupe et battez les oreillers pour ce soir.

Une heure après, le sergent était en ligne dans la campagne, en face d'une bande de guérillas. Le combat fut acharné, terrible, sans merci, et recommença dix fois jusqu'au soir. Pascal fut entraîné et poursuivi entre deux collines, avec un débris de son régiment. Il y reçut plus de vingt balles dans son uniforme et dans son shako, comme s'il eût été le point de mire de toutes les carabines ennemies. Par une sorte de miracle, il fut à peine égratigné à l'oreille et à la main. De son côté, il ne perdit pas une cartouche, et ne tira guère sans voir tomber un Espagnol.

Il visait particulièrement un manteau brun, qui se dressait devant lui sur toutes les hauteurs, et ce ne fut qu'après l'avoir renversé qu'il put dégager ses hommes et rejoindre son corps.

Les guérillas étaient battus et dispersés sur tous les points.

Pascal fut porté à l'ordre du jour et glorifié comme un des auteurs de la victoire.

Les Français rentrèrent dans la ville d'A..., et le sergent regagna son logement de la veille.

VI. — UN TABLEAU DE RIBEIRA.

Il y retrouva la duègne seule et plus morne, plus silencieuse que jamais.

Elle n'avait qu'une pensée et qu'un mouvement : écouter et regarder par la fenêtre si Joachim ne revenait pas.

Il reparut enfin au bout de deux heures, et sa mère poussa un cri de joie, qui devint bientôt un cri d'angoisse.

Le jeune homme était pâle, défait, chancelant, et perdait le sang à flots par une blessure à la poitrine.

— Ce n'est rien, calmez-vous, dit-il à la vieille; le cœur n'a pas été atteint, mais il s'en est peu fallu.

Et tandis que sa mère versait sur sa plaie de l'eau fraîche et des larmes, il se mit à observer enfin le sergent, qui le regardait de son côté avec attention.

Ils semblaient se reconnaître peu à peu et s'étonner de respirer sous le même toit.

Manuela suivait cette scène d'un œil hagard, en suçant avec ardeur la blessure de Joachin.

Tout à coup elle eut un hoquet et cracha une balle énorme, que sa forte aspiration venait d'arracher de la plaie.

— Sauvé! sauvé! mon fils! cria-t-elle en le pressant dans ses bras avec délire. Puis, ramassant la balle, elle l'examina curieusement :

— C'est une balle française!

Pascal et Joachin ne soufflaient mot, mais ne se quittaient pas des yeux.

La vieille courut au fusil du sergent, arme d'aventure

et de butin, dont le calibre était particulier. Elle y adapta le plomb sanglant, se retourna comme une furie et dit à Pascal :

— C'est toi qui a frappé mon enfant! — Joachim, ajouta-t-elle, voilà ton meurtrier! vengeons-nous!

En même temps, avec la rapidité de l'éclair, elle avait fermé la porte, saisi la carabine, et tendu à son fils un coutelas.

Pour toute réponse, le Français mit la main sur son sabre, et s'apprêta à vendre chèrement sa vie.

Lui aussi, et au même instant, venait d'achever de reconnaître en son hôte le manteau brun qui l'avait visé tout le jour de toutes les hauteurs et criblé d'une grêle de balles.

L'effet de cette triple reconnaissance eût fourni un tableau palpitant à Salvator ou à Ribeira.

Mais la péripétie du drame eût réclamé la plume de Calderon ou de Corneille.

VII. — UNE PAGE DE CALDERON.

Au lieu de prendre le coutelas, Joachim le rejeta avec horreur, et se levant pâle comme un fantôme, avec la majesté d'un grand d'Espagne, d'un geste il fit tomber la carabine des mains de sa mère, et de l'autre, il tendit à Pascal sa propre main.

— Après une journée si chaude, lui dit-il, vous devez avoir faim et sommeil. Servez le souper, Manuela, et faites le lit de la chambre verte.

Le sergent ébahi remit son sabre au fourreau et répondit en souriant :

— Il n'y a pas d'offense, je mangerai de bon appétit et dormirai de bon cœur.

La vieille essaya de protester, mais un regard de son fils lui cloua la langue.

— Je ne vous connaissais pas hier; je vous connais aujourd'hui, dit l'Espagnol au Français.

Et ils soupèrent tête à tête, en se racontant les événements de la journée.

Le sergent remit à Joachim un baume souverain contre les blessures.

Puis ce dernier frappant sur l'épaule de Pascal, lui dit :

— Suivez-moi dans votre chambre.

Il se leva, prit un flambeau, et quoiqu'il se soutînt à peine, il conduisit son hôte au premier étage.

C'était la plus belle chambre de la maison, celle qu'on destinait aux parents et aux amis. Large alcôve, à rideaux de serge; grand et bon lit; draps de toile fine et couvre-pieds moelleux; parfum de lavande et d'iris; provision de chocolat et de pralines.

Le sergent croyait rêver, et ne s'était pas vu à pareille fête depuis le jour où sa mère avait bordé sous lui, pour la dernière fois, le vieux et doux lit de famille.

L'Espagnol lui souhaita bonne nuit et alla se coucher en lui disant :

— A demain.

— Pardieu! songea Pascal, j'ai bien fait de manquer l'hidalgo. Ces Espagnols tiennent tous de leur Cid Campéador!

Il ronfla comme un bienheureux et ne s'éveilla qu'au point du jour, sur un nouveau rappel de son régiment.

Cette fois, c'était le signal du départ de la ville d'A...

Joachim, alité et gardé par sa mère, invita le sergent à prendre le chocolat à son chevet.

Ils burent à la santé l'un de l'autre, et l'Espagnol dit à l'étranger pour adieu :

— Vous êtes un brave, et vous tirez admirablement; priez pour moi, si je meurs. Si je vis, je ne vous oublierai pas. Mais ma carabine non plus, si elle se trouve en face de la vôtre! *Il faut être de son pays.* Voilà pourquoi il ne restera pas un Français en Espagne, tant qu'il y aura une cartouche dans ma ceinture.

VIII. — REVANCHE.

Deux mois après, comme on exterminait à Sarragosse les soldats de Napoléon, un Castillan, qui en avait tué plus de trente, allait périr sous les coups de leurs vengeurs, lorsqu'un de ceux-ci le reconnut et s'écria :

— Joachim!

C'était Pascal, à qui la Providence offrait sa revanche.

Il sauva son ancien hôte au péril de sa vie, le cacha et le garda jusqu'au lendemain, et ne quitta la ville qu'après l'avoir rendu à sa mère.

— Restez Espagnol, lui dit-il, je rentre en France. Vous avez mille fois raison : *il faut être de son pays!*

IX. — LES PETITS CADEAUX ENTRETIENNENT L'AMITIÉ.

— Et voilà pourquoi ma femme brode ce gilet, conclut l'adjudant Pascal en achevant son récit. Ce sera mon trentième cadeau de fête au señor Joachin Moralez y Hedo. Lorsqu'en 1813 Joseph Bonaparte eut rendu le trône à Ferdinand VII, Joachim m'écrivit le premier :

« Vous avez vu comment j'honore le courage de mes « ennemis; apprenez comment je garde le souvenir de « mes amis. Le dernier Français ayant évacué l'Espagne, « j'ai remis ma carabine au plafond, et je vous prie de « boire à ma santé ces vingt-cinq bouteilles de vin d'Ali- « cante.

« Votre ancien hôte, aujourd'hui capitaine de la ville « d'A... J. MORALEZ Y HEDO. »

Je lui ripostai par cent bouteilles de vin de Champagne, et notre correspondance n'a plus cessé depuis ce temps là.

X. — LA CONCLUSION DU COLONEL B...

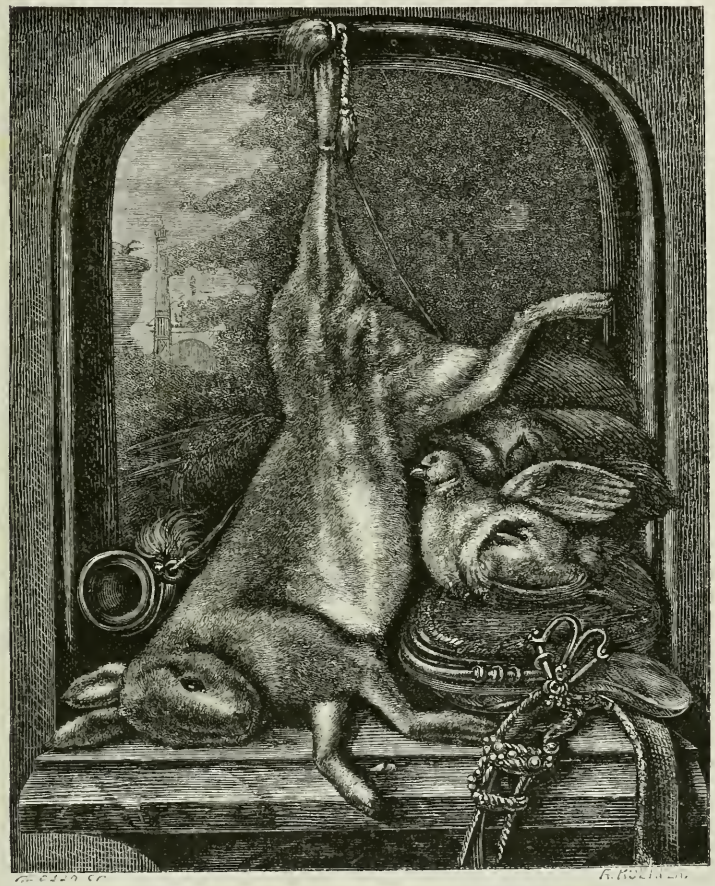
— Cette histoire de l'adjudant m'avait fortement ému, dit le colonel B..., et elle ne m'est jamais sortie de la mémoire, non plus que la gracieuse image de Mme Pascal. Je la vois toujours telle que je vous l'ai peinte, brodant, entre sa fille et son chat, le gilet du señor Joachim. Je lui fis, en mon âme et conscience, amende honorable de mes idées sangrennes, et je baisai sa jolie main avec le plus profond respect, en quittant ma prison de l'arsenal de Metz.

— Et maintenant, messieurs, dit le colonel aux officiers de Versailles, allez conquérir l'Espagne, si la chose vous tente encore, et si vous estimez que le vin d'Alicante n'y coûte pas trop cher.

C. DE CHATOUVILLE.

LE DERNIER COUP DE FUSIL DE LAMARTINE.

SOUVENIR DE CHASSE (1).



Les Victimes de la chasse. Tableau de J. Vienix. Dessin de R. Kœrner.

Un jour, j'avais emporté à la chasse un volume anglais de traductions du sanscrit, langue sacrée des Indes. Un chevreuil innocent et heureux bondissait de joie dans les serpolets trempés de rosée sur la lisière d'un bois. Je l'a-

(1) Nous cherchions un commentaire digne d'accompagner le chef-d'œuvre de Jean Wienix, à l'adresse des chasseurs qui courent la plaine et la montagne. — lorsque cette Providence qui s'appelle l'amitié d'un grand homme nous a permis d'offrir à nos lecteurs un tout autre chef-d'œuvre que celui du peintre, — une page et une des plus belles pages de M. de Lamartine.

percevais de temps en temps par-dessus les tiges de bruyères, dressant les oreilles, frappant de la corne, flairant le ravon, réchauffant au soleil levant sa tiède fourrure, le mutant les jeunes pousses, jouissant de sa solitude et de sa sécurité.

J'étais fils de chasseur : j'avais passé mes jeunes années avec les gardes-chasse, les curés de village et les gentilshommes de campagne qui découplaient leurs meutes avec celles de mon père. Je n'avais jamais réfléchi encore à ce brutal instinct de l'homme qui se fait de la mort un amusement, et qui prive de la vie, sans nécessité, sans justice, sans pitié et sans droit, des animaux qui auraient sur lui le même droit de chasse et de mort, s'ils étaient aussi insensibles, aussi armés et aussi féroces dans leurs plaisirs que lui. Mon chien quêtait, mon fusil était sous ma main, je tenais le chevreuil au bout du canon. J'éprouvais bien un certain remords, une certaine hésitation à trancher du coup une telle vie, une telle joie, une telle innocence dans un être qui ne m'avait jamais fait de mal, qui savourait la même lumière, la même rosée, la même volupté matinale que moi, créé par la même Providence, doué peut-être à un degré différent de la même sensibilité et de la même pensée que moi-même, enlacé peut être des mêmes liens d'affection et de parenté que moi dans sa forêt ; cherchant son frère, attendu par sa mère, espéré par sa compagne, bramé par ses petits. Mais l'instinct machinal de l'habitude l'emporta sur la nature qui répugnait au meurtre. Le coup partit ; le chevreuil tomba, l'épaule cassée par la balle, bondissant en vain dans sa douleur sur l'herbe rougie de son sang.

Quand la fumée du coup fut dissipée, je m'approchai en pâlissant et en frémissant de mon crime. Le pauvre et charmant animal n'était pas mort. Il me regardait, la tête couchée sur l'herbe, avec des yeux où nageaient des larmes. Je n'oublierai jamais ce regard auquel l'étonnement, la douleur, la mort inattendue semblaient donner des profondeurs humaines de sentiment, aussi intelligibles que des paroles ; car l'œil a sa langue, surtout quand il s'éteint.

Ce regard me disait clairement avec un déchirant reproche de ma cruauté gratuite : « Qui es-tu ? Je ne te connais pas, je ne t'ai jamais offensé. Je t'aurais aimé peut-être ; pourquoi m'as-tu frappé à mort ? pourquoi m'as-tu ravi ma part de ciel, de lumière, d'air, de jeunesse, de joie, de vie ? Que vont devenir ma mère, mes frères, ma compagne, mes petits qui m'attendent dans le fourré, et qui ne reverront que ces touffes de mon poil disséminé par le coup de feu et ces gouttes de sang sur la bruyère ? N'y a-t-il pas là-haut un vengeur pour moi ou un juge pour toi ? Et cependant je t'accuse, mais je te pardonne : il n'y a pas de colère dans mes yeux, tant ma nature est douce, même contre mon assassin. Il n'y a que de l'étonnement, de la douleur, des larmes. »

Voilà littéralement ce que me disait le regard du chevreuil blessé. Je le comprenais, et je m'accusais comme s'il avait parlé avec la voix. « Achève-moi, » semblait-il me dire encore par la plainte de ses yeux et par les inutiles frémissements de ses membres. J'aurais voulu le guérir à tout prix, mais je repris le fusil par pitié cette fois, et, en détournant la tête, je terminai son agonie du second coup. Je rejetai alors le fusil avec horreur loin de moi, et cette fois, je l'avoue, je pleurai. Mon chien lui-même parut attendri ; il ne flaira pas le sang, il ne remua pas du museau le cadavre, il se coucha triste à côté de moi. Nous restâmes tous les trois dans le silence, comme dans le deuil de la même mort.

C'était l'heure de midi. J'attendis que le vieux berger qui ramène les moutons à l'étable pendant les heures brûlantes repassât avec son troupeau sur la lisière du bois pour lui faire emporter le chevreuil à la maison. En attendant, je tirai de ma poche un volume de ces restes des poëmes épiques de l'Inde, et je m'efforçai de me distraire par la lecture. Vain effort ! la page s'ouvrit sur une de ces merveilleuses allégories poétiques dans lesquelles la poésie sacrée des Hindous incarne ses dogmes d'universelle charité. On croit y sentir, dans l'amour et dans le respect de l'homme pour tout ce qui a vie et sentiment, quelque chose de la charité de Dieu lui-même pour sa création animée ou inanimée.

Le poëte racontait l'ascension graduelle d'un héros, d'épreuve en épreuve, jusqu'au ciel, par les degrés ardus de l'Himalaya. A mesure que la route devient plus longue, plus pénible et plus glaciale, il est abandonné de lassitude par ceux qui l'ont le plus aimé sur terre, qui ont d'abord tenté de le suivre, mais qui, rebutés de ses infortunes, retournent en arrière ou succombent à ses pieds sur les sommets de glace et de neige de son ascension. Parents, amis, frères, épouse même, finissent par se lasser de dévouement ou par s'épuiser de forces. Son chien seul, plus fidèle et plus inséparable de lui que l'amitié et que l'amour, suit en haletant les traces de son maître pour mourir à ses pieds ou pour triompher avec lui.

Le héros arrive enfin aux portes du ciel. Elles s'ouvrent pour lui, mais elles se referment pour l'animal. L'homme alors, pénétré d'une justice sublime et d'une abnégation qui s'élève jusqu'à l'immolation de soi-même, refuse d'entrer dans le séjour de la félicité divine, si son chien, compagnon de ses peines et de ses mérites, n'y entre pas avec lui. Les dieux, attendris de ce sacrifice de générosité, laissent entrer l'animal avec l'homme, et le ciel se referme sur tous les deux. J'ai noté ce fragment de charité universelle, et je le citerai dans les archives des beautés de l'esprit humain.

Cette lecture me fit comprendre et sentir, mieux que la lecture même des dogmes religieux de l'Inde, la beauté, la vérité, la sainteté de cette doctrine, qui interdit aux hommes, non-seulement le meurtre sans nécessité absolue, mais même le mépris des animaux, ces compagnons et ces hôtes de notre habitation terrestre, et dont nous devons compte à notre père commun, comme des êtres supérieurs d'intelligence et de force doivent compte des êtres inférieurs qui leur sont soumis. J'admirai, j'adorai cette parenté universelle des êtres, cette fraternité de la vie entre tout ce qui respire, entre tout ce qui sent,

n'est pas la première fois, on s'en souvient, que notre illustre poète gâte ainsi les lecteurs du *Musée*, et ils peuvent compter que ce ne sera pas non plus la dernière. *Le Dernier Coup de fusil* n'est point extrait, comme on pourrait le croire, du *Cours familier de littérature* ; mais il fera comprendre à ceux qui l'ignoreraient encore avec quelle puissance et quel charme l'auteur des *Méditations* sait donner à la fois le précepte et l'exemple du beau intellectuel et moral. Les poëmes de l'Inde, dont il est parlé ici avec tant d'éloquence, ont été justement l'objet des derniers *Entretiens mensuels* de M. de Lamartine, et jamais cette âme sympathique et rayonnante, jamais cette plume magique et inspirée ne s'était élevée à de plus sublimes hauteurs. Tous ceux qui ont lu ces derniers *Entretiens* seront de notre avis, et nous engageons tous les autres à vérifier le fait par eux mêmes.

P.-C.

On souscrit au *Cours de littérature* de M. de Lamartine (20 fr par an), rue de la Ville-l'Évêque, 43.

entre tout ce qui aime ici-bas dans la mesure de son intelligence et de sa destinée. Je conclus que le poëte indien était le sage, et que j'étais l'ignorant et le barbare d'une civilisation qui avait perdu tant de chemin sur la route de l'amour ou qui n'y était pas encore arrivée. Je pressentis que l'homme de l'Occident y arriverait un jour.

Je renonçai pour jamais à ce brutal plaisir du meurtre, à ce despotisme cruel du chasseur qui enlève sans nécessité, sans droit, sans pitié, l'existence à des êtres auxquels il ne peut pas la rendre. Je me jurai à moi-même de ne jamais retrancher par caprice une heure de soleil à ces hôtes des bois ou à ces oiseaux du ciel qui savourent comme nous la courte joie de la lumière et la conscience plus ou moins vague de l'être sous le même rayon.

« Ils appartiennent à Dieu, me dis-je, Dieu m'a fait leur ami, et non leur tyran. La vie, quelle qu'elle soit, est trop sainte pour en faire ce jouet et ce mépris que notre incomplète civilisation nous permet d'en faire impunément devant les lois, mais que le Créateur ne nous permettra pas d'avoir fait impunément devant sa justice. »

De ce jour je n'ai plus tué. Le livre, en commentant si pathétiquement la nature, m'avait convaincu de mon crime. L'Inde m'avait révélé une plus large charité de l'esprit humain.

LAMARTINE.

LA FILLE DE L'ORFÉVRE.

(BALLADE TIRÉE DE L'ALLEMAND.)

Un bon et brave orfévre, en attendant pratique,
De perles entouré, comme une idole antique,
Disait, heureux et triomphant :
« — Le plus riche joyau qui soit dans ma boutique,
C'est encor toi, Nella, c'est toi, ma chère enfant ! »

Entre un beau cavalier, moustache sur la lèvre :
— « Jouvencelle, salut !... Salut ! mon brave orfévre !
Fais-moi, plus merveilleux trésor
Que tout ce qui sortit de ta main exercée,
Une belle couronne d'or...
C'est pour ma douce fiancée. »

Et, lorsque du fourneau fut tirée avec soin
Cette œuvre d'opulence et de délicatesse,
Nella fut prise au cœur d'une grande tristesse ;
Elle se retira pensive dans un coin,
Et seule, contemplant la couronne de loin :

« — Ah ! quelle damoiselle heureuse en toutes choses,
Qui de cette couronne aura son voile orné !...
Si le beau chevalier m'eût seulement donné
Rien qu'une couronne de roses,
J'aurais plus de bonheur qu'aucun front couronné !»...

A quelque temps de là, vers l'époque fixée,
Le chevalier revint ; il admira comment
Rayonnait la couronne, au soleil nuancée,
Puis : « — Fais-moi, brave orfévre, un jonc de diamant,
Plus clair que la plus claire étoile au firmament...
C'est pour ma douce fiancée. »

Et, lorsque le bijou fut tiré du fourneau,
Et qu'il fut tout garni de diamants, d'une eau
Comme on n'en voit qu'aux mains d'évêque ou de comtesse,
Nella fut prise encor d'une grande tristesse,
Et, posant, en cachette, un baiser sur l'anneau :

« — Ah ! quelle damoiselle, heureuse sous la lune,
Qui va porter au doigt cet anneau des aveux !...
Si le beau chevalier m'eût donné pour fortune
Un simple anneau de ses cheveux,
Des filles d'empereur je n'envirais pas une ! »

A quelque temps de là revint le chevalier ;
Il prit entre ses doigts et retourna la bague,
Puis, sachant un sourire à l'air grave allier :
« — Par tous les saints, mon bon orfévre, et par ma dague,
On ne saurait mieux travailler.

Et, cependant, pour voir comment bague et couronne
Siéront à ma douce baronne,
Approche, Nella, jusqu'à moi ;
Que sur toi l'épreuve en soit faite,
Car la vierge pour qui se prépare la fête,
Vraiment est belle... comme toi. »

C'était le matin d'un dimanche,
Et Nella, pieuse toujours,
D'une piété vive et franche,

Avait mis ses rubans avec sa robe blanche
Pour aller à l'église en ses plus beaux atours.

Devant le chevalier elle était là, candide,
Charmante, et rougissant jusques au blanc des yeux..
Il posa sur son front la couronne splendide,
A son doigt l'anneau précieux,
Puis, d'un ton noble et gracieux :

« — Nella, Nella, dit-il, tenant sa main pressée,
Il faut parler raison enfin ;
Garde sur ton front pur la couronne d'or fin ;

La Fille de l'orfèvre Dessin de Pauquet.

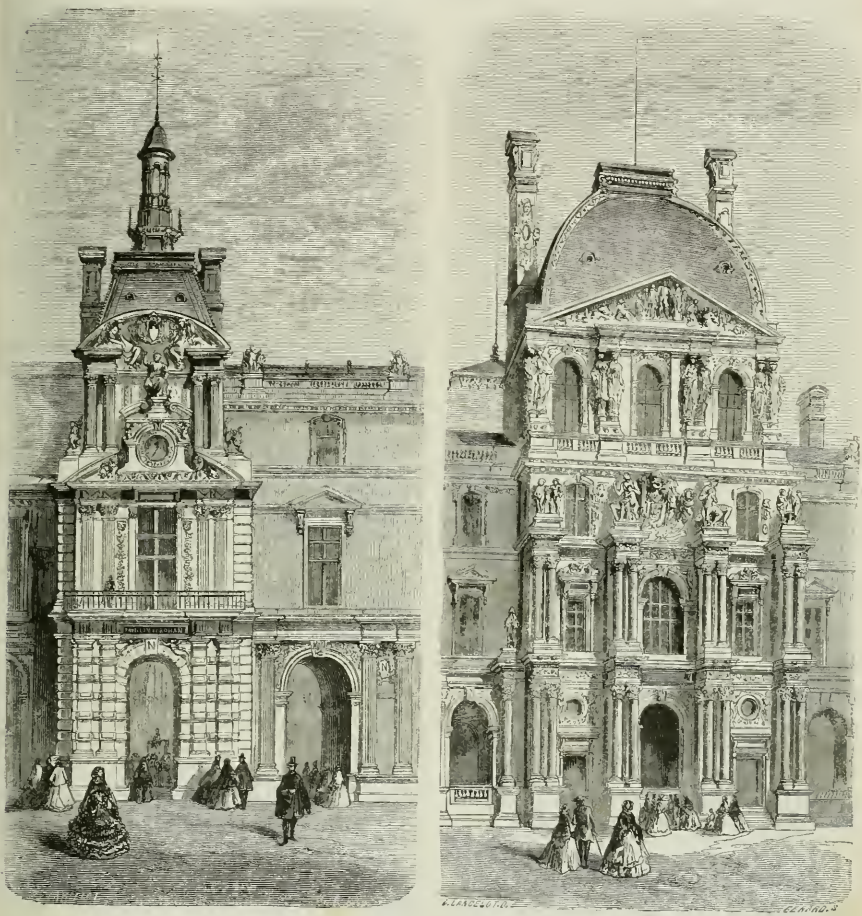
Que la bague, Nella, reste à ton doigt passée,
Car c'est toi, oui, c'est toi, ma douce fiancée !

« Humble au milieu de l'or qui roule en ta maison,
Noble de cœur, avec ton nom de bourgeoisie,
C'est toi que mon amour pour épouse a choisie ..
Dût mon oncle de rage écraser son blason,
Et sa fille sécher deux fois de jalousie
Nella Maubert devint baronne de Banjeu
A la chapelle de Marie ;
Les dames se pinçaient les lèvres quelque peu,
Les hommes chuchotaient... Le monde est moquerie ;
Mais c'est pour soi qu'on se marie,
Mais tout orage passe, et le ciel reste bleu !

ÉMILE DESCHAMPS.

LE NOUVEAU LOUVRE.

PAVILLON DE ROHAN ET PAVILLON CENTRAL SUD DE LA COUR NAPOLÉON III (1).



Nouveau Louvre : Pavillon de Rohan. Pavillon central sud de la cour Napoléon. Dessins de Lancelot.

Ces deux gravures continuent notre revue, à la plume et au crayon, du nouveau Louvre. La première représente le pavillon de Rohan qui s'adosse à l'ancienne rue de ce nom (aujourd'hui rue de Richelieu) et fait face au verso du pavillon de Lesdiguières. C'est dans le pavillon de Rohan et dans la galerie transversale que s'installeront, au premier étage, la bibliothèque du Louvre, et au second étage, les expositions permanentes de peinture et de sculp-

(1) Voyez la Table générale des vingt premiers volumes, le t. XXII, p. 193, le t. XXIII, p. 154 et 359.

ture. Elles auront pour voisins les ministères d'État et de l'intérieur, qui envelopperont toute la première cour du nord entre la rue de Rivoli et la place Napoléon III.

M. Diébold a exécuté les principales figures du pavillon de Rohan. Ces figures et les ornements dont elles sont accompagnées se distinguent par une harmonie et un goût qui ont désarmé les critiques les plus sévères. Aussi, cette partie du nouveau Louvre, estimée irréprochable, ne sera-t-elle point soumise aux retouches et aux dégagements dont plusieurs autres portions sont l'objet depuis quelques mois.

La seconde gravure représente le pavillon du centre de la cour Napoléon III, à droite du spectateur adossé aux Tuileries et tourné vers l'ancien Louvre. Nous avons décrit, dans notre numéro de février dernier (t. XXIII, p. 158), les sculptures de ce pavillon, exécutées par M. Simart, de l'Institut. Nous n'avons donc aujourd'hui qu'à y renvoyer nos lecteurs. Le fronton de M. Simart gagne de plus en plus à l'examen et au temps, car il résume dans une magnifique page de marbre, avec le fronton de M. Duret qui lui fait face, l'histoire de l'achèvement du Louvre sous le règne de Napoléon III. La figure de l'Empereur, exacte comme une médaille et en habit contemporain, au milieu des fictions de l'allégorie antique, est, nous le répétons, un double trait d'audace et d'habileté.

Nous poursuivrons notre tournée autour du Louvre par la gravure des pavillons qui s'achèvent ou se retouchent encore, et nous la terminerons par une vue d'ensemble du monument entier, exécutée sous la direction de l'habile architecte M. Lefuel.

P.-C.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

L'HERBE QUI GUÉRIT TOUT, OU IL NE FAUT DÉSESPÉRER DE RIEN.

CHARADE-PROVERBE EN TROIS TABLEAUX.

Cur moritur homo cui salvia crescit in hortis?
(Comment l'homme meurt-il, ayant de la sauge dans son jardin?)
(*École de Salerne.*)

O ma petite sauge du Tyrol!
GEORGE SAND. (*Lettres d'un Voyageur.*)

A M. SCRIBE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Veuillez agréer, cher maître, cet humble souvenir de nos promenades à Plombières. C'est en gravissant avec vous la ferme Jacquot, la feuillée Dorothée, la fontaine Stanislas, les roches d'Hérival, que j'ai conçu l'idée de ce petit proverbe.

Un savant médecin, qui ne se trompe guère, un praticien habile et renommé, le docteur Le Piez, de Saint-Germain-en-Laye, m'avait pertinemment ordonné les eaux de Néris.

Je vous préviens que ces eaux sont ennuyeuses, m'avait-il dit avec sa spirituelle franchise; les alentours sont laids, les habitants arriérés, les baigneurs maussades, l'établissement sans élégance; mais, si vous voulez vous y morfondre trois semaines, vous en rapporterez la force et la santé.

Comme je sortais de chez l'Esculape, résigné à partir pour Néris, je rencontrai un de nos amis communs qui me parla de la sorte:

— Allez donc plutôt à Plombières, dans les Vosges. Ces eaux sont énergiques et quelquefois dangereuses; vous risquerez d'en revenir plus malade ou rajeuni de vingt ans. *Mors aut victoria lœta!* Mais le voyage est agréable, le pays délicieux, les habitants hospitaliers, les buveurs charmants. Ce sont les eaux des hommes de lettres, des artistes et des gens d'esprit. Vous y trouverez M. Scribe, qui s'y rend la semaine prochaine.

Les premiers mots m'avaient effrayé, le dernier trait me décida.

J'oubliai le sage conseil du docteur Le Piez, et j'allai à Plombières sur la foi de votre nom.

Notre ami avait prédit juste. Je ne perdis rien à Plombières du mal d'estomac que j'y avais porté, mais j'y ajoutai une maladie nerveuse beaucoup plus grave, de sorte qu'il m'a fallu six mois de gymnastique, au feu et à la glace, pour me délivrer de l'un et de l'autre et me guérir de mon traitement de vingt jours.

Et pourtant, je vous le jure, je n'ai ni regrets ni remords de mon équipée, si ce n'est vis-à-vis de l'excellent docteur de Saint-Germain.

J'ai visité le plus joli coin des Vosges, — et j'ai appris à vous connaître.

Il ne me reste, après tout, que l'image ravissante des Feuillées, du Val d'Ajol, des rives de la Seymouse, de la forêt des Roches, de l'abbaye d'Hérival, du Calvaire et du Moulin-Joli, des fontaines Stanislas, Paulino et Guizot (où je dirigerai bientôt mes lecteurs), et le souvenir précieux de nos causeries du soir sur la porte de cette bonne Mme Parisot (1), de nos excursions du matin, à pied, à âne et en voiture, dans cette verte et fraîche oasis de Plombières, au pétillement de votre esprit, qui fait sauter le bouchon comme le vin de Champagne, au charme de vos anecdotes, qui marquaient les étapes en abrégeant la route, au bruit de vos chansons du *Petit navire* et des *Quatre duellistes*, qui nous enlevaient au pas de charge sur les côtes les plus ardues; — sans parler de vos douces

(1) Mme veuve Parisot tient la meilleure table d'hôte de Plombières.

prévenances pour le confrère malade, auxquelles s'associait avec tant de délicatesse l'ange gardien de votre foyer.

Ah ! si tous les critiques émérites, qui épluchent vos comédies et discutent vos succès depuis trente ans, pouvaient vous voir, comme je vous ai vu, dans ce gracieux déshabillé littéraire et dans ce touchant laisser-aller de la vie flâneuse ! s'ils pouvaient apprécier, comme je l'ai fait, votre cœur à côté de votre talent, votre bonhomie auprès de votre finesse, votre désintéressement dans votre fortune, votre modestie au sein de vos triomphes, votre caractère au milieu de vos travaux ! qu'ils auraient honte de vous avoir chicané au nom d'Aristote et de Laharpe, au nom de la grammaire et du style ! et qu'ils comprendraient enfin pourquoi un auteur si aimable a dû plaire à tout le monde, et comment l'Académie devait recevoir à cœur ouvert l'écrivain qui fait rire en français à tous les coins du globe !

Quant à moi, s'il m'était arrivé, je n'en ai pas souvenance, de vous reprocher quelque jolie faute de français ou quelque bon mot attentatoire au dictionnaire, je vous en ferais amende honorable de tout mon cœur, en jurant par Plombières de ne plus recommencer.

C'est donc en vous donnant le bras, disais-je, que j'ai imaginé *l'Herbe qui guérit tout*.

L'Herbe qui guérit tout, en effet, n'est-ce pas la vie en plein air que nous menions sur cette pente des Vosges ? n'est-ce pas la bonne humeur communicative d'un compagnon tel que vous ? n'est-ce pas votre causerie toujours instructive et amusante, le trésor de vos piquants souvenirs, de vos anecdotes intarissables, de vos improvisations juvéniles, de vos épigrammes sans fiel, de vos galanteries si françaises ?

Si j'avais eu l'ingénieuse idée de ne prendre que cette herbe, infusée dans le bon vin de la veuve Parisot et dans la sauce des truites de l'Eaugronne ou de la Combeauté, je serais sans doute revenu de Plombières radicalement guéri.

Mais j'ai ressemblé à l'interlocuteur de Fontenelle, je n'ai trouvé la bonne raison qu'au bas de l'escalier.

Quant à mon héros, le docteur N..., vous reconnaîtrez sous ses traits affaiblis le modèle que chacun bénit et admire à Plombières, ce savant dont le mérite se voile de tant de simplicité, ce philosophe qui a élevé l'indépendance à la hauteur d'une vertu, ce médecin qui aime et choie ses malades comme ses enfants, qui sait consoler les âmes en guérissant les corps, qui multiplie son dévouement comme le pain de l'Evangile, que la souffrance n'appelle jamais en vain ni le jour ni la nuit, qui va distribuer au pauvre l'or du riche, et le sien par surcroît, à travers les neiges de la montagne et les torrents de la vallée, cet homme qui aime tant ses frères qu'il a rêvé pour eux une vie sans douleur et une mort sans vieillesse, — prodige accompli par lui-même jusqu'à ce jour dans l'irréprochable emploi de ses belles facultés, — oui, vous reconnaîtrez le docteur Léopold Turck (il ne me pardonnera jamais de le nommer ici), l'auteur du *Mode d'action des eaux de Plombières* et de *La vieillesse considérée comme maladie, avec les moyens de la combattre* (1), ouvrage profond, curieux et intéressant, — qui a précédé en date et qui balance en valeur le célèbre traité de M. Flourens sur la *Longévité humaine*.

Sur ce, cher maître, que Thalie vous ait toujours en sa joyeuse garde, — et daignez excuser mes charades et jeux d'enfant, avec l'indulgence qui convient à l'auteur de *la Camaraderie*.

PITRE-CHEVALIER.

Marly-le-Roi, 29 août 1856.

(1) Un vol. grand in-8°. Paris. J.-B. Baillière, libraire de l'Académie de médecine.

PERSONNAGES.

Le docteur N..., soixante ans. Tête blanche. Figure de patriarche. Grand habit, grande canne et grand chapeau.
Sir Richard Hamilton, trente ans.
Sir Charles Lewis, vingt-deux ans.
Germain, paysan.
Miss Henriette Lewis, vingt ans. Tenue de voyage.
Thérèse, paysanne.
Jacquette, servante du docteur.
Une Dame, portant un panier.
Buveurs et Buveuses d'eau, caricatures.
Pauvres.

PREMIER TABLEAU. 1re SYLLABE.

Le cabinet du docteur N.... Deux portes.

SCÈNE I.

LE DOCTEUR, JACQUETTE portant un bol de lait et un petit pain sur un plateau.

Le docteur. Que me veux-tu, Jacquette ?

Jacquette. Pardi ! je veux que nous déjeunions.

Le docteur. Tout à l'heure. Les clients sont dans la salle ?

Jacquette. Elle est pleine, comme de coutume. Voilà pourquoi il faut déjeuner tout de suite.

Le docteur. Impossible. Après ma consultation.

Jacquette. Mais, monsieur, nous nous tuerons à la fin ! Ces malades-là se portent mieux que nous.

Le docteur. En as-tu reconnu quelques-uns ?

Jacquette. Est-ce que ça me regarde, moi, ces buveurs et ces buveuses d'eau ? J'en ai vu des gras et des maigres, des petits et des grands, des vieilles et des jeunes, des belles et des laides. A propos de vieilles et de laides, il y a cette figure de l'autre monde, qui est déjà venue trois fois, avec un panier sous son châle, et qui n'est pas encore entrée dans votre cabinet. (*Avec intérêt.*) Ah ! pardi, il y a aussi cette charmante Anglaise qui ne lève jamais son voile.

Le docteur. Miss Henriette ! chère enfant ! Tu la feras entrer la première, Jacquette !

Jacquette. Oui, oui ; mais quand nous aurons déjeuné.

La dame au panier, *entr'ouvrant la porte très-mystérieusement et faisant la révérence.* Peut-on entrer ?

Le docteur. A vos ordres, madame.

La dame. Ah ! pardon ! vous n'êtes pas seul ? Quand vous serez seul, docteur. (*Elle referme la porte et disparaît.*)

Le docteur. Mes pauvres sont-ils là ?

Jacquette. En masse. Je les ai laissés dans la cour.

Le docteur. Tu as eu tort. Je te l'ai déjà dit : ma salle est faite pour eux comme pour les riches. Amène-moi d'abord mes pauvres ; ils n'ont pas le temps d'attendre, ceux-là !...

Jacquette. Mais au nom du ciel, monsieur, déjeunons d'abord.

Le docteur. Après mes pauvres. Va les chercher.

Jacquette. Mais, monsieur...

LE DOCTEUR, *poussant Jacquette, qui fait le tour du cabinet avec son plateau.* Mes pauvres, tout de suite!

JACQUETTE, *sortant, à part.* Que c'est donc bête, mon Dieu, d'être bon comme ça! Si encore il avait pris, comme moi, un demi-litre de chocolat à son lever! mais non, rien! rien, depuis hier! Cet homme-là me fera mourir d'inanition!

SCÈNE II.

LE DOCTEUR, puis les PAUVRES : LAZARE, JACQUES, DOMINIQUE, mère AUBRY, BRIGITTE, etc.

LE DOCTEUR. Excellente Henriette! Admirable cœur! La tendresse d'un ange et l'esprit d'un démon! Le courage d'un héros chez une fille de vingt ans! Parlez-moi des Irlandaises pour de telles entreprises. Elle a saisi mon projet à merveille. Que Richard Hamilton arrive, et nous réussirons! (*Prenant une herbe sur sa table.*) Ah! les hommes, étrange espèce! Les uns les conduisent à la mort avec une branche de laurier, les autres au plaisir avec un bouton de rose; moi je les rends à la santé et à la vie avec ce brin d'herbe, en les arrachant à leur marâtre, la civilisation, pour les ramener à leur véritable mère, la sainte nature, comme ce géant qui retrouvait la force quand il embrassait la terre! O puissante et douce nature, médecin plus savant que l'Ecole de Salerne et que la Faculté de Paris! Et dire que personne ne devine ou n'ose adopter ma méthode, vieille comme la chute d'Adam! Mes clients croiraient s'avouer dupes, mes collègues ruineraient leur métier, et les badauds de la presse crient à l'empirisme ou au miracle. Un seul journaliste, un des plus courageux et des plus spirituels, il est vrai, M. Alphonse Karr, semble m'avoir compris dans ses *Bourdonnements*. (*Il prend un journal et lit :*)

« Au milieu de tant de formes nouvelles de la médecine et de tant de médecins, qu'il faut de temps en temps inventer de nouvelles maladies pour leur donner de l'occupation, j'ai découvert un docteur qui pratique une thérapeutique plus raisonnable qu'elle n'en a l'air au premier abord. Il annonce qu'il faut revenir aux simples, et prétend avoir trouvé une herbe qui guérit de tous les maux. Il s'est logé au pied d'une montagne qui, seule dans le monde, à ce qu'il prétend, produit cette herbe, bien plus miraculeuse encore que la sauge, dont l'Ecole de Salerne disait :

Cur moritur homo cui salvia crescit in hortis?

« Cette herbe souveraine, il exige qu'on la trouve et qu'on la récolte soi-même. — D'abord il faut aller s'installer près de lui, dans un pays abrité, riant, fleuri, parfumé. — On se prépare à la recherche de la plante précieuse par un régime et une diète; puis chaque matin, on se met en route, on va à moitié de la montagne en cueillir un seul brin. — On redescend, on déjeune. — On boit de l'eau pure dans laquelle on a mis ce brin d'herbe. — On se repose. — Avant le dîner, on va cueillir un nouveau brin d'herbe dont on fait le même usage. — On entend ensuite une excellente musique, et l'on se couche de bonne heure, car il faut se lever dès l'aube pour aller à la recherche de l'herbe. En un mois de ce régime, — et c'est pendant la belle saison que se font les cures, — on obtient des résultats merveilleux. (Alphonse KARR.) »

Je gage que celui-là n'a pas besoin de mon herbe, ou qu'il sait la trouver partout quand il est malade. (*Aux pauvres qui entrent.*) Bonjour, mes enfants. Eh bien, nous souffrons, nous avons des misères? — Voyons, contez-moi cela, mes amis. Je vous panserai de mon mieux et le bon Dieu vous guérira.

LAZARE. C'est vous, docteur, qui êtes notre bon Dieu!

BRIGITTE. Oui, notre père et notre sauveur!

JACQUES. Aussi nous prions...

LE DOCTEUR. Chut! assez de phrases! je n'ai pas le temps de causer... Qu'as-tu au bras, Jacques?

JACQUES. Une bêtise... Je me suis jeté dans un moulin de l'Faugronne, après un gamin qui se noyait.

LE DOCTEUR. Et tu t'es cassé le bras?

JACQUES. C'est possible, mais j'ai sauvé le gamin.

LE DOCTEUR. Brave garçon. — Rien qu'une foulure, heureusement, Dieu est juste. Quinze jours de repos. — Tiens! (*Il lui remet vingt francs.*)

JACQUES Ah! monsieur. (*Il baise la main du docteur.*)

LE DOCTEUR. Silence! va-t-en. — Et vous, la mère Aubry, toujours des douleurs?

MÈRE AUBRY. Si cruelles, que je ne puis bouger.

LE DOCTEUR. J'irai vous frictionner ce soir.

LA DAME AU PANIER, *reparaissant, même jeu.* Le docteur est-il seul? (*Elle recule d'effroi à la vue des pauvres.*) Miséricorde!

LE DOCTEUR. Vous pouvez entrer, madame.

LA DAME. Pardon... J'attendrai. (*Elle disparaît.*)

LE DOCTEUR. Ah! ça, tu n'es pas malade, Dominique, avec cette face de vin de Bordeaux?

DOMINIQUE. J'ai des étourdissements et des crampes.

LE DOCTEUR. Ivrognerie et paresse! Bois de l'eau et travaille. Ton outil te guérira, fainéant. — Tes enfants pâlissent encore Brigitte?

BRIGITTE. Vous voyez, docteur.

LE DOCTEUR. Et ton mari te bat toujours?

BRIGITTE. Oh! non, monsieur!

LE DOCTEUR. Tu mens; je le sais. Dis-lui que je lui enverrai le commissaire, — et donne du bouillon et des côtelettes à ces mioches. (*Il lui remet vingt francs.*)

BRIGITTE. O Providence!

(Le docteur poursuit sa consultation à voix basse, allant d'un pauvre à l'autre, grondant celui-ci, consolant celui-là, donnant des baisers aux enfants et de l'argent aux vieillards.)

LAZARE. Pourquoi donc, docteur, ne m'ordonnez-vous pas votre fameuse herbe, comme aux messieurs?

LE DOCTEUR. Ah! tu es curieux, toi! Eh bien! parce tu mendierais en allant la cueillir. (*Rires des autres pauvres.*)

LAZARE. Ah! monsieur N..., jamais.

LE DOCTEUR. Hier encore, tu as tendu la main. Je t'ai vu... C'est honteux, avec ces bras d'Hercule et de l'ouvrage à discrétion. Rentre de ce pas à la forge, ou je te ferai chasser du pays. Allons, mes enfants, place aux autres. Soyez honnêtes et laborieux, c'est la première médecine. (*Les pauvres sortent en lui baisant les mains. Il les repousse doucement jusqu'à la porte.*)

JACQUETTE, *revenant avec son plateau.* Nous allons déjeuner, maintenant?

LE DOCTEUR. Fais entrer miss Henriette.

JACQUETTE. Je veux bien; nous déjeunerons devant elle. (*Elle introduit miss Henriette. Le docteur la fait asseoir.*)

LE DOCTEUR. Laisse-nous, Jacquette, remporte cela...

JACQUETTE. Encore! mais, monsieur..., mademoiselle permet...

LE DOCTEUR. Tu m'as entendu?

JACQUETTE, *remportant le plateau*. Hum!.. Quel homme! quel homme!

SCÈNE III.

LE DOCTEUR, miss HENRIETTE (*Elle relève son voile*).

LE DOCTEUR. Eh bien! noble enfant?

HENRIETTE. Eh bien! Dieu nous protége; sir Richard est à Plombières.

LE DOCTEUR. Sir Richard? Enfin!

HENRIETTE. Il est là... dans votre salon. Il va vous consulter.

LE DOCTEUR. Il vous a vue alors?

HENRIETTE. Et il ne m'a pas reconnue (*elle essuie une larme*), quoique j'aie soulevé mon voile, pour étudier ses traits. Je ne me trompais pas, monsieur; je ne suis plus qu'une étrangère pour mon cousin. Hélas! j'ai failli ne pas le reconnaître moi-même, tant il a changé encore depuis un mois! Ah! que vous aurez de peine à le guérir, docteur!

LE DOCTEUR. Vous l'aimez toujours tel qu'il est?

HENRIETTE. La sœur de charité abandonne-t-elle le mourant? Je l'aime plus que jamais, le malheureux!

LE DOCTEUR. Alors nous le sauverons, n'en doutez pas. Vous vous rappelez et vous ferez tout ce que je vous ai dit?

HENRIETTE. Demandez-moi l'impossible, et j'en serai capable.

LE DOCTEUR, *lui pressant la main*. C'est vrai. Votre frère est arrivé?

HENRIETTE. Il sera ici dans une heure, voici la lettre qui l'annonce. Elle revient sur tout le passé et achèvera de vous mettre au courant. Lisez-la, je n'en aurais pas la force, et je ne mérite pas ce qu'elle dit de moi.

LE DOCTEUR, *lisant* : « Bonne petite sœur, notre chère « complice, la mère de sir Richard, l'a décidé, sur tes in- « stances, à recourir au docteur N... Il sera à Plombières « le 9 août et j'y serai le 10, incognito. Puisque tu as dé- « couvert, dis-tu, le médecin des âmes, ne lui cache rien « de l'histoire de notre malade. Raconte-lui qu'à son lit « de mort, il y a cinq ans, le père de Richard te l'avait « fiancé, — en te léguant d'avance le château de Loch- « Lewis, que notre tante lui avait apporté en dot, avec un « bonheur qui n'a jamais eu de nuage, — et où il dési- « rait que votre mariage s'accomplît à ta majorité, — « comme s'y était accompli le sien quarante-trois ans plus « tôt. Ajoute qu'après s'être associé quelques mois à ce « beau rêve, Richard nous a quittés pour courir le monde, « nous a oubliés peu à peu dans les plaisirs et a fini par « ne plus nous donner de ses nouvelles; qu'il a passé des « égarements du cœur à ceux de la tête, de la fureur « du jeu à celle des aventures; des angoisses de la mer de « glace aux nuits de feu de la guerre d'Orient; qu'épuisé « par tant d'émotions, il est rentré méconnaissable à Lon- « dres, et s'est enfermé comme en un tombeau dans les « torpeurs du spleen; qu'il a laissé nos plus tendres lettres « sans réponse, a refusé obstinément de nous revoir, et « s'est isolé de sa famille et de ses amis, — pour vivre « avec ses chevaux, ses tigres et ses chiens. N'oublie pas « de dire qu'il ne dort plus qu'au moyen de l'opium, qu'il « ne digère plus qu'à force d'absinthe, qu'il ne sourit plus « qu'aux folies du club des Excentriques. Avoue noble- « ment que, fidèle au serment de l'agonie, tu n'as pas cessé « d'aimer Richard, que ton cœur l'a suivi partout et n'a « jamais désespéré du sien, que, fiancée par ton dévoue- « ment à son malheur et à son ingratitude, — comme son « père l'avait fiancée à son bonheur et à sa tendresse, — tu « as résolu d'être l'ange gardien de sa personne et l'ange « rédempteur de son âme, de l'arracher de l'abîme où il « sombre ou de t'y ensevelir avec lui; qu'élevé au-dessus « de moi-même par ton sublime exemple, j'ai renoncé à « tout pour m'associer à ta mission, — que depuis dix « mois nous veillons sur notre cousin, sans qu'il le sache, « l'accompagnant comme son ombre dans ses excursions, « le guettant à Queen's-Theatre, à Hyde-Park et à Syden- « ham, gagnant ses compagnons pour abréger ses veilles « ou ses courses, subornant ses laquais pour lui épargner « une imprudence et un accident, payant ses médecins « et son cuisinier pour calmer les excès de son régime, « et consultant nous-mêmes tous les oracles de l'Europe « pour rendre la jeunesse à ce vieillard de trente ans. Ter- « mine en assurant le docteur N... que je partage ta con- « fiance en lui, et que je viens me mettre avec toi à ses « ordres, — comme aux ordres de la divine Providence. « A demain. Ton frère dévoué, CHARLES LEWIS. — *P. S.* Sir « Richard voulait, en se rendant à Plombières, gravir un « sommet des Vosges qu'aucun pied n'a foulé encore. J'ai « fait échouer cette folle entreprise, en accaparant les « postillons et les chevaux de sa route. Je me suis trouvé « à un relai tête à tête avec lui, en plein jour; il m'a re- « gardé tranquillement en face et mon visage ne lui a rien « rappelé! »

HENRIETTE. Vous voyez, docteur, que rien ne s'oppose à vos plans. Tout est prêt pour le rôle que vous m'avez tracé. Je suis donc à votre disposition. Logée à un quart de lieue d'ici, personne n'a vu ma figure à Plombières. Je n'ai levé mon voile que pour vous dans votre cabinet.

LE DOCTEUR. C'est bien, laissez-moi cette lettre. Je vous donnerai mes dernières instructions quand j'aurai vu sir Richard. Je vais expédier mes clients pour me trouver seul avec lui.

HENRIETTE. Que Dieu vous inspire, docteur! A bientôt!

LE DOCTEUR. Il m'a déjà inspiré par vous-même, car vous êtes son envoyé près de moi!

(Miss Henriette rabat son voile et sort.)

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, BUVEURS D'EAU : M. DESMOLLETS, M. BIGOURNEAU, M. MALENPOINT, M. MOLLETON, Mme de JOUVENCE, Mme COQUELIN, etc.

(*Jacquette reparaît avec son plateau et la dame avec son panier* (même jeu), *mais* LE DOCTEUR *renvoie Jacquette en lui disant* : Pas encore, *et crie à ses clients* : Veuillez entrer ensemble, messieurs; je n'ai qu'un instant à vous donner.)

LA DAME AU PANIER, *se retirant*. Je reviendrai plus tard alors. Ce docteur n'est donc jamais seul, mon Dieu!

LE DOCTEUR. J'écoute ceux qui n'ont pas de secrets à me dire. Je demande pardon aux autres, ils repasseront demain. (*Les buveurs et les buveuses se regardent avec embarras et personne ne prend la parole.*) Vous avez donc tous des secrets? En ce cas, à demain, messieurs. C'est un jour perdu pour votre guérison; je le regrette sincèrement. (*Il salue comme pour donner congé. Tout le monde reste. Il va pour sortir. Chacun le retient et tous parlent ensemble*: Docteur, je suis venu pour... Doc-

teur, voici ce qui m'amène... Docteur, je vais vous conter, etc...)

Le docteur. Vous vous décidez! A la bonne heure! Seulement, parlez l'un après l'autre. A vous, madame.

Mme de Jouvence, *à demi-voix*. Docteur, je suis malade et je ne suis pas malade.

Le docteur. Quel âge avez-vous? quarante-cinq ans?

Mme de Jouvence. Plus bas! (*A l'oreille.*) J'en ai quarante-six. J'éprouve des choses singulières. En me levant, j'ai des tiraillements d'estomac; je déjeune et ça se passe. Je fais mes courses et je rentre avec des faiblesses dans les jambes. Mes tiraillements recommencent à onze heures; je mange encore et je me trouve mieux. Je repars pour mes visites et les forces me manquent. Vers cinq heures à six heures, nouveaux tiraillements jusqu'à ce que j'aie dîné. Puis le soir, un accablement général de dix heures à minuit. Enfin, mon corset m'étouffe, mes jupes me pèsent, mes souliers m'étranglent, mes yeux papillotent aux lumières; c'est un malaise général, auquel je ne comprends rien.

Le docteur. Vous n'en mourrez pas, madame. Mais il faut renoncer aux goûts de la jeunesse.

Mme de Jouvence. Plus bas, docteur!

Le docteur. Vos tiraillements sont de l'appétit, dont vous abusez; vos accablements sont l'envie de dormir; vos faiblesses, le besoin de repos; vos inquiétudes, des chimères. Mangez peu, ne veillez plus; levez-vous à l'aurore, marchez en plein air, sans vous surmener, serrez moins votre corset.

Mme de Jouvence. Plus bas, de grâce!

Le docteur. Ou mieux renoncez-y. Ne visez plus au pied fin. Quittez la crinoline et ses pompes. Mettez le soir des lunettes bleues. (*Gestes répétés de la dame.*) Voilà mon ordonnance pour Paris. Pour Plombières (écoutez-moi bien tous; chacun fera ce que je vais dire, sauf la dose et le régime), allez chaque matin, à jeun et à pied, vers cinq heures, à la fontaine Stanislas, à une lieue de la ville, toujours en montant, une charmante promenade et un site délicieux (1). Cherchez dans le bois voisin l'herbe que voici. (*Il lui en remet un brin.*) Trempez-la un quart d'heure dans un verre d'eau de la fontaine. Avalez ce verre d'eau. Revenez déjeuner sobrement. Reposez-vous jusqu'à midi. De midi à quatre heures, brodez, écrivez, lisez et flânez. A quatre heures, seconde promenade à la fontaine. Dînez légèrement à six heures. Repos, musique, wisth ou conversation jusqu'à neuf heures et demie. Prenez l'air et marchez encore vingt minutes; et au lit à dix heures invariablement. Vingt et un jours suivis de ce régime et je vous garantis une guérison complète. — Eh bonjour! monsieur, nous nous sommes déjà vus?

M. Desmollets, *très-obèse*. Il y a cinq ans. Votre herbe et votre source m'avaient rendu alerte comme un lièvre.

Le docteur. Oui, je m'en souviens, je vous avais mis à l'eau pure et à la diète. Mais vous êtes retourné aux vins fins et aux gros repas, et vous voilà redevenu comme le bœuf, pour avoir abusé de son lilet. Reprenez l'eau et l'abstinence, monsieur, et quatre ascensions par jour à la fontaine Stanislas.

M. Desmollets. Quatre ascensions!

Le docteur. A moins que vous n'en fassiez cinq, ce qui vaudrait encore mieux. (*Il lui remet l'herbe, et ainsi de suite à chaque buveur.*) Bon voyage, monsieur Desmollets!

M. Bigourneau, *décharné*. Et moi, docteur, qui viens chercher de l'embonpoint?...

Le docteur. Les extrêmes se touchent; vous le trouverez sur la même route que monsieur. Votre profession?

M. Bigourneau. Bigourneau, minéralogiste, de la Société des collectionneurs de coquillages de Saint-Valery, en Caux.

Le docteur. Vous vous êtes creusé la cervelle avec vos coquillages; vous avez absorbé l'huître en étudiant ses écailles. Les idées fixes sont de l'espèce rongeuse. Laissez un mois vos *cochléas* pour mon herbe; trois voyages par jour à la fontaine, et un régime substantiel avec du vieux mâcon. (*A un troisième buveur.*) Votre langue, monsieur?

M. Malenpoint, *tirant la langue*. Malenpoint, à vos ordres. Je vois que vous devinez mon cas...

M. Campenon, de l'Académie française, ont doté la fontaine Stanislas des inscriptions suivantes, — qui ne valent pas une gorgée de son eau limpide:

DERNIER HOMMAGE

DE STANISLAS JEAN, CHEVALIER DE BOUFFLERS, A LA MÉMOIRE DU ROI STANISLAS, SON PARRAIN.

Septembre 1813.

Fontaine que le nom du plus aimé des rois
Doit rendre à jamais chère à toute la contrée
Ne vous attendez plus à vous perdre ignorée
Sous l'herbe et la mousse des bois,
Stanislas vous a consacrée.
Glorieuse d'un nom si beau,
Que le murmure de votre eau
Parle de Stanislas à la race future,
Simple dans sa grandeur, bon comme la nature,
Son règne pastoral fit croire à l'âge d'or.
Votre onde est à nos yeux bien pure,
Son âme était plus pure encor.

Heureuse du nom qui me reste,
Bon roi, si je pouvais chaque jour recueillir
Les pleurs dus pour jamais à votre souvenir,
Je ne serais pas si modeste.

Septembre 1813.

Fons velut hic valles, ditâsset regna Stanislas,
Orbis munifico sceptrum si fata dedissent.
Casus expertum varios tandem invida casu.
Mors rapuit. Phœnix veluti longævus in igne
Deficiens, utinam Phœnix et prole fuisset!

TRADUCTION:

Comme de ces vallons cette eau paisible et pure
Fait la richesse et la parure,
Tel, s'il avait régné sur eux,
Stanislas eût rendu tous les peuples heureux.
Contre le sort longtemps il eut à se défendre,
La flamme a consumé ce phénix des bons rois,
Que n'a-t-il pu, du ciel interrompant les lois,
Comme l'autre phénix renaître de sa cendre!

Campenon (*de l'Institut*).

(1) La fontaine Stanislas, gracieux souvenir du bon roi de Lorraine, est, en effet, une des promenades les plus justement à la mode des environs de Plombières. On y arrive par la route fraîche et riante de Saint-Loup, à travers les torrents écumeux, les ponts rustiques, les coteaux ruisselants d'eaux vives, les fermes étagées sur leurs vertes pentes, et par un petit bois aux détours pittoresques, aux clairières ombragées de futaies, aux bancs illustrés de souvenirs de toute espèce. La plate-forme où jaillit la source historique, entre des rochers groupés à plaisir, est couverte tout entière par les rameaux d'un chêne colossal. On embrasse de là un des panoramas les plus variés et les plus étendus de la vallée de Plombières.

Le chevalier de Boufflers, un anonyme, un poëte latin, et

Le docteur. Parbleu ! vous ne digérez plus, vous dormez à peine et vous avez des étourdissements... Vous menez une vie sédentaire?

M. Malenpoint. Je garde un télégraphe souterrain du mont Dore, à trois cents pieds au-dessous du sol. Je reste assis dix-neuf heures par jour à relever des signes sur un cadran.

Le docteur. Il était grand temps de vous lever. Cinq voyages et cinq verres d'eau par jour; six et sept, si vous pouvez. Nourriture solide en petit volume. N'arrêtez vos courses qu'au bout de vos forces, mais suspendez vos repas à moitié de votre appétit; et quand vous rentrerez dans votre souterrain, tenez-vous-y debout autant que possible; faites-y de la gymnastique à tous vos moments de loisir, et prenez une heure sur chaque nuit pour courir en plein air par tous les temps.

Mme Coquelin, *trois révérences*. Docteur, j'ai l'honneur de vous présenter ma fille unique, Mlle Catarina Coquelin. (*Révérence de la fille.*)

Le docteur. Au fait, madame; de quoi s'agit-il?

Mme Coquelin, *à voix basse et livrant une sorte de lutte au docteur pour l'attirer à l'écart*. Votre herbe fait-elle grandir, monsieur?

Le docteur. A l'âge de mademoiselle?... hum... Elle est majeure!

Mme Coquelin. La petite majorité, tout au plus.

Le docteur. Et pourquoi voulez-vous allonger cette... Catarina? (*Révérence de la fille.*)

Mme Coquelin, *même jeu*. Elle est fiancée à un contrôleur des poids et mesures, un fort bel homme et un excellent parti, qui craint que sa taille ne soit insuffisante.

Le docteur. Dix voyages par jour à la fontaine, deux heures de gymnastique dans les arbres voisins et peut-être gagnerez-vous quelques millimètres. (*Révérences de la mère et de la fille.*)

M. Molleton. M. Molleton, docteur; j'ai toujours froid; j'ai beau me couvrir et me recouvrir... Permettez... ce cabinet est plus frais que la salle... Guillaume, mon second pardessus! (*Son valet apporte le pardessus, il l'endosse.*)

Le docteur. Quittez ce vêtement, au contraire; ôtez l'autre aussi. Vous gelez parce que vous vous couvrez trop! (*Le buveur obéit.*) Maintenant, courez à l'Eangronne; jetez-vous-y cinq minutes, et ne reprenez qu'un paletot de toile. Vous ne grelotterez plus d'ici à demain. Recommencez vingt jours de suite; trois voyages à la source et trois verres d'eau. Je vous réponds du succès. (*Le docteur continue sa consultation, en allant de l'un à l'autre, et finit par congédier les derniers buveurs, en leur disant:* A demain, messieurs, je suis pris par l'heure. *Tous sortent.*)

La dame au panier, *reparaissant, même jeu*. Enfin, le voilà seul. (*Elle découvre son panier et s'avance en faisant des saluts circulaires.*)

Le docteur, *sans la regarder, à Jacquette qui rentre avec son plateau*. Ah! tu arrives à propos, Jacquette.

Jacquette. A la bonne heure; ce n'est pas sans peine. (*Elle pose le plateau sur la table.*)

Le docteur. Va dire au monsieur qui est dans la salle que je suis à ses ordres.

Jacquette. Vous ne déjeunez pas?

Le docteur. Laisse-moi tranquille, et va me chercher ce monsieur.

Jacquette, *abasourdie, reprenant son plateau*. Ah! ça, mais je ne le reconnais plus. Il se dénature. (*Signe pressant du docteur, elle sort en courant.*)

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, sir RICHARD HAMILTON.

(A l'entrée de sir Richard, la dame qui avait continué ses saluts au docteur recouvre brusquement son panier, et se retire avec un geste de désespoir.)

Richard, *saluant le docteur qui l'examine attentivement*. C'est au docteur N... que j'ai l'honneur de parler?

Le docteur. A lui-même, monsieur. (*Il lui montre un fauteuil; tous deux s'asseyent et s'observent en silence.*)

Richard. Monsieur, vous devez aimer qu'on aille au fait, et vous apprécierez ma franchise. J'ai la superstition des physionomies; c'est une de mes dernières croyances. Si votre figure ne m'était pas revenue, je n'aurais fait que traverser votre cabinet. Votre aspect justifiant, au contraire, tout le bien qu'on m'a dit de vous, je vais prendre vos conseils sur l'état de ma santé. Je vous préviens que je ne crois ni à la médecine ni aux médecins. Je suis venu ici parce que ma mère m'en a prié à genoux, en m'expliquant que vous n'avez aucun rapport avec vos confrères.

Le docteur. Mes confrères ont leur méthode, j'ai la mienne, ou plutôt je n'en ai point. J'étudie et je suis la nature, notre maître à tous, et dont ma science en cheveux blancs n'est que la très-humble servante.

Richard. De mieux en mieux. Je vois que je puis m'ouvrir à vous.

Le docteur. Je vous y aiderai, si vous voulez le permettre.

Richard. Vous prétendez lire dans ma pensée?

Le docteur. Je ne prétends rien; j'essaye et je cherche.

Richard. Soit. Je ferai beau jeu à votre perspicacité.

Le docteur. Je vous écoute avec le plus cordial intérêt.

Richard. J'ai trente ans d'âge et soixante ans d'existence.

Le docteur. Immense avantage, monsieur, si à l'expérience acquise de la maturité vous pouvez joindre l'ardeur retrempée de la jeunesse.

Richard. C'est justement là la question. J'ai tout vu en ce monde, et tout usé, y compris mes forces morales et physiques.

Le docteur. Pardon, je vous arrête là: l'homme n'a jamais tout vu, et celui qui le croit n'a rien vu encore. Quant à vos forces (*lui tâtant le pouls et le regardant dans les yeux*), vous prenez leur sommeil pour la mort, et je me charge de les réveiller.

Richard, *avec ironie*. Je vois que vous êtes plus jeune que moi, docteur, je respecte vos illusions.

Le docteur. A trente ans, monsieur, les facultés s'égarent; elles ne se perdent pas. Je vous jure que vous retrouverez les vôtres.

Richard, *de même*. Dans votre herbe, sans doute, et dans l'eau de votre fontaine?

Le docteur. Hâtez-vous d'en rire; vous n'en rirez pas longtemps.

Richard. Vous avez la foi, docteur; vous êtes heureux.

Le docteur. Vous le serez aussi, car je vous la rendrai. (*A partir de ce moment, la voix du docteur prend une autorité croissante, et le ton de Richard cède peu à peu de son ironie.*) Dites-moi les symptômes de votre mal.

Richard. J'ai perdu l'appétit, le sommeil, l'activité. Estomac et cerveau, muscles et nerfs, sang et humeurs, toute ma constitution se paralyse.

Le docteur. Depuis combien de temps?

Richard. Depuis deux années, surtout depuis six mois

Le docteur. Et comment vous traitez-vous?

Richard. Comme les chevaux rendus, à coups de fouet et d'éperon. Il faut bien aller jusqu'à l'écurie commune.

Le docteur. Et si votre attelage s'abattait en chemin, vous avez songé sans doute...

Richard. A l'achever d'un coup de pistolet, naturellement et logiquement. J'ai ce que les anciens nommaient le *tædium vitæ*, ce que les Anglais nomment le *spleen*, ce que vous appelez l'hypocondrie ou le marasme, ce que j'appelle, moi, de son vrai nom : l'épuisement et l'agonie. Que voulez-vous, docteur? Chacun reçoit de Dieu sa dose d'existence. La mienne était de trente ans, et je suis à la dernière goutte. Si cette goutte est amère, la coupe était bonne, et je l'ai savourée dignement.

Le docteur. Quel fut le tempérament de votre père et de votre mère?

Sir Richard Hamilton. Dessin de Foulquier.

Richard. Mes aïeux étaient des hercules et ont vécu un siècle. Ma mère est encore, à cinquante ans, la plus belle femme de l'Irlande.

Le docteur, *se levant*. Debout alors, jeune homme! *Sursum corda!* Vous blasphémez Dieu et vous calomniez son chef-d'œuvre. Vous ne m'avez pas dit votre mal, c'est moi qui vais vous le dire! *(Richard se lève malgré lui.)* Vous croyez avoir dignement usé de la vie, vous en avez abusé indignement.

Richard. Docteur!

Le docteur. Ecoutez-moi jusqu'au bout. Vous aurez une heure pour me maudire, et vous me bénirez quarante ans. Sir Richard Hamilton...

Richard. Qui vous a dit mon nom?

Le docteur. Votre ange gardien, qui était ici avant vous.

Richard. Que signifie?

Le docteur. Vous le saurez plus tard.

Richard. Ah! je comprends. Ma mère vous a écrit. Pauvre mère!

Le docteur. Sir Richard Hamilton, le ciel avait mis dans votre berceau tout ce que la terre envie : la force, la beauté, l'intelligence, la richesse, la considération. A vingt-cinq ans, vous n'aviez qu'à marcher devant vous pour cueillir le bonheur à chaque pas. Mais vous avez passé auprès de lui, sans le voir, et vous avez couru au mirage du plaisir. Vous avez prodigué à des fantômes et à des rêves vos facultés les plus généreuses. Vous avez dépensé avec des fous, comme l'enfant prodigue, le patrimoine de votre cœur et de votre esprit. Au lieu de garder et d'accroître ce trésor par le travail et la vertu, au lieu de vous rendre utile par de grandes entreprises, ou glorieux par de vaillants combats, au lieu de vous faire honorer comme citoyen, aimer comme époux, choyer comme père de famille, bénir comme providence des petits et des malheureux, vous avez amusé la galerie par des aventures, des fantaisies et des tours de force, qui ne vous ont laissé que l'ennui et l'isolement, le vide et le désespoir, la défaillance et le remords (*mouvement de Richard*), oui, le remords, et louez-en Dieu, car c'est le dernier ressort qui vous reste et la seule clef qui vous remontera. Voilà votre maladie, sir Richard, la maladie de ce pays et de ce siècle; c'est la chute de votre âme qui a terrassé votre corps, et pour que celui-ci retrouve sa force, il faut que celle-là reprenne son essor.

Richard, *avec effort*. Vous prêchez fort éloquemment, monsieur, mais vous oubliez que je suis venu chercher un médecin et non pas un confesseur.

Le docteur. Vous avez trouvé un ami. Fiez-vous à son dévouement. Sir Richard, la main sur la conscience, ai-je dit la vérité? (*Il lui tend la main. Après un moment d'hésitation, Richard lui donne la sienne.)*

Richard. Vous êtes un noble esprit et un noble cœur!

Le docteur. Je suis mieux que cela, je suis un chrétien. Une larme? Ah! quand je vous le disais, que rien n'était perdu. Cette larme est l'arc-en-ciel de la délivrance! Dieu vous fait grâce et veut vous racheter. Vous n'avez qu'à le vouloir avec lui et avec moi.

Richard. Hélas! il y a six mois que je n'ai rien voulu, comme il y a un an que je n'ai ni pleuré ni souri. Vous ne vous êtes trompé que sur un point, docteur; je suis plus bas que vous ne le supposez. La vie est réellement finie pour moi, je le sens à l'impuissance de mon effort. J'expierai tout au plus le passé, je ne reconquerrai point l'avenir

Le docteur. Ah! ce ne sera pas l'affaire d'un jour, sans doute. Vous ne remonterez pas d'un bond la pente où vous avez roulé quatre ans. Attendez-vous aux découragements et aux rechutes. Mais ne quittez jamais le but du regard, et surtout chassez le démon de l'égoïsme. La vie terminée pour vous! O sacrilége envers Dieu et les hommes! N'avez-vous pas des yeux pour admirer les astres, la verdure et les fleurs? La religion que vous avez repoussée comme un frein ou affichée comme une enseigne, la nature qui vous est cachée encore, car la civilisation l'a masquée pour vous, la science et l'art, la littérature et l'histoire, dont vous possédez la langue et la clef, l'humanité votre sœur, que vous avez crue votre jouet, ne vous offrent-ils pas leurs trésors et leurs problèmes qui occuperaient cent existences? Tout cela ne vaut-il point un *steeple-chase* ou une lutte de coqs, un déjeuner sur les Alpes ou une équipée en ballon? La vie terminée pour vous, enfant? mais vous en êtes à la commencer, au con-

traire. Vous avez fait le tour du globe et vous vous ignorez vous-même! Quels droits avez-vous exercés, quels devoirs avez-vous remplis envers Dieu et vos frères, envers la famille et la société, qui ont tout fait pour vous et à qui vous n'avez rien rendu? Où sont vos actes et vos travaux, vos produits et vos bienfaits! L'avenir vous est fermé, aveugle et ingrat! mais n'y a-t-il donc plus de terres en friche, de découvertes à faire, d'industries à créer, de

Vue de la fontaine Stanislas, à Plombières. Dessin de M. A. de Bar.

souffrances à guérir, de pauvres à soulager, de victimes à défendre, de douleurs à consoler, de mal à combattre et de bien à accomplir? Pensez-vous, fils d'Adam, que notre planète soit redevenue l'Eden, parce que vous avez gagné le *spleen* en la parcourant? Avez-vous rayé de l'histoire le manteau de saint Martin, le denier de la veuve et le verre d'eau du mendiant? N'entendez-vous pas de votre lit moelleux, de votre table somptueuse, de votre foyer pétillant, les cris de ceux qui meurent de froid et d'inanition sur la paille? Traversez-vous, ô don Juan, notre

vallée de larmes avec l'insensibilité de la statue du commandeur?

Richard. Le commandeur, c'est don Juan lui-même pétrifié, qui n'a plus d'oreilles que pour les reproches d'Elvire ou les quolibets de Sganarelle, et qui vide sa dernière coupe sur sa tombe entr'ouverte.

Le docteur. Toujours ces idées! Allons au fait : vous me consultez; voici mon ordonnance, jurez-moi de l'exécuter.

Richard. Je vous jure d'y faire mon possible, car jamais homme, si ce n'est mon père, ne m'a inspiré autant de confiance que vous.

Le docteur. Je vous ordonne trois choses, deux pour votre âme et une pour votre corps. Pour votre corps, vous vous leverez au point du jour, et vous gagnerez à pied la fontaine Stanislas.

Richard, *reprenant son ironie*. Pour y cueillir votre herbe et y boire un verre d'eau? Laissons ce guérit-tout aux badauds, cher docteur; je ferai très-bien la promenade pour elle-même.

Le docteur. Vous ne la feriez point sans un but, croyez-en mon expérience; et je dois vous exercer, — me le permettez-vous? — à m'obéir.

Richard. Je comprends, — et j'obéirai; vous êtes un philosophe pratique. (*Le docteur lui remet l'herbe, il l'examine en souriant.*)

Le docteur. Vous réitérerez cette course au moins deux fois par jour, puis trois, puis quatre, autant que vos forces le permettront.

Richard. Je réitérerai, soit.

Le docteur. Tous les matins et tous les soirs, en revenant de la fontaine, vous passerez dans mon cabinet et m'inviterez à déjeuner et à dîner avec vous.

Richard. A la bonne heure! voilà un but qui me dédommagera de l'antre.

Le docteur. Vous me trouvez original?

Richard. Je vous trouve charmant.

Le docteur. Attendez la fin. C'est moi qui commanderai vos repas et surveillerai votre régime.

Richard. Ah! diable!

Le docteur. Vous me désinvitez déjà?

Richard. Non certes... mais...

Le docteur. Je ferai comme la veuve Scarron, je remplacerai les ragoûts par des histoires.

Richard. De mieux en mieux. Et vous me mettrez au brouet des Spartiates?

Le docteur. Je vous régalerai du mets par excellence, celui qu'assaisonne l'appétit.

Richard. *That is the question*, comme dit Shakespeare.

Le docteur. Je passe à mes ordonnances morales. Vous avez suivi la guerre d'Orient sur les lieux?

Richard. J'ai assisté à toutes les batailles et à tous les assauts. C'est là que je me suis senti vivre pour la dernière fois.

Le docteur. Eh bien! revivez encore dans ce grand souvenir. Écrivez, jour par jour, votre voyage et votre séjour en Crimée. Racontez et jugez en philosophe et en chrétien ce que vous avez examiné en simple curieux. Quels enseignements ressortent pour vous de ce choc des puissances?

Richard. La folle vanité des ambitions humaines et l'héroïque dévouement des armées à la patrie, à l'honneur et à la civilisation.

Le docteur. Démontrez cette double thèse par les épisodes du combat de géants dont vous avez été témoin.

Richard. J'essayerai pour passer le temps.

Le docteur. Et vous continuerez par amour du sujet. Voilà de quoi occuper votre esprit. Reste à intéresser votre cœur. Vous avez une belle fortune, sir Richard. Combien comptez-vous dépenser à Plombières?

Richard. Je ne compte jamais, c'est l'affaire de mon intendant. Ma tournée en Orient m'a coûté quatre mille livres sterling.

Le docteur. Je ne vous en demande que le huitième à peu près.

Richard, *souriant*. Dix mille francs? c'est le prix d'un de mes chevaux. Mettons l'attelage complet. (*Reprenant son sérieux.*) Et ne me faites pas l'injure d'achever. Vous avez là un Jean-Jacques Rousseau... (*Il prend un volume sur la table, l'ouvre et lit :*) « Jeune insensé! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : *Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir*; puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après-demain, toujours. Si elle ne te retient pas, meurs! tu n'es qu'un méchant. » — Vous voyez que je vous ai compris, docteur?

Le docteur. Admirablement. (*Il lui serre la main.*) Et je suis tranquille sur l'exécution de ma troisième ordonnance.

Richard. Sur son exécution, oui, mais sur ses résultats... Tenez, monsieur, la puissance même de vos aspirations me démontre l'impuissance des miennes. La fatalité me répond : *trop tard!* comme aux gouvernements qui croulent. La charité m'est interdite comme la foi et comme l'espérance! En me rappelant les joies et les vertus de ma jeunesse, vous avez évoqué la véritable fée de mon bonheur, celle qui me l'offrait sans le savoir, il y a cinq ans, dans un amour obscur et naïf, une jeune fille aux yeux de myosotis, aux cheveux d'or et au cœur de chérubin.

Le docteur. Votre cousine, Henriette Lewis.

Richard. Vous savez son nom? Ma mère vous a donc tout conté?

Le docteur. Votre mère et votre ange gardien, je vous l'ai déjà dit.

Richard. Ah! c'est cette fiancée de mes vingt ans qui était mon ange gardien, mais je lui ai tourné le dos. Elle m'a oublié et elle a bien fait. Elle a ouvert le ciel à un autre. Elle me hait ou me méprise aujourd'hui. Et je n'ai jamais senti plus cruellement qu'à cette heure, en voyant repasser au-dessus de ma tête maudite son image candide et son éclat de rire argentin, à quelle profondeur je suis déchu dans le gouffre de Satan! Je vous le répète, docteur, la vie est finie pour moi!

Le docteur. Et moi je vous répète, au nom même de ce cri de douleur, que vous touchez à la résurrection; car l'homme revit par la souffrance, comme il naît par elle, et il n'y a que celui qui ne souffre plus qui soit réellement mort! A demain donc, sir Richard. Il y a une lieue environ de ma porte à la fontaine Stanislas. (*Avec intention.*) Vous n'aurez qu'à ouvrir les yeux et les oreilles pour apprendre, dans ce court espace, ce que l'on gagne à faire des heureux. Vous aimez les surprises et les aventures, elles naîtront sous vos pas, si vous voulez, et vous n'en aurez jamais eu de plus ravissantes.

Richard. Excellent et ingénieux médecin! Dieu vous donne des clients dignes de vous! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE DOCTEUR N..., LA DAME au panier, JACQUETTE.

LE DOCTEUR. Le mal de cet homme est profond, et la cure échouerait sans miss Henriette. Mais avec un pareil aide et après le souvenir qui vient de se réveiller...

LA DAME AU PANIER, *même jeu.* Enfin, vous voilà seul, monsieur, et je puis vous confier mon pauvre malade. (*Pleurant.*) Excusez mes larmes, docteur...

LE DOCTEUR. Vous m'amenez quelqu'un, madame?

LA DAME. Je vous l'apporte, hélas!

LE DOCTEUR. Votre fils? un parent?

LA DAME. Mon unique amour sur la terre, frappé d'étisie et de consomption, et épuisé par un voyage de cent lieues. (*S'asseyant et pleurant plus fort.*) Vous permettez que je me soulage.

LE DOCTEUR, *regardant alentour et courant à la porte.* Mais où est donc ce malheureux?

LA DAME. Allons, du courage! (*Ouvrant son panier.*) Le voici, docteur, le voici! (*Elle sanglote et tire un chat noir maigre.*)

LE DOCTEUR, *stupéfait et indigné.* Un chat!

JACQUETTE, *entrant avec son plateau.* Pour le coup, c'est bien fini. Il n'y a plus personne. J'ai verrouillé la porte, et nous allons... Miséricorde! (*Elle aperçoit le chat, pousse un cri et laisse tomber le plateau sur la bête, qui est toute blanchie par le lait.*)

LA DAME. Ah! Elle me l'a tué! (*Elle se pâme dans un fauteuil et Jacquette dans un autre. Le docteur les regarde avec calme et le chat s'enfuit épouvanté.*) Qu'est-il devenu? Où est-il?

LE DOCTEUR. Il est sauvé. (*Montrant la porte.*) Faites comme lui. (*La dame sort avec un cri.*) Eh bien! Jacquette, mon déjeuner?

JACQUETTE. Pardi, monsieur, le voilà. (*Elle montre les débris.*)

LE DOCTEUR. Il reste le petit pain, c'est assez. (*Il le ramasse.*) Je le mangerai en courant chez miss Henriette. (*Il sort. Jacquette s'élance après lui.*)

DEUXIÈME TABLEAU. 2me SYLLABE.

La fontaine Stanislas.

SCÈNE I.

DOMINIQUE, LAZARE, mère AUBRY, BRIGITTE, MENDIANTS.

PREMIER MENDIANT. Sir Richard n'est pas arrivé?

DEUXIÈME MENDIANT. Je l'ai rencontré au Banc-Vert; il écrivait dans son petit livre. Il m'a donné ça en m'envoyant promener.

LAZARE. Cent sous! Corbleu! Je vais l'embêter aussi pour en avoir autant.

JACQUES. Tu mendies encore, Lazare? Si le docteur N... te voyait!

LAZARE. Et toi, que fais-tu ici?

JACQUES. J'ai rendez-vous avec sir Richard.

DOMINIQUE. Et moi aussi.

MÈRE AUBRY. Et moi de même.

BRIGITTE. Et moi pareillement.

LAZARE. Peste! Excusez, messeigneurs; je lui dirai d'être exact. (*Il sort.*)

PREMIER MENDIANT. Savez-vous que c'est un drôle de corps que cet Anglais.

DEUXIÈME MENDIANT. Il ne donne jamais que des pièces blanches.

TROISIÈME MENDIANT. Quand il donne. Il a ses heures. Moi, il me traite toujours de fainéant.

JACQUES. Il a bien raison.

MÈRE AUBRY. Il donne surtout à ceux qui ne lui demandent rien. Croiriez-vous qu'il est venu me chercher dans mon galetas?

BRIGITTE. Et moi dans l'écurie de nos ânes. Je ne sais pas ce qu'il a dit à mon mari; mais depuis qu'il lui a parlé, Jean ne s'est pas grisé une seule fois.

DOMINIQUE. Il lui aura promis, comme à moi, une pièce de bordeaux pour son hiver, s'il ne buvait, d'ici à la fin du mois, qu'un litre par jour.

PREMIER MENDIANT. Diable! Je m'abonnerais bien à un demi-litre, et sans bordeaux encore.

DOMINIQUE. Ce qu'il a fait de mieux, c'est de s'en rapporter à ma parole. Ça m'a touché au fin fond du cœur, et je ne le tromperais pas pour cent canons... d'eau-de-vie!

TROISIÈME MENDIANT. J'aurai pied ou aile de l'Anglais. Je gagnerai ses faveurs et ses aumôniers.

JACQUES. Les deux jolis marchands forains des hautes Vosges?

TROISIÈME MENDIANT. Oui, Germain et Thérèse, qui le suivent partout comme son ombre.

MÈRE AUBRY. Ce sont eux qui m'ont recommandée à sir Richard.

BRIGITTE et DOMINIQUE. Tiens! Et moi aussi.

TROISIÈME MENDIANT. Ont-ils de la chance, ces gaillards-là, d'avoir empaumé un tel client! Je parie qu'il leur achète par jour plus de cinquante francs de biblots d'acier.

JACQUES. Ma foi, ce n'est pas dommage, car cette petite Thérèse, qui ressemble plus à un ange qu'à une femme, distribue la moitié de ses bénéfices à moins pauvre qu'elle.

PREMIER MENDIANT. Çà, c'est vrai.

DEUXIÈME MENDIANT. Hier encore, elle m'a remis vingt sous.

TROISIÈME MENDIANT. Tenez! la voilà qui monte la côte sur son âne; et sir Richard va la suivre ici, comme l'aiguille suit l'aimant. Je cours la mettre dans mes intérêts. (*Il sort.*)

DOMINIQUE et MÈRE AUBRY. Et moi la remercier de ses bons soins.

BRIGITTE. Et moi lui donner des nouvelles de nos enfants.

JACQUES. Et moi la prier pour ma guérison, comme la bonne Vierge de Plombières.

SCÈNE II.

LA DAME au panier, puis M. BIGOURNEAU, M. MALENPOINT, M. MOLLETON, M. DESMOLLETS, Mme de JOUVENCE, CATARINA, Mme COQUELIN, PREMIER ET DEUXIÈME MENDIANT, puis LAZARE.

LA DAME AU PANIER (*Même jeu qu'au premier tableau*). Il n'y a personne encore à la fontaine; viens, mon bijou, boire ton verre d'eau. (*Elle tire le brin d'herbe de son corsage, et va tirer le chat du panier, lorsque s'approche le premier mendiant.*)

PREMIER MENDIANT (*psalmodie*). Ma bonne dame, ayez pitié!

LA DAME. Quelqu'un? que le bon Dieu le bénisse! — Allez! allez, mon brave homme; je n'ai rien pour vous.

PREMIER MENDIANT. Ma bonne dame, ayez pitié!

La dame. Vous voyez bien que j'ai affaire ; passez votre chemin.

Premier mendiant. Ma bonne dame, ayez pitié! (*Impatience de la dame; persistance du mendiant dans son refrain.*)

La dame. Il ne m'entend pas! il est sourd. (*Elle se décide à lui donner pour se débarrasser de lui. Alors elle reprend son herbe, remplit son verre et s'apprête à rouvrir son panier.*)

Deuxième mendiant (*psalmodie*). Charité, s'il vous plaît, ma bonne dame! (*Mêmes refus, mêmes refrains, jusqu'à ce que la dame ait donné. Reprise du verre et du panier. Surviennent les buveurs. La dame s'enfuit en maugréant.*)

(M. Bigourneau arrive à pas comptés, M. Malenpoint au pas gymnastique, M. Molleton en se battant les flancs, M. Desmollets en soufflant et s'essuyant le front, Mme de Jouvence en minaudant sous l'éventail, Mme Coquelin en pressant sa fille du geste et de la voix. Tous, hors M. Desmollets, descendent de la montagne, tenant leur brin d'herbe, et remplissent leurs verres à la fontaine.)

Le docteur N. :

M. Bigourneau. Trois mille six cent vingt-cinq pas et demi de la porte du docteur à la fontaine ; c'est la quatre-vingt-quinzième fois que je les compte depuis dix-neuf jours, cela fera un joli petit ruban de lieues quand je retournerai à mes coquilles.

M. Malenpoint. Que c'est donc bon de vivre en plein air! Je me sens ressuscité, ma parole d'honneur! Je donnerai ma démission de garde du télégraphe pour solliciter un emploi de facteur rural.

M. Desmollets. Ouf! m'y voilà, pour la cent trente-neuvième fois. J'espère que c'est... Taglioni! Aussi, je pèse vingt-sept livres de moins. Près d'un kilo par jour de gagné ou plutôt de perdu, car je joue à qui perd gagne, moi! Tiens! la charge est bonne! (*Il éclate de rire.*) Où est donc Lazare?

Lazare, *à part*. Sir Richard m'a encore donné... à tous les diables. Ah! voilà mon client.

M. Desmollets. Va me chercher mon brin d'herbe.

Lazare. Au galop! monsieur Desmollets, au galop! (*Il sort.*)

M. Molleton. Vous avez tort, monsieur ; il faut cueillir l'herbe soi-même.

M. Desmollets. Vous en parlez à votre aise, M. Molleton, vous qui grelottez quand je fonds en eau.

M. Molleton. J'ai trouvé le moyen de ne plus grelotter. (*Il continue de se battre les flancs.*)

Mme de Jouvence. Le fait est que cette herbe est merveilleuse. Je suis de bonne foi ; j'avais trente ans, je n'en ai plus que quinze. (*M. Desmollets éclate de rire.*)

Mme Coquelin. Allons, Catarina, monte aux arbres, ma biche, et surtout aie l'œil à ton pantalon!

Catarina. Oui, maman.

Mme Coquelin. Pends-toi longtemps, tu sais, comme au Gymnase Triat.

Catarina. Oui, maman.

M. Molleton. Avez-vous aperçu l'Anglais, messieurs?

M. Bigourneau. Je l'ai entrevu dans le bois.

M. Desmollets. Il a ses chemins à lui.

Mme de Jouvence. Ceux où passe Mlle Thérèse.

M. Desmollets. Et il ne parle à personne.

Mme de Jouvence. Excepté à la petite marchande.

Mme Coquelin. Nous dansons sur un roman de Walter Scott.

M. Desmollets. La jolie fille de Plombières. (*Il éclate de rire.*)

M. Molleton. Vous conviendrez que c'est bizarre. Un grand seigneur, un millionnaire, un misanthrope, un touriste, qui a vu des bayadères, des Andalouses, des Circassiennes...

Mme de Jouvence, *s'éventant*. Qui n'a plus d'yeux pour la beauté...

Mme Coquelin, *regardant sa fille*. Ni pour la jeunesse.

M. Molleton. Et qui passe sa vie à suivre à pied une coutelière des Vosges montée sur son âne. C'est un vrai conte de fées.

M. Desmollets. Les Anglais sont des originaux sans copie. (*Il éclate de rire.*)

M. Bigourneau. Le fait est que cette Thérèse (je l'ai regardée hier involontairement) est une coquille d'un modèle rare.

Mme de Jouvence. Un minois de grisette.

M. Desmollets. Hum! elle ressemble plutôt à une reine. Une dignité, une aisance, un langage... J'ai voulu un jour lui donner une tape sur la joue ; corbleu! elle m'a rembarré par un coup d'œil, qui m'a rappelé Mme veuve Desmollets, quand elle mit la croix à ma boutonnière.

M. Molleton. Son langage surtout me stupéfie! C'est-à-dire qu'elle parle de tout comme si elle professait. Ma fille a suivi dix ans les cours encyclopédiques de l'abbé Gaultier. Eh bien! cette paysanne lui rendrait vingt présidences... Et sa prononciation! avez-vous remarqué ses *R*? le plus pur grasseyement parisien.

M. Desmollets. C'est phénoménal.

Mme de Jouvence. Prenez garde, messieurs, sir Richard vous enverra un cartel.

M. Desmollets. Je l'attends à pied et à cheval, et je lui laisse le choix... du déjeuner. (*Il éclate de rire.*)

M. Malenpoint. Moi, l'Anglais me fait l'effet d'un *goddam* exploité, de compte à demi, par Thérèse la fine mouche, et Germain, son compère.

Jacques, *qui écoutait*. Assez, monsieur! Ne touchez pas à ces objets-là, car, malgré ce bras en écharpe, il y aurait de la casse.

M. Desmollets, *se rengorgeant*. Oh! oh!. (*Tous filent doux et disparaissent.*) C'est qu'il le ferait comme il le dit, ce butor-là!

SCÈNE III.

Sir RICHARD HAMILTON.

(Jacques, voyant sir Richard rêveur, s'éloigne discrètement.)

Richard. Le docteur avait peut-être raison. Cette existence active, en plein air, m'a retrempé et ranimé. La nature a des secrets et des trésors inconnus. Les brises du soir et du matin, l'ombre et la rosée, les plantes et les fleurs communiquent à l'homme je ne sais quelle sève et quelles émanations vivifiantes. Elles le rendent meilleur en le rendant plus fort, et elles le rapprochent de Dieu par la jouissance de ses chefs-d'œuvre. Les alchimistes et les physiciens n'ont pas assez songé à cela. Qui m'aurait dit, il y a vingt jours, que je prendrais goût à ces courses matinales, que je boirais de cette eau avec plaisir, que je croirais presque à cette herbe enchantée? Qui m'aurait dit, à moi, isolé en ce monde comme un sourd-muet, à moi dont tant d'émotions ont vidé le cœur, que je trouverais une famille dans les pauvres habitants de ce pays, que je m'intéresserais à leurs peines, à leurs travaux et à leurs espérances; qu'après avoir vu d'un œil froid toutes les puissances de l'Europe aux prises en Crimée, tous les héros personnifiés sous les murs de Sébastopol, toutes les grandeurs et toutes les beautés de la terre assemblées aux fêtes de la paix, je m'attacherais aux pas et à la destinée d'une petite paysanne des Vosges, et me ferais une joie d'échanger son histoire contre la mienne, de la consulter sur mon voyage en Orient, comme Molière consultait sa servante sur ses comédies. Est-ce la raison qui me revient ou la folie qui m'arrive? Où en étais-je du journal de mes promenades. Relisons mes premières entrevues avec Thérèse. Cela me dilate la poitrine et me rafraîchit le sang. (*Lisant.*)

« 10 août. J'ai rencontré ce matin une jeune fille qui m'a causé un éblouissement. Ce n'est qu'une humble paysanne, une marchande d'acier des Vosges, et elle a la beauté d'une nymphe, la noblesse d'une lady. Un goût exquis préside à son costume. Elle repose sur la selle de son âne comme sur un trône. Et puis elle m'a rappelé je ne sais quel souvenir. Elle m'a frappé par une ressemblance

Le docteur N... avec ses pauvres. Dessin de V. Foulquier.

indéfinissable. Son regard bleu, son sourire perlé, ses cheveux d'or pâle ont été une vision de mes beaux jours. J'ai cru voir passer ma jeunesse dans son printemps. — 11 août. J'ai causé une heure avec Thérèse (elle se nomme ainsi), et sa conversation m'a plus étonné encore que sa personne. Malgré son émotion en me parlant, elle s'est exprimée comme la miss la mieux élevée des trois royaumes. Il y a des natures si richement douées qu'elles comprennent et rendent tout d'instinct. Pour compléter le charme et l'illusion, je lui ai trouvé un peu d'accent anglais. Cette enfant est pour moi un espèce de mirage. Elle m'a conté son existence, sans reproche et sans peur. Dickens ou Balzac n'inventeraient pas un plus gracieux roman. Chose étrange! ce roman est un chapitre de mon histoire! Comme moi, un jeune homme lui avait été fiancé par son père. Comme moi, ce jeune homme l'a délaissée et oubliée. Elle l'a oublié à son tour, comme a dû faire Henriette, et elle a donné son cœur à Germain, un pauvre marchand comme elle, qui s'est fait son ange gardien, en attendant qu'il devienne son époux. Il n'a rien au monde; elle n'a pas de dot. Sa mère, infirme et ruinée, allait vendre sa maison. Elle s'est dit: j'irai gagner, à Luxeuil, à Bains, à Plombières, là où il y a des riches, de quoi sauver l'asile de ma mère, et acheter une coutellerie à Germain. Et elle est partie sur son âne, avec sa petite bontique, à la grâce de Dieu. Germain l'accompagne pour veiller sur elle, la diriger dans son commerce, et lui épargner les grandes fatigues. Ils ne logent jamais ensemble, mais il la rejoint au point du jour pour ne la quitter qu'à la nuit. Je les ai aperçus ce soir ensemble. Elle était sur son âne; il la regardait avec tendresse, et lui remettait une fleur des champs, comme j'en offrais jadis à Henriette, dans le parc de Loch-Lewis. C'était délicieux à voir; un vrai tableau de Greuze. Pourquoi donc ai-je pleuré comme un enfant? — 14 août. Thérèse m'a dit qu'elle fait de bonnes affaires, que je lui porte bonheur, que toutes les fois que je l'étreins, elle voit les chalands arriver. Je l'ai surprise distribuant aux pauvres une partie de ses bénéfices. Elle m'a avoué que c'était son moyen d'assurer sa fortune. Elle est convaincue qu'en agissant ainsi, elle place son argent à gros intérêt. Elle appelle cela la dîme du bon Dieu. — 17 août. Thérèse est dans le ravissement. Un fabricant de la ville lui a cédé à moitié prix deux cents bijoux d'acier. Vous voyez bien! m'a-t-elle dit, c'est la récompense de la dîme. Laissons-lui sa douce croyance. Qu'elle ne sache jamais d'où viennent ces bijoux! — 25 août. Soupçonne-t-elle que c'est moi qui ai payé le fabricant? Elle m'a observé tout le jour avec une attention profonde. J'ai fait diversion en lui demandant les noms de ses pauvres, et elle m'a mené en triomphe de taudis en taudis, de chaumière en chaumière. Quelle bonne aventure pour ces malheureux! Je leur aurais donné tout ce que je possède par les mains de Thérèse. N'est-ce pas, m'a-t-elle dit, que la plus grande joie est de faire des heureux? Elle a raison pour tout le monde; aura-t-elle raison pour moi? — 29 août. Je vais tenter une épreuve qui décidera du salut de mon corps et de mon âme. Je vais *entreprendre le bonheur* de Thérèse et de Germain. Si ce remède ne me réussit pas, je suis incurable! » etc., etc.

SCÈNE IV.

Sir RICHARD, LAZARE, puis THÉRÈSE.

LAZARE, *accourant.* Vous n'avez pas vu, sir Richard, mam'selle Thérèse est tombée de son âne!

RICHARD, *se levant.* Elle s'est blessée?

LAZARE. Oh! rien, une petite foulure au poignet.

RICHARD. Tu m'as fait une peur. (*A part.*) Je ne croyais plus m'émouvoir ainsi. (*Haut.*) Où est-elle?

LAZARE. Par là. Non! par ici... non! à gauche. Tenez, la voilà. (*Thérèse entre.*)

RICHARD, *courant à elle.* Vous avez failli vous tuer?

THÉRÈSE. Dame oui, si j'avais monté comme vous un cheval anglais. Mais avec Frisette je ne fais jamais que m'asseoir par terre.

RICHARD. Cela vous arrive donc quelquefois?

THÉRÈSE. Souvent. Il n'y a qu'un mois que je suis dans la cavalerie.

RICHARD. C'est vrai; depuis que vous avez quitté votre mère... Vous ne sentez aucune douleur?

THÉRÈSE. Plus rien... que l'envie de rire.

LAZARE, *bas.* N'oubliez pas le messager, milord. — C'est moi qui lui ai dit où vous étiez, monseigneur. — Et puis je vous ai annoncé, mon prince, qu'elle n'avait pas de mal.

RICHARD. C'est juste! Tiens! va-t'en; mais souviens-toi que je ne suis ni milord ni prince.

LAZARE. Un louis! me voilà dégnignonné! et je tiens le nœud de sa bourse! (*Il sort.*)

RICHARD. Germain n'est pas avec vous, mademoiselle?

THÉRÈSE. Il est allé à Remiremont, où l'empereur dîne avec sa cour. Tout le pays y accourra de dix lieues à la ronde. On sera joyeux; on ne regardera pas à l'argent, on achètera des couteaux et des ciseaux; Germain reviendra riche comme Crésus.

RICHARD. Vous aimez bien ce garçon, Thérèse?

THÉRÈSE. De tout mon cœur! Il est si bon! il a tant de soins pour moi! Il mourrait de chagrin, si j'en épousais un autre! C'est si cruel de n'être pas aimé, quand on aime!

RICHARD. En effet.

THÉRÈSE. Oh! vous ne connaissez pas ça, vous autres messieurs!

RICHARD. Vous croyez?

THÉRÈSE. Vous avez trop de distractions. Vous jetez votre cœur à tous les vents, aux dîners, aux fêtes, aux beaux habits, aux belles dames, aux voyages, aux aventures, à toutes les vanités d'ici-bas. Quand on aime tant de choses et tant de monde, voyez-vous, on finit par n'aimer rien ni personne que soi-même. Et encore, à force de se regarder dans la glace, on arrive toujours à se trouver laid. Parlez-moi, pour se chérir comme il faut, de deux pauvres paysans qui sont tout l'un pour l'autre. Ils usent leurs habits au travail, mais leur corps et leur âme s'y rajeunissent. Ils n'ont d'autre fête que la danse l'été et la veillée l'hiver, mais ils s'en disent plus dans une poignée de main que dans tous vos grands discours. Ils ne voyagent pas plus loin que le champ de leurs pères, mais l'herbe y est aussi verte, l'ombre aussi fraîche, la fleur aussi jolie qu'en Suisse et en Allemagne; sans compter l'alouette qui monte avec leur chanson vers le soleil. Ils mangent du pain noir et boivent l'eau de la source, avec le petit vin du cru quand il y en a, mais ils communient en se partageant le pain et en se passant le verre; et ils sentent que le bon Dieu leur dit: « Aimez-vous, c'est votre droit, je vous bénis et vous rendrai heureux! »

RICHARD, *attendri.* Oui, c'est bien là le véritable amour. Vous parlez, Thérèse, comme les poëtes chantent. Où avez-vous donc lu tout cela?

THÉRÈSE. Dans les yeux de Germain. Ils en disent plus long que vos livres, allez!

RICHARD. Et que vous faudrait-il pour être heureuse avec lui?

THÉRÈSE. La maisonnette de ma mère, où mon père est mort, où je suis née, où je veux élever nos enfants et finir dans leurs bras; deux arpents de terre alentour, un atelier pour Germain sous la grange, pas plus loin, car il faut que j'entende son marteau, comme il entendra mon rouet; de jolis marmots qui nous feront enrager, et qui grandiront en travaillant avec nous; assez de profits pour les amener à suivre notre exemple quand ils auront vingt ans; un peu d'économie afin d'alléger nos vieux jours, et de donner aux pauvres un morceau de pain. Avec cela, de la santé, de la gaieté, de l'honnêteté, qui les entretient. La paix avec le bon Dieu et les hommes; de bonnes nuits de repos après de bonnes journées d'ouvrage; et mourir, s'il se peut, la main dans la main, pour entrer ensemble au paradis. Vous détournez la tête, ce rêve vous fait rire?

RICHARD. Ce rêve me fait pleurer. O Henriette et notre château de Loch-Lewis! (*Il cache son front dans ses mains.*)

THÉRÈSE, *très-émue.* Qu'est-ce qu'Henriette?

RICHARD. Ma Thérèse d'autrefois, un ange comme vous, qui m'offrait le bonheur que vous venez de peindre.

THÉRÈSE. Et comment l'avez-vous refusé?

RICHARD. Hélas! je ne l'ai pas compris alors, et j'ai préféré des chimères. Vous me le faites comprendre aujourd'hui, mais il est trop tard. Henriette ne pense plus à moi et a donné son trésor à un autre.

THÉRÈSE. Qui vous a dit cela! Mais je parierais le contraire. Quand on aime véritablement, c'est pour la vie. Vous l'aimeriez donc encore, cette... Henriette?

RICHARD. Si je l'aimerais! (*Il prend la main de Thérèse, qui détourne la tête pour cacher ses larmes.*) Ah! mais ne songeons plus à cela, c'est l'irréparable et l'impossible. D'ailleurs, je ne dois pas vous parler d'Henriette.

THÉRÈSE. Pourquoi?

RICHARD. Parce que vous me la rappelez comme un remords vivant! Parce que vous lui ressemblez de cœur, d'esprit et de visage! Parce qu'en vous regardant, je crois la voir, et l'entendre en vous écoutant! Parce que je deviendrais fou, si cette illusion se prolongeait. Thérèse, un seul mot. Je veux que cette ressemblance avec Henriette soit votre providence et ma réparation envers elle. Je veux vous payer ce que je lui devais, et doter Germain de ce que je n'ai pas mérité. N'ayant pas su réaliser le bonheur, je veux m'en donner le spectacle, en vous mariant à votre fiancé et en assurant votre avenir. Trouvez-vous demain à midi chez notre bon ami, le docteur N... Il vous remettra de ma part le prix de la maison de votre mère, du petit champ d'alentour et de l'atelier de Germain. Vous acceptez, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. Il faudrait refuser peut-être, mais je n'en ai pas le courage. Au nom d'Henriette, j'accepte et je vous bénis, à une seule condition...

RICHARD. Laquelle?

THÉRÈSE. Si vous retrouvez jamais Henriette, si elle vous pardonne et vous aime encore, vous vous rappellerez ce que vous m'avez dit, et vous m'inviterez à votre mariage, comme je vous invite au mien.

RICHARD. J'irai au vôtre, mais ce sera mon dernier beau jour; car ce jour-là, je perdrai Henriette pour la seconde fois.

THÉRÈSE. C'est ce que nous verrons... A demain.

RICHARD. A demain! (*Thérèse sort en se retournant à plusieurs reprises.*)

SCÈNE V.

Sir RICHARD, puis JACQUES, DOMINIQUE, mère AUBRY, BRIGITTE, LE DOCTEUR N..., JACQUETTE.

RICHARD. Le docteur ne se trompait pas en me prédisant des aventures à la fontaine Stanislas. En voilà une qui m'a plus enchanté que toutes les surprises de mes voyages. Mais pour que la fatalité de mon sort ne se démente pas, cet enchantement finira encore par l'amertume et le désespoir. Allons! prenons l'eau du docteur, avec l'herbe qui guérit tout; et Dieu veuille que j'y puise l'oubli de Thérèse et de tout ce qu'elle a réveillé dans ce pauvre cœur! (*Il boit et jette le verre.*) Ah! voici mes clients! Que chacun soit heureux ici, excepté moi! (*Il tire sa bourse et en distribue l'or aux pauvres, en leur parlant à tous avec des gestes affectueux.*) Toi, Jacques, tu as rempli ta mission?

JACQUES. Oui, sir Richard, voici la liste des vingt plus pauvres ouvriers des forges de Plombières.

RICHARD. Très-bien. Tu leur remettras cela de ma part, et de la tienne, pour les encourager à suivre ton exemple. (*Tous veulent se jeter à ses pieds en criant*: Merci, notre bienfaiteur! Notre bon génie! Notre consolateur, etc. *Il leur impose silence d'un geste et leur montre le docteur N... qui paraît. Tous les pauvres sortent en saluant le docteur.*)

LE DOCTEUR. Eh bien! je vous y prends! Vous étiez là en famille. (*A l'oreille, en lui serrant la main.*) N'est-ce pas que cela rajeunit le corps et l'âme?

RICHARD. Votre eau ne m'a que trop rajeuni docteur. Je vous demanderai demain le moyen de vieillir.

JACQUETTE, *accourant, bas au docteur.* Pardi, je vous cherchais, monsieur! Vous ne savez pas ce que j'ai découvert? Thérèse n'est pas Thérèse.

LE DOCTEUR, *de même.* Plus bas!

JACQUETTE. C'est une marchande comme vous et moi.

LE DOCTEUR. Plus bas, te dis-je!

JACQUETTE. J'ai reconnu à n'en pas douter... devinez qui?

LE DOCTEUR. Silence, morbleu!

JACQUETTE. J'ai reconnu... (*Elle achève à l'oreille du docteur.*)

LE DOCTEUR. Eh bien, après?

JACQUETTE. Ça ne vous étonne pas plus que ça?

LE DOCTEUR. Si tu répètes ce que tu viens de me dire, je te chasse de ma maison!

(*Jacquette reste abasourdie. Le docteur prend le bras de sir Richard. Tous sortent. La dame au panier, qui guettait le moment, s'avance avec précaution, s'assure qu'elle est bien seule, puise un verre d'eau à la fontaine, ouvre son panier en disant*: « Tiens! bois, cher bijou! » *et s'enfuit épouvantée, aux éclats de rire des buveurs, qui paraissent à droite et à gauche, chantant en chœur*: « C'est la mère Michel qu'a perdu son chat, etc. »)

TROISIÈME TABLEAU. LE MOT ENTIER.

Le cabinet du docteur N...

SCÈNE I.

LE DOCTEUR N..., JACQUETTE, puis miss HENRIETTE.

JACQUETTE. L'Anglaise est là, monsieur (*bas*), toujours avec son voile...

LE DOCTEUR. Fais-la entrer.

JACQUETTE. Elle a beau se cacher, voyez-vous, ce n'est pas moi qu'on attrape... Je vous assure que j'ai parfaitement reconnu...

Le docteur. Tais-toi, et va la chercher.

Jacquette. On y va, monsieur, on y va... (*Elle sort.— Miss Henriette entre; elle relève son voile.*)

Henriette, *pressant la main du docteur.* Ah! docteur, que de remercîments! Vous avez été notre bon génie... Ni miss Henriette ni Thérèse ne pourront s'acquitter envers vous.

Le docteur. Attendons la fin; nous n'y sommes pas encore. Thérèse a parfaitement joué son rôle; Germain aussi; mais gare au dénoûment. J'ai vu ce matin sir Richard : il est plus triste et plus amer que jamais. Il m'a annoncé une confidence importante. Je crains une rechute ou quelque surprise.

Henriette. Grand Dieu! que voulez-vous dire?

Le docteur. Je ne sais trop... Sir Hamilton médite un projet mystérieux...

Miss Henriette Lewis. Dessin de H. Pottin.

Henriette. Vous ne douteriez plus de lui, si vous l'aviez entendu me parler d'Henriette, si vous l'aviez vu pleurer comme un enfant à son souvenir, et me presser les mains en me déclarant que je lui ressemblais! Car enfin et grâce à Dieu, Thérèse n'a été quelque chose pour lui qu'à cause de cette ressemblance...

Le docteur. Sans doute; et c'était bien là mon plan, que vous avez exécuté à merveille.

Henriette. J'ai fait de mon mieux, le ciel fasse le reste. Mais la coutelière, je vous le jure, a eu de cruels moments d'embarras. J'ai failli me trahir cent fois pour une, faire banqueroute à mes clients et envoyer paître mon âne.

Le docteur. Bah! j'étais bien sûr que vous iriez jusqu'au bout. Votre emploi, en définitive, était très-amusant. Adorée de tout le monde (car Dieu sait combien vous étiez charmante sous ce costume des Vosges), suivie pas à pas de l'homme qui est le roi de ce pays, chargée de ses aumônes et de ses bienfaits à tous les pauvres et à tous les malheureux, consultée par lui sur son journal de la guerre d'Orient, un chef-d'œuvre d'intérêt, de sentiment et d'élévation; en trois mots, l'idole, la Providence et l'oracle de Plombières, voilà ce que vous avez été ici, mademoiselle, pendant trois semaines.

Henriette. C'est vrai, et cet épisode de ma vie ne s'effacera point de ma mémoire. Que sir Richard revienne à moi ou qu'il m'abandonne encore, je verrai toujours ce mourant ressuscité par vos bons soins, ce regard éteint ranimé par ma présence, et ce cœur usé rajeuni par ma parole; je le verrai toujours courant avec moi de chaumière en chaumière, retrouvant ses joies perdues dans celles qu'il donnait aux autres, écoutant mon histoire et me racontant la sienne avec une émotion qui bouleversait la pauvre Thérèse. (*Souriant.*) A propos, il va vous remettre le prix de la maison de ma mère et de la coutellerie de Germain. Comment arrangerez-vous, ou plutôt dérangerez-vous, mon mariage avec mon... frère?

Le docteur, *de même.* Ange de grâce et d'esprit, cette difficulté ne vous embarrasse guère. Mais revenons aux choses sérieuses : vous m'avez apporté le testament du père de sir Hamilton et votre titre de propriété du château de Loch-Lewis, avec la lettre à sir Richard que je vous ai demandée?

Henriette. Les voici; je ne comprends pas l'usage que vous voulez en faire.

Le docteur, *après avoir lu.* La lettre est parfaite. Ce sera ma dernière sonde jetée dans le cœur de Richard.

Jacquette, *annonçant.* Sir Richard Hamilton!

Le docteur, *ouvrant une porte.* Entrez là, miss, et à bientôt.

SCÈNE II.

LE DOCTEUR N..., sir RICHARD.

Richard. J'ai réfléchi, docteur, et j'ai changé d'avis. Vous ne remettrez point à Thérèse les cinquante mille francs que je vous ai confiés.

Le docteur. Et pourquoi cela?

Richard. Parce que je ne veux plus la marier à Germain; je veux, au contraire, empêcher ce mariage.

Le docteur. Voilà une prétention étrange.

Richard. Et un parjure complet; je n'en disconviens pas. Accusez-vous-en, docteur; c'est vous qui êtes coupable. Je ne connaissais point Thérèse, je ne devais jamais la connaître. Vous m'avez envoyé sur sa route; je l'ai vue, je l'ai appréciée. C'est une des plus parfaites créatures que Dieu ait données à la terre. J'ai voulu faire son bonheur; mais il y a des sacrifices au-dessus des forces humaines. Unir Thérèse à Germain, ce serait me suicider. Vous m'avez détourné du suicide; vous avez ranimé ce corps qui périssait, réveillé ce cœur qui ne battait plus. Vous êtes puni dans le chef-d'œuvre de votre science : vous m'avez trop ressuscité; c'est votre faute. J'aime Thérèse, et j'entends l'épouser.

Le docteur. Vous! épouser Thérèse!

Richard. Je sais tout ce qu'on dira : je serai un original, un extravagant, un *gentleman* déchu; que m'importe! je renaîtrai, je revivrai, je serai heureux! On est habitué d'ailleurs, surtout en France, à voir les Anglais commettre de telles folies.

Le docteur. Et si Thérèse refuse votre main?

Richard. Ce serait vouloir ma mort, et j'espère qu'elle

ne la voudra pas. Je lui donnerai le temps d'oublier Germain. Quant à celui-ci, je serai quitte pour en faire le plus riche coutelier des Vosges. Thérèse a trop de cœur pour me condamner au désespoir ; Germain a trop d'esprit pour repousser la fortune.

Le docteur. Vous en parlez à votre aise ; mais Henriette, votre première fiancée...

Richard. Henriette ne m'aime plus, elle est morte pour moi. Et ce n'est pas moi qui viole nos serments ; car, si je veux épouser Thérèse, c'est parce qu'elle est Henriette elle-même à mes yeux. Vous croyez au doigt de Dieu, docteur, il est manifeste en cette aventure.

Le docteur. Je voudrais partager votre sentiment, mais mon devoir est de vous détromper. Henriette vous aime toujours et vous attend. Vous en trouverez la preuve dans cette lettre et ces papiers qu'elle m'a chargé de vous remettre.

Richard. Que dites-vous, juste ciel !... Le testament de mon père ! les titres du château de Loch-Lewis ! une lettre d'Henriette, en effet ! (*Lisant.*) « Cher sir Richard,

Germain et Thérèse. Dessin de V. Foulquier.

« je ne sais si c'est à mon fiancé ou à mon cousin que j'é-
« cris. Si c'est à mon fiancé, il me rapportera lui-même
« ces pièces, en venant tenir la parole qu'il m'a donnée
« au lit de mort de son père et de mon oncle. Si c'est à
« mon cousin, il déchirera ce testament qu'il rend nul, et
« reprendra le titre de propriété du château de Loch-
« Lewis, que je ne pouvais accepter loyalement qu'avec
« la main de sir Hamilton. Fidèle à mon serment, sir Ri-
« chard, je vous ai toujours aimé, et je vous aime plus
« que jamais depuis que je vous sais malheureux, et quoi-
« que vous m'ayez indignement abandonnée. J'ai attendu
« quatre ans votre repentir et votre retour ; ma tendresse
« a suivi votre indifférence à tous les coins du monde, et
« a veillé sur votre agonie depuis votre retour à Londres.
« A Hyde-Park, à Regent-Street, aux théâtres, à New-
« market, etc., vous avez peut-être aperçu une femme
« voilée, attachée à vos pas comme votre ombre. C'était
« votre ange gardien, c'était moi. L'homme qui m'ac-
« compagnait dans cette mission de dévouement était
« Charles Lewis, mon frère, que vous n'avez pas reconnu
« plus que moi-même. On m'annonce que votre santé
« s'est rétablie miraculeusement à Plombières, et le mo-

« ment est venu pour moi d'exiger de vous une explica-
« tion. Si je ne dois pas porter votre nom, mon cousin,
« je renonce au monde et m'ensevelis au couvent de ***.
« Si en revenant à la vie vous revenez à l'honneur et à
« nos anciens sentiments, accourez, ô mon fiancé, m'ou-
« vrir de votre main ce château de Loch-Lewis, où nos
« pères furent si heureux, où nous avons fait de si beaux
« rêves, et où vous trouverez la plus tendre et la plus
« dévouée des femmes! HENRIETTE LEWIS. » (*Tombant anéanti dans un fauteuil.*) Henriette ! c'est bien elle ! je ne rêve pas ! Elle m'aime encore, elle m'appelle ! elle me tend les bras ! O sublime héroïsme du cœur ! ô lâche et ingrat Hamilton ! tu as bien mérité cette leçon ! (*Il baise la lettre et pleure. Le docteur l'observe en silence.*)

LE DOCTEUR. Voulez-vous toujours épouser Thérèse, sir Richard ?

RICHARD, *se levant effaré.* Thérèse, ô mon Dieu ! Ne prononcez pas ce nom, docteur ! Mon insensibilité de quatre ans reçoit un châtiment sans exemple. Je n'aimais personne sur la terre, et voilà que j'aime deux anges du ciel, et que je ne puis choisir entre eux. Oui, j'adore également Thérèse et Henriette, et (vous allez me croire insensé), en épousant celle-ci, je mourrais du regret de celle-là; en épousant celle-là, je mourrais du regret de celle-ci. Ah ! c'est que je ne suis digne, en effet, ni de l'une ni de l'autre, et j'aime encore mieux mourir en renonçant à toutes les deux !

LE DOCTEUR. Eh bien ! si vous épousiez à la fois Henriette et Thérèse?

RICHARD. Vous êtes cruel, docteur, et cette ironie est sanglante... Vous ne m'avez rendu l'existence que pour en doubler la douleur... Que ne m'avez-vous laissé en finir avec elles? Vous ne pouvez plus rien pour moi, adieu ! (*Il veut sortir.*)

LE DOCTEUR, *le retenant, puis ouvrant la porte.* Je ne puis plus rien pour vous, ingrat !... Vous oubliez déjà ce que je vous ai dit, il y a vingt jours : « Vous aurez une heure pour me maudire, et vous me bénirez quarante ans » Je n'en aurai pas le démenti, parbleu ! Vous épouserez Henriette et Thérèse, car les voici en une seule personne ! (*Henriette entre avec Charles Lewis et lève son voile.*)

SCÈNE III.

LE DOCTEUR, RICHARD, HENRIETTE, CHARLES.

HENRIETTE. Oui, Richard ; Henriette, votre ange gardien, qui avait pris la forme de Thérèse pour achever son œuvre en vous rendant à la vie...

RICHARD, *à genoux, après un éblouissement et un cri.* Et au bonheur ! Je comprends tout !... Et j'adore le bon Dieu dans sa plus parfaite image. (*Il baise les mains d'Henriette.*) Ah ! docteur, je suis radicalement guéri, puisque je ne meurs pas d'une telle joie !... Et Germain, mon rival ?...

CHARLES. Était le complice d'Henriette, sir Charles, son frère et votre cousin. (*Ils s'embrassent.*)

RICHARD. Mais quelle imagination, docteur ! et qui vous a donné cette science dramatique?

LE DOCTEUR. Toujours la nature, mon inépuisable maître. C'est elle qui a ranimé votre corps et votre âme, sir Richard ; le premier par vos courses en plein air, à la recherche de mon herbe (qu'entre nous vous trouverez en tout lieu ; la seconde en vous ramenant à l'espérance et à la foi par la charité, à l'amour par la jalousie, à la réalisation du bonheur par son image la plus charmante : *Virtutem vidcant, intabescantque relictâ.*

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LES PAUVRES ET LES BUVEURS D'EAU.

JACQUETTE. Les pauvres et les clients de monsieur viennent prendre congé de lui.

LE DOCTEUR. Qu'ils entrent tous. Ils verront ma plus belle cure.

TOUS, *entrant.* Thérèse !... mais c'est Thérèse !...

LE DOCTEUR. Miss Henriette Lewis hier, et demain mistress Richard Hamilton. Mon herbe fait aussi des mariages, messieurs. Eh bien ! vous a-t-elle guéris de vos maux?

DESMOLLETS, BIGOURNEAU, MALENPOINT, MOLLETON, *en paletot de simple toile blanche,* Mmes DE JOUVENCE et COQUELIN, LA DAME AU PANIER, *grand deuil.*—Je cours si bien que je défie la goutte de me rattraper. — Non-seulement j'ai trouvé la force, mais encore la *verrue de Jupiter,* un coquillage antédiluvien ! — Je sèmerai l'herbe qui guérit tout à deux lieues de mon souterrain, pour aller l'y cueillir deux fois par jour. — J'ai tellement chaud désormais, que je me promènerais une canne à la main pour tout vêtement. — Je n'ai plus que vingt ans, je vais convoler en troisièmes noces. — Ma fille a gagné un centimètre quinze millimètres. En se pendant six heures par jour jusqu'à la Toussaint, elle sera de taille à épouser le contrôleur des poids et mesures. — Mon bijou est mort, hélas ! mort et empaillé ! hé ! hé ! hé !

DOMINIQUE, *complètement gris.* Et nous, docteur, nous venons vous remercier, ainsi que sir Richard et mademoiselle Thérèse. Grâce à vous trois, nous avons pour un an du pain sur la planche.

LE DOCTEUR. Tu veux dire du vin, maraud.

DOMINIQUE. Je suis dans mon droit. Je m'étais engagé jusqu'au 31 août. Nous sommes au 1er septembre. J'ai pris un à-compte sur ma pièce de bordeaux ! Voilà !

LE DOCTEUR. Allez ! c'est jour d'indulgence plénière... *Homo sum, nihil...* Pardon, mademoiselle, j'allais tomber dans le latin. Allez vous marier au château de Loch-Lewis, et méditez-y ce proverbe français : Avec du cœur, de l'esprit et de la vertu,

IL NE FAUT DÉSESPÉRER DE RIEN.

PITRE-CHEVALIER.

(*Le mot de cette charade au prochain numéro.*) (1).

(1) AVIS AUX LECTEURS. On peut jouer en famille cette charade-proverbe, et celles qui la suivront dans le *Musée,* sans s'arrêter aux difficultés de la mise en scène. La charade comporte, à cet égard, toutes les licences et tous les à peu-près. Voici, par exemple, un moyen d'établir à peu de frais le décor du deuxième tableau : le chef de la troupe s'avance et fait trois saluts au public; puis, dans un *speech* approprié aux lieux et aux personnes, il expose que le salon représente un admirable site des Vosges; la cheminée, les rochers de la fontaine Stanislas; un pot à l'eau renversé, la source jaillissante; un vase de fleurs, le chêne gigantesque; un canapé, le bois voisin, etc., etc. On peut compléter l'illusion par des inscriptions majuscules, telles que : *Cette chaise figure une montagne,* etc., etc ; ne riez pas! c'est ainsi qu'on suppléait aux décorations des drames de Shakespeare, sous la grande reine Élisabeth. Avec ce système économique, la mise en scène la plus compliquée ne coûte que... des éclats de rire Quant aux costumes, c'est là que la fantaisie et l'imprévu triomphent. Plus il y a de fous .., plus on rit. Et nous avons multiplié tout exprès les personnages de *l'Herbe qui guérit tout.*

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

POÉSIE, FABLES, MUSIQUE.

Dors, cher enfant, mélodie. Bessems. 76.
La Fête de Noël. Mme E. de Girardin. 124.
Aquarelle. Ed. Plouvier. 161.
Le Clerc pèlerin. L. Pichat. 221.
La Fille de l'orfevre. E. Deschamps. 359.

ETUDES RELIGIEUSES.

Sainte Cécile, patronne des musiciens. W. Romand. 123.
Les Œufs de Pâques. 219.
Le Bout de Dieu, ou les deux archevêques de Bordeaux. Soudou du Temple. 283.

HISTOIRE, BIOGRAPHIE, ACTUALITÉS.

Sébastopol après l'assaut. P.-C. 30.
Une page d'Abd-el-Kader. 32.
Les Quarante fauteuils de l'Académie. Fauteuil du comte de Ségur. Ch. Chasles. 33, 65.
Les Mémoires de Rostopchine. P.-C. 77.
Revue de l'année 1855. Pitre-Chevalier. 81, 124.
— Hiver de 1855. Ephémérides hivernales. *Id.* 82.
— Les morts de 1855 : Magendie, Isabey, Roqueplan, N. Sue, Froment-Meurice, H. Valentin, Rude, Pabiet, Mackau, Bruat, Mole, Bonnieu, Gerard de Nerval, Vitet, Mme Dupin, Mme Ed. Geoffroy-Saint-Hilaire, etc. P.-C. 83, 86, 88 90.
Victor-Emmanuel. Pelissier. Todleben. Menschikoff. 95.
Rentrée de l'armée d'Orient. 125.
Aventure de Boïeldieu. 127.
Repas des anciens Hébreux. L. Berger. 139.
Le vicomte d'Arlincourt. 158.
Mme Billaut. P.-C. 159.
Samuel Hahnemann. Pitre-Chevalier. 185.
L'Empereur Paskewitch. 191.
Le comte Orloff. 252.
Les Anecdotes de la paix. 253.
Rose Chéri. Pitre-Chevalier. 244.
Gluck et Piccini. C. D'Ennery-Terres. 285, 297.
Les Baptêmes pontificaux. P.-C. 285.
Augustin Thierry. 287.
Adolphe Adam. 287.
Inondations de 1856. 304.
Trois souveraines créoles : Maintenon, Validé, Joséphine. Ch. Beauffrand. 305.
Couronnement d'Alexandre II. P.-C. 348.

SCIENCES, INDUSTRIE, ACTUALITÉS.

Produits étrangers à l'Exposition. P.-C. 29.
Dernier coup d'œil à l'Exposition. P.-C. 41.
Machines à l'Exposition. P.-C. 63.
Hôtel du Louvre. Conte de fée. P.-C. 61.
Avenir du Palais de l'Industrie. P.-C. 94.
Le Palais de Sydenham. P.-C. 92.
— Francis Wey. 293.
Le Métal alumnium. 107.
Chemins de fer souterrains et flottants. 126.
Les Cartes et les Adresses-Portraits. 126, 127.
La Physique au Palais de Justice. 168.
La Gymnastique. Le Gymnase Triat. P.-C. 218.
Concours agricole universel. P.-C. 315.
Astronomie. Ensemble des mondes. Grohier. 329.

BEAUX-ARTS, ACTUALITÉS.

Abd-el-Kader à l'Exposition. P.-C. 31.
Le prix des gravures. Anecdote. 137.
Le Louvre achevé. P.-C. 154, 350, 361.
Les Tuileries de Chateaubriand. 190.
L'Anneau de Polycrate. 191.
Le Berceau impérial. 219.
Le Gymnase Triat. 248.
Gluck et Piccini. Destouches-Terres. 285, 297.
L'Eglise de Saint-Eugène. 295.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Tulipes. A. Karr. 1.
Histoires d'éléphants. Méry. 337.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES, MŒURS.

FRANCE. Paris (Le nouveau). Tour St-Jacques. P.-C. 79.
— Un cabaret historique. 168.
— Les fuseries de Chateaubriand. 190.
— Le Pré Catelan au bois de Boulogne. 319
ITALIE. Une ville romaine, il y a dix-huit cents ans (Pompéi). 213.
SAVOIE. Les bains de St-Gervais. Groker. 257.
RUSSIE (La) et les Russes. Châteaux, églises, couvents. L. Leduc. 97.
AMÉRIQUE. Chasse aux bouquetins. H. Colet. 173.
Repas des anciens Hébreux. L. Berger, 139.

NOUVELLES, CONTES, PROVERBES, CHARADES, ETC.

Le Miroir du Diable. Amaïs Ségalas. 9.
Mémoires d'une pensionnaire de Saint-Denis. Mme Bétourné. 17, 49.
L'Organiste du bourg de Batz. P.-C. 109.
Le Moulin abandonné. Voyage à la suite d'un âne. H. Castille. 113, 145.
Le bonheur d'être riche. H. Conscience. 193, 225.
Grandeur et décadence d'une épingle. 223.
Le Conscrit. Antoinette. 273.
La Vallée des Ames. X.-B. Saintine. 289.
L'Hôtel sans nom. Pitre-Chevalier. 321.
Marie et Jacques. Lady Jane. 347.
Le prix du vin d'Alicante, C. de Chatonville. 353.
L'Herbe qui guérit tout. Charade-proverbe. Pitre-Chevalier. 362.

ÉTUDES MORALES.

Industriels et Saltimbanques. V. Fournel. 129, 177.
Bal des Fous à Vienne. A. Balleydier. 162.
De l'Oisiveté. De la Patience. A. C. 169.
Le Dernier coup de fusil. Lamartine. 357.

CRITIQUE, THÉATRES, SALONS.

La Comédie à Sébastopol. 96.
Mme Rasori. 96.
Album Adalbert. 128.
Changement de directeur à la Comédie-Française. 153.
Spectacle en famille. 159, 192, 319.
Principes d'une Théodicée, de l'abbé Gabriel. 160.
Théâtre d'Inkermann. 172.
Mme Rose Chéri-Montigny. P.-C. 241.
Valentine d'Aubigny. 246.
Comme il vous plaira, de Shakespeare. 286.
La Bourse, de Ponsard. 287.
Charades en famille. 381.
Livres nouveaux. *Chronologie de L. Pichat*. 220.
— *Histoires poétiques*, de Grimm. 222.
— *Education physique*, etc., d'A. Cavel. 254.
— *Cours de littérature*, de Lamartine. 271.
— *Les Anglais chez eux*, de F. Wey. 293.
RÉBUS. 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 384.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

Animaux du concours agricole. 318, 317.
Ane Belphegor et les voyageurs. 113.
— revenu par le chien. 117.
— au moulin abandonné. 145.
Apparition de la marquise. 329.
Arthur et son chef-d'œuvre. 120.
Belzebuth se regardant au miroir. 9.
Berceau impérial. 221.
Bonheur d'être riche, de Conscience. 14 grav. 193 à 213.
Campistron faisant sa correspondance. 65.
Canal glacé, de Van den Velde. 137.
Céleste.
Champfort avec les dames, 72.
Chiffons et leurs produits à l'Exposition. 45.
Chasse aux bouquetins. 173.
Concert (Le). 5 grav. 273 à 281.
Costumes de Saint-Gervais (Savoie). 261.
Crétins de Saint-Gervais (Savoie). 261.
Disent de bonne aventure. 181.
Echange de la bayadère. 25.
Eléphants dans une clairière. 337.
— cueillant un chasseur. 341, 345.
— ramené en guerre. 341.
Enfant (Un). 125.
Etrangers à l'Hôtel du Louvre. 61.
Faethorskonkang. Williams, etc. 149.
Fous de Dobing. 164, 165.
Germain et Thérèse. 381.
Georgina Flower, 121.
Gluck et le prince d'Hennin. 268.
— et Piccini. 300.
— Gluckistes et Piccinistes. 297.
Grand'mère (La). 29.
Hahnemann découvrant l'homœopathie. 185.
Henriette Lewis (Miss). 372.
Hébreux (Types). Rebecca, la mariée. 140.
— Ismaël, l'époux. 141.
— Eliezar, le prophète. 141.
Hôtel sans nom (L'). 3 grav. 321 à 328.
Indiens et leurs produits. Exposition, 29.
Intérieur (Un) du bourg de Batz. 109.
Jeune fille avec un pot de pensées. 52.
Lecture à André. 21.
Légumes desséchés. Procédé Masson. 48.
Loge de la Dauphine à l'*Iphigénie* de Gluck. 265.
Mademoiselle distribuant les ceintures. 49.
Masson.
Magnétiseur et Somnambule, 180.
Mémoires d'une pensionnaire.
Mémoires du Diable. 3 grav. 9, 13, 16.
N*** (Le docteur). 373.
— avec ses pauvres. 374.
Napoléon Ier à Saint-Denis. 17.
Nouvelliste en habit de ville. 112.
Oiseaux (Les) de tout temps. 169.
Palais de l'Industrie (Porte du). 88.
— Vue générale. 89.
Phémie disant la bonne aventure à Joséphine. 313.
Piccini et l'évêque de Bari, 269.
— et le premier consul Bonaparte. 301.
Portrait d'Alexandre II, de Russie. 349.
— Boisrobert. 33.
— Chéri (Anna). 245.
— Destouches. 69.
— Froment Maurice. 85.
— Girardin (Mme Emile de). 81.
— Hahnemann (Samuel). 189.
— Isabey père. 81.
— Joséphine. L'impératrice). 305.
— Kepler. 333
— Lesueur, du Gymnase. 245.
— Levertier. 336.
— Maintenon. 85.
— Mackau (L'amiral). 85.
— Maintenon (Mme de). 305.
— Newton. 333.
— Orlof (Le comte). 253.
— Pedro de Portugal. 93.
— Poussier. 93.
— Historique (Mme). 93.
— Roqueplan (Camille). 85.
— Rose Chéri. Sa famille. 245.
— Scarron dans son fauteuil. 309.
— Ségur (Comte Philippe de). 73.
— Sue (Nicolas). 81.
— Tycho-Brahé. 333.
— Validé (La sultane). 305.
— Valentin (H.). 81.
Portrait de Victoria, reine d'Angleterre. 93.
Poupée monstre (La). 24.
Prêtre (Le) et le voyageur. 284.
Procession à Saint-Denis. 57.
— de l'Image sainte en Russie. 97.
Racan et Mlle de Gournay. 40.
Reposoir de la Fête-Dieu. 53.
Révolte à Saint-Denis. 54.
Rébus. 32, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 384.
Richelieu et ses nièces. 33.
Richard Hamilton (Sir). 368.
Ruine gothique. 161.
Russes (Paysans). 101.
— (Popes, popesses et moines). 104.
Saltimbanques (Campement de). 129.
— Sauvage. 133.
— Trombone. 136.
— (Groupe de). 177.
— Une *picette*. 184.
Segrais chez Mlle de Montpensier. 41.
Tableau de Jeaurat. Mme Pascal. 353.
— de J. Vidoux. Victimes de la chasse. 357.
Tulipes (Bouquet mêlé de). 1.
— (Amateurs de). 5, 8.
Vallée des Ames (La). 2 grav. 289 à 292.
VEUS. Eglise russe. 105.
— Eglise de Saint-Eugène. 298.
— Fontaine Stanislas, à Plombières. 369.
— Gymnase Triat. 249.
— Louvre. Façade sur la rue de Rivoli. 157.
— — Pavillon de la cour Napoléon. 352.
— — Pavillon de Rohan. 361.
— — Pavillon central sud. 361.
— Pompéï. Porte d'Herculanum. 213.
— *Id.* Plan d'une maison. 215.
— *Id.* Maison de Lucrétius. 217.
— *Id.* Grand Théâtre. 224.
— Saint-Gervais (Savoie). 257.
— — Etablissement des bains. 260.
— Serres de Lemuchez, à Villiers. 320.
— Tour Saint-Jacques-la-Boucherie. 80.
Williams tombé. 152.
— baisant la corne d'Ammon. 153.
Zara tirant les cartes, etc. 312.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1855-56 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-troisième volume.

La livraison d'octobre 1856, première du vingt-quatrième volume (1856-57), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 5 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1856-57, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler immédiatement leur abonnement, outre qu'ils s'épargneront un retard fâcheux dans la réception du numéro d'octobre prochain, nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1855-56 nous ayant encore apporté plusieurs milliers de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvés. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées*. — *Ne pas envoyer de timbres-postes comme prix d'abonnement.*

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 29, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1856 *au* 25 *septembre* 1857 *inclus.* »

Écrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70 c. »

RÉBUS SUR LOUIS XIV.